



Sophie JOMAIN

Les étoiles de
NOSS HEAD

L'INTÉGRALE

Rebelle



Sophie Jomain

Les étoiles de
Noss Head
Vertige

Roman

Elzévir * * *

Prologue

La nuit et la pluie battante faisaient que je les distinguais mal, mais je savais que ce qui allait suivre serait d'une violence inouïe. Ils étaient debout, face à face, prêts à s'affronter. Pour moi. Ils soufflaient fort, comme des bêtes enragées.

Dans un dernier effort, je réussis à me redresser pour m'adosser contre le mur. Mes muscles étaient tellement meurtris que je me demandais comment j'arrivais à ne pas m'écrouler. J'avais mal partout. Je ne les quittais pas des yeux.

Je retins ma respiration et les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Je sentis des bourdonnements dans mes oreilles, des picotements dans mes yeux, et je me mis à trembler. Brusquement, je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien. Je m'enlisais dans des abîmes sombres et sans fin.

Avant de m'effondrer sur le sol froid et humide, dans un état de semi-conscience, j'eus le temps de comprendre pourquoi. Il se métamorphosait. Maintenant.

Chapitre Un

Sissi,

On est coincés dans les bouchons, sur l'A1. Mon père hurle comme un veau, comme s'il n'avait pas l'habitude de ce trafic parisien. Chaque année, c'est pareil ! C'est lassant...

Tu imagines que je suis de très mauvais poil ce matin, je n'arrive pas à croire que mes parents m'aient fait un coup pareil ! Non mais tu te rends compte, je vais passer mon dix-huitième anniversaire à Wick ! C'est un cauchemar... Ce n'est pas normal, n'importe quelle jeune fille de mon âge devrait pouvoir marquer le coup d'une pierre blanche, au lieu de ça, je vais me retrouver toute seule, dans ce bled paumé ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, pour mériter ça, hein ? (C'est de la rhétorique, tu sais que je n'y crois pas.) Heureusement que j'ai ce fichu Smartphone, grâce à lui, on ne sera pas complètement déconnectées, tout n'est pas perdu...

Encore une fois, j'endosse le rôle de rabat-joie de service. Mon père est fou de joie de laisser derrière lui son cabinet d'architecte et ma mère, son lycée - remarque, ses étudiants lui rendent bien, les cours d'anglais, ils n'aiment jamais ça ! Tu les verrais, là, tous les deux assis devant moi, on dirait deux piles électriques ! Ma mère n'arrête pas de se coiffer les cheveux (comme si elle en avait besoin) et mon père est surexcité, il tremble de peur à l'idée de rater l'avion. Si seulement...

Ah j'te jure, quelle veine tu as de ne pas avoir des parents écossais ! Tu n'es pas obligée d'aller à la découverte de tes origines chaque année. Moi, je suis verte. Je sais, je sais, je radote...

Ce n'est pas que je ne sois pas heureuse de revoir ma grand-mère paternelle, Elaine, tu sais que je l'adore, mais ce n'est plus pareil qu'avant. Depuis qu'elle est aveugle, on ne sort plus beaucoup et je ne peux quand même pas passer mes vacances devant la cheminée ! (Oui, même en été, à Wick, on allume la cheminée !) Et en plus, je n'ai pas encore mon permis de conduire ! Mathy (tu sais, la femme de chambre d'Elaine) a promis de me servir de chauffeur dès que j'en aurais besoin, mais tu me vois quémander en permanence ? Argh... je m'enfonce, Sissi, je m'enfonce... Ces vacances forcées auront raison de moi, j'te

le dis !

Et tu sais ce que me rabâche toujours ma mère ? : « Ton père a grandi à Wick, moi à Kirkwall et nous ne sommes pas morts d'ennui pour autant. » Peut-être, en tout cas, ça ne les a pas empêchés de fuir l'Ecosse pour se réfugier à Paris !

Mais quelle idée il a eu mon grand-père paternel, Jean, de vouloir vivre à Wick avec Elaine ? Il aurait mieux fait de rester à Paris ! Mais non, il a fallu qu'il tombe amoureux des Highlands et du manoir des Redford (c'est le nom de jeune fille de ma grand-mère). Et évidemment, quand il est mort, Elaine a refusé de s'expatrier Outre-Manche... Pff...

Enfin, je prendrai l'air pur, comme on dit. Parce que de l'air, là-bas, il y en a ! Bien sûr, c'est beau l'Ecosse, c'est peut-être le plus bel endroit du monde, mais pas pendant deux mois. C'est tout !

Et toi, j'imagine que tu vas aller sur la Côte d'Azur, comme d'habitude ? (C'est dégoûtant !) Ben moi, je ne pourrais même pas me baigner dans la mer du Nord. (Je ne suis pas dingue !)

Bref... t'affole pas, je vais survivre... enfin je crois.

Sinon, tu as décidé quoi pour la rentrée ? Je te demande ça parce qu'on vient à peine de passer notre bac - le stress des exams n'est pas encore tombé - que mes parents me tannent déjà pour savoir ce que je veux faire en septembre. Mais je n'en sais fichtrement rien, moi ! La Sorbonne, en licence d'Histoire ? Peut-être... Mais tu sais ce que j'aimerais vraiment : partir une année en Australie. « Niet ! » a dit ma mère, elle veut que j'obtienne une licence avant. Evidemment...

Mais pourquoi les parents se sentent-ils toujours obligés de s'opposer à tout ?

Bon, je vais te laisser, l'aéroport est en vue.

Je t'écrirai lorsque je serai arrivée à Wick et tâcherai d'être un peu plus joyeuse, c'est promis.

Ta vieille copine désespérée,
Hannah.

P.S. : N'oublie pas de me téléphoner pour me donner les résultats du bac. Je sais que j'ai réussi, mais bon, c'est toujours bien de savoir.

- Tu n'es pas très bavarde, Hannah Jorion, dit mon père en regardant dans le rétroviseur. Toujours en rogne ?
- J'aurais préféré rester à Paris, ronchonnai-je. Tu sais bien, on en a déjà parlé.
- Ne fais pas ta mauvaise tête, Hannah, rétorqua-t-il. Il ne s'agit que d'un anniversaire après tout, et ta grand-mère serait très déçue que tu ne viennes pas avec nous. Tu as des responsabilités, ma fille. C'est comme ça.

Et hop ! La conversation était bouclée. « C'était bien la peine d'en entamer une, papa ! »

- Paris me manque déjà, me renfrognai-je, histoire d'avoir le dernier mot.

- Hum... Paris ? Ou un éventuel petit ami parisien ? lança ma mère malicieusement.

- Maman ! Tu sais bien qu'il n'y a **AUCUN** petit ami !

Mais pourquoi fallait-il toujours qu' elle s'imagine que j'en avais tout autour du ventre ? Elle était complètement à côté de la plaque. Les jeunes filles de mon âge collectionnaient peut-être les petits amis, ou n'avaient de cesse d'en chercher un, mais pas moi. Pas question de perdre mon temps à minauder devant un bipède attrayant. Je me fichais royalement de savoir si oui ou non j'allais trouver l'élue de mon cœur. Et pour ma mère, ce comportement n'était pas très normal, une jeune fille, ça devait forcément rêver du prince charmant ! Super !

Peut-être que je n'étais pas comme tout le monde après tout... J'étais exaspérée par les garçons de mon âge, ils ne me ressemblaient en rien. Je ne buvais pas d'alcool, ne fumais pas, ne faisais pas de sortie en discothèque. Je m'éclatais plutôt à chanter du jazz sur Aretha Franklin, Sarah Vaughan ou Billie Holiday... Bref, je faisais fuir les mecs ! Grand bien leur fasse ! Tomber amoureux me semblait si irrationnel et si dénué de sens, dans bien des cas. Au lycée j'avais vu des couples se faire et se défaire, des amours éphémères qui mettaient les filles dans tous leurs états. Des pleurs, des portes qui claquent, des « Je ne pourrai jamais m'en remettre ! ». Ces situations me paraissaient tellement tortueuses. Au début on jure de s'aimer toujours, ça se termine, on pleure un bon coup et la semaine suivante on oublie « l'amour de sa vie » en craquant pour les yeux d'un ou d'une autre. Pff... Pathétique. Heureusement, je n'étais encore jamais tombée dans ce piège.

La voiture ralentit et s'engagea enfin sur le parking longue durée de l'aéroport. Il ne restait plus qu'à sortir les nombreuses valises du monospace. Comme nous avions deux heures d'avance, après l'enregistrement, j'allais pouvoir flâner dans les boutiques de l'aéroport. Mes parents partaient déjeuner, moi, je n'avais pas faim. Elaine aimait les parfums français capiteux et comme les terminaux regorgent de parfumeries, j'allais pouvoir lui faire plaisir. Je serais définitivement privée de shopping pendant deux mois, autant en profiter maintenant !

Je pris le temps de flâner devant les vitrines pour admirer la décoration. Les luminaires, les miroirs, les flacons de parfums, les senteurs... tout me faisait envie. Lorsque je passai devant les présentoirs, un immense miroir mural me fit

de l'œil. Je m'arrêtai devant et examinai mon reflet. Je n'avais pas l'allure de mes parents. Eux, on les regarde partout où ils vont, ils sont vraiment très beaux. Moi, j'ai un visage très ordinaire, pâle avec des joues qui rosissent beaucoup trop vite à mon goût. Mes yeux sont vert clair, comme ceux de ma grand-mère, et entourés de grands cils châains. J'ai un petit nez droit, des pommettes hautes et une bouche « en cœur » comme dirait mon père... Mes lèvres sont plutôt pleines, mais pas assez larges et beaucoup trop roses, ce qui, je trouve, ne va pas du tout avec ma couleur de cheveux. Argh, mes cheveux... Une catastrophe. Si bouclés et épais que je ne peux jamais rien en faire. Et puis ils sont roux - comme ceux de ma mère -, ce qui me vaut bien des remarques désagréables depuis le collège. Alors que de célèbres actrices américaines en font un atout, moi, j'aurais tout simplement aimé changer leur teinte. Mais c'était sans compter sur la désapprobation de mes parents. Ils avaient juré de m'étrangler si je faisais un truc pareil et quel que soit mon âge à venir. Mouais...

Coupant court à ce narcissisme éhonté, je m'appliquai à choisir le parfum idéal pour ma grand-mère. Le choix fut difficile, mais j'y arrivai, je lui achetai un flacon plébiscité par tous les parfumeurs, histoire de ne pas me tromper.

J'avais encore du temps devant moi. Je me dirigeai vers le hall principal, car j'avais repéré plus tôt, une petite brasserie dotée de banquettes en cuir qui avaient l'air bien confortables. Boire un Coca me faisait envie. Je fis d'abord un arrêt au kiosque à journaux et achetai une de ces revues people complètement inutiles, histoire de me fendre la poire. Cette « littérature » n'était absolument pas celle que j'avais l'habitude de lire, mais quand on est bougon comme moi, aux grands maux les grands remèdes ! Je pris le premier sur la pile, le payai et allai m'installer à une petite table pour deux.

J'y passai un long moment, à lire et siroter mon verre, jusqu'à ce que, dépitée par les âneries que je lisais, je finis par me rabattre sur les mots fléchés. Ils furent remplis en moins de deux, le niveau était très faible. Vers neuf heures et demie, je décidai d'aller rejoindre mes parents vers la porte d'embarquement, ils étaient déjà là.

-Ah ! Hannah ! Ready to go ?' demanda ma mère en anglais.

Parler sa langue natale est vraiment quelque chose de commun entre nous. J'y suis familiarisée depuis toute petite. Nous avons l'habitude de jongler entre les deux langues, comme avec ma grand-mère d'ailleurs.

- Yes, I'm. I have a present for Elaine. I'm sure she will adore it, I look

forward to giving it to her ! ^[1]

Le ton de ma voix était presque trop enjoué. Mais personne ne m'en fit la remarque. Mes parents semblaient contents que je sois pressée de voir Elaine. Ils étaient tellement convaincus que j'allais vraiment passer deux mois incroyables.

- Bon, c'est parfait. Tu vois, il suffit d'y mettre un peu de volonté. Je suis sûr que tu vas adorer ces vacances !

« C'est ça, papa... »

- Sure.. ^[2], marmonnai-je.

Sur le coup, ce fut tout ce que mes lèvres laissèrent passer pour cacher mon incrédulité.

Chapitre Deux

Nous avançâmes jusque dans le hall de réception des valises. Comme d'habitude, il allait falloir attendre un quart d'heure avant que celles-ci arrivent sur le tapis roulant. J'en profitai pour faire un tour au petit coin et soulager ma vessie. Deux heures que je me tortillais comme une anguille ! Je détestais gigoter dans un avion et aller jusqu'aux toilettes était au-dessus de mes forces, surtout lorsque cinquante personnes sont passées juste avant vous !

J'avais eu la bonne idée de ne pas laisser ma veste et mes bagages à main à mes parents et, du coup, dans ces commodités ridiculement petites, j'étais bien embarrassée. Je réussis à envoyer ma parka par-dessus la porte, à caler le flacon de parfum d'Elaine sur le dérouleur de papier toilette - le sol était trop sale -, mes magazines sur le réservoir des WC et mon sac à dos sur le porte-manteau. Quel cirque ! Mais maintenant, j'allais mieux, j'étais quand même plus légère.

Je gagnai les lavabos et me lavai soigneusement les mains. J'attrapai mes affaires et poussai violemment la porte des toilettes avec le pied pour rejoindre mes parents. Le hall était déjà presque vide. Je n'avais pourtant pas l'impression d'avoir pris autant de temps que ça. En jouant l'équilibriste, j'accélérai le pas. Par quelle stupidité, je n'en sais rien, mais mon pied se prit dans la manche de ma parka qui traînait par terre. Dans un cri de surprise, je trébuchai et lâchai tout ce que j'avais entre les mains, y compris le flacon de parfum que je voyais déjà s'écraser avec fracas sur le sol. Mais au lieu de ça, une grande main surgit de nulle part pour s'en emparer et un bras me retint en même temps par la taille d'une poigne de fer, m'évitant de tomber. Tout ça, en une fraction de seconde. Pourtant, j'aurais juré qu'il n'y avait personne alentour.

- Tout va bien ? demanda une voix masculine.
- Euh... je... oui, bafouillai-je, un peu désorientée.

Il relâcha doucement son étreinte et m'aida à me redresser. Ce n'est que lorsque je fus libérée que je me rendis compte à quel point le bras qui me maintenait était chaud, fiévreux, même à travers le tissu de mon tee-shirt. J'en fus tellement surprise que je fis un brusque écart en arrière, manquant une nouvelle fois de me casser la figure. Je me repris toute seule cette fois et levai enfin le nez sur celui qui m'était venu en aide : un jeune homme de mon âge ou presque. Il était bien

plus grand que moi, me dépassant d'au moins une tête et demie. Mais ce n'est pas sa taille qui me choqua le plus, ni même sa chaleur corporelle. Non. Ce sont ses yeux, rieurs, mais semblables à deux émeraudes étincelantes, les plus beaux que j'aie jamais vus.

- Il faut faire attention où tu marches, avertit-il en souriant. Sinon tu vas te casser une jambe.

Il se baissa pour ramasser mon magazine et me le tendit.

- Merci, bredouillai-je en les prenant.

- Et ça aussi, dit-il en montrant le sac contenant le flacon de parfum. C'était moins une !

- Merci, répétai-je en glissant mes doigts dans l'encoche.

Impossible de détacher mes yeux des siens. Était-ce un extraterrestre pour avoir des mirettes pareilles ? Et ces dents blanches, d'où sortaient-elles ? D'une pub pour dentifrice ? Et ces cheveux, cette bouche... Difficile de ne pas avoir l'air tarte devant un spectacle pareil. Ce type était tout simplement à tomber à la renverse !

- Eh bien, bon séjour à Inverness, conclut-il avec un sourire éclatant. (Et quelle voix... Argh.)

- Euh... je... merci. (Pour la troisième fois...)

Il s'éloignait déjà, dans une démarche souple et pleine d'assurance, tout en grâce, comme ça... Je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il rejoigne un homme plus âgé que lui, et tout aussi grand - son portrait craché en fait - et qu'il disparaisse derrière une porte automatique.

Je ne réprimai même pas un rire. Nerveux.

« Waouh... pourquoi ce genre de type ne vit pas à Wick ? Hein, pourquoi ? »

- Hannah ? On peut y aller ? On doit récupérer la voiture de location.

- Hein ? répondis-je encore embrumée. Euh, oui, papa. C'est bon. Je vous suis.

Là, j'étais sacrément perturbée.

Sur le parking, je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi, avec l'espoir d'apercevoir l'inconnu. Évidemment — non.

Les deux heures et demie qui séparent Wick d'Inverness passèrent très vite, je dormis presque tout le long et me réveillai un quart d'heure avant qu'on arrive. Il faisait nuit noire, il était très tard et la pluie battait gentiment l'habitable. Nous nous arrê tâmes dans la cour du manoir, la lanterne du perron était allumée.

Fatiguée, j'attrapai ma besace et mon sac à dos dans le coffre pour rejoindre la

maison. Ça faisait tellement d'années que je venais ici... rien n'avait changé. Le vieux chêne qui s'étirait jusque devant les fenêtres du premier étage, la façade blanche, les bow-windows, le toit en tuiles noires ; tout y était. J'étais grognon avant de partir, mais maintenant que j'étais là, je me sentais chez moi.

Elaine nous attendait dans le salon.

- Bonsoir, les enfants, vous avez fait bonne route ?

- Parfait, maman, dit mon père en l'embrassant.

- Vous avez pensé à fermer la grille ? s'enquit-elle.

-Ah, non...

-J'y vais ! M'écriai-je après lui avoir fait une bise.

Je sortis en courant et m'attelai à verrouiller l'énorme cadenas, la clef était dessus. J'eus du mal, je n'y voyais rien du tout. Brusquement, un hurlement transperça le silence nocturne. Je sursautai si fort que je manquai de me tordre la cheville.

« Mais qu'est-ce que c'était ? » A moins de devenir dingue, j'aurais juré entendre le hurlement d'un loup.

Le cri retentit encore et là, ni une ni deux, je pris mes jambes à mon cou pour courir jusqu'au manoir. J'avais la trouille.

- Papa ! m'écriai-je en entrant en trombe dans le salon. Vous avez entendu ?

- Entendu, quoi ? dit-il en levant les sourcils.

- Ben... je ne sais pas... on aurait dit... un loup.

Elaine éclata de rire.

- Tu as fait connaissance avec Billie.

- Billie ?

- Oui, dit-elle, la chouette. Elle a élu domicile dans les sous-bois. Elle nous joue la sérénade chaque soir.

-Ah.

Je me sentais ridicule, mais rassurée. Je pris congé de ma famille et montai les marches deux à deux pour gagner ma chambre. Je l'aimais bien. Elle était décorée avec goût, mais ce n'était pas de mon fait. Elaine aimait le style anglais, alors Mathy avait choisi des tons clairs et chauds. J'aimais particulièrement le gros édredon en patchwork jeté sur le grand lit - celui qu'Elaine avait cousu elle-même - et la vieille coiffeuse en pin. Le plus curieux dans cette pièce, étant ma collection de poneys et de chevaux miniatures - je l'avais commencée lorsque j'avais dix ans. Elle trônait fièrement sur la commode. Pourtant, elle et

moi, nous étions clairement décalées ! Mais Elaine la laissait quand même, elle y tenait.

J'étais épuisée, si bien que je décidai de ne pas ranger mes affaires ce soir. Je le ferais demain matin. Pareil pour Sissi, je lui avais promis, mais je n'avais pas la force de lui envoyer un message maintenant. Je pris quand même le temps de passer sous la douche - avant d'enfiler mon pyjama et de me jeter sous les draps -, je me sentais crasseuse avec tout ce voyage. Habitée aux brouhahas parisiens, j'avais beaucoup de mal à dormir sans boules Quies. Par habitude, je les mis et m'endormis aussitôt.

Chapitre Trois

« Non ! Laissez-moi, je ne veux pas ! » J'essayai de résister en tournant la tête loin de ces lumières aveuglantes, qu'on me jetait en pleine figure. Rien à faire. Puis on démarra juste à côté de moi le moteur d'une horrible moto. « Ça suffit ! Je veux qu'on me fiche la paix ! » Le bruit s'arrêta.

J'ouvris les yeux, lentement, en faisant une moue grognon. Je m'assis doucement sur le lit en cherchant d'un œil l'immonde personnage qui m'avait fait subir un réveil pareil. Il n'y avait personne, évidemment. Les rayons du soleil plongeaient directement sur mon lit, à l'endroit exact où ma tête reposait, je n'avais pas fermé les rideaux avant de me coucher.

Le bruit de moteur recommença. Mais tout bien réfléchi, ça ne ressemblait pas à une moto.

Je repoussai les draps pour sortir du lit. Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre pour jeter un œil et comprendre d'où venait ce grondement infernal. Je soulevai la vitre et penchai la tête à l'extérieur. Dans le gros chêne, un homme, vêtu d'un bleu de travail, d'un casque jaune et d'énormes lunettes de chantier, s'affairait à couper à la tronçonneuse les quelques grosses branches qui venaient se coller à la façade. Je marmonnai à voix haute :

- Évidemment... rien à voir avec une moto.

L'homme se tourna vers moi et m'aperçut.

- Bonjour, mademoiselle. Désolé pour tout ce raffut. Je vous ai réveillée ?

« Non du tout, c'est le doux chant des oiseaux qui est venu me caresser les oreilles ! »

Je soupirai.

- Bonjour. Ce n'est pas grave, il fallait que je me lève de toute façon.

Je refermai la fenêtre et m'étirai voluptueusement.

J'enfilai mes vêtements, une grosse paire de chaussettes et descendis dans la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner.

La radio hurlait une chanson de Léonard Cohen, **Dance me to the end of love**. Mathy préparait le repas de midi tout en remuant du popotin - j'avais dormi tard, il était déjà plus de dix heures. Je souris en la regardant

faire.

- 'jour, Ma'.

- Oh, bonjour, sweetie ! Tu m'as fait peur. Bien dormi ?

Des viennoiseries étaient posées sur la table, j'en goûtai une.

- Mouais. Comme un bébé. J'ai une faim de loup !

- Eh bien, tant mieux. Je te prépare des œufs, du bacon et quelques toasts grillés.

- Merci, Ma. Mes parents ne sont pas là ?

- Non. Ils sont partis tôt ce matin pour emmener Elaine à l'hôpital. Ils devraient revenir pour treize heures.

- A l'hôpital ? Quelque chose ne va pas ?

- Non, non, sweetie, ne t'inquiète pas. Elaine avait rendez-vous avec l'ophtalmologiste, la routine.

-Ok.

Je terminai mon petit-déjeuner et décidai de prendre le vélo pour filer jusqu'au centre-ville. Le manoir ne se situait pas exactement à Wick, il fallait compter environ vingt-cinq minutes à bicyclette pour y arriver. Je devais rouler pendant sept kilomètres et demi - pas le bout du monde - et j'avais un grand besoin de prendre l'air.

- Je serai de retour pour le déjeuner Mathy, vers treize heures. Je fais juste l'aller et retour.

- Ok, sweetie, à plus tard.

Je courus m'habiller, m'attachai les cheveux en queue de cheval et sautai sur mon vélo. Il faisait frais, à peine treize degrés pour une fin de matinée. J'avais heureusement pris mon sweater préféré -, la capuche coupait le vent soufflant sur ma nuque.

J'empruntai quelques petites routes tranquilles et arrivai à la hauteur du panneau m'informant que j'entrai dans la ville. Wick comprenait environ sept mille habitants et un joli petit port de pêche sur lequel on aimait beaucoup se promener avec mon père. On pouvait y voir quelques bateaux colorés qui sentaient parfois très fort le poisson. C'est là que je décidai d'aller me promener.

Je soupirai. Wick était tellement différente de Paris... J'étais une véritable citadine. Si à Paris, je pouvais exercer des tas d'activités différentes, faire de nombreuses visites et enchaîner les sorties originales avec mes amis, à Wick, je ne pouvais guère faire la difficile. Bien sûr, il ne faut pas se méprendre. C'est certainement l'endroit le plus animé à plusieurs kilomètres à la ronde, mais ce n'était pas franchement pour me rassurer. Je ne connaissais pas grand monde de

mon âge et pas du tout les endroits populaires de la ville. Et puis, se promener toute seule en ville ce n'est pas très funky!

J'arrivai sur le port. Je descendis de mon vélo et l'attachai autour d'un lampadaire. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était. Je détestais les montres et je n'avais pas pris mon téléphone portable. Je m'arrêtai pour demander l'heure à un vieil homme qui lisait son journal, assis sur un banc.

- Onze heures vingt, dit-il sans daigner me regarder.

Il replongea aussitôt dans son journal.

- Merci, bafouillai-je.

Eh ben, je pouvais parler de mon sale caractère !

- Hannah ? Hé, Hannah !

Je me retournai pour voir qu'un garçon s'approchait en me faisant de grands signes de la main.

- Davis !

Davis Burns est le frère jumeau de mon amie Maisie, celle avec qui je passais habituellement tout mon temps pendant nos vacances à Wick - la famille Burns possède une grosse exploitation agricole à quelques pas de chez Elaine.

- Ça alors Davis, je croyais que tu étais aux Etats-Unis pour deux ans.

- Oui, c'est vrai, mais je viens passer les vacances d'été chez moi. Je repars en septembre. Et toi qu'est-ce que tu fais ici ?

- Ben, je me balade.

- Non, je veux dire qu'est-ce que tu fais ici, à Wick ? L'année dernière tu disais que c'était la dernière fois que tu y passais l'été. Tu as changé d'avis ou on t'a kidnappée ?

- Très drôle Davis... On va dire que j'ai consenti à ce « kidnapping » pour le bien de la communauté. Qu'aurait fait le peuple écossais sans ma merveilleuse présence !

- Sûr, Redhead !

« Tête rouge ! Et puis quoi encore ! »

- Hé, ne m'appelle pas comme ça !

Je lui donnai une petite tape sur la tête. Davis rit en faisant mine de se protéger d'un prochain coup à venir.

- Et Maisie ? Elle est en Irlande, non ? Tu as eu des nouvelles ?

- Ouaip. Ma mère a discuté avec elle hier. Il n'arrête pas de pleuvoir mais elle s'éclate. On dirait bien qu'elle s'est trouvé un amoureux !

Elle aussi... Mais il faut dire que Maisie était un « beau petit paquet » comme

diraient les gars de chez moi. Une grande blonde, toute fine, avec de grands yeux bleus et des formes placées exactement là où il faut. Tout le contraire de moi...

Davis n'était pas mal non plus dans son genre : sportif, grand et blond, comme sa sœur, mais avec des yeux couleur noisette. Et j'avoue que même si ma préférence allait plutôt aux bruns, je reconnaissais que Davis ne me laissait pas indifférente. Il avait un de ces sourires charmeurs que les filles adorent, un brin casse-cou et provocateur. D'aussi loin que je me souviens, il fallait toujours qu'il la ramène, et dans n'importe quelle situation. Quand j'étais un peu plus jeune, ça avait le don de m'exaspérer et j'évitais sa présence comme la peste. Comme Maisie et lui ont un an de plus que moi, Davis me charriait sans arrêt, me traitant de gamine à tout bout de champ. « Qui aime bien châtie bien ! », paraît-il. Ouais, mais je me souviens qu'à l'époque, j'aurais préféré qu'il ne m'aime pas du tout et se taise ! Entre ça et « Redhead », je l'aurais bien étranglé sur place.

- Et toi, Davis, qu'est-ce que tu fais sur le port ?

- Je revenais d'une balade en bateau.

- Hé... vraiment ? C'est chouette ça. Je ne savais pas que tu aimais naviguer. Tu as ton propre bateau ?

- Oui et non... Pour le moment c'est celui de mon père. Il n'a plus trop le temps de sortir en mer et envisage sérieusement de me l'offrir à mon retour de Philadelphie. Mais en attendant

- Je peux m'en servir quand je veux. Pourquoi ? Toi tu aimes ça, naviguer ?

- Aucune idée, jamais fait.

- Ça te dirait d'essayer ? proposa-t-il.

- Ouais, carrément !

Son visage s'illumina sur un sourire radieux.

- Que penses-tu de demain matin ? Le ciel devrait être complètement dégagé, il fera beau.

- Demain ? Génial !

Les vacances commençaient bien !

- Je te téléphone ce soir pour te donner l'heure du rendez-vous, ça te va ? dit-il, hilare.

- Ok, parfait !

Nous discutâmes encore un brin avant qu'il ne m'accompagne jusqu'à mon vélo — j'allais être en retard. Mais alors que j'avais à peine donné deux coups de pédale pour repartir, il baissa la vitre de son pick-up et me héla.

- Hé, tu sais quoi, Redhead ? (Je fronçai les sourcils.) Tu es encore plus jolie que la dernière fois que je t'ai vue !
Je piquai un fard immédiat et pédalai à vitesse grand V.

Chapitre Quatre

- C'est moi ! hurlai-je en arrivant à la maison. Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je en voyant mes parents penchés sur la table basse.

- On feuillette un vieil album de famille.

Je m'approchai pour les embrasser et fouillai la pièce des yeux. Je ne voyais pas ma grand-mère, aussitôt je m'imaginai qu'elle était restée à l'hôpital. (Je panique facilement.)

- Où est Elaine ?

- Elle est dans le jardin d'hiver avec Mathy. Elles s'occupent des orchidées, m'informa mon père sans me regarder. Et je préfère que tu l'appelles grand-mère.

Je haussai les épaules.

- J'ai prévu une balade en mer avec Davis Burns, demain matin, vous êtes d'accord avec ça ? m'enquis-je.

Je savais que mes parents ne refuseraient pas, mais il me semblait normal de leur demander leur avis.

- Davis Burns ? Le frère de Maisie ? dit mon père en levant un sourcil. C'est le jeune casse-cou qui conduisait le tracteur de son père sans sa permission ?

- C'est ça oui... Il est en vacances à Wick en ce moment. Il y reste jusqu'à la fin du mois d'août avant de repartir pour Philadelphie.

- Philadelphie ? interrogea ma mère.

- Oui, il y reste deux ans pour ses études.

- Pas de problème pour moi, acquiesça mon père. Du moment qu'il est prudent.

L'affaire était réglée, maintenant, j'avais hâte.

Le reste de la journée s'écoula très rapidement, bien que je ne fisse rien de particulier. Vers dix-neuf heures, je décidai d'envoyer un mail à Sissi, j'allais me faire tuer sinon, elle s'inquiétait toujours pour un rien.

Salut!

Enfin sur la terre ferme. Tu n'imagines pas à quel point je déteste ces fichus

avions ! Bref, je n'ai pas un vrai clavier donc je ne vais pas t'en écrire des tartines. (Ok, j'ai juste la flemme !)

Demain, je fais une sortie avec Davis, tu sais, le frère jumeau de mon amie Maisie. Il m'a proposé une balade en mer. Une première ! Tu te rends compte, depuis le temps que je viens à Wick... Pourvu que je ne sois pas malade. Ce serait vraiment moyen...

Bon voilà, désolée, mais je n'ai pas grand-chose à raconter...

Ah si... bien sûr, j'allais oublier. J'ai fait une drôle de rencontre à l'aéroport d'Inverness. Enfin, « rencontre » est un bien grand mot. Je suis tombée (au sens propre, il m'a rattrapée de justesse avant que je ne m'écale par terre), sur le garçon le plus beau du monde. Je ne m'en suis pas encore remise, c'est pour dire ! Une de ces gravures de mode qui te donne la chair de poule. Tu sais, grand, brun, les yeux verts... Dingues les yeux !

Argh... Ce n'est pas dans le coin paumé où je suis qu'il y a des spécimens de ce genre en tout cas... pff !

Je te laisse, on va bientôt passer à table.

Bise,

Hannah.

PS : Toi et Cyril ?

Elle devait être collée devant son écran, car sa réponse arriva dans les dix minutes.

Attends ! Davis ? Le beau mec que j'ai vu sur les photos l'année dernière ? Eh ben, tu ne te mouches pas du coude ! Tu as intérêt d'en profiter, ma grande ! Bref... Cyril et moi ? Waouh ! Si tu savais, il est tellement... Et si... Hier soir il m'a emmenée dans un restau trop... waouh ! Et il m'a même offert des fleurs, tu te rends compte ? (Quelle originalité !) Je l'adore ! Je suis amoureuse.

Vivement que ça t'arrive, comme ça, tu sauras de quoi je parle ! Et apparemment, plus tôt que prévu, hein ? (Mais bien sûr ! Compte dessus et bois de l'eau fraîche, Sissi !)

Gros bisous,

Sissi.

P.S : C'est quoi cette histoire avec le beau brun ?

Il était dix-neuf heures trente quand je finis de lire son mail. Pas question que je lui réponde dans la foulée, on n'allait pas s'en sortir sinon ! J'entendis à ce moment-là une voiture arriver dans la cour. Je jetai un œil par la fenêtre. Davis

sortait de son pick-up blanc. « Mais, que... » Je descendis l'escalier en trombe pour le rejoindre et ouvris la porte d'entrée.

- Davis ! Tu ne m'avais pas dit que tu devais téléphoner ?

- Si, s'expliqua-t-il en souriant, mais ton père a appelé avant que je ne le fasse.

- Mon père ?

Je n'y comprenais rien du tout, qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

- Oui, entendis-je derrière moi, je voulais que Davis m'explique exactement ce à quoi peut ressembler une balade en mer. Et à quel point il sait naviguer. Je me retournai, mortifiée.

- Papa !

J'aurais voulu entrer dans un trou de souris. Il aurait au moins pu m'en parler avant. J'avais l'air de quoi, moi ? J'étais rouge de honte.

- Entre, mon gars, dit-il en l'invitant poliment à le suivre dans le salon. Ma mère s'installa avec nous et ne perdit pas une miette des explications de Davis. Il nous montra son permis et raconta que son père avait acheté un ancien rafiote de pêche. Tous les deux, ils l'avaient entièrement retapé pour en faire un bateau de tourisme. Quelques fois, Davis proposait des traversées autour des îles ou le long de la côte. Un vrai marin !

- Mais tu sais naviguer depuis longtemps ? voulut s'assurer mon père.

- Oui, monsieur. Lorsque j'étais petit, j'accompagnais déjà mon grand-père à la pêche. Il m'a appris la majorité de ce que je sais.

Davis nous conta quelques-uns des « exploits » qu'il avait accomplis. C'est dingue, il fallait toujours qu'il en fasse des caisses ! Mais mon père sembla nettement plus rassuré. L'autorisation de me balader sembla acquise.

- Davis, tu veux rester dîner avec nous ? proposa maman, plus tard dans la soirée.

- Non merci, madame Jorion, s'excusa-t-il. Je suis attendu à la maison et il est déjà tard.

Et en effet, il était vingt et une heures. En tout cas il savait captiver son auditoire, on n'avait pas vu le temps passer.

Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture, les mains dans les poches, les oreilles en feu, encore sous le coup de l'embarras.

- Davis, je suis vraiment désolée pour tout ça. Mon père ne m'avait rien dit, m'excusai-je.

- T'inquiète, Hannah, c'est normal. Tu es encore une gamine ! se moqua-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Je ne relevai même pas et lui demandai à quelle heure on devait se retrouver sur le port, demain matin.

- Je viens te chercher ici, ce sera mieux.
- C'est super.
- Trois heures et demie, c'est bon ?
- Qu... quoi ? croassai-je. C'est une blague ?
- Non, non. Tu ne voudrais quand même pas rater le lever du soleil ? Tu vas adorer.

Ma bouche resta ouverte, j'étais éberluée. Je n'étais pas franchement convaincue d'avoir les idées suffisamment claires à cette heure si matinale pour apprécier quoi que ce soit.

Guilleret, il remonta dans son pick-up et baissa sa vitre.

- A demain, Hannah. Pense à prendre des vêtements bien chauds. Il fait vraiment froid de bon matin. Pas plus de sept ou huit degrés.
- Ok. À demain, Davis, le saluai-je d'un signe de la main.

Trois heures et demie... On ne m'avait encore jamais fait un coup pareil. Le jeu avait intérêt d'en valoir la chandelle !

Après le dîner, je décidai de prendre une bonne douche et de me coucher immédiatement. Il était déjà vingt-trois heures. Il ne me restait que quatre heures à dormir. Quelle tête j'allais avoir demain...

Davis arriva à l'heure prévue. Il faisait nuit, mais le ciel était dégagé. Pas une seule trace de fatigue sur son visage, alors qu'on aurait dit que j'avais vieilli de dix ans d'un coup !

Je n'avais pas pris le temps de descendre à la cuisine pour boire ne serait-ce qu'une tasse de thé. Il m'était impossible d'avaler quoi que ce soit de si bonne heure. J'étais déjà rarement de bonne humeur en me réveillant, mais à trois heures du mat', je ressemblais à une bête féroce ! Je n'ouvris pas la bouche pendant tout le trajet jusqu'au port et j'appréciai que Davis en fasse autant. Il gara le pick-up sur le parking du port et fit le tour pour m'ouvrir la portière.

- Allez, Belle au bois dormant ! Prête pour la grande aventure ?

Je grognai un petit « mouais » peu convainquant et sortis dans le froid humide, la tête enfoncée dans ma capuche.

Il prit son gros sac à dos à l'arrière de l'auto, une glacière et une boîte rectangulaire, en cuir marron.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Surprise mam'selle... Tu le sauras tout à l'heure. Peut-être... J'espère que tu as le pied marin.

- Aucune idée. La mer sera agitée ?

- Non, je ne pense pas. Mais on ne sait jamais, tu pourrais quand même avoir mal au cœur. Ma grand-mère, par exemple, elle était malade même lorsque le bateau était amarré.

-Oh.

Je n'avais pas très envie de me retrouver à vomir par-dessus bord. Ça devait être la chose la moins glamour qu'il puisse arriver dans pareille situation. Mais bon, considérant que je n'étais pas malade dans les manèges démentiels de la Foire du Trône à Paris, peut-être que le bateau ne me ferait ni chaud ni froid ? Espérons...

Nous avançâmes le long du quai éclairé par les lampadaires. Quelques bateaux étaient amarrés et des pêcheurs s'affairaient à charger des caisses vides. Et cette forte odeur de poisson... Pouah ! C'en était insupportable. Surtout lorsqu'on vient de se lever. Heureusement que je n'avais rien dans le ventre, sinon il n'aurait pas fallu faire le test du bateau pour que je dégobille.

- C'est toujours aussi animé à cette heure ?

Avec un sourire presque moqueur, il regarda ma tête de citadine écœurée et m'expliqua :

- Et encore, ce n'est rien du tout. Du temps de mon grand-père, Wick était un port de pêche très réputé. Un millier de bateaux allaient et venaient. Il y avait du travail pour tous. Aujourd'hui, il y a moins de dix irréductibles pêcheurs qui arrivent à ramener un minimum de poissons. Mais ils font ça pour le plaisir, ils ont un travail à côté en général. A Wick, le métier de pêcheur ne suffirait plus pour vivre.

- Et pourquoi il n'y a plus autant d'activité ?

- Les bancs de harengs ont peu à peu disparu.

Sûrement le résultat d'une pêche intensive. Davis s'arrêta.

- On y est. Attends-moi là, je dépose tout ça sur le pont.

Pendant qu'il rangeait le sac à dos et le reste de ses affaires, je détaillai un peu mieux le bateau. Il était vieux. Même s'il faisait encore sombre, j'arrivais à distinguer les couleurs que Davis et son père avait choisies pour le restaurer. La coque était bleue et on pouvait lire le nom « Friendship » peint en blanc sur la proue. Sur le pont, les lames de bois étaient peintes en rouge et la cabine, également en bois, avait gardé une couleur naturelle.

- Il est vraiment chouette ce bateau. Le numéro à l'arrière, c'est pour quoi ? L'identification ?

- Ouais. C'est un peu comme une plaque d'immatriculation.

F - Je t'aide ? dit-il en me tendant la main pour que je puisse grimper.

J'étais maintenant toute excitée à l'idée de naviguer. Même si depuis ma naissance je venais en vacances à Wick, je ne connaissais pas grand-chose à la mer du Nord, mis à part qu'elle était froide et peu accueillante pour les baignades.

- Installe-toi ici pendant que je détache les cordes et que je démarre le moteur.

Je m'assis sur le banc à l'avant et observai Davis manœuvrer. Il était vraiment dans son élément et maîtrisait parfaitement ce qu'il faisait. C'était rassurant.

Vingt ou trente minutes plus tard, nous étions déjà très éloignés de la côte. On voyait au loin la lumière du phare de Noss Head. J'avais l'impression d'être l'héroïne d'un film romantique. Davis arrêta le bateau.

- Pourquoi on s'arrête ? demandai-je.

Il me rejoignit sur le pont et s'assit à côté de moi.

- En fait, le soleil ne va pas tarder à se lever et pour l'apprécier il faut que le bateau soit à l'arrêt.

- Je dois vraiment être dingue !

- Ah oui ? Et pourquoi ?

- Je me suis levée à trois heures du matin pour venir avec toi sur ce rafiote !

- Oui, mais tu vas vraiment aimer...

Et ce fut le cas. Le soleil se leva doucement, sortant de son écrin d'eau. J'eus le souffle coupé tellement je trouvai la vue magnifique. Davis me tendit une paire de lunettes de soleil - mes yeux me faisaient mal de fixer ainsi cette lumière de feu. Les couleurs rouges et orangées s'entremêlaient et jouaient avec leurs reflets sur l'eau. J'étais sous le charme.

Nous restâmes là au moins deux heures à parler de tout et de rien. Lorsque le soleil fut assez haut dans le ciel, Davis redémarra le bateau.

- Tu as faim ? cria-t-il.

- Je mangerai un buffle !

- Alors on va prendre le petit-déjeuner près de Sinclair Castle, tu veux bien ? On y sera dans un bon quart d'heure.

- Super ! J'adore l'endroit.

On était à peine repartis que Davis éteignit de nouveau le moteur du bateau.

- Il y a un problème ? m'enquis-je, un peu affolée

- Non pas du tout. Voilà juste la surprise dont je t'ai parlé tout à l'heure.

Il sortit de la cabine pour prendre la petite boîte en cuir. Curieuse, je m'approchai pour voir de quoi il s'agissait. Il en sortit deux paires de jumelles et m'en tendit une.

- Tu sais t'en servir ?

- Oui je crois...

- Dans ce cas, regarde par là, dit-il en pointant du doigt quelque chose qui bougeait un peu plus loin dans la mer.

Je portai les jumelles à mes yeux pour mieux voir. Non... Je n'y croyais pas. Un cétacé !

- Hé, c'est une baleine ! (J'étais toute excitée.)

- Un rorqual précisément. Nous n'arrivons à les voir que très tôt le matin

de ce côté-là de la côte. Tu es une privilégiée.

- Waouh... (J'étais bouche bée.)

Nous restâmes là jusqu'à ce que le cétacé disparaisse. Je n'arrivais pas à croire que j'étais ici, à faire ce truc absolument dément et que je n'aurais jamais espéré vivre avant. Davis me sortit de ma rêverie.

- Bon, on y va maintenant ou tu comptes rejoindre le rorqual en te transformant en sirène ? se moqua-t-il.

Je lui souris. Il n'imaginait pas à quel point le fait d'être ici m'impressionnait.

Nous arrivâmes quelque temps après sur la baie de Sinclair. Les ruines du château étaient là, immuables, fièrement érigées au bord de la falaise, sur leur promontoire rocheux. Ce coin était encore complètement sauvage, seuls quelques moutons broutaient dans la pâture ça et là. Bien sûr, je connaissais déjà l'endroit, pour y être allée très souvent avec mes parents, mais je n'avais jamais vu le château sous cet angle-là ; depuis la mer. Les rayons du soleil semblaient faire briller la roche comme si elle avait été huilée. L'eau était calme.

L'ambiance était merveilleusement paisible.

J'étais en train de croquer dans une pomme lorsque je remarquai un très grand animal, immobile, sur les marches en pierre à côté du château. Un chien sûrement. Je pris les jumelles pour l'observer de plus près. On aurait dit un husky, mais il était beaucoup plus grand et plus gros, avec une queue plus longue et plus touffue aussi. Il avait un pelage gris clair, presque blanc. On aurait pu croire un loup... « Ah bien sûr, parce que maintenant, j'en vois partout ! » Qu'est-ce qu'il était grand... et curieux. Il ne ressemblait à aucune race que je connaissais et... C'était bizarre, j'avais l'impression qu'il me dévisageait.

- Hé, Davis ! Regarde le chien sur l'escalier.

Je lui montrai du doigt, mais l'animal bougea au même moment pour disparaître derrière les murs de la tour.

- Je n'ai rien vu.

- Il vient juste d'entrer dans le château ! Il est vraiment très beau, un pelage gris blanc, une énorme queue. Je ne sais pas de quelle race il s'agit.

Davis s'esclaffa.

- Tu es sûre que tu ne caches pas une bouteille de whisky sous ton sweat-shirt ?

- Non, je te dis que je l'ai vu ! lui assurai-je.

- Ben, on a qu'à aller vérifier sur place...

- Ouais ! Mais comment ?

- Il y a un radeau pneumatique et des rames. Je le gonfle et on y va.

Sitôt le bateau gonflé, Davis le jeta à la mer et descendit à l'aide de l'échelle contre la coque. Il me tendit la main pour m'aider à monter. Il prit les deux rames et avança jusque vers une petite crique naturellement formée dans la roche. Une fois à terre il ne restait plus qu'à grimper. Mais ce n'était pas vraiment mon point fort, Davis me donna un coup de main. Lorsque nous fumes arrivés en haut, je cherchai désespérément le chien blanc. Mais évidemment, il ne m'avait pas attendue. Il avait déjà filé. Je regardai autour du château, dans la pâture. Rien. J'étais déçue.

- Bon, ben... On aura au moins fait une excursion exceptionnelle, me taquina Davis tandis que je faisais mine de bouder. On rentre ?

Bougonne, j'acquiesçai.

J'allais enjamber le premier rocher lorsque je vis Davis lever la tête pour regarder derrière moi. Je l'imitai et remarquai à une dizaine de mètres de nous, un grand type, brun, qui sortait de derrière les tours du château, de là où s'était caché le chien. Je fus surprise car je n'avais vu personne en y jetant un œil, plus tôt. Je ne le distinguais pas très bien, mais son allure me disait vaguement quelque chose. Je repensai immédiatement au type de l'aéroport. N'importe quoi ! Quelle probabilité y avait-il pour qu'il vive dans le coin ? Un peu troublée quand même, je le regardai s'éloigner dans la pâture, avec cette même démarche souple et assurée. Davis, lui, avait les yeux tellement froncés que j'eus l'impression qu'il avait un vrai problème.

- Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

- Non, pas de souci, esquiva-t-il en m'aidant à descendre la pente. Viens, on y va.

De retour au manoir, j'étais épuisée. Couchée tard la veille, levée avant l'aurore. Il fallait absolument que je dorme.

Davis me raccompagna jusqu'à la porte.

- Tu as passé un bon moment, Hannah ? Pas trop déçue de t'être levée si tôt ?

- Quoi ? Tu rigoles ! J'ai adoré cette sortie en bateau. Je ne crois pas avoir déjà fait un truc aussi excitant. Mais je suis claquée ! Merci sincèrement, Davis. Je n'oublierais pas ce moment, c'est sûr.

Il caressa ma joue du dos de la main, en souriant ; charmeur. Je frissonnai malgré moi.

- On remet ça quand tu veux, Redhead. Repose-toi bien. On se revoit plus tard si tu veux.

- Avec plaisir, Davis. À bientôt.

À peine étais-je arrivée dans l'entrée, que ma mère me sauta dessus. Elle regarda par la fenêtre pour apercevoir la voiture de Davis qui s'éloignait.

- Mais, il est à peine neuf heures ! À quelle heure êtes-vous partis ? Vous avez fait quoi ? Ça s'est mal passé ? Je croyais que tu dormais encore !

- Maman, je suis crevée. Je vais me coucher. Tout s'est très bien passé. Promis je te raconterai tout un peu plus tard ! esquivai-je tandis que je montai déjà l'escalier.

- Je te réveille pour déjeuner ?

- Nan 'man, pas la peine, je veux juste dormir.

J'ôtai mes chaussures, me jetai sur le lit déjà défait et, sans prendre la peine de me déshabiller, je m'enroulai dans les draps. Je me retournai sur le ventre et recouvris ma tête avec l'oreiller. Je sombrai dans un sommeil profond.

Chapitre Cinq

Sissi,

C'est bien la première fois que ça m'arrive : que je sois à Wick et que les jours passent à la vitesse de l'éclair. Je te vois venir... soit, c'est grâce à Davis, je ne peux pas le nier, mais ne t'imaginer rien du tout. Il est juste un ami. Pour de vrai.

On s'est vus presque tous les jours, ces deux dernières semaines et mes parents l'aiment bien. Remarque, ce n'est pas bien difficile : un clin d'œil, un sourire ravageur et le tour est joué. Davis amadoue tout le monde. En tout cas, ma mère est trop contente que je ne rumine pas dans mon coin !

Ici, je m'éclate, mais je suis inquiète. Pour Elaine. Je trouve que depuis l'été dernier, son état a empiré. Pas tant sa santé, mais son moral en général. Elle s'en sort de moins en moins bien toute seule. Elle est perpétuellement irritée lorsqu'on veut lui venir en aide, c'est compliqué et l'ambiance est très pesante. Un soir, j'ai entendu mes parents se disputer. Mon père disait qu'il serait peut-être judicieux d'envoyer ma grand-mère en maison de retraite. Non, mais tu imagines ? Et puis quoi encore ? Ma mère l'a remis en place aussitôt, pour elle aussi, c'est inconcevable. En tout cas, si une conversation officielle s'ouvre, je donnerai mon avis : c'est non. Je crois même que je serai prête à rester ici, avec elle, s'il le fallait. Après tout, elle mérite de vivre chez elle, tranquille, non ? J'y réfléchis.

Voilà... pas génial.

Mais ce soir, je sors avec Davis Burns, il me présente quelques-uns de ces amis d'enfance. Nous allons chez Finighan, un pub branché. Et dire que je ne fais jamais ça à Paris ! C'est le monde à l'envers.

D'ailleurs, c'est maintenant que je te laisse, il va arriver d'un moment à l'autre.

Si tu veux me répondre, tu as exactement... cinq minutes !

Hannah.

La réponse fut quasi immédiate. Courte mais claire.

Quoi ? Quoi ? Tu es tombée sur la tronche ? Tu veux rester à Wick ? Nan, mais

t'es pas bien, tu sais ?

Nom d'un chien ! Je te rappelle que tu dois suivre des études et surtout, que tu vas avoir dix-huit ans, c'est tout ! Et puis c'est à tes parents de gérer la situation, pas à toi. Laisse-les faire.

Tu as intérêt d'avoir changé d'avis d'ici ton prochain mail, sinon je viens te botter les fesses jusqu'ici ! Imbécile, tu m'as donné des vapeurs !

Sissi.

Évidemment... dit comme ça. On verrait ça plus tard.

Il ne me restait plus beaucoup de temps avant qu'il n'arrive. Je fis un passage éclair sous la douche et courus jusqu'à la penderie pour en sortir une paire de jeans, un top bleu et mon sweater préféré - le vert. Je me séchai rapidement les cheveux et les nouai en chignon désordonné. Je me brossais les dents lorsque j'entendis la sonnette retentir. J'enfilai ma paire de Converse et dévalai l'escalier en sautant les quatre dernières marches.

- Hannah ! Pas plus de minuit, entendis-je avant de fermer la porte.

- Promis, papa, à plus tard !

- A qui elle est cette voiture ? demandai-je en voyant une Audi noire, décapotable et rutilante.

- A ma mère, je l'ai pour la soirée. Allez, grimpe !

Je m'installai confortablement sur le siège en cuir et attachai ma ceinture.

J'adorais cette bagnole !

Davis gara l'Audi tout près du pub. Il était blindé de monde. Une dizaine de personnes attendaient devant la porte d'avoir terminé leur cigarette. A l'intérieur, le bruit était assourdissant. Les gens parlaient fort et les écrans plats hurlaient une chanson de Queen.

- Hé, Davis ! cria un gars immense et costaud en nous faisant un signe de la main. On a pris une table par là ! C'est dingue le monde qu'il y a ce soir. Ils se firent une accolade qui m'aurait renversée par terre si j'avais été à leur place.

Cinq personnes étaient attablées. Davis fit les présentations.

- Voici Hannah. Hannah, voici Mike, Malcom, Douglas, John, Ian et Suzy. Avalanche de « salut ! ».

Je hochai anxieusement la tête, tâchant d'être la plus avenante possible. (J'étais timide, alors ce n'était pas mon fort.) Le plus costaud, Mike, celui qui avait accueilli Davis, attrapa deux chaises.

- Asseyez-vous ! Tu veux boire quoi, Hannah ? Ouais ! Davis, je sais, je

sais, pour toi, Wee heavy comme d'hab'.

- Euh, pour moi un Coca light s'il te plaît, couinai-je.

Je voulus chercher de l'argent dans mon sac, mais Davis me retint la main en secouant la tête.

- Ha ! Tu ne vas pas t'envoler avec ça ! s'esclaffa Mike. Je te ramène plutôt une bonne bière de chez nous. Ça vide ce que t'as dans la tête et ça te décape le gosier !

- Euh... non je...

Mais il était déjà parti avant que je ne puisse protester.

- Ça va aller, Hannah, m'assura Davis en passant son bras autour de mes épaules, me faisant un clin d'œil complice. Sois un peu cool, tu as bientôt dix-huit ans après tout.

Je n'étais pas sûre que le fait de boire de l'alcool veuille dire que je deviendrais plus « cool » que maintenant. Et à coup sûr, avoir dix-huit ans bientôt n'y changeait pas grand-chose.

La fille, Suzy, se leva avec une attitude très étudiée et se colla voluptueusement contre Davis. Elle le prit par la taille, l'obligeant à me lâcher les épaules. Il la dépassait d'au moins deux têtes, et elle était si fine, que je me demandai si le corps de Davis n'était pas presque deux fois plus épais que le sien.

- Alors, tu t'installes à côté de moi ? roucoula-t-elle. On a plein de choses à se dire, non ?

Elle le regardait avec des yeux gloutons. Puis elle se tourna vers celui qui s'appelait Ian.

- Bouge-toi un peu ! Tu n'as qu'à prendre la chaise. Davis et moi on doit se parler un peu. Allez ! Bouge !

Ian se poussa en grognant et attrapa son verre de bière avant de s'asseoir sur le siège d'en face.

Suzy attira Davis à côté d'elle sur la banquette et se serra immédiatement contre lui pour lui dire je ne sais quoi à l'oreille. Déconcertée, je m'installai à côté de Ian.

Mike arriva avec les bières et en posa une devant moi. Je lorgnai d'un sale œil la couleur brunâtre recouverte de mousse et, respirant un grand coup, je tentai une première gorgée.

Beurk ! Je faillis m'étrangler.

Ma grimace fit rire toute la table.

- En France, vous êtes un peu des chochottes c'est pour ça ! lança Suzy en portant son verre à ses lèvres. (Elle but sans s'arrêter, jusqu'à la moitié.)

Je fis comme si je n'avais rien entendu, mais je la matai de travers. Elle se frottait à Davis qui avait presque vidé entièrement sa première bière. Les verres n'étaient pas terminés que Douglas en ramena d'autres. Puis ce fut au tour de Ian, de Malcom... Je regardai ce ballet incessant de chopes vides et pleines, dépitée. Au bout d'un temps qui me parut interminable, tous riaient grassement, racontaient des blagues graveleuses et commençaient à avoir un vocabulaire plutôt vulgaire.

Je ne reconnaissais pas Davis. Il n'était plus le même, autant physiquement que dans sa façon d'être. Ses cheveux étaient en bataille, ses yeux étaient rougis et de la bière avait coulé sur sa chemise. Suzy, toujours scotchée à lui comme une sangsue, riait niaisement à chacun de ses mots.

Ian apporta encore trois verres. Devant moi, il perdit dangereusement l'équilibre. Je n'eus pas le temps de reculer ma chaise que je fus inondée d'un liquide brun, malté et collant. Je me levai comme un ressort, trempée. Tous éclatèrent de rire.

- Hé, frenchy ! Tu as l'air d'un rat mouillé !

Je lançai à Ian un regard mauvais. J'avais la nausée tout à coup, ma tête tournait. Le bruit incessant, les rires gras, cette odeur insupportable d'alcool... Je courus immédiatement m'enfermer dans les toilettes, sans vraiment prêter attention à Davis qui s'était levé pour me suivre.

Je me penchai sur le lavabo, faisant couler l'eau pour m'asperger le visage. J'essayai de nettoyer grossièrement mes vêtements, sans succès. J'étais furieuse. Certes, la situation n'était pas si grave, mais ils étaient tous complètement ivres et ça m'horripilait.

- Hannah ? dit Davis.

Je fis comme si je ne l'avais pas entendu.

- Hannah, allez, sors de là. Tu nous as bien fait rire.

J'entendis le gloussement énervant de Suzy. Il me rendit encore plus furax.

- Viens, Davis, laisse-la tranquille. Elle n'est pas très marrante ta copine. Ça lui passera. Viens t'amuser avec nous.

- J'arrive.

- S'il te plaît..., supplia-t-elle.

- Ouais, j'arrive je te dis !

- Hannah, tu sors ou je dois défoncer la porte ?

Je sortis des toilettes avec colère.

- Oui, vas-y tu as raison, comme ça tu auras l'air encore plus ridicule que

tu ne l'es déjà ! À moins que ça ne fasse marrer l'intégralité des clients du pub ? Ça ne m'étonnerait même pas ! (Je montrai de la main l'ensemble de gens qui s'y trouvait.) Ils sont tous aussi bourrés les uns que les autres !

- Hannah, tu n'es pas très drôle. On est juste venus là pour s'amuser, se justifia-t-il.

- Ah ouais ? Ben, tu sais quoi ? Amuse-toi avec tes copains et moi je me tire.

- Tu ne peux pas partir comme ça, tu en as pour au moins une heure de marche et il fait nuit noire.

- Je m'en fous !

Je revins vers la table pour ramasser mon sac - trempé de bière -, attrapai un billet de vingt livres et le posai brutalement devant moi. (J'étais orgueilleuse, je ne voulais pas qu'il soit dit que j'avais bu à l'œil, même si j'avais à peine touché mon verre.)

- C'est ma tournée ! beuglai-je. Soûlez-vous bien !

- Hé, frenchy ! Tu t'en vas ? demanda Mike avec une voix de rogomme. La soirée ne fait que commencer. Tiens, (il me tendit une chope) prends une bière, ça ira mieux !

Je le regardai bien en face, mes yeux lançaient des éclairs. Ils m'écoœuraient tous. Je me dirigeai à grands pas vers la sortie et ouvris la porte violemment. J'entendis Davis dire aux autres :

- Je reviens dans un moment.

- Dépêche-toi, la nuit n'est pas terminée !

Argh... Suzy et sa voix nasillarde. Cette fille me tapait sur les nerfs. Je claquai la porte derrière moi et me retrouvai sur le trottoir. Le vent dans la nuit me glaça. J'avais oublié mon manteau à l'intérieur, mais je n'allais sûrement pas y retourner. Je remontai ma capuche et, malgré le froid, je commençai à m'éloigner. Davis me retint aussitôt par le bras.

- Lâche-moi, Davis !

- Attends, Hannah, où tu vas ?

- Je rentre chez moi !

- Ne dis pas de bêtise, je vais te ramener.

- Me ramener ? Mais regarde-toi, tu es complètement ivre.

- Tu exagères. Je suis juste un peu éméché.

- Ouais ! Eméché et... et... tu empestes l'alcool !

- Sympa... (Il se frotta la tête.) Allez, je te raccompagne chez toi.

Je passai devant la voiture sans m'arrêter.

- Hannah, arrête ton cirque ! Tu ne peux pas rentrer toute seule.

Je fis volte-face ; furieuse.

- Je le peux, je fais ce que je veux et je n'ai pas besoin de toi. Tire-toi et fous-moi la paix !

- Hannah, j'ai promis à ton père de te ramener. Monte dans la voiture, s'il te plaît.

-Non!

Avant même que je puisse réagir, Davis m'avait tirée par le bras et me traînait en direction de l'Audi.

- Lâche-moi, Davis, LÂCHE-MOI TOUT DE SUITE ! braillai-je.

Il ouvrit la portière côté passager et me força à m'asseoir à l'intérieur. Il était tellement plus fort que moi que je n'arrivais pas à me dégager.

- Ok ! cria-t-il, furibond. Maintenant reste assise, attache ta ceinture et arrête de te conduire comme une idiote !

J'avais la mâchoire serrée et je n'avais qu'une envie, le gifler.

Davis s'installa en silence derrière le volant et démarra. Nous avons dépassé le panneau de sortie de la ville lorsqu'il s'arrêta sur le bas-côté pour couper le moteur. Je regardai vers l'extérieur, il faisait très sombre et les arbres qui bordaient la route rendaient la nuit encore plus noire. Davis se tourna vers moi. Moi je ne voulais pas parler.

- Qu'est-ce qui ne va pas avec toi, Hannah ?

Je ne répondis pas.

- C'est vrai quoi... Tu t'attendais à quoi ? À ce qu'on boive du soda toute la soirée et qu'on parle croquet ? Franchement, tu devrais grandir un peu tu ne crois pas ?

- Grandir un peu ? Non mais je rêve. C'est plutôt toi qui a quelque chose qui ne va pas ! Vous vous êtes vus avec tes... « potes » ? A vous remplir l'estomac de bière sans jamais vous arrêter ! Vous êtes minables ! Et ta Suzy ! Tu parles d'une sangsue !

- Tu es jalouse ?

- Jalouse ? Nan, mais tu n'as rien compris, hein ? Jamais je n'oserais me conduire de cette manière. J'aurais trop peur de passer pour une traînée !

- Suzy n'est pas une traînée.

- Ouais ? Elle était super bien déguisée alors !

- Arrête ça, Hannah, tu me fatigues.

Je marmonnai un « pauvre type » que je regrettai aussitôt. Je ne le pensais même pas.

- Tu as dit quoi, là ?

Ses sourcils étaient froncés.

-Je suis fatiguée, Davis ! Ramène-moi chez moi, maintenant.

-Tu as dit « pauvre type » c'est ça ? (Il était rouge de colère.) Je suis le pauvre type qui est venu te chercher chaque jour pour te sortir. Le pauvre type qui t'a baladée en bateau pour te montrer un lever de soleil. Le pauvre type qui est venu parler à ton père pour que tu aies le « droit » de sortir avec moi ! Mais pour qui tu te prends, Hannah ? Regarde-toi ! Tu te crois si parfaite que ça ? Toi et tes airs de sainte nitouche complètement coincée ! Je préfère mille fois une fille comme Suzy à une fille comme toi ! Au moins, elle, elle sait s'amuser ! Il sentait fort l'alcool et semblait ne plus se maîtriser. Quant à moi, j'étais enragée.

- Eh ben, va la retrouver ta Suzy ! Et lâche-moi la grappe, pour de bon ! J'ouvris la portière et commençai à marcher frénétiquement dans le noir, au bord de la route. J'avais à peine fait deux mètres que j'entendis la porte de Davis s'ouvrir. Je me retournai et le vis arriver à grands pas. Il me fit si peur que je poussai un cri et me mis à courir droit devant. Mais plus rapide que moi, il me rattrapa en quelques secondes. Il me retourna violemment pour me ramener contre son torse et écraser brutalement sa bouche contre la mienne. Je ne pouvais plus respirer. Il me força à ouvrir les lèvres. J'essayai de me débattre en le frappant de mes poings, mais il était très fort et m'empêchait de bouger. Son haleine alcoolisée était horrible et me donnait la nausée. Sa langue était amère, ses bras autour de moi me faisaient mal. J'avais l'impression que j'allais défaillir. Les larmes commencèrent à couler sur mes joues. Davis dut s'en apercevoir parce qu'il repoussa son visage du mien pour me fixer, mais sans desserrer son étreinte de fer pour autant. Je le regardai avec air suppliant en murmurant son prénom pour qu'il me lâche.

Soudain, je me sentis arrachée de l'étau de ses bras. Davis était tiré vers l'arrière. Je trébuchai sur une racine d'arbre et me retrouvai par terre, au pied d'un chêne. Je n'eus pas le temps de comprendre ce qu'il s'était passé, mais Davis gémissait, agenouillé au sol, plié en deux, se tenant le ventre avec ses deux bras. Les phares d'un 4x4 éclairaient son visage - je n'avais même pas remarqué qu'une voiture s'était garée. Il releva la tête, un filet de sang coulait de ses lèvres, le long de son menton et de son cou.

- Hannah..., geignit-il en levant la figure vers moi.

- Remonte dans ta voiture, Burns, et va dessoûler ailleurs ! siffla l'homme en face de lui en l'aidant à se relever.

Il me tournait le dos, je ne pouvais pas voir son visage. Sa voix semblait être celle d'un homme jeune. Il avait parlé calmement mais avec une autorité qui ne laissait pas le choix.

Il se tenait debout devant Davis, les jambes écartées, comme pour faire barrage entre lui et moi.

- Hannah ! me héla Davis.

- Je ne crois pas qu' elle ait envie que tu t'occupes d'elle. Tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Davis avait l'air complètement sonné. Il me lança un regard désespéré et voulut protester.

- Mais je dois la ramener... Hannah ! Il faut que je te ramène !

- Vu l'état dans lequel tu es, Burns, il vaut mieux que ce soit moi qui le fasse. Allez ! tonna-t-il. Dégage, maintenant !

Davis sursauta... Il avait l'air terrorisé, ça ne lui ressemblait pas. Il était pourtant costaud lui aussi. Il aurait pu se défendre sans mal.

- Monte dans la voiture, je te raccompagne.

Dos tourné, le type s'était adressé à moi. Je me relevai en prenant appui sur l'arbre, sans pouvoir détacher mon regard de Davis. Il s'éloignait, mais en se retournant sur moi chaque fois qu'il faisait trois pas. Il monta derrière le volant de l'Audi et démarra le moteur. Arrivé à ma hauteur, il ouvrit sa vitre.

- Hannah, je... je suis désolé, bredouilla-t-il.

Puis il partit.

Immobile, je fixai les feux arrière rouges de la voiture. Je n'arrivais pas encore à réaliser. Davis... Suzy... le pub... l'alcool... Comment tout cela avait-il pu se produire ? Je me mis à trembler violemment.

- Hannah, c'est ça ?

Lentement, je tournai la tête vers celui qui me parlait. Il était plutôt athlétique et bien plus grand que moi, d'une allure impressionnante. Il mesurait au moins un mètre quatre- vingt-cinq, peut-être plus. Malgré les phares allumés, je ne distinguais pas très bien son visage. C'était certain, je ne le connaissais pas.

Alors pourquoi m'était-il familier ?

- Tu t'appelles bien Hannah ?

- Euh... oui.

Il s'approcha et mon cœur eut un raté. Je devais être en train de rêver. Il était le type de l'aéroport ! Mais non... je devais sûrement me tromper.

- Hannah, dit-il avec une décontraction ahurissante, tu veux bien monter

dans la voiture, s'il te plaît. Il fait froid à l'extérieur et il ne va pas tarder à pleuvoir. (Il avait raison, j'étais gelée.)

Son ton, grave et calme s'était considérablement adouci, bien qu'encre autoritaire. Sous le choc, j'acceptai de monter.

Je grimpai dans le 4 x 4 et, après m'être assise, je serrai aussitôt les jambes et m'entourai de mes bras aussi fort que possible. Je tremblais comme une feuille. J'entendis qu'il ouvrait le coffre et fouillait à l'intérieur. Il monta à côté de moi et me tendit une couverture en laine.

- Tiens, prends ça.

- M-m-m-merci, grelottai-je.

Sans oser le regarder, ni même parler, je m'en emparai et m'enveloppai dedans pour me réchauffer.

- Tu habites où ?

Je tâchai de prendre ma respiration et répondis d'une traite pour que mes dents ne claquent plus.

- Le manoir des Redford du côté de...

- Oui, c'est bon, je connais, coupa-t-il.

Il démarra le moteur et fit demi-tour pour reprendre la bonne direction. Pendant qu'il braquait le volant, mes yeux se perdirent sur ses mains. Elles étaient grandes et massives. Comme il portait un tee-shirt à manches courtes, je pus voir que ses avant-bras étaient musclés. Inconsciemment, mon regard poursuivit son ascension jusque vers le haut de ses bras tout aussi athlétiques, de son cou, de son visage... Il arborait une barbe de trois jours, son profil était absolument parfait : un front large, un nez droit, une bouche et un menton harmonieux. Ses cheveux étaient très sombres, mi-longs et légèrement bouclés. Il était encore plus beau que dans mon souvenir.

La lampe du plafonnier était restée allumée et je voulais vérifier la couleur de ses yeux. Je me penchai en catimini pour mieux les voir.

- Tu as perdu quelque chose ? siffla-t-il sans me regarder.

Je rougis immédiatement.

-Non.

Je me recollai contre le siège avec l'intention de ne plus bouger. Je jetai néanmoins un œil sur le côté, en douce, pour voir sa réaction. Il avait un sourire en coin. J'étais morte de honte.

Le 4 x 4 s'engagea enfin sur le chemin d'accès au manoir et s'arrêta dans la cour. Je retirai prestement la couverture et me retournai vers lui.

- Euh... merci.

D'une main, il prit appui sur le volant, pivota face à moi et me fixa, droit dans les yeux.

- La prochaine fois, choisis mieux tes fréquentations. Tu auras moins de problèmes, dit-il avec sévérité.

Si j'eus un doute, maintenant, je n'en avais plus. C'était bien lui. M'avait-il reconnue ? Je n'en avais pas l'impression.

Il semblait à peine plus âgé que moi. À présent, je distinguais parfaitement ses yeux - ils étaient verts. D'un vert émeraude unique, celui-là même qui m'avait éblouie. J'aurais juré voir des fils dorés tout autour de ses pupilles. J'étais subjuguée et complètement sous le charme. Il attrapa le plaid, le mit en boule et le jeta sur le siège arrière. Incapable de me détacher de lui, je suivis le moindre de ses mouvements.

- Tu ne descends pas ? lâcha-t-il.

- Euh, si, si bien sûr.

Amusé par mon inconfort flagrant, il sourit encore, ce qui eut l'effet immédiat de me faire déguerpier de sa voiture. Je me baissai pour ramasser mon sac et le remerciai, laissant une pause qui l'invitait à me dire son prénom. Mais au lieu de ça, il se pencha et tendit le bras gauche pour refermer la portière en disant « De rien. ». Sur ce, il s'engagea dans le chemin pour repartir. La pluie commençait à tomber.

Je ne lui avais même pas parlé de l'aéroport... ni de Sinclair Castle, parce que manifestement, là encore, il s'agissait bien de lui. Je l'aurais juré.

Quand le 4 x 4 eut disparu, je me retournai enfin vers le manoir, en soupirant. Les lampes du salon étaient encore allumées. Je poussai la porte d'entrée et posai mon sac par terre.

- Tiens ! lança mon père depuis le salon. Tu as même un quart d'heure d'avance. Tu as passé une bonne soirée ?

- Oui, oui, merci. Je monte me coucher. À demain !

- Attends, Hannah, pas si vite ! (Ma mère était debout dans l'encadrement de la porte.) Vous avez fait quoi ? Viens par ici. (Elle me fit signe d'entrer dans le salon.)

Résignée, j'avançai et me jetai sur un fauteuil. Je n'avais évidemment pas l'intention de leur raconter la vérité.

- On est allés chez Finighan et j'ai rencontré les amis de Davis.

Mais je me doutais que si je m'en tenais là, ma mère me poserait davantage de questions.

- Et alors, ils sont sympas ?

« Eh voilà... »

- Ben, ils ne sont pas le genre d'amis que je fréquente, on n'a pas franchement les mêmes centres d'intérêt, mais ça va, ils sont sympas quand même. (Je mentais, évidemment.)

- Et Davis ? Tu as prévu de le revoir quand ?

Je faillis répondre « Jamais ! », mais je me ravisai pour trouver autre chose à dire, de moins... vrai.

- Je n'en sais trop rien. Il va être bien occupé à la ferme avec son père et je ne le verrai plus aussi souvent j'imagine. (Ben voyons... Quel talent !)

Ma mère parut circonspecte.

- Hum... (Pause.) Tu as oublié ton portable à la maison ce soir et Sissi a téléphoné juste après que tu sois partie. Elle voulait te donner les résultats du bac.

- Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? (Je feignais d'être excitée par la nouvelle.) Alors ? Je suis reçue ?

- Bien entendu que tu l'es ! Félicitations, Hannah Jorion. Tu obtiens une mention très bien avec 16,8 sur 20 !

- Bravo, Hannah ! renchérit bruyamment mon père en m'embrassant sur le front. Je suis fier de toi.

- Merci, papa. On reparle de tout ça demain ? Je suis vraiment claquée.

- Bonne nuit, sweetheart, chuchota ma mère en me caressant la joue.

Je ne mis pas dix secondes pour monter les escaliers et atteindre ma chambre.

Je ne pris pas la peine d'allumer la lumière. Je retirai mes chaussures et me jetai sur mon lit.

Ce qui m'arrivait était carrément dingue. Je pris mon téléphone et décidai de raconter ça à Sissi. Elle allait jubiler.

Sissi,

Je ne peux pas entrer dans les détails, ce serait bien trop long à raconter. On s'appellera, ce sera mieux.

Tu te souviens du type que j'ai rencontré à l'aéroport, celui que j'avais cru revoir aux abords de Sinclair Castle ? Eh bien, figure-toi qu'il m'a gentiment ramenée chez moi, ce soir !

Non, je te jure, je ne perds pas la boussole ! J'ai failli avoir une crise cardiaque en le voyant. Par contre, lui, je ne suis pas sûre qu'il m'ait reconnue. Du coup, j'ai fait comme si de rien n'était. Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, il me met dans tous mes états. J'en ai mal au ventre...

Bises,

Hannah.

Elle répondit aussitôt.

Tu es en train de me charrier, c'est ça ? Nan mais tu te rends compte ? C'est un signe du destin ça, ma vieille !

Tu veux un conseil ? Le prochain coup, tu lui sautes dessus ! Non, je sais, ce n'est vraiment pas ton genre. Dommage, ça irait plus vite, parce que te connaissant, tu vas tellement réfléchir, que tu seras revenue à Paris avant d'avoir décidé ce que tu veux vraiment faire. Pff...

Je rangeai mon Smartphone, j'étais crevée. En plus, elle avait raison...

Chapitre Six

Ce matin encore, je me fis agresser par les rayons du soleil. Je me réveillai bien plus tôt que je ne l'aurais voulu ; neuf heures. J'étais vaseuse. Hier soir, je m'étais endormie toute habillée. J'essayai de sortir mes bras des couvertures, j'étais saucissonnée dans l'édredon. Apparemment, j'avais quand même réussi à m'enrouler dedans.

Grognon, j'ôtai mes vêtements et me dirigeai directement dans la salle de bains.

J'avais passé une soirée infernale. Je revis le visage fou de colère de Davis. Et ce baiser... Un frisson de dégoût me parcourut les épaules. Je levai la figure sous l'eau comme pour effacer les traces invisibles de l'affront. J'étais sûre que s'il m'avait embrassée matin-là, sur le bateau, j'aurais certainement apprécié parce que le moment était magique. Mais là, comme ça ! No way !

Je balayai vite l'image de Davis.

C'est l'inconnu ténébreux qui le supplanta. Je ne connaissais même pas son prénom. Il m'avait vraiment troublée. Sa voix, ses mains, ses cheveux, ses yeux... Argh... Il ne me sortait plus de la tête. Je me surpris à imaginer qu'il reviendrait peut-être jusqu'ici. Pour moi. Pour me revoir... (Soupir.)

« Mais bien sûr... N'importe quoi ! Comme s'il n'avait que ça à faire. »

Agacée, je coupai l'eau et essorai grossièrement mes cheveux. J'entendis quelques coups donnés à la porte et sursautai violemment. J'enfilai à la hâte mon peignoir et, la tignasse encore dégoulinante, je me précipitai pour ouvrir. Je m'attendais à voir ma mère ou Elaine, mais je restai bouche bée devant mon visiteur.

- Davis ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Il avait une mine épouvantable - pire que la mienne - sa lèvre inférieure était boursouflée.

- Bonjour, Hannah. Je suis venu te rapporter ton manteau. (Il me le tendit.)

- Et c'est pour ça que tu frappes à ma porte ? Tu n'avais qu'à le laisser en bas ! piaillai-je sèchement.

- Je suis aussi venu pour m'excuser, dit-il penaud.

- Entre, je n'ai pas envie que tout le monde entende, m'énervai-je en

apercevant Mathy dans le couloir. Je reviens, j'en ai pour une minute. J'attrapai mon duffle-coat, le jetai sur le lit et filai dans la salle d'eau pour récupérer une serviette et me sécher les cheveux. Lorsque je revins, Davis était debout devant la fenêtre, les mains dans les poches. Il regardait ses pieds. Si je n'avais pas été autant en colère après lui, j'aurais trouvé la situation comique.

- Je t'écoute.

- Je suis désolé, Hannah. J'avais beaucoup bu, je n'étais pas vraiment moi-même...

- Tout ce que j'entends c'est blabla, blabla... Pourquoi as-tu bu autant ? Pourquoi m'as-tu embrassée comme ça ? Pourquoi étais-tu si... pathétique ? aboyai-je.

- Tu as raison. J'étais pathétique. Je ne sais pas vraiment pourquoi je bois autant. Les soirées finissent toujours comme ça lorsque je sors au pub entre amis. Je bois, je bois et ensuite je fais des choses que je regrette.

- C'est justement ça qui est minable. Tu vaux plus que ça, Davis. Tu gâches tout avec l'alcool.

- Hannah... dit-il embarrassé. Je ne trouve pas que tu sois une sainte nitouche coincée.

- Si tu l'as dit, c'est que tu le penses.

- Non je ne le pense pas. C'est juste que... (Il soupira.) J'étais frustré.

- Par quoi ?

- Par le fait qu'à aucun moment, depuis deux semaines, tu n'as montré si je te plaisais.

- Et j'aurais dû ?

- Je ne sais pas. J'aurais cru que oui.

- Non mais je rêve...

- Ne fais pas cette tête, Davis !

- Quelle tête ?

- Celle du petit animal blessé qui veut te culpabiliser parce qu'il est passé sous les roues de ta voiture, alors qu'il ne regardait même pas avant de traverser ! Tu m'as quand même embrassée de force !

- Et je ne le regrette pas !

- Quoi ?!

- Enfin si mais, je veux dire par là que j'en avais très envie et que... Enfin

bref, tu comprends, quoi !

- Mouais...

- Je suis tellement désolé, Hannah. Pourras-tu me pardonner ?

- Hum... je ne sais pas, je vais réfléchir. En tout cas si tu n'as pas encore pris ton petit-déjeuner demande à Mathy de te faire un café. Vu ta tronche, tu en as bien besoin ! Je m'habille et je te rejoins dans la cuisine.

Je refermai la porte en souriant. Quel idiot ce Davis ! Et moi, je devais sûrement être encore plus idiote que lui. Je n'arrivais pas à lui en vouloir vraiment. Je lui connaissais tellement de bons côtés qu'il était difficile de le rayer de la liste des gens avec qui j'aimais être. Seulement, à l'avenir, je devrais éviter de l'accompagner au pub quand ses amis seraient dans les parages.

Habillée, les cheveux secs, je descendis le rejoindre. Il était attablé dans la cuisine et se goinfrant de scones à la crème et à la confiture. Il avait un peu meilleure mine. Je m'installai à côté de lui en lui frottant le crâne de mon poing.

- Ça veut dire que je suis pardonné ? s'enquit-il, la bouche pleine.

- Ouais. Mais tu n'as pas intérêt à recommencer !

- Et si c'est toi qui me le demande ?

« Il rigolait, là ? »

- C'est ça... tu peux toujours rêver.

J'avalai rapidement une tasse de thé, un toast et jetai un œil à travers la porte-fenêtre qui donnait sur le parc.

- Davis, ça te dit une promenade dans les sous-bois ?

- Mais il pleut !

- Et alors ? Ça ne fait rien, on a qu'à prendre les cirés.

Il soupira et haussa les épaules.

- Bon, ok. Je te suis.

Nous débarrassâmes la table et fîmes la vaisselle. J'en profitai pour l'éclabousser de mousse et me venger un peu. Mathy était furieuse, sa cuisine était inondée. Lorsque nous eûmes remis de l'ordre, nous nous dirigeâmes dans l'entrée pour nous habiller.

Les sous-bois du manoir étaient très agréables, même lorsqu'il pleuvait. Ils tamisaient la pluie et ne laissaient passer que des gouttes très fines, comme de la bruine.

Je me sentais soulagée d'avoir pu m'expliquer avec Davis. Notre amitié comptait beaucoup, même si je ne la voyais pas tout à fait comme il l'espérait. J'aurais menti en disant qu'il ne me plaisait pas - il était vraiment craquant -,

mais je ne pensais pas qu'il puisse devenir mon petit ami un jour, nous étions trop différents. Ça finirait par tourner mal à un moment ou à un autre. Et en plus, il étudiait à Philadelphie... L'avoir comme ami était ce qu'il y avait de mieux.

- Davis ?
- Ouaip.
- J'aimerais te demander... euh, à propos d'hier soir.
- Tu veux vraiment en reparler ?
- Oui. Il y a un truc que je voudrais savoir.
- Je t'écoute.
- Tu sais, ce garçon, celui... euh, tu le connais ?

Il s'était arrêté. Ses yeux étaient fuyants. Il semblait extrêmement mal à l'aise.

- Quoi ? Tu le connais, non ? Il t'a appelé par ton nom.
- Oui, je le connais, admit-il.
- Qu'y a-t-il ? Pourquoi tu prends cet air gêné ?
- Il s'appelle Leith Sutherland.
- On l'avait déjà croisé à Sinclair Castle, non ?
- Mouais...
- Alors ? Tu le connais d'où ?
- Ce type est bizarre, Hannah.
- Oui?

- Pas comme tout le monde, quoi !

Avec ça, j'étais bien avancée !

- Comment ça, pas comme tout le monde ?
- On a fait presque toute notre scolarité ensemble. C'est un type à part.
- À part de quoi ? m'agaçai-je. Je ne comprends pas.
- Il n'a jamais vraiment eu d'amis par ce qu'il foutait la trouille à tout le monde. Quand il a eu environ dix ans, il s'est mis à agir bizarrement. On aurait dit qu'il avait comme des possibilités psychiques anormales. Enfin bref, c'est surtout une histoire qu'on racontait à l'école.

- Des possibilités psychiques anormales ? Tu veux dire comme des pouvoirs ? (Je riais sous cape.) C'est absurde.

Il haussa les épaules.

- Par exemple, lorsqu'il avait un problème avec quelqu'un, il fixait la personne et celle-ci prenait un malaise ou partait en courant. Un truc de ce genre, quoi !

- Tu crois vraiment qu'il est capable de faire ça ?

J'étais prise entre l'amusement et la consternation.

- Non... enfin, je ne suis pas sûr. Mais je te jure qu'il est flippant. Et tu as vu ses yeux ?

Je me remémorais parfaitement son visage. Oui, j'avais bien vu ses yeux, trop bien même...

- Mais hier soir il s'est passé quoi ? Il t'a jeté un sort ? Si c'est le cas, je comprends mieux pourquoi tu avais l'air si effrayé ! persiflai-je.

- Ne dis pas n'importe quoi, Hannah. Il m'a juste collé une bonne droite et avec la quantité d'alcool que j'avais bu, j'étais complètement dans les vapes.

- Oui mais pourtant tu étais plié en deux. J'imagine qu'il n'a pas dû « juste te coller une bonne droite » !

Il fit une pause avant de me répondre.

- Ben si, justement, et la seconde d'après j'avais mal au bide comme si on m'avait frappé avec une batte de baseball.

- C'est sûrement parce que tu avais trop bu !

- Mouais... on va dire ça.

- Quoi ? Non mais tu veux rire ? Tu ne vas pas me dire que tu penses qu'il t'a frappé comme par télépathie ou je ne sais quoi ? Tu es vraiment barjo, Davis !

Mais il fronçait les sourcils et ne riait pas du tout.

- Je n'y crois pas ! Allez, Davis ! Tu sais quoi ? Il faut vraiment être un mec pour fantasmer sur des trucs pareils. Des histoires de super-héros... (Je secouai le menton.) Laisse-moi rire !

- Hé, je n'ai jamais dit que je croyais à tout ça. J'ai juste dit que ce type était bizarre et qu'il y a un truc qui cloche chez lui.

- Mouais... ben, c'est pareil !

Je levai la tête pour regarder à travers les frondaisons.

- On y va ? Il commence à pleuvoir un peu fort, non ?

Davis acquiesça, trop content que je mette un terme à la conversation.

- Tu ne restes pas ? demandai-je en le voyant s'approcher de l'Audi.

- Non, ma mère attend que je lui ramène sa voiture.

- On se revoit bientôt ?

- Oui promis. Mais je vais avoir pas mal de choses à faire ces prochains jours. Mon père doit récupérer du bétail dans le Ross et Cromarty. Je pense partir avec lui. On y restera au moins quatre ou cinq jours. On se verra à mon retour si tu veux ?

- Ok. À bientôt, Davis !

Avant de refermer la porte du manoir, j'observai une dernière fois le ciel. Il pleuvait des cordes. Ici, on aurait dit un truc du genre : « It rains cats and dogs.»⁴

Chapitre Sept

Je restai enfermée à la maison les trois jours suivants. La pluie ne s'était pas arrêtée une seule minute. Ce matin, en me levant, je regardai avec espoir par la fenêtre. Le ciel semblait vouloir timidement se dégager par endroits, mais il pleuvait encore.

Comme il me l'avait dit, Davis était parti avec son père et l'excitation générale de ces deux dernières semaines était retombée. Comme à l'accoutumée, je n'avais plus grand-chose à faire. Je rouillais...

Je me frottai les yeux et me rappelai que j'avais eu beaucoup de mal à m'endormir la veille - la chouette qui hululait chaque soir avait dû pousser sa visite nocturne jusque dans les jardins du manoir. Pour ne plus l'entendre, je m'étais caché la tête sous un oreiller, même les boules Quiès n'avaient pas suffi.

Je m'habillai et décidai de partir à Wick, pour acheter de quoi bouquiner. Depuis quelque temps, j'avais très envie de lire **Le parfum**, de Patrick Suskind. Je l'achèterais en version originale, ça me ferait travailler mon allemand. Si la pluie ne cessait pas, autant m'occuper par de la lecture. Quelqu'un pourrait sûrement m'y déposer. Je prendrais un bus ou un taxi pour le retour.

Mathy, sur le départ, tournait la clef dans la serrure lorsque je descendis.

- Ma', tu vas à Wick ?
- Oui, je vais faire quelques courses pour midi.
- Pourrais-tu me déposer en centre-ville ? J'aimerais faire un tour à la librairie.
- Oui, sweetie, mais il n'est que huit heures et demie. Les boutiques du centre seront encore fermées lorsque nous arriverons.
- Aucune importance. Je m'arrêterai au salon de thé de M. Broadman pour prendre un petit-déjeuner.
- D'accord. N'oublie pas ton parapluie !

Malgré le sale temps et l'heure matinale, le centre de Wick était déjà bien fréquenté. Je me dirigeai vers l'établissement de M. Broadman, il ouvrait tout juste les rideaux métalliques. Je préfèrai attendre un peu qu'il ait terminé avant

d'y entrer, il n'était que neuf heures. Mathy avait mis autant de temps que moi lorsque je venais à vélo !

Bien abritée sous mon parapluie, je flânai devant les vitrines à proximité. Une en particulier me poussa à rester devant pour détailler la profusion de bouquins curieux qui s'y trouvaient. Il s'agissait d'une librairie dédiée aux sciences occultes, elle se trouvait juste en face de chez Broadman. Au milieu des livres exposés, on pouvait voir tout un tas d'objets bizarres, présentés sur un fond de velours noir et violet. Je vis même une amulette qui servait à éloigner les vampires ! Beaucoup de boutiques de ce genre existent à Paris, mais je ne m'attendais pas à en trouver une, ici.

Je me tordis le cou en essayant de déchiffrer le titre d'un livre dont l'écriture était inversée.

- C'est sympa, non ?

Je tournai la tête à droite pour voir, sur le perron, une fille d'à peine vingt ans, un balai à la main, très souriante, dans un style définitivement gothique, avec un piercing impressionnant dans la narine.

- Tu peux entrer si tu veux, proposa-t-elle. Je vais ouvrir dans une demi-heure, mais si tu es intéressée, tu peux faire un tour.

- Pourquoi pas... Tu tiens cette boutique ? Je ne l'avais jamais vue avant.

- Oui. J'ai ouvert il y a un peu plus de dix mois. Tu t'intéresses aux sciences occultes ?

- Non, pas vraiment. En fait je n'y connais rien. Ce n'est pas trop mon truc.

- Tu serais surprise d'apprendre qu'ici, on peut tous trouver un truc qui est

notre truc ! Entre, je te fais visiter !

Je la suivis à l'intérieur. Je pensais que la lumière n'avait pas encore été allumée, mais au contraire, tout était volontairement sombre. Les lampes étaient tamisées par des voiles et quelques bougies flambaient de-ci, de-là. Un fort parfum d'encens envahissait la pièce et me prit le nez, je fis la grimace.

- Ne t'inquiète pas pour l'odeur, dit-elle en souriant, ça ne reste pas. C'est un mélange d'herbes qui éloigne les esprits torturés.

- Ah ouais ?

Je ne savais pas si ça devait me rassurer ou pas.

Impressionnée, je détaillai les étagères pleines à craquer. Les livres étaient classés par thème. Art de la divination, numérologie, magie, sorcellerie, vampires, spiritisme, loups-garous... Un festival de la petite fabrique des horreurs ! J'attrapai une minuscule amulette - la même que celle de la vitrine -, celle qui était censée éloigner les amateurs de sang.

- Les vampires..., murmura la vendeuse. Des êtres tellement envoûtants... Il faut toujours s'en méfier, ils sont capables d'hypnotiser ton esprit pour te faire tomber dans leurs bras et avaler jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

Brrr... L'image macabre me fit froid dans le dos.

-Tu en parles comme si tu en avais déjà vu.

- Les sciences occultes sont un mystère qu'il ne faut pas sous-estimer, demoiselle. Tu ne t'imagines pas par quoi ou qui tu peux être entourée.

- Non, en effet, répliquai-je, amusée. Je n' imagine pas du tout ! En tout cas ta boutique est... originale.

- Merci. Viens par ici, je vais te montrer quelque chose. Tiens, prends ça, dit-elle en me tendant un énorme livre.

- **Le grand livre des mystères occultes**, c'est un gros bouquin.

- C'est parce qu'il y a beaucoup de choses à dire. Tu y trouveras tout ce que tu as besoin de savoir sur les forces occultes. L'auteur dévoile des choses que tu ne soupçonnes même pas ! C'est idéal pour les gens aussi sceptiques que toi, et très facile à lire. Nous parlons d'ouvrage de vulgarisation dans le jargon des libraires. Je te le fais à moins quarante pour cent, si tu le veux. C'est mon cadeau de bienvenue. Tu n'es pas du coin, n'est-ce pas ?

- Non, en effet. Je suis parisienne. Mes parents sont écossais et on reste à Wick deux mois, chaque année.

- C'est parfait, comme ça, tu auras une vraie occupation spirituelle ! Pas dans le sens religieux tu l'auras compris.

- Ok, ça marche, je le prends.

Je n'en revenais pas moi-même.

La vendeuse m'observa intensément, droit dans les yeux, je soutins son regard.

Elle était plutôt jolie, avec des cheveux noirs et de magnifiques yeux noisette.

Elle avait l'air très sympathique en dépit de son allure plutôt singulière et de la manière dont elle voyait notre monde.

Je lui achetai le livre, mais sans être vraiment convaincue que j'allais le lire. Ces trucs-là ne me ressemblaient tellement pas...

- Je m'appelle Gwen, se présenta-t-elle.

- Euh, et moi Hannah.

- Ravie de te connaître. Tiens, je te laisse la carte du magasin avec un numéro de téléphone où tu peux me joindre si tu as des questions. N'hésite pas, ou alors

repassé ici !

Je lus rapidement la carte, « Simalabim ». Un nom presque banal pour un endroit pareil, mais très évocateur de magie.

- Merci. Peut-être à une autre fois, alors ?

- J'y compte bien !

Je sortis de la librairie pour courir jusque chez Broadman, un sac en papier à la main, sur lequel était écrit : « Vous ne verrez plus les choses de la même manière ». Et si c'était vrai ? En tout cas, ça me fit sourire.

Dans le salon de thé, les odeurs de café fraîchement moulu m'emplirent aussitôt les narines. Je m'assis à une table, tout au fond de la salle et commandai un thé au lait et des toasts grillés. Cet endroit était tout ce que j'aimais : très accueillant, un brin kitsch je l'avoue, mais ici, on se sentait comme à la maison. J'avais déjà proposé à Davis de venir y passer un moment, mais il m'avait répondu que ce lieu convenait plutôt à ma grand-mère ! Donc nous n'y étions pas allés, et j'étais finalement bien contente de pouvoir savourer ce moment toute seule. Je n'étais pas sûre que Davis puisse tenir en place dans ce genre d'endroit. Je l'imaginai en train de gigoter dans tous les sens, étouffé par autant de calme, parce qu'ici, on ne retrouvait pas les bruits de comptoir, des tireuses à bières, ni même le vacarme des écrans plats crachant de la musique comme chez Finighan. Le salon de thé de Broadman était un petit coin que je qualifiais de paisible et propre à la vraie détente.

Mes yeux se perdirent sur le sac en papier contenant le livre. Je me laissai aller à l'ouvrir. On ne sait jamais, ça pourrait me faire rire... La couverture était très jolie, violette, avec des lettres stylisées argentées. Je m'arrêtai sur la première page et lus : « A tous ceux qui doutent ».

C'est sûr, ce bouquin était pour moi !

Je parcourus rapidement la préface et compris que l'auteur prenait vraiment ces choses-là très au sérieux.

Je n'en revenais toujours pas d'avoir acheté un bouquin pareil. Ce n'était pas exactement ce que je comptais ramener lorsque j'étais sortie ce matin.

La table des matières présentait vingt-cinq chapitres. Le premier traitait des créatures occultes. Je décidai de commencer par là. Dans la longue liste, je remarquai qu'aucun être « dit » merveilleux n'était mentionné. Pas de traces d'elfes, de fées, de centaures, de trolls, de licornes, de lutins ou de leprechauns. N'y étaient décrites que les créatures démoniaques, divines, mi-humaines, les loups-garous, les vampires, les entités spirituelles, les sorcières... Après chaque description, elles étaient représentées par un dessin très détaillé, on pouvait

même lire des annotations fléchées indiquant les différentes parties anatomiques de chacune - un peu à la manière de Léonard de Vinci. Je soupirai et commençai à lire la première description.

Le vampire :

Le vampire est une créature très ancienne qui n'est ni morte, ni vivante. Sa principale source de nourriture est le sang humain. Pour survivre, il peut cependant boire le flux vital des animaux à sang chaud.

Son existence est éternelle. Il peut passer les siècles sans vieillir dès lors qu'il a subi sa transformation.

Son sang contient une substance capable de changer un mortel en un de ses semblables. Jamais il ne doute ; il séduit, il conquiert, il agit.

Et l'explication continuait sur plusieurs pages, retraçant ses origines, les endroits où il aimait aller, le type de sang qu'il préférait... Mais qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire de ces « incroyables » révélations ? Amusée, je lus la description suivante.

Les esprits vengeurs :

Ce sont au départ de simples êtres humains qui ont vécu de grandes souffrances de leur vivant. À leur mort, si leur âme est trop noircie, leur haine ne les suit pas dans l'au-delà, mais les rappelle sur terre sous la forme d'un être humain pour se venger.

Ils ne sont ni morts, ni vivants. Ils peuvent se désintégrer en nuage de poussière noire pour se déplacer ou disparaître rapidement. Ils ne se nourrissent ni ne se

désaltèrent.

Quiconque les croise se sent envahi d'un mal-être indescriptible, qui peut le conduire jusqu'à la mort.

Charmant ! Ça me fit frissonner. Si une telle chose devait vraiment exister je n'aimerais pas me retrouver dans son sillage. Passons... J'étudiai l'index des créatures. Le loup-garou, page 56. Allons bon !

Le loup-garou :

Comme le vampire, le loup-garou est...

- Lecture intéressante ?

Je levai la tête, pétrifiée, mes oreilles avaient sifflé.

Leith Sutherland ! Je refermai prestement le livre tandis que mon épine dorsale se secoua de frissons.

- Simalabim, je me trompe ?

Je mis quelques secondes avant de répondre. J'étais sous le choc, que faisait-il ici ? Apparemment, lui et moi, nous alignions les rencontres fortuites...

- Non, c'est bien ça. Je me suis laissé convaincre par la vendeuse de l'acheter. (Mes joues rosirent immédiatement.)

- Gwen... Elle est très forte ! Je peux m'asseoir ?

- Euh, oui bien sûr.

Je rangeai rapidement le livre dans son sac.

Il s'installa en souriant et fit tourner dans ses mains un grand gobelet fumant de café à emporter.

Bon sang ! Avait-il conscience d'être aussi beau ? Et encore plus en plein jour... Il me fut difficile de ne pas baver.

« C'est bon, on se calme ! »

Le détailler n'allait pas m'aider, mais tant pis, je ne pus m'en empêcher. Il avait une peau hâlée, peu banale dans ces contrées, et une bouche tellement... et des yeux si... « Stop ! » Impossible, je continuai déjà... Je remarquai sur sa joue droite une longue cicatrice, fine, que je n'avais pas vue lors de notre première rencontre.

Ses prunelles vertes me fixaient sans cligner et je sentis tout à coup une bouffée de chaleur m'envahir. Ce garçon me mettait dans tous mes états.

- Je viens chez Broadman presque tous les matins, expliqua-t-il. Son

café est le meilleur de toute la ville. Je t'ai aperçue au fond, tu avais l'air si concentrée... T'es-tu remise de ta soirée ?

- Quoi ? Euh, oui, oui. Merci, je vais bien.

- Burns est ton petit ami ?

- Non pas du tout, juste un ami !

La manière dont je répondis était un peu trop empressée à mon goût. J'aurais dû paraître plus détachée.

Il sourit, puis ses yeux s'assombrirent.

- Il boit trop.

- Oui, c'est son problème. (Il leva les sourcils.) Enfin je veux dire que c'est le truc qui cloche chez lui. Il est très sympathique sinon.

- Mouais... Qu'est-ce que tu fais à Wick ?

- Je passe les vacances d'été ici, avec mes parents.

- Au manoir des Redford... Ta famille ?

- Oui, Elaine Jorion est ma grand-mère paternelle.

A nouveau il me fixa avec insistance. C'en était terriblement gênant. Je glissai mes mains sous la table, elles tremblaient. Je tortillai mes doigts pour me calmer.

- Quel âge as-tu, Hannah ?

- Dix-huit ans bientôt, répondis-je aussitôt. Le vingt-cinq juillet.

Il recula sa chaise et se leva. (Oh non... déjà.)

- Content de t'avoir revue.

- Moi aussi, murmurai-je dans un souffle.

Trop d'émotions passaient par moi, je ne savais pas me contrôler, ça ne me ressemblait tellement pas.

Il fit demi-tour et marcha vers la sortie. Les yeux perdus sur son dos, je ne pus m'empêcher de chuchoter son prénom, comme pour moi-même.

- Leith...

Il se retourna aussitôt, il m'avait entendu. Il ne fut même pas surpris que je connaisse son prénom. Il souriait.

-Oui ?

Je ne savais pas trop quoi répondre, j'étais prise au dépourvu, j'avais parlé si doucement.

- Euh... c'était bien toi, à l'aéroport, non ? hésitai-je.

C'est tout ce que je trouvais à dire.

Il sourit encore - avec un clin d'œil cette fois-ci -, tourna les talons et partit comme il était venu. Je le suivis des yeux en penchant la tête et essayai de voir

dans quelle direction il allait. Il entra chez Simalabim. Je me levai et avançai en catimini pour l'épier. À travers la vitrine, je le vis serrer la vendeuse dans ses bras et l'embrasser sur le front. Mon cœur se serra. Gwen était sûrement sa petite amie...

À quoi je m'attendais de toute façon ? Qu'éventuellement je puisse lui plaire ?
« Idiote, idiote, idiote ! »

Je récupérai vivement mon sac et le livre sur la table. Je payai la note et sortis presque en courant du salon de thé.

Sans même regarder du côté de Simalabim, je me ruai en direction de la gare routière. Le ciel était maintenant très dégagé et le soleil promettait un bel après-midi. Mais moi, j'étais plutôt d'humeur maussade...

Chapitre Huit

Mon père nous déposa, Elaine et moi, au début du long chemin qui menait au phare de Noss Head. Le ciel était largement découvert, même si quelques nuages jouaient encore timidement avec le soleil.

- Tu as pris la bonne canne, maman ? demanda mon père, inquiet.
- Oui, Paul, et mon parapluie et ma petite laine, ironisa-t-elle.
- Hannah, sois prudente, ok ? Tu es bien sûre d'avoir pris ton téléphone portable ?
- Oui, papa, et je t'appellerai comme prévu quand il faudra venir nous chercher.
- Vous pensez marcher combien de temps ?
- Paul ! Arrête maintenant de te conduire comme si tu étais mon père, n'inverse pas les rôles c'est insupportable !
- Oui, pardon, maman. Je me fais juste un peu de souci. Je veux être sûr que tout ira bien.
- Tout ira bien, Paul, le rassura Elaine.

Papa était à la fois joyeux et horriblement paniqué à l'idée qu'on fasse cette balade avec Elaine. Il s'imaginait qu'elle allait tomber, se cogner la tête et que je ne saurais pas quoi faire.

Un mélodrame, quoi. Heureusement, Elaine ne voyait pas du tout les choses de cette manière. Elle avait eu l'air très enjouée lorsque je lui avais proposé de partir, un peu plus tôt dans l'après-midi.

Papa nous embrassa toutes les deux, donnant l'impression de se mordre la langue pour ne pas faire une énième recommandation. Quand Elaine entendit la voiture s'éloigner, elle souffla un bon coup.

- Pough ! J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais !
- Il t'aime, grand-mère, c'est pour ça qu'il en fait trop.
- Je sais bien, ma petite-fille, je sais bien...

Le vent soufflait fort. Je relevai la capuche de mon sweater et resserrai le col de ma parka.

- On y va ?
- On y va ! s'écria-t-elle avec un sourire merveilleux.

Nous avançâmes sur le chemin de terre, peu large, bordé d'immenses prairies de chaque côté. Le vent abaissait les herbes hautes en créant de petits tourbillons verdoyants.

- Si je ne suis pas trop lente, nous devrions arriver au phare dans une heure, dit-elle.

- Nous ne sommes pas pressées. Nous avons tout l'après-midi devant nous. Elaine me sourit.

- Je suis heureuse de passer du temps avec toi, Hannah. Nous ne nous sommes pas vues beaucoup depuis ton arrivée au manoir.

- Je suis désolée, grand-mère. (Je me sentais un peu coupable.)

- Oh... ne le sois pas, Hannah. Tu semblais bien occupée avec le jeune Davis Burns.

- C'est vrai que nous sommes beaucoup sortis.

- Vous êtes ensemble ?

- Grand-mère !

- Quoi ? C'est un sujet tabou ?

- Non pas du tout mais...

- On ne parle pas de ces choses-là avec sa grand-mère, c'est Ça? J'étais effectivement terriblement gênée d'aborder ce sujet avec elle.

- Bon alors, c'est ton petit ami ?

Je lui répondis résignée, comprenant qu'elle n'allait pas lâcher l'affaire.

- Non, nous sommes juste amis.

- Mais il te plaît ?

Je réfléchis avant de répondre.

- Il est gentil.

- Ce n'est pas ce à quoi je faisais allusion, Hannah. Il est à ton goût ?

- Oui, mais je n'envisage pas qu'il devienne mon petit ami.

- Et pourquoi donc ?

Décidément, ma grand-mère était bien curieuse.

- Nous sommes vraiment trop différents. Notre amitié est parfaite et je pense qu'une relation amoureuse viendrait tout gâcher.

- Je comprends.

Elle ferma les yeux et leva le nez au ciel comme pour humer l'air. Elle sembla s'imprégner de l'odeur environnante. Son odorat avait dû sérieusement se développer depuis qu'elle avait perdu la vue.

- Hannah, t'ai-je déjà parlé de mon premier amour ?

- Euh, non. Mais ce n'était pas grand-père ?

Elle sourit avec une intensité très singulière.

-J'avais un peu plus de seize ans, il en avait dix-sept. C'était un magnifique garçon, brun, avec des yeux superbes, et je l'ai rencontré, ici, à Noss Head, la première fois. Nous faisons une balade avec mes parents jusqu'au phare lorsque je l'ai vu. Son père en était le gardien et lui, il faisait l'apprentissage de ce métier. En ce temps-là, la technologie ne remplaçait pas encore l'homme.

« Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre dès le premier regard. Nous étions sûrs de passer le reste de notre vie ensemble. Je voulais même le présenter à mes parents. Mais l'affaire était difficile, la famille Redford n'aurait pas été prête à accueillir un gardien de phare en son sein. Ma mère voyait d'un très mauvais œil cette nouvelle fréquentation. À l'époque, elle a tout fait pour nous éloigner. Mais notre relation dura quand même une année. Une année pendant laquelle nous nous cachions pour nous aimer.

« Oh, ne te méprends pas, Hannah, je suis restée pure, dit ma grand-mère en souriant. En ce temps là, il n'était pas question de consommer son amour avant d'être mariés ! Nous avons cependant connu un unique et merveilleux baiser, que je n'oublierai jamais. Nous nous étions cachés tout en haut du phare, le soleil brillait de mille feux, nous avions l'impression d'être seuls au monde, de ne faire qu'un, à jamais.

- Et que s'est-il passé ensuite ?

- Il a disparu, du jour au lendemain.

- Disparu ?

- Oui. J'ai eu le cœur brisé, je pensais ne jamais m'en remettre. Son père disait qu'il avait trouvé un emploi comme gardien de phare dans le sud de l'Ecosse. Je m'étais donc résignée à ne plus jamais le revoir.

- Et tu ne l'as jamais revu ?

- Si, une fois, quelques années plus tard. J'avais déjà rencontré ton grand-père. Nous étions mariés et heureux. Paul avait trois ans. Nous nous promenions tous les trois en famille, sur la jetée, quand je l'ai aperçu. Lui aussi était avec sa famille. Il avait une très belle femme, je me souviens, et deux garçons. Quelque temps après, j'apprenais qu'il reprenait fonction au phare de Noss Head. Il était définitivement revenu, mais les années avaient filé bien vite...

- Vous ne vous êtes pas parlé cette fois-ci ?

- Non, je n'avais jamais mentionné Dallas Sutherland à ton grand-père, donc je me suis simplement contentée de le saluer de la tête lorsqu'il est passé

devant nous. Il a fait de même.

- Sutherland, tu dis ? (J'étais bouche bée.)

- Oui, pourquoi ?

- J'ai rencontré un Sutherland à Wick. Leith, un garçon d'environ vingt ans.

-Oh...

Il y eut quelques secondes de battement avant qu'Elaine parle de nouveau.

- Son petit-fils.

- Son petit-fils ?

Je secouai la tête pour me remettre les idées en place. Ce magnifique brun pour lequel je craquais complètement, était le petit-fils de l'amoureux caché de ma grand-mère ? Waouh... quelle nouvelle !

- Et ce Dallas, il vit toujours à Wick ? demandai-je.

- Non, il est décédé dans un accident je crois, il y a environ une quinzaine d'années. Dis-moi, tu as rencontré le jeune Sutherland dans quelles circonstances ?

Je redoutais cette question. Je ne voulais surtout pas lui conter l'épisode du baiser fou de Davis. La menterie sortit de ma bouche avec une facilité déconcertante.

- Nous avons crevé une roue sur la route avec Davis lorsque nous sommes revenus du pub, il y a quelques jours. Leith Sutherland s'est arrêté pour nous aider.

- Oh. Et comment le trouves-tu ?

Je m'empourprai aussi sec.

- Je ne sais pas, mentis-je. Il faisait noir, je ne l'ai pas bien vu.

- Hum...

Elle avait l'air de douter fortement de ce que je lui disais. Mais je changeai vite de sujet.

- Nous arriverons bientôt au phare, grand-mère, dans vingt minutes je pense. Tu veux que j'appelle papa ?

- Non, pas encore. Il nous faut encore monter.

- Tu veux monter tout en haut ? Mais il y a au moins une centaine de marches !

- Soixante-seize, précisément, ma petite-fille. Je suis bien placée pour savoir combien il y en a exactement ! Et puis tu sais, ce n'est pas particulièrement difficile de les monter.

Oui, sauf pour une citadine comme moi, qui ne prenait que l'escalator dans le métro et l'ascenseur à la maison ! Mais puisqu'il le fallait...

Chapitre Neuf

- Hannah, où sommes-nous exactement ?

- Juste derrière l'enceinte du phare, grand-mère.

- Pourrais-tu, s'il te plaît, sonner à l'entrée principale ? Il y a souvent quelqu'un dans l'après-midi pour vérifier si tout fonctionne correctement. Nous avançâmes jusqu'à la grille, et je me penchai pour regarder à travers. Un 4x4 gris - un Range Rover - était garé dans la cour.

- C'est bon, grand-mère, il y a quelqu'un. Je vois une voiture.

J'appuyai aussitôt sur le bouton de la sonnette. Nous attendîmes à peine une minute avant que la porte du bâtiment ne claque, nous signifiant que quelqu'un arrivait vers nous.

Je manquai de tomber à la renverse lorsque je vis le visage de Leith Sutherland. Mais qu'est-ce qu'il faisait là ? Le destin s'acharnait, non ? Il s'approcha de nous et parut tout aussi étonné de me voir. Il resta très discret cependant.

- Bonjour, dit-il. Je peux vous aider ?

Rien que le son de sa voix me fit frissonner.

- Bonjour, monsieur. J'aimerais beaucoup faire visiter le phare à ma petite-fille. Pensez-vous que ce soit possible ?

Leith observa Elaine. Il avait sans doute remarqué qu'elle n'avait pas l'usage de ses yeux puisqu'il ouvrit le portillon en lui disant :

- Normalement ce n'est pas autorisé, mais je vais faire une exception. Je vous en prie, si vous voulez bien me prendre le bras, je vais vous conduire. Il ne m'avait même pas jeté un œil. Je les suivis jusqu'au bâtiment, terriblement gênée par la situation. Que devait-il penser ? Que je lui courais après ? Non, c'était idiot, je ne connaissais rien de lui. Mais quand même, le hasard était parfois bien déstabilisant.

Tout en accompagnant Elaine, Leith reprit :

- Je ne m'occupe pas du phare habituellement, c'est mon père qui est chargé d'en vérifier l'éclairage.

- Oh. Alors c'est très gentil à vous de nous faire cette fleur, monsieur...?

Et voilà ! Il fallait qu'elle le demande ! J'avais envie de m'enfoncer dans un trou de souris. Parce qu'Elaine allait comprendre qu'à l'instant où il était arrivé vers nous, je l'avais reconnu. Et ma grand-mère était du genre à mettre les pieds dans le plat !

- Leith Sutherland, madame. -Ohhh...

Elaine, qui savait que je les suivais, se retourna vers moi pour mimer la surprise de la nouvelle.

- Je ne savais pas que les Sutherland avaient encore la charge du phare, dit-elle.

- Si, madame, depuis sa construction, en 1849.

- Très bien, très bien.

Nous arrivâmes à la porte du bâtiment lorsque ma grand- mère eut une idée « génialissime ».

- Monsieur Sutherland...

- Appelez-moi Leith, M. Sutherland c'est mon père, marmonna-t-il en faisant la moue.

- Très bien, Leith. Je connais ce phare par cœur, pour l'avoir fréquenté de nombreuses fois étant plus jeune, et comme vous pouvez le constater, je suis aveugle. Auriez-vous l'amabilité de le faire visiter à ma petite-fille, Hannah ?

C'est à ce moment que Leith daigna enfin me regarder, mais très furtivement. Et moi, je faillis m'enfuir à toutes jambes.

- Mais bien sûr, madame. Je vais vous accompagner jusque vers l'ancienne salle de repos. Vous pourrez vous y asseoir. J'imagine que vous devez être épuisée si vous avez marché jusque là.

- Merci, jeune homme, c'est vraiment aimable à vous.

Il accompagna Elaine dans la pièce et l'installa sur un fauteuil, puis il lui servit un verre d'eau. Je regardai la scène du coin de l'œil en me demandant à quoi pouvait bien jouer ma grand-mère. C'est elle qui avait envie de monter en haut du phare, pas moi ! Bon, la situation aurait pu être pire. Contrairement à ce que je pensais, elle n'avait rien dit à Leith de notre conversation. Je me doutais bien qu'elle ne lui mentionnerait pas son ancienne relation avec son grand- père, mais j'avais vraiment imaginé qu'elle dirait un truc du genre « Oh, comme le monde est petit ! Ma petite-fille était justement en train de me raconter que vous vous étiez arrêté sur le bord de la route, pour aider son ami Davis à changer sa roue. » J'aurais eu l'air maline ! Heureusement, Elaine n'avait pas choisi cette option.

Leith passa devant moi, sans m'accorder un seul regard.

- Suis-moi, dit-il en me montrant froidement les premières marches de l'escalier.

J'obéis sans dire un mot. J'avais comme l'impression — non, plutôt la certitude - que la situation ne lui plaisait guère. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Enfin, il brisa le silence qui s'était installé.

- Alors comme ça tu utilises ta grand-mère comme entremetteuse ? lança-t-il, sarcastique, tandis que nous montions les marches.

- Mais non ! objectai-je vigoureusement. Je ne savais même pas que tu travaillais ici ! Et même si je l'avais su, comment aurais-je pu deviner que tu t'y trouverais ? Tu as dit tout à l'heure que ton père s'occupait habituellement du phare.

Il ne répondit pas. Ma gêne avait fait place à la colère.

Mais pour qui se prenait-il ? Et pourquoi les types mignons se croient-ils irrésistibles à ce point ?

« Imbécile, parce qu'il l'est bien sûr ! »

J'arrivai en haut de l'escalier, essoufflée, alors que lui ne montrait aucun signe de fatigue. Il ouvrit une porte blindée et entra dans une pièce circulaire et entièrement vitrée, remplie de machines avec des boutons partout. Rien d'extraordinaire. En tout cas, rien qui ne vaille le coup de monter autant de marches !

Leith avança pour tirer une porte-fenêtre.

- Tu veux voir le paysage ou tu préfères rester ici ?

Le ton sec de sa voix commençait à m'irriter sérieusement. Après tout, moi, je n'avais rien demandé ! Néanmoins, sans mot dire, je le suivis sur le balcon qui faisait le tour de la pièce.

À peine m'étais-je approchée de la balustrade qu'une rafale de vent me balaya les cheveux. Je les repoussai de la main pour regarder devant moi et restai bouche bée. La vision de la mer qui s'étirait à perte de vue et celle de la falaise qui tombait à pic juste sous nos pieds, me coupa le souffle ; instantanément.

C'était tellement différent de ce que j'avais vu depuis le bateau avec Davis. On n' imagine jamais vraiment comment sont les choses vues d'en haut. Le paysage était absolument époustouflant. La mer ondulait en vagues qui se jetaient contre la roche, formant une ligne d'écume. Et cet air pur... Je levai le menton pour mieux sentir le vent, et laissai les embruns me caresser le visage. Je compris soudain pourquoi Elaine et son amoureux venaient se réfugier ici. L'endroit était tout simplement magique.

Leith était à plus d'un mètre de moi et m'observait avec une intensité presque déplacée. Mon estomac se serra quand je le vis s'approcher. Encore. Et encore un petit peu... Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien. De sa bouche ou de ses yeux, je ne savais quoi regarder. J'oubliai complètement de respirer. Ses iris étaient si verts, si brillants...

De plus en plus brillants...

Soudain, il y eut une étincelle, comme des milliers d'étoiles blanches qui en jaillirent. Je poussai un cri, reculai d'un pas et manquai de tomber à la renverse. Leith me retint fermement par la taille, puis me lâcha aussitôt pour disparaître dans la salle des lumières. « Mais que... »

Je restai là, immobile, les jambes flageolantes, sans trop savoir si ce que je venais de voir était le fruit de mon imagination ou pas. Après plusieurs longues secondes, j'entrai dans la salle circulaire, étourdie. Leith était déjà descendu.

Tremblante, je pris l'escalier pour rejoindre Elaine qui attendait avec lui.

- Tout va bien, Hannah ? Tu as apprécié la vue, ma petite-fille ? s'enquit-elle.

- Je... oui, c'était très beau.

- Tu devrais peut-être appeler ton père maintenant. Il doit s'inquiéter de ne pas avoir encore reçu de coup de fil pour nous récupérer.

- Oui, si tu veux, grand-mère, acquiesçai-je à la manière d'un automate.

Je ratissai la salle des yeux pour trouver Leith. Il était nonchalamment adossé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine, comme si rien ne s'était passé. Il me regardait fixement et semblait empreint d'une certaine curiosité. Ses yeux étaient toujours aussi beaux, mais complètement normaux. (Évidemment.)

- Madame, j'ai terminé les contrôles du phare. Je me ferai un plaisir de vous ramener chez vous avec Hannah si vous le souhaitez. (Il lui parlait sans me quitter des yeux.)

- Comme c'est gentil, Leith. Mais nous ne voudrions pas vous déranger et vous faire faire un détour.

- Je n'en ferai pas, madame. Je dois me rendre à Thurso dans la soirée, votre manoir est sur la route.

- Oh ! s'étonna Elaine. Vous savez où j'habite ?

- Oui, madame, j'ai déjà eu l'occasion de ramener votre petite-fille.

Ça y est, il l'avait dit ! Je scrutai le visage d'Elaine. Elle était amusée et j'étais sûre qu'elle ne manquerait pas de me poser davantage de questions. De toute façon, à chaque fois que je mentais c'était pareil. J'étais démasquée en moins de deux !

- Ah. Très bien. Dans ce cas, je veux bien, dit-elle.

Dans la voiture, Elaine s'était installée à l'avant. Depuis l'arrière, et pendant tout le trajet, je ne cessai d'examiner les yeux de Leith dans le rétroviseur. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui s'était réellement passé là-haut. Il devait sentir que je l'observais, parce que plusieurs fois, son regard croisa le mien, mais je m'en détournais aussitôt.

Le 4 x 4 arriva enfin au manoir. À peine fut-on arrêtés que mon père sortit en

trombe.

- Mon Dieu, mais où étiez-vous passées ? Je me suis fait un sang d'encre. Hannah, ton portable est resté éteint, je tombais sans arrêt sur la messagerie ! Tout va bien ? Il n'y a pas eu de problème ?

- Aucun problème, Paul, le rassura Elaine. Ce charmant jeune homme nous a fait visiter le phare et nous a ensuite proposé de nous ramener. Leith, voulez-vous entrer quelques minutes ?

- Je vous remercie, madame, dit-il poliment, mais je dois m'en aller.

- Eh bien, au revoir, Leith, et merci pour tout. Je serais ravie de vous revoir à la maison pour partager une tasse de thé à l'occasion.

- Mais de rien, madame.

Tenant Elaine par le bras, mon père l'accompagna jusqu'à l'intérieur. Je m'empressai de leur emboîter le pas, mais Leith me retint par le coude. Aussitôt je frissonnai.

- Hannah, attends !

Je restai debout devant lui, pétrifiée.

- Que t'est-il arrivé sur le balcon ?

« A moi ? Ça c'est la meilleure ! »

- Je... quoi ? Mais... rien du tout. C'est toi qui... (Je le regardais, consternée.) Tes yeux, ils... ils ont fait comme des étincelles. « Si je n'ai pas l'air d'une idiote avec ça ! »

Leith me regardait avec gravité.

- Des étincelles ? Que veux-tu dire par là ?

- Des étincelles... Comme un feu d'artifice, quoi !

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu as dû confondre avec la lumière du phare.

Ç'aurait pu être risible, mais il était extrêmement sérieux.

- Comment ça, la lumière du phare ?

- Lorsqu'on contrôle le programmeur des lampes, on fait des essais pour s'assurer qu'il fonctionne bien. Et vraisemblablement, les éclairages se sont déclenchés à ce moment-là. Il n'y a pas eu d'étincelles.

J'étais perplexe, mais ce qu'il disait était bien plus cohérent que mon histoire de feux de Bengale.

- Dans ce cas, pourquoi es-tu parti si vite ? Quelque chose t'a bien mis mal à l'aise, non ? insistai-je.

Il soupira profondément, le regard pétillant, et la commissure de ses lèvres s'étira doucement.

- Non, pas quelque chose, Hannah, quelqu'un..., chuchota-t-il.
Il frôla ma joue de ses doigts. Ils étaient brûlants. Mes jambes flageolèrent, mon cœur tambourina et une boule gigantesque me bloqua l'estomac, tandis qu'une déferlante de papillons s'envolait dans mon bas-ventre. J'étais mal... très mal.

- Je dois m'en aller, dit-il d'une voix presque inaudible.

J'étais toujours aussi immobile. Ailleurs... perdue.

Il me tourna le dos et remonta dans sa voiture. Celle-ci s'éloigna sur le chemin, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, je la suivis des yeux

Je ne savais plus quoi penser. À quoi jouait-il ? Il essayait de me séduire, je ne rêvais pas, et ce malgré sa petite amie de Simsalabim ! Il était quand même gonflé !

Et moi, que m'arrivait-il ? Tous mes beaux discours sur l'amour irrationnel étaient en train de s'envoler. Je priais je ne sais qui en mon for intérieur pour que Leith revienne sur-le-champ, pour qu'il me regarde, pour qu'il me parle, pour qu'il me touche encore une fois. Et ce mal de bide qui ne cessait pas ! J'entrai dans la maison à la vitesse d'un escargot. Perturbée.

Chapitre Dix

- Hannah ! Téléphone ! cria ma mère.

Sa voix me fit l'effet d'une douche froide.

- J'arrive !

Je laissai de côté mes pensées tortueuses et le beau Leith Sutherland pour me diriger vers le combiné.

Qui pouvait bien me téléphoner chez Elaine ? Davis peut-être ? Je pris l'appareil. -Allô?

- Hannah ? dit une voix féminine.

-Oui.

- C'est Gwen. Gwen Fisher, de Simsalabim !

Le visage de Leith me vint immédiatement en tête.

- Gwen ? répétai-je, surprise et gênée

- Je suis désolée de te téléphoner comme ça, mais tu as oublié ton parapluie au magasin la dernière fois que tu es venue. Comme tu as payé par carte bancaire, j'ai vu ton nom et je l'ai cherché à tout hasard dans le bottin. Evidemment, il n'y a qu'une famille Jorion à Wick, donc ça n'a pas été difficile de te trouver !

- Oh. Merci, je passerai le récupérer à l'occasion.
- Eh bien, justement, il y a une occasion ! Une de mes amies expose ses toiles dans l'arrière-salle du restau français sur Wick Bay. C'est son premier vernissage. Le thème est : « Rêves occultes ». Ce qu'elle fait est absolument génial et je pense que tu trouveras ça très instructif.
- Je ne sais pas trop...

Passer du temps avec la petite amie de Leith n'était pas ce que j'avais le plus envie de faire en ce moment.

- Écoute, on ne restera pas longtemps, et j'aimerais vraiment que tu vois ça ! Sa faculté à gratter l'amitié était absolument étonnante. Nous ne nous étions vues qu'une seule fois dans son magasin et elle me parlait comme si elle me connaissait depuis des années. Le côté manipulateur au fond de moi prit finalement le dessus. Je décidai d'accepter son invitation. Peut-être pourrais-je en savoir plus sur Leith ?

- Ok, pourquoi pas. À quelle heure ?
- Dix-neuf heures trente. On se retrouve devant le restau français ?
- Ok, à plus tard.

Je raccrochai et, l'estomac dans les talons, je décidai d'avalier quelque chose en vitesse avant de me préparer. Je demanderais en même temps à maman si elle voulait bien me déposer à Wick et revenir me chercher un peu plus tard.

Cette situation était pénible. Je réclamais sans cesse d'être transportée à droite ou à gauche, j'avais hâte de passer mon permis de conduire pour être un peu plus indépendante. Mes quelques économies me permettraient d'acheter une petite voiture d'occasion qui me faciliterait bien la vie.

Le ventre rempli, je montai dans ma chambre pour me préparer. Comment s'habille-t-on pour un vernissage ? Je n'avais jamais eu l'occasion d'aller à ce genre d'événement. À

Paris, je fréquentais plutôt les musées publics qui n'imposaient aucune norme vestimentaire.

Je fouillai dans mon armoire pour en sortir une petite robe noire évasée, toute simple - l'unique que j'avais. Je n'en portais que très rarement, mais ce soir était l'occasion.

Une douche chaude, un brushing et un peu de mascara que je volais à ma mère - une première ! - et j'étais métamorphosée. Je regardai mon reflet dans le miroir, satisfaite. Je paraissais plus âgée et ce n'était pas pour me déplaire, car il n'était pas rare qu'on me donne à peine quinze ans !

Je chaussai mes petites ballerines noires sans talons et descendis rejoindre mes

parents dans le salon.

- Wouah ! s'exclama ma mère. Ça te change tellement ! Tu es sûre que tu n'as pas rendez-vous avec un garçon ?

Et ça recommence !

Je lui tirai la langue avec un air mutin.

- Non, ce soir je vais rencontrer les membres du G.A.B.S.A.C.M.

- Le quoi ? glapit ma mère, interdite.

- Le Groupement des Admirateurs de Buveurs de Sang et Autres Créatures Monstrueuses !

Elle semblait consternée et se demandait si je plaisantais ou non.

- 'man ! C'est une blague ! Le thème du vernissage est : « Rêves occultes ». Tu imagines un peu que les invités ne vont sûrement pas avoir l'air de parfaits Versaillais ! Je les imagine tous un peu dans un style gothique, comme Gwen.

- Gwen est gothique ? s'inquiéta-t-elle.

- Oui, mais elle est surtout très sympathique.

- Et c'est pour ça que tu es habillée en noir ?

- Nan... C'est juste parce que je n'ai rien de plus habillé que ça ! On y va maintenant ou tu veux m'attacher des gousses d'ail autour du cou avant de partir ?

Ma mère me sourit d'un air complice. Parfois j'avais l'impression que je pouvais lui faire croire n'importe quoi. Mon père disait toujours qu'elle était totalement crédule. Et ce soir, j'en avais la parfaite démonstration.

Lorsque la voiture arriva devant le restaurant français, Gwen m'attendait déjà.

- Tu téléphones quand tu veux que je vienne te chercher ? Quelle que soit l'heure, Hannah, promis ? Mais quand même pas après minuit s'il te plaît.

- Ok maman, c'est promis, je ne me laisserai pas vampiriser après cette heure !

Elle démarra et me fit un signe de la main avant de partir. Gwen avait un look explosif. Ses cheveux noirs étaient crêpés et retenus par des rubans rouges. Ses magnifiques yeux noisette étaient exagérément soulignés d'eye-liner et ses lèvres étaient maquillées en rouge sang. Elle portait un petit kilt écossais noir et rouge extrêmement court, des collants opaques noirs et une paire de bottes à talons qui lui montaient jusqu'en dessous des genoux, lui donnant au moins douze centimètres de plus que sa taille normale. Et son petit haut était tellement décolleté que, même moi, je pouvais difficilement regarder ailleurs. À côté d'elle, avec ma robe, j'avais l'air d'une bonne sœur ! C'était vraiment surprenant.

Je trouvais que Leith avait un style beaucoup plus sobre qui ne collait pas bien avec celui de Gwen.

- Hé, Hannah ! Tu es super-élégante ! dit-elle en m'accueillant.
- Merci. Et toi tu es... exubérante !
- Merci, c'est ce que je cherchais ! Tiens, ton parapluie, dit-elle en tendant le bras.

Je le pris et le rangeai aussitôt dans mon sac avant de la suivre. Il fallait passer par le restaurant français pour accéder à l'expo. Je notai la musique expérimentale qui l'animait, elle me hérissa le poil.

- C'est le restau qui organise le vernissage ? demandai-je.
- Non, pas exactement. Stéphanie, l'artiste, est française, Et j'imagine que les propriétaires ont eu envie d'un brin de patriotisme. Ils lui ont prêté la salle pour la soirée.

Mon idée de G.A.B.S.A.C.M n'était pas loin de la vérité. Les invités étaient majoritairement habillés en noir et rouge, dans le même esprit que Gwen. Certains s'étaient même poudrés le visage pour paraître plus blancs qu'ils ne l'étaient. Ils avaient, pour la plupart, les cheveux bruns ou teints en rouge. Il était clair qu'avec ma chevelure rousse je passais certainement pour une extraterrestre!

Une jeune femme plutôt osseuse et de très petite taille s'approcha de nous avec un salut de la main.

- Gwen ! Comme je suis contente que tu sois venue ! dit-elle avec un accent français très prononcé. Il y a un monde fou et je me dessèche comme une vieille figue à force de parler !
- Salut Steffy. Je te présente Hannah. Elle est française, elle aussi. Mais c'est une habituée de Wick, elle vient chaque année.
- Salut ! dit-elle sans vraiment m'accorder d'importance. Suivez-moi vers le buffet sinon je vais sécher sur pied en un clin d'œil, si je ne bois pas quelque chose toute suite.

Un verre de vin à la main, Stéphanie nous parla de la manière dont elle avait abordé le thème qu'elle présentait. Les endroits qui l'avaient inspirée, les livres qu'elle avait lus. Elle semblait intarissable et terriblement compliquée.

Finalement, quand elle n'eut plus rien à raconter, elle nous remit un petit fascicule contenant la liste de toutes ses œuvres.

- Je vous laisse, déclara-t-elle théâtralement en portant une main à son front. Il y a encore tellement de monde à voir !

Elle tourna brusquement les talons, faisant virevolter les volants de sa longue

robe noire.

- Hannah, dit Gwen. Je vois quelqu'un que je connais là- bas. Je te laisse démarrer la visite sans moi ?

J'acquiesçai et pris mon petit dépliant. Voyons voir... Le ton était donné : sang, sang et sang ! Le premier tableau avait été nommé « De sueur et de sang ». L'ombre d'un personnage debout, levait une faux pour couper l'herbe noire à ses pieds. De celle-ci jaillissait des jets sanguinolents. Quelle idée de peindre un truc pareil ? J'étais décontenancée. Lorsque j'arrivai à la deuxième œuvre, Gwen me rejoignit.

- Excuse-moi. Je profite aussi de l'occasion pour faire la promotion du magasin ! Ce n'est que justice. Tu aimes l'expo ? demanda-t-elle, guillerette.

- C'est... surprenant.

- Et c'est le but. Stéphanie a une approche très personnelle de l'art, elle ne retranscrit que ce qui est caché. Elle s'est exilée ici il y a quelques années car la France ne lui semblait pas vraiment prête pour ce genre de perspectives artistiques. L'occultisme y est encore très mal perçu.

Sans même réfléchir, je changeai de sujet et lui demandai de but en blanc :

- Ton petit ami n'a pas voulu t'accompagner ?

Elle se mit à rire franchement.

- Si seulement il y en avait un ! Le dernier en date est retourné dans les jupons de sa mère lorsque je lui ai montré ma collection de crânes de chauves-souris !

Même si cette dernière phrase aurait dû me surprendre, ce n'est pas celle-ci que je retins en priorité. Gwen n'avait plus de petit ami et aussi triste que cet état de fait était pour elle, je reçus la nouvelle avec beaucoup d'allégresse. Cela dit, je tentai quand même de compatir.

- Oh, désolée. C'est Leith Sutherland qui a fui ? risquai-je.

- Leith ? dit-elle en riant. Sûrement pas. Leith est comme mon frère ! Nous sommes voisins depuis toujours. D'où tiens- tu un truc pareil ?

- Non, c'est juste que... Laisse tomber, ça n'a aucune importance, bredouillai-je, embarrassée.

- Je ne savais pas que tu le connaissais.

-Je l'ai juste rencontré une ou deux fois. Il nous a fait visiter le phare avec ma grand-mère, aujourd'hui, expliquai-je.

- Ah ok ! Mais tu sais, Leith est très mystérieux, il ne me raconte jamais rien ! Regarde ce tableau, dit-elle en changeant de sujet. Il est superbe, non ?

Gwen me montra une grande toile. Une ombre que je n'arrivais pas à identifier, était cachée derrière un épais brouillard. Au centre, étaient peints un halo très lumineux et un simple point vert. Je consultai le fascicule pour lire le nom de l'œuvre. « L'éclat ».

- Qu'est-ce que c'est censé représenter ? demandai-je.
- Un loup. Autrement dit, un loup.
- Un loup ? répétai-je, surprise, car je ne voyais aucun point de concordance avec l'animal.
- Oui regarde l'ombre.

J'étudiai plus attentivement le dessin. En me concentrant un peu, j'arrivai à distinguer la tête d'un loup qui avait la gueule ouverte.

- Et tu vois la lumière ? Ses yeux sont coruscants parce qu'il ressent une émotion intense. Regarde, l'œil c'est le point vert ici, dit-elle en le montrant du doigt. Tout ça est expliqué dans le bouquin que tu as acheté. Regarde à loup, tu verras, c'est passionnant.
- Certainement, je n'y manquerai pas, répliquai-je poliment.

J'examinai encore la toile, perplexe. Comment autant de trucs bizarres pouvaient-ils bouillir dans le cerveau d'un être humain ? Il fallait vraiment que Stéphanie soit sérieusement illuminée pour peindre de tels machins. Nous finîmes de regarder l'exposition trente minutes plus tard. Je n'aurais pu, de toute façon, en supporter davantage. Il y avait trop de sang et de bizarreries. Je confirmais par là ce que Stéphanie disait, que les Français n'étaient pas prêts pour cette forme d'art. En revanche, j'appréciais beaucoup la compagnie de Gwen. Elle était fraîche et vivante, contrairement aux tableaux de cette expo ! Elle avait réussi à alléger l'ambiance que j'avais trouvée si lourde ici.

Pendant que nous attendions toutes les deux sur le trottoir que ma mère me récupère, elle me proposa de nous retrouver un soir pour une partie de billard. J'acceptai volontiers, bien que je ne pusse imaginer une seconde Gwen en train de jouer au pool dans son mini kilt !

Dix minutes plus tard, je me vautrai avec délice sur le fauteuil de la voiture. Cette soirée m'avait épuisée, la musique expérimentale m'avait vidée bien plus que les œuvres.

Lorsque j'arrivai dans ma chambre, je me déshabillai et allai dans la salle de bains pour me démaquiller et me brosser les dents. Un passage au petit coin et j'étais prête pour ma nuit.

Cette fois-ci, j'hésitai à raconter ma journée à Sissi, elle allait me prendre pour une dingue avec mon histoire de feux d'artifice. Pourtant j'étais tentée. Ce qui s'était passé était quand même étrange, non ? J'étais pourtant sûre d'avoir vu quelque chose, je n'avais pas rêvé. Bon, peut-être que je lui en parlerais... On verrait.

Chapitre Onze

Une semaine plus tard.

Le loup-garou :

Comme le vampire, le loup-garou est l'une des créatures occultes les plus anciennes. Son pouvoir de persuasion est aussi fort que celui du vampire, mais lui seul est capable d'agir sur le système nerveux et l'esprit fragile de l'homme.

Il s'agit d'un être vivant capable de se transformer en loup ou en ce qui s'en approche le plus. Cinq espèces de loups-garous sont connues : les hommidés, les galbros, les crinos, les hispos et les lupi (lupus au singulier). L'hommidé étant celui qui se rapproche le plus de l'homme, et le lupus, le plus du loup.

Nous pouvons souvent lire que le loup-garou connaît plusieurs phases de mutation, c'est une erreur. Il ne prend forcément qu'une seule apparence, parce qu'il ne fait partie que de l'une des cinq espèces, c'est une loi génétique. Il ne peut être un crinos et un lupus à la fois.

Quelle que soit sa transformation, sous sa forme humaine, le loup-garou n'est reconnaissable qu'à la

brillance excessive de ses yeux lorsque qu'il vit une émotion intense. Mais le commun des mortels n'en a pas conscience.

Contrairement à bien des légendes, le garou ne transmute pas involontairement pendant la pleine lune. Il choisit lui-même le moment de sa mutation et la fréquence de celle-ci. Néanmoins, chez certaines espèces de garous, la colère, la rage ou un simple choc émotionnel peut les conduire à se transformer, sans qu'ils le contrôlent. C'est en général à ce moment-là qu'ils sont les plus dangereux.

La chaleur corporelle d'un loup-garou est supérieure à celle de l'humain, environ quarante et un degrés Celsius. Mais juste avant sa métamorphose, son corps atteint les quarante-trois degrés.

Lorsqu'il est sous sa forme humaine, le loup-garou est doté d'une force exceptionnelle qui n'est égale que par celle des vampires. Comme eux, il est capable de se déplacer à une vitesse prodigieuse.

Même si le loup-garou est une créature extraordinaire, il n'en est pas moins mortel. Une grave blessure ou un accident pourraient lui être fatals. Cependant, il ne contracte aucune maladie. C'est pourquoi sa vie est souvent très longue et qu'il n'est pas rare qu'il dépasse les cent ans.

Les loups-garous peuvent s'accoupler entre eux, même s'ils n'appartiennent pas à la même espèce de garous. Mais il est absolument invraisemblable qu'une telle union puisse donner un rejeton. Si malgré tout, le cas devait exister, l'enfant serait pourvu d'atroces difformités et n'aurait sans doute aucune chance de survivre. Pour autant, il leur sera possible d'avoir une descendance garolle avec un compagnon de la même espèce.

Il est envisageable qu'un loup-garou s'accouple avec un être humain. Si un enfant naît de cette union, celui-ci pourrait ne pas être un garou. Dans ce cas, l'enfant métis n'aurait aucune descendance garolle possible, à moins qu'il ne s'accouple lui-même avec un garou.

Le loup :

Le loup est la forme la plus aboutie du loup-garou. Après sa transformation, c'est lui qui se rapproche le plus de la forme commune du loup, même s'il est deux fois et demie plus grand. Il en possède également tous les attributs sensoriels - olfactifs et auditifs. L'acuité de ses sens est, par ailleurs, bien supérieure à celle des quatre autres formes de garou.

La couleur de sa robe et sa taille diffèrent en fonction de l'individu. Son esprit humain ne le quitte jamais. Même après sa transformation, à l'instar de l'hispos, le loup continue à penser en être humain, ce qui n'est pas le cas des trois autres espèces. Ceci le rend particulièrement

dominant lorsqu'il rencontre une meute de loups communs.

Qu'il soit sous sa forme humaine ou sous celle du loup, le loup est toujours un être d'une grande beauté. Ses yeux sont d'un vert lumineux et peuvent changer de couleur lorsqu'il devient loup. S'il le veut, le loup peut exercer sur l'être humain un pouvoir de séduction proche de l'hypnose. Il peut aussi en contrôler les gestes et les émotions...

J'arrêtai là. C'en était trop. Quel ramassis d'âneries ! Voilà plus d'une demi-heure que je lisais ce fichu bouquin et je n'arrivais toujours pas à comprendre comment des gens pouvaient avaler tous ces bobards. Gwen, Stéphanie et l'auteur semblaient tellement convaincus par l'existence des loups-garous, des vampires et autres monstres et merveilles... C'en était affligeant. Qu'est-ce qui pouvait bien les pousser à gober de telles inepties ? Il fallait vraiment qu'on se sente seul au monde... et même si, aujourd'hui spécifiquement, c'était mon cas, jamais je n'irais me consoler derrière des croyances à deux francs six sous. J'en avais presque pitié pour eux, le monde dans lequel nous vivions était suffisamment compliqué pour qu'on en rajoute une couche.

C'est sûr, j'étais remontée à bloc. Au lieu de perdre mon temps, j'aurais mieux fait de me coucher tout de suite ! Je claquai le livre et le jetai sans ménagement par terre. Je regrettai sérieusement de ne pas avoir acheté **Le parfum**, comme je l'avais décidé au départ. Dépitée, j'attrapai mon Smartphone pour surfer un moment sur le net et consulter mes mails. Les pages Internet, ce n'est pas ce qu'il manquait, en revanche, ma boîte mail était désespérément vide - à part ces tonnes de spams qui s'agglutinaient -, à croire que oui, cette semaine j'étais **vraiment**, seule au monde. Je cliquai sur « nouveau message » et entamai une lettre bien épicée, à Sissi.

Sissi,

Je peux savoir pourquoi tu ne donnes pas de nouvelles ? Tu ne réponds à aucun de mes messages depuis plusieurs jours ! Tu es passée où, bon Dieu ?

Non, je ne pouvais pas lui envoyer ça...

Sissi,

Il est vingt-trois heures, et je suis d'une humeur exécrationnelle. J'aurais bien aimé te lire, mais vraisemblablement, tu as déserté ton pc ! Encore !

Non, ça non plus...

Sissi,

Je rouille... Je te jure, je rouille.

Je ne suis pas sortie de cette baraque depuis au moins une semaine. Je suis condamnée à lire des bouquins à la noix sur les monstres qui hantent nos campagnes ! (Oui, je n'ai que ça...) Mes parents et Elaine sont revenus de Helmsdale aujourd'hui et, pendant tout ce temps, je n'avais pas de voiture (Mathy était à Inverness). Ils ont eu la bonne idée de rester chez ma grande tante manger du saumon fraîchement péché. C'est la saison...

Pff... Heureusement que j'ai ce fichu téléphone...

Je t'imagine déjà en train de rire... J'aimerais t'y voir ! Toi, tu as tout ce que tu veux sous la main, alors que moi, je n'ai rien à faire. Et comme c'est bien ma veine, Davis est toujours dans le Ross et Cromarty avec son père, et Gwen, la fille que j'ai rencontrée, n'était pas dispo tous ces soirs.

Argh... Non, mais tu réalises que je vais avoir dix-huit ans demain et que je me retrouve coincée ici ? Je suis en rogne, je voulais faire la fête avec vous, et au lieu de ça... Mince ! J'arrête d'en parler, ça m'énerve trop.

Bref... Je m'inquiète pour Elaine. Avant qu'ils ne partent à Helmsdale, mon père et elle ont eu une grosse dispute. Il lui a annoncé qu'il voulait qu'elle s'installe dans une résidence pour personnes âgées. Elle l'a très mal pris, tu imagines. Du coup, je m'en suis mêlée aussi, mon père n'a pas aimé. Je l'ai fusillé du regard en lui hurlant qu'il n'avait pas le droit d'agir comme un dictateur. Imagine sa tête... Depuis, statu quo... Us ont accepté de réfléchir à une autre solution. La mienne, ils la refusent. On verra bien. Je suis quand même prête à rester, même si je déteste ce foutu endroit ! (Oui, je sais ce que tu en penses, mais il s'agit de ma grand-mère.)

Et histoire de terminer ce mail en beauté...

Ça fait un moment que j'hésite à te raconter un truc, j'ai peur que tu me prennes pour une dingue... Tant pis, je me lance.

J'ai revu Leith Sutherland.

Il s'est passé un truc très étrange avec lui, que je n'arrive toujours pas à

comprendre... (Je t'interdis de rire, ok ?)

Nous étions tous les deux, en haut d'un phare (oui, Elaine avait décidé qu'il fallait absolument que j'y aille avec elle), et subitement, ses yeux ont fait des étincelles, comme un feu d'artifice !

Bon, laisse tomber... même moi j'ai dû mal à le croire. Je dois être complètement cinglée.

Il y a au moins un truc dont je suis presque sûre. Je lui plais. Et moi ? Ben évidemment ! Mais, je ne suis pas certaine de le revoir. Je ne pense pas y retourner, dans ce phare, je ne vais pas lui courir après, quand même ! Ce n'est pas mon genre... Je n'ai pas l'habitude. Tu sais bien, moi et les garçons, ça fait deux, hélas... Et celui-ci, il est tellement mystérieux... Vraiment, il m'intrigue. Je vais me coucher, j'en ai marre.

Bonne nuit,

Hannah.

Chapitre Douze

J'avais fui pendant des heures à travers bois, des loups étaient à mes trousses. J'avais frappé à la porte d'une vieille baraque en planches et un vampire affamé m'avait ouvert. Je n'avais cessé de hurler pour qu'on vienne à mon secours mais personne ne m'entendait. Le vampire m'avait fait tourner dans tous les sens, sur une musique expérimentale horripilante. J'avais tourné, tourné, jusqu'à ce que j'en perde la raison et que je m'abandonne dans les bras du buveur de sang. Il avait écarté mes cheveux de mon cou et s'était penché pour aspirer mon flux vital. Gwen était arrivée avec son talisman à la main, pour faire fuir l'ignoble vampire. Aussitôt, il avait disparu dans un nuage de fumée noire, pour réapparaître quelques mètres plus loin. Il était devenu un esprit vengeur et plus personne ne pouvait rien pour moi. Il n'avait fait qu'aller et venir autour de moi et avait rempli mon esprit de noires pensées. J'avais senti une vague intense de tristesse, et j'avais simplement eu envie de mourir. J'avais pris le large couteau posé sur la table et Davis était apparu, dans l'encadrement de la porte, pour me sauver. Incontrôlable, j'avais levé la lame sur lui, pour le frapper, mais un loup blanc aux yeux verts s'était interposé avant que je me réveille, au fond de mon lit.

Je m'assis brusquement, en sueur, avec l'étrange impression que tous mes muscles étaient en train de me lâcher. Un peu comme si j'avais couru un marathon pour la première fois. Déroutée, je me jetai en arrière pour m'allonger et regarder le plafond. Ce n'était qu'un cauchemar.

— Quelle horreur ! soufflai-je à voix haute.

Il était évident que des lectures aussi stupides que celles d'hier soir devaient être évitées avant de se coucher. J'en avais encore des frissons dans le dos. J'attrapai mon réveil ; sept heures et demie. Il était bien trop tôt pour se lever, mais je n'allais jamais pouvoir me rendormir.

- C'est de ta faute ! vociférai-je en jetant un œil au livre sur le rebord de la fenêtre.

J'étais nauséuse et un mal de crâne tambourinait mes tempes. Je n'avais aucune envie d'avalier de l'aspirine, une douche serait autant bénéfique. Et en effet, lorsque je sortis de la salle de bains, je me sentais mieux. Et puis, le mieux

se transforma très vite en un énorme moins.

Aujourd'hui, j'avais dix-huit ans. Et j'étais là.

À cran, j'ouvris mon Smartphone, dans l'espoir que Sissi m'ait répondu et me fasse rire. Rien. Génial ! Voilà, je l'avoue, j'avais le cafard ! Autant passer la journée enfermée dans cette piaule, je pourrais bouder tranquillement.

J'étais bien partie pour, lorsque j'entendis un vacarme assourdissant de coups de klaxon. Un **gros** klaxon. Je me jetai contre la fenêtre et frôlai l'infarctus. Voir le pick-up de Davis ne fut pas ce qui me surprit le plus, non. Ce sont les têtes de Maisie et Sissi sortant de la voiture qui manquèrent de me faire tomber à la renverse. Je n'en croyais pas mes yeux. ELLES ÉTAIENT LÀ ! Je débaroulai les escaliers à l'allure de Flash et courus les rejoindre dans la cour.

- Mais je rêve ! hurlai-je, hystérique.

- JOYEUX ANNIVERSAIRE !

Maisie, Davis et Sissi m'accueillirent à bras ouverts. J'étais abasourdie.

- Mais que... comment ? bredouillai-je, éberluée.

Sissi s'approcha pour me serrer contre elle.

- Tu ne pensais quand même pas fêter tes dix-huit bougies toute seule, paumée dans ce bled ? C'à été très dur, dit-elle avec un clin d'œil, mais j'ai laissé Cyril à Paris pour être ici. Joyeux dix-huitième anniversaire, Hannah ! Je lui rendis son sourire éclatant.

- Maisie ! Tu sais que j'ai dû supporter les railleries de ton jumeau à ta place ? Ne me refais jamais le coup de me laisser seule avec lui, hein ?

Elle me fit un clin d'œil et tapa dans l'épaule de son frère.

- J'en connais d'autres qui ne s'en plaindraient pas, marmonna Davis en m'embrassant sur la joue. Joyeux anniversaire, Hannah.

- Et à qui dois-je cette incroyable surprise ? demandai-je.

- À ta grand-mère, m'informa Maisie. Elle a organisé ça avec tes parents et a pris soin de téléphoner à chacun. Tu sais, c'est aussi elle qui a payé nos billets d'avion !

Elaine était sur le pas la porte, souriant affectueusement. Ma grand-mère est vraiment une championne du monde.

- Merci, lui soufflai-je.

Je pris sur moi de rester digne, mais j'étais très émue. J'aurais bien fondu en larmes tellement j'étais heureuse.

- Je suis arrivée très tard hier soir, m'apprit Sissi, j'ai dormi chez Davis et Maisie.

- Oh, voilà pourquoi tu n'as pas répondu à mon mail...

Elle haussa les sourcils, rieuse.

- Tu sais, sweetheart, c'était difficile de te voir si triste lorsqu'on a quitté Paris. Cette surprise était prévue de longue date, expliqua ma mère.

- Vous êtes géniaux ! Merci.

- Bon. Comme nous avons prévu une petite fête ce soir, nous avons besoin d'espace. Allez, oust ! On a du pain sur la planche et il n'est pas question qu'Hannah soit dans nos pattes ! lança ma grand-mère en nous intimant de dégager.

Davis et Maisie nous servirent de chauffeurs - Sissi voulait tout visiter. La journée fila très vite, et plus tard dans la soirée, nous nous retrouvâmes dans ma chambre, entre filles. Quiconque serait passé devant la porte aurait juré qu'un poulailler y était installé. Nous gloussions et jacassions aussi fort que cent dindes dans une basse-cour.

- Tu es superbe ! clama Sissi.

- La robe n'est pas trop décolletée ? m'assurai-je en tirant vers le haut, le fin tissu qui descendait jusque dans le creux de ma poitrine.

- Non, tu es à tomber ! renchérit Maisie.

La robe, je l'avais empruntée à ma mère. D'un genre très simple et fluide, vert foncé, elle m'arrivait juste au niveau des chevilles. Mais l'échancrure de la poitrine... aïe. Les fines bretelles qui la soutenaient ne me donnaient pas l'impression d'être très solides, j'avais carrément peur de la perdre en route, cette robe !

- On va s'occuper de tes cheveux ! décida Sissi.

- Euh..., hésitai-je.

- Laisse-moi faire, je te dis. Et après, je te maquillerai.

Argh... Là, j'avais le trac. Sissi et moi, on n'a pas du tout le même genre : elle est plutôt sophistiquée et moi, plutôt jean/ baskets.

Pour que je ne proteste pas, elle me fit tourner le dos au miroir de la coiffeuse. La tâche se révéla beaucoup plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé, je n'étais pas accoutumée à tout ce tralala, je n'arrêtais pas de gigoter. Mais lorsque je me retournai, j'en restai coite, je ne me reconnaissais pas. Elle m'avait coiffée d'un superbe chignon alambiqué, faisant retomber quelques mèches rousses sur mes épaules. Et le maquillage était très discret, parfait. Je me trouvais... jolie.

Les invités m'accueillirent en fanfare, il y avait beaucoup plus de monde que je ne l'avais imaginé. Les Cameron, mon oncle et ma tante de Helmsdale, les amis de Davis... Ma grand- mère avait mis le paquet. Le jardin était

merveilleusement décoré, avec, un peu partout, des guirlandes lumineuses, des lampions et une multitude de bougies allumées sur une grande table en U. Une piste de danse en bois avait été installée et des musiciens accordaient leurs instruments. Et à mon grand étonnement, tous les hommes avaient revêtu un costume. Même Davis, qui ne quittait jamais son jean et ses Converse, portait un complet bleu nuit. (Il était encore plus beau que d'habitude).

- Tiens, dit Maisie en me collant un verre de champagne dans les mains. Regarde, tu connais cette fille ? Elle a un sacré look ! s'esclaffa-t-elle en pointant Gwen du doigt.

- Oh ! Gwen ! C'est génial qu'elle soit là, je l'adore. Tu vas voir, elle est vraiment chouette, affirmai-je.

Elle portait une tenue hallucinante, une robe horriblement courte et noire autour de laquelle passait un tutu explosif. Ses cheveux étaient toujours aussi crépés et ses bottes toujours aussi hautes ! Comme elle ne m'avait pas encore vue, je marchai dans sa direction pour l'accueillir, mais mes pas furent stoppés tout net. Mon cœur eut un raté et j'oubliai de respirer. Tout le contenu de mon verre se renversa sur le sol.

Il était ici. Derrière elle. Dans un magnifique costume noir. Une splendeur sortie tout droit de mes fantasmes pour me faire tomber à la renverse. Je manquai de défaillir. Qui avait invité Leith Sutherland ?

Je fus prise d'un moment de panique et, au lieu d'aller vers eux, je choisis de passer en catimini par la cuisine pour les éviter. Là, je trouvai Mathy qui remplissait un immense plateau de toasts colorés.

- Sweetie, ta grand-mère aimerait que tu la rejoignes dans sa chambre. Je ne lui en demandai pas plus, mais filai rejoindre Elaine aussitôt, comme si j'avais le feu aux fesses - non sans regarder à maintes reprises derrière moi, paranoïaque.

- C'est moi, grand-mère, avertis-je en entrouvrant la porte.

Lorsque j'entrai, elle fouillait dans le tiroir de sa commode.

Elle en sortit une petite boîte qu'elle tint enfermée dans son poing.

- Je voudrais t'offrir ton cadeau d'anniversaire, Hannah.

- Mais, grand-mère, protestai-je, tu en as déjà tellement fait.

- Mais celui-ci ne m'a rien coûté, ma petite-fille. C'est un présent que j'ai reçu lorsque j'avais à peu près ton âge, je voudrais qu'il te revienne.

Elle ouvrit la paume et me tendit un écrin de velours noir. Je le pris et l'ouvris délicatement.

A l'intérieur, était présenté un médaillon circulaire en métal noir - sûrement du

fer - ajouré de formes sinueuses s'entrelaçant. Une série de quatre minuscules ronds concentriques était gravée dans la partie supérieure du pendentif, juste au-dessous de la bélière destinée à passer un lien.

Je l'adorais.

- Qu'est-ce que c'est exactement ? demandai-je.

- C'est une amulette, je crois.

- Elle est magnifique, soufflai-je. Sais-tu ce que ce représente le motif ?

-Je n'en ai aucune idée. Mais elle est très jolie tu ne trouves pas ?

-Je l'aime beaucoup, grand-mère. Merci pour ce merveilleux anniversaire, dis-je en la serrant contre moi.

Je remis l'amulette dans son écrin et le posai sur la table de nuit avec l'intention de le récupérer plus tard.

- Retournons vite à la fête, ma petite-fille, tes amis vont s'impatienter.

Naturellement, je n'avais aucun moyen de passer la soirée planquée ici. Mon cœur s'emballa.

- Le jeune Sutherland est-il arrivé ? demanda-t-elle alors que nous étions en haut des marches.

-Je ne sais pas, grand-mère, mentis-je. Tu l'as invité ? (Quel cinéma!)

- Oui, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un excellent moyen de le remercier pour son amabilité.

- Bien sûr, opinai-je en voulant paraître la plus détachée possible, mais je rougis quand même.

- Et je crois aussi qu'il ne t'est pas complètement indifférent, n'est-ce pas ? Elaine... Ce n'était pas sa cécité qui la rendait aussi fine d'esprit. Elle avait toujours été comme ça !

- Mais de quoi parles-tu ? esquivai-je.

Elle étouffa un rire.

- Tu crois que je suis née de la dernière pluie ?

- Je le connais à peine...

- Et c'est aussi pour ça que je l'ai invité, Hannah, pour que vous appreniez à vous connaître ! Tu ne vois pas grand monde ici, à part Davis.

- Tu n'aimes pas Davis ?

- Si, si, bien sûr mais, deux amis valent mieux qu'un, tu ne crois pas ? dit-elle malicieusement.

Histoire d'avoir le choix c'est ça ?

- Sans doute..., murmurai-je.

Au fur et à mesure que nous descendions les escaliers, mon cœur battait de plus

en plus fort ; j'avais le trac. C'était puéril, mais qu'aurais-je pu faire ? J'étais tout simplement affolée à l'idée de le revoir. Mon père s'approcha de nous pour prendre Elaine par le coude, et soudain, je me sentis démunie d'un appui précieux. « C'est le monde à l'envers ! »

- Hé, tes amis s'impatientent, Hannah !

- J'y vais, papa, j'y vais !

Je n'en menais pas large. Je marchai lentement et fouillai du regard le jardin, à la recherche de Leith Sutherland. Je ne le vis pas. Prise entre la déception et le soulagement, j'avançai encore un peu. J'aperçus Davis au loin, qui gesticulait comme un diable devant ses amis amusés par ses pitreries. Qu'est-ce que j'aurais aimé être aussi détendue que lui. J'étais crispée et plus raide qu'un manche à balai, à tel point, que je hurlai en sentant deux mains se refermer autour de mes hanches, derrière moi.

- Gwen ! m'écriai-je en reprenant mon souffle. Tu m'as fait une de ces peurs !

- Joyeux anniversaire ! cria-t-elle. Tiens, mon cadeau.

- Merci, dis-je en attrapant le petit paquet rouge.

Je l'ouvris prestement et en sortis une minuscule fiole contenant un beau liquide ambré. Je remarquai comme de la poussière d'or au fond. Sur le flacon, était écrit en fines lettres rouges : **Envoûtant**.

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

- Un filtre d'envoûtement.

- Quoi ?! Sérieusement ?

Elle me faisait sûrement une blague... Mais non.

- Tu en mets une toute petite goutte dans le creux de ton cou et tu deviens absolument irrésistible pour quiconque parle avec toi. C'est à cause de l'or. Il renvoie un fluide magnétique exceptionnel.

- Vraiment ? Merci, Gwen... Tu crois qu'il faut que j'essaye maintenant ?

Je la taquinai seulement, car je n'imaginai pas une seule seconde que ce machin puisse fonctionner !

- Non, non, surtout pas ! Garde ce liquide précieux pour une occasion spéciale ! (Elle jeta un œil par-dessus mon épaule et son visage s'éclaira.) Tiens, dit-elle en faisant un signe de la tête. Voilà Leith.

Occasion spéciale. Leith. Quelle coïncidence !

Mon Dieu ce que j'avais mal au ventre ! Et je ne pouvais même pas compter sur Gwen qui avait filé en douce, la traîtresse ! Il s'avançait gracieusement vers moi, d'un pas sûr et souple. Le regard empli de... de quoi, au juste ? De plaisir ?

Mais pourquoi fallait-il qu'il soit si beau ? Argh... À chaque fois qu'il était dans les parages il chamboulait tout dans mon esprit bien ordonné et je n'étais plus vraiment moi-même. Si quelqu'un avait pu lire dans mes pensées à ce moment-ci, il aurait rougi et serait passé à quelqu'un d'autre...

- Joyeux anniversaire, Hannah, dit-il de sa belle voix grave et douce.

- Merci. (Un piaillement de moineau.)

Le mot était sorti en même temps que mon souffle - je l'avais retenu depuis que Leith était apparu - et je manquai de m'étouffer au passage. J'avalai ma salive aussi sec et tentai de dire quelque chose de cohérent.

-Je suis surprise, mais très heureuse que tu sois ici. (Presque ! Mais dommage, je ne pus retenir de ridicules trémolos.)

- Ta grand-mère...

Je lui souris, un peu gênée.

- Elle est allée jusqu'au phare avec ta mère pour avoir mon numéro de portable.

- Elaine a ton numéro de portable ! braillai-je.

Je me repris aussitôt en me raclant la gorge.

Trop tard, il avait souri en coin.

- Mon père s'est vraiment demandé ce qu'une vieille dame pouvait bien avoir à me dire. Mais il le lui a donné quand même, sans trop poser de questions.

Il recula jusqu'à la grande table de jardin et attrapa un gigantesque bouquet de fleurs, dans un vase.

- C'est pour toi. -Oh.

Je le pris à pleines mains et humai le doux parfum des lys blancs et des roses pâles.

- Des lys... ce sont mes fleurs préférées.

- Elaine..., dit-il encore en haussant les épaules.

- Merci beaucoup, soufflai-je.

C'était la première fois qu'un garçon m'offrait des fleurs. Pas n'importe quelles fleurs et... pas n'importe quel garçon. J'en fus simplement toute chamboulée.

Leith leva les sourcils pour m'avertir que quelqu'un s'approchait de nous. Je remis le bouquet dans son vase et me tournai vers Sissi. Elle n'allait sûrement pas manquer Leith...

- Hannah ! Tu nous présentes ? s'exclama-t-elle, hilare.

Elle le fixait bizarrement, des étoiles plein les yeux et souriait comme dans une pub pour dentifrice.

- Euh, oui... Leith, voici Sissi, ma meilleure amie.

- Bonsoir, dit-il poliment.

Sissi, bien moins conventionnelle, gloussa à la manière d'une poule devant un coq. Je ne savais plus où me mettre.

- Waouh ! Tu portes des lentilles de contact ? piailla-t-elle. C'est **incroyable** cette couleur !

- Non, répondit Leith, imperturbable. Nous avons ces yeux-là dans ma famille.

Il ne pouvait pas ne pas avoir remarqué tout ce cirque ! Sissi le dévorait du regard, c'en était gênant. Ce n'est que lorsque ma mère hurla qu'elle décida de sortir de sa contemplation.

- Hannah ! Viens au milieu de la piste. Approche-toi un peu, s'il te plaît. Un énorme gâteau sur trois étages arrivait, poussé sur une desserte par John Cameron, un ami de la famille. Le chiffre dix-huit trônait au centre, agitant fièrement ses flammes, dix-huit petites chandelles vibronnaient tout autour. Le batteur imita un roulement de tambour tandis que je me penchai pour souffler les bougies. J'eus beau souffler de toutes mes forces, il en resta encore sept. Un dernier effort et les flammes s'éteignirent. La traditionnelle musique du « joyeux anniversaire ! » retentit, entraînant tout le monde dans un chant horriblement faux. Un calvaire pour n'importe quel mélomane averti ! Puis ma mère brandit un petit paquet devant elle, une minuscule boîte que j'identifiai immédiatement comme un écrin à bijou. Il s'agissait d'une bague peut-être ? C'était souvent l'usage d'en offrir une pour les dix-huit ans d'une jeune fille.

- Ouvre-le, dit-elle.

Je l'attrapai et l'ouvris aussi sec. J'avais tout faux. Lorsque je soulevai le couvercle, un porte-clefs (sans clefs) sur lequel était écrit « Rover Mini », apparut.

- Mais ce n'est pas vrai ! hoquetai-je. Une voiture !

- Bien sûr, il te faudra passer ton permis de conduire avant, m'avertit mon père en souriant.

- Oh là là ! je n'en reviens pas. Merci, merci, merci, merci mille fois !

Je ne leur demandai pas où était l'auto, je me doutais bien qu'elle m'attendait gentiment à Paris. Je m'approchai de mes parents pour les embrasser chaleureusement, tellement heureuse de ce cadeau. Quelle jeune fille pouvait dire qu'elle avait eu cette chance ? J'étais vraiment reconnaissante et je le montrais. Nous discutâmes un moment au sujet de la voiture. Je demandai sa

couleur, son kilométrage... Je ne connaissais absolument rien aux bagnoles, mais celle-ci allait être la mienne et je voulais tout savoir ! Je passai une soirée démente, qui l'aurait cru ? Pas moi, c'est sûr.

Lorsque j'eus fini d'interroger mes parents, je retournai à la fête. Au loin je remarquai Davis qui me gratifiait d'une œillade pour que je m'approche, il avait l'air plutôt contrarié.

- Tu as invité Sutherland ? aboya-t-il.

Qu'est-ce qu'il me faisait, là ? Une scène de jalousie ?

- Non, rétorquai-je, agacée. Ma grand-mère l'a fait. Ça te pose un problème ?

Il n'eut pas le temps de répondre, Leith s'était planté devant lui et lui tendait la main avant de lui lâcher abruptement :

- Bonsoir, Burns. Ne te noie pas dans le Champagne, car il faudrait ensuite que je te recolle une droite pour te réveiller.

J'en eus un frémissement d'appréhension. Davis bouillonnait de colère. Mais pourquoi Leith avait-il dit une chose pareille ? Tu parles d'une idée !

Il gardait le bras tendu et fixait Davis, bien droit dans les yeux. Il lui faisait passer un message ou quoi ? Contre toute attente, le regard mauvais de mon ami se dissipa pour laisser place à un rire un peu gêné. Il se gratta la tête, penaud, et accepta la poignée de main.

- Sans rancune. Je l'avais bien cherché !

J'étais sidérée.

Dubitative, je levai les yeux sur Leith qui m'adressa un clin d'œil, en catimini. Genre « T'inquiète, tout va bien. ». J'avais du mal à comprendre. Mais soit. Puisque ces messieurs semblaient y mettre de la bonne volonté, je n'allais pas m'en plaindre. Une conversation s'anima même au sujet des gros 4 x 4, et Leith semblait intarissable.

Mais où était l'étrange personnage que Davis m'avait décrit dans les sous-bois et qu'il fallait fuir à tout prix ? Il me parut être, au contraire, tout à fait sur la même longueur d'ondes que la majorité des garçons de son âge !

Je secouai la tête en les écoutant parler. Et dire que les femmes étaient supposées être **très** compliquées...

Chapitre Treize

Le vent soufflait un peu plus fort, il commençait à faire vraiment très froid. Ça ne me disait pas grand-chose d'aller danser pour me réchauffer, par contre, une tasse de thé brûlant était plutôt tentante. Je me faufilai dans la cuisine et vis que Gwen était assise. Elle semblait aussi frigorifiée que moi.

- Ça va ? demandai-je.

- Mieux maintenant, dit-elle, tremblotante, en montrant son mug fumant. Je pris place à côté d'elle.

- Tu as commencé à lire ton bouquin ?

- Sur les mystères occultes ? Mouais... Après le vernissage, j'ai regardé un peu ce qui se disait sur les loups-garous. Tu sais, pour moi, c'est vraiment tiré par les cheveux ! J'ai un côté plutôt cartésien, me justifiai-je.

- Tu veux dire que tu ne crois en rien de ce qui ne peut-être prouvé ?

- Tu fais un raccourci mais, oui, en gros c'est ça.

- D'accord, donc tu ne penses pas que chaque légende a sa part de vérité ?

- Je crois surtout que les fantasmes de l'homme le rassurent et l'aident à se sentir moins seul dans l'univers. C'est un peu comme pour les extraterrestres.

Gwen sembla très amusée par mon scepticisme.

- Sais-tu que des personnalités très respectées ont fait part de leur foi en l'existence des loups-garous ?

- Ah oui ? Et qui ça ? La créature de Frankenstein ? me moquai-je.

-Tu tournes les choses à la dérision, Hannah, mais Hérodote lui-même en parlait.

- Vraiment ? m'étonnai-je.

- Oui, affirma-t-elle. Il disait que certains habitants du bord de la Mer Noire étaient capables de magie et plus particulièrement de se transformer en loup. Ils savaient également reprendre forme humaine quand ils le voulaient. Hérodote expliquait également que leur métamorphose les rendait extrêmement forts et qu'ils possédaient les sens aiguisés d'une bête sauvage.

- Tout ceci est passionnant, Gwen, mais, selon moi, ça se rapproche plus de la mythologie qu'autre chose. Raconter de telles histoires sur des hommes

pouvant se transformer en loups, venait appuyer un peu plus les croyances populaires. Hérodote y trouvait sûrement son intérêt.

- Tu es si rationnelle et si... étroite d'esprit !

- Parce que personne n'a vraiment pu prouver l'existence de telles créatures. Et puis, c'est surtout une vieille histoire qu'on raconte pour effrayer les enfants, non ?

- Justement, Hannah, sais-tu pourquoi le loup-garou nous effraie ?

- Parce qu'il est poilu, moche et qu'il sent mauvais ? la taquinai-je.

Elle secoua la tête et leva les yeux au ciel. Après avoir bu une longue gorgée de thé, elle s'expliqua :

- La plupart des humains ignorent la réelle existence des loups-garous parce qu'ils les considèrent comme une légende populaire, une histoire effrayante qui existe depuis la nuit des temps. Mais personne ne se demande jamais pourquoi une fable aussi « invraisemblable » continue de perdurer à travers les siècles. Vois-tu, selon l'histoire ancienne, les hommes et les loups-garous vivaient communément sur terre, mais les hommes tremblaient devant les loups car ces derniers contrôlaient l'expansion humaine.

- C'est-à-dire ?

- Les hommes étaient en très grand nombre, reprit-elle. Ils pullulaient et faisaient beaucoup de dégâts. Les loups-garous étaient chargés d'en faire diminuer la population. Mais ce qui pourrait nous sembler être une barbarie, était nécessaire à la survie de la race humaine et à l'équilibre fragile de la faune et de la flore. Les hommes prenaient de plus en plus de place et se battaient à mort pour des questions de territorialité. Les loups-garous eux-mêmes voyaient leur espace de vie réduire d'année en année. C'est pourquoi la décision de faire diminuer l'humanité fut prise par le chef des loups, Tyros. Aujourd'hui, cette période est imprimée dans le subconscient de chaque être humain, il garde une crainte notoire de l'apparition du loup-garou. Mais l'être humain refuse d'admettre son existence, sans doute pour se protéger d'un passé lointain trop douloureux. L'homme est ainsi convaincu de sa domination sur le monde.

- Mais l'homme n'a pas cessé de se reproduire. Au contraire, nous sommes de plus en plus nombreux, les guerres territoriales et de religion tuent toujours autant de monde. Pourquoi les loups-garous n'interviennent-ils pas pour régler de nouveau le problème en un tour de main ? demandai-je, caustique.

- Ce n'est plus possible. Tu vois, au début, les loups-garous ne restaient qu'entre eux. Mais leur mission les mettait de plus en plus souvent en contact avec l'homme. Et sous sa forme humaine, le loup-garou possède les mêmes

désirs et besoins que l'être humain. Au fil des siècles, ils ont fini par s'accoupler avec les humains. Ils se sont liés à eux au point de les considérer comme leurs semblables. Le contrôle de la population n'était plus possible, les humains étaient devenus trop proches d'eux.

« De ces unions, des enfants sont nés. Beaucoup d'entre eux ne possédaient pas la faculté de se métamorphoser et, peu à peu, les loups-garous se sont retrouvés en très faible nombre. Aujourd'hui, une poignée est mêlée à la population humaine. Ils vivent comme nous, parmi nous, en toute discrétion.

Je n'aurais su dire si c'était parce que Gwen était une excellente oratrice que cette légende m'intéressa. Bien que très farfelue, celle-ci était passionnante.

- Le livre que tu m'as vendu ne parle pas de tout ça, lui fis-je remarquer.

- Parce qu'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation qui ne retrace que les grandes lignes. Tu trouveras toutes sortes d'histoires sur les loups-garous. Beaucoup d'auteurs s'essayent à des explications. Nous pensons connaître l'essentiel de ces êtres exceptionnels, mais nous nous trompons sûrement sur un certain nombre de faits.

- Tu sembles si convaincue de leur existence.

Elle me regarda avec un sourire en coin.

- Et pourquoi ne le serais-je pas ? Certains croient bien en un dieu qu'ils n'ont jamais vu.

- Je reconnais que tu n'as pas tort. J'imagine que dans les deux cas, la foi en ce que je trouve personnellement irrationnel ne se discute pas. (Pause.) Qui était Tyros ?

- L'histoire dit qu'il s'agit du premier des loups-garous, le père de tous les autres. Sa métamorphose serait due à une malédiction divine. Mais nous connaissons très peu de choses sur lui.

- C'est l'histoire de Lycaon, le roi d'Arcadie transformé en loup par Zeus ?

- Tiens, tu connais Lycaon ? dit-elle, surprise. Eh bien, non. Son histoire est seulement une allégorie, une parabole qui illustre maladroitement ce qu'il s'est réellement passé.

« Tyros était, avant sa mutation en loup, un homme d'une très grande cruauté. Il assassina sadiquement des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Les dieux l'ont puni pour ses actes de barbarie et condamné à vivre sous la forme d'un être hideux, mi-homme, mi-loup, pour une durée de trois siècles. Après quoi, il devait mourir.

« Les dieux lui avaient prédit une vie infernale, repoussé par les hommes, détesté des animaux, condamné à vivre trois cents années de solitude. Mais

Tyros s'adapta parfaitement à sa vie maudite. Pendant le premier siècle de son existence de garou, il s'accoupla avec une louve commune. Leur union donna naissance à cinq petits très distincts, ce sont eux qui formèrent les cinq espèces de loups-garous connues aujourd'hui : l'hommidé, le galbro, le crinos, l'hispo et le lupo.

- Sont-ils si différents les uns des autres ? demandai-je.

- Définitivement ! L'hommidé, quand il se transforme, a l'aspect général de l'homme, mais avec des traits physiques particuliers, comme les sourcils qui se rejoignent, les oreilles qui tombent, les canines légèrement sortantes. Son odorat et son ouïe sont un peu plus développés que chez l'homme.

« Le galbro est recouvert de poils, ses mains sont très longues, ses oreilles sont pointues, ses canines sont plutôt grandes, son nez se change en long museau. Il devient plus grand et plus fort, avec des sens bien plus affinés que chez l'hommidé.

« Le crinos est la plus impressionnante et la plus terrifiante des cinq espèces. Il est immense, se recouvre de poils, ses mains se parent de griffes acérées, ses dents se changent en crocs redoutables, son nez s'allonge en museau et ses oreilles sont celles du loup. Tous ses sens sont perpétuellement en alerte, il est d'une force inimaginable. Quand il est en colère, il devient incontrôlable. C'est sûrement lui qui hante le plus nos cauchemars.

« L'hispo, après sa transformation, a quelques caractéristiques physiques du loup commun, mais il est plus grand et plus massif, on ne peut pas vraiment le confondre avec l'animal, son apparence est plus grossière. Son agilité est sans faille, c'est une véritable machine à tuer.

« Le lupo est, quant à lui, la réplique parfaite du loup, mais en deux fois plus gros, au moins. La couleur de sa robe est unique, aucun autre loup ne peut lui ressembler. Sous sa forme humaine, sa force est colossale, mais pas autant que lorsqu'il est un animal. Sa rapidité est prodigieuse. On dit qu'il est bienveillant, mais sa colère peut faire de lui un être incontrôlable durant les premières années de sa vie. Cependant, ses facultés à réfléchir lui permettent d'évoluer et de devenir un être exceptionnellement intelligent ; le plus intelligent des cinq espèces. Son pouvoir de séduction et d'hypnose sur l'homme est immense. Le lupo est la forme la plus aboutie du loup-garou.

« L'hispo et le lupo sont les seules espèces de garous capables de continuer à penser en humain sous leur forme animale. Tous les autres n'ont que de vagues souvenirs qu'ils ne peuvent assembler correctement, voire aucun.

J'étais pendue à ses lèvres.

- J'ai lu que ces cinq espèces ne pouvaient procréer entre elles.
 - En effet, ils ne le peuvent pas, ils sont génétiquement bien trop différents, même s'ils présentent un facteur commun : leur condition humaine avant transformation. Cependant, ils peuvent éprouver le désir de s'apparier sous leur forme humaine, mais ça ne donnera rien.
 - Et que s'est-il passé après la naissance des cinq espèces ?
 - Les cinq loups-garous se sont accouplés à des loups communs et ont ainsi fait grandir leur propre espèce en nombre suffisant pour perdurer. Tyros régna encore deux cents ans sur ces cinq grandes familles de garous. Deux siècles pendant lesquels il a instauré le contrôle de l'expansion humaine, parce qu'il craignait la destruction de la terre et par là, de son « royaume ». Nous pensons que c'est peut-être lorsque Tyros est mort que ses plans commencèrent à s'essouffler. Les loups-garous pouvaient être fatigués de leur chasse à l'homme.
 - Qui est devenu le chef des cinq espèces après Tyros ?
- Gwen fit une pause de quelques secondes, pendant laquelle elle donna le sentiment de réfléchir attentivement à ce qu'elle allait dire.
- Tu sais, ce que nous connaissons des garous a d'abord été le fait d'une tradition orale. Ce n'est que vers l'époque médiévale que les premiers **Vraîs** écrits sur leur histoire sont apparus. J'imagine que beaucoup ont dû se perdre. Nous n'avons pas toutes les réponses.
 - Et tu en connais autant sur les vampires ? la charriai-je avec un grand sourire.
 - Houla... C'est un sujet qu'il ne faut pas aborder avec moi si tu ne veux pas rester éveillée durant les sept prochains jours ! Les vampires sont ma grande passion.
 - Peut-être que tu pourrais me parler de ça une autre fois ? rétorquai-je rapidement avant qu'elle ne se lance dans un nouveau et long récit.
- Sur ce, je filai dans le jardin.

Chapitre Quatorze

- J'ai été ravie de discuter avec vous, Leith. Racontez à ma petite-fille votre passionnante étude sur l'humain dans l'art. Je suis sûre qu'elle sera très intéressée ! entendis-je Elaine crier tandis qu'elle s'éloignait avec mon père. Leith m'interpella d'un signe de la main. J'avançais timidement et me plantai devant lui.

- On va marcher un peu ? proposa-t-il

Je hochai la tête et couinai un ridicule « d'accord ». Nous fîmes le tour du jardin et nous arrêtâmes devant le manoir, là où toutes les voitures étaient garées.

- De quoi parlait Elaine ? demandai-je, intriguée.

- Oh. Je suis étudiant à l'Université de St Andrews et j'étudie l'histoire de l'humanité dans l'art.

- Waouh... C'est marrant, je ne te voyais pas faire ça.

- Ah oui ? Et que me voyais-tu faire ? s'amusa-t-il.

- Je ne sais pas... peut-être marin ou, non, plutôt garde- côte. Enfin, quelque chose en rapport avec la nature.

- Garde-côte ? Hum... pourquoi pas, dit-il en souriant. Je devrais peut-être me reconverter ? Et toi, Hannah, que fais-tu à Paris ?

-Je ne sais pas. Enfin, je veux dire que je ne sais pas encore ce que je vais faire à la rentrée. Je pensais m'inscrire en Histoire de l'Art mais je ne suis plus sûre que ça me plaise vraiment. Sinon, j'aime l'Histoire tout court. On verra bien. Je dois réfléchir à certaines choses avant de prendre une décision. J'ai encore un peu de temps devant moi.

J'avais parlé à une vitesse vertigineuse, les yeux vrillés sur les graviers. Quand j'eus terminé, je levai la tête pour regarder Leith. Il souriait.

- Les départements d'Histoire de l'Art et d'Histoire sont très réputés à St Andrews, je suis sûr qu'ils te plairaient, affirma-t-il d'une voix douce et tranquille.

- Mouais... mais c'est un peu loin de Paris !

- C'est vrai...

Plouf ! Un pavé dans la mare...

Au fur et à mesure que les secondes passaient, le silence s'épaissit. Mes yeux se

perdirent sur la pointe de mes chaussures, et celles-ci se mirent à gratter le sol nerveusement. Lorsque je soulevai le menton, Leith m'observait. Je crus lire dans ses prunelles une once d'hésitation. Qu'avait-il ?

- Hannah... euh, commença-t-il, incertain. Je compte aller sur les îles Orcades pour trois jours. Je pars lundi. Je vais rendre visite à mon oncle et ma tante. Aimerais-tu m'y accompagner ? Il y a de très jolis coins à visiter. Si ça te tente...

Ma bouche s'ouvrit béatement.

Si je m'attendais à ça...

- Oh, euh... tous les deux ?

- Oui, à priori.

La commissure de ses lèvres s'étira en ce terrible sourire en coin qui avait le chic de me déstabiliser.

- Sauf si tu n'y tiens pas, bien entendu. Dans ce cas, tu peux demander à quelqu'un de venir avec toi, continua-t-il plus sérieusement.

- Euh... non, non ! m'empressai-je de répondre. Il n'y a pas de problème, ça me ferait vraiment plaisir de t'accompagner. « Et si j'arrêtais de m'exciter, hein ? »

Il sourit derechef et mes oreilles virèrent au rouge.

- Écoute, lui dis-je en faisant la moue, je dois d'abord en discuter avec mes parents. Parce que tu vois, la majorité n'a pas annulé certaines règles. J'étais plus qu'enthousiaste, bien que j'eusse tenté de le cacher, mais je ne savais pas trop quoi penser. Passer trois jours avec lui était tout à fait inattendu et certainement un peu étrange pour un premier rendez-vous. Si, moi, je le remarquais, mes parents le noteraient aussi et pourraient être très réticents, voire absolument contre cette escapade.

- Il y a beaucoup de place pour dormir, chez mon oncle, tu auras ta chambre...

Cette petite précision était loin d'être inutile, et quelque part, elle me rassurait.

- Et euh, nous y allons comment ? demandai-je.

- En bateau, c'est le seul moyen.

- Euh, oui, je sais, bafouillai-je. Mais avec quel bateau ?

- On prendrait le ferry à Thurso. Il faut environ trente minutes en voiture pour y aller. Ça te convient ? Tu n'as pas le mal de mer ?

- Non, répliquai-je, hésitante.

- Alors tant mieux. Je viendrai te chercher lundi matin. Ici. Pour neuf heures ?

- Ok, je te confirme ça demain, par téléphone. Je demanderai ton numéro à Elaine.

Quelques secondes s'écoulèrent sans que ni lui ni moi ne bougions. Il fronça les sourcils et me dévisagea avec curiosité. Je ne m'en étais pas rendue compte, mais je regardais fixement sa bouche et mes lèvres s'étaient entrouvertes d'elles-mêmes.

Mais qu'est-ce que j'attendais exactement, hein ? Qu'il m'embrasse ? « De grâce, Hannah. Reprends-toi ! »

Il me lança un regard rieur et dévastateur, et d'un coup, c'est mon visage tout entier qui rougit.

- Je vais y aller..., chuchota-t-il.

- Oh, euh... oui, bien sûr, hoquetai-je. Je t'accompagne. Quelle idiote ! Mais comment pouvais-je perdre mon contrôle à ce point ? C'en était affligeant.

Jusqu'à ce qu'on entre dans la maison, je traînai la patte. Ce qui m'arrivait était affolant. Et j'étais folle. Folle de lui.

Chapitre Quinze

Sissi,

Il est huit heures, je suis sur le départ, Leith arrive dans peu de temps.

Je n'arrive toujours pas à croire que mes parents aient accepté cette excursion !

Trois jours avec Leith Sutherland !

Argh... je suis dans tous mes états. Je n'ai aucune idée de ce qu'il va se passer là-bas. Si ça se trouve, il ne supportera pas mon caractère de chien et ne voudra plus me voir ensuite... Tu sais que je peux être affreuse parfois.

Je sais ce que tu m'as dit : « carpe diem ». Mais je ne suis pas comme ça, moi.

Tu le sais. Je ne suis qu'une trouillardes ! Voilà, je suis émoustillée et effrayée, c'est comme ça.

Je te raconterai tout à mon retour. Là-bas, je ne pense pas avoir de réseau.

D'après ma mère, c'est encore plus paumé que Wick... Il faut vraiment que je sois dingue !

Bise, Hannah.

P.S. : Tu es bien rentrée ? Si tu reçois mon mail maintenant, j'ai quand même le temps de lire ta réponse.

J'eus de la chance, elle répondit dans les cinq minutes.

Salut!

Je viens tout juste de lire ton dernier mail (avant celui- là). Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire d'étincelles ? Tu avais bu ce jour-là, c'est ça ?

Heureusement que tu ne m'en as pas parlé pour ton anniversaire, je t'aurais ri au nez.

Nan, sérieux... Tu as confondu étincelle et coup de foudre, ma vieille.

Personne ne t'a expliqué ce que c'est ? Mais qui a fait ton éducation sexuelle, hein ? Ah oui, c'est vrai, Mlle Bonnel, pendant ses cours de SVT... c'est pour ça que tu ne connais rien à l'alchimie, cette vieille peau est trop coincée pour savoir ce que c'est. D'ailleurs, je crois qu'elle a vraiment déteint sur toi (ha ha ha).

Pas de panique, ce qu'il t'arrive est normal. Ce type te fait tellement craquer que tu as vu des étoiles. Remarque, avec des yeux pareils...

Sinon j'ai une autre théorie. Peut-être t'a-t-il embrassée sans que tu t'en rendes

compte et que tu t'es enflammée aussitôt, non ? Impossible ? Ça ne m'étonne pas...

Ah j'te jure, tu me les auras toutes faites ; des étincelles... n'importe quoi...

En attendant qu'il ne rallume la mèche sur les îles Orcades (parce que j'espère bien qu'il le fera), ne garde pas trop les pieds sur terre et laisse-toi aller. Carpe diem ma grande ! Je te l'ai déjà dit...

Sissi.

P.S. : Si il y a un premier baiser, je me fous que tu aies du réseau au pas, tu trouves une cabine téléphonique !

P.P.S : Oui, je suis bien arrivée. À Paris, il pleut...

Je souriais encore lorsque, par la fenêtre, je vis arriver le 4 x 4 gris métallisé. J'enfilai mon sweater vert avant de prendre mon sac et de le rejoindre. Ma nuit avait été agitée par quelques rêves sans queue ni tête et je m'étais réveillée trop tard pour prendre un petit-déjeuner. Lorsque je descendis, Leith attendait dans la cuisine et discutait avec mon père du chemin qu'on allait prendre.

- Bonjour, Hannah ! s'exclama mon paternel quand il me vit entrer. Tu as une petite mine.

- Mouais... Je n'ai pas passé une très bonne nuit. Salut, Leith, dis-je simplement en me tournant vers lui.

- Salut, Hannah. Prête quand même ? Tu veux toujours venir ? s'enquit-il.

- Bien sûr, quelle question ! m'empressai-je de répondre.

Je n'avais aucunement l'intention de me dérober. Et

pourtant, la seule idée que nous allions passer trois jours ensemble me donnait vraiment le vertige. En réfléchissant bien, nous n'avions pas encore passé plus d'une heure, seuls. Pour ça, ma raison me disait de rester chez moi, mais la montée d'adrénaline qui agressait mon estomac m'ordonnait de faire tout le contraire.

- Alors, on y va, maintenant, décida-t-il.

Je saluai ma famille et grimpai dans la voiture. Pendant qu'il rangeait mes affaires dans le coffre, j'attachai ma ceinture et m'efforçai de garder mon calme - le trac avait refait surface.

- Prête ? s'assura-t-il encore en s'installant derrière le volant.

- Hum..., marmonnai-je.

Au bout de vingt minutes de route - où nous n'avions fait qu'écouter la radio, plongés dans un embarras flagrant et prévisible -, une question me tarauda l'esprit.

- Leith, pourquoi as-tu voulu que je vienne avec toi ?

Il tourna furtivement la tête pour me regarder.

- Pour apprendre à te connaître.

- Et tu fais toujours ça, pour apprendre à connaître les gens ? Tu leur offres une escapade sur une île ?

- Non. Seulement avec toi. -Oh.

Je baissai les yeux, un peu troublée par sa réponse.

- Et toi, Hannah, pourquoi as-tu accepté de passer ces trois jours avec moi ?

- Pour apprendre à te connaître. Et non, je n'ai pas l'habitude de faire des escapades avec les gens pour les connaître mieux ! anticipai-je.

Il sourit en coin et me jeta un œil amusé.

- Que fais-tu lorsque tu es à Paris ? Je veux dire, à quoi aimes-tu t'occuper en général ?

- Ça dépend. Je fais du roller dans les rues le soir, je fréquente les musées, je vais au cinéma, je prends des cours de chant et je...

- Tu chantes ? s'exclama-t-il surpris.

- Euh, oui.

Voilà un truc dont je ne parlais pas souvent.

- Quel style ?

- Du jazz.

- Hé, tu me montres ?

Son empressement me tétanisa.

- Tu rigoles, là ?

- Non, non, je suis très sérieux. Je t'écoute.

Il fronça les sourcils comme pour illustrer ce qu'il venait de dire.

- Sûrement pas !

Il en était hors de question ! Je n'allais quand même pas me mettre à gazouiller devant lui ?

Il eut l'air déçu.

- Dommage... Je suis convaincu que tu as une très jolie voix.

- Ah, oui ? piaillai-je timidement.

- Oui, tu as une voix naturellement rauque et quand tu parles, tu lies chaque mot avec beaucoup de soin, comme pour les faire chanter ensemble.

C'est... ravissant.

- Ravissant ? Tu trouves ?

- Non, pas vraiment en fait. -Ah.

J'éprouvai une courte déception.

- Je dirais plutôt, sexy, précisa-t-il malicieusement.

Sexy ? Il trouvait que j'avais une voix sexy ! J'étais cramoisie. Pour moi, « sexy » décrivait quelque chose de sexuellement attirant. Mes oreilles étaient en feu, et d'un coup, j'eus envie de me faire aussi petite qu'une souris qui aurait une voix horriblement nasillarde. Je concentraï mon regard sur la route et n'osai plus ouvrir le bec. Leith était amusé par ma gêne évidente et semblait plutôt fier de lui. Voyant mes mains crispées sur mes cuisses, il éclata de rire.

- Ça va, Hannah, détends-toi. Prends les choses comme elles viennent. Maintenant, tu sais que ta voix me plaît !

- Mmm... marmonnai-je.

Au bout de quelques minutes, je le lançai sur un autre sujet.

- Vous êtes proches avec ton oncle et ta tante ?

- Oui, plutôt. Tu sais, ils n'ont jamais pu avoir d'enfant, et ils ont reporté toute leur affection sur moi. Je leur rends bien.

- Avec Gwen aussi, vous êtes très liés, non ?

Il ne put s'empêcher de sourire. Sans doute parce que je sautais du coq à l'âne. C'est un truc de fille qu'il ne pouvait sûrement pas comprendre.

- Oui, elle est vraiment chouette. On se connaît depuis longtemps, on a fait une partie de notre scolarité ensemble et c'est ma voisine depuis toujours. Elle n'était pas aussi déjantée plus jeune, me fit-il remarquer en riant.

- Ah oui ?

- Oui. Pendant longtemps, elle était très introvertie. Bien qu'elle soit très jolie maintenant, lorsqu'elle était adolescente, elle avait le visage recouvert d'acné et portait des lunettes aussi épaisses qu'une tranche de quatre-quarts. Elle en a bavé, les gars n'étaient pas sympas avec elle. Mais moi, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour elle.

- Et elle aussi je crois.

Il sourit encore.

- Elle et toi, vous n'avez jamais songé à avoir une relation plus intime ? demandai-je tout à trac.

Les sourcils levés, il me toisa avec espièglerie.

- Non. Elle n'est pas mon genre de fille.

C'était trop tentant et ma curiosité était trop grande.

- Et quel est ton type de fille ?

- Les filles qui ont une voix sexy !

Quelle répartie !

Il éclata de rire devant mon visage consterné.

- Allez, détends-toi, pouffa-t-il en pointant l'index vers l'embarcadère. On est arrivés.

Sauvée par le gong. J'étais rouge comme une tomate.

Chapitre Seize

On était vraiment au milieu de nulle part. Les pâtures s'étiraient à perte de vue, s'arrêtant à pic au bord des falaises, la maison de l'oncle de Leith était au milieu de tout ça. Je ne pouvais le nier, c'était époustouflant.

- Mais tu ne m'avais pas dit que ton oncle avait un ranch ! hurlai-je, hystérique en voyant des chevaux qui attendaient dans un paddock.

- Oui, ma tante et lui sont éleveurs. Ils ont aussi du bétail. Tu aimes les chevaux ? s'amusa Leith.

- Je les adore ! Je monte depuis que je suis toute petite.

- Alors c'est sûr, mon oncle va t'apprécier, affirma-t-il avec un très grand sourire.

Nous étions à peine descendus de voiture qu'un couple d'une quarantaine d'années nous accueillit.

- J'ai cru que tu ne te déciderais jamais à venir nous rendre visite, crapule ! le morigéna son oncle en lui ébouriffant les cheveux. C'est bon que tu sois là. Je remarquai immédiatement qu'il était vraiment bel homme. (Lui et Leith ont les mêmes cheveux bruns, sauf que son oncle les a longs, jusqu'aux épaules, et des yeux verts, mais ceux d'Alastair sont nettement plus clairs.) Son épouse aussi était très belle ; blonde, rondelette, avec de magnifiques yeux verts, également.

- Oncle Alastair, tante Bonnie, je vous présente Hannah, dit Leith en me prenant par les épaules.

J'avançai timidement.

- Bienvenue à Mainland, Hannah ! s'exclama Alastair en m'étouffant contre lui.

- C'est la première fois que nous rencontrons une amie de Leith, dit Bonnie en m'étreignant. (Immédiatement, je rougis. Etais-je vraiment la première fille qu'il emmenait ici ?) Nous sommes ravis de t'accueillir chez nous !

- Merci, madame, répondis-je gauchement.

- Madame ! s'esclaffa-t-elle. Non, il vaut mieux que tu m'appelles Bonnie.

- Euh, d'accord, acquiesçai-je en rougissant de plus belle.

Leith récupéra nos sacs dans le coffre. Je voulus l'aider, mais il me mit un coup de hanches pour que je dégage vite fait. Quelle force ! Je manquai de tomber. Bonnie me prit par les épaules et m'invita à entrer chez eux.

-J'espère que tu as faim ! dit-elle joyeusement. Aujourd'hui, on mange typiquement écossais !

- C'est parfait, la rassurai-je.

- Leith, cria-t-elle, peux-tu montrer sa chambre à Hannah, s'il te plaît ? Celle du fond, à l'étage.

Je sursautai de surprise lorsqu'il attrapa ma main pour me tirer avec lui à l'intérieur. Dans la montée d'escalier, je m'arrêtai devant le mur recouvert de photos de famille. Certaines semblaient même très anciennes. Je notai aussi des paysages qui n'étaient pas ceux des îles Orcades, avec une chaîne de moyennes montagnes rocailleuses encore enneigées, entourées d'immenses prairies ambrées. C'était sublime et sans doute encore plus sauvage qu'ici.

- C'est l'ouest du Sutherland, indiqua Leith. La terre de mes ancêtres.

- C'est absolument magnifique. As-tu déjà eu l'occasion d'y aller ?

- Non, répondit-il rapidement. (Ce n'était pourtant pas si loin.) Viens, je te montre ta chambre.

La première porte qu'il ouvrit était celle de la salle de bains, spacieuse mais sans chichi.

- Il n'y en a qu'une pour tout l'étage, j'utiliserai donc celle du bas avec mon oncle et ma tante pour te laisser la jouissance de celle-ci.

- Oh, merci, mais ça ne me dérange pas de la partager, lançai-je avec précipitation.

A nouveau ce sourire en coin déroutant !

- Vraiment ? Tu ne serais pas embêtée que je vois tes secrets de fille ?

- Euh... je n'ai rien à cacher..., bredouillai-je, incertaine.

- Bien. Parfait ! Dans ce cas, on se retrouve pour prendre notre douche ensemble, demain matin, à huit heures.

Au début je restai coite, mais son clin d'œil me rassura.

- Leith ! le sermonnai-je en lui tapant sur l'épaule.

Il mima une déception profonde.

- Bon, tant pis. J'aurai essayé, s'esclaffa-t-il.

Il entra dans la chambre où je devais dormir et déposa mon sac à dos sur le lit.

-Je te laisse t'installer. On se retrouve en bas pour déjeuner ?

- Ok. Euh... et toi ? Tu dors où ? m'enquis-je tandis qu'il s'éloignait déjà.

-Ici.

Sans se retourner, il tapa du plat de la main la porte presque en face de la mienne. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'escalier. On n'avait pas idée d'être aussi craquant !

Pendant que nous déjeunions - des birdies^[3] et de la salade, j'adorais ça - Alastair, que Bonnie et Leith appelaient Al, me raconta leur vie au ranch et évoqua le plaisir de vivre en pleine nature. Je le croyais sur parole, bien qu'il me fût difficile d'imaginer en faire moi-même l'expérience. Al finit par avaler sa dernière bouchée de tarte aux pommes et se tourna vers moi, un large sourire aux lèvres.

- Alors, Hannah. Raconte-nous comment vous vous êtes rencontrés avec Leith. C'est un vrai cachottier, il ne nous dit jamais rien.

Je piquai un fard illico en repensant à la raison de notre « première » rencontre, la vraie, au bord de la route.

- Je l'ai sortie des griffes de son petit ami ivre, coassa Leith avec un rictus empli de sarcasmes.

- Ce n'est pas vrai ! objectai-je. Il n'a jamais été mon petit ami.

- Mouais..., insista-t-il en levant les sourcils. Mais en tout cas, il était ivre ! Je baissai la tête, terriblement gênée.

- Bien, déclara Bonnie pour me venir en aide. Tu nous raconteras ça une autre fois, Hannah. Je crois qu'Al aimerait te montrer les chevaux.

L'idée n'était pas mauvaise, sauf que là, tout de suite, j'avais plutôt envie de faire de la charpie de ce traître de Leith Sutherland ! Il ne manquait pas de culot !

- Ça risque d'être un peu boueux, cria Bonnie avant que nous sortions. Il y a des bottes dans la malle, à côté de l'écurie, prends-en une paire, Hannah, tu devrais trouver ta taille !

- Merci, Bonnie !

Comme Al avançait loin devant, je me retournai vers Leith avec colère.

- Mais pourquoi as-tu fait ça ?

- Fait quoi ? demanda-t-il faussement innocent.

- Tu le sais très bien. Parler de Davis ! J'étais très embarrassée devant ton oncle et ta tante.

- J'ai pourtant dit la vérité, se défendit-il.

- Pff ! Qu'à moitié. Et ce n'était pas sympa du tout ! Et puis de toute façon, il ne m'aurait fait aucun mal. Tu ne m'as sortie des griffes de personne !

Il parut presque choqué.

- Oh... Si c'est comme ça que tu aimes être traitée, peut-être que je devrais faire la même chose ?

- Qu... quoi ? hoquetai-je. Essaie juste un peu pour voir ! le menaçai-je en levant le doigt.

Avec une force que je n'aurais pas soupçonné qu'il ait, il passa son bras autour de ma taille et me souleva comme si j'étais aussi légère qu'une plume. Il me jeta par-dessus son épaule, tel un gros sac de grains.

- Lâche-moi ! Lâche-moi tout de suite ! braillai-je.

Je me débattis féroce­ment avec mes pieds et mes poings pour qu'il me repose, mais rien n'y fit. Il continua à marcher en direction des écuries, ignorant mes coups. J'étais rouge de colère. Il ne me libéra que lorsque nous fumes arrivés devant son oncle. Je remis tant bien que mal de l'ordre dans mes cheveux ébouriffés et lui jetai un regard courroucé, ce qui fit rire Al aux éclats.

- Allez viens, Hannah, dit-il tout sourire. Je vais te présenter mes merveilles.

J'enfilai une paire de bottes en caoutchouc et le rejoignis aussitôt. Au bout de quelques mètres, je regardai derrière moi, Leith ne nous avait pas suivi.

- Il ne vient pas ? demandai-je à Al.

- Non, pas tout de suite, les chevaux sont un peu nerveux en sa présence.

- Nerveux ? Pourquoi ?

- Comme tu as pu le voir, mon neveu est très sanguin, ricana-t-il. Non... C'est qu'en fait ils n'ont pas l'habitude de voir du monde. Ils sont un peu craintifs.

- Euh, d'accord, persistai-je, mais moi, ils ne me disent rien et pourtant ils me voient pour la première fois.

En effet, les chevaux dans les stalles étaient très calmes.

- Sauf ton respect, Hannah, toi, tu es une femelle, et les étalons ne te craindront pas !

Je manquais de m'étouffer. Je n'avais jamais entendu pareille théorie. Je me retournai encore une fois, et vis Leith, accroupis, à l'entrée des écuries. Il fixait les chevaux un à un. Je haussai les épaules et m'avançai vers le box d'une jument et de son poulain qui tétait avec entrain.

- Magnifique, murmurai-je. Quel âge a-t-il ?

- Cinq jours, tout juste. Sa mère a eu beaucoup de difficultés à le mettre au monde, nous avons dû intervenir.

-Oh.

- Leith m'a dit que tu avais l'habitude des chevaux. Ça te dirait de monter ?

- Oh, oui ! m'enthousiasmai-je.

-Nous avons un magnifique Clydesdale. C'est normalement un cheval d'attelage, mais il est extrêmement doux et s'adapte parfaitement au terrain chaotique de la région. Tu pourrais faire un essai avec lui, qu'en penses-tu ?

- Ça me va.

Je le suivis jusqu'à l'abri du cheval en question. Il était absolument superbe, fin, avec une robe couleur baie et blanche. Ses sabots étaient recouverts de longs poils, caractéristiques des chevaux de trait. Je m'approchai doucement pour lui caresser la tête. Il l'abaissa aussitôt pour rechercher mon contact. Je fus immédiatement conquise.

- Breath, je te présente Hannah. C'est elle qui va te sortir aujourd'hui.

- Leith monte aussi à cheval, n'est-ce pas ? m'enquis-je.

Je me voyais mal faire une balade toute seule dans un endroit que je ne connaissais pas.

- Bien sûr, comme un dieu, admit-il sans rire. C'est le meilleur cavalier que je connaisse, bien meilleur que moi.

Évidemment... Pourquoi n'étais-je même pas surprise ?

Chapitre Dix-sept

Fièrement, je sortis des écuries sur le dos de Breath. Il avait une démarche souple et confortable. Ses larges flancs assuraient un maintien parfait qui me mit définitivement à l'aise. Leith attendait à l'extérieur, à côté d'un superbe étalon noir bien plus grand que Breath. Je m'approchai de lui prudemment, en le toisant de haut, encore un peu sous le coup de la colère. Breath se mit à souffler fort, je le sentais nerveux. Il commença à battre du sabot sur le sol comme s'il était effrayé, reculant devant Leith.

- Holà, holà...

Je tentai de l'apaiser mais son souffle s'accéléra. Il se cabra plusieurs fois, manquant de justesse de me faire chuter. Je tenais bon. Leith était resté silencieux et ne paniquait pas devant les ruades de l'animal. Il le fixait droit dans les yeux. J'eus l'étrange impression qu'il tentait de lui parler par la pensée. Je remarquai qu'il avait cette même expression qu'avec Davis : fixe et pénétrante. Lorsque Breath reposa les pattes avant sur le sol, Leith leva doucement la main pour la poser sur son chanfrein. Il se calma aussitôt. Il était de nouveau aussi doux que lorsque je l'avais sellé dans son box. Par quelle diablerie avait-il réussi à faire ça ? J'étais ébahie, je n'avais jamais vu une chose pareille.

Leith monta sur l'étalon et s'avança vers moi.

- Tout va bien ?
- Oui, mais, comment as-tu...?
- Comment j'ai quoi ? coupa-t-il.
- Et ben, le... le cheval, bredouillai-je.

La commissure de ses lèvres s'étira en un sourire moqueur. Puis il pressa brusquement les flancs de sa monture pour partir dans un triple galop quasi immédiat.

Je trouvais ça dur de mettre Breath à l'effort aussi vite, mais je n'avais d'autre choix que de suivre Leith. Tant pis, nous irions moins vite. Je mis un petit coup de talon, Breath poussa un hennissement et fila rejoindre l'autre cheval, tranquillement, à son rythme.

Leith finit par ralentir pour que je puisse l'atteindre. Finalement, nous nous arrêtâmes tout près de la falaise. Il sauta souplement de son étalon et nous les

rênes derrière l'encolure de l'animal. J'allais me tenir au pommeau et lever la jambe, pour descendre à mon tour, mais je sentis les mains de Leith sur ma taille. Je tressaillis aussitôt. Lorsqu'il me posa à terre, j'étais presque contre lui, haletante. Je ne m'habituais pas à sa proximité. J'eus, une fraction de seconde, l'impression que le temps s'était arrêté, et mon cœur aussi par la même occasion. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux des siens.

- Viens, chuchota-t-il. Je voudrais te montrer la plage. Les chevaux ne peuvent pas y accéder, il y a bien trop de rochers.

- Mais, tu n'as pas peur qu'ils s'en aillent ? protestai-je alors qu'il s'éloignait déjà.

- Non, ils ont l'habitude. Ils en profiteront pour brouter l'herbe. Ils seront là à notre retour, m'assura-t-il.

L'accès jusqu'au rivage était rocailleux et je manquai de trébucher à plusieurs reprises, Leith me rattrapa à chaque fois. Il ne s'en rendit pas compte, mais les battements de mon cœur s'accéléraient irrémédiablement.

Au pied des rochers, le sable était doré et fin. J'en pris une poignée, le laissant glisser entre mes doigts. L'endroit était superbe, comme tout ce qu'il y avait autour d'ailleurs. Une rafale de vent souffla me rejetant les cheveux sur le visage, lorsque je les retirai, je vis Leith avancer vers le bord de l'eau. Je le suivis des yeux, sa démarche était presque féline, elle avait quelque chose de sensuel que je ne savais expliquer. Le vent balayait ses boucles noires et collait ses vêtements à sa peau. Je pris chaud en imaginant la sculpture de son corps. Je secouai la tête comme pour me réveiller et avançai vers lui. Les mains dans les poches, il regardait fixement la mer.

- N'as-tu jamais rêvé d'être un poisson, pour pouvoir visiter les profondeurs de l'eau ? demandai-je, songeuse.

Ses yeux ne quittaient pas l'horizon.

- Non. Je préfère être un homme.

Il avait parlé avec une telle dureté. Je levai la tête vers lui pour le dévisager. Il semblait crispé et soucieux, mais je n'osai pas le questionner. Je ramassai un coquillage à mes pieds, et le fis rouler nerveusement entre mes doigts.

- On marche ? proposai-je.

Il avança silencieusement, à côté de moi, les mains toujours enfoncées dans son jean.

- Tu as l'air de beaucoup aimer cet endroit. N'aimerais-tu pas y vivre plus tard ?

- Et toi ?

- Quoi, moi ? m'étonnai-je.
 - Pourrais-tu vivre dans un lieu comme celui-ci ?
- Je repensai à ma vie parisienne, à la facilité avec laquelle on pouvait accéder à tout. Ce qui n'était pas le cas ici...
- Je ne sais pas, je suis une vraie citadine.
 - Je déteste la ville ! gronda-t-il. Elle est bruyante, polluée et surpeuplée.
 - Mais tellement pratique... Paris a des côtés funs que tu aimerais sûrement.
 - J'en doute.
 - Bon, je sais que Wick n'est pas grande, mais c'est quand même une ville dans laquelle tu aimes vivre, non ?
 - Pas plus que ça. J'y vis parce que mon père y est.
 - Et ta mère ?
 - Elle est morte lorsque j'avais huit ans.
 - Oh... Je suis désolée, Leith.
 - Ce n'est rien, j'ai appris à vivre sans elle, depuis.

Un lourd silence s'installa. Je ne savais pas quel autre sujet aborder pour apporter un peu de légèreté. Son visage était si triste, j'aurais voulu le toucher pour faire disparaître sa peine. Mais, comme s'il avait brusquement revêtu un masque de joie, il me dit :

- Hé, tout à l'heure, lorsque je t'ai portée, j'ai remarqué que tu étais plutôt lourde. Tu devrais vraiment arrêter de manger des cookies !
- Leith Sutherland ! m'horrifiai-je. Tu n'es qu'un goujat ! Tu mériterais une bonne correction !

Il fit un pas en arrière pour m'éviter, tandis que j'essayai de lui envoyer un coup de poing dans l'épaule. Il s'éloigna en courant - à la manière d'un adulte avec un enfant, exagérément lentement - pour que je ne l'attrape pas. Mais, je me mis à le poursuivre aussi vite que je le pus. D'un seul coup, il fit volte-face et le chasseur devint la proie. Surprise, je déguerpis dans l'autre sens en poussant de grands cris. Avec une facilité écoeürante, il me rattrapa en quelques secondes.

- Ahhhhhhhh ! hurlai-je en me prenant les pieds dans un morceau de bois qui traînait.

Je trébuchai et emportai Leith dans ma chute. J'atterris la tête la première dans le sable, en même temps qu'il me tombait à moitié dessus. Il se redressa aussitôt.

- Ça va ? s'enquit-il en m'aidant à me retourner.

Je toussotai et crachai à cause du sable que j'avais dans la bouche - ma figure aussi en était couverte.

- Oui, ça va.

J'ouvris les yeux. Il riait le bougre !

Je fronçai les sourcils et son rire s'effaça dans la seconde. Il s'approcha un peu plus et, de la main, il retira délicatement jusqu'au dernier grain de sable collé à mes joues. Mon sang palpita dans mes veines. Pas un souffle ne franchit mes lèvres. Je ne bougeais pas. Je me laissais faire, tétanisée.

- On se connaît à peine, dit-il d'une voix rauque et grave, mais lorsque tu rentreras à Paris, tu me manqueras bien plus que je ne l'aurais imaginé.

Il se jeta sur le dos et vrilla ses yeux au ciel.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Nerveusement, je gratouillai mon front et me mordis les lèvres. Ce tic, je l'avais dès qu'une situation m'angoissait. Et là, **j'étais** angoissée. Pas une seule seconde, je n'avais pensé à mon retour en France. Je n'avais pas réalisé que si je rentrais à Paris, Leith ne serait pas avec moi. Je devrais attendre encore une année complète pour le revoir.

Je me sentis soudain très abattue.

Je m'allongeai à mon tour et méditai cette triste réalité.

Nous restâmes ainsi, sans rien dire, pendant un temps qui me sembla être une éternité.

Lorsque nous décidâmes de quitter la plage, le soleil était déjà bas dans le ciel et la clarté prenait une couleur particulière, entre chien et loup.

Nous escaladâmes le dernier rocher et arrivâmes dans la pâture où nous avions laissé les chevaux. Leith avait raison, ils étaient toujours là, en train de brouter l'herbe grasse.

Nous n'étions pas très bavards lui et moi, le moment que nous avons passé, allongés sur le sable, nous avait comme anesthésiés, noyés dans une étrange torpeur.

Nous en connaissions davantage l'un sur l'autre, je sentais que nous nous rapprochions, mais une barrière de pudeur nous séparait encore. Ce qui, pour être totalement honnête, ne me déplaisait pas. Il me restait un mois avant que je ne rentre à Paris, et si nos rapports devenaient plus intimes, la séparation serait pour moi d'une violence inouïe. Intolérable.

Sans m'en rendre compte, je venais de prendre une décision importante.

Je ne voulais pas souffrir.

Je trouvais Leith si beau... captivant... drôle... malin... énigmatique et tellement... tout. (Soupir.) Me détacher de lui serait suffisamment difficile

comme ça pour qu'une histoire d'amour vienne amplifier mes tourments.

Autant faire une croix sur lui...

Mais soyons honnête, je savais que je n'aurais **jamais** la force de m'en éloigner. Il avait déjà pris trop de place dans mon cœur. Et puis... je lui plaisais sûrement, aussi.

J'avais là, un **vrai** problème.

D'un côté, je voulais éviter **la** situation impossible et, en même temps, me cacher derrière ma lâcheté, bien à l'abri dans une armure infranchissable. De l'autre, je brûlais d'envie de me laisser aller et de m'ouvrir à toutes les folies, hurlant de peur à l'intérieur, à l'idée de passer à côté de mes désirs les plus profonds.

Bon sang ! Mais pourquoi fallait-il que je me complique autant la vie ?

« Ben tiens ! Parce que tu ne veux pas ramasser ton cœur à la petite cuillère, pardi ! »

Leith était trop près, je sentais son coude frôler mon bras pendant que nous marchions. Trouillarde comme je l'étais, je décidai de m'éloigner au plus vite. Ça m'électrisait, et comme je manquais de courage, je ne voulais pas risquer de lui fondre dans les bras quand il m'aiderait à grimper sur Breath - parce qu'à coup sûr, il le ferait.

J'accélérai le pas et montai en selle à la vitesse de l'éclair, avant que Leith n'ait le temps de dénouer les rênes de son cheval. Je talonnai Breath pour le lancer, aussitôt et injustement, dans un triple galop.

Leith me rejoignit sans mal et me fit signe de ralentir. Nos chevaux étaient désormais au pas.

- Hé, pourquoi es-tu partie en trombe, comme ça ?

Je restai silencieuse, les yeux dans le vague.

- Hannah ! Quelle mouche t'a piquée ?

- Rien, mentis-je sans même le regarder. J'ai très froid et j'aimerais rentrer vite.

Il attrapa les brides de Breath et le força à s'arrêter. Sans délicatesse, il me tapota l'épaule pour que je tourne la tête vers lui. Je m'exécutai - difficilement - tandis qu'il me regardait déjà fixement, tâchant de deviner ce que j'étais en train de penser. Je baissai les yeux, j'avais l'impression que son beau regard vert me brûlait. Après quelques secondes, qui me parurent être de longues minutes, il me rendit les rênes et recula. Il était frustré.

- Ok, on y va. Mais tranquillement. Breath n'a pas l'habitude qu'on le rudoie de

la sorte.

Je hochai la tête en silence.

Le retour se passa « tranquillement », comme il l'avait suggéré. Plusieurs fois, nos yeux se croisèrent. Dans mes petits souliers, je m'essayai à quelques sourires timides, histoire qu'il n' imagine pas qu'il avait fait quelque chose de mal. Mais il resta impassible, me mettant encore plus mal à l'aise.

Les chevaux dessellés, désaltérés et brossés, nous les rentrâmes dans leurs stalles avant de marcher vers la maison.

J'avais besoin de prendre une douche, mes cheveux étaient poisseux à cause des embruns, du sable et du vent ; ma peau collait et je voulais être seule. Je saluai Bonnie qui était dans la cuisine et montai - je m'enfuis pour être exacte - directement dans ma chambre.

Chapitre Dix-huit

L'eau chaude me fit du bien et le parfum de mon gel douche me rendit moins bougonne. Je séchai mes cheveux et m'habillai d'un jean et d'un tee-shirt.

Lorsque je regagnai la cuisine, une odeur délicieuse d'épices et d'herbes envahissait tout le rez-de-chaussée. Dans le salon, un feu dansait dans la cheminée. Je ratissai la pièce des yeux, Leith n'était pas là. Rassurée et déçue à la fois, je rejoignis Bonnie dans la cuisine.

-Je peux vous aider à faire quelque chose ? lui demandai-je.

-Tu es gentille, Hannah. Mais tout est déjà prêt. Par contre si tu veux bien aller chercher Leith dans les écuries, nous n'allons pas tarder à passer à table.

Évidemment, je n'allais pas refuser...

- Tiens, prends ça, dit-elle en me tendant une lampe de poche.

Je sortis et marchai vers le grand bâtiment qui abritait les chevaux. Il faisait déjà très sombre et les box n'étaient pas éclairés. Leith ne devait sûrement pas y être. J'allumai la torche et m'avançai quand même pour vérifier. Je longuai à petits pas la grande allée et tournai la tête à droite et à gauche en passant devant les stalles.

- Leith, tu es là ? demandai-je.

Mais il n'y avait aucun bruit. Je m'arrêtai devant la jument et son poulain et les observai un moment. La mère était très protectrice envers son petit, dès qu'elle me vit, elle s'interposa doucement pour le cacher.

- Je ne vais pas te faire de mal, ma belle, la rassurai-je en lui caressant la tête. Il est merveilleux ton petit.

Elle souffla fort comme pour acquiescer à ce que je disais. Soudain, un bruit venant de l'extérieur me fit sursauter. Je dirigeai la lumière vers la porte d'entrée grande ouverte et aperçus furtivement un animal blanc. Sûrement un chien. Pas très rassurée quand même, je décidai de retourner auprès d'Al et Bonnie. Leith ne devait pas être loin de toute façon. Il finirait bien par nous rejoindre.

J'allais fermer la porte derrière moi lorsque je remarquai des vêtements en boule au pied du coffre - celui dans lequel j'avais pris une paire de bottes, plus tôt dans la journée. On aurait dit les affaires de Leith. Que faisaient-elles là ? Je vis que des bleus de travail étaient accrochés au mur, sur un piton. Peut-être

s'était-il changé ici avant d'aller s'occuper des chevaux et qu'il les avait oubliées ? Je les ramassai et les apportai à la cuisine.

- Bonnie ? appelai-je.

-Oui?

- J'ai trouvé les vêtements de Leith, il les a laissés au pied du coffre quand il s'est changé. Il les aura oubliés j'imagine.

Bonnie parut soudain très mal à l'aise.

- Euh... oui, merci, Hannah. Tu n'as qu'à les poser sur la table de la cuisine, dit-elle hâtivement. J'ai prévu de faire une lessive. Veux-tu bien t'occuper de mettre le couvert dans le salon, s'il te plaît ?

- Pas de problème. Euh, je suis désolée, Bonnie, mais je n'ai pas trouvé Leith, j'ai pourtant cherché dans...

- Aucune importance, coupa-t-elle avec rudesse. Il arrivera quand il arrivera !

J'entrai dans la salle à manger pour installer les assiettes, mais tout était déjà disposé. Il ne manquait rien.

- Bonnie, hésitai-je en avançant vers elle. La table est déjà mise...

- Oh, suis-je bête ! s'exclama-t-elle d'une voix chevrotante. Al s'en est chargé tout à l'heure.

Elle émit un rire - presque un hoquet - et retourna aussitôt à sa popote. Quelque chose m'échappait...

- Hum, ça sent bon ! s'exclama Al qui entra dans la cuisine. (Il la prit par la taille et l'embrassa dans le cou.) C'est quoi ?

- J'ai cuisiné un goulasch de bœuf. J'espère que tu aimeras, Hannah. (Elle était plus calme.)

- Je n'y ai jamais goûté. Mais ça sent tellement bon que je suis sûre que oui.

- Hé, bas les pattes ! cria-t-elle en tapant sur les doigts d'Al qui essayait de piquer dans le plat.

- Au fait, demandai-je, vous avez un chien ?

- Un chien ? répéta Al étonné.

- Oui, parce que j'ai cru en voir un tout à l'heure lorsque j'étais dans l'écurie. Un chien blanc je crois, mais il est passé très vite.

Un instant, Al et Bonnie restèrent figés. J'eus tout à coup le sentiment d'avoir dit quelque chose de mal. Puis Al se tourna vers moi, incertain.

- Sans doute un chien errant. Il y en a beaucoup par ici, ils rôdent dans les fermes pour essayer de chaparder quelque chose à manger.

- Oh... ils ne sont pas dangereux ?

- Pas le moins du monde, Hannah. (Il réfléchit.) Mais... ils font beaucoup de dégâts !

Au même moment, la porte d'entrée claqua si violemment, qu'elle me fit sursauter. J'évitai de justesse la crise cardiaque. Leith était torse nu et portait un pantalon de travail. Il était tellement beau que j'en eus le souffle coupé. Difficile de ne pas m'étouffer. J'essayai de regarder ailleurs mais sans succès, son torse sculptural m'accrochait le regard. Sa peau brillait comme s'il avait beaucoup transpiré.

- Pardon pour ma tenue, dit-il avec colère. J'avais laissé mes vêtements au pied de la malle et, quand je suis revenu, ils n'y étaient plus !

- Oh, je... je suis désolée, bredouillai-je en me confondant en excuses, les yeux vissés sur le carrelage pour ne pas défaillir devant ce corps si parfait. C'est... c'est de ma faute, je les ai ramassés sans réfléchir. (J'osai lever le nez.)

Il tourna son visage vers moi, puis finalement, il se détendit et sourit. Ses prunelles pétillaient d'amusement devant ma gêne flagrante.

- Pas de problème, Hannah. Je vais prendre une douche. Je vous rejoins ensuite, annonça-t-il en se hâtant de partir dans la salle de bains.

- Bon, ben, voilà ! lança Bonnie. On est au complet. Tiens, Hannah, goûte-moi ça, dit-elle en me tendant une cuillère en bois pleine de sauce.

Pendant le dîner, Al n'essaya pas de connaître de nouveau les détails de notre rencontre avec Leith, et tant mieux. Il me demanda comment j'avais trouvé Breath et me proposa de le remonter le lendemain même si je le souhaitais.

- En fait, je pensais emmener Hannah à Skara Brae dans la journée, intervint Leith.

- Skara Brea ? Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

- Ce sont les ruines d'un village néolithique. Il surplombe la mer, c'est très joli, dit Bonnie.

- Je suis sûr que tu vas adorer, affirma Leith en se levant pour débarrasser. (Je l'imitai pour l'aider.)

Bonnie et Al s'élançèrent dans la cuisine et se chamaillèrent pour savoir qui laverait et qui essuierait la vaisselle. Ils semblaient tellement amoureux. Ils se chuchotaient des mots doux, pensant qu'on ne les entendait pas. Leith sourit et me fit signe de le suivre, laissant à son oncle et sa tante un peu d'intimité.

- On sort marcher ? proposa-t-il.

Sans rien dire, je pris ma parka sur le portemanteau et l'accompagnai à l'extérieur.

Nous longeâmes, sans bruit, un petit chemin de terre qui débouchait sur une pâture. J'avancais prudemment parce que l'humidité de la nuit rendait glissants les galets qui jonchaient le sol. Il se passa un long moment avant que Leith ne décide de briser le silence.

- Tu n'as pas froid ? s'enquit-il.
- Non, je suis bien.

Il y eut quelques secondes de battement, étranges, pendant lesquelles il me scruta. Moi, je fuyais son regard. Puis il s'arrêta et leva la figure au ciel. Je fis de même.

Je n'avais pas vraiment prêté attention à l'éclat de la lune lorsque nous étions sortis. Elle était pleine. Dans un endroit aussi sauvage que les îles Orcades, c'était prenant, époustouflant. Elle me sembla être plus grande qu'ailleurs.

- Magnifique, murmurai-je.
- Clair de lune, dit-il sans détacher les yeux du ciel. On dit que c'est la nuit des loups.
- Vraiment ?
- Mmm...
- Une légende rurale j'imagine. Il n'y a pas de loups en Écosse ! Que des chiens errants ! plaisantai-je.

Il baissa la tête et me regarda en souriant. Il poussa un long soupir et continua à avancer.

- Quel est ton rêve, Hannah ?

Je réfléchis un instant.

- Je ne sais pas. Je crois que je n'en ai pas. Pas un spécifiquement en tout cas.
- Vraiment ? C'est curieux, généralement les filles en ont plein, s'étonna-t-il.
- Ah oui ? répliquai-je en levant un sourcil. Et quel genre de rêve ont-elles ?
- Le premier qui me vient à l'esprit est « rencontrer le prince charmant ».
- Très original ! ironisai-je. C'est comme si je te disais que celui des garçons est d'aller dans l'espace ou de marcher sur la lune !
- Ben, quoi ? C'est un super rêve !
- Nan... je n'arrive pas à croire que tu aies des idées si peu originales.
- Qu'en sais-tu ?

Je haussai les épaules.

- Je n'en sais rien. Ça ne correspond pas à qui tu es.

- Hum..., dit-il en se frottant le menton. Et qui suis-je exactement ?
Il était visiblement très amusé.

- Je ne te connais pas assez pour te le dire, admis-je finalement.

- Mais suffisamment pour me dire qu'aller dans l'espace est un rêve qui ne me correspond pas, rétorqua-t-il. Allez, Hannah, comment me vois-tu ?

Je n'allais pas vraiment répondre à ça ! Je n'allais pas lui dire que je le trouvais sublime, qu'il avait les plus beaux yeux du monde, que son assurance me faisait craquer et que je le mangerais tout cru si je le pouvais !

Avant de me lancer, je pris une profonde inspiration et levai la tête pour soutenir son regard de braise.

- Tu es en décalage avec les garçons de ton âge, tu ne bois pas, tu ne fumes pas, il n'y a pas une once de vulgarité dans ta manière de parler. Tu es courageux, galant, poli, mystérieux... (Les mots me venaient dans le désordre.)

- Mystérieux ?

- Oui, j'ai beaucoup de mal à te cerner.

- Ah oui ? dit-il en riant doucement. Pourtant, tu viens de faire une description de moi assez fidèle !

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Il y a un côté sombre en toi que je n'arrive pas à définir. Tu peux rire et d'un coup, ton visage se ferme, se crispe et devient dur. Tu peux me regarder, comme tu le fais là et... (Je me tus, en manque d'air.)

Nous nous étions arrêtés au milieu du chemin. Il me dévisageait et ne riait plus. La lumière de la lune faisait briller ses yeux comme deux émeraudes. Mon cœur battait la chamade et m'empêchait de me concentrer.

- ... et je n'arrive pas à savoir ce que tu penses, murmurai-je dans un souffle.

Il ne répondit rien mais esquissa un léger sourire en coin. Quand son visage s'inclina lentement sur moi, tout mon corps se mit en alerte. Je savais qu'il fallait que je m'éloigne, mais je n'y arrivais pas. « Hannah, bouge ! Bouge ! » Mes pieds s'obstinaient à rester cloués au sol.

C'est à cet instant précis qu'un oiseau marin salvateur choisit de s'envoler au-dessus de nous en hurlant. Je sursautai si violemment que je me tordis la cheville. Leith me retint et rit en secouant la tête.

- On fait demi-tour ? dit-il.

C'était moins une !

- Ok. Ne te moque pas de moi, j'ai vraiment eu peur !

- Ah... Les filles !

- Quoi, les filles ? Toi, il ne t'a pas effrayé peut-être ?

- Non. Mais moi, je ne suis pas une chochette.
- Goujat... J'avais oublié ça dans ma description.

Il sourit à pleines dents, très fier de lui.

Nous marchions depuis quelques minutes quand je lui demandai à mon tour :

- Et toi, comment me vois-tu ?
- Ecoute, dit-il en prenant un air sérieux tout en s'éloignant prudemment de moi. Tu es tellement compliquée qu'il me faudrait la nuit entière pour te décrire. On fait ça demain ?
- Oh, si jamais je..., le menaçai-je m'avançant vers lui.

Comme sur la plage, il se mit à courir loin devant.

J'essayai tant bien que mal de l'attraper, mais je ne réussis qu'à m'essouffler alors qu'il était déjà en train d'entrer dans la maison. Je le précédai en lui tirant la langue. Je ne pouvais rien faire d'autre de toute façon, je n'avais plus de force.

A l'étage, la main sur la poignée, il attendit devant la porte de sa chambre que j'ouvre la mienne.

- Bonsoir, Hannah.
- Bonsoir, murmurai-je en soupirant.

Chapitre Dix-neuf

La lumière du matin était beaucoup plus douce qu'à Wick. Même sans les rideaux, les rayons du soleil ne me plongeaient pas dans les yeux comme dans ma chambre, au manoir. Nous étions simplement plus à l'ouest.

Je m'étais réveillée naturellement et m'étirais lentement sous l'édredon, jusqu'au bout des orteils.

J'étais de belle humeur.

En me levant, j'examinai mon visage dans le miroir mural. Je ressemblais à un lion à la crinière hirsute. À cause de l'air marin, très moite ici, mes cheveux frisottaient encore plus sur les côtés et je détestais ça. Je n'étais pas fatiguée - j'avais bien dormi -, mais pourtant, j'étais pâle et mes yeux étaient légèrement cernés. Je jetai un œil dans ma trousse de toilette, espérant mettre la main sur le poudrier qu'on m'avait offert à l'âge de quatorze ans - je m'en étais si peu servi, qu'il était presque intact. Je ne le trouvai pas. En fouillant, je tombai sur la fiole que Gwen m'avait donnée en cadeau - **Envoûtant**. Je souris.

Et pourquoi pas après tout ?

Après m'être débarbouillée et habillée, j'ouvris le petit bouchon qui fit un « POC ! » sonore et déposai une minuscule goutte dans le creux de mon cou, comme Gwen m'avait dit de le faire. La poudre d'or resta au fond. Ça sentait bon, une légère touche de musc dominait sur les senteurs florales.

« Je saurai rapidement si cet artifice fonctionne. Mais ne rêvons pas ! »

Je cherchai rapidement mes chaussures et me souvins que je les avais laissées dans l'entrée hier soir. Elles étaient couvertes de terre. En chaussettes, je sortis sans fermer la porte de la chambre derrière moi. L'odeur de café embaumait tout le rez-de-chaussée et me fit accélérer le pas dans le couloir. Je m'apprêtais à descendre l'escalier lorsque j'entendis la voix furieuse d'Al. Je m'arrêtai, pétrifiée.

- Tu ne peux pas le faire sans réfléchir, Leith ! Il y a des règles à respecter.
- Je connais très bien les règles ! vociféra ce dernier. Elles me fatiguent !
- Elles nous déplaisent à tous, dit la voix douce de Bonnie. Mais tu dois être prudent. Tu as promis...

- Je sais tante Bonnie, acquiesça Leith dont le ton s'était adouci.
- Tu le sais, mais tu ne l'es pas ! reprit Al, furibond. Imagine seulement qu'elle soit au...

- Ça n'arrivera pas ! trancha Leith. Pas comme ça.
J'avalai ma salive. J'avais l'horrible pressentiment que le « elle » dont parlait Al me concernait. Je faillis faire demi-tour aussi sec et attendre que ça passe, mais la suite de leur discussion m'en empêcha.

- As-tu décidé de lui en parler ? demanda Bonnie.
- Non, répondit Leith. Enfin... je ne sais pas, c'est compliqué, tu sais bien.
Il eut un temps de silence.
- L'escalier..dit Leith.

Mince ! Il m'avait entendue ! Je m'enfonçai un peu plus dans le couloir et me collai contre le mur.

- La prochaine fois que tu auras envie de t'évader, prends tes précautions, conclut Al.

Je retins ma respiration. Mais qu'est-ce que c'était que cette histoire? De quoi parlaient-ils ? Quelles précautions ? S'évader où ? Quelles règles ? Pourquoi Leith devait-il être prudent ? Je n'y comprenais rien. Mais soudain, une montée d'adrénaline gonfla ma poitrine. J'eus une bouffée de chaleur. Al et Bonnie ne pensaient quand même pas que Leith et moi on avait... Comme ça, sous leur toit ? Je me sentis tout à coup très mal à l'aise. L'image de Leith dans un lit avec moi me fit rougir instantanément. Non, non, non, et non ! Ça devait être un malentendu... Je comprenais sûrement de travers.

La porte d'entrée claqua, Al et Bonnie étaient sortis.

Je ne savais pas quoi faire. Je pouvais toujours partir en courant de cette maison... Non, un peu de sérieux. Si je le lui demandais, Leith me donnerait une explication. Mais je n'oserais jamais. Et si je me trompais, j'aurais l'air de quoi ? Je ne saurais plus où me mettre. Déjà qu'il m'en fallait peu.

Je pris une profonde inspiration et sortis de ma cachette.

J'allais attendre qu'il m'en parle. Sinon, en bonne froussarde qui se respecte, je ferais comme si de rien n'était.

- Bonjour ! m'écriai-je en me forçant à sourire.

Leith était en train de faire griller des toasts.

- Bien dormi ? demanda-t-il avec humeur.

Il semblait furieux - ses sourcils étaient froncés - et en même temps, il me regardait avec une expression empreinte de curiosité. On aurait dit une bête féroce. Intimidée, j'essayai d'avoir un comportement normal.

- Comme un loir. Bonnie et Al sont déjà sortis ?

« Tricheuse ! Comme si tu ne le savais pas. »

- Oui, Al est parti aux champs s'occuper du bétail et Bonnie est quelque part dans l'écurie. Petit-déj' ? proposa-t-il en me tendant un mug de thé.

Je le pris et allai m'asseoir.

- Merci. L'endroit où nous devons aller aujourd'hui, Skara quelque chose..., c'est loin d'ici ?

Je n'avais absolument pas faim, mais je m'obstinais à tartiner une tranche de pain, voulant paraître la plus détachée possible. Et comme ça, je n'étais même pas obligée de le regarder pour lui dévoiler ma face de peureuse.

- Skara Brea. Non, à peine une demi-heure. J'ai préparé tout ce qu'il faut pour manger sur place, dit-il en me montrant un gros panier à pique-nique. Il passa derrière moi pour prendre des serviettes et s'arrêta tout net pour me toiser bizarrement.

- Qu'est-ce que tu sens ?

Au début, je ne voyais pas où il voulait en venir, puis je repensai au parfum de Gwen. Je haussai les épaules, feignant ne pas comprendre de quoi il causait. Il fronça les sourcils de plus belle et, sans rien dire, s'assit en face de moi.

- Si nous partons d'ici trente minutes, nous aurons le temps de nous promener autour de Skara Brea avant l'heure du déjeuner.

- C'est parfait. Je suis prête. On peut y aller quand tu veux.

Je voulais, de toute façon, dégager très vite d'ici avant de croiser Al et Bonnie.

Le petit-déj' terminé, je filai à la salle de bains pour me brosser les dents. Le petit flacon d' **Envoûtant** était posé sur l'étagère en dessous du miroir.

Mouais, du coup je n'étais plus sûre que ce jour fût le bon pour l'essayer... En haussant les épaules, je le pris et le glissai quand même dans ma veste.

Leith m'attendait dans le 4 x 4, le moteur tournait déjà. La température extérieure était fraîche et j'appréciai que le chauffage soit en route lorsque je montai à bord.

Il avança aussitôt. Il ne s'était pas déridé. Agacée, je pris sur moi de l'interroger.

- Tu sembles contrarié, Leith. Qu'y a-t-il ?

- T'inquiète pas. J'ai juste passé une mauvaise nuit, répondit-il sans même me regarder.

J'avais envie de lui demander comment Al et Bonnie allaient ce matin, mais je trouvai finalement que ce n'était pas la manière la plus fine de le faire parler.

- Bon sang ! Mais qu'est-ce que tu sens, Hannah ? s'énerva-t-il

brusquement en appuyant sur ses yeux.

Pour le coup, j'étais mortifiée.

- Euh... c'est un nouveau parfum. L'odeur t'incommode ? couinai-je.

- Non. C'est juste qu'elle est... bizarre, dit-il, irrité.

Malgré le vent frais, j'ouvris un peu ma fenêtre pour évacuer les effluves apparemment insupportables pour lui — bien qu'il ne l'ait pas dit exactement comme ça. Pourtant, moi, je trouvais que ça sentait bon, avec un léger arôme de jasmin et de bergamote. Discrètement, je sortis de mon sac un mouchoir en papier pour m'essuyer le cou en catimini, puis, je l'enfermai dans la poche de ma veste. Je jetai un œil à la dérobée en direction de Leith. Il était toujours aussi préoccupé.

Dans un silence aussi glacial, les trente minutes de route me parurent une éternité.

Enfin, la voiture arriva tout près de Skara Brea. Le vent soufflait fort, plus qu'à l'intérieur des terres. J'étais bien contente d'avoir pris mon sweater en plus de ma veste. Je l'enfilai aussitôt et rabattis la capuche.

Leith me fit signe d'avancer. Nous marchâmes sans mot dire sur un sentier, au milieu des champs. Je me demandais vraiment combien de temps encore il allait se comporter ainsi. Ça n'allait quand même pas durer toute la journée ! Régulièrement, je levai la tête vers lui, espérant qu'il remarque que j'étais là et que je n'étais pas un mannequin en plastique, mais une jeune fille bien vivante à qui on pouvait s'adresser ! Peut-être daignerait-il me faire l'honneur d'une parole si je me mettais à le dévisager ?

Je n'eus pas à le faire. Il se décida enfin à desserrer les dents.

- Je suis désolé, Hannah, je ne suis pas de très bonne compagnie ce matin.

« C'est le moins qu'on puisse dire ! »

Je le toisai, sans piper mot, attendant la suite de ses explications.

- J'ai eu une petite dispute avec Al ce matin et je déteste ça.

- Oui, j'ai entendu, avouai-je.

Il s'arrêta de marcher pour me scruter, les traits encore plus tendus. J'avais perdu une occasion de me taire !

- Et qu'as-tu entendu exactement ?

- Euh... Al semblait dire qu'il fallait que tu prennes tes précautions et que tu ne pouvais pas t'évader comme tu le voulais, qu'il y avait des règles à respecter.

- C'est tout ?

- Euh... oui. Et je crois qu'ils parlaient de moi, aussi.

- De toi ?

- Oui. Ils disaient « elle ».

Sans rien dire, il recommença à avancer. Je restai immobile un instant, jusqu'à ce que le feu me monte aux oreilles.

- Hé ! beuglai-je. Ton oncle et ta tante s'imaginent qu'on a couché ensemble ? Qu'est-ce qui a bien pu leur faire croire une chose pareille ? J'étais en colère maintenant.

Il se retourna sur moi, ahuri, les yeux brillants.

Comme dans un film au ralenti, son visage se détendit peu à peu, puis il laissa éclater un rire tonitruant. Je le fixai, déconcertée.

- Hannah, s'esclaffa-t-il en secouant la tête. C'est vraiment ce que tu crois ? Que mon oncle et ma tante me faisaient la morale parce qu'ils pensent qu'on a couché ensemble ?

Comme je l'avais justement pressenti, je me sentis extrêmement ridicule et mes joues devinrent cramoisies.

- Quelle idiote tu fais, lança-t-il en riant encore.

- Merci ! rétorquai-je sèchement.

- Allez, viens, je vais te montrer un truc que tu vas adorer, dit-il en marchant, le sourire aux lèvres.

- Hé ! Tu m'expliques pour que je sois moins idiote ou tu crois que mon cas est désespéré ?

J'étais toujours en pétard.

- Mon oncle et ma tante ne s'imaginent pas du tout que toi et moi nous couchons ensemble. En tout cas, s'ils le pensent, ils ne m'en ont pas parlé.

- Vraiment ? pépiaï-je, rassurée. Mais alors, de quoi parlaient-ils ?

- De rien qui doit te mettre mal à l'aise, Hannah. Je te promets.

Les mains dans les poches, il me donna un petit coup de hanches pour me bousculer. Je me sentais stupide, mais à la fois, j'étais vraiment contente d'avoir éclairci les choses.

- Qu'est-ce que tu veux me montrer ? demandai-je timidement.

- Attends. Encore une dizaine de mètres.

Il cultivait le **mystère**, ce garçon !

Nous avançâmes jusqu'au bord de la falaise. Il se pencha et me montra du doigt un groupement de loutres de mer se prélassant plus bas, entourées de leurs petits qui chahutaient ensemble.

- Waouh ! m'exclamai-je.

-Je t'avais dit que tu allais adorer.

- Je ne savais pas qu'il y avait des loutres de mer ici.
- C'est parce que tu n'as pas fait attention aux panneaux routiers « Caution Otters Crossing! ».

- Il y a des panneaux qui te préviennent que des loutres peuvent traverser la route ? m'étonnai-je.

J'imaginai de telles signalisations sur nos routes françaises, à côté de celles prévenant de la traversée de troupeaux de vaches et de moutons. Ce serait à hurler de rire !

Quel dommage qu'il fût impossible de descendre pour les voir de plus près. Ces charmantes petites bêtes étaient apparemment très hargneuses. Elles n'hésitaient pas à croquer les mollets de ceux qui s'approchaient.

Leith commença à avoir faim. Nous fîmes demi-tour jusqu'au Range Rover, il prit le panier à pique-nique, son sac à dos et la couverture. Il dégota un coin tranquille entre les rochers, à l'abri du vent et isolé des touristes visitant Skara Brea. Nous nous y installâmes pour nous restaurer. Leith était nettement plus détendu que lorsque nous étions arrivés, et moi aussi, parce que je n'allais pas me sentir honteuse en rentrant chez Al et Bonnie ce soir.

Le soleil tapait fort, je retirai ma veste et m'étirai. Leith s'excusa et m'annonça, très gêné, qu'il avait un besoin pressant de s'isoler. Je le laissai partir et m'allongeai sur la couverture. Avec ravissement, je profitai des rayons du soleil et respirai profondément l'air marin. J'avais le sourire aux lèvres car de nouveau, tout allait bien. Les yeux fermés, je revis encore la tête de Leith quand je lui avais exposé ma théorie. Je ne crois pas m'être sentie plus ridicule un jour...

Soudain, j'eus le sentiment que je n'étais plus seule. M'attendant à ce que Leith soit revenu, je n'ouvris pas immédiatement les yeux, mais un souffle chaud et humide sur ma main me fit sursauter. Je me redressai et un cri d'effroi s'étouffa dans ma gorge. Un homme était agenouillé à côté de moi et me reniflait comme l'aurait fait un chien.

Je reculai sur les fesses, terrorisée, en m'aidant de mes mains, jusqu'à ce que la paroi rocheuse dans mon dos, m'arrête. Le souffle saccadé, la peur au ventre, je regardai cet homme monstrueux qui me dévisageait comme si j'étais une sucrerie alléchante. Il était physiquement repoussant. Très chevelu et très poilu. Ses deux sourcils ne semblaient faire qu'un et ses joues tombaient exagérément. Il me scrutait avec une soif effrayante. Je remarquai, horrifiée, ses pupilles anormalement dilatées. Il avait un comportement presque animal. Ses ongles, très longs, grattaient la roche et ses grands doigts maigres étaient crispés. Il

donnait l'impression de vouloir se contenir. Il se mit debout devant moi, m'arrachant un cri d'angoisse. Il était immense. Il me sembla que ses bras étaient disproportionnés par rapport au reste de son corps, ses mains arrivaient bien au-dessous du milieu des cuisses. Il fit un pas dans ma direction, je me mis à hurler. Il avança encore. Son regard était bestial et je devinais combien il était sur le point de me faire du mal. Je regardai alentour, j'étais prise au piège. J'essayai de me relever pour m'échapper, mais vif, il me poussa si fort que je retombai lourdement contre la paroi. Ma gorge me brûlait et je n'arrivais plus à crier. J'étais paralysée.

Brusquement, l'homme fut projeté en arrière par Leith qui avait sauté du rocher au-dessus de moi. Ils roulèrent sur le sol avec une violence inouïe, poussant des grognements que je n'aurais cru possibles que chez un animal.

Debout contre la roche, j'étais épouvantée par la scène.

Ils se relevèrent, face à face, soufflant tous deux comme des bêtes. Je ne voyais pas le visage de Leith, il me tournait le dos, mais mes yeux ne quittaient pas sa chemise lacérée et tachée de sang. L'homme en face de lui était blessé lui aussi, sa gorge était ensanglantée.

Ce que je vis alors me terrassa d'effroi. Les yeux de l'homme n'étaient plus que de simples pupilles noires. Les veines de son front devinrent violettes et palpitèrent anormalement. Ses mains se boursouflèrent et ses ongles s'allongèrent. Il poussa un grognement effroyable et j'aperçus, dans sa bouche béante, les pointes terrifiantes de quatre énormes crocs. Blancs. Immaculés. Horribles.

Ma gorge devint sèche, et ma respiration s'accéléra. Tout ce qui m'entourait se troubla. Je perdais connaissance. Dans un dernier effort, j'ouvris les yeux et crus voir Leith déchirant sa chemise. Mon corps se mit à trembler, mes jambes me lâchèrent, et puis plus rien, le trou noir.

Chapitre Vingt

Mes yeux s'ouvrirent lentement, ma tête tambourinait, j'avais l'impression d'avoir reçu un énorme coup derrière la nuque. Je vis d'abord le plafond beige du 4 x 4, puis le visage anxieux de Leith, au-dessus du mien.

- Hannah, comment te sens-tu ?
- Mal au crâne, murmurai-je en me frottant le front. Que s'est-il passé ?
- Tu as perdu connaissance et tu t'es cognée sur la roche, dit-il en caressant mes cheveux.

Je me redressai pour m'asseoir.

- Aïe... ça tourne.
- Doucement, dit-il en posant ma veste sur mes épaules.

Mécaniquement, je passai les bras à l'intérieur, tout en fermant les yeux pour essayer de rassembler mes idées. Ce n'était pas très clair. Je me sentais alourdie comme si j'avais fait un mauvais rêve impossible à me rappeler.

En rouvrant les paupières, je vis qu'une plaie sanglante barrait la tempe droite de Leith jusque derrière l'oreille. Je ne mis pas deux secondes avant de comprendre. Aussitôt, l'image terrifiante de mon agresseur m'était revenue. Je fis un bond brutal sur le fauteuil, envahie par une montée d'adrénaline.

L'angoisse me submergea.

- L'homme, le... le... où est-il ? Mon Dieu, quelle horreur ! m'écriai-je en portant ma main à la bouche.

- Chut, chut, tout va bien, Hannah, il n'est plus là, chuchota-t-il en me serrant contre lui. Calme-toi.

Mais je ne me calmai pas. Je revoyais toute la scène. La lutte, les grognements, le sang, ses dents...

« Oh, mon Dieu ! Ses dents ! »

Je repoussai Leith pour le dévisager comme s'il était quelqu'un d'autre. Mes lèvres se mirent à trembloter sans que je puisse les maîtriser, puis vint la panique.

- Je veux sortir d'ici ! criai-je en me débattant. Laisse-moi sortir de cette voiture !

J'ouvris la portière et me jetai à l'extérieur. Je regardai autour de moi, les yeux hagards, avant de courir dans le champ sans savoir où j'allais. Leith me rattrapa et me prit par les épaules. J'étais hystérique, je le frappai de mes poings, en hurlant, me moquant des quelques touristes qui passaient par là et qui nous observaient avec curiosité.

- Lâche-moi, lâche-moi ! beuglai-je en le repoussant aussi fort que je le pus.

Il retira ses mains et scruta mon visage horrifié. Ma respiration était saccadée, j'étais en pleine crise de nerfs. Il tenta un pas dans ma direction, je tressaillis.

- Ne t'approche pas de moi, tu entends ? Ne t'approche pas ! hurlai-je en tendant le bras vers lui comme pour créer une barrière virtuelle.

Il s'immobilisa. Je le revis, rugissant comme une bête féroce. Ce n'était pas normal. Leith n'était pas normal. Un humain normal ne grognait pas de cette manière. Les larmes coulaient sur mes joues sans que je puisse les arrêter. Mon corps tremblait avec une telle violence que je crus que j'allais convulser. Je portai mes mains au visage, créant une boîte dans laquelle je pouvais respirer, pour tenter de me calmer. Je tombai finalement à genoux, laissant éclater de longs sanglots.

De toute ma vie je n'avais jamais eu de réaction aussi violente. J'avais le sentiment qu'une pression énorme menaçait de faire exploser mes veines. Mes dents se mirent à claquer. Je me mordis les lèvres pour qu'elles s'arrêtent, si fort, que je sentis le goût du sang dans ma bouche.

« Je n'ai rien vu... Si tu as vu ! Non je n'ai rien vu... Si tu as vu ! NONNNNN ! »

J'essayai de prendre de profondes inspirations par le diaphragme, comme on me l'avait appris pendant mes cours de chant. Je devais faire le vide dans ma tête.

« Ne penser à rien. Ne penser à rien d'autre que l'air qui m'entoure. Un, deux, trois... »

Enfin, ma respiration s'apaisa, petit à petit.

Plusieurs longues et interminables minutes plus tard, j'arrivais à peu près à contrôler mon souffle, les larmes ne coulaient plus, mais quelques spasmes nerveux venaient encore secouer ma poitrine. Je m'assis, le visage caché dans mes genoux que j'encerclai de mes bras. Je perçus un bruissement dans l'herbe et compris que Leith venait de s'agenouiller devant moi. Je relevai la tête pour le voir. Mes yeux étaient terriblement gonflés, ma vision brouillée, mais jamais je n'oublierais l'expression de son visage. Il semblait anéanti, on aurait dit qu'on lui

infligeait une souffrance intolérable.

- Je suis tellement désolé, murmura-t-il en me regardant fixement, me sondant comme s'il voulait imprimer dans mon cerveau ces quatre mots.

Ma mâchoire était encore serrée, aucun son ne voulait sortir de ma gorge. Je jetai un œil alentour, les passants nous observaient. J'entendis une petite fille demander à son père ce qu'il se passait. « Une querelle d'amoureux », lança-t-il. Si seulement...

- Qu'était-il ? finis-je par demander, en reniflant, le souffle court.

Il ne répondit pas. Il cherchait ses mots. Je pouvais voir dans ses prunelles combien il était torturé.

- Qu'était-il ? répétai-je plus fort.

Il prit une grande goulée d'air, ferma les yeux et se mordit les lèvres avant de répondre.

- Un loup-garou, avoua-t-il.

Je fermai les paupières, espérant qu'en les rouvrant, je me rendrais compte que j'avais mal compris. Mais quand je le regardai encore, je ne vis que sa mine déconfite et, pour une raison que je n'explique pas, je n'arrivais pas à être surprise par cette révélation. Seulement, mes yeux recommencèrent à se mouiller devant l'évidence de sa réponse. J'avais vu, de mes propres yeux, un homme muter en quelque chose d'horrible.

Je comptai jusqu'à dix dans ma tête et tâchai de me calmer. Les spasmes disparurent doucement et ma respiration redevint plus régulière. Je dévisageai Leith et plongeai dans ses iris vert émeraude. Ils brillaient plus que chez n'importe qui d'autre et c'est là que ça me frappa le plus. Je le parcourus de la tête aux pieds. Je voulais comprendre.

Il ne portait plus les mêmes habits que lorsque nous avons quitté le ranch ce matin. Je fronçai les sourcils et le revit en train d'arracher ses vêtements. Je repassai dans ma tête la violence avec laquelle il avait jeté cet homme horrible au sol - je n'arrivais pas à l'appeler loup-garou -, les grognements de rage qu'il avait poussés. Un long frisson ébranla mes épaules, puis un sanglot d'angoisse remonta à ma gorge - je l'étouffai aussitôt.

Je savais parfaitement ce qu'il fallait que je lui demande, mais j'avais peur de lui poser la question parce que je connaissais d'avance la réponse. Effarée, je réalisai que je n'avais aucune chance d'être en train de faire un horrible cauchemar. Ce que me dirait Leith serait bien réel.

J'inspirai profondément et bloquai l'air dans mon diaphragme. Il fallait que ça

sorte.

- Et toi, murmurai-je de manière presque inaudible, sans respirer. Qui es-tu ?

Le regard fixé sur moi, il ouvrit la bouche pour parler, mais finalement, il se leva et me tourna le dos. Relâchant mon souffle, je l'imitai immédiatement pour le rejoindre et entendre sa réponse. Mon cœur se serra. De profondes griffures dépassaient de son tee-shirt, sur sa nuque, mais ne saignaient plus. Ce que je venais de vivre me terrassait, mais dans les méandres de mes angoisses, je me sentis soudain coupable d'être si concentrée sur moi, même si n'importe qui aurait volontiers admis que ma réaction était complètement normale. Leith s'était battu pour me défendre, pour qu'il ne m'arrive rien. J'oubliai quelques secondes le mal-être qui était en moi et me préoccupai de lui.

- Leith, ça va ? demandai-je doucement. Tu es blessé.

- Ne t'inquiète pas pour moi, ça passera, répondit-il sans même se retourner. Je regardai sa nuque meurtrie et réfléchis un instant.

Il aurait pu risquer sa vie en s'attaquant à cette... créature. Il le savait sans doute avant de le faire, mais il s'était quand même jeté sur elle, sans réfléchir aux conséquences, juste pour me venir en aide. Ce qu'il allait m'avouer changerait-il quelque chose à ça ? Non, aucunement.

« Allez, Hannah, vas-y, pose-toi la vraie question. »

Que pouvais-je bien ressentir, alors ?

« Hein, Hannah, qu'en dis-tu ? »

Là, ce fut limpide, clair comme de l'eau de roche.

J'avais envie d'être avec lui.

Je réalisai que m'en éloigner serait la chose la plus difficile que je puisse faire - voire impossible - et que je n'étais pas prête pour ça. Au plus profond de moi, je me moquais éperdument de qui il était vraiment, je voulais comprendre même si j'avais terriblement peur. Oui, c'était très simple.

Alors, je lui posai de nouveau la question, prête à tout entendre.

- Es-tu comme lui ?

J'attendis plusieurs longues secondes avant qu'il ne réponde.

- Je le suis, souffla-t-il.

Mon cœur sauta et, pour la énième fois, je respirai un grand coup.

- Comment ? Pou... pourquoi ? bégayai-je.

- Je suis né comme ça, dit-il en se retournant pour baisser la tête sur moi.

Il était tellement beau, ses traits étaient si doux en dépit de la cicatrice qui lui barrait la joue. Comment un visage aussi parfait pouvait-il être celui d'une telle

créature ?

- Tu me vois comme un monstre, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Je ne pouvais pas répondre directement à ça.

- Je suis terrifiée, Leith. Tout ceci dépasse l'entendement. Je n'arrive pas à réaliser. Tout l'univers tellement normal auquel je croyais s'est effondré en quelques minutes. J'ai l'impression de rêver toute éveillée.

- Je suis sincèrement désolé, Hannah.

Il leva la main pour toucher ma joue mais se ravisa au dernier moment.

- Je n'ai pas choisi d'être qui je suis.

Mon cœur se serra devant son visage affligé.

- Ça n'a aucune importance, dis-je spontanément, comme si les mots étaient sortis d'eux-mêmes.

Il leva sur moi des yeux surpris.

- Ta famille est aussi comme toi ?

- Ils le sont tous, mon père, Al, Bonnie...

- Al et Bonnie..., murmurai-je. Ils parlaient de ça ce matin, lorsqu'ils disaient que tu devais être prudent et prendre tes précautions ?

- Oui, ils voulaient te préserver. Je le souhaitais aussi, mais je n'y suis pas arrivé, dit-il tristement.

- Mais tu m'as protégée, Leith, si tu n'avais pas été là... (Je déglutis.) Oh, Leith, avais-tu l'intention de m'en parler ?

- Je ne sais pas. Mais je le désirais en tout cas, je voulais juste te connaître davantage.

- Pour être sûr de moi ?

- Oui, admit-il.

- Et maintenant, demandai-je un peu vivement. Penses-tu que je sois plus digne de confiance qu'hier ou avant-hier ?

Voyant qu'il ne répondait rien, j'insistai.

- Je ne dirai rien, Leith. A personne. Je n'en ai pas envie. Et puis de toute façon, qui me croirait ? ironisai-je.

- J'ai confiance en toi, Hannah.

- Mais ce n'était pas le cas hier, rétorquai-je. Qu'est-ce qui a changé depuis ?

- Ta perception des choses.

Il avait raison. S'il m'en avait simplement parlé, je ne l'aurais sûrement pas cru. Je l'aurais pris pour un dingue et j'aurais raconté l'histoire à Sissi par exemple, ou je lui aurais ri au nez comme je l'avais fait avec Gwen. À présent, je n'avais

pas du tout envie de rire, parce que toute cette fichue histoire était très sérieuse.

- Pourquoi Al était en colère contre toi exactement ? Ta conduite n'avait aucun défaut, je ne me doutais de rien.

- Tu m'as aperçu hier soir, tel que je suis vraiment.

- Moi ? Mais non, je n'ai...

Je m'arrêtais de parler. Ma lanterne s'éclaira.

- Le chien blanc, murmurai-je comme une évidence. C'est pour ça que tu avais retiré tes vêtements ?

Il hocha la tête.

- Tu es un loup ?

- Tu connais ce terme ? dit-il, surpris.

- Je l'ai lu dans l'ouvrage que m'a vendu Gwen. Il parle des créatures occultes, dont des loups-garous et...

- Créatures occultes ! lança-t-il amèrement. Nous sommes presque aussi anciens que l'homme lui-même, mais nous sommes occultes ! Tu vois, c'est l'une des grandes différences qu'il y a entre toi et moi. Moi, je me cache pour être qui je suis vraiment.

Son visage montrait tellement de rancœur et de colère. C'est vrai, il était obligé de se cacher à chaque fois qu'il voulait être dans la peau d'une bête. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Personne n'était prêt à voir ce que j'avais vu.

- Et l'autre, c'est aussi un loup ?

- Non, il s'agit d'un galbro, il est très éloigné du loup.

Je m'efforçai de me rappeler ce que Gwen m'avait raconté à leur sujet, mais elle en avait tellement dit que je ne me souvenais de presque rien.

- Pourquoi, moi ? Pourquoi m'a-t-il attaquée ? demandai-je.

- En théorie, les loups-garous savent gérer le moment de leur métamorphose. Mais chez le galbro, un état d'excitation extrême peut le conduire à perdre son self-control, c'est même quasiment toujours le cas.

- Mais, protestai-je, je n'ai rien fait du tout, je ne l'ai même pas vu arriver ! Leith fronça les sourcils pour me dévisager.

- Hannah, quelque chose ne va pas avec toi depuis ce matin, avoua-t-il.

- Avec moi ? m'écriai-je. Je ne comprends pas.

- Ton odeur.

- Quoi, mon odeur ?

- Ce matin, lorsque tu es entrée dans la cuisine, on aurait dit que tu avais versé un seau de phéromones sur ta tête ! Je t'ai sentie avant même que tu n'entres dans la cuisine. Je pense que le galbro t'a repérée de loin.

- Oh, murmurai-je. Gwen...

- Quoi, Gwen ? demanda-t-il décontenancé.

- Gwen m'a offert une fiole de parfum pour mon anniversaire,

Envoûtant, et j'ai voulu l'essayer, ce matin.

Je ne voulais surtout pas lui avouer qu'il s'agissait d'un présumé filtre d'envoûtement. Mais ne le devinerait-il pas tout seul ? Je sortis la minuscule bouteille de la poche de ma veste et la lui tendit. Il la prit et ouvrit le bouchon pour en sentir le parfum.

- Je ne perçois que le musc, le jasmin et la bergamote, conclut-il.

- Gwen a dit que la poudre d'or à l'intérieur agissait de manière magnétique et que les effets étaient surprenants - je choisissais bien mes mots. Maintenant, j'aurais pu dire « radicaux » - Ça pourrait être ça ?

Il secoua la tête.

- Peut-être, je ne sais pas. Il se pourrait que les phéromones que tu émetts naturellement soient multipliées au contact de cette mixture. Mais pourquoi t'a-t-elle offert un truc pareil ? demanda-t-il avec colère.

- C'est Gwen..., murmurai-je.

- Mouais... Écoute, Hannah, on doit partir. Le galbro a filé pour l'instant, mais il pourrait revenir. Tu empestes encore à plein nez !

-Je suis désolée, dis-je gênée en baissant la tête.

- Heureusement que je ne suis pas un galbro, tenta-t-il de plaisanter en osant un léger sourire.

Il commença à avancer, puis s'arrêta lorsqu'il vit que je n'avais pas bougé d'un pouce.

- As-tu suffisamment confiance en moi pour me suivre ? demanda-t-il avec gravité.

Je hochai la tête, silencieusement. Il me tendit la main. Je la pris et avançai avec lui vers la voiture. Juste avant de monter dans le 4 x 4, il me rendit la fiole.

- Promets-moi que tu n'en remettras pas, Hannah. J'opinai derechef, sans dire un mot.

- Tu n'en n'as nullement besoin de toute façon.

Une vague de chaleur envahit ma poitrine lorsque je compris ce qu'il voulait dire.

- Où allons-nous maintenant ? m'enquis-je alors qu'il avait démarré le moteur de la voiture.

Il me toisa en fronçant les sourcils, surpris.

- Tu ne veux pas rentrer chez toi ?

- Non. Je veux faire ce qui était prévu, annonçai-je avec assurance.

Il se mit à rire ironiquement.

- C'est un peu raté, non ? Rien ne se passe comme tu aurais pu le prévoir. Je pensais qu'après une telle révélation, tu voudrais que je te ramène au plus vite auprès de tes parents.

- Pourquoi ? lui demandai-je. Je ne suis pas en sécurité avec toi ?

- Je... Bien sûr que tu l'es, Hannah ! Je n'ai aucunement l'intention de te faire du mal, je ne suis pas un mangeur d'enfants ou de personnes en détresse ! Il fixa la route, les lèvres pincées, le regard sombre. Non, bien sûr qu'il ne l'était pas, comment l'aurait-il pu ? Pourtant, lorsque je repensai à la violence avec laquelle il s'était battu, je réalisai, qu'il pourrait, s'il le voulait, me briser les os sans effort.

- Leith ?

-Oui?

- Le galbro, il m'aurait tuée ?

- Tuée ? Oui, il aurait pu, mais ce n'était pas ce qu'il comptait faire au départ.

Il tourna la tête vers moi et vit mon visage interloqué.

- Bon sang ! Tu ne peux pas être aussi naïve que ça, Hannah. Ce qu'il voulait, c'était s'accoupler avec toi !

Un frémissement de dégoût me parcourut.

- Il l'aurait fait après s'être... transformé totalement ? demandai-je à voix basse.

- Oui, probablement. (J'en tremblais.)

Ses mains se crispèrent sur le volant et sa mâchoire émit un claquement. Il savait qu'il aurait à répondre à un certain nombre de questions, mais celles au sujet du galbro ne faisaient qu'augmenter sa colère. Je décidai de les laisser de côté, pour le moment.

- Lorsque j'ai perdu connaissance, tu étais en train de déchirer tes vêtements, dis-je prudemment. Toi aussi tu as muté ?

- Oui. Ma colère était telle, que je n'ai pas réussi à me contrôler, avoua-t-il la mâchoire serrée. Je suis désolé pour ça. (Il était abattu.)

- Ce n'était pas de ta faute, Leith ! Si tu n'avais pas été là...

J'avalai ma salive avec difficulté avant de poser une autre question.

- La métamorphose est-elle douloureuse ?

- Oui, au début, lorsque nous sommes jeunes. Puis l'expérience nous apprend à maîtriser nos sens et nos muscles. La phase de transformation devient de plus en plus aisée et de plus en plus rapide, expliqua-t-il.

- Il m'a semblé que le galbro avait déjà partiellement muté lorsqu'il s'est approché de moi. Son visage était si... effrayant, et puis lorsque tu te battais avec lui, ses mains gonflaient et puis ses dents...

- Je suis très surpris que tu aies pu en voir autant, Hannah, coupa-t-il.

- Comment ça ?

- Lorsque qu'un loup-garou entre en phase de mutation, chaque être humain qui le regarde perd connaissance au bout de quelques secondes, bien avant que la transformation ne soit terminée. C'est en quelque sorte un phénomène d'autosuggestion que le loup-garou transmet à ton cerveau, car nous sommes capables d'ordonner à l'humain un tas de choses, par télépathie. Lui faire perdre connaissance permet de ne pas dévoiler notre vraie nature devant lui. C'est inscrit dans nos gènes comme une empreinte immuable, nous le faisons sans même nous en rendre compte.

Il me dévisagea furtivement, perplexe.

- Je n'ai encore jamais rencontré d'être humain capable de tenir aussi longtemps sans s'évanouir.

Brusquement, il braqua sur la droite et arrêta sa voiture sur le parking pratiquement désert d'un pub.

- Hannah, j'ai besoin de m'arrêter pour manger quelque chose. Les métamorphoses demandent une énergie considérable qu'il faut absolument compenser.

Je hochai la tête.

- Leith ?

- Oui ? dit-il en se tournant vers moi.

Il montrait beaucoup de patience et ne semblait absolument pas exaspéré par mes questions.

- Les vêtements que tu portes, d'où viennent-ils ?

- Judicieuse question, docteur Watson ! se moqua-t-il. Je transporte toujours quelques affaires de rechange dans mon sac à dos, au cas où. Je n'imagine pas me promener nu comme un ver, même enfermé dans mon 4x4!

Je lui souris timidement, évitant soigneusement d'imaginer ce qu'il venait de décrire.

À l'intérieur du pub, les clients dévisageaient Leith d'un sale œil. Ses blessures n'avaient pas encore été nettoyées et elles étaient vraiment impressionnantes, mais il ne sembla pas tenir cas des regards braqués sur lui.

Je n'avais jamais vu quelqu'un manger autant, et à en croire la tête de la serveuse, elle non plus. Leith avait essentiellement commandé des plats à base de viande rouge et de féculents. Moi, je pris une simple tasse de thé car j'étais absolument incapable d'avalier quoi que ce soit d'autre.

- Leith, tu as dit tout à l'heure que toute ta famille était comme toi, c'est le cas depuis toujours ?

- Oui, nous faisons partie d'une famille très ancienne, qui remonte quasiment à l'apparition des loups-garous.

- Ton grand-père paternel était aussi un loup ?

Ma question n'était pas innocente. J'étais curieuse de savoir si le premier amour de ma grand-mère était comme lui. Il sembla surpris par ma question.

- Oui, pourquoi ?

- Il y a beaucoup de gens comme toi ? me déroba-t-il. Enfin, je veux dire, dans le monde ?

Il se mit à rire.

- Euh, c'est-à-dire que je ne me suis pas renseigné sur le dernier recensement, dit-il, visiblement amusé. Oui, nous sommes nombreux, mais nous vivons en toute discrétion. Sur les îles Orcades par exemple, il y a quelques familles de loup, notamment parmi les personnalités appréciées de l'île !

-Oh.

Je me représentai certaines de nos « têtes » politiques françaises être de parfaits loups-garous. Ce qui expliquerait un certain nombre de choses !

- Très peu de loup vivent dans les grandes villes, reprit-il. Nous préférons nous isoler pour les besoins que tu peux imaginer. Notamment pour l'espace.

- Tu disais que vous veniez du Sutherland.

- Oui, le paysage et le climat étaient parfaitement adaptés à notre condition, expliqua-t-il rapidement.

- Pourquoi en êtes-vous partis alors ? demandai-je curieuse.

- C'est une longue histoire, Hannah, je te la raconterai une autre fois si tu veux bien.

De nouveau ses sourcils étaient froncés et son visage fermé. Je n'insistai pas.

Il paya l'addition et nous reprîmes la route jusqu'au ranch.
Dans la voiture, je ne posai aucune autre question, mais repensai sans cesse à tout ce qu'il venait de se passer.

Bonnie et Al étaient devant l'écurie, en train de brosser leurs deux chevaux, ils ne se doutaient de rien bien sûr.

- Hannah, murmura Leith, très gêné, avant que nous descendions du 4 x 4. Tu devrais monter prendre une douche. Excuse-moi d'être aussi rude mais, tu sens encore très fort et ça devient vraiment impossible pour moi.

Chapitre Vingt et un

Je retirai ma veste et la jetai sur le lit, la petite fiole d'Envoûtant tomba sur le sol. Je la ramassai en l'étudiant attentivement. Gwen savait-elle ce qu'elle faisait lorsqu'elle m'avait offert ce parfum ? Connaissait-elle la véritable nature de Leith ? Probablement que non, sans quoi, elle n'aurait jamais risqué de m'offrir quelque chose qui aurait pu nous mettre en danger tous les deux. Je posai le flacon sur la commode et entrai dans la salle de bains pour me doucher.

Ce n'est que lorsque l'eau chaude coula sur mon corps et détendit mes muscles meurtris, que je me rendis compte à quel point j'étais contractée. Mes cervicales me faisaient mal, je tournai la tête de haut en bas pour tenter de me relaxer, mais rien n'y fit, j'étais bien trop crispée. Je pris mon gel douche et frottai énergiquement entre mes clavicules, là où j'avais déposé une goutte d'Envoûtant. Je ne voulais plus en avoir sur moi. En passant la main dans le bas du dos, je grimaçai de douleur et sentis une énorme bosse au milieu du coccyx ; j'avais dû me cogner sacrément fort contre la roche.

Je sortis de la douche, enroulée dans une serviette de bain, les cheveux humides, et attrapai l'unique tabouret. Maladroitement, je montai dessus pour m'examiner les reins devant le miroir. Aïe... Ce n'était pas très joli à voir, j'avais un hématome violacé qui s'étendait sur presque toute la largeur. Je fis une nouvelle grimace en reposant les pieds au sol, le choc avait anesthésié la douleur, mais la douche que je venais de prendre l'avait lentement réveillée.

Je m'habillai avec lenteur, angoissée à l'idée de voir Al et Bonnie. Ce n'était pas leur nature qui m'effrayait, mais ce qu'ils pourraient me dire car, depuis aujourd'hui, j'étais pour eux un peu plus que l'amie de leur neveu : j'étais, désormais, une personne potentiellement dangereuse, capable de révéler leur véritable identité. Ils allaient sûrement m'avertir de certains dangers, me parler des règles à respecter, me faire prononcer un serment ou un truc de ce genre, pour que je me taise à jamais.

Tout ça pour un parfum... Leith avait été blessé et ma vie avait, en quelques

minutes, pris un tournant imprévisible. « À cause d'un stupide parfum ! » Qu'allait-il se passer maintenant ? Allais-je dévisager chaque personne dans l'expectative qu'elle soit un loup-garou ? Tout ceci allait finir par me rendre paranoïaque !

Je pris une profonde inspiration avant de fermer la porte de la chambre et, à pas très lents, je descendis rejoindre les Sutherland. Leith m'attendait en bas des marches. Il semblait tout aussi tourmenté que moi. Comme pour me donner du courage, il attrapa ma main et entremêla ses doigts fiévreux dans les miens. Je tendis l'autre pour toucher sa blessure, au-dessus de l'oreille. Il s'était douché, le sang séché avait été nettoyé et de la profonde griffure, il ne restait plus qu'un léger trait, comme un coup de stylo-feutre fin, rouge. Je me levai sur la pointe des pieds pour mieux voir sa nuque. Les blessures étaient identiques, cicatrisées. Leith me fit un timide sourire, un peu gêné, ses magnifiques yeux verts à peine ouverts. Il frôla ma joue et me conduisit dans la salle à manger.

Al et Bonnie attendaient, assis dans des fauteuils. Seules les flammes qui crépitaient dans la cheminée brisaient le silence pesant qui régnait.

- Oh, Hannah..., murmura Bonnie en se levant pour me serrer dans ses bras.

Je n'osais pas bouger.

- Viens, installe-toi, dit-elle en me montrant le canapé. Comment te sens-tu ?

- Je... bien, à part une petite blessure dans le dos, répondis-je en grimaçant pour m'asseoir.

- Montre-moi ça. Aïe ! s'écria-t-elle avec compassion, en soulevant mon tee-shirt. Tu ne peux pas rester comme ça, je vais te préparer un cataplasme pour te soulager.

Elle disparut aussitôt dans la cuisine.

Al, n'avait ni bougé, ni dit un mot. Ses yeux étaient aussi éclatants que ceux de Leith, il me dévisageait avec attention, comme s'il me voyait pour la première fois. Je me sentis encore plus nerveuse que lorsque j'étais entrée dans la pièce. Jusqu'à ce que Bonnie revienne avec un bol fumant et des compresses de tissu, je restai rivée à la cheminée.

- Hannah, allonge-toi sur le ventre, s'il te plaît. Je vais t'appliquer un mélange de plantes que ma famille utilise depuis toujours. C'est très efficace.

Si c'était ce qui avait réduit les blessures de Leith, je la croyais sur parole ! Je m'exécutai et me couchai sur le canapé, à plat ventre. Bonnie souleva mon tee-shirt et baissa légèrement mon pantalon. J'étais embarrassée que Leith m'observe. Il le remarqua mais ne détourna pas son regard pour autant. En

voyant l'étendue de ma blessure, il eut l'air meurtri, coupable, son visage était défait. Je tressaillis lorsque Bonnie étendit la mixture sur mon dos, elle était brûlante.

- Je sais, je sais, dit-elle. C'est chaud mais ça te fera beaucoup de bien après. Je te l'appliquerai encore deux fois d'ici à ce que tu ailles te coucher. Voilà, c'est fini. Reste encore un peu allongée, le temps que ça s'imprègne bien.

Quelques minutes plus tard, je me redressai pour m'asseoir et Leith prit place à côté de moi, il ne me quittait pas des yeux. Son regard exprimait une telle colère, que je m'en détournai aussitôt.

- Ça va mieux ? finit par demander Al.

La décoction de plantes commençait à faire son effet, mon dos me tirait un peu moins.

- Oui, merci.

- Hannah, soupira-t-il. Leith nous a expliqué tout ce qui s'est passé. Je suis navré que tu aies eu à vivre ça. Le parfum n'était apparemment pas une bonne idée.

Je baissai la tête, honteuse, parce qu'évidemment, Leith en avait aussi parlé. Je devais vraiment avoir l'air ridicule d'avoir voulu essayer un filtre d'envoûtement.

- Le fait est que, maintenant, tu connais l'essentiel sur nous, reprit-il. Tu es une jeune fille intelligente et je ne vais pas te dire ce que tu ne dois pas faire.

- Je ne dirai rien à personne Al, vous avez ma parole, lui assurai-je avec sincérité.

- Nous le savons, Hannah, dit Bonnie avec douceur.

- Il y a juste quelque chose que tu dois savoir au sujet des galbros, ajouta Al. Ils ne sont pas les plus intelligents de notre race, mais ce sont sans aucun doute les plus têtus, les plus hargneux d'entre nous. Comme c'est le cas pour tous les garous, leur odorat est très développé, ils sont capables de sentir de très loin, et au risque de te paraître extrêmement grossier, tu avais pour celui-ci autant d'attrait qu'une louve en chaleur.

- Il agissait comme un animal, murmurai-je comme pour moi-même.

- Exactement, Hannah, acquiesça Al. Lorsque le galbro est en phase partielle ou totale de mutation, il ne pense plus en humain, il est agressif, dangereux, il ne raisonne plus de la même manière. Lorsqu'il redevient un homme, le plus souvent, il ne se souvient de rien de ce qu'il a vécu sous sa forme animale. Mais parfois, c'est tout le contraire qui se passe.

- Ce qui veut dire ? chevrotai-je, paniquée.

- Lorsque Leith est intervenu, le galbro s'est battu avec lui pour obtenir le

droit de te posséder. Leith a gagné et le galbro s'est enfui. La règle voudrait qu'il admette sa défaite, mais ton odeur était tellement forte et attirante pour lui, qu'il pourrait s'en rappeler et pousser sa curiosité. En d'autres termes, désirer te retrouver. (J'étais sidérée.) C'est chimique, Hannah, ajouta-t-il avec affliction.

Mes yeux se perdirent sur Al, puis sur Leith qui semblait absolument furieux.

- Je ne le laisserai pas te faire du mal, dit-il. Je vais veiller sur toi, je te le promets.

- Hannah, reprit Al avant que je ne réagisse. S'il se souvient de toi, je dis bien **Si**, il ne t'approchera que s'il est sûr que Leith et toi n'êtes pas liés. Il ne risquera pas un autre affrontement, je suppose.

- Ça veut dire quoi, « liés » ?

- Comme un couple, précisa Leith dont les yeux n'étaient plus que deux fines fentes.

- Mais... nous n'en sommes pas un, fis-je remarquer.

- Peut-être, admit Al en souriant (avec un de ces sourires exaspérants qui voulait dire « pas encore »), mais le galbro ne le sait pas, pour lui c'est évident. Leith a gagné, ne l'oublie pas.

Je n'étais pas sûre de bien comprendre ce que ça voulait dire. Peut-être que si, finalement.

- Nous devons faire semblant ?

Leith haussa les épaules. (Ben voyons !)

- Et ne pourrait-on pas simplement lui expliquer que je ne veux pas de lui, qu'il s'agit d'une erreur ?

- Si, tu le peux toujours. Mais le galbro est têtu, obsessionnel, il réfléchit peu. S'il pense que tu es seule, il te voudra.

- Hannah, dit Al. Je ne suis pas sûr qu'il y ait un réel danger, mais tu devais être prévenue. (Il soupira.) Au cas où : ne remets pas ce parfum, ça évitera de susciter des réactions incontrôlables chez le galbro. De se transformer, précisa-t-il.

Tout ceci était insensé, j'en avais le tournis.

- Je ne sais pas s'il était **vraiment** nécessaire de me faire part de tout ça, marmonnai-je en haussant les épaules.

- Ça l'était pour moi, jeta Leith sèchement, en se levant.

- Eh bien, **MOI**, insistai-je, énervée, j'aurais préféré ne rien savoir du tout ! Je ne me serais rendue compte de rien... Maintenant, je vais m'enfoncer dans la pire des paranoïas, merci !

Pendant un court instant, nous nous affrontâmes du regard. Finalement, je secouai la tête et sautai sur mes pieds, d'un bond.

-Très bien ! Donc si je résume la situation, j'ai été agressée par un loup-garou obsessionnel qui voulait **juste** s'accoupler avec moi. Maintenant, il est possible qu'il soit comme « envoûté » par mon odeur et qu'il ait envie de me revoir, mais pas de danger, il ne viendra à ma rencontre que sous sa forme humaine ! Quelle chance ! Évidemment, je n'ai aucune raison de m'inquiéter tant qu'il croit que Leith est mon petit ami - qu'il n'est pas en fait - et que je ne porte pas ce maudit parfum ! Tout roule alors !

J'avais l'impression de rêver toute éveillée. Tout ceci était trop pour une simple journée, ma tête bourdonnait et mon dos recommençait à me faire mal. J'étais furieuse.

- Oh, une dernière chose, Leith. Tout à l'heure, tu m'as dit que le galbro aurait pu vouloir me tuer. C'est ce que je risque, de nouveau ?

- Seulement s'il devait ne plus se maîtriser, dit-il doucement, sans me quitter des yeux.

- Parfait ! Me voilà rassurée ! cinglai-je.

Sur ce, hors de moi, je quittai la pièce à grands pas.

Et dire que j'avais imaginé que les Sutherland voulaient me parler pour me faire promettre un silence éternel !

Comment avais-je pu me fourrer dans un tel guêpier ? Et comment une si petite goutte de parfum avait pu faire autant de dégâts ?

Chapitre Vingt-deux

Sissi,

Leith est un loup-garou.

Bien sûr, tu ne me crois pas, c'est évident. Moi-même, j'ai tellement de mal à réaliser. Comment cela pourrait-il ?

Toi et moi, nous avons vu des tas de films d'horreur lorsque nous étions gosses, en cachette de nos parents. Tu te souviens à quoi ils ressemblaient, les loups-garous ? Eh bien ça, ce n'est pas Leith. Leith est un homme... oui, un homme. Mais un homme qui se transforme en quelque chose qui ressemble à un loup. Un loup. D'ailleurs, n'est-ce pas le nom scientifique qu'on donne à ces animaux ?

Je n'ai pas osé lui demander de se révéler à moi. Un jour, peut-être, je le ferai... J'en ai envie.

Tu dois te demander comment j'ai fait une telle découverte... Eh bien, il n'est pas le seul au monde à être comme ça, apparemment.

J'ai été agressée, aujourd'hui, par un galbro, un loup-garou d'une autre espèce. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, Sissi, j'ai voulu essayer ce fichu filtre d'envoûtement que m'a offert Gwen. Ne ris pas, je suis sûre que tu aurais fait pareil...

C'est à cause de lui que j'ai attiré le galbro et maintenant, il paraît qu'il pourrait me coller aux basques. Super ! J'en ai de la veine... Lui, il est... Brrr, ça me donne froid dans le dos.

Leith m'a protégée. Si tu savais à quel point il est courageux ! Il n'a pas hésité, il lui a sauté dessus sans réfléchir aux dangers qu'il encourait. Il a été blessé, il y avait du sang partout et il m'a dit « Ne t'inquiète pas, ça passera... ». C'est un homme, Leith, un vrai...

Il a eu l'air de souffrir de m'apprendre la vérité sur sa vraie nature. Il aurait sans doute voulu que je le sache autrement. Mais sa condition, je m'en moque. J'ai envie d'être avec lui quand même. Je ne risque rien du tout, tu sais. Il veille sur moi. Il l'a dit, et je le crois.

Tu me prends pour une dingue, hein ?

Toute sa famille est comme lui, et ils sont tous merveilleux. Tu verrais

comment Al et Bonnie m'ont accueillie. Ces gens-là sont formidables. Si certains les traitent de monstres, ils se trompent. Tu te trompes. Oui, je dis « tu », parce que toi, c'est ton genre de dire des trucs pareils. Quand tu flippes, tu dis n'importe quoi.

Bref, j'ai peur maintenant. Normal... Le galbro, il est vraiment horrible, tu sais... Mais j'ai encore plus peur d'être séparée de Leith.

J'ai fait mon choix. Il est mon ami... même plus que ça.

Ne t'inquiète pas pour moi, ma grande, tout roule. C'est un imprévu, c'est sûr, mais n'avais-je pas trouvé Leith mystérieux depuis le début ? Evidemment...

Au fait, le chien blanc à Sinclair Castle, c'était lui...

La vie est bizarre, non ? Une toute petite chute à l'aéroport et pan !

Abracadabra, simsalabim !

Qu'est-ce qui va changer ? Tout. Ma vie ne sera plus jamais la même, parce que je suis devenue quelqu'un de particulier. Quelqu'un faisant partie d'une poignée d'humains partageant un lourd secret. Oui, Leith et moi, on est liés maintenant, par un fil invisible. Comment je le sais ? Je ne le sais pas. Je le sens.

Tu crois au destin ? Moi, jusqu'à aujourd'hui, je n'y croyais pas. Mais voilà, maintenant, j'y suis.

Ton amie pour la vie, Hannah.

P.S. : Il sait hypnotiser les chevaux. Ah... si tu l'avais vu faire ça. Il est merveilleux...

« Voulez-vous envoyer, enregistrer ou supprimer ce message ? »

« Etes-vous sûr de vouloir supprimer ce message ? »

« Message supprimé »

Chapitre Vingt-trois

C'est aujourd'hui que nous devons rentrer à Wick, et au lever, j'eus le sentiment qu'un bulldozer m'était passé sur le corps. Ma nuit avait été agitée de songes aussi stupides les uns que les autres, mais je fus surprise de ne pas avoir rêvé du galbro ou même de Leith. En m'asseyant sur le lit, je remarquai que mon dos ne me faisait presque plus souffrir, le remède de Bonnie ayant fait son effet.

La chambre était plongée dans la pénombre, pas un rayon de soleil ne passait. Comme je n'avais pas fermé les rideaux, je me redressai sur les coudes et levai le menton pour vérifier... il pleuvait. Le ciel était sombre et ne laissait guère présager une seule éclaircie.

Je préparai rapidement mes affaires et les rangeai sans ménagement dans mon sac à dos. La fiole d' **Envoûtant** était toujours posée sur la commode, mais je ne la pris pas. Elle m'avait suffisamment causé de problèmes.

Je m'habillai et descendis avec mon sac. J'entrai dans la cuisine, personne. Sur le fourneau, un drop scone qui n'avait pas fini de cuire, baignait dans une poêle. Les trois mugs sur la table étaient encore pleins, mais froids. Visiblement, ils étaient tous partis en urgence. La maison était complètement vide.

Je jetai un œil à la fenêtre et m'aperçus que les 4 x 4 de Leith et d'Al n'y étaient plus, seul celui de Bonnie était garé dans la cour. Depuis la chambre, je n'avais pas remarqué qu'il pleuvait des cordes. Des rafales de vent épouvantables faisaient s'envoler une quantité effroyable de brindilles de foin et l'éolienne de l'abreuvoir tournait à une allure folle. Qu'avait-il bien pu se passer pour qu'ils décident tous de sortir par un temps pareil ?

Anxieuse, je me jetai sur mon téléphone pour appeler Leith. Il répondit au bout de deux sonneries, mais la réception était très mauvaise.

- T'inquiète pas, Hannah ! hurla-t-il pour couvrir le bruit de la pluie. ...on rentre les vaches... tempête... se profile... au plus vite.

Je raccrochai sans avoir compris grand-chose, mais le « On rentre les vaches.

» suffit à me rassurer.

Comme ils avaient pris le temps de faire un feu dans la cheminée, je fis chauffer un peu d'eau dans la bouilloire et m'installai confortablement, dans un fauteuil, avec une tasse de thé pour les attendre.

Aussitôt, deux bips retentirent de mon portable. Je venais de recevoir un message de mon père.

**Il y a un avis de tempête, tous les bateaux sont bloqués.
On attend de tes nouvelles. Fait sonner et je te rappelle.**

Je lui répondis dans la foulée, histoire qu'il ne s'inquiète pas. Nous allions apparemment rester coincés ici encore une journée, au moins.

**Je te rappelle quand j'ai plus de nouvelles. Suis toujours
au ranch.**

Bisous, Hannah.

Au bout de deux heures, pendant lesquelles j'avais feuilleté presque tous les journaux de la table basse, je commençai à tourner en rond dans la maison. Il fallait bien que ça arrive, les événements de la veille resurgirent dans mon esprit. Je n'arrivais toujours pas à réaliser que tout ceci n'était pas qu'un simple rêve. Qui pourrait objectivement imaginer que de telles choses existent ? À part Gwen bien sûr...

- Un loup-garou, dis-je à voix haute.

L'horloge affichait onze heures. Je décidai d'investir la cuisine et d'improviser un repas - je voulais éviter à tout prix de penser au galbro. Je mis le tablier de Bonnie et ouvris les placards à la recherche de ce qui pouvait être cuisiné. Je trouvai un paquet de penne, des tomates, des condiments et diverses herbes aromatiques. Bien que je ne sois pas italienne, je réussissais bien les pâtes en sauce - la seule chose que j'avais vraiment l'occasion de préparer.

Quarante-cinq minutes plus tard, l'odeur de sauce au basilic embaumait tout le rez-de-chaussée. Je commençai tout juste à mettre la table lorsque j'entendis ronronner le moteur d'une voiture. Je me précipitai vers la fenêtre et vis le Range Rover de Leith se garer dans la cour. Aussitôt mon cœur s'excita. Je le vis courir sous la pluie, plus vite qu'une tornade, pour se réfugier dans la maison. La porte d'entrée claqua. Je le rejoignis pour l'accueillir, il était trempé.

- Hé, ça sent super bon ici ! dit-il joyeusement en se débarrassant de son ciré

et de ses bottes.

- Merci.

C'est terrible, même pour ça je rougissais...

- Je suis désolé d'être parti aussi longtemps, mais avec la tempête, Bonnie et Al avaient besoin d'un coup de main pour rentrer le bétail. On ne voyait rien avec cette pluie. Je t'ai laissé un mot, tu ne l'as pas vu ?

- Un mot ?

- Je l'ai déposé à côté de toi pendant que tu dormais. J'ouvris la bouche, hébétée. Je ne l'avais pas entendu entrer dans la chambre et, en me levant ce matin, je n'avais trouvé aucun mot sur le lit. Enfin... le problème n'était pas là. **Il m'avait vu dormir !** J'étais très embarrassée.

- Je vais prendre une douche, Hannah, je te retrouve dans dix minutes. Au fait, Al et Bonnie ne rentrent pas manger.

- Mmm, acquiesçai-je tandis qu'il sortait de la cuisine. Aussitôt, je me dépêchai de retirer le tablier et montai les marches deux à deux pour voir si je trouvais le message. Comme je ne le vis pas en soulevant les draps, je me baissai pour regarder sous le lit. Là, je trouvai un bout de papier blanc, griffonné.

On est sorti avec Al et Bonnie, il y a un problème avec le bétail. Je te retrouve en fin de matinée.

Leith

PS : Tu es très jolie quand tu dors.

Mes joues rosirent immédiatement quand je lus la dernière ligne. Avait-il vraiment pris le temps de m'observer ? Cette idée me gênait beaucoup. Je m'imaginai toujours en train de grogner, de respirer fort et d'avoir de drôles de mimiques. Surtout que le matin était toujours le moment où je faisais le plus de rêves bizarres. Mais il avait quand même dit qu'il me trouvait jolie !

Je mis le papier dans la poche de mon jean et descendis pour l'attendre dans la cuisine. Il était déjà là, assis à table, en train de lire un journal, les cheveux encore humides, retombant en boucles désordonnées sur son front. Je me surpris

à l'admirer pendant plusieurs secondes, sans bouger - il était magnifique, c'en était renversant. Il le remarqua et leva les yeux sur moi, le sourire en coin. (À tomber !) Puis il se leva et alla remplir les assiettes de pâtes.

- Nous ne pourrons pas partir aujourd'hui, Hannah, annonça-t-il.

- Ok, ça va aller.

Si j'avais pu crier « Hourra ! », je l'aurais fait.

- C'est très bon, dit-il en goûtant à mon plat. Tu es un vrai cordon-bleu.

- Euh, merci, mais en fait, je ne cuisine pas grand-chose d'autre à part ça, avouai-je.

Il mangea de bon appétit alors que moi, je ne faisais que picorer dans mon assiette.

J'avais trois bonnes raisons à ça. Premièrement, il m'intimidait.

Deuxièmement, je mourais d'envie de lui poser un millier de questions sur sa condition de loup-garou, mais j'avais peur de l'agacer. Troisièmement, je voulais savoir ce qu'il arriverait avec le galbro. Je commençai par là.

- Que se passera-t-il lorsque je serai à Paris ? demandai-je à brûle-pourpoint.

Aussitôt, son visage s'assombrit, et je remarquai que ses pupilles s'étaient légèrement dilatées, plus que d'habitude.

- Il ne te suivra pas, Hannah, répliqua-t-il, comprenant exactement de quoi je parlais.

- Mais s'il me piste, il se rendra bien compte que quelque chose ne tourne pas rond. Il n'aura aucun mal à comprendre que toi et moi... (J'étais exaspérée.)

- J'en fais mon affaire, Hannah, dit-il fermement.

- Ça veut dire quoi, exactement ?

- Que je l'empêcherai de te faire du mal. Fais-moi confiance, je ne le laisserai plus t'approcher, où que tu sois.

Il fit une longue pause et reprit :

- Tu n'auras pas besoin de jouer un rôle, reste simplement toi-même, je m'occupe du reste.

- Leith...

- Hannah. Il ne t'approchera pas. Je te demande juste de me faire confiance, insista-t-il gravement en me sondant de ses beaux yeux verts. Tu veux bien essayer de le faire ?

Je le regardai droit dans les yeux et hochai la tête doucement. J'avais confiance en lui.

- Leith ?

-Oui?

- J'ai lu que les lupi avaient un pouvoir presque hypnotique sur l'homme.
Comment ça se traduit exactement ?

« Ben tiens ! En voilà une question urgente à poser ! »

Il me sourit d'une étrange façon, avec une pointe d'espièglerie dans le regard. Je le trouvais presque ambigu, chargé de sous-entendus.

- Quoi ?

Il soupira.

- Tous les loups-garous ont la faculté d'agir sur le cerveau de l'homme, par télépathie. Mais pour les lupi, il y a un truc en plus. Comment dire... (Il se pinça l'arête du nez, gêné.) Les humains apprécient toujours énormément leur physique. (Il se racla la gorge. Décidément !) Ils sont des séducteurs nés (Non, sans blague!) et ils ne font jamais beaucoup d'efforts pour obtenir ce qu'ils veulent. C'est en ce sens qu'ils sont hypnotiques, on ne peut rien leur refuser.

« Ça, c'est dit ! »

Je tentai l'indifférence, mais sans trop de succès.

Voulant soulever un doute qui me pesa soudain, je lui demandai sérieusement :

- Et tu as déjà fait ça avec moi, m'hypnotiser ?

Il me servit encore l'un de ses sourires ravageurs.

- Non, mais je peux être tenté parfois, avoua-t-il en me fixant intensément.

- Vraiment ? Et pour quelle raison, par exemple ? demandai-je, inquisitrice.

- Pour que tu aies confiance en moi.

-J'ai confiance en toi, ripostai-je aussi sec.

Il se pencha sur la table et retira une mèche de mes cheveux qui s'était collée à ma joue ; sa main me frôla. Elle était si fiévreuse que j'eus le sentiment que sa chaleur se répandait dans tout mon corps. (Je réprimai un frisson.) Il plongea ses beaux yeux verts dans les miens ; ça me mit dans un état second. J'étais complètement déstabilisée et compris instantanément ce qu'il avait voulu dire par « pouvoir d'hypnose ». J'étais totalement éblouie.

La fourchette que j'avais dans la main tomba sur le carrelage dans un bruit métallique. Je sursautai et me baissai illico pour la ramasser. Reprenant mes esprits, je repartis aussitôt dans un cycle de questions.

- Tu effraies les chevaux, pourquoi n'est-ce pas le cas de Bonnie et Al ?

- Les chevaux ont l'habitude d'eux. Ils sont la main qui les nourrit.

- Ton pouvoir d'hypnose fonctionne aussi sur les animaux apparemment.

Comme avec Breath...

- Uniquement sur les mammifères. Mais pas aussi facilement qu'avec

l'homme. Parce qu'il me ressemble, l'esprit humain est aisément contrôlable, ce n'est pas le cas de l'animal. (Effectivement, avec Davis, ça n'avait pas pris plus de dix secondes! Parce que maintenant, j'étais sûre qu'il l'avait manipulé.)

- J'ai lu que la pleine lune n'avait aucune influence sur la transmutation, est-ce vrai ?

- Oui. Elle ne me gêne pas et ne m'apporte rien non plus, dit-il en souriant. Les mythes sont toujours très amusants. Sais-tu qu'un autre mythe dit que si tu portes une peau de loup sur toi, tu peux te transformer en loup-garou à ton tour ?

- Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? demandai-je naïvement.

- Mais non, ce n'est pas vrai. C'est un mythe !

Brusquement, il poussa sa chaise, fit le tour de la table jusqu'à moi et me prit la main pour que je me lève aussi.

- Ok, mademoiselle « je n'arrête pas de poser des questions », est-ce que tu aimes la pluie ?

- La pluie ? Euh...

- N'as-tu jamais eu une seule occasion de l'aimer ?

- Je ne sais pas, hésitai-je, ne comprenant pas où il voulait en venir.

- Suis-moi, dit-il en m'attirant jusque dans l'entrée.

Il ouvrit le placard mural et en sortit un grand ciré jaune.

- Prends-ça !

Je le regardai, déconcertée, tandis qu'il m'aidait à l'enfiler. Allait-on vraiment sortir par ce temps ?

- On va récupérer une paire de bottes pour toi et je t'emmène dans un endroit que tu n'imagines même pas ! dit-il en riant.

- Où ça ? m'enquis-je.

- Tu verras bien, mademoiselle « je n'arrête pas de poser des questions » !

Un quart d'heure plus tard, nous arrivâmes au début d'un petit chemin rocailleux. Il gara la voiture et descendit m'ouvrir la portière. J'eus comme un choc en le voyant. Sa capuche lui cachait le haut du visage et son écharpe lui masquait la bouche et le nez. Seuls ses yeux étaient visibles. Avec la lumière extérieure, ils paraissaient encore plus surnaturels que d'habitude. Leith ouvrit la boîte à gants et en sortit un pashmina qu'il enroula autour de mon cou.

- Couvre-toi bien, Hannah, avertit-il. Ici, le vent souffle encore plus fort qu'au ranch.

Lorsque nous arrivâmes au bout du chemin, mon souffle se coupa tout net. La mer du Nord était déchaînée, d'énormes vagues tourbillonnaient avant de se jeter

sur les rochers, pour éclater en milliers de gouttelettes. En pleine mer, le ciel était si sombre qu'il sembla que la nuit était tombée à cet endroit-là. Quelques éclairs venaient zébrer les gros nuages gris avant de claquer dans l'eau. On les voyait, mais on ne les entendait pas, c'était absolument magnifique. Je n'avais vu un tel spectacle que dans les effets spéciaux des grands films américains, ceux à scénarios catastrophe. J'étais bluffée par la colère noire de dame Nature. Pas un oiseau dans le ciel, pas un animal dans les champs, tous se cachaient de ce temps apocalyptique. Tous, sauf nous.

Une violente bourrasque souleva ma capuche et mes cheveux s'envolèrent dans la même direction que le vent. En une fraction de seconde, j'étais trempée, l'eau de pluie dégoulinait sur mon visage et j'éclatai de rire. Soudain, Leith s'approcha de moi pour plaquer délicatement mes cheveux en arrière. Mon rire s'estompa petit à petit, tandis que je fixais l'endroit de sa blessure, sur la tempe. Je n'y vis plus aucune trace de griffure. Envolée !

- II... il n'y a plus rien, bredouillai-je, ébahie, en frôlant son front de mon index.

Il attrapa doucement mon poignet pour retirer ma main, comme si je lui avais fait mal, et la serra avec force entre ses doigts. Je levai la tête vers lui, interrogative.

- Que se passe-t-il ?

Il s'écoula plusieurs secondes avant qu'il ne réponde.

- Tu me fascines, susurra-t-il.

Mais je ne l'écoutais plus. J'étais rivée sur ses iris qui s'étaient teintés de jaune, comme des gouttes d'or.

- Tes yeux..., chuchotai-je.

Il relâcha mon poignet et ferma les paupières pendant quelques secondes avant de prendre une profonde inspiration. Lorsqu'il les rouvrit, ses yeux avaient retrouvé leur éclat émeraude.

- Pardon, Hannah, j'ai beaucoup de mal à me contrôler quand tu es avec moi... comme ça... si proche.

- Je ne comprends pas, murmurai-je, perdue.

- Je ne comprends pas moi-même, me concéda-t-il en secouant la tête. Tu vois, depuis des années, je me réfugie dans ma peau de loup pour m'éloigner des gens et penser sans que mes émotions ne me trahissent, c'est plus facile. C'est ainsi que je me sens vraiment libre. Mais depuis peu, je n'ai plus autant envie de transmuter.

- Pourquoi ? lui demandai-je timidement.

Une étincelle passa dans ses yeux.

- Je veux passer du temps avec toi, te connaître mieux, me... laisser aller. Mais l'animal qui est en moi résiste pour faire surface, afin de cacher ce que ressent l'homme que je suis. (Il soupira. J'étais bouche bée.) C'est pourquoi j'ai parfois du mal à me maîtriser, avoua-t-il contrit.

Désarçonnée, je tentai de me ressaisir. Je me mordis les lèvres et demandai d'une voix presque inaudible :

- Tu étais en train de te métamorphoser ?

- Oui. Je ne serais pas allé jusqu'au bout, mais mon corps le désirait si fort que mes yeux m'ont trahi.

- Tes yeux ?

- C'est par là que ça commence, expliqua-t-il. Ils changent d'abord de couleur. Ils deviennent jaunes et parfois les pupilles se dilatent à outrance.

- Comme de l'or, soufflai-je.

Il sourit doucement. Ni lui ni moi ne semblions avoir envie de bouger. Pourtant, le froid me glaçait les veines. Mais j'avais encore tellement de choses à lui demander.

- Tes blessures, elles ont disparu...

Ce n'était pas une question, bien que ma phrase attendît une réponse.

- Si elles ne sont pas trop importantes - importantes à échelle garolle je veux dire - nous avons la capacité de nous régénérer, expliqua-t-il.

Devant mon visage hébété, il rit et poursuivit.

- Mais ne te méprends pas, je ne suis pas invulnérable. Si tu me coupes un membre, il ne repoussera pas. Si tu me tranches la tête, que tu me plantes un couteau dans le cœur ou que tu m'éventres, je meurs.

Je fis une grimace de dégoût en imaginant la scène.

- Par exemple, poursuivit-il dans un merveilleux sourire, tout en remontant ma capuche sur ma tête, je suis résistant à toutes les maladies, ce qui n'est pas ton cas ! Si tu restes sous la pluie comme ça, tu vas attraper la mort. Viens, on ferait bien de rentrer.

Il avait raison, j'avais tellement froid... On aurait dit que l'eau avait réussi à se faufiler jusqu'à l'intérieur de mon corps, je tremblais comme une feuille et me pinçais les lèvres pour éviter que mes dents claquent toutes seules.

Devant la voiture, il ouvrit la portière pour que je m'asseye. Il démarra le moteur et mit le chauffage à fond. Il fit le tour du 4 x4 pour ouvrir le coffre et abaissa les sièges arrière, ce qui créa un large espace. Je n'avais aucune idée de ce pourquoi il le faisait.

- Que fabriques-tu ?

Il me tendit la couverture en laine d'Ecosse.

- Tu vas passer à l'arrière et retirer tes vêtements.

- Quoi ? Mais, je... Non ! protestai-je en m'empourprant.

- Hannah, je t'en prie, dit-il avec sévérité. Ne sois pas idiote, tu es complètement trempée. Il fait froid et tu ne peux pas faire le trajet comme ça, tu vas sérieusement tomber malade.

Je fis la moue mais n'essayai pas de m'opposer davantage. Il avait raison, je devais absolument retirer mes vêtements mouillés. Je passai par-dessus les sièges pour m'installer à l'arrière, non sans un regard désapprobateur vers Leith. Il referma le coffre et attendit dehors en me tournant le dos. J'enlevai mes bottes en caoutchouc, mes chaussettes et me déshabillai maladroitement. Mon jean me collait tellement à la peau que j'eus un mal fou à le retirer. Je gardai mes sous-vêtements et m'enveloppai dans l'épaisse couverture. Elle était si chaude que je me sentis immédiatement mieux. Je tapai sur le pare-brise arrière pour signifier à Leith que j'avais terminé. Il entra dans l'auto et retira son ciré dégoulinant pour le déposer sur le siège, côté passager.

- Reste à l'arrière, proposa-t-il. Tu seras bien plus à l'aise. Je roulerais doucement.

- Merci, dis-je en serrant un peu plus fort la couverture contre moi. (Pour un peu qu'elle tombe !)

La situation était quelque peu humiliante et inconfortable. Leith jeta un coup d'œil espiègle dans le rétroviseur, sourit en coin et secoua la tête. J'avais les joues en feu.

-Tu te sens mieux ? S'enquit-il au bout de quelques minutes de route.

- Mmm..., marmonnai-je.

J'avais, certes, plus chaud, mais je n'étais pas plus tranquille.

La voiture arriva enfin au ranch. Leith fit marche arrière de façon à ce que le coffre soit le plus près possible de la porte d'entrée.

- Ne bouge-pas, m'ordonna-t-il.

Je le vis entrer dans la maison pour en ressortir deux minutes plus tard avec un peignoir de bain et une paire de chaussons, qu'il me tendit. Lorsque j'eus terminé de m'habiller, il me fit sortir du 4 x 4. J'allais poser un pied à terre, mais il passa ses bras sous mes épaules et mes genoux pour me porter. Je suffoquai. Je n'eus pas le temps de me préoccuper du peignoir qui s'ouvrait dangereusement, que nous étions déjà à l'intérieur. Il me fit glisser sur le sol et tendit la main en direction des escaliers. Je ramassai mon sac de voyage, en bas des marches, et

filai en moins de deux jusqu'à la salle de bains.

Chapitre Vingt-quatre

- Ça va mieux ? s'enquit Leith en me tendant un mug de thé fumant.
- Oui, merci, répondis-je en m'installant près de lui. La douche, c'est un vrai bonheur.

Assis en tailleur devant la cheminée, il passait ses mains devant les flammes. Mes yeux se figèrent sur ses mouvements. Il avait de longs doigts, aux ongles soigneusement coupés, sans égratignure, ni même un seul morceau de peau sèche. La régénération devait être quelque chose de fantastique. C'est injuste ! Moi, il me fallait plus d'un mois pour me remettre d'un petit bleu ridicule !

Je levai les yeux vers son profil, afin de regarder la fine cicatrice qui lui barrait le visage. Il avait dû subir un énorme préjudice pour que cette blessure ne se répare pas complètement. Je brûlais d'envie de savoir ce qui avait pu le blesser autant.

- Leith ? osai-je timidement.
 - Oui ? répondit-il sans tourner la tête.
 - Que t'est-il arrivé, ici ? risquai-je en frôlant sa joue.
- Il tressaillit.
- Blessure de guerre, lança-t-il, en feignant un air sérieux absolument déroutant.
 - Non, protestai-je. Dis-moi. Que t'est-il arrivé ?
 - Tu veux vraiment savoir ? demanda-t-il sans rire ni sourire. Ce n'est pas très joyeux.

Je hochai la tête.

- Oui, si ce n'est pas trop douloureux à raconter...
- Ça remonte à loin maintenant...

Il but une longue gorgée de thé.

- J'avais huit ans. Nous étions tous les trois à la maison, avec mes parents, c'était le jour de Pâques. Tu imagines bien que les loups-garous ne la fêtent pas, mais ma mère avait quand même pour habitude de cacher des œufs dans le jardin, en organisant un jeu de piste. J'adorais ces moments, dit-il mélancolique. On riait toujours beaucoup tous les trois.

« Cette année-là, il faisait extrêmement beau et ma mère prenait le thé dehors

pendant que je commençais à chercher les œufs. Mon père était au fond du jardin, il me donnait des indices pour que je les trouve plus facilement. Mais en réalité, la tâche était assez compliquée, parce qu'il faisait ça avec des énigmes. Ma mère était fière de moi, parce que je finissais toujours par les résoudre.

« Au moment où je trouvai le dernier œuf, ma mère sortit du jardin, car il lui sembla avoir entendu quelqu'un sonner au portillon. Mon père s'en alla bricoler dans le cabanon et moi je la suivis. Elle venait juste d'ouvrir la porte d'entrée lorsque j'arrivai derrière elle. Celui qui attendait derrière la grille n'était pas vraiment un homme, mais un crinos. Il sauta pardessus la haie pour pousser brutalement ma mère à l'intérieur et la fit tomber violemment sur le sol...

Sa voix s'étrangla. Il y avait une telle souffrance dans son regard que j'en pris un haut-le-cœur. Je sentais mes veines palpiter à l'idée de ce que j'allais entendre, ensuite.

- En une fraction de seconde, poursuivit-il, furibond, il s'est métamorphosé et s'est jeté sur elle. Il l'a égorgée de ses crocs. Il ne lui a laissé aucune chance, elle s'est vidée de son sang, devant moi. En quelques minutes, elle est morte.

De mes deux mains, j'étouffai un cri d'horreur, je n'arrivais pas à imaginer qu'une telle chose puisse se produire. J'eus envie de prendre Leith dans mes bras, de le serrer aussi fort que je le pouvais, mais sa tristesse avait fait place à une façade de haine tellement intense que je n'osai pas. Ses narines s'étaient gonflées, ses yeux n'étaient plus que de toutes petites fentes et sa mâchoire semblait serrée dans un étai. Son visage était si méconnaissable qu'il m'effraya.

Quand il reprit, je tremblais presque.

- L'enfant que j'étais alors n'avait encore jamais muté. Je fus pris d'une rage inimaginable, je me suis jeté sur lui de toutes mes forces. Le crinos m'attrapa par la gorge et me souleva comme une poupée de chiffon. Je pensais qu'il allait me faire subir le même sort que ma mère, mais au lieu de ça, il posa l'une de ses griffes sur ma joue et l'enfonça aussi profondément qu'il le put, comme un couteau de boucher dans un morceau de viande. Il me taillada le visage avant de me jeter sur le sol. Je saignais abondamment et, avant de perdre connaissance, je vis mon père arriver sous la forme d'un loup. Je ne sais pas exactement comment les choses se sont vraiment déroulées ensuite, il a toujours refusé de m'en parler, mais il réussit à tuer le crinos. (Il soupira.) Trop tard, malheureusement.

J'étais au bord des larmes. Aucun enfant ne devrait voir mourir sa mère et subir de telles tortures. Comment une telle barbarie pouvait-elle exister ? Comment Leith n'était-il pas devenu fou, ensuite ?

Après ça, les muscles de son visage semblèrent se détendre, très doucement,

comme si le plus dur avait été raconté.

- Je me réveillai deux jours plus tard, continua-t-il. Comme je n'avais encore jamais muté, la régénérescence fut beaucoup plus lente et incomplète. J'étais sérieusement amoché, la blessure s'était infectée. Bonnie tenta de me soigner au mieux. C'est grâce à elle que je ne suis pas défiguré aujourd'hui. (Il frôla sa joue.) Ma première mutation eut lieu dix jours après le meurtre de ma mère, mais six ans trop tôt. Je devenais un homme alors que j'avais à peine huit ans. À partir de là, ma vie n'a plus jamais été la même.

Indisciplinées, les larmes - que j'avais retenues - coulaient à présent sur mes joues. J'étais vraiment secouée et meurtrie par ce qu'il venait de me raconter.

- Ne pleure pas, Hannah, chuchota-t-il en caressant doucement mes cheveux. Tout ça, c'est derrière moi.

- Tu me racontes ton histoire si horrible et c'est toi qui me consoles ! hoquetai-je avec un rire nerveux.

Il prit un mouchoir en papier d'une boîte derrière nous et me le tendit. Je me mouchai et essuyai doucement mes yeux. C'était le monde à l'envers, Leith me regardait avec tellement de compassion ! J'aurais dû être forte et le consoler, mais au lieu de ça, je m'effondrai comme la misérable petite humaine que j'étais.

- Pourquoi a-t-il tué ta mère ? demandai-je doucement.

Quelle anxiété sur son visage ! Je ne la compris pas.

- Je ne peux pas parler de ça, Hannah, se renfrogna-t-il.

J'aurais pourtant aimé qu'il le fasse, parce que je n'imaginai pas ce qui pouvait pousser un être vivant - bien qu'il fût un loup-garou - à commettre un tel crime.

Je n'insistai pas. Il m'en avait déjà beaucoup dit.

Je séchai mes dernières larmes et, dans un élan d'affection intense, je tendis les doigts pour caresser l'affreux héritage de son passé. Il posa sa main sur la mienne et la pressa fort sur sa joue. Puis son regard transperçant et incandescent attrapa le mien. J'arrêtai de respirer. J'étais comme hypnotisée par lui. Peut-être l'étais-je vraiment ? Il attira ma tête contre son épaule et enroula son bras autour de moi.

Nous restâmes ainsi un long moment, à regarder le bois qui crépitait dans la cheminée.

Pourquoi aurais-je dû nier l'évidence plus longtemps ? Je n'avais plus envie de me mentir, ni même de me retenir. Wick ou Paris, ça m'était égal. Tous les raisonnements les plus sages du monde auxquels j'aurais pu me frotter n'y

auraient rien changé. J'étais définitivement amoureuse de Leith Sutherland.

Chapitre Vingt-cinq

- Ça va ? demanda Leith en voyant ma mine déconfite. (J'étais abattue.)

- Oui, répondis-je d'une toute petite voix.

Il me sourit en frôlant ma joue du bout des doigts, il avait compris. Peut-être se sentait-il comme moi ?

Le Range Rover venait juste de s'arrêter dans la cour du manoir. Il pleuvait encore lorsque nous étions partis ce matin, mais cette fois, les bateaux n'étaient pas restés à quai. J'avais le cœur gros, car je laissais derrière moi un séjour merveilleux. Bien qu'il fût effrayant sur certains points, j'avais grand mal à m'en détacher.

- Hannah ! Je suis content que tu sois à la maison ! s'écria mon père, surexcité en nous voyant arriver. Excuse-nous, mais nous partons, avec ta mère. Nous devons récupérer maman chez l'ophtalmo. On se retrouve plus tard !

- Ok, acquiesçai-je tandis qu'il courait se réfugier dans sa voiture.

- Leith ! cria ma mère depuis l'entrée. Nous aimerions te garder à dîner, ce soir. Tu es d'accord ?

- Avec plaisir, madame Jorion.

J'étais ravie, car je n'étais pas prête à le laisser filer si vite.

Nous déchargeâmes la voiture et rejoignîmes Mathy dans la cuisine. Comme nous n'avions rien mangé sur le bateau, nos estomacs grondaient. Mathy sortit une tourte aux pommes du four et, sans manière, nous nous jetâmes dessus pour l'engloutir. C'était délicieux. Je tentai de faire un café à Leith, dans la vieille cafetière italienne d'Elaine, mais il manqua de s'étouffer tellement il était mauvais.

- Désolée, je ne suis pas très douée, marmonnai-je en guise d'excuse, avant de tout jeter dans l'évier.

- C'est le moins qu'on puisse dire ! s'esclaffa-t-il, tremblant de dégoût de la tête aux pieds. Bon..., dit-il en se propulsant brusquement de sa chaise.

Je levai les yeux sur lui, au bord de la déception. Il ne partait pas déjà ?

- Tu me fais faire le tour du propriétaire ? demanda-t-il avec une excitation non dissimulée.

Je fus soulagée, bien que sa requête m'eût laissée sans voix. Mais, je ne

pouvais quand même pas refuser...

Il connaissait déjà le niveau du bas, avec les deux salons, la salle à manger et la cuisine, j'avançai donc directement vers l'escalier. Il ramassa mon sac de voyage et me suivit à l'étage. Je lui montrai les différentes pièces du premier, en évitant, et il le comprit, les chambres de Mathy, d'Elaine et de mes parents. Au même niveau, j'ouvris le bureau de mon père - rapidement parce que l'accès était strictement interdit - en finissant par la visite de la salle de lecture. Elle contenait une bibliothèque très ancienne, qui couvrait les deux plus grands murs. Impressionné, il s'en approcha pour observer de plus près les ouvrages qui y étaient rangés.

- La majorité des livres appartenaient à mon arrière grand-père, l'informai-je. Il était féru d'histoire, d'art et d'archéologie. Mais il aimait aussi beaucoup l'astronomie et les mathématiques. Il était apparemment quelqu'un d'aussi cultivé qu'intelligent. Elaine est très fière d'avoir conservé tous les livres de son père.

- Certaines reliures sont magnifiques, remarqua-t-il. Tu dois aimer passer du temps ici, non ?

- Non, pas vraiment, avouai-je. En fait, tous ces bouquins m'impressionnent. Lorsque j'en prends un, je me sens coupable, comme si tous les autres me hurlaient « Pourquoi pas moi ? Pourquoi pas moi ? ».

- Tu rigoles ? lança-t-il, intrigué.

- J'exagère à peine, admis-je.

Il se mit à rire doucement.

-Tu me montres ta chambre ? Risqua-t-il, comme un cheveu sur la soupe.

- Ma chambre ? (Là, je paniquai.) Euh... ce n'est pas vraiment la mienne, je ne fais qu'y dormir, me justifiai-je pour essayer de l'en dissuader.

- Hum... allons voir l'endroit où **tu ne fais que dormir**, alors !
s'amusa-t-il en tendant le bras pour que je passe devant lui.

Ne trouvant rien à ajouter, j'obtempérai.

Je marchais au ralenti, très, très embarrassée. Je n'avais pas grand-chose à cacher, mais l'idée qu'il y aille me donnait des frissons dans le dos. Davis y était bien entré, mais ce n'était **vraiment** pas pareil. Je lui ouvris afin qu'il y jette un œil, en ayant l'intention de refermer aussitôt. Mais bien évidemment, comme je l'avais craint, il y pénétra carrément pour y déposer mon sac à dos. J'attendis dans le couloir, pensant qu'il n'y resterait que le temps d'un regard, mais il en fit le tour, très lentement, comme pour en étudier les moindres recoins. Puis il s'assit sur mon lit, tout naturellement.

- Tu n'entres pas ? roucoula-t-il avec une expression avenante - un peu trop même.

- Euh, si, si, me résignai-je.

Je refermai derrière moi et m'appuyai aussitôt contre la porte, histoire de rester le plus loin possible de lui.

J'utilisais cette pièce depuis mon enfance et même si je n'y étais pas durant toute l'année, il s'agissait quand même d'un endroit qui avait vu passer un bon nombre de moments intimes, de pleurs, de joie... Alors Leith, assis sur mon lit, c'était vraiment bizarre et déroutant.

- C'est charmant et inattendu dans une chambre de jeune femme, fit-il remarquer en observant ma collection de chevaux et poneys miniatures.

- C'est une vieille collection, elle est toujours restée ici. Je ne vis pas à Wick, donc les choses n'évoluent pas forcément en même temps que moi, me justifiai-je.

Il tourna la tête vers la table de chevet et vit le livre des mystères occultes que j'avais acheté à Gwen. Il s'allongea à moitié sur le lit, pour le récupérer, et l'ouvrit directement vers la fin, à la recherche de l'index.

- Voyons voir ce qu'on dit de nous, grogna-t-il en tournant les pages jusqu'à « Loups-garous ». Oh ! s'exclama-t-il après avoir parcouru quelques lignes. Il y en a, des choses intéressantes.

Il se racla la gorge et lut à voix haute.

- « Qu'il soit sous sa forme humaine ou sous celle du loup, le lupus est toujours un être d'une grande beauté. Ses yeux sont d'un vert lumineux (il leva les yeux au ciel, amusé) et peuvent changer de couleur lorsqu'il devient loup. S'il le veut, le lupus peut exercer sur l'être humain un pouvoir de séduction proche de l'hypnose. Il peut aussi en contrôler les gestes et les émotions. » Hum... un être d'une très grande beauté, hein ? Avec un pouvoir de séduction proche de l'hypnose ? cita-t-il innocemment, mais prenant un air exaspérant de supériorité. Crois-tu que tout ceci soit vrai ?

- Crâneur ! m'écriai-je. Comme si tu ne le savais pas ! (Non mais, j'vous jure !)

Il referma le livre en le claquant si fort, que je sursautai. Il le remit précisément à sa place et se leva pour marcher dans ma direction, lentement. Il était beaucoup plus grand que moi et sa carrure était impressionnante, surtout dans l'exiguïté de cette pièce. Il avançait, à pas de velours, le regard transperçant, le sourire lourd de sens, on aurait dit un prédateur.

Paniquée, je voulus faire un pas en arrière, mais je me cognai brutalement ;

j'avais oublié que la porte était derrière moi. Il posa ses mains sur le bois, de part et d'autre de ma tête, et s'inclina. Je me sentais prise au piège, mais sans avoir la moindre envie de m'enfuir. J'avais l'impression que mon cœur s'était arrêté de battre pendant plusieurs secondes.

Je ne respirais plus.

Il me dominait d'au moins une tête et demie, m'obligeant à lever la mienne pour le regarder. Son regard incandescent était figé sur moi et, peu à peu, son sourire s'estompa. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien, je sentais son souffle chaud sur ma bouche. Mes lèvres s'entrouvrirent, faiblement, les siennes se mirent à trembler. J'étais sûre qu'il allait m'embrasser. Je voulais fermer les yeux, mais je n'arrivais pas à me soustraire aux siens, j'étais comme éblouie. Puis, de la manière la plus inattendue qu'il soit, il récita :

- « Un pouvoir de séduction proche de l'hypnose... » Maintenant, je ne pourrai plus dire que je ne l'ai pas fait avec toi, chuchota-t-il en se redressant, lentement, avant de s'éloigner. (Mon cœur se comprima.)

J'étais tellement ébranlée et sous le choc par ce qu'il venait de se passer, que je sentis un sanglot monter dans ma gorge. J'étais complètement molle, mes genoux tremblaient au possible. Comment pouvait-il me faire une chose pareille ? Était-il en train de jouer avec moi ? Comment osait-il ?

Je repris mes esprits, furieuse contre lui. Il savait très bien ce qu'il faisait, il savait le pouvoir qu'il avait sur moi. Il le savait et il en jouait !

Immobile, devant la fenêtre, il regardait dehors. J'allais lui exprimer ce que je pensais de son attitude odieuse et grossière, mais il manqua me faire tomber à la renverse lorsque, sans même se retourner, il ouvrit la bouche.

- Voudrais-tu que je sois ton petit ami ?

- Qu... quoi ? hoquetai-je, complètement éberluée.

Enfin, il fit volte-face pour me regarder, fixement.

- Accepterais-tu que je devienne ton petit ami ?

Définitivement désarçonnée, je pris appui sur la coiffeuse avant de m'asseoir sur la chaise. J'étais tellement soufflée que je ne savais quoi répondre.

- C'est en tant que tel, que je veux que tes parents apprennent à me connaître, dit-il simplement.

- Mon petit ami ? demandai-je, hébétée.

- Tu ne le veux pas ? s'inquiéta-t-il en fronçant les sourcils.

Comment aurais-je pu dire non ? Au plus profond de moi, je ne désirais rien de plus fort.

- Si, bien sûr, c'est juste que je... tu... c'est si...

Il s'approcha et s'agenouilla devant moi. Il prit ma main et en embrassa doucement la paume.

- Pour une fois, tu ne te mords pas la bouche, dit-il, les yeux pétillants, les lèvres rieuses.

Je lui rendis son sourire.

Enveloppés dans une atmosphère chaude et douce, nous finîmes par revenir à la réalité, lorsqu'une portière de voiture claqua à l'extérieur. Mes parents venaient de rentrer avec Elaine. Brisant ce merveilleux moment, Leith se leva avec moi pour que nous les rejoignons. Dans le couloir, il passa son bras autour de mon cou, comme une évidence. Tout ceci était si... inattendu ! Je ne pouvais m'empêcher de sourire bêtement, j'avais l'impression de rêver tout ceci.

Ma mère fut la première à entrer dans la maison et, comme Leith n'avait pas décidé de relâcher son étreinte, elle nous vit descendre, ainsi. J'étais rouge de confusion. Elle secoua la tête en souriant, avant de s'éloigner dans le salon. Lorsque mon père passa la porte avec Elaine, je me dégageai brusquement du bras de Leith pour rejoindre ma grand-mère et l'embrasser. La vérité était que je ne voulais pas que mon père nous voit, comme ça. Il aurait peut-être aussi bien réagi que ma mère, mais je n'en étais pas complètement sûre.

- Leith, demanda-t-il, alors que nous étions tous installés dans le grand salon. Ma mère nous a raconté que tu étais à l'université de St Andrews. Tu y étudies l'Histoire de l'Art ?

- Non, pas exactement, expliqua-t-il. Je travaille sur l'évolution de l'homme à travers les arts. En étudiant les œuvres, nous essayons de retranscrire la vision que l'homme a de sa propre évolution. Mais en effet, le département auquel j'appartiens est celui d'Histoire de l'Art.

- Et tu penses que tout ceci te permettra de faire quoi, ensuite ? demanda mon père, inquisiteur.

Aurais-je noté une pointe de mépris dans sa voix ? Je fronçai les sourcils en le toisant. Je n'avais pas l'impression qu'il posait ce genre de question pour réellement s'intéresser à lui, mais plutôt pour déterminer si, oui ou non, il était pour moi un bon parti. Je ne l'avais même pas encore présenté comme mon petit ami !

- Papa, protestai-je. Leith commencera sa deuxième année à la rentrée, comment veux-tu qu'il sache exactement de quoi sera fait son avenir

professionnel ?

- Hannah, répliqua mon père en me prenant de haut. Lorsque j'ai commencé mes études d'architecte je savais exactement ce que je voulais faire ensuite !

- Ton père a raison, Hannah. Je pense comme lui qu'il est inutile de commencer quelque chose sans avoir un but. Un poste de professeur d'université me plairait bien, monsieur, dit Leith en s'adressant poliment à mon père. Le monde des humains est en perpétuelle évolution, quoi de plus naturel que de vouloir en partager la connaissance ?

Je fus surprise qu'une réponse aussi vague convienne à mon père. Mais celui-ci sembla satisfait et n'insista pas davantage.

- Que font tes parents, Leith ?

- Mon père est exploitant pétrolier, monsieur. Comme vous le savez, Wick en possède quelques gisements.

-Tu veux dire qu'il travaille sur une exploitation pétrolière ? insista papa, étonné.

- Non, monsieur, pas directement. Il en est le P.D.G.

- Oh..., dit mon père, interloqué, en levant les yeux vers Elaine. Il me semblait qu'il s'occupait de la maintenance du phare de Noss Head.

« Ah oui ? Pourquoi avoir posé la question, alors ? »

Cela dit, je fus moi-même très surprise car, moi aussi, je tenais pour acquis qu'il travaillait au phare. Là, je me rendis compte que nous n'avions jamais vraiment parlé de son père.

- C'est juste une passion, monsieur, ma famille s'en occupe depuis toujours.

- Ah... Très bien.

À présent, papa semblait presque confus et rebondit sur le sujet précédent d'une pirouette habile.

- Parle-moi de ton université, Leith, elle est réputée pour accueillir des étudiants étrangers, n'est-ce pas ?

- Oui, monsieur, du monde entier. Son champ d'étude est très vaste, il passe de l'art à la médecine, de la chimie à la théologie, du management aux mathématiques. Les choix sont nombreux.

- Et les cours commencent à quelle époque ? se manifesta ma mère, visiblement très intéressée.

Pourquoi posait-elle cette question ? Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire de connaître la date de rentrée universitaire de Leith ?

- Je commence vers le quinze octobre.

- Et les premières années ? demanda-t-elle encore.

- Le premier octobre, normalement. Enfin, ça dépend du cursus.

Là, je devins carrément suspicieuse. Je dévisageai ma mère avec insistance, lui faisant comprendre qu'une explication serait la bienvenue, mais elle m'ignora. Ceci ne me plaisait pas du tout. Mais là, tout de suite, je ne voulais pas entrer dans une conversation que Leith n'avait pas à entendre. J'en parlerais plus tard avec elle, c'est sûr ! Je jetai un œil à Elaine, elle était enfoncée dans son fauteuil et écoutait la conversation sans montrer l'envie d'intervenir. Il se passait quelque chose d'étrange. Mes parents avaient-ils l'intention de m'envoyer faire mes études en Ecosse, ou bien étaient-ils simplement préoccupés par l'agenda universitaire des étudiants écossais ?

- Monsieur et madame Jorion, dit Leith en se levant. Comme vous me l'avez proposé, je serai présent avec vous, pour dîner ce soir, mais je dois d'abord me rendre chez moi, afin de voir mon père. Vers quelle heure désirez-vous que je revienne ?

- Dix-neuf heures trente, répondit maman.

Leith était quelqu'un de bien trop intelligent pour ne pas s'être rendu compte que quelque chose clochait. Et j'étais convaincue, que c'était pour cette unique raison qu'il voulait rentrer chez lui, afin que je puisse parler avec mes parents.

Je bondis sur mes pieds pour le raccompagner. Il m'arrêta aussitôt.

- Il pleut encore, Hannah, reste à l'intérieur, je connais le chemin, dit-il avec un regard qui semblait dire « Discute avec ton père et ta mère, maintenant ».

Chapitre Vingt-six

- Il y a quelque chose dont vous voudriez me parler ? lançai- je sèchement à mes parents.

- Oui, Hannah, avoua maman, embarrassée. Nous avons tous pris la décision qu'Elaine n'irait pas en maison de retraite.

Ce fut un soulagement, mais avant même qu'elle n'en dise davantage, j'avais deviné la suite. Ce qu'elle allait m'annoncer était tellement évident.

- Nous restons ici, au manoir, poursuivit-elle. Dans un premier temps, juste toi et moi. Ton père nous rejoindra plus tard. Il fera ensuite plusieurs allers et retours par mois, entre Wick et Paris, car il est hors de question qu'il abandonne son poste.

- Et ton travail au lycée ?

- J'ai déjà pris mes dispositions. Je serai remplacée sans problème et j'ai une proposition comme professeur de français, ici.

- Déjà ! m'écriai-je. Mais depuis quand avez-vous pris cette décision ?

- Peu de temps avant ton anniversaire, dit-elle, visiblement gênée.

- Oh... Et vous m'en parlez seulement maintenant ?

J'étais quand même un peu irritée, ils continuaient à me traiter comme une enfant.

- Hannah, intervint mon père. Il était inutile de t'en informer avant que nous ayons organisé tout ça.

Je haussai les épaules.

- Qu'en penses-tu ? s'enquit Elaine qui n'avait encore rien dit jusque là.

- Je suis d'accord, acquiesçai-je aussitôt, sûre de moi.

- Vraiment ? s'étonna ma mère. Je suis surprise que tu sois si accommodante, Hannah. Tu n'avais pas cette attitude en arrivant ici, en début de mois.

- Oh, Paris me manquera, maman, mais je comprends le sacrifice. J'ai été la première à en parler je vous rappelle.

- C'est vrai, admit mon père.

- Et pour l'université ? demandai-je.

- Eh bien, tu pourras choisir celle qui te convient, évidemment, me

rassura-t-il. Mais il te faudra prendre une décision au plus vite, nous n'avons plus beaucoup de temps pour t'inscrire quelque part.

- L'université de St Andrews ? jeta ma mère avec un sourire espiègle. Je me mordis les lèvres pour éviter de rire nerveusement.

- Je vais y réfléchir, répondis-je, essayant de paraître la plus détachée possible.

Maman me scruta avec perplexité, mais elle n'insista pas. Elle sourit et passa son bras autour de mes épaules.

- Nous avons une surprise pour toi, sweetheart.

- Ah bon ? Quoi donc ?

Papa plongea la main dans sa poche et en sortit le porte-clefs qu'ils m'avaient offert pour mon anniversaire. Des clefs y étaient accrochées.

- Nan..., soufflai-je, béate. La voiture est ici ?

- Dans le garage, confirma-t-il.

- Oh, la vache ! Mais, depuis quand ?

- Quelques jours avant ton anniversaire. Nous sommes allés la chercher à Helmsdale, avec grand-mère. Je t'avoue qu'il nous a été très difficile de la cacher.

- Mais, je... je croyais qu'elle était à Paris ! Vous êtes absolument incroyables !

- Mouais, nous le savons, s'esclaffa ma mère. Mais la prochaine étape sera que tu passes ton permis de conduire, tu en auras besoin pour aller à la fac. Nous avons déjà quelques dates à te proposer, pour les cours.

Je n'en revenais pas.

- Bon, ce n'est pas tout, reprit-elle, mais nous avons un invité de marque ce soir ; le petit ami d'Hannah. Tout doit être parfait !

Aussitôt, ma joie d'avoir Leith à la maison ce soir, se transforma en angoisse intenable. J'avais oublié **mes parents...**

- Maman ! Mais qui t'a dit qu'il était mon petit ami ?

- Il ne l'est pas ? me railla-t-elle.

Je jetai un œil vers mon père, il était devenu tout rouge et sa mâchoire était tellement crispée qu'elle aurait pu se briser. Il tapota ses doigts sur ses cuisses en levant les yeux vers moi, de tous petits yeux teigneux.

- Papa ?

- Ce n'est pas à moi qu'on pose la question, fit-il remarquer un peu sèchement.

- Ne t'occupe pas de lui, intervint Elaine en souriant. Il vient juste de se

rendre compte qu'il n'est plus le seul homme de ta vie, mon ange ! Allez, Paul, accompagne-moi dans ma chambre, s'il te plaît, et laisse ta fille digérer toutes ces nouvelles !

Mon père obéit, se leva de son fauteuil et cala son bras sous celui d'Elaine. Quand ils passèrent devant moi, il s'arrêta pour me toiser, les paupières plissées.

- Il a l'air très bien, dit-il en fronçant les sourcils. Mais s'il se rate avec toi, moi, je ne le raterai pas !

Sur ce, il sortit de la pièce avec ma grand-mère. Je regardai maman en levant sourcils et épaules, j'avais envie de rire. Amusée, elle s'était plantée devant moi, les bras croisés sur la poitrine, le regard inquisiteur.

- Quoi ? lui demandai-je.

-Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

- Oh, allez, maman ! Tu n'as même pas besoin que j'y réponde, ton idée est déjà toute faite !

- Je n'ai pourtant pas le sentiment de me tromper, affirma-t-elle, moqueuse. C'est un beau garçon, plein de charme, je comprends pourquoi il te plaît. Il est sans doute la raison pour laquelle tu ne sembles pas irritée ou angoissée à l'idée de quitter Paris, fit-elle remarquer. Je me trompe ?

Toujours silencieuse, je lui souris, embarrassée, en secouant le menton, mes joues étaient cramoisies. Sans rien dire, elle m'embrassa affectueusement sur le front et quitta le salon.

Je m'affaissai littéralement sur le canapé, les bras ballants, la tête en arrière, les yeux rivés au plafond. Je ne savais pas trop comment appréhender tous ces bouleversements. Tout ceci était... irréel.

Chapitre Vingt-sept

Sissi,

Je ne sais même pas par où commencer...

J'ai deux grandes nouvelles à t'annoncer. Commençons par la première, celle qui te fera le moins plaisir, je suppose.

Mes parents ont décidé que nous resterions vivre à Wick pour nous occuper d'Elaine. C'est mieux pour elle. Je sais, c'est une décision difficile, mais personne n'avait vraiment le choix, tu sais...

Et moi ? Ben, je prends les choses plutôt bien. Ce qui m'amène à la deuxième grande nouvelle...

Je suis très officiellement la petite amie de Leith Sutherland ! Il me l'a demandé aujourd'hui ! Oui, tu as bien compris, « demandé » ! À l'ancienne ! « Hannah, veux-tu que je sois ton petit ami ? » J'ai failli mourir en l'entendant.

Evidemment, tu imagines bien que j'ai accepté sans trop réfléchir... Le plus étrange, c'est qu'il n'a pas scellé cette demande par un baiser.

Il se rattrapera plus tard, j'imagine.

A ce sujet, tu sauras sûrement m'aiguiller... Comme tu le sais, je suis loin d'être douée en la matière. Ce soir,

il doit dîner chez nous, ma mère l'a invité. Comment suis-je censée me comporter ?

Quand il arrivera, dois-je courir vers lui pour l'enlacer, ou dois-je plutôt lui prendre la main pour l'emmener vers mes parents ? Dois-je attendre qu'il s'approche de moi, ou dois-je avancer vers lui, lèvres tendues pour qu'il me dise bonsoir d'un baiser ? J'espère que ce n'est pas ce que tu vas me conseiller, car ça me fait flipper ! J'aimerais mieux attendre qu'il fasse le premier pas.

Et dire que je me moquais des copines au lycée lorsqu'elles étaient amoureuses... De toi, ma vieille, par exemple !

Non, mais tu te représentes tous ces trucs qui arrivent ?

Premièrement, Leith me demande d'être sa petite amie. J'ai accepté alors que je savais que notre relation serait extrêmement compliquée. C'est vrai quoi, imagine si j'avais dû rentrer à Paris. (Ça, c'était une vraie complication.)

Deuxièmement, mes parents m'annoncent, le jour même, que nous allons vivre

ici, à Wick, trouvant par là, la solution au premier problème. C'est plutôt parfait, non ?

Troisièmement, ils semblent approuver ma toute nouvelle histoire avec Leith, ce qui aurait pu être un ennui majeur si ça n'avait pas été le cas...

(Et quatrièmement, à ces trois grands événements, je pouvais ajouter le fait, presque aussi important que le premier, que Leith était un loup-garou - mais là, je ne fis que le penser, impossible de l'écrire à Sissi.)

Que crois-tu qu'il va se passer, encore ? Moi, je trouve ça fou, tous ces changements...

(C'est vrai, j'avais le sentiment que ma venue à Wick avait dû sérieusement bouleverser les projets de la Divine Providence pour que mon destin en soit ainsi marqué. Il était évident que si j'étais restée à Paris, rien de tout ça ne serait arrivé.)

En tout cas, je suis hyper-paniquée à l'idée de cette soirée, même si très heureuse. Imagine que mon père joue à l'inquisiteur pompeux, comme il sait si bien le faire, parfois. Argh...

Donc, Sissi, si tu avais l'obligeance de me répondre avant qu'il arrive, c'est-à-dire à dix-neuf heures trente, je t'en serais très, très reconnaissante !

Bises, Hannah.

P.S. : Tu te rends compte que je n'ai jamais reçu de vrai baiser ? Et si je ne lui plaisais plus à cause de ça ? J'ai la trouille...

À peine quelques minutes plus tard, crise d'hystérie :

AAAAAAAAAAAAHHHHHHHHHHHHHHH !

Hannah a un petit ami ! Excuse-moi, j'ai des vapeurs, j'ai du mal à le croire...

Pouh... Une demande à l'ancienne ? Mais qui fait ça de nos jours, nom d'un chien ?

Dans la mesure où, Cyril, je lui ai sauté dessus, je te recommanderais bien de faire la même chose, mais c'est sans espoir, hein ? Alors débrouille-toi, ma vieille, moi, je veux juste connaître la suite, et rapidos !

Sissi.

P.S. : Mince, j'en aurais presque zappé l'autre nouvelle. Elle ne me fait pas plaisir, c'est sûr. Tu vas me manquer, Hannah.

Je riais nerveusement lorsque je quittai le salon. La vie vous réserve parfois de telles surprises...

Il était pile dix-neuf heures trente lorsque Leith sonna à la porte, j'avais juste eu le temps de prendre une douche. Je fermai ma chambre et descendis les marches avec une lenteur exacerbée. Je pris une profonde inspiration et entrai dans la salle à manger, personne n'y était. J'avais un peu de répit.

La table me laissa pantoise. À en croire la déco, on aurait juré qu'on fêtait quelque chose de particulier : couverts en argent, service en cristal, assiettes en porcelaine... Quel événement ! Hannah présente son petit ami à la famille ! Son **petit ami** ! J'avais envie de courir me cacher, tout à coup...

Trop tard, je n'étais plus seule.

Je me retournai lentement et vis que Leith m'observait depuis l'encadrement de la porte. Sa beauté inhumaine me coupa le souffle. (Et je voulais me carapater ? Mais ça ne va pas, non ?) Il s'était habillé d'un pantalon qui serrait ses cuisses musclées, ainsi que d'un pull à col en V, d'où dépassait une chemise blanche, ouverte sur deux boutons. Il ressemblait à une gravure de mode, alors que moi, je portais mon vieux jean, un tee-shirt et des Converse. (Bravo !) Les boucles de ses cheveux brun foncé retombaient naturellement sur son front, lui donnant presque un air angélique. Mais son regard n'était pas celui d'un ange, loin de là. Il était transcendant, transperçant, incandescent, voire même indécent. Il en disait clairement davantage que le simple « Bonsoir, je suis content de te voir ». Troublée, j'étais en train de fondre comme neige au soleil.

Pourquoi ne bougeait-il pas ? Qu'attendait-il ? Allait-il me mater comme ça encore longtemps ?

En tout cas, moi, ma décision était prise : je ne ferais pas le premier pas. J'avais trop la frousse.

C'est lui qui le fit.

Il avança, paisiblement, me sondant encore de ses beaux yeux verts. Il prit mes mains dans ses paumes et inclina la tête pour m'embrasser sur le front, si légèrement, que je perçus à peine son baiser, mais je fus comme électrocutée. Je sentais ses lèvres sur mon visage pour la première fois, elles m'embrasèrent. Je n'osais même pas imaginer l'état dans lequel je serais, le jour où il déciderait de poser sa bouche sur la mienne. Je deviendrais peut-être le premier cas avéré de combustion spontanée ?

Il toucha doucement une mèche de mes cheveux qui s'était échappée de ma barrette.

- Tu es très jolie, Hannah, dit-il doucement. Et tu sens merveilleusement bon.

Venant de lui, c'était un **Vrai** compliment.

Mes joues devinrent cramoisies - encore -, chauffant mes oreilles au passage.

- Merci. (Pause.) Meilleur... qu'**Envoûtant** ?

Il poussa un profond soupir.

- Sans nul doute, et au moins, tu ne risques pas de me faire perdre le contrôle avec une odeur de fraise.

- Ah oui ? Vraiment ? le provoquai-je effrontément en levant le menton, la voix pleine de sous-entendus.

Il avait dû me pousser des ailes sans que je m'en rende compte, pour que j'ose ainsi mettre le feu aux poudres. Il baissa la tête vers moi, les yeux plissés. De l'or jouait dans ses prunelles. Je m'y noyais.

- Je ne te savais pas si provocatrice ou si peu raisonnable, dit-il calmement, toujours vrillé à moi.

Oups... j'avais comme le sentiment que notre conversation prenait un tournant dangereux. L'endroit n'était pas le bon, il était temps de braquer dans l'autre sens.

- C'est de la violette, lâchai-je abruptement.

Il parut décontenancé, mais je n'avais pas vraiment eu le temps de réfléchir à ce que je devais dire.

- Quoi ?

- Je ne sens pas la fraise, mais la violette.

- Très bien, dit-il en se redressant, le sourcil droit levé. Si tu le dis.

Je lui servis un sourire crispé.

À ce moment, Elaine et mon père entrèrent dans la salle à manger (parfait !), suivis de ma mère et Mathy.

- J'espère que vous avez faim ! s'exclama Mathy.

- Une faim de loup, lui assurai-je vivement.

Mon regard se posa sur Leith, comme si j'avais dit une grosse bêtise. Il baissa la tête en souriant et me murmura à l'oreille avant de prendre place à table :

- Tu ne sais même pas ce que tu racontes.

Chapitre Vingt-huit

- Madame Jorion, j'ai passé un moment très agréable, dit Leith sur le point de partir.

- Tant mieux, Leith, j'en suis ravie. Reviens à la maison quand tu voudras, tu es le bienvenu.

Il serra la main à mon père et salua chaleureusement Mathy et Elaine avant que nous ne sortions tous les deux dans la cour. Nous avançâmes jusque vers son 4x4, silencieusement.

- Tes parents sont fabuleux, Hannah, dit-il enfin.

- Euh, oui, je les adore.

Leith gardait ses distances, il s'était volontairement reculé lorsque nous nous étions arrêtés. Je baissai la tête et mes yeux rencontrèrent mes chaussures. (Une sale habitude !) Pourtant, lui, il m'observait, je le sentais. Moi, je n'osais pas soutenir son regard, de peur de trahir ce que je désirais vraiment qu'il fasse.

- Je vais y aller, chuchota-t-il. Je te téléphonerai demain.

- Pas de problème, acquiesçai-je d'une voix que je voulus désinvolte, sans vraiment lever le menton.

Il plaça ses doigts sous ma mâchoire et la souleva délicatement pour que je le regarde, mes lèvres tremblèrent légèrement. Était-ce à cause du froid ou parce que je mourais d'envie qu'il me donne un baiser ? Je fermai les yeux en espérant confirmer ma deuxième théorie, mais au lieu de ça, je sentis sa bouche chaude et douce se poser tendrement sur mon front ; encore une fois. J'ouvris les paupières, il me caressa la joue.

Mon cœur se serra lorsque je le vis tourner les talons pour monter dans sa voiture. Il démarra et fit demi-tour.

Je le regardai s'éloigner dans la nuit, avec un goût amer : celui du regret qu'il ne m'ait pas embrassée.

Chapitre Vingt-neuf

Sissi,

J'ai le cerveau complètement retourné à force de réfléchir. Je viens tout juste de raccrocher avec Leith. Que lui arrive-t-il ? Après m'avoir demandé d'être sa petite amie, voilà qu'il disparaît pendant deux semaines !

Et dire que je n'ai même pas eu droit à un premier baiser ! Je n'y comprends rien, Sissi. Je ne l'ai pas revu depuis ce fameux dîner avec mes parents. Est-ce dans les habitudes de ces messieurs d'agir de la sorte ? Eclaire- moi, tu as sûrement une réponse.

Je lui ai demandé quand il comptait revenir de ce voyage avec son père, il m'a répondu : « Peut-être la semaine prochaine. » Puis il a ajouté : « Nous savons que tu restes à Wick maintenant, nous aurons tout le temps de nous voir. J'ai plusieurs choses à régler, je ne peux pas faire autrement. Essaie de comprendre... »

Qu'est-ce que je suis censée répondre à ça, hein ? Pourquoi fait-il tant de mystères ?

Je lui ai dit qu'il me manquait. J'ai osé, pour la première fois. Ça ne l'a pas ému outre mesure, je crois.

Il m'a dit qu'il m'appellerait ce soir, c'est tout. Mais le fera-t-il vraiment ? Rien n'est moins sûr. Ses coups de fil se sont tellement espacés depuis la semaine dernière... Je ne sais pas pourquoi.

Crois-tu qu'il regrette ? Je suis sûre que oui...

C'est ma première histoire d'amour, bon sang ! Ça tourne au cauchemar, je suis sur les nerfs et déroutée, car tout ceci n'a aucun sens. Je l'ai toujours dit, je fais fuir les mecs, tu vois, j'en ai la preuve. Je ne dois pas être faite pour ça... C'est pitoyable.

Bref, passons...

En attendant, je passe mon temps comme je peux. J'ai commencé mes cours de conduite, il y a quatre jours. J'ai déjà roulé plus de dix heures, comme c'est un apprentissage accéléré, je pourrais peut-être passer mon permis la semaine prochaine.

Le moniteur dit que je me débrouille bien. Mais tu sais, j'ai vraiment une raison à ça. Je veux pouvoir bouger du manoir librement. J'en ai marre d'être coincée ici.

Je suis minable... Le soir, pendant que j'attends inlassablement les coups de fil de mon petit ami fantôme, je révise mon code de la route. Je cravache en réalité, car sans cet exam, tout est fichu.

Je te jure que je fais de mon mieux pour bosser sans penser à Leith. C'est dur... Je me bats.

Ton amie désespérée,
Hannah.

P.S : J'ai décidé de sortir ce soir. J'ai rencontré Davis sur le port et il m'a proposé de l'accompagner chez Finighan, j'ai accepté. Il sera avec Suzy (oui, ils sont ensemble maintenant). Je ne suis pas sûre qu'aller dans ce pub soit la meilleure thérapie du monde, mais au moins, je penserai à autre chose !

Chapitre Trente

Le pub d'Ed. Finighan était aussi bondé que la dernière fois, pas une seule table n'était libre.

Suzy nous attendait au comptoir, assise sur un tabouret de bar, une énorme chope de bière à la main. Elle nous fit signe d'avancer. Je fus très surprise qu'elle ne se jette pas sur Davis en le voyant arriver. Au contraire, elle se contenta de lui embrasser doucement les lèvres. Le sourire qu'il afficha montra à quel point il était heureux de la voir. Ce fut plus fort que moi, je ne pus m'empêcher d'imaginer cette même scène, mais avec deux acteurs différents : Leith et moi. Je secouai la tête pour me ressaisir. Ok. N'étais-je pas sortie ce soir pour me distraire et oublier un instant mon pseudo petit ami ? J'avais même refusé de prendre mon téléphone portable. Sans quoi, j'aurais passé la soirée à le sortir de mon sac, pour vérifier s'il avait essayé de me joindre. Autant régler le problème de mes pensées de la même manière, en décidant de m'amuser en réelle célibataire - ce que j'étais finalement.

- Au fait, Hannah, j'ai oublié de te demander. Toi et Sutherland, il paraît que..., dit Davis en ramenant deux tabourets.

« Oh non... pas ça ! »

- Qui t'a raconté ça ? bêlai-je, étonnée, car je n'en avais parlé à personne.

- Tu as dit à Sissi qu'il t'avait invitée sur les îles Orcades, le soir de ton anniversaire. Elle en a parlé quand je l'ai accompagnée à l'aéroport avec Maisie. J'en ai déduit que vous deviez être ensemble, sinon, pourquoi être partis tous les deux pendant trois jours ?

-Ah...

- « Ah » quoi ? T'es avec lui ou pas ?

Je ne savais pas trop quoi répondre. Notre relation était tellement bizarre avec Leith que je n'étais pas sûre de pouvoir affirmer qu'on était vraiment ensemble, même s'il m'avait fait une demande « officielle ».

- Je ne sais pas, admis-je honnêtement.

- Comment ça, tu ne sais pas ? Tu veux dire que tu ne sais pas si tu es avec lui ou pas ? (Il secoua le menton.) Mais pourquoi une fille c'est toujours si compliqué ? dit-il avec exaspération.

Je haussai les épaules, agacée.

- Ok, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, continua-t-il, mais si tu veux mon avis, ce type est bien trop bizarre pour toi !

- Moi, je ne le trouve pas bizarre, il est juste un peu... différent, chuchotai-je.

- Tu vois, tu le reconnais toi-même !

- Non, pas du tout ! (Ça m'agaçait au possible.) Bon ok, lui et moi, c'est une affaire qui roule, c'est juste que... que je n'avais pas envie d'en parler. Avec ça, j'espérais qu'il me fiche la paix, mais je m'enfonçais toute seule en mentant comme un arracheur de dents. Davis me dévisagea en plissant le front.

- Bon, tu veux boire quoi ? finit-il par demander.

- Comme toi.

- Tu me charries ? dit-il méfiant, en levant un sourcil.

- Non, non, pas du tout.

Suzy sourit et commanda deux bières brunes. Je n'avais effectivement pas aimé la dernière fois que j'y avais goûté, mais là, j'avais l'impression qu'il fallait que je pousse un peu le destin pour arrêter de penser à Leith. Je savais bien que c'était ridicule, mais je n'avais pas d'autre idée. De toute façon, chez Finighan, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire, que boire de la bière écossaise.

Davis me tendit mon verre. Je n'avais pas particulièrement soif, mais je bus d'un seul coup plus du quart du liquide brun et épais. J'eus un frisson de dégoût.

Davis et Suzy rirent devant mon visage mortifié. Le serveur, au bar, un garçon plutôt mignon, se pencha vers moi.

- Il y a un problème avec la bière ?

- Oh, non. C'est juste que je n'ai pas l'habitude d'en boire, me justifiai-je en souriant, gênée.

Je frissonnai encore une fois, de révolusion.

- Tu n'aurais peut-être pas dû commencer par quelque chose d'aussi fort. Tu devrais, de préférence, prendre une bière un peu plus fruitée, conseilla-t-il. Il prit ma chope et la jeta dans l'évier.

- Tiens, essaye plutôt ça, dit-il avec un large sourire, en me tendant un autre verre.

Le liquide était un peu plus clair et l'odeur de malt nettement moins prononcée que pour la précédente. Je trempai mes lèvres dans la mousse délicate, le résultat était surprenant. La bière avait un goût subtil de fruits rouges, plutôt agréable, doux et sucré.

- J'aime bien, lui annonçai-je.

Son visage s'illumina.

- Ravi que ça te plaise.

Je lui rendis franchement son sourire, et lorsque je tournai la tête vers Davis et Suzy, ils me regardaient, complètement éberlués.

- Quoi ? leur demandai-je innocemment.

- Si tu avais vu ta tronche ! s'esclaffa Suzy. On se demande ce qui t'a fait le plus d'effet, la bière ou le barman !

Je rougis immédiatement, le quart d'alcool que j'avais déjà bu amplifiant la pigmentation de mes joues. Suzy secoua le menton et recula au fond de son siège, de manière à ce que son dos soit tout contre Davis. Il enroula ses bras autour d'elle et lui caressa doucement la taille, du bout des doigts. Elle ferma les yeux de contentement. Je ne pus réprimer un pincement au cœur, suivi d'un long soupir d'amertume. Leith aussi avait eu des gestes tendres à mon égard - bien que timides -, mais finalement, à quoi cela avait-il servi, à part me faire ronger mon frein ? Il m'avait littéralement charmée, éblouie, avant de me laisser à mes stupides rêveries d'adolescentes. Pour ça, j'étais en colère. J'avais décidé de baisser les armes, après avoir décrété que je ne voulais pas souffrir, et finalement, j'étais déjà en train de m'en mordre les doigts. Encore heureux que notre relation soit restée suffisamment superficielle pour que je n'aie pas à me rappeler de moments torrides, comme un premier baiser, par exemple...

Pitoyablement, je me voilais la face. Pas besoin d'avoir passé le cap du rapprochement physique pour qu'un millier d'épingles m'attaquent. Ça faisait un mal de chien !

Mince ! Allait-il hanter ma soirée encore longtemps ?

Etait-il bien nécessaire que je ressasse des regrets ? Ça ne m'aidait pas, là ! « Au secours ! »

J'avalai d'une traite le reste de mon verre et, tel un homme désespéré d'être seul au monde, je le tendis au barman pour qu'il m'en donne un autre. Il le fit sans dire quoi que ce soit, mais me resservit son sourire éblouissant. N'importe quelle fille aurait pu en tomber à la renverse.

Mes joues commençaient sérieusement à me chauffer. Je me penchai vers Davis et Suzy, qui étaient enlacés, pour leur soutirer quelques renseignements.

- Hé, le barman, il n'était pas là la dernière fois qu'on est venus, non ?

- Non, répondit Davis. Il a été embauché il y a quelques temps. C'est un Anglais je crois.

Je m'emparai de mon verre et bus encore plusieurs gorgées, sans respirer.

- Tu devrais y aller mollo avec la bière, Hannah, m'avertit Davis.

- Mouais... tu parles, une fois n'est pas coutume et t'inquiète pas, je ne vais pas vomir sur ta chemise !

- Laisse-la tranquille, s'interposa Suzy. Pour une fois qu'elle est complètement détendue. Tu vois ? dit-elle en voyant que je me retournais pour discuter avec le gars à côté de moi. Elle fait sa vie !

- Vous avez une clope ? demandai-je à l'homme assis à ma gauche.

- Euh, oui, si vous voulez, mais vous ne pouvez pas fumer à l'intérieur.

- Pas grave, dis-je d'une voix éméchée. Je sortirai !

Il me tendit une cigarette blonde et descendit de son tabouret pour m'accompagner dehors.

- Hannah, où vas-tu ? s'inquiéta Davis.

- Je sors fumer ! lui lançai-je en souriant bêtement.

- Mais... tu ne fumes pas !

- Ouais, je sais. J'ai envie d'essayer ! criai-je, hilare.

Davis mata le type à côté de moi, d'un sale œil. Il était bien plus âgé que nous et avait l'air de tout, sauf de l'innocence même. Je m'en moquais royalement.

- Je ne crois pas qu'elle va sortir avec vous, lui dit Davis en le retenant par le bras.

L'homme leva les sourcils en riant du nez, lui signifiant ainsi qu'il n'avait rien à cirer de son avis, puis il se dégagea brusquement.

- Holà ! Davis, sois pas rabat-joie, hein. Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ? Je serai à trois mètres, à peine !

Mon ami ne semblait pas très coopératif face à mon désir de découverte, mais tant pis, j'avais juste envie de m'amuser un peu, et l'alcool me donnait des ailes. J'attrapai mon verre de bière et pris l'homme par le coude pour l'inviter moi-même à me suivre. Je jetai un dernier coup d'œil à Davis, qui s'était adossé au bar, il ne me lâchait pas des yeux, définitivement inquiet. Avant de sortir sur le trottoir, je lui fis un petit coucou de la main, sous-entendant qu'il pouvait rester tranquillement à l'intérieur, avec Suzie.

-Tu n'es pas du coin, dit l'homme en allumant ma cigarette.

J'aspirai une grande bouffée et m'étouffai en un quart de seconde. Je me mis à tousser si fort que l'homme me tapa dans le dos pour que je me remette.

Quasiment tout le contenu de mon verre était par terre.

- Nan..., dis-je d'une voix cassée. Pouah ! Mais comment tu fais ça ?
braillai-je en lui montrant la clope.

Il se mit à rire grassement.

- Regarde, dit-il en portant sa cigarette à ses lèvres. Ce n'est pas la peine

d'aspirer comme s'il s'agissait d'une paille. Tu prends juste une petite bouffée et tu rejettes la fumée.

J'essayai maladroitement et cette fois, je ne toussai pas autant, mais un peu quand même. L'homme éclata de rire derechef.

- Mais tu crapotes ! Nan, attends, regarde, tu es supposée avaler la fumée. Il me montra une nouvelle fois. J'aspirai doucement le filtre jaune pour avaler la fumée et la recracher aussitôt. L'effet fut absolument répugnant et mon haleine était infâme, j'avais maintenant la gorge sèche, me piquant un peu.

- Tu es sexy quand tu fumes, chuchota l'homme en s'approchant un peu trop près.

Je levai les yeux vers lui, sans moufter, il prit ma cigarette encore rougeoyante et la jeta au sol.

- Tu es vraiment très, très mignonne. Tu ne voudrais pas bouger d'ici ? roucoula-t-il en me frôlant la joue.

Sa phrase me fit l'effet d'un électrochoc. Il n'était pas question que j'aille quelque part avec lui !

- Non, j'ai froid maintenant, je préférerais rentrer à l'intérieur.

—Tu as froid, ma jolie ? Tu as besoin de bras pour te réchauffer ?

Sa voix était pleine de sous-entendus.

- Non, je ne crois pas, je vais rentrer, maintenant.

Je le repoussai gentiment pour ouvrir la porte, mais il m'attrapa le coude et me serra contre son torse.

- Nan, attends, ne pars pas comme ça, je suis sûr qu'on peut apprendre à se connaître un peu mieux.

- Non, je ne crois pas, protestai-je, complètement lucide. Lâchez-moi, s'il vous plaît.

- Je suis convaincu que tu ne le veux pas vraiment, sans quoi tu ne m'aurais pas attiré dehors avec toi.

J'étais piégée. Tout ceci était effectivement de ma faute et je n'avais pas le sentiment que ce monsieur soit fin psychologue. Il ne comprendrait certainement pas que l'alcool et la bêtise m'avaient un peu tourné la tête.

- Lâchez-la maintenant, ça vaut mieux !

Je ne reconnus pas la voix qui cria derrière moi, mais je remis immédiatement le gars qui se tenait désormais devant nous. Il s'agissait du barman. Son regard était menaçant, il attendait vraiment que le type me fiche la paix, sur-le-champ. Ce que fit celui-ci, sans broncher. Il écrasa sa cigarette par terre et disparut en râlant dans une ruelle un peu plus loin.

- Merci, couinai-je d'une toute petite voix. C'était vraiment idiot de ma part.
- C'est le moins qu'on puisse dire. Tu ne savais même pas à qui tu avais à faire.

Je baissai la tête, honteuse. Je n'aurais jamais dû me mettre dans une telle situation. Je me sentais vraiment, vraiment, stupide.

- Tu as eu de la chance que je sorte les caisses vides à ce moment-là, dit-il en me montrant la venelle d'où il venait. Sans quoi, tu aurais pu avoir des ennuis.

- Allez, viens à l'intérieur, dit-il en ouvrant la porte principale, ton ami ne semblait pas très glorieux de te savoir dehors.

Dans mes petits souliers, j'entrai avec lui.

- La demoiselle avait froid, expliqua-t-il comme si rien ne s'était passé. Je vais lui faire un petit café, ça lui fera du bien.

Il tourna vers moi un visage amical et je lui jetai un regard reconnaissant. Je n'avais aucune envie de donner des explications à Davis.

- Tout va bien ? demanda ce dernier, très soupçonneux.

- Euh, oui, très bien, je me gelais, mentis-je en me frottant les bras. Je me rassis au bar, en lui renvoyant un sourire crispé, mais lui, il fronçait toujours les yeux.

-Je pourrais avoir un thé plutôt, s'il te plaît ? demandai-je au barman.

- Pas de souci.

Il me tendit un mug fumant que j'attrapai aussitôt.

- Merci.

Après la quantité de bière que j'avais absorbée sans vraiment en avoir envie, le thé brûlant me sembla être le meilleur réconfort au monde.

- Tu ne bois jamais d'alcool, n'est-ce pas ? demanda-t-il en souriant.

- Non.

Moqueur, il tourna la tête de droite à gauche.

- D'où viens-tu ?

- Je suis française, Paris.

- Mais tu n'as pas une once d'accent !

- C'est parce que mes parents sont tous les deux écossais. Ils sont nés par ici.

- Tu es en vacances à Wick ?

- Euh, oui, c'était le cas au début, mais nous restons vivre ici, finalement.

Son visage s'éclaira, il semblait heureux.

- Ah oui ? Comme ça, sur un coup de tête ?

- Non, pas vraiment, nous restons pour prendre soin de ma grand-mère.
- Oh, ok. Je ne voulais pas être indiscret, s'excusa-t-il.
- C'est rien.

Il était vraiment pas mal, avec de très beaux yeux, presque kaki, mais pas aussi beaux que ceux de Leith... « Ah non, pas encore ! » Je chassai une nouvelle fois son image et me concentrai sur le barman.

- Et toi, tu n'es pas d'ici ? Anglais, c'est ça ?
- C'est ça. Je bourlingue pas mal et j'ai décidé de passer quelque temps dans le coin.
- Ah oui ? Et ça te plaît ?
- Ouais. C'est bien moins grand que Londres, mais tout aussi fascinant. On gagne en tranquillité ! dit-il ironiquement.

Je ris avec lui, c'est exactement ce que je ressentais vis-à-vis de Paris.

- Un autre thé ? proposa-t-il en voyant ma tasse vide.
- Euh, non, merci, ça va mieux maintenant. Tu as déjà fait quelques visites par ici ?
- Non, pas vraiment, pourquoi ? Tu me proposes d'être mon guide ? risqua-t-il, amusé.

Mes joues rosirent immédiatement.

-Euh...

- Je plaisante ! Quoique, ça pourrait être sympa d'avoir une parisienne comme guide touristique.

Je me mordis les lèvres et lançai sans vraiment réfléchir :

- Si tu veux !
- Sérieusement ?

Il ne s'y attendait pas. Moi non plus...

- Oui, oui, sérieusement. Je viens ici depuis l'âge de... attends, je réfléchis... un mois. Je connais des tas d'endroits.
- Ok, c'est parfait, j'en serais ravi... ? (Il fit une pause volontaire comme pour m'inviter à lui dire mon prénom.)
- Hannah.
- Hannah... Moi, c'est Phillip.
- Enchantée !
- Enchanté !

Nous pouffâmes, car nous l'avions dit en même temps. Il chercha un crayon dans un tiroir et griffonna son numéro de téléphone sur un bout de papier avant de me le tendre. Je le glissai dans ma poche et lui donnai le mien.

- Je t'appellerai à l'occasion, alors, dit-il, jovial.
- N'hésite pas.

Sur ce, il se détourna pour servir d'autres clients.

Oui, décidément il était vraiment mignon. Grand, sportif, avec des cheveux blonds et longs jusqu'aux épaules et un style « laisser-aller » un peu grunge. On aurait dit un chanteur de rock.

- T'as fini de mater ? me railla Davis en riant.
- Qu... quoi ? Non, pas du tout !
- C'est ça, à d'autres. Quand je te disais que les filles étaient compliquées.
- Pourquoi dis-tu ça ?

- Ben oui, lui aussi, c'est « une affaire qui roule » apparemment, non ? J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais finalement je m'abstins. De quoi devais-je avoir l'air ? Je lui avais dit que Leith et moi étions ensemble - ce qui n'était pas complètement faux, ni complètement vrai, mais ça, Davis ne pouvait pas le savoir. Ce que je venais de faire était vraiment étrange, j'avais clairement dragué Phillip, personne n'était dupe ! J'aurais pu me sentir coupable, mais je ne l'étais pas. Soyons honnêtes. J'avais voulu prendre ma revanche, pour montrer à Leith que je n'allais pas l'attendre indéfiniment. Sauf qu'il y avait un problème majeur : Leith n'était pas là pour le voir...

Ce soir-là, dans mon lit, après la soirée au pub, je bouillonnais d'énerverment - l'alcool ingurgité n'aidant en rien. Je gigotais tellement que tout était sens dessus dessous. Leith ne me sortait pas de la tête. Il fut impossible de me soustraire à l'image de ses cheveux bruns, ses magnifiques yeux verts, son beau visage, il refusait de s'éloigner de mon esprit. Et aussi attirant que Phillip fût, il n'arriva pas à le supplanter. Pourtant, je faisais des efforts pour penser à autre chose.

Enragée, j'attrapai mon oreiller pour le serrer contre ma figure, à m'étouffer. J'avais envie de hurler.

Pour la première fois depuis que Leith était parti, des larmes coulèrent sur mes joues. Je me sentais trahie, seule, comme si j'avais subi une immense défaite. Et en quelque sorte c'en était une. J'étais trahie, parce que Leith m'avait menti. Il m'avait demandé d'être sa petite amie uniquement pour me protéger de mon agresseur, pas parce qu'il en avait vraiment envie, j'en étais maintenant convaincue. J'étais seule, et il n'était pas là pour me prouver le contraire. Et l'immense défaite que je ressentais était celle de la désillusion. Celle d'avoir cru que j'avais trouvé un si grand amour.

Chapitre Trente et un

Encore un matin ensoleillé. Décidément, le temps jouait avec mes nerfs. La météo n'était pas solidaire de mon état d'esprit et ça m'irritait. J'avais passé une nuit épouvantable, mes yeux étaient encore boursouflés par les larmes que j'avais versées, sans doute trop longtemps.

Mon réveil affichait huit heures moins le quart. Et en plus, j'étais à la bourre... mon cours de conduite commençait dans à peine une demi-heure. Je sautai dans mon pantalon sans même prendre le temps d'aller sous la douche et courus pour rejoindre Mathy. Elle m'attendait déjà dans la voiture.

En descendant l'escalier, j'allumai mon téléphone. Sans trop y croire, je vérifiai si, par hasard, Leith m'avait laissé un message pendant que j'étais au pub. Rien. Evidemment.

Je n'étais plus seulement triste, j'étais maintenant très en colère, j'avais eu le temps de cogiter. Comment avait-il pu me prendre pour une imbécile à ce point ? Je me demandais même pourquoi il avait pris la peine de m'appeler régulièrement la première semaine de son absence. « Sûrement pour que j'aie l'attitude d'une femelle éprise, et que le galbro me fiche la paix ! » Comme c'est charitable !

Enervée, je jetai furieusement mon portable dans mon sac et claquai violemment la porte derrière moi.

Mon cours se passa aussi bien que la veille, même si j'avais conduit comme une automate. Il était à peine midi et quart lorsque je sortis de l'auto-école. Je décidai de rendre visite à Gwen, le magasin fermait dans un quart d'heure. Peut-être aurait-elle le temps de déjeuner avec moi ?

Rien qu'à l'idée de la voir, j'esquissai un sourire. Bien évidemment, j'allais éviter de parler de Leith. Je n'aurais qu'à la brancher sur les vampires, j'étais sûre qu'elle saurait me faire rire ! Lorsque j'arrivai devant la boutique, les éclairages de la vitrine étaient éteints. Peut-être avait-elle fermé plus tôt ? Je poussai à tout hasard la porte ; elle n'était pas verrouillée. J'ouvris en grand et des tintements cristallins retentirent, me faisant sursauter. Je levai la tête et vis un carillon chinois de la postérité, il n'était pas là la dernière fois. Je me fis rire toute seule,

il n'y avait bien que moi pour être effrayée par ces machins... Le magasin semblait vide. De l'encens brûlait sur le comptoir - celui qui était censé chasser les esprits torturés. J'avancai de quelques pas et ratissai des yeux le fond de la boutique. Personne.

- Gwen ? appelai-je. C'est Hannah.

Quelques secondes plus tard, j'entendis un craquement dans l'arrière-boutique, puis Gwen passa la tête à travers les rideaux de perles.

- Hannah ! s'exclama-t-elle, faussement surprise. Qu'est-ce que tu fais là ?

Impossible de ne pas remarquer son malaise...

Bon. Passons.

- Salut, Gwen ! Je viens de terminer mes cours de conduite et je me suis dit qu'on pourrait déjeuner ensemble.

-Oh.

- Tu as peut-être déjà prévu quelque chose ?

- Euh, oui... non, en fait je... Tu voulais me voir pour un truc en particulier ?

- Euh, non, pas vraiment.

Elle jeta rapidement un œil derrière elle. Elle était vraiment bizarre. Qu'avait-elle ?

- Quoi ? demandai-je, agacée.

- Je suis désolée, Hannah, je ne peux pas te parler maintenant.

Normalement j'aurais dû fermer la boutique, mais j'ai oublié de bloquer la porte.

-Ah.

- Excuse-moi, Hannah, c'est juste que je suis assez occupée et je ne peux pas te parler, maintenant.

- Si tu le dis, soupirai-je, déçue. Peut-être à une autre fois, alors ? Quand tu auras plus de temps...

Je haussai les épaules et commençai à m'éloigner lorsque je l'entendis pousser un grand soupir.

- Oh, Hannah, je suis désolée... Je n'ai jamais été très douée pour le mensonge.

Je me retournai vers elle, les sourcils froncés.

- De quoi veux-tu parler ?

- Viens avec moi, dit-elle. C'est du grand n'importe quoi cette situation !

Je n'avais aucune idée de ce à quoi elle faisait allusion, mais je m'approchai pour la suivre dans l'arrière-boutique. Lorsqu'elle tira le rideau, mon cœur eut

un raté avant de sauter violemment dans ma poitrine. Je frôlai l'arrêt cardiaque. Leith était tranquillement assis sur le rocking-chair rouge de Gwen. Quand il me vit, il se leva immédiatement, mais calmement, sans paraître surpris par ma présence. Evidemment... il m'avait entendu entrer, ou plus exactement, **flairée**.

Deux semaines que je ne l'avais pas vu, que je n'avais quasiment pas de nouvelles, ne sachant pas franchement où il était passé, et je le voyais là, dans l'arrière-boutique de Simsalabim. Aucun son, aucun mot ne sortit de ma bouche, mais je devais être blanche comme un linge, mon cœur battait à tout rompre. Toute la colère que je ressentais le matin même se transforma en une sorte d'angoisse insoutenable.

- Leith, je suis désolée, dit Gwen, confuse. Je ne sais pas raconter de bobards et...

Elle avait l'air si désemparée.

- T'inquiète pas, Gwen, coupa-t-il d'une voix grave et calme, sans me quitter des yeux.

À cet instant, le sentiment de trahison dont j'étais empreinte, la veille, s'amplifia davantage. Non pas à cause de Gwen, mais à cause de Leith. Pourquoi ne m'avait-il pas dit qu'il était de retour ? Pourquoi avait-il voulu se cacher de moi au point d'impliquer Gwen ? Est-ce parce qu'il ne voulait plus me voir qu'il avait choisi de mentir par lâcheté, plutôt que de m'affronter pour me dire la vérité ? Mais était-il vraiment parti quelque part, au juste ? Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête et je n'étais pas sûre d'avoir une seule réponse.

À présent, mes genoux tremblaient, si fort, que j'avais l'impression qu'ils allaient me lâcher.

- Je... je vais vous laisser un moment, bredouilla Gwen en s'éclipsant de la pièce.

J'entendis le carillon, elle était sortie.

J'observai Leith pour essayer de trouver une explication dans ses yeux, mais ceux-ci étaient indéchiffrables.

Enfin, ma langue se délia.

- Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais rentré ?

Pas un muscle ne bougea sur son visage, je n'arrivais à cerner aucune expression, il était implacable. Était-il heureux de me voir au moins ? Je n'en étais franchement pas sûre. Il me donnait envie de partir en courant. Au lieu de ça, je levai plus la tête et tâchai de garder le peu de dignité qu'il me restait.

- Pourquoi as-tu disparu, comme ça ? insistai-je.

Toujours pas de réponse. Je faiblis.

- Tu ne me téléphonais presque plus. Je... j'ai fait quelque chose de mal ? J'aurais voulu éviter les tremblements dans ma voix, mais impossible, j'étais bien trop émotive. Les yeux fixés sur les siens, j'attendais qu'il réagisse.

Il poussa un profond soupir et s'approcha pour me prendre par les épaules. Je ne pouvais pas bouger, ses mains me brûlaient à travers mes vêtements, j'aurais préféré qu'il ne me touche pas.

- Hannah, non, tu n'as rien fait de mal. J'avais juste besoin de régler une situation, de m'assurer que tu...

Sa voix s'étrangla.

Je secouai la tête sans comprendre et me dégageai doucement de lui pour l'observer. De quoi parlait-il ?

- Je suis rentré depuis plus d'une semaine, Hannah, avoua-t-il, contrit.
-Je... comm... pourq... tu... ? bafouillai-je sans pouvoir aligner un mot correctement.

- Je te demande pardon d'avoir été si distant, je devais être seul pour me concentrer sur ce que je faisais. Je voulais être sûr que tu étais en sécurité, Hannah.

- En sécurité ?

Il écrasa ses doigts sur ses paupières fermées et retint sa respiration quelques secondes.

- Lorsque je suis allé voir mon père, le soir où j'ai dîné chez toi, Al m'a téléphoné. Ils ont eu une visite du galbro.

- Oh, mon Dieu ! m'écriai-je. Ils n'ont rien ?

- Non, Hannah, ils vont bien. Ils n'étaient pas là lorsque celui-ci s'est rendu au ranch, mais à leur retour, ils l'ont flairé.

- Il me cherchait ? m'inquiétai-je.

- Sans doute, dit-il d'une voix si basse que je ne fus pas sûre de bien avoir compris. Hannah, je t'ai laissée à cause de lui, je craignais qu'il te piste, qu'il te trouve, qu'il te surveille. Il fallait que je sois sûr que tu ne courais aucun risque.

- En t'éloignant de moi ? demandai-je, sceptique.

- Oui. Je suis d'abord retourné sur les îles Orcades pour le retrouver, savoir ce qu'il y faisait. Aucun des lupi qui vivent sur les îles n'avait jamais vu de garous de son espèce dans les parages. Sa présence avait forcément une raison bien précise. Je n'y ai rien trouvé de concluant, alors je suis revenu à Wick.

- Mais pourquoi ne m'as-tu pas avertie ? Je me suis sentie si...

Une grosse boule s'installa dans ma gorge et m'empêcha de finir ma phrase.

- Hannah... je ne te l'ai pas dit parce que j'avais besoin de voir ce qu'il se passait autour de toi. J'avais besoin que tu agisses normalement. Je devais rester discret et vérifier que le galbro ne tenterait pas de s'approcher lorsque tu serais seule.

Son visage était empreint d'une réelle inquiétude, j'étais déconcertée. Je n'avais pas été encline à l'anxiété ces deux dernières semaines, en tout cas, pas exactement la même que la sienne. Le galbro m'était passé par-dessus la tête.

- Il est là ? demandai-je avec crainte.

- Je ne l'ai pas repéré, mais je ne suis pas tranquille. J'ai un mauvais pressentiment, je n'ai pas l'impression qu'il va abandonner.

- Mais... si tu ne l'as pas vu dans les parages, c'est qu'il n'y est pas, non ? bredouillai-je avec crainte.

- J'aimerais en être sûr, mais je ne le suis pas. Je n'ai jamais eu affaire à quelqu'un comme lui. Sa présence me dérange, je la trouve douteuse.

- Douteuse ? Pourquoi ?

- Je ne crois pas qu'il soit apparu uniquement à cause de ton odeur, ajouta-t-il.

- Il serait là pour quoi d'autre ?

Il soupira.

- Je ne peux pas en parler, Hannah, dit-il avec gravité.

- Tu ne peux pas en parler parce que tu n'es pas sûr de ce que tu crois, ou parce que tu ne veux pas m'effrayer ? persistai-je en le scrutant avec intensité, attendant une réponse.

- Je ne veux pas en parler, conclut-il, sévèrement.

Je n'insistai pas, je savais qu'il ne dirait rien. En revanche, il y avait autre chose que je voulais savoir...

Je me mordis les lèvres. Il fallait que je lui demande... Par lâcheté, je gardai les yeux rivés au plancher. Je ne voulais pas prendre le risque de faiblir devant ses prunelles incandescentes.

- Leith, pourquoi m'as tu demandé d'être ta petite amie ? Pour que j'agisse comme si nous étions ensemble ? Qu'il le croie et qu'il me fiche la paix ?

Je vis ses pieds avancer d'un pas vers moi. Je fermai les paupières et sentis ses doigts chauds se poser sur mon menton. Il le souleva, doucement.

- Hannah, regarde-moi, chuchota-t-il.

Tremblante, j'ouvris les yeux, les siens y plongèrent aussitôt. Je pouvais voir des gouttes d'or danser dans ses iris. Je devais me concentrer pour ne pas m'y

perdre.

- C'est vraiment ce que tu crois ?

Sa voix était rauque et douce.

- Je... je me pose la question.

Il sourit en coin, nerveusement et lâcha ma mâchoire.

- Alors c'est que j'ai raté quelque chose, dit-il tristement. Car je n'ai jamais été plus sincère de toute ma vie. (Il soupira encore.) Doutes-tu vraiment de moi ?

Je ne voulais pas répondre.

Il leva les doigts pour toucher ma joue et se ravisa. Finalement, il grogna et passa sa main derrière ma nuque avant de m'attirer brusquement contre lui, pour m'encercler. Il posa son menton sur ma tête et caressa mes cheveux.

- Oh, Hannah, pourras-tu me pardonner ? gémit-il.

Je percevais le parfum de son eau de toilette mélangée à sa propre odeur, je sentais la chaleur anormalement élevée de son corps. J'étais complètement désemparée, toute ma colère était en train de retomber, pour faire place à un sentiment presque indescriptible. J'avais l'impression d'avoir été privée de nourriture pendant deux semaines et que, d'un coup, on m'alimentait abondamment. C'en était presque trop. Mon cœur s'emballa dans ma poitrine.

Le carillon du magasin retentit, brisant la douce torpeur dans laquelle nous étions. Gwen entra dans la pièce en toussotant. Lorsqu'elle nous vit l'un contre l'autre, elle sourit de satisfaction.

-Je suis désolée, Hannah, dit-elle. Je n'aime pas ces situations et puis... c'est compliqué.

Elle s'assit en tailleur sur la petite table rectangulaire et attrapa la boule de relaxation qui y traînait. Nerveusement, elle la fit rouler entre ses mains. Je me détachai lentement de Leith et m'installai à côté d'elle.

- Ok, ça va, lui dis-je doucement. Tu es donc au courant pour Leith...

- Oui, depuis longtemps.

- Gwen se servait souvent de jumelles lorsqu'elle était plus jeune, expliqua Leith. Elle était à la fenêtre de sa chambre lorsque le crinos a tué ma mère. Elle n'a pas vu la scène, mais elle l'a aperçu sous sa forme animale.

Je les observai, chacun leur tour. Il était évident qu'un lien très fort les unissait, j'aurais presque pu en être jalouse si ce lien n'avait pas été le fait d'un meurtre horrible.

- Hannah (elle respira profondément), je te demande pardon pour ce stupide filtre. Je voulais juste te donner un coup de pouce ... pour Leith, murmura-t-elle.

- Elle n'en avait vraiment pas besoin ! cingla ce dernier.

- Oui, je le sais, maintenant, dit-elle en baissant la tête, honteuse.

Je lui pris la main pour la réconforter.

- Il faut que je m'en aille, annonça Leith.

Je me levai simultanément, dans l'espoir que, peut-être, il voudrait que je l'accompagne, mais il ne le proposa pas.

- Mathy doit venir te chercher, non ?

J'opinai. Manifestement je n'allais pas venir avec lui.

- Je te retrouve chez toi, plus tard dans l'après-midi. Si tu veux bien..., hésita-t-il.

- Oui. Je serai là.

Évidemment que j'y serais, je n'aurais manqué aucun rendez-vous avec lui, même le plus petit qui soit.

Chapitre Trente-deux

- Gwen, je ne pense pas que tout ceci soit de ta faute, je veux que tu le saches, voulus-je la rassurer.

Elle haussa les épaules.

- Si tu n'avais pas porté ce filtre d'envoûtement, rien de tout ça ne serait arrivé.

-Justement, tu ne m'as pas forcé à le mettre ! protestai-je pour la déculpabiliser.

- Je sais. Mais si j'avais su les conséquences, je ne te l'aurais jamais offert. (Elle soupira.) Je voulais tellement que Leith et toi..., dit-elle doucement.

- Oublie ça, Gwen. Dis-moi, as-tu une idée de quoi Leith voulait parler à propos du galbro ? Il pense que sa présence est « douteuse », pour reprendre ses mots.

Elle eut un regard fuyant.

- Hannah, j'ai promis de ne rien dire, je ne sais pas mentir, alors ne me contrains pas à trahir ma promesse, je m'en voudrais vraiment, vraiment, beaucoup, dit-elle très sérieusement.

-Ok.

Je n'insistai pas mais je ne me résignai pas pour autant. Puisque cette histoire me concernait, il faudrait bien que je sache de quoi il retournait, d'une manière ou d'une autre. Je m'en inquiéterais plus tard.

- Gwen, raconte-moi pourquoi tu tenais absolument à ce que Leith et moi sortions ensemble ?

- Je ne sais pas, un pressentiment.

- Ah bon ?

- Tu m'as plu tout de suite la première fois que je t'ai vue. Tu me semblais tellement incroyablement sur tout, je trouvais ça amusant. Lorsque j'ai appris que tu connaissais Leith je me suis mise à vous imaginer ensemble. Le loup-garou et celle qui ne croit en rien ! dit-elle, amusée. A partir du moment où j'ai compris que tu ne laissais pas mon meilleur ami indifférent, j'ai eu envie de pousser un peu votre destin. Je trouvais que vous étiez faits l'un pour l'autre.

- Comme ça ?

- Oui, comme ça. Disons que j'ai un bon feeling. En tout cas, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure qu'il te faisait craquer. Je m'en suis rendue compte dès le vernissage de Stéphanie. Peut-être que je n'aurais pas dû mais, j'ai vraiment fait en sorte que tu en apprennes plus sur lui, par toi-même. C'est pour ça que j'insistais lourdement sur ta lecture du livre. Mais apparemment, tu étais plutôt longue à la détente !

- Longue à la détente ? Peut-être, mais ma réaction était plutôt normale, non ? me défendis-je, agacée de passer pour une idiote. Jusqu'à il y a deux semaines je n'imaginai pas que les loups-garous puissent réellement exister. Il ne s'agissait pour moi que d'histoires effrayantes pour les gosses ! Quel esprit sain aurait pu croire le contraire ?

Gwen eut l'air blasée, elle me fit sourire.

- En tout cas, Gwen, tu as sacrément bien joué la comédie. A t'entendre parler des loups-garous et tutti quanti, je me disais que tu avais juste terriblement envie d'y croire, pas que tu savais assurément quelque chose !

- L'art et la manière...

- Oui, après tout ce que j'ai lu et tout ce que tu m'as raconté, j'étais, de toute façon, convaincue que ceux qui avaient un esprit dérangé étaient les gens comme toi. Moi et mes pensées rationnelles, je nous trouvais plutôt normales !

- Oui, mais quand même, marmonna-t-elle, d'autres auraient compris plus vite que toi. Par exemple, reprit-elle aussitôt, pas une seule seconde tu n'as fait le rapprochement entre ce que tu as vécu sur le phare avec Leith et la toile de Stéphanie.

- Tu es au courant pour le phare ! m'étouffai-je.

- Euh, oui, avoua Gwen, gênée. Leith a fini par m'en parler. Là-bas il s'est passé quelque chose de très rare, Hannah. Ne le sais-tu pas ? demanda-t-elle sérieusement.

- Tu parles des étincelles ? C'est vrai que je n'ai pas fait le rapprochement avec la toile... (Je réfléchis un instant.) Le loup faisait jaillir de la lumière de ses yeux parce qu'il vivait une émotion intense. (Maintenant, ça me paraissait tellement évident. Comment aurais-je pu le deviner ?) C'est réellement ce qui s'est passé avec Leith, ce jour-là ? demandai-je pour en être bien sûre. Parce que tu sais, il m'a délivré une toute autre théorie sur le sujet.

- Ah oui ? Et laquelle ?

- Que le programmeur avait déclenché les lumières du phare.

Gwen pouffa de rire.

- Ah, que tu es naïve, Hannah ! se moqua Gwen. Les lumières du phare...

N'importe quoi ! Ce que tu as vu, c'est le Môt-aotrom.

- Le quoi ? demandai-je, interdite.
- Non, mais je rêve ! Tu as bien dû lire ça dans le bouquin, non ?
- Euh... non, bredouillai-je, hébétée.

Gwen se leva et alla chercher un exemplaire du grand livre des mystères occultes. Elle chercha la page concernée et lut à voix haute.

- « Les lupus vivent le Môt-aotrom, un phénomène visuel pendant lequel une lumière extrêmement brillante, furtive, semblable à un halo et aussi éclatante que les rayons du soleil, les illumine. Si le lupus maîtrise parfaitement son corps avant ou après sa transformation, il ne décide pas du Môt-aotrom. Seul un sentiment d'une rare profondeur et d'une pureté absolue peut le provoquer. C'est la seule et unique réaction de son corps qu'il ne peut contrôler. Il est également incapable de prévoir le moment de sa venue. » Hannah, dit-elle en ricanant, tu es irrécupérable, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi aveugle que toi !

- Je ne comprends pas ce que ça veut dire, insistai-je, réellement irritée, presque sur la défensive.

Je ne voyais pas quel sentiment d'une rare pureté avait pu provoquer Ça, sur ce fichu phare, excepté que j'avais senti que je lui plaisais sûrement.

- Ça veut dire que tu es son âme sœur, Hannah !
- Oh, dis-je béatement.
- Pourquoi crois-tu qu'il s'acharne à veiller sur toi, ainsi ? Pourquoi crois-tu que ses yeux brillent si fort à chaque fois qu'il te regarde ? Pourquoi crois-tu qu'il ait eu envie de te présenter deux des personnes les plus importantes de sa vie ? Tu penses vraiment qu'il fait ça avec tout le monde ? Il ne peut plus se passer de toi, ma chérie !

Devant ma mine médusée, Gwen rit à gorge déployée.

- Mais il ne m'a même jamais embrassée, murmurai-je bêtement, comme seule réponse à ce qu'elle venait de m'annoncer.

- Et c'est tout ce qui t'inquiète ? Il faut laisser le temps au temps, Hannah. Tu es son âme sœur, crois-moi sur parole. Je l'ai toujours su, le Môt-aotrom n'a fait que le confirmer.

- Gwen ?

-Oui.

- Je dois m'en aller, dis-je avec une voix de robot.

- Tu rentres chez toi ?

Elle était très amusée.

-Oui.

Mon cerveau était en ébullition. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'ouvrir la bouche, comme s'il fallait que je m'aère. Je réalisais subitement que notre histoire, à Leith et moi, ne ressemblait à aucune autre. Comment l'aurait-elle pu ? Rien de ce qu'on avait pu me décrire, ou de ce que j'avais pu lire, même dans la plus incroyable des histoires d'amour, n'était comme nous deux. Son âme sœur...?

Je me levai et pris mon téléphone pour appeler à la maison. J'embrassai Gwen sur les deux joues, elle fut surprise et se mit à rire de plus belle. Je sortis dehors pour rejoindre Mathy, encore sous le choc.

Chapitre Trente-trois

- Alors ? Tu voudras bien les goûter avant que je les présente au comité ?
- Quoi donc ?
- Mes petits gâteaux à la crème ! Sweety, je viens de t'expliquer que je participais à un concours de pâtisserie. Ton avis est important, tu es celle qui aime le plus mes gâteaux !
- Euh, oui, Mathy, pas de problème, lui assurai-je tandis que la voiture s'engageait sur le chemin du manoir.

À peine fut-elle arrêtée que je courus me réfugier dans ma chambre, sans même prendre la peine de déjeuner. Pour y faire quoi, exactement ? Je n'en savais rien, j'avais juste besoin de m'isoler. Je me jetai sur le lit et serrai l'oreiller contre moi. Ces revirements me faisaient tourner la tête. C'est lorsque je décidais de laisser tomber, que Leith réapparissait pour tout chambouler. Et avec les révélations de Gwen, je savais encore moins où j'en étais. J'avais hâte qu'il arrive, pour tout expliquer lui-même.

Et il ne tarda pas. À peine une heure plus tard, j'entendis le 4 x 4 se garer dans la cour. J'avais envie de courir pour le rejoindre, mais je n'en fis rien. J'attendis qu'il sonne à la porte et que quelqu'un d'autre que moi, ouvre. Cela dit, je ne voulais pas qu'il me rejoigne dans ma chambre, l'ambiance y aurait été immédiatement trop sulfureuse, trop brûlante. Je n'étais pas sûre de pouvoir contrôler le flot d'émotions qui m'envahirait s'il était ici, avec moi.

Il discutait dans le salon avec ma mère quand je descendis. Il était arrivé depuis à peine cinq minutes qu'elle lui parlait déjà de St Andrews.

- Et tu penses qu'elle s'y plairait ? demanda-t-elle.
- Oui, je le pense, affirma-t-il.
- Ça pourrait être sympa que tu y ailles, Hannah, dit-elle. Tu connaîtrais quelqu'un, au moins.
- Maman, je n'ai encore rien décidé.
- Oui mais il faudra le faire vite, tu n'as plus beaucoup de temps.
- Je sais, je sais...

Pour l'heure, j'avais d'autres chats à fouetter que penser à cette fichue fac ! Je voulais parler avec Leith.

- On va quelque part ? lui proposai-je, mettant ainsi un terme à cette conversation.

Il opina.

- À plus tard ! m'écriai-je.

Ma mère hocha la tête en nous faisant un signe de la main.

- Où aimerais-tu aller ? demanda Leith.

- Un endroit tranquille. On pourrait marcher un peu.

- Sinclair Castle ?

J'acquiesçai silencieusement.

Il m'ouvrit galamment la portière du Range Rover avant de monter, lui aussi. J'attachai ma ceinture de sécurité et attendis qu'il démarre. Mais il ne le fit pas immédiatement, il avait pourtant la main sur la clef de contact.

- Hannah, je suis sincèrement désolé de t'avoir fait vivre tout ça, dit-il tristement en se tournant vers moi.

- Ok, ça va, tu m'as déjà tout expliqué, je comprends.

- Pourquoi es-tu si conciliante ? Tu aurais vraiment le droit d'être en colère.

- Mais je l'étais.

- Vraiment ?

- Oui, vraiment. Je pensais ne pas te revoir. Je pensais que tu m'avais simplement demandé d'être ta petite amie parce que... bref, je te l'ai déjà dit, soufflai-je.

Il plongea ses prunelles dans les miennes et, d'un coup, je ne savais plus où j'étais.

- Tu ne m'as pas répondu, tout à l'heure. Doutes-tu de moi, Hannah ?

Je baissai les yeux alors qu'il attendait vraiment que je lui réponde, mais je ne dis rien, parce qu'au fond de moi je me sentais encore meurtrie, bien qu'il se soit expliqué. Oui, soyons honnête, je doutais...

Il releva mon menton et me fixa quelques secondes, silencieusement, avec une expression de colère non dissimulée. Comme je ne m'étais pas décidée à répondre, il démarra le moteur et, jusqu'à ce que nous arrivions au chemin de Sinclair Castle, il n'ouvrit plus la bouche.

Le soleil était encore haut dans le ciel et la journée, idéale pour une balade sur les falaises. Le vent soufflait si légèrement, qu'il rendait l'atmosphère plus douce que d'habitude.

Leith sortit de la voiture et en fit le tour pour m'ouvrir.

- Merci, murmurai-je avant qu'il ne referme.

Il tourna aussitôt les talons et avança devant moi, d'un pas vif. Pendant quelques

secondes, je restai immobile à le regarder s'éloigner, le cœur serré. Je me rendais bien compte qu'il était préoccupé de ne pas avoir eu de réponse. Mais si à cet instant, il se triturerait l'esprit autant que j'avais pu le faire pendant ces deux semaines, alors il comprendrait ce que j'avais vraiment pu ressentir!

Mais qu'est-ce que je racontais ?

C'était minable comme attitude. Allais-je vraiment lui faire payer ce que j'avais personnellement vécu comme une déchirure ? Je ne trouvais qu'une seule réponse - non. Il était ici maintenant, et je n'avais aucune envie de perdre un temps précieux à me battre contre des moulins à vent. Parce que la vérité était bien là : lutter contre Leith revenait à lutter contre moi-même, car je l'aimais. Chagrinée, je poussai un long soupir et le rejoignis, presque en courant.

Le château n'était qu'à quinze minutes à peine de l'endroit où nous nous étions garés. Un quart d'heure pendant lequel ni lui, ni moi n'avions parlé. Le silence fut rompu par un oiseau passant bruyamment au-dessus de nos têtes. Après lui, de nouveau, il n'y avait plus un bruit, à part celui des vagues se brisant contre les rochers.

Nous n'étions plus qu'à quelques pas du château. Leith s'arrêta pour ramasser plusieurs cailloux, les mit dans ses poches et continua à avancer jusqu'entre les deux tours de Sinclair and Girnigoe Castle. Quand nous fûmes tout au bord de la falaise, il prit une des pierres et la lança dans la mer, si loin, que je n'arrivai pas à la voir s'enfoncer dans l'eau. Il en attrapa une deuxième et la jeta avec encore plus de rage que la première. Il m'en tendit une. Je l'observai, décontenancée, ne sachant pas quoi en faire.

- Lance-la, dit-il enfin.

- C'est une sorte de rituel ? hasardai-je.

Devant ma mine ahurie, il se mit à rire doucement.

- Non, pas du tout. C'est juste pour voir jusqu'où tu peux lancer.

-Ah.

En fronçant les sourcils comme dans un effort intense, je levai le bras droit derrière la tête et la catapultai aussi fort que possible. Je pensais y avoir mis toute mon énergie, mais elle alla pitoyablement s'écraser en contrebas, sur les rochers s'enfonçant dans la mer.

Cette fois-ci, il rit carrément aux éclats.

- Hé ! lançai-je, mi-figue, mi-raisin. Ce n'est pas équitable. Toi, tu es anormalement plus fort que moi !

- Tu parles ! Un gosse de dix ans aurait lancé plus loin que toi !

De meilleure humeur maintenant, je lui envoyai un soufflet sur l'épaule. Dans

un geste que je n'attendais pas, il m'attrapa par la taille et me cala contre son torse, de façon à ce que je sois face à la mer. Il m'étreignit fermement. Comme à chaque fois qu'il me touchait, mon cœur se mit à battre la chamade. Je me sentais si fragile à l'intérieur de ses bras forts, il aurait pu me briser d'une simple pression s'il l'avait voulu. Je fermai les yeux un instant et me laissai aller tout contre lui. Il était si chaud... En quelques secondes, il chassa toutes mes rancœurs, brisa toutes mes craintes, ma tristesse n'était plus, les doutes avaient disparu...

- Tu étais ici la deuxième fois que je t'ai vue, dit-il doucement (Il montra du doigt l'eau couleur métal, ondulant face à nous.) Le soleil, derrière toi, illuminait tes cheveux, on aurait dit qu'ils étaient en feu. Je n'avais jamais rien vu de plus beau, soupira-t-il. Ce jour-là, j'ai maudit Davis d'avoir une telle chance !

- Idiot ! le sermonnai-je en souriant.

- Je me suis enfui dès que j'ai compris que tu avais l'intention de venir me voir de plus près.

- Je n'aurais sûrement pas été prête à tomber nez à nez avec un loup !

- Hum, tu as raison. Il a fallu que je m'habille en quatrième vitesse. J'avais eu la bonne idée de transmuter à l'intérieur des tours.

Il soupira encore et caressa mes cheveux.

- J'ai été surpris de te retrouver là, mais pas autant que lorsque je t'ai sortie des mains de Burns. Je te voyais pour la troisième fois et dans des circonstances plutôt singulières, tu me l'accordes. Je n'en revenais pas.

- C'est vrai, admis-je, songeuse. Je ne sais pas lequel de nous trois a été le plus surpris. Davis n'était pas bien du tout. Que lui as-tu fait, exactement ? Je n'ai rien eu le temps de voir.

Il sourit avec cette forme d'orgueil que je ne connaissais que chez les garçons, quand il leur semblait avoir réalisé quelque chose d'exceptionnel.

- Je l'ai juste un peu réveillé, persifla-t-il en souriant.

- Réveillé ! Mais il se tordait de douleur comme s'il avait reçu des coups de poing dans le ventre !

- Je jure que je ne l'ai pas frappé au ventre... juste au visage, m'assura-t-il d'un air innocent.

Je fronçai les sourcils, maintenant. Il fallait qu'il s'explique.

- Bon, ok, avoua-t-il. Je lui ai suggéré une douleur abdominale. Quand j'ai réalisé qui était la jeune femme en détresse, ça m'a rendu dingue. Je l'aurais bien plié en deux ce soir-là !

- Ridicule, m'amusai-je, et tellement macho !

Il s'esclaffa et me prit la main pour que nous continuions à marcher.

Le paysage ne m'était jamais apparu si beau. Les herbes hautes s'étaient habillées de fleurs sauvages de toutes les couleurs, la mer était si calme et le ciel si bleu ; nous aurions pu croire que nous étions seuls au monde. Même les moutons n'étaient pas dans la pâture.

- Leith ?

- Mmm... ?

- Peux-tu me parler du Mor-aotrom ?

Je sentis sa main tressaillir sur la mienne, avant qu'il ne la serre un peu plus fort.

- Que veux-tu savoir ?

-J'ai lu des choses sur le sujet - je ne voulais pas mentionner Gwen -, je n'ai pas bien compris de quoi il s'agissait, exactement.

Je ne mentais qu'à moitié. Gwen m'avait parlé d'âmes sœurs, mais concrètement, ça voulait dire quoi ?

- C'est un phénomène qu'un loup ne peut vivre qu'une seule fois dans sa vie, expliqua-t-il. C'est une particularité qui n'existe que chez les garous de notre espèce. On dit que la pureté de notre âme se révèle à une autre, tout aussi pure, les unissant ainsi pour l'éternité. Elles deviennent des âmes sœurs.

- De quelle manière ?

- Par l'esprit.

- L'esprit ?

- Oui, il est en perpétuelle connexion avec notre corps, c'est lui qui nous guide, qui nous révèle en tant que garou, qui contrôle nos émois les plus profonds, depuis toujours. C'est comme un sixième sens. Physiquement, l'esprit se manifeste à travers nos yeux, en retranscrivant nos plus fortes émotions, quelles qu'elles soient.

- L'esprit est important pour chaque garou ?

- Oui, mais il est infiniment plus profond chez les lupi.

Nous sommes constamment à son écoute, c'est ce qui nous permet de savoir maîtriser nos plus violentes réactions. C'est la raison pour laquelle nous continuons à penser en humain, même lorsque nous sommes sous la forme d'un animal, nous ne sommes pas pris par une frénésie bestiale.

- Mais le Môr-aotrom, lui, il est pourtant imprévisible et incontrôlable, non ?

Leith s'arrêta de marcher et baissa la tête pour me regarder. Il prit une profonde inspiration avant de me répondre.

- Il est imprévisible, parce que nous ne pouvons pas prévoir le moment où

notre esprit verra notre âme sœur. Et il est incontrôlable, parce que l'émotion ressentie est si forte, qu'elle nous terrasse avant même que nous l'ayons comprise. C'est quelque chose qui nous dépasse, Hannah, qui est bien plus fort que nous, qui sait ce que nous désirons intensément, bien avant que nous le sachions nous-mêmes.

- L'as-tu déjà ressenti ? m'assurai-je timidement.
- Tu le sais déjà, Hannah, souffla-t-il en me caressant du regard.

Je baissai la tête dans un instant de pudeur, j'avais peur qu'il lise en moi comme dans un livre ouvert, qu'il comprenne que mon cœur palpitait déraisonnablement et que j'étais désespérément amoureuse de lui. Et cette crainte existait, parce que je n'avais jamais ressenti ça pour quelqu'un. Il me semblait impossible de me mettre à nu sans m'effondrer en quelques secondes.

- Tous les lupi vivent le Môr-aotrom ? demandai-je.
- Non. Certains ne le connaîtront jamais.

Il y eut quelques secondes, pendant lesquelles Leith donna le sentiment de réfléchir à cette fatalité.

- Je veux te voir ! m'écriai-je brusquement.
- Quoi ?
- Je veux te voir tel que tu es, comme un loup.
- Mais tu m'as déjà vu.
- Ce n'est pas pareil.
- Hannah..., protesta-t-il.
- Fais-le.
- Pourquoi est-ce si important, tout à coup ?
- S'il te plaît, Leith, montre-moi, le suppliai-je.

Il regarda alentour, pour vérifier que nous étions seuls et plissa les yeux comme s'il voulait voir de très loin. Sur le coup, je pensais avoir gagné.

- Hannah, tu ne peux pas me regarder me métamorphoser, tu t'évanouirais aussitôt.
- Je me cacherai les yeux dès que je me sentirai mal, lui assurai-je.
- Ça ne suffirait pas.
- Alors je m'éloignerai.
- Je ne sais pas... Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.
- Pourquoi ?
- Pour des tas de raisons. (Il sourit avec espièglerie.) Notamment parce que je ne peux raisonnablement pas me retrouver nu devant toi !
- Oh...

Je n'avais pas pensé à ça. Et effectivement, il n'y avait pas un seul endroit pour se cacher.

- Tu t'évanouirais une seconde fois, me railla-t-il, taquin.

- Frimeur !

- Hannah, dit-il en reprenant son sérieux. Je te le montrerai, je te le promets. Un jour. Mais pas maintenant.

Arborant une moue boudeuse, je décidai quand même de me résigner, au moins pour l'unique raison qu'il avait citée. Sait-on jamais...

- Tu as intérêt à tenir ta promesse ! lançai-je. Il sourit et m'ébouriffa les cheveux.

- Je n'y manquerai pas.

Chapitre Trente-quatre

- Tu as faim ? demanda Leith tandis que nous quitions Sinclair Castle. Aux ronronnements de mon ventre, je ne pouvais nier l'évidence. Je crevais la dalle !

- Oui, répondis-je.

Je n'avais rien mangé depuis la veille au soir et là, j'avais besoin de vraie nourriture pour me rassasier. La seule présence de Leith ne suffisait pas à combler la baisse d'énergie que je percevais. En repensant aux petits gâteaux à la crème de Mathy qui m'attendaient à la maison, mon estomac émit un nouveau grognement sourd. Ça le fit rire.

Il m'ouvrit la portière du Range Rover et grimpa derrière le volant. Il baissa sa vitre et démarra aussitôt.

-Je connais un pub, pas très loin d'ici, ils servent d'excellents desserts, dit-il comme s'il avait lu dans mes pensées. (Je rêvais d'une pâtisserie.)

- Argh... J'en salive d'avance !

- Fais quand même gaffe aux sièges, hein !

N'importe quoi...

Il conduisit calmement jusqu'au pub, qui n'était qu'à dix minutes. La devanture était très jolie, dans des tons de vert et rouge. Il faut bien admettre que cette façade ressemblait plus à la maison du père Noël qu'à un pub écossais !

Je commandai une énorme part de carrot cake, avec un thé au jasmin. Leith prit un de ces gâteaux au chocolat, baignant dans un genre de crème anglaise que je détestais. Je fis la grimace lorsque son assiette arriva - j'ai la vanille en horreur - mais vu l'allure à laquelle il la termina, ça ne devait pas être si mauvais que ça.

- Leith, il y a un truc que je me demande.

- Oui, dit toujours.

-Tu as dit que tu avais veillé sur moi durant toute la semaine dernière, que tu avais regardé ce qu'il se passait autour de moi. M'as-tu réellement filée ?

Il sourit avec l'un de ses sourires irrésistibles, ceux qui me faisaient immédiatement oublier de quoi on parlait.

- En quelque sorte, oui.

J'attendis qu'il en dise plus, mais il se contenta d'exprimer un petit rire étouffé.

- Tu peux préciser ?

- J'ai tourné autour du manoir chaque jour, avoua-t-il. Je t'ai suivie discrètement, à chaque fois que tu allais quelque part. À ce propos, tu conduis très bien. (Quelle espièglerie dans ses yeux !)

- Merci, dis-je rapidement sans m'attarder sur le compliment. Tu m'as suivie ? Mais comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte ?

- Je sais ne pas me faire remarquer, ça fait partie de mes talents, dit-il avec un sourire en coin.

- Évidemment...

- Au fait, jeta-t-il, un peu cassant, je ne te l'ai pas demandé tout à l'heure mais, comment va Burns ?

Ses prunelles inquisitrices se teintèrent de jaune.

- Davis ? Oh, oui... ça !

- Hum, marmonna-t-il. Il est venu te chercher hier soir. (C'est sûr, ce n'était pas une question !)

- Tu es jaloux ? demandai-je, sans pouvoir cacher ma satisfaction.

- Vous avez fait quoi ? se déroba-t-il.

- Tu ne nous as pas suivis ?

Là, j'étais vraiment surprise.

-Non.

Le ton qu'il employa était un peu trop tranchant pour que je ne remarque pas son mécontentement.

- Parce que tu étais jaloux !

- Peut-être, se renfrogna-t-il.

- Peut-être ? (Je me mis à rire.) C'est pour ça que tu ne nous as pas suivis - tu enrageais ! Ah ! c'est trop bon !

- Trop bon de me savoir jaloux ? demanda-t-il, agacé.

- Oh oui ! trop bon de savoir que je t'ai aussi un peu manqué.

- Tu m'as beaucoup manqué, Hannah, souffla-t-il.

- Mouais... c'est top quand même ! persistai-je en engloutissant une énorme bouchée de gâteau.

Ma réaction était peut-être puérile, mais ça me rendait vraiment heureuse de savoir qu'il avait été jaloux. Ça voulait vraiment dire quelque chose. J'aurais presque pu en rajouter une couche pour voir à quel point il l'était.

- Bon, eh ben, vous avez fait quoi ? demanda-t-il pour la deuxième fois, curieux.

- Nous sommes allés chez Finighan... rejoindre Suzie, la petite amie de Davis.

Son visage se décrispa d'un coup, il semblait visiblement soulagé par la nouvelle.

- C'est quand même un pub à poivrots, et c'est sans doute parce que tu as adoré ta dernière soirée là-bas que tu y es retournée ! persifla-t-il.

Je lui lançai un regard assassin et contre-attaquai aussitôt. Mais pour qui se prenait-il ?

- En tout cas, ça valait mieux que de rester toute seule à poireauter comme une idiote ! lançai-je avec humeur.

Je devais en plus me justifier d'avoir voulu passer le temps, en attendant qu'il veuille bien montrer le bout de son nez !

Ma colère le surprit, il m'observa avec crainte et s'adoucit aussitôt. Je me calmai également.

- Excuse-moi... As-tu passé une bonne soirée ?

- Oui, excellente, affirmai-je un peu trop vite.

Ma pensée alla immédiatement à l'épisode de l'homme avec qui j'avais fumé ma première cigarette, dans un état d'ivresse mineur. Je n'étais pas sûre qu'il faille que je lui parle de ça. Il n'avait pas besoin de savoir que ça avait failli mal tourner. Je me mis à jouer nerveusement avec mes doigts. Grave erreur...

- Quoi ?

Ses yeux se plissèrent et s'assombrirent.

- Rien du tout.

- Hannah ? Il y a eu un problème ?

- Non, pas du tout, mentis-je en me mordant les lèvres.

Mes doigts, ces traîtres, gratouillèrent mon front !

- Tu es en train de me mentir, gronda-t-il avec colère.

Maudit tic ! Pourquoi fallait-il que je sois comme ça ; si facile à cerner ?

- Ecoute, ça va, pas de souci majeur, tentai-je de le rassurer.

- Pas de souci majeur ? Est-ce que je peux en juger par moi-même ? Tu devrais peut-être me raconter. Maintenant ! ordonna-t-il.

Ses yeux auraient pu lancer des éclairs.

- Ce n'est pas important.

- Hannah ! Je veux que tu m'expliques ce qu'il s'est passé, ou peut-être en saurais-je davantage en allant voir directement Burns ?

Et j'étais sûre qu'il ne plaisantait pas. Il m'énervait !

Je savais que je n'aurais pas gain de cause, je me résignai donc à lui raconter

que j'avais ingurgité quelques bières avant d'accompagner un homme pour essayer ma première cigarette. Je lui expliquai qu'il avait été pressant, mais que le barman du pub avait fait en sorte d'éviter que la situation ne dégénère. Je tâchai quand même d'employer un ton désinvolte, mais en vain, Leith était dans une colère noire.

- Et c'est ça que tu appelles, « rien » ? Hannah, la moindre chose compte. Il peut être n'importe qui ! Je te l'ai déjà dit. Bon sang ! maugréa-t-il.

Je le regardai, abasourdie. Il ne m'était pas venu à l'esprit, une seule seconde, que cet homme ait pu être le galbro. Leith était furieux. Son expression était si dure, qu'il me fit presque peur. Il pouvait être si intimidant...

-Tu es tellement... inconsciente ! rugit-il.

Je sursautai.

-Je... je suis désolée, balbutiai-je en refoulant un sanglot. Je n'aurais pas cru que...

Il observait mon visage décomposé et terrifié, pas tant parce que j'avais peut-être croisé le galbro, mais surtout à cause de l'ire qu'il affichait. J'aurais pu m'enfuir en courant.

- Hannah, dit-il plus doucement, conscient que sa colère m'effrayait plus qu'autre chose. Tu dois être prudente. (Il soupira.) C'est de ma faute, j'aurais dû être là au lieu de... de ruminer dans mon coin !

Je me mordis de nouveau les lèvres sans oser rien dire.

- À quoi ressemblait-il ? demanda-t-il calmement.

Je n'allais pas pouvoir répondre à ça dans le détail, j'étais complètement désorientée par l'alcool à ce moment-là, je me souvenais de peu de détails de son physique.

- Il était bien plus âgé que moi, brun, je crois et... grand, hésitai-je timidement.

- Que t'a-t-il dit, exactement ?

- Je... je ne m'en souviens pas dans les détails. Je crois qu'il a dit un truc comme « Je veux qu'on apprenne à se connaître ».

- Ok, s'énerva-t-il. Tu ne resteras plus seule !

- Mais...

- Quand tu ne seras pas avec tes parents, tu seras avec moi !

- Quoi ! Mais... mais comment veux-tu être avec moi, tout le temps ? Chaque matin j'ai des cours de conduite et puis j'ai... j'ai une vie. J'ai aussi besoin de moments d'intimité...

- Tu en auras quand tu seras avec ta famille, annonça-t-il, le plus

naturellement du monde.

Là, je vis rouge.

- Je te rappelle que tu ne t'es pas posé autant de questions ces deux dernières semaines ! aboyai-je.

À présent, j'étais en colère parce qu'il me traitait comme une gamine écervelée.

- Je viendrai te chercher pour tes cours et après, je te ramènerai chez toi, décida-t-il, ignorant complètement mes protestations.

- Sûrement pas ! ripostai-je. Tu ne peux pas investir mon espace de cette manière, je n'ai pas besoin d'être surveillée ! Je... je ferai juste plus attention.

Leith leva un sourcil, perplexe.

- Ecoute, Leith, je suis sincèrement désolée pour ce qui s'est passé. Je n'étais pas vraiment moi-même ce soir-là et j'ai agi de manière irréfléchie parce que... parce que tu me manquais et que je voulais que tu me sortes de la tête, admis- je, pitoyable.

Ses yeux me sondaient maintenant, avec tendresse, comme s'il savait exactement de quoi je voulais parler. Peut-être comprenait-il qu'il n'était pas nécessaire de me coller au train comme un garde du corps ?

- Peux-tu me promettre quelque chose, Hannah ? dit-il gravement. (La douceur avait disparu de son regard.)

Je haussai les épaules.

- N'essaye plus de gratter l'amitié avec le premier venu. Tu es beaucoup plus vulnérable que tu ne le penses, ne le sous-estime pas. II. Est. Dangereux.

- Je vais essayer, répliquai-je sèchement, sans même le regarder.

Je n'allais quand même pas m'enfermer dans une bulle ? J'avais le droit de vivre comme une jeune fille de mon âge, non ? D'accord, la tournure que prenait ma vie était sensiblement différente de ce que pouvait escompter le commun des mortels, mais ce n'était pas une raison !

Il se leva en silence pour payer l'addition. Je n'avais pas terminé ma part de gâteau et franchement, l'appétit n'y était plus. En entrant dans ce pub, je ne m'attendais pas à ce qu'on ait notre première dispute, j'avais les boyaux qui se tordaient de contrariété.

Leith me raccompagna chez moi et, comme à l'aller, ni lui ni moi n'avons dit un mot de tout le trajet. Il semblait extrêmement tendu et moi toujours fâchée. Pas un seul baiser, mais une première vraie querelle. Cette situation était affligeante de non-sens.

Devant le manoir, j'ouvris la portière du 4 x 4 à la hâte, pour sortir avec détermination.

- Hannah, dit-il, avant que je mette un pied dehors. Fais attention à toi. On se voit demain.

Il passa son bras autour de ma taille et m'attira doucement à lui. Ma respiration se bloqua lorsque son autre main se cala derrière ma tête. J'attendais. Mais mes doux espoirs furent aussitôt tués dans l'œuf. Leith s'inclina à peine. Il me fit doucement courber la nuque et déposa un baiser brûlant sur le sommet de mon front. Je m'astreignis à ne pas le repousser violemment, tellement je me sentis agacée et frustrée. Il m'embrassait comme si j'étais sa petite sœur !

Je sortis de la voiture en claquant furieusement la portière, et ne me retournai pas jusqu'à ce que je sois à l'intérieur de la maison.

Il avait dit « Fais attention à toi » ! Bon sang ! Mais que voulait-il qu'il m'arrive, ici ?

Chapitre Trente-cinq

C'est le téléphone qui me réveilla. Un message de Sissi. Encore vaseuse, je l'ouvris.

« Bon sang, mais il est à peine sept heures du matin. Elle ne dort jamais ? »

Alors, il n'est toujours pas rentré ? Tout va bien ? Comment était ta soirée au pub ?

Sissi.

Sa phrase était plutôt courte, mais elle m'irrita au plus haut point. Ce matin-là, je n'étais **vraiment** pas d'humeur. Je lui servis une réponse salée.

D'abord, il n'est que sept heures du mat', je suis crevée et tu m'as réveillée ! J'ai passé une très mauvaise nuit parce que j'ai ruminé toute la soirée d'hier. Je me suis endormie énervée et voilà...

Désolée Sissi, ce n'est pas de ta faute.

Je vais te dire exactement ce qui ne va pas, j'ai largement eu le temps de cogiter.

Leith est rentré, hier. C'est bien. Je suis contente, il semblerait qu'il considère que je sois vraiment sa petite amie.

La belle affaire !

Incompréhensible, hein ? Je devrais être heureuse, trépigner de joie ou au moins être juste positive, mais ce n'est pas le cas. Je suis furieuse. Mais pourquoi agit-il ainsi ?

Soit, je reconnais que j'ai mal agi, mais est-il obligé de me traiter comme une gamine sans cervelle ? Ne pourrait-il pas être plus compréhensif, moins sûr de lui, moins autoritaire ? Il ne va pas me suivre partout quand même ?

Il me rend nerveuse.

Tu sais quoi, Sissi ? En fait, au fond de moi, j'ai juste envie qu'il m'embrasse. C'est bien normal, non ? Alors pourquoi fait-il comme si j'étais une petite chose précieuse qu'il ne faut pas offenser ? En agissant ainsi, c'est tout le contraire qu'il est en train de faire ! Il m'offense et je deviens un monstre féroce !

C'est quoi son problème ? Est-il trop sage ? Trop vieux jeu ? Trop réservé ? Je n'en sais fichtrement rien et ça me met hors de moi.

Je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais il me semble que n'importe quel autre garçon aurait envie d'embrasser son âme sœur s'il en avait une, non ? Mais non... pas Leith. Et pourquoi pas lui, nom d'un chien ?

Hannah.

Sans même me relire, j'envoyai le mail. La réponse fusa dans les dix minutes, j'eus à peine le temps de sortir de la douche.

Euh... pourquoi n'ai-je pas compris un traître mot de ce que tu racontes ? C'est quoi cette histoire d'âme sœur ? Et pourquoi voudrait-il te suivre partout ? Et encore, en quoi as-tu mal agi ? Manifestement, j'ai dû rater un wagon...

Tu veux bien t'expliquer ?

Sissi.

Je jetai furieusement ma serviette de bain sur le lit avant d'enfiler mes vêtements. Quelle imbécile ! J'aurais carrément dû lui dire que Leith était un loup-garou pendant que j'y étais ! J'allais lui raconter quoi, maintenant ? J'attrapai le Smartphone et tapai une réponse illico.

Sissi,

Désolée, je suis de mauvais poil. Mais Leith est juste autoritaire et il ne m'a toujours pas embrassée. Je suis sortie avant-hier soir, j'ai un peu trop bu et essayé ma première cigarette, aussi. Un gars s'est fait pressant avec moi... Leith s'est inquiété, il pense qu'il ne faut plus me lâcher d'une semelle. Voilà c'est tout.

Hannah.

P.S. : Ame sœur ? C'est juste de la rhétorique. (Je n'allais quand même pas lui dire la vérité...)

J'avais plus d'une heure devant moi pour prendre mon petit-déjeuner. Il fallait espérer que j'arrive à me focaliser sur autre chose que Leith, sans quoi mon appétit en serait immédiatement coupé.

Lorsque je descendis, Mathy était déjà dans la cuisine, en train de faire du café.

- Bonjour, sweety, tu es matinale. Mmm..., dit-elle en reniflant l'air. Tu sens bon comme un bonbon !

- 'jour Mathy.

Je l'embrassai sur la joue et attrapai un bol pour y verser mes céréales. Sans

appétit - je m'en doutais -, j'avalai rapidement mon petit-déjeuner. J'étais en train de débarrasser lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit. Mathy me lança un regard interrogatif et alla ouvrir pendant que je nettoyais la table et commençais à faire la vaisselle.

- Hannah, dit-elle en revenant. C'est pour toi.

Je me retournai et ouvris de grands yeux surpris en voyant Leith entrer dans la cuisine. Il avait l'air en pleine forme. Les traits de son visage étaient parfaitement reposés, il semblait frais et bien disposé alors que j'étais encore fatiguée et d'une humeur exécrationnelle. Pourquoi était-il ici ?

- Bonjour, dit-il en souriant joyeusement.

- Salut. Qu'est-ce que tu fais là ?

Le ton de ma voix était sec au possible.

- Je viens te chercher pour ton cours de conduite.

- Quoi ? Mais on avait dit que...

- Oui. Je t'avais dit que je viendrais, coupa-t-il.

De rage, je jetai le torchon sur la table et lui lançai un regard noir.

- Tu es insupportable !

Il me servit son merveilleux sourire en coin, mais cette fois, je n'avais pas l'intention de lui faciliter la tâche.

- Ce n'était vraiment pas la peine, Leith. Mathy a prévu de me déposer, tu es venu pour rien.

Elle semblait extrêmement gênée par la situation, elle astiquait nerveusement le plan de travail que j'avais déjà nettoyé.

- Mathy, roucoula Leith en souriant de plus belle. Je suis sûr que ça vous rendrait service que je dépose Hannah à votre place, j'imagine qu'il y a tant à faire dans cette grande maison.

Il lui montrait ses belles dents blanches et lui lançait un regard doux. Il était clairement en train de lui jeter de la poudre aux yeux. Quel culot, il était vraiment gonflé ! Et Mathy, bien évidemment, tomba droit dans le panneau.

- Bien sûr, Leith, comme vous voudrez, j'ai effectivement des tas de choses de prévues. Ne m'en veux pas, Hannah, s'excusa-t-elle en se tournant vers moi, embarrassée. Avec mon concours de pâtisserie je suis bien occupée. Ça m'arrangerait si...

- Ok, ça va, ça va, magaçai-je. Je monte me brosser les dents et on se tire !

Je quittai la pièce si violemment que je manquai de bousculer Leith sur mon passage. Qu'il était énervant et si... sûr de lui ! Il savait que ça se passerait forcément comme ça.

Je jetai mon sac à mes pieds, côté passager, et montai dans le 4 x 4 en claquant la porte aussi fort que je le pus. Je n'avais pas l'intention de desserrer la mâchoire jusqu'à ce que je sois sortie de cette fichue voiture.

- Attache ta ceinture, m'ordonna Leith.

Argh... J'aurais pu l'assommer. Et puis quoi ? Si je n'avais pas envie de la mettre ? Je serrai les dents encore plus fortement tout en tirant sur la sangle pour l'attacher.

La voiture roulait depuis environ quinze minutes. Quinze minutes pendant lesquelles j'avais des crampes musculaires tellement j'étais tendue.

- Tu vas bouder encore longtemps ? s'esclaffa-t-il, visiblement très amusé. Je lui lançai un regard courroucé.

- Ha ! là, je suis mort !

Mais qu'est-ce qui pouvait le rendre si hilare ? J'étais furieuse contre lui, pour tout ce que j'avais pensé ce matin et maintenant aussi, parce qu'il se moquait ouvertement de moi. Quel toupet !

Le Range Rover s'arrêta devant l'auto-école, Leith éteignit le moteur et se tourna vers moi.

- Peux-tu demander à Mathy de venir te récupérer ? Je dois partir pour le reste de la journée.

« Ah ! Ben finalement, il ne fera pas de « surveillance rapprochée » ! Ah non, j'avais oublié. Ce sont mes parents qui me chaperonneront ! Fantastique ! »

Je hochai la tête, renfrognée. Sans dire un mot, je posai la main sur la portière pour l'ouvrir et dégager vite fait de cette bagnole. Mais quelque chose se passa. Quelque chose que je n'avais pas escompté ce matin-là en me levant. Leith retira brusquement ma main de la poignée et m'attira avec force contre lui. Il me fixa un court instant, avec envie.

- Hannah..., murmura-t-il avant de poser avidement ses lèvres brûlantes sur les miennes.

Il m'offrit un ardent baiser qui me donna le vertige. Les yeux grands ouverts, j'oubliai de respirer. Je me mis à frissonner de la tête aux pieds, tandis qu'il passait sa main derrière ma nuque pour que je ne me dérobe pas. Mais je n'en avais aucunement l'intention, j'avais bien trop attendu cet instant, je l'avais convoité bien trop fort. Je m'abandonnai et laissai mes mains glisser dans ses cheveux pour qu'il comprenne que je ne m'éloignerais pas, que je désirais ce moment autant que lui. Il détacha lentement sa bouche de mes lèvres pour poser son front sur le mien. Haletante, je reculai doucement la tête pour le regarder, ses yeux couleur émeraude rayonnaient plus intensément que jamais, son souffle

était aussi saccadé que le mien. Mon cœur menaçait d'éclater tellement il battait fort. Il prit mon visage en coupe entre ses mains, et m'embrassa de nouveau, mais plus doucement cette fois, plus tendrement, en prenant tout son temps, comme pour savourer la moindre parcelle de mes lèvres. J'étais fiévreuse, tout mon corps était en train de bouillir, mais tremblait en même temps. Puis il éloigna son visage du mien pour me caresser du regard. Mes joues étaient en feu et mon ventre était encore agressé de spasmes violents. J'avais mal, mais quel mal délicieux...

- Waouh..., chuchota-t-il. Comment fais-tu ça ?

- F... fais quoi ? balbutiai-je d'une voix qui ne sembla pas être la mienne tellement elle était voilée.

- Me rendre fou à ce point.

C'est moi, qui le rendais fou ? Pas l'inverse ?

Il se pencha et frôla de ses lèvres la naissance de mon oreille jusqu'à l'arrondi de mon menton. J'eus un long frisson. Il rit et attira ma tête contre lui afin d'embrasser mes cheveux et d'inhaler leur odeur.

- Va-t'en vite, sinon je ne répons plus de rien, m'avertit-il en souriant, fébrile lui aussi.

Je n'avais ni l'envie, ni le courage de sortir de cette voiture. Tout ce que j'avais vraiment désiré depuis des semaines venait de s'y produire. Il se pencha et ouvrit lui-même la portière. Je me mordis les lèvres et ramassai mon sac avant de partir, à contrecœur.

Je marchai, titubante, jusqu'à l'auto-école. Je n'avais pas entendu le 4 x 4 redémarrer, je savais que Leith me suivait des yeux et j'en fus toute chamboulée.

Chapitre Trente-six

-Allô ?

- Hannah ?

- C'est Phillip, le barman du Finighan, tu te souviens ?

- Oh, euh oui, Phillip.

- Je ne te dérange pas ?

- Non, non, pas du tout, je sors à l'instant d'un cours de conduite.

- Oh, tu es en ville ?

- Oui, pourquoi ?

- Eh bien, je t'appelle pour te demander si tu accepterais de me faire visiter le centre de Wick. Comme tu y es déjà... Ce serait l'occasion. Si tu as le temps, bien sûr.

- Le centre-ville ? demandai-je, étonnée.

- Euh oui. Avant-hier soir, tu m'as bien proposé d'être mon guide ?

- Oui, oui, bien sûr, c'est juste que je ne pensais pas au centre-ville.

- Il n'y a rien à voir ? demanda-t-il, surpris.

Je réfléchis rapidement avant de répondre.

- Euh, si il y a bien le vieux Wick et aussi The Wick Héritage Center.

- Pour moi, c'est parfait. Tu as du temps, alors ?

Leith m'avait dit qu'il ne serait pas là pour le reste de la journée. Je n'avais aucune obligation et je lui devais bien ça.

- Oui, tu veux qu'on se retrouve où ?

- Devant McAllan's store, sur High Street. À midi moins le quart ?

- Ok, pas de souci, j'y serai.

- Parfait, à tout de suite.

Il était tout juste midi vingt. J'avais à peine le temps d'arriver. Je commençai à marcher en direction du lieu de rendez-vous, en accélérant le pas pour ne pas être en retard. Mon estomac gargouillait alors que je n'avais absolument pas faim, j'aurais été incapable de manger quoi que ce soit tellement il papillonnait.

Je ne savais pas trop en quoi j'allais pouvoir être utile à Phillip pour la visite. Je n'étais pas une spécialiste de l'architecture médiévale contrairement à mon père, et le musée était essentiellement dédié à l'histoire locale de Wick et à la

pêche. Pas franchement mon domaine de compétence. Mais bon, je supputai qu'il ne m'en voudrait pas trop.

Il attendait devant le magasin de bricolage. Je reconnus immédiatement ses longs cheveux blonds, bien que, contrairement à la première fois où je l'avais vu, ils étaient attachés en queue de cheval. Il avait vraiment le style du londonien de Camden Town^[4], décontracté et dans le coup, sans avoir l'air de faire exprès. J'agitai la main pour me manifester, il m'accueillit avec un large sourire.

- Salut, Hannah ! -Phillip...

Pas encore tout à fait habituée au fait que les Écossais ne se font pas la bise, je m'approchai de lui comme pour l'embrasser sur les deux joues. Il parut tellement surpris, que je reculai aussitôt, très gênée.

- Désolée, habitude française.

Il rit gaiement.

- Pas de problème.

- Bon, par quoi tu veux commencer ? La ville médiévale ?

- Super, ça marche pour moi.

Je lui fis visiter les petites ruelles de Wick et tentai de lui parler avec le vocabulaire de mon père. J'avais quand même quelques restes des nombreuses excursions urbaines où m'avait traînée mon paternel depuis que j'étais toute petite.

La vieille ville n'était pas très grande et nous en fîmes vite le tour, mais nous passâmes beaucoup de temps à papoter et flâner dans les rues. Je lui proposai ensuite de visiter le musée local, mais il ne sembla finalement pas très emballé.

- Euh, il fait tellement beau, que je ne suis pas sûr d'avoir vraiment envie de m'enfermer. Regarde, dit-il en me montrant un marchand ambulant de sandwiches chauds. On prend quelque chose et on va s'installer sur le port ? Mon estomac n'avait pas cessé de gargouiller pendant que nous marchions, et je pensais qu'il était temps de me nourrir.

- Ok, va pour un sandwich !

Phillip tint à payer pour nous deux, pour me remercier d'être un si gentil guide.

- Merci, mais c'est moi qui te dois une fière chandelle.

- Ah oui ? Et pourquoi ça ?

- Pour l'autre soir, dans la rue, lui rappelai-je honteusement, au souvenir de ce qu'il s'était passé.

- Normal, c'est mon côté super-héros qui a pris le dessus ! Je ne peux pas m'en empêcher !

- C'est vrai, tu as raison, il était vachement plus grand que toi et quinze fois plus costaud, me moquai-je en souriant.

Nous arrivâmes sur le port et décidâmes de nous asseoir à même le quai, les jambes pendantes, juste au-dessus de l'eau.

- Pourquoi as-tu décidé de venir à Wick ? Qu'est-ce qui t'y a mené ? demandai-je.

- Les rorquals.

- Sérieusement ?

- Oui. J'adore les cétacés. Je plonge et je les photographie, c'est ma passion.

- Tu plonges dans cette eau glacée ? dis-je, admirative.

- Mmm... il suffit d'avoir le bon équipement.

- Mais tu as un bateau, ici ?

- Non, je loue les services d'un pêcheur qui prête son rafiote pour l'occasion. D'habitude je travaille en binôme avec Mary... mais, elle n'est pas là. Donc c'est difficile de filmer tout seul. Je me contente de prendre des photos.

- Mary ?

- Mon ancienne petite amie. -Oh...

- Nous avons rompu peu de temps avant que je ne m'installe à Wick.

- Je suis désolée.

- Ne le sois pas, c'est la vie.

- Quel âge as-tu, Phillip ?

- Vingt et un ans, tout juste, et toi ?

- Dix-huit, depuis peu.

- Je pensais que tu avais plus.

- Eh ben, non, et je suis encore dans les jupes de ma mère ! pouffai-je.

C'était bien la première fois qu'on me vieillissait !

- Et toi, tu as un petit ami ?

J'eus un temps d'hésitation, car hier encore je n'en étais plus vraiment sûre.

-Oui.

- Ici à Wick ?

-Oui.

- Depuis longtemps ? Car tu m'as dit être parisienne.

- Non, c'est tout récent, soufflai-je en repensant à l'intense baiser que nous avions partagé, Leith et moi.

- Dommage.

- Dommage ?

- Mouais, tu aurais pu être draguée par un super-héros aux longs cheveux !
Je me mis à rire. Il n'y avait rien de déplacé dans sa voix, seulement beaucoup d'humour.

-Tu n'aimes pas ton sandwich ? s'enquit-il en voyant que je n'en avais pas mangé la moitié.

- Si, mais j'avoue que je n'ai pas trop d'appétit aujourd'hui. (On ne demandera pas pourquoi !)

- Je peux ? risqua-t-il avec envie.

- Bien sûr, ne te gêne pas.

Je lui tendis mon panini tomates-mozzarella, il le mangea avec autant d'appétit que s'il n'en avait pas déjà englouti un juste avant.

- Hannah, tu as dit que vous vous installiez ici avec tes parents, tu vas faire quoi ? Tu es encore étudiante ?

- Oui, mais je n'ai pas encore choisi d'université. Je pensais peut-être à St Andrews.

- Oh, elle est très réputée.

- Il paraît. Et toi, tu as arrêté tes études il y a longtemps ?

- Houla ! Attends voir... J'avais seize ans.

- Seize ans ! Mais pourquoi ? Tu as fait quoi, ensuite ?

- En réalité, je n'ai jamais eu la fibre des études. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'ai fait des petits boulots à droite et à gauche, puis je suis parti un an en Islande comme commis sur un bateau. L'équipage étudiait les baleines à bosse, comme j'étais très attiré par les cétacés, j'ai tenté l'aventure. J'y ai tout découvert et je suis devenu accro !

- Comme commis ? Tu cuisines ?

- Hum, un peu... Non, plutôt bien en fait. Il paraît.

- Waouh... Chez nous les meilleurs chefs sont toujours des hommes, mais à la maison, ce sont les femmes qui s'y collent. Je suis impressionnée. Mon père par exemple, c'est une vraie catastrophe dans une cuisine !

- À l'occasion je te ferai des pâtes au pesto si ça te branche, c'est une de mes spécialités.

- Hé, moi aussi j'adore cuisiner les pâtes. C'est tout ce que je sais faire en fait ! avouai-je en souriant.

- Alors on s'organise ça ?

- Quoi ?

- Un dîner où chacun de nous deux ferait découvrir sa spécialité à l'autre.

- Pourquoi pas, c'est cool comme idée, acquiesçai-je.

Il me sembla soudain qu'il devait être tard dans l'après-midi, le soleil étant déjà très bas derrière nous. Je vérifiai l'heure sur mon portable et poussai un cri d'étonnement en voyant qu'il était déjà dix-sept heures trente. Je n'avais pas vu le temps passer.

- Tu dois rentrer ?

- En fait, je viens de me rendre compte que je n'ai prévenu personne que je ne rentrais pas toute suite, ils doivent vraiment s'inquiéter.

Bien que je remarquai que personne n'ait essayé de me joindre sur mon portable.

-Tu me laisses une minute ? demandai-je en secouant mon téléphone.

- Je t'en prie.

Je me levai et m'éloignai pour appeler mes parents.

- Maman ?

- Hannah, sweetheart, tu as été kidnappée par le moniteur de l'auto-école ? dit-elle en riant.

-Je suis désolée de ne pas avoir téléphoné plus tôt, ça m'est sorti de la tête. Je suis restée en ville avec un ami et nous avons mangé tard dans l'après-midi.

- Ce n'est pas grave, nous on ne s'est pas inquiétés.

- Comment ça, vous ?

- Leith est passé à la maison vers seize heures, il pensait t'y trouver. Nous lui avons dit que tu n'étais pas encore rentrée. Il a essayé de te joindre sur ton portable, mais le réseau semblait tout le temps en dérangement. Il est reparti pour voir s'il te trouvait. Il avait l'air préoccupé.

- Oh, je vais l'appeler tout de suite. Merci, 'man.

Je composai, anxieuse, le numéro de téléphone de Leith. Mon pouls s'accéléra parce que je savais pertinemment qu'il devait être mort d'inquiétude. J'allais être sermonnée...

- Leith ? C'est Hannah.

- Nom de Dieu ! jura-t-il. Mais où étais-tu passée ? J'ai essayé de te joindre tout l'après-midi !

-Je suis désolée, je suis encore en ville. Maman m'a dit que tu avais essayé de me joindre. Je ne sais pas pourquoi le réseau téléphonique n'a pas fonctionné correctement. Tu ne devais pas être absent tout le reste de la journée ?

- Si, mais je me suis libéré plus tôt. Ecoute, ça sonnait tout le temps dans le vide, je ne tombais pas sur ton répondeur. J'ai cru devenir dingue. Tout va bien ?

- Oui, oui, je te promets. Je vais rappeler maman pour qu'elle vienne me chercher.
- Non, laisse tomber. Je suis au magasin de Gwen, je te récupère et je te ramène chez toi.
- Ok, merci, si tu veux je te retrouve là-bas, je suis sur le port.
- Non, c'est moi qui arrive, dans dix minutes.

Puis il raccrocha.

- Excuse-moi, Phillip, je vais être obligée de rentrer. On vient me chercher dans une dizaine de minutes.
- Ah... Très bien. Tu n'as pas d'ennui ?
- Non, pas du tout, c'est juste qu'on s'est inquiété que je ne donne pas de nouvelles, le rassurai-je en souriant.
- Tes parents viennent te chercher ?
- Non, mon petit ami.
- Oh, je vais te laisser, alors.
- Non, tu peux attendre avec moi qu'il arrive, il n'y a pas de problème.
- Euh... non, je n'y tiens pas, ça ferait bizarre.
- Oui, peut-être...

Je repensai à la jalousie de Leith envers Davis. Je ne préférais même pas imaginer la réaction qu'il aurait face à Phillip que je connaissais à peine.

- Merci, Hannah, je suis vraiment content d'avoir passé l'après-midi avec toi, conclut-il en souriant.
- Moi aussi, Phillip, à bientôt.

Je fis demi-tour et avançai jusqu'au début du quai pour attendre Leith, il arriva à peine deux minutes plus tard. Il arrêta la voiture à deux pas de moi et sortit pour m'ouvrir la portière. Sa galanterie me surprenait toujours. Ce n'était pas banal pour un garçon de son âge, mais je l'acceptai volontiers. Il s'installa derrière le volant pendant que j'essayai d'attacher ma ceinture de sécurité. Mes mains tremblaient, je n'y arrivais pas. Réaction idiote, mais c'est parce que je repensais à notre premier baiser que j'étais perturbée. Leith s'en rendit compte et boucla la sangle à ma place.

- J'étais fou d'inquiétude, Hannah, dit-il avec gravité en levant sur moi des yeux brillants, comme à leur habitude.
- Je suis désolée, il ne fallait pas, je n'ai eu aucun ennui.

Rasséréiné, il se pencha vers moi et effleura mes lèvres des siennes. Mon épine dorsale frissonna. Sa bouche était exceptionnellement chaude, comme s'il avait

de la fièvre. Il frôla ma joue du bout des doigts et remit derrière mon oreille une mèche de mes cheveux échappée de ma barrette. Il rit doucement.

- Tu es si jolie, dit-il.

Mes joues s'empourprèrent immédiatement, mes oreilles étaient en feu. Le compliment était tellement agréable à entendre... Tous ces derniers jours avaient été si rudes pour moi, que je reçus sa nouvelle façon d'être avec bonheur et plénitude. Il démarra et s'engagea sur la double voie pour me ramener chez moi. J'étais bien.

Chapitre Trente-sept

- Est-ce que tu veux sortir ce soir ? demanda Leith alors que nous venions d'arriver au manoir.

- Sortir ?

- Restau, ciné... Le genre de sorties qu'on fait avec son petit ami, quoi. Un large sourire étira mes lèvres.

- J'adorerais.

- Je t'emmène au restau français sur Wick Bay et après, on improvise !

- Celui qui organisait l'expo de Stéphanie, la copine de Gwen ?

-Oui.

- C'est un peu guindé, non ?

- C'est... français. Ça te pose un problème ? Tu n'as rien à te mettre ? se moqua-t-il.

Je lui tirai la langue en guise de réponse.

- Je reviens te chercher vers vingt heures.

- Tu ne restes pas ?

Je ne pus cacher ma déception. Il s'approcha de moi pour embrasser tout doucement le haut mon oreille, son souffle brûlant m'électrisa.

—Tu seras à peine sortie de la douche que je serai là, chuchota-t-il en descendant ses lèvres lentement jusqu'à mon cou.

Il mordilla doucement ma peau, mes genoux me lâchèrent aussi sec. Leith me retint de justesse par la taille.

- Pauvre petite chose, chuchota-t-il avec un sourire malicieux. Si fragile et si facilement impressionnable.

Sur ce, il embrassa ma paume et quitta la cuisine.

Je restai là, debout, me tenant au dossier de la chaise. J'eus l'impression de

rester immobile pendant une éternité, le temps que mon cerveau puisse de nouveau ordonner à mon corps de réagir. « Fragile et impressionnable » Je me rendais compte à quel point il avait raison. Je me sentais aussi molle que la crème qui fourrait les pâtisseries de Mathy.

Quand il arriva, à vingt heures précises, je n'avais pas encore terminé de me préparer. Mes cheveux étaient encore mouillés, et je ne savais toujours pas quoi porter. Comme je n'avais plus le temps pour un brushing, je me coiffai d'une longue natte. J'attrapai la robe noire que j'avais mise lors du vernissage de Stéphanie et ma paire de ballerines. Je n'avais absolument pas le temps pour un éventuel maquillage et puis mes joues étaient suffisamment rouges comme ça!

Je descendis les escaliers presque en courant et pris mon gilet dans le hall d'entrée. Leith attendait dans la cuisine avec Elaine et Mathy. Mon cœur eut un raté lorsque je le vis, il était si beau, si époustouflant... Il avait troqué son jean contre un costume chocolat et une chemise beige légèrement ouverte sur son cou. Encore une fois, il donnait l'impression de sortir tout droit d'un magazine de mode. J'en eus le souffle coupé. Je me sentais bien en deçà de lui avec ma robe noire et ma ridicule coiffure d'adolescente. Cependant, le regard qu'il me lança en me voyant arriver laissa présager qu'il n'avait pas la même opinion que moi.

- Tu es magnifique, souffla-t-il à mon oreille.

Il m'aida à enfiler ma veste - le seul contact de ses mains frôlant mes bras nus me mit sens dessus dessous.

Nous montâmes dans le Range Rover, et quinze minutes plus tard, nous étions devant le restaurant.

Leith avait déjà réservé une table située dans un recoin intime, à l'abri des regards, à côté d'une fenêtre avec vue sur l'eau. La décoration était chaleureuse et cosy. Je ne l'avais pas remarquée la première fois où j'y étais entrée.

Les plats servis étaient succulents, délicats et inventifs, tout donnait l'eau à la bouche, mais ma faim était encore une fois tronquée par la présence de Leith. Je ne cessais de le regarder comme s'il était la huitième merveille du monde, mais à aucun moment il ne parut gêné. Au contraire, il mangeait encore de bon appétit les petits macarons colorés qu'il avait commandés pour le dessert, sans faire attention à mon regard qui le déshabillait à moitié.

- Tu ne m'as pas dit ce que tu avais fait cet après-midi, dit-il, le regard lumineux.

- J'ai fait visiter le vieux Wick à un ami.

- Un ami ? Tu as des amis ici qui ne connaissent pas Wick ? demanda-t-il, surpris.

- Oui, Phillip, il est anglais.

- Phillip ?

Ses yeux s'assombrirent furtivement.

- Euh, c'est le barman du Finighan.

- Voyez-vous ça...

Aïe, ça se présentait mal.

- Il a eu la gentillesse de s'interposer entre moi et l'homme.

Tu sais... Enfin bref, je trouvais normal de lui rendre la pareille, me justifiai-je timidement.

- Hum... et du coup, le réseau téléphonique n'a pas fonctionné de la journée, c'est ça ?

- Quoi ? Qu'est-ce que tu insinues ? Que j'ai fait exprès de ne pas répondre ? ripostai-je, sur la défensive.

- Non, non. Laisse tomber, Hannah, c'est juste mon mauvais côté. Fort heureusement, il avait repéré ma colère assez vite.

- Encore jaloux ? me moquai-je.

- Pardonne-moi, je n'ai jamais été comme ça avant. C'est nouveau pour moi, ne prête pas attention à mes remarques.

- Je te pardonne, dis-je gaiement en touchant doucement le bout de ses doigts.

Il sourit, embarrassé, en serrant ma main dans la sienne.

- Leith ?

-Oui?

- Tu ne m'as jamais vraiment parlé de ton père. Comment est-il ? l'interrogeai-je pour passer à autre chose.

Ses yeux se ternirent légèrement, comme si aborder le sujet ne le rendait pas très enthousiaste.

- C'est un homme très occupé, on ne se voit pas beaucoup. Avant la mort de ma mère nous étions très proches, on faisait des tas de trucs ensemble.

Après, il s'est réfugié dans le travail, il était anéanti et bosser était tout ce qu'il était capable de faire.

- Qui s'est occupé de toi ?

- Une nourrice que mon père avait engagée. Mais pas au début puisque Bonnie est restée plusieurs mois à la maison, laissant Al au ranch. Ma mutation a été si brutale qu'il fallait à tout prix que j'apprenne à me contenir. J'avais des accès de violence inouïs, j'étais incontrôlable et pouvais entrer parfois dans des colères extrêmes, proches de la furie. J'ai blessé Bonnie à plusieurs reprises

dans ces moments, mais elle a toujours su me calmer.

- Et ton père, que faisait-il ?

- Il fuyait, dit-il, acide. En partant des semaines entières en voyage. J'ai été absent de l'école pendant pratiquement un an. J'étais à la maison avec Bonnie, mais je ne le voyais qu'une fois par semaine et parfois, pas du tout.

- N'en n'avez-vous jamais parlé ?

- Il nous est très difficile de communiquer sans nous heurter violemment à nos idées si différentes. Il est, comment dire... de la vieille école. Il ne supporte pas que je puisse ne pas penser comme lui et moi je ne supporte pas qu'il soit si obtus. On ne s'est jamais vraiment compris. Mais j'ai ma vie maintenant et lui et moi on fait avec.

- C'est triste...

- C'est ainsi.

- J'aimerais beaucoup le rencontrer.

- Avec ce que je viens de te raconter ? s'étonna-t-il.

- Oui, quelqu'un qui a conçu un homme aussi fantastique que toi ne peut être foncièrement mauvais.

- Il ne l'est pas, Hannah, il est juste têtu et égocentrique. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de te le présenter.

- Pourquoi ? Tu crains une dispute devant moi ?

- Non, Hannah, ce n'est pas ça, dit-il soucieux.

- Alors quoi ?

- Je ne sais pas comment te le dire sans te blesser.

- Dis-le simplement et on verra bien.

Il prit une profonde inspiration avant de me répondre.

- Il n'envisage pas que je puisse être avec une humaine. C'est inconcevable pour lui.

- Oh. Mais pourquoi ?

- Il est vieux jeu.

Ça revenait presque à dire qu'il craignait le « mélange » des espèces, mais Leith utilisait juste un moyen de l'exprimer, plus doux, moins agressif, plus élégant.

- Mais j'aimerais le rencontrer quand même. Peut-être changera-t-il d'avis en me connaissant mieux ?

- J'en doute, même si tu as une capacité d'envoûtement absolument étonnante, dit-il rieur.

Dubitative, je levai les sourcils.

- Envoûtante ? Tu ne te trompes pas de personne, là ?

- Non, Hannah, tu m'as envoûté.
- Que devrais-je dire de toi alors...

Il se mit à rire doucement.

- Oui, mais moi, c'est dans mes gènes. Pour toi, c'est plus inattendu, susurra-t-il en caressant doucement ma joue de son pouce.
- Alors il me sera peut-être facile d'amadouer ton père...
- Est-ce si important pour toi, de le rencontrer ?
- Je ne connais presque personne dans ta vie, mis à part Bonnie et Al. Me présenter ton père serait pour moi une manière d'être encore plus proche de toi. Même si je ne suis pas acceptée par lui, je veux quand même le connaître, voir qui il est. Tu trouves ça bizarre ? demandai-je en le voyant froncer les yeux.
- Définitivement.
- Mais tu acceptes ?
- J'accepte tout ce qui te fera plaisir, Hannah, mais je t'aurais prévenue, il risque d'être très rude avec toi.
- Tu sauras me défendre et puis, tu ne peux rien prévoir à l'avance.
- J'ai bien peur que si, honey, dit-il tendrement en accrochant mon regard.
- Honey ? relevai-je, surprise qu'il me nomme par un mot doux.
- Parce que tes lèvres sont aussi sucrées que du miel, expliqua-t-il avec un sourire irrésistiblement évocateur.

Mes joues s'empourprèrent aussitôt. La serveuse arriva à cet instant pour débarrasser les assiettes à dessert.

- Vous désirez un thé ? Un café ?

Je secouai la tête.

- Merci, mais rien de plus pour moi non plus, seulement l'addition, s'il vous plaît.

En le voyant tendre une American Express à la serveuse, je m'interrogeai. Comment un étudiant pouvait en avoir une ? Je n'étais pourtant pas la plus à plaindre niveau argent de poche, mais aucun banquier ne m'aurait décentement proposé ce type de carte de crédit ! Même si aucun prix n'était affiché sur la carte des menus que j'avais eue entre les mains, j'avais quand même conscience que les tarifs pratiqués dans ce restaurant n'étaient pas ceux d'un fast-food. Mais Leith ne rechigna pas lorsqu'il reçut l'addition, il ne jeta même pas un œil au montant, d'ailleurs. Il se contenta de régler en laissant un copieux pourboire sur la table ; un vrai gentleman.

- On y va ? proposa-t-il.

J'acquiesçai en récupérant ma veste sur le dossier de la chaise. Comme au

manoir, il m'aida à l'enfiler et étreignit tendrement mes épaules pour m'escorter à l'extérieur.

Il ne faisait pas tout à fait noir. La lune montrait une fine ligne éclatante et incurvée, suffisante pour adoucir le ciel, tandis que les lampadaires éclairaient joliment la baie.

Un léger vent souffla sur mon décolleté et me fit frissonner, je ramenai les mains contre ma poitrine.

- Froid ? Tu veux qu'on rentre ? s'inquiéta Leith en serrant son bras un peu plus fort autour de moi.

- Non. On pourrait marcher un peu, proposai-je.

Je ne voulais pas écourter si vite cet instant. La nuit était belle, on entendait le doux bruissement des vagues un peu plus loin. Nous n'étions pas très loin de la jetée. Pour y accéder, il nous suffisait de traverser le pont et de continuer sur la rive opposée, le long de Wick Bay. Toujours accroché à moi, Leith marchait avec lenteur, sans dire un mot. La mer était calme et le vent soufflait à peine. Même à travers ses vêtements, je sentais son incroyable chaleur ; je n'avais plus froid du tout.

Nous nous arrê tâmes pratiquement au bout de la jetée, juste avant qu'elle ne forme un virage en équerre pour continuer plus loin, sur encore une dizaine de mètres.

Leith se tourna vers moi et descendit ses bras autour de ma taille pour m'étreindre davantage. Je ne m'y habituais pas, dès qu'il me touchait je m'emballais. Les battements de mon cœur se précipitèrent, je manquais de souffle. Il s'en rendit compte et dut croire qu'il me serrait trop fort, car il relâcha un peu son étreinte.

- Non..., protestai-je me moulant contre son corps.

Je levai la tête vers lui et mis les bras autour de son cou, comme pour l'inviter à descendre son visage vers le mien. Mais il était si fort qu'il ne sembla pas remarquer mes vains efforts pour l'attirer à moi. Je me levai alors sur la pointe des pieds pour embrasser tout doucement son menton, puis, tendrement, je fis pleuvoir une multitude de petits baisers tout le long de son cou. Sa respiration s'accéléra subtilement.

- Hannah..., gémit-il.

Il me souleva du sol comme si je n'étais qu'une plume et, affamé, il posa ses lèvres sur les miennes. Je sentis ses mains chaudes contourner ma taille et s'enrouler autour de mes reins, me collant encore plus à lui. J'étais si proche que je percevais les battements de son cœur contre ma poitrine.

- Tu es une sorcière, audacieuse et inconsciente ! finit-il par rugir en me reposant doucement.

- Mmm, grommelai-je en faisant la moue.

Pas si inconsciente que ça...

Il me serra simplement contre lui, sans excès, comme pour calmer le feu ardent qui brûlait en moi. Je me résignai et savourai la chaleur de son corps, l'odeur de ses vêtements si particulière. Nous restâmes ainsi pendant un très long moment, écoutant le bruit de l'eau caressant les rochers qui habillaient la jetée. J'avais l'impression que nous étions dans un autre monde, juste tous les deux. Mais nous ne l'étions pas...

Brusquement, il leva la tête.

- Leith, qu'y a-t-il ?

Chapitre Trente-huit

- Tais-toi..., chuchota-t-il.

Leith desserra ses bras de mon dos et leva le nez, comme s'il voulait humer l'air.

- Mais, que se passe-t-il ?

Je me détachai de lui et regardai autour de moi. Je ne voyais rien d'autre que l'obscurité de la nuit et les lumières de la ville.

- On s'en va !

- Leith, tu vas me dire ce qui ne va pas ?

- Plus tard, maintenant, bouge ! m'ordonna-t-il en me tirant par le coude.

- Hé ! (J'essayai de dégager mon bras.) Ne te conduis pas comme ça avec moi ! protestai-je. Je ne bougerai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas dit quelle mouche t'a piqué.

D'un coup, mon sang se figea dans mes veines. Une forme humaine, mais que je ne pouvais pas discerner complètement, s'était brusquement dressée devant nous, à quelques mètres seulement. Je poussai un cri de surprise et Leith me jeta derrière lui pour me cacher.

- Ne bouge pas d'un centimètre, dit-il en serrant les dents.

La peur se mit à marteler mes tempes, mon cœur battait si

vite que je crus que j'allais m'évanouir. Leith se tourna et me poussa

brusquement à plusieurs mètres de lui. Le choc fut si brutal que je m'écrasai sur le béton en ayant le sentiment que je ne pourrais plus jamais me relever.

J'étais à terre, au milieu de la jetée, sans aucun moyen de m'échapper, car en face de nous il était là et partout ailleurs il n'y avait que de l'eau glaciale. Je voulus hurler pour appeler au secours, mais aucun son n'arriva à sortir de ma bouche tellement j'étais tétanisée. Je regardai Leith, impuissante, tenter de faire barrage entre le galbro et moi.

Sous mes yeux se déroula alors, une scène d'une violence extrême, bien pire que celle que j'avais vue sur les îles Orcades. Leith ne se changea pas en loup, mais sa colère sembla se transformer en fureur compulsive. Il attrapa le galbro par la tête et le cogna violemment, à plusieurs reprises, sur les rochers. On aurait

dit qu'il manipulait une vulgaire poupée de chiffon, il me parut redoutable. Lorsque je vis le sang jaillir du visage et de la tête de l'horrible loup-garou, je me sentis prise d'une envie de vomir, tout mon corps tremblait.

Le galbro ne ressemblait plus à un homme, son corps était recouvert de poils, son nez avait fait place à un museau incomplet et sa gueule se retroussait sur quatre horribles crocs. Je ne voyais presque plus qu'eux. Ils me terrorisaient. Il réussit à se relever et à se jeter sur Leith pour viser sa jugulaire. Tout alla très vite ensuite. Leith rugit, et jeta avec rage le monstre loin de sa gorge. Lorsque je vis son cou maculé de sang, je poussai un hurlement, si fort, qu'il fit écho autour de nous. Le galbro grogna de rage et s'enfuit en direction de la ville. Leith n'essaya pas de le pourchasser, il en était incapable. Il se tourna vers moi, haletant et désorienté. Je n'étais pas loin de l'hystérie qui m'avait prise sur l'île, mais ma conscience me soufflait que je n'avais rien et que Leith avait besoin de moi.

Je me relevai, titubante, et m'approchai lentement de lui, horrifiée par les blessures que ce monstre venait de lui infliger. Il tomba à genoux. Une quantité effroyable de sang coulait de son cou, qu'il comprimait avec force.

- Leith... Mon Dieu, murmurai-je, effarée.

J'étais prise de panique, je ne savais pas quoi faire, j'étais démunie et incapable de raisonner face à une pareille situation. Mais je savais qu'il fallait empêcher le sang de couler.

Je tentai de retirer rapidement ma veste, avec beaucoup de mal — les manches restant coincées sur mes poignets — mais y parvins finalement. Je l'appuyai aussi fort que possible sur la plaie. Leith s'était couché sur le sol, en chien de fusil, tremblant de tous ses membres. Au loin, les sirènes de police retentirent et deux voitures s'arrêtèrent brusquement au début de la jetée.

- Leith, c'est la police, ils vont t'aider, ils vont te conduire à l'hôpital. Oh, mon Dieu ! sanglotai-je.

- Non..., haleta-t-il avec une voix qui ne semblait pas être la sienne. Pas l'hôpital. Je... je ne peux pas.

- Leith, il le faut. Tu... tu... il faut qu'on te soigne ! m'écriai-je, des larmes ruisselant sur mes joues.

- Hannah, dit-il de manière presque inaudible. Il ne faut pas. Promets-moi... Il ne faut pas...

Je levai les yeux vers les policiers qui se dirigeaient tout droit sur nous. Nous étions dans le noir, ils ne pouvaient pas nous voir de si loin, mais il fallait faire vite. Comment dissimuler Leith ? Les rochers qui flanquaient la jetée étaient

disposés légèrement en pente. Je ne voyais pas d'autre endroit.

- Essaie de m'aider, soufflai-je en tentant de le relever un peu. Tu vas te cacher dans les rochers.

Je ne savais pas ce qui me poussait à faire ça, au lieu d'appeler à l'aide pour qu'on le transporte en urgence. J'étais désespérée...

Il rampa difficilement jusque vers la berge tandis que j'essayais de le tirer de toutes mes forces. Il se cala entre deux grosses pierres, en boule, tremblant encore plus fort.

- Hannah..., murmura-t-il.

- Reste calme, je... je vais trouver une solution.

De lui ou de moi, je ne savais pas qui j'essayais de rassurer.

Je fouillai dans sa veste et en ressortis les clés de sa voiture.

- Je reviens te récupérer, promis-je.

Je n'avais plus le temps de m'attarder, les trois policiers étaient tout proche et dirigeaient leurs lampes torches sur nous. Je me levai rapidement, séchai prestement mes larmes pour avancer en titubant vers eux.

- Mademoiselle, tout va bien ? demanda le plus grand des trois. On nous a signalé des cris et un homme qui partait en courant.

- Je veux rentrer chez moi.

- Vous avez été agressée ?

- Oui, non, il a juste essayé et je...

- Vous êtes blessée ! s'exclama l'un des policiers en voyant mes mains et ma robe couverte du sang de Leith.

Il fallait que je trouve immédiatement quelque chose à dire.

- Non ! m'écriai-je. Non, pas moi. Lui. Je l'ai frappé avec une pierre et il s'est enfui, ce n'est pas mon sang.

Je n'espérais même pas qu'ils puissent croire ce que j'étais en train de raconter. Le plus grand fronça les sourcils, sceptique.

- J'aimerais autant que vous voyiez un médecin.

- Puisque je vous dis que tout va bien ! beuglai-je. Je veux rentrer chez moi !

Je décidai d'avancer droit devant, ignorant les trois policiers. Ils m'emboîtèrent immédiatement le pas.

- Mademoiselle, nous voulons être sûrs que tout va bien.

- Je vous dis que oui ! J'ai juste besoin de partir d'ici, vous comprenez ?

- On préférerait que vous nous suiviez, insista l'un d'entre eux.

Je me retournai pour les fixer.

- Suis-je obligée de le faire ?
- Non, mais ce serait préférable et plus sûr.
- Écoutez. Accompagnez-moi jusqu'à ma voiture et je rentrerai chez moi. Je ne vous suivrai nulle part de toute façon, j'ai besoin d'être seule, de prendre une douche et d'oublier tout ça !
- Comme vous voudrez.

Je fus surprise qu'ils n'insistent pas plus, mais tant mieux.

Ils me raccompagnèrent tous les trois sans poser davantage de questions.

J'ouvris le Range Rover et montai au volant. Je ne pensais même pas que le fait de ne pas avoir mon permis de conduire puisse poser un problème, que les policiers pourraient me demander mes papiers ; c'était le dernier de mes soucis. De toute façon, j'aurais pu m'enfuir avant qu'ils ne réagissent. À cet instant, j'étais prête à tout.

- Soyez prudente, mademoiselle, dit le plus grand avant de refermer ma portière. Si vous avez le moindre problème, composez le 999.
- Merci.

Je démarrai le moteur et filai le long du quai. Je ne savais absolument pas où je devais aller pour trouver de l'aide. J'eus cependant l'idée de téléphoner à Gwen. Elle décrocha au bout de deux sonneries. -Allô?

- Gwen, c'est Hannah. Il... il y a un problème, sanglotai-je.
- Quoi, Hannah ? dit-elle, inquiète.
- C'est Leith, il est blessé. Je... je... aide-nous.
- Hannah tu me fais peur. Dis-moi où vous êtes.

- Leith est resté au bout de la jetée, il a perdu beaucoup de sang, j'ai dû le laisser pour t'app...

Ma voix se cassa, je pleurai de plus belle.

- Retourne vers lui. Je suis là dans dix minutes.

Je n'eus pas le temps de la remercier qu'elle avait déjà raccroché. Je tournai le volant en direction du pont et roulai vers la jetée, les voitures de police y étaient encore. J'attendis dans une ruelle quelques minutes que les policiers soient partis et me garai près de l'entrée. J'attrapai une lampe de poche dans la boîte à gants, la couverture en laine dans le coffre, et courus à toute allure pour rejoindre Leith.

Il était toujours là, recroquevillé sur lui-même, grelottant.

- Leith, chuchotai-je en lui caressant les cheveux.

Il leva vers moi un regard perdu, son teint était d'une pâleur de craie, la veste que j'avais posée sur sa plaie était gorgée de sang. Je retins un sanglot et dépliai

le plaid sur lui.

- J'ai appelé Gwen, Leith, elle arrive, on va te sortir de là, murmurai-je en reniflant.

Il leva sa main pour attraper la mienne et la serra fortement malgré sa faiblesse, comme pour me dire de ne pas m'inquiéter. Mais j'étais envahie par la peur.

- Leith, mer..., dit Gwen en ravalant un juron, quand elle le vit. Tu peux te lever ?

- Non, il est trop faible, il a perdu tellement de sang, intervins-je.

- Est-ce que tu peux te lever ? insista-t-elle en ignorant mes protestations.

- Oui..., murmura-t-il.

Gwen se baissa vers lui et l'aida à se relever.

- Hannah, mets-toi de l'autre côté et soutiens-le.

Je m'exécutai en glissant son bras droit sur mon épaule. Il était lourd et nous avançâmes avec difficulté jusqu'à la voiture. Nous réussîmes à l'allonger sur la banquette arrière.

- Je conduis, décida-t-elle.

Je lui tendis les clefs et montai avec Leith. Je pris sa tête sur mes genoux et lui caressai doucement les cheveux.

- T'inquiète pas..., chuchota-t-il.

- C'est trop tard, murmurai-je pendant que mes yeux s'embrumaient de nouveau de larmes. Gwen ? Où va-t-on ?

- Chez Leith, son père saura quoi faire.

- Mais pourquoi ne pouvons-nous pas aller jusqu'à l'hôpital, nom de Dieu ? De vrais médecins pourraient le soigner !

- Pourquoi ? Mais c'est simple, Hannah, son groupe sanguin est inconnu au bataillon. Tu veux qu'on explique ça comment ?

- Oh... je... je n'y avais pas pensé, bredouillai-je.

Leith attrapa ma main et la posa sur sa joue, pour apaiser mes craintes.

Comment faisait-il pour être ainsi, toujours si protecteur alors qu'il était en train de souffrir ? Je sentis monter en moi des vagues d'angoisse que je n'arrivais pas à réprimer. Je le regardais se battre contre la douleur sans pouvoir faire quoi que ce soit.

A peine dix minutes plus tard, la voiture arriva devant une énorme bâtisse en briques rouges. Gwen avança jusqu'au portail et sortit pour appuyer sur l'interphone vidéo.

- M. Sutherland, c'est Gwen, je suis avec Leith, il y a un problème.

Le portail s'ouvrit aussitôt. Gwen remonta dans le 4 x 4 et s'engouffra dans la

cour.

- Leith, on est arrivés, murmurai-je en baissant la tête vers lui. Leith ? Leith ! hurlai-je de panique. Gwen ! Il a perdu connaissance!

M. Sutherland arriva devant nous, Gwen descendit et ouvrit la portière arrière. Je ne voulais pas lâcher Leith, je voulais le tenir contre moi, de peur de le perdre.

- Sors de cette voiture ! brailla Gwen. Sors, Hannah, on doit le porter à l'intérieur.

J'obtempérai, en titubant, pleurant plus que je n'aurais cru possible de pleurer. M. Sutherland attrapa son fils et le prit dans ses bras pour l'emmener jusqu'à la maison. Quelques minutes plus tard, il entra dans une chambre et le déposait sur un lit.

- Va me chercher de l'eau chaude et des serviettes propres, Gwen, lui ordonna-t-il.

Elle s'exécuta. Il déchira la veste et la chemise de son fils comme s'il s'agissait d'un simple papier de soie. Je poussai un cri de terreur en voyant la blessure dans son cou. Je pensais que le galbro l'avait mordu, mais il avait en fait arraché un énorme morceau de chair, la plaie était béante. Le sang continuait de couler et s'étalait maintenant sur les draps blancs. Leith était toujours inconscient.

- Rendez-vous utile au lieu de pleurnicher de la sorte ! me jeta le père de Leith en me fusillant du regard. Allez chercher le téléphone qui est dans l'entrée et prenez le calepin qui est à côté.

Je n'attendis pas qu'il me le dise deux fois et sortis en trombe avant de débarouler les escaliers. J'attrapai le téléphone et le carnet d'adresses et remontai aussitôt pour lui donner.

- Gwen, dit-il avec énormément de calme, quand elle fut revenue. Nettoie sa plaie au mieux, j'ai besoin de téléphoner immédiatement à Bonnie, Leith pourrait ne pas survivre.

À ces mots, mon sang se glaça dans mes veines et mes jambes se mirent à trembler.

Gwen obéit et s'inclina immédiatement sur lui.

Elle avait un tel sang-froid. Elle trempa un linge blanc dans la grande bassine d'eau bouillante et commença à nettoyer la plaie.

- Hannah, j'ai besoin de ton aide, humidifie les serviettes au fur et à mesure, s'il te plaît.

De toute évidence, je n'avais pas son cran. Je tremblais encore comme une feuille et, à la seule vue des blessures de Leith, je manquais de défaillir à tout

instant. Je me sentais tellement coupable. Tout ceci était de ma faute, sans moi il ne serait pas ici en train de lutter contre... contre la mort.

J'essayais de me convaincre, qu'il ne mourrait pas, qu'il était bien trop fort, mais je n'y arrivais pas. La peur qui me dominait était plus forte que tout.

- Hannah ! J'ai besoin de toi, me pressa Gwen.

J'avançai vers elle, fébrile, et trempai les serviettes dans l'eau, tellement engourdie que je ne remarquai même pas que j'étais en train de me brûler les mains. Mes paumes et mes doigts étaient rouges du sang de Leith, je fus prise de nausées et faillis m'écrouler sur place.

M. Sutherland réapparut et poussa doucement Gwen pour appliquer sur la plaie de son fils, deux énormes feuilles séchées que je n'identifiai pas. Il entourait ensuite son cou d'un large bandage, en serrant très fort. Leith transpirait, son front dégoulinait de sueur et pourtant, il tremblait. Son torse était maculé du sang qui avait coulé. J'avais le cœur meurtri. Je ramassai les linges sales et la bassine pour changer l'eau devenue rouge. Je pouvais au moins faire ça sans risquer de m'évanouir.

- Où est la salle de bains ? demandai-je.

- La porte à côté de la chambre, à gauche, me répondit M. Sutherland sans m'accorder le moindre regard.

Et pourquoi l'aurait-il fait ? En quoi l'aurais-je mérité ?

Par ma faute, celui que j'aimais était peut-être en train de mourir et cette idée me déchirait.

Leith était fait de chair et de sang, il n'avait pas menti, il n'était pas invulnérable.

J'aurais voulu être à sa place, subir pour qu'il vive, me sacrifier comme lui l'avait fait pour moi, à deux reprises déjà.

Moi, j'étais en vie et n'avais aucun dommage. Grâce à lui.

S'il devait ne pas survivre, je refusais de le voir partir sans avoir donné tout ce que je pouvais pour tenter de le sauver, même la plus petite chose, aussi futile qu'elle paraisse.

Chapitre Trente-neuf

Lorsque je regagnai la chambre, Gwen et M. Sutherland étaient assis du même côté du lit. Ils regardaient Leith respirer avec difficulté. Il n'avait toujours pas repris connaissance et ce n'était sûrement pas bon signe.

Je déposai la bassine sur la table de nuit et attrapai l'unique chaise qui était dans la chambre pour m'asseoir près de lui. Je trempai un linge dans l'eau bouillante et entrepris de nettoyer délicatement sa peau. En douceur, je retirai les traces rouges sur l'intégralité de son torse. Puis, je séchai délicatement sa peau, désormais si propre et si douce, qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait subi aucune offense.

Bien qu'il fût endormi, ses traits étaient tirés, son front plissé, parce qu'il souffrait dans son sommeil. Ses cheveux, humides de transpiration, collaient à sa peau. Je pris ma respiration et m'attelai à nettoyer son visage, encore plus lentement que je ne l'avais fait pour sa poitrine. Je tamponnai d'eau chaude son front, le dessus de son nez, ses yeux, ses joues un peu râpeuses. Il était devenu si pâle... Sa peau blafarde tranchait avec le rouge de sa cicatrice. Penchée sur lui, j'humectai délicatement ses lèvres sèches, mais encore tellement belles.

Un spasme douloureux secoua mes épaules et une larme coula sur ma joue pour tomber telle une goutte d'eau, sur sa bouche. Mais il ne réagit pas, il sombrait dans un sommeil dont j'avais peur qu'il ne se réveille jamais.

- Qui êtes-vous ?

La voix de M. Sutherland venait de s'élever froidement dans le silence presque morbide. Gwen ouvrit la bouche pour répondre à ma place, puis elle se ravisa.

- Hannah, répondis-je timidement tandis que mes yeux ruisselaient encore.

- Hannah. (Il fit une pause et reprit.) Qui êtes-vous pour mon fils?

Dans un instant de panique, je cherchai le regard de Gwen. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. C'est Leith qui aurait dû me présenter à son père, lui seul aurait su amener les choses avec ménagement. Mais moi, que pouvais-je faire à part dire la vérité de manière brutale ? Rien du tout. Je n'avais pas le choix, il fallait que je parle, maintenant, et Leith ne pouvait pas me soutenir comme nous l'avions imaginé tous les deux. Cet homme était aussi impressionnant que son fils l'avait décrit : froid et hostile à mon égard.

- Sa petite amie, monsieur, murmurai-je de manière presque inaudible.

Il me lança d'abord un regard méprisant qui s'adoucit presque aussitôt, pour redevenir froid comme de la glace.

- Et en tant que **petite amie**, êtes-vous capable de m'expliquer ce qu'il s'est passé ?

Une boule bloqua ma gorge et me fit hoqueter. J'avais mal comme si je venais de déglutir un aliment sans le mâcher. Par où devais-je commencer ? J'avais peur qu'il me tienne pour responsable de tout, et il aurait raison.

Alors je commençai mon récit, mentionnant le filtre d'envoûtement, mais sans préciser qui me l'avait donné. Il jeta cependant un œil désapprobateur à Gwen, il avait compris. Elle baissa la tête, honteuse. Je lui parlai de la première agression à Skara Brea, la manière dont Leith s'était battu pour me défendre et de son aveu sur sa condition de loup-garou. Je repassai sur l'absence de Leith pendant laquelle il tenta de pister le monstre sur les îles Orcades, puis partout où je me trouvais. Je lui mentionnai les craintes qu'il avait eues de le voir revenir, ses doutes parce qu'il pensait que le désir du galbro n'était qu'un détail venant s'ajouter à la véritable raison de sa présence. Je parlai de l'homme chez Finighan et enfin, je racontai l'attaque de ce soir, dans les moindres détails.

Il m'avait écouté sans même sourciller, ni m'interrompre, seule sa mâchoire crispée et ses yeux verts étincelants trahissaient sa colère.

Mon récit terminé, j'eus un geste de recul, car il me sembla qu'il allait exploser et se jeter sur moi pour m'étrangler. Or, il se contenta de décroiser ses longues jambes et de se frotter les yeux avant de me répondre.

- Mon fils est un parfait crétin, dit-il froidement. Et vous, vous êtes l'humaine la plus stupide qu'il m'ait été donné de rencontrer. Stupide d'avoir encouru le risque de vous faire tuer simplement pour vous jeter dans les bras de mon fils ; stupide parce que vous n'avez pas mesuré les conséquences de vos actes. Et pour ça, dit-il en montrant Leith du doigt, je vous tiens pour responsable de ce qui s'est passé ce soir.

Je n'en avais pas moins attendu. Mais au fur et à mesure qu'il parlait, des larmes de colère et de culpabilité avaient coulé sur mes joues. Je ne pouvais que lui donner raison. À aucun moment je n'avais pensé que Leith risquerait sa vie en voulant être avec moi. Comment avais-je pu être aussi nombriliste ? J'aurais dû m'éloigner de Leith dès que le galbro était apparu. Il ne serait pas mourant, aujourd'hui.

M. Sutherland se leva de sa chaise, effleura du bout des doigts le front de son fils et quitta la pièce sans me jeter un seul regard et sans ouvrir une nouvelle fois

la bouche.

Gwen se pencha sur Leith pour l'embrasser sur le front et sortit aussi. Je restai assise, seule avec lui, caressant doucement sa joue, espérant une toute petite réaction de sa part. Mais rien ne se produisit, son visage était toujours aussi immobile, ridé par la souffrance qu'il ne pouvait exprimer autrement.

— Pardon, Leith... pardon, murmurai-je avant de m'effondrer sur lui en larmes.

J'eus l'impression de pleurer tout mon saoul pendant de longues heures, personne ne venant perturber cet infernal cycle de chagrin. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, j'étais complètement déconnectée, finissant même par oublier où je me trouvais réellement. Épuisée par les nombreuses larmes que j'avais versées, j'eus juste le temps de voir, à travers la fenêtre, que le ciel s'éclaircissait doucement. Puis je m'endormis, comme ça, la tête et les bras reposant sur le torse nu de Leith.

Une main se posa doucement sur moi et me caressa lentement les cheveux. Je relevai brusquement la tête plongeant mes yeux sur Leith, pensant qu'il s'agissait de lui. Mais il était toujours inconscient, son visage de marbre meurtri de douleur.

Je pensais avoir tout simplement rêvé, mais des cheveux blonds frôlèrent ma joue.

- Bonnie ! sanglotai-je en me jetant dans ses bras.

- Chut, chut, mon petit, ça va aller, dit-elle en me tapotant le dos. Allez. Calme-toi maintenant. Tu veux bien me laisser un moment ? J'ai besoin d'examiner Leith.

- Non ! tonnai-je avec force. Je reste.

Ma voix était ferme et sans détour. Je ne comptais pas le laisser. Bonnie n'osa pas s'opposer.

- Comme tu veux, Hannah, mais j'ai besoin de concentration.

J'acquiesçai silencieusement, et allai m'asseoir sur le fauteuil au fond de la chambre.

Bonnie s'approcha de son neveu. Elle commença par toucher son front avec le dos de sa main, puis elle sentit l'odeur de sa peau, écouta sa respiration à même sa bouche et examina l'arrière de ses oreilles ; elle alla même jusqu'à goûter le sang qui perlait de la gaze, à l'endroit de la blessure. Puis, lentement, elle souleva la bande. J'eus un haut-le-cœur violent. La blessure était encore à vif et, lorsqu'elle retira les feuilles séchées, des lambeaux de peau partirent avec. Je

manquai de vomir, mais Leith ne bougeait pas et Bonnie ne laissa rien paraître de ce qu'elle pouvait ressentir.

- Hannah, veux-tu récupérer un bol d'eau chaude et un autre vide, s'il te plaît?

J'hésitai un instant. Je n'avais pas envie de le quitter, pas même quelques minutes, mais le regard de Bonnie me montra qu'elle attendait que je le fasse, sans discuter. Je sortis à contrecœur pour rejoindre le rez-de-chaussée. Je ne savais même pas où était la cuisine...

- Comment oses-tu dire des choses pareilles ? Dix ans ne t'ont pas suffi, tu es toujours aussi têtu, hein ?

C'était la voix d'Alastair, il était furieux.

- Si je vous ai fait venir avec ta femme, c'est pour mon fils, parce que je sais que seule Bonnie sera capable de le soigner, s'il n'est pas trop tard. Ce que je pense de toi et de tes idées ridicules reste inchangé.

- Tu es impossible, Jeremiah, toutes ses années ne t'ont pas permis de changer ne serait-ce qu'une once de toi-même.

- Ce qu'il s'est passé hier prouve encore une fois que j'ai raison, et tu le sais, Alastair.

-Tu n'as rien compris, n'est-ce pas ? Toujours rien compris ! Tout ceci devrait, au contraire, te donner l'envie de te battre, pas de te soumettre ! Tu n'es qu'un lâche !

- Je t'interdis de m'insulter sous mon propre toit ! Regarde un peu cette maison si vide et dis-moi où me battre m'a conduit à part briser ma famille, ma vie et celle de mon fils !

Je ne comprenais pas de quoi ils parlaient, mais un lourd passé semblait séparer les deux frères. Il y eut un long silence et, avant même que je décide de m'approcher, j'entendis la voix d'Alastair m'appeler.

- Entre, Hannah, approche. N'aies aucune crainte, il s'agit d'une vieille querelle entre frères.

Je pénétrai timidement dans la cuisine. Le père de Leith était debout devant la porte-fenêtre, quand il me vit, il l'ouvrit et sortit en la claquant.

- Bah, t'inquiète pas, dit Al en s'approchant de moi pour me serrer dans ses bras. C'est un vieux bougon, il a toujours été ainsi.

Je lui fis une grimace crispée, je n'avais pas l'intention de m'attarder, je voulais retourner au plus vite auprès de Leith.

- J'ai besoin de récupérer des récipients pour Bonnie. Où puis-je en trouver ?

Al ouvrit un placard mural et s'empara de deux grands bols. J'en remplis un d'eau très chaude et sortis sans rien ajouter.

Je les remis à Bonnie et retournai m'asseoir silencieusement.

Elle sortit de son sac un sachet en papier comportant plusieurs objets. Elle prit un pochon rempli d'herbes et versa dans le bol vide un mélange de plantes - peut-être le même qu'elle avait utilisé pour moi lorsque nous étions au ranch. Elle ajouta un peu d'eau chaude et pilonna le tout pour en faire une bouillie épaisse. Avec une spatule, elle appliqua la mixture à même la plaie, de manière à ce qu'on ne la voie plus. Elle saupoudra par-dessus une poudre blanche - peut être de l'argile - et laissa la blessure à l'air libre.

- La préparation doit sécher, m'expliqua-t-elle. Ensuite je la retirerai et recommencerai plusieurs fois, jusqu'à ce que la plaie se referme.

- Va-t-il s'en sortir, Bonnie ? gémis-je d'une voix chevrotante. Pourquoi ne se régénère-t-il pas comme la dernière fois ?

Elle attrapa la chaise près du lit et vint s'asseoir en face de moi. Ses mains chaudes attrapèrent les miennes.

- Hannah. La blessure que Leith a reçue est extrêmement grave, il a perdu une très grande quantité de sang. Pour le moment il a l'air de s'être stabilisé, mais je ne saurais prédire la suite des événements.

Je levai les yeux vers lui. Il était parfaitement immobile et respirait encore tellement mal. Mais sa plaie ne saignait plus désormais.

- Certaines blessures sont bien trop profondes pour qu'elles puissent se régénérer seules, reprit-elle. Vois-tu, lorsqu'un loup-garou est blessé alors qu'il n'est pas sous sa forme animale, il est beaucoup plus faible, son corps ne sait pas combattre les agressions de la même manière. Même si sa puissance reste impressionnante.

Je revis furtivement la manière dont il avait frappé le galbro. À cet instant, il semblait pourvu d'une force colossale.

- Mais pourquoi n'a-t-il pas fait le choix de muter avant d'être attaqué ? me révoltai-je.

- Je ne le sais pas exactement, Hannah, mais peut-être voulait-il t'épargner de perdre connaissance une nouvelle fois ? supposa-t-elle.

- Mais c'est ridicule !

- Hannah, je ressens en toi le poids de la culpabilité, mais tu n'y es pour rien. Leith savait ce qu'il faisait, c'est un jeune homme averti et il ne laisse rien au hasard. Il a choisi de te protéger.

- Mais si je n'avais pas été là...

- Mais tu es là, Hannah, et Leith ne supporterait pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Accepte-le et ne te jette pas la pierre. Tu dois être forte, maintenant. Il

va avoir besoin de toi, tu sais.

Je baissai les yeux sur mes doigts qui s'entrecroisaient nerveusement. Bonnie m'attira contre elle et me serra dans ses bras.

- Hannah... Tu es encore couverte de sang, tu devrais te laver et te changer. Tes parents savent-ils que tu es là ?

- Non, je n'ai prévenu personne.

- Alors fais-le. Ils doivent être inquiets. Ensuite tu pourrais peut-être les retrouver pour te changer et...

- Non ! Je ne partirai pas d'ici.

- Comme tu voudras, Hannah, mais ne les fais pas attendre.

Je hochai la tête et acceptai de sortir de la chambre pour les appeler. Il était évident qu'ils devaient être morts d'inquiétude. J'allumai mon téléphone composai le numéro en me demandant bien ce que j'allais bien pouvoir leur raconter.

- Allô ? répondit la voix de Mathy.

- C'est Hannah.

- Mon Dieu, Hannah, tout le monde est sens dessus dessous. Tout va bien ?

- Oui, Mathy, passe-moi maman, s'il te plaît.

- Hannah ? (La voix de ma mère était angoissée) Mais que s'est-il passé ?

Il est presque dix heures, personne dans ta chambre, ton lit n'était même pas défait, l'auto-école a appelé pour dire que tu ne t'étais pas présentée à ton cours, impossible de te joindre au téléph...

- Ça va, maman, la coupai-je. Je vais bien.

- Alors explique-toi, jeune fille, dit-elle plus sèchement.

-Je suis chez Leith. Nous... nous avons eu... un accident hier soir, mentis-je.

- Quoi ? Mon Dieu, Hannah, tu n'as rien ? cria-t-elle, définitivement affolée.

- Non, non, maman, je t'ai dit que j'allais bien, mais ce n'est pas le cas de Leith, lui annonçai-je en retenant un sanglot. Il ne va pas bien du tout...

- Il est à l'hôpital ? Que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce qu'il a exactement ? En téléphonant à mes parents, je m'attendais à devoir répondre à une foule de questions, même si je n'en avais vraiment pas envie. Je cherchai une réponse rapide et qui susciterait un minimum d'autres interrogations.

- Nous avons été percutés par un chauffard. Leith est encore inconscient, il a un traumatisme crânien important et toute sa famille est auprès de lui,

inventai-je en espérant être convaincante.

- Mon Dieu, Hannah... Que pouvons-nous faire ? Veux-tu qu'on te rejoigne ?

- Non, non ! m'exclamai-je hâtivement. Les visites sont limitées et ça ferait trop de monde de toute façon. Maman, excuse-moi auprès de l'auto-école, je n'irai pas non plus au cours de demain et j'imagine que passer mon permis attendra encore quelques jours de plus.

- Oui, oui, je suppose aussi. Tu penses rentrer quand, exactement ?
demanda-t-elle, inquiète.

- Je ne sais pas, marmonnai-je. Dès que je saurai qu'il va mieux, je suppose. Je pense rester chez les Sutherland, pour être tout près, au cas où il se réveillerait...

Elle soupira.

- Très bien, nous t'attendrons.

- Je vais demander à Gwen si elle peut venir récupérer quelques affaires pour moi, tu pourras me préparer un sac ?

- Mais bien sûr.

- 'man ?

-Oui ?

- Je t'aime.

- Moi aussi, sweetheart, transmets à la famille de Leith nos encouragements.

Je détestais avoir à leur raconter des bobards, ils avaient tellement confiance en moi et ma mère était si crédule. Je me sentais encore plus coupable d'avoir à jouer ce rôle de manipulatrice. Mais je ne pouvais quand même pas parler de ce qui s'était réellement passé. Mes parents n'auraient pas compris et seraient immédiatement venus me chercher pour m'enfermer dans le couvent le plus éloigné du pays !

Lorsque plus tard, je m'enfermai dans la salle de bains, je pris peur. Je n'avais jamais eu cette tête-là. Mon front était recouvert de sang séché que j'avais dû étaler en me frottant à plusieurs reprises. Il y en avait aussi sur mes avant-bras et sur mon décolleté. Mes yeux, à force de pleurer, étaient aussi rouges et gonflés que ceux d'un boxeur en fin de match. Deux énormes cernes violacés s'étaient installés et mes sourcils étaient en permanence froncés. Je me rendis compte alors que c'était dû à un mal de crâne incessant qui sévissait depuis que je m'étais réveillée en sursaut. J'étais pâlotte et les veines de mes tempes ressortaient horriblement, comme si elles étaient perpétuellement sous pression.

Mes lèvres étaient écarlates à force de les mordre et mes cheveux ressemblaient à ceux d'un épouvantail. La natte que j'avais si soigneusement tressée la veille était cassée de haut en bas, par une multitude d'épis désordonnés et emmêlés. J'étais affreuse et éreintée.

Je fis couler l'eau, me déshabillai et me glissai dans la baignoire fumante. La sensation fut bien plus agréable que je ne l'aurais imaginé, un sentiment de tiédeur m'emplit et détendit tous mes muscles, anesthésiant presque entièrement mon esprit torturé. Je fermai les paupières et, un court instant, j'oubliai tout.

Longtemps après, lorsque je regagnai la chambre, Jeremiah Sutherland était aux côtés de son fils. Quand il me vit, il sortit immédiatement, furibond. J'étais fixée, ma présence l'horripilait au plus haut point. Mais presque une semaine plus tard, je n'avais toujours pas quitté la maison des Sutherland et Leith était encore dans un état de léthargie permanente. La plaie de son cou était beaucoup moins impressionnante, elle ne saignait plus et semblait enfin vouloir se refermer d'elle-même. L'incroyable patrimoine génétique de Leith et les soins de Bonnie avaient empêché qu'elle s'infecte. Mais pour que le sang de Leith se renouvelle de lui-même, il faudrait encore du temps. Cependant, l'amélioration était nettement visible, Bonnie était de plus en plus confiante. Leith avait pourtant un teint blême à outrance et toutes les veines de son corps ressortaient horriblement. Bonnie essaya de me rassurer en m'expliquant que lorsqu'un loup-garou subissait des blessures aussi importantes, son organisme baissait en température pour aider à la régénérescence, rendant sa peau extrêmement pâle. Pour autant, je ne remarquai pas sa froideur, puisque sa température abaissée avoisinait les trente-six degrés au lieu des quarante et un ou quarante-deux habituels, il était à peine plus froid que moi.

Bien que Bonnie fût extrêmement encourageante sur l'état de santé de son neveu, je perdais littéralement patience. Chaque jour et chaque nuit je guettais sur son visage un signe, un spasme musculaire. Je fixais ardemment ses mains et ses jambes, dans l'espoir qu'il les bouge inconsciemment dans son sommeil. Mais il restait désespérément immobile, aussi raide qu'une statue. Toutes ses fonctions vitales semblaient suspendues, seule sa respiration, désormais plus régulière, trahissait le fait qu'il n'était pas mort.

Je n'avais quasiment rien dans le ventre depuis six jours, à part de l'eau et quelques biscuits que j'avais eu beaucoup de mal à avaler. Je devais compter à peine une vingtaine d'heures de sommeil, passées sur la chaise à côté de Leith. Seul l'espoir de le voir se réveiller et sûrement les nerfs, aussi, me permettaient encore de tenir debout. Je tournais en rond comme un lion en cage. Après avoir

détaillé les moindres recoins de cette chambre pourtant immense, j'avais le sentiment d'être enfermée dans une minuscule boîte. Mais je ne me résignais pas à sortir. Pourtant il l'aurait fallu, ne fût que pour ma santé mentale. J'avais peur qu'il se réveille et que je ne sois pas là. Je ne voulais pas qu'il pense que je l'avais laissé après ce qu'il avait fait pour moi. Mais devant ma détermination, ma mère aussi perdait patience. Chaque jour elle appelait au moins deux fois pour savoir quand j'allais accepter de rentrer à la maison. Et chaque jour, je lui rétorquais que ça ne dépendait pas de moi et que je serais de retour lorsque Leith aurait repris connaissance. Elle me recommandait de sortir, de m'aérer la tête, mais à quoi bon ? Mon esprit était entièrement obnubilé par Leith, je ne pensais plus qu'à lui et à son possible réveil. Les seuls moments où j'aurais pu avoir envie de mettre le nez dehors, étaient lorsque je croisais Jeremiah dans la chambre et qu'il me jetait des regards courroucés. Il ne comprenait pas pourquoi j'étais encore là et je l'avais entendu plusieurs fois se disputer avec Al à ce sujet. Je m'en fichais, personne n'aurait pu me forcer à quitter cette maison, même pas trois loups-garous en furie. Mais l'attente du réveil de Leith devenait insupportable, il me manquait horriblement et je désespérais de revoir un jour son magnifique regard émeraude.

Puis, enfin, le matin du septième jour, alors que je dormais, encore assise à côté de lui, la tête posée sur son torse comme à mon habitude, je fus réveillée par une secousse brutale. Leith venait de tousser.

- Leith ! m'écriai-je.

Il porta une main à sa gorge et ouvrit la bouche comme pour prendre une énorme goulée d'air, mais ses yeux restèrent clos. Je voulais sortir prévenir les membres de sa famille, puis me ravisai. J'avais trop peur qu'il ouvre les paupières et qu'il se découvre seul dans cette immense pièce.

Silencieusement, je lui touchai doucement la joue et humectai d'eau fraîche un linge pour le tapoter délicatement sur ses lèvres. Il les entrouvrit, tandis que je pressais le tissu pour faire couler quelques gouttes d'eau dans sa bouche. Il toussa encore.

- Chut, chut, murmurai-je, pour l'apaiser.

Enfin, il ouvrit lentement les yeux. Les miens étaient déjà inondés de larmes alors que je n'avais plus pleuré une seule fois de toute la semaine, pensant que mes cavités oculaires étaient devenues trop arides pour le faire. Il me regardait, hagard, comme s'il ne me reconnaissait pas, mais il était enfin réveillé. Pour moi, rien d'autre ne comptait. Mon cœur, qui avait marché au ralenti ces derniers jours, se mit à battre la chamade, revigoré par la seule vision de ces deux

magnifiques yeux verts qui m'observaient.

Chapitre Quarante

Sissi,

Je t'écris depuis la salle de bains des Sutherland. Je te jure, il n'y a que là que le réseau passe. Enfin...

Pardon de ne pas t'avoir donné de nouvelles plus vite. Tu connais la situation, mes parents t'ont avertie. Leith va mieux. Depuis qu'il a repris connaissance, il se remet de manière impressionnante. Chaque jour, son appétit grandit et lui donne davantage de forces, bien qu'il évite encore de se lever. Je suis tellement soulagée... Tu imagines à quel point.

Le point noir, c'est Jeremiah Sutherland, le père de Leith. Depuis le soir de l'accident, il ne m'a pas adressé la parole une seule fois. Il ne m'aime pas, c'est sûr... Mais depuis que son fils va mieux, il semble de meilleure humeur et ne me regarde plus de manière aussi hostile (je te jure qu'il le faisait !), dois-je considérer ça comme une avancée ? Je l'ai même vu décrocher un sourire, pourtant, j'aurais juré que c'était une faculté qu'il n'avait pas...

Lui et Al (tu sais, le mari de Bonnie) ont parfois des disputes extrêmement violentes, c'est affreux ce qu'ils peuvent se dire. Je ne sais pas trop pourquoi ils se sont déchirés un jour, mais crois-moi, quand ils hurlent, tu n'as pas envie de traîner dans les parages... Et souvent, ils se jettent à cause de moi, je ne sais pas trop pourquoi d'ailleurs... Certainement parce que ma tête ne revient pas à Jeremiah (ma tête d'humaine, pensai-je) et que je squatte sa maison depuis presque deux semaines...

Heureusement qu'il y a Bonnie pour tempérer tout ça. Tu sais, c'est une sacrée bonne femme. Elle continue à prendre soin de Leith, admirablement bien.

Quant à moi, je reprends enfin des couleurs. Leith insiste pour que je partage chacun de ses repas afin de reprendre du poids. Le stress et le manque d'appétit m'ont rendue aussi maigrichonne qu'une gamine de treize ans ! Je ne ressemble à rien...

Mes parents sont ravis que Leith se rétablisse. Tu imagines... Ils vont pouvoir récupérer leur fille ! Sauf que voilà, moi, je n'ai absolument pas envie de le quitter, je veux rester près de lui, même si je sais qu'il est bien entouré.

Bref, tout va mieux maintenant. Je te tiendrai au courant au fur et à mesure

des événements.

Je t'embrasse,
Hannah.

P.S. : Avant que je t'envoie ce mail, Elaine m'a passé un coup de fil, chez les Sutherland. Elle était très mystérieuse. Elle veut absolument me parler au plus vite. Voilà, je rentre chez moi. Aujourd'hui. J'ai le cafard.

Et au fait irrévocable que je ne voulais pas quitter Leith, s'ajoutait la crainte notoire de sortir à l'extérieur.

Après la première agression sur les îles Orcades, j'avais plutôt pris la situation avec légèreté, mais cette fois-ci, j'étais terrorisée à l'idée de tomber nez à nez avec le galbro - surtout maintenant, sachant de quoi il était capable.

Al s'était trompé à son sujet, il n'avait pas besoin que je porte **Envoûtant** pour avoir envie de transmuter. C'était un être féroce, incontrôlable, guidé par un esprit tueur.

Chapitre Quarante et un

- Mais, tu t'es levé tout seul ? m'exclamai-je.
- Mmm... marre d'être couché.

Leith était torse nu et portait un jean qu'il n'avait même pas pris la peine de fermer complètement. Il était convalescent certes, mais même dans cet état je le trouvais bien trop sexy et... perturbant. Rien à faire, j'avais des vapeurs !

- Ça va ? Tu n'as pas trop la tête qui tourne ? m'enquis-je en m'approchant doucement de lui.

Ses yeux s'abaissèrent en deux fines fentes. Il me détailla de la tête aux pieds, dans un regard lourd de sens. Je piquai un fard aussi sec. Il s'approcha de moi et me prit par la taille pour m'attirer vers lui. Il s'agissait de notre premier vrai contact physique depuis des jours et il fut électrisant pour moi. Je le savourai en posant ma tête sur sa poitrine et écoutai les battements de son cœur. Ils étaient calmes et rassurants. Sa peau avait retrouvé une chaleur presque brûlante, indiquant qu'il allait beaucoup mieux.

- Tu sembles si fatiguée, Hannah, dit-il en passant son pouce sur ma joue et sous mes yeux. Tu as besoin de repos.

Je profitai de sa remarque pour lui annoncer, à contrecœur, que j'allais devoir rentrer chez moi, aujourd'hui.

- Bien sûr, c'est normal, approuva-t-il. Tes parents doivent trouver le temps long, non ?

- Mmm... c'est sûr. Mais j'aimerais mieux rester ici avec toi, avouai-je en avalant péniblement ma salive.

Je préférais ne pas lui annoncer de but en blanc combien j'étais morte de trouille à l'idée d'être loin de lui et de cette maison.

- Veux-tu que je t'y accompagne ?

- Quoi ? Non, non, sûrement pas ! Tu as encore plus besoin de repos que moi. Tu viens juste de te lever.

- Mmm... je déteste devoir admettre que tu as raison, grogna-t-il en retournant s'asseoir sur le lit.

- Comment va ta blessure ce matin ? demandai-je en m'asseyant près de

lui.

Il toucha machinalement le large pansement collé à son cou.

- Bien. Ce n'est pas douloureux mais ça tire un peu.

J'avais tellement de mal à imaginer qu'elle se soit refermée d'elle-même, sans nécessiter aucun point de suture. La plaie avait été si horrible que jamais je n'aurais cru qu'elle disparaîtrait ainsi. Alors, pour la première fois, je lui avouai ce que j'avais ressenti pendant tous ces jours où il était léthargique.

- J'ai eu tellement peur pour toi, Leith, murmurai-je, les yeux baissés sur mes doigts tremblotants.

Il s'inclina lentement et baisa doucement mon front. Un frôlement d'ailes de papillon.

- Je t'avais dit que je n'étais pas un super-héros, plaisanta-t-il.

- Oui, mais tu es un héros quand même. C'est la deuxième fois que tu me sauves la vie. Combien de fois encore cette situation va-t-elle se répéter ? Jusqu'à ce que tu meurs ? cinglai-je, une pointe de colère dans la voix.

Il posa un doigt sur ma bouche pour que je me taise.

- Chut, Hannah... Pas maintenant.

Puis il m'attira à lui, collant ma poitrine à son torse. Il posa ses lèvres sur mon cou et goûta à ma peau, doucement. Je frissonnai si violemment qu'il releva la tête pour m'observer. Mes yeux étaient fixés sur sa bouche. L'envie de l'embrasser me dévorait. Dès lors, je ne contrôlai plus rien. Je plongeai sur ses lèvres et les fis s'entrouvrir. Il répondit ardemment à mon étreinte, plus rien d'autre ne comptait. Mes mains fouillèrent ses cheveux pour coller son visage encore plus près du mien. Il émit un grognement étouffé, affamé, et recula brusquement la tête pour reprendre son souffle, haletant.

- C'est toi qui veux me tuer c'est ça ? dit-il les yeux pétillants.

J'étais complètement désorientée, mes lèvres tremblaient de froid de ne plus être couvertes par les siennes.

- Désolée, m'excusai-je timidement.

- Ne le sois pas. Ce serait une mort merveilleuse ; étouffé par le baiser d'un ange.

- Un ange ?

- Mon ange gardien.

Il parlait de moi ? Jusqu'à présent, il me semblait que l'ange gardien, c'était lui.

- Tu es restée près de moi pour me veiller, chaque jour, chaque nuit, comme un ange bienveillant.

- Mais, tu étais inconscient, comment peux-tu le savoir ? C'est Bonnie qui... ?

- Non, dit-il en souriant. Je te sentais. Je sentais ton odeur, précisa-t-il devant mon air éberlué.

- Mon odeur ? J'ai une odeur ?

- Bien entendu ! s'esclaffa-t-il. La meilleure que je connaisse, fleurie, sucrée, harmonieuse... Presque aussi ensorcelante que sa propriétaire.

- Meilleure que... **Envoûtant ?**

Il se mit à rire et secoua la tête.

- Tu m'as déjà demandé ça... Oui, ton odeur est infiniment plus délicieuse que n'importe quel parfum. Et sache que ce filtre ne la rend pas meilleure. Il ne fait qu'amplifier les signaux sexuels que tu renvoies naturellement. C'est... une vraie torture ! gémit-il.

- Ok, ok. Je ne veux pas en savoir plus !

Même si je l'avais bien cherché, j'étais terriblement gênée. Pour un peu, je me serais ventilée.

- Euh, tu as faim ? me dérobaï-je avec une ruse d'Apache.

Une lueur d'espièglerie tapissa ses yeux verts.

- Ça dépend...

- Qu... ? Leith Sutherland !

- C'est toi qui as commencé ! se défendit-il.

- Mouais... ben, en tout cas, maintenant que tu peux te mettre debout tout seul, tu ferais bien de prendre une bonne douche froide, dis-je mi-figue, mi-raisin en quittant la pièce, titubante. (Et moi aussi ! J'en ai besoin.)

La température ambiante menaçait d'exploser. Je l'entendis rire quand je refermai la porte. Et je jurerais qu'il riait encore lorsque je descendis l'escalier pour me rendre dans la cuisine.

Chapitre Quarante-deux

C'est Bonnie qui décida de me ramener chez mes parents. Dès l'instant où je mis le pied dehors, je ressentis une sensation de paranoïa inévitable. J'étais encore dans la cour des Sutherland mais je regardais partout autour de moi, j'avais le sentiment d'être épiée. Je m'engouffrai rapidement dans la voiture, avec la fausse impression d'y être un peu plus en sécurité.

A peine étions-nous arrivées devant le manoir que ma mère en sortit en courant. Elle me détailla de la tête aux pieds et me toucha le visage et les bras comme pour être bien sûre que je n'étais pas blessée et que j'allais bien - physiquement.

- Ça va, maman, m'agaçai-je. Je vais bien.
- Tu as maigri, Hannah.

Je haussai les épaules sans lui répondre.

- Madame Jorion, enchantée de vous rencontrer, dit Bonnie en tendant la main à ma mère. Je suis Bonnie Sutherland, la tante de Leith.

- Ravie de faire votre connaissance, répliqua ma mère poliment. Va-t-il mieux ?

- Oui, je vous remercie, il est tiré d'affaire.

- Quelle histoire ! Vous devez être réellement soulagée.

- C'est le moins qu'on puisse dire. Hannah, je vais te laisser maintenant, dit

Bonnie en se tournant vers moi. Si tu as besoin de **quoi que ce soit**, appelle.

Puis elle se pencha vers moi pour m'étreindre. Ma mère parut surprise de cet élan d'affection. Lorsque nous fûmes entrées dans la maison, elle ne put s'empêcher une remarque.

- C'est surprenant cette manière qu'elle a eu de te serrer, non ?

- Non, je ne trouve pas. Nous sommes devenues très proches, la défendis-je.

Et je ne mentais pas, au fil des jours, elle était devenue quelqu'un de particulier pour moi, parce qu'elle avait sauvé la vie de celui que j'aimais.

- Hum... Où sont tes affaires ? me fit-elle remarquer en voyant que je n'avais ramené aucun sac avec moi.

- Je les ai laissées chez les Sutherland.

- Parce que tu penses y retourner ?!
- Peut-être, mais pas ce soir en tout cas, la rassurai-je.
- J'espère bien ! Ton père et ta grand-mère sont impatients de te voir.

Je lui souris, un peu crispée. Je ne savais pas exactement ce qu'Elaine me voulait et mon père allait me poser un milliard de questions. S'il y avait bien un truc que je n'avais pas envie de faire, c'était de ressasser les derniers événements, même à travers un énorme mensonge.

L'après-midi fut aussi longue que je l'avais imaginé. Je dus m'expliquer dans les moindres détails, préciser à quel moment Leith avait quitté l'hôpital, dans quelle chambre j'avais dormi exactement... Mon père s'était encore déguisé en inquisiteur. Ça me mit en rogne, mais je répondis à son interrogatoire sans broncher, essayant de paraître la plus naturelle du monde, trouvant le juste milieu entre l'inquiétude et le soulagement que j'avais vécu. En revanche, Elaine resta discrète, écoutant attentivement le moindre de mes mots.

- Ok, Hannah, dit mon père plus tard après le souper. Il est urgent que nous discutons de ton inscription à l'université. J'imagine qu'avec ces derniers événements tu n'as pas vraiment eu le temps d'y réfléchir, quoique ça fasse un moment qu'on en parle maintenant. J'aimerais que tu te poses sérieusement la question et que tu nous dises ce que tu veux faire exactement.

- J'imagine que je ne suis pas obligée de répondre ce soir ? répliquai-je effrontément.

- Non, bien sûr, répondit mon père avec patience. Mais il faudra que tu me donnes une réponse très rapidement. Ok ?

-Ok.

- Et puis ta mère t'a repris rendez-vous pour tes deux derniers cours de conduite.

- Oh... et quand ?

- Demain pour le premier, après-demain pour le deuxième. Même heure que d'habitude. Tu pourras passer ton permis la semaine prochaine.

Je savais bien qu'il allait falloir que je sorte pour m'acquitter de ces deux formalités mais, si vite... L'idée d'aller en ville seule me faisait froid dans le dos. Mon père ne comprit pas mon visage défait.

- Ça te pose un souci, Hannah ? Je croyais que tu voulais obtenir ton permis au plus vite.

- Oui, bien sûr. Je... je suis juste fatiguée et je pensais pouvoir dormir un peu demain, mentis-je.

Il me gratifia d'un clin d'oeil.

- Plus vite ce sera fait et plus vite tu seras libre et autonome, mon ange !
- Oui, sans doute. Excusez-moi maintenant, j'aimerais vraiment aller me coucher.

Je montai les escaliers en traînant les pieds, je me sentais lasse et écrasée par une lourde mélancolie. Pour la première fois depuis bientôt quinze jours, j'allais dormir dans ma chambre, sans la présence de Leith à proximité.

Je venais à peine d'enfiler mon pyjama lorsque j'entendis un faible grattement à la porte. Je pris mon téléphone sur la coiffeuse pour regarder l'heure ; vingt-trois heures trente.

- Elaine ?

- Pardon, Hannah. J'espérais vraiment que tu ne dormes pas encore.

- Entre, grand-mère, dis-je en l'attirant à l'intérieur. Tu es venue jusqu'ici toute seule ?

Même si la chambre d'Elaine était à l'autre bout du couloir et qu'elle n'avait qu'à compter les portes pour trouver la mienne, j'étais toujours étonnée qu'elle arrive à se déplacer toute seule.

- Tu oublies que je suis née dans cette maison, ma petite- fille !

- Évidemment, admis-je en riant.

Je l'aidai à s'asseoir sur le lit, à côté de moi.

- Tu avais vraiment envie de me parler, n'est-ce pas, grand- mère ?

- En effet. Que s'est-il vraiment passé le soir de **l'accident** ? demanda-t-elle avec fermeté en appuyant sur le dernier mot.

- Grand-mère ! protestai-je. J'ai passé la moitié de l'après- midi à répondre aux questions incessantes de papa sur le sujet !

- Et il fallait vraiment être idiot pour croire le quart de ce que tu as raconté, coupa-t-elle. Quoique je t'ai trouvée presque convaincante.

Mes sourcils se froncèrent.

- Je ne saisis pas ce que tu veux dire.

- Leith Sutherland aurait eu un traumatisme crânien en se cognant la tête sur le pare-brise ?

- Oui, c'est ça.

- Hum... c'est un mensonge.

- Qu... quoi ? hoquetai-je. Mais enfin, grand-mère, qu'est-ce qui te fait croire ça ?

- Hannah. On pourrait même te donner la palme de la meilleure actrice ! Tu ne sais pas ce que je sais, ma petite-fille.

Je restai muette devant Elaine, car j'avais peur de comprendre ce qu'elle était

en train de me dire.

- Parle, l'intimai-je doucement, tandis que mes joues commençaient à bouillonner.

- Hum... voyons voir, marmonna-t-elle, moqueuse. Je ne l'ai jamais vu, bien évidemment, et pourtant, je parierais que je suis capable de le décrire sans trop m'égarer. Si je te dis qu'il a des yeux magnifiques, qui brillent de manière exceptionnelle, la température de son corps est telle qu'on pourrait croire qu'il a de la fièvre en permanence, il est extrêmement séducteur, quasiment hypnotique dirons- nous, d'une très grande beauté, sa force est exceptionnelle, il n'est jamais malade et ses blessures se soignent à une vitesse effarante, je me trompe ?

Je n'arrivais pas à répondre. Depuis le début, elle avait saisi ce que j'avais mis tant de temps à découvrir.

- Leith est comme son grand-père, Hannah, et c'est la raison pour laquelle un traumatisme crânien n'aurait pu le blesser au point de le plonger dans un coma.

Je pris le temps de digérer ce qu'elle venait de me dire avant de l'interroger à mon tour.

-Tu l'as toujours su... Mais, pourquoi ne m'en as-tu rien dit?

- Tu veux rire, ma petite-fille ! Et comment aurais-je dû te présenter les choses ? À la minute où tu as mentionné le nom de Leith Sutherland je savais que tu y serais attachée bien plus que tu ne le croyais à ce moment-là - encore fallait-il que je sois sûre qu'il le soit aussi, pour te parler de sa condition de loup-garou.

L'entendre prononcer les mots « loup-garou » et « Leith » dans une même phrase me fit frémir. Ma grand-mère était au courant, nom de Dieu !

- Tu admettras que je n'allais pas mettre le feu aux poudres si votre histoire n'avait dû durer que le temps d'un été ! poursuivit-elle. Mais je suppose que les choses sont sensiblement différentes maintenant. C'est pourquoi je veux que tu saches que je connais la vérité. Tu vois, Hannah, pour Dallas, j'ai dû garder ce terrible secret pour moi, jusqu'à aujourd'hui. J'ai parfois cru devenir folle, parce que j'ai vu des choses qui dépassent l'entendement et que je n'avais personne à qui les confier.

- Ok, grand-mère, ok, dis-je en me frottant les yeux. (J'avais du mal à croire que j'étais en train d'avoir cette conversation avec elle.) Comment as-tu su pour Dallas Sutherland ? Il t'en a parlé lui-même?

- Dallas était un jeune homme énigmatique, mystérieux. Je me souviens d'une

fois où nous nous promenions tous les deux au bord d'une petite rivière, j'avais une très belle robe, hors de prix et je voulais absolument aller sur la rive d'en face. Il n'y avait aucun pont, aucune pierre qui nous aurait permis de traverser sans que je me mouille et je refusais catégoriquement qu'il me porte. Dallas m'a alors demandé de l'attendre, il est revenu quelques minutes plus tard, avec un énorme tronc d'arbre sec qu'il a jeté en travers de l'eau, comme s'il s'agissait d'une simple planche de bois. J'étais bouche bée, je n'avais jamais rencontré quelqu'un ayant autant de force. Il ne s'en expliqua pas ce jour-là, mais se contenta de rire devant ma consternation.

Je souris en imaginant cette scène.

- Il avait aussi cette incroyable faculté de calmer les animaux les plus teigneux. À l'époque, une meute de chiens sauvages errait dans les campagnes de Wick et s'en prenait aux moutons. Ils pouvaient être aussi agressifs avec les hommes qu'avec les animaux. Un jour, tandis que j'attendais Dallas en bas du phare, l'un d'eux s'est approché de moi, bavant et montrant les crocs, prêt à me mordre. Dallas n'a eu à faire qu'un pas pour que le chien se tapisse devant lui, parfaitement soumis. Mais tu vois, toutes ces bizarreries ne m'avaient pas vraiment mis la puce à l'oreille, et puis de toute façon, jamais je n'aurais pensé à une histoire de loup-garou. Je trouvais, certes, qu'il était exceptionnel, mais je n'imaginai rien d'autre. Ses différences ne le rendaient que plus merveilleux à mes yeux. Et puis il y eut ce jour si particulier. Nous étions dans les sous-bois du manoir cette fois-ci, j'avais filé en douce pendant que mes parents étaient occupés à la serre. Il pleuvait ce matin-là, Dallas et moi nous étions protégés sous un grand chêne parce que la pluie s'était mise à tomber violemment. Il faisait froid, je m'étais serrée contre lui. Il était anormalement chaud, fiévreux presque. C'est ce que je lui fis remarquer, qu'il était sûrement malade et qu'il fallait qu'il aille voir un médecin. Jamais je n'oublierai ce moment. Alors qu'il me regardait, les yeux brillants comme à leur habitude, une lumière absolument magnifique et inattendue jaillit de ses yeux, nous entourant d'un halo étincelant. On aurait dit qu'un éclair venait de frapper l'arbre sous lequel nous étions. Dès que ce fût terminé, je restai complètement immobile, tétanisée, à le regarder. Aucun mot ne sortit de ma bouche. Je ne pouvais expliquer ce qu'il venait de se passer. Alors Dallas m'avoua tout, il me parla des lupi, de l'existence des loups-garous, du devoir qu'ils avaient de rester cachés des hommes. Il m'avoua aussi qu'il m'aimait et qu'il ne pouvait plus vivre sans moi et que c'était pour ça qu'une lumière avait jailli de ses yeux. C'est à ce moment-là que je me suis sentie effrayée, je me suis mise à courir aussi vite que

je le pouvais en direction du manoir, mais il me rattrapa en une fraction de seconde. Je lui ai hurlé que je ne voulais plus jamais le revoir, qu'il était un monstre. Des mots extrêmement durs ont été dits ce jour-là ; des mots que je regrette.

- C'est la dernière fois que tu l'as vu ? Avant votre rencontre sur la jetée des années plus tard, s'entend.

- Non. J'ai passé plusieurs jours sans sortir de chez moi, sans manger, à ruminer. J'aimais Dallas Sutherland, mais j'avais peur. J'ai été élevée dans une famille chrétienne conservatrice et je baignais dans un univers qui m'enseignait la crainte de Dieu, mais aussi du Démon. L'existence d'une telle créature ne pouvait être associée à Dieu, elle ne pouvait représenter le bien. J'étais déchirée entre ma foi en Dieu et mon amour pour Dallas, et personne autour de moi n'aurait pu m'aider, je n'avais personne à qui en parler, j'étais vraiment seule. Alors, après avoir ruminé pendant de longues journées, je me suis résolue à le revoir, j'avais décidé de lui offrir mon amour, car moi non plus je ne pouvais plus me passer de lui. Je l'ai retrouvé au phare de Noss Head, il était seul, son père était sorti. Je lui ai dit que je me fichais de ce qu'il était, que j'étais prête à m'enfuir avec lui s'il le fallait. C'est ce jour-là que nous avons connu notre seul et unique baiser, c'est aussi la dernière fois que je l'ai vu avant qu'il ne disparaisse, pendant plusieurs années.

Un masque d'une mélancolie poignante tomba sur son visage, Elaine me donna des frissons dans le dos. Elle était bouleversante d'émotion.

- C'est une histoire si triste...

- Oui, d'autant plus triste que je n'ai jamais su pourquoi il s'était enfui alors que j'avais décidé de rester avec lui envers et contre tous. Et puis j'ai rencontré ton grand-père, il n'était pas aussi mystérieux que Dallas mais c'était un homme exceptionnel. Je l'ai vraiment aimé, tu sais, dit-elle comme pour se convaincre elle-même.

- Cette découverte a dû bouleverser ta vie, soupirai-je.

- Bien plus que tu ne te l'imagines. Je ne l'ai jamais oublié et j'ai rayé toutes images pieuses de ma mémoire, je n'ai plus jamais cru en Dieu.

- Pourquoi ?

- Parce que je refusais de croire qu'un être aussi bon que Dallas puisse être un démon. Et croire en Dieu revenait à dire que Dallas en était un.

- Hum..., murmurai-je.

- Maintenant, vas-tu me dire ce qu'il s'est réellement produit avec Leith ? s'impatientait-elle en attrapant mes mains.

Je réfléchis quelques instants, me demandant si elle était capable de tout entendre. Je décidai finalement qu'il était plus sage de ne lui conter qu'une partie des choses seulement.

Je lui parlai de ma première rencontre avec Leith, du mor-aotrom, des aveux qu'il m'avait faits sur les îles Orcades, mais j'omis volontairement l'acharnement du galbro à mon égard, ne mentionnant même pas son existence.

Je savais que je pouvais lui faire confiance, mais je n'étais pas prête à lui dire toute la vérité. Ceci n'aurait fait que l'inquiéter et je préférais me taire, pour qu'un jour, elle ne soit pas tentée de tout révéler pour me protéger.

Je lui racontai plutôt que Leith avait été agressé brutalement par l'un de ses congénères, après une violente dispute dont je n'avais pas compris toute la teneur. (Je commençais à exceller dans l'art du mensonge, c'en était affligeant.)

Je pensais qu'elle chercherait à en savoir plus sur le motif de leur dispute, mais elle ne retint que l'histoire du mor-aotrom. Ses yeux avaient beau être vides de vie, leur expression était telle que ça me brisa le cœur. Elle était défaite.

- Une âme sœur..., dit-elle doucement. C'est ce que ça voulait dire ?

- Oui, grand-mère, murmurai-je. -Oh...

Son visage ridé et fin était revêtu d'une telle tristesse, je m'en voulus de lui en avoir parlé. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle ne sache pas ?

- Lorsque je suis rentrée au manoir, après avoir vu Dallas pour la dernière fois, j'ai trouvé une enveloppe sur le rebord de ma fenêtre. Elle ne s'était pas envolée parce qu'elle contenait quelque chose de lourd, un médaillon.

« Tilt ! Tilt ! Tilt ! »

- L'amulette que tu m'as offerte ?

- Celle-ci même. Dallas l'avait déposée avant que je ne rentre chez moi et il avait aussi laissé un mot. « Les âmes sœurs se protègent pour l'éternité. » Je n'en ai pas vraiment compris le sens spirituel, mais j'ai gardé cette amulette comme un gage du garçon que j'aimais. Pour moi, le médaillon marquait une promesse, comme une alliance lors d'un mariage, sauf qu'à ce moment-là, je ne savais pas que lui et moi ne finirions jamais nos jours ensemble. Je ne l'ai jamais porté, mais il avait pour moi une valeur affective exceptionnelle.

- Pourquoi me l'as-tu cédée ?

- Parce qu'elle a appartenu au grand-père de Leith. Hannah, au plus profond de moi, je savais que tu vivrais une relation exceptionnelle avec ce garçon et je n'aurais voulu offrir cette amulette à personne d'autre que toi, dit-elle en souriant doucement.

- Oh, grand-mère, soufflai-je, émue, en la serrant contre moi. La vie est

parfois si injuste.

- C'est ainsi, mon enfant... Mais ne va pas t'imaginer que je n'ai pas connu le bonheur ensuite. Ton grand-père était un homme gentil et tendre, il m'a rendue heureuse tout au long de sa vie. (Elle poussa un grand soupir.) Bon, il doit être très tard, maintenant, je vais aller me coucher.

- Je te raccompagne.

Avant que je ne la quitte, Elaine m'interpella.

- Hannah ?

- Oui, grand-mère ?

- J'aimerais que tu ne parles pas de ce que je viens de te raconter. Je ne suis pas sûre que Dallas en ait lui-même discuté avec quelqu'un.

- Bien sûr, je ne dirais rien.

Chapitre Quarante-trois

Sissi,

Leith est maintenant complètement remis. Il a enfin pu mettre le nez dehors. Cette semaine fut particulièrement rude pour lui. Tu n'imagines pas le caractère de cochon qu'il peut avoir, pire que le mien ! Il avait envie de sortir, mais Bonnie le lui interdisait. J'avais beau tenter de le calmer en lui disant qu'il fallait qu'il reste prudent, pour éviter une rechute, il braillait comme un putois. Je l'entends encore me dire « Une rechute de quoi ? Quelle est la différence entre aller et venir dans une baraque de 300 m² et sortir à l'extérieur ? Je dois parcourir des dizaines de kilomètres par jour à force de tourner en rond ! ». Quelle exagération... Enfin, ça y est, son calvaire est terminé.

Aujourd'hui, il a fait sa première sortie, depuis trois semaines. Et devine quoi ? Je lui ai servi de chauffeur ! Et oui ! Ça, c'est la deuxième bonne nouvelle de la journée, j'ai reçu mon permis ce matin ! Rohhh... ce sentiment de liberté, c'est grisant !

Avoir sa propre voiture, c'est quand même le pied ! C'est un peu ampoulé, mais tant pis, je le dis quand même. C'est ma voiture, la mienne, rien qu'à moi ! Je n'ai pas arrêté d'ajuster les rétros alors que je n'en avais même pas besoin. Mais que veux-tu, je me sens comme une gosse le lendemain de Noël. J'adore ce nouveau jouet ! Quand je viendrai à Paris avec (parce que je viendrai !), on ira faire les belles sur les Champs ! Ben quoi... Elle est jolie ma bagnole !

À propos de Paris, mes parents, Elaine et Mathy prennent l'avion cet après-midi, tu sais, pour déménager quelques affaires. Ils doivent y rester environ deux semaines. Mon père reviendra avec le monospace, il ne peut pas rester sur le parking de l'aéroport ad vitam aeternam ! En tout cas, heureusement que je peux conduire, maintenant. J'aurais vraiment rouillé sinon, toute seule à la maison.

Bon, je vais écourter mon mail parce que tu vois, je suis un peu cinglée, comme tu le dis souvent. Je t'écris depuis une station service, on s'est arrêtés avec Leith pour faire le plein et combler un besoin pressant... (Enfin, lui.)

Je t'embrasse,

Hannah.

P.S. : Si tu décidais de te planquer dans les valises de mes parents, à leur retour, ce serait quand même sympa !

P.P.S. : Leith a dit que je conduisais aussi vite qu'un octogénaire, ça l'a tellement énervé qu'il m'a fait stopper au bord de la route pour prendre le volant. Un caractère de cochon, je te disais !

- Non, mais je rêve ! s'exclama Leith en grimpant dans la Mini. Je te laisse dix minutes et tu es déjà scotchée sur ton portable !

- Euh..., bougonnai-je en rougissant.

- Tu es vraiment une fille !

- Et toi, tu es vraiment un mec ! Avec un caractère de... de chien ! ripostai-je. Il en resta pantois.

- Ah, ben ça, c'est malin..., dit-il en m'attirant à lui pour mordiller mon cou. Ça faisait bien longtemps qu'on ne m'avait pas traité de clébard.

- Il y en a qui font ça ? m'inquiétai-je, mais plus pour celui qui proférait l'insulte que pour Leith.

- Hum... ils sont rares, chuchota-t-il tout contre mon oreille.

De grands coups de klaxon retentirent derrière nous.

- On va bouger d'ici, soupira Leith, le gars derrière est furieux, on bloque la pompe.

Il se redressa, démarra le moteur et sortit de la station.

Pendant tout le reste du trajet, je souris béatement. La vie devrait toujours être aussi simple qu'aujourd'hui. Pas de galbro, pas de parents rabat-joie, pas de questionnement ni de crainte, juste lui et moi, insouciant. Je savais bien que tôt ou tard nous allions devoir parler de ce maudit loup-garou, nous ne pouvions pas faire comme s'il s'agissait d'un mauvais souvenir. Vivre en attendant une prochaine agression ne faisait pas de moi quelqu'un de très serein, ni de très équilibré. Je sentais que Leith reculait au possible le moment où nous devrions en discuter. Et si finalement il décidait de ne rien dire, je provoquerais moi-même la discussion. Mais pas aujourd'hui, pas ce soir.

- Bon, ben, je me dépose chez moi, alors ? s'amusa-t-il pendant qu'il se garait dans la rue. Tu as envie qu'on se voit, demain ?

- Bien sûr, quelle question !

- Cette fois c'est moi qui viens te chercher. J'ai failli mourir à l'aller quand tu conduisais jusqu'à Thurso.

- Tu ne vas pas recommencer ! Je conduis très bien !

- Mais oui, honey, un vrai pilote de course...

Parfois il aurait mérité que je me jette sur lui comme une furie, tellement il était moqueur.

- Merci pour ce moment, Leith, j'ai adoré.

- Moi aussi. Sois prudente en rentrant, je t'appelle demain.

- Leith ? murmurai-je, tandis qu'il avait la main sur la poignée de la porte.

-Oui?

Son regard flamboyant m'hypnotisa, je ne savais même plus ce que je voulais dire. Il sourit de son irrésistible sourire en coin et s'inclina pour m'embrasser, avant de sortir de la voiture. Il me fit un signe de la main et me regarda m'éloigner jusqu'à ce que la Mini ait disparu à l'angle de la rue.

Dix minutes plus tard, je m'arrêtai au bord de la route, mon téléphone sonnait.

Chapitre Quarante-quatre

- Allô ? répondis-je.
- Salut, c'est Gwen.
- Salut !
- Ça y est, tu as eu ton permis ?
- Oui ! Me voilà libre comme l'air !
- Super, dit-elle sans conviction. Je n'ai pas vu Leith depuis plusieurs jours, comment va-t-il ?
- Bien, j'étais avec lui tout l'après-midi, on est allés à Thurso, sur la plage.
- Génial, et là, tu fais quoi ?
Sa voix était toujours aussi plate.
- Je m'apprête à rentrer chez moi. -Ok...
Je la trouvais vraiment bizarre.
- Ça ne va pas, Gwen ?
- Si, si mais... Bon, Hannah, ne me prends pas pour une dingue, ok ?
- Dis toujours.
- Ma mère vient de me tirer les cartes...
- Ta mère sait faire ça ? pouffai-je, à moitié surprise que sa famille puisse être aussi étrange qu'elle.
- Oui, ma mère est médium, elle tire les cartes, lit les runes, utilise les pendules, bref... elle ne m'a pas annoncé de bonnes choses.
- Ok... quel crédit apportes-tu aux arts divinatoires ? demandai-je en riant toujours.
- Hannah, tu es impossible, je ne plaisante pas ! J'y apporte autant de crédit qu'à l'existence des loups-garous !
Au ton de sa voix, j'arrêtai de rire, elle semblait très sérieuse.
- Ok, alors ?
- Ma mère utilise l'Oracle de Belline et j'ai tiré la tour et la lune à l'envers.
Je n'avais aucune idée de ce qu'était l'oracle machin chose, ni ce que représentaient la tour et la lune.
- Donc ?

- C'est un très mauvais présage, Hannah, ce ne sont pas des bonnes cartes. Elle a prédit que l'un de mes proches courait un grand danger.

- Oh, je vois. Et tu as pensé immédiatement à moi bien sûr ? lançai-je en riant sous cape.

- Oui. Quand il s'agit de Leith, il y a toujours un homme qui le représente. Ne ris pas, Hannah, je suis très sérieuse, je ne vais pas me justifier de croire en ces choses-là. Je le sens très mal.

- Tu penses au galbro ?

- À quoi d'autre, sinon ?

- Ok, écoute, Gwen, tu ne m'aides pas là, je me bats contre ma paranoïa chaque jour !

- Mais il ne s'agit plus de paranoïa, ma grande, dit-elle avec colère, mais de ce que toi et Leith vous avez vraiment vécu !

- Je sais exactement ce que nous avons vécu, Gwen ! C'est juste que... que tu téléphones comme ça, pour me dire que parce que ta mère t'a tiré les cartes, tu es convaincue qu'il arrivera encore quelque chose ! Mets-toi à ma place, je n'ai jamais cru en ces trucs-là avant et... et j'en ai ma claque de toutes ces bizarreries !

- Le galbro n'est pas une bizarrerie, Hannah, c'est une réalité ! Et tu ne vas pas me faire croire que tu n'imagines pas une seule seconde qu'il pourrait de nouveau s'en prendre à toi ? Rassure-moi, s'il te plaît, ce n'est pas ce que tu penses ?

- Non, non, bien sûr, Gwen, j'ai peur tous les jours, c'est juste que... j'ai besoin de souffler, de vivre un peu normalement. Écoute, je me suis arrêtée au bord de la route. Je dois repartir. On se voit bientôt ?

- Ok, dit-elle en poussant un soupir résigné, fais attention à toi.

- Promis.

Je raccrochai le téléphone avant de me jeter en arrière sur mon siège. J'étais furieuse. J'avais passé presque une journée complète sans penser à toutes ces histoires, j'étais détendue et sereine - ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps - et là, je me sentais de nouveau traquée, épiée et en danger. « Merci, Gwen ! J'adore ce genre de douche froide. »

J'allais redémarrer lorsque j'entendis qu'on criait mon prénom. Je baissai la vitre et vis Phillip en train de me faire des grands signes, de l'autre côté de la rue.

- Hé, Hannah ! s'écria-t-il, surpris de me voir là.

- Phillip !

- Il me semblait bien t'avoir reconnue. Qu'est-ce que tu fais dans le coin ?
- J'étais en train répondre au téléphone, m'expliquai-je en lui montrant mon portable. Et toi ?

- Ben moi, j'habite juste ici, dit-il en levant le menton vers l'immeuble derrière lui.

Il s'agissait d'un vieux bâtiment gris, sûrement construit au 19^e siècle, mais plutôt chic. Je trouvais surprenant qu'un barman de pub et baroudeur comme lui vive dans un endroit pareil.

- C'est sympa.
- Tu as une minute ? Pour prendre un verre ?
- D'accord ! lançai-je.

Ça me ferait du bien. Je descendis aussitôt de la voiture, pour le suivre devant l'entrée.

- 2B3A, dit-il en tapant son code. J'ai toujours un mal fou à m'en rappeler. Les chiffres et moi, ça fait deux !

Il habitait au quatrième étage. Je montai en soufflant comme une fumeuse de longue date. Je n'avais vraiment pas l'habitude de ce genre d'exercice et ma condition physique était pitoyable quand il s'agissait de faire du sport. J'arrivai, haletante, devant sa porte.

- C'est chez moi ! dit-il en ouvrant.

J'eus le souffle coupé. Autant l'immeuble était ancien, autant l'intérieur de chez Phillip était moderne et épuré. Les meubles, très design, semblaient d'excellente qualité et vraiment, ça m'intriguait. Comment faisait-il pour se permettre un tel luxe ? Son salaire ne devait pas dépasser les mille livres ! Un appartement comme celui-ci devait au moins en coûter cinq cents par mois, voire plus.

- Waouh ! m'exclamai-je en admirant la clarté de l'espace.
- Oui, j'ai craqué lorsque je l'ai visité, c'est surtout la luminosité qui m'a plu. Regarde ça, dit-il en m'entraînant dans une immense pièce qui faisait cuisine, salon et salle à manger. C'est vraiment ça que j'ai aimé !

La moitié de la pièce avait été aménagée sous les pentes, et le toit était ouvert d'immenses baies vitrées. La vue était imprenable sur la mer, et certainement que lorsque le soleil se levait le matin, la lumière devait être à son maximum.

- Impressionnée ? dit-il d'un ton faussement pompeux.
- C'est le mot. C'est grand pour toi seul, non ?
- Pas tant que ça, il n'y a qu'une seule chambre et puis, j'ai besoin d'espace.
- Pardonne ma curiosité mais, comment fais-tu pour t'offrir un

appartement pareil ? Le Finighan te paie si bien que ça ?

Il se mit à rire devant mon air médusé.

- Non, bien sûr, je suis payé une misère. Disons que les baleines ça rapporte pas mal parfois ! J'ai quelques économies qui me permettent ce petit luxe.

-Ok.

Je me sentis gênée d'avoir poussé la curiosité au point qu'il ait été obligé de se justifier. Je décidai de garder pour moi les autres questions de ce genre si elles me venaient à l'esprit.

- J'espère que tu as faim ! dit-il joyeusement.

- Ah... on va manger ?

- Maintenant que tu es là, tu vas goûter à mes pâtes !

Après tout...

Il s'affaira à la cuisine pendant que j'admirais les clichés de cétacés exposés au mur, un peu partout.

- C'est toi qui as pris toutes ces photos ?

- Mmm, mmm...

- Waouh, tu es sacrément talentueux.

Ce n'était pas de simples photographies. On voyait des jeux de lumières extraordinaires, des prises de vues inattendues, des gros plans audacieux.

- Tu es très doué Phillip, comment as-tu fait pour les prendre d'aussi près ?

- C'est mon petit secret, dit-il avec un clin d'œil. Je suis content qu'elles te plaisent. C'est du boulot tu sais... J'avais envie de les envoyer à une maison d'édition, mais je ne suis pas sûr...

- Tu rigoles ? Elles sont hallucinantes ! Fais-le sans hésiter.

- Hum... peut-être. C'est prêt ! annonça-t-il en posant sur la table un gigantesque plat de pâtes au pesto.

- Hum... ça sent bon.

- J'espère que tu vas aimer.

- Sans aucun doute.

- Bon appétit, dit-il après m'avoir servie.

Nous commençâmes à manger avec entrain, sa cuisine était délicieuse, il n'avait pas menti.

- Tu aimes ?

- Je n'ai jamais mangé de pâtes aussi bonnes ! Tu as encore d'autres talents ?

- Hum... je ne vais pas tout te révéler maintenant ! dit-il en me gratifiant

d'un clin d'œil. (Il semblait vraiment heureux et dans son élément.)

Je lui souris à mon tour, mais avec retenue. Je dois bien l'avouer, son enthousiasme m'embarrassait un peu.

- Combien de temps as-tu décidé de rester à Wick ? demandai-je.

- Hum... aucune idée, jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche.

- Et qu'est-ce que tu cherches ?

- Je ne sais pas, je n'ai pas encore trouvé ! pouffa-t-il.

- N'importe quoi ! répliquai-je en secouant la tête.

Un silence étrange s'installa entre nous, Phillip semblait troublé tout à coup. Je le regardai dans les yeux, on aurait dit qu'il avait une question en suspens. Je levai les sourcils pour l'encourager à dire quelque chose. Mais peut-être n'aurais-je pas dû.

- Tu es très jolie, Hannah. -Oh.

Ce n'était pas exactement ce que je pensais qu'il allait dire et je n'aimais pas la tournure qu'était en train de prendre la conversation.

- Je t'embarrasse ?

- Euh, oui, un peu.

- A cause de ton petit ami ?

Je me mordis les lèvres et fronçai le nez.

- Non, pas seulement, c'est juste que, je ne veux pas que tu t'imagines des choses.

- Mmm... je vois. Ça te poserait vraiment un problème que tu me plaises ?

-Oui.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne veux pas te faire de la peine, je te vois plutôt comme un copain.

- Bien sûr... quoi d'autre ? siffla-t-il avec cynisme. Je ne suis pas à ton goût ?

- Non, ce n'est pas ça, tu es mignon mais...

- Mais il y a ton petit ami ?

-Oui.

- Parle-moi de lui.

- Que veux-tu que je te dise ?

Oui, que pouvais-je lui dire de Leith ? Qu'il était un homme merveilleux, beau, doux, intelligent, courageux, que je craquais complètement pour lui, qu'aucun autre ne lui arrivait à la cheville et que personne n'aurait pu me faire changer d'avis ?

- Que lui trouves-tu d'aussi **spécial** ?

Mis à part le fait qu'il soit un loup-garou ? Avais-je envie de répondre. Tout, tout était spécial en lui, son sourire, sa voix, ses yeux, sa manière de parler, de me regarder, de me toucher, de m'embrasser, de se comporter...

- Il est... différent.

- Différent ?

- Je ne connais personne comme lui.

- C'est parce que tu regardes mal autour de toi.

Je fronçai les sourcils, comment pouvait-il le savoir ? Il n'en avait aucune idée ! Il m'agaçait.

- Je ne crois pas...

- Hannah, je veux dire qu'il y a sans doute des tas de garçons aussi incroyables que lui, il faut juste se donner la peine d'être curieux, enfin, curieuse dans ton cas.

Je me mis à rire ironiquement.

- Tu ne veux quand même pas insinuer que je devrais faire d'autres expériences ?

- Clairement, oui.

- Je vois... Crois-tu au grand amour ? Celui qui arrive sans crier gare, qui te bouleverse, qui te fait chavirer sans que tu puisses contrôler quoi que ce soit ?

J'aurais juré voir passer un éclair dans ses yeux.

- Oui, mais comment peux-tu être sûre que ce soit lui, le grand amour ?

- Ok, tu crois vraiment que je devrais essayer tous les garçons de la planète pour être sûre que Leith soit le bon ?

L'image le fit sourire.

- Non, peut-être pas mais, au moins un ou deux.

- Comme toi, par exemple ? cinglai-je, voyant où il voulait en venir. (Il était vraiment en train de m'irriter.)

- Tu ne serais pas déçue.

- Waouh ! Qu'est-ce que tu es prétentieux !

Tout à coup, il ne me parut plus si amical que ça.

- Je ne crois pas, j'ai eu des échos, c'est pour ça que j'en parle.

Non, mais je n'arrivais pas croire ce que j'étais en train d'entendre ! Il était extrêmement sérieux, pas une once d'humour dans sa voix. Il ne me semblait pas avoir déjà entendu quelqu'un faire preuve de si peu d'humilité en la matière. Je n'avais qu'une envie, le remettre en place et c'est ce que je fis.

- Et c'est pour ça que ta précédente petite amie t'a plaqué, je suppose, parce que tu es irrésistible !

Son regard devint noir, ce qui me fit immédiatement regretter ma phrase.

- Désolée, je n'aurais pas dû dire ça..., m'excusai-je.

Il se leva brusquement pour ramasser nos assiettes vides et les jeta quasiment dans l'évier. Aïe... je l'avais vraiment blessé, je me sentais mal. Bien sûr, je ne m'attendais pas à cette drague en bonne et due forme, il avait tendu le bâton pour se faire battre, mais j'y étais tout de même allée un peu fort. Je me levai pour le rejoindre et m'excuser.

- Je te demande pardon, Phillip, c'était un coup bas de ma part.

- Ça va, laisse tomber !

Il semblait vraiment en colère, je posai ma main sur son bras, confuse. Il était brûlant.

- Mais tu es fiévreux ! Tu es sûr que ça va ? Tu veux que j'appelle un mé...

- Tu devrais peut-être rentrer, coupa-t-il sèchement.

La tête baissée vers l'évier, il ne s'était même pas retourné pour me parler. Je regardai ses magnifiques cheveux longs et blonds et ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais je me ravisai. Je pris une profonde inspiration et me détournai pour récupérer mes affaires. J'étais mal.

- Merci pour le repas, dis-je avant d'ouvrir la porte pour sortir.

Chapitre Quarante-cinq

Je passai le palier et commençai à descendre les escaliers, la porte claqua derrière moi. Je me sentais triste que la soirée se finisse comme ça, je m'en voulais terriblement.

J'étais arrivée au premier étage quand j'entendis un bruit étouffé. Je me retournai d'un coup, Phillip n'était qu'à quelques centimètres de moi.

- Phillip ! m'exclamai-je. Tu m'as fait peur, je ne t'ai pas entendu arriver, mais que...

- Tu veux savoir quel est le problème, Hannah ? dit-il, les dents serrées, lentement, d'une voix basse et effrayante, ses pupilles plongées dans les miennes.

Je ne pouvais cesser de fixer ses yeux qui brillaient anormalement, de façon inhumaine. Mon sang ne fit qu'un tour et mes veines se mirent à battre violemment mes tempes. Je reculai d'un pas et manquai de trébucher sur la première marche en haut de l'escalier, je me rattrapai de justesse à la rampe en bois.

Non, ça ne pouvait pas, il ne pouvait pas...

- Le problème c'est que je te veux pour moi tout seul, grinça-t-il. Que tu m'obsèdes, que je ne supporte pas que tu sois éprise d'un autre, ça me rend fou !

Il s'approcha un peu plus, me forçant à reculer dans l'escalier, mon cœur battait à tout rompre. Ses yeux n'étaient plus verts, mais marron foncé, presque noirs, comme ceux d'un animal. Je n'arrivais ni à crier, ni à dire un seul mot. Tout mon sang bouillonnait sous ma peau, reflet de la peur qui m'envahissait.

- Je suis prêt à tout, Hannah, je ne vais pas laisser tomber, dit-il menaçant. Je me battrais encore pour t'avoir. C'est toi qui m'as appelé, c'est toi qui m'as attiré et maintenant, tu me repousses ! Pour qui te prends-tu ?

Je secouais la tête de droite à gauche, descendant doucement les marches à reculons, dangereusement parce que je ne voyais pas ce que je faisais. Mes jambes se mirent à flageoler, fragiles, j'avais l'impression qu'elles pouvaient me lâcher à n'importe quel moment.

- Regarde-moi. REGARDE-MOI ! hurla-t-il. Regarde ce que tu me fais !

J'étais effrayée, il semblait prêt à exploser à n'importe quel moment, ses yeux ne formaient plus que deux minuscules fentes, les muscles autour de sa bouche sautaient en petits spasmes nerveux. Je levai la tête vers lui, puis regardai en arrière. J'avais réussi à descendre le premier escalier qui menait au rez-de-chaussée, il ne restait que quelques marches avant la porte d'entrée, mais je n'espérais même pas pouvoir l'atteindre avant qu'il ne m'en empêche. Même si j'arrivais à sortir, il me rattraperait en une fraction de seconde, j'étais piégée.

La mère de Gwen avait vu juste, la tour s'était effondrée sur moi parce que je n'avais pas été assez prudente. Mais comment aurais-je pu savoir ? « Tu es beaucoup plus vulnérable que tu le penses, ne le sous-estime pas... » C'est ce que m'avait dit Leith pour m'avertir de quelle manière le galbro était capable de me manipuler, et il avait malheureusement raison, j'étais vulnérable, crédule et stupide ! Je vivais un cauchemar, j'allais me réveiller !

Je fermai les yeux, aussi fort que je le pus, mais quand je les rouvris, il était toujours en face de moi, menaçant et furieux.

La porte d'entrée grinça, je me retournai brusquement et vis cinq personnes entrer dans le hall pour se diriger vers l'escalier. Je pensais me mettre à courir vers la sortie, mais Phillip, rapide comme l'éclair, descendit les deux mètres qui nous séparaient pour me coller contre le mur, plaquant ses doigts sur ma bouche pour m'empêcher de crier. Il pencha la tête vers moi, simulant un baiser.

— Vous ne pouvez pas aller vous bécotez ailleurs ? lança une voix masculine, furibonde, avant de disparaître plus haut dans les étages.

J'essayai de me dégager, de pousser la main qui m'empêchait de respirer. Je sentais le souffle de Phillip sur mon oreille et mes cheveux, il me reniflait. La lumière de la cage d'escalier s'éteignit et un sanglot s'étouffa dans ma gorge.

- N'aie pas peur, chuchota-t-il en humant ma joue. Je n'ai pas l'intention de te faire du mal, reste tranquille.

Je me sentais nauséuse. J'avalai ma salive de dégoût, essayant de tourner la tête loin de la sienne, mais il me serrait fort.

-Je vais te relâcher, dit-il. Mais si tu essayes de t'enfuir, je te rattraperai.

Il desserra ses bras et s'écarta doucement de moi. Je le distinguais à peine mais il semblait calme à présent. Son changement de comportement me surprit, une minute avant il était encore d'une colère noire. Je devais tenter le tout pour le tout. J'étais toute seule avec lui et personne ne pouvait me venir en aide. Si je ne pouvais fuir, je pouvais peut-être réussir à lui parler pour le raisonner. Je devais essayer, bien que le dégoût et la crainte qu'il me procurait devaient transparaître de moi, plus que les quelques grammes de courage que j'avais. Je pris une

profonde inspiration.

- Je ne te vois pas, dis-je d'une voix chevrotante. Tu veux bien rallumer ?

D'abord il ne bougea pas d'un millimètre, puis, il fit quelques pas en arrière et appuya sur l'interrupteur. Ses yeux avaient retrouvé leur couleur normale. Au moment où il commença à s'approcher de moi, je sursautai involontairement.

- N'aie pas peur, Hannah, chuchota-t-il en s'arrêtant net. Je ne veux pas que tu aies peur de moi.

Sa voix était étrangement douce et calme.

Ma respiration n'avait pas retrouvé un rythme normal, son revirement m'effrayait plus qu'il ne me calmait. Je trouvais ça louche et me méfiais car je voyais juste à quel point il était imprévisible et instable. Par quoi devais-je commencer pour me sortir de cette situation infernale ?

Alors, je pensai au Phillip que j'avais rencontré la première fois, celui qui m'avait défendu, celui avec qui j'avais passé un merveilleux après-midi, celui qui était capable de tellement de sympathie et de gentillesse. Car, si le galbro me répugnait et me terrorisait, ce n'était pas le cas de Phillip, même s'il s'agissait en fait d'une seule et même personne. J'essayai de me concentrer pour trouver les mots justes qui auraient pu l'apaiser définitivement. Mais je n'étais sûre de rien.

- Je suis sincèrement désolée, Phillip, murmurai-je. Je ne savais pas ce que tu endurais.

Il sembla surpris d'entendre mes excuses et son regard s'adoucit davantage. Encouragée, je continuai.

-Je n'ai rien contrôlé, je n'ai rien prémédité, crois-moi, le suppliai-je. Je ne voulais pas te faire souffrir.

Il pencha la tête sur le côté, comme s'il cherchait à comprendre ce que je disais, ses pupilles se resserrèrent tandis qu'il me dévisageait.

- Phillip je... je voulais juste être ton amie.

Il poussa un long soupir, la lumière s'éteignit une fraction de seconde avant qu'il ne la rallume et bloque l'interrupteur. Il m'attira pour nous asseoir sur les dernières marches des escaliers et passa ses doigts sur ses yeux et sa bouche.

- J'ai cru devenir fou la première fois que je t'ai sentie, Hannah. Je marchais le long de la falaise de Skara Brea, sereinement, je ne pensais à rien, j'écoutais juste le bruit des vagues et les cris des oiseaux qui passaient au dessus de ma tête. Je n'avais pas vécu un si grand calme depuis longtemps, rien ne venait perturber mon esprit.

« Puis une odeur gonfla mes narines, elle était presque si imperceptible que je me demandai si je ne l'avais pas imaginée. Mais régulièrement, des bourrasques

me la renvoyaient en plein nez, me convainquant que je n'avais pas rêvé. J'en respirai profondément les effluves pendant les quelques secondes que le vent m'offrait. Dès que ton odeur disparaissait, mes sens s'excitaient, je la désirais encore, elle m'enivrait comme aucune autre avant. Alors je me suis mis à la chercher, à la flairer plus finement. Pour affiner mes sens davantage, j'ai eu recours à la mutation partielle, parce que j'étais déterminé à savoir d'où elle venait. C'est là que je t'ai vue, allongée entre les parois rocheuses, on aurait dit que tu t'offrais à moi, tel un bijou dans son écrin.

L'image me fit frissonner de dégoût, je me rappelais très bien ce moment où j'étais détendue et insouciant, pensant être seule. Phillip ne sembla pas remarquer ma révulsion, car il poursuivit son récit.

- Alors je me suis approché de toi, on aurait dit que tu dormais, mes yeux de bête voyaient à quel point tu étais belle, mais ta beauté ne peut être comparée à l'odeur envoûtante que tu renvoyais. Évidemment, il me sembla que c'était pour moi que tu transpirais ce parfum, pour que je te prenne, pour que tu m'appartiennes.

« Je suis incontrôlable sous ma forme animale, Hannah, je ne voulais plus que te sentir davantage, te goûter et t'emmener avec moi. Lorsque ton... (il avala sa salive) petit ami est arrivé, je me suis battu comme un diable pour avoir le droit de te garder, je ne m'attendais pas à être sur un terrain conquis.

« Comprends-moi, dit-il en prenant une de mes mains - ce qui me fit sursauter. Il n'y a plus de raisonnement dans ce cas précis, seul l'instinct commande. Ce jour-là j'ai perdu et j'ai fui. Mais en redevenant moi-même, j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. D'habitude, ma mémoire d'homme est préservée de ce que je vis sous ma forme animale, cette fois-ci je me souvenais de tout. De toi, de ton odeur, de mon affrontement avec le loup, jusque dans les moindres détails. Ça ne m'était jamais arrivé... jamais. J'ai mis plusieurs jours avant de réaliser, mais au bout du compte, plus qu'une seule chose ne comptait : je te voulais.

« Alors je t'ai pistée. Ton odeur était encore tellement imprégnée en moi que te retrouver était devenu mon seul objectif. Ton parfum m'a amené jusqu'à une ferme où vivent un couple de garous, mais tu n'y étais pas. Je te cherchais toujours, lorsque j'ai remarqué que, moi aussi, j'étais traqué. Le loup voulait me retrouver. J'en ai profité et je l'ai filé sans qu'il s'en aperçoive, j'avais trouvé là **un bon moyen de** savoir où tu étais. Il m'a conduit jusqu'à toi, **ici**, à **Wick**. Mais quelque chose avait changé, tu sentais... différemment, moins

fort, de manière moins insupportable pour moi, je **ne** l'explique pas. Il n'empêche que je te désirais toujours, mais je ne pouvais pas t'approcher parce qu'il observait le moindre de tes faits et gestes. Il attendait que je me montre. Je suis resté très discret, attendant que le bon moment arrive. Je ne savais pas quand, ni même comment, mais je savais qu'il arriverait.

« Lorsque je t'ai vue entrer chez Finighan, je n'en revenais pas, je n'en avais pas espéré autant. Tu venais à moi, de toi-même ! Puis il y a eu cet homme qui t'agressait. Tu étais si désarmée... Je savais que tu ne refuserais pas qu'on se voie, ensuite. J'ai profité de la situation. Tu semblais toute disposée à entamer quelque chose avec moi, les signaux que tu m'envoyais ne trompaient pas, je n'avais même pas besoin de te forcer !

Ses yeux devinrent iridescents. Je retirai prudemment ma main de la sienne et le toisai sans broncher. Je l'avais carrément dragué ce soir-là. Quelle idiote ! Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

- J'ai continué à te suivre discrètement, reprit-il, attendant que le lupus s'éloigne de toi une fois pour toute, pensant que tu ne voulais plus de lui. Mais il a fallu qu'il revienne, et que tu fuches tout en l'air ! gronda-t-il. (Je sursautai. De nouveau, il était dans une colère noire.) Tu t'es jetée dans ses bras à lui, LUI ! Alors que j'ai tout fait pour être plaisant avec toi, j'ai agi comme un vrai gentleman et regarde ! Tu l'as choisi LUI !

Il respirait de plus en plus fort, soufflant avec rage. Lentement, je m'éloignai de lui de quelques centimètres. Je ne pouvais prendre le risque de me lever et de provoquer de nouveau son courroux, qui était déjà au bord de l'explosion.

Il émit un grognement qui venait du fin fond de sa poitrine, sourd et caverneux. Mes poils se hérissèrent.

- Tu t'es laissé embrasser par lui ! dit-il, haletant. Je vous ai vus dans cette voiture. J'ai cru devenir dingue et je voulais défoncer sa bagnole en pleine rue, au milieu de tous ces gens, pour vous sortir de là. Je ne sais même pas comment j'ai fait pour me contrôler ! Ensuite on s'est vus, l'après-midi, et de nouveau, je me suis mis à croire que quelque chose était possible entre toi et moi, même si ce type était là. Mais le soir, sur la jetée, lorsque je l'ai vu te toucher avec tant d'assurance. (Il grogna encore) Comment as-tu osé faire ça, Hannah ? Tu t'es moquée de moi ! hurla-t-il en se levant.

- Non... non, Phillip, tentai-je de le calmer en secouant la tête.

A nouveau ses pupilles se dilatèrent et ses yeux brillèrent, il les ferma très fort comme s'il voulait les contrôler. Quand il les rouvrit, il s'était une nouvelle fois

calmé. Je ne savais plus sur quel pied danser.

-Je deviens fou à chaque fois que je le vois en ta compagnie. Un lupus ! (Il fit une grimace de dégoût.) Les lupi sont arrogants, imbus d'eux-mêmes et se croient supérieurs à tous ceux de notre race. Nous les galbros, ils nous qualifient de bassement intelligents parce que nous sommes vifs et sanguins, comme s'ils étaient si parfaits et que leur instinct ne venait jamais interférer dans leur comportement ! Je les méprise ! cracha-t-il.

Il me regardait avec haine, les narines gonflées et la mâchoire crispée.

- J'aurais pu le tuer si tu n'avais pas hurlé si fort. Ton cri a résonné dans mon crâne et je me suis enfui alors que j'aurais pu en finir. Enfui ! Comme si ça me ressemblait... Tu as été comme un électrochoc. Que m'as-tu fait, Hannah ? dit-il en serrant violemment mon visage entre ses mains. Que m'as-tu fait ? Tu provoques en moi des choses que je ne savais même pas possibles.

Je me mis à trembler en secouant la tête de droite à gauche. Son instabilité était effrayante.

- Ensuite, rugit-il, tu as disparu pendant presque deux semaines! Avec qui tu étais, hein ? Avec lui ? J'ai perdu du temps, j'ai parcouru la ville plusieurs jours, je suis retourné sur les îles Orcades jusqu'à ce matin pour te retrouver et tu étais là ! LA ! hurla-t-il. Dans ma rue, dans cette voiture... J'ai cru rêver. J'étais terrorisée, il était rouge de colère et serrait fort mes joues entre ses doigts.

- Hannah ! s'exclama-t-il en voyant mon visage horrifié. Je ne te ferai pas de mal, mais laisse-moi une chance de te prouver que tu pourrais être heureuse avec moi, reprit-il.

- Non..., murmurai-je à voix basse.

Sa bouche frôla la mienne. Une vague nausée s'empara de moi.

- Non ! criai-je en détournant la tête. Non... Je ne t'aime pas comme tu le voudrais.

- Laisse-moi te faire changer d'avis, dit-il suppliant. Ne m'oblige pas à... (Il se tut.)

- Non, je ne peux pas... j'en suis incapable.

- Tu te trompes, Hannah, dit-il calmement.

Mes lèvres tremblaient. Je pris une profonde inspiration et arrivai à détacher ses mains de mon visage. Je me levai d'un bond. Il m'imita, me dominant de toute sa taille.

- Non, Phillip, je ne me trompe pas, je ne t'aime pas.

Une étincelle passa dans ses yeux redevenus noirs et tout s'emballa, d'un seul

coup. Il m'apparut comme il était vraiment : vicieux et psychotique.

- Tu m'aimeras, Hannah, je te jure que tu m'aimeras.

- Tu ne peux pas me forcer, Phillip !

L'impétuosité que j'avais prise pour lui parler ainsi était sûrement dangereuse, mais la peur en moi faisait place à une bouffée de colère que je ne pouvais contenir. Ma tête bourdonnait, je ne supportais plus de l'entendre.

- Crois-tu ? J'ai les moyens de t'en persuader.

Il plongea ses yeux dans les miens et d'un coup je sentis mes genoux fléchir. Il ricana, et de nouveau je pus me redresser.

- Tu vois ? C'est si facile. (Il secoua la tête). Hannah, tu ne me vois pas parce qu'il est là, mais quand il ne sera plus...

J'eus le sentiment que tout mon sang était monté jusque dans mon cerveau quand je compris sa menace.

- Jamais je ne serai à toi ! hurlai-je. Tuer celui que j'aime n'y changera rien, tu ne m'auras pas.

Je soutenais son regard avec sang-froid, mesurant intensément chaque mot que j'étais en train de dire. Me fichant éperdument de son regard sombre et dangereux.

Il sourit, presque vicieusement, et son rictus se transforma en rire. J'étais décontenancée.

- On a suffisamment joué, Hannah, tu ne veux rien comprendre, tu te braques, tu me rejettes. Alors écoute ça : j'ai dit que je ne te ferai pas de mal, mais si la fin en justifie les moyens je changerai d'avis.

- Qu'est ce que ça veut dire ? demandai-je, vacillante.

- Que si je ne peux pas t'avoir, il ne t'aura pas non plus ! C'est une règle que je me suis fixé, depuis le départ.

- Tu me tuerais ? fulminai-je.

J'avais envie de l'écorcher vif, d'arracher l'horrible sourire qui se figeait sur sa face de monstre. J'aurais aimé être moi aussi une garolle pour avoir autant de force que lui et le découper en petits morceaux ! Je ne me souvenais pas avoir autant détesté quelqu'un.

- Hum... je n'aurais peut-être pas à m'acquitter de cette tâche moi-même, dit-il gravement.

- Qu... quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'étais perdue... qui alors, à part lui ?

- Oh... il ne t'a pas expliqué les règles ? Comme c'est ennuyeux. Si tu avais su, tu aurais sans doute été plus réticente à être avec lui. Tu ne serais pas dans

ce pétrin !

- Mais de quoi parles-tu ? aboyai-je.

Il se mit à rire.

- D'un détail que tu ne pourras pas ignorer longtemps si tu veux garder la vie sauve. Mais je suis bon joueur, je vais le laisser t'expliquer lui-même de quoi il s'agit. Va retrouver ton maudit loup et raconte-lui tout ce qui s'est passé ce soir. S'il t'aime aussi sincèrement que tu le crois, il répondra à toutes tes questions. Ensuite, tu pourras choisir : le suivre et mourir ou... le quitter et vivre.

Il se remit à rire aux éclats.

- Je te veux, Hannah, pour moi seul. Pour le moment toi tu ne veux pas de moi, mais ça viendra. Ton loup va décider de me retrouver ici et je pourrai terminer ce que j'avais commencé sur la jetée, ensuite, tu seras mienne ! A moins que tu décides maintenant de rester avec moi, auquel cas, je pourrais lui laisser la vie sauve.

- JAMAIS ! braillai-je.

-Tu as raison, ma jolie, dit-il. Il ne nous fichera jamais la paix ! Autant le laisser venir à moi, qu'on en finisse !

- Pourquoi fais-tu ça ? lançai-je amèrement en me dégageant violemment. Ne peux-tu pas simplement accepter que je ne veuille pas de toi ?

- Pourquoi ? ricana-t-il, mais parce que je n'ai pas l'habitude de perdre ! Ma dernière petite amie en date le savait très bien, elle aurait volontiers accepté de te l'expliquer mais... dommage, elle n'est plus là pour le faire !

Il l'avait tuée ? J'en étais sûre.

Le rictus sur son visage était horrible. Jamais personne ne m'était apparu plus monstrueux que lui.

- Le suivre et mourir ou... le quitter et vivre. À toi de choisir. Tu veux savoir ce qui est le plus risible ? Quelle que soit la décision que tu prendras, tu seras éternellement insatisfaite ! Mais si tu fais le bon choix, je te promets de décupler les plaisirs pour que tu y penses moins. Ahhh, soupira-t-il. Je suis sûr que tu raisonneras dans le bon sens, douce Hannah.

Il regagna l'escalier dans un éclat de rire machiavélique qui me glaça le sang. Je le vis disparaître devant moi, incapable de me mouvoir alors que j'aurais dû m'enfuir sur-le-champ. Ma tête bourdonnait, mes muscles me faisaient mal d'avoir été si nerveusement tendus.

Comme il devait se gausser de s'être joué d'une humaine aussi stupide que moi... Tel un zombie, j'entrai dans ma voiture en claquant la porte. La pluie se

mit à tomber doucement, résonnant à l'intérieur de l'habitacle. Je démarrai le moteur et avançai dans la rue en direction de chez Leith. Aller chez lui et tout lui raconter était la seule chose intelligente qu'il me restait à faire. Feux éteints, garée devant le portail de l'immense maison en briques rouges, je pris mon téléphone portable et composai son numéro. Il décrocha au bout de trois sonneries.

- Hannah ? dit-il, autant surpris qu'inquiet. Ma voix se mit à vibrer en l'entendant.

- Je... je suis devant chez toi.

- J'arrive.

Puis il raccrocha.

Chapitre Quarante-six

L'immense portail s'ouvrit et Leith apparut, torse nu, vêtu d'un simple jean qu'il n'avait pas pris le temps de fermer complètement. Les cheveux en bataille, il était visiblement en train de dormir lorsque j'avais appelé.

- Dépêche-toi d'entrer ! Tu vas être trempée.

Je tremblais comme une feuille et ce n'était pas parce que la température extérieure avait baissé ou que la pluie me refroidissait. C'était nerveux, une manière pour mon corps de réagir au stress que je venais de subir.

-Tu es frigorifiée, dit-il en me serrant dans ses bras. Installe- toi devant la cheminée.

Il monta les escaliers à une allure vertigineuse et revint à peine trente secondes plus tard avec un plaid. Je n'avais pas bougé. Il m'enveloppa avec et me conduisit dans le salon. Mes lèvres tremblaient encore si fort que je me demandai si j'allais réussir à lui expliquer quoi que ce soit.

Il m'installa sur le canapé et se baissa vers la cheminée pour raviver les braises encore rouges. En quelques secondes, de grandes flammes en jaillirent.

- Ok, que se passe-t-il ? s'enquit-il en s'asseyant près de moi.

- Le ga... galbro.

- Quoi, le galbro ? dit-il, les dents serrées.

Ses pupilles s'élargirent d'un seul coup.

Je pris une profonde inspiration pour que les spasmes d'angoisse que je sentais monter en moi ne m'empêchent pas de parler.

- Leith, le galbro, c'est... c'est Phillip, murmurai-je de manière quasiment inaudible.

Je ne suis pas sûre que quelqu'un d'autre que Leith aurait compris ce que je venais de dire tellement j'avais parlé doucement.

- Hannah, de quoi parles-tu ?

Je me dégageai de la couverture pour me jeter brusquement dans ses bras. Le serrant le plus fort possible. Les larmes qui n'avaient pas coulé en la présence de Phillip se déversaient désormais, sans s'arrêter. J'en avais besoin, il fallait que j'évacue. Leith se contenta de serrer ma tête au creux de son cou et de caresser doucement mes cheveux en effleurant ma nuque, pour m'apaiser. Il ne posa aucune autre question avant d'être sûr que je me sois calmée. Quand enfin ma respiration redevint plus régulière, il repoussa doucement ma tête et embrassa

tendrement mon front de ses lèvres brûlantes.

- Parle-moi, honey, murmura-t-il.

Mes yeux étaient encore brouillés de larmes mais je pouvais parler de manière distincte à présent. Je lui racontai tout. Il écouta attentivement chacun de mes mots, sans parler, sans bouger. On aurait même dit que sa respiration s'était arrêtée, je ne sentais pas son souffle et ses épaules bougeaient à peine, comme si tout son métabolisme fonctionnait au ralenti. Mais ses yeux lançaient des éclairs, ses iris avaient disparu, ne laissant briller que le noir et le blanc de ses yeux.

Ses doigts se crispèrent sur le dossier du canapé, serrant le cuir blanc tellement fort que j'entendis une couture se défaire. Il respira profondément en fermant les yeux et lâcha le pauvre coussin qu'il avait mutilé. Son visage me parut bien différent de celui que je connaissais. Ses traits étaient tendus, mêlés de rage et de culpabilité.

- De quelle règle parlait-il, Leith ?

- C'est de ma faute, Hannah, répliqua-t-il sans répondre. Je n'ai pas été assez prudent, j'aurais dû...

- Ça n'aurait rien changé ! Tu n'y es pour rien, tu ne m'as pas demandé de me jeter dans les mailles de son filet. On ne pouvait pas savoir...

- Je vais régler ça, Hannah, je te jure qu'il ne t'arrivera rien, siffla-t-il, les dents serrées.

- Leith, je m'inquiète bien moins de ma vie que de ce qu'il pourrait te faire. Il est vicieux et fourbe, il a dit qu'il te tuerait. Depuis le début il contrôle tout ce qu'il fait, il ne laisse rien au hasard, il est démoniaque, Leith !

- Regarde-moi, Hannah, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens. Ma force n'est peut-être pas aussi grande que la sienne, mais ma rage, oui.

Il me sembla que son visage était en train de prendre feu tellement la haine le défigurait.

- Je le tuerai avant même qu'il ne te touche encore. Je le tuerai, je le viderai de son sang et le harponnerai par les tripes pour qu'il soit bouffé par les requins !

- Leith ! m'exclamai-je de dégoût.

- Pardon, Hannah, grinça-t-il, furieux. Tu ne sais pas quelle haine m'habite en ce moment. Tu es l'être le plus merveilleux qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je ne permettrai jamais qu'il t'arrive quelque chose tu comprends ? Je me damnerai pour te protéger, je donnerai ma vie pour toi. Tu es mon souffle, Hannah, l'air qui me permet de respirer, tu fais courir le sang dans mes veines, je t'aime plus que de raison. Il ne doit rien t'arriver !

Et moi je voulais qu'il ne lui arrive rien, à lui.

- Je t'aime aussi tellement. (Nous nous le disions pour, la première fois.)

J'avais si peur... « Le suivre et mourir ou... le quitter et vivre » avait dit Phillip. Cette option de vie ou de mort ne s'appliquait pas à Leith. Même si je le quittais, Phillip serait toujours autant déchaîné contre lui. Son objectif de départ avait doublé, je n'étais plus la seule à obséder ses pensées, désormais. Il voulait aussi la peau de Leith. Je sentais qu'il se donnerait corps et âme à cette tâche. Non, cette phrase ne concernait que moi : je le suis, je meurs, je le quitte, je vis. Mais je réalisai que mourir n'était pas ce qui m'effrayait le plus. Aussi étrange que cela puisse paraître, risquer ma propre vie pour rester près de Leith me semblait être le prix raisonnable à payer, vu la situation. Parce que jamais, avec tout ce que j'avais déjà vécu avec lui, je n'aurais la force de m'en éloigner pour un autre, pour quelqu'un comme Phillip. La mort serait bien plus douce que de devoir vivre auprès d'un tel monstre. Dès lors, je ne savais pas ce qu'était cette fichue règle dont Phillip avait parlé, mais je m'en moquais éperdument. Quoi qu'il puisse m'arriver, j'avais déjà choisi. Oui, la mort n'était rien. Ce qui me terrorisait, à m'en rendre nauséuse et irrationnelle, était la possibilité de perdre Leith à jamais, que ce soit lui qui meure. Si malgré la force qu'il savait décupler, il se voyait plus faible que le galbro, alors celui-ci le briserait en un rien de temps. Et cette idée m'était insupportable.

Leith se leva brusquement, marchant comme un fou dans la pièce, soufflant presque comme une bête. Mon cœur s'emballa.

- Je vais devenir dingue ! grogna-t-il.

- Leith, que fais-tu ?

- Reste là ! m'ordonna-t-il avant de sortir de la maison comme une furie, sous la pluie battante.

- Leith, non ! hurlai-je en essayant de le suivre.

Mais j'en étais incapable. En quelques secondes seulement, il avait sauté par-dessus l'immense portail. J'entendis ses pas de course éclabousser l'eau sur la chaussée, puis plus rien. Il était bien trop rapide pour que je le suive en courant.

Non, non, non... Je rentrai dans la maison et cherchai mes clefs de voiture. Non, il ne pouvait pas y aller, Phillip le tuerait ! Je ne savais pas ce que je pouvais faire mais je me refusais à le laisser se jeter dans la gueule du loup. Jamais métaphore ne me parut aussi sensée. Je n'avais pas le temps de prévenir qui que ce soit. Je griffonnai l'adresse de Phillip sur un papier près du téléphone, espérant que les cris aient réveillé le reste des Sutherland.

435 Broadhaven road, Leith en danger, vite!

Je courus vers ma voiture, priant le ciel que rien n'arrive.

Devant chez Phillip, je commençai à taper le code de l'entrée. Je n'arrivais pas à m'en rappeler. En essayant de pousser la vitre, je vis qu'elle n'était pas fermée. Je l'ouvris et me précipitai en courant dans l'escalier, jusqu'au quatrième étage. Lorsque j'arrivai devant l'appartement, la porte était entrouverte, les lumières éteintes. Je ne sais pas quel courage ou quelle folie me poussa à entrer dans ce maudit appartement, mais je le fis. Il faisait presque noir. Seuls quelques lampadaires extérieurs éclairaient la grande baie vitrée qui renvoyait une lumière insignifiante. J'avançai lentement, de quelques pas, sans entendre le moindre bruit. Ils n'étaient pas là.

Instinctivement, tout mon corps se mit en alerte, mon sang palpitait dans les veines de mes tempes, mes joues s'enflammèrent, je compris, trop tard, qu'il ne fallait pas que je sois là, que je n'aurais jamais dû entrer.

- Hannah, tu as finalement décidé de revenir ? lança une voix sournoise. (Celle que j'aurais voulu ne pas entendre.) Ce n'est pas toi que j'attendais, mais tant mieux.

Une ombre se leva devant les fenêtres, mon cœur s'arrêta de battre un instant. Puis, dans une réaction ultime, ridicule en somme, je fis volte-face pour sortir au plus vite d'ici. Mais Phillip fut bien plus rapide que moi, il claqua la porte avant même que je ne l'atteigne. Il tourna le verrou, les cliquetis du pêne qui s'enfonçait par à-coups me firent sursauter. Je le distinguais à peine, mais je savais qu'il ne me quittait pas des yeux. Il observait la moindre de mes réactions, sadiquement, attendant sûrement que je bouge d'un seul millimètre. Mais je ne bronchais pas, j'étais pétrifiée.

- Tu as fait le bon choix, tu ne le regretteras pas.

Il s'avança vers moi, j'étais toujours immobile. Aucun de mes muscles n'acceptait de réagir, j'étais comme hypnotisée par sa voix. Pourtant elle me répugnait. J'aurais voulu arracher sa langue pour qu'il se taise.

Mes jambes se mirent à fléchir et je me retrouvai à terre, agenouillée, humiliée devant lui.

- Le cerveau de l'homme est bien trop facile à contrôler, ricana-t-il. Ce n'est pas drôle. Je préfère que tu me montres ce que tu as dans le ventre et voir si le jeu en valait vraiment la chandelle.

Je sentis que je pouvais de nouveau remuer. Je me relevai aussitôt pour regarder autour de moi, pour chercher une issue, une possibilité de me sortir de cette situation. Rien à faire, j'étais prise au piège.

- Préfères-tu que la lumière soit allumée, mon ange ?

Il appuya sur l'interrupteur et je retins un cri d'horreur en le voyant. Il avait presque le même visage que la première fois où je l'avais vu à Skara Brea. Ses sourcils étaient froncés et son front barré de deux rides boursouflées. Ses joues tombaient, ses oreilles étaient plus longues et pointues, ses yeux étaient devenus noirs et ses quatre crocs étaient sortis. Il était effrayant, plus que dans mon souvenir, plus encore que sur la jetée, parce que cette fois-ci, je savais ce qu'il voulait, de quoi il était capable. Pourtant, je ne m'évanouissais pas, mon corps refusait d'échapper à cette horrible vision. Pourquoi ? Pourquoi ne pouvais-je pas sombrer comme n'importe quel autre humain ? Je le souhaitais au plus profond de moi, pour ne plus voir son ignoble face.

- Tu te demandes pourquoi tu ne t'évanouis pas, hein ? demanda-t-il comme s'il avait lu dans mes pensées. (Avec ses crocs, sa voix était méconnaissable.) Parce que j'ai le pouvoir de t'en empêcher, ce qui n'est pas le cas de ton ridicule petit ami ! Oh, oh, pardon... ancien petit ami, parce que tu es à moi maintenant

Il était fou. Je ne voyais aucune autre explication rationnelle à ce qu'il disait. Comment pouvait-il croire que j'avais choisi d'être avec lui plutôt qu'avec Leith ? Sans rien dire, je l'écoutai exprimer tout ce que contenait son esprit dérangé et vicieux.

- Éclaire ma lanterne, douce Hannah, pourquoi autant de surprise sur ton visage quand tu es entrée ? Ne t'attendais-tu pas à me trouver ici ?

Il fit une pause de quelques secondes, comme s'il réfléchissait, puis son visage s'illumina.

- Oh... je comprends, maintenant, dit-il en s'approchant de moi. Tu pensais qu'il était là ? Tu pensais qu'il viendrait immédiatement ici après que tu lui aies tout raconté ? Tu n'es pas venue ici pour moi!

Il fronça les sourcils et secoua la tête.

- Tut, tut, tut... comme tu dois être déçue de voir qu'il est trop lâche pour tenter de te garder. Mais toi, tu es courageuse, tu es venue jusqu'ici pour le dissuader de me provoquer. Parce que tu as peur pour lui. Comme c'est romantique et comme la vie est injuste... Mais maintenant que tu es là, rugit-il, tu y restes, que tu le veuilles ou non!

Il approcha brusquement son visage du mien, à seulement quelques

centimètres, tous crocs dehors. Il les claqua comme s'il feignait de me mordre. Je sursautai de frayeur, il était répugnant. Il s'approcha un peu plus et me renifla, comme il l'avait déjà fait, deux fois. Je détournai la tête, en fermant les yeux et ne pus retenir un frisson de révolte.

- Tu sauras t'habituer, Hannah. Tu **devras** t'habituer !

Dans un élan de violence, je lui envoyai mon genou dans le bas-ventre. Il se plia aussitôt et je me jetai désespérément sur la porte pour tenter de lui échapper. J'arrivais tout juste à ouvrir le verrou lorsqu'il se jeta sur moi. Je n'avais réussi qu'à attiser sa colère. Quelle folie m'avait prise de croire que je pouvais lui échapper ? Il m'attrapa par les cheveux et me traîna jusqu'au milieu de la pièce. Des cris de douleur sortirent de ma gorge, il me sembla que ma tête allait exploser.

- Pauvre sotte ! hurla-t-il. A quoi pensais-tu ? Je vais t'apprendre à me sous-estimer ! J'ai été trop gentil avec toi ! Je vais prendre ce qui me revient de droit !

Il me mit debout brusquement et me poussa en arrière si fort, que je retombai plusieurs mètres plus loin, sur le canapé. Exactement là où il voulait que je sois.

Il ne me donna pas l'occasion de hurler, car il se jeta sur moi et posa son horrible main velue sur ma bouche. Le choc fut si violent que je crus étouffer, ne pouvant plus respirer, le souffle coupé. Je tentai de me débattre mais j'avais la force d'un moineau par rapport à lui. Il n'eut aucun mal à me maîtriser. Je fermai les yeux pour ne plus le voir, mais je l'entendais. Il poussait des grognements gutturaux, ceux d'une bête furieuse. J'ai cru que la fin était proche à ce moment-là ; que rien ni personne ne pouvait me sauver.

Mais soudain, un bruit sourd se fit entendre, comme une explosion. Phillip fut surpris lui aussi, il releva la tête vers ce qui restait de la porte d'entrée. J'ouvris les yeux moi aussi et je le vis, dans l'embrasure de la porte. Leith était furieux, rouge de colère, prêt à bondir. Alors je me sentis soulevée violemment par le bras, un craquement terrible retentit, suivi d'un cri effroyable. Le mien. Il me sembla que j'allais perdre connaissance tellement la douleur était insupportable, mais elle ne dut pas être assez forte, car mes yeux voyaient encore tout ce qui se passait. Phillip me traîna avec lui, trop vite pour que je puisse réaliser ce qu'il avait l'intention de faire. J'entendis un bruit fracassant de vitres qui se brisent. Il avait volontairement traversé les fenêtres de toit. Mon corps fut propulsé dans les airs. Seule la poigne de fer sur mon poignet cassé empêchait que je tombe dans le vide. Je voulus hurler mais je n'y arrivais pas, le souffle coupé par la

peur et la douleur. Je fermai instinctivement les paupières tandis que la pluie glaciale battait mon visage avec violence. J'avais l'impression d'être écrasée contre un mur de pierre, mais je me trompais, j'étais toujours avec Phillip. Il me tenait fermement par la taille, sous son bras, comme on aurait tenu un simple carton à dessin. Les membres ballants, j'étais secouée dans tous les sens, tout filait à la vitesse de l'éclair. En ouvrant les yeux, je compris que nous étions sur les toits. Il sautait de pentes en pentes avec une agilité exceptionnelle, m'agrippant telle une proie tout juste chassée qu'il ne fallait surtout pas perdre. Le dernier saut me fit hurler de terreur, je crus que nous allions nous écraser au sol, mais au lieu de ça, il atterrit sur la terrasse d'un immeuble. Les deux pieds bien à plat, les genoux fléchis, il poussa un grognement abominable avant de me jeter violemment à plusieurs mètres de lui. Je retombai, telle une poupée de chiffon, contre un mur en béton.

Il me sembla que tous mes os étaient brisés, que j'étais complètement désarticulée. J'avais mal partout. La tête à même le sol, reposant dans une flaque d'eau, j'étais incapable de bouger. J'entendis un nouveau rugissement guttural, puis un deuxième, différent, moins haché, plus terrifiant encore que le premier. Tandis que je pensais ne plus avoir de force, je réussis à ouvrir les yeux et à lever péniblement la tête. Leith et Phillip, étaient debout, face à face, prêts à s'affronter. Pour moi. Ils soufflaient fort, comme des bêtes enragées.

La nuit et la pluie battante faisaient que je les distinguais mal, mais je savais que la scène qui allait suivre serait d'une violence inouïe. Dans un dernier effort, je réussis à me redresser pour m'adosser contre le mur du baraquement central. Mes muscles étaient tellement meurtris que je me demandais comment j'arrivais à ne pas m'écrouler.

Je ne les quittais pas des yeux. Je retins ma respiration, mais les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Je sentis des picotements dans mes yeux et je me mis à trembler. Brusquement, je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien. Je m'enlisais dans des abîmes sombres et sans fin. Dans un état de semi-conscience, j'eus le temps de comprendre. Leith se métamorphosait. Je m'effondrai de nouveau sur le béton, froid et humide.

Chapitre Quarante-sept

Mes yeux se rouvrirent lentement.

Je n'avais plus aucun souvenir de ce qui avait causé mon évanouissement. Le visage face au ciel, je réalisai qu'il ne pleuvait plus. Ce fut d'ailleurs la seule chose qui me revint à l'esprit, qu'à un moment donné, il pleuvait. On n'entendait aucun bruit, pas même un souffle de vent. Je n'essayai pas de me relever, mon crâne me faisait horriblement souffrir. Avais-je reçu un coup violent ? M'étais-je cognée ? Depuis combien de temps étais-je ici ? J'étais incapable de m'en rappeler.

Je fronçai les paupières, elles étaient lourdes. Quelque chose de froid et humide toucha le bout de mon nez, mon menton et ma joue. Je rouvris immédiatement les yeux et poussai un cri de terreur en voyant l'énorme truffe noire d'un animal, à quelques centimètres de mon visage. Il me fallut un quart de seconde pour me rappeler tout ce qu'il venait de se passer. Mon corps réagit aussitôt et, tel un ressort, je me redressai d'un coup, m'appuyant sur mon poignet brisé. Je hurlai encore, mais de douleur cette fois-ci.

Le mal intense fut comme un électrochoc. Je compris que je ne devais pas avoir peur du gigantesque loup qui se frottait à moi. Il m'observait de ses yeux jaunes et brillants.

Une veilleuse murale, derrière nous, les rendait encore plus éclatants, comme ensoleillés. Je ne sais pas à quel point il est possible qu'un animal vous regarde avec douceur, mais lui, il le faisait. Comme s'il cherchait simplement à m'effleurer des yeux.

Je tendis ma main valide vers lui pour caresser sa tête, découvrant ainsi son poil soyeux. Il s'y frotta immédiatement, affectueusement, amoureuxment.

Quel étrange sentiment de me dire que j'étais en train de toucher Leith, le garçon que j'aime. Son animalité piquait mon cœur autant que sa forme humaine. Je ne faisais aucune différence, je savais que le loup et l'homme ne faisait qu'une seule et même personne. J'étais touchée, ébahie, subjuguée par tant de beauté et de force. Loin des clichés populaires sur les loups-garous, Leith, le loupus, était magnifique.

Il me paraissait encore plus grand que lorsque je l'avais vu la première fois à

Sinclair Castle, sa musculature était impressionnante. Il avança et posa sa tête sur mon épaule. Je me mis à humer son odeur, plus forte, sucrée, mais tout aussi délicieuse que d'habitude. J'ouvris les bras pour le serrer contre moi. Je sentis le contact d'une substance humide et poisseuse. Je me retirai lentement et vis que son échine était recouverte de sang, maculant son incroyable fourrure blanche. Mais il ne semblait pas blessé, en tout cas il n'en montrait aucun signe.

- Oh, mon Dieu ! m'écriai-je brusquement, en me relevant, terrorisée et vacillante.

Je venais de me rappeler pourquoi Leith avait muté. Je fouillai des yeux, alentour, à la recherche de Phillip, mais je ne le vis pas. J'avançai près du rebord de l'immeuble et penchai la tête pour regarder en bas. Il était là, allongé sur le sol, inanimé. Mort. Autour de lui, je distinguai trois silhouettes qui ne bougeaient presque pas. On aurait dit Al, Bonnie et Jeremiah, mais je n'en étais pas sûre.

Des sirènes de police retentirent, je les voyais au loin. Les voitures arrivaient vers nous. Les trois silhouettes partirent en courant dans la même direction, à une allure inhumaine. Leith s'avança vers moi et me poussa de la tête, me faisant signe de le suivre. Je ne savais pas où nous devions aller. Il y avait bien le petit baraquement au centre de la terrasse, mais il nous était impossible de descendre par ici sans risquer d'être vus par la police. Nous étions coincés et tôt ou tard, les policiers monteraient pour comprendre de quelle manière Phillip était tombé. Je ne l'avais pas vu de près, mais j'imaginai que son corps devait être mutilé bien plus que par une simple chute de trois ou quatre étages.

- Comment allons-nous partir d'ici ? hoquetai-je.

Bien sûr Leith ne pouvait pas me répondre, mais je savais qu'il comprenait tout ce que je disais. Il avança plus à l'ouest, à l'opposé de la façade principale, devant laquelle les voitures de police étaient maintenant garées. Il se coucha sur le sol, dans la position d'un sphinx. Il regardait en face de lui. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait faire, ou plutôt si, mais je refusais de croire ce qu'il avait l'intention de faire. L'immeuble le plus proche, le même que celui sur lequel nous étions, était situé de l'autre côté de la rue, à au moins dix mètres d'écart. Il était impossible que je saute sans me fracasser trois étages plus bas.

- Non ! le suppliai-je.

Mais il se leva et passa sa tête entre mes jambes. Mécaniquement, instinctivement, je croisai mes pieds sous son ventre et enroulai fermement mes bras autour de son cou. Mon poignet me faisait horriblement mal, mais ce n'était pas ce qui m'incommodait le plus. Je secouai la tête de droite à gauche, réalisant

mon insanité flagrante. Je devais être complètement folle pour lui faire confiance à ce point.

Il recula jusqu'à l'autre bout de l'immeuble, pour prendre son élan. Puis il engagea sa première foulée, m'arrachant un cri de frayeur. Je serrai davantage son échine et priai le dieu auquel je ne croyais pas de nous laisser la vie sauve. Juste avant qu'il ne saute, puissamment, majestueusement, je fermai les yeux et tendis mes muscles à en avoir mal, me mordant les lèvres pour ne pas hurler. Il atterrit soudainement sur la seconde terrasse, je me rattrapai de justesse à son cou pour ne pas tomber. Il courut jusqu'au même petit baraquement que précédemment. Je descendis de son dos et essayai d'ouvrir la porte métallique.

- C'est fermé ! m'écriai-je.

Il me poussa encore une fois avec sa tête pour que je recule. Sans même prendre trop d'élan, il se jeta sur la porte qui s'effondra comme s'il s'était agi d'une fine planche de bois. Nous nous lançâmes dans l'escalier pour rejoindre la sortie. Lorsque nous sortîmes de l'allée, la pluie avait recommencé à tomber, doucement, en bruine. Surprise, je vis un 4 x 4 débarquer devant nous, tous feux éteints.

- Monte ! cria la voix de Bonnie.

Je regardai Leith. Qu'allait-il faire ? Je ne voulais pas partir sans lui.

- Vite, Hannah ! Grimpe, dépêche-toi, Leith nous suivra !

Leith me poussa avec puissance, pour que je monte. Je refermai la porte, paniquée. La voiture démarra aussitôt dans un crissement de pneus. Le visage collé contre la vitre arrière, je regardai Leith courir derrière nous, à une vitesse presque égale à la nôtre. Nous roulions pourtant déjà à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure. La voiture tourna brusquement dans une rue perpendiculaire, je ne le voyais plus.

- Il ne suit pas, hurlai-je. Il n'est plus là ! Stop ! Stop ! Arrêtez cette voiture !

- Calme-toi, Hannah, me rassura Bonnie. Il nous retrouvera à la maison. Il ne va rien lui arriver.

Je haletai, mon cœur était en panique. Je mis la tête en arrière pour tenter de respirer fort, plus régulièrement. Bonnie me caressait le front. Quelques minutes plus tard, la voiture s'engouffra dans la cour des Sutherland. Le portail se referma automatiquement derrière nous. Encore sous le choc, j'étais pétrifiée. Alors, à travers la vitre embuée, je vis une ombre sortir furtivement du porche d'entrée et passer devant la voiture. Ma portière s'ouvrit. Leith, sous sa forme humaine, déjà habillé, m'en fit sortir pour me prendre dans ses bras, me serrant tellement fort que j'aurais pu étouffer. Il desserra son étreinte lorsqu'il m'entendit

tousser. Il me souleva de terre pour me porter et entra dans la maison, suivi des membres de sa famille.

- Appelle un médecin ! cria-t-il à son père.

Il m'allongea doucement sur le canapé et me recouvrit avec une couverture, j'avais froid. Silencieusement, il caressait mes cheveux et embrassait mon visage sans arrêt, comme pour se convaincre que j'étais bien avec lui. Les yeux hagards, je détaillai son magnifique visage. Pas une seule égratignure, pas une seule blessure. Je voulais comprendre.

- Comment... Que s'est-il passé ? bredouillai-je.

- Lorsque je suis revenu ici, tu n'y étais plus, ta voiture avait disparu. Tout le monde était réveillé et personne n'avait vu ton message. Quand je l'ai trouvé j'ai cru devenir fou...

-J'ai cru que tu y étais allé, Leith, je l'ai vraiment cru !

- Je sais, je sais, Hannah. Je te demande pardon, c'est de ma faute, je n'aurais jamais dû partir comme ça, dit-il le visage blême. Bon Dieu, Hannah ! jura-t-il en me serrant contre lui. J'aurais pu te perdre !

- Mais où es-tu allé ? demandai-je, tremblotante. Pourquoi es-tu parti ?

- Tu ne pourras jamais vraiment imaginer ce que j'ai ressenti, Hannah, toute cette haine qui m'emplissait. Il fallait que je sorte, que je me vide la tête. J'ai lutté pour ne pas le massacrer sur-le-champ. Mais je voulais d'abord trouver le moyen de te mettre en sécurité. Alors je suis revenu, à peine dix minutes plus tard, pour réveiller tout le monde. Ils étaient tous dans le salon, se demandant ce qu'il se passait. Quand enfin j'ai compris où tu étais allée, je n'ai pas réfléchi une seule seconde. Je suis parti sans même dire aux autres où tu étais. Ils m'ont pisté pour savoir où j'étais allé. Lorsqu'ils sont arrivés, tout était terminé.

- Il... il m'attendait. Sa porte était ouverte, aucun bruit, pas de lumière. Je... je suis quand même entrée et... il m'attendait.

- Mon amour..., chuchota-t-il en ramenant ma tête contre sa poitrine.

- J'ai vu son corps sur le trottoir... et tout ce sang sur toi, sanglotai-je, sans larmes. Comment as-tu... ?

- Chut..., me coupa-t-il en posant son doigt sur mes lèvres. Tout va bien, c'est fini. Ne pense plus à rien, essaye de te reposer maintenant.

Il se pencha sur moi, je sentis son souffle chaud sur ma joue.

- Regarde-moi, honey, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens. Chut... ne bouge pas. Regarde-moi, souffla-t-il à quelques centimètres de ma bouche.

Je m'exécutai, rien ne pouvait être plus merveilleux que de le regarder.

L'adrénaline qui m'avait tenue jusque-là sembla diminuer en intensité. Mon

rythme cardiaque redevenait normal, mes muscles meurtris se relâchèrent, me donnant le sentiment d'être si flasques, que je ne pouvais plus les contracter. Je ne sentais même plus mon poignet cassé.

Je me concentrai sur les mains chaudes de Leith, qui caressaient doucement mon visage. Mes paupières se refermèrent, j'étais proche de l'endormissement. J'étais bien. Une douce chaleur, généreuse et tendre se déposa sur mes lèvres.

- Je t'aime..., entendis-je comme dans un rêve, avant de sombrer dans un sommeil profond.

Chapitre Quarante-huit

La chambre à coucher dans laquelle je me réveillai ne m'était pas familière. Le plafond était blanc, entouré de moulures anciennes. Je sentais une forte odeur d'éther, comme dans les hôpitaux, pourtant, j'étais sûre que je n'y étais pas. J'essayai de me redresser en m'appuyant sur mes bras. Mon poignet blessé me lança aussitôt. Je gémis de douleur et me laissai retomber sur l'oreiller. Lorsque je levai le bras gauche, je remarquai un plâtre en résine blanche autour de mon poignet. Quand avais-je été soignée ? Doucement, je tournai la tête pour examiner l'endroit où je me trouvais. En voyant les lourds rideaux ouverts sur la fenêtre et les croisillons blancs, je compris que j'étais chez les Sutherland, mais dans une pièce que je ne connaissais pas. La porte s'ouvrit tout doucement.

- Hannah, tu es réveillée !

Bonnie avança vers moi, tout sourire. Elle m'aida à me redresser et cala deux gros oreillers derrière mon dos.

- Depuis quand suis-je là ? demandai-je, groggy.

- Depuis cette nuit. Ou plutôt très tôt ce matin... Tu as dormi plus de douze heures !

- Qui s'est occupé de mon bras ? Je ne me souviens de rien.

- Le médecin est arrivé dans la nuit. Il t'a examinée et a vu que ton poignet était cassé - tu as aussi plusieurs petites coupures sur le corps, mais sans gravité - nous t'avons transportée à l'hôpital pour faire une radio et tu as été plâtrée. Tu ne t'es même pas réveillée !

Ce qu'elle me disait était insensé, comment avais-je pu rester endormie pendant tout ce temps et sans que les manipulations médicales ne me réveillent ?

Bonnie se mit à rire devant ma mine éberluée.

- Les médecins ont failli te garder pour te faire plus d'examens. Eux non plus ne comprenaient pas que tu puisses rester assoupie. Nous les avons convaincus que ton état de fatigue était tel qu'une explosion nucléaire n'aurait pas suffi à te réveiller ! Ils t'ont quand même fait une prise de sang pour tout contrôler et ont accepté de te laisser repartir avec nous.

- Mmm..., marmonnai-je. (Je détestais ne me rappeler de rien.)

- Mais je vais te dire la vérité que les médecins n'auraient pu entendre, s'amusa-t-elle en m'envoyant un clin d'œil. Leith est en partie responsable de ton profond sommeil. Il ne lui a pas fallu faire beaucoup d'efforts pour t'ordonner de ne pas te réveiller avant plusieurs heures ! Tu étais si fatiguée...

-Oh...

La porte s'ouvrit de nouveau. Sur Jeremiah cette fois.

- Comment vous sentez-vous ?

Je secouai la tête et fermai fortement les yeux, pour les rouvrir immédiatement. D'une part, afin de me réveiller davantage et d'autre part, parce que j'avais du mal à réaliser que Jeremiah Sutherland était en train de me parler. A moi...

- Bien. Enfin, je suppose..., hésitai-je.

- Un médecin vous rendra visite dans la journée. Nous n'avons pas cru nécessaire de prévenir vos parents, dit-il avec douceur, en montrant mon téléphone portable, sur la table de nuit. (Il était en parfait état... Un miraculé.)

- Oh, je... oui bien sûr, ça va de soi. Où est Leith ? m'inquiétai-je.

- Il dort, répondit Jeremiah. Voulez-vous que j'aille le réveiller?

- Non, non. Je vais essayer de me rendormir moi aussi, je suis épuisée.

La nuit précédente ressurgit de ma mémoire. Leith avait besoin de se reposer, sans doute plus que moi.

Bonnie alla tirer les rideaux de la chambre et me tendit un verre d'eau accompagné d'un anti-inflammatoire.

- Pour calmer la douleur, expliqua-t-elle doucement.

Sans discuter, je pris le médicament - je sentais que la douleur était en train de se réveiller - et m'allongeai tandis que Bonnie me bordait comme une enfant.

- Repose-toi, chuchota-t-elle en m'embrassant affectueusement sur le front. Jeremiah me fit un signe de tête avant qu'ils ne quittent tous les deux la pièce. L'anti-inflammatoire mit peu de temps à faire son effet et à m'engourdir, suffisamment pour que je me rendorme, de nouveau, sans aucune difficulté.

Cette fois-ci, c'est une odeur exquise qui me réveilla. Un parfum d'épices, de miel et... de viande, il me sembla. J'avais dormi comme un loir, à peine réveillée par la visite du médecin, un peu plus tôt dans l'après-midi. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était maintenant. Certainement tard dans la journée, peut-être dix-huit heures, puisque les rideaux ne laissaient passer aucune lumière. J'étais nettement moins engourdie qu'à mon précédent réveil et mon poignet me faisait moins mal. Je décidai de me lever. En tirant les draps, je remarquai que

je portais mon pyjama rayé bleu et blanc, celui que j'avais laissé lors de mon premier séjour ici.

Je me dirigeai dans la salle de bains attenante pour me débarbouiller la figure et mettre de l'ordre dans mes cheveux. Je n'avais pas la tête des meilleurs jours, rien de surprenant...

En ouvrant la porte de la chambre je me rendis compte qu'elle était située au rez-de-chaussée - ce qui expliquait pourquoi j'avais autant senti les odeurs de nourriture. J'étais à peine sortie que Leith apparut au bout du couloir.

- Hannah !

Sans réfléchir, je me jetai dans ses bras pour le serrer contre moi. Il me rendit amoureusement mon étreinte, avant que nous ne gagnions la cuisine.

- Quelle heure est-il ? demandai-je.

- Euh... vingt et une heure.

- Quoi ? J'ai dormi toute la journée ?

- Apparemment... mais ne t'inquiète pas, moi aussi.

- J'ai faim, annonçai-je.

Leith sourit... et quel sourire. Ce même sourire en coin irrésistible qu'il m'avait servi la première fois, dans sa voiture. Il ne comprit pas mon assaut mais, derechef, je me serrai brusquement contre lui.

- Allez viens, s'amusa-t-il en passant son bras autour de mes épaules.

Bonnie a cuisiné pour nous.

Je mangeai comme si mon estomac avait été vide depuis plusieurs jours. Les épices indiennes mirent mes joues en feu, ce qui me valut les éclats de rire de toute la tablée. L'ambiance était très détendue, on aurait pu croire que rien n'était arrivé. Seul Jeremiah gardait son air dur et autoritaire.

Mais cette fois, ce n'était pas contre moi. À plusieurs reprises, pendant le repas, je l'avais surpris à dévisager son fils avec insistance, soucieux. Quelque chose me dépassait. Qu'est-ce qui clochait chez lui ? Tout était terminé, le galbro était mort, nous ne risquions plus rien. Alors pourquoi ce masque d'inquiétude ? Je baissai la tête dans mon assiette et tâchai d'ignorer son anxiété.

Lorsque nous eûmes dîné, je me levai tout naturellement pour aider Bonnie à débarrasser. Al, Jeremiah et Leith se retirèrent aussitôt dans le salon. Je fusillai leurs dos du regard. Pourquoi les femmes devaient-elles s'occuper de ranger la cuisine, pendant que les hommes allaient se détendre au coin du feu ? On n'était plus au début du siècle !

- Les hommes ont besoin de se parler, Hannah, me rassura Bonnie en voyant ma mine scandalisée.

- M mm..., marmonnaï-je, en rangeant un saladier.

Lorsque nous eûmes fini de tout mettre en ordre, il n'était pas loin de vingt-trois heures trente. J'avais peut-être dormi toute la journée, mais je sentais de nouveau la fatigue pointer, elle m'arracha un bâillement.

- Je peux vous laisser, Bonnie ? J'aimerais prendre une douche avant de retourner me coucher.

- Bien sûr, ma chérie, dit-elle affectueusement. Il n'y a presque plus rien à faire. Je m'occupe du reste.

Tandis que je longuai le couloir, les voix masculines dans le salon s'élevèrent brusquement. Je m'avançai en catimini, poussée par ma curiosité et écoutai.

- Comment as-tu pu être aussi stupide pour vous mettre tous les deux dans une situation pareille ! siffla Jeremiah d'un ton cassant.

- Jeremiah ! coupa Al. Tu sais mieux que personne qu'il y a des choses contre lesquelles on ne peut pas lutter. Ils s'aiment, nom de Dieu !

- Toute ma vie je n'ai eu de cesse de l'élever pour qu'il ne fasse pas la même erreur que moi. Il est tombé dans ce piège comme... comme l'imbécile qu'il est !

- Je ne suis pas un imbécile, papa ! L'esprit est plus fort que l'idiotie à laquelle tu fais référence, riposta sèchement Leith. J'aime Hannah, elle est mon âme sœur et je ne saurais vivre sans elle. Jamais.

- D'autres l'ont fait pour protéger celle qu'ils aimaient, répliqua Jeremiah.

- D'autres, mais pas toi, papa !

- Et je le regrette, Leith, je donnerais jusqu'à ma vie pour ne jamais avoir fait ce si mauvais choix. J'aurais dû écouter ton grand-père. (Il parut affligé, soudain.)

- Maman n'était pas un mauvais choix, murmura Leith.

La voix de Jeremiah se brisa.

- Non, Leith, elle était la personne la plus merveilleuse que je pouvais rêver de rencontrer, mais je l'ai conduite à la mort. Je voudrais que tu ne fasses pas la même erreur, mon fils, dit-il plus doucement. Regarde-moi, je suis un homme brisé et vide à l'intérieur. Si tu n'avais pas été là, je serais mort après elle.

J'écoutai le père et le fils sans comprendre exactement de quoi il retournait. De quel choix parlait Jeremiah ? Quel rapport entre moi et la mère de Leith ?

J'avais besoin d'être éclairée, cette conversation me concernait.

- Quelqu'un peut m'expliquer ? demandai-je tout à trac en entrant dans le

salon.

Tous les trois se retournèrent sur moi, les yeux ouverts comme des soucoupes. J'eus vraiment l'impression qu'ils venaient de se rappeler que j'étais dans la même maison qu'eux. Pour une fois, j'avais réussi à être suffisamment discrète pour qu'ils ne m'entendent pas.

C'est Jeremiah qui réagit le premier. Il s'approcha de moi et m'invita à prendre place sur le canapé, à côté de lui. J'obéis.

- Hannah, dit-il lentement. Vous venez de passer par un moment très difficile. Vous... nous sommes tous encore sous le choc et...
- Quel rapport entre votre femme et moi, Jeremiah ? lançai-je sèchement.
- Hannah, tu es encore fatiguée, chuchota Leith. Nous pourrions peut-être en reparler une aut...

- Écoutez, vous tous ! aboyai-je. (Je sentais une vague de colère monter en moi. Me prenaient-ils pour une idiote ?) Je suis lasse que vous fassiez tous autant de mystères ! Jusqu'à présent, je n'ai pas posé beaucoup de questions, alors que j'en aurais eu le droit, ainsi que celui d'exiger des réponses de chacun d'entre vous. Au moins, parce que votre... votre monde s'est révélé à moi sans que je ne demande rien. J'ai reçu le choc de ma vie. Les loups-garous n'existaient que dans les contes pour enfants ! J'ai été patiente, je ne vous ai pas jugés, je suis restée discrète, maintenant il est temps de parler. Je. Veux. Des. Réponses. Quel rapport entre votre femme et moi, Jeremiah ? répétai-je avec hargne.

Je ne m'étais pas aperçue que Bonnie était entrée, tous les quatre se regardaient dans le blanc des yeux, sans qu'aucun ne soit réellement décidé à ouvrir la bouche.

- Nom de Dieu, Jeremiah, parlez ! jurai-je de colère.

Ses beaux yeux verts étaient luisants, mais son regard resta sombre et fixe. Il semblait réfléchir à la manière dont il allait m'expliquer la situation. J'aurais pu finir par exploser s'il ne s'était pas enfin décidé à parler.

- Les galbros et les crinos ont toujours été des espèces alliées et fidèles entre elles, finit-il par dire. Ils se comprennent et se battent ensemble pour les mêmes ambitions. Entre autre, la sublimation de la race garolle et l'anéantissement de tout composant qui viendrait la rendre impure. Il y a onze ans maintenant, la mère de Leith, mon épouse, a été tuée sauvagement par un crinos. La seule erreur qu'elle avait commise était d'être humaine.

Sa voix se brisa, je restai bouche bée, jusqu'à ce soir, je tenais pour acquis que la mère de Leith était garolle.

- Elle a été massacrée sous les yeux de son fils pour le seul idéal de la race garolle, imaginé par un pouvoir totalitaire, reprit-il en serrant les dents. Elle est morte parce que j'ai violé la règle fondamentale de ce pouvoir. J'ai épousé une humaine et je lui ai donné un fils, un enfant métis.

- Mais... mais, bégayai-je, bien plus calme à présent, je croyais que les loups-garous aimaient les humains. Qu'ils avaient cessé de contrôler l'expansion humaine parce qu'ils étaient devenus trop liés.

- Et c'a été le cas, Hannah, avant que de nouvelles règles ne soient instaurées. Laisse-moi commencer depuis le début, s'il te plaît, je vais tout t'expliquer. Connais-tu l'origine du premier loup-garou, Hannah ?

- Tyros ?

- Lui-même, opina-t-il, visiblement surpris. Que connais-tu de lui ?

- Je sais qu'il a été puni par les dieux pour sa cruauté envers les hommes. Il a été condamné à errer sous la forme d'un loup-garou pendant trois cents ans. Un jour, il s'est accouplé à une louve qui a mis au monde les cinq espèces de loups-garous existant aujourd'hui. Il a ensuite décidé qu'il fallait contrôler l'expansion humaine, **parce que les** hommes prenaient trop de place, s'entretenaient **et menaçaient** de détruire l'habitat de la communauté garolle. Je **sais aussi** que les loups-garous se sont attachés aux humains **au point** de ne plus vouloir les tuer pour les raisons que Tyros **avaient** soulevées. Ils s'étaient liés, avaient eu des enfants ensemble, le contrôle des populations humaines devenait impossible à réaliser. Tyros est mort et le monde est resté ainsi, les garous vivent désormais en harmonie avec les hommes.

Jeremiah était bouche bée, il ne pensait sûrement pas que j'en savais autant sur leur histoire.

- En fait, poursuivit-il, la mort de Tyros n'a fait que freiner les plans qu'il avait soigneusement pensés, parce que lorsqu'il mit en place le contrôle de l'expansion humaine, il fit promettre à ses cinq fils de respecter trois règles et de punir ceux qui les auraient transgressées, selon leur gré. La première : ne pas changer un homme en loup-garou. Ne pas le mordre dans ce but, ajouta-t-il quand il me vit froncer les sourcils. La deuxième : protéger la communauté garolle de toute intrusion humaine. L'homme ne devait jamais voir un loup-garou se transformer. La troisième règle releva vite de l'impossible, Tyros demanda à ce qu'aucun loup-garou ne féconde d'être humain, ou ne soit fécondé par lui, afin qu'ils ne donnent naissance qu'à des êtres purs, nés de d'ascendance garolle. Ces règles étaient en quelque sorte un code de conduite qui visait à faire

perdurer notre race, à ce qu'elle ne soit pas noyée et perdue à jamais.

- Pourquoi aurait-elle été perdue à jamais ?

- Lorsqu'un être humain est mordu et qu'il ne meure pas, il devient à son tour un loup-garou, de la même espèce que son créateur. Sauf que sa stabilité mentale est aléatoire, tant sous sa forme humaine qu'animale. Tyros considérait que ces nouveaux garous étaient un danger pour la communauté, parce qu'ils n'essayaient pas de se cacher des hommes. La frénésie colérique dont ils faisaient preuve les conduisait à se transformer à n'importe quel moment, risquant de dévoiler notre condition à l'humanité toute entière. C'est pour ça que Tyros a instauré la première règle.

- Mais je croyais que l'homme s'évanouissait avant même que la mutation ait vraiment commencé...

- L'homme s'évanouit parce que le loup-garou arrive à contrôler les terminaisons nerveuses de l'être humain. C'est une sorte d'héritage génétique, transmis de génération en génération, pour nous protéger. Le loup-garou créé ne possède pas toujours toutes ces capacités. Souvent, il ne contrôle rien autour de lui, il serait capable de tuer sa propre mère. Il peut lui être impossible de réfléchir au fait qu'il ne doit pas être vu. Tu comprends ?

- Oui, acquiesçai-je.

- La deuxième règle concerne une poignée de garous. Il existe de très rares cas où certains d'entre nous, extrêmement sensibles, savent contrôler une partie de leur esprit, au point de permettre à un humain d'assister à leur transformation jusqu'au bout. C'est cette possibilité que Tyros a voulu voir disparaître en fondant la deuxième règle. Par précaution.

- Oui, je me rappelle, c'est ce qu'a dit le galbro : il était capable d'éviter à un humain de s'évanouir devant lui lorsqu'il se transformait. Je comprends mieux...

Jeremiah me sourit, prenant un air désolé, puis il reprit.

- Concernant la troisième règle, Tyros raisonna très simplement. Il est physiquement possible qu'un humain s'accouple avec un loup-garou, quelle que soit son espèce.

Cela ne lui posait pas de problème majeur, il acceptait l'acte sexuel. Seulement, il savait que si un enfant naissait de cette union, il pourrait être aussi bien humain que garou ; c'est ce qui le gênait profondément. Car à un moment de son règne, avant même qu'il n'établisse les trois règles, il constata que les rares cas de métissage donnaient presque toujours des enfants humains. C'est parce qu'il voulait éviter la disparition de la race garolle qu'il imposa cette troisième règle. Il la considérait comme la plus importante des trois. Mais ces lois ne perdurèrent

pas longtemps. Particulièrement la troisième. Les loups-garous s'étaient bien trop attachés aux humains. Il leur était inconcevable de faire sans eux.

- Alors comment se fait-il que votre épouse ait été tuée au motif qu'elle était humaine et qu'elle vous ait donné un enfant ?

Jeremiah poussa un long soupir.

- Bien des années après la mort de Tyros, alors que la communauté garolle était éparpillée aux quatre coins de l'Europe, bien avant que les Amériques ne soient découvertes, un crinos, nommé Aonghas, autoritaire et obsédé par la pureté de la race, voulut réinstaurer les règles ancestrales. Les ancêtres d'Aonghas appartenaient à la famille du premier crinos, c'est pourquoi il s'est senti investi de la tâche que son aïeul, Tyros, avait commencée. Pour ça, il lui fallait d'abord réunir la communauté. Il décida de faire venir, dans le Sutherland, trois représentants de chaque espèce garolle.

- Pourquoi le Sutherland ?

- Mais parce que c'est là que sont nés les cinq premiers loups-garous des cinq espèces, Hannah. C'est symbolique.

- Et cette communauté, elle existe encore ? Elle vit toujours là-bas ?

- Oui, elle existe encore, et oui, elle vit en grande partie dans le Sutherland, majoritairement constituée de crinos et de galbros. Quant à la gouvernance, elle vit en toute discrétion dans les entrailles de la terre. (J'en restais coite.) Mais il existe d'autres membres à travers le monde, parmi les hommes.

-Oh.

-Je continue si tu veux bien. (J'acquiesçai.) Comme l'avait prédit Tyros, le nombre de naissance de loups-garous était en déclin et la race menaçait de s'éteindre. Après plusieurs jours et plusieurs nuits de discussion, les représentants des cinq espèces sont tombés d'accord pour faire respecter les règles, de nouveau. Désormais, toute loi violée devait être punie par un châtement exemplaire : chaque humain transformé en loup-garou serait immédiatement mis à mort, que la transformation ait été accidentelle ou non ; les loups-garous défiant leur esprit, en se transformant devant un être humain, ne furent plus considérés comme dangereux. Aonghas pensait que ceux qui étaient dotés de ce don étaient trop peu nombreux pour qu'on doive les craindre. Il abolit la règle. En revanche, la dernière loi fut renforcée autant que la première et même davantage. Dans un premier temps, le conseil détermina que donner naissance à un enfant métis était un crime, parce qu'il rendait impure la race garolle. Pour punir d'une telle faute le garou géniteur, il fallait tuer l'humain avec lequel il s'était accouplé. L'enfant métis serait marqué physiquement, afin qu'il

soit reconnaissable par la communauté et qu'il devienne un paria, à jamais repoussé de tous. Leith, porte sur lui les stigmates de la bêtise du totalitarisme, comme si voir sa mère mourir ne lui avait pas suffi ! siffla Jeremiah, acide.

J'étouffai un cri de stupeur en comprenant pourquoi le visage de Leith était ainsi balaféré. Cette cruauté me dépassait.

- Mais... mais, tout ça est une vieille histoire, pourquoi votre famille a-t-elle été touchée ?

- J'y viens, Hannah. Plusieurs centaines d'années après le règne d'Aonghas, les lois étaient toujours respectées et chacun craignait les châtiments. Tous vivaient dans la peur. Malgré tout, des enfants métis naissaient encore. Le nouveau chef en place, Angus, considéra qu'il fallait durcir encore plus la règle, pour que plus aucune naissance de ce genre ne soit possible. Alors il instaura le fait que l'union physique entre un loup-garou et un humain devait être proscrite, même si aucun enfant ne devait naître. Il ne voulait pas prendre le risque de voir sa race entachée davantage. (Mes poils se hérissèrent sur mes bras, car il ne m'échappa pas que j'étais aussi concernée.)

« Ce dernier changement causa la consternation à travers le monde, car la loi devait être observée par tous, sous peine de représailles. Le problème, était qu'un grand nombre de couples mixtes s'était formé, des couples qui avaient décidé de ne pas avoir d'enfant, pour vivre en paix, dans le respect de la loi. Ces derniers furent massacrés un à un, sans pitié par la grande armée d'Angus. Ceux qui survécurent réussirent à se cacher, mais ils vivaient dans la crainte perpétuelle d'être découverts.

« L'un de nos ancêtres, Fillan Sutherland, était un lupus sage et brillant qui n'aspirait qu'à la paix et à la liberté pour tous. Il se rebella contre le pouvoir en place. Avec intelligence et patience, il souleva une armée et tenta de libérer les nombreux garous sous le joug de la gouvernance. Cette guerre, que l'on appelle Cogagh, fit énormément de morts au sein de la communauté et partout à travers le monde. Fillan était devenu fort et avait fini par s'entourer de nombreux fidèles, de toutes espèces confondues. Lui et Angus signèrent alors un traité qui visait à restaurer la paix et à distinguer deux communautés : la Communauté du Sutherland - rassemblant ceux qui voulaient suivre Angus - et la Communauté du Monde Libre - réunissant les partisans de Fillan -, chacun acceptait de ne pas interférer dans les décisions de l'autre, sur son territoire, pour que la paix perdure. L'une des conditions d'Angus était que notre famille quitte pour toujours le Sutherland - ou tout du moins la zone garolle qu'il avait délimitée, à l'ouest du comté - et qu'elle n'y remette jamais les pieds. Quant à lui, il accepta

de ne plus faire appliquer les lois ancestrales en dehors de son territoire. Mais quiconque traverserait les limites sans se plier aux règles d'Angus, serait immédiatement puni de mort. (Un court instant, je me sentis rassérénée, le traité n'était plus. Malheureusement, mon apaisement fut de courte durée.)

« Pendant très longtemps, l'accord fut respecté et il n'y eut aucun heurt majeur. Chacun semblait tenir sa promesse. Mais il y a environ quarante ans, un nouveau chef de la Communauté du Sutherland, Duncan, décida d'abolir le traité établi par ses ancêtres. Selon lui, la race garolle ne pouvait être divisée en deux. Il renforça son armée et frappa de mort chaque maison qui n'avait pas respecté les lois ancestrales. Personne ne s'y attendait. La communauté du Monde Libre s'était disloquée et chacun était parti vivre comme il l'entendait, pensant que le traité était immuable - il s'était passé des centaines d'années, six siècles environ. Mais c'est ainsi que ses membres devinrent extrêmement vulnérables. Impuissantes et incapables de se protéger, les familles essayèrent de se cacher de nouveau, jusqu'à ce qu'elles soient toutes brisées. Y compris la mienne... La tuerie dura plusieurs décennies - il y eut peu de survivants - jusqu'à ce que Duncan meurt, assassiné par l'un des siens. Parce qu'au fond, personne ne voulait vraiment revivre plus longtemps la dictature d'Angus et Aonghas.

- Je ne comprends pas, il y a encore un traité ou pas ?

Tous ces revirements me donnaient le tournis. Étais-je, oui ou non, en danger ?

- Oui, répondit-il. Mais il pourrait être encore brisé par la folie d'un chef aussi obsédé que les précédents. Conscient de la faiblesse du traité de paix, personne n'ose briser de nouveau les règles ancestrales. Malgré nous, nous les respectons, parce que nous avons tous peur des conséquences. Mais vous deux...

- Ok, coupai-je. Est-ce que ça veut dire que j'encours un risque ?

- En théorie, non, dit Leith qui parlait pour la première fois depuis que son père avait commencé son récit. (C'est rassurant !) Lors de la scission de la Communauté du Sutherland, la quasi-totalité des galbros s'est ralliée au mauvais côté - moins de deux pour cent d'entre eux ont choisi de ne pas respecter les règles. Ces fanatiques de la loi vivent en majorité dans le Sutherland. C'est pourquoi, voir un galbro dans les îles Orcades était inquiétant. Dès le départ, j'ai douté du motif de sa présence. Je ne pensais pas qu'il pouvait s'agir d'un simple voyageur. J'ai imaginé qu'il était là pour nous épier mais que ton odeur l'a surpris, le détournant de son premier objectif : nous dénoncer pour chercher querelle - car je suis un Sutherland, notre famille est souvent visée. C'est pourquoi j'ai été si distant après ton agression, je ne voulais prendre aucun

risque.

- C'est de ces lois dont il parlait quand il me menaçait ? (Il hocha la tête.)
Écoute Leith, je ne pense pas qu'il ait appartenu à la Communauté du Sutherland.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Parce que s'il en avait vraiment fait partie, il ne se serait pas imaginé avec moi, non ? Cette seule idée l'aurait répugné. Je crois qu'il m'a menacée par vengeance, par dépit. Me faire mourir n'était sûrement pas ce qu'il souhaitait au départ. Phillip était un passionné de cétaqués, il disait être venu pour ça. Je ne crois pas qu'il ait menti, au moins sur ce point.

- Tu as peut-être raison, n'empêche que sa menace n'était pas sans importance.

- Mais nous ne craignons plus rien maintenant qu'il est mort, n'est-ce pas ? risquai-je avec anxiété.

- Je suppose que non.

- Tu supposes ?

- Il aurait très bien pu avoir le temps de nous dénoncer, mais je ne crois pas qu'il l'ait fait.

- Et si tu te trompais ?

- Personne n'a brisé le traité de paix, Hannah. Quelqu'un aurait déjà passé notre porte si ça avait été le cas.

- Et c'est là que nous nous opposons, intervint Jeremiah. Je pense qu'il faut veiller à ne pas prendre de risque.

- Et tu penses mal ! vociféra Al. Accepter de te soumettre dans l'expectative d'une punition est ridicule. Faire preuve de lâcheté ne te rendra pas plus libre.

-Je t'ai déjà dit de ne pas m'insul...

- Mais tu as besoin d'être secoué !

- Je sais parfaitement ce que je fais ! Je n'ai nullement...

- Ne recommencez pas vous deux ! s'interposa Bonnie. Jeremiah a le droit de penser ce qu'il veut. Ce qui est important, c'est de savoir si Hannah et Leith ont ton soutien, Jeremiah. Seras-tu derrière eux en cas de problème ?

- Je ne laisserai pas mon fils unique mourir si c'est ce que tu veux savoir !

- Alors c'est parfait ! conclut-elle.

Je m'aperçus que j'avais fermé les yeux. La tête me tournait de les entendre se renvoyer la balle. Pourquoi Leith ne m'avait-il parlé de rien ? Qu'avait-il craint ? Comme s'il avait lu dans mes pensées, il s'agenouilla devant moi, semblant

oublier que nous n'étions pas seuls et, il me prit les mains.

- Hannah, je te demande pardon. J'aurais dû te dire la vérité plus tôt. Je suis faible après tout, j'avais peur de te perdre, peur que tu t'enfuyes et que tu ne veuilles pas de moi. Je le regrette, j'aurais dû te laisser la possibilité de choisir. Me pardonneras-tu ? souffla-t-il, le visage défait. Je jure, Hannah, de te protéger - toujours -, d'être toujours près de toi si tu m'acceptes. Me crois-tu ? As-tu confiance en moi ?

Je hochai la tête, sans mot dire. Comment aurais-je pu ne pas le croire ? Personne n'aurait pu s'acharner autant que lui pour me garder en vie. Il était celui avec qui je voulais être, règles ancestrales ou pas.

Je sentais la fatigue prendre les dernières forces qu'il me restait. J'avais engrangé trop d'informations, j'en avais trop entendu. Le feu dans la cheminée s'était éteint depuis longtemps, j'avais froid à présent et je voulais m'isoler avec Leith.

- Tu devrais aller te coucher, Hannah, dit gentiment Jeremiah. Je suis sincèrement navré pour tout ça.

- Viens, Hannah, chuchota Leith. Je t'accompagne dans ta chambre.

Chapitre Quarante-neuf

Éreintée, je quittai la pièce avec Leith. Le plaid enroulé autour de moi, je manquai de trébucher dans le couloir. Alors, il me prit par la taille, glissa un bras sous mes genoux et me souleva de terre pour me serrer contre lui. La tête contre son épaule, j'observai la fine cicatrice qui barrait sa joue. Marqué à vie parce qu'il est différent... quel acte abominable. Il me renvoyait à l'un des événements les plus sordides de notre histoire contemporaine. J'en frissonnai de dégoût.

Quand il s'apprêta à entrer dans la chambre d'amis où j'avais dormi, je me manifestai.

- Non ! objectai-je.

Il s'arrêta brusquement, sans comprendre.

- Je veux dormir près de toi.

- Hannah, je ne crois pas que...

- S'il te plaît, tu as promis que tu ne me laisserais pas, que tu me protégerais...

Je jouais volontairement sur les mots, car il n'avait jamais dit les choses ainsi.

Mais je ne voulais pas être seule. Je voulais pouvoir me serrer contre lui. J'avais tellement eu peur de le perdre.

J'embrassai doucement son cou, voluptueusement, pour faire tomber ses ultimes barrières de sagesse. Il frissonna.

En silence, il avança lentement vers l'escalier et monta les marches. Il poussa du pied la porte de sa chambre et me déposa doucement sur son lit. Il alluma la lampe de chevet et vint s'asseoir à côté de moi, à une distance plus que raisonnable. Bien trop...

- Tu as l'air si fatiguée, dit-il en passant son doigt sous mes yeux.

Comment te sens-tu ? Tu ne souffres pas trop ? s'enquit-il en soulevant doucement mon poignet.

- Non, ça va. Je suis juste un peu secouée par ce que j'ai entendu ce soir.

- Je suis désolé.

- Je ne te reproche rien.

- Je sais, c'est que... j'ai été malhonnête avec toi.

- Ne dis pas de bêtise ! Tu avais tes raisons.
- Ce n'était pas de bonnes raisons.
- Et pourquoi ? Si j'avais été à ta place j'aurais fait pareil, j'aurais eu peur que tu ne veuilles pas de moi. La fin justifie les moyens, dis-je en souriant.
- Je déteste que tu dises ça. C'est comme si tu sous-entendais que je t'ai manipulée. Ce n'est pas ce que j'ai voulu faire, Hannah, dit-il presque en colère.
- Leith ! Je le sais, j'ai dit ça comme ça, je suis désolée...

Ses yeux froncés se détendirent et il se mit à rire.

- Quoi ?
- C'est toi, qui finis par t'excuser. C'est le monde à l'envers tu ne trouves pas ?
- Disons que... je te soutiens.
- Merci, c'est trop gentil !

Il y eut quelques secondes de silence, où chacun se regardait d'une manière un peu fuyante. Je ne l'expliquai pas d'ailleurs.

- Leith ?

-Oui?

- Et toi, comment te sens-tu ?

Il soupira profondément et je lus de la tristesse dans ses yeux. Mon cœur se serra.

- J'ai tué un homme, Hannah, je...

Il se tut et ferma les paupières un court instant.

Que dire ? Je souffrais avec lui, mais j'étais bien en deçà de ce qu'il ressentait.

- Merci de m'avoir sauvée, Leith, murmurai-je.

Il ne répondit rien, mais se contenta d'entremêler ses doigts dans les miens.

Nous laissâmes passer quelques secondes, jusqu'à ce que son visage se détendît de nouveau.

- Leith, tu as dit, tout à l'heure, que tu avais pris de la distance avec moi parce que tu pensais que le galbro nous surveillait. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? Je veux dire, pourquoi m'as-tu finalement embrassée, la première fois ? D'un seul coup, ses prunelles s'illuminèrent, il sourit.

- Je n'étais sûrement pas aussi fort que je le pensais. Et toi, tu semblais si malheureuse... Je ne pouvais plus agir ainsi. Je te désirais au plus profond de mon être, ta tristesse a eu raison de ma sagesse, avoua-t-il.

Mes joues s'enflammèrent. J'adorais savoir que moi, l'humaine, j'étais aussi capable d'un brin d'envoûtement.

Il caressa ma joue, tendrement.

- Leith ?
- Oui ? Encore une question ?
- Oui, encore... Comment elle était ta maman ? Physiquement, s'entend.
- Très belle. Attends.

Il se leva et alla fouiller dans les tiroirs de son bureau. Il en ressortit un petit album de photos qu'il ouvrit devant moi.

- Regarde, c'est elle ici, à côté de mon père. J'avais trois mois je crois.
- Comme tu étais mignon !
- Hum... étais ?
- Idiot ! Tu l'es toujours, soupirai-je. Elle était belle ta mère. Où ton père l'a-t-il rencontrée ?
- À la fac. Au début, elle le trouvait insupportable, puis ils ont fini par s'entendre.
- Et comment s'appelait-elle ?
- Rose.
- Rose... c'est joli.

C'était vraiment une très belle femme. La photo était de mauvaise qualité, mais on voyait nettement ses magnifiques yeux noirs. Elle avait la peau blanche et de longs cheveux blonds. Leith ne lui ressemblait pas du tout, déjà à trois mois, je trouvais qu'il était tout le portrait de son père. On ne voyait que ses yeux verts, lumineux.

Je tournai les quelques pages avant celle qu'il avait ouverte, et vis les photos de Rose enceinte, avec un gros ventre bien rond. Elle était très pâle, semblant extrêmement fatiguée.

- Comment se passe une grossesse quand une humaine est enceinte d'un loup-garou ?

Il sembla surpris par ma question. Je me sentis soudain embarrassée parce que je ne voulais pas qu'il s' imagine que je posais la question pour moi-même. Je me mis immédiatement à rougir et à hoqueter malgré moi. Il sourit, moqueur.

- La gestation normale dure neuf mois, comme pour n'importe quelle femme. Mais elle est un peu plus difficile à vivre. Le bébé prend beaucoup plus d'énergie qu'un fœtus humain, les carences chez la future mère sont nombreuses. Si elle n'y prend pas garde, elle peut s'affaiblir très vite. L'issue peut être dangereuse pour elle comme pour l'enfant. Mais pas vraiment de nos jours en fait, dit-il comme pour me rassurer, car il existe aujourd'hui des tas de compléments efficaces.

- Ta mère ne savait pas à l'avance si tu allais être un garou ou non, par

rapport à ton groupe sanguin, comment ont-ils fait à l'hôpital, pour ta naissance ?

- Elle a accouché ici...

- Ici ? Sans soins médicaux ? m'écriai-je, affolée.

- Bonnie était là.

- Mais, Bonnie n'est pas médecin !

- Elle l'est.

- Ah bon ? m'étonnai-je. Elle ne m'en a pas parlé.

- Ce genre de médecin qui n'est pas formé dans les universités...

- Oh... médecine garolle ?

- Voilà... D'autres questions sur l'enfantement ? demanda-t-il, rieur.

- Euh... non, répondis-je, gênée.

J'attendis encore cinq secondes et revins à la charge.

- Je peux te demander encore autre chose ?

- Tout ce que tu voudras, m'assura-t-il en souriant en coin. Mais je pensais que tu étais fatiguée !

- Hum... c'est vrai mais, il y a tellement choses que j'aimerais savoir, encore...

- Vas-y, je t'écoute.

- Ok. Lorsque nous étions au ranch, tu m'as dit que les photos de l'ouest du Sutherland, tu sais celles dans l'escalier, avaient été prises par Bonnie. Si elle n'est pas d'accord avec les lois ancestrales, comment se fait-il qu'elle ait pu y aller ?

- Elle est née là-bas. -Ah?

- Elle a fui. Bonnie a quitté le Sutherland quand elle avait vingt-cinq ans. Elle fait partie d'une famille d'hispos très respectée de la communauté et...

- Bonnie est une hispo ? m'exclamai-je, surprise.

-Oui.

-Oh...

Je me rappelais vaguement de ce que Gwen m'avait raconté à leur sujet. Elle avait dit qu'ils étaient de véritables machines à tuer. Bonnie était à des milliards de kilomètres de cette image. J'étais estomaquée.

- C'est la raison pour laquelle elle et Al n'ont jamais pu avoir d'enfant, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est ça.

- Pourquoi a-t-elle quitté le Sutherland ?

- Bien qu'elle ait grandi sous les lois ancestrales, elle ne les a jamais

acceptées.

- Elle ne pourra jamais y retourner ?

- Pas maintenant qu'elle est mariée à un Sutherland et qu'elle a bafoué les règles, non. Lorsqu'elle a rencontré Al, lors d'un voyage, elle vivait encore là-bas, ses parents ont dû la faire passer pour morte pour qu'elle puisse s'enfuir.

- C'est tellement triste.

- Oui, sans doute, mais elle a fait son choix.

- Mais pourquoi cette communauté est-elle aussi dure ? Ne peuvent-ils pas simplement vivre librement ? Je ne comprends pas!

- L'étroitesse d'esprit, Hannah, la plupart de ses membres sont obtus et n'envisagent aucun changement.

- Tu as dû tellement souffrir...

- Comment ça ?

- La mort de ta mère, le fait d'être considéré comme un paria...

- La mort de ma mère a effectivement été la chose la plus dure que j'ai eue à gérer étant petit, mais pour le reste... J'ai toujours été très protégé, par mon père, par Bonnie et Al. Je n'avais pas conscience de ma différence. Nous côtoyons très peu de loups-garous et ceux que nous croisons, le plus souvent, pensent comme nous.

J'avancai ma main et touchai doucement sa cicatrice. Il frissonna en fermant les yeux.

- Et toi, Hannah, quel genre d'enfance as-tu eu ?

- Le genre de vie que chaque enfant sur terre devrait avoir. Des parents aimants, une vie confortable, des loisirs à volonté, de l'insouciance... Je n'ai jamais manqué de rien.

Il sourit en coin, la malice dans les yeux.

- Qu'est-ce qui te fait sourire ?

- Je me disais que tu ressembles à tout sauf à une enfant gâtée.

- Mais je n'ai pas dit que je l'étais ! me piquai-je.

- Oh... calme-toi ! Je voulais juste dire que tu prends chaque instant de la vie comme une chance. Tu n'exiges rien, tu pardonnes facilement, tu es pleine de compassion, d'amour...

- Hum... tu ne me connais pas encore très bien, alors, répliquai-je en souriant. Je n'ai vraiment pas le caractère le plus facile du monde.

- Tu as le caractère que j'aime. Tu es courageuse, douce, déterminée, énuméra-t-il en posant ses doigts sur ma joue pour la caresser en va-et-vient de l'oreille au menton. Belle, envoûtante, perturbante...

Tout mon corps fut secoué d'un frisson abyssal, j'aurais pu fondre comme neige au soleil tellement j'avais chaud.

- Tu te rends compte, on aurait pu ne jamais se rencontrer, me mis-je à rire. Je ne voulais pas revenir ici pour l'été. Je dois finalement remercier mon père, c'est lui qui a lourdement insisté.

-Alors je lui suis redevable à vie, chuchota-t-il en embrassant mon lobe d'oreille.

Un autre frisson me parcourut, suivi d'un bâillement incontrôlable. Je me serais giflée ! Ce n'était pas le moment.

- Tu devrais dormir maintenant, tes yeux se ferment tout seuls.

Il m'allongea délicatement sur le lit et me recouvrit des draps avant d'éteindre la lumière.

- Et toi ? demandai-je en bâillant encore. Tu ne comptes pas dormir ?

- Chut... je suis là, à côté de toi.

Je tapotai le lit dans sa direction et compris qu'il devait être presque au bord. Il n'était même pas sous les couvertures, et mettait une distance volontaire entre lui et moi. Mais je n'avais pas envie qu'il fasse ça, il n'en était pas question !

Je me blottis immédiatement contre lui, féline, prenant son bras pour qu'il m'entoure. Il ne bougea pas d'un centimètre. Je collai ma tête sur son épaule pour sentir son odeur. Il ne bougea toujours pas. Audacieuse, je l'embrassai doucement dans le cou, sur le menton, sur la joue, évitant soigneusement ses lèvres. Puis je les frôlai, subtilement, de mon souffle. Je sentis sa main se crispier sur mes hanches.

- Hannah...

Le ton qu'il employa était celui de la mise en garde. Ignorant volontairement son avertissement je me serrai un peu plus contre lui, séductrice. Dans un quasi-rugissement, il me retourna sur le dos et m'embrassa avec passion, faisant courir ses mains le long de ma taille, de mes hanches... Tout mon sang se mit à bouillonner. Je répondis à son baiser sans réserve, me moquant éperdument de jusqu'où nous pourrions aller. Mais Leith ne pensait pas comme moi, hélas. Il se releva brusquement et ralluma la lampe de chevet. Mes joues étaient en feu. Je me sentais désemparée et blessée qu'il se soit éloigné de moi, ainsi.

- Que fais-tu ? demandai-je timidement.

- Je te fuis, Hannah, tu es une sorcière !

- Hum..., grommelai-je. Tu m'as déjà dit ça.

- Et je le pense.

Son souffle était heurté et ses yeux étincelants. Il n'était pas difficile de voir à

quel point il lui était ardu de garder une bonne contenance. C'était parfaitement ridicule, il me traitait encore comme une petite chose fragile. Mais pourquoi ?
- Hannah, tu devrais dormir, maintenant, je reviens.

Tandis qu'il sortait, je me résignai, boudeuse. Je me glissai sous les draps et déposai ma tête sur ce gros oreiller moelleux, confortable... mais froid. La lampe était toujours allumée, sa lumière était douce et tamisée, elle ne me gênait pas. J'attendis quelques minutes qu'il revienne mais il n'arriva pas. Mes paupières devinrent lourdes à force de fixer la porte, je m'endormis très rapidement.

Chapitre Cinquante

- Mmm..., marmonnai-je.

Je me sentais comme dans un cocon, chaud, et merveilleusement douillet. Mon dos était brûlant, j'avais l'impression d'être allongée contre un radiateur. Somnolente et engourdie par la chaleur, j'essayai de bouger, lentement, pour changer de côté. Impossible, un étau bouillant encerclait ma taille. Etais-je en train de rêver ? Je cambrai doucement les reins pour me dégager tandis que le fer desserrait son étreinte, brusquement. J'eus froid tout à coup, comme si quelqu'un venait de retirer brutalement l'édredon qui me couvrait. Je n'ouvris pas les yeux, je refusai de me réveiller vraiment, je voulais juste me rendormir et ressentir encore cette touffeur. Sans vraiment savoir ce que je faisais, je tendis une main pour essayer de récupérer la couverture qu'on m'avait prise. Alors je la sentis, douce et tiède, mais je n'arrivais pas à l'amener vers moi, elle résistait. Je m'en approchai finalement et me plaquai contre elle. Elle sentait bon, elle avait l'odeur de Leith. J'avais envie de la humer davantage et enfonçai ma tête à l'intérieur. Je levai une jambe pour l'encercler. Je ne voulais plus qu'on me la prenne. L'odeur m'enivra et la chaleur m'attira de nouveau dans une profonde torpeur, jusqu'à l'endormissement total, pour la seconde fois de la nuit.

Au petit matin, j'émergeai avec l'assurance d'avoir entendu un ronflement, léger, furtif et peu familier. Puis le silence retomba. Quelques minutes plus tard, pas complètement réveillée, un autre ronflement, presque aussi imperceptible que le premier, brisa le silence. Alors je sursautai, réalisant que ce ronronnement nasal était le mien. Depuis quand je ronflais exactement ? Il ne me semblait pas que j'avais ce défaut-là...

Bien qu'encore à moitié inconsciente, une pensée surgit brutalement dans mon esprit et me pétrifia : Leith ! Il m'avait sûrement entendu ronfler lui aussi... La gêne que je ressentis finit par me réveiller définitivement. Les yeux grands ouverts, je restais rivée à la fenêtre de la chambre. Timidement et très lentement, je me tournai pour vérifier si Leith était à côté de moi - il n'y était pas. Ouf ! Je me mis à sourire nerveusement en écrasant son oreiller sur mon visage. Après tout ce que j'avais vu et entendu, je me mettais dans tous mes états pour un stupide ronflement qu'il aurait pu entendre ! Ridicule.

Je m'étirai, imitant l'étoile de mer en occupant presque tout l'espace du lit, faisant sortir mes pieds de sous les draps. Le contact avec l'air ambiant me fit frissonner, je relevai la tête pour regarder mes orteils s'agiter, comme s'ils demandaient à être immédiatement recouverts. Alors, mon regard se bloqua sur les deux sublimes yeux verts qui étaient en train de m'observer, avec un amusement non dissimulé.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle, dit Leith en souriant.

Il était inconfortablement installé dans le grand fauteuil au fond de la pièce, une couverture de fortune sur ses jambes.

- Oh, soufflai-je, bouche bée.

- Non, je rectifie, maintenant c'est encore plus drôle. On dirait que tu viens de rouler à deux cents kilomètres à l'heure sur une moto, sans casque.

- Oh non..., murmurai-je, horrifiée en essayant d'aplatir mes cheveux. Tu es réveillé depuis longtemps ?

Ma voix était encore plus rauque que d'habitude.

- Hum... juste quinze minutes. J'ai été réveillé par un coup de tonnerre..., dit-il, moqueur.

- Qu... quoi ? Oh, je suis désolée, je ne savais pas que je ronflais.

J'étais vraiment très embarrassée, j'aurais voulu disparaître de nouveau sous les draps.

- Je ne t'ai pas entendu ronfler la première fois que je t'ai vue dormir, m'assura-t-il. Mais cette fois-ci, tu étais vraiment fatiguée. « Comme il est gentil ! »

- Mmm..., bougonnai-je.

Il se leva et s'installa à côté de moi.

- Bien dormi ?

- Oui, bizarrement. Je ne l'aurais pas cru, dis-je en me remémorant les derniers événements. Quelle heure est-il ?

- À peine neuf heures et demie.

- Ça devait être inconfortable..., fis-je remarquer en jetant un œil sur ce qui lui avait servi de couche. Tu aurais pu utiliser ton lit...

- En fait...dit-il embarrassé, je n'y ai passé qu'une partie de la nuit.

-Oh.

- Je me suis levé vers cinq heures.

- Je ronflais trop fort ? hasardai-je.

- Euh... non, c'est que... (Il toussota.) Ce n'était pas simple, dit-il gêné.

D'un coup je devins blême, insinua-t-il que le fait de dormir près de moi lui fut

insupportable, ou quoi ?

- Tu gigotes beaucoup dans ton sommeil..., se justifia-t-il. J'avais comme la nette impression qu'il était en train de mentir. Mais je décidai de ne pas insister, je ne voulais pas l'embarrasser davantage. Je me contentai de hausser les épaules. Il me regarda étrangement, les yeux pétillants.

- Je ne suis qu'un homme, Hannah, ajouta-t-il, amusé. Ok, à présent tout était clair !

Mon pouls s'accéléra et mon ventre papillonna à m'en faire mal.

- Tu es très belle, murmura-t-il.

- Tu parles !

- Je te trouve belle et crois-moi, ma vue est bien supérieure à la tienne.

- Mouais..., si tu le dis.

- Honey, dit-il affectueusement en caressant ma joue. Je resterais là avec toi pendant des heures, mais... j'ai une urgence ! (Il se tortillait, ses yeux étaient rieurs.)

Il disparut de la pièce en une fraction de seconde. Je me jetai en souriant sur l'oreiller. « Les hommes ! »

Épilogue

Chère Sissi,

Tu as vu? Je fais l'effort d'un vrai courrier, avec du papier à lettre et une belle enveloppe...

Comme ça, tu arrêteras de me tanner pour avoir un timbre oblitéré écossais. C'est fait!

Je t'écris depuis une ravissante petite ville sur la côte est écossaise (évidement, pas en Afrique du sud, hein?), St Andrews.

Voilà, tu auras fait la déduction toute seule, pour ma première année, j'ai finalement décidé de m'inscrire là-bas. J'entame une licence d'histoire médiévale. Tu verrais mon père, il est tellement fier. Il nous voit déjà en train de travailler main dans la main à la réfection de monuments historiques. Ben, j'avoue que ça ne me déplairait pas. Il est talentueux mon père, bosser avec lui doit être une chouette expérience.

Tu verrais la fac, ici. C'est hallucinant. Elle est magnifique. Tous les bâtiments du centre -ville datent pour la majorité de l'époque médiévale.

Je n'ai aucun mal à m'imaginer étudier entre ces murs. Ça va être fabuleux. Et encore, à l'heure où je t'écris, on fait une pause dans un salon de thé (génial lui aussi) et je n'ai pas encore tour visité. (Leith est un accompagnateur

parfait. Il est parfait pour tout de toute façon.... Quoi?)

En tout cas, la ville aussi est chouette, très aérée avec des rues pavées un peu partout. Je suis sûre qu'il y fait bon vivre. Tu sais j'avoue (sinon personne ne me croira) que si je n'ai pas hésité à choisir cette fac, c'est à cause de Leith. Cependant, maintenant que je suis là, je suis sûre que j'aurais privilégié cet endroit, qu'on m'y ait incitée ou pas.

Bon, c'est sûr, c'est vraiment loin de Wick (environ quatre cents kilomètres), et mes parents vont vraiment me manquer, mais je suis prête pour l'aventure. Leith est avec moi, je ne serais jamais seule. Et ça, je te jure que ça rassure drôlement ma petite famille, même mon père. Ce vieux jeu de service! D'ailleurs, tu ne devineras jamais le coup qu'il m'a fait!

Avec Leith, nous sommes partis hier soir. Mon père a eu tellement peur qu'on dorme à l'hôtel (il protégé la vertu de sa petite fille), qu'il a téléphoné à l'un de ses amis à la hâte, pour qu'il nous accueille chez lui. Et chacun dans sa chambre! Je ne le connaissais même pas ce type! Et le pire, c'est que je n'ai pas eu le choix, Leith, hélas, s'est complètement rangé de son côté. J'enrageai.

Bref.... Tu viendras me rendre visite à St Andrews? Je sais que nos vacances Universitaires vont être décalées, on pourra le faire. Au pire, ne t'inquiète pas, j'ai toujours mon bon vieux smartphone! On ne se perdra pas de vue. Promis.

Là, je te laisse, car mon canon de guide touristique tape du pied, il est pressé. (j'ai menti, il faut bien qu'il ait quelques défauts!)

Je t'embrasse fort,

Hannah.

Je fermai l'enveloppe et lorsque nous sortîmes du salon de thé, je la glissai dans une boîte aux lettres.

-Tu crois que je me plairai ici ? demandai-je en levant la tête sur l'impressionnante bâtisse de pierres grises, du 15^e siècle.

- Définitivement ! Au moins juste parce que je serai là, moi aussi ! s'esclaffa Leith.

- Je suis impressionnée. Tous les cours ne se passent pas ici, n'est-ce pas ?

- Non, j'uste quelques-uns. Il y a plusieurs corps de bâtiments, plus modernes. Moi par exemple, je ne suis quasiment jamais là, mais toi tu y seras plus souvent. Le département d'Histoire est juste derrière.

- Oh, soufflai-je, déçue.

-T'inquiète pas, honey, je ne serai jamais bien loin, à moins d'une centaine de mètres dans cette rue.

Je me sentis un peu plus soulagée.

- Tu vas aussi adorer la bibliothèque, ajouta-t-il. Elle est sur trois niveaux. Le fond est fabuleux, il regorge de livres anciens et comprend une superbe collection d'enluminures. Mais pour ça, tu imagines bien que l'accès est très restreint. Cela dit, si ça t'intéresse de les voir un jour, je pourrais t'arranger ça, annonça-t-il avec fierté.

- Euh... tu es payé par ta fac pour recruter, c'est ça ?

Il sourit largement, montrant ses superbes dents blanches.

- Tu commences quand exactement ? s'enquit-il.

- Le cinq octobre.

- Hum... encore deux semaines. Je reprends quelques jours après toi.

- Je sais, grognai-je. Ça ne m'enchant guère d'arriver ici sans toi, sans connaître personne.

- Qui t'a dit que tu arriverais sans moi ?

- Euh, personne mais, j'ai cru que...

-J'habite en plein centre-ville, pas trop loin d'ici. Je ferai en sorte d'arriver en

même temps que toi.

- C'est vrai ?
- Si je te le dis.

Mes lèvres s'étirèrent en un immense sourire. Leith s'approcha pour me prendre par la taille, ignorant complètement les étudiants qui passaient près de nous. Il m'attira contre lui et m'embrassa dans le cou. Son baiser fut aussi doux que les battements d'ailes d'un papillon, mais il suffit à me faire bouillonner et frissonner en même temps.

- Je t'aime, susurrai-je.
- Je sais.

Il sourit encore, mais avec ce sourire en coin irrésistible. La réaction que j'avais quand il souriait était un truc auquel je ne m'attendais jamais vraiment, il était si perturbant - je me demandais d'ailleurs, si je ne le trouvais pas plus hypnotisant que ses yeux. Quoique... En tout cas, à chaque fois c'était pareil, je fondais comme neige au soleil.

- On repart ?

Je hochai la tête, dépitée. Je n'avais pas envie de faire toute cette route. Leith passa un bras au-dessus de mes épaules et me guida en direction de la vieille ville. Nous nous y étions garés un peu plus tôt dans la matinée.

Il s'arrêta brusquement devant l'entrée d'un tout petit parc verdoyant. Il me prit par la main et me conduisit à l'intérieur. Il trouva un banc, abrité par un immense rosier grimpant très fleuri et s'y assit en m'attirant sur ses genoux, les bras autour de ma taille.

- Te sens-tu prête ? demanda-t-il ?
- Prête pour quoi ?
- Tous ces changements. Quitter tes parents, entrer en fac, moi...
- Toi?
- Oui, tu vas me voir chaque jour, tu n'auras aucune échappatoire, souffla-t-il, rieur.
- Je devrais pouvoir m'en accommoder sans problème, dis- je en posant ma tête contre son front.
- Tu ne regrettes rien ? Paris ?
- Non. Jamais.
- As-tu peur ? De l'avenir, je veux dire.
- Non, pas tant que tu es avec moi.
- C'est justement parce que tu es avec moi que tu pourrais en avoir peur !
- Non, je n'ai pas peur.

- Tu devrais pourtant, je pourrais finir par te croquer !
- Essaie juste pour voir ! Avec toutes les cochonneries que j'avale, tu pourrais être intoxiqué !
- Mmm, tant pis, je prends le risque, dit-il en faisant mine de me mordre le cou.

Il recula la tête et devint brusquement plus sérieux, pénétrant mes yeux de son magnifique regard émeraude.

- Hannah ?

-Oui ?

- St Andrews est une très ancienne université, tu l'auras compris, fréquentée par toute une foule de gens différents.

- Euh, oui, bien sûr.

Me prenait-il pour une demeurée ?

- Tu vas y rencontrer un tas de monde.

- Oui je m'en doute, avec sept mille étudiants, j'imagine que je ne serai jamais seule ! persiflai-je.

- Que dirais-tu si tu y rencontrais des gens aussi étranges que moi ?

- C'est-à-dire ? me méfiai-je. Des garous, comme toi ?

- Par exemple..., s'amusa-t-il.

- Même pas peur ! Et puis attends, laisse-moi deviner, ironisai-je encore.

Il y a aussi des sorcières, des vampires, des Banshees et tutti quanti ?

- Ce n'est pas moi qui l'ai dit !

- Leith ! Arrête de me charrier ! Pourquoi St Andrews, spécifiquement, accueillerait en son sein tous les spécimens fantastiques connus ?

- Chaque ville médiévale a son lot de légendes, dit-il en haussant les épaules. À toi de faire le tri. Concernant les loups-garous, tu es déjà prévenue ! (Il me jeta un clin d'œil.) Disons que, comme tu es avec moi, je ne voudrais pas que tu sois surprise d'attirer comme un aimant toutes les créatures fantastiques de cette université. Certaines sont d'un naturel curieux et peu d'humains ont un esprit aussi « ouvert » que le tien. (Mais il se moquait, là !) Et puis, tu es tellement irrésistible et envoûtante, j'aime autant t'avertir !

- Idiot, tu me racontes n'importe quoi !

Mais j'avais un doute. Je n'arrivais pas à savoir s'il était sérieux ou non, son regard était tellement rieur.

- Hum... qui sait ? chuchota-t-il. Peut-être pas...

Alors il me fit basculer sur le côté et posa ses lèvres sur les miennes.

N'attendant aucune réponse de ma part, il m'embrassa, amoureusement.

Et puis quoi de toute façon ? Je pouvais bien rencontrer toutes les créatures étranges du monde, mon loup-garou de petit ami était avec moi. Je ne risquais rien. On verrait bien...

Sereine, je glissai mes doigts dans ses cheveux, et lui rendis passionnément son baiser.

[1] Oui. J'ai un présent pour Elaine. Je suis sûre qu'elle va adorer, j'ai hâte de lui donner !

[2] C'est sûr...

[2] « Il pleut des chats et des chiens. » En France, « Il pleut des cordes. ».

[3] Petits pâtés à la viande, en croûte.

[4] Quartier réputé et très branché de Londres.



Les
de étoiles
Noss Head

Sophie Jomain

2 - Rivalités


Rebelle

Rivalités

Les étoiles de Noss Head [2]

Sophie Jomain

(2012)

Pour moi, une nouvelle vie commençait : l'université à St Andrews avec Leith, mon petit ami loup-garou. J'avais espéré que le calme était revenu, que je vivrais ma première année de fac comme n'importe quelle jeune fille, ou presque. Douce utopie, rien ne se passe jamais comme on le voudrait. Il fallait qu'ils se fassent la guerre, c'était plus fort qu'eux. Leur haine ancestrale allait les pousser à bout. J'étais dépassée. Je n'en avais aucune idée alors, mais les forces qui devraient s'affronter allaient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. J'étais au moins sûre d'une chose : tôt ou tard, je paierais les pots cassés. Peut-être même que je ne m'en sortirais pas indemne.

Note de l'auteur

Pour les besoins de l'histoire, il m'est arrivé de présenter des lieux qui n'existent pas à St Andrews, ou d'en décrire d'autres avec quelques détails de mon imagination. Merci aux lecteurs et aux habitants de St Andrews de bien vouloir m'en excuser.

Prologue

J'avais espéré que le calme était revenu. Douce utopie. Rien ne se passe jamais comme on le voudrait.

Il fallait qu'ils se fassent la guerre, c'était plus fort qu'eux. Leur haine ancestrale allait les pousser à bout.

J'aurais aimé ne pas être mêlée à ça, mais trop tard, j'étais plongée dans la tourmente. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, j'avais insisté pour savoir.

Que pouvais-je bien faire ? Je les aimais tous, mais mes efforts pour les réconcilier seraient vains. Rien ne saurait jamais les rapprocher. Ils sont trop différents et surtout, ils aiment se battre, immodérément, outrageusement. Ils n'ont pas besoin de véritables raisons pour ça.

J'étais dépassée. Qui vaincrait ?

Je n'en avais aucune idée, les forces qui devaient s'affronter allaient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

J'étais au moins sûre d'une chose : tôt ou tard, je paierais les pots cassés. Peut-être même que je ne m'en sortirais pas indemne.

C'est eux, qu'on devrait mettre dans un sac poubelle, tiens ! Si seulement tu pouvais voir ma tête, Sissi... Je jure que tu compatirais. Je n'ai jamais été aussi ridiculement fagotée de toute ma vie. Dernière tendance St Andrewsienne : capeline d'Handy Bag bleu ciel et nœud assorti dans les cheveux. Ma queue de cheval adore !

Tu crois que Leith m'aurait avertie ? Ah ben non, c'est beaucoup plus drôle d'avoir la surprise du siècle. Les bizutages, c'est tellement bien ! Voilà vraiment le truc auquel je n'avais pas pensé en m'inscrivant à la fac. Ça m'a toujours donné la chair de poule, ces humiliations programmées. Bon sang, on se croirait dans une de ces parodies américaines que je déteste.

On est tous assis bien sagement dans l'herbe, en attendant que les deuxièmes années constituent des groupes. Des groupes de quoi ? Mais de pigeons à asticoter, bien sûr ! Ils se font même la joie de nous donner des sobriquets encore plus ridicules que nos accoutrements ! J'ai les nerfs...

Tu verrais la mine de certains... on dirait presque que leur vie dépend de cette

célébration grotesque ! Non mais sérieusement... Comme si refuser d'être bizuté conduisait tout droit à l'échec universitaire ! D'ailleurs, c'est ce que j'aurais dû faire tout de suite, fuir.

Tu crois que le prince William a aussi eu droit au bizutage forcé quand il a fait ses études ici ??? Pff...

C'est bientôt mon tour... Pour un peu, je prendrais le premier avion pour Melbourne et te rejoindrais en vitesse.

Trois ans, tu pars trois ans... ça me rend malade.

Je te recontacte bientôt depuis un vrai pc, on pourra discuter mieux que ça... le grand gourou du bizutage arrive vers moi...

— Rouquinette ! cria un garçon dans ma direction.

Mon surnom...

Bon gré mal gré, je me levai lentement dans un parfait silence, en même temps qu'un type tout petit portant d'énormes lunettes, il venait d'être surnommé Binoclard et il avait l'air ravi, lui...

Dans mon malheur, je me disais que j'avais une chance inouïe : faisant partie du département d'Histoire, et Leith, de celui d'Histoire de l'Art, à moins de jouer de malchance, nous ne devrions pas nous croiser de la journée. Il n'aurait jamais l'occasion de voir sa petite amie déguisée en bouffon bleu.

Le gourou, un grand gars avec de longs cheveux blonds et raides - plutôt pas mal si on aime le style surfeur -, commença à donner ses instructions.

— Binoclard, Mercerie, Rouquinette, Dents d'acier et Porcinet, vous me suivez.

J'étais consternée. N'y avait-il aucune pitié dans le milieu étudiant ? Je remarquai seulement maintenant la pauvre fille qu'il venait d'appeler Mercerie. Elle était au bord des larmes. Son visage était couvert d'acné juvénile, ce à quoi elle ne pouvait sûrement rien. J'eus de la peine pour elle. Je lui offris un sourire que je voulais réconfortant, mais je ne suis pas sûre qu'elle ait vraiment relevé.

Dents d'acier était une brunette qui portait un appareil dentaire à peine visible, mais suffisamment pour qu'elle soit taquinée. Quant à Porcinet, je devais reconnaître qu'il portait son surnom aussi bien que moi, le mien, il avait la peau aussi rose que mes cheveux étaient roux.

En file indienne, traînant des pieds, nous commençâmes à suivre notre bourreau, habillé à la perfection, lui.

À peine une minute plus tard, il fut rejoint par une fille surexcitée gesticulant

en tous sens et parlant à l'allure d'une locomotive en plein régime. Une Australienne à en croire son fort accent. Elle ressemblait à l'une de ces poupées que l'on voit dans les magazines de mode. Des cauchemars, comme j'aime à les appeler. Grande, mince, blonde, les traits magnifiques, une peau dorée, des dents éclatantes, des proportions idéales et des yeux à tomber. Avec le gourou, ils formaient un couple détonnant (bien que je ne fusse pas certaine qu'ils en soient un). Quoi qu'il en soit, la politesse ne les écorchait pas. Aucun des deux n'avait pris la peine de se présenter.

Le grand blond s'arrêta devant un grand bâtiment en pierre et demanda à tous, sauf à l'Australienne bien entendu, de s'appuyer contre le mur. Chacun s'exécuta, somme toute un peu apeuré. Seul celui qu'ils avaient surnommé Binoclard paraissait enchanté. Il frétillait comme une anguille en hurlant des « Génial ! Génial ! ».

Absolument pas motivée et franchement irritée, je fus la dernière à m'adosser contre la façade. Je coulai un regard en biais à l'Australienne qui semblait prendre un malin plaisir à nous bizuter. Elle portait sur l'épaule un grand sac ne semblant pas contenir ses effets personnels. Ça ne me disait rien qui vaille.

— Fermez les yeux ! brailla le grand blond.

Je n'avais pas du tout envie d'obtempérer.

— Tut, tut... Rouquinette. Franchement il vaudrait mieux que tu fasses ce que je te dis, ricana-t-il. Tu ne viendras pas te plaindre si ça te pique les yeux !

Comment ça, « me piquer les yeux » ? Mais ils allaient faire quoi exactement, ces deux fous ?

Sa menace ne m'encouragea pas à obéir, bien au contraire. Je leur lançai mon regard le plus noir.

— Comme tu voudras, me railla l'Australienne.

Avant même que je ne réagisse, elle me bombardait de mousse à raser sur toute la face. La bouche ouverte de stupéfaction, je recrachai et toussotai autant que possible.

— Et voilà ! hurla-t-elle de rire. Comme ça, tu es parfaite !

Puis elle finit de vider la bombe sur le sommet de mon crâne, façon crème chantilly sur un gâteau. J'étais verte de rage.

Je m'essuyai les yeux avec colère, jetant au sol l'infâme mousse au parfum mentholé.

— Hé, hé, hé, m'avertit le grand blond. Si tu ne la gardes pas sur toi, il faudra encore te bombarder. Et fais-nous confiance, Rouquinette, on en a assez pour t'arroser pendant toute la journée !

N'ayant absolument pas envie de renouveler l'expérience, je me résignai à rester dégoulinante de mousse.

« Toute la journée », avait-il dit. Mais bon Dieu, combien de temps allait durer cette mascarade ? Nous étions là depuis à peine deux heures et il me semblait que la matinée entière était déjà passée.

Lorsque tout le monde fut bien tartiné, l'Australienne remit à chacun un sachet en plastique vide et un autre rempli de bonbons divers. Le grand blond nous demanda nos vrais noms et prénoms qu'il griffonna sur des morceaux de carton. Il les accrocha aux sacs-poubelles à l'aide de ruban adhésif double-face, bien en évidence sur nos poitrines.

De toute ma vie, je ne m'étais jamais sentie aussi ridicule.

L'Australienne recula de deux mètres et sortit un appareil photo numérique de son sac.

— Un, deux, trois, souriez !

Et puis quoi encore ? Non, vraiment. Je n'avais aucune envie de leur faciliter la tâche, à ces deux tortionnaires.

Le grand blond expliqua que nous allions nous pavaner dans les rues de St Andrews afin de vendre le maximum de bonbons. Lorsque les sacs de sucreries seraient vides, il faudrait trouver un autre moyen de faire de l'argent. Celui à notre convenance. Mais chacun devrait jouer le jeu, sans quoi, des gages seraient lancés. Franchement, ces deux-là avaient l'air tellement retors que je n'avais absolument pas envie qu'ils m'obligent à faire quoi que ce soit d'autre.

Dépitée, je n'avais d'autre choix que de baisser les armes et les suivre dans les rues de la vieille ville.

J'avais pensé visiter St Andrews à un moment donné, mais pas de cette manière. Arpenter la ville déguisée en sac-poubelle mousseux n'avait évidemment jamais été dans mes plans.

Les habitants de St Andrews avaient clairement l'habitude de ces fanfaronnades et se prêtaient bien volontiers aux festivités. Ils achetaient les bonbons contre quelques piécettes, n'hésitant pas à nous féliciter pour notre incroyable courage.

À qui le dites-vous ! Moi, il m'avait fallu un sacré sang-froid pour ne pas rejoindre en courant les jupes de ma mère !

Deux heures plus tard, je constatai avec surprise que mon sachet de bonbons était vide. Comme je m'y attendais, il allait falloir que je trouve immédiatement un truc à faire. Mais quoi ? Réciter du Shakespeare ? Imiter l'orang-outang ? Chanter la Marseillaise en breton ? Non, honnêtement, je n'avais aucune idée et

je fus apparemment trop longue à réfléchir pour nos deux comparses. Ils commençaient à s'exciter en réfléchissant à ce qu'ils allaient me faire faire.

— Rouquinette aura un gage ! hurla, hystérique, Binoclard.

Je lui lançai un regard mauvais, lui signifiant qu'il ferait mieux de se la fermer. Mais il rit encore plus fort, collant son pouce sous le menton et tirant la langue.

« Bisque, bisque rage ! »

Je croyais rêver ! Il avait quel âge ce type, exactement ? Sept ans tout au plus ? Blasée par tant d'immaturation, je lui tournai le dos en haussant les épaules.

De l'autre côté de la rue, je remarquai deux joueurs de percussions et un guitariste. Il était évident qu'ils se faisaient voler la vedette par ces allées et venues incessantes d'étudiants bizutés. Personne ne s'arrêtait vraiment pour les écouter et la casquette jetée par terre semblait bien vide.

— Rouquinette ! cria l'Australienne. Tu vois les deux musicos, là-bas ?

Mais qu'est-ce qu'elle croyait ? Que j'avais des écailles aux yeux, ou quoi ?

— Tu y vas et tu chantes avec eux !

— Quoi ?

Je n'avais pas envie de chanter ! Bien sûr, je savais chanter, mais eux, ils jouaient du reggae... je n'y connaissais rien au reggae.

— Tu te décides ? tonna le grand blond. Bombage de mousse ou chansonnette, à toi de voir.

Celui-ci aurait plutôt dû faire carrière dans l'armée, tiens ! Pauvre type, il se prenait tellement au sérieux.

— Je compte jusqu'à dix. Un, deux, trois, quatre...

— Pauvre petite étudiante de première année, se moqua méchamment l'Australienne en agitant une bombe de mousse à raser sous mon nez. C'est dur la vie d'artiste, hein ?

— ... cinq, six, sept, huit, neuf...

— Ok, ok, c'est bon. J'y vais !

Furieuse, je me rendis vers les trois musiciens. Ils venaient juste de terminer leur morceau quand j'arrivai devant eux. Mon accoutrement ne les surprit même pas. Ils avaient dû voir passer tellement de schtroumpfs dans mon genre.

— Un gage, c'est ça ? en conclut avec empathie le guitariste aux dreadlocks.

— Ouais...

— Et tu dois faire quoi ?

— Chanter, me renfrognai-je.

— Tu sais chanter au moins ?

Il semblait tout à fait disposé à me faire éviter la mousse à raser. Comme

c'était gentil...

— Je me débrouille, mais je ne connais rien au reggae.

— Rien du tout ?

— Pas grand-chose, on va dire.

— C'est quoi, « pas grand-chose » ?

— Redemption song, Bob Marley.

— Ben, c'est parfait, la gazelle ! s'exclama-t-il avec large sourire. On a la perçu', on a la guitare et tu as la voix !

Je connaissais cette chanson parce que mon prof de chant me faisait m'échauffer la voix dessus. Je ne bafouillerais pas en cherchant mes mots, ce serait déjà ça.

Les premiers accords de guitare vibrèrent.

J'avalai ma salive et, les yeux fermés, j'essayai de m'imprégner de la musique. Elle était très bien jouée, sans fausses notes, mélodieuse, douce, mais entraînante. En rouvrant les paupières, je vis les regards des six étudiants de mon groupe figés sur moi. Certains se marraient doucement, notamment l'Australienne, attendant impatiemment mon premier couac.

Celle qui avait été surnommée Mercerie battait la mesure avec son pied, semblant largement apprécier le moment. Binoclard dandinait du popotin sans aucun rythme et Dents d'acier se fichait carrément de ma pomme. Quant à Porcinet, il était toujours aussi rose, il me regardait avec cette expression qui disait « Heureusement que ce n'est pas tombé sur moi ! ».

Je pris une profonde inspiration abdominale et laissai glisser les premiers mots de la chanson.

Nos deux tortionnaires ne s'attendaient pas à un tel résultat. C'en était jubilatoire. Ils étaient stupéfaits et leurs bouches ne se fermèrent pas plus lorsqu'ils virent le sac de monnaie se remplir à vue d'œil.

Le guitariste était aux anges, la casquette posée à ses pieds gonflait elle aussi.

Pendant le solo de musique, j'eus tout le loisir de m'a- percevoir que bon nombre de passants s'étaient arrêtés. Je ne voyais même plus les gens de mon groupe. Je remarquai par contre que d'autres bizuts avaient rejoint l'attroupement.

Ce n'est qu'après avoir recommencé à chanter que je le vis. Leith, perdu dans la foule, dépassant la plupart d'au moins une tête. Les bras croisés, il m'observait avec une expression de fierté et d'amusement. Le sourire qu'il me lança faillit me

faire rater une note. J'étais pourtant tellement sûre que je ne le croiserai pas ce jour-là !

Quand la chanson se termina, mon loup-garou de petit ami s'approcha de moi. Je ne bougeais pas d'un poil, j'étais pétrifiée qu'il me voie ainsi. Sur mon visage, il essuya de la main la mousse devenue liquide, dégoulinant jusqu'à ma bouche. Il me prit par la taille, me ramena contre lui, et planta un baiser sur mes lèvres.

Voilà, il était aussi sale que moi.

La foule d'étudiants se déchaîna. Tous nous huèrent et sifflèrent. Leith me relâcha doucement, le regard étincelant.

— Un rien te va...

Mes joues étaient cramoisies.

— J'ai trop honte.

— Tu es sublime. Même dans ton sac-poubelle, affirma-t-il, moqueur, reculant pour mieux me détailler. Époustouflante. regarde, je crois bien qu'ils en redemandent.

- Ah, non ! C'est fini pour moi. J'ai rempli mon gage ! m'ex-clamai-je en saluant les musiciens.

— Ils en ont de la chance ces étudiants, de t'avoir dans leur groupe, chuchota-t-il à mon oreille.

Puis il fit demi-tour pour rejoindre le sien en jetant un regard en coin vers l'Australienne et le grand blond, tandis que j'avançais, tremblante, vers le mien. Je me retournai furtivement vers les musiciens qui me saluèrent gracieusement.

Le grand blond fronçait les sourcils, quant à l'Australienne, elle ne pipait mot. Elle suivait Leith des yeux, sidérée.

Je ne savais pas quelle en était la cause exacte, mais de Leith ou de la chanson, je penchais plutôt pour Leith.

Je dissimulai un sourire satisfait. Moi, la « pauvre petite étudiante de première année », je sortais avec le plus beau garçon de toute l'université !

Passée l'euphorie du bizutage, les choses allaient devenir plus sérieuses. Le lendemain, je me réveillai assez tôt pour être sûre de ne pas arriver en retard. Je n'avais pas encore maîtrisé le plan de la fac, et il était fort probable que je me perde avant de trouver l'amphi dans lequel je devais avoir cours. Pour mon premier jour « officiel », je n'avais franchement pas envie de me faire remarquer.

J'ouvris la porte de ma chambre et entrai dans la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner - j'avais trouvé un appartement en colocation en plein centre-ville, à cinq minutes à peine du bâtiment du département d'Histoire.

— Salut, Anne !

— Hannah, corrigeai-je.

— Ah oui, Hannah. Pardon, s'excusa Tarja.

Tarja était ma colocataire, arrivée tout droit de Finlande. Elle commençait une licence d'Histoire médiévale, comme moi. Nous étions dans la même promo. Sa fac, à Helsinki, lui permettait de passer sa première année dans l'université de son choix.

— Je crois que j'ai perdu mon plan, dit-elle, paniquée.

— J'ai le mien, la rassurai-je, nous n'avons qu'à partir ensemble.

— Merci, Hannah ! Petit-déjeuner ? proposa-t-elle en me tendant un bol en même temps qu'elle mangeait.

— Euh, non, merci. Je ne vais boire que du thé, ce matin.

La veille, elle avait été toute heureuse de me préparer le traditionnel petit-déjeuner finnois : porridge à la confiture. Ne voulant pas paraître impolie, j'avais terminé tout mon bol, mais j'avais eu l'estomac lourd toute la journée.

Tarja n'avait pas du tout le profil que j'avais imaginé pour la plupart des Finlandais. Pour moi, à l'instar des Suédois, ils étaient tous très grands, blonds avec des yeux bleus. Tarja était petite - plus petite que moi -, très brune, avec de longs cheveux raides et de grands yeux noirs. On aurait presque pu la prendre pour une indienne d'Amérique du Nord si sa peau n'avait pas été si pâle - bien plus pâle que la mienne, c'est dire ! Je l'aimais bien, c'était une fille discrète et douce. J'étais contente de partager un appartement avec elle.

— Hum... on ne pourra pas inviter grand monde, fit-elle remarquer en embrassant des yeux notre minuscule cuisine. C'est si petit.

En effet, elle était située dans un coin de la pièce principale. Nous ne disposions que d'une ridicule table pour deux. Mais l'appartement était cosy, au troisième étage d'un immeuble ancien. Le propriétaire avait meublé le salon d'une table basse, d'un grand canapé, d'une télévision, d'un lecteur DVD et de plusieurs poufs à même le sol sur lesquels j'adorais me vautrer.

Nous avions une chambre chacune, mais une seule salle de bains qu'il ne nous gênait pas de partager.

La pièce où je dormais était éclairée par une grande baie vitrée, sans volets. J'avais immédiatement remarqué que je pouvais voir sans mal tout ce qui se passait chez mon voisin d'en face, et vice versa. Du coup, lui et moi allions devenir très intimes... Il fallait absolument que je pense à acheter de grands rideaux opaques.

Après ma douche, j'enfilai un jean et un tee-shirt à manches longues. En visitant la fac, j'avais constaté que les salles étaient surchauffées. Il était donc inutile de m'habiller comme si j'étais au pôle nord. Cependant, à l'extérieur, le froid était glacial pour un début de mois d'octobre. Heureusement, avant de partir, j'avais acheté une parka un peu plus épaisse et plus chaude que mon duffle-coat.

Tarja et moi avons quelques cours en commun. Le premier commençait à neuf heures : introduction à l'histoire de St Andrews. Il s'agissait d'une option sur douze heures que nous avons absolument tenu à prendre. Ni elle ni moi ne connaissions la ville, et nous avons pensé que l'occasion serait aussi ludique qu'utile, puisque des visites de bâtiments historiques étaient prévues.

— Je suis prête ! cria Tarja.

Je lui jetai un regard effaré.

— Tu vas sortir comme ça ?

J'étais éberluée. Elle portait un tee-shirt ridicule à manches courtes et un simple pantalon en toile fine.

— Ben oui... tu sais, chez moi il fait bien plus froid que ça. Ici, j'ai l'impression d'être encore en été !

— Tu me charries, pas vrai ?

— Hum... à peine !

— Si tu le dis...

Moi, en revanche, pas question d'éviter ma parka !

— Tu ne vas quand même pas mettre un bonnet ? se moqua Tarja en voyant que je m'apprêtais à me couvrir la tête. L'automne vient à peine de commencer !

Résignée, je le reposai sur le porte-manteau.

Dehors, je regrettai aussitôt de ne pas m'être écoutée. Nous étions au bord de la mer du Nord. Ici, le froid mêlé au vent presque permanent pouvait vous glacer les os. Je remontai ma capuche et, les mains dans les poches, je marchai avec Tarja jusqu'à la fac.

L'amphi était déjà plein à craquer. Je ne voyais même pas où nous allions pouvoir nous installer.

Tarja réussit à trouver une place assise. Quant à moi, il ne me restait plus qu'à m'asseoir sur les marches à côté d'elle. C'était inconfortable, peu pratique, mais ça valait bien mieux que de rester debout.

Le professeur, M. Jefferson, arriva. Le brouhaha ne cessa pas pour autant. Or, son style singulier aurait dû modérer tout le monde, il devait avoir la cinquantaine bien tassée, petit, les tempes grisonnantes, il était habillé de façon désuète, avec un complet marron, une chemise à petits carreaux et une cravate assortie. Une fine chaînette dépassait de son gilet. Quand même pas une montre, si ?

Il me faisait penser au lapin d'Alice au pays des merveilles. Les lunettes en moins. Ah, si... il portait des lunettes, finalement !

Il s'installa derrière un bureau qui semblait bien trop grand pour lui, il en dépassait à peine. Il alluma le micro et tapota dessus, créant un larsen horripilant qui plongea instantanément l'assemblée dans un silence étonnant.

Il se présenta très brièvement dans une attitude solennelle plutôt risible. Puis il nous informa que si son cours n'était qu'une option facultative, il n'en serait pas pour autant le plus facile. Les visites extérieures seraient obligatoires pour quiconque voudrait suivre cette option, et ne seraient pas comprises dans les douze heures de cours prévues au départ. Chaque semaine, le cours débiterait avec un questionnaire noté portant sur nos lectures, il n'omit pas de préciser que si les étudiants trouvaient cette option trop difficile, il était encore temps qu'ils quittent l'amphi, dès à présent.

Et là, ce fut la cohue générale. J'écarquillai les yeux d'étonnement en voyant une flopée d'étudiants se précipiter à toute allure vers la sortie, comme si leur vie en dépendait. Je me levai rapidement, car à deux reprises je manquai d'être bousculée violemment vers l'avant.

À peine cinq minutes plus tard, l'amphithéâtre, destiné à contenir cent cinquante personnes, était vidé de la quasi-totalité de ses âmes. Il ne restait plus que... trente-deux étudiants ! J'étais consternée. Mais M. Jefferson n'en était apparemment pas à son premier coup d'essai en matière de vidage de salle. Il

était serein, détendu et n'avait pas relevé la tête une seule fois durant les cinq minutes de désertion de ses cent dix-huit et des poussières, ex-futurs étudiants.

— Bien, dit-il enfin. Maintenant, nous y voyons plus clair !

À la fin du cours, nous avions déjà une liste considérable de lectures pour la semaine suivante. Je regrettais déjà d'avoir choisi cette option...

Comme l'après-midi était libre, Tarja et moi décidâmes d'en profiter pour acheter les quelques bouquins qui n'étaient déjà plus disponibles à la bibliothèque de la fac.

Bien que St Andrews soit une ville assez petite, elle dispose d'une gigantesque librairie. On y trouve à peu près tout ce qu'on veut, notamment des livres en langues étrangères. Ce qui n'est pas surprenant, puisque la ville comprend un nombre important d'étudiants du monde entier.

Lorsque nous sortîmes du magasin, il commençait à pleuvoir. Nous étions à plus d'un quart d'heure de chez nous et ni tarja, ni moi, n'avions envie d'arriver trempées.

Pas très loin de la librairie, j'avais repéré un petit salon de thé qui m'avait semblé plutôt accueillant. Je proposai à Tarja de nous y arrêter prendre une boisson chaude. Devant la vitrine, elle eut un temps d'hésitation.

— Tu es sûre que tu veux entrer ici ?

— Oui, insistai-je en poussant la porte. Ça a l'air sympa.

Elle haussa les épaules, peu convaincue, et me suivit.

L'intérieur était bondé.

Nous prîmes l'une des rares tables encore disponibles et commandâmes thés et pâtisseries.

— Tu vois, c'est chouette, ici ! m'enthousiasmai-je en voyant la déco kitsch, mais typiquement dans mes goûts.

Tarja passa la main dans ses cheveux et fit la moue.

— Pourquoi as-tu choisi de faire tes études ici ? embraya- t-elle.

Je lui racontai les raisons qui nous avaient poussés à quitter Paris pour venir nous installer à Wick - que ma grand- mère était aveugle et que nous avions décidé de prendre soin d'elle.

— Et toi ? demandai-je entre deux bouchées de carrot cake. Ça fait loin la Finlande.

— J'ai toujours eu envie de visiter l'Écosse et St Andrews a immédiatement accepté mon dossier donc...

Tandis que Tarja m'expliquait les raisons de son choix, j'eus soudain l'étrange

impression que l'on m'observait. Je levai les yeux et aperçus l'Australienne du bizutage, assise à la table juste en face de la nôtre. Elle me regardait fixement.

Elle se leva et s'approcha de nous.

— Hannah, c'est ça ? demanda-t-elle sans nous saluer.

— Oui, c'est bien ça.

Je fus surprise qu'elle se rappelle mon prénom. La veille, elle ne m'avait pas porté un grand intérêt. Elle n'en accorda pas plus à Tarja d'ailleurs, puisqu'elle ne daigna même pas la regarder. Elle l'ignora souverainement.

Tarja baissa les yeux vers sa tarte aux fruits et mangea en silence.

— Je voulais te dire..., continua l'Australienne, tu as drôlement assuré dans la rue. Grâce à toi, on a collecté une somme incroyable.

— Tant mieux, feignis-je d'être ravie.

— Si tu as besoin d'un coup de main pour tes cours, n'hésite pas, je te laisse mon numéro de portable.

Elle chercha dans son sac un crayon et un papier qu'elle griffonna avant de me le tendre.

— Ok, répondis-je platement.

— Alors, à bientôt peut-être ?

J'opinai du bonnet sans entrain tandis que l'Australienne baissait enfin la tête vers Tarja, le visage inexpressif, avant de s'éloigner vers la sortie.

Je n'aimais pas cette fille.

Je fourrai le papier dans la poche arrière de mon jean, sans même regarder ce qui était écrit dessus.

— On y va ? proposa Tarja.

J'acquiesçai en me disant qu'avec l'Australienne, il y avait assurément baleine sous caillou.

La semaine continua sur les chapeaux de roue.

Tarja et moi avions de nombreux cours, et il était difficile de consacrer ne serait-ce que dix minutes pour faire autre chose que courir à droite et à gauche. Les seules véritables pauses que nous avions étaiées celles de midi. Vingt minutes pendant lesquelles nous prenions tout juste le temps d'avalier un sandwich. Le soir, nous tombions comme des mouches dans notre lit, vannées.

Cela m'effrayait. Nous avions commencé depuis seulement trois jours que déjà l'overdose de lectures, de dissertations et de cours magistraux pointait. Mais nous étions vendredi, le week-end était tout proche. Mon esprit était déjà en train de s'envoler hors de ces murs ; ce soir je verrais enfin Leith.

Un peu avant quinze heures, nous marchions dans les couloirs d'un pas précipité. Nous avions cours dans un des bâtiments récents et nous n'avions pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, il ne nous restait que dix minutes avant d'être officiellement en retard.

— Hannah ?

Je me retournai et reconnus immédiatement la grande blonde qui me hélait, l'Australienne. Mal à l'aise, je me rendis compte que je n'avais même pas pris la peine de sortir son numéro de téléphone de mon jean. Du coup, je ne connaissais toujours pas son prénom.

— Salut, répondis-je simplement.

Tarja ne s'arrêta pas. Elle me fit signe qu'elle continuait sans moi.

— Tu es pressée ? demanda l'Australienne.

— Euh, oui. J'ai un cours dans dix minutes.

— On va boire un verre avec des amis juste à côté, à dix-sept heures, ça te dit de nous accompagner ?

— Je ne sais pas trop, balbutiai-je, surprise, j'ai pas mal de travail et...

— Comme tu veux, me coupa-t-elle en souriant. Mais ce serait l'occasion de te faire connaître un cercle d'étudiants. Si tu changes d'avis, nous nous sommes donné rendez-vous devant la tour de l'horloge après les cours.

— Ok. Je verrai.

— Salut ! lança-t-elle en s'éloignant.

Déconcertée, je n'arrivais pas à me dire que cette fille me trouvait juste

sympathique. On ne peut pas dire que j'avais été très avenante avec qu'elle jusqu'à présent. Je ne fais pas ami-ami avec l'ennemi en général, surtout quand celui-ci se plaît à me martyriser à coup de mousse à raser. Sans vouloir trop pousser la paranoïa, j'étais certaine qu'elle attendait de moi quelque chose de bien particulier. Mais quoi ? Je n'avais absolument rien à lui apporter.

Lorsque j'entrai dans la salle de TD, je trouvai Tarja assise au fond. La prof était en train de présenter son programme - L'Angleterre et la France en guerre au 14^e siècle. Comme elle ne fit aucune remarque sur mon retard, je m'installai le plus discrètement possible près de Tarja.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? chuchota-t-elle.

— Me proposer de boire un verre avec ses amis.

— Tu vas y aller ?

— Je ne sais pas. Tu m'accompagnerais ?

— Non, j'ai des tas de choses à faire.

La prof nous somma silencieusement de nous taire. Je me fis toute petite et ne pipai plus un mot jusqu'à la fin des deux heures.

Nous sortîmes soulagées un peu avant dix-sept heures. Pour la première fois depuis la rentrée, nous n'aurions aucun travail à rendre pour le cours suivant.

— Je vais les rejoindre, informai-je Tarja. Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

— Certaine. À plus tard.

Sur ce, elle décampa d'un pas vif dans le couloir.

Lorsque j'arrivai à la tour de l'horloge, un petit attroupement de personnes attendait déjà. L'Australienne m'accueillit avec un sourire éclatant.

— Hé, Hannah ! C'est super que tu sois venue.

Je lui rendis un sourire timide et m'approchai de ceux que je ne connaissais pas encore.

Quelque chose m'interpella aussitôt en les observant un peu mieux. Ils avaient tous les cheveux clairs, allant du blond au roux, et les yeux plus ou moins bleus. Pour une raison que je ne m'explique pas, cela me parut louche.

Le grand gourou blond qui avait organisé le bizutage était là lui aussi, il se tourna vers moi et arbora un air goguenard.

— Rouquinette...

— Je m'appelle Hannah, lançai-je sèchement.

— Hannah. Je suis Darius, se présenta-t-il en souriant de plus belle, révélant une dentition parfaite.

— Darius ? Comme Darius 1er, grand roi de l'empire Perse ? m'exclamai-je.

— C'est ça, s'amusa-t-il. Minah, on attend encore quelqu'un ?

Ainsi l'Australienne se prénommaient Minah...

— Non, on peut y aller.

— Alors, Hannah, dit Darius en se concentrant de nouveau sur moi tandis que nous avançons. Tu ne nous en veux pas trop de t'avoir si mal traitée pendant le bizutage ?

— Vous étiez obligés d'en faire des caisses ?

Il lâcha un rire gras.

— Tu verras, l'année prochaine c'est toi qui t'y colleras.

— Je ne crois pas, non. Je déteste autant être humiliée qu'humilier les autres, rétorquai-je d'un ton pincé.

— Il y a un début à tout, plastronna-t-il avec assurance. Tu verras, tu adoreras.

Je haussai les épaules sans répondre. Rien ne servait d'insister. J'avais bien compris qu'il n'était pas du genre à se laisser convaincre. Ce type respirait l'arrogance et l'entêtement à plein nez.

Dix minutes plus tard, nous entrâmes dans un pub, The Red Lion. L'ambiance y était feutrée, il n'y avait presque aucun bruit. J'en ressentis un certain malaise.

En faisant le tour de la clientèle déjà présente, j'eus la vague impression qu'ils se ressemblaient tous eux aussi. Pas vraiment physiquement, mais ils avaient tous la même allure, le même genre. Les yeux clairs, les cheveux clairs. Encore...

Nous nous installâmes tous les neuf dans un parfait silence, Darius en bout de table. S'il s'était agi du roi Darius en personne, je n'aurais pas été plus amusée. Quel air suffisant il se donnait !

— Que voulez-vous boire ? finit-il par demander gaiement. Vin chaud ? C'est encore ce qu'il y a de meilleur.

Beurk ! Mais pour mon malheur, le vin chaud fit l'unanimité. Je me vis contrainte de les suivre, histoire de ne pas trop me démarquer.

J'étais sans doute la plus jeune de tous, mais de très peu. La plupart devaient avoir à peine deux ans de plus, sauf Darius, je lui donnais vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Alors, Hannah, attaqua ce dernier, dis-nous ce que tu as choisi d'étudier.

— Histoire médiévale.

— Jefferson, Harod... que du beau monde parmi les professeurs... Les as-tu déjà rencontrés ?

— Oui, pour la plupart. Et toi, que fais-tu ?

Il haussa les sourcils comme s'il ne s'attendait pas à ce que je lui renvoie la question.

— Troisième cycle d'Histoire médiévale.

— Ah, bougonnai-je comme pour moi-même. Je me disais aussi... Tu sembles bien plus vieux !

Il écarquilla de grands yeux.

Rouge de honte, je ne me souvenais pas avoir déjà autant manqué de tact.

Darius se pencha en avant avec un rictus moqueur.

— Tu n'imagines pas à quel point, Rouquinette !

— Bon, n'exagère pas. Tu as quoi ? Vingt et un, vingt-deux ans ?

— Allez, on va dire que tu y es presque !

Et tous éclatèrent de rire sans que je comprenne franchement pourquoi.

— Pourquoi as-tu choisi St Andrews ? demanda-t-il.

Comme je l'avais fait avec Tarja, je survolai la petite histoire de ma venue en Ecosse. Darius sembla très intéressé par mon cas, il me posa une multitude d'autres questions auxquelles je répondis passablement.

Lassée de cet interrogatoire, je vérifiai l'heure. Leith finissait son cours dans cinq minutes.

— Minah, pourrais-tu me dire comment on va au bâtiment d'Histoire de l'Art ? Il ne doit pas être très loin, non ?

Son sourcil droit se leva, affichant toute sa curiosité.

Je n'allais quand même pas devoir m'expliquer, si ?

— Tu reprends la rue principale en direction de la fac. C'est à cent mètres sur la gauche.

Je posai une pièce de deux livres devant moi, vidai d'une traite mon verre en réprimant un frémissement de dégoût, et me levai.

En ratissant la table des yeux, je remarquai que mes « amis » étudiants n'avaient pas pris la peine de toucher aux leurs. Ce qui ne n'étonna guère, c'était répugnant.

— Ça nous ferait plaisir que tu te joignes de nouveau à nous, Hannah, lança solennellement Darius pendant que j'enfilais ma parka.

— Euh... oui, à l'occasion, peut-être, répondis-je sans grande conviction.

— Le Cercle t'accueillera à bras ouverts.

Avec un sourire crispé, je tournai les talons.

« Le Cercle », qu'est-ce que c'était que ce truc-là ? J'avais comme la nette impression que ce soir avait été l'occasion d'un recrutement en bonne et due forme. En y repensant, je n'avais été présentée qu'à Darius et aucun de ses amis,

à part Minah, ne m'avait adressé la parole. Avaient-ils seulement parlé entre eux d'ailleurs ? Je ne m'en rappelai pas. Quoi qu'il en soit, j'espérais bien avoir raté le casting.

Lorsque j'arrivai devant le département d'Histoire de l'Art, les étudiants sortaient tout juste.

—Leith! le hélai je en l'apercevant.

Il se tourna vers moi tout sourire avant d'avancer pour m'enlacer. Il m'embrassa tendrement sur le front et caressa mes cheveux.

— ça c'est une merveilleuse surprise ! Tu m'attends depuis la fin de tes cours ?

— Non, je suis allée boire un verre avec des étudiants.

— Que des gens bien j'espère ?

Il avait à peine l'air de plaisanter.

— Pas sûr...

— Ah ? s'étonna-t-il, enroulant son bras autour de mon cou.

— Tu as déjà entendu parler du Cercle ?

Sa main se crispa fortement sur mon épaule.

— Ne me dis pas que tu étais avec eux ! s'étrangla-t-il.

— Si, l'Australienne m'a invitée à prendre un verre.

— Eh bien je vois que les choses vont vite ! rugit-il. Je vais les tuer !

— Mais... de quoi tu parles ?

Il s'arrêta au milieu du trottoir pour me regarder bien en face, le regard noir et foudroyant.

— Tu veux un conseil, Hannah ? Tu ne les approches plus. En fait, non, ce n'est pas un conseil. Je ne veux plus que tu les approches ! En aucun cas.

— Euh... ok, mais...

— On y va ! Je te raccompagne chez toi.

J'allais lui envoyer une réplique cinglante, notamment lui signifier que j'appréciais moyennement d'être malmenée, mais en regardant devant moi, j'aperçus un groupe de gens venant tranquillement à notre rencontre. Parmi eux, je reconnus Minah et Darius qui sortaient sûrement du pub. J'aurais préféré qu'on ne les croise pas à ce moment-là. Leith était tellement en colère, que je craignais, sans vraiment en connaître la raison, la suite des événements.

— Leith, mon ami ! minauda Darius en ouvrant les bras, faussement joyeux.

Il s'arrêta devant nous, entouré par ses amis qui, pour le coup, ressemblaient plus à des gardes du corps qu'à des étudiants lambda.

— Un petit conseil, Darius, trancha Leith sans même prendre la peine de le saluer. Si tu ne veux pas une guerre ouverte, tu ne t'approches plus jamais d'elle !

Je me fis toute petite, Leith semblait sur le point d'exploser. Je serrai un peu plus son bras, espérant ainsi qu'il se calme. Il ne remarqua même pas mon insistance. Les éclairs que lançaient ses yeux n'étaient pas pour me rassurer.

— Holà, holà, l'ami, calme-toi, intervint tranquillement Darius à peine intimidé. Hannah est une jeune fille intelligente, elle saura sûrement choisir elle-même ses fréquentations. Et puis aucun de nous ne voudrait la mettre mal à l'aise, n'est-ce pas ?

Il me jeta un regard doucereux.

— Je ne t'avertirai pas deux fois...

— Inutile de proférer des menaces, répliqua Darius toujours aussi sereinement. Ta petite amie est délicieuse, nous ne lui ferons rien... rien qu'elle n'ait choisi elle-même.

Le rictus sur ses lèvres me fit frissonner. Ce type était fou !

Les pupilles de Leith avaient envahi tout le vert de ses iris. Il avança d'un pas et émit un de ces grognements qui feraient bondir n'importe qui dans ses chaussures.

— Leith ! On s'en va, m'imposai-je en essayant de le tirer par le bras.

Il ne bougea pas d'un poil et Darius non plus. Ils s'affrontaient du regard sans fléchir.

— Leith...

Plusieurs étudiants intrigués par l'attroupement que nous formions au milieu du trottoir s'étaient approchés.

Leith et Darius tournèrent furtivement la tête vers eux. Ils se regardèrent encore et finalement, chacun recula d'un pas.

— Je t'aurais prévenu, l'avertit Leith une nouvelle fois.

Darius émit un éclat de rire retentissant avant de repartir dans le sens opposé au nôtre.

Leith, plus crispé que jamais, me fit signe de le suivre jusqu'à chez moi. Nous marchâmes si vite, qu'arrivés devant la porte, j'étais tremblotante et tout essoufflée.

— Tarja ? appelai-je en entrant.

Ma colocataire sortit de sa chambre comme une furie, une serviette de bain sur la tête. En voyant Leith à côté de moi, elle écarquilla les yeux de surprise. Presque instantanément, elle disparut pour réapparaître deux secondes plus tard avec son sac à main, les cheveux encore tout humides et emmêlés.

— Je vous laisse, lança-t-elle en se précipitant pour sortir.

Éberluée, je n'eus pas le temps de lui dire qu'il n'était pas nécessaire qu'elle parte. La porte avait déjà claqué.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas la faire fuir, s'excusa Leith en fixant encore l'entrée, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas toi, voulus-je le rassurer, Tarja est timide.

— Mouais... Je peux faire du thé ?

— Oui, si tu veux... Regarde sur l'étagère - celle vers la fenêtre - et dans le placard sans porte.

Je pris place sur le canapé tandis qu'il se dirigeait nonchalamment vers la cuisine. Il remplit la bouilloire métallique avant de la poser sur le feu, tendit le bras vers le placard du haut - celui que je ne pouvais atteindre sans tabouret - et prit les sachets de thé. Il attrapa deux mugs sur l'étagère et attendit que l'eau bouille. Je clignai des paupières.

Bon sang qu'il était beau. Ses cheveux bruns, ses yeux verts, son corps athlétique... C'est dingue, rien que de le regarder, j'en aurais presque oublié qu'il fallait qu'on règle deux ou trois choses.

Il s'approcha avec deux tasses de thé fumant et s'assit à côté de moi en poussant la table pour étirer ses jambes.

— Comment as-tu rencontré Darius et la grande blonde, l'Australienne ? commença-t-il.

— Les bizuteurs de mon groupe.

—Je vois.

Je l'avais rarement vu faire preuve d'autant de self-control.

— Le Cercle, c'est quoi ? m'impatientai-je.

— Une sorte de confrérie.

— Quel genre de confrérie ?

— Le genre qui pose des problèmes.

Agacée, j'émis un claquement de langue.

— Leith... tu n'as pas l'intention de m'en dire plus ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

Il ne répondit pas.

— Tu as carrément failli te battre avec ce type à cause moi, je te rappelle. Tu es plus calme que ça, d'habitude.

Il me toisa avec une intensité irrésistible. Heureusement, j'étais bien décidée à en savoir plus, sinon il m'aurait fait fondre en deux secondes et je ne lui aurais plus rien demandé.

— Allez..., l'encourageai-je.

Il soupira et finit pas délier sa langue.

— Le Cercle est aussi ancien que l'université. Les membres ne sont pas nombreux, tout juste une quinzaine. S'occuper des bizuts est un moyen pour eux de faire rapidement le tour des nouveaux venus et, éventuellement, de trouver de nouvelles recrues.

— Et cette année, c'est tombé sur moi ! Quelle chance !

— Ils pensent former une élite, reprit Leith tandis que je buvais une longue gorgée de thé. As-tu remarqué de quoi ils ont l'air ?

— Oui, ils sont tous plus ou moins blonds avec des yeux clairs. Tous très beaux, je dois bien l'avouer. C'est un genre de groupement nationaliste ?

Leith émit un rire étouffé. Qu'y avait-il de si drôle ?

— Non, ils peuvent venir de tas de pays différents. C'est même quasiment toujours le cas. Toi par exemple, tu es française, mais tu les intéresses malgré tout.

— Mais alors, ils prônent quoi ? Une sorte de supériorité raciale ?

Leith sourit en coin.

Décidément, soit j'avais l'air d'un clown, soit je ne comprenais pas la subtilité de ce que je disais !

— Oui, c'est... presque ça. (Pause.) « Toujours plus fort. »

J'ouvris de grands yeux.

— Pardon ?

— C'est leur devise.

— Ah... Et ils me veulent quoi, à moi ? Qu'est-ce qui a pu leur faire croire que je serais intéressée par leur « Cercle » ?

Leith haussa les épaules d'un air blasé.

— Je ne connais pas tous leurs critères de sélection. Mis à part le physique, peut-être, dit-il en soulevant une mèche de ses cheveux.

— Et c'est tout ?

— C'est tout quoi ?

— C'est tout ce que tu leur reproches ?

Il leva les sourcils d'étonnement.

— C'est déjà pas mal, non ?

— Écoute, ce genre d'idéal est à vomir, mais ton comportement était un peu disproportionné, non ? J'ai cru que tu allais le tuer. Tu as même parlé de guerre ouverte !

— C'est ce qui arrivera s'il ne te lâche pas la grappe.

— Pardon ? Il arrivera quoi ? m'effarai-je. Tu veux dire que tu le tuerais ou que tu déclarerais une guerre ?

— Peut-être les deux, estima-t-il dans un demi-sourire.

— N'importe quoi !

— Hannah, ne sous-estime pas Darius. C'est un garçon dangereux. D'autres en ont fait les frais et le regrettent amèrement. Ne les fréquente pas, je ne supporterai pas de te voir avec eux.

— Je n'en ai pas l'intention, je ne suis pas cinglée ! Je suis aux antipodes de leur façon de penser.

— Alors tant mieux. Si tu les ignores, ils te fichent la paix.

— Darius, c'est le chef, non ?

— Ouais, depuis deux ans.

— Et Minah, l'Australienne ?

— Elle est arrivée l'année dernière. Méfie-toi d'elle. Elle manipule les esprits comme personne.

— Les esprits ? demandai-je, interloquée.

— Je veux dire les gens, se reprit-il.

— De toute façon, je ne la trouve pas très sympathique.

Il me sourit et m'ouvrit les bras.

— Viens par là.

Il m'attira à lui et me serra contre son torse tandis que je me lovais

amoureusement dans le creux de son épaule.

— Et l'université, elle ne fait rien contre ça ?

— Que voudrais-tu qu'elle fasse ?

— Je ne sais pas, empêcher ces regroupements par exemple.

— Comment veux-tu qu'elle s'y prenne ? Le Cercle n'est pas une confrérie officielle et les membres sont tellement rodés qu'ils ne laissent jamais rien au hasard. Même si presque tout le monde connaît leur existence, ils ne sont jamais pris en faute. Les réunions se font toujours à l'extérieur de la fac.

— Oui, renchéris-je. Dans ce pub où ils m'ont emmenée.

Il frissonna.

— Ben quoi ? Ce n'est qu'un pub.

— Mouais... un pub avec une flopée de gens comme eux...

— Oh, juste une dizaine, le taquinai-je.

— Argh..., s'étouffa-t-il.

Ce qui me fit rire doucement.

— Les membres du Cercle sont-ils tous étudiants en Histoire comme Darius et Minah ?

— Non. Parmi leurs membres, il y a des étudiants de toutes disciplines. L'ancien chef du Cercle était en médecine.

— Vraiment ?

— Oui, laryngologue, dit-il visiblement très amusé.

— Euh..., il y a encore quelque chose que je n'ai pas compris ? demandai-je, dubitative.

— Non, rien du tout, honey, fit-il espiègle en embrassant le bout de mon nez.

— Il y a des idiots partout de toute façon. Mais contre toute attente, j'ai l'impression que c'est dans les universités qu'on rencontre les plus beaux spécimens !

Il rigola et changea de sujet brusquement.

— On met de la musique ?

— Euh, si tu veux mais...

— Mais quoi ?

— La chaîne hi-fi est... dans ma chambre, bredouillai-je, embarrassée.

— Intéressant, déclara-t-il en se levant.

Sur ce, il prit ma main pour que je l'accompagne. Mon cœur palpitait à cent mille.

Dans la chambre, j'allumai la guirlande libellules au-dessus de mon lit. Leith ferma doucement la porte derrière lui et s'approcha de la chaîne stéréo.

Pendant qu'il choisissait un CD, je m'assis sur mon lit, adossée contre le mur, genoux contre la poitrine. Ne pouvant cacher ma nervosité, je mâchouillais doucement le bout de l'une de mes manches.

La musique s'éleva, So, sorry, de Feist.

— Elle est triste cette chanson, fis-je remarquer quand Leith s'installa à côté de moi en entourant mes épaules.

Il me caressait tendrement les cheveux quand je l'entendis glousser doucement, le regard fixé sur la baie vitrée.

— Qu'y a-t-il ?

— Ton voisin et toi, vous devez être très intimes, non ?

— Plutôt, oui. Hier soir, je l'ai vu sortir de la salle de bains en tenue d'Adam.

— Sérieusement ?

— Hum...

Il se propulsa brusquement hors du lit, me faisant basculer sur le côté, et alla tirer d'un coup sec les rideaux. Après ça il eut l'air bien plus à l'aise.

Je secouai la tête de droite à gauche en retenant un éclat de rire moqueur.

— Tu es incroyable.

— Quoi ? marmonna-t-il. Si toi tu arrives à le voir à poil, j'imagine qu'il peut en faire autant avec toi !

— Mais, non ! Moi, je suis prudente.

— Mouais..., bougonna-t-il.

Dépitée, mais ravie, je me jetai en arrière sur mon lit.

— Tu es tellement jaloux...

— Pas du tout. (Il se pencha sur moi pour m'effleurer l'oreille de ses lèvres.)
Seulement protecteur.

— Comme si j'avais besoin d'être protégée d'un type qui se promène nu derrière les vitres de son appartement !

— On ne sait jamais, se moqua-t-il. C'est peut-être un superhéros, il pourrait t'hypnotiser et t'obliger à faire de même.

J'éclatai franchement de rire.

— N'importe quoi ! Pff... Il faut s'appeler Leith pour faire un truc pareil !

— Pardon ? s'étouffa-t-il visiblement choqué. Tu crois vraiment que je pourrais te manipuler dans ce but ?

Un seau d'eau ne lui aurait pas fait tant d'effet.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! m'écriai-je confuse.

Il leva le sourcil gauche.

— Tu voulais dire quoi, alors ?

— Qu'il n'y a que toi qui es capable de m'hypnotiser, avouai- je, charmeuse.

Il me toisa un instant puis ses lèvres s'étirèrent en un magnifique sourire en coin - celui qui me ravageait à chaque fois - puis il me donna un baiser avant de s'écarter à regret. Il se leva et me tira par la main.

— Je dois y aller. On fait quelque chose demain soir ?

— D'accord mais... tu t'en vas déjà ?

Impossible de cacher ma déception.

— Je ne voudrais pas que ta colocataire couche dehors, persifla-t-il. En réalité, j'ai du travail.

Il attrapa ma taille et me ramena contre lui. Il fit courir ses doigts le long de ma colonne vertébrale.

Je manquai de tomber à la renverse, je ne me souvenais pas qu'il l'eût déjà fait, il sourit encore, conscient de l'état dans lequel il me mettait.

— À demain, souffla-t-il en m'embrassant doucement, je viens te chercher vers dix-huit heures trente. Ne me raccompagne pas, je trouverai mon chemin...

Je refermai lentement la porte derrière lui et y plaquai le dos, essoufflée comme si j'avais couru un marathon. Leith Sutherland avait le pouvoir d'un démon et il le savait !

J'entrepris de le faire sortir de ma tête en décidant de cuisiner quelque chose pour Tarja et moi. Ce coup-ci on allait dîner français. Ça changerait de la soupe de poisson à la mode Kainnu qu'on mangeait depuis trois soirs !

Je venais à peine de terminer de mettre la table lorsque Tarja rentra.

— Hé, ça sent drôlement bon !

— J'espère que tu as faim. Ce soir, c'est steak à l'échalote et pommes de terre sautées.

— Mmm..., fit-elle en reniflant l'air.

Elle déposa rapidement ses affaires dans sa chambre et me rejoignit à table. Je la servis copieusement, car j'avais remarqué que Tarja avait un appétit féroce.

— Tu as fait quoi quand tu es sortie ? demandai-je en voyant ses joues rosies par le froid.

— Pas grand-chose, j'ai marché dans les rues. On a vraiment de la chance que les fenêtres soient en double vitrage, tu sais. Tu verrais le monde qu'il y a dehors ! J'ai croisé plusieurs groupes d'étudiants qui étaient déjà bien pompettes ! il risque d'y avoir du bruit cette nuit.

— Tu sais Tarja, tu n'es pas obligée de t'en aller quand mon petit ami vient ici, l'interrompis-je.

Elle baissa la tête, embarrassée.

- C'est juste que.... je ne voudrais pas vous déranger.
- Mais tu ne nous déranges absolument pas ! Tu es chez toi, je te rappelle.
- Oui, je sais. C'est que je ne suis pas très à l'aise.
- Tu préférerais qu'il ne vienne plus ?
- Non, non ! s'écria-t-elle en rougissant.
- Je comprendrais tu sais.
- Je ne peux pas t'imposer ça.
- Mais tu préférerais ?

Elle ne répondit rien et embraya sur autre chose.

- Ton moment avec l'Australienne s'est passé comment ?

Je la fixai un moment pour tenter de comprendre son malaise mais n'insistai pas, finalement.

- Spécial.
- Raconte.

— Elle était avec plusieurs de ses amis, dont celui qui était chargé de diriger le bizutage. Un type vraiment, vraiment bizarre, bien plus qu'elle. (Ses sourcils formèrent deux accents circonflexes.) On est allés dans un pub où j'ai été soumise à un interrogatoire en règle, continuai-je. Tu sais, genre « on veut te connaître pour savoir si tu peux entrer dans notre groupe ».

- Tu as répondu à leurs questions ?

— Oui, j'ai été prise au dépourvu. C'est un véritable gourou ce Darius, il est particulièrement angoissant.

- Darius ?
- Celui qui préside le Cercle.
- Le Cercle ? répéta-t-elle, perdue.

— C'est la confrérie dont ils font tous partie. Darius, Minah l'Australienne et les autres.

Je lui racontai les dires de Leith.

— Si tu voyais comment se comportent les membres entre eux, continuai-je. Ils semblent tous être complètement à la botte de Darius. Ça m'a fait un drôle d'effet.

- Tu penses les revoir ?

— Non, je ne crois pas. Je ferais mourir Leith en un rien de temps. Il déteste le Cercle et ses membres. Ils se sont attrapés avec Darius sur le trottoir ce soir. J'ai bien cru que ça allait mal tourner.

- Chouette soirée alors.

- Mmm... j'ai quand même le sentiment qu'il me cache quelque chose,

ajoutai-je, songeuse. Il paraissait si impliqué...

Tarja haussa les épaules et se leva pour débarrasser les assiettes. En discutant de tout et de rien, nous entreprîmes de laver la vaisselle et de l'essuyer. Elle alla ensuite se coucher, elle était vannée. Moi pas. Une frénésie ménagère me prit. Tout y passa : nettoyage du réfrigérateur, vidage du grille- pain, astiquage minutieux des radiateurs, dépoussiérage des meubles, lavage du plan de travail et des sols...

Dans la salle de bains, je terminai par mon linge sale.

Avant de l'engouffrer dans la machine à laver, je pris soin de vider mes poches. Je tombai sur le petit papier que m'avait donné Minah quelques jours plus tôt et l'ouvris. Elle avait noté dans une magnifique écriture cursive, son prénom précédant les chiffres.

Willeminah

Le prénom était si ancien que je me demandais si je l'avais lu ailleurs que dans les récits du XIX^e siècle.

Je finis par me laver les dents et me débarbouiller. Lorsque je regagnai ma chambre, il était déjà vingt-deux heures.

Je me déshabillai, enfilai un tee-shirt et un shorty et je m'enfonçai dans mon lit. Au bout du compte, j'avais fini par m'épuiser moi aussi.

J'avais très mal dormi. Dans la rue, les allées et venues incessantes des étudiants fêtards avaient duré jusqu'à au moins quatre heures du matin. J'avais dû prendre mon mal en patience et attendre que l'épuisement soit trop abyssal pour résister à quoi que ce soit. Fait exprès, je n'avais pas pensé à régler l'heure de mon réveil, la sonnerie hurla à sept heures du matin comme n'importe quel jour de la semaine.

Les cheveux en bataille, des valises sous les yeux, je me levai et marchai au radar jusqu'à la cuisine.

— Salut ! lança Tarja d'une voix joviale. J'ai fait des toasts !

— Merci, marmonnai-je en prenant place à table.

— Mal dormi, hein ?

— Mmm...

Je n'étais pas d'humeur pour de grandes conversations.

J'engloutis rapidement la moitié d'un toast et un mug de thé avant de me traîner jusqu'à la douche. Celle-ci m'aida tout juste à me sentir mieux. Quand mon regard se perdit sur le tas de bouquins empilés dans ma chambre, je fus assommée.

Je m'habillai d'un survêtement confortable, d'une paire de chaussettes et baissai les bras, j'avais un travail dantesque pour la journée. Pas moins de trois résumés d'ouvrages historiques que j'avais déjà lus, ainsi qu'une étude introductive sur les paysans de l'Europe médiévale. Le tout, à rendre lundi.

Comme mon cerveau n'avait pas encore établi la connexion avec ma motivation, je pris le temps de faire mon lit et allumai mon ordinateur portable pour consulter mes mails. Mes parents m'avaient écrit.

Je pianotai quelques mots rassurants, comme quoi je me nourrissais bien, que j'avais été bien accueillie - je ne parlai pas du bizutage -, que les cours étaient intéressants, et bien sûr, l'indispensable... que tous me manquaient beaucoup.

Je finis par ouvrir une page blanche de mon traitement de texte, l'intitulai « La ville médiévale de St Andrews » et commençai à résumer mon premier ouvrage pour M. Jefferson.

Vers dix-huit heures, je n'avais pas tout à fait terminé. Je décidai néanmoins de me préparer. Leith allait bientôt arriver.

J'enfilai un pull à col roulé vert, un pantalon en stretch noir, mes bottes noires que je ne pris pas la peine de cacher sous mon pantalon et j'étais prête. La sonnette retentit à peine deux minutes plus tard.

J'ouvris sur un Leith radieux.

— Entre ! lançai-je gaiement.

— Ta colocataire n'est pas là ? s'inquiéta-t-il en relevant un sourcil méfiant.

— Non, elle est sortie.

Je décrochai ma veste du portemanteau et l'enfilai.

— Je suis prête !

Leith me détailla fixement, visiblement perplexe.

— Euh... tu tiens vraiment à sortir comme ça ?

— Comment ça ? Quelque chose ne va pas ? demandai-je en baissant le menton pour voir si, par hasard, j'étais toujours en chaussettes ou un truc du genre.

— Tu as un... crayon coincé dans les cheveux, fit-il remarquer en faisant un geste au-dessus de sa tête.

Je réprimai un éclat de rire.

— Je ne trouvais pas ma barrette, expliquai-je.

— D'accord, articula-t-il, peu convaincu. Et quand tu perds ta barrette, tu te mets des crayons dans les cheveux ? C'est une habitude française ?

— Non, répliquai-je, amusée, tout en détachant mes boucles, mais c'est très pratique.

Il me toisa une nouvelle fois pendant un instant et m'invita à le suivre à l'extérieur.

Leith me proposa d'aller voir un film, ce que j'accueillis avec joie. Il y avait une éternité que je ne l'avais pas fait.

Nous avançâmes main dans la main dans la grande rue pavée de St Andrews. Les pubs étaient déjà grouillants de monde et les restaurants s'emplissaient peu à peu.

Il n'y a qu'un seul cinéma à St Andrews, situé dans l'une des artères principales du centre-ville, sur North Street. Déjà une longue file de gens s'était formée.

— Qu'est-ce que tu aimerais voir ? demanda Leith.

— Un truc qui ne fait pas peur.

— Comment ça, pas de film sur les loups-garous ?

Amusée, je lui tirai la langue.

Dans la salle de projection, je comptai des fauteuils pour environ deux cents personnes, presque tous occupés. Leith nous dégota deux places tout en haut de

la salle, contre le mur.

Je m'enfonçai dans le moelleux du dossier, avec l'intention de savourer pleinement cette soirée.

Un garçon, une fille, une salle de cinéma... Si seulement ces deux derniers mois avaient pu être aussi normaux que ce soir- là... Le visage de Phillip, le loup-garou qui m'avait agressée l'été dernier, me revint furtivement en mémoire. Je le balayai d'un coup en secouant la tête. Tout cela était derrière nous, maintenant. Je posai ma joue contre l'épaule de Leith qui me serra contre lui et me concentra sur l'écran.

Le film dura environ deux heures. Je dus m'endormir pendant plus de la moitié. Quand je me réveillai, Leith affichait un sourire moqueur.

— Il fallait me le dire si tu préférerais qu'on aille se coucher.

Rougissante, je le suivis sans répondre vers la sortie.

Dehors, le froid me figea sur place. Un vent glacial s'était levé, mêlé à cette bruine qui fait la réputation des côtes de la mer du Nord. Je remontai ma capuche et serrai mon col contre mon cou.

— Tu as faim ? demanda Leith.

Mon estomac répondit à ma place.

— On va chez moi ?

— Chez toi ? répétai-je, surprise.

Je ne pouvais cacher mon embarras. Je n'avais encore jamais mis les pieds chez Leith depuis que nous étions à St Andrews.

— J'habite à deux pas d'ici.

Je fis en sorte de dissimuler mon émoi et acquiesçai d'un sourire timide.

L'immense bâtiment d'époque dans lequel il vivait n'était en effet qu'à une rue du cinéma, plus au sud. Il était plus récent que celui dans lequel nous vivions Tarja et moi, mais tout aussi charmant et plus modernisé, avec un ascenseur par exemple. Celui-ci était du même genre que ceux qu'on retrouve dans les immeubles haussmanniens - archaïque mais fonctionnel. Et tant mieux, car je n'avais aucune envie de monter les cinq étages à pied.

Leith ouvrit la porte de son appartement avant d'allumer la lumière du hall d'entrée.

— Mon colocataire est chez ses parents pour le week-end, précisa-t-il sur le ton de la conversation.

Mes tempes se mirent à palpiter sans que je ne puisse rien y faire. J'avançai à pas de velours, comme sur des œufs.

Cet appartement était magnifique. La décoration intérieure ressemblait

beaucoup à celle de la maison des Sutherland, comme j'aimais l'appeler. Sur un imposant buffet, je repérai une série de photos des parents de Leith, jeunes.

— L'appartement appartient à ton père ?

— Non. C'est le mien.

— Le tien ? répétais-je, abasourdie.

— Il était à ma mère, j'en ai hérité à sa mort.

Sans un mot de plus, je le suivis dans le salon.

J'eus presque honte. Tout était impeccable, rien ne traînait contrairement à chez nous. J'eus beau sonder la moindre poussière, je ne la trouvai pas. Ce fait était aussi surprenant qu'insensé. Deux garçons vivant ensemble sous le même toit et sachant tenir leur intérieur à la perfection. Incroyable !

— C'est très grand.

— Oui, plutôt, admit Leith en haussant les épaules. Il y a trois chambres qui ont toutes une salle de bains adjacente.

C'est trop pour moi seul, la colocation est une bonne option.

— Ta mère était de St Andrews ? demandai-je tandis qu'il s'engageait dans la cuisine. (Une belle cuisine, moderne et tout équipée.)

— Non, mais pas très loin. (Il haussa les sourcils en soupirant.) Mes grands-parents maternels avaient le sens de la démesure. Quand ma mère est venue faire ses études ici, ils lui ont offert cet appartement.

— Waouh ! m'exclamai-je.

— Comme tu dis. Mais ils en avaient les moyens.

— Sont-ils encore en vie ?

— Non, ils sont tous les deux décédés dans un accident de voiture. Ma mère avait à peine vingt ans.

— Avait-elle des frères et sœurs ?

— Non, elle était fille unique.

J'en restais coite. Cela voulait dire que Leith avait certainement hérité de tout. Alors je me rendis compte à quel point j'avais sous-estimé son confort financier. J'en ressentis un certain malaise que je ne voulus pas montrer.

— Avant que tu viennes faire tes études ici, qui vivait là ?

— Personne. Après la mort de ma mère, on y venait de temps en temps avec mon père. Mais il n'aimait pas trop être ici. Trop de souvenirs je pense.

— Je comprends.

— C'est ici qu'ils ont vécu avec ma mère au début. Après leurs études, ils sont allés s'installer à Wick.

Pendant que nous parlions, il avait commencé à faire bouillir une grande

marmite d'eau et à y jeter diverses plantes aromatiques pour y faire cuire des pâtes. Il semblait exactement savoir ce qu'il faisait. Je fus encore une fois ébahie. Je ne savais pas qu'il aimait cuisiner.

Quand il eut terminé de préparer le plat, il dressa la table et m'invita à m'asseoir.

J'avais tellement faim que je dévorai deux fois plus que lui. Les yeux écarquillés, il me regarda avaler jusqu'à la dernière bouchée de mes trois assiettes de pâtes copieusement servies.

— Désolée... j'avais tellement faim.

— Ah non, ne t'excuse pas ! Pour une fois qu'une fille ne me fait pas le coup du «juste une feuille de salade et un radis, s'il te plaît ! ».

Je pâlis à vue d'oeil tandis qu'il m'offrait un sourire plus large qu'un terrain de football. Il venait de sous-entendre qu'en matière de séduction, il n'était pas en reste. Je n'y avais jamais pensé jusqu'à présent et, manifestement, il aurait mieux valu que je n'en sache rien. Je ne le prenais pas bien du tout.

Il remarqua immédiatement qu'un truc n'allait pas.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Je ne sais pas.

Il leva un sourcil, perplexe.

— Comment ça, « tu ne sais pas » ?

D'un bond je me levai pour débarrasser les assiettes et commençai à faire couler l'eau dans l'évier.

— Hannah ?

Je tournai la tête vers lui une fraction de seconde, le temps de lire une frustration non dissimulée sur son visage. Il ne semblait pas comprendre quelle mouche m'avait piquée. Sans rien répondre, je mis un peu de liquide vaisselle sur une éponge et entrepris de nettoyer énergiquement les couverts.

— Laisse, il y a un lave-vaisselle, s'énerva-t-il en retirant mes mains de l'eau pour les essuyer. Hannah, je peux savoir ce qui te prend exactement ?

— Rien du tout, mentis-je.

— Ok. Viens par là.

Il me tira vers le salon sans que je résiste vraiment et me fit asseoir sur le canapé. Lui, à côté de moi.

— Alors ?

— Non, rien.

— Bon écoute, se fâcha-t-il. On ne va pas tourner autour du pot pendant des heures. Dis-moi ce qui ne va pas.

— C'est un truc idiot.

— Idiot pour qui ?

— Sûrement pour toi.

— Je ne sais même pas de quoi tu causes ! Tu as l'air si triste, tout à coup.

Parle-moi.

Je ne sais pas pourquoi exactement, peut-être parce je suis une fille, je sentis les larmes me piquer les yeux et jaillir avant même que je puisse les retenir.

Leith était désesparé, la situation lui échappait.

— Hannah..., dit-il d'une voix plus douce, le visage défait. Je t'ai blessée ? Si c'est le cas je te demande sincèrement pardon, mais explique-moi, je t'en prie. C'est insupportable.

Je pris une profonde inspiration et lâchai le morceau.

— C'est... c'est juste ce que tu as dit à propos du repas.

— À propos du repas ? Parce que je t'ai fait remarquer que tu avais beaucoup mangé ? demanda-t-il, ahuri.

— Non.

— Alors quoi ?

— À cause du radis et de la salade.

Leith se décomposa un peu plus.

— Le radis et la salade ? Bon Dieu, Hannah, tu es branchée sur quelles ondes ? Je ne comprends pas un traître mot à ce que tu dis !

— Tu as dit : Pour une fois qu'une fille ne me fait pas le coup du « juste une feuille de salade et un radis, s'il te plaît ! ».

Il chercha mon regard, hébété, avant de réaliser le sens profond de sa phrase.

Alors je lui demandai à voix basse :

— Tu as eu beaucoup de petites amies ?

Les sourcils froncés, il me dévisageait sombrement.

— Quelques-unes. Dois-je m'excuser pour ça ?

— Non, bien sûr. C'est juste que je n'y avais jamais pensé.

— Et c'est pour ça que tu te mets dans cet état ? Quelle importance ça a, maintenant ?

— Je ne sais pas. Ça fait bizarre.

— Bizarre d'imaginer que j'avais une vie avant toi ?

— Tu parles comme si tu avais déjà trente ans !

— Ne chipote pas, tu comprends ce que je veux dire. Et toi, tu n'as jamais eu d'autres petits amis ?

— Non.

Il eut l'air surpris.

— Ça me fait mal de penser qu'il y en a eu d'autres.

— Ça te fait mal ? Mais enfin, Hannah, c'est avec toi que je suis, c'est toi que j'aime. Ne le sais-tu toujours pas ?

Il se passa une main dans les cheveux, dépité.

— C'est dingue..., reprit-il. Je devrais me justifier sur ma vie passée parce que tu doutes toujours de moi !

— Je n'ai pas dit que je doutais de toi.

— Mais tu aurais pu le faire, c'aurait été tout aussi clair, et plus simple ! Bon sang, tu ne t'es jamais demandé pourquoi je m'efforce de mettre de la distance physique entre toi et moi ?

— Si...

— Avoir des petites amies était facile et sans conséquence pour moi. Les attirer dans un lit n'était pas compliqué et je n'avais jamais aucun remord, elles ne comptaient pas. (il soupira.) Avec toi c'est différent. Je-suis-amoureux, articula-t-il. Tu es mon âme sœur. Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Oui, chuchotai-je en hochant la tête. Je suis... un peu jalouse, avouai-je à mi-voix.

— Ça, j'avais compris, dit-il en souriant.

Butée, j'insistai timidement :

— Il y a eu combien de filles ?

— Quelles filles ? rétorqua-t-il avec un clin d'œil malicieux.

Je lui rendis son sourire et me blottis contre lui.

Je n'avais pas besoin de savoir.

Sans un mot de plus, je me laissai aller dans les bras de Leith et fermai les yeux. Si à un moment ou à un autre il me parla, je ne m'en souviens pas...

6

— Bonjour, Belle au bois dormant, entendis-je murmurer contre mon oreille. J'ouvris les yeux et plongeai dans ceux de Leith.

— Il est presque midi, annonça-t-il en embrassant le bout de mon nez.

Je me raclai la gorge doucement et dis :

— Je suis chez toi ?

Il éclata de rire.

— Où veux-tu être, sinon ? Tu t'es endormie dans mes bras hier soir et il aurait fallu un bombardement aérien pour que tu sortes de ceux de Morphée.

Je me redressai sur les coudes et m'aperçus que j'étais encore sur le canapé, tout habillée, enroulée dans une couverture en laine.

— J'étais épuisée, marmonnai-je.

Il caressa tendrement ma joue.

— J'ai longuement hésité avant de te réveiller, mais j'ai des affaires urgentes à régler. Petit-déj' ?

— Mmm... mais une douche avant.

Leith me conduisit dans la salle de bains de sa chambre et me remit des serviettes avant de sortir. La cabine aurait pu accueillir quatre personnes au moins ! Je me douchai rapidement sans me laver les cheveux et me rhabillai. Quand je fus prête, je détaillai la chambre de Leith à loisir.

Elle était bien différente de celle de Wick, plus petite et plus personnelle. Les étagères croulaient sous les livres, les CD et les objets sortant tout droit de magasins de farces et attrapes. Quant aux murs, ils étaient partiellement habillés d'écharpes et de tee-shirts de rugby. L'ambiance était définitivement masculine.

— Tu as terminé ? entendis-je crier derrière la porte. Je ne veux pas te presser mais, j'ai vraiment des trucs à faire.

— Oui, j'arrive !

Le petit-déjeuner était servi. J'engloutis très vite une tasse de thé et un toast avant de rassembler mes affaires pour partir. Leith m'aida à enfiler ma parka et me serra contre lui.

— Il y a quelque chose que j'ai oublié de te dire.

Je levai un sourcil interrogateur.

— Ça concerne les visites de la ville, tu sais, celles prévues dans ton cours avec Jefferson.

— Oui?

— Il y a deux étudiants d'Histoire de l'Art qui ont été choisis pour l'excursion.

— Dont toi ? m'exaltai-je. Je croyais que la visite serait organisée par les étudiants d'Histoire !

— Il faut croire que nous sommes indispensables, se moqua-t-il. Jefferson a demandé notre aide.

— Frimeur ! Je file, je ne voudrais pas te retarder.

Il m'embrassa sur les lèvres et m'écarta doucement de lui.

— Passe une bonne journée, Hannah.

— Toi aussi.

Je lui donnai un dernier baiser et refermai à contrecœur la porte derrière moi. Comme l'ascenseur tardait à venir, je décidai de prendre les escaliers.

J'avais à peine descendu dix marches lorsque je croisai une jeune femme blonde qui montait. Elle attira immédiatement mon attention. D'une part parce que je la trouvais extrêmement belle, bien que trop maquillée et d'un genre plutôt sophistiqué, et d'autre part parce qu'il n'y avait que cinq étages dans l'immeuble de Leith. Nous étions à mi-chemin entre le quatrième et le cinquième.

Instinctivement je me retournai sur elle, elle se retourna en même temps pour m'observer. Puis, médusée, je la vis sonner chez Leith. Je descendis encore quelques marches de manière à ne pas être vue et attendis.

La porte s'ouvrit. Ils se regardèrent droit dans les yeux pendant plusieurs secondes, sans bouger, sans même dire un seul mot. Leith se recula et la fille entra.

La porte se referma sur eux.

Ma première intention fut de remonter les quelques marches et de tambouriner à la porte de mon petit ami pour sortir la blonde à coups de pieds aux fesses.

Ma deuxième intention fut de hurler dans l'allée, si fort, qu'il aurait immédiatement accouru et n'aurait eu d'autre choix que de m'expliquer sur-le-champ quel rapport il y avait entre cette fille et les affaires urgentes qu'il avait à faire.

Ma troisième intention fut de me laisser tomber sur les marches d'escaliers et de pleurer tout mon saoul tellement j'étais en train d'imaginer des choses terribles.

Ma réaction ? J'ai fui. J'ai dévalé les escaliers aussi vite que possible,

manquant de tomber plusieurs fois. J'ai fui, les larmes au bord des yeux.

Ce que j'aurais dû me dire en sortant de l'immeuble, était que j'avais une réaction un peu trop excessive, que je n'avais vraiment aucune raison de me mettre dans un état pareil. Cette fille pouvait être n'importe qui, une voisine, une collègue de fac, une amie de longue date. Oui, n'importe qui... Mais le problème, c'est qu'il m'avait quasiment mise dehors pour accueillir cette... bombe. J'avais envie de hurler. J'aurais dû hurler. Au lieu de ça, tout y passa : les pires scénarios possibles où j'étais trahie, délaissée au profit d'une fille bien plus belle et mûre que moi, abandonnée comme une vieille chaussette. Pas un instant je n'arrivais à me dire que je manquais de jugement, que le garçon que j'aime avait passé un long moment à m'expliquer qu'il était amoureux de moi et à quel point j'étais importante pour lui.

Mais qui pouvait bien être cette fille, bon sang ?

Tout ceci était ridicule. Je devais apprendre à me contenir. Des jolies filles il y en avait partout et Leith en avait vraisemblablement au moins une autour de lui, c'est tout. Rien de plus compliqué que ça. Il s'en moquait éperdument...

J'accélérai le rythme et arrivai en bas de mon immeuble, en sueur. Je montai les marches des trois étages, deux par deux et ouvris la porte en trombe.

— Salut ! criai-je d'un ton un peu trop enjoué en entrant dans l'appartement.

— Hannah ! Je me suis fait un souci..., s'écria Tarja en sortant de sa chambre. Tu aurais pu prévenir !

— J'étais chez Leith, m'expliquai-je en fonçant tout droit dans ma chambre.

— Tout va bien ? s'enquit-elle, sur mes talons.

— Oui. Excuse-moi, Tarja, j'ai du boulot, éludai-je en prenant place à mon bureau.

Je n'avais aucune envie de m'expliquer.

Elle me toisa un instant, puis haussa les épaules sans insister. C'est ce que j'aimais chez Tarja.

— Si tu as besoin de parler, je suis là.

Je lui offris un sourire crispé et ouvris mon PC pendant qu'elle fermait doucement la porte derrière elle.

« Les invasions vikings dans le Nord de l'Europe ». Voilà qui devrait faire l'affaire. Peut-être réussirais-je à penser à autre chose qu'à Leith et sa jolie blonde pendant plusieurs heures ? Souhaitons-le.

Je m'efforçai de travailler avec concentration, doublant volontairement mes temps de correction, relisant encore et encore ce que j'avais écrit, essayant de gagner quelques minutes sur mes prochains moments de non-activité. Mais au

bout de quatre heures de travail, je dus bien reconnaître ma défaite. Je n'avais plus rien à faire.

Je tournai la tête vers mon téléphone portable. Gentiment posé sur la table à côté de moi, il était en train de me narguer. J'avais le sentiment qu'il m'interpellait et m'ordonnait de téléphoner à Leith. Mais il n'en était pas question ! Je n'étais pas ce genre de fille. Je m'en emparai et le fourrai le plus au fond de mon étagère, sous la pile de tee-shirts.

À dix-huit heures, je sortis de ma chambre pour me faire à manger alors que je n'avais absolument pas faim. Tarja me proposa de visionner un film et de nous faire un plateau télé.

Elle insista pour regarder La cité des anges, avec Nicolas Cage et Meg Ryan. Encore une histoire d'amour terrible. J'ai pleuré presque tout le long.

À vingt et une heures, je me couchai, bien décidée à ne penser à rien. Étrangement, j'y arrivai.

Jusqu'au mercredi, les jours passèrent avec leur lot de complications. Il fallait tout gérer en même temps : les cours, les dossiers à rendre, les recherches documentaires. Et comme si ça ne suffisait pas, on nous avait chargés de préparer d'ores et déjà un projet d'étude pour l'année prochaine. Celle-ci venait à peine de commencer ! Trois longues journées étaient déjà passées et j'avoue que malgré mes préoccupations sentimentales, elles avaient défilé à une allure prodigieuse.

Je n'avais pas téléphoné à Leith depuis que j'avais quitté son appartement le dimanche précédent. Je m'étais attendue à ce qu'il le fasse en premier, mais ce ne fut pas le cas. Rancunière, j'avais préféré ronger mon frein et lutter pour ne pas le contacter, mais cette attente intenable n'avait fait qu'attiser mon imaginaire. Je pensais de plus en plus à cette situation comme à une fatalité. Je voulais me tromper mais, le fait qu'il ne m'appelle pas me confortait dans mes idées noires. J'étais convaincue que cette blonde lui prenait tout son temps.

J'étais émotionnellement instable, irritable et extrêmement lunatique. N'ayant absolument pas parlé de la situation à Tarja, elle ne devait pas comprendre mes sautes d'humeur répétitives. Peut-être les avait-elle mises sur le compte du stress accumulé cette semaine ? Je l'espérais en tout cas. Quoi qu'il en soit, elle était bien trop pudique pour poser des questions.

L'après-midi du jeudi nous étions en route pour la fac, nous avions cours avec M. Jefferson à seize heures. Nous arrivâmes avec dix minutes d'avance. D'habitude, il y avait toujours quelques étudiants qui attendaient devant la porte de l'amphi depuis au moins une demi-heure, mais cette fois-ci, personne.

— On n'est pas au bon endroit ! s'exclama Tarja en regardant le petit mot collé sur la porte de l'amphi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— On a dû rater quelque chose, on a rendez-vous en centre-ville. La première visite est aujourd'hui !

Je m'avançai pour lire moi-même ce qui était écrit

— Comment a-t-on pu louper ça ? Mince ! On a rendez-vous dans cinq minutes à la fontaine de Market Street !

— On peut y être, décida Tarja en me tirant par le bras.

Nous courûmes si vite, que lorsque nous arrivâmes, nous étions en sueur et à bout de souffle. Enfin, surtout moi... Je me laissai tomber à même le sol, adossée à la fontaine.

— On n'est pas les dernières ! rigola Tarja.

En effet, tout le monde n'était pas arrivé.

Je basculai la tête en arrière et fermai les yeux un instant. J'étais lessivée, ce genre d'effort me laminait à chaque fois.

— Oh non..., gronda sourdement Tarja.

— Quoi ?

— Regarde qui arrive.

Je baissai le menton et aperçus Minah et Darius accompagnés de la vingtaine d'étudiants manquants.

Évidemment, il fallait que ce soit ces deux-là qui animent la visite ! Je ne les avais pas revus depuis ce fameux soir où Darius s'était frotté à Leith et...

— Oh non ! m'écriai-je à mon tour, prise d'une panique grandissante.

— Que se passe-t-il ? s'affola Tarja.

— Leith.

— Eh bien quoi, Leith ?

— J'avais oublié... lui aussi doit faire la visite.

— Comment ça ?

— Jefferson a demandé à ce que deux étudiants d'Histoire de l'Art prennent en charge un groupe, Leith en fait partie. Mais avec eux, dis-je en montrant de la tête Darius et Minah, j'ai peur que ça tourne mal.

— Je ne le vois pas, dit-elle en regardant autour d'elle. Tu es sûre qu'il doit venir ?

— C'est ce qu'il m'a dit, mais il n'a pas précisé le jour.

— Peut-être doivent-ils se répartir un cours sur deux ?

— J'espère, marmonnai-je en grinçant des dents.

Je me levai et poussai un long soupir.

Tout bien réfléchi, je ne sais pas exactement ce qui m'angoissait le plus. Voir Leith s'opposer une nouvelle fois à Darius ou... le voir tout court. J'avais tellement ruminé ces derniers jours, que l'idée d'être devant lui me pétrifiait.

— Salut, Hannah, roucoula Minah en s'approchant.

— Salut.

— Tu te mets dans notre groupe ?

Le « notre » sous-entendait qu'elle et Darius ne seraient pas les seuls à faire la visite. Prise au dépourvu, je ne sus quoi répondre.

— Je ne crois pas, tonna dans mon dos une voix que je connaissais bien. Elle va venir avec nous.

Je me retournai lentement sur Leith.

Furibond, il attendait que je m'approche de lui. Ses yeux foudroyaient Minah et Darius. Je m'apprêtais à avancer vers lui, mais mon premier pas fut stoppé tout net par un sursaut violent dans ma poitrine. La blonde était derrière lui, à quelques centimètres de son dos. Sa beauté renversante me donna presque la nausée. Que faisait-elle ici ?

— Hannah ? s'impacienta Leith.

Il m'était impossible de répondre, j'étais statufiée, fixée sur cette fille. Elle se tourna vers lui pour le regarder avec intensité puis posa ses longs doigts aux ongles peints sur son épaule. Le geste fut d'une telle douceur que j'en tressaillis. Elle se pencha vers lui et lui souffla quelque chose à l'oreille que je n'entendis pas.

Mon sang frémit dans mes veines et mes oreilles devinrent aussi écarlates que le rouge à lèvres qu'elle portait. Alors, sans même réfléchir une seule seconde aux conséquences, je reculai pour me placer à côté de Minah.

— Je vais faire la visite avec Darius et Minah, annonçai-je.

Le visage de Leith exprima d'abord une profonde surprise avant de se durcir davantage, au point où je crus qu'il allait exploser. Il fit un pas dans notre direction, mais la superbe Monde le retint par le bras.

— Très bien, acquiesça-t-elle en me toisant froidement avant de porter son regard sur Minah. Le mieux est que le groupe se divise en deux. Seize avec nous, et seize avec vous. Vous êtes d'accord ?

— Absolument ! surenchérit Darius avec un sourire bien trop éclatant pour être honnête.

Je n'osais plus lever la tête vers Leith, je regardais obstinément mes pieds. Je sentais qu'il ne me quittait pas des yeux.

Tarja s'approcha et chuchota à mon oreille :

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je tout aussi doucement.

Elle poussa un long soupir et se gratta le front.

— Je vais rentrer à la maison.

— Mais pourquoi ? Tu sais que la visite est obligatoire.

— Je sais mais... je ne me sens pas très bien, je n'aime pas cette situation. C'est ridicule.

Avant que je n'ajoute un mot de plus, elle fit demi-tour et je fus très tentée de

la rejoindre.

En la suivant des yeux pendant qu'elle s'éloignait, mon regard croisa celui de Leith. Jamais il ne m'avait regardée avec mépris. Ce fut la première fois et cela me serra le cœur si violemment que je faillis courir vers lui pour lui dire que j'étais désolée. Mais j'avais ma fierté, je n'avais pas le sentiment d'avoir quoi que ce soit à me reprocher. Moi, je n'entretenais pas de relation avec une gravure de mode à son insu ! Et à part lui, personne ne se comportait avec moi comme cette fille venait de le faire avec lui.

Il me jeta un dernier regard mauvais, empli de déception, et me tourna le dos pour entreprendre la visite de la ville avec son groupe. J'étais décomposée, ayant l'horrible impression qu'il était en train de me glisser entre les doigts.

Chancelante, je suivis Darius et Minah et jetai un dernier coup d'œil derrière moi. L'autre groupe avait déjà disparu dans une autre rue.

J'écoutais à moitié ce que nos guides disaient. Alors que la plupart des étudiants prenaient assidûment des notes, moi je n'avais sorti ni papier, ni crayon. J'étais obnubilée par ce qui venait de se passer avec Leith. Pourtant, je dus reconnaître que Darius était un excellent orateur. Les étudiants étaient suspendus à ses lèvres, il racontait le passé médiéval de St Andrews comme s'il l'avait vécu lui-même. Il ajoutait quelques anecdotes, que je supposai être de son cru, uniquement pour épater la galerie, car il était impossible pour quiconque de connaître autant de détails. Il sembla que je fusse la seule à remarquer son show, les autres étaient béats d'admiration.

Malgré tout, et contre toute attente, je constatai que Darius et Minah étaient bien différents des fois précédentes. Agréables, souriants et courtois, ils répondaient patiemment à la moindre question qu'on leur posait, même à la plus idiote. Ils n'avaient plus rien à voir avec les odieux personnages que j'avais rencontrés le jour du bizutage.

Au fur et à mesure que la visite continuait, je regardais fréquemment derrière moi, espérant croiser l'autre groupe et constater que Leith ne m'en voulait pas finalement, qu'il se serait calmé. Après tout, ce que je venais de faire n'était pas si grave, je lui rendais juste la monnaie de sa pièce !

— Hannah, tout va bien ?

Minah s'était approchée discrètement de moi et m'avait prise par le bras pour nous éloigner un peu des autres.

— Bof.

Je n'avais pas le cœur à mentir et personne n'était dupe.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais tu sais, tu as le

droit de décider pour toi-même. Ton petit ami est un peu autoritaire avec toi, non ? Pourquoi ne pourrais-tu pas fréquenter qui tu veux ? Tu n'as pas besoin de sa permission.

Je la regardais avec méfiance, pourquoi se prenait-elle autant de compassion pour moi, tout à coup ? Puis, profitant de son accès de gentillesse, je décidai d'en savoir plus sur ce qui me turlupinait depuis des jours.

— La fille qui était avec Leith, la blonde, tu la connais ?

— Georgia ? Oui, bien sûr, tout le monde la connaît.

— Ah oui ?

— Georgia est ce genre de fille qui profite de la vie, si tu vois ce que je veux dire.

— Non, pas trop.

— Elle se moque éperdument de ce qu'on pense d'elle, elle croque la vie à pleines dents comme on dit, et pas que la vie.

Une sueur glaciale me parcourut la colonne vertébrale lorsque je compris ce à quoi elle faisait allusion.

— Elle n'a pas très bonne réputation auprès de la gente féminine. La majorité des filles de la fac la voient comme un danger potentiel. Les célibataires, comme les autres. Il faut dire qu'elle est plutôt canon.

— Ouais, soupirai-je de dépit.

— Ton petit ami ne t'a pas parlé d'elle ?

— Euh, non. Il aurait dû ?

— Je pense, oui... Enfin, je n'en sais rien, j'aurais aimé que le mien le fasse en tout cas.

Je pressentais que je n'allais pas du tout aimer ce que Minah allait devoir me révéler. Parce que désormais, il était clair que je voulais tout savoir.

— Tu peux m'en dire plus ?

— Tu devrais plutôt le lui demander.

— Oui, mais là tu vois, il n'est pas là !

Elle s'arrêta de marcher quelques secondes pour laisser un peu plus de distance entre le groupe et nous. Je l'imitai.

— Georgia était la petite amie de Leith durant toute l'année dernière, lâcha-t-elle sans prendre de gants.

Bien que je m'y attendisse, je reçus la nouvelle comme un coup de poignard. Leith m'avait dit que ses précédentes « aventures » n'avaient pas compté. Il m'avait menti. Un an, ça comptait.

— En fait, reprit-elle, personne n'a jamais su si leur relation était très

sérieuse. Georgia comme Leith avaient plutôt l'art de cultiver l'infidélité.

J'eus une respiration heurtée, je manquais d'air. Les mots Leith et infidélité dans une même phrase me faisaient suffoquer.

— Je suis désolée, Hannah...

Elle avait l'air fichtrement sincère.

— Ça va. On avait déjà parlé de ça, mais pas précisément de Georgia.

— il y a peut-être autre chose que tu devrais savoir.

Je levai un sourcil. J'avais pourtant le sentiment que tout avait été dit et je n'étais pas positivement enjouée à l'idée d'une autre révélation de ce genre.

— Georgia et Leith vivent ensemble.

— Quoi ?! hurlai-je si fort que tout le groupe se retourna sur nous.

— Calme-toi, Hannah. Ce n'est pas de la manière dont tu l'entends. Ils étaient colocataires avant d'avoir une histoire et... ils le sont toujours, enfin je crois.

Colocataires... voilà un truc auquel je n'avais même pas songé. Depuis le départ, j'avais imaginé qu'il partageait son appartement avec un homme. J'étais soufflée. J'eus un rire nerveux. Le mystère de l'appartement impeccable était résolu.

— Au départ ils vivaient à trois, avec un type qui a quitté la fac très vite. Ils se sont retrouvés tous les deux et... enfin, voilà quoi. Les liens se sont créés.

— Comment sais-tu tout ça ?

— St Andrews n'est pas si grande et les cercles d'amis se mélangent, tout finit par se savoir.

— Pourtant, il me semblait que Leith (sous-entendant le Cercle) et vous n'étiez pas très proches !

Tout à coup il me venait l'espoir infime que peut-être, elle avait inventé toute cette histoire.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Il n'empêche que je suis quand même au courant de tout ça.

Je la toisai fixement. Elle n'avait malheureusement pas l'air de quelqu'un qui racontait n'importe quoi.

Enragée par tout ce que je venais d'apprendre, j'avançai à toute vitesse vers le groupe d'étudiants. La visite serait terminée dans quelques minutes, mon calvaire avec.

Un milliard d'idées morbides étaient en train de fuser dans ma tête. Et si je me présentais ce soir à l'appartement de Leith pour l'assommer d'un coup de batte de baseball ? Ridicule, je ne lui ferais même pas mal. Pourtant j'avais vraiment

envie d'essayer, je suis sûre que j'y aurais pris beaucoup de plaisir ! Pff... je n'en pensais pas un mot.

Darius siffla la fin très instructive de cette sortie. Sauf que moi, je n'avais rien retenu de l'histoire de St Andrews et d'ailleurs, je m'en fichais comme de ma première chemise. Sans dire un mot, je fis un signe de la main à Minah et décidai d'aller dire ses quatre vérités à Leith. J'étais déterminée. Il n'avait aucun droit de me prendre pour une imbécile et il allait voir de quel bois je me chauffe.

En marchant à la cadence d'une locomotive à plein régime, j'imaginai tous les scénarios qui illustreraient au mieux ma colère. Mais au fur et à mesure que j'arrivais près de chez lui, les quelques grammes de courage que j'avais s'envolaient un par un. Devant la porte ouverte de son immeuble, j'hésitai à entrer. Je n'étais plus du tout sûre de moi. Je ne savais même pas s'il était déjà là. Une pluie soudaine me décida.

Je pris l'ascenseur et fixai les voyants des boutons s'allumer à chaque étage.

1... 2... 3... 4... 5...

La grille se débloqua.

Je sortis mollement et avançai jusqu'à la porte de Leith, les jambes tremblantes. Je pris une profonde inspiration avant de donner quelques coups discrets. Pas de réponse. Mon cœur qui palpait à une allure folle décéléra dans un moment de répit.

Qu'étais-je supposée faire ? Attendre ? Partir ? Je n'eus pas trop le temps de réfléchir, des pas se précipitèrent plus bas dans les escaliers. Je me penchai par-dessus la rampe pour voir de qui il s'agissait et, deux secondes plus tard, bien que je ne visse personne courir, Leith apparut sur la dernière marche.

Alors que j'allais ouvrir la bouche pour attaquer, il passa devant moi sans un mot, ouvrit sa porte d'entrée et la referma aussi sec, me laissant comme une imbécile sur le palier.

Leith Sutherland 1 - Hannah Jorion 0.

8

La bouche ouverte à en tomber par terre, je regardais sans respirer la porte qui venait de se fermer sous mon nez. De toutes les situations tortueuses sur lesquelles j'avais fantasmé en venant ici, et Dieu sait qu'elles étaient nombreuses, je n'avais pas imaginé celle-ci. J'étais sidérée.

Comment osait-il ? Je voulais une explication !

Alors que j'allais tambouriner à la porte de toutes mes forces, celle-ci s'ouvrit sans que j'aie à la toucher. Après un léger moment d'hésitation, j'entrai.

Je sursautai quand Leith la fit claquer derrière moi.

Je me retournai sur lui, il s'était adossé contre le battant, les bras croisés sur la poitrine. Silencieusement, il attendait.

J'aurais pu lui lancer à la figure tous ses horribles mensonges, mais je n'en fis rien. Immobile et muette, je le regardais sans cligner. Je ne l'avais jamais trouvé aussi intimidant qu'à cet instant, si beau... si magnétique. Même sous sa forme de loup, il ne m'avait pas autant impressionnée.

J'eus soudain un rire nerveux que je ne pus contrôler. J'aurais voulu me calmer, mais je n'y arrivais pas. J'essayais de fermer les yeux et de prendre une grande bouffée d'air, rien n'y fit. Je m'entendais me ridiculiser, impuissante.

Leith ne sourcilla pas. Au bout de plusieurs longues secondes, et sous la pression de son air implacable, je réussis à m'apaiser, à bout de forces.

— Terminé de rire ?

— Je... oui.

J'étais écarlate.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ? chuchota-t-il presque.

C'était la meilleure !

— Comment j'ai pu ? Tu me le demandes ?

— Oui, je te le demande. Tu sais que je ne veux pas que tu les approches.

— Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ! Et moi, ce que je veux, ça ne compte pas, peut-être ?

— Et tu veux quoi exactement, Hannah ? Une tonne de problèmes ? Tomber dans un guêpier infernal ? ils. Sont. Dangereux. Pourquoi n'arrêtes-tu pas tes

bêtises et ne décides- tu pas enfin de me faire confiance ?

Cette fois, la coupe était pleine.

— Te faire confiance ? Et à quoi ça m'a servi ? Je me suis réveillée pour me rendre compte que j'étais à des milliards d'années lumières de la vérité !

— Tu recommences !

— Je recommence quoi ?

— À parler sans que je comprenne quoi que ce soit !

— Alors je vais essayer d'être plus claire, Leith Sutherland. Premièrement, je ne crois pas que Darius et Minah soient les démons dont tu m'as parlés. Au contraire, ils me sont apparus très amicaux et bien plus francs que tu ne le seras jamais.

— Non... mais tu...

— Deuxièmement, le coupai-je avec fermeté, la confiance se gagne, elle ne s'impose pas d'un coup d'esbroufe. Il ne te suffit pas de papillonner des yeux pour que je tombe dans tes filets. La confiance est une réponse à la sincérité, à la vérité. Deux choses que tu n'as pas tout à fait intégrées, vraisemblablement. Tu as pris la mienne et tu m'as donné des mensonges en retour !

— Bon sang, Hannah ! éructa-t-il furieusement en s'approchant de moi. De quels mensonges parles-tu ?

La colère qui m'envahissait fit peu à peu place à une boule d'angoisse. Je baissai la tête de peur qu'il ne le remarque. J'avalai difficilement ma salive et me mordis les lèvres. Leith me prit par les épaules et d'une main, il leva mon menton pour que je le regarde. Le contact me brûla.

Son regard vert était éclatant. Il me sondait et comme à chaque fois, je sentis que j'allais lâcher prise.

— Troisièmement, hoquetai-je en m'écartant, ne t'avise plus jamais de me... manipuler en m'éblouissant comme tu es en train de le faire !

Il sembla désemparé.

— Tu m'as menti, murmurai-je tristement. Je suis au courant pour Georgia.

— Georgia ? Tu es au courant de quoi ?

— Oh, arrête de prendre cet air innocent ! m'exaspérai- je en le défiant du regard. Elle a été ta petite amie, pendant presque un an !

— Et alors ? Je t'ai dit que j'avais eu des relations sans importance avant toi, non ?

Le flegme avec lequel il prenait ce que je lui disais me désarçonnait, je l'aurais giflé tellement ça m'irritait.

— Une relation qui dure un an n'est pas ce que j'appelle être sans importance

!

— Et pourtant c'est le cas. Notre histoire n'a jamais été suivie, on se voyait juste... de temps en temps.

— C'est une image, c'est ça ?

— Une image ?

— Oui, parce que vous viviez ensemble !

il poussa un profond soupir.

— C'est vrai, avoua-t-il enfin. Mais qu'est-ce que ça change ? Ça ne nous a pas rapprochés pour autant, notre relation est terminée.

— Je vois. Mais a-t-elle bien intégré ce fait ?

— Assurément, dans la mesure où c'est elle qui y a mis un terme !

— Je vois. Tu étais trop attaché à elle pour le faire toi-même ? persiflai-je.

— Ne sois pas stupide, Hannah !

— Ne me dis pas que je suis stupide ! hurlai-je. Tu m'as mentis ! Tu vis avec une fille sans même m'en parler, tu as un passé sulfureux avec elle et je devrais digérer tout ça sans rien dire ?

— Attends, Hannah, qui t'a dit qu'on habitait encore sous le même toit ?

J'étais désarçonnée.

— Ce n'est pas le cas ?

— Non.

— Pourtant je... je l'ai vue lorsque je suis partie d'ici dimanche matin, bredouillai-je.

— Oui, parce qu'elle venait récupérer un certain nombre de ses affaires. Bon Dieu, mais pourquoi ne m'as-tu parlé de rien ? Si tu me l'avais demandé, je t'aurais tout expliqué.

— J'ai imaginé que... (Ma voix s'étouffa.)

— Je ne t'ai pas menti, Hannah. Je t'ai dit la vérité, sauf que je ne suis pas entré dans les détails. Je ne pensais pas que ça serait utile. Apparemment je me trompais. Bon sang, mais quel mauvais caractère tu as !

Il exprimait un tel mélange d'amertume et de consternation que je n'eus pas la force de répliquer.

— Comment en as-tu déduit tout ça ? demanda-t-il.

— C'est Minah qui m'en a parlé.

— Évidemment ! ricana-t-il.

— C'est moi qui lui ai posé des questions.

— Et bien sûr, elle s'est empressée d'y répondre !

— Non, la défendis-je. Au début, elle m'a d'abord conseillé de te parler.

— Mais tu as voulu savoir à tout prix.

— Oui.

Il prit une profonde inspiration.

— Ça va devenir compliqué.

Comme je ne comprenais pas, j'arquai un sourcil.

— Compliqué si tu fourres ton nez partout sans jugeote.

— En même temps, rétorquai-je, si tu étais moins mystérieux, on n'en serait pas là !

Je réfléchis un instant avant de reprendre.

— Quand tu dis que ça va être compliqué, à quoi fais-tu allusion, exactement ?

Il leva les yeux au ciel

— Étant donné ta nouvelle amitié avec les gens du Cercle, il va falloir que je t'informe de certaines choses. Tu pourrais avoir l'idée de leur poser d'autres questions et les réponses qu'on te donnera seront, encore une fois, les mauvaises.

— Je ne comprends pas.

— Je vais te montrer, ce sera beaucoup plus explicite.

Ce coup-ci, j'étais définitivement perdue.

— Tu vas me montrer quoi ?

— Tu devrais récupérer quelques vêtements chauds chez toi, et aussi une bonne paire de chaussures pour marcher. Tu ne seras pas rentrée avant demain matin.

— Mais... mais... tu... m'emmènes où ?

— Tu verras.

— Tu fais encore des mystères, lui reprochai-je.

— Parce que je n'ai encore jamais emmené d'humain avec moi à cet endroit.

— Oh...

— Je ne t'accompagne pas jusque chez toi, je dois préparer mes affaires. Je te récupère dans une heure. Tu seras prête ?

— Euh... oui.

— Alors à dans une heure, dit-il en m'ouvrant la porte.

La nuit était déjà bien tombée. Le 4x4 de Leith roulait à toute allure sur la M8 depuis environ trente minutes, nous avons passé Édimbourg. Je ne l'avais jamais vu conduire aussi vite. Le compteur affichait 100 miles à l'heure alors que la limitation de vitesse imposait de rouler à 70. Je n'avais pas peur à proprement parler, mais je craignais un radar automatique ou une voiture de police arrêtée sur le bas-côté. Cependant, Leith semblait loin de ces considérations, il fixait la route sans ciller.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous allions. Toutefois, j'avais suivi ses conseils et pris soin de mettre dans un sac à dos une paire de moufles en laine, une écharpe et un bonnet. En plein mois d'octobre, les nuits écossaises ne sont pas réputées pour leur douceur, mieux valait être prudent. Comme je ne savais pas si cette sortie serait dînatoire, j'avais aussi emporté des biscuits et des barres de céréales.

En prenant le temps de préparer mes affaires, j'avais failli être en retard. Je n'arrivais pas à mettre la main sur mes chaussures de marche. Finalement, je les trouvai gentiment installées sous mon lit. J'avais laissé un désordre monstrueux qui allait sûrement me donner mal aux yeux en rentrant...

— Nous avons parcouru les trois quarts du chemin, annonça Leith en voyant que je regardais avec consternation le panneau indiquant que Glasgow était à dix miles.

Nous étions à plus de cent trente kilomètres de St Andrews. Comptait-il nous faire traverser toute l'Ecosse ? Encore cent cinquante bornes et nous arriverions sur la côte ouest !

Je lui jetai un regard en biais, il avait la mâchoire serrée. Pour dire vrai, il n'avait pas prononcé plus de trois phrases depuis que nous étions partis : « Ça va ? » ou « Tu n'as pas froid ? ». Autant dire que je n'avais pas très envie de la ramener, comme on dit. Par exemple, j'étais en train de mourir de faim. Mais vu la tête de mon petit ami, plutôt grignoter mes manches que de le lui faire remarquer. Je décidai de patienter en croisant les doigts pour que mon estomac n'explose pas en fond sonore.

Environ une heure plus tard, nous arrivâmes dans la bourgade d'Arrochar, en plein Argyll Forest Park. Le parc naturel était entouré de deux grands lochs :

Loch Long et Loch Goil. L'endroit était plutôt fréquenté en plein été. Il m'était familier parce que nous avons eu l'occasion d'y rester avec mes parents lorsque j'étais plus petite. On ne voyait rien avec la nuit, mais je savais que le paysage était magnifique, verdoyant et rocailleux, parfois teinté de jaune et de rouge lorsque la pluie avait été trop capricieuse pendant l'été. Contre toute attente, ça arrivait régulièrement.

Leith dépassa Arrochar pour rouler encore une trentaine de minutes plus au nord en longeant le Loch Long. Il s'engagea sur l'A83 avant de bifurquer à gauche sur une plus petite route, le long de la forêt. Il arrêta le 4x4 à l'orée du bois, tout proche d'un chemin de terre qui s'enfonçait dans la nuit noire, sous les arbres. Cinq autres voitures y étaient déjà garées. Médusée, je le regardai pour qu'il me donne enfin quelque information.

— Enfile ta parka. Il fait très froid.

J'étais bien avancée...

Il sortit de la voiture pour m'ouvrir la portière et récupéra dans le coffre un sac à dos presque aussi grand que moi. Il y cala sa vieille couverture entre les sangles et attendit que je le rejoigne. Le sac semblait plein à craquer. Je me demandais bien ce qu'il pouvait contenir de si important pour que Leith ait besoin de le prendre avec lui.

Je mis le nez dehors et m'habillai rapidement, ne regrettant pas d'avoir pris de quoi me couvrir tant l'air était glacial. J'enfilai mon propre sac à dos et attendis que Leith veuille bien m'indiquer la prochaine étape de notre périple.

— Où allons-nous ?

— Au pied de Cobbler Argyll.

— C'est quoi ?

— Une montagne.

— Nous allons au pied d'une montagne ?

Il se dérida devant ma mine stupéfaite. C'était déjà ça...

— On va marcher longtemps ?

— À peine deux heures, peut-être un peu moins.

— Mais ça va nous faire arriver à plus de minuit... sans compter le retour. On va se coucher à pas d'heure !

Il ne répondit rien, alluma sa lampe de poche, ferma sa voiture à clefs et commença à s'enfoncer dans la forêt. Je le suivis sans attendre.

— J'espère que tu sais où tu vas !

Il me servit son éternel sourire en coin irrésistible.

— Tu as déjà vu un loup se perdre en forêt, toi ?

Je lui tirai la langue.

Bien sûr que non ! Mais à cet instant, Leith ne ressemblait absolument pas à un loup, plutôt à un trappeur. Quoiqu'un trappeur n'était pas non plus censé se perdre, si ?

La marche ne fut pas aussi difficile que je le redoutais et traverser la forêt en pleine nuit était très agréable. Néanmoins, je n'avais pas une condition physique suffisamment bonne pour me permettre de discuter en marchant. Alors, silencieusement, j'avançais en écoutant les sons des bois. Tout était très calme. Les seuls bruits que nous entendions étaient le crissement de nos chaussures sur les feuilles mortes et parfois quelques insectes qui chantaient ou des chouettes qui hululaient. Autant dire que lorsque j'entendis des hurlements humains s'élever brusquement, je sursautai d'effroi.

— T'inquiète pas, ils s'amuse, me rassura-t-il. Nous sommes attendus.

— Attendus ? Mais par qui ?

— Mes amis.

Des Amis ? Il ne m'avait pas parlé d'amis ! Il n'avait parlé de rien du tout, en fait !

— Nous sommes déjà arrivés ? demandai-je à moitié convaincue. On a marché à peine une heure.

— Comme quoi, tout est possible ! se moqua-t-il.

Puis il s'arrêta pour me faire face, solennel.

— Hannah, je vais te présenter la meute.

Je faillis me noyer dans ma salive.

— Tu veux dire... d'autres loups-garous ?

— Oui, rigola-t-il devant ma mine mortifiée. Ce n'en est pas vraiment une mais on l'appelle comme ça. Tous sont étudiants à St Andrews.

— Oh... je pensais que tu te moquais moi quand tu disais qu'il y avait des gens bizarres à St Andrews. (D'un coup je rougis.) Enfin... je ne veux pas dire que tu es bizarre mais... (je secouai la main devant mon visage, excédée par ma bêtise.) Tu sais, tu me l'avais dit peu de temps avant la rentrée que... euh... au parc... tu t'en souviens ?

— Oui, oui, parfaitement, s'amusa-t-il. Tu as peur ?

— Un peu, oui, avouai-je.

— Il ne faut pas, murmura-t-il en me prenant dans ses bras. Ils vont t'adorer.

— J'espère...

Nous avançâmes encore jusqu'à l'entrée d'une grande clairière, nous vîmes qu'un immense feu était allumé un peu plus loin. Je ne trouvais pas ça très

prudent dans un tel endroit, d'ailleurs je supposais que ce n'était pas très légal. Mais en nous avançant peu à peu, je constatai que le sol était davantage jonché de caillasse que couvert de verdure.

En levant la tête, je remarquai que la lune était pleine. Quel cliché ! Lorsque nous étions cachés sous les arbres, elle n'était pas visible. Maintenant, son halo brillant renvoyait une lumière douce et subtile.

— On y est.

D'un rapide coup d'œil, je comptai au moins neuf personnes réunies au milieu de la clairière. Je ralentis le pas, intimidée. Leith me prit doucement par le bras pour me convaincre d'avancer sereinement. Tous se tournèrent, les yeux fixés sur moi. Même si je n'y voyais pas grand-chose, je sentais bien qu'ils étaient absolument stupéfaits de ma présence, peut-être même désappointés.

— Tu es en retard, marmonna une voix féminine dans notre dos.

Je fis volte-face et découvris Georgia.

La Georgia... un loup-garou ?

J'en eus la chair de poule. Comme si le fait d'être si belle ne suffisait pas au trouble qu'elle me procurait !

—J'ai eu un contretemps, s'excusa Leith.

Sympa ! Le contretemps, c'était moi !

Tandis que nous nous approchions davantage, un gars bien plus grand que Leith, immense, s'avança vers nous.

— Tu nous expliques ? lança-t-il sèchement en me désignant du menton.

Quel accueil ! L'humaine n'était apparemment pas la bienvenue chez les loups. J'avais envie de m'enfuir en courant.

Leith posa tranquillement son sac à dos par terre et plaqua la main sur mes reins pour me faire avancer. Il dut forcer la pression de ses doigts car mes pieds semblaient ancrés dans le sol. Lorsque nous fûmes proches du feu, il s'arrêta. Il me prit par la taille et me ramena contre lui.

—Je vous présente Hannah. Mon âme sœur.

Mon cœur fit un bond à m'en crever la cage thoracique. Même dans un vieux film d'amour, je n'avais jamais entendu quelqu'un présenter sa petite amie ainsi. Mais si le terme ne surprit personne d'autre que moi, il titilla sensiblement Georgia. Elle me lança un regard assassin qui manqua de me geler les os. Elle irradiait de colère.

Celui qui nous avait accueillis finit par s'avancer sagement vers moi, un sourire éclatant aux lèvres. C'était quand même plus agréable que d'être montrée du doigt !

— Bienvenue parmi nous, Hannah, dit-il en me serrant chaleureusement la main. Je suis Jamie.

— Merci, murmurai-je timidement.

En suivant, tous me saluèrent amicalement, sauf Georgia, qui garda ses distances. Il me fut difficile de leur réattribuer leurs prénoms sans me tromper, mais je me rappelai d'Anneas, Dan, Jamie, Tony, Étienne, John, Mario, Jeff et Eddy.

Georgia était la seule fille. Nous devions tous avoir à peu près le même âge, sauf Jamie qui semblait à peine plus âgé.

— Tu as faim, Hannah ? demanda Dan, un grand blond avec des yeux immenses, très beaux.

— Euh...oui, avouai-je.

Il était un peu plus de vingt-trois heures, plus vraiment une heure pour manger, mais je n'en pouvais plus. Mon estomac hurlait famine.

Dans la surprise de rencontrer tout ce monde, je ne m'étais pas aperçu que de la viande était en train de griller au-dessus du feu. D'ailleurs, dès que je la vis, je sentis les odeurs merveilleusement alléchantes qui en émanaient.

— Je m'appelle Dan, me rappela le blond aux grands yeux, assied-toi avec nous et mange.

Je pris place à côté de Leith tandis que Dan me tendait un morceau de viande.

— Fais attention, c'est chaud.

— Merci, dis-je avec gratitude.

À cet instant, celui qui remplissait mon estomac devenait mon meilleur ami pour la vie.

J'attendis que chacun soit servi avant de mordre à pleines dents dans la viande juteuse. C'était bien meilleur que toutes les barres de céréales du monde. Je ne regrettais pas de ne pas m'être calé l'estomac plus tôt.

— Tu viens de quel endroit ? me demanda celui qui s'appelait Anneas.

— J'habite à Wick mais en réalité, je suis française. Paris.

— Hé, Etienne ! C'est une frenchy, elle aussi !

— À la bonne heure ! cria-t-il en français.

Étienne me fit un large sourire très patriotique.

Après le repas copieux, Jamie sortit une guitare de son étui, ajusta les cordes, gratta quelques accords et commença à jouer l'air de Wash Away, de Joe Purdy.

Leith s'allongea sur le dos et m'attira avec lui.

— Tu es bien ? chuchota-t-il contre mon oreille.

— Mmm..., marmonnai-je.

Il était si chaud que j'avais la sensation d'être contre un radiateur. Mon bien-être aurait pu être presque parfait, si je n'avais pas entendu Georgia pouffer exagérément. Je relevai discrètement la tête et vis qu'elle était collée au gars à côté d'elle (Tony je crois) et lui parlait à l'oreille. Celui-ci baissa les yeux vers moi, un sourire en coin.

— Ne t'en occupe pas, m'enjoignit Leith en leur jetant un regard mauvais. On s'en moque.

Facile à dire !

La musique s'arrêta et Jamie se leva.

— On y va ? proposa-t-il.

— Où ça ? demandai-je discrètement à Leith. On rentre ?

Déjà ?

— Non, non. Nous partons nous dégourdir les jambes... courir, précisa-t-il.

— Comment ça nous ? Pas moi, hein ?

Il sourit, se moquant presque, ce qui provoqua chez moi une moue boudeuse.

— Non, honey, toi tu ne vas pas courir, me rassura-t-il. Regarde cet endroit, dit-il en le montrant de la main (même si on n'y voyait pas grand-chose). Il est parfait pour ça. C'est la raison pour laquelle nous aimons venir ici.

— Vous allez vous... métamorphoser ?

— C'est ça.

— Oh... et je dois rester là ?

Je n'étais pas vraiment sûre d'avoir envie de me retrouver seule au milieu de la clairière en pleine nuit.

— Juste le temps qu'on mute et je te retrouve ici.

Il caressa ma joue et se leva pour aller dans les bois. Les autres n'avaient pas pris cette peine. Avec un bond dans le cœur, je me rendis compte qu'ils étaient en train de se déshabiller devant moi. Je me retournai pudiquement pour ne pas les voir. Finalement je les entendis s'éloigner vers les arbres.

Un bruissement de pas me fit sursauter. Je me retournai et eus énormément de mal à croire ce que mes yeux voyaient. Je n'en revenais pas, Georgia s'approchait lentement de moi, féline et gracieuse, dans une totale et stupéfiante nudité.

Je n'arrivai pas à déterminer ce qui me choqua le plus à ce moment-là. Le fait qu'elle soit entièrement nue ou le fait qu'elle soit si... inhumainement parfaite.

— Alors, Hannah des loups, ricana-t-elle. Comme ça les garous ne t'effraient pas ?

Les flammes qui dansaient renvoyaient à ses prunelles une lueur exceptionnelle, elles devenaient aussi dorées que celles de Leith au moment de sa transformation. Je compris alors ce qu'elle s'apprêtait à faire, sous mes yeux ébahis.

Il fallait que je me protège de sa métamorphose, que je cache mon visage si je ne voulais pas m'évanouir - et encore, j'étais sûre que ça ne suffirait pas - mais j'étais littéralement hypnotisée par elle, subjuguée par sa beauté.

Je me sentais déjà défaillir quand Leith apparut torse nu pour se jeter sur Georgia avec un rugissement féroce.

Je sautai sur mes pieds, horrifiée par la vision de leurs corps s'entremêlant peau contre peau.

Leith se jeta finalement en arrière, retombant avec agilité sur ses pieds, le regard menaçant et la respiration saccadée.

— Ça va, ça va, calme-toi..., lança Georgia en souriant, fière de son petit effet. Si on ne peut plus rigoler !

— Dégage avant que je t'étripe ! hurla-t-il.

Elle partit gracieusement dans un éclat de rire en direction des bois, nullement gênée par sa nudité.

Leith la suivit des yeux, le regard noir. Quand enfin elle eut disparu sous les arbres, il se tourna vers moi.

— Je suis désolé.

— Je... ça va, bredouillai-je.

— Je ne sais pas ce qui lui a pris.

J'eus un rire cynique.

— Elle te l'a dit, elle voulait juste s'amuser !

— Elle n'a pas ce comportement d'habitude.

— Il faut croire que ma présence lui fait perdre le contrôle, grinçai-je d'un air méprisant.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Je vais rester près de toi.

— Non ! Je peux rester seule, va rejoindre tes amis.

— Tu es sûre ?

— Oui, mentis-je (et très bien pour une fois).

Il me dévisagea un moment puis pencha la tête pour m'embrasser sur le front avant de faire demi-tour.

Tremblotante, je le regardai s'éloigner. J'avais froid.

J'ouvris les sangles du sac à dos de Leith et pris la couverture avant de m'envelopper à l'intérieur. Je jetai quelques bûches supplémentaires dans le feu et retournai m'asseoir. Les genoux remontés contre la poitrine, j'observai les flammes qui, revigorées, s'étiraient à en toucher le ciel.

Un bruissement de feuilles me sortit de ma torpeur, je tournai la tête dans sa direction. Le souffle court, je les aperçus à l'orée du bois, immobiles, majestueux...

La meute.

Si je n'avais pas su tout ce que je savais à ce moment-ci, j'aurais eu peur. Ils étaient impressionnants. Tous les onze me faisaient face, leurs yeux vrillés aux miens. Je n'aurais su dire lequel d'entre eux était le plus beau, le plus intimidant.

Leurs couleurs chatoyantes brillaient avec les reflets des flammes, ils avaient tous une fourrure différente, tantôt claire ou foncée, hirsute ou lisse, chamarrée ou unie.

Je remarquai un loup gris bien plus petit que les autres ; Georgia. Elle était magnifique.

Je voulais m'approcher d'eux, les caresser mais j'hésitais. Peut-être n'auraient-ils pas aimé que je les touche ? Pourtant, l'envie me brûlait les doigts, ils me bouleversaient.

Le plus grand s'assit sur ses pattes arrière et poussa un hurlement qui résonna jusque derrière les collines. Son cri d'animal sauvage aurait glacé le sang de beaucoup d'humains. Ils auraient eu peur. Mais pas moi. Toute la forêt aurait pu se réveiller d'entendre ce cri.

Sans élan, les uns après les autres, ils firent un bond prodigieux au-dessus des flammes. Ils filaient telle une pluie de météorites pour retomber avec légèreté et souplesse sur le sol derrière moi. Puis ils partirent en courant.

Je me retournai en les suivant des yeux. La lueur de la lune, à moitié voilée par les nuages, éclairait doucement la montagne. Je voyais leurs ombres noires sillonner la clairière. C'était incomparable. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, j'en aurais pleuré.

Tandis que je levais le visage au ciel pour admirer la lune, je sentis un effleurement presque imperceptible sur ma jambe.

Leith, le loup blanc, magnifique et sculptural, se tenait à mes côtés. Je ne me rappelais pas qu'il fût si grand, sa tête m'arrivait au niveau de la poitrine.

Il me poussa un peu et glissa son museau entre mes jambes pour s'y faufiler. Surprise, je lâchai un éclat de rire, puis je compris, il voulait que je

l'accompagne, que je grimpe sur son dos.

Avec un gémissement d'excitation, je l'enjambai et m'accrochai fermement à son échine, il poussa un hurlement m'arrachant un cri de stupeur avant de filer comme une flèche vers la montagne.

Il avançait à grandes foulées régulières, me permettant de trouver rapidement une posture plus confortable. Les pieds croisés sous son ventre, la poitrine à plat contre son dos, la tête légèrement relevée, je regardais défilier le paysage nocturne, regrettant de ne pas être en plein jour pour profiter de la beauté de cet endroit.

Lorsque nous arrivâmes au pied de Cobbler Argyll, il s'arrêta tout net.

— Quoi ? demandai-je.

De la tête il me fit signe de regarder en l'air. Je m'exécutai et laissai mon regard glisser sur le pic rocheux à moitié éclairé par la lune. Une poussée d'adrénaline me submergea.

— Non..., murmurai-je. Non, tu ne vas pas grimper... Ahhhh !!! Non!!!

Trop tard ! Il s'élançait déjà à une allure folle. Prise de panique, je fermai les paupières aussi fort que je le pus. Je ne voulais pas risquer une seule fois de tomber parce que j'avais osé ouvrir un œil ! Il me sembla que tout filait à la vitesse de l'éclair. Comment un loup pouvait-il être aussi agile qu'un bouquetin ? J'étais stupéfaite.

J'étais peut-être ballottée d'un côté et de l'autre comme une poupée de chiffon, mais pas un instant Leith ne dérapa ou perdit l'équilibre. Il était sûr de lui.

Quelques minutes plus tard, il ralentit sa course folle pour s'arrêter complètement. Enfin, je rouvris les yeux.

Le spectacle qui s'offrit à moi me coupa le souffle, me faisant oublier ma nausée naissante. J'aurais presque pu toucher la lune tellement elle me paraissait proche de nous. Elle illuminait la roche métallique et la faisait briller comme du mica. On eût dit qu'un milliard d'étoiles s'y était posé.

C'est magnifique, Leith...

Il émit un grognement, semblant acquiescer.

Il avança au bord du pic rocheux et s'assit sur ses pattes arrière. Je pris place à côté de lui, prudemment. Il reposa sa tête sur mon épaule, frôlant ma joue de sa truffe humide. J'entourai son échine de mes bras et le serrai aussi fort que je le pus, enfonçant ma tête dans sa fourrure soyeuse, respirant son odeur musquée. Il grogna de contentement.

Assis tous les deux, perdus au milieu de l'immensité de la nuit, nous avons l'impression d'être seuls au monde. Personne ne pourrait jamais nous séparer.

Lorsque nous rejoignîmes les membres de la meute, le feu s'était éteint, il ne restait que des braises rougeoyantes, dont mes joues ne tardèrent pas à imiter la couleur - quelques-uns des garçons se rhabillaient en toute tranquillité devant moi.

J'étais bien heureuse que Leith garde une certaine pudeur... ou tout du moins, qu'il m'épargne sa vision d'éphèbe. Il s'enfonça dans les bois pour réapparaître quelques minutes plus tard, parfaitement couvert. Georgia ne prit pas cette peine, je la vis marcher lentement vers les garçons, sous sa forme humaine la plus sommaire. Quelle vénusté... Je jetai un œil paniqué à Leith, il ne semblait même pas la remarquer. Moi, je ne voyais qu'elle. Son manque de retenue commençait vraiment à me taper sur les nerfs. On n'avait pas idée de s'afficher comme ça devant dix mâles en pleine force de l'âge ! En fait, cette fille me révoltait tant par sa beauté que par son audace. Je décidai de détourner les yeux sur mes pieds. Au moins eux, ils étaient parfaitement décents !

Leith s'empara de son sac à dos et l'ouvrit complètement. Il en sortit un sac de sable plein à craquer qui devait peser trente kilos à lui tout seul. Il le déchira et déversa son contenu sur les braises. Quand cinq autres garçons eurent fait la même chose, l'auréole rougeoyante avait disparu.

— On marche un peu ensemble ? me proposa Jamie en m'invitant à le suivre pour repartir.

Leith me fit un clin d'œil et avança devant avec ses amis.

— Sais-tu que tu es la seule humaine à avoir jamais participé à l'un de nos regroupements ?

— Vraiment ?

— Oui.

— Et ça t'embête ?

— Non, pas maintenant que nous savons qui tu es et ce que tu représentes pour Leith. Il n'aurait jamais emmené quelqu'un d'autre que toi.

Je ne pus éviter de sourire.

— Vous vous connaissez tous depuis longtemps ?

— Deux ou trois ans pour la plupart. Sauf Georgia et moi, nous nous

fréquentons depuis toujours, dit-il en souriant.

— C'est-à-dire ?

— C'est ma petite sœur.

— Oh...

Je tentai discrètement de le regarder pour essayer de trouver une ressemblance, mais il n'y en avait aucune. Il était aussi brun qu'elle était blonde et avait les traits aussi bruts qu'elle était fine et délicate. Il était beau à sa manière, viril et sauvage avec un regard doux et... Quelque chose tout à coup me frappa, je dirigeai la lampe torche vers son visage.

— Mais, qu'est-ce que tu fais ? m'interrogea-t-il, surpris.

Les iris de Jamie n'étaient pas verts, mais marron ! Comment était-ce possible ? J'avais bien lu que les lupi avaient tous les yeux verts, qu'il s'agissait d'une particularité reconnaissable chez eux.

— Pourquoi as-tu les yeux noisette ?

— Pardon ? s'exclama-t-il. Drôle de question ! Et toi, pourquoi as-tu les yeux verts ?

— Ben ce n'est pas pareil pour moi, question de gènes familiaux, m'expliquai-je confuse.

Il rit aux éclats.

— Ça alors, je n'ai jamais rien entendu de tel ! Tu t'imagines que pour moi, ce n'est pas une question de gènes ?

— Ben, j'ai lu que tous les lupi avaient les yeux verts.

— Qu'est-ce que c'est que cette idiotie ? Pourquoi ce serait le cas ? Parce que Leith, Georgia et quelques autres ont les yeux verts ?

Je levai les sourcils, décontenancée. Tous les lupi que j'avais rencontrés avaient les yeux verts...

— Je ne sais pas où tu as lu un truc pareil, mais crois-moi, C'est n'importe quoi ! Hé, frenchy ! De quelle couleur sont tes yeux ? hurla-t-il derrière lui.

— Bleus, pourquoi ? répondit Etienne.

— Tu vois, qu'est-ce que je te disais !

— D'accord, l'auteur ne savait sûrement pas de quoi il parlait, bougonnai-je.

— C'est le problème des livres sur les loups-garous écrits par les humains. Il faut toujours qu'ils fassent du fantastique !

— Euh, au risque de te paraître grossière, ce que vous êtes est quand même pas mal fantastique, non ? Dans le genre...

Il ricana doucement.

— Tu es marrante.

— Pourquoi ?

— Ce qui n'est pas comme toi est forcément fantastique ?

— Non, c'est juste que...

J'avais tout à coup le sentiment que j'entrais dans l'une de ces conversations interminables avec Gwen, la meilleure amie de Leith. Et vu l'heure qu'il devait être, je n'en avais pas la force. Je décidai de changer de sujet.

— Vous ne vous ressemblez pas avec Georgia.

— C'est vrai.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire malicieux.

— Elle est explosive ma frangine, hein ?

— Mmm...

— Je sais ce que tu es en train de penser.

— Vraiment ?

— Elle n'est pas mauvaise, c'est juste qu'elle n'a jamais vraiment su ce qu'elle voulait. Tu vois, à la maison elle était déjà pareille. Le jouet qu'elle voulait était systématiquement celui que j'avais entre les mains !

L'analogie entre Leith et le mot jouet ne me plut pas du tout. Si elle le voyait comme ça, nous n'avions pas fini de nous affronter dans une cour de récré, elle et moi !

— Tu n'as pas grand-chose à craindre, me rassura-t-il.

Je haussai les épaules.

— Parle-moi de la meute. Est-elle ancienne ?

— Elle a été créée à peu près en même temps que la fac.

— Comme le Cercle ?

Jamie baissa les yeux sur moi.

— Euh... non. C'est pas pareil.

J'arquai un sourcil.

— La meute n'est pas dirigée par un idiot !

— D'accord ! m'amusai-je. C'est toi qui dirige la meute ?

— Oui.

— C'est parce que tu es le plus âgé ?

— Non, pas seulement. C'est aussi parce que je suis là depuis plus longtemps que les autres. Mais l'année prochaine, un autre chef sera choisi.

— Pourquoi ?

— Je termine mes études cette année. Bon vent !

Il avait l'air ravi.

— Tu étudies quoi ?

— Physique-chimie. La mécanique des métaux. Tu veux que j'entre dans les détails ?

Il semblait prêt à dévoiler toutes ses connaissances en la matière. Mais je n'étais pas sûre d'être celle avec qui il fallait en discuter.

— Il ne vaut mieux pas ! Tu aurais le sentiment de parler à un mur d'ignorance.

Il pouffa et reprit.

— La meute s'est formée totalement par hasard. Les premiers étudiants garous ont ressenti le besoin de se lier, de rester entre eux pour se protéger et être plus forts. Quoi de plus normal ?

— Se protéger ? m'étonnai-je. De quoi ?

— Il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Au 15^e siècle, les populations européennes étaient bien moins sceptiques que de nos jours. Elles croyaient au fantastique, se moqua-t-il. Elles croyaient aux loups-garous, aux sorcières, aux vampires et en avaient peur. Les gens redoutaient de croiser un loup-garou de crainte d'être dévorés. Nous leur faisons une frayeur bien plus grande que des loups affamés, soupira-t-il avec lassitude.

« En Europe, il y avait bien eu quelques cas où des garous s'étaient révélés à l'homme, mus par un instinct qu'ils ne contrôlaient pas. Le résultat de ses transformations était toujours dramatique parce que les garous mis en cause, presque toujours des crinos et des galbros, finissaient par tuer. Ils massacraient hommes, femmes ou enfants qui croisaient leur chemin. Ces faits étaient plutôt rares, mais ils ont suffisamment marqué l'histoire pour qu'on en retrouve quelques récits à l'époque médiévale. Certes, ils ne sont pas complètement objectifs, mais le fond est correct. Même si bon nombre d'entre eux ne dépasse pas le niveau des contes et des rumeurs !

— Le contrôle de l'expansion humaine dépassait la rumeur, lui rappelai-je en faisant référence à l'histoire des loups-garous que le père de Leith m'avait contée. La barbarie devait être plutôt courante à ce moment-là, non ?

— Et elle sait ça aussi ! s'esclaffa-t-il.

Je baissai la tête, embarrassée.

— Ce que je viens de te raconter se déroulait bien après cette période de notre histoire. Au 15^e siècle, les loups-garous étaient déjà très liés à l'homme. Mais, il y eut une véritable vendetta contre mon espèce pendant plusieurs siècles. Il y avait même des avertissements publics dirigés contre nous, expliquant comment nous tuer ! (il était bidonné) Tu apprenais que pour venir à

bout d'un garou, il fallait le brûler vif ou lui trancher la tête. Plus tard on racontait qu'une balle en argent ou une balle bénite tirée en pleine poitrine lui était fatale. Et nous avons même eu droit au pieu dans le cœur !

— Tout ceci est faux ?

Il éclata de rire franchement.

— Qui ne mourrait pas si tu le décapitais ? Et j'imagine que les flammes auraient aussi raison de nous au bout d'un moment. Quant aux balles en argent, ce serait dépenser inutilement un métal précieux. Un calibre de chasse ferait tout aussi bien l'affaire. Si tu sais bien viser et que je suis parfaitement immobile bien sûr, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Non, nous ne sommes pas invulnérables...

— Oui, je le sais, chuchotai-je en regardant Leith au loin.

— Le problème dans cette histoire, était que les hommes ne se rendaient même pas compte qu'ils massacraient aussi les leurs. Ils qualifiaient de garous tous ceux qui avaient un comportement suspect. Ils ne faisaient pas la différence entre la maladie mentale qu'est la lycanthropie et de réels cas de transformation. Remarque, tant mieux pour nous... Les loups- garous ont beau être puissants, sache que devant une nuée d'êtres humains même aussi faibles que toi (il sourit en coin), ils ne sont plus aussi forts. Imagine une centaine d'enfants de huit ans se jetant sur toi ! Effrayant, hein ? rit-il en voyant ma mine déconfite.

— Donc la meute a été créée pour se protéger des humains.

— Oui. Sauf que maintenant elle nous permet de nous soutenir et de continuer à vivre tels que nous sommes sans risque d'être surpris. Nous veillons les uns sur les autres, nous sommes un peu comme une famille.

Je remarquai qu'il prononçait cette dernière phrase avec beaucoup d'affection.

— Des étudiants lupi du monde entier viennent s'inscrire ici parce qu'ils savent qu'ils ne seront pas seuls.

— Aucune autre université n'a de regroupement comme le vôtre ? demandai-je, surprise.

— Si, bien sûr, Harvard, Oxford, l'université de Pennsylvanie, la Sorbonne...

— La Sorbonne ?

— Oui, pourquoi ?

— Si quelqu'un m'avait dit ça il y a quelques mois en arrière, je l'aurais pris pour un fou !

Il partagea mon amusement.

— Tu as parlé de lupi. La meute n'a-t-elle toujours été fréquentée que par des garous de ton espèce ?

— Oui. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y ait que des loups- garous de

l'espèce lupus à St Andrews.

Imaginer des loups-garous du genre de Phillip dans les parages me fit froid dans le dos.

— C'est assez rare en réalité. Depuis que je suis à St Andrews je n'ai jamais croisé d'autres garous que des lupi. L'université est plutôt évitée par les autres gens de notre race.

— Pourquoi ?

— Il y a trop de risques d'être dévoilés, trop d'occasions de chute en quelque sorte.

— Je ne comprends pas. Quelles occasions de chutes ?

— Ah Hannah, l'université est pleine de secrets, de mystères, de petites choses qui mettraient notre race en danger si l'un d'entre nous ne savait pas se contrôler.

— Sois plus explicite.

— Je veux dire par là que seuls les lupi et les hispos arrivent à avoir un contrôle total sur leurs réactions quand ceux-ci sont... tentés ou contrariés. Les autres espèces de garous sont plus impulsives, plus sanguines si je puis dire.

— Que peut-il bien y avoir de si extraordinaire à St Andrews pour que d'autres garous n'arrivent pas à se maîtriser ?

— Des ennemis ancestraux, par exemple.

— Ah ouais, lesquels ?

Jamie leva la tête et contempla la lumière de la lune qui réussissait par endroits à percer les frondaisons. Je remarquai que ses yeux brasillaient. Il semblait réfléchir à la réponse qu'il allait me donner.

— Les exploiters.

— Qu'est-ce que c'est que ça, des exploiters ?

— Des êtres qui profitent de la faiblesse humaine pour exploiter ce qu'ils ont de plus précieux.

Sa définition aurait pu être celle d'un dictionnaire !

— Franchement, je ne crois pas qu'il faille être spécifiquement à St Andrews pour rencontrer ce genre de personne !

— Non, c'est vrai, Hannah, mais ceux dont je te parle sont d'un genre unique. Ce sont des souffleurs de vies.

— Souffleurs de vies, exploiters, c'est du charabia pour moi ! lançai-je en secouant la tête.

— De toute façon, tu as suffisamment ton lot d'étrangeté avec nous, tu n'as pas besoin d'en savoir bien plus, dit-il dans un sourire éclatant.

— C'est sûr ! rétorquai-je sans en demander plus sur ce sujet (pour l'instant).
Avec la meute, vous faites quoi à part vous carapater la nuit ?

— Nous jouons au rugby.

— Sans blague ?

— Oui, on est même très bons.

— Rassure-moi. Vous ne jouez pas avec les humains ?

Imaginer leur force colossale face aux rugbymen même les plus costauds de mon espèce me terrifia ; quelle boucherie !

— Ça dépend de si on a vraiment envie de s'amuser ou pas, me taquina-t-il en me bousculant. Houla, pardon !

Il me rattrapa de justesse car je manquai de tomber dans les fourrés.

— Mouais..., ronchonai-je en me frottant le bras. En tout cas moi, je n'aimerais pas être sur le terrain avec vous !

— T'inquiète, nous prenons des adversaires à notre taille !

— Georgia joue avec vous ?

C'était plus fort que moi, il fallait encore que je la remette sur le tapis. Je me serais mis des claques !

— Euh non, il ne faut pas pousser...

— Ben quoi ? Elle est sûrement aussi forte que vous.

Son hurlement de rire me laissa pantoise.

— Décidément, qu'est-ce qu'on s'amuse avec toi !

Je ne voyais pas trop ce qu'il y avait de drôle. J'étais sûre que Georgia aurait pu briser en deux n'importe quel humain. Moi, par exemple...

— On parle de moi ? dit une voix de velours derrière nous.

— Hannah se demandait si tu jouais avec nous au rugby.

— Tu veux rire, j'espère ? Tu sais combien de temps je passe à faire ça ?

Elle écarta les cinq doigts de sa main droite pour me montrer le rouge écarlate de ses ongles.

Une question complètement superficielle me traversa l'esprit. Les ongles maquillés de Georgia le restaient-ils sous sa forme animale ? Ma bouche s'élargit en un sourire moqueur rien que d'imaginer le tableau.

— Hannah pensait aussi que tu étais au moins aussi forte que nous, pouffa Jamie.

— Suffisamment pour t'arracher un œil ! Si je t'attrape...

Ils partirent tous les deux en courant comme deux gosses, mais à l'allure d'un champion de cent mètres.

J'accélérai moi aussi pour me mettre à la hauteur de Leith. Il me sourit et

enroula son bras autour de mes épaules. Nous étions arrivés à l'endroit où étaient garées les voitures.

— Prête pour le retour ? demanda-t-il en me guidant gentiment vers le 4x4.

— Non, pas vraiment. Je suis claquée.

— On peut dormir à la belle étoile, si tu veux.

Son regard espiègle me fit complètement craquer.

Je jetai un œil alentour, les autres étaient déjà en train de monter dans leur voiture.

— Reviens quand tu veux, Hannah ! cria Jamie depuis la sienne.

— Avec plaisir !

Leith retint la portière tandis que je m'engouffrai à l'intérieur et m'effondrai sur le siège.

— Tu devrais te reposer un peu, suggéra Leith en se penchant sur moi pour faire basculer mon dossier.

Ses cheveux frôlèrent ma joue. Je sentis la même odeur délicieuse que lorsque nous étions sur la montagne. Je fermai les yeux de bien-être et humai à plein nez.

— Et toi, tu n'es pas fatigué ?

— Non.

Il tourna son visage vers le mien.

— Promets-moi une chose, Hannah, souffla-t-il en caressant tendrement mes cheveux

— Si je le peux.

— Promets-moi que plus jamais tu ne manqueras de confiance en moi, que désormais tu me parleras avant de ruminer dans ton coin, que quoi qu'il arrive, tu te souviendras que je suis celui qui t'aime, qui t'adore, te protégera à jamais.

— Ça fait trois choses, le taquinai-je.

— Promets-moi.

Contrite, je repensai aux doutes dont j'avais été empreinte, à la manière dont je pensais l'avoir haï lorsque j'avais cru qu'il m'avait menti. Aux choses horribles que je lui avais dites sur la confiance, à cette faculté qu'il avait eu de me pardonner bien que je l'eusse fait souffrir, bêtement, égoïstement. J'étais honteuse et sincèrement désolée, même si je ne l'exprimais pas. Alors quel meilleur témoignage de mon amour que de prononcer ces mots ?

— Je te le promets.

Décembre, deux mois plus tard.

Salut, Sissi !

Je suis en train de boucler ma dernière valise pour partir à Wick. Je n'en reviens pas que nous soyons déjà le dix-neuf décembre, ça a filé comme l'éclair. A la fois, je suis bien contente d'être en vacances, je suis lessivée. J'ai arrêté d'espérer un rythme moins soutenu, ces profs sont des malades ! Ils ne nous laissent pas une minute de répit. Sans compter qu'on a dû bosser comme des acharnés pour les partiels. Mais c'est fini. Résultats début janvier, à la reprise des cours.

Je vais rester deux semaines à Wick, je suis folle de joie, ma famille me manque beaucoup. Leith et moi, nous faisons le trajet ensemble. Il est toujours aussi adorable et macho... Si, si... un peu quand même ! Il a refusé catégoriquement que je prenne ma voiture pour rouler pendant cinq heures toute seule. Et si je m'endormais ou me faisais kidnapper par un auto-stoppeur, tu te rends compte ??? Il me fait rire, je ne connais pas plus protecteur que lui. Pire que ma mère !

Je ne vais pas vraiment le voir pendant les vacances, il va rester chez son oncle et sa tante aux Orcades. A l'heure qu'il est, Al et Bonnie doivent mourir d'impatience à l'idée de le voir arriver ! Il y aura aussi Jeremiah, son père. Je crois que c'est la première fois en dix ans qu'il retourne chez son frère. Vive Noël !

A ce propos, je suis allée faire mes emplettes hier à Édimbourg. Je devais amener Tarja à l'aéroport (elle rentre chez elle pour les vacances), on en a profité pour dévaliser les boutiques. Je me suis fait plaisir, ma mère m'a envoyé un peu d'argent pour que je m'achète une tenue. J'ai dégoté un ensemble à mourir ! Une petite jupe plissée noire qui m'arrive au-dessus du genou et un gilet fin assorti, gris chiné, décolleté, légèrement moulant... Je dois le porter à même la peau... Je te vois de là ! Bien sûr que je l'ai fait exprès ! Je porte toujours mon éternel jean et mes Converse, Leith va en tomber raide, c'est certain. Après tout, si on ne doit pas se voir pendant les deux prochaines semaines, autant lui laisser un bon

souvenir, non ?

Entre nous ça va bien mieux. Plus d'anicroches, mais je dois m'accommoder de Georgia et du fait qu'elle rôde inlassablement autour de Leith. Cette fille est insupportable ! Si tu la voyais faire, à prendre des positions voluptueuses et mettre du feu dans ses gestes à chaque fois qu'elle lui parle ! C'est peut-être elle qui a mis un terme à leur relation, mais elle n'a pas renoncé à lui pour autant. Ça m'exaspère, elle pose entre nous une rivalité qui ne devrait même pas exister. C'est vrai quoi, après tout, elle a déjà eu sa chance et elle l'a laissé filer ! La place est prise et je compte bien y rester ! J'essaye de ne pas me retrouver dans son sillage, ça m'évite moult palpitations, d'autant que je crois sincèrement Leith quand il dit qu'il n'aime que moi.

Sur ces bonnes paroles, je te laisse, mon canon de petit ami va arriver d'une minute à l'autre.

Pense à m'écrire, lâcheuse. Ce n'est pas parce que tu te dorés la pilule au soleil qu'il faut oublier les vieilles copines qui se gèlent en Ecosse !

Je t'embrasse,

Hannah.

J'envoyai le mail depuis mon pc portable et l'éteignis avant de le ranger dans sa sacoche. Je l'emmenais avec moi.

Je venais de remonter mes cheveux en chignon désordonné et chausser mes escarpins noirs quand la sonnette retentit. Je me précipitai pour ouvrir à Leith.

À chaque fois qu'il me voyait, Leith me détaillait de la tête aux pieds, se gaussant de me mettre dans tous mes états. Alors je fus tout à fait heureuse du petit effet que lui fit ma tenue. Sa bouche s'ouvrit béatement et ses pupilles s'étrécirent au point qu'on ne les vît plus.

— Waouh..., souffla-t-il en me mangeant du regard. Je sais que j'ai une excellente condition physique, mais je te jure que là, je suis au bord de l'apoplexie !

Je pouffai de rire.

— Tu es époustouflante !

Je trouvai son enthousiasme délicieux.

— Tu n'entres pas ? m'étonnai-je, voyant qu'il s'accrochait au chambranle de la porte comme un naufragé à un bout de bois.

— Si j'entre, je ne suis pas sûr que nous ressortions de cet appartement, Hannah.

J'en rougis jusqu'à la racine des cheveux.

Avec un sourire non déguisé, je me retournai pour ramasser mes bagages et les déposai devant lui.

Semblant toujours inondé par ses folles rêveries, il ramassa mes valises et commença à descendre les escaliers aussi mécaniquement qu'un automate.

Le 4x4 était garé un peu plus loin, à cinq minutes à pied. Leith avançait d'un pas si décidé que je dus quasiment courir pour rester à sa hauteur. Avec mes chaussures à talons sur les pavés, j'étais à deux doigts de tomber. Bon gré, mal gré, je réussis l'exploit d'arriver indemne à la voiture.

Leith jeta les valises dans le coffre et s'empressa de m'ouvrir la portière. Je retirai ma veste avant de m'asseoir. Ce qu'il faisait froid ! Je baissai la poitrine sur mes genoux, frottant mes cuisses l'une contre l'autre pour me réchauffer.

Leith s'installa au volant. Quand il me vit grelotter, il alluma aussitôt le moteur et tourna le bouton du chauffage à fond. Sa voiture était récente, la chaleur ne tarda pas à arriver. Je me sentis nettement moins crispée. Je me détendis en plaquant le dos sur le fauteuil, relevant les fesses pour descendre davantage ma jupe sur mes genoux.

Ne sachant pas trop quelle position prendre (j'étais un peu mal à l'aise dans ma tenue, je l'avoue), je décroisai les jambes pour les croiser aussitôt dans l'autre sens. Et ce, plusieurs fois.

C'est là que je remarquai que la voiture n'avait toujours pas bougé. Je me tournai vers Leith, interrogative. Il avait les yeux fixés sur mes mollets, la bouche entrouverte de stupéfaction.

— Quelque chose ne va pas ? l'interrogeai-je.

Il leva les yeux sur moi, totalement désarçonné.

— Tu veux me tuer, c'est ça ?

Feignant ne pas comprendre de quoi il parlait (mais absolument enchantée), je papillonnai des cils avant de décroiser savamment les jambes une dernière fois pour prendre une posture qui lui serait moins... troublante.

Il passa brusquement la marche arrière, sortit du parking et s'engagea sur Links Crescent. Les yeux rivés sur la route, la mâchoire serrée... à l'intérieur, il fulminait.

J'eus un sourire éclatant.

Deuxième manche : Hannah Jorion 1 - Leith Sutherland 0.

Vers dix-sept heures, la voiture arrivait dans la cour du manoir, il faisait un temps de chien, ici, ça n'allait pas tarder à craquer. À peine avais-je mis un pied dehors que ma mère se jetait sur moi.

— Hannah, sweetheart ! C'est tellement bon de te revoir. Tu es.... MA-GNI-FI-QUE, s'exclama-t-elle en me jaugeant de la tête aux pieds.

Leith qui avait à peine osé me regarder plus bas qu'au niveau du cou pendant tout le trajet, afficha un rictus de frustration. Il salua ma mère et s'enfonça dans le coffre de la voiture avec l'intention de décharger mes affaires. Mon père accourut pour lui prêter main-forte.

— Alors, mon garçon, la route a été bonne ?

Il leva la tête au ciel pour toiser le ciel noir de nuages.

— On a eu de la pluie tout le long.

Ce qui avait rallongé notre trajet d'une heure.

— Tu restes dîner avec nous, Leith ? proposa ma mère.

— Non, je vous remercie. Je dois rentrer chez moi.

— Comme tu voudras.

Elle le gratifia d'un sourire avant de rejoindre Mathy et Elaine qui nous attendaient sur le palier.

— Tu ne pars pas maintenant ? couinai-je.

— Non, je reste encore un peu, souffla-t-il tendrement. Viens, on rentre.

Il me prit par la taille et m'attira vers la maison.

Nous saluâmes affectueusement Elaine et Mathy et gagnâmes l'étage pour y déposer mes valises.

— Je ne m'y ferai jamais, grogna-t-il en entrant dans ma chambre.

— À quoi ? demandai-je, retirant mes chaussures.

— Ah... ça !

Il désigna du menton ma collection de chevaux et poneys miniatures installés sur la commode.

— Ce n'est tellement pas toi ! Enfin, je veux dire que j'ai vraiment du mal à t'imaginer dans la peau d'une petite fille.

— Et pourtant... je suis aussi passée par là, tu sais. Toi tu ne collectionnais pas les figurines fantastiques ?

— Non.

— Les supers-héros ?

— Non.

— Allons bon. Les petites voitures, alors ? Les camions de pompiers ? Les soldats de plomb ?

— Non.

— Mince... Tu ne jouais jamais ?

— Non, je lisais Kant.

— Tu me charries ?

— Tout à fait !

J'attrapai un oreiller et lui lançai à la figure. Dans un réflexe aérien, il barra sa trajectoire et le renvoya à l'autre bout de la pièce. Avant même que je n'aie le temps de comprendre, il se jeta sur moi et me plaqua sur le lit sans ménagement en m'immobilisant. La respiration saccadée, je n'essayai pas de me dégager, c'aurait été en vain.

—Je jouais au chasseur, susurra-t-il à mon oreille en faisant courir ses lèvres le long de ma mâchoire. Et je gagnais à chaque fois.

Pour le coup, j'en fus réduite à ne plus respirer du tout.

Leith frôla mes lèvres et nous fit basculer. Lui assis contre le mur et moi contre lui. Mes palpitations se calmèrent. Je posai ma tête au creux de son épaule et soupirai de bien-être.

— Hannah, tu l'as fait exprès ? hasarda-t-il en attrapant un pan de ma jupe.

Je relevai le menton pour croiser son regard.

— Tu n'aimes pas ?

Il sourit en coin.

— Tu n'es pas très sage, si tu veux mon avis.

— « Pas très sage »? À cause... d'une jupe ?

— Tu sais bien de quoi je veux parler, mademoiselle l'imprudente. J'ai plusieurs fois cru que j'allais entrer en combustion dans la voiture. C'est vrai quoi ! On aurait dit que... tu croisais et décroisais les jambes dans l'intention de me... (Il secoua la tête.) Ce n'est pas malin, je ne suis qu'un homme après tout, on aurait pu avoir un accident.

J'éclatai d'un rire ravi en me retournant pour lui faire face.

— Pour une fois que je te mets dans tous tes états !

Il fronça les sourcils un peu désarçonné.

— Parce que tu crois que ça ne m'arrive jamais ?

— J'imagine que si, mais tu caches bien ton jeu.

À son tour de rire grassement.

— Je rêve ! Tu préférerais que je te saute dessus ?

J'eus une moue boudeuse.

— Tu sais que je ne suis pas du genre vieux jeu, Hannah mais, avec toi

c'est... spécial. Je te l'ai déjà dit.

Ses beaux yeux verts étincelaient, je me noyai dedans, subjuguée une nouvelle fois.

— Je ne suis pas en sucre ! m'agaçai-je.

— Je pourrais être maladroit.

— Pas plus que moi, murmurai-je en rougissant.

Il prit mon visage en coupe dans ses mains.

— Puis-je t'avouer quelque chose, Hannah ?

— Oui.

— On est presque sur un pied d'égalité.

— Tu te moques, là !

— Non, pas du tout.

Je le regardai, perplexe, parce que moi j'étais encore vierge, l'as lui !

— Je n'ai jamais connu d'humaine.

— Connu ? Tu veux dire que tu n'as jamais... avec...

Je n'osai prononcer les mots. Leith libéra mon visage pour me caresser la joue. — Jamais.

— Oh. Est-ce si différent ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

Il parut soudain extrêmement gêné.

— De la forme que vous avez tous les deux à ce moment précis ? insistai-je.

— Oui.

Ça me fit l'effet d'une douche froide.

— Tu es choquée ?

— Un peu, avouai-je. — Je suis désolé.

— C'est juste que tout ceci est si... bizarre pour moi.

— Je ne me transformerai jamais avec toi.

— Tu as intérêt ! Je le fis sourire.

— Ce n'est pas exactement comme ça que tu avais imaginé ton prince charmant, n'est-ce pas ?

J'eus un sourire sans équivoque.

— Trop tard, maintenant que j'y suis, j'y reste !

— Ben tu n'as pas le choix ! m'écriai-je.

Il glissa une main derrière ma tête et m'attira contre lui.

— Tu es la meilleure chose qui me soit arrivé, Hannah. Ma vie est si différente maintenant que tu es là, tellement plus belle, plus douce, plus

intéressante.

Je respirai son odeur à plein nez. Il n'était peut-être pas le prince charmant imaginé par toutes les jeunes filles du monde, mais il était celui que je voulais. Lui et personne d'autre.

— Nous avons tout notre temps tu sais. Toute la vie devant nous, rien ne presse. C'est toi qui choisira le bon moment.

— Toute la vie c'est peut-être un peu long, non ? marmottai- je en grimaçant.

Il leva la tête au plafond, faisant mine de se plonger dans une intense réflexion.

— Mmm... oui, peut-être un peu long quand même. D'autant que je ne suis pas sûr d'être toujours aussi fort et résistant qu'aujourd'hui, se moqua-t-il.

J'étais aux anges.

il s'appuya contre le mur et m'attira contre lui.

— Leith, à propos de force... Je n'ai jamais pensé à te le demander mais, lorsque nous étions à Cobler Argyll et que tu t'es transformé, j'ai eu l'impression que tu étais plus grand que la première fois où je t'ai vu.

— Petite maligne ! rit-il en ébouriffant mes cheveux. Tu as raison, la maturité animale d'un loup-garou arrive vers l'âge de vingt-trois ans.

— Tu vas encore grandir ? Mais tu es déjà tellement grand !

Il sourit en secouant la tête.

— Tu as vu la taille de Jamie ?

— Il est immense.

— Oui... C'est sûrement la taille que nous ferons, moi et tous les autres. Sauf Georgia. La maturité physique chez une femelle est atteinte vers ses vingt ans. Elles sont toujours plus petites, de toute façon.

— Tu ne changes que sous ta forme animale ?

— Oui. Mon poids et ma taille se sont stabilisés lorsque j'avais seize ans. Depuis, j'ai dû prendre un ou deux centimètres de plus et deux ou trois kilos.

— Vous vieillissez au même rythme que les humains ?

— Quasiment, mais notre condition physique fait que nous supportons mieux les épreuves de la vie.

— Ça veut dire quoi, exactement ?

— Euh, que nous sommes ridés bien moins vite que vous ?

Ben bravo !

— Si je comprends bien, quand j'aurai cinquante ans, tu auras l'air d'en avoir combien ? Trente-cinq, quarante ?

— C'est à peu près ça.

— Fantastique...

— Allez, ne parlons plus de choses qui fâchent, me conseilla-t-il en s'esclaffant.

— Très bien, j'ai une autre question.

— Une de plus ou une de moins !

— Je veux mieux te connaître, c'est tout, boudai-je.

— Oh, je comprends bien, mais ce qui me fait rire, c'est que nous avons passé six heures en voiture sans que tu ne me poses une seule question.

— C'est-à-dire que tu étais si... tendu. Je n'ai pas osé. il me jeta un regard complice.

— Bon allez, pose-la ta question.

— Il n'y a jamais eu d'autres femmes que Georgia dans la meute ? Depuis que tu y es, s'entend ?

— Euh... si, deux autres, l'année dernière.

— Et ?

— Elles ont quitté St Andrews.

Son regard était fuyant, et sa réponse vive, il était en train de me dissimuler quelque chose. J'avais peur de comprendre.

— Qu'est-ce que tu caches, Casanova ?

— Casanova ?

— Ouais. Les deux autres étaient proches de toi, non ?

Ses yeux se plissèrent pour ne faire plus que de toutes petites fentes.

— Qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ? J'ignorai sa remarque.

— Tu es le moins sage de la meute, pas vrai ?

— Étais.

— Oui, tu étais...

Il attrapa mon menton et me regarda avec ferveur.

— Hannah ?

— Oui ?

— Je t'aime.

Je sentais dans sa voix une forme d'inquiétude naissante. Peut-être craignait-il que les doutes me submergent de nouveau ? Mais pour une raison que je n'expliquais pas, cette révélation à demi-mots, sur les deux louves, ne m'inquiétait absolument pas. Je lui souris et plantai mes lèvres sur les siennes, avant de me caler contre son épaule, je n'avais plus rien à demander.

— Que vas-tu faire pendant ces deux semaines ? me questionna-t-il.

— Je ne sais pas trop. Même si les examens sont passés j'ai encore tellement de travail à rendre (je poussai un long soupir). Peut-être prendrai-je un peu de temps pour aller voir Gwen ? Et Maisie aussi, si elle est rentrée pour Noël... Oh, Leith ! m'exclamai-je en enfonçant ma tête contre sa poitrine. Tu vas tellement me manquer !

— Toi aussi tu vas me manquer, ronchonna-t-il. Tu n'imagines pas à quel point.

Il me fit basculer sur le dos et posa doucement sa tête sur ma poitrine. J'en eus le souffle coupé, il se passa plusieurs secondes avant que mon cœur ne décélère. Au bout d'un long moment, il se redressa sur un coude.

— il faut que je m'en aille, annonça-t-il à contrecœur.

J'étais abattue.

— Juste deux semaines, dit-il en remettant en place une mèche de mes cheveux échappée de mon chignon.

— Le bout du monde ! grognai-je.

— Gwen te trouvera bien une occupation, ricana-t-il. L'inventaire de sa petite boutique des horreurs ! Elle fait ça à chaque fin d'année.

— C'est une idée, marmonnai-je. Comme ça je pourrai essayer de trouver un cadeau de Noël digne de toi !

Il parut stupéfait.

— Tu veux m'offrir un cadeau ?

— Oui, pour Noël. C'est la tradition.

— Tu sais, pour moi Noël ne veut rien dire. C'est vrai qu'on le fêtait lorsque ma mère était encore en vie, mais ensuite- Enfin bref... ça ne représente rien pour moi. Les garous ne se sentent pas concernés.

— Je me demande bien pourquoi.

— C'est comme ça. Ça ne veut rien dire, répéta-t-il.

— Eh bien maintenant ça voudra dire que ton humaine de petite amie t'offre un cadeau !

Il était sceptique.

— Si tu le dis...

— Je l'affirme !

— Dans ce cas... Déguise-toi en petit chaperon rouge, je serais absolument ravi !

Nous finîmes par rejoindre ma famille. Leith salua tout le monde et je le raccompagnai à la porte. Il pleuvait à verse. Protégée sur le perron, je lui fis un dernier signe de la main avant qu'il ne disparaisse dans le chemin.

Nous étions le vingt-trois décembre. Je voulais me rendre en ville pour acheter le cadeau de Leith et passer chez Simalabim. Gwen était en plein inventaire et n'était pas contre un petit coup de main pour comptabiliser ses livres. Je lui avais promis de rester l'aider.

Ma mère me prêta sa voiture. Lorsque j'arrivai à Wick, il pleuvait. Les gouttes se transformaient instantanément en verglas. Ainsi, malgré le sel jeté çà et là, les rues du centre-ville étaient de vraies patinoires. Je dus faire un effort considérable pour ne pas tomber.

Je n'avais pas vraiment d'idée précise pour le cadeau de Leith, mais je voulais quelque chose de particulier, d'original, pas un parfum ou une chemise. Sauf que la tâche allait s'avérer difficile à Wick. Je regrettais de ne pas être restée un peu plus longtemps à Edimbourg pour fouiner. J'y aurais sûrement trouvé mon bonheur.

Je m'engouffrai dans une ruelle étroite et tombai sur un atelier de métallurgie avec une belle vitrine exposant divers objets. Je m'arrêtai juste pour l'admirer, mais la pluie devenue battante me poussa à entrer.

Il y eut un son ravissant de carillons au-dessus de ma tête lorsque je poussai la porte. Un monsieur bien en chair, avec une grosse moustache et des cheveux mi-longs m'accueillit.

— Bienvenue dans mon atelier, mademoiselle ! Que puis-je faire pour vous ?

Il avait l'accent et la sympathie des Écossais.

— Je cherche un cadeau pour mon petit ami.

— Avez-vous une idée précise ?

— Non. Je voudrais quelque chose de personnel et pas fabriqué en série, osai-je prudemment de peur de le faire sortir de ses gonds.

— Rien de tout ça ici, ma jolie. Que des pièces uniques ! Je fabrique tout moi-même, dans ma forge.

Soulagée, je lui rendis son sourire.

— Et il aime quoi, votre amoureux ?

— Les loups, répondis-je sans réfléchir. Vous avez quelque chose qui se

porte ? Un pendentif ?

Le propriétaire du magasin m'examina comme si j'avais dit quelque chose d'étrange ou hors de propos. Finalement, il me fit signe d'avancer pour le suivre au fond de la boutique.

Sur tout un pan de mur étaient exposés des objets qu'on aurait jurés d'époque médiévale. Des faux, des haches, des serpettes, une épée, une hallebarde... En quelques secondes, je fus propulsée à une autre époque, c'était surprenant.

Le propriétaire me montra une étagère sur laquelle étaient présentés plusieurs petits animaux en fer, en bronze ou en argent. Le travail était de qualité, fin et délicat. Cet homme avait un réel talent. Parmi les loups qu'il désigna du doigt, mon regard se porta sur un pendentif argenté en ronde-bosse.

— Je peux ? demandai-je avec l'intention de le prendre.

— Mais bien sûr !

Je m'en emparai délicatement et l'examinai.

Le loup, très stylisé, s'enroulait autour du corps agenouillé d'une femme nue aux cheveux longs. Il posait la tête contre sa poitrine tandis qu'elle l'encerclait de son bras pour le coller à elle. Je tombai littéralement sous le charme.

— Je prends celui-ci, murmurai-je.

L'homme me sourit.

— Excellent choix.

Il se détourna et s'éloigna vers le comptoir, à l'entrée. Il astiqua soigneusement le bijou avant de le déposer dans une pochette de velours rouge. Il y ajouta une cordelette en cuir et emballa le tout. Je payai, pris le paquet et le rangeai soigneusement dans mon sac.

— Merci, dis-je sincèrement.

Il me gratifia d'un large sourire et m'ouvrit la porte du magasin.

Je sortis sous une pluie violente, si bien que j'arrivai trempée à Simsalabim. Lorsque j'entrai, je trouvai Gwen en équilibre sur un escabeau, une pile de livres dans une main, se raccrochant au garde-corps de l'autre.

— J'arrive ! m'écriai-je.

J'attrapai de justesse les quelques bouquins qui allaient tomber et les posai sur le comptoir.

— Tu joues à l'équilibriste ?

Elle souffla.

— Ne m'en parle pas, je ne m'en sors pas. Il y en a tellement ! Regarde-moi cette pagaille !

Elle embrassa la pièce de la main.

Devant l'étendue des livres étalés sur le sol, j'eus presque le tournis. Mais j'étais là pour aider alors...

— Je commence par quoi ?

— Tu vois l'armoire derrière toi ?

Elle désigna du doigt un placard sans portes, plein à craquer d'ouvrages ésotériques. Après qu'elle m'eût expliqué en quoi consistait ma « mission », je m'affairai à la tâche. J'en aurais pour une éternité...

Deux heures plus tard, je cataloguais les ouvrages sur les vampires, les esprits vengeurs, les griffons et autres créatures merveilleuses - ah oui, j'allais oublier les indispensables Comment relever un mort ? et Quel âge avez-vous en lunes rousses et Quelles en sont les répercutions ? C'est alors que je tombai sur un livre qui me fit lever les yeux au ciel : L'ange démoniaque.

— Quoi ? demanda Gwen.

Je lui tendis le livre en question.

— Comment peut-on être la fois ange et démon ? C'est paradoxal, non ?

— Pas du tout.

— C'est marrant, mais j'étais sûre que tu allais dire ça.

— Satan était bien un ange déchu.

— C'est vrai. Ce livre est en rapport avec lui ?

— Non, pas vraiment.

— Ah, tu vois !

Je fis rire Gwen. Elle s'essuya le front du revers de la main et s'étira. Elle était épuisée, moi aussi.

— On fait une petite pause ? Un thé, ça te dit ?

Elle prit le bouquin et se leva pour se diriger dans l'arrière-boutique. Je la suivis.

Nous nous lavâmes les mains et Gwen remplit la bouilloire. Elle nous servit deux grands mugs et s'assit à côté de moi, le livre devant elle. Je bus une longue gorgée de thé qui me fit soupirer de plaisir.

— Alors ton bouquin, c'est quoi ? demandai-je en le montrant du menton.

— Tu veux que je te raconte ?

— Et comment !

— Étonnant ! s'exclama-t-elle, ravie.

— Comme je sais que tu dois avoir un avis hallucinant sur la question, je ne veux pas rater ça !

Elle se contenta de me sourire avec espièglerie.

— Les anges démoniaques sont des êtres surnaturels tout à fait à part. Ils sont

entourés de légendes extraordinaires, à tel point qu'on n'est pas vraiment sûrs de leur véritable origine. L'histoire la plus courante raconte que les anges démoniaques sont à moitié vampire, à moitié stryge.

— Stryge ? C'est quoi ?

— Les stryges sont des êtres issus de la mythologie romaine. On les classe dans la catégorie des démons ou des sorcières. Bien qu'elles soient totalement différentes, elles sont souvent confondues avec les sirènes qui sont représentées de la même manière, c'est-à-dire, tantôt avec une tête d'oiseau et un buste de femme, tantôt l'inverse. Parfois leur corps tout entier est celui d'une femme magnifique avec d'immenses ailes noires. On raconte qu'elles sont capables de changer de visage au gré de leurs envies.

— Qu'ont-elles de particulier ?

— Comme les sirènes, les stryges sont reconnues comme étant enchanteresses. Leur voix harmonieuse charme quiconque ayant l'imprudence d'écouter leurs chants. Celui qui les entend, oublie tout : père, mère, enfants. Il devient une proie facile, complètement soumise. Elles sont aussi réputées pour leur cruauté. Elles sont redoutables, agiles, rapides et assoiffées de sang humain.

« Elles étaient craintes de tous à l'époque romaine, on prenait très au sérieux leur existence. Elles auraient enlevé des nourrissons pour s'abreuver de leur sang et se nourrir de leur chair. Ovide raconte dans son livre IV des Fastes, qu'elles étaient voraces, avec une tête énorme, des yeux fixes et un bec aiguisé. Il dit qu'elles déchiraient les entrailles de ceux qui se nourrissent de lait, qu'elles aimaient s'enivrer de sang humain, qu'elles épouvantaient la nuit de leur cri sinistre.

« Les populations craignaient leur courroux et protégeaient leurs enfants avec toutes sortes d'incantations. Même s'ils n'en avaient jamais vues, ils savaient comment les tuer. Les stryges devaient être prises sur le fait, car concentrées sur ce qu'elles faisaient, elles étaient plus faibles. Il fallait ensuite les brûler vives et se nourrir de leur chair pour qu'aucune autre n'ait envie de revenir. Voilà pour les stryges, épatant hein ? S'enthousiasma-t-elle.

— Quelles charmantes créatures ! Et tu dis qu'elles ont conçu les anges démoniaques avec les vampires ?

— C'est ce que raconte la légende. Les vampires, contrairement aux stryges, sont immortels. Ils ont une apparence anthropomorphique et sont d'une grande beauté. On dit qu'ils sont non-morts ou non-vivants, c'est selon. Ils se nourrissent du sang des vivants pour survivre - le sang humain ayant leur

préférence -, mais parfois, dans des cas extrêmes, ils peuvent user de nourriture humaine.

« Comme les stryges, ils ont la capacité d'envoûter l'être humain. Mais ils ne chantent pas, ils n'en ont nul besoin, un simple regard suffit pour subjuguier leur proie qui tombe dans leurs bras sans violence, entièrement consentante.

— Comme c'est pratique ! me mis-je à rire.

— Oui, continua-t-elle avec sérieux, les vampires sont des prédateurs exceptionnels. Ils sont dotés de sens très développés, d'une force incommensurable et peuvent se déplacer une allure prodigieuse. Comme si subjuguier l'homme ne leur suffisait pas à se sustenter !

— Finalement les stryges et les vampires se ressemblent beaucoup, non ?

Gwen reprit une longue gorgée de thé.

— On peut dire ça, et c'est là que ça devient vraiment intéressant, acquiesça-t-elle en tapotant la couverture du livre.

— Je suis tout ouïe, Gwen, m' amusai-je.

— Il y a plusieurs milliers d'années, un vampire mâle en quête de nourriture errait sur les bords d'un lac aussi grand que le lac Titicaca. Il fut attiré par l'odeur du sang qui se répandait jusque de l'autre côté de la rive. Doté d'un odorat exceptionnel, le vampire n'eut aucun mal à repérer d'où venait ce parfum si enivrant.

« Tandis qu'il pensait découvrir le résultat d'un sacrifice humain ou d'un meurtre, il tomba nez à nez avec la créature la plus belle qu'il ait jamais vue. Plus belle encore que toutes ses congénères. Une femme dotée de traits délicats et gracieux, d'un corps à couper le souffle et arborant au sommet de son dos, deux magnifiques ailes noires aux plumes chatoyantes. Une stryge.

« Le visage recouvert du sang qu'elle venait de boire, elle fixa avec profondeur le nouveau venu, nullement apeurée.

« On dit qu'il en tomba immédiatement amoureux, oubliant la faim qui le torturait depuis des jours, il se jeta aux pieds de la stryge et la courtisa jusqu'à ce qu'elle accepte d'être sienne, usant de tous les charmes offerts à sa splendide existence. La stryge se donna à lui passionnément, sans aucune retenue. Mais, indépendante et cruelle, elle finit par tuer telle une mante religieuse, le magnifique vampire qui s'était épris d'elle. Elle lui arracha la tête et but jusqu'à la dernière goutte de son sang glacé, s'en délectant comme d'un met délicieux. (Je frissonnai de dégoût.)

« De cette union éphémère naquit un enfant aussi beau qu'un ange, aux pouvoirs exceptionnels. De sa mère, il hérita de ses ailes noires magistrales et

de ses redoutables serres, mais contrairement à elle, il sait rétracter ses attributs jusqu'à ce qu'ils soient totalement invisibles, lui permettant de ressembler à n'importe quel humain, il peut voler sans jamais ressentir la fatigue et comme sa mère, il est capable de transformer son visage selon son gré.

« De son père, il hérita de presque tout. Son immortalité, sa rapidité, sa force prodigieuse, ses sens surdéveloppés, son charme dévastateur, son implacable beauté, ses dents acérées et son goût pour le sang humain.

« Il est un être exceptionnel, plus encore que ses parents eux-mêmes. Mais sa cruauté n'a aucun égal, même pas celle de sa génitrice. On raconte qu'après être sorti des entrailles de sa mère, le premier ange démoniaque a secoué ses ailes humides pour les sécher et s'est jeté sur elle pour la dévorer, se fortifiant ainsi de ce premier festin.

— Charmant ! m'exclamai -je, rebutée par la fin de l'histoire.

Gwen éclata de rire.

— Toutes les histoires ne sont pas aussi belles que celle de Cendrillon, hein?

— En effet, grommelai-je. Et ce bouquin, il se base sur quoi, exactement ?

— Essentiellement des légendes. Il semblerait que ces créatures soient extrêmement rares et seraient bien moins nombreuses que les vampires.

— Tu y crois, toi ?

Question à mille euros... je connaissais la réponse.

Gwen me décocha un clin d'œil. Évidemment...

Je m'emparai du bouquin et ouvrit la première page. Il y avait une dédicace.

À l'ange noir, sublime et envoûtant... Celui que je voudrais être.

— L'ange noir ? demandai-je.

— C'est l'un des nombreux noms que l'on donne à l'ange démoniaque. C'est écrit plus loin.

— D'accord. Tu crois que ce mec savait ce qu'il faisait en dédicant son livre à l'ange noir ? rigolai-je en le feuilletant.

— C'est peut-être une assurance vie... qui sait ?

Je tournai les pages et restai coite devant la liste des dif-

L'oiseau de sang
L'aigle maudit
Le prince de sang

Le souffleur d'âmes
Le souffleur de vies
L'exploiteur

Exploiteurs, souffleurs de vies... mon sang ne fit qu'un tour. Ne s'agissait-il pas, mot pour mot, des noms qu'avait évoqué Jamie lorsqu'il parlait d'ennemis ancestraux ? Bien sûr que oui.

— Je peux te l'acheter, ce bouquin ? demandai-je à Gwen.

— Toi ? Tu rigoles ?

— Euh, non. J'ai trouvé l'histoire intéressante, mentis-je.

— Hannah jorion, grande rationaliste devant l'Éternel achèterait un deuxième livre sur le monde occulte ? Je suis sciée ! Pour la peine je te l'offre.

— Non, non, je vais l'acheter, protestai-je.

— Sûrement pas ! Ce sera mon cadeau de Noël.

— Mais moi je n'en ai pas pour toi, geignis-je.

— Tu plaisantes ! Cela va bientôt faire trois heures que tu es là à me prêter main-forte. Ça vaut tous les cadeaux du monde ! Accepte-le.

Je lui offris un grand sourire.

— C'est d'accord, merci.

Une heure et demie plus tard, nous avons bouclé l'intégralité de l'inventaire. J'avais tellement fixé le calepin des références bibliographiques que j'avais le sentiment que mes yeux allaient sortir de leurs orbites. Je n'étais pas mécontente qu'on ait terminé. Il pleuvait toujours, mais j'avais l'après-midi devant moi. J'allais pouvoir consulter le livre.

Comme je n'avais pas envie de rentrer immédiatement, je décidai de passer un moment chez Broadman, le salon de thé juste en face de Simsalabim.

Le diable
noir Le
vampire
ailé Le

férents noms donnés à l'ange
démoniaque.

L'ange

Je m'installai à une table et commandai un chocolat chaud et un cookie aux noix de

démon ailé
L'écorcheur

démoniaque
L'ange
noir

pécan. J'ouvris le livre sur l'ange démoniaque dans l'intention d'en apprendre un peu plus.

Malheureusement, la table des matières ne proposait que la lecture de légendes où les garous ne semblaient apparaître nulle part. J'étais survoltée, parce que pour une raison que je n'expliquais pas, l'idée me vint que les exploiters et les membres du Cercle ne faisaient qu'un. Après tout, Leith et Jamie ne les aimaient pas du tout et, à mon goût, ils en faisaient un peu trop à leur sujet. Sans compter que je n'oubliais pas la remarque de Leith à propos de Minah : « Elle sait manipuler les esprits comme personne. » Ça cachait quelque chose.

J'avais sans aucun doute déjà assisté à bien des étrangetés, j'aurais donc dû ne pas être surprise par mon affolant rapprochement, sauf qu'une part de moi-même se demandait s'il était bien raisonnable de penser cela.

Il est vrai que les membres du Cercle étaient un peu spéciaux, mais de là à les assimiler à des vampires ailés. Des vampires tout court d'ailleurs... Rien que l'idée était absurde. À ma connaissance, bien que celle-ci soit bien maigre, les vampires n'étaient-ils pas supposés ne sortir que la nuit ? Sans compter que voir des immortels s'embêter à fréquenter l'université était totalement absurde. Qui serait suffisamment fou pour s'infliger un tel supplice ? Les accros aux disserts ? Ridicule.

Je fouillai dans mon sac pour attraper mon téléphone portable et appeler Leith. Il aurait forcément une explication à me donner... ou un « on en reparlera plus tard ». À coup sûr c'est ce qu'il me répondrait et ça m'énerverait. Je ne voulais pas risquer une nouvelle dispute. J'attendrais qu'on se voie la semaine prochaine, on en parlerait sur le chemin du retour.

Bon sang ce que ça allait être long !

Je soupirai en croquant enfin dans mon cookie et mâchai distraitement. Je ne m'étais encore jamais demandé si les vampires existaient. Pas plus que les loups-garous d'ailleurs... avant de rencontrer Leith.

Agacée, je bus les dernières gorgées de mon chocolat et rassemblai mes affaires avant de sortir du salon de thé.

Le lendemain, une frénésie joyeuse avait envahi chaque membre de la famille. Nous étions le soir du réveillon de Noël. Traditionnellement, mon père et moi avions l'habitude de décorer le sapin peu de temps avant le repas. Il était à peine dix-neuf heures, et je n'étais pas encore habillée lorsque mon père arriva avec la malle aux trésors.

— Mais il est bien trop tôt ! protestai-je.

Il me décocha un clin d'œil.

— Monte rejoindre ta mère, elle t'attend. Je patienterai.

— Tu as intérêt !

Je grimpai les marches quatre à quatre et retrouvai ma mère dans sa chambre.

— Ah, te voilà ! Tiens, je voudrais que tu portes cette petite robe, ce soir. (Elle me tendit une housse de protection pour vêtement.) Tu mettras mes escarpins, ceux-ci, me dit-elle en désignant une paire de chaussures à talons si hauts, que je ne donnais pas cher de mon équilibre.

— Oh, maman, je ne pensais pas faire de chichis.

— Tut, tut... C'est Noël ! Tu ne discutes pas et tu t'habilles ! Dépêche-toi, les Cameron ne vont pas tarder.

Sur ce, elle quitta la pièce.

Quelle autorité ! C'était ça le désavantage de grandir ? il fallait jouer à la princesse pour les grandes occasions ? John et Margaret Cameron, les amis de la famille, n'auraient sans doute pas été offusqués devant une tenue plus simple. Enfin... puisque c'était un ordre.

Après ma douche, j'ouvris la housse et découvris la fameuse robe. Noire, souple, arrivant probablement au-dessus des genoux et recouverte de fine dentelle. Le haut était composé d'un bustier incrusté de délicates perles de rocaïlle noires et de strass aussi translucides que du cristal, les bordures de la jupe étaient délicatement décorées de délicates plumes noires. Un pan de soie enserrait le dessous de la poitrine et retombait sur le côté en un drapé vaporeux. Bien que très sophistiquée, cette robe était superbe.

La regarder était une chose, la mettre en était une autre. Un calvaire ! La taille était la bonne, mais le bustier était ingérable. Il refusait désespérément de rester

en place. À chaque fois que j'arrivais à remonter la fermeture éclair de quelques centimètres, il partait sur le côté. Je le remettais en place, et le zip redescendait. L'horreur ! J'étais essoufflée et rouge d'énervement. J'avais bien essayé d'enfiler la robe devant-derrrière, mais une fois fermée, elle était si serrée que je ne pouvais plus la retourner. S'habiller avec de telles frusques ressemblait à un casse-tête chinois, mais j'y parvins.

J'enfilai la paire d'escarpins et entrepris de me coiffer. J'élaborai un chignon à peu près potable et, pour l'occasion, me permis une légère touche de maquillage.

Lorsque je regagnai le salon, je constatai l'immonde trahison de mon père, il avait osé placer une boule de Noël sur le sapin (même si en réalité elle était ridiculement petite).

Il se tourna sur moi et me siffla d'admiration.

— Eh bé ! s'écria-t-il. On est carrément bien entourés ce soir ! Tu es splendide, ma fille.

— Merci, papa, tu n'es pas mal non plus.

Pour l'occasion, il avait revêtu un smoking noir. Je trouvai ça irréel, il s'agissait juste d'un repas en famille !

— Tu as osé profaner le sapin avant que j'arrive, lui fis-je remarquer sur le ton du reproche.

— Il m'a supplié, s'expliqua-t-il. il se sentait seul alors...

— Ouais, c'est ça ! Les Cameron sont arrivés ?

— Non, pas encore. On ajuste le temps de décorer le sapin.

Il nous fallut à peine quarante-cinq minutes pour tout terminer. Du rouge, du noir, de l'orangé, du blanc... Nous avons remplacé l'étoile en haut du sapin par un immense papillon doré. C'était grandiose.

Pendant que mon père aidait à la cuisine, je décidai d'aller chercher les cadeaux stockés dans la bibliothèque. J'avais fait plusieurs allers-retours et installais méthodiquement les paquets au pied du sapin quand la sonnette retentit. Je me précipitai pour ouvrir à John et Margaret.

— Bienvenue ! m'exclamai-je avec un large sourire en ouvrant la porte.

Mon sourire se figea. Je devais sûrement avoir la berlue.

— Joyeux Noël, Hannah.

— Leith...

Il se pencha calmement et embrassa doucement mes lèvres, l'étais parfaitement immobile, incapable de bouger. Je n'en croyais pas mes yeux et ouvrai la bouche à la manière d'une carpe en manque d'oxygène.

— Tu vas vraiment finir par me faire mourir, souffla-t-il en admirant ma

tenue, les yeux pétillants d'un désir qui ne m'échappa pas.

Lui aussi était magnifique, vêtu d'un smoking noir du même genre que celui de mon père, sauf que je trouvais qu'il le portait un milliard de fois mieux.

— Tu devrais fermer la bouche, dit-il en riant. Il doit encore y avoir des insectes en cette saison.

— Je n'en reviens pas, réussi-je à dire enfin. C'était prévu depuis le début ?
Il opina.

— Mince alors...

— Tu crois que je peux entrer ou tu me condamnes à passer le réveillon sur le perron ?

— Oh... je suis désolée. Bien sûr, entre.

Tandis que je me poussai pour qu'il passe, j'aperçus les phares d'une voiture qui approchait. Cette fois il s'agissait bien des Cameron. J'attendis encore cinq minutes qu'ils arrivent.

— Mon Dieu, Hannah, s'exclama John en me serrant contre lui, tu ressembles à une véritable égérie de haute couture ! C'est l'amour qui te rend si jolie ?

— John ! m'exclamai-je, gênée.

Leith était toujours derrière moi, un sourire de fierté étirait son beau visage.

— Bonsoir, jeune homme ! lança-t-il, enjoué en empoignant chaleureusement la main de mon petit ami.

— Monsieur...

— Appelle-moi John ! Leith, c'est ça ?

Leith, John et Margaret n'étaient pas de parfaits étrangers, ils avaient eu l'occasion de se rencontrer lors de ma fête d'anniversaire l'été dernier.

— Oui, c'est ça, répondit-il poliment.

— Joyeux Noël, Hannah, dit Margaret en me serrant contre elle. Tu es ravissante.

— Merci.

— Ton petit ami ? demanda-t-elle en regardant Leith.

— Euh, oui.

— Hum... je me rappelle de vous, fit-elle en lui tendant la main. Je suis Margaret. (Puis elle murmura à mon oreille.) Remarque, avec un physique pareil, je ne vois pas comment j'aurais pu faire autrement !

Le sourire aux lèvres, je refermai la porte derrière eux tandis qu'ils se dirigeaient vers mes parents.

— Leith, si tu veux bien te donner la peine, l'invitai-je d'un ton pompeux en

lui montrant le salon.

Oubliant les règles de bienséances, il me prit vigoureusement par la taille pour me soulever à hauteur de son visage.

— Tu sais, Hannah, glissa-t-il à mon oreille dans un murmure, jamais expression n'a été aussi vraie, je te mangerais toute crue !

— Viens ! lançai-je à Leith un peu plus tard dans la soirée. Je voudrais te donner ton cadeau.

Je l'attirai avec moi dans l'escalier et le conduisis dans ma chambre. Pendant que je me penchai vers la table de nuit, je le sentis gigoter derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je en le voyant fouiller dans la poche de sa veste.

Il me tendit un petit paquet.

— Tu... tu m'as fait un cadeau ? m'étonnai-je. Mais... je croyais que tu trouvais ça inutile.

— Il faut croire que j'ai changé d'avis, (je ris du nez en examinant le ballotin.) Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda-t-il, intrigué.

Sans répondre, j'ouvris le tiroir de ma table de nuit et en sortis un paquet identique, il s'esclaffa en le prenant.

— On a eu la même idée, on dirait.

— L'artisan a dit que les pièces étaient uniques. Normalement nous ne devrions pas avoir les mêmes.

— Je n'en doute même pas, dit-il avec un sourire en coin.

Nous entreprîmes de déchirer délicatement les papiers cadeaux et, sans surprise, nous en sortîmes chacun une petite bourse rouge. Leith attendit avant d'ouvrir la sienne.

— Toi d'abord.

Je tirai sur la cordelette et renversai le pochon pour en faire tomber le contenu dans ma paume, il s'agissait d'un bijou en bronze, il brillait comme de l'or. L'émotion me prit instantanément, je restai muette de saisissement. À quelques détails près, le pendentif était le même que celui que je lui avais offert. La même femme aux cheveux longs était représentée de dos, nue et assise, sauf qu'elle avait enroulé ses bras autour de ses genoux. À côté d'elle, un loup assis sur ses pattes arrière veillait.

Je l'adorais.

— C'est magnifique, murmurai-je, très émue.

Leith ouvrit le sien et sourit jusqu'aux oreilles.

— Quoi ?

— J'ai longuement hésité entre les deux. M. Culloch, le propriétaire, est un très vieil ami de la famille. Je lui ai demandé de réaliser un pendentif sur ce thème, expliqua-t-il en me montrant les bijoux. Il en a fabriqué deux. J'ai choisi celui en bronze parce que je pensais qu'il irait merveilleusement bien avec la couleur de tes cheveux.

Il enroula doucement une de mes boucles autour de son doigt avant de la faire retomber sur mon épaule.

— Je suis très heureux que tu m'aies offert le deuxième, Hannah. Je l'aime beaucoup. (Il prit le pendentif qu'il m'avait offert.) Tourne-toi.

Je m'exécutai tandis qu'il glissait le bijou au creux de ma poitrine. Il noua le lien et m'embrassa doucement dans le cou.

— Il est fait pour toi...

— Merci... Je suis quand même désappointée, j'aurais vraiment aimé que ce soit une surprise.

— Mais c'en est une. Combien de chance y avait-il pour que tu ailles spécifiquement dans sa boutique ? Pas beaucoup, n'est-ce pas ? Tu m'aides ?

Il baissa la nuque pour que je noue le pendentif autour de son cou. Il desserra son nœud papillon, ouvrit les deux premiers boutons de sa chemise (je dus faire un effort considérable pour ne pas y glisser les doigts) et cacha le bijou.

— Ce monsieur Culloch est bizarre, tu ne trouves pas ? Quand je lui ai demandé un pendentif de loup, il m'a regardée comme si j'étais une extraterrestre.

— Hum... si tu considères que moi aussi, je suis bizarre.

— C'est un garou ?

J'étais si abasourdie qu'il éclata de rire.

— Tu te sens encerclée, pas vrai ?

— Non, mais... enfin, ça ne se lit pas sur sa figure.

— Heureusement, sans quoi ce pauvre homme n'aurait pas beaucoup de clients. Quoi qu'il en soit, il a effectivement dû être surpris par ta requête.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que c'est toi, le personnage féminin. Il t'a certainement reconnue.

— Moi ?

— Eh bien oui, qui d'autre ? pouffa-t-il de rire.

J'attrapai le pendentif pour mieux détailler la femme. Elle avait des cheveux longs, comme moi, mais son visage était volontairement effacé. Difficile dans ce cas de me comparer à elle. Sans compter qu'elle était nue et...

— Je t'ai décrite à la perfection tu ne trouves pas ?

Je rougis instantanément.

— Enfin, d'après ce que j'imagine...

— C'est un métier peu banal forgeron, non ? demandai-je, désireuse de changer de sujet au plus vite.

— Tu te rappelles que je t'ai dit que beaucoup de lupi étaient médecins ?

— Oui.

— Eh bien, quelques autres sont forgerons, il y a une vieille légende à ce sujet. Fillan, mon ancêtre, a demandé une faveur aux dieux en échange de vingt ans de sa vie. Pour pouvoir se battre d'égal à égal avec Angus qui avait une grande armée, il aurait demandé aux dieux d'offrir à plusieurs lupi le talent de forger. Mais pas n'importe quel talent. Il voulait que les forgerons de son clan fassent si bien leur travail que toutes les armes qu'ils fabriqueraient seraient indestructibles. On raconte que c'est la raison pour laquelle Angus a accepté le traité de paix. Parce qu'il avait peur de ne plus être assez fort pour vaincre l'ennemi. Enfin, ce n'est qu'une légende ! Toujours est-il que les forgerons lupi font partie d'une caste ancestrale et qu'ils savent manier le fer comme personne.

— Et pas que le fer, constatai-je en montrant mon bijou.

— Et pas que les armes. Une autre légende raconte que les lupi forgerons savent ensorceler les objets métalliques qu'ils fabriquent, et leur concéder un pouvoir particulier. Certains auraient la faculté de protéger, d'autres d'envoûter, de faire tomber amoureux, de porter la poisse...

— Et tu y crois ?

— Mais certainement ! Celui que tu portes a un pouvoir très, très particulier.

— Mais non...

— Mais si, affirma-t-il en plissant les yeux.

— Et lequel ?

— Celui de t'empêcher de te remettre en pantalon !

— Idiot !

— Ben quoi ? On peut toujours rêver...

Leith rentra chez lui bien après une heure du matin. On se reverrait dans moins d'une semaine pour rentrer à St Andrews.

Avant de monter me coucher, j'aidai à ranger le salon et raccompagnai Elaine dans sa chambre.

— Vous semblez très amoureux, dit Elaine pendant que nous montions les escaliers.

— Nous le sommes, soufflai-je.

— Lui as-tu parlé de mon petit secret ?

— Bien sûr que non !

L'été dernier, Elaine m'avait confié que le grand-père de Leith et elle étaient tombés éperdument amoureux. Je lui avais promis de ne pas en parler à Leith.

Elle soupira longuement.

— Si tu en as envie, fais-le.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas... Peut-être parce qu'il est un peu mon petit-fils, maintenant.

Si seulement elle avait pu voir ma tête. J'étais bouleversée.

Devant sa porte, Elaine m'embrassa sur la joue et me tapota la cuisse avec affection.

— Allez ! File à présentée suis épuisée.

Tendrement, je lui rendis son baiser.

— Bonne nuit, grand-mère.

— Bonne nuit, Hannah.

— À cette allure, on ne sera pas arrivés avant demain !

Leith était furieux. Nous étions partis depuis presque deux heures et nous n'avions parcouru que quatre-vingt kilomètres. La pluie verglaçante et le vent l'empêchaient de rouler à une allure normale. Les conducteurs devant nous semblaient en panique et n'étaient pas tous équipés d'un 4x4 comme Leith, ils donnaient sans arrêt des coups de frein qui l'exaspéraient.

— Pourquoi es-tu si énervé ? m'étonnai-je.

Il me coula un regard en biais, noir.

— Je déteste ce fichu temps ! Regarde-moi toutes ces an-
douilles qui pédalent dans la semoule !

Il agrémenta sa colère d'un geste de la main.

— Tu as peur de rater un rendez-vous ?

Il soupira.

— Je dois retrouver la meute ce soir, à vingt heures.

— Et c'est si problématique que ça si tu es en retard ?

— Non... probablement pas, admit-il.

Je détachai ma ceinture de sécurité et me penchai pour lui embrasser la joue. C'est ainsi que faisait ma mère pour calmer mon père lorsqu'il était au volant.

Il se tourna vers moi et sourit.

— Excuse-moi, je ne sais même pas pourquoi je m'emporte.

— Ce n'est pas grave.

— Discutons un peu. Parle-moi pour que je me concentre sur autre chose que cette maudite pluie.

Je ne réfléchis pas plus de deux secondes avant de trouver un sujet de conversation. Pas le meilleur, mais un sujet quand même.

— Le Cercle.

Il fronça les sourcils à s'en créer des rides à vie.

— Quoi, le Cercle ?

— Tu voulais qu'on discute. Discutons du Cercle.

— Que veux-tu savoir ?

Je ne passai pas par quatre chemins.

— Ce sont des exploités ?

À en croire ses mains crispées sur le volant, j'avais visé juste, et ne parlons pas du craquement de mâchoire...

Comme il ne répondait pas, je continuai.

— Jamie a dit qu'ils étaient les ennemis ancestraux des loups-garous. C'est vrai ?

— C'est vrai.

— Il s'agit bien du Cercle ?

— Oui, siffla-t-il entre ses dents.

Je fus presque sans réaction.

— Je les trouvais excentriques, mais de là à imaginer...

— Tu ne croyais tout de même pas que je ne voulais pas que tu les fréquentes juste parce que leurs têtes ne me revenaient pas ? persifla-t-il.

Il était en colère. Je décidai de l'ignorer.

— Parle-moi d'eux. Qu'est-ce qu'un exploités, exactement ?

— N'as-tu pas déjà eu cette conversation avec Gwen ? répondit-il platement.

Génial ! Merci, Gwen !

— Mais... comment peuvent-ils être ce qu'ils sont ?

Il tourna la tête pour me regarder, le regard sombre.

— Et moi, comment puis-je être qui je suis ? Je n'ai pas d'explication à te donner, ils sont ce qu'ils sont !

La moutarde commençait à me monter au nez qu'il me parle de cette manière, mais je préfèrai garder mon calme car je voulais en savoir plus.

— Les vampires ne sont-ils pas supposés ne sortir que la nuit ? Ne craignent-ils pas le soleil ?

— Non, pas ceux-là.

— Sont-ils dangereux ?

— Pas du tout, ce sont des anges !

Cette fois-ci c'en était trop.

— Ok, Leith Sutherland, ça suffit ! Je ne sais pas pourquoi tu es furieux contre moi, mais j'ai quand même le droit de poser des questions. Si pour toi, tout cela est parfaitement normal, ce n'est pas le cas pour moi !

Il soupira longuement et posa doucement sa main sur mon genou. Je le toisai, déroutée.

— Excuse-moi, Hannah. S'ils n'avaient pas été aussi intéressés par toi, tu n'en aurais jamais entendu parler, grinça-t-il. J'aurais préféré que ce soit le cas.

— Pourquoi se sont-ils intéressés à moi ?

Sachant qui ils étaient réellement, à présent, cela avait un côté plutôt effrayant.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que tu es la petite amie humaine d'un loup-garou et qu'ils trouvent ça très amusant !

— Ils tuent ? Gwen m'a raconté que les exploiters se nourrissaient de sang humain.

— Le sang humain est ce qu'ils préfèrent, mais ils peuvent s'alimenter autrement, de sang animal ou de nourriture solide. Et non, pour répondre à ta question, les membres du Cercle, en théorie, ne tuent pas. Ceci fait partie des engagements qu'ils ont pris.

— Quels engagements ?

— St Andrews est une zone neutre que nous nous engageons à respecter. Personne ne doit y être tué. Ni hommes, ni loups, ni... vampires ailés. L'histoire raconte que la ville a été fondée sur une terre sacrée, par un humain, un loup-garou et un ange noir, ils ont tous les trois signé un accord qui établissait que nos trois races devaient vivre en paix.

— Mais cela n'empêche pas les confrontations...

— Non, en effet. Darius a essayé de me faire sortir de mes gonds avec toi. Il cherche querelle pour provoquer un duel avec l'un d'entre nous.

— Et il y est presque arrivé...

Il hocha la tête et se frotta l'arête du nez.

— Ce n'était pas du tout prévu que Georgia et moi participions aux visites de la ville. C'est complètement par hasard que j'ai appris que vos excursions seraient organisées par Minah et Darius. Je n'allais sûrement pas te laisser te fourrer dans un tel guêpier !

Il serra un peu plus fort le pauvre volant.

— Quand tu as décidé de partir avec eux, Hannah, j'aurais pu les égorger. C'est Georgia qui m'en a dissuadé...

— Gentille Georgia, persiflai-je.

Leith eut un long frisson.

— Quand je pense que tu es allée jusque dans leur... antre. Même moi, je n'y aurais pas mis les pieds !

— Tu veux parler du pub ? Parce que tous les gens qui y vont sont comme eux, n'est-ce pas ?

— C'est leur antre !

Je frissonnai à mon tour.

— Les anges noirs sont-ils nombreux à St Andrews ?
— Un certain nombre. Bien plus nombreux que nous.
— C'est dingue, j'ai quand même du mal à digérer tout ce que j'entends...
— C'est toi qui as voulu savoir.
— Hé ! Je n'en ai pas parlé la première. C'est Jamie qui a mis le feu aux poudres...

— Je sais et il n'aurait pas dû, trancha-t-il brusquement. Ce n'était pas malin de sa part. J'aurais préféré que tu oublies ce dont il t'avait parlé.

— C'est ça, compte là-dessus et bois de l'eau !

Nouveau craquement de mâchoire.

— Pourquoi sont-ils vos ennemis ?

— Il y a une vieille légende à ce sujet, mais je ne lui accorde aucun crédit.

— Raconte.

— Les exploiters se seraient liés aux sorcières pour soumettre les loups-garous. Fatigués de voler, les anges noirs ou exploiters, appelle-les comme tu veux, auraient demandé aux sorcières de nous jeter un sort qui nous aurait obligés à devenir des montures. Leurs montures. En contrepartie, les anges noirs protégeaient les sorcières des humains qui les brûlaient.

— Et ta version ?

— Nous les détestons parce ce que sont des êtres fourbes et vicieux. Ils enrôlent leurs victimes, les poussant à être des serviteurs, de simples objets. Et quand ils n'en ont plus besoin, ils sucent leur sang jusqu'à la dernière goutte.

Je frissonnai de dégoût.

— Ils sont immortels ?

— Malheureusement, oui. Mais par chance, ils ne peuvent pas se reproduire.

— Comment font-ils alors pour « s'agrandir » ? Ils mordent ?

Je murmurai ce dernier mot dans un souffle. Seuls les quelques clichés que je connaissais sur les vampires, me permettaient d'émettre une telle hypothèse. Instinctivement je portai la main à ma gorge.

— Détrompe-toi, Hannah, ce n'est pas par la gorge qu'ils contaminent quelqu'un, mais par le cœur.

— Le cœur ?

— Oui, c'est beaucoup plus rapide et discret. Ça ne laisse aucune trace visible pour la suite.

— Mais c'est horrible !

— Quoi donc ? Qu'ils choisissent le cœur plutôt que la gorge ? demanda-t-il, ahuri.

— Non ! Ce qu'ils font !

— C'est aussi pour ça que nous les détestons, Hannah. Nul n'a le droit de voler la vie d'un être humain ainsi.

— Et si celui-ci est consentant ? Ça doit bien arriver, non ?

— Consentant ? (il se mit à ricaner.) Le pauvre bougre qu'ils ont choisi tombe dans les mailles de leurs filets sans s'en rendre compte ! il est consentant avant même de le savoir lui-même !

— Ils l'envoûtent ?

— Tu crois quoi ? Qu'ils lui font signer un contrat en bonne et due forme ? Ils choisissent la personne idéale selon eux, qui répond à tous leurs critères, et ils « niaquent » !

— Le Cercle fait ça ?

— C'est très rare, mais de temps en temps, ils croisent quel- qu'un qui les intéresse vraiment et en font l'un des leurs.

Pas rassurant du tout...

— Sont-ils forts ? Aussi forts que vous, s'entend ?

— Parfois plus encore. Plus ils sont vieux, plus ils sont solides, puissants et expérimentés.

— Y a-t-il déjà eu des heurts ? Des dérapages ? Des morts ? De véritables morts, je veux dire.

— Pas depuis des années. Mais il y a cette histoire d'un étudiant mort après avoir été mordu. L'exploiteur qui a voulu le changer n'a pas su se retenir, il l'a presque vidé de son sang.

— Mon Dieu !

— Ne sois pas surprise, Hannah, ça arrive beaucoup plus souvent que tu le crois, même si St Andrews en est rarement témoin, il existe des lieux où les exploiters sont les rois. Ils traitent l'homme comme de la viande ! ils agissent en toute impunité... Ils sont malins. Pendant qu'ils tuent, toi tu entends parler de meurtriers en série parfaitement introuvables. Et de temps en temps, quand on est vraiment chanceux, on apprend qu'un homme ou une femme a été retrouvé décapité. Un vampire. Mais trop rarement à mon avis...

— Leith, tu me flanques vraiment la trouille. Pourquoi décapité, c'est ainsi qu'on les tue ?

— Oui. C'est le seul moyen.

J'en avalai ma salive bruyamment.

— Les anges noirs savent-ils vraiment voler ?

— C'est la manière dont ils préfèrent se mouvoir, ils excellent dans l'art de se

déplacer dans les airs.

— Les as-tu déjà vus faire ?

— Oui.

— Comment sont-ils ?

Il me servit un sourire crispé et répondit au bout de quelques secondes.

— Magnifiques, je dois bien l'avouer. Nul n'est plus majestueux qu'eux dans les airs.

— Ils sont au ciel ce que vous êtes à la terre : des êtres extraordinaires..., murmurai-je, pensive.

— Extraordinairement dangereux, oui ! Nous sommes sans arrêt sur nos gardes. Nous ne leur faisons pas confiance.

— Tu parles aussi des membres du Cercle ? Pourquoi, s'ils se sont engagés à ne pas tuer ? fis-je valoir.

Il manqua de s'étrangler.

— Non mais tu rigoles, j'espère !

Je haussai les épaules et laissai passer quelques secondes.

— Pourquoi vont-ils à l'université ? À quoi ça leur sert ? Ils sont immortels, donc ils doivent faire des tas de fois la même chose. Quel intérêt ?

Leith rit pour la première fois depuis que nous avons commencé cette conversation.

— C'est une véritable question existentielle, dis-moi ! Bon, je t'explique. Leur intérêt n'est pas de se faire remarquer mais de se fondre à la population, de vivre comme n'importe qui. L'université fait partie de ces choses que les hommes font. Si l'exploiteur est jeune, il lui sera difficile de s'intégrer dans un milieu de retraités ! Tu vois ce que je veux dire ?

— D'accord, mais il ne peut pas être sans arrêt présent au même endroit. Au bout d'un moment, on va trouver ça louche qu'il revienne, non ? Il fait quoi ? Il s'inscrit ailleurs et commence une autre « vie » ?

Leith sourit.

— Ou pas.

Je levai un sourcil et repensai à ce que Gwen m'avait raconté.

— Ils ne changent quand même pas de visage ? Ce n'est pas la vérité ce truc, si ? (il haussa les sourcils.) Mais... comment font-ils une chose pareille ? C'est impossible !

— Tu me poses trop de questions, Hannah, je n'en sais fichtrement rien. Écoute, on va s'arrêter un peu, si tu veux bien. Là, décida-t-il en montrant un pub au bord de la route. Tu dois avoir faim.

— Euh non, pas trop.

Avec tout ce que j'étais en train « d'avalier » depuis une heure, je n'étais pas prête d'avoir la fringale !

— Oui, mais tu dois manger quand même. Mathy a dit que tu n'avais que la peau sur les os.

— Mais ce n'est pas vrai !

— T'inquiète pas, moi je la trouve jolie ta peau, affirma-t- il avec un clin d'œil.

Le pub ressemblait à tous les autres, avec une forte odeur de gaillon en plus. Si j'avais eu une once d'appétit, elle aurait été démontée en un rien de temps tellement cette puanteur était insupportable. J'en pris mal au cœur.

Nous nous assîmes à une table, une petite dame d'une soixantaine d'années nous apporta la carte. Je n'avais envie de rien, mais je choisis quand même une salade verte. Leith commanda un énorme steak, saignant au possible.

— Il t'arrive de chasser sous ta forme de loup ? demandai- je tout à trac tandis qu'il enfournait un morceau de viande rouge dans la bouche.

Il manqua de s'étouffer avant de pouffer de rire.

— Honnêtement ? Non. Parce que je n'ai jamais faim à ce point lorsque je suis un loup.

— Mais tu le pourrais ?

— Oui, c'est dans mes gènes.

— Tu pourrais tuer Bambi ? me révoltai-je.

— Ben oui, si j'avais faim, il n'aurait aucune chance, crois- moi ! Ne fais pas cette tête, il n'aurait pas le temps de souffrir, je ne suis pas une brute.

J'eus une moue boudeuse. Manger Bambi... Et puis quoi encore ?

— Je peux revenir à mon questionnement sur les anges noirs ?

Il poussa un long soupir.

— J'espère qu'ils ne seront pas notre seul sujet de conversation à l'avenir! Mais si ça te fait plaisir...

Je jouai la carte de l'indifférence.

— Pourquoi ont-ils les cheveux et les yeux clairs ?

— Je ne sais pas exactement pourquoi, mais il semblerait que c'est un changement qui s'opère pendant leur mutation. De même, il arrive que leur peau devienne extrêmement pâle.

Ce qui n'était pas le cas de Darius et Minah. Ces deux-là semblaient plutôt sortir tout droit d'une cabine d'UV ! Leur teint doré m'avait fichu le bourdon la première fois que je les avais vus.

— En tout cas vous avez un point commun.

— Vraiment ? lança-t-il avec un mélange de scepticisme et d'ironie.

— Vous êtes tous très beaux.

Il émit un rire nasal.

— Et je vois un autre point commun.

— Décidément !

— Je ne l'ai pas constaté moi-même avec les anges noirs et l'espère ne jamais à en faire les frais mais, comme vous ils ont un pouvoir hypnotique sur l'homme.

— Et comme nous, ils sont forts, vifs, agiles et extrêmement rapides, énuméra-t-il, blasé.

— As-tu déjà vu un garou affronter un ange noir ?

Il mit ses coudes sur la table et frotta ses yeux.

— L'année dernière, reprit-il, les choses ont failli mal tourner. Darius devait s'ennuyer sévèrement parce qu'il provoquait sans cesse Julia.

-Julia?

— Elle était dans la meute.

— Ah... une de tes petites amies ?

Il grimaça.

— Julia a un tempérament explosif, elle est très sanguine et déteste Darius plus que tout. Ils se sont affrontés violemment un soir. Julia aurait pu être sérieusement blessée, mais je suis intervenu.

— Tu t'es battu avec Darius ?

Il hocha la tête.

— Mais tu m'as dit que St Andrews était un terrain neutre, que vous ne pouviez pas vous battre.

— Non, Hannah, j'ai dit que nous ne pouvions pas nous entretuer.

— C'est rassurant ! Et vous faites ça souvent ?

— Parfois.

— Mais pourquoi ? À quoi cela vous sert-il ?

— Il arrive que nous manquions de contenance. Mais je te jure, Hannah, que ça peut faire un bien fou !

Je n'aimais pas du tout le sourire qu'il affichait.

— N'importe quoi ! Votre conflit ressemble plus à une rivalité qu'autre chose.

Leith resta dubitatif un moment. Pourtant moi, je ressentais bien les choses ainsi.

— Il y a quelque chose qui me trouble, Hannah. Tu sembles prendre l'existence des exploités avec beaucoup de légèreté. N'es-tu pas apeurée ou au moins déroutée par ce que je viens de te raconter ?

— C'est l'impression que je te donne ?

Il haussa les épaules.

— Te souviens-tu de qui j'étais lorsque tu m'as rencontrée ? Je ne croyais en rien et puis d'un coup tout s'est écroulé sous mes pieds, comme ça (je claquai des doigts). Depuis, je n'ai même jamais autant évoqué Dieu dans mes expressions, c'est pour dire ! Je ne sais pas trop comment te l'expliquer, mais quand tu t'es révélé à moi, je me suis dit que les loups-garous n'étaient peut-être pas les seuls êtres extraordinaires de cette planète, sans pour autant me tracasser avec ça. Alors oui, ce que tu me révèles me paraît logique.

— Et ça ne t'effraie pas du tout ?

— Ce n'est pas ça, Leith...

J'aurais aimé lui dire le fond de ma pensée mais je craignais qu'il se fâche.

— Dis-moi, m'encouragea-t-il.

— Ça ne va pas te plaire, le prévins-je.

— Dis toujours.

Il voulut employer un ton serein mais ses yeux se plissèrent malgré lui. Je pris une profonde inspiration.

— Ok. Si tu devais interroger des gens dans la rue sur ce qu'ils pensent des loups-garous, que diraient-ils à ton avis ?

Il fronça les sourcils.

— Où veux-tu en venir ?

— Réponds-moi, que diraient-ils ?

— N'importe quoi, sans doute. Que nous sommes des êtres sanguinaires, des monstres, des mangeurs d'hommes, des voleurs d'enfants...

— Tout à fait. C'est ce que j'aurais dit moi aussi avant de te connaître. Et pourtant, tu es l'être le plus doux, le plus gentil, le plus merveilleux et... le plus beau qu'il m'ait été donné de rencontrer. (Ses sourcils se levèrent avec une esquisse de sourire.) Le fait que tu deviennes un animal ne change rien à ça, n'est-ce pas ? (il secoua la tête en silence.) Tu es le même, quoi qu'il arrive. Je le sais maintenant. Mais imaginons que, comme certains de tes congénères, je pense aux crinos, tu sois incontrôlable sous ta forme animale. Serait-ce de ta faute ? Serais-tu à blâmer ? Devrais-je te condamner d'être qui tu es ? Leith, ce que je veux dire par là, c'est que les anges noirs boivent du sang humain parce que c'est dans leur nature. Pour toi c'est une chose odieuse, mais pour eux c'est

complètement normal. Ils ne peuvent pas se flageller d'être nés comme ça...

— Attends, Hannah. Je suis né comme je suis, pas eux ! Non mais, je n'arrive pas à croire ce que je viens d'entendre ! Tu leur trouves des excuses ? Après tout ce que je viens de te raconter ?

— Et alors ? C'est comme si tu me privais d'eau, ce serait contre nature ! Honnêtement, Leith, pourquoi devrais-je avoir plus peur d'eux que de toi ? Je suis humaine et vous... vous êtes différents ! (il tressaillit.) En plus, tu m'as dit toi-même qu'ils étaient capables de se nourrir comme n'importe quel humain et apparemment c'est ce qu'ils font puisque St Andrews est un terrain neutre. Je crois qu'ils sont plutôt... raisonnables.

Ses narines se gonflèrent, il était franchement énervé. Puis d'un coup, il éclata de rire nerveusement.

— Raisonnables... De toute ma vie, je n'ai jamais entendu pareille idiotie. Raisonnables, répéta-t-il en secouant la tête.

Il recula contre sa chaise et posa sa main sur son front, en fermant les yeux. Il donnait l'impression de réfléchir ou de tenter de se calmer... je ne savais pas trop.

— Et si vous vous trompiez à leur sujet ? insistai-je. Et si votre querelle n'était qu'une histoire aussi ridicule que l'intolérance ?

— La différence raciale, hein ? C'est vraiment ce à quoi tu penses ?

— C'est une théorie, (il remua la tête, blasé.) Ok, j'essaye autre chose. J'ai lu quelque part que si les loups-garous étaient craints des hommes c'est parce que ceux-ci en avaient une peur notoire. Le contrôle de l'expansion humaine organisé par les vôtres il y a longtemps serait gravé dans notre mémoire. Du coup, vous nous flanquez la trouille sans que nous ne vous ayons jamais vus. Ton peuple a bien massacré des milliers d'innocents, n'est-ce pas ? (il hocha la tête, le visage inexpressif.) Pourtant vous avez changé, vous vous êtes rapprochés de l'homme. Pour beaucoup en tout cas (je ne faisais pas mention de la Communauté du Sutherland qui craignait viscéralement les humains). Et c'est ça que je vois en toi, Leith, quelqu'un qui est incapable de faire du mal à un être humain, parce que tu nous considères comme faisant partie des tiens. Et s'il en était de même pour les anges noirs ? Et si une poignée s'était repentie ? Après tout, les membres du Cercle sont assez... discrets (je n'étais pas sûre d'avoir employé le bon mot, mais c'est le seul qui me vint à l'esprit). Leith, je suis navrée, même si je reconnais qu'ils sont étranges, je ne les vois pas comme des êtres sanguinaires.

Leith porta la main à sa bouche comme s'il retenait un haut-le-cœur. Il avala

sa salive et prit sa respiration.

— Tu te trompes, Hannah.

Ses magnifiques yeux verts étincelaient.

— Je n'en suis pas si sûre..., murmurai-je.

Sans un mot, il recula sa chaise et se leva pour se diriger vers le comptoir et payer. Les mains serrées entre mes cuisses, je regardais son assiette encore à moitié pleine. Je lui avais visiblement coupé l'appétit.

Il revint vers moi et s'empara de sa veste.

— On peut y aller ?

— Je... oui.

Il était vraiment fâché.

Nous montâmes silencieusement dans la voiture pour reprendre la route. Nous en avions encore au moins pour trois heures.

Je jetai un regard furtif vers Leith. Il n'avait apparemment pas l'intention de desserrer les lèvres.

En poussant un long soupir, je baissai mon siège en position allongée et m'installai face à la vitre. Je préférais faire semblant de dormir plutôt que de subir sa colère.

Je glissai la main sur mon cou et jouai avec le pendentif qu'il m'avait offert. Je ne pensais plus à rien, je voyais les arbres et les maisons défiler à toute allure.

Nous devons rouler très vite, pourtant la pluie ne s'était pas calmée. Hypnotisée par la vitesse, mes yeux commencèrent à se fermer. Plusieurs minutes plus tard, alors que je commençais à sombrer dans le sommeil, je sentis quelque chose se poser délicatement sur moi. Un manteau. Il avait l'odeur de Leith. Comme dans un cocon, je me recroquevillai un peu plus et attrapai les pans du tissu pour les ramener contre mon nez. La main de Leith caressa doucement mes cheveux, tendrement, pendant un long moment. Je finis par m'endormir.

Je me réveillai blottie dans les bras de Leith. Il faisait nuit mais il ne pleuvait plus.

— On est arrivés ? demandai-je d'une voix endormie.

Du pied, il claqua la portière et actionna le bip.

— Je monte avec toi et je reviendrai chercher tes affaires.

— Je peux marcher, protestai-je.

— Tu me priverais du plaisir de te porter ? dit-il d'une voix espiègle. Et puis, l'ascenseur est en panne.

L'ascenseur ? Je levai la tête et remarquai que nous n'étions pas du tout en bas de mon immeuble.

— Mais... on est chez toi ! m'exclamai-je.

— Oui.

— Pou... pourquoi ? bégayai-je dans un instant de panique.

— Et pourquoi pas ?

Au lieu de répondre, je cachai mon visage dans son cou. Mon cœur cognait si fort qu'il me fit l'effet du bourdon de Notre Dame de Paris, à matines.

— Quelle heure est-il ? m'enquis-je quand il eut parcouru la moitié des étages.

— Vingt et une heures.

— Tu vas à ton rendez-vous avec la meute ?

— J'ai annulé.

— Pourquoi ?

Il me lança un regard mutin qui finit de me faire rougir. Je devais ressembler à une tomate bien mûre.

Il ouvrit la porte de son appartement et là, seulement, il me permit de marcher.

— Encore tout seul ? fis-je remarquer. Tu vis avec un colocataire fantôme, c'est ça ? À chaque fois que je viens ici, il n'est jamais là.

— Il est resté chez ses parents pour les fêtes. Tu le verras peut-être demain matin.

Demain matin... oui, bien sûr, puisque visiblement j'allais passer la nuit ici.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

— Non.

— Moi non plus, dit-il en plantant ses yeux dans les miens.

Je ressentis un malaise incoercible qu'il me fallut vite dissiper sous peine de me mettre à bêler comme une chèvre.

— On regarde un film ? lançai-je tout à trac.

Leith se fendit d'un sourire en coin dévastateur.

— Si ça te fait plaisir.

— Tout à fait ! répliquai-je d'une voix bien trop aiguë. J'adore les films en noir et blanc. Tu en as ?

De plus en plus amusé, Leith joua le jeu.

— Orson Welles, Citizen Kane. Tu l'as déjà vu ?

— Plusieurs fois, mon père en est fan. Mais ça me va.

Leith sourit encore, et alla ouvrir le meuble télé dans le salon pendant que j'ôtai ma veste et mes chaussures. Il révéla un écran plat à vous couper le souffle. Je restais bouche bée.

— Quoi ?

— Si toi tu ne t'habitues pas à ma collection de mini-poneys, moi je ne m'habituerai jamais à... ça ! jetai-je en montrant de la main la télévision.

— L'écran plat ?

— Oui, enfin... ce qu'il représente.

Le sourcil gauche levé, il essayait de comprendre.

— Euh... tu m'expliques ?

— Tout cet argent !

— Ah... Je suis bien né c'est vrai, mais il me semble que tu n'as pas à te plaindre toi aussi.

— Oui, mais tu es loin du compte, Leith Sutherland. Très, très loin du compte.

— Et tu penses pouvoir t'en accommoder, princesse, ou il faut que je fasse immédiatement don de toute ma fortune à une fondation ?

Je lui tirai la langue.

Il attrapa ma taille pour m'approcher de lui.

— Ça te met si mal à l'aise que je sois... riche ?

— Non, mais... c'est surprenant. Ça ne se voit pas sur ta figure.

— Encore heureux ! J'aurais l'air fin avec des billets de cinquante livres collés sur le front !

— Idiot !

— Idiote !

J'eus un rire étouffé quand ses lèvres chaudes frôlèrent mon front. Dans un soupir, il me lâcha pour allumer la télévision et mettre en route le DVD. Le canapé me faisait de l'œil depuis que nous étions entrés dans le salon. Ne résistant plus, je me vautrai dessus en calant mes jambes sous mes fesses. Leith éteignit la lumière et s'installa avec moi sur le divan. Bien calée contre sa poitrine, ses bras autour de moi, je m'apprêtais à regarder avec lui un film devant lequel je m'étais toujours irrésistiblement endormie. Enveloppée par la chaleur corporelle de Leith, je ne donnais pas bien cher de ma faculté à rester éveillée.

— *Bien, Charles. Joyeux Noël.*

— *Joyeux Noël.*

— *Et bonne année. Votre vingt-cinquième année qui approche vous libérera de la tutelle de Thatcher et Cie et vous mettra en possession de la sixième fortune du monde. Charles, pour vous faire mieux comprendre l'importance de votre position, je vous adresse la liste complète de vos biens.*

C'est à peu près à ce moment-là du film que mes paupières se mirent à cligner dangereusement.

— *Est-ce votre conception du journalisme ?*

— *Je dis ce qui me passe par la tête !*

— *Il n'y a aucune preuve que cette flotte espagnole...*

Ce fut la dernière phrase que j'entendis.

Je me réveillai groggy en entendant le générique de fin. Je frottai mes yeux et les ouvris lentement, la lumière blanche du « The end » sur l'écran m'agressait les pupilles. Je fermai les paupières pour attendre que ça passe quand je me sentis soulevée du canapé. Je ne résistai pas et reposai la tête sur l'épaule de Leith. Puis, je compris où nous allions.

Il me déposa en douceur sur son lit. Le tissu froid de la couette et l'intimité de l'endroit terminèrent de me réveiller.

— Maintenant je saurai comment t'endormir si tu fais de l'insomnie, chuchota-t-il en riant.

— Quelle heure est-il ? marmonnai-je.

— Un peu plus de minuit.

Assis à côté de moi, il me regardait, amusé.

— Quoi ?

— Ton père serait absolument choqué de te savoir ici. Et encore plus parce que je t'y ai fait venir sans vergogne.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tu es en train de penser à mon père ?

— Euh... oui, on dirait...

— De toute façon je n'ai pas l'habitude de lui raconter ce genre de chose, bougonnai-je. Et tu n'es pas sans vergogne.

— Tu crois ?

— Définitivement. Tu es un vrai gentleman : maître de toi, galant, protecteur... Que veux-tu qu'il m'arrive ici ?

Il m'observa un instant de la tête aux pieds ; plus que nécessaire. Je fis mine de ne pas le remarquer, mais en réalité, je me battais pour retenir des frissons. L'effet qu'il me faisait était intolérable. Je me sentais comme un lapin devant un serpent prêt à le dévorer : pétrifiée et subjuguée.

Content de lui, il sourit en coin. Allongée, j'attrapai un oreiller et enfonçai ma tête dedans pour me cacher.

— Tiens, dit-il en me tendant un tee-shirt.

— Merci.

— Je te laisse te changer.

Il s'apprêta à sortir de la pièce.

— Reste !

Il se tourna vers moi, surpris.

— Je... je me changerai plus tard, bredouillai-je.

Il s'allongea à côté de moi.

Quel démon me prit, je ne sais pas, mais à peine fut-il installé que je me mis à dessiner de l'index des petites arabesques sur sa cuisse. Il tressaillit.

— Je te chatouille ?

— Non, murmura-t-il.

Doucement, je continuai les zigzags le long de sa hanche, jusqu'à sa taille et cherchai timidement un espace de peau, sous son tee-shirt. Enfin, ma main se posa à plat et ne bougea plus. Il était brûlant et retenait sa respiration.

— Pourquoi faut-il que tu sois si beau... ?

Il eut un rire étouffé.

— Juste beau ?

— Alors toi ! (il me servit un clin d'œil.) Non, pas juste beau. Fort, intelligent,

agile, rapide... et chaud.

— Chaud ?

— Tu n'as jamais froid.

— Bien sûr que si.

— Ah oui, et quand ? Dehors, en petite tenue, à moins vingt degrés ?

Il leva les yeux au ciel en secouant la tête.

— Tu me crois si fort que ça, si résistant ?

— À côté de moi, tu es un titan.

— Rien que ça ! Tu ferais bien rire la meute à leur raconter des trucs pareils à mon sujet.

Je fis une moue boudeuse et me redressai pour m'asseoir en tailleur, il m'imita.

— N'empêche que moi, je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi fort que toi ! C'est presque irréel.

Inconsciemment, j'avais flatté son égo, car je vis qu'il souriait d'un air goguenard comme à chaque fois qu'il était fier de lui. Les secondes s'écoulèrent tandis que je me perdais dans la contemplation de ses yeux magnifiques. J'avais l'impression de voir ses lèvres bouger mais je n'en étais pas sûre. En tout cas, je n'entendais aucun son en sortir. À quel point savait-il que la moindre de ses réactions pouvait provoquer en moi un flot émotionnel insensé ?

Il toussota, pour me ramener à la réalité.

— Tu es avec moi ? demanda-t-il, tout sourire.

— Euh, oui...

— Petite humaine sans défense..., s'amusa-t-il en caressant ma joue. Tu as entendu ce que je disais ?

— Euh, non, avouai-je en rougissant.

— Incroyable...

— Et de quoi parlais-tu ?

— De la meute.

— Et ?

— Je te disais que Jamie quitterait l'université à la fin de cette année.

— Oh oui, il m'en avait parlé. Et qui le remplacera ?

— C'est aussi de ça dont je te parlais.

J'attendis qu'il continue mais à son tour, il sembla subjugué par mes yeux, ou ma bouche, je ne savais pas trop.

— Leith ?

— Moi.

Au moins il n'avait pas perdu le fil de la conversation, lui !

— Toi ? Mais tu n'es pourtant pas le plus ancien.

— C'est vrai, mais je suis un titan, tu l'as dit toi-même !

— Idiot ! Normalement le choix d'un chef n'est pas soumis à un vote, ou un truc comme ça ?

— Non, c'est celui qui part qui choisit.

— Et tu vas être gratifié de missions particulières ? le raillai-je (ce qu'il ne manqua pas de noter).

— Oui, celui de croquer toutes les humaines qui auront le malheur de se moquer de moi ! Tu seras mon premier sacrifice en tant que chef. Pour l'exemple !

— Non, sérieusement, quel va être ton rôle ?

— Tu sais, ce n'est pas une meute à proprement dit. Il n'y a pas de dictât, chacun est libre de faire ce qu'il veut. Le chef de la meute est souvent celui à qui on demande conseil, il prend les décisions quand le groupe n'est pas d'accord. C'est aussi celui qui rejette un membre s'il le juge néfaste pour le groupe. Il est comme les fondations d'une pyramide, on le considère solide, mais sans les blocs qui la constituent, il n'y a pas d'édifice. Comprendre ça est essentiel. C'est pourquoi la meute fonctionne.

— Jolie métaphore... Et c'est déjà arrivé qu'un membre soit rejeté ?

— Oui.

— Par Jamie ?

— Oui.

— C'est irrévocable ?

Ma dernière remarque le fit sourire.

— Nous ne sommes pas aussi obtus que les sang-mort !

Je soupirai et posai ma tête sur son épaule. Voilà autre chose qui m'enivrait : son odeur - musquée, douce, envoûtante. Je la humai à plein nez.

— Il est tard, chuchota-t-il, on devrait essayer de dormir.

Il me tendit une nouvelle fois le tee-shirt avant de faire mine de sortir. Je le retins par le bras. Tout naturellement, je l'invitai à se rallonger avec moi. Il ne chercha pas à se dérober, au contraire, il entreprit de caresser doucement mes cheveux.

Je me lovai contre lui et fermai les yeux.

Je sentis son bras se tendre pour atteindre l'interrupteur contre le mur. Puis il l'enroula autour de ma taille.

Il était brûlant. Trop. Je bouillais intérieurement, Leith me donnait des sueurs. J'écoutais sa respiration régulière, je sentais son souffle tiède sur mon cou. Au

bout de cinq minutes ou plus je ne sais pas, je ne tins plus. Je levai la tête vers lui et l'embrassai. Il répondit à mon baiser, doucement, tendrement, avec prudence. Loin de me laisser impressionner par sa contenance, mes lèvres se firent plus urgentes et mes mains plongèrent dans ses cheveux tandis que je me serrais davantage contre lui. Chacun de mes gestes était enflammé, passionné. Mes mains caressèrent son torse, ses épaules solides et finirent par agripper le dos de son tee-shirt pour essayer de le retirer.

— Que fais-tu ? susurra-t-il contre ma bouche.

— Chut...

J'essayai à nouveau de soulever ses vêtements mais, mêlant douceur et fermeté, il attrapa mes poignets et les serra contre lui. Je ne pouvais plus les bouger.

— Hannah... Je ne t'ai pas fait venir ici pour ça.

— Je sais, murmurai-je en cherchant ses lèvres.

Mais il recula doucement la tête. La chambre était doucement éclairée par les lampadaires extérieurs et j'aurais juré qu'un éclat doré était passé dans ses yeux. Il était tellement beau, j'en perdais tout contrôle. Mais pas lui. Il était encore sur ses gardes. Mais pourquoi ? Avait-il réalisé que je le voulais sincèrement ? Que j'avais envie de lui ?

Pour qu'il en soit complètement sûr, je posai ma bouche sur son cou et remontai jusqu'à son oreille, le long de sa mâchoire et suivis la courbe douce de ses lèvres. Il frissonna. Le message était en train de passer.

— C'est ce que tu veux vraiment ? Tu es prête ?

— Oui, soufflai-je sans une once d'hésitation.

Le dire me parut si évident, alors.

— Écoute, je ne veux pas que tu...

Je plantai ma bouche sur la sienne pour qu'il se taise. D'abord il ne bougea pas, il attendait. Je le sentais crispé. Je pressai un peu plus mes lèvres sur les siennes et les goûtai timidement du bout de la langue.

J'avais appuyé sur le bon bouton.

Il y eut comme une explosion, celle d'une tension retenue depuis trop longtemps. La bouche de Leith devint pressante, déterminée, presque agressive. Son souffle s'accéléra, le mien aussi. Mon cœur battait à tout rompre. Il me fit basculer sous lui et m'embrassa avec avidité. Il était partout. Il me désirait comme un diable mais je n'étais pas en reste. Un gémissement sortit de ma gorge, l'arrêtant brusquement dans son élan, il se figea quelques secondes pour me regarder, haletant.

— Je ne veux pas te faire mal, souffla-t-il.

— N'aie pas peur.

Il m'observait, silencieusement, cherchant au plus profond de lui la maîtrise de son envie. Quand il eut repris son calme, il m'aida à retirer mes vêtements en douceur, avec une patience dont je n'aurais pas été capable. Je bouillais. J'avais envie de tout arracher. Puis ce fut son tour. Il était magnifique. Comme je l'avais imaginé.

Il baissa lentement la tête sur moi et fit pleuvoir un millier de baisers sur mon cou et mes épaules, aussi légers que les ailes d'un papillon. Ses mains brûlantes frôlaient mes jambes, mes hanches, ma taille, mon ventre... il les posait là où personne n'avait jamais osé le faire avant. Je suffoquais presque mais je n'avais jamais été autant en vie. J'avais tellement, tellement envie de lui...

Un sentiment de plénitude s'empara de moi, comme si un cocon de respect et de sécurité m'avait enveloppée. J'étais aimée. J'allais faire l'amour pour la première fois et je n'avais pas peur. Je me sentais bien. Je goûtais à un total et irrévocable abandon.

Quand je l'entendis fouiller dans sa table de nuit pour en sortir un préservatif, je souris. Même le détail qui tue n'arriverait pas à me déconcentrer. Pas maintenant...

— Je t'aime, murmura-t-il à mon oreille. Pour toujours et à jamais.

Lorsque je poussai la porte du pavillon d'Histoire, il y avait un gigantesque attroupement dans le couloir. Les têtes étaient levées pour essayer de lire les noms sur la longue liste des résultats d'examens.

Je traînai les pieds, je n'avais pas du tout envie de prendre un bain de foule et d'être agglutinée entre le mur et les étudiants survoltés. Je virevoltai dans l'autre sens pour me diriger vers le distributeur de boissons un peu plus loin. Je cherchai de la monnaie et achetai une bouteille d'eau. Le banc à côté de la machine était libre, je m'y installai en attendant que la cohue se calme.

Le sourire aux lèvres, je sortis mon Blackberry pour me connecter à Messenger. Sissi serait peut-être disponible.

IHannah : :-D

ISissi : ???

IHannah : :-))))))

ISissi : Nannnnnnn ?????!!!

IHannah : :-P

Elle en aurait pour toute la journée à s'en remettre, et moi aussi. Je n'en revenais encore pas.

Lorsque j'avais imaginé ce moment mainte et mainte fois dans ma tête, j'étais à des milliards d'années-lumière de la vérité. Je n'aurais jamais pu présager un tel bonheur, un tel ravissement, un tel épanouissement. Rien de plus merveilleux ne m'était jamais arrivé.

J'attendis encore dix minutes avant de me décider à rejoindre les quelques étudiants qui restaient obstinément scotchés devant le mur. Du doigt, je cherchai rapidement mon nom sur la liste. J'étais reçue dans toutes les matières sauf dans celle de M. Jefferson. J'avais complètement raté l'examen sur la visite de la ville, ce n'était guère surprenant. Contrairement à Tarja, je n'avais pas pris la peine de demander un résumé à quelqu'un.

Je sortis du pavillon la tête comme une pastèque d'avoir entendu hurler et piailler. Une basse-cour n'aurait pas fait autant de bruit, il fallait que je m'aère,

je n'avais aucune envie de rentrer chez moi.

J'aurais pu aller voir Leith, mais il était parti à Édimbourg avec les étudiants de sa promo, il ne rentrerait que le lendemain. J'allais m'octroyer une balade sur la plage, je n'en avais encore pas eu l'occasion depuis que j'étais à St Andrews. Et aujourd'hui, malgré le froid, il faisait très beau.

Je fouillai dans mon sac pour en sortir les clefs de ma voiture et me dirigeai vers le parking.

Je décidai de rouler jusqu'à St Andrew's West Sands Beach. On m'avait dit que la plage était très jolie, plate et très large, idéale pour marcher sans trop se fatiguer. Il ne devrait pas y avoir grand monde, je n'aurais aucun mal à trouver une place de stationnement.

Comme je l'avais pressenti, l'endroit était presque désert. Je garai ma voiture à côté d'un gros 4x4 boueux (le seul véhicule à part le mien) et avançai tout droit sur un chemin de sable fin. Le vent était vraiment glacial. Je réajustai mon bonnet et fermai un bouton de plus de ma parka.

J'arrivai enfin sur la plage. Elle était vraiment jolie, bordée par un immense parcours de golf réputé.

J'avançai vers l'eau mais pas trop, mes chaussures n'étant pas étanches, et cherchai des yeux quelques coquillages. Il n'y en avait aucun. Le sable était jonché de morceaux de verre colorés et érodés par le sel que la marée avait ramenés. On aurait dit de minuscules perles plates et translucides. J'en ramassai quelques-uns et les mis dans ma poche.

Je repris ma balade et aperçus au loin deux enfants qui jouaient au ballon. J'étais à au moins cinquante mètres d'eux, mais j'entendais distinctement leurs éclats de rire. Je m'approchai par curiosité. Les deux garçons d'environ huit ou neuf ans se ressemblaient beaucoup.

Indépendamment du fait qu'ils se trouvaient sur la plage sans adulte, et qui plus est un jour d'école, quelque chose m'intrigua chez eux et me conduisit à m'arrêter pour les observer. Ils étaient blonds comme les blés et leurs rires étaient délicieux. Je ne pus m'empêcher de les comparer à deux chérubins, ils étaient magnifiques.

L'un d'eux ramassa le ballon qui était à ses pieds. Le deuxième courut aussitôt dans l'autre sens. Quand il fut à bonne distance, il prit une position de gardien de but. Celui qui tenait le ballon le passa d'une main derrière la tête et, prenant de l'élan, le jeta en direction de l'autre garçonnet. Celui-ci le prit en plein dans l'abdomen, si fort qu'il se plia en deux avant de tomber à la renverse, serrant le ballon contre lui.

Alarmée, j'allais accourir pour l'aider, mais il se releva aussitôt comme si de rien n'était, éclatant de rire.

Le garçon en face de lui prit à son tour une position de gardien de but. Le ballon arriva si vite et si fort qu'il le projeta au moins deux mètres en arrière. Il retomba sur les fesses, mais il avait réussi à l'attraper. Il riait lui aussi.

J'étais frappée de stupeur. Je n'avais jamais vu ça de toute ma vie.

— Pierrick, Hermance, ça suffit, maintenant ! hurla un homme à leur attention. (Et à moins que j'eusse des hallucinations, il me sembla bien qu'il avait parlé en français.)

Je tournai la tête et distinguai un homme assez grand, un bonnet vissé sur le crâne. Il s'approchait à grands pas, venant de je ne sais où. Je me tins immobile et l'observais avancer vers les enfants qui s'étaient immédiatement calmés. Mais alors que je pensais qu'il s'arrêterait à leur niveau pour leur parler, il continua sa marche d'un pas vif dans ma direction. Surprise, je regardai derrière moi pour vérifier qu'il allait rejoindre quelqu'un - personne, il venait bien vers moi. Je me sentis très mal à l'aise, tout à coup, un peu comme si j'avais fait une énorme bêtise. J'eus un instant de panique et fis demi-tour aussi sec. J'entrepris de marcher énergiquement (je ne voulais quand même pas courir), espérant qu'il ne me suivrait pas. Mais à peine quelques secondes plus tard, il s'adressa à moi.

— Hannah ?

Je me retournai d'un bond, il n'était qu'à quelques centimètres de moi.

— Darius ! m'exclamai-je.

— il me semblait bien t'avoir reconnue, que fais-tu ici... toute seule ?

Le « toute seule » me figea. C'est à cet instant précis que je ressentis un grand, très grand moment de terreur. Je me trouvais face à un ange noir, un exploiteur, un genre de... vampire. L'instinct me fit faire un pas en arrière si brusquement que je manquai de tomber. Darius me rattrapa par le bras.

— Tout va bien ? Tu en fais une tête...

Je n'arrivais pas à ouvrir la bouche.

— Hannah, redemanda-t-il visiblement inquiet, il t'est arrivé quelque chose ?

— Je... non, bredouillai-je. Tu m'as surprise.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. Que fais-tu sur la plage ?

— Je me promène.

Il m'observa, perplexe.

Je ne savais pas quoi faire. J'avais fanfaronné auprès de Leith qu'il en faisait des caisses et que les gens du Cercle n'étaient certainement pas comme il le pensait, il n'empêche que maintenant, devant Darius, leur chef, j'étais morte de

trouille.

— Perceval ! On peut jouer encore, dis ? S'il te plaît ! s'écrièrent en chœur et en français les deux garçons qui s'étaient approchés de nous.

Darius (Perceval, mais je n'y comprenais rien) approuva d'un signe de la main pour qu'ils s'éloignent.

— Perceval ? osai-je demander, mais timidement et presque de manière inaudible.

— Oui, dit-il sans même paraître embarrassé. C'est mon véritable prénom, je suis français.

Ça alors... Un long frisson me parcourut, pourtant je n'avais plus froid du tout. J'étais simplement en train de paniquer. Darius s'en rendit compte.

— Je t'effraie ? demanda-t-il, les yeux ne formant plus que deux toutes petites fentes.

— Je sais qui tu es ! lançai-je brusquement, statufiée.

Un large sourire étira son beau visage.

— Et c'est pour ça que tu trembles comme une feuille ? Que crois-tu qu'il peut t'arriver, hein ? Que sais-tu de moi exactement, jolie Hannah ? Que je suis un tueur assoiffé de sang ? Allez, lâche-toi, va. Dis-moi tout ce que tu penses !

J'étais déconcertée, il n'était ni surpris, ni en colère, ni même contrarié. Juste moqueur.

— Je t'écoute..., insista-t-il.

Je pris une profonde inspiration.

— Tu es un... un exploiteur.

Ses sourcils se soulevèrent.

— Oooh, quel vilain mot dans ta bouche ! Je vois que tu as bien appris ta leçon. Les chiens sont de bons professeurs !

Je n'osais pas lui dire que je n'aimais pas qu'il appelle la meute ainsi. En fait, je n'osais plus rien dire du tout.

— Ça va. Relax, Rouquinette... J'aurais déjà pu te tordre le cou vingt fois si j'avais voulu, tu sais.

Il haussa les épaules, secoua la tête et, les mains dans les poches, fit demi-tour pour rejoindre les deux jeunes garçons.

J'étais interdite, bouche bée. J'aurais dû partir dans l'autre sens puisque Darius était tout disposé à me laisser tranquille, mais au lieu de ça, je me mis à courir derrière lui.

— Qui sont-ils ? demandai-je en arrivant à sa hauteur (je montrai de la tête les enfants.)

— Mes frères.

— Tes frères ?

— Pierrick et Hermance. Ils ont dix ans.

Les deux gamins avaient recommencé leurs jeux de balle. Ils se servaient du ballon de rugby comme d'un ballon de volley. Du poignet, ils le tapaient en direction du ciel pour voir lequel des deux serait capable de le projeter le plus loin. Leur force était prodigieuse.

— Ils sont jumeaux ?

— Oui. Ils sont avec moi depuis toujours. Depuis que notre mère est morte, (il tourna la tête vers moi.) Mais dis-moi, tu ne t'enfuis pas ? Tu n'as plus peur ?

— Non. ils sont comme toi ?

— Oui, ils sont comme moi... en plus petits mais (il plissa les yeux avec un sourire en coin), pas moins dangereux.

S'il voulait me flanquer la trouille, il avait réussi. Ces deux magnifiques enfants avaient beau être plus jeunes que moi, ils étaient effrayants de puissance.

— ils sont si jeunes..., ne pus-je m'empêcher de murmurer comme pour moi-même.

Le visage de Darius se durcit d'un seul coup. J'aurais juré y lire, pendant une fraction de seconde, de la tristesse.

— Alors, Hannah, qu'as-tu appris sur nous, exactement ? Déballe-moi tous tes clichés que je rigole un peu. J'en ai si peu souvent l'occasion !

— Vous êtes des anges noirs, des vampires ailés...

— Ahhh... Voilà des mots que je préfère. D'odieuses créatures t'aura-t-on expliqué, n'est-ce pas ?

— Oui... non, je ne sais pas...

— Tu ne sais pas ? Ça alors, le lavage de cerveau n'aurait-il pas été complet ? Excuse-moi ce manque de tact, mais vous les humains, vous ne réfléchissez pourtant pas beaucoup. Vous mangez dans la main de celui qui vous nourrit. Vous êtes prêts à avaler n'importe quoi, du moment qu'on ne vous veut aucun mal !

— Tu dis n'importe quoi ! m'enflammai-je. La majorité d'entre nous n'est pas comme ça !

— Permits-moi de te contredire, ma jolie, parce qu'en presque sept cents ans d'existence je peux me vanter de bien connaître ta race !

— Sept cents ans !

Il rit à gorge déployée, dévoilant de magnifiques dents blanches, régulières et sans canines saillantes.

— Sept cents ans, répétai-je, ahurie.

— À peu de choses près... Tant d'années pour développer mon esprit de tueur, chuchota-t-il pour me faire peur.

— Non.

— Quoi, « non » ?

— Je ne suis pas sûre que tu sois si... mauvais, avouai-je.

Il s'arrêta de marcher pour me regarder fixement. Il avait beau bien connaître les humains comme il disait, il m'apparut à ce moment précis qu'ils pouvaient encore le surprendre. En l'occurrence, moi.

— Tu n'es pas sûre que je sois mauvais ? Explique-moi ça, je suis très, très curieux d'entendre ta version des choses.

J'eus soudain l'impression que ses yeux bleus devenaient translucides, comme si les iris avaient laissé place à de l'eau. Je ne pouvais décrocher mon regard du sien.

— Je crois que... tu fais des efforts pour être meilleur.

— Voyez-vous ça !

— Tu ne tues pas.

— En es-tu certaine ?

— Oui.

— Ce n'est pourtant pas ce qu'on t'a raconté...

— Non, protestai-je, on m'a dit que.....

— Tu as raison, nous ne tuons plus, m'interrompit-il. Comme les chiens que tu aimes, nous respectons les règles.

— Ne les appelle pas comme ça ! finis-je par vociférer.

— Et comment te plairait-il que je les appelle, Rouquinette ? Les loups ? Mais en sont-ils vraiment ?

— Appelle-les loups-garous, alors.

— Va pour loups-garous, mais juste devant toi !

— Pourquoi vous détestez-vous autant ?

— Peut-être parce qu'ils sont répugnants ?

— Mais ce n'est pas vrai !

— C'est ton point de vue...

Je haussai les épaules et décidai de ne pas insister. Essayer de convaincre Darius revenait à faire pipi dans un violon, ça ne servait à rien du tout.

— Comment vous nourrissez-vous si vous ne tuez plus ?

J'avais la réponse, mais je voulais qu'il me le dise lui-même.

— De la nourriture la plus infâme qui soit, dit-il en prenant un air dégoûté.

Celle que tu ingurgites chaque jour.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous forcez-vous à manger ce que vous n'aimez pas ?

Il se mit rire sans bruit.

— Tu préférerais que nous buvions du sang humain ? Es-tu en train de faire une donation de ton vivant ? C'est vraiment, vraiment généreux à toi !

— Non ! m'écriai-je un peu trop fort (il sourit de plus belle). Pourquoi ne pas boire le sang des animaux à la place ?

— Cela nous arrive quand nous sommes en baisse d'énergie. Nous chassons, (il remarqua le frisson qui me parcourut lorsqu'il prononça ce mot.) Votre nourriture n'est pas assez nutritive pour nous, mais chasser l'animal demande une organisation démentielle dans ces contrées. Une vache pourrait bien faire l'affaire, mais combien faudrait-il en tuer pour nourrir le nombre que nous sommes ? Nous devrions acheter un cheptel toutes les semaines ! Nous nous ferions remarquer.

— Vous êtes si nombreux que ça ?

— Une centaine.

— Mon Dieu !

— Ah enfin ! Tu commences à avoir vraiment peur. C'est... délicieux, (il s'approcha dangereusement de moi.) Lorsque l'humain a peur, son sang prend un arôme indescriptible, murmura-t-il. (je blêmis) Détends-toi, Hannah, je blague !

Mais je n'en étais pas si sûre...

— Perceval ! crièrent les garçons. On a faim !

Darius se tourna vers moi, le fou rire au bord des lèvres. Moi, je n'en menais pas large.

— Dans un moment, dit-il. En attendant, regardez dans le sac à dos si quelque chose vous tente, (il me jeta un regard amusé.)

Les enfants partirent en courant derrière une dune.

— Mes frères sont habitués à la nourriture humaine. Ils l'apprécient même si parfois ils boivent du sang animal. Ils sont bien plus faciles à contenter que moi. (J'émis un gloups sonore.) Tu n'es absolument pas attractive pour eux, tenta-t-il de me rassurer, ils n'ont jamais bu de sang humain.

— Depuis quand sont-ils ainsi ?

— 1349.

— Et toi ?

— 1345.

Six cent soixante-cinq ans pour lui et six cent soixante et un ans pour ses frères. J'en avais le vertige.

— Où es-tu né ?

— La première ou la deuxième fois ? demanda-t-il, rieur.

— Euh... les deux.

— Je suis né en 1323, en France, une première fois. La deuxième fois, c'était en Grande Bretagne, dans le sud de l'Angleterre. Veux-tu que je te raconte mon histoire ?

Ma curiosité était si évidente qu'il ne manqua pas de la remarquer. Je hochai la tête silencieusement.

— Très bien, ma chère Hannah. Ça va être long, j'espère que tu as tout ton temps.

Il mit les mains dans les poches et leva son visage au ciel. J'étais déjà suspendue à ses lèvres.

— Je suis né en 1323, en France, en Bretagne, dans l'actuel Finistère. Ma famille était une famille de paysans et nous dépendions, comme pour la plupart, d'un seigneur. Nous étions des serfs, en somme. Ma mère était très jeune quand elle m'a eu, elle avait à peine quinze ans. Mon père était bien plus âgé qu'elle, de vingt ans son aîné. Il mourut deux ans après ma naissance. Ma mère s'est débrouillée comme elle a pu, comme n'importe quelle femme de sa condition. Elle était extrêmement belle et douce, d'aussi loin que je me souviens. Lorsque j'avais environ quinze ans, elle connut un autre homme, physiquement s'entend. Je n'ai jamais vraiment su qui il était, j'étais déjà bien trop occupé à tenter de nous faire vivre tous les deux pour avoir à me poser ce genre de questions. Certains racontaient qu'il s'agissait du seigneur lui-même. Mais qui peut réellement savoir ? Ceci étant, neuf mois plus tard ou presque, elle mit au monde mes deux frères. Deux bouches de plus à nourrir, c'était difficile, mais nous étions heureux tous les quatre. (Son visage se couvrit de mélancolie.)

« Lorsque mes frères ont eu deux ans, j'ai voulu tenter la grande aventure outre-Manche, on disait que la vie y était meilleure, (il souleva les épaules en secouant la tête.) Au prix d'un sacrifice immense, ma mère, mes frères et moi, avons traversé la mer pour le sud de l'Angleterre. Ma mère et moi avons été engagés par une riche propriétaire de domaine, Daria, une veuve terriblement excentrique. Elle avait des mœurs qu'aucune femme de son époque n'aurait jamais osé imaginer. Elle s'adonnait aux orgies et à la luxure sans vergogne, se moquant éperdument du « qu'en-dira-t-on » . Elle était tellement riche qu'elle pouvait se le permettre sans risquer les moindres représailles. Elle s'entourait de jeunes hommes tous aussi beaux les uns que les autres, qui disparaissaient de manière étrange. Je me rendais bien compte qu'il se passait des choses anormales, mais j'étais bien trop timide et respectueux pour poser des questions. Je restais discret et m'occupais de mes affaires. Daria ne prêtait pas attention à moi et ça allait très bien comme ça. Mes frères grandissaient, ma mère était en paix, rien d'autre ne comptait.

« L'été 1345, tandis que je coupais du bois pour l'hiver à venir, Daria qui

restait inexplicablement jeune et belle me fit appeler. Elle voulait que je la rejoigne immédiatement au domaine pour effectuer de menus travaux. J'étais d'un naturel obéissant et... elle était mon patron. On m'a accompagné dans une pièce, une chambre dans laquelle Daria m'attendait. Le jeune homme de vingt-deux ans que j'étais ne connaissait rien à la vie, si ce n'était le dur labeur que celle-ci nous imposait, et rien aux femmes non plus. Cependant, je trouvais Daria très belle. Elle se déshabilla devant moi et m'envoûta littéralement. Je me suis abandonné à elle sans même réfléchir que je risquais ma vie pour avoir osé toucher une femme de son rang. Mais j'étais bien loin d'imaginer ce qui allait m'arriver ensuite. Alors que nous avons consommé toute notre énergie à nous donner l'un à l'autre, elle décréta que j'étais bien trop beau pour mourir. Avant même que je comprenne le sens de ses mots, elle se pencha sur moi et me mordit en plein cœur. Jamais souffrance humaine ne fut plus atroce. Mais ce n'était rien en comparaison du supplice que je devais connaître ensuite. (Sa bouche forma un rictus nerveux.) À la fin des trois jours de mutation, la soif que j'éprouvais me tortura, m'anéantit. Je ne raisonnais plus, je ne voulais plus que me nourrir de sang. Je devins un meurtrier, un souffleur de vies comme vous dites, (il secoua la tête de droite à gauche.) Elle me servait de pauvres innocents sur un plateau. Je n'avais plus qu'à les cueillir, (je frissonnais tandis que son visage dévoilait un sentiment d'une profonde culpabilité.) Lorsque je fus enfin repu de sang, une nouvelle souffrance m'attaqua, insoutenable. Je subis une autre transformation. Deux gigantesques ailes noires poussèrent au sommet de mon dos, me donnant l'admirable don de voler. Le meilleur de tous, bien plus beau que l'immortalité que j'avais reçue. Après ça, Daria me garda enfermé pendant des semaines pour me former, pour faire de moi son compagnon. Elle me rebaptisa Darius en hommage à elle-même et à l'incroyable cadeau qu'elle estimait m'avoir fait.

« Lorsqu'enfin je fus prêt, des semaines plus tard, je sortis au grand jour. Apprenant alors que la nuit n'était pas notre sacerdoce. Ma mère et mes frères pensaient que j'étais mort, ils m'accueillirent avec joie et soulagement. Je gardais mes distances, je ne savais pas encore à quel point je pouvais me contrôler. Les tuer tous les trois aurait été si facile. Mais de mon ancienne vie il me restait au moins la conscience, celle que ces trois êtres chers avaient besoin de moi. Étant devenu ce que je suis, il me fut facile de leur apporter une vie plus douce, faite de vin et de miel, et en très peu de temps, ils ne manquèrent plus de nourriture, il n'y avait plus de labeur, je les habillais somptueusement et leur offris un bien meilleur toit. Ma mère qui était très pieuse, ne se doutait pas qu'un

être tel que moi puisse exister. Je réussis à la convaincre que Daria et moi étions irrésistiblement tombés amoureux l'un de l'autre et qu'elle m'offrait tout ce dont j'avais besoin. En réalité, si Daria pourvoyait au moindre de mes besoins, j'étais loin d'être épris d'elle, (il soupira.) Pendant quelques années, j'ai pris soin des miens, ne luttant même pas contre mon besoin incoercible de sang. Je tuais inlassablement sans que personne ne se doute jamais de rien.

« Entre-temps, l'année 1346 arriva avec son lot de maladies, dont la plus terrible que la terre ait connue jusqu'alors : la peste noire. Cet odieux mal arriva du fin fond de l'Asie, où il mourut treize millions de personnes. Puis il finit par atteindre les portes de l'Europe, où il tua encore environ vingt- quatre millions de gens, le quart de la population européenne. La peste noire sévit parmi toutes les couches de la société. Ce fut une période détestable pour tous. Elle fit rage en Europe jusqu'en 1356. Sept années de cauchemar pour l'humanité. Autant d'années pendant lesquelles je me nourrissais du sang pourri de mes victimes tellement le nombre de malades croissait. Je m'en contentais, car je ne voulais pas tuer ceux qui avaient la chance d'être encore sains. Plus les semaines passaient et moins je me nourrissais, ne prenant que le minimum pour survivre.

« Ma mère et mes frères, comme beaucoup d'autres, finirent pas être touchés par la peste noire, ils étaient recouverts de bubons, de charbons et de pétéchies. Voir le corps de ses êtres que j'aimais se détériorer de cette manière, me dévora et me fis entrer dans une furie incommensurable. Je devenais fou, je ne pouvais me résoudre à les voir partir de la sorte. Mes frères n'avaient que dix ans. Pendant qu'ils mouraient, moi j'avais la vie éternelle, une santé sans faille, rien ne pouvait m'arriver. Je n'ai pas longtemps réfléchi avant de prendre ma décision. Je voulais faire de ma mère et de mes frères des êtres immortels, je voulais les sauver, les rendre comme moi. Ma mère fut la première sur laquelle je me suis penché. Elle était mourante, ne mangeait plus ni ne buvait depuis des jours. Son visage n'était plus le sien, il était recouvert de croûtes noires. Mais ses yeux étaient toujours les mêmes, intensément bleus et expressifs, et ce qu'ils exprimaient était une souffrance intolérable que je voulais désespérément balayer, (il ferma les yeux comme pour en oublier l'image.) Je l'ai mordue en premier, en plein cœur, comme Daria l'avait fait pour moi. Mais je n'étais pas aussi expérimenté qu'elle. En cette période de maladie, la faim me tenaillait sans cesse de ne pouvoir me nourrir de sang pur. Pris de frénésie, je ne pus m'arrêter à temps. Je la vidai de son sang en quelques minutes. Je tuai ma propre mère... (Sa voix se coupa.) Lorsque je repris possession de mes moyens, comprenant ce que je venais de faire, je transportai son corps pour l'inhumer avant de m'enfuir.

Je parcourus plusieurs centaines de kilomètres en volant, ayant l'intention de ne plus jamais revenir. Mais deux jours plus tard, l'image de mes deux jeunes frères seuls et agonisants me revint. Je ne réussissais pas à la chasser, elle me hanta encore deux autres jours avant que je ne décide de les rejoindre, pensant que peut-être, ils étaient déjà morts. Mais lorsque je revins, je les retrouvai tous les deux dans leur lit d'enfant, se serrant l'un contre l'autre pour avoir chaud. Ils étaient bien moins abîmés par la maladie que ma mère ne l'avait été, ce qui me conforta dans l'idée que je devais essayer coûte que coûte de les sauver avant qu'il ne soit trop tard.

« La haine et l'amour sont des sentiments étrangement proches et ils sévissaient en moi, me donnant la force de résister à ma soif. En ce jour de l'année 1349, j'offris une vie éternelle à mes deux frères, Pierrick et Hermance, ils avaient dix ans. (il tourna la tête vers eux pour les regarder avec amour.) Je les ai formés et élevés du mieux que j'ai pu, leur apprenant à ne pas faire les mêmes erreurs que moi. À ne pas tuer l'homme. Leur initiation a été aussi la mienne, celle du mode de vie que je voulais suivre désormais. Ma volonté était de ne plus tuer d'humains. Quand j'ai entendu parler de St Andrews, nous sommes venus vivre ici.

Il se tut.

Plusieurs longues secondes après, il se tourna vers moi pour jauger ma réaction, il fut surpris. Sans même m'en rendre compte, des larmes avaient jailli de mes yeux.

— Tu pleures ?

J'essuyai rapidement mes joues avant de lui sourire.

— Ce n'est pas le genre d'histoire à laquelle tu t'attendais, n'est-ce pas ?

— Non, reniflai-je. Qu'est devenue Daria ?

— Elle s'est lassée de moi. Je n'étais pas la plus drôle de ses conquêtes, parce qu'au final, je refusais de vivre comme elle. Nous nous sommes quittés sans jamais nous revoir.

— La meute connaît ton histoire ?

Il opina de la tête.

— Ils n'en croient pas un mot.

— Tu aurais inventé tout ça, d'après eux ?

— Ils s'imaginent que presque sept cents ans de vie doit laisser gonfler mon imagination et mes talents de narrateur.

— Et c'est le cas ?

— À ton avis ?

— Non.

Et je le pensais sincèrement.

— Les autres sont comme toi ? Ils ne tuent pas d'hommes ?

— Oui. C'est la raison pour laquelle ils vivent ici, à St Andrews. C'est un endroit particulier, où la vie de chacun doit être respectée.

— On m'a dit (j'évitais de parler de Leith) qu'un étudiant était mort après avoir été mordu par l'un d'entre vous.

il me regarda avec intensité, la mâchoire serrée.

— C'est vrai. L'ange noir qui en est la cause était un novice, il a commis la même erreur que moi avec ma mère.

— C'est ce qu'on m'a raconté... Darius, on m'a dit aussi que parfois vous changiez un humain en l'un des vôtres sans qu'il soit vraiment conscient de ce qu'il s'apprête à deve...

— Mensonge ! coupa-t-il fortement. C'est un mensonge o- dieux que les chiens aiment colporter. Personne à St Andrews ne crée jamais pour son propre compte !

Ses yeux étaient noirs de colère.

— Désolée... je ne voulais pas...

— Hannah, les tensions entre nos deux clans sont trop importantes pour que tu les comprennes. Ne cherche pas à t'im- miscer entre nous pour régler une situation conflictuelle ancestrale. Tu y perdrais ton temps et ton énergie. Nous ne les aimons pas, ils ne nous aiment pas, et c'est tout.

Il poussa un long soupir, il était visiblement plus calme.

— Ton petit ami est le plus fougueux de la meute. N'aborde pas le sujet avec lui. Tu ne devrais même pas lui dire que nous nous sommes vus aujourd'hui. Ça évitera bien des heurts, crois- moi. Lui et moi nous nous sommes déjà frottés l'un à l'autre et pour le bien de tous, il vaudrait mieux que ça n'arrive plus. Je n'ai jamais juré ne pas tuer de ch... de loups-garous, se reprit-il, et en dehors de St Andrews, tout est possible. Il suffirait de peu.

— Ne dis pas ça.

— Ne t'inquiète pas, Hannah, moi je ne suis pas un animal, je sais me raisonner.

— Leith non plus, n'est pas un animal, soufflai-je. (il sourit avec ironie.) Je ne parlerai de rien de toute façon.

— Ça vaut mieux.

Nous avons longtemps marché, Darius me proposa de faire demi-tour.

— Tu es bien différent de ce que j'imaginai, Darius.

— Ah oui ?

— La première fois que je t'ai vu, je t'ai trouvé odieux, la deuxième fois aussi, (il eut un rire silencieux.)

— Eh bien moi, la première fois que je t'ai vue, je t'ai trouvée têtue, bornée et délicieuse, je l'avoue. Quelle voix !

Je rougis doucement, malgré moi.

— La deuxième fois, je t'ai trouvée très courageuse.

— Courageuse ?

— Tu nous as suivis jusque dans l'antre du Diable !

— Tu parles, je ne savais même pas qui vous étiez...

— Et tu le referais, avec tout ce que tu sais maintenant ?

— Oui.

La rapidité avec laquelle je répondis me surprit moi-même.

— Vraiment ?

— Hum..., marmonnai-je.

— C'est que tu es encore plus courageuse que je ne l'avais imaginé !

— Mais je ne commanderai plus de vin chaud !

— Tu as raison, c'est épouvantable !

— Alors pourquoi en avoir demandé ?

— C'est ce qui se rapproche le plus de la couleur de ce que nous aimons boire. Certains d'entre nous l'apprécient.

— Je vois...

— Tu nous as vraiment plu, Hannah...

— Tu peux toujours courir ! m'exclamai-je en comprenant de quoi il voulait parler.

— Tu serais un ange noir vraiment exceptionnel.

Il mettait tellement de solennité dans l'intonation de sa voix que je préférerais prendre ça pour de l'humour.

— Je ne veux même pas savoir pourquoi !

— Dommage, ça t'aurait sûrement convaincue, (il me gratifia d'un clin d'œil.)

— Darius, je me demandais...

— Oui ?

— Minah, elle est aussi vieille que toi ?

— Holà, si tu veux un conseil, ne lui dis jamais un truc pareil ! dit-il en riant. En fait, Minah est toute jeune, elle a cent trois ans. Dérisoire par rapport à nous, ajouta-t-il en montrant ses frères.

— Elle est vraiment australienne ?

— Oui.

— Et son histoire...

— Tu veux tout savoir, hein ?

— Désolée...

— Je l'ai faite.

— Toi ? Comment ? Enfin... pourquoi ?

— Avec mes frères, nous avons dû voyager beaucoup, surtout ces deux derniers siècles. J'ai rencontré Minah en Australie, à Perth, elle venait tout juste d'avoir vingt ans. Elle marchait pieds nus dans les rues, elle semblait perdue, le regard dans le vide, inexpressif. J'ai ressenti en elle un grand désespoir, un immense chagrin. En six cents ans de vie, je n'avais encore jamais rencontré d'humain dégageant d'émotions négatives aussi fortes. Je l'ai suivie sans qu'elle s'en aperçoive. Elle est allée jusque sur les rives du fleuve Swan. Je me suis immédiatement rendu compte qu'elle voulait mettre fin à ses jours. Ignorant les gens autour d'elle, elle s'est enfoncée dans l'eau. Je l'ai rattrapé et je l'ai convaincue de me suivre.

il sourit lorsqu'il vit ma tête.

— Oh non, Hannah, je sais ce que tu es en train de penser ! Ne t'imagines pas que je sauve de la mort tous ceux qui ont décidé d'en finir avec la vie. Je n'ai pas cette bonté d'âme. Je n'ai d'ailleurs pas d'âme du tout ! Minah me semblait être un spécimen particulier de ton espèce, elle m'intriguait vraiment. Les distractions sont rares finalement (il soupira), je voyais là un moyen d'y remédier. J'ai écouté l'histoire de Minah. Cette pauvre fille avait beaucoup souffert, avait subi de grandes violences, de grandes humiliations. La mort était la seule issue qu'elle voyait pour mettre un terme à sa peine.

Quel gâchis ! Une créature aussi belle qu'elle, six pieds sous terre... N'aurait-elle pas été mieux dans les airs ? Quitte à être un ange, autant être le meilleur de tous, non ? dit-il avec ironie.

« Après ça, je suis resté avec elle quelques mois, je lui ai appris à vivre dans sa nouvelle enveloppe charnelle. Mais Minah était une rebelle, la vengeance la guidait et le sang humain l'appelait constamment. Elle était d'une très mauvaise influence pour mes frères. Nous avons quitté l'Australie pour repartir en Ecosse. Il n'y avait guère que là que nous pouvions côtoyer des anges noirs pensant comme nous. Minah est réapparue l'année dernière, fatiguée et contrite, disposée à devenir quelqu'un d'autre. Elle avait épuisé toute sa haine.

— Vous vous êtes aimés ?

Il parut surpris.

— Aimés ? Non, pas comme tu le sous-entends, bien que notre affection l'un pour l'autre soit immense. Minah est indépendante, endurcie, son cœur ne flanche pas ; jamais. Elle prend ce qu'elle a à prendre lorsqu'elle en a l'occasion. Elle ne s'attache pas, c'est un vrai vampire !

— Et toi ? N'as-tu jamais aimé ?

La curiosité me démangeait, mais elle se justifiait - je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme Darius, il était un être exceptionnel, plein de mystères.

— Si, tous les jours, répliqua-t-il en regardant ses frères.

— Pas de cette manière... Es-tu comme Minah, endurci ?

Son regard se perdit dans le vide pendant un instant, mais il restait bien vivant, ses prunelles irradiaient d'une émotion indéchiffrable. Il finit par répondre.

— En presque sept cents ans, mon cœur n'a flanché qu'une fois.

— Que s'est-il passé ?

La commissure de ses lèvres se plissa légèrement.

— Désolé, Hannah, mais voilà une histoire que je ne tiens pas à te conter.

— Oh... je... oui, bien sûr, bégayai-je, embarrassée.

— De toute façon, Rouquinette, il est temps que nous rentrions avec les garçons, ils meurent de faim.

Je leur jetai un œil par prudence, toujours pas convaincue que mon sang ne les attire pas. Mais ils ne semblaient absolument pas perturbés par ma présence, ils seraient même passés pour n'importe quel enfant dans une cour d'école.

Je ne pus m'empêcher d'avoir un pincement au cœur pour eux, parce que contrairement à tous les jeunes garçons de leur âge, eux, ils ne grandiraient jamais.

Nous nous dirigeâmes ensemble pour rejoindre le parking. Darius, Pierrick et Hermance montèrent dans le 4x4 boueux garé à côté de ma voiture. Darius klaxonna en me faisant un dernier signe de la main auquel je répondis. Ce n'est qu'à ce moment-là que je remarquai une voiture qui passait très, très lentement et qui longeait le parking où nous étions.

Étienne. Son regard croisa le mien.

Le lendemain, en début d'après-midi, j'attendais Leith sur un banc de la cour de l'horloge, le temps était superbe. Il m'avait téléphoné un peu plus tôt, pour me dire qu'il arriverait d'Edimbourg dans moins d'une heure.

J'avais fini mes cours et j'étais bien contente. Le dernier avait été donné par un étudiant si soporifique que je n'étais pas prête de l'oublier. Il m'avait sonnée pour le reste de la journée. J'avais bien cru m'endormir sur ma table.

Pour patienter, je décidai de lire un peu. Je sortis l'un de mes ouvrages préférés de mon sac, *Le nom de la rose* - que je lisais pour la deuxième fois - et m'installai confortablement.

La cour était vraiment agréable par une journée pareille, beaucoup d'étudiants se prélassaient sur le gazon. J'exposai mon visage quelques secondes au ciel pour emmagasiner un maximum de chaleur, et commençai ma lecture.

Quelques minutes plus tard, très concentrée, j'arrivai au moment où Adso, le secrétaire de Guillaume de Baskerville, s'appête à entrer dans la bibliothèque « interdite ».

— *Le nom de la rose*, hein ?

Je levai le nez pour découvrir qui avait l'audace de me déranger dans un pareil moment. Darius. Je lui souris.

— Hum... je l'ai déjà lu mais je suis fan.

— Je peux ? fit-il en me montrant la place à côté de moi.

— Je t'en prie.

Je fermai mon bouquin et enlevai mes affaires du banc. Darius s'installa en étendant ses longues jambes devant lui.

— Pas de souci majeur ?

— Comment ça ? demandai-je en levant un sourcil.

— Quand on s'est quittés hier, l'un des chiens que tu affectionnes nous a vus ensemble.

— Ne les appelle pas comme ça ! Il ricana.

— C'est pas les yeux doux qu'il te faisait, hein ?

— Hum..., bougonnai-je.

Même furtivement, j'avais bien remarqué le mépris qui se dégageait de l'expression d'Étienne.

— Tu vas avoir des ennuis ?

— Pourquoi voudrais-tu que j'en aie ?

— Ton petit ami va être au courant.

Je haussai les épaules. Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais je n'avais pas vraiment pris le temps d'y penser. — Je vois qui je veux, répliquai-je fièrement. Il me servit un sourire en coin agaçant au possible.

— Hé, hé... Tu vas avoir des ennuis.

— Tu m'en diras tant... Tes jeunes frères ont-ils pu se caler l'estomac ? embrayai-je pour noyer le poisson.

— Ça t'a impressionnée cette histoire, hein ? Tu ne piges pas comment deux jeunes anges noirs peuvent se passer de sang.

— Oui, c'est vrai. À la fois, je n'y connais rien en vampires.

— Tout est une question d'habitude, et puis, ils ne sont pas si jeunes que ça!

Ses épaules furent secouées d'un rire silencieux.

— Quoi ?

— Si tu avais pu voir ta tête hier quand ils sont venus me dire qu'ils avaient faim...

— Ce n'est pas drôle...

— Oh si, ça l'est... Pierrick a trouvé que tu sentais bon. Je devins blême.

— Tu te moques de moi, c'est ça ?

— À moitié. Mais tu sais, il n'a pas tort.

Et à coup sûr, mon odeur « agréable » n'avait rien à voir avec un quelconque parfum. Je n'en portais quasiment jamais.

— Comment fais-tu ça ? demandai-je.

— Fais quoi ?

— Résister à ce point. Surtout si tu peux nous sentir. Moi je ne pourrais pas me priver d'eau !

— Ahhh... voilà toute la complexité de ma vie sur terre. C'est pour ça que je suis si méchant avec les bizuts, je compense !

Je secouai la tête en levant les yeux au ciel.

— Je vais y aller, dit-il, je dois donner un cours.

Il se leva et ramassa son sac pour le mettre sur l'épaule.

— Rejoins-nous un de ces soirs, au pub.

— Euh...

— Je te promets que je nourrirai mes troupes avant !

— Dans ce cas !

Il s'éloigna à grands pas.

J'avais à peine eu le temps de replonger dans ma lecture, quand Leith arriva. À sa mine renfrognée, il avait vu partir Darius, mais il ne m'en fit pas la remarque.

— Tu m'as manqué, soufflai-je en me serrant contre lui.

Il sourit et m'embrassa sur le front.

— Je suis garé devant la fac. Je t'emmène chez moi, je dois récupérer mon sac de sport.

— Nous allons faire du sport ? demandai-je, interloquée.

— Nous ? Non, rit-il. Je. Toi, tu vas juste regarder.

J'étais plutôt soulagée, parce que faire du sport avec Leith devait relever du calvaire ou du masochisme, si on aimait ça. Je m'imaginai très bien à moitié morte de fatigue, pendant que lui, serait toujours frais comme un gardon.

— Et quel genre de sport ? Du rugby ?

— Oui.

— Vous allez jouer contre qui ?

— Entre nous.

— Mais vous n'êtes que dix sans Georgia, et il faut être quinze il me semble, non ? Et par équipe !

Il eut un rire moqueur.

— Non, pas toujours. Et à nous seuls nous valons bien vingt hommes, non ?

— Vingt ? Au moins quarante, oui !

— Ben tu vois, comme ça pas de souci, le compte est bon !

— Je suis curieuse de voir ça.

Je le suivis jusqu'au 4x4 stationné le long de l'université. Il m'ouvrit la portière et jeta mon sac sur le siège arrière.

— Installe-toi, je reviens dans une minute.

Je le suivis des yeux avant de monter, il rejoignait Jamie et John sur le trottoir d'en face.

Leur conversation s'anima immédiatement, Jamie faisait de grands gestes. Cela ne faisait aucun doute, ils parlaient de moi. Ma petite excursion à West Sands Beach avait certainement déjà fait le tour et Jamie n'aimait pas. Bon sang ce que ça me fatiguait cette situation. Il s'agissait d'un cercle vicieux ridicule : les anges noirs n'aimaient pas les loups-garous parce que ceux-ci ne les aimaient pas, et vice versa. Évidemment, il fallait que je me retrouve au milieu

de tout ça. Quoi qu'il en soit, je ne prétendais pas régler leurs petites histoires, j'en étais bien incapable. Comme l'avait justement fait remarquer Darius, j'y perdrais mon temps et mon énergie. J'allais devoir composer, et je n'avais aucune idée de la manière dont je devais m'y prendre.

Je soupirai et me collai à mon siège.

Leith me rejoignit presque aussitôt.

— Ils sont furieux, n'est-ce pas ?

Il tenta un timide sourire.

— T'inquiète pas.

— Ils sont furieux ? répétais-je.

— Ça leur passera.

— Et toi ? Tu m'en veux ?

Il prit mon visage entre ses mains et me regarda intensément, les yeux scintillants et bienfaisants.

— Est-ce que ça changerait quelque chose ? Arrêteras-tu de les voir pour autant ?

Dans la mesure où il m'avait vu parler à Darius un peu plus tôt...

— Non, avouai-je à mi-voix.

— Ça ne me plaît pas mais je ne t'en veux pas, Hannah. Je ne vais pas non plus essayer de te convaincre une nouvelle fois. Je vais simplement veiller à ce qu'il ne t'arrive rien.

J'en restai pantoise, ce changement de cap ne lui ressemblait pas du tout. Il y avait anguille sous roche.

— Tu ne vas pas me filer au train, quand même ? demandai-je en haussant un sourcil.

— Si peu...

— Tu ne peux pas faire ça !

— Et qui m'en empêchera ?

— Moi !

— Eh bien, j'ai hâte de voir ça...

— Leith Sutherland, le menaçai-je mi-figue, mi-raisin. Si tu me suis à longueur de temps...

— Qui t'as parlé de te suivre ? Je vais t'accaparer tellement délicieusement, que tu n'auras plus envie de voir quelqu'un d'autre que moi.

— Pff... prétentieux avec ça.

— Tu remets mes capacités en doute ? demanda-t-il avec une assurance typiquement masculine, je dirais même « loup-garesque ».

— Non..., bougonnai-je de dépit.

Il démarra avec un sourire de vainqueur exaspérant.

Nous arrivâmes dans un coin de campagne au sud-ouest de la ville, là où les pâtures étaient très nombreuses. On y croisait d'ailleurs plus de moutons au kilomètre carré que d'habitants. Nous roulâmes pendant environ vingt minutes sur l'A915 en direction de Largoward, puis Leith bifurqua à gauche, juste avant Cameron Reservoir. Il continua sur une route de campagne un moment, et emprunta un chemin de terre chaotique longeant un champ. Quel bonheur de rouler en 4x4 !

Leith s'arrêta au milieu de nulle part, au bord d'une vaste prairie verdoyante où étaient déjà garées plusieurs voitures. En sortant du véhicule, j'entendis des cris et des éclats de rires. Leith attrapa son sac de sport dans le coffre et me prit par la taille. Nous avançâmes jusqu'au lieu de rendez-vous.

Je n'avais aucune idée de l'accueil que la meute allait me faire, mais je ne me faisais pas trop d'illusions. J'aurais sûrement droit à quelques remarques. J'étais crispée, je n'avais pas besoin d'ouvrir la bouche pour que ça se remarque.

— T'inquiète pas, dit Leith en me serrant un peu plus contre lui. Ça va aller.

Nous dépassâmes un bosquet et aperçûmes les garçons.

À chaque extrémité du champ où ils se trouvaient, étaient plantés deux poteaux de but et une barre transversale. Le fer était complètement rouillé et semblait dater de la dernière guerre mondiale. La pelouse (qui n'en était pas vraiment une) était en très mauvais état, comme après le passage de chevaux sur un champ de course, et des lignes blanches avaient été tracées à la « va vite ». Autant le dire : le terrain était pourri.

— Mais comment allez-vous faire pour jouer là-dedans ? demandai-je en lui montrant mes chaussures boueuses.

— Ce n'est que de la boue !

— Euh oui, mais regarde, rien qu'en marchant je risque de me prendre une gamelle, alors en courant...

— C'est parce que tu n'as pas d'équilibre, se moqua-t-il. Mais heureusement, ce n'est pas toi qui joues !

— Heureusement, oui... C'est curieux un terrain comme ça en plein milieu des champs, non ?

— La pâture appartient à l'oncle de Dan. On a dégotté de vieux poteaux, aménagé à peu près l'endroit, et voilà !

— Fascinant..., me moquai-je à mon tour.

— Si tu continues, je vais te forcer à courir plusieurs tours de terrain !

- Dans tes rêves, oui !
- Tu veux encore parier ?
- Pff... si tu veux perdre...

Il lâcha ma taille et s'arrêta un instant pour me toiser. Je le fixai, interloquée.

- Quoi ?
- Continue devant. Je te laisse de la marge, dit-il d'un ton égal.
- De la marge pour quoi ?
- Avant que je ne te coure après.
- Mais moi, je ne veux pas courir !
- Tu vas être obligée, pourtant.
- Et qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Leith se baissa lentement, ramassa une motte de terre poisseuse, et la roula entre ses mains. Les yeux écarquillés, je commençais à comprendre ce qu'il allait faire, je me mis immédiatement sur mes gardes.

- Tu ne vas pas faire ça...
- Je vais me gêner...

Je reculai lentement.

- Dépêche-toi, tu n'as plus beaucoup de temps...
- Leith, non ! Je t'interdis de faire un truc pareil !

Cette fois il avança de deux pas.

- Nom d'un chien ! m'écriai-je.

Ni une ni deux, je me retournai pour courir loin devant lui.

Quelle galère toute cette boue ! Mon sang se glaça lorsque j'entendis ses pas derrière moi. Je hurlai en continu et accélérai. Je n'étais plus qu'à quelques mètres de Jamie. Plus que deux, plus qu'un... Dans un ultime effort désespéré, je m'agrippai à sa veste et me cachai derrière lui.

Leith et lui rirent aux éclats.

J'osai alors sortir ma tête de derrière son dos, pour regarder prudemment où se cachait mon chasseur de petit ami. Il me regardait, le sourire aux lèvres, fier de m'avoir flanqué la trouille de ma vie.

- Hé ! s'exclama Jamie. Tu cours pas mal. Tu es venue pour jouer avec nous ?

- Non, marmonnai-je.
- Dommage, on aurait bien ri.

Avec méfiance, et sans quitter Jamie d'une semelle, j'observai Leith jeter son sac de sport au sol. Il l'ouvrit et chaussa ses chaussures à crampons. Il retira sa veste et son pantalon de survêtement pour se retrouver en short et en tee-shirt à

manches longues. J'étais au bord de l'évanouissement. Ses vêtements le moulaient quasiment. Les sculptures antiques des plus beaux athlètes grecs se seraient brisées de jalousie devant lui. La bouche ouverte et le cœur palpitant, je pris une profonde inspiration avant de me laisser tomber sur la couverture étendue à mes pieds. Malgré le froid, je bouillais.

Jamie s'agenouilla devant moi et me fixa sans ciller.

— Il y a quelque chose que je voudrais te dire. D'avance, j'étais blasée. Je m'attendais à un sermon en bonne et due forme, sur mes fréquentations.

— Vas-y, dis-je en plissant les lèvres.

— Même si tu es différente de nous, tu es l'une des nôtres, maintenant. Et quand l'un des nôtres se met en danger, la meute réagit. Tu comprends ?

Je hochai la tête même si résolument j'étais convaincue qu'à aucun moment je ne m'étais mise en danger.

— N'en veux pas à Etienne, ok ? Je secouai le menton.

— Sois la bienvenue parmi nous, Hannah, dit-il en me tapotant doucement l'épaule avant de se relever.

Mon père était fan de rugby, moi pas. En fait, je n'y connaissais rien du tout. Les quelques notions que j'avais se résumaient à ma connaissance de la forme du ballon, du nombre de joueurs par équipe, des chocs violents qu'il pouvait parfois y avoir, des oreilles abimées de certains joueurs et... j'en avais presque honte, du calendrier annuel et très populaire du Stade Français. C'est tout.

Mon père aurait adoré être là. Ce qui se déroulait sous mes yeux, n'avait rien à voir avec les quelques bribes de matchs que j'avais pu voir depuis le divan de notre salon. Ici, tout était sublimé. Outre le fait que chaque membre de la meute avait une musculature renversante, qu'il était bien difficile à mes yeux d'humaine d'ignorer, j'étais en totale admiration de leurs performances sportives. Je voyais les essais et les pénalités se succéder. Ils étaient tous tellement rapides...

John m'avait rapidement expliqué le rôle de chacun, mais mis à part celui de Leith, qui était un demi de mêlée, et celui de Jamie, qui était talonneur (ou un truc comme ça), je n'avais rien retenu des autres.

Je vis passer une flèche. Étienne avait le ballon sous le bras et courait à une allure prodigieuse en direction des poteaux adverses. Derrière lui, Dan et Anneas le talonnaient de près pour l'empêcher de marquer un essai. Bouche bée, je les vis tous les deux se jeter avec violence sur Étienne qui réussit néanmoins à passer le ballon derrière la ligne de but.

Lorsqu'ils se relevèrent, j'étouffai un rire. Tous les trois ne ressemblaient plus qu'à d'épouvantables monstres boueux et, visiblement, ça les faisait rire autant que moi.

Une petite mêlée prenait forme. Je secouai la tête en les voyant à la limite de se grimper dessus. Leurs têtes s'entrechoquaient, mais personne ne semblait s'en plaindre. Le ballon sortit de nulle part. Leith sauta comme un diable pour le récupérer et le passer à Jamie qui était juste derrière lui. Mais avant qu'il n'atterrisse de lui-même sur le sol, il fut tiré par les jambes par un autre joueur et retomba violemment sur Jamie.

Aïe ! Je fermai les yeux pour ne pas voir ça. Quand je les rouvris, ils étaient de nouveau en train de courir. Leith et Jamie passèrent devant moi. ils avaient tous deux le visage couvert de sang, une plaie fendant leur front.

Au même moment, j'entendis un bruit de moteur qui me fit me retourner. Une Jeep rouge était en train de se garer.

Georgia sortit de la voiture.

Si j'avais été un homme, j'aurais été pris d'apoplexie. Bien qu'elle m'ait déjà

expliqué qu'il n'était pas question pour elle de jouer, elle avait revêtu une tenue de rugby comprenant quelques améliorations personnelles : un short blanc, si court qu'on aurait pu le prendre pour un shorty, un tee-shirt à manches longues rayé bleu et blanc, moulant et largement ouvert sur la poitrine, une paire de chaussettes blanches montant jusqu'à mi-cuisse, et des baskets (ce qu'elle avait de plus sobre). Tout ça avec moins de huit degrés à l'extérieur ! Même avec une température corporelle aussi élevée que la sienne, il ne fallait pas pousser !

Cette fille me mettait dans tous mes états. Miss univers se serait sentie comme le vilain petit canard à côté d'elle.

J'avalai ma salive et regardai celle qui était avec elle ; rien à voir. Il s'agissait d'une petite brunette aux cheveux courts, toute menue, avec un visage angélique et de grands yeux bleus. Sa tenue était bien plus discrète que celle de Georgia. Elle portait un simple jean, une paire de baskets et un sweat-shirt à capuche bleu.

Elles s'approchèrent de moi. Georgia me coula un regard mauvais en me voyant assise sur la couverture.

— Hannah ! Je ne pensais pas que tu serais ici. Je croyais que tu préférerais la compagnie des sang-mort !

Je n'essayai même pas de lui répondre, et la brunette à côté d'elle fit mine de n'avoir rien entendu. Elle s'approcha pour me saluer en me tendant la main.

— Bonjour ! Je suis Julia, se présenta-t-elle joyeusement.

Ohhhh... la Julia.

— Salut, moi c'est Hannah.

— Oui, j'ai cru comprendre... Ils jouent depuis longtemps ? (Elle leva le menton pour désigner les garçons.)

— Quarante minutes, je crois.

— Ils ne vont pas tarder à faire une pause, alors ! On a apporté des biscuits, du thé et du café.

Une pause ? Je levai la tête au ciel. Le soleil était bien descendu et la luminosité n'était plus à son maximum. Je me demandai combien de temps encore ils allaient jouer, la nuit allait finir par tomber...

Georgia s'éloigna et courut autour du terrain à l'opposé d'où je me trouvais. D'emblée, elle encouragea les garçons, se trémoussant aussi bien qu'une pom-pom-girl.

Julia s'approcha et prit place sur la couverture. Leith passa au même moment, nous saluant d'un signe de la main auquel Julia répondit timidement. Elle me jeta un regard furtif ponctué d'un léger sourire. Elle était visiblement

embarrassée.

— Vous vous connaissez depuis longtemps avec Leith ?

— L'été dernier, répondis-je.

Les secondes s'égrenèrent silencieusement puis Julia reprit :

— J'étais à St Andrews l'année dernière.

— Leith m'en a parlé. Pourquoi en es-tu partie, tu avais terminé tes études?

— Non, je me suis inscrite ailleurs.

— L'université ne te convenait pas ?

Elle baissa la tête en riant du nez.

— Non, ce n'est pas ça. Il y a eu des frictions dans le groupe.

— Dans la meute ?

— Oui.

— Au sujet de Leith et toi ?

Ça m'était venu spontanément.

— Leith et moi ? Non. (Elle me toisa un instant.) Euh, écoute, il a sûrement dû t'en parler de toute façon mais tu sais, ce n'était vraiment pas sérieux entre nous, m'assura-t-elle avec un sourire gêné.

Je lui rendis son sourire.

— Ok. Alors à quelles frictions fais-tu allusion ? Si tu peux en parler, bien sûr.

Contre toute attente - nous nous connaissions depuis quelques minutes seulement -, elle fronça le nez et acquiesça.

— Tu veux marcher un peu ?

J'acceptai sans hésiter.

Nous empruntâmes un passage empierré, séparant le pseudo terrain de rugby et le champ d'à côté. Comme nos chaussures étaient couvertes de boue, de tous petits cailloux s'y incrustèrent, rendant nos pas très lourds. Nous continuâmes en silence jusqu'à ce que nous ayons atteint l'endroit où étaient garées les voitures. Lorsqu'enfin nous arrivâmes sur le chemin, elle et moi décroûtâmes succinctement nos bottes.

— J'aime bien l'endroit, dit-elle en riant. Mais quand il vient de pleuvoir c'est vraiment galère !

Je retirai les derniers cailloux et tentai d'essuyer l'excédent de boue sur une grosse pierre.

— C'est l'Écosse ! lançai-je faussement blasée.

Elle me regardait faire sans bouger, les bras croisés et la tête légèrement enfoncée dans ses épaules. On aurait pu croire qu'elle avait froid, mais cela était

tout bonnement impossible. Elle gratta le sol avec son pied avant de lâcher le morceau qui pendait à ses lèvres.

— On m'a raconté pour Darius.

— Oh... évidemment, ironisai-je.

— Personne ne te juge.

J'en doutais sérieusement. Je levai la tête en direction de Georgia. Julia comprit.

— Laisse tomber Georgia, il faut toujours qu'elle fasse un effet de style, c'est plus fort qu'elle. (J'émis un ricanement silencieux en levant les sourcils.)

Tu sais que la situation est

un peu compliquée entre nos deux clans, et les garçons sont toujours très inquiets pour nous quand il s'agit des anges noirs.

Je fus surprise qu'elle ne les nomme pas exploiters ou sang-mort comme tous les autres.

— Quand tu veux dire « nous », tu veux dire les filles ?

— C'est ça... Disons que c'est leur instinct protecteur qui les motive !

— Oui, renchéris-je. J'en sais quelque chose ! J'ai parfois l'impression d'être en porcelaine.

Elle sourit avec moi en tournant la tête du côté de Leith.

— C'est un chouette gars.

— Oui, je sais...

Nous commençâmes à avancer lentement.

— Es-tu ce genre de fille qui répète tout ce qu'elle sait ? demanda-t-elle abruptement.

— Non, rétorquai-je, surprise. Je sais garder un secret, si c'est ce que tu veux dire.

— Tu tairas ce que je vais te raconter, alors ?

— Euh, oui.

Elle prit une profonde inspiration et me jaugea un instant comme pour déterminer si oui ou non elle pouvait me faire confiance. Enfin, elle ouvrit la bouche.

— Leith a eu une violente altercation avec Darius, l'année dernière.

— Je suis au courant...

— De quoi es-tu au courant, exactement ?

— Leith m'a dit que Darius en avait sans arrêt après toi et que tu n'en pouvais plus. Donc, tu t'es confrontée à lui.

Elle sourit en passant nerveusement une main dans ses cheveux.

— Quoi ? Ce n'est pas ça ?

— Non, pas tout à fait.

J'attendis qu'elle me dévoile la suite.

— Darius en avait effectivement après moi mais... pas comme Leith le pensait.

Si j'avais eu l'occasion de me regarder dans un miroir, je suis sûre que j'aurais hurlé de rire devant la tête que je devais faire. Avais-je bien compris ce qu'elle voulait que je comprenne ?

— Il... vous... tu... tu veux dire que tu lui plaisais ?

— Beaucoup.

Elle baissa le menton mais j'eus le temps de remarquer que ses pupilles pétillaient d'un éclat particulier.

— Toi aussi ? demandai-je, ahurie.

— Oui..., souffla-t-elle.

Je restai coite.

— Mais... tu as dit à Leith que tu détestais Darius.

— C'est ce que je leur racontais à tous, je jouais un rôle.

— Waouh...

— Les Roméo et Juliette du fantastique, ironisa-t-elle en serrant les dents.

— Vous êtes encore ensemble ?

Elle secoua la tête avec amertume.

— Il n'y a rien que dans ton monde, qu'on accepte les différences. (Première nouvelle !) Dans le mien, il y a des règles qui ne doivent pas être brisées. Jamais.

— Et pourquoi pas ?

— L'équilibre est fragile.

— Il ne s'agit que de groupements universitaires ! Quel équilibre allez-vous briser en partant tous les deux ?

— C'est plus que ça. La haine ancestrale entre anges noirs et loups-garous ne se résume pas à St Andrews. Nous devrions nous cacher sans arrêt des miens et des siens. À quoi bon ?

J'avais beau réfléchir, je ne voyais vraiment pas ce qui les empêchait de se carapater tous les deux.

— Écoute, dans notre histoire commune, les loups-garous et les anges noirs se sont chassés et entretués de tout temps. D'abord parce que les anges noirs, immortels, voulaient dominer toutes les espèces, et que les loups-garous étaient suffisamment forts pour se défendre. Ensuite, parce que les garous attachés aux

humains ne pouvaient - ne peuvent - accepter que les anges noirs tuent leurs conjoints, leur famille, pour se nourrir. Les loups-garous et les humains sont désormais très proches, tu le sais. Cette haine est si vieille, que les miens ne font pas la différence entre les anges noirs repentis de St Andrews et ceux du reste du monde. La meute non plus, Hannah. Pourtant, elle devrait. Ce sont des anges noirs. Point. Je trahirais ma propre race si je parlais avec Darius, tu comprends ?

— Moi je le ferais et Leith aussi, insistai-je. Vous ne pouvez pas porter le fardeau de vos ancêtres. C'est ridicule.

— Tu ne comprends rien, pour toi et Leith, c'est différent.

— Et en quoi ? Imaginons que le traité de paix entre les deux communautés garolles soit brisé, qu'advierait-il de moi ? (je faisais allusion aux règles ancestrales, celle notamment qui interdisait à un garou d'être avec une humaine. Si le traité de paix était annulé, Leith et moi serions les premiers visés.) Je risquerais la mort chaque jour, mais jamais je ne me séparerais de Leith.

Elle fléchit la nuque.

— Regarde-nous, dit-elle avec un regard si triste que j'en eus mal au cœur. Il est un vampire ailé, je suis un loup-garou, il est immortel, je suis mortelle. Il restera jeune à jamais et je me flétrirai à petit feu. Quel avenir pour nous ?

— Est-il possible que tu deviennes comme lui ?

Elle sembla horrifiée par ce que je venais de dire.

— Un ange noir ?

— Ce n'est pas possible ?

— Non, c'est comme si tu voulais faire d'un chien un chat. C'est irréalisable.

— Hum... Combien de temps a duré votre relation ?

— Presque toute l'année universitaire. Nous y avons mis un terme au mois de mai l'année dernière, le soir après les exams.

— Pourquoi ? Je veux dire, qu'est-ce qui vous a poussé à le faire au bout de tous ces mois.

— À cause de l'altercation entre Leith et Darius. Après les partiels, nous avions décidé de nous voir Darius et moi. Nous nous étions donné rendez-vous sur la plage dans la soirée. Nous y sommes restés jusque tard dans la nuit. Je ne sais pas quelle en est la raison exacte, mais Leith est passé avec son 4x4. Il a remarqué ma voiture et s'est arrêté pour voir ce que je faisais là à une heure pareille. Il est descendu sur la plage et nous a vus ensemble, Darius et moi.

— Il m'a dit que tu aurais pu être blessée, s'il n'était pas intervenu, qu'est-ce qui a pu lui faire croire ça ?

Elle poussa un long soupir.

— Tu sais, il y a une chose merveilleuse que les anges noirs savent faire ; voler. Et ce que j'aimais le plus, c'était être dans les bras de Darius quand il volait. Il me tenait à plusieurs mètres au-dessus du sol lorsque Leith est arrivé, il est devenu fou, il a cru que Darius me faisait du mal.

— Leith déteste Darius...

— Comment aurait-il pu en être autrement, avec toutes les horreurs que je racontais sur lui et les soi-disant brimades qu'il me faisait subir ? Leith est très courageux, tu sais, et la meute est comme une famille. On ne touche pas à la famille. Darius a juste eu le temps de me déposer au sol. Leith s'est transformé à la vitesse de l'éclair et lui a sauté à la gorge. Mais Darius est très fort et très rapide, il s'est dégagé sans trop de mal. Je ne pouvais même pas m'interposer pour celui que j'aime, dit-elle amèrement. J'ai réussi à convaincre Leith qu'il ne fallait pas briser les règles fragiles de St Andrews, que Darius n'en valait pas la peine. J'ai menti, bien sûr (elle avala sa salive). Darius le savait, il connaissait les enjeux aussi bien que moi, mais il a compris ce soir-là, que nous ne pourrions jamais être ensemble. J'ai quitté l'université le lendemain même et je n'y ai plus mis les pieds.

— Tu ne l'as pas revu ?

— Jamais.

J'étais vraiment retournée par son histoire. Darius et Julia. C'aurait pu être le titre d'une tragédie. À peu de chose près, leur histoire en était une.

— Je suis désolée, Julia.

— C'est pas grave, c'est la vie. Nous devrions faire demi-tour, maintenant. J'entends qu'ils ont fini de jouer.

Moi je n'entendais rien du tout, mais de l'une à l'autre, notre ouïe n'avait pas la même finesse. Nous commençâmes à avancer dans l'autre sens, sans un mot. J'étais encore anesthésiée par tout ce qu'elle venait de me raconter.

Lorsque nous fûmes plus qu'à une vingtaine de mètres de tout le monde, je rompis le silence.

— Pourquoi m'en as-tu parlé, Julia ? Tu me connais à peine.

Elle sourit.

— Depuis que je suis née, je n'ai jamais entendu personne dire que les anges noirs n'étaient pas des êtres abjects. Tu es la seule à prétendre le contraire et tu tiens tête à la meute !

— Euh... techniquement, je ne tiens tête qu'à Leith.

— Leith, la meute, c'est du pareil au même.

— Oui, peut-être... Julia ?

— Oui?

— Pourquoi n'en parlerais-tu pas à Leith ?

— Tu es dingue !

Une frayeur démesurée se lut sur son visage.

— Je suis sûre qu'il comprendrait.

— Non!

— Écoute, il... (Je réfléchis un instant pour trouver les bons mots.) Regarde-moi Julia, je suis humaine, il est loup, crois-tu que nous soyons considérés comme un couple normal aux yeux de ceux qui savent ? Et je ne parle même pas de ceux qui ne connaissent pas votre existence, ils nous lapideraient sur place s'ils apprenaient une pareille situation ! Julia, je suis sûre que Leith aurait de la compassion pour vous, il ne peut en être autrement.

— Il déteste Darius.

— Parce qu'il ne le connaît pas comme toi !

— Laisse tomber, Hannah. C'est vain.

— Je suis sûre que...

— Garderas-tu tout ça pour toi ? coupa-t-elle avec fermeté.

— Je ne dirai rien.

Elle parut soulagée et osa un sourire.

— Merci. Je suis heureuse de t'avoir parlé. Toi et moi, nous serons de grandes amies.

— J'en ai bien l'impression, admis-je en souriant aussi.

Contre toute attente, elle me serra étroitement contre elle. D'abord je ne bougeai pas. Puis, maladroitement, j'enroulai mes bras autour d'elle et lui tapotai doucement le dos. Je n'avais pas d'autre réconfort à lui apporter. Pour le moment.

Lorsque nous rejoignîmes la meute, la lumière se cachait dans le crépuscule. Nous trouvâmes les garçons allongés à même le sol, les bras en croix.

J'ouvris le sac de sport de Leith pour en sortir une serviette de bain, ainsi qu'une vieille bouteille d'eau encore à moitié pleine. Je m'agenouillai devant lui.

— On dirait que tu as baigné dans un bain de boue, m'a-musai-je en essayant de le débarbouiller.

Je remarquai par ailleurs que sa blessure au front avait complètement disparu.

— Justement, dit-il avec malice. Ce n'est pas équitable. Toi, tu es bien trop propre !

Il attrapa mes poignets et me retourna brusquement sur le dos ne prêtant aucune attention au fait que nous n'étions pas seuls. Après quoi il frotta son

visage et ses cheveux sur le mien. La boue n'avait même pas encore séché ! J'étais dans un état épouvantable. Lorsque je me relevai, tout le monde riait aux éclats. J'avais l'air de... de plus rien du tout !

En essayant de me nettoyer un minimum, je ne réussis qu'à étaler la terre dans mes cheveux. J'abandonnai. Autant laisser sécher et me laver chez moi. Sauf que je n'en eus pas l'occasion. Le temps écossais est capricieux. Le soleil, encore radieux en début d'après-midi, s'était laissé envahir par une multitude de nuages. Ils décidèrent d'éclater à cet instant précis en grosses gouttes. La logique aurait voulu que chacun plie bagage rapidement pour se réfugier dans les voitures, mais une euphorie inexplicable envahit la gent masculine. Ils sautèrent tous sur leurs pieds et se frottèrent comme s'ils étaient sous la douche ; irréal ! On se serait cru dans une de ces pubs pour gel moussant.

Leith me fit signe d'avancer. Il m'attira à lui et entreprit de me nettoyer le visage avec la serviette.

En jetant un petit coup d'œil dans son dos, je croisai le regard mauvais de Georgia. Elle était verte de jalousie. Dommage ! Je ne pouvais vraiment rien faire pour elle.

Tout le monde finit par ramasser ses affaires pour se diriger vers les voitures. Dans quel état elles allaient être ! Leith partit devant moi pendant que je saluais Julia, lui promettant qu'on se reverrait. Nous échangeâmes nos numéros de téléphone et je fis demi-tour.

— Alors, Hannah des loups, me railla Georgia qui n'était pas remontée avec Julia. Le beau Leith ne te convient plus ?

— De quoi tu parles ? rétorquai-je sèchement.

Elle ricana.

— Il paraît que tu fricotes avec Darius.

Moins de deux minutes qu'elle me parlait et déjà, elle me tapait sur les nerfs. De plus, avec la conversation que je venais d'avoir avec Julia, je n'avais pas du tout envie de papoter sur le dos de Darius.

— Ne dis pas n'importe quoi !

— Remarque il est plutôt mignon, ça se comprendrait...

— Tu essayes d'être drôle ? C'est un ange noir, tu ne le trouve pas plus mignon que moi je te trouve sympathique.

— Tu sais, moi ce que j'en dis...

— Eh bien, justement, tu ferais mieux de te taire !

J'étais carrément énervée. Je lui aurais bien volontiers envoyé une motte de terre en pleine figure, réduisant à néant son maquillage

trop parfait et qui ne dégoulinait même pas sous la pluie ! J'accélérai le pas pour la planter là.

Elle arriva comme une furie derrière moi pour me faire faire volte-face en me tirant violemment le bras.

— Écoute-moi bien, pauvre idiot, cracha-t-elle avec un air extrêmement menaçant. Mon frère t'accorde bien trop de crédit, mais pour moi, tu ne vauds pas plus qu'un pet de lapin !

— Je ne te permets pas de me parler comme ça ! aboyai-je, les joues empourprées de colère.

— Mais moi, je n'en ai rien à cirer de ta permission. Tu penses pouvoir entourlouper tout le monde avec tes yeux de biche ? Tu penses que nous sommes tous aussi faibles de cœur que Leith ? Tu rêves ! Moi je t'ai à l'œil ! Si tu crois que je vais te laisser mettre en danger la meute parce que tu ne peux pas t'empêcher de lorgner sur un autre, tu commets une grave erreur, ma petite !

Mais qu'est-ce qu'elle racontait ? Moi, je lorgnais sur un autre ? J'avais l'impression de rêver. C'était elle qui me disait ça ? Elle, le cauchemar de toutes les filles du campus ?

— Je ne lorgne sur personne, moi, répliquai-je cynique. Tu dois confondre avec quelqu'un d'autre. Regarde-toi ! (Je la désignai de la tête aux pieds.) Tu n'enflames que toi à t'habiller de la sorte, il ne te voit même pas !

Je faisais clairement allusion à Leith qu'elle passait son temps à gloutonner du regard.

Elle remit ses cheveux dégoulinants de pluie en arrière avec une sensualité déconcertante.

— Oh, tu crois ça ? Puisque tu abordes le sujet toi-même, autant t'informer de deux ou trois petites choses : j'étais là bien avant toi, Hannah des loups, et je serai encore là bien après.

— Tu perds ton temps. Il se contrefiche de toi.

Un éclat de fureur traversa ses iris

— Tu te trompes sur toute la ligne. Premièrement, il ne se moque pas de moi, car je compte bien plus que tu ne le crois. Deuxièmement, je ne perds jamais mon temps. Je prends mon temps. Et te concernant, dit-elle en enfonçant son doigt sur mon thorax pour le retirer aussitôt, ce n'est qu'une question de temps, justement. J'obtiens toujours ce que je veux et malheureusement, j'ai bien peur que tu ne fasses pas le poids contre moi. Prends ça comme un avertissement, (elle me jaugea de haut en bas) petite humaine sans intérêt...

Le « petite humaine sans intérêt » me fit l'effet d'un coup de poignard. Les larmes au bord des yeux, j'essayais de me retenir de pleurer. Elle aurait été bien trop contente.

Georgia me servit son habituel sourire sournois et partit devant moi en courant.

Ce n'est que parce que la pluie tombait violemment que je laissai couler mes larmes. Je n'étais pas blessée qu'elle me menace de récupérer Leith, j'avais passé le stade de m'en inquiéter, mais plutôt qu'elle me haïsse à ce point. Je ne comprenais pas qu'on puisse en arriver là. Personne ne m'avait jamais détestée avant elle - ou alors je ne le savais pas - et le sentiment que ça me procurait était affreux.

Mais comment avais-je fait mon compte ?

Avril, trois mois plus tard.

— Et c'est ainsi que le plan de l'abbaye de Saint-Gall fut établi au 9^e siècle. Considéré comme un trésor national par la Suisse, il est aujourd'hui précieusement conservé dans l'abbaye elle-même. Merci pour votre attention, la semaine prochaine, nous parlerons des monastères bénédictins.

Darius replia ses affaires, éteignit le rétroprojecteur et enfila sa veste. Parce qu'il était en troisième cycle, il donnait quelques cours magistraux aux premières et deuxièmes années. L'amphi était toujours plein, personne ne manquait à l'appel. C'était vraiment un bon orateur.

Pendant tout le cours, je n'avais pu m'empêcher de remarquer qu'il avait l'air fatigué. Son teint habituellement doré était pâle et ses yeux cernés. Je m'avançai vers lui.

— Bravo ! Pour quelqu'un qui n'a pas vécu à cette époque tu ne t'en es pas mal sorti ! persiflai-je avec un clin d'oeil. J'étais vraiment dedans.

— Tu n'imagines pas le nombre de fois que j'ai donné ce cours ! C'est pathétique...

— C'est toi qui as choisi !

— Mouais... ça aussi c'est mon lot : l'inlassable répétition de ma vie.

Nous sortîmes de l'amphithéâtre.

— Tu as cours, maintenant ? demanda-t-il.

— Non, et toi ?

Il rit.

— Heureusement pour moi, c'était le dernier avant la semaine prochaine ! Quand je vois tous ces imbéciles plantés devant moi sur leur chaise... Je pourrais leur raconter n'importe quoi, ils n'iraient même pas vérifier dans un bouquin pour voir si ce que je dis est vrai !

— J'adore être traitée d'imbécile !

— Pas toi, Rouquinette, me rassura-t-il en me pinçant la joue. D'ailleurs, pour être bien sûr que tu suis tout ce que je dis, tu seras interrogée au prochain cours.

— Tu rigoles ?

Il haussa les épaules.

— Tu n'as pas intérêt ! le menaçai-je.

Nous arrivâmes à la sortie principale de la fac.

— Tu sembles fatigué, Darius.

— Rien ne t'échappe, hein ?

Je pris une moue gênée.

— Ça ira mieux ce soir.

— Pourquoi, ce soir ?

Il sourit.

— Avec quelques-uns nous allons chasser.

— Oh... baisse d'énergie ?

Il hocha la tête.

— Vous faites toujours ça la nuit ?

Il me coula un regard amusé.

— Non, mais ce soir c'est particulier.

— Ah oui ?

— Un étudiant s'est proposé de nous nourrir. Pour le fun, il va courir devant nous, alors il nous faut être discrets. Nous ne voudrions pas être repérés.

J'étais consternée. Il éclata de rire.

— Ah, Hannah... Ne va pas raconter ça à la meute, hein ? Sans quoi ils seraient capables de venir vérifier par eux- mêmes et me priveraient d'un bon gibier !

Je levai les yeux au ciel.

— La première fois que nous avons vraiment discuté tous les deux, tu semblais dire que tu ne chassais pas souvent.

— C'est vrai.

— Quand estimes-tu que tu dois le faire ?

— Je ne sais pas si je vais répondre à cette question, dit-il très sérieusement.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas t'effrayer.

— Dis toujours...

Il soupira.

— Comme tu voudras. Je chasse quand je suis faible, mais surtout lorsque l'odeur du sang humain devient pour moi insupportable.

J'avais beau me seriner que tout ceci était complètement normal, je trouvais l'idée effrayante. Il avait raison.

— Tu ne pourrais pas te contenir, sinon ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais pris le risque depuis que je ne bois plus... enfin bref, tu comprends !

— Il y a des humains qui t'attirent plus que d'autres ?

— Assurément !

J'avalai ma salive. Pour le coup il éclata de rire.

— Pas toi, Hannah. Sans vouloir t'offenser, je trouve l'odeur de ton sang tout à fait banale. Agréable, mais banale.

— Eh bien, tant mieux ! Moi, ça me convient parfaitement !

— J'imagine...

— Quand tu es dans un amphi avec plein de monde, les odeurs s'amalgament, ça doit être insupportable. Un peu comme dans une parfumerie où toutes les senteurs se mélangent à outrance, c'est entêtant et pas toujours agréable.

— Tu as utilisé un bon mot sur deux. Oui, c'est entêtant, mais pas désagréable. Tu vois, lorsqu'elles sont en grand nombre, la plupart des odeurs deviennent communes, mais certaines ressortent plus que d'autres. C'est surtout celles-ci qui posent problème. Elles peuvent me rendre irritable.

— Et que fais-tu dans ce cas ?

— J'évite les personnes concernées au possible. En général, ce sont celles-ci qui trouvent que je suis un très mauvais enseignant, car je ne leur accorde aucun moment particulier, je les snobe totalement.

— C'est dur..., ironisai-je.

— Surtout pour moi ! Mais ça vaut mieux pour elles.

Je n'en doutais absolument pas. Personnellement, j'étais bien contente de ne pas faire partie de cette minorité alléchante. Je soupirai.

— Je dois m'en aller, j'ai rendez-vous avec ma colocataire, dis-je en montrant Tarja qui m'attendait un peu plus loin.

— Très bien, mais ne perds pas trop ton temps en futilités, n'oublies pas que tu seras interrogée la semaine prochaine !

— Compte dessus et bois de l'eau fraîche ! De toute façon, je sécherai ton cours !

Il éclata de rire et s'éloigna.

Je le suivis du regard. Je l'aimais bien. Vraiment.

— Encore avec lui ! me lança Tarja d'emblée.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi, ripostai-je.

Elle haussa les épaules et commença à marcher. Nous avions prévu d'aller

faire les boutiques.

Heureusement qu'elle était là, Tarja. Car me retrouver parmi les garçons de la meute était parfois déroutant. Ils étaient peut-être des loups-garous, mais leurs conversations n'en étaient pas moins humaines et masculines. Tout y passait : matchs de football, filles, matchs de rugby, filles, grosses voitures, filles...

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu les fréquentes, insista-t-elle»

— C'est mon prof ! me défendis-je. Et puis Darius est quelqu'un de très sensible derrière ses apparences hautaines, et Minah... eh bien elle est sympathique, finalement.

Je l'avais revue plusieurs fois ces dernières semaines, j'avais appris à l'apprécier.

— Vraiment ? ironisa-t-elle.

— Oui, vraiment.

— Je suis de l'avis de Leith, Hannah. Ces gens sont complètement cinglés. Ils n'ont vraiment pas bonne réputation, tu sais. J'ai discuté avec plusieurs étudiants et tout le monde les craint. Et pas seulement à cause du bizutage. Il semblerait qu'ils se servent des plus crédules d'entre nous pour leur faire faire leurs sales besognes.

— Quel genre de besognes, bougonnai-je.

— Des recherches qu'ils n'ont pas envie de faire, des dissertations, laver leur voiture... bref, des trucs comme ça.

— Allez, Tarja, tu veux rire ? Je n'y crois pas une seule seconde. Darius est en troisième cycle et tu crois qu'il irait demander de l'aide aux plus jeunes que lui ?

Darius avait presque six cent quatre-vingt ans d'avance sur la plupart d'entre nous, et il sécherait devant des sujets au point de faire faire son travail par quelqu'un d'autre ? J'avais beaucoup de mal à croire une telle chose.

— C'est ce qui se raconte.

— Eh bien, à mon avis, c'est n'importe quoi.

— Qu'est-ce qui a bien pu te faire changer d'avis à ce point ? Tu te souviens de ce que tu disais au début ?

— Darius est quelqu'un de touchant.

— Quel revirement ! Tu le connais à peine, pourtant !

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Si je ne passais pas tout mon temps avec Darius, je le connaissais bien à travers Julia. Elle me questionnait très souvent à son sujet, pour savoir où il en était, ce qu'il faisait... Elle me parlait de lui, de leurs souvenirs. C'est incroyable comme leur histoire me prenait aux tripes.

Quant à Darius, il réagissait différemment. Je me souviens que lorsque je lui avais annoncé que j'avais rencontré Julia, il avait fait comme si de rien n'était. Une façade. Mais il n'avait pu empêcher sa joue de sauter en tics nerveux. Et il en était de même à chaque fois que je parlais d'elle. Souvent.

— Je l'aime bien, murmurai-je.

— Leith doit être content ! persifla-t-elle.

— Leith respecte mon choix et tu ferais bien de faire pareil !

— Il ne t'est pas venu à l'idée qu'il sache à leur sujet des choses que tu ne sais pas ?

Sur le moment je tressaillis. Je ne pouvais quand même pas parler de ça avec Tarja !

— Et comme quoi ? demandai-je innocemment.

— Je ne sais pas... des trucs pas très légaux

— Je ne vois pas ce qu'il y aurait tant à taire, mentis-je en secouant le menton.

— De toute façon, tu fais comme tu veux, conclut Tarja, mais moi, je ferais plus confiance à mon petit ami qu'à ces deux-là. À toi de voir...

En coupant court à cette conversation, nous entrâmes dans une boutique très branchée de la ville. Une semaine plus tôt, Tarja y avait repéré un pantalon que je trouvais d'une horreur absolue, avec des cordelettes qui pendouillaient autour des cuisses. Moi je préférerais acheter quelque chose de plus léger. Le printemps avait pointé son nez depuis trois semaines, et le temps devenait très agréable.

Je dégotai une robe verte toute simple se fermant devant sur toute la longueur, par des petits boutons. Un vrai calvaire à enfiler, mais ravissante. J'ajoutai un béret bleu marine assorti et une paire d'escarpins de la même couleur. Très parisienne.

— Alors ? demandai-je en sortant de la cabine.

Tarja s'esclaffa en levant le pouce.

Ravie, je tirai le rideau sur moi et me déshabillai pour remettre mes vêtements.

— Où en es-tu avec Georgia ? me demanda Tarja quand nous fûmes sorties.

Je souris nerveusement.

J'avais expliqué à Tarja que Georgia m'avait clairement menacée de récupérer Leith trois mois plus tôt. Outrée comme une bonne copine devait l'être, elle m'avait bien fait rire en imaginant mille et un stratagèmes pour lui rendre la vie insupportable. Le plus drôle étant de me débrouiller pour que Leith me demande en mariage et m'épouse sur-le-champ ! J'avais manqué de m'étouffer, ça ne m'avait même jamais effleuré l'esprit. Sinon, Tarja m'avait proposé de m'habiller

aussi sexy que Georgia - selon elle, j'aurais fait des ravages -, de prendre rendez-vous chez le même coiffeur et de défier ouvertement sa belle manucure par une peinture encore plus époustouflante. Alors franchement, je préférerais me marier tout de suite ! Vivre à moitié nue à longueur de temps me donnait la chair de poule. Quant aux ongles rouges... brrr !

— Hannah ? Tu es avec moi ?

— Oh euh, pardon. Je réfléchissais...

— Alors, où en es-tu avec Georgia ?

— Hum... je n'ai pas eu de nouveaux lâchages de bombe depuis janvier dernier... Mais tu connais l'expression : méfiez-vous de l'eau qui dort. C'est une véritable chasseuse, peu de proies doivent lui résister.

Tarja leva un sourcil et sourit en coin.

— C'est ça oui... une chasseuse. Heureusement que Leith n'est pas une proie facile.

— Facile ? Impossible tu veux dire. Je veille au grain !

— Mouais... en achetant de jolies robes, par exemple, me raillai-t-elle en éclatant de rire.

Alors que nous nous enfoncions dans la vieille ville, Tarja s'arrêta tout net pour fixer droit devant elle.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demandai-je, interdite. Tarja ?

— Les ennuis, répondit-elle froidement.

Je suivis son regard et vis Minah qui arrivait droit sur nous, probablement accompagnée d'un des membres du Cercle.

— Salut, Hannah ! Que fais-tu en ville ?

Comme d'habitude elle ne salua pas Tarja. C'était comme si elle était parfaitement invisible.

— Avec Tarja (j'insistai sur son prénom pour qu'elle la remarque et décide de lui dire au moins bonjour) nous faisons des emplettes pour les beaux jours. Et vous ? demandai-je en souriant au garçon qui était avec elle - très, très mignon soit dit en passant, mais quoi de plus normal pour un ange noir ?

Il gardait les yeux fixés sur Tarja qui elle-même restait rivée à ceux de Minah. Je n'avais jamais ressenti autant d'électricité dans l'air ! Elle et Tarja, avaient dû se rencontrer furtivement, quoi ? Trois ou quatre fois en plusieurs mois, pas de quoi en faire trembler la terre !

Devant l'insistance du regard de Tarja, Minah finit par baisser la tête dans sa direction.

— Tu as un problème ?

Tarja ne répondit pas mais ses yeux lançaient des éclairs.

Sur le coup je craignis qu'elle lui colle une gifle. Ce qui n'aurait vraiment, vraiment pas été une bonne idée du tout.

— Est-ce que tu as un problème ? répéta Minah en détachant exagérément chaque mot.

Éberluée, j'observais leur réaction à tour de rôle. Tarja qui faisait au moins une tête de moins que Minah, leva le menton aussi haut qu'elle le put.

— Oui, tu encombres le passage. Tu nous gênes.

— Tarja ! m'outrai-je.

Minah fit un pas dans sa direction mais le garçon à côté d'elle lui retint le bras. Elle était furieuse.

Un frisson d'angoisse me parcourut. J'aurais largement préféré faire l'autruche plutôt que rester à les regarder toutes les deux s'affronter des yeux.

— On y va ! décidai-je avec l'espoir qu'elles n'en viendraient pas aux mains (Minah en aurait fait de la charpie). Désolée Minah, m'excusai-je en tirant le bras de Tarja vers moi.

— C'est bon ! aboya-t-elle. Lâche-moi !

Elle se dégagea brutalement avant de toiser une dernière fois Minah et le gars à côté d'elle.

— Je me tire ! lança-t-elle, les yeux brillants de larmes avant de faire demi-tour dans l'autre sens.

— Tarja ! criai-je. Attends !

— Fiche-moi la paix, Hannah ! hurla-t-elle sans se retourner. Reste avec tes précieux amis !

— Tarja !

Mais elle s'était mise à courir, laissant derrière elle tous ses sacs. Elle disparut à l'angle de la rue.

Complètement abasourdie, je restai statufiée. Mais quelle mouche l'avait piquée ? Était-ce parce qu'elle n'en pouvait plus d'être ignorée de la sorte qu'elle avait craqué ? Je n'avais jamais vécu une telle situation de toute ma vie. Même dans mes plus vieux souvenirs de collègue je n'avais jamais vu d'anicroches aussi impressionnantes que celle-ci. C'en était déroutant.

Silencieusement, je finis par me baisser pour ramasser les affaires de Tarja qui jonchaient les pavés.

— Je peux prendre tes sacs ?

Le garçon qui accompagnait Minah me servit un sourire éblouissant.

— Je... oui merci. Minah, je suis désolée, dis-je en me tournant vers elle. Je

ne sais pas ce qui lui a pris.

— Une araignée au plafond peut-être ? ironisa-t-elle.

— Une araignée au plafond ? Elle est charmante cette expression ! C'est aussi un peu de ta faute, non ? Tu la traites comme... comme si elle n'existait pas !

— Parce que c'est un peu ce que je pense.

— Mais enfin, à quoi ça rime tout ça ?

— Ce n'est pas moi qui ai commencé.

— Oh, arrête ! On n'est pas à la maternelle !

Mes joues étaient en feu. Je n'avais pas l'habitude d'avoir des montées d'adrénaline aussi importantes.

— Je suis désolée, s'excusa finalement Minah.

Je la toisai avec scepticisme.

— Désolée pour Tarja ?

— Non. Désolée pour toi. Parce que tu étais là.

Elle me sourit timidement.

— Bon, s'interposa le bel ange noir, venez, on va boire un truc ? Je vous invite.

Boire, hum ? Le sourire me vint aux lèvres.

— Je m'appelle Pitt, se présenta-t-il.

— Moi, c'est Hannah.

— Oui, bien sûr. Je sais qui tu es. Tu es aussi connue que le loup blanc, jeune fille.

En plus d'être très mignon, il avait de l'humour !

Nous entrâmes dans la salle de billard au bout de la rue. Nous prîmes place vers une grande table de pool anglais.

— Tu joues ? demanda Pitt.

— Un peu.

— Parfait ! dit-il avec un large sourire avant de s'éloigner vers le comptoir d'accueil.

— C'est ton petit ami ? demandai-je à Minah.

Elle haussa les épaules sans répondre.

— Pas encore, peut-être ?

— Non.

— Oh... et c'est en bonne voie ? demandai-je avec curiosité. (Elle se moqua.)
Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Les humains ont toujours besoin de se trouver une moitié pour s'épanouir.

— Ce n'est pas le cas pour les anges noirs, peut-être ?

Au regard de Julia et Darius, je pouvais en douter.

— Disons qu'on prend les choses au jour le jour.

Pitt arriva avec un plateau contenant triangle et billes. Il les installa sur le tapis et me tendit une queue de billard. Je m'en emparai et en enduisis soigneusement l'embout de bleu.

— Qui casse ? demanda Pitt.

— Si tu sais contrôler ta force et ne pas éparpiller les boules aux quatre vents, vas-y, le taquinai-je.

Il installa la bille blanche à l'opposé du triangle de casse et prit position. Il jaugea la distance, mit un coup parfaitement maîtrisé, et sourit. Les boules roulèrent uniformément sur le tapis. Au passage, il en avait empoché quatre ! C'était encore à lui de jouer.

— Minah, pourquoi détestes-tu autant Tarja ? demandai-je.

Minah et Pitt se regardèrent un instant.

— Je ne déteste quelqu'un que lorsque j'ai une histoire déplaisante avec lui. Elle je ne l'aime pas, c'est tout.

— Mais pour quelle raison ?

— C'est ton tour, Hannah ! lança Pitt.

Surprise, je vis qu'il ne restait plus que trois rouges. J'avais encore toutes les jaunes à rentrer.

Je me baissai sur la table de pool, ajustai ma position et tapai d'un coup sec la bille de choc. Je jouai jusqu'à ce que se fût de nouveau le tour de Pitt, puis je retournai m'asseoir vers Minah.

— Bon alors, pourquoi tu n'aimes pas Tarja ?

— Tu ne lâches rien, hein ?

— Non.

— Elle est bizarre.

— C'est marrant, elle pense la même chose de toi.

Elle sourit en coin.

— Oui, mais ça ce n'est pas un scoop, tout le monde nous trouve bizarres. Écoute, Hannah, elle ne me plaît pas, c'est tout, je ne l'explique pas.

— Beaucoup d'humains te font cette impression ?

— Parfois.

— Je trouve ça idiot, la manière dont vous agissez. Vous ne vous laissez aucune chance de vous connaître.

— Euh... non, Hannah, sans façon. On ne peut pas aimer tout le monde, n'est-ce pas ?

— Non, sans doute...

Dans un geste empli de grâce, elle passa une main sous ses longs cheveux dorés pour les ramener en arrière.

— Darius m'a dit un truc à propos des odeurs.

— Des odeurs ? répéta-t-elle.

— De l'odeur du sang humain.

— Hé, hé... je sens que je vais adorer cette conversation, ricana-t-elle en ponctuant sa remarque d'un rapide coup de langue sur les lèvres.

— Darius m'a dit que sentir le sang de certaines personnes pouvait être insupportable pour vous, tellement il est attirant.

— C'est vrai, et alors ? Tu veux savoir si je trouve le tien à mon goût ? se moqua-t-elle.

Je secouai la tête.

— Non, pas le mien, Minah. Celui de Tarja.

— Tarja ? répéta-t-elle, méprisante. Tu rigoles, j'espère !

— Pas du tout. Darius m'a expliqué que le fait de vous contenir pouvait vous rendre particulièrement irritables avec les personnes concernées, que vous les évitiez du mieux que possible. Alors, continuai-je tandis qu'elle ouvrait la bouche, je me demande si c'est ce que tu ressens avec Tarja.

— J'ai gagné ! s'écria Pitt, victorieux.

— Quelle surprise..., persiflai-je.

Avec des sens pareils, comment aurait-il pu en être autrement ? La partie était forcément inéquitable.

— La revanche ? proposa-t-il.

— Merci, Pitt, mais je vais devoir rentrer.

Je me tournai vers Minah espérant qu'elle me donne son avis sur le cas « Tarja ». Mais elle se leva pour placer les boules de billard sur le tapis.

— Moi je joue ! s'écria-t-elle.

Le chapitre était clos.

— À bientôt, Hannah, me lança-t-elle avec un clin d'œil.

Je rassemblai mes affaires en faisant la moue et partis.

D'avoir porté tous ces sacs, j'arrivai essoufflée au troisième étage. Je les déposai sur le sol et glissai la clef dans la serrure.

— Tarja ? criai-je en entrant.

Je la vis sortir en trombe de sa chambre, les yeux rougis.

— Ça va ? m'inquiétai-je.

Je la suivis quand elle s'élança dans la salle de bains. Elle ramassa tous ses

cosmétiques : shampoing, gel douche, dentifrice... et les jeta sans ménagement dans sa trousse de toilette avant de retourner tout aussi vite dans sa chambre.

— Mais, qu'est-ce que tu fais ?

Elle ne répondit toujours pas.

— Tu t'en vas ? demandai-je, ahurie.

Elle avait commencé à remplir une énorme valise.

— Tarja, tu ne peux pas t'en aller pour ça.

Elle tourna vers moi des yeux inondés de larmes.

— C'est facile de dire ça pour toi, tu n'es en conflit avec personne ! Personne ne te traite comme une moins que rien !

— Oh, Tarja...

Je l'attirai doucement avec moi sur son lit.

— Écoute, dis-je d'une voix douce, Minah ne t'aime pas, tu ne l'aimes pas non plus. Pourquoi ne pas vous ignorer, tout simplement ?

Tarja fondit en larmes. Je la pris amicalement dans mes bras sans être vraiment sûre d'être d'un grand réconfort. Elle se laissa faire et pleura de plus belle.

— Tu ne vas pas tout planter pour une histoire pareille. Les cours seront terminés dans deux mois, à peine.

— Je suis fatiguée, Hannah, je n'en peux plus.

— Tarja, c'est la première fois que ça arrive. Écoute, vous ne vous croisez que très rarement, il n'y a pas de raison que ça se reproduise. À moins qu'il se soit passé autre chose ? (Sur le coup j'eus un gros doute.)

— Non, non..., me rassura-t-elle, mais je suis épuisée. Elle, la fac, tout ce stress...

— Ne fais pas de bêtise, Tarja, tu le regretterais ensuite. Elle me dévisagea avec intensité, ses yeux brillaient comme pour exprimer d'eux-mêmes tout ce qu'elle ressentait.

— J'ai parfois du mal à me contenir...

— Calme-toi maintenant, c'est passé. Elle soupira et déclara :

— Je vais aller prendre un bain.

— Euh... bonne idée ! Je me levai pour sortir.

— Si tu as besoin de moi...

— Ça ira, merci, Hannah.

Je fermai doucement la porte et la laissai seule. Pendant qu'elle pataugeait dans la baignoire, j'en profitai pour terminer les deux ou trois devoirs que j'avais à rendre. Tarja sortit de la salle de bains une trentaine de minutes plus tard, les

joues rougies par la vapeur d'eau.

— Ça va mieux ? demandai-je. Elle hocha la tête.

— C'est bien.

— Je suis stupide, dit-elle, penaude.

— Je ne pense pas.

— Si tu savais à quel point elle m'irrite, elle est si méprisante. Je ne supporte pas d'être traitée ainsi.

— Je suis vraiment désolée.

— Tu n'y es pour rien. Je perds rarement mon self-control comme cette fois-ci. J'ai cru que j'allais l'étriper.

Elle m'arracha un sourire malgré elle.

— Tu ne pars plus, hein ?

— Non.

— Parfait, parce que tu ne peux pas t'en aller sans m'avoir donné ta délicieuse recette du porridge !

— menteuse, tu détestes ça !

— Hum... ah bon ?

— Je vais défaire mes valises, dit-elle en fronçant le nez.

— Alors je vais t'aider.

Tard dans la soirée, lorsqu'après avoir pris une douche j'entrai dans ma chambre pour me coucher, j'avais le sentiment d'avoir le cerveau en bouillie.

Je soulevai ma couette, pressée de me vautrer sous les draps. Au moment où j'allais éteindre la lumière, la messagerie de mon téléphone portable retentit. C'était Leith.

Tu veux dormir chez moi ce soir ?

Fatiguée ou pas, il ne me fallut pas moins de deux minutes pour me rhabiller.

Je n'étais sûre de rien, mais il me semblait que j'entendais un drôle d'oiseau chanter dans la pièce où nous dormions.

Même à moitié réveillée, je savais qu'il n'y avait aucune chance pour qu'il y ait un oiseau dans la chambre de Leith. Je levai légèrement la tête et m'efforçai d'ouvrir les yeux. Il faisait encore nuit. Leith était en train de parler au téléphone.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il y eut un long silence.

— Où est-elle, maintenant ?

Un autre silence.

— Nom de Dieu ! s'énerva-t-il.

Je me redressai complètement et m'adossai au mur.

— Mon colocataire ? Non, il est sorti. Ok, dans dix minutes.

Il raccrocha.

— Leith ?

Il alluma la lumière et se tourna vers moi, le visage mêlé de colère et d'inquiétude.

— À qui parlais-tu ?

— Dan. Je suis désolé pour ce réveil, Hannah. Georgia et Minah se sont affrontées.

Leith sauta sur ses jambes et enfila son jean à la hâte.

— Ils seront là dans dix minutes, tu devrais t'habiller.

— Qui ça « ils » ?

— Georgia, Anneas, Dan et Étienne.

J'étais éberluée. Une fanfare ne m'aurait pas fait autant d'effet. Il était tout juste quatre heures du matin.

Leith s'assit à côté de moi et prit mon visage en coupe entre ses mains.

— Mon amour, (Quelle merveille...) j'aurais aimé me réveiller autrement avec toi... (il soupira.) Je suis désolé.

Il m'embrassa longuement et grogna.

— Habille-toi, ils sont déjà en bas des escaliers.

— Comment le sais-tu ?

— Je les sens, dit-il avant de sortir de la pièce.

Je me laissai tomber sur l'oreiller encore chaud, les yeux rivés au plafond, les bras en croix pendant quelques minutes.

La meute venait d'arriver.

Je quittai le lit à contrecœur et cherchai des yeux mes vêtements éparpillés. Lorsque je les eus tous ramassés, j'entrai dans la salle de bains pour m'habiller et me rafraîchir. Je n'avais vraiment pas les idées claires. J'aurais aimé prendre une douche mais, je n'en avais pas le temps.

Lorsque je sortis de la chambre, Dan, Anneas et Étienne me saluèrent d'un hochement de tête et d'un timide sourire. Quant à Georgia... Elle m'envoya en enfer d'un seul regard.

En silence, je m'approchai timidement d'eux et m'assis en tailleur sur le canapé.

À première vue, Georgia ne semblait pas blessée. Pas de trace de sang, de coupure ou de morsure, mais elle n'avait pas la tête des meilleurs jours. Elle était blanche comme un linge.

— Tu es blessée ? demanda Leith, les sourcils froncés.

Elle hocha la tête et souleva son épaisse chevelure blonde. Une plaie rougeâtre barrait toute la largeur de son cou.

— Fais voir ça, dit Leith en regardant de plus près, (il secoua la tête.) Rien de grave, demain tu n'auras plus rien. Que s'est-il passé, exactement ? Pourquoi êtes-vous avec elle, vous trois ? Vous êtes aussi mêlés à ça ?

— Non, répondit Anneas calmement. Après l'affrontement Georgia est venue directement chez moi. J'étais avec Dan.

— Et pourquoi vous n'arrivez que maintenant ?

Anneas haussa les épaules.

— Peu importe. Jamie est au courant ? demanda Leith.

— Non, il ne rentre que demain matin, l'informa Georgia.

— Que t'est-il arrivé ?

Georgia tournait le dos à Leith qui ne pouvait pas voir son visage. Mais moi, oui. Et ce qui suivit me laissa bouche bée. Elle me lança un regard vengeur. Ses yeux jusque-là parfaitement secs, se remplirent soudain de grosses larmes.

— Oh, Leith ! sanglota-t-elle en se jetant dans ses bras. J'ai eu si peur... ils... ils étaient si nombreux et... elle s'est jetée sur moi, elle m'a agressée sans que je puisse réagir et...

— Arrête ton cinéma, Georgia ! s'irrita Leith en l'écartant fermement de lui,

explique-toi, maintenant.

Blessée d'être repoussée, Georgia se retourna sur moi.

— C'est à cause d'elle !

— De moi ? m'insurgeai-je, ahurie.

Celle-là je ne l'attendais pas ! Je ne savais même pas de quoi elle parlait. Leith me coula un regard en biais.

— Comment ça d'elle ? s'énerva-t-il.

Georgia fit quelques pas dans ma direction.

Je me propulsai du canapé comme un ressort, bien décidée à ne pas me laisser impressionner, même si j'avoue, je l'étais.

— Si elle ne passait pas son temps à fricoter avec ces maudits sang-mort rien de tout ça ne serait arrivé !

— Je ne fricote avec personne !

— Ce n'est pas ce qu'ils racontent !

Face à face, nous nous regardions droit dans les yeux, aucune de nous ne voulant détourner le regard.

— Tu mens, Georgia. Personne ne raconte rien à part toi. Je ne fricote avec personne. Je t'ai déjà dit de ne pas prendre ton cas pour une généralité !

J'étais rouge de colère. Elle me mettait hors de moi, comme toujours, à tel point qu'elle ne m'effrayait plus du tout, maintenant. J'étais peut-être inconsciente, mais je détestais ce pour quoi elle voulait me faire passer. Je n'avais aucunement l'intention de me laisser faire.

— Tu me donnes envie de vomir, cracha-t-elle méchamment en appuyant violemment son doigt sur ma poitrine ; si fort que je retombai directement sur le divan.

— Ne la touche pas ! hurla Leith en la tirant par l'épaule.

— Ok, ça va ! intervint Anneas. On se calme !

Il prit doucement le bras de Georgia pour l'amener vers lui et tira une chaise de la table du salon. Elle s'assit.

Elle avait les yeux flamboyants de fureur, la respiration heurtée, les joues écarlates. Je suis sûre qu'elle m'aurait sauté à la gorge si nous avions été seules.

Leith me tendit la main pour que je le rejoigne. Je n'allais pas me faire prier. Je m'appuyai contre lui, il m'entoura de ses bras protecteurs.

— Tu lui racontes, maintenant ? finit par lancer Dan à Georgia, visiblement agacé.

Théâtralement, elle balança ses longs cheveux en arrière et prit une profonde inspiration, (je sentais le mélodrame à plein nez.) Elle avala sa salive et

commença à raconter, les yeux rivés sur Leith.

— En fin d'après-midi, j'avais prévu de faire un saut à la fac avant que le bureau de l'administration ne ferme. J'avais des papiers à remettre. En repartant, et comme j'avais du temps devant moi, j'ai voulu passer par la cour de l'horloge. La fac était calme, il n'y avait quasiment personne à l'extérieur sauf la moitié des crétins du Cercle, ils étaient attroupés comme des bœufs au pied de la tour. Ils m'ont tout de suite remarquée, mais je ne voulais pas perdre la face en faisant demi-tour, ni leur laisser croire que j'étais impressionnée. Je suis passée devant eux en silence sans même les regarder, mais j'entendais leurs railleries. Je vous jure que j'ai serré les dents pour ne pas rentrer dans le tas tout de suite ! Minah, cette dinde, s'est mise à hurler que j'étais la pauvre chienne que le prochain chef de meute avait plaquée pour une humaine.

Dans sa bouche ce mot sonnait comme une insulte. Leith resserra son étreinte.

— Et vous vous êtes battues pour ça ! s'exclama-t-il.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Après tout, c'est moi qui t'ai plaqué ! Je ne vois pas pourquoi cela m'aurait touchée.

Quelle comédienne ! Si elle ne m'avait pas déjà balancé tout son infâme poison sur ses intentions avec Leith j'aurais pu la croire sur parole. Elle était puante de malhonnêteté.

— Alors pour quelle raison ? s'impatienta Leith.

— Minah a dit que ta « petite amie » préférait leur compagnie plutôt que celle de clébards malodorants. Qu'elle aimait plus passer du temps avec Darius qu'avec toi et qu'elle avait l'intention de te quitter pour lui. Parce que toi, tu n'étais qu'un chien galeux. Je n'ai pas supporté.

— Tu mens ! éclatai-je.

J'étais ulcérée.

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu !

— Tu mens, elle n'aurait jamais dit ça ! Si elle veut te chercher querelle, il lui suffit de lever le majeur devant toi. Elle n'a aucunement besoin de se servir de moi et tu le sais !

Leith avait baissé la tête vers moi. Je n'aimais pas la manière dont il me regardait.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille ! me défendis-je. Ni sur toi, ni sur la meute. La meute compte pour moi. Tu comptes pour moi.

— Je te crois, Hannah.

— Ben voyons ! ironisa Georgia. C'est ma parole que tu remets en doute, alors ? Tu es complètement aveugle, Leith ! Si la meute comptait comme elle le

dit, elle ne fréquenterait aucun exploiteur !

Pensait-il comme elle ? Dan, Anneas et Étienne le pensaient en tout cas. Ça se voyait sur leur visage. Ils détestaient que je voie les membres du Cercle, ils ressentaient ça comme une trahison. Ils avaient tort.

Leith revint à la charge en ignorant sa remarque.

— Vous vous êtes battues dans l'enceinte de l'université ?

L'air supérieur de Georgia s'affaissa subitement.

— Je n'ai pas su me contenir...

— Tu n'as pas su te contenir, répéta-t-il trop calmement.

— Personne n'était dans la cour ! (Elle regarda chacun des garçons, comme pour s'assurer qu'ils la croyaient bien.) Je vous jure que personne n'y était à part eux et moi !

— Quelqu'un aurait pu vous voir, Georgia. Te rends-tu compte des conséquences que cela aurait pu avoir ou faut-il encore te les expliquer ? grinça Leith.

Je n'avais aucune espèce d'idée de ce à quoi ressemblait un affrontement en règle entre un loup-garou et un ange noir, mais s'il était de la même violence que celui dont j'avais été témoin l'été dernier, entre Leith et Phillip...

J'en eus un long frisson.

— Je sais..., murmura-t-elle presque honteuse.

— Tu le sais, mais tu t'en moques ! explosa Leith. Tu nous mets plus en danger en agissant ainsi qu'Hannah elle-même en fréquentant les exploiters. La meute doit-être préservée, les humains aussi ! Je n'arrive pas à croire que tu aies pris autant de risques pour des broutilles !

— C'est à moi que tu fais la morale ? Tu as fait la même chose, je te rappelle. Tu t'es battu avec Darius à quelques pas seulement des touristes !

— En pleine nuit, mais j'ai eu tort. Les raisons n'étaient pas les mêmes, Georgia, tu le sais. Julia risquait sa vie. (je baissai instinctivement la tête comme si la vérité pouvait se lire sur mon visage.) Toi, tu risquais quoi, à part ta fierté mal placée ? Tu es ridicule !

— Ridicule ? (Elle se leva d'un bond.) Tu nous ramènes une humaine qui nous crache dans le dos et je suis ridicule ?

— Je n'ai jamais craché sur personne ! m'écriai-je. Tu es si manipulatrice ! Je crois que tu es sortie de tes gonds parce que Minah s'est moquée de toi car que tu n'es plus avec Leith. Ça t'est insupportable ! Tout le reste tu l'as inventé. Jamais Minah n'aurait raconté à mon sujet ce que tu prétends avoir entendu. Elle n'a pas besoin de mentir pour t'exciter, elle est suffisamment maline pour voir où

le bât blesse. Tu fais une fixation sur Leith, il t'obsède et c'est pathétique !

J'haletais, rouge de colère.

— Ne va pas trop loin..., m'avertit-elle le regard noir en s'approchant dangereusement de moi.

— Tu me menaces ? Je n'ai pas peur de toi.

— Tu as tort, dit-elle presque dans un murmure, les pupilles élargies, les iris étincelants.

L'agressivité qui se lisait sur le visage de Georgia aurait dû me faire partir en courant. Mais dans le tourbillon de mes émotions, la peur n'existait plus. Elle avait fait place à la rage.

Je la détestais.

— Ça suffit ! intervint Leith

Ses yeux lançaient des éclairs. Il était effrayant de colère, bien plus que Georgia n'aurait pu l'être.

— Georgia regarde-moi, articula-t-il calmement. (Elle se tourna vers lui.) Ou tu changes d'attitude ou tu auras affaire à moi. Tu comprends ce que je dis ?

Elle était furieuse. Ses narines se gonflaient et se dégonflaient sous le coup de sa respiration saccadée, ses yeux étaient brillants d'humidité, il me semblait qu'elle se battait contre ses propres larmes. Mais je m'en moquais. Je n'avais aucune compassion pour elle.

— Tu te trompes de voie, Leith, hoqueta-t-elle. L'ennemi ce n'est pas moi. Je ne l'ai jamais été. Tout ce que je fais, je le fais pour la meute. Je suis des vôtres !

— Alors conduis-toi comme telle !

Georgia serrait les dents. Je savais qu'elle avait envie de l'injurier, de le gifler peut-être, mais elle se retenait.

— Dans quel état as-tu laissé Minah ? demanda Étienne.

— Elle ne gardera aucune séquelle mais j'ai quand même arraché son joli minois ! La prochaine fois, je ferai bien plus... Je jure qu'un jour j'aurais sa tête !

— Tu t'égares, Georgia ! trancha Leith. Ici, on ne règle pas ses comptes par la mort, même si la tentation est grande.

— Je sais tout ça, je ne suis pas demeurée ! Et arrête de te donner les airs d'un saint que tu n'es pas. Ne fais pas comme si tu étais le seul à t'inquiéter pour la meute.

Elle était clairement sur la défensive. La seule personne qu'elle aurait voulu voir rangée de son côté ne l'était pas.

— Toi non plus tu n'es pas infallible, Leith, reprit-elle. Tu es loin de respecter toutes les règles.

Il pencha la tête et fronça les sourcils comme pour essayer de comprendre de quoi elle parlait.

— Je n'ai brisé aucune règle, Georgia. Pas depuis l'épisode avec Julia.

— Vraiment ? Même celles qui t'ont été enseignées depuis ta naissance ?

Leith devint blême.

— À laquelle de ces règles fais-tu allusion, Georgia ? articula-t-il d'un ton qui me hérissa les poils des bras. Ne parle pas à demi-mots. Dis le fond de ta pensée.

— D'elle ! cracha-t-elle en me pointant du doigt.

Elle l'avait dit ! Elle parlait des règles ancestrales imposées par la Communauté du Sutherland, et particulièrement celle qui interdisait à un loup-garou de s'éprendre d'un être humain. Même si elles avaient été abolies par la Communauté du monde libre dont faisait partie Leith, les garous vivaient quand même dans la crainte de représailles.

Les yeux de Leith lançaient des éclairs.

— Sais-tu de quoi tu parles, Georgia, ou bien tu t'égares de nouveau ? Je ne respecterai jamais cette règle. Et c'est le cas de chaque membre de la meute. C'est l'une des raisons pour laquelle nous sommes réunis. Nous sommes tous d'accord sur ce point, l'as-tu oublié ? Peut-être veux-tu changer de camp ? Réfléchis bien, Georgia, avant de répondre.

Mais elle choisit de ne rien dire.

— J'aime Hannah et rien ne m'en empêchera. Ni toi, ni aucune loi ancestrale. Est-ce clair ?

— C'est du gâchis ! vomit-elle, acerbe.

— Ça suffit ! Ma patience a des limites ! Dégage de là, je ne veux plus te voir ici !

Haletant, il lui montrait la sortie.

Les larmes aux yeux, Georgia nous fusilla du regard à tour de rôle avant de partir en claquant la porte derrière elle.

Leith était définitivement furieux contre elle. Il restait fixé sur la porte, ne cachant pas sa déception. On aurait dit qu'il avait reçu un coup de poing en pleine face. Je pressentais qu'il lui serait bien plus facile de pardonner l'écart de conduite de Georgia que les mots qu'elle venait de prononcer.

— Ne la laissez pas rentrer toute seule, lança-t-il à Anneas, Dan et Étienne.

Dan hocha la tête et sortit, suivi d'Étienne.

— Je n'approuve pas, Leith.

Il se tourna vers Anneas.

— Tu n'approuves pas, quoi ?

— Que tu la traites de cette manière. Tu es dur avec elle.

Leith sembla stupéfait.

— Dur ? Tu trouves que je suis dur ? Penses-tu comme elle que je n'ai rien à faire avec une humaine ?

— Non, bien sûr que non, dit-il en me jetant un œil furtif. Les mots ont dépassé sa pensée, j'en suis sûr.

— Indépendamment de ça, Anneas, as-tu compris ce qui s'est passé ce soir ? Combien d'humains auraient pu assister à leur querelle ? Tu connais la violence de ces affrontements, comment aurait-il fallu expliquer notre conduite ?

— Elle a fait une erreur, ça peut arriver à chacun d'entre nous, tu es bien placé pour le savoir.

— Je ne crois pas une seule seconde que toi, Anneas, Dan, ou Jamie, auriez pu prendre autant de risques pour des peccadilles ! Tous ses excès me sortent par les yeux.

— Elle n'est pas mauvaise, elle est juste désespérée. Elle se raccroche à ce qu'elle peut pour attirer l'attention.

— Parce que tu veux dire que tout ça n'avait pour but que d'attirer mon attention ?

Anneas hocha la tête.

— Je ne peux rien pour elle. Je ne lui donnerai plus ce qu'elle veut, plus jamais. Elle doit le comprendre.

— À un moment, tu te serais battu pour elle. Elle s'en souvient, elle veut y croire encore.

— Ne te méprends pas, Anneas, je le ferais, comme pour chacun d'entre vous si vous étiez en danger, (il secoua la tête.) Georgia doit grandir, elle ne peut pas agir ainsi. Elle ne peut pas raconter n'importe quoi. Elle ne peut pas accuser Hannah injustement et la traîner dans la boue. Elle aurait pu tous nous mettre dans une situation irréparable ce soir, juste parce qu'elle refuse d'accepter la vérité.

— Elle est amoureuse...

Leith regarda Anneas droit dans les yeux.

— Tu te trompes. Elle ne l'est pas. Elle ne l'a jamais été. Elle est simplement capricieuse et ne supporte pas de ne pas obtenir ce qu'elle veut.

— On en est tous là, conclut Anneas en haussant les épaules. Avoir l'impossible est une quête.

Leith le jugea comme s'il venait seulement de comprendre ce qu'il ressentait.

Anneas était amoureux, lui aussi.

— Alors prête-lui ton épaule, mon frère. La mienne ne lui est plus destinée.

Anneas soupira, le sujet était clos. Il hocha la tête et se tourna vers moi.

— Je suis désolé pour tout ça, Hannah. Sache que je ne mets pas ta parole en doute. Je te considère comme l'une des nôtres. Un membre à part entière.

Je lui souris timidement.

— Merci, Anneas.

Sans un mot de plus il quitta l'appartement. Il était un peu plus de cinq heures du matin.

Leith se tourna vers moi, perdu. Il n'avait pourtant pas encore la position de chef de meute mais, ce soir, en l'absence de Jamie, il s'était conduit comme tel. Pour un premier essai, le constat était rude.

Il me prit dans ses bras et me serra contre lui, j'imaginai que tout devait s'entrechoquer dans sa tête. Il avait besoin de réconfort, de calme, de paix. Sans un mot il me souleva de terre et me porta jusque dans sa chambre. Il n'alluma pas la lumière en entrant, il me déposa sur son lit et s'allongea à côté de moi. Il cala sa tête sur mon ventre et ne bougea plus. Tendrement, je lui caressai les cheveux.

Nous restâmes longtemps ainsi, sans parler. Ce n'est que lorsque la chaîne hi-fi afficha sept heures et quart, que nous nous décidâmes à bouger.

— Je vais te raccompagner chez toi, murmura Leith. Je dois essayer de joindre Jamie.

Nous nous levâmes à contrecœur. Leith m'aida à enfiler mon manteau et nous nous dirigeâmes vers l'entrée. Au moment où il allait mettre la main sur la poignée, la porte s'ouvrit d'un coup sec. Un jeune homme bien plus petit que Leith, avec de grosses lunettes, apparut. Binoclard !

Je me retins de rire en le voyant. Le monde était fait de tellement d'étrangetés.

— Salut ! lança-t-il d'une voix guillerette.

— Salut, l'animal ! répondit Leith en lui cognant doucement l'épaule. Tu as encore couché dehors ?

Binoclard émit un ricanement nasillard et s'engouffra dans sa chambre en claquant la porte.

— Tu vois, s'amusa Leith tandis que nous descendions les escaliers, il existe vraiment.

Sur le chemin qui menait à chez moi, je lui racontai ma rencontre avec Ethan (le vrai prénom de Binoclard). Comme nous avons décidé d'y aller à pied, nous arrivâmes en quinze minutes.

Je montai une marche du perron pour être un peu plus à sa hauteur et me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

La main derrière ma nuque, il me rendit passionnément mon baiser.

— Je t'aime, dit-on à l'unisson.

Nous éclatâmes de rire.

— Je te téléphone, promit Leith en m'embrassant une dernière fois. On doit régler cette histoire avec Georgia.

— Pas de problème.

Au moment où il allait partir, j'aperçus Anneas, Dan et Étienne derrière nous, sans Georgia.

— Où est-elle ? demanda Leith.

— On ne l'a pas rattrapée, l'informa Anneas. Sa voiture ne devait pas être garée très loin.

— On va la trouver, affirma Leith.

Puis il se concentra sur moi avec un sourire triste.

— À plus tard, Hannah.

Je hochai la tête et lui fis un signe de la main.

Quand j'entrai dans l'appartement, Tarja était déjà partie à la fac. Je me traînai dans ma chambre et me jetai sur le lit.

Ce matin-là, je séchai les deux premières heures de cours.

J'étais claquée.

Je n'avais jamais autant traîné les pieds pour aller à la fac. La tentation de sécher les cours m'avait assailli jusqu'à ce que je passe la porte de chez moi. Après la nuit que j'avais passé, je serais volontiers restée au fond de mon lit...

En fin de matinée, assise au premier rang comme d'habitude, j'essayais de rester éveillée. Nous avions encore droit à ce doctorant soporifique... À force, je m'étais mise à douter de sa vraie nature. D'un seul regard, d'un seul mot, il était capable de m'envoyer dans les bras de Morphée, irrésistiblement, inmanquablement. Un loup-garou ? Un vampire ? Honnêtement, tout était possible, on était à St Andrews après tout ! Mais dans cette université, Morphée avait un ennemi de taille : le travail à rendre... (Soupir.)j'étais obligée d'écouter au moins un mot sur deux, histoire de prendre quelques notes... Enfin, des « scribouillis » plutôt. Mes pattes de mouches ne ressemblaient à rien, je n'étais même pas sûre de pouvoir me relire.

À midi, on nous lâcha avec dix minutes d'avance. J'avais faim. Je décidai d'acheter un sandwich au snack, au coin de la rue. Je le mangerais à la maison. Les étudiants pressés, ou tout simplement fauchés, venaient y acheter des sandwiches pour trois fois rien. Je fis la queue et attendis.

— Un panini tomates-basilic, s'il vous plaît, demanda la fille devant moi. Le pain à peine croustillant, avec un peu d'huile d'olive mais sans ail. (Pause.) Et de l'origan, s'il vous plaît, mais à peine saupoudré. (Deuxième pause.) Non, finalement mettez de l'ail et un peu de vinaigre balsamique... À moins que vous ayez un de ces succulents mélanges italiens qui...

J'appuyai mes doigts sur mes yeux pour ne pas laisser éclater mon agacement. Je n'étais pas d'humeur pour un remake en direct de Quand Harry rencontre Sally.

Je réussis enfin à commander mon sandwich tomates/feta, et marchai en direction de chez moi.

Je regardais droit devant moi sans vraiment prêter attention à ce qui se passait autour, encore envahie par mes souvenirs nocturnes. J'étais tellement absorbée, que je passai devant la porte de mon immeuble sans même m'en rendre compte.

Dix mètres plus loin j'entendis quelqu'un s'esclaffer.

— Hannah ! Tu vas où comme ça ?

Leith, assis sur les marches du perron, m'observait avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je me suis vraiment demandé combien de temps tu étais capable de marcher avant de te rendre compte que tu avais largement dépassé ta porte, dit-il en venant à ma rencontre.

— Désolée... je n'ai pas toute ma tête aujourd'hui.

Il m'embrassa tendrement.

— Moi non plus...

Il se pencha et effleura encore mes lèvres.

— Tu fais quelque chose, maintenant ?

— Euh, non.

— Avec la meute on va déjeuner sur la plage, tu viens avec nous ?

— Je te suis, je ne reprends pas les cours avant seize heures.

Il me prit par la taille et me guida jusqu'à sa voiture.

La plage sur laquelle nous avions rendez-vous était celle tout au bout de l'estuaire de l'Eden, une rivière qui se jetait dans la mer. L'endroit était charmant, bordé par plusieurs parcours de golf, et constellé de piquets d'amarrage en pierre que la marée basse avait dévoilés. C'était calme et paisible.

Lorsque nous arrivâmes, toute la meute était là, il ne manquait que Georgia.

Les garçons avaient disposé des couvertures sur le sable gris et partageaient déjà un pique-nique gargantuesque.

Mon maigre repas me sembla bien ridicule...

Bien que le temps fût magnifique, personne d'autre que nous n'était sur la plage, et les greens semblaient désespérément vides. Seuls quelques oiseaux marins téméraires, jacassaient au-dessus des nappes dans l'espoir de chaparder quelque victuaille.

Quand les garçons eurent mangé, ils décidèrent de jouer au beach-volley. Ils avaient pris avec eux deux piquets de fortune, un filet de délimitation et une dizaine de ballons.

Au début, je ne comprenais pas pourquoi ils en avaient emmené autant. Ce n'est qu'après que Leith m'eut conseillé de m'installer une vingtaine de mètres plus loin, que je compris. Ils frappaient le ballon avec une telle force, que le cuir finissait par crever. En une heure, ils en avaient bousillé quatre !

Je m'allongeai sur une couverture, et contemplai le ciel. Quelques nuages faisaient la course çà et là. Le vent commençait à se lever et laissait présager

une pluie prochaine.

J'étais parfaitement détendue, lorsque plusieurs ombres noires passèrent furtivement au-dessus de ma tête. Avant même que je ne me redresse pour voir de quoi il s'agissait, Leith était près de moi, le souffle court, le regard dur, les yeux rivés au ciel. Je me levai, bouche bée.

Trois anges noirs, torse nu, tournoyaient tels des oiseaux de proie. Aussi terrifiante qu'était la raison de leur présence, je ne pouvais détacher mes yeux de telles merveilles. En parler était une chose, les voir voler était choquant, époustouflant, excitant. Je ne pense pas avoir respiré une seule fois pendant tout le temps où ils ondulèrent dans les airs. Ils étaient majestueux.

Leurs immenses ailes noires de jais battaient l'air harmonieusement. Leur grâce n'avait d'égale que leur beauté. J'étais parfaitement subjuguée, rien n'aurait pu m'empêcher de les contempler. Je refusais catégoriquement de baisser les yeux et risquer de les perdre de vue ne serait-ce qu'une seconde. Ils continuèrent à voler en cercle pendant quelques secondes encore, jusqu'à ce qu'un quatrième ange noir les rejoigne - Darius. Je ne l'avais jamais trouvé si beau.

Seulement après, ils se posèrent pieds nus sur le sable. Leurs ailes disparurent immédiatement derrière leur dos, comme si elles n'avaient jamais existé.

Leith me sortit violemment de ma torpeur.

— Je t'interdis de bouger d'ici. Tu m'entends, Hannah ? m'ordonna-t-il. Tu ne bouges pas d'ici.

Interdite, je l'observai s'éloigner vers la meute aussi vite que l'éclair. Trop vite pour que je puisse voir ne serait-ce qu'une seule de ses foulées.

N'en faisant qu'à ma tête, j'avançai de quelques pas. Puis sans m'en rendre compte, je me retrouvai tout près d'eux. Je croisai le regard de Leith. Ses beaux yeux verts étaient noirs de fureur, les pupilles dilatées. Ce n'était pas bon signe.

De la main, il me somma de m'arrêter. Je stoppai aussi sec, cependant que la voix de Darius s'élevait, forte et ténébreuse, comme je ne l'avais jamais entendue. J'en frissonnai.

— On ne vient pas pour elle !

— Pourquoi êtes-vous ici ? lança Jamie.

Chaque membre de la meute était sur ses gardes, les genoux légèrement fléchis, les jambes écartées, les mains sur les cuisses, prêts à bondir.

Darius s'approcha lentement de Jamie. Derrière lui, je reconnus Pitt. Il me jeta un regard furtif, sombre, meurtrier, qui me glaça le sang.

— Vous avez donné la mort, articula Darius.

— Donné la mort à qui ? demanda Jamie les sourcils froncés. Qu'est-ce que

c'est que cette histoire ?

Son visage, habituellement si amical, était barré par une multitude de rides de crispation. En plus de sa carrure imposante, Jamie n'avait jamais été plus impressionnant.

Pitt émit un grognement sourd et tétanisant. Darius leva une main, Pitt se calma aussitôt.

— Je reconnais bien là les chiens galeux que vous êtes, vomit Darius avec un calme déconcertant. Lâches et puant le mensonge à plein nez.

— Fais attention à toi, Darius..., menaça Jamie dont lajoue sautait en un tic nerveux.

Les yeux de Darius devinrent iridescents. Sa lèvre supérieure se retroussa, dévoilant deux canines saillantes.

C'était la première fois de ma vie que j'en voyais. J'eus un tressaillement instantané. Fixés sur Darius, ni Leith, ni Jamie, ni personne ne releva mon état de panique. J'étais tétanisée.

Alors je perçus dans mes oreilles un bourdonnement familier. Mes genoux flanchèrent subitement et je me retrouvai à quatre pattes sur le sable, la tête en avant, le souffle court. Je savais ce qui était en train de se passer : la meute allait muter.

Il ne pouvait pas y avoir de combat... C'était trop dangereux. Ils ne pouvaient pas...

— Noooooon ! réussis-je à crier.

— Hannah, recule ! m'ordonna Leith toujours aussi immobile.

— Comment veux-tu que j'y arrive ? hurlai-je d'une voix chevrotante, vous... vous allez vous transformer !

Je levai des yeux suppliants vers Darius. Il me regardait. Dans ses yeux, je crus lire toute l'affection qu'il me portait. L'instant d'après, la pression était retombée

— Vous avez brisé les règles, chiens... grinça-t-il. L'un des vôtres a fait couler le sang et vous allez payer pour ça.

Leith fit un pas vers lui.

— Nom de Dieu mais de quoi tu parles ? Qui a été tué ?

Pitt poussa un cri déchirant. Minah ? Je ne voulais pas le croire ! J'arrivai à me lever et fis mine de marcher vers Darius. Leith fit un bond pour m'en empêcher. Je tentai de repousser fermement son bras, mais il était bien trop fort pour que j'arrive à me dégager.

— Tiens-toi tranquille et arrête de bouger !

Je cherchai le regard de Darius.

— Minah..., murmurai-je. C'est Minah ?

Il hocha la tête et Pitt hurla une nouvelle fois.

Mon cœur battait à tout rompre.

— Pourquoi ? demandai-je d'une voix étouffée.

— Demande-leur, à eux ! cracha Darius en les montrant du doigt. C'est leur œuvre !

Désarçonné, Leith desserra les bras.

Jamie, impassible, était concentré sur Darius.

— Nous n'avons tué personne, Darius.

Et je le croyais. Bien sûr que je le croyais !

— Vous avez massacré Minah ! vociféra Darius, acerbe. Et vous payerez ! Je vous jure que vous payerez, un par un !

Ses mots faisaient des ricochets dans ma boîte crânienne. C'était insupportable. Ce qu'il disait m'était insupportable.

— Arrête ! m'écriai-je.

Je mis toute ma force pour me dégager des bras de Leith. Cette fois-ci, il ne tenta pas de m'en empêcher. J'avançai et me plantai devant Darius pour le regarder bien en face.

— Arrête..., murmurai-je le souffle court, les yeux brouillés par des larmes qui refusaient de couler.

Un éclair passa dans les iris bleutés de Darius. Son visage si dur sembla s'adoucir un court instant. Il leva la main et frôla ma joue de ses doigts glacés.

— Ne la touche pas..., grinça Leith.

Darius retira sa main.

— Parle-moi, Darius, le suppliai-je.

Je ne le lâchais pas des yeux, j'attendais.

— J'ai retrouvé le corps de Minah très tôt ce matin, à St Andrew's West Sands Beach, elle a été tuée peu avant le lever du jour, dit-il d'une voix étouffée.

— Oh, Darius...

— Elle a été mutilée, éventrée, sa tête était détachée du reste de son corps... arrachée !

J'eus un haut-le-cœur.

— Les gamins fêtards qui l'ont découverte en premier ne se souviendront de rien, grinça-t-il en se tournant vers Jamie. Mais moi, oui !

— Nous n'y sommes pour rien, Darius.

— Mensonge ! Seul un garou est capable d'une telle rage. Vous seuls êtes

capables de réduire en charpie un vampire de la sorte ! Sa peau était lacérée de coup de griffes. Vous l'avez ravagée !

Ravagée... il hurla ce mot avec une voix qui n'était pas la sienne, mais celle d'une bête féroce.

— Non, Darius, nous n'y sommes pour rien, insista Jamie.

Malgré sa colère, il restait étrangement calme.

— Alors qui ? Qui à part vous ?

Jamie secoua la tête. Il n'en savait rien.

Darius scruta un par un les membres de la meute.

— Où est la fille ? demanda-t-il brusquement.

— Quelle fille ? interrogea Jamie.

— Ta maudite sœur, où est-elle ?

Jamie et Leith se toisèrent un instant.

— Elle n'est pas mêlée à ça, affirma Leith.

— Comme c'est glorieux à toi de vouloir protéger toutes tes femelles ! Mais je n'en crois pas un mot. Où est-elle ?

Leith serra les dents, gonfla les narines mais ne réagit pas davantage. Il prit une profonde inspiration.

— Georgia a à peine amoché Minah, puis elle est partie. Tu le sais, ton cercle était là. Elle n'y est pour rien. Ce n'est pas l'un d'entre nous que tu dois chercher.

« Oui... sauf que Georgia nous a quittés très tôt ce matin et que personne ne sait où elle est allée », pensai-je.

— Eh bien, il faut croire qu'elle n'en avait pas fini avec elle et qu'elle l'a retrouvée un peu plus tard !

Darius fouilla dans la poche de son jean et balança violemment un objet sur Leith. Je n'eus pas le temps de voir de quoi il s'agissait, vif comme l'éclair Leith l'avait rattrapé d'une main. Il ouvrit les doigts et l'étudia attentivement. Son visage se figea sur une expression de surprise. Il leva les yeux vers Darius et tendit l'objet à Jamie qui fit à peu près la même tête que lui. De mon côté, je me tordis le cou pour essayer de le voir, mais Jamie serra le poing dessus.

— Épatant, hein ? ricana Darius.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda Jamie.

— À côté de Minah, répondit Darius. Ce sont les gens de ta race qui fabriquent de telles pièces. Ceux de ta race et particulièrement ton père ! Tu vois où je veux en venir ?

Jamie leva les sourcils. Je n'avais aucune idée de quoi ils étaient en train de parler, mais Jamie sembla surpris que Darius en sache tellement sur son compte.

— Non. Je n'en avais encore jamais vues.

— Tu n'en as jamais vues..., répéta Darius, cynique.

— Ça n'appartient pas à Georgia.

— Tu en es bien sûr ? insista Darius âprement.

— Certain.

— Georgia n'est pas responsable de la mort de Minah, Darius. Tu te trompes de cible, répéta Leith.

— Ma cible semble tout à fait trouvée, au contraire. Les dégâts ont été causés par l'un des vôtres, vous ne pouvez le nier. Cet objet a été forgé par un garou, le père de Georgia est forgeron. Maintenant on a assez joué. Pour la troisième fois (il toisa Jamie), où est ta sœur ?

Darius respirait bruyamment, ses doigts se crispaient dangereusement sur ses cuisses. Derrière lui, Pitt et les deux autres anges noirs n'avaient pas baissé leur garde. Pitt était prêt à bondir, les canines dépassant de ses lèvres, il était terrifiant.

— Darius, reprit calmement Leith. Je te répète que Georgia n'est pas responsable. Il est impossible pour une femelle lupus de venir à bout d'un vampire. Même d'un vampire du même sexe. Tu sais tout ça.

— Et c'est pourquoi je suis convaincu que vous y êtes tous pour quelque chose ! Peut-être t'en es-tu chargé personnellement, chien ?

— Darius ! m'écriai-je.

Ses yeux ne formaient plus que deux fines fentes.

— Vous avez choisi vous-mêmes de briser les règles établies dans cette ville et vous en payerez le prix, les prévint Darius.

— Arrête tes menaces, sang-mort ! avertit Jamie. C'est un affrontement en règle que tu veux ? Donne-nous le change, ce sera un prétexte pour vous écraser !

— Darius..., murmurai-je d'une voix suppliante.

Darius m'ignora et grogna en montrant les dents ; un grognement guttural et effrayant au possible. Mais à part moi, personne ne semblait impressionné. Ils cherchaient la bagarre, au contraire. Ils voulaient se battre, rien de plus.

— Jamie, Darius... ne faites pas ça, implorai-je encore.

Personne ne m'écoutait.

Pitt fit un pas dans notre direction qui m'arracha un cri, cependant que je reculais par instinct de protection.

La tension était en train de monter à son maximum. Elle était comme le ciel qui se couvrait, elle menaçait d'éclater à n'importe quel moment et je ne pouvais

rien y faire. Déjà mes jambes me picotaient, ça recommençait.

— Arrêtez ça ! Arrêtez ! m'égosillai-je.

Mais la meute était prête. Les anges noirs levaient le cou fièrement, plus menaçant que jamais, toutes dents dehors.

Je ne pouvais pas laisser faire ça.

Ma panique redoubla lorsque j'aperçus, au loin, un groupe d'enfants qui venait vers nous, inconscients de ce qui allait se dérouler. N'écoutant que mon courage, je m'interposai violemment entre Darius et Jamie en faisant écran de mes bras.

— Stop ! hurlai-je. Vous avez perdu la raison ! Regardez autour de vous ! Mais REGARDEZ !

Je haletais. Brusquement, un mal de crâne lancinant m'arracha un cri de douleur. Je me pliai en deux et m'écroulai.

Combien de temps suis-je restée inconsciente ? Je n'en sais rien. C'est la voix profonde et douce de Leith qui me ramena à la réalité.

— Hannah... Hannah, réveille-toi.

J'ouvris les paupières lentement.

Plusieurs visages étaient penchés au-dessus de ma tête et m'observaient. J'étais à moitié allongée sur le sable, les bras de Leith me tenaient fermement contre lui.

— Tout va bien, chuchota-t-il en embrassant mon front.

J'essayai de me redresser mais il m'en empêcha. J'avais l'impression d'avoir été assommée, pourtant j'étais sûre que non. Je regardai alentour, les anges avaient disparu.

— Où sont-ils ? murmurai-je.

— Ils sont partis.

Je dégageai une de mes mains et massai ma tempe droite, les sourcils froncés.

— Ça fait mal..., grognai-je.

J'entendis Jamie étouffer un rire.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi courageux que toi, dit-il en souriant. Ou d'aussi fou ! Tu aurais pu te faire écraser comme une fourmi.

— Pourquoi suis-je dans les vapes ? les interrogeai-je, les yeux fermés. Que m'est-il arrivé ?

J'attendais une réponse mais personne ne répondait. Je rouvris les paupières pour choper le premier regard.

— Leith ?

Il plongea ses yeux dans les miens, il semblait sujet à une étrange culpabilité que je ne compris pas immédiatement.

Puis un éclair de bon sens passa dans mon esprit.

— Tu... tu as osé ? aboyai-je. Pourquoi ?

— Pour ton bien, dit-il simplement.

— Pour mon bien ? Mais... mais tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas me manipuler ainsi ! Tu... tu n'as pas le droit !

J'étais furieuse contre lui. Comment avait-il pu contrôler mon esprit pour que je m'évanouisse de la sorte ? II... il m'avait fait mal ! Je lui en voulais terriblement, fût-ce pour mon bien ou pas.

— Je devais te protéger, Hannah, murmura-t-il comme seule excuse. Tu aurais pu être écrasée entre eux.

Je m'en moquais. Énervée, j'essayai de me dégager pour me relever. Comme Leith refusait catégoriquement de me lâcher, je tendis la main vers Jamie. Il l'attrapa, Leith desserra ses bras et Jamie m'aida à me remettre debout.

— Ça tourne...

Jamie me soutint un instant.

— Merci. Ça va, maintenant.

Leith me tendit une bouteille d'eau. Je la lui arrachai des mains avec un regard mauvais.

Bon sang ce que j'étais en colère après lui !

— Les anges noirs, pourquoi sont-ils partis ?

— Par lâcheté ! ricana Étienne.

La moutarde me monta au nez.

— Vous n'êtes tous que des idiots ! Et toi, tu es encore plus crétin que les autres si tu crois ça ! lui lâchai-je en français pour que lui seul comprenne. Ils n'ont pas peur de vous ! Aucun d'entre eux n'a peur de vous !

— Hé, dans quel camp es-tu ? me jeta Tony.

— Je suis dans le camp des plus intelligents et pour le moment, ça veut dire dans aucun ! Et toi, Leith Sutherland, comment oses-tu faire la morale à Georgia et agir comme elle derechef ! Jamie, bramai-je, il y avait du monde sur la plage, des enfants, des innocents. Pourquoi n'as-tu pas raisonné au lieu de te laisser avoir de la sorte ? Vous êtes pathétiques et pas plus malins que des chiens de combat !

Plusieurs sursautèrent. Peu m'importait, j'étais furieuse.

— Je comprends ta colère, Hannah, mais ce qui se passe est très sérieux, dit Jamie avec gravité.

— Je m'en doute ! Minah est morte !

— Nous risquons tous notre peau. Toi, y compris.

— Arrête ça, Jamie ! Moi, je ne risque rien du tout. Darius est mon ami, il ne me ferait jamais de mal.

— Laisse-moi rire ! ricana Leith. Il n'est plus question que tu le vois maintenant - plus du tout. Darius ne contrôle pas toute la ville.

— Ça veut dire quoi, « toute la ville » ?

— Parce que tu crois vraiment que la mort de Minah ne touche que le Cercle ? Ils croient que nous l'avons tuée, et fais-moi confiance, Hannah, ils voudront se venger coûte que coûte. La guerre est ouverte.

— La guerre ? murmurai-je, déconcertée.

Il exagérait sûrement. Il avait dit que St Andrews était un terrain neutre. Darius disait que c'était la ville où se réfugiaient les anges noirs qui ne voulaient pas vivre comme leurs semblables. Qui prendrait le risque de briser un équilibre si fragile ancré depuis des centaines d'années ?

— Et Georgia ? demandai-je enfin.

— Georgia, quoi ? s'irrita Jamie.

— Ils pensent que c'est elle la coupable.

— Ils se trompent ! beugla Anneas.

Je pensais comme lui. Je détestais Georgia, mais je n'arrivais pas à croire qu'elle puisse aller aussi loin et mettre ainsi la meute en danger. Pourtant, elle était partie seule de l'appartement de Leith et à priori, personne ne savait où elle était.

— Vous savez où elle est ? demandai-je.

— Non, répondit Anneas.

— Ok, on y va maintenant ! décida Jamie, mettant un terme non contestable au sujet « Georgia ».

Toutes les affaires étaient déjà repliées. Nous nous dirigeâmes vers les voitures.

— Je monte avec vous, dit Jamie à Leith.

Je lui laissai la place à l'avant et m'installai en silence sur la banquette arrière. Personne ne parlait. Leith avait pris le chemin pour me ramener chez moi. Dans le rétroviseur, il me jetait un œil de temps à autre pour s'assurer que tout allait bien. Il tenta un sourire, espérant que je ne lui en voulais plus. Je poussai un long soupir et étirai à mon tour mes lèvres pour le rassurer. Ses yeux brillèrent.

— Jamie, demandai-je au bout d'un moment, quel est cet objet que t'a donné Darius ?

Jamie fouilla dans sa poche et me tendit... une amulette ! Et pas n'importe laquelle, la même que celle qu'Elaine m'avait offerte pour mes dix-huit ans, j'en aurais mis ma main au feu. Celle-ci était plus usée, plus cabossée aussi, mais c'était la même !

— Mon père est forgeron, il fabrique toutes sortes d'objets et c'est ce qui conduit Darius à penser que celle-ci appartient à ma sœur. Mais je n'ai encore jamais vu d'amulette comme celle-ci. Je suis certain qu'elle n'est pas à Georgia.

Je l'écoutais à moitié.

L'unique forgeron loup que j'avais rencontré se vantait de faire des pièces uniques. Si c'était aussi le cas de tous les autres, quelle probabilité y avait-il à ce que mon amulette et celle de « Georgia » fussent les mêmes ? S'agissait-il d'amulettes jumelles ? Encore une probabilité déroutante... Comment le grand-père de Leith et la famille de Georgia, séparés par des centaines de kilomètres, auraient-ils pu se trouver en possession de ces deux objets ? J'étais aussi dubitative que curieuse.

Discrètement, je sortis mon téléphone portable et pris l'amulette en photo. Je vérifierais une fois chez moi. Sans rien dire, je la rendis à Jamie.

Nous arrivâmes à proximité de mon immeuble. Leith gara la voiture au plus près de la rue piétonne et descendit pour m'ouvrir la portière.

— Je reviens, Jamie, je raccompagne Hannah.

Il hocha la tête.

— Salut, Hannah.

— Salut, Jamie.

Leith me prit par les épaules et m'accompagna jusqu'au pied du bâtiment. Devant le perron, il s'arrêta et pris mon visage entre ses mains.

— Promets-moi que tu vas rester chez toi.

— Et mes cours ?

— Tu as raté celui de seize heures. Reste chez toi.

— Et je suis consignée jusqu'à quand ? ironisai-je. Je ne pourrai pas rester éternellement chez moi !

— Ce soir, ne bouge pas. Promets-le.

Je regardai ses prunelles briller et me noyai dedans.

— Ok, soupirai-je, résignée.

— Je t'aime, dit-il les yeux perdus dans les miens.

— Je t'aime aussi.

Il frôla mes lèvres du bout des doigts.

— Leith, qu'allez-vous faire ? Où vas-tu, maintenant ? J'ai peur pour toi, dis-je en me serrant contre lui.

— N'aies pas peur, honey, je rentre chez moi avec Jamie et ensuite on part chercher Georgia.

— Mais vous ne savez même pas où elle est !

— On a une vague idée... Je t'appelle très vite, laisse ton portable allumé.

Je hochai la tête.

— Fais attention à toi.

— Je te le promets... rentre maintenant. J'attends en bas que tu me fasses signe.

— Mais je...

— Vas-y.

J'obéis sans plus discuter.

— Tout va bien ? demanda Tarja en me suivant jusque dans ma chambre. Tu as une drôle de mine. Tu t'es disputé avec Leith ?

Je me collai à la vitre et fis un signe à Leith comme il me l'avait demandé. Il me répondit par un hochement de tête et disparut pour rejoindre Jamie.

— Non.

— Alors quoi ?

Comment lui expliquer tout ça ?

Je me mordis les lèvres fixant toujours la baie vitrée. Mon voisin jouait aux jeux vidéo.

— Hannah ?

Une vague d'émotion me submergea. Tout ce que j'avais contenu semblait vouloir remonter à la surface. Je m'effondrai à même le sol et pleurai tout mon saoul.

— Hannah ! s'écria Tarja, désespérée.

Ses bras s'enroulèrent autour des miens.

— Que se passe-t-il ?

Elle me tendit la boîte de mouchoirs posée sur mon bureau. J'en pris un et soufflai dedans avant de sécher mes larmes. Ça allait un peu mieux. Enfin presque...

— Willeminah est morte.

Tarja s'horrifia.

— Elle a été - je choisis mes mots - assassinée, retrouvée ce matin sur une plage de St Andrews.

Elle porta ses mains à la bouche et se retint de respirer quelques secondes.

Je savais que je n'aurais pas dû lui en parler, elle verrait bien qu'aucune enquête ne serait menée, qu'aucun journal n'écrirait d'article sur sa mort. Personne n'irait chercher le corps de Minah car elle devait être tout juste recensée sur les listes universitaires, et une université ne fait pas faire de recherches parce qu'une de ses étudiantes décide de ne plus venir en cours, n'est-ce pas ? Mais j'avais tellement besoin de vider mon sac...

— Je suis... désolée pour toi, murmura Tarja.

— Ça va aller... Je voudrais bien rester seule un moment, si tu veux bien.

— Pas de souci. Je dois partir de toute façon.

Juste avant de sortir, elle se retourna.

— Sur quelle plage Minah a-t-elle été retrouvée ?

— St Andrew's West Sands Beach.

Elle m'offrit un sourire compatissant et referma la porte derrière elle.

Je restai un long moment agenouillée sur le sol à réfléchir.

« St Andrew's West sands beach... »

Comment Darius avait-il fait pour savoir qu'il était arrivé quelque chose à Minah ? Il ne se promenait quand même pas toutes les nuits au bord de l'eau ? Je trouvais curieux qu'il se soit trouvé au bon endroit au bon moment... ou au mauvais endroit au mauvais moment...

Qu'allait devenir la dépouille de Minah ? Allait-elle avoir des funérailles comme pour n'importe qui d'autre ? Non, bien sûr, j'en doutais sérieusement.

Et cette histoire d'amulette... J'avais presque failli l'oublier. Je me levai et allai fouiller dans ma table de nuit pour en sortir la mienne. L'écrin de velours noir s'y trouvait.

Je m'assis sur le lit et attrapai mon téléphone. La photo était de piètre qualité, mais il n'y avait aucun doute possible. Elles étaient parfaitement identiques.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais la coïncidence était quand même déroutante. J'aurais été bien moins perturbée si j'avais découvert la même amulette autour du cou d'un des membres de la meute. Sauf que là, il y avait eu un meurtre et l'amulette en question appartenait au tueur.

Il fallait que j'en parle à Leith et Jamie. Ils avaient eu l'air surpris en regardant le pendentif. Il y avait bien une raison. Et moi, pour le coup, j'allais devoir expliquer à Leith que son grand-père et Elaine étaient amoureux, il y a longtemps. Je voyais le tableau d'ici ! Quelle tête il allait faire...

Sans hésiter je composai le numéro de Leith. Il décrocha dès la première sonnerie.

— C'est Hannah.

— Hannah ! Tout va bien ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Vous êtes encore chez toi ?

— Oui, on était sur le point de partir.

— Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on se voie avant que vous ne vous en alliez.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne peux pas trop te dire de quoi il s'agit par téléphone. Je peux venir chez toi pour vous voir, toi et Jamie ?

— Non!

Il avait pesté avec une telle colère qu'il me fit sursauter. Puis il reprit plus doucement.

— Tu ne sors pas toute seule, nous te rejoignons chez toi.

— En bas de l'immeuble ? Je ne sais pas quand Tarja va rentrer et... enfin, elle n'aime pas trop quand tu es là.

— Ok, ok, s'agaça-t-il parce qu'il ne comprenait vraiment pas ce qui clochait chez Tarja. Mais tu restes dans l'allée compris ?

— Leith ! Que veux-tu qu'il m'arrive devant mon immeuble, avec une quantité effroyable de passants ?

— Dans ton allée, insista-t-il avec autorité. Nous serons ici dans dix minutes.

— Je... ok, à tout de suite.

Dix minutes plus tard je descendis au rez-de-chaussée. Je n'attendis pas cinq secondes avant qu'il ne cogne bruyamment à la porte. Je l'ouvris.

— Est-ce que ça va ?

— Euh, oui, toujours aussi bien qu'il y a dix minutes !

Je ne l'avais jamais connu aussi parano.

— Alors ? dit-il.

— On n'est peut-être pas obligés de parler ici, si ? Un endroit plus tranquille serait plus approprié.

— Oui, bien sûr, Jamie nous attend dans la voiture.

Le 4x4 était garé à deux pas. Jamie en sortit et me proposa le siège avant.

— Non, non... ne bouge pas, protestai-je en souriant, je monte à l'arrière.

Je m'installai entre les deux fauteuils, mes bras entouraient les appuie-têtes. Tous les deux se tournèrent vers moi.

Je fouillai dans mon sac et en sortis l'amulette.

Leith et Jamie me donnèrent le sentiment d'avoir la berlue.

— Mais que... à qui appartient cette amulette ? demanda Leith, définitivement interloqué.

— C'est la mienne.

— La tienne ? firent-ils en chœur.

— Mais d'où tu la tiens ? reprit Leith qui semblait de plus en plus désorienté.

— Elle m'a été offerte en cadeau par Elaine.

— Elaine ! glapit Leith

— Qui est Elaine ? demanda Jamie positivement perdu.

— Ma grand-mère.

Il y eut un blanc.

— Ok. Je suis complètement paumé, déclara Jamie. Pourquoi ta grand-mère t'a-t-elle fait cadeau d'une amulette garolle ? Comment l'a-t-elle acquise ?

À voir leurs têtes, je ne pus m'empêcher d'étouffer un gloussement. On aurait dit que la créature extraordinaire, c'était moi ! C'était à hurler de rire.

— Ce n'est pas drôle ! se renfrogna Leith.

— Je sais, pardon, m'excusai-je en portant une main à la bouche. (Mais mes yeux riaient encore.) Je vous explique. Ma grand-mère m'a offert cette amulette pour mes dix-huit ans. Au départ, elle me l'a présentée comme une sorte de talisman tribal qu'on lui avait offert lorsqu'elle avait mon âge, affirmant qu'elle ne savait pas ce qu'il représentait.

— Et puis c'est tout ? demanda Jamie.

— Non, laisse-moi finir. Comme tu le sais sûrement, Leith a été agressé l'année dernière par un galbro (jamie acquiesça). Pour que je puisse rester près de lui, j'ai raconté à ma famille que nous avions eu un accident de voiture et qu'il avait subi un traumatisme crânien. Mes parents m'ont crue ; pas Elaine.

— Pas Elaine ? s'étonna Leith. Pourquoi ?

— Tu te souviens que lorsque tu allais mieux j'ai dû retourner chez mes parents ?

— Oui, bien sûr.

— En fait, Elaine m'a téléphoné le jour même où j'ai quitté votre maison. Elle voulait absolument me parler. Lorsque je suis rentrée, elle m'a annoncé tout de go que j'avais menti et qu'il n'y avait jamais eu ni accident, ni traumatisme crânien. J'étais estomaquée. Oui, oui, dis-je en voyant l'expression de Leith, un peu comme toi en ce moment. Bref, elle est au courant que tu es un loup-garou.

— Quoi ! vociféra-t-il, énervé. Tu lui as dit ?

— Non, je ne lui ai rien dévoilé. C'est elle, qui me l'a annoncé.

Jamie était complètement à l'ouest, Leith aussi.

— Ok... explique, dit-il en se calmant.

— Bon. Je vais commencer depuis le début.

— Ce n'est pas ce que tu viens de faire ? demanda Jamie circonspect.

— Non. Leith, tu te souviens du jour où tu m'as fait visiter le phare de Noss Head ? demandai-je bêtement.

Il leva le sourcil gauche - il s'agissait du jour où le Môtrom avait révélé que j'étais son âme sœur.

— Tu veux être insultante c'est ça ?

— Euh... non, bredouillai-je, embarrassée.

Jamie nous toisa l'un après l'autre, il n'y comprenait rien du tout. Leith lui fit signe de laisser tomber.

— Pendant que nous marchions jusqu'au phare avec ma grand-mère, elle m'a raconté qu'elle avait connu un premier grand amour, avant mon grand-père. Elle avait seize ans environ, il en avait dix-sept, ils se sont fréquentés à l'insu de mes arrière-grands-parents pendant presque une année. Il était beau, brun, avec de magnifiques yeux verts...

Je laissai un blanc pour que Leith fasse la déduction tout seul, mais ça ne venait pas. Pas surprenant, il fallait être une fille pour réussir des raccourcis pareils.

— Bon, viens-en au fait, s'impativa-t-il.

— En plus d'être admirablement beau, insistai-je, il était aussi apprenti au phare de Noss Head, son père en était le gardien.

La mâchoire inférieure de Leith s'ouvrit en grand, l'étincelle avait éclairé sa lanterne.

— Euh... on m'explique ? demanda Jamie qui ne perdait pas une miette de ce qu'il entendait, mais sans trop savoir quoi en faire.

— Mon grand-père, murmura Leith.

— Ton grand-père ?

— Oui, ce type était mon grand-père.

— Ta grand-mère a eu une relation amoureuse avec le grand-père de Leith ! s'offusqua-t-il. Rassure-moi, ils n'ont pas eu d'enfants ?

Je souris.

— Non, je te rassure. Leith et moi ne sommes pas de la même famille. Mon père est né d'un parfait humain.

Jamie sembla soulagé.

— Bon, et pour l'amulette ? s'inquiéta-t-il.

Leith était toujours sous le choc.

— Donc, je disais qu'ils avaient eu une relation pendant à peu près un an. Mais une relation dans les convenances, si vous voyez ce que je veux dire... Pendant tout ce temps, Dallas, ton grand-père, ne dévoila rien de sa véritable identité. Elaine avait bien remarqué qu'il avait des capacités extraordinaires, comme une force démentielle par exemple, mais elle était amoureuse, ça ne comptait pas. Un jour, alors qu'ils se promenaient tous les deux dans les sous-bois du manoir de mes arrière-grands-parents, Dallas a été frappé (je n'étais pas sûre d'employer le bon terme) par le Mor-aotrom. C'est là qu'il a tout avoué à

Elaine.

— Je ne savais pas qu'il s'agissait de ta grand-mère, chuchota Leith, songeur. Mon grand-père avait raconté cette histoire à ses fils sans trop entrer dans les détails. Mais quand mes parents se sont rencontrés, mon grand-père s'est farouchement opposé à eux. Ils se sont violemment disputés. Il voulait que mes parents se séparent immédiatement pour se préserver des lois ancestrales. Mon grand-père n'a jamais toléré que mon père n'ait pas le même courage que lui, qu'il ne décide pas de protéger celle qu'il aimait en la rejetant. Tu vois, dit-il en caressant ma joue, ces confrontations sont une vieille histoire de famille...

— C'est pourquoi ton père était si virulent avec nous...

Il hocha la tête. Ses yeux étaient magnifiques et brillants. Il me mangeait du regard. J'eus soudain l'impression que nous étions seuls dans la voiture. J'avais envie de l'enlacer et de me serrer fort contre lui, mais le tousotement de Jamie me ramena à la réalité. Je continuai mon récit.

— Après les aveux de ton grand-père, Elaine a refusé de le voir pendant plusieurs jours. Puis elle décida qu'elle voulait quand même être avec lui et que rien ne l'en empêcherait. Elle retrouva ton grand-père sur le phare pour lui dire tout ça. C'est là qu'ils se sont parlés pour la dernière fois. Ce jour-là, lorsqu'elle est rentrée chez elle, elle a trouvé sur sa fenêtre une enveloppe qui contenait l'amulette et un mot. Elle m'a dit ce qui était écrit exactement, mais je ne pense pas m'en rappeler dans le détail. Il s'agissait d'un truc du genre : « Les âmes soeurs se protègent pour l'éternité ». Elle n'en a jamais compris le sens, et moi non plus, j'avoue. Elle m'a offert ce pendentif parce qu'étant avec le petit-fils de Dallas, elle pensait qu'il me revenait naturellement. Voilà, vous savez tout.

— Elaine n'a jamais revu mon grand-père ?

— Si, une fois, sur la jetée. Mon père était déjà né, ton père et ton oncle aussi, ils ne se sont plus jamais revus après ça.

— C'est triste ! s'exclama Jamie.

Il me fit sourire, il avait l'air bouleversé.

— Alors, pour l'amulette ? Vous pensez qu'elle représente quoi ? demandai-je.

— Aucune idée, dit Jamie. (Pas mieux pour Leith.)

— Alors pourquoi Leith et toi aviez-vous l'air si étonnés en la voyant ?

— Parce qu'elle porte le signe de la race garolle, dit Leith.

— Oh... et lequel est-il ?

— Regarde ça.

Jamie prit les deux amulettes et désigna du doigt les quatre minuscules cercles

concentriques gravés en-dessous de la bélière.

— Il n'y a aucun doute que ces amulettes aient été forgées par un garou, affirma Jamie.

— Et tu penses qu'il existe beaucoup d'amulettes de ce genre ? C'est quand même surprenant que ces deux-là aient été séparées par cinq cents kilomètres. Moi je pensais que les forgerons lupi ne travaillaient que sur des pièces uniques.

— Pas forcément, dit Leith. Tout dépend de la demande. Imaginons que tu aies besoin de trois pendentifs identiques...

— C'est vrai... Alors on fait quoi pour en savoir plus ? (jamie s'esclaffa.) Quoi ?

— J'aime bien le « on ». Leith et moi nous allons chez mes parents, nous pensons que Georgia y est. Nous avons l'intention de montrer l'amulette à mon père. Ça t'embête que j'emène aussi la tienne ? J'en prendrai soin.

Je réfléchis un court instant.

— Non, pas tout. Mais à une condition.

— Laquelle ? s'étonna Jamie.

— Je viens avec vous.

Leith secoua la tête en souriant.

— Je ne suis pas sûre que Georgia apprécie, m'avertit Leith. Ce n'est pas une bonne idée, Hannah.

Laisser Leith aller « seul » dans l'ancre de Georgia ? Jamais de la vie !

— Très bien, mais dans ce cas, je ne te promets pas de rester enfermée chez moi à vous attendre. Je mènerai ma petite enquête, de mon côté.

Leith sourit à pleines dents. Surprenant.

— Désolé, détective Holmes, mais il n'y aura pas de petite enquête. Tu viens avec nous.

Je lui rendis mon plus beau sourire, il secoua la tête.

— De toute façon, Jamie, tu as bien dit que je faisais partie de la meute, non ?

— À part entière...

— Comme ça, tout le monde est d'accord !

Je me jetai contre la banquette arrière et bouclai ma ceinture de sécurité, pas mécontente de mon petit cinéma.

— Et on va où, exactement ?

Jamie se tourna vers moi.

— Chez moi, à Ballachulish, très chère, dans l'Argyll. L'un des coins les plus paumés de la côte ouest écossaise !

Comme nous avions plus de trois heures de route et que nous passerions sûrement la nuit sur place, Jamie proposa que je récupère quelques affaires chez moi. Je préparai un sac en vitesse, y fourrai aveuglément tout un bric-à-brac dont je n'étais même pas sûre d'avoir besoin, laissai un mot à Tarja et j'étais partie.

Nous arrivâmes en même temps que le crépuscule qui rendait le paysage impressionnant. Le village de Ballachulish était implanté au bord du Loch Leven, à l'aplomb d'une petite chaîne montagneuse très verdoyante, couverte d'arbres feuillus. Les façades de la plupart des maisons étaient blanches, les toits recouverts de tuiles grises et effectivement, c'était paumé ! Bien plus que Wick, mais absolument ravissant.

— On sera à la maison dans cinq minutes, nous informa Jamie. J'espère que Georgia sera là...

— Tu n'as pas essayé de joindre tes parents pour le savoir ?

Jamie se retourna vers moi en souriant.

— Mes parents sont... marginaux.

— C'est-à-dire ?

— Ils n'ont pas de téléphone, pas de télévision, pas de radio, juste des journaux, un accès réduit à l'électricité, mais il y a l'eau courante ! tenta-t-il de me rassurer.

— Sérieusement ? On peut encore vivre comme ça ?

L'ex-parisienne que je suis n'en revenait pas.

— La preuve que oui. Et ça fait des gars costauds ! dit-il en montrant ses biceps.

— Pff... rien à voir ! Toi, c'est ton patrimoine génétique qui te rend... (blasée, je joignis le geste à la parole en le montrant de la main) parfait !

Il éclata de rire.

— J'adore cette fille ! lança-t-il en tapant l'épaule de Leith.

À travers le rétroviseur, Leith m'offrit un sourire en coin ponctué d'un clin d'œil.

— Tes parents n'habitent pas dans le village ? demandai-je voyant que nous en sortions presque.

— Non... C'est ici, tourne dans le chemin, à droite.

Leith prit un chemin caillouteux qui s'enfonçait dans les bois. Nous roulâmes encore environ cinq cents mètres et arrivâmes devant ce qui aurait pu être la chaumière de Blanche-Neige et les sept nains. On se serait presque attendu à trouver une charriote dans la cour, mais au lieu de ça, il y avait un gros pick-up blanc bien rouillé. Tout n'était pas perdu !

Nous descendîmes de la voiture avec nos affaires.

Jamie passa le porche en bois, faisant craquer les lattes de la terrasse sous ses pas. Il entra sans sonner en hélant à tue-tête :

— C'est moi ! Il y a quelqu'un ?

Personne ne se manifesta.

— On va voir dans l'atelier.

Jamie posa nos sacs sur la terrasse et nous intima de le suivre. Nous fîmes le tour de la maison et gagnâmes un vaste jardin fleuri de fleurs sauvages. Au fond de celui-ci, on pouvait voir un petit baraquement en bois rudimentaire et un autre en pierres d'où s'échappaient des bruits d'enclume. Nous approchâmes et Jamie ouvrit la porte.

— Hé ! cria-t-il.

Le portrait craché de Jamie se retourna sur nous. La même carrure, la même couleur brune de cheveux, les mêmes yeux noisettes, mais avec au moins vingt ans de plus.

— James !

— James ? chuchotai-je à Leith.

Sans mot dire il haussa les épaules en souriant.

— J'ai cru que mon odorat me faisait défaut. Incroyable, la famille est au complet ! Ta sœur est arrivée ce matin.

Dans le mille !

Le père et le fils se firent une de ces accolades qui m'auraient fait recracher l'intégralité de mon déjeuner en une seule tape.

— Simon McLachlan, se présenta son père en nous tendant la main. (Une main gigantesque !)

— Papa, je te présente Leith, et Hannah, sa petite amie.

Mes doigts furent littéralement écrasés entre les siens, mais comme j'étais bien élevée, je me tus et me frottai discrètement la main derrière le dos dès qu'il l'eût lâchée. Quelle poigne !

— Ta mère et les filles sont sorties il y a à peine une demi- heure.

— Les filles ? demanda Jamie.

— Oui, Georgia est venue avec Julia.

— Julia est ici ? m'exclamai-je, ravie.

— Oui, rit-il, il va falloir pousser les meubles !

— Papa, nous voudrions te montrer quelque chose.

Jamie sortit l'écrin noir de sa poche et le tendit à son père.

Celui-ci essuya ses grandes mains sur son tablier de cuir avant de le prendre, il l'ouvrit.

La réaction fut immédiate.

— Où avez-vous eu ça ?

Il me jeta un œil inquiet.

— Hannah est au courant pour nous.

Il regarda Leith.

— Oui, bien entendu. À qui appartient cette amulette ?

— En réalité il y en a deux, l'informa Jamie en lui montrant la deuxième.

Celle qui est dans l'écrin appartenait au grand- père de Leith. L'autre, nous n'en savons rien. Que peux-tu nous dire à leur sujet ?

— Venez, dit-il en nous conduisant au fond de l'atelier.

Il poussa une porte en bois, donnant sur une salle comprenant quelques chaises et une table. Il nous invita à nous asseoir, et posa une bouilloire en fonte sur un poêle à bois qui carburait au maximum. Je n'avais jamais rien vu de plus authentique à part dans La petite maison dans la prairie, peut- être...

Nous prîmes place et attendîmes que le père de Jamie veuille bien nous parler des amulettes. Il les scrutait à la loupe, en silence, les retournant dans tous les sens, les touchant, grattant le fer.

— Ont-elles été faites par la même personne ? m'enquis-je.

— Non, absolument pas. Les poinçons ne sont pas les mêmes.

— il y a des poinçons ?

— Oui, regardez. Sur celle-ci c'est un cercle avec un point central.

Il nous montra un minuscule signe que je n'avais pas remarqué. Il se trouvait dans un creux et sans loupe, il était impossible de le voir.

— Sur la deuxième, ce sont deux vaguelettes parallèles.

Nous vérifiâmes, elles y étaient.

— Qu'est-ce que ça représente ? demandai-je.

— La marque de fabrication des artisans. Je connais celle- ci, dit-il montrant le poinçon de mon amulette (un cercle et un point). Elle a été fabriquée par les

Culloch.

— Les Culloch de Wick ? intervint Leith.

— Ceux-là même.

Sans surprise...

— Monsieur McLachlan, à quoi servent ces amulettes ?

Simon McLachlan se leva pour récupérer la bouilloire qui sifflait et remplit quatre mugs. Il nous tendit du sucre, du lait, les sachets de thé et se rassit avec nous.

— Ces amulettes sont très rares. Peu de forgerons sont capables de les rendre telles qu'elles sont.

— Et que sont-elles ? demanda Jamie.

— Eh bien, dans la technique elle-même, elles ne représentent pas grand-chose, il n'y a rien de très compliqué à les faire. Le métal est chauffé, tordu, enchevêtré et façonné sans être martelé. Ce qui est particulier, c'est le sortilège qui leur est attribué. Il est extrêmement complexe. Le nombre de forgerons dans le monde sachant le réaliser se compte sur les doigts de la main. L'énergie qu'il demande est considérable, il requiert un abandon total à l'Esprit, c'est très éprouvant. L'artisan se coupe du monde pendant plusieurs mois pour y arriver. C'est la raison pour laquelle il existe si peu d'amulettes, dit-il en riant. Et vous, vous m'en ramenez deux !

— Quel en est le sortilège, exactement ? demanda Leith.

— Un sortilège bluffant pour quiconque d'entre nous a besoin de discrétion. Ces amulettes cachent la réelle identité des garous qui les portent.

Leith et Jamie se regardèrent.

Simon alla récupérer un morceau de cordelette grasseuse qui traînait et le glissa dans la bélière de l'amulette.

— Regardez ça, nous lança Simon en riant comme un gosse. Si je la tiens simplement dans ma main, comme ça (il referma l'amulette dans son poing), ça ne marche pas, il ne se passe rien. Mais si je la mets sur ma poitrine...

Il détacha quelques boutons de sa chemise et passa la cordelette à son cou qu'il noua.

— Mais c'est pas vrai ! s'horrifia Jamie en se levant comme un diable de sa boîte.

Leith avait l'air tout aussi choqué.

— Mais comment est-ce possible ?

Simon riait à gorge déployée. Leith et Jamie étaient blêmes et moi, médusée, je les observais à tour de rôle. Je ne comprenais rien du tout à ce qui se passait.

— Quelqu'un peut m'expliquer ? hasardai-je.

— Il sent comme toi ! s'étrangla Jamie en montrant son père du doigt.

— Quoi ?

Si j'avais été susceptible, je l'aurais mal pris. Simon sentait la transpiration et la poussière à plein nez. Pour le coup, je baissai discrètement la tête vers mes aisselles histoire de vérifier que ce n'était pas mon cas.

Leith remarqua mon manège et sourit. J'étais terriblement gênée. Simon vint enfin à mon secours.

— Désolé, Hannah, tu ne peux rien remarquer car ton odorat n'est pas assez développé. En portant cette amulette, mon odeur peut se confondre avec celle de n'importe quel humain. Je peux me promener parmi une meute de loups- garous, personne ne me prendra pour un des leurs. C'est fabuleux !

Il s'extasiait comme moi je l'aurais fait si on m'avait annoncé que j'avais gagné à la loterie.

— Vous voulez dire que personne ne peut vous reconnaître ?

— Uniquement ceux qui me connaissent, bien entendu. Pour les autres, je deviens un citoyen lambda ! Mais le plus étonnant, c'est que l'amulette ne marche pas seulement avec les garous. Elle fonctionne avec les animaux et toute créature dite surnaturelle. Aucun d'entre eux ne pourrait flairer ma véritable nature.

— Quel est le rapport avec ma grand-mère ? pensai-je à voix haute.

Comme Simon n'était évidemment pas au courant, Leith lui raconta succinctement l'histoire d'Elaine et de Dallas. Il réfléchit un instant.

— Avant qu'il y ait un traité de paix entre la Communauté du Sutherland et la Communauté du Monde libre, quelques rares familles mixtes privilégiées avaient recours à la magie des amulettes pour se cacher de la répression. Tu vois, si un humain porte l'amulette, il perd également l'odeur des garous qu'il côtoie.

— Je porte sur moi toutes vos odeurs ? m'étonnai-je.

— Non, pas exactement. Lorsque tu fréquentes un garou intimement, physiquement s'entend, son odeur se dépose sur toi. Tu finis par sentir un peu comme lui.

Je m'empourprai.

— Quoi qu'il en soit, l'amulette inhibe cette odeur. Tu restes un humain quelconque ne représentant aucun danger pour la race garolle. Tu comprends?

Estomaquée, je hochai la tête.

— Quel âge a ta grand-mère ? m'interrogea-t-il.

— Soixante-dix ans, pourquoi ?

— Dans ce cas, ça veut dire qu'elle a rencontré le grand-père de Leith pendant la dernière vague de répression. C'est sûrement la raison pour laquelle il lui a offert l'amulette. Grâce à elle, elle n'était pas repérable.

— Mais il ne s'est jamais rien passé entre eux, fis-je remarquer. Elle ne lui servait à rien.

Il haussa les épaules.

Sur le coup, j'eus un doute. Mais peu importait.

— Papa, tu veux bien retirer ce machin, maintenant ? s'exaspéra Jamie. Ça va me rendre dingue !

— Hum... je ne sais pas si je vais te la rendre. J'ai là un bon moyen de me cacher de ta mère quand elle me cherche pour les travaux de la maison !

Leith fronçait les sourcils et semblait préoccupé.

— Avez-vous une idée d'où peut provenir l'autre amulette, monsieur McLahlan ?

— Non, Leith, je ne connais pas ce poinçon.

— Et comment peut-on en savoir plus ?

— Je peux me renseigner, mais pas aujourd'hui. J'ai un ami forgeron qui a beaucoup voyagé, il saura peut-être me répondre.

Simon sortit du tiroir de la table un papier et un crayon. Il reproduisit habilement le pendentif et le poinçon qui était derrière. Il tendit à Jamie les deux amulettes, qui me rendit la mienne. Je la replaçai dans son écrin et la rangeai au fond de mon sac.

— J'aimerais savoir une chose, les garçons. Où avez-vous trouvé celle qui n'appartient pas à la grand-mère d'Hannah ?

Les regards de Leith et Jamie se croisèrent. Simon les toisa un instant à tour de rôle et reprit son sourire avenant.

— Ok, laissez tomber, je n'ai pas besoin de savoir. Je m'occupe de ça et je vous tiens au courant.

— Merci, papa.

— Ta mère arrive.

Avant même que Simon ne le dise, ils s'étaient retournés tous les trois en même temps sur la porte de l'atelier. Moi, je n'avais rien entendu du tout. C'en était frustrant au possible. Quand on fréquente des loups-garous on a toujours l'horrible impression d'être sourd comme un pot !

Nous nous levâmes de table pour nous diriger vers la maison. Je marchai derrière Jamie et Leith, quelque peu angoissée à l'idée de voir Georgia. Elle ne

me ferait sûrement pas le même accueil que son père.

Nous entendîmes les portières d'une voiture claquer, puis une voix féminine qui s'esclaffa immédiatement après :

- Leith !

J'eus juste le temps d'apercevoir Georgia qui se jetait dans les bras de Leith pour l'étreindre. Elle fermait les paupières de contentement et souriait à pleines dents en le serrant fort contre elle, la tête posée sur son épaule. Leith ne la repoussa pas mais resta les bras ballants, donnant le sentiment d'être surpris de cet accueil. Après tout, il avait été plutôt rude avec elle la veille. Quand elle rouvrit les yeux, ses prunelles se noircirent et se braquèrent sur moi.

- ELLE ! ICI !

Et dire que je ne pouvais même pas partir en courant...

Georgia se détacha de Leith et fonça droit sur moi d'un œil menaçant. Elle était furieuse de ma présence chez elle.

Son père, qui était juste derrière moi, m'entoura les épaules de son bras et accueillit sa fille avec un large sourire.

— Tu te rends compte, mon bijou ? On n'a pas eu autant de monde à la maison depuis que vous êtes tous les deux partis à la fac ! C'est chouette, non ?

— Fantastique ! siffla-t-elle avant de tourner les talons.

— Hannah ! s'écria Julia en me prenant dans ses bras. Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes jusque-là. C'est génial ! Vous venez d'arriver ?

— Euh, oui, bredouillai-je en regardant Georgia s'éloigner.

Simon passa devant et nous invita tous à le suivre.

Au passage, les garçons récupérèrent les quelques sacs de courses de Mme McLachlan et entrèrent dans la maison.

— Ne t'inquiète pas pour Georgia, tenta de me rassurer Julia. Elle ne sait plus trop où elle en est. J'ai bien essayé de lui parler mais elle est têtue comme une mule ! Pourquoi êtes-vous ici, au juste ? Leith est venu s'excuser ?

— Non, m'étonnai-je. Pourquoi le ferait-il ?

— Ben je ne sais pas... ils se sont disputés avec Georgia, non ?

— Oui, mais je ne pense pas que... Ok laisse tomber, Julia. Leith et Jamie te raconteront tout, eux-mêmes.

Nous nous engouffrâmes dans la cuisine.

Si Jamie était le portrait craché de son père, Georgia aurait pu être prise pour la sœur cadette de sa mère. La ressemblance était frappante. Chacune était d'une beauté renversante.

— Rentrez, les filles ! Hannah, n'est-ce pas ? m'accueillit Mme McLachlan en me tendant la main. Ça va, vous ne vous sentez pas trop perdue parmi tout ce monde ?

« Parmi tous ces loups-garous ? »

— Euh... non, ça va.

Julia éclata de rire !

— Pensez-vous, Pam, on croirait qu'elle nous a fréquentés toute sa vie !

Nous rejoignîmes Leith et Jamie dans une sorte de jardin d'hiver ; une vaste véranda dans laquelle étaient exposée une quantité impressionnante de fleurs et de plantes exotiques. Il y faisait très chaud.

Jamie, Leith et Georgia s'installèrent sur des fauteuils en rotin, Julia et moi préférâmes nous asseoir à même le sol.

— Pourquoi êtes-vous venus jusque-là ? lança Georgia.

— Minah a été tuée, répondit Jamie d'une voix égale.

L'étonnement avala l'air supérieur que Georgia s'était donné. Julia blêmit et étouffa un cri en appuyant ses deux mains contre sa bouche.

— Quand ? demanda Georgia, blême.

— Cette nuit, approximativement quand tu as quitté l'appartement de Leith.

Georgia se leva d'un bond. Elle toisa Jamie, Leith, se perdant furtivement dans les yeux de Julia, puis dans les miens.

— Vous ne croyez quand même pas que je l'ai...

Sa voix s'étrangla et elle se rassit, assommée.

Jamie se pencha sur sa sœur et enveloppa ses mains dans les siennes.

— Non, Georgia, la rassura-t-il.

— Mais tu nous as quand même dit que tu la tuerais ! jeta Leith, cinglant.

Elle le regarda, complètement perdue.

— Je... non ! J'étais furieuse, je... (Elle prit son visage dans ses mains avant de relever la tête vers lui, les yeux humides.) Dis-moi que tu me crois, Leith...

Pas un mot ne sortit de la bouche de Leith.

— Lorsque j'ai quitté l'université, je me suis immédiatement rendue chez Anneas. Ensuite nous sommes allés chez toi. J'en suis partie vers cinq heures du matin, tu te rappelles ? Ensuite j'ai appelé Julia, nous nous sommes retrouvées moins d'une heure plus tard, chez elle.

— C'est vrai, intervint Julia, Georgia était avec moi. Nous sommes parties vers six heures et demie.

— Je n'ai été seule que le temps de me rendre chez Julia, comment aurais-je pu la tuer ? Leith, dis-moi que tu me crois, redemanda Georgia d'une voix suppliante.

Mais pourquoi son avis comptait-il tellement ? Et Leith qui ne répondait rien...

— Leith ? répéta-t-elle.

Son regard se figea sur elle un instant.

— Je te crois.

— Merci, souffla-t-elle.

— Comment a-t-elle été tuée ? demanda Julia de manière presque inaudible.

Jamie se frotta les yeux avant de lui répondre.

— Darius l'a trouvée sur la plage de St Andrew's West Sands Beach, tôt ce matin. Son corps avait été lacéré à coup de griffes, elle avait été éventrée et sa tête... arrachée.

— Mais qui a pu faire une chose pareille ? hoqueta Julia.

— Un garou, forcément, admit Jamie.

— Mais qui ? demanda Georgia sans quitter Leith des yeux. Aucun d'entre nous ne l'aurait fait !

— Darius a retrouvé une amulette garolle à côté de Minah. Il n'y a donc aucun doute. C'est un garou.

Jamie la sortit de sa poche et la tendit à Georgia. Elle la prit et la détailla avant de la donner à Julia.

— Tu l'as montrée à papa ?

Jamie hocha la tête.

— Il en pense quoi ?

— Il s'agit d'une amulette de protection inhibant l'odeur des loups-garous qui la portent, expliqua Leith.

— Comment ça, « inhibant l'odeur des garous » ?

Au lieu d'entrer dans de grandes explications, Leith ouvrit quelques boutons de sa chemise et détacha le lien qui retenait le pendentif que je lui avais offert. Georgia vit ce qu'il représentait et se renfrogna en se frottant le nez d'agacement. Leith retira le bijou femme/loup et tendit la main pour que Julia lui remette l'amulette. Il passa la cordelette à l'intérieur et la noua autour de son cou.

Georgia et Julia réagirent à peu près de la même manière que Jamie avec son père. Julia se leva d'un bond, et Georgia jura violemment.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Évidemment, moi je ne voyais toujours aucune différence...

Leith retira l'amulette et la rendit à Jamie.

— Papa doit se renseigner sur la provenance du médaillon. Avec un peu de chance, nous saurons qui l'a fabriqué et à qui il appartient. En attendant, statu quo.

— Ok, dit Georgia après avoir digéré ce qu'elle venait de voir, ou plutôt de

sentir. Mais qui a tout intérêt à porter ce machin-là, bon sang ? Aucun loup de la meute ne l'aurait fait, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, renchérit Jamie avec assurance. L'amulette inhibe les odeurs, elle ne lave pas le cerveau ! Les loups de la meute sont connus par les exploiters, l'amulette ne serait d'aucune utilité à St Andrews.

— En tout cas, le loup-garou qui a perdu ce médaillon sera facilement identifiable, maintenant. Un loup-garou ne passe pas inaperçu. C'est un point non négligeable, fit remarquer Julia.

— Ouais, s'il n'a pas déjà filé ! lança Leith.

— Et ce n'est que la surface du problème, ajouta Jamie.

Georgia le regarda, interrogative.

— Ce qui veut dire ?

— Ça veut dire que Darius en a après toi, Georgia. Il est convaincu que tu es responsable et crois-moi, il veut ta peau !

— Non ! s'écria Julia malgré elle.

Tous se retournèrent sur elle, surpris.

— Je veux dire que... quel intérêt aurait-il à enfoncer un peu plus la situation ? bredouilla-t-elle.

— L'intérêt ? cingla Leith. Parce que tu crois que ces maudits sang-mort ne vont pas réagir ? (julia sursauta.) Le prétexte idéal vient de leur être donné !

Jamie se tenait bien en face de sa sœur.

— Il est furieux, Georgia, et il veut se venger, c'est dans leur nature de toute façon, (il grimaça de dégoût tandis que Julia gigotait dans tous les sens.) On ne veut prendre aucun risque, tu ne bouges pas de là tant qu'on n'a pas éclairci la situation.

— Mais il en est hors de question ! Tu ne crois pas que je vais m'enterrer ici pendant que vous, vous réglez les problèmes ?

— Ok, petite sœur, dit Jamie avec une voix étrangement calme. Tu n'as pas le choix. Tu restes ici.

— Vas te faire voir, Jamie ! Je sais me défendre, je fais partie de la meute autant que toi !

— Et j'en suis le chef, tu fais ce que je te dis !

Elle s'enflammait. Elle avait une tête de moins que lui, mais elle le toisait sans ciller. Ses beaux yeux verts étaient iridescents. Ils étaient aussi impressionnants l'un que l'autre. Têtus et effrayants.

— Si tu arrêtais d'agir comme une enfant gâtée, Georgia ? Ne pourrais-tu pas simplement obéir plutôt que de chercher à envenimer les choses, hein ?

— Ne me donnes pas de leçon, Jamie. Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire !

Leith s'approcha de Georgia et posa la main sur son épaule. Elle se retourna sur lui en sursautant.

Il la regardait profondément sans cligner une seule fois des paupières.

— Reste ici, Georgia, dit-il de sa voix la plus douce.

Elle le fixa un instant, interdite.

— Qu'est-ce que ça peut te faire s'il m'arrive quelque chose, hein ? Tu te moques de moi !

Les yeux de Leith se plissèrent en même temps qu'il esquissait un sourire timide.

— S'il te plaît.

Une vague nausée s'empara de moi. Je savais qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour la mettre à l'écart, mais sa technique de persuasion ne me plaisait pas du tout.

— Tu veux que je reste ici ? pépia-t-elle.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour toi, pour la meute... pour moi.

J'avalai ma salive. Mon cœur battait à tout rompre.

Georgia se tourna lentement vers moi avec un air victorieux qui finit de m'achever.

— Si c'est toi qui me le demande, je reste.

De ses longs doigts fins, elle frôla la cicatrice sur la joue de Leith. Il ne bougea pas.

À côté de moi, Julia ne tenait plus, elle s'excusa en bredouillant et quitta le jardin d'hiver. Je jetai un dernier coup d'œil énervé à Leith et Georgia, et sortis rejoindre Julia.

— Pam, avez-vous une lampe de poche ? demanda-t-elle.

— Je te donne ça toute de suite. Mais tu sais, ma chérie, se moqua-t-elle avec un clin d'œil, tu n'en as pas vraiment besoin.

Elle alla fouiller dans un tiroir du buffet.

— Merci Pam, je vous la ramène dans un moment.

Julia s'apprêtait à sortir de la maison.

— Julia attends !

Elle ne s'arrêta pas et passa la porte en trombe.

-Julia!

— Ne tardez pas les filles, cria Pam. Le repas sera servi dans peu de temps!

— Arrête-toi, Julia ! m'égosillai-je en lui courant après.

Elle s'arrêta au milieu de la cour en reniflant.

— ils ont raison, Hannah, il voudra se venger. Elle comptait beaucoup pour lui. C'est lui qui l'a faite, le savais-tu ?

— Oui, murmurai-je.

— Je ne peux pas laisser faire ça. Je dois lui parler. Il doit savoir la vérité. Il faut que je lui dise qu'il a tort, s'emballa-t-elle d'un coup en gesticulant dans tous les sens.

— Que veux-tu qu'on fasse ?

— Il faut que je lui parle.

— Comment ?

— Je ne sais pas mais je dois le contacter au plus vite. J'aurais peut-être une chance de le raisonner avant que l'irréparable n'arrive.

Elle réfléchit un instant en se frottant la tête.

— Je pourrais l'appeler, mais il ne voudra jamais me parler. Il raccrochera quand il entendra que c'est moi.

— Je peux le faire...

— Toi?

— Oui. Darius et moi nous sommes amis, et malgré la situation, il n'a rien contre moi, il acceptera peut-être de m'écouter.

— Je ne sais pas.

— On peut toujours essayer, on n'a rien à perdre.

Elle hocha la tête.

Je lui fis signe de me suivre jusque dans la maison. Je devais récupérer mon téléphone portable. Elle m'attendit sur la terrasse. Leith, Jamie et Georgia étaient installés dans le salon avec Simon et Pam. En leur faisant un timide sourire, et sans même regarder Leith, j'attrapai mon sac et sortis rejoindre Julia. Nous marchâmes d'un pas rapide en direction du chemin, suffisamment loin pour qu'on ne nous entende pas.

Le cœur battant, je composai le numéro de Darius. Les quatre premières sonneries passèrent avant que je ne tombe sur le répondeur.

— Il ne répond pas.

— Essaye encore !

Cette fois il décrocha à la troisième sonnerie.

— Hannah..., soupira-t-il.

— Bonsoir, Darius.

Il y eut un blanc puis il répondit d'une voix très polie :

— Bonsoir Hannah, que puis-je faire pour toi ?

— Je... (Je ne savais pas comment aborder le sujet.) Comment vas-tu ?
(Stupide ! Quelle question stupide !)

Il rit du nez.

— Dis-moi ce que tu veux, Hannah

Sa voix se voulait d'une douceur incroyable.

— Je... je suis désolée pour Minah, sincèrement, Darius.

Je m'étranglai en avalant ma salive. Je ne sais pas à quel point c'est possible, mais je l'entendis sourire.

— La meute n'y est pour rien, Darius, ni Georgia, ni aucun d'entre eux.

— Ne te mêle pas de ça, m'avertit-il calmement.

— Darius, écoute-moi et...

Il me coupa tout net.

— Ne te mets pas entre moi et ces chiens. N'essaye pas de jouer au héros, tu n'en sortiras pas indemne. Je suis désolé que tu aies assisté à notre altercation sur la plage. Ce n'était pas grand-chose, mais tu as vu ce que ça peut donner ? Tu comprends ce que je veux dire, Hannah ?

J'acquiesçai, mais je n'avais aucunement l'intention de rester sagement dans mon coin.

Comme je ne savais plus quoi dire, je jouai la carte de la simplicité. Celle qu'on utilise dans des cas pareils.

— Minah aura-t-elle des funérailles ? Je veux dire... si les anges noirs en ont, bien sûr.

— Oui.

— Comment ?

— Son corps sera brûlé dans l'endroit qu'elle préférerait, cette nuit, juste avant l'aube.

Sa voix était si plate et régulière que j'en frissonnai.

— Darius ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ?

— Non, Hannah, rien du tout.

Il soupira.

— Ou plutôt, si.

— Tout ce que tu veux.

— Garde tes distances.

Et il raccrocha.

J'étais toute retournée.

— Il ne veut rien savoir.

Elle se frotta la tête et émit un grognement.

— Je m'en doutais. Nom de Dieu, je dois lui parler !

Elle s'agitait toute seule en marchant autour de moi. Elle me donnait le tournis.

— Tu crois que ça changerait quelque chose ?

— Je n'en sais rien, mais je dois essayer. Que t'a-t-il dit exactement ?

— Pas grand-chose, il m'a parlé des funérailles de Minah. Son corps sera brûlé dans un endroit qu'elle aimait, juste avant le lever du jour et...

— Tu l'as appelé ! vociféra une voix derrière nous.

Je sursautai en poussant un cri.

Ni Julia ni moi n'avions entendu Leith arriver et visiblement il était là depuis suffisamment longtemps pour avoir compris que j'avais téléphoné à Darius.

Il était furieux, il regardait Julia d'un œil mauvais, comme s'il la tenait pour responsable de ne pas m'en avoir empêché.

— Julia, tu nous laisses un moment ?

Ce fut plus un ordre qu'une suggestion, et Julia ne chercha pas à discuter. Elle lui tendit la lampe torche et prit la direction de la maison.

Leith me dominait de toute sa taille. J'étais dans mes petits souliers et attendais que la sentence moralisatrice me tombe dessus à bras raccourcis.

— Il faut que tu fasses ta tête de mule jusqu'au bout, hein ? Même dans une situation aussi grave que celle-ci. Nom d'un chien, Hannah !

Je ne répondis pas.

— Bon sang, mais que lui voulais-tu ?

— Prendre de ses nouvelles.

— Prendre de ses... Je rêve ! Pourquoi as-tu besoin de prendre de ses nouvelles ?

— Parce qu'il est mon ami, Leith !

— Ton ami ? Ton ami est dangereux, Hannah. Encore plus maintenant qu'il veut se venger de nous. Tu ne dois plus avoir aucun contact avec eux. Ni avec lui, ni avec aucun autre membre du Cercle !

— Il ne me fera aucun mal !

— Si c'est vraiment ce que tu crois, c'est que tu es complètement idiote, ou inconsciente ! Il n'hésitera pas à se servir de toi pour arriver à ses fins. Nom de nom, c'est un exploiteur !

— Arrête de me parler sur ce ton, Leith Sutherland ! me fâchai-je en levant le doigt. Je n'ai jamais été d'accord avec toi sur ce sujet et depuis le début ! Il a perdu une amie très chère. Toi, tu n'as rien perdu du tout. Alors pourquoi tu t'énerves !

— Pourquoi je...

Il passa la main son visage comme pour taire les mots qui allaient sortir de sa bouche.

— C'est toi que je ne veux pas perdre, petite sotte, et je me bats pour que ça n'arrive jamais. Mais on dirait que tu me mets volontairement des bâtons dans les roues pour m'em- pêcher de m'atteler à cette tâche !

— Tu as encore d'autres charmants qualificatifs à me donner ? Petite sotte, idiote, inconsciente... Traite-moi de demeurée pendant que tu y es !

Il soupira et ferma fortement les yeux un instant.

— Hannah... pardonne-moi... Tu me mets hors de moi. J'ai peur pour toi, tu comprends ? Mais tu ne me prends pas au sérieux. C'est absolument insupportable de voir que tu prends des risques. J'ai l'impression de me battre contre des moulins à vent !

— Je ne t'ai rien demandé du tout !

Il grogna et m'attira contre lui en encerclant ma taille.

Je me laissai faire. J'étais impuissante quand sa force et sa chaleur m'enveloppaient. Il mit sa main derrière ma nuque et appuya ma tête contre son torse.

— Est-ce que tu entends les battements de mon cœur ?

L'oreille collée contre lui, j'écoutais.

— Ils sont si rapides...

— ils le sont parce que je suis fou d'inquiétude pour toi. Rien qu'à l'idée que tu puisses être en danger, ils s'emballent. Mon cœur t'appartient, Hannah, il ne bat que pour toi, il frémit à chacun de tes gestes et je ne peux pas l'en empêcher.

Il prit mon visage entre ses mains et m'embrassa doucement. Je faillis fondre.

— Promets-moi, chuchota-t-il contre mes lèvres, que tu ne chercheras plus à les contacter.

Il fit courir sa bouche sur ma mâchoire et le long de mon cou. Je frissonnai mais ne rendis pas les armes.

— Non.

Il prit une profonde inspiration et me serra encore plus fort contre lui.

— Tu es vraiment têtue. Et ça, je ne le retire pas !

La joue pressée contre lui, je souris.

— Le repas est prêt ! cria Pam.

Serrés l'un contre l'autre, nous nous dirigeâmes vers la maison pour dîner.

Peu avant vingt-trois heures, Pam et Simon nous invitèrent à nous organiser pour le couchage.

— Je vais vous laisser ma chambre, nous proposa Jamie.

J'étais terriblement gênée et Georgia monstrueusement énervée. Elle monta l'escalier et quelques secondes plus tard, nous entendîmes sa porte de chambre claquer.

— Pourquoi ne resteriez-vous pas entre mecs ? suggéra Julia. On ne s'est pas vues depuis longtemps avec Hannah. Les filles adorent papoter la nuit, pas vrai, Hannah ?

Elle me coula un regard lourd d'insistance que je traduisis, malgré ma fatigue, comme une supplication.

— Euh... oui, bredouillai-je. Ça me va comme ça.

Leith hocha la tête.

— En plus, j'aime dormir devant la cheminée. On aura l'impression de faire une soirée pyjama ! Oh, j'adore !

Je fronçai les sourcils en me demandant à quoi rimait ce revirement de comportement.

— Je vais me débarbouiller, lança-t-elle en s'éloignant vers la salle de bains.

— Je monte me coucher, dit Jamie. Bonsoir.

Je lui fis un signe de la main.

— Je te préviens, Julia ronfle comme un cochon, m'avertit Leith en encerclant ma taille.

— Je ne te crois pas.

— Tu as raison. Par contre, c'est une vraie pipelette, tu n'es pas couchée !

Je haussai les épaules en souriant, me levai sur la pointe des pieds et lui plantai un baiser sur le menton.

— Je t'aime.

— Alors si tu m'aimes, reste sage...

— Ah non, pas encore, Leith !

Il sourit.

— Dormez bien, dit-il quand Julia fut revenue.

— Toi aussi, soufflai-je. À demain.

Il ramassa son sac à dos et rejoignit Jamie.

Pendant que j'allais me laver dans la salle de bains et mettre mon pyjama, Julia ouvrit le canapé-lit et sortit oreillers et couvertures du compartiment.

En la retrouvant, je décrochai un bâillement sonore. Il était tout juste vingt-trois heures.

— Fatiguée ? demanda Julia pendant que je me faufilais sous les draps.

— Je suis claquée. Tu voulais me parler ?

Elle me dévisagea avec le plus grand sérieux.

— Ça peut attendre.

— Dans ce cas, je peux éteindre ?

— Bien sûr.

Dans le lit, je m'effondrai sur l'oreiller et fermai les yeux.

— Bonne nuit, Hannah.

— 'nuit..., murmurai-je juste avant de m'endormir.

— Hannah ? Hannah, réveille-toi, m'ordonna Julia en me secouant doucement par les épaules.

— Mmm... laisse-moi tranquille, marmonnai-je.

— Réveille-toi, je te dis.

Mes yeux s'ouvrirent brusquement, et je me redressai d'un coup, le cœur battant.

— Quoi ?

— Chut, pas si fort, je ne veux pas qu'on nous entende.

Je me frottai les yeux et plissai le nez. Le feu n'était pas tout à fait éteint, j'arrivai à distinguer Julia.

— Quelle heure est-il ? demandai-je d'une voix rauque.

— Deux heures du matin.

— Deux heures ! Mais pourquoi me réveilles-tu ? il y a un problème ?

— Non. Je voulais te parler, hier soir, mais comme tu semblais épuisée, j'ai préféré te laisser dormir.

— Oh, c'est très gentil, Julia ! Mais tu vois, je n'ai dormi que trois heures et je suis encore crevée ! De quoi veux-tu discuter qui justifie de me réveiller en pleine nuit ?

— Je dois parler à Darius.

— Tu m'as déjà dit ça hier, bougonnai-je.

— Allons le retrouver.

J'écarquillai les yeux.

— Où ça ?

— Je sais où va être incinérée Minah.

— Quoi ? Tu veux aller le retrouver là-bas ?

— Tu vois d'autres solutions pour que je puisse lui parler au plus vite ?

Je secouai la tête.

— Tu viens avec moi ?

Je soupirai.

- Je vais avoir des ennuis avec Leith...
- Je lui dirai que c'est de ma faute, que je t'ai forcée.

Elle me fit bien rire.

- Comme s'il allait te croire !

Elle me fixa intensément.

— Ok, Hannah. Que crains-tu le plus ? La colère de Leith ou celle des anges noirs ?

Elle avait raison. Si leur discussion pouvait permettre d'éviter un bain de sang...

- D'accord, on y va.

Je me levai en ronchonnant et m'habillai en vitesse, faisant le moins de bruit possible. Nous ramassâmes nos affaires et sortîmes en catimini de la maison.

Dehors, le froid était vivifiant, il faisait nuit noire.

- On y va avec quelle voiture ? demandai-je.
- Avec la mienne. Elle est garée un peu plus loin dans le chemin. Suis-moi!
- Aïe ! criai-je sourdement en trébuchant sur une pierre.

Julia qui était déjà loin devant moi fit demi-tour.

- Tu permets ? dit-elle en me tendant les bras.
- Hein ?
- Je te porte ?
- Quoi, mais...

Elle eut un rire silencieux.

— Allez, ne fais pas ta fière. Tu sais que je suis au moins cent fois plus forte que toi.

- Au moins ! persiflai-je.

Je baissai les armes et enroulai mes bras autour de son cou. Elle me souleva comme si j'étais aussi légère qu'un nouveau-né et courut avec agilité, sans perdre l'équilibre, jusqu'à la voiture. Elle me déposa devant et sortit le bip pour ouvrir les portières de la Jeep rouge. Je montai. Les sièges étaient gelés. Elle alluma le moteur et tourna le bouton du chauffage à fond avant d'amorcer la marche arrière en mettant son bras gauche derrière mon appuie-tête.

Elle allait commencer à reculer, puis se ravisa pour se tourner vers moi.

- Hannah... merci.

— Je t'en prie. Tu aurais fait pareil, non ?

Elle hocha la tête et manœuvra avant de s'élancer sur le chemin.

— Où allons-nous, exactement ?

— Un jour on s'est promené près de Tay Forrest Park avec Darius. Il m'a dit que Minah adorait cet endroit.

— Mais si ce n'était pas le bon ?

— Je n'en connais pas d'autre, on doit essayer.

— Tu sauras y retourner ?

Elle se tourna vers moi en ricanant d'un air supérieur.

— T'inquiète pas Hannah, un jour, tu t'y feras !

— Mouais... On y sera dans combien de temps ?

— Dans deux heures, environ.

— Il a dit que les funérailles auraient lieu juste avant l'aube, à quelle heure se lève le soleil ?

— Un peu avant cinq heures, on y sera à temps.

C'était jouable. J'espérais seulement que ce soit le bon endroit et que je ne m'attire pas les foudres de Leith pour rien... Il allait être furieux contre moi.

La voiture roulait à vive allure sur l'A82. Nous ne croisâmes presque personne, à croire que nous étions les deux seules folles à se faire une virée à cette heure-ci !

J'aurais aimé dormir le temps du trajet - j'étais si fatiguée -, mais je n'y arrivais pas. J'étais surexcitée et morte de trouille à la fois. Ma peur n'était pas causée que par les anges noirs, loin de là, mais bien par Leith. Mon cœur battait la chamade juste d'imaginer à quel point il serait déçu et hors de lui.

J'essayais justement de chasser son image de ma tête lorsque mon téléphone sonna. En panique, je le sortis de mon sac et vit le numéro de Leith s'afficher.

— Laisse sonner, ne décroche pas, m'ordonna Julia.

J'acquiesçai.

Le téléphone se tut sans que la messagerie ne bipe. À peine quelques secondes plus tard, il sonna encore et comme ça, une dizaine de fois au moins.

— Tu devrais l'éteindre.

— Oui, mais...

— Tu comptes lui dire où on est ?

— Non, bien sûr.

— Alors éteins-le. À part nous énerver, c'est tout ce que ce fichu téléphone va réussir à faire. Lorsque j'aurais parlé à Darius, tu l'appelleras.

J'opinai et m'apprêtai à l'éteindre quand je remarquai que j'avais reçu deux

sms.

Le premier disait :

Décroche ce maudit téléphone, Hannah, et dis- moi où vous êtes !

Le deuxième était du même genre :

Tu es partie retrouver Darius ? De toute façon j'arrive. Dis à Julia qu'il ne vaut mieux pas que je la croise !

Mon sang se glaça.

— Il a dit qu'il arrivait Julia !

— Comment veux-tu qu'il sache où on est ? Laisse-le perdre son temps !

— Mais... il va retourner toute la ville !

— Et quand il l'aura bien retournée, on sera rentrées chez toi. Arrête de t'inquiéter, maintenant. On a plus urgent à faire. Regarde, (elle montra du doigt un panneau indiquant Trinafour) on arrive dans quelques minutes.

Mon cœur battait de plus en plus fort. J'éteignis mon téléphone et croisai très fort les doigts pour que tout se déroule comme on le voulait.

Et si Darius nous faisait mauvais accueil ? Pire, et si ses compagnons nous agressaient ? Nom d'un chien ! Ça ne m'était même pas venu à l'esprit. Je fus prise d'angoisse et réalisai l'inconscience de ce que nous nous apprêtions à faire.

Mes mains tremblaient toutes seules tandis que Julia garait la jeep au début d'un chemin de randonnée balisé.

Elle coupa le moteur et respira un grand coup.

— On y va !

— Attends ! la retins-je.

Elle me toisa un instant, interrogative.

— Tu ne peux pas y aller.

— Et pourquoi ? On est venues là pour ça je te rappelle !

— Oui, je sais mais... Il n'y a sans doute pas que Darius là- bas, les autres anges noirs ne vont pas du tout apprécier ta présence.

— Tu as raison..., admit-elle à contrecœur.

Je me mordis la bouche et frottai mon front avec force.

— Je vais y aller, décidai-je.

— Quoi ?

— Oui. Les anges noirs n'ont rien contre moi, ils ne me feront rien mis à part me dire de partir. Je ne suis qu'une pauvre humaine qui n'aurait jamais pu massacrer Minah de la sorte (même pas la gifler d'ailleurs !). Ils savent que je ne

peux pas être responsable. J'y vais et je ramène Darius ici.

Julia me regardait, interloquée.

— Tu es l'humaine la plus courageuse que je connaisse, Hannah.

— La plus barjo, oui !

— Un peu, c'est vrai, sourit-elle.

Elle respira un grand coup.

— Ok, tu prends ton téléphone portable, si tu as le moindre problème, appelle et j'arrive, ok ?

Fallait-il encore que j'eusse le temps de le sortir de ma poche ! Les anges noirs ne devaient pas être du genre à traîner.

Je gardai mes craintes pour moi.

— D'accord.

— Tu n'as qu'à suivre le chemin fléché. Tiens, prends ça (elle s'empara d'une lampe torche dans la boîte à gants). Tu marches environ cinq cents mètres jusqu'au panneau qui t'indique de continuer à gauche. À partir de là, ce n'est plus fléché alors écoute-moi bien, (j'opinaï du bonnet, attentive.) Au panneau, tu bifurques immédiatement à droite et marches pendant encore vingt mètres, jusqu'à ce que tu arrives devant un immense chêne. Tu verras, il y a une croix blanche marquée sur le tronc, tu ne peux pas le rater. Quand tu es derrière le tronc, à l'opposé de la croix, tu comptes environ quinze grands pas, tout droit. Tu vas te retrouver devant un frêne, presque aussi grand que le chêne. Tu continues à gauche, en équerre, pendant cinq minutes jusqu'à l'orée de la clairière. Même si le chemin est compliqué, ne cherche pas à contourner les branches au sol pour que ce soit plus facile, tu te perdrais. Compris ? (je secouai la tête de droite à gauche. J'étais sûre que j'allais me perdre.) Dans la clairière, tu dois encore marcher dix minutes jusqu'à la colline. La pente est faible. Si tout va bien, les anges noirs seront de l'autre côté. Tu as bien tout enregistré, Hannah ?

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui, je te dis. Et toi, tu es sûre du chemin que tu me donnes ?

Elle fit un sourire en coin.

— Oui. Dépêche-toi.

J'enfilai ma veste, vérifiai que mon portable était bien dans mon sac et allumai la lampe torche.

Lorsque je mis la main sur la portière pour l'ouvrir, Julia me retint.

— Merci encore, Hannah.

Je claquai la porte et me tournai vers elle pour lui faire un signe de la main

que je voulais rassurant.

Tu parles ! J'étais morte de trouille.

La lampe torche éclairait bien. Heureusement, car on n'y voyait rien du tout. Les arbres qui bordaient le sentier étaient touffus et bien serrés les uns contre les autres. Je mis dix minutes avant d'arriver au panneau qui me demandait de suivre la route sur la gauche. Julia m'avait dit de prendre à droite.

En inspirant profondément, je braquai la lampe dans les taillis. Je n'y voyais que ronces, arbres et branches mortes- rien de très accueillant. Je gonflai mes joues d'air et m'enfonçai dans les bois.

Le sol, jonché de caillasse, rendait la marche difficile.

Je comptai vingt grands pas et tombai devant le chêne dont Julia m'avait parlé. Une croix blanche était effectivement peinte sur le tronc. J'en fis le tour et recommençai à marcher. Elle avait dit quinze pas jusqu'au frêne. Un repérage rapide avec la lampe me montra que le passage était encore moins avenant que l'accès jusqu'au chêne. Je pris mon courage à deux mains et continuai.

Julia n'avait pas tort, crapahuter ici n'était pas de tout repos. Il fallait enjamber rochers ou troncs effondrés. Le plus dur étant de rester dans la bonne direction tout en continuant à compter mes pas. D'ailleurs je ne savais plus où j'en étais. Neuf ou huit pas ? Pas moyen de m'en rappeler et je ne savais même pas à quoi ressemblait un frêne ! Pour moi tous les feuillus étaient identiques. Mon père n'avait jamais réussi à m'en faire enregistrer les subtilités. Je regardai derrière moi pour essayer de retrouver le chêne en balayant la lampe torche de droite à gauche... rien à faire, je ne le voyais pas.

Je n'avais pas pu m'éloigner à ce point ! En jurant dans ma barbe, je décidai de continuer tout droit. Si le frêne était aussi gros que le chêne, je le trouverais sans mal. En théorie...

J'avais recommencé à marcher depuis une bonne dizaine de minutes et je n'avais toujours pas trouvé l'arbre. De toute évidence, je m'étais perdue.

Je m'étais arrêtée pour réfléchir, quand j'entendis un vague brouhaha. Sans perdre de temps, je dirigeai la lampe torche dans sa direction et avançai. Au bout de cinq minutes à peine, j'étais à l'orée du bois. Avec soulagement, je continuai d'avancer dans la clairière.

La colline finit par poindre devant moi. Elle n'avait rien de la pente douce dont m'avait parlé Julia. De gros rochers s'érigeaient, rendant la grimpe à la limite de l'escalade. Mon âme de non-sportive me sommait de m'éloigner immédiatement, mais le chevalier profondément caché en moi surgit pour m'intimer d'avancer.

Je coinçai la lampe entre mes dents et commençai l'ascension en m'aidant de mes deux mains. Je m'agrippais à ce que je pouvais : rochers, plantes, mottes de terre... Finalement, au bout d'un temps interminable, j'arrivai en haut de la colline.

Je n'eus pas besoin de me concentrer beaucoup pour les voir. Le ciel commençait à s'éclaircir doucement, suffisamment pour éclairer subtilement la clairière. Les anges noirs étaient là, en contrebas.

J'éteignis ma lampe pour ne pas être repérée trop vite, et commençai à descendre.

Lorsque j'arrivai enfin en bas, je n'étais plus qu'à une cinquantaine de mètres d'eux. C'est à cet instant que je décidai de rallumer la torche, qui attira immédiatement l'attention sur moi. À peine quelques secondes plus tard, un ange noir me tombait dessus. Je poussai un cri quand il m'agrippa l'épaule pour me secouer.

— Pourquoi es-tu là ? Dégage ! Il n'y a rien à voir !

N'écoutant que mon courage, ou ma peur déguisée en courage, je levai la tête et dis :

— Je viens voir Darius.

Il ouvrit tout grand les yeux.

— Que lui veux-tu ?

— Lui parler, c'est important.

Il me scruta un moment puis me guida par le coude jusqu'au groupe - si vite, que j'aurais juré que mes pieds ne touchaient plus le sol. Il s'arrêta brusquement, et me planta au milieu d'une dizaine de paires d'yeux m'observant avec stupéfaction. Je reconnus Pitt parmi eux.

Étourdie, je tentai de reprendre mes esprits et balayai l'endroit du regard pour trouver Darius. Je ne le vis pas.

— Ne bouge pas d'ici, ordonna mon accompagnateur.

Où voulait-il que j'aille ? J'avais le sentiment que si je bougeais ne serait-ce qu'un orteil, les douze ou treize vampires ailés que j'avais rapidement comptés me sauteraient dessus. Je restai complètement immobile, oubliant presque de respirer, le cœur battant la chamade.

Sans même faire un seul mouvement, je regardais alentour ce que mon champ vision me permettait de voir. Un des anges noirs se déplaça et dévoila à ma vue un bûcher sur lequel reposait le corps de Minah. J'étouffai un cri et avalai ma salive. Puis, j'aperçus une silhouette masculine qui marchait vers moi. Darius. Il était pieds nus, vêtu d'un simple pantalon de cuir noir. Il se planta devant moi, le visage dur.

J'allais ouvrir la bouche pour lui parler, mais il m'attrapa le bras sans douceur et me fit avancer à moins d'un mètre du bûcher, en retrait de ses amis.

Il coinça mes épaules fermement entre ses mains et me jeta un regard courroucé.

— Que fais-tu là ?

Ma langue refusait de se délier, j'étais vrillée au corps de Minah. Elle était allongée sur un lit de brindilles, de bûchettes et de feuilles. Une couverture de soie rouge était remontée jusqu'au niveau de son cou, ne laissant pas présager qu'elle avait eu la tête arrachée. Son visage était tellement beau. On eût dit qu'elle dormait. Ses cheveux avaient été coiffés et s'épalaient autour d'elle comme de belles vagues dorées. Je n'avais encore jamais vu de mort, à part Phillip, le galbro - et encore, de loin -, l'émotion que j'en ressentis me terrassa. Je laissai mes larmes couler, réalisant que la situation était sans retour possible.

Avec douceur cette fois, Darius cala mon dos contre son torse et m'encercla de ses bras. Je laissai ma tête basculer en arrière et pleurai tout mon saoul.

Il ne disait rien, il me berçait doucement, jusqu'à ce que je me calme. Sa colère était tombée.

— Merci, murmurai-je en séchant mes larmes.

— Tu peux rester, chuchota-t-il. Mais ensuite, tu me raconteras ce que tu fais ici.

Il caressa ma joue du bout des doigts et partit rejoindre ses amis réunis à quelques mètres de nous.

Chacun retira ses vêtements pour se mettre torse nu.

Ils étaient tous tellement beaux, si gracieux avec leurs cheveux blonds et leurs yeux clairs... Leurs corps sculpturaux semblaient être façonnés dans un matériau délicat et lisse. Le ciel qui se chargeait de couleurs lumineuses et rouges, donnait à leur peau des tonalités ocres et brillantes. Ils étaient tout simplement magnifiques. Inhumains et magnifiques.

Quand ils se regroupèrent autour de la dépouille, je reculai pour leur laisser de l'intimité.

Darius pointa du doigt les premiers rais de soleil qui venaient seulement

d'apparaître et tous se retournèrent pour en regarder l'éclat. Je fis la même chose.

C'est alors qu'un son majestueux et poignant brisa le silence, un chant mélancolique, une plainte. Plusieurs voix se mêlèrent à la première, semblables à des gémissements, des lamentations.

Les voix s'élevèrent un peu plus fort ; harmonie envoûtante dans laquelle se mélangeaient les notes graves et aiguës, se répondant avec justesse et douceur, dans une polyphonie bouleversante qui me toucha jusqu'au plus profond de moi-même. J'étais bouche bée. Il ne me semblait pas avoir déjà entendu quelque chose d'aussi beau. C'était presque magique. J'en oubliai jusqu'à l'endroit où je me trouvais. Subjuguée, je fermai les yeux et écoutai.

Lorsque je rouvris les paupières, les anges noirs tendaient les bras au ciel en chantant toujours, déployant leurs ailes. J'en restai ébahie. Un par un, ils s'élevèrent dans les airs en même temps que leur chant s'amplifiait, et tournoyèrent autour du corps inanimé de Minah, dessinant des arabesques imaginaires. Puis les voix se turent brusquement. Ils se posèrent en douceur et encerclèrent le bûcher.

Darius leva au ciel un poignard au manche d'ivoire ciselé. Il tendit le bras gauche et trancha d'un coup sec la peau de son poignet. Je sursautai. Le sang coula à flot.

Il s'avança près de la tête de Minah et fit couler un filet de sang sur ses lèvres, il tendit le poignard à un autre ange noir et chacun suivit le même rituel. Je ne quittai pas des yeux leurs plaies béantes. Subitement, comme par magie, les coupures se refermèrent. Leur peau redevint aussi lisse que s'ils ne s'étaient jamais coupés.

Darius s'approcha du visage couvert de sang de Minah. Les yeux brillants de douleur, il leva la tête au ciel, tous crocs dehors. Il était terrifiant. Un cri strident sortit alors de sa gorge, arraché au fin fond de ses entrailles, il était si fort qu'il me fit tomber à genoux et m'obligea à couvrir mes oreilles de mes mains. Jamais hurlement ne me parut plus inhumain. Il faisait trembler tout mon corps, je crus que j'allais exploser comme du cristal.

Le cri s'arrêta d'un seul coup, replongeant la clairière dans un silence complet. Puis il approcha du bûcher une torche faite de bois et de tissus, il l'alluma et le bûcher s'enflamma. Les flammes prirent aussitôt une hauteur extraordinaire, entourant la dépouille de Minah pour finalement l'étreindre complètement.

J'aurais cru cette vision impossible à soutenir, la combustion lente et nauséabonde, rien de tout ça ne fut vrai. En quelques minutes, le corps de Minah disparut dans une épaisse fumée noire, sans la moindre odeur, me laissant

stupéfiée.

Minah n'était plus.

La nuit avait enfin fait place au crépuscule.

Darius m'observait avec curiosité, alors que ses amis étaient partis depuis plusieurs minutes. Il se décida à bouger et s'approcha de moi en silence, les iris presque liquides, les canines dépassant largement de sa lèvre supérieure.

Instinctivement, je reculai, la respiration en suspend et le pouls accélérant la cadence.

Il eut conscience qu'il m'effrayait, il s'immobilisa. Ses dents se rétractèrent et ses yeux reprirent une apparence humaine.

— Comment es-tu venue jusqu'ici ?

Avec tout ce que je venais de voir, j'en avais complètement oublié Julia qui devait toujours attendre dans la voiture. Depuis combien de temps étais-je ici, exactement ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais il me parut que cela faisait une éternité.

— Hannah ?

— Le corps de Minah, il est partie en fumée...

Je grelottais.

— Hannah, ça va ?

Je hochai la tête sans conviction.

Il se posta en face de moi et me prit par les épaules.

— Tu en es sûre ?

— Oui, je crois.

— Tu as froid ?

Je secouai vigoureusement la tête.

Il continua à m'observer, perplexe.

— Pourquoi est-elle partie en fumée ? demandai-je.

— Parce que nous sommes des vampires. Quand nos corps sont brûlés, ils s'envolent en fumée noire, c'est ainsi.

— Pourquoi lui avez-vous mis du sang sur le visage ? Je pensais que les vampires ne saignaient pas, pourquoi, as-tu crié ainsi ? Et ces chants, ils étaient si...

— Chut, dit-il en posant son doigt sur mes lèvres. Reprends ta respiration.

Il m'invita doucement à m'asseoir sur le sol et s'installa en tailleur devant moi.

— Nos chants, sont des chants ancestraux que nous connaissons sans même les avoir appris. Ils racontent la tristesse, la douleur, le ressentiment d'avoir perdu un être cher. Mais ils racontent aussi la joie, le bonheur et la gratitude de l'avoir connu. Les vampires saignent, mais leur sang est froid, pas comme le tien. C'est pourquoi notre peau est si fraîche expliqua-t-il en posant ses doigts sur ma joue. Avant que Minah parte dans l'au-delà, nous avons donné un peu de nous-mêmes pour qu'elle l'emporte avec elle ; notre sang. Dans la symbolique, il fortifie l'être cher même après la mort.

— Et pour le cri ? il était si... inhumain.

— La légende dit que les cris des stryges étaient insoutenables pour l'humain, nous en aurions hérité. Bien des mythes racontent qu'ils étaient destinés à avertir d'un massacre imminent, mais c'est faux. Le hurlement est l'expression de la douleur que nous ressentons. J'étais le créateur de Minah, elle faisait partie de moi et moi d'elle. Ce cri était pour elle, pour lui dire adieu.

Je l'écoutais, fascinée.

— Je ne crois pas qu'un seul humain ait déjà assisté à ça, chuchota-t-il. En tout cas, je n'en ai jamais connu, (il fit une pause pour m'observer.) Tu as d'autres questions ?

Je hochai la tête.

— Comment as-tu su que Minah se trouvait sur la plage ?

— Je te l'ai dit, Minah et moi étions liés. Lorsqu'un vampire meurt, celui qui l'a fait le ressent au plus profond de lui-même, tel un coup de poignard en plein cœur, il se laisse guider par ses sens pour le retrouver, par son odorat particulièrement. C'est ce qui s'est passé avec Minah. Les vampires liés par la création sont connectés. S'ils le souhaitaient, ils pourraient se retrouver n'importe où.

— Elle aurait ressenti la même chose si c'était toi qui étais mort ?

— Oui.

— Et... si Minah s'était trouvée à l'autre bout du monde ?

— J'aurais senti sa mort de la même manière. Mais j'aurais mis plus de temps à la retrouver, peut-être même jamais...

Je me tus pendant quelques secondes en songeant à ces liens que nous, humains, sommes incapables de développer.

— Minah était la seule femme membre du Cercle ? J'avais bien vu, ce soir, qu'il n'y avait que des hommes.

— Oui.

Après quoi je restais silencieuse de longues secondes.

— Tu n'as plus rien à me demander ? murmura-t-il.

— Non.

— Très bien, à mon tour. Pourquoi es-tu ici et comment as-tu fait pour nous trouver ?

— Julia, répondis-je d'une voix à peine audible. Il tressaillit.

— Quoi, Julia ?

— Elle veut te parler. Il fronça les sourcils. —

Non!

— Pourquoi ? Tu dois l'écouter ! Il sauta d'un bond sur ses pieds.

— J'ai dit non !

— Elle n'est pas ton ennemie, Darius.

— Ils le sont tous.

— Tu te trompes et tu devrais l'écou...

— Je t'ai dit de ne pas te mêler de ça ! Il sembla sur le point d'exploser.

— C'est elle qui m'a dit où vous étiez. Elle s'est souvenue que tu avais dit que Minah aimait cet endroit.

— Je m'en doute ! persifla-t-il. Tu ne l'aurais quand même pas deviné toute seule !

— Tu n'es pas surpris que je sache pour vous deux ?

— Pourquoi m'avoir si souvent parlé d'elle si tu ne l'avais pas été, hein ? Alors non, je ne suis pas surpris, tu es attachante et Julia se sera sentie libre de te parler.

— Mais pas toi, lui reprochai-je d'un air pincé.

— Non, pas moi. À quoi cela aurait-il servi ? C'est derrière moi, Julia n'existe plus.

— Comment peux-tu être aussi rigide, Darius ? Elle t'aime et tu l'aimes...

— Non ! Les loups-garous et les anges noirs ne s'aiment pas.

— Je ne te crois pas, quel idiot tu es...

Il ne releva pas.

— Elle est ici.

— Quoi ! éructa-t-il.

— Elle attend à l'orée du bois que tu la retrouves. Elle veut te parler, Darius.

Il fulminait. Il m'en voulait horriblement.

— Écoute-la, je t'en prie.

Je ne voulais pas seulement avoir l'air suppliant, j'étais suppliante. Il fallait qu'il accepte de lui parler, coûte que coûte.

Son beau regard bleuté s'était perdu dans les lueurs matinales du soleil levant, il réfléchissait.

— Écoute-la, répétai-je, et après tu décides si oui ou non tu la crois. Je t'en prie...

Il se tourna brusquement vers moi et ses ailes se déployèrent. De près, elles étaient immenses. Je reculai d'un pas. J'étais sûre qu'il allait s'envoler et me planter là, refusant catégoriquement de parler à Julia. Mais je me trompais. Il s'approcha, attrapa ma taille et glissa une main sous mes genoux. D'un coup, je me sentis soulevée de terre, littéralement. Il s'était élevé dans les airs et me serrait fermement contre lui. Terrifiée, je m'accrochai aussi fort que je le pus à son cou. Au début, je n'osais pas ouvrir les yeux, j'entendais simplement ses ailes battre l'air qui nous entourait. Finalement, et parce que j'étais bien trop avide de comprendre ce qui se passait, j'ouvris les paupières. Nous étions à plus de quinze mètres au-dessus du sol. Réalisant le rêve le plus secret et le plus fou de l'homme ; je volais.

En très peu de temps, il passa au-dessus du bout de forêt que j'avais eu tant de mal à traverser. J'aperçus la Jeep rouge de Julia. Darius fit encore quelques battements d'ailes et se posa en douceur sur la terre ferme. Il me fit glisser délicatement et m'aida à me mettre debout.

Il resta immobile à quelques mètres de la voiture, les yeux rivés sur la silhouette qu'on distinguait à l'intérieur. Avant qu'il ne décide de partir, je m'élançai pour rejoindre Julia. Elle s'était endormie. Je grattai doucement la vitre, elle se réveilla en sursaut et ouvrit sa porte.

— Hannah!

Sans parler, je tournai la tête vers Darius.

Elle sortit de la Jeep et se figea. Ses yeux se mirent à briller comme jamais et je jure que j'aurais presque pu entendre les battements de son cœur tellement ils cognaient fort dans sa poitrine. Elle passa une main dans ses cheveux courts et avança de quelques pas. Elle se contrôlait. Elle s'arrêta de nouveau puis ses épaules furent secouées de spasmes. D'un coup, elle courut en direction de Darius pour se jeter dans ses bras. Je crois bien qu'elle pleurait.

De là où j'étais, je voyais le visage dur et froid de Darius. Comment pouvait-il être comme ça ? J'en avais mal au ventre. Celle qu'il aimait le serrait dans ses bras et il ne bougeait pas d'un pouce. Pourquoi fallait-il que l'orgueil soit

toujours plus fort que tout ?

Il la repoussa doucement et la regarda fixement.

J'entendis Julia renifler.

— Je suis désolée, Darius, tellement désolée pour Minah.

Il ignora ses excuses.

— Je te jure que nous n'y sommes pour rien.

— Tu mens.

Sa voix était sèche, abrupte et tranchante.

— Je ne mens pas, Darius. Je ne te mens jamais, souviens- toi. Je ne te mens jamais.

Il baissa ses yeux sur elle. Il était tellement plus grand.

— Georgia n'est responsable de rien, elle était avec moi lorsque que Minah a été tuée, nous étions en route pour aller chez ses parents.

Il secoua la tête de droite à gauche.

— Écoute-moi, nom de Dieu ! Nous avons découvert quelque chose. L'amulette que tu as retrouvée auprès de Minah sert à inhiber l'odeur du garou qui la porte. Personne ne peut savoir que c'en est un. Nous ne savons pas de qui il s'agit, mais ce n'est aucun d'entre nous, Darius. Elle ne nous servirait à rien puisque nous nous connaissons tous, tu comprends ça ?

Il la scrutait avec surprise.

— Darius ?

— Alors à qui est-elle ? demanda-t-il enfin.

— Nous ne le savons pas. Le père de Georgia essaie de comprendre, il cherche. Il finira par trouver, Darius, tôt ou tard nous saurons de qui il s'agit. La meute n'est pas responsable.

Darius poussa un long soupir.

— Elle était mon amie, souffla-t-il.

Julia tendit la main vers lui pour lui caresser la joue. Il attrapa son poignet au vol et le retint dans sa propre main.

— Je te crois.

— Tu... tu me crois ? bégaya-t-elle.

Mon cœur battait à une allure folle. J'étais sûre que personne d'autre qu'elle n'aurait été capable de le faire, parce qu'il avait confiance en elle, parce qu'il l'aimait.

— Je te crois, répéta-t-il.

Il lâcha Julia et déposa ses doigts sur sa joue. Elle sursauta. Son geste était d'une douceur infinie, mais il n'était pas une promesse. Il glissa la main derrière la nuque de Julia et l'attira à lui avec rage. Elle se blottit contre sa poitrine et enserra sa taille. J'en aurais pleuré.

Darius se détacha de Julia et recula de quelques pas. Ses ailes se déployèrent et, sans un mot de plus, il s'éleva et disparut dans le ciel, laissant Julia fébrile, tremblotante et dévastée.

Désemparée, je courus vers elle.

— Julia...

Elle se retourna sur moi et me serra dans ses bras à m'en étouffer. J'entourai les miens autour de ses épaules pour essayer d'être réconfortante.

— Il m'a crue, renifla-t-elle.

— Je sais, j'ai entendu. (Je lui caressai les cheveux.) Je suis tellement désolée, Julia.

— Pas tant que moi. Mais c'est la vie, se reprit-elle en se redressant fièrement. Je savais depuis le début que ça se passerait comme ça. Lui et moi c'est impossible.

— C'est tellement injuste...

Elle prit une profonde inspiration heurtée et marcha jusqu'à la voiture.

— Tu devrais téléphoner à Leith, maintenant. Il doit être fou d'inquiétude pour toi.

— Comment va-t-on lui expliquer ça ? Il ne faut pas qu'il sache que tu as parlé à Darius. (Je réfléchis un instant). Je vais lui dire que c'est moi qui voulais lui parler et que tu as accepté de m'emmener.

Elle acquiesça.

Julia remonta en silence dans la Jeep, non sans avoir scruté le ciel une dernière fois, sans espoir. Je m'installai à côté d'elle en m'effondrant sur le siège

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Je n'en ai aucune idée, Hannah. J'imagine que le Cercle va nous laisser tranquille, désormais.

— Et pour l'autre garou ?

— Nous allons le traquer. Sans son amulette il sera facilement repérable.

— De quelle espèce fait-il partie, à ton avis ?

— Je n'en sais rien. Mais il n'est pas un hommidé. Il n'aurait pas pu venir à

bout d'un ange noir, même d'une femme.

— Tu penses qu'un loup aurait pu le faire ?

— Il en est physiquement capable, mais le loup sait se contrôler, il aurait vraiment fallu une raison très grave pour qu'il tue.

— Pareil pour un hispo ?

— Je suppose que oui.

Je poussai un long soupir, inquiète.

— Je me suis mise dans une situation impossible, Julia, Leith va être absolument furieux, il va m'en vouloir à mort. (Julia sourit.) Quoi ?

— À mort ? J'ai beaucoup de mal à l'imaginer.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Mouais... Il t'aime, que veux-tu qu'il te fasse ?

— Je n'ai pas peur qu'il me fasse quelque chose, j'ai peur qu'il soit déçu et qu'il n'ait plus confiance en moi.

— Tu veux que je lui dise que je suis responsable ?

Elle était très sérieuse.

— Non. Ce serait encore plus dramatique.

Elle hocha la tête. La meute ne comprendrait pas que Julia puisse aimer un ange noir. Ils ne le digéreraient pas et elle serait rejetée des siens.

— Il sera furieux contre toi, aussi.

Je lui montrai le dernier message qu'il avait envoyé.

Elle le lu rapidement et sourit en coin.

— Ne t'inquiète pas pour moi, j'en fais mon affaire.

Je haussai les épaules et éteignis mon portable. J'étais épuisée, vidée, ne réalisant pas encore très bien tout ce qui venait de se passer. Je me laissai aller sur l'appuie-tête, reculant au maximum le moment où je devrais téléphoner à Leith. Nous étions à environ deux heures de St Andrews, dans une heure, j'appellerais. Peut-être.

À huit heures, je passai la porte de mon appartement. J'étais plutôt surprise de ne pas trouver Leith sur mon palier. Surprise et rassurée.

J'avais ruminé pendant la totalité du trajet et évidemment, je ne l'avais toujours pas appelé, ni même rallumé mon téléphone. Je n'y arrivais pas. J'avais la tenaille au ventre et ne savais pas ce que j'allais bien pouvoir lui dire. Pourtant, j'avais conscience que tôt ou tard - et plutôt tôt que tard - il allait se manifester ici même.

Angoissée et fatiguée, je me dirigeai à pas de loup dans la salle de bains pour me rafraîchir avant de gagner mon lit. Tarja devait déjà être partie à la fac, mais moi, j'étais bien décidée à dormir avant que la foudre ne me tombe sur la tête.

Dans la salle de bains, je vidai mes poches et posai l'écrin de l'amulette sur l'étagère en dessous du miroir. Je me brossai les dents sans grand soin, glissai rapidement sous la douche et ce fut tout. Dix minutes plus tard, je m'endormis sur mon lit encore enroulée dans une serviette de bain.

Je me réveillai en sursaut, vaseuse et étourdie, à peine quarante-cinq minutes plus tard. Quelqu'un tambourinait à la porte comme un diable et s'acharnait sur la sonnette.

Je ne me faisais pas trop d'illusions, il s'agissait de Leith.

Il frappait de plus en plus fort, si bien que je crus qu'il allait défoncer la porte.

Je resserrai la serviette autour de moi et, sans vraiment prêter attention au fait que je n'étais pas franchement présentable, je me dépêchai - à moitié fébrile quand même - d'ouvrir avant que mon petit ami n'ameute tous mes voisins.

La main sur la poignée, je pris une profonde inspiration et tournai la clef dans la serrure. À peine avais-je ouvert que Leith poussa brusquement la porte, me faisant instinctivement reculer. Son mètre quatre-vingt-cinq et des poussières s'engouffra comme un ouragan, claquant violemment la porte derrière lui. Je n'en menais pas large.

Sa colère allait bien au-delà de ce que j'avais imaginé. Il était littéralement fou de rage, les yeux noirs et sans iris, les narines gonflées, la mâchoire serrée... En se mordant les lèvres, il fit un pas, puis deux dans ma direction. J'eus si peur,

que je lâchai un cri strident.

Pour la première fois depuis que je le connaissais, je me demandai s'il était possible qu'un loup perde le contrôle de lui-même, s'il était possible que Leith envisage une seule fois d'être brutal avec moi. Si cela était le cas, ce serait pour maintenant, j'en étais presque sûre.

À cette seule pensée, je déguerpis tout droit dans ma chambre sans fermer la porte. Je m'assis au fond de mon lit, repliai mes jambes contre ma poitrine et appuyai l'oreiller contre ma bouche pour empêcher mes lèvres de trembler.

Leith se montra mais resta à l'extérieur.

— Je peux entrer ? demanda-t-il d'une voix étrangement douce et rassurante.

Je hochai la tête en silence.

Il referma derrière lui et s'appuya contre le bois, les bras croisés sur sa poitrine. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Je ne voulais pas t'effrayer. Jamais je ne te ferai du mal. Je me suis calmé, maintenant. Pardonne-moi.

J'avalai ma salive et regardai mes orteils se crispier sur les draps. Impossible de me détendre.

— Tu veux bien me pardonner, Hannah ?

Sans lever les yeux je lui fis signe que oui.

Il s'approcha et s'installa à mes côtés sans me toucher. Il se contenta de me regarder. Après un long moment de silence, je déliai enfin ma langue :

— Tu m'as fait peur...

Il hésita, puis passa délicatement un bras autour de mes épaules pour me ramener contre lui avec douceur.

— Je te demande pardon.

Il se frotta les yeux.

— Moi aussi, Hannah, j'ai eu peur. La moitié de la meute vous cherche toi et Julia. J'ai retourné toute la ville pour te trouver, j'ai vraiment imaginé le pire. Je suis d'abord allé jusqu'à chez Julia, vous n'y étiez pas. Je suis venu ici plusieurs fois. Rien. J'ai foncé jusqu'au Red Lion et j'ai défoncé leur porte de service en pensant que peut-être, ce maudit Darius te retenait là-bas mais, non. Je suis allé sur la plage où Minah a été retrouvée, personne. J'ai arpenté chaque endroit que je savais fréquenté par le Cercle, je n'en ai raté aucun mais tu étais introuvable. J'ai cru devenir fou. Si j'avais croisé un exploiteur à ce moment-là, je l'aurais tué sans discernement tellement j'étais furieux. Mais où étais-tu, Hannah ? Qu'est-ce qui vous est passé par la tête à toutes les deux ?

— Je suis désolée.

— Ce ne sont pas des excuses que je veux, Hannah. Dis- moi ce qui s'est passé. Explique-moi pourquoi j'ai dû conduire comme un dingue jusqu'à St Andrews et ratisser toute la ville à ta recherche ? Quelle est cette chose qu'il t'était impossible de me dire, au point que tu t'enfuisses de la sorte avec Julia ?

Son expression mêlait tant de sentiments différents : la crainte, la tristesse, la colère, l'inquiétude. Comment allais- je m'en tirer ? Je n'avais tellement pas envie de lui mentir.

— Julia a eu l'idée d'aller parler à Darius pour le raisonner, afin d'éviter que la meute soit en danger. Comme il est mon ami, nous avons décidé d'aller le trouver ensemble pour qu'il nous écoute. Julia m'a emmenée là où le corps de Minah devait être brûlé, dans un immense parc naturel à deux heures de St Andrews, (je croisai les doigts pour qu'il ne me demande pas de quelle manière je le savais. Il ne le fit pas.) J'ai assisté à ses funérailles pendant que Julia attendait dans la voiture que je ramène Darius. Ils se sont parlés, Julia l'a convaincu. Maintenant, il sait que la meute n'est pas responsable de la mort de Minah.

Leith leva un sourcil, dubitatif.

— Elle l'a convaincu, vraiment ?

J'opinaï du bonnet.

— Elle lui a expliqué pour l'amulette, il l'a crue.

— Il a cru ce que lui disait Julia ?

Si j'avais pondu un œuf, il n'aurait pas été plus surpris.

— Ce n'est pas toi qui lui as expliqué tout ça ?

— Non.

Il fronça les sourcils et...

— Soit.... Je peux savoir comment vous avez su où se dérouleraient les funérailles de Minah ?

Je retins ma respiration.

Ses yeux semblaient me dire : « Vas-y, lâche le morceau que je vois à quel point tu t'embrouilles toute seule ». Mais je ne voulais pas trahir Julia. J'étais piégée.

— Ne m'en demande pas plus, Leith. Je ne t'en dirai pas davantage. L'essentiel c'est que le Cercle va vous laisser tranquilles, non ?

Les yeux plissés, il acquiesça et, à ma grande surprise, n'insista pas.

— Je vais appeler Jamie pour qu'il arrête de vous chercher avec les autres.

Il se leva et sortit de la chambre pour téléphoner.

Il revint quelques minutes plus tard, toujours tendu.

— Jamie dit que Julia est repartie chercher Georgia.

— Elle refait le trajet jusque là-bas ?

— Non. Elle la récupère à mi-chemin.

— Ah, ok. J'imagine que maintenant Georgia n'a plus aucune raison de rester chez ses parents...

— Mouais..., marmonna-t-il.

Il avança vers moi et prit mes mains pour que je me mette debout devant lui. Je rattrapai ma serviette de bain de justesse.

Gentleman jusqu'au bout, il ne releva même pas.

Il prit mon visage entre ses mains.

— Je t'aime, Hannah.

— Je t'aime aussi.

— Mais tu m'en fais voir de toutes les couleurs.

— Je suis désolée.

— De tous les amis que tu aurais pu avoir dans cette université, c'est Darius que tu as choisi. Faut-il être idiot ?

Je lui servis un timide sourire.

— Et si je t'attachais aux tuyaux de ton radiateur pour t'empêcher de sortir et de te mettre dans le pétrin ?

— Euh... tu ne peux pas, j'ai des cours.

— Ah oui, les cours... bien sûr, c'est fondamental. Alors je te laisse libre, puisqu'il le faut.

Il me décocha un clin d'œil.

— J'ai séché celui d'hier après-midi et celui de ce matin, il faut que je me bouge. Les examens sont dans un peu plus de trois semaines et j'ai pris tellement de retard...

— Moi pareil.

Je souris.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Je trouve que notre conversation est plutôt rassurante.

— Pourquoi, ça ?

— Parce que malgré tout, nous sommes capables de nous conduire comme deux étudiants normaux, et d'avoir des préoccupations d'étudiants normaux.

— Alléluia !

Je poussai un long soupir.

— Tu crois qu'entre deux affrontements on arrivera à prendre du bon temps ?

Il se passa la langue sur les lèvres et plissa les paupières.

— J'ai bien une petite idée sur la question... Tu ferais bien de t'habiller si tu ne veux pas encore rater tes cours.

Je m'empourprai en moins de deux.

— Oh... euh, oui.

Il sortit de la pièce en souriant.

À dix-huit heures trente, je terminais juste ma journée de cours. Avant de rentrer chez moi pour faire un somme digne de ce nom, je décidai de me rendre en salle des premières années. Mon emploi du temps avait peut-être changé. J'y croisais Tarja, concentrée, ou plus exactement scotchée à dix centimètres d'un programme de cours.

— Tu as des problèmes de vue ? lançai-je par-dessus son épaule.

Elle se retourna avec des yeux tout ronds.

— Waouh ! Tu as une de ces têtes ! Tu ressembles à un zombie ! Mais qu'est-ce que tu as fichu de ta nuit ?

— Tarja, tu n'es pas une vraie copine, me renfrognai-je, sans quoi, tu me mentirais en me disant que je suis ravissante !

Elle me tira la langue d'un air mutin.

— Je me sauve, je dois rendre des documents au secrétariat avant qu'il ne ferme, on se voit plus tard.

Je hochai la tête et la regardai s'éloigner.

Je contrôlai rapidement mon emploi du temps pour le reste de la semaine et sortis.

Juste avant de quitter la fac, je vis Julia qui venait à ma rencontre. Toute guillerette, elle sautillait comme un cabri.

— Julia ? Tu es déjà rentrée ? Où est Georgia ?

— Avec le reste de la meute. Ça s'est passé comment avec Leith ? Il ne t'a pas mangé toute crue, on dirait !

— Non, lui répondis-je en souriant. Mais il se doute que je ne lui dis pas tout. Je me fais horreur.

Elle afficha une mine coupable.

— Je suis désolée...

— C'est pour la bonne cause. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue te chercher.

— Ah bon ? Pour aller où ? demandai-je avec méfiance.

— Au pub, on rejoint les autres.

Je fronçai les sourcils en ronchonnant.

— J'imagine qu'on n'y va pas pour refaire le monde ?

— Non, acquiesça-t-elle avec un sourire contrit.

— On est vraiment obligées ?

Elle haussa les épaules.

— Tu as déjà vu Leith ? m'inquiétai-je.

— Non. On y va ?

— Puisqu'il le faut...

Nous empruntâmes la voie piétonne pendant une dizaine de mètres avant de bifurquer à gauche dans une petite ruelle sans vie. Le pub était éclairé par une enseigne menaçant de rendre l'âme d'une minute à l'autre.

Lorsque nous entrâmes à l'intérieur, toute la meute était installée à une table. Dès qu'il nous vit, Leith bondit comme un ressort et fonça sur Julia. Nullement impressionnée, elle prit une posture très décontractée, le sourire aux lèvres.

— La prochaine fois que tu fais ça, Julia, je jure que je t'étripe ! la menaçait-il. Je ne plaisante pas !

Julia était à peine plus grande que moi. Avec son corps menu et ses cheveux courts, on aurait dit une petite fille. Les mains sur les hanches, elle se leva sur la pointe des pieds pour lui jeter un bisou sur la joue. Elle baissa les talons et lui fit un clin d'œil.

— Même pas cap !

Elle se tourna vers la meute, laissant mon petit ami complètement interdit.

— Vous avez déjà commandé ?

— Non, lança Etienne.

— Viens, Hannah !

Elle m'attrapa par le bras et me conduisit au bar.

Nous commandâmes à boire pour tout le monde, il faudrait au moins ça pour se faire pardonner. Les garçons appréciaient moyennement d'avoir été réveillés en pleine nuit pour nous courir après. Normal. Ensuite, il faudrait parler et expliquer pourquoi on s'était enfuies.

Au bout d'une heure et demie de justifications, Julia et moi avons enfin le droit de passer à autre chose. Ils étaient tous plutôt soulagés que Darius ait décidé de les croire, mais ils n'en étaient pas moins surpris. Darius était plutôt du genre têtu et tous se mirent d'accord pour dire que ça ne lui ressemblait guère, qu'il y avait anguille sous roche. Quant à Julia et moi, nous n'allions sûrement pas entrer dans les détails !

— Nous restons dîner au pub ? proposa Tony.

Tout le monde était d'accord.

— Je vais aller déposer mes affaires à l'appart, dis-je à Leith en lui montrant mon sac de cours plein à craquer. Je vous retrouve dans vingt minutes.

— Je viens avec toi.

— Pas la peine, protestai-je, c'est à côté.

— Je l'accompagne, s'interposa Julia.

Leith la regarda en fronçant les sourcils.

— Ne vous perdez pas en route, grinça-t-il.

Je levai les yeux au ciel.

— Ouais, ne vous carapatez pas une nouvelle fois..., bougonna Anneas. On aimerait bien avoir la paix !

Même pas la peine de répondre.

Julia mit son bras sous le mien et nous sortîmes.

— Ça va, Hannah ? Tu as digéré la séance d'inquisition ?

— Hum..., marmonnai-je.

Nous n'étions pas encore au bout de la ruelle lorsque deux silhouettes se postèrent quelques mètres devant nous pour nous barrer la route.

Julia se raidit. Il me fallut à peine cinq secondes pour constater qu'il s'agissait de deux anges noirs absolument pas sympathiques. C'est fou comme à force de fréquenter des êtres surnaturels on a l'œil aguerrri ! Le premier était beaucoup plus âgé que nous, environ la quarantaine. Le deuxième devait avoir vingt-cinq ans, tout au plus.

Le plus vieux nous interpella.

— Alors, l'humaine, cracha-t-il, tu as sorti ton animal de compagnie ?

Julia grogna.

— Passez votre chemin.

Quand ils s'approchèrent, Julia me poussa derrière elle.

Le plus jeune lâcha un rire tonitruant.

— Parce que tu crois que tu fais le poids, sale cabot ?

— Dégagez ! leur intima-t-elle.

Ça allait forcément mal tourner. Ils ne donnaient pas l'impression de vouloir nous laisser tranquille, et Julia ne ferait effectivement pas le poids contre eux deux.

Je jetai un œil vers le pub à quelques dizaines de mètres derrière nous. Il me suffisait de courir pour appeler les garçons. Sans même trop calculer mes chances d'y arriver avant que l'un d'eux ne m'en empêche, je lâchai mon sac et m'élançai.

Le plus jeune bougea à la vitesse de l'éclair et me colla contre le mur.

— Où vas-tu comme ça, l'humaine ?

À partir de là, tout alla trop vite pour mes yeux d'humaine, justement. Julia poussa un rugissement sourd et fit un bond de géant vers mon assaillant pour l'obliger à me lâcher. Le plus vieux se jeta à son tour sur elle et la poussa violemment par terre. Simultanément, la porte du pub s'ouvrit sur Leith et Etienne. Ils s'abattirent sur les anges noirs comme un marteau sur une enclume. J'en vis un s'écraser contre le mur en face de moi et d'un coup, plus rien. Les deux vampires avaient filé sans demander leur reste.

— Ça va ? s'enquit Leith en me caressant la joue.

— Oui, je n'ai rien. Julia ?

— Ça va.

Le néon de l'enseigne clignota et éclaira furtivement son visage. Une longue estafilade sanguinolente lui barrait la joue jusque sous le menton.

— Mais non, ça ne va pas ! hurlai-je. Ils t'ont blessée !

Étienne lui leva le menton pour mieux inspecter la plaie.

— Ce n'est rien. Elle se résorbe déjà.

Au troisième clignotement de l'enseigne, la griffure me paraissait déjà nettement moins impressionnante. La régénérescence est aussi prodigieuse qu'effrayante.

— Venez. Rentrons, dit Leith en me prenant par la taille.

Toute la meute était debout derrière la vitrine du pub.

Lorsque nous entrâmes, chacun reprit sa place à table.

Julia s'engouffra dans les toilettes pour se nettoyer tandis que Leith me conduisait jusqu'à la banquette. Je m'y assis, complètement sonnée par l'agression.

— Mais pourquoi ont-ils fait ça ? demandai-je.

Jamie ne me lâchait pas des yeux.

— Ça ne fait que commencer.

Leith et lui s'observèrent quelques longues secondes, jusqu'à ce que Julia revienne s'asseoir et me prenne la main.

— Hannah, tu es toute blanche. Tu ne te sens pas bien ?

— Non. Pourquoi ai-je l'impression de ne pas pouvoir reprendre mon souffle ? Ça fait trois jours que je suis en plein cauchemar. J'ai un mauvais karma, ou quoi ?

Leith était défait. Je n'aurais pas pu trouver mieux pour qu'il se sente coupable.

J'avais le dos tourné à la porte d'entrée. Subitement, tous se mirent à regarder dans cette direction.

— Quoi, encore ? demandai-je alors que le visage de Julia blêmissait à vue d'œil.

Je me tournai aussi.

Bon sang ! Il ne manquait plus que ça !

Darius venait d'entrer.

Julia et moi, nous nous levâmes aussitôt. Les garçons nous imitèrent.

Le patron du pub qui avait plus ou moins suivi la bagarre extérieure, remarqua que l'ambiance s'était brusquement et dangereusement chargée en électricité.

— Je ne veux pas d'histoires ici ! C'est compris ?

— Pas de problème, dit Darius d'une voix ferme et douce. (Son visage souriant aurait ébloui n'importe qui à dix kilomètres à la ronde.) Je viens juste discuter.

Le patron hocha la tête et retourna à l'essuyage de ses verres sans rechigner.

Darius s'avança vers nous et prit une chaise.

— C'est très gentil à vous de vous lever pour me saluer. Vous êtes plus civilisés que je ne l'aurais cru....

Je me rassis la première, les autres suivirent. Darius avait choisi la chaise à un mètre de Julia. Je la sentais fébrile, les mains crispées sur ses cuisses. Darius tourna la tête vers elle et fixa la cicatrice sur sa joue.

— Que veux-tu ? demanda Jamie avec un dégoût non dissimulé.

— Vous avertir, répondit-il sans quitter Julia des yeux.

Elle fixait ses doigts qu'elle tordait dans tous les sens.

— Encore des menaces ? cingla Tony.

Darius se détourna enfin de Julia.

— Tout doux, mon beau, ricana Darius comme s'il s'adressait à un animal. Vous savez que vous avez de la chance d'avoir avec vous deux femelles aussi courageuses.

Son regard se posa sur moi, puis sur Julia.

— Que veux-tu ? répéta Jamie.

— Vous savez ce qui est en train de se passer dehors ? Ils veulent votre peau.

Le visage de Jamie se ferma.

— Quel que soit le garou qui a tué Minah, ils estiment que vous êtes responsables parce que le fautif est l'un de votre race. Ils réclament une vie pour une vie. Un garou doit mourir.

— Une vie pour une vie ? cracha Anneas. Quelle vie ? Vous êtes déjà à moitié morts ! Vous tuer tous serait vous rendre service !

Les iris bleutés de Darius prirent l'apparence du mercure quand il se pencha légèrement vers Anneas.

— Méfie-toi, chien. Ton prénom pourrait être celui que je suggérerais en premier.

— Parfait, j'adore le sport ! On commence quand tu veux, Croc-Blanc !

— Darius, de qui parles-tu ? demandai-je avant qu'il ne réplique. Pas des membres du Cercle ?

— Les membres du Cercle me suivent. Si je dis non, c'est non. Ils respectent mon choix. Aucun d'entre eux ne vous cherchera querelle, assura-t-il en fixant Jamie. Mais je ne contrôle pas le reste d'entre nous. Ils réclament vengeance et ne laisseront pas tomber tant qu'ils ne seront pas satisfaits. Ils n'ont pas l'intention de suivre les règles puisqu'ils estiment que vous les avez brisées en premier. À partir de maintenant, vous n'êtes plus tranquilles. Ils sont nombreux et moi, je ne peux rien pour vous.

— Tant mieux, ricana Georgia. Parce qu'on ne te veut pas dans nos pattes !

Il sourit en coin.

— Méfie-toi, poupée, tu es leur première cible. Je serais bien triste de voir un si joli minois détaché d'un si joli corps.

Le regard qu'il lui lança était tellement éloquent, que Julia ferma très fort son poing dans son autre main. Elle luttait pour ne pas le lui envoyer dans la figure. Elle était furieuse, même si elle savait qu'il jouait la comédie.

Darius se leva, prêt à partir.

— Comprenez bien que je ne suis pas leur porte-parole. Je fais ce que je crois être juste. Faites-en ce que vous voulez.

— Ne peux-tu pas les raisonner, leur parler, leur dire que- que nous n'y sommes pour rien ? suggérai-je.

Il secoua la tête.

— Ce qui s'est passé ce soir ne se reproduira plus, je te le promets, Hannah. Quiconque te touche, me touche, ils le savent maintenant. Mais pour eux, (il regarda la meute) c'est différent.

— Elle n'a pas besoin de toi ! (Leith s'était levé d'un bond pour se planter droit devant Darius.) Tu ne l'approches pas, tu ne penses pas à elle, tu l'oublies ! Elle est avec moi, juste moi, c'est compris ?

Darius le dévisagea en souriant puis plongea son regard liquide dans le mien.

— Je suis là pour toi, Hannah. C'est une promesse.

Leith grogna un peu plus fort alors que Darius regardait une dernière fois Julia.

Leurs yeux se vrillèrent un instant pendant que Leith les dévisageait à tour de rôle sans comprendre. Puis, Darius fit demi-tour et disparut dans la rue.

Je me laissai tomber sur ma chaise et attrapai la main de Julia, elle tremblait.

— Hannah, je te ramène, dit Leith avec fermeté.

Je n'essayai pas de protester. J'en avais plus qu'assez. Je ramassai ma veste avant de le suivre à l'extérieur.

Dans la rue, Leith était silencieux et marchait très vite. Il n'était pas tranquille et regardait sans arrêt autour de lui. Il tenait ma taille avec une telle force qu'il me faisait presque mal, mais je ne disais rien. Nous arrivâmes très rapidement devant mon immeuble. Nous montâmes les trois étages et Leith attendit sur le palier que je tourne la clef dans la serrure.

Je me tournai vers lui.

— Que va-t-il arriver, maintenant ? Les anges noirs sont bien plus nombreux que vous.

— Ne t'inquiète pas pour nous, nous saurons nous défendre. Tu es ma seule préoccupation.

Il me serra fort contre lui.

— Je n'ai pas envie de te laisser, souffla-t-il.

Je levai les yeux sur lui.

— Il ne m'arrivera rien chez moi.

Il baissa son beau regard vert et lumineux sur moi.

— Je m'en veux, Hannah.

— Pour quelle raison ?

— C'est de ma faute si tu es ici. Je t'ai exhortée à venir à St Andrews. Ailleurs, tu aurais été bien plus en sécurité. Quel foutu égoïste j'ai été d'avoir voulu te garder près de moi coûte que coûte !

— Hé, je ne veux pas entendre ça de ta bouche, Leith ! Tu ne m'as pas forcé la main, je suis venue libre et consentante.

— Regarde-toi, chuchota-t-il en caressant de son pouce le dessous de mes yeux. Tu es perpétuellement sous pression et fatiguée. Combien de bons moments as-tu passés proportionnellement aux mauvais, hein ?

— Suffisamment pour me rendre heureuse, fatiguée ou pas.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'es pas affectée par tout ce qui se passe ? J'ai bien compris ce que tu disais au pub.

— C'est vrai, Leith, j'aspire à plus de calme, mais tant que tu seras avec moi, ça ira.

J'enroulai mes bras autour de sa taille et reposai ma tête sur son torse. Je humai son odeur profondément.

— Rien que ce moment est capable de me faire carburer pendant des jours. Tu vois, il en faut peu. Et ce peu, c'est déjà beaucoup.

Ses épaules se secouèrent d'un rire silencieux.

— Les filles ont toujours des phrases compliquées...

Je souris avec lui en papillonnant des cils.

— Tu veux entrer un moment ?

— Tu veux que ta colocataire ait une crise cardiaque ? Et puis, tu dois dormir, tu es épuisée.

— Dormir ? Mais je n'avais pas l'intention de te proposer autre chose qu'un roupillon dans les règles !

Il m'attira à lui et mordilla mon cou. Je frissonnai si violemment que je dus me tenir à ses épaules.

— menteuse... File avant que je ne change d'avis.

Je tournai la clef dans la serrure et ouvris.

— Bonne nuit, Hannah.

— Bonne nuit.

— Darius ? Je peux te parler ?

En train de rassembler ses affaires, Darius venait de donner son dernier cours de l'année à un amphithéâtre complètement démotivé et à bout de nerfs. C'était la première fois que je le revoyais depuis cette fameuse soirée au pub, c'est-à-dire depuis presque deux semaines.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Hannah.

Son regard était fuyant. Tout en lui me fuyait.

— Que se passe-t-il, Darius ? J'ai essayé de te joindre plusieurs fois. Tu ne réponds à aucun de mes mails, de mes appels, pourquoi ?

Il rangea ses notes dans sa sacoche et leva les yeux.

— Hannah, nous voir n'est pas une bonne idée.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? À cause de ce qui se trame. On ne peut pas faire comme si de rien n'était. Minah est morte.

— Tu veux dire qu'il vaut mieux que tu ne me fréquentes plus ? Parce qu'en ce qui me concerne, je n'ai aucune obligation. Je vois qui je veux ! Et Minah n'a rien à voir avec ça.

— Écoute, Hannah. La situation est compliquée. En règle générale, on ne fait pas ami-ami avec l'ennemi.

— Avec l'ennemi ? Depuis quand suis-je ton ennemie ?

— Ce n'est pas ça...

— Alors c'est quoi ? Parce que je suis la petite amie d'un loup-garou, il ne faut pas qu'on se voie ?

— C'est ça.

J'en restai comme deux ronds de flan.

— Tu plaisantes, Darius.

Il soupira profondément et plongea dans mes yeux.

— Ne le prends pas pour toi, Hannah. Tu es l'humaine que je préfère.

— Ne parle pas de moi comme si j'étais un animal !

Il ferma les yeux et ne résista pas à un sourire.

— Non. Tu n'es pas un animal. Mais tu fréquentes un loup-garou. Aux yeux de mes semblables, tu es de leur côté. Et vue la tension qui règne dans cette ville, je préfère me faire tout petit et ne pas donner de prétexte à l'affrontement.

— Mais le prétexte a déjà été trouvé, tu nous l'as dit toi-même. Ils veulent une vie pour une vie.

— Oui, Hannah. Mais pour le moment, je fais de mon mieux pour les raisonner. J'ai demandé un statu quo afin que tous réfléchissent aux conséquences de ce qu'ils demandent. Te fréquenter serait les provoquer encore plus. Tu comprends ?

— Non. Mais si tu le dis... Je n'aime pas me priver de ton amitié, Darius.

— Moi non plus, Hannah, mais soyons raisonnables. Et puis, tu feras au moins un heureux...

Je lui tirai la langue. Évidemment que Leith serait heureux. Mais moi pas.

— Le père du chef de meute a-t-il eu des informations concernant l'amulette ? s'enquit-il.

— Non. Mais il cherche. Ils cherchent tous. Ils finiront par trouver. J'en suis certaine. Pff... c'est à croire que cette amulette sort de nulle part et que ce loup-garou est imaginaire !

Il eut un sourire amer.

— Nous trouverons sûrement avant eux...

— Mais c'est pas vrai ! La rivalité jusqu'au bout, hein ? Si tu savais à quel point je vous trouve ridicules. Vous et votre haine ancestrale. Vos aïeux étaient des idiots et vous, vous êtes leurs dignes héritiers !

Il se pencha sur moi pour qu'on ne l'entende pas.

— N'oublie pas que tu parles à un vampire...

— Tu parles d'un scoop ! Il y a belle lurette que tu ne me fais plus peur, Dracula !

Cette fois, il me servit son plus beau sourire. Puis subitement, une main invisible le lui retira.

— Comment va Julia ?

— Je ne l'ai pas revue depuis le pub. Mais je suppose qu'elle va aussi mal que toi. Pourquoi ne lui poserais-tu pas la question toi-même ? Le téléphone c'est discret, non ? Et vous avez sûrement moult choses à vous dire.

Il secoua la tête de droite à gauche.

— Du monde attend derrière toi. On va devoir écourter notre conversation.

Trois étudiants faisaient le pied de grue pour parler à Darius. Dont une fille qui le gloutonnait des yeux sans vergogne.

— Ok.J'ai compris. On peut au moins s'écrire par mails ? Tu sais, Internet, la révolution informatique du 20^e siècle...

Il rit doucement.

— Mais bien sûr, fillette. On n'a qu'à faire ça.

« Fillette »... il ne manquait plus que ça !

Après avoir quitté Darius, je rejoignis Leith dans un coffee shop du centre-ville. Studieux, il avait étalé une quantité impressionnante de notes sur la table. Il révisait.

— Tu en as mis du temps, fit-il remarquer en regardant l'heure sur le mur.

Je me penchai pour l'embrasser et pris place à côté de lui.

— Je peux ? demandai-je en montrant son verre de Coca.

Il acquiesça.

Je mourrais de soif, je m'en emparai et bus presque la moitié.

— Tu ne me donnes pas l'impression de t'être ennuyé, fis-je remarquer.

— C'est vrai. J'en ai par-dessus la tête.

— À qui tu le dis !

— Alors ? Pourquoi as-tu mis si longtemps ?

Il fallait toujours qu'il pose des questions !

— J'avais cours avec Darius...

— Je vois. Vous avez papoté un brin.

J'opinai.

— Il essaye de corriger le tir et de maintenir le calme parmi les anges noirs.

— Comme c'est gentil !

— Leith ! Il a autant à perdre que vous dans cette histoire. Qui voudrait vraiment rompre la paix, hein ? Pas lui, crois-moi sur parole.

— Mais pourquoi faut-il que tu prennes systématiquement sa défense ? C'est dingue !

— Pas systématiquement, non.

— Mouais...

— Tiens... tu as vu, ils cherchent une serveuse, lançai-je pour changer de sujet.

Je dirigeai mon menton vers la pancarte en question.

— Tu veux travailler ? s'étonna-t-il.

— Pourquoi pas... Tarja s'en va après les examens et le loyer de mon appartement est cher. Ça pourrait soulager mes parents.

— Tu pourrais trouver une autre colocataire.

— Oui, mais personne ne voudra s'y installer durant l'été, et en attendant, il

faudra quand même payer !

— Travailler l'été c'est une chose, mais bosser pendant les cours en est une autre. Vu ton emploi du temps, ça relève de l'impossible !

— Mais d'autres le font !

— Oui, et ils mettent deux fois plus de temps pour obtenir leur diplôme.

Laisse tomber.

— Mais... non !

— Je peux t'aider.

— Comment ça ? Tu veux dire, payer pour moi ?

— Oui.

C'était la meilleure...

— Non mais ça ne va pas ? Jamais de la vie !

— Pourquoi, se renfrognait-il, parce que tu as ta fierté ?

— Ce n'est pas qu'une question de fierté, mais de bon sens ! Tu ne vas pas m'entretenir, quand même !

Il haussa les épaules, il s'était réellement posé la question. Je n'en revenais pas.

— J'ai une autre idée, dit-il en me regardant dans le blanc des yeux. Cède ton appartement et viens vivre avec moi.

J'avais remis le verre à mes lèvres, je m'étranglai aussi sec avec le Coca.

— C'est une blague...

— Non.

— Leith Sutherland, es-tu resté trop longtemps au soleil ? Un éclat de colère brilla dans ses yeux.

— Tu es vexante...

— Nom de Dieu !

— Tu n'aimerais pas vivre avec moi ? Alors là...

— Euh... si, bien sûr, mais...

— C'est trop tôt ? — Oui.

— Tant pis, j'aurais essayé. J'arquai un sourcil, perplexe.

— Tu n'insistes pas ?

— Non.

Abandonner aussi vite ne lui ressemblait pas. Qu'était-il en train de tramer ?

— Tu m'en veux ?

— Non.

Il enroula son bras autour de moi et m'attira à lui pour m'embrasser sans pudeur. Je fondis.

— Je te ferai changer d'avis, promet-il.

S'il s'y prenait comme ça, je ne donnais pas bien cher de ma volonté à m'assumer seule... Mince !

— J'en ai ma claque de toute cette pression ! vociféra Tarja.

Nous étions avachies sur le canapé, dans le salon. Autour de nous, des feuilles de papier A4 jonchaient le sol et recouvraient les poufs. Nous révisions depuis plus de quatre heures.

Les derniers exams étaient demain matin. L'histoire de la famille médiévale, les vikings, les guerres de religion, les traités de paix, la littérature... Tout ça nous sortait par les yeux.

Tarja repartait en Finlande après-demain, elle n'attendrait pas les résultats des partiels. Qu'elle réussisse ou pas n'y changerait rien, elle voulait partir au plus vite.

— Tu crois qu'on peut faire une pause ? demanda-t-elle.

Je me jetai en arrière sur le canapé et me frottai les yeux.

— Une pause ? Désolée mais moi je rends mon tablier pour ce soir, il est déjà vingt-trois heures et demain j'ai l'examen à partir de huit heures.

— Je ne suis pas prête, ronchonna-t-elle pendant que je commençais à remettre de l'ordre.

— Mais si, tu l'es, la rassurai-je. Va te coucher.

— Tu n'es pas trop stressée, on dirait.

— Pour quoi faire ? Si c'est pour passer la nuit à regarder le plafond comme toi...

— J'ai toujours été très nerveuse, se justifia Tarja.

Elle me servit un sourire crispé et se leva pour m'aider à ranger notre bazar. Un quart d'heure plus tard, le salon était de nouveau présentable et les feuilles de papier empilées proprement sur la table basse. Logiquement, à moins d'insomnie, je ne devais plus réviser du tout.

Je levai les yeux sur Tarja, elle me regardait avec intensité.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Rien je...

Puis elle fondit en larmes.

— Tarja ! m'exclamai-je.

Je m'installai à côté d'elle et lui entourai les épaules.

— Tu vas vraiment, vraiment me manquer, Hannah.

— Oh... toi aussi, dis-je en lui tapotant le dos comme je l'aurais fait pour un enfant

Elle s'essuya les yeux et renifla.

— J'ai faim. Tu veux manger ?

Je lui fis non de la tête en souriant.

— Ça va aller ?

Elle hocha le menton et fonça dans la cuisine.

— Tu sais, dit-elle, la tête enfoncée dans le frigo, quand on manque d'énergie, les protéines, c'est excellent.

Elle s'empara d'une tranche de jambon et d'un œuf dur.

— Si tu le dis...

Elle me fit un clin d'œil.

— Je vais me coucher, Tarja, à demain.

— Bonsoir, Hannah.

Je me brossai les dents, enfilai un shorty, un tee-shirt et me glissai au fond de mon lit, très heureuse d'être bientôt libérée de la fac pour cette année. J'étais sur le point de sombrer, prise dans la touffeur de ma couette, quand mon téléphone sonna, me faisant sursauter de frayeur. Je décrochai.

— Allô ? demandai-je d'une voix pâteuse.

— C'est Darius.

— Darius ?

— Je te réveille ?

— Euh, oui...

— Excuse-moi. Je n'ai pas vraiment la notion des heures...

— Ce n'est pas grave, qu'y a-t-il ?

Je n'avais pas de nouvelles de lui depuis un bon moment, j'étais plutôt surprise de son coup de fil.

— Comptes-tu rentrer chez toi après les examens ?

— Euh, non, ce n'est pas au programme.

— Me trouverais-tu impudent si je te demandais de le faire sans discuter ?

Je me frottai les yeux pour reprendre mes esprits.

— Plutôt, oui. Pourquoi devrais-je rentrer chez moi ?

— Parce que je crois qu'il va y avoir du grabuge.

— Que soupçonnes-tu ? Une attaque ?

— Je n'en ai pas la preuve, mais c'est calme, beaucoup trop calme. Je sens une tension énorme au sein de ma communauté. Ne prends aucun risque,

Hannah.

— D'accord...

Il y eut un blanc.

— Tu es d'accord avec moi ? s'étonna-t-il.

— Oui.

Je l'entendis soupirer longuement.

— Ça veut dire que tu vas rentrer chez toi ?

— Ça veut dire que je ne prendrai aucun risque, éludai-je.

— C'est bien.

Quelques secondes silencieuses s'égrenèrent.

— Hannah ?

— Oui ?

— Comment va Julia ?

— Nom d'un chien, Darius ! Vas-tu enfin te décider à lui téléphoner toi-même ? Je ne suis pas votre intermédiaire !

Je l'entendis rire sans bruit.

— Bonne nuit, Hannah.

— Bonne nuit.

Après ça, j'eus un mal fou à me rendormir.

Ces derniers temps, j'avais presque cru que les anges noirs nous laisseraient tranquilles. Raté. Il se passerait forcément quelque chose. Mais quand, et quoi ?

Bon sang, avoir une épée de Damoclès sur la tête n'était pas ce qu'il y avait de plus confortable. Toujours est-il que Darius avait raison, si bataille il y avait, je ferais bien de prendre mes jambes à mon cou.

Le vendredi matin, au volant de ma Mini, je conduisais Tarja à l'aéroport. La circulation était très fluide et nous étions presque arrivées. On voyait déjà dans le ciel le ballet quasi incessant des avions qui décollaient et atterrissaient.

Ça devait être terrible d'habiter dans le coin. Je me souviens que lorsque j'étais plus jeune, avec mes parents, nous étions allés chez un de leurs amis à Londres ; il habitait à moins de quatre kilomètres d'Heathrow. L'horreur ! Même la nuit il y avait parfois du trafic aérien.

Nous entrâmes dans le parking « courte durée ». Je garai la voiture au plus près des chariots - les valises de Tarja pesaient une tonne ! Nous avançâmes jusqu'au Terminal 1 pour enregistrer ses bagages, son avion décollait dans une heure et demie. Lorsque nous gagnâmes la porte d'embarquement, il y avait déjà une queue d'une vingtaine de personnes.

Tarja se tourna vers moi.

— Ben voilà...

Elle ouvrit ses bras et les enroula autour de mes épaules.

— J'ai tellement aimé habiter avec toi, Hannah...

Je refoulai mes larmes. Les adieux je déteste ça.

— C'était chouette. On reste en contact, tu promets ?

Tarja opina timidement de la tête.

— J'ai quelque chose pour toi, Hannah.

— Pour moi ?

— Oui.

Elle fouilla dans son sac et en sortit une enveloppe à bulles. Elle me la tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras. Ne l'ouvre pas tant que je n'ai pas passé cette porte, d'accord ?

Elle montra du doigt les barrières à détecteurs de métaux.

Que de mystères !

— D'accord, promis-je en la fourrant dans ma poche.

Elle me serra une nouvelle fois contre elle.

— Bon, j'y vais maintenant. Tu ne vas quand même pas pleurer, dis ?

— Non, non...

Tu parles, j'étais déjà en train de m'essuyer la joue !

— Fais un bon voyage.

— Merci, dit-elle en s'éloignant.

J'attendis debout jusqu'à ce qu'elle passe la porte de contrôle, puis je la suivis des yeux à travers les baies vitrées. Elle se tourna une dernière fois vers moi et me fit signe de prendre mon téléphone. Elle allait m'appeler. Je m'esclaffai en décrochant.

— Tu viens juste de me quitter et je te manque déjà ?

Il y eut un long silence. Elle fronçait les sourcils.

— Tarja ?

Les secondes s'égrenèrent lentement.

— J'ai tué Minah.

Mon cœur s'arrêta de battre. Je crus prendre un malaise et me retins de justesse à un plot de sécurité devant la porte d'embarquement.

— Que dis-tu ?

— Je suis un loup-garou, Hannah. Un crinos. (Pause.) Je suis désolée.

J'avais les jambes en coton. Le crinos est l'espèce de garou la plus terrifiante qui soit. C'est aussi un crinos qui avait tué la mère de Leith, et Tarja en était un... et... elle avait tué Minah !

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

— Tu ne peux pas me dire que tu es désolée ! hurlai-je à travers la vitre. Comment as-tu pu me mentir ! J'étais ton amie. Minah était mon amie !

Le personnel de l'aéroport préposé aux contrôles des bagages à main me regardait d'un sale œil. Au prix d'un effort immense, je me calmai.

— Pourquoi ? soufflai-je.

— Je t'ai expliqué tout ça dans une lettre. L'enveloppe que je t'ai donnée. Je...

Elle s'était rapprochée de la vitre. Elle la frôla de la main, mais je ne bougeai pas d'un pouce.

— Il fallait que je te le dise moi-même...

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que j'ai été lâche...

— Alors parle ! lançai-je sèchement.

Son regard brasillait. Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte plus tôt ? Elle était un loup-garou ! Tout en elle le démontrait : qu'elle ait toujours trop chaud, qu'elle dévore en permanence, qu'elle ne s'essouffle jamais, qu'elle ne veuille pas voir Leith, qu'elle ne supporte pas Darius !!!

— Je suis venue à St Andrews alors que je savais que l'université était

fréquentée par les anges noirs. Les crinos n'y vont pas parce qu'ils ne veulent pas être provoqués. Les conséquences sont toujours épouvantables. Mais moi, c'est là-bas que je voulais aller, je pensais pouvoir me contrôler. Alors mon père m'a donné l'amulette de protection qui est dans ma famille depuis des générations. Ainsi, je pouvais me cacher de tous, ne jamais révéler ma vraie nature. Mais l'amulette n'était pas sans faille. Certains, comme Minah, n'étaient pas à l'aise en ma présence, sans qu'ils ne puissent vraiment l'expliquer.

«Je n'ai jamais pu me résigner à aller à la rencontre de la meute. J'avais trop peur d'être rejetée. Peut-être aurais-je dû le faire, finalement ? Ça m'aurait évité bien des erreurs. Maintenant, je ne peux plus revenir en arrière.

— Non, en effet !

— Je suis désolée...

— Arrête de dire que tu es désolée ! m'énervai-je.

Elle baissa la tête et reprit.

— Lorsque je t'ai rencontrée, j'étais bien loin de me douter que tu avais connaissance de notre monde. Quand tu as ramené Leith à la maison la première fois, j'ai failli tomber à la renverse. De tous les étudiants de cette fac, j'avais choisi la seule qui fréquentait des loups-garous ! Combien de chances avais-je qu'un truc pareil arrive ?

Elles étaient minces, en effet...

— Lorsque je suis rentrée en Laponie pour Noël, je ne voulais plus revenir tellement j'étais perturbée. J'ai tout raconté à mes parents. Ils ont insisté pour que j'y retourne, ils m'ont demandé de redoubler de vigilance et je me suis laissé convaincre. Je n'aurais jamais dû.

« J'ai lutté contre ma colère, Hannah, gémit-elle, mais Minah s'acharnait. Je n'aurais jamais perdu mon contrôle si elle m'avait tout simplement ignorée. Elle me rendait dingue !

— On ne tue pas les gens parce qu'ils nous rendent dingue, Tarja ! crachai-je avec mépris.

— Mais je suis une crinos, Hannah !

Elle passa une main dans ses cheveux.

— Écoute, le jour de notre altercation.... Ce soir-là, tu es allée chez Leith. Moi, je n'arrivais pas à dormir. J'étais trop mal. Vers trois heures du matin, je suis sortie, j'ai couru jusqu'à la plage de St Andrews West Sands Beach, j'étais certaine que ça me calmerait. Puis j'ai eu envie de me baigner. Je me suis déshabillée et comme je ne voulais pas risquer de perdre mon amulette dans l'eau, je l'ai retirée. J'ai nagé longtemps avant de revenir, le soleil n'était pas

encore levé. Je me suis rhabillée mais je n'ai pas eu le temps de remettre l'amulette. Minah est arrivée au même moment. Elle m'a immédiatement reconnue ; sentie. Elle a deviné ce que j'étais dans la seconde.

— Elle t'a attaquée ?

— Non. Elle m'a insultée.

— Et tu l'as tuée pour ça ! m'écriai-je d'une voix étouffée.

— Non, Hannah, non ! Je... je ne m'en souviens pas.

— Je ne comprends pas.

— Les crinos ne se souviennent de rien de ce qu'ils font sous leur forme animale. Je me suis réveillée complètement nue, trois kilomètres plus loin, cachée dans les dunes de sable. Le jour était levé depuis au moins trois heures mais tout était encore désert. J'étais couverte de sang. Je ne me souvenais de rien, à part que Minah m'avait vue sur la plage. J'étais tout proche des habitations. J'ai volé quelques vêtements qui séchaient dehors, et je me suis jetée dans la mer pour me laver. Je suis retournée là où j'avais vu Minah, elle n'y était pas, il n'y avait aucune trace de sang sur le sable et mon amulette avait disparu.

— Tu ne te souviens de rien du tout ?

— Non. C'est toi qui m'as appris la mort de Minah. J'ai compris que j'étais forcément responsable.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, bon sang ?

— J'avais peur...

Je mis la main dans ma poche et touchait l'enveloppe que Tarja m'avait donnée. Quelque chose de dur et circulaire s'y trouvait.

— Comment as-tu trouvé mon amulette ? demandai-je.

Pas une seule seconde depuis des semaines, je n'avais pensé à vérifier où elle se trouvait.

— Après ton annonce de la mort de Minah, je suis partie me cacher loin de St Andrews. Je suis revenue le jour où on s'est croisées en salle des premières années. Dans la matinée, j'ai pris le risque de revenir à l'appartement pour récupérer quelques affaires avant de repartir en Finlande. Tu n'y étais pas. C'est en allant dans la salle de bains que j'ai vu ton amulette sur l'étagère. Je n'en revenais pas. Comment se fait-il que tu en aies une ?

— Peu importe, m'agaçai-je. Tu l'as prise en te disant que tu pourrais continuer à faire comme si de rien n'était ? Qu'elle te permettrait de te cacher encore ? Mais, comment as-tu pu être aussi fourbe ? Quelqu'un est mort !

— Pas quelqu'un, Hannah, un ange noir.

— Tu es odieuse !

— Ne me juge pas ! gronda-t-elle. Mes parents ont beaucoup sacrifié pour que je vienne à St Andrews, je ne voulais pas les décevoir.

Évidemment, en bons loups-garous qui se respectent, ils seraient fiers que leur fille ait tué un fichu exploiteur ! J'avais envie de vomir.

— Tu n'éprouves pas l'ombre d'un regret ?

— Si, Hannah, bien sûr. Je suis désolée de t'avoir menti, de vous avoir tous mis dans une situation impossible.

— Mais pas pour Minah ?

Elle ne répondit rien.

— Tu es la dernière personne à qui j'aurais voulu faire du mal. Tu comptes beaucoup pour moi. Mais tu te fiches sûrement de le savoir, tu dois me haïr maintenant, et je ne peux pas t'en vouloir. Tout est de ma faute.

Je ne savais pas quoi répondre.

— Les passagers du vol R54312 en direction d'Helsinki, sont priés de se rendre en zone d'embarquement, merci, chantonna la voix d'une hôtesse.

— Je dois m'en aller.

— Évidemment ! sifflai-je. C'est tellement plus simple.

Je me frottai les yeux et soutint encore le regard de celle qui était mon amie encore une heure avant.

— Les amulettes ont été fabriquées pendant la dernière vague de répression de la Communauté du Sutherland. Pourquoi ta famille en avait une ? demandai-je.

— Ma famille est pacifiste. Nous ne suivons pas les règles de la Communauté du Sutherland et nous avons dû nous protéger à plusieurs reprises. Ma mère est humaine.

Je ne savais quoi dire.

— Hannah... voudrais-tu laisser un message à Leith ?

— Dis toujours.

— Dis-lui que je suis très fière d'avoir rencontré un descendant de Fillan Sutherland.

Je haussai les épaules. Que pouvais-je bien ajouter ?

— Pardonne-moi, Hannah.

— Ça va être difficile.

— Je sais...

Sur ce, elle me tourna le dos et s'éloigna.

Je m'éloignai des portes d'embarquement et pris place sur un des sièges installés au milieu du terminal. J'ouvris l'enveloppe et y trouvai l'amulette, ainsi

qu'une lettre, comme elle l'avait dit. Il ne manquait rien. Tout était écrit.

Mon téléphone sonna. Je ne décrochai pas et laissai l'appel aboutir sur le répondeur.

— Mademoiselle ? Vous allez bien ?

Un gros monsieur moustachu me regardait, inquiet.

— Je peux vous proposer de l'eau ?

Il me tendit une petite bouteille d'eau minérale, neuve. Comme je ne réagissais pas, il l'ouvrit devant moi. Je la pris et la portai à mes lèvres. L'eau était gazeuse, je détestais ça, elle me fit trembler de tous mes membres.

— Merci, dis-je doucement. Je la lui rendis.

— Non, non, gardez-la.

Il se passa quelques secondes.

— Mademoiselle ? — Oui ?

— Votre téléphone n'arrête pas de sonner.

— Je... oui... merci, monsieur.

Je décrochai et le portai à l'oreille. L'homme s'éloigna.

— Allô ?

— Hannah ! Où es-tu ?

— À l'aéroport. Tarja... est... partie.

— Partie ? Tu veux dire qu'elle n'est plus avec toi ?

— Non.

Il poussa un long soupir de soulagement.

— Le père de Jamie vient de nous téléphoner. L'amulette vient du Grand Nord, de Finlande.

— Je sais, murmurai-je.

— Tu sais ?

— Tarja m'a tout expliqué. C'est elle qui a tué Minah. Ma voix était si rauque que je ne la reconnus pas.

— Tu te sens capable de rentrer chez toi ?

— Je crois.

— Tu n'en es pas sûre ?

— Non.

— Je viens te chercher avec Jamie. Ne bouge pas. Je serai là dans moins d'une heure.

Il raccrocha.

Je dormis mal cette nuit-là.

Leith avait tenu à ce que je reste chez lui pour quelques jours. Comme son colocataire était retourné chez ses parents, nous étions tous les deux, mais malgré sa présence rassurante, ma nuit avait été très agitée. J'étais épuisée.

Je me levai, pâteuse, vers neuf heures. Leith était déjà parti. Il avait encore trois jours d'examens.

Les événements de la veille me revinrent en mémoire et je réalisai qu'il fallait que je tienne Darius au courant. La communauté des anges noirs devait absolument savoir que la meute n'était pour rien dans la mort de Minah.

Je m'emparai de mon téléphone et composai le numéro de Darius. Je tombai sur son répondeur.

— Darius, c'est Hannah. J'ai besoin de te parler, c'est urgent. Rappelle-moi très vite. Merci.

Après quoi je gagnai la salle de bains, avec la ferme intention de profiter de l'immense cabine à ma disposition.

Entre le moment où je sortis de la douche et onze heures et demie, j'essayai de joindre Darius au moins quinze fois. Il ne répondait pas et je commençais à m'impatienter. Je lui avais pourtant bien dit que c'était important. Pourquoi ne me rappelait-il pas ?

Pour m'occuper l'esprit, je décidai de préparer le repas de midi. Je sortis une salade verte et quelques légumes que je trouvai. Je détachai, lavai et essorai soigneusement les feuilles de laitue. J'entrepris de couper tomates et champignons en lamelles et mélangeai le tout dans un grand saladier. Je parsemai quelques grains de maïs par-dessus, grattai du parmesan et assaisonnai rapidement la salade d'un filet d'huile d'olive et de vinaigre balsamique. Je fis griller de grandes tranches de pain dans le four et étalai une crème de tofu fumé et d'herbes, que j'avais trouvée dans un magasin bio à côté de chez Leith, quelques jours plus tôt. Nous les mangerions avec la salade composée, c'était un régal.

Je venais juste de mettre la table lorsque la porte d'entrée claqua. Leith

apparut. Je me jetai aussitôt dans ses bras pour l'embrasser.

— Mmm... Tu devrais vraiment rester ici définitivement, me souffla-t-il.

— N'y prends pas goût, il n'est pas question que je m'installe sous ton toit. J'ai un appartement !

Il embrassa la naissance de mon cou.

— Je peux être très persuasif et je te jure que si j'insiste, tu ne sauras pas me résister.

Je le repoussai gentiment.

— Moi je ne pourrais peut-être pas, mais mon père oui. Je suis sûre qu'il viendrait jusque-là pour te botter les fesses s'il apprenait que tu me forces à vivre avec toi ! Et tu sais, il chausse du quarante-quatre alors...

Il éclata de rire.

— Une fillette... il serait effrayé de connaître la taille de mes savates !

Je baissai la tête sur ses chaussures et collai mon pied contre le sien. Je n'avais jamais remarqué qu'ils étaient si grands.

Il rit et me pinça la joue.

Pendant que nous nous mettions à table et qu'il grimaçait devant les tartines de tofu, je lui demandai :

— Est-ce que tu as vu Darius, ces temps-ci ?

Il fit la moue.

— Non. On n'est pas amis, je te rappelle.

— J'ai besoin de lui parler. À propos de Tarja.

— J'avais compris, se renfrogna-t-il.

— Je n'arrive pas à le joindre.

— Ça, c'est le genre de nouvelle qui me met vraiment de bonne humeur ! dit-il avec un sourire exagéré.

— Si j'étais dans son cas, j'aimerais qu'on me parle.

Il haussa les épaules.

— Mouais... je n'aime pas que tu le fréquentes.

— Tu radotes...

— Pas assez, apparemment.

Je n'avais pas envie de me disputer avec lui. Je changeai de sujet.

— Tu vas réviser, cet après-midi ?

Il se jeta en arrière sur sa chaise.

— Oui. Et toi, tu vas faire quoi ?

— Je pensais éplucher les petites annonces.

— Ah oui, cette histoire de job...

— Oui, cette histoire de job, répétais-je en lui tirant la langue.

Je lui fis un clin d'œil et me levai pour l'aider à débarrasser la table. Il fit la vaisselle et alla s'enfermer dans le salon pour bûcher.

J'allai réinstaller dans sa chambre et vidai mon sac pour faire du tri. J'étais son contenu sur le lit et entrepris de mettre de côté tous les bouts de papier que je devais jeter. Évidemment, je retombai sur la lettre de Tarja.

Je devais parler à Darius.

Si César ne venait pas à moi, j'irais à César.

Je renonçai au rangement et remis mon foutoir à l'intérieur du sac. Je le mis en bandoulière sur mon épaule et allai frapper à la porte vitrée du salon.

Leith se retourna sur moi et me fit signe d'entrer.

— Je sors faire un tour en ville.

Il acquiesça.

— Fais attention.

Je hochai la tête et m'éclipsai rapidement.

Heureusement qu'il ne savait pas où j'allais...

The Red Lion. D'ici, ce n'était qu'à vingt minutes à pied.

Je n'y étais allée qu'une seule fois, mais je me souvenais exactement où il se situait. Avec un peu de chance, Darius s'y trouverait. S'il n'y était pas, j'irais jusque chez lui. J'ignorais où il habitait, mais Julia devait sûrement le savoir.

Dix minutes plus tard, j'arrivai devant le pub.

Sa façade était austère, à peine égayée par un panneau en bois sur lequel était dessiné un lion rouge sur fond noir. Habituellement, dans les établissements de ce genre, les vitrines étaient larges et avenantes. Ici, les vitres étaient cachées par de grandes tentures de velours noir.

Je n'aimais pas cet endroit. Y entrer me faisait froid dans le dos. Je pris une profonde inspiration et poussai la lourde porte en bois rouge.

La tête haute, je marchai tout droit vers le comptoir. Le patron - un ange noir - me regardait avancer d'un sale œil. Les humains ne devaient pas franchir le seuil de sa porte très souvent. C'est-à-dire que ce pub n'était pas le genre d'endroit où on a naturellement envie de mettre les pieds.

Je me raclai la gorge et appuyai les mains bien à plat sur le comptoir en marbre noir et froid.

— Bonjour. Je souhaiterais parler à Darius. Est-il ici ?

Le patron, qui était bien plus grand que moi, me jaugea de la tête aux pieds avec un mépris non dissimulé.

— Je ne connais pas de Darius.

Ça se présentait mal.

Je ratissai la pièce des yeux et commençai à avancer pour regarder dans les recoins.

— Où allez-vous ? lança le patron d'une voix menaçante. Je vous ai dit qu'il n'y avait pas de Darius, ici.

Je m'arrêtai tout net pour le toiser.

— Alors dans ce cas, vous avez peut-être un Perceval qui est client de votre établissement ?

Ses sourcils se levèrent de surprise.

À ce moment, la porte du pub s'ouvrit.

— Hé hé... il me semblait bien que je connaissais cette puanteur. Tu n'es pas venue avec ton chien de garde ?

Il s'agissait de l'un des types qui nous avait agressées dans la rue, Julia et moi. Le plus vieux. Un grand brun aux tempes grisonnantes et au ventre légèrement arrondi.

Il s'avança de quelques pas.

Ne voulant nullement paraître impressionnée, même si je l'étais, je ne bougeai pas d'un pouce et me tournai plutôt vers le patron.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas là ?

Il haussa les épaules sans répondre.

— Qui cherches-tu, l'humaine ? demanda le sale type.

Je retins ma respiration. Il n'était plus qu'à quelques centimètres de moi, et avait sorti ses crocs pour m'impressionner.

Il y arrivait très bien.

— Je ne vous ai rien demandé, rétorquai-je.

— Mais moi, oui, insista-t-il en attrapant brusquement mon poignet. Qui cherches-tu ?

J'essayai de me dégager, mais en vain... Et le patron qui n'avait pas l'air de vouloir intervenir !

— Tu vas répondre !

— Plus personne, tonna la voix de Darius derrière moi, elle m'a trouvé. Laisse-la tranquille, Pietro.

Il me fit signe d'avancer vers lui. Je ne me fis pas prier et le rejoignis en vitesse.

Celui qui se prénomait Pietro ricana plus fort.

— Tu as de la chance d'avoir comme protecteur un personnage aussi éminent que Darius, siffla-t-il.

Darius lui lança un regard noir qui m'aurait pétrifiée s'il m'avait été destiné. Pietro le soutint avec dignité et ricana encore.

— Méfie-toi, Darius, tu vas te transformer en clébard si tu continues à les fréquenter.

Darius fit un pas vers lui et parla avec un calme effrayant.

— Fais attention, Pietro, ne va pas trop loin.

— Et toi, n'oublie pas qui sont les tiens !

— Je ne l'oublie pas. En revanche, toi, tu ferais bien de te rappeler qui t'a fait et ce qu'est devenu ton créateur. Tu ne voudrais pas qu'il t'arrive la même chose, si ?

Pietro émit un grognement, m'envoya en enfer avec la seule force de son regard et sortit du pub.

— Viens avec moi, m'ordonna Darius en appliquant sa paume au creux de mes épaules.

Il me conduisit dans une salle en retrait et me fit face.

— Que fais-tu ici ? aboya-t-il.

il semblait furieux.

— Je... j'ai essayé de te joindre toute la journée.

— Je sais. Ça ne t'est pas venu à l'idée que je ne voulais pas te parler ?

J'étais interloquée.

— Mais... pourquoi ?

— Je t'ai dit qu'il fallait qu'on mette de la distance entre nous et toi, tu te pointes ici !

— Si tu avais répondu, je ne serais pas là !

Il haussa les épaules avec indifférence.

— Je dois te parler, ça concerne Minah.

Il regarda autour de lui et, brusquement, il me prit par le coude pour me conduire à l'extérieur.

Sur le trottoir, il avançait si vite que je dus quasiment courir pour le suivre. Nous nous arrê tâmes dans un square fleuri, pas très loin du bord de mer. Là, il trouva un banc de pierre où nous nous assîmes.

— Ok, que veux-tu me dire ?

Je le fixai un instant en silence, il semblait toujours autant en colère.

— Pourquoi es-tu si fâché contre moi, Darius ?

— Pourquoi ? Sais-tu quels efforts j'ai dû fournir pour que toi et ces chiens ayez la paix ? Pour que vous ne soyez pas attaqués à tout bout de champ ? Non, tu n'en as aucune idée, apparemment !

— Je ne comprends pas...

Un éclair passa dans ses yeux.

— Je vais te l'expliquer. Je suis l'ange noir le plus ancien de St Andrews, ce qui me donne le privilège d'être écouté. Les miens étaient furieux, ils voulaient une vengeance, et certains en veulent encore une. Je leur ai parlé et j'ai pu les persuader de vous ignorer tous pour le bien-être de cette ville, de la vie tranquille que nous menons depuis des centaines d'années. Je les ai conjurés de ne pas briser l'équilibre fragile qui nous entoure. Je n'ai pas réussi à les convaincre que la meute n'y était pour rien, mais je les ai calmés. (Sa mâchoire claqua.) Et toi... toi ! Tu te pointes en face de moi comme si de rien n'était ! Ils savent qui tu es et quel camp tu as choisi, bon sang !

— Mais je n'ai choisi aucun camp !

— Tu es avec un garou, c'est la même chose pour eux.

— C'est ridicule !

Il prit une profonde inspiration.

— Hannah, j'ai beaucoup d'affection pour toi. J'ai rarement été attaché à un humain à ce point. Si je mets de la distance entre nous, c'est pour te protéger parce qu'ils te considèrent comme une ennemie. Écoute, des anges noirs comme Pietro, il y en a beaucoup dans cette ville. Ils attendent la moindre petite faille pour chercher querelle. Je leur demande à tous de vous ignorer et je ne le fais pas moi-même, quelle crédibilité ai-je alors ? L'occasion serait trop bonne pour ceux- là, ils pourraient décider de revenir sur leur parole juste parce que j'ai fait un pas de travers. Tu comprends ça, Hannah ?

— Je suis désolée, je ne le savais pas.

Je baissai la tête pour regarder mes chaussures.

Il soupira et secoua le menton.

— De quoi voulais-tu me parler ?

Plutôt que me perdre en paroles et en bafouillages inutiles, je fouillai dans mon sac pour en sortir la lettre de Tarja et la lui tendis.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lis.

Au fur et à mesure qu'il lisait, je voyais son visage se décomposer et ses iris devenir liquides.

Il lut la dernière phrase et froissa les feuilles dans ses mains avec rage.

— Elle l'avait sentie. Elle me l'avait dit et je ne l'ai pas écoutée.

— De quoi parles-tu ?

— Minah pressentait qu'un truc n'allait pas chez cette fille. Elle n'a pas

arrêté de me dire que son comportement la troublait, son odeur. Minah avait un discernement certain et une finesse d'esprit que je connais chez peu de gens, même chez ceux de ma race. Je lui ai répondu qu'en sept cents ans, j'avais rencontré des humains qui m'irritaient particulièrement, que j'étais parfois à la limite de leur faire un sort. Et crois-moi, parfois, c'est dur. À force de lutter contre notre soif, on a envie de tout ruiner, d'un simple claquement de dents. (J'en frissonnai.) Je lui ai demandé de se battre contre ses émotions et de laisser cette pauvre fille tranquille. Si j'avais su, je lui aurais réglé son compte le premier !

— Tarja n'était pas mauvaise, Darius, protestai-je. Loin de là. Elle ne se maîtrisait pas. C'est un Crinos.

— C'est une tueuse !

— C'est vrai, mais toi et Minah n'avez jamais tué, peut-être ?

Il me coula un regard noir. Il savait que j'avais raison.

— Je suis tellement désolée pour tout ça, Darius, tu le sais. Je voudrais que Minah soit encore là.

D'un bond, il sauta du banc et se tourna vers moi. Haineux, presque.

— Pour eux comme pour toi, ne t'approche plus de moi. Garde tes distances.

Il jeta la lettre froissée dans la poubelle en métal, à côté du banc, et commença à s'éloigner à grands pas.

Interloquée, je le rejoignis en courant.

— Darius ! Attends !

Je l'attrapai par le bras. Il s'arrêta.

— Que veux-tu, encore ?

— Tu aurais préféré ne pas savoir ?

— Non, je te remercie pour ton honnêteté.

Je levai sur lui un regard suppliant.

— Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas ?

Il plongea dans mes yeux.

— Oui, Hannah, nous sommes toujours amis. Mais c'est compliqué, éloigne-toi de moi. C'est mieux pour tout le monde.

— Mais je n'en ai pas envie. J'aime ta compagnie.

— Et moi j'aime la tienne. Là n'est pas la question.

Je laissai passer quelques secondes.

— Tu pourrais au moins me téléphoner, répondre à mes mails. Personne ne le saura à part nous deux.

Il sourit brièvement.

— Je suppose que oui. Depuis presque deux siècles, j'ai beaucoup de mal à me faire à l'idée que l'homme peut communiquer autrement que par lettres interposées et conversations de visu.

Je ris doucement.

— Tu te rends bien compte que ton excuse me paraît insensée ?

Il leva les sourcils.

— Et pourquoi ?

— Ben, moi j'ai toujours connu le téléphone et je suis née en 1990, alors...

Il se dérida sincèrement

— Tu es si fraîche, Hannah. 1990... Bon sang, tu n'es qu'un bébé !

— Il ne faut pas pousser !

Il pinça ma joue tendrement.

J'en tremblai, ses doigts étaient glacés.

Il les retira aussitôt.

— Désolé.

— Ce n'est rien. Darius, que va-t-il se passer, maintenant ? Tu vas leur dire à propos de la lettre ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ça ne ferait aucune différence pour eux. Cela ne ferait que rouvrir la plaie.

Je haussai les épaules en soupirant.

— Darius, je peux être curieuse ?

Il ouvrit la main comme pour m'inviter à poser ma question.

— Quand tu parlais à ce Pietro, tu lui as dit de se rappeler qui l'avait créé et ce qu'il lui était arrivé. Que lui est-il arrivé, exactement ?

Darius fit une grimace.

— Quoi ?

— Celui qui a fait Pietro était un pauvre type qui s'ennuyait profondément dans sa peau de vampire. Il passait son temps à façonner de nouveaux anges noirs. Lorsqu'il est arrivé à St Andrews avec Pietro, il a promis de cesser ses petites habitudes, il a accepté, mais il s'est tourné vers d'autres combines moins sportives, mais plus lucratives. Il obtenait du sang humain des hôpitaux et le revendait aux plus faibles d'entre nous. Comme tu le sais, chaque ange noir qui vit à St Andrews a décidé de renoncer à votre sang. En faisant ce qu'il faisait, il rendait fou la moitié des vampires de cette ville. Il n'a pas écouté nos avertissements, il a été puni.

— Puni ? Mais comment ?

Il grimaça encore.

— Tué.

— Tué ? C'est comme ça que vous réglez les problèmes ? demandai-je, ahurie.

— Non, c'est comme ça que je règle les miens.

J'étais estomaquée. Je ne savais pas quoi penser.

— Toi ? C'est toi qui l'as tué ?

Il opina du bonnet.

— Je ne suis pas un saint, Hannah.

— Mais, pourquoi ?

— Pourquoi je ne suis pas un saint ? se moqua-t-il. Il a proposé du sang humain à mes frères.

— Oh... (Pause.) Pietro, tu l'as menacé. Tu le tuerais aussi ?

— Je le pourrais s'il te faisait du mal.

Je ris nerveusement.

— Pourquoi ris-tu ?

— C'est que... j'ai l'impression d'être entourée de gens qui pourraient tuer pour moi. C'est un peu particulier comme sentiment.

Un coup de vent passa et ramena l'intégralité de mes cheveux en avant. Darius leva la main plus rapidement que moi. Il écarta avec tendresse mes mèches et appuya doucement son doigt froid sur le bout de mon nez.

— C'est parce que tu es particulière.

Nous nous regardâmes un moment en silence.

— Je dois y aller, dit-il.

— Tu ne me laisses pas sans nouvelles ?

— Ok.

— Promets-le.

Il fronça les yeux.

— Tu sais que lorsqu'un ange noir fait une promesse il est obligé de la tenir?

— Alors promets.

Il soupira et embrassa doucement mon front.

— Je promets.

Je lui souris et le regardai s'éloigner dans la vieille ville avec une démarche assurée.

Je rejoignis lentement la rue piétonne, le cœur plus léger.

Avant de m'y enfoncer, je me retournai une dernière fois pour regarder la mer.

Je m'arrêtai, médusée.

Pietro rôdait devant le banc sur lequel Darius et moi étions assis. Je doutais qu'il s'agisse d'une coïncidence. Et s'il me cherchait ? Réalisant qu'il ne m'avait pas vue, je pressai le pas et entrai dans le premier magasin ouvert sur mon passage. Cachée derrière un portique de vêtements, je fixais la vitrine le cœur battant. Au bout d'une minute à peine, je le vis passer devant. Il ne m'avait pas vue.

Ce type-là me donnait froid dans le dos.

Je passai prudemment la tête à l'extérieur du magasin et observai la rue. Je ne le vis pas.

Je sortis de la boutique et avançai au pas de courses pour rejoindre l'appartement de Leith.

Je ne lui parlerais pas de Pietro. il y aurait un clash, sinon. Forcément.

Oui, j'allais me taire.

— Merci, monsieur Becket, je suis absolument ravie.

— Je suis aussi très content, mademoiselle. Je vous attends le sept juin à huit heures. Je vous présenterai le reste de l'équipe et fixerai avec vous un emploi du temps pour l'été.

— C'est parfait pour moi.

— Alors à dans trois semaines.

— Au revoir, monsieur Becket.

Au moment où je raccrochai, la porte d'entrée s'ouvrit sur Leith qui rentrait de la fac.

— Je l'ai eu, je l'ai eu ! m'écriai-je.

— Tu as eu quoi ?

— Le job que je voulais ! Je suis allée à l'entretien ce matin, tu sais dans le coffee shop où nous avons pris un verre. M. Becket vient de me rappeler, la place est pour moi !

— Oh.

Je le toisai un moment. Son enthousiasme me laissa coite.

Il fronça le nez et m'embrassa sur le front.

— Tu n'as vraiment pas besoin de faire ça, Hannah, dit-il en m'attirant dans le salon. Je peux t'aider financièrement.

Sur le canapé, il me fit asseoir sur ses genoux.

— On a déjà eu cette conversation.

— Je sais, mais je ne suis pas sûr que tu m'aies vraiment pris au sérieux. Je veux prendre soin de toi.

— Je sais, Leith, mais ce n'est pas exactement l'objectif que je me suis fixé. J'ai besoin d'être indépendante.

Il fronça les sourcils.

— Mais tu seras libre, Hannah, je ne te demande rien en retour. Je veux juste que tu sois heureuse.

— Mais moi, ça me rend heureuse de devoir travailler.

— Ça ne va pas être facile avec tes cours.

— D'autres étudiants l'ont fait avant moi et s'en sont très bien sortis. Ça ne me fait pas peur.

Il secoua la tête.

— Ça t'est si difficile de te laisser faire ?

— Oui. C'est trop tôt. On ne peut pas agir comme si nous étions ensemble depuis des lustres.

— Et pourquoi pas ? On va rester ensemble toute notre vie.

Je souris.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je te demande pardon ?

— Je sais que tu m'aimes, Leith, et je t'aime aussi mais, la vie est parfois bizarrement faite. Tu ne peux pas savoir à l'avance si dans l'avenir tu auras toujours envie de prendre soin de moi financièrement. Je serais peut-être un fardeau pour toi.

Il sembla en colère soudain.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide !

Il prit mon visage entre ses mains.

— Tu sais combien de chances sur six milliards j'avais de trouver mon âme sœur ? Une seule, Hannah, juste une toute petite chance. Et tu crois qu'après avoir eu le privilège de te rencontrer, je vais te considérer comme un fardeau ? Jamais. Je serai toujours là pour toi, quand bien même tu ne voudrais plus de moi.

— Ça, ce n'est pas près d'arriver...

— Sur ce point, on est d'accord. Alors pourquoi perdre ton temps en futilités ? Laisse-moi prendre soin de toi.

Il ne comprenait rien du tout.

— Je vais te laisser prendre soin de moi, Leith, mais pas de cette manière-là. Comment te dire... Je veux apprendre à subvenir à mes besoins, toute seule. C'est un passage obligatoire. (il leva les sourcils.) Ok, pas pour tout le monde, c'est vrai, mais c'est quand même le lot du commun des mortels. Et j'en fais partie. Essaie de comprendre.

Il soupira longuement en plissant le front...

— J'ai du mal... Mais si c'est ton choix...

— Ça l'est.

Je l'embrassai doucement sur les lèvres.

— Merci.

— Allez viens, dit-il en se levant pour me prendre la main. Je meurs de faim.

On prend des plats à emporter au restau grec et on va à Bow Butts ?

— Extra !

On y était en dix minutes. Nous commandâmes nos plats : feuilles de vignes farcies pour moi, Soutzoukakia^[1] pour Leith et nous installâmes sur les bancs de Bow Butts.

— Tu commences à travailler quand ? demanda-t-il.

— Le sept juin.

Il fit une grimace.

— Pourquoi pas à la rentrée, plutôt ? Tu aurais pris de vraies vacances.

— Ce n'est pas moi qui ai fixé la date...

— Mouais, je m'en doute. Que dirais-tu d'aller voir tes parents ? Pendant que tu es encore libre..., ironisa-t-il.

Mon visage se fendit d'un sourire. Je n'avais pas vu ma famille depuis Noël, ils me manquaient tous sévèrement.

— On part demain ? proposa-t-il. Une semaine ? J'opinai énergiquement du bonnet en avalant une grosse bouchée de feuilles de vigne.

— Ça ne t'effraie pas de vivre seule ? demanda subitement, Leith.

— J'avoue que je préférerais nettement trouver quelqu'un. Une coloc, précisai-je. Je n'ai jamais vécu seule nulle part, donc je suis défiée.

— Ça te fait peur ?

— Un peu, oui, avouai-je en toute confiance.

Il fronça les sourcils et me fixa avec une intensité tout à fait déstabilisante.

— Hannah. Viens vivre avec moi.

— Leith ! Tu...

— Chut... Écoute. Tu prends ton job, tu participes aux achats quotidiens et tu économises le prix du loyer à tes parents. Réfléchis, l'idée n'est pas idiote.

— C'est vrai mais...

— Tu n'aimerais pas vivre avec moi ?

Il me regardait avec cette expression qui me fascinait. Les yeux brillants, les pupilles resserrées.

— Si bien sûr mais...

— Mais quoi ?

— Non mais tu imagines la tête de mon père ! rigolai-je.

— Si ça se trouve, il serait d'accord.

— Franchement ? Ça m'étonnerait !

— Et toi ? Au fond de toi, est-ce que tu le voudrais ?

Je réfléchis.

— Peut-être, admis-je.

— Tu vois, tu es déjà en train de changer d'avis.

Je fis la moue. C'est-à-dire qu'il savait être sacrément convaincant, le bougre !

— On aura qu'à dire à ton père que tu viens vivre sous mon toit en tant que colocataire, ce qui ne serait pas complètement faux.

— C'est ça, prends-le pour un idiot ! Et puis, un colocataire ça participe au loyer.

— Pas tous.

— J'aimerais bien voir ça !

Il sourit en coin.

— Tu ne vas pas me faire croire que Binoclard ne te payait pas de loyer ?

Il haussa les épaules.

— Tu rigoles ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas besoin d'argent et il en avait peu.

— Waouh...

J'étais estomaquée.

Leith ramassa nos déchets du repas et se leva pour les jeter dans la corbeille à côté de nous.

Il me tendit la main. Je la pris et me relevai.

— Tu veux bien repenser à tout ça ?

— Je veux bien y penser, mais c'est tout. Je ne crois pas que ça ira plus loin pour l'instant.

— Ok, pour l'instant...

Il baissa la tête vers moi et me gratifia d'un clin d'oeil.

Maman nous accueillit avec une excitation non dissimulée. Je n'étais pas rentrée à Wick depuis des mois et immédiatement, elle me trouva changée. Quand on est petit, ce genre d'appréciation passe, mais lorsqu'on a dix-neuf ans, on se demande si ça ne veut pas dire que l'on a pris un bon coup de vieux !

Nous passâmes l'après-midi à discuter de notre vie à Wick, des examens, de l'année prochaine... Il était vingt et une heures, que je n'avais pas vu passer la journée.

Lorsque Leith fut parti, ma mère me rejoignit dans ma chambre. J'étais encore en train de défaire mes valises.

— Je peux entrer ?

— Oui, maman, viens. Je range mes affaires.

Elle m'observa un moment, le sourire aux lèvres.

— Quoi ? demandai-je.

Elle s'approcha de moi et m'attira à côté d'elle sur le lit.

Ses yeux brillaient d'une tendresse mâtinée de gravité ; celle d'une maman.

— Il y a vraiment quelque chose qui a changé chez toi, Hannah, dit-elle avec douceur. Tu sembles... différente.

L'allusion était trop évidente.

J'étais persuadée d'aller m'enfermer dans la salle de bains si elle me sortait un truc du genre : « Tu es devenue une femme, ma petite fille. »

— Vous vous protégez ?

Ma salive se bloqua dans ma gorge, je m'étouffai en un quart de seconde. J'étais cramoisie.

— Euh...

— Je suis très sérieuse, Hannah.

— Je sais, (je fronçai le nez.) La réponse est oui.

— Alors, tant mieux. Comment le ressens-tu ?

— C'est-à-dire ?

Je n'allais quand même pas devoir entrer dans les détails !

— Dans ton corps. Comment te sens-tu ?

— Euh... normale.

Je ne sais pas si cette réponse était la bonne, mais elle s'en contenta.

— Est-il gentil avec toi ?

Le sourire que je décrochai parla de lui-même.

Maman ne put s'empêcher de rire.

— Bon, je peux te le dire, Hannah. Je viens de prendre une grande claque.

— À cause... de moi ?

— Oui. Mais je digère, je suis une femme. Ainsi va la vie. Ton père... c'est une autre paire de manches.

— Tu ne vas pas lui en parler, dis ? m'horrifiai-je.

J'osais à peine imaginer la tête qu'il ferait...

— Non, ne crains rien. Je ne veux pas lui faire risquer un infarctus. Il aime beaucoup Leith mais, il y a des choses qu'il vaut mieux qu'il ne sache pas vraiment. Même s'il est loin d'être idiot. À votre âge, il n'en faisait pas moins !

Elle caressa ma joue doucement et sourit.

— Tu sembles plus épanouie que jamais. Venir à Wick était une bonne chose, n'est-ce pas ?

— La meilleure, maman.

Elle quitta ma chambre dix minutes plus tard, rassérénée de me savoir si heureuse. Ainsi, le coup était un peu plus facile à encaisser, j'imagine.

Ce fut la dernière conversation sur le sujet que nous ayons eu de tout mon séjour au manoir. Parler de moi aussi intimement n'était pas ce que je préférais, même si je considérais ma mère comme la meilleure confidente du monde.

J'eus beaucoup de mal à dormir cette nuit-là. Mon petit ami me manquait. Il n'était pas dans mon lit et j'avais froid. Oui, parfois, le manque se traduit par des choses toutes bêtes : le gros câlin d'un loup-garou.

C'est primitif ? Tant pis... j'assume.

Les jours s'écoulèrent à une allure folle. Une semaine, ça passe très vite. Et pourtant, Leith et moi ne nous étions pas vus une seule fois. Avec son père, ils étaient allés faire un saut sur les îles Orcades pour rendre visite à Al et Bonnie. Depuis l'épisode du galbro, l'année dernière, Jeremiah, son père, s'était considérablement rapproché de son frère, Al.

Leith venait me chercher aujourd'hui, vers midi. Nous rentrerions à St

Andrews dans la journée. Mais mon amoureux sonna à la porte à dix heures. Je venais juste de m'habiller. Je descendis les escaliers en trombe pour lui ouvrir. Le sourire aux lèvres, il était beau en diable. Comme mon père nous regardait, il garda ses distances, il se contenta de me caresser la joue.

— Tu es en avance ! lançai-je joyeusement.

— Ne pas te voir me faisait grincer des dents. Mon oncle m'a quasiment fichu dehors pour que j'aïlle te retrouver !

Nous entrâmes dans le grand salon où ma famille était déjà installée.

— Mais tu es en avance ! s'exclama ma mère à son tour en lui ouvrant les bras.

— Euh oui, s'excusa-t-il en saluant mon père, Elaine et Mathy. C'est parce que je voulais vous parler. À vous deux, ajouta-t-il en regardant mon père.

Je le toisai, à moitié mortifiée. De quoi était-il question ?

Poliment, Mathy emmena ma grand-mère avec elle pour nous laisser tous les quatre. Mon cœur battait la chamade.

— Hannah vous a dit qu'elle commençait à travailler dans deux semaines, n'est-ce pas ? commença-t-il.

Mon père leva un sourcil.

— Oui, nous sommes au courant, évidemment.

— Vous a-t-elle exposé les raisons de son choix ?

Mon sang se glaça. Quand avions-nous décidé de mettre mes parents au parfum, au juste ?

— Bien entendu, répondit mon père. Elle souhaite prendre un peu d'indépendance et, pour reprendre ses termes, alléger nos dépenses. Mais où veux-tu en venir, mon garçon ?

— Oui, acquiesça Leith, sans répondre, elle a raison. Un loyer aussi cher que le sien c'est un sacré budget !

Je lui lançai un regard noir. Entendre parler de soi comme si on n'était pas là est quelque chose de très désagréable, d'autant que je me demandais vraiment ce qu'il était en train de préparer, le traître !

Leith fit quelques pas vers moi et effleura mon épaule de son bras. Je m'électrisai.

— Surtout qu'elle n'est pas sûre de trouver une colocataire. L'année dernière, vous avez eu de la chance que ça se fasse aussi vite.

— C'est vrai, admit ma mère.

— Hannah vous a-t-elle dit qu'elle craignait de vivre seule dans son appartement ?

Cette fois-ci je le fusillai du regard.

Ma mère et mon père se tournèrent vers moi.

— Euh, non, dit ma mère. Pourquoi, Hannah ?

— Leith exagère, voulus-je les rassurer en leur servant un sourire commercial, j'ai juste dit que ça me ferait bizarre.

— Non. Tu n'as pas dit ça. Tu as dit que ça te faisait peur et que tu préférerais nettement trouver quelqu'un.

J'ouvris la bouche hébétée. J'avais dit ça, oui, mais pas avec autant de drame que le laissait supposer Leith. Qu'essayait-il de faire ? Me ridiculiser devant mes parents ?

D'ailleurs, ils nous toisaient à tour de rôle, interloqués.

— Tu ne nous en as jamais parlé, Hannah, dit mon père. Tu veux qu'on t'aide dans ta recherche ?

— Non, je...

— En fait, j'ai une solution, coupa Leith tout sourire.

Ce fut long, mais là, je venais enfin de comprendre, il n'allait quand même pas faire ça ?

Il passa son bras autour de ma taille et me serra contre lui. J'étais pétrifiée. Hésitant entre l'envie de fuir et celle de l'étrangler de mes propres mains.

Mon père observait Leith avec beaucoup d'intérêt. Contrairement à moi, il n'avait pas encore saisi la subtilité du subterfuge de mon petit ami.

— Je t'écoute, Leith.

— Paul, j'ai hérité d'un très grand appartement à la mort de ma mère, à St Andrews. Il y a plusieurs chambres avec chacune une salle de bains. Je l'ai toujours partagé avec différents étudiants. Si vous êtes d'accord, je propose qu'Hannah s'y installe. Vous économiserez le prix d'un loyer et Hannah ne serait pas seule.

Je n'arrivais pas à croire qu'il ait osé faire une chose pareille sans m'en avoir parlé avant ! Parce que maintenant, en plus du fait d'avoir l'air d'une parfaite idiote, j'allais devoir essuyer les foudres de mon père.

J'essayai de détacher le bras de Leith, mais il avait une telle force que j'y renonçai instantanément.

— Papa je...

— Qu'en penses-tu, Hannah ?

Ma mâchoire inférieure s'ouvrit d'hébétement.

Pas de colère ? Pas d'irritabilité ? Pas de II n'en est pas question ! ?

« Que celui qui a pris possession du corps de mon père sorte immédiatement !

»

— Tu es d'accord ? s'enquit-il.

De la main, Leith fit une légère pression sur ma taille. J'avalai ma salive et regardai ma mère pour trouver une échappatoire dans son regard. Elle souriait!

Je levai la tête vers Leith, interdite.

Alors mon cerveau donna un ordre à ma bouche. Comme une grande, elle se mit à remuer et libérer un :

— Oui.

Ferme.

Définitif.

Moins d'une demi-heure plus tard, nous étions partis.

Dans la voiture, je tapotai le cuir de l'accoudoir du bout des doigts. Leith me coula un regard en biais.

— Tu es fâchée ?

Il y aurait eu de quoi, pourtant...

— Je ne sais pas. Surprise, en tout cas.

— Juste surprise ? Même pas un tout petit peu contente ?

— Tu es fin psychologue, ironisai-je. Essaye de deviner.

Leith souriait à pleines dents. Je boudais.

Sans un mot de plus, je baissai mon siège et repliai mes jambes sur moi. Pendant un très, très long moment, j'observai Leith, imaginant la nouvelle vie qui nous attendait. C'était à peine croyable. Je fermai les yeux et m'endormis.

Il avait dû rouler à une allure folle, car nous arrivâmes devant la fac à peine quatre heures plus tard. Je me réveillai groggy. J'avais dormi pendant au moins trois heures.

— Pourquoi on s'arrête là ? demandai-je.

— Tu ne veux pas connaître nos résultats d'examens ?

Je hochai la tête et sortis de la voiture. Nous nous séparâmes le temps d'aller vérifier dans nos pavillons respectifs. J'étais admise. Je n'avais rien raté.

Juste avant de rejoindre Leith, je passai un coup de fil à mes parents pour leur donner la nouvelle. En sortant, il m'attendait devant sa voiture, le téléphone à l'oreille.

— Génial. On sera là. (Pause.) Oui, oui. Demain, midi. C'est ça... salut.

— On va quelque part, demain ?

— Oui. La meute organise un barbecue pour fêter la fin des partiels. Tout le monde a réussi. Ça va se passer sur le terrain de l'oncle de Dan.

— Félicitations.... Mais, si j'ai bien compris, c'est comme pour cette histoire

d'appartement, tu ne me demandes pas mon avis ?

Il ne fallait pas charrier, quand même !

— Oh... tu m'en veux encore.

— Non... Laisse tomber.

Je ne pouvais pas m'empêcher d'être irritée.

— Hannah...

— N'insiste pas, je te dis.

— Si, parce que je crois que...

— J'ai aussi réussi mes partiels, l'interrompis-je.

Ses iris étincelaient.

— Parfait, dit-il sans enthousiasme.

J'avais les sourcils froncés. Nous étions sur le fil du rasoir. La dispute nous pendait au nez.

— Je te raccompagne chez toi ou tu veux venir à la maison ? C'est... comme tu veux.

— Ramène-moi chez moi, s'il te plaît.

Il m'observa en silence et, ne cachant pas sa frustration, il s'installa derrière le volant.

Je n'avais pas vraiment envie de me quereller avec lui. Je m'étais peut-être emportée un peu vite. Avant qu'il ne démarre, je lui fis face et lâchai tout de go:

— On n'a jamais fait l'amour chez moi.

— Quoi ? s'étrangla-t-il.

Je manquai d'exploser de rire.

— Tu m'accompagnes, ou je reste toute seule ?

Jamais conduire à travers la ville n'aura été plus rapide. Les valises restèrent dans la voiture. Leith grimpa les quatre étages de mon immeuble en courant, moi dans ses bras. Il me laissa à peine le temps d'ouvrir la porte ; nous étions déjà dans ma chambre.

Au matin, je n'avais pas du tout envie de quitter mon lit et j'allais le faire savoir. Lorsque Leith repoussa les draps pour se lever, je m'accrochai à lui comme une sangsue.

— On n'y va pas...

— Il est onze heures. Ils nous attendent.

— On s'en fiche, on a qu'à leur dire que je suis très, très malade, que je ne tiens pas debout et que... On n'a qu'à leur dire la vérité : que je veux rester enfermée ici avec toi, toute ma vie ! (La veille, après notre intermède, nous étions rentrés dormir chez lui.)

Il sourit.

Je fis pleuvoir une pluie de petits baisers sur ses épaules. Il frissonna. Je ne pouvais pas être plus convaincante.

— S'il te plaît... Leith...

Il m'arracha un cri de surprise en me soulevant du lit pour me prendre dans ses bras. Il entra dans la salle de bains, me déposa dans le bac et ouvrit le robinet. L'eau était si froide que je poussai un hurlement de bête sauvage. Il me rejoignit, l'œil brillant. J'avais eu gain de cause, ou presque...

Nous fûmes les derniers arrivés.

Nous descendîmes du 4x4 et entreprîmes de sortir sacs et couvertures pour le pique-nique.

La journée était belle, sans un seul nuage et la chaleur exceptionnellement douce pour un mois de mai. J'étais bien contente d'avoir mis un tee-shirt sous ma veste. Je la retirai et l'attachai autour de ma taille.

— Vous en avez mis du temps ! cria Julia en nous ouvrant les bras.

— On a dormi tard..., m'excusai-je.

— Ben voyons ! pouffa-t-elle.

La musique braillait à fond, le feu pour le barbecue était immense et Jamie et Anneas dansaient autour en entonnant un chant épouvantablement faux.

— Danse du feu, se moqua Julia. Elle est supposée rendre fort et téméraire.

J'éclatai de rire.

— Mais il n'y a que Jamie et Anneas qui dansent...

— Des mauviettes ! lança Leith.

— Le barbecue n'est pas encore prêt, tu viens faire un tour avec moi ?
proposa Julia.

J'acquiesçai silencieusement.

— Vas-y, je rejoins les autres, m'encouragea Leith en m'embrassant sur le front.

Je lui fis un signe de la main et m'enfonçai avec Julia dans les sous-bois.

— Leith m'a dit que tu allais travailler cet été ?

— Hum...

Julia toussota et leva la tête vers les frondaisons.

— Je pense revenir à St Andrews à la rentrée.

— Vraiment ?

— Oui. Je me voile la face en m'éloignant. Je pourrais bien m'isoler d'ici à des milliards de kilomètres que ça n'y changerait rien.

— Je suis d'accord. Darius va être content, affirmai-je en souriant.

— Tu crois ? pépia-t-elle.

— Tu lui manques.

— Il me manque aussi.

Julia s'arrêta brusquement.

— Qu'y a-t-il ?

— Chut !

Elle leva le nez et renifla l'air. Au même moment, un bruissement de feuilles dans les hauteurs me fit sursauter.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je, paniquée.

— Il y a quelqu'un, chuchota-t-elle.

— Tu le sens ? C'est l'un des garçons ?

— Non. Je n'arrive pas à flairer correctement.

Les sourcils froncés, elle regardait autour d'elle, à l'affût du moindre bruit.

— On va retrouver la meute. Je vais te porter pour aller plus vite si tu veux bien.

— Je... oui.

— Accroche-toi à mon cou.

Je m'exécutai tandis qu'elle passait ses mains derrière elle pour me hisser sur son dos. J'enroulai mes jambes autour de sa taille, mais avant qu'elle ne fasse un pas, d'immenses ailes noires fendirent l'air au-dessus de nos têtes.

Avec une élégance déconcertante, Darius se posa doucement devant nous.

Julia ne montra aucune excitation en le voyant. Elle se doutait bien que sa présence ici n'annonçait pas de bonnes nouvelles. Elle détacha mes bras de son cou pour me faire descendre et avança vers lui.

— Que se passe-t-il, Darius ?

L'inquiétude qui se lisait sur son visage était terrifiante. Il était blême.

— Vous devez partir d'ici, vous et les autres.

Je levai les yeux vers Julia, elle le fixait sans ciller.

— Comment nous as-tu trouvées ? demandai-je.

— On n'a pas le temps de discuter, ils arrivent.

— Quoi ? m'écriai-je.

— Va-t'en, Julia, je prends Hannah avec moi. J'irai plus vite que toi en la portant.

Sans poser plus de questions, elle hocha la tête et commença à s'éloigner en courant.

Je m'accrochai au cou de Darius, tremblante. Les ailes toujours déployées, il nous souleva du sol.

— Dis-moi ce qui se passe.

— Pietro a rassemblé plusieurs d'entre nous. Je t'ai dit que certains voulaient se venger. La dernière fois qu'on s'est parlés à Bow Butts, j'ai jeté la lettre du crinos. Je n'avais pas remarqué que Pietro nous suivait, quand nous sommes partis il l'a ramassée.

— Oui, je l'ai aperçu, ce jour-là. Je croyais qu'il venait pour moi. Mais ils savent que la meute n'y est pour rien, maintenant. Pourquoi ne nous fichent-ils pas la paix ?

— Ils s'en moquent, Hannah. ils veulent se battre.

— Comment ont-ils su où nous étions ?

— Ils sont nombreux, ils ont des oreilles partout. Ils attendaient le bon moment, celui où vous seriez tous réunis en dehors de la ville. C'est aujourd'hui. Je l'ai su trop tard, (il émit un grognement.) J'avais des doutes mais je ne me suis rendu compte de rien, Pietro a bien mené son affaire. Le patron du Red Lion a fini par lâcher le morceau, aujourd'hui.

Pendant qu'il parlait, nous arrivâmes au-dessus du champ où se trouvait la meute. Julia apparut en même temps que nous. Darius atterrit prudemment.

Tous s'étaient retournés, Leith arriva avant même que je ne me détache de Darius et me tira par le bras pour me ramener contre lui.

— Partez tous, lança Darius, ils sont une dizaine et veulent un affrontement. Il n'y aura pas de dialogue.

Tout le monde se rassembla autour de nous.

— Pourquoi nous avertis-tu encore ? demanda Jamie avec méfiance.

Darius jeta un œil à Julia.

— C'est mon devoir. Les conséquences pour St Andrews pourraient être désastreuses.

Il scruta le ciel quelques secondes.

— Partez, maintenant.

— On y va ! cria Jamie. Vous trois, (il s'adressait à Georgia, Julia et moi) vous montez dans la même voiture et vous allez chez l'oncle de Dan. Nous, on part dans la direction opposée pour faire diversion, on se rejoindra plus tard.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? s'insurgea Georgia. On ne va pas filer comme des couardes ! On va les affronter !

— Tu fais ce que je dis ! Je ne veux pas vous avoir dans nos pattes !

Elle allait encore protester.

— Dégage ! hurla-t-il.

Silencieusement, Leith me fit signe de la tête qu'il fallait que j'obéisse.

— Vous n'allez pas vous battre ! paniquai-je.

Leith attrapa mon visage entre ses mains.

— On va tout faire pour l'éviter. Maintenant, allez-vous en, m'ordonna-t-il fermement en me poussant brusquement vers Julia qui me tira aussitôt jusqu'à sa Jeep.

Je courais plus que je ne marchais et tournais la tête toutes les cinq secondes vers Leith. Georgia nous suivait.

— Montez ! cria Julia.

Je grimpai par la portière conducteur sans discuter et collai mon visage contre la vitre, côté passager. Mes yeux se vrillèrent en direction de la meute. Georgia s'installa entre Julia et moi.

Julia démarra en trombe, faisant crisser les pneus. Tous les garçons étaient déjà montés dans leurs voitures et commençaient à rouler sur le chemin d'accès. Je ne voyais plus Darius.

Nous avions à peine roulé deux cent mètres, lorsque nous entendîmes un bruit sourd au-dessus de nous. La carrosserie vibra. Je poussai un hurlement de terreur. Un ange noir avait atterri sur le toit de la Jeep.

Julia essaya d'accélérer et de braquer brutalement le volant de droite à gauche pour le faire tomber. J'étais secouée dans tous les sens. Dans un geste protecteur - qui ne me surprit pas sur le coup, tellement j'étais terrorisée - Georgia avait étendu son bras devant moi pour que je ne vacille pas.

L'ange noir était agile, il s'était accroché au toit à l'aide de ses serres et ne semblait pas vouloir le lâcher.

Avec la vitesse, la voiture fit un bond gigantesque lorsque Julia roula sur une bosse. Les pneus retombèrent sur le sol dans un bruit ressemblant à une explosion, nous faisant littéralement sauter de nos sièges. Nous avions éclaté un pneu.

Julia perdit le contrôle du véhicule et la Jeep dérapa. Avant même que nous puissions comprendre quoi que ce soit, la voiture bascula sur le côté et fit plusieurs tonneaux dans la fanfare de nos cris.

La Jeep stoppa sur le toit.

Même si le choc fut violent, aucune de nous trois n'avait perdu connaissance. Le plus surprenant fut que moi, j'avais encore toute ma conscience et que je ne semblais pas blessée. Je n'avais même mal nulle part.

— Hannah, ça va ? demanda Georgia.

— Oui, je crois, et vous ?

J'essayai de bouger, je n'y arrivai pas. Nous étions entremêlées les unes sur les autres parce que nous n'avions pas eu le temps d'attacher nos ceintures de sécurité, les bris de glace du pare-brise éparpillés sur nous.

Julia et Georgia n'eurent pas le temps de me répondre. Un vacarme de tôle froissée m'arracha un hurlement. Les deux portières furent violemment détachées de leur châssis pour être balancées au loin. Deux paires de jambes aux pieds nus se tenaient devant chaque ouverture.

Julia et Georgia furent tirées brutalement à l'extérieur, me faisant tomber de tout mon long sur le plafond. Je réussis à relever la tête sans trop de difficulté pour m'apercevoir qu'elles étaient assaillies par trois anges noirs. Parmi eux, je reconnus le jeune vampire que j'avais vu avec Pietro la première fois.

Prises par surprise, Georgia et Julia étaient balancées en tous sens comme de vulgaires poupées de chiffons.

Lorsque je tournai la tête en direction des autres voitures, je vis qu'elles étaient arrêtées au milieu du chemin. Plusieurs anges noirs les avaient rejointes.

Alentour, un affrontement sans nom faisait rage. Des corps sans tête étaient éjectés dans les airs, j'entendais des cris épouvantables. Je ne pouvais plus bouger ni hurler, j'étais tétanisée par la peur et l'angoisse.

Alors que je pensais être ignorée, je vis l'acolyte de Pietro s'avancer lentement vers moi. Je reculai immédiatement sur les genoux pour sortir par l'autre côté. Mais ma sottise n'avait d'égale que ma naïveté. Il me rattrapa en un quart de seconde et me traîna par terre en empoignant mes vêtements, ignorant mes cris.

Il me releva d'une seule main en maintenant mes cheveux dans son poing, m'obligeant à faire face à Julia et Georgia.

— Regarde tes animaux domestiques. On va en faire de la charpie !

Georgia émit un grognement caverneux, elle avait réussi à se relever. Dans un accès de rage, elle frappa violemment son agresseur qui retomba sur le sol plusieurs mètres plus loin.

Celui qui me tenait, me lâcha pour foncer sur Georgia qui se défendit comme un diable. Elle l'envoya, lui aussi, loin derrière elle.

Julia était toujours au sol, rouée de coups. À chaque fois qu'elle se relevait, son agresseur la renversait de nouveau. Puis, tout s'accéléra. Tandis que le premier ange noir que Georgia avait frappé sautait sur elle avec une agilité effrayante, je vis celui qui maltraitait Julia fendre l'air de sa main, et lui enfoncer ses serres en plein cœur. Elle hurla de douleur, avant de s'immobiliser sur le sol. Son sang coulait à flot.

— Nooonnnnnnnnnnnnnnnnn ! m'égosillai-je.

Ce fut comme un électrochoc. Ignorant le danger, je me relevai en titubant pour courir vers elle. Je fonçai tête baissée dans celui qui venait de l'agresser. D'un simple revers de main dans le visage, il me balança violemment plusieurs mètres plus loin. J'avais les lèvres éclatées. Je retombai à plat, dos sur le sol. Je me relevai avec difficulté, toussant, crachant pour reprendre ma respiration, que j'eus à peine le temps de maîtriser. L'acolyte de Pietro s'approchait de moi. Instinctivement, je reculai.

Pendant que Georgia se débattait toujours, deux loups gigantesques arrivèrent en courant et sautèrent à la gorge de deux anges noirs. Mon agresseur prit aussitôt la fuite par les airs. Sans perdre de temps, je courus rejoindre Julia.

Elle agonisait. Je m'agenouillai devant elle pour la soutenir. Ses yeux n'étaient plus que deux billes bleues étincelantes, ses lèvres laissaient échapper un filet de sang et chacun de ses mouvements respiratoires semblait la torturer.

— Julia, murmurai-je, effarée.

Sa poitrine était maculée et poisseuse. Avec mes mains, j'essayai d'appuyer dessus pour arrêter l'hémorragie, mais cela ne servit à rien, elle était bien trop blessée. Elle était en train de partir sous mes yeux, et je ne pouvais rien faire. Le visage penché sur Julia, je ne pouvais m'arrêter de pleurer.

Autour de nous, il y eut plusieurs craquements, ceux d'os qu'on brise, de têtes qu'on arrache. Puis plus rien. Les grognements et les cris sauvages cessèrent brusquement.

Je relevai la tête en apercevant une ombre qui passait sur nous. Je me tournai

et vis Darius. Il était couvert de sang.

— Julia ! hurla-t-il en se laissant tomber à genoux devant elle. Oh, Julia...

Il enveloppa son visage entre ses mains.

— Julia... Julia... Julia..., répéta-t-il dans une plainte bouleversante.

Les mains sur la bouche, je n'arrivais pas à empêcher le tremblement de mes lèvres. J'avais à peine conscience que le reste de la meute nous entourait : hommes et loups.

Personne ne bougeait. Tous savaient ce qui allait inévitablement suivre, et tous se demandaient ce qui poussait Darius à agir ainsi.

Il était penché sur Julia, son visage à quelques centimètres de celui de mon amie, ils se regardaient.

Le silence était si lourd qu'il en était écrasant. J'aurais voulu hurler ma peine et ma rage. J'étouffai un sanglot.

— Chut..., murmura Leith en encerclant mes épaules pour me relever. Viens là.

— Mon amour..., murmura Julia.

Je sentis les doigts de Leith tressaillir autour de moi.

Darius se pencha davantage et posa ses lèvres sur la bouche ensanglantée de Julia. Le baiser qu'il lui donna semblait aussi léger qu'un effleurement d'ailes de papillon.

— Je t'aime, murmura-t-il. Je t'ai toujours aimée, mon ange... je t'aimerai toujours.

Les lèvres de Julia esquissèrent un sourire presque imperceptible et, comme si elle avait attendu ces mots pour partir, ses paupières se refermèrent.

Mes genoux me lâchèrent et les sanglots explosèrent. Leith me retint. Il me retourna contre lui et j'enfouis ma tête dans le creux de son épaule.

Un hurlement bien plus puissant et strident que celui que j'avais entendu lors des funérailles de Minah retentit, me faisant frémir jusqu'au plus profond de moi-même.

Darius souffrait.

Lorsque le cri cessa, je me retournai enfin.

Darius se leva, haletant, la rage au visage. Sans un regard vers nous, sans un mot, il déploya ses ailes et s'éleva dans le ciel pour disparaître en quelques secondes.

Tout le monde semblait pétrifié, vrillé au corps sans vie de Julia. Etienne fut le premier à réagir. Il s'agenouilla devant elle et, glissant doucement ses bras sous son dos, il la souleva de terre en la serrant contre lui. Son visage

n'exprimait rien de plus qu'une haine immense.

— Ramenons-là à ses parents, dit-il froidement en avançant en direction des voitures.

Plusieurs le précédèrent. Je ne bougeai pas. Je venais d'apercevoir Georgia. Elle était allongée, la tête sur les genoux d'Anneas, Jamie le loup, à côté d'elle.

Je repoussai les bras de Leith et courait vers elle. Je soupirai de soulagement. Elle était consciente, amochée, mais hors de danger. Elle s'en remettrait.

— Ça va ? lui demandai-je doucement.

Elle hocha la tête en silence et me sourit avec une expression de douleur.

— Anneas, nous devons brûler les corps, ordonna Leith avec un sang-froid effarant. Dépêchons-nous, Georgia peut attendre encore.

Sur ce, il attrapa dans chaque main un des pieds des deux anges noirs qui se trouvaient au sol, pour les traîner plus loin vers le champ. Je réprimai un haut-le-cœur en voyant le sang s'écouler de leur cou sans tête.

— Je reviens. Je suis là pour toi, murmura Anneas à l'oreille de Georgia. Hannah reste avec toi.

Il ramassa ce qu'il restait des anges noirs et partit rejoindre Leith. C'en était bien trop pour moi.

Je soulevai la tête de Georgia pour la poser sur mes genoux. Elle grogna et se laissa aller.

— Merci, souffla-t-elle.

Je n'osais pas regarder franchement l'immense feu qui s'élevait au loin. Mais même les yeux baissés, j'apercevais les volutes noires mortuaires.

— Tu as été très courageuse..., chuchota Georgia d'une voix étouffée. Tu es pleine de sang....

— Ce n'est pas le mien... Chut, ne t'épuise pas, tentai-je de l'apaiser.

— J'ai mal, mais ça va aller...

Elle essaya de se redresser.

— Reste tranquille.

— Je me suis trompée sur toi, tu n'es pas une petite humaine sans intérêt. Tu es plus brave qu'un dragon.

— Qu'un bébé dragon, alors...

Elle me sourit et ferma les yeux.

Anneas revint rapidement. Je m'écartai doucement quand il prit Georgia dans ses bras, délicatement, comme si elle était plus fragile qu'un nouveau-né.

Je me relevai et rejoignit mollement Leith qui arrivait en courant. Il s'avança pour me prendre par la taille et plongea son magnifique regard vert dans le mien.

— Ça va ? demanda-t-il en frôlant mes lèvres ensanglantées.

— Je ne sais pas... je suis perdue. Tu n'es pas blessé ? Tu es couvert de sang...

Il secoua le menton.

— Tu le savais... pour eux deux ?

J'opinai.

— Depuis quand ?

— Plusieurs mois.

— Comment avons-nous pu être aussi idiots pour ne pas nous en rendre compte ? Un loup-garou et un vampire...

— Ils s'aimaient, murmurai-je.

Leith frissonna.

— Il ne lui a jamais voulu de mal, n'est-ce pas ?

— Non, jamais. Votre affrontement a mis un terme à leur relation secrète.

— Julia..., murmura-t-il en secouant tristement la tête.

Mais elle ne lui répondrait plus jamais.

Julia était allongée sur son lit d'adolescente, dans sa chambre à coucher pleine de souvenirs. Son père, sa mère et sa petite sœur la pleuraient sans s'arrêter depuis plus de quatre heures. Pour lui rendre hommage, et par respect pour sa famille, les membres de la meute avaient décidé de rester auprès d'eux.

Le visage des garçons était impassible. Ils avaient tous l'air si forts, si maîtres d'eux-mêmes. Mais en vérité, ils étaient tous aussi malades que moi.

Ce débordement de tristesse me donnait la nausée, je me tortillais sur ma chaise pour éviter de vomir. J'étais écœurée, ulcérée que la mort ait jeté son dévolu sur elle, si belle, si jeune et pleine de vie...

Comment un tel carnage avait-il pu avoir lieu ?

Lorsque nous avons quitté le terrain de l'oncle de Dan, il y avait du sang partout. Plusieurs anges noirs étaient morts - dont Pietro - les autres s'étaient enfuis. À part Georgia et Julia, aucun garou n'avait été touché. Jamie semblait dire que la plupart de ces anges noirs étaient des novices.

Je comprenais maintenant pourquoi il tenait absolument à ce que nous nous éloignions. Aucune femelle loup n'était capable de faire le poids devant un ange noir. Julia y avait laissé la vie et Jamie s'en voulait terriblement. Il n'arrêtait pas de dire qu'il aurait dû demander à l'un des garçons de nous accompagner. Qui aurait pu prévoir ? Il n'y était pour rien.

Les doigts de Leith se serrèrent sur les miens.

— Ça va ?

Je haussai les épaules.

— Tu veux rentrer ?

— Oui, murmurai-je.

Dire au revoir à la famille de Julia me parut au-dessus de mes forces, mais il le fallait.

J'avançai timidement vers eux, les yeux rivés sur le corps sans vie de mon amie. Ses parents l'avaient recouverte jusqu'aux épaules, on aurait presque pu croire qu'elle dormait. J'effleurai sa joue, si froide et déjà si dure, réprimai un sanglot et sortis de la pièce en courant, sans saluer quiconque. J'entendis

vaguement Leith s'excuser pour moi.

J'avançai jusqu'au 4x4 et me jetai en avant sur le capot, les deux mains bien à plat, la tête entre mes bras, laissant mes larmes éclater. Ils l'avaient eu leur satanée vie ! Comme je les détestais pour ce qu'ils avaient fait.

Je ressentais une telle colère, une telle consternation, une telle impuissance... ça me rendait folle. De rage, j'envoyai un coup de pied violent dans la roue.

— Aïe ! hurlai-je en me massant la cheville.

— Calme-toi. Ça va aller, murmura la voix de Leith.

Il passa la main derrière ma nuque et me serra contre lui. Je pleurai de plus belle.

— Pourquoi faut-il que ça se termine comme ça ?

— Je ne sais pas, Hannah.

Sa main caressait mes cheveux.

— Toi, tu es si fort, reniflai-je. On dirait que rien ne peut t'atteindre.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Je suis aussi triste que toi. J'aimais Julia. Je pleurai encore longuement et reniflai un bon coup.

— C'est fini maintenant, ou la bataille va continuer ?

— Ça non plus je ne le sais pas, Hannah. J'espère de tout cœur que ce soit terminé.

— Vous allez laisser le Cercle tranquille ?

Il m'écarta de quelques centimètres pour me détailler, surpris.

— Nous ne les avons jamais provoqués.

— Je sais... ce n'est pas ce que je voulais dire. Comment vont être vos rapports, maintenant ? Allez-vous faire un effort pour que de telles horreurs ne se reproduisent plus ?

Leith soupira.

— Ils sont des anges noirs, nous sommes des loups-garous. Aucun effort ne sera suffisant pour briser la haine qui nous sépare.

— Pourtant Julia et Darius ont surmonté leurs différences.

La mâchoire de Leith se raidit.

— Ça te paraît fou, n'est-ce pas ? chuchotai-je.

— Pas seulement. C'est inimaginable, insensé, écœurant...

— Écœurant ? Mais... pourquoi ?

— Leur odeur, leur froideur, le fait qu'ils soient à moitié morts... tout. Je ne pourrais jamais.

Je secouai la tête, exaspérée.

— C'est à cause de ce genre de pensées que nous en sommes là, aujourd'hui.

Vous êtes tous plus idiots les uns que les autres ! Cette attitude me met hors de moi !

J'ouvris violemment la portière du 4x4 et m'engouffrai à l'intérieur.

Butés, bornés et... débiles ! Voilà tout ce qu'ils étaient !

— Voilà, c'est le dernier voyage, annonça Leith en posant à ses pieds, une valise. L'appartement est vide, j'ai pris tous tes effets personnels.

— Merci, dis-je en m'étirant de tout mon long sur le canapé de son salon.

Il venait de vider mon ancien « chez moi ». J'aurais été incapable de le faire toute seule, de le faire tout court.

Depuis la mort de Julia, je ne mangeais quasiment rien, j'avais mal au crâne en continu et dormais très mal. Je n'avais jamais été sujette aux cauchemars avant, mais depuis trois nuits, je me réveillais presque toutes les heures en sueur. J'étais éreintée. Je devais commencer à travailler au salon de thé dans une semaine alors que j'avais du mal à tenir debout.

— Je rendrai les clefs à ton propriétaire, demain.

— Mais demain, ce sont les funérailles de Julia.

— J'irai le matin. Ne t'inquiète pas pour l'enterrement, on y sera à temps.

Oh, je ne m'inquiétais pas. Si j'avais pu les rater, ces funérailles, je ne m'en serais pas moins bien portée.

Je n'arrivais pas à croire qu'elle était partie pour toujours. Ça me rendait malade.

— Hannah, tu as mangé quelque chose, aujourd'hui ?

— Non... je n'ai pas faim.

Leith était patient, il n'insistait pas trop. Pas encore.

— Viens, je vais te mettre au lit, tu es claquée.

Il avait raison.

En douceur, il me porta pour me déposer sur son lit, notre lit, il en était ainsi, désormais. Je n'arrivais même pas à m'en réjouir. J'étais à bout.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Dix-neuf heures, répondit-il en m'enveloppant d'une épaisse couette en flanelle.

Il s'allongea près de moi, encore habillé, et entreprit de me caresser les cheveux.

— Comment les parents de Julia vont-ils s'y prendre pour justifier la blessure

mortelle de leur fille ?

— Je ne sais pas, Hannah, chuchota-t-il.

— Mais, une autopsie a été faite, non ? Comment ont-ils caché son groupe sanguin ?

— Je n'ai pas de réponse... Tu devrais essayer de dormir, maintenant.

— Oui... À quoi ressemblent les funérailles d'un garou ? C'est comme pour nous ?

Il soupira.

— Julia sera inhumée dans le caveau familial du cimetière de son village, comme n'importe quel humain.

— Ses parents étaient... religieux ?

— Non. Hannah, tu veux bien dormir à présent ? m'intima-t-il d'une voix douce mais autoritaire.

Sans poser d'autres questions, je me calai contre son torse.

Au bout d'un quart d'heure environ, je ne dormais toujours pas, pourtant, j'en avais envie. L'insomnie me tiendrait encore éveillée pour la nuit. Je n'en pouvais plus.

J'entendis Leith grommeler. Il me fit brusquement basculer sur le dos et inclina la tête au-dessus de mon visage pour me fixer. Je sentais son souffle tiède sur mes joues, sa chaleur m'enveloppait comme dans un cocon.

— Dors, entendis-je avant de sombrer.

À mon réveil, Leith n'était plus là. Il m'avait laissé un mot sur l'oreiller. Il était parti rendre les clefs à mon propriétaire.

Bien que les rideaux fussent tirés, la clarté était vive, il devait être tard. Je me redressai pour regarder l'heure sur la chaîne hi-fi, il était midi moins le quart. Bon sang, j'avais dormi plus de seize heures d'affilées !

J'étais quasiment sûre que Leith y était pour quelque chose.

La seule fois où j'avais connu une frénésie de sommeil identique, était lorsqu'on m'avait emmenée à l'hôpital après l'agression de Phillip, le galbro. Leith m'avait tout simplement « programmée » pour que je dorme.

Je n'aimais pas qu'il m'hypnotise. Mais cette nuit, l'idée avait été salvatrice. Je n'avais fait aucun cauchemar et mon mal de crâne avait disparu.

Je m'étirai et me rendis dans la salle de bains. Je me déshabillai et entrai dans la cabine de douche. L'eau chaude détendit tous mes muscles malmenés par la crispation. Je me laissai aller contre le mur et m'assis au fond du bac, les yeux fermés. Je suis sûre que j'aurais pu m'assoupir si l'eau ne s'était pas brusquement

arrêtée de couler.

— Tu vas t'endormir ici ? Tout va bien ? demanda Leith en m'aidant à me relever.

Il m'enveloppa dans un drap de bain et me frictionna pour me sécher. Je me laissai faire.

— Oui, ça va mieux.

— Il est midi et quart. Tu penses pouvoir être prête dans une heure ? Pour Julia...

Je hochai la tête.

— Je vais te préparer un petit-déjeuner.

— Ce n'est pas la peine, je n'ai pas très faim.

Cette fois il fronça les sourcils.

— Je n'en ai rien à cirer, tu vas manger !

Après quoi il sortit de la chambre.

Résignée, je m'habillai pour le rejoindre dans la cuisine.

Il était en train de faire frire des œufs et de grandes tranches de bacon.

Je pris place à table et me servis. C'est seulement à ce moment que je remarquai qu'il était entièrement vêtu de noir.

— Je dois faire comme toi, porter du noir ?

— Non. Tu t'habilles comme tu veux. Julia n'était pas très formaliste.

— C'est vrai... Elle va tellement me manquer. Elle me manque déjà.

Il soupira en me voyant pinailler dans mon assiette.

— Hannah, maintenant, mange, dit-il avec autorité. Je ne veux pas te ramasser à la petite cuillère.

Quarante minutes plus tard, nous étions sur le départ.

Au fur et à mesure que la voiture avançait en direction du cimetière, mon cœur se serrait. Avant Minah, je n'avais jamais assisté à des funérailles. Deux fois en si peu de temps, ça faisait beaucoup. Je croisai les doigts pour que ces manifestations mortuaires s'arrêtent avec Julia, et pour plusieurs années.

Leith gara le 4x4 devant un muret en pierres grises. Un nombre considérable de voitures y étaient déjà.

Nous entrâmes dans le cimetière.

D'une certaine façon, l'endroit était joli, entouré d'arbres en fleurs, de pelouses verdoyantes. Les sépultures étaient abondamment fleuries. Les marbres de certaines brillaient sous le soleil, pareils à des plaques d'argent massif.

C'était une belle journée, sans nuage, sans vent...

Main dans la main, nous rejoignîmes les gens déjà présents, il devait y avoir

une centaine de personnes au moins. La plupart appartenaient à la famille de Julia, mais je reconnus aussi un grand nombre d'étudiants de St Andrews. La nouvelle de sa mort s'était répandue comme une traînée de poudre. Julia était quelqu'un d'aimé.

Les membres de la meute s'étaient regroupés près de la très proche famille de Julia. Nous les retrouvâmes en silence.

La vue du cercueil de Julia me tétanisa. Je n'arrivais pas à réaliser qu'elle était enfermée à l'intérieur et que je n'entendrais plus jamais son rire cristallin, ses intonations euphoriques lorsque je parlais de Darius... Penser à lui me donna un haut-le-cœur. Je me ressaisis en fermant les yeux et m'appuyai contre Leith.

Lorsque je rouvris les paupières, un homme vêtu d'un costume noir nous avait rejoints. Il tenait un livre sur lequel j'identifiai le signe de la race garolle - quatre petits cercles concentriques. Avec solennité, il commença une lecture émouvante, une adaptation d'un texte de Henry Scott Holland.

La mort n'est rien, Je suis simplement passé dans une autre pièce. Je suis moi, tu es toi. Ce que nous étions l'un pour l'autre, nous le sommes toujours, à jamais. Donne-moi le nom que tu m'as toujours donné. Parle-moi comme tu l'as toujours fait.

Je t'entendrai...

Puis le cercueil entra en terre. Une file de gens passa à côté pour un dernier hommage, jetant une poignée de terre ou quelques pétales de rose, jusqu'à ce que peu à peu, la foule s'éloigne dans un silence de plomb.

Ce n'est que lorsqu'il ne resta plus qu'une vingtaine de personnes que je le remarquai, tapi très en retrait sous les branches d'un grand chêne... Darius. Discret et silencieux, il attendait. Immobile, impassible.

Les membres de la meute lui firent un bref signe de tête - auquel Darius répondit -, avant de quitter le cimetière pour gagner leurs voitures.

— Je te rejoins, j'aimerais lui parler, dis-je à Leith.

Il ne chercha pas à m'en empêcher. Il opina et s'éloigna lentement jusqu'au portail.

Devant Darius, je me jetai dans ses bras et le serrai contre moi. D'abord surpris, il ne bougea pas. Puis ses bras se refermèrent autour de moi, un long moment.

— Si tu savais comme je suis désolée, murmurai-je en me dégageant doucement.

Une larme, puis deux, coulèrent sur mes joues. Il les ramassa avec tendresse.

— Elle t'aimait tellement.

— Je le sais.

— Je suis là pour toi, Darius, murmurai-je.

Il sourit brièvement.

— Je voudrais lui parler avant qu'elle ne disparaisse complètement, souffla Darius tandis que le bruit sourd des pelles qu'on enfonce dans la terre retentissait derrière nous.

— Bien sûr.

Le cœur gros, je le regardai s'éloigner lentement. Quand il fut devant la fosse, je décidai de rejoindre Leith.

Je n'avais pas parcouru la moitié de la distance qui nous séparait lorsque des hurlements de panique rompèrent le silence du cimetière.

Je me retournai brusquement pour voir les deux fossoyeurs s'enfuir en courant. Presque simultanément, mon regard croisa celui de Darius. Nous étions à une dizaine de mètres l'un de l'autre, il était fixé sur moi, les traits tordus par l'horreur.

Pendant quelques secondes, je restai immobile, sans comprendre, puis j'avançai d'un pas vers lui. Moins d'une seconde après, sa silhouette devint vaporeuse, il courait vers moi. Mais avant qu'il ne m'atteigne, mes pieds avaient quitté le sol. J'étais soulevée dans les airs par les bras, enveloppée de volutes noires, entourée de bruissements d'ailes.

— Noooooonnnnnnnnnnn ! entendis-je hurler.

Une douleur fulgurante, insoutenable, une torture presque, s'abattit sur moi, transperça ma poitrine. Je ne savais plus où j'étais. Je ne savais plus qui j'étais. Je hurlai de douleur.

Puis tout s'arrêta. J'étais projetée dans le vide.

Leith

— Noooooonnnnnnnnnnnnnnn ! hurlai-je en écho de la voix de Darius.

L'horrible cri de douleur d'Hannah déchira mon cœur en deux. Darius et moi nous jetâmes sur elle, elle était en train de tomber. J'arrivai à la rattraper avant qu'elle ne s'écrase sur le sol et la serrai contre moi.

— Hannah... soufflai-je en la tenant fermement dans mes bras.

— Elle a été mordue !

Je fixai Darius comme s'il me parlait une autre langue. Pourtant, j'avais compris moi aussi.

— Tu entends ce que je te dis ? Elle a été mordue !

Je scrutai le ciel. Ce maudit sang-mort avait filé avant même que je ne réalise ce qu'il avait fait à Hannah.

Elle gémit.

Je serrai sa tête contre ma poitrine en me balançant d'avant en arrière. Elle était inconsciente mais son corps était secoué de tremblements. Sa poitrine, maculée de sang.

Darius déchira un pan de la chemise d'Hannah et ramassa quelques gouttes de sang sur son doigt. Il le porta à sa bouche et grogna.

— Elle est contaminée.

J'essayai de me convaincre d'avoir mal entendu.

Quelques personnes ayant assisté aux funérailles avaient fait demi-tour en entendant les cris, ils s'étaient agglutinés autour de nous pour essayer de voir.

Darius leva furtivement la tête.

— On ne peut pas rester là, il faut la transporter.

— L'hôpital le plus proche est à moins de dix kilomètres, allons-y ! décidai-je en soulevant Hannah.

Darius me retint par le bras.

— L'hôpital ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Elle est en train de muter !

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup de poing en pleine face. Pourtant je le savais, je l'avais compris dès qu'elle était retombée dans mes bras. L'entendre

m'était insupportable.

Je poussai un hurlement de bête sauvage et enfonçai désespérément le visage d'Hannah dans mon cou.

L'attroupement devenait de plus en plus pressant. Certains s'étaient approchés par curiosité, ou pour demander ce qu'ils pouvaient faire pour aider.

— Bouge ! hurla Darius.

Il nous fraya un passage dans la foule, bousculant ceux qui ne voulaient pas s'écarter. Je le suivis en courant, serrant le corps d'Hannah contre moi.

Le 4x4 était à deux pas. Je jetai les clefs à Darius et montai à l'arrière avec Hannah.

— On va chez moi ! lançai-je.

— Non, on ne peut pas. Hannah va souffrir le martyr, tu ne saurais pas justifier ses hurlements.

Son corps si fragile se tordait en tous sens. Elle avait déjà mal, même si elle ne criait pas encore.

— Mais d'où sortait-il ? hurlai-je.

Darius conduisait déjà comme un fou sur les routes de campagne.

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu venir.

— Qui était-il ?

Je ne l'entendis pas répondre. Hannah revenait à elle.

— J'ai... mal..., gémit-elle avec un rictus affreux.

— Il faut faire quelque chose ! m'étranglai-je.

Comme il ne répondait pas, j'agrippai son fauteuil et le secouai brutalement.

— Il n'y a rien à faire, dit-il le visage froid et tendu.

Hannah gémit plus fort, plus longtemps.

— Je ne vais pas la laisser comme ça !

— Tu ne comprends pas, imbécile ? Elle. Va. Muter. Tu ne peux rien y faire !
Personne ne peut rien y faire...

J'avais envie de hurler.

Hannah ouvrit les yeux lourdement.

— Leith...

— Je suis là, mon amour. Reste tranquille.

Elle porta la main à sa poitrine et grimaça.

— Ne me laisse pas...

Ses yeux m'implorèrent, me suppliaient.

— Je reste là, grinçai-je entre mes dents.

Hannah se cambra brusquement, comme si ses muscles s'étiraient d'un seul

coup, puis reperdit connaissance.

— Mais combien de temps cela va-t-il durer ? sifflai-je.

Darius regarda dans le rétroviseur, sans répondre.

— On arrive, annonça-t-il avec un mouvement de la tête.

Le 4x4 entra dans un chemin à travers les bois et s'arrêta devant une immense bâtisse victorienne isolée au bord d'une falaise. Darius sortit aussitôt pour m'ouvrir la portière.

Je le suivis en serrant Hannah contre moi.

Il poussa la porte d'entrée et pénétra dans la maison. Je ne pris pas la peine d'admirer les lieux.

— Par là !

Nous montâmes les marches d'escalier quatre à quatre et entrâmes dans une vaste chambre. Je déposai délicatement Hannah sur le grand lit.

— Déshabille-la, m'ordonna Darius.

— Quoi ?

— Retire-lui ses vêtements !

Je levai des yeux emplis de haine. Je n'avais aucune envie de lui dévoiler le corps de celle que j'aimais. Je n'en voyais pas la raison, il n'avait pas besoin de la voir nue.

— Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Veux-tu que je le fasse ?

Il s'avança vers elle et posa la main sur sa chemise ensanglantée, prêt à la déchirer complètement.

— Ne la touche pas !

Je lui envoyai un violent coup de poing dans l'épaule qui lui fit lourdement heurter le mur derrière lui.

Darius se redressa vivement, le visage noir de colère.

— Maudit chacal ! Sais-tu quelles souffrances elle va endurer ? Sais-tu que tout son corps va la brûler, au point que la moindre fibre qui la touchera sera une torture insoutenable pour elle ? Sais-tu qu'elle aura l'impression que sa peau part en lambeaux ? Elle voudra mourir et tu ne pourras rien faire pour la soulager !

Comme je le détestais de dire de telles choses, quand bien même elles fussent vraies. Et comme je me haïssais de n'avoir su protéger celle que j'aime.

Avec rage, je m'approchai du corps tremblotant d'Hannah et lui arrachai ses vêtements. Je ne laissai sur elle que le strict nécessaire, un slip ridicule, ne me résignant pas à ce qu'elle soit intégralement nue. Elle n'aurait pas aimé.

Sur son sein gauche, la morsure était marquée comme au fer rouge. Elle ne saignait plus, les deux trous béants semblaient même commencer à se refermer

d'eux-mêmes. Ce n'était pas bon signe.

Bien sûr que ce n'était pas bon signe ! Qu'est-ce que je croyais ? Que tout ceci était une foutue blague !

— La morsure laissera une cicatrice, m'avertit Darius.

Il souleva son tee-shirt pour me montrer la sienne, au même endroit. Elle était nettement visible et légèrement rosée. Il s'approcha d'Hannah et posa la main sur son front.

— Elle est brûlante...

Hannah semblait si frêle, si fragile et sa peau était si blanche, tellement plus pâle que d'habitude. J'en frissonnai de douleur, mon cœur était sur le point d'exploser, et le sien... le sien était en train de devenir celui d'une créature que j'abhorrais au plus profond de moi-même. J'aurais pu me taper la tête contre un mur.

— Combien de temps va durer sa mutation ? demandai-je en serrant les dents.

— Six jours avant qu'elle ne soit complète. Elle souffrira les trois premiers jours et s'apaisera le quatrième. Le cinquième, ses ailes pousseront dans la douleur. Le sixième ce sera terminé. Entre-temps elle aura besoin de se nourrir.

J'écrasai mes mains sur mon visage et les laissai glisser lentement. Je devais être en train de faire un cauchemar.

— Elle devra boire du sang, précisa-t-il.

— Non!

— Il le faudra...

J'appuyai mes doigts sur mes yeux en marchant dans la pièce comme une bête en cage. Les nerfs à fleur de peau, je n'arrivais pas à me contrôler, je n'y arrivais pas....

— Non ! braillai-je en donnant un violent coup de poing dans la porte en bois qui vola en éclats.

— Leith..., murmura Hannah dans un souffle.

La respiration haletante, je m'approchai d'elle. En voyant ses iris, une sueur glaciale remonta dans ma colonne vertébrale. Ses beaux yeux verts étaient injectés de sang.

— Ça passera..., tenta de me rassurer Darius. Ils sont rouges parce qu'elle ressent déjà la soif.

— Il faut qu'elle boive, maintenant ?

— Non, il est trop tôt. La mutation doit être presque achevée avant qu'elle ne s'abreuve de sang, (il ricana en voyant ma mine défaite.) T'inquiète pas, chien, tu

as du répit avant de lui fournir de quoi se sustenter !

— Tu fais de l'humour, maudit sang-mort ? Parce que tu crois que j'ai vraiment envie de rire ? Je jure que c'est ton sang qu'elle va boire en premier si tu ne te la fermes pas !

Darius s'avança vers moi. Ses yeux ne formaient plus que deux minuscules fentes.

— Mon sang ? C'est une idée... Fais couler dans ses veines ce qui m'appartient et je serai lié à elle pour l'éternité. Je n'aurai plus qu'à boire le sien. Telle est la règle. Deux vampires qui échangent leur sang deviennent des âmes soeurs, pour l'éternité. C'est ce que tu veux ?

À bout, je lui sautai dessus en agrippant son cou de mes deux mains. J'allais le massacrer.

— Je vais te tuer, Darius...

— Arrêtez... je vous... je vous en prie... arrêtez, gémit Hannah.

Ne... vous... battez pas.

Je lâchai Darius et me tournai vers elle.

Elle essaya de se relever mais le geste lui arracha un cri de douleur.

— Ne bouge pas, mon amour, reste tranquille.

— Darius..., murmura-t-elle en tendant les doigts vers lui. Viens.

Il fit le tour du lit et s'approcha pour lui prendre la main. Instinctivement, je grognai. Darius m'ignora et referma ses doigts sur ceux d'Hannah.

— Je suis là...

— Que m'arrive-t-il, Darius ?

Il allait ouvrir la bouche.

— Non ! m'écriai-je.

— Ne sois pas ridicule, chien, tu crois qu'elle va l'ignorer encore longtemps ?

Le visage d'Hannah se tordit de douleur, puis elle trembla de tous ses membres pendant plusieurs longues secondes.

— J'ai froid...

— Il faut la couvrir.

Je m'apprêtais à relever les couvertures sur elle mais Darius m'en empêcha.

— Cela ne servirait à rien. Son corps se refroidit de lui-même, tu ne pourras pas la réchauffer.

— Que m-m-m-m'arrive-t-il ? grelotta-t-elle.

Darius leva les yeux sur moi. J'aurais voulu qu'il se la ferme, lui cacher la vérité, la protéger encore... Mais il était trop tard, je le savais.

— Tu vas muter en ange noir, Hannah. Tu as été mordue. Je suis désolé, souffla Darius avec sincérité.

Elle étouffa un sanglot qui se transforma en cri de douleur.

C'était insupportable. Son supplice allait finir par me briser en deux.

Les yeux emplis de larmes elle me supplia :

— Promets-moi... promets-moi que tu ne me laisseras pas, que tu vas rester avec moi. Promets-moi.

— Hannah...

Je sentis l'angoisse remonter au fond de ma gorge pour briser les mots qui avaient déjà tant de mal à sortir.

— Quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, je t'aime. N'oublie jamais ça : je t'aime, répondis-je à la place.

— Promets-moi...

Je la regardai longuement.

— Je te promets, finis-je par dire.

Que l'Esprit me vienne en aide. Je n'y croyais pas.

Quatre jours plus tard, Hannah n'avait plus rien à voir avec la jeune fille que j'avais rencontrée à l'aéroport d'Inverness, presque un an plus tôt. Ses magnifiques cheveux roux étaient devenus très clairs, presque blonds, et sa peau blanche était marbrée de veines bleutées. Elle était cadavérique. Ce n'était plus elle. Cette peau que j'avais tellement aimé caresser, je ne pouvais plus la toucher. Elle était froide comme la mort et provoquait en moi des frissons de dégoût. Cette révulsion que je ne maîtrisais pas, je la détestais. Car j'aimais Hannah. Je l'aimais du plus profond de mon être, de toute mon âme.

Seule son odeur la rattachait encore à son humanité. Curieusement, au bout de quatre jours, son parfum était toujours le même : doux, sucré, presque divin pour mon odorat. Elle n'avait pas encore hérité de la senteur métallique, aigre et insoutenable des anges noirs. Pas encore, mais bientôt...

— Elle est plus calme, aujourd'hui, constata Darius en entrant dans la chambre. Elle souffre moins.

— C'est ce que tu avais dit, non ?

Je ne pouvais pas m'empêcher d'être acerbe avec lui, bien qu'il prenne soin d'Hannah au mieux. Je le haïssais.

— Garde ton énergie, chien. Demain sera un autre jour. Profite du calme de celui-ci.

Darius avait dit que le cinquième jour, la souffrance reviendrait. Je m'y attendais, mais je n'étais pas prêt. La veille encore, elle nous suppliait d'abréger sa vie. C'était insupportable. Entendre ses cris me rendait dingue. Mais comment aurais-je pu lui ôter le peu de vie humaine qui lui restait ? Même si l'espoir s'était envolé de moi définitivement, j'en aurais été incapable. Je l'aimais bien trop.

Darius s'avança et ouvrit délicatement les paupières d'Hannah. Elle dormait, épuisée par la douleur des jours précédents.

— Il faut qu'elle se nourrisse, annonça-t-il en me montrant ses iris intégralement rouges, maintenant.

Ma mâchoire se crispa.

— Et que lui sert-on ? persiflai-je, à bout.

— Tu es un loup. Tu sais chasser, non ? Alors ramène-lui un animal. Pas trop gros. C'est la première fois, il ne faut pas qu'elle boive trop.

Chasser pour Hannah ? Chasser pour qu'elle s'abreuve de sang... Jamais je n'aurais imaginé devoir le faire un jour.

Darius me jaugea un moment, attendant ma réaction. Comme je n'en avais pas, il fit mine de sortir.

— Je vais faire ça pour elle, lança-t-il, cassant.

— Non ! J'y vais.

En grognant, je quittai cette maudite chambre.

Au fur et à mesure que je marchais, je sentais mes muscles se tendre. J'allais muter d'une seconde à l'autre. Sans prendre la peine de retirer mes vêtements, je poussai un rugissement et fis éclater les tissus qui me recouvraient. Deux minutes plus tard, je courais en plein jour en direction des bois.

Mes instincts de prédateur étaient en alerte, plus affinés que jamais. Il ne me fallut pas plus de dix minutes pour débusquer une proie. Le pauvre blaireau qui passait par là n'eut aucune chance. La panique de se trouver devant moi le tétanisa. Il n'avait certainement jamais vu de loup de toute sa vie. Mes yeux l'hypnotisèrent littéralement, avant l'assaut final. Je sautai d'un bond sur lui et serrai mes crocs sur sa gorge solide pour l'étouffer, veillant à ce qu'il ne saigne pas. J'attendis qu'il ne respire plus et ramenai mon macabre trophée.

Je déposai l'animal aux pieds de Darius et repris forme humaine avant d'aller récupérer des vêtements dans ma voiture. Lorsque je regagnai la chambre, le spectacle qui s'offrit à moi me pétrifia. Je n'étais pas préparé à ce que j'allais voir. Personne ne l'aurait été.

Hannah s'était redressée sur le lit. Darius lui tendait l'animal encore chaud. Elle se jeta sur lui avec une avidité féroce, l'enserrant de ses deux mains. Instinctivement, les yeux injectés par la faim, elle planta ses deux longues canines fines et aiguës dans la chair épaisse du blaireau. Elle grognait, secouait la tête en tous sens comme si la bête était encore vivante et qu'elle risquait de s'enfuir. La scène était inimaginable, irréaliste.

Darius lui retira la bête. Elle feula de colère, réclamant qu'il lui rende son repas. Puis, voyant qu'il ne le ferait pas, elle s'apaisa et ses canines se rétractèrent.

Maintenant qu'elle avait bu, ses yeux étaient redevenus plus doux. Ils étaient de nouveau verts, mais bien plus clairs qu'avant. Du sang coulait sur son menton, le long de son cou, de ses bras. Sa poitrine en était couverte, les draps blancs étaient maculés de rouge.

Hannah n'était plus. Elle avait été remplacée par une créature sanguinaire : un exploitateur, un vampire, un ange noir. Le pire ennemi du loup-garou.

Épilogue

Leith

Je n'aurais jamais imaginé à quel point se séparer de l'être qu'on aime le plus au monde puisse être si difficile. Je pensais l'avoir vécu lorsque j'avais perdu ma mère, douze ans plus tôt. L'année dernière encore, quand Phillip, le galbro, avait attaqué Hannah, mais je me trompais. Rien n'aurait pu me préparer à ce que j'étais en train de vivre, maintenant.

J'avais perdu l'espoir. Pire, l'espoir était mort en moi, en même temps qu'Hannah, l'humaine que j'avais aimée ; que j'aime encore. Mon âme sœur. Mon souffle. Ma vie. Celle pour qui je pourrais mourir sans l'ombre d'une hésitation.

Il ne me restait rien, rien d'autre que mes souvenirs, l'amertume et la culpabilité.

J'avais tout perdu. Tout.

La mutation d'Hannah n'était pas complètement achevée, mais c'est aujourd'hui que je m'en allais, le matin du cinquième jour. Brisant la promesse, les promesses que je lui avais faites. Puisse-t-elle me pardonner d'avoir été si lâche. Un loup-garou et un ange noir... Jamais.

Darius

« Ces maudits chiens n'ont jamais eu aucune parole. Mais moi oui, je tiendrai ma promesse. Celle que j'ai faite à Hannah et celle que je lui ai faite à lui, ce chacal. Mais pour elle, uniquement pour elle. Elle est ma protégée désormais. »

Deux jours plus tôt :

— Tu t'en vas en douce, chien ?

Leith me regardait droit dans les yeux, il se tenait devant la porte d'entrée, prêt à partir.

Je dois reconnaître qu'il avait l'air abattu, mais il fuyait quand même, comme un couard. Il l'abandonnait. Oh, on pourra dire que j'ai fait la même chose avec Julia, que je l'ai abandonnée... Peut-être, mais moi, je ne lui avais jamais rien

promis. Et pourtant je l'aimais. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que je savais que je ne pourrais pas tenir parole. Et les anges noirs tiennent toujours leurs promesses.

— Je dois m'en aller, dit-il.

— Tu es un lâche.

Son regard se noircit.

— Je n'ai pas à me justifier devant toi. Je l'aime à en crever... mais il faut que je parte. Tout nous sépare, bien plus qu'avant. Nous n'avons plus rien en commun si ce n'est nos souvenirs et... mes regrets.

Je savais qu'il avait raison. Rien n'aurait pu nous réunir Julia et moi. Nous étions trop différents. Mais j'avais quand même envie d'écraser le chien qu'il était. Je ricanai.

— Tu as raison, tire-toi. Ce sera bien plus facile pour elle et pour moi. Elle est un ange noir, maintenant, et je n'ai pas envie que son air soit pollué par ceux de ta race.

Sutherland se donnait beaucoup de contenance pour ne pas exploser. Pourtant j'aurais aimé qu'il le fasse, je détestais les garous. Et lui particulièrement, pour un tas de raisons.

— Fais-moi une promesse, Darius.

Je levai les sourcils.

— Je veux que tu prennes soin d'elle. Je veux que tu lui apprennes à ne pas boire de sang humain. Jamais. Aide-la à avoir une vie normale, aussi normale que possible, aide-la à être heureuse, aide-la à...

Sa voix s'étrangla.

— Aide-la à m'oublier.

Il ferma les yeux. Il pleurait.

Il sortit un couteau de sa poche et fendit la peau de son avant-bras. Le sang jaillit, je tressaillis.

Il réclamait un serment de sang. Inviolable.

— Promets-le, dit-il en me tendant la lame.

Je pris le couteau et secouai la tête.

— Elle ne t'oubliera pas.

— Promets.

D'un coup sec, je tranchai mon bras et le posai sur le sien. Nos sangs se mêlèrent.

— Tu ne peux plus revenir sur ta promesse.

— Je la tiendrai, chien. Moi, je ne suis pas de ta race.

Sans même un dernier adieu à Hannah. Il partit.

Hannah

— Nonnnnnnnnnnnnnnn!

Je n'arrivais pas à me lever, j'étais trop faible. En basculant violemment sur le côté, je ne réussis qu'à tomber du lit. Alors j'essayai de ramper jusque vers la porte.

J'avais tout entendu. Je ne pouvais pas le laisser partir.

— Tu n'as pas le droit ! hurlai-je. Tu avais promis ! Nonnnnnnnnnnnnnnn !
Leith !

Il avait dit qu'il resterait près de moi, il l'avait dit !

— Hannah ! s'écria Darius en entrant dans la chambre.

— J'ai tout entendu... Pourquoi, Darius ?

Un tremblement violent me secoua les épaules et une douleur lancinante me fit hurler. J'avais le sentiment que des milliers d'aiguilles s'enfonçaient dans mon dos.

— Aaahhhhh... Darius, j'ai mal !

Il me porta pour m'allonger à plat ventre sur le lit.

— Je sais, Hannah, je sais...

De longs sanglots me secouèrent. Tout me terrassait. La douleur de mon corps et celle de mon cœur.

— Il avait promis Darius.... Il avait promis... (je hurlai une nouvelle fois de douleur.) Ça brûle... mon dos... Je veux mourir ! Tue-moi... achève-moi ! Ça fait mal !

— Ce sont tes ailes. Chut... Personne ne te tuera.

La brûlure se calma pendant quelques secondes. Je repris mon souffle. J'étais morte de fatigue.

— Retourne le chercher, Darius.

— Non.

— Vas-y ! Si tu es mon ami, vas-y !

— Non, Hannah. Les choses ne doivent pas se passer ainsi. Il faut le laisser partir.

Ma tête bouillonnait, je sentais la douleur poindre.

— Je t'en prie... je veux lui parler... je veux le voir encore. Darius... s'il te plaît. Je dois le convaincre, il se trompe. Il... il m'aime !

Darius me versa un regard doux et compatissant. Il caressa ma joue et se

pencha pour embrasser mon front.

— Bien sûr, qu'il t'aime... Plus tard, Hannah, quand tu seras prête... Tu le reverras. Je te le promets.

Je ne compris pas exactement le sens des mots que Darius venait de prononcer, mais je compris que tout n'était pas perdu. Leith Sutherland faisait partie de moi et moi de lui, l'Esprit avait choisi pour nous. On ne sépare pas des âmes sœurs aussi facilement. Oui, nul doute que nous nous reverrions.

Remerciements

Je tiens à exprimer une reconnaissance toute particulière à Christophe, mon mari, qui après avoir subi mes absences lors des séances de dédicaces, les longues soirées à se goinfrer de chocolat en solitaire (oui, oui, je sais tout...), n'a pas rechigné à remettre le couvert pour le tome deux de Noss Head. Merci pour ton inconditionnel soutien.

À mon petit bout de femme, Lou. Tu es toujours aussi merveilleuse. Maman t'expliquera un jour ce qu'elle faisait enfermée des heures dans son bureau...

À mon éditrice... quelle femme ! Merci du fond du cœur.

Un remerciement tout spécial au duo Jessica et Mylène, pour leur aide de dernière minute. Elles se reconnaîtront.

Comme précédemment... une ola en fanfare pour Sissi, toujours de la partie, toujours fidèle, contre vents et marées... Courage mon amie, plus que un... ou deux !

Et puis... à vous tous, ma bande de dindes et de dindons. Vous vous reconnaîtrez aussi... glou glou !

☐ Saucisses au thym.



Les
de étoiles
Noss Head

Sophie Jomain

3 - Accomplissement


Rebelle

LES ETOILES DE NOSS HEAD

3- ACCOMPLISSEMENT

Sophie JOMAIN
Rebelle Éditions (2012)

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. » Pour les publications destinées à la jeunesse, la Loi n°49-956 du 16 juillet 1949, est appliquée.

© Rebelle Éditions, 2012
ISBN : 978-2-36538-063-8
ISSN : 2256-8301

Rebelle Éditions
29 avenue des Guineberts
03100 MONTLUÇON
<http://rebelleeditions.com>

Note de l'auteur :

Pour les besoins de l'histoire, il m'est arrivé de présenter des lieux qui n'existent pas à St Andrews, ou d'en décrire d'autres, comprenant quelques détails de mon imagination. De même, les dates correspondant à la rentrée universitaire ont été sensiblement modifiées par rapport à la réalité. Merci aux lecteurs, aux habitants et étudiants de St Andrews de bien vouloir m'en excuser.

Prologue

J'allais avoir dix-neuf ans et j'étais magnifique, d'une allure renversante. J'aurais pu défier n'importe quelle reine de beauté. Devant moi, elle aurait eu l'air insipide, l'impression d'être éteinte et d'une banalité à pleurer. Mais c'est tout ce qu'il me restait... une éternité dans la peau d'une autre, d'une créature que seuls les plus fous osent nommer.

Le destin avait fait de moi une étrangère, quelqu'un que je n'aurais jamais dû être et que j'avais bien du mal à supporter.

Je donnerais n'importe quoi pour retrouver mon humanité, mais je n'avais aucun moyen de revenir en arrière.

Existait-il la moindre chance pour que je me trompe ? Un ridicule espoir ? Je devais le savoir, à tout prix...

Chapitre 1

Leith

J'entendais bouger dans les fourrés, derrière le grand chêne. J'entendais et je sentais.

Je stoppai net, restai tapi à même le sol et guettaï.

Les lapins sont des idiots. C'était la dixième fois que je chassais à cet endroit précis, mais ils continuaient à y venir pour grignoter des baies.

Tant pis pour celui qui traînerait par là, il connaîtrait le même sort que les autres !

Assis sur mes pattes arrière, je pris doucement la position du sphinx et baissai l'échine jusqu'à ce que mon cou touche le sol. Les oreilles abaissées, les sens en alerte, j'attendais, immobile, que mon festin se montre.

La bête n'était pas loin, je percevais le crissement de ses dents qui grignotaient.

Le lapin s'arrêta brusquement de mâcher, il était méfiant.

Je ne bougeai pas d'un millimètre, je saurais lui faire oublier le danger.

J'attendis encore quelques secondes, jusqu'à ce qu'il recommence à manger. Il s'arrêta encore pour s'approcher d'un peu plus près et je le vis. Il était gras. Il frétillait de la queue, ignorant que je l'observais et qu'il allait bientôt mourir. Sans le quitter des yeux, j'avançai de quelques pas et m'immobilisai à nouveau.

Le lapin se leva sur ses pattes arrière et entreprit de se nettoyer le museau.

Aussi mignon qu'il fût, je le mangerais.

Sans me voir, il fit le tour du chêne. Il n'était plus qu'à deux mètres, mais ce n'était pas encore le moment.

Il ne faut pas croire que la tâche soit si aisée. Si le lapin n'est pas malin, il est rapide. Celui-ci pourrait filer en moins de deux secondes et me laisser sur ma faim.

J'attendais encore.

Je pouvais sentir son odeur boisée : un mélange de mousse et de champignons. Leur viande était bien moins goûteuse que du chevreuil ou de la biche, mais les cervidés se faisaient rares par ici. Je n'en avais croisé qu'une seule fois.

J'avancais encore de deux pas, mais cette fois-ci, je ne pouvais plus me tapir, le lapin m'avait repéré. Avec rapidité – et parce que je n'avais qu'une seule chance –, je me jetai sur lui et l'attrapai par la gorge. Je ne le laissai pas souffrir et le tuai sur le coup.

La curée fut bien trop maigre, tout juste quatre livres. Un poids honorable pour un lapin de garenne, mais elle me sustenterait pour à peine une poignée d'heures. Et la nuit allait être longue, très longue... Comme toutes les autres depuis que j'étais là. Aucun loup ne devrait vivre dans un territoire aussi petit que celui-ci. J'évoluais depuis environ sept semaines dans à peine trente ares de sous-bois. On en fait vite le tour et il n'y a pas assez à manger. L'espace était bien trop réduit pour un loup de ma taille.

Je n'avais jamais passé autant de temps dans ma peau de loup. J'étais devenu un animal sauvage que seule ma pensée d'humain rattachait à la réalité de ma vie. Mais je savais très bien ce que je faisais. Être une bête me permettait de me détourner de mes responsabilités. Je me laissais vivre... ou mourir – mourir de l'intérieur.

Hannah... Penser à elle me rendait malade. Je ne la retrouverais jamais, je l'avais définitivement perdue. Hannah était un foutu ange noir !

Pourtant, je ne me résignais pas à la laisser. Je savais qu'elle était là, dans cette grande maison victorienne à moins d'un kilomètre de moi. Je pouvais presque la sentir, humer son parfum doux et fleuri. Mais je rêvais, un ange noir sent la mort, une odeur infâme et écoeurante.

« Tu n'as pas le droit ! Tu avais promis ! Nonnnnnnnnnn ! »

Son hurlement ne me quittait plus. Je m'endormais avec et je me réveillais avec...

Les deux premières semaines après sa mutation, j'avais couru en faisant le tour de ces sous-bois minuscules sans jamais m'arrêter. J'avais couru jusqu'à ce que je sois mort de fatigue, des journées et des nuits entières, pour oublier... Puis j'avais abandonné. J'avais accepté cette torture de l'imaginer sans cesse telle que je l'avais connue et non comme le monstre qu'elle était devenue. Elle me hantait. Rien ni personne n'aurait pu pallier le manque de sa présence. « Même pas les quantités d'animaux que je zigouille sur mon passage. », pensai-je en regardant la carcasse du lapin que je venais de manger.

Je ne pris pas la peine de lécher le sang sur mon pelage, il y avait une rivière pas très loin, je m'y baignerais.

Je m'élançai et traversai la route qui coupait le bois en deux. Le cours d'eau était derrière un bosquet.

Je ne pouvais y aller que la nuit, car beaucoup de randonneurs passaient par là. La première fois, j'avais failli être surpris, je n'avais pas fait attention à la présence des deux humains qui batifolaient amoureusement enfoncés dans les herbes hautes, à l'orée du bois. La femme m'avait remarqué, alors que son compagnon lui expliquait que les cervidés étaient très nombreux ici. Comme s'il savait de quoi il parlait !

Depuis, je ne venais au bord de la rivière que pendant le crépuscule ou plus tard, lorsqu'il faisait noir.

J'entrai lentement dans l'eau, appréciant sa fraîcheur. Je m'allongeai et roulai sur le dos pour me frotter aux cailloux.

Être dans la peau d'un loup a ses inconvénients, surtout lorsqu'on vit en forêt et qu'il ne fait pas froid. Ma fourrure me tenait trop chaud, elle m'étouffait, et j'étais attaqué par des parasites de toutes sortes : puces, tiques et autres sangsues du même genre. C'était insupportable. Je passais mon temps à me gratter et à laisser des touffes de poils derrière moi.

Je me penchai au-dessus de l'eau et entraperçus mon reflet malgré la pénombre. Je grognai. Pendant ma mutation, quand il avait fallu chasser pour Hannah, j'avais perdu le pendentif femme/loup qu'elle m'avait offert. À mon retour, trop horrifié par la vision d'Hannah se nourrissant du sang de l'animal, j'avais oublié de le récupérer. Il ne me restait vraiment plus rien d'elle...

— Viens, la rivière est par ici ! cria une voix féminine.

« Encore des randonneurs. Il fait bientôt nuit, bon sang ! Ils ne vont pas aller se coucher ! »

Je sortis de l'eau en m'ébrouant avec force et courus rejoindre les sous-bois avant d'être repéré.

J'avais encore faim, mais plus aucune envie de chasser.

Je décidai de me réfugier là où je m'abritais pendant les longues heures où je ne chassais pas. J'avais réussi à aménager un petit coin où j'étais à l'abri, entre de grosses roches entourées de ronces qui pointaient dans la forêt.

J'arrivai devant les haies de mûriers sauvages. Je pris mon élan pour sauter par-dessus et atterris sur les rochers. Je glissai dans la large faille qui les séparait et m'installai, en boule, sur ma couche de fortune : un tapis de feuilles et de brindilles.

La tête sur mes pattes avant, j'essayai de me reposer. Mais je cogitais trop, sans cesse, mon esprit courait un marathon perpétuel. Quand tout ceci allait-il finir par se calmer ?

J'entrepris de compter dans ma tête pour penser à autre chose qu'Hannah. Un, deux, trois, quatre...

Un loup qui compte les moutons... j'en aurais ri si j'avais pu !

J'étais sur le point de m'endormir quand je sentis un picotement insupportable sur l'arrière-train. Je grondai, me retournai violemment et plantai les dents dans ma fourrure pour me gratter. Maudites bestioles !

— Ça démange ?

« Par l'Esprit ! »

Jamie m'envoya la lumière de sa lampe torche en pleine face. Je plissai les yeux, ahuri.

Mais comment m'avait-il trouvé ? Je devais être sacrément fatigué pour ne pas l'avoir senti ou entendu.

— Ne prends pas la mouche, vieux frère. Je suis un loup, après tout. Je sais me faire discret.

« Si en plus il lisait dans mes pensées ! »

— Tu m'invites dans ta tanière ?

Je lui fis un signe de la tête. Il descendit et s'installa accroupi devant moi.

— Ça commence à faire long. Tu as disparu depuis bientôt deux mois. Tu penses que ça va durer encore longtemps ?

Je le toisai, l'humeur noire. J'étais bien content d'être sous ma forme de loup, ainsi, je n'étais pas obligé de lui répondre !

— J'ai mis un temps fou à savoir où tu étais. J'étais sûr que je te trouverais dans cet état. (Il soupira.) Je pense comprendre ce que tu ressens, mais il faut te relever !

Jamie me fixa et ajouta d'un ton ferme :

— Secoue-toi, mon vieux, et remonte à la surface !

Je me relevai et avançai la tête vers lui en émettant un grognement menaçant.

Qui était-il pour me dire ce que j'avais à faire ? Un ami ? Peut-être, mais sur le coup, je n'en avais rien à cirer. Qu'il dégage !

— Houla, calme-toi, s'écria-t-il en riant. Ne me force pas à muter, je n'ai pas pris de vêtements de rechange !

Il sourit en secouant la tête.

— Regarde-moi ça, dit-il en empoignant une grosse touffe de mes poils. Tu es dégoûtant et tu pues le vieux chacal ! Depuis combien de temps n'as-tu pas pris un bain ?

« J'en ai pris un il y a moins d'une heure, crétin ! »

— Tu as maigri, Sutherland.

« Sans blague ? »

Jamie retira le gros sac à dos qu'il portait et ouvrit les sangles avant de fouiller à l'intérieur.

Ça sentait fichtrement bon ! De la viande crue !

Il sortit un sac plastique qu'il déchira et me tendit un gigantesque gigot

d'agneau. Je l'attrapai sans ménagement et le dévorai en cinq minutes à peine. Mon ami pouffa de rire.

— Tu aurais pu trouver un meilleur endroit que celui-ci pour ta retraite en solitaire. Il n'y a rien à bouffer ici !

Je léchai mes pattes pour me nettoyer le museau et lui jetai un regard reconnaissant.

— Bon, et si on parlait sérieusement ? Tu vas rester là encore combien de temps ? Tu ne crois pas que ça a assez duré ? Ça t'apporte quoi d'être ici ? Ça t'aide à régler tes problèmes ?

Il se recula pour me laisser de la place et patienta un moment. Il pensait sûrement que j'allais prendre forme humaine pour lui répondre. Mais je restai immobile. Il fronça les sourcils.

— Ce serait quand même mieux si tu mutais, non ? Un monologue, ça ne mène jamais bien loin. (Il ricana.) Quoi ? Tu es devenu pudique ? Tu veux que je me cache les yeux ?

Je grognai et fis mine de vouloir lui niaquer la main. Il ne bougea pas d'un poil, mais partit dans un autre éclat de rire.

— Sale bête !

Je me relevai et bondis hors de la tanière. Mon ami suivit.

Nous marchâmes en silence pendant plusieurs minutes en direction de la clairière bordant la rivière. Les randonneurs étaient partis depuis un bon moment déjà.

— Tu as des responsabilités, Leith.

En guise de réponse, je fléchis les pattes et m'élançai en courant. Je l'entendis réprimer un juron.

Je m'arrêtai au bord d'un champ, Jamie me rejoignit quelques secondes après.

— Si tu n'étais pas un véritable ami, je t'en collerais une sans hésiter !

J'allais encore m'éloigner, mais il me retint par la queue. Je me tournai brusquement sur lui en montrant les crocs.

— Hé ! Tu vas rester tranquille ou il faut que je te tienne en laisse ? Nom d'un chien ! Je ne t'oblige pas à me répondre, mais écoute-moi, au moins !

Résigné, je m'assis sur mes pattes arrière et attendis qu'il parle. Jamie s'accroupit à ma hauteur.

— Je ne vais pas faire de bla-bla avec toi. Je suis navré pour Hannah, pour vous deux. Si je pouvais faire n'importe quoi pour vous aider je le ferais, mais il n'y a *rien* à faire, n'est-ce pas ? insista-t-il pour être bien sûr que j'avais saisi cette situation de non-retour.

Je baissai l'échine pour acquiescer.

— Hannah est... était ton âme sœur, mais avant elle, tu avais une vie, et cette

vie existe toujours. Les choses doivent reprendre leur cours, Leith. Tu ne peux pas ignorer tout ce qui se passe autour de toi. D'autres ont besoin de toi et attendent ton retour.

Qui ? Qui pouvait bien attendre mon retour ? Ma famille, la meute ? Je n'en avais rien à cirer !

Pour appuyer le fond de ma pensée qu'il ne pouvait entendre, je lui tournai le dos.

— Mais quelle tête de mule tu fais ! Sutherland ! Tu es un alpha. Tu sais ce que ça veut dire ? Les loups alpha ne vivent pas seuls, ils ont besoin d'une meute pour exister.

« Et si je ne veux plus exister ? Qu'est-ce que j'en ai à faire d'être un loup alpha ! Ça va m'apporter quoi de plus, d'avoir une meute ? Une croûte de protection pour cacher le mal qui me ronge ? Laisse tomber, mon gars, je ne suis pas bon acteur ! »

— Leith... je ne sais pas ce qu'il va se passer pour Hannah, mais j'imagine que si elle en est capable, elle fera partie du Cercle et rejoindra l'université à la rentrée. Toi, que vas-tu faire ? Rester ici toute ta vie ? Ça t'avancera à quoi ? Tu as un avenir, une famille... Et c'est à toi que j'ai confié la meute.

« Eh bien, trouve quelqu'un d'autre ! »

— Si je t'ai choisi, c'est parce que tu as de la tempérance. Tu es réfléchi et sage. Ne dérois pas la meute, ils ont besoin de toi. Ils s'attendent à ce que tu reviennes à la rentrée. La meute a vécu un coup dur, elle a perdu deux de ses membres (oui, Hannah et Julia.) Ne sois pas le troisième, mon frère.

Si je n'avais pas été un animal, j'aurais soupiré.

J'aurais été bien hypocrite de dire que je ne comprenais pas ce qu'il disait. Mais cela était au-dessus de mes forces. Je voulais rester tout proche d'elle, même si je me cachais. Je voulais être seul, en loup. Car dans la peau d'un loup je n'avais pas besoin de faire bonne figure. J'étais un loup, c'est tout.

— Je ne sais pas où tu as planqué ta voiture, mais je ne l'ai vue nulle part. Toi, quand tu décides de te cacher, c'est la croix et la bannière pour te trouver !

Il renifla.

— Ne reste pas trop longtemps comme ça. Ce n'est pas bon, tu vas devenir fou, m'intima-t-il en se levant.

« C'est déjà fait ! »

— Viens chez moi pour finir l'été. Et une fois là-bas, reste en loup si tu veux. Au moins, tu auras de quoi te nourrir et mes parents accepteront même d'avoir un animal à table ! Mais avant, prends une bonne douche. (Il fit une grimace de dégoût.) Je suis sûr que Georgia elle-même refuserait de te toucher, c'est pour dire !

Il ébouriffa ma tête en souriant. Je lui fonçai dessus pour le faire tomber. Mais Jamie c'est Jamie, il ne tomba pas. C'est un roc !

— Je m'en vais. Pense à tout ce que je t'ai dit et appelle-moi dès que tu auras décidé de revenir. Je serai là.

Il tapota l'arrière de mon cou et s'éloigna en courant vers les bois. Il se retourna juste avant de s'enfoncer dans les arbres et cria :

— Au fait, Sutherland. Juste au cas où tu ne saurais plus où tu en es. On est le vingt et un juillet !

J'avalai ma salive en le regardant s'éloigner. Hannah aurait dix-neuf ans dans quatre jours.

J'en eus un haut-le-cœur violent. Quelle connerie ! Elle allait vieillir, mais pas son corps.

Mollement, je fis demi-tour pour retrouver ma tanière et repensai à ce que Jamie m'avait dit.

Ça m'avait fait du bien de le voir, mais je n'avais pas changé d'avis pour autant. Loup j'étais, loup je resterais.

Je me couchai et, pour une fois, je m'endormis très vite.

Deux nuits plus tard, j'ouvris les yeux complètement groggy, l'odeur d'Hannah dans les narines. Ça m'arrivait souvent, mais pas comme ça. J'aurais juré qu'elle n'était qu'à quelques dizaines de mètres de moi. Je ne l'avais jamais imaginée aussi fort. J'aurais juré qu'elle était réelle, en tout cas, suffisamment pour que je décide d'aller à sa rencontre, quand bien même je me doutais que j'étais en train de fantasmer tout ça. Hannah sentait la mort, maintenant. Rien d'autre.

J'avançai à pas de velours jusqu'à l'orée des sous-bois, avec l'étrange sentiment que je n'étais pas seul. Il ne s'agissait pas d'un animal. Eux, je les reconnaissais sans même les avoir vus. Et je ne flairais rien d'autre que l'ancienne odeur d'Hannah !

Avec agilité, je sautai sur un tronc mort effondré à même le sol et attendis, sans bouger.

L'odeur d'Hannah se faisait de plus en plus forte. Elle agressait mes naseaux avec violence. Quelque chose n'était pas normal, je ne pouvais pas la fantasmer à ce point !

Une branche craqua à ma droite. Je tournai brusquement la tête dans sa direction et, subitement, une autre odeur très désagréable m'arriva en pleine face. Il y avait un exploiteur, ici, à quelques mètres de moi.

Lentement, je me tapis derrière le tronc dans un parfait silence, et reculai derrière un taillis. Si je sentais l'exploiteur, il pourrait me sentir aussi. Je devais

être prudent.

J'étais pratiquement certain qu'il s'agissait de Darius. Après tout, il était chez lui ici, et moi, j'étais un intrus.

Je ne me trompai pas. Je le vis passer devant moi telle une ombre. Il s'accrocha vingt mètres plus loin au tronc d'un immense charme touffu. Il huma l'air et épia les environs. L'odorat n'est vraiment pas le point fort des anges noirs, mais je savais que tôt ou tard il allait me repérer. Je restais immobile.

Darius fit le trajet dans l'autre sens et cria :

— Viens par là. Approche, n'aie pas peur, tu dois te lancer, maintenant. C'est ton tour. À toi d'observer.

Mon sang bouillonna dans mes veines. Hannah était là, à quelques mètres. Elle sortait timidement de derrière une haute haie de mûriers.

Deux mois que je ne l'avais pas vue. Je l'avais imaginée sous toutes les coutures, je l'avais fantasmée, et là, elle était devant moi, plus belle que jamais, encore plus belle que dans mon souvenir. Comment pouvait-elle me faire encore autant d'effet ? Elle, un sang-mort ?

Mon cœur se brisa en un millier d'éclats. Je n'étais plus qu'un tas d'atomes éparpillés. Elle ne saurait jamais comment je me sentais, à cet instant précis. J'étais mort et vivant à la fois. J'étais plein et vide. J'étais heureux et triste. J'étais tout et son contraire.

Comment pouvais-je encore sentir son odeur d'humaine ? Était-ce parce que je refusais catégoriquement ce qu'elle était devenue que je l'imaginais ?

— Je n'ai pas envie du sang des animaux, gémit Hannah. Je n'ai envie de rien...

— Arrête, Hannah, je ne veux plus en discuter. Tu n'as rien bu depuis la fois ou Lei... (Il s'interrompit de justesse.) Depuis sept semaines.

Hannah baissa la tête. Je me sentais oppressé.

— Bon, écoute, tu dois te concentrer. Tu as des instincts, laisse-les s'exprimer. Hume l'air, touche la nature. Les proies ne sont pas loin. (Darius fronça les sourcils.) Bien que je trouve ce bois quasiment sans vie, comme si ces fichus animaux avaient déserté ! Fais un effort, tu vas y arriver !

Hannah laissa pendre ses bras le long de son corps. Elle semblait abattue et découragée. Elle leva le nez, ferma les yeux et renifla l'air, plusieurs fois.

— Je ne sens aucune proie...

— Essaie encore !

— Mais puisque je te dis que je n'en ai pas envie !

Il s'approcha d'elle et lui frôla le bras.

Hannah n'était plus mienne, mais j'avais envie d'étriper Darius. Pourquoi se croyait-il obligé de la toucher ? Je ravalai ma haine et continuai à observer

silencieusement.

— Vas-y. Doucement, prends ton temps. Il y a de la vie et du sang chaud ici, peu, mais il y en a ! Concentre-toi encore une fois. Nos projets vont tomber à l'eau si tu n'y arrives pas. Pense à ce pour quoi tu es là, ce soir.

Quels projets ? De quoi parlait-il ? Ils avaient des projets ensemble ? Ça allait me rendre fou !

Hannah leva encore la tête vers les arbres et respira profondément. Ses lèvres merveilleuses s'ourlèrent en une moue de dépit. Elle soupira.

— Je ne sens rien à part le chien mouillé...

Ma salive s'arrêta au milieu de ma gorge.

— Quoi ? demanda Darius.

Elle haussa les épaules.

— Tu sens le chien mouillé ?

Elle prit un air désolé.

Darius inspira bien plus soigneusement que précédemment, puis son regard se bloqua exactement vers le taillis où je me trouvais.

Il s'avança doucement, fixant l'arbuste sans sourciller. Je reculai avec prudence.

Darius apparut devant moi, Hannah sur ses talons. Lui et moi nous nous regardâmes un instant. Il semblait à peine surpris de me voir. Il se posta en face d'Hannah pour qu'elle ne me découvre pas. Il ne le fallait surtout pas. Je sautai comme un diable au-dessus des troncs qui jonchaient le sol et me dépêchai de sortir du bois.

Avant de traverser la rivière, j'entendis Hannah qui hurlait :

— Leith... Leiiiiiiiiiiiiiiiiith !

Je courrai toujours plus vite pour fuir cet endroit. Pour la fuir, *elle*. Je ne reviendrais pas. Ce n'était plus possible.

Jamie avait raison, il était temps que je me réveille. J'avais des responsabilités.

Chapitre 2

Hannah

Sept juin, six semaines et demie plus tôt.

Ce soir-là, en me réveillant, je réalisai en quelques secondes que tout avait changé. J'étais devenue un ange noir, une créature que l'éternité ne ferait jamais succomber de vieillesse.

Je soupirai profondément et me perdis dans la contemplation du plafond. Je n'étais plus humaine... et j'étais seule. Sans lui. Ma respiration se heurta.

Je me relevai sur les coudes pour inspecter un peu mieux l'endroit où je me trouvais.

— Comment te sens-tu ? demanda Darius en entrant dans la pièce. Ta chambre te plaît ?

De style colonial, ornée de tons chauds, elle était décorée avec goût et éclairée par de larges baies vitrées donnant sur la mer. Au plafond, un ventilateur activait ses pales dans un mouvement sourd.

— Elle est très bien, merci..., répondis-je doucement.

— Ça va aller ?

Je levai des yeux de chien battu sur lui.

« Mon cœur est brisé, Darius »

Ça, il le savait, je n'avais pas besoin de le lui dire. Il comprenait toute l'ampleur de ma souffrance. Il avait vécu la même chose lorsqu'il s'était séparé de Julia, quelque temps avant sa mort.

— Je n'ai plus mal nulle part.

Il sourit et m'aida à me relever en même temps que j'enroulais le drap autour de ma poitrine. J'étais à moitié nue.

J'avançais doucement devant le miroir psyché pour examiner mon reflet.

J'avais l'impression d'avoir subi une chirurgie esthétique totale. Je ne ressemblais plus à Hannah Jorion. Je n'étais PLUS Hannah Jorion.

Imaginez qu'un jour, vous vous réveillez dans la peau d'une autre. Imaginez ce que doit être le sentiment que vous ne vous appartenez plus. Et imaginez

encore que l'amour de votre vie vous ait abandonné. Tout ça à la fois. C'était effrayant.

— Tu es magnifique..., susurra Darius derrière moi.

Oui, je l'étais.

Mes cheveux avaient pris une teinte exceptionnelle. Un blond vénitien qui brillait comme si les rayons du soleil se jetaient dessus. Mes yeux étaient d'un vert clair presque translucide dans lesquels brillaient quelques notes dorées inexistantes avant ma transformation. Ils étaient sans doute ce que j'avais de plus vampirique, angoissant et hypnotique. Ma peau aussi était exceptionnelle. Elle avait gardé son teint, mais son grain était unique, inimaginable tant qu'on ne le touche pas soi-même, ferme, lisse et sans défaut. J'étais aussi douce que le serait un bébé. Seule ma poitrine était marquée des dents de celui qui m'avait mordu. Quant à mon visage, il donnait le sentiment d'être poudré, délicat, fragile, et teinté juste comme il faut, avec des lèvres tirant sur le rouge.

Mais l'aspect général de mon corps était ce qui me laissait le plus perplexe. Même dans mes rêves les plus fous, je n'avais jamais imaginé être fichue de la sorte. Tout était si raffermi, musclé, galbé... parfait. Parfait, oui. C'est justement pour cette raison que je me détestais. La Hannah d'avant était banale, peut-être, mais totalement normale. J'aurais donné n'importe quoi pour la retrouver.

Je soupirai et soulevai ma lèvre supérieure pour inspecter mes dents. Ce qu'elles étaient blanches ! Je n'avais pas encore eu l'occasion de me voir avec ces deux canines qui faisaient la réputation des vampires, et honnêtement, je n'avais pas particulièrement hâte que ça arrive. Et puis comment devais-je m'y prendre pour les faire sortir ? Et mes ailes ? Mes ailes... mon Dieu... Je ne savais plus où j'en étais.

— On y va ? suggéra Darius.

J'allais lui demander où, quand ses deux jeunes frères entrèrent dans la pièce.

— Bonsoir ! chantèrent-ils en chœur.

— Waouh ! Tu sens bon ! s'écria Pierrick.

— Tu veux voler ? demanda aussitôt Hermance.

Je regardai Darius, affolée.

Le deuxième gamin, Pierrick, me prit la main et me dit d'une voix aiguë :

— Viens, je vais te montrer comment faire.

— Doucement, les garçons, prévint Darius. Hannah est sûrement fatiguée.

— Ça va aller, le rassurai-je, néanmoins monstrueusement inquiète.

Pierrick sourit et me tira avec une telle force que je manquai de trébucher. Darius nous suivit.

Dans une grande bibliothèque, il fit glisser une large baie vitrée qui donnait sur le rebord d'une falaise. En bas, la mer ondulait doucement. Le ciel était

sombre, il ferait complètement nuit dans moins d'une heure.

— C'est le meilleur moment pour voler ! gloussa Hermance.

Darius et les enfants retirèrent leur tee-shirt, puis Darius passa derrière moi et ôta le drap qui me couvrait. Je me retrouvais en culotte. J'eus un geste pour me cacher.

— Je voulais t'acheter des vêtements spécialement pour voler, mais... je n'en ai pas eu l'occasion, bredouilla Darius. Il faut que tu sois euh... dos nu. Peut-être que parmi ceux que Leith a ramenés pour toi pendant ta... (Il émit un claquement de langue agacé.) Bref, je ne les ai pas déballés. On peut le faire rapidement, si tu veux, on y trouvera sûrement quelque chose qui...

— Ça ne fait rien, l'interrompis-je en souriant paresseusement. Nous verrons ça plus tard.

Et puis, ma quasi-nudité ne semblait gêner personne.

Hermance et Pierrick déployèrent leurs ailes en même temps qu'ils se jetaient dans le vide et s'élançèrent dans le ciel sous mes yeux ébahis.

Derrière moi, Darius encercla doucement ma taille

— On va se battre. Ensemble, chuchota-t-il à mon oreille.

Je haussai un sourcil d'incompréhension, en me contorsionnant pour le regarder.

— Se battre ?

Il me prit par les épaules et me fit pivoter vers lui, plongeant ses iris bleutés dans les miens.

— Tu auras une vie normale.

Je secouai la tête. Ma vie ne serait plus jamais normale.

Il sourit.

— Fais-moi confiance. Je ferai tout ce qu'il faut pour.

J'allais parler, mais Darius posa ses doigts sur mes lèvres avant de serrer de nouveau ma taille, fermement.

C'est à ce moment précis que je ressentis un léger picotement entre mes omoplates, une douleur bien plus légère que je ne l'aurais cru, rien en comparaison de ce que j'avais senti lors de la dernière phase de ma transformation. Mes ailes se déployaient d'elles-mêmes. Pas de déchirement de peau, de muscles... Pas de sang, rien. C'était parfaitement magique. J'étais statufiée qu'une telle chose m'arrive. Incapable de prononcer le moindre mot. Darius profita de ma stupéfaction pour fléchir les jambes et nous jeter tous les deux dans le vide d'une seule poussée. Je criai de surprise. Il me tint serrée contre lui un moment, puis il me lâcha.

J'aurais dû avoir peur, mais ce n'était pas le cas. Tout était si instinctif, au contraire. Je battais des ailes comme si j'avais fait ça toute ma vie. L'air frais sur

mes joues, la sensation de légèreté, l'immensité qui m'appartenait soudain... C'était inimaginable, époustouflant... J'en aurais tout oublié.

— Ça va ? cria Darius.

— Oui ! répondis-je en riant. Oui ! Ouuuuuuuuuuuuuu !

Pour ma première fois, nous avions volé une bonne heure. Plus tard, dans la nuit, emmitouflée dans le peignoir de Darius et avachie sur un fauteuil, je le regardais allumer un feu dans la cheminée de son bureau.

— Comment as-tu fait pour t'habituer à cette vie ? demandai-je. Cela me semble impossible.

Il soupira et vint s'installer près de moi, sur l'accoudoir.

— Je ne sais pas... je crois que ça me plaisait, au bout du compte. L'éternité, la liberté, l'excès...

Darius me regarda avec une expression d'admiration, le sourire aux lèvres.

— Tu es tellement belle, murmura-t-il en tendant la main pour s'emparer de l'une des miennes.

Je secouai la tête en souriant tandis qu'il portait ma paume à ses narines pour la humer.

— Et c'est insensé..., dit-il, les sourcils froncés.

— Quoi donc ?

— Tu as gardé ton odeur d'humaine.

Je ne saisisais pas.

— C'est étrange, habituellement notre odeur d'ange noir est exceptionnellement neutre pour nos semblables. Toi, tu as toujours cette senteur florale...

— Et ?

— Et rien. Je n'ai jamais rien vu de tel, c'est tout.

— C'est grave ?

Il sourit.

— Je suppose que non.

Je haussai les épaules. Je n'y comprenais rien du tout, et ça n'allait pas changer la face du monde.

— Je voudrais que nous parlions de ma nouvelle condition. De ce dont tu m'as parlé tout à l'heure, de mon avenir.

— Nous ferons ça demain matin, si tu veux bien, il est déjà très tard, dit-il en se levant.

Je l'imitai.

— Bien entendu... à demain. Bonne nuit, Darius.

— Bonne nuit.

Mais je restai éveillée plus que je ne dormis.

Il ne faisait pas tout à fait jour lorsque je me réveillai pour admirer le lever de soleil par la fenêtre ouverte de ma chambre. De là, on voyait la falaise depuis laquelle j'avais pris mon premier envol. Elle brillait sous le coup des premiers rayons rougeoyants de l'astre lumineux, tandis que la mer venait lécher doucement les bas rochers. L'air était chargé en sel, le calme régnait... C'était grandiose.

Deux flèches passèrent soudain devant moi dans un éclat de rire. Pierrick et Hermance faisaient les acrobates en plein ciel. Ils étaient d'une telle insouciance malgré leurs sept cents ans de vie... Ils ne s'étaient sans doute jamais posé de questions sur leur condition d'ange noir. Je les enviais presque.

— Tu m'accompagnes ?

Je me tournai vers Darius qui était apparu dans l'encadrement de la porte. Il me tendit la main. Je m'avançai pour le rejoindre en refermant mes doigts sur les siens et souris. En dépit de tous les questionnements tortueux qui m'embrumaient, il y avait dans mon esprit une certitude minuscule, mais sur laquelle je comptais beaucoup pour me rassurer : j'étais heureuse d'être avec Darius.

Il me conduisit le long d'un très grand couloir aboutissant sur les escaliers principaux. Nous les descendîmes.

Je n'avais pas encore eu l'occasion de visiter le rez-de-chaussée, alors j'écarquillai grand les yeux pour inspecter mon nouvel environnement.

Il ressemblait à Darius : chaleureux, ancien et mystérieux. Les antiquités accrochées au mur auraient fait pâlir plus d'un conservateur de musée, certaines étaient de véritables pièces de collection pour les férus d'histoire médiévale. Comme cette épée, juste en bas des escaliers, exposée sur un socle en marbre blanc, elle semblait peser des tonnes. De plus près, je me dis qu'elle était finalement beaucoup plus grande que celles d'époque médiévale, ou de n'importe quel autre temps d'ailleurs, au point que je me demandai si elle n'avait pas appartenu à un géant ! La lame devait mesurer au moins un mètre trente et brillait comme de l'argent. Le pommeau était incrusté de lapis-lazuli et de corail. Elle était magnifique...

J'avançai timidement les doigts pour la toucher.

— Vas-y, prends-la !

Je souris en le regardant.

— Tu es malade ? Elle doit peser une tonne !

— « Une tonne » ! Pfff... pour un humain, pas pour toi.

À ma mine déconfite, il partit d'un rire tonnant.

— Qu’y a-t-il de si drôle ?

— Tu n’as aucune espèce d’idée de qui tu es devenue, hein ?

— Euh... si, quand même un peu.

— Tu parles ! Allez, prends cette épée.

Je fis une moue boudeuse et décrochai l’arme par la fusée. Elle me parut aussi légère qu’une plume. Je la tenais dans une seule main alors qu’elle devait avoisiner les vingt kilos !

— Alors ? Je t’ai menti ?

Je restai bouche bée à regarder l’épée qui pendait au bout de mon bras.

— Alors franchement, Rouquinette, si ça, ça t’épate, tu n’as encore rien vu ! Viens par là !

Il reposa l’épée sur son support et me prit par la main pour me tirer à l’extérieur.

La première odeur que je sentis en mettant mon nez dehors fut celle du chien mouillé. Franchement pas agréable ! Je l’avais déjà remarquée la veille en volant, mais là, elle me dérangeait vraiment. Je décidai de ne pas être rabat-joie, et ne fis rien remarquer.

À peine sorti, Darius accéléra le pas, un peu plus, toujours plus... Je n’aurais su dire si nous étions en train de courir ou pas, mais en tout cas, nous nous déplaçons très vite !

Il s’arrêta devant un vieil arbre pourri et se tint droit comme un *i*. D’un ton solennel, il me dit :

— Dans ta peau d’ange noir, tu as hérité de talents exceptionnels. En plus de savoir voler et d’être immortelle, tu es extrêmement rapide, d’une force incroyable, même si tu es une faible femme, me taquina-t-il, et tes sens sont aiguisés comme jamais. Tu ne t’imagines pas à quel point tu as changé, Hannah. Tu es devenue l’un des êtres les plus mythiques au monde. Tu es un vampire de l’espèce la plus noble – un ange démoniaque.

Ma bouche était encore grande ouverte. Il sourit et glissa son doigt sous ma mâchoire pour la fermer.

— Déracine cet arbre.

— Je te demande pardon ?

Il fit un mouvement de tête en direction de l’arbre.

— Déracine-le.

— Tu es cinglé ! J’en suis incapable !

— Balivernes ! Déracine-le.

— Mais enfin, tu me prends pour une tractopelle ?

— Pousse-le ! Tu n’as jamais vu de films fantastiques ?

Son regard était railleur au possible.

— Euh... si.

— Et bien, dis-toi que c'est pareil !

Sans trop réfléchir, je me plaçai en face de l'arbre et déposai mes deux paumes sur le tronc. Je pris ma respiration et poussai. Je crachai un cri de surprise et reculai en faisant un bond lorsque j'entendis les racines craquer sous mes pieds.

— Nom d'un chien !

— Génial, hein ?

— Effrayant, oui !

Darius reprit son sérieux.

— Et ta force va se décupler au fur et à mesure que tu grandiras. Là, tu pousses un arbre desséché, mais dans quelque temps, tu déracineras sans mal un bouleau dans la force de l'âge. Tu n'imagines pas tout ce que tu seras capable de réaliser... Tu seras de plus en plus rapide, de plus en plus habile, tu seras effrayante de perfection. Davantage que tu ne l'es déjà, petite fille. Il ne te faudra pas beaucoup de temps pour ça, crois-moi.

— Mais je ne serai jamais plus forte qu'un loup-garou..., pensai-je à voix haute.

Il hésita avant de répondre.

— Non, pas plus forte qu'un mâle, mais plus forte qu'une femelle, très certainement, mais pas de toutes les espèces. Tarja était un crinos et Minah...

Je secouai la tête de gauche à droite.

— Ok. Je ne veux plus parler de ça !

— Mais c'est toi qui...

Penser à Minah me faisait penser à Leith et je ne voulais pas penser à Leith ! Pourquoi ? Parce que les loups-garous sont les ennemis des vampires et je ne voulais pas me dire que j'étais devenue l'ennemie de Leith.

— J'aimerais marcher, maintenant. C'est possible ?

Décontenancé, mais patient, Darius me fit signe de le suivre sur un sentier qui menait en contrebas de la falaise. La pente était abrupte. En temps ordinaire, je serais tombée quinze fois, j'aurais peut-être même roulé jusqu'en bas. Mais maintenant, j'étais aussi agile qu'un chamois et parfois, j'avais l'étrange impression que mes pieds ne touchaient pas le sol tellement je me sentais légère dans mon corps.

Nous débouchâmes sur une crique de galets couleur acier.

— J' imagine que tu dois avoir beaucoup de questions à me poser ? demanda Darius.

— Oui.

— On s'assoit ?

Il me montra une série de rochers plats qui s'élevaient hors de l'eau. La mer était calme et la roche complètement sèche, nous nous assîmes en silence.

Comme l'aurait fait n'importe quelle humaine, je retirai mes chaussures et glissai mes pieds dans l'eau. La mer du Nord était toujours glaciale, même l'été. Je m'attendais à pousser un cri de stupeur à cause du froid, mais ce fut tout le contraire...

— Ooooh ! Elle est... chaude !

Darius sourit.

— Non, elle ne l'est pas. C'est toi qui la ressens ainsi.

— Parce que j'ai le sang froid ?

Il acquiesça et je plongeai un moment dans le silence pour réfléchir à ce que j'allais lui demander.

— Dans combien de temps puis-je espérer revenir à la vie normale ?

— Tout dépend de ton aptitude à t'adapter, mais je dirais plusieurs semaines. Si tu le souhaites, tu pourras reprendre tes cours à la rentrée.

— Vraiment ?

— Oui, Hannah. Mais il va falloir que tu apprennes à ne pas désirer boire de sang humain, tout du moins, à résister.

Boire du sang humain ? Mais pour qui me prenait-il ?

— Ne fais pas cette tête, Hannah. Tu en auras envie, et plus tôt que tu ne le crois.

Je secouai énergiquement le menton.

— Tu te souviens d'il y a trois jours, lorsque tu t'es abreuvée au blaireau ?

— Non.

L'idée me fit frissonner de dégoût.

— Eh bien, tu as bu du sang.

J'avais bien quelques bribes de souvenir de ma transformation, mais ça, non. Et heureusement.

— J'étais en transe ?

Il me toisa avec attention.

— Oui. Tu te souviens que tu as entendu Leith me parler ? s'assura-t-il prudemment.

Tristement, je hochai la tête. Un truc pareil ça ne s'oublie pas. J'ai cru mourir, à ce moment-là, mourir de douleur.

Darius reprit le fil initial.

— Généralement, lorsqu'un jeune vampire goûte au sang animal pour la première fois, et c'est encore plus fort lorsqu'il s'agit de sang humain, son corps est très vite en manque. Ça ne tardera pas à t'arriver.

— Et si ce n'est pas le cas, c'est grave ?

— Non. Ça arrive parfois, chez les gens comme toi.

— Les gens comme moi ?

— Ceux transformés contre leur volonté. Mais tôt ou tard, ils y viennent. Pas le choix, c'est ça ou...

Darius s'interrompt.

— Hannah, tout va bien ?

Non, ça n'allait pas du tout. Un malaise me prit. J'avais chaud et j'avais comme un sentiment d'oppression.

Que m'arrivait-il ? Une odeur capiteuse emplissait mes narines et me grisait totalement. Je sentais mes jambes fourmiller d'excitation et mon cœur s'accélérer sous le coup de l'adrénaline. Mais que...

Je sautai sur mes pieds. Darius m'imita prestement et me retint le bras. Je le repoussai avec violence.

Mon regard se vrilla vers la mer qu'on ne voyait presque pas à cause de la brume.

J'avais envie de plonger dans l'eau. L'odeur venait de par là, au loin... il fallait que j'y aille. Je fis un bond en avant, coupée dans mon élan par Darius.

— Hannah, ça suffit !

Je tournai la tête vers lui et le fusillai du regard.

Je ne me contrôlais plus.

— L'odeur ! Cette odeur ! Je... Lâche-moi !

Darius attrapa mes deux bras et les colla brutalement derrière mon dos. Il me serra contre lui et m'empêcha de bouger. Je hurlais de rage, je grognais, parce qu'il était bien plus fort que moi. Il appuya sa main sur mon front et me tint la tête en arrière, tout contre lui, ce qui créa aussitôt en moi une rage sauvage. J'étais incapable de crier, l'envie presque vitale créant un bourdonnement infernal dans mes tempes et coupant tous mes moyens.

Je secouai la tête en tous sens pour tenter de neutraliser le mal de crâne épouvantable qui me terrassait et tombai à genoux.

— Chut... chut. Calme-toi, Hannah, susurra Darius en s'agenouillant, ça va passer. L'odeur va passer. Ne respire plus.

Il me tourna brusquement face à lui et prit mon visage dans ses mains.

— Regarde-moi, concentre-toi sur moi, sur mes yeux, sur ma voix. Chut... Tout va bien...

Un bref moment, je crus que ça allait mieux, parce que l'odeur s'était effectivement évaporée. Mais au lieu de me calmer, son absence me rendit folle de rage. J'essayai de me dégager avec puissance de l'étreinte de Darius. Il était trop fort, beaucoup trop pour moi. Alors, mes lèvres s'ourlèrent sur deux canines saillantes et, sans même savoir ce que je faisais, je les plantais avec rage dans

son cou.

Darius ne bougea pas, il me laissa boire à grandes lampées, tandis que son sang courait dans le fond de ma bouche, le long de mon œsophage... Je me calmai quand il susurra mon prénom en caressant mes cheveux. Il repoussa alors doucement ma tête.

— C'est fini, chuchota-t-il.

J'ouvris la bouche et me reculai avec dégoût pour fixer les trous béants que j'avais laissés sur sa gorge. Ils disparurent presque aussitôt, laissant la peau de Darius intacte.

Le souffle court, la tête douloureuse, j'accrochai ses yeux. Ses iris étaient comme de l'argent liquide.

Du pouce, il retira les quelques gouttes de son sang qui perlaient sur mon menton.

— Même pendant la chasse, tu es divinement belle, argua-t-il. Tu vas être un prédateur redoutable, Hannah. Un vampire plus jeune que moi se serait laissé vider de son sang.

En respirant, il eut comme un spasme.

— Mon Dieu, tu es bien plus dangereuse que ce que j'aurais pu imaginer.

Puis son regard se durcit. Il agrippa violemment mes épaules et me secoua brusquement.

— Ne recommence jamais ! Tu entends ?

Je secouai la tête en silence.

Je venais de boire du sang... J'avais envie de vomir et de pleurer, mais je n'étais capable de faire ni l'un ni l'autre.

Darius retira son tee-shirt et me souleva dans ses bras pour me porter. Je fermai les yeux et le temps de les rouvrir, il était devant la porte d'entrée et repliait ses ailes.

Les enfants accoururent pour nous accueillir. Pierrick avait plusieurs paquets de friandises dans les mains.

— On ne mange presque que du chocolat, se justifia-t-il. Tu en veux ? C'est bon !

Je fis la grimace en secouant la tête.

— À tout à l'heure ! s'écrièrent-ils en chœur en sortant.

— Va te reposer, me suggéra Darius, je te retrouve plus tard, j'ai besoin de réfléchir un moment.

J'acquiesçai et m'éclipsai bien volontiers dans ma chambre tandis que Darius se jetait sur le canapé du salon.

J'étais assise devant le miroir, en tailleur, à examiner l'étrangeté que j'étais

devenue lorsqu'il me rejoignit. Je l'invitai à entrer et le vis l'installer derrière moi, m'entourant de ses longues jambes. Tout naturellement, je pris appui contre lui et restai ainsi quelques longues secondes.

— Cette odeur..., murmurai-je comme pour moi-même. Comment a-t-elle pu me mettre dans un état pareil ? finis-je par demander, les yeux rivés sur le parquet. Je suis désolée de t'avoir mordu. Vraiment...

Il me prit par les épaules et me fit pivoter en face de lui.

— Regarde-moi, Hannah.

Je relevai la tête.

— Je ne t'en veux pas. Mais je suis surpris. Je ne m'attendais pas à ce que tu sentes un humain de si loin.

— J'ai senti un humain ?

Il hocha le menton.

— J'ai senti son sang, et ça m'a mise en... en transe !

Là, j'aurais vraiment préféré recevoir un coup de poing en pleine figure !

— Oui, et bien avant moi...

J'ouvris des yeux tout ronds.

— Avant toi ? Mais... comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi te dire. Tu n'as pas une semaine et tu sens mieux que moi !

Il secoua la tête.

— Mais ton autre réaction est normale, Hannah, le contraire m'aurait vraiment, vraiment surpris.

— Quand je t'ai mordu ?

— Et tu n'as pas intérêt à le refaire ! me morigéna-t-il. Non, le fait d'avoir perdu la tête en flairant l'humain. Tu es programmée pour boire du sang humain. Quand tu le sens, il t'attire. Ne t'inquiète pas pour ça, je vais t'apprendre à faire sans et à te contenter de celui des animaux.

— Je ne veux pas boire de sang tout court ! décidai-je.

— J'ai bien peur que ce soit impossible. Les animaux te permettent d'entretenir l'énergie que la nourriture humaine ne peut t'apporter complètement. Généralement, un nouveau-né doit en boire au moins une fois par dizaine pour ne pas s'affaiblir, en tout cas les premières semaines.

— Et si je n'en bois jamais, je peux mourir ? Je croyais que j'étais devenue immortelle.

— Non, tu ne peux pas mourir, mais tu te vides de ta force, de tes sens... Ta peau se flétrit, elle jaunit, tes yeux sont en permanence gorgés de sang, tu deviens si faible que tu n'es plus capable que de rester alitée. Tu végètes.

— Eh bien, moi, ça m'ira bien !

Il se mit à rire doucement.

— Ne dis pas de bêtise, petite fille, tu ne sais pas ce que tu racontes. Je n'ai connu que deux cas de vampires qui refusaient de boire du sang sous toutes ses formes. Ils ont fini par se mordre eux-mêmes. Ils sont devenus fous.

Je le croyais à peine.

— Je gaverai si tu refuses.

Je levai un sourcil. Il avait l'air sérieux. Et d'après ce que j'avais vu tout à l'heure, on ne badine pas avec Darius. Il est féroce !

— Je suis obligée d'en reboire bientôt ?

Il sourit.

— J'aime mieux ça ! On verra. Je saurais repérer ta baisse d'énergie. Pour le moment, tu t'en sors bien. Mais il va falloir que je t'initie à la nourriture humaine, ça ne va pas être drôle.

— Je n'ai pas besoin d'être initiée ! Moi, j'en ai mangé toute ma vie !

— Mais c'est qu'elle serait convaincante, la gourde ! On va essayer un truc, tu veux bien ? Ne bouge pas d'ici.

Il sortit de la pièce et revint une minute plus tard avec un bonbon au miel. Il se rassit en face de moi et retira le papier transparent avec componction.

— Les bonbons au miel sont, d'après ce qu'on m'a raconté, les plus doux et les plus sucrés. Ils sont très appréciés. Tu con-firmes ?

— En effet.

— Ouvre la bouche.

J'obéis, sûre de moi.

Il déposa la petite boule sucrée sur ma langue, je refermai immédiatement les lèvres. Dès lors que ma salive humidifia le bonbon, je fus prise d'un écœurement intolérable. Aucune bière, aucune cigarette, aucun café au monde n'auraient pu être aussi mauvais que ça.

Je réussis à tenir dix secondes avant de lui recracher la sucrerie en plein visage. Le bonbon au miel alla se coller dans les beaux cheveux blonds de Darius.

Son rire me laissa sans voix. Finalement, il leva les sourcils avec un air supérieur et retira le bonbon de ses cheveux. Il l'écrasa d'une simple pression des doigts.

— Je disais donc... Je vais t'initier à la nourriture humaine.

Je secouai la tête. Plutôt mourir que de remettre un truc aussi dégoûtant dans ma bouche !

Il se leva et frotta son cou, là où je l'avais mordu.

— Ça te fait mal ? m'enquis-je.

Il me tendit la main et m'aida à me relever. Un sourire en coin s'afficha sur

son beau visage.

— Non. Mais c'est la première fois que je me fais niaquer ! Enfin, depuis que je suis un ange noir.

— Sérieusement ?

— Ben, qu'est-ce que tu crois ? Que je suis un garde-manger ambulancier !

Il me fit sourire.

— Comment fais-tu pour faire sortir tes dents ? demandai-je tout à trac. Et tes ailes ? Et... tes griffes ?

Il leva le sourcil gauche.

— C'est une blague, c'est ça ?

— Non, je suis sérieuse.

Son sourire s'effaça.

— Quelle bizarrerie es-tu en train de m'inventer, encore ? Tu le sais bien, tu l'as déjà fait. Et pour les dents, pas plus tard que tout à l'heure !

— Peut-être, mais je ne l'ai pas fait exprès.

Il se frotta les yeux.

— Comment peux-tu ne pas le faire exprès ? Tu décides que tu veux sortir tes dents et tu les sors. Tu veux déployer tes ailes, tu les déploies. Tu veux lever la main droite, tu la lèves. (Il retint sa respiration et me regarda d'une étrange manière.) Lève la main gauche. (Je m'exécutai.) Lève le pied droit. (Pareil.) Sors tes dents...

Rien.

— Je n'y arrive pas.

— Comment ça, tu n'y arrives pas ?

Je secouai la tête.

Il ourla ses lèvres et me montra ses canines qui sortaient.

— Sors tes ailes.

J'attendis quelques secondes.

— Je regrette...

La mâchoire inférieure de Darius s'ouvrit en grand.

— Nom d'un chien !

Il glissa un doigt sous mes lèvres pour examiner mes gencives, et me retourna pour regarder mon dos.

Je l'entendis émettre un rire nerveux. Il me fit faire volte-face et m'attrapa par les épaules.

— Il y a vraiment quelque chose qui cloche avec toi. Tu es la plus belle créature que je n'ai jamais vue, tu as gardé ton parfum d'humaine, tu es capable de sentir une odeur d'aussi loin qu'un garou, mais tu es incapable de sortir tes ailes et tes dents ! Mais d'où sors-tu, Hannah ? Tu vas finir par me rendre fou...

Il passa une main sur son visage.

— Ok. On reparle de tout ça demain, tu veux bien ? Moi, je vais aller courir un moment, histoire de me remettre les idées en place. Et toi, essaye de t'entraîner... Non, mais... je n'y crois pas !

Avant même que je n'ouvre la bouche, il sortit en trombe et claqua la porte, me laissant aussi interdite qu'il l'était, et pour tout le reste de la journée.

Chapitre 3

Il était quatre heures du matin et le soleil n'était pas tout à fait levé lorsque je me réveillai.

Je traversai le couloir et entrai dans la salle de bains pour me glisser sous la douche.

Lorsque j'eus terminé, j'enfilai un pantalon noir et un tee-shirt et, de la main, je m'attardai sur mon pendentif femme-loup.

Leith était tellement présent dans mon esprit... Je m'endormais et je me réveillais avec lui. Il me manquait férocement. Je n'arrivais pas à lui en vouloir d'être parti et ça m'agaçait, j'aurais dû le détester. Mais non... Car au plus profond de moi, je savais qu'il m'aimait encore. Et c'est bien ça qui me permettait de tenir.

Je me baissai pour ramasser ma serviette de bain par terre et fis un bond de géant en entendant derrière moi un vacarme assourdissant de verre qui se brise. Je me retournai et, simultanément, je me déplaçai deux mètres plus loin, si vite, que j'en fus littéralement secouée. Savoir qu'on a de telles capacités est une chose, les appliquer en est une autre mille fois plus déstabilisante. Je venais d'éviter Pierrick qui avait brutalement atterri dans ma chambre en passant par la baie vitrée.

Il était toujours allongé sur le sol, les bras en croix, les ailes déployées. J'accourus vers lui.

— Ça va ? demandai-je en m'agenouillant.

Il tourna doucement la tête vers moi et partit dans un éclat de rire de dément. Il semblait ne plus pouvoir s'arrêter. Déconcertée, je lui tendis la main pour l'aider à se relever. Il la prit et épousseta son pantalon tout en repliant ses ailes.

Je regardai la fenêtre brisée. Des centaines d'éclats de verre jonchaient le sol et les chevêtres en bois étaient complètement arrachés du mur. Je m'approchai prudemment pour regarder dehors. Hermance apparut devant moi en volant, la malice dans les yeux.

— Désolé, Hannah, je l'ai poussé un peu trop fort.

— Mais... pourquoi as-tu fait ça ?

Hermance sourit à pleines dents et se gratta la tête.

— Ben, pour jouer !

Pierrick sauta agilement sur le rebord de la fenêtre et se jeta sur son frère. Tous les deux partirent dans un roulé-boulé aérien auquel je ne compris rien du tout.

Darius ouvrit brusquement la porte. Manifestement, il ne s'était pas réveillé aussi tôt que moi. Ses cheveux étaient en pétard et il portait un pantalon de pyjama rayé bleu et blanc.

J'éclatai de rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? fulmina-t-il.

J'essayai de reprendre mon sérieux pour lui répondre le plus respectueusement possible. Néanmoins, je le regardai une nouvelle fois de la tête aux pieds.

— Tu n'imagines pas à quel point tous mes clichés sur les vampires sont en train de tomber un à un...

— Mouais...

En plissant le front, il regarda l'état de la chambre.

— Qu'est-ce qu'ils ont encore fait, ces deux-là ?

— Ils jouaient...

Il s'approcha de la fenêtre et hurla comme l'aurait fait un père de famille :

— Pierrick, Hermance ! Ramenez-vous ici, tout de suite ! Dépêchez-vous ou je viens vous chercher !

Sa voix était tellement tonnante que moi-même, je n'avais pas envie de bouger une oreille.

Deux secondes plus tard, les garçons arrivèrent tout penauds devant l'ouverture béante, les épaules largement affaissées.

— C'est la dixième fois en trois mois que je dois faire changer les fenêtres de cette baraque ! Vous croyez quoi ? Que ça semble complètement normal à un vitrier de réparer des fenêtres toutes les deux semaines alors qu'elles ne donnent même pas sur la rue ? Qu'est-ce qui est supposé faire autant de dégâts, hein ? Une météorite ?

Pierrick et Hermance baissaient la tête, honteux. J'en eus mal au cœur. Ils n'étaient que des enfants après tout. On fait des bêtises quand on est gosse.

— Darius..., osai-je. Ce n'est pas si grave.

Remarquez, si j'avais fait un truc comme ça à leur âge, mon père m'aurait consignée pour plusieurs semaines, ou plusieurs mois...

Il se tourna vers moi et soupira de désespoir.

— Nettoyez tout ce bazar. On fera réparer ça prochainement...

Les garçons atterrirent pieds nus sur le parquet couvert de brisures.

— Mais ils ne peuvent pas faire ça, m'inquiétai-je. Ils vont se blesser. Il y a du verre partout !

Les lèvres de Darius s'étirèrent en un magnifique sourire, dévoilant des dents parfaites.

— Tu as encore tellement de choses à apprendre...

Il fixa son regard sur mes pieds nus.

Je baissai la tête.

Depuis quelques minutes, je marchais sur les morceaux de verre sans m'en rendre compte. Je ne les sentais absolument pas. Instinctivement, je levai les pieds pour vérifier si je saignais. Eh non... Quelques éclats s'étaient tout simplement enfoncés dans ma chair, formant une semelle étincelante.

Ma mine éberluée fit rire Darius à gorge déployée.

— Je reviens, dit-il avant de sortir de la pièce.

Quand il réapparut, il tenait dans les mains un bol vide.

Il s'approcha du lit, s'assit en tailleur au centre du matelas et me tendit la main.

— Viens par ici, petite fille, m'invita-t-il d'une voix douce.

Les garçons nous regardèrent en riant et filèrent de la pièce pour réapparaître quelques minutes plus tard, en portant balais et balayettes. Ils commencèrent à ramasser les débris sur le sol.

— Montre-moi tes pieds, dit Darius.

J'avançai un peu plus vers lui et tendis une jambe.

— Sais-tu que tu ne peux pas être blessée par de si petites choses ?

Il attrapa doucement mon talon dans le creux de sa main et, de l'autre, il entreprit de retirer délicatement et minutieusement les brisures de verre qu'il jeta dans le bol. Celles-ci étaient vierges de sang.

— Apparemment, soufflai-je, ébahie.

De temps en temps, je jetai un œil par-dessus mon pied pour voir où il en était. Quand le premier fut nettoyé, il ouvrit la main pour que je tende l'autre. Avec autant de patience que précédemment, il s'affaira à le rendre net.

— Merci.

— Mais je t'en prie. Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion de prendre soin de si jolis pieds !

Il me gratifia d'un clin d'œil et regarda la fenêtre qui ne ressemblait plus qu'à un vaste trou. Il soupira.

— Tu ne vas plus pouvoir dormir dans cette chambre, à présent. Je vais t'aider à monter tes affaires au deuxième étage.

Au second, il avança jusqu'au bout d'un vaste couloir immensément haut et éclairé sur toute la longueur par de larges fenêtres de toit. Le style était radicalement différent du reste de la demeure. Ici, tout était moderne et épuré, sans aucune faute de goût.

Du pied, il poussa une porte en acajou et nous entrâmes dans une chambre qui donnait du même côté que la précédente. Elle était presque deux fois plus grande.

— Voilà, princesse ! Tu y seras mieux qu'en bas. Il y a une salle de bains attenante.

— Waouh... Tu as choisi la déco ?

— Tu aimes ?

— C'est... étonnant.

Le sol était recouvert de larges dalles marron glacé sur lesquelles était posé un tapis blanc, berbère. Les murs étaient blancs eux aussi, épurés de tout cadre. Un immense lit design à baldaquin, un placard mural blanc en bois laqué, un coin bureau accueillant, un fauteuil anglais en cuir blanc, une liseuse, un grand miroir encadré d'ébène... cette chambre était magnifique.

— Si tu n'aimes pas, on pourra faire changer deux ou trois choses.

Je restai bouche bée.

— Pourquoi ?

Il jeta tous mes vêtements sur le lit et, tout en commençant à les ranger dans le dressing, il me dit avec l'air le plus détaché du monde :

— Tu es ici chez toi, maintenant, tu as le droit d'avoir un espace qui te plaît.

— Darius, je....

— Bon, elle te plaît, oui ou non ?

— Évidemment !

— Alors c'est parfait. Je te laisse ranger tout ça, je vais chercher le reste de tes affaires.

Je hochai à la tête et m'assis sur le lit, déroutée.

Darius revint quelques minutes plus tard avec une pile de boîtes à chaussures et d'autres vêtements.

— Tiens. Il y avait aussi ça.

Il me tendit ma vieille besace qu'il portait en bandoulière.

— Elle est vraiment en mauvais état. Si tu veux, on pourra t'en acheter une autre et...

Je jetai le sac dans le placard et me tournai brusquement vers Darius.

— Arrête ça !

Il leva le sourcil gauche.

— Écoute, je suis reconnaissante pour tout ce que tu fais pour moi, pour tout ça. (J'agrémentai la parole d'un geste de la main.) Mais, tu n'es obligé de rien. Je ne suis pas une princesse, pas un personnage haut placé, tu ne me dois rien du tout ! Ne me traite pas comme si j'étais quelqu'un d'important.

J'en aurais pleuré de frustration, mais comme ça ne faisait plus partie de mes

possibilités physiques....

Darius s'approcha et prit ma main dans la sienne pour m'attirer jusque sur le bord du lit. Je m'y assis avec lui.

— Hannah, Hannah... Loin de moi l'idée de t'embarrasser. Je m'en excuse si c'est ce que j'ai fait.

— Non, ce n'est pas ça...

— Alors quoi ?

— Je ne veux être un fardeau pour personne. Tu n'as pas à prendre la responsabilité de ce qui m'est arrivé.

Il soupira.

— C'est vrai, je ne suis pas responsable, mais je vais prendre soin de toi comme je l'ai promis et...

— Ça non plus tu n'es pas obligé, le coupai-je. Il ne sera pas là pour voir si tu as tenu parole !

Il plissa doucement les yeux et, furtivement, ses iris se liquéfièrent.

— Ce n'est pas de lui dont je parle, mais de moi.

Mes sourcils se froncèrent.

— Bien avant l'engagement qu'il m'a fait prendre, je t'ai promis que je serais toujours là pour toi. Tu t'en souviens ?

Je soupirai et hochai la tête. Je m'en souvenais parfaitement, nous étions dans un pub avec la meute après avoir été agressées par deux anges noirs, Julia et moi. C'était le lendemain des funérailles de Minah.

— Et détrompe-toi, Hannah, reprit-il, un jour ou l'autre, il viendra voir de quelle manière je tiens ma promesse.

Cette seule idée réussit à faire accélérer les battements de mon cœur.

— Tu crois ?

— J'en suis certain. Mais je ne te promets pas de lui faire bon accueil, à ce lâche !

Et ça recommence...

— Darius... Tu sais ce que j'aimerais ?

— Non...

Le sourcil toujours relevé, on aurait dit qu'il s'attendait à ce que je demande un truc impossible. Et vraiment, je pense qu'il n'avait pas tort.

— Que vous finissiez tous par vous entendre.

Il éclata d'un rire cynique.

— Parfois, petite fille, tu sais être très, très drôle. À ton âge, normalement, on ne croit plus au père Noël. (Il s'interrompt un moment en soupirant.) Tu dis « vous »... Ne te sens-tu pas concernée ?

— Non. Parce que moi, j'aime les anges noirs et j'aime les loups-garous. Le

fait d'être un vampire n'y change rien, c'est comme ça.

Il manqua de s'étrangler.

— Comme tu veux. C'est toi qui vois. Mais je vais te donner un bon conseil, Hannah. Ne va pas faire courir ça sous tous les toits. Certains de nos congénères n'apprécieraient pas du tout ta façon de penser.

Je haussai les épaules silencieusement et me levai pour ranger mon linge dans cet immense placard. On aurait presque pu y entrer ma Mini ! Et à ce propos...

— Ma voiture est toujours garée sur un parking de St Andrews, tu crois que je pourrais la récupérer ?

— Non.

J'en fis tomber deux boîtes à chaussures qui valsèrent sous le lit.

— Et pour quelle raison ?

— J'irai la chercher à ta place. Toi, tu es interdite de sortie. Enfin... tant que tu n'es pas prête.

— Oh... je vois. Je suis une vilaine petite fille, je suis punie !

Avec rage, j'ouvris la poche extérieure de ma besace pour prendre les clefs et les lui jeter dans les mains.

— Ne t'énerve pas, ce n'est pas une punition. C'est pour ton bien et surtout pour celui des pauvres humains que tu croiserais sur ta route.

— Je ne boirai pas de sang humain, affirmai-je avec certitude. Mets-toi bien ça dans le crâne !

— Oui, bien sûr. C'est ce que tu dis, maintenant, parce que tu n'es pas tentée. Mais tu as vu hier ? Et ils étaient à au moins un kilomètre ! Que feras-tu du pauvre gars qui aura frôlé ton bras par mégarde ?

Je haussai encore une fois les épaules. Je savais qu'il avait raison et ça m'était insupportable. Je n'avais pas envie d'imaginer que je puisse en avoir envie à un moment donné.

— Hannah, je n'ai jamais dit que ce serait facile, loin de là. Il faudra te battre chaque jour pour y arriver. Hermance et Pierrick ont eu de longs mois de lutte, mais aujourd'hui, ils pourraient dormir dans le même lit qu'un humain sans même penser à le bouffer !

— Et toi ? Tu le pourrais ?

Il tremblota, juste en l'imaginant.

— Non, j'en serais incapable, car moi, j'ai goûté au sang humain. Trop souvent, trop longtemps...

— Tu n'as jamais dormi avec une humaine, toi ?

Le contraire m'aurait surprise.

Il étira ses lèvres en un sourire en coin dévastateur.

Si c'est comme ça qu'il s'y prenait pour séduire, j'avais déjà ma réponse !

— Parfois les nuits sont... très courtes.

— Mouais... Et les loups-garous, il t'arrive d'avoir envie de boire leur sang ? Pour la deuxième fois, il s'étrangla. Et pas qu'un peu !

— Tu te souviens du bonbon au miel d'hier ?

Je fis la grimace.

— Eh bien, tu vois, je préfère encore en avaler un paquet entier !

— À ce point... ?

Il frissonna. En fait, on aurait plutôt dit qu'il s'ébrouait. C'était violent !

— Bon, fillette, si tu as fini de t'installer, j'aimerais te montrer quelque chose.

Un autre talent.

— Encore un autre ! m'exclamai-je avec ironie.

Il se leva pour sortir de la chambre. Avant de passer la porte, il se tourna vers moi

— C'est bon de te voir plus joyeuse, Hannah. Tu verras, chaque jour sera meilleur.

Je lui offris un faible sourire.

« Ne te méprends pas, Darius, il semble que je sois devenue une merveilleuse comédienne. Mon cœur est définitivement brisé, et aucun sourire que j'affiche ou que j'afficherai ne sera capable de le recoller. Jamais. »

— Il y a un maillot de bain dans les vêtements ?

— Euh oui... je crois.

— Dans ce cas, mets-le et rejoins-moi en bas.

— On va nager ?

Il hocha la tête avec un large sourire et claqua la porte.

Il était cinq heures et demie du matin. Quoi de plus normal que d'aller nager dans la mer du Nord à cette heure-ci ?

Lorsque nous sortîmes de la maison, accompagnés de Hermance et Pierrick, l'odeur de chien mouillé persistait, si bien que devant le manque de réaction des garçons, je finis par croire qu'il s'agissait de l'odeur ambiante et qu'ils s'y étaient habitués. À moins qu'il ne soit question de mon super odorat ? Sans rien dire, je fis la grimace et les suivis jusque vers la crique de galets, croisant les doigts pour que le parfum d'un humain ne vienne pas me chatouiller les narines. L'expérience de la veille était encore fort cuisante dans mon esprit.

Hermance et Pierrick retirèrent leurs vêtements et sautèrent aussitôt dans l'eau, suivi de Darius qui attendit que je fasse de même, tout en se laissant flotter sur le dos.

Avec le lever de soleil, la mer couleur métal avait pris des reflets rouges et violacés lui donnant un aspect féérique. Je pris quelques secondes pour

l'admirer.

Les garçons étaient déjà très loin et nageaient à une allure remarquable. Au bout de deux minutes, je ne les voyais pratiquement plus.

— Ils sont si rapides..., soufflai-je.

Darius les regarda au loin.

Je me déshabillai et entrai doucement dans cette eau glacée. La douceur qu'elle me procura fut si agréable que j'en soupirai de bien-être. Lorsque je fus immergée jusqu'aux épaules, Darius s'approcha de moi.

— Aujourd'hui, je vais t'initier à quelque chose de très particulier. Tous les vampires en sont capables, mais tous n'aiment pas.

— Quoi donc ?

— Je ne vais pas te le dire tout de suite sinon tu vas fuir.

Je laissai échapper un petit rire entre mes lèvres.

— Tu n'es pas supposé me rassurer, plutôt ?

— Tu sais que tu ne risques pas de mourir, n'est-ce pas ?

— En théorie...

— Alors, suis-moi et n'essaye pas de te débattre. Sans quoi, tu n'apprécieras pas le moment, ok ?

— Ok... tu n'es décidément pas rassurant du tout !

Darius encercla ma taille et me força à m'enfoncer dans l'eau avec lui. Instinctivement, j'avais pris une immense bouffée d'air. Au bout de presque une minute, j'éprouvai le besoin de remonter à la surface pour respirer. Mais Darius me tenait toujours aussi fermement. Il remarqua mon inconfort et se tourna vers moi. Bouche grande ouverte, il me fit signe de me détendre et s'enfonça un peu plus.

Cette fois, je paniquai carrément. Je remuai bras et jambes pour qu'il me lâche. Comme il était bien plus fort que moi, je n'arrivais pas à me dégager. Il s'arrêta de nager pour faire du sur-place et me montra qu'il était en train d'inspirer de l'eau et que ses poumons en étaient gorgés, mais qu'il ne risquait pas la noyade. Moi, j'avais toujours la bouche fermée, avec des joues gonflées qui menaçaient d'exploser comme une soupape.

Il me prit par surprise en appuyant brutalement sur mon abdomen, me forçant à ouvrir la bouche en grand. Déraisonnablement, la peur de me noyer fut si forte, que je me mis à hurler, avalant ainsi une quantité astronomique d'eau salée.

Étrangement, c'est le goût du sel qui me déranga le plus, parce que je venais juste de réaliser que sous l'eau, je n'avais pas besoin de respirer.

Darius me lâcha enfin, en souriant. Il me fit signe de le suivre. Comme je ne percutais pas encore, me contentant de battre des pieds pour rester sur place, il fit demi-tour et attrapa ma main. Nous nageâmes ensemble en nous enfonçant de

plus en plus dans les profondeurs de l'eau, croisant une multitude de poissons dont je ne connaissais pas l'existence.

Ce n'était pourtant pas l'océan Pacifique, dans lequel nous évoluions, mais cette mer si sauvage n'avait rien à lui envier. Elle était mystérieuse, sombre et silencieuse. La flore marine tanguait dans un ballet envoûtant tandis qu'une multitude de mollusques étranges semblaient battre la mesure en faisant claquer leur coquille. Malgré moi, je me pris pour une sirène.

Lorsque nous remontâmes à la surface, longtemps après, j'étais encore subjuguée et poussai un cri de triomphe.

Les yeux de Darius étaient pétillants.

— Ça t'a plu ?

Le sourire que j'affichais parlait de lui-même.

— On fait la course ? proposa-t-il.

— Hein ? Mais... jusqu'où ?

— Ben, jusqu'au bord de l'eau, pardi !

Je tournai la tête là où il pointait son doigt et constatai que nous étions très loin de la côte. Je ne m'étais pas aperçu que nous avions parcouru une telle distance. Et avec quelle rapidité ! Ce qui m'arrivait était de plus en plus fou.

Évidemment, Darius gagna. Mais je me satisfaisais largement d'avoir réussi à le suivre sans trop de mal. J'étais devenue rapide, agile, comme si je pouvais évoluer dans n'importe quel environnement avec grâce et facilité.

Le soleil régnait en maître sur le ciel et avait évincé tous les nuages. Alors, au lieu de me sécher avec le drap de bain, je m'allongeai sur les rochers et laissai s'évaporer les gouttes d'eau salée glissant sur ma peau comme sur du plastique.

Darius m'observait attentivement.

— Est-ce que tu as soif ? me demanda-t-il.

— Qu'est devenue l'eau qui est entrée dans mes poumons ? éludai-je.

— Aucune idée. Je ne me suis jamais posé la question. Est-ce que tu as soif ? Je soupirai.

— Non, je n'ai pas soif. Je devrais ?

Il s'approcha de moi pour observer mes yeux.

— Non, tu sembles aller plutôt bien, cependant, ton initiation sous-marine t'as demandé plus d'énergie que tu ne le crois. Aujourd'hui, il faudra que tu manges de la nourriture humaine pour combler.

Je fis une grimace et il me pinça la joue.

— Tu auras le droit de manger ce que tu veux.

— Génial... Je suis sûre que manger des excréments me ferait le même effet !

Il prit un air dégoûté.

— Quelle idée !

— Peut-être, mais c'est exactement l'impression que j'ai eue, hier !

Il rit et s'allongea sur la roche en s'appuyant sur ses coudes tout en regardant ses frères s'amuser au loin. Puis il ferma les yeux pour se gorger de la quiétude qui régnait.

Ses longs cheveux bougeaient avec le souffle léger du vent. Les rayons du soleil donnaient à sa peau des aspects encore plus dorés que d'habitude. Il était magnifique.

Presque sans réfléchir, je levai la main et frôlai la naissance de son épaule. Elle était aussi douce que la mienne.

Darius ouvrit brusquement les yeux et accrocha mon regard. Ses prunelles bleutées étaient flamboyantes et interrogatives. Je retirai prestement mes doigts, gênée.

— Désolée...

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose et la referma sans avoir proféré un son. Les secondes filèrent, silencieuses et chargées de je ne sais quoi. Il ne me quittait pas des yeux et, pendant un moment, moi non plus, j'en étais incapable.

Puis je décidai de rompre ce moment étrange.

— Lorsque tu t'es occupé de Minah, tu as agi de la même manière avec elle ?

Il ouvrit la bouche pour répondre et se ravisa.

— Dis-moi..., insistai-je.

Il ferma furtivement les paupières et répondit.

— Il était de mon devoir de prendre soin de Minah.

— Parce que tu l'as faite ?

— Oui.

— Mais moi, tu ne m'as pas créée...

— Non, mais je t'ai fait une promesse et j'ai envie de la tenir.

— Pourquoi ? Moi, je n'ai rien fait pour toi.

— Si, tu as fait une chose essentielle, rarissime chez l'être humain : tu ne m'as pas jugé. Tu étais morte de trouille la fois où je t'ai croisée sur la plage et pourtant, tu as eu envie de me connaître mieux en dépit de ce que tu savais de moi. Tu me trouvais toutes les excuses du monde. Crois-moi, petite fille, en sept cents ans, ça ne m'était jamais arrivé !

— Sauf avec Julia...

Il retint furtivement sa respiration et serra la mâchoire.

— Sauf avec Julia, mais elle n'était pas vraiment humaine. Pas comme toi.

« Pas comme moi. », oui...

Tout au long de sa vie, on pense pouvoir mourir, être blessé, devenir handicapé, être seul au monde... mais en aucun cas, on n'imagine devenir une créature telle que je l'étais, jamais on ne croit possible la perte de son humanité.

Même si j'en connaissais la raison, je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi... pourquoi moi ?

— Peut-on parler de ce qui s'est passé au cimetière ? embrayage-je. Nous n'avons jamais abordé le sujet depuis que j'ai...

Ma voix s'étrangla et Darius frôla ma joue.

Il n'eut pas le temps de répondre. Tels deux dauphins se poursuivant, Pierrick et Hermance arrivèrent en jaillissant hors de l'eau pour replonger aussitôt. Le dernier saut les mena directement sur les rochers, à côté de nous. Ils riaient encore aux éclats et s'ébrouaient comme deux chiens. Le tableau était si réjouissant. J'adorais ces deux gosses !

— On a faim, maintenant ! annonça Pierrick. Tu viens manger avec nous, Hannah ? Et toi, Perceval, tu viens ?

Lui et moi, nous fîmes une grimace sans équivoque.

— C'est pour la bonne cause, se moqua Darius. Cette fois, c'est Pierrick et Hermance qui vont se charger de ton éducation. J'espère que tu n'as pas froid aux yeux...

Je fronçai le nez et entrepris de les suivre jusqu'à la maison.

Je savais déjà que j'allais passer un sale quart d'heure.

J'attrapai une barre chocolatée du bout des doigts comme s'il s'agissait de la pire immondice et la levai devant le nez de Darius, accusatrice.

— C'est vraiment tout ce que tu leur achètes ? Des gâteaux, des bonbons et du chocolat ? Franchement, je commence à mieux cerner le problème, quand tu dis que la nourriture humaine n'est pas assez nutritive.

Avec un large sourire, Darius se mordit la lèvre et secoua la tête de droite à gauche.

— C'est qu'en plus elle nous dirait même comment faire pour vivre en tant que vampire alors qu'elle n'a même pas dix jours d'expérience !

Je ris avec lui.

— En tout cas, jeune fille, n'essaye pas de détourner notre attention. À table !

Le premier morceau de chocolat que je mis dans la bouche manqua de me faire tomber à la renverse. J'en tremblais de tous mes membres.

Darius m'en colla immédiatement une autre dans la main.

— T'inquiète pas, tu ne vas pas en mourir !

La bonne blague !

Lorsque nous eûmes terminé ce *merveilleux* repas, je m'attelai à ranger et nettoyer la cuisine.

Darius, Hermance et Pierrick me regardaient avec des yeux ébahis. En à peine quelques secondes, et sans m'en rendre compte, j'avais agi telle une tornade. La

multitude de papiers qui traînaient un peu partout était jetée et la table essuyée. J'avais trouvé instinctivement le balai dans un placard et ramassé les saletés sur le sol.

Ce n'est que lorsque Darius émit un rire tapageur que je m'arrêtai pour le regarder, interdite.

Je haussai les épaules et pliai avec minutie le torchon que j'avais entre les mains, avant de le poser sur le dossier d'une chaise.

— Il faut bien le faire, bougonnai-je.

— Normalement, nous payons quelqu'un pour ça, sembla s'excuser Darius. Mais tant que tu n'es pas prête, il est hors de question que cette gentille mamie mette les pieds ici.

Évidemment...

— Quand est-ce qu'on parle ? tranchai-je.

Darius me fit un signe de tête et m'invita à le suivre dans le salon.

Chapitre 4

Je m'installai sur l'un des deux canapés et attendis.

— Tu commences ? m'invita-t-il.

— Ok, pépiaï-je avant d'avaler une grande bouffée d'air. Lorsque j'ai été mordue, je n'ai absolument pas compris ce qui m'arrivait. Tout est allé si vite... Que s'est-il vraiment passé dans ce cimetière ?

Darius prit une longue et profonde respiration.

— L'ange noir qui t'a mordue a surgi de nulle part. Nous étions bien trop concentrés sur ces maudites funérailles. Avant même que nous ne puissions réagir, il est arrivé au-dessus de toi et t'a soulevée dans les airs pour te mordre.

Comme s'il lisait dans mes pensées, il continua :

— Je n'ai pas eu d'autre choix que de le laisser filer, tu étais la priorité. Sans compter tout ce monde autour... La plupart ont vu ce qu'il t'est arrivé. Heureusement, le Conseil s'est chargé de...

— Qui était-il ? Tu as vu son visage ? l'interrompis-je.

Darius semblait se retenir pour ne pas laisser éclater sa fureur.

— Oui, dit-il enfin, les dents serrées, j'ai vu son visage.

Il se leva d'un coup et marcha en direction de la double porte. Si bien, que je crus qu'il allait éluder la conversation en quittant tout simplement la pièce. Au lieu de ça, il fit les cent pas d'un bout à l'autre du salon. Je le suivis des yeux et attendis qu'il se calme.

— Lorsque les anges noirs que Pietro avait regroupés attaquèrent la meute, un grand nombre d'entre eux ont été tués, reprit-il. Pour ainsi dire la majorité dont Pietro lui-même.

Un voile de sombre s'abattit sur lui. J'attendis qu'il termine pour poser davantage de questions, me disant qu'en toute logique, il y avait sûrement un lien avec celui qui m'avait mordue.

— La bataille a été terriblement violente, Hannah, et voir les miens se faire massacrer de la sorte par nos pires ennemis était très difficile pour moi. À plus forte raison parce que moi aussi j'y ai participé. Deux d'entre nous sont morts de mes mains, deux que je connaissais bien et que je n'ai pas réussi à convaincre. Ils ont été embrigadés par Pietro et je n'avais pas d'autre choix que de me

défendre. Ils étaient bien plus jeunes que moi, ils n'avaient aucune chance, dit-il avec une amertume non dissimulée.

Darius m'avait toujours donné l'impression que rien ne pourrait jamais l'atteindre. Je me trompais. Dans cette histoire, je n'étais pas la seule à avoir perdu quelque chose... quelqu'un.

Tristement, je compris que le regret était cette émotion humaine que Darius avait le plus conservée.

— Es-tu considéré comme un traître de les avoir tués ?

— Non, je préside au Conseil des anges noirs depuis près de cent ans. Je n'ai plus à faire mes preuves. Les miens savent à quelle lutte j'ai dû faire face pour tenter de sauver le fragile équilibre de St Andrews. Ils n'ont pas approuvé la mort de ceux que j'ai tués, mais ils en ont compris l'enjeu.

— À quoi sert le Conseil ?

— C'est un peu comme un conseil d'administration, c'est là que sont prises les plus grandes décisions. Par exemple, ils ont décidé de bannir les trois survivants et de t'accueillir dans la communauté, malgré ton rapport avec les loups...

— Tu dis « ils ». Tu n'as pas eu ton mot à dire ?

Darius s'était approché de la fenêtre – celle qui donnait sur le bord de la falaise – pour regarder à travers la vitre, préoccupé.

— Pas cette fois. J'étais bien trop impliqué. Je me suis écarté volontairement.

— Ça veut dire que tu ne présides plus ?

Il se tourna vers moi en souriant.

— Non, ça veut juste dire que je me suis écarté.

Je hochai la tête.

— Certains anges noirs se sont enfuis, lors de la bataille, l'un d'entre eux est-il mon agresseur ?

Il fit craquer ses doigts nerveusement.

— Oui.

— Pourquoi ? Pourquoi m'a-t-il attaquée ? Je n'ai jamais été l'ennemie des anges noirs.

Il soupira et parut extrêmement désolé.

— Parce que pour lui, tu représentes un symbole.

— Un symbole ?

— Celui de la vengeance accomplie.

— Mais... ils avaient déjà pris une vie. Celle de Julia...

— Je sais, Hannah, mais celui qui t'a mordue voulait une vengeance propre. La mort de Julia ne lui apportait rien.

Je secouai la tête. Je ne comprenais rien du tout.

— Explique-toi. S'il voulait une vengeance personnelle, pourquoi ne m'a-t-il pas tuée au lieu de me mordre ? Il n'en a pas eu le temps ? Et puis, qu'ai-je donc fait pour qu'il me vise personnellement ?

— Il a fait exactement ce qu'il avait prévu de faire. Ta mort ne l'intéressait pas. Ewan t'a transformée pour venger la mort de Pietro, son créateur. S'il avait voulu te tuer, il ne t'aurait pas mordue en plein cœur avant de s'enfuir. Il aurait visé ta jugulaire et t'aurait laissé te vider de ton sang.

Je passai rapidement sur ce dernier détail. Il ne m'intéressait plus tant que ça.

— Ewan ? Si je comprends bien, il s'agit du jeune vampire qui était toujours avec Pietro ?

Julia et moi avons été agressées dans une rue de St Andrews par Pietro et Ewan quelque temps avant la mort de Julia. C'est la meute qui nous avait aidées...

— C'est ça, répondit sombrement Darius.

— Mais pourquoi moi ? Je n'ai pas tué son créateur ! Qu'ai-je à voir là-dedans ?

— Mais tout, Hannah, parce que c'est Leith qui a pris la vie de Pietro.

Il soupira de dépit.

— Je t'ai dit que le créateur et celui qu'il a fait sont très proches. Il n'a pas supporté sa mort, notamment parce qu'il est un ange noir depuis peu de temps. Il ne voyait que par Pietro, ne jurait que par lui.

Une multitude d'images incompréhensibles s'entrechoquèrent dans ma tête. Je repensais à tout en même temps. La seule idée à peu près cohérente que j'arrivai à dégager me ramena à l'affrontement.

— Comment a-t-il fait pour savoir que c'est Leith qui a tué Pietro ? Il en avait après moi pendant que vous vous battiez plus loin.

Je me souvenais parfaitement de ce qui s'était passé, il me traînait sur le sol par mes vêtements, ricanant de ma ridicule faiblesse humaine pendant que Julia se faisait massacrer.

— Nous ne sommes pas humains. Nous n'avons pas besoin d'être à quelques mètres d'une scène pour comprendre ce qu'il se passe vraiment. L'acuité est un sens que nous développons en permanence. Il était avec toi, mais il a tout vu, tout compris.

— Il se tut un instant pour jauger mon visage terrifié.

Il savait que te changer en ange noir serait plus terrible que la mort elle-même, pour tes proches, pour Leith.

— J'aurais préféré qu'il me tue ! hurlai-je, désespérée.

Darius s'assit près de moi et glissa sa main derrière ma nuque pour me serrer contre lui. Je ne l'en empêchai pas, je me sentais si seule, d'un coup. Seule avec

cette injustice qui m'avait rendue comme j'étais.

— Tout le monde devrait pouvoir choisir ce qu'il veut devenir. Je ne pourrais jamais t'exprimer à quel point je suis désolé.

J'aurais voulu encore savoir pleurer. À la place, c'est mon cœur qui se serrait dans une de ses habitudes humaines qui nous terrassent vicieusement : la souffrance.

Darius me garda contre lui pendant un long, très long moment. La tête sur son épaule, je gardai les yeux grands ouverts et n'arrivai pas à m'apaiser.

Ça tourbillonnait dans mon esprit. Petit à petit, un sentiment nouveau prit naissance en moi : la haine. Pour la première fois depuis que j'étais ange noir, je voulais tuer celui qui m'avait transformée, lui arracher les tripes et lui couper la tête.

Mon imagination n'avait d'égale que la violence de ce que je ressentais. Leith m'avait perdue à cause d'une vulgaire vengeance.

À mon tour ! Je ne l'exprimai pas à voix haute, mais c'est à cet instant qu'une idée fixe m'assaillit : je te tuerai !

Mes canines pointèrent, comme animées par ma colère. Je pinçais si fort mes lèvres que je sentis furtivement le goût du sang dans ma bouche.

Parce que ma respiration était devenue irrégulière, Darius repoussa doucement mon visage pour me toiser. Le sien n'était plus qu'à quelques centimètres. Il avança les doigts et toucha les pointes de mes canines.

— Ce ne sont pas tes instincts qui dirigent ton corps, ce sont tes émotions. Être un ange noir est si horrible pour toi ?

Perdue dans mes pensées les plus sombres, j'avais oublié que j'avais exprimé, à peine quelques minutes plus tôt, que j'aurais préféré mourir.

— Suis-je aussi proche de mon créateur que Minah l'était de toi ? demandai-je, les dents serrées, sans lui répondre.

— Non, parce que tu n'as pas choisi d'être transformée. Ce n'est pas qu'une question de naissance, l'affinité compte aussi énormément.

— Tu veux dire que s'il arrivait quelque chose à cet... *Ewan*, je ne me rendrais compte de rien ? Je ne pourrais jamais le retrouver comme toi tu l'as fait avec Minah quand tu as senti sa mort ?

Darius m'avait un jour expliqué qu'il avait pu rejoindre le corps Minah parce que lui et elle étaient connectés. Connectés comme un créateur et son éveillé.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Tu t'en rendrais compte et tu arriverais à savoir où il est. Il suffirait que tu apprennes à te concentrer. C'est juste que tu ne.... (Il s'arrêta.) Attends... Qu'as-tu derrière la tête, Hannah ?

Je détournai le visage et fis mine de me lever. Darius appuya si fermement sur mes épaules qu'il m'empêcha de bouger. Je sentais le coussin s'enfoncer un peu

plus sous mon poids.

— Hannah, dit-il avec colère. À quoi penses-tu ?

Je ne pouvais pas parler, mais sans même le contrôler, un grognement guttural sortit de ma gorge. J'en fus tellement surprise que je collai mes deux mains sur ma bouche. Mes canines étaient toujours saillantes, signe que la haine qui bouillonnait en moi n'était pas prête de retomber.

Les prunelles de Darius lançaient des éclairs.

— Ne va pas te mettre en tête de le retrouver pour te venger, Hannah ! Il te nuirait sans mal ! D'autant qu'il n'est pas seul, au moins un des anges noirs bannis est avec lui, s'ils décidaient de se regrouper pour te...

— Tu sais où il est ! le coupai-je, folle de colère.

Il plissa les yeux, mais ne répliqua rien.

— Tu sais où il est et tu ne dis rien ! hurlai-je, comme si Darius m'avait trahie. J'essayai de me dégager, furieuse, mais en vain.

Il attrapa mes poignets et les bloqua le long de mon corps.

— Oui, je le sais. Mais toi, tu vas te tenir tranquille !

J'étais déchaînée par la nouvelle. Avec une force dont je ne me croyais pas capable, je repoussai Darius si violemment qu'il atterrit contre la cheminée, fendillant de tout son long l'un des jambages.

Loin de me calmer, et sans raisonnement aucun, je m'apprêtai à sortir de la maison à la recherche de mon créateur. Le tuer était brusquement tout ce à quoi je pensais, comme une obsession, une psychose indomptable.

J'avais à peine mis un pied sous l'encadrement de la double porte du salon que Darius me colla à terre, canines toutes dehors.

De rage, et nullement impressionnée, je me débattis comme un diable, tentant de le mordre. Il m'évitait à chaque fois. Je pensais être à bout de ressource, puisqu'il était tellement plus fort que moi, mais mes doigts qui agrippaient ses épaules avec puissance se pourvurent de serres redoutables. Ce fut la première fois. Elles s'enfoncèrent dans la peau dure de Darius et lui lacérèrent le dos.

Il poussa un hurlement de bête sauvage et entra dans une colère noire.

Avant qu'il ne me soulève du sol d'une seule main par le cou, j'eus le temps d'apercevoir les mines horrifiées de Pierrick et Hermance qui arrivaient dans le hall.

— Dégagez ! leur hurla férocement Darius.

J'entendis leurs pas précipités. Les garçons étaient partis.

Cet intermède n'arriva pas à me calmer. Suspendue au bout du bras de Darius à quelque trente centimètres au-dessus du sol, je gesticulais comme une anguille essayant de lui envoyer mes pieds dans le ventre. Je hurlais de rage de ne pas y arriver.

Je me trompais complètement d'ennemi, j'étais incontrôlable, autant que peut l'être un vampire nouvellement né.

Dans un ultime effort, je réussis à atteindre son bas-ventre. La brutalité du choc le fit me lâcher. Sans perdre une minute, je me ruai à l'extérieur. Aussitôt, l'odeur de chien mouillé m'agressa violemment et me figea sur place. Avant que je ne réalise quoi que ce soit d'autre, Darius me plaqua une autre fois sur le sol, couvrant intégralement mon corps du sien, bloquant mes mains au-dessus de ma tête.

Toujours emplie de cette odeur, je ne bougeais plus, je me noyais dans le regard liquide et effrayant de fureur de Darius.

La tension redescendait doucement, je respirais un peu plus normalement alors que le souffle de Darius était encore désordonné, sa bouche à quelques millimètres de la mienne.

Un picotement dans mes gencives et au bout de mes ongles m'avertit que mes dents et mes serres se rétractaient d'elles-mêmes. La vision d'Ewan s'était échappée, l'odeur de chien aussi, je ne sentais plus que Darius et son souffle frais sur mes lèvres. Les miennes s'entrouvrirent. J'attendais.

Il était toujours sur ses gardes, les dents encore saillantes, le souffle court. Son torse se collant au mien avec force à chaque fois qu'il respirait.

Imperceptiblement, ses doigts se firent moins pressants autour de mes poignets. Finalement, il les relâcha pour prendre appui sur ses avant-bras.

— Hannah..., souffla-t-il tout contre mon oreille. Tu es une véritable furie. Tu me rends fou...

Il se leva d'un bond avec agilité et me tendit la main. Je l'attrapai et me redressai, perturbée par la manière dont j'avais agi pour la deuxième fois en deux jours.

— Darius..., tentai-je de m'excuser. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. J'étais dans une rage folle. Je ne me contrôlais pas et je...

— Une réaction contraire aurait été encore plus étrange. Une crise à raison d'une fois par jour est une moyenne correcte pour un tout jeune éveillé.

J'avais quand même du mal à digérer un tel comportement.

Darius épousseta ses vêtements, sortit un élastique de sa poche et attacha ses cheveux.

— Lorsque Minah a été transformée, je passais des journées entières à tenter de la calmer. Au point où parfois, je regrettais de l'avoir faite. Elle avait un esprit si torturé que toute la violence qui était en elle s'exprimait en se décuplant. Toi, Hannah, tu as un esprit sain. Tu apprendras vite à te calmer si tu fais ce que je te dis. D'ailleurs, les leçons commencent aujourd'hui. Fini les vacances !

— Les vacances ? répétais-je, ahurie, alors que Darius faisait déjà demi-tour

vers la maison.

— Pour commencer, tu vas t'excuser auprès d'Hermance et Pierrick, je crois que tu leur as foutu une sacrée trouille. Ensuite, tu me retrouves devant ma voiture. Dans vingt minutes ! cria-t-il sans se retourner. Et habille-toi comme si tu allais te rouler dans la boue.

Penaude, j'entrai à mon tour et montai les marches avec une lenteur exagérée.

Lorsque j'arrivai devant la chambre des garçons, je ne savais pas ce que j'allais bien pouvoir leur dire. Avant même que je ne frappe à la porte, celle-ci s'ouvrit.

— Entre, dit gentiment Hermance.

J'entrai tandis qu'Hermance courait rejoindre son frère qui était agenouillé par terre. Il était en train de faire fonctionner un long train électrique, comme ceux dont rêvent tous les gamins du monde.

Je m'installai près d'eux et remis d'aplomb un minuscule arbre qui était tombé sur les rails.

— Non ! s'opposa Pierrick. C'est pour que le train déraile. Ensuite, nous ferons intervenir les pompiers pour qu'ils aident à sauver des vies.

— Oh, pardon, bredouillai-je.

Je remis en place le petit arbre en travers de la voie.

— Les garçons, je suis sincèrement désolée pour ce que vous avez vu tout à l'heure. Je vous demande pardon d'avoir si mal agi.

Sans même lever les yeux vers moi, Hermance répliqua avec une maturité déconcertante.

— C'est bien naturel, Hannah. Quand tu auras un peu plus d'expérience, tu contrôleras tes pulsions et tu seras capable de dépasser toutes les épreuves. Décide de faire confiance à Perceval, il t'aidera.

Perceval... Pour eux, Darius serait toujours Perceval.

Pierrick se leva et vint enrouler ses bras autour de mon cou. J'en fus toute retournée.

— Nous savons que c'est difficile, Hannah. Pour nous, c'était il y a longtemps. Mais on s'en rappelle toujours. Pas vrai, Hermance ?

Hermance lui répondit par une grimace amusante.

Au même moment, le train passa sur l'arbre en plastique et, comme ils l'avaient prévu, il dérailla. Faisant basculer l'intégralité des wagons.

Pierrick sauta comme un diable de sa boîte et imita le bruit d'une sirène de pompier.

— Place ! Place, cria-t-il. Les secours arrivent !

Il fit rouler un magnifique camion de pompier et mima un dérapage contrôlé juste avant d'arriver devant le train.

— Euh..., je peux vous aider à sauver des vies ? demandai-je timidement.

Les yeux des deux garçons pétillèrent. Hermance me tendit une minuscule civière, une voiture de secours, et m'investit du rôle de médecin.

Nous étions en train de tenter une réanimation très délicate sur un blessé qui avait les deux jambes coupées (si, si... c'est ce qu'ils avaient décidé !), lorsque Darius se racla la gorge derrière nous.

Je me levai aussitôt, confuse.

— Oh, je suis désolée, me confondis-je en excuses, je n'ai pas vu le temps passer.

Il rit du nez.

— Entre gosses, on s'amuse toujours beaucoup, hein ? Tu es prête ?

— J'en ai pour une minute ! Merci, les garçons ! lançai-je avant de sortir en trombe pour me changer.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous allions, mais malgré la chaleur, Darius m'avait demandé de garder les vitres de la voiture fermées. Il avait également bloqué toutes les aérations. Ce n'est que lorsque nous traversâmes plusieurs villages que je compris pourquoi : il voulait éviter que les odeurs me submergent, ce qui fut une précaution non négligeable. Ne pas être à l'extérieur faisait que je percevais nettement moins bien les odeurs. Néanmoins, je m'étais sentie extrêmement nerveuse lorsque la voiture s'était arrêtée à un feu pour laisser passer quelques piétons.

Nous arrivâmes sur un chemin qui menait à un vaste bâtiment abandonné, une ancienne usine. Il s'arrêta quelques secondes et sortit pour décrocher la chaîne qui barrait l'accès au terrain. Un panneau « STRICTLY FORBIDDEN ACCESS – PRIVATE PROPERTY^[1] » y était accroché. Il remonta dans la voiture et s'arrêta encore pour bloquer le passage.

Il se gara devant le bâtiment.

— Où sommes-nous ? demandai-je avec curiosité en retirant la veste que je portais. Ce terrain est à toi ?

— Oui. Il s'agit d'une vieille usine de traitement de la laine d'agneau. C'est parfait pour ce que nous allons faire.

— Et qu'allons-nous faire, exactement ?

— Nous n'allons pas voler, dit-il en voyant que j'avais mis une brassière de sport.

— Oh... ok.

— Nous allons commencer ta formation. Tu vas pouvoir te déchaîner autant que tu veux. Ici, il n'y a aucun risque qu'on t'entende !

Je n'étais franchement pas rassurée. D'une part, parce que les sessions

initiatives m'avaient toujours mise mal à l'aise, et d'autre part, parce que celle-ci ne devait ressembler à aucune de celles que j'avais déjà vécues lorsque j'étais humaine.

Nous entrâmes dans la bâtisse dans laquelle traînaient quelques parpaings de béton, des barres métalliques et autres résidus en tout genre. On ne pouvait vraiment pas dire que l'endroit était accueillant. D'un côté, se trouvait une sorte de mezzanine à moitié cassée luttant pour rester debout, de l'autre, un mur pignon partiellement démoli et tenant à trois fois rien, ne supportant même plus le toit de ce côté-ci. Et le toit en question vous donnait envie de fuir en courant.

— On ne va pas perdre de temps. Viens par là, exigea-t-il.

Nous nous avançâmes jusqu'au centre de l'usine et nous assîmes l'un en face de l'autre en tailleur, sur le sol poussiéreux.

— Bien. Ce que je vais te proposer est particulier. Moi-même, je n'ai pas été formé ainsi. Mais j'ai eu recours à cette pratique avec Minah parce qu'elle était torturée de l'intérieur et que les fantômes du passé la poursuivaient. Toi, c'est manifestement Ewan qui te hante. Je vais donc utiliser la même méthode avec toi.

— C'est-à-dire... ?

— Je vais utiliser la métamorphose.

— La métamorphose ? Tu vas changer de visage ?

— C'est ça...

— Mais... *pourquoi* ? hoquetai-je, à moitié convaincue d'avoir bien compris de quoi il retournait.

Une lueur d'amusement passa furtivement dans ses yeux avant qu'il ne reprenne son sérieux.

— Ewan déclenche en toi un flot d'émotions trop intenses pour être retenues et...

— Non ! Je refuse, m'opposai-je en comprenant ce qu'il allait faire. Il est hors de question que tu prennes son apparence. Je ne veux plus être comme tout à l'heure, Darius. Tu entends ce que je te dis ? Rien que penser à lui me rend dingue !

Mais il ne m'écoutait pas. Il avait baissé la tête comme pour regarder le sol. Ses longs cheveux formaient un rideau doré autour de sa tête, cachant intégralement son visage. Quand il se releva, il était trop tard pour que je proteste encore, j'étais horrifiée. Son beau visage s'était transformé en celui d'Ewan, même ses cheveux étaient en train de changer, il était devenu cet horrible fourbe à qui j'avais envie de briser la nuque. Le voir devant moi me rendit folle. Impossible de faire la différence. Darius n'existait plus.

Ma réaction fut celle tant attendue par mon formateur et tant redoutée par

moi-même. Je me jetais sur lui prête à le mordre, à le massacrer. Une poignée de secondes plus tard, Darius était de nouveau lui. Interloquée, j'arrêtai mon visage à quelques centimètres du sien, ne sachant plus comment réagir. J'émis un sifflement menaçant et fermai les yeux pour me ressaisir.

— Je te déteste ! hurlai-je en m'éloignant de lui comme d'un pestiféré.

— Reviens ici, Hannah ! ordonna-t-il.

— Non !

— Comme tu voudras...

Darius, Ewan... j'étais perdue, se jeta sur moi pour me pousser brutalement sur le sol. Je tombai avec violence en avant et me relevai instantanément, en rage, avec la ferme intention de lui arracher son horrible face.

Darius me repoussa sans mal et sauta comme un diable sur la mezzanine branlante, faisant retomber plusieurs filets de poussière. Je poussai un hurlement de bête qu'on égorge et sans même prendre mon élan je le rejoignis cinq mètres plus haut, déterminée à avoir sa peau. Il se mit à tourner autour de moi à une allure folle. Un humain n'aurait vu passer qu'une ombre, mais moi, je le distinguais parfaitement. Avec rapidité et agilité, je réussis à le stopper en le taclant comme l'aurait fait un joueur de football. Il tomba et je l'attrapai par le cou pour le jeter plusieurs mètres plus loin, le faisant s'écraser sur une pile de caisses en bois. Au moment où je sautais sur lui pour le mordre, une part de ma conscience réussit à me convaincre que celui qui s'acharnait sur moi était mon ami. Une fois devant lui, j'eus un temps d'arrêt, haletante. Puis Darius redevint Darius.

Il recommença sa mise en scène plusieurs fois (je m'arrêtai de compter à dix), jusqu'à ce que, déterminée à ne plus me mettre dans de tels états, je décide que je pouvais me contrôler, même quand il était Ewan.

— C'est bon ! Tu as gagné ! admis-je, à bout de souffle, les genoux fléchis, les mains bien à plat sur mes cuisses. J'ai compris ce que j'avais à faire. Je maîtrise...

Après quoi je me laissai tomber sur le sol, épuisée.

— Non, pas encore..., chuchota Darius.

Puis il me fit un coup bas.

Je ne l'aurais jamais cru capable d'une chose pareille.

Allongée, les bras en croix, je regardais la toiture décharnée et tentais de reprendre mes esprits. Mais ceux-ci furent tourmentés au plus haut point.

Au-dessus de ma tête, à quelques centimètres de moi, les beaux yeux verts de Leith apparurent. Sa peau, ses lèvres, son nez, ses magnifiques cheveux, tout y était. Il ne manquait rien. Pas même son sourire éclatant.

Je me redressai comme si j'avais vu le Diable en personne et, au lieu de me

maîtriser comme je l'avais fait pour le double d'Ewan, je l'enlaçai et posai mes lèvres sur les siennes. Je déversai sur lui toute la passion dont je fus capable. Il ne me repoussa pas, bien au contraire, il répondit à mon baiser, faisant onduler sa bouche sous la mienne, valser sa langue, autour de la mienne, mordillant habilement ma lèvre inférieure.

Comme il était bon de l'avoir retrouvé. J'en aurais pleuré si j'avais pu...

Je plongeai mes doigts dans ses cheveux tandis que les siens me serraient tout contre lui avec force ; sauvagerie presque. Je savourai l'instant et enfouis ma tête dans son cou, exactement là où j'aurais toujours dû me trouver.

C'est là qu'était ma place.

Je voulais humer son odeur à plein nez. Mais la réplique parfaite de Leith n'avait pas son parfum, elle ne sentait rien de l'arôme suave et musqué que je connaissais. C'est ce qui me ramena à la réalité.

Écœurée, je relevai la tête pour me retrouver nez à nez avec Darius, Perceval, le vampire ailé. Il n'était pas Leith, ne l'avait jamais été...

La déception que je ressentis alors fut plus forte que la colère qui bouillonnait dans mes veines. Je lui en voulais horriblement d'avoir usé de son pouvoir pour changer son visage en celui de Leith, mais je lui en voulais encore plus de ne pas avoir réussi à me faire croire qu'il s'agissait bien de lui.

Je le repoussai violemment contre le mur et m'enfuis en courant, aussi vite que mes nouvelles capacités me le permettaient.

Au fur et à mesure que je courais, je sentais des picotements dans mon dos. Comprenant ce qui se passait, je pris appui sur une jambe pour m'élancer. Mes pieds quittèrent le sol.

Je ne savais fonctionner qu'avec mes émotions et à cet instant précis, j'étais reconnaissante que celles-ci m'aient ordonné de voler. Il me sembla que rien d'autre n'aurait pu calmer la douleur et la colère qui sévissaient en moi. J'aurais voulu hurler pour que la terre entière m'entende et je me moquais bien que quelqu'un m'aperçoive.

Comme je le détestais d'avoir fait ça, et comme je me détestais d'être aussi faible, encore si humaine à l'intérieur – je brûlais d'amour pour Leith.

Très haut dans le ciel, je virevoltai et tournoyai, tentant l'impossible pour éloigner les pensées qui me submergeaient par vagues. J'aurais voulu atteindre le soleil pour qu'il me brûle et efface tout. Mais mon esprit tordu en décida autrement, mes ailes se rétractèrent subitement. Un hurlement s'étrangla dans ma gorge au moment où les bras de Darius m'encerclèrent. Il me tint fermement contre lui et atterrit en douceur au milieu d'un champ d'où sortaient de jeunes plants de pommes de terre.

— J'avais confiance en toi ! hurlai-je, les poings serrés.

— Je te demande pardon. J'ai été cruel et stupide, dit-il en caressant mon visage. Je n'ai aucune raison valable à te donner, si ce n'est que...

— Exactement, tu es stupide et cruel !

— Je sais...

— Et tu n'aurais pas dû répondre à mon baiser ! J'y ai cru, j'y ai tellement cru !

Il se gratta la tête, visiblement embarrassé.

— C'est que... je ne suis qu'un homme, et toi tu es si...

— Eh bien, non, justement ! Tu n'es pas un homme ! le coupai-je avec colère. Tu as sept cents ans et tu aurais dû savoir te maîtriser mieux que moi !

— J'ai été curieux, dirons-nous...

— Ce n'est pas drôle, Darius ! Je t'en veux beaucoup. Je ne veux plus faire ça avec toi. Je ne veux plus que tu te métamorphoses, je ne veux plus t'embrasser. C'est fini pour moi, tu entends ? Basta ! Ne te métamorphose plus jamais !

— Tu as été époustouflante face à Ewan, fit-il remarquer en ignorant mes doléances.

Je ne pus m'empêcher de hausser un sourcil.

— Tu m'as surpris plus d'une fois, tu sais.

Je le fusillai du regard.

— Tu veux bien que je continue à t'enseigner ? demanda-t-il, incertain.

— Tu ne te fais plus jamais passer pour Leith, c'est pigé ? Je ne suis pas capable de supporter ça.

Il frôla une nouvelle fois ma joue.

— Je ne le ferai plus.

— Tu as intérêt ! Sinon, la prochaine fois, je te tue !

Et il éclata de rire.

Sur le chemin du retour, Darius ouvrit machinalement la vitre côté conducteur. Je m'en rendis compte, mais ne dis rien. Lorsque nous nous arrê tâmes à un feu rouge et que deux piétons passèrent, je ne réagis pas à leur odeur. Sans doute parce que j'étais bien trop absorbée par ce qu'il venait de se passer. Je sentais leur arôme charnel, mais il ne m'attirait pas. L'un fleurait le sel et le fer, tandis que l'autre avait ingurgité tellement d'alcool que son hémoglobine aurait pu faire une excellente bouteille de whisky !

Était-il possible que la leçon de Darius ait porté ses fruits jusqu'à me donner la maîtrise de ma soif ? Je n'en étais pas complètement certaine, mais force était de constater que ces deux piétons ne me faisaient aucun effet...

— Il est difficile d'apprendre à se transformer ? demandai-je à Darius, alors que le silence s'était imposé depuis au moins vingt minutes.

Il me lança un regard en coin.

— Tous les anges noirs n'en sont pas capables. L'apprentissage est long et difficile.

— Ce n'est pas dans les gènes de tous ?

— Si, bien entendu. Mais il n'empêche que la maîtrise est dure à acquérir. Pour moi, il a fallu un bon siècle d'apprentissage.

— Tant que ça ?

— Eh oui... Tu n'imaginais quand même pas te transformer dès demain, petite fille ?

— Sûrement pas ! J'ai déjà du mal à digérer qui je suis devenue.

— C'est pourtant très pratique, dit-il avec un clin d'oeil.

— Un jour, on m'a dit que la raison pour laquelle tu es encore à l'université de St Andrews est que tu as changé de visage plusieurs fois. C'est vrai ?

— J'imagine que tu fais référence aux chiens quand tu dis « on ».

— Arrête de les appeler comme ça ! Ça devient ridicule, ces sobriquets à la noix ! C'est vrai ou pas ? m'irritai-je.

— Ça l'est, répondit-il en souriant.

— Le visage que tu as en ce moment, c'est le tien ? Enfin, je veux dire... celui d'origine ?

— On dirait que tu parles d'une pièce détachée ! s'esclaffa-t-il. Non, ce n'est pas mon visage originel.

— À quoi ressemblais-tu ?

— Ferme les yeux un instant, pour la surprise, se moqua-t-il.

J'obéis sur-le-champ, trop curieuse de le voir en vrai.

Lorsque je les rouvris, je restai bouche bée. Il y avait à côté de moi un parfait étranger. Il avait troqué sa peau dorée contre un teint encore plus blanchâtre que le mien. Ses cheveux étaient roux et retombaient sur ses épaules en grosses boucles ordonnées, ses yeux étaient d'un vert lumineux, son nez était un peu plus mince que celui que je connaissais et il avait des lèvres à tomber !

— Alors ? dit-il en souriant. Je te plais ?

— Tu ressembles à un ange, m'extasiai-je.

— Quoi de plus normal, hein ? dit-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

— Pourquoi ne restes-tu pas toi-même lorsque tu es chez toi ? Devant tes frères ?

Il soupira.

— Nous aimons le changement, les enfants et moi. Outre le fait que ça m'est absolument nécessaire pour continuer à rester à l'université, la transformation me permet de remédier à sept cents ans de routine.

— Tes frères ont aussi un autre visage, en temps ordinaire ?

— Oui. Ils doivent en changer aussi souvent que moi, pour ne pas attirer l'attention. Ils ont appris très vite.

— Ils te ressemblent ?

— Plutôt oui.

— Ils doivent être beaux alors...

Ma pensée avait traversé ma bouche, ce qui fit sourire Darius. Il secoua la tête et reprit l'apparence que je lui connaissais.

— On est arrivés, mademoiselle.

Il serra le frein à main et se tourna vers moi pour enlacer mes doigts, le visage grave et contrit.

— Je ne te décevrai plus, Hannah. Tu as ma parole.

Il débordait de sincérité.

— Je te crois.

Surtout quand il me regardait comme il était en train de le faire ; il rayonnait.

— Parfait. Maintenant que l'essentiel est réglé entre nous, explique-moi quel effet ça t'a fait de ne pas être attirée par le sang humain.

— Parce que tu l'as fait exprès ?

Il leva les sourcils, amusé.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, Hannah. Tu pensais vraiment que j'avais fait preuve d'étourderie ?

Je dus bien reconnaître, honteusement, que oui.

— Alors, tes impressions ?

— Je ne sais pas trop. L'odeur de ces piétons ne m'a pas incommodée, ni même fait envie.

— Bien..., dit-il avec fierté. Tu apprends vite. Très, vite. L'après-midi que nous avons passé n'avait pas seulement pour but de t'apprendre à te contrôler devant Ewan. Il devait t'apprendre à te contrôler tout court. Tu fonctionnes indéniablement avec tes émotions. La rage que tu éprouves pour Ewan est bien plus grande que ton désir de sang humain, crois-moi. Si tu arrives à résister à Ewan, tu arrives à résister au sang.

— Mais ce n'est pas pour autant que je n'éprouverai jamais la soif, conclus-je.

— C'est exact. Nourriture humaine et sang animal ! récita-t-il comme une devise élémentaire.

— Je n'ai pas envie de boire le sang des animaux.

Les yeux de Darius se plissèrent.

— Tu radotes. Et je regrette, Hannah, mais ce point-là est non négociable. Il va falloir que tu t'y fasses.

Il sortit de la voiture et ajouta juste avant de claquer la portière :

— Et je ne pense pas qu'il soit utile de revenir dessus.

Fin de la conversation.

Chapitre 5

Heureusement pour moi, je n'eus plus jamais à revivre une telle expérience avec Darius. Un peu plus de cinq semaines après cette journée infernale, il estimait que mes crises de colère s'étaient largement espacées et que mon éducation portait ses fruits. Je gérais bien mieux mes accès de fureur et nous n'eûmes plus besoin de retourner dans cette usine désaffectée pour me calmer les nerfs et m'apprendre à maîtriser mes réactions. À cette victoire, s'ajoutait le fait que je n'étais toujours pas en manque d'énergie.

J'allais bien. Enfin... en surface.

Ce matin encore, comme tous les autres depuis que j'avais pris la décision de me nourrir régulièrement, je descendis dans la cuisine pour prendre un petit-déjeuner, le seul repas que je ferais dans la journée. Il me suffisait pour me tenir en forme. J'y allais en traînant les savates, car je me nourrissais avec toujours autant d'aversion, mais je préférais mille fois ça à aller coincer un petit animal sans défense pour le vider de son sang.

Darius n'arrêtait pas de me dire que j'étais un vampire complètement frappé. Belle, mais avec une araignée qui me chatouillait un peu trop le plafond.

— Salut, Hannah ! lança Hermance au moment où j'entraï dans la cuisine.

Il avait déjà englouti cinq barres chocolatées. Les papiers vides trônaient sur la table.

Je me penchai sur lui.

— Salut, bonhomme.

Chaque matin, j'avais pris l'habitude de les embrasser sur le front, lui et son frère. Au début, ils avaient trouvé ça drôle et peu ordinaire, mais maintenant, si j'omettais ledit bisou, ils m'en faisaient tout un foin.

Mécaniquement, sans aucun entrain, j'attrapai dans un placard une poêle que Darius avait achetée spécialement pour moi. Je la déposai sur le feu et attendis qu'elle chauffe. Je cassai trois œufs dans un saladier et les battis avec mollesse. Je versai l'huile dans la poêle, ainsi que l'omelette pour la faire frire. Peu importe la cuisson, j'aurais tout aussi bien pu les manger crus, mais je les cuisinais par habitude.

Je l'admets volontiers, ce rituel était aussi absurde qu'inutile. J'aurais pu me

contenter des cochonneries que mangeaient Darius et ses frères, sauf qu'avaler quelque chose de traditionnellement plus sain me donnait meilleure conscience.

Je versai les œufs dans une assiette, attrapai une fourchette et m'installai en face d'Hermance.

Au bout de dix minutes, je pinaillais toujours devant ce maudit petit-déjeuner. Il me fallait une concentration et un courage extrême pour lever la fourchette jusqu'à ma bouche. Une fois, ça avait même pris une heure. Darius s'énervait tout le temps. Il ne sortait pas de table tant que mon assiette n'était pas terminée. Alors le matin, je préférais l'éviter.

— Où est ton frère ? demandai-je à Hermance.

— Avec Percheval, répondit-il la bouche pleine, ils sont partis cette nuit pour chasser.

Je regardai l'heure à la pendule, il était presque six heures.

— Chasser ? Mais, n'y êtes-vous pas allés la semaine dernière, tous les trois ?

— Chi, chi..., mais Pierrick n'était pas bien.

— Comment ça, pas bien ?

Hermance déglutit avec difficulté un énorme morceau de nougat à peine mâché. Il s'essuya la bouche et haussa les épaules.

— Il n'est pas comme moi, il est un peu plus faible. Il doit boire deux ou trois fois plus pour être en forme. Parfois, il doit boire tous les jours pendant une semaine et après, ça va mieux.

— Je ne savais pas...

À aucun moment je n'avais fait attention à l'inconfort de Pierrick. Mais maintenant qu'Hermance en parlait, je remarquais que c'était toujours lui qui malmenait son frère, en jouant. Il était indéniablement plus fort. D'ailleurs, c'est Pierrick qui avait traversé la fenêtre de ma chambre quelques semaines plus tôt.

— Et tu sais quand ils vont rentrer ?

— Je ne sais pas, mais ils ne sont pas allés très loin, dit-il en agrémentant sa phrase d'un levé de menton en direction de la mer.

— Je ne comprends pas... ils sont allés pêcher ?

— Nous, on dit chasser. Parce que le thon, c'est difficile à attraper, dit-il en terminant son nougat.

Le thon... mais c'est bien sûr !

Dans un dernier coup de fourchette, je terminai la bouchée d'omelette qu'il me restait.

La matinée passa très vite. Il allait être midi et Darius et Pierrick n'étaient toujours pas rentrés. Je savais que je n'avais aucune raison de m'inquiéter pour eux, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. La dernière fois qu'ils étaient partis

chasser, ça n'avait pas duré plus de quatre heures. Là, ça devenait louche. Pourquoi mettaient-ils autant de temps ?

Je tâchai de m'occuper l'esprit en ouvrant le dressing de ma chambre pour faire du rangement dans mes affaires. Mon regard se porta sur ma vieille besace. Je ne l'avais pas touchée depuis la fois où Darius avait pris mes clefs de voiture – clefs qu'il ne m'avait d'ailleurs pas rendues alors que la Mini était maintenant garée dans la cour. On ne sait jamais, si je décidais de me faire une virée fast-food en allant attaquer une gentille mamie ! Pff... Les quelques rares contacts que j'avais eus avec les humains, ces dernières semaines, ne m'avaient fait ni chaud ni froid, les leçons de Darius aidant.

Je fouillai à l'intérieur de mon sac pour en sortir mes quelques effets. J'attrapai d'abord une vieille bouteille d'eau à moitié pleine et la jetai dans la corbeille à papier, juste derrière mon dos. Ensuite, je sortis mon agenda et consultai toute la série de pages vides.

La date d'aujourd'hui me frappa comme un coup de poignard. Nous étions le seize juillet.

Dans neuf jours, j'aurais dix-neuf ans.

C'est à mes parents que je pensai. Depuis plus d'un mois et demi, je n'avais pas entendu leur voix, et eux, la mienne. J'avais éludé ce moment avec finesse, préférant leur écrire des mails, prétextant que mon job m'occupait plus d'heures que prévu.

Ainsi, j'évitais d'aborder tout autre sujet que ce soi-disant travail qui m'occupait tant.

La situation était difficile, car plus le temps passait et plus je constatais que je ne pourrais jamais faire le deuil de ma famille. Mais je ne voyais pas comment je pourrais revoir mes parents un jour. Comment leur faire digérer mon changement physique si flagrant ? Même s'ils ne croyaient pas aux vampires, ils n'étaient pas idiots, ils comprendraient vite que quelque chose cloche chez moi. Et qu'allais-je bien pouvoir inventer alors ?

Je soupirai et fouillai dans la petite poche intérieure de mon sac pour contrôler ce qu'il y avait dedans. J'avais du mal à y passer les doigts, la fermeture éclair était coincée. Oubliant ma force, je tirai violemment dessus et déchirai intégralement le tissu. Le contenu me glissa dans la main et mon cœur s'arrêta.

Pourquoi le pendentif femme/loup que j'avais offert à Leith était-il dans mon sac ? La cordelette était cassée, comme arrachée. Il me l'avait rendu à mon insu pour ne plus avoir aucun souvenir de moi ? Je le serrai entre mes doigts et retenus ce que je croyais être un sanglot. À la place, un son strident sortit de ma gorge. Je pleurais sans y arriver vraiment. Je pleurais sans larmes.

Je détachai le lien de cuir qui était autour de mon cou et le fis passer dans le

pendentif de Leith. Le bronze du mien et l'argent du sien s'entrechoquèrent dans un tintement discret.

Refusant de perdre mon temps à ressasser ma peine, je me levai hâtivement pour demander à Hermance s'il voulait bien venir nager avec moi.

J'attrapai mon maillot de bain, une serviette, et courus le rejoindre dans sa chambre.

Je le trouvai debout devant la fenêtre, immobile comme une statue, en train de scruter l'horizon marin.

— Quelque chose ne va pas ?

— Ils ne sont pas encore rentrés, dit-il sans se retourner.

— Et ça t'inquiète ?

Je m'approchai vers lui et posai mes mains sur ses épaules.

— Je crois que Pierrick ne veut plus rentrer à la maison, conclut-il tristement.

— Mais... pourquoi dis-tu ça? Ils sont juste allés chasser et ils prennent un peu plus de temps que prévu. Ils vont revenir.

J'essayai de le rassurer, mais j'avais pu constater, à son contact, qu'Hermance ne disait jamais rien à tort et à travers. Son inquiétude était forcément fondée, elle accentua la mienne. Je décidai de l'interroger.

— Tu n'étais pas aussi inquiet, ce matin, que s'est-il passé, depuis ?

Il choisit le silence et resta obstinément rivé à la mer. En m'inclinant sur lui, je vis que ses beaux yeux bleus avaient pris l'apparence de l'eau.

— Parle-moi, dis-je d'une voix que je voulais la plus douce et la plus encourageante possible.

Brusquement, il se jeta sur moi pour m'encercler avec force. Je l'entendis sangloter contre ma poitrine. Quand il releva la tête sur moi, son visage était inondé de larmes.

J'étais estomaquée, choquée. Il pleurait. Il savait pleurer et pas moi !

Momentanément, je fis l'impasse sur mes états d'âme pour me concentrer sur Hermance.

Je lui caressai doucement les cheveux et fléchis les genoux pour me mettre à sa hauteur en l'attirant sur le sol avec moi. Nous nous assîmes, Hermance toujours dans mes bras. Ses sanglots s'apaisèrent et enfin, il leva la tête pour me regarder.

— Je ne sais pas si je peux te le dire.

— Me dire quoi ? Tu ne veux pas ou tu n'en as pas le droit ?

Il ramassa une dernière larme sur sa joue et me sonda de son beau regard bleuté.

— Perceval ne serait pas content...

— Oh..., alors ne dis rien. Je lui demanderai directement ce qui ne va pas, si

tu veux bien. Tu es d'accord ?

— Non, je ne veux pas qu'il sache que j'ai pleuré.

Ça alors... et pourquoi ça ? Un enfant qui pleure, il n'y a rien de plus normal !

— Si je te dis un secret, tu le garderas pour toi ?

Je réfléchis un instant avant de répondre. Ce n'était pas le moment de faire une promesse en l'air.

— Je ne sais pas, Hermance. Si c'est trop grave, je ne le pourrais peut-être pas. Tu comprends ?

Il hocha le menton et repositionna sa tête sur ma poitrine.

— Tant pis, je veux quand même te parler, même si je me fais disputer par Perceval. Du moment que tu ne lui dis pas que j'ai pleuré...

Bon sang ! Mais pourquoi était-ce si important qu'il ne sache pas que son petit frère pleurait ? J'étais en colère après Darius. Je sentais gros comme une maison qu'il avait dû dire à ses frères un truc du genre : les hommes, ça ne pleure pas. Pff...

— Je te promets que je ne lui dirai pas.

Hermance sembla rassuré.

— Je crois que Pierrick ne veut pas revenir à la maison à cause de toi.

— De moi ? demandai-je, stupéfaite. Pourquoi ?

— Parce que tu sens bon.

— Parce que je sens bon ? L'odeur de mon sang ?

Il hocha la tête un peu honteusement.

Je pensais que chacun ici s'était habitué au parfum d'humaine que j'avais gardé. Comme moi avec cette odeur de chien mouillé que je sentais en permanence dès que je sortais aux abords de la maison.

— Pierrick a toujours dit que tu sentais bon. Dès la première fois qu'il t'a vue.

Que pouvais-je répondre à ça ? J'étais désolée que ce soit une lutte pour lui. Parce que le problème était bien là. Même si Darius, quelques semaines plus tôt, aurait donné sa main au feu que ses frères ne désiraient pas de sang humain, il semblait que je sois une occasion de chute pour Pierrick. L'idée me fut insupportable.

— Pourquoi ne veux-tu pas que Perceval sache que tu m'en as parlé ?

Il me regarda avec des yeux d'une tristesse inouïe.

— Parce qu'il pense que tu pourrais vouloir nous quitter pour ne pas tenter Pierrick. Et je ne veux pas que tu nous quittes ! dit-il en se jetant une nouvelle fois sur moi.

J'encerclai mes bras autour de lui.

— Je ne vous quitterai pas, le rassurai-je. Je suis sûre que nous allons trouver une solution.

Voilà une réplique qui devait sonner bien faux dans ma bouche. Quelle solution à l'odeur naturelle de mon sang ? M'injecter de l'ail liquide pour camoufler le parfum ? Manger de l'arsenic en barre ?

— Moi aussi je trouve que tu sens bon. Mais ça ne me gêne pas et en plus, je sais que tu es un vampire. Les vampires ne se nourrissent pas d'autres vampires. C'est mal.

— Ne t'inquiète pas, Hermance. Je suis certaine que Pierrick va revenir avec Dar... Perceval. Où voudrais-tu qu'il aille, de toute façon ? Il a bien trop besoin de toi et de tes coups dans le ventre ! tentai-je de plaisanter.

Il esquissa un sourire et me regarda, suppliant.

— Je peux avoir un baiser sur le front ?

Je lui souris et obtempérai dans la foulée. Il était tellement touchant, ce petit garçon.

— J'aime bien quand tu m'embrasses sur le front. Ma maman, je me souviens qu'elle faisait pareil. Pierrick et moi on se battait toujours pour savoir lequel des deux elle préférait embrasser. Depuis que tu fais ça, on se bat à nouveau.

— Ce n'est pas bien, tentai-je de le réprimander, mais sans aucune autorité.

— Mais c'est drôle, c'est toujours moi qui gagne !

Je secouai le menton en ébouriffant ses cheveux.

— Tu veux qu'on aille nager ?

Il se leva en un quart de seconde et courut récupérer son maillot de bain dans l'armoire. Je pris ça pour un oui.

Quelques minutes plus tard, nous étions en train de descendre jusque vers la crique rocheuse. Nous venions à peine de nous changer lorsque nous entendîmes des éclabousses dans l'eau. Darius et Pierrick nageaient avec rapidité vers nous. Pierrick fit un large sourire en me voyant. Je fus rassérée de voir qu'il était à l'aise, mais je voulais vraiment parler à Darius, c'était trop important.

Avant même que Pierrick ne sorte de l'eau, Hermance se jeta sur lui, faisant mine de vouloir le noyer. Ils remontèrent à la surface et partirent en éclats de rire bruyants, avant de nager vers le large.

Darius sauta avec grâce sur les rochers et s'installa en silence à côté de moi. Il esquissa un sourire crispé qui me fit penser qu'il n'avait pas dû passer un très bon moment avec son frère.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Pierrick traversait des moments difficiles ?

Un éclat passa dans ses prunelles avant qu'il ne jette un œil en direction d'Hermance.

— Il n'a pas besoin que tu le grondes, l'avertis-je. Il est plus angoissé que tu ne le crois.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Alors ? Que se passe-t-il avec moi ? Que puis-je faire pour l'aider ? Dois-je m'éloigner de lui et ne plus l'approcher ?

— Non. Tu lui ferais énormément de peine si tu agissais ainsi. Il t'aime vraiment beaucoup.

— Moi aussi, Darius. Et c'est pour ça que je veux trouver une solution.

Un autre sourire, mais vraiment timide, plissa ses lèvres.

— J'ai bien peur qu'il n'y en ait pas, Hannah. Tu ne peux rien faire contre l'odeur de ton sang. Pierrick va devoir apprendre à se contrôler. Encore...

Ce « encore » exprimait une telle lassitude...

— Hermance pense que je risque de vous quitter. C'est ce que tu crois aussi, n'est-ce pas ?

— C'est une éventualité à laquelle j'ai pensé, avoua-t-il. Ça te ressemblerait... Tu aimes sauver la veuve et l'orphelin. Mais je te le dis tout net, je m'y oppose !

Je souris en voyant son air déterminé.

— Je n'ai aucunement l'intention de m'en aller, sauf si tu me le demandes.

— Ça n'arrivera jamais, tu es ici chez toi.

Cette fichue sincérité me retournait à chaque fois. J'étais comme ça, avec Darius, convaincue d'être aimée. Voilà exactement ce pour quoi je trouvais notre relation si particulière, si forte et unique. Il m'était fidèle... lui.

— Quelles précautions dois-je prendre pour lui rendre la vie plus facile ? Éviter les contacts physiques suffirait-il ?

— Non. Tu embaumes toute la maison. Pierrick n'a jamais vécu avec une odeur humaine si proche de lui et pendant si longtemps. Je suis sûr que ça finira par lui passer.

— Comme tu étais sûr qu'il serait capable de dormir dans le même lit qu'un humain sans avoir envie de son sang...

Il secoua la tête en se rappelant notre conversation.

— Pierrick a toujours été plus faible qu'Hermance. Pour tout. Plus fragile, plus sensible. Tout ceci ne me surprend qu'à moitié.

— Qu'arriverait-il s'il... craquait ?

— Tu le repousserais...

— Oui, bien sûr, mais... penses-tu que mon sang a vraiment le goût du sang humain ?

Il tressaillit tandis que sa joue sautait en un tic nerveux.

— Luttas-tu toi aussi ?

— Parfois, avoua-t-il. Tu es un ange noir, mais oui, je pense que ton sang a le même goût que le sang humain.

— Oh...

— Ne compte pas sur moi pour aller vérifier ! tenta-t-il de plaisanter.

— Je suis désolée...

— On ne s'excuse que pour les choses qu'on a provoquées. Tu n'y es pour rien.

Après ça, le silence tomba. On n'entendait même plus les garçons jouer. Je le brisai au bout de quelques minutes.

— Vous vous aimez tellement, tous les trois...

Il me sourit.

— Nous avons été liés par deux fois. Une fois par la chair et le sang de notre mère, une autre par le don de l'immortalité. Je ne pourrais jamais vivre sans eux et eux sans moi.

— Je t'admire pour ça. Tu es si... incroyable avec eux.

Il se mit à rire.

— Tu es bien l'une des rares personnes à me le dire ! En temps ordinaire, ceux de notre espèce me considèrent comme fou.

— Fou ? Mais pourquoi ?

— Parce que j'ai eu l'audace, la folie, l'irrespect, de transformer deux jeunes enfants qui ne grandiront jamais... Vois-tu, Hannah, habituellement, lorsque des enfants sont transformés, leur corps ne grandit plus, mais leur mental continue d'évoluer. Ils acquièrent l'expérience et la pensée des années qui passent, mais ils ne changent jamais physiquement. Imagine à quel point cela doit être difficile...

— Ce n'est pas le cas de Pierrick et Hermance, pourtant. Ils ont un cœur d'enfant, ils respirent l'insouciance et la joie de vivre.

— Je ne l'explique pas. Ils sont toujours les mêmes : ceux que j'ai connus avant leur transformation. Rien n'a changé. Ils raisonnent toujours comme des enfants.

— Et c'est plutôt bien, non ?

— Oui, ça l'est.

— Ils ne se rebellent jamais contre tes décisions ?

— Rarement. Ils ont confiance en mon jugement. Plus les années passent et moins ils discutent mon autorité. Mais je respecte leurs choix, leurs envies. C'est primordial, car nous formons un tout. La famille, c'est important.

Je levai la tête vers l'horizon, pensive.

La famille c'est important...

Darius dut sentir le voile de tristesse qui me recouvrit. Il toucha doucement mes doigts.

— Ta famille te manque, Hannah ?

Je hochai la tête silencieusement.

— Tu as fait beaucoup de progrès ces dernières semaines, aimerais-tu pouvoir

leur rendre visite ?

Je ne pus cacher ni ma joie, ni mon étonnement. Je n'aurais jamais cru que Darius me le propose, ni même que ce fût possible.

— Il faudra prendre quelques précautions, mais pourquoi pas, après tout.

— Mais j'ai tellement changé. Comment leur expliquer sans les effrayer ?

— Tu es toujours la même, ici, dit-il en appuyant le doigt sur son cœur. Et il existe des moyens de changer la couleur de tes yeux.

— Tu comptes me faire porter des lentilles ?

— C'est dans l'air du temps. En revanche, pour tes cheveux...

— Quoi, mes cheveux ?

— Les colorations ne tiennent pas.

J'écarquillai de grands yeux.

— Vraiment ?

— Non... tu restes telle que tu étais avant ta transformation.

— Si je me coupe les cheveux, ils repousseront tout de suite ? C'est *Entretien avec un vampire*^[2], ça !

Il me fit un clin d'œil.

— Saurais-je me conduire correctement avec eux ? C'est ma plus grande crainte. Et si je perdais le contrôle ? Et si je les attaquais ?

Cette idée me terrorisait.

— Si tu veux vraiment les voir, Hannah, je ne te quitterai pas d'une semelle. Je resterai auprès de toi nuit et jour. Je te promets.

— Ils ne vont pas comprendre, ils ne te connaissent pas... Tu ne peux pas dormir chez mes parents. Quel prétexte vais-je trouver à ta présence ?

— On se débrouillera. Il y a des moyens de...

— Non !

— Quoi ? fit-il, surpris.

— Je ne veux pas que tu aies recours à la métamorphose. Je ne veux pas que tu deviennes Leith une nouvelle fois.

Sa surprise se mua en colère.

— Je t'ai promis que je ne le referai pas !

Ses prunelles scintillaient, puis il se calma.

— Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que ce point-là soit le plus important pour le moment. Nous trouverons une solution adéquate. Quand aimerais-tu rendre visite à ta famille ?

Je méditai un instant sur sa question. Je n'étais pas sûre qu'il y ait vraiment un bon moment pour qu'une *vampire* de fille rencontre ses *humains* de parents. Néanmoins...

— J'aurai dix-neuf ans, la semaine prochaine. Ils apprécieraient de me voir à

cette occasion. Penses-tu que ce soit trop tôt ?

Darius écarquilla les yeux d'étonnement. Sur le coup, je crus qu'il allait me dire que c'était impossible.

Je retins ma respiration.

— Je ne connais même pas la date de ton anniversaire... Quand es-tu née ?

— Le vingt-cinq juillet.

Il me fit un sourire avenant.

— Alors, d'accord. Nous allons œuvrer dans ce sens et te préparer à les revoir. Nous partirons la semaine prochaine.

— Ooooh ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras comme une gosse.

Il me serra contre lui en riant.

— Comment faire pour Hermance et Pierrick ? m'inquiétai-je. Ils ne pourront pas nous accompagner, je suppose.

Je voyais déjà mal comment expliquer la présence de Darius chez mes parents, alors avec les garçons en prime... aïe.

— Ne t'en fais pas... Je demanderai à un ami de rester avec eux pendant quelques jours.

Pendant qu'il me parlait, son regard se posa sur les deux pendentifs que je portais.

— Je l'ai trouvé dans le couloir...

— Quoi donc ?

— L'un des pendentifs que tu portes. J'ai supposé qu'il appartenait à Sutherland et qu'il l'avait perdu en se transformant avant d'aller chasser pour toi. Je l'ai rangé dans ton sac et...

J'eus l'impression de m'être cognée dans un mur et n'entendis pas la fin de sa phrase. Il ne s'en était pas séparé volontairement !

— Il a chassé pour moi ?

— Oui.

J'étais stupéfaite. J'étais si sûre qu'il ne l'avait jamais fait avant. Pour personne, pas même pour lui.

— Tout arrive, dit Darius, laconique, comme s'il avait deviné mes pensées.

Il se leva et émit un sifflement strident en direction de la mer. Deux têtes blondes se relevèrent, aussitôt précédées par de grandes éclaboussures d'eau.

— Tu ne t'es pas encore baignée ? dit-il en jaugeant ma peau sèche.

— Non...

Pierrick et Hermance sortirent de l'eau, beaux comme des dieux avec leur peau dorée ruisselante de gouttelettes argentées. Ils n'avaient jamais eu l'air plus inhumain.

Darius se baissa pour ramasser ses affaires.

— On se retrouve plus tard.

Se pourrait-il que j'aie mal entendu ? Mal compris ?

— Je reste seule ?

Depuis que j'étais ici, ça ne m'était pas arrivé une seule fois.

— Oui. Amuse-toi bien, et profite-en pour taquiner le poisson ! Un poisson, ce n'est pas aussi joli qu'un lapin, n'est-ce pas ? se moqua-t-il, rieur, avant de grimper sur la falaise pour rejoindre les garçons.

Et pourquoi pas un poulpe pendant qu'on y était... !

D'une traite, je plongeai dans l'eau.

Chapitre 6

Vingt-trois juillet, vingt et une heures.

— Tu es prête ? demanda Darius en glissant la tête dans l’entrebâillement de la porte.

Il avait décidé que ce soir, il était temps que je me nourrisse de sang. J’allais avoir le « bonheur » de me dégourdir les jambes lors d’une fabuleuse partie de chasse. Tout ça pour quoi ? Pour éviter que ma famille ne soit une occasion de chute, pour éviter que je les égorge !

J’étais à deux doigts de changer d’avis pour qu’on reste là. Et si brusquement je me transformais en tueur sanguinaire ? Ils ne pourraient pas se défendre, je les massacrerai tous !

— Qu’est-ce qui ne va pas ? chuchota mon ami en s’approchant.

— Je n’ai pas confiance en moi.

— Arrête ça, m’ordonna Darius qui n’avait jamais besoin que je lui exprime le fond de ma pensée pour comprendre. Si je ne te sentais pas prête, nous n’irions nulle part. Tu comprends ?

Je hochai la tête sans assurance.

Il haussa un sourcil.

— Tu n’es pas encore en train d’essayer de te carapater pour éviter d’aller chasser, dis ?

— Je pourrais être tentée, finis-je par plaisanter.

Subitement, il prit mon visage en coupe et posa ses lèvres sur les miennes, tellement doucement que je les sentis à peine. Puis il se recula, en souriant, les prunelles pétillantes de joie. J’en restai interdite.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce que je suis heureux de te connaître.

Je levai les yeux au ciel avec un long soupir.

— Tu es encore plus bizarre que moi !

— Je sais, mais c’est comme ça qu’on m’aime. (Il me tendit la main.) Allez, viens. Le lapin n’attend pas !

En mettant mes doigts dans sa paume, je sentis un soubresaut intense me

secouer les épaules... J'allais zigouiller un lapin ! Beurk !

Lorsque nous sortîmes, il faisait nuit noire. Le ciel était si dégagé qu'une multitude d'étoiles l'illuminait. Nous nous perdîmes quelques secondes dans sa contemplation.

— Par là..., finit par dire Darius en s'engageant dans un chemin de terre aux abords de la propriété.

— Nous ne prenons pas la voiture ?

— Non. Nous allons rester dans les sous-bois. Ils sont suffisamment grands pour trouver de quoi te nourrir.

« Et que va-t-on vous servir, mademoiselle ? dit le maître de la forêt. Un lièvre, un rat musqué, une gerbille... ? »

Je réprimai un tremblement de dégoût et suivis Darius.

Je me souviens que lorsque je devais avoir neuf ans, pendant un automne, mon père avait été convié à une partie de chasse au sanglier, dans les bois privés de l'un de ses amis. Il m'avait emmenée, pensant que ça me ferait du bien de marcher un peu dans la nature. Quelle idée quand j'y pense ! Inviter ses gosses au massacre de pauvres bêtes qui n'ont rien demandé... Bref, il régnait dans cette forêt un silence de mort. On nous avait explicitement notifié la manière dont il fallait marcher pour faire le moins de bruit possible. Je m'en souviens comme si c'était hier. Sur les feuilles mortes, il fallait d'abord mettre la pointe des pieds au sol, puis le talon, et sur la terre sèche, les pieds bien à plat. Tout le monde m'avait détestée. À chacun de mes pas, je faisais un boucan de tous les diables. Ensuite, nous avons dû rester planqués de longues minutes derrière un talus – que dis-je, au moins deux heures –, en attendant que la *bête* se montre. Et la bête se montra... Sauf que moi, je m'étais mise à éternuer comme jamais, de façon monstrueusement bruyante. Si bien que j'avais fait peur à tout le monde. Moralité de l'histoire ? Hannah n'est pas de bonne compagnie lorsqu'on veut aller chasser... « À bon entendeur... », pensai-je en jetant un regard en coin à Darius.

Nous arrivâmes à l'embouchure du chemin. Celui-ci se perdait dans un bosquet touffu, rempli de ronces et de branches cassées. Les troncs effondrés étaient recouverts de mousse humide. Autrefois, le passage devait continuer à travers bois. Le manque d'entretien et les intempéries avaient eu raison de lui.

Darius flaira l'air par à-coups, alors que moi, j'aurais voulu me boucher les narines tant cette odeur de chien mouillé me prenait au nez ! Je n'allais pas faire ma chochette, mais j'en frissonnai de la racine des cheveux jusqu'à la pointe des pieds.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu as froid ? siffla Darius, pince-sans-rire.

Je haussai les épaules sans répondre. S'il n'était pas d'humeur à plaisanter

parce qu'il fallait être sérieux, eh bien, moi non plus ! Je détestais être là !

J'avançai de trois pas et fis craquer une branche sous mes pieds. Le bois était tellement silencieux qu'il me sembla que le bruit résonnerait à des kilomètres !

Darius se tourna vers moi, irrité.

— Ok, avant de continuer à avancer, je crois qu'il serait opportun que je t'apprenne à évoluer silencieusement dans le milieu.

Et voilà, ça recommençait ! Lui aussi il allait m'apprendre à marcher !

— Plus tu te déplaces rapidement, moins tu fais de bruit. D'ici (là où il était), à là (il s'était déplacé deux mètres plus loin comme une ombre furtive), j'ai été parfaitement silencieux. (Je confirmai.) Et pourtant, je n'ai absolument pas perdu mon acuité, ni mon attention. Le monde ne te voit pas te déplacer, mais toi, tu vois tout. Tu ne rates rien. À toi, maintenant.

Sans rien dire, et à la même vitesse, j'allai exactement là où il se trouvait. Maladroitement, j'atterris tout contre lui. Il me retint par les épaules pour nous éviter de tomber.

— Heureusement que je ne suis pas un arbre ! ironisa-t-il.

J'osai un timide sourire.

— Ok. Refais le trajet dans l'autre sens. Concentre-toi et décide avant où tu veux exactement aller. Regarde rapidement le sol pour jauger de son état, et fonce !

J'acquiesçai et, concentrée au maximum, j'avançai trois mètres plus loin, précisément là où je voulais arriver. Pas un bruit n'avait retenti.

— Parfait. Fais la même chose à travers bois, maintenant. Tu vois le gros chêne sur lequel est écrit un numéro rose ? Vas-y.

Jusqu'au chêne, il y avait environ six mètres de parcours du combattant, jonché de mûriers sauvages et de rondins de bois éparpillés au sol.

J'observai avec attention l'environnement dans lequel j'allais devoir évoluer, puis je me lançai, grisée par autant de rapidité. Je continuai sur une vingtaine de mètres, dans un parfait silence.

Darius me rejoignit aussitôt, un large sourire aux lèvres.

— Parfait. À présent, tu dois t'habituer visuellement à l'endroit dans lequel tu es. On dit que les forêts ont une âme. C'est faux, car en réalité, elles en ont plusieurs. De très petites, et de plus grandes.

Il s'agenouilla brusquement, si rapidement que j'eus à peine le temps de réaliser. Sa main formait un dôme sur un morceau de bois.

— Regarde ça...

Je me baissai vers lui et attendis qu'il ouvre la main.

Un minuscule coléoptère se mit à courir de panique jusque dans une fente du bois, lorsqu'il se rendit compte qu'il n'était plus piégé.

Darius se redressa et attrapa une autre bestiole dans l'air. Un papillon de nuit. Comment faisait-il pour les repérer aussi vite ?

— Tu essayes ?

J'essayai de me concentrer, à l'affût du moindre bruit suspect. L'exercice s'avéra insupportable. J'entendais une multitude de sons différents en même temps : des grattements, des pincements, des clapotis, des crissements, des craquements... Tous ces bruits s'entrecroisaient dans une cacophonie insoutenable. Un charivari dans lequel j'étais incapable de détacher la moindre certitude. Si j'avais encore été humaine, j'aurais pris un mal de crâne épouvantable.

— C'est pénible, hein ? ricana Darius avec un large sourire.

— Mais comment fais-tu ? C'est quasiment impossible...

— Quasiment ne veut pas dire complètement. Disons que s'il existe seulement un pour cent de chance d'arriver à se concentrer correctement, ce faible pourcentage est le privilège des vampires. À toi de savoir l'appréhender.

— Facile à dire !

— Aussi facile à dire qu'à faire pour quelqu'un comme toi, chère Hannah. Il suffit de le vouloir. Concentre-toi une nouvelle fois et détache chacun des bruits que tu entends. Écoute celui qui est le plus proche de toi. Il est peut-être le plus discret, le moins palpable, mais ceci le rend davantage attractif.

Je fermai les yeux lentement et entrepris d'écouter avec attention. Quelques secondes plus tard, le brouhaha champêtre était nettement moins assourdissant, mais il y avait encore beaucoup de sons différents. Je me concentraï un peu plus, avec application, et arrivai à détacher un grattement subtil et faiblement audible. Plus je me focalisais sur lui et plus je l'entendais distinctement. Le grattement devenait de plus en plus fort, il était là, à quelques centimètres de mes pieds. Je ne percevais plus que lui.

Avec rapidité, je me déplaçai d'un quart de mètre et tendis la main au pied de l'arbre derrière moi. J'avais emprisonné quelque chose.

Darius s'approcha pour connaître l'identité de mon minuscule trophée – un hanneton.

Celui-ci grimpa sur mon poignet, nullement impressionné, et frotta ses pattes avant de s'envoler vers d'autres horizons.

— Parfait ! s'extasia Darius. Maintenant, tu es parée pour la grande aventure !

Il était aussi excité que moi j'étais réticente à ce qui se préparait.

— Sache que dans les bois, ton ouïe te sera plus utile que ton odorat. Même si je sais qu'il est très développé chez toi. Les petits animaux à sang chaud se confondent facilement avec les senteurs de la forêt. Ainsi, il n'est pas rare de passer à côté d'un lapin parce qu'il sent la mousse et les champignons !

Il avança avec grâce, à pas de velours, et s'enfonça un peu plus dans le bois. Je restais à moins d'un mètre de lui, essayant d'imiter scrupuleusement chacun de ses mouvements.

— Tu vas chasser aussi ? demandai-je.

— Non. Ce soir je suis comme un moniteur d'auto-école. Je garde les pieds sur les pédales, mais c'est toi qui conduis !

— Toi et les garçons, vous venez souvent ici ?

— Non. Nous allons plus loin, en général, là où les proies sont plus abondantes, ou plus grosses.

— Grosses comment ?

— Un chevreuil, une biche, un blaireau, un sanglier... Plus ils sont gros, plus nous buvons. Et plus nous buvons, moins nous avons besoin de revenir chasser souvent. Tout dépend du mode de vie que nous avons choisi.

— C'est-à-dire ?

— Si tu as décidé de ne te nourrir que de sang ou de sang et de nourriture humaine.

— Certains ne se nourrissent que de sang ?

— Bien entendu. Mais ils sont une poignée.

— Pourquoi n'en fais-tu pas partie ?

Darius soupira.

— Que de questions ce soir, Hannah !

Je lui tirai la langue.

— Je n'en fais pas partie parce que j'ai conscience que nous sommes trop nombreux. Si nous devons tous ne boire que du sang animal, les forêts deviendraient rapidement sans vie. D'une part, nous serions obligés de nous déplacer pour aller plus loin, et d'autre part, l'impact écologique serait désastreux. C'est une question de responsabilité.

— Mais comment faites-vous pour tous vous mettre d'accord ?

— Il arrive très souvent que nous ne le soyons pas. Le Conseil prend parfois des décisions drastiques.

À sa mine, je compris qu'il voyait venir une autre question. Il continua avant que je la pose.

— Ces décisions sont, par exemple, de bannir ceux qui font une chasse abusive. D'organiser des quadrillages territoriaux pour ceux qui ne veulent vraiment pas faire autrement. D'acheter, très ponctuellement, du bétail pour nourrir certains membres de la communauté. Tu as d'autres questions où on peut enfin faire ce pour quoi on est venus ?

J'avais épuisé tout mon stock. Je secouai la tête.

— Ok. À partir de maintenant, on se tait et on ne fait aucun bruit. Compris ?

J'acquiesçai, silencieuse et crispée.

Nous marchions depuis environ cinq minutes et on aurait entendu une mouche voler. D'ailleurs, je les entendais toutes ! Je n'étais pas concentrée, je redoutais ce qui allait suivre. Et parce que je n'étais pas concentrée, une grosse branche craqua sous mes pieds. Darius se retourna d'un coup sec et me lança un regard noir. Puis il s'arrêta brusquement. Du coup, moi aussi. Il avait entendu un bruit. Il n'était pas le seul, seulement je faisais comme si moi, je n'y avais pas prêté attention.

À une allure extraordinaire, Darius courut pour atterrir une vingtaine de mètres plus loin, accroché à un charme. Là, il sonda l'espace autour de lui et huma l'air sans grand soin. Histoire de..., comme on dit.

Quand il eut terminé son observation, il fit le chemin en sens inverse et vint se planter devant moi.

J'étais toujours à moitié planquée derrière une haie de mûriers sauvages, complètement crispée. Et cette odeur de chien qui ne faisait que s'accroître ! Elle me rendait dingue, j'étais de plus en plus mal à l'aise.

Darius recula de quelques mètres.

— Viens par là. Approche, n'aie pas peur, tu dois te lancer, maintenant. C'est ton tour. À toi d'observer.

J'avançai timidement vers lui en sortant de ma cachette. Je m'arrêtai à mi-chemin, fermai les yeux, et entrepris d'écouter les bruits de la forêt comme précédemment. Mais ce coup-ci, je savais qu'il ne fallait pas que je me focalise sur les insectes. C'est le sang chaud que je devais trouver. Des mammifères.

J'en éprouvai un haut-le-cœur. Cette odeur... Elle me faisait perdre tous mes moyens. Elle envahissait tous mes sens, m'étourdissait et m'empêchait de me concentrer correctement. Je ne percevais aucune vie.

Au bout d'une minute ou deux, je n'en pouvais plus. À quoi bon ? Je n'étais pas faite pour ça, c'était certain.

— Je n'ai pas envie du sang des animaux, gémis-je. Je n'ai envie de rien...

— Arrête, Hannah, je ne veux plus en discuter. Tu n'as rien bu depuis la fois où Lei... Depuis sept semaines.

Je baissai la tête.

— Bon écoute, tu dois te concentrer. Tu as des instincts, laisse-les s'exprimer. Hume l'air, touche la nature qui t'entoure. Les proies ne sont pas loin. (Darius fronça les sourcils.) Bien que je trouve ce bois quasiment sans vie, comme si ces fichus animaux avaient déserté ! Mais fais un effort, tu vas y arriver quand même.

Je laissai pendre mes bras le long de mon corps. J'étais découragée, certaine que je n'allais pas y arriver.

Le regard de Darius en attendait tellement que je n'osai plus me confronter à lui.

Je levai le nez au ciel et fermai les yeux. J'allais essayer de sentir, puisque ce sens était celui que j'avais de plus affûté.

J'essayai d'éliminer l'autre odeur. Rien à faire, elle ne voulait pas partir. Je ne sentais aucun animal autour de moi.

— Je ne sens aucune proie...

— Essaye encore !

Ça suffit ! Pourquoi insistait-il ?

— Mais puisque je te dis que je n'en ai pas envie ! ripostai-je avec une pointe de colère dans la voix.

Darius s'approcha de moi et, avec une immense douceur, il frôla mon bras.

— Vas-y. Doucement, prends ton temps. Il y a de la vie et du sang chaud ici, peu, mais il y en a ! Concentre-toi encore une fois. Nos projets vont tomber à l'eau si tu n'y arrives pas. Pense à ce pour quoi tu es là, ce soir.

Mes parents..., ma famille. C'est pour eux que j'étais là ce soir. Si je n'arrivais pas me nourrir, nous n'irions nulle part. Cette seule pensée suffit à me redonner un semblant de volonté.

Une nouvelle fois, je levai la tête vers les arbres pour essayer de me concentrer davantage. Je pris une profonde inspiration, espérant m'emplir de plusieurs odeurs et de savoir les trier ensuite.

Impossible. Tout était embrouillé. Mon odorat était complètement envahi de cette odeur âpre et du coup, mon ouïe en souffrait aussi.

Dépitée, je décidai de dire la vérité à Darius. Tant pis s'il me prenait pour une dingue.

— Je ne sens rien à part le chien mouillé..., avouai-je prudemment.

— Quoi ? demanda Darius en fronçant les yeux.

Je haussai les épaules de dépit.

— Tu sens le chien mouillé ?

Je me mordis les lèvres et prit un air désolé.

Darius respira bien plus minutieusement. Finalement, son visage se bloqua vers un taillis, à quelques mètres de nous.

Avec prudence, il s'avança de quelques pas. J'étais intriguée, me demandant ce qu'il avait senti. Sûrement une proie. Il fixait l'arbuste sans sourciller.

Avec curiosité, j'avançai pour découvrir ce qui avait attiré son attention.

Il accéléra et se posta droit comme un *i* devant le taillis. Il me tournait le dos, je ne pouvais pas voir son visage. En revanche, je jurerais avoir vu ses muscles se crispier brutalement. Il resta immobile quelques secondes. Comme stupéfié.

Avant même que je ne comprenne quoi que ce soit, ou que je puisse

m'approcher davantage, je vis une ombre blanche gigantesque bondir de derrière l'arbuste.

L'animal sauta au-dessus d'un tronc et... Mon esprit avait mis trop de temps à comprendre. Il filait déjà.

— Leith... Leiiiiiiiiiiiiiiiiith ! hurlai-je.

Plus vive que jamais, je le suivis en courant.

— Hannah ! entendis-je derrière moi. Reviens !

Je sautai le tronc mort et arrivai en moins de temps qu'il n'aurait fallu pour le penser, au bord d'une rivière.

Je le voyais au loin qui courait. Il était rapide, mais moi aussi, maintenant. Je fis une enjambée spectaculaire au-dessus de l'eau et atterris sur mes deux pieds pour poursuivre ma course de plus belle. Mais j'avais l'horrible impression de faire du sur place, il courrait bien plus vite que moi. Après quelques secondes, je ne le vis plus.

Je m'arrêtai un instant pour observer les alentours. Il avait disparu. Je l'avais perdu. Encore une fois.

À bout de forces – davantage mentales que physiques –, je m'effondrai à terre. La tête entre mes cuisses, j'avais ce sentiment indélébile de m'enfoncer dans un trou noir. Je ne m'étais pas sentie comme ça depuis des semaines. J'aurais voulu mourir.

À aucun moment je n'avais fait le rapprochement entre lui et cette odeur... À aucun moment... certaine que Leith ne reviendrait jamais...

— Hannah..., entendis-je derrière moi. Relève-toi.

Je levai la tête, il me tendait la main.

— Tu savais qu'il était ici ? murmurai-je.

— Non.

— Je le sens depuis des semaines ! Pas toi ?

Il secoua la tête.

— Et ce soir je n'étais pas suffisamment concentré sur mon odorat, je suis désolé.

Il m'aida à me relever et me serra contre lui.

— Pourquoi faut-il que les anges noirs souffrent aussi fort que les humains ? Je voudrais mourir..., gémis-je, la tête enfouie dans sa poitrine.

— Ne dis pas de bêtise, petite fille. Tu souffres parce que tu as un cœur. Réjouis-toi.

Ma tête commençait à tourner.

Quel sentiment étrange pour moi qui n'avait ressenti aucune faiblesse physique depuis des semaines. On aurait dit que mes extrémités fourmillaient.

— Je suis épuisée... Je ne me sens pas bien du tout.

Il me repoussa légèrement et souleva mon menton pour observer mes yeux.

— Tu as soif, Hannah.

— Non..., non je n'ai pas...

— Ne bouge pas d'ici ! m'ordonna-t-il.

Il me fit m'asseoir à même le sol et s'éloigna en courant, comme une ombre, avant de s'enfoncer dans les sous-bois.

Quand il revint, quelques minutes plus tard, je n'avais pas bougé. Il s'agenouilla devant moi et me tendit la dépouille d'un lapin encore tiède.

Je bloquai une main devant ma bouche, pour faire barrage.

— Pas de sang !

— Hannah..., dit-il avec autorité.

Je secouai la tête énergiquement.

— Ça suffit !

Il bascula pour s'installer derrière moi, ses jambes m'encerclèrent complètement, m'empêchant de bouger.

— Non ! Laisse-moi.

Il mit une main sous mon menton, fermement, pour tenir ma mâchoire ouverte. De l'autre, il présenta le lapin devant ma bouche. Au début, j'essayais de détourner la tête, puis un parfum bien plus délicieux que celui de la nourriture humaine s'engouffra dans mes narines.

Je ne résistai pas davantage.

Sans que je ne fisse quoi que ce soit pour les contrôler, mes canines s'allongèrent et, mollement, je finis par mordre dans la chair tendre et chaude de l'animal.

Chapitre 7

« Oui, mes chers parents, je suis devenue un top model en puissance, que voulez-vous... Que dites-vous ? Qui est ce magnifique garçon qui m'accompagne ? Mon nouveau petit ami, pourquoi ? Pardon ? Leith ? Leith qui ? Ahhhh... lui... Oui eh bien, entre nous, ça ne collait pas du tout, alors on a rompu ! »

Mais à qui allais-je faire croire un truc pareil ? Sûrement pas à Elaine ! Par chance, elle ne verrait jamais à quoi je ressemble maintenant, ce serait un choc en moins. En revanche, mon histoire avec Darius la laisserait peut-être sans voix, mais pas trop longtemps. J'étais dans tous mes états. Mon cœur battait la chamade et je me demandais encore comment j'avais fait pour me laisser convaincre que tout se passerait bien.

Darius arrêta la voiture au bord de la route, à cinq kilomètres à peine du manoir familial.

Dans ma main, je tenais les lentilles de contact qu'il m'avait remises quelques jours plus tôt. Elles faisaient leur petit effet, je dois bien l'avouer. Grâce à elles, mes yeux avaient l'air d'être à peu près normaux. Je retirai mes lunettes de soleil, m'appêtant à les poser et devint blême en voyant mon reflet.

— Tu n'as pas assez bu, hier, constata Darius. Tes yeux sont rouges.

— Mais je..., paniquai-je.

— Ne t'inquiète pas. Tu as subi un gros choc, ton corps réagit.

Il regarda autour de lui furtivement.

— Connais-tu un bois où nous pourrions chasser ?

— Mais il est à peine quinze heures ! On peut nous voir.

— Tu vois une autre solution ? Tu te sens prête à arriver comme ça chez ta famille, peut-être ?

Je soupirai, résignée.

— Il y a bien les sous-bois du manoir, mais... je crois qu'en voiture on ne peut y accéder que par la cour elle-même.

Il ouvrit la boîte à gants et en sortit une carte routière. Il la déploya sur le tableau de bord.

— Bien. Nous sommes ici, dit-il en pointant son doigt sur la B874. La carte

montre un boisement plus au sud, sur la route d'Haster. Tu connais ? Je pense qu'on doit pouvoir le récupérer en prenant l'A892.

Sur ce, il mit son clignotant et s'engagea sur la route pour faire demi-tour.

Nous étions à peine repartis que l'angoisse me reprit.

— Que va-t-on raconter à mes parents ? Qui es-tu supposé être pour moi ? Mon petit ami ?

Il rit du nez.

— Raconte-leur ce qui t'arrange ! Dis-leur que je suis un valeureux chevalier venu te sauver des griffes d'un horrible monstre poilu. Et ne vois aucune allusion ni allégorie à ce que je viens de dire. Quoique...

— Darius ! Je n'ai pas envie de rire. Je suis censée vivre avec quelqu'un d'autre. Ils ne sont au courant de rien. Co.... Comment vais-je...

— Calme-toi, Hannah. Je t'emmène chez tes parents, c'est tout. Je suis un ami. C'est le cas non ?

— Oui. Tu l'es.

La voiture passa devant le grand bosquet que Darius avait repéré sur la carte. Il prit la sortie la plus proche et suivit instinctivement une route de campagne. Lorsque nous arrivâmes dans la zone boisée, il gara la voiture sur le bas-côté.

— On y va, dit-il en détachant sa ceinture.

Je serais bien restée confortablement assise à l'attendre, mais je presentais qu'il ne serait pas d'accord. Je claquai la portière et le suivis à travers les arbres verdoyants.

Finalement, tous les bois se ressemblent. Il y a toujours les mêmes branches cassées à terre, la même mousse, les mêmes troncs biscornus et les mêmes insupportables ronces qui vous empêchent d'avancer correctement.

— Ça ne va pas être long, ça grouille de rongeurs par ici, m'avertit-il.

Nous marchâmes encore quelques pas jusqu'à ce qu'un bruit, un grignotement subtil, attire notre attention.

Légèrement fléchi sur ses genoux, les paumes bien à plat sur ses cuisses, les pupilles resserrées et les iris translucides, Darius attendait. Ainsi, il me faisait penser à un animal, oreilles dressées, à l'affût de la moindre erreur du petit mammifère qui aurait l'audace de s'approcher de trop près. Il évoluait comme une ombre silencieuse, se mouvant avec grâce et harmonie, comme s'il avait appartenu lui-même à cette forêt. J'étais ébahie. En plein jour, il était vraiment époustouflant.

Nous entendîmes un glapissement. Darius n'attendit pas et fit un bond pour se jeter dans un talus. Il en ressortit moins de dix secondes plus tard, un lièvre à moitié mort dans la main.

Je frissonnai. La bête ne m'attirait pas du tout. Surtout que j'entendais les

derniers battements désordonnés de son cœur. J'espérais de toutes mes forces qu'elle meure d'une crise cardiaque avant que je la touche.

Ce fut le cas.

Darius, les canines saillantes, me tendit l'animal.

— Bois. N'attends pas.

Je ne voulais pas qu'il me voie faire. J'étais révoltée.

Avec pudeur, je lui tournai le dos et m'accroupis, tandis que Darius se jetait une seconde fois dans les fourrés pour lui-même.

En avalant ma salive bruyamment, j'écartai les poils du lièvre au niveau de la gorge et attendis que ça vienne. Mais rien ne se passa : mes canines refusaient de sortir.

J'étais désemparée.

Darius, s'approcha de moi et pencha la tête pour voir ce que je fabriquais.

— Il y a un problème ?

Je me sentais tellement humiliée. Pourquoi fallait-il que ce soit si compliqué ?

— Je n'y arrive pas...

Il réprima un rire, créant un son surprenant, situé entre l'étouffement et le coup de sifflet. Je levai un sourcil.

— Vraiment, je ne veux pas radoter, mais... ce que tu es bizarre ! Donne-moi ton lièvre.

Je lui tendis l'animal en fermant les yeux lorsque j'entendis un craquement sinistre. Puis Darius s'assit à côté de moi.

— Tu n'as pas besoin de tes dents pour boire. Lève la tête et ouvre la bouche.

Vingt minutes plus tard, l'Alpha Romeo s'engageait sur le chemin d'accès au manoir. Mon cœur se serra.

Pour éviter un choc trop cuisant à mes parents, j'avais pris soin d'attacher mes cheveux en un chignon bien serré et j'avais mis les lentilles de contact.

Darius se gara juste à côté de la voiture de mon père.

Alors qu'il avait déjà claqué sa portière, moi je n'avais pas bougé d'un pouce.

Il fit le tour et m'ouvrit.

— Si tu veux que tout paraisse normal, conduis-toi normalement. Tu es supposée être très heureuse d'être ici.

Je baissai une dernière fois le pare-soleil pour contrôler mes yeux.

Le blush sur mes joues donnait l'illusion que j'avais bonne mine. Tout allait bien se passer.

Je descendis en serrant très fort la main que Darius me tendait. Il n'avait pas intérêt à me lâcher !

Mathy sortit en courant de la maison pour se jeter sur moi. Pétrifiée, je reçus

son odeur en pleine face.

Qu'est-ce qu'elle sentait bon ! La lavande, le romarin et... le sucre. Mon dieu...

En respirant un grand coup, je la repoussai gentiment. Essayant de cacher au maximum ma crispation.

— Sweety ! Seigneur ce que tu as changé !

Je lui renvoyai un sourire timide.

Elle me prit la main pour me faire tourner sur moi-même, histoire de m'admirer un peu mieux. Mes parents qui arrivèrent dans la foulée firent une tête affreuse en me voyant.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? fulmina ma mère en s'emparant d'une mèche échappée de mon chignon.

Avant que je ne réponde, Darius s'imposa pour faire diversion.

— Bonjour, madame Jorion, dit-il en lui tendant la main. Je suis Darius Legrand, un ami de votre fille.

Eh oui... Legrand, comme s'il avait vraiment besoin de se nommer ainsi !

À moitié consternée, ma mère enserra les doigts de Darius pour les retirer aussitôt. Elle se frotta, surprise de cette « glacissime » poignée de main.

— Euh... bonjour.

— Monsieur Jorion, s'inclina-t-il poliment.

Mon père fut tout aussi surpris, mais il ne dégagea sa main qu'en même temps que Darius.

— Bonjour, jeune homme.

« Jeune homme ». Avouez que ça se posait là...

— Grand-mère est ici ? demandai-je en embrassant furtivement la joue de mes parents restés complètement immobiles.

— Dans le salon..., bredouilla ma mère, bien perturbée.

Sans réfléchir, j'attrapai la main de Darius et le tirai en me retenant de courir jusqu'à l'intérieur.

— Détends-toi, Hannah, dit-il les dents serrées. Tu as vraiment l'air bizarre.

— Je n'ai pas seulement l'air, Darius, j'ai aussi la chanson ! (Il desserra ses doigts.) Tu ne vas pas me lâcher, dis ?

Il sourit en coin.

— Si... parce que sinon, je crois que je vais me prendre une bonne correction par ton père, s'amusa-t-il. T'inquiète, petite fille, je suis tout près.

— Tu ne vas pas m'appeler comme ça devant eux ?

Il me servit un deuxième sourire.

Elaine était assise dans son fauteuil préféré. Quand je la vis, j'en éprouvais un pincement au cœur. Moi, je ne vieillirai jamais plus.

— Grand-mère ?

Elle sursauta.

— Hannah ! Je ne t'ai pas entendue entrer !

Je m'agenouillai à ses pieds, attendant avec prudence l'effet que son odeur me ferait. Mais rien, tout comme celle de mes parents.

Rassérénée, je me collais avec insouciance contre elle. Ses bras s'enroulèrent immédiatement autour de moi.

— Grand-mère, tu m'as tellement manquée...

— Mais nom d'un petit bonhomme ! Tu es gelée, ma petite-fille. Il fait si froid que ça, dehors ?

— Euh non... C'est peut-être à cause de la clim dans la voiture, mentis-je. Grand-mère, je voudrais te présenter un ami, Darius. C'est lui qui a eu la gentillesse de m'emmener jusqu'ici.

Ma grand-mère fronça les sourcils, mais elle était bien trop polie pour faire une remarque devant lui. Elle fit mine de se lever.

— Je vous en prie, madame, dit Darius d'une voix de velours. Restez assise.

Darius attrapa la main qu'Elaine lui tendait.

— Il devait vraiment faire froid dans votre voiture, fit-elle remarquer en caressant sa propre main.

Mes parents entrèrent au même moment, alors que Mathy passait dans le couloir pour rejoindre la cuisine. Son odeur allait vraiment poser un problème.

Darius sourit avec crispation. Il avait noté mon malaise.

— Hannah, sincèrement, dit ma mère, contrariée, tu es ravissante, mais... pourquoi as-tu changé la couleur de tes cheveux. Celle d'avant t'allait très bien !

— Oh je... c'est la nouvelle mode à St Andrews !

Ma mère leva un sourcil, dubitative.

— Vous avez de la famille à Wick ? demanda mon père à Darius, la voix pleine de méfiance.

Vraisemblablement, il n'avait pas tout à fait l'intention de lui proposer le gîte !

Darius lui fit un sourire avenant. Un de ceux qui auraient fait craquer la tête entière.

— Non, monsieur, mais j'ai toujours eu envie de visiter ce côté-là des Highlands. J'ai pris une chambre d'hôtel en centre-ville. Hannah m'a promis de me servir de guide touristique.

Il tourna la tête vers moi et je lui rendis exagérément son sourire.

— Eh bien, dit ma mère avec politesse – mais sans grand entrain –, acceptez-vous de rester manger avec nous durant votre séjour ?

— Je ne voudrais pas vous incommoder, madame, répondit-il solennellement.

Maman leva un sourcil.

— C'est la moindre des choses, euh...

— Darius.

— Oui, Darius. Vous avez conduit notre fille jusqu'ici.

— Alors, ce sera avec grand plaisir.

L'atmosphère était chargée d'incompréhension. Mon père jugeait Darius en se demandant ce qu'il faisait là et ma mère me détaillait de la tête au pied, donnant l'impression de ne pas être complètement certaine que je sois sa fille.

— On vous laisse un moment, décidai-je. Darius et moi nous allons déposer mes affaires à l'étage.

Mon père acquiesça en silence et ma mère... je ne sais pas, je sortis en vitesse de la pièce avant de voir la tête qu'elle faisait.

— Une chambre d'hôtel en centre-ville, alors ? le taquinai-je lorsque nous nous retrouvâmes devant sa voiture.

Il sourit avec embarras.

— C'est tout ce que j'ai trouvé à dire... Ton père n'est visiblement pas prêt à m'ouvrir la couche de sa fille !

— Évidemment ! Il ne l'est pour personne, d'ailleurs ! Et moi non plus !

— Vraiment ? dit-il avec un clin d'œil.

— Qu'est-ce que tu crois ? aboyai-je en lui bousculant la hanche, ce qui le fit éclater de rire.

Il attrapa mon sac de voyage et nous montâmes les escaliers.

— Tu seras au moins là pour chaque repas, appréciai-je.

— Je serai là tout le temps, Hannah.

Je plissai le front, sceptique.

— D'accord... mais comment ?

— J'en fais mon affaire. Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter.

— Tu crois que je peux être un danger pour Mathy ?

— Tu le sais aussi bien que moi.

— Je ne m'y attendais pas, murmurai-je tristement.

Il caressa doucement ma joue.

— On ne s'y attend jamais. Ça va bien se passer. Je veille sur toi. Ok ?

— Ok, soufflai-je.

Le reste de la journée se déroula sans anicroche. Mes parents gardaient un ton courtois avec Darius, mais je savais qu'ils attendaient avec impatience son départ pour m'assaillir de questions. Je redoutais ce moment, pourtant, vers vingt-deux heures, je vis la fin du repas comme une délivrance.

Par politesse, Darius avait bien plus vidé son assiette que moi qui avais prétexté être barbouillée par le trajet. Mais en réalité, j'étais bien plus dérangée

par Mathy que par ce qu'elle nous avait préparé. Sa senteur était une torture difficile à supporter.

Lorsque Darius se leva de table pour faire mine de prendre congé, mon estomac se serra. Ma mère en fit autant et resta obstinément collée à moi, m'empêchant carrément de le raccompagner jusqu'à sa voiture. Lorsqu'elle ferma la porte d'entrée, mon père était derrière nous.

— Eh bien ! ironisa-t-il en me regardant avec circonspection. Que de surprises, que de surprises ! Allons nous asseoir dans le salon, vous voulez bien ?

Je hochai la tête sans conviction, ma mère toujours accrochée à mon bras.

— Alors, Hannah ? Qui est ce charmant jeune homme ? demanda mon père, inquisiteur.

Comme je détestais quand il faisait ça, prendre son air supérieur pour me forcer à répondre.

— Un ami de fac.

— Il est plus vieux que toi, fit remarquer ma mère.

« Si tu savais maman... »

— Il n'y a pas que des gens de mon âge à l'université.

— C'est pour lui que tu t'es coloré les cheveux ?

Décidément, ça, elle ne le digérait vraiment pas...

— Bien sûr que non ! J'ai un peu plus de personnalité que ça, tout de même !
Surtout maintenant...

— Je n'aime pas ton nouveau style, dit-elle sans prendre de gants.

Je haussai les épaules sans répondre. La question suivante fusa sans attendre.

— Où est Leith ? Pourquoi ce n'est pas lui qui t'a accompagnée ?

Et voilà... Comment auraient-ils pu ne pas le demander ? Vite, vite, un mensonge, un gros !

— Depuis une semaine, il est sur les îles Orcades chez son oncle et sa tante. Il y reste tout le mois d'août.

Hop là ! Comme ça, c'était réglé pour toute la durée du séjour !

Ma mère plissa les yeux.

— Il ne sera pas là pour ton anniversaire ?

— Non.

— Tiens donc ! fit-elle. Vous vous êtes disputés ?

— Non.

Trop brève Hannah, trop brève....

— Alors, quoi ?

— Alors, rien du tout, maman ! Ne va pas te mettre martel en tête.

La douce odeur de Mathy s'approcha, elle entra dans la pièce en tenant le

bras d'Elaine.

Ignorant complètement sa présence, mon père continua sur sa lancée.

— Ce... Darius. Il est un genre de petit ami ?

Alors ça ! Quelle délicatesse. Pourquoi ne pas dire « le gars avec qui tu trompes Leith ? ».

— Non, papa, juste un *ami*.

J'insistai sur le mot avec force, au cas où tout le monde n'eut pas bien entendu.

— Et à part ça ? m'agaçai-je. Vous n'avez pas envie de savoir comment se passent mes études, ma vie à St Andrews ? Comment je vais, *moi* ?

Ma question cingla et mit immédiatement un terme au sujet Darius.

Vers vingt-trois heures trente, je raccompagnai Elaine jusqu'à sa chambre.

J'avais été surprise par sa réaction. Alors que je mentais comme un arracheur de dents, que j'inventais avec enthousiasme les joies d'être indépendante financièrement, le déroulement de mon job imaginaire, mes projets pour l'année universitaire à venir, elle n'avait pas posé une seule question. Elle était restée muette comme une tombe. À présent, je m'attendais à quelque interrogation, mais rien ne vint. Elle me fit seulement remarquer que je devais vraiment couvrir quelque chose pour être aussi froide, et que je ferais mieux de me soigner sérieusement. Puis elle referma sa porte après m'avoir dit bonsoir. Je restai bouchée devant celle-ci.

Dix minutes plus tard, c'est moi qui revins à la charge. J'avais envie de lui parler. Je frappai doucement.

— C'est moi, grand-mère.

— Entre, ma petite-fille.

Elle était déjà dans son lit, lumière éteinte évidemment. Je ne l'allumai pas et m'assis à côté d'elle. Elle tâta les draps pour attraper ma main.

En silence, elle prit mon bras pour le frictionner et tenter de le réchauffer. Je crois bien qu'elle y arriva. Ma peau habituellement froide me parut presque tiède.

— Tu es la seule à ne pas m'avoir interrogée sur Leith ou Darius, pourquoi ? demandai-je d'une toute petite voix.

Elle poussa un très long soupir et chercha mon visage pour le caresser.

— Parce que j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Parce que je crois que tes longues semaines de silence ont servi à cacher ta souffrance. Je me trompe ?

— Non..., soufflai-je.

— Ma petite-fille... que s'est-il passé ?

Comment lui dire, sans lui dire vraiment ? Je jugeai qu'un raccourci était bien plus approprié à son cœur de vieille dame.

— Leith ne veut plus de moi, grand-mère.

Elle secoua la tête.

— J'ai beaucoup de mal à le croire.

— C'est ainsi et il ne changera jamais d'avis.

Elle attrapa ma tête et la serra contre son épaule.

— Comme je suis désolée Hannah, murmura-t-elle en me caressant les cheveux.

J'appréciai qu'elle ne me pose pas davantage de questions.

Je me laissai cajoler pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle me tapote sur l'épaule.

— Tu garderas tout ça pour toi, grand-mère ?

Je la vis sourire malgré l'obscurité.

— Bien entendu. Je n'en parlerai pas.

— Merci. Je vais essayer d'aller dormir, maintenant.

— Bonne nuit, Hannah, dit-elle en m'embrassant sur le front. Et couvre-toi, nom de nom ! On dirait un glaçon !

J'émis un rire silencieux avant de sortir à pas de loup.

J'avais à peine mis les pieds dans ma chambre lorsque j'entendis gratter à la fenêtre.

J'ouvris prestement la baie, et laissai entrer Darius.

— Tout va bien ? demanda-t-il en voyant ma mine tristounette.

— Oui, je viens de discuter avec ma grand-mère. Qu'est-ce que tu as fait, toi ?

Il sourit tout en commençant à dénouer ses chaussures.

— J'ai fait la connaissance d'un sanglier. Il a eu la peur de sa vie en me voyant !

Il retira ses chaussettes, son pull, son tee-shirt..., à ce rythme-là, il allait se retrouver en caleçon en moins de deux ! J'eus un bref instant de panique.

— Mais... qu'est-ce que tu fabriques ?

Il envoya son jean sur une chaise et s'installa de tout son long sur mon lit et releva la tête pour me toiser.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais te regarder dormir ! Tu n'es pas du genre à ronfler, j'espère ?

Il me jeta un clin d'œil et s'installa en chien de fusil.

Je n'en revenais pas.

— Non et toi ?

— Tu verras bien, gamine !

Il valait mieux en rire qu'en pleurer.

Le sourire aux lèvres, je gagnai la salle de bains pour prendre une douche et me mettre en pyjama. Lorsque je le rejoignis, il dormait déjà et... il ne ronflait pas.

Je me réveillai plus tard dans la nuit, terrassée de frayeur : l'odeur enivrante et insoutenable de Mathy. Je n'allais pas réussir à me contenir... Il fallait que je me lève et que je goûte à tout prix à son parfum irrésistible.

J'attrapai un oreiller et le collai sur ma bouche pour me calmer. Je tremblais, mes crocs étaient sortis. Alors, je sentis le bras de Darius passer au-dessus de moi, il alluma ma lampe de chevet pour observer mes yeux.

— Regarde-moi.

J'obtempérai. J'avais trop peur de ce que je ressentais.

— Tout va bien. Tu n'as pas soif. Tu comprends ?

— Je n'ai pas soif, répétais-je doucement.

— Tu ne peux pas contrôler ton odorat, mais tu sais maîtriser tes réactions, maintenant. D'accord ? Tu n'as pas soif.

— C'est dur...

— C'est dur, mais tu n'as pas le choix. Pense à ce que je t'ai raconté à propos de ces étudiants qui m'enivraient littéralement. Tu t'en souviens ?

— Oui, tu disais les éviter comme la peste.

— Et c'est ce que tu vas faire, toi aussi. Tout va bien se passer. Je suis là. Et si c'est vraiment trop dur, on s'en ira. Maintenant, tourne-toi. (J'obéis.)

Il enroula son bras autour de ma taille, et me serra tout contre lui. Fermement. À cet instant, je savais que si j'essayais de me lever, il m'en empêcherait. Quelque part, ça me rassurait. Je ne mis pas longtemps à me rendormir.

Sans bouger, j'ouvris les yeux sur le lever de soleil. La chambre était inondée de lumière. Un rapide coup d'œil au réveil m'informa qu'il était six heures et demie. Je n'avais pas dormi aussi longtemps depuis des semaines.

Le bras de Darius était toujours enroulé autour de moi.

Doucement, j'essayai de desserrer ses doigts pour me lever. Ceux-ci se crispèrent automatiquement sur ma taille.

— Je vais bien, soufflai-je.

Il me relâcha.

Je me redressai et m'appuyai contre le mur.

— Merci... pour cette nuit.

— Mais je t'en prie, gamine, tout le plaisir était pour moi !

Il se releva et s'étira comme un chat.

— Joyeux anniversaire !

— Ah oui, pouffai-je, j’avais oublié !

— Tu vas avoir droit à un gros gâteau et tout le tralala ?

Je fis une grimace sans équivoque.

— Comme chaque année.

Il sauta du lit d’un bond, frais comme une rose.

— Je file à la salle de bains et on y va.

— On va où ?

— Chasser.

Je soupirai avec une profonde lassitude.

— Pas encore...

Deux fois en trois jours, c’était trop. Bien que, techniquement, je n’avais attrapé aucun animal moi-même.

— Si, Hannah, dit Darius avec sévérité. Pour toi, mais surtout pour Mathy. On y va ?

— Ok, me résignai-je. Mais laisse-moi le temps de m’habiller, sans quoi je vais vraiment faire fuir le gibier.

Nous fûmes de retour deux heures plus tard.

Darius ne m’accompagna pas et resta sensiblement caché à l’angle de la maison.

— On se retrouve pour midi, puisque je suis invité.

Je lui fis un signe de la main et le regardai s’éloigner en direction des bois.

Je veillai à ce que personne ne me voie et grimpai avec aisance sur l’immense chêne pour entrer dans ma chambre et passer par la fenêtre entrouverte.

La matinée s’écoula aussi rapidement que l’après-midi de la veille. J’eus droit à mon traditionnel gâteau d’anniversaire. J’ouvris les quelques cadeaux qu’on m’avait offerts et appréciai particulièrement celui d’Elaine : un magnifique plant d’orchidées *Zygopetalum*, très rares. Elle l’avait cultivé elle-même, avec soin et patience. Pour le moment, une seule fleur était sortie. Elle ressemblait à une étoile à cinq branches marron qui aurait décidé de porter une jolie robe violette. Je l’adorai.

Après le repas, et voyant qu’il m’était de plus en plus difficile de rester en présence de Mathy sans donner l’impression d’avoir un réel problème, Darius proposa qu’on aille faire un tour. Aussitôt dans la voiture, je retirai les lentilles de contact et les rangeai dans mon sac. Les porter était désagréable au possible.

Comme nous étions dimanche, nous décidâmes de marcher en ville, les rues étaient plutôt désertes. Évidemment, en passant devant la boutique fermée de Gwen, Darius fut immédiatement attiré par l’étrange exposition de médailles, livres sur les sciences occultes et autres objets farfelus. Soit dit en passant,

maintenant que j'étais ce que j'étais, je les trouvais bien moins stupides qu'avant.

— Et tu crois que ce machin fonctionne vraiment ? demanda-t-il en montrant du doigt la minuscule amulette anti vampire.

J'éclatai de rire en voyant sa mine éberluée.

— Comment veux-tu que je le sache ? Après tout, c'est toi l'ancien. Tu as bien dû voir passer ce genre de truc dans ta longue vie, non ?

— Oui, et c'est bien pour ça que je me permets de douter !

En marchant, nous fîmes un crochet par la vieille ville. Dans la rue piétonne, il y avait un attroupement impressionnant de gens qui semblaient admirer une exposition de toiles.

Darius me jeta un œil inquiet. Je le rassurai par un sourire, leurs odeurs ne me dérangent pas.

En observant plus attentivement, je ne fus pas longue à reconnaître les œuvres de Stéphanie, la Française que j'avais rencontrée à Wick même, l'été dernier, lors du vernissage qu'elle organisait. Les thèmes qu'elle exposait aujourd'hui étaient toujours aussi bizarres et ses admirateurs aussi...

Darius n'aima pas le style. Trop sanguin... Si c'est lui qui le disait, c'est que ça devait vraiment l'être !

— Hannah ? Hey ! Hannah !

Je me retournai, mortifiée. Gwen arrivait vers nous en agitant les bras. Désespérément, je cherchais dans mon cabas si, par hasard, je n'y avais pas rangé une paire de lunettes de soleil. Non, aucune. Et pourquoi ça ? Parce que je n'en porte jamais ! La barbe !

— Hannah ! dit-elle avec un grand sourire qui s'estompa au fur et à mesure qu'elle approchait. J'étais sûre que... c'était... toi.

La fin de sa phrase ne fut qu'un murmure.

Elle me fixa avec toute l'étrangeté dont elle était capable, sans même prêter attention à Darius.

Je m'essayai à la désinvolture.

— Gwen !

— Heureusement que tu dis mon prénom, dit-elle sans détacher ses yeux des miens, parce que sinon, je croirais m'être trompée de personne...

Une rafale de vent passa, ramenant ses longs cheveux noirs devant son visage. Elle les repoussa avec hâte, comme s'ils l'empêchaient d'admirer ce qu'elle voulait voir.

— Tu es si...

Elle me jaugea de la tête aux pieds.

— Waouh... Tes cheveux et... tes yeux... Tu portes des lentilles, n'est-ce pas

? Quel look !

— Oui, oui... des lentilles, m'empressai-je de répondre.

Elle leva furtivement son sourcil droit.

— Tu nous présentes ? dit Darius avec une moue aguicheuse.

Gwen daigna enfin tourner son beau regard noisette vers lui. En le détaillant, elle fit à peu près la même tête qu'avec moi, une étincelle en plus dans les yeux. Puis elle afficha un sourire de dentiste en bonne santé.

— Gwen Fisher ! se présenta-t-elle en tendant la main.

Darius l'attrapa doucement, mais au lieu de la serrer, il la porta délicatement à ses lèvres.

Je lui aurais bien envoyé un coup de poing dans l'épaule pour qu'il lui fiche la paix, ce bourreau des cœurs !

— Darius Legrand, dit-il d'une voix suave.

« Non, mais ça ne va pas ! À quoi joues-tu Darius ? C'est Gwen ! La meilleure amie de Leith ! » pensai-je avec l'idée idiote que, peut-être, il recevrait le message.

Gwen rougit immédiatement, subjuguée.

— Gwen est la propriétaire du magasin devant lequel nous sommes passés tout à l'heure. Tu sais, celui avec les amulettes.

— Oh..., fit-il sans la quitter des yeux. Intéressant. Et toi-même, tu crois en leur pouvoir ?

« Je rêve ! »

Je vous jure que je l'aurais bien étripé. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était en train de faire.

Gwen humidifia ses lèvres peintes en rouge sang et les mordit légèrement avant de répondre.

— Euh... oui, souffla-t-elle comme s'il s'agissait d'un fait inavouable.

La bouche ouverte, elle parut être, pendant un instant, dans l'entière contemplation de Darius. Puis un sursaut de réalité lui fit à nouveau tourner la tête vers moi.

— Je croyais que tu étais repartie en France.

— Quoi ?

Ses sourcils se froncèrent. Elle allait ajouter quelque chose, mais se ravisa.

— Non rien. J'ai dû confondre avec quelqu'un d'autre, conclut-elle en haussant les épaules.

Trop pressée de la quitter, je n'ajoutai rien et attrapai le coude de Darius qui n'avait pas l'air décidé à bouger.

— Darius ? On y va ?

Il ne se tourna même pas pour me regarder et annonça, séducteur au possible :

— Je pensais que nous pourrions boire un verre quelque part. Connais-tu un endroit sympathique... Gwen ?

Mais qu'est-ce que c'était que cette façon de prononcer son prénom ? Encore un peu et elle allait entrer en combustion !

— Oui, bien sûr, il y a un pub pas très loin..., chez Finighan.

Le fief de mon ami Davis. Pour un peu qu'on le croise, ce serait le bouquet !

— Mais au fait, Hannah, dit-elle avec un large sourire, nous sommes le vingt-cinq, c'est ton anniversaire, aujourd'hui !

« Non... pas possible ! »

Je levai les sourcils et pinçai les lèvres.

— Alors, joyeux anniversaire ! Et c'est moi qui invite !

— Il ne manquerait plus que ça ! s'esclaffa Darius toujours aussi charmeur.

Sur le chemin, je fulminais. Je n'arrivais pas à croire qu'il fasse du rentre-dedans à Gwen.... Gwen bon sang ! Et Julia ? Envolée ? Il allait m'entendre !

Lorsque nous fûmes installées à une table, Darius s'excusa le temps d'aller chercher les boissons.

— Que se passe-t-il, Hannah ? demanda Gwen qui avait mis de côté toute sa gaîté.

— Rien..., mentis-je.

— Tu ne vois plus Leith, c'est ça ?

Je hochai tristement la tête.

— Et c'est quoi cet accoutrement ? Tu joues à la vamp, maintenant ?

« Tu y es presque Gwen... »

— Non, je... Écoute, laisse tomber.

— C'est qui, lui ? dit-elle en soulevant la tête vers Darius.

— Un ami.

— Juste un ami ?

Mes yeux se plissèrent de colère.

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Que je suis capable d'oublier Leith comme ça ? C'est mon âme sœur ! La mienne ! Je ne suis pas en train de m'amuser, Gwen, je souffre !

J'avais presque crié, malgré moi. Parler de lui faisait s'emballer mon cœur à une allure folle.

— Ça va..., chuchota-t-elle, en posant sa main sur moi.

Surprise par ma froideur, elle observa ses doigts, puis les miens. Sur ces entrefaites, Darius revint avec les verres.

Elle et Darius entrèrent dans une conversation sans fin. Tous les sujets fantastiques et gores y passèrent. Ils s'entendaient comme larrons en foire, pendant que moi, je jouais avec la paille qui flottait dans mon verre,

complètement hermétique à ce qu'ils racontaient. Je repris conscience lorsque Darius alla demander un papier et un crayon au serveur.

Il griffonna son nom, son prénom et son numéro de téléphone.

— Et si tu passes un jour à St Andrews, n'hésite surtout pas à me contacter, dit-il en lui tendant le papier plié.

— Je n'hésiterai pas ! Hannah ? On s'appelle à l'occasion ?

Je levai la tête sur elle, mélancolique.

— Oui. Si tu veux.

Nous nous levâmes tous les trois pour partir.

Darius salua Gwen du même baisemain que précédemment, lui jeta un autre regard sans équivoque et m'accrocha le coude pour que je le suive. Nous avançâmes, sans nous retourner.

— Je peux savoir ce qu'il t'a pris ? aboyai-je.

— Quoi ? Elle est plutôt jolie.

— C'est la meilleure amie de Leith !

— J'ai cru comprendre.

— Alors c'est que tu es barjot !

Il sourit volontairement avec vice.

— Et alors ? Je n'aime pas les loups-garous, mais je n'ai rien contre les humaines !

— Ah c'est sûr, Julia avait tout de l'homo sapiens de base ! cinglai-je avec violence.

Il m'envoya un regard noir et accéléra le pas.

J'allais me calmer, dans quelques jours, Gwen serait loin de nous et nous n'en parlerions plus.

Laissons faire...

Chapitre 8

Deux mois et demi plus tard, université de St Andrews.

Nous étions le dix octobre. Jour tant redouté de la rentrée universitaire. Je pourrais faire une liste immensément longue de toutes les raisons qui auraient pu m'empêcher de remettre les pieds à la fac, mais les seules qu'il faut retenir sont les suivantes : premièrement, j'étais un vampire dans une université qui grouille d'êtres humains et depuis le mois de juin, je n'avais jamais été entourée par autant de garçons et de filles. Je pensai avec honte que c'était comme si j'avais été cliente d'un restaurant proposant un buffet à volonté. Effrayant ! Deuxièmement, Leith. Et rien que cette raison devrait se passer de commentaires. Troisièmement, Leith. Quatrièmement, encore Leith. Cinquièmement... Bref... tout le monde aura compris : j'étais morte de frousse, tétanisée et horrifiée à l'idée de tomber sur lui. Pourtant, Darius me l'avait dit : il sera là. Tôt ou tard, je le verrais.

Inconsciemment, j'avais ralenti le pas. Je regardais partout avec anxiété s'il n'était pas quelque part en train de m'observer. Darius me toisa avec étonnement.

— Tu cherches quelqu'un ?

Je suis sûre que mes joues avaient rosé.

— Non, non, m'empressai-je de répondre.

Il accéléra le pas en appuyant doucement la main sur le milieu de mon dos.

— On a rendez-vous dans cinq minutes. Ne tardons pas.

Nous devions participer à la réunion des organisateurs du fameux bizutage St Andrewsien qui aurait lieu le jour même. Comme je l'avais déjà dit à Darius l'année dernière, il était hors de question que je fasse partie des tortionnaires. Mais je resterais avec lui. Je préférerais encore me transformer en une ombre collante plutôt que de rôder toute seule dans les couloirs de la fac, au risque d'y croiser le loup...

Nous entrâmes dans le bâtiment principal. Quelques-uns des organisateurs portaient des cartons remplis de rouleaux de sacs-poubelle bleus. Je voyais leurs mines réjouies et ça me fichait le bourdon. Je me demandais vraiment comment

Darius pouvait prendre plaisir à cette mascarade, inlassablement, chaque année...

Nous arrivâmes devant la salle dans laquelle nous avions rendez-vous.

— On y est. Ça va toujours ?

J'opinai de la tête sans entrain. Darius soupira.

— Petite, tu sais que je serai toujours là pour toi...

— Euh oui... mais pourquoi me dis-tu ça, maintenant ?

Il prit un air très sérieux.

— Parce que c'est vrai. Entrons.

Il entrouvrit la porte.

Furtivement, je vis qu'une bonne quarantaine de chaises étaient installées, presque toutes occupées, et autant d'odeurs qui s'amalgamaient très désagréablement.

Je n'étais pas à l'aise d'être ici. Pour ne pas voir ce qui se passait autour de moi, je décidai de garder lâchement les yeux rivés au sol. Ce n'est que parce que j'entendis un siège se briser en éclats dans le fond de la pièce, que j'osai lever la tête.

Votre sang a-t-il déjà fait un tour ? Je veux dire, pour de vrai ? Pas dans une de ses métaphores qu'on emploie pour romancer une situation, non, réellement - de la haute voltige hémodynamique qui vous paralyse physiquement de la tête aux pieds et qui fait que votre cœur s'arrête par la même occasion ?

Moi, ça m'est arrivé. Ce jour même, dans cette salle, au moment même où je vis Leith debout, tenant dans ses mains ce qu'il restait de cette pauvre chaise. Mon cœur n'est reparti qu'au bout de plusieurs secondes, immédiatement revigoré par *son* odeur que j'arrivais subitement à détacher de toutes les autres – douce, musquée, envoûtante et aussi sucrée que le miel.

J'avais oublié que l'année dernière, il s'était aussi occupé de la session de bizutage. Bien sûr, il avait mené son groupe jusqu'à moi lorsque je chantais dans la rue, mais aujourd'hui, j'avais complètement éludé ce détail.

De quoi avais-je l'air ? Comment étaient mes yeux ? Sûrement liquéfiés, comme mon cœur.

Le regard qu'il me lança était noir de colère et ne m'aida absolument pas à me sentir mieux. Darius accrocha mon bras avec fermeté et par la même occasion, m'empêcha de tomber quand je perdis l'équilibre.

— Calme-toi.

Il attendit une réaction supplémentaire de Leith alors que tous les regards étaient plus ou moins rivés sur ce dernier. D'autres, sur nous. Les plus malins avaient compris que cette envolée de chaise nous était sûrement destinée. Ils attendaient la suite, un clash, un esclandre... mais rien ne vint.

Georgia était à côté de Leith. Elle m'accorda un regard furtif, inexpressif, et attrapa un autre siège. Elle tira Leith par le bras pour qu'il se rasseye. Sans me quitter des yeux, il obtempéra. Alors, seulement après, Darius bougea, comme s'il avait voulu être certain que Leith ne s'en prenne pas à moi. Le croyait-il vraiment capable de me faire du mal ? Sur le coup, j'avoue que moi aussi, j'eus un gros doute.

Fébrile, j'avançais avec Darius jusqu'au premier rang, il restait deux chaises. Je sentais les yeux de Leith rivés sur moi, au point où ma nuque me brûlait et que mes oreilles allaient exploser sous le coup des sifflements auditifs que j'inventais. J'aurais préféré être assise ailleurs. Non... ne pas être là du tout.

Provocateur, Darius enroula son bras autour de mes épaules et me serra contre lui.

La plante de mes pieds fourmillait. Si ces crépitements sous ma peau avaient pu vouloir dire quelque chose en morse, ça aurait été un truc du genre : sauve-toi, sauve-toi vite !

Dans la mesure où je n'avais aucune obligation de me concentrer sur ce que disait l'intervenant, je ne le fis pas. Je coinçai mes mains entre mes cuisses et restai obstinément fixée sur mes chaussures jusqu'à la fin de la réunion. Celle-ci sonna dans un brouhaha de chaises qu'on pousse. Comme Darius ne bougeait pas, j'en fis de même. J'allais attendre que l'odeur de Leith disparaisse complètement pour partir tranquillement. Ce qui n'était pas encore le cas.

— Tu vas crever tes savates à force de les regarder comme ça ! se moqua Darius.

— M'en fous.

Il émit un rire silencieux.

— Ça va aller ?

— Non. Tu savais qu'il allait être là ? lui demandai-je sur le ton du reproche.

— Oui.

Je levai vers lui un regard accusateur.

— Tu aurais quand même pu m'avertir !

— Je l'ai fait en entrant ici.

— C'est ça ! À demi-mot !

— Tu l'aurais croisé tôt ou tard.

— Mais tu aurais au moins pu me laisser le temps de me préparer à le rencontrer ici !

Darius fronça les sourcils.

— Tu as eu tout le temps qu'il fallait. Contrôle tes émotions, il est dans le couloir, il t'attend.

— *Quoi ?*

D'un coup, je pris feu, intégralement.

— Comment sais-tu ça ?

— Je suis un homme, dit-il doucement, c'est prévisible...

Je tournai la tête vers l'encadré de porte, Leith s'y tenait. Il s'avança lentement, dominant tout, illuminant tout, embaumant tout l'espace autour de lui.

La mâchoire de Darius craqua dans un bruit lugubre lorsque je fis un geste pour me lever. Pour le coup, je ne bougeai plus.

— Ne le laisse pas te rendre triste. Prends le contrôle. Et s'il te fait du mal, je le tue !

Après quoi, il se leva et quitta la salle en donnant un grand coup d'épaule à Leith.

À l'approche de Leith, je gardai les yeux hermétiquement fermés. Pour ne pas qu'ils flanchent et s'ourlent en montrant trop d'émotion, j'appuyai ma main dessus, cachant la moitié de mon visage. J'essayai de respirer régulièrement, mais je n'y parvins pas. Et à quoi bon ? Leith n'était pas idiot, il savait très bien ce que j'étais en train d'endurer.

Pour la première fois depuis tous ces mois, je me détestais d'être encore aussi humaine, d'être aussi coulante d'émotivité.

Une chaise grinça sur le sol, mais pas celle immédiatement à côté de moi.

— Hannah...

Voilà des semaines et des semaines que je ne faisais qu'imaginer sa voix. Et là, je l'entendais, à moins d'un mètre de moi. Mes oreilles bourdonnèrent.

Les vampires ne sont pas supposés avoir mal au ventre, si ? Eh bien, moi, *j'avais* mal au ventre. Mon estomac ne cessait de se tordre, comme tenaillé de toute part.

— Hannah, dit-il encore, si doucement que n'importe quel humain n'aurait pas entendu. Ça va être très compliqué...

Sa voix avait tremblé imperceptiblement. Il se tut.

Doucement, je glissai mes doigts le long de mon visage. Mes mains retombèrent lourdement sur mes cuisses. Je me mordis les lèvres, fronçai les paupières et les rouvris lentement.

Le plus dur était à venir : soutenir son magnifique regard émeraude.

Je pris une profonde inspiration et tournait la tête vers lui, essayant de rester la plus digne possible.

Je manquai de m'étrangler dans un sanglot.

Pourquoi fallait-il qu'il soit si beau et si dévastateur ? Pourquoi fallait-il qu'il me fasse encore autant d'effet ? J'aurais voulu hurler.

En même temps que je levai les yeux sur lui, les siens devinrent noirs. Il ferma les paupières et quand il les rouvrit, ses iris avaient repris leur apparence

normale. Il semblait choqué et perdu.

— Tu es... tu es si... tellement...

Les mots moururent sur ses lèvres.

— Je ne suis pas ton ennemi, Hannah, se reprit-il. Je ne pourrais jamais faire comme si tu n'étais pas là, comme si tu n'existais pas. Par l'Esprit ! Je te vois en face de moi et je ne me résous pas à exécuter ce que j'avais prévu. Je n'y arrive pas !

— Et qu'avais-tu prévu ? demandai-je d'une minuscule voix.

— Te fuir.

J'allais ouvrir la bouche, mais il leva la main pour que je le laisse continuer.

— Nous ne pourrons plus jamais être ensemble, j'espère que tu le sais.

Je baissai les yeux, je ne voulais pas qu'il voie à quel point ce qu'il disait me détruisait.

— Mais je ne veux pas être un étranger pour toi. Nous avons trop compté l'un pour l'autre.

— Avons ? murmurai-je, anéantie.

— Je ne veux pas être le loup-garou qui te déteste. Ne sois pas l'ange noir qui me hait, évita-t-il de me répondre.

Je secouai la tête silencieusement.

Détester Leith était un programme dont n'était pas doté mon ordinateur cérébral et je m'en voulais presque.

— Quatre mois... c'est long et c'est trop court. Je n'ai pas eu le temps de me préparer. Je... pardonne-moi. Je ne veux pas te faire de mal, mais je risque de t'en faire malgré moi. Je ne sais pas de quelle manière je dois me comporter. Tu comprends ce que je veux dire ? Ce ne sera plus jamais pareil entre nous. Nous ne serons plus jamais ens..., allait-il répéter.

— J'ai compris, lui assurai-je d'un ton brusque. Inutile d'en rajouter.

Et je soutins son regard fièrement. Il n'oscilla pas.

— Tu n'auras jamais aucun problème avec la meute, je te le promets.

Mes yeux se plissèrent et mon regard devint noir de colère.

— Ne promets pas ! Plus jamais !

Il baissa enfin les yeux.

— Tu as raison. Je n'ai aucun droit de le faire.

— Non, tu n'as aucun droit !

Il passa une main devant ses cheveux qui avaient beaucoup poussé et se leva lentement de sa chaise.

— Resterons-nous amis ?

Un rire nerveux manqua de traverser ma bouche. Je haussai les épaules en guise de réponse.

— Cette année encore, il est prévu que j’organise quelques sorties avec ta promo, on se reverra peut-être à ce moment-là, si tu es dans mon groupe...

C’était le pompon !

Je n’ai pas répondu, ni hoché la tête.

Il esquissa un léger sourire, auquel je ne sus répondre, puis il s’éloigna vers la sortie. Juste avant de passer la porte il se retourna.

— As-tu gardé ton odeur d’humaine ou est-ce le fruit de mon imagination ?

Avec beaucoup de courage, mais peu de détermination, je me levai lentement et avançai vers lui à pas légers. Il recula dans le couloir comme s’il risquait d’être contaminé si je l’approchais de trop près. Furtivement, j’aperçus Darius qui n’avait pas perdu une miette de notre conversation. Puisant la force dans le regard compatissant qu’il me lança, je m’approchai un peu plus de Leith. Nos yeux se vrillèrent pendant plusieurs longues secondes, j’étais à moins de dix centimètres de lui.

— Il y a beaucoup de choses que j’ai gardées, *Leith*. Mais tu es devenu bien trop idiot pour voir l’essentiel.

Puis je tournai les talons en direction de Darius.

Dès que nous atteignîmes le bout du couloir, je bifurquai avec violence sur la gauche pour descendre les escaliers, heurtant violemment la rampe de ma hanche.

Comment avais-je pu imaginer tout au fond de moi que me revoir le ferait changer d’avis ? Comment la morale pouvait-elle prétendre que l’amour était plus fort que tout ? Balivernes ! Je souffrais et j’étais en colère. Dieu ce qu’il avait eu l’air convaincant en me disant que rien ne serait plus jamais pareil entre nous. Oh oui, convaincant, car assurément, tout avait changé !

— Ça va aller ? demanda timidement Darius.

— Si tu me poses encore une fois cette question, je t’arrache la langue, c’est compris ? Quel est le programme, maintenant ? sautai-je du coq à l’âne. Vous avez prévu une piscine de mousse pour faire mariner les premières années, et ensuite, vous les bouffez ? ironisai-je avec méchanceté.

— Hannah...

Je m’arrêtai net pour me tourner vers lui.

— Écoute-moi bien attentivement, Darius. Inutile de perdre ton temps à me demander sans cesse comment je vais. Je l’aime à en crever et lui... lui, il ne veut pas de moi. Alors non, ça ne tournera plus jamais rond chez moi, autant t’y habituer. Et ça, c’est bien pire que d’être ce que je suis ! Un maudit vampire !

Je descendis en trombe jusqu’au rez-de-chaussée, emportant avec moi de la colère à revendre.

Lorsque j’arrivai dans la cour de l’horloge, je tombai nez à nez avec quelques

membres du Cercle. Quand je vis toutes ces paires d'yeux braqués sur moi, je levai les miens au ciel et haussai les épaules de lassitude.

Darius me rejoignit une ou deux minutes après, rouge de fureur. Je ne lui en demandai pas la raison. Il me tendit brutalement un gigantesque sac de sucreries.

— Tu penses que tu peux au moins les distribuer ?

— Probablement...

Comme l'année précédente, les « bleus » étaient accroupis dans la pelouse. Je n'avais absolument pas envie de me prêter à ces fanfaronnades, mais il fallait absolument que je me vide la tête, et vite. Elle menaçait d'exploser.

Pendant un court moment, je restai immobile en spectatrice, « admirant » le ballet affligeant des étudiants déjà habillés de bleu ciel. Certains avaient quand même l'air de se fendre la poire, alors que d'autres n'avaient absolument pas l'intention de s'intégrer et restaient tranquillement dans leur coin en attendant que les choses se passent. Ils me rappelaient quelqu'un... J'avais l'impression de revivre le cauchemar de l'année dernière. Il ne manquait plus que cette anguille de Binoclard.

Darius et moi avons la responsabilité de huit étudiants – enfin, surtout Darius, car moi, on est bien d'accord que je ne faisais que de la figuration. Je remplis les sachets en plastique de bonbons et écoutai Darius expliquer aux bizuts ce qu'ils avaient à faire. Il était tellement de mauvaise humeur qu'il leur parlait comme un haut gradé dans la marine nationale. Il savait vraiment être effrayant quand il voulait ! Ça ne me mit franchement pas à l'aise et je me crus obligée de faire quelques sourires compatissants autour de moi pour compenser.

Au moment du « bombage » de mousse, une étudiante s'insurgea violemment, expliquant qu'elle était allergique à la menthe. Darius avait l'air de n'en avoir cure, il s'apprêtait à la mousser quand même. Je m'interposai brusquement en eux.

— Bon ça va, elle peut quand même vendre ces cochonneries sans mousse, non ?

Darius rengaina sa bombe et haussa les épaules.

— Je suppose que oui. On y va !

L'étudiante en question m'aurait baisé les pieds, je crois.

— Merci, dit-elle avec gratitude. Je ressors en cloques, sinon.

— Tu n'as pas besoin de te justifier. On ne devrait pas nous imposer ça.

Elle me regarda avec curiosité.

— Pourquoi participes-tu au bizutage, dans ce cas ?

— Je n'en ai aucune idée ! m'exclamai-je avant de m'éloigner pour rejoindre Darius.

Il regardait droit devant lui et marchait à une allure folle, ne se rendant pas

compte qu'il faisait littéralement courir les étudiants derrière lui. Je lui attrapai le bras pour le faire ralentir.

— Tu vas me dire ce qu'il se passe ?

— Tu me le demandes ?

— Oui.

— Sutherland me tape sur les nerfs. Je ne supporte pas qu'il te mette dans tous tes états. J'ai envie de le...

Je souris malgré moi.

— Pourquoi l'as-tu laissé me parler, alors ? Tu savais très bien ce qu'il allait me dire.

Tout en continuant à marcher, il baissa les yeux sur moi. Ils étaient éclatants.

— Parce que tu en mourais d'envie.

— Ben voyons !

Il leva un sourcil surpris.

— Ce n'est pas vrai, peut-être ?

Je haussai les épaules.

— Peu importe. Tu aurais dû l'en empêcher.

— Vraiment ? demanda-t-il sceptique.

— Oui, *vraiment* ! On change de sujet ?

Je profitai que Darius fut un peu dérouté pour chiper une bombe de mousse à raser dans son sac à dos. Avec rapidité, je la secouai, la débouchai et lui bombardai la quasi-totalité sur le visage. Derrière moi, des éclats de rire retentirent. Ils étaient tous vengés, eux et les quelques étudiants des années précédentes – oui, enfin c'est de la rhétorique, « quelques » sur deux ou trois siècles, ça peut paraître incohérent.

Maintenant, pas question de rester dans les parages. La riposte serait terrible. J'avais appris à être rapide au contact de Darius. Avant même qu'il n'ôte la texture blanchâtre sur sa figure, j'avais filé loin devant. Je tournai la tête furtivement derrière moi, il n'avait pas l'air de me suivre.

La deuxième fois que je me retournai, je manquai de me cogner à l'imposant torse de Darius. Il me dominait de toute sa taille, la mousse dégoulinante sur son beau visage doré.

— Tu pensais apprendre au vieux singe à faire des grimaces, gamine ?

Je n'essayai même pas de réprimer un rire. J'explosai littéralement, avec l'étrange sentiment que cette hilarité était bien plus le fruit de ma nervosité que de ma soi-disant envie de m'amuser. Mon rire ressemblait à un hennissement d'âne en difficulté. Je hoquetai en même temps, laissant Darius complètement interdit.

Après quelques longues secondes, voyant que je ne calmais pas, il passa

gentiment sa main derrière ma nuque et me colla contre lui. Le contact m'apaisa aussitôt et j'arrêtai de bêler.

Il embrassa tendrement mes cheveux.

— On reparle de tout ça plus tard ? chuchota-t-il en voyant le groupe qui arrivait vers nous.

— Non, je ne crois pas que ce soit vraiment utile. Je suppose que je vais finir par m'y faire.

— Ça m'étonnerait..., souffla-t-il avec tristesse. Allez viens, on va faire notre job de bourreaux.

À la fin de la journée, j'étais convaincue qu'il en était terminé de toutes ces absurdités estudiantines.

— Peut-être qu'il serait judicieux que nous rentrions pour nous changer avant de repartir.

Darius regardait ses vêtements tachés par la mousse. Les miens l'étaient tout autant de m'être collée à lui.

— Repartir ? Nous ne rentrons pas tout court ?

— Certainement pas ! La fête n'est pas finie.

— Parce que tu appelles ça une fête, toi ?

— Ne sois pas si soupe au lait, Hannah. Ce n'est pas parce que tu as le sang froid qu'il faut te conduire comme un glaçon ! (Prends ça dans les dents !) Une fois n'est pas coutume, ce soir, tu iras danser.

— Danser ? Tu es tombé sur la tête, c'est ça ? Tu as avalé trop de mousse et ça t'a empoisonné ? Et qui va s'occuper d'Hermance et Pierrick ?

Il éclata d'un rire franc.

— Mes frères ont sept cents ans, ils devraient pouvoir se garder tout seuls deux ou trois heures. Ce soir, tu vas accompagner au bal le vieillard sénile et à moitié empoisonné que je suis.

— Au *bal* ? Tu as dit, bal ?

Il claqua la langue.

— Ouais, ça va... à une fête étudiante, si tu préfères. Tous les bizuts s'y retrouvent.

Ma mine éberluée le fit sourire.

— Tu sais danser au moins, follette ?

— J'aime pas ça...

— Eh bien, tu apprendras à aimer ! On y va !

Heureusement pour moi, je ne fus pas contrainte de porter une de ces tenues extravagantes et froufrouées qu'on retrouvait dans chaque fête américaine du

genre. Je m'habillai d'une simple robe noire à bustier, mais raisonnablement décolletée, d'un gilet assorti et d'une paire d'escarpins à talons.

Darius apprécia l'effort... Il siffla en me voyant arriver.

— C'est trop ?

— Ah non ! s'empressa-t-il de dire avec un regard carnassier. C'est juste que si tu mettais quelqu'un d'autre dans cette robe, ça ne ferait pas le même effet.

— Flatteur ! Toi aussi, tu es beau.

Il avait revêtu un pantalon noir à pince et un pull fin à manches longues, de la même couleur. Avec ses cheveux blonds, il était magnifique.

— Les vampires sont de sortie ! s'amusa-t-il.

Nous montâmes dans la voiture et rejoignîmes l'université.

L'ambiance battait déjà son plein.

Nous nous approchâmes d'un bar aménagé spécialement pour la fête.

— On est vraiment obligés ? ronchonnai-je en comprenant qu'il allait passer commande.

— Pour faire comme tout le monde ! s'amusa-t-il.

C'est bien ce que je craignais...

Il acheta deux sodas et me glissa un verre dans les mains.

— Viens, on va retrouver les autres.

Quelques membres du Cercle étaient agglutinés dans un angle, volontairement à l'écart. Je n'en reconnus pas un seul. Sauf un peut-être... Cela dit, l'année dernière, j'étais loin de tous les avoir rencontrés. Et ce soir, ils n'étaient pas au complet.

— Pitt n'est pas là ? demandai-je avant d'arriver à leur hauteur.

— Non.

Son ton sec et froid me surprit. Je fronçai les sourcils, décidant de lui en toucher un mot plus tard, si j'y pensais.

Darius fit les présentations. Ils étaient six. Le prénom du premier faillit me faire hurler de rire, mais je réussis à me retenir. Il s'appelait Merlin. Merlin ! J'eus envie de lui demander de quelle époque il venait, mais je craignis de le piquer. Les autres avaient des prénoms plus classiques : Paul, Jeremy, Jeff, Rudy et Grigore. Lequel venait de Transylvanie. Je manquai un deuxième fou rire, mais me retins lorsque je vis l'air crispé qu'il avait depuis que j'étais arrivée. Il évitait mon regard comme s'il avait peur que je le foudroie.

Ces charmants garçons étaient tous très beaux (surtout Dracula, malgré son teint pâle), mais pas très bavards, en tout cas avec moi, car ils étaient plutôt loquaces avec Darius.

Discrètement, je demandai à Darius si le fameux Grigore était aux funérailles de Minah, c'est lui, qu'il me semblait reconnaître. Il m'apprit que tous étaient

présents. À moins qu'ils n'aient changé de visage entre temps, je pouvais dire que je frisais l'Alzheimer ! Il faut dire qu'aux funérailles de Minah, je n'étais pas suffisamment bien dans mes souliers pour dévisager tout le monde. Je me souvenais tout juste de celui qui m'avait brusquement empoignée par l'épaule à mon arrivée. Et il n'était pas ici.

Pendant qu'ils discutaient, je me tournai pour observer ce qui se passait autour de moi. Mon regard se porta sur une étudiante avec qui j'avais partagé plusieurs cours l'année dernière. Elle me fit un signe de la main pour me dire d'approcher. Darius me retint doucement par le bras.

— Tu ne t'éloignes pas, hein ? Je ne veux pas jouer au chien de garde, mais... si tu te sens mal, tu reviens tout de suite, ok ?

— Oui, papa ! rétorquai-je avant de rejoindre l'étudiante dont je ne connaissais même pas le prénom.

— Salut ! dit-elle avec un sourire avenant. Tu étais dans ma promo l'année dernière, non ?

— Euh oui..., c'est ça.

— La vache, ce que tu as changé !

— Il paraît...

— Je m'appelle Jessica, je viens de Belgique.

— Moi, c'est Hannah, je suis française.

— Comme ma sœur !

J'avais perdu le fil.

— Française comme ta sœur ?

— Non ! Hannah, comme ma sœur !

Nous rîmes.

— C'est ton petit ami ? se renseigna-t-elle en levant le menton vers Darius.

— Non, mon meilleur ami.

— Il n'arrête pas de te regarder comme s'il avait peur que tu te sauves.

Je fus embarrassée.

— Il est très protecteur.

— Hum... je vois. Et lui, tu le connais ?

— Qui ça ?

— Le type, derrière toi, à l'opposé de ton meilleur ami. Lui, on dirait qu'il va te manger sur place.

J'essayai de tourner la tête en catimini et scrutai le fond de salle. Leith me fixait avec insistance. Il était entouré de gens que je ne connaissais pas. Mon cœur fit une farandole endiablée.

Je me détournai dès que nos regards se croisèrent.

— Alors, tu le connais ?

— Oui..., bafouillai-je en tremblotant, sachant que Leith ne me lâchait pas les yeux.

Avec toutes ces multitudes d'odeurs autour de moi j'étais incapable de sentir sa présence. Tout était brouillon, et même maintenant que je savais qu'il était présent, je n'y arrivais pas.

Mais que faisait-il ici ? J'aurais juré que ce genre de fiesta n'était pas son truc. Il évitait toujours d'être enfermé quelque part. À quoi était-il en train de penser ? Me voyait-il comme un monstre ? Me trouvait-il jolie ? Était-il en train de changer d'avis ? Allait-il venir vers moi ? Est-ce qu'il...

Jessica rit bêtement et me sortit de mes questionnements sans fin.

— Je pense que je vais m'intégrer dans ton cercle d'amis. Tu ne connais que des beaux mecs, j'ai l'impression !

Je lui offris un sourire figé.

— Ah... Il s'approche.

— *Quoi ?* m'écriai-je, tétanisée. Leith ?

— Ça, je ne sais pas. C'est le grand blond.

Je me retournai pour voir Darius arriver, furibond. Au passage, je jetai un rapide coup d'œil vers Leith, il avait disparu. Si Jessica ne m'avait pas montré qu'il était là, j'aurais pu croire qu'il n'avait été qu'une vision de mon esprit.

— Tout va bien ? demanda Darius.

— Décidément, plaisantai-je nerveusement, tu n'as quasiment que ces mots à la bouche ! Je te présente Jessica qui était dans ma promo l'année dernière. Jessica, voici Darius.

— Enchanté, dit-il sans trop la regarder.

Elle papillonnait des cils, visiblement éblouie.

— On s'en va ?

On venait à peine d'arriver, mais, oui, j'étais d'accord. J'avais eu mon lot d'émotions pour la soirée.

— Ravie d'avoir discuté avec toi, dis-je poliment à Jessica. À bientôt, peut-être ?

— Oh oui, avec plaisir.

En m'éloignant avec Darius, je ne pus m'empêcher de lui envoyer un coup de coude amical dans les côtes.

— *Quoi ?* s'offusqua-t-il.

— Tu les fais toutes craquer, hein ?

— Mouais, marmonna-t-il, mi-figue, mi-raisin.

— *Quoi ?* Tu es encore en colère à cause de Leith ?

— Je ne l'étais pas, dit-il en serrant les dents.

— *Si*, tu l'étais, et tu l'es encore.

Il attrapa mon coude et accéléra le pas.

— Je n'ai pas l'impression qu'il va te laisser tranquille, fulmina-t-il.

— Ne raconte pas n'importe quoi. Tu as entendu ce qu'il a dit, tout à l'heure.

— Tu parles ! Ces chiens ne savent jamais ce qu'ils racontent !

— Des chiens ? Vraiment ? cinglai-je, agacée.

— Hannah ! Ne commence pas à m'énerver, toi aussi !

Darius m'escorta jusqu'à la sortie. Il m'invita à entrer dans sa voiture, tourna le contact et s'engagea sur les voies, l'humeur noire comme l'enfer.

— Tu vas bouder encore longtemps ? demandai-je après quinze minutes de silence.

— Je ne boude pas. Je...

Il se tut lorsque la Giulietta arriva dans la cour de la maison. Une petite voiture rouge y était garée.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Aucune idée, dit-il en manœuvrant.

Toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient éclairées. Nous poussâmes la porte d'entrée et...

— Hannah ! Darius ! Je passais par là, j'ai vu de la lumière alors... me voilà !

Chapitre 9

— Gwen ? m'exclamai-je, éberluée.

— Qui d'autre, nunuche ?

Elle me sauta au cou et me serra dans ses bras chaleureusement.

Hermance et Pierrick déboulèrent les escaliers. L'un portait un masque de Zorro avec une cape et l'autre le costume du sergent Garcia.

— Gwen, on t'attend, tu fais quoi ?

Darius et moi nous regardâmes, estomaqués.

— Je vous rejoins plus tard, vous êtes d'accord ?

Les garçons acquiescèrent avant de remonter.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je.

Elle nous fit un sourire éclatant, calqué sur celui des plus belles actrices de cinéma.

— L'histoire n'est pas très compliquée, en fait, mais je suis sûre que personne n'a vraiment envie d'en discuter sur le pas de la porte, pas vrai ?

— En effet, dit Darius d'une voix que je reconnus à peine, rauque et savamment dosée dans la séduction.

Il regardait Gwen un peu comme un chat une soucoupe de crème.

Gwen avança directement dans la cuisine. Nous la suivîmes, décontenancés.

Sur la table était disposée une assiette à moitié pleine d'une omelette partiellement mangée et dégoulinante de ketchup, des couverts et un verre rempli de Coca.

Elle s'excusa en voyant que Darius et moi étions fixés dessus.

— Vous ne m'en voulez pas, j'espère ? Je suis arrivée assez tard dans la soirée et je n'ai pas eu le temps de dîner. Il faut dire que les sandwiches sont toujours dégoulués sur l'autoroute, j'ai préféré attendre. Je me suis quand même arrêtée pour faire deux ou trois courses au Tesco du coin et je me suis fait une petite omelette. Je n'ai pas eu le courage de la finir, je l'ai laissée sur la table et nous sommes allés jouer avec les garçons. Ils sont vraiment chouettes ces gosses !

Et tout ça d'une traite.

Elle appuya sur la pédale de la poubelle pour jeter son reste d'omelette et reprit :

— Je n'ai cuisiné que pour moi puisque vous deux vous ne mangez pas vraiment..., dit-elle le plus naturellement du monde. Cela dit, chapeau bas ! Avec toutes ces cochonneries en chocolat que j'ai trouvées dans le placard et les quelques œufs dans le frigo, vous passeriez presque inaperçus. Vous avez une femme de ménage ? C'est pour ça que vous stockez un peu de nourriture, pour qu'elle ne se doute de rien ? Nan parce que je sais que les vampires usent parfois de nourriture humaine, mais c'est plutôt rare, non ?

Depuis que je connaissais Darius, je ne l'avais jamais vu bouche bée. Sauf cette fois. Il tira une chaise, et s'assit, à bout de souffle.

— Ne faites pas cette tête ! Vous êtes des vampires et alors ? La belle affaire, j'en ai vu d'autres, vous savez !

Ça, j'étais bien placée pour le savoir...

— Gwen..., bredouillai-je.

— Tu te demandes comment j'ai su ? Tu me prends pour une demeurée, ma parole ! (Elle tapota son index sur sa poitrine.) Je suis Gwen ! Gwen de *Simsalabim*, tu te souviens ? Tu sais, celle qui t'a mis sur la voie avec les loups-garous, les esprits vengeurs et tout et tout...

Darius qui avait enfin digéré la visite de cette charmante intruse leva sur elle des yeux amusés et admiratifs.

— Non..., continua-t-elle, ce qui m'a le plus surprise, c'est que toi, Hannah Jorion, tu en sois un. Des cheveux et des yeux pareils, sur un corps pareil (elle me désigna du plat de la main, de haut en bas), tu n'avais pas pu te faire charcuter aussi bien en si peu de temps ! Cette perfection ne peut être que celle d'un vampire !

Darius rit à gorge déployée.

— Elle me plaît vraiment, ta copine !

Gwen le gratifia d'un clin d'œil et continua dans sa lancée.

— Allez, détendez-vous, j'en fais des caisses. J'avais quasiment la certitude que vous étiez des vampires tous les deux, mais comme cet idiot de Leith ne m'avait pas mise au parfum, je me suis demandé si je ne faisais pas jouer mon imagination. J'ai cogité pas mal de temps, des semaines. Et entre temps, comme j'ai été bien occupée par le magasin, j'ai laissé traîner. Finalement, je me suis renseignée mieux que ça auprès dudit idiot et me voilà ! Bon, bon... trois mois plus tard, certes. Mais mieux vaut tard que jamais, non ?

— Et comment as-tu trouvé mon adresse ? demanda Darius avec curiosité.

Elle mit ses deux poings sur les hanches et souleva ses épaules pour y enfoncer sa tête en plissant ses yeux. J'aurais juré qu'elle allait lui sortir un « Mais, qu'est-ce que tu me dis là ? » avec une grosse voix.

— Tu m'as laissé ton numéro de téléphone et ton nom de famille, andouille !

Darius ouvrit la bouche, hébété, et arqua les sourcils. Je suis certaine que personne ne l'avait encore jamais traité d'andouille.

— Je n'ai eu qu'à faire une recherche sur le net !

— Et donc, tu es venue vérifier par toi-même toute cette histoire. Tu as pris des vacances rien que pour ça ?

— « Rien que pour ça ! » Excuse-moi, mais ça, comme tu dis, ce n'est pas rien ! Eh non, je n'ai pas pris de vacances, j'avais juste besoin de vous voir. Mais je ne vais pas vous effrayer tout de suite. Enfin, façon de parler. Les vampires n'ont peur de rien, pas vrai ?

Je secouai la tête, je suis sûre qu'elle était bourrée de clichés, encore plus que moi au début !

— Gwen ! Tu viens, maintenant ? hurla Pierrick.

Elle haussa les épaules pour s'excuser.

— Je suis censée être la fiancée que Zorro doit sauver des griffes du sergent Garcia. Trop facile ! On se retrouve plus tard ! cria-t-elle en virevoltant jusque dans le couloir.

Nous l'entendîmes monter en trombe les escaliers en criant :

— Zorro, Zorro ! Venez à mon secours, je suis perdue !

Après quoi je m'assis à côté de Darius. Il mit une main devant sa bouche pour réprimer un rire. Je me mordis les lèvres et finalement, nous pouffâmes ensemble sans discontinuer pendant une bonne minute.

— Elle t'a traité d'andouille ! hoquetai-je encore de rire.

Darius secoua la tête en souriant.

— Est-ce que ça pose un problème qu'elle soit au courant ?

Mon rire s'arrêta tout net et je levai un sourcil.

— Tu la liquides, sinon ? ironisai-je.

Il leva les yeux au ciel.

— Gwen est au courant pour Leith depuis qu'elle est toute jeune. Sa langue n'a jamais dérapé, il lui fait complètement confiance et moi aussi.

Darius m'observa avec un air inquisiteur.

— Parle-moi sincèrement, Hannah. Tu ne vas jamais renoncer, n'est-ce pas ? S'il claquait des doigts, tu accourrais sûrement.

Ça, ce n'était pas une question. Et si c'en était une, je n'avais pas envie d'y répondre.

Je fis la grimace. Mais comme parade pour s'esquiver, il y avait mieux.

— Entre vous, c'est impossible, Hannah. N'y pense même pas.

— Parce que tu vas aussi me dire ce que je dois penser ? ripostai-je avec colère.

Il plissa les yeux et pinça les lèvres.

- Tu ferais bien de m’écouter. Je sais de quoi je parle, n’oublie pas.
- Moi, je n’oublie pas, *toi* en revanche, tu sembles oublier plutôt vite !
- Pardon ?
- Tu dragues impunément Gwen. Et Julia... Oust ! Du balai ! Aux oubliettes, la garolle !

Je m’attendais à ce qu’il prenne ma remarque en pleine face, mais j’avais envie de lui dire ça depuis un moment. Par respect pour son intimité, je n’avais jamais osé. Mais du moment qu’il s’immisçait dans la mienne, pourquoi me serais-je gênée ? Oui, je trouvais sincèrement qu’il oubliait un peu vite Julia.

Darius tapa si violemment du poing sur la table que celle-ci se fendit en deux, menaçant de s’effondrer au moindre souffle.

Je ne sursautai pas, mais je n’en menais pas large. Ses prunelles étaient devenues translucides. Il se leva comme un diable et attrapa mon bras pour que je fasse la même chose. Son visage n’était qu’à quelques centimètres du mien.

— Que sais-tu exactement de ce que je pense, Hannah ? Que sais-tu de ce que je ressentais pour Julia ? Que sais-tu de ce que j’ai risqué pour être avec elle rien que quelques mois ? Et que sais-tu de ces souvenirs que je porterai au plus profond de moi encore cent mille ans si on m’en donne l’occasion ? Tu ne sais rien du tout !

Il me lâcha le bras et passa violemment sa main sur son visage. Je l’avais vraiment énervé.

— Darius, je...

— Et c’est parce que je t’aime sincèrement, pauvre idiote, que je ne veux pas qu’il t’arrive la même chose. Vivre avec des souvenirs comme ceux-ci est une vraie torture, chaque jour !

Il quitta la pièce à une telle vitesse, que même moi, j’eus du mal à le voir bouger. La porte d’entrée claqua. Lorsque j’accourus, le pull et le tee-shirt que portait Darius avaient été jetés au sol. Il était parti voler.

Je sortis en trombe pour tenter de le rejoindre. Je fis le tour de la maison en moins d’une seconde et scrutai l’horizon depuis le bord de la falaise. La lune formait un magnifique croissant dans le ciel et exactement là, je vis Darius.

Je retirai mon gilet, baissai un peu la fermeture éclair de ma robe dans le dos et m’approchai au maximum du bord. Essayant de me concentrer, je fermai les yeux pour que mes ailes se déploient.

— Dariuuuuuuuuuus ! le hélai-je.

Il m’ignora totalement. N’écoutant que ma stupidité et pensant ainsi forcer mes ailes à s’ouvrir, je me jetai dans le vide de quinze mètres au moins.

La chute était prévisible. Je retombai de tout mon poids sur un rocher avant de rouler et terminer ma course dans la mer. Je coulai comme une pierre et finis par

toucher le sol caillouteux, sentant l'eau salée s'engouffrer dans ma gorge, le long de mon œsophage, envahir mes poumons. J'avais le sentiment que tous mes membres étaient paralysés, je ne pouvais en bouger aucun et j'avais mal. Faiblement certes, mais la douleur était là, dans mes jambes, mes bras, ma tête et ma poitrine, jusque dans ma colonne vertébrale.

Les yeux grands ouverts, je devinais à travers l'eau les fenêtres éclairées au premier étage de la maison. Je ne pouvais rien faire d'autre que les regarder et patienter que mes membres redeviennent actifs. Combien de temps cela prendrait, je n'en avais aucune idée. Alors je restai immobile et attendis le temps que ça passe. Sauf que cela ne se déroula pas tout à fait comme ça. Mon estomac fut soudain mis à rude épreuve et me tirailla violemment. La sensation d'éclatement s'accrut tandis que j'avais l'impression qu'un bombardement aérien sévissait dans mon crâne. Je réussis à hurler de douleur, avalant encore un peu plus d'eau, et ma vision se brouilla peu à peu.

Puis, dans un état de semi-conscience, je vis une ombre furtive pénétrer dans l'eau pour arriver jusqu'à moi. Elle me souleva et me sortit de là. Une seconde plus tard, je respirai de l'air, allongée sur les roches plates.

— Nom de Dieu, Hannah..., entendis-je murmurer.

Mes narines et mes oreilles étaient encore complètement bouchées, je n'arrivais pas non plus à ouvrir les yeux et ma gorge me brûlait. Mais la douleur dans mon corps commençait à s'estomper lentement.

— Mais pourquoi as-tu fait ça ?

Les mains de Darius caressaient mes cheveux et mon visage. Ma mâchoire et ma langue se débloquent et j'émis un gémissement sourd.

— Reste tranquille...

— Je t'aime, moi aussi, Darius, lui dis-je faiblement.

Ses mains se crispèrent aussitôt sur ma tête et cessèrent de me caresser. Puis il eut un coup de tonnerre.

— Que fais-tu ici, maudit chacal ?

— C'est comme ça que tu tiens ta promesse, sang-mort ? Que tu prends soin d'elle ?

Mes yeux s'ouvrirent d'un seul coup.

— Leith ? murmurai-je.

C'est seulement maintenant que je réalisai que les mains qui me caressaient m'avaient semblé étrangement chaudes.

— Je suis là, Hannah, ne bouge pas, reste calme.

— Ne lui dis pas ce qu'elle a à faire, chien ! Ne la touche pas ! Éloigne-toi d'elle !

J'entendis un grognement féroce. Celui de Leith, de Darius ? Je n'en avais pas

la moindre idée, j'étais sonnée.

Je pouvais bouger mes orteils, mes doigts aussi, mes terminaisons nerveuses reprenaient vie. Avec difficulté, j'arrivai à soulever la tête. Leith et Darius étaient à moins d'un mètre l'un de l'autre, prêts à s'affronter physiquement. Ma nuque me lâcha et je retombai lourdement sur la pierre dans un bruit sec, les yeux grands ouverts sur le ciel étoilé.

— Hannah !

Leith s'était jeté près de moi, les yeux dans les miens, ce qui rendit fou de rage Darius. Il se propulsa sur lui, heurtant violemment ma jambe. Je les vis rouler comme deux fous furieux. J'entendais mordre, grogner, des mains qui battaient l'air, et j'étais toujours incapable de bouger intégralement !

— Ça suffit ! Vous êtes tombés sur la tête ? Leith ! Darius ! Arrêtez où je viens vous botter les fesses moi-même !

Gwen débarqua du haut de la falaise par l'opération du Saint-Esprit.

Darius et Leith stoppèrent immédiatement leur combat et se remirent debout, surpris. Leith, parce qu'il ne s'attendait visiblement pas à voir Gwen ici, et Darius, parce qu'une humaine venait de le menacer de cogner joyeusement sur son joli derrière, sans émettre une seule crainte.

— Au lieu de vous battre comme des crétins, il n'y en a pas un d'entre vous qui va se décider à la porter pour la ramener à la maison ? Mais quelle bande d'idiots vous êtes !

— Ça va, Hannah ? entendis-je la voix fluette de Pierrick.

— Oui, je crois.

— Tu as sauté sans tes ailes ? demanda innocemment Hermance.

— On dirait bien, oui... C'est... ce que j'ai fait.

Pierrick aboya de rire.

— Tu es folle, Hannah !

Petit à petit, mes jambes se libérèrent. Je secouai mes genoux que je sentais engourdis. Pierrick m'aida à me redresser et je me retrouvai assise. Je levai la tête vers Leith et Darius qui ne me lâchaient pas des yeux.

Gwen se pencha doucement sur moi.

— Ça va, ma grande ?

— Mieux.

— Tu parles d'un saut de l'ange ! Tu es vraiment barjot, hein ?

Je lui fis un sourire crispé.

— Et toi, comment es-tu descendue jusque-là ?

Choquée peut-être, mais pas incapable de raisonner. Je savais que du côté où je me trouvais, il n'y avait aucun chemin d'accès, et la falaise était bien trop abrupte pour qu'on puisse la descendre à pied.

— J'ai pris un super taxi volant ! s'amusa-t-elle en montrant Hermance. Il m'a portée comme si je ne pesais que quelques grammes ! J'adore ces gosses ! Vous deux ! dit-elle à l'attention de Leith et Darius. Vous allez rester plantés là encore longtemps ?

Elle attendit quelques secondes.

— Arrêtez de la regarder comme ça ! Mais bougez-vous ! Qui la porte ? Pas moi, quand même ?

— Moi, je peux ! dit timidement Pierrick. Tu veux bien, Hannah ?

En guise de réponse, je lui tendis les bras.

Tout fier de lui, il gonfla la poitrine et déploya ses ailes avant de me soulever comme si j'étais un bébé. Il avait le corps d'un enfant de dix ans, mais la force de dix hommes.

Comme à l'aller, Hermance prit Gwen avec lui. Juste avant que Pierrick ne quitte le sol, j'entendis la voix de Darius cingler.

— Toi, chien, tu te débrouilles ! Tu n'as qu'à pourrir en bas !

Leith ? Pourrir en bas ?

« Mon Dieu, Darius, tu ne connais pas ton ennemi si bien que ça... »

Pendant que Darius battait des ailes pour retrouver le sommet de la falaise, Leith s'agrippa avec agilité sur la paroi rocheuse et atteignit le rebord à peine quinze secondes plus tard. Mon cœur avait sauté en même temps que ses rebonds tellement je le trouvais magnifique. Il m'éblouissait sans même le faire exprès.

Le temps d'arriver sur la terre ferme et je me sentais bien mieux. Je pouvais marcher toute seule, mais lentement.

— Allez ! cria Gwen avec autorité. Tout le monde dans la maison, on a des choses à se dire !

Hermance et Pierrick encerclèrent ma taille pour que je ne titube pas et nous avançâmes jusqu'à l'intérieur. En jetant un œil derrière moi, je vis Leith qui n'avait pas vraiment bougé. Il attendait.

Gwen le remarqua aussi et s'énerma en un quart de seconde. Elle fit demi-tour et alla le tirer par le bras.

— Leith Sutherland ! C'est aussi valable pour toi. *Surtout* pour toi. Dépêche !

Il se frotta la tête.

— Vieux loup trop poilu ! Je suis vraiment contente que tu sois là, ça m'évite d'avoir à aller te chercher par la peau des fesses ! Quatre mois... non, mais j vous jure ! Moi, il m'aurait à peine fallu deux heures pour changer d'avis ! Allez, entre !

Je pris place sur le canapé du salon et observai la scène. Debout devant le feu de cheminée qui flambait avec vigueur, Darius fulminait silencieusement, les enfants étaient à mes côtés, ils me tenaient les mains, Gwen agissait en maîtresse

de maison, trônant sur le grand fauteuil en cuir, l'air déterminé, et Leith... pourquoi était-il là ?

Il ne me quittait pas des yeux. Les bras croisés sur le torse, il était nonchalamment appuyé contre le mur, étrangement calme. Je fus d'ailleurs surprise, parce que je l'étais aussi. J'attendais simplement que quelqu'un veuille bien m'expliquer pourquoi nous étions tous les six dans la même pièce.

Darius brisa en premier le court silence qui s'était installé.

— Il faut qu'elle boive, dit-il en regardant les flammes qui dansaient.

— Il est hors de question qu'elle chasse maintenant, s'interposa Leith.

Darius se tourna sur lui et un nouvel affrontement commença.

— Je ne crois pas t'avoir demandé ton avis, Sutherland !

— Je n'ai pas besoin que tu demandes quoi que ce soit, sang-mort ! Je dis qu'elle ne peut pas chasser, maintenant.

L'air se chargea d'étincelles électriques. Ces deux forces de la nature étaient encore une fois sur le point d'exploser. Les pupilles de Leith étaient élargies au maximum, les lèvres de Darius étaient retroussées sur la pointe de ses canines... Ça ne me disait rien qui vaille, et puisqu'on y était, ils m'avaient également mise en colère.

— Bande de machos ! J'ai également droit au chapitre, ou vous allez continuer à faire comme si je n'étais pas là ? Je bois, je mange, si je veux et je n'ai pas besoin de votre permission, compris ?

— Tu viens de subir un choc physique important et ton énergie est en baisse. Tu ne le sens peut-être pas encore, mais c'est le cas, expliqua calmement Darius.

— Elle ne peut pas chasser ! hurla Leith. Elle tient à peine debout !

Je tapai le plat de ma main sur mon front en laissant tomber mon dos contre le dossier. On n'allait pas y arriver !

— Ça tombe bien que tu sois là, chien. Parce que tu vois, Hannah ne sait pas chasser, tu vas pouvoir le faire pour elle. Tu as vidé mes sous-bois de presque toute vie, tu connais bien les lieux, ça ne devrait pas t'être difficile de dégoter une proie, dit-il avec ironie.

Leith sembla avoir reçu un coup de massue.

— Hannah ne sait pas chasser ? demanda Gwen tout aussi étonné que Leith.

— Non, répondis-je laconiquement.

— Ça alors..., dit-elle. Comment tu fais pour te nourrir vraiment ?

C'est Darius qui répondit.

— Hannah mange plus de nourriture humaine qu'elle ne boit de sang, quand elle en a besoin, je chasse pour elle.

— C'est pourquoi vous avez autant de nourriture dans vos placards, en conclut-elle.

— Oui, affirma Pierrick, et Hermance et moi, on ne mange presque que du chocolat !

— C'est vrai ! ajouta fièrement Hermance en bombant le tor-se. Même que Hannah nous dispute tout le temps parce que nous ne mangeons que des cochonneries. Et elle, elle mange surtout des œufs. Beurk !

— Je vois, plaisanta Gwen en leur envoyant un clin d'œil complice.

— J'y vais ! lança Leith, d'un coup d'un seul

— Oh, je peux venir avec toi ? Demanda Gwen, tout excitée.

— Sûrement pas ! s'indigna Leith avant de sortir en claquant la porte.

Lorsqu'il revint, vingt minutes plus tard, les garçons étaient montés se coucher, Gwen et Darius les avaient accompagnés. J'étais toujours sur le canapé lorsqu'il s'approcha. Mon cœur dérapa.

Ses cheveux étaient en bataille et ses yeux brillaient d'une intensité extraordinaire. Je ne l'avais jamais trouvé aussi beau. Ça n'allait pas arranger mes affaires...

Il s'agenouilla en face de moi et me proposa un lièvre encore chaud. Timidement, je tendis la main pour le prendre. Comme il ne me lâchait pas des yeux, je frissonnai.

En prenant la bête, mes doigts frôlèrent ceux de Leith. Ils étaient aussi brûlants que les miens étaient glacés. Ni lui ni moi ne les retirâmes. Nos regards s'accrochèrent pendant un court instant. Finalement, il me céda l'animal et me laissa seule pour que je me nourrisse. Ce dont je fus extrêmement reconnaissante.

Je pensais avoir besoin de Darius pour boire, mais un léger picotement dans mes gencives m'avertit que je pouvais mordre sans attendre. C'était à rien n'y comprendre ! Je fermai les paupières et plantai mes canines dans l'animal. Je bus jusqu'à ce que je me sente mieux.

En me détaillant des pieds jusqu'au ventre, je vis que ma robe était déchirée sur toute la longueur de la jupe. J'étirai les jambes devant moi pour les examiner, elles n'avaient pas une seule égratignure, mes bras non plus. C'était prodigieux.

Leith entra, m'observa quelques secondes et s'empara de la dépouille de l'animal pour aller la jeter. Il revint et s'agenouilla devant moi.

— Ça va mieux ?

— Oui, merci.

— Veux-tu boire encore ?

Je secouai le menton et fixai ses iris magnifiques. Il me regardait avec un mélange d'incompréhension et de curiosité.

— Tu ne sais pas chasser, tu n'as pas perdu ton odeur d'humaine... Il y a-t-il d'autres choses de ce genre-là ?

J'avais bien du mal à réaliser qu'il était à nouveau dans ma vie, je dus prendre une profonde respiration avant de répondre.

— Je ne contrôle pas mon corps. Je ne sais ni faire sortir mes dents, ni mes ailes, ni mes serres, volontairement. Quand ça arrive, je ne l'ai pas prémédité. Je ne sais pas être ange noir, en somme, ajoutai-je, désabusée.

— C'est pour cette raison que tu es tombée tout à l'heure ? Parce que tu n'as pas su ouvrir tes ailes ?

— Oui.

— Alors pourquoi as-tu sauté ?

Logique comme question... réponse illogique.

— Parce que je pensais qu'en étant dans les airs, mes émotions s'emballeraient et feraient déployer mes ailes.

Je voyais bien qu'il ne comprenait pas tout.

— Pourquoi es-tu comme ça ?

— On ne sait pas.

— Que sais-tu faire ?

— Je suis rapide, je me régénère vite, je n'ai pas besoin de respirer sous l'eau, je suis très forte...

Un premier sourire moqueur se dessina. Je crus que j'allais m'effondrer sur place.

— ... et j'ai un odorat exceptionnel.

Il leva un sourcil, dubitatif.

— Exceptionnel comment ?

— Si je ne suis pas entourée d'une multitude d'humains, de parfums différents et que je suis à l'extérieur, je peux sentir une odeur particulière à un kilomètre, peut-être plus. D'ailleurs, avouai-je, je t'ai senti tout le temps où tu es resté dans les sous-bois, sauf que je ne savais pas que cette odeur était la tienne, celle d'un garou.

Je ne pus m'empêcher une grimace en me remémorant sa puanteur.

— Quoi ? dit-il en voyant la tête que je faisais.

— Tu sentais vraiment mauvais.

Il laissa échapper un petit rire.

— Le chien mouillé ?

— Oui.

— Et là, je sens toujours pareil ?

— Oh non ! affirmai-je avec un peu trop d'empressement.

Je n'aurais pas dû. Il n'avait pas besoin de savoir que je trouvais son odeur délicieuse. Trop tard, son sourire me prouva qu'il avait compris.

— Il y a d'autres choses bizarres chez toi ?

— Je ne sais pas pleurer.

Il m’observa pendant un long moment, interdit.

— Pas du tout ?

Je secouai la tête.

— Il y a aussi mon sang.

— Quoi, ton sang ?

— Il a la même odeur qu’avant ma mutation. Ça, tu le sais, mais peut-être aussi le... même goût.

Il blêmit en un clin d’œil.

— Comment le sais-tu ?

— C’est ce qu’on suppose.

— Fantastique ! Tu es en train de me dire que depuis des mois tu te promènes dans cette baraque comme une souris dans un repaire de matous ?

Même si j’avais conscience que je pouvais parfois être une lutte pour Pierrick et Darius, je ne m’imaginai quand même pas finir entre deux tranches de pain !

— Tu exagères !

— Non, je ne crois pas !

— Et à qui la faute, hein ? répliquai-je durement. J’ai atterri là comment, à ton avis ?

Ses yeux s’étrécirent, il se leva d’un bond pour se mettre devant la cheminée et regarder les flammes.

— Quoi d’autre ?

Ce qui était en train de se passer était incroyable !

— Tu es en train de m’énervier sérieusement, Leith Sutherland ! Ton comportement n’est pas justifié, tu n’as rien à dire du tout !

Il me fit le coup de la mine boudeuse, j’en fus liquéfiée de tendresse malgré moi. Je finis même par sourire.

— Les œufs ne m’aiment pas.

Il se retourna d’un coup, déconcerté.

— Quoi ?

— Je les soupçonne de se déguiser en œufs pourris juste pour m’embêter.

Il esquissa un sourire. Je le lui rendis.

— Pourquoi es-tu là ? demandai-je.

Son visage se vêtit d’une tristesse qui me coupa le souffle. Il s’approcha et reprit sa position initiale, à mes genoux. Les battements de mon cœur devinrent des sursauts indomptables.

— J’ai essayé, mais je n’y arrive pas, Hannah.

— Tu as essayé quoi ?

— De me passer de toi.

Ma respiration s'arrêta nette.

— Bien ! chanta subitement la voix aiguë de Gwen. Maintenant que nous sommes entre adultes, nous allons pouvoir parler sérieusement. Je sais qu'il est tard, mais moi, j'ai une multitude de choses à vous demander et à vous dire. Tu viens, Darius ? Tu es aussi concerné, mon grand !

Le temps qui court est un bourreau des cœurs, et Gwen aussi ! Pourquoi fallait-il qu'ils arrivent maintenant ?

Darius fit courir ses yeux de Leith à moi puis de moi à Leith. Il n'aimait pas du tout ce qu'il voyait.

Leith se leva et Darius s'empressa de s'asseoir à côté de moi. Tout naturellement, il cala ma main dans les siennes. Cette fois, c'est Leith qui était aussi blanc qu'un linge.

— Ma présence est-elle indispensable ? demanda-t-il à Gwen d'une voix plate, uniforme et froide.

— Oh l'idiot ! Évidemment ! s'exclama-t-elle en lui montrant le fauteuil en cuir du plat de la main. Et installe-toi confortablement, ça risque de durer longtemps !

Chapitre 10

— Vous me laissez une petite minute ? demanda Gwen avec un large sourire. Il faut que je prévoie de quoi me désaltérer, sans quoi je vais sécher comme éponge de mer en plein soleil ! Hannah, Darius, je ne vous propose rien, hein ? Vous n’avez pas soif, j’espère ? dit-elle avec un clin d’œil en portant la main à son cou. Et toi, mon vieux loup trop poilu ?

Darius lui fit un sourire crispé et Leith lui lança un regard courroucé.

Elle s’éloigna en direction de la cuisine et se retourna juste avant de quitter la pièce.

— En attendant que l’eau bouille, essayez d’avoir une conversation mondaine, c’est excellent pour se rendre plus sociable ! En ce moment, le sujet en vogue est l’écologie.

Elle nous planta tous les trois dans le salon en virevoltant.

C’est exactement dans ce genre de moment qu’on se rendait compte à quel point Gwen savait meubler et combler le vide intersidéral dans lequel nous étions quand elle n’était pas dans les parages. Et je vous assure que dans ce vide-là, il se passait des choses qui me donnaient vraiment envie d’être ailleurs.

Comme depuis qu’il était entré dans cette maison, Leith ne me lâchait pas des yeux, obligeant mon cœur à continuer sa course folle. Darius restait fixé sur Leith, imaginant sans doute toutes les façons possibles de le faire dégager de son salon. Quant à moi, je levais le nez au plafond pour chercher les toiles d’araignées inexistantes. J’étais sûre que demain, je serais capable de dire de combien de picots, exactement, étaient constituées les moulures.

— Eh ben, vous n’êtes pas très bavards !

Gwen portait un plateau chargé de deux mugs, d’une bouilloire fumante et de plusieurs sachets de thé qu’elle avait sûrement sortis de ses affaires. En excellent gentleman, Darius se leva aussitôt pour lui prêter main-forte et posa le plateau sur la table basse. Il alla même jusqu’à servir Gwen.

— Merci, dit-elle en lui offrant un sourire éclatant.

Elle s’empara d’un sachet et le fit infuser pendant quelques secondes. Elle le sortit de l’eau, le pressa soigneusement entre la paroi du mug et sa petite cuillère, puis le déposa dans une sous-tasse.

Personne ne perdait une miette de ses gestes, comme si ce rituel du thé avait une importance capitale pour la suite de la soirée.

— Il n’y a pas de lait chez vous. Dommage, ce sera moins bon comme ça, fit-elle remarquer avant de porter la tasse à ses lèvres pour boire une longue gorgée.

La connaissant bien, je savais que ces grandes goulées de thé laissaient présager une conversation palpitante.

— D’abord, dit-elle en s’adressant à moi, il faut que tu saches que Leith a eu la *gentillesse* de me lâcher le morceau sur ton état il y a tout juste dix jours, sans quoi je serais venue bien plus tôt. Et encore, il a fallu que j’amène toute seule la conversation ! Honnêtement, Leith, on n’a pas idée d’être aussi égoïste ! Comme si tu étais le seul concerné dans cette histoire. Pff...

Leith ouvrit sensiblement la bouche. Pas pour dire quelque chose non, mais pour exprimer son étonnement de se faire sermonner comme un gosse.

— Bref, reprit-elle, quand ce charmant jeune homme a décidé de sortir de sa retraite insulaire aux Orcades – quoiqu’il paraît qu’il n’a aussi pas mal traîné ses savates ici, si je puis dire –, et que j’ai officiellement appris pour toi, Hannah, j’ai entrepris de faire quelques petites recherches.

— Des recherches sur quoi ? demandai-je, intriguée, en regardant à tour de rôle Gwen, puis Leith.

Celui-ci souleva les épaules pour me signifier qu’il n’était absolument pas au courant.

— Sur ta condition de vampire et ton devenir, ma chérie.

Évidemment, je n’avais aucune idée de ce à quoi elle faisait allusion, mais Darius se redressa du canapé pour se pencher en avant et croiser ses bras sur ses genoux sans me lâcher la main. Il n’allait pas perdre un mot de ce qu’allait dire Gwen.

— Continue, Gwen, l’encourageai-je.

— Avant de dire quoi que ce soit de plus, Hannah, j’ai besoin de savoir... Comment te sens-tu dans ta peau d’ange noir ? Pardon d’être si directe et de remuer le couteau dans la plaie, mais indépendamment du fait que toi et Leith soyez, disons en désaccord, es-tu satisfaite de ta condition de vampire ?

— Non.

Ma réponse fut tranchante et spontanée. Si bien que j’entendis Leith émettre un grognement sourd tandis que des doigts de Darius se contractaient brutalement sur les miens. En lui jetant un œil, je lus de la peine dans son regard.

— Tu sais ça depuis le début, Darius. Je n’ai jamais rien eu contre les anges noirs, j’admire qui vous êtes, toi et tes frères, mais moi, je ne suis pas comme vous. Je déteste être dans ce corps. (Il secoua la tête.) Mais regarde ! m’écriai-je en bondissant sur mes pieds pour me désigner de la tête au pied. Je ne sais pas

qui je suis. Cette bombe plastiquée à la perfection, ce n'est pas moi ! Je sais qu'il est encore trop tôt pour l'affirmer, mais j'ai le sentiment que je ne m'y ferai jamais. Je me déteste Darius..., j'ai tout perdu, soufflai-je avec désespoir.

Il me sembla voir Leith faire un geste furtif vers moi. Mais finalement, il se ravisa.

Je retombai sur le canapé, les bras ballants et les yeux fermés. Le bras de Darius s'enroula autour de mes épaules pour me serrer contre lui. Je me sentais si triste, alors. Il colla ses lèvres sur mon front et prit doucement mon visage entre ses mains.

— Je n'ai pas non plus choisi d'être ce que je suis, mais tu as raison, ma vie me plaît ainsi. Il y a bien sûr des choses qui n'iront jamais vraiment, mais en globalité, je suis heureux et Pierrick et Hermance aussi. Chaque jour j'espère qu'il en sera de même pour toi, mais les jours passent et je ne vois aucune joie réelle sur ton visage. Aucune qui soit suffisante pour te faire oublier tout le reste. (Il soupira.) Je le voudrais, pourtant, sincèrement... Mais ce qui est fait est fait, tu dois apprendre à t'accepter, Hannah, car il n'y a pas d'autre solution.

Par-dessus son épaule, j'observais Leith. Il était triste lui aussi, une tristesse sûrement aussi grande que la mienne. Mon cœur se contracta.

— Et s'il en existait une autre, justement ?

Je me dégageai doucement pour me retourner. Trois paires d'yeux étaient braquées sur Gwen. Puis Darius partit au quart de tour.

— Il n'y en a aucune!

— Eh bien... Il se trouve que j'ai réussi à récolter quelques informations qui me permettent de dire que...

— Ça ne nous intéresse pas !

— Darius ! Moi, ça m'intéresse, enfin ! protestai-je.

— Non, ça m'étonnerait que ce qu'elle a à te dire vaille vraiment la peine d'être entendu.

— Mais..., s'insurgea Gwen, tu ne sais même pas de quoi il retourne, laisse-moi au moins...

— Non !

Un éclair de colère passa sur le visage de Gwen.

— Rien que pour ça, maintenant, il va falloir que j'ouvre ma bouche, que ça te plaise ou non, *Darius le Grand* !

Il se leva comme un diable de sa boîte et fit quelques pas menaçant vers Gwen. Leith s'éjecta aussitôt de son fauteuil pour protéger son amie. Dans la foulée, je me levai aussi, ahurie. Qu'est-ce qui pouvait bien provoquer une telle tension, tout à coup ?

Nullement impressionnée par tout ce petit monde, Gwen avala calmement une

autre gorgée de thé.

— Tu peux te rasseoir, Darius, dit-elle tranquillement sans le regarder. Toi aussi, Leith, personne ne me fera du mal.

Mais aucun d'eux ne reprit sa place.

— Gwen..., dit Darius sur le ton de l'avertissement.

Elle l'ignora.

— Hannah, dit-elle avec solennité. Il y a quelque chose que tu dois savoir.

— Tu vas te taire ! hurla Darius avec férocité en faisant un au-tre pas vers elle.

Gwen finit par poser sa tasse sur la table basse et se mit debout. Leith la retint par l'épaule, mais elle le repoussa pour tenir tête à Darius, levant le menton bien haut.

— Il n'en est pas question, *môsieur* le vampire. Elle a le droit de savoir et je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas que je...

— Je t'ai dit que non !

— Vraiment ? Et tu crois que tu vas pouvoir m'empêcher de le lui dire ? persista-t-elle en levant les sourcils, les mains sur les hanches. C'est bien mal me connaître, mon grand !

— Mais enfin ! Je peux savoir de quoi vous parlez ? m'irritai-je.

— Oui.

— Non !

En même temps, évidemment... Je me demandais lequel des deux était le plus déterminé.

— Je suis désolée, Darius, argua Gwen, mais tu aurais dû étaler toutes les cartes devant Hannah et ne pas décider à sa place. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais certaine qu'Hannah n'était au courant de rien. Naïvement je m'étais dit que toi non plus, sans quoi, tu l'aurais forcément mise au parfum et elle ne serait pas dans cet état depuis des mois !

— Gwen, mais de quoi tu parles ? demandai-je calmement en plissant les paupières.

— Oui, de quoi tu parles ? insista Leith

— J'imagine que maintenant nous n'avons plus beaucoup de temps pour réparer l'immense erreur de sa condition d'ange noir, continua-t-elle. Hannah, tu as la possibilité de redevenir humaine, autant que tu le saches.

En une seconde, il y eut une cacophonie de hurlements.

— *Quoi ?* (Moi, abasourdie)

— Non ! (Darius, noir de colère.)

— *Quoi ?* (Leith, dans un quasi-rugissement.)

À ce niveau de la conversation, ce n'est pas une douche froide que je pris, mais un tsunami d'eau glacée. Je me laissai tomber de tout mon poids sur le

divan.

Une série d'images m'assaillirent, mettant en scène le jour où j'avais été mordue, les souvenirs de mon enfance, mes discussions avec Elaine, mes parents, mes années lycée, mon initiation par Darius, le premier baiser de Leith... Tout s'entrechoquait avec violence, ne laissant aucun répit à mon cerveau momentanément détraqué. Je pouvais redevenir humaine !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Gwen ! hurla Darius, la mâchoire tremblotante. Tu n'as aucune espèce d'idée de ce que tu racontes !

— Je vais le massacrer ! vociféra Leith. Tu le savais ! Tu le savais, maudit sang-mort, et tu n'as rien dit ?

Il plongea sur Darius, mais ce dernier était déjà sur ses gardes et ne fut pas pris par surprise. Il réussit à repousser Leith et à l'envoyer trois mètres plus loin, dans l'entrée.

— Ça suffit ! hurlai-je à mon tour.

Avant qu'ils ne se confrontent à nouveau, je m'interposai entre eux à la vitesse du vent. Ils s'approchèrent une seconde fois pour se cogner, mais de toutes mes forces, j'arrivai à les repousser en écartant les bras. Darius tomba sur la table basse du salon avec fracas, évitant Gwen de justesse, et Leith s'écroula en bas des escaliers, emportant avec lui l'épée en argent massif qui lui retomba sur la poitrine. Ils se relevèrent, choqués, mais à peine calmés.

Lorsqu'Hermance et Pierrick se montrèrent en haut des marches, encore à moitié endormis, la tension tomba doucement. Tout le monde s'était arrêté sur eux.

— Je vous jure que si vous continuez à vous battre, je vous égorge tous les deux et je donne vos restes à bouffer aux mouettes ! m'écriai-je en colère avant de monter rejoindre les enfants.

Ces derniers me regardaient avec effroi. De la scène à laquelle ils venaient d'assister ou de ce que je venais de dire, je ne sus ce qui les effraya le plus.

— Venez, les garçons, dis-je avec douceur. Retournez vous coucher. Je vous accompagne.

— Que se passe-t-il ? demanda Hermance en jetant un dernier coup d'œil à Darius.

— Une dispute... Allez, viens maintenant, dis-je en les attirant dans le couloir.

Je poussai la porte de leur chambre et les fis entrer. Sans rechigner, ils se recouchèrent.

— Je n'aime pas les loups-garous, grogna Pierrick pendant que je le bordais.

— Moi non plus ! renchérit Hermance.

— Et moi je vous aime tous les deux, dis-je avec douceur en leur plantant un baiser sur le front. Vous allez vous rendormir.

Ils hochèrent la tête sans être plus convaincus que ça.

— Ne vous inquiétez pas. Perceval et Leith se sont calmés.

— C'est ton amoureux, le loup-garou ? demanda Hermance.

Je préfèrai ne pas répondre.

— Parce que moi, j'aimerais mieux que ce soit Perceval que tu aimes.

— Mais je l'aime, Hermance, comme je vous aime vous aussi. Allez, dans les bras du marchand de sable ! Nous ne ferons plus de bruit, c'est promis.

— Moi aussi je t'aime, dit Pierrick. Et j'espère que tu ne partiras jamais.

— Ohh... Pierrick, m'écriai-je en le serrant contre moi. Je serais toujours là pour vous deux, tu sais.

J'embrassai une nouvelle fois Hermance et sortis doucement de la chambre en fermant la porte, envahie par une vague de chaleur. Ces deux gosses me mettaient dans tous mes états.

Lorsque je descendis, Leith et Darius attendaient en bas. Ils me suivaient des yeux, encore estomaqués par mon précédent avertissement. Quant à moi, si j'étais calme d'apparence, intérieurement je brûlais furieusement des révélations de Gwen.

Je passai devant eux sans même leur adresser un regard et rejoignis Gwen qui ramassait les bris de verre, toute tremblotante. La table basse avait littéralement explosé sous le poids de Darius.

— Laisse, tu vas te couper, l'avertis-je en repoussant ses doigts. On fera ça plus tard, raconte-moi plutôt ce que tu as appris. S'il te plaît...

Je l'attirai sur le canapé pour qu'elle s'assoie avec moi. Elle me sourit, fébrile, et prit sa respiration.

— J'avais une bonne raison de ne pas te dire ce que Gwen s'apprête à te révéler, se justifia Darius avant qu'elle ne parle.

— J'écoute ce qu'elle a à me dire et ensuite je décide si je pardonne ou pas, tranchai-je sans me tourner vers lui. Je t'écoute, Gwen.

— Il n'y a pas longtemps que je sais qu'il existe un moyen pour un vampire de redevenir humain. Stéphanie, mon amie peintre, avait fait une toile sur ce thème il y a quelque temps. Elle m'avait dit s'être inspirée d'un roman qui raconte l'histoire d'un vampire las d'être ce qu'il était. Il volait des corps à la morgue et en prenait possession.

— *Le voleur de corps*^[3], précisa Darius, avant d'émettre un rire moqueur.

— Bref, continua Gwen, par hasard, cet été, peu de temps après vous avoir vus, Darius et toi, je suis allée prendre le thé chez Stéphanie et j'ai revu la toile en question. Si bien que lorsque Leith m'a avoué ce qu'il t'était arrivé, j'y ai de suite pensé et je me suis dit que cette histoire avait peut-être un fondement. Alors j'ai fait des recherches sur le sujet.

« Je me suis souvenu que j'avais un très vieux bouquin qui parle de toutes les formes de résurrection possibles. Il confronte la mort et la vie – comment mourir sous une forme et ressusciter sous une autre. Il parle aussi de comment renâître dans la peau d'un vampire, mais il ne mentionne pas si l'inverse est possible. Sauf que lors de ma première lecture il y a des années, je n'avais pas remarqué qu'il donnait des références bibliographiques plus pointues. J'ai fermé le magasin pour quelques jours et j'ai filé chez un ami à Londres qui possède le même genre de boutique que la mienne, mais bien plus imposante. Il avait tous les ouvrages que je cherchais. Je les ai achetés et je suis rentrée pour les examiner un peu mieux. J'y ai découvert plusieurs choses, certaines, complètement improbables comme cette histoire de corps volés, et d'autres, largement plus plausibles, mais je l'avoue, sans grands témoignages pour les corroborer. Cependant, la réaction de Darius semble parler d'elle-même...

— Et ? demandai-je, intriguée.

— Il s'agit de mettre toi-même ton créateur à mort.

Ma mâchoire s'ouvrit. Se pourrait-il que ce soit aussi simple que ça ?

— Ok, ok, intervint Darius. Bravo, Gwen, tu as effectivement creusé là où il fallait. Mais la chose est loin d'être aussi aisée que tu l'entends, loin d'être sans risque non plus. Si vous voulez mon avis... non, Hannah, si *tu* veux mon avis, laisse tomber. Tu as plus de chance de finir par apprécier d'être un ange noir que de réussir à redevenir humaine.

— Comme tu as l'air d'en connaître un paquet sur le rayon, ironisa Leith, lâche-toi et crache le morceau qu'on juge par nous-mêmes si, oui ou non, ça vaut le coup d'essayer.

— « Qu'on » ? Je ne crois pas que ça te concerne !

— Ah ouais ?

— Ouais. Quand tu l'as abandonnée comme un couard, tu as perdu tous les droits de t'immiscer dans sa vie. D'ailleurs, c'est ce que tu voulais non, si j'ai bonne mémoire, qu'elle dégage de ta vue ?

Les yeux de Leith devinrent aussi noirs que les ténèbres et sa gorge émit un feulement sauvage. Je ne l'avais jamais entendu faire ça.

— Ne va pas croire que je vais te laisser détruire ne serait-ce que la plus petite chance qu'elle a de redevenir humaine.

— Ah... c'est donc ça, se moqua Darius. Tu veux récupérer ton bien dans son état d'origine... Ça ne marche pas comme ça, Sutherland ! Si elle n'est pas assez bien pour toi sous sa forme d'ange noir, je ne vois pas pourquoi elle le serait davantage sous sa forme humaine. Tu ne peux pas te servir juste quand ça te plaît. Passe ton chemin, chien.

— Arrêtez ! m'interposai-je avec colère. Personne ne va passer son chemin et

personne ne va décider à ma place. Darius, vas-tu enfin me dire ce que tu sais ?

— Non.

J'en restai bouche bée.

— Non ? Mais... pourquoi ?

— Peut-être parce qu'il veut te garder pour lui tout seul ? Peut-être parce qu'il n'est pas partageur ? persifla Leith.

— Leith ! hurlai-je. Comment oses-tu parler de moi comme si je n'étais qu'un morceau de gâteau ?

— Parce qu'il est perfide, sournois et qu'il ne pense qu'à son nombril. Te récupérer est tout ce qu'il attend maintenant qu'il sait que, peut-être, l'humanité pourrait t'être rendue. Tu n'as pas plus de valeur pour lui qu'un trophée, et quand il en aura assez, il refera la même chose, il te jettera comme un objet qui n'a plus d'importance, cingla Darius.

Avec une rapidité étourdissante, Leith décrocha un coup de poing infernal dans la mâchoire de Darius. À peine fut-il à terre, qu'il se jeta sur lui.

— C'est ça que tu as fait tous ces mois ? Tu lui as mis ces horreurs dans la tête ? hurla-t-il en continuant à le cogner avec rage.

Darius attrapa Leith par le cou et le jeta sur la table basse déjà brisée. Pour arrêter le carnage, j'écartai mes bras devant Darius, mais pas assez vite. En voulant se jeter sur Leith, il me percuta en plein fouet et c'est moi qu'il cloua au sol. Le geste le stoppa tout net, il sauta sur ses pieds comme un diable. Leith s'était relevé et soufflait tel un taureau dans une arène. Je me redressai en refusant la main que me tendait Darius et, simultanément, je leur administrai à chacun une gifle retentissante. Tous les deux se touchèrent la joue comme pour être sûrs de ce qu'ils avaient senti. C'en était vexant !

— Je vous trouve insupportables ! Vous n'avez aucun respect pour moi ! Je veux savoir si, oui ou non, je peux redevenir humaine. Je n'en ai rien à cirer de vos états d'âme, vous comprenez ou pas ? Rien à cirer !

Gwen était blême. Elle était prostrée dans un coin et n'osait plus bouger. Remarquez, si j'avais été à sa place, je n'en aurais pas mené large, moi non plus. Autant de forces de la nature dans une même pièce, c'est plutôt effrayant.

Je lui fis signe de s'approcher.

— Je ne m'attendais pas à provoquer une telle situation, murmura-t-elle en s'asseyant sur le divan, à bout de souffle.

— Ce sont des crétins ! Parle-moi de ta découverte et ne t'occupe pas de Darius, lançai-je en le toisant méchamment.

— Ben en fait, c'est que je... je... (Elle mit la main devant sa bouche.) Ils... ils me flanquent la trouille !

Elle tremblait comme une feuille.

Penaud, Darius se pencha vers elle pour lui tendre un verre d'eau qu'il était allé chercher en vitesse. Gwen le prit et l'avala d'une traite.

— Tu veux bien me pardonner ? demanda Darius en lui envoyant un regard extrêmement doux.

Il me sembla qu'elle ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait, littéralement fascinée par les yeux de Darius qu'il savait rendre pénétrants et convaincants.

— Hé ! Ne fais pas ça ! m'écriai-je.

— Quoi ? me dit-il faussement innocent.

— N'essaye pas de l'éblouir pour qu'elle oublie que toi et Leith vous vous conduisez comme des imbéciles !

Il haussa les épaules et se détourna pour se placer devant la cheminée.

— Vas-y, Gwen, je t'écoute.

Elle prit une profonde inspiration.

— Ce que j'ai lu semblait très incomplet. Le nouveau-né dispose d'un temps limité pour tuer son créateur. Au-delà de cette limite, rien n'est plus possible. Le nouveau-né reste un vampire à jamais. Seule la mort peut le libérer de cette enveloppe charnelle.

— Très bien. Comment tue-t-on son créateur ?

— C'est du délire ! clama Darius.

— Tais-toi ! lui ordonnai-je. Continue, Gwen.

— L'auteur avait l'air de dire que c'était une vraie difficulté du fait que le créateur a généralement bien plus d'expérience que son éveillé, mais de quelle manière cela peut se faire, je ne sais pas exactement.

— Il se tue comme n'importe quel autre vampire, finit par dire Darius. Sauf que la plupart du temps, lorsque le jeune éveillé a atteint une force suffisante pour vaincre son créateur, le temps imparti est écoulé depuis longtemps. Il faut également savoir que le créateur est capable de manipuler celui qu'il a fait. Il exerce sur lui un pouvoir psychique puissant. S'il se sait en danger, il peut avoir recours à la manipulation mentale pour l'asservir.

— L'asservir ? s'étonna Gwen.

— Oui. Car il est impossible qu'il le tue. Lorsqu'un vampire en crée un autre, il donne une partie de lui-même. C'est la raison pour laquelle lui et son éveillé sont si proches. Le vampire qui déciderait de tuer de ses propres mains celui qu'il a fait verrait son énergie diminuer considérablement et de manière définitive. Aucun sang, même humain, ne pourrait la lui rendre.

— Si je réussis à le tuer, que se passera-t-il ?

Darius sourit tristement.

— Il y a peu de chance que tu survives à une seconde mutation. Trop jeune, trop faible... ton corps ne supporterait probablement pas. C'est presque toujours

ainsi.

Bien que la nouvelle me fît un choc, je gardai la tête froide.

— Presque ne veut pas dire « systématiquement », n'est-ce pas ?

— Ne prends pas ce risque.

— Quelles seraient ses chances de survie? demanda Leith.

Son beau visage semblait si déterminé.

— Tu risquerais sa vie pour arriver à tes fins, Sutherland ?

— Combien ? répéta Leith en serrant les dents.

Momentanément, Darius se résigna à ne pas pousser sa haine un peu plus loin.

— Trop peu.

Mais Leith insista.

— Y a-t-il eu des cas, à ta connaissance, qui ont survécu ?

— Quelques-uns. Je peux les compter sur les doigts de la main. C'est dérisoire, en sept cents ans...

Leith fronça les sourcils, semblant réfléchir avec force à la situation.

— Explique-moi pourquoi Hannah n'est pas comme les autres anges noirs. Qu'est-ce qui a pu causer une telle différence ? Elle semble avoir gardé une telle part d'humanité. Son odeur, par exemple ?

Darius sembla tout aussi surpris que moi par ce changement de sujet.

— Je ne sais pas. Pour être honnête, je n'ai jamais vu ou eu vent de quelqu'un comme elle. Les anges noirs transformés contre leur gré ont souvent quelque chose de particulier, mais à ce point...

— Moi, j'ai une théorie..., dit Gwen d'une toute petite voix.

Nous nous tournâmes sur elle. Personne ne sembla étonné qu'elle ait une idée sur la question, Gwen fait partie de ces personnes qui réfléchissent sans arrêt.

— Ce pourrait-il que tu fusses tellement accrochée à ta vie d'humaine que ton corps ait rejeté un grand nombre d'attributs vampiriques ?

— Comment ça ? demandai-je intriguée.

— Un peu comme un déni de transformation. Ben oui... tu étais plutôt heureuse avant, non ?

J'opinaï.

— Je pense que tu as gardé une part de ton humanité à cause de ça. Ton corps a refusé de lâcher intégralement ce qui te rattachait à elle. Ton désaccord était bien trop fort.

En voyant le sourcil droit de Darius se lever, elle se mit à rougir.

— Bon d'accord, c'est un peu tiré par les cheveux, mais quelqu'un a-t-il une meilleure explication ? Vous savez, le psychique et le corps sont perpétuellement en osmose. Ils ne font qu'un donc, pourquoi pas ?

— Tu as peut-être raison, soufflai-je.

— Darius m’a également dit que tu avais un odorat anormalement développé. J’ai aussi une théorie.

— Oui ?

— Je pense que tu l’as hérité de Leith. Un don de l’Esprit te permettant de garder un fil conducteur avec ton âme sœur, quoi qu’il arrive, car il n’y a bien que les garous qui ont un odorat aussi développé que le tien. Tu as pris un peu de lui. Et je crois qu’il en va de même pour l’odeur humaine que tu as gardée. Elle est restée pour permettre à ton âme sœur de te reconnaître et de te retrouver n’importe où. Pareil pour toi, ajouta-t-elle en regardant Leith. Pour Hannah, tu n’as pas l’odeur que perçoivent habituellement les anges noirs chez un garou. Tu es resté le même, ou presque...

Leith ouvrait des yeux grands comme des soucoupes.

— Belle déduction, la félicita Darius. Un humain ayant comme âme sœur un loup-garou et qui finit par se transformer en ange noir, ce n’est quand même pas banal, je dirais même sans précédent. Tout est possible et ta théorie est assez logique.

Gwen rougit de plus belle.

— Merci. Encore un cas comme celui-ci et il fera jurisprudence ! s’amusa-t-elle.

Leith ne resta pas interdit longtemps, il rebondit sur les propos de Gwen.

— Donc, si Hannah a gardé une grande part d’humanité parce que son corps s’est refusé à l’intégralité de la transformation, il est fort probable qu’elle ne réagisse pas comme tout le monde à une deuxième mutation...

Cette phrase, sonnait plus comme une affirmation qu’une question, fit retentir en moi des accents d’espoir qui me donnèrent des frissons.

— Tu ne lâches rien, hein ? constata Darius, mais sans méchanceté cette fois.

— Penses-tu qu’il puisse avoir raison ? voulus-je m’assurer.

Darius passa les mains devant ses yeux avant de les faire glisser le long de son visage.

— C’est possible, mais je crois quand même que les chances que ce soit le cas sont trop minces pour tenter quoi que ce soit, Hannah.

— Mais pas inexistantes, corrigea Leith.

— Mais pas inexistantes..., répéta Darius. Hannah, réfléchis bien, tu pourrais tout perdre.

— J’ai déjà tout perdu, dis-je d’une voix atone.

— Je pourrais te perdre, ajouta-t-il. Et pour ça, je ne suis pas prêt. Je ne veux pas que tu coures le risque de mourir. Parce que c’est de ça qu’il s’agit, Hannah.

Un rideau de plomb tomba, comme si tout le monde dans cette pièce méditait lourdement cette dernière phrase.

— Combien de temps me reste-t-il ?

Ses yeux se mirent à briller et sans même donner l'impression de réfléchir il me répondit :

— À partir de demain, quatre mois et vingt-sept jours.

Les avait-il comptés depuis le début ?

— Ton changement doit s'opérer dans les neuf mois après ta mutation, et comme tu es « née » le 1^{er} juin...

Quelle ironie ! Le résultat final serait-il aussi douloureux qu'un accouchement ?

— Je veux essayer ! annonçai-je sans même réfléchir trop à ce que je disais. Aurais-je ton soutien ?

— Hannah..., marmonna Darius.

L'idée fixe que j'avais eue quelques mois plus tôt d'avoir la peau d'Ewan ressurgissait à grandes vagues. Mais cette fois, la raison était bien plus motivante.

— Aurais-je ton soutien, Darius ? répétais-je.

Nos yeux continuèrent à s'accrocher. Il me fixait avec une telle douceur, que j'en fus bouleversée.

Il s'approcha lentement et comme j'étais encore assise, il s'agenouilla à mes pieds. Il prit mes mains, les porta à ses lèvres et poussa un immense soupir.

— Je t'ai promis que je veillerai sur toi. Si je suis incapable de te faire changer d'avis, je t'aiderai dans ta quête, même si je ne crois pas un seul instant que tu y arriveras. Je t'aime, Hannah. (Anxieusement, mon regard s'était posé sur Leith qui avait tressailli.) Te perdre serait pour moi une souffrance intolérable. Mais si c'est vraiment ce que tu veux, je t'aiderai. Jusqu'à la mort. Qu'il en soit ainsi.

Mon cœur se comprima et je serrai Darius dans mes bras.

— Merci.

— Et tu as le mien ! s'écria la voix aiguë de Gwen. Je ferai tout ce que je peux pour que tu sois telle que tu veux être. Youhou ! Je reste ici !

Darius ne put s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme de Gwen. Au fond de moi, j'étais certaine que la voir s'installer ici pour quelque temps le réjouissait plus qu'il ne l'aurait avoué.

— Leith ? m'assurai-je sans trop de crainte.

Il ne bougea pas, ni ne sourit pas, mais ce qu'il annonça m'emplit le cœur d'une chaleur intense et profonde.

— Ma vie t'appartient. Je suis avec toi.

Chapitre 11

La soirée était loin d'être terminée. Dans la maison, il régnait un bazar que je n'osai nommer. Je me suis retrouvée seule avec Leith, Darius était en train de montrer sa chambre à Gwen, elle en avait assez vu pour la journée. Il ne me restait plus qu'à tout nettoyer. Je me baissai vers ce qu'il restait de la table pour rassembler les morceaux de verres éparpillés.

— Tu risques de te couper, entendis-je derrière mon dos.

Leith posa sa main sur la mienne au moment où je ramassais un large éclat de verre. Lorsque sa main me toucha, son contact me fit un tel effet qu'au lieu de la repousser, j'écrasai le verre entre mes doigts.

— Tu vois ? dit-il doucement en m'aidant à me relever. Je te l'avais bien dit, tu saignes.

Une plaie me tailladait la paume.

Il retourna ma main et regarda le liquide rouge s'écouler lentement.

— Ce n'est pas grave, murmurai-je.

Il passa son index délicatement sur base de mon poignet et sur le contour de ma main blessée avant de revenir à mon poignet, évitant soigneusement de toucher les coupures. Je dus me battre comme un diable pour éviter de frissonner. À tel point que je sentis tous mes muscles se tendre. Quelques secondes plus tard, les entailles étaient déjà en train de se résorber.

— Ça disparaît...

Il savait que moi aussi je me régénérais, mais il ne put s'empêcher d'afficher une surprise exponentielle.

J'aurais tellement voulu savoir ce qu'il pensait. Même si lui-même était capable d'une telle prouesse, me voyait-il comme un monstre ? Cette pensée me crispa au plus haut point. J'essayai de retirer ma main, mais il m'en empêcha en la serrant dans l'étau de la sienne.

— Tu es si froide.

— Et toi, tu me brûles, soufflai-je en levant les yeux sur lui.

Les siens rayonnaient.

Nous restâmes comme ça pendant une poignée de secondes. Mes lèvres finirent par s'entrouvrir. Leith les fixa et me relâcha brusquement pour me

tourner le dos.

— Je vais t'aider à ramasser tout ça !

Étourdie, je regardai ma main désormais libre. Pour la première fois depuis des mois, j'eus froid.

— Tu as raison, décidai-je, on ne va pas faire ça à mains nues, je vais chercher ce qu'il faut.

Je revins avec un balai et une pelle. Silencieusement, nous ramassâmes les brisures. Nous prîmes volontairement tout notre temps pour nettoyer, comme pour retarder le moment où nous n'aurions plus rien d'autre à faire qu'à nous parler.

Leith m'accompagna dans la cuisine pour jeter les débris. En repassant dans l'entrée, je me penchai pour redresser le socle de l'épée en argent.

— Attends ! Je vais le faire.

Il se précipita pour le remettre droit.

— Il va ici ? dit-il en montrant du menton l'angle du mur.

— Oui..., acquiesçai-je en riant.

Tout en le poussant contre le mur, il leva un sourcil et tourna la tête dans ma direction.

— Quoi ?

— Je ne suis plus la même Hannah, tu sais. J'ai plus de force.

— Mouais..., marmonna-t-il en se redressant pour se frotter la poitrine, je m'en suis rendu compte.

— Je t'ai fait mal ?

Le sourire qu'il me servit était à tomber.

« Ben tiens, Hannah, tombe ! Il te ramassera sûrement... »

— Du tout... Tu restes la même petite fourmi que j'ai connue, sauf que d'ouvrière, tu es passée à guerrière.

— Pff...

Il souleva l'immense épée et l'observa de près avant de la déposer sur son socle.

— Je suis surpris que Darius possède une telle arme, dit-il en fronçant les sourcils.

— Et pourquoi donc ?

— Il s'agit d'une épée garolle très ancienne.

— Oh..., je ne savais pas.

Il me montra les quatre petits cercles concentriques gravés sur l'embout du pommeau, signe universel des loups-garous. Je ne les avais pas remarqués la dernière fois.

— Elle a été obtenue dans la sueur et le sang. Je suis assez fier de l'avoir, je

dois dire, lança Darius placidement en descendant les escaliers.

— Tu as tué un garou pour... une épée ? m'indignai-je.

Il afficha un large sourire. D'une part parce que la tête que je faisais devait valoir son pesant d'or, et d'autre part, parce qu'il avait réussi à mettre Leith en rogne une fois de plus.

— Je me suis contenté de l'acheter à un antiquaire. Le travail des maîtres lupi est d'une délicatesse exceptionnelle, dit-il en caressant la soie de l'épée. (Puis il soupira exagérément en levant les yeux au plafond.) Ah... j'aurais vraiment aimé l'acquérir autrement. Je n'ai malheureusement pas l'occasion de tuer de garous aussi souvent que je le voudrais.

La mine faussement désolée qu'il fit me donna envie de lui jeter une autre baffe en pleine figure. S'envoyer des pics entre garous et anges noirs était vraiment un sport. Et comme tout le monde le sait, je déteste le sport !

— Dis-moi, sang-mort, répliqua Leith qui n'était plus du tout de bonne humeur. Comment Hannah va-t-elle s'y prendre pour retrouver son créateur ?

Darius éclata d'un rire narquois.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais dévoiler tous mes secrets devant toi, chien ?

— Vous êtes vraiment obligés de vous donner ces charmants sobriquets quand je suis là ? m'irritai-je. Je suis un sang-mort et j'aime les chiens, un peu de délicatesse, par pitié !

— Comme tu voudras. Tu comptes élire domicile ici, *loup* ? demanda Darius en appuyant exagérément sur ce nom qui, du fait, ne me sembla pas plus agréable que le précédent. Tu veux que je te prépare un panier, dehors ?

— Darius ! Tu me fatigues, pestai-je. Tu n'as pas un truc à faire là-haut, dis ?

Il laissa éclater un rire tapageur en remontant les escaliers. Arriver en haut, il se tourna vers moi, coupant tout net son hilarité moqueuse.

— Nous commençons demain, Hannah, après tes cours. Inutile de préciser que tu auras besoin de toute ta concentration. Ne te laisse pas distraire par n'importe quoi (il baissa les yeux vers Leith). Ewan n'est pas du genre idiot et toi, tu n'es pas tout à fait comme nous. La tâche sera rude. À demain, trésor, je viendrai te border, comme d'habitude..., ajouta-t-il dans un sourire ravageur.

Et il s'éloigna avec un clin d'œil.

Lassée, je ne répondis pas à sa provocation. En revanche, elle fonctionnait toujours aussi bien sur Leith qui fulminait en silence.

Je regagnai le salon pour ramasser les mugs et la théière qu'avait utilisés Gwen et qui traînaient encore sur le sol. Par je ne sais quel miracle, rien n'avait été cassé.

— Qui est Ewan ? demanda Leith.

— Celui qui m’a mordue. Tu l’as déjà vu.

— Oui, bien sûr, au cimetière.

— Non, avant ça.

Je vis dans ses yeux qu’il essayait de passer en revue tous les moments où il aurait été susceptible de l’avoir rencontrer. Et Leith avait bien meilleure mémoire que moi.

— Devant le pub...

— C’est ça, il était avec Pietro.

— Pietro ? Le deuxième gars ?

— Oui.

Je déposai la vaisselle dans l’évier et commençai à la laver à l’eau tiède.

— Ce n’est pas par hasard si j’ai été mordue par Ewan.

Avec la ferme intention d’écouter tout ce que j’allais lui dire, et sans en perdre une miette, il s’était appuyé contre la table de la cuisine, les bras croisés sur la poitrine.

— Tu ne t’en souviens peut-être pas, mais...

La table qui faisait de la résistance depuis le début de la soirée s’affaissa littéralement sous son poids. Il en fut tellement surpris qu’il fit un bond d’au moins un mètre dans ma direction. Me coupant tout net le sifflet.

— Mais tout est cassé dans cette baraque ! beugla-t-il.

J’ai bien essayé de me retenir de rire, mais je n’y suis pas arrivée. Je me raclai la gorge pour me calmer – devant ses yeux furibonds je n’en menais jamais bien large –, et rejetai tout l’air de mes poumons, espérant que ça me donne un peu plus de contenance.

— Désolée... vraiment, désolée...

J’étouffai un dernier soubresaut de rire devant son air ahuri et repris mon calme. Il attendait.

— Donc je disais, lors de l’affrontement sur le terrain de l’oncle de Dan, Pietro et Ewan s’y trouvaient. Pietro était le créateur d’Ewan.

— Était ?

— Tu l’as tué.

Ses pupilles se dilatèrent instantanément, il revoyait la scène dans les moindres détails. Son esprit était vif, bien davantage que le mien, la relation ne lui fut pas difficile à établir.

— Si je comprends bien, cet enfant de.... n’a pas supporté la mort de son créateur ? En te mordant, il a voulu se venger personnellement de moi ? Son but n’a jamais été de te donner la mort. Il nous a punis tous les deux.

Je hochai la tête silencieusement.

— Je vais le tuer de mes mains ! s’emporta-t-il en serrant les dents.

— Je dois le tuer de *mes* mains. Souviens-toi ce que Gwen a dit.

Ses yeux se voilèrent. Il avait compris l'enjeu. Puis, comme dans un film au ralenti, je vis la culpabilité le saisir. Finalement, ses traits furent empreints d'effroi.

— Tu es trop fragile. Je... tu... tu ne peux pas. Tu risques la mort. Darius a raison, il te briserait avant même que tu ne puisses te défendre. Je ne peux pas te laisser faire...

— Tais-toi ! criai-je d'une voix stridente. J'ai déjà fait mon choix. Je veux redevenir celle que j'étais. Je veux retrouver ma vie. Je dois tenter le tout pour le tout.

Sans m'y attendre, il emprisonna mes joues entre ses mains fiévreuses et plongea ses yeux dans les miens.

— On s'en moque, Hannah. Je m'en moque. Reste comme tu es et...

— Et puis quoi ? martelai-je en le repoussant. Tu continues à me voir comme une horrible créature pour tout le restant de tes jours ? Tu fais semblant en songeant à celle que j'étais avant ? Tu finirais par me détester... Et mes parents, tu y as pensé ? Je leur explique que j'ai avalé un philtre qui m'empêche de vieillir ? Je leur dis que je refuse catégoriquement de leur donner des petits-enfants, que je ne peux pas trop les fréquenter parce que je risque de les tuer ? Je veux vivre Leith, et je veux mourir comme n'importe qui.

Meurtri, Leith fit glisser ses bras autour de ma taille pour m'attirer à lui. Un torrent d'émotions se déversa dans mon cœur – de la colère, du désir... Je m'écartai un peu brusquement.

— Arrête de me toucher ! Je n'arrive pas à réfléchir lorsque tu poses tes mains sur moi !

— Hannah...

— Tu as dit que ta vie était à moi, lui rappelai-je en prenant bien garde de me tenir éloignée.

— Oui je l'ai dit, souffla-t-il.

— Alors, aide-moi à m'accomplir. Ne... ne m'abandonne pas. Pas encore, chuchotai-je.

Nous demeurâmes un instant sans bouger. Leith me regardait avec une expression mêlant colère et tristesse, frustration et... résignation.

— Plus jamais. Viens par là.

Il m'ouvrit ses bras, mais je n'y vins pas. Je me détournai et ouvris le tiroir derrière moi. J'attrapai un couteau de boucher et d'un coup sec, précis et déterminé, j'entallai profondément mon avant-bras sous les yeux horrifiés de Leith.

— Promets par ton sang que tu m'aideras, dis-je en lui tendant le couteau pour

qu'il fasse de même.

— Nous n'avons pas besoin de faire ça, Hannah. Je ne t'abandonnerai pas.

— Fais-le, insistai-je en lui jetant le couteau qu'il rattrapa par la lame dans un réflexe adroit.

Ses yeux se plissèrent.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Parce qu'une promesse par le sang ne peut-être rompue. Celui qui se rétracte est puni par la mort. Fais-le, maintenant, ou va-t'en.

Mon ton était froid et déterminé. Je n'avais jamais été plus sérieuse de toute ma vie. Un jour, il m'avait tout promis et puis il était parti. Aujourd'hui, s'il était incapable de me donner ce que je voulais, alors je ne voulais plus rien, même pas de lui.

Il déboutonna les poignets de sa chemise et la retroussa jusqu'au coude.

— Je te promets que je ferai mon possible pour que tu redeviennes humaine, dit-il d'une voix rauque.

Avec lenteur, sans me quitter des yeux et sans sourciller, il enfonça le métal dans sa peau et trancha la chair sur dix centimètres de longueur. Le sang jaillit, provoquant en moi un long frisson. Il jeta le couteau à même le sol et me tendit son avant-bras. Je m'approchai et collai ma plaie béante sur la sienne. Nos deux mains serrèrent avec force sur nos deux coudes, s'y accrochant comme un naufragé à son radeau. Le contact chaud/froid de nos peaux et de nos sangs se mêlant m'électrisa. Je ressentis une chaleur étouffante qui m'en aurait fait défaillir. Puis, seulement lorsque nos peaux se régénérèrent, nous nous lâchâmes.

Puisant les dernières forces qu'il me restait avant de m'écrouler devant la façon dont il me regardait, je levai le menton et m'habillai d'une volonté que je voulais sans faille. D'une voix grave et sans écart, je lui promis à mon tour :

— Si tu brises ton serment, je te tuerai.

Il était immobile, mais ses pupilles se dilatèrent, signal pour moi que je devais m'éloigner au plus vite. Pourtant je jurerais que ce n'était pas la colère qui l'envahissait, mais un sentiment beaucoup plus fort, le poussant à chercher le contrôle au plus profond de son esprit lupin.

Je lui tournai le dos pour me diriger dans le salon, désirant mettre un terme à cette soirée qui commençait sérieusement à me faire perdre la tête. Je préférerais qu'il rentre chez lui rapidement.

Je n'avais pas encore passé la porte que je me sentis tirer par l'arrière. Leith m'avait attrapée par le bras. Sans volonté de résister, je me laissai traîner tout contre lui. J'en avais tellement besoin... D'un bras, il encercla ma taille et de l'autre il maintint solidement ma nuque. Nos deux visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, je pouvais voir des gouttelettes d'or danser

dans ses iris émeraude, sentir son souffle sur ma bouche. Le mien s'emballa, me forçant à arrêter de respirer. Je me laissai aller à cette étreinte sans réfléchir, tant il me sembla qu'elle m'était vitale. Puis tout se mit à tourner, je perdis totalement pied et n'eus plus aucune conscience de ce qui se passait. Son corps me brûlait, trop, beaucoup trop... je prenais feu. Lorsque je vis le visage de Leith s'incliner lentement vers le mien, je fermai les yeux et perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais allongée sur le divan. La pendule affichait sept heures et demie. Je n'avais pas dormi aussi longtemps depuis des lustres. Les braises de la cheminée avaient cessé de rougeoyer depuis longtemps et le soleil était sur le point de se lever. La vieille couverture de Leith était posée sur moi jusqu'à ma poitrine, elle sentait son odeur. Je la remontai sur mes narines, respirai à pleins poumons et souris bêtement.

J'avais perdu connaissance, hier soir, juste avant qu'il ne m'embrasse, je m'en souvenais parfaitement. Mais pourquoi ?

Je m'assis pour rassembler mes idées.

— Youhouuuuuuuuu !

Ce cri d'euphorie venait de dehors. Je me levai pour me diriger vers la fenêtre qui donnait sur la falaise et souris.

Comment Gwen s'y était-elle prise pour convaincre Darius de lui faire faire un tour de « taxi volant » ? Le tableau était charmant.

J'ouvris la fenêtre, et grimpai sur le rebord pour m'y asseoir. Les jambes pendant dans le vide, je regardai notre futur couple et écoutai les rires discontinus de Gwen. Parce que oui, tout n'était qu'une question de temps, Gwen n'allait pas tarder à succomber. Et vice versa...

— Tu viens avec nous ? demandèrent Pierrick et Hermance en arrivant derrière moi.

— Ça ne dépend pas de moi, soupirai-je en désignant mes omoplates du doigt.

— On va t'aider ! décida Pierrick en s'approchant.

Je me mis debout et attendis que les garçons attrapent chacun un de mes bras avant de s'envoler. Je pendouillais comme une poupée de chiffon et j'avoue que l'impression n'était pas très agréable. Mais il y a des fois comme ça, où la grâce du ciel vous tombe miraculeusement dessus. Les petits picotements entre mes omoplates ne trompaient pas, mes ailes sortaient.

Les garçons me lâchèrent et je pris mon envol. J'aimais faire ça. Sans doute que lorsque je serai redevenue humaine, c'est ce qui me manquerait le plus.

Nous passâmes un long moment à nous ébattre dans le ciel, au gré de notre fantaisie, jusqu'à ce que le soleil soit trop haut pour ne pas prendre le risque d'être vus. J'avais adoré cet instant, mais je ne regrettai qu'une chose : que Leith

ne soit pas avec moi. Accepterait-il, un jour, que je lui montre comment un ange noir sait voler ? L'idée me parut bien insensée...

De retour dans ma chambre, je me décidai enfin à faire un brin de toilette et à retirer ma robe déchirée. Je commençais les cours à dix heures et je n'avais plus beaucoup de temps devant moi. C'était d'ailleurs une journée test. Pour la première fois depuis des semaines, j'allais évoluer seule parmi une foule d'humains.

Le bras que j'avais entaillé la veille me picota. Je me frottai et remarquai une longue traînée rose. Il me semblait pourtant que la régénération avait été complète lorsque nous avions retiré nos avant-bras, avec Leith. Je haussai les épaules et fis glisser la fermeture éclair de ma robe. Le tissu tomba sur les dalles dans un léger bruit métallique. Un rapide coup d'œil par terre me fit comprendre que je venais de faire tomber les pendentifs. La cordelette avait dû se casser. Je me baissai pour les ramasser, mais je n'en trouvai qu'un seul – le mien. Je brassai la robe et la secouai, espérant qu'il y était resté accroché. Rien. J'inspectai un peu mieux le tissu, le pressant entre mes mains jusqu'au moindre centimètre carré – rien.

J'étais très contrariée. Je l'avais peut-être perdu en tombant de la falaise. Lorsque je pris ma douche, je n'arrêtais pas d'y penser. Je m'en voulais plus que de raison.

Un peu plus tard, en descendant dans la cuisine, je marchai lentement et ratissai des yeux le sol dans l'espoir de tomber dessus. Puis je mis le salon sens dessus dessous sans le trouver. Je dus bien reconnaître que je l'avais égaré.

— Tu cherches quelque chose ? me demanda Gwen.

— Oui... je... non, rien du tout. Quelle heure est-il ?

— Neuf heures et demie.

— Je dois me dépêcher, je vais être en retard. Darius est dans le coin ?

Elle rougit en un quart de seconde.

— Quoi ?

— Il est sous la douche.

— Remets-toi ! me moquai-je.

Elle pouffa.

— Vous avez pu vous parler avec Leith ?

À mon tour de piquer un fard façon vampire.

— Euh oui..., bredouillai-je. Vaguement.

— Vous allez vous revoir ?

— Bien sûr, annonçai-je en voulant paraître la plus détachée possible. Il m'a dit qu'il m'aiderait, non ?

Elle n'eut pas le temps de rétorquer quoi que ce soit, Darius fit irruption dans

la cuisine, excité comme une puce, avec un air de joie qu'on ne pouvait pas rater.

— On y va, gamine ?

Lorsque je me tournai vers eux pour dire à Gwen que j'étais vraiment contente qu'elle soit là et que je serai ravie d'aller faire un tour avec elle en ville après mes cours – faire un truc de fille, quoi ! –, je vis que les doigts de Darius glissaient tendrement sur sa joue. Gwen s'empourpra comme une pivoine.

— À plus tard, dit-il d'une voix à en tomber à la renverse.

Je ne pus m'empêcher un rire du nez en gagnant l'entrée pour mettre sous le bras mon manteau et ma besace.

Lorsque je montai dans la voiture côté passager, je fixai Darius, un sourcil en l'air.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— La nuit a été douce ?

Il me dévisagea, choqué.

— Ben oui, pourquoi ? Pas la tienne ?

— Si, si...

Puis il sourit.

Je me jetai contre le fauteuil, attachai ma ceinture de sécurité et étirai les bras devant moi, faisant ainsi relever les manches de mon sweat-shirt.

— Qu'est-ce que tu as au poignet ? demanda Darius.

— Je ne sais pas, mentis-je.

Stabilisant le volant avec ses cuisses, il attrapa mon bras gauche et tira sur mon vêtement pour m'inspecter le bras.

— Tu te moques de moi ? Tu sais quel âge j'ai ? brailla-t-il, noir de colère. Tu as fait un serment de sang !

— Tu crois ? rétorquai-je avec humeur.

— Quand on fait une promesse de sang, une marque se forme à l'endroit de la coupure. Elle disparaît définitivement quand la promesse est rompue.

— Toi aussi tu as une marque ?

— Non. Seul celui qui demande le serment en a une. C'est un moyen pour lui de vérifier s'il a été tenu ou non. Nom d'un chien ! Mais quelle est cette fichue promesse qu'il t'a obligé à faire ?

— Tu dérailles, Darius ! *J'ai* la marque, pas lui ! J'ai exigé un serment et je n'ai besoin de la permission de personne pour ça !

Sans même regarder la route, il donna un brusque coup de volant pour éviter un chat qui traversait.

— Mais c'est un chien ! Tu ne peux pas décemment croire qu'il la tiendra !

— Darius ! Si tu continues à l'appeler comme ça, je t'arrache les yeux ! l'avertis-je. Il la tiendra. Je le sais.

Il grogna et se concentra sur la route.

— Ce que tu es naïve ! C'est quoi cette promesse ?

— Il s'engage à m'aider à redevenir humaine.

— Ma parole ne te suffisait pas ? dit-il, piqué au vif.

— Ce n'est pas ça... J'ai confiance en toi.

— Mais pas complètement en lui ? en déduit-il.

Je haussai les épaules.

Il y a des blessures qui ont beaucoup de mal à se refermer, et celle relative à l'abandon de Leith était encore béante. Oui, je manquais de confiance en lui, mais plutôt mourir que de l'avouer à Darius !

— Alors ? Tu réponds ?

Je fis une moue de côté et croisai les bras devant moi en fixant la route. Nous étions sur le point d'arriver.

— C'est juste pour la forme, mentis-je.

— C'est ça ! ricana-t-il. De toute façon, par le sang ou pas, ces chacals ne tiennent jamais leurs promesses. Comme ça, tu ne garderas pas cette balafre trop longtemps !

— Qu'est-ce que tu en sais !

— Ce sont des loups-garous ! Et lui, c'est juste une grande gueule. Remarque, ça m'arrange. Quand il t'abandonnera encore une fois, c'est moi qui le tuerai. Depuis le temps que ça lui pend au nez !

— Ce serment est entre lui et moi. Tu n'as rien à y voir !

— Parce que tu le feras toi-même, peut-être ?

— C'est ce que je lui ai dit, hier soir.

— Laisse-moi rire ! Il te soufflerait dessus que tu t'envolerais à des kilomètres.

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Tu crois ça ? C'est là que tu te trompes, gamine. Nous sommes un trio infernal, maintenant. Il t'a promis qu'il t'aiderait et je lui ai promis que je veillerai sur toi. Il te trahit, je l'égorge. C'est au contrat.

— Non, ça ne l'est pas.

— Bien sûr que si !

— Tu me fatigues, Darius Legrand.

— Tu ne me prends pas au sérieux, c'est ça ? Eh bien, tu as tort, *Hannah Jorion*.

— Ce n'est pas un jeu, Darius.

— Content que tu t'en rendes enfin compte ! On est arrivés, dit-il en entrant dans le parking réservé aux enseignants. Il gara la Giulietta et se tourna vers moi.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, Hannah. Je n'ai aucun désir de te voir

courir après Ewan parce que je sais quelle en sera l'issue. Cependant, je t'ai promis que je t'aiderai et je le ferai. Quoi qu'il m'en coûte. Mais si ce chien essaye encore une fois de se carapater, ou s'il ne fait juste qu'y penser, il est mort.

Sur ce, il sortit de la voiture, jeta les clefs sur le siège conducteur et claqua la portière avant de partir à pas de géant vers le bâtiment d'Histoire, mettant ainsi un terme à cette horrible conversation.

Lorsque j'entrai dans l'amphi pour trois heures de cours, la plupart des étudiants étaient déjà installés et jacassaient comme des pies. Leurs odeurs amalgamées me donnèrent la nausée. Comme on était bien moins nombreux que l'année dernière, il y avait vraiment l'embarras du choix pour s'asseoir. Je pris le siège le plus éloigné et le plus isolé des étudiants et installai mes affaires en attendant que M. Jeferson arrive. Cette année, ses cours n'étaient pas optionnels, ce qui promettait un boulot monstre. De dépit, je mis les coudes sur la table, le visage entre mes mains et attendis.

— Je peux m'asseoir à côté de toi ?

Je n'eus pas besoin de relever la tête pour reconnaître Jessica. Son sang sentait le métal et... la moutarde. Je n'ai rien trouvé d'autre pour décrire son odeur, mais c'était bien ça. Un sourire m'effleura les lèvres en pensant que la croquer serait peut-être comme mordre à pleines dents dans un hot-dog.

— Oui, bien sûr. Assieds-toi.

— Tu as l'air préoccupée.

— J'ai eu une courte nuit.

Elle jeta son sac à dos sur la table dans un bruit monstre. Il y avait des breloques accrochées à chaque fermeture éclair.

— Tu as déjà ton emploi du temps ? me questionna-t-elle en prenant place.

— Oui, dis-je en souriant.

— Si ça se trouve, on aura plusieurs CM^{4} en commun !

M. Jeferson entra avec son aura habituelle : sérénité et aisance. Comme l'année dernière, il présenta son programme. J'en avais déjà le tournis. La liste des bouquins à lire était scandaleuse et me donnait envie de partir en courant. Puis, vingt minutes avant la fin, alors que je commençais à ranger discrètement mes affaires, la porte de l'amphi s'ouvrit. Tous les yeux se fixèrent sur la blonde sulfureuse et le magnifique brun qui entraient.

Même si je n'étais plus étonnée que de pareilles situations arrivent, je devais bien reconnaître que Leith était le champion de ce genre de surprise.

— Ce n'est pas le type qui te matait, hier soir ? souffla discrètement Jessica à mon oreille.

— Han han...

— Je vous présente les deux étudiants d’histoire de l’art préposés à la visite des monuments historiques de la ville, expliqua Jeferson. Ceux d’entre vous qui étaient à mon cours l’année dernière les connaissent sûrement déjà. Voici Mlle Georgia McLachlan et M. Leith Sutherland.

— Qu’est-ce qu’il est craquant quand même, se mit à roucouler Jessica.

— Qui ça ? Jeferson ? la taquinai-je. Non, ce n’est pas trop mon style.

Jessica m’ignora et se replongea dans la contemplation de Leith et Georgia.

— Et elle... qu’est-ce qu’elle est belle. Ils font un beau couple, non ?

— Ce n’en est pas un !

Elle m’observa bizarrement, les sourcils relevés.

— Si tu le dis...

Leurs quinze minutes de présentation me parurent durer une éternité. Entre Jessica qui prenait des sueurs, Georgia qui papillonnait des cils au point où l’auditoire masculin était en apoplexie, Leith qui ne faisait qu’être ici – et c’était bien suffisant –, je n’en pouvais plus. J’avais hâte que ça finisse.

Mon calvaire se termina avec la sonnerie. Georgia et Leith furent assaillis par les étudiants voulant leur poser des questions. Mes affaires étant déjà emballées, j’en profitai pour filer discrètement, Jessica sur mes talons.

— Tu penses te mettre dans quel groupe ?

— Je n’y ai pas réfléchi.

— En tout cas moi, continua-t-elle, il est évident que je vais faire des pieds et des mains pour être dans celui du beau brun. J’imagine que toi aussi puisque vous vous connaissez déjà.

— On verra. À bientôt ! éludai-je en prenant la fuite.

Dehors, je pris une immense bouffée d’air. J’avais terminé ma matinée et j’avais deux heures de libre avant d’enchaîner sur mes cours de l’après-midi.

Je n’avais aucune idée du programme de Darius, mais je décidai de le retrouver pour lui remettre ses clefs de voiture.

En faisant quelques pas en direction de la cour de l’horloge, je tombai sur deux membres du Cercle, Rudy et Grigore. Ceux-ci me saluèrent sans grand entrain, mais poliment.

— Vous avez vu Darius ?

— Il est au *Red Lion*, répondit Grigore platement, mais avec un accent à tomber.

Il roulait les « r » comme un italien.

— Vous pensez y aller ?

— C’est ce qu’on s’apprêtait à faire, dit Rudy.

— Je peux vous accompagner ? J’ai quelque chose à remettre à Darius.

— Comme tu veux.

« Et ne décrochez aucun sourire, surtout ! »

Ils faisaient une tête de cent pieds de long.

Ils avancèrent en ignorant souverainement ma présence. Si je n'avais pas accéléré le pas, ils m'auraient sûrement laissée derrière eux. Cercle ou pas, ces types-là ne me revenaient pas du tout !

Nous entrâmes dans le pub bondé. Comme si la reine d'Angleterre en personne venait d'y mettre les pieds, tous les yeux se tournèrent sur moi et un silence de plomb tomba. L'odeur d'humaine qui émanait de moi les laissait cois, me figeant sur place par la même occasion.

Ignorant tout ce petit monde, je finis par suivre Rudy et Grigore jusque dans la pièce du fond.

— Comment se sont passés tes cours ? demanda Darius de manière détachée quand je pris place en face de lui.

— Ça va.

— Ta tolérance aux humains ?

— On ne peut mieux, marmonnai-je, agacée.

Grigore et Rudy commençaient à me chauffer sévèrement les oreilles, ils me regardaient avec un air pas aimable du tout. Je les apostrophai sèchement :

— C'est quoi le problème avec vous deux ?

Je vis passer un éclair dans les prunelles vertes de Grigore. Darius leva le doigt pour lui signifier de se taire. Je faillis m'en étrangler avec ma salive.

— C'est insupportable ! Arrête de faire ton adjudant-chef, Darius ! Et toi, m'adressai-je à Grigore, dis-moi ce qui ne va pas.

Grigore chercha les yeux de Darius, j'en claquai la langue d'agacement. Finalement, il m'étudia quelques secondes et se décida.

— Personne n'est vraiment à l'aise en ta présence.

À cause de mon odeur, évidemment...

— Et comment suis-je supposée régler le problème ? Je m'enferme dans une cloche hermétique ?

— Ils vont s'y faire, dit Darius d'une voix autoritaire.

— Ben voyons..., ironisai-je, puisque tu le dis, ils y arriveront forcément ! Quoi qu'il en soit, je ne reste pas, je suis juste passée pour te donner tes clefs. À la revoyure !

Je me levai, définitivement énervée, et posai le trousseau avec force sur la table. Darius attrapa ma main avant que je ne la retire.

— On se retrouve après tes cours comme prévu. Devant ma voiture.

— À vos ordres, *chef* ! aboyai-je avant de tourner les talons et de dégager de là aussi vite qu'une tornade.

Chapitre 12

Encore sous le coup de la colère, je m'installai sur un banc de la cour de l'horloge et décidai de me calmer en envoyant, pour la première fois depuis des semaines, un mail à Sissi, ma copine de toujours. Elle et moi, depuis son départ en Australie, et depuis ma mutation, nous nous étions considérablement éloignées. Certes, j'y étais vraiment pour quelque chose – je ne savais pas quoi lui raconter sans lui mentir, alors je ne racontais rien –, mais elle non plus, elle n'avait pas cherché à me joindre depuis longtemps. Je rejoignis donc le petit square pas très loin de la fac, m'installai sur un banc et commençai à lui écrire depuis mon téléphone.

Salut, poulette !

Je sais ce que tu vas dire, que j'aurais pu te donner des nouvelles plus tôt. Oué, oué, oué... tu sais ce que c'est, la famille, les vacances, mon job (imaginaire, soit...), pas une minute à moi ! Sauf aujourd'hui, alors voilà.

On a repris les cours, ce matin. Jeferson nous a assommés d'entrée de jeu. Ok, tu ne sais pas qui c'est, mais...

Je m'arrêtai d'écrire en sentant l'odeur de Leith. J'attendis, et cinq minutes plus tard, il arrivait vers moi.

— Tu as un peu de temps, là ? demanda-t-il sans préambule.

Je le dévisageai deux ou trois secondes et me décidai tout aussi vite.

— Oui.

En réalité, il ne devait pas rester plus de quarante-cinq minutes avant que je reprenne les cours. Néanmoins, tout le monde comprendra aisément si je dis que je n'en avais rien à faire. D'autant que j'avais quand même envie de lui demander ce qu'il s'était passé la veille, dans la cuisine, avant que je ne me réveille sur le canapé.

Leith me fit un geste de la main pour m'inviter à le suivre. Je remis la rédaction de mon mail à plus tard et lui emboîtai le pas. Il bifurqua sur la droite, en direction du parking souterrain.

— Nous prenons ta voiture ? m'étonnai-je.

— Oui, sauf si tu préfères la tienne.

— Non, bredouillai-je. Je suis venue avec Darius.

Nous empruntâmes l'ascenseur dans un parfait silence et attendîmes qu'il ait atteint le niveau -1. Mécaniquement, je parcourus l'étage des yeux pour voir si je trouvais son 4x4 gris, mais manifestement, il n'utilisait plus la même voiture. Nous nous arrê tâmes devant une Audi noire rutilante.

— Tu n'as plus ton Range Rover ? m'étonnai-je, parce qu'à Wick et sur les îles Orcades, il était d'une grande utilité.

— Non, je l'ai vendu, dit-il en faisant le tour pour m'ouvrir.

— Mais ça, c'est moins pratique, non ?

— Peut-être, mais c'est plus rapide.

Il resta immobile le temps que je m'installe, puis claqua la portière. Pensive, j'attendis qu'il s'asseye à son tour.

L'intérieur était confortable, spacieux et luxueux, il sentait le cuir neuf, mais ce n'était vraiment pas pareil. Je l'adorai, moi, son 4x4. Et j'avais une bonne raison pour ça. Il me ramenait à des tas de souvenirs, comme notre première rencontre, notre premier baiser, les îles Orcades, les longs trajets que nous avions faits ensemble. Je n'aimais pas qu'il l'ait vendu.

Dans un crissement de pneus, il avança jusque vers la sortie.

Au bout de dix minutes que nous roulions, je lui demandai enfin où nous allions. Nous avons pris la direction du nord, mais bien qu'ayant déjà passé une année universitaire ici, je ne connaissais pas particulièrement le coin.

— *Tentsmuir Beach*, à Fife, annonça-t-il.

— Oh, une plage...

— Ça te pose un problème ? demanda-t-il, inquiet, en fronçant les sourcils.

— Non, non, pas du tout, c'est juste que...

Que je savais que l'endroit serait forcément très tranquille en cette saison et que peut-être, nous serions complètement seuls. Ce qui me réjouissait et m'effrayait à la fois.

— C'est juste que quoi ?

— Non, non, rien.

Il appuya un peu plus sur l'accélérateur, arrachant un rugissement au moteur.

Il avait roulé comme un fou sur l'A92, si bien que quinze minutes plus tard nous étions arrivés à Fife. Il emprunta un long chemin forestier, sur lequel il aurait été bien agréable de rouler en 4x4 – l'Audi faisait des bonds qui me forçaient à me tenir à l'appuie-main. Nous roulâmes encore dix minutes, jusqu'à ce que la route s'arrête à l'orée d'un second bois, après plusieurs centaines de mètres sans arbres. Il arrêta la voiture sur le bas-côté et sortit pour m'ouvrir.

Le vent soufflait fort, je pris une rafale en plein visage et comme je n'avais

pas attaché mes cheveux, ils se soulevèrent sur toute leur longueur derrière ma nuque. Leith s'immobilisa pour les regarder onduler avec l'air, les yeux incandescents.

Il ferma la voiture et commença à s'éloigner en direction de la mer.

— Je ne savais pas qu'il y avait une aussi grande forêt ici, dis-je en regardant derrière moi.

— Elle n'est pas très ancienne, mais elle est bien.

Qui parlait ? Le loup ou l'amoureux de la nature ?

— Tu viens souvent ici ?

— Parfois, quand j'ai besoin de calme et que je ne veux pas aller trop loin.

— Et aujourd'hui, tu as besoin de calme ? hasardai-je.

— Non, répondit-il en scrutant l'horizon. Aujourd'hui j'ai besoin de te parler. L'objectif était posé.

— Viens, dit-il avant que je ne demande autre chose. Il faut marcher un peu.

Il me tendait la main. Je la regardai un instant, interdite, puis je me décidai à l'attraper.

Nous avançâmes jusqu'à une vaste plage de sable fin, aussi dorée qu'un champ de blé. Parce que la forêt n'était pas très loin, des branches d'arbres morts et des souches jonchaient le sol par-ci, par-là, donnant un côté encore plus sauvage à l'endroit. Les dunes étaient faciles d'accès et pas très hautes, si bien que nous pûmes les traverser sans nous embourber dans le sable. La marée était basse, mais quelques rus d'eau salée tentaient de récupérer la mer, menant un combat acharné contre le sable qui les empêchait de passer.

La plage était complètement déserte, elle semblait même être évitée par les oiseaux marins. Le silence y était surprenant. En fermant les yeux, je humai avec délectation les odeurs autour de moi. Les algues gisant sur le sol et le sel me renvoyaient un parfum saisissant qui, quand il se mêlait à la propre odeur de Leith au hasard d'un coup de vent, me secouait littéralement de longs frissons. Comme maintenant, par exemple...

Il s'arrêta à une bonne dizaine de mètres de la mer et commença à retirer sa veste.

C'est un loup, et je me disais que, peut-être, il avait chaud malgré les huit degrés extérieurs (d'autant que le soleil régnait en maître, ce jour-ci), mais quand il se baissa pour dénouer ses baskets et les ôter, ainsi que ses chaussettes, je devins carrément suspicieuse.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je dois vérifier quelque chose.

Maintenant, il déboutonnait sa chemise. Ce fut donc la panique. Lorsque sa peau hâlée m'apparut, mon cœur s'emballa.

— Mais... pourquoi te déshabilles-tu ? demandai-je, haletante, tandis qu'il entreprenait de déboutonner son jean.

Il continua sans faire attention à moi.

— Leith, arrête ! m'écriai-je complètement désorientée, alors qu'il sortait une jambe, puis l'autre.

Je voulus fermer les yeux, mais ce fut impossible, j'étais comme hypnotisée.

— Tu vas t'arrêter là, hein ? paniquai-je, car il ne portait plus qu'un ridicule caleçon blanc.

À moitié nu devant moi, il se tenait debout, ignorant sûrement que j'étais sur le point de défaillir. Il s'approcha de quelques pas, je reculai, détournant mon visage de cette vision d'éphèbe.

— Hannah, regarde-moi, dit-il d'une voix aux accents rauques et veloutés.

Tremblotante, je levai lentement les yeux sur lui, je n'avais qu'à tendre le bras pour le toucher.

— Regarde-moi, répéta-t-il alors que mes yeux s'étaient encore égarés sur la pointe de mes chaussures. Regarde ce que je veux te montrer.

Je levai le menton et accrochai l'or qui était en train de prendre possession de ses iris. Mes lèvres s'ouvrirent de surprise et tremblotèrent. Sa peau se couvrait d'un fin duvet blanc, partout. Ses épaules s'affaissèrent en même temps que sa nuque et son corps tout entier. Jamais je ne l'avais vu se transformer.

Alors que je pensais pouvoir l'observer jusqu'à la fin, des fourmillements familiers grimpèrent le long dans mes jambes, un bourdonnement emplît mes tympans et les battements de mon cœur s'accéléchèrent, en même temps qu'une forte chaleur s'emparait de moi. Puis je m'écroulai sur le sol, inconscience pour la deuxième fois en trois jours.

Lorsque je repris connaissance, Leith, le loup blanc était penché au-dessus de mon visage. Il me regardait de ses magnifiques yeux dorés. Je me redressai lentement en m'appuyant sur les coudes et secouai le menton de droite à gauche en l'observant, déroutée par le fait que, comme lorsque j'étais humaine, je n'avais pas su résister. J'avais aussi gardé cette part-ci d'humanité.

Il s'approcha un peu et toucha ma joue de sa truffe humide. Puis il passa devant moi, attrapa dans sa gueule son pantalon et courut se cacher plus loin derrière les dunes. Il réapparut partiellement habillé, beau en Diable.

En le regardant avancer avec autant de grâce et d'assurance, j'en tremblai de tous mes membres. J'étais toujours assise sur le sable et n'avais aucunement l'intention de bouger. Leith ramassa sa chemise, ses chaussures et ses chaussettes, et termina de s'habiller. Il enfila sa veste et vint s'asseoir en face de moi, en tailleur. Il me dévisagea pendant un long moment avant de décider de me parler.

— Pardonne-moi. Il fallait que je vérifie.

— Et maintenant ? demandai-je timidement.

— Maintenant, je suis convaincu que ta part d'humanité est bien plus grande que tout le reste. Tout ceci est si étrange...

— Hier soir, c'était toi ?

Il hocha la tête.

— J'ai pris possession de ton esprit.

— Mais... pourquoi ?

Il avança ses doigts et frôla mon visage de la tempe à la mâchoire.

— Parce que ton cœur battait trop vite.

Je fronçai les sourcils.

— Et tu avais peur que je fasse une crise cardiaque ? le raillai-je.

Un sourire étira très lentement son beau visage, et ses yeux brillèrent.

— Non. *J'avais* peur de faire une crise cardiaque.

À mon tour, je souris. Il ne manquerait plus que ça !

Il se redressa sagement d'un seul coup et me tendit la main. Je l'attrapai et me relevai avec lui.

— Nous allons marcher un peu, tu veux bien ?

J'acceptai et époussetai le sable collé à mes vêtements.

— Ça t'embête si je vérifie autre chose avant ? dit-il avec un air bien trop malicieux pour être honnête.

— Oui, enfin euh... ça dépend.

— Trop tard, dit-il en se penchant pour ramasser une pleine poignée de sable, tu as dit que tu étais d'accord.

Le temps de froncer les yeux pour essayer de comprendre de quoi il pouvait bien parler, et il vida le contenu de sa main sur mes cheveux.

— Oh... mais pourquoi tu..., bredouillai-je, interdite.

— Montre-moi à quel point tu sais courir vite, dit-il en s'éloignant de plusieurs pas.

Mes paupières se plissèrent. Il me provoquait ? Il allait être surpris.

Tout alla furieusement vite. Je bloquai une dernière fois mon regard sur lui pour évaluer la distance qui nous séparait, et amorçait les premières foulées. Évidemment, il n'allait pas attendre que j'arrive pour partir dans l'autre sens.

Nous courions à une telle vitesse que le sable était à peine marqué par nos pas. J'avançai à grandes foulées, plus légère qu'une plume. Leith avançait vite, lui aussi, mais je le rattraperais, ça ne faisait aucun doute. Je n'étais plus qu'à trois mètres de lui, plus que deux, plus qu'un... mais au moment où j'allais tendre le bras pour le toucher, il stoppa tout net. Ce n'est que parce que j'avais d'excellents réflexes que je ne le percutai pas de plein fouet.

— Tu es très rapide, dit-il en se tournant sur moi, les yeux flamboyants. Tu as failli m’attraper.

— Et je n’ai pas *failli*, tu t’es arrêté avant que je le fasse.

Il me sourit avec exagération, montrant ses dents incroyablement blanches, et ses doigts frôlèrent une seconde fois ma joue.

— Tu es toute rose...

— Je suis peut-être un vampire, mais je n’en reste pas moins un être de chair et de sang. Et mon sang, il circule !

De la main, il m’invita à le suivre. Nous marchâmes côte à côte, au même rythme.

— Raconte-moi pourquoi tu as changé d’avis, Leith. Pourquoi es-tu revenu ? Que fabriquais-tu dans les bois de Darius pendant tout ce temps ? Qu’as-tu fait lorsque tu en es parti ? Pourquoi as-tu finalement décidé de parler à Gwen ? Et enfin, comment as-tu su que je me trouvais dans l’eau lorsque j’ai sauté de la falaise ?

— Heureusement que je mémorise facilement les choses, madame Je-pose-toujours-autant-de-questions !

Il se frotta le menton.

— Je ne pourrais jamais complètement te décrire ce que j’ai ressenti le jour où tu as été mordue. Ce serait déplacé de te dire à quel point tout mon univers s’est écroulé alors que tout ceci t’est d’abord arrivé à toi. Mais c’est vrai Hannah, j’étais anéanti, détruit et tellement malheureux. Je n’ai pas su réagir correctement, j’ai tout fait de travers et... rien ne pourra jamais effacer le mal que je t’ai fait.

Tout naturellement, je glissai mes doigts entre les siens pour l’encourager à continuer. Rien n’était plus important que ce qu’il était en train de me dire, je voulais tout entendre. Il tressaillit un instant puis serra ma main dans la sienne.

— Je me suis senti tellement coupable de ne pas avoir su te protéger, de ne pas avoir su prévoir ce qu’il t’est arrivé.

Avant que je n’ouvre la bouche pour protester, il continua et m’expliqua ce qui l’avait motivé à rester dans sa peau de loup et à errer autour de la maison de Darius.

— J’ai cru mourir quand je t’ai vu dans les bois, soufflai-je. Je ne m’attendais pas à toi.

Leith s’arrêta et se laissa tomber sur le sol, bouleversé. Comme son regard était fixé sur la mer et qu’il ne bougeait pas, je m’installai à côté de lui.

— Tu semblais si proche de Darius, ce soir-là, j’ai perdu la raison. Cette nuit même, je suis reparti pour Wick et le lendemain, j’ai pris le bateau pour les îles Orcades. J’y ai passé les derniers mois de l’été avec Al et Bonnie. Je ne leur ai

rien dit, Hannah, se crut-il obligé de préciser. Le problème, c'était que quel que soit l'endroit où j'allais, je pensais à toi, tu étais partout. Tout me ramenait à toi, même ma voiture semblait encore imprégnée de ton odeur...

— C'est la raison pour laquelle tu l'as vendue ?

— C'est ridicule, mais oui.

— Et après, tu as fait quoi ?

— J'ai quitté les îles Orcades pour affronter la réalité. J'avais des responsabilités envers la meute, envers les miens. Et toi... je t'avais définitivement perdue. Alors j'ai imaginé tous les stratagèmes pour t'évincer de ma vie et de mon esprit. J'ai voulu que tu n'existes plus. Sauf que lorsque tu es entrée dans cette salle, à la fac, avec Darius, j'ai cru devenir fou, j'aurais pu tout casser. Le voir avec toi était intolérable.

— C'est toi qui lui as demandé de prendre soin de moi, lui rappelai-je.

— Oui... et j'en paye le prix.

— Quel prix ?

— Je n'aurais jamais dû... j'ai fait une erreur.

Mes sourcils se rejoignirent.

— C'est grâce à lui que je ne suis pas une tueuse d'hommes, Leith. C'est grâce à lui que j'ai tenu le coup. S'il n'avait pas été là, je ne sais pas ce que je serais devenue !

— Peut-être, dit-il les yeux emplis de colère, mais je n'avais pas prévu que tu t'y attaches autant.

Là, j'étais estomaquée.

— Comment voudrais-tu qu'il en soit autrement ? Il était là tout le temps et pas toi !

— Je sais ! dit-il avec férocité.

Après ça, il fixa son regard vers la mer, semblant se perdre dans l'horizon.

— Qu'as-tu fait, ensuite ? Pourquoi étais-tu vers la falaise le soir où j'ai sauté ?

— J'ai voulu vous rejoindre, après la soirée du bizutage. Je voulais en avoir le cœur net.

— Le cœur net de quoi ?

— Que vous n'étiez pas ensemble.

J'avais envie de rire, mais... non.

— C'était ridicule, ne pus-je m'empêcher de dire.

Il se leva d'un bond et, comme un lion en cage, il se mit à marcher en rond.

— Une journée, s'écria-t-il, rien qu'une toute petite journée avant que tu ne me jettes mon immense bêtise en pleine figure.

— Mais de quoi parles-tu ?

— C'est trop tard maintenant, n'est-ce pas ? Ton cœur n'est plus complètement à moi.

Je me levai, comme propulsée par un ressort.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ?

Il articula soigneusement chacun de ses mots, donnant le sentiment que s'il les disait d'une traite, il allait vomir.

— Tu as dit que tu l'aimais.

J'avais dit quoi ? Quand ? À qui ?

— Tu peux t'expliquer un peu mieux que ça ?

— Lorsque je t'ai déposée sur les rochers après t'avoir sortie de l'eau, tu as dit, pensant parler à Darius, que tu étais désolée et que tu l'aimais toi aussi.

Et la lanterne s'éclaira d'un seul coup... j'éclatai de rire.

La moue qu'il fit était incroyablement drôle. Elle mêlait indignation, incompréhension, panique et soulagement. Tout ça à la fois et rien que pour moi !

— Tu as raison, finis-je par dire, je l'aime.

Sa mâchoire se crispa en même temps que ses pupilles se dilataient.

— Comme toi tu aimes Gwen, précisai-je.

— Ah...

Pas besoin de parole, tout était dans l'expression scénique. Un vrai film comique.

— N'as-tu jamais dit à Gwen que tu l'aimais ? demandai-je avec un sourire en coin.

— Euh... si, bien sûr.

— Tu vois !

Il se gratta la tête.

— Et moi ? demanda-t-il dans un souffle.

— Toi quoi ?

— Est-ce que tu...

— Si tu oses me le demander, je t'enfonce la tête dans le sable ! l'avertis-je en plissant le front.

Puis, prenant une attitude savamment malicieuse...

— Mais si à ton tour tu arrives à m'attraper – ce qui m'étonnerait fort – peut-être que je te le dirai.

Je n'attendis pas sa réaction. Il me fallut moins d'une seconde pour m'éloigner de plusieurs mètres. Mais la motivation était grande pour lui, il me rattrapa sans mal, alors que je courrais vraiment, sans faute de vitesse. Il me fit tomber sur le sol avec lui, à genoux. La tête baissée entre mes bras, les cheveux traînant dans le sable, je n'osais plus vraiment bouger.

Lorsque je me retournai, il était déjà debout et me tendait la main. Je levai les yeux sur lui et glissai les doigts dans sa paume. Il me hissa jusqu'à lui et remit tout naturellement de l'ordre dans ma chevelure.

Pour finir, il s'inclina légèrement sur moi et fit cet horripilant sourire en coin qui me mettait à chaque fois dans tous mes états.

— C'est ce que j'adore avec les anges noirs. Ils ne doutent jamais de rien et se retrouvent toujours comme des imbéciles à la fin.

Je lui servis un sourire crispé, espérant qu'il oublie la raison de cette course folle.

— À quelle heure dois-tu être de retour pour retrouver Darius ? demanda-t-il.

— Seize heures, soufflai-je, un peu désorientée.

— Alors on ferait bien de rentrer maintenant, sinon tu vas être en retard. Et tu ne voudrais pas faire enrager le roi, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête, blasée.

Lorsque nous arrivâmes vers l'Audi, Leith actionna le bip. Je m'apprêtais à ouvrir la portière lorsqu'il se précipita avant moi. Comme je pensais qu'il ne voulait pas faillir à sa galanterie habituelle, je me poussai pour lui laisser la place. Mais il se planta devant moi pour plaquer ses mains sur la carrosserie, de part et d'autre de ma tête.

Très lentement, il pencha son visage vers le mien et me regarda droit dans les yeux un long moment, en retenant sa respiration.

Le désir que je lisais dans ses yeux me tétanisa complètement.

— Maintenant, souffla-t-il.

Ses prunelles étaient aussi incandescentes que l'était mon corps à ce moment-là. Mes veines palpitaient comme celles d'un petit animal avant la mise à mort – sauf que le loup n'avait nullement l'intention de m'ôter la vie.

— J'ai gagné... Dis-le.

Il était si proche... son odeur m'envahissait, me grisait totalement. Je tournai la tête pour éviter de le regarder, sa main engloba doucement ma joue pour me ramener à lui.

— Maintenant !

Mon cœur battait tellement violemment, que je crus m'évanouir. J'ouvris lentement les lèvres et les refermai sans parvenir à prononcer un mot.

— Hannah... regarde-moi. Regarde-moi...

J'eus une respiration heurtée. Je passai ma langue sur mes lèvres, les mordis, et sans le quitter des yeux, je murmurai :

— Je... t'aime.

Sans un mot, il s'inclina davantage et posa ses lèvres sur les miennes, doucement.

Les yeux grands ouverts, les bras lourds le long de mon corps, j'étais comme paralysée, je ne réalisais pas vraiment ce qu'il se passait. De la racine de mes cheveux jusqu'à la pointe de mes pieds, un tremblement violent m'assaillit.

Leith se redressa en souriant.

— C'est bien la première fois que je donne froid à quelqu'un, chuchota-t-il. Ça va ?

Je hochai la tête imperceptiblement.

— Tu ne respirez plus, dit-il en me fixant d'une drôle de façon.

Mon bas-ventre faisait des étincelles.

— Encore...

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Tu es sûre que...

— Encore !

J'attrapai sa nuque à deux mains et le penchai vers moi pour me jeter sur sa bouche. Je lui donnai un baiser sans réserve, presque brutal, buvant à ses lèvres, les explorant, les caressant. Ma soif de lui se décupla lorsque je sentis mes canines se libérer. Comme il n'émit aucune protestation en les sentant cogner contre ses dents, j'enfonçai mes mains dans ses cheveux et me collai à lui, moulant mes hanches aux siennes. Il tressaillit et se détacha de moi, non sans effort, tant mes mains le serraient.

Il plaqua ma tête contre son épaule et respira mes cheveux dans un râle de plaisir.

— Ah... Hannah, doucement... Moi j'ai besoin d'air pour respirer et j'ai été privé de toi pendant si longtemps qu'il faut me ménager, dit-il, rieur.

— Désolée, marmonnai-je la bouche écrasée contre son torse.

Alors que je me laissais aller à la chaleur de ses bras, je sentis que mes joues étaient humides. Je me redressai pour regarder Leith, interdite.

— Tu pleures, murmura-t-il, ébahi.

Il ramassa du bout des doigts une larme qui coulait le long de ma joue, avant de la frotter entre son pouce et son majeur comme pour s'en imprégner.

— Je pleure ?

Je me pressai contre lui et laissai éclater ma joie en riant.

Il me serra encore un long moment avant de se décider à me repousser gentiment.

— Tu vas vraiment être en retard.

— Je m'en moque, bougonnai-je en essayant de l'attirer une nouvelle fois à moi.

Il me maintint fermement par les hanches et étira ses bras au maximum devant lui pour mettre une bonne distance entre nous.

— Je te ramène, sinon cet épouvantable Darius va retourner ciel et terre pour te retrouver.

— Et te faire la peau, ajoutai-je avec un clin d'œil.

— C'est ça ! Il me servira de descente de lit avant même d'avoir pu toucher la mienne ! fanfaronna-t-il avant de se mettre au volant.

Quoi qu'il en soit, j'allais quand même me faire houspiller.

Chapitre 13

Leith avait à peine garé la voiture que Darius accourut pour ouvrir ma portière.

— Un coup de fil, ce serait trop demander ?

— Désolée, je n'ai pas vraiment vu le temps passer.

Il jeta un regard courroucé à Leith.

— C'est la première fois que tu te promènes seule avec tous ces humains autour de toi. Je me suis vraiment demandé si tu...

— Ça va, elle était avec moi ! Pas besoin de la sermonner, ce n'est plus une petite fille, coupa Leith visiblement très irrité.

— Hé, le toutou, si tu restais bien sagement à ta place au lieu de l'ouvrir ?

— Ça ne va pas recommencer ! Darius, je suis désolée de t'avoir inquiété, la prochaine fois je te téléphonerai. Je vais bien. On est allés faire un tour. Voilà. Pas de quoi s'énerver.

Darius leva un sourcil et à tour de rôle, nous regarda Leith et moi.

— Un tour ?

Leith s'approcha de moi et me saisit par la taille pour me serrer contre lui.

— C'est un peu plus clair comme ça ?

Darius gonfla les narines et serra la mâchoire comme pour se retenir de le frapper. Pendant un moment interminable, ils se toisèrent sans sourciller.

— On y va ! décida finalement Darius avec autorité en s'éloignant vers sa voiture.

— Non, pas si vite, l'exploiteur, l'arrêta Leith. J'ai deux ou trois choses à régler avec toi.

Darius se retourna lentement, des flammes dans les yeux.

— Que comptes-tu faire avec Hannah ? Quel est ton programme ?

Darius fit demi-tour jusqu'à ce qu'il soit à moins d'un mètre de Leith.

— C'est un peu tard pour t'inquiéter de son sort, non ? lâcha Darius avec acidité. C'est dès le départ que tu aurais dû te poser la question. Tu crois que parce que tu es réapparu depuis quelques jours, la bouche en cœur, je vais être aussi compréhensif et indulgent qu'elle ?

— Rien à cirer de ce que tu penses ! Dis-moi ce que tu veux faire avec

Hannah.

— Je ne crois pas, non.

— Darius, je souhaite que Leith soit impliqué.

Malgré mon ton plutôt direct, ce dernier aveu sonna comme une supplication. Il fronça les sourcils pour toute réponse.

— Monte avec moi. *Toi*, dit-il à Leith sans se départir de sa colère, tu n'as qu'à nous suivre.

Dans l'Alpha Romeo, j'attachai ma ceinture et me tournai vers lui pour l'observer. Il était vraiment fâché, les muscles plus tendus qu'une tige de bambou. Il démarra et s'engagea à l'extérieur du parking.

— Ne te mets pas dans tout tes états, tentai-je de l'apaiser.

Il passa la quatrième vitesse avec brutalité.

— C'est reparti comme en quatorze, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une irritabilité qui ne décroissait pas.

— Oui.

— Eh ben, il ne lui aura pas fallu longtemps pour réussir à t'embrouiller ta tête !

— Il n'en a pas eu besoin, avouai-je avec faiblesse. Je l'aime.

Darius grogna et se frotta les yeux.

— Vous vous êtes demandé de quelle manière vous alliez vous y prendre pour cacher votre *fabuleuse* relation ? persifla-t-il.

— Non. Et je m'en fiche. Nous étions ensemble bien avant tout ça.

Il tourna la tête vers moi, estomaqué.

— Tu t'en moques ? Et tu crois vraiment que les « gens » autour de vous vont avoir la même opinion ?

— Depuis quand l'opinion des « gens » est importante ?

— Mais depuis que tu es un ange noir, Hannah ! Nom d'un chien ! Tu t'imagines vraiment que vous allez passer inaperçus ou même que vous serez applaudis pour votre incroyable ouverture d'esprit ? Vous êtes en train de commettre une faute que peu pardonneront et les conséquences pourraient être désastreuses pour cette ville.

— Cette ville, cette ville ! m'emportai-je. Il n'y en a que pour elle on dirait, hein ? Eh bien, moi, je n'en ai rien à cirer de cette ville. Personne n'a vraiment décidé de revoir son point de vue depuis des milliers d'années, alors pourquoi ne serions-nous pas ceux par qui tout change ?

— Comme des héros exemplaires ? Laisse tomber, Hannah, d'autres ont essayé avant vous, murmura-t-il avec amertume.

Que pouvais-je répondre à ça ? Il ne parlait pas comme quelqu'un qui n'avait aucune idée de ce qu'il racontait. Mais moi, je ne voulais pas que notre histoire

ressemble à celle de Darius et Julia. J'étais convaincue que pour nous, tout serait différent. Et pour une raison simple : je ne resterais pas un ange noir.

Darius jeta un œil dans le rétroviseur. Leith était derrière nous. Après quelques minutes, nous nous engageâmes dans la cour, chez Darius. Il se gara à son emplacement habituel. Quand il vit la voiture de Gwen, une étincelle brilla dans ses yeux. J'aurais juré voir un léger, très léger sourire s'esquisser sur la commissure de ses lèvres.

Juste avant que je n'ouvre la portière, il me retint la main et plongea son beau regard bleu dans le mien.

— Faites ce que vous voulez, Hannah, mais ne commettez aucune imprudence. Autour de vous, il y a des yeux et oreilles ennemis. Dans les deux clans. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, soufflai-je en réalisant la douceur et l'amour avec lequel il m'avait parlé.

Comme s'il venait de me donner sa bénédiction – et même si je n'en avais nullement besoin en réalité –, je me jetai sur lui pour le serrer fort contre moi. D'abord interdit, il ne bougea pas, puis il enroula ses bras autour de mes épaules et caressa un moment mes cheveux.

Lorsque je me reculai, mes yeux étaient larmoyants. Il les observa un moment, surpris.

Dans un élan de tendresse, il embrassa mon front, le bout de mon nez et mes lèvres.

— Au moins, il aura été capable de faire ça, dit-il en montrant mes yeux avant d'ébouriffer mes cheveux comme il l'aurait fait avec un gosse.

Lorsque nous descendîmes de la voiture, Leith attendait, nonchalamment appuyé contre sa voiture, les bras croisés. Il n'avait sûrement pas perdu une miette de la scène. Darius passa devant lui et volontairement, il enfonça le couteau dans la plaie en émettant un « Hé, hé » agrémenté d'un levage de sourcils en règle.

— Rassure-moi, dit Leith mi-figue, mi-raisin. Il ne fait pas ça tout le temps ? Il voulait juste me mettre en rogne ?

— Quoi donc ? demandai-je, mutine.

Il fronça les sourcils en s'approchant de deux pas.

— Hannah...

J'émis un petit gloussement en même temps que je lui tournai le dos pour marcher jusqu'à la maison.

— Non, c'est rare, finis-je par répondre.

Leith me retint par le bras. Derrière son expression, qu'il voulait la plus tranquille possible, il avait du mal à dissimuler sa colère.

— Ça veut dire quoi, « c'est rare » ? Vous êtes-vous déjà embrassés ?

Je sentis mes joues surchauffer. Le souvenir de mes premiers jours d'initiation remonta à la surface ; cuisant et douloureux.

— On est obligés de parler de ça, maintenant ?

Il plissa les paupières.

— Je n'ai pas grand-chose à dire, Hannah, je le sais. Mais j'aimerais bien savoir. Entre toi et Darius, y a-t-il eu... ?

— Je l'ai embrassé, une fois.

Il ne put s'empêcher une grimace de crispation immédiatement contrée par un sourire forcé.

— Je comprends..., dit-il tristement. C'était prévisible.

— Prévisible ? m'étonnai-je.

— J'imagine que tous ces mois, vous avez été très proches et que tu t'es sentie seule.

— N'importe quoi ! m'emportai-je. Ce que tu sous-entends ne m'est jamais venu à l'esprit. Ce jour-là j'ai simplement cru qu'il s'agissait de toi.

— Je ne saisis pas, dit-il en fronçant les sourcils.

— Est-il possible que nous parlions d'autre chose ? Je... je n'aime pas me rappeler à quel point tu me manquais.

Avec douceur il m'attira contre lui et enfouit sa tête dans mes cheveux. Il les caressa un moment et me repoussa doucement pour embrasser l'une de mes tempes.

— Saurais-je un jour rattraper tout ce temps que je t'ai volé ?

— Non. Il est perdu, murmurai-je d'une voix étouffée.

À ces mots, son visage refléta davantage la culpabilité qu'il ressentait déjà.

— Un jour, tu auras à nouveau confiance en moi, dit-il avec gravité. C'est une promesse que je me suis faite à moi-même.

La porte d'entrée s'ouvrit brutalement derrière nous. Gwen était sur le perron, elle trépignait d'impatience. Elle s'avança jusqu'à nous en sautillant comme une puce. Nous nous détachâmes lentement, à contrecœur.

— Ahhhhhhhh ! hurla-t-elle hystérique. Comme je suis contente que vous vous soyez enfin rabibochés. Vous n'imaginez pas à quel point c'a été difficile pour moi de me contenir. Je vous aurais bien envoyé des baffes pour vous réveiller. Surtout à toi, Leith, dit-elle en lui envoyant un coup de poing solide dans le bras.

Il se pencha sur elle et lui planta un tout petit baiser sur le front.

— Doucement, dit-il avec un merveilleux sourire, tu vas te faire mal.

Il la prit par les épaules et nous avançâmes dans la maison. Darius nous attendait dans le salon.

— Si vous en avez terminé avec ces charmantes accolades, nous allons peut-être pouvoir commencer à faire quelque chose !

Gwen se retourna vers lui, les mains sur les hanches.

— J'avoue que tu n'es pas mal non plus dans ton costume de vieux rabat-joie, se moqua-t-elle.

Elle réussit même à lui décrocher un sourire !

Elle s'assit en tailleur au milieu du tapis qui paraissait bien seul, sans la table basse. Leith et moi prîmes place sur le divan et Darius en face de nous, sur le fauteuil en cuir. Il n'y avait rien à faire, où qu'il fût, il donnait systématiquement l'impression de présider !

— Normalement, Hannah, expliqua-t-il, c'est le créateur qui enseigne à son protégé ce que je vais t'apprendre. Parce que toi et moi ne sommes pas liés par le don de l'immortalité, l'apprentissage risque d'être plus difficile.

— Tu crois que je pourrais ne pas y arriver ?

— Ce n'est pas exclu... Tu vas devoir te concentrer sur le but fixé et réussir à visualiser Ewan en temps réel, comme si tu étais avec lui. À force, tu finiras par découvrir où il se trouve.

Je fis la grimace.

— Ce serait quand même plus simple si quelqu'un – un ami par exemple – me disait directement où il est, ironisai-je. Je n'aurais pas besoin d'avoir recours à tout ce tralala.

— Laisse-moi t'expliquer mon point de vue, Hannah, dit-il très sérieusement. Si je te révèle où il est et que tu t'y rends, il y a de fortes chances qu'il comprenne ce que tu projettes et qu'il se carapate. Comment sauras-tu où il est allé ensuite, si tu n'as pas été formée à le retrouver par la seule force de ta pensée ? Moi-même, je n'aurais plus aucun moyen de le savoir. Si aujourd'hui je connais son lieu de résidence, c'est parce qu'un ami proche m'a tenu informé – il tient le bed and breakfast dans lequel Ewan a élu domicile. Écoute-moi, gamine, et arrête de faire ta tête de cochon. Pour être certain que ton apprentissage fonctionne, j'ai besoin que tu me dises toi-même où il est en ce moment, afin que je puisse vérifier. Compris ?

Leith eut l'air écœuré.

— Attends une minute... Tu sais où il est depuis le début et tu ne fais rien ? Dis-moi où est ce maudit vampire et je le retiendrai sans mal jusqu'à ce qu'Hannah lui coupe la tête ! Il ne me fait pas peur, à moi !

— Je suis navré, cher *ami*, persifla Darius. Mais les choses ne sont pas aussi simples. L'affrontement ne peut être qu'entre Hannah et lui. Personne ne doit intervenir durant le combat. Aucun de nous deux ne peut la soutenir autrement qu'en la préparant à se battre. Elle doit agir seule, insista-t-il, c'est la règle.

Sinon, ça ne fonctionne pas.

— Mais c'est quoi, cette foutue règle ! aboya Leith.

— Leith, intervint Gwen, l'Esprit n'est pas seulement présent dans le monde des garous, il est aussi très fort chez les vampires. Il est entouré de manifestations qu'on ne peut expliquer, tu le sais bien.

Darius me regarda, je plongeai dans ses yeux.

— Je suis déterminée. Montre-moi.

— Très bien, mais si tu n'arrives pas à le sentir, j'aurais recours à la transformation, comme la dernière fois.

— Tu vas changer de tête ? demanda Leith, abasourdi.

C'est lui qui m'avait parlé le premier de cette faculté qu'avait Darius. Mais entre le dire et le voir, il y a un écart monstrueux.

— Ce ne sera pas nécessaire, affirmai-je. Je vais me concentrer.

Darius ricana en jetant à Leith un regard moqueur.

— Tu veux voir quelque chose d'effrayant, Sutherland ?

Leith plissa les yeux, il était sur ses gardes. Darius secoua énergiquement la tête et révéla un nouveau visage, faisant pousser un cri d'effroi à Gwen. Nous nous retrouvâmes dans la même pièce que deux Leith Sutherland.

Le vrai Leith était impassible.

— Ça t'en bouche un coin, hein ? s'esclaffa Darius.

Pour seule réponse, Leith émit un craquement de mâchoire sinistre.

— Bon, assez joué, décida Darius en reprenant son visage initial. Hannah, tu es prête ?

Je hochai la tête.

— Viens près de moi, dit-il en me tendant la main.

Je me levai et attrapai ses doigts.

Gwen alla rapidement s'asseoir à côté de Leith et glissa son bras sous le sien, crispée comme si elle s'apprêtait à regarder un film d'horreur.

Darius et moi nous assîmes à genoux, à même le sol, au milieu du tapis, l'un en face de l'autre. Son visage ne reflétait aucune émotion. Rien ne bougeait, pas un seul clignement de cils.

— Est-ce que tu arriveras à te concentrer avec eux autour de toi ? demanda-t-il avec un mouvement de la tête.

Je regardai furtivement vers Leith et Gwen.

— Ne t'occupe pas d'eux, dit Darius avec autorité en appuyant un doigt sur ma joue pour que je revienne à lui. Tu vas y arriver, ou doivent-ils sortir ?

— Ça va.

— Vous deux, je ne veux pas vous entendre, leur somma-t-il sans se tourner. Maintenant, Hannah, tu fixes tes yeux dans les miens et tu ne détournes ton

regard sous aucun prétexte.

J'acquiesçai en me perdant dans le bleu de ses iris. Ceux-ci se liquéfièrent intégralement et je m'y accrochai avec force.

— Je veux que tu visualises ton créateur. Que tu revoies le moindre de ses traits. Quand ce sera fait, imagine-le en face de toi. Concentre-toi, tu as tout ton temps.

Au bout de quelques secondes, je réussis à y distinguer sans effort l'horrible face d'Ewan. Je voyais ses cheveux blond cendré aux boucles désordonnées lui arrivant plus bas que les oreilles, son front large sans rides, son visage allongé d'une pâleur saisissante, ses pommettes saillantes et ses grands yeux vert d'eau comme les miens. Chacun d'eux était ourlé de grands cils et rehaussé de sourcils épais, mais bien dessinés, plus foncés que ses cheveux. Son nez était plutôt large, mais droit, sa bouche pleine et rose. Subitement, je le vis sourire, dévoilant un alignement parfait de dents éclatantes.

La connexion s'arrêta là et j'eus un spasme d'angoisse. Je me frottai les yeux et secouai la tête comme pour faire disparaître ce que mon cerveau imaginait encore.

— Ça va ? murmura Darius.

— Je... oui, je l'ai vu.

— Que faisait-il ?

— Je ne sais pas, je n'ai aperçu que son visage et ensuite, il a souri à quelqu'un.

— Tu es étonnante. Pour un premier coup d'essai, c'est vraiment pas mal.

Je souris timidement.

— Tu as eu le sentiment qu'il te regardait ?

— Je ne sais pas. Pourquoi est-ce que ça marche avec toi ?

— Parce que j'ai sept cents ans d'expérience et que mon esprit est...

— Sept cents ans ? La vache ! s'exclama Gwen.

Elle mit les mains sur sa bouche comme si elle venait d'interrompre le moment crucial d'une pièce de théâtre.

Darius sourit en la regardant.

— ... et que mon esprit est habitué à ce genre d'exercices, reprit-il.

— Tu as créé beaucoup d'anges noirs ?

— Un certain nombre, avoua-t-il.

Leith étouffa un grognement. Pour lui, imaginer la transformation de plusieurs humains relevait du cauchemar.

— On continue ?

Je hochai la tête, gigotai pour reprendre une position confortable et attendis la suite des opérations.

— Puisque ton odorat est super sensible, mettons-le à contribution. L'utilisation de ce sens t'aidera à affiner les connexions que tu auras avec Ewan. Tu vas tenter de plonger dans tes souvenirs pour te rappeler son odeur.

— Tous les anges noirs sentent la même chose ! persifla Leith.

— Faux, rétorqua Darius. Toi tu ne le sens peut-être pas, mais chacun d'entre nous dégage un parfum qui lui est propre.

— C'est vrai, confirmai-je. Toi, par exemple, tu sens la réglisse

— La réglisse ? répéta-t-il en arquant un sourcil. C'est la première fois qu'on me le dit.

— Hermance et Pierrick sentent comme toi, un arôme de plantes aromatiques et de poivre en plus.

— De poivre ? s'étonna-t-il. C'est amusant, je ne les sens pas du tout comme ça.

— J'ai un meilleur odorat que le tien, soulignai-je avec un clin d'œil.

— C'est pas faux... Prête ?

— Prête.

— Ferme les yeux et... les oreilles.

Je rouvris un œil pour m'assurer que j'avais bien compris. D'un geste, Darius m'intima de refermer les paupières. J'obéis.

— Lorsque je te le dirai, tu ne te concentreras sur rien d'autre que ce que tu veux sentir. Tu feras abstraction de tout bruit autour de toi, de toute autre odeur qui n'est pas celle que tu recherches. Fais appel à tes souvenirs les plus profonds. Tu connais l'odeur d'Ewan, tu l'as sentie lorsqu'il t'a mordue, tu peux le faire.

— Oui, acquiesçai-je sans certitude.

— Respire un grand coup et focalise-toi sur lui.

Les paupières closes, je matérialisai le visage d'Ewan dans mon esprit. Puis j'essayai de me concentrer sur mon odorat. La première chose que je sentis fut le doux parfum de Leith, le sucre de sa peau, le miel de son haleine. Je frissonnai malgré moi et me ressaisis. La suivante fut celle de Gwen, vivifiante, fraîche et salée comme l'eau de mer. Je me crispai. C'était la première fois qu'elle m'attirait, m'alléchait. Je tâchai de l'évacuer au plus vite et attrapai la suivante. La réglisse ; Darius. Aussi attractive qu'elle était pour l'ancienne amatrice de bonbons que je fus, à l'instant, elle ne m'intéressait pas. Je devais me concentrer davantage et me rappeler celle d'Ewan. Pour m'aider, je décidai de me projeter plus de quatre mois en arrière, dans ce cimetière, lors des funérailles de Julia.

Comment allais-je pouvoir me souvenir d'une odeur qui remontait à aussi loin ? Je n'étais qu'humaine à l'époque et je ne m'attachais pas à ce genre de détails.

Je me mordis les lèvres et fermai plus fort les yeux.

D'abord le bruit. Oui, je pensais être capable de me rappeler du bruit qui

m'entourait. C'est ça... Je me rappelai les pas lents des gens qui sortaient et le frottement de leurs chaussures sur le bitume, et aussi le grincement de la grille qui s'ouvrait et se refermait derrière eux. Il y avait un gamin sur le trottoir, et le chuintement des roues d'une poussette. Il pleurait parce que sa mère refusait de lui redonner son morceau de gâteau qui était tombé par terre. Immédiatement après me parvint un bruit métallique ; Darius avait jeté quelque chose sur le cercueil.

C'était incroyable, je ne pensais pas me souvenir d'un truc pareil ! C'était insensé...

Un son curieux attira mon attention : celui du vent qu'on brasse avec force, mais bien moins haché que celui provoqué par un ventilateur, plus ample, plus doux, plus fluide – un battement d'ailes. Il s'approchait, de plus en plus. Je me souvins avoir entendu des cris, ceux de Leith et de Darius, puis des pas de course. Je me remémorai parfaitement le grognement qu'Ewan avait émis en me soulevant de terre, de son feulement sauvage avant de me mordre. J'en tremblais encore.

Le cadre était fixé, je pouvais désormais me focaliser sur les odeurs. Je me rappelai le doux parfum des roses et des lilas qui décoraient les tombes, celui de la mousse qui en couvrait certaines, cette odeur de champignon qui émanait du grand chêne à quelques mètres de moi, celle des haies de forsythias qui entouraient l'enceinte du cimetière et celle des fleurs du cerisier, de l'autre côté du trottoir. Brusquement, une multitude d'odeurs humaines et de garous m'emplit les narines, me donnant le vertige. Je les rejetai sans mal. Encore cette senteur de mélisse... Darius. Je me rapprochai du but. Le sucre, le miel... Leith. Puis elle me parvint, de plus en plus nettement. Ewan. J'écartai mes narines et humai l'air. Il sentait la craie, la poussière de craie. Acre, sèche et irritante. Elle me donna envie de tousser. Le visage d'Ewan m'apparut simultanément et je m'étouffai.

— Hannah ? Hannah !

Darius me tapait dans le dos comme on le ferait avec un enfant qui avale de travers.

— Tu n'es pas censée t'étouffer, tu sais. Tu es un vampire ! Oh, ça va ?

En rouvrant les yeux, je vis au-dessus de moi les regards ahuris de Gwen, Darius et Leith. Moi-même, j'étais abasourdie par ce que je venais de vivre.

— Je l'ai senti, murmurai-je en y croyant à peine.

— Si vite...

— Et que sent-il ? demanda Gwen que la curiosité étouffait à son tour.

— La craie.

Sa mine m'arracha un rire silencieux.

— La craie qu'on écrase sur un tableau, ajoutai-je.

— Ça, se réjouit-elle, ce n'est vraiment pas un truc qu'on peut inventer ! Darius me dévisageait comme si je débarquais d'une quelconque planète.

— Ce que j'ai fait est bien ? demandai-je timidement.

— Bien ? C'est extraordinaire ! s'esclaffa-t-il. Ce que tu viens de réaliser avec autant de précision s'acquiert en plusieurs semaines. Quand je t'avais dit que tu serais un ange noir exceptionnel !

Leith toussota exagérément et m'aida à me relever.

— Exceptionnelle ou pas, elle va redevenir humaine ! Elle est sur la bonne voie ?

— Oui, dut admettre Darius.

— Qu'est-ce qui est prévu, maintenant ? demandai-je avide de continuer.

— Plus rien pour l'instant. Laisse-toi le temps de digérer ce que tu viens de faire. Dans peu de temps, tu seras capable de voir ce qui l'entoure, ce qu'il fait...

— La séance est terminée pour aujourd'hui ? demanda Leith qui semblait pressé que ça se termine.

— Oui, Sutherland, tu vas pouvoir rentrer chez toi et rendre l'air plus respirable.

— Darius ! m'indignai-je. Écoutez, vous deux, j'en ai vraiment assez. Faites la paix une bonne fois pour toutes. Après tout, vous avez des points communs, ça ne devrait pas être si difficile que ça !

— J'aimerais bien savoir lesquels ! ricana Leith.

— Ben il y en a au moins un, dit Gwen avec prudence : Hannah. Faites un effort pour elle, s'il vous plaît.

Tour à tour, elle regarda Darius avec des yeux de bassets artésiens, puis Leith.

— D'accord, finit par dire Leith, mais avant, je dois faire quelque chose.

Darius rit du nez et gonfla la poitrine pour se donner un air supérieur.

— Calme-toi, toutou, je n'ai pas dit que j'étais d'accord.

Leith sourit en coin et je n'aimais pas ça. Il attrapa Gwen par la taille pour la soulever et la déposer deux mètres plus loin. Il l'embrassa rapidement sur le front comme pour s'excuser d'avance, revint vers moi et me fit gentiment reculer sur le fauteuil en cuir où je me retrouvai assise.

Darius regardait son petit manège avec cet air narquois qui le caractérisait. Il se tapota la tempe de l'index tout en me regardant, l'air de dire « Il lui manque une case, non ? ». Alors, dans un geste aussi violent qu'inattendu, Leith lui décrocha un coup de poing puissant dans la mâchoire. Darius s'envola pour se cogner avec fracas contre le mur derrière lui.

Pour le coup, je crois vraiment qu'il ne s'y attendait pas.

— Pourquoi as-tu fait ça ? hurla Gwen qui avait accouru auprès de Darius. Tu

es barjot, ou quoi ?

Darius se remit sur ses jambes et explosa d'un rire bien trop exagéré pour être rassurant. Il allait riposter.

Je me levai à mon tour tandis que Leith se rapprochait de Darius, les yeux iridescents.

— Ça, c'est pour avoir pris mon apparence devant Hannah alors qu'elle était faible, et l'avoir embrassée avec bassesse.

Hum... un cerveau qui fonctionne à plein régime, ça donne ça ! J'étais estomaquée.

Il fit demi-tour sur moi, encercla ma taille d'un bras, m'attira contre lui et posa brusquement ses lèvres sur les miennes. Il me donna un baiser qui me fit chavirer et auquel je ne compris rien du tout. Seulement après, il relâcha son étreinte et jaugea Darius qui en était resté interdit.

— Et ça, reprit-il avec un air de vainqueur typiquement masculin, c'est pour te prouver à quel point tu n'es qu'une pâle copie. Personne d'autre que moi ne pourra jamais lui faire cet effet-là. J'y veillerai !

Quel prétentieux !

Je souris.

Chapitre 14

— Tu as fini de faire trempette ?

Je venais tout juste d'émerger la tête. De la main, je rabattis mes cheveux en arrière et me frottai les yeux.

— Viens, dit Darius en tendant le bras pour m'aider à sortir de l'eau.

J'avais à peine mis les pieds sur les rochers qu'il était déjà en train de m'entourer d'un drap de bain.

— Merci. Tu es une vraie mère pour moi, plaisantai-je en me laissant faire.

— Je vais te montrer si je suis ta maman, moi ! s'écria-t-il en me jetant sur son épaule pour me faire tourner comme une toupie.

— Ça va, ça va ! Je retire, hurlai-je en riant.

Il me reposa sur le sol, le sourire aux lèvres.

— Gwen n'a pas voulu venir avec toi ?

Il leva la tête pour regarder la maison qui surplombait la falaise, la mine réjouie.

— Non. Elle est de corvée de Mikado avec Hermance et Pierrick.

J'enroulai le drap de bain autour de ma poitrine et m'assis sur la roche gelée. Darius s'installa à côté de moi en riant.

— Quoi ?

— Tu es la seule barjot à prendre un bain de mer un quinze octobre alors qu'il fait à peine cinq degrés à l'extérieur !

— On est samedi, je n'ai pas cours et j'adore voir le soleil se lever. L'eau prend de si belles couleurs quand il fait beau. Je n'avais pas envie de rater ça. En plus, ma mère m'a toujours dit que l'eau froide raffermissait les chairs. Je ne fais que suivre ses conseils, pouffai-je.

— Comme si tu en avais besoin...

— Pour le moment... Mais un jour, je vieillirai, affirmai-je avec certitude.

Darius bougonna dans sa barbe, si bien que je ne compris pas un traître mot de ce qu'il racontait.

— Tu disais ?

— Que le temps passe vite.

Son visage encore joyeux quelques minutes avant était devenu grave et triste.

— Darius ?

— Tu es prête pour une nouvelle séance ?

Je hochai le menton.

— On pourrait peut-être rester ici ? proposa-t-il.

— Ok, mais j'ai quand même une drôle de tenue, fis-je remarquer en lui montrant mon maillot de bain deux pièces.

Une lumière malicieuse passa dans ses yeux.

— Ce n'est pas moi que ça dérange.

— Darius Legrand, si mon petit ami vous entendait, il vous arracherait les yeux à la petite cuillère !

Il fit une grimace qui le défigura complètement.

— Mouais... et comme maintenant il a l'air de vouloir se tenir tranquille, on ferait bien de ne rien lui dire, hein ?

— Aurais-tu peur de lui ? le provoquai-je en levant les sourcils.

Il rit à gorge déployée.

— De lui, non. Mais de Gwen... Elle m'a juré qu'elle me trancherait la gorge au couteau à pain si je faisais encore de la provoc', alors bon...

Je pris un temps pour le dévisager. Parler de Gwen le rendait indéniablement heureux.

— Elle te plaît, hein ?

— Devine ! Cette fille est encore plus dingue que moi !

— Toi ? Mais tu n'es pas dingue, tu es même trop sérieux pour elle !

Il fit ce sourire en coin absolument renversant.

— Tu sais, repris-je, je n'ai pas encore eu de conversation avec Gwen à votre sujet et...

— Et puis quoi encore !

Il prit un air profondément choqué, mais je sais qu'il n'en pensait pas moins.

— Ne me gâche pas le plaisir, Darius. J'aurais plein de choses à lui raconter comme... comment dire ? Tout ce qu'elle ignore sur les vampires de ton genre, hein ? Casanova...

Darius se rapprocha de moi, juste à quelques centimètres de mon visage, et attrapa l'éclair taquin qui brillait dans mes yeux.

— Petite fille, tu serais absolument effarée de savoir tout ce que Gwen connaît déjà de moi. Tout ce que *toi*, tu ne connais pas.

J'en ouvris la bouche en grand.

— Si tu le dis. On s'y met, maintenant ?

— Ça vaut mieux, marmonna-t-il en souriant.

Comme à mon habitude, je m'installai en face de lui en tailleur en laissant glisser le drap de bain sur mes cuisses.

Ces cinq derniers jours, j'avais bien progressé. Darius et moi avions travaillé chaque soir. Désormais, j'étais capable de voir le visage d'Ewan sans aucune difficulté et sans trop me concentrer, comme s'il était en face de moi. Ce qui n'était pas sans conséquence. J'étais régulièrement prise de crises de haine à la limite du supportable. Mes muscles se tendaient à en être douloureux, mes doigts se crispaient violemment sur le tapis du salon au point où il était désormais plein de trous, et mes canines pouvaient s'extraire avec tellement de rapidité, que parfois, elles me blessaient les lèvres. Cependant, je ne perdais jamais totalement le contrôle, je restai focalisée sur le but de l'apprentissage. Mais je n'arrivais toujours pas à voir mon créateur évoluer dans son environnement. Aucune table, aucune chaise, aucune autre personne ne s'offraient à ma vision encore trop jeune. En revanche, son odeur m'était devenue parfaitement familière.

D'après les sources de Darius, Ewan était toujours au même endroit, alors qu'à ce stade de mon initiation, il aurait déjà dû s'apercevoir que j'essayais de le trouver.

Darius se souvenait que lorsqu'il avait eu recours à l'esprit pour former ses frères et que ceux-ci le cherchaient par la pensée, il avait beaucoup de mal à comprendre les intuitions et les visions furtives que son cerveau lui renvoyait. Il lui avait fallu beaucoup de temps pour s'habituer à être connecté à ses frères à ce point. Il en allait peut-être de même pour Ewan. Après tout, il n'était un vampire que depuis de dix ans...

— Un thon jaune à pois rouges arrive vers nous.

— Hein ? Quoi ?

— Mais à quoi pensais-tu ?

Je lâchai un profond soupire.

— À toute cette initiation. C'est difficile et je n'aime pas lui accorder tout ce temps.

— Il le faut, puisque tu as décidé de ne pas accepter qui tu es devenue, dit-il en me tapotant les cuisses. Allez, ajouta-t-il d'un air résigné. Concentre-toi.

Aujourd'hui était un jour sans. Je pressentais que je n'allais arriver à rien.

La séance dura plusieurs heures. Lorsque nous terminâmes, le soleil était déjà haut dans le ciel, il ne devait pas être loin de midi. Et comme je l'avais prédit, je n'avais pas identifié autre chose que la tête d'Ewan.

— Ne t'inquiète pas, Rouquinette, tenta de me rassurer Darius en ébouriffant mes cheveux. Tu vas y arriver. Laisse-toi du temps. Tu as commencé depuis peu et tu as déjà fait de grands progrès. On remonte ?

Aucune envie...

— Je pense que je vais nager encore un peu. Je vous rejoins plus tard.

— Comme tu veux, à tout à l'heure.

Je laissai la serviette froissée à mes pieds et m'enfonçai la tête la première dans l'eau. Je revins à la surface pour vider l'air de mes poumons et me laissai couler à pic jusqu'au fond.

Je restai immobile un long moment, appréciant le calme et le silence, jusqu'à ce que le clapotis d'une pierre qu'on jette dans l'eau vienne perturber ma retraite marine. Je n'étais plus seule, quelqu'un attendait au bord de l'eau. Je remontai et accueillis avec un sourire radieux le magnifique loup-garou qui m'avait fait la surprise de me rejoindre dans mon antre aquatique.

Il s'érigait sur ce bout de promontoire rocheux comme une statue grecque – immobile et parfait, les yeux pétillants de je ne sais quoi.

— Darius m'a averti que tu marinais dans l'eau depuis un bon moment et que peut-être, ta peau serait flétrie comme celle d'une vieille figue. Il n'en est rien, ajouta-t-il en s'accroupissant pour me regarder de plus près.

Je m'appuyai de mes deux mains sur la pierre pour me mettre à la hauteur que son visage.

Son regard se porta plus bas que mes yeux et... Impossible à croire et pourtant c'était vrai, il rougissait. J'en aurais fondu sur place.

Puis il commença à s'effeuiller lentement. Un bouton de polo, deux boutons de polo, trois...

— Tu vas te baigner aussi ? demandai-je, ahurie.

— On dirait bien.

— Mais l'eau est froide !

— Et alors ? Tu as peur que je tombe malade ? Dois-je te rappeler ma température corporelle ?

— Non, mais quand même, elle est *vraiment* froide.

Il pouffa de rire sans bruit en même temps qu'il laissait choir sa chemise au sol.

— Je n'ai jamais fait la course à la nage avec un ange noir, s'expliqua-t-il devant mon visage toujours aussi stupéfait. C'est une occasion que je ne veux rater sous aucun prétexte.

— Tu oses encore me défier ?

Son tee-shirt volait déjà dans les airs.

Ma salive fit aussitôt un aller et retour dans le fond de ma gorge brusquement devenue très sèche.

— Te défier ? dit-il en éclatant de rire. Non, je te préviens que je vais encore gagner.

— Espèce de loup prétentieux tout rabougri !

— Tout rabougri ? s'étonna-t-il, les doigts sur le premier bouton de son jean.

Il tira d'un coup sec, me faisant sursauter au passage. Ou frissonner, je ne sais

plus.

Se rendait-il compte à quel point ressembler à un Apollon n'était pas normal ?

— Oui ! Rabougri, c'est de quoi tu auras l'air quand je t'aurai mis la pâtée !
criai-je avant de m'enfoncer intégralement dans l'eau.

J'entendis un splash assourdissant suivi d'un soubresaut hydrique provoquant quelques vaguelettes autour de moi. Leith m'avait rejointe. Immergés l'un en face de l'autre, nous nous regardâmes pendant un long moment sans nous toucher, appréciant l'étrangeté de nos visages brouillés par l'eau, de nos cheveux qui semblaient voler autour de nous – les miens s'éparpillaient en masse, je devais ressembler à une méduse ! Puis nous remontâmes à la surface.

— Alors, cette course ?

Je me tournai vers l'horizon, dubitative.

— Jusqu'où veux-tu aller ?

— Ça dépend, jusqu'où peux-tu aller ?

— Au bout du monde, *chéri* !

En moins de temps qu'il ne lui fallut pour réaliser, je m'étais déjà élancée à l'allure d'un dauphin, laissant une distance d'au moins dix mètres entre lui et moi. Pendant que je nageais – que je filais comme une torpille, pour être précise –, je l'entendis émettre un rire tonitruant. Rien à faire ! J'allais tout tenter pour qu'il ne me rattrape pas et lui donner la leçon qu'il méritait. Je décidai de l'ignorer et battis des bras et des jambes comme une forcenée, sans regarder derrière moi une seule fois. Au bout d'un moment quand même – un long moment –, et parce que je n'entendais aucun autre bruit que les éclaboussures de l'eau autour de moi, je m'arrêtai pour me retourner. J'avais déjà parcouru une grande distance et Leith n'avait pas l'air de pointer le bout de son nez. Ma vision était bonne, excellente même, mais je ne le voyais nulle part. L'inquiétude me prit. Tout en faisant du surplace, je scrutais l'eau, espérant repérer le moindre clapotis qui m'aurait rassurée. Mais rien. Et s'il s'était noyé ? Et si l'eau avait été trop froide pour lui ? Le troisième « et si » fut stoppé tout net lorsque je sentis un effleurement sur l'une de mes jambes. Leith sortit de sous l'eau comme un diable de sa boîte, ses boucles sombres plaquées sur son front.

— Bon sang ! m'écriai-je, affolée. Tu m'as fait une peur bleue ! Comment fais-tu pour retenir ton souffle aussi longtemps ?

— Surprise, hein ? dit-il fièrement en ramenant ses cheveux en arrière.

— J'ai eu peur, idiot !

Il riait fort alors que je boudais.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? Je suis un Titan, rappelle-toi. C'est ce que tu m'as dit un jour, se moqua-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil. On repart dans l'autre sens ?

Je hochai la tête, trop heureuse de retrouver la terre ferme avec lui. Elle me rassurait nettement plus que cette immensité hostile quand, comme moi, on ne pouvait pas respirer sous l'eau. Lorsque nous arrivâmes vers le bord, il se hissa sur les rochers et attrapa les deux mains que je lui tendais. Il me souleva sans mal et me déposa en face de lui, le sourire enjôleur.

— Alors ?

Subodorant « qui a gagné ? ».

— Alors, on dirait que tu as subi un délavage en machine.

— Pardon ?

— Tu vires au bleu ! Regarde tes orteils.

Il baissa la tête vers ses pieds et fronça les sourcils.

— En effet..., l'eau devait être sacrément froide.

— Qu'est-ce que tu crois ! Je te l'avais dit.

À son tour de me détailler avec insistance.

— Et toi tu es... Arg ! Ça ne devrait pas être permis d'être comme tu es ! Nom d'un chien, regarde ça ! Je reprends déjà des couleurs.

Pas de doute...

Il attrapa le drap de bain et me le jeta sur la tête sans ménagement.

— Cache-toi, ça vaut mieux ! dit-il à moitié sérieux.

C'était délicieux !

Je frottai énergiquement le tissu sur moi pour me sécher et finis par l'enrouler autour de ma poitrine. Mes vêtements étaient restés dans ma chambre.

Leith s'essuya avec la ridicule petite serviette que j'avais utilisée pour mes cheveux, du coup, elle était trempée et lui, pas complètement sec.

Mort de froid, il se rhabilla en quatrième vitesse avant que nous ne remontions par le chemin chaotique de la falaise.

Lorsque nous rejoignîmes Gwen et Darius dans le salon, Leith eut le choc de sa vie. Darius était penché sur Gwen, il lui donnait un baiser. Il encaissa sans piper mot – remarquez, il n'avait rien à dire –, mais il était évident qu'il accueillait la nouvelle avec difficulté. Il entra dans la pièce en prenant une profonde inspiration et s'installa sur l'un des fauteuils

— L'eau était bonne ? demanda Gwen comme si de rien n'était.

— Excellente, persiflai-je pour détendre l'atmosphère. Leith a failli se transformer en Schtroumpf. Le bleu lui va très bien.

Avant qu'il ne rétorque quoi que ce soit, je lui fis un clin d'œil et filai par les escaliers pour rejoindre ma chambre et prendre une bonne douche.

Lorsque je redescendis – propre, coiffée et un peu plus habillée –, Leith était attablé dans la cuisine avec Gwen et Darius autour de deux tasses de thé fumant, dans un calme impossible à croire.

— Tout va bien ? Vous avez l'air pensif.

C'était le moins qu'on puisse dire... Gwen tapotait ses doigts sur le bois, sortant les lèvres comme si elle s'apprêtait à embrasser quelqu'un, Darius fronçait les sourcils à s'en créer des traînées rougeâtres entre les yeux et Leith était immobile sur sa chaise, les billes perdues dans le panier de pommes que Gwen avait ramenées du marché plus tôt dans la semaine.

— Eh ben..., marmonnai-je en prenant une chaise moi aussi.

— Que dirais-tu si Leith t'aidait à empêcher les intrusions psychiques ? demanda Darius d'un ton qu'on utilise habituellement pour dire « Tu veux un morceau de gâteau au chocolat ? ».

— Pour contrecarrer Ewan ? en déduisis-je.

— Oui. Ton petit ami pourrait peut-être t'aider en plus de ce que je t'apprends. Darius, faire équipe avec Leith ? Waouh !

Il continua aussitôt dans sa lancée.

— Je dois bien reconnaître que les lupi sont des maîtres lorsqu'il s'agit de contrôler l'esprit humain. Et comme le tien en a gardé toutes les caractéristiques, il serait judicieux que Leith se charge de cette partie-là de ton initiation. Il pourrait peut-être t'apprendre à contrer les agressions mentales, si tu en es capable. Après tout, tu es un ange noir, ça devrait être relativement facile. Comme ça, quand tu le rencontreras, si Ewan décide de te manipuler, tu seras prête à te défendre. Gwen en a eu l'idée.

Elle me servit un sourire figé, genre : « désolée ».

— Tu sais faire ça ? demandai-je à Leith.

— Pour être honnête, aucune idée.

Un levage de sourcils instantané qualifia mon grand étonnement.

— Mais on m'en a souvent parlé, reprit-il. On peut toujours essayer.

— Il n'y a que lui pour le faire, renchérit Darius. Tu n'as rien à perdre à tenter le coup.

— On est censés s'y prendre comment ?

— J'ai une petite idée sur la question, nous essayerons différentes techniques.

— Très bien. Nous commençons quand ?

Leith leva les yeux sur moi, surpris que je ne pose pas plus de questions.

— Le plus tôt sera le mieux, dit Darius. Dans la mesure où nous ne savons pas en combien de temps tu réagiras – ni même si tu en seras capable – et que le temps, justement, on n'en a pas.

— Si c'est possible, aujourd'hui, annonça Leith.

— Parfait, conclut-il.

Je n'y trouvai rien à redire.

Gwen, qui avait amené dans ses valises une quantité effroyable de livres, entraîna Leith avec elle à la recherche de moult informations sur l'art de bloquer les intrusions. On l'appelait plus communément le charme de l'égide. Lequel était spécifiquement pratiqué par les garous. Leith n'en connaissait que des bribes racontées par les anciens.

À une lointaine époque, l'égide était réservé à une poignée d'hommes haut placés, bien disposés mentalement et cohabitant avec les garous. Pour ne pas être influencés psychiquement lors des grandes décisions, ils étaient formés à l'égide par les garous eux-mêmes. Leith n'était pas certain qu'il fut encore utilisé par quelqu'un, ou qu'il ait même réellement existé. Comme il n'avait rien d'autre à se mettre sous la dent, il partit du principe que cette histoire était possible. Sinon, il pouvait compter sur Gwen pour le persuader !

Pendant qu'ils fouillaient dans les bouquins, j'allais moi aussi me plonger dans la lecture, mais le genre était sensiblement différent. Je devais potasser d'innombrables articles pour les deux prochains cours sur la civilisation médiévale. La masse de travail dont on nous accablait ne s'était pas essoufflée depuis l'année dernière. Mais ce qui me mettait le plus en rogne, était que cette corvée qui allait me prendre tout mon week-end avait été donnée par notre bien-aimé professeur doctorant Darius Legrand, en personne.

Vers seize heures, j'étais toujours plongée dans mes lectures, avachie sur un coude, la joue écrasée dans la paume de ma main. Un léger coup donné à la porte me libéra de ma torpeur.

— Je te dérange ?

Leith entra à pas de velours.

Je claquai le livre devant moi et m'appuyai contre le dossier de mon fauteuil en souriant.

— Non, tu es mon sauveur. J'en ai ras le bol.

— Tu as des attitudes tellement humaines, dit-il à voix basse en s'asseyant sur le rebord du bureau.

— Me trouvais-tu moins jolie avant ? demandai-je tout à trac.

— Non, quelle idée ! Tes cheveux me manquent, avoua-t-il dans un demi-sourire en enroulant une de mes mèches autour de son doigt.

— Quoi d'autre ?

— La chaleur de ta peau.

Il déposa délicatement son doigt sur ma joue, descendit le long de ma mâchoire jusque dans le creux de mes clavicules. Un frisson me parcourut et il sourit.

— C'est particulier cette fraîcheur, comme si tu étais faite de...

— Plastique, finis-je à sa place.

— C'est ça.

Il m'embrassa doucement les lèvres et redressa la tête.

— J'aimerais que nous parlions, toi et moi.

Je n'aimais pas du tout son air grave.

Il se leva et marcha jusqu'à la baie vitrée. Son regard se perdit dans le vide.

— Je vais devoir m'absenter quelque temps.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— C'est quoi, quelque temps ? Longtemps ? Pour aller où ?

— Trois semaines, quatre, peut-être plus.

D'un coup, tous mes traits furent tirés vers le bas.

— Mais... pourquoi ?

Il m'était impossible de réfréner l'angoisse et la crainte qui m'envahissaient. Ma voix se voila au point qu'on entendit à peine le dernier mot. Lorsque Leith se tourna pour me répondre, il eut l'air profondément choqué par la tête que je faisais. Il se précipita pour prendre mon visage dans ses mains.

— Hannah, je ne te quitte pas. Ce n'est pas ce que je suis en train de te dire. J'ai besoin de m'absenter pour pouvoir t'aider à contrôler ton esprit.

— Je ne comprends pas...

— Je dois être initié par les miens, je ne saurais pas faire sans eux.

— Où vas-tu aller ?

Il soupira profondément.

— Dans le Sutherland.

Je le repoussai brusquement pour le regarder droit dans les yeux, horrifiée.

— Tu ne peux pas ! Tu es devenu fou ? Tu n'en as pas le droit. Le territoire t'est interdit !

Ses prunelles miroitaient comme deux émeraudes. Il les plongea dans les miennes et je compris que rien de ce que je dirais ne le ferait changer d'avis.

— Tu ne sais même pas si c'est possible !

— Nous avons lu que là-bas, un loup savait exactement comment enseigner le charme de l'égide. S'il existe vraiment, je veux qu'il me l'apprenne, pour te le transmettre à mon tour.

— Mais les livres de Gwen sont tous aussi farfelus les uns que les autres ! m'écriai-je en désespoir de cause. Et si ça se trouve, le type est mort depuis des lustres !

— Ou pas... Je dois essayer. Et je te rappelle que les livres de Gwen t'ont souvent révélé la vérité, ajouta-t-il prudemment.

— Je sais ! Mais... écoute, Ewan ne saura peut-être pas forcer mon esprit. C'est un très jeune vampire.

— Et si ce n'était pas le cas ?

— Je n'en sais rien, m'énervai-je.

— J'ai longuement discuté avec Darius à ce sujet. Si Ewan est doué, il pourrait te manipuler au point de te forcer à nous mentir. Au point où ni Darius, ni moi ne nous rendrions compte que tu es sous son emprise. Tu comprends, Hannah ? Je ne veux prendre aucun risque de te perdre.

— Mais tu en prends un, pourtant, en acceptant de m'aider à redevenir humaine. Je ne survivrai peut-être pas.

Il fronça les sourcils et plongea encore son beau regard flamboyant dans le mien.

— C'est vrai. Mais je t'ai fait une promesse. Et je ne permettrai pas que tu meures avant d'avoir accompli ce que tu souhaites au plus profond de toi. Donc, je veux t'aider à combattre Ewan du mieux que tu le pourras.

— Ce que je veux, c'est que *toi*, tu ne meures pas, Leith. Dois-je renoncer à mon humanité pour que tu ne prennes aucun risque ? Tu ne peux pas te rendre dans le Sutherland, tu pourrais y perdre la vie.

— C'est une conversation de sourd ! tonna-t-il avec férocité. Je ne veux pas que tu sois faible pour t'éviter la mort et toi tu ne veux pas que j'aie dans le Sutherland pour préserver ma vie ! Mais si je ne vais pas dans le Sutherland, c'est toi qui risques le trépas. Bon sang, Hannah, laisse-moi au moins faire ça pour toi !

— Tu demandes ma permission ? demandai-je avec stupéfaction.

— Non. Je te demande de ne pas m'en vouloir, parce que je vais m'y rendre. C'est décidé. C'est la seule chose que je puisse vraiment faire pour t'aider.

— Leith...

— Laisse-moi me racheter.

J'eus l'impression de prendre une gifle, je détestai qu'il dise ça.

— Tu n'en as pas besoin, murmurai-je, je t'ai pardonné.

— Ça ne suffit pas.

Il ne changerait pas d'avis. Avant de reprendre, j'attendis quelques secondes qui ne me suffirent pas à digérer la nouvelle.

— Je croyais que les lupi étaient tous du côté de la Communauté du monde libre.

— Une poignée reste fidèle au Sutherland.

— Tu es un Sutherland, Leith. Ton ancêtre a promis qu'aucun de ses descendants ne retournerait dans leur territoire. Tu risques de briser définitivement le traité de paix si tu romps l'engagement que Fillan a pris. S'ils s'en rendaient compte... La Communauté ne pardonnerait pas.

— Je sais tout ça, Hannah. Je vais prendre toutes les précautions qu'il faut pour qu'on ne sache pas qui je suis.

Je me frottai les yeux et balançai mes bras le long de mon corps, de dépit. Il était têtue comme une mule !

— Comment t’y prendras-tu ?

— Tant que je ne trouve pas ledit loup, c’est en tant qu’humain que je me présenterai. Acceptes-tu que je porte ton amulette, celle qui appartenait à mon grand-père ?

— Tu penses réussir à les berner avec ça ?

J’avais beaucoup de mal à le croire.

— Oui.

— Pff..., m’emportai-je. Comment diable un loup de la Communauté du Sutherland accepterait-il de t’aider ? Si tu le trouves, que vas-tu lui raconter ? « Bonjour, monsieur, ma petite amie est un ange noir, je dois lui apprendre à résister aux intrusions mentales, vous voulez bien m’aider ? » Leith, enfin ! Il va te rire au nez, ou pire, ne faire qu’une bouchée de toi !

— Tu plaisantes, c’est ça ? rétorqua-t-il d’un air supérieur, le sourire au bord des lèvres.

— Bon sang ! Comment vas-tu faire pour le convaincre de t’aider ?

— Je n’y ai pas encore réfléchi.

— Tu n’y as pas enc...

Je le regardai, perplexe et décontenancée.

— Leith. Dis-moi que c’est une blague, que tu ne vas pas vraiment y aller. Et comment vas-tu faire pour tes cours ? demandai-je bêtement comme si cette seule excuse aurait suffi à le faire changer d’avis.

— Je m’arrangerai, ce n’est pas important.

Je cachai mon visage entre mes mains. J’en aurais pleuré tellement cette situation me dépassait. Mais pourquoi fallait-il qu’il joue au héros ?

— Je suppose qu’on ne fait aucun essai, aujourd’hui ? marmonnai-je résignée et désespérée.

— Non, pas aujourd’hui.

Toujours cachée derrière mes mains, je le sentis se rapprocher de moi pour mettre ses doigts sur mes épaules.

— Viens par là.

Il fit une légère pression sur mes bras pour que je me lève. Il me fit pivoter en face de lui et me souleva pour m’asseoir sur le bureau. Il s’installa entre mes jambes avant de me serrer contre son cœur, une main enfouie dans mes cheveux.

— Je ne serai pas trop long. Je ferai tout ce que je peux pour être près de toi au plus vite.

— Prends le temps qu’il faudra, dis-je tristement. Du moment que tu me reviens. Quand pars-tu ?

— Ce soir.

Je soupirai.

— Promets-moi que tu ne me laisseras pas sans nouvelles.

— Une promesse ? s'étonna-t-il en sourcillant.

Je hochai la tête, il secoua la sienne.

— Le Sutherland est sauvage, Hannah. Particulièrement là où je vais. Si je veux passer inaperçu, je dois me fondre dans la masse. Il serait trop risqué que je cherche à te rejoindre.

— Je n'aime pas ça...

— Moi non plus. Mais je reviendrai.

— Tu as intérêt, sinon c'est moi qui viens te chercher !

En un rien de temps, son visage devint noir de colère et ses doigts se serrèrent avec brutalité autour de mes bras.

— Ne fais jamais une chose pareille ! explosa-t-il d'une voix effrayante. Quoiqu'il arrive, tu ne mets JAMAIS un pied là-bas. Tu entends ?

Il me fit trembler, mais je compris pourquoi. L'espérance de vie d'un ange noir dans l'ancre des loups était de combien ? Cinq secondes ?

— Et si j'y vais en volant ? tentai-je de plaisanter.

Cette perspective ne sembla pas dérider mon petit ami. Dans un grondement sourd, sa bouche s'abattit sur la mienne pour la dévorer de baisers. Il souleva mes jambes et les fit s'enrouler autour de ses hanches dans une position si intime que j'en perdis tous mes moyens. Mon cœur battait la chamade, piqué d'un mélange de désir et de peur d'être peut-être en train de l'embrasser, de le toucher pour la dernière fois. Cette seule pensée suffit à déclencher un ouragan en moi. Les mains agrippées à sa chemise, je tirai si fort sur le tissu qu'il se déchira sur toute la longueur. Leith grogna et approfondit son baiser tandis que ses mains glissaient sous mon pull pour toucher ma peau.

Je n'avais aucune intention de me contrôler, ni de prendre mon temps, mes doigts s'attaquèrent aux boutons de son jean, je le voulais, maintenant. Il feula et arquait le bassin pour que j'aie plus vite.

Comme il essayait lui aussi de dégrafer mon pantalon, je me levai, le laissant s'agenouiller devant moi afin qu'il me déchausse et libère mes jambes de leur prison de toile. Il se redressa et embrassa mon ventre, titilla mon nombril, provoquant en moi un long frisson de plaisir.

Lentement, il passa ses mains chaudes le long de mes côtes, jusqu'aux aisselles, m'invitant à lever les bras afin qu'il retire le dernier vêtement qui me couvrait. Je me retrouvai en lingerie, brûlant d'un désir trop longtemps contenu. Je me jetai sur lui et en moins de dix secondes, il ne portait plus que son caleçon.

Enfiévrés par les baisers et les caresses que nous échangeâmes, nous nous

retrouvâmes allongés sur le sol sans même nous en rendre compte. Nos deux corps presque entièrement nus étaient sur le point de se retrouver, emboîtés l'un contre l'autre. Je donnai un mouvement de hanches voluptueux pour inviter Leith à aller plus loin, plus vite. Il me répondit du même geste, plusieurs fois, en mordillant mon lobe d'oreille. J'étais presque au Nirvana.

Brusquement, la porte s'ouvrit sur Gwen.

— Oh non ! Oh pardon, pardon ! s'écria-t-elle en nous voyant avachis sur le sol.

Surpris, Leith et moi ne cherchâmes pas à nous cacher. À la place, nous éclatâmes de rire lorsque Gwen referma la porte avec précipitation.

— Sauvé par le gong..., ironisa-t-il.

— Hum..., bougonnai-je.

Il n'était plus question de quoi que ce soit, maintenant. La magie était retombée brutalement.

Alors, je me serrai contre lui. M'imprégner de son odeur pour les semaines à venir était tout ce qu'il me restait à faire.

Chapitre 15

Leith était parti depuis à peine trois jours lorsque Darius me réveilla brusquement dans la nuit. Il avait décidé que je devais élargir mon champ de compétences.

— Debout, dormeuse ! Je te donne cinq minutes, pas plus, pour me rejoindre en bas.

Je me redressai pour regarder mon réveil, il affichait à peine quatre heures et demie du matin, il faisait encore nuit noire.

— Il y a un problème ? ronchonnai-je.

Pour une fois que j'étais décidée à dormir !

— Ce n'est pas parce que ton animal domestique s'est fait la malle quelque temps que toi aussi tu es en vacances. Debout !

— Mais enfin de quoi tu...

Darius s'empara de ma couette et la roula en boule en moins de deux avant de la jeter au loin.

— Darius ! Tu ne savais même comment j'étais en dessous !

Ses yeux s'illuminèrent d'un regard malicieux.

— Rien que je n'ai déjà vu, gamine. Allez, ne perds pas de temps, je veux profiter de la nuit. Et ne prends pas de douche, ça ne servirait à rien.

Je n'osai même pas lui demander pourquoi, il n'aurait pas pris la peine de me répondre.

— Bien, mon colonel ! rétorquai-je sur le même ton.

Il sourit et quitta la pièce sans refermer la porte derrière lui.

Mais qu'avait-il bien pu lui passer par la tête ?

Je me levai bon gré mal gré et m'emparai des vêtements que j'avais mis la veille et laissé traîner sur une chaise. Je fis un saut rapide dans la salle de bains pour me rafraîchir, m'habillai et m'attachai les cheveux en queue de cheval.

Lorsque je rejoignis Darius en bas – un peu plus tard que les cinq minutes qu'il avait imposées –, il était en train de faire frire des œufs dans une poêle. Lorsque je vis le nombre de coquilles éparpillées sur le plan de travail, je crus avoir la berlue. Il avait cassé au moins douze œufs !

— Euh... c'est pour qui tout ça ? demandai-je en m'asseyant à table.

Il déversa le contenu de la poêle dans une assiette et la jeta presque devant moi avec des couverts.

— Mange !

— Tout ça ?

— Oui, tout ça ! Tu as besoin de recharger les batteries.

— Mais non, je vais très bien !

— Ce n'est pas ce que tu diras tout à l'heure. Mange !

Il s'installa en face de moi et plongea la main dans la bonbonnière disposée en face de nous pour en ressortir une barre chocolatée. Il déchira le papier avant d'en mordre une large bouchée.

— Tu m'expliques ?

— Mange, je t'ai dit. On verra après. Et avale tout, compris !

Je lui lançai un regard noir et replongeai dans mon assiette.

Ce que je détestais quand il jouait les dictateurs d'opérette !

Darius veilla à ce que je n'en laisse pas une miette. Douze œufs, bon sang ! C'était à se demander quel coup bas j'avais bien pu lui faire pour qu'il m'impose un tel supplice.

Je pris le temps de me laver les dents pour retirer ce goût abject de ma bouche, puis Darius m'invita à le suivre. Il était tout juste cinq heures et demie.

— Nous prenons ta voiture ? l'interrogeai-je en voyant qu'il mettait les clefs de son 4x4 dans la poche.

Il ne l'utilisait que très rarement, ces temps-ci. Je me demandais bien ce que ça présageait.

— Oui, dépêchons-nous. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Me résignant à ne pas en savoir plus – ses réponses laconiques ne me menant à rien –, je m'obligeai à le suivre sans poser davantage de questions. Nous montâmes dans la voiture et Darius prit la direction du Nord. Nous roulâmes pendant une bonne vingtaine de minutes jusqu'à Leuchars, puis nous rejoignîmes la plage de Padding – un endroit dont je n'avais jamais entendu parler – pour finir sur un chemin chaotique qui donna tout son sens à l'utilisation du 4x4. À cette heure-ci, il n'y avait personne, mais je supputais que même en plein jour, il ne devait pas y avoir grande fréquentation. Tout semblait extrêmement sauvage et brut.

Darius s'arrêta finalement à l'embouchure du chemin et gara le 4x4 sur le côté. Il me demanda de descendre.

— Mets-toi à l'aise, nous allons voler. Les chemins ne sont pas accessibles, même pour des roues motrices.

— Mais où allons-nous ? redemandai-je avec espoir.

Il me fit un sourire moqueur.

— À la plage, trésor, ça ne se voit pas ?

Je n’ajoutai rien de plus et retirai ma veste et mon pull pour rester en débardeur de sport. Je n’avais aucun espoir que mes ailes se déplient, mais savait-on jamais... Darius me prit par la taille et s’élança dans les airs à très basse altitude. Il vola avec moi dans ses bras pendant quelques courtes minutes, jusqu’à ce que nous arrivions au-dessus d’une plage particulièrement plate, puis il me regarda bien droit dans les yeux.

— Prête ?

— Prête pour quoi ?

— Pour ça !

D’un coup d’un seul, il m’envoya son coude dans l’estomac. Il ne me fit pas vraiment mal, mais il me déstabilisa suffisamment pour que je le lâche et que j’amorce une descente inévitable. Comme nous n’étions pas très haut, je pus me rattraper sans mal et retomber approximativement sur mes pieds, malgré tout un peu déstabilisée par son attitude.

J’allais me redresser pour lui demander quelle mouche l’avait piqué, quand il se jeta sur moi pour nous faire rouler sur le sable.

— Darius ! Arrête ! criai-je. Tu es devenu fou ?

Il me força à me mettre debout, face à lui, et m’envoya un regard indéchiffrable et effrayant, que la nuit ne m’empêcha pas de percevoir.

— Défends-toi !

— Que je me défende ? Mais non, je ne...

Je n’eus pas le temps de finir ma phrase qu’il m’envoyait une seconde fois sur le sol d’un violent coup de poing dans l’épaule. Cette fois, c’était presque douloureux.

— Règle numéro un : ne jamais tenter de raisonner son ennemi.

— Espèce de malade ! Tu n’es pas mon ennemi ! C’est un nouveau jeu, ou quoi ! Je te préviens, je ne suis pas une de ces...

Et vlan ! Un autre coup dans l’épaule gauche m’éjecta quelques mètres plus loin.

— J’ai dit : ne jamais parlementer avec son ennemi.

Je ne lui laissai pas le temps de me rosser une autre fois. Poussée par l’adrénaline et l’incompréhension la plus totale, je fondis sur lui pour tenter de lui mettre la correction qu’il méritait. Je ne pris pas la peine d’ajuster ma position et levai le poing droit pour le lui coller dans l’estomac. Il l’évita facilement et m’infligea aussitôt une méchante giflette sur le coin du nez qui me fit tomber à la renverse. Sur le moment, j’en restai muette de stupéfaction. Il m’avait frappé au visage ! Oh bien sûr, nous nous étions déjà battus dans l’usine désaffectée, à la différence près que ce coup-ci, je n’avais aucune espèce d’idée

de ce que me voulait Darius.

Comme il n'était pas décidé à se calmer et qu'il se ruait sauvagement sur moi, je me retins sur mes paumes et attendis qu'il soit suffisamment près pour lui envoyer mes deux pieds dans les jambes. Le choc fit son petit effet, Darius se retrouva sur les fesses. Ne lui laissant pas l'occasion de se ressaisir, je bondis sur lui. Il m'attrapa par les hanches et me fit basculer au-dessus de lui. Je réussis à retomber sur mes pieds et me tournai aussitôt pour le contrer.

Il avait réussi à me mettre dans une colère noire. J'étais déchaînée, je n'avais plus besoin d'aucune raison pour avoir envie de lui régler son compte et de lui remettre les idées en place. La rage s'empara de moi et mes poings s'élançèrent comme une machine infernale, s'abattant avec force sur celui qui était supposé être mon ami. Cent coups étaient portés, mais parés instantanément par Darius. Tout allait très vite, nos mouvements n'étaient que flous gaussiens, un humain n'aurait su les voir distinctement.

Darius finit par se lasser de contrer mes attaques et me bouscula suffisamment fort pour que je m'écroule sur le sol.

Épuisée, je ne bougeai pas d'un millimètre, haletante comme un taureau dans une arène.

Il s'agenouilla devant moi pour me regarder fixement et je vis que j'avais réussi à le toucher. Sa lèvre ouverte laissait échapper un mince filet de sang sur son menton.

— Règle numéro deux : ne jamais battre du vent. Si j'avais été Ewan, tu serais morte dix fois.

Je levai les yeux sur lui en commençant à comprendre.

— C'est à ça que rime tout ce cirque ? Tu me testes ?

— Je t'éduque.

Je lâchai un rire sardonique.

— Il m'éduque ! Ça, c'est la meilleure ! Et me prévenir de tes intentions aurait été trop demander ? Tu es complètement malade, Darius !

— Petite fille, quand tu te battras avec Ewan, il ne t'enverra pas un formulaire à remplir en trois exemplaires pour être sûr que tu acceptes de prendre une méchante rossée. Tu joueras dans la cour des grands !

— Et ça te prend comme ça ? En pleine nuit tu as décidé qu'il fallait que je sache me défendre physiquement !

— Quand on veut apprendre à marcher, on met un pied devant l'autre. Si on lève les deux en même temps, on dégringole.

— Jolie allégorie, monsieur le professeur, fis-je cynique.

— Arrête de faire l'idiote, Hannah ! Ne fais pas celle qui ne sait pas de quoi il retourne. C'est toi, qui veux tenter cette farce ridicule. Si tu veux affronter Ewan,

donne-toi les moyens de le combattre dignement !

— Cette farce ridicule ? Parce que tu crois que je suis en train de m’amuser, peut-être ? C’est de ma vie dont il dépend, Darius. De ma vie !

Il s’approcha de moi, les prunelles flamboyantes.

— Et ta vie compte pour moi. Pour nous tous, clama-t-il. Maintenant, si tu es disposée à apprendre, mets-toi en garde. Puisque tu ne sais pas maîtriser tes attributs, mets toutes tes chances de ton côté pour te défendre avec l’habileté de tes gestes. Il est peut-être jeune, mais ce n’est pas un débutant. Te mettre à terre, ne lui prendra pas plus de dix minutes d’autant plus si tu n’arrives pas à maîtriser les intrusions mentales.

Il se redressa et me tendit la main.

— Debout, Hannah !

J’étais furieuse, mais ma main se cala dans la sienne malgré tout. Car en dépit du tourbillon de colère qui régnait en moi, je savais que Darius avait raison. S’il ne m’apprenait pas à me défendre, comment pourrais-je bien venir à bout d’Ewan ? Bien sûr, je n’étais pas inoffensive, loin de là, Darius le savait parfaitement, mais je ne maîtrisais pas l’art du combat, et même avec toute la meilleure volonté du monde, je doutais même d’y arriver en si peu de temps.

Darius leva les yeux au ciel comme pour évaluer le temps qu’il nous restait.

— C’aurait été quand même plus simple que tu penses à prendre une montre ! me moquai-je.

Darius fit volte-face et, dans un mouvement fluide et fulgurant, il lança une jambe à ras le sol pour me tacler. Cette fois, je l’avais pressenti, j’eus le temps de sauter pour l’éviter.

— Bien vu, me félicita-t-il. Mais pas assez rapide !

Comment ça, « pas assez rapide » ? Je venais de l’empêcher de...

Et vlan ! D’un coup de paume sur le front, il manqua de m’assommer pour de bon.

— Règle numéro trois : ne jamais se laisser distraire.

Je sautai en arrière pour prendre un peu de distance et mieux appréhender ces attaques, poings serrés devant moi.

Darius éclata de rire !

— Du calme, gamine ! On va tout reprendre depuis le début. Viens par là.

De l’index, il me fit signe de m’approcher. Bruce Lee n’aurait pas été plus intimidant. Mais plutôt mourir que de le lui avouer !

Plus que jamais sur la défensive, je m’avançai de quelques pas, jusqu’à n’être plus qu’à trente centimètres en face de lui.

Darius sourit en coin et leva le poing en direction de mon visage. Je le contrai immédiatement du poignet, mais le danger n’était pas là. Simultanément, il

m'avait croché la jambe. Je me retrouvai par terre pour la énième fois. Il en profita pour me retourner et agripper ma nuque en me maintenant la tête dans le sable. L'humiliation suprême, je ne supportai pas.

Avec un cri strident, je m'emparai de sa cheville et d'une torsion efficace, je l'obligeai à me lâcher s'il ne voulait pas que je réduise son tibia en miettes. À peine eut-il libéré ma nuque que je sautais sur mes pieds.

— On recommence ! ordonna-t-il. Contre-moi !

Pieds, poings, tête, doigts... il m'attaqua par tous les moyens possibles. Je commençais à peine à appréhender correctement ses gestes lorsqu'il me fit le coup de décoller pour mieux me surprendre.

— Ce n'est pas fair-play ! beuglai-je !

Darius voltigea autour de moi, suffisamment haut pour que je ne puisse pas l'atteindre.

— Règle numéro quatre : Ne jamais croire qu'un vampire respecte les règles du jeu quand il se bat. Allez, attaque-moi !

— Et comment veux-tu que je m'y prenne, crétin ? Je fais un vœu et mes ailes apparaissent !

Le cou levé vers le ciel, je ne disposais pas d'une amplitude suffisante pour éviter ses agressions. J'étais clairement en situation de faiblesse. Darius se complaisait à tourner autour de moi à une allure spectaculaire en m'infligeant par moment des coups de pieds sournois et parfaitement bien dosés dans les côtes. Je n'en pouvais plus. Si seulement les fichues ailes voulaient bien faire leur boulot ! Mais ce ne fut pas le cas.

Comme je ne pouvais pas compter sur elle et que ça me rendait folle de rage, je pris sur moi pour me canaliser malgré les coups incessants de Darius. Je me recroquevillai en boule sur le sable et attendis d'être suffisamment concentrée. J'utilisais la méthode que Darius m'avait apprise pour faire le vide, tentant d'ignorer les injures violentes qu'il faisait subir à mon corps. Il n'y allait pas de main morte ! À croire qu'il avait complètement oublié qui j'étais.

Quand je fus prête, je me redressai et bondis aussi furtivement qu'un insecte pour agripper les deux pieds de Darius. Surpris, il s'affaissa avec moi sur le sol. Ne relâchant pas ma prise, je le traînai sur le sable et le soulevai pour l'éjecter quelques mètres plus loin. Un rocher s'érigait par là, Darius s'y cogna violemment le crâne. Je réagis au quart de tour.

— Darius ! criai-je en accourant vers lui. Tout va bien ?

Il se redressa et éclata d'un rire presque nerveux.

— Tu es sûr que ça va ?

Il se mit debout et passa la main sur sa nuque en grimaçant. Le sang poissait partout sur ses doigts.

— Tu ne m’as pas raté ! Bravo, je n’ai rien vu venir !

Je n’avais pas franchement envie de le remercier, cette mascarade commençait vraiment à me taper sur le système.

— Ça suffit, Darius. On arrête. On ne peut pas se taper dessus comme si nous étions des ennemis ancestraux !

— Comme un ange noir et un garou, tu veux dire ? Pour moi, ça ne fait aucune différence, tu traînes l’odeur de Sutherland partout avec toi depuis qu’il est revenu.

— Tu es ridicule !

Je lui tournai le dos, et commençai à m’éloigner, déterminée à quitter cet endroit au plus vite. Ça avait assez duré.

Darius ne le voyait pas de cet œil, il en profita pour courir vers moi et m’encercler par l’arrière.

— Règle numéro cinq : ne jamais tourner le dos à son ennemi. Nous n’avons pas terminé !

— Ça suffit ! hurlai-je.

Je réussis à me tourner par je ne sais quel miracle et, tandis qu’il levait déjà les poings pour me battre, je lui empoignai les cheveux et lui jetai la tête en arrière pour lui enfoncer violemment deux doigts dans le pharynx.

Jamais, de toute ma vie, je n’aurais cru faire une chose pareille. Je n’avais vu ça que dans les films et je semblais avoir retenu précisément la méthode. Elle fonctionna très bien, par ailleurs, Darius perdit ses moyens pendant quelques secondes.

— Félicitations, finit-il par dire en toussotant. C’est parfait, parfait ! Et que dis-tu de ça ?

Sans crier gare, son poing jaillit pour me frapper à la tête. Sonnée, je n’eus pas le temps de contrer sa prochaine attaque. Il se jeta sur mon cou et planta ses crocs dans la partie la plus charnue de mon épaule, je retins un cri de douleur. Aussitôt, il cracha pour éviter d’avalier mon sang, pendant que, horrifiée, je me tenais la gorge de peur qu’il la transperce aussi. J’avais perdu tous mes moyens.

— Ça suffit, réussis-je à dire.

— Non !

Mais ça n’en finirait jamais ! Darius leva la main droite sur cinq serres effrayantes. J’eus juste le temps de me jeter en arrière, mais je reçus malgré tout quelques griffures bien senties sur le bras. C’est là, à ce moment précis, que je perdis la tête. J’étais à bout. Je me suis jetée sur lui en jouant de mes poings et de mes pieds, le martelant de toute part. Il me sembla que je ne pouvais pas m’arrêter. Je sus que j’arrivais à l’atteindre en voyant du sang sur mes mains. Le visage de Darius en était recouvert. C’est là que je compris qu’il ne se défendait

pas et qu'il n'essayait même pas de contrer mes coups. Je m'arrêtais pour le toiser, stoïque.

Darius leva les yeux sur moi et me regarda d'un air glacial.

— Règle numéro six : ne jamais s'arrêter de combattre lorsqu'on pense avoir le dessus.

Aussitôt, une pluie de coups violents et rapides s'abattirent sur moi, me faisant complètement perdre la notion des choses. Je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien et je n'aurais pas le dessus. Alors, quand Darius me redressa par les épaules pour me secouer comme un pantin, je fis la dernière chose qui était à ma portée : je levai le genou et lui administrai un coup violent dans le bas ventre. Darius poussa un cri inarticulé et s'effondra sur le sol.

Les vampires étaient aussi sensibles que les hommes de ce côté-là. Je ne l'oublierai pas.

— Règle numéro sept, crachai-je, mauvaise. Ne jamais sous-estimer ton ennemi, surtout quand il s'agit d'une femme.

Je le plantai là et me dirigeai vers la voiture en courant. Tout du moins, j'allais essayer de la retrouver. J'avais les paupières gonflées, je n'y voyais rien et j'étais épuisée. Je finis par la débusquer quelques kilomètres plus loin.

Lorsque Darius me rejoignit, j'étais appuyée contre la portière conducteur, les bras croisés sur la poitrine. Il ne devait pas être loin de sept heures et demie, le ciel s'éclaircissait doucement. Son visage était encore bien tuméfié, mais il avait dû se rincer à l'eau de mer, il ne restait que quelques résidus de sang séché. Ma tête ne devait pas être plus belle à voir.

— Calmé ? ironisai-je. Tu es un grand malade, tu sais ça ?

Il bipa l'ouverture automatique tandis que je faisais le tour du véhicule pour m'installer sur le siège passager.

— Tu me remercieras plus tard, affirma-t-il.

— C'est que je serais devenue aussi cinglée que toi !

— Qui sait..., ricana-t-il. C'est peut-être déjà le cas.

Il démarra, fit demi-tour et commença à avancer. Juste avant que nous arrivions à l'embouchure du chemin de terre, et sans même me jeter un seul coup d'œil, Darius leva brusquement la main gauche dans ma direction. Je parai son coup de mon avant-bras et le prévins d'un regard assassin que je n'en supporterai pas davantage pour le reste de la journée. Il éclata de rire et continua à rouler.

Jamais je n'oublierai cette épouvantable nuit. La mâchoire de Darius non plus... C'était mon lot de consolation.

Chapitre 16

L'endroit était charmant, fleuri et bucolique. J'étais pourtant en plein centre-ville, mais une toute petite ville, ou alors était-ce un grand village ? Je ne savais pas trop comment déterminer ce lieu.

Je passai devant un magnifique pont métallique du 18e surplombant l'étroit fleuve *Severn*, d'après la plaque vissée sur le muret longeant l'eau. J'étais manifestement dans la rue principale, *High Street*, pavée de pierres grisâtres et régulières. De grandes dalles calcaires, grossières et bosselées recouvraient le trottoir, et les pots de buis largement feuillus disposés par-ci par-là donnaient l'illusion que le froid n'était pas si tenace que ça. Cependant, le fleuve était bordé de taillis de toutes sortes dont les branches, avec l'hiver, semblaient bien décharnées.

Cette petite ville ne manquait pas de charme, vraiment. Pourtant, je n'avais aucune espèce d'idée de l'endroit exact où je me trouvais, ni même comment j'avais atterri là.

Je me souvenais être sortie d'un bazar, le *Old Market Hall*, mais ce que j'y avais fait, exactement, je ne m'en rappelais pas. Après avoir claqué la porte et fait retentir violemment le carillon, je m'étais dirigée tout droit vers le pont d'un pas sûr et rapide.

Un bref coup d'œil à l'intérieur d'une voiture m'informa qu'il était un peu plus de dix heures et demie.

Je continuai ma course plus au sud en passant devant le *Tontine Hotel* jusqu'au début d'une ruelle donnant sur un bed and breakfast. Je m'apprêtais à y entrer, mais finalement, je changeai d'avis, décidant de longer le fleuve, jusque plus bas dans le village.

Au fur et à mesure que j'avançai, j'aperçus les quatre immenses cheminées rouge brique d'une centrale électrique. Mais où étais-je ?

En voyant arriver un couple d'une cinquantaine d'années, j'étais résolue à leur demander d'éclairer ma lanterne. À peine s'étaient-ils approchés de moi que leur odeur envahit mes narines. Celle de l'homme était douce et fleurie, un mélange de fleur de coton et de lait, très surprenante. Celle de la femme ressemblait au parfum fort du bois humide recouvert de champignons. À sa manière, elle avait

un côté entêtant ; difficile de s'en détacher. Puis l'homme s'adressa à moi.

— Excusez-moi, Monsieur, pourriez-vous nous dire où se trouve le *Gorge Museum*, s'il vous plaît ? Ma femme et moi le cherchons désespérément depuis au moins quinze minutes.

J'en restai coite. C'est à moi qu'il disait « monsieur » ?

Je me retournai, mais ne vis absolument personne.

— Bien entendu, gentleman, répondit une voix masculine, polie et avenante. Vous longez le fleuve sur encore deux cents mètres et vous le trouverez sur votre gauche. Vous ne pouvez pas le rater, la façade est victorienne, avec deux tourelles crénelées et des ouvertures en vitraux bleutés.

Subitement, l'air se chargea d'une forte effluve de sel et d'algues, me faisant prendre conscience que j'étais au bord de la mer et que du fait, j'étais certainement en train de rêver.

Dans cet amalgame de sensations, difficile de pouvoir détacher le rêve de la réalité. Il sembla que j'étais incapable de me réveiller. Néanmoins, ma conscience m'avertissait que peut-être, même si je ne sentais pas son odeur, j'étais en train de visualiser l'environnement proche d'Ewan pour la première fois, je voyais à travers ses yeux.

— Merci, jeune homme, vous êtes bien aimable, répondit l'homme avec un sourire crispé.

Quelque chose clochait. Alors que le couple s'éloignait à grands pas, j'entendis le quinquagénaire chuchoter à sa femme :

— Tu as vu les yeux qu'il avait ? On aurait dit que ses iris étaient translucides ! Il m'a vraiment flanqué la trouille, ce type ! De nos jours, il y a des gens tellement bizarres...

— Et comme tu as raison d'avoir peur, ricana pour elle-même la voix masculine dans leur dos.

Ewan... ça ne faisait plus aucun doute.

Le couple accéléra le pas, la femme ne semblait pas rassurée. Elle jetait des coups d'œil répétitifs en arrière. Son attitude me procura un frisson désagréable. Dans ses regards apeurés, je voyais la morbide réalité se dessiner devant moi : ils étaient traqués.

Subitement, ils décidèrent de changer de trottoir alors qu'Ewan leur avait indiqué que le musée se trouvait du côté du fleuve. Ils passèrent devant une venelle, entre un pub au toit de chaume et un bâtiment ancien biscornu. Ils n'avaient pas traversé entièrement la ruelle que l'ombre furtive et presque invisible de l'ange noir apparut devant eux. Leurs visages étaient épouvantés. Rapide comme le vent, Ewan tourna autour d'eux, les obligeant à s'enfoncer dans la ruelle, loin des regards indiscrets. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils étaient

paralysés de peur. Je sentais le sang couler plus vite dans leurs veines, leur effroi qui se propageait dans les moindres fibres de leur peau.

En même temps que j'assistai à leur proche agonie, impuissante et horrifiée, l'odeur d'algues et de sel s'amplifia. Je m'y accrochai de toutes mes forces dans l'espoir qu'elle me sortirait de qui allait se dérouler sous mes yeux. Je voulais me réveiller !

— Hannah ? Hé, Hannah !

J'ouvris les yeux sur ceux de Gwen qui m'observait avec inquiétude, emmitouflée dans un manteau épais.

— Mais comment fais-tu pour t'endormir là ?

Je comprenais à peine ce qu'elle disait.

Gwen fronça les sourcils.

— Je sais que tu ne peux pas tomber malade, mais il fait à peine zéro degré, ne reste pas ici.

Je me redressai avec l'impression d'avoir la gueule de bois. J'étais sur les rochers, au pied de la falaise que la maison de Darius surplombait.

J'attrapai la main secourable que me tendait Gwen et sautai sur mes deux pieds.

— Quelle heure est-il ?

— Presque onze heures. Je te cherche depuis un moment. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me suis levée vers trois heures du mat', j'avais du mal à dormir.

— Et ça va ?

— Je me suis connectée à Ewan dans mon sommeil. Ou alors j'ai rêvé, je ne sais pas trop.

— Les vampires ne sont pas supposés rêver, dit Gwen, perplexe. Montons, tu vas me raconter tout ça.

Elle souleva sa longue jupe noire pour essayer, tant bien que mal, d'escalader les deux grosses pierres qui bloquaient le sentier en contrebas.

— Je t'aide ? proposai-je.

— Je veux bien.

Je sautai sagement sur les rochers et l'attrapai sous les aisselles pour la soulever. Elle rit aux éclats.

— Ça, c'est vraiment balaise !

— Euh non, pas vraiment. J'ai l'impression que tu es aussi légère qu'une plume.

— Ben ouais, justement. C'est ça qui est balaise !

Nous montâmes en silence jusqu'au sommet.

— Voilà, dit-elle, essoufflée en époussetant sa jupe. Bon, tu me le racontes ce

rêve étrange *et pénétrant*^[5] ?

Je roulai des yeux.

— Je doute que tu y trouves une quelconque analogie à celui de Verlaine, tu sais.

— M'en fous, raconte quand même.

— Darius n'est pas là ?

— Il est à la fac.

— Mais... on est samedi !

— Je sais, répondit-elle, blasée.

Nous entrâmes dans la maison. Il faisait bon, la cheminée distribuait la douce chaleur des flammes.

— Hermance et Pierrick ?

— Ils sont chez un ami de Darius pour la journée, tu sais, celui qui s'obstine à se raser les cheveux alors qu'il sait pertinemment qu'ils vont repousser au bout de cinq minutes.

Je fronçai les sourcils. Je n'avais aucune idée de qui elle pouvait bien parler.

Nous avançâmes jusque dans la cuisine. La bouilloire métallique sifflait tout ce qu'elle pouvait, nous suppliant de la retirer immédiatement du feu.

— Mince ! Je l'ai oubliée.

Elle attrapa une manique dans le tiroir, mais en la posant sur le manche de la bouilloire, elle manqua de la renverser sur le sol. Elle la jeta au dernier moment sur la cuisinière.

— C'est chaud ! hurla-t-elle en secouant sa main dans tous les sens.

— Attends, laisse-moi faire.

— C'est scandaleux ! s'écria-t-elle en voyant que j'attrapai l'engin sans même prendre la peine de mettre un gant.

Je ris et m'approchai pour remplir son mug.

— Merci, Draculette. Tu me racontes, maintenant ?

Je m'assis en face d'elle et lui contai l'intégralité de mon rêve. Elle trembla en même temps que moi quand je repassai sur l'agression de ces pauvres gens.

Gwen médita quelques secondes.

— C'est un genre de prémonition, ou une vision du passé, en conclut-elle.

— Non du direct. Tu as dit qu'il n'était pas tout à fait onze heures quand tu m'as réveillée. Dans mon songe, je me souviens avoir regardé l'heure à l'intérieur d'une voiture, peu avant que le couple ne soit agressé. Il était dix heures et demie. Je me souviens de tout, c'est affolant.

— Flippant, oui ! Tu as progressé si vite et vu tellement de détails... Darius ne va pas en revenir. Tu ne sais pas où c'est ?

— Non, mais ça ne doit pas être difficile à trouver. Google est mon ami ! On

regarde ça ?

À ces mots, je sentis une pointe d'excitation chez Gwen. Le paranormal la chatouillait tellement, elle jubilait intérieurement.

— Je vais chercher l'ordinateur de Darius, il l'a laissé dans sa chambre.

— Comment tu sais ça toi ? demandai-je avec une moquerie non dissimulée.

— Euh... je... Non, c'est juste que...

Elle avait viré au rouge et bredouillait comme un petit enfant pris en faute.

— Ouais, allez... Va récupérer ce PC avant qu'il ne s'envole.

Elle ne se fit pas prier.

Lorsqu'elle redescendit, j'attendais dans le salon, les yeux perdus dans les flammes. Leith était parti depuis bientôt neuf semaines et son absence devenait de plus en plus lourde à supporter, il me manquait cruellement. Il n'était pas prévu qu'il s'en aille aussi longtemps, je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter, mais au fond de moi, subsistait la certitude que s'il lui était arrivé quelque chose, je l'aurais senti.

Gwen me sortit de mes pensées.

— Ok, voyons voir ce que nous révèle le *Grand Ordinateur*.

Je la laissai se connecter à Internet et attendis que la page du moteur de recherche apparaisse. Ce ne fut pas très long.

— Bien, dit-elle les doigts sur le clavier, tu as dit que le type cherchait un musée. Quel était son nom ?

— Le *Gorge Museum*.

Elle tapa le nom. Le musée existait vraiment. *The Ironbridge Gorge Museum Trust*.

— Ironbridge, je n'ai jamais mis les pieds dans ce bled, murmurai-je.

— Eh ben, voilà ! s'écria-t-elle, ravie. Quel effet ça te fait de t'être transformée en madame Irma ?

— Oh, tu sais, lançai-je, caustique, je ne suis plus à une transformation près...

— Alors... Ironbridge, c'est où ça ?

Ce nom me disait vaguement quelque chose. La ville et le pont et...

— Mais oui ! Mon père m'en a déjà parlé. Il s'agit de la ville où le premier pont métallique a été construit ! Au 18^e siècle et d'après ce que je viens de voir en songe, précisément en 1779.

Gwen rit et tapa une nouvelle fois sur le clavier.

— Shropshire, très chère !

Je fis une pause pour réfléchir.

— C'est loin d'ici ?

Pour le coup, Gwen en fut réduite à une tête de cent pieds de long.

— Tu ne comptes pas y aller, quand même ?

— Et pourquoi pas ?

— Tu ne crois pas qu'on devrait prévenir Darius ?

— Tu veux rire ! Qu'est-ce qu'il va suggérer, à ton avis ?

Pas besoin qu'elle me réponde...

— Je dois vérifier que mon rêve n'en est pas un.

— Tu sais *déjà* que ça n'en est pas un !

— Tu m'as comprise ! Je veux savoir si oui ou non j'ai visualisé Ewan !

— Ça aussi, tu le sais très bien !

— Non, rétorquai-je, de mauvaise foi. Je n'ai pas vu son visage, il pourrait s'agir de quelqu'un d'autre. Je dois vérifier.

— Vérifier pour quoi ?

— Parce que je crois que c'est important.

En réalité, la seule raison qui me poussait à y aller était d'avoir sa face de rat devant mes yeux et de lui botter l'arrière-train. Tout ce temps où Leith était parti, je l'avais passé à aller à la fac, à tenter d'améliorer le lien entre mon créateur et moi et à me battre avec Darius pour peaufiner ma méthode de combat. Et à ce niveau-là, j'avais fait de beaux progrès ! Je voulais une confrontation en règle. Je n'en pouvais plus d'attendre. Mais ça, je le gardai pour moi.

Gwen secoua la tête de droite à gauche, les sourcils froncés à leur maximum.

— Darius va me tuer...

— Tu n'es pas obligée de venir avec moi, Gwen. Tu ferais même mieux de rester ici.

— Hannah, tu n'es pas fair-play ! Maintenant que tu as poussé ma curiosité à l'extrême, pas moyen de faire autrement que de te suivre !

Je lui servis mon plus beau sourire.

Mais pas question de mettre Gwen en danger. Elle resterait sagement à m'attendre dans un hôtel du coin pendant que je réglerais mes comptes avec mon créateur. Depuis le début de toute cette histoire, j'avais l'impression que Leith et Darius étaient les seuls à se battre pour que mon but soit atteint. Mais maintenant, j'avais l'occasion de mettre la main à la pâte et personne n'allait m'en empêcher !

Nous décidâmes de partir avec la Mini dans l'après-midi même, non sans avoir laissé un petit mot totalement vague à Darius.

On fait une virée entre filles et on rentre quand on rentre ! Pas la peine de nous chercher, on n'est pas dans le coin. Un baiser sur chaque joue.

Gwen et Hannah.

Voilà tout à fait le genre de truc qu'il ne supportait pas : l'imprévu. Il allait

être furieux.

— On aurait pu lui écrire autre chose, non ? ronchonna Gwen qui n'avait pas retiré les mains d'entre ses genoux depuis que nous étions parties.

— Mais ce mot était *ton* idée !

— Oui ben, je regrette ! J'aurais au moins pu lui dire que... que...

— Que quoi ? Que tu l'aimes ?

— Hannah ! s'offusqua-t-elle.

Je secouai la tête en riant.

— Et moi qui croyais que j'étais compliquée...

Après ça, Gwen bouda. Elle baissa son siège et tourna le visage pour contempler le paysage qui défilait.

Ironbridge était à un peu plus de six heures de St Andrews. Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes.

La ville était exactement celle que j'avais vue dans ma vision, jusqu'aux pots de buis sur le trottoir.

Nous décidâmes d'attendre le lendemain pour « vérifier » qu'Ewan se trouvait bien là, espérant que si c'était le cas, il ne me sente pas le premier.. Nous dégotâmes une chambre dans l'un des rares bed and breakfast encore libres pour y passer une nuit tranquille. Pour moi, comme d'habitude, sans rêves.

Cependant, l'absence de songes ne m'empêcha pas de cogiter durant de longues heures. Leith avait-il trouvé le garou qui lui enseignerait le charme de l'égide ? Était-il sain et sauf ? Rentrerait-il bientôt ? Autant de questions sans réponse... Ça me rendait malade.

Et mes parents...

Je ne les avais pas revus depuis le mois de juillet. Passerais-je seulement les fêtes de fin d'années avec eux ? Je pressentais que tout irait plus vite que prévu. Peut-être n'aurais-je pas le temps de les revoir ?

C'est avec le cœur lourd que je finis par m'endormir.

Au petit matin, vers quatre heures, j'étais déjà en train de lutter contre l'envie d'arpenter les rues de la ville. J'en tremblais d'excitation.

Gwen dormait encore, il faisait nuit noire. Je me levai en silence et me ruai sous la douche pour me calmer, il me fallait rester concentrée.

En sortant de la salle de bains, plus détendue, je fus surprise par une odeur lointaine de pourriture m'attaquant par petites pointes régulières. D'où provenait-elle ? Je n'en avais aucune idée, mais ne tenant plus en place, je m'habillai avec des gestes invisibles et sortis à pas de velours de la chambre.

Je descendis les escaliers comme une ombre, histoire de ne pas faire craquer

les marches, et poussai doucement le loquet de la porte d'entrée avant de m'engouffrer dehors.

Un vent léger et glacial souffla. Il était cinq heures moins le quart, la rue respirait le calme. Aucune voiture, pas un passant... Personne n'avait encore osé mettre son nez dehors à part un gros chat rapportant une souris dans sa gueule. Quand il me vit, il hérissa le poil, menaçant. Il n'avait quand même pas peur que je la lui prenne, si ? Pff...

Je passai mon chemin sans lui prêter plus d'attention, quand la vague nauséabonde me souleva le cœur une seconde fois. J'eus à peine le temps de froncer le nez qu'elle fut subitement camouflée par le parfum entêtant du sang frais. J'en fus tellement stupéfaite, que mes canines jaillirent malgré moi. C'était du sang humain ! Beaucoup de sang humain ! Comme s'il était répandu à même le sol, laissant ses effluves envahir l'air ambiant. Je frissonnai et, sans pouvoir me contrôler, je me laissai guider par l'odeur. J'allais bien finir par la trouver.

Au fur et à mesure que j'avançai, elle s'accroissait et finit par me conduire à l'angle de la ruelle que j'avais vue dans ma vision – celle qui donnait sur un bed and breakfast du centre-ville. La lourdeur de la nuit la rendait totalement inquiétante, le soleil ne se lèverait que vers huit heures et demie, et cette odeur était si persistante que j'avais le sentiment d'en avoir le goût dans la bouche. C'est ce qui me ralentit.

— Mais qu'est-ce que je fais ici ? Je ne vais quand même pas m'apprêter à boire, si ? Et boire quoi ? Qui ?

C'est parce que Darius m'apprenait inlassablement à me contrôler que je sus me reprendre assez vite. Au lieu de me laisser atteindre par la soif qui me saisissait, je pensai à tous les nombreux efforts que j'avais fournis pour être un ange noir respectueux des hommes. Mais ceci n'empêcha pas ma curiosité de s'alourdir, au contraire. Il fallait que je sache d'où provenait tout ce sang.

Je fis quelques pas jusque vers un container à ordures encore plein. Je le déplaçai pour dégager une ouverture en demi-lune fermée de barreaux et donnant sur une cave plongée dans le noir. Je m'accroupis.

C'est là que le sang était.

Le sang, et la mort.

La putréfaction odorante me gifla, me forçant à mettre la main devant mon nez.

Je jetai un œil alentour. La porte à proximité semblait permettre l'accès à la cave. Elle était solidement fermée à clef. Il m'était impossible de l'ouvrir sans la défoncer et risquer de réveiller la moitié des habitants de l'immeuble.

Je fis rapidement le tour du bâtiment, espérant trouver une ouverture annexe. Ce fut le cas. La porte de service condamnée par une ridicule planche clouée en

travers semblait bien brinquebalante. Je la fis sauter et n'eus qu'à pousser la porte un peu fort du plat de la main pour que les gonds s'arrachent du mur sans faire trop de bruit. Je la retins par la poignée pour ne pas qu'elle tombe, entrai dans le couloir sombre et la replaçai contre le chevêtre tout aussi pourri qu'elle.

L'interrupteur contre le mur ne fonctionnait pas. Malgré tout, je fis une rapide inspection des lieux et trouvai un vieil escalier en pierre qui menait certainement à la cave. Je l'empruntai et descendis dans un parfait silence. J'aboutis dans une vaste pièce voûtée en briques ternies par le temps qui passe.

C'est là, dans cette atmosphère humide et froide uniquement éclairée par le lampadaire extérieur que je les vis, gisants à même le sol, à moitié dénudés : l'homme et la femme que j'avais vus en songe.

Ma première réaction fut de réprimer un cri tant leur sang me prit à l'estomac. Ils en étaient couverts. Mon instinct d'ange noir aurait dû me pousser à me jeter sur eux pour finir leurs restes, mais le dégoût que leurs deux corps mutilés me renvoyèrent fut bien plus fort et mes dents se rétractèrent instantanément. La femme était éventrée, c'est d'elle qu'émanait cette odeur immonde. J'en eus une violente nausée.

Je m'approchai d'eux lentement, comme hypnotisée par cette vision macabre. La femme était morte bien avant son époux, son sang avait coagulé. Celui de l'homme était encore tiède. Je n'avais nul besoin de le toucher pour le savoir, il avait été tué peu de temps avant que j'arrive. Les traces profondes de deux canines dévoreuses étaient nettement visibles en bas de leur cou. Ils avaient servi de nourriture.

— Tu es venue prendre ton petit-déjeuner ? Il est un peu tard, le repas est froid...

Je me retournai brusquement, un frisson de terreur me secoua en dévisageant Ewan. Je ne l'avais pas entendu, ni même senti son odeur de craie, trop absorbée par cette découverte à laquelle je m'attendais, pourtant.

— Comme il est bon de voir la merveille que j'ai faite de toi. Quel corps, quel visage, quelle... odeur ! Sur le coup, j'ai cru qu'un humain avait trouvé les dépouilles de ces deux malheureux.

Il les balaya d'un geste de la main comme s'il s'agissait de vulgaires ordures.

— Quelle étrangeté que tu sois ainsi... J'en avais entendu parler. C'est extraordinairement... délicieux !

Je me raidis.

— Qui t'en a parlé ?

Il pouffa en s'approchant de quelques pas.

Il plaqua doucement ses deux mains l'une contre l'autre devant lui, bras collés à son torse, comme s'il s'appêtait à prononcer une prière. Sa bouche se déposa

sur ses doigts qu'il écarta et referma, plusieurs fois.

— N'est-il pas de mon devoir de veiller à connaître ma protégée ?

— Je ne suis pas ta protégée, Ewan.

Un sourire en coin sadique barra son visage.

— Quel ravissement d'entendre mon nom dans une si jolie bouche. Non vraiment, je ne regrette pas le cadeau que je t'ai fait. Et toi, Hannah, es-tu heureuse que j'eusse pris soin de t'offrir l'immortali...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, je lui assignai la gifle magistrale qui me piquait les doigts depuis qu'il était entré. Pas assez forte, cependant, seule sa tête fit un quart de tour.

Il frôla sa joue et afficha un rictus en coin irritant.

— Quel caractère ! Tu ne ressembles plus à la jeune fille réservée qui se promenait avec son clébard dans les rues de St Andrews. Au fait, qu'est-elle devenue cette... chienne ? A-t-elle survécu ? Oh... pardon, dit-il faussement navré en voyant mon visage défait. Bien sûr, j'avais oublié, elle est passée de vie à trépas puisque je t'ai fait le don d'immortalité le jour de ses funérailles. Très émouvantes par ailleurs...

Je serrais les poings aussi fort que les dents. Je savais que sa provocation n'avait qu'un seul but : me faire sortir de mes gonds. Et il était vraiment à deux doigts d'y arriver.

Il s'avança lentement vers les corps sans vie des deux touristes et se posta devant celui de la femme. Il la bouscula doucement d'un coup de pied.

— Darius prend-il bien soin de toi, mon chou ? T'a-t-il appris à être un ange noir bien éduqué, mais... contre nature ?

Comme je ne répondais pas, il se tourna pour m'observer.

— Tu vis bien avec lui, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête silencieusement.

— Et c'est lui, bien entendu, qui t'a enseigné comment me retrouver ? Je me demandais combien de temps cela te prendrait. Tu as été très rapide, tu apprends bien.

— Non, mentis-je pour qu'il ne comprenne pas notre stratagème, j'ai eu une vision.

— Une vision ? Tiens donc... et de quel ordre ?

— Comme un rêve, pendant que je dormais. De cette ville, de ces gens, de toi.

— Intéressant... j'aurais pourtant juré que...

Brusquement, dans un geste invisible, il se figea devant moi, à quelques centimètres de mon visage. Il me souffla son haleine gorgée de sang en pleine face. Je détournai la tête de dégoût.

— Sais-tu, Hannah, que toi et moi sommes liés comme les cinq doigts de la

main ? susurra-t-il, patelin. Comme une plume à son stylo, comme un chien à son maître... Enfin, presque...

— Non, Ewan. Tu n'es rien d'autre pour moi qu'une ordure que je préférerais ne pas sentir, une petite âme désormais solitaire et inutile. On t'a enlevé ton papa, m'a-t-on dit ? demandai-je avec ironie. Comme tu dois être malheureux...

La haine me faisait totalement ignorer le danger.

Avant même que je ne puisse réagir, il avait bloqué ma mâchoire dans sa main d'une poigne de fer, serrant ses doigts si fort que je crus qu'il allait la briser.

— Pourquoi es-tu là ? Crois-tu que je n'ai repéré aucune de tes tentatives pour me trouver ? Me prends-tu pour un idiot à ce point ? Ça fait des semaines que tu essaies ! Pourquoi me cherchais-tu ? Donne-moi la raison de ta présence ici. Parle ! ordonna-t-il.

Je tentai d'articuler un mensonge. Prise d'une conscience un peu tardive, je réalisai que je n'aurais pas la force suffisante pour le combattre. J'étais allée trop vite, la bêtise et la soif de vengeance étant mes seules excuses.

— J'ai des visions de toi depuis le début. Je ne les contrôle pas. Je ne t'ai jamais cherché. Mais il y a eu ces gens, je t'ai vu les traquer, je pensais pouvoir les sauver.

Il éclata d'un rire tonitruant et nerveux, me laissant dubitative quant au fait de l'avoir convaincu.

— Darius a fait de toi un saint-bernard ! Comme c'est touchant... mais parfaitement inutile, dit-il en retrouvant un ton mauvais et dangereux. Tu ne pourras pas ignorer longtemps tes instincts.

Qu'en savait-il ? Darius le faisait depuis des centaines d'années, lui.

Il plongea ses iris liquéfiés dans les miens, me sondant avec profondeur, immobile.

— Bois ! ordonna-t-il.

Je ne comprenais pas. Que me voulait-il ? Que je boive à ses veines ?

J'étais comme hypnotisée par ses yeux, incapable de bouger. J'eus soudain l'impression qu'il pourrait me demander n'importe quoi, je lui obéirais. Je résistai et détournai mon regard de lui, car il n'y avait bien que mes yeux qui m'obéissaient.

Il agrippa mon bras et m'attira violemment vers le corps de l'homme allongé par terre. Il appuya sur mes épaules avec tellement de puissance qu'il me força à m'agenouiller devant la dépouille.

— Bois ! m'intima-t-il à nouveau.

L'atrocité de ce qu'il me demandait résonnait dans le peu de conscience qu'il me restait. Il avait sur moi un pouvoir bien plus grand que je ne l'aurais imaginé, mais pas encore suffisant pour que j'obtempère sans me battre. J'essayai de me

relever, mais il baissa mon échine brutalement, jusqu'à ce que mon nez touche la chemise imbibée de sang du cadavre. J'étais perdue... L'odeur de coton et de lait qu'embaumait le sang m'emplit les narines. L'horreur me tétanisa lorsque je sentis mes gencives picoter et mes canines piquer ma lèvre inférieure. La pire chose que je redoutais sous ma forme d'ange noir était sur le point d'arriver. Ma mâchoire s'ouvrit en grand, ma langue s'extirpa pour humidifier mes lèvres et un feulement sauvage s'échappa de ma gorge, arrachant un rire sadique à mon créateur qui serra plus fort sa prise autour de ma nuque. Or, il n'en avait nul besoin, ma soif était grande, j'allais mordre de moi-même. J'étais sur le point de non-retour, je n'irais pas contre mon instinct. Pas cette fois. Affamée, je plongeai les dents dans le ventre arrondi du mort.

— PAS ÇA ! Entendis-je dans un grondement sourd au moment où j'avalais ma première gorgée.

Malgré l'enivrement dont j'étais la proie, la voix de Darius me fit l'effet d'une sonnette qu'on ferait tinter pour arrêter l'hypnose. Ewan aussi avait lâché ma nuque et s'était redressé comme un diable.

— Hannah, relève-toi !

Je me jetai en arrière, contre le mur, horrifiée par le sang qui coulait le long de mon menton, par ce délicieux goût sous ma langue que j'avais à peine eu le temps de goûter.

Ewan était livide. Je lisais la crainte dans ses yeux. Elle était palpable. Je pouvais même la flairer. Sa peau n'avait plus la même odeur, car elle frémissait. Sa peur éclatait en un million de bulles olfactives.

— Viens là ! m'ordonna Darius en me tendant la main.

Je me levai, l'attrapai et enfonçai ma tête dans son cou. Il me garda plusieurs secondes ainsi et me repoussa brutalement derrière lui. Je croisai le regard éteint d'Ewan.

Darius avança de quelques pas dans sa direction, avec une lenteur exagérée accentuant davantage la menace se dégageant de lui.

Quand il fut à moins de quinze centimètres d'Ewan, sa voix s'éleva calmement, ténébreuse et angoissante.

— Si, dans un second élan de démence, tu voulais encore la forcer à boire du sang humain, je te promets que tu te retrouverais à me servir de repas aussi souvent que j'aurai faim. Tu n'auras aucun moyen de m'échapper. Je te viderai de ton sang et reviendrai m'abreuver quand celui-ci se sera à peine régénéré. Je serai ton vautour. Où que tu sois, je te retrouverai pour réclamer mon dû. Tu sais ce que représentent mes promesses, n'est-ce pas ? As-tu compris tout ce que je viens de dire ?

Jamais une menace ne me parut plus effrayante et plus sérieuse. Darius était

tout simplement terrifiant.

Ewan hocha la tête silencieusement.

— Je ne pense pas avoir entendu ta réponse, insista Darius.

— Oui, murmura Ewan d'une voix basse.

— Bien. Maintenant, Hannah, nous pouvons partir.

Il m'attrapa par l'épaule et se tourna pour marcher en direction de l'escalier. Quand il eut monté la première marche, il se ravisa.

— J'allais oublier, dit-il en faisant demi-tour. Permits à ces pauvres gens d'avoir des obsèques décentes, dépose-les là où ils pourront être vus. Si tu les laisses pourrir ici, tu auras affaire à moi.

Je ne m'étais pas retournée pour voir la tête que faisait Ewan. Mais le ton qu'avait employé Darius ne lui laissait guère de choix. Quand mon ami me rejoignit dans l'escalier, je tremblais encore.

— Essuie-toi ! ordonna-t-il, écoeuré, en me tendant un mouchoir en papier.

Je le sentis frémir de voir tout ce sang sur moi.

— Vais-je... vais-je réclamer du sang humain tout le temps, dé-désormais ? bafouillai-je.

— Non. Tu n'en as pas bu assez, heureusement.

Il me traîna dehors, une centaine de mètres plus loin, et me secoua par les épaules.

— Je peux savoir ce qui t'a pris ? rugit-il férocement. Si tu n'avais pas l'air tant traumatisée, je t'infligerais une correction dont tu te souviendrais longtemps !

Je baissai la tête.

— Était-ce si compliqué d'attendre que j'arrive ?

Comme j'eus l'air surpris qu'il sache déjà tout, il émit un claquement de linge d'agacement.

— Oh, ça va ! Ne me prends pas pour un débutant !

— Il n'a pas compris pourquoi j'étais là, tentai-je de l'apaiser.

— Pff ! Le fait que je le laisse en vie devrait suffire à le mettre sur la voie ! persifla-t-il.

— Il a senti que j'essayais de me mettre en contact avec lui, depuis le début. Mais pour justifier ma présence, je lui ai raconté que j'avais eu une vision et que je voulais tenter de sauver le couple de touristes qu'il a massacrés.

Darius sourcilla.

— Qu'il t'ait crue ou non, il va être sur la défensive. Il sera encore plus vigilant.

— Je suis désolée.

— Tu peux ! Et tu peux remercier Gwen d'avoir eu la bonne idée de

m'envoyer un message dans la nuit !

Il soupira de dépit avant de me laisser l'occasion de répondre.

— Si seulement l'avoir vu pouvait te dissuader de redevenir...

Il n'osa pas prononcer le mot.

— Je n'ai pas changé d'avis, murmurai-je.

— Je le sais ! hurla-t-il.

Il m'en fit sursauter. Avouons-le franchement, Darius savait être aussi effrayant qu'un monstre à trois têtes. Et comme sa fureur était en partie dirigée sur moi, je fis silence jusqu'à ce que nous nous apprêtions à entrer dans le bed and breakfast où attendait Gwen. Darius s'arrêta devant la porte pour me regarder avec gravité.

— Ton esprit est fragile, Hannah, ton corps aussi. Promets-moi de ne plus jamais rien faire d'aussi stupide.

Je me contentai de hocher la tête.

Il soupira profondément.

— Dépêchons-nous de rentrer. Leith t'attend chez lui.

Et mon cœur s'arrêta de battre.

Chapitre 17

Il était tout juste dix-huit heures lorsque j'arrivai à St Andrews. Je garai la voiture dans une rue perpendiculaire à celle de Leith et sortis avec précipitation pour rejoindre son immeuble. La porte de l'allée était grande ouverte, des gens étaient en train de déménager.

Je n'étais pas revenue ici depuis le matin de l'enterrement de Julia et je restai comme pétrifiée devant l'enfilade de boîtes aux lettres disposées contre le mur. Sur l'une des plaques en bronze était écrit :

Leith Sutherland et Hannah Jorion

C'est la première fois que je la voyais.

Cette jolie écriture cursive me poignarda en plein cœur, me rappelant le souvenir douloureux de mes espoirs déçus. Bien sûr, nous nous étions retrouvés, mais mon nom à côté du sien me donna tout simplement envie de pleurer. Pourquoi ne l'avait-il pas retiré ?

Je tentai de me rassurer en me disant que bientôt, nous serions ensemble comme un couple normal. Enfin, si je survivais...

— Attention, jolie demoiselle, ne vous faites pas écraser entre la penderie et le mur ! s'écria l'un des déménageurs qui s'apprêtaient à entrer dans l'allée.

« Aucun risque, mon brave ! »

Lorsque j'arrivai devant l'appartement de Leith, poing levé pour frapper à la porte, celle-ci s'ouvrit brusquement sur lui.

Je suis certaine que sur une autre planète, être aussi magnifique devait être interdit. Le flanchage de genoux fut inévitable.

Pendant que j'étais dans la contemplation de l'homme le plus beau de l'univers, lui, sembla me dévorer des yeux. Le vert de ses iris était si brillant que j'aurais juré qu'ils allaient rejeter des étincelles comme à Noss Head. Mais ceci était impossible, le *Mór-aotrom* n'arrive qu'une seule fois dans une vie.

Quand enfin nos regards furent consumés de s'être brûlés de la sorte, Leith s'approcha de moi pour me prendre par la taille et m'attirer à l'intérieur de chez lui. Je n'eus pas le temps de vérifier si quelque chose avait changé depuis la

dernière fois que j’y avais mis les pieds. Avec un grognement qui vint du fin fond de sa poitrine, il attrapa mes hanches et plaqua mon dos sur le bois de la porte fermée avant de se serrer ardemment contre moi. Ses lèvres embrassèrent les miennes avec frénésie, enflammant tout sur leur passage, ses mains fouillèrent mes cheveux et son corps se colla un peu plus au mien. Il ne m’avait pas embrassée ainsi une seule fois depuis que nous étions à nouveau ensemble, même pas dans le bureau de Darius. Tout le manque qu’il avait ressenti pendant des semaines était dans ce baiser. Quand il détacha ses lèvres des miennes pour reprendre son souffle, je ne me rappelais même plus de mon prénom, mais le sien jaillit de ma gorge dans un souffle :

— Leith...

Il passa sa main derrière ma nuque avec fougue et me serra contre lui comme si sa vie en dépendait.

— Ce que tu m’as manqué !

Il se détacha doucement de moi et prit mon visage souriant entre ses mains.

— J’étais tellement en manque de toi que je t’ai sentie avant même que tu ne passes la porte de l’immeuble. Je me suis demandé pourquoi tu étais si longue à monter.

— J’ai pris l’ascenseur, me moquai-je.

Il me regarda, amusé, puis ses sourcils se froncèrent sensiblement.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire que Darius m’a racontée ? Je me suis directement rendu chez vous, très tard dans la nuit, il s’apprêtait à partir. Vous êtes allées rendre visite à une vieille tante de Gwen dans le Sud, en train ?

— Euh...

— Gwen n’a pas de tante dans le Sud, enchaîna-t-il, entre le zist et le zest, et Darius a insisté pour que je rentre chez moi, prétextant qu’avec toutes vos affaires, il n’y aurait pas assez de place dans sa voiture pour que je l’accompagne. Tu me racontes ?

— Pas maintenant, je veux d’abord profiter de toi.

Je me frottai à lui comme une chatte. Pour un peu, j’en aurais ronronné.

— Et puis, je te rappelle que c’est surtout toi qui as des milliards de choses à raconter, éludai-je.

— C’est vrai, reconnut-il.

— Comment ça s’est passé ?

— J’ai appris ce que je voulais, fit-il, laconique.

Je le regardai fixement.

— Et c’est tout ?

— Viens, dit-il en me prenant par la main. On ne va pas discuter de tout ça dans l’entrée.

Il m'attira dans la cuisine avec lui, de l'eau bouillait dans une casserole. Il était sur le point de manger.

Il m'invita à m'asseoir et se détourna pour verser un paquet entier de spaghettis dans la marmite fumante. Je le regardai faire silencieusement, attendant patiemment qu'il veuille bien me parler du Sutherland.

— Excuse-moi, dit-il en remplissant son assiette, je n'ai rien mangé depuis ce matin et j'ai vraiment besoin de me remplir l'estomac. C'est tout ce qu'il restait dans le placard.

Il agrémenta sa phrase d'une grimace parce que la sauce tomate qu'il avait versée sur les pâtes avait plutôt un drôle d'aspect.

— Je ne te propose rien j'imagine ? demanda-t-il avec un sourire narquois.

— Ça dépend, répondis-je sur le même ton, je n'ai jamais goûté aux loups-garous. Je suis assez tentée...

Je claquai deux fois des dents, simulant une envie de mordre. Il afficha une mine scandalisée alors que je souriais largement.

Après qu'il eut avalé sa tambouille en à peine quatre ou cinq minutes, il se sentit mieux.

Il jeta sa vaisselle dans l'évier sans prendre la peine de la laver et me proposa de le suivre dans le salon. Je pris place sur le canapé et attendis encore. Quand il se dirigea vers la chaîne stéréo du salon pour mettre de la musique – Keane, en bon Britannique qu'il est – je me mis sérieusement à douter de son envie de me parler. Il semblait reculer habilement le moment de la discussion. Et quand il ouvrit les fenêtres en grand pour regarder ce qui se passait à l'extérieur, j'intervins enfin, positivement agacée.

— Alors, le Sutherland ?

Il ferma les fenêtres avec lenteur et se tourna vers moi.

— Je n'ai pas pu me faire passer pour un humain. J'ai été repéré tout de suite.

— Mais alors comment...

— Ton amulette est restée dans ma poche tout le temps de mon voyage. J'étais à moins de vingt kilomètres de la zone garole. Je pensais avoir de la marge lorsque je suis tombé sur un garou de mon espèce. Il sortait d'une station-service miteuse dont il est le gérant. Lorsque je l'ai vu, il était trop tard pour filer sans attirer l'attention et je ne me suis pas affolé plus que ça, d'autant qu'il s'agissait d'un loup. Sauf que le vieil homme était plutôt surpris de me trouver dans le coin. D'une part parce que les lupi s'y font rares, et surtout, à cause de ça.

De son index, il pointa sa joue droite.

— Ta cicatrice ! m'écriai-je.

Il secoua la tête et leva les yeux au ciel.

— Je suis un crétin. Je vis avec depuis tellement longtemps qu'il ne m'est pas

venu à l'esprit une seule seconde que sa présence poserait un problème, alors que les gens comme moi sont des pestiférés dans la Communauté.

Je portai doucement mes doigts sur sa cicatrice, injure qu'on lui avait faite lorsqu'il était enfant, parce qu'il était aussi le fils d'une humaine. La barbarie de ses semblables était révoltante.

— Comment as-tu fait, alors ?

— Je n'ai rien fait du tout. Je n'étais pas encore sur le territoire de la gouvernance. Officiellement, je ne risquais rien du tout. J'ignorai où se trouvait celui que j'étais venu voir, mais puisque les lupi sont peu nombreux dans le Sutherland, je me suis dit que s'il existait, le vieil homme le connaissait sûrement. J'y suis allée au culot. Comme je n'avais même pas son nom, je lui ai mentionné qu'il savait enseigner le charme de l'égide. Il m'a aussitôt indiqué où je pouvais le trouver.

Il sourit en coin.

— Quoi ?

— Il était en face de moi !

— C'était lui ? Mais je croyais qu'il vivait dans la zone délimitée par la Communauté ?

— Manifestement non... Cependant, il serait le gardien de la colline. Pour autant, ce vieil homme ne se revendique d'aucun camp et je ne vois pas bien ce qu'il peut garder en restant planqué dans sa station-service.

— Il est vraiment très vieux ?

— Quatre-vingts ans, je pense. Quoi qu'il en soit, j'étais bien content de le trouver sans avoir à crapahuter avec ma bagnole dans les sentiers montagneux !

— Il a accepté de te former ?

Il grimaça en fronçant le nez.

— Disons que... j'ai dû faire un marché avec lui.

— De quel genre, ce marché ?

Il grimaça un peu plus et prit un air gêné.

— Je ne suis pas sûr que tu en apprécies la teneur.

— Pourquoi ? demandai-je, suspicieuse, en levant un sourcil. Que t'a-t-il demandé ?

— C'est un drôle de personnage, ce type. Très marginal. Il vit seul, n'a pas de famille, pas de compagne, pas d'enfants. Pourtant, quand tu entres chez lui, tu te rends vite compte que la solitude lui pèse. Il a... comment dire...

Il avala sa salive et fit un furtif sourire en coin.

— Oui ? m'impatientai-je.

— Disons qu'il s'entoure de jolies poupées sur des posters grandeur nature.

— Ok ok.... Mais quel rapport avec toi ?

— Ben... il est vieux, je suis plutôt jeune et...

Il se tut, de plus en plus embarrassé.

— Mais enfin, Leith ! Où veux-tu en venir ?

Il me lâcha tout d'une traite.

— Il m'a demandé de lui ramener de la compagnie.

J'étais bouche bée.

— Des filles ! m'exclamai-je, ahurie.

Il hocha la tête honteusement.

— Tu lui as ramené des filles ! m'horrifiai-je à moitié convaincue par ce que j'avais entendu. Et puis-je savoir comment tu t'y es pris, Leith Sutherland ?

— Euh... C'est important que tu le saches ? (Je hochai la tête, il se frotta les yeux d'une main.) Eh bien... Je les invitais à prendre un verre à « la maison » et je leur présentai mon... grand-père, dit-il prudemment.

Me prenait-il pour un lapin de trois semaines ?

— Je ne te crois pas une seule seconde ! Ce type s'est pris pour Tortue Géniale ?

Il écarquilla les yeux.

— Qui ça ?

— Un personnage de manga.

— Ah...

Les Britanniques ne sont pas particulièrement friands de ce genre de lecture, je ne fus pas surprise qu'il ne connaisse pas.

— Bref... Tu as dragué pour le compte de ce type, si je comprends bien ?

Il acquiesça d'un sourire crispé. Je n'en croyais pas mes oreilles !

— C'est du racolage, ça ! C'est dégoûtant ! Leith Sutherland, j'espère que le jeu en valait la chandelle, sinon je te jure que...

Je devais être toute rouge. Rouge de colère, je l'aurais bouffé sur place.

— Bon ! décidai-je. Passe vite à autre chose, sans quoi je risquerai de... de te...

Leith me regarda avec profondeur, les prunelles iridescentes, il avait envie de rire.

— Il m'a enseigné tout ce qu'il savait sur le charme de l'égide. Je n'en ai pas raté une miette. J'ai appris très vite.

— Mouais..., bougonnai-je. En deux mois quand même. Es-tu sûr que ta formation ait été le seul motif à cette longue absence ? demandai-je, mauvaise.

Il se gratta la tête en souriant avec malice. Bon sang ! Il se moquait vraiment. Mes mains me démangeaient d'une force. J'allais l'étrangler !

— L'apprentissage n'a pas été sans conséquence. Outre le fait que cet homme est d'une instabilité déroutante et qu'il peut passer du coq à l'âne, je n'ai pas

toujours très bien réagi à son instruction. J'ai connu de grands moments de fatigue pendant lesquels j'avais besoin de compenser par un excès de nourriture gargantuesque. Je ne me suis pas non plus transformé une seule fois, car mon énergie en aurait été considérablement diminuée. Triturer son esprit et transmuter en même temps n'est apparemment pas très conseillé.

— Pourquoi, exactement ?

— Pour t'apprendre à résister, il a fallu que je me soumette moi-même à ses assauts télépathiques, que je le laisse entrer dans mon esprit, en somme. Normalement, les intrusions mentales ne sont jamais pratiquées sur les garous, seulement sur les hommes. De ce fait, mon esprit était en éternel combat pour résister aux manipulations du vieillard. C'était épuisant et effrayant parfois, car souvent, je me laissais aller à ce qu'il m'ordonnait de faire et, la seconde d'après, je devenais fou de rage en réalisant ma faiblesse. C'en était insoutenable. Après tout, je suis un loup, mon esprit est un guerrier, dit-il en s'amusant.

— Pouvait-il lire dans tes pensées ? m'inquiétai-je.

— Non, ça ne fait pas partie des options, plaisanta-t-il.

— Tant mieux. Penses-tu réussir à me transmettre tout ce que tu as appris ?

— Oui. Si tu es disposée à apprendre.

— Je le suis ! me piquai-je.

Il sourit avec tendresse et je me sentis ridicule d'être si susceptible.

— La plupart des humains n'en sont pas capables...

Je n'étais plus humaine, mais mon esprit était faible. Leith faisait ce qu'il voulait de moi et Ewan, je n'avais pas su lui résister.

— Comment as-tu fait pour cacher ta lignée ? N'a-t-il pas eu un seul doute ? Quel nom lui as-tu donné ?

— Et bien... Matthew Mclachlan.

— Original... Jamie et Georgia vont être heureux d'apprendre que tu es leur frère caché ! Bon, l'essentiel est que tout se soit bien passé.

Il prit un air grave.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si mon apprentissage a duré deux mois alors que je suis un loup, combien de temps va prendre le tien ? D'autant que nous n'avons aucune idée des capacités de ton créateur.

Ma salive resta coincée au fond de ma gorge.

— Si, je le sais. Nous nous sommes vus, tôt ce matin. Nous ne sommes pas vraiment parties chez une des tantes de Gwen, tu t'en doutes bien.

Comme dans un film passé au ralenti, les pupilles de Leith s'élargirent et son visage se décomposa.

— J'ai eu une vision de son environnement pendant que je dormais. Alors je me suis rendue sur place pour... l'affronter.

— Et Darius t'a laissé faire !

— Non. Il ne savait pas où nous étions, Gwen et moi.

— Très bien, alors à ton tour de tout me dire. Et n'ometts rien du tout ! exige-t-il d'une voix si contenue qu'elle me parut effrayante.

J'acquiesçai et lui racontai en détail tout ce qui s'était passé, depuis le songe, jusqu'à l'intervention de Darius.

Il ne me quittait pas des yeux. Essayant de lire en moi le moindre trouble que je n'aurais pas exprimé. J'avais essayé de garder un visage impassible, le sien était si dur que je me sentais comme liquéfiée.

— Ne t'énerve pas contre moi, dis-je en voyant qu'il était en colère, Darius s'en est déjà chargé. Il fallait que je fasse quelque chose moi aussi...

— Je comprends mieux pourquoi cet idiot de vampire n'a pas voulu que je l'accompagne ! Si je t'avais trouvée en train de t'abreuver de sang humain, j'aurais arraché les tripes de cette ordure !

— Et tu aurais ruiné ma seule chance de redevenir humaine. Darius le savait. Contrairement à toi qui es jeune, sept cents ans de vie lui ont appris la maîtrise totale dans pareille situation.

— Pourquoi faut-il que ce soit toujours lui le plus raisonnable et le plus calme de nous deux ? marmonna-t-il.

Il sembla presque écœuré.

— Calme, il ne l'est pas toujours..., soufflai-je.

Leith me toisa en levant un sourcil.

— Pourquoi dis-tu ça comme ça ?

Il me sembla que c'était le moment de lui parler de nos précédents combats.

— Nous nous sommes battus, Darius et moi. Plusieurs fois.

Leith sembla avoir été frappé par la foudre.

— Battus ? Comment ça, battus ?

— Ça fait partie de ma formation, dis-je en haussant les épaules. Darius ne veut pas que je me retrouve physiquement démunie devant Ewan.

— Attends une minute... Quand tu dis « battus », c'est en fait toi qui le battais, rassure-moi !

— Pas vraiment, non.

Le visage de Leith se referma d'un seul coup.

— Ok. J'en parlerai avec lui.

— C'était logique, Leith, tentais-je de le rassurer, il fallait que j'apprenne. N'en veux pas à Darius.

Il secoua la tête, mais j'eus du mal à le croire.

— Tu ne te battras plus avec lui.

— Tu décides pour moi ? m'irritai-je.

— Non, je vais te faire une proposition plus convenable. Mais tout à l'heure.
Je fis la moue.

— Maintenant, je veux te sentir contre moi. Tu m'as manqué, Hannah,
souffla-t-il en me serrant contre lui.

— Toi aussi, Leith...

Il m'embrassa sur le front

Je me serrai un peu plus contre lui et plaquai mes lèvres froides sur son cou. Il tressaillit.

— Hannah..., murmura-t-il contre mon oreille avant de prendre ma bouche.

Sans quitter mes lèvres, il bloqua mes hanches entre ses mains solides et se plaqua contre le dossier du canapé tandis qu'en même temps, il me soulevait pour que je m'installe à cheval sur lui. Il remonta ses doigts habilement le long de ma colonne vertébrale, empoigna doucement ma nuque et plongea les mains dans mes cheveux. Enfin, il prit mon visage en coupe et me regarda droit dans les yeux.

— Je voudrais que tu restes ici, ce soir. Penses-tu que ce soit possible ?

Ses iris pétillaient. J'étais en train de fondre.

— Tout ce que tu voudras, susurrai-je, pleine de désir.

— Je veux que tu apprennes au plus vite à résister aux intrusions mentales. À plus forte raison que maintenant, Ewan a montré à quel point il était facile de te soumettre.

Je clignai deux fois des paupières puis m'esclaffai.

— Leith ! J'ai cru que tu voulais que je reste pour que nous... Rhooo... La honte !

Il tâcha de prendre un air sérieux, se mordant les lèvres pour éviter de rire.

— Chaque chose en son temps, honey, chaque chose en son temps. Allez, préviens plutôt Darius que tu restes ici et que demain, nous allons ensemble à la fac.

— Comment vas-tu faire pour rattraper tout le retard que tu as pris en neuf semaines d'absence ?

— Georgia va arriver dans un moment pour me donner ses notes.

— Oh je... Tu veux que je m'en aille, en attendant ?

— Quelle idée !

— Georgia sera peut-être dérangée par ma présence. Déjà qu'entre elle et moi ce n'était pas la joie avant que...

— Je ne crois pas et je m'en moque ! m'interrompit-il en fouillant dans sa poche pour me tendre son téléphone portable. Appelle ton mentor, mon amour,

ironisa-t-il, et reste zen !

Pendant que je téléphonais, le regard de Leith se figea sur mon cou.

— Quoi ? lui fis-je comprendre d'un geste de la main.

Sans répondre, il tira sur le ruban de cuir beige que je portai et extirpa mon pendentif femme/loup qui était caché sous le col de mon tee-shirt. Il l'observa tout le temps que je discutais avec Darius.

— J'ai perdu le tien, avouai-je tristement.

— Non. Je te l'ai pris.

— Comment ça ? demandai-je en levant un sourcil.

Il se tordit sur lui-même pour sortir le petit pendentif argenté de son jean.

— Le soir où tu t'es admirablement jetée de la falaise et que tu t'es évanouie dans mes bras. En te déposant sur le canapé, j'ai vu que tu portais aussi le mien. Je croyais l'avoir perdu après m'être transformé chez Darius, la première fois où j'ai chassé pour toi. Je l'ai juste récupéré.

— Et tu ne me l'as pas dit ! J'étais tellement en colère contre moi ! Pourquoi ne le portes-tu pas ?

— Simplement parce que je n'ai pas encore acheté de cordelette, avoua-t-il honteusement.

Gaîment, il me fit basculer sur le côté et se leva pour fouiller dans le tiroir du grand secrétaire à côté de nous. Il en sortit un bout de ficelle tout abîmé.

— Ça fera l'affaire en attendant d'avoir autre chose.

Il glissa la cordelette dans la cavalière et la noua autour de son cou. J'étais ravie.

Soudain, un fort parfum musqué me parvint. Le même que je sentais sur Leith si je faisais abstraction de son arôme sucré délicat.

— Ils arrivent, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— « Ils » ?

— Georgia, Anneas et Jeff.

— Tout ce monde... Je comprends mieux l'odeur, marmonnai-je pour moi-même.

Au musc se mêlait l'odeur personnelle de leur peau et j'eus subitement envie de filer me cacher dans la salle de bains. Ceci était sûrement devenu instinctif chez moi, maintenant, parce que me retrouver dans la même pièce que quatre garous ne me mettait franchement pas à l'aise.

— Écoute, Hannah, je ne voulais pas t'effrayer alors je ne te l'ai pas dit de suite, mais la meute doit se retrouver ici, ce soir. Au complet.

Génial ! De quatre on passe à dix loups-garous ! Génial...

— Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer. N'oublie pas qu'ils ne sont pas tes ennemis.

— Euh... techniquement, si.

Il secoua la tête en souriant et alla ouvrir.

— Hé ! s'écria Georgia en lui sautant au cou. Tu nous as sacrément manqué !

Comme je me trouvais pile devant l'encadrement de la porte du salon, ils ne furent pas longs à me remarquer. Anneas et Jeff firent une tête à immortaliser dans un album photos. Mon odeur les laissa comme deux ronds de flan. À part Georgia, aucun d'eux ne m'avait revue depuis que les cours avaient commencé en octobre. Et ce, volontairement. J'étais extrêmement discrète, allant jusqu'à faire le grand tour des bâtiments pour ne croiser personne. Jusque-là, ça avait très bien fonctionné.

— Je vous l'avais bien dit ! chantonna Georgia avec un large sourire. On pourrait la prendre pour une humaine ! Salut, Hannah, dit-elle avec entrain.

Je lui rendis timidement son sourire, ne sachant pas sur quel pied danser. Georgia ne m'avait pas habituée à des accueils si cordiaux.

— Tiens, mon grand, dit-elle affectueusement en tendant à Leith un classeur blindé de paperasses. Tu as du temps à rattraper !

« Mon grand » ? Mais que lui était-il arrivé ?

J'eus la réponse. Anneas passa derrière elle et encercla sa taille pour l'attirer à lui. Elle se retourna aussi sec et lui donna un baiser enflammé.

— Ça ne va pas recommencer ! ronchonna Jeff avec une grimace d'agacement. Ils font ça toute la journée !

Leith haussa les épaules en souriant et les invita à s'installer dans le salon. Moi, je reculai au fur et à mesure qu'ils avançaient, jusqu'à ce que la fenêtre m'empêche d'aller plus loin, restant devant, aussi raide qu'un piquet.

Pendant quelques minutes, ils parlèrent entre eux, semblant complètement ignorer ma présence, ce qui m'allait très bien, pour dire vrai. Ils racontèrent à Leith tout ce qu'il avait raté pendant ses neuf semaines d'absence et celui-ci les écouta avec attention.

Une odeur de musc encore plus concentrée m'avertit que le reste de la meute arrivait. Trois minutes plus tard, on sonnait à la porte.

J'hésitai entre ouvrir le meuble de télé à côté de moi et me cacher derrière la porte, ou opter pour une solution plus radicale : m'enfuir par la fenêtre du cinquième étage.

Les six autres membres de la meute entrèrent, et j'eus droit aux mêmes regards stupéfaits.

Étienne, par patriotisme sans doute, s'approcha de moi pour me saluer – mais sans me toucher – alors que les autres s'étaient contentés d'un signe de tête poli.

— Salut, Hannah. Ça va ? demanda-t-il en français.

Mouais... patriotisme ou pas, le « ça va » était vraiment pour la forme.

Étienne ne savait pas trop où se mettre, lui non plus.

— Bien, merci. Et toi ?

— Je voulais te dire... Je suis vraiment navré pour tout ça et... euh... En tout cas, c'est sympa de te revoir même si... enfin bref, tu comprends.

— Merci, Étienne, répondis-je poliment.

Leith s'approcha et me prit la main pour la porter à ses lèvres.

— Tu vas rester prostrée ici toute la soirée ? chuchota-t-il. Viens t'asseoir avec nous.

Je lui offris un sourire mécanique et acceptai de le suivre. Il tira une chaise à côté de lui, je m'y assis, droite comme un *i*.

Étienne et Eddy déballèrent un sac de courses et étalèrent sur la table basse une quantité effroyable de nourriture : paquets de chips, coca, biscuits secs, Beef Jerky^[6], barres chocolatées et en fait, tout ce qui n'est pas bon pour la santé. Ils se goinfrèrent sans s'arrêter tandis que je refoulais un haut-le-cœur à chacune de leur bouchée. Bref, je ne faisais que ça !

Silencieusement, je les écoutais parler du train-train de la meute – ils évitèrent soigneusement d'aborder le sujet du Cercle, leur favori, pourtant, quand ils voulaient se lâcher –, de leurs activités sportives, des cours qui leur sortaient par les yeux et du règlement universitaire qui s'était considérablement resserré depuis l'année dernière. Plus question de s'asseoir dans les couloirs, par exemple, ni même de traîner sur quelque marche d'escalier.

Vers vingt-deux heures, ces charmants loups-garous en avaient pour leur compte de victuailles et semblaient enfin rassasiés. Alors que les sujets de conversation s'étaient bien essoufflés, je pensai que la soirée touchait à sa fin et que j'allais bientôt me retrouver seule avec mon petit ami. Ça, il s'agissait de *mon* plan, celui de Leith était sensiblement différent. Il s'adressa à tous.

— Si je vous demandais un service, me le rendriez-vous ?

Mes oreilles, qui jusque-là n'avaient écouté qu'à moitié tout ce qui s'était raconté, se tendirent de curiosité. De quoi Leith pouvait-il bien avoir besoin ?

— Évidemment ! affirma Mario avec empressement.

Tous hochèrent la tête, plus convaincus les uns que les autres, sauf Georgia qui resta impassible. J'aurais fait pareil à sa place, on ne se jette pas dans la gueule du loup ainsi, même si le loup en question est absolument craquant et irrésistible.

— Seriez-vous d'accord pour utiliser votre force physique et vos pouvoirs de persuasion sur Hannah ?

— Quoi ? m'étouffai-je en me tournant vers lui. Tu es tombé sur la tête ? C'était ça, ta proposition ? Je ne vais quand même pas me battre contre eux ! Quant au reste...

Au moins, sa demande ne choqua pas que moi, tous me détaillaient avec un air ahuri.

— L'expérience serait plus que bénéfique, Hannah. Tu aurais ainsi l'occasion de tester ta résistance avec des esprits différents et de forces différentes. Et Darius, tu le connais trop bien, maintenant. Tu as besoin de te confronter à d'autres. Moi... je ne peux pas, pas toi...

— De quoi parle-t-on ? intervint Georgia. Pourquoi devrions-nous faire une chose pareille ?

— Hannah veut recouvrer son humanité, annonça Leith le plus naturellement du monde.

Je lui jetai un regard courroucé. Il n'avait jamais été question qu'il parle de mon cas à la meute.

— Quoi ! cria en même temps la moitié d'entre eux.

— C'est possible ? s'étonna Dan, stupéfait.

— Oui ça l'est, confirma Leith. Nous n'allons pas entrer dans les détails, mais pour y arriver, Hannah a besoin d'apprendre à faire barrage aux intrusions mentales, du type manipulations psychiques, et à se battre physiquement.

— Contrer les intrusions mentales ? Et comment va-t-elle s'y prendre ? Aucun humain ne sait faire ça, fit remarquer Georgia avant de se rendre compte de ce qu'elle disait. Enfin, je veux dire...

— Je vais lui apprendre le charme de l'égide. Eh oui, car elle n'est plus humaine, ajouta-t-il platoniquement.

Manifestement, seuls Georgia et Anneas connaissaient l'existence de l'égide. Leith dut expliquer de quoi il s'agissait.

— C'est pour ça que tu es parti pendant si longtemps ? Tu as été formé ? demanda Eddy.

— Oui. Il m'a été enseigné et je veux le transmettre à Hannah à mon tour. Il en va de sa vie. Je vous demande humblement votre aide.

— Ok, dit Étienne brusquement. Moi je veux bien te rendre le service que tu veux, Leith, à toi aussi Hannah, mais j'aimerais quand même savoir où je mets les pieds. De quoi il retourne, exactement ? Quant à me battre avec Hannah... C'est une plaisanterie !

— Pareil pour moi, annonça Anneas.

— Idem, surenchérit Georgia.

— Il ne s'agit pas de lui mettre une raclée, les gars, mais de l'entraîner.

Étienne fronça les sourcils, perplexe.

Leith attendit ma réaction. Mon cerveau bouillonnait. J'avais été prise de court. Aurais-je suffisamment confiance pour les laisser s'introduire dans mon esprit et le manipuler ?

— Hannah ? demanda Leith. Explique-leur.

Il voulait que je dise oui.

— Je ne sais pas, Leith...

Au-delà de cette histoire de confiance, quelque chose me tourmentait à m'en donner mal au ventre. Une fois les rouages lancés, j'étais certaine que la meute s'impliquerait davantage, qu'elle se battrait physiquement pour moi, pour Leith, en cas de problème avec Ewan et d'autres anges noirs. Parce que je n'oubliai pas qu'il pouvait très bien demander de l'aide s'il se sentait en danger. Darius ne m'avait-il pas dit qu'ils étaient au moins trois à avoir été bannis de St Andrews ? À s'être même déjà battus contre la meute ? Ils pourraient vouloir une revanche. Avais-je le droit d'impliquer autant de personnes ? La mort de Julia avait été bien trop tragique pour risquer la vie d'un seul d'entre eux dans un second combat sanglant. Pourtant, s'ils étaient vraiment en mesure de m'aider, j'avais désespérément besoin d'eux.

Une dernière fois, j'accrochai les magnifiques yeux verts de Leith et tentai d'y décrypter une quelconque vérité. N'importe quoi qui aurait pu me rassurer et me faire choisir sans crainte. La luminescence de ses prunelles me transperça, je n'y voyais que l'amour qu'il me portait.

— Qu'est-ce qui te retient ? demanda-t-il doucement. Personne ne te fera du mal.

— Il est évident qu'aucun d'entre vous n'est suffisamment tordu pour me faire faire n'importe quoi... Leith, tout ceci pourrait finir en affrontement s'il décidait d'impliquer les siens. Encore un. Je ne veux pas risquer vos vies.

— En affrontement ? s'étonna Tony. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on ne nous dit pas ?

Leith soupira.

— Raconte-leur, Hannah. Et laisse-les décider s'ils veulent vraiment t'aider et jusqu'où ils voudront aller. Les gars, dit-il en se tournant vers eux. Je n'exige rien de personne, je veux juste sauver la vie d'Hannah.

Je les dévisageai tous. Ils étaient si jeunes, si forts, braves et capables de s'impliquer simplement pour être fidèles à leur ami.

Je pris une profonde inspiration. Leith enveloppa ma main dans la sienne et serra ses doigts chauds contre les miens. Avec componction, je leur racontai tout, exprimant jusqu'à la plus petite de mes craintes, rassérénée par le regard brûlant de Leith qui ne me quitta pas. Ils écoutèrent silencieusement et firent un choix :

Ils m'aideraient tous à recouvrer mon humanité, quoi qu'il advienne.

Chapitre 18

— Salut, vieux, dit Mario en empoignant la main de Leith. On se voit comme prévu ?

— Ça marche. Bonne nuit.

— Salut, Hannah, je suis content que tu sois de retour.

— Merci, Mario.

La porte se referma derrière lui. Tout le monde était parti, il serait bientôt minuit.

J'étais encore toute retournée. Je ne m'attendais pas à un tel témoignage d'amitié de la part des membres la meute. Georgia s'était immédiatement proposée de travailler avec moi. Demain, après les cours, nous aurions notre première séance sous l'œil attentif de Leith. La suite n'était encore pas programmée. Peut-être n'aurais-je pas vraiment besoin de passer par tous les cerveaux garous de la meute. Et nom d'une pipe ! J'espérais bien qu'il en soit ainsi.

— Ça va ? demanda Leith en caressant ma joue.

— Un peu chamboulée.

Il sourit et me prit par les épaules pour avancer dans le salon.

— Tout se passera pour le mieux, tu verras. Je suis content que tu aies décidé de leur parler. Tu peux leur faire confiance, ils vont t'aider.

— Je le sais. J'ai juste peur pour eux, pour vous.

Il leva un sourcil.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi. Tu as vu ces muscles ? dit-il en pliant son bras droit en deux pour me montrer ses biceps. Eh bien, nous avons tous les mêmes. Enfin, les miens sont ceux d'un Titan (clin d'œil à l'appui), on ne risque rien.

— Tu fais le kakou, mais tu sais que ce n'est pas suffisant. Darius n'est pas aussi charpenté que toi et pourtant, il n'est pas en reste au niveau de la force.

— Pff..., siffla Leith avec arrogance. Tu compares un lion à un chat !

— Mais quel crâneur tu fais !

— Femme de peu de foi ! s'esclaffa-t-il. Tu es fatiguée ?

— Pas du tout ! Je suis la petite amie d'un titan, il faut que j'assume !

Il sourit.

— Dans ce cas, j'aimerais commencer avec toi ton initiation.

— Maintenant ? m'écriai-je, déçue.

J'avais plutôt envisagé un long moment en amoureux, un câlin qui aurait duré toute la nuit.

— Oui.

— Bon..., me résignai-je. Que dois-je faire, *professeur* ?

— Voilà un mot que j'aime bien, dit-il avec un air supérieur.

— On se met où ?

— Quel endroit te siérait le mieux, *apprentie* ?

Voilà qu'il se prenait pour un maître Jedi !

— Ta chambre, lançai-je sans trop réfléchir.

Il parut surpris, mais il acquiesça.

Lorsque nous y entrâmes, je regrettai aussitôt de l'avoir proposé. En voyant le lit, l'image de nos deux corps s'entremêlant m'assaillit. Je respirai un grand coup et pris place en face de Leith qui s'était assis en tailleur à même le sol.

— Que dois-je faire ? demandai-je timidement alors que je voyais son visage n'exprimer rien d'autre que le sérieux de la situation.

S'il savait à quoi j'étais en train de penser !

— Nous allons commencer par des choses simples. Comme, tu ne contrôles pas le déploiement de tes attributs, je vais t'ordonner par l'esprit de faire sortir tes canines. Tu essayeras d'identifier ce que tu ressens au moment exact où je te donne cet ordre. Quand ce sera fait, petit à petit, je m'insinuerai dans ton esprit pour te forcer à faire barrage et tu tâcheras de m'en empêcher.

Je hochai la tête sans être trop sûre de ce qu'il me demandait.

— Prête ?

— Han han...

Nos regards s'accrochèrent et l'instant d'après, je sentis des picotements dans mes gencives et mes canines apparurent. Je les caressai de ma langue, ébahie.

— C'est dingue !

— Tu as ressenti quelque chose ? m'interrogea Leith avec espoir.

— Non, désolée.

Il fronça les yeux, un tantinet agacé.

— Qu'est-ce que tu trouves dingue, alors ?

— Rien, rien..., m'amusai-je.

C'était si évident pour lui de réussir à commander mon esprit.

— On réessaye. Tu peux rétracter tes dents.

— Euh... désolée, ça non plus je n'en suis pas capable.

Il me regarda avec un air curieux et le temps d'ouvrir les lèvres, mes canines

s'étaient retirées.

— Je te donne le signal en comptant jusqu'à trois, ce sera sans doute plus facile ainsi pour toi de détecter un signe avant-coureur.

Je hochai encore une fois la tête, pas plus convaincue.

— Un, deux... Quoi ? Pourquoi tu ris ?

— Désolée, m'excusai-je en pouffant. On dirait qu'on s'apprête à se jeter dans le vide ou un truc comme ça.

— Hannah ! Ce n'est pas drôle du tout, me morigéna-t-il avec autorité. Concentre-toi, s'il te plaît.

— Promis, répondis-je en me retenant de rire.

Quand il arriva à trois, je fermai les yeux et attendis le déclic. Il ne vint pas. Rien de surprenant.

— Alors ?

Je léchai une nouvelle fois mes canines et secouai le menton.

— Concentre-toi encore.

Je fis la grimace.

— Je ne sais même pas ce que je dois faire, exactement. Je suis supposée sentir quoi ? Un picotement, un mal de crâne ?

Ma mine découragée finit par le faire sourire. Il soupira et appuya sur le bout de mon nez.

— Moi, par exemple, lorsque le vieillard me donnait un ordre, j'avais l'impression que ma tête était prise dans un étau. C'a été instantané et très violent, mais pas surprenant vu que j'ai déjà certaines prédispositions. Mon esprit se battait comme un diable pour empêcher les intrusions.

Il caressa ma joue du revers de la main et promena son pouce sur mes lèvres.

— La première fois où Darius t'a initiée aux visions, il t'a demandé de faire le vide autour de toi et de te focaliser sur ton but. Fais la même chose, si ça t'aide. Inhibe l'espace alentour, sors-toi de l'esprit tout ce qui pourrait t'empêcher de te concentrer correctement.

Ce qui revenait à lui demander de sortir de mon crâne. Autant demander à un poisson de respirer à l'air libre !

— Et toi, comment as-tu fait pour te focaliser sur l'essentiel ?

— Je pensais à toi.

— À moi ?

— Tu es l'essentiel, susurra-t-il d'une voix charmeuse.

Il sourit en coin et ébouriffa mes cheveux.

— Allez, on ressaye. Je vais encore compter juste qu'à trois. Prends le temps de faire le vide.

Les doigts sur les tempes, les yeux fermés, il me fallut à peine quelques

secondes pour nettoyer mon esprit de toute superficialité. Lorsque Leith compta, j'étais prête.

Il me fut très difficile de décrire exactement ce que je ressentis à ce moment-là, mais j'eus la vague impression que quelqu'un venait d'appuyer imperceptiblement dans un recoin de mon cerveau et qu'aussitôt après, mes dents sortaient.

— Alors ? demanda-t-il.

Je lui exprimai mes sensations, il eut l'air ravi.

— C'est parfait. On réessaye.

Il pratiqua plusieurs fois la même technique, je ressentais systématiquement la même chose.

— Ok. C'est vraiment très bien. Je refais pareil, mais cette fois-ci, je ne compte pas. À toi de repérer le signal. Prête ?

— Oui.

Il fit une dizaine d'autres tentatives avant que je ne perçoive cette sensation de bouton qu'on presse. Mes gencives étaient endolories à force de s'ouvrir et de se fermer.

Il me toisa un instant avec attention.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux, maintenant que tu as arrêté de me triturer le cerveau et la bouche. Boucher !

— Ton esprit est mis à rude épreuve. Lorsque tu lutteras, ce sera pire.

— Ce n'est pas très réjouissant...

— Peut-être, mais maintenant je suis convaincu que tu y parviendras. Le signal sera identique à chaque fois que quelqu'un essaiera de te forcer à agir, mais il te faudra être très rapide et percevoir les prémices de l'intrusion, quelle que soit la situation dans laquelle tu te trouveras, que tu sois au calme ou non. Toute la difficulté est là. Ton créateur ne te préviendra pas quand il aura décidé de te manipuler. Quand Georgia et les autres auront essayé avec toi, tu comprendras mieux de quoi je parle.

Je me penchai pour lire l'heure sur sa chaîne stéréo. J'étais vidée alors que je m'étais exercée pendant à peine une heure.

— Je suis très heureux que tu aies réussi à capter mes signaux. C'est très bien, me félicita-t-il en souriant.

— Merci....

Je me laissai glisser sur le dos, épuisée.

Il me rejoignit.

— Lorsque nous étions sur les îles Orcades, tu m'as dit que la transmutation commençait toujours par les yeux et que ceux-ci devenaient jaunes, lui rappelai-

je.

— Euh oui et alors ?

— Est-ce toujours le cas ? Tu peux commencer par autre chose, si tu le décides ?

Il rigola.

— Non, mes yeux sont toujours les premiers à réagir, mais le reste vient comme je l'entends. Lorsque j'étais gamin, je m'amusais à transformer une main, puis l'autre, un pied, puis le second, ainsi de suite.

Je me redressai pour m'asseoir, il fit de même.

— Tu crois que je perdrais connaissance si tu me montrais un truc en plus de tes yeux ?

— Je ne pense pas. C'est l'état de mutation totale qui te conduit à l'évanouissement. Tu tiens vraiment à ce que je te montre un... « truc » ?

— Han han... Ce serait marrant de te voir avec des crocs, par exemple.

Il sourit en coin. La minute d'après, ses yeux jaunirent et deux énormes canines d'un blanc éclatant sortirent de sa gencive supérieure, provoquant en moi un éclat de rire.

— Quoi ?

— Tu ressembles à un vampire.

— Ah ! Je t'en prie ! se vexa-t-il.

Je n'en pouffai que davantage.

— Bon d'accord, tes crocs sont plus longs.

— Mouais... et comme ça ?

Deux autres canines se développèrent sur sa mâchoire inférieure.

— La vache !

— F'est fait pour broyer et f'est efficace, dit-il en claquant la mâchoire à plusieurs reprises.

Impossible pour lui de parler correctement avec quatre crocs de cette taille. C'était à hurler de rire.

Ses dents se rétractèrent et ses yeux reprirent une apparence normale – si nous considérons qu'un vert pareil fût normal. Leur éclat était iridescent. Je m'y perdis en moins de deux secondes.

— Tu aurais fait fureur pour Halloween, plaisantai-je en le gratifiant d'un clin d'œil.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Tu ravives des souvenirs.

— Tu as déjà fait ça !

— Je crois bien que oui, dit-il amusé.

— Raconte !

Il se racla la gorge comme s'il allait présenter un sujet important devant un auditoire.

— Je devais avoir douze ou treize ans, je ne me souviens plus trop. Gwen et moi devions arpenter ensemble la rue dans laquelle nous habitons afin de soutirer le maximum de bonbons à nos voisins. Gwen avait déjà un talent certain pour l'art du déguisement, si tu vois ce que je veux dire... (Je lui fis un sourire en coin.) Lorsque je la rejoignis chez elle, elle portait un costume effrayant de mort-vivant. Sa mère l'avait maquillée de telle manière qu'on aurait cru que sa peau partait en lambeaux, ses vêtements étaient en loques et avaient dû tremper dans l'œuf pourri pour être aussi nauséabonds. Quant à ses cheveux, ils poissaient grâce à un mélange d'huile et de sucre à vomir. Elle m'aurait terrorisé. En fait, j'avoue qu'elle me terrorisait... C'en était vexant. Moi, le loup-garou féroce, j'allais me faire voler la vedette par une fille ! J'avais revêtu un simple costume de super héros qui était bien en deçà de celui de Gwen. Je l'ai très mal vécu.

— N'importe quoi !

— Hé hé... Bref, il était hors de question que je sois relégué au deuxième plan, d'autant qu'elle n'arrêtait pas de se moquer de moi en disant que j'avais l'air d'un insecte ridicule qui portait des collants. Tu imagines ? Moi, un insecte !

Je fis une moue compatissante, bien que je fus certaine que je me serais rangée du côté de Gwen si je les avais connus à cet âge-là.

Leith continua à raconter tout en revivant la scène :

— « Tu n'es qu'une jalouse, Gwen ! », « Même pas vrai, je suis vraiment plus effrayante que toi ! », « Non ! Même que je vais te montrer que c'est moi le plus horrible de nous deux ! », revit-il la scène. Je suis rentré chez moi pour retirer ce stupide déguisement sous l'œil décontenancé de mon père à qui j'avais fait la vie pour être un super héros. J'ai revêtu un vieux tee-shirt que j'avais à moitié déchiré, un jean à qui j'avais fait subir le même sort et une paire de baskets. J'ai attrapé une bouteille de ketchup dans le frigo et je suis retourné chez Gwen. Elle s'est moquée de moi davantage, croyant que je n'avais rien trouvé de mieux que des vêtements lacérés. Je lui ai demandé de se cacher, et j'ai fait sortir mes crocs et mes oreilles de loup. Elle a failli faire pipi dans sa culotte ! s'esclaffa-t-il.

J'en ris avec lui.

— Après quoi, j'ai aspergé ma bouche et mon tee-shirt de ketchup, simulant du sang.

— La tête de tes voisins...

— Tu parles ! La première mamie qui nous a ouvert avec un sourire éclatant et un saladier plein de bonbons a tout lâché en hurlant ! Nous n'avons eu qu'à nous

servir par terre. Il y a même eu un type qui m'a touché les oreilles en se demandant comment j'avais bien pu faire pour les coller si impeccablement.

— Vous avez dû bien rire.

— Oui, et j'ai eu ma vengeance. Gwen a fait une indigestion au bout de cinq cents grammes de sucreries alors que moi, j'ai pu engloutir sans mal les deux kilos restants.

— Deux kilos ! C'est écœurant ! Tu étais vraiment un sale mioche !

— Tu n'imagines pas, trésor !

— Bon, tu me les montres ces oreilles ? demandai-je d'un air mutin.

— Tu te crois où, dans la petite galerie des horreurs ?

— Ben non, je les aime bien tes oreilles...

— Si tu insistes...

Les prunelles se noyèrent dans l'or et ses oreilles s'allongèrent en pointe, s'habillant d'un fin duvet blanc qui devint subitement plus épais. C'était magique à voir et le résultat était on ne peut plus surprenant. Il sortit une autre fois ses quatre canines et émit un grognement bestial qui me fit reculer.

— Tu es affreux !

— Pas autant que toi ! Regarde !

Subitement, mes doigts se parèrent de ces redoutables griffes que je n'avais vues qu'une seule fois depuis que j'étais un ange noir. Le regard effaré que je dus avoir calma aussi sec mon plaisantin de petit ami, car mes serres se rétractèrent en même temps que lui reprenait une apparence plus humaine.

— Les monstres sont partis..., chuchota-t-il comme s'il voulait rassurer un enfant.

— Si les loups-garous et les anges noirs pouvaient avoir des enfants ensemble, ça donnerait quoi, à ton avis ?

Il sembla horrifié.

— Aucune idée et je ne veux même pas savoir !

La triste réalité plomba la gaîté qui m'avait envahie. Moi vampire, je ne fonderais jamais aucune famille. Si je devais échouer avec Ewan, je ne connaîtrais jamais ce bonheur.

— À quoi penses-tu ?

— Si je devais rester un ange noir, accepterais-tu de finir tes jours avec moi en dépit du fait que je ne pourrais jamais te donner d'enfant ?

— Évidemment, quelle question !

— Ça n'a pas toujours été aussi évident pour toi, lui rappelai-je.

— C'est vrai, mais j'ai changé d'avis.

— Tu m'aimerais même si je devais rester comme ça pour toujours ? insistai-je.

— Je te l’ai déjà dit. Ça m’est égal. Simplement, il faudra veiller à ce que, malgré ta répugnance, le frigo soit toujours plein. Il est hors de question que je me mette à la diète pour tes beaux yeux, me taquina-t-il !

Il serra ma tête dans le creux de son cou et caressa mes cheveux, longuement.

— Depuis quand n’as-tu vu tes parents ?

— Juillet, répondis-je doucement.

— As-tu prévu de te rendre chez eux, pour Noël ?

Je soupirai longuement.

— Je ne sais pas.

— Je t’y accompagnerai.

Je levai sur lui des yeux brillants.

— Je ne sais pas, Leith...

Voir leur regard perdu parce qu’ils ne comprenaient pas qui j’étais devenue était une torture pour moi. Et il y avait Mathy... Mais ils me manquaient terriblement et je ne les reverrais peut-être plus après mon affrontement avec Ewan.

— Allez... L’aller-retour, juste pour le week-end de Noël, nous serons de retour très vite. Tu as besoin de les voir.

— Et ce sera peut-être la dernière fois, ajoutai-je.

— Ne dis pas ça. N’y pense pas... Tu es d’accord pour que je t’y emmène ? insista-t-il avec tendresse. Dis-moi, oui.

— Oui, répondis-je sans réfléchir davantage.

Il se recula pour me sourire.

— Tu ne le regretteras pas.

Puis il me ramena contre sa poitrine et me garda dans ses bras pendant un long moment. Je respirai son odeur et me laissai aller à ne penser à rien d’autre qu’à nous.

— Il y a quelque chose que j’ai très envie de faire, murmura-t-il à mon oreille.

— Quoi donc ?

— T’allonger dans mon lit et... je crois bien que c’est le moment.

Mon cœur fit des bonds...

— M’autorises-tu une douche ? demandai-je timidement. La journée a été longue et...

— Viens, dit-il en se levant et en me tendant la main. Je vais te donner de quoi t’habiller pour la nuit.

Il me remit serviette et tee-shirt avant de sortir pour prendre une douche de son côté.

Lorsque je sortis de la salle de bains, je retrouvai mon Apollon de petit ami bien sagement assis sur son lit. Il avait allumé plusieurs bougies et éteint la

lumière. Il lisait le *Codex urbinas latinus 1270*, que Francesco Melzi écrivit pour tenter de reconstituer le *Traité de la Peinture* projeté par Léonard de Vinci. Le regard brillant, il rangea doucement le livre sur la table de chevet et se leva pour m'accueillir.

— Tu veux te coucher, maintenant ? demanda-t-il, des flammes dans les yeux.

— S'il te plaît...

Il posa ses lèvres sur les miennes, douces et chaudes, et murmura en même temps :

— Ça me plaît.

Il m'attira sur le lit et s'allongea avec moi. Je me serrai contre lui, il frissonna – s'ébroua presque – au contact de ma peau. Puis sa main se glissa sous mon tee-shirt, le long de ma taille, de mes hanches, pour s'arrêter au creux de mon genou avant de remonter avec lenteur jusqu'à ma poitrine qu'il caressa doucement. Je frémis.

Enflammée par ses gestes, je le fis rouler sur le dos et grimpai à califourchon sur lui pour l'embrasser passionnément. Il en profita pour me redresser et retirer ma chemise de nuit de fortune. Je gémis d'impatience et tentai de me pencher pour prendre encore ses lèvres. Il m'en empêcha, empoignant mes hanches avec force pour m'immobiliser sur lui, et m'admira quelques instants.

— Tu es magnifique...

Je ne le lâchai pas des yeux, sans bouger, attendant qu'il accepte d'apaiser le feu brûlant qui sévissait en lui, en moi...

Puis tout s'accéléra. Leith gronda aussi sourdement qu'un tonnerre lointain et me fit basculer pour couvrir mon corps du sien, m'inondant de baisers affamés. Il se débarrassa en un rien de temps de ses vêtements de nuit et du bout de tissu ridicule que je portais encore. Il s'installa entre mes jambes, me maintenant captive sous lui et avec l'assurance d'un homme aimé et aimant, il s'empara de moi sans attendre plus longtemps, me faisant crier de bonheur.

Je criai mon amour retrouvé, le manque enfin comblé de ces longs mois d'attente. Je criai de plaisir, d'un plaisir pur, charnel et beau. Je ne voulais plus que ça s'arrête.

C'est toute sa chaleur corporelle qui m'envahit, faisant naître en moi des sensations inconnues. Chaque impulsion entre mes reins me brûlait délicieusement, me renvoyait de minuscules décharges stimulantes et olfactives tant elles déversaient en moi le désir de Leith qui transpirait par tous les pores de sa peau. Il haletait et me transportait au firmament.

J'agrippai ses épaules avec force, enroulai mes jambes autour de lui pour l'inviter à se laisser aller davantage. Leith gémit et mordit doucement la chair tendre et froide de mon cou tandis que ses mouvements s'accéléraient toujours

plus, me transformant en boule de feu, me conduisant à la limite de la folie. Je m'adaptai à son rythme, offrant et recevant à la fois.

Ce ballet langoureux dura de longues minutes encore, jusqu'à ce que, au point de non-retour, tous mes muscles se contractent. Leith le sentit et dans un ultime coup de reins vigoureux, il se libéra en criant mon prénom. J'eus alors l'impression que tout partait en éclats. Il nous envoya tous les deux au paradis, emportés par une vague de fond que nous ne laisserions plus jamais descendre.

Nous n'étions plus nous, nous n'étions qu'un. Enfin...

Chapitre 19

— Tu me promets que tu le feras ?

Nous étions dans l'allée de son immeuble, prêts à partir à la fac, mais chacun de notre côté. Nous ne voulions pas prendre le risque d'être vus ensemble par mes congénères, ni même par des garous qui n'auraient pas fait partie de la meute.

— Si je te le dis, rigola Leith. Je te promets que chaque heure je t'enverrai un message sur ton portable qui te prouvera que je pense à toi.

— Tu vois, tu te moques ! boudai-je. Je ne veux pas que tu m'appelles toutes les heures, je veux juste que tu me téléphones une fois pour me dire comment s'est passé ton rendez-vous avec le recteur.

Leith allait devoir lui expliquer pourquoi il avait été absent aussi longtemps. Si la raison n'était pas bonne, il serait renvoyé. Ok, je n'avais pas trop de crainte à avoir, son pouvoir de persuasion ferait le travail si le besoin s'en ressentait, mais je voulais savoir.

— Je ne me moque pas ! Mais quand je te taquine, tes iris deviennent instantanément translucides. C'est mieux qu'un film de science-fiction !

— Tu vas me manquer, grognai-je en me serrant contre lui.

— Toi aussi. On se retrouve ce soir, chez moi, avec Georgia.

« Oui c'est ça, avec Georgia qui fera de la chair à pâté de mon cerveau si l'envie lui en prend. »

— Alors à ce soir, murmurai-je quand il posa ses lèvres sur les miennes.

Il sortit le premier. J'attendis quelques minutes et pris à mon tour la rue piétonne menant tout droit à la fac. Il était à peine huit heures, le jour allait bientôt se lever et j'avais quarante-cinq minutes d'avance. Je décidai de flâner devant les vitrines des boutiques encore fermées. Les décorations de Noël débordaient de partout, parmi les étalages de cadeaux potentiels. Le « Je pense donc je suis » avait fait place depuis longtemps au « J'achète donc je suis » et moi, comme tout le monde, je tombai dans le panneau. Je repérai une ravissante paire de chaussures dans un magasin plutôt branché et me promis de venir l'essayer plus tard.

— Hannah ? Hannah Jorion ? me héla une voix masculine avec entrain.

— M. Becket ? répondis-je, surprise.

— Bonjour, Hannah. Mais alors, que vous est-il arrivé ? Vous ne m'avez donné aucune nouvelle.

M. Becket était le propriétaire du coffee shop dans lequel j'aurais dû travailler au mois de juin dernier, si je n'avais pas été... mordue.

— Je suis sincèrement confuse, j'ai été très malade pendant plusieurs mois. (C'est le moins qu'on puisse dire !) Je ne suis de retour que depuis peu, mentis-je instinctivement.

— Et vous allez mieux ? s'enquit-il.

Cet homme était délicieux (et rien à voir avec son odeur), je l'avais tout bonnement laissé tomber et pas une once de colère ne transparissait dans sa voix.

— Oui, merci.

— Cherchez-vous toujours du travail ?

« Bonne question ! Alors... si je suis encore vivante dans deux mois et demi, eh bien, pourquoi pas ! »

— Pas dans l'immédiat, M. Becket, je suis toujours en convalescence. Mais à partir du mois de juin prochain, pourquoi pas. (Si j'en ai l'occasion. Croisons les doigts.)

— Eh bien, n'hésitez pas à me contacter, à ce moment-là. Vous êtes toujours la bienvenue.

— Merci, M. Becket. Vous êtes vraiment gentil.

— Au revoir, Hannah, à bientôt, peut-être.

— Au revoir.

Il fit demi-tour et s'éloigna à grands pas dans une rue perpendiculaire.

Depuis des mois que j'étais dans ma peau d'ange noir, je croisais pour la première fois un humain qui ne faisait aucune allusion à mon grand changement physique. Cet homme-là était d'une discrétion élégante. Il m'avait mise de bonne humeur et c'est le cœur léger que je décrochai mon téléphone qui hurlait dans mon cabas.

— Allô ?

— Hannah ? C'est Darius, tout se passe bien ?

— Darius ! Oui, merci. Je m'apprêtais à aller en cours.

— Tu comptes rentrer, ce soir ?

Allons bon...

— Nous avons prévu de nous voir avec Leith et Georgia.

— La louve ?

— C'est ça.

Il y eut une très courte pause suivie d'un grognement à peine dissimulé.

— Rassure-moi, tu ne te remets pas à fréquenter ces adorables chiots ?

« Un, deux, trois, respire Hannah... »

— Darius, tu es fatigant. Il faut que je te parle à ce sujet. Es-tu disponible à midi ?

— J'avais prévu de voir Gwen, mais on a qu'à se voir tous les trois. Cour de l'horloge.

— C'est parfait, à plus tard.

J'étais sûre que si je lui avais dit tout de suite que la meute m'avait proposé son aide, il aurait fait des bonds à trouser le plafond. Au moins, Cour de l'horloge, il serait tout à son aise pour sauter sans risquer de se cogner la tête.

J'accélérai le pas pour ne pas être en retard. La pluie commençait à tomber. Fabuleux ! Je me mis à courir, histoire de ne pas arriver trempée comme une soupe. J'allais traverser la rue pour entrer dans l'université, lorsque j'entendis le vrombissement sourd d'un moteur qu'on fait rugir volontairement.

J'attendis sur le trottoir que le gros 4x4 noir arrêté quinze mètres plus loin passe, pensant que le conducteur venait de démarrer et qu'il allait s'engager d'une seconde à l'autre. En face de moi, plusieurs piétons sautillaient de froid, les mains dans les poches, ils patientaient, comme moi, que la voiture veuille bien avancer. Au bout de quelques secondes, le 4x4 n'avait toujours pas bougé. Comme je ne comptais pas attendre cent sept ans, je fis un pas, puis deux sur le passage clouté, les gens d'en face m'imitèrent.

La rue était large, au moins dix mètres, et j'en avais à peine parcouru trois lorsque le 4x4 démarra en trombe dans un crissement de pneus strident. J'eus juste le temps de tourner la tête pour voir qu'il fonçait sur moi à une vitesse effarante. J'étais tellement stupéfaite que le gars décide d'avancer au moment où moi je traversais, que j'ai stoppé tout net sur le passage piéton tandis que tous les étudiants avaient déjà reculé pour le laisser passer. Je mis un moment avant de réagir, concentrée sur le fait que les vitres étaient teintées et que je n'arrivais pas à voir le conducteur à l'intérieur.

Quand il fut à moins d'un mètre de mes jambes, je réagis enfin. Des cris horrifiés retentirent. Dans un réflexe digne de l'ange noir que j'étais et des leçons que Darius m'avait inculquées lors de nos combats, je fis un bond prodigieux sur le capot de la voiture – qui en fut pour le coup sacrément amoché. Je pris appui sur le toit et sautai pour atterrir sagement sur le bitume. Derrière moi, la voiture accélérât pour disparaître à l'angle de la rue. Et tout ça, en moins de dix secondes...

Les gens alentour étaient stupéfaits. Une dizaine de personnes se précipitèrent pour me secourir. Un homme se baissa pour ramasser mes quelques affaires tombées par terre et me les tendit.

— Tout va bien ?

— Ou... oui, bredouillai-je, un peu sonnée.

Et d'un coup, les voix s'élevèrent dans une cacophonie épouvantable.

— Quels réflexes ! Jamais vu ça ! s'écria un homme.

— Non, mais tu as vu ce type ! Un danger public, il faut appeler la police, s'excita une jeune femme.

— Mais c'est qui, cette fille ? Tu as vu ce qu'elle a fait ? C'est une sportive de haut niveau, non ? s'interrogea un étudiant.

— Nan, mais je rêve ! Il aurait pu la tuer ! hurla une autre.

Une voix plus grave que les autres, sereine et autoritaire se détacha du reste de l'attroupement.

— Par ici !

Je me retournai sur Grigore qui me tirait par le bras pour me sortir de la foule.

— Est-ce que ça va ? s'assura-t-il quand nous fûmes éloignés.

— Oui, merci.

— En terme de discrétion on fait mieux ! me sermonna-t-il. Tu devrais être plus prudente. La moitié des gens se demandent déjà si tu n'as pas des super pouvoirs. Darius ne va pas être content.

— Ah ouais ? me piquai-je. Et j'aurais dû faire quoi ? Me laisser écrabouiller par ce taré ?

Il haussa les épaules.

— Tu n'aurais pas risqué grand-chose.

— Peut-être, mais se faire désarticuler les membres ne doit pas être une partie de plaisir. Pardon de prendre soin de moi, Grigore !

Il ne releva pas.

— Cette bagnole m'a littéralement foncé dessus ! J'étais tellement sur les fesses que je n'ai pas réagi tout de suite.

— Sur les fesses ? demanda-t-il, surpris, avec son accent à craquer.

— Ça veut dire « être étonné » ou « ne pas s'attendre à quelque chose », expliquai-je avec un demi-sourire.

— Ah... d'accord.

Tu parles, j'étais sûre qu'il connaissait l'expression !

Il tourna la tête en direction de l'endroit où le 4x4 avait disparu et fronça les sourcils.

— Tu as cours ?

— Oui, et je suis en retard.

— Alors, vas-y. On se verra plus tard.

Il s'éloigna à grands pas vers la rue piétonne tandis que je me dirigeai vers l'enceinte de l'université.

« *On se verra plus tard.* » Pour faire un compte rendu détaillé à Darius, ça allait de soi !

Finalement, Darius et moi aurions bien plus de choses que prévu à nous raconter. Car impossible de nier que le conducteur du 4x4 en avait après moi. Tout était parfaitement prémédité. Qui conduisait ? Ewan ? Impossible de le sentir à travers l'habitacle du véhicule, mais je n'avais pas d'autre ennemi donc...

Un malaise insidieux s'empara de moi rien qu'à l'idée qu'il soit dans les parages.

Je dus me faire violence pour ne pas sécher les cours et retrouver Darius chez lui, sur-le-champ, appelant Leith par la même occasion. Au lieu de ça, je rejoignis ma salle pour trois heures de Littérature médiévale.

À midi, lorsque je sortis de l'amphi, Darius et Gwen attendaient sur un banc de la cour de l'horloge.

En balayant rapidement la cour des yeux, je vis un groupe de trois filles collées les unes aux autres. Elles papillonnaient des cils et gloussaient en regardant avidement à l'opposée d'où j'arrivais.

Grigore marchait droit vers nous, accompagné de Simon et d'un autre membre du Cercle que j'avais déjà rencontré l'année dernière, mais dont je ne me rappelais pas le nom. Il ne fallait pas se demander ce qu'ils fichaient ici. La petite protégée de Darius avait risqué un incident diplomatique en montrant ses talents d'équilibriste, bien entendu il fallait tenir le grand chef au courant !

— Salut ! s'exclama Gwen avec un signe de la main.

— Salut, marmonnai-je en m'asseyant à côté d'elle.

Du menton, elle me montra les garçons qui arrivaient.

— Ce sont aussi des anges noirs ? chuchota-t-elle à mon oreille.

Je hochai la tête silencieusement.

— Eh ben... Ce doit être un cauchemar d'étudier ici. Tu ne dois plus savoir à quel saint te vouer. Ils sont tous aussi craquants ?

Darius lui jeta un œil furtif et sourit en coin.

— Tu parles de saints ! grommelai-je.

— Tu es de mauvais poil, ma chérie ?

— Mouais..., bougonnai-je. La journée a très mal commencé.

— Ah bon ?

— T'inquiète, ces trois-là vont se charger de résumer la situation ! lançai-je amèrement et fort pour qu'ils m'entendent.

Darius me scruta une seconde, étonné, et leva la tête vers Grigore qui venait juste de se planter devant lui.

— On doit se parler, lui annonça ce dernier. On peut aller ailleurs ? Un endroit discret.

Darius acquiesça et nous fit signe de le suivre. Nous avançâmes en direction du centre-ville.

Les mains dans les poches de ma parka, je tripotai mon téléphone portable. Et si j'appelais Leith, maintenant ? Il était sûrement en pause, lui aussi. Non, il péterait un câble. Comme il l'avait dit lui-même, Darius était quelqu'un de raisonnable. J'allais attendre de voir ce qu'il pensait de mon petit accrochage matinal.

— On va au *Red Lion* ? demandai-je.

— Non, répliqua Darius sans plus de détails.

— C'est quoi le *Red Lion* ? se renseigna gaiement Gwen.

— L'autre des saints, ricanai-je, pince-sans-rire.

Nous entrâmes dans un pub que je ne connaissais pas, on ne peut plus ordinaire, avec comme clientèle, des humains parfaitement normaux.

Nous prîmes une table et commandâmes quelques boissons que personne ne prendrait la peine de toucher. Gwen réclama avec entrain une énorme assiette de potatoes et attendit d'être servie. Lorsque son plat arriva, elle se frotta les mains l'une contre l'autre en exprimant des « miam-miam ! » qui nous laissèrent tous sans voix.

— Bon alors ? demanda Darius à Grigore. Pourquoi était-ce si urgent de me voir ?

— Tu ne lui as encore rien raconté ? s'adressa-t-il à moi.

Pour qui me prenait-il ? Une pipelette compulsive ? J'avais des cours, moi !

— Non, marmonnai-je.

— De quoi on parle ? s'irrita sensiblement Darius.

— Un chauffard a failli me renverser.

— Pitt lui a foncé dessus, ajouta aussitôt Grigore.

Darius et moi, en chœur :

— *Quoi ?!*

J'étais abasourdie.

— Pitt ? Le Pitt de Minah ?

— Tu en es sûr ? voulut s'assurer Darius.

— Certain.

— Il a...

— Ok. Stop ! Stop ! m'écriai-je en plaçant ma paume devant eux pour arrêter leurs bavardages. J'ai bien compris que ce type a volontairement cherché à me percuter. Mais nom d'un chien, pourquoi devrait-il s'agir de Pitt ?

— Qui est Pitt ? demanda Gwen qui avait failli avaler une potatoe de travers

en nous entendant hurler.

Darius lui lança un regard glacial et sans détour, du genre « ce n'est pas le moment ». Gwen retourna à son assiette, vexée.

— Ok, Darius. Je commence à te connaître, lançai-je. Tu sais quelque chose. Explique-toi, immédiatement ! Pourquoi Pitt ? Et toi, d'abord, apostrophai-je brutalement Grigore, comment sais-tu qu'il s'agissait de lui ?

— Je l'ai flairé.

— Tu l'as senti dans l'habitacle fermé de sa voiture ? doutai-je, perplexe.

— Oui.

— Pitt et Grigore sont frères, expliqua celui dont j'avais oublié le nom.

— Frères ? Comme Darius et ses frères ?

— Non, dit Grigore. Nous avons le même créateur.

— C'est parce que vous avez été conçus par la même personne que tu l'as si bien flairé ?

— C'est ça.

Je n'essayai pas de poser davantage de questions. Il allait sûrement me parler d'une empreinte immuable qui serait à l'intérieur de chacun d'eux, un peu comme une « marque de fabrique ». Je n'avais pas besoin de connaître les détails.

— Bon, Darius, tu m'expliques ?

Concentré sur Gwen qui pinait dans son assiette, il leva le doigt pour me signifier d'attendre deux minutes. Il se pencha sur elle et lui murmura un truc à l'oreille. Je crus entendre « Pardonne-moi ». Le visage de Gwen s'illumina et elle lui planta un baiser sur la joue. Il sourit furtivement et reprit son sérieux.

— Pitt était un membre du Cercle, expliqua-t-il à Gwen, et il a fait partie de ceux qui ont fui après l'affrontement, l'année dernière.

Ok, celle-ci je ne m'y attendais pas...

— Il a toujours été tête brûlée, fougueux et emporté, reprit-il en s'adressant à moi avant que je ne l'interrompe, et après la mort de Minah, j'avais encore moins de contrôle sur lui, il était de plus en plus difficile à contenir. Il a fini par quitter le Cercle.

Je me souvenais parfaitement de l'altercation entre le Cercle et la meute, sur la plage, lorsque Darius nous avait appris que Minah avait été tuée. Pitt était fou de rage et Darius avait dû le reprendre à plusieurs reprises pour qu'il n'explose pas.

— Lorsque Pietro lui a donné l'occasion de se joindre à lui pour venger Minah, il n'a pas réfléchi une seule seconde, il a foncé tête baissée et vous a retrouvés sur le terrain l'été dernier pour se battre.

— Mais pourquoi ? Il m'en veut ? Il considère que je suis responsable de la mort de Minah parce que je vivais avec Tarja ? Mais comment aurais-je pu le

prévoir ?

— Sa haine et sa peine l’aveuglent. Je n’ai revu Pitt qu’une seule fois après la mort de Julia, la veille des funérailles, lorsque le Conseil a pris la décision de les bannir, lui, Ewan et Oliver, l’ange noir que tu ne connais pas. J’ai tenté de parler à Pitt, de lui expliquer. Malgré la lettre de Tarja qui prouve que tu n’étais pas au courant de sa condition de loup-garou, il est convaincu du contraire. Il pense que vous avez caché ce fait – toi et la meute – depuis le début et qu’à cause de ça, Minah est morte.

— C’est ridicule ! m’écriai-je.

J’avalai ma salive bruyamment.

— Il est revenu pour moi, pour me tuer ? m’emballai-je.

— Pour qu’il décide de braver l’interdiction de mettre les pieds à St Andrews, c’est que la raison doit être extrêmement importante. Te tuer, je ne sais pas.

— Non, ce n’est pas logique, fit remarquer Grigore. S’il avait voulu la supprimer, il aurait pu le faire bien plus tôt, même tout à l’heure, devant tout le monde, et s’enfuir. Je ne crois pas qu’il soit là pour ça.

— Alors pour quoi ? demanda Gwen.

— Il n’est peut-être pas venu pour son propre compte, suggéra Darius placidement.

Je retins ma respiration pendant que Grigore plissait les paupières, perdu.

— Explique-toi.

D’un coup, il n’était plus question de hiérarchie. Grigore s’adressait à l’ami et pas au chef.

— Avant que nous en disions plus...

Darius scruta le visage de ses trois compagnons. Ses yeux s’enflammèrent.

— Un seul mot, un seul, sort de cette pièce et vous subirez ma colère. On est bien d’accord ? Grigore ?

— Oui, dit-il en hochant la tête, tu as ma parole.

— Rufus ?

— Oui, affirma celui dont je découvrais le nom, tu as ma parole.

— Et tu as la mienne, anticipa Simon.

Fut-elle motivée par la crainte ou la fidélité, leur promesse sembla sincère et irrévocable.

— Cette semaine, Hannah a réussi à retrouver la trace d’Ewan par la pensée, expliqua Darius.

— Et ? voulut en savoir plus Simon.

Darius se tourna vers moi.

— Je ne veux pas rester un ange noir, avouai-je en soupirant et sans donner d’information supplémentaire, car tout le monde comprendrait instantanément de

quoi il retournait.

— C'est une excellente idée ! s'exclama soudain Grigore, hilare.

Il m'en laissa sans voix, l'imbécile. Étais-je en train de lui faire un cadeau merveilleux en voulant dégager au plus vite de son entourage ?

Simon et Rufus ne réussirent pas réprimer un fou rire. Ils pouffèrent bruyamment devant tant de spontanéité.

— Sympa..., me renfrognai-je.

— Désolé, Hannah, s'excusa Grigore, je me suis mal exprimé.

— Ah ouais ? Pourtant, crois-moi, ton anglais est vraiment parfait !

Il ne put s'empêcher de sourire en coin avec un air si mutin qu'il en fit presque roucouler Gwen.

— Darius, dit-il gravement. Me permets-tu d'exprimer à Hannah le fond de ma pensée ?

— Ça recommence ! m'écriai-je. Il ne manquait plus que tu lui demandes l'autorisation pour me parler ! Tu n'as pas besoin de son avis, je suis en face de toi. Parle ! Tu es un grand garçon !

Au lieu d'être vexé, Darius enfonça les doigts sur ses paupières fermées et rit du nez.

— Très bien. Je ne crois pas que tu sois à ta place parmi nous, parmi les anges noirs, s'entend.

— Sans blague ! ironisai-je.

Il ne répondit rien.

— Dans ce groupe, confia doucement Rufus, nous avons tous fait le choix d'être comme nous sommes, il y a plus ou moins longtemps. J'ai cent trois ans et à chaque fois que j'ai rencontré un vampire transformé contre sa volonté, le résultat était catastrophique. Contrairement à Darius, Grigore ou même Pitt, peu ont réussi à accepter l'enveloppe charnelle qu'ils n'ont pas choisie, les autres ont réclamé la mort, à plus ou moins long terme.

— Moi, par exemple, dit Simon, j'ai choisi d'être un ange noir, mais je l'ai regretté très rapidement.

— Pourquoi donc ? demanda Gwen à ma place.

— Parce que ma famille me manquait terriblement. J'ai été transformé alors que je n'avais que dix-sept ans. Je n'étais même pas encore un homme. C'était il y a quatre-vingt-trois ans.

— Pourquoi as-tu choisi cette vie, alors ? insista Gwen.

— Par amour. Un amour non partagé, mais je ne le savais pas encore. (Il sourit en coin.) Elle m'a laissé tomber très vite, car les vampires tombent rarement amoureux. (Gwen baissa instantanément la tête sur son assiette de potatoes froides.) J'ai finalement dû apprendre à aimer cette vie, à en voir les multiples

avantages, mais je comprends ce que tu ressens, Hannah.

Ses intonations étaient douces et réconfortantes, je lui rendis son sourire avec sincérité.

— On peut blablater autant qu'on veut, lança abruptement Grigore, plusieurs choses posent un problème avec le fait que tu sois un ange noir.

— Grigore..., avertit Darius calmement. Calme tes ardeurs.

— Hé ! J'ai dit qu'il pouvait me parler, je ne suis pas en porcelaine. Je t'écoute, Dracula.

Il ne releva pas. J'étais sûre qu'on lui avait fait le coup tellement de fois...

— Premièrement, et pas des moindres, cette maudite odeur d'humaine que tu trimbales partout avec toi. Certains, comme moi, serrent les dents à chaque fois que tu passes devant eux. C'est malsain, tu nous flanques la frousse.

— Je te fais peur, moi ?

— Ouais. Tu vois, je ne suis pas cannibale, mais avec toi j'ai vraiment peur de le devenir.

Même pas d'ironie dans la voix. J'éclatai d'un rire nerveux.

— Eh ben, si moi je te fais cet effet-là, tu dois vraiment avoir du mal à évoluer parmi tous ces humains ! fis-je remarquer en tendant la main vers l'extérieur.

— Non. Pas franchement. Ton odeur m'est spéciale.

— Je vois.

Rassurant...

— Tu en étais à « premièrement », lui rappelai-je pour passer à autre chose. La suite ?

— Deuxièmement, il semblerait que rien ne soit instinctif chez toi, à part ton incroyable odorat, ta force et ton agilité dont j'ai été témoin. Pas facile dans ce cas d'être un ange noir, hein ?

— Darius ! m'exclamai-je. Tu ne pouvais pas te la fermer ! Tu étais vraiment obligé de leur dire ce qui cloche chez moi ?

Darius plaqua sa main sur ses yeux et secoua la tête en souriant. Houspillé devant ses troupes, il n'en revenait pas.

— Troisièmement ? exigeai-je, énervée.

— Les anges noirs ne sont pas supposés fréquenter les clebs. Et toi, lorsque je t'ai vue, ce matin, je me suis dit que visiblement, tu n'avais pas passé la nuit à dormir tranquillement au fond de ton lit, dit-il sur le ton de la conversation mondaine.

Gwen pouffa de rire et Darius se cacha encore plus dans ses mains. Mort de honte pour moi.

Ma mâchoire s'ouvrit en grand. Comment pouvait-il savoir ? Pas à cause de l'odeur de Leith sur moi, quand même, si ?

— Ça va, s’amusa Grigore en voyant la tête décomposée que je faisais, moi aussi j’ai du flair. C’est mon talent, même s’il est moins développé que le tien.

Il ne manquait plus qu’il ait des visions !

— Et c’est tout ? demandai-je en le prenant de haut.

— C’est déjà pas mal ! explosa-t-il de rire.

Un membre de son clan fricotait avec l’ennemi et ça le faisait rire... Il fallait vraiment qu’il ne me considère pas comme l’une des leurs pour le prendre de cette manière.

— On en revient à nos moutons ? finit par suggérer Darius. Hannah a eu la bonne idée de rendre visite à Ewan à Ironbridge.

— Tu es allée le retrouver ! s’exclama Rufus.

— Oui, soupirai-je. Je n’aurais peut-être pas dû...

— Évidemment que tu n’aurais pas dû ! s’énerva Darius. En général, lorsqu’un nouveau-né cherche à entrer en contact avec son créateur, surtout dans ton cas, c’est qu’il a une raison bien précise. Il ne peut pas être idiot à ce point !

— Je lui ai dit que je voulais sauver le couple de touristes...

— S’il t’a crue, c’est que c’est un parfait crétin !

Ce que j’espérais vraiment.

— Dans la mesure où il a compris, tu penses que Pitt et Oliver se sont alliés à lui pour la faire changer d’avis ? demanda Simon à Darius. Après tout, ils ont été bannis tous les trois en même temps et de ce qu’on m’a dit, ils sont plus ou moins restés ensemble. Ewan a pu demander leur aide. L’union fait la force, ironisa-t-il, et ça expliquerait la présence de Pitt.

— S’il s’agissait simplement de la faire changer d’avis, je ne serais pas si inquiet.

Mon sang se glaça.

Grigore secoua la tête.

— Je vois mal Pitt tuer pour le compte de quelqu’un. Il n’a rien d’un mercenaire, ni d’un type qui rend ce genre de service.

— Moi non plus, admit Darius, soucieux.

— En fait, aboyai-je après Grigore. Tu ne le vois pas tuer tout court ! Mais je te signale qu’il a quand même cherché à me renverser, tout à l’heure. Il doit bien y avoir une raison !

— Je n’imagine pas Pitt te faire la peau, Hannah ! s’énerva-t-il.

— Excusez-moi, intervint Gwen. Au lieu de nous emballer, ne devrions-nous pas d’abord chercher à savoir s’ils sont venus tous les trois ensemble ? Ça nous éclairerait un peu, non ? Si c’est le cas, c’est qu’Ewan a fait appel à eux – mais pour quelle raison, exactement, on ne sait pas encore –, et si Pitt est seul... c’est qu’il vient se venger d’Hannah personnellement et qu’aujourd’hui, il n’a fait que

la prévenir.

Darius acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je vais vous dire moi, ce qu'il se passe ! Si Pitt fonctionne en solitaire, c'est qu'il a finalement décidé de me zigouiller, et s'il est avec Ewan, c'est que ce dernier va lui confier le sale boulot ! L'issue est fantastique !

— On ne sait pas, Hannah, insista Grigore d'une voix douce. Je te le répète, ça ne lui ressemble pas. Ce n'est pas lui ça.

— Ah ouais ? Il a pourtant participé à l'affrontement l'année dernière !

— Il ne te visait pas toi précisément, mais la meute, me rappela-t-il.

— Eh bien, il a sûrement dû changer d'avis !

Darius posa ses doigts sur mon bras pour me calmer.

— Nous veillerons sur toi.

Je soupirai, c'était une sphère infernale.

— Quand tu dis « nous », tu ne veux pas dire juste Leith et toi, n'est-ce pas ?

Il grimaça.

— Non. Je veux dire nous quatre, dit-il en montrant de la tête les trois membres du Cercle.

J'éclatai d'un rire cynique.

— Mais tu ne leur as même pas demandé leurs avis !

— Il n'en a pas besoin, grogna Simon.

— Comme c'est charitable ! ironisai-je. Pressés de vous débarrasser de moi ?

Personne ne répondit.

— Parfait ! Mais vous devrez sûrement faire un partenariat.

— C'est-à-dire ? demanda Darius, soupçonneux.

— Si ça tourne mal, les loups risquent de se joindre à vous.

Quatre grognements sourds retentirent, faisant se retourner brusquement les clients accoudés au comptoir.

— Sûrement pas ! glapit Darius.

— Et pourquoi pas ? demanda Gwen. Vous ne serez pas de trop pour empêcher ces idiots de...

— Tu ne devrais pas te mêler de ça, coupa Darius doucement.

— Ah ouais ? Et qui m'en empêchera ?

Darius haussa sourcils et épaules en même temps. Il avait fini par comprendre que Gwen n'était pas du genre influençable. Le dernier mot, elle l'avait presque toujours.

— Quel est le plan ? ironisai-je.

Je pressentis que j'allais détester ce qui allait suivre. Ils allaient tous me couvrir comme si j'étais un œuf, m'empêcher de respirer et rendre ma vie encore plus compliquée qu'elle ne l'était déjà. Mais Darius me surprit.

— Tu continues à agir normalement, tu ne t’occupes de personne et *surtout*, tu évites les loups.

— Il fallait bien que ça coince quelque part, marmonnai-je comme pour moi-même. Je regrette, mais les loups sont de la partie. Ils vont m’aider à faire barrage aux intrusions mentales d’Ewan et à me battre.

— Tous ?

— Oui. Leith a proposé qu’ils m’entraînent. Ils vont tenter de s’emparer de mon esprit et moi, de résister.

Il réfléchit quelques secondes.

— Très bien. Mais je ne veux aucun clebs dans nos pattes.

— Aucun ça ne sera pas possible, l’avertis-je.

— Je sais, bougonna-t-il.

Puis il se tourna vers Grigore.

— Peux-tu pister Pitt ?

Il hocha la tête.

— Simon, avec Rufus vous vous occupez de savoir si Oliver est là. S’ils sont venus tous les trois, je doute qu’ils soient ensemble en permanence.

— Et Ewan ? demanda Rufus.

— C’est elle qui va le trouver, dit-il en me jetant un œil.

Encore fallait-il que j’y arrive !

Il fit une pause et les regarda tous bien droit dans les yeux.

— Et attention, je ne veux pas de règlement de compte ou un truc de ce genre. Vous les surveillez c’est tout. On intervient que si Hannah a des problèmes. Mais comme elle ne sera jamais seule...

Mes oreilles sifflèrent.

— Tu rigoles, là ?

— Absolument pas.

— Tu n’as pas dit que je devais continuer à vivre normalement ?

— Normalement, oui, mais bien entourée. Ça ne devrait pas poser de problème, ironisa-t-il, tu as déjà un chien de garde très collant.

— Ah ah ah...

— Bon, on y va ! Grigore, tu accompagnes Hannah jusqu’à la fac et tu la récupères après ses cours. Tu feras ça chaque jour quand Hannah sera seule.

— Génial..., ne pus-je m’empêcher d’exprimer.

— T’inquiète pas, poulette, je ne vais pas te manger.

— Poulette ?

— Enfin, ça dépend. Si tu en as envie, je peux...

— Grigore ! tonna Darius. Tout ça n’est pas une blague, ok ? Si tu penses ne pas être en mesure de l’escorter, je demande à quelqu’un d’autre !

— Non, non, se renfrogna-t-il.

Darius se leva de table.

— Je peux te parler deux minutes ? lui demandai-je un peu sèchement.

Il me fit un signe de tête pour que je le suive à l'extérieur. Nous fîmes quelques pas avant de nous arrêter au milieu du trottoir.

— Dis-moi la vérité, Darius. La situation est grave ?

— Les anges noirs qui ont été bannis de St Andrews courent un énorme risque en osant bafouer la décision du Conseil. Du genre, la mort, me devança-t-il en voyant que j'allais poser la question. Si Pitt, Ewan et Oliver sont là, le Conseil sera forcément au courant, puisque le Conseil, c'est moi. Alors oui, comme ils connaissent les conséquences de leurs actes, c'est que la cause est importante et que la situation est grave.

— Ils cherchent peut-être juste à m'intimider ? tentai-je de me rassurer.

— Ou seulement lui..., me rappela-t-il. Nous devons vérifier ce point. Et non, Hannah, qui risquerait de perdre la vie éternelle simplement pour intimider quelqu'un ? C'est autre chose.

Je soupirai profondément.

— Laisse-nous assurer ta protection et tout se passera bien. Occupe-toi de mûrir ta résistance mentale et de pister Ewan.

— Avec Grigore dans mes pattes, ça va être facile, tiens !

— Je ne vois pas en quoi il t'en empêcherait, me morigéna-t-il. Écoute, Grigore est le plus fidèle de tous, Hannah. Il est mon ami depuis si longtemps que je ne compte plus les années. C'est sûrement lui qui me remplacera au Cercle, un jour ou l'autre. C'est un ange noir bon et honnête. Il a de l'expérience, du discernement, de la tempérance... et il connaît Pitt mieux que personne. Quand nous connaîtrons ses motivations exactes, Grigore te sera très utile.

— De la tempérance ? Ah ! Ravie de te l'entendre dire. S'il réussit à se retenir de me bouffer, me voilà rassurée !

— Inutile de faire du sarcasme, petite fille. On a tous nos faiblesses. La tienne, par exemple, sent le chien mouillé !

— Ce que tu es drôle !

— Je vais passer un coup fil à mon ami d'Ironbridge pour m'assurer qu'Ewan n'y est plus. On se voit ce soir, gamine.

— Non. Je dois aller chez Leith pour tester le charme de l'égide avec Georgia. Tu crois que mon chien mouillé saura me protéger ? ironisai-je en papillonnant des cils.

— Toi, dit-il en plissant les yeux, tu as vraiment manqué de fessées quand tu étais petite.

— Et c'est trop tard pour y remédier ! Veux-tu me retrouver là-bas pour être sûr que je ne risque rien, cher Darius ?

— C'est une idée. On te rejoint avec Gwen. À ce soir, dit-il en s'approchant de la porte du pub.

Il m'en laissa bouche bée. Pas une seule seconde je n'avais pensé qu'il allait dire oui. J'imaginai d'avance la soirée électrique que nous allions passer entre anges et loups.

— Génial...

Gwen et les autres sortirent en même temps. Le comte Dracula immédiatement sur mes talons, nous nous éloignâmes en direction de la fac.

Chapitre 20

J'étais sur le point de craquer.

Impossible de me concentrer sur autre chose que l'odeur délicieuse de l'étudiante qui avait eu la mauvaise idée de s'installer juste devant moi. Il ne devait guère rester plus de cinq minutes avant la fin du cours, mais j'allais exploser.

J'avais déjà fait de la charpie de mon stylo, de mon cahier et la table sur laquelle j'étais accoudée menaçait de partir bientôt en éclats, sous les yeux ahuris de l'assemblée. Je savais que parmi les étudiants, il y en avait au moins deux qui avait assisté à mon accrochage du matin avec le 4x4 – j'entendais leurs messes basses –, d'où l'importance de ne pas me faire remarquer davantage. Mais cette gourde de brunette ne cessait de faire onduler ses longs cheveux sous ses doigts, me renvoyant les effluves entêtants de son odeur. Ceci ne m'arrivait pourtant pas souvent, mais là, c'était trop.

Pour ne plus y penser, je sortis mon téléphone portable de mon sac et l'allumai. Si Leith avait été fidèle à sa promesse, il m'aurait envoyé un message.

Je posai le cellulaire sur mes cuisses et attendis que l'écran s'affiche.

— Je vous remercie pour votre attention, à la semaine prochaine !

La voix du prof s'était élevée comme une délivrance.

Je soufflai un grand coup.

La fille rassembla ses affaires et partit à vive allure vers la sortie. Je restai assise encore un moment pour la laisser s'éloigner au maximum. Au bout de cinq minutes, je me levai aussi et entrepris de lire le message de mon petit ami, tout en marchant. Il y en avait sept.

|10 h 01 : je...

|11 h 01 : ne...

|12 h 03 : suis...

|13 h 00 : pas...

Ah... Le prochain coup je saurais ce qu'il n'est pas ! Génial...

|14 h 00 : Ha ha ha, j'adore faire ça !

Raté !

|15 h 01 : bien...

|16 h 00 : loin.

Pff...

— Tu vois, je n'ai pas menti. Je suis là...

Radiieuse, je levai les yeux sur le plus beau sourire du monde.

— Salut, lançai-je timidement en gardant mes distances. On ne devait pas se retrouver chez toi et être... prudents ?

— On aura qu'à dire que je suis venu pour te faire la peau ! dit-il en souriant de plus belle.

Son sourire s'estompa en un rien de temps lorsqu'il vit Grigore arriver vers nous. Lui, je l'avais complètement oublié...

— On se retrouve chez toi, ok ? proposai-je hâtivement avant qu'une bombe n'explose. Pars devant moi, je te rejoins et je t'expliquerai.

Le regard suppliant que je lui lançai réussit à le convaincre.

Furibond, il tourna les talons pour s'éloigner à grands pas vers l'immense portail de l'université.

— Fais gaffe, cingla Grigore en s'approchant, l'odeur va finir par être indélébile.

— Rien à cirer, rétorquai-je, mauvaise, en marchant vers la sortie. Il sent meilleur que toi.

Il émit un rire assourdissant.

— Ah ! Ça, ça m'étonnerait.

Je me tournai vers lui pour le toiser de haut – bien qu'il eût au moins deux têtes de plus que moi.

— Et puis au moins, si tu dois me coller au train, ça aura le mérite de te couper l'appétit !

Pour le coup, il n'avait plus rien à dire.

Bon gré mal gré, je me laissai raccompagner par mon nouvel *ami*. Nous n'échangeâmes pas un mot pendant tout le trajet. En lui jetant quelques coups d'œil furtifs, je vis à quel point sa mâchoire était serrée, idem pour ses poings

qu'il enfonçait dans ses poches. Il avait, en somme, la même attitude que moi avec l'étudiante dans l'amphi, ce qui était loin d'être rassurant...

— Au revoir ! lançai-je.

Et c'est avec une rapidité presque invisible que j'ouvris et refermai la porte de l'immeuble de Leith derrière moi.

Je montai les marches quatre à quatre. Comme d'habitude, je n'eus pas le temps de frapper, Leith ouvrit brusquement. Il se jeta férocement sur ma bouche et agrippa ma nuque. En une seconde, je ne savais plus où j'étais ni même qui j'étais.

— Nous... n'avons... que... dix... minutes... avant... que... Georgia... n'arrive, dit-il en entrecoupant chacun de ses mots par un baiser.

Je n'avais plus aucun souffle, mais je n'escomptai pas m'en plaindre. J'attrapai ses joues entre mes mains et entrouvris les lèvres pour savourer le sucre de sa bouche. Au bout de quelques secondes, je repris pied.

— Leith, Leith..., soufflai-je. Je dois te parler.

Il recula la tête à contrecœur et me scruta.

— Ça ne peut pas attendre ? dit-il en embrassant le haut de mon cou.

Un long frisson me parcourut. Je dus avoir recours à tout mon self-control pour ne pas lui fondre dans les bras.

— Non.

Il soupira et m'invita à entrer. Je me dirigeai directement dans le salon et attendis qu'il me rejoigne. Il s'assit sur le canapé et, en cinq minutes à peine, je lui déversai le contenu de ma matinée, séance pub incluse.

Il y a des jours comme ça où l'on ne s'attend à rien de ce qui nous arrive. Moi, ce matin-là, je ne m'attendais pas à devoir éviter un 4x4 meurtrier, je ne m'attendais pas non plus à être soutenue par trois magnifiques anges noirs et à disposer d'un garde du corps personnel, mais ce qui me surprit le plus, fut ce que je vivais à l'instant T : Leith était d'un calme olympien.

Perplexe, j'attendais la moindre petite réaction... rien. Il me considérait, sans bouger. Même ses pupilles, habituellement dilatées dans de pareilles situations, restaient étonnamment normales. Était-il pris d'une crise de tétanie qui l'immobilisait entièrement ? Ou peut-être que son esprit s'était détaché de son corps pour aller botter les fesses d'Ewan ?

— Leith ? m'inquiétai-je. Tu es avec moi ?

Il se mordit le coin de la lèvre et plissa les yeux.

— Quand Darius doit-il arriver ?

Le ton était indéniablement plus colérique que l'apparence. Ah... je retrouvais mon petit ami !

— Euh..., je ne sais pas trop.

— Si tu es d'accord, embraya-t-il, j'ai demandé à Georgia de s'entraîner avec toi.

— Eh bien, oui. Je le sais, je suis là pour ça.

— Non ! coupa-t-il, limite agacé. Vous vous battrez aussi.

— Georgia et moi ?

Il acquiesça et je souris malgré mon étonnement. À une époque, j'aurais adoré faire ça !

— Les autres s'impliqueront aussi, mais plus tard. Ça te convient ?

J'acceptai.

Les sourcils froncés, Leith se leva au moment où je perçus l'odeur musquée de Georgia. Il se dirigea vers la porte d'entrée, moi sur ses talons.

— Toutes les deux, vous vous installerez dans ma chambre, décida-t-il.

— Euh..., je n'y tiens pas.

Il s'arrêta tout net et se tourna sur moi.

— Pourquoi ça ?

« Devine ! Peut-être parce qu'elle y a passé de longues heures elle aussi et que ça m'irrite rien que de l'imaginer. »

— Ne pourrions-nous pas aller dans un endroit moins confiné ? éludai-je.

Il leva un sourcil, perplexe.

— Tu veux sortir ?

— Pourquoi pas. J'espère que ça ne posera pas de problème à Georgia.

— C'est non.

Je mis quelques secondes avant de réagir.

— Non ? Je suis une grande fille, je n'ai pas besoin de ton...

Leith ouvrit la porte à Georgia en grognant sourdement, me coupant la chique.

— Salut ! Qu'est-ce qui ne doit pas me poser de problème ?

Puis elle nous regarda à tour de rôle.

— Houlà, je n'arrive pas au bon moment, on dirait...

— C'est rien ! dit-il un peu brutalement. Vous n'avez qu'à utiliser l'une des chambres d'amis. Je vous laisse, je dois passer un coup de fil.

Il nous planta toutes les deux dans l'entrée et alla s'enfermer dans sa chambre.

— Bon ben, on y va ? proposa Georgia.

Les yeux fixés sur la porte de Leith, je hochai la tête avant de la suivre dans son ancienne chambre, lorsqu'elle vivait ici. Je retirai mes chaussures, m'assis en tailleur sur le lit et attendis qu'elle me rejoigne. Elle se mit à l'aise et attacha ses magnifiques cheveux avant de s'agenouiller en face de moi.

Darius et Gwen arrivèrent dans la foulée.

Georgia se raidit en sentant Darius et grogna aussi bien qu'un chien de garde. Je posai une main sur son bras pour la calmer et lui racontai mes exploits de la

matinée, ainsi que les raisons de la présence de Darius ici. Elle réussit, non sans mal, à retenir son agacement de le savoir sous le même toit qu'elle et tâcha de se concentrer sur nous deux.

Depuis la mort de Julia, et depuis que la meute savait que Darius et elle avaient entretenu une relation amoureuse, la pression n'était pas tombée, mais leur image de Darius était sans doute un peu moins rude. Georgia faisait preuve d'une contenance que je n'aurais jamais imaginée chez elle.

— Ok, finit-elle par demander, qu'as-tu appris avec Leith ?

Je lui expliquai succinctement ce qu'il avait ordonné, mes ressentis, la fatigue qui s'en suivit. Elle fut très surprise, aussi surprise que tout le monde en réalité, que je n'eusse pas le contrôle de tout mon corps – c'en était usant de se sentir comme une étrangeté, comme si le fait d'être un ange noir ne suffisait pas à mon désarroi. Du coup, elle choisit elle aussi de se focaliser sur l'extension de mes canines. Comme Leith me l'avait prédit, j'éprouvai cette sensation de bouton qu'on presse avant que mes dents n'apparaissent, mais sans trouver le moyen de contrer l'ordre qu'elle me donnait. Georgia ne put s'empêcher une grimace de dégoût quand elle les vit.

Au bout d'une trentaine de minutes, elle décida brusquement qu'elle devait téléphoner à Anneas. Je lui proposai de sortir de la pièce, mais elle insista pour que je reste. Gênée d'entendre leur conversation – parce qu'évidemment je n'en perdais pas une miette –, je m'étais plongée dans la contemplation de la rue, depuis la fenêtre. Celle-ci donnait sur un square ravissant. Malgré le sel qui avait été jeté çà et là à cause du gel, les pavés étaient recouverts de glace et, avec les lumières de la ville, brillaient comme des centaines de miroirs fumés. Sur un banc, un couple d'amoureux bravait le froid en se serrant l'un contre l'autre. Leur attitude me fit sourire, je ne savais même plus ce que voulait dire être frigorifiée. Alors il me sembla que recouvrer mon humanité serait étrange à bien des égards. J'avais pris certaines aises et habitudes qui ne me déplaisaient pas. Ma force, mes réflexes, ma capacité à respirer sous l'eau, tout ça me manquerait. Toutefois, je me languirai à peine de mon super odorat et de mon ouïe fine, car tout n'est pas bon à sentir, et à entendre... Par exemple, j'aurais préféré ne pas percevoir la voix d'Anneas disant à Georgia à quel point il l'avait trouvée sexy, la vieille au soir, dans son petit ensemble en dentelle rouge. Honteuse alors que je n'y étais pas pour grand-chose, je me concentrai plus profondément sur l'extérieur.

La rue était plutôt fréquentée malgré la nuit qui commençait à tomber et les températures qui ne devaient pas excéder les moins deux degrés – en décembre, les journées sont toujours courtes et froides, en Écosse. Les gens étaient emmitouflés dans de gros anoraks et marchaient à vive allure pour contrer le

froid.

Dans ces allées et venues piétonnes, une silhouette masculine attira mon attention. Pas qu'elle fût physiquement différente des autres – anorak, bonnet, écharpe –, mais parce qu'elle était parfaitement immobile sous le lampadaire qui l'éclairait, comme si elle attendait quelque chose ou quelqu'un. Comme Georgia était toujours dans une conversation animée, je m'attardai plus précisément sur le type qui semblait tendu comme un arc. Il n'avait pas l'attitude décontractée de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, et c'est justement pourquoi je ne pouvais plus le lâcher des yeux.

J'ouvris la fenêtre et glissai mon nez à l'extérieur, avertis par une part de ma conscience qu'il fallait que je hume l'odeur de cet homme.

Ma perte de contrôle fut immédiate. J'avais senti la craie... J'avais senti Ewan, il me cherchait et j'allais le retrouver, je ne pouvais pas m'en empêcher.

Je refermai doucement la fenêtre, enfilai mes chaussures et m'excusai auprès de Georgia avant de quitter la chambre, sans hâte, pour ne pas attirer son attention. Elle me fit un signe de la main et continua à discuter. Je passai furtivement devant la porte vitrée du salon qui était fermée, Leith, Gwen et Darius discutaient calmement. J'ouvris silencieusement la porte d'entrée et descendis sans aucun bruit, aussi légère qu'une plume, dans la cage d'escalier. Personne ne se rendit compte que je venais de sortir.

En sortant de l'immeuble, je pris en pleine face une rafale de vent qui n'eut pas l'effet de me raisonner. Ignorant le froid glacial, je longuai la rue principale et bifurquai à gauche. J'avançai d'un pas déterminé, sans crainte.

Ewan m'aperçut alors que je n'étais plus qu'à cinq mètres de lui. Il m'accueillit avec un large sourire froid et sournois et me fit un signe de la main pour que je le suive.

Il me sembla entendre le tintement d'une sonnette d'alarme dans mon cerveau, me hurlant de faire demi-tour, mais je ne l'écoutai pas, je marchai derrière Ewan sans dire un mot, totalement inconsciente des risques que je courais.

Il traversa le square de pavés gris et marcha en direction de la plage. Nous arrivâmes sur une place surplombant la grève d'au moins six mètres. À cause des nombreux rochers qui l'encerclaient, cette dernière n'était accessible que par la mer. Ewan s'appuya contre la balustrade métallique et l'enjamba pour passer de l'autre côté. Deux secondes plus tard, il avait disparu en contrebas. Sans même jeter un œil aux passants qui auraient pu être surpris par nos sauts dans le vide, je le succédai et atterris doucement sur le sable fin doucement chargé de galets, de bouts de bois et d'algues noires. Ici, personne ne pouvait nous voir, pas même Leith s'il regardait par les fenêtres de son appartement.

Ewan ne s'arrêta pas, il avança en direction de l'eau et entreprit de contourner les rochers en les escaladant avec agilité et souplesse. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, le soleil était presque couché et la grève déserte. Sans me regarder, Ewan se mit à courir sur la plage de sable fin. Je le suivis sans résistance, aucune. Je ne crois pas m'être vraiment demandé un seul instant ce que je faisais là. Je le suivais, c'est tout ce qui m'importait.

Nous longeâmes à grandes foulées invisibles toute la côte bordant la ville de St Andrews. Enfin, nous arrivâmes devant un pic rocheux dans lequel une faille nous apparut. Ewan s'y engouffra sans mal malgré sa grande taille. En me contorsionnant à peine, j'entrai à mon tour dans la cavité rocheuse aboutissant dans une vaste grotte humide, sombre et froide. L'eau suintait sur les parois et les gouttes tombant dans des flaques résonnaient en clapotis. Ewan était toujours parfaitement silencieux, il me tournait le dos. Il n'avait pas besoin de me regarder pour que sa présence m'hypnotise, m'intoxique. Je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à être avec lui. Aucun signal, aucun indice n'avait permis que je me rende compte de son habilité à me manipuler. Il aurait pu faire ce qu'il voulait de moi, je n'aurais émis aucune objection, j'étais attirée par lui comme un aimant.

La grotte était tellement plongée dans le noir que j'avais du mal à le distinguer parfaitement. Je dus attendre plusieurs longues secondes avant que mes yeux ne s'habituent et recouvrent une acuité raisonnable. Ewan se retourna enfin sur moi, sondant mon regard perdu dans ses prunelles vertes et translucides. Il fit un pas dans ma direction, je reculai comme guidée par un instinct de protection. Ewan sourit en coin. Il dut m'ordonner de ne plus bouger, car je m'immobilisais. Il s'approcha un peu plus et marcha autour de moi, lentement, flairant exagérément mon odeur. Enfin, il stoppa derrière mon dos et pencha la tête dans le creux de mon épaule, enfouissant son nez dans mon cou et humant à plein nez ma peau avant de lâcher un râle de plaisir.

La sonnette d'alarme retentit encore dans mon esprit et je m'éloignai de lui d'un bond jusqu'à l'opposé de la paroi rocheuse.

— Tu arrives à résister ? s'étonna-t-il.

Et j'en fus la première surprise.

Pendant ces quelques instants de répit, je repris mon souffle, comme épuisée par un effort trop long.

J'étais le pot de terre, il était le pot de fer. La partie était forcément inéquitable, ça n'aurait pas dû se passer comme ça.

— Je suis plus fort que toi, le sais-tu ? Tes minables tentatives pour m'empêcher de te manipuler sont vaines. Je peux et je *vais* faire ce que je veux de toi. Mais on va s'amuser un peu... Défends-toi !

Simultanément, il se plaça devant moi, m'agrippa par les épaules et me souleva pour me faire passer au-dessus de sa tête. Je retombai lourdement sur le sol humide avant de me remettre sur mes pieds.

Une vague de rage s'empara de moi, je lui sautai à la gorge. Mais Ewan bloqua mon élan aussi sec, me clouant sur place telle une statue de pierre. Son visage se fendit en un sourire de satisfaction. Je percevais le plaisir immense que lui procurait la domination qu'il exerçait sur moi. Il me répugnait.

Le souvenir tout aussi écœurant de Phillip me manipulant sans effort me revint. J'étais si faible alors... Aujourd'hui je l'étais moins, je devais en prendre conscience et tenter de me battre. J'avalai ma salive et essayai de concentrer les quelques forces qu'il me restait alors qu'Ewan relâchait son emprise.

— As-tu tellement besoin de ton esprit pour me combattre, Ewan ? Aurais-tu peur que je te botte les fesses si tu m'affrontais à mains nues ?

Cette fois, il rit grassement et évita de me répondre

— Ta petite visite à Ironbridge m'a laissé dubitatif. Explique-moi donc pourquoi tu es venue me trouver.

— Je te l'ai déjà dit.

— Tut tut tut... C'est autre chose. Je l'ai senti dans la peur qui te terrassait lorsque tu m'as vu.

Mon esprit était encore libre et je ne voulais pas prendre le risque de lui donner l'occasion de me faire dire la vérité. Le mensonge vint instinctivement.

— Tu n'aurais pas dû me changer contre ma volonté. Ma vie est fichue par ta faute ! J'espérais pouvoir te vomir toute ma haine et trouver en toi du repentir. (L'apogée de mon mensonge !) Mais rien. Tu n'as pas montré une once de regret.

Il secoua la tête en feignant un air triste.

— Comme c'est dommage. Ainsi tu n'es pas heureuse du cadeau que je t'ai fait ? L'immortalité est magnifique. Je te l'accorde, tu verras vieillir et mourir ton sale cabot, mais après, tu auras l'éternité pour te consoler ! Au lieu de me blâmer, tu devrais me remercier.

Le blâmer... Soit j'étais une excellente comédienne soit il était un parfait idiot. Ne se doutait-il vraiment de rien ?

— Regarde-toi, reprit-il. Tu es époustouflante de beauté. Tu ne valais pas un tiers de ça lorsque tu étais humaine. Il est évident que tu ne pouvais attirer qu'un chien puant. Désormais, tu as le choix des meilleurs amants du monde.

— Le sexe ? C'est là tout ce que t'apporte ta misérable existence ? cinglai-je avec répulsion.

— Justement, depuis quelque temps je m'ennuie terriblement. Les femmes autour de moi sont d'une telle banalité. En revanche toi...

— Tu peux toujours rêver !

— Je ne crois pas, beauté, dit-il en soulevant mon menton d'un doigt. (J'étais immobile comme une pierre.) Après tout, je t'ai faite, le lien ne devrait pas être trop compliqué à créer.

— C'est pour ça que tu es là ?

Je ne pus m'empêcher une grimace de dégoût.

— Pour faire de toi ma concubine ? Non. Absolument pas. En réalité, tu ne m'intéresses pas à ce point.

— Alors quoi ?

— Tu le sauras bien assez tôt, ma douce, chuchota-t-il vicieusement. Donne-nous encore quelques minutes. Tu m'y as fait penser toi-même en me rejoignant à Ironbridge. J'aurai une pleine vengeance sur ton chacal de petit ami. Et ça, c'est plus jouissif que n'importe quelle partie de jambes en l'air ! dit-il en faisant claquer sa mâchoire.

— Tu veux ma mort ?

— Ah, mon ange... si tu perds la vie, ce ne sera pas par ma faute.

J'étais sûre qu'il faisait allusion à Pitt, mais je gardai pour moi mes considérations.

— Je ne sais pas ce que tu veux faire, ordure. Mais tu seras mort avant même d'avoir tenté quoi que ce soit ! hurlai-je.

Il éclata une nouvelle fois de rire et la haine m'emplit davantage.

— Ah, c'est vrai que tu es si bien entourée. Mais pas assez apparemment, n'est-ce pas ? Tu as été si facile à trouver... Et puis, c'était plutôt simple d'attirer l'attention des sbires de Darius ailleurs que sur moi. Pitt et Oliver sont bien occupés, désormais. Mes braves amis, fit-il, dramatique, la main sur le cœur. Que ferais-je sans eux ? Mais c'est presque dommage, j'aurais aimé m'amuser un peu plus.

— Tu te gausse de vouloir t'amuser avec Darius ? Tu en as peur comme moi d'un trancheur de gorge !

Je lâchai un ricanement moqueur.

— Si tu avais pu voir ta tête, l'autre matin, dans cette cave d'Ironbridge. Tu lui aurais baisé les pieds pour qu'il te laisse en vie ! Pour qu'il ne te touche pas tu aurais... AHH... AHHHHHHHH !

Il m'avait projetée contre la paroi rocheuse, je m'y cognai violemment. Puis il se tint derrière moi pour enfoncer ma tête dans une des cavités. La pierre aiguisée entaillait mes joues et mon front. Je sentais le sang couler doucement le long de mon cou et de ma poitrine.

— Tu penses pouvoir te moquer de moi en toute impunité ? Tu penses que je suis suffisamment compréhensif pour te laisser faire ?

À chaque mot qu'il prononçait, il faisait pression sur ma nuque, ravageant un peu plus mon visage. Lorsqu'il me retourna en face de lui, j'étais ensanglantée. Il loucha sur mon sang en se léchant les lèvres.

— Il y a quelque chose que je me demande...

Sa tête s'inclina vers moi sans que je puisse faire quoi que ce soit pour l'en empêcher. Son souffle caressa ma gorge et sa langue lécha le sang sur ma joue.

— Mmm..., grogna-t-il, exactement comme je me l'imaginai.

Il continua sur le sommet de mon cou pour redescendre vers mon épaule, provoquant en moi un long frisson de dégoût.

— Ar...rête, réussis-je à articuler.

Il maîtrisait mon esprit, mais la révolte qui sévissait en moi provoqua quelques ressauts d'énergie – je tentai de le cogner avec mon front – malheureusement, ils ne me furent pas salutaires, Ewan entoura ma gorge d'une seule main et serra.

— Tu es dure en affaire. Je suis plus fort que toi, accepte-le.

— N... non...

— Chut, chut..., chuchota-t-il de sa voix aigre et fourbe. Reste calme, il ne sert à rien que tu te battes, tu vas perdre. Je vais te goûter un peu plus.

Mes yeux s'écarquillèrent d'effroi lorsque je vis ses lèvres s'ourler sur deux canines.

Tel un cobra devant une proie soumise, Ewan se jeta sur ma clavicule et la transperça, se gorgeant de mon sang à grandes goulées bruyantes.

Je fermai les yeux de toutes mes forces avec le désir puissant de le repousser loin de moi. J'eus une sensation de douce tiédeur envahissant mon cerveau, une étrange impression qu'il se comprimait et qu'en même temps, il libérait un espace gorgé de vigueur et de détermination n'étant pas sous l'emprise d'Ewan. Malgré tout, je n'avais pas la force de le combattre, je le savais. Il me maîtrisait mentalement et physiquement, je ne voulais prendre aucun risque.

Un feulement sauvage sortit de ma gorge tandis que dans un accès de fureur, je l'arrachai de mon épaule et l'envoyai paître violemment contre la roche. Désorienté, il mit plusieurs longues secondes avant de comprendre ce qui venait d'arriver. N'attendant pas qu'il reprenne ses esprits, je me ruai à l'extérieur de la grotte et courus pour me jeter dans la mer. Il ne pourrait peut-être pas m'y suivre, puisque tous les vampires n'aimaient pas nager sous l'eau.

J'étais immergée jusqu'à la taille lorsque j'entendis le hurlement de rage d'Ewan sur la grève. Cette fois, je plongeai sans hésiter et m'enfonçai pour nager à seulement deux centimètres du sol. Ainsi, je gagnai en vitesse. Le banc de sable fut vite dépassé et j'atteignis enfin des profondeurs salvatrices. Je battis des bras et des jambes pour avancer le plus vite possible en direction de la ville.

Je ne pus qu'estimer la distance. C'est-à-dire cinq minutes de nage sous l'eau, selon ma vitesse. Je devais être loin.

Avec prudence, je remontai à la surface. La plage était déserte. J'attendis encore plusieurs minutes avant de décider de sortir de l'eau, ayant beaucoup de mal à croire qu'Ewan ait laissé tomber.

Lorsque je pus me mettre debout, je crus que je m'en étais sortie, mais la menace courait toujours, sauf qu'elle ne vint pas de là où je l'attendais. Ewan était un ange noir, je n'aurais pas dû l'oublier. Il arriva par les airs. Ses serres redoutables s'abattirent sur moi et agrippèrent mes épaules, m'arrachant un hurlement de douleur. Il me souleva pendant quelques secondes au-dessus de la mer, et décida de me jeter dans le vide sur la grève caillouteuse. Lorsque mon corps toucha brutalement le sol, je sus que j'étais perdue. Je vis Ewan s'écraser sur moi avant de mordre à pleines dents la chair de mon cou, juste sous mon oreille. Aucun cri ne sortit de ma bouche, mais des larmes de haine et de frayeur coulèrent le long de mes joues. Il n'avait aucun besoin de manipuler mon esprit pour que je reste tranquille, mon corps malmené ne répondait plus.

Il s'abreuva de mon sang pendant un long moment. Quand il releva la tête, ses iris étaient gorgés de rouge, sa soif était devenue quasi incontrôlable. Les lèvres retroussées, il feula sauvagement et s'arrêta à deux centimètres de mon visage, la bouche ensanglantée.

— Je n'ai jamais rien goûté de meilleur. Tu n'imagines pas la bataille que je mène contre moi-même pour ne pas te vider de ton sang. Mais si je le faisais, il en serait fait de mes plans et je perdrais en toi une distraction majeure. Ma vie est si longue... j'ai besoin d'un allié, d'une compagne. Toi et moi, nous allons nous lier.

Je ne pus que hurler mon effroi dans un cri déchirant.

« Deux vampires qui échangent leur sang deviennent des âmes sœurs, pour l'éternité. », avait dit Darius à Leith le jour où j'avais été mordue.

Ewan plongeait ses yeux dans les miens et fit jaillir mes canines. Il pencha le cou pour coller sa peau sur mes lèvres.

— C'est le moment. Mords-moi et bois ! ordonna-t-il.

— No-nonnn...

— Bois !

Je ne pouvais pas lutter. Alors que mes dernières forces mentales m'abandonnaient, que mes lèvres et ma langue se mettaient en place pour amener le mouvement de succion et que mes canines allaient transpercer sa peau de pierre, je sentis Ewan être arraché de mon corps.

Des grognements sauvages retentirent pendant que mes membres recommençaient à s'agiter doucement. Je tournai la tête pour voir Leith, le loup,

lacérer de ses griffes et déchirer de ses crocs des morceaux du corps de mon créateur.

— Leith ! hurlai-je.

Il ne fallait pas qu'il le tue, sans quoi j'étais condamnée.

Le magnifique loup blanc recula aussitôt, alerté par ma panique. Son souffle était court et sa maîtrise ne tenait qu'à un fil. Ewan profita de l'instant où Leith me regardait pour se jeter sur lui et planter ses serres dans son dos avant de fuir à grands battements d'ailes. Leith hurla de douleur. Son cri résonna si fort en moi que mes forces me revinrent d'un seul coup. J'accourus vers lui et attrapai sa tête entre mes mains.

— Mon amour...

Je tâtai son dos pour vérifier l'état de ses blessures. Sa fourrure était maculée de rouge.

Leith se releva sur ses pattes, plus alerte que je ne l'aurais cru. Choquée, je regardai les profondes entailles qui balafrèrent son dos et qui auraient dû l'affaiblir puissamment. Au lieu de ça, il s'ébroua longuement, fit quelques pas pour observer l'endroit où nous nous trouvions et se jeta entièrement dans la mer. Quand il en sortit, il avait repris forme humaine.

— Hannah ! Ça va ? cria-t-il en s'élançant vers moi.

Il m'encerclait de ses bras et me cajolait doucement.

— Ou... oui, bredouillai-je. Et toi ? demandai-je en jetant un œil à ses blessures attaquées par le sel de mer.

— Moi, on s'en moque. Ce que j'ai eu peur ! dit-il en me serrant encore plus contre lui. Mais pourquoi es-tu partie ? Qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille !

— Ne crie pas, gémis-je en me frottant les tempes. Où est Darius ?

— Il arpente la ville à l'ouest et Georgia est restée chez moi avec Gwen au cas où tu te sois décidée à revenir. Pourquoi es-tu partie ? demanda-t-il une seconde fois.

— Ewan... Il... il contrôlait tout, je n'ai pas lutté. Je n'ai même pas senti qu'il se connectait à moi pour savoir exactement où j'étais, exactement. Il est très fort...

Et je lui racontai tout ce qu'il venait de m'arriver sur cette plage, n'omettant pas de lui dire qu'à plusieurs reprises, j'avais réussi malgré moi, très furtivement, à faire barrage à ses intrusions mentales. Je lui expliquai qu'il ne semblait pas avoir compris que je voulais le tuer pour recouvrer mon humanité. Leith me serra contre lui et embrassa mon front avec douceur, tout en caressant mes cheveux.

— J'ai bien failli le tuer, Hannah...

— Je sais...

— Il ne fera pas de toi sa liée.

— Sa vengeance serait complète. Je ne peux pas avoir deux âmes sœurs, n'est-ce pas ? Ça... ça n'existe pas ? Il ne peut pas... je ne veux... Il ne faut pas qu'il... que je...

Ma voix se cassa. Je ne savais plus où j'en étais.

Leith plongea ses yeux verts brûlant de certitude dans les miens et engloba mon visage dans ses mains.

— Jamais, je ne laisserai quelqu'un t'arracher à moi. Tu es mienne. Je tuerai n'importe qui se mettra entre nous, même si tu devais en perdre totalement ton humanité.

Le froid glacial et humide se mêlait aux rafales de vent gorgées d'embruns qui nous fouettaient le visage. Leith repoussa une mèche de mes cheveux.

— Comment m'as-tu retrouvée ? murmurai-je.

Nous étions à au moins trois kilomètres de St Andrews, dans un endroit complètement désert et sans lumière.

Leith sourit en coin.

— Parfois tu es limite insultante, mon amour.

Je lui rendis son sourire et m'enfouis tout contre son épaule. Alors je réalisai soudainement l'étrangeté embarrassante de la situation.

— Tu es nu.

— Quelle brillante déduction ! J'en reste sans voix, se moqua-t-il dans un demi-rire.

— Comment vas-tu faire pour rentrer chez toi dans cette tenue ?

— Dans cette tenue ? Parce que tu vois une tenue quelque part à part la tienne ? me railla-t-il.

Il resserra son étreinte et embrassa encore mon front.

— Je propose que nous attendions les renforts. Darius ne devrait pas tarder à nous retrouver. Je l'enverrai fouiller dans mes placards.

— Il serait capable de te ramener une des fringues que j'ai laissées chez toi juste pour t'embêter.

— C'est probable, mais s'il fait une chose pareille, je te jure que c'est lui que je fous à poil !

Leith n'avait pas tort, à peine quelques minutes plus tard, nous entendîmes le moteur d'une voiture, un kilomètre derrière nous.

Lorsque Darius nous rejoignit, il constata que Leith était en tenue d'Adam et ne put cacher sa révolusion.

— J'imagine, vu l'état de ton dos, que tu as une très bonne raison de te retrouver ainsi, dit-il en le montrant de la main. Je vais chercher une couverture

dans ma voiture.

— Tu vois, qu'est-ce que je te disais ? susurra Leith en m'envoyant un clin d'oeil.

Chapitre 21

J'allais tout faire pour essayer de ne pas être de mauvais poil aujourd'hui, mais je n'étais pas sûre d'y arriver. Je n'avais pas exactement compté, mais ça devait bien faire deux ou trois heures que je tournais de droite à gauche et de gauche à droite, dans mon lit sans espoir de trouver le sommeil. Je me résignai à allumer ma lampe de chevet et m'assis en tailleur en me frottant la tête énergiquement, rendant mes cheveux aussi désordonnés qu'un nid d'oiseau.

Il était très tôt, pas tout à fait cinq heures du matin et le jour n'était pas prêt de se lever. Pourquoi étais-je si tourmentée ?

Je repoussai le drap pour m'étirer doucement et toucher mes orteils du bout des doigts. J'attrapai la brosse à cheveux que j'avais laissée sur la table de nuit et démêlai énergiquement mes boucles.

La semaine avait été plutôt difficile. D'abord, parce que Georgia et moi nous étions affrontées comme prévu pour m'entraîner, et que j'avais pris une raclée magistrale (j'étais certaine qu'elle n'était même pas à son maximum.), ensuite, parce que mon garde du corps, Grigore, me suivait partout, y compris dans les amphis, à la bibliothèque, pendant les TD^{7}, pendant mes pauses.... Étant lui-même étudiant en Histoire, il ne pouvait s'empêcher de revenir sur tout – l'âge faisant l'expérience. Le fait d'être très mignon ne le rendait pas moins fatigant. Ce qu'il m'agaçait !

Son attitude pompeuse de monsieur je sais tout mise à part, Grigore était quelqu'un de patient. Il pondérait ses humeurs, acceptant que je lui mène la vie dure parce qu'il me collait aux basques et que ça me tapait sur les nerfs – j'avais quand même un sacré mauvais caractère. Pourtant, je suis sûre que parfois il aurait eu envie de m'enfoncer la tête dans un mur, ou... de me passer à la casserole. Comme un défi qu'il se serait lancé, il avait insisté auprès de Darius pour continuer sa « protection rapprochée » alors que mon odeur le mettait dans tous ses états. Parfois, il me plantait là où j'étais pour quelques secondes, histoire de reprendre de l'air, et revenait plus crispé que jamais, mais déterminé à ne pas faillir à sa tâche. Je me demandais bien pourquoi il acceptait de souffrir autant. Parce que c'est bien de souffrance dont il s'agissait. Lorsque vous vous battez contre vos instincts les plus profonds, vos envies les moins contrôlables, vous

avez mal, vous hurlez de l'intérieur. Je connaissais ça parfois.

Quand il ne jouait pas au baby-sitter, Grigore se joignait à Simon et Rufus pour traquer sans relâche Pitt et Oliver. Mais depuis le jour où Pitt avait voulu me renverser avec son 4x4, plus personne n'avait aucune trace d'eux. D'ailleurs, nous étions fixés sur un point, Pitt était bien à la solde d'Ewan, il ne faisait rien pour lui-même et ça avait beaucoup travaillé Grigore. D'après lui, si Pitt voulait la mort de quelqu'un, il n'avait pas besoin de faire ami ami avec quiconque pour y parvenir. Donc il fallait que je m'ôte cette idée de la tête, Pitt ne voulait pas ma mort. Sans compter que Grigore affirmait que du haut de ses dix ans d'existence vampirique, Ewan ne pouvait pas avoir l'âme d'un chef aux yeux de Pitt qui avait lui-même plusieurs siècles. Personne ne pouvait le contredire sur ce point. Seul Oliver, le plus jeune des trois, aurait pu voir Ewan comme un mentor. Nous en avons donc déduit que Pitt s'était allié avec Ewan pour que ce dernier réussisse à faire de moi sa liée, accomplissant ainsi une vengeance parfaite. Et je l'avais échappé belle. Darius avait fini par nous expliquer que, contrairement à deux simples anges noirs qui fusionnent par le sang, lorsqu'un créateur et son éveillé se lient, c'est une vie de seigneur et soumis qui se met en place. Le créateur a une emprise totale sur celui qu'il a fait. Il le maîtrise de toutes les façons possibles. En d'autres termes, il pourrait être capable de maîtriser mes réactions vis à vis de Leith, m'éloigner de lui et ce serait pire que tout.

Quant à Darius et Leith – maintenant qu'ils connaissaient les intentions d'Ewan –, ils avaient établi des plans d'attaque digne d'une légion romaine. Je savais que Leith en avait demandé un peu plus à certains gars de la meute. Anneas, Dan et Étienne arpentaient la ville discrètement, faisant en sorte de ne pas tomber nez à nez avec Simon, Rufus et Grigore. Il n'aurait plus manqué que ces six-là s'entretuent !

Ah il n'y a pas à dire, « l'armée » qui veillait sur moi était terrifiante !

Je posai la brosse sur la table de nuit et repliai mes jambes contre ma poitrine pour les encercler de mes bras.

En attendant, mon objectif courait toujours... Et si mon désir d'humanité était vain ?

Je n'arrivais pas à faire barrage aux intrusions d'Ewan et pire, jusqu'à preuve du contraire, je ne me rendais sûrement compte de rien lorsqu'il essayait de se connecter à moi. Mes quelques tentatives avec la meute avaient été un échec et ça ne s'améliorerait peut-être jamais. J'arrivais à sentir le moment où chacun s'apprêtait à me donner un ordre – même quand il y avait un brouhaha assourdissant autour de moi ou lorsque je ne m'attendais pas à ce qu'on fasse intrusion dans mon esprit –, je pouvais résister furtivement, mais au prix d'un mal de crâne insoutenable qui finissait par bloquer toutes mes défenses. Au bout

du compte, chacun faisait ce qu'il voulait de moi. Génial !

Comme si ça ne suffisait pas, depuis une semaine, je n'arrivais plus à développer le lien psychique qui m'unissait à Ewan. En gros, je nageais en eaux troubles. Ou était-il ? Que faisait-il ? Que préparait-il ? Sans réponse, j'avais de quoi devenir paranoïaque, j'imaginai tout et son contraire : qu'il veuille me garder, ou qu'il décide de me faire tuer. Après tout, il suffisait d'un rien pour que mon existence de non-mort soit abrégée. Une tête tranchée, ça peut aller vite. Et à ça, je pouvais ajouter le fait que je ne survivrais peut-être pas à une seconde mutation. J'avais de quoi douter sérieusement de la nécessité de me battre contre Ewan. Et encore, il ne s'agissait que de ma vie. Leith, Darius et tous ceux qui avaient décidé de m'aider jouaient aussi avec le feu. Je ne pouvais le tolérer, je ne pouvais imaginer que l'un d'entre eux puisse mourir par ma faute.

Est-ce que redevenir humaine valait vraiment le coup de prendre tous ces risques ? J'étais parfois tentée de tout laisser tomber, mais une part de moi-même m'en empêchait.

Je n'en pouvais plus de réfléchir.

Le soleil poindrait dans un peu plus de trois heures. Je n'allais pas me recoucher, autant préparer mes valises. En début d'après-midi, après les cours, Leith m'emmènerait chez mes parents pour y passer le week-end et fêter Noël. Je choisis quelques vêtements pour la journée et me détendis. Tout irait bien.

Pour mon dernier cours, nous avions droit à l'effroyable doctorant de l'année dernière, celui qui me faisait l'effet d'une berceuse. Maintenant j'étais avertie. Dès que j'avais un TD avec lui, je filais m'installer à la table la plus au fond, contre les murs d'angles, et ne faisais pas l'effort d'écouter jusqu'au bout ses récits interminables, sur l'agriculture de l'Europe de l'Ouest au 15^e siècle. Visiblement, Grigore le voyait aujourd'hui pour la première fois et ce qui en suivit me décrocha le premier sourire de la journée.

Le cours devait durer deux heures et depuis une demi-heure, je m'amusais à regarder la mâchoire de Grigore qui s'ouvrait de plus en plus. Il semblait abasourdi par les médiocres capacités de narrateur du doctorant en face de lui.

Il se pencha lentement vers moi pour chuchoter à mon oreille en catimini.

— C'est toujours comme ça ? demanda-t-il entre le rire et la consternation.

— Hum... Tu vois, si tu décidais d'intervenir maintenant, pour une fois, je t'en serai reconnaissante.

— Ses cours t'ennuient à ce point ?

Il feignait d'être surpris, l'idiot !

— Évidemment !

Il se redressa et étira les bras loin devant lui en imbriquant ses doigts les uns

dans les autres, un sourire figé sur les lèvres.

— Alors je n'interviendrais pas. Histoire de te faire enrager et de venger toutes les disgrâces que tu me fais subir depuis une semaine ! En attendant, je vais piquer un petit roupillon. Tu me réveilles quand c'est terminé ?

— Comme si tu allais réussir à t'endormir !

Il leva un sourcil l'air très amusé.

— Darius ne t'a pas appris à faire ça ?

— À faire quoi ?

— Dormir les yeux ouverts.

À mon tour d'ouvrir la mâchoire en grand. Il la releva d'un doigt.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise, croisa les bras sur sa poitrine et étendit ses immenses jambes devant lui.

— Bon cours, trésor...

Ne croyant pas une seule seconde à son histoire de sieste, je me mis à l'observer attentivement. Il était aussi immobile qu'une statue, le regard figé en face de lui. On aurait juré qu'il avait fait ralentir toutes ses fonctions vitales. Sa respiration était lente et régulière et... Bon sang ! Il s'était endormi !

Furibonde, je posai mes coudes sur la table et appuyai mon menton dans mes mains pour bouder. Darius aurait quand même pu me mettre au parfum d'un truc pareil !

Au bout de presque deux heures d'un ennui profond, Grigore n'avait toujours pas bougé. Le prof tournait sans arrêt la tête dans notre direction. Je ne le sentais pas tranquille. Remarquez, le regard vide de Grigore avait quelque chose de perturbant.

Évidemment, je vis le truc arriver gros comme une maison. Dix minutes avant la fin, le prof s'adressa à lui.

— Jeune homme, pouvez-vous me résumer en quelques mots la particularité des cultures agricoles en Europe de l'Ouest ? En France par exemple.

L'air supérieur qu'il prit en posant la question – convaincu que Grigore ne répondrait pas – fut tué dans l'œuf aussi sec.

— Mais avec grand plaisir, cher monsieur, répondit-il pompeusement comme si de rien n'était. Quelle spécialité aimeriez-vous que j'évoque, précisément ? L'agriculture vivrière ou celle destinée exclusivement au bétail ? La polyculture en rapport avec les mauvaises récoltes et les épizooties, peut-être ? Ou bien le rendement et la productivité ? À moins que vous ne préféreriez que je parle de cette noble culture viticole qui a rendu la France si célèbre ? Sujet que vous n'avez d'ailleurs pas abordé. Ce qui est fort dommage. Il me semble qu'il est essentiel... Qu'en pensez-vous ?

Le prof en resta coi et moi aussi, par la même occasion. L'art et la manière de

répondre à une question par une autre tout en ridiculisant le questionneur. J'avais envie de me cacher sous la table.

Déstabilisé et rouge de honte, le doctorant bredouilla deux ou trois mots difficiles à comprendre et fit demi-tour en nous intimant de sortir au plus vite de son cours, prétextant l'heure tardive. Fier de son petit numéro, Grigore m'aida à replier mes affaires et sortit sous l'œil ébloui et quasi permanent de la majorité des filles de la salle. Il leur servit un sourire charmeur, j'en levai les yeux au ciel.

— C'est plus fort que vous, hein ? le sermonnai-je. Vous ne pouvez pas vous en empêcher, il faut toujours que vous en fassiez des caisses !

— Qui ça ?

— Les mecs !

— Les mecs ? répéta Grigore en riant.

— Tu as très bien compris.

— Allez, mignonne, souffle un bon coup. Te voilà libérée du fardeau de mon horrible présence.

Il leva le menton en direction de Darius qui arrivait, tandis que je baragouinais dans ma barbe un « Pas si horrible que ça » qu'il ne releva pas.

— Alors ? fit Darius le regard rieur. Elle a été sage ?

— Hé ! protestai-je.

— Comme une image, lança Grigore avec des accords onctueux dans la voix. Un peu distraite pendant son cours sur l'agriculture médiévale, mais gentille quand même. Le père Noël pourra la gâter ce week-end !

— Hé ! criai-je une nouvelle fois en lui administrant un coup de coude dans la taille. Toi, tu as dormi tout le long !

— Oui, mais moi, j'ai suivi quand même, ce qui n'était pas ton cas.

— Tu parles. Pas de quoi être fier... Surtout quand on a autant d'années d'avance sur les autres. Combien au fait, Dracula ?

Grigore tapa amicalement dans l'épaule de Darius avant de s'éloigner dans le couloir en criant :

— J'ai arrêté de compter ! Et moi non plus je ne trouve pas ta présence si horrible que ça, au bout du compte !

Darius émit un rire silencieux et passa son bras autour de mes épaules.

— Pas trop souffert, cette semaine ?

— Il est plus sympa que je ne l'aurais cru.

— Je te l'avais bien dit !

Nous longeâmes le couloir en direction de la sortie et empruntâmes l'escalier qui menait dans la rue. Quand je vis qu'il ne se dirigeait pas vers le parking réservé au personnel, je levai la tête vers lui.

— Je t'accompagne, expliqua-t-il.

— Chez Leith ? Et mes valises ? Elles sont restées dans ta voiture.

Il bifurqua dans la ruelle qui donne sur le centre-ville et me jeta un clin d'œil.

— Elles sont chez lui. Gwen m'attend chez M. le poilu. Je pars à Wick avec elle et les garçons.

— Ils sont avec elle ?

— Non, chez un ami, en ville. Nous les retrouverons plus tard.

Nous passâmes devant un couple qui se bécotait sur un banc à ne plus pouvoir respirer. Je m'en amusai et me tournai vers Darius.

— Au fait, Casanova, j'ai un truc à te demander.

— Dis toujours, fit-il en souriant.

— Tu n'as pas l'intention de la bouffer, ma copine Gwen, hein ?

— Pardon ?

Il s'arrêta tout net pour me toiser et lâcha mes épaules. Il était tellement choqué, que son sourire se transforma en une grimace improbable.

— Ne m'as-tu pas dit, un jour, qu'il t'était impossible de dormir dans le même lit qu'une humaine ? Hum ?

— Oh ça...

— Oui ça. Et comme je constate depuis quelque temps que Gwen déserte sa chambre à coucher, je m'inquiète, persiflai-je.

— Tu n'as aucun souci à te faire pour elle, affirma-t-il, espiègle, elle est entre de bonnes mains.

— Je me mêle sûrement de ce qui ne me regarde pas, mais tout ceci est-il un jeu pour toi ? demandai-je très sérieusement.

— En effet, cela ne te regarde pas, répondit-il, taquin. La vie est un vaste échiquier, petite fille, nous ne sommes que des pions.

— Si tu crois que tu vas pouvoir éluder de cette manière ! Est-ce que tu joues avec Gwen ?

— Non, dit-il en regardant droit devant lui.

— Et ?

— Et quoi ? Que veux-tu que je te dise ?

— Julia...

Il s'arrêta une nouvelle fois sur la chaussée et transperça mes yeux de son regard argenté.

— Julia a emporté avec elle la moitié de mon cœur. L'autre partie est en reconstruction. C'est long, très long et Gwen...

Il fronça les sourcils et soupira en souriant.

— Gwen est un bon charpentier.

L'image me fit sourire à mon tour. Voilà tout le mal que je lui souhaitais ; que Gwen sache cicatriser sa plaie.

Joyeusement, je lui plantai un baiser sur la joue et attrapai son bras. Nous avançâmes ainsi pendant encore une dizaine de minutes avant d'arriver devant la porte de l'immeuble de Leith. Au lieu de la refermer derrière lui, Darius regarda furtivement à droite et à gauche, l'air soucieux.

— Tu as vu quelque chose ?

— Non, dit-il en fronçant les sourcils. Monte, je te rejoins dans cinq minutes.

— Darius...

Il y avait forcément un truc qui n'allait pas.

— Monte, s'il te plaît. Je vais vérifier la rue.

— Mais...

— Hannah ! tonna-t-il.

Si fort que je ne demandai pas mon reste et montai en quatrième vitesse les cinq étages.

C'est Gwen qui m'ouvrit, la peau blême.

— Salut, m'accueillit-elle en me pressant le bras pour que j'entre. Darius n'est pas avec toi ?

— Non il... Quoi ?

— Leith est sorti il y a cinq minutes, il pense avoir reconnu Ewan en bas de la rue.

— Je vais aller voir.

— NON ! cria-t-elle avec force. Tu n'en as jamais assez toi, ma parole ! Laisse-le revenir, d'accord ? Reste avec moi.

En scrutant son visage, j'eus l'impression qu'elle était terrorisée à l'idée de rester seule ici.

— Ok, si tu veux.

Je refermai la porte derrière moi et accourus vers la fenêtre. Je n'y voyais ni Leith, ni Darius, ni Ewan.

— Ne reste pas devant la croisée Hannah, dit-elle doucement en m'attirant sur le canapé. On ne sait jamais.

— Je me demandais combien de temps il allait se passer avant qu'il ne se manifeste à nouveau. Je suis lasse, j'ai hâte que tout soit terminé, même si je suis morte de trouille.

Elle ne répondit rien et serra mes mains dans les siennes.

— Je suis désolée, Hannah. Je prendrais ta place bien volontiers, tu sais.

Je l'observai quelques secondes, incertaine de comprendre ce qu'elle voulait dire. Gênée, elle baissa les yeux pour regarder nos mains.

— Tu voudrais être celle qui est traquée ? Tu ne sais pas ce que tu racontes.

— Non..., souffla-t-elle.

Oh...

— Tu voudrais devenir comme moi ? Un ange noir, un vampire ? Mais... pourquoi ?

Elle leva la tête et me fixa avec intensité.

— J'ai toujours aimé ceux de ton espèce.

— Ça n'a rien à voir avec tes lubies d'adolescente. C'est à cause de Darius, n'est-ce pas ?

Comme Gwen ne répondait toujours rien, je décidai de creuser un peu plus.

— Est-ce un sujet que vous avez déjà abordé ?

— Non. Je ne sais même pas ce qu'il en penserait. Il m'a dit que la dernière personne qu'il avait transformée était Minah. Était-elle importante pour lui ? Est-ce la raison pour laquelle il lui a offert l'immortalité ?

Les prunelles de Gwen brillaient de curiosité.

— Minah était une amie. Darius a fait d'elle un ange noir parce qu'elle était sur le point de mettre un terme à sa vie. Elle avait énormément souffert. Il lui a proposé d'être différente, elle a accepté.

— Ils n'ont jamais été amoureux ?

Je souris.

— Non. Je ne crois pas que Darius ait jamais transformé une femme pour qu'elle soit sa compagne.

Gwen poussa un soupir proche du soulagement, ce qui me fit supposer que Darius n'avait pas partagé avec elle certaines grandes lignes de sa longue vie. Lui avait-il seulement parlé de Julia ?

— Je crois que je l'aime..., murmura Gwen.

— Tu crois, seulement ?

— Non, j'en suis sûre et je voudrais être comme lui.

Ses beaux yeux noisette étincelaient d'une émotion poignante. Je pouvais lire en elle comme dans un livre ouvert.

— La vie est injuste, soufflai-je comme pour moi-même. Je veux être humaine et toi, tu veux être un ange noir.

— M'aime-t-il seulement ? me demanda Gwen avec l'espoir vivace que je lui donnerais une réponse.

— Je ne peux pas répondre à sa place, lui répondis-je avec un gentil sourire.

Elle soupira profondément et entortilla une mèche de ses longs cheveux noirs autour de son index.

La discussion aurait pu se terminer comme ça, mais Gwen plongea dans mes yeux.

— Hannah, sois honnête avec moi...

— Oui ?

— T'arrive-t-il de vouloir rester comme tu es ?

Ah ! Voilà le genre de moment où on a envie de crier « Joker ! ».

Gwen semblait s'être accrochée à mes prunelles comme un hameçon à un poisson. Je me résignai.

— Peut-être... je ne sais pas.

Mon regard se perdit dans le vide.

— Je suis épuisée, avouai-je à voix basse.

— Tu as le droit de changer d'avis, tu n'as pas besoin de te flageller pour ça.

— Ce serait plus facile de rester un ange noir. Moins compliqué, moins dangereux pour vous tous comme pour moi.

Gwen m'offrit un sourire compatissant, puis la conversation s'arrêta lorsque je sentis l'odeur du musc, le miel et la réglisse. Les garçons étaient de retour. Moins d'une minute après, la porte claqua. J'accourus vers eux.

— Alors ?

Les sourcils de Leith étaient froncés à leur maximum et Darius n'avait pas meilleure mine.

— Rien. Mais je suis sûr qu'ils rodent, m'informa Leith.

— Tu les as aperçus ?

Il hocha la tête.

— Ewan, sans doute, ajouta-t-il.

— Mais pourquoi se risquerait-il à venir jusque-là ? Est-il complètement cinglé ? Il sait très bien que toi aussi tu rodes ! C'est chez toi ici.

Et vu la précédente raclée magistrale qu'il avait prise, la logique aurait voulu qu'il se carapate au plus vite...

— Il veut nous faire savoir qu'il ne lâche pas l'affaire, supposa Darius. Mais il a un autre problème que nous, à présent.

— Ah oui, et lequel ?

— Le Conseil s'en mêle. Il ne tolère pas leur présence ici.

— Et qu'est supposé faire le *Conseil* ? demanda Leith, septique.

Darius étira ses lèvres en un sourire carnassier et toisa Leith de haut. Ça faisait longtemps !

— Si tu as deux minutes à perdre – je pense qu'il ne me faudra pas plus que ça –, je peux te montrer.

Il agrémenta le geste à la parole en émettant un « couic ! », faisant mine de se trancher le cou de l'index.

— Ne pousse pas trop ta chance d'être encore en vie, vampire ! riposta Leith avec un rictus provocateur.

— Oh, ça va ! intervint Gwen, exaspérée. La cour de récré n'est pas ouverte, aujourd'hui. Dis, le poilu, tu n'aurais pas une valise à faire, par hasard ?

Leith se mit à rire dans sa barbe et me tira par la main pour que je le suive

jusqu'à sa chambre.

À l'occasion, je me disais qu'il faudrait que Gwen m'explique comment elle s'y prenait pour les mener au doigt et à la baguette

Chapitre 22

Nos sacs à dos sur les épaules, nous nous prîmes par la main pour avancer jusqu'au parking souterrain. Nous avons décidé, et sans même avoir besoin d'en parler, que désormais, nous nous fichions des regards hostiles. Leith et moi nous nous aimions, que ça plaise ou non.

Nous empruntâmes la ruelle donnant sur le parking et attendîmes que l'ascenseur arrive. La voiture de Leith était toujours garée au niveau -2.

Les portes venaient à peine de se refermer que Leith se jeta sur moi pour m'embrasser à en perdre la tête.

— Six heures de route, grogna-t-il en baisant ma nuque. Je vais avoir du mal à tenir, alors je prends des forces.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, l'odeur de la poussière de craie nous prit les narines. Mon sang se figea.

— Leith...

Il s'était tendu comme un arc et avait instinctivement mis un bras protecteur devant moi.

— Remonte ! m'ordonna-t-il en appuyant sur le bouton.

Il me poussa à l'intérieur avant de sortir.

— Non ! criai-je en m'élançant vers lui juste avant que les portes ne se referment.

— Hannah...

Il n'eut pas le temps d'insister. À dix mètres de nous, l'une des portes d'accès réservées aux piétons s'ouvrit sur Ewan, Pitt et Oliver. Leith laissa tomber son sac à dos par terre et me cacha derrière lui.

Mon cœur battait si fort que je crus qu'il allait s'éjecter de ma cage thoracique.

Ewan, avec son regard vachard, nous observait silencieusement, un sourire diabolique aux lèvres. Le visage de Pitt n'exprimait rien d'autre que la haine qu'il avait pour Leith et moi. Il était froid, dur et hostile. Des trois, il était celui qui m'effraya le plus. Oliver, que je n'avais jamais vu, me parut jeune et frêle, mais il n'en était rien. Contrairement aux apparences, il devait être aussi dangereux que les deux autres.

Ewan fut le premier à faire à un pas, Leith gronda féroce­ment, arrê­tant l'avancée de mon créateur. Mais celui-ci était en position de force, il se savait, il ne stoppa que pour nous considérer de haut et émettre un rire gras et dominateur.

— Tu ne crois tout de même pas que tu vas faire le poids, chacal ? Trois contre un, ton compte sera vite réglé, ne perds pas trop ton temps.

— Il n'est pas seul, l'avertis-je en articulant soigneusement chacun de mes mots, les poings serrés pour ne pas montrer la peur qui transpirait par tous les pores de ma peau.

Ewan rit de plus belle et me toisa de la tête aux pieds.

— D'accord, poupée. Un et demi, si ça te fait plaisir. Je vais, quoi qu'il en soit, me charger personnellement de ton cas. Toi et moi, nous avons un petit deal en instance, dit-il en agrémentant sa tirade d'un clin d'œil pervers.

Je jetai un regard désespéré à Leith. Il était sur le point d'exploser. Je voyais les veines de ses tempes gonfler, sa mâchoire sautait nerveusement et ses pupilles avaient investi tout le vert émeraude de ses yeux.

Ewan fit un geste du menton à Oliver. Celui-ci se déplaça si vite qu'il en fût invisible, laissant derrière lui comme une épaisse fumée noire. Il s'agrippa aisément au mur à sa gauche et broya d'une main l'une des caméras de surveillance. Les autres subirent le même sort quasi simultanément. Leith était sur ses gardes et ne le perdait pas de vue.

— Gentil toutou, marmonnai-je dans ma barbe en voyant Oliver qui retournait à sa place.

— Nous serons plus tranquilles, vous en conviendrez, persifla Ewan en embrassant le parking des yeux.

Il fit un autre geste à Oliver qui, tel un parfait valet obéissant, se jeta avec autant de vitesse que précédemment sur les trois portes blindées du niveau. Il les enfonça pour en empêcher l'accès, comme s'il s'était agi de simple papier de soie. Il s'arrêta devant l'ascenseur, juste derrière nous, l'ouvrit d'une main et extirpa du sol les rails métalliques vissés dans l'embrasure. Il les tordit pour bloquer l'ouverture et la fermeture de la paroi coulissante, puis il se replanta docilement à côté d'Ewan.

— Désolé, dit celui-ci sur le même ton railleur. Je suis un peu maniaque.

Pitt ne me quittait pas des yeux et j'en fis de même, me rappelant le moment que nous avons passé tous les trois avec Minah, dans une salle de billard, quelques mois plus tôt. Je l'avais apprécié, à ce moment-là.

J'ouvris la bouche pour lui parler, lui dire qu'il se trompait à mon sujet, mais aucun son n'en sortit. Une partie de mon cerveau venait de se compresser, m'arrê­tant tout net dans mon élan. Ewan voulait m'attirer à lui.

Leith n'eut pas le temps de se rendre compte que je luttais, il était trop

concentré à parer un éventuel geste d'attaque.

Le mal lancinant qui me battait le crâne était en train d'avoir raison de mes faibles défenses. « Lutte Hannah, lutte ! », me hurlai-je mentalement. « Il le faut ! Lutte, nom d'un chien ! ». Mais je cédaï peu à peu.

Je fis un pas dans la direction d'Ewan, aussitôt arrêté par la poigne de fer de Leith sur mon avant-bras. Tandis que j'essayais de me dégager avec force, il me plaqua contre lui, face sur son torse dur, et m'encercla de ses bras.

— Ne bouge pas, grinça-t-il en ses dents. Résiste. Je ne pourrais pas te tenir et me battre contre eux.

— Je sais, gémis-je.

— Résiste !

Sa voix n'avait rien d'une supplication, il me donnait aussi un ordre mental.

— Il ne sert à rien de te battre, pauvre sotte, aboya de rire Ewan, ne sachant pas le tiraillement qui faisait rage dans mon cerveau.

La pression était insoutenable, au point que je crus que mon crâne allait exploser.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurlai-je de douleur, manquant de tomber à genoux.

La souffrance était telle, qu'un espace infime de mon cerveau libéra une faculté de rébellion. Sans même savoir à qui j'étais en train de désobéir, je me concentrai pour faire dégager l'un des ordres qu'on me donnait. Je compris trop tard que je combattais la mauvaise personne. Je repoussai Leith violemment, hystérique et enragée. Il me rattrapa aussitôt et fit pression autour de moi encore plus fort, à me briser les os, m'immobilisant intégralement.

— Mords-le ! glapit Ewan

Ma résistance était à son minimum, je ne pouvais plus combattre. Mes canines s'allongèrent sans que je puisse les en empêcher tandis qu'un feulement sauvage sortait de ma gorge. J'allais mordre Leith en plein cœur. Vif comme l'éclair, il me colla dos contre lui sans desserrer son bras et plaqua l'autre au-dessous de mon menton, m'empêchant de mordre une seule partie de sa peau. Alors une rage disproportionnée s'empara de moi, je me démenais comme un diable pour qu'il me lâche, guidée par Ewan qui me voulait à lui.

— Laisse-moi ! braillai-je avec puissance pour me donner de la force.

— Vas-y ! ordonna Ewan à Oliver. Qu'il ne me gêne plus. Plus jamais !

L'étau des bras de Leith se desserra au moment où Oliver se jetait sur lui. Sans même regarder derrière moi je courus rejoindre Ewan tel un pantin dirigé par des fils. Je me jetai dans ses bras. Il m'y accueillit avec dureté, appuyant sur ma tête pour que je m'agenouille. Il me tourna face à Leith pour que je voie les plans qu'il avait préparés.

Oliver était sans doute bien moins fort que Leith, et il manquait d'expérience,

mais il était très rapide, d'une agilité époustouflante. Lorsque Leith l'eut envoyé à plusieurs reprises dans le décor, arrachant au passage des morceaux de béton aux murs, Pitt avança.

— Regarde, ricana Ewan en tirant mes cheveux en arrière. Regarde comme il va se faire massacrer. Ensuite, je m'occuperai de toi.

— NOOOOOONNNNNNNNN ! m'égosillai-je.

Mais Pitt s'immobilisa quand Oliver arriva sournoisement par-derrière. Il réussit à attraper Leith par la gorge et à le soulever de terre sans mal. Je vis son visage devenir rouge écarlate. Il ne pouvait plus respirer entre les doigts d'acier du jeune vampire. Dans un relent d'énergie, Leith lui envoya un formidable coup de coude dans l'estomac et Oliver atterrit quelques mètres plus loin sur le capot d'une voiture qu'il écrasa sous son poids. L'alarme beugla aussitôt. Oliver jaillit sans attendre et visa le cou de Leith, lequel réussit à empoigner le vampire par la nuque. La seconde d'après, j'entendis un craquement sinistre d'os qui se brisent. Oliver tomba sur le sol, gisant comme un corps sans vie. Mais il n'était pas mort, il se régénérerait rapidement.

C'est à ce moment-là que Pitt intervint, comme s'il voulait Leith pour lui seul.

Avant que Pitt ne le touche, j'eus la vision furtive de Leith qui changeait d'apparence, de son visage qui se couvrait de poils blancs et de ses membres se distordant, de son dos se courbant, éparpillant au sol ses vêtements déchiquetés.

Pourquoi n'avais-je pas perdu connaissance ? Comment avais-je pu résister complètement ?

C'est là que je réalisai que je n'étais plus sous l'emprise d'Ewan. Peut-être avait-il baissé sa garde momentanément, surpris par la transmutation de Leith ?

Je ne perdis pas de temps, galvanisée par l'adrénaline qui montait, montait... Toujours agenouillée à ses pieds, dos à lui, je me tournai aussi vite qu'une ombre, empoignai ses hanches et le fis basculer au-dessus de ma tête avec puissance. La couverture brillante du sol se fissa en étoile sous le coup de l'impact.

L'espace de quelques secondes, Ewan resta immobile, complètement sonné.

Quand il se releva, je me tenais devant lui, haletante. Ewan tenta une autre manipulation. Je fermai les yeux avec force et décidai de contrer l'ordre de m'agenouiller qu'il me donnait. Je ne pus en expliquer la raison, mais j'y parvins. Je me concentrai davantage et tentai de sortir mes serres. Celles-ci s'extirpèrent du bout de mes doigts avec une facilité déconcertante. J'en fus tellement surprise, que je ne vis pas venir le coup qu'Ewan me porta en pleine figure, me faisant m'échouer sur quelques motos stationnées dans un coin. Je me relevais avant qu'il n'arrive et me tins prête.

Oliver était toujours à terre, Leith et Pitt se tournaient autour dans une étrange

attitude, sans que l'un ou l'autre semble décidé à attaquer, mais Ewan était à moi.

Je me jetai sur lui avec un feulement de fureur et visai directement sa gorge en lui infligeant une sérieuse griffure, mais malheureusement, insuffisante. Hors de lui, il s'empara de mes poignets sans mal et m'écrasa face contre terre, appuyant son pied contre ma tête, m'immobilisant de douleur.

Mon visage était tourné en direction de Leith. Oliver s'était relevé et Leith avait bien du mal à être sur tous les fronts, puisque Pitt avait décidé de mener l'offensive en tournant si vite autour de lui, que je ne le voyais presque plus. Je crus devenir folle quand Oliver en profita pour lui infliger plusieurs coups consécutifs dans les côtes et l'arrière-train. Et lorsqu'un coup de griffe du même vampire lui barra le museau, creusant une profonde entaille, je hurlai et réussis à agripper le pied d'Ewan qui maintenait ma tête au sol. Je le tordis et m'en servis pour l'envoyer contre l'un des piliers en béton soutenant l'étage. Puis je me jetai sur Oliver, griffes et crocs dehors, tandis que Pitt en profitait pour frapper Leith d'un coup de poing violent sur la tête.

Oliver me reçut en crachant férocement. Vif comme l'éclair, il me sauta à la gorge et réussit à planter ses dents dans ma chair, m'arrachant un hurlement strident. Leith bondit sur nous et réussit à tirer Oliver en arrière en le mordant à la jambe. Au même moment, un bruit assourdissant de tôle déchiquetée retentit derrière nous. L'une des portes blindées avait volé en éclats.

Grigore et Rufus apparurent, accompagnés de deux anges noirs d'une quarantaine d'années, en apparence. Les regards de Grigore et Pitt se croisèrent une poignée de secondes, et Grigore se tourna vers Oliver. Il avait choisi son adversaire. Ce qui en suivit fut si rapide que j'eus du mal à comprendre qui bougeait et qui restait immobile. J'eus juste le temps d'apercevoir Rufus et l'un des types se jeter sur Pitt et Ewan, alors que le deuxième ange noir que je ne connaissais pas voulut s'attaquer à Leith.

— NON ! hurla Grigore. Pas lui !

L'ange noir stoppa tout net sans comprendre et se mêla au combat qui opposait Pitt et Rufus. Leith rejoignit Grigore dans sa lutte contre Oliver.

Dans ce méli-mélo de rugissements, de feulement et de coups, je compris qu'Ewan était malmené par l'un des deux anges noirs d'âge mûr. Il était même en très grand danger, il était clairement plus faible. Lorsque je vis l'ange noir lever les serres sur la nuque offerte d'Ewan agenouillé à terre, je hurlai :

— NOOOOOOOOOOOONNNNNN ! Ne le tuez pas ! Non ! Nooonnnnn !

Il y eut un flottement de quelques secondes pendant lesquelles le type se tourna vers moi, interdit. Puis, il regarda à nouveau Ewan pour imposer sa sentence. N'écoutant que mon désespoir de voir mourir mon créateur de la main

d'un autre, je sautai sur l'ange noir pour l'empêcher de sévir. À moitié couchée sur lui, je vis son regard empli de colère.

Pressentant qu'il allait m'attaquer à son tour, je me redressai pour reculer tout en gardant un œil sur Ewan qui tentait de se relever. Il était sacrément amoché.

— Leith ! criai-je pour qu'il me vienne en aide.

Le loup blanc s'interposa entre moi et l'ange noir, me permettant de courir rejoindre Ewan.

Sans ménagement, je le tirai par le bras et le traînai à vive allure jusqu'à la porte qui avait été arrachée. Nous nous retrouvâmes dans une cage d'escalier donnant sur l'extérieur. Il se redressa avec lenteur, abasourdi. Il m'observa sans bouger, sans parler, sidéré que j'aie pu le tirer des griffes de l'ange noir. Alors ses prunelles se liquéfièrent et brillèrent intensément. Son visage se raidit, crispant ses traits au maximum.

C'est l'expression d'horreur qu'il afficha qui me permit de comprendre que maintenant, il savait pourquoi je tenais tant à ce qu'il reste en vie. Pourquoi je l'avais cherché, pourquoi je m'interposais à chaque fois que quelqu'un essayait de le tuer, pourquoi Darius ne l'avait pas massacré dans cette cave d'Ironbridge et pourquoi Leith avait renoncé à en découdre mortellement sur la grève. Tout était devenu limpide.

Mais le moment n'était pas venu, je n'étais pas assez forte, pas assez entraînée, je le savais.

Il partit d'un rire explosif, nerveux, hoquetant et hennissant en même temps. Puis, en un éclair, sans que je puisse réagir, il se volatilisa par les escaliers supérieurs et disparut.

Je restai un moment immobile, les yeux rivés sur les marches, ignorant la violence de la bataille qui faisait rage à l'intérieur, ignorant les cris et les hurlements. Ce n'est que lorsque je fus bousculée brutalement par une ombre noire prenant la fuite que je réagis. Pitt stoppa et se tint furtivement en face de moi pour me regarder droit dans les yeux, comme s'il essayait de comprendre quelque chose. Puis il disparut.

J'entendis le grondement de Leith et pénétrai dans le parking. Grigore était ensanglanté. À ses pieds gisait le corps sans tête d'Oliver.

Celui qui avait voulu s'attaquer à Leith semblait encore stupéfait de trouver un loup parmi eux, tandis que son collègue courait en direction de la sortie sans que j'en comprenne la raison.

J'avançai vers mon petit ami, m'agenouillai et encerclai son cou couvert de sang entre mes bras. Il semblait souffrir. Néanmoins, il poussa mon épaule dans un geste tendre.

— Ça va ? me demanda Rufus.

Je hochai la tête sans même le regarder. Je ne quittai pas Leith des yeux.

Leith se dirigea vers nos sacs à dos restés au sol. Il en attrapa une sangle dans la gueule et le traîna derrière une voiture.

Grigore s'approcha et m'aida à me relever.

— Hannah ? demanda-t-il doucement.

— Quoi ? murmurai-je.

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, dis-je en regardant l'endroit où Leith était parti se cacher. Je n'ai rien.

La morsure d'Oliver avait déjà disparu.

— Je peux savoir ce qu'il t'a pris de protéger cette ordure ? vociféra l'ange noir qui s'était attaqué à Ewan. Tu mériterais une bonne correction ! Je ne sais pas ce qui me retient !

Il s'approcha de moi avec un air menaçant.

— Essaie juste pour voir, l'avertit Leith qui arrivait derrière moi.

L'ange noir émit un grognement sourd et se tourna vers Grigore.

— Quelqu'un va-t-il m'expliquer ce qu'il se passe ?

Grigore me jeta un coup d'œil. Je hochai la tête. Je me fichais des conséquences, je n'en avais que pour Leith.

— Ça va ? murmurai-je en voyant que sa joue était profondément blessée, ainsi que l'état de ses vêtements propres déjà imbibés de sang.

Je promenai mes doigts sur ses avant-bras également couverts d'entailles profondes. Je savais qu'elles allaient se résorber, mais j'en eus mal tout au fond de moi. Je détestais qu'il puisse être blessé.

— Ne t'inquiète pas. Et toi ? dit-il en caressant mon visage. Tu n'as rien ?

Je secouai le menton avant de me serrer contre lui.

L'ange noir qui était sorti revint avec un jerricane d'essence. Aussitôt, il arrosa copieusement le corps d'Oliver.

— Vous devez partir, dit Grigore. Rufus a assommé le gars de la sécurité quand il s'apprêtait à venir voir pourquoi toutes les caméras ne fonctionnaient plus. Il aura sûrement appelé les secours, depuis. Filez !

Leith opina. Il ramassa ses clefs de voiture, attrapa mon sac à dos et m'attira avec lui jusqu'à l'Audi. Je jetai un dernier regard à Grigore et Rufus, non sans croiser les yeux ahuris des deux autres anges noirs. Je ne sus ce qui les choqua le plus. Voir une des leurs enlacée par un loup-garou, ou réaliser que l'ange noir que j'étais sentait l'humaine à plein nez.

— Hannah ! m'interpella Grigore avant que je ne monte dans la voiture. Rejoignez-nous, cour de l'horloge. On doit parler.

Je hochai la tête et refermai silencieusement la portière derrière moi.

Chapitre 23

Nous avions à peine roulé cinq cents mètres lorsque nous entendîmes les sirènes des forces de l'ordre. La police déboucha devant nous et fila à toute allure en direction du parking. En tournant la tête vers le pare-brise arrière, je vis quatre silhouettes qui marchaient calmement sur le trottoir. Les anges noirs avaient déjà tous quitté les lieux, discrètement, comme s'ils n'y avaient jamais mis les pieds.

L'Audi bifurqua au dernier moment sur la droite, dans une minuscule ruelle sans issue. Leith s'arrêta sur un violent coup de frein, faisant sursauter un passant furieux, et coupa le moteur. Il détacha ma ceinture de sécurité et me serra avec force dans ses bras pour inhaler l'odeur mes cheveux. Sans un mot, il embrassa mon front, mes joues, mes lèvres et repoussa chacune de mes mèches en arrière. Il regarda en détail la base de mon cou, là où Oliver m'avait mordue.

Son regard accrocha le mien avec intensité. Ses yeux étaient toujours aussi noirs, ses traits crispés et les muscles tendus de ses bras faisaient ressortir des veines palpitantes.

— Ça va, le rassurai-je. Je n'ai plus rien, tu vois...

Je tournai la tête et caressai mon cou du bout des doigts. Il retira ma main et y posa les lèvres doucement. Il respira profondément le parfum de ma peau et me serra plus fort contre lui. Mes mains l'encerclèrent et rencontrèrent le tissu poisseux de sang de sa chemise. Les blessures sur son dos semblaient guérir bien moins vite que celle sur sa joue déjà pratiquement résorbée.

— Ça ne restera pas, me rassura-t-il.

— Mais ça saigne encore. Laisse-moi voir.

Je me détachai et soulevai ses vêtements pour inspecter l'état de ses blessures. Ce n'était pas bien joli. Sa peau avait été tailladée sauvagement sur les reins et sur ses épaules. Un long soupir s'échappa de ma gorge, exprimant toute la lassitude que j'avais de ces scènes de violence à répétition. Las, nous étions loin d'en avoir terminé. L'idée me parut insupportable.

Leith caressa ma joue du revers de la main, doucement, et m'offrit un regard empli de tendresse et d'amour.

Je baissai la tête.

— Il a compris pourquoi je veux que personne ne le tue, murmurai-je.

Leith plissa les paupières.

— Pourquoi n'étais-je pas prête aujourd'hui ? Je l'avais à portée de mains !

— Chut... Calme-toi, chuchota-t-il en voyant que j'étais de plus en plus agitée. Te rends-tu compte de ce que tu as fait, aujourd'hui ? Parce que tu as eu très peur, tu es passé d'un seul coup à l'étape « Je bloque les intrusions et je contrôle mon corps ». Ça viendra... Bientôt, tu seras prête.

— Non, Leith, tu ne comprends pas ? Je ne fais plus de progrès avec Darius, je n'ai plus aucun moyen de le retrouver et... il va me glisser entre les doigts !

— On va le trouver, m'assura-t-il.

— Il veut ma mort, à présent, et il enverra Pitt à sa place qui n'attend que ça !

— Je n'en suis pas si sûr. Pitt a agi de façon étrange et...

Je ne le laissai pas terminer, aveuglée par l'angoisse.

— Ewan... il est si obsédé, si... Tu as vu la violence de cet affrontement ? Je ne peux plus... Je ne veux plus te voir comme ça, insistai-je en désignant ses blessures. Il pourrait finir par te tuer, Leith. Je ne...

— Hannah, Hannah, m'arrêta-t-il en prenant mon visage entre ses mains. Je ne le laisserai pas nous faire du mal. Il ne m'arrivera rien, et à toi non plus.

— Tu n'en sais rien.

— Aie confiance. Tu ne peux pas te...

— Tu n'en sais rien du tout ! Je laisse tomber ! lâchai-je d'un coup d'un seul.

Leith devint blême.

— C'est trop périlleux. Je ne peux pas risquer vos vies à tous.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Que devient la tienne de vie ?

— La mienne sera éternelle. Ce n'est pas si grave.

Il manqua de s'étrangler.

— Pas si grave ? Mais... tu détestes être comme ça !

— Je ne veux pas te perdre. Je ne veux pas perdre Darius. Personne. Et je ne veux pas mourir...

Les sourcils froncés, il me scruta un instant avec perplexité.

— Ce que tu dis n'a ni queue ni tête. D'abord tu te flagelles parce qu'aujourd'hui tu n'as pas tué Ewan, parce que tu penses avoir raté le coche à jamais, et la minute d'après, tu me dis que tu veux tout laisser tomber, car tu as peur pour nous, pour toi et que ta vie d'humaine n'est pas si importante que ça !

Leith attrapa mon bras gauche et souleva la manche pour dévoiler ma cicatrice.

— Regarde cette marque. Ne m'as-tu pas dit que si je ne t'aidais pas tu me tuerais, tellement ton désir d'humanité était fort ? N'as-tu pas hurlé à Darius que tu préférerais mourir plutôt que de rester comme ça ? Tu savais que nous

prendrions tous des risques en t'aidant ? Et nous l'avons accepté, Hannah. *Je* l'accepte. Il n'y a rien de plus important que toi.

— Je pourrais me satisfaire de mon immortalité, je pourrais apprendre à aimer être un ange noir.

Je vis dans le regard de Leith qu'il en doutait sérieusement.

— Ceci te paraît-il concevable ?

Je mordis mes lèvres et frottai mon front.

— Je ne sais pas. Il y a certaines choses que j'aime en moi, annonçai-je comme si je venais d'avouer un fait terrible.

Leith me sourit et caressa ma joue.

— Moi aussi, il y a des choses que j'aime en toi, Hannah l'ange noir.

Son regard devint langoureux et ses iris brasillèrent. En deux secondes, je chavirai, oubliant un peu mon malaise.

— Par exemple, j'aime l'aspect plastique de ta peau, ta fraîcheur qui, passé la surprise, est plutôt agréable, ta rapidité, ton endurance, tes canines... Et oui je l'avoue, dit-il en voyant ma mine éberluée, je les trouve sexy. J'aime aussi la couleur de tes yeux, ton rire et ta force ridicule.

Je lui souris.

— Mon amour, reprit-il sérieusement. Je te soutiendrai, quelle que soit la décision que tu prendras. Mais je t'en prie, sois sûre de ce que tu souhaites. Je ne veux pas que tu regrettes ton choix de rester un ange noir, et je ne veux pas non plus que tu prennes le risque de revenir humaine si tu doutes d'en avoir vraiment envie. La décision t'appartient et tu n'as pas besoin de la justifier. Je t'aimerai humaine ou telle que tu es maintenant. Tu sais ça ?

— Oui, soufflai-je.

Il appuya ma tête contre son cou, bloquant au passage une question qui brûlait mes lèvres. Je vis qu'il s'en était rendu compte, car il rit en silence. Il resta un moment ainsi et finalement, il bougea légèrement.

— Vas-y, dit-il en souriant.

— L'Hannah d'avant ne te manquerait-elle pas ?

Il soupira profondément.

— Je m'attendais à cette question. Je ne vais pas te mentir. Elle me manquerait tout entière parce que j'adore tout chez elle et que c'est elle que j'ai aimée en premier. Mais je n'oublie pas une chose, honey : elle et toi, vous êtes une seule et même personne, mais avec une enveloppe charnelle un peu différente. Mais j'aime l'ange noir que tu es, même si à un moment donné je n'aurais jamais cru pouvoir avouer une chose pareille.

— Si tu en avais la possibilité, qui choisirais-tu ?

Il me repoussa gentiment et vrilla ses yeux aux miens comme s'il désirait que

je comprenne bien ce qu'il allait me révéler.

— Je ne prendrais pas de décision pour toi, Hannah. Je ne t'influencerai pas non plus. Toute ma vie je serai avec toi, tant que tu voudras de moi. C'est tout ce que tu dois retenir.

— Mais au fond de toi, as-tu une préférence ? insistai-je.

Il soupira une nouvelle fois et pinça les lèvres.

— Oui.

— Tu ne veux pas me dire laquelle.

Je fis cette affirmation sans trop penser me tromper. Il serait sûrement intraitable.

— Non.

Voilà, je n'en attendais pas moins.

— Puis-je quand même te donner un conseil ?

Je hochai la tête.

— Ne prends pas de décision maintenant, tu es à vif. Donne-toi le temps de réfléchir, tu veux bien ? Je veux que tu sois en paix avec ça et tu as encore un peu de marge. Peut-être que voir tes parents t'aidera à faire le choix qui te conviendra le mieux ?

— D'accord.

Il me sourit.

— Je t'aime, Hannah.

Puis il se mit à rire discrètement.

— Ça va me manquer que tu ne réagisses plus aux intrusions. Je m'amusais bien, moi !

— Ben voyons !

— Embrasse-moi, m'intima-t-il soudain.

Je haussai un sourcil, suspicieuse.

— Quoi ! se justifia-t-il, terriblement amusé. Je suis bien obligé d'exprimer mes ordres à voix haute puisque tu contrôles tes pensées, à présent. Cela dit, trésor, il existe des gens sur qui ton habilité ne sera jamais longtemps efficace, m'avertit-il en approchant dangereusement ses lèvres des miennes.

— Ah oui ? Comme toi par exemple ?

— C'est ça, murmura-t-il contre ma bouche.

Sa langue goûta doucement la mienne tandis que ses mains s'enfonçaient dans mes boucles pour les caresser. Son baiser était doux et sucré. Leith m'embrassait avec lenteur, pour savourer la texture de mes lèvres, pour ne rien omettre de leur arôme qu'il connaissait pourtant par cœur. Ce n'est que lorsque je glissai la main derrière son cou qu'il perdit toute contenance. Il fourragea mes cheveux et sa bouche devint pressante, avide, sauvage. Il passa un bras autour de ma taille et

colla avec force ma poitrine contre la sienne. J'oubliai tout et me laissai enivrer par le miel de son haleine entêtante.

— Oh ! Vous ne pouvez pas faire ça ailleurs ! hurla une voix à l'extérieur en agrémentant sa colère d'un bon coup de klaxon. Il y a des gens qui bossent ! On veut passer, dégagez !

Nous relevâmes la tête sur une armoire à glace furibonde adossée à la portière ouverte de sa voiture.

— On ferait bien de déguerpir. Je ne voudrais pas me prendre une raclée, persifla Leith en allumant le contact.

Nous éclatâmes de rire et Leith amorça une marche arrière qui eut l'effet immédiat de faire rentrer le géant dans son véhicule. Nous arrivâmes quelques minutes plus tard sur le parking le long de la fac, à quelques mètres de la cour de l'horloge. Darius, Gwen, Grigore, Rufus et Simon nous y attendaient déjà.

Nous les rejoignîmes main dans la main.

Gwen accourut vers nous, paniquée.

— Ça va, vous deux ? Hannah, tu n'as rien ?

— Non, ne t'inquiète pas.

— Regarde-moi ça ! s'écria-t-elle en voyant la chemise ensanglantée de Leith.

— Gwen, calme-toi. Je n'ai rien.

— Mais je rêve ! L'autre a dit la même chose ! hurla-t-elle, hystérique en montrant Grigore du menton. Rien ne vous atteint jamais, ou quoi ?

Darius attrapa Gwen par la taille et l'attira contre son épaule. Elle s'y enfouit sans demander son reste.

Un petit groupe de trois personnes nous observait, complètement effarées de voir l'état des vêtements de Leith et Grigore.

— Allons ailleurs, proposa Darius.

Leith passa son bras autour de mes épaules et nous suivîmes Darius jusque dans un amphi dont il avait les clefs.

Gwen s'assit en tailleur sur le bureau des profs et veilla à ce que Darius ne desserre pas ses bras d'autour d'elle – ce qu'il ne sembla pas vouloir faire, d'ailleurs. Comme Grigore et Rufus étaient encore debout, je les invitai à s'asseoir près de Leith et moi.

— Merci à vous deux. Sans vous, je crois que la situation aurait vraiment pu mal tourner. Je vous suis sincèrement reconnaissante d'avoir été là.

Grigore secoua la tête en souriant et Rufus hocha simplement le menton.

— Qui était ces deux types avec vous ? demandai-je.

— Ce sont des membres du Conseil, expliqua Rufus. Nous savions qu'ils allaient intervenir dans cette histoire. À point nommé, pour le coup. Ils menaient leur enquête de leur côté.

— Vous nous avez trouvés comment ? demanda Leith.

— Nous avons repéré plusieurs fois l'odeur de Pitt, Ewan et Oliver, hier soir, continua Grigore, sans réussir à les localiser vraiment. Ils disparaissaient à chaque fois aussi furtivement qu'un coup de vent. Nous avons finalement appris qu'ils se cachaient depuis le début dans les caves à vins de *Red Lion*. Leurs odeurs mêlées à celle de l'alcool vieilli les camouflaient complètement. Pour sortir, il leur suffisait d'utiliser un passage qui les menait de cave en cave quelques rues plus loin. Bref, j'ai fini par repérer précisément l'odeur de Pitt tout à l'heure.

— Ce type n'est vraiment qu'un déchet ! lança Darius, écœuré, à propos du patron du *Red Lion*.

Je me souvenais parfaitement que c'était déjà lui qui avait fini par vendre la mèche à Darius l'année dernière, lorsque Pietro et son gang avaient décidé d'attaquer la meute. Je l'avais toujours trouvé antipathique et fourbe.

— Remus, le gars du Conseil, est vraiment furieux qu'Hannah ait permis à Ewan de s'enfuir, ajouta Grigore.

— J'en fais mon affaire, le rassura Darius calmement.

Il baissa la tête sur moi.

— Ça va aller ?

— Ewan a compris pour moi.

— Forcément... Nous allons tout mettre en œuvre pour l'emp...

— Je ne suis plus sûre de vouloir redevenir humaine, l'interrompis-je.

J'avais pourtant employé un ton soutenu, sans trop d'émotions ni de mélodrame, mais ma phrase avait cinglé l'air comme un coup de fouet. La consternation que je lis sur la majorité des visages n'était rien en comparaison de la stupéfaction de Darius. Il était sidéré.

— Très bien, finit-il par dire, laconique. Comptez-vous toujours aller chez tes parents ?

Le fait que Darius n'ait rien à dire sur mon indécision me mit très mal à l'aise. Il me regardait sans même me voir, d'un air complètement détaché.

— Oui, affirma Leith avant que je n'eusse ouvert la bouche. Elle a besoin de prendre le large pendant quelques jours. Au moins pour avoir l'esprit clair et faire un choix intelligent sur ce qu'elle veut vraiment devenir. Pour moi, il n'y a rien de plus important que ça. Toute sa vie en dépend.

— Très bien. Nous nous retrouvons là-bas.

Une demi-heure plus tard, nous étions sur la route.

Nous ne discutâmes presque pas pendant tout le trajet. Chacun de nous deux préférant se retrancher dans ses pensées pour méditer ce qu'il venait de se passer.

Quelque chose me frappa pendant ce long moment de réflexion : Pitt m'avait eue à portée de mains – soit, à peine quelques secondes –, mais il n'avait rien tenté. En aurait-il seulement eu le temps ? Ça, je ne pouvais pas en être certaine, mais le doute subsistait. Alors à quoi rimait son engagement auprès d'Ewan s'il ne voulait pas lui-même ma peau ? N'était-il vraiment à ses côtés que pour l'aider à faire de moi sa liée ? Était-ce là son unique motivation ? Un peu avant Wick, je finis par aborder le sujet avec Leith. Il fronça les yeux mais ne répondit rien. Il pensait sûrement comme moi.

Juste avant d'arriver sur le chemin qui menait au manoir, Leith s'arrêta pour me permettre de mettre mes lentilles.

— Alors ? demandai-je en le regardant.

Il me scruta avec une étrange expression mêlée de surprise et de mélancolie. Elle provoqua en moi un pincement au cœur qui me fit baisser les épaules.

— On dirait tes yeux d'avant, murmura-t-il.

Sans dire un mot de plus, j'éteignis la lumière et me recalai contre le siège.

— On y va ?

Je hochai la tête, il ralluma le contact.

Leith me préférait humaine. Je n'avais pas besoin qu'il me le dise ouvertement pour le savoir. Le choix que j'allais devoir faire serait très compliqué. Qu'allais-je bien pouvoir devenir ?

Lorsque nous entrâmes dans la cour du manoir, je décidai de laisser mes pensées en souffrance et de sauter dans les bras de mes parents qui arrivaient déjà en courant.

— Hannah ! hurla ma mère en me serrant contre elle.

— J'ai cru que vous n'arriveriez jamais ! dit mon père en riant.

Lorsque Mathy sortit de la maison pour m'accueillir affectueusement, Leith sentit mon corps se tendre comme un arc.

Il avait compris. Il mit instinctivement son bras autour de mes épaules, coupant tout net l'élan de la pauvre femme. Elle eut un premier geste de recul et finalement, elle retira avec force le bras de Leith pour me serrer contre elle. Son arôme me fit exactement le même effet que la dernière fois sauf que, ce coup-ci, je n'avais pas pris soin de boire avant. Je sentis mes gencives frétiller et je me reculai prudemment. Mathy ne se rendit compte de rien et nous invita à la suivre.

— Elaine est surexcitée ! dit-elle en riant.

— Ça va ? chuchota Leith à mon oreille.

Je fis la grimace.

Nous entrâmes dans le salon où Elaine nous attendait. Son visage était illuminé par la joie. Dès qu'elle me toucha les joues pour m'embrasser, elle me fit la remarque :

— Mais... pourquoi es-tu aussi gelée, nom d'une pipe ?

— Parce qu'elle ne supportait tellement pas ma présence, qu'elle a passé tout le voyage la tête par-dessus la fenêtre, plaisanta Leith.

— Leith Sutherland ! s'écria-t-elle en lui ouvrant les bras généreusement. Viens par là !

Il s'y engouffra avec joie et la serra contre son cœur. Dans ses bras forts, ma grand-mère semblait plus fragile que jamais. La scène m'émut au plus haut point.

— Toi, en revanche, tu ferais bouillir un glaçon ! Je suis heureuse de te revoir ici, mon garçon.

Elaine ne savait pas où j'étais exactement, mais je jurerais que le clin d'œil qu'elle fit m'était adressé. Nous nous mîmes à rire sous le regard médusé de mes parents.

Demain, ce serait le réveillon de Noël. Le temps d'un week-end, je tacherais de tout oublier, de faire comme si rien n'avait changé.

J'étais sûre que j'y arriverais.

Chapitre 24

Nous étions à Wick depuis deux jours. Je m'étais habituée au calme et à la sérénité qui régnaient ici, si bien que Leith m'avait convaincue de rester un peu plus longtemps.

Ce matin-là, nous avons décidé d'aller nous promener aux abords de Sinclair Castle et de prolonger la balade jusqu'au phare de Noss Head. L'endroit nous était particulier.

— Ça fait quand même tôt, grogna Leith en levant les yeux au ciel. Normalement, on fait la grâce mat', pendant les vacances.

Il n'était pas encore sept heures et demie du matin. Je tenais absolument à faire une longue balade nocturne et peut-être à voler un peu avant le lever du soleil. Je conservais l'espoir infime que peut-être, Leith accepterait que je l'emmène dans les airs.

Nous montâmes dans l'Audi et roulâmes jusqu'au début du long chemin pédestre qui menait au château. Nous fîmes le reste du trajet à pied, lentement, profitant du calme des longues nuits d'hiver écossaises.

Lorsque nous arrivâmes aux abords de Sinclair Castle. Les quelques moutons qui broutaient habituellement la pâture étaient serrés les uns contre les autres sous un immense arbre décharné et ne semblaient pas vouloir se réveiller si tôt. Ils levèrent tout juste les oreilles lorsque nous passâmes devant eux.

Nous empruntâmes le chemin biscornu qui menait au bord de la falaise et nous nous assîmes sur une large roche plate et glissante. Blottie tout contre le torse de mon petit ami, ses bras brûlants autour de moi, je me laissai aller à un certain repos. Je savourai le calme et la quiétude de l'endroit.

Le silence fut rapidement brisé par les jacassements de deux mouettes qui avaient niché dans les trous de boulin du château. Pour elles, l'heure du petit-déjeuner avait sonné, signe que le soleil n'allait pas tarder à percer la ligne d'horizon. Nous les regardâmes s'éloigner dans les airs en hurlant tout ce qu'elles pouvaient, avertissant sûrement le poisson que leur heure était venue. À peine quelques secondes après, dans une harmonie absolument parfaite, une rafale s'engouffra entre les ruines de la bâtisse avant de s'éloigner vers la mer, donnant le sentiment d'aider les rayons du soleil à s'élever. Au même moment,

un trait fin et lumineux mit feu aux couleurs ternes et uniformes de la mer, nous éblouissant au passage.

Leith se tourna vers moi et sourit. Je soupirai de bien-être, j'aimais cet endroit.

Silencieusement, sous le regard surpris de mon petit ami, je me levai, ôtai ma parka et mon pull avant de rejoindre le bord de la falaise. Les mots s'étouffèrent dans sa gorge quand il vit mes ailes se déployer. Je me tournai vers lui, le regard pétillant, et lui fit signe d'approcher.

Leith s'avança lentement et jeta un œil en contrebas en levant un sourcil, perplexe.

Je me jetai subitement dans le vide avant de prendre de la hauteur pour me laisser flotter au rythme du vent.

Leith s'installa sur un rocher et m'observa.

Il me voyait voler pour la première fois et semblait subjugué.

Je fis un plongeon piqué en direction de la mer et me redressai juste avant de toucher l'eau. Je repris de l'altitude en ondulant comme un dauphin pendant la saison des amours, et redescendis à la hauteur de Leith, battant les ailes en surplace. J'attendis.

Il s'était mis debout pour ne pas perdre une miette de mes acrobaties aériennes et m'accueillit les bras croisés sur le torse, les yeux noyés d'admiration.

Je lui tendis la main.

Il ouvrit la bouche pour parler et se ravisa au dernier moment. Il ferma les yeux et passa la langue sur ses lèvres en soupirant. Sans rouvrir les paupières, il leva les bras au ciel afin que j'encercle sa taille. Ce que je fis sans hésiter, j'en avais tellement envie. Il se laissa soulever sans résister, les mains solidement accrochées autour de mes hanches. Alors je pris de la hauteur en le plaquant contre moi, poitrine contre poitrine, jambes contre jambes, juste pour le plaisir de sentir sa chaleur.

Il me parut si léger...

— Ouvre les yeux, murmurai-je à son oreille.

Il décolla une paupière en fronçant l'autre abusivement, osant à peine regarder autour de lui, puis il écarquilla les yeux. Ses pupilles étaient dilatées au maximum. Enfin, il décida de jeter un œil en bas. Nous étions à une dizaine de mètres au-dessus de la mer.

En relevant la tête, il me dévisagea amoureusement en glissant une main derrière mon dos pour toucher la naissance de mes ailes. Puis il caressa le plumage noir de jais soyeux, aussi loin que son bras le lui permettait, me procurant un intense frisson.

Je jetai la tête en arrière et laissai cours au cri qui voulait sortir de ma gorge depuis que je tenais Leith dans mes bras. Ce fut un cri de triomphe, un cri de

joie, un cri d'amour. Il ne ressemblait à aucun autre. C'était celui d'un ange noir.

Leith ramassa mes joues dans le creux de ses paumes et goûta à mes lèvres. Les siennes étaient brûlantes, douces et sucrées, comme un nectar divin.

— Fais-moi visiter ton monde, murmura-t-il.

Je lui souris.

Je réussis à tourner son dos contre mon ventre en me penchant à l'horizontale et commençai à voler plus à l'est. Le soleil était encore bien caché, nous avions plusieurs longues minutes devant nous avant que quelqu'un ne puisse vraiment prêter attention à notre présence. Je décidai de suivre la côte pour aller jusqu'au phare de Noss Head. De là où nous étions, nous vîmes ses lumières clignoter du haut de leur promontoire rocheux, je n'eus qu'à me diriger vers elles.

Comme Leith ne savait pas quoi faire de ses bras, il posa ses mains sur les miennes et n'eut de cesse de les caresser jusqu'à ce que nous soyons arrivés à bon port. Je le déposai en premier de l'autre côté de la balustrade du phare et le rejoignis la seconde d'après. Je rétractai mes ailes et me tournai vers lui, un immense sourire aux lèvres.

— Alors, ce vol ? demandai-je avec un brin d'orgueil.

— Hum... Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Je constate que tu es aussi lente dans les airs qu'en voiture ! se moqua-t-il.

— Tu aurais préféré que je te fasse vomir en faisant des loopings ? Tu mériterais que je te jette de l'autre côté de la rambarde !

Mais il n'était plus avec moi. Ses yeux s'étaient perdus un peu plus bas que la base de mon cou. Il semblait pris de tétanie.

— Quoi ? demandai-je en voyant son regard fixe et inanimé.

— Très joli soutien-gorge, articula-t-il avec difficulté.

Je levais les yeux au ciel.

Il passa son bras autour de ma taille et me plaqua brusquement contre lui avant de s'incliner sur ma bouche entrouverte. Dès lors, je me perdis dans les vagues d'un désir envoûtant. Sans lâcher mes lèvres, il se tortilla pour retirer sa parka et la jeta sur le sol du balcon. Il fit une légère pression sur mes épaules, m'intimant de me baisser avec lui afin que nous nous étendions sur sa veste. Lorsque je compris ses intentions, je résistai vaguement.

— Et si... quelqu'un... venait ? réussis-je à dire entre deux baisers.

— Aucune chance, susurra-t-il à mon oreille en m'allongeant doucement.

Il avait déjà entrepris de déboutonner mon pantalon et posait ses mains brûlantes sur mon ventre. Je retins ma respiration. Pas moyen de l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Tous mes vêtements, sans exception, s'envolèrent derrière ma tête.

Sa bouche alla me butiner bien plus bas que le nombril et je retins ma

respiration.

Il finit par recouvrir mon corps intégralement du sien, se plaçant entre mes jambes. Je m'enroulai fermement autour de ses hanches et me laissai aller à cette douce folie.

— Tu crois que nous pourrions rester ici toute la journée ? demandai-je d'une toute petite voix alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. On est si bien.

Leith embrassa l'arrondi de mon épaule et fit une inspection exagérée de mon corps dénudé – le froid n'avait aucune emprise sur nous.

— Moi, je n'y verrais aucun inconvénient, dit-il en souriant malicieusement, mais mon père risque d'être surpris en nous trouvant ici.

— Oh. Il est à Wick ? Je ne savais pas. Nous ne sommes pas allés le voir.

Leith fit une drôle de tête.

« Tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler ! » Voilà un adage que j'aurais mieux fait de respecter. Je n'aurais pas eu l'air aussi tarte.

Évidemment qu'on n'allait pas lui rendre visite. Il avait déjà du mal à me digérer en tant qu'humaine, alors comme vampire ! Ça, avoir un ange noir comme « belle-fille » lorsqu'on est un loup-garou, ce n'est pas ce qu'on appellerait une bonne nouvelle !

Leith me servit un sourire embarrassé, suivi d'une petite grimace de son cru qui voulait dire : « Il ne vaut mieux pas. »

— Tu ne vas pas lui dire que tu es là ?

— Si, je passerai sûrement le voir.

— Ne va-t-il pas remarquer la présence de Darius et de ses frères ? Après tout, ils sont à moins de dix mètres de chez vous, juste sur le trottoir d'en face.

Il soupira.

— Si, sûrement. Disons qu'il restera à sa place, mais qu'il surveillera et ne manquera pas d'en toucher un mot à Gwen, au cas où elle ne se rend pas compte des dangers publics qu'elle héberge sous son toit.

— Ce ne sont pas des dangers publics, ronchonnai-je.

— Mouais... Si moi je suis dur à convaincre avec tout ce que je sais maintenant, imagine mon père !

Je me perdis un court instant dans la contemplation du ciel pour réfléchir.

— Des anges noirs, ton père en a déjà vu ?

— Bien sûr, dit-il en riant. Tu oublies qu'il était étudiant à St Andrews.

— Si ça se trouve, il connaît Darius !

— Va savoir...

Il rit silencieusement et se colla à ma poitrine.

— J'aime être ici, murmurai-je. Cet endroit représente tellement pour moi. On

devrait y faire un pèlerinage chaque année pour ne jamais rien oublier.

Leith se redressa sur un coude et me toisa avec une expression d'amusement. Il ramassa une de mes mèches de cheveux et l'entortilla autour de son doigt.

— Je n'ai pas besoin d'une commémoration pour me rappeler que c'est ici que mon âme m'a hurlé qu'elle te désirait, Hannah.

— Probablement... Il n'empêche que je suis heureuse d'avoir pu y retourner avant de...

Je me tus, désœuvrée.

Quelle est l'Hannah que je finirais par choisir ? L'immortelle ou la fragile ? Celle d'une beauté affolante ou celle d'une banalité à pleurer ? Celle qui savait voler ou celle qui arrivait à peine à courir ?

— Arrête ça, dit Leith doucement.

— Que j'arrête quoi ?

— De réfléchir sans arrêt. Donne-toi du repos.

Je soupirai profondément et lui souris.

— D'ailleurs, cet après-midi, on fait la sieste ! décida-t-il en me serrant un peu plus contre lui.

Nos jambes nues s'entremêlèrent, et nous goûtâmes au calme reposant du bord de mer.

Il n'y avait pas grand-chose comme bruit mis à part celui du vent et des vagues qui se cassaient sur la falaise. On se serait crus seuls au monde.

Leith, qui avait une bien meilleure audition que moi, tendit brusquement l'oreille et fronça des yeux.

— Je crois qu'on ferait bien de filer d'ici, dit-il. Une voiture approche.

Je me levai en vitesse, telle une gosse sur le point d'être prise en faute, et m'habillai à la même allure

— C'est ton père ? paniquai-je.

Il scruta le chemin qui mène au phare pour identifier le véhicule qui était déjà proche.

— Non. Je ne reconnais pas sa voiture. Je pense plutôt qu'il s'agit de la société de maintenance.

— Mais tu n'as pas dit que ton père devait se charger du contrôle des lumières ?

— Je ne connais pas son emploi du temps par cœur, Hannah ! Tiens, mets ça, dit-il en me tendant sa parka. Tu es très jolie en soutien-gorge, mais je doute que les passants apprécient autant que moi.

Je l'enfilai à la hâte et regardai autour de moi.

— Par où allons-nous partir ? demandai-je lorsque nous fûmes tous les deux complètement vêtus. Il n'est plus question que je vole, maintenant.

— C'est évident, dit-il en souriant en coin. Mais on peut sauter.

Je penchai ma tête par-dessus la balustrade et fronçai les sourcils en regardant Leith, perplexe.

— De si haut ? Tu ne risques pas de te faire...

— Mais tu ne risques pas de te faire...

Il avait déjà sauté.

— ... mal.

Sur ce, je pris appui sur la rampe métallique et sautai avec agilité par-dessus le balcon.

Nous n'eûmes pas le temps de sortir de l'enceinte du phare. Le gars de la maintenance, un monsieur d'une cinquantaine d'années et bien en chair, avait déjà ouvert le portail.

Nous avançâmes tout naturellement vers lui, comme si de rien n'était, tandis que j'étais déjà en train d'imaginer le gros mensonge qu'on allait bien pouvoir lui raconter pour justifier notre présence ici. Je n'en eus pas vraiment besoin.

— Salut, Leith ! hurla le gars pour couvrir le bruit du vent. Je ne savais pas que tu étais dans le coin. Tu es venu pour contrôler les lumières ?

— Bonjour, Brian. Non, absolument pas, je voulais simplement montrer l'endroit à ma petite amie.

Je saluai l'homme d'un hochement de menton. Il m'observa longuement de la tête aux pieds, donnant l'impression d'avoir vu une apparition divine, un sourire idiot sur le bord de ses lèvres dodues. Je me grattai le front, gênée.

— À bientôt, Brian, on doit filer !

— C'est ça ! Bonne journée les amoureux !

Le type nous suivit du regard, jusqu'à ce que nous disparaissions derrière l'enceinte.

— Eh ben, dis donc. On peut dire que tu as ensoleillé sa journée ! s'esclaffa Leith.

— Content de me rendre utile...

— On rentre en courant ?

— Si tu penses ne pas avoir dépensé assez de calories pour aujourd'hui..., persiflai-je.

Il émit un grognement et fit un pas pour se jeter sur moi. Je l'évitai et la course commença. Nous atteignîmes le pré aux moutons près de Sinclair Castel en moins de dix minutes. Ceux-ci partirent en courant lorsqu'ils nous virent débarquer telles deux furies. S'ils avaient pu crier « au loup ! » ils l'auraient fait. Après tout, ils n'étaient pas bien loin de la vérité...

Chapitre 25

J'ouvris les yeux dans un drôle d'endroit.

Tout était bleu, ou plutôt gris clair, parfois blanc. Le vent soufflait anormalement, par rafales violentes et glaciales.

Furtivement, je perçus des vagues noires qui allaient et venaient de haut en bas. J'essayai de me focaliser dessus et parvins à distinguer une aile immense, puis une autre, un corps à moitié nu, un sac à dos porté à même le ventre et un visage. Le sien. Ewan volait si haut que je ne voyais rien d'autre que les nuages filandreux et le ciel éclairé devenant de plus en plus sombre. Le crépuscule allait tomber.

Ses cheveux blonds étaient balayés en arrière par le vent et la peau de ses joues vibrait. Il devait voler à une allure extraordinaire.

Pour la deuxième fois, je réussissais malgré moi à me connecter à lui. Je ne devais pas laisser le fil se rompre. Les informations que j'en tirerais pourraient être cruciales. Mes visions étaient si rares que je refusais qu'elles me soient inutiles. Où allait-il ? Était-il avec Pitt ?

Je tâchai de me concentrer un peu quand il vira brusquement sur la gauche et descendit en vrille au moins cent mètres plus bas. Il était seul.

Je commençais à percevoir la terre en contrebas. Des étendues immenses de prés s'étiraient en un vaste camaïeu de rectangles verdâtres et bien ordonnés, sur lesquels quelques habitations s'élevaient.

Il descendit encore un peu plus et, tournant la tête à droite, il me dévoila un bord de mer. Cependant, je n'étais pas plus aiguillée sur l'endroit où il se trouvait, il pouvait tout aussi bien être sur la côte ouest qu'est.

Finalement, il piqua tout droit en direction d'un vaste bâtiment en U situé dans les terres, et entouré de trois dépendances, donnant tout l'air d'être une exploitation agricole. Il s'en approcha à vive allure et atterrit brusquement sur l'unique route qui permettait d'y accéder. J'eus juste le temps d'apercevoir, un peu plus loin, un ensemble de constructions qui me fit penser à une usine – beaucoup de voitures étaient garées sur le parking.

Ewan regarda autour de lui et finalement, marcha pendant quelques mètres sur la petite route gravillonnée en direction de la ferme. Il s'arrêta brusquement et

j'entendis des grognements menaçants. Un chien gigantesque, un dog allemand, se lança sur Ewan. Un frisson d'effroi me secoua quand je vis que ce dernier l'avait attrapé par la gorge pour le jeter plus loin. Le chien se fracassa contre un amoncellement de bois coupé, il couinait et ne bougeait guère, à présent.

Le visage d'Ewan m'apparut comme si je ne voyais plus seulement à travers lui, c'était la première fois. J'en ressentis une vague de terreur puissante. Ses yeux étaient injectés de sang. Il n'était pas dans cette ferme par hasard, il avait soif.

D'un pas rapide et déterminé, il avança jusque vers les bâtiments. Il passa devant un petit baraquement en ruine et feula d'excitation. Moi aussi j'avais senti le sang chaud des humains, ces malheureux qui ne se doutaient pas de la menace qui courrait droit sur eux.

Il ouvrit la porte de la maison à la volée et entra directement dans une cuisine. Deux personnes âgées étaient attablées. Un homme et une femme. Le regard horrifié qu'ils eurent en voyant Ewan glaça mon épine dorsale. Ils n'eurent pas le temps de comprendre quoi que ce soit, Ewan se jetait déjà sur eux – l'homme d'abord – et les mordit chacun au cou. Ils moururent en quelques secondes. Pendant tout le temps où il resta penché sur eux, je frissonnai. Je pouvais sentir l'odeur des deux victimes comme si j'étais à côté d'eux. Mes gencives ne cessèrent de me picoter qu'au prix d'un combat ardu que je menai contre moi-même.

Plus tard, lorsque mon créateur se redressa, son visage était dégoulinant de sang chaud. Il m'écœura, il ne s'était pas abreuvé aux deux corps. L'un d'eux était mort pour rien.

Il s'essuya d'un revers la main avec un rictus de satisfaction.

Dans le silence qui régnait, j'entendis vaguement qu'un poste de télévision était allumé. Un flash météo était diffusé, annonçant pour la nuit une tempête en bord de mer.

Ewan se tint devant l'appareil et l'éteignit d'un coup sec. Soudain, ses yeux se figèrent comme s'il me regardait bien en face. Je m'arrêtai de respirer et attendis.

Il se lécha les lèvres, tel un chien ses babines, et ricana vicieusement.

— Je te vois ! Tiens-toi prête !

La panique me prit. Mon sang palpita dans mes veines et je perdis le fil. Le visage d'Ewan devint flou, jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement.

Dans un brusque mouvement, je me redressai sur mon lit et regardai partout autour de moi, affolée, seule et encore sous le choc. Bon sang !

Je contrôlai l'heure sur le réveil. Seize heures ! J'avais dormi deux heures alors que je pensais ne jamais pouvoir m'endormir. Leith s'était couché vers quatorze heures pour faire une sieste et m'avait presque supplié de le rejoindre.

Je me levai et marchai mollement vers la salle de bains pour me rafraîchir. En regardant mon reflet dans le miroir, j'eus un tremblement violent. Mes iris étaient bordés de rouge tant le spectacle de mon créateur s'abreuvant m'avait assoiffée malgré moi. Il m'avait complètement détraquée, mes gencives étaient encore douloureuses d'avoir tant résisté. Je ne pouvais pas rester comme ça. Il fallait que j'épanche ma soif avant de retrouver ma famille, et surtout... surtout, il ne fallait pas que je croise Mathy.

Lorsque je sortis de la salle d'eau, je jetai un œil par la fenêtre et vis que la voiture de mes parents n'était plus là, celle de Mathy non plus. En revanche, une MG décapotable était garée dans la cour.

J'ouvris la porte de ma chambre pour descendre et aussitôt, l'odeur familière de Grigore me parvint. J'avançai presque en courant et le découvris debout dans le salon. Apparemment, il venait juste d'arriver et sa présence n'était pas bon signe.

— Hannah ! s'exclama-t-il.

— Grigore ? Pourquoi es-tu là ? Que se passe-t-il ?

Ma voix avait déraillé.

— Pitt est à Inverness.

À trois heures et demie d'ici par la route.

Je retins ma respiration tandis que Leith lâchait un juron.

— Tu l'as pisté ?

— Non, il me sentirait, sinon. Quelqu'un d'autre s'en occupe. Il s'est arrêté dans une auberge, mais je doute qu'il y reste longtemps. Il repartira sûrement dans la nuit.

— Il est avec cette ordure d'Ewan ? demanda Leith.

Il secoua la tête.

— Ils font cavalier seul ? insista Leith.

— Je serais tenté de dire oui, car ça ne ressemble pas à Pitt de se laisser diriger par un ange noir de plusieurs siècles son cadet. À la fois, j'aurais mis ma main au feu qu'il n'en avait pas après ta vie, Hannah, qu'il se joignait à Ewan pour l'aider à faire de toi sa liée. Je ne sais pas quoi vous dire... je ne comprends pas.

— Pour moi c'est parfaitement logique, au contraire ! cracha Leith. Qu'est-ce que ça lui apporterait personnellement qu'Hannah soit liée à ce déchet de l'humanité ?

— Parce qu'Hannah serait entièrement soumise à Ewan.

— Par vengeance, ajoutai-je d'une voix sourde. Devenir la liée d'Ewan et être à sa merci serait pire que... ne plus m'avoir du tout dans ta vie. Pitt le sait.

— Tu dis n'importe quoi ! tonna-t-il. Il n'y aurait rien de pire que de ne plus

respirer le même air que toi ! C'est ta vie, qu'il veut ! La seule vengeance parfaitement équitable, selon lui !

— Leith, je te l'ai déjà dit, il aurait pu me tuer, dans le parking. Nous nous sommes retrouvés seuls à un moment et... il n'a rien fait.

Grigore envoya à Leith un regard pénétrant.

— Pitt et Minah étaient liés par le sang. Même si Minah n'était pas encore amoureuse, pour Pitt, il n'y avait rien de plus important qu'être l'âme sœur de Minah. Tu comprends ?

— Je vais te le dire, moi, vociféra Leith. Comme Ewan n'arrive à rien, il a décidé de prendre les choses en main et à sa manière !

— Je ne savais pas, pour Pitt et Minah, murmurai-je. Je savais qu'ils étaient proches, mais...

Grigore me scruta attentivement un court instant en tournant la tête d'un côté et fronça les sourcils.

— Tes yeux sont rouges, m'interrompit-il. Est-ce que tu as soif ?

— Je... je me suis réveillée ainsi, parce que...

Leith, qui lui non plus n'avait pas bien dû me regarder jusqu'alors, arrêta mon explication en prenant mon menton dans sa main pour observer mes prunelles.

— Ta famille m'a dit qu'ils en avaient pour moins d'une heure et Mathy est juste sortie acheter des œufs à la ferme d'à côté. Il va falloir que tu boives, Hannah, et rapidement.

— Sais-tu où tu vas passer la nuit ? demandai-je à Grigore en ignorant l'avertissement de Leith.

— Non, pas encore, mais ce n'est pas très important.

— Dans ce cas tu vas rester ici. Mes parents n'y verront aucun inconvénient. Je n'en étais franchement pas sûre, mais j'insisterai lourdement.

— C'est gentil, Hannah, mais ce n'est pas nécessaire.

— Tu seras sur place pour nous avertir de la présence de Pitt, insistai-je.

— Si tu te sens plus rassurée comme ça...

— C'est le cas ! affirmai-je.

À en croire le regard de Leith que je venais de croiser, il était plutôt agacé, pour ne pas dire jaloux. Mais il ne s'opposa pas à mon choix. Il devait bien se douter qu'avoir Grigore auprès de nous était un atout non négligeable, si nous risquions réellement quelque chose de lui.

— Je viens d'avoir une vision d'Ewan, finis-je par annoncer.

Ils me regardèrent tous les deux avec insistance, se demandant sûrement pourquoi je n'en avais pas parlé plus tôt.

— Raconte, réclama Leith.

— D'abord, je n'ai pas réussi à identifier l'endroit où il se trouve exactement,

il volait à proximité de la côte. Est, Ouest, je ne sais pas. Il a ensuite atterri près d'une ferme. J'ai aussi repéré une usine à quelques centaines de mètres.

— Et ? insista Leith.

Je fis une courte pause pour avaler ma salive bruyamment.

— Il a zigouillé deux pauvres gens pour se nourrir, c'était horrible.

L'image me fit trembloter tandis que Grigore me lançait un regard compréhensif.

— C'est tout ce que tu as vu ?

— Oui.

— N'as-tu repéré aucune odeur qui pourrait t'aiguiller ?

— Non et c'aurait été inutile. S'il était là-bas pour se nourrir, je doute qu'il y reste bien longtemps.

— C'est là que tu fais erreur, répliqua Grigore. Ewan est devenu un nomade. La plupart, quand ils chassent et vident une maison de toute vie, restent sur place quelque temps pour profiter de l'endroit, se laver, se reposer... Il y a de fortes chances pour qu'il y soit encore. À condition qu'il n'y ait pas trop de mouvements humains alentour, de gens qui s'interrogent.

— Essaie de te rappeler, Hannah, insista Leith. Il n'y a vraiment rien qui puisse nous aider à le situer ?

Je soupirai brièvement.

— L'exploitation agricole ressemblait à toutes les autres. Un corps de bâtiment en U avec plusieurs dépendances autour. Des stères de bois sec rangés par-ci, par-là, un gros chien. Je ne me rappelle pas avoir vu un véhicule dans la cour. Les pauvres gens qui y vivaient semblaient se contenter du minimum. Ils étaient en train de dîner lorsqu'il les a...

Je m'arrêtai, à bout de mots.

— Bref, repris-je aussitôt. L'endroit semblait vraiment paumé. Ewan s'est posé sur une longue route de campagne qui reliait la fameuse usine à la ferme – les souvenirs me venaient au fur et à mesure que je racontais. Il me semble qu'il y avait aussi une rivière pas très loin. Je suis désolée... ça peut être n'importe où...

— Tu pourrais peut-être essayer une nouvelle fois d'entrer en contact avec lui ? proposa Leith. Nous devons savoir où il est.

— Oui. À moins qu'il ne me trouve avant.

— Comment ça ?

— Il a très vite compris que j'étais dans son esprit. Il m'a demandé de me tenir prête.

— L'ordure ! jura Leith, noir de colère.

— Tu vas en parler à Darius, n'est-ce pas ? s'assura Grigore.

— Évidemment, Grigore. Il est le seul avec qui je peux espérer progresser dans ma recherche d'Ewan.

— Non. Il ne l'est pas. Mais comme tu as l'habitude de lui...

Je bloquai sur ce qu'il venait de dire.

— Attends... Tu pourrais m'aider ?

Je dévisageai Grigore et attendis qu'il veuille bien dire quelque chose. Mais c'est à ce moment que mes parents choisirent de rentrer.

Depuis le hall, ils ne pouvaient pas nous voir. J'allais oublier mes yeux rouges et me tourner vers eux pour les accueillir, mais Leith me fit un signe pour me désigner les siens. La seconde d'après, Mathy les précéda et je paniquai. Son odeur m'attaqua si violemment que je ne pus retenir un feulement. Je plaquai mes deux mains sur mes lèvres, mes canines étaient prêtes à jaillir et mes pieds ne demandaient qu'à bondir pour lui sauter dessus.

— Éloigne-la ! ordonna Leith à Grigore. Vous n'avez qu'à passer par-derrière. Tes parents seront moins surpris de me voir là que lui. Vite !

Grigore m'attrapa par le bras pour me conduire sans bruit côté jardin.

Juste avant de fermer la croisée, Leith nous héla le plus doucement possible.

— Hé !

Nous nous retournâmes furtivement.

— Hannah n'a jamais chassé. Fais-le pour elle.

Grigore hocha la tête et m'embarqua en courant dans les sous-bois.

Je tremblai tellement que je n'avais pas la force de courir. Je titubai par deux fois avant que Grigore ne me fasse grimper sur son dos. Jamais encore je n'avais ressenti une telle impression de manque. À part peut-être la fois où j'avais mordu Darius, enragée qu'il ne m'ait pas laissé suivre l'odeur de sang humain que j'avais sentie. Mais cette histoire remontait à mes tout premiers jours en tant qu'ange noir, ils étaient déjà loin derrière moi, j'avais fait tellement de progrès depuis, que me voir aussi dépendante qu'un cocaïnomane me flanquait carrément la trouille. Je m'accrochai à Grigore de toutes mes forces, me faisant violence pour ne pas courir en direction du manoir. J'avais encore l'impression de sentir le parfum sucré et enivrant de Mathy.

Grigore s'arrêta enfin en plein milieu du bois et me fit glisser derrière lui jusqu'au sol.

— Ça va aller ?

— Je crois..., répondis-je d'une voix frémissante.

— Peux-tu rester seule quelques minutes ?

— Oui.

Je pris une profonde inspiration et anéantis au mieux mon idée d'aller retrouver Mathy.

— Alors, ne bouge pas d'ici, je n'en ai pas pour longtemps.

Il s'éloigna dans un parfait silence derrière une haie de noisetiers sauvages. Quelques minutes plus tard, je l'entendis farfouiller dans les taillis, puis il revint avec un lapin grassouillet, déjà mort.

— Vas-y, bois, dit-il en me le tendant. J'y retournerai si tu n'en as pas assez.

Je lui envoyai un regard reconnaissant et attrapai l'animal pour mordre la chair avec frénésie. Il était tout ce que j'avais pour me calmer, je bus jusqu'à plus soif et il fut suffisant.

— C'est mieux, dit-il en inspectant mes yeux.

— Je n'ai pas supporté voir Ewan boire le sang de ces gens, m'expliquai-je. Il y en avait partout...

— N'importe lequel d'entre nous aurait réagi ainsi.

— Vraiment ?

— Non pas tous, admit-il, mais la plupart.

Je lui offris un regard reconnaissant.

— Merci, Grigore.

— Je t'en prie. Tu es prête à retourner chez tes parents ?

— Non. Attends une minute, s'il te plaît.

Ses yeux se plissèrent en deux fentes. Il savait que j'allais le cuisiner. Il aurait pu m'en dissuader et choisir de s'éloigner – je ne l'aurais pas retenu –, mais au lieu de ça, il prit place au pied d'un frêne. Je l'imitai et posai mes coudes sur mes genoux repliés.

— Depuis quand es-tu un ange noir ?

— 1524, répondit-il sans rechigner. J'avais vingt ans.

Je fis un rapide calcul dans ma tête.

— Quatre cent quatre-vingt-sept ans, annonçai-je, ébahie. Où as-tu été changé ?

— Dans un petit village, à cinquante kilomètres de Sibiu, en Transylvanie. J'y suis resté de très longues années avant de me ranger du côté des gentils, ironisa-t-il.

— À St Andrews ?

— Oui.

— Et Pitt, où a-t-il été transformé ?

Il sourit en coin.

— Même endroit, même année, même jour, même âge...

Je n'en fus pas surprise.

— Tu acceptes de me raconter ton histoire ?

Il me scruta un instant, sans sourire cette fois, et hocha la tête.

— Pitt – en réalité Petre – et moi nous connaissions bien avant d'être changés.

Nous avons grandi dans la même rue, fréquenté les mêmes familles bourgeoises, les mêmes professeurs prestigieux, les mêmes femmes... Nous nous complaisions à nous imiter pour rivaliser sans cesse. Nous étions tous deux issus d'un milieu aisé, lui était le fils d'un médecin renommé et moi, celui d'une riche famille roumaine orthodoxe. L'argent nous coulait naturellement entre les doigts et nous en profitions. Parce que nous étions riches, nous vivions dans des bâtisses saines et bien entretenues. Nous n'avions aucun problème de santé, nous étions éloignés de la ville et la petite population malade ne nous atteignait pas.

« Nous avons tous les deux le même vice, l'alcool. Nous passions des nuits entières à nous souler pour passer le temps. Nous hurlions à qui voulait bien l'entendre que dormir représentait des heures perdues et que la nuit était propice à l'amusement.

« Un soir comme tous les autres, nous avons traîné dans plusieurs tavernes de la ville la plus proche et roulions pratiquement sous les tables. Avant de rentrer chez nous, car pour une fois il n'était pas bien tard, nous avons décidé de nous rendre au bal qui était donné dans notre village, en l'honneur des noces d'un ami commun à nos deux familles. Nous n'y avons pourtant pas été conviés, car la jeune mariée ne nous avait jamais été indifférente et elle nous avait offert ses faveurs à plusieurs reprises. Pour ne pas l'embarrasser, nous avons promis de ne pas nous présenter devant elle ce jour-là. Comme nous étions ivres, nous oubliâmes bien vite notre promesse. Elle fut très mécontente de nous voir débarquer. Pour nous venger de sa colère, nous avons tous deux dévoilé nos ébats amoureux avec elle, et devant toute sa famille, celle de son époux et ses amis. En somme, nous avons ruiné ses chances d'être respectée. Nous quittâmes le bal, jetés à coups de pied aux fesses comme les deux pochetrans que nous étions, non sans avoir été maudits cent fois par la dame.

« Plusieurs jours plus tard, Pitt et moi avons déjà oublié cet épisode sans conséquence pour les sales types que nous étions. Mais la dame avait autour d'elle des amis fidèles qui voulaient venger l'affront, à la demande son père. Nous fûmes tous les deux poignardés dans le dos pendant que nous cuvions notre vin à moitié couché sur une table, dans notre taverne habituelle. On nous laissa pour morts.

« Nous nous réveillâmes six jours plus tard dans un immense domaine, avec la nette impression que nous n'étions plus les mêmes. Nous avions muté en anges noirs et l'alcool ingurgité nous avait permis de rester inconscients pendant que le changement s'opérait. À notre chevet, il y avait une jeune fille d'à peine quinze ans, une humaine, une servante, que l'horreur de notre transformation n'avait pas éloignée. Elle s'appelait Sarah. Son maître nous avait trouvés gisants dans un fossé non loin du domaine et l'avait chargée de s'occuper de nous. Il n'avait

aucune idée de qui nous étions. Quand nous reprîmes conscience, la soif fut si grande, que nous nous jetâmes sur elle sans contrôle. Je fus le premier à la mordre en plein cœur. Je me souviens encore de l'arôme de son sang, dit-il d'une voix tremblante. Si... doux, si fleuri...

— Le même que le mien ? hasardai-je timidement.

Il soupira longuement.

— Oui. Ton odeur s'en approche horriblement, dit-il, donnant presque l'air de souffrir.

Puis il reprit.

— C'est impitoyablement que nous mordîmes la jeune Sarah. Je ne sais pas par quel miracle, mais cette gamine nous échappa. Nous la retrouvâmes des jours après, désorientée, dans le même état que nous. Elle avait massacré autour d'elle chaque homme, femme ou enfant qui avait croisé son chemin. Nous n'avions nullement la maturité de nous charger d'elle, notre créateur ne nous était pas apparu, néanmoins, nous l'avons prise avec nous et nous avons continué tous les trois à terroriser les villages alentour, trop habiles pour être capturés.

— Cette jeune fille est-elle encore en vie ?

— Non, répondit Grigore avec amertume.

— Que lui est-il arrivé ?

Ses yeux se vrillèrent au mien et je pus y lire une douleur d'une intensité profonde.

— Nous l'avons tuée.

— Pitt... et toi ?

Il hocha la tête et continua.

— Lorsque notre soif fut épanchée, que nous la contrôlions mieux, nous avons décidé de vivre une vie plus calme. Nous avons, bien entendu, fait une croix sur nos familles respectives, bien que la jeune Sarah n'en eût plus depuis longtemps. Nous avons vite compris les talents de séducteurs nés dont nous avons hérité et il ne nous fut pas difficile de nous enrichir en un temps record, en quelques semaines à peine. C'est lorsque nous fûmes bien installés, dans une petite bourgade à proximité de Sibiu, que notre créateur est venu à nous. Nous avons tous à peine six mois d'existence en tant que non-mort. Il était le patron de la taverne dans laquelle nous avons été frappés. Il avoua s'être amusé de nous pendant des années et avoir décidé de nous octroyer une nouvelle chance. Il resta avec nous pendant trois semaines pour nous inculquer, bien en retard, tout ce qu'il savait. Pitt et moi apprécions cette nouvelle vie, car elle était simple et éternelle. Parfaite pour la philosophie que nous avons toujours eue.

« Dans la semaine qui suivit, nous rencontrâmes beaucoup de nos semblables, tous amoureux du sang humain. L'un d'entre eux, alors que nous discussions chez

nous, nous apprît qu'il était possible de recouvrer son humanité dans les neuf mois suivant la transformation. Sarah l'écouta avec grand intérêt, parce qu'il lui était difficile de vivre avec deux types comme nous et que souvent, elle nous avait avoué que si elle avait le choix, elle redeviendrait humaine. Pourtant, jamais elle ne nous exprima de la rancœur pour ce que nous lui avons fait subir. Elle était douce et compréhensive. Beaucoup trop, nous ne la méritions pas. Ce jour-là, nous apprîmes, horrifiés, que l'éveillé devait tuer son créateur pour peut-être redevenir un homme. Sarah ne réagit pas vraiment.

« — Tant pis, avait-elle répondu. Je tiens trop à vous pour vous faire du mal.

« Mais à partir de là, tout changea. Sarah devint de plus en plus agressive à notre égard. Elle n'avait aucune idée duquel de nous deux l'avait mordue en premier, nous ne lui avons jamais dit, mais elle s'appliqua à tenter de le savoir précisément. Et elle réussit, car je finis par le lui avouer. Pitt était de plus en plus nerveux, il ne dormait plus du tout, convaincu que Sarah voulait notre mort à tous les deux.

« Un jour, Sarah vint me parler :

« — Grigore est-ce que tu m'aimes ? m'avait-elle demandé.

« — Oui, Sarah, sincèrement, lui avais-je répondu.

« — Alors, offre-moi ma liberté.

« — Mais tu es libre d'aller où tu veux, Sarah.

« Je n'avais pas saisi ce qu'elle me demandait vraiment. Elle me réclamait l'humanité. Elle finit par me l'annoncer.

« — Je veux devenir une femme, mûrir et vieillir.

« — Si je te donne ce que tu veux, je mourrai.

« — Je sais. Mais tu me dois bien ça.

« Elle le dit avec tellement d'innocence que j'en fus tout chamboulé. Ces mots résonnèrent en moi pendant des jours et des jours. J'en parlai à Pitt qui s'effraya encore plus. Il essaya de me convaincre de fuir avec lui, mais je ne l'écoutai pas.

« Un mois s'écoula et chaque soir, j'entendais Sarah pleurer et supplier le Dieu auquel elle croyait encore de lui redonner sa vie d'avant. Mon cœur se serrait et je me demandais quoi faire. Je n'avais pas envie de perdre la mienne, elle me plaisait telle qu'elle était. Mais je ne pouvais plus voir souffrir Sarah. Je me sentais tiraillé sans pour autant ressentir la culpabilité et c'est ce qui valut la vie à Sarah. Elle finit par me lasser.

« Un soir, alors qu'elle me suppliait encore de lui rendre sa liberté, la colère m'envahit. Je ne voulais plus l'entendre ressasser encore et encore la même chose, chaque jour, chaque nuit. N'écoutant que mon égoïsme et ma fureur, je la menaçai de lui ôter la vie si elle continuait à me harceler, que j'étais prêt à perdre mon énergie vitale plutôt que de l'entendre geindre encore. Alors elle me regarda

dans les yeux, de ses beaux yeux bleus, et me jura qu'elle me tuerait avant les neuf mois. Pour elle, il n'en restait plus qu'un.

« C'est là que commença une bataille acharnée. Sarah fuit la maison et, du haut de ses quinze ans, élabora tous stratagèmes possibles et inimaginables pour avoir ma peau. Sa haine était si grande qu'elle alla même jusqu'à faire tuer notre créateur pour avoir osé nous changer. Elle enrôla plusieurs autres anges noirs et nous ne cessâmes de nous battre. Pitt arrêta que nous devions faire un choix drastique. Sarah devait mourir de ses mains. Pourtant, tous les deux, nous l'aimions sincèrement. Nous nous étions attachés à elle et comprenions pourquoi elle m'en voulait tellement. Malgré tout, d'un commun accord, nous décidâmes de lui ôter la vie. J'attirai Sarah sans mal, lui annonçant avec fourberie que j'acceptais qu'elle me tue, pendant que Pitt arrivait derrière elle silencieusement pour lui arracher la tête.

Il grinça des dents sur ces derniers mots et gonfla les narines. Moi, je restai sans voix. Je n'avais plus rien à dire.

Il ne me fut pas difficile de comprendre le grand intérêt que Grigore me portait. J'étais en quelque sorte son expiatoire, le moyen de se racheter. Mais mon humanité arriverait-elle à le soulager dans le fond ? J'en doutais. Ses remords seraient éternels.

— Pitt et moi avons porté ce fardeau ensemble pendant de nombreuses années et parfois, il pèse encore lourd, même après presque six siècles. Voilà pourquoi je pense pouvoir convaincre Pitt de te laisser tranquille, en faisant appel à ses souvenirs, sa souffrance, au cœur qu'il a encore au fond de lui.

— A-t-il été touché autant que toi ?

— Disons qu'il s'est comporté différemment de moi, ensuite. Il s'est rangé plus vite, si je puis dire. Moi, ma rage était encore trop forte. Pitt a rejoint St Andrews bien avant moi.

— C'est pourquoi il n'a pas d'accent ? hasardai-je.

J'arrivai à le faire sourire.

— En théorie, je n'en ai plus non plus, dit-il dans un anglais parfait, sans roulement de R ou d'intonations étrangères. Mais je le cultive. Ça plaît...

— D'accord..., m'amusai-je.

La séduction et les anges noirs...

— Et c'était il y a longtemps ? repris-je.

— Tu n'étais pas née, plaisanta-t-il.

Il se releva et me tendit la main. Je la pris pour me redresser.

— Dans le parking. Pourquoi ne t'es-tu pas confronté à Pitt ? Tu as choisi Oliver.

Il leva les sourcils, étonné que j'eusse remarqué ce fait.

— Nous en sommes incapables.

— Parce que vous vous aimez ?

— Oui, répondit-il comme une évidence. Te battrais-tu à mort avec Darius ?

— Non, affirmai-je tout naturellement.

Évidemment...

— Mais je veillerai à ce qu'il ne t'atteigne pas, m'assura-t-il.

Je secouai la tête en souriant ironiquement.

— Comme si tu allais passer ta vie à ne faire que ça ! Il a toute l'éternité pour se venger. Et Dieu seul sait comment, si Ewan n'arrive à rien avec moi !

— J'ai aussi beaucoup de temps devant moi.

— C'est vraiment très gentil à toi, Grigore, mais tu ne me dois rien du tout. On se connaît à peine.

— Il ne s'agit pas de ça.

— Alors de quoi ? Tu veux juste te racheter pour Sarah ? Tu n'en as nul besoin, tu as changé depuis. Ce qui est fait est fait.

Il sourit et m'ébouriffa les cheveux.

— Les besoins, c'est moi qui les définis, jeune fille. Et je ne voudrais pas me mettre le chef à dos, dit-il avec un clin d'œil.

— N'importe quoi !

— On y va ? dit-il en levant la tête au ciel. Le vent commence à souffler fort, il va pleuvoir et tes parents doivent se demander ce que tu fais dehors avec un aussi beau garçon.

Ben voyons !

— Ils n'en savent rien, ils ne t'ont jamais vu.

— C'est vrai, mais ça ne change rien à la réalité de la situation : je suis beau.

Je roulai les yeux et secouai la tête. Ah, mais j'vous jure !

Nous commençâmes à marcher en direction du manoir. Juste en sortant du sous-bois, je lui retins le bras pour l'arrêter.

— Grigore, tu as dit que tu pouvais m'aider à retrouver Ewan. J'aimerais essayer, si tu es d'accord. Je n'ai plus trop fait de progrès avec Darius et c'est entièrement de ma faute. Avec quelqu'un d'autre, peut-être que...

— Si tu veux, acquiesça-t-il en souriant, mais je suis un tyran. Tu vas me détester après ça !

— C'est ça... Je n'aurais qu'à me plaindre à Darius. Ou mieux, à Leith. Ce sera fun !

— Ah ! s'exclama-t-il. Rien que pour ça, j'accepte de relever le défi.

Nous continuâmes à avancer et lorsque nous entrâmes par la porte-fenêtre entrouverte de la cuisine, Mathy était là. Elle préparait le repas avec maman. Je me contrôlais, à présent, son odeur ne me fit plus le même effet.

Comme je ne portais pas mes lentilles de contact, je gardai discrètement la tête en biais, histoire que personne ne remarque quoi que ce soit.

— Hannah ! s'exclama ma mère. Et voici ton ami de l'université, je suppose. Grigore c'est ça ?

— Grigore, madame, se présenta-t-il poliment en tendant la main.

— Alors bienvenu chez nous, Grigore, le salua-t-elle en lui serrant la paume. Leith nous a avertis que vous vous y étiez pris trop tard pour vous loger à Wick. C'est avec plaisir que nous vous proposons de rester ici.

Ça alors...

C'est dingue comme l'accueil fait à Darius fut différent ! Deux solutions : soit la présence de Leith rassurait mes parents quant au fait que leur fille n'allait pas fauter ; soit Leith en personne était responsable de leur étourdissante amabilité. C'est ça. J'étais sûre qu'il leur avait jeté de la poudre aux yeux façon *lupus* !

Mathy s'affairait à remuer une gigantesque marmite d'où s'échappait un fumet de viande marinée au vin.

— Je te préviens, glissai-je discrètement à l'oreille de Grigore en la désignant du menton, il faudra que tu manges *tout* ce qu'il y a dans ton assiette. Sans quoi elle le prendra très, très mal.

— Super ! grinça-t-il sur le même ton.

— Viens, je vais mettre mes lentilles et ensuite, je te présente le reste de ma famille. Et en bons Français que nous sommes, tu auras même droit à un apéritif !

Jolie grimace...

Après que nous eûmes terminé de dîner, nous restâmes un moment à discuter dans la salle à manger.

— J'ai vu que vous aviez une sacrée voiture ! s'esclaffa papa en s'adressant à Grigore.

— Euh, c'est celle de mon père, mentit-il.

« Mais bien sûr... Et quel âge il a ton père, hein ? Gros nigaud ! »

— Eh bien, il doit fichtrement avoir confiance en vous pour vous la prêter. Moi je ne ferais pas conduire la mienne à Hannah.

— Papa ! me révoltai-je. Je conduis très bien !

Leith ne put s'empêcher de pouffer de rire.

— En tout cas, j'espère que la capote est bien étanche, car un avis de tempête a été lancé pour cette nuit sur une grande partie de la côte Nord-Est. D'ailleurs, regardez, fit-il en nous montrant du menton l'extérieur de la maison, il tombe déjà des cordes et... Hannah ? Tu ne te sens pas bien ?

J'étais blême. Une tempête, cette nuit ? Ici, à Wick ? Je me repassai en long en

large et en travers les informations que j'avais entendues depuis le poste de télévision des fermiers tués par Ewan.

— Hannah ? murmura Leith qui était assis en face de moi.

— Sweetheart, tu es toute pâle, renchérit ma mère.

— Je... oui. Je suis fatiguée, je vais monter me coucher.

Mon père me fit un sourire poli.

— Bonne nuit, trésor. Montre sa chambre à ton ami ! Celle juste à côté de la tienne.

— D'accord, répondis-je d'une voix atone.

Je me levai, prise d'une torpeur inquiétante, et quittai la pièce. Sur mes talons, Grigore et Leith.

Chapitre 26

— Que se passe-t-il ? s'enquit Leith lorsque nous fûmes dans le hall d'entrée. Je courus dans l'escalier et lui répondis sans même le regarder.

— C'est ce qu'a dit mon père à propos de la tempête. Je me suis rappelé avoir entendu cette information sur le poste des fermiers. Ewan n'est pas loin...

J'avançai rapidement jusque devant la porte de ma chambre et l'ouvris.

— Entrons.

Pas question de rester pétrifiée dans mon coin. Morte de trouille ou pas, je venais juste de décider de faire face à mon destin. J'étais résolue à ne pas me laisser écraser par Ewan. Mais une seule question restait en suspens : si Pitt n'était pas avec lui, quand bien même il chercherait à détourner notre attention, à qui Ewan demanderait-il de l'aide pour assouvir ses plans ?

Grigore devait m'aider à en savoir plus.

— Pouvons-nous essayer, maintenant ? lui demandai-je.

Leith leva un sourcil.

— Essayer quoi ?

— Il a accepté de m'aider à trouver Ewan. Peut-être aurais-je une autre vision qui me donnera plus de détails ?

— Pourquoi ne pas aller voir Darius, plutôt ? Il n'est pas si loin, demanda Leith avec méfiance.

— Le différend ancestral opposant loups-garous et vampires ailés doit être mis au placard, Leith. J'ai besoin de lui, maintenant. Et puis regarde le temps qu'il fait, il pleut à verse. Il n'est pas question que nous allions quelque part cette nuit. Les routes vont être bloquées, tu le sais bien.

Il alla vérifier par lui-même, mais sembla encore perplexe. Il haussa les épaules et soupira brièvement. Pour finir, il regarda Grigore fixement, comme pour l'avertir de je ne sais quoi, et se tourna vers moi, résigné.

— Ok.

J'étais soulagée. J'avais besoin qu'il soit avec moi à cent pour cent.

— Grigore ?

— Je suis prêt.

J'ôtai mes chaussures, mon sweater pour n'être plus qu'en débardeur, et

avançai vers mon lit où je m'assis en tailleur.

— Tu t'installes ? lui dis-je en tapotant le matelas devant moi.

— Euh... Veux-tu que je sorte ?

Je me tournai vers Leith, ahurie. Il ne croyait quand même pas que j'allais le mettre à l'écart ?

— Bien sûr que non ! Tu restes là. J'ai besoin de toi.

Il me sourit et alla s'asseoir sur le large rebord de fenêtre, là où était jetée une quantité impressionnante de coussins multicolores.

— Hannah, je suis désolé, s'excusa Grigore, embarrassé, en regardant Leith. Mais je ne procède pas tout à fait comme Darius.

— C'est-à-dire ? Leith ne peut pas rester ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, néanmoins, il devra respecter les règles du jeu.

Leith posa ses mains sur ses cuisses écartées, comme pour prendre appui, et fronça les sourcils avec force.

— Tu peux développer ?

Les lèvres de Grigore s'étirèrent en coin.

— Darius fonctionne avec l'esprit, moi non. Tout passe par les gestes. Nous devons nous toucher.

J'en aurais louché rien qu'à imaginer la bombe qui allait exploser d'une seconde à l'autre.

— Il n'en est pas question ! beugla Leith en se levant.

— Bien sûr que si ! le contrai-je. N'aimerais-tu pas savoir à l'avance si oui ou non Ewan va se pointer avec une horde d'anges noirs tout disposés à l'aider ? Allez, plaisantai-je en lui offrant un clin d'œil. Sois un homme, ça ne fera pas mal.

Il gonfla les narines et se rassit, boudeur.

— Je t'ai à l'œil, avertit-il Grigore entre ses dents.

Grigore releva la remarque par un sourire narquois et se baissa pour dénouer ses Converse. Il les retira et vint me rejoindre sur le lit, dans la même position que moi, en tailleur. Ses genoux touchaient les miens. J'entendis Leith pousser un profond soupir.

Eh ben ! Ça allait être folklo !

— Prête ? s'assura Grigore.

Je jetai un dernier regard à Leith qui était définitivement crispé, et opinai.

Grigore avança ses mains vers mon visage et, très délicatement, cala derrière mes oreilles les quelques mèches de cheveux qui couvraient mes joues. Le geste fut si tendre qu'il me fit tressaillir. Vu sa mine moqueuse, j'étais sûre qu'il l'avait fait exprès pour mettre Leith en rogne – j'entendis d'ailleurs un

grognelement sourd se bloquer dans son larynx.

— Détends-toi et ferme les yeux si tu en as besoin. Je vais tenter de te faire passer mon énergie corporelle. Si tu ne ressens aucune chaleur, c'est que ça ne fonctionne pas et que tu n'es pas réceptive.

Je lui fis « oui » d'un battement de cils.

Je vis Grigore frotter doucement ses paumes l'une sur l'autre et les poser sur mon visage pour envelopper ma mâchoire et mes joues. Avant de fermer les yeux, je vis que ses paupières étaient closes, il était déjà en train de se concentrer.

Au bout de trois secondes seulement, je ressentis une touffeur extraordinaire émanant de ses mains. J'en frissonnai de la tête aux pieds, il était aussi chaud que Leith. Lorsqu'il descendit ses doigts sur mon cou, j'eus l'impression qu'il y laissait une ligne de feu. Il l'encercla sans faire pression pendant quelques secondes et descendit sur mes épaules.

Je jetai un œil à Leith et constatai qu'il n'aimait pas du tout ce qu'il voyait. Mes vibrations ne lui avaient pas échappé. Ses pupilles étaient noires de jalousie et sa mâchoire sautait en tics nerveux. Je préfèrai fermer les yeux pour éviter de voir ça. Il ne manquerait plus qu'il s'imagine n'importe quoi ! Je pris une profonde inspiration et tâchai de maîtriser au mieux l'effet que Grigore avait sur moi.

Il continua ses attouchements le long de mes bras, me brûlant toujours autant. Enfin, il attrapa mes poignets et finit par glisser ses doigts entre les miens pour les serrer. Ma peau était en combustion partout où il m'avait touchée.

— À ton tour.

— Quoi ?

— Fais passer ton énergie en moi.

— Mais... je ne sais pas faire, bredouillai-je. Comment dois-je m'y prendre ?

Grigore lâcha mes doigts et commença à déboutonner sa chemise.

— Hé ! Mais il fait quoi, là ? éructa Leith dont les iris avaient complètement disparu.

— T'inquiète pas, chien, ricana Grigore. Je ne suis pas du genre à me donner en spectacle pour ces choses-là. (Puis il reprit son sérieux.) Tais-toi, et essaye de ne pas nous déconcentrer.

J'étais déconcertée et n'osais pas regarder Leith une nouvelle fois. Cependant, je l'entendis griffer le bois du rebord de la fenêtre, signe qu'il se contenait difficilement.

Mes yeux se fixèrent plutôt sur le torse laiteux de Grigore. Ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour calmer mon petit ami, je dois le reconnaître, mais je ne pouvais m'en empêcher, je n'avais jamais rien vu de tel. On aurait dit qu'il

avait été sculpté dans un marbre blanc, sans défauts. Seule la cicatrice de sa morsure venait barrer sa poitrine, au niveau du cœur. Grigore était magnifique.

— Frotte tes mains, m'intima-t-il.

J'obéis et tâchai d'imiter ses propres gestes. Sans qu'il me le dise, je posai mes mains sur ses joues et attendis quelques secondes.

— Oh ! m'écriai-je lorsque je sentis à nouveau cette sensation de chaleur, mais venant de moi, cette fois.

— C'est parfait, m'encouragea-t-il. Continue.

Je répétais chacun des mouvements qu'il avait faits avec moi et terminai par l'entrecroisement de nos doigts. Il me sembla que lui et moi étions en train de bouillir.

— Ferme les yeux, chuchota-t-il.

J'obtempérai et sentis qu'il avait collé son front brûlant contre le mien. C'est alors que j'entrai dans un état second. Je quittai la pièce dans laquelle nous étions et m'envolai spirituellement dans un endroit inconnu. L'intérieur d'une maison.

— Détaille ce que tu vois, entendis-je de très loin.

— Je ne sais pas où je suis, il fait noir.

Je me concentrai un peu plus.

— J'entends du bruit. Une respiration. Quelqu'un est en train de dormir.

Malgré moi mon souffle se calqua à celui de la personne qui était assoupi.

— Mes yeux s'habituent à l'obscurité, je commence à voir un peu mieux.

Je regardai autour de moi.

— Le papier peint est démodé, orange et marron. Il y a une vieille table en bois contre un mur et une chaise sur laquelle sont posés des vêtements. Ceux d'un homme.

Je sursautai.

— Hannah..., s'éleva la voix de l'homme dans ma tête. Même pendant mon sommeil tu viens me rendre visite. Je vais finir par croire que tu ne peux plus te passer de moi.

Toute mon épine dorsale fut secouée de frayeur. Ewan avait les yeux grands ouverts sur moi. Malgré le manque de lumière, je les vis se liquéfier.

— Continue, Hannah, m'encouragea Grigore.

Ses doigts me serrèrent davantage.

— Hannah, mon amour... N'aie pas peur, tu n'es pas seule.

Je mis plusieurs secondes avant de comprendre que Grigore et Leith avaient entendu ce qu'Ewan m'avait dit. Ils l'avaient entendu depuis ma propre bouche.

— Il va vraiment falloir que je parvienne à t'amener à t'abreuver de mon sang, mon trésor, puisque tu me veux à ce point. Je me laisserai faire, je te

promets.

Il ricana d'une voix grasse et horripilante que je transmis à Leith et Grigore. Je n'étais plus moi et c'était effrayant.

J'entendis Leith pousser un juron de colère et aussitôt, la voix de Grigore qui lui sommait de se taire.

— Ignore Ewan, et regarde autour de toi. Que vois-tu ?

— À bientôt ! chantonna Ewan.

Je poussai un cri strident et rouvris brusquement les yeux, le contact était rompu.

— Hannah ! s'exclama Leith qui était assis à côté de moi. Mon amour, ça va ? Je le regardai, désorientée.

Leith enroula son bras autour de mes épaules et me fit basculer contre lui. Je me sentais déjà mieux.

— Il sait où je suis, chuchotai-je.

— Non, pour l'instant, tu n'es que dans une chambre. Ce n'est pas très intéressant pour lui. Pas plus que le regarder dormir l'est pour toi, tenta de me rassurer Leith.

— Ne dis pas n'importe quoi, garou ! contrecarra Grigore avec agressivité. Il ne bluffe pas ! Il est capable de la retrouver n'importe où s'il se concentre. C'est son créateur, pas un amoureux transi qui fait du vaudou ! Procédons par ordre, embraya-t-il. D'abord, tu vas passer un coup de fil à Darius pour l'avertir de ce qui se passe – il sait déjà pour Pitt. Ensuite, j'ai besoin que tu éclaircisses deux ou trois choses.

— Euh oui... je t'écoute.

— Appelle d'abord Darius.

Je hochai la tête et me levai pour fouiller dans mon sac. J'en sortis mon téléphone et composai le numéro de mon meilleur ami. Je n'avais aucune tonalité.

— On dirait que le réseau ne fonctionne pas. Je peux peut-être essayer sur la ligne fixe. Il y a un téléphone dans le bureau.

Je sortis de la pièce sans fermer la porte et me précipitai dans le couloir pour pénétrer dans « l'autre » de mon père. La porte n'était jamais fermée à clef bien qu'il interdise à quiconque d'y entrer. Je me jetai sur le combiné et le portai à l'oreille. Les bips rapides m'informèrent que je n'aurais pas plus de succès pour joindre qui que ce soit. Je raccrochai et sortis de la pièce. Lorsque j'entrai dans ma chambre, je n'eus aucun mal à comprendre que Leith et Grigore venaient d'échanger une conversation pas très amicale. Chacun regardait l'autre droit dans les yeux, avec dureté, ne me prêtant aucune attention. Je crus même voir passer des étincelles entre eux.

— Quoi ? demandai-je, agacée. Vous n’allez pas vous battre, quand même ?

— Bien sûr que non, m’assura Leith qui sembla se réveiller, soudain.

— Ne t’inquiète pas, surenchérit Grigore. Alors ?

Je secouai le menton.

— Toutes les lignes sont coupées. On essayera plus tard, mais je doute que ce soit réparé cette nuit.

Leith me tendit la main pour que je le rejoigne sur le lit.

Je calai ma nuque contre son épaule et fermai les yeux quelques secondes.

— Hannah, demanda Grigore. Quelles sont tes intentions? J’ai accepté de t’aider et je me tiens à ta disposition, mais que veux-tu faire, précisément ? Je n’ai pas abordé ce sujet avec toi pour ne pas être indiscret, mais j’avoue que je suis paumé. Pourquoi veux-tu retrouver Ewan ? Tu veux personnellement sa peau ou tu veux qu’on s’en charge ? La différence est de taille. Il te faut être très claire.

— Je n’en sais rien, Grigore... Je ne sais plus.

— Tu n’as fait aucun choix ?

Je levai la tête et mon regard croisa celui de Leith. Le sien était inexpressif. Il attendait la même réponse que Grigore, mais j’étais incapable de leur donner. Pas encore.

— Non. Toujours pas.

— Combien de temps reste-t-il ?

— Huit semaines, répondit Leith du tac au tac

— C’est peu...

— Je sais, murmurai-je.

Grigore se frotta les yeux.

— Mais pas impossible... Nous devons retrouver Ewan avant qu’il ne vienne à ta rencontre. Je ne veux pas t’effrayer, gamine, mais le temps presse. Pitt sera bientôt là, lui aussi. Je ne pourrais pas être sous tous les fronts.

Leith ricana, l’air mauvais.

— Mais qu’est-ce que tu crois ? Que tu es le seul à vouloir prendre soin d’elle ? Je ne la quitterai pas d’une semelle, s’il s’approche, je serai là.

— Et tu te battrais seul contre toute une armée ? persifla Grigore en exagérant. Si Pitt n’est pas avec lui, Ewan ne va pas se gêner pour rassembler un petit comité. Ne crois pas qu’il va prendre le risque d’écourter sa vie !

— Très bien, répondit calmement Leith. Nous partons demain.

— Où allons-nous ? Je refuse de laisser ma famille seule ici !

Grigore et Leith échangèrent un regard.

— Je pensais que nous pourrions rejoindre Darius chez Gwen et en discuter ensemble.

— Et mes parents ?

Lui et Grigore se regardèrent encore.

— Quoi ?

Leith soupira et Grigore brassa l'air de sa main avec mécontentement.

— Je voudrais faire intervenir Al et Bonnie pour qu'ils surveillent discrètement tes parents et qu'ils nous aident à surprendre Ewan s'il vient ici, ou quiconque te chercherait. Grigore n'a pas l'air content de s'associer à deux garous d'âge mûr.

— Mais tu ne peux pas les impliquer ! protestai-je. Ils pourraient se faire tuer !

— J'en doute, Hannah. Al est mâturé et Bonnie est une hispo, ne l'oublie pas. C'est une guerrière.

J'avais beaucoup de mal à associer Bonnie à une combattante d'élite. Je me frottai les yeux. J'étais en plein cauchemar !

— Je refuse de les mettre en danger.

— Ils ne le seront pas, fais-moi confiance.

Ses iris flamboyaient. J'avais envie de le croire, mais une part de ma conscience me disait que ce n'était pas raisonnable. Je n'avais pas le droit de jouer avec leurs vies.

— Trouvons une autre solution.

— Et laquelle ?

— Ma famille doit partir.

— Et tu leur dis quoi pour qu'ils s'en aillent ? Tu les mets au parfum ? Hannah, soit raisonnable.

Je secouai la tête.

Son regard se durcit et son visage prit un masque d'autorité que je lui connaissais bien lorsqu'il était déterminé.

— On reparlera de tout ça, demain, décida-t-il.

Je haussai les épaules. Je n'avais aucune envie de me battre contre lui. La situation était déjà bien assez compliquée comme ça.

— Je vais te montrer ta chambre, Grigore, dis-je d'une toute petite voix.

Il salua poliment Leith et m'accompagna dans le couloir, silencieusement. Je traînai les pieds, alourdie par un effroi grandissant.

J'ouvris la porte et appuyai sur l'interrupteur avant d'entrer avec lui.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, demande moi et je...

Ma voix se brisa dans un sanglot. J'avais envie d'exploser.

— Hannah..., murmura-t-il en me tenant par les épaules. Tout va finir par s'arranger.

— Je n'en suis pas si sûre, mais merci. Merci Grigore, pour tout ce que tu fais. Comme s'il s'agissait de Darius – d'ailleurs, j'aurais vraiment aimé qu'il soit

là à cet instant –, je me jetai dans ses bras. D’abord, il parut gêné par cet élan d’affection et finalement, il me serra contre lui en tapotant de la main l’espace entre mes omoplates. Je me reculai, embarrassée. Grigore rit du nez.

— Ahhh...

— Quoi ? hoquetai-je.

— Darius m’avait prévenu que tu étais très attachante. Casse-pieds, mais attachante.

Il réussit à me dérider sensiblement

— Attachante, peut-être ? suggérai-je.

Il sourit.

— Essaie de te reposer un peu, demain tu y verras plus clair. Quant à moi, je serai sûrement parti à votre réveil, tu m’excuseras auprès de tes parents. Je vais tâcher de surveiller l’arrivée de Pitt. Je te tiendrai au courant.

J’acquiesçai et sortis de la pièce.

Leith m’attendait, assis sur le lit. Je fus bouleversée par la manière dont il me regarda lorsque je passai la porte. Au-delà de la colère qui l’emplissait crescendo, je lisais tout l’amour qu’il me portait, l’inquiétude et l’impuissance qu’il ressentait de ne pouvoir m’apaiser. Il se leva et prit ma main pour m’attirer sur le lit. Sans mot dire, il éteignit la lumière et s’allongea près de moi. Aucun de nous n’avait retiré ses vêtements. Je m’installai en chien de fusil, prostrée sur moi-même. Leith se moula derrière mon dos et passa tendrement son bras autour de ma taille. Sa chaleur m’envahit entièrement. Je sentis son autre main caresser mes cheveux, jusqu’à ce que, épuisée, je finisse par m’endormir.

Au petit matin, Grigore était effectivement parti. Version officielle : il prenait le bateau très tôt pour les îles Shetland. La tempête était passée, mes parents ne furent pas surpris.

Je ne savais plus ce qui m’embrouillait le plus la tête. Le fait que Pitt puisse débarquer d’une minute à l’autre, qu’Ewan soit un malade vicieux et dangereux, que je mettais mes amis en danger ou que ma famille risquait le pire. Pour l’heure, le problème de mon humanité, je n’en avais que faire. Tout ce que je voulais, c’était avoir la paix.

Pendant que Leith était sous la douche, je préparai rapidement nos valises, puis je descendis rejoindre ma mère dans le salon. Lorsqu’elle m’interpella pour m’annoncer la nouvelle, je crus sauter de joie et crever le plafond par la même occasion.

— Sweetheart, je sais que tu ne restes pas ici pour très longtemps, mais ce matin, nous avons appris la naissance de la petite fille de Jenny, la tante de Helmsdale. Elaine aimerait beaucoup rendre visite à sa petite nièce. Nous

pensions, si ça ne te dérange pas, partir avec ton père et Mathy dans la journée. Nous serons de retour dans deux ou trois jours.

— C'est une excellente idée ! m'empressai-je de répondre, trop contente qu'ils s'éloignent d'ici.

— Tu seras encore là à notre retour ?

— Oui, sûrement. Je n'ai pas d'obligation avant la semaine prochaine.

J'espérais ne pas trop m'avancer...

— Alors, c'est parfait. Vous aurez la maison pour vous deux, dit-elle en me gratifiant d'un clin d'œil malicieux.

Mes parents venaient de régler un premier problème, mais il en restait encore quelques-uns. Je fis bonne figure, et lui répondis par un sourire que je voulus aussi amène que possible.

— C'est parfait, fit Leith à son tour, lorsque plus tard, je lui appris le voyage de mes parents. Tu es prête ?

Je hochai la tête.

Lorsque Leith gara l'Audi dans la cour de Gwen, il était tout juste dix heures.

Il m'escorta dans la maison, le bras résolument accroché au mien. Si la situation n'était pas si tordue, j'aurais dit qu'il frisait la paranoïa.

— Salut ! s'écria Gwen en nous ouvrant la porte. Vous nous rendez une petite visite ?

— Salut, Gwen. On s'installe, annonça-t-il en posant son sac à dos à même le sol.

Puis il l'embrassa gentiment sur le front.

— Il y a un souci ? demanda-t-elle.

— Oui, Hannah vous racontera. Entre vite, me dit-il. Je vous rejoins dans un moment.

— Mais, où vas-tu ? s'inquiéta Gwen.

— Saluer mon père.

— Ok.

— Entre, ma grande, m'invita-t-elle. Les enfants vont être contents de te voir.

Je jetai un dernier regard à Leith qui était déjà en train de passer la grille, son téléphone portable à l'oreille. J'étais sûre qu'il allait quand même en profiter pour appeler Al et Bonnie. Je fermai les yeux en secouant la tête et pénétrai dans la maison.

D'abord, je fus surprise par la décoration. Rien à voir avec l'extravagance de Gwen et celle que j'avais imaginée pour sa mère. L'intérieur était élégant, raffiné et harmonieux, dans un style moderne et chaleureux. Ensuite, je fus estomaquée de voir madame Fisher se présenter devant moi et dire :

— Eh bien ! Gwen n'avait pas tort, tous les anges noirs sont d'une beauté étourdissante ! Je suis désolée de vous abandonner alors que vous venez juste d'arriver, mais je suis attendue à Dornoch pour quelques jours. À bientôt ! nous salua-t-elle en s'éloignant. Et n'oublie pas de brancher l'alarme pour la nuit, Gwen !

— Comme toujours..., marmonna cette dernière.

J'en restai bouche bée. J'imaginai à peine la réaction de ma mère si j'avais dû la mettre au courant de ma nouvelle condition. Je souris de la situation et suivis Gwen dans le salon.

— Où est Darius ?

— Hannah !

Hermance et Pierrick accoururent pour se jeter sur moi. Je n'avais pas assez de deux bras pour les encercler, mais mon Dieu ce que ça faisait du bien de les voir !

— Ah, mes fripouilles, vous m'avez sacrément manqué ! Vous avez été sages, au moins ? Pas de vitres cassées ? insinuai-je avec un clin d'œil.

Ils secouèrent vivement la tête et levèrent le menton bien haut en fermant les yeux. J'étais sûre de ce qu'ils demandaient. Je m'inclinai sur eux et leur plantai un baiser sur le front.

— Tu as vu, cria Pierrick à son frère, c'est moi qu'elle a embrassé en premier. Ça veut dire que c'est moi qu'elle préfère !

— C'est même pas vrai ! protesta Hermance. C'est *moi* qu'elle préfère.

— Non !

— Si !

— Et si vous alliez jouer ailleurs ? s'exaspéra Darius.

Je n'attendis pas pour me jeter dans ses bras le serrer à l'en étouffer. J'avais l'impression de ne pas l'avoir vu depuis des lustres.

— Eh bien, petite fille, en voilà des manières ! Tu vas rendre jaloux ton amoureux.

— Aucun risque, entendis-je Leith derrière moi.

Je me détachai aussitôt de Darius pour me tourner.

— Ton père n'était pas là ?

— Non, il est sorti. Et mon oncle et ma tante sont à Thurso pour la journée.

— Tu les as quand même alertés ?

Il hochait la tête et je me renfrognai.

— Alertés ? répéta Darius en fronçant les sourcils. Il y a un problème ?

— Je suis entrée en contact avec Ewan, hier soir...

Et je lui racontai tout, depuis ma vision de la ferme jusqu'à mon exercice avec Grigore.

Darius s'adressa à Leith.

— Ton oncle et ta tante vont donc surveiller le manoir ?

— Ils seront là dans moins d'une heure.

— Je n'avais vraiment pas envie que tu les mêles à ça, Leith. Mes parents seront déjà partis quand ils arriveront. Tu leur as dit pour moi ?

— Très brièvement.

— Génial ! Ils doivent être heureux d'avoir un exploitateur dans la famille ! persiflai-je.

— Ils vont au-delà de ces considérations en ce qui te concerne.

— Mais comment peuvent-ils prendre les choses aussi facilement ? Ce sont des saints, ou quoi ? m'agaçai-je.

— Nous allons réessayer de te faire entrer en contact avec Ewan pour le débuser, décida Darius. Quant à Pitt, attendons que Grigore nous donne des nouvelles.

Je hochai la tête.

— Une minute, nous interrompit Gwen qui faisait quelques recherches sur le net depuis son pc portable. Regardez ça.

Nous nous agglutinâmes autour d'elle.

— Google Earth répertorie des photos satellites du monde entier. C'est comme une immense carte du monde, mais plus précise et sur laquelle on peut zoomer. Comme Hannah a dit que l'exploitation agricole se trouvait dans les terres et que la tempête n'a eu lieu qu'à l'extrême nord-est de l'Écosse, j'ai fait un quadrillage à cinquante kilomètres plus à l'ouest de chez nous. J'ai pris Wick comme point de départ et je me suis concentrée sur les communes proches d'une usine, en pleine campagne, avec un cours d'eau pas loin. Et voilà ce que j'ai trouvé. Il n'y en a pas tant que ça. J'ai sélectionné plusieurs endroits. À toi de me dire, si tu en reconnais au moins un, Hannah.

Elle fit défiler la carte doucement sur la gauche en s'arrêtant sur les lieux qu'elle avait retenus. Ça ne me disait absolument rien. Gwen ne se découragea pas pour autant.

— Ce n'est pas grave. Essayons les bâtiments à environ dix kilomètres alentour.

À nouveau, elle fit glisser la souris, lentement, et s'arrêta tout près de la commune de Milton.

— Voilà. Là j'ai trouvé un bâtiment qui n'est pas vraiment une usine, mais tu vois, on aperçoit dans l'enceinte une série de bombonnes de gaz, ou je ne sais pas quoi. Plus au nord il y a une exploitation agricole. Par contre, je ne vois qu'une grande route pour y accéder, pas de chemin. Tu penses que ça peut-être ça ?

Elle zooma au maximum vers l'endroit. Je secouai la tête et fronçai les sourcils.

— Non. La ferme était bien plus rustique et celle-ci n'est pas assez isolée. L'usine était plus vaste, avec un grand nombre de voitures garées autour. Et puis la rivière me semblait bien moins éloignée que ça.

— Tu peux aller plus au sud Gwen ? demanda soudain Leith. Il y a une usine près de Newton, à quelques kilomètres seulement de Milton.

— Oui tu as raison, je l'ai aussi sélectionnée.

Elle descendit l'image en longeant la route de la première usine et passa devant un ensemble de bâtiments avec un immense parking autour.

— Là ! Stop ! Zoom, ici, zoom ici ! criai-je en appuyant mon doigt comme une folle sur l'écran. C'est là, c'est cette usine, j'en suis sûre.

— C'est à Newton, dit Leith à voix basse, moins de dix kilomètres de Wick.

— Si près ? soufflai-je.

Leith resta impassible.

Je pris moi-même la souris et continuai à longer la route qui menait à l'usine. Elle se séparait en Y et je choisis celle de gauche. Je passai devant le baraquement en ruine et descendis jusqu'à l'exploitation agricole. Tout y était. Le bâtiment en U, les dépendances, la rivière un peu plus loin...

— C'est là.

J'avais parlé si bas que j'eus l'impression de n'avoir fait que penser très fort. Leith sauta de son siège comme un diable.

— On y va ! cria-t-il à Darius.

— Une minute ! le calma-t-il d'une voix forte. Tu ne sais même pas s'il est encore là-bas.

— On s'en fout, on peut être à Newton dans moins de vingt minutes ! Qu'est-ce qu'on attend, nom d'un chien ? Je vais massacrer ce type ! s'emballa-t-il de colère.

— Leith, murmurai-je en posant mon bras sur le sien. Je n'ai encore fait aucun choix.

— Mais il est à portée de main ! Nous devons...

— Ne décide pas pour moi !

Il sembla comme frappé par la foudre. Il m'observa avec ses prunelles iridescentes et attendit. Silencieux.

— Nous allons vous laisser, décida Gwen en attirant Darius avec elle hors de la pièce.

Leith ne prêta pas attention à eux, il ne fixait que moi.

— Que veux-tu que je fasse ?

Je n'avais jamais été aussi près de la décision que je devais prendre et mon

cœur en fit les frais. Il courait à une allure folle. Je me demandai si Leith était capable d'en sentir les battements. Apparemment oui. Il passa sa main derrière ma nuque et m'attira contre lui.

— Calme-toi. Respire doucement et pardonne-moi. Je ne ferai rien que tu n'aies pas décidé.

Il posa ses lèvres sur mon front et m'embrassa profondément. Je m'accrochai à ses épaules, désespérée et à bout de force, pendant que le téléphone sonnait dans la pièce à côté. Darius décrocha. Puis la porte du bureau s'ouvrit brusquement sur Gwen.

— Grigore sait où est Pitt ! Il y a un problème.

Mon cœur s'arrêta de battre et repartit aussi sec à un rythme démentiel. J'avais peur.

Chapitre 27

Darius sortit comme une tornade la pièce.

— Il arrive au manoir et il n'est pas seul ! Sutherland ! On y va !

Une ondée de panique m'envahit entièrement.

— Mes parents !

— Ne bouge pas d'ici ! me hurla Leith avant de rejoindre Darius en courant.

Je restai tétanisée d'effroi de trop longues secondes. Avant que je ne me ressaisisse, Leith et Darius étaient déjà partis. Je sautai sur mon téléphone portable pour appeler mes parents, Gwen s'en empara et me regarda avec des yeux larmoyants.

— Ne perds pas ton temps, ils sont toujours là-bas.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Oh mon Dieu, mon Dieu ! Je dois y aller !

— Hannah ! Non ! me retint-elle, en larmes. Al et Bonnie y seront bientôt et... avec Grigore, Leith et Darius, ils seront cinq.

— Mais je ne peux pas les laisser se faire massacrer ! C'est ma famille ! hurlai-je.

— Ils n'auront pas le dessus, Hannah. Darius... Leith... ils vont faire ce qu'il faut pour qu'il ne leur arrive rien. Hannah, ne fait pas de bêtise, je t'en prie... je t'en prie, gémit-elle.

— Que se passe-t-il ? demandèrent en chœur Pierrick et Hermance en entrant dans la pièce.

Je leur jetai un regard affolé.

— Retournez à l'étage, leur recommanda aussitôt Gwen. Hannah et moi avons besoin d'être seules. S'il vous plaît.

Les garçons hochèrent la tête et firent demi-tour en traînant des savates, non sans m'avoir lancé un œil inquiet.

Je me jetai sur le canapé, tremblotante. L'angoisse me paralysait totalement. J'eus l'impression que mon cœur allait éclater de souffrance, de peur et d'impuissance. Ma famille...

Gwen s'assit à côté de moi et me prit dans ses bras. Je fermai les yeux et eus une réaction qui me prouva à quel point j'étais encore si humaine à l'intérieur :

je fondis en larmes, éclatai en un sanglot long et profond. Elle me cajola longtemps, pendant que j’essayai de me calmer.

Je finis par me décoller de Gwen pour me coucher en boule sur le divan. Les battements de mon cœur étaient rapides et lourds. Je pratiquai la respiration abdominale et me balançai d’avant en arrière. Au bout d’un moment j’imaginai de la musique dans ma tête. *The sound of silence*, de Simon and Garfunkel.

*Hello darkness my old friend
I’ve come to talk with you again
Because a vision softly creeping
Left its seeds while I was sleeping
And the vision that was planted in my brain
Still remains within the sound of silence*

Ewan était dans une voiture et chantait à tue-tête.

Il était seul. Le cuir beige clair des sièges et le bois de rose parfaitement ciré du large tableau de bord montraient qu’il conduisait une voiture de luxe spacieuse.

Il braqua le volant à gauche et ralentit pour amorcer un créneau afin de se garer. Quand il fut à l’extérieur, il avança jusqu’à l’avant pour caresser la statuette *The spirit of Extasy*^[8] qui s’érigeait fièrement sur le capot noir rutilant – il s’agissait d’une Roll Royce –, puis il se dirigea vers un bâtiment victorien guindé. Il passa une grille ouverte et sonna à la double porte d’entrée en bois rouge. Un homme caché derrière des lunettes de soleil lui ouvrit. Il avait une allure particulière, bien qu’il fût vêtu avec élégance et finesse. Ses cheveux noirs de jais tranchaient sur sa peau si terne qu’elle en était dérangeante. Elle donnait l’illusion d’un gris cadavérique.

— Tu en as mis du temps pour arriver.

— C’est-à-dire que tes exigences sont pour le moins difficile à combler, cher ami.

Depuis la baie vitrée, il montra du menton la voiture rutilante stationnée sur le trottoir.

— Tu sais que je ne sors que dans ces voitures-là. Le service que j’ai consenti à te rendre doit être important pour que tu aies fait cet effort.

— Tu l’as dit, mon cher Rémy.

Le prénom était français, bien qu’aucun accent dans sa voix ne pût le trahir. Il avait des intonations distinguées et une gestuelle d’un autre temps

— Mais plus qu’un service, c’est un échange, reprit Ewan. Tu en profiteras toi aussi.

L'homme hochait la tête en souriant et fit entrer Ewan dans la maison. Ils avancèrent dans un vaste hall d'entrée et bifurquèrent aussitôt dans un salon meublé avec luxe. Tandis qu'Ewan entrait dans la pièce, je vis qu'un autre homme chauve était assis sur un divan en cuir blanc. Lui aussi portait des lunettes de soleil et affichait le même teint blafard.

Ewan ne prit pas la peine de s'asseoir et personne ne l'invita à le faire.

— Tu as été long, dit l'homme chauve. J'ai hâte de voir si ce que tu proposes est aussi extraordinaire que tu le prétends.

— Tu ne seras nullement déçu, Henry, fais-moi confiance. Si tu veux bien, nous partons de ce pas, la voiture vous attend.

Il agrémentait la parole d'un geste et l'homme se leva. Il passa devant Ewan avec un sourire faux et sortit du salon, précédé de celui qui s'appelait Rémy.

Ces deux hommes avaient strictement la même odeur. Ils sentaient le fer, la terre, et je l'aurais juré : la mort.

Tous trois s'installèrent dans l'habitacle spacieux de la Rolls, Ewan au volant. Il mit la clef de contact et démarra en faisant prolonger le ronflement. Finalement, il manœuvra pour sortir de sa place et s'élança dans la rue.

— Change cette musique ! s'exclama le dénommé Rémy pendant que Simon and Garfunkel chantaient. Je suis d'humeur pour quelque chose de plus dynamique. Nous allons faire du sport après tout !

La voiture s'arrêta à un feu et celui qui s'appelait Henry colla son nez contre la vitre. Il regarda passer une jeune femme fort jolie et flaira l'air avec exagération.

— Besoin d'une mise en bouche, Henry ? s'esclaffa Ewan.

— Ne perdons pas notre temps, répondit-il.

— Quand était-ce la dernière fois, Rémy ? demanda Ewan.

— Plusieurs semaines. Tu comprends notre excitation.

— Oui..., dit Ewan en riant. Mais pourquoi si longtemps ?

— L'exigence de la qualité, mon cher Ewan.

— Arriverez-vous à vous contenir suffisamment pour éviter un dérapage fatal ?

La bouche de celui qui s'appelait Henry se pinça en un rictus narquois.

— Qu'en penses-tu, Ewan ?

Mon créateur sourit en coin, s'admira dans le rétroviseur et s'appliqua à recoiffer ses cheveux blonds d'une main.

— Eh bien, disons que je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Sage réponse.

— Mais il serait toutefois intéressant que je puisse m'amuser un peu, moi aussi.

— Nous ferons pour le mieux, mon ami !

— Serons-nous nombreux ? demanda l'autre.

— D'après mes très récentes informations, si nous n'arrivons pas trop tard, nous ne serons que sept et la partie sera parfaitement calme.

— Quand arriverons-nous ?

— Très vite.

— Parfait. C'est parfait.

C'est à ce moment précis que la sonnette d'alarme retentit dans mon cerveau et que j'eus conscience d'avoir une vision.

Sept, il avait dit sept. Gwen, les enfants, moi et... eux ? Ewan et ces hommes se dirigeaient tout droit ici !

Ewan braqua d'un coup sec sur la droite, accéléra brusquement et, une seconde avant de me réveiller enfin, j'eus le temps d'apercevoir un panneau au bord de la route « WICK 1 ». Les chiffres étaient effacés.

Je me redressai comme une furie, faisant sursauter Gwen qui était en train de mordiller la manche de son pull.

— Ewan arrive, je viens d'avoir une vision ! Il faut partir d'ici ! Vite !

Elle sauta du canapé comme un ressort.

— Seigneur !

C'est la première fois que je l'entendais invoquer le divin, mais au point où nous en étions, il ne nous restait pas grand-chose à faire.

— Ils sont trois. Lui et deux autres vampires, et ils ont soif ! criai-je.

Gwen devint blême, il me sembla même voir ses cheveux se hérissier sur sa tête.

— Où sont-ils ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

J'essayai de rassembler mes esprits et me rappelai du panneau routier.

— Je n'en sais rien. Une dizaine de miles, ou seulement un et demi... le chiffre était effacé.

— Le chiffre ? Quel chiffre ? Un mile ? Oh mon Dieu !

Gwen courut en bas de l'escalier et hurla :

— Hermance, Pierrick ! Descendez ! Vite !

Ils débaroulèrent aussitôt les marches sans sourire, ils avaient senti le vent de panique autour de nous.

— Venez ! s'égosilla Gwen en se dirigeant vers la porte d'entrée. Je lui emboîtai le pas.

— Où allons-nous ?

— Les mettre en sécurité. Ils ne peuvent pas venir avec nous, où que nous allions.

— Que se passe-t-il ? demanda Hermance dont la voix trahissait une peur grandissante.

— Où ça, les mettre en sécurité ? m'enquis-je en paniquant de plus en plus.

Gwen réfléchit pendant un court instant.

— Je n'en sais rien, chez un voisin ou... chez Jeremiah Sutherland, il y aura sûrement la dame de ménage. Venez, les garçons !

— Et Hannah ? cria Pierrick parce que je m'étais arrêtée au milieu de la pièce. Je tâchai de prendre un semblant de calme et m'agenouillai à ses pieds.

— Ne t'inquiète pas, ma fripouille. Vous allez rester avec Gwen, d'accord ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je reste avec toi ! s'écria Gwen ! en me tirant par le bras.

Je les accompagnai jusque vers le trottoir avant qu'ils ne traversent la route.

— Reste avec eux, Gwen. Ne prends pas de risque pour moi. J'appelle Leith et Darius, je vais les attendre ici.

— Hors de question ! Tu es complètement barjot !

Soudain, un crissement de pneu retentit et une lourde voiture noire déboucha du coin de la rue. Nous tournâmes tous la tête vers elle. Mon sang se figea.

— Ce sont eux ! hurlai-je. Gwen ! Cours, cours !

Elle et les garçons se lancèrent à une vitesse ahurissante jusque vers la grille ouverte des Sutherland.

— Hannah ! Hannah ! entendis-je crier de panique Hermance et Pierrick.

Je ne savais plus de quel côté regarder, ni même où aller, j'étais comme tétanisée, immobile devant le portail de chez Gwen. Lorsque j'entendis les portières de la Rolls claquer, je sursautai. Je fis deux pas en arrière et, sans même réfléchir, je filai me réfugier dans la maison des Fisher, comme si celle-ci constituait un abri sûr. Je refermai bêtement la porte à clef derrière moi et courus tout droit jusqu'au fond de l'immense jardin abrité de chaque côté par de grands ifs. Je n'étais plus capable de réfléchir à ce que je devais faire et je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits, ni même d'avoir l'idée de déployer mes ailes et de m'enfuir par les airs.

J'entendis la porte d'entrée voler en éclats dans un bruit assourdissant, puis des pas lents venir dans ma direction. Résignée, je fis face à Ewan. Il avançait avec assurance, le sourire aux lèvres. En même temps, les deux hommes qui l'accompagnaient retirèrent leurs lunettes de soleil, faisant s'étouffer un cri dans ma gorge. Leurs yeux rouges gorgés par la soif parurent sur le point d'exploser. Ils n'étaient pas comme moi, ils n'étaient pas des anges noirs. Je voyais pour la première fois de ma vie une autre espèce de vampires et j'étais terrifiée.

J'ôtai prestement le pull que je portai pour me retrouver en débardeur. Les airs... Je devais tenter le tout pour le tout.

Ewan éclata de rire et retira lui aussi son sweater.

— Parce que tu penses que je vais te laisser filer ?

J'entendis grogner les deux types derrière lui.

— Calmez-vous, les gars, on va s'amuser un peu avant. Vous allez voir, c'est une vraie furie.

— Tu n'avais pas menti, Ewan, dit Henry en reniflant dans ma direction. Quelle odeur exquise... Je n'ai jamais vu une chose pareille. Comment se fait-il qu'elle ait l'arôme d'une humaine ?

— Et encore, tu n'imagines pas son goût un seul instant... Elle est d'une étrangeté délicieuse, ricana Ewan.

Les deux autres grognèrent encore.

— Ah ! Mes amis s'impatientent, je leur ai promis qu'ils goûteraient à un met délicieux avant que je ne me charge de toi. Tu n'y vois pas d'inconvénient, j'espère ?

Je sentis mes iris se liquéfier.

— Qu'ils s'approchent pour voir ! hurlai-je en prenant une position de guerrière, les jambes fléchies, le dos courbé vers l'avant et les mains bien à plat sur les genoux.

C'est la peur qui me donnait du courage. Je n'avais pas l'intention de me laisser bouffer comme une biche malade par une meute de loups. Je me battrais !

— Bon ben, finalement, il y aura un peu plus de sport que prévu, les gars, dit Ewan en haussant les épaules d'amusement. Qui commence ?

— Moi !

Ewan se mit de côté pour laisser passer celui qui s'appelait Rémy. Lequel feula et se jeta sur moi d'un bond. Je fus plus rapide que lui et l'évitai sans mal. Il retomba souplement sur ses pieds et grogna de rage.

S'il croyait que j'allais faciliter sa partie de chasse, il rêvait !

Comme je contrôlais mon corps d'ange noir, à présent, je tendis les mains en face de moi et fis sortir mes serres. Le gars ne parut pas impressionné, il avança de deux pas et, telle une ombre que j'eus à peine le temps de voir passer, il se retrouva derrière moi.

Ses mains agrippèrent ma nuque avec force tandis que je sentais sa mâchoire s'ouvrir, prête à me mordre. Je lui infligeai un coup de coude brutal dans l'abdomen et l'envoyai s'écraser contre le mur en pierre du jardin. Je me retournai immédiatement pour me jeter sur lui et lui taillader le visage. J'étais véloce pourtant, mais je le ratai. À ma grande stupéfaction, il s'était évaporé devant mes yeux dans un nuage de fumée noire, pour réapparaître deux mètres plus loin derrière moi. Il fit ce manège à plusieurs reprises, me désorientant volontairement. Finalement, il s'arrêta et s'avança lentement dans ma direction.

Sans bouger, j'attendis. Quand il ne fut plus qu'à trois ou quatre pas de moi, je lui assénai un coup de griffe violent sur le visage, lui arrachant un hurlement de douleur. Il plongeait aussitôt sur moi et me frappa d'un coup de poing dans la mâchoire qui me projeta contre le mur d'enceinte, provoquant une fissure sur toute la longueur.

— Elle est coriace, hein ? s'écria Ewan en éclatant de rire. Je te l'avais dit !

Je m'étais cogné la tête contre une pierre en saillie et du sang coulait le long de ma nuque. Quand mon assaillant le remarqua, l'odeur le rendit encore plus enragé. Il grogna sourdement et, toujours dans une masse vaporeuse, il se déplaça pour me plaquer contre le sol, les dents à quelques centimètres de mon cou. Je n'étais pas assez forte pour résister longtemps, mais pas assez fatiguée non plus pour abandonner si vite. Je le repoussai en battant des pieds et des genoux et me relevai d'un bond pour atterrir sur le toit de la petite cabane de jardin.

Au même moment, un grognement féroce retentit dans l'air. Un loup gigantesque et gris clair venait de surgir de la maison, surprenant tout le monde. L'animal n'attendit pas que les vampires se remettent du choc de sa présence. Il sauta à la gorge du premier se trouvant en face lui et une lutte acharnée commença entre le loup, Ewan et le vampire. Il y eut des feulements, des crachats, des grondements à vous téjaniser.

Je profitai de la stupéfaction de Rémy pour le surprendre et sauter sur ses épaules, toutes dents et griffes dehors. Il se débattit comme un diable et m'attrapa d'une main par la gorge pour me soulever du sol. J'entendis alors un rugissement de douleur. Le loup venait d'être blessé par les serres tranchantes d'Ewan, il était au sol et ne bougeait plus. J'eus peur pour lui, il ne serait pas épargné, Ewan était prêt à imposer sa sentence.

Je m'agitai comme une forcenée pour que le vampire me lâche. Je voulais venir en aide au loup, oubliant que je devais d'abord sauver ma peau pour y arriver. Rémy me ramena contre lui, déterminé à me mordre, mais j'en profitai pour le griffer profondément au visage. Il ne me lâcha qu'après que j'eus entendu une voix inondée de terreur :

— PAPA !

Leith et Darius étaient là, debout dans l'encadré de la porte-fenêtre. Leith plongeait sur Ewan, l'attrapa par les hanches et le renversa plus loin dans le jardin. Le loup, son père, ne bougeait toujours pas, mais il n'était pas mort. Leith le savait, car il ne s'attarda pas sur lui et attaqua le vampire contre qui je me battais. L'affrontement serait terrible, ces espèces de monstres étaient d'une puissance effrayante.

Alors que Darius était déjà en train de se battre avec celui qui se prénomrait

Henry, je ne vis pas venir Ewan.

— À nous, maintenant ! beugla-t-il en me donnant un violent coup de pied dans les jambes pour me faire tomber.

Dès que je fus au sol, il me souleva de terre et me projeta contre l'abri de jardin. La maisonnette se brisa sous le choc, faisant tomber des planches de bois sur mon visage et sur ma poitrine. J'essayai de me relever, mais Ewan fut plus rapide, il agrippa ma cheville pour me sortir de sous les décombres.

— Tu vas boire à ma veine ! Je vais faire de toi mon esclave pour l'éternité ! cracha-t-il, galvanisé par la folie.

Il bloqua solidement mes bras derrière le dos et ouvrit les ailes pour me soulever dans les airs, prêt à m'emmener. À plusieurs mètres du sol, je me débattis si sauvagement qu'il n'attendit pas de s'être éloigné et plongea les dents dans la chair de mon épaule. Il suçà juste la quantité nécessaire pour avaler une gorgée, alors même qu'il l'eût déjà fait sur la grève, dix jours plutôt, avant de s'ouvrir lui-même les veines d'un coup de dents brutal, si vite, que je ne vis presque pas ses mouvements. Après quoi, il abandonna mes mains pour empoigner mes cheveux et tendre ma tête en arrière. Il allait me forcer à boire le sang qui coulait abondamment de son poignet.

Il n'aurait pas dû me libérer. Épouvantée, je me défendis si férocelement qu'il dut me lâcher, ne me permettant pas de déployer mes ailes suffisamment tôt pour éviter la chute. Je dégringolai de plusieurs mètres. Mais alors que je m'étais attendu à tomber sur le sol dur, je m'écroulai à deux pas de Jeremiah, sur quelque chose de mou. Aussitôt, un hurlement douleur me transperça les tympons. Horrifiée, je me rendis compte que j'étais avachie sur Gwen qui n'aurait jamais dû se trouver là.

Je me relevai instantanément, pensant qu'elle avait crié sous le coup de l'impact, mais l'odeur ferreuse du sang me parvint. Inconsciemment, en voulant adoucir ma chute, mes serres s'étaient plantées dans l'une de ses cuisses.

— Gwen ! braillai-je en voyant la plaie béante et dégoulinante. Lève-toi ! Va-t'en ! Va-t'en !

Darius se retourna au moment où je criais.

— Dégage ! s'égosilla-t-il avant que son adversaire ne se propulse sur lui.

Mais Gwen ne bougea pas. Elle regardait dans ma direction, épouvantée. Ewan fonçait sur nous, les yeux étaient injectés de rouge. L'odeur du sang de Gwen le rendait encore plus fou. Je pressentis qu'il allait devenir incontrôlable, alors je fonçai tête baissée dans son abdomen pour le plaquer au sol.

— Va-t'en ! hurlai-je encore à Gwen.

Ewan me repoussa sans mal et je retombai plus loin dans le massif d'hortensias asséché. Le temps de me relever et l'horreur survint. Il était déjà

penché sur la poitrine de Gwen qui était incapable de se débattre.

— Noonnnnnnnn ! bramai-je au moment où je vis la tête d'Ewan plonger sur le cœur de mon amie. Darius !

Il tourna la tête vers moi, effaré, et s'élança pour nous rejoindre, mais il fut arrêté aussi sec par le vampire avec qui il se battait.

Le sang jaillit puissamment de Gwen. Une puissante montée d'adrénaline me prit. En une fraction de seconde, je sentis tous les muscles de mon corps se bander et la haine faire bouillonner mon sang. Un tremblement violent me secoua et, les serres prêtes à tuer, je bondis sur mon créateur pour l'arracher de sa proie. Il était dans un tel état de frénésie qu'il ne réalisait même plus ce qui se passait autour de lui, il s'acharnait féroce sur Gwen.

Lorsque je fus sur lui, je vis le regard douloureux et vacillant de mon amie. Elle était en train de mourir. Ses mains qui étaient jusqu'alors accrochées aux épaules d'Ewan pour tenter de le repousser retombèrent doucement. Le blanc de ses yeux prenait toute la place, la noyant peu à peu dans l'inconscience.

Avec toute la force dont elle fut capable, elle fit remuer silencieusement ses lèvres et je pus lire distinctement :

— Tue-le.

À cet instant, je ne raisonnais plus. Humanité, immortalité, je n'en avais que faire. Seule Gwen comptait. La nuque d'Ewan m'était offerte. Je levai le bras pour fendre l'air de mes griffes et le laissai retomber avec brutalité sur mon créateur. Il réagit en hurlant. Sans lui laisser de temps de se retourner, je le chevauchai pour serrer son dos entre mes cuisses et attrapai sa mâchoire entre mes mains. Puis en fermant les yeux aussi fort que je le pus, je fis furieusement pression entre mes paumes tout en tirant, jusqu'à ce que j'entende un déchirement lugubre. C'était fini. Ewan était par-delà les ténèbres.

J'assistai alors à ma propre agonie, celle que j'avais vécu des mois plus tôt. Gwen, maculée du sang d'Ewan, fut prise de convulsions incontrôlables. Elle hurla et se contorsionna de douleur. J'essayai de la calmer, mais je savais pertinemment que toute tentative serait vaine. Le mal la rongea et la mutation était déjà en route. Ce n'est que lorsque Darius accourut vers nous que je me rendis compte que les combats avaient cessé. Le vampire avec lequel s'était battu Leith avait disparu, l'autre était mort. Il n'y avait plus aucun bruit si ce n'est les cris de Gwen et les battements exagérément rapides de mon cœur. J'avais mal.

Je me fis violence pour me concentrer sur autre chose. Gwen, Jeremiah, ils avaient besoin de nous.

— Hannah, murmura Leith en plaquant ses mains sur mes épaules pour me relever.

Son regard exprimait une inquiétude féroce. Il prit mon visage entre ses paumes et observa mes pupilles.

— Ça va, répondis-je d'une voix chevrotante. Ton père... On doit s'occuper de lui.

Jeremiah était toujours inconscient. Leith me lâcha et se baissa pour s'agenouiller près de lui.

— Peux-tu trouver quelque chose pour le réchauffer ? me demanda-t-il pendant qu'il cherchait son téléphone portable dans sa poche.

Je hochai la tête et fouillai le salon à la recherche d'une couverture. Je finis par dégoter une couette dans une malle sous l'escalier. Au moment où je me penchai pour la prendre, la tête me tourna, je dus me retenir à la rambarde pour ne pas chanceler. Je savais très bien ce qui était en train de se passer. Mon créateur mort, la mutation vers mon humanité courait, mais ce n'était pas le moment de flancher. Je voulais prendre soin de ceux qui avaient subi des violences à cause de moi. Je fermai les yeux, respirai un grand coup et attrapai la couverture avant de courir dans le jardin. Leith la prit et enveloppa Jeremiah à l'intérieur. Quand je vis sa langue pendre de sa gueule ouverte, je frissonnai.

— Ne t'inquiète pas, il va se remettre, tenta de me rassurer Leith. Reste avec lui un moment, tu veux bien ? J'ai téléphoné à Bonnie, elle arrive. Elle pourra prendre soin de lui mieux que personne.

— Mes parents ? Elaine ? Mathy ?

— Ils vont bien.

— Pitt... Ils étaient nombreux ? Vous vous êtes battus ?

Il secoua la tête.

— Ils étaient quatre, mais ils n'ont rien tenté. Pitt et Grigore ont eu un violent échange. Ils se sont parlé en roumain et pour finir, Pitt s'est enfui par les airs avec les autres en hurlant qu'à l'heure actuelle, tu n'étais plus à moi et qu'il tenait sa vengeance. Il nous a tendu un piège pour permettre à Ewan de te rejoindre et de te lier à lui.

Je tournai la tête vers le corps décapité d'Ewan qui gisait à deux pas de nous dans une marre de sang.

— Et il y serait arrivé si ton père n'était pas intervenu, murmurai-je. Al et Bonnie ?

— Je ne sais pas. Nous avons accouru ici avant qu'ils arrivent.

— Grigore ?

— Je suppose qu'il est resté au manoir pour être certain que ta famille ne coure aucun danger. Tout est fini, mon amour.

— Pas encore... Pitt est toujours là.

— N'y pense pas.

Il tendit la main pour me caresser la joue et la retira aussitôt, comme s'il s'était brûlé.

Il fronça les sourcils et me toucha une nouvelle fois. Il laissa courir ses doigts un peu plus lentement sur mon visage et s'immobilisa sur mon cou.

— Tu es tiède.

Je lui servis un sourire embarrassé et repoussai gentiment sa main.

— Nous devons prendre soin d'eux, dis-je en désignant Gwen et son père du menton.

Il plissa les yeux pour m'observer quelques secondes encore, hocha la tête et s'éloigna dans la maison pour téléphoner.

Gwen n'émettait ni cris, ni gémissements depuis un long moment, maintenant.

— Comment va-t-elle ? demandai-je à Darius qui ne la quittait pas des yeux.

— La mutation est extrêmement rapide, on dirait qu'elle a au moins une journée d'avance.

Sa peau était déjà d'une pâleur de craie, striée de fines veines bleutées et ses cheveux habituellement noirs de jais étaient parsemés de mèches plus ou moins blondes. Gwen ne semblait plus souffrir, ses traits étaient détendus, comme si elle dormait.

— Penses-tu que ce soit parce qu'Ewan est mort ?

— Peut-être. Je ne sais pas trop. Gwen voulait tellement être un ange noir que je me demande si sa volonté n'accélère pas sa transformation.

— Elle te l'a dit ?

Il hocha la tête.

Je n'arrivai pas à déterminer ce qu'il ressentait vraiment. Il était extrêmement calme et serein.

— Et toi, comment te sens-tu ? s'inquiéta-t-il.

— Bien, très bien, mentis-je, alors que les battements de mon cœur n'avaient pas décéléré et que j'avais encore des vertiges. Tu devrais la transporter dans sa chambre, non ? proposai-je pour éviter qu'on se concentre trop sur moi.

Il acquiesça et souleva Gwen dans ses bras comme si elle avait été aussi fragile qu'un bébé. Je retournai auprès de Jeremiah et attendis que Leith revienne. Prudemment, pour ne pas l'effrayer, même s'il était encore inconscient, je touchai son pelage. Il était aussi soyeux et touffu que celui de Leith, mais Jeremiah était bien plus grand, plus massif et impressionnant.

J'aurais aimé le remercier de s'être interposé au risque de sa vie. Si l'occasion m'était offerte, je le ferais.

Je m'inclinai doucement sur lui et posai mes lèvres entre ses deux yeux fermés. Il sentait bon, mais pas la même odeur que son fils, je retins un mélange de musc – comme chez tous les loups-garous – de cannelle et de poivre, mais

sans grande conviction, j'étais déjà en train de perdre mon odorat si fin.

Des étoiles se mirent à danser devant mes yeux. Je fermai les paupières et pris appui sur le sol avec le plat de la main. Je pensais m'en tirer ainsi et réussir à apaiser mon étourdissement, mais c'est tout le contraire qui se passa. Mon cœur se serra soudainement, provoquant en moi une sensation d'oppression. J'ouvris la bouche et levai le menton pour prendre de l'air et tenter de calmer mon rythme cardiaque, mais rien n'y fit. Je n'essayai pas de me relever, je n'en avais plus la force. Si le changement s'opérait aussi vite, je ne pourrais pas cacher mon inconfort bien longtemps. Je réussis à m'allonger à même le sol et regardai le ciel, respirant le plus calmement possible. La tension dans mon thorax ne se relâchait pas et mes muscles étaient en train de se tendre. Je ressentis des fourmillements au bout de mes doigts et de mes pieds. Je gigotai les membres pour tenter de les faire passer, sans succès. Tout ce que j'entreprenais pour m'apaiser ne fonctionnait pas. La peur au ventre, je réalisai que je ne pourrais pas aller à l'encontre de ce qui était en train de se passer.

Vint le moment où je ne pus plus bouger, à peine quelques secondes plus tard. Je paniquai et essayai de crier pour appeler Leith, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Tous mes membres étaient comme figés. Puis une douleur lancinante dans les reins me fit me redresser violemment avant que je ne retombe lourdement sur le sol, inanimée.

Chapitre 28

J’entendis la voix épouvantée de Leith, mais l’expression de son visage était bien pire encore.

— Hannah ! Oh non, Hannah ! Pas déjà !

Il s’était jeté à mes côtés et osait à peine toucher mon corps douloureux.

Mes yeux voyaient tout, mes oreilles entendaient tout, mais j’étais incapable de lui répondre, de bouger. Je ne pus que cligner des yeux pour lui exprimer toute l’angoisse que je ressentais.

— Darius ! hurla-t-il comme un damné.

Une fois, deux fois, mais Darius ne vint pas. Il ne devait pas pouvoir laisser Gwen seule.

Les traits de Leith étaient tordus par l’horreur. Il m’observait avec effroi. Je me demandais ce qu’il voyait, à quoi je pouvais bien ressembler pour qu’il soit aussi effaré. Leith ne semblait pas croire ce que ses yeux lui montraient. Au même moment, j’entendis une porte claquer, des pas précipités dans la maison et une voix féminine s’écrier :

— Par tous les saints ! Mais que s’est-il passé ici ! Hannah !

Bonnie se jeta aux côtés de Leith et déposa sa main sur mon front. Elle la retira aussitôt.

— Elle est brûlante ! Depuis combien de temps est-elle dans cet état ? Et *pourquoi* est-elle comme ça, nom de Dieu !

— Elle a tué son créateur, gémit Leith d’une voix angoissée. Peux-tu faire quelque chose pour elle, Bonnie ? N’importe quoi...

— Je n’en sais rien, mon petit. Tu imagines bien que je n’ai pas l’habitude de ce... cette... horreur.

Je la vis se redresser pour s’agenouiller auprès de Jeremiah et l’examiner. Nous étions si proches que je pouvais sentir la fourrure du loup sur le dos de ma main.

— Al ! hurla-t-elle. Transporte ton frère chez lui. Tu sauras lui prodiguer les premiers soins, ses blessures ne semblent pas profondes, il est juste sonné. Tu n’as qu’à prendre le sachet d’herbe dans mon sac et lui faire un cataplasme.

Al se pencha sur Jeremiah, le souleva de terre, ne semblant pas dérangé par sa

taille phénoménale, et disparut aussitôt.

Bonnie revint se positionner vers moi au moment où j'entendis la voix douce de Darius murmurant mon prénom. La tante de Leith eut un mouvement de recul en le voyant et son visage se fendit d'une expression de dégoût.

— C'est Darius, Bonnie. Il s'est occupé d'Hannah tout le temps où elle...

La voix de Leith se brisa, il baissa la tête sur moi, les yeux embués de tristesse. J'aurais voulu le toucher, le caresser, le rassurer. Mais seules mes prunelles et mes paupières étaient capables de bouger. Je les clignai plusieurs fois en le fixant, espérant que ceci ait un sens pour lui. Il remarqua mon signe et hoqueta instantanément, je crus qu'il allait pleurer. Mon cœur se serra.

— Leith, dit Darius. Il se passe des choses avec Gwen. Elle se transforme à une allure folle et...

— Gwen ? s'écria Bonnie. Mais que...

— Elle a été mordue, répliqua Leith tristement.

Darius reprit :

— Je vais faire ce que je peux pour aider Hannah, mais Gwen a aussi besoin de mon aide. Acceptez-vous de rester dans cette maison ? Ce sera plus simple pour moi.

Leith hocha la tête et je vis Darius s'asseoir à côté de moi, les iris translucides, le visage dur, la mâchoire serrée. Il ramena ses paumes sur son visage comme pour faire un masque et ferma les yeux.

— Il faut faire descendre la température de son corps, finit-il par dire. Je vais faire couler de l'eau dans la baignoire et y vider le maximum de glaçons. Tu devrais aller en chercher chez toi.

— Non ! riposta Leith. Je ne la quitte pas.

— Je vais y aller, mon petit, dit Bonnie.

Elle se leva aussitôt et fila pour sortir de la maison.

Le sol se déroba alors sous moi et je me sentis soulever en douceur. Leith me serra fort contre lui en grimaçant parce que la température de mon corps était élevée. Il avança lentement jusque dans une chambre et me déposa sur un lit. Délicatement, il entreprit de retirer mes chaussures et mon pantalon. Lorsqu'il leva l'un de mes bras pour l'extirper de mon débardeur, je hurlai intérieurement et un sanglot s'étouffa dans ma gorge. Leith crut qu'il m'avait fait mal et reposa immédiatement mon bras sur le matelas. Il choisit de déchirer intégralement le reste de mes vêtements pour ne plus risquer de me blesser, ne me laissant que mes dessous. Mais il n'y était pour rien, je n'avais pas souffert, j'avais simplement aperçu mon reflet dans le miroir mural. Ma peau était rouge comme un coup de soleil au deuxième degré et mes veines boursoufflées avaient viré au pourpre. J'avais l'air d'un monstre... Une larme coula de mes yeux, traçant une

ligne sur mes joues. Elle sécha aussitôt. Je tâchai de me ressaisir en me disant que pour le moment, je ne souffrais pas. Je pris une profonde respiration nasale et fermai les paupières quelques secondes.

Je ne les rouvris que lorsque j'entendis Darius entrer dans la pièce. Je perçus le bruit de l'eau qu'on faisait couler abondamment, ainsi que celui des cubes de glace qui tombaient dans la baignoire.

— C'est bon, murmura Darius en posant sur moi un regard plein d'affection. Je dois retrouver Gwen.

Il s'arrêta devant moi, courba le dos et caressa mes cheveux tendrement.

— Porte-la très délicatement, dit-il. S'il te plaît...

Leith ne se rebiffa pas. Je crois qu'il était reconnaissant de savoir que Darius était si prévenant à mon égard. Leith avait besoin d'être épaulé.

Il me hissa doucement contre lui et me déposa dans l'eau glacée. Elle me donna tout juste l'impression d'être tiède, mais je m'en contentai, trop heureuse d'avoir moins chaud.

Leith s'était agenouillé à même le sol et maintenait ma nuque dans le creux de sa paume pour garder ma tête hors de l'eau, évitant que je glisse. De son autre main, il frôla mon visage dans une caresse légère. Il me fit du bien. Je fermai les yeux de gratitude et poussai un profond soupir.

— Je t'aime, murmura-t-il d'une voix désespérée.

J'aurais voulu lui hurler que moi aussi, mais muette, je me contentai de cligner des paupières. Il me sourit, il avait compris.

— Leith ?

C'était la voix de Bonnie.

— Nous sommes là ! Dans la salle de bains.

— Voilà la glace.

Elle entra et déversa dans le bac la quantité d'un seau entier. Aussitôt, je me sentis rafraîchie.

— Sa peau va mieux, fit-elle remarquer.

Elle s'approcha de moi et posa le revers de sa main sur mon front.

— Elle est moins chaude aussi. Souffre-t-elle ?

— Je ne crois pas dit Leith en me regardant intensément. Tu as mal, Hannah ?

Il attendit, mais j'étais incapable de répondre.

— Cligne des yeux une fois pour oui et deux fois pour non, mon amour. Prends ton temps.

Je fermai deux fois de suite les paupières.

— Combien de temps va durer la mutation ? s'enquit Bonnie.

— Je ne suis pas sûr. Je dois demander des précisions à Darius. La dernière fois que nous en avons parlé, il a dit que les rares cas de retour à l'humanité

avaient muté pendant trois jours.

— Les rares cas ? Que veux-tu dire ?

Je sentis la main de Leith se crispier derrière ma nuque tandis qu'il avalait sa salive avec difficulté.

— La plupart sont morts pendant leur transformation, grinça-t-il entre ses dents.

Il me sembla que Bonnie s'était arrêtée de respirer.

— Attendons de voir comment elle réagit, dit-elle finalement. Pour le moment, elle a l'air de se stabiliser. Nous ferons notre possible pour l'aider, Leith.

Il ferma les yeux et les rouvrit, me montrant des iris noircis par la colère. Brusquement, il tourna la tête sur le côté et Bonnie sursauta violemment.

— Je peux entrer ?

Mon cœur s'accéléra lorsque j'entendis la voix de Grigore. Leith me regarda avant de répondre, attendant que je lui donne mon avis. Je clignai une fois des paupières.

Leith hocha la tête.

Je vis que Bonnie tentait comme elle pouvait de contrôler la répulsion qui la gagnait. Tous ces anges noirs autour d'elle ne la mettaient pas très à l'aise. Pour laisser passer Grigore, elle recula jusqu'à l'autre bout de la vaste salle de bains, se collant au maximum contre la paroi.

— Je vais m'occuper du jardin, dit Grigore d'une voix basse et rauque en regardant l'état de ma peau.

Subodorant « Je vais faire le ménage, retirer les corps. »

— Merci, répondit Leith.

— Depuis combien de temps est-elle dans l'eau ?

— Environ dix minutes.

— Il faudrait éviter que sa température descende en deçà de quarante-deux afin qu'elle s'habitue progressivement. Les chocs thermiques ne l'aideraient pas. Ce serait mieux qu'elle atteigne les trente-huit ou trente-neuf degrés hors de l'eau. Ce qui prouverait que son corps agit naturellement. Mais si ce n'est pas le cas, tu la replongeras dans la glace. Elle ne souffre pas encore ?

— Comment ça « pas encore » ? s'énerma Leith.

Grigore soupira profondément.

— Pendant sa phase de mutation, Hannah connaîtra plusieurs accalmies. En voilà une. Entre chaque moment de calme, son corps se transformera et regagnera avec difficultés ses fonctions vitales humaines. Les plus douloureuses étant celles qui engagent le cœur et les poumons. Des organes qui nous sont totalement inutiles sous la forme d'ange noir, mais dont nous nous servons par

habitude.

J'entendis Bonnie s'étrangler d'écœurement et toussoter en suivant.

— Je vais chercher un thermomètre ! s'exclama-t-elle.

Elle voyait là une bonne occasion de fuir la présence de Grigore.

Elle sortit en trombe de la pièce et claqua la porte de la chambre derrière elle.

— Il est vraiment parti ? demanda Leith à propos de Pitt, sans prêter attention à l'humeur de sa tante.

— Oui.

— Que lui as-tu dit ?

Grigore le regarda avec profondeur.

— Que je le tuerais s'il persistait dans sa folie.

Leith haussa un sourcil.

— Je suis un homme de parole. J'en paierai le prix.

Ce qui était complètement irréal. Pitt et Grigore entretenaient un lien presque fraternel qui les empêchait de se battre à mort. Néanmoins, si l'un d'entre eux devait tuer l'autre, celui qui resterait ne supporterait sans doute pas son acte.

J'entendis la porte s'ouvrir de nouveau et Bonnie entra pour remettre le thermomètre à Leith.

— Je vais voir où Al en est avec ton père et je reviens te donner des nouvelles, dit-elle.

— Merci, tante Bonnie.

Leith ouvrit délicatement ses lèvres avec ses doigts et plaça le thermomètre sous sa langue. Il attendit plusieurs longues secondes, puis il le retirera pour contrôler sa température.

— Quarante et un degrés cinq, annonça-t-il. Je te sors de là !

Il attrapa un gigantesque drap de bain et le jeta dans les mains de Grigore. Il glissa son bras libre sous mes genoux et descendit celui qui maintenait ma nuque, juste au niveau de mes épaules. À peine fus-je sortie de l'eau que Grigore me couvrit intégralement le corps de la serviette. Leith me porta jusque dans la chambre et me déposa doucement sur le lit. Il me frictionna délicatement pour me sécher et replia sur moi le drap qui recouvrait le matelas. Puis il s'assit à mes côtés.

— Combien de temps avant de la remettre dans l'eau ? s'enquit Leith.

— Tu contrôles sa température toutes les dix minutes et dès qu'elle augmente tu lui fais prendre un bain. Je vais veiller à ce qu'on ne manque pas de glace.

— Comment sais-tu tout ça, Grigore ?

— J'ai vu faire. Deux fois.

— Et ?

Comme seule réponse, Grigore secoua doucement la tête de droite à gauche.

Je n'aurais pas dû voir ça, mon anxiété revint aussitôt. Certaines personnes sur le point de mourir avouent qu'elles sont prêtes à partir. Ce n'était pas mon cas. Je voulais vivre. Désespérément.

— Je vous laisse, dit Grigore. Je vais voir Gwen. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles.

Leith acquiesça et se leva pour fermer la porte derrière Grigore. Il resta un moment à côté de moi à me caresser les cheveux, puis il s'empara du thermomètre sur la table de nuit pour de nouveau contrôler ma température. J'étais certaine que dix minutes n'étaient pas passées depuis la précédente prise. Lorsqu'il retira le petit tube de verre, il parut satisfait.

— Quarante et un. C'est bien, mon amour.

Il contourna le lit et s'allongea près de moi. Il veilla à ne pas trop me coller pour ne pas me donner chaud. Néanmoins, il me fit sensiblement basculer sur le côté et posa sa main sur ma tête pour caresser ma joue.

— Je me souviens de ce que j'ai ressenti lors de notre première rencontre à l'aéroport comme si c'était hier. Tu m'es tombée dans les bras et mon corps a tremblé d'un désir si violent que j'ai bien mis deux jours à m'en remettre. Ta mine échevelée, ton minois pétillant de taches de rousseur, ton expression ahurie... Dieu ce que je t'ai trouvée belle ! Je m'étais dit que si j'avais encore la chance de te rencontrer, je ne te lâcherais plus. Puis je t'ai revue sur ce bateau avec Davis. Tu m'as bouleversé au plus haut point sans que je ne puisse expliquer pourquoi. Dès lors, j'ai ressenti un besoin de toi totalement ingérable, ardent et urgent. Je te voulais sans même te connaître ! Tu as hanté toutes mes nuits, chacun que mes rêves, ne me laissant aucun répit, obnubilant toutes mes pensées. Et ce n'était que le début de longues insomnies.

J'écarquillai les yeux au maximum. Il ne m'en avait jamais parlé.

— Si tu savais ce que j'ai ressenti lors du *Mór-aotrom* : la manière dont mon sang s'est mis à pulser, bouillonner dans mes veines, juste avant que mes yeux ne s'expriment ; la crispation du moindre de mes muscles ; cette façon dont mon cœur a explosé de joie en même temps que la lumière jaillissait de mes prunelles. J'ai cru mourir d'envie de toi. Je me retenais de te prendre dans mes bras sauvagement afin de ne pas t'effrayer, je voulais t'inonder de baisers. Alors j'ai fui de ce balcon aussi vite que j'ai pu.

J'eus un long frisson.

— Tu as froid ? s'enquit-il.

Je clignai deux fois des paupières.

— J'ai eu si souvent peur de te perdre, Hannah. Je sais que cette crainte me rend insupportable. Je dois sans cesse me contrôler pour te laisser vivre comme tu l'entends alors que je voudrais tout diriger pour te protéger. Si je ne me

retenais pas, je serais toujours collé à toi pour être certain que tu ne te casses pas la figure ou que tu ne risques pas de te faire mal.

« Lorsque Phillip, le galbro, m'a blessé après notre affrontement, tu t'es battue comme une forcenée pour que je reste en vie. L'odeur de ta peau m'emplissait alors même que j'étais inconscient. C'est elle qui me tenait et qui me donnait la force de combattre la mort.

« Je ne saurais me passer de toi, mon amour. Tu es mon souffle, ma vie, et tu m'as tellement prouvé combien tu m'aimes.

« J'ai des remords, Hannah. Celui d'avoir été trop égoïste et d'avoir insisté pour que tu viennes t'installer à St Andrews. Je ne supportais pas d'être éloigné de toi. C'est mon égoïsme qui t'a conduite à être transformée. Tout aurait pu être évité, dit-il avec une affliction telle, qu'un gémissement réussit à sortir du fin fond de ma gorge.

— Tu as mal ? dit-il en embrassant doucement mon front.

Je clignai deux fois des paupières, ce qui fit couler une larme le long de mes joues. Je détestai qu'il se flagelle. Chaque décision qu'il avait prise jusqu'à présent était le reflet de son amour pour moi. Quand bien même il avait fait des erreurs, je l'acceptais, je pardonnais tout.

Leith ramassa l'eau salée de ma joue et porta ses doigts à ses lèvres. Il ferma les yeux et respira profondément avant de continuer.

— J'ai vécu tant de moments de doutes lorsque tu es devenue un ange noir. Mon monde s'écroulait, mes projets, mes espoirs. Je n'ai pensé qu'à moi. Je sais que j'ai ton pardon, Hannah, mais je ne me pardonnerai jamais à moi-même. Sache que je t'aime au-delà des mots, au-delà des gestes. Je donnerai ma vie pour toi, mon âme.

Et comme je l'aimais, moi aussi...

— Tes cheveux, murmura-t-il, en attrapant une mèche entre ses doigts. Ils reprennent leur couleur naturelle. Et tes yeux...

Les siens brillèrent.

Brisant ce moment merveilleux, Bonnie entra.

Leith se leva et brandit le thermomètre. Il m'avait parlé un bon moment et ma température n'avait pas augmenté, mieux encore, elle était descendue d'elle-même à quarante degrés.

En même temps qu'il admirait mon apparence retrouvée, ma mâchoire s'ouvrit d'elle-même sur un bâillement gigantesque, mais silencieux. Mon petit ami s'en amusa et se leva pour tirer les rideaux derrière lui, plongeant la chambre dans une pénombre agréable. Je fermai les yeux et me laissai cajoler par les bras de Leith qui m'entouraient doucement. En sentant son souffle chaud sur mes joues, je m'abandonnai à une douce torpeur et finis par m'endormir.

Le réveil fut très brutal. Pire encore, dévastateur. Je souffrais le martyr. Une douleur lancinante à la poitrine m'agressait en spasmes violents. Je n'arrivais pas à reprendre mon souffle entre deux pics de souffrance, il me sembla que mes poumons étaient comprimés dans un étau. Je suffoquais. Mon cœur tambourinait si vite et si fort que j'étais convaincue que j'allais mourir d'une crise cardiaque. Brusquement, je réussis à cracher mon agonie en hurlant, déchirant le silence qui régnait jusqu'alors.

Leith accourut de la salle de bains et se jeta à côté de moi, le visage défiguré par la panique.

— Hannah !

Mes membres se libéraient peu à peu en même temps que ma langue et je me débattis comme un diable, gesticulant en tous sens pour tenter de contrer la douleur. Mais elle était abominable, épuisante et infaillible. Elle jeta subitement sur moi une vague de millions d'épingles qui m'immobilisèrent totalement, pour la seconde fois. Le mal était trop dur à supporter, si fort, que mon corps ne pouvait plus réagir, incapable même de me faire m'évanouir. J'étais brusquement condamnée à endurer des souffrances dans un parfait silence, privée de toute possibilité de me rebeller. Dans un état second, je réussis à voir la surprise de Leith qui pensa que je m'étais calmée, mais il observa mes yeux et compris.

— Darius ! Grigore ! hurla-t-il.

J'avais froid, je grelottai violemment. Leith jeta sur moi toutes les couvertures qu'il trouva et plongea sur le thermomètre. Après examen, il poussa un grognement de rage et arracha sa chemise. Il retira son pantalon et se glissa sous les draps avec moi. Il me serra avec force contre lui et immédiatement, j'eus l'illusion d'avoir moins froid, sa peau était si chaude contre la mienne. Mais je ressentis encore des contractures dans le creux de mes reins. J'étais gelée de l'intérieur. Mes lèvres tremblaient sans s'arrêter.

— Elle n'a que trente-cinq degrés de température ! brailla Leith à Darius et Grigore qui venaient d'entrer. Que doit-on faire, nom de Dieu !

— Reste contre elle, répliqua Darius. Je vais voir si je trouve des bouillottes pour la réchauffer.

— Va chercher Bonnie, cria Leith à Grigore.

J'entendis la porte claquer derrière lui et quelques minutes plus tard, Bonnie arriva. Je grelottai de plus belle, le corps de Leith ne me paraissait plus aussi chaud que ça. Puis je sentis derrière moi une autre chaleur, plus intense, plus diffuse.

— Mais que fais-tu ? vociféra Leith à sa tante.

Je ne voyais pas, mais je compris quand des bras velus vinrent se coller à ma taille. Dans mon dos, Bonnie s'était partiellement transformée pour augmenter la

température de son corps.

— Elle a besoin de plus de chaleur, se justifia-t-elle.

Aussitôt, je levai les yeux sur Leith et vit que les siens prenaient une couleur dorée. Je refermai les paupières et me laissai envahir par cette nouvelle touffeur. Les battements de mon cœur ne décélérèrent pas, mais la douleur dans mon estomac s'estompa, me permettant de respirer un peu mieux malgré l'oppression pulmonaire que je ressentais toujours. Je finis par m'endormir.

Je fus réveillée par mon propre hurlement de douleur. Ça recommençait.

— Ça fait trois jours ! cria Leith. Ça ne s'arrêtera donc jamais !

Trois jours ? Je m'étais endormie pendant si longtemps ? L'accalmie dont avait parlé Grigore avait sûrement duré plus de temps que prévu. Mais maintenant, je souffrais le martyr. Une contraction comprima mes intestins et je me tordis de douleur. Tout s'emballa. Mon cœur, mes poumons, mon ventre, ma tête... Je ne m'en sortirai jamais.

— Hannah, souffla Leith, désespéré.

— Leith, murmura la voix de Darius. Pendant tout le temps où elle a vécu dans la peau d'un ange noir, son corps était en veille, privé de tout ce dont il avait besoin pour être en bonne santé en tant qu'être humain. Lorsqu'Hannah est tombée de la falaise, ou même sur la grève à cause d'Ewan, elle a subi de nombreux traumatismes. Ceux-ci se sont réparés tant qu'elle était ange noir, mais maintenant, les séquelles se retrouvent. Chaque parcelle d'elle lutte contre une douleur intolérable. Ses organes sont fatigués, usés alors qu'elle est en pleine force de l'âge.

Il soupira avec une profonde tristesse.

— Prépare-toi, mon ami... Tu ne la retrouveras pas...

— NON ! rugit Leith furieusement.

Darius se pencha sur moi et embrassa ma joue doucement.

— Je vous laisse un moment... Je t'aime, gamine, me dit-il avant de sortir, d'une voix chargée d'émotion.

Mes paupières s'alourdirent. Quelqu'un levait mon bras gauche et encerclait mon biceps dans un tissu rêche. Je compris qu'il s'agissait d'un tensiomètre lorsque j'entendis un bruit de pompe et que la pression se fit sentir autour de mes muscles.

Au même moment, quelqu'un entra dans la pièce.

— Comment va-t-elle ?

C'était Jeremiah.

— Papa !

— Je vais bien, je vais bien..., le rassura-t-il. Comment va Hannah ?

— Mal, dit doucement Bonnie. Je crois que...

Ses mots s'étranglèrent dans sa bouche.

— Que doit-on faire ? gémit Leith. Elle est intégralement humaine à présent, mais ses organes sont si abîmés que je crains le pire.

La voix de Leith dérailla sur ce dernier mot et j'entendis qu'il retenait un sanglot.

Ma respiration se saccada, devenant erratique et douloureuse. Chaque bouffée d'air que j'arrivai à prendre me brûlait la gorge. Je sentis alors qu'on me tournait sur le dos et qu'on surélevait ma tête pour m'aider à reprendre mon souffle, mais c'était vain. Mes paupières s'ouvrirent sur le visage horrifié de Leith avant que, inconsciemment, je ne me mette à loucher, brouillant ma vision. D'un seul coup, toute souffrance cessa, mais j'avais encore froid. J'accueillis cette grâce avec crainte, me demandant quand la prochaine vague de douleur arriverait.

Et elle fut quasi immédiate. Je me contorsionnais de plus belle, mordant ma langue si fort qu'un flot de sang m'envahit la bouche. Je l'avalai en toussant et crachant en même temps.

— Mon petit..., susurra Jeremiah en me caressant doucement les cheveux tandis que Bonnie m'épongeait le menton.

— J'AI MAL ! réussis-je à hurler pour la première fois depuis que j'agonisais.

— Mon amour ! sanglota Leith en me serrant dans ces bras. Résiste, résiste ! Je t'en supplie, résiste ! Ne me laisse pas !

— Elle va mourir, mon garçon, murmura Jeremiah.

Leith se redressa d'un bond !

— Je t'interdis de dire ça, tu entends ! Ne prononce pas ces mots devant moi. C'est mon âme sœur !

— Je sais ce que tu ressens, mon fils...

Leith rugit.

— Ça n'a rien à voir avec maman ! Elle ne va pas mourir, tu entends ! Sors ! Sors de cette pièce si c'est pour me dire des choses pareilles !

— Leith..., tenta de le calmer Bonnie.

— Je ne veux pas ! Vous entendez ce que je dis ? Ça ne se peut pas ! Je ne survivrai pas sans elle !

Mon unique amour s'accrochait à l'espoir comme un naufragé à une planche pourrie. Mais je ne tiendrais pas longtemps.

Un sanglot s'étouffa dans ma gorge, me faisant hoqueter pendant quelques secondes, brûlant au passage mes poumons meurtris. Puis une torpeur inquiétante s'installa. J'avais l'impression de perdre pied et de tomber dans un gouffre sans fin, tout autour de moi était plus noir que jamais. Je sentis nettement que les battements de mon cœur ralentissaient cependant que les douleurs

abdominales réapparurent, insidieusement, lentement. Un spasme plus important secoua mon estomac et tordit ma bouche de douleur.

Dans un moment d'accalmie, je réussis à ouvrir les yeux et croisai le regard de Jeremiah. Il semblait souffrir autant que Leith... Il se pencha sur moi pour embrasser mon front, comme s'il me donnait un ultime baiser. Des larmes coulèrent sur mes joues. Je ne voulais pas mourir.

— Je... ne... veux... pas, réussis-je à murmurer à son oreille.

Jeremiah se redressa lentement et m'observa un long moment alors que Leith pleurait tout son saoul, me serrant la main à m'en casser les os. Je gémis et sentis mes forces s'amoinrir de plus en plus. Je partais...

Je fis un dernier effort pour parler encore.

— Je t'aime..., soufflai-je à l'attention de Leith. Ne m'oublie pas...

— Non ! hurla-t-il comme un damné. Non !

Il se leva brusquement, le visage ravagé par la tristesse, et me tourna le dos. J'imaginai parfaitement sa mâchoire serrée, ses yeux noirs de colère, ses muscles tendus comme un arc, ses narines se dilatant, sa petite veine boursouflée sur sa tempe battant la mesure au rythme de son cœur, ses doigts enfoncés dans ses paumes pour se donner un semblant de contenance. Je le connaissais par cœur. Je n'avais pas besoin de le voir pour décrire ses réactions.

Un long frisson me secoua. Même sa férocité je ne voulais pas la perdre. Tout en lui me convenait. Les bons, comme les mauvais côtés. Je l'aimais jusqu'au plus profond de mon être et toute mon âme avait envie de le lui hurler.

Puis il craqua.

Hystérique, il se mit à se cogner la tête contre le mur en hurlant son désespoir.

— Bonnie, intervint Jeremiah, fais-le sortir d'ici !

— Non..., protesta-t-elle. Il doit rester près d'elle.

— Fais ce que je te dis ! Maintenant !

Il tonna si fort que je sentis Bonnie sursauter à côté de moi. Elle se leva et attira Leith avec elle. Il n'essaya pas de s'y opposer, complètement anesthésié par la douleur. J'aurais voulu hurler pour le retenir, pour qu'il ne me laisse pas, mais je n'y arrivais plus. Résignée, je laissai mes larmes couler et mon cœur se briser en un millier d'éclats.

— Je sais que tu souffres, dit Jeremiah lorsque nous fûmes seuls. Je n'ai pas toujours été tendre avec toi, mon petit, mais tu comptes pour mon fils.

En même temps qu'il me parlait, il ramena délicatement mes mains au centre de mon ventre et maintint mes paumes dans les siennes, doucement.

— Et si tu comptes pour lui, reprit-il, c'est que ta valeur est immense. Ne t'inquiète pas... je ne vais pas te laisser souffrir plus longtemps, tu ne le mérites pas. Reste tranquille, mon petit, ce sera rapide.

Je n'eus pas le temps de bien saisir le sens de ses paroles... L'une de ses grandes mains s'abattit sur ma bouche pour m'empêcher de hurler. Avec horreur, je vis sa mâchoire s'ouvrir sur quatre crocs immensément longs et blancs. Dans un ultime effort, je tâchai de me débattre, mais n'y parvins pas.

Un grognement de bête sauvage retentit, créant un écho dans cette chambre pourtant petite, et la seconde d'après, je sentis comme quatre lames de rasoir s'enfoncer profondément dans ma chair en même temps que la porte claquait violemment.

— Nonnnnnnnnnnnn ! Papa, lâche-la ! Lâche-la ! Par l'Esprit ! Hannah, nonnnnnnnnnnnn !

Je n'entendais plus rien. La douleur se noyait avec toutes les autres, rendant ma conscience aveugle et muette. Je tombai dans des abîmes ténébreux, guidée d'une poigne d'airain par la mort...

Chapitre 29

Je n'étais pas certaine de ce que j'étais en train de ressentir... Mais peu importe, si je ressentais quelque chose, c'était que j'étais encore en vie.

C'est ça. J'étais vivante.

Je fronçai les paupières, éblouie par la lumière vive qui passait à travers elles. Elle couvrait ma vision d'un orange tamisé.

Mes yeux s'ouvrirent brusquement sur le plafond blanc maculé. Seigneur ! Jeremiah !

— Hannah ! s'écria la voix de Leith.

— Mais que...

— Oh, mon amour, mon amour ! riait-il sans pouvoir s'arrêter.

— Leith...

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-il en riant encore.

— Je..., bredouillai-je en comprenant toute l'ampleur de l'acte de Jeremiah.

J'étais en vie et il... J'écarquillai les yeux.

— Je suis une louve ?

— Tu es une louve ! s'esclaffa-t-il.

Je grimaçai en me rappelant la morsure, les crocs qui me harponnaient.

— Comment te sens-tu ? répéta-t-il.

Bien, j'allais bien, mais j'étais... une louve ! Une louve ! Jamais je n'aurais cru possible une telle issue. Je n'y avais même jamais songé. Pourtant... rien ne me semblait plus naturel que cette situation. C'était logique et d'un premier abord, je le vivais très bien. Trois transformations en moins d'un an... certains diront que c'était parce que j'avais pris le pli !

— Pourquoi ? demandai-je au lieu de répondre.

Leith n'eut nul besoin que je précise à quoi je faisais référence.

— Pour te sauver la vie, dit-il en souriant. Il ne savait pas si ça allait fonctionner, mais il t'a sauvé la vie.

Je lui souris aussi.

— Je veux me voir ! exigeai-je comme s'il n'y avait rien de plus important à faire, à demander.

Je rejetai la couverture et fis basculer mes jambes pour bondir hors du lit.

— Holà holà ! Je sais que tu vas bien mieux, mais doucement, hein. Je vais t'aider.

Leith fit le tour du lit et m'offrit son épaule pour que je m'y appuie. Je baissai les yeux sur ma poitrine et restai sans voix devant la tenue que je portais : un mini short rouge et un tee-shirt bustier moulant vert kaki sur lequel était brodée une grande étoile rouge pailletée. Impossible de me rater !

— Gwen..., rigola Leith en voyant ma surprise.

Nous avançâmes lentement dans la salle de bains. Mon visage m'apparut dès que je passai la porte. J'étais... moi. De nouveau moi. Je m'approchai pour m'étudier de plus près.

Ma peau avait légèrement rosi, elle avait repris sa texture naturelle. J'aimais ça. Mes cheveux avaient retrouvé leur vrai roux, vif et brillant, et ma bouche avait perdu de son incroyable couleur foncée pour redevenir doucement rosée. Quant à mes yeux, ils pétillaient d'un éclat nouveau. L'éclat d'un loup...

Je descendis le tee-shirt en dessous de ma poitrine afin de chercher la cicatrice de la morsure d'Ewan. Je tâtai la naissance de mon sein gauche et la sentis. Comme liée à moi par un enchantement, elle n'avait pas disparu. Je secouai le menton sans tristesse et remontai le tissu sur ma peau.

Je levai la tête et croisai le regard de Leith dans le miroir.

— Alors ? fit-il en souriant.

Je lui sautai dans les bras et le serrai contre moi.

— J'ai faim, lui donnai-je comme simple réponse.

Leith lâcha un rire merveilleux et me serra contre lui de toutes ses forces.

— Comme je suis heureux, Hannah ! Mon amour, comme je suis heureux !

Il me souleva de terre et me fit tournoyer dans ses bras.

Mes jambes s'accrochèrent naturellement autour de sa taille pour me laisser transporter jusqu'à la chambre. Il m'embrassa avec volupté et finit par me coller dos au mur pour se presser contre moi. Quand il détacha ses lèvres des miennes, j'étais en feu et ma faim n'était plus la même.

— Où sont les autres ? Gwen ? Comment va Gwen ?

Leith grimaça.

— Elle va bien. Trop bien, je dirais, pour une fille à moitié morte. Elle est... différente.

— Je veux la voir ! m'excitai-je. Et Darius ? Hermance, Pierrick ? Et Grigore ? Il est toujours là ? Et ton père, comment va-t-il ? Al et Bonnie ?

— Holà, holà ! Tu me donnes le tournis avec toutes tes questions ! s'esclaffait-il. Tout le monde est tellement pressé de te voir. Habille-toi. On va les retrouver.

— Avec quoi ? demandai-je en me rappelant qu'il avait déchiré mes

vêtements.

— Il te reste encore ton pantalon, dit-il avec embarras. Et ce petit haut te va très bien.

Ben voyons ! On aurait dit une pin-up de magazine.

— Quel jour sommes-nous ? l'interrogeai-je pendant que j'enfilai mon jean et mes chaussures.

— Dimanche.

Quatre jours...

— Qu'as-tu raconté à mes parents ?

— Rien. Ils ne rentrent que ce soir.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Vont-ils me trouver changée ? Je veux dire... comment suis-je ?

Un éblouissant sourire barra son visage. Il s'approcha lentement et m'attira sur le lit pour que je m'asseye sur ses genoux.

— Tu n'as jamais été aussi jolie.

Il enfonça sa tête dans mon cou et releva le menton pour me regarder droit dans les yeux.

— Et ton odeur est merveilleuse. Lui en veux-tu de t'avoir transformée ? Ça n'a pas été une décision facile à prendre pour lui, tenta-t-il de l'excuser. Il ne voulait pas...

— ... que je meure, finis-je à sa place en me rappelant les derniers mots de Jeremiah. Non, je ne lui en veux pas.

— Tu voulais retrouver ton humanité à tout prix et tu es devenu un loup. Tu as le droit d'être en colère ou déçue.

— Je ne suis ni en colère, ni déçue. Je suis en vie.

Il me sourit.

— Et toi, es-tu déçu par ma nouvelle apparence ? demandai-je avec un sourire malicieux.

— Sûrement pas ! C'est la cerise sur le gâteau ! rit-il.

J'étais aux anges.

— On devrait changer ça, dit-il en fixant mon pansement rougeoyant. Ne bouge pas.

Je levai le cou et restai immobile. Il décolla doucement la bande adhésive et retira la compresse avec précaution. Il embrassa doucement mon épaule en m'assurant qu'il n'y avait plus rien.

— Comment fait-on pour transmuter ? demandai-je soudain.

Leith haussa un sourcil malicieux.

— Oh oh ! Je ne vais pas te donner l'élément déclencheur maintenant, tu vas flanquer la frousse à toute la maisonnée !

Puis il reprit son sérieux sans se départir de son sourire.

— Tu sais déjà le faire, Hannah. Tu es un loup, désormais. Si tu n'as pas pris l'apparence d'un loup, c'est que tu n'en as pas envie.

— Et si je le décidais, maintenant ?

Il sourcilla et retint sa respiration. Il devait sûrement estimer le degré de ma plaisanterie. J'étais certaine qu'il avait quand même un sérieux doute sur mes intentions.

Alors je tentais le Diable.

Je ne savais pas si ce que je voulais faire allait vraiment fonctionner, mais si comme le prétendait Leith être un loup m'était naturel à ce point, je devrais y parvenir.

Je fermai les yeux et fis jaillir sans douleur de longs crocs blancs de mes gencives supérieures. Je relevai le menton, victorieuse, et battis exagérément des cils.

— Argh..., s'étrangla-t-il.

— Je te plais ?

Il gonfla les narines en retenant sa respiration et me fit brusquement basculer sur le lit. Il se mit au-dessus de moi, prenant soin de ne pas m'écraser et grogna – rugit pour être exacte.

— Tu es à croquer, dit-il d'une voix rauque.

— Alors, croque-moi, soufflai-je à son oreille.

Lorsque nous reprîmes enfin nos esprits, la chambre était sens dessus dessous. Nous nous rhabillâmes après une douche rapide, remîmes de l'ordre autour de nous et décidâmes de rejoindre nos amis qui discutaient paisiblement dans le salon. Oui. Nos amis. Les siens, les miens.

Gwen m'accueillit en bas des escaliers. J'eus un choc en la voyant et elle sembla tétanisée de la même manière. Finalement, un sourire étira nos lèvres et nous nous jetâmes l'une sur l'autre pour nous enlacer.

— Tu es si..., soufflai-je à bout de mots en prenant entre mes doigts une mèche de ses cheveux blonds comme les blés. Et tes yeux sont si... bleus.

Elle rit et enfonça doucement son index glacé dans ma joue pour tâter l'élasticité de ma peau.

— Et toi, tu es comme avant ! Ou presque !

Je lui servis un clin d'œil malicieux.

— Ta mère ? m'enquis-je.

Elle grimaça.

— Elle rentre dans deux jours, nous verrons bien. Mais pour le moment, je n'ai encore tenté de manger personne ! plaisanta-t-elle, pince-sans-rire.

Je tournai la tête et croisai le regard de Darius. Il affichait une joie palpable malgré la gêne qu'il éprouvait à cause de ma nouvelle odeur. La sienne ne m'en laissa pas moins perplexe. Mon nez ne percevait plus les arômes de la même manière. Le doux arôme de mélisse de Darius avait fait place à un mélange de rance et de métal que je reconnaissais aussi chez Gwen. J'en frissonnai.

— Viens là, petite fille, dit-il en ouvrant ses bras.

Je m'y jetai et faillis fondre en larmes.

— Ah..., comme c'est bon de te voir sur tes deux pieds ! Tu m'as flanqué une sacrée trouille, gamine !

Il fit une grimace d'inconfort.

— Tu sens le bouquetin !

J'en écarquillai les yeux tout ronds.

— Tu veux rire ?

Il secoua la tête en riant.

— C'est sûr que comme ça, je n'ai plus envie de te bouffer ! lança une voix rieuse depuis l'encadrement de porte de la cuisine.

— Grigore !

Je lui sautai dans les bras et posai un baiser sonore sur sa joue.

— Holà ! s'écria-t-il en enroulant ses mains autour de ma taille. C'est bien l'unique fois de toute ma vie que j'enlace et me laisse embrasser par un garou ! Il ne va pas me pousser des poils, j'espère ?

— Idiot ! le sermonnai-je en tapotant son torse de pierre.

Leith ne put s'empêcher de fulminer.

Vraiment, certaines choses ne changeront jamais !

— Comment se fait-il que ta mutation soit déjà terminée ? demandai-je à Gwen, intriguée.

— Demande aux spécialistes ! répliqua-t-elle en haussant les épaules.

— Elle était prête trois jours après sa morsure, expliqua Darius. Et sa souffrance n'était pas particulièrement vive. Je n'ai jamais vu de mutation aussi rapide. Cinq jours pour mes frères, c'était déjà un record.

— D'ailleurs, où sont-ils ? m'enquis-je.

— Avec mon père, annonça Leith.

Je manquai de m'étrangler.

— Mais... que font-ils encore là-bas ?

— Ils ont conquis les Sutherland, dit Darius en soupirant. La tante de Leith particulièrement. Il y a deux heures, ils faisaient une partie de cache-cache dans le jardin.

Je secouai la tête. Comme quoi, tout peut arriver.

— Nous allons les voir ? chuchota Leith à mon oreille. Ils ont hâte...

Je me laissai tirer par la main, non sans jeter un dernier regard reconnaissant à tous mes amis.

— J'ai la trouille, lui avouai-je avant que nous ne passions la porte d'entrée.

— Tu as peur d'être mal accueillie ? s'étonna-t-il.

— Non, je suis l'une des vôtres, maintenant, mais je ne sais pas comment me comporter.

Il sourit.

— Voyons, Hannah. Tu as *toujours* été l'une des nôtres, dès lors que nous nous sommes aimés. Allez viens, mon amour. Rien n'a changé. Tu es toujours la même. Personne ne fera la différence, dit-il en ouvrant la porte. Enfin je crois..., hésita-t-il en regardant arriver Hermance et Pierrick.

— HANNAH ! hurlèrent-ils en courant vers moi.

Alors que j'étais déjà en train de leur ouvrir les bras, ils stoppèrent tout net à un mètre de moi.

— Quoi ? Je ne sens pas bon, c'est ça ? m'amusai-je.

Pierrick se renfrogna.

— Je préférerais comment tu sentais avant !

— Moi aussi ! renchérit Hermance.

— Et même si je pue le... quoi déjà ? Ah oui, le bouquetin, j'ai droit à un câlin ?

— Ouiiii ! s'écrièrent-ils en chœur.

Je les serrai fort contre moi et leur plantai un bisou sur le front.

— Eh bien, moi, je trouve au contraire que ton odeur est délicieuse, ma petite Hannah.

Je relevai la tête et croisai le regard doux et affectueux de Bonnie.

— Et je suis bien de ton avis ! approuva Leith avec un éclat malicieux dans les yeux.

Je me relevai et acceptai la main tendue de Bonnie.

Al arriva et me servit l'un de ces sourires accueillants dont il avait le secret.

— C'est d'usage alors... Bienvenue parmi nous, Hannah ! Puisses-tu aimer ta nouvelle vie.

— Merci, Al, je n'en doute pas.

Il me fit une accolade lui aussi et, en regardant par-dessus son épaule, j'aperçus Jeremiah adossé contre un mur, les bras croisés contre sa poitrine. J'eus d'un coup l'impression de voir Leith avec une vingtaine d'années de plus. Il m'observait en silence, le visage grave. Il m'impressionna tellement que je sentis mes jambes devenir aussi molles que du marshmallow. Pourtant, c'est à lui que je voulais parler, maintenant. Le remercier, lui exprimer toute ma gratitude et m'excuser de l'embarras que je lui avais causé.

Je me détachai lentement d'Al et m'avançai toute tremblotante vers le père de Leith. Je me plaçai devant lui, pas bien dans mes baskets du tout. Comme seul réflexe, je ne trouvai pas mieux que me jeter contre lui en sanglotant comme une idiote. Après tout, aujourd'hui était le jour idéal pour les étreintes émouvantes. Quoi de plus naturel que de me vautrer sur ce géant de dureté qu'était Jeremiah Sutherland ? Je devais avoir l'air ridicule !

Il m'encercla et tapota doucement le creux de mes épaules pour me consoler.

— Ça va, ça va, mon petit, dit-il d'une voix douce et apaisante. C'est fini, maintenant. Une nouvelle vie commence. Voyons... Sèche tes larmes.

Il n'imaginait pas à quel point il me fit du bien.

— Merci, Jeremiah, pour tout. Et pardon de... d'avoir..., hoquetai-je.

— Pardon de rien du tout ! Tu fais partie de la famille, et la famille, on en prend soin, on la protège. Je regrette seulement que vous n'ayez pas eu suffisamment foi en nous pour nous avertir de ce que tu vivais, nous morigéna-t-il avec sévérité. Il n'y aura pas de prochaine fois, bien entendu, mais je vous le dis quand même : la prochaine fois que vous nous cacherez un truc pareil, je vous botte les fesses à tous les deux ! Et pardonne-moi d'avoir eu à te mordre, ajouta-t-il, pas tout à fait désolé.

Je lui souris.

— Merci, Jeremiah...

Il passa son bras derrière mes épaules et me ramena sur le côté en tendant son deuxième bras vers son fils. Je vis les iris de Leith briller d'une lueur particulière.

Quand était-ce la dernière fois que son père avait eu un tel geste à son égard ? Quand je vis mon amour se serrer contre Jeremiah, je ressentis une bouffée d'émotion incomparable.

Leith était heureux.

Mes parents venaient juste d'arriver au manoir. Ils ne comprirent pas pourquoi j'avais tellement besoin de les étouffer dans mes bras après seulement quatre jours d'absence. Mais, j'avais mis tellement de distance entre eux et moi ces derniers mois que je voulais rattraper le temps perdu.

— Tu es sûre que tout va bien, Hannah ? demanda ma mère alors que je ne l'avais pas encore lâchée.

— Oui, maman. Je suis contente de vous retrouver.

Elle leva un sourcil.

— Eh ben, je vois ça !

Elle me repoussa gentiment et m'observa un court instant. Sa perplexité se changea aussitôt en ravissement.

— Tu as repris ta couleur de cheveux ! Tu as vu, Paul ? dit-elle en se tournant vers mon père.

Il hocha la tête indifféremment. Ça le dépassait sûrement.

— Je te retrouve enfin ! s'écria ma mère.

— J'ai toujours été la même, protestai-je.

Elle plissa le front, marmonna un truc dans sa barbe et se tourna vers Leith.

— Et toi, tu en penses quoi ?

— À propos de quoi ? demanda-t-il en faisant mine de ne pas comprendre.

— De ses cheveux !

Il lui offrit un sourire sentant la ruse de Sioux à plein nez.

— Oh, vous savez, je suis un homme, la subtilité des couleurs, c'est un truc de filles.

Je secouai la tête en réprimant un rire. Ma mère fit une grimace et passa à autre chose.

— Mathy et Elaine sont à l'étage.

Je fis un signe de tête à Leith et nous montâmes les marches quatre à quatre. Juste avant que nous ne frappions à la porte, Leith me retint le bras et me plaqua doucement contre le mur pour se frotter à moi.

— Vas-tu lui dire ? souffla-t-il à mon oreille.

— Qu'en penses-tu ? demandai-je.

L'éclat de ses prunelles s'intensifia et des petites pointes jaune or se mirent à briller.

— Tu me laisses le choix ? hasardai-je.

— Oui.

La porte s'ouvrit brutalement.

— Tiens ! Vous êtes là vous deux ! s'écria Mathy, s'amusant de notre position contre le mur.

Nous nous redressâmes d'un seul coup et je lui sautais sans les bras pour la serrer contre moi. Quel bonheur de ne plus voir en elle un casse-croûte ambulante !

— Tu vas me faire tomber ! me gronda-t-elle doucement. Allez, entre voir Elaine et laisse-moi préparer mes gâteaux !

Après quoi elle descendit les escaliers.

Elaine était assise sur son lit.

— Bonjour, grand-mère, dis-je en l'embrassant très furtivement sur le front.

— Bonjour, ma petite-fille.

Leith se pencha et posa une main sur la sienne. Elle l'attrapa et la tapota avec son autre main.

— Bonjour, mon garçon. Alors ? Quoi de nouveau ?

Fine comme du gros sel, je m'étouffais littéralement devant elle. Leith me mit un léger coup de coude et sourit en coin en secouant la tête. Je n'avais pas envie de faire durer le secret.

— Elaine, j'ai quelque chose de très important à te dire.

Ses yeux vides de vie s'embrasèrent de curiosité.

— Je t'écoute.

Mais dans quelle situation m'étais-je mise ? Je me mis à rougir, d'asphyxie, j'avais complètement arrêté de respirer depuis plusieurs secondes. Comment lui dire sans lui faire avoir une crise cardiaque ?

Leith posa sa main sur mon épaule pour m'encourager. Au lieu de l'être, je m'étranglai une seconde fois et toussai comme une vieille fumeuse.

— Hannah ? s'inquiéta ma grand-mère.

Leith poussa un long, très long soupir.

— Hannah est devenue un lupus, Elaine.

Elaine cligna à peine des cils. Si elle fut surprise, elle ne le montra pas. Son calme me sidéra.

— Je suppose que c'est mieux ainsi, déclara-t-elle posément.

Ma mâchoire s'ouvrit béatement.

Elle tâta devant elle pour attraper mon poignet et me tira pour que je m'asseye à ses côtés.

— Vous êtes sur un pied d'égalité, maintenant.

— Mais... je... Grand-mère, tu n'es pas... choquée ?

— Pas plus que ça. Et puis ça vaut mieux que d'être toute froide à longueur de temps, non ?

Ce coup-ci, c'est Leith qui s'étrangla. Il écarquilla les yeux en me regardant, se demandant lui aussi si Elaine nous faisait une déclaration déguisée. C'était inimaginable...

— Certainement, répondis-je comme si de rien n'était.

Elaine nous servit un sourire étrange.

Nous ne sûmes jamais ce qu'elle savait...

Épilogue

— Où allons-nous ?

Il était bientôt huit heures et demie et nous roulions depuis trois bonnes heures. Leith m'avait bandé les yeux : destination top secret !

— Tu verras bien. Encore dix minutes.

En temps ordinaire, j'aimais bien les surprises, mais quand on est un loup, ce genre de blague à la Colin Maillard est une véritable torture. Privée de ma vue, j'avais inconsciemment fait tripler mes capacités d'audition. J'entendais tout, le moindre bruit ridicule et insignifiant. C'était insupportable.

« Tu peux contrôler ça » avait dit Leith. Ouais, ben moi, j'étais un loup-garou depuis seulement quatre jours et j'étais loin de maîtriser toutes les subtilités de ma nouvelle enveloppe. Je l'aurais volontiers étripé de me faire subir un truc pareil. En plus, j'avais faim tout le temps !

Très difficilement, je pris mon mal en patience et enfin, je sentis que la voiture ralentissait. Les crépitements du gravier sous les pneus m'indiquèrent que l'Audi avait quitté la route goudronnée. Leith était en train de se garer.

— Je peux retirer ce machin, maintenant ? demandai-je en posant mes doigts sur le tissu noir.

— Non, pas encore, dit-il calmement en attrapant mes mains pour les porter à ses lèvres. Ne bouge pas.

Je poussai un long soupir résigné et attendis que Leith ait fait le tour de la voiture pour me faire sortir. Mais il ouvrit d'abord le coffre pour farfouiller à l'intérieur.

— Que fais-tu ?

— Je prends quelques affaires.

J'avais une vague idée de l'endroit où Leith s'était arrêté. Lorsqu'il avait soulevé le hayon, des odeurs de mousse, de bois humide et de feuilles séchées avaient empli mes narines. Nous n'étions pas loin d'une forêt ou d'un sous-bois. J'entendais aussi un vague ruissellement d'eau, mais très, très lointain.

La porte du coffre claqua et la mienne s'ouvrit.

— C'est maintenant que tu me libères ? m'impatientai-je.

Leith s'esclaffa.

— Qu'est-ce que tu es pénible ! Ça ne devait pas être drôle de partir en vacances avec toi quand tu étais gamine. « C'est quand qu'on arrive ? », se moqua-t-il en imitant une voix de petite fille.

Un grognement guttural sortit des bas-fonds de ma poitrine.

— C'est qu'elle mordrait ! Allez, honey, voyons si ton flair de loup fait honneur à ton caractère de louve !

Je fis comme si je n'avais rien entendu.

Il passa son bras au-dessous du mien et nous commençâmes à avancer.

Louve ou pas, il m'était difficile de ne pas me prendre les pieds dans la caillasse qui jonchait le sol, et ce, malgré la bonne paire de baskets que j'avais enfilée sous les conseils de mon petit ami.

— Allez, petit bouquetin, du nerf ! me raila Leith en voyant que je me retenais à lui pour ne pas tomber. Plus que quelques centaines de mètres et je te retire ton bandeau.

— Quelques centaines ? Tu veux ma mort, ou quoi ? Je n'y vois rien du tout ! Contrairement à ce que tu crois, je ne suis pas un cabri et je n'ai pas ton expérience. Alors, s'il te plaît arrête de... ahh, ahhhhhhhhhh !

Il m'avait soulevée de terre et jetée sur son dos comme un vulgaire ballot de farine. Je me retrouvai avachie sur le sac à dos, bras et jambes ballants dans le vide.

— C'est mieux ainsi ? demanda-t-il, hilare.

Comme seule réponse je relevai doucement la tête, cherchai à tâtons son cou et mordis sa peau d'un coup sec.

— Mais quel caractère ! brailla-t-il, d'excellente humeur.

J'appuyai mes coudes sur son paquetage, coinçai ma mâchoire entre mes mains et boudai jusqu'à ce qu'enfin, nous arrivâmes à destination.

Leith retira mon foulard, je battis des cils plusieurs fois.

Ma toute nouvelle vue de Lupus me permettrait de très bien voir dans la nuit. J'en avais pris l'habitude dans ma peau d'ange noir et j'étais ravie d'en encore disposer de cette faculté. Nous étions à l'orée de la forêt, devant laquelle s'étendait une vaste clairière au pied d'une colline.

— Mais... on est au milieu de nulle part !

Il éclata de rire.

— Les filles ! Hier, tu disais que tu voulais absolument prendre l'air avant que la période des révisions ne commence. Tu ne sais pas ce que tu veux !

C'est vrai, c'était la dernière ligne droite. Les cours à la fac reprenaient le lundi suivant.

Je regardai autour de moi plus attentivement et mes yeux s'émerveillèrent.

— Cobbler Argyll ! m'écriai-je.

Il me sourit.

Honteuse, je tentai de me faire pardonner en lui plantant un baiser sur les lèvres.

— J'aime mieux ça ! dit-il, rieur.

J'étais sûre qu'il m'avait emmenée ici pour que je puisse réaliser ma première transformation. C'était une initiation !

Brusquement, un soupçon d'angoisse s'abattit sur moi.

Allais-je avoir mal ? Saurais-je m'y prendre correctement ? Allais-je pouvoir transformer tous mes membres ? Serais-je une jolie louve ? Je ravalai un éclat de rire nerveux et levai le menton vers Leith, le regard plein « d'innocence ».

— Et pourquoi cet endroit, spécifiquement ?

Il leva un sourcil moqueur.

— Tu n'es plus vraiment blonde, je te signale.

Oh le coup bas !

— Tu es capable de retrouver le chemin, ma jolie louve ?

— Euh...

— Je rigole ! Allez, suis-moi. Je tiens à arriver avant les autres.

— La meute ?

— Je pensais que tu apprécierais.

Mes yeux brillèrent de joie.

— Sont-ils au courant ?

— Et ravis. Particulièrement Georgia, qui est très heureuse de ne plus être la seule louve du groupe. Elle va enfin pouvoir partager avec quelqu'un les secrets d'entretien de sa fourrure si soyeuse ! On se dépêche, s'amusa-t-il en voyant ma tête médusée. J'ai hâte de voir ton minois lupin. Et pour ta première fois, je veux être seul avec toi.

Mon sang pulsa sous mes veines. Leith passa son bras autour de mes épaules et me guida au-delà de l'orée des bois. Nous débouchâmes sur la clairière rocailleuse où j'avais rencontré la meute pour la première fois. Nous y étions allés en pleine nuit, et je me souviens avoir rêvé de voir l'endroit sous les lueurs du jour. Ce matin-là, c'était magnifique. Le soleil commençait à peine à se lever derrière la montagne et colorait déjà le ciel de tons chauds et froids : du rouge, de l'orangé, du violet et du bleu.

Nous avançâmes jusqu'à une fine motte de terre noire. Celle que la meute déposait à chaque fois pour éteindre le feu. Leith posa son sac à dos à terre et se tourna vers moi, les yeux miroitant. Mon cœur battait la chamade et la petite veine sur mon front en suivit le rythme.

Il retira sa veste et son sweater, me dévoilant son torse hâlé luisant sous les rayons naissants du soleil. J'arrêtai complètement de respirer. Avec une lenteur

exacerbée, il entreprit d'ôter ma parka et déboutonna ma chemisette de sport et mon soutien-gorge avant de me les enlever. Je me laissai faire totalement immobile.

Il retira mon pendentif femme-loup, le sien, et les glissa dans la poche de son jean. Il se baissa pour dénouer mes chaussures, tira sur mes chaussettes et fit glisser mon pantalon et mon slip le long de mes jambes.

Je n'avais pas froid, mais un frisson violent me parcourut. Ça le fit sourire. Il termina de se déshabiller.

— Tu es magnifique, dit-il doucement en dénouant mes doigts crispés sur mes côtes.

Il baisa doucement mes lèvres et plongea ses yeux remplis d'or dans les miens.

— Tu es prête ?

Je hochai la tête par réflexe, mais j'étais morte de trouille. Leith le comprit et eut pour moi un geste d'apaisement en embrassant mon front.

— Tout ira bien, chuchota-t-il à mon oreille. Laisse les choses se faire.

La magie s'opéra. Je sentis mes pupilles se rétrécir en même temps que celles de Leith que je ne quittais pas des yeux. Toute ma peau me chatouillait, se réchauffait. Je baissai la tête sur mes bras et vis qu'un fin duvet argenté était en train de les recouvrir – de la même couleur que la fourrure de Jeremiah. Avant que mon visage ne se transforme à son tour, je souris. Mon épine dorsale me picota légèrement, s'étira, se courba, mais tout se passa sans douleur. Je me retrouvai à quatre pattes, dans la peau d'un loup.

Je n'en revenais pas.

Je ressentis une pleine puissance, j'étais belle et sûre de moi. Rien n'aurait pu être plus évident que ça. Leith, qui avait achevé sa mutation bien avant moi, me regardait de ses yeux lupins et dorés. Mon petit ami débordait d'amour et de fierté animale.

Je fis quelques pas vers lui et frottai voluptueusement ma tête contre son cou. J'étais si petite, à côté de lui. Son échine puissante était tendue comme un arc. Je m'y collai un peu plus et Leith laissa exploser ses émotions. Comme un chien fou, il se mit à sauter dans tous les sens autour de moi, glapissant tout ce qu'il pouvait. J'eus envie de rire et à la place, je laissai échapper de ma gorge un couinement improbable, mais drôle.

Soudain, Leith s'arrêta et s'assit sur ses membres postérieurs. Il attendait. Je me plaçai à côté de lui et fis de même, la meute arrivait.

Au loin, les taillis se secouèrent doucement et une forte odeur de musc envahit l'air. Un par un, les loups apparurent de derrière les broussailles. Jamie nous avait rejoints pour l'occasion. J'étais ébahie. Il passa devant moi et abaissa la

nuque respectueusement. Chacun procéda au même rituel. Tous, sauf Georgia. Elle se posta devant moi et me renifla le museau de sa truffe humide avant de m'offrir un grand coup de langue qui me laissa pantoise. Leith poussa un hurlement puissant et cogna doucement la tête dans mon flanc avant de s'élaner en courant vers la montagne. Instinctivement, je le suivis.

Mes membres battaient la terre avec une agilité naturelle, évidente. J'évoluai à vive allure, laissant l'air frais plaquer mon pelage en arrière. Je me laissai griser par ce sentiment merveilleux d'appartenir à la nature.

Nous courûmes tous ensemble pendant un long moment, jusqu'à ce que nous arrivions au pied de la montagne que j'avais escaladée, couchée sur le dos de Leith, une année plus tôt. La meute se sépara et chacun partit de son côté, nous laissant tous les deux, Leith et moi.

Il fit un signe de tête en direction du sommet rocheux et je m'élançai. Leith me suivit et nous arrivâmes vite en haut, exactement là où nous nous étions déjà serrés l'un contre l'autre sous la lumière de la pleine lune.

Leith reprit une apparence humaine et me tendit la main pour m'inviter à faire de même.

Je courbai le cou, et ce fut fait. J'étais sur mes deux pieds.

— Waouh ! m'écriai-je.

— Comme tu le dis ! murmura-t-il en me regardant de la tête aux pieds. Tu es belle sous toutes tes formes.

— De quelle couleur sont mes yeux ? demandai-je, avide de savoir.

— Jaune doré.

— Comme les tiens ?

Il opina de la tête, tout sourire.

— Et mon pelage est celui de ton père !

— Oui, mais tu as quelque chose en plus : un masque blanc éclatant et un bout de queue donnant l'impression d'avoir été trempé dans un pot de peinture !

— Blanc comme toi ?

Il s'approcha de moi et plaqua ses mains sur ma taille pour m'attirer à lui.

— Blanc comme moi.

— Je t'aime, chuchotai-je.

— Et je t'aime aussi. Viens avec moi.

Il me tira par le bras et m'invita à m'asseoir au bord du pic rocheux. Je pris place en ramenant mes jambes contre ma poitrine, les entourant de mes bras. Leith s'assit à côté de moi.

— Je suis en train de passer l'un des moments les plus beaux de toute ma vie, murmura-t-il.

Je lui souris en soupirant et réajustai la position de ma tête contre son épaule.

— Sais-tu que nous avons brisé un grand nombre de règles ? lâcha-t-il, pensif.
— Les règles ancestrales de la communauté garolle ?
— Celles-ci.
— Elles ne sont plus en vigueur, fis-je remarquer.
— Bien de nos semblables sont morts pour les avoir transgressées, et d'autres pour que nous soyons libres. J'y pense souvent...

Je fermai les yeux et serrai les poings. Leith m'avait presque effrayée. Le traité de paix était toujours en court et nous appartenions à la Communauté du monde libre, mais la Communauté du Sutherland pourrait vouloir nous punir pour avoir dépassé les limites qu'ils s'étaient eux-mêmes fixées. Je me fis violence pour ne pas y penser, je refusais d'imaginer cette éventualité.

Leith sentit mon trouble et desserra son étreinte pour plonger dans mes yeux.

— Personne ne nous séparera jamais. Je ne laisserai personne s'immiscer entre nous. Je te protégerai toujours. Nous sommes des âmes sœurs, à jamais.

— Des âmes sœurs..., répétai-je, subitement envahie par un flot d'émotions extraordinaires.

Leith recula brusquement, stupéfié.

Mes yeux me brûlèrent et aussitôt, un halo vif et étincelant nous entourait, comme des milliers d'étoiles scintillantes. Je mis plusieurs secondes avant de réaliser que la lumière jaillissait de mes propres yeux.

— Hannah..., chuchota-t-il.

Les étoiles s'estompèrent, mais la pression vibrante continua à vivre sous ma peau. J'étais submergée par l'amour que je ressentais pour Leith. Mon cœur tambourinait à une allure folle, me hurlant que seuls les bras, la peau, la bouche, l'odeur, la chaleur de mon âme sœur avaient le pouvoir de l'apaiser. Alors je me jetai contre lui et sanglotai d'un bonheur immense. Le *Mór-aotrom* m'avait été offert en cadeau, liant plus fort nos âmes pour l'éternité.

Notre éternité...

FIN

{1}. Accès strictement interdit – propriété privée.

{2}. Premier volet de *Les chroniques des vampires*, d'Anne Rice.

{3}. Quatrième volet de *Les chroniques des vampires*, d'Anne Rice.

{4}. Cours Magistraux.

{5}. En référence au poème de P. Verlaine, *Mon rêve familial*.

{6}. Spécialité de viande de boeuf séchée.

{7}. Travaux Dirigés.

{8}. L'esprit d'extase. Il s'agit de la mascotte de la marque Rolls Royce. On l'appelle aussi « la femme volante ».

Table des matières

[Page titre](#)

[LES ETOILES DE NOSS HEAD](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

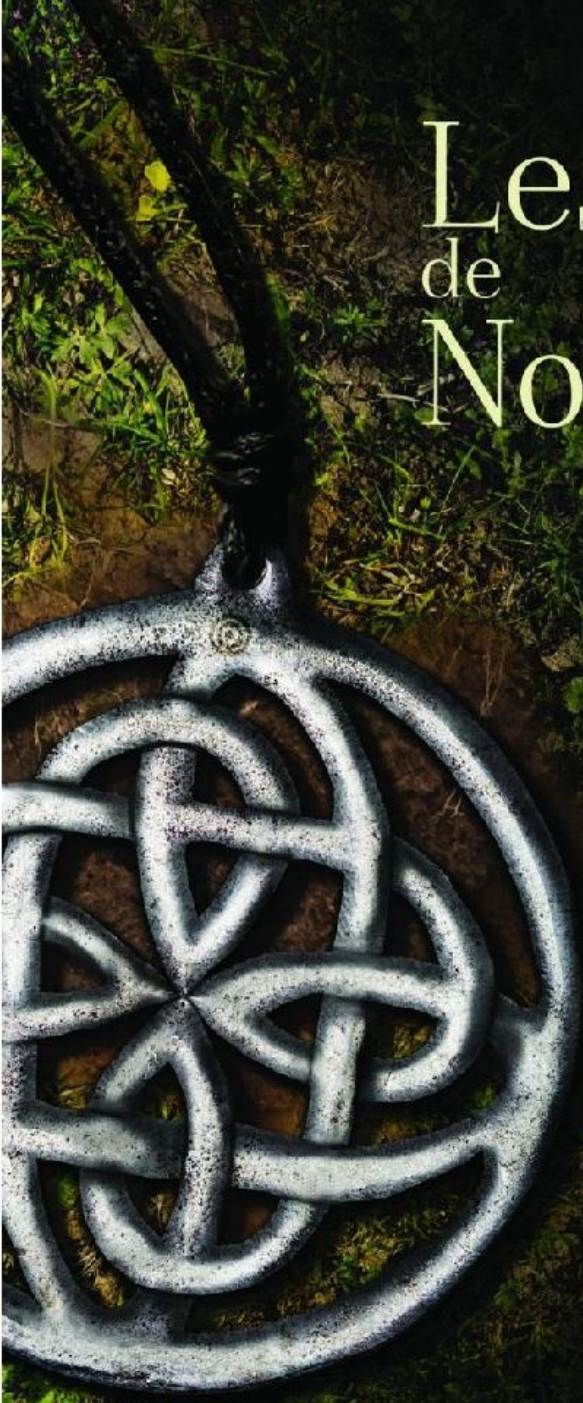
[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Épilogue](#)



Les
de étoiles
Noss Head

Sophie Jomain

4 - Origines
1ère partie


Rebelle

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. » Pour les publications destinées à la jeunesse, la Loi n°49-956 du 16 juillet 1949, est appliquée.

© Rebelle Éditions, 2013
ISBN : 978-2-36538-138-3
ISSN : 2256-8301

Rebelle Éditions
29, avenue des Guineberts
03100 MONTLUÇON
<http://rebelleeditions.com>

LES ETOILES
DE NOSS HEAD
4- ORIGINES
Première partie

Sophie JOMAIN
Rebelle Éditions (2013)

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. » Pour les publications destinées à la jeunesse, la Loi n°49-956 du 16 juillet 1949, est appliquée.

© Rebelle Éditions, 2013

ISBN :

ISSN : 2256-8301

Rebelle Éditions

29, avenue des Guineberts

03100 MONTLUÇON

<http://rebelleeditions.com>

Note de l'auteure :

Pour les besoins de l'histoire, il m'est arrivé de présenter des lieux qui n'existent pas à St Andrews, ou d'en décrire d'autres, comprenant quelques détails de mon imagination. Merci aux lecteurs, aux habitants et étudiants de St Andrews de bien vouloir m'en excuser. De la même manière, si la montagne de Ben Hope abrite un certain nombre de grottes, il n'est pas avéré que celles-ci soient fréquentées à l'année, et encore moins aménagées d'habitations troglodytes.

Prologue

J'étouffais.

Si j'avais pu m'exiler au fin fond de l'Écosse, je l'aurais fait. Me retrouver seule avec moi-même, réfléchir, reprendre des forces, j'en avais besoin, mais tout cela m'était strictement interdit. Interdit, jusqu'à ce que toute cette histoire soit terminée. Et après, en ressortirais-je seulement plus apaisée ? J'en doutais. Car plus les mois passaient et plus je devenais une créature que l'angoisse de l'avenir faisait trembler. Tout le temps.

Oui, l'avenir me faisait peur. Il me tétanisait. Qu'y verrais-je ? Qu'apprendrais-je ? À quoi devrais-je renoncer, moi aussi ? On abandonne toujours quelque chose derrière soi, c'est inévitable. Étais-je seulement prête pour ça ? Tôt ou tard, la vie reprendrait son cours, j'en étais certaine, mais elle ne serait plus jamais la même, plus aussi normale qu'avant. Accepterais-je alors mon destin, la tête haute, le torse bombé ?

Je n'arrivais toujours pas à comprendre comment tout avait commencé, mais je savais au moins une chose : je

serais encore debout quand tout finirait.

Je m'en fis la promesse.

Quatrième de couverture :

Chaque fois que je croyais notre vie cousue de fil blanc, Leith et moi devions faire face à une nouvelle adversité, une nouvelle attaque. J'en venais à me demander si un jour nous goûterions à la paix à laquelle nous aspirions. Personne ne mesure vraiment l'immensité de sa chance quand il affirme que son existence est monotone. Personne.

Aux innocents les mains pleines... C'est ce qu'on dit. Mais moi, je n'étais plus innocente du tout. Alors, que me réserverait le destin, cette fois-ci ? Que me volerait-il ? J'en avais une vague idée et j'allais devoir me préparer au pire.

Chapitre 1

J'étais presque sûre à cent pour cent que Darius n'était pas dans son assiette. Il pouvait toujours dire que tout allait bien, je le connaissais suffisamment pour être convaincue du contraire. Cela faisait des jours qu'il était dans cet état, le regard vide, les lèvres pincées, il me rappelait ces fois où, lorsque j'étais encore un ange noir, il n'avait aucune prise sur ma tristesse. Ça le rongait de l'intérieur, l'anéantissait presque.

Je le détaillais discrètement depuis dix bonnes minutes, attendant le moment propice pour lui demander enfin ce qui le travaillait, le moment où nous serions seuls. Mais j'aurais dû me souvenir que ces dernières semaines, obtenir un tête-à-tête avec lui se révélait impossible. Ce qui était valable pour n'importe lequel d'entre nous. Il me semblait que Darius le faisait exprès. Il avait toujours quelque chose à gérer avec le Cercle, avec ses frères, ou à la fac, un peu comme s'il se forçait à occuper son temps par tous les moyens, évitant ainsi qu'on lui pose trop de questions. Je commençais à

sérieusement m'inquiéter.

— Je suis fatigué, lâcha-t-il soudain.

Grigore et moi levâmes franchement les yeux sur lui.

C'était la première fois que je l'entendais émettre une plainte pareille. Par nature, Darius n'était jamais fatigué.

— Je suis las de tout ceci.

D'un geste de la main, il embrassa le bâtiment universitaire, ainsi que la cour de l'horloge dans laquelle nous étions installés, sur les bancs, comme souvent.

— Je veux tout arrêter.

— Arrêter quoi ? l'interrogea Grigore.

— Cette éternelle répétition. Je suis ici depuis des siècles, j'en ai assez.

Si mon sang ne se figea pas dans mes veines, c'est uniquement parce que je compris qu'il ne faisait nullement référence à la mort, mais à la vie qu'il menait. Darius changeait de visage régulièrement afin de pouvoir rester à St Andrews. Il était arrivé ici autour de 1410 et prendre une autre apparence, c'était un truc qu'il avait dû faire un nombre incalculable de fois. Cependant, depuis notre rencontre, il ne m'avait jamais donné l'impression de s'être lassé de cette situation. Le voir subitement morne et éteint me rendit triste bien au-delà des mots, pourtant, je n'en dis rien.

Par habitude, lorsque le vent souffla, je remontai le col de ma veste pour me protéger du vent. On était mi-janvier. Avec une température de moins cinq degrés et de

gros nuages dans le ciel, la pluie ne tarderait pas à arriver.

— Besoin de vacances, détermina nonchalamment Grigore en époussetant son jean. Wick est un endroit sympa, tu devrais y retourner.

L'allusion me fit sourire. Grigore et moi étions manifestement du même avis : Gwen n'était pas étrangère à la morosité de Darius. Quelques mois plus tôt, elle était rentrée à Wick pour s'occuper de sa boutique et elle lui manquait sévèrement. Ils se voyaient trop peu.

Darius gronda sourdement.

— Ce n'est pas des vacances, que je veux, mais une autre vie ! Je vais faire un tour !

Sur ces mots, il se leva et partit d'un pas précipité en direction du portail principal. Par réflexe, je bondis sur mes pieds dans l'intention de le rattraper, Grigore me retint par le poignet.

— Laisse-le. Il doit prendre une décision et il le sait.

— Je ne l'ai jamais vu aussi abattu.

Grigore se frotta la mâchoire en un signe de crispation.

— Moi non plus.

— L'absence de Gwen est-elle vraiment en cause ?

Nos regards échangèrent la même inquiétude, ce qui me poussa à me rasseoir.

— Oui et non.

— Tu développes ?

Il croisa les bras sur sa poitrine et pinça les lèvres une ou deux secondes avant de soupirer.

— Il tient à elle, bien plus qu’il ne veut l’admettre. Il a besoin de sa compagnie.

— Mais ?

— Mais il a déjà donné son cœur une fois.

Je haussai les épaules d’un air blasé.

— De quoi a-t-il peur ?

— D’oublier Julia.

Je fronçai les sourcils tout en me grattant le front.

— Et c’est ce pour quoi il souhaite quitter St Andrews, parce qu’il a peur de l’oublier ? Le paradoxe est plutôt étrange, tu ne trouves pas ?

Grigore sourit.

— Je crois au contraire qu’il s’imagine que partir de St Andrews reviendrait à faire une croix définitive sur ce qu’il a vécu avec Julia. Mais s’il reste ici...

— Il ne s’engage pas avec Gwen. Pour autant, il aimerait être avec elle, non ?

Il acquiesça, fataliste.

— Sommes-nous vraiment en train de parler de Darius ? m’amusai-je presque.

Il ne m’avait jamais semblé que les histoires de cœur étaient ce qui travaillait le plus Darius. D’autant que lorsqu’il avait entrepris cette aventure avec Gwen, il avait donné l’impression de vouloir vivre sereinement cette nouvelle chance d’être intimement lié à quelqu’un. Mais il s’agissait de Julia. Sa Julia...

Grigore se racla la gorge.

— Écoute, il a définitivement besoin de changer d'air, il en est totalement conscient. C'est sérieux. Avant de te rencontrer, l'idée lui avait déjà effleuré l'esprit. Aujourd'hui, sa relation avec Gwen l'y incite un peu plus.

— Alors, qu'il le fasse !

Je serais sans doute monstrueusement déboussolée de ne plus l'avoir près de moi, mais si c'était ce qu'il désirait, je l'y encouragerais de toutes mes forces. Nul ne méritait plus que Darius de connaître la paix, et aux côtés de Gwen, quoi qu'il en dise, il semblait heureux.

— Je t'ai expliqué ce qui le retenait.

Je poussai un long et profond soupir.

— Qu'on ne vienne plus me raconter que les femmes sont compliquées !

— Ce n'est pas moi qui l'affirmerai, gamine. Elles sont juste indéchiffrables et j'aime ça.

Je souris en l'entendant rouler les « r ».

Même en ma présence, alors que je savais pertinemment que ce n'était que du vernis, Grigore n'avait pas perdu l'habitude d'appuyer sur son vieil accent roumain. Il ne faisait aucun doute qu'il avait parfaitement conscience du côté sexy que ça lui donnait.

— Que peut-on faire ? demandai-je très sérieusement.

— Rien. Ça doit venir de lui. Il est des souffrances qu'il faut exorciser soi-même, Hannah.

Je l'observai un instant sans rien dire, plongeant dans le bleu de ses yeux pour y puiser quelque vérité.

En lui, cette phrase sonnait comme un écho.

— Les tiennes le sont-elles, Grigore ?

Il ne répondit pas immédiatement, mais il sembla méditer la question, alors qu'il savait très bien de quoi il retournait. Pour sauver sa peau, il avait participé à la mort de la jeune fille qu'il avait lui-même transformée. Son souvenir le poursuivait depuis des siècles.

— Je m'y attelle. Partons. J'ai un cours à donner.

Il s'éjecta du banc comme un ressort et me fit signe de le suivre.

Sujet clos.

Je ramassai mes affaires, calai ma besace sur mon épaule et marchai en direction de l'amphi.

Un peu avant dix-huit heures, je commençai à ranger mes notes. J'avais hâte de rentrer chez moi et téléphoner tranquillement à Leith. Après les vacances de Noël, il était resté à Wick pour travailler sur son mémoire. On ne s'était pas vus depuis presque trois semaines. Dix-huit longues journées... Le temps ne m'avait jamais paru si long.

Je soupirai de dépit. Son admission en deuxième cycle changeait radicalement nos habitudes. Il travaillait dur et passait le plus clair de son temps dans les bibliothèques ou les musées. Je devais composer avec ça.

Je ne pus m'empêcher d'imaginer ce que serait notre vie, lorsqu'à la prochaine rentrée, j'intégrerai moi aussi

ma quatrième année. Chacun de notre côté. L'idée me mettait de mauvaise humeur, mieux valait ne pas trop y penser.

Je pris soin d'enfiler discrètement ma veste et attendis patiemment que Grigore nous invite à sortir, ce qui ne saurait tarder – tous les mercredis, c'était lui qui assurait les cours du deuxième semestre sur la Rome antique.

Je m'apprêtais à boucler mon sac, lorsqu'une fragrance âcre et nauséabonde me parvint en pointillés. Instinctivement, je me frottai le nez de l'index, reniflai par à-coups et relevai la tête sur Grigore. Je le fixai avec insistance, jusqu'à ce que son regard croise le mien. Il fronçait les sourcils dans une totale incompréhension. Sans doute n'arrivait-il pas plus que moi à identifier ce qui pouvait bien sentir aussi fort. J'avais pourtant un odorat plus aiguisé que le sien, mais même en me concentrant, il m'était impossible de définir de quoi il s'agissait précisément. Cependant, je distinguais nettement des relents inhabituels de goudron frais, de chou pourri et de putréfaction, si bien que je dus me mettre la main devant la bouche pour retenir un haut-le-cœur.

Une poignée de secondes plus tard, des « ahhh ! » de dégoût s'élevèrent dans l'amphithéâtre, créant un malaise croissant parmi les étudiants. Puis soudain, un pic nauséabond et bien plus franc se mêla à l'autre. Grigore devint livide, alors que les petits cheveux derrière ma

nuque se dressaient.

Sans prévenir, il se précipita vers la sortie. Il ne m'en fallut pas plus pour l'imiter. Je sautai par-dessus la table, laissant mes affaires derrière moi, et courus le retrouver dehors sous les cris médusés de l'assemblée.

— Grigore ! Attends ! criai-je en le voyant s'élancer sous la pluie, dans la nuit déjà bien tombée.

J'accélérai et le rejoignis presque aussitôt. Il s'immobilisa juste derrière l'amphithéâtre et observa un attroupement d'étudiants postés devant la porte du local technique. Aucun ne semblait vouloir prendre le risque de rater ce qu'il y avait à voir. Nous n'eûmes nullement besoin de fendre la foule pour comprendre, car au fur et à mesure que nous nous étions approchés, des émanations ferreuses, rances et froides s'étaient détachées des autres. L'odeur de la mort. La mort d'un ange noir.

— Grigore..., murmurai-je d'une voix blanche.

Il baissa sur moi des iris translucides qu'un éclat de rage faisait briller.

— Mais c'est horrible ! cria une grande rousse.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? gémit sa voisine.

— On dirait qu'il a été attaqué par une bête sauvage ! s'exclama une autre étudiante.

— Quelle horreur ! Il a eu la tête arrachée !

Puis nous entendîmes M. Smith, le gardien.

— Écartez-vous ! Écartez-vous, s'il vous plaît !

Il s'égosillait en vain, personne ne semblait vouloir bouger.

— Que quelqu'un prévienne le recteur !

Grigore s'apprêtait à intervenir quand il aperçut les membres du Cercle pousser tout le monde pour prendre le contrôle de la situation. Discrètement, ils formèrent une barrière de leur corps, empêchant les bavards de passer pour aller alerter quelqu'un et raconter ce qu'ils avaient vu.

Tandis que je détaillais les anges noirs un à un, mon cœur fit soudain une embardée. Où était Darius ? Je sentais le sang qui circulait dans mes veines accélérer sa course. Un sentiment perfide d'appréhension m'envahit. L'estomac comprimé, alors que je n'avais encore aucune preuve, j'imaginai retrouver au sol le corps inanimé de mon ami. Impossible de repérer précisément son odeur. Désormais, pour moi, tous les anges noirs sentaient plus ou moins la même chose.

Les yeux partout, je remarquai que Simon aussi manquait à l'appel. Ce fut plus fort que moi, je me surpris à espérer que si l'un des deux était mort, ce serait lui et pas Darius.

On me ceintura la taille à l'instant même où je me décidai à aller vérifier pour en avoir le cœur net. D'un geste assuré, l'ange noir qui m'agrippa me fit faire volte-face.

Horriifiée, je tombai nez à nez avec Simon.

Mes genoux me lâchèrent, je crus défaillir devant lui. Je refusais de croire ce que sa présence ici pouvait bien signifier.

— Hey ! Doucement, dit-il sereinement en me retenant. N’y va pas, c’est pas beau à voir.

— Qu... quoi ?

— N’y va pas. C’est pas beau à voir.

Mon cœur battait si fort qu’il allait finir par éclater dans ma cage thoracique.

— Où est Darius ? gronda Grigore.

— Aucune idée. Son portable est éteint, mais j’étais avec lui il y a une heure, il m’a dit qu’il avait rendez-vous.

Tandis que Grigore fronçait les sourcils, j’expirai si bruyamment de soulagement que je crus avoir vidé en une seule fois tout l’air contenu dans mes poumons.

— Ce n’est pas lui ? pépiai-je en désignant l’attroupement du menton.

— Non.

— Qui est-ce ?

Abattu, Simon fit signe qu’il n’en avait aucune idée.

— On ne peut pas le savoir comme ça...

Le visage de Grigore devint glacial.

— Il est défiguré ?

— Entièrement déchiqueté...

Sans même m’en rendre compte, je tournai la tête vers le local technique. Les étudiants formaient un rempart

devant nous, nous empêchant de distinguer quoi que ce soit à part le sang qui se répandait à gauche du rassemblement.

— Sa tête a disparu, ajouta Simon.

Pendant que je frémissais d'un bout à l'autre, Grigore et Simon échangèrent un regard qu'eux seuls étaient en mesure de comprendre. Je n'eus pas particulièrement le temps de m'appesantir sur leur réaction, des effluves musqués envahirent subitement l'atmosphère, me conduisant à chercher des yeux les membres de la meute qui venaient à notre rencontre. Au loin, j'aperçus John, puis Tony, quelques pas derrière.

John s'adressa à moi dès qu'il arriva.

— Lequel d'entre eux est mort ?

Je lui fis signe que je n'en avais aucune idée.

— Nous ne savons pas encore, il... lui manque la tête.

— Quoi ? C'était quand ?

— Le corps vient tout juste d'être découvert. Aucune information de plus, John.

Il prit cet air arrogant que je lui connaissais parfois.

— Il est toujours temps d'empêcher que la situation dégénère.

Il amorça un pas vers les étudiants trop curieux, aussitôt arrêté par Grigore.

— Oh, non ! Ce n'est pas à vous de gérer ça !

Les garous, tout comme les anges noirs, étaient capables d'effacer certains fragments de la mémoire d'un

homme. Mais le ton sec et froid de Grigore l'avertissait qu'il n'était pas disposé à jouer la carte de la collaboration. Même si les deux clans avaient coopéré dans ma quête pour redevenir humaine, la haine farouche que se vouaient nos deux espèces n'était pas prête de s'estomper. Ces affrontements étaient comme un immense jeu semblant ne jamais vouloir s'arrêter. Imaginer le contraire était aussi ridicule que croire au père Noël à l'âge de vingt-cinq ans.

Grigore embrassa la scène des yeux et se tourna vers Simon.

— Va prévenir le Conseil. Il décidera de la marche à suivre.

Lequel obtempéra sans plus de recommandation.

John grogna de mécontentement.

— Avant que ces guignols n'arrivent, la nouvelle se répandra comme une traînée de poudre !

S'il avait pu, Grigore l'aurait réduit en bouillie sur-le-champ.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Mais justement ! s'emporta John. Que se passera-t-il lorsque la police sera alertée ? Ce qui ne saurait tarder, n'en doute pas une seconde. Nous sommes tous concernés !

— Ah oui ? Vous êtes concernés ? répéta Grigore que l'ironie faisait vibrer. Dois-je en déduire que vous êtes responsables de cette boucherie ?

— Si seulement, l'exploiteur ! Si seulement !

Simultanément, il sembla chercher quelqu'un autour de lui.

— Il est où, le grand gourou ? Il préside bien à votre foutu Conseil, non ? Qu'il s'active, sinon on se charge de rectifier le tir nous-mêmes !

Je me surpris à détailler John comme si je le voyais pour la première fois.

Les cheveux mi-longs et blonds en bataille, les yeux d'un vert profond lançant des éclairs, les pupilles dangereusement dilatées, John faisait preuve d'une autorité désarmante, alors que Tony, habituellement plus sanguin, n'avait toujours pas ouvert la bouche.

— John..., tentai-je de le calmer en posant la main sur son avant-bras.

— Quoi ? Tu prendrais le risque que tout soit dévoilé, Hannah ?

Sa façon de me regarder était si pénétrante que je détournai les yeux.

Non, bien sûr que non, je ne voulais prendre aucun risque. Les gens ne devaient pas se souvenir de ça...

— Grigore, il a raison, plaidai-je. Avaler leur mémoire, c'est ce qu'ordonnera le Conseil, au bout du compte, non ? Je sais que vous ne fonctionnez pas comme ça, mais commencez avant qu'il n'intervienne. C'est plus prudent.

Les yeux dans les miens, Grigore sembla analyser la

situation. Il rechignait à prendre la décision sans l'avis de ses pairs. Je me souvenais que lorsqu'Ewan, Oliver et Pitt en avaient après moi, le Conseil avait été consulté et il avait donné la marche à suivre, c'est même la raison pour laquelle deux de ses membres étaient intervenus dans le parking. Le respect des règles était très important pour maintenir la paix à St Andrews, cependant, Grigore finit par hocher la tête.

John n'attendit pas un signal de plus et m'attrapa par le poignet pour m'entraîner avec lui.

Surprise, je fis un pas en arrière au lieu d'avancer.

— Quoi ?

Je secouai le menton, sensiblement en panique.

— Je n'ai jamais fait ça.

Il plissa les paupières comme s'il réalisait enfin qu'être un garou n'était pas ce qui s'avérait être le plus naturel chez moi. Même si j'avais considérablement progressé en un peu plus d'un an, j'étais loin d'avoir appris tout ce que je devais savoir. Ma transformation avait été si brutale... Je n'avais pas totalement assimilé le mode d'emploi lupin. Il subsistait tant de choses qui m'étaient encore parfaitement inconnues.

— Pressons ! s'irrita-t-il en ordonnant à Tony de le suivre.

Quand ils virent avancer Tony, John et Grigore, le reste des membres du Cercle comprirent ce qu'ils avaient à faire.

Aussi impressionnant que serait leur tour de passe-passe, un instant, j'eus peur qu'ils ne puissent maîtriser entièrement la situation et que quelques étudiants plus malins que les autres réussissent à sortir des rangs afin de répandre la nouvelle. Si c'était le cas, il serait alors impossible de contrôler tout le monde et les autorités finiraient forcément par s'en mêler. Avec tout ce que cela comportait comme risques, j'en eus une remontée acide tout à fait désagréable.

Pas plus de cinq minutes plus tard, nous vîmes arriver trois membres du Conseil.

— Où est Darius ? demanda un ange noir aux cheveux grisonnants.

— Il n'a pas encore été averti, répondit Grigore.

— Pour quelle raison ?

— Il est injoignable. On fait quoi ?

L'ange noir lui jeta un regard lourd de reproches.

— Vous avez commencé à réparer les dégâts sans notre aval, il semblerait.

Puis il s'attarda sur le local technique, grand ouvert.

À présent, fermez cette porte et détournez l'attention de ces gens. Nous nous occupons du corps.

Grigore hocha la tête et se plaça parmi les étudiants.

— Regardez dans cette direction, leur ordonna-t-il en montrant de l'index le toit du bâtiment administratif.

Quelque peu déboussolés, le gardien et les étudiants levèrent tous le nez dans la même direction, sans avoir la

moindre idée de ce qu'ils devaient précisément observer. Ainsi, les membres du Conseil purent terminer le travail en toute discrétion. Voir tous ces gens manipulés dans une totale inconscience avait quelque chose d'intolérable et d'effrayant. Une poignée d'êtres vivants étaient capables d'amadouer le monde et le monde l'ignorait.

La pluie redoubla d'intensité, si bien que les quelques curieux qui nous avaient rejoints pour en savoir plus battirent rapidement en retraite et laissèrent le champ libre.

— Laisse-les se débrouiller. Maintenant, viens avec nous, m'enjoignit fermement John.

J'en restai une ou deux secondes bouche bée. Quelle mouche l'avait piqué ? Était-ce l'absence prolongée de Leith qui le rendait si prompt à donner des ordres ? Jusqu'à présent, je ne lui connaissais pas le tempérament d'un alpha et de ce que j'en savais, personne ne lui avait demandé de remplacer le chef de meute. Alors quoi ? Son comportement ne me plaisait pas du tout. Malgré tout, je levai calmement les paupières vers lui.

— Partez sans moi, j'aimerais téléphoner à Leith.

Agacé, il gonfla les narines, mais n'osa pas s'opposer.

— Comme tu voudras.

Puis il fit demi-tour sans un mot de plus.

— À plus tard, Hannah, dit doucement Tony qui articulait sa toute première phrase.

Je les suivis des yeux en fronçant les sourcils. Ça ne

tournait pas rond.

— Un problème ? demanda Grigore.

— Hum... Oui. Non. Peut-être. Je ne sais pas. Je dois passer un coup de fil.

Il hocha le menton et me laissa m'éloigner.

— Hannah ! me héla-t-il finalement, juste avant que je ne bifurque sur la gauche.

Je stoppai net pour me retourner.

— Retrouve-nous au *Red Lion*, si tu as un moment.

Nous devons parler.

Je n'étais pas convaincue qu'un garou y soit particulièrement bien accueilli.

Je dus faire une drôle de tête, car il me considéra d'un air contrarié avant de se reprendre.

— Au *Corner*, dans ce cas !

De la tête, je lui fis signe avant de disparaître à l'angle de l'immeuble.

Je poussai la porte de l'amphi pour récupérer la besace que j'avais laissée sur place et m'installai sur un banc afin de composer le numéro de téléphone de Leith. Je tombai directement sur sa boîte vocale.

— C'est Hannah. Quand tu auras mon message, rappelle-moi. Il vient de se passer quelque chose à la fac. Ça ne me concerne pas directement, mais il vaut mieux que tu le saches. J'espère que ça va de ton côté. Tu me manques...

Je raccrochai, regardai le tableau blanc en face de moi

un moment, puis lâchai un long soupir en rejetant la tête en arrière.

Qui pouvait bien être responsable d'une chose pareille ?

Personne n'en avait fait allusion, mais lors d'un combat mortel, déchiqueter le corps d'un vampire est propre aux garous. Ils mordent, déchirent, lacèrent leur proie, puis ils leur arrachent la tête. C'est ainsi qu'avait procédé Tarja quand elle avait massacré Minah, quelques mois plus tôt. Idem pour la meute sur le terrain de l'oncle de Dan, en affrontant les sbires de Pietro. Quant aux anges noirs, ils ne se tuent pas de cette manière. Ils ne se tuent, pour ainsi dire, presque jamais. Encore moins dans une ville régie par un traité de paix existant depuis des siècles et sûrement pas dans un lieu public. Mais je pouvais affirmer la même chose à propos de la communauté garolle de St Andrews. J'aurais mis ma main au feu qu'aucun loup ne romprait jamais ce traité de manière si peu subtile. Même Tarja, en enfreignant les règles, avait sonné le glas en pleine nuit, sur une plage reculée de St Andrews. Quelle créature avait pu pousser l'audace ou l'inconscience d'en massacrer une autre au nez et à la barbe de celles qui fréquentaient l'université ? Qui avait pu prendre le risque d'être remarqué par une foule d'humains ? Et pourquoi avoir emporté la tête de la victime ? Quelle horreur ! J'en fus prise de nausée.

Cela faisait bien trop longtemps que le calme régnait.

Douze mois sans un accroc, j'avais fini par m'habituer.
Morose, je jetai mon portable dans mon sac et sortis de la
salle d'un pas lent.

J'allais rejoindre Grigore au *Corner*.

Chapitre 2

Il n'était pas encore dix-huit heures trente et le pub grouillait déjà de monde. Grigore, Rufus et Simon étaient attablés dans un silence presque religieux. Faute d'être consommés, les verres de soda devant eux étaient en bonne voie pour devenir aussi plats que de l'eau de source. Aucun ne prendrait la peine de les toucher.

— Des nouvelles de Darius ? demandai-je en m'asseyant à côté de Grigore.

Profondément ancré dans ses pensées, il ne répondit pas.

— Grigore ?

Il releva la tête du verre qu'il faisait tourner entre ses mains et attrapa mon regard inquiet.

— Non.

— Nous savons avec qui il avait rendez-vous, m'informa Rufus.

Il m'annonçait ça un peu comme s'il me donnait un indice évident pendant une partie de Cluedo. De fait, je me doutai de qui il pouvait bien s'agir.

— Celui qu'on a retrouvé mort ?

Grigore acquiesça sans qu'un seul muscle de son visage ne bouge.

— Mais... qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est ce que nous allons essayer de comprendre, Hannah.

Je ne me souvenais pas avoir déjà vu Grigore aussi crispé, ce qui ne fit qu'augmenter ma propre angoisse.

— Vous ne pensez tout de même pas que Darius est responsable ? Personne ne peut décemment croire une chose pareille !

— Mais nous ne prétendons rien de tel, gamine.

Vu la lueur d'inquiétude qui brillait dans ses pupilles, j'aurais parié qu'il prenait un air condescendant simplement parce qu'il était sous pression. Sauf qu'étant donné le degré de stress qui déferlait en moi, je dus me faire violence pour ne pas lui refiler un bon coup de pied sous la table. Nous nous connaissions depuis à peine plus d'un an, Grigore et moi, mais il était devenu un ami. Un véritable ami. J'avais souvent appris, à mes dépens, que son sport favori était la joute verbale, il y excellait et n'en avait jamais assez. Cependant, je savais que derrière ses propos désinvoltes, se cachait une loyauté pure et sincère. Il me l'avait même déjà offerte, l'année dernière, lorsqu'il avait fallu choisir entre son frère spirituel, Pitt, et me sauver la vie. Il observait, analysait et prenait des décisions au mieux de ce qu'il pensait être juste. Grigore

avait mon entière confiance, celle de Darius aussi. C'est pourquoi je me rangeais très souvent de son côté.

— Tu veux boire quelque chose ? me demanda poliment Rufus.

Je secouai le menton de gauche à droite.

— Rien, merci. Qui était ce type ? Vous avez réussi à savoir ?

— L'un des serveurs du *Red Lion*.

Pourquoi, quand il était question de sombres histoires, les membres du *Red Lion* y étaient-ils systématiquement mêlés, de près ou de loin ? Le gérant avait été de mèche avec Pietro, puis avec Ewan... Qu'était-il en train de mijoter, encore ? Parce qu'à coup sûr, il s'agissait de lui. Toujours lui, œuvrant dans l'ombre et ne retenant jamais les leçons de ses erreurs. Ce type me sortait par les yeux.

— Le patron m'a confirmé qu'il devait retrouver Darius pour lui remettre un message, précisa Rufus.

— À la fac ?

— Manifestement...

— Bizarre... Quel message ?

— Il n'en sait rien.

Je haussai les sourcils de scepticisme sans même m'en rendre compte.

— Il n'en sait rien ?

Simon se jeta contre le dossier de sa chaise en riant cyniquement.

— Il ment. Cette crapule sait toujours tout.

— Vous avez essayé de le questionner ? interrogeai-je Grigore.

Il croisa les bras sur sa poitrine, positivement agacé.

— Darius est impliqué. Le Conseil nous a demandé de garder nos distances. Ils s'en chargent.

— Ils ne pensent tout de même pas qu'il y est pour quelque chose ?

— Ils n'écarteront aucune piste, me répondit-il comme s'il m'annonçait une fatalité.

— Ça n'a aucun sens ! m'offusquai-je. Il est le premier défenseur des règles qui régissent la communauté des anges noirs, les règles de St Andrews ! Serait-il devenu fou au point de prendre le risque de les enfreindre, d'être vu et banni alors qu'il adore cet endroit ?

Au moment même où je prononçai ces mots, je me remémorai notre conversation avec lui, quelques heures plus tôt. Ok, il en avait assez de cette vie, mais décapiter un de ses semblables dans un lieu public, c'était peut-être un peu radical comme solution pour changer d'air, non ?

Grigore était tellement sur les nerfs qu'il vida son verre d'une traite.

— Écoute, enchaînai-je. Les gars du *Red Lion* baignent dans toutes sortes d'histoires plus ou moins douteuses. Je ne serais qu'à moitié surprise que quelqu'un ait décidé de faire la peau à ce serveur pour se venger. C'est probablement un règlement de compte et...

un mauvais timing. Il est évident que Darius n'était plus avec lui à ce moment-là, sans quoi il n'aurait pas laissé faire une chose pareille. Il ne peut pas être mêlé à ça. Il n'est même sûrement pas au courant. Il va revenir et nous confirmer tout ça.

— Tu n'as pas besoin d'essayer de nous convaincre, Hannah, souffla Grigore. Mais il se trouve qu'il s'agissait d'un nouveau citoyen. Il était à St Andrews depuis à peine une semaine. Je doute qu'il ait réussi à se faire des ennemis en si peu de temps.

— Alors, quoi ?

Grigore se frotta le menton avec désinvolture.

— Un garou a très bien pu se charger de lui. Tes amis avaient l'air de se sentir plutôt concernés.

Je crus m'étrangler avec ma salive. Il disait ça juste pour me provoquer. En tout cas, c'est ce que j'espérais.

— Ne dis pas de bêtise ! Et puis, si tu fais allusion à l'éventration, je te rappelle que vous êtes également pourvus de serres. Dans mon souvenir, Darius n'a pas laissé le vampire qui voulait ma peau dans un meilleur état !

Bien que concrètement, je ne me souvenais que de sa tête détachée du reste de son corps. Je n'avais pas pris soin de vérifier si Darius lui avait fait subir une vivisection en règle.

Rufus intervint avant que Grigore et moi ne montions trop dans les décibels.

— Cuisinons McCarthy. Il sait forcément quelque chose.

Je ne me souvenais pas avoir déjà entendu le nom de cette crapule. Pour moi, c'était « le patron du *Red Lion* ».

— Quel est le plan, Grigore ? Tu vas passer outre les recommandations du Conseil ?

J'espérais concrètement qu'il me dise oui. S'il ne le faisait pas, il était fort possible que je demande à Leith de rappliquer plus tôt que prévu pour qu'il s'en charge lui-même. Après tout, les loups n'avaient rien à voir avec leur organisation hiérarchique. Si l'idée qu'un garou puisse être impliqué avait effleuré l'esprit de Grigore, le Conseil penserait peut-être la même chose. Il était préférable de savoir de quoi il retournait. Et puis surtout, Darius était devenu un ami pour Leith, il ne le laisserait pas dans la panade. Quant à moi, je doutais fortement avoir la carrure suffisante pour influencer McCarthy et en obtenir quoi que ce soit.

— Grigore, sérieusement, tu penses que Darius est impliqué ?

— Impliqué, oui, mais pas responsable. Laissez-moi discuter cinq minutes avec cette ordure, je vais tâcher de tirer ça au clair.

Je ne pus m'empêcher un sourire de satisfaction.

— Ne te réjouis pas trop vite, l'affaire ne va pas être simple.

— Tu te sous-estimes, plaisantai-je.

Sa force de persuasion devait être au moins aussi impressionnante que celle de Darius.

— On verra. Quant à toi, fais en sorte que tes amis restent à l'écart.

Mes amis les loups, bien sûr...

— Je ne suis pas sûre de pouvoir les convaincre de ne pas s'en mêler. Ils vont vouloir comprendre pourquoi les limites ont été franchies.

Grigore m'observa en dessous de ses cils.

— Que se passe-t-il avec ce jeune péteux ? Sutherland revient quand ?

Manifestement, l'excès de zèle de John n'avait échappé à personne.

— La semaine prochaine. Mardi. Aucune importance, pour John, plaidai-je en sa faveur. La meute est un peu déstabilisée, Leith est parti depuis trop longtemps. Tout va rentrer dans l'ordre.

— Hum... Ils ont déjà connu ça, me fit-il remarquer, dubitatif.

C'était vrai. Lorsqu'il s'était rendu dans le Sutherland pour se former au charme de l'égide, Leith y était resté plus de deux mois et demi et personne n'avait tenté de le remplacer. Mais était-ce bien ce que prétendait John ? Il me sembla un peu prématuré de faire un tel raccourci. Il s'était, tout au plus, inquiété de la situation, comme l'aurait fait n'importe qui. Son implication n'avait rien d'étrange.

— Tu es en train d’essayer de te convaincre, devina Grigore.

— Pas du tout, niai-je.

Cependant, Tony, lui, n’avait pas agi ainsi...

Grigore me considéra un moment en silence, puis revint au sujet principal.

— Pouvez-vous vous rendre chez Darius ? demanda-t-il à Simon et Rufus. Il est peut-être rentré. Avertissez-le.

— Je vais le faire, proposai-je. Je n’ai pas vu les garçons depuis bien deux semaines.

— Comme tu voudras. Simon, Rufus, vous passerez après.

Ils opinèrent sans mot dire.

— Et Gwen ? demandai-je.

— Non, répondit fermement Grigore, sachant parfaitement ce que je sous-entendais. Ne l’inquiétons pas pour rien. Il sera sûrement rentré d’ici ce soir.

— Très bien. Toi aussi, tu te substitues au grand chef ? ajoutai-je en pensant à voix haute.

Ce qui ne le fit pas rire du tout.

— Le changement est proche, Hannah. Crois-moi, ce n’est pas une plaisanterie. Quand Darius partira, c’est tout St Andrews qui sera chamboulé.

— Tu n’en fais pas un peu trop, là ?

— Il ne restera pas au Conseil.

Pour la première fois, je dévisageai Grigore non comme un ami, mais comme celui sur qui reposeraient

sans doute de grandes responsabilités. Un jour, Darius m'avait dit qu'il serait amené à prendre sa place. Était-il prêt ? Le voulait-il seulement ?

— Tu présiderais, Grigore ?

— Non.

— Non, tu ne veux pas, ou non, ils ne te choisiront pas ?

— Leur choix est déjà fait.

— Et ?

— Et rien du tout ! Partons ! Contactez-moi dès que vous avez des nouvelles de Darius.

Il se leva et posa un billet de vingt livres sur la table.

L'attitude de Grigore réveilla mon esprit railleur.

— Oui, chef !

Grigore se pencha sur moi pour me fixer au fond des yeux.

— Pas encore, petite, dit-il dans un demi-sourire. Mais quand je serai « chef », je te promets que tu te plieras à la moindre de mes volontés.

Pas effrayée pour deux sous, je ramassai ma besace et la calai sur mon épaule.

— Tu peux toujours rêver, l'exploiteur, j'ai changé de camp !

Il éclata de rire tandis que je quittais le pub en roulant des yeux.

Amusée par son comportement machiste, ça, je l'étais. Pourtant, je rejoignis le parking où stationnait

habituellement ma voiture avec un sentiment de malaise croissant. J'avais l'horrible impression que le ciel allait me tomber sur la tête d'un instant à l'autre.

Je me dépêchai de grimper dans la Mini pour allumer le moteur. Je fouillai dans mon sac avant de partir et jetai un œil à mon portable. Pas un seul appel de Leith. Je m'étais promis de ne pas sombrer dans la paranoïa, même s'il ne donnait pas signe de vie au bout de quarante-huit heures. J'avais reçu un bref texto de lui, lundi matin, je n'avais donc aucune raison d'en faire tout un plat. Sans compter qu'il avait prévu de rendre une visite éclair à son oncle et sa tante sur les îles Orcades avant de rentrer à St Andrews. Le réseau étant très instable là-bas, il n'avait peut-être tout simplement pas encore écouté mon message.

J'appuyai sur l'embrayage, enclenchai la marche arrière et pris la route pour aller chez Darius. J'y serais dans moins de vingt minutes.

Tellement de choses avaient changé depuis que j'étais devenue un garou. À commencer par ma perception des autres, des humains. L'empathie. Voilà une qualité qui peut vite se transformer en boulet à traîner. Impossible de rester insensible aux sentiments plus ou moins négatifs qui les submergeaient en permanence. Les garous ont grandi avec cette aptitude à ressentir les émotions, moi pas. Jeremiah m'avait expliqué que cette prédisposition était ancrée dans les plus vieux instincts du loup à l'état

sauvage. C'est ainsi que les proies étaient choisies. Plus leurs faiblesses étaient détectables, plus la chasse était facile. Je me trouvais bien incapable de me créer un bouclier virtuel, je n'avais pas encore assez d'expérience pour ça. Sans compter que je côtoyais des centaines d'étudiants chaque jour, alors il m'était difficile de me mettre à l'écart. Je prenais leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes en pleine face. Personne n'était en mesure de me mentir sur son état, ce qui faussait un peu les relations. Les gens n'ont pas forcément envie de savoir que vous les avez décortiqués, donc vous êtes obligé de faire comme si vous n'aviez aucune idée de ce qu'ils étaient en train de ressentir. De fait, travailler sur un simple projet avec quelqu'un s'avérait difficile, j'avais bien du mal à faire semblant de ne me rendre compte de rien. Je ne m'étais pas vraiment fait d'amis depuis ma première rentrée à St Andrews, à part les membres de la meute, ceux du Cercle, et dans ma promo, courait le bruit que j'étais une de ces étudiantes qu'on ne pouvait pas approcher, trop sauvage, trop secrète. Pour cette raison, rares étaient ceux qui s'aventuraient à venir me parler. Pour l'ancienne humaine que j'étais, le coup s'avérait difficile. Je n'avais peut-être jamais été la fille la plus sociable du monde, mais j'aimais les gens. Soyons honnêtes, même bien entourée par la meute et le Cercle, par Leith, par Gwen, il m'arrivait de me sentir seule. Sissi me manquait.

C'est avec un profond soupir que j'entrai dans la cour privée de « Legrand et frères ». Il pleuvait des cordes. Seules les lumières de l'étage étaient allumées, c'était mauvais signe. Darius ne devait pas encore être rentré. En général, après une longue journée à la fac, il aimait paresser devant la cheminée avec un bon bouquin. Je garai ma voiture près du chêne centenaire et courus m'abriter sous le porche. La porte s'ouvrit à la volée.

— Hannah !

Hermance ne me laissa pas le temps d'être surprise, il me sauta dans les bras.

— Salut, bonhomme !

— Je me demandais quand tu allais revenir !

De la main, je lui frottai le haut du crâne.

— Hum, si j'avais su que tu criais au loup, je serais venue plus tôt.

Il fit une grimace qui me donna envie de lui croquer les joues.

— Où est Pierrick ?

— Il boude.

— Il boude ?

Je le reposai doucement à terre et relevai la tête vers l'escalier.

— Perceval lui avait promis qu'ils partiraient chasser tous les deux, ce soir.

— Et il l'a appelé pour annuler ?

Hermance secoua le menton.

— Non, il n'a pas téléphoné alors qu'il est en retard. Il devait être là à sept heures.

Je jetai un coup d'œil dans l'entrée, il était tout juste dix-neuf heures quarante-cinq.

— Vous avez essayé de le joindre ?

— On tombe sur son répondeur.

Je me fis violence pour ne pas froncer les sourcils devant Hermance. S'il y avait bien quelque chose que Darius ne négligeait jamais, c'était ses frères. Si en début de soirée l'inquiétude avait commencé à pointer, là, elle avait carrément envahi la moindre parcelle de ma peau. Où était-il, bon sang ?

— Je vais l'attendre avec vous, tentai-je de le rassurer. Il aura certainement eu un empêchement et sa batterie de portable est peut-être vide.

Hermance haussa les épaules.

— Gwen nous a envoyé des cookies au chocolat qu'elle a faits elle-même ! Tu en veux ?

— Prépare-les, je vais voir Pierrick et j'arrive, lui murmurai-je en souriant.

Il décampa aussi vite qu'une ombre, je fis de même pour frapper à la porte de Pierrick.

— Je peux entrer ?

— Attends ! cria la petite voix.

— Je ne bouge pas.

J'aurais mis ma main au feu qu'il était en train de pleurer et Pierrick détestait ça. Il n'aimait pas qu'on le

sache. Le temps de sécher ses larmes, et il m'ouvrirait.

Je me tournai dos à la porte pour inspecter les lieux.

J'avais passé ici de longs mois tourmentés, mêlés de douleur, de joie, de défis et de combats contre celle que j'étais alors. C'est avec un pincement au cœur que j'y repensai. Vivre sous le même toit que Darius et ses frères constituait l'une des plus belles périodes de ma vie, mais aussi l'une des plus difficiles. Jamais je n'oublierais ce qu'ils avaient fait pour moi. Être un ange noir m'avait marquée pour toujours, dans ma mémoire, dans mon corps... Je porterais à jamais les stigmates de cette expérience, comme cette cicatrice, là, juste sous mon cœur. Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration. S'il arrivait quelque chose à Darius, je n'y survivrais pas sans séquelles...

— Tu peux venir, Hannah, lança la petite voix de Pierrick.

J'ouvris la porte et le vis près de la fenêtre, dans le noir, à regarder l'océan.

— Hey... Salut, toi.

— 'soir.

Je m'avançai doucement de quelques pas, attendant qu'il m'invite à entrer davantage.

— Hermance m'a expliqué que tu étais déçu que Perceval soit en retard. Il a sûrement eu un empêchement, tu sais. Il va rentrer et t'en donner la raison.

— Non ! Il se moque bien de moi, je suis un fardeau

pour lui !

Je m'approchai un peu plus.

— Ne dis pas ça, Pierrick. Tu comptes tellement pour lui.

— C'est faux ! Sinon, il serait avec moi !

— Mais, il est là pour toi, plaidai-je.

— Non ! Il n'est plus jamais là !

Je fronçai les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Il a toujours mieux à faire, il ne rentre plus que pour quelques heures et uniquement quand on est en train de dormir. Il ne vient plus voler avec nous, il en a assez de s'occuper de nous ! De moi, parce que je suis le plus faible.

— Oh, Pierrick...

Il se retourna, se jeta dans mes bras et éclata en sanglots qui me brisèrent le cœur.

— Chut, là, là... Ça va aller.

C'était vrai, Pierrick était physiquement plus fragile qu'Hermance. Lorsque je vivais chez eux, il n'était pas rare que Darius et lui partent chasser pour augmenter l'énergie de Pierrick. C'est certainement ce qu'ils auraient dû faire, dans la soirée. Que pouvais-je bien lui dire, à ce petit bonhomme ?

— Je le déteste !

— Mais non, ma canaille, tu ne penses pas un mot de ce que tu racontes.

— Il avait promis !

— Je sais, je sais... Ce n'est pas si grave. Tu as besoin de te nourrir de sang, ce soir ?

Il releva la tête pour plonger son regard bleuté dans le mien.

— Oui.

Mon cœur se mit à battre la chamade lorsque je me rendis compte de ce que je m'apprêtais à lui suggérer.

— Écoute, je sais que ce n'est pas pareil, mais on peut aller dans les bois tous les deux, si tu veux. Enfin, tous les trois. Hermance nous accompagnerait. Qu'en penses-tu ?

Je retins ma respiration. Lorsque j'étais un ange noir, c'était la croix et la bannière pour me convaincre de faire une battue, de courir à la recherche d'un lièvre ou d'un lapin. Je détestais ça – d'ailleurs, je n'avais jamais été capable d'attraper un seul animal moi-même – et là, je proposais sans contrainte une partie de chasse à ce petit garçon. J'aurais pu en rire nerveusement, d'autant que je n'étais pas sûre qu'être dans la peau d'un loup me rendrait meilleure prédatrice. Avec un peu de chance, il dirait non...

Raté.

Timidement, il hocha la tête.

— Très bien. Prépare-toi, je vais prévenir Hermance. Nous laisserons un mot à Perceval, comme ça, s'il revient avant nous, il ne s'inquiétera pas.

— Ce n'est pas la peine, il ne se fait aucun souci pour nous, bougonna-t-il. Et puis de toute façon, il ne sera pas rentré.

Inutile d'en parler davantage, je déposerais quand même un message sur la table, pour Darius.

Lorsque nous fûmes de retour, deux heures plus tard, je dus donner raison à Pierrick. Darius n'avait toujours pas daigné passer la porte de chez lui. Je pris soin de ne rien faire remarquer et proposai aux garçons de visionner un film dans le salon, sur l'écran plat.

Je soupçonnais Hermance de l'avoir fait exprès, il choisit *Danse avec les loups*, juste pour jauger ma réaction. Une heure vingt plus tard, ils dormaient tous les deux sur le canapé. J'en profitai pour m'éloigner dans la cuisine et téléphoner discrètement à Darius.

Rien, alors je lui écrivis un message.

|Je suis chez toi. Il est 23h30, tes frères sont inquiets. Moi aussi.

|Qu'est-ce que tu fabriques ?

|Appelle-nous, s'il te plaît.

Je regagnai le salon et, aussi doucement que je le pus, je transportai les garçons un à un dans leur lit. Je les avais réveillés, mais ils firent comme si de rien n'était, trop heureux que quelqu'un s'occupe d'eux. Je les embrassai chacun sur le front et sortis à pas feutrés de leur chambre.

— Hannah ? chuchota Pierrick.

Je souris.

— Oui, mon ange ?

Ce petit mot le fit secrètement rire.

— Je t'aime beaucoup... même si tu sens mauvais.

À mon tour de retenir un gloussement.

— Moi aussi, Pierrick. Je vous aime tous les deux.

Puis je refermai la porte derrière moi.

Dans le salon, je m'installai sur le canapé. J'attrapai le plaid sur l'accoudoir et me couvris les jambes avec.

Darius avait le droit de se sentir mal, d'être taciturne, de faire la tête, d'avoir fait une bêtise si ça lui chantait et de s'être mis dans le pétrin du siècle, mais en aucun cas il n'avait le droit de laisser tomber ses frères, de les négliger. Aucun droit. Ils étaient dépendants de lui parce qu'il avait choisi à leur place sept cents ans plus tôt. Il allait entendre parler de moi !

Sauf que lorsque je me réveillai au petit matin, vers six heures, complètement vaseuse et avec un mal de cou du tonnerre, Darius Legrand n'était toujours pas rentré.

Chapitre 3

|Il est presque midi. On dirait que tu n'as pas eu mes messages.

|J'appelle chez Al et Bonnie, ce soir.

|J'espère que ça va...

En plus d'ignorer où se trouvait Darius, ne pas avoir de nouvelles de Leith me plongeait dans l'énervement le plus total. Qu'avaient-ils, à la fin, pour ne donner aucun signe de vie ? Leith n'avait pas de réseau mobile, d'accord, mais Al et Bonnie n'étaient quand même pas au fin fond de la Pampa, ils avaient le téléphone, l'électricité, Internet ! Et Darius... Bon sang ! Qu'il m'ignore, ok, je pouvais comprendre son besoin de s'isoler, surtout s'il était dans le pétrin – ce que je commençais sérieusement à envisager –, mais il n'avait pas pris la peine d'envoyer ne serait-ce qu'un ridicule texto à Pierrick et Hermance. J'étais très en colère contre lui. En partant de chez eux, ce matin, j'avais laissé ses frères dans un état de tristesse et d'inquiétude épouvantable. Si bien que je leur avais promis de revenir le soir même. Maigre consolation. Ce qu'ils voulaient,

c'était voir leur grand frère !

Je remis discrètement mon portable dans la poche de ma veste et tâchai de retrouver le fil du cours d'architecture médiévale. Peine perdue, je l'avais totalement égaré, lui aussi. Je me fichais royalement de savoir de quelle manière Viollet-le-Duc s'était débrouillé pour convaincre l'archevêque de Notre Dame de Paris de remplacer de traditionnelles chimères par des éléphants et des flamants roses.

— Contrairement à ce que vous pouvez penser, la présence du pélican parmi les chimères de Notre Dame de Paris n'est pas dénuée de sens. Le pélican est le symbole de la piété, du sacrifice et de la renaissance...

Je levai les yeux sur l'intervenant, spécialiste de la sculpture ornementale.

D'accord, il s'agissait d'un pélican, pas d'un flamant rose. Peu importait, je n'avais rien suivi de l'affaire. Je n'avais qu'une hâte, voir ce cours se terminer, sûrement sécher le prochain et rejoindre Grigore au *Red Lion*, s'il le fallait, pour en savoir plus.

J'étais sur les starting-blocks. Lorsque la sonnerie retentit, je me levai sans perdre de temps et mis un pied dehors avant tout le monde. Surprise, je tombai sur la meute qui m'attendait à quelques mètres de la sortie. Georgia et Anneas faisaient une drôle de tête, ne semblant pas franchement ravis de se trouver là. Et ils n'étaient pas les seuls. Étienne avait l'air plutôt

mécontent, lui aussi, quant à Dan, Mario, Jeff et Eddy, ils étaient en pleine contemplation de leurs chaussures. Je croisai le regard fuyant de Tony, puis celui de John, mettant silencieusement ma main à couper que ce dernier était l'instigateur de cette petite réunion. Il s'approcha en souriant et posa les doigts sur mon épaule comme pour me rassurer.

— Nous sommes venus te chercher. Nous déjeunons tous ensemble.

Je clignai des paupières.

— Y a-t-il une raison particulière ? J'avais prévu de...

— Nous devons discuter, me coupa-t-il d'un ton sec.

Je reculai de deux pas et haussai les sourcils de surprise.

— De quoi ?

Il prit un air supérieur absolument irritant.

— Tu ne t'en doutes pas ?

Je le regardai droit dans les yeux sans ciller pendant quelques secondes et capitulai.

— Très bien, je viens avec vous. Mais ensuite, j'ai besoin de retrouver Grigore.

— Ta place est avec nous, grinça-t-il.

Je n'avais encore jamais manifesté d'esprit de rébellion avec la meute, j'étais même plutôt coulante, sauf quand on dépassait les bornes. C'est ce que John faisait à cet instant précis. Je n'avais aucune idée de ce qui pouvait bien provoquer un tel excès d'autorité chez

lui, mais lui permettre de faire son petit numéro de coq n'était pas une bonne chose.

— Ma place est là où je déciderai d'être, John.

— Tu n'es plus un exploiteur !

— Et toi, n'oublie pas que tu n'es pas...

Je m'interrompis avant de jeter de l'huile sur le feu.

— Laisse tomber ! cinglai-je en balayant l'air de ma main. Je n'ai qu'une heure de pause. Si ce que tu as à nous dire est si important, ne perdons pas de temps.

L'envie ne lui manquait pas, mais John n'ajouta rien de plus. J'attendis qu'il tourne le dos et mène la marche, puis je rejoignis Georgia et Anneas.

— Que veut-il nous dire ? leur demandai-je discrètement.

— Je n'en sais rien, mais il commence sérieusement à me courir sur le haricot ! grommela Georgia.

— C'est en rapport avec la mort de l'exploiteur, ajouta Anneas.

— Quoi d'autre ? ironisai-je. J'aimerais bien comprendre pourquoi c'est lui qui prend l'initiative de nous réunir.

Georgia étouffa tant bien que mal un ricanement.

— Il a toujours pensé qu'il aurait dû être à la place de Leith. Alors, quand le chat n'est pas là, les souris dansent !

— Il voulait être chef de meute ?

— Ouais, car il en fait partie depuis plus longtemps. À

un moment donné, avant que Leith n'arrive à St Andrews, Jamie s'était posé la question à son sujet. Mais le vrai problème, c'est que comme son père a beaucoup d'influence au sein de la communauté garolle, John Slater a un ego surdimensionné ! Il pense être mieux que n'importe qui.

Je fis la moue. Depuis que je connaissais la meute, je prenais conscience pour la première fois qu'il y avait des tensions au sein du groupe. Bien sûr, les railleries et les prises de bec n'étaient pas inexistantes, mais je n'avais encore jamais assisté à un réel conflit. Je n'aimais pas la manière dont les choses tournaient, mais je me gardai de faire tout autre commentaire sur le sujet.

— Ok, ok... Écoutez, nous ne sommes pas censés nous en mêler. Le Conseil des anges noirs se charge de l'affaire, c'est leur problème. Restons en retrait.

Anneas pouffa du nez.

— Tout ça, c'est de la théorie, Hannah. Parce que dans la pratique, cela nous concerne aussi. Le type a été lacéré. Je ne serais pas surpris qu'il s'agisse d'un garou.

— Comme tu y vas !

— Les tensions entre nos deux races sont réelles, Hannah ! C'est loin d'être une légende ! Tu sais très bien qu'un garou pourrait mettre à mort un ange noir sans l'ombre d'une hésitation.

Je secouai la tête en signe de désaccord.

— Qui dans cette ville s'amuserait à prendre un tel

risque ? Ce genre de règlement de compte se fait de manière bien plus discrète et à l'écart de la population, vous le savez très bien. D'ailleurs, je suis prête à parier que le coupable n'est pas un résident habituel de St Andrews.

Anneas balaya ma petite déduction d'un mouvement d'épaules et Georgia ne prit pas la peine de répondre.

Le reste de la meute nous attendait devant le pub où nous nous étions déjà retrouvés une fois, le lendemain des funérailles de Minah. Nous entrâmes et nous installâmes autour de plusieurs tables que nous prîmes soin de rapprocher.

En général, nos rassemblements étaient plutôt joyeux et bruyants. Mais pas cette fois. Nous faisons tous preuve d'un silence déconcertant. Davantage interrogatifs qu'intimidés, tous se demandaient pourquoi John avait pris l'initiative d'une telle réunion.

Nous attendîmes qu'il s'adresse à nous, ce qu'il ne manqua pas de faire, aussitôt assis en bout de table – histoire de bien avoir chaque membre dans son champ de vision.

— Si je vous ai fait venir ici, c'est afin que nous discussions des derniers événements. Il est inconcevable que nous les ignorions. Notre devoir est d'en savoir plus sur cette affaire.

Le ton professoral qu'il utilisa me donna envie de lui envoyer à la figure la salière posée juste en face de moi.

Pour qui se prenait-il ?

— Quelqu'un a-t-il récolté quelques informations ?

Mais quelle était cette nouvelle manière ampoulée de parler ? Je ne m'amusais pas à détailler l'expression de chacun, mais je vis qu'Étienne ne pouvait dissimuler son étonnement. John prenait avec tellement de sérieux le rôle de meneur qu'il s'était attribué.

— Hannah ?

Tous les visages se tournèrent dans ma direction. Inutile de cacher que j'avais passé du temps avec Grigore, Simon et Rufus, la veille. John le savait sûrement déjà.

— L'ange noir retrouvé mort travaillait au *Red Lion*.

— Comme d'hab' ! s'exclama Dan. Quand ça sent la bouse, McCarthy n'est jamais loin.

— Que faisait-il sur le campus ? s'étonna Anneas.

John vissa ses yeux dans les miens, avec insistance.

— Hannah ?

Je n'aurais jamais cru dire ça un jour d'un des membres de la meute, mais depuis qu'il avait joué la carte de l'opportunisme, je n'avais aucune confiance en lui. Soit, je ne pouvais faire aucun pronostic sur ses intentions, mais j'étais au moins sûre d'une chose : je n'allais pas mentionner une seule fois le nom de Darius et son rendez-vous avec le serveur. John aurait vite fait de le déclarer coupable sans chercher plus loin que le bout de son nez. Darius n'était pas, à proprement parler, devenu

une star au sein de la meute. Le petit « écart » de Julia était resté en travers de la gorge de presque tous les membres.

— Je ne sais rien de plus.

Il me scruta en me donnant l'impression de chercher à découvrir si je n'avais pas quelque chose à cacher. Je ne détournai pas le regard, attendant qu'il le fasse lui-même.

— Très bien..., lâcha-t-il sans conviction. Il est évident qu'étant donné l'état du corps, les soupçons vont converger vers nous sous peu. Il est capital que les sang-mort aient conscience qu'aucun d'entre nous n'est responsable. Ni de près, ni de loin. Car vous gardez tous en mémoire les conséquences de la petite crise de la femelle crinos, je suppose.

Tout le monde acquiesça en hochant la tête. Qui aurait pu oublier Tarja ?

— Quand tu dis « aucun d'entre nous », tu parles de la meute ? l'interrogea Mario.

— Bien entendu. Nous prêchons pour notre paroisse. Nous ne pouvons être tenus pour responsables des actes de la communauté garolle tout entière.

— Le Conseil des anges noirs ne fera pas la différence, grinça Eddy entre ses dents.

— Je ne pense pas, intervins-je. Ils ne sont pas stupides. Ils aspirent autant que nous au bien-être de cette ville.

Georgia se racla la gorge.

— Maintenant, sauront-ils convaincre l'intégralité de la congrégation vampirique qu'il ne faut pas tout mélanger ? J'en doute sérieusement.

Malheureusement, songeai-je.

— Battons le fer pendant qu'il est encore chaud, lança Jeff. Je propose que nous allions interroger McCarthy. Je m'y colle, si personne ne se dévoue.

— Moi aussi ! renchérit Dan.

Ils avaient tous l'air d'être surexcités par l'idée et ce n'était pas bon signe.

— Nous devrions patienter, plaidai-je. Grigore a dit qu'il le ferait, en dépit des ordres du Conseil. Attendons son retour.

— Certainement pas ! gronda John. Il est absolument hors de question de collaborer avec eux. Toi, tu as peut-être le sang de la trahison dans les veines, nous, non !

Il souriait de sa petite vanne, alors que j'avais l'impression de recevoir une gifle retentissante en pleine figure.

— Je te demande pardon ? La trahison ? répétais-je, hébétée.

Tony et lui échangèrent un regard entendu.

— C'est ce que tu fais depuis le début et sous notre nez. Tu les fréquentes sans aucun scrupule, leur révélant sûrement des informations capitales.

Des informations capitales ? Que croyait-il ? Que la meute était une branche spéciale des services secrets

britanniques et que nous étions tous soumis au secret d'état ? C'était ridicule ! Et puis, depuis quand John pensait-il une chose pareille sur mon compte ? Me revint alors en mémoire la fois où, lorsque j'étais de retour des funérailles de Minah, John avait passé un sacré savon à Leith, en compagnie de Jamie, tandis que j'attendais dans la voiture. Quant à Tony, lui aussi avait montré du mépris envers moi à plusieurs reprises. Quand j'avais rencontré la meute, à Clobber Argyll, il s'était ouvertement moqué de moi, avec Georgia. Et puis, le jour où nous nous étions tous retrouvés sur la plage, au bout de l'estuaire de l'Eden, il m'avait clairement fait comprendre qu'il ne me trouvait pas suffisamment fidèle aux loups. Ces détails représentaient sans doute trois fois rien, mais je me souvins parfaitement de leur hostilité, dans ces moments-là.

Du regard, je fis le tour de la table pour tenter d'évaluer si quelqu'un d'autre était du même avis que John. Malheureusement, je ne fus pas longue à repérer mes vrais amis. Étienne, Dan et Anneas paraissaient sous le choc des propos de John. Même Georgia affichait un sentiment de révolte, alors que quelques mois plus tôt, elle était la première à vomir sa haine à mon égard.

— Tu ne penses pas ce que tu dis...

— Mais bien sûr que si, Hannah. La raison pour laquelle tu es admise parmi nous, c'est parce que Leith a fait de toi son âme sœur et l'une des nôtres.

Il ne le formula pas, mais je devinai le « hélas » flottant à la fin de sa phrase.

— Il n'a pas fait de moi son âme sœur, rétorquai-je avec sécheresse. L'Esprit a choisi tout seul, comme un grand. Mais il est vrai que tu ne peux pas savoir de quoi tu parles, puisqu'il n'a pas encore pris la peine de s'attarder sur ton cas.

Je le vis gonfler les narines de colère. L'âme sœur était toujours un sujet sensible chez les garous. Ils considéraient que ne pas en avoir faisait d'eux des êtres qu'à moitié accomplis.

Cependant, feignant la dignité, John se retint de me répondre.

— Quoi qu'il en soit, intervint Tony, pas question de nous soumettre à la bonne volonté d'un exploiteur. Qu'ils opèrent de leur côté. Nous ne relevons pas de leur satané Conseil. Je me range du côté de John, faisons ce qu'il suggère !

— Nous relevons de Leith, finit par jeter Georgia.

La meute, qui faisait des commentaires à voix basse depuis quelques minutes, se tut instantanément, comme rappelée à l'ordre.

John crispa si légèrement sa mâchoire que ce fut à peine visible.

— Leith n'est pas là, répliqua-t-il calmement.

— Nous devrions le consulter avant de prendre une décision, souligna Anneas.

John s'appuya nonchalamment contre le dossier de sa chaise en croisant les mains sur la table, loin devant lui.

— Eh bien... quelqu'un a-t-il réussi à le joindre ?

Les quelques membres de la meute concernés secouèrent la tête de droite à gauche.

— Dans ce cas, c'est réglé, conclut John.

— Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne, John, protesta Étienne.

— Vraiment ? Nous devons renforcer notre garde. Le laxisme va nous tuer. Il est grand temps que notre groupe devienne une meute telle qu'elle aurait toujours dû l'être.

Dan fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Exactement ce que je viens de dire. Leith est absent depuis trop longtemps. Trop souvent. La meute a besoin d'un chef digne de ce nom et je suis tout disposé à lui offrir pleinement mes services.

— Tu vas trop loin ! s'écria Georgia en se levant d'un bond, faisant se retourner les clients du pub dans notre direction.

— Tu ne peux pas t'autoproclamer chef de meute, protesta Étienne qui commençait à voir rouge. Le choix nous appartient à tous.

John passa la main sur sa mâchoire couverte d'une barbe naissance tout en affichant un sourire pour le moins éloquent.

— Alors choisissez.

— Oui, faisons-le, clama Eddy.

— Vous voyez..., minauda John, la meute a besoin de changements.

J'eus une violente montée d'adrénaline. Diviser pour mieux régner. Il avait réussi cette prouesse que je n'aurais jamais crue possible au sein du groupe.

— Vous êtes tous tombés sur la tête, vociféra Georgia en mitraillant John du regard.

— Absolument pas. Nous faisons ce qu'il faut pour nous protéger, ma sœur.

La colère de Georgia flamba comme une allumette.

— Ne m'appelle pas comme ça, espèce de cafard puant ! Tu n'es rien pour moi. Ça fait des mois que tu attends une telle occasion. Regardez-le ! Il jubile ! Il se laisserait presque aller dans son froc, tant il est au septième ciel !

— Georgia..., tenta de la calmer Anneas.

John fit claquer ses paumes sur la table.

— Très bien ! Qui est avec moi ? C'est maintenant qu'il faut choisir. Et faites-le bien, il en va de la sécurité de la meute. Je ne souhaitais pas en arriver là de cette manière, mais puisqu'on m'y contraint...

Georgia laissa fuser un rire cynique.

— Pauvre, pauvre John qui se retrouve dans l'obligation de prendre une décision qui va changer sa misérable vie... Bien sûr que c'était la façon dont tu voulais t'imposer ! C'était même ton but ultime : taper

fort pour qu'on se souviene de toi. Eh bien, tu sais quoi ? Je laisse Leith prendre soin de notre sécurité, parce que toi, tu es minable, mon *frère* ! Ta médiocrité, voilà tout ce dont je me rappellerai de toi !

Elle s'empara de toutes ses affaires et sortit du pub avec fracas. Abandonnant toute la troupe bouche bée.

Bien que ma décision fût évidente, je n'allais pas partir la deuxième. Je voulais voir de mes propres yeux l'expression de ceux qui renieraient Leith ainsi que le choix fait par Jamie presque deux ans plus tôt, quand il avait décidé d'en faire le nouveau chef de meute.

Anneas se leva également pour dévisager John en secouant le menton, dépité.

— Tu fais fausse route, John. La meute est un tout.

Celui-ci fit mine de se curer un ongle.

— Mais oui. Et je vous propose de me suivre...

— En éjectant Leith, précisa Anneas.

— Tu fais toi aussi dans le drama ? Voyons... il pourra toujours rester.

— Et te regarder détruire la meute à petit feu ?

— Hum... j'en conclus donc que tu ne te joins pas à moi.

— Non. Désolé, mec.

— Alors bon courage, Anneas. Tu vas en avoir besoin. Il n'est pas à la hauteur. Il ne l'a jamais été.

Lequel secoua la tête sans ajouter un mot et sortit à son tour.

— Quelqu'un d'autre ? nous interrogea John.

Étienne et Dan s'observèrent en chien de faïence quelques secondes avant de pousser leur chaise en même temps.

— Comme c'est étonnant, les railla John.

Lesquels firent le choix de ne pas répondre. Ils se tournèrent dans ma direction, comme s'ils savaient qu'après eux, je serais la seule à les suivre.

J'en eus les intestins noués. Leith n'aurait jamais laissé faire une chose pareille.

Défaite, tel un film au ralenti, je pris appui sur la table pour me lever, encore sous le choc de ce qu'il venait de se produire.

Le cœur gros, j'eus une dernière attention pour Eddy, Tony, Mario, Jeff et John, qui ne semblèrent pas affectés plus que ça. Puis, sans un regard en arrière, je tournai les talons en compagnie de Dan et Étienne.

La meute venait bel et bien de se diviser.

Chapitre 4

Georgia et Anneas nous attendaient au bout de la ruelle.

— Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama Étienne en faisant brutalement craquer ses doigts. Ce fils de chacal a réussi son coup.

Je ne réalisais pas bien non plus.

— C'est à se demander si ce n'est pas lui qui a orchestré tout ça ! ajouta-t-il en faisant référence au meurtre.

— John ne serait pas allé jusque-là, temporisa Anneas.

— Eh bien, je l'espère pour lui, gronda Georgia, sans quoi, je me ferai un plaisir de lui arracher les yeux !

Connaissant Georgia, je ne doutais pas une seule seconde qu'elle s'exécuterait sans état d'âme.

— Ça va ? s'enquit-elle en voyant à quel point j'étais abattue.

— Je ne sais pas, répondis-je d'une petite voix. Je pense à Leith. Comment va-t-il réagir, en rentrant ?

— Oh, très mal, tu peux me croire sur parole,

m'assura Dan. S'il y a bien un truc qu'il ne supporte pas, ce sont les usurpateurs. Patientons jusqu'à son retour, je ne raterais ça pour rien au monde.

En attendant, j'allais devoir lui expliquer tout ça, mais pas par le biais d'un message, c'était évident. Comme prévu, je lui passerais un coup de fil chez son oncle et sa tante.

— S'il vous plaît, laissez-moi lui en parler moi-même, si vous êtes d'accord.

— Pas de problème ! acquiesça Dan.

Les autres approuvèrent d'un hochement de tête.

— Je suppose que personne n'a faim ? demanda Georgia.

— Quoi ? s'écria Anneas. Tu ne crois quand même pas que je vais me priver de manger pour ce bouffon ? Allez, venez tous, je vous invite !

— Sans moi, désolée. Si vous le permettez, je dois toucher un mot de tout ça à Grigore.

Néanmoins, avec ou sans leur autorisation, je le ferais quand même.

— Grigore ? s'étonna Dan en haussant un sourcil. Pourquoi pas Darius ? Y a-t-il eu des changements dont on ne serait pas encore au courant ?

Je secouai le menton.

J'allais forcément devoir entrer dans les détails.

— Nous n'avons pas de nouvelles de lui depuis hier soir.

Tous les trois affichèrent une surprise sincère.

— Comment ça ? m'interrogea Étienne.

Je poussai un profond soupir de résignation.

— N'en tirez pas de conclusions trop rapides, s'il vous plaît... Darius avait rendez-vous avec le serveur du *Red Lion* peu de temps avant la mort de celui-ci.

— Oh ! s'exclama Georgia.

Étienne plissa sensiblement le front.

— Pourrait-il être responsable ?

Je levai sur lui un regard vide. Ma confiance en Darius était inébranlable, mais réalisant qu'il avait eu l'idée de disparaître totalement, j'eus peur soudain qu'une faille se soit insidieusement glissée dans ma perception des choses. Et si Darius l'avait vraiment fait ?

— Non, décidai-je de répondre avec assurance. Je suis sûre que non. C'est la raison pour laquelle Grigore outrepassa les recommandations du Conseil en allant interroger lui-même le patron. Nous avons besoin de ses informations avant d'entreprendre quoi que ce soit nous-mêmes, vous comprenez ? Nous ne sommes peut-être même pas concernés.

Personne n'osa me demander pourquoi je n'avais pas dit tout ça à John. Tout le monde savait que Darius aurait été dans la ligne de mire de ce dernier.

— Très bien, consentit Dan. Mais John posera des problèmes. Hâte-toi d'avertir Grigore.

J'acquiesçai d'un clignement de paupières appuyé.

— Je vous tiens au courant.

— À plus tard, Hannah, souffla Georgia.

Je tournai les talons et partis en direction de la fac. Tout en marchant, je fouillai dans la poche de mon manteau pour en sortir mon nouveau BlackBerry afin de téléphoner à Grigore. Il répondit presque immédiatement, avec cette habitude irritante de dire son prénom au lieu du traditionnel allô.

— C'est Hannah. J'ai besoin de te parler. Où es-tu ?

— Avec Simon et Rufus, à la fac. Où est-ce qu'on se retrouve ? *The Corner* ?

— Non. Les murs ont des oreilles. Rejoignons-nous chez moi. Tu connais notre adresse ?

— Oui. À tout de suite.

À peine avais-je enfoui mon téléphone dans mon duffle-coat qu'une pluie diluvienne s'abattit sur St Andrews. Je jurai entre mes dents. Mon cabas était resté ouvert et en un rien de temps, les feuilles libres rangées à l'intérieur étaient fichues et les quelques malheureuses et maigres notes que j'avais prises ce matin réduites à néant. J'allais devoir me débrouiller pour obtenir celles de quelqu'un d'autre. De mauvaise humeur et trempée jusqu'aux os, j'arrivai dix minutes plus tard, au pied de mon immeuble. Grigore attendait tranquillement, bien protégé sous le porche.

— On dirait que tu as pris une sacrée rincée.

Dans mon dos, je l'entendis se moquer doucement de

moi tandis que je cherchais les clefs au fond de mon sac. Les cheveux dégoulinants de pluie sur le front, les paupières abaissées, je fis volte-face pour le mitrailler du regard.

— Non ? Sans blague ?

Il me gratifia d'un clin d'œil et tendit le bras pour pousser la porte que je venais d'ouvrir et me laisser passer.

— Après toi, Princesse des Eaux.

— Crétin !

Il éclata de rire.

— J'aime quand tu me dis des mots doux !

— Pff !

Aussitôt dans l'appartement, je me débarrassai de mes bottes et de mon manteau, invitant Grigore à se mettre à l'aise également.

— Darius ? lui demandai-je.

— Toujours rien...

Je sentis ma gorge se serrer et avalai ma salive pour dissimuler l'anxiété qui me gagnait.

— Je suis restée avec Pierrick et Hermance, hier soir. Ils ne vont pas bien.

— Je m'en doute...

Je poussai un long soupir en secouant la tête.

— Je dois utiliser la salle de bains et me changer, fais comme chez toi.

Ni une ni deux, je me retrouvai sous la douche, mue

par un besoin impérieux de faire peau neuve après une si mauvaise matinée. L'eau n'avait jamais eu le pouvoir de laver les traces de contrariété, mais elle en donnait l'illusion. Au terme d'un savonnage abondant et méticuleux, je mis la tête en arrière, laissai l'eau chaude glisser sur mon visage et fermai les paupières.

Que se passait-il, bon sang ? Pourquoi ce début de semaine avait-il pris une tournure de roman policier ? Qui avait tué ce type ? Où était Darius ? Quel rapport pouvait-il bien y avoir avec lui ? Impossible de ne pas imaginer le pire. Je n'étais pas encore tout à fait à bout, mais j'en prenais le bon chemin, c'était certain.

Un loup-garou pouvait supporter bien des maladies, des coups et des blessures, mais le stress, il en était apparemment incapable. Mon corps se retrouvait soumis à des contraintes, des tensions, impossibles à gérer et que toutes les douches du monde ne sauraient calmer.

Les yeux fermés, je me surpris à prier pour que mon ami se manifeste au plus vite, alors quand le téléphone fixe sonna, je manquai de glisser sur le carrelage. Je sortis sans me sécher, enroulai une serviette autour de ma poitrine et m'élançai à la hâte hors de la chambre pour décrocher. Sous les yeux éberlués de Grigore, j'arrivai en trombe et pieds nus dans le hall d'entrée, pas plus sèche que lorsque nous avions passé la porte d'entrée.

— Allô ?

— Bonjour, *sweatheart*, c'est maman.

— Ah... maman.

— Tu as l'air particulièrement ravie de m'avoir au téléphone, dis-moi !

Je marmonnai dans ma barbe.

— Non, maman, pardon. J'attendais un coup de fil important. Comment vas-tu ?

— Bien, très bien. Ton amie Sissi a appelé à la maison, elle essaye de te joindre depuis plusieurs jours, elle dit que tu ne réponds pas à ses mails et que ton ¹¹BBM est déconnecté. D'ailleurs, je te fais remarquer, par la même occasion, que ton numéro de portable est aux abonnés absents ! Tu en as changé ?

— Je... oui, j'en ai un autre depuis vendredi dernier et j'ai oublié de vous le communiquer. Je t'envoie un SMS dès que j'ai raccroché, je ne le connais pas par cœur.

— Tu penseras aussi à l'envoyer à ta copine ?

— Oui. Je n'ai pas encore associé mes messageries et je n'ai pas consulté mes mails depuis une bonne semaine. Elle va bien ? Elle n'a pas de problème, au moins ?

Sissi et moi ne nous étions pas parlées depuis des lustres. Nos échanges étaient plus en plus rares, simplement parce que nous ne réussissions jamais à nous mettre en phase pour discuter avec le décalage horaire, nos emplois du temps, etc.

— Non, je ne crois pas. Elle était inquiète de ne pas avoir de nouvelles. Tu ne veux pas lui donner ton numéro

de fixe ? Je n'ai pas osé lui communiquer sans ton autorisation, mais ça se fait entre amies, me taquina-t-elle.

— Je n'y ai juste pas pensé, maman...

— N'oublie pas de la contacter rapidement.

— Promis.

— Leith est toujours à Wick ? Il ne nous a pas rendu visite depuis un moment.

Comme si elle pouvait me voir, je secouai vigoureusement la tête.

— Non. Il est chez son oncle et sa tante, sur les Orcades. Il doit rentrer mardi prochain.

— Si nous ne le revoyons pas d'ici là, embrasse-le de notre part à tous les trois. Quatre ! Ce n'est peut-être pas la coutume dans le coin, mais Mathy ne manquerait la joue de Leith pour rien au monde.

Le rire cristallin de ma mère retentit dans le téléphone et je me sentis tout de suite mieux. Avec Elaine, elle était l'une des seules à savoir faire ça, me calmer sans en avoir conscience.

— Je lui dirai.

— Je t'ai appelée en coup de vent, donc je te laisse. C'est mon jour de congé, mais j'ai des tas de choses à faire pour le lycée. Tout va bien ? s'inquiéta-t-elle avant de raccrocher.

— Au poil ! la rassurai-je tant bien que mal. Je t'embrasse, maman.

— Moi aussi, ma chérie. À bientôt.

Je reposai le combiné et me tournai vers Grigore qui, un sourire en coin, faisait glisser un regard alanguie le long de ma serviette de bains. Je sentis le rouge me monter aux joues, mais plutôt mourir que d'avoir l'air d'une bécasse.

— Quoi ? Tu ne prends jamais de douche, toi ?

La lueur de malice qui brillait dans ses yeux se passait de tout commentaire. Grigore était un séducteur, un croqueur de femmes, bien que je ne l'eusse jamais vu en leur compagnie. Mais je le savais de source sûre. À commencer par les deux bimbos qui avaient cours avec moi, tous les lundis. Grigore ne s'était pas privé de leur conter fleurette. Et plusieurs fois.

Un sourire amusé s'épanouit sur ses lèvres.

— L'éponge vous va si bien..., princesse.

Ce qu'il avait le don de m'agacer quand il voulait !

Du coin de l'œil, j'aperçus un coussin qui trônait sur le fauteuil cabriolet de l'entrée. En moins de temps qu'il n'en fallut pour le penser, je me jetai dessus et le lançai de toutes mes forces à la figure de Grigore qui esquiva en éclatant de rire.

— Arrête de me reluquer et arrête de m'appeler princesse !

— Vos désirs sont des ordres, prin...

— Grigore !

— Ok, j'arrête, s'amenda-t-il en reprenant son sérieux.

Je dois évacuer. Je me fais vraiment du souci pour Darius, Hannah.

C'est avec un pincement au cœur que je vis son visage se délayer graduellement. Darius devait être son plus vieil ami. Leur amitié n'avait jamais fait défaut en plusieurs siècles et j'avais conscience d'à quel point ils avaient besoin l'un de l'autre, quand bien même ils ne s'étaient jamais confiés à moi en ces mots.

— Je sais, moi aussi. Laisse-moi m'habiller et je te rejoins dans le salon pour discuter.

Il acquiesça, tourna le dos et alla se poster devant la fenêtre. Lorsque je revins, vêtue d'une paire de jeans et d'un pull en laine, il n'avait pas bougé d'endroit.

— La meute vient de se diviser, l'informai-je, sans préambule.

Il pencha la tête de côté, donnant l'impression d'avoir mal entendu.

— Ce qui veut dire qu'une moitié d'entre nous fera comme ça lui chante.

— Je vois, dit-il simplement.

— Je ne sais même pas de quelle manière je vais pouvoir l'annoncer à Leith, murmurai-je comme pour moi-même.

— De qui se constitue le nouveau groupe ?

Grigore s'était déjà frotté à chacun d'eux au moins une fois, pas besoin de les décrire, il comprendrait parfaitement de qui je parlerais.

— John a pris la tête, suivi par Eddy, Mario, Tony et Jeff. Ils ont l'intention de questionner le patron du *Red Lion*, de fouiner partout où ils pourront avoir des informations. De ton côté, qu'est-ce que ça a donné ? Tu as pu en tirer quelque chose ?

— McCarthy affirme qu'il n'est au courant de rien et pour une fois, je n'ai pas l'impression qu'il ment. Le serveur devait simplement remettre sa facture à Darius, puisque celui-ci n'est pas allé au pub depuis des lustres.

— Quelle facture ?

Dans mon souvenir, les seules fois où Darius commandait du vin chaud au *Red Lion*, c'était lorsqu'il y venait avec un humain qui n'avait pas connaissance de sa véritable nature. Ce qui n'arrivait que très rarement.

— Consommations, inscriptions à des jeux d'argent, services rendus.

— Des services rendus ? De quel genre ? Je ne vois pas ce que cette crapule peut faire de si important qui intéresserait Darius !

— C'est un informateur, Hannah. C'est l'unique raison pour laquelle le Conseil le tolère sur le territoire de St Andrews et que sa tête n'a pas encore été détachée de son corps. McCarthy doit fréquenter les pires raclures de toute la planète. C'est un nuisible utile.

— Mais cette fois, il ne sait rien ? insistai-je avec suspicion.

— Je pense que non.

Je posai lourdement mes fesses sur le canapé et me frottai les yeux.

— Et le Conseil ? Qu'a-t-il dit ?

— Le Conseil est étrangement silencieux, mais ceci n'empêche pas la communauté des anges noirs de vouloir trouver un coupable.

— C'est toujours le même refrain, maugréai-je.

— Tu ne crois pas si bien dire, Hannah. La rumeur circule déjà qu'un garou s'en est pris à lui. Tu sais bien que les miens n'ont pas besoin de preuve pour ça. Cela signifie qu'une vengeance dans les règles ne saurait tarder...

Une vie pour une vie. Cette phrase sinistre ne me quitterait plus jamais.

— Et toi ? Qu'en penses-tu ? Ange noir ou garou ?

J'avais l'impression d'avoir posé cette question un million de fois depuis hier.

Il soupira profondément.

— Sincèrement ?

— Oui.

— Je pense qu'il s'agit d'un ange noir.

Je ne pus cacher mon étonnement. Hier encore, il tentait, à demi-mot, de trouver un responsable dans le camp adverse.

— Dans la plus vieille tradition vampirique, lorsque deux guerriers vampires s'affrontaient, le vainqueur emportait avec lui la tête du vaincu. C'était un symbole

très fort, témoignant de la toute-puissance du gagnant.

— Oh...

Un long moment, je demeurai songeuse, imaginant dans quelle mesure le serveur avait pu être charcuté et décapité sans que personne ne se soit rendu compte de rien.

— Eh oui, gamine. Cette histoire n'est pas particulièrement simple.

— Nous sommes d'accord, toi et moi, que Darius n'y est pour rien ?

Il cligna lentement des paupières pour acquiescer.

— Dans ce cas, quel est le rapport avec lui ? Qu'est-ce qu'il lui est passé par la tête pour prendre le large comme ça ? S'il lui était arrivé quelque chose, tu y as songé ?

— Oui, Hannah. C'est parce que ses frères n'ont aucune nouvelle que je ne me résous pas à croire qu'il a simplement voulu s'éloigner un peu. Je connais Darius depuis des siècles, jamais il ne les laisserait seuls sans leur en donner la raison.

Je fronçai les sourcils avec force.

— À quoi penses-tu ? Le meurtrier aurait pu le...

Je m'interrompis en sentant monter un spasme d'angoisse dans ma gorge.

— Non. Il l'aurait tué sur place, de la même manière.

J'avais l'horrible impression d'être en train de faire un puzzle géant auquel il manquerait les pièces capitales pour comprendre la scène.

— Dis-moi ce que tu imagines, Grigore, insistai-je. Car moi, je suis perdue.

Dans ses yeux, depuis le devant de la fenêtre d'où il n'avait pas bougé d'un pouce, je vis une lueur inquiétante scintiller, démentant son calme apparent.

— Je crois que le serveur venait réellement donner une enveloppe à Darius et qu'il s'est trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Je pense aussi qu'un ange noir avait l'intention de mettre la main sur Darius et qu'il a fini par supprimer tout témoin capable de le reconnaître ou qui se serait mis en travers de son chemin.

— Darius aurait été enlevé ? m'écriai-je d'effroi.

Grigore hochait vaguement la tête.

— C'est ce que je crois.

Je me levai d'un bond du canapé.

— Mais... qui ? Pourquoi ? Comment ? Darius est fort, très fort, il n'aurait pas... il ne... Il ne se serait pas laissé faire !

— Il existe plus fort que lui, Hannah.

— Et personne n'aurait rien vu ?

— Et plus habile, aussi.

Soudain, je me sentis dangereusement proche des larmes.

— Mon Dieu ! Que... qu'allons-nous faire si ce que tu dis est vrai ? Tu as une piste, n'importe quoi ?

— Peut-être...

— Parle-moi ! m'entendis-je crier.

L'expression du visage de Grigore avait pris une telle rage que je crus me mettre à flamber avec lui quand il me regarda.

— Il se pourrait que Pitt ne soit pas étranger à tout ça. L'éventualité doit être considérée.

Et mon cœur s'arrêta de battre.

Je n'avais pas entendu ni prononcé son nom depuis un an, tâchant d'enterrer le souvenir de sa colère comme on cacherait un terrible secret dans une boîte dont on a jeté la clef.

Pitt n'acceptait pas la mort de Minah. Il me tenait même pour responsable de ne pas avoir su deviner en Tarja, mon ex-colocataire, l'instinct de crinos qui l'avait poussée à tuer. Il y a un an, presque jour pour jour, il m'avait tendu une embuscade pour qu'Ewan, l'ange noir qui m'avait transformée, se lie à moi pour l'éternité. Pitt voulait que je souffre de la perte affective de Leith comme il avait souffert de celle de Minah.

— L'éventualité ? Tu n'en es pas sûr ?

— Non... Pour plusieurs raisons.

— Que vas-tu faire, alors ?

— Essayer de comprendre.

Je plissai les yeux avec un léger mouvement de tête.

— Tu sais où il est ?

La dernière fois que Darius et Grigore avaient vu Pitt, c'était à Wick. Et après une conversation houleuse, il avait filé sans demander son reste et surtout, sans laisser

d'adresse. Cependant, comme Grigore et Pitt étaient liés par le sang du même créateur, peut-être réussissaient-ils à se localiser de la même manière que je l'avais fait avec Ewan, à distance ?

— Je le sais.

Il me fit comprendre d'un regard qu'il ne me donnerait pas plus d'explication.

Je n'insistai pas sur ce point.

— Il l'aurait lui-même kidnappé ?

Mon cœur s'alourdit à la seule idée que Pitt soit dans les parages.

— Non.

— Quelqu'un s'en serait occupé pour lui, donc ? insistai-je.

— Je ne sais pas, Hannah. Je vais chercher.

— Pourquoi ? Pourquoi en a-t-il après Darius ? Parce qu'il m'a choisie ? Parce qu'il ne l'a pas soutenu ?

Grigore resta totalement impassible. Sa colère uniquement trahie par la tension qui faisait tressauter les muscles de sa mâchoire.

J'eus un rire mauvais.

— Et il compte s'en prendre à tout le monde, comme ça ? À chaque intermédiaire qui lui aurait mis des bâtons dans les roues ? Combien de temps encore cela va-t-il durer ?

Il ouvrit la bouche pour me répondre, mais il fut interrompu par la sonnerie stridente du téléphone de la

maison. Je me jetai dessus comme un chien sur un os.

— Allô ?

— C'est John.

En entendant sa voix, j'eus l'impression que mes cervicales venaient de se bloquer douloureusement. C'est d'un ton extrêmement sec que je lui répondis.

— Que veux-tu ?

— Un second corps décapité vient d'être découvert.

Un garou.

Chapitre 5

Nous arrivâmes sur les lieux du meurtre environ quinze minutes plus tard.

Bow Butts était en retrait du centre-ville. L'immense étendue verte, située à plusieurs dizaines de mètres de la mer, grouillait de curieux se hâtant de rejoindre le point culminant de l'attraction. Un attroupement de garous s'était déjà formé autour du kiosque, à bonne distance, exactement là où le corps avait été retrouvé. Sauf qu'ils n'étaient pas seuls. Cette fois, la police avait été prévenue et commençait à délimiter la zone. Nous restâmes donc en retrait, afin de regarder la scène de loin, et le plus discrètement possible. Nous nous mêlâmes à plusieurs passants qui avaient profité de la clémence du temps pour se balader aux alentours. À présent, ils faisaient le piquet pour ne rien rater des événements. Les plus courageux, tout du moins, parce que les autres furent naturellement chassés par l'odeur pestilentielle qui flottait dans l'air. Exactement la même qui avait régné sur le campus, la

veille. Un panachage de goudron, de chou pourri et de putréfaction. Grigore et moi n'en avions pas reparlé une seule fois, mais cet agglomérat nauséabond n'était pas habituel. Vraiment pas. Il ne ressemblait à rien de ce que je connaissais – il en allait certainement de même pour Grigore – et surtout, il était impossible d'en repérer l'origine. Cependant, nous pouvions distinctement le détacher du musc qui se dégageait du corps sans tête du garou. De fait, j'aurais parié que cette puanteur n'était pas le résultat de sa mort, mais la cause.

Grigore et moi échangeâmes un regard entendu.

En levant le nez pour renifler l'air, j'essayai de deviner quelle direction avait bien pu prendre le meurtrier, comptant sur le fait que l'odeur devait le suivre partout. Mais ce fut peine perdue, il y avait bien trop de vent pour percevoir correctement quoi que ce soit.

Du coin de l'œil, j'aperçus John et sa meute. Ils nous rejoignirent.

— Ça s'est passé dans la nuit, nous informa-t-il.

— Et il n'a été trouvé que maintenant ? m'étonnai-je.

Il hocha la tête.

— Son corps était apparemment caché sous une couverture, les gens l'auraient pris pour un sans-abri. Le mode opératoire est le même. La tête a disparu.

J'eus un long frisson. Être habituée à une telle démonstration de violence était tout à fait inenvisageable pour moi, je ne m'y ferais jamais.

— Il s'est transformé ? m'enquis-je en premier lieu.

— Il n'en a pas eu le temps.

Et c'était préférable. Je n'osais imaginer ce qu'il aurait fallu faire pour effacer la mémoire de tout le monde.

— Pourquoi m'as-tu avertie ? ne pus-je m'empêcher de siffler. Tu ne souhaitais pas faire bande à part et prouver ton incroyable utilité ?

Il eut un petit sourire énigmatique et irritant.

— C'est ce que j'ai fini par te démontrer, Hannah, répliqua-t-il tranquillement.

Il me donna envie de le mordre, littéralement, de l'envoyer sur la grève d'un bon coup de pied aux fesses pour lui enfoncer la tête dans l'eau et lui remettre les idées en place.

— Mais encore ? demandai-je avec aplomb.

— Ils ont fini par se venger, parce qu'ils croient que nous sommes responsables, annonça-t-il comme si cette explication était indémontable.

— Tu te trompes, John. Le Conseil des anges noirs pense que le coupable pourrait bien être un des leurs.

Je n'aurais sûrement pas dû prendre la peine de lui divulguer ces informations, John était têtu comme une mule, mais il me semblait capital qu'il comprenne qu'un énième affrontement entre nos deux espèces devait être évité coûte que coûte. Parce que c'est de ça qu'il s'agissait, si c'était effectivement ce qu'imaginaient nos deux clans, un drame comme celui que nous avons vécu

sur le terrain de l'oncle de Dan, deux ans plus tôt, se reproduirait et il serait bien plus sanglant, j'en avais peur.

John éclata d'un rire cynique.

— Un exploitateur masqué qui ferait lui-même le ménage dans sa propre communauté ? Elle est bien bonne ! Ce serait formidable, mais malheureusement, il vaut mieux ne pas fantasmer tout éveillé ! Je vais te dire, moi, ce qui se passe. Tu le sais très bien d'ailleurs, m'accusa-t-il en pointant son index sur mon sternum. Il y a eu un règlement de compte et ton merveilleux Darius y est pour quelque chose. Pourquoi, comment ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais il a tué comme un loup tuerait un sang-mort. De cette manière, il est insoupçonnable. Maintenant, ces déchets de l'humanité veulent se venger parce que nous sommes supposés avoir massacré un de leurs frères, tu piges ? C'est pourquoi ce type a été liquidé, aujourd'hui. Ils nous ont rendu la monnaie de notre pièce !

Il afficha un air tapageur, fier de sa petite tirade préfabriquée.

— Tu n'y es pas du tout, John.

— Tu crois ? Ton cher ami va à un rendez-vous avec le serveur du *Red Lion*, puis il prend la poudre d'escampette quand celui-ci meurt mystérieusement peu de temps après. Coïncidence ? Ne fais pas cette tête, je suis bien informé. McCarthy n'est pas particulièrement difficile à raisonner.

— Allons voir ce qu'il en est ! décida subitement Grigore, que la ridicule performance de John laissait de glace.

— Attends ! le retins-je de justesse.

Il coula vers moi un regard surpris.

— Il y a des garous partout. Il est préférable que tu restes en retrait.

— Tu te sens capable d'aller jeter un œil, gamine ? me railla-t-il.

— Bien sûr, pépé. Je préserve tes vieux os, rétorquai-je sur le même ton. Reste à l'écart.

Il lâcha un rire rauque et, aussi invisible qu'un souffle de vent, il s'élança en direction du square, à une dizaine de mètres de distance, sans donner l'occasion à un seul humain de le repérer. Même si je connaissais ses capacités, son déplacement éclair me laissa admirative. Il évoluait avec grâce et précision, maîtrisant totalement l'espace qui l'entourait. Il me semblait plus léger qu'une plume, alors qu'il devait peser au moins vingt-cinq kilos de plus que moi.

— Je ne me suis pas trompé à ton sujet, lâcha John dont les iris se pailletaient d'or, tant il était furieux.

Je levai sur lui des yeux déterminés.

— Et moi sur toi. Sans Leith, tu ne vaux rien.

Je finis par un sourire forcé et décidai d'imiter Grigore sous les mines ahuries de la meute numéro deux. Car si ma nouvelle nature m'avait conféré rapidité et

agilité, ma façon d'évoluer restait celle que m'avait enseignée Darius et n'avait rien à voir avec la technique de mes congénères. La plupart du temps, les garous se déplaçaient d'un point A à un point B sans s'arrêter, alors que les anges noirs avaient pour habitude de faire des micros haltes pour analyser l'environnement. Ce que je fis. Parfaitement invisible aux yeux des hommes.

Quelques mètres plus loin, je franchis les bandes de sécurité, mitraillée par le regard désapprobateur de ceux de mon espèce qui, contrairement aux autres, me distinguaient parfaitement. Je ne pris d'ailleurs pas la peine de compter combien ils étaient, mais j'en estimai au moins dix.

Je rejoignis le kiosque comme une ombre et passai furtivement de poteau en poteau pour observer ce qu'il s'y déroulait.

Dans un coin, un homme et une femme se serraient l'un contre l'autre en répondant aux questions d'un officier de police. Je supposais qu'ils avaient dû découvrir le corps. Régulièrement, ils jetaient des coups d'œil horrifiés au cadavre. Deux médecins légistes et un policier étaient penchés sur la victime pour tenter de relever quelques indices. L'agent, un homme blond, la quarantaine, immense et athlétique, leva les yeux sur moi. Il n'était pas seulement un de mes semblables, mais aussi un garou de la même espèce que moi. Il se redressa lentement, sur le point de me demander de déguerpir. Je

fis comme si je ne l'avais pas vu et, sans m'arrêter, j'en profitai pour enregistrer un maximum d'informations.

Du premier regard, ce qui me frappa, c'est que la victime ne s'était pas transformée, certainement parce que, attaquée par surprise, elle n'avait pas eu le temps de se défendre.

Je n'avais pas eu l'occasion de voir le corps de l'ange noir mort à la fac, mais sur le garou, je remarquai qu'une matière mousseuse et translucide recouvrait une partie de son cou, ainsi que son thorax. À moins de faire erreur, j'aurais juré qu'il s'agissait d'un excès de bave. Et de la bave, en pleine attaque, un garou était parfaitement capable de la produire. La théorie de Grigore commençait sérieusement à s'étioler, car il était peu probable qu'un ange noir ait des glandes salivaires aussi développées que chez le loup.

Le corps de la victime était ravagé par des entailles profondes et sanglantes, laissant à l'air libre ses entrailles à peine cachées par les lambeaux de vêtements. Écœurée par ce que je voyais, je ne me rendis pas compte que je m'étais arrêtée de courir. J'avais le sentiment d'avoir la tête à l'envers et je dus me faire violence pour ne pas rendre le contenu de mon estomac, c'est-à-dire, rien de plus que du vide.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? m'apostropha sévèrement le policier loup en se postant devant moi.

— Je... bafouai-je, gênée. Rien, je... je ne faisais que

passer et...

— Allez-vous-en avant que je vous fasse arrêter pour obstruction à une enquête de police, mademoiselle.

Sans demander mon reste, je courus une dizaine de mètres en amont de la zone, le cœur au bord des lèvres.

— Ça va ? s'enquit Grigore en me rejoignant.

Comme j'étais dos à lui, il posa une main apaisante sur mon épaule.

— Non, pas vraiment. C'est un garou, Grigore...

Je ne pus retenir un spasme de dégoût.

— Je sais, gamine, compatit-il doucement.

Je me retournai, une flamme brûlante scintillant dans ses yeux.

— Non, tu ne comprends pas ! Le coupable est un garou ! Toute cette bave...

Il plongea dans le vert de mes iris et secoua imperceptiblement la tête.

— J'ai bien peur que non, Hannah...

Des sirènes retentirent au loin, annonçant une ambulance de la police scientifique.

— Tu ne sais pas ce que je viens de voir ! répliquai-je.

— Par ici, m'enjoignit-il en m'attrapant par le coude. Allons dans un endroit plus calme, je dois te montrer quelque chose.

Les sourcils froncés, je le suivis hâtivement. Pendant qu'on quittait Bow Butts, je pris le temps de me remettre de mes émotions.

— Mieux ? voulut-il se rassurer.

J'opinaï.

Il s'empara alors de son téléphone et laissa un message à Simon et Rufus.

— Rendez-vous chez moi dans un quart d'heure, si vous pouvez.

— Nous allons chez toi ? m'étonnai-je.

Il hocha brièvement le menton.

J'en restai muette. Jamais il ne m'y avait invitée. Il m'avait même semblé y être farouchement opposé, si bien que je m'étais plu à imaginer qu'il vivait dans le mausolée d'un cimetière et que m'y emmener l'aurait obligé à subir mes railleries.

Nous avançâmes à une telle rapidité que nous traversâmes le centre-ville en moins de dix minutes. Grigore s'arrêta un peu avant la vitrine d'un tour-opérateur et ouvrit une épaisse porte en bois, bleue. Je levai le nez pour admirer la façade.

Grigore résidait dans la bâtisse accolée à la porte médiévale ouest de St Andrews. J'y étais déjà passée des dizaines de fois sans le savoir. L'endroit était absolument charmant et typique de l'architecture de la vieille ville. C'est avec un sourire discret au coin des lèvres que je dus avouer, en mon for intérieur, qu'avec sa tourelle d'angle, son appartement duplex ressemblait davantage au château de la Belle au bois dormant qu'au cimetière parisien du Père-Lachaise.

— Bienvenue, dit-il solennellement en me faisant pénétrer chez lui.

Je retins ma respiration en posant un pied dans le hall d'entrée.

Sur le mur en face de moi, sur plus d'un mètre trente de haut, se dressait une sublime icône sur bois de Madone à l'Enfant d'inspiration byzantine. Le fond or craquelé et scintillant contrastait avec la peau blême des personnages et le rouge carmin des drapés.

— Théophane le Grec, murmura Grigore dans mon dos.

Je me tournai vers lui, la bouche grande ouverte.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Mais il s'agit du plus célèbre peintre d'icônes et... aucune peinture n'a été conservée !

— Je sais...

Il eut un petit sourire énigmatique, retira son caban pour le jeter sur le portemanteau et m'invita à le suivre dans le salon.

Je connaissais finalement si peu de choses sur le quotidien de Grigore, que je pris le temps de tout bien observer. Si l'intérieur de Darius était plutôt épuré ou savamment étudié dans un style anglais, celui de Grigore n'était pas sans rappeler le magasin d'un antiquaire. Sur un guéridon, près d'un fauteuil club en cuir marron, des piles de rouleaux de parchemin poussiéreux menaçaient

de s'effondrer. Une collection de lampes à huile romaines trônait sur le manteau de la cheminée, au milieu de déesses-mères de la même époque. Sur l'un des côtés de la pièce, les étagères d'une immense bibliothèque ployaient sous le poids des livres et semblaient ne tenir qu'à un fil.

— Je t'en prie, assieds-toi, me proposa-t-il en désignant le canapé du plat de la main.

Je regardai le divan d'un sale œil, je savais à peine où poser mes fesses.

Je me défis de mon duffle-coat, m'y installai et posai les yeux sur la table basse.

Une série de fibules zoomorphes en bronze était soigneusement rangée sur un plateau.

— Tu les restaures ? demandai-je en voyant que certaines d'entre elles étaient en morceaux et disposées comme si elles étaient sur le point d'être recollées.

Il hocha la tête et s'empara doucement de l'une d'elles qu'il déposa au creux de ma paume.

— C'est un paon..., dis-je tout bas en admirant la représentation délicate et la finesse des détails. Elle est magnifique, Grigore.

— Il s'agit d'une pièce gallo-romaine. Le ventre était recouvert d'émail bleuté. J'ai eu un mal fou à la remettre en état.

— Qu'en fais-tu ensuite ?

— Je les rends à leurs propriétaires. Celle-ci appartient

aux collections du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye. En France, précisa-t-il, solennel.

Je pouffai doucement de rire.

— Je sais où est Saint-Ger. Je suis Française.

Il sourit aussi.

— J'ai parfois tendance à l'oublier. J'ai même souvent l'impression que tu as toujours fait partie de ma vie.

Je relevai la tête, surprise. Grigore semblait s'être noyé dans le vert de mes yeux, alors qu'il était évident qu'il ne me voyait pas vraiment. Puis nos regards s'accrochèrent durant quelques secondes, lourdes et muettes, où je me demandai ce que pouvait bien signifier ce qu'il venait de dire.

La sonnette de l'interphone nous sortit de cet étrange silence. Rufus et Simon venaient d'arriver. Grigore se leva sans un mot et alla leur ouvrir.

Rufus entra le premier.

— Que se passe-t-il ? On a entendu dire qu'un garou avait été retrouvé mort à Bow Butts dans les mêmes conditions que le serveur du *Red*.

— Venez, les invita Grigore.

— Bonjour, Hannah, me saluèrent-ils en pénétrant dans le salon.

Je leur répondis par un hochement de tête.

Ils prirent place et attendirent que Grigore leur explique de quoi il retournait. Celui-ci revint avec un objet enroulé dans un mouchoir qu'il posa sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Il déplia doucement le tissu et révéla une longue griffe tachetée de sang que j'aurais reconnue entre mille. Un jour, j'en avais été pourvue moi-même.

— Une serre d'ange noir ?

— Exact, Hannah. Je l'ai ramassée près du square de Bow Butts, tout à l'heure.

Simon et Rufus levèrent en même temps les yeux sur lui.

— Voilà la preuve supplémentaire que le tueur est l'un des nôtres.

Pas un n'osa ajouter quoi que ce soit.

— Oh là ! m'exclamai-je devant leur silence gêné. Ok, je l'admets, il pourrait bien être question d'un ange noir. Mais je sais ce que vous êtes en train de penser et vous vous trompez complètement ! Darius n'aurait jamais fait une chose pareille !

Simon fronça les sourcils et m'observa avec une intensité troublante. D'un simple regard, il semblait presque m'accuser de remettre en doute leur foi en Darius.

— Mais nous en sommes sûrs, Hannah.

J'émis un claquement de langue, agacée. J'avais l'impression de hurler cette certitude en boucle depuis deux jours comme si j'étais la seule à avoir confiance en notre ami. Ce qui était totalement faux, évidemment. En réalité, je clamais son innocence parce que je désespérais

d'avoir une explication. Qui ? Pourquoi ? Comment ? Personne n'avait de réponse à me donner ce qui me plongeait dans une angoisse presque permanente, bien que je fisse tout mon possible pour ne rien laisser paraître.

— Je ne sais plus quoi penser, soupirai-je en glissant brutalement contre le dossier. Il est évident que cette serre ensanglantée ne s'est pas retrouvée là par hasard, mais toute cette bave était celle d'un garou, j'en suis certaine.

Parce que Simon et Rufus ne comprenaient pas de quoi je pouvais bien parler, Grigore leur expliqua brièvement ce que je lui avais moi-même raconté.

— N'aurait-il pas pu sécréter lui-même toute cette salive ? suggéra Simon en haussant les épaules. Pendant qu'il était éventré, par exemple ?

Je fermai les yeux quelques secondes, inspirant et expirant bruyamment.

— Peut-être... N'auraient-ils pas pu être deux ?

— Un garou et un ange noir en collaboration ? douta Rufus en me fixant comme si j'avais dit une ânerie monstrueuse.

— Comme si ça n'était jamais arrivé ! m'exaspérai-je en nous montrant tous les quatre du plat de la main. Et cette odeur ? As-tu senti cette odeur, Grigore ? La même qui était déjà présente à la fac. Qu'est-ce qui peut bien être aussi nauséabond ? L'assassin se déplace en camion-benne ? Je peux dire ce qu'elle me rappelle, mais je suis

incapable d'en définir la source. Sérieusement ? Que se passe-t-il ? Tout ça n'est pas normal. Les têtes sont volées, l'air ambiant est irrespirable, nos deux peuples sont visés... Qui fait ça ?

— Essayons de savoir si le garou avait un lien avec Darius, proposa Simon.

— Mais ce n'est pas lui ! m'énervai-je de plus belle.

— Hannah, nous en sommes certains ! finit par se fâcher Simon. Mais il nous faut comprendre, et vite ! La situation pourrait dégénérer très rapidement. De quelle espèce était le garou ?

Je tournai la tête brusquement vers Grigore et Rufus, déconcertée. Le musc que dégageait la victime m'était si familier que je ne m'étais même pas posé la question une seule fois. Non pas que je le connaissais personnellement, mais parce que c'était un loup. Le réaliser me plongea dans un abîme douloureux. Il aurait pu s'agir de n'importe lequel de mes amis. L'idée me fut insupportable.

— Un loup, répondit Grigore à ma place.

— Peux-tu essayer de savoir qui il était, Hannah ? demanda Rufus.

Très perturbée, je me mis à bredouiller, le regard fuyant, coinçant une main entre mes cuisses, tandis que de l'autre, je me frottais le front.

— Je... je... oui... je...

Gentiment, Grigore posa ses doigts glacés sur mon

poignet.

— Nous finirons par régler cette situation.

— Puisses-tu dire vrai... Que comptez-vous faire pour la serre ? Allez-vous avertir le Conseil ?

Grigore secoua doucement le menton de haut en bas.

— C'est préférable. De cette manière, ils disposeront d'une raison pour calmer le jeu au sein de notre communauté. Mais surtout, Hannah, personne ne doit être mis au courant parmi la meute. Ni la nouvelle, ni l'ancienne. Personne. Il ne faudrait pas que les garous s'imaginent qu'une guerre ouverte entre nos deux clans vient de commencer.

— Même pas Leith ?

— Pourrais-je t'en empêcher ? me donna-t-il l'impression de plaisanter.

— Non, répondis-je très sérieusement.

Il sourit à moitié.

— Et pour ce dont nous avons discuté tout à l'heure ? Vas-tu informer le Cercle de tes pistes ? demandai-je en faisant référence à Pitt.

Il se tourna vers ses amis pour les observer un à un.

— Rufus et Simon. Les autres seront mis à l'écart.

J'eus envie de demander pourquoi, mais s'il existait des tensions au sein de la meute, le Cercle connaissait probablement les mêmes désagréments. Il était peut-être préférable d'être discret afin d'éviter les fuites.

— De quoi s'agit-il ? voulut savoir Rufus dont les

sourcils s'étaient rejoints.

— Je vous en parlerai plus précisément, leur assura Grigore.

Je regardai l'heure sur la pendule, les cours reprendraient bientôt, il me fallait partir. Je me levai en époussetant machinalement mon pantalon.

— Je dois vous laisser.

Poliment, les garçons m'imitèrent.

— Très bien, acquiesça Grigore, je t'informe de ce qu'il en est dès que j'en sais davantage.

Je fermai et rouvris lentement les paupières pour dire oui.

— Tu restes chez Darius, ce soir ? m'interrogea Simon.

— Oui, jusqu'à ce qu'il soit revenu. Pierrick et Hermance n'ont pas envie d'être seuls. Je rentre chez moi prendre quelques affaires et je m'y rends après les cours.

D'un sourire, il me fit comprendre qu'il appréciait.

— S'ils ont besoin de quoi que ce soit, tu peux me contacter.

Il fouilla dans la poche de son manteau et me tendit une carte de visite.

Parmi les anges noirs, tout le monde avait de l'affection pour les frères de Darius. Ils étaient les seuls enfants de leur communauté et avaient droit à tous les égards de leur part.

— Merci, Simon, je n'hésiterai pas.

Je sortis de la pièce pour me diriger vers le hall d'entrée, Grigore sur mes pas.

Il s'empara du duffle-coat que je tenais entre les mains pour m'aider à l'enfiler, puis il posa fermement ses doigts sur mes épaules afin que je le regarde. Ce que je fis.

— Fais attention à toi, Hannah, murmura-t-il d'un timbre voilé.

D'un mouvement de tête, je lui signifiai que oui et quittai l'appartement.

Chapitre 6

Je n'avais pas réussi à joindre Leith. Ni chez lui, ni chez son oncle et sa tante, ni chez Gwen. GSM ou fixe, hier soir, ça ne répondait nulle part et encore moins ce matin. À croire que les Orcades et le Caithness tout entier avaient été coupés du monde ! Il ne me servait à rien d'engorger la boîte vocale de Leith, d'Al ou Bonnie, quant à Jeremiah, il ne devait probablement pas être chez lui, mais quelque part sur une plateforme pétrolière en pleine mer du Nord. Vers huit heures, je laissai un message sur le répondeur de *Simsalabim*, demandant à Gwen ou sa mère de bien vouloir me rappeler au plus vite. Il était temps que Gwen soit mise au courant de la disparition de Darius. Ça faisait deux jours et la situation était grave.

Je préparai mon sac pour partir en cours quand on frappa à ma porte.

— Entrez !

Elle s'ouvrit sur les visages déconfits de Pierrick et Hermance.

— Il ne va plus jamais rentrer, n'est-ce pas ?
commença Hermance sans préambule.

Je ne pus réprimer le long gémissement d'angoisse qui formait une boule dans ma gorge.

— Il a des ennuis ? continua Pierrick.

Rien ne servait de leur mentir, ce n'était plus des bébés, mais des enfants d'un peu plus de sept siècles.

— Venez par ici, les invitai-je en tapotant sur le lit.

Ils s'avancèrent pour s'y asseoir tous les deux, les épaules baissées tant ils se sentaient abattus. J'aurais tellement voulu que ça n'arrive pas.

— Oui, Pierrick. Je crois qu'il a des ennuis.

— C'est en rapport avec les meurtres ? demanda-t-il.

Même s'ils n'étaient pas vraiment sortis de chez eux depuis deux jours, ils ne pouvaient ignorer les derniers événements qui avaient, hélas, largement fait le tour de nos deux communautés.

— Oui. Mais lequel, précisément, nous ne le savons pas.

— Ils croient que Perceval est responsable, n'est-ce pas ? se persuada Hermance.

« Ils », le Conseil. Je secouai vigoureusement la tête.

— Personne ne peut prétendre une chose pareille, les garçons.

— Alors pourquoi a-t-il disparu ?

— Je ne sais pas, Hermance... Le Conseil va mener une enquête.

Hermance semblait résister pour contenir une colère sur le point d'exploser.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus nous voir ? Tout le monde s'en fiche ? C'est ça ? Nous ne sommes pas importants ?

— Non, Hermance, non, tâchai-je de le rassurer.

— Alors pourquoi ?

Je tendis la main pour lui caresser doucement la joue de ma paume. Agacé, il me repoussa. Aussi, je lui répondis d'un ton calme.

— Parce que vous ne savez rien. Vous n'avez rien à leur révéler.

— Et vous ? aboya-t-il. Vous allez mener une enquête ? Vous n'allez pas le laisser tomber ? Vous allez le chercher ? Vous allez le retrouver ? C'est ton ami, tu ne peux pas le...

Sa voix s'étouffa dans un sanglot. Je me jetai sur lui pour le prendre dans mes bras.

— Oh, Hermance ! Bien sûr que nous ne le laisserons pas tomber. C'est plus qu'un ami, tu le sais. Il est comme mon frère. Je l'aime comme je vous aime. Jamais je ne permettrais qu'on lui fasse le moindre mal.

Bien qu'à l'instant présent, je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire pour lui venir en aide, le retrouver et faire que tout rentre dans l'ordre.

Hermance se propulsa sur ses pieds, les sourcils froncés, le regard dur, translucide et déterminé. Il n'avait

jamais autant ressemblé à Darius.

— C'est Pitt !

J'ouvris la bouche pour répondre quelque chose, puis décidai de la refermer.

— C'est Pitt, je te dis ! Tu ne le sais pas, mais il est revenu !

Même assise, j'eus l'impression que mes jambes se dérobaient sous mes pieds. Je dus agripper le couvre-lit des deux mains pour ne pas vaciller.

— Revenu ?

— Il a demandé au Conseil d'être de nouveau admis à St Andrews.

Je fus prise d'un frisson si intense qu'il me fut impossible de le cacher. Je regardai les garçons à tour de rôle, Pierrick semblait acquiescer.

— Qui vous a raconté ça ?

Les iris d'Hermance lançaient des éclairs.

— Il a soumis sa requête bien avant Noël ! Tout le monde le sait ! me donna-t-il l'impression de vomir.

Mais moi, pas. Personne n'avait jugé bon de m'avertir. Je sentis ma mâchoire se serrer tandis que j'étrécissais les yeux.

— Le Conseil a dit oui, cracha Hermance avec rage, et maintenant, Perceval a disparu, des gens sont morts et Pitt veut faire croire que c'est notre frère qui est responsable. Il va le punir parce qu'il ne l'a pas soutenu ! Parce qu'il t'a aidée, toi !

Chacun de ses mots me fit l'effet d'un coup de poing au visage. Pourtant, j'avais conscience que ce n'était pas un reproche qu'il m'envoyait à la figure. Il ne faisait qu'exprimer sa colère.

— Le Conseil l'a réintégré ?

Ils hochèrent la tête en même temps.

— Depuis quand ?

— Trois semaines, répondit Pierrick.

Je me sentis comme écrasée sous le poids de la trahison. Pas un de mes amis ne me l'avait dit. Pas un seul... Qui parmi eux le savait, précisément ? La meute elle aussi était au courant ? Leith... Était-il parti en connaissance de cause ? Par l'Esprit ! J'avais envie de hurler.

« Fais attention à toi » avait chuchoté Grigore, la veille.

Tu parles !

— Ne t'inquiète pas, Hannah, tenta de me rassurer Pierrick. Il paraît qu'il n'est pas encore revenu. Et puis, il a promis qu'il te laisserait tranquille, toi et tes amis. Il ne vous fera rien.

— Tu es trop nul ! se fâcha Hermance. Tu crois qu'il va tenir parole ? C'est lui qui a kidnappé notre frère !

— C'est toi qui es nul ! Perceval est plus fort que lui, il est plus fort que tout le monde !

— Non, il l'a attrapé et il l'a tué ! C'est pour ça qu'il ne revient pas ! Il ne reviendra jamais, jamais !

— Tais-toi ! menteur !

De colère, Pierrick se jeta violemment sur son frère. Ils finirent en roulé-boulé sur le sol avant de terminer leur course contre la coiffeuse qui s'effondra sous le choc. Le miroir vola en éclats, se répandant autour d'eux.

— Ça suffit ! tonnai-je. Cessez ça immédiatement !

Au lieu de s'arrêter, ils recommencèrent de plus belle. Pierrick envoya un coup de poing digne d'un boxeur dans le menton de son frère, lequel chancela à peine et répliqua par un croche-pied avant de l'écraser volontairement sous son poids. Leur bagarre était d'une violence inouïe.

— J'ai dit, stop !

Hors de moi et devant faire preuve de toute la force dont j'étais capable, j'attrapai Hermance par la nuque pour l'obliger à se relever et m'interposai entre eux deux.

— Je fais de la bouillie de chacun d'entre vous si vous continuez ! les avertis-je. Vous êtes en colère ? Vous avez peur ? Moi aussi ! Alors, méfiez-vous, ce n'est pas un bon mélange. Ma fureur pourrait vous faire très mal ! Et je ne plaisante pas !

Je n'en pensais pas un mot, jamais je n'aurais levé la main sur eux, mais ma petite tirade fit tout de même son effet. Ils se calmèrent presque instantanément.

— Perceval détesterait vous voir vous comporter ainsi.

Ils baissèrent tous deux les yeux pour examiner la pointe de leurs chaussures. Alors je m'agenouillai devant

eux.

— Regardez-moi.

Ils s'exécutèrent, timidement.

— Vous avez confiance en moi ?

Sans mot dire, ils hochèrent la tête.

— Je suis sûre que votre frère n'est pas mort, je le sens, là, affirmai-je en tapotant le poing sur mon cœur. Grigore, Rufus, Simon et moi finirons par connaître le fin mot de l'histoire, et Leith aussi quand il sera revenu. Nous allons chercher Perceval et le ramener par la peau des fesses s'il le faut, vous comprenez ?

Ils acquiescèrent.

— Hermance, ne t'inquiète pas pour Pitt. S'il a affirmé qu'il ne me ferait aucun mal, il respectera sa parole, tentai-je de le rassurer alors que je n'en croyais pas un mot moi-même.

— Pardon, Hannah, murmura Pierrick. On avait promis à Perceval de ne rien te dire.

Je lui souris tendrement.

— Vous n'avez rien à vous faire pardonner. Par contre, c'est à l'un et l'autre que vous devez des excuses. Je ne veux plus jamais vous voir agir ainsi, pigé ?

— Pigé ! s'exclamèrent-ils en chœur.

Ils se regardèrent quelques secondes dans les yeux et finirent par s'excuser mutuellement.

— Bien. Je vais mettre Gwen au courant de ce qui se passe et lui demander de venir ici, vous êtes d'accord ?

Elle pourra rester avec vous.

Je ne pensais pas trop m'avancer, Gwen accourrait. Parce qu'elle les aimait profondément tous les trois, elle volerait jusqu'ici et m'en voudrait même de ne pas l'avoir avertie plus tôt.

Pour la première fois depuis deux jours, je vis leur visage s'illuminer.

— Si je pars maintenant, je peux compter sur votre coopération ? Plus de bagarre ?

— Promis !

— Promis ! surenchérit Pierrick.

— Et il faudra nettoyer ce bazar ! les prévins-je en désignant les bris de verre.

— D'accord ! répondirent-ils en cœur.

Je leur tendis les bras.

— On se fait un câlin ?

Et ils s'y jetèrent.

J'étais dans un état d'irritation extrême lorsque j'atteignis la porte de l'amphi dans lequel Grigore donnait un cours depuis cinq minutes. Je l'ouvris avec tant de violence qu'elle claqua brutalement contre le mur, faisant sursauter la plupart des étudiants.

— Mademoiselle Jorion ! tonna-t-il comme s'il ne me connaissait pas personnellement. Peut-on savoir ce que cette intrusion veut dire ?

À la mine que je devais avoir, il dut se douter que je ne

débarquais pas pour lui annoncer quelque nouvelle sans importance, mais parce que j'étais furieuse contre lui. Je sentis les regards outrés autour de moi et choisis de ravalier ma colère plutôt que de me donner en spectacle.

— Je... euh... Pardonnez-moi, monsieur Vulpescu. Le bureau principal vous demande en urgence.

— Ceci ne peut-il pas attendre ? grinça-t-il entre ses dents.

— Manifestement, non. Désolée, *monsieur*.

Il balaya la salle des yeux, évalua la situation en quelques secondes et parcourut les feuillets qu'il avait devant lui.

— La statuaire dans les temples de Bretagne romaine. Relisez vos notes du cours précédent pendant que je m'absente un instant.

Il insista sur ces trois derniers mots en me fusillant du regard.

— Je vous conseille de le faire sérieusement, vous aurez un compte rendu à me remettre.

Des grognements de protestation s'élevèrent. Je supputai que ce travail supplémentaire était loin d'être au programme, mais je ne m'en sentis pas coupable pour autant, j'étais bien trop énervée pour ça.

Grigore laissa ses cours sur le bureau et s'empara de sa veste.

Il me suivit pendant quelques pas avant de me retenir par l'épaule pour m'arrêter.

— Je peux savoir ce qu'il te prend ? Tu es tombée sur la tête ?

Je me dégageai d'un coup sec pour lui faire face, piquée au vif.

— Espèce de sale hypocrite, menteur, fourbe, manipulateur et... et tartufe !

Il ouvrit des yeux tout ronds.

— Ne fais pas cette tête ! Tu n'as rien omis de me dire, par hasard ?

Comme il plissait le front, je partis au quart de tour.

— Pitt, Petre, ton frère de « sang » ! Comment as-tu osé ne pas m'avertir de sa présence ici ? Comment as-tu pu avoir le culot de ne pas m'informer de la décision du Conseil ? Comment est-il possible que je ne sois pas au courant alors que c'est après moi que ce cinglé en a ? Je ne sais pas ce qui me retient de te casser le nez, Grigore Vulpescu ! Et Darius a bien de la chance d'avoir disparu sans quoi, c'est avec sa tête que je t'aurais refait le portrait !

Ameutés par le tapage, quelques étudiants s'étaient arrêtés pour nous observer. J'étais tellement énervée que je me fichais royalement de leur présence, je continuai à aboyer comme s'il n'y avait que nous dans le couloir.

— Tu n'es qu'un traître ! Vous l'êtes tous ! Manipulateur, menteur, profiteur !

Grigore s'appuya nonchalamment contre le mur derrière lui alors que j'étais sur le point de commettre un

meurtre.

— Ça y est ? Tu as terminé ?

J'eus l'impression que de la vapeur s'échappait de mes oreilles. Comment pouvait-il agir avec autant de désinvolture ?

— Grigore !

— Donne-moi deux minutes.

— Quoi ?

— Ne bouge pas d'ici ! s'énerva-t-il.

Je le vis faire demi-tour vers l'amphithéâtre, entrer à l'intérieur et revenir presque aussitôt. La minute d'après, tous les étudiants en sortaient, un sourire épanoui sur le bord des lèvres.

— Partons, m'enjoignit-il en me prenant par le coude.

— Tu as intérêt de t'expliquer et vite ! maugréai-je en tâchant de suivre le rythme de ses foulées.

Nous continuâmes pendant encore quelques mètres, jusqu'à ce que nous arrivions devant la porte d'une salle de TD inoccupée. Il l'ouvrit et nous fit nous y engouffrer. Époumonée par la colère qui m'habitait, je le fixai, le souffle court.

— Tu mériterais que je...

— Tais-toi ! m'interrompit-il d'une voix forte. Plus un mot ou je t'étrangle. Tu écoutes ce que j'ai à te dire et ensuite, tu revendiques si ça te chante.

Les narines gonflées, j'attendis devant lui, les bras croisés.

Grigore ne cillait pas. Pourtant, ses yeux, habituellement pâles et froids, s'étaient enflammés. La mâchoire serrée, il passa une main dans ses cheveux et prit une profonde inspiration.

— Pour commencer, Pitt n'est pas encore ici. Il est parti à l'étranger pour plusieurs mois, puis il a fini par demander sa réintégration en décembre. C'est aussi la raison pour laquelle Darius était si préoccupé, ces temps-ci. Parce qu'étant impliqué dans les événements qui ont rendu Pitt incontrôlable, il a été éloigné du vote par le Conseil alors qu'il aurait voulu y participer. La décision a été très longue à prendre. Ils ont statué il y a environ trois semaines. Pitt les a convaincus qu'il était de nouveau capable de vivre à St Andrews.

— Ils l'ont cru ! m'étouffai-je. Comment peuvent-ils imaginer une seule seconde qu'il soit revenu à de meilleurs sentiments ?

Il secoua la tête, dans l'impossibilité de répondre.

— Où est-il ?

— Édimbourg. Depuis hier matin.

Je sentais que j'avais blanchi à vue d'œil.

— Je vois. Il peut donc arriver n'importe quand.

Il acquiesça d'un mouvement de tête.

— S'il était à l'étranger, pourquoi penses-tu qu'il y soit pour quelque chose dans la disparition de Darius ?

— Je n'en sais rien, Hannah ! C'est une supposition ! Laissons-le venir. J'en apprendrai plus.

— Il n'a pas fait une croix sur sa vengeance, n'est-ce pas ?

Accablé, Grigore dut admettre que non.

— Ça m'étonnerait, Hannah.

— Il irait jusqu'à causer du tort à un vieil ami pour m'atteindre ? Jusqu'à te causer du tort, à toi ?

Il plissa les paupières.

— Je ne sais pas quoi te répondre, je ne le reconnais plus.

— Tout va recommencer, alors ? Il faudra que je me cache, que vous me suiviez partout, que je regarde à deux fois où je mets les pieds sous peine de tomber dans un piège ? Je ne suis pas prête à revivre tout ceci. J'ai changé, Grigore, je ne suis plus la fragile Hannah. Si je le croise, je le tuerai avant qu'il ne le fasse.

Mon avertissement ne lui donna pas à sourire, ce qui tombait plutôt bien, car je n'étais pas en train de plaisanter. Je n'étais plus la même. J'avais suffisamment essuyé de coups durs pour être certaine de ce que j'avançais. Je m'étais battue comme une forcenée pour être heureuse, jamais plus je ne laisserais quelqu'un briser l'équilibre de ma vie. Certes, un ange noir de l'expérience et de l'âge de Pitt était forcément plus fort qu'une femelle garou fraîchement née, mais ma volonté à être libérée de lui constituait ma meilleure arme. La jeune fille naïve et sans défense n'existait plus depuis longtemps. J'étais devenue un loup, un loup formé par

un vampire, rompu aux situations hostiles. Je n'avais rien oublié de l'enseignement de Darius. Que Pitt se frotte à moi et il s'en rendrait compte.

— Tu es plus forte qu'avant, mais pas invincible, m'avertit Grigore comme s'il avait lu dans mes pensées. Ne sous-estime pas ton adversaire.

— Je n'ai plus autant peur de lui.

Grigore avança de quelques pas pour plonger dans le blanc de mes yeux.

— C'est bien ce qui m'effraie, gamine. Parce qu'il le sait et c'est pourquoi il ne t'épargnera pas.

Grigore avait raison. Quelques mois auparavant, ce n'était pas ma mort qu'il souhaitait, mais m'arracher à mon âme sœur comme il avait été arraché à la sienne. Il voulait me voir souffrir du manque de Leith en me liant à mon créateur pour l'éternité. Aujourd'hui, il avait certainement revu ses ambitions à la hausse. Je frissonnai.

— Ok, murmurai-je. Quelle aurait été la décision de Darius ?

Il pencha la tête de côté, d'incompréhension.

— Son choix pour Pitt, précisai-je.

Lentement, il avança la main vers mon visage pour caresser ma pommette du pouce.

— Une si jolie tête pour un cerveau si creux, se moqua-t-il gentiment. Non. Il aurait dit non. Et j'aurais donné la même réponse si on me l'avait demandé. N'en doute pas.

Tête baissée, je fermai les paupières et souris doucement.

— Darius avait l'intention de t'en parler, mais seulement quand il serait revenu ici. Je suis désolé de t'avoir menti, Hannah.

Je relevai les yeux pour le regarder en plissant le nez.

— Et moi de t'avoir traité de manipulateur.

Il rit sans bruit, un petit sourire au coin des lèvres.

— C'est ce que je suis, gamine. C'est même ce qui fait mon charme, dit-il en roulant exagérément les « r ».

— Que va-t-on faire ?

Il recula d'un mètre et mit la main sur la poignée de la porte.

— Retrouver Darius. Allez, dépêchons-nous de sortir avant que les ragots ne fument.

Je ne compris ce qu'il insinuait que lorsque nous eûmes quitté la salle et que je vis trois étudiantes chuchoter en nous regardant partir.

Grigore et moi ? *Ah ah ah !*

Juste avant que nous nous séparions, je le retins par le bras.

— Grigore ?

— Oui ?

Je pris une courte inspiration avant de lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Qui savait pour Pitt ?

Il bloqua un instant sur mon visage plein de doute,

puis ses lèvres s'étirèrent doucement.

— Darius, le Conseil et moi. Ton poilu ne t'a pas trahie.

Chapitre 7

Je rejoignis la meute chez Anneas, juste après les cours. Il n'était pas encore seize heures trente, mais le ciel était déjà bas. Ce que je détestais l'hiver en Écosse !

— Des nouvelles de Leith ? me demanda aussitôt Georgia en m'ouvrant la porte. Il n'a répondu à personne.

— Non.

Gwen ne m'avait même pas encore rappelée.

Georgia darda sur moi un regard inquiet. Je me crus obligée de la rassurer alors que je commençais moi-même à me faire un sang d'encre.

— Il est sur les Orcades. Il y pleut beaucoup ces derniers jours et avec le vent, ça rend les réseaux mobiles capricieux. Ça sonne également dans le vide chez son oncle et sa tante. Il nous téléphonera dès qu'il pourra, j'en suis sûre.

Elle hocha la tête avec un léger sourire forcé.

— Entre, m'invita-t-elle, tout le monde est là.

L'appartement d'Anneas n'était pas très grand en comparaison de celui de Leith et l'espace me sembla bien

plus réduit encore lorsque nous fûmes tous installés dans le salon. Dan, Étienne et Anneas, avec leurs énormes cuisses, étaient serrés les uns contre les autres sur un petit canapé trois places. Ils me donnèrent à sourire. Ils ne se seraient pas mis ailleurs pour tout l'or du monde, idéalement situés à mi-chemin entre les sandwiches, les chips et la bière qui trônaient sur la table.

Dès que je fus assise, ils reprirent le fil de leur conversation.

— Je disais donc qu'il s'agissait d'un lupus, reprit Dan. Mon père le connaissait bien, ils organisaient des balades dans la baie sur un rafiot quand ils étaient jeunes. À la fin de ses études, le type a racheté une flotte complète. Il était plein aux as. Sa fille unique va hériter d'une petite fortune. Elle est à peine plus vieille que moi et pas trop moche, je devrais peut-être aller faire un tour du côté de chez elle !

Cette bande de machos éclata de rire tandis que Georgia assenait un coup derrière la tête d'Anneas.

— De qui parlez-vous ? demandai-je.

— Le mec qui a été retrouvé mort à Bow Butts, m'expliqua Étienne. Il paraît que tu as vu le corps, Hannah ? C'est John qui me l'a dit.

— Tu jacasses encore avec ce chien ! lui reprocha Georgia.

— Ne pas être d'accord avec lui ne veut pas dire que je vais faire fi d'un brin de politesse ! Il me parle, je

réponds.

— Tu l'as traité de fils de chacal !

Étienne fronça les sourcils d'agacement, ne supportant pas d'être pris en faute.

— Et alors ? Ce n'est pas ce qu'il est ?

— Exactement ! Je te préviens, si tu passes au camp ennemi, je t'arrache les yeux !

Étienne éclata de rire.

— Tiens ta louve, Anneas. Je pourrais la prendre au mot juste pour le plaisir de voir ça !

— Oh, ça suffit ! s'énerva ce dernier. Alors Hannah, tu l'as vu ou pas ?

Je clignai une fois des paupières.

— Oui.

— Et ? Il paraît qu'il était dans le même état que l'ange noir.

— À la différence près qu'il était recouvert de bave, confirmai-je. Et pas la sienne.

À cet instant, Georgia qui avait envisagé de s'offrir un en-cas se ravisa bien vite. La main tendue au-dessus de la pile de sandwiches, elle s'immobilisa pour tourner la tête vers moi.

— Un garou ?

— Sans blague ? À ma connaissance, les sang-mort ne salivent pas en abondance ! la raila Dan.

— Chouette, Crinos l'Éventreur dans les rues de St Andrews ! persifla Étienne. Il n'y a bien que cette espèce

pour être aussi barbare et dénuée de sens !

Le mépris dans sa voix était indiscutable. Seuls les lupus et les hispos étaient capables de continuer à raisonner en humain sous leur forme animale. Toutes les autres espèces, homidés, galbros et crinos, sauf lors de rares exceptions, ne réussissaient pas à se contrôler et à se souvenir de leurs actes quand ils étaient dans leur corps de bête. Les crinos souffraient d'une très mauvaise réputation, considérés comme étant les plus dangereux et les plus stupides de la race garolle. Et puis, les derniers événements provoqués par Tarja n'étaient pas faits pour convaincre la meute du contraire.

— Évidemment que c'est un crinos ! renchérit Anneas avec un rire gras. J'aime à penser qu'un hispo réfléchirait à deux fois avant de chicaner un lupus ! Nous sommes tout de même au-dessus !

L'humaine de souche que j'étais manqua de s'étrangler.

L'espèce lupus s'enorgueillissait d'être la plus accomplie de toutes donc, la plus puissante. Mais dans la réalité, un hispo et un crinos étaient tout à fait capables de vaincre un lupus lors d'un combat singulier. Le crinos, parce qu'il était incontrôlable, et l'hispo, parce qu'à l'instar de ceux de mon clan, réfléchissait systématiquement à une tactique offensive. Quant aux homidés et aux galbros, c'était vrai, ils faisaient rarement le poids. Le souvenir de Phillip, le garou qui m'avait

agressée l'année où j'avais rencontré Leith, en constituait la meilleure preuve.

— Voyons le bon côté des choses, continua Anneas, on aurait pu accuser la communauté garolle d'avoir tué un exploiteur noir, mais le mode opératoire étant aussi appliqué sur l'un des nôtres, les sangsues comprendront peut-être que nous n'y sommes pour rien. En tout cas, espérons qu'ils soient suffisamment intelligents pour faire cette déduction et ne pas venir nous attaquer sournoisement pour se venger.

— Qui fait ça, bon Dieu ? glapit Dan.

Cette conversation était stérile, tout le monde était à côté de la plaque.

— Grigore a trouvé une serre d'ange noir couverte de sang, à proximité, lâchai-je.

Le silence se fit.

— Mais..., bredouilla Étienne.

— Il dit, précisai-je, que dans la tradition vampirique, après un combat, le vainqueur emporte avec lui la tête du vaincu. De fait, il y a de fortes chances pour que le coupable ne soit pas un garou.

— Ces enfants de salauds se sont vengés ! tonna Anneas à en faire trembler les vitres. On est mal barrés, ça ne va jamais finir et tout le monde se renverra la balle. Combien pariez-vous que le prochain corps sera celui d'un ange noir ?

Je secouai vigoureusement la tête.

— Personne n'est au courant à part vous. Il ne l'a montrée qu'à Rufus, Simon et moi.

— Pas même à Darius ? s'étonna Georgia.

Ma mâchoire se crispa.

— Darius n'est toujours pas réapparu, décidai-je d'avouer.

Nouveau silence.

Étienne fronça les sourcils.

— Je vois. Que ne nous as-tu pas encore dit, Hannah ? Il y est pour quelque chose ?

— Ma réponse n'a pas changé depuis la dernière fois, tranchai-je aussitôt. Non.

— Si on en croit la serre, c'est pourtant bien un ange-noir le responsable, siffla-t-il. Ton amitié pour lui ne t'aveuglerait pas un peu, dis ?

— Ce que tu peux vite retourner ta veste ! Il y a deux minutes, tu voyais déjà Crinos l'Éventreur sévir dans les rues de la ville, rétorquai-je avec ironie. Darius n'y est pour rien. Je dirais qu'il en est plutôt la victime !

— Comment ça ? demanda Dan avec le plus grand sérieux.

Ils étaient tous les quatre tournés sur moi, les yeux ronds, dans l'attente de la révélation du siècle. Ce que j'allais leur raconter n'était pas, à proprement dit, un scoop international, mais ils verraient tous là l'occasion de se jeter dans un nouvel affrontement. Ils adoraient ça. Plus que tout, même.

— Le Conseil des anges noirs a réintégré Pitt.

Ils ouvrirent tous la bouche en même temps.

— Bande de sangsues séniles ! vociféra Étienne. Tout ça afin de nous jeter à la figure leur manque de considération pour notre espèce ! Ils ont débloqué la boîte de Pandore ! Ça va chauffer dans la ville et sans retenue ! Parce que s'ils croient qu'on le laissera arpenter les rues en attendant de trouver le meilleur moyen de te tendre un piège, ils rêvent tout éveillés ! Quand Leith saura, ça va faire très mal !

L'instinct de protection dont il fit preuve me donna envie de sourire.

— Il est où ? À St Andrews ? demanda Dan.

— Non, pas encore.

— Quel est le rapport avec Darius ? voulut savoir Georgia.

— Grigore pense qu'il pourrait être impliqué dans sa disparition. Qu'il l'aurait fait kidnapper en représailles du soutien qu'il m'a apporté.

— C'est sérieux ? s'étonna Anneas comme s'il réalisait enfin l'improbabilité de la fugue de Darius. Il a vraiment disparu ? Aucune chance pour qu'il se cache dans un coin ?

— J'ai bien peur que non, Anneas. Il n'aurait jamais laissé ses frères seuls sans les avertir avant. Il y tient beaucoup trop, c'est son unique famille.

— Et on ne peut pas lui parler deux minutes, à cette

ordure ? suggéra Dan, tout feu tout flamme. Ce n'est pas que la disparition de Darius m'importe, précisa-t-il, mais j'aimerais moi aussi qu'il comprenne que les femelles du groupe sont particulièrement entourées.

— Quand tu dis ce mot-là, je t'étriperais ! siffla Georgia en lui jetant un regard polaire.

Dan lui fit un clin d'œil et lui envoya un baiser de la main.

— Alors, il est où ? insista Étienne. En ville ?

— Non, pas que je sache.

Je me gardai bien de leur dire que Pitt se trouvait à quelques kilomètres d'ici. Vu leur état d'énervement, ça n'aurait fait qu'empirer les choses, alors qu'il nous fallait absolument savoir s'il était responsable ou non de la volatilisisation de Darius : au minimum, avoir quelques informations.

— Eh bien, quand il osera montrer sa face de rat dans le coin, je me ferai un plaisir de lui raconter la vie ! persista Dan.

— Je vous remercie de vouloir me protéger, mais non. Laissons Grigore lui parler, ils étaient très proches à une époque. Il pourra peut-être en tirer quelque chose.

Anneas fit claquer ses paumes sur ses cuisses d'un geste déterminé.

— Très bien, mais en attendant que ton Guignol lui sorte les vers du nez, nous allons assurer ta sécurité.

— Par pitié, ne commencez pas à me couvrir, je ne le

supporterai pas ! Et pour votre gouverne, je n'ai pas du tout l'intention de me laisser faire. S'il m'approche, il apprendra que je suis devenue aussi venimeuse qu'un serpent à sonnette !

— Il n'est pas question de te couvrir, Hannah, mais de faire en sorte qu'il ne t'arrive rien.

Je fronçai les sourcils en les regardant un par un, je savais qu'il me serait impossible de les en empêcher. Leith absent, ils se sentaient encore plus responsables de ma petite personne.

— De loin, de très loin, alors ! les prévins-je, l'index dressé. Je ne veux même pas vous voir me rôder autour, c'est compris ? Si vous me collez d'un peu trop près, moi aussi je vous arrache les yeux !

— Donne-m'en cinq, ma soeur !

Georgia pouffa et leva la main droite pour que je la tape de la mienne.

Je souris en coin et claquai ma paume contre la sienne. S'en suivit un grognement masculin général qui nous fit rire de plus belle. J'aimais cette meute, je l'aimais vraiment.

Je partis de chez Anneas deux heures plus tard, totalement revigorée. Tout du moins, juste ce qu'il fallait pour oublier un instant que tout allait de travers. Je décidai de flâner un peu devant les vitrines avant de rentrer à la maison, je n'avais pas fait ça depuis une

éternité. Entre les cours à réviser, les recherches à la bibliothèque et les devoirs à rendre, j'avais fait une croix sur le shopping et les sorties depuis longtemps, m'octroyant tout juste deux ou trois séances de cinéma avec Leith et quelques balades à Clobber Argyll en compagnie de la meute. Le plus curieux était que j'eusse envie de me lâcher maintenant, alors que tout allait si mal. J'avais besoin de m'évader, de respirer et ne plus me poser de questions pendant un instant, aussi court fût-il.

J'étais en pleine contemplation d'une paire de chaussures hors de prix quand j'entendis mon téléphone biper dans mon sac. Je me dépêchai de le sortir, croisant les doigts pour qu'il s'agisse de Leith. C'était un SMS de Sissi.

|Salut ma vieille ! Ta mère m'a passé ton nouveau numéro. Tu vas bien ?

Je lui répondis dans la foulée et nous commençâmes à discuter.

|Salut ! Très bien à part que je salive devant une paire de chaussures qui doit coûter pas loin de deux cents livres. Et toi ?

|Quelle couleur ? Je me suis offert une paire de bottes rouges à tomber ! Attends, je te les montre !

La minute d'après, je recevais une photo de ses santiags en cuir que je n'aurais portées pour rien au monde. Sissi et moi avons toujours eu des goûts

radicalement opposés.

|Ok, je ne te les piquerai pas !

|Ah ah ! Ça ne m'étonne pas, tu t'es toujours habillée comme une nonne !

J'éclatai de rire toute seule au milieu du trottoir. Nous n'avions pas échangé depuis des lustres, pourtant, le courant passait comme si nous nous étions quittées le matin même.

|Tu m'as manqué, Sissi.

|Tu m'as manqué aussi, vieille branche ! On se téléphone bientôt ?

|Je serai chez moi d'ici dix minutes, si tu veux.

|Génial, je n'ai pas cours ! Je t'appelle !

|Alors à tout de suite ;-)

|;-)

J'enfouis mon téléphone dans ma poche et pressai le pas pour rentrer à la maison, j'avais hâte de lui parler. Juste avant de bifurquer à l'angle de ma rue, l'odeur d'un lupus me parvint. Il était tout proche. Je scrutai les parages et vis, vers le resto grec, l'officier de police qui m'avait demandé de déguerpir, la veille, à Bow Butts. Il était en train de payer son sandwich. Il dut me percevoir aussi, puisqu'il pencha la tête de côté. Nos regards se croisèrent. Aussitôt, il me fit un signe du menton pour me faire savoir qu'il m'avait reconnue. Sans me démonter, je l'imitai et continuai ma route. Je lui tournais le dos,

presque certaine qu'il allait me héler, ça ne manqua pas.

— Mademoiselle !

Je m'arrêtai tout net pour faire volte-face, il m'avait quasiment rattrapée.

— Oui ?

— Nous nous sommes rencontrés, hier.

— Je sais.

J'avais répondu du tac au tac, pourtant, j'osais à peine le regarder dans les yeux de peur qu'il ne me pose trop de questions.

Bingo !

— Que faisiez-vous sur les lieux du crime ?

Je tâchai de ne pas montrer mon trouble et évitai d'avaler ma salive alors que j'en mourais d'envie.

— Je vous l'ai déjà dit, j'étais là par hasard. Comme tous les promeneurs d'ailleurs.

— Vous aviez passé le périmètre de sécurité.

— Je ne m'en étais pas rendu compte, rétorquai-je avec aplomb.

Il m'étudia attentivement en plissant les paupières.

— Êtes-vous impliquée dans cette histoire ?

— Absolument pas ! Ni de près, ni de loin ! niai-je.

— Je pense que c'est tout le contraire.

Je haussai les épaules pour cacher mon malaise.

— Quel est votre nom, mademoiselle ?

Je fus tentée de ne pas répondre, mais j'étais convaincue que ça n'aurait pas joué en ma faveur. Je

décidai de coopérer pour qu'il me fiche la paix rapidement.

— Hannah Jorion.

— Vous êtes Française ? Votre accent est impeccable.

— Merci. Mon père est franco-écossais, ma mère écossaise.

— En revanche, vous n'êtes pas un *faol-tùsail*.

Je haussai les sourcils d'incompréhension.

— Un quoi ?

— Un *faol-tùsail*, répéta-t-il sèchement, comme s'il était intolérable que je ne connaisse pas ce mot.

Je le sentis soudain si hostile que, malgré moi, je jetai un œil à la porte de mon immeuble. Elle était à quelques pas, si j'avais besoin de fuir.

— Désolée, répondis-je simplement. Euh..., je dois partir, à présent. Si vous voulez bien m'excuser.

Sans m'en rendre compte, j'avais encore regardé du côté de l'allée.

— Vous habitez ici ?

Je me serais bien mis une gifle pour la peine.

— Avec mon petit ami, oui, précisai-je dans le cas où il lui aurait pris l'envie de me suivre.

Je n'étais quand même pas suffisamment stupide pour penser que je pourrais avoir le dessus sur un mâle lupo.

— Chez le fils Sutherland ?

Surprise, j'écarquillai bien grand les yeux.

— Je... oui, vous le connaissez ?

— Je vois, répondit-il simplement.

Il fouilla dans la poche arrière de son jean et me tendit sa carte de visite.

Il s'appelait Keith Forbes.

Il m'observa quelques secondes et remonta le col de sa veste.

— Au revoir, mademoiselle Jorion.

Quand il fit demi-tour, j'étais à deux doigts de le rattraper pour lui demander quelques explications. Bien sûr, je n'en fis rien.

Sans perdre une minute, je m'élançai jusque chez moi. Lorsque je poussai la porte de l'immeuble, je fus stoppée presque instantanément par un effluve étranger. Bien que mon odorat de loup ne me permettait pas de distinguer précisément le parfum d'un ange noir ou d'un autre, j'étais certaine à deux cents pour cent que je n'avais ni affaire à Darius, ses frères, Grigore, ou Simon, ni à Rufus.

Pitt !

Ça ne pouvait être que lui.

Il me restait à peine quelques secondes pour le contrer avant qu'il ne me tombe dessus lui-même. Si je l'avais flairé, il en allait de même pour lui. Plutôt que réfléchir à toutes les possibilités qui s'offraient à moi – partir et appeler Grigore, par exemple – je m'élançai dans les étages, plus rapide que le vent, rassérénée par le fait que pas un humain ne s'y trouvait.

Inévitablement, je tombai nez à nez avec lui, tandis qu'il était nonchalamment appuyé contre la porte de notre appartement, un sourire narquois plaqué sur les lèvres.

J'avais oublié combien il était grand et bâti comme un roc. Ses cheveux blonds et bouclés retombant sur son front venaient éclairer le bleu profond de ses yeux. La blancheur de ses dents, la courbure délicate de ses lèvres, son regard naturellement doux que de longs cils venaient accentuer, Pitt ressemblait indéniablement à l'image qu'on se faisait d'un ange. Mais la réalité était tout autre : Petre était un démon.

— Il t'en a fallu du temps pour monter, j'ai bien failli attendre, siffla-t-il.

Chaque fibre de ma peau se ruait vers ma bestialité. C'en était presque douloureux tant l'animal voulait sortir, faire exploser mon enveloppe charnelle et s'épanouir dans toute sa puissance brute. Mon épine dorsale fut secouée d'un frisson tandis que je devais me faire violence pour ne pas me transformer sur-le-champ.

— Ton seuil de résistance s'effondre, Hannah ?

Une chose était sûre, je ne prendrais pas la peine de dialoguer avec lui. Il était là pour en découdre, j'allais lui donner ce qu'il désirait. Mais pas ici.

— Sortons, dis-je simplement.

Il étira un peu plus les lèvres et bougea la tête de droite à gauche.

— Non.

— Que veux-tu ?

Son dernier sourire eut raison de ma patience. Je sentis mes gencives se déchirer quand mes quatre crocs s'allongèrent. J'avais l'intention de lui montrer que je n'avais plus peur de lui, que j'étais bien décidée à le combattre quoi qu'il m'en coûte.

— Joli toutou, se moqua-t-il. Mais je te trouvais plus séduisante avant.

Il fit un pas vers moi que je pris pour une tentative d'agression.

Sans contrôler davantage la haine qui faisait rage en moi, et avant qu'il ne le fasse, je fondis sur lui en poussant un grognement féroce et le plaquai au sol. Aveuglée par la colère, je ne remarquai pas qu'il n'amorçait pas le moindre geste pour se défendre, se laissant totalement maîtriser alors qu'il aurait largement pu m'envoyer m'écraser à plusieurs mètres de lui. Je ne remarquai pas non plus que quelqu'un avait appelé l'ascenseur et qu'il montait tranquillement dans les étages, arrivant vers nous aussi sûrement que j'étais sur le point de déchirer le cou de Pitt.

— Hannah ?

Horriifiée, et rétractant mes crocs de justesse, je pivotai brusquement la tête pour vérifier à qui appartenait la voix derrière moi.

— Hannah Jorion ! Qu'est-ce que tu fais ? Lâche immédiatement mon petit ami !

En une fraction de seconde, la terre venait de s'arrêter de tourner.

— Sissi ?

Chapitre 8

Totalement pétrifiée devant mon amie de toujours, j'écrasais encore Pitt de tout mon poids.

Je me sentais comme les fois où un milliard d'idées vous traversent l'esprit en même temps, vous mettant dans l'incapacité d'en retenir une seule. J'avais la sensation que le ciel m'était tombé sur la tête, m'aplatissant comme une crêpe, me laissant sans force et réduisant à néant mon aptitude à raisonner. Toutefois, je me repris vite et m'efforçai de cacher l'état de choc dans lequel j'étais. Je me relevai d'un bond, tâchant par la même occasion de dédramatiser la situation avec un sourire exagéré sur les lèvres.

Sans aucun résultat.

Sissi ne mordrait sûrement pas à l'hameçon, elle m'avait trouvée sur le point d'étriper son petit ami. *Son petit ami !*

— Sissi !

Les poings sur les hanches, la mine sévère, et la bouche pincée, elle me fit tellement penser à sa mère.

— On peut savoir ce que tu fabriques !

J'interrompis ma respiration pour réfléchir deux secondes à ce que j'allais bien pouvoir répondre, je ne voyais pas trente-six issues.

— Je... il m'a fait peur et... je...

Pitt allait sûrement adorer cette réplique.

— Pitt, tout va bien ? s'impatientait-elle, en anglais, tandis qu'il se relevait.

Elle avait d'ailleurs un drôle d'accent, transformant le « ou » en quelque chose comme « eah ». Je devais admettre qu'il n'était pas mauvais. Son séjour chez les kangourous avait complètement anéanti sa prononciation si rudement française.

— Pas de problème, mon cœur.

Mon cœur ! J'eus la sensation que tous mes os se décalcifiaient brutalement.

— Je t'attendais comme convenu et j'ai fait un geste brusque quand elle est sortie de l'ascenseur et ton amie a cru que je lui voulais du mal. Je suis vraiment désolé, Hannah, roucoula-t-il de la façon la plus convaincante qu'il soit.

Je ne répondis rien, les yeux braqués sur Sissi.

— Que fais-tu ici ? réussis-je à lui demander. Je te croyais en Australie.

J'avais naturellement utilisé la langue de Molière, ce qui la fit tiquer.

— Parle anglais, s'il te plaît, Pitt est un Britannique

pure souche, il ne maîtrise pas un mot de français !

Britannique pure souche ! eus-je envie de répliquer.

— Je voulais te faire une surprise, reprit-elle. Je n'aurais manifestement pas dû ! Depuis quand t'es-tu transformée en bête féroce ?

J'eus une mimique crispée tandis que Pitt pouffait derrière mon dos.

Je pivotai sur lui pour lui jeter un regard qui en disait long. À savoir qu'il n'allait pas s'en tirer comme ça. Il baissa sur moi des yeux perfides, tout en se purléchant très discrètement une canine. Je fus électrisée pour la deuxième fois. Sissi connaissait-elle la vraie nature de Pitt ? Comment s'y était-il pris pour croiser son chemin ?

— Bon ! s'exclama mon amie en faisant tomber ses sacs par terre. Tu viens me faire un câlin ou tu veux encore te frotter à mon homme ?

Son homme... J'étais totalement abasourdie.

— Euh...

Toujours aussi tendue, j'ouvris les bras pour l'accueillir. Elle s'y jeta et m'enveloppa dans les siens.

— Sacrée Hannah ! Championne du monde de la gaffe ! Tu nous fais entrer ? Ma vessie ne va pas résister bien longtemps.

La situation m'interdisait de laisser Pitt sur le carreau devant Sissi comme il semblait l'espérer. Il le savait et n'eut d'ailleurs aucune appréhension lorsqu'il me tourna le dos pour pénétrer dans l'appartement. Il poussa même

sa chance jusqu'à lever l'index pour me frôler la joue, un sourire fourbe sur le coin des lèvres, tandis qu'il précédait Sissi. Je dus prendre sur moi de toutes mes forces pour me permettre de passer sans lui arracher la tête.

Je poussai la porte, veillant à la garder entrouverte.

— Où sont tes toilettes ? demanda aussitôt mon amie.

Sans quitter Pitt des yeux, je lui indiquai la salle de bains la plus proche de l'entrée. Quand elle disparut, je me propulsai sur Pitt pour le plaquer contre le mur en le maintenant par la gorge. Je ne sus d'ailleurs pas ce qu'il y avait de plus horripilant : qu'il soit plus grand que moi et me méprise d'un regard supérieur, ou qu'il ne fasse pas le moindre geste pour se dégager.

— Espèce de déchet malodorant. Je ne sais pas ce que tu mijotes, chuchotai-je aussi bas que je le pus, mais tu as intérêt de désertir au plus vite la vie de mon amie. Je ne vais pas te laisser la briser pour le seul plaisir de m'atteindre. Je ne suis plus la même, je n'ai plus autant peur de toi.

— Plus autant peur ? répéta-t-il d'une voix douce en inondant mon regard d'une coulée de lave destructrice. Alors, je me contenterai de ce qu'il reste de la crainte que je t'inspire. Prépare-toi à être tourmentée, jolie Hannah. Je vais faire de ta vie un enfer. Désormais, tu es mon seul et unique objectif.

J'aurais pu régler la situation maintenant, sans attendre, et payer le prix qu'il en coûterait, révéler

brutalement la vérité à Sissi et faire en sorte que ses souvenirs soient totalement effacés. Mais je répugnais à agir ainsi. À faire comme lui, l'envoûter par la seule puissance de mon charme surnaturel. Depuis combien de mois Pitt se servait-il d'elle ? Était-elle seulement au courant de ce qu'il était en réalité ?

Le bruit de la chasse d'eau retentit, je me jetai en arrière avant que Sissi n'ouvre la porte.

— Ahhh ! Ça fait du bien !

Elle prit le temps de regarder où elle se trouvait et émit un sifflement admiratif strident.

— Mazette ! Tu aurais pu tomber plus mal. Tu me fais visiter ?

Cette situation était impossible ! L'idée de montrer l'intimité de mon appartement à ce rat me rendait malade. J'esquivai la demande de Sissi avec habilité.

— Ne voudriez-vous pas boire quelque chose, d'abord ? Installez-vous sur le canapé, je vous amène de quoi vous désaltérer.

— Volontiers ! s'exclama Sissi, enjouée. Je suis assoiffée et j'ai une faim de loup, aussi ! Ce que je suis contente d'être là, ma vieille !

J'aurais tellement aimé me réjouir avec elle et lui offrir des retrouvailles dignes de ce nom.

Je lui fis un demi-sourire et lui montrai le living du plat de la main.

J'aurais pu me taper la tête contre les murs. Je venais

de nouveau d'entrer dans une sphère infernale, décuplant les catastrophes. Un espace-temps dans lequel tout allait de travers et où je subissais la saveur amère des imprévus. C'était cyclique. Ça ne s'arrêterait donc jamais !

Avant de m'engouffrer dans la cuisine à reculons, je vis que Pitt balayait la pièce d'un regard rapide et efficace, prenant sûrement note du moindre détail, par exemple la photo de Leith et moi prise cet été à Londres et qui ne manquerait pas de le faire grincer des dents. Aussitôt seule, je retirai mon duffle-coat et m'emparai de mon téléphone portable. J'envoyai un message à Grigore en cinq mots.

|Pitt est dans mon salon.

Inutile d'en dire plus.

Lorsque j'eus rempli un plateau de jus de fruits, d'eau, de sodas et de biscuits pour Sissi, je les rejoignis. Je dus réprimer un haut-le-cœur en les voyant vautrés dans le canapé, se picorant la bouche comme si leur vie en dépendait. Mon Dieu, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait et sur qui elle était tombée. Elle était l'agnelle qui allait se faire dévorer toute crue par une bête affamée et sans scrupule. Cette farce devait cesser, et vite !

Le prédateur se mit sur ses pieds et me prit de court en

me libérant les mains.

Il posa le plateau sur la table basse et leva les yeux sur moi. Il remplissait tout l'espace et je ne voyais que lui, lui et son hypocrisie malsaine et presque nauséabonde.

Il me parcourut d'un long regard indéchiffrable puis pencha la tête de côté.

— Je te sers quelque chose, Hannah ?

Je réussis à sourire poliment, parce que Sissi m'observait, et fis non du menton.

— Et toi, mon cœur ?

— Comme d'habitude !

Il versa du Coca dans un verre et le lui tendit, l'œil énamouré.

À vomir.

— Tu ne t'assoies pas, Hannah ? s'étonna Sissi en me voyant raide comme un piquet devant eux.

Le mensonge vint aussi facilement que les paroles d'une chanson que je connaîtrais par cœur.

— Non. J'ai passé la journée assise en cours.

Pitt ne reprit pas place à côté d'elle. Je le vis se servir du jus d'orange qu'il prit soin de couper avec de l'eau, se redresser pour en boire une gorgée, et le siroter comme s'il s'agissait du plus délicieux des nectars, alors que je savais pertinemment qu'il détestait ça.

Il bougea pour faire mine d'inspecter la pièce d'un air admiratif. Malgré la présence de Sissi, et parce que je ne voulais surtout pas lui tourner le dos, je suivis le même

mouvement que lui.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ? demandai-je sans le quitter des yeux.

Sissi émit un petit rire cristallin en reposant son verre sur la table.

— Dans un pub ! J’y allais tous les jours avec les filles de la promo, puis un soir, je l’ai remarqué. Il a mis des jours avant d’oser m’aborder. Pitt est timide !

Je ne pus réprimer un souffle moqueur que Sissi ne nota pas.

— Et tu ne sais pas la meilleure ?

— Non, fis-je semblant de m’intéresser.

— Il est de St Andrews !

Je jetai à Pitt un regard lourd de sens.

— Sans blague ?

— Oui ! J’ai trouvé ça extraordinaire comme coïncidence !

— Tu peux, maugréai-je dans ma barbe.

Je me concentrai sur Pitt en plissant les paupières.

— Et que faisais-tu à Melbourne..., *Pitt* ?

Il darda sur moi des yeux d’une sincérité stupéfiante de réalisme, puis il les dirigea vers Sissi, armés d’adoration.

— J’étais à la recherche de mon âme sœur et je l’ai trouvée.

— Ohhhh ! Chouchou ! roucoula Sissi, totalement sous le charme de ce fourbe.

Je levai les yeux au ciel, désespérée.

— Nous sommes faits l'un pour l'autre, affirma Pitt.

Ça m'étonnerait, grinçai-je en moi-même.

Je glissai la main dans mes boucles rousses et poursuivis mes interrogations pour saisir l'habileté avec laquelle il avait manipulé mon amie.

— Vous êtes ici pour combien de temps ?

— Une quinzaine de jours. Mes parents sont furieux, j'ai refusé de passer les vacances de Noël avec eux. Mais Paris, je connais. St Andrews, pas du tout ! s'amusa-t-elle. Les tiens ont été adorables, ils leur ont proposé de séjourner quelques jours chez eux pour qu'ils puissent venir me voir pendant que nous visitons la région. Ils étaient au courant de ma petite surprise. Heureusement, tu vas me dire, parce que c'était la croix et la bannière pour te contacter. J'ai eu de la chance que ta mère soit là !

Je n'écoutais plus, j'étais horrifiée.

— Vous comptez aller à Wick ? Chez moi ?

Une flamme de délectation sadique dansait dans les yeux de Pitt.

— Ils nous ont invités.

Je devais être en plein cauchemar !

— Sûrement pas ! explosai-je.

— Mais pourquoi ? protesta Sissi. Je sais qu'on ne s'est pas vues depuis un bail, mais je te trouve vraiment bizarre, Hannah.

Je respirai lentement, profondément, bloquai mon

souffle et chassai discrètement l'air contenu dans mes poumons pour me calmer.

Je n'eus pas le temps de répondre, l'odeur de Grigore se distillait autour de nous au moment même où ma porte d'entrée claquait violemment contre le mur.

Sissi poussa un cri de surprise tandis que Pitt s'installait confortablement à ses côtés, enveloppé d'une totale sérénité.

Quand il pénétra dans la pièce, Grigore rayonnait d'une puissante énergie négative et extrêmement dangereuse.

— *N-ar fi trebuit niciodata sa te întorci*, s'adressa-t-il à Pitt en roumain.

Lequel se contenta de sourire, sachant que Sissi ne le voyait pas.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Hannah, tu le connais ? demanda Sissi d'une voix effrayée en se collant à ce dernier.

Je jetai un regard en biais à Grigore.

— Oui. C'est un ami.

— Tes amis défoncent les portes ? répliqua-t-elle, sceptique.

Grigore l'observa comme s'il venait seulement de la remarquer et déduisit que si Pitt était tranquillement assis sur mon canapé, c'était à cause d'elle.

— Je te présente mon amie d'enfance, Sissi, elle revient d'Australie où elle a passé plusieurs mois. Et

voici Pitt, son... petit ami. Pitt est de St Andrews, mais ils se sont rencontrés à Melbourne. Incroyable, tu ne trouves pas ? m'empressai-je d'ajouter afin qu'il comprenne ce qu'avait manigancé Pitt.

Grigore ne le quittait pas des yeux.

La tension était telle que je m'attendais à ce qu'il explose d'une minute à l'autre. Il n'avait pas revu Pitt depuis plus d'un an et s'était peut-être surpris à attendre un revirement de sa part. Au lieu de ça, l'ami qu'il avait toujours considéré comme son frère était devenu encore plus perfide qu'il ne l'avait été.

— Pourquoi a-t-il débarqué aussi subitement ? insista Sissi en s'adressant à moi. Que se passe-t-il ?

Je me tournai vers Grigore d'un air désespéré. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait que je dise. Il contempla Sissi un court instant, s'attarda sur Pitt et répondit à ma place.

— Rien que nous pouvons révéler en votre présence.

Sissi nous observa à tour de rôle, totalement intriguée, tandis que Pitt se délectait de la situation.

— Peut-être devrions-nous revenir à un autre moment, Hannah ? C'était une mauvaise idée de venir à l'improviste. J'aurais dû te prévenir. Ça n'a pas l'air d'aller comme tu veux.

Je n'oserais quand même pas lui jeter la pierre de penser une chose pareille. En moins de trente minutes, j'avais essayé de tuer son petit ami et un type qui n'était

pas le mien débarquait ici dans toute la quintessence de sa fureur et sans raison apparente. Sissi m'avait connu une vie beaucoup moins mouvementée.

Au lieu de démentir, je clignai des yeux en guise d'approbation – oui, ça n'allait pas exactement comme je voulais –, ce qui ne fit qu'attiser sa curiosité. Elle se leva et se posta devant moi.

— Je peux te parler une minute, avant ? En privé ?

Je me demandai si c'était une bonne idée de laisser Grigore et Pitt seuls au risque de voir mon appartement complètement dévasté. Mais un regard rassurant de Grigore m'enjoignit à profiter de l'occasion pour éloigner Sissi.

— Ok, lui répondis-je.

Je tournai le dos et l'invitai à me suivre. J'aurais aimé avoir un don d'ubiquité pour rester à écouter leur conversation qui promettait d'être houleuse.

Je conduisis Sissi jusqu'à ma chambre et fermai soigneusement la porte pour lui éviter d'entendre ce que Grigore et Pitt avaient à se dire. Elle s'assit directement sur le lit.

— Que se passe-t-il, Hannah ? commença-t-elle. Où est Leith ? Vous êtes séparés ?

— Pas du tout. Leith est encore sur les Orcades, il ne rentre que dans quelques jours.

Elle secoua la tête, contrariée.

— Ce garçon... J'ai trouvé qu'il te regardait comme

si... je ne sais pas. Il est bizarre. J'ai eu l'impression qu'il était sur le point d'égorger quelqu'un.

Elle ne croyait pas si bien dire.

— Tu as une aventure avec lui ? demanda-t-elle tout à trac.

Je manquai de m'étouffer.

— Mais non ! Grigore est un ami. Sissi, enfin ! Tu sais ce que Leith représente pour moi !

Elle plissa les paupières en faisant la moue.

— Tu ne ressens peut-être rien pour ce Grigore, mais je t'assure que lui, il doit voir les choses différemment ! Il était sur le point de te faire une scène !

— Tu es complètement à côté de la plaque, Sissi. C'est vraiment un ami.

— Tu devrais te méfier de lui, dans ce cas.

J'aurais aimé lui hurler que c'était de Pitt dont elle devait se méfier. J'aurais voulu lui dire ce qu'il était, ce qu'il m'avait fait, ce qu'il comptait faire pour parvenir à ses fins, mais je ne le pouvais pas. Pas comme ça.

— Pourquoi est-il arrivé chez toi dans un tel état de fureur ? insista-t-elle.

Je lui racontai la première bêtise qui me traversa l'esprit.

— Grigore souffre d'incontinence.

Elle fit une tête extraordinaire.

— Pardon ?

— Il passait dans le coin, il a vu de la lumière, la porte

était ouverte et... enfin, tu comprends.

Pas vraiment, mais je la fis largement sourire.

— Hannah Jorion, tu n'as jamais manqué d'imagination quand il s'agissait d'inventer les meilleurs scénarios, mais tu as toujours été très mauvaise actrice. Je ne t'ennuie plus avec ça. Dis-moi que tu es heureuse.

Là, tout de suite, pas vraiment. Depuis quelques jours, je commençais à développer une angoisse obsessionnelle sur l'éventuelle mort de Darius et je ne cessais d'envisager, malgré l'amour qu'il me portait, que Leith se tenait volontairement éloigné de moi. L'un comme l'autre n'était pas totalement improbable, ce qui ne me rendait pas franchement épanouie. À ça, venait s'ajouter le stress de Grigore, l'inquiétude de Pierrick et Hermance et les tensions qui avaient conduit la meute à se diviser. Bien entendu, il m'était impossible de lui raconter ça, alors j'éludai.

— C'est plutôt à moi de te demander ça ! Comment va Cyril ?

— Hum..., bougonna-t-elle. On s'est un peu disputés et... les kilomètres aidant...

— Vous ne vous êtes pas réconciliés.

— Non. Puis Pitt est arrivé dans ma vie.

Je dus faire un effort considérable pour ne pas montrer le mépris qu'il m'inspirait. J'évitai même de la questionner sur le sujet, souhaitant m'abstenir de connaître les détails de leur relation. Rien n'était vrai. Il

avait pris le temps d'enquêter sur moi pour trouver un moyen de m'atteindre sans trop de difficulté, il se servait d'elle comme d'un outil parfaitement aiguisé et quand le couperet tomberait, ça ferait mal.

— Il n'est pas comme les autres, me confia-t-elle. Il dit que je suis sa lune et son soleil, son univers, son Eden.

Il ment ! Il ment !, eus-je envie de hurler.

Elle se tut quelques secondes et avoua d'une voix sombre.

— Pour être complètement honnête avec toi, Hannah, parfois, il me fait peur.

— Peur ? Pourquoi ? Tu as remarqué quelque chose d'étrange chez lui ?

Autant savoir où elle en était exactement dans sa perception de Pitt.

— Pas particulièrement, à part qu'il est plein de mystère, qu'il mange trois fois rien et que c'est un sportif comme je n'en ai jamais vu. J'ai l'impression qu'il est capable de tout faire. Tu verrais sa force, c'est juste incroyable ! Écoute, nous nous connaissons depuis quelques semaines, six ou sept. Je crois que tout va trop vite parce que je ne sais pas lui dire non. Quand je tente de raisonner, il lui suffit de me regarder avec des yeux énamourés pour que j'arrête de penser. Pourtant, je suis certaine que nous brûlons des étapes. Je ne sais pas si tu comprends.

J'y arrivais très bien, hélas.

— Es-tu amoureuse ?

Elle resta silencieuse encore un moment comme s'il lui était utile de réfléchir.

— Je suis attachée à lui, mais... non. Je ne crois pas. J'ai le sentiment que rien n'est vrai et que tout va partir en éclats.

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus, je l'aurais serrée dans mes bras à l'en étouffer tant j'étais heureuse de cette nouvelle. Sous ses faux airs de jeune fille légère, Sissi n'avait jamais été stupide, loin de là. Personne n'aurait réussi à lui faire boire du vinaigre en la persuadant qu'il s'agissait de vin.

— Et toi, Grigore, tu es sûre que...

— Sissi !

— Quoi ? Il est monstrueusement sexy !

— Et célibataire ! l'informai-je avec un clin d'œil.

Elle secoua la tête en illuminant son visage d'un magnifique sourire.

— Tu m'as vraiment manqué, Hannah. Je suis contente d'être là.

— Toi aussi, ma vieille ! Toi aussi.

J'avais l'impression de faire un bond de deux ans en arrière, lorsque j'étais encore à Paris et que nous passions tout notre temps à discuter de cette manière, à se confier et à refaire le monde. C'était bon de l'avoir ici.

— Où est-ce que tu loges ? m'enquis-je.

— Eh bien, justement..., je sais que je débarque

comme ça, mais... je me demandais si...

— Toi, pas lui ! l'interrompis-je brusquement.

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

— Non, bien entendu, Hannah. Pitt m'a dit qu'il serait peu disponible et...

— Tu comptes vraiment l'emmener chez mes parents ?

Les sourcils froncés, elle secoua la tête.

— Non. Il ne connaît même pas les miens. Tu n'as pas l'air de beaucoup l'aimer, je me trompe ?

Je l'examinai attentivement afin de bien choisir mes mots.

— Il ne m'inspire pas confiance.

Elle laissa filer un petit rire cristallin.

— Hannah la sceptique ! En fait, je retire ce que j'ai dit, tu n'as pas changé d'un poil ! Allez viens, il vaut mieux les rejoindre, ils doivent se demander ce qu'on fabrique.

Elle se leva et mit la main sur la poignée. Je la retins avant qu'elle ne l'ouvre.

Il fallait que je lui avoue une partie de la vérité. Si elle devait séjourner ici, elle finirait par me trouver plus étrange que je ne l'étais déjà.

— Sissi, un de mes proches amis a disparu depuis quelques jours. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où il est et ses deux jeunes frères se retrouvent seuls chez eux. Tu peux rester là, mais si tu voulais bien venir avec

moi pour y passer quelques nuits, ce serait vraiment sympa.

En réalité, étant donné les circonstances, j'aurais préféré qu'elle ne soit pas dans les parages et avoir le champ libre pour comprendre la disparition de Darius, mais il était hors de question que je la laisse sans surveillance, à la merci de Pitt.

— Disparu, disparu ? Par choix ou... ?

— Je ne sais pas.

— Tu peux compter sur moi et puis tu sais que j'adore les gosses ! Quel âge ont-ils ?

Plus de six cents ans...

— Sept ans.

— Parfait ! J'ai prévu de rester une semaine à St Andrews, la suivante, je la passerai à Wick, avec mes parents.

Je lui souris doucement.

— D'accord.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, Pitt n'était plus là et Grigore se tenait debout devant la fenêtre, les bras croisés sur le torse.

— Où est Pitt ? demanda Sissi.

Grigore se tourna vers elle, la mâchoire crispée.

— Il a dû s'en aller, il téléphonera.

— Il aurait pu dire au revoir ! s'exclama-t-elle, contrariée.

Grigoire et moi nous regardâmes sans mot dire.

— Bref. Hannah, je sais qu'on s'en va chez ton ami, mais tu penses que je peux me doucher avant de partir ?

— Bien sûr. Il y a une salle de bains dans la chambre à gauche de l'entrée, tu peux l'utiliser. Prends ton temps, je dois rassembler quelques affaires.

— Je te remercie.

Puis elle porta son attention sur Grigore.

— Si jamais tu dois filer avant que j'en aie terminé, au revoir !

Il hocha la tête d'un air taciturne et observa Sissi quitter la pièce.

— Alors ? demandai-je aussitôt.

Je vis son regard vide, dirigé vers l'énorme vase contre le mur, juste derrière moi. Il revint enfin à mes yeux. Quelques boucles barraient son front devenu pâle comme la mort, accentuant davantage le froid glacial qui s'emparait peu à peu de ses iris. Comme asphyxiée par la réponse qu'il ne m'avait pas encore donnée, je tentai de reprendre mon souffle en entrouvrant les lèvres.

— Hannah, la situation est beaucoup plus grave qu'on ne le pensait.

Toute la chaleur contenue dans mon corps venait de remonter dans mes joues. Mon cœur pulsait lourdement et douloureusement dans ma poitrine.

— Dis-moi, chuchotai-je, oppressée par l'appréhension.

— Pitt n'a rien à voir dans la disparition de Darius. Il

a été enlevé par les guerriers de l'ombre. Ils servent le *Tarâmul Vampirilor din Est*, le Royaume des Vampires de l'Est.

Je m'arrêtai de respirer pour la seconde fois.

— Les *Strigoii* ?

Il hocha la tête, la mâchoire serrée.

J'avais pris connaissance de cette communauté l'année dernière, lorsqu'Ewan était déterminé à me lier à lui et qu'il avait fait appel à eux. Grigore et Darius m'avaient expliqué qu'il s'agissait des vampires originels, ceux qui avaient donné naissance à toutes les autres espèces, y compris celle des anges noirs. Ils vivaient en Roumanie depuis toujours, n'avaient pas d'âge et étaient très puissants. Comment oublier leurs yeux injectés de sang, l'énergie malfaisante et destructrice qu'ils dégageaient ?

Je frissonnai.

— Que lui veulent-ils ?

Grigore fit couler sur moi un regard engorgé d'une souffrance presque intolérable.

— Pas du bien, Hannah. Si j'en crois Pitt, il sera torturé, démembré, puis tué pour avoir ôté la vie à l'un des leurs. Nous n'avons pas une seconde à perdre.

L'écho de cette phrase se répercuta dans ma tête comme autant de coups de marteau sur une enclume. Le cœur au bord des lèvres, je sentis mes jambes se dérober sous moi.

Pas Darius. Pas lui.

Chapitre 9

J'avais le cœur au bord des lèvres lorsque Sissi et moi nous arrivâmes chez Darius. Je fis rapidement les présentations, me contraignant à ne pas m'effondrer devant Pierrick et Hermance quand je les vis, si tristes, si vides de l'intérieur. Leur force morale ne tenait qu'à un fil et je m'apprêtais à donner le coup de grâce en la réduisant en bouillie d'un moment à l'autre. Je me détestais pour ça.

Ne pas flancher. C'était mon nouveau leitmotiv. En l'absence de Leith, je ne m'en donnais pas le droit. Habituellement, quand il n'était pas avec moi et que j'avais besoin de réconfort, c'était auprès de Darius que j'en trouvais. Mais Darius avait été enlevé. Je ne pouvais m'épancher sur personne, pas même sur Grigore qui gardait la tête aussi haute que la mienne alors qu'il était sérieusement ébranlé. Darius représentait beaucoup pour tous. Grigore avait raison. Sans lui, St Andrews ne tournait pas rond.

Sissi avait faim. Je lui proposai de commander des

pizzas – le frigo était parfaitement vide et le placard ne contenait que des sucreries. Puis je pris congé quelques minutes pour téléphoner à Gwen, alors que j’aurais préféré parler à Leith en premier, lui demander d’aller à la rencontre de sa meilleure amie pour lui expliquer la situation de vive voix. Je n’étais pas lâche, mais je trouvais inhumain d’annoncer une nouvelle pareille à un proche sans pouvoir le serrer dans ses bras pour le réconforter. Sauf que ça allait réellement se passer ainsi puisque Leith ne répondait pas. Entre la maison et ici, j’avais dû essayer quinze fois de le contacter, tombant désespérément et toujours sur sa messagerie.

Le cœur en miettes, je composai le numéro de portable de Gwen. Elle décrocha à la deuxième sonnerie, d’une voix morne et terrifiante.

— Allô ?

— C’est Hannah.

— Oh ! Bonsoir ! Pardonne-moi, j’ai eu ton message à la boutique, mais je n’ai pas du tout eu le temps de te rappeler. Tout va bien ?

Je déglutis avec tant de difficulté que je crus ne jamais pouvoir lui parler.

— Gwen...

Elle partit au quart de tour.

— Quoi ? Il se passe quelque chose ? C’est Darius, c’est ça ?

— Oui, il...

Je me pinçai l'arête du nez pour neutraliser la vague d'angoisse qui s'abattait de nouveau sur moi.

— Parle ! Il ne répond pas à mes coups de fil depuis des jours ! Que lui est-il arrivé ?

D'une traite, il valait mieux que je le lui dise d'une traite.

— Il a été enlevé par les *Strigoii*.

J'entendis qu'elle étouffait un cri dans sa main.

— Nous l'avons appris aujourd'hui et...

— Quand ? Quand est-ce que ça s'est passé ?

— Lundi soir. On a retrouvé mort l'ange noir avec qui Darius avait rendez-vous et...

Je finis par tout lui raconter. Lorsque j'eus terminé, elle sanglotait au bout du fil.

— Oh, Gwen...

— Il... il m'a parlé d'eux, il... m'a dit qu'ils étaient cruels et sanguinaires et...

— Gwen, nous allons le sortir de là.

Bien plus qu'une promesse, c'était une vérité, quand bien même je n'avais aucune idée de l'endroit où je me préparais à mettre les pieds. Mon équilibre mental ne me permettait pas d'imaginer le contraire. Nous irions chercher Darius jusqu'en enfer s'il le fallait et nous le ramènerions avec nous, sain et sauf. Point.

— Mais qu'est-ce qu'ils lui veulent ? cria-t-elle.

Je poussai un long soupir saccadé.

— C'est à cause du *Strigoï* qu'il a tué l'année

dernière. Gwen, écoute-moi, enchaînai-je. Je vais devoir parler à Hermance et Pierrick. J'ai très peur pour eux, ils sont déjà dans un état épouvantable. Peux-tu venir jusqu'ici ?

— Tu n'as pas besoin de me poser la question ! s'énerva-t-elle. J'arrive !

— Attends ! l'arrêtai-je. Je n'ai pas eu de nouvelles de Leith depuis lundi, il est injoignable. Il doit être mis au courant. Si on fait les choses sans lui, il va être furieux. Je sais que tout de suite, c'est le cadet de tes soucis, mais Darius est devenu un ami pour lui et...

— Où est-il ? me coupa-t-elle.

— Sur les Orcades, chez son oncle et sa tante.

— Je pars immédiatement !

Je regardai rapidement l'heure sur mon portable avant de la reprendre.

— Gwen..., il est presque vingt heures, il n'y a plus de bateau à cette heure-ci.

— Je suis un ange noir, Hannah ! hurla-t-elle presque. Je vole !

Je ne répondis rien. Je ne m'étais pas encore faite à cette idée.

— Je le récupère et on part dans la nuit.

— Ok.

— Hannah ?

— Oui ?

Un dernier sanglot s'étouffa dans sa gorge.

— Je l'aime...

Ça faisait mal. Très mal.

— Je sais.

Quand elle raccrocha, je laissai couler quelques larmes que j'essuyai du revers de la main. Pas question de jouer les dures, mais j'allais devoir parler aux enfants avant que Grigore nous rejoigne demain matin – je pouvais être certaine qu'il passerait la nuit à essayer de trouver une solution. Je voulais être forte pour eux, les soutenir du mieux que je le pourrais.

« Le torturer, le démembrer... »

Devant les séries américaines, j'avais toujours zappé les scènes insoutenables de violence, celles où un homme, une femme, était placé sur l'autel de la cruauté. Je refusais d'être mêlée à ça, au besoin cuisant d'un réalisateur de montrer jusqu'où pouvait aller la barbarie humaine. Pourtant cette fois, je n'avais pas le choix. J'étais au cœur d'un compte à rebours intolérable pendant lequel Darius était peut-être déjà en train d'endurer le pire. Sauf que la torture infligée n'était pas imaginée par un groupement de terroristes, mais par les créatures les plus puissantes et dangereusement méthodiques que la Terre ait engendrées.

J'entrai dans la maison aussi lourdement que si mes pieds avaient été pris dans une chape de béton. Dans le salon, Sissi essayait de tirer les vers du nez à Pierrick et Hermance pour en savoir un peu plus sur eux.

Complètement déphasés par la situation, je ne les avais jamais connus si peu loquaces. Les yeux fixés sur elle par politesse, on eût dit qu'ils ne la voyaient pas.

Je proposai à Sissi de lui montrer sa chambre et pris l'initiative de l'installer dans celle que j'avais occupée pendant ma mutation en ange noir. Elle était située au fond du couloir, au rez-de-chaussée, elle y serait à son aise. Darius y avait fait quelques changements. Il avait remplacé les meubles de style colonial par un mobilier moderne marron et blanc. De larges coussins étaient jetés sur le lit alors qu'au pied, un tapis à bouclettes de couleur cuivre était posé. La psyché dans laquelle je m'étais regardée si souvent était toujours là, contre le mur.

Le souvenir du corps que je n'acceptais pas alors, s'y reflétant, me rendit effroyablement mélancolique. Je dus faire un effort extraordinaire pour que Sissi ne voie pas que j'étais sur le point de pleurer. Darius m'avait soutenue dans les moments les plus difficiles et importants de ma vie, il ne pouvait pas mourir, pas comme ça, je ne le permettrais pas !

— Joli ! s'exclama Sissi avec une expression enthousiasmée.

Puis elle me regarda et son sourire s'estompa.

— Hannah... Je suis vraiment désolée pour ton ami, je vois bien que tu es bouleversée. Vous êtes très proches ?

— Oui, murmurai-je d'une voix bancale. Très.

Elle s'avança pour me prendre par les bras avant de me

frictionner avec ses paumes.

— Je suis sûre qu’il reviendra. Enfin non, je n’en sais rien, mais je vais prier pour que ce soit le cas.

Je lui souris et désignai le placard du menton.

— Tu peux y ranger tes affaires. Je dois rejoindre les garçons. Installe-toi.

Elle m’observa avec un regard compatissant.

— Ok. À tout à l’heure.

Je quittai la pièce sans bruit et retrouvai Pierrick et Hermance dans le salon. Ils étaient tous deux assis sur le canapé, la mine abattue comme je ne leur avais jamais vue. Ils ne levèrent même pas les yeux sur moi, concentrés sur une photo de Darius qu’ils avaient déposée sur la table basse. Mon cœur se serra. Doucement, je m’avançai vers eux.

— Les garçons ?

— Ton amie va rester ici longtemps ? voulut savoir Hermance.

Je pris place à leur côté en croisant les mains sur mes cuisses.

— Non, juste quelques jours. Ça ne vous dérange pas qu’elle soit là ? J’aurais dû vous le demander avant.

Ils secouèrent le menton. Ils ne me regardaient toujours pas.

— Elle ne sait pas pour vous et moi, me crus-je obligée de préciser.

— Nous ferons attention, promet Pierrick.

Hermance tourna enfin la tête dans ma direction, les iris si translucides que je me demandais comment Sissi ferait pour ne rien remarquer de cette anomalie.

— Il ne reviendra plus, n'est-ce pas ?

Je retins mon souffle un court instant et recrachai l'air contenu dans mes poumons, par à-coups. Je ne souhaitais pas leur parler ici. Il ne fallait pas que Sissi nous entende.

— Allons à l'étage, si vous voulez bien.

Ils acquiescèrent tous les deux et se levèrent pour m'accompagner.

Lorsque je poussai la porte de leur chambre, j'eus un choc. À la place de l'endroit accueillant que je connaissais, dans lequel traînaient habituellement un train électrique, un camion de pompier, des petites voitures, des personnages démembrés, des tours en construction et toutes sortes de jeux d'enfants, je trouvai une pièce aseptisée, impeccablement rangée et dépourvue de vie. Ils n'avaient goût à rien depuis des jours. Puis je remarquai, sur le coin du bureau, un dessin au crayon. Pierrick et Hermance avaient eu plus de six siècles pour se perfectionner, c'est pourquoi, d'un seul coup d'œil, je n'eus aucun mal à identifier ce que l'un ou l'autre avait voulu reproduire. D'un geste sûr, appliqué et délicat, le corps d'un homme nu sans tête était représenté debout, bras et jambes écartés. La finesse des traits était stupéfiante de précision. Il me sembla voir les muscles bouger tant les mouvements rendus paraissaient réels.

Je m'en approchai et touchai le papier du bout des doigts.

— Pourquoi ne pas lui avoir fait de tête ? demandai-je.

Hermance bondit subitement et m'arracha le dessin des mains.

— Parce qu'il est mort !

Après quoi, il me jeta presque à la figure une feuille cartonnée. Je m'en emparai, la retournai et vis la parfaite reproduction du visage de Darius. L'expression chantante de ses yeux clairs, ses longs cheveux dorés, son large front, son nez droit, la courbe volontaire de son menton, ses lèvres charnues au modelé arrogant. J'en ressentis une nausée sournoise et grandissante me donnant l'impression d'être sur un chalutier en pleine tempête.

Les mains tremblantes, je reposai doucement le dessin sur le bureau et me tournai vers Hermance dont les narines frémissaient de rage.

— Il ne l'est pas, Hermance.

— Comment peux-tu le savoir !

— Je le sais...

J'avançai jusqu'aux lits séparés par une table de chevet et m'assis sur l'un d'eux.

— Venez par là, les encourageai-je en tapotant le matelas.

Pierrick se réfugia contre moi sans demander son reste, alors qu'Hermance, le regard noir et la respiration bruyante, se tenait debout devant nous les poings serrés

contre ses cuisses. Il était sur le point d'exploser.

— Connaissez-vous les *Strigoii* ?

Pierrick hochait la tête sans rien dire.

— C'est eux qui lui ont fait du mal ? aboya son frère.

— Oui, Hermance. Grigore a appris aujourd'hui que Perceval était retenu par les *Strigoii*.

— Retenu ? répéta Pierrick. Ils l'ont enlevé ?

Je lui fis signe que oui, désespérée.

L'instant d'après, Hermance tombait à genoux pour pleurer à chaudes larmes, se cachant le visage dans les mains. Anéantie, je me jetai à terre pour le prendre dans mes bras et le serrer fort contre moi.

— Pourquoi l'ont-ils attrapé ? sanglota-t-il contre mon épaule. Ils vont le couper en morceaux et le tuer ! C'est comme ça qu'ils font toujours quand il capture quelqu'un.

— Hermance, chuchotai-je, la bouche dans ses cheveux blonds.

Pierrick eut un hoquet de terreur qui ne sembla pas vouloir s'arrêter. Je me penchai et lui tendis la main. Il nous rejoignit aussitôt en tremblotant.

— On ne va pas le laisser là-bas, Hannah. Dis-moi qu'on va aller le chercher ! Dis-le !

— Oui, Pierrick, oui ! Écoutez-moi, exigeai-je plus fort en leur touchant les joues. Je ne sais pas comment, mais je vous promets que...

Je m'interrompis avant de faire une promesse que je

ne serais peut-être pas en mesure de tenir. Je pris soudain conscience qu'il se pourrait que Darius ne revienne jamais vivant, que nous pourrions échouer dans cette entreprise dont je ne connaissais encore rien. Comment le sauver ? Avec qui ? Quand ? Où le trouverions-nous ?

— Je vous promets que je vais faire tout mon possible pour le ramener sain et sauf.

Et de ça, j'étais certaine.

Je les étreignis aussi fort que je le pus, leur apportant tout le réconfort que j'étais capable de donner. Ils finirent par s'étendre à même le sol, chacun posant la tête sur une de mes cuisses. Je les gardai comme ça un long moment, leur caressant les cheveux, jusqu'à ce que, surprise, je les découvris endormis, moralement épuisés par les événements.

Aussi délicatement que possible, je les portai jusque dans leur lit sans les déshabiller, retirai leurs chaussures et rabattis la couette sur eux. Au moment où j'ouvris la porte pour sortir, je vis qu'Hermance se levait afin de se coucher à côté de son frère jumeau. Serrés l'un contre l'autre, ils se réfugièrent dans une bulle où personne ne viendrait les déranger.

J'avais tellement mal...

Sissi avait terminé de s'installer lorsque je redescendis. La joue calée dans l'une de ses paumes, elle était accoudée à la table de la cuisine, en train de boire un verre d'eau.

— Comment vont-ils ?

Je tirai une chaise et m'assis en face d'elle.

— Bof.

— Personne n'a aucune idée d'où se trouve ton ami ?

Plutôt que d'inventer un mensonge sans queue ni tête, je me contentai de baisser la tête.

— Pauvres gosses... Dis, quelqu'un pense-t-il à faire les courses pour eux ? Parce que le frigo est complètement vide. Rien de rien ! En revanche, les placards regorgent de cochonneries. Je sais qu'ils ne vont pas bien, mais ce n'est pas une raison pour les laisser se nourrir n'importe comment.

— Je m'en occuperai demain, lui promis-je. Ce soir, ils sont couchés et je doute qu'ils se relèvent pour dîner.

— Ils n'ont pas de famille ?

— Personne à part Darius.

Elle plissa le front, surprise.

— C'est son prénom, Darius ?

— Oui.

— C'est pas banal.

— Rien n'est banal chez Darius, répliquai-je comme pour moi-même.

Sissi me considéra d'un air intrigué. Elle haussa un sourcil interrogateur, mais s'abstint de toute remarque. Ce fut le moment que choisit le livreur de pizzas pour arriver.

Je récupérai la commande et m'installai avec Sissi

dans le salon. Afin d'éviter de lui montrer à quel point j'étais préoccupée, je lui proposai de regarder un film en même temps que nous mangerions. Je dégotai *Crocodile Dundee* dans la vidéothèque de Darius et pendant tout le dîner, je me laissai distraire par les commentaires de mon amie sur l'Australie. En une heure trente, elle m'avait fait un résumé détaillé du pays, de l'université dans laquelle elle étudiait et des deux dernières années passées à Melbourne. Le visage de Darius hantait mon esprit à chaque seconde, mais j'oubliai, pendant un temps, que son enlèvement me rongait de l'intérieur et que j'étais totalement désespérée. Si bien que quand elle m'annonça qu'elle allait se coucher, j'appréhendai de me retrouver seule avec mes pensées.

Avant de me mettre au lit, je me glissai sous la douche et passai un long moment à laisser couler l'eau brûlante sur mes joues, souhaitant de toutes mes forces qu'elle ait le pouvoir de tout effacer.

J'avais hâte que Leith rentre, de me blottir contre son corps et de puiser en lui la force et le courage dont j'aurais tellement besoin. Ce serait sûrement pour cette nuit.

Calmée et rassurée, je me mis en pyjama et décidai de me coucher.

Il était plus de minuit, je n'aurais pas dû être capable de dormir, mais je fermai les yeux et oubliai tout.

Mon cerveau se mit en branle vers trois heures du matin, lorsque j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir au rez-de-chaussée. Sans prendre la peine de me changer, je descendis les escaliers pieds nus, en courant. En même temps que je voyais Gwen et Grigore dans le salon, je pris conscience de l'odeur de fer rouillé propre aux anges noirs qui envahissait un peu plus la maison. Et je ne perçus que la leur. Où était Leith ? Je bougeai la tête dans tous les sens à la recherche de mon âme sœur, Leith, mais je ne le vis pas. Je ne le sentais même pas.

— Où est-il ? demandai-je en me plantant devant la fenêtre pour regarder dans la nuit noire.

Gwen, qui me sembla encore plus blanche que d'habitude, s'approcha de quelques pas avant de s'immobiliser derrière moi.

— Il n'était pas chez son oncle et sa tante.

Je fronçai les sourcils d'étonnement.

— Il n'y est jamais allé, Hannah.

Un afflux de sang me monta aux joues.

— Quoi ? Mais... il m'a dit que... Je ne comprends pas.

— Hannah, je n'ai souhaité paniquer personne, d'autant que je suis un ange noir et que je n'étais pas particulièrement la bienvenue, j'ai fait mine de ne pas être surprise, mais d'après Al, il a annulé et est rentré à St Andrews il y a trois jours.

Je me retournai d'un coup sec, je ne savais plus où

j'en étais.

— Trois jours ? Mais non ! Qu'est-ce que ça signifie ?
Mon cœur cognait si fort que je me sentis sur le point de défaillir.

Le regard inexpressif, Grigore ouvrit la bouche et, avant qu'il ne profère un seul son, je compris.

— Les *Strigoii* ?

Son battement de cil éloquent finit par me glacer le sang.

— Il s'est battu avec le deuxième, Hannah.

— Mais il ne l'a pas tué ! vociférai-je.

— Ils vont montrer l'exemple, murmura Gwen d'une voix voilée par l'inquiétude. Dissuader quiconque de tuer l'un des leurs.

— Mais pourquoi ne pas me viser aussi ? Je me suis battue avec eux !

— Tu étais la proie, c'est différent, expliqua Grigore.

Lorsque je réalisai exactement ce que l'enlèvement de Leith signifiait, qu'il subirait probablement le même sort que Darius, je fus prise d'un tremblement semblant ne jamais vouloir s'arrêter. Puis je tombai à genoux en hurlant.

— Noooooon !

Gwen se jeta sur moi.

— Hannah...

J'étais complètement sonnée.

— Hannah ? entendis-je la petite voix paniquée

d'Hermance. Pourquoi as-tu crié comme ça ? Gwen ? Grigore ? Les *Strigoii* ont tué Perceval, c'est ça ?

Les mains à plat sur le sol, je relevai la tête pour observer les garçons, des larmes invisibles dans les yeux. Mon cœur était gonflé d'une rage sans doute plus forte que la peur elle-même. Personne. Personne n'avait le droit de me séparer de Leith. Personne n'avait le droit de lui faire du mal.

— Venez, leur dit Gwen en leur tendant les bras.

Elle les prit tous les deux contre elle et ravala les sanglots qui lui montaient à la gorge.

— Leith a été enlevé aussi, leur répondit-elle.

— Quand ? apostrophai-je subitement Grigore

Il fut le seul à comprendre, c'est ce que je vis dans ses yeux qu'une énergie calculatrice enflammait. Il avait déjà tout prévu. Il savait exactement ce que nous allions faire.

— Quand Pitt nous aura expliqué comment les récupérer précisément.

— Pitt ! nous écriâmes en même temps Gwen et moi.

Grigore resta impassible.

— Il connaît les lieux par cœur.

— Hors de question ! m'exclamai-je en me levant d'un bond.

— Tu ne vas quand même pas lui faire confiance ? s'écria Gwen.

Je me tournai vers Grigore afin de comprendre.

— Que t'a-t-il dit, exactement ? Il sait quelque chose ?

— Il est au courant que leur Conseil a statué sur les mesures à prendre. Le *Strigoï* que Darius a tué était un haut dignitaire du *Tarâmul Vampirilor din Est*. Écoutez-moi bien, toutes les deux, annonça-t-il d'un ton sévère et déterminé, parce que ce que je vais vous dire est capital. Que vous ayez foi en Pitt ou non m'importe peu. Ma décision est prise. Pitt a passé de nombreuses années dans le château où est détenu Darius, à servir le chef des *Strigoii* et à essayer de comprendre le fondement de leurs origines. Ce que je veux, c'est trouver l'endroit exact où Darius est détenu et le ramener ici. Il en connaît les moindres recoins, les souterrains, les cachots, la plus petite pièce dans laquelle les gens sont torturés, brisés.

Il me fixa droit dans les yeux.

— Je ne ferai rien sans lui, Hannah. Si tu veux sauver ton petit ami, je te conseille de te résigner à lui faire confiance. Tu n'auras aucun autre moyen de trouver Leith.

Je dardai sur lui un regard sceptique.

— Aucun autre moyen ? Tu penses que Pitt est le seul à connaître cet endroit ?

Il secoua la tête en pinçant les lèvres.

— Le seul, non. Mais le seul à pouvoir nous y mener dès demain, oui. Tu veux jouer avec les aiguilles du temps, Hannah ? Réfléchis, gamine, parce qu'il nous en reste très peu.

J'étudiai son visage avec minutie. Il était très sérieux.

— Ça ne t'a pas effleuré l'esprit qu'il pourrait nous tendre un piège ? Qu'il se sert de la disparition de Darius et du fait qu'il connaît l'endroit où il est séquestré pour être réhabilité définitivement à St Andrews ? C'est peut-être même lui qui a organisé tout ça ! Comment serait-il au courant pour Darius et Leith, sinon ? Tu t'es posé la question ?

— Il ne m'a parlé que de Darius, corrigea-t-il. De ça, il en est certain, parce que c'était ce que le *Strigoï* avait promis à Ewan quand ce dernier a négocié leur intervention. Si l'un d'eux mourait et que l'autre survivait, le coupable le paierait de sa vie selon les rites ancestraux. Quant à ce que tu me demandes... Tu as peut-être raison, Hannah, tout ceci pourrait être un coup monté, mais n'oublie pas que le Conseil a déjà réintégré Pitt, et ce bien avant que Darius soit enlevé. Quoi qu'il en soit, le risque de tomber dans un guet-apens vaut-il que nous restions à attendre que les choses se passent ?

Il me répugnait de m'en remettre à lui, mais Pitt était bel et bien notre seule piste, nous n'avions pas d'autre choix.

— Pourquoi fait-il cela ? demandai-je. Pourquoi vouloir venir en aide à Darius ? Pour toi ?

Une lueur indéchiffrable vint caresser les yeux clairs de Grigore.

— Il le lui doit.

— Je viens avec vous ! décida brusquement Pierrick.

— Moi aussi ! renchérit Hermance.

Avant que quiconque ne les contredise, Gwen s'agenouilla à leurs pieds.

— Qui prendra soin de la maison pour l'accueillir quand il rentrera, si vous n'êtes pas là ?

Je ne doutais pas une seconde que cette tentative pour les éloigner ne fonctionnerait pas. Il s'agissait de leur frère, et Pierrick et Hermance étaient les deux petits garçons les plus courageux que je connaissais.

— Toi ! répondit Hermance du tac au tac. Parce que parmi les vampires, tu n'es encore qu'un bébé ! Et toi aussi, Hannah, parce que tu es un loup-garou et que les vampires détestent les loups-garous. Alors nous, on va aller sauver notre frère !

— Ne compte pas là-dessus ! cinglai-je avec autorité, malgré la bouffée de fierté que je ressentis pour eux. Vous n'avez strictement rien à faire là-bas. J'ajouterais que si vous tenez tant que ça à notre vie, vous avez tout intérêt à rester ici. Sinon, c'est Perceval qui nous tuera pour avoir osé vous emmener !

Hermance me jeta un regard noir et Pierrick, habituellement plus réservé, en fit autant.

— Hannah a raison, approuva Grigore.

— Mais... protesta Pierrick.

— C'est non !

Hermance fusilla Grigore des yeux.

— Tu es moins vieux que nous, tu n'as pas à nous

donner d'ordre !

Grigore prit un air condescendant en haussant les épaules.

— Considérez que ce n'est pas moi qui vous les donne, mais le président du Conseil.

Les deux frères firent une mine effarée.

— C'est toi ? Tu as pris sa place ?

— Tout juste.

J'étais presque sûre qu'il bluffait. Grigore n'aurait pas pu endosser de pareilles responsabilités dans une telle situation de crise.

Pierrick resserra les paupières en observant Grigore d'aussi haut qu'il le pouvait. Alors Grigore se mit à leur niveau pour leur parler.

— On ne désobéit pas au Conseil, n'est-ce pas, les garçons ?

Les membres étaient craints des anges noirs de St Andrews, parce qu'ils disposaient d'un droit de décision absolu. Personne ne pouvait les contredire sans risquer d'en payer le prix. Pierrick et Hermance avaient assisté à un bon nombre de représailles, ils savaient ce que ça voulait dire.

— Est-ce que vous avez compris ? insista Grigore. Et si par hasard il vous prenait l'envie de nous suivre, sachez que vous serez surveillés de près.

Pierrick, fou de colère, répondit en retirant son tee-shirt. Il bouscula violemment Grigore avant de courir

vers la fenêtre. Il l'ouvrit et se jeta en bas de la falaise que la maison surplombait. Hermance le défia des yeux pendant quelques secondes, puis imita son frère.

Gwen fit un mouvement pour les rejoindre avant d'être retenue par Grigore.

— Laisse-les. Ils sont allés voler, ils reviendront.

— C'est vrai, tu as pris sa place ? lui demanda-t-elle.

— Non, avoua-t-il.

Elle soupira presque de soulagement de savoir que Darius n'avait pas été aussi vite remplacé.

— Le Conseil va-t-il s'impliquer ?

Il hocha la tête.

— Deux membres importants nous accompagneront pour tenter de plaider la libération de Darius. Mais ce que nous souhaitons, en réalité, c'est que les *Strigoii* comprennent qu'en aucun cas notre communauté ne l'abandonnera entre leurs mains. Nous voulons leur montrer que nous ne sommes pas un noyau faible et soumis. Cependant, n'espérez pas que nous réussissions à obtenir quoi que ce soit d'eux, il faut nous préparer à nous battre. Par ailleurs, pendant que nous nous entretenons avec eux, quelques-uns s'infiltreront dans le château pour trouver Darius et prendre de l'avance.

— Rien que deux membres ? C'est un peu maigre si vous voulez leur démontrer qu'il est important et que vous l'êtes aussi.

— St Andrews doit gérer une autre crise. Deux autres

corps ont été retrouvés un peu avant minuit. Des humains, cette fois. Et le nombre ne fait pas toujours la force, Hannah, ajouta-t-il avec un regard entendu.

— Bon sang, mais qui fait ça ? s'écria Gwen.

— D'après Pitt, il s'agirait des guerriers de l'ombre. Leur odeur serait celle que nous sentons systématiquement après chaque meurtre, celle qu'ils dégagent quand ils sont en chasse. Ce serait une façon de laisser leur empreinte sur leurs victimes.

— Et la serre que tu as découverte ?

Il secoua la tête, il n'en avait aucune idée.

Je repensai à la bave retrouvée sur le corps du garou. Par l'Esprit, de quel genre de créature s'agissait-il ?

— Pourquoi ? demandai-je platement. Pourquoi attaqueraient-ils St Andrews ?

— Je ne sais pas. Personne ne les a encore jamais vus, mais ils sont réputés pour leur barbarie et n'obéissent qu'aux *Strigoi*. S'ils sont toujours dans la ville, c'est qu'on ne leur a pas encore donné l'ordre de rentrer. Pas à tous... Écoute, Hannah, la situation est périlleuse, j'aimerais autant que Gwen et toi ne veniez pas, mais...

— Tu te fourres le doigt dans l'œil si tu crois que je vais rester bien gentiment ici à attendre que les choses se passent ! éructai-je.

— Mais ça ne fait aucun doute que je ne saurais vous en empêcher, reprit-il paisiblement. Nous allons au moins tenter de te dissimuler. Darius m'avait parlé d'un

médaille en ta possession. Il te permettrait de cacher ta vraie nature, l'as-tu toujours ?

Je me calmai et acquiesçai d'un mouvement de menton.

— Oui. J'en ai même deux.

— Alors prends-les.

— Très bien. Quand partons-nous ?

— Lorsque Remus, Gabriel, Pitt, Simon et Rufus nous auront rejoints.

— Remus et Gabriel sont intervenus dans le parking souterrain, l'année dernière, n'est-ce pas ?

Il me fit signe que oui.

— Ce sont de très bons négociateurs, mais surtout, d'excellents combattants.

Je me souvenais parfaitement de la manière dont ils avaient réglé son compte à Oliver, l'ange noir qui accompagnait Ewan et Pitt. Ça n'avait pas pris dix minutes avant qu'il n'ait la tête arrachée.

— Il me répugne de me laisser guider par Pitt, Grigore.

— Je sais, mais nous n'avons pas le choix. Que vas-tu faire de ton amie ?

Sissi, je l'avais oubliée.

Gwen, qui était encore sous le choc, venait juste de percevoir son odeur.

— Elle est ici ?

— Elle dort.

— Tu devrais peut-être lui proposer de rester là avec Pierrick et Hermance, suggéra Gwen.

— Est-ce possible ? voulus-je m'assurer auprès de Grigore.

Vu la façon qu'il avait de faire se rejoindre ses sourcils, il semblait désapprouver.

— Ils savent vivre au contact des humains, être avec ton amie ne leur posera pas de problème. Mais lorsque nous rentrerons de Roumanie, les *Strigoii* viendront chercher Darius ici. Du moment où nous quitterons cette maison, ils n'y seront plus en sécurité. Pas même à St Andrews.

— Wick ! intervint Gwen. Chez ma mère. Tu sais qu'elle est au courant pour moi, pour nous tous et elle les adore.

Ce qui était totalement fou. Rebecca Fisher n'avait rien trouvé à y redire alors qu'avec mes parents, je n'osais même pas évoquer la possible existence d'êtres partiellement différents.

— Et ton amie pourra y aller aussi, ajouta Gwen, parce qu'elle ne peut pas rester là à t'attendre. Ce serait bien trop dangereux.

Surtout que personne ne savait si nous allions revenir un jour...

— Acceptera-t-elle de les emmener ?

— Je ne sais pas...

— Demande-lui, m'intima Grigore d'une voix douce.

Ne tarde pas.

J'acquiesçai.

— D'accord. Je vais aller la réveiller et lui parler.

Je pris une grosse goulée d'air et amorçai un pas dans le hall d'entrée.

— Hannah ? m'interpella Grigore.

— Quoi ?

— La meute ne doit pas être mise au courant. En aucun cas. Leur présence pourrait tout compromettre si, par chance, nous parvenions à faire quelque chose.

Je le fixai avec une intensité aussi violente que les battements de mon cœur dans ma poitrine. Ses yeux, intraitables, donnaient l'impression qu'il ruinerait sans état d'âme tout ce qui se mettrait sur son chemin.

— Penses-tu que nous pourrions ne pas y arriver ?

— Je prends le risque quand même, donna-t-il comme seule réponse.

Je l'étudiai quelques secondes. Vu la façon dont il me regardait, il ne faisait aucun doute qu'il serait prêt à tout. J'en fus considérablement rassurée.

— Très bien. Je ne dirai rien.

Je sortis de la pièce, les muscles tendus.

Lorsque j'atteignis le couloir, je vis Sissi dans le noir. Elle était assise contre le mur du fond, les bras enroulés autour de ses genoux pliés.

Elle leva la tête quand elle aperçut ma silhouette se découper dans l'ombre.

Elle avait tout entendu.

Chapitre 10

— Dis-moi que vous répétiez une pièce de théâtre, que chaque nuit vous êtes victimes de somnambulisme et que vous vous retrouvez ici à déblatérer des âneries, ou que vous êtes tout simplement devenus fous. N'importe quoi, Hannah, mais dis-moi que rien n'est vrai dans tout ce que je viens d'entendre.

Je lâchai un profond soupir et m'approchai pour m'asseoir à côté d'elle.

Je n'avais pas envie de lui mentir. Bon sang, je ne voulais plus mentir à personne !

— Je ne peux pas, Sissi.

— Tu ne peux pas quoi ?

— Je ne peux pas te dire que rien n'est vrai dans ce que tu as entendu.

Je la vis appuyer la pulpe de ses doigts sur ses paupières closes avant de les rouvrir pour me regarder bien en face, dans le noir.

— Alors... dis-moi ce qui est faux.

— Rien, murmurai-je, rien ne l'est.

Elle se tut, avala bruyamment sa salive et eut un petit hoquet étouffé.

— Je devrais te rire au nez, m'inquiéter pour ta santé mentale, ou au moins refaire mes valises pour retourner d'où je viens et vous laisser à vos délires, mais je ne peux pas.

— Pourquoi ? demandai-je tout doucement.

— Parce que je te crois...

Elle renifla et essuya une larme qui coulait le long de sa joue.

Avant d'ajouter quoi que ce soit d'autre, j'enroulai mon bras autour de ses épaules pour lui prêter la mienne. Elle y déposa la tempe et soupira par saccades. Je me souvenais que trop bien de la manière dont j'avais réagi lorsque Leith s'était dévoilé à moi, cela avait été brutal, explosif et douloureux. Mon univers tout entier s'était effondré sous la violence de ses révélations. Skara Brae... Je me souvenais comme si c'était hier d'avoir eu le souffle coupé, la respiration chaotique et écrasante, la tête sur le point d'éclater. Mon cerveau refusait d'admettre ce que j'avais vécu, alors que j'avais été témoin de la transformation d'un galbro. Bien sûr, Sissi n'avait assisté à rien de tel, mais on ne s'était pas vues depuis deux longues années, et nos retrouvailles, elle était loin de les avoir imaginées ainsi. Elle était plutôt ouverte d'esprit, soit, mais jamais elle n'aurait pu prévoir que sa copine darwiniste, ne croyant en aucun folklore, mette sur pied

un plan de sauvetage avec des vampires pour retrouver son petit ami loup-garou. Elle s'attendait encore moins à découvrir que j'en étais également un. Mais elle restait là, près de moi, sans trop bouger. Sissi avait du cran. Bien plus que je n'en avais eu moi-même.

Elle releva la tête et passa les doigts dans ses cheveux blonds.

— Pitt est un vampire, n'est-ce pas ?

— Oui, soufflai-je.

Elle se mordit les lèvres et expira bruyamment.

— Je les ai vues. Je les ai vues, une fois, mais je ne voulais pas le croire. Je me suis convaincu que j'avais tout imaginé.

— Qu'as-tu vu ?

— Ses dents... Est-il... est-il vraiment mauvais ?

Comment pouvais-je répondre aussi radicalement à ça alors qu'elle était déjà sous le choc ?

— L'a-t-il été avec toi, Sissi ?

Elle secoua la tête. Je m'efforçai de sourire.

— Alors dis-toi que non. Non, il n'est pas si mauvais.

— Que t'a-t-il fait ? Comment l'as-tu connu ? Je veux savoir. Dis-moi ce qu'il s'est passé ces deux dernières années.

Je poussai un profond soupir tout en me frottant le front.

— Pour ça, il faudrait que je commence depuis le début et c'est très long.

Elle tendit le bras et posa la main sur la mienne, gentiment.

— Vas-y. Je suis prête. Raconte-moi tout.

Alors je m’y attelai du mieux que je le pus. Sincèrement, sans mensonge. Juste la vérité, le changement de ma vie et l’entière révélation de qui j’étais devenue.

Longtemps après, lorsque tout fut dit, sans que ni l’une ni l’autre n’eût pensé à allumer, Sissi promena son index sur le dos de ma main. Elle avait froid.

— Un loup-garou... Suis-je complètement dingue de croire une chose pareille sans avoir rien vu ? Bon sang, Hannah, j’ai l’impression que tu viens de me raconter les trois derniers tomes d’une saga fantastique !

Elle réussit à me faire rire intérieurement.

— C’est un peu ça...

C’était constamment l’effet que je me faisais, d’être une héroïne de roman.

— Que va-t-il se passer pour Leith et ton ami ? Vous allez vraiment partir les chercher ?

— Oui. Il le faut.

— Mais tu vas risquer ta vie ! s’exclama-t-elle.

— Nous la risquons tous, murmurai-je d’une voix presque inaudible.

Ses doigts se refermèrent brusquement sur mon poing.

— Je ne veux pas te perdre... Je veux... je veux savoir qui tu es devenue.

Je la regardai avec un sourire sans joie.

— Dans ce cas, je vais être obligée de revenir.

Elle me donna un petit coup dans l'épaule.

— Tu as intérêt, ma vieille !

— Sissi, je sais que je ne devrais pas te demander ça mais... à propos des garçons...

— Tu veux que je m'en aille avec les enfants, continua-t-elle à ma place.

— Oui...

Sa respiration s'arrêta, je sentais qu'elle hésitait.

— Ils ne sont pas dangereux.

— Eh bien, je... Laisse-moi quelques minutes pour partiellement digérer tout ça.

Elle savait qu'elle n'avait pas davantage de temps pour prendre une décision. Je partirais, quoi qu'elle décide et les garçons iraient chez Gwen.

Sissi se leva pour appuyer enfin sur l'interrupteur.

— Honnêtement, Hannah, je suis sous le choc.

— Je suis désolée, m'excusai-je une nouvelle fois.

Elle soupira.

— Si on m'avait dit que tu... que je... Bref, il y a du thé dans cette maison ?

— Dans la cuisine, oui. Viens.

Alors que je commençais à m'éloigner dans le couloir, elle me retint par le bras.

— Ça va aller ?

Je pivotai pour la regarder, les yeux brûlants de larmes

qui ne voulaient pas sortir.

— Il le faut...

— Tu as le droit de pleurer, dit-elle doucement en me touchant la joue.

Mes yeux s'étrécirent pendant qu'elle me couvait d'un regard bienveillant.

— Je n'en ai pas le temps.

— Ça pourrait te faire du bien de...

— Non ! tranchai-je.

Je n'avais pas voulu être aussi sèche, pourtant, c'est exactement ce que je ressentais. Tout m'échappait, je perdais totalement le contrôle de ma vie et j'avais le sentiment que pour y remédier, je ne devais pas laisser la place à autre chose qu'à la détermination, l'acharnement et l'obstination.

— Pardonne-moi, Hannah. Je ne sais pas comment réagir. Vous avez peut-être perdu ce que vous avez de plus cher.

— Je n'ai encore rien perdu du tout ! explosai-je. Il est vivant, tu entends ? Je le sais ! Je le sens ! Il est là, dans mon cœur ! Il vit ! Ils vivent tous les deux !

Sissi eut un mouvement de recul pendant qu'elle fixait mes iris avec une expression d'effroi.

— Tes... tes yeux...

Je fermai les paupières deux ou trois secondes et tâchai de me reprendre, de faire disparaître cette rage pour laquelle Sissi n'était pas vraiment responsable.

— Ils étaient dorés, souffla-t-elle, ébahie.

— C'est parce que j'ai les yeux jaunes sous ma forme de loup. Quand je suis en colère, ils prennent cet aspect et...

Elle semblait horrifiée.

— Oh, Hannah... je ne sais pas quoi penser. Es-tu toujours la même ?

J'examinai ses traits tirés, ses prunelles élargies par l'angoisse. Elle donnait l'impression que le monde s'était effondré autour d'elle mais que, peut-être, je disposais d'un super pouvoir pour recoller les morceaux. Or, je m'étais moi-même brisée de l'intérieur dès l'instant où j'avais su qu'on m'avait pris mon âme sœur. L'Esprit me mènerait à lui et seulement là, je réparerai ce qui peut encore l'être pour espérer reprendre le cours de notre vie.

— Non, répondis-je. Je ne le serai jamais plus. Allons-y.

Sans un mot de plus, je me rendis dans la cuisine pour lui faire chauffer de l'eau et regagnai ma chambre afin de me changer. J'enfilai un jean à la hâte, un pull noir, des bottes, je m'attachai les cheveux en queue de cheval et m'emparai d'un maigre sac à dos. Je n'avais aucune idée de ce qu'il était préférable d'emmener pour aller zigouiller des *Strigoii*. Après quelques secondes de réflexion, je me fis subitement l'effet d'être en train de préparer mes affaires pour un week-end d'évasion. Ridicule. Je n'aurais besoin de rien d'autre que des

médailles et de ce que je portais déjà..., mais Darius, oui. Je m'élançai dans sa chambre pour fouiller dans son placard et attrapai, un tee-shirt, un pull chaud, des sous-vêtements, puis je pris la paire de Converse qui traînait au pied de son lit.

Lorsque tout fut prêt, je rejoignis Gwen, Grigore et Sissi en bas. Il était cinq heures et demie. Sissi était habillée et assise sur un fauteuil, dans un coin du salon, il y régnait un silence de plomb. Elle observait silencieusement Gwen et Grigore, se demandant sûrement si elle aurait été capable de remarquer elle-même qu'ils n'étaient pas tout à fait comme elle, ou si elle se serait laissé manipuler comme avec Pitt. Du reste, je n'avais pas besoin de leur expliquer que Sissi était au courant, ils avaient entendu toute notre conversation.

Quelque chose dans le comportement de Grigore attira mon attention. Trois fois, je le vis jeter un œil en direction du hall d'entrée.

— Ils vont arriver.

Il avait un très bon odorat, particulièrement quand il s'agissait de repérer Pitt. Leur lien faisait qu'il le sentait bien avant moi.

— Remus et Gabriel nous rejoindront directement à l'aéroport d'Édimbourg.

— Où allons-nous, précisément ? demandai-je.

— Chez moi, en Transylvanie.

La Transylvanie... C'était tellement cliché que j'aurais

pu en lever les yeux au ciel si je n'avais pas été de mauvaise humeur.

— Dans la région d'Hunedoara, où se situe le *Castelul Corvineștilor*, le Château des Corvins. Nous atterrirons à Sibiu.

— Sibiu est proche de là où Pitt et toi êtes nés, n'est-ce pas ? me souvins-je.

Nés deux fois...

— Oui.

Il s'approcha de moi d'un air grave.

— Hannah, y aller sera beaucoup plus simple que d'en revenir. Les ramener avec nous aura des conséquences lourdes. Ils nous traqueront pour récupérer ce qu'on leur a pris.

Je hochai silencieusement la tête, je savais tout ça.

— Je suis prête.

Puis je le flairai. Pitt. Comme un réflexe que mon corps aurait généré par automatisme, je sentis tous mes poils se hérissier sur mes bras, mes yeux se modifier, tandis que la chaleur augmentait graduellement dans mes veines. Je n'avais aucune confiance en lui. Il nous mènerait à la mort. Tous. Par vengeance. Mais cette mort, que j'attendais au tournant, n'emporterait ni Leith, ni Darius. Je m'en fis la promesse.

Abaissant les paupières, j'attendis qu'il soit sous le porche pour me tourner vers Sissi.

— Pitt est ici.

— Je ne veux pas le voir ! s'écria-t-elle en se levant, presque hystérique.

D'un pas volontaire, elle se dirigea vers le couloir pour regagner sa chambre. Elle fit un arrêt en plein milieu de l'entrée et se tourna vers nous.

— Dis aux enfants que je pars avec eux ! On prendra un petit-déj' solide sur la route, ils mangeront des fruits !

J'en fus réellement soulagée, même si j'avais l'impression que cette décision venait d'être prise sur un coup de tête. Sissi n'avait sûrement pas encore bien réalisé l'univers dans lequel je vivais désormais. Elle n'avait aperçu que la surface du problème. Pierrick et Hermance, à vue d'œil, semblaient ressembler à n'importe quels enfants, mais le seul fait de penser qu'elle pourrait assister à une de leurs parties de chasse me fit froid dans le dos. Sissi était loin, très loin de tout savoir même si je lui en avais tracé les grandes lignes.

— Sissi, murmurai-je en la retenant par le bras. Mes parents ne sont pas au courant...

Elle pencha la tête de côté et haussa les épaules d'agacement.

— Je m'en doute ! Et je n'ai jamais été une pipelette, Hannah Jorion !

Elle s'éloigna lorsque la porte d'entrée s'ouvrit sur Simon, Rufus et Pitt. Avant de disparaître dans sa chambre, elle pivota et son regard croisa celui de son ex-petit ami. Elle le fusilla des yeux tandis que, étrangement,

je lus un soupçon de tendresse dans le sien, puis elle claqua le battant. J'en restai perplexe quelques longues secondes, puis je lui fis face, aussi glaciale que pouvait l'être le blizzard sibérien.

— Je n'ai aucune confiance en toi ! l'apostrophai-je.

— Ça n'a aucune importance, répliqua-t-il, une lueur maléfique dans les yeux. Ta confiance m'importe peu. Ce que je veux, c'est te tourmenter, te torturer, t'écraser. Et j'y parviendrai. Tôt ou tard. À moins que ce périple n'ait raison de toi avant moi ? Ah ! Prions pour que mes vœux soient exaucés, mes frères !

Pour passer devant lui, Rufus le rasa volontairement et le bouscula de l'épaule.

— Garde tes fantasmes pour quand tu n'auras rien d'autre à faire !

Pitt avait l'air si sûr de lui... Je sentais la violence en moi se décupler. Motivée par la nécessité de ne pas perdre mon sang-froid maintenant, je me composai une mine impassible et cachai ma fureur derrière. Ça ne prit pas. Un sourire au coin des lèvres, Pitt fit deux pas vers moi et tendit la main en direction du salon.

— Après toi..., *Hannah*.

Plutôt mourir que de lui tourner le dos. Je croisai les bras sur ma poitrine et attendis qu'il entre avant moi, imaginant le plaisir que j'aurais à lui enfoncer mes griffes entre les omoplates. Je fus presque surprise de m'égarer aussi facilement dans ce genre de fantasme. Jamais, avant

Ewan, je n'avais eu de désir de violence pure. Ma dernière transformation n'avait pas été seulement physique, elle avait produit en moi un bouleversement remettant en question mon essence même, ma nature humaine, et la peur de l'autre qui en découlait ; j'étais froussarde, autrefois. Oh oui, je n'avais pas menti à Sissi, je ne serais plus jamais la même.

— Merci d'être venus, dit Grigore à l'attention de Rufus et Simon. Tout est prêt ?

Simon hocha la tête.

— Ils nous attendent dans deux heures.

— Comment nous organise-t-on ?

Toute l'attention se porta sur Pitt. J'essayai de déceler en lui une ombre de moquerie, un éclat d'orgueil mal placé, une fourberie en demi-teinte... N'importe quoi qui l'aurait placé un peu plus dans ma ligne de mire, qui le discréditerait aux yeux des autres et mettrait fin à sa participation. Mais je n'y vis rien. Pitt, le visage dur et déterminé, semblait prendre son rôle de guide parfaitement au sérieux.

— Le Conseil a demandé un avion privé, l'embarquement sera donc très rapide. Nous arriverons à Sibiu vers quatorze heures trente, heure locale. Il nous faudra ensuite trois bonnes heures en 4x4 pour atteindre le *Tarâmul Vampirilor din Est*. Plus, si la route est enneigée. Les voies ne sont pas entretenues partout. Nous passerons la nuit dans un hôtel et nous nous rendrons au

château des *Strigoii* au petit matin.

— Un chauffeur pour nous accompagner ? demanda Grigore.

Pitt laissa filer un rire léger.

— Toi en personne, mon très cher frère. Tu n'as pas pu oublier à ce point les routes de Transylvanie !

Grigore grimaça. En vérité, je savais qu'il n'avait pas mis les pieds en Roumanie depuis au moins quarante ans. Tout avait dû changer depuis.

— Ensuite ? s'impacenta ce dernier.

— Le Conseil a prévenu la guilde des chevaliers *Strigoii* de notre venue. Enfin... de la vôtre. Remus, Gabriel et toi êtes attendus. Seuls.

Si Grigore fut surpris, il n'en laissa rien paraître. Il n'eut pas le moindre battement de cils.

— Seuls ? répétai-je.

— Oui, seuls. Parce que j'ai coopéré avec feu Ewan, expliqua-t-il en prenant un ton exagérément dramatique, je ne peux me permettre d'être vu avec eux.

— Es-tu considéré comme un traître ? lança Gwen qui ne pouvait dissimuler son aversion alors qu'elle le connaissait à peine.

— Non, mais je pourrais l'être si j'étais repéré. Donc, pardonnez-moi de vouloir assurer mes arrières. Il serait dommage que ma vie soit écourtée si rapidement, j'ai tant de projets, ajouta-t-il en me jetant un regard en biais scintillant de sarcasme.

J'ignorai sa dernière remarque et fronçai les sourcils de surprise.

Pitt prenait donc des risques en nous servant de guide ? Pourquoi ? Pourquoi s'apprêtait-il à mettre les deux pieds en enfer de plein gré ?

De nouveau, il s'adressa à Grigore.

— Tu accompagneras donc Remus et Gabriel, puisque tu es le nouveau « président » du Conseil et que les *Strigoii* ne savent rien de ton implication.

J'écarquillai de grands yeux.

— C'est ce que vous leur avez raconté ? Les membres du Conseil le savent ?

Grigore hocha la tête.

— De plus, Hannah, je suis Roumain. S'ils parlent entre eux, s'ils révèlent une information, je serai à même de les comprendre.

— Ils ne te connaissent pas ?

— Non. Et je compte bien là-dessus pour m'infiltrer.

— Et nous, pendant ce temps ? l'interrogeai-je.

Pitt ne cessait de me regarder.

— Nous serons dans un autre véhicule, m'informa-t-il d'un ton satisfait. Nous attendrons que Grigore et les autres soient entrés, puis nous nous glisserons dans le château.

Je plissai les yeux en le toisant de manière suspecte.

— Qui nous dit que tu ne vas pas essayer de nous bernier ? Que tu n'envoies pas Grigore dans la gueule du

loup pour mieux nous piéger ?

— Mais le loup sera avec moi, Hannah, ricana-t-il.

— Et s'ils décidaient de libérer Darius et Leith ? fit remarquer Gwen. Notre intrusion serait considérée comme une agression et ils changeraient d'avis. Pire, ils nous attaqueraient !

Pitt étouffa un rire cynique.

— Ils ne relâchent jamais personne. Ceux qui se retrouvent libres le sont morts. Quant à nous assaillir, ils le feront quoi qu'il arrive. Mais je connais l'endroit comme ma poche. Détendez-vous, se moqua-t-il, vous serez tous ravis de m'avoir avec vous.

Puis il pivota légèrement pour me regarder de côté, semblant dire « Je sais que tu as besoin de moi et c'est jubilatoire. » Il avait raison, je ne pourrais pas me passer de ses services si je voulais retrouver Leith. Il parlait le roumain, il connaissait l'endroit par cœur, il était un vampire... J'avais conscience que j'étais en train de foncer tête baissée dans un mur, mais malgré tout, oui, j'avais besoin de lui.

— Tu as juste intérêt de ne pas nous entourlouper, l'avertit Simon d'une voix coupante.

Pitt s'amusa à rouler exagérément des yeux.

— Voyons, voyons..., je ne saurais trahir les miens.

Mais les autres, oui, aurais-je pu entendre tant l'idée d'écraser les gens comme moi transpirait par tous les pores de sa peau.

— Et quand nous les aurons délivrés, que se passera-t-il ? demanda Gwen. Je doute fortement que nous puissions repartir aussi facilement que nous serons arrivés.

— Par les airs, ma jolie, répondit Pitt avec un clin d'œil. Les *Strigoii* ne savent pas voler.

— Les loups-garous non plus ! cingla Gwen. Tu comptes abandonner Leith et Hannah là-bas ? C'est ça le plan ?

— C'est une idée, siffla-t-il en souriant joyeusement.

Un froid glacial vint se répandre dans mes os. J'avais envie de l'écorcher vif.

— Arrêtez de parler pour ne rien dire ! trancha Grigore, irrité. Nous ramènerons tout le monde. Mais pour ça, il faudra déjà réussir à sauver notre peau. Que tout soit clair entre nous, Petre. Tu nous montres où se trouvent les geôles du château, on récupère Darius, le petit ami d'Hannah et on s'en va. Rien d'autre. Ne te sers pas de la situation pour assouvir tes ambitions personnelles. Tu fais un pas de travers, je te jure sur ce que j'ai de plus cher que tu t'en mordras les doigts.

Pitt haussa un sourcil, perplexe et presque amusé.

— Et qu'as-tu de plus cher, mon très cher frère ?

— Assez !

Grigore ferma les paupières pour se donner de la contenance.

— Fais ce que je te dis et tu n'auras pas à te frotter à

moi.

— Ça pourrait me plaire, au contraire, ironisa Pitt.

Grigore arrêta de respirer d'un coup. Quand il rouvrit les yeux, je vis qu'ils brillaient d'un éclat de fureur que Pitt ferait bien de ne pas ignorer.

— Ne tente pas ta chance avec moi, Petre.

Il avait parlé d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible.

Pitt afficha un sourire mesquin.

— Deux sangs pour un seul, l'un ne survivra pas sans l'autre. C'est ainsi que nous sommes liés pour l'éternité, *frère*.

— *Nu-ti supraestima valoarea, frate, ai putea fi dezamagit. Nu mai însemni nimic pentru mine.*

Personne n'était en mesure de comprendre ce que Grigore venait de dire, mais Pitt blanchit d'un coup. Le malaise ambiant était devenu soudain si pesant que Simon, qui n'avait pas dit grand-chose depuis qu'il était arrivé, frappa avec force dans ses mains comme pour réveiller tout le monde.

— Il va falloir partir !

Pitt et Grigore s'affrontèrent du regard encore quelques secondes avant de baisser les yeux en même temps. J'aurais donné cher pour savoir ce que Grigore lui avait dit, car après ça, Pitt ne lui décrocha plus un mot.

Pierrick et Hermance n'étaient pas encore revenus et je me doutais qu'ils ne feraient leur apparition que

lorsque nous aurions quitté le navire. C'est pourquoi je cherchai un morceau de papier pour leur griffonner un message.

Vous irez chez la maman de Gwen avec Sissi. Soyez coopératifs, pour Perceval. Nous allons le ramener. Je vous aime.
Hannah.

Je le mis bien en évidence sur la table du salon et me tournai vers Pitt et Grigore.

— Je suis prête.

Grigore s'approcha et posa une main réconfortante sur mon épaule. Machinalement, je la recouvris de la mienne en lui souriant de dépit. Il tendit son autre bras et frôla délicatement ma mâchoire du bout des doigts.

— Ça va aller...

— Je l'espère, murmurai-je.

Pitt observa Grigore longuement, puis il fit glisser sur moi une expression indéchiffrable.

C'est le moment que choisit Sissi pour sortir de la chambre et nous rejoindre.

Braquée sur Pitt, elle se posta devant lui en secouant l'index juste sous son nez.

— Si tu lui fais le moindre mal, je jure que je te tue de mes propres mains, l'avertit-elle le plus sérieusement du monde.

Pitt se baissa pour lui soulever le menton du pouce et la fixer droit dans les yeux.

— Je savais bien que tu ne résisterais pas à l'envie de me dire au revoir. Sache que je laisserai tes mains me faire tout ce qu'elles veulent, bébé.

Puis il lui vola un baiser sur les lèvres.

De rage, elle s'essuya la bouche du revers de la main et le repoussa violemment de ses paumes.

Il aboya de rire. Mais quand il se tourna vers nous, sa joie avait définitivement disparu.

— Allons-y !

La pluie avait commencé à tomber drue. Remus, Gabriel et un troisième ange noir nous attendaient sur le tarmac. Il s'appelait Paul et il ferait le voyage avec nous. Il était supposé nous attendre dans un motel pendant que nous irions chercher Darius. Si aucun d'entre nous n'était revenu dans les temps, il préviendrait le Conseil.

Je descendis de la navette en m'abritant avec ma capuche, mais le temps de gagner l'avion, j'étais trempée. Nous montâmes les quelques marches de l'escalier amovible et fûmes accueillis par une hôtesse de l'air affichant un large sourire, celui dû aux passagers capables de se payer un vol en jet privé à 34 000 livres sterling.

— Mesdemoiselles, messieurs, bienvenue à bord de notre Hawker 4000. Je suis Kirsten et je serai votre hôtesse pendant toute la durée de votre voyage.

Jamais, jusqu'alors, je n'avais remarqué combien la société des anges noirs était influente hors de St

Andrews, ni même à quel point elle avait de l'argent. Ce petit voyage express avait été organisé en un rien de temps, sans que les autorités écossaises ne viennent poser la moindre question. Pas une fois nous avons été contrôlés dans l'aéroport. J'avançai la première et entrai dans la cabine aux tons doux et épurés. L'aménagement intérieur était en tout point semblable à ce que j'avais déjà pu voir dans les productions américaines. Le couloir central séparait quatre îlots de deux places, suffisamment espacés les uns des autres pour pouvoir s'allonger, et dont certains étaient aménagés d'une table en acajou. Dans le fond, un canapé crème en cuir pouvait accueillir allègrement quatre personnes, tandis que la porte ouverte d'un cabinet de toilette offrait la possibilité de prendre une douche en cours de vol.

— Bonjour, je suis Tatiana. Installez-vous, mademoiselle, m'invita une seconde hôtesse. Puis-je vous libérer de vos affaires ?

Je hochai la tête et lui tendis mon duffle-coat mouillé. Elle s'en empara du bout des doigts et alla le suspendre dans une penderie à l'arrière de l'avion. Pendant qu'elle s'occupait du reste des passagers, je pris place sur un fauteuil et attendis que quelqu'un vienne me tenir compagnie. C'est Grigore qui s'assit en face de moi. Il y avait pourtant beaucoup d'espace qui séparait nos deux sièges, mais je dus plier les genoux un peu plus quand il s'installa confortablement en étendant ses longues jambes

devant lui, les mains croisées sur son ventre.

— Ça va aller ? chuchota-t-il, en me considérant d'une drôle de manière.

Je tournai la tête vers le hublot et lui répondis sans le regarder.

— Je te dirai ça quand nous les aurons ramenés. Pour le moment, je refuse même de me poser la question.

Je l'entendis rire du nez.

— Tu as toujours été l'humaine la plus courageuse qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Je ne le suis plus Grigore et je ne le redeviendrai jamais.

— Alors ça fait de toi la louve la plus téméraire de cette planète... avec une odeur d'humaine.

Cette fois, je pivotai pour l'observer.

L'amulette... Est-ce que ça l'affectait ?

Il s'étira un peu plus et me bouscula involontairement le pied. Nos yeux se rivèrent de longues secondes pendant lesquelles il me regarda vraiment, intensément et silencieusement.

— Quand je t'ai demandé pourquoi Pitt aidait Darius, tu m'as répondu « Il le lui doit ». Pour quelle raison ? voulus-je savoir, ayant parfaitement conscience que le principal concerné pouvait entendre notre conversation.

— Parce que Darius lui a sauvé la vie un jour.

Il bascula la tête en arrière et ferma les yeux comme s'il s'apprêtait à dormir.

Il n'ajouterait rien d'autre.

Sans un regard, Pitt passa à côté de moi et s'installa dans l'îlot juste derrière. Sans que je puisse faire quoi que ce soit pour y remédier, mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Je n'aimais pas le savoir dans mon dos. Je n'aimais pas le savoir dans les parages tout court. Je me demandais encore de quelle manière j'allais bien pouvoir m'y prendre pour le suivre aveuglément, d'autant que je sentais le traquenard à plein nez et que rien n'aurait pu me dissuader du contraire.

Gwen et Simon prirent place sur les fauteuils à côté des nôtres, tandis que Rufus, Gabriel, Remus et Paul s'assirent avec Pitt. Plusieurs fois, j'avais surpris les regards des membres du Conseil fixés sur moi dans une totale stupéfaction. Personne ne leur avait expliqué que je portais une amulette garolle capable de cacher ma véritable nature. Aucune créature surnaturelle n'aurait deviné ce que j'étais vraiment. La magie que dégagait cet objet était impressionnante et aurait rendu fou n'importe qui sachant réellement qui j'étais. Ignorant leurs coups d'œil effarés, je bouclai ma ceinture et attendis que l'avion manœuvre pour décoller. Vingt minutes plus tard, nous avions pris suffisamment d'altitude pour nous détacher. Le vol durerait trois bonnes heures.

Je me perdis de longues minutes dans la contemplation du tapis nuageux s'étendant juste en dessous de nous et,

petit à petit, je me noyai dans la mélancolie la plus obscure.

Chaque fois que je croyais que notre vie était cousue de fil blanc, Leith et moi devions faire face à une nouvelle adversité, une nouvelle attaque. J'en venais à me demander si, un jour, nous goûterions à la paix à laquelle nous aspirions. On ne mesure pas l'immensité de notre chance quand on affirme que notre existence est monotone. Aux innocents les mains pleines... Mais je n'étais plus innocente du tout. Que me volerait le destin, cette fois-ci ? Leith ? Je devais me préparer au pire.

Chapitre 11

Pitt l'avait prévu. Il neigeait.

La chaussée était glissante et les deux 4x4 que nous avions loués se suivaient lentement sur l'E68 depuis bientôt quatre heures. La nuit était déjà presque tombée. Il restait environ cent kilomètres avant que nous arrivions à destination, nous ne tarderions pas à faire une halte dans un motel. Avec Gwen, Simon et Paul, nous étions montés dans le véhicule qu'il conduisait, mais demain, en partant pour le château de Hunedoara, je me retrouverais confinée dans la même voiture que Pitt, hélas.

Paul et Grigore étaient parfaitement silencieux. Paul prenait son rôle très au sérieux et il ne me serait pas venu à l'idée d'engager la conversation avec lui tant il y semblait hostile et concentré. Quant à Grigore, j'avais conscience que cela lui faisait quelque chose de revenir ici, dans ce pays où il était né. J'avais aperçu ses yeux s'écarquiller de surprise lorsque nous étions arrivés à Sibiu – nul doute que plus rien n'était pareil – et c'était avec un faible tremblement dans les mains qu'il avait

commencé à conduire sur les routes traversant les plaines. Elles nous menaient tout droit au pied des montagnes du sud-ouest des Carpates.

La Transylvanie était belle. Il faisait trop noir pour y distinguer quoi que ce soit désormais, mais alors que je ne l'avais jamais vue autrement que dans les livres ou les reportages, pendant que nous roulions dans la lumière décroissante, j'avais pu apprécier son paysage. Les vastes étendues couvertes de neige à perte de vue, les champs jalonnés de barrières fatiguées, les enclos dans lesquels les meules de foin oubliées faisaient courageusement face à l'hiver, les chapelles en bois et les toits de chaume, c'était brut, authentique et sauvage. Les maisons étaient rares, toutes construites en pierres grises, et les bosquets, sans feuilles, s'érigeant çà et là, donnaient un souffle particulièrement pittoresque à la campagne. Au loin, les montagnes enneigées qu'on percevait hautes, sombres et fières, terminaient de clôturer le panorama aussi remarquablement qu'un tableau de maître. Je détestais être là, mais j'adorais cet endroit.

— Nous allons nous arrêter à Sebeş pour la nuit, nous informa Grigore. Ensuite, il nous restera une bonne heure pour rejoindre le château.

Je m'étais assise derrière lui, je levai les yeux pour croiser son regard dans le rétroviseur.

— Il ressemble à quoi, ce château ? l'interrogeai-je

— Exactement à ce que tu as pu voir dans les films de

chevalerie. Doutes, tourelles, herse, donjons... Les *Strigoii* l'ont fait bâtir anonymement vers la fin du XIV^e siècle. Officiellement, il appartenait au prince Voicu, offert par le roi Sigismond. En réalité, quel qu'en ait été l'usurier, les *Strigoii* ont toujours été derrière à régner en maîtres dans la demeure et ça, depuis des centaines d'années. Après le putsch de 1946, le château a été indexé aux biens nationaux, mais ils y résident encore. C'est à cette période que le roi Michel a perdu une grande quantité de ses propriétés. Mais les *Strigoii* ont survécu à tout, même au communisme, ajouta-t-il avec un léger sourire.

— Il se visite ? demanda Gwen.

— Seulement en partie, mais je ne crois pas qu'on ait beaucoup de temps pour ça, tenta-t-il de plaisanter alors qu'il était lui-même aussi tendu qu'un arc.

Gwen, qui était assise à côté de moi, le fusilla des yeux.

— Où allez-vous vous présenter ? m'enquis-je.

— À l'accueil, tout bêtement.

— Et s'il est trop tard ? lâcha subitement Simon.

Je dardai sur lui un regard si hostile que même si personne n'avait encore rien répondu, il se garda bien d'insister pour avoir une réponse. À partir de là, le reste du voyage se fit dans un silence lourd et tendu que personne n'osa rompre.

Nous arrivâmes devant un motel qui n'était pas sans

rappeler les chalets de haute montagne. Le premier étage était entouré d'un balcon en bois dont la peinture avait été mangée par le froid, tandis que le deuxième était mansardé et ouvert sur de grandes baies vitrées à la transparence douteuse. Cet établissement était en piteux état et n'avait d'un hôtel trois étoiles que la pancarte vieillissante l'indiquant et qui restait désespérément accrochée au mur. Sans bagage, nous sortîmes du véhicule.

— Ça contraste avec le jet privé ! siffla Pitt en claquant la portière de son 4x4.

— On n'est pas là pour se la couler douce ! répliqua Gabriel, d'une voix cassante.

Des trois membres du Conseil, cet homme était le plus imposant. Il devait mesurer presque deux mètres et peser plus de cent kilos, alors que Remus et Paul étaient plutôt petits et aussi secs que des coureurs de fond. Néanmoins, pour les avoir vus à l'œuvre, je savais que leur force était spectaculaire et que les plus frêles n'avaient rien à envier aux plus forts. Mais Pitt ne semblait pas être impressionné outre mesure. Il avait du cran, je pouvais lui concéder cette qualité. Remus, Paul et Gabriel étaient clairement hostiles à son égard et ne devaient sans doute pas apprécier qu'il soit de retour à St Andrews. Les regards qu'ils avaient échangés pendant le vol prouvaient à quel point les membres du Conseil se méfiaient de lui et ça me rassurait, ils le tiendraient sous bonne garde.

Nous poussâmes la porte de l'hôtel pour prendre quatre chambres que nous partagerions. Il n'était pas question d'argent, bien entendu, mais ainsi, tout le monde pouvait garder un œil sur tout le monde. La situation était extrêmement tendue, il aurait suffi d'un rien pour faire tout rater alors que nous étions déjà tellement fragilisés par ce que nous ne pouvions pas prévoir. De toute évidence, Grigore resterait avec Pitt. Je supposai qu'ils avaient une quantité importante d'informations à échanger.

Avant de monter, Grigore vint nous parler à Gwen et moi.

— Je sais qu'il est encore tôt, mais Simon, Rufus, Pitt, Gwen et toi allez devoir vous infiltrer dans le château avant l'arrivée du personnel du musée et de la visite guidée, puisqu'ensuite, tous les accès possibles au sous-sol sont ultra surveillés. Je vous recommande de dormir maintenant. Et ne présumez pas de vos forces, vous en aurez besoin.

Je levai le nez sur le mur, l'horloge affichait à peine dix-neuf heures quinze.

— As-tu l'autre médaillon ? me questionna-t-il.

— Bien entendu.

— Tu le prêteras à Gwen pour qu'elle le porte.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne sais pas si ça peut marcher sur elle, Grigore. Les amulettes garolles ont été conçues pour les garous,

afin que personne ne puisse identifier leur odeur quand ils les portent. Personne ne m'a jamais dit que ça fonctionnait sur les anges noirs.

Agacé, Grigore fit claquer sa langue contre son palais.

— Vous essayerez et si ça ne marche pas, on avisera. Maintenant, montez vous reposer. *Noapte Buna...*

Puis il nous donna notre clé.

Nous hochâmes le menton sans même essayer de protester. En vérité, nous étions trop sur les nerfs pour dormir, mais bien trop fatiguées moralement pour résister.

Nous avançâmes jusqu'à la cage d'escalier afin de gagner le premier étage, Grigore me héla avant que je ne mette le pied sur la première marche.

— Hannah, attends !

Il pencha légèrement la tête de côté pour me faire signe d'approcher.

— Je te rejoins après, murmurai-je à Gwen.

Elle acquiesça d'un battement de cils et disparut rapidement.

Je me plantai devant Grigore, les yeux levés sur lui.

Son regard bleu se fit doux et protecteur, j'en ressentis un coup intolérable dans le cœur. C'est Leith qui m'observait ainsi, habituellement. Je dus me mordre les lèvres pour retenir un sanglot. Pourquoi ? Pourquoi lui ? avais-je envie de hurler. Pourquoi me l'avait-on enlevé ?

— J'ai parfois tendance à oublier que tu es la seule à avoir besoin de te nourrir souvent. Est-ce que tu as faim ?

Je secouai le menton. J'aurais été incapable de manger quoi que ce soit. Je n'avais d'ailleurs rien avalé de la journée à part quelques verres d'eau.

— Ok. Ne crois pas que je radote, Hannah, mais ce que nous nous apprêtons à faire nécessite de l'énergie. Tu ne sais pas ce qu'on peut trouver dans ce château. Ne joue pas au plus fort, promis ? Je suppose que tu as appris à jauger ta résistance physique. Nourris-toi si tu sens que tu ne tiendras pas.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Justement, si, dit-il sévèrement en passant nerveusement la main dans ses boucles blondes foncées lui arrivant au-dessus du menton.

Pour avoir cette nuance de cheveux, plus sombre que celle de ses semblables, Grigore avait dû être très brun quand il était humain. Naturellement brun. Pas comme Gwen qui était teintée en noir corbeau lorsque je l'avais rencontrée. En réalité, elle devait être beaucoup plus claire que ça et c'est pourquoi elle était devenue blonde comme les blés, ensuite.

Grigore avait gardé un côté ténébreux. Il avait ce regard profond, énigmatique et obscur si typiquement latin. La bouche mince, le nez droit et la mâchoire carrée couverte d'une éternelle barbe de trois jours, un grain de beauté sur la joue, il émanait de lui une virilité que personne n'aurait pu ignorer. Je me surpris à me demander si, comme Darius, il était capable de changer

d'apparence, ou s'il avait ce visage-là au moment de sa transformation. Je me plaisais à penser que oui. Il lui allait si bien. Grigore était beau. Très beau.

Pendant que je réfléchissais en le regardant, il posa des yeux tourmentés sur moi.

— Il ne doit rien t'arriver, Hannah.

— On ne peut rien prévoir, Grigore. Je ne suis pas venue là pour sauver ma vie, mais celle de Leith et Darius. Il arrivera ce qu'il arrivera.

D'un geste inattendu, il tendit le bras et, du dos de la main, caressa doucement ma joue.

Surprise, je m'immobilisai complètement, comme glacée par le contact de sa peau sur la mienne, alors que celle-ci n'était pourtant pas si froide.

— Je déteste que tu le portes, gronda-t-il.

J'écarquillai de grands yeux.

— Quoi donc ?

Il m'électrisa un peu plus lorsqu'il passa les doigts sous le col de mon pull pour en tirer la cordelette de mon amulette.

— Ton médaillon.

— Pou-pourquoi ? bégayai-je.

— Parce que tu sens de nouveau comme elle. Ça me rend fou.

Tous mes poils se hérissèrent d'un seul coup.

Puis subitement, il me planta là et rejoignit les autres.

Je restai quelques secondes immobile à réfléchir. Il ne

l'avait pas dit de cette manière-là, dans l'avion. J'avais simplement compris que mon parfum rendu humain par l'amulette le surprenait, pas que j'avais retrouvé mon odeur d'avant et que je faisais encore une fois ressurgir ses démons du passé, cette jeune fille qu'il avait décidé de tuer pour sauver sa peau. Grigore était torturé, tiraillé au-delà de ce que j'avais pu penser et j'avais deux bonnes raisons pour ne pas aimer ça. D'une part, il était devenu un ami proche et sincère, sur qui je pouvais compter – je détestais le voir souffrir – d'autre part, je savais que j'étais la demi-cause de ce trouble et ce qui en résultait était totalement ingérable pour moi : humaine, je l'attirais. Sauvagement, irrémédiablement et douloureusement, je l'attirais.

Un long frisson, dont je refusais catégoriquement d'interpréter le sens, s'épandit le long de ma colonne vertébrale. Il ne manquait plus que ça...

J'enfouis profondément mes poings dans les poches de mon manteau et, les nerfs à fleur de peau, je montai retrouver Gwen.

Dormir. Oublier. Récupérer. Juste pour quelques heures...

Il le fallait.

Simon venait de frapper à la porte pour nous réveiller. J'ouvris les yeux sur un ciel étoilé que la lune éclairait doucement. Les vasistas n'avaient pas de rideaux. Il

faisait encore très noir et le soleil ne se lèverait pas avant trois heures. Il était à peine quatre heures du matin. Gwen et moi n'avions pas échangé un mot de la nuit, alors que nous ne nous étions pas vraiment endormies, nous n'avions pu que somnoler. Nous étions comme tenaillées par la peur, lestées par la crainte morbide de découvrir que nous avions perdu ce qui nous était le plus cher, qu'un effroyable vide naisse en nous. Inconsciemment, j'aurais souhaité être capable de reculer le temps pour que la nuit ne voie plus jamais le jour et rester dans l'espoir brut de ne pas échouer, car plus les heures passaient, plus nous nous approchions de la vérité. Et je n'étais pas prête pour toutes les vérités.

Je me levai la première, en sous-vêtements. Gwen demeura au fond de son lit, les draps remontés jusque sur le nez. J'allumai la lampe de chevet et, sans un mot, je marchai en direction de la salle de bains, barbouillée par l'angoisse, comme jamais je ne l'avais été de toute ma vie. Je frémissais d'effroi à la perspective que Leith puisse être... Non ! Je devais m'interdire d'y penser, d'imaginer quoi que ce soit de négatif. Comme prise d'un regain d'énergie, je décidai de m'habiller sans passer par la case hygiène. Il fallait se hâter, parce que le temps courait, court toujours plus vite que nous. Tant pis pour la douche, elle était parfaitement inutile pour ce que nous allions faire. Je me contentai d'asperger mon visage d'eau fraîche pour me remettre les idées en place et regagnai la

chambre. Là, je sautai dans mes vêtements, je me fis rapidement une queue de cheval et arrachai brutalement les draps au-dessus de Gwen qui n'avait pas daigné bouger d'un pouce.

— Dépêche-toi, nous n'avons pas une minute à perdre. Si tu n'es pas en bas dans cinq minutes, je remonte te chercher par les cheveux s'il le faut !

Je fouillai dans la poche de mon manteau et en sortis la deuxième amulette que je lançai sur la poitrine de Gwen.

— N'oublie pas de mettre ça !

— Depuis quand es-tu devenue un tyran, exactement ? grogna-t-elle sans vraiment être outrée, elle savait que traîner ici n'arrangerait pas les choses.

— Depuis que la tyrannie s'est emparée de ma moitié contre mon gré. Lève-toi !

Je sortis de la chambre en claquant la porte et rejoignis l'équipe. Ils étaient tous déjà là, si bien que je me sentis coupable de ne pas m'être réveillée avant tout le monde, j'étais l'une des premières concernées.

— C'est pas trop tôt ! m'apostropha Pitt. Puisque ta copine est prête, on y va !

Je me retournai pour voir Gwen qui descendait, son odeur d'ange noir totalement envolée. Elle dégageait de nouveau le parfum floral qu'elle avait lorsqu'elle était encore humaine. Chacun d'entre nous resta muet de stupéfaction pendant quelques secondes.

— Hannah doit manger, annonça finalement Grigore et d'une voix sans réplique.

La bouche toujours fermée, je hochai la tête. Je n'avais pas plus d'appétit que la veille, mais il fallait que je me nourrisse, j'en avais besoin.

— Et moi, si j'ai faim, je peux également prendre le temps de déjeuner ? qu'émanda Pitt en claquant une fois des dents. Elle sent rudement bon avec ce machin qui camoufle son odeur de chien mouillé.

Puis il me sourit en se purléchant les canines.

— Elle se bouge ? s'énerva Remus en me mitraillant des yeux. On ne va pas y passer la journée !

Je n'avais rien envie de répliquer. J'étais convaincue que je resterais en off tant que nous n'arriverions pas à destination. J'avais suffisamment à faire avec les batailles de mon cœur et de mon esprit pour me chicaner le museau avec l'un d'eux. Remus, Paul et Gabriel ne comprenaient probablement pas pourquoi Grigore faisait confiance à un ex-ange noir devenu garou, mais peu importait. Ils ne comptaient pas plus que celui ou celle qui se mettrait en travers de mon chemin. À contrecœur, je me dirigeai vers la salle de restauration et vis qu'une table avait été préparée pour moi, sûrement la veille. Je m'installai et soulevai les couvercles. Du thé à la menthe se trouvait dans un thermos et la nourriture était encore tiède. Omelette aux champignons, saucisses, soupe, fromage, confiture, petits pains... rien que de sentir tout

ça, j'en avais la nausée. J'optai pour ce qu'il y avait de plus énergétique, protéines et féculents, et avalai le tout en un rien de temps, accompagné d'une grande tasse de thé. Dix minutes plus tard, j'étais prête. Encore cinq de plus et nous nous retrouvâmes dans le 4x4 de Pitt, Gwen, Rufus, Simon et moi, laissant Paul derrière nous. Il attendrait notre retour.

La route s'était avérée difficile à pratiquer, il avait neigé tout le long, si bien que nous arrivâmes dans la ville même de Hunedoara vers sept heures, le jour commençait tout juste à se lever. Pitt s'était garé devant un commissariat de police, veillant à laisser les clefs sous le pare-soleil. Il savait ce qu'il faisait. Une fois sortis du château, nous ne pourrions probablement pas prendre la fuite en voiture, de fait le véhicule resterait à l'abandon. Pitt veillait à ce que les autorités le récupèrent pour le restituer à l'agence. Venant de la part de quelqu'un d'aussi peu scrupuleux, il y avait de quoi être étonné.

Sous nos regards hébétés, alors que nous l'attendions sur le trottoir, Pitt descendit du véhicule, laissa la porte ouverte et se pencha à l'intérieur pour klaxonner furieusement. Deux officiers de police finirent par sortir pour régler son compte au petit malin qui ameutait tout le quartier aux aurores. Nous comprîmes à quoi Pitt jouait quand il prit la fuite. Il voulait que le 4x4 soit repéré au plus tôt.

Nous nous éclipsâmes à notre tour, sous l'œil furibond

des policiers.

— T'aurais pu prévenir ! râla Rufus quand nous fûmes hors de vue. Tu es toujours aussi con !

Pitt éclata de rire comme un gosse fier de son mauvais tour.

— C'était pour vous préparer. Allons-y, le *Castelul Corvineștilor* est à quelques kilomètres.

Il s'élança comme une ombre dans le jour naissant. Aucun humain n'aurait été capable de le distinguer. Nous le suivîmes au même rythme et cavalâmes pendant plusieurs minutes avant d'arriver aux abords du château. Je levai le nez pour mieux l'admirer. Il était magnifique et digne du plus beau des contes de fées bien qu'il fut transformé, au cours des siècles, en forteresse militaire. Je restai subjuguée devant le pont-levis restitué, les tourelles gothiques ouvragées, les créneaux délicats et les fenêtres en encorbellement. Aucune fausse note mise à part les dizaines de cheminées d'usines alentour qui venaient gâcher le paysage. Ce château aurait pourtant mérité de s'élever au milieu d'un écrin de verdure. J'eus un violent pincement au cœur qui me ramena bien vite à la réalité. Leith était enfermé à l'intérieur, alors que l'étudiant en histoire de l'art qu'il était aurait adoré en faire la visite en homme libre.

— Qu'attendons-nous ? lançai-je à Pitt.

Il vira de côté pour me faire face.

— Tu as retrouvé ta langue ? L'appel du loup te

réanime ?

— Arrête de parler pour ne rien dire, répliquai-je et montre-nous où ils sont !

D'un air supérieur, Pitt s'appuya au muret qui ceinturait le château.

— Où *il* est, rectifia-t-il. Je n'ai jamais dit que je te conduirais à ton petit ami.

— Arrête de jouer au plus malin ! s'énerva Gwen. Nous ne repartirons pas sans Leith ! Alors, autant nous dire de suite ce que tu sais. Nous nous débrouillerons, avec ou sans toi.

— Mais je ne sais rien à son sujet, nous certifia-t-il, mielleux. Je ne sais rien, à part que je pense qu'il n'est pas ici.

— Tu mens ! m'écriai-je. Tu mens pour le laisser croupir dans cet endroit !

Pitt ricana, me contraignant à me retenir de lui envoyer mon poing dans la figure.

— Croupir n'est pas exactement ce qu'il fera s'il est bel et bien là, *Hannah*.

Sa voix prenait une tonalité aigre à chaque fois qu'il prononçait mon prénom.

— S'il est ici et qu'il y reste, il mourra. C'est aussi simple que ça.

— Assez pinaillé ! intervint Rufus. Par quoi commençons-nous ?

Pitt ne répondit pas et s'attarda à me considérer

soigneusement. Je ne le lâchai pas des yeux. Il savait que je bouillais à l'intérieur, que je brûlais d'envie d'arracher les siens et de les lui faire avaler. Le premier qui détourne le regard a perdu, semblait-il vouloir dire. Mais je n'avais pas de temps à gaspiller avec ces petits jeux stupides, je montrai du doigt le pont-levis et expirai exagérément d'un air moqueur.

— J'imagine que nous ne passerons pas par la porte principale. Quel chemin tu préconises, ô grand guide ?

— Le personnel utilise généralement l'entrée principale. Quant aux gardes *strigoii*, ils sont partout. Ils bloquent tous les accès.

Puis il sourit en baissant la tête en direction des douves.

— Tous, sauf un.

Du menton, il nous indiqua un rocher contre la pente intérieure du fossé. En le regardant comme ça, il me parut évident qu'il n'était pas là par hasard.

— Derrière se trouve une pièce menant à un niveau totalement inutilisé. Pendant des années, les gamins s'amusaient à y entrer en douce, les *Strigoii* en ont fait barrer l'accès.

— Un niveau ? s'étonna Rufus. Mais combien y en a-t-il ?

— Trois sous la terre. Celui-ci est le premier. Il permet de camoufler ce qu'il se passe dans les galeries du -2 et du -3.

J'évaluai la distance entre les pierres inférieures du château et le fond des douves, il devait bien y avoir une bonne dizaine de mètres. Les sous-sols devaient être immenses.

— Il s'y déroule quoi ?

J'imaginai toutes sortes de choses. Des gens emprisonnés, d'autres torturés comme pouvaient l'être Leith et Darius en ce moment même, des mises à mort, des hommes et des femmes parqués pour servir de garde-manger...

— À l'époque, les détenus étaient enfermés au niveau -2.

— Et en dessous ? voulut savoir Simon.

Il me sembla voir Pitt serrer les mâchoires et gonfler imperceptiblement les narines.

— Les *Razboinicii din umbra*. Les guerriers de l'ombre.

— Qui sont-ils ? demandai-je parce que Grigore avait déjà mentionné leur nom.

Il plongea les yeux dans les miens et, au lieu de la moquerie habituelle, ils me parurent animés par ce que je crus interpréter comme de la crainte.

— De très puissants vampires qui ne servent que le Grand *Strigoï*. Personne ne les a même jamais vus à part lui. D'ailleurs, priez le ciel pour que nous ne tombions jamais sur eux.

— Le Grand *Strigoï* ? répéta Rufus.

— Le maître suprême. Celui qui est à l'origine de notre espèce.

Simon et Rufus levèrent les sourcils en même temps, se demandant quelle crédibilité donner à cette histoire, et pour cause, d'après la légende, les anges noirs seraient nés de l'accouplement entre un vampire et une stryge. Mais leur amour éphémère aurait eu raison du vampire, lorsque sa compagne, assoiffée, se serait abreuvée de son sang avant de le tuer. Si tout ceci était vrai, comment pouvait-il être encore vivant ?

J'étais sortie du cadre classique de la vie depuis des mois, fallait-il que je sois de nouveau surprise ? Non. J'avais presque envie de croire ce qu'avancait Pitt. L'homme ne connaissait pas précisément son histoire, il en allait sûrement de même pour l'ange noir. La légende était incomplète.

— Il l'est vraiment ? murmura Simon, hébété.

Pitt hocha la tête.

— Probablement, oui. Il est sans âge. D'une puissance et d'un savoir immenses.

— Mais... comment ? demanda Gwen qui connaissait parfaitement le sujet.

— Nul ne le sait.

Il leva les yeux pour jauger l'état du ciel.

— Ne tardons plus, il fera bientôt trop jour pour passer inaperçus.

Sans rien ajouter, d'un geste maîtrisé et élégant, il

appuya une main contre la rambarde en bois et sauta par-dessus pour atterrir souplement plusieurs mètres plus bas.

Gwen, Rufus, Simon et moi nous regardâmes furtivement, puis nous l'imitâmes.

Pitt se déplaça de façon presque invisible et aussi silencieusement que l'air. Arrivé en face du rocher, il demanda aux garçons de venir l'aider à le faire bouger. Ce fut fait en quelques secondes à peine. Derrière, une épaisse porte en bois cloutée, pourvue d'une vieille serrure rouillée et d'un loquet, nous fit fièrement face, nous défiant d'essayer d'entrer. Alors que je m'attendais à ce qu'elle vole en éclats sous les assauts de Pitt, celui-ci n'eut qu'à la pousser doucement pour l'ouvrir. Un par un, nous pénétrâmes dans une geôle sombre et humide que seuls quelques rats et insectes avaient bien voulu honorer de leur présence. Avec l'aide de Simon, Pitt réussit à tirer le rocher et à se faufiler derrière pour refermer l'accès.

— Dès que nous sortirons de cette pièce, murmura Pitt, vous ne proférerez plus un son. Même votre souffle devra être imperceptible.

— Et pour notre odeur ? s'enquit Simon.

— Plusieurs anges noirs sont au service des *Strigoii*. Notre présence ne sera pas particulièrement remarquée.

— Et pour elles ? continua Simon en faisant un geste vers nous.

— Pour tout le monde, elles sont humaines. Humaines et généreuses. Elles viennent pour partager leur sang avec

le petit personnel des sous-sols, précisa-t-il sans plaisanter le moins du monde. C'est monnaie courante. Afin de préserver leur anonymat, les *Strigoii* ne chassent plus depuis longtemps, les humains se donnent à eux de leur plein gré. Enfin..., ce n'est jamais à cent pour cent le cas. Nous aurons donc manipulé celles-ci pour les offrir aux gardes.

— Ils tuent ? s'inquiéta Gwen. Ils saignent à blanc ?

— Non. Jamais.

— Ça ira ? nous demanda Rufus, un peu paniqué.

Gwen et moi nous regardâmes dans le noir et hochâmes la tête d'un commun accord.

— Très bien, se satisfît Pitt. Il y a une dernière chose. Je ne dois être vu sous aucun prétexte. Dans ces galeries, bon nombre de vampires m'ont connu, des siècles plus tôt. Les *Strigoii* ont une excellente mémoire et ma présence ici serait plus que suspecte, ils savent que je viens de St Andrews et feront le rapprochement avec Darius. C'est pourquoi je partirai en éclaireur, prenant au moins cinq ou six mètres d'avance sur vous pour ne pas être repéré. Vous allez devoir me suivre précisément et dans un parfait silence. Si vous croisez quelqu'un, dites que vous apportez la *hrana rosie*, la pitance rouge. Utilisez bien ces mots, c'est un code. Pour le reste, personne ne sera surpris de vous entendre parler une autre langue. Des anges noirs de tous pays font un pèlerinage à Hudenoara, tout le monde s'exprime en anglais. C'est

d'ailleurs ici qu'Ewan a rencontré les *Strigoii* avec qui il a négocié ton sacrifice, ajouta-t-il en me regardant. Veillez à ne pas trop jacasser, à rester discrets et rappelez-vous que même pour le gardien le plus minable, vous lui êtes inférieurs. Un seul débordement et vous serez percés à jour. C'est compris ?

Nous acquiesçâmes tous silencieusement, tenus en respect par la peur qui grandissait un peu plus chaque fois que Pitt prononçait un mot.

— Nous allons les récupérer, chuchota Pitt en croisant volontairement mon regard.

Mon Dieu... Il avait dit « les ». Il avait dit « les »... Que lui prenait-il ?

Je n'avais plus le temps de réfléchir au fait qu'il n'en pensait rien et qu'il était peut-être sur le point de me tendre un piège. Il tourna le dos et, du pouce, appuya doucement sur le loquet séparant la geôle du couloir qui nous mènerait à Leith et Darius. Presque inconsciemment, je mis ma main dans celle de Gwen. Elle s'approcha de moi et la serra très fort entre ses doigts. Le cœur vibrant, je vis Pitt ouvrir sans bruit le battant en bois. Alors que nous nous apprêtâmes à franchir le seuil pour entrer dans le noir des galeries, un hurlement de douleur déchira le silence.

Celui de Darius.

Chapitre 12

À cet instant, une autre Hannah venait de voir le jour. Celle prête à tuer de sang-froid pour sauver ceux qu'elle aimait. Jamais je n'aurais pensé pouvoir imaginer autant de possibilités de faire du mal. Un milliard d'idées meurtrières étaient train d'envahir mon cerveau, comme par exemple m'emparer de cette chaîne au mur, enroulée autour d'un piton, et fouetter, broyer les os des bourreaux qui étaient en train de briser Darius. Je voulais les entendre bramer de souffrance, cracher, gémir, continuer jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se relever et meurent étouffés dans leur propre sang. Mais ce qui était encore plus déroutant, c'est que je n'éprouvais pas le moindre remords à penser de telles choses. Elles faisaient partie de moi, de qui j'étais devenue. J'avais tellement changé.

Pitt se tourna vers nous et, de l'index, nous intima de nous taire.

Il effectua un déplacement invisible de plusieurs mètres, un deuxième, puis nous fit signe d'avancer. Avant de bouger, j'entrepris une inspection rapide des lieux

absorbés par une obscurité presque complète. Le couloir n'était éclairé que d'une simple torche accrochée sur le mur du fond, ne reflétant qu'une faible lueur. L'atmosphère, rance, humide et oppressante venait accroître l'insalubrité et le sentiment d'abandon de l'endroit. Ce n'était bien sûr qu'une illusion, les niveaux inférieurs étaient fréquentés et sûrement en moins bon état que celui-ci. La moisissure collée aux pierres semblait tout aussi ancienne que le château, et le sol, glissant et couvert de crasse, nous obligerait à nous mouvoir avec précision et attention. Une chute, une seule, et quelqu'un pourrait nous entendre.

Il me fallut quelques instants pour m'habituer. Pas d'air, pas de lumière... Cet endroit était plus inhospitalier qu'un tombeau. Combien de temps les prisonniers enfermés ici pouvaient-ils y vivre sans perdre la raison ? Vivre tout court ? Et cette puanteur... Elle s'emparait de nos narines, de notre gorge, de nos poumons, accentuant la sensation de suffocation.

Le couloir était large et percé de cellules de différentes tailles, ce qui nous permit d'avancer les uns à la suite des autres sans nous bousculer. Le plafond, bas et voûté, obligea Simon – le plus grand d'entre nous – à courber le dos. Ce qui ne l'empêcha pas de se déplacer avec l'aisance et la rapidité propre à ceux de son espèce. Pas un bruit ne filtra, pas même le frottement du tissu entre ses cuisses.

Évoluer dans un silence absolument parfait rendait la situation plus angoissante encore. Là où la voix de l'autre nous aurait peut-être rassurés, apaisés, nous devions nous contenter, comme seul échange sonore, de nos souffles courts, erratiques et vibrants de panique que nous entendions pourtant à peine.

Nous nous précipitâmes dans une geôle au moment où un second hurlement retentit. Plus intense et horrifiant que le précédent. Il conduisit Rufus à poser la main sur la bouche de Gwen pour qu'elle ne rugisse pas de rage. Elle tremblait comme une feuille, était tendue comme un arc et semblait être sur le point de tout casser. J'étais certes d'apparence plus sereine, alors que je n'étais pas dans de meilleures conditions. Ma colère, ma peur, mon empressement de leur sauver la vie..., tout était intérieur, bouillonnant comme le pire des poisons dans un chaudron. Ce calme que je m'efforçais de garder, je le devais à l'enseignement de Leith, car je n'étais pas née loup, rien n'était inné chez moi. Savoir combattre ses émotions permettait de conserver un maximum d'énergie, la maîtrise totale de notre corps et de notre esprit. Si je m'étais transformée brutalement, je serais devenue incontrôlable, j'aurais foncé droit dans le mur, tête baissée. J'aurais tout fichu en l'air. J'étais un trop jeune garou pour prendre des risques et si malgré tout je me retrouvais dans l'obligation de le faire, je serais effrayée, parce que je n'avais jamais été dans ma peau de loup

seule, sans Leith pour me guider.

Je rassemblai mes esprits et penchai discrètement la tête afin de vérifier la galerie et la progression de Pitt. Il venait de suivre le couloir de gauche, nous avions un temps de retard. D'un coup de menton, je leur enjoignis d'avancer et m'élançai la première pour rattraper Pitt. Ce dernier se faufilait tout juste derrière un large pilier en pierre.

Il n'y avait personne à cet étage, pas un bruit. Tout se passait dans le niveau inférieur d'où montaient des rires gras, des applaudissements et des phrases en roumain qu'il nous était impossible de comprendre. Ils s'amusaient de lui, de Darius, ils jouaient avec lui...

Mon cœur se fit plus noir que les ténèbres. Quand vous aimez quelqu'un aussi sincèrement que j'aimais Darius, et qu'on lui fait du mal, il vous arrive de souhaiter, par la seule force de votre volonté, de faire exploser les murs, de désintégrer tout ce qui s'oppose à vous, d'effacer l'ardoise comme si rien n'avait existé. Eh bien, ce n'était pas ce que je voulais. Ce que je désirais, c'était les regarder agoniser, être torturés, s'éteindre à petit feu et en rire, en rire aussi fort qu'ils se moquaient de lui. Par l'Esprit, ce que j'aurais adoré avoir ce pouvoir.

Parmi les éclats de voix, nous entendîmes quelqu'un parler distinctement en anglais, plus fort que les autres comme s'il exigeait que tout le monde l'écoute attentivement.

— J'ai bien vu qu'il est résistant, mais ne l'abîmez pas trop, il faut en laisser pour le Grand *Strigoï*. Vous savez qu'il n'aime pas se contenter des restes.

Il y eut un court silence, puis un nouveau cri de Darius.

Je réprimai un gémissement en me mordant les lèvres et continuai à avancer jusque vers la cage d'escalier où Pitt venait de s'engouffrer.

Les rires recommencèrent à retentir, tandis que l'odeur du sang imprégnait l'air.

Du plat de la main, Simon nous fit signe d'attendre. Il allait descendre les marches en éclaireur. Nous hochâmes la tête et le regardâmes avancer. Il remonta presque aussitôt. Nous pouvions le suivre. Hélas, nous avions à peine fait quelques pas, qu'un bruit retentit derrière nous. Nous avions de la visite. Alerté par notre odeur, le *Strigoï* se hâta de nous rejoindre, trop vite pour que nous ayons la possibilité de nous cacher.

— *Ce faceti aici?* demanda-t-il d'une voix froide.

Simon et Rufus ne perdirent pas de temps et se placèrent derrière nous en faisant mine de nous soutenir. Puis ils bravèrent le regard hostile du nouveau venu.

Il était très petit, pas plus d'un mètre soixante et relativement corpulent. Mais il valait mieux ne pas se fier à sa taille, elle n'était en aucun cas proportionnelle à sa force, car comme ses congénères, il devait être d'une puissance extraordinaire. Brun, la peau mate et les yeux

rouges injectés du sang de la soif, sa façon de nous observer était si naturellement machiavélique qu'il me donna des sueurs froides. Je me souvenais trop bien des deux *Strigoii* venus m'affronter pour me boire. Assoiffés, leurs iris étaient de la même couleur que ceux de l'homme qui se tenait devant nous.

— *Hrana rosie*, dit Rufus avec un fort accent britannique.

Le vampire haussa un sourcil. Ça ne devait pas encore être l'heure des repas, il parut surpris. Alors Gwen, qui jusque-là n'avait pas pris une once d'initiative tant la crainte la tenaillait, réagit bien plus vite que je n'aurais osé le faire. Elle se mit à glousser en poussant des petits cris aigus, donnant l'illusion d'être intimidée, tout en se caressant discrètement le cou d'une main langoureuse. L'effet escompté fut une totale réussite. Le vampire lui envoya un regard glouton qui tiendrait sans doute toutes ses promesses. Galvanisée par le courage de Gwen, je l'imitai et tentai un sourire avenant. Après tout, nous étions supposées être entièrement consentantes, d'autant que j'avais souvent entendu raconter que les donneurs de sang prenaient un réel plaisir à nourrir les vampires. Il était capital que nous les persuasions d'être honorées d'être là.

— Roumaines ? demanda-t-il en anglais.

— Non. Anglaises. Elles ont fait le voyage spécialement pour vous.

Et cet idiot le crut. Enorgueilli, il montra sa satisfaction par un sourire carnassier.

— Elle ! dit-il en pointant le doigt sur Gwen.

Ce qui n'était pas une bonne idée. Gwen et moi étions prêtes à être mordues s'il le fallait, mais à l'instant où le vampire planterait ses crocs dans le cou de Gwen, il pourrait se rendre compte qu'elle était un ange noir et lèverait le voile sur la supercherie. Nous savions que mon sang retrouvait ses propriétés d'origine lorsque je portais l'amulette, Grigore en était certain, mais pour Gwen, nous n'étions sûrs de rien. Une supposition ne suffisait pas pour que nous prenions le risque de tout gâcher.

— Oh, non ! m'insurgeai-je exagérément. J'ai bien meilleur goût qu'elle ! Essayez, vous verrez !

Le *Strigoï* s'en amusa et s'approcha pour me prendre la main. Il la retourna fermement et amena mon poignet juste sous son nez pour le sentir. Il respira bien à fond, ferma les yeux, les rouvrit et hocha la tête.

— Elle, pour moi. Autres, suivez !

D'un geste brusque, il me traîna avec lui dans l'escalier, obligeant Rufus à me lâcher.

Du coin de l'œil, en passant devant un renforcement dans le mur, j'aperçus Pitt qui s'y tenait caché. Le garde ne le remarqua pas, son odeur se mêlait à celle de Rufus et Simon. Le regard que nous échangeâmes sembla se conforter dans un accord silencieux : je devais me laisser faire, quoi qu'il m'en coûte. Et j'étais prête.

Plus nous avancions, plus l'odeur ensanglantée de Darius s'intensifiait. Mais je ne percevais toujours pas celle de Leith. Le vampire brailla quelque chose en roumain et poussa une grille métallique menant dans une cellule éclairée par quelques chandeliers. Plusieurs *Strigoii* attendaient. Nous y entrâmes tous.

— *Hrana !*

Il me jeta au milieu de la pièce tandis que les cinq autres braquaient sur moi des yeux affamés. L'un d'entre eux, plus grand, plus blond que ses congénères et avec des iris étrangement clairs, s'approcha lentement pour me tourner autour.

Je ne les avais plus dans mon champ de vision, mais je sentais la haine de mes amis crépiter jusque dans mes veines, parce qu'ils ne pourraient intervenir, ils ne pourraient pas m'aider. Ils allaient devoir assister à ça sans dire un mot, et peut-être même se battre intérieurement pour ne pas avoir envie de mon sang, eux aussi. Ce sang presque humain dont ils étaient privés depuis des siècles pour certains d'entre eux.

Le vampire blond s'arrêta derrière moi, écarta ma queue de cheval et enfouit sa tête dans mon cou. Je retins un frisson. Puis, au comble de l'effroi, je sentis sa langue froide parcourir ma peau depuis le lobe de mon oreille jusqu'à la naissance de mon épaule et reproduire le mouvement dans l'autre sens. Je dus me faire violence pour ne pas fermer les paupières et montrer à quel point

j'étais mortifiée, écoeurée, scandalisée par ce qui allait suivre.

Subitement, il retira mon manteau. Puis, d'un geste brutal, il empoigna le col de mon pull le déchira brutalement pour dégager ma peau. Les manches encore enroulées autour de mes bras, ce qui restait de la laine couvrant à peine mon décolleté, je me retrouvai en débardeur, la gorge nue, la peau frémissante, totalement offerte. Instinctivement, je plaçai les mains contre ma poitrine, non pas pour me cacher, mais pour empêcher que quelqu'un ne remarque le médaillon calé entre mes seins. Pour détourner l'attention du précieux bijou, je penchai largement la tête de côté, offrant mon cou. Sans crier gare, le *Strigoï* planta violemment les canines dans mon épaule, me faisant hurler de douleur et de surprise. Mais immédiatement, je fis silence et serrai les dents de toutes mes forces, tandis qu'il s'abreuvait à grandes lampées. Quand il eut terminé, il se redressa, satisfait, et s'essuya la bouche du revers de la main. Le plus discrètement possible, je tentai de ramener un pan de tissu sur la plaie afin de cacher qu'elle était déjà en train de se refermer. J'étais couverte de sang.

— Laissons-la-lui ! ordonna-t-il en anglais avec un geste du menton comme pour désigner la pièce qui se situait de l'autre côté du mur. Son hémoglobine est bonne et forte.

Au son de sa voix, je compris que c'était lui qui avait

exigé que Darius ne soit pas abîmé.

Mon cœur se mit à cogner plus fort dans ma poitrine, autant à cause de la peur de le trouver dans un piteux état, que parce que je m'apprêtais à lui permettre de me déchirer la peau. Lorsqu'un vampire a été vidé de toute son énergie, il est hors de contrôle, prêt à tuer pour boire et survivre. Darius serait impitoyable.

— *Niciodata* ! brailla l'un d'eux. Elle, à nous ! Lui, mourir !

— Mais pas de votre main ! hurla le blond. Vous l'avez bien trop amoché, il pourrait rendre l'âme avant que le Grand *Strigoï* ne s'occupe de lui. Cela vous coûtera cher ! Vous n'aurez qu'à utiliser l'autre. L'ange noir doit récupérer.

D'un mouvement de tête, il désigna Gwen qui devint le point de mire de cinq paires d'yeux assoiffés de sang. Nous nous observâmes. Puis je m'attardai sur Simon et Rufus. Nous le savions, Gwen allait être dévoilée, ce n'était qu'une question de minutes. À partir de là, nous finirions tous par nous battre, mais il était encore trop tôt, nous n'avions pas libéré Darius et encore moins retrouvé Leith. Hélas, nous n'avions plus le choix. Le vampire blond, sans aucun égard pour moi, m'attrapa par le bras pour m'obliger à le suivre. Ce que je fis le plus docilement possible.

— Toi, viens avec nous, dit-il à Simon.

Nous sortîmes de la geôle en laissant Rufus et Gwen

derrière nous. Nous nous engageâmes dans le couloir et nous arrê tâmes quelques mètres plus loin devant les barreaux épais d'une cellule. Même avec une vision me permettant de deviner les formes dans la nuit, il y faisait trop sombre pour que je réussisse à distinguer quoi que ce soit au-delà d'un mètre. Je ne voyais pas Darius. En revanche, je le sentais. Il était là, tout au fond, sûrement prostré dans le coin le plus reculé du cachot. Rufus, qui marchait derrière moi, fit quelques pas supplémentaires pour pencher la tête en avant. Contrairement à moi et parce qu'il était un vampire, dans le noir, il avait une vue parfaite, et ce qu'il vit le glaça d'effroi.

— Trop sensible ! se moqua le *Strigoï* d'un ton méprisant. Ceux de ton espèce n'ont pas hérité de notre courage. Avance et baisse les chaînes !

Simon s'enfonça dans la prison comme s'il marchait sur des œufs. Mon cœur ne cessait d'accélérer la cadence. Puis il s'arrêta tout net de battre lorsque le blond alluma une torche derrière lui.

Darius... Mon ami. Celui qui m'avait prise sous son aile quand j'en avais le plus besoin.

Brisé.

Meurtri.

Plus affaibli qu'un enfant malade.

Il était là, bras et jambes écartées, partiellement nu et attaché à un châssis en bois. Soulevé à l'aide d'une poulie, il était maintenu en l'air par une ceinture et des

entraves dans lesquelles passaient des chaînes permettant de le monter et de le descendre. Ces barbares ne manquaient ni d'imagination ni de cruauté. Darius était maculé de sang formant une flaque juste en dessous de lui. Le dernier châtement corporel venait de lui être infligé. Sa tête tombait en avant et ses cheveux lui cachaient entièrement le visage. Je n'entendais pas un bruit, pas un hoquet, pas un souffle, comme s'il était mort, mort une seconde fois.

J'avais peur. Peur d'entrer et de voir précisément ce qu'on lui avait fait subir, peur de la colère qui bouillonnait en moi, de la voix vengeresse me hurlant de laisser la bête me posséder. Je vibraï du désir de tuer ces ordures une à une, de me ruer sur eux, de les éviscérer, les décapiter et répandre leur sang dans ce château maudit. Mes muscles me faisaient mal, me brûlaient, me tenaillaient. Comme dotés d'une vie propre, ils semblaient vouloir s'étirer sous ma peau, être libres de prendre une autre forme. J'étais sur le point de devenir folle à résister comme je le faisais.

Le souffle court et la mâchoire serrée, je tentai de me ressaisir. Je n'avais pas le droit de baisser ma garde et de me laisser aller à mon penchant le plus primitif. Si je cédaï, plusieurs autres *Strigoii* arriveraient et nous anéantiraient en un rien de temps. Grigore, Remus et Gabriel resteraient peut-être coincés ici et nous aurions fait tout ça pour rien.

Je m'interdisais de nous mettre en péril. Or, j'en étais quand même à me demander quel était le but de la manœuvre. En quoi rencontrer le chef suprême des vampires rendrait-il la mission plus facile ? Dès le départ, Grigore savait que ce monstre ne changerait pas d'avis. Alors pourquoi tenait-il tellement à plaider la cause de Darius ?

— Avance ! cria le *Strigoï* derrière moi. Et toi, tire sur ces foutues chaînes !

Simon et moi nous exécutâmes, pris dans l'étau de nos pulsions les plus meurtrières, littéralement écartelés entre ce que nous voulions faire et la manière dont nous devions agir à tout prix. En même temps que Simon faisait descendre Darius, j'eus l'impression que du plomb enrobait puissamment mes pieds, il me sembla que jamais je ne pourrais atteindre les deux mètres qui nous séparaient.

— Stop ! hurla le vampire blond à Simon. Maintenant, fais pivoter le châssis.

Simon obéit et tourna Darius face à nous.

Mes jambes me lâchèrent et le contenu de mon estomac remonta si vite que je me pliai en deux et vomis sur le sol avant d'avoir eu le temps de le voir venir. Je toussai, crachotai, soufflai, et me relevai lentement, osant à peine reposer les yeux sur Darius.

Le vampire éclata d'un rire sardonique.

— Ton sang va le requinquer, poulette ! Approche-

toi !

Darius était dans un état épouvantable. Il avait disparu depuis trois jours et paraissait déjà si amaigri. Mais ce n'était pas ce qu'il y avait de pire. Il lui manquait des lambeaux de peau sur le torse, le ventre et les jambes. Ses côtes étaient lacérées de coups de lames tranchantes et ses genoux formaient un angle curieux, comme s'ils avaient été brisés à plusieurs reprises. Sur sa taille, ses aisselles et ses biceps, il me sembla qu'on lui avait arraché des morceaux de chair en le mordant.

Darius était un ange noir, il se régénérait sans cesse, et à cause de cela, il avait dû vivre un calvaire, laissant un terrain de jeu presque vierge à ses bourreaux, encore et encore. Mais à présent, il était bien trop mal en point. Les plaies étaient profondes. Il ne cicatrisait pas complètement tant il était affaibli. Son corps, puissant et solide, avait rendu les armes d'avoir été autant supplicié. S'il ne buvait pas à ma veine, il mourrait.

Le vampire blond me poussa en avant, jusqu'à ce que je me retrouve à quelques centimètres de Darius. Là, il empoigna ses cheveux pour lui relever la tête, Darius ne réagit pas. Alors, de son autre main qu'il passa derrière ma nuque, il s'apprêta à me soulever de terre, arrêté par Simon dont je percevais la colère crépiter à l'intérieur de chacun de ses pores.

— Je vais le faire, proposa-t-il.

Il m'attrapa par la taille et, tandis que le vampire me

contraignait à pencher la tête de côté, il me leva à hauteur du visage de Darius.

— Elle ne saigne plus. Mords-la, ordonna-t-il à Simon. Ça le réveillera.

Je sentis la panique qui venait d'envelopper Simon. Depuis combien d'années n'avait-il pas bu une seule goutte de sang humain ? Même si le mien ne l'était plus vraiment, le pouvoir de l'amulette le rendait aussi commun que celui de n'importe quelle femme. Simon, comme tous ceux qui vivaient à St Andrews, avait fait le choix de se nourrir autrement, parce que la morsure divine, celle qui amène le sang riche et délicat de l'homme, était ensuite une véritable torture pour l'esprit. Je me souvenais de la puissance de son parfum, de l'énergie qu'elle avait décuplée en moi en seulement une gorgée. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon alors même que j'étais un ange noir et que tout me paraissait écœurant à avaler. Les anges noirs souffraient de s'en priver. Simon souffrait à ce moment même.

D'un clignement de paupières, je lui fis comprendre qu'il ne fallait pas tarder. Ses iris, que l'excitation, l'envie et la culpabilité rendaient lumineux, se liquéfièrent complètement. Il prit une courte inspiration, ouvrit la bouche et plongea sur ma veine, rapidement, précisément. Puis il se releva aussitôt et s'empêcha de se lécher les lèvres, alors qu'une lueur de plaisir inassouvi l'embrassait. Le sang coulait le long de mon cou, abondamment et

suffisamment pour contraindre Darius à lever les yeux. Derrière le rideau de ses cheveux blonds poissés par la saleté, la sueur et le sang, je vis le regard d'un prédateur, les iris rouges d'un vampire qui avait faim et, un instant, j'eus peur. Assoiffé, il ne me reconnaissait plus.

Soudain, les quatre autres *Strigoii* firent irruption dans la cellule.

— *Trage la masea?* ricana l'un d'eux.

Puis il continua dans un anglais parfait pour que Gwen comprenne. Elle n'avait pas encore été mordue.

— On a dit à la fille qu'on voulait assister à ça. Ça nous excite. Ensuite, on s'occupera d'elle. Chérie, on te fera la totale. Prépare-toi.

Gwen...

Je l'entendis gémir, et pas parce qu'elle avait peur de ce que ces brutes pourraient bien lui faire subir. Elle venait de voir Darius.

Soudain, ce dernier se projeta en avant d'un puissant coup de reins. Il cogna durement mon front avec le sien, me conduisant à rejeter la tête en arrière. La seconde d'après, il rompait son jeûne de plus de six siècles en harponnant férocement ma gorge. Un hurlement effroyable s'en échappa. Ça faisait mal, tellement mal. Impossible de savoir ce qui était le plus douloureux exactement ; la violence de ses succions, ou le fait que mon ami pourrait me tuer froidement sans réaliser une seule seconde qu'il s'agissait de moi. Il n'était plus le

même, ce n'était plus lui. Un instant, j'eus la conviction que je mourrais ici.

— Maintenant, c'est à nous, ma jolie ! s'écria une voix derrière nous. Je vais boire à ton cou et tu vas adorer ça !

Puis tout se déroula très vite. Un feulement sauvage retentit, suivi du bruit mat d'un coup qu'on aurait donné. Gwen venait d'exploser en éjectant brutalement l'un des vampires dans le mur de pierre. Passé la surprise de ce retournement de situation, le *Strigoï* blond ne mit pas longtemps à réagir, il se propulsa aussitôt sur Gwen et Rufus. Simon me lâcha immédiatement et, incapable de retenir le poids de mon corps avec sa mâchoire, Darius ouvrit la bouche me laissant tomber par terre comme une poupée de chiffon. Sans bouger, je tentai de reprendre mon souffle, tandis que derrière moi, j'entendais des grognements, des cris... Un affrontement impitoyable venait de commencer. Cinq contre trois, dont une femelle ange noir de peu d'expérience, ils n'y arriveraient jamais. Les *Strigoï* étaient extrêmement puissants, sûrement plus encore lorsqu'ils étaient sur leur propre territoire.

À bout de forces, je réussis à me tourner doucement vers eux. Gwen se défendait comme un diable, tâchant d'éviter les coups qu'elle recevait quand même une fois sur deux. Elle était devenue le jouet d'un vampire qui s'amusait avec elle comme un chat avec une souris. À chaque fois qu'elle voulait répliquer, il se dématérialisait en fumée noire et les poings de Gwen s'abattaient dans le

vide. Alors, il apparaissait derrière elle pour la frapper sournoisement et plus violemment encore. D'une soudaine détente, elle parvint à lui faire face et à lui envoyer le genou dans le bas-ventre. Déstabilisé, il se plia en deux. Gwen en profita pour lui agripper le cou à deux mains, serra de toutes ses forces et le fit craquer d'un geste sec. Sans perdre une seconde, Rufus prit la place de Gwen et laissa retomber ses serres tranchantes sur la nuque du vampire. La tête bascula sur le sol, roula, puis le corps s'affaissa.

Ce qu'il se passa ensuite, je n'eus pas le temps de le voir. En rage, déchaîné et assoiffé, Darius réussit à briser les entraves lui maintenant chevilles et poignets. Effréné, il s'écrasa de tout son poids pour chercher mon cou. Désespérée et épuisée, je tentai de le repousser en le tirant par les cheveux. Mais dans cet état proche de la transe, même affaibli, Darius était plus fort que moi. Il s'empara de mes mains qu'il bloqua au-dessus de ma tête pour mieux plonger sur le sang qui continuait de couler abondamment de mes veines. Il imprimait une telle puissance à son geste que je ne pouvais rien faire.

— Darius ! Darius ! m'écriai-je en m'étouffant.
Darius !

Rien, il n'entendait rien. Il n'existait plus que pour ce fluide dont il avait tant manqué et qu'il percevait comme un miracle. Plus rien d'autre ne comptait que boire, se fortifier, se repaître de l'élixir sacré.

J'avais froid.

Je n'allais pas en sortir vivante.

Sa langue claquait contre son palais tandis qu'il aspirait ma vie. Je commençai à voir des étoiles. S'il ne s'arrêtait pas maintenant, il ne resterait plus rien de moi.

— Perceval..., réussis-je à murmurer.

Il répondit par un grognement de bête sauvage en lâchant mes mains pour agripper mes épaules et avoir plus de prise sur ma gorge. Il était insatiable, brutal et déterminé. Je n'avais plus la force de me débattre. Immobile, j'attendais que le glas tombe. Soudain, je le sentis être soulevé de terre avec férocité. Libérée, je clignai plusieurs fois des paupières et aperçus Pitt. Il venait de me sauver la vie.

— Hannah ! s'écria Gwen en s'agenouillant à mes côtés. Ça va ?

Je repris mon souffle et réussis à relever doucement la tête, la vue brouillée.

Elle sentait de nouveau l'odeur ferreuse des anges noirs. Elle avait perdu son amulette.

Gwen m'aida à me redresser et posa sur mes épaules la laine chaude de mon manteau. Je me contorsionnai tant bien que mal et l'enfilai complètement. Car même si mon sang se régénérait rapidement, j'en avais perdu beaucoup et j'étais frigorifiée.

Lorsque je pus de nouveau prêter attention à mon environnement, il ne restait plus qu'un *Strigoï* dans le

cachot, et il était mort.

— Où sont les autres ? demandai-je. Ils ont pris la fuite ?

Gwen hocha la tête.

— Et Darius ?

— Il est là, murmura-t-elle. Il est là.

Je suivis son regard et le vit. Le souffle court, les yeux hagards, il était maintenu brutalement contre le mur par Pitt.

— Les renforts seront là d'une minute à l'autre, reprit Gwen. Il faut qu'on parte au plus vite.

— Pas sans Leith ! m'écriai-je, alors qu'un vertige me contraignait à fermer les yeux.

— Ils arrivent, murmura Pitt dans un souffle.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une odeur de putréfaction, de chou pourri et de goudron frais, devenue bien trop familière, se répandit dans les galeries. La même qui persistait autour des corps retrouvés à St Andrews. C'était eux. Les guerriers de l'ombre.

Chapitre 13

— Vite ! Par ici ! hurla Pitt en nous montrant l'opposé du couloir par lequel nous étions venus. Suivez-moi !

En quelques secondes, Gwen, Simon, Rufus et Pitt se séparèrent d'une partie de leurs vêtements qu'ils abandonnèrent au sol. Ils se retrouvèrent torse nu, prêts à s'envoler dès qu'ils auraient mis un pied dehors, si besoin. Rapide comme l'éclair, Rufus fit passer Darius par-dessus son épaule pour le porter. Enfin, tous les cinq s'élançèrent dans la galerie.

Aussi immobile qu'une pierre, je les vis se précipiter vers la sortie.

Je ne partirais pas sans Leith. Je ne quitterais pas cet endroit sans le ramener avec moi. Je ne réfléchis pas un instant de plus. Je ramassai l'amulette de Gwen qui se trouvait par terre et m'enfonçai en courant dans l'obscurité des souterrains, n'ayant aucune idée de la direction précise je devais prendre.

— Hannah ! hurla Gwen derrière moi.

Ils avaient atteint le premier niveau, mais je n'écoutais

pas, je ne m'arrêterais pas. Seul Leith comptait. Je puisais ma force dans l'adrénaline et la détermination. Elles compensaient la faiblesse de mon corps malmené qui se régénérait plus vite que jamais tant ma volonté était grande.

Même si l'odeur de Leith ne me parvenait toujours pas, j'étais certaine qu'il était caché dans les cellules inférieures, là où les guerriers de l'ombre se terraient. Ce que je m'apprêtais à faire était très dangereux, j'en avais conscience. Je pourrais y laisser la vie, mais rien ne saurait m'empêcher d'y aller. Rien.

En très peu de temps, j'atteignis l'embouchure d'un passage. Il donnait sur une cage d'escalier menant aux profondeurs extrêmes du château.

— Hannah ! redoubla Gwen d'une voix lointaine.

Un grondement sourd lui répondit aussitôt. Ils arrivaient.

Ce n'était pas la peine d'attendre qu'ils me tombent dessus. Je fis demi-tour et me dissimulai dans un renfoncement. Juste sous mes pieds, je sentis la présence d'une trappe. D'un geste souple et rapide, je me décalai pour la soulever silencieusement. Étant donné le système de poulies et de chaînes vissé à même les pierres, cet aménagement avait dû servir à faire passer des objets d'un étage à l'autre. Le goulot semblait large et profond, suffisamment pour que je m'y engouffre. Je distinguais la faible lueur qui s'en échappait, il me mènerait tout droit

au niveau inférieur.

Les guerriers de l'ombre approchaient d'un pas lourd et bruyant. Sans attendre, je m'introduisis dans le conduit avec précaution. Je me tins quelques secondes sur le rebord par la seule force de mes bras et écartai les jambes pour trouver un point d'accroche. Je voulais absolument éviter d'utiliser les cordes, elles étaient sans doute là depuis si longtemps qu'elles se seraient rompues sous mon poids. D'un mouvement sûr, je me contorsionnai de telle façon que mon dos se retrouva calé contre le mur. En même temps, je pliai les genoux et poussai puissamment mes pieds à l'opposé. Je me maintins ainsi un instant avant de prendre soin de refermer la trappe derrière moi. En aucun cas ils ne devaient me sentir. Cachée ici, j'espérais que mon odeur serait amoindrie.

L'humidité suintante rendait les pierres glissantes. Assise dans le vide, je commençai à descendre contre la paroi avec précaution. Ce n'était pas tant la chute que je craignais, mais le fait d'être découverte avant d'avoir retrouvé Leith. Le souvenir encore vif du corps torturé de Darius me pinça violemment le cœur. Leith avait peut-être subi la même chose, voire pire, sous prétexte qu'il était un garou. Seul l'Esprit savait dans quel état j'allais le récupérer et j'en étais rongée d'angoisse.

J'arrêtai tout net ma progression quand j'entendis les guerriers passer juste au-dessus, emportant avec eux une odeur putride. Instinctivement, je retins ma respiration,

fermai les yeux et baissai le menton comme si je voulais l'enfouir dans mon cou.

J'attendis.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que leur odeur et le bruit de leurs pas ne s'éloignent. Ils étaient lents et de ça, je comptais bien en profiter. Je penchai la tête pour évaluer la distance jusqu'en bas, il y avait environ quatre mètres. Me jeter dans le vide serait plus rapide, le passage était suffisamment large pour ça. J'avançai le buste et mis les paumes en avant à la recherche de moellons auxquels j'aurais pu m'accrocher. Du bout des doigts, je repérai plusieurs trous me permettant d'y introduire les mains. Je m'y calai et fis glisser mes jambes contre la paroi. Finalement, je donnai une légère impulsion arrière à mon corps et, les bras le long des cuisses, je me laissai choir jusqu'en bas.

J'atterris doucement sur mes pieds dans un hall à peine éclairé. J'embrassai l'endroit des yeux, le temps de me situer par rapport à l'escalier qui montait vers ma gauche. À droite, la galerie continuait si profondément qu'il m'était impossible d'en voir le bout. Je m'emparai de l'une des deux torches accrochées au mur et m'y enfonçai.

L'allée distribuait plusieurs cellules. Les premières étaient intégralement vides. En avançant plus en amont, j'en découvris d'autres desquelles s'échappait une puanteur insoutenable. Depuis les grilles ouvertes,

j'aperçus des paillasses, des excréments et des ossements que je me refusais à identifier. Les guerriers de l'ombre vivaient ici comme des bêtes sauvages qu'on aurait enfermées et nourries occasionnellement. Je ne me souvenais pas avoir connu de lieu plus macabre et insalubre que celui-ci. Même les rats semblaient l'avoir déserté.

Je continuai jusqu'au bout, visitant invariablement chaque cachot, mais sans rien y trouver. Leith n'était pas là. À bout de ressources, je me pinçai l'arête du nez. Il n'y avait pas d'autre niveau, nul autre endroit où le chercher.

Les *Strigoii* l'auraient-ils monté au château ? Grigore l'avait-il vu ? Avait-il réussi à négocier sa libération ? C'était inutile de me donner de faux espoirs, il n'en irait sûrement pas ainsi. Je fis demi-tour et retournai dans le hall. Presque instinctivement, je levai la tête pour regarder l'ouverture par laquelle j'étais arrivée. En me tournant, mes yeux glissèrent aussitôt sur un large battant en bois qui remplaçait tout un pan de mur, juste en dessous du conduit. Mon cœur s'accéléra. Il y avait un autre endroit. C'était hypothétiquement là que tout se jouait. Leith était peut-être séquestré quelque part derrière cette porte.

Je l'observai pendant de longues secondes avant de me décider à la tirer vers moi, elle était entrebâillée. En faisant le moins de bruit possible, je l'ouvris davantage

pour avoir une idée de ce qui m'attendait. Je m'immobilisai et pris le temps de renifler l'air. Je ne percevais rien de plus que l'odeur persistante des guerriers de l'ombre. Comme partout ailleurs.

Il faisait sombre. Bien plus que là où j'étais, mais je ne pouvais pas garder la torche avec moi. Si quelqu'un d'autre que Leith s'y trouvait, on me repérerait en moins de deux à cause de la lueur vive. Je l'accrochai à l'anneau contre le mur et fouillai à l'intérieur des poches de mon manteau pour en tirer mon GSM. Enfin, le cœur battant, je pris une ample inspiration et m'engouffrai silencieusement dans les profondeurs ténébreuses avec pour seule alliée la lumière de mon téléphone.

Mes yeux s'accoutumèrent doucement à l'obscurité. Le sol était recouvert de dalles luisantes d'humidité et de crasse et, malgré l'équilibre que j'avais développé au cours de ces derniers mois, je manquai de tomber plusieurs fois. De chaque côté de cette nouvelle galerie, s'alignait de nouveau une série de cachots vides que j'inspectai systématiquement. Certains d'entre eux étaient aménagés d'anneaux muraux et de chaînes qui en disaient long sur leur utilité.

Presque à l'aveuglette, j'accélérai le pas et bifurquai désespérément à droite, à gauche, puis encore à droite, sans déceler le moindre indice qui aurait témoigné de la présence de Leith à un moment donné. Ma poitrine était secouée de spasmes, je m'en rendais compte seulement

maintenant. En vérité, j'étais comme ça depuis que nous avons retrouvé Darius. J'aurais préféré découvrir Leith dans un état identique plutôt que ne trouver aucune trace de lui. J'avais peur de ce que sa disparition pouvait signifier. J'étais terrorisée à la seule pensée de ne plus jamais le revoir. Chaque parcelle de ma peau réagissait à son absence, je brûlais, je crépitais de colère, de tristesse et d'inquiétude. J'avais besoin de lui.

Et s'il était mort ? Non ! Je sortis cette idée de mon esprit et me concentrai sur l'unique objectif valable : le retrouver coûte que coûte. Mais cet endroit était plus infernal qu'un labyrinthe, plus sombre que les ténèbres, plus hostile qu'un gouffre volcanique. Et il me fallut parcourir encore une bonne dizaine de mètres à chercher dans les moindres recoins pour admettre que je ne trouverais rien. Leith n'était pas là.

Alors que je m'étais résolue à faire demi-tour, un léger bruit attira mon attention. Je m'immobilisai et écoutai. Comme sortis de nulle part, de distincts effluves de goudron et de putréfaction m'arrivèrent par vagues, m'arrachant un frisson mêlé de terreur et de répulsion. Instinctivement, je me collai contre le mur derrière moi et éteignis la lampe pour ne pas être repérée, ce qui, au final, était totalement ridicule. Si ces créatures vivaient dans le noir, c'est qu'elles y voyaient sans doute très bien. D'ailleurs, aucun des meurtres de St Andrews n'avait été commis en plein jour. L'obscurité était leur

élément, elle leur servait de protection, elle était leur alliée.

Presque aussitôt, un souffle chaud et nauséabond vint directement me balayer le visage. Le cœur au bord des lèvres, il me fallut quelques secondes pour comprendre qu'un guerrier était à quelques centimètres de moi. Une partie de mon esprit me hurlait de courir, l'autre, nettement moins lucide, m'enjoignait de rallumer ma lampe et de regarder. Le sentiment qui m'habita alors fut farouchement contradictoire. Je devais m'échapper d'ici, m'arracher à cette peur qui voulait me soumettre et me condamner là, mais je refusais de le faire sans connaître ce que je fuyais, sans voir qui m'avait pris Leith. Qui de mon cerveau ou des tréfonds de mon inconscience m'ordonna de déclencher la lumière ? Je ne sus le dire, mais comme dotée d'une volonté propre, ma main se dirigea vers mon ennemi. Je m'arrêtai aussitôt de respirer, totalement épouvantée par cette chose qui me fixait dans le blanc des yeux.

Grand, massif et légèrement courbé, le monstre qui se tenait devant moi était de loin ce que j'avais vu de plus abominable. Tout comme son corps, son impressionnante tête, surmontée de deux oreilles pointues, était couverte de longs poils bruns et grasseyés qui venaient renforcer l'horreur de son large museau écrasé. Sa gueule, dotée de plusieurs rangées de dents épaisses et effilées, semblait ne pas pouvoir se refermer – aucune proie emprisonnée entre

ses crocs ne devait jamais réussir à s'en sortir –, et de cette mâchoire puissante s'écoulait un liquide blanc, mousseux et visqueux. Je n'arrivais pas, ou plutôt, je ne voulais pas déterminer si cette substance était la manifestation de sa faim ou de la férocité que renvoyaient ses yeux plus rouges que le sang. Il était terrifiant.

J'ignorais d'où venait l'abondance de notre imagination, mais j'étais certaine que la mienne avait toujours été aussi infertile qu'un désert aride. De toute ma vie, à aucun moment, je n'aurais pu croire en l'existence d'une telle créature. Le guerrier de l'ombre irradiait de puissance et d'énergie maléfique. À n'en pas douter, c'était un prédateur, une machine programmée pour tuer, l'incarnation de la force destructrice. J'en avais le souffle coupé.

Subitement, il feula et m'envoya en pleine face son haleine putride. Presque au même moment, il leva une patte velue et, horrifiée, j'évitai de justesse les cinq serres immenses semblables à celles des anges noirs et qui auraient dû m'arracher la tête.

Pendant que j'étais dans le conduit, en entendant leurs pas pesants, j'avais compris que ces créatures étaient lourdes et se déplaçaient lentement, alors que j'étais légère, agile et véloce. De fait, je me laissai tomber à même le sol et, simultanément, je basculai sur le côté pour le déstabiliser avant de m'enfuir plus vite que je n'aurais cru pouvoir le faire.

Aussi bête que cela puisse paraître, je n'avais pas lâché mon téléphone portable des mains. Tout en battant le sol de mes longues foulées, je l'enfouis dans la poche de mon manteau et me précipitai dans les galeries.

C'est parce que j'étais désormais une louve et que j'avais un sens de l'orientation affûté que je retrouvai sans mal la direction que j'avais empruntée. J'atteignis rapidement la porte, prête à m'élancer hors de cet enfer, lorsque la créature arriva derrière moi et empoigna ma queue de cheval pour me tirer en arrière. Je criai de surprise plus que de douleur et, déséquilibrée, je m'avachis sur le sol. Il me traîna ainsi pendant un ou deux mètres avant que je ne reprenne mes esprits. Avant de me tuer, l'animal voulait d'abord jouer. Je me contorsionnai d'un mouvement de hanches et agrippai une de ses lourdes pattes à deux mains. Pris au dépourvu, il lâcha mes cheveux. Je me remis debout sans attendre et, à l'aveuglette, je levai la jambe pour lui envoyer un coup de pied, avec toute la puissance dont j'étais capable. Je compris à ses gargarismes que j'avais atteint son estomac et qu'il s'était plié en deux sans tomber. Aussitôt, je m'élançai une nouvelle fois vers la sortie. J'avais à peine posé un pied dans le hall principal que deux guerriers se manifestèrent en bas de l'escalier.

À la lumière, ils étaient encore plus effrayants. Ils marchaient sur deux jambes, mais il n'y avait rien d'humain dans leur apparence. Leurs pieds imposants et

pourvus de larges ergots faisaient des cliquetis sur le sol, tandis que leurs genoux fléchis semblaient ne pas pouvoir se déplier. Leurs bras longs et forts se terminaient par une main gigantesque dont les griffes étaient faites pour déchiqueter. Le buste étiré et bombé, ils étaient dotés d'une musculature impressionnante. Il s'agissait d'ailleurs du seul endroit de leur corps qui n'était pas recouvert de poils. Ils possédaient aussi une longue queue au bout de laquelle s'élevaient trois pointes noires. Mais leur visage, si on pouvait appeler ça ainsi, était ce qu'ils avaient de plus horrifique, avec cette mâchoire puissante faite pour arracher et broyer la chair. Ces créatures étaient monstrueuses.

Je percevais les vibrations de leur excitation.

Une peur panique s'enroula alors autour de mes muscles, de ma langue que je sentais sèche et lourde, m'immobilisant totalement. La respiration chaotique, je tentai de me ressaisir. Sans trop savoir ce que je devais faire, je reculai lentement, ne les quittant pas des yeux, jusqu'à ce que les pas de mon précédent adversaire résonnent. J'étais totalement piégée. D'un bref coup d'œil, j'évaluai mes chances de réussir à passer entre eux pour atteindre l'escalier. Elles étaient maigres, trop maigres. Je levai la tête dans l'espoir de trouver au plafond quelque chose sur lequel j'aurais pu me suspendre. Rien. Rien à part le conduit qui menait à l'étage supérieur. Si je m'y engouffrais, peut-être aurais-

je le temps de gagner la sortie avant qu'ils ne montent ? Ils étaient lents, et j'étais souple et agile.

Subitement, à la façon des *Strigoii*, celui que j'avais laissé derrière moi se matérialisa à côté des deux autres dans un nuage de fumée noire. Horrifiée, je compris que si j'avais eu quelque espoir de m'échapper en les prenant de vitesse, je pouvais y renoncer. Les guerriers de l'ombre marchaient gauchement, mais personne n'était capable de se déplacer aussi rapidement qu'eux s'ils se mouvaient ainsi.

L'angoisse et la peur faisaient douloureusement palpiter mes veines contre mes tempes. C'était trop dur, trop lourd à supporter, je perdais l'équilibre. Mon centre nerveux était sous pression, prêt à exploser. Je voulus faire un pas de côté pour me stabiliser et ne réussis qu'à provoquer un cataclysme. Les trois créatures ouvrirent grand la gueule et poussèrent un cri effroyable avant de s'élancer dans ma direction.

En une fraction de seconde, je songeai à l'une des raisons qui m'avaient obligée à venir ici : Leith. Quel que soit l'endroit où il se trouvait réellement, je lui serais plus utile vivante que morte. Sans compter qu'on ne séparait pas des âmes sœurs. Jamais ! L'adrénaline au plus haut niveau, je laissai l'instinct de survie s'emparer de moi, s'approprier mon cerveau en m'interdisant de réfléchir à ce qui était réalisable ou non. Tandis qu'ils se collaient les uns aux autres pour faire barrage de leur corps et

m'empêcher de passer, je les pris par surprise en sautant brusquement en l'air. Les bras levés au ciel, je réussis à attraper l'une des cordes suspendues à l'intérieur du conduit et me mis à grimper avec l'énergie du désespoir, aussi vite que je le pus. Si celle-ci rompait, je mourrais. En moins de cinq secondes, j'atteignis la trappe. Mais alors que je m'attendais à ce que les guerriers me récupèrent en haut, je fus brutalement tirée par une cheville. Je hurlai à m'en briser les cordes vocales, battant violemment des pieds et m'accrochant de toutes mes forces aux poulies métalliques qui menaçaient d'être arrachées du mur. Puis la trappe s'ouvrit. Les deux autres avaient fini par monter.

Quand je vis le visage de Pitt penché sur moi, j'eus envie de pleurer, alors que je n'étais encore pas sortie d'affaire et que je ne connaissais toujours pas ses intentions. Profiterait-il de cette occasion inespérée pour me faire mourir rapidement ou... ? Je n'eus pas le temps d'aller au bout de mes pensées, Pitt passa ses avant-bras sous mes aisselles et me souleva d'un coup sec en même temps que le guerrier de l'ombre tirait de son côté. Un craquement sinistre retentit au niveau de mon bassin, mais Pitt m'avait délivrée. J'étais en vie.

— Tu peux courir ? me demanda-t-il en comprenant que je venais de me déboîter les os.

Je secouai la tête, au bord des larmes. Je guérirais vite, mais pour ça, il me faudrait un peu plus que la poignée de

secondes dont nous disposions.

Sans perdre une minute, il me fit passer par-dessus son épaule nue et se précipita en direction de l'escalier. Le temps de compter jusqu'à trois et nous y étions.

Pitt était terriblement rapide, comme l'étaient tous les anges noirs, mais je ne pus m'empêcher de jeter des regards inquiets derrière nous. Au dernier coup d'œil, je les vis. Ils se déplaçaient en se dématérialisant par à-coups. C'est alors que je compris qu'ils étaient incapables de parcourir de longues distances de cette manière, sans faire de micro-haltes. C'était un bon point pour nous, mais tant que nous serions ici, dans ces lieux qu'ils connaissaient par cœur, nous serions en danger.

— Vite, vite ! hurlai-je. Ils arrivent !

Horriifiée, je sentis qu'il ralentissait le pas.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ils arrivent, je te dis ! Ils sont là, regarde ! braillai-je en me contorsionnant pour les lui montrer de l'index.

Pitt se déporta pour vérifier, puis il s'arrêta subitement. Je levai le visage vers lui et examinai son expression. Il ne les voyait pas. Il ne les voyait pas !

Il ne restait plus qu'une quinzaine de mètres avant d'atteindre le cachot par lequel nous étions tous entrés, mais les créatures gagnaient du terrain. À quoi jouait-il ?

— Par l'Esprit, Pitt !

J'essayai de me dégager, mais il me tenait fermement.

— Cours, cours ! sanglotai-je, plus paniquée que

jamais.

Pitt m'entendit suffoquer sous le coup d'une respiration trop courte, mais il ne bougea pas.

Alors, le premier guerrier arriva devant nous, amenant avec lui son odeur pestilentielle, plus forte, plus concentrée au fur et à mesure qu'il était stimulé par le parfum de notre sang. Les deux autres suivirent, mus du même désir de massacre, ahanant comme un taureau dans une arène. En trois confrontations seulement, j'avais compris leur fonctionnement. Ils ne sautaient pas immédiatement à la gorge de leurs proies, ils aimaient les observer un court instant. On aurait dit qu'ils se nourrissaient de leur peur. Pitt ne voyait pas ça. Il semblait totalement subjugué par ce qu'il sentait, entendait, mais ne percevait pas. Au prix d'un effort douloureux, je me laissai glisser derrière lui. Pitt était aveugle, alors, au moment où les guerriers attaqueraient, je serais ses yeux. Ma taille, mes hanches et mon bassin me faisaient toujours souffrir, mais je pouvais tenir debout. Il ne nous fallut pas attendre bien longtemps, les monstres ouvrirent leur gueule et envahirent les souterrains de leurs cris. L'instant d'après, Pitt réagissait, mais trop tard.

Le premier leva un bras qu'il voulut abattre sur Pitt. Je hurlai pour le prévenir. Puis tout alla très vite. Pitt bondit en arrière et, comme rechargé d'une énergie toute nouvelle, il m'agrippa par la taille et m'emporta avec lui

à travers les galeries à une allure vertigineuse. Je ne distinguais plus ce qui se passait derrière nous, mais tandis qu'il parcourait les quelques mètres qui nous séparaient du cachot, le battant s'ouvrit sur Simon. Nous nous y engouffrâmes et nous jetâmes sur le rocher qui bloquait la sortie pour le faire bouger. Au même moment, la porte de la geôle vola en éclats, laissant pénétrer les trois créatures de la nuit. Gwen, Simon, Rufus et Darius – qui avait vaguement repris conscience du monde autour de lui –, restèrent muets de stupéfaction en ne voyant rien d'autre que des morceaux de bois éparpillés sur le sol.

— Déplacez ce rocher, déplacez-le ! m'égosillai-je.

Pitt et Rufus s'y affairèrent avec moi tandis que les guerriers entraient.

— Non ! entendis-je hurler Gwen au moment même où le rocher basculait.

Je me retournai quand les rayons du soleil investissaient la geôle, faisant aussitôt reculer nos adversaires qui se fondirent dans l'obscurité des couloirs.

Ils ne supportaient pas la lumière du jour !

— Ils s'en vont ! Sortez, sortez ! criai-je.

Mais personne ne bougea.

C'est alors que l'odeur métallique et salée du sang s'engouffra dans mes narines. Puis j'ouvris de grands yeux dans un éclair de lucidité. Le corps sans vie de Simon gisait sur le sol. Le guerrier de l'ombre avait emporté sa tête avec lui. Je n'avais rien vu.

— Simon..., murmurai-je en portant les mains à mes lèvres.

Je n'arrivais pas à le croire. Il avait joué gros pour sauver Darius et il avait perdu.

Même si nous nous connaissions peu, sa mort me faisait très mal et pour plusieurs raisons. Quelques mois auparavant, il avait pris des risques en m'aidant à me libérer d'Ewan, il s'était battu contre lui, contre les siens : pour moi. Il s'était éloigné de ceux qui ne soutenaient pas ma cause pour faire ce qu'il pensait juste. Il avait compris mon besoin de redevenir humaine alors que lui-même aurait peut-être donné n'importe quoi pour être à ma place. Il avait tout juste dix-sept ans quand il s'était changé en ange noir. Il l'avait fait par amour, un peu plus de quatre-vingts ans plus tôt, un amour finalement éphémère qui l'avait plongé dans l'amertume. Je me souvenais du jour où il avait admis avoir longtemps regretté ce choix. Sa famille lui manquait, il ne devait plus jamais la revoir. Puis Simon avait appris à aimer sa nouvelle vie, celle qui venait de lui être arrachée brutalement. Simon avait été un homme courageux, fidèle et noble de cœur. Il n'avait pas mérité de mourir. Sa disparition était injuste.

— Nous ne pouvons pas rester ici, nous avertit Pitt dont l'expression était aussi froide qu'un bloc de glace. Les *Strigoii* arrivent.

Pitt était bien plus affecté qu'il n'en avait l'air. Simon

et lui se connaissaient depuis des décennies et quelles qu'aient pu être leurs divergences, c'était un ami qu'il avait perdu.

Je jetai un œil à Darius, il ne réalisait pas. Il était là sans être là. Il fixait Simon avec le regard vide d'un homme qui venait de passer trois jours en enfer. Mon sang l'avait revigoré. Il se tenait debout normalement et quelques-unes de ses plaies s'étaient miraculeusement refermées. Son corps irait de mieux en mieux, mais son esprit, que deviendrait-il ? Ils l'avaient cassé, meurtri, anéanti. En à peine soixante-douze heures, ils avaient écrasé une partie de son âme et, en l'observant, j'eus l'impression qu'il ne serait plus jamais le même. J'aurais voulu croire en un dieu pour le supplier d'apaiser ses souffrances, de lui faire tout oublier. J'aurais aimé prendre le temps de le serrer dans mes bras, de lui dire que je serais toujours là pour lui, mais je ne pouvais pas. Je m'effondrai. Je pleurerais toutes les larmes de mon corps, de joie, parce qu'il était à nouveau parmi nous et de douleur parce que nous l'avions récupéré lui et pas encore celui que j'aimais.

Mais rien n'était fini, il me fallait être forte. C'est pourquoi je me contentai de le regarder en étirant doucement les lèvres sur un sourire sans joie. Il ne le vit même pas.

Rufus s'agenouilla devant le corps décapité de Simon, où Gwen était déjà, horrifiée. Il étendit doucement le bras

et lui posa la main sur le cœur.

Ensemble, ils avaient partagé bien plus qu'une simple collaboration au sein du Cercle. Ils étaient presque inséparables et montraient, l'un envers l'autre, une fidélité que bien des anges noirs leur auraient enviée.

Sourdement, il murmura quelques paroles que personne ne put entendre distinctement. Hâté par le temps, il essuya une larme de rage qui coulait sur sa joue et se leva.

— Allons-y, dit-il en se précipitant à l'extérieur, sans un regard en arrière.

Nous nous élançâmes à sa suite, alors que ma démarche était boitillante, tournant définitivement le dos à cet endroit où je n'avais trouvé que la moitié de ce que j'étais venue chercher.

Nous y étions restés une heure, mais c'est toute une vie en enfer que j'avais eu l'impression de passer.

Nous parcourûmes quelques mètres dans l'herbe gelée des douves avant de nous arrêter tout net. Une dizaine de *Strigoii* nous rejoignaient, Grigore et les membres du Conseil solidement escortés au milieu de tous.

Chapitre 14

— Emmène-le ! ordonna Pitt à Gwen. Par les airs, partez retrouver Paul. Vite !

Bien que ne sachant pas exactement où aller, Gwen ne perdit pas une minute et s'empara du poignet de Darius. Elle l'entraîna avec elle dans les douves, à l'arrière du château, puis disparut, à couvert des visiteurs qui avaient tous le regard braqué sur nous.

— Gwen s'en sortira. Ne tentez rien, nous ordonna Pitt à voix basse. Il y a trop de touristes, ils n'oseront pas nous attaquer devant eux.

Je levai les yeux sur les rambardes dressées autour du monument, une cinquantaine de personnes attendaient l'heure des premières visites. Ils paraissaient tous intrigués par notre rassemblement et par la semi-nudité de certains d'entre nous. La température extérieure avoisinait les moins dix degrés, il fallait être totalement illuminé pour se promener ainsi par ce froid... ou prêt à fuir.

— C'est exactement la raison pour laquelle vous allez

nous suivre gentiment, lança calmement le vampire en tête de file, d'une voix profonde et vibrante.

Il avait l'ouïe plus fine que celle d'un rapace.

Il avança vers nous d'un pas lent et dominateur. À sa démarche princière et arrogante, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de celui qu'on appelait le Grand *Strigoï*. Dans mon imaginaire, c'était une créature athlétique et intimidante. En réalité, il était tout le contraire. Petit et chétif, il avait de longs cheveux bruns tirés en arrière qui accentuaient la pâleur de son visage effilé et osseux. Ses grands doigts maigres, qu'il gardait croisés sur sa poitrine tandis qu'il approchait, semblaient prêts à se rompre sur une unique poignée de main. Cependant, son enveloppe, d'apparence fragile, n'était qu'un leurre. L'aura malfaisante qu'il dégageait venait évincer toute présomption de faiblesse le concernant, et ses iris, aussi sombres que les ténèbres, renforçaient la noirceur de son esprit pourtant invisible à l'œil nu. Mais je la sentais, sa force destructrice qui crépitait dans tous les pores de ma peau, m'envahissant d'une énergie négative pure qu'il m'était impossible de refouler. J'avais l'impression qu'il nous étudiait tous profondément, et en même temps, qu'il possédait une multitude de paires d'yeux. Rien qu'en croisant brièvement mon regard, il fit accroître mon malaise. Cet homme était d'une puissance inouïe, il agissait sur moi comme un aimant. Son pouvoir me repoussait et m'attirait invariablement.

Il s'arrêta devant nous, à moins de deux mètres pour considérer Pitt attentivement.

— *Petre, au trecut ani de zile de cand nu te-am mai vazut! Asadar, ai ales tabara celor slabi?* Soit, reprit-il en anglais, tu sais, en connaissance de cause, de quoi je suis capable. Limitons les dégâts et accompagnez-nous à l'intérieur.

Il accentua ses paroles d'un geste de la main en direction du château.

— *Nu e in program*, rétorqua Pitt.

Aussitôt, le regard du vampire s'illumina d'une lueur mêlant étonnement et satisfaction.

— *Ai devenit un om curajos. Dar curajul nu te va salva.*

— Le courage ne me sauvera peut-être pas, mais mon honneur, lui, le sera, répondit Pitt en anglais d'une voix claire et incisive. Relâche-les.

« Mon honneur ». Venant de la bouche de Pitt, ces deux mots résonnèrent dans ma tête dans la plus totale incompréhension. Je ne savais plus comment le situer. Il était avec nous, mais contre moi. Pourtant, il m'avait sauvé la vie deux fois. Par honneur, là aussi ?

Mon regard croisa celui de Grigore. Ni lui, ni les deux membres du Conseil ne semblaient avoir été malmenés. Ils n'étaient pas maintenus par les *Strigoii* et circulaient presque librement. Nous nous observâmes sans nous lâcher des yeux. Je fermai et ouvris lentement les

paupières dans un dialogue muet pour lui signifier que Darius était sain et sauf. Il hocha discrètement le menton, me signifiant qu'il avait saisi, puis il pencha sensiblement la tête en fronçant les sourcils comme s'il voulait savoir ce qu'il en était pour Leith. Sinistrement, je lui fis signe que non. Puis je posai les yeux avec insistance sur Rufus avant de regarder de nouveau Grigore, l'air triste, afin qu'il comprenne que l'absence de Simon n'était pas normale. Il blêmit instantanément.

Le Grand *Strigoï* se tourna vers Grigore, Remus et Gabriel et s'adressa à eux.

— Vos vaines tentatives pour détourner mon attention étaient parfaitement ridicules. J'ai senti vos amis à la minute où ils sont entrés dans ce château. Tout ce que vous avez gagné, c'est la mort de l'un des vôtres.

Nous fûmes tous surpris qu'il soit déjà au courant, dans la mesure où cela venait juste de se produire. Il se rendit compte de notre étonnement, alors, il lâcha un rire mesquin.

— Vous ne connaissez rien de moi, pauvres fous ! Je sais tout, je vois tout, et hélas pour vous, les leçons que j'ai enseignées à votre ami Petre, il y a bien longtemps, n'ont pas porté leurs fruits. Il devrait le savoir, je n'abandonne ni ne cède jamais ce qui m'appartient.

— Il n'est pas à vous ! explosai-je en laissant éclater la fureur qui avait gonflé en moi de minute en minute.

Le vampire tourna la tête dans ma direction pour me

considérer d'un air médusé.

— Qui est cette charmante créature ? demanda-t-il, amusé. Une groupie à vampire ?

— Peu importe qui je suis, répliquai-je avec hargne. Il ne vous appartient pas !

— Bien sûr que si ! me contredit-il avec un sourire calculateur. Il a pris la vie de l'un de mes plus loyaux sujets, je m'empare donc de la sienne pour la remplacer.

— Votre larbin voulait la mienne ! Comme vous, mes semblables auraient-ils dû revendiquer le droit de posséder sa misérable existence ? hurlai-je sans me rendre compte qu'indirectement, je venais de lui dévoiler qui j'étais.

Mais ça n'avait aucune importance. Je me fichais des conséquences. J'étais bien trop en colère pour mesurer l'importance de mes mots.

Le vampire m'étudia attentivement d'un œil intrigué.

— Ainsi, tu es l'ange noir qui a tué son créateur pour redevenir humaine. Tu entends, Rémy, elle a survécu...

Ce prénom bourdonna dans mes oreilles comme l'écho d'un très mauvais souvenir. Rémy était le *Strigoï* contre lequel je m'étais battue dans le jardin de Gwen. Je lui avais alors balaféré la joue, je m'étais défendue bec et ongles pour qu'il n'obtienne pas une seule goutte de mon sang et il n'en avait pas eu. Il avait fini par s'enfuir lorsque Henry, l'autre vampire, avait été tué de la main de Darius. Tout ceci était de sa faute. S'il y avait bien

quelqu'un à qui j'avais envie d'arracher la tête sans réfléchir, c'était bien lui. Je pris une profonde inspiration pour me calmer avant d'affronter son regard. Implacable et froid, le *Strigoï* en avait autant après moi. Son visage semblait avoir été taillé à coups de serpe, et ses cheveux noirs parfaitement lissés lui donnaient un côté plus déterminé encore. Si je n'avais pas senti le pouvoir démesuré de leur chef, j'aurais juré qu'il n'y avait pas plus dangereux que lui à ce moment même. Il irradiait d'hostilité à mon égard.

— *Ramai calm*, lui signifia le Grand *Strigoï*.
Razbunarea va veni la timpul ei.

Puis il se tourna vers les siens, secouant la tête de haut en bas tout en pinçant exagérément les lèvres pour leur montrer combien il était admiratif.

— Elle est en vie, mes frères. C'est une prouesse rare que de recouvrer l'humanité. Applaudissez ! Allez, applaudissez !

Les *Strigoï* se regardèrent à tour de rôle sans comprendre.

— Applaudissez ! leur ordonna-t-il d'une voix assourdissante.

Ils obtempérèrent mollement, toujours incertains du comportement à tenir.

— Assez ! Assez ! hurla presque aussitôt le vampire en grimaçant comme si le bruit le rendait fou.

Et fou, il l'était. Fou, instable et dangereux.

— Où est-il ? coupai-je court à cette insupportable mascarade.

Le Grand *Strigoï* posa sur moi des yeux aussi surpris qu'amusés.

— Où l'avez-vous mis ? insistai-je sans attendre sa réponse.

Il laissa filer un rire si léger que je dus me retenir pour ne pas le lui ôter d'un violent coup de griffes.

— L'avons-nous abîmé à ce point pour que vous ne le reconnaissiez plus ? demanda-t-il en dirigeant son regard par-delà le château.

— Pas lui ! Le garou, où l'avez-vous séquestré ?

Cette fois, je vis son visage se décomposer d'une totale incompréhension.

— Le garou ?

Je sentais l'appel du loup dans le creux de mon ventre, de mes reins, le sang bouillonner dans mes veines, mes muscles se dilater et s'étendre comme s'ils s'apprêtaient à jaillir. Je voulais tuer cet être vil et maléfique. Mais quand bien même en aurais-je été capable, je m'interdisais de me transformer ici, face à tous ces gens qui n'avaient aucune idée de ce qui était en train de se jouer sous leurs yeux, car ma mutation serait forcément l'élément déclencheur d'un affrontement sanglant. Quand ils reprendraient leurs esprits, comment sauraient-ils faire front à la boucherie qui s'étendrait devant eux ? Je connaissais la réponse à toutes ces questions, mais je

n'arrivais à me souvenir que d'une seule chose : protéger l'être humain. C'était la première leçon que Leith m'avait apprise. Protéger l'être humain en se cachant de lui.

— Je n'ai pas la moindre idée de qui vous parlez, ajouta-t-il.

— Mensonge ! hurlai-je.

— Je ne mens pas, insolente gamine, gronda-t-il. Sachez que quand un garou met les pieds ici, nous ne le séquestrons pas, nous le donnons à manger aux *Razboinicii* !

Il attendit quelques secondes, puis il éclata de rire en voyant la mine effarée que je prenais.

Les autres l'imitèrent niaisement, s'amusant à mes dépens.

Je les entendais à peine, je m'étais concentrée sur Grigore dont les yeux étaient braqués sur moi. Ce que le vampire suprême avait dit était vrai, Grigore essayait de me le faire comprendre d'un intense regard. Et je le croyais. Je n'avais senti Leith nulle part et n'avais repéré aucun indice de sa présence ici à un moment donné. Peut-être avait-il simplement décidé de s'isoler un peu, de rester seul avec lui-même ? L'espoir grandissant de le savoir en vie quelque part fut aussitôt submergé par la réalité : il n'aurait jamais agi ainsi. Il n'aurait jamais fait le mort de cette manière-là. Il ne se serait jamais éloigné de moi sans m'en donner la raison. Leith avait des ennuis.

Subitement, Le Grand *Strigoï* leva la main pour

ordonner le silence.

— Trêve de plaisanterie ! Nous allons continuer cette conversation à l'intérieur et tâcher de trouver un terrain d'entente.

— Il n'y aura pas de terrain d'entente, l'avertit Gabriel. Nous ne vous donnerons pas ce que vous voulez. Il en est hors de question.

— Alors, je me servirai moi-même ! tonna-t-il dans un accès de colère hystérique.

C'est à ce moment-là que la situation dégénéra. Grigore, Remus et Gabriel, d'une subite flexion de jambes, sautèrent par-dessus l'attroupement pour nous rejoindre. Aussitôt, nous perçûmes les « oh ! » de stupéfaction émis par la foule de touristes qui n'entendaient rien, mais qui ne perdaient pas une miette de la scène.

Ce sursaut d'énergie fut férocement accueilli par les *Strigoii*. Quatre d'entre eux se jetèrent sur nous pour nous affronter. Je me catapultai en arrière tandis que les anges noirs s'apprêtaient à en découdre violemment.

— Nu! ordonna leur chef d'une voix forte et claire.
Lasati-i!

Aussitôt, la horde de *Strigoii* s'interrompit, stoppant tout net les hostilités.

Le vampire suprême fit mine de relâcher tout l'air contenu dans ses poumons et ramena lentement ses paumes l'une contre l'autre, devant son visage. Puis il les

approcha de son menton avec l'impression de réfléchir intensément à la situation.

— Tâchons de garder notre calme. Nous n'avons nul besoin de nous donner en spectacle devant tous ces gens innocents, plaida-t-il mielleux, alors que ne pas être découvert ne venait servir que son unique cause.

Les *Strigoii* devaient leur longévité et leur tranquillité à leur extrême discrétion. Rien n'aurait pu être plus contrariant que de dévoiler leur existence au grand jour. Il aurait été considérablement difficile d'en contrôler les effets, quand bien même les vampires jouissaient d'une faculté exceptionnelle à manipuler le cerveau humain. Plus les minutes s'écoulaient et plus les touristes arrivaient. Pas moins de deux cars entiers venaient de se garer sur le parking. Laver la mémoire de tous ces gens s'avérerait impossible.

— Il faudra donc nous laisser partir calmement, l'avertit Pitt. Et tout se passera bien.

Le Grand *Strigoï* rit doucement du nez, mais cette fausse joie cachait une irritation, une contrariété, qui n'avait rien de drôle.

— Très bien. Vous êtes libres de vous en aller. Cependant... cependant, mes amis aux ailes enchantées, retenez bien que nul n'échappe jamais à mon courroux. Vous avez déclenché ma colère en violant l'accès à ma maison et en récupérant ce qui me revenait de droit. Je ne vous laisserai pas vous en tirer comme ça, il en va de

mon honneur de *Strigoï*, père fondateur de votre espèce dont la faiblesse à l'égard des hommes me fait tellement honte. Sachez que les *razboinicii din umbra* n'obéissent qu'à moi et que jamais, jamais ils ne faillissent. Ils vous traqueront, ils vous retrouveront, et ils vous tueront avant de ramener votre ami ici pour que son châtement soit exécuté ! nous avertit-il en montrant du doigt l'endroit hypothétique où se trouvait Darius. Trois nuits. C'est le temps qu'il leur faudra pour atteindre vos terres. Mais ne vous réjouissez pas trop vite. Nous avons des alliés dans toutes les régions du monde, vous ne serez plus jamais tranquilles nulle part. Partez, mes amis. Partez tous. La chasse n'en sera que plus distrayante ! Quant au *razboinici* déjà sur place..., trouvez-le avant qu'il ne vous trouve, si vous le pouvez ! s'esclaffa-t-il une nouvelle fois.

Ne voulant paraître nullement impressionné, Grigore se posta devant lui pour le dominer de toute sa taille, animé d'une énergie meurtrière que je ne lui avais jamais vue.

— Que feras-tu si nous les tuons tous, Traian ?

Cette fois, le chef *Strigoï* explosa d'un rire si énorme que j'en restai stupéfaite.

— Alors je baisserai les armes et ferai des vôtres nos égaux. Mais ne rêvez pas trop, anges noirs, il vous faudra bien plus que du courage pour venir à bout des guerriers les plus puissants de tous les temps. Vous devriez

trembler plutôt que caresser de vains espoirs !

Grigore se mit à sa hauteur pour l'affronter d'un regard déterminé.

— Nous n'avons pas peur, Traian. Notre communauté ne te laissera jamais le récupérer. Jamais.

Le vampire redoubla d'hilarité.

— *Ar trebui, sarmani nebuni, ar trebui!*

— Nous sommes fous, oui, le railla Grigore qu'un sourire en coin inquiétant venait égayer. Et même bien plus que tu ne le crois !

La seconde d'après, il se débarrassait de la veste et du pull qu'il portait, aussitôt imité par Remus et Gabriel.

Ils n'allaient quand même pas...

Ma question silencieuse resta en suspens. Sidérée, je sentis Rufus me soulever dans les airs par l'arrière, les mains sous mes aisselles, tandis que j'avais les yeux fixés sur la foule qui ne voyait plus que nous.

— Vous me le paierez ! hurla le vampire suprême, fou de rage. Vous me paierez ce coup bas !

En une poignée de secondes, nous nous retrouvâmes largement au-dessus de la cime des arbres les plus hauts.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? m'écriai-je en même temps que Rufus s'élevait à la verticale dans le ciel, loin de ce lieu maudit. Tous ces gens nous ont vus, ils nous voient encore ! Grigore, que t'est-il passé par la tête ?

Je vérifiai l'expression du visage de Rufus, Gabriel et Remus, pas un ne semblait condamner la décision de

Grigore. C'était inimaginable !

— Le temps de laver le cerveau de tout le monde, les *Strigoii* auront de quoi s'occuper pendant un bon moment, rétorqua Grigore qui ne donnait pas l'air d'avoir envie d'épiloguer sur ses choix. Hâtons-nous !

J'avais conscience que l'urgence de quitter cet endroit était loin d'être une illusion, mais recourir à de telles mesures me rendait malade. Il y aurait des conséquences, la presse en parlerait et nous devrions tous répondre de nos actes à un moment donné, sans compter que les humains en seraient totalement secoués et ça, c'était ce qu'il y avait de plus grave. Les *Strigoii* ne réussiraient jamais à contrôler tous ces touristes qui, pour certains d'entre eux, étaient peut-être en train de filmer nos irréelles acrobaties ou de prendre quelques photos. Nous aurions pu partir en courant, les *Strigoii* ne nous auraient pas suivis. J'étais consternée de me rendre compte qu'ils avaient fait preuve de plus d'intelligence que nous et que jamais ils n'auraient pris le risque de se révéler au monde aussi brutalement.

— Ne t'en rends pas malade, ajouta Grigore d'une voix glaciale. Nous n'allions quand même pas les laisser s'en tirer comme ça !

— Justement si ! hurlai-je. Nous aurions dû procéder autrement ! Car ce n'est pas de nous dont il s'agit, mais de tous ces humains !

— Qu'est-ce que tu es rabat-joie ! répliqua-t-il d'un

ton qui frisait le mépris. Détends-toi, ça leur fera un souvenir inoubliable !

— Sombre idiot ! braillai-je pour couvrir le bruit du vent qui, à l'altitude où nous étions, soufflait de plus en plus fort. Comment oses-tu t'amuser à leurs dépens ?

— Dans la vie, il y a toujours des moqueurs et des moqués, gamine !

Bon sang ! Je venais d'être marquée à vie par la vision de mon meilleur ami torturé à l'extrême, j'avais failli mourir deux fois, j'avais fait face aux créatures les plus horribles qu'on puisse imaginer et je n'avais pas réussi à retrouver l'homme que j'aimais. Aussi égocentrique que fût mon état d'esprit à cet instant, Grigore avait tout intérêt à ménager ses arrières, car ça faisait bien longtemps que je n'avais pas été autant sur les nerfs. D'ailleurs, il pouvait s'estimer heureux. Si Rufus n'était pas en train de me tenir solidement et si nous n'étions pas dans les airs, je me serais jetée sur lui pour lui mettre ma main dans la figure.

— Tu n'as pas le droit de te servir d'eux, Grigore ! Même pas pour sauver ta peau !

— Je suis fort et ils sont faibles, ça me donne tous les droits !

J'eus l'impression de prendre un coup de poing en pleine face.

— Tu ne peux pas dire une chose pareille !

— Bien sûr que si ! Fiche-moi la paix, tu ne

comprends rien à rien !

— Ce que tu avances est juste, Grigore, rétorquai-je sèchement, je ne peux pas comprendre. Car contrairement à toi, je ne suis pas un exploiteur, mais un garou. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai encore un cœur et pas toi !

Je sentis les bras de Rufus tressaillir autour de moi. Pour autant, il n'osa pas intervenir dans cette dispute qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Il se plaça à l'horizontale, comme les autres, et continua à voler droit devant lui, sans émettre un seul son.

J'en restai bouche bée quelques secondes. J'étais bêtement tombée dans le piège de la provocation. Car en réalité, Grigore ne pensait pas un traître mot de ce qu'il venait de dire. Je ne connaissais finalement pas grand-chose de son passé, mais j'étais certaine que jamais il n'avait considéré l'homme comme un sous-ordre des espèces. Il avait été humain, un jour, il ne pouvait l'oublier. C'était en se cachant derrière une attitude implacable qu'il réagissait à cette situation infernale. Parce que nous avons tous des ennuis, de gros ennuis pour lesquels nous ne savions pas si oui ou non nous réussirions à nous en sortir.

Électriques, nos regards s'affrontèrent quelques secondes tandis que nous montions toujours plus haut. Puis quelque chose passa entre nous, un sentiment d'une intensité fulgurante que j'étais bien incapable de décrire

et qui me donna furieusement envie de pleurer. Je détestais m'être confrontée à lui de cette manière-là, j'exécrais me retrouver usée, affaiblie, à bout de ressources, j'enrageais d'avoir perdu un ami aussi précieux que Simon, je maudissais la terre et le ciel qu'on m'ait sournoisement arraché Leith et je me haïssais de penser qu'il était peut-être mort. Sans que je ne puisse rien faire pour l'en empêcher, une boule monta dans ma gorge, menaçant d'éclater en longs sanglots. Tremblante, je portai les deux mains à mes lèvres et tentai de la retenir.

Soudain, je vis Grigore s'approcher de nous en faisant un signe de tête à Rufus. Ce dernier se redressa complètement et Grigore, d'un geste lent, me fit passer dans ses bras. Je n'eus pas la force de protester. Je le laissai me hisser vers lui de telle façon que nous nous retrouvâmes presque face à face. Silencieusement, tout en continuant à battre des ailes, il étudia mon visage pendant d'interminables secondes, puis il me serra subitement contre lui, calant ma joue au creux de son cou. Doucement, il enroula ses longs doigts autour de ma nuque et, de son pouce, il la caressa lentement. Je sentais sa bouche sur mes cheveux, son souffle plus chaud que l'air sur mon oreille. Il me réconfortait.

Mais il ne dit rien.

Pas un mot.

Pas un son.

Rien.

J'eus l'impression qu'il venait d'ouvrir les vannes secrètes de mon cœur, et le barrage que j'avais soigneusement construit pour ne pas craquer céda. Je me retrouvai engloutie par la violence de mes émotions. La poitrine déchirée par la douleur, je m'accrochai avec brutalité à ses épaules nues et, la bouche contre sa clavicule, je laissai sortir de ma gorge un cri de détresse trop longtemps retenu. Puis je fondis en larmes. Je pleurais ma colère, ma rage, ma haine, ma rancœur contre cette vie qui ne nous épargnait pas. Je pleurais aussi l'amour, l'amitié, la joie et la quiétude auxquels j'avais goûté et que je refusais de perdre.

La respiration saccadée, Grigore raffermit la pression de sa main sur mon cou et me fit relever la tête pour que je le dévisage. Il était si proche, que je n'eus d'autre choix que de le faire. Son regard gris semblait plus brûlant que du métal en fusion et ses iris en avaient pris la teinte scintillante et argentée. J'étais happée.

— Par pitié, enlève ce truc-là ! gronda-t-il.

Avant que je ne réagisse et comprenne de quoi il parlait, il avait glissé ses doigts sous ce qui restait de mon pull pour arracher le cordage retenant l'amulette. Quand ce fut fait, il la tint un moment dans son poing et me parut de nouveau respirer normalement.

Nous ne nous lâchâmes pas des yeux, comme tous deux harponnés par le lien indomptable qui était en train

de se créer entre nous. Il était bien réel, inévitable, palpable et presque odorant. Il mêlait nos empreintes olfactives, embaumant l'air de l'engagement sincère pris entre deux êtres et nous plongea dans une totale incompréhension.

Nos sangs s'appelaient.

Comme ceux de deux anges noirs.

Grigore se ressaisit et fronça les sourcils, sous le coup d'un choc violent. Il se pencha en avant et huma sous mon oreille le parfum que dégageait ma peau. Je frissonnai.

Puis il se redressa, la bouche entrouverte sur un souffle brisé.

— Je ne te lâcherai plus d'un pouce, dit-il en resserrant son étreinte autour de ma taille, les yeux dans les miens. Plus jamais.

Ce matin-là, je doutais de beaucoup de choses, mais de ça, j'en étais certaine.

Nous nous retrouvâmes dans le jet privé pas moins de six heures plus tard.

À vol d'oiseau, rejoindre l'hôtel où nous attendaient Gwen, Paul et Darius nous avait pris à peine trente minutes. Ensuite, nous avons fait appeler deux taxis pour nous conduire dans la boutique la plus proche, car si Darius portait les vêtements que je lui avais apportés, Gwen n'avait que mon manteau pour cacher sa semi-

nudité, et les autres arboraient un torse nu qui ne passait pas inaperçu. Sans compter que j'étais en haillons. Aussi, nous finîmes par regagner l'aéroport en milieu d'après-midi, seulement.

Grigore, Darius, Gwen et moi étions assis tous les quatre dans le même îlot. Pitt, Gabriel et Remus dans l'autre, tandis que Paul restait à l'écart, comme à l'aller. Il avait rempli son devoir, il semblait ne plus être concerné par quoi que ce soit.

Mon regard vola sur Gwen un moment. Elle n'avait pratiquement pas retiré sa main de celle de Darius depuis que nous les avions retrouvés au motel. Un peu comme si elle l'enchaînait à elle de peur de le perdre une seconde fois. Dieu sait que je la comprenais. Mais tandis qu'elle le couvait d'un amour sincère, les yeux bleus de Darius se posaient sur elle de façon inexpressive. Il avait été brisé, écrasé, détruit. À cet instant, il n'était plus capable de voir en elle celle qui avait enduit son cœur d'un baume réparateur après la mort de Julia. Il s'était entièrement renfermé sur lui-même et semblait ne jamais vouloir sortir de la carapace de protection qu'il avait lui-même créée. Même moi, je n'avais pas encore osé lui parler, lui dire combien j'étais heureuse qu'il soit en vie, de retour près de nous. Je le ferais, mais plus tard, quand il serait plus en paix. Parce qu'il croisait parfois mon regard, je m'étais contentée de lui faire comprendre par un sourire que je ne lui en voulais pas de m'avoir violemment

mordue, d'avoir cherché à me vider de mon sang. Il n'était pas lui-même. Le Darius que je connaissais, Perceval, n'aurait jamais intenté quoi que ce soit contre moi. Jamais il n'aurait bu mon sang. Jamais il ne m'aurait fait le moindre mal.

Je tournai la tête vers Gwen pour l'observer. La façon dont elle le regardait lui donnait l'air d'un animal blessé. Voir ainsi sa souffrance mise à nue m'ébranla au-delà des mots. Trois jours. Trois jours et tout avait changé.

Nous avions tous changé.

Après nous avoir fait un accueil chaleureux, l'hôtesse de l'air n'osa plus s'adresser à nous tant notre mutisme plombait l'air d'une charge électrique constante. Nous étions tous à bout, sur le fil du rasoir, prêts à exploser pour le moindre détail insignifiant. Nous évitions presque solennellement d'exprimer le fond de notre pensée sur cette mission à moitié ratée pour moi, qui avait coûté la vie d'un de nos amis et promettait un avenir catastrophique. Mais le silence n'empêcha pas les questionnements de se bousculer dans mon esprit : qui retenait Leith contre son gré ? Que faisait-il en ce moment ? Où était-il ? Comment allais-je bien pouvoir découvrir la raison de sa disparition et réussir à le trouver ? Par où devais-je commencer ? Fallait-il que je prévienne la famille de Leith ? Aurais-je seulement le temps de le faire ? De quelle manière parviendrions-nous à échapper aux guerriers de l'ombre ? Devrions-nous

rester à St Andrews ? Nous retrouveraient-ils si facilement ? Était-il possible de les arrêter ? Pourquoi les avais-je vus et les autres non ? Et par l'Esprit ! Qui pourrait bien m'expliquer la raison pour laquelle je ressentais subitement Grigore comme mon alter ego vampirique, alors que j'étais un garou ? C'était impensable ! Pitt et Minah avaient connu ce lien exceptionnel, c'est même ce qui justifiait l'insatiable envie de vengeance de Pitt, mais bon sang, ils étaient tous les deux des anges noirs !

Grigore ne me quittait pas des yeux. Il était aussi perdu que moi.

Épuisée de ressasser toutes ces questions, je rejetai la tête en arrière pour me reposer un peu. Nous arriverions dans un peu plus de deux heures et ce que la destinée nous réservait ne serait plus jamais serein. J'allais essayer de dormir, reprendre des forces.

Je fermai les yeux et tâchai de ne plus penser à rien.

Juste avant de m'assoupir, une dernière réflexion me traversa l'esprit : je ne parvenais toujours pas à comprendre pourquoi Pitt m'avait sauvé la vie. Deux fois.

Chapitre 15

De retour à St Andrews, pour plus de sécurité, nous passâmes la nuit dans un hôtel de l'aéroport d'Édimbourg à attendre que le jour se lève. Au petit matin, nous nous rendîmes chez Darius pour réfléchir à ce que nous allions faire, car désormais, nous avons quatre problèmes à régler : supprimer le guerrier de l'ombre qui perpétrait des meurtres à St Andrews, empêcher ses semblables de faire la même chose lorsqu'ils nous traqueraient, sauver notre peau et retrouver Leith. Jamais la pression n'avait été aussi grande. Nous avons tous un enjeu personnel, et pas un, même Pitt, ne pouvait prétendre ne pas être concerné. Grigore allait foncer tête baissée pour essayer de redresser la situation et par là même, mettre sa propre vie en danger. Rien que pour cette raison, Pitt était pris à la gorge, il ne laisserait jamais son frère de sang prendre de tels risques sans lui venir en aide. Ainsi, l'ange noir qui n'avait eu pour unique objectif que de me nuire se retrouva avalé par le tourbillon des événements.

Paul, Remus et Gabriel quittèrent très vite la maison.

Darius étant dans l'incapacité de reprendre sa place au sein du Conseil, ils s'étaient eux-mêmes rendus sur place pour faire leur rapport et tenter de trouver la solution au problème numéro un : venir à bout du *razboinici din umbra*. Le guerrier de l'ombre avait constitué notre principal sujet de conversation, comme si en aborder d'autres reculait l'échéance de l'apocalypse qui nous pendait au nez.

Cependant, pas une fois Pitt ou moi ne fîmes mention de ma capacité à les voir. D'un commun accord silencieux, nous avons compris qu'il était plus sage d'en parler entre nous, lorsque Paul, Remus et Gabriel seraient partis.

De mon côté, et sans en avoir encore touché un mot à personne, je me disais qu'il serait peut-être judicieux de mettre au courant le détective dont j'avais gardé la carte. Avec mon aide, en devenant ses yeux, il saurait mettre en œuvre tous les moyens pour le neutraliser. Je n'avais jamais eu l'âme d'un super héros, mais je n'en étais plus à me demander si c'était raisonnable ou non de m'impliquer autant. Que je l'eusse désiré ou pas, nous risquions tous notre vie et j'étais l'une des premières en ligne de mire. Mais avant de faire quoi que ce soit, nous devons tous convaincre Darius de changer de visage et de porter l'amulette garolle autour de son cou. Il était la cible principale des *Strigoii* et comme ceux-ci ne connaissaient ni les capacités de métamorphose de

Darius, ni l'existence des médaillons, nous avions là un bon moyen de le camoufler sans qu'il ait à se cacher réellement. Cependant, Darius ne réagissait pas. Il n'avait rien répondu à ça, il était totalement enfermé sur lui-même, comme si le monde extérieur n'existait pas. Pas une seule fois il n'avait demandé des nouvelles de Pierrick et Hermance, alors qu'ils étaient ce qu'il avait de plus précieux dans la vie. Son amour pour eux était sans limite et je n'aurais pas donné cher de son existence s'il leur était arrivé quelque chose.

Sissi avait réussi à emmener les enfants avec elle à Wick et de ça, j'étais extrêmement soulagée. Je les savais en sécurité là-bas. C'est même la première chose que j'avais dite à Darius lorsque nous étions rentrés, qu'il ne devait pas s'inquiéter pour eux. Le cœur lourd, je n'arrivais pas à savoir s'il l'était seulement...

Exténuée, je me dirigeai à l'étage pour rejoindre Gwen qui, désespérée, s'était enfermée dans la chambre qu'elle avait occupée lors de son premier séjour ici. J'imaginai parfaitement ce qu'elle pouvait ressentir en ce moment. Toute cette peur, toute cette angoisse, pour finalement retrouver celui qu'elle aimait et découvrir qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même et qu'elle n'avait pas le pouvoir de changer ça.

Je me demandais d'où je tirais cette force. J'aurais voulu m'écrouler, moi aussi, hurler qu'on me rende Leith, qu'on m'explique pourquoi on nous avait séparés une

nouvelle fois, car c'était bien cela le plus insoutenable : ne pas savoir, ne pas comprendre. Au lieu de ça, je faisais face du mieux que je le pouvais, affrontant mes pires terreurs, la tête haute et la tenaille au ventre. Quand est-ce que tout ceci se terminerait ? Quand pourrions-nous avoir une vie ? Une vraie vie ?

Je soupirai en saccades et posai la main sur la poignée de la porte.

J'allais parler à Gwen. Ensuite, je prendrais une douche, une longue douche, et je tâcherais d'oublier que tout allait si mal. Une illusion, juste un instant, créer l'illusion.

— Gwen ? demandai-je doucement en entrebâillant le battant.

Elle ne répondit pas.

J'ouvris carrément et entrai dans la pièce. Je la trouvai assise sur le rebord de la fenêtre, en serviette de bains, à contempler la mer qui, à l'aide de la fureur du vent, se soulevait en vagues de plusieurs mètres claquant avec fierté contre les falaises.

La baie vitrée était grande, je m'installai d'abord à côté de Gwen, dos au paysage, puis je pivotai en repliant les jambes et contemplai la tempête devant nous. Elle était aussi violente que celle qui ravageait nos cœurs en ce moment même.

— Je ne sais pas quoi faire, se lamenta-t-elle.

Je posai une main réconfortante sur sa cuisse et calai

ma tête sur son épaule.

— Ne fais rien... Il est encore tôt. Le temps cicatrise les plaies les plus profondes.

C'est ce que j'espérais, tout du moins...

— Il n'a même pas la force de se battre, comme s'il se fichait royalement de ce qui pourrait bien lui arriver. J'ai dû le porter pour le ramener à l'hôtel. Hannah, il ne voulait pas voler ! Il m'a dit : « *À quoi bon ? Ma vie a été si longue.* » Mais pas assez pour moi ! Je viens juste de naître, de le connaître !

Je soupirai longuement.

— Je sais que tu as mal, Gwen, mais il a souffert bien plus que n'importe lequel d'entre nous. Il a besoin de temps, de repos, et de toi aussi.

— Je ne sais pas... Je pensais que... Je ne pensais pas que trois jours puissent...

Sa voix s'étrangla dans un sanglot.

— Je vais voler !

Je n'eus pas le courage de l'en empêcher. Personne ne prendrait le risque de mettre le nez dehors avec un temps pareil. Elle abandonna sa serviette et s'élança dans le ciel tourmenté, nue, glissant avec les rafales pour prendre de la vitesse. Je la contemplai un moment, puis tournai le dos pour sortir de la pièce et tombai nez à nez avec Grigore.

Il s'était douché, habillé, et sentait bon le savon.

Mon cœur s'emballa, je détestais ça.

— Nous devons parler, annonça-t-il d'une voix profonde.

Pétrifiée, je secouai la tête. Depuis que nous étions rentrés, j'avais volontairement évité de me retrouver seule avec lui, totalement perturbée par notre précédent échange mystique. Personne n'avait encore dormi et je n'étais pas certaine d'être capable d'entendre ce que Grigore avait à me dire sur le sujet.

— Pas maintenant.

— Il le faudra.

— Pas maintenant, répétais-je.

Il fit un pas en avant, je reculai aussitôt.

— Hannah...

Me ressaisissant de toutes mes forces, je levai l'index devant lui pour le faire taire.

— Grigore ! La situation est déjà bien assez compliquée comme ça. Je ne sais pas ce qui nous arrive, mais ça devrait être le dernier de nos soucis. Il y a plus urgent à régler.

Il m'observa quelques secondes, les yeux luisant davantage de colère que de frustration, puis il enfouit les mains dans les poches de son jean, les mâchoires serrées, se retenant de dire quelque chose qui porterait à conséquence.

— Comme tu voudras.

Les paupières semi-ouvertes, il se mit de côté pour me laisser le champ libre. Bien plus fébrile que je ne l'aurais

voulu, je passai devant lui sans dire un mot et me hâtai de rejoindre ma chambre.

Je n'aimais pas ça. Je n'aimais vraiment pas ça.

Une fois seule, je me déshabillai mécaniquement, les gestes sûrs, alors que mes mains tremblaient. Que m'arrivait-il ? C'était venu subitement, sans prévenir. En la présence de Grigore, ma peau réagissait presque, j'avais l'impression de la sentir crépiter. Pourtant, rien n'était physique entre nous. Il était séduisant, grand et fort, tout ce qu'une femme pouvait désirer chez un homme, mais ce n'était pas son enveloppe charnelle qui m'attirait, plutôt ce qu'elle contenait.

Il s'agissait de son âme.

Comme frappée d'effroi par cette monstrueuse déduction, je m'immobilisai, les doigts crispés autour de ma gorge.

Je la ressentais comme étant le reflet de moi-même.

Toutes les cellules de mon corps rejetèrent brusquement cette évidence, pourtant, nos âmes s'attiraient bel et bien. Pas par leurs différences, mais parce qu'elles se ressemblaient. Elles se ressemblaient en tout point. Elles se cherchaient ardemment. C'était tout bonnement impossible ! La mienne appartenait déjà à quelqu'un d'autre, personne n'y pouvait rien et pour rien au monde je ne voulais que ça change !

Par l'Esprit ! Leith était parti depuis trop longtemps, je perdais complètement la tête.

Sérieusement ébranlée, je m'efforçai de balayer le flot de mes pensées et disparus dans la salle de bains. Là, je me positionnai sous les jets d'eau brûlante et fermai les paupières.

Seule avec moi-même, tandis que la vapeur engourdissait mes muscles, je me laissai glisser contre la paroi et pleurai.

Je sortis de la chambre au moins une heure plus tard. Gwen, Pitt, Grigore et Rufus étaient dans le salon, je les entendais discuter. Ils parlaient de Darius. Agacée, parce que je savais pertinemment que ce dernier n'était sûrement pas en train de participer à la conversation, je me dirigeai d'un pas déterminé au dernier étage. Là, je levai le poing pour taper à sa porte.

— Entre ! s'éleva la voix de Darius avant que je ne frappe.

Elle était si tranchante et énergique que j'en restai bouche bée quelques secondes, interdite.

Lorsque je pénétrai dans la pièce, je le trouvai debout, dos à la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine. Il avait dans le regard cette lueur volontaire et familière qui éclairait ses yeux chaque fois qu'il avait quelque chose d'important à dire. J'étais si heureuse de lire sur son visage une expression qui lui ressemblait vraiment, que je faillis me jeter contre son torse pour l'étreindre. Mais je me contrôlai. Après ce qu'il venait de vivre, il ne

supporterait probablement pas que quelqu'un le touche.

— Approche, dit-il, voyant que j'hésitais.

J'obtempérai et fis quelques pas dans sa direction. Je m'arrêtai à un mètre de lui, le cœur battant, ne sachant quoi dire. J'optai pour une formule toute faite, mais néanmoins vraie.

— Tu as l'air d'aller mieux.

— J'ai bu à ta veine, répliqua-t-il sans écouter ce que je lui disais.

Déstabilisée, je ne pus m'empêcher de fuir son regard.

— Eh bien, je...

Il se posta juste devant moi et fit doucement glisser le col de mon tee-shirt pour inspecter mon cou. Je savais qu'une légère marque subsistait encore. Il n'y était pas allé de main morte, il faudrait peut-être plusieurs jours pour qu'elle s'estompe complètement.

— Ce n'est rien, murmurai-je.

Il serra fermement ses doigts autour de mes épaules.

— Ne me mens pas, Hannah, tu as été sérieusement ébranlée.

— Tu n'étais pas toi-même.

Il plongea ses yeux dans les miens avec une expression douloureuse.

— J'aurais pu te tuer...

Et j'aurais pu mourir pour toi, eus-je envie de répondre, mais je ne le fis pas. Il le savait. J'aimais Darius comme un frère, je ne l'aurais jamais laissé

s'éteindre sans bouger.

— Mais ça n'a pas été le cas.

— Tu m'as sauvé la vie.

— Et tu aurais fait la même chose pour moi, répliquai-je aussitôt pour dédramatiser.

Je ne voulais pas qu'il se noie dans la culpabilité, car rien n'était de sa faute, il n'avait pas demandé à être sauvagement enlevé, mis à nu, puis torturé.

— Je te dois beaucoup.

— Ne dis pas de bêtises, Darius. Avant ça, je te devais bien davantage. Rien n'a changé entre nous. Heureusement que tu as eu la bonne idée de me mordre seulement après ma transformation en loup, sans quoi, nous aurions été liés pour l'éternité, toi et moi, et là, tu aurais compris ta douleur ! tentai-je de plaisanter.

Mais il ne rit pas. Dans ses iris bleu azur passait le reflet d'une loyauté bouleversante.

— Ç'aurait été un grand honneur, Hannah.

— Oh, Darius !

Sans plus d'hésitation, je me jetai dans ses bras. Doucement, il les referma sur moi et caressa mes cheveux.

— J'ai vécu un enfer, Hannah, par le ciel, j'ai vécu un enfer !

Je ravalai un sanglot et le pressai un peu plus contre moi.

— Sauras-tu oublier ? demandai-je, réalisant que je

n'employais pas les bons mots.

Pourrait-il reprendre le cours normal de sa vie ? Être le frère aimant qu'il avait toujours été, l'ami protecteur que le Cercle connaissait et le compagnon généreux et doux qu'avait découvert Gwen ? De tout mon cœur, je l'espérais.

— Jamais, souffla-t-il d'une voix brisée, jamais... Ils ont mutilé mon âme... Ils m'ont dévoré, encore et encore, ma chair, mon sang... ils m'ont dévoré.

Les marques sur sa taille et ses bras... Ils s'étaient nourris de lui. Plusieurs fois.

Mon cœur se serra et, lorsque je sentis une goutte d'eau s'écraser sur mon front, il vola en éclats. J'enroulai mes mains autour de son cou et fis pression sur ses épaules pour qu'il fléchisse les genoux. Nous nous laissâmes tomber sur le sol où Darius s'abandonna et pleura longuement. Jamais je n'avais été autant bouleversée de toute ma vie.

Nous sortîmes des abîmes de nos larmes lorsque Gwen vint frapper à la porte. Un véritable changement s'opéra alors chez Darius. Il se releva fièrement et reprit le masque impassible qu'il avait revêtu en quittant ce château maudit. Je le suppliai d'un faible sourire.

— Ne l'éloigne pas.

Il baissa sur moi des yeux tourmentés, mais sincères.

— Jamais.

Je fis demi-tour et m'arrêtai juste avant de poser la

main sur la poignée.

— Vas-tu accepter de changer de visage ?

Il hocha brièvement la tête.

Je revins vers lui, me levai sur la pointe des pieds et lui embrassai légèrement la joue.

— Merci.

Je quittai la pièce en même temps que Gwen entra. Elle ruisselait d'eau de pluie sous la serviette de bains dont elle s'était protégée. Avant de refermer derrière moi, nous échangeâmes un regard profondément doux, le sien brillait d'un amour inconditionnel pour Darius. Gwen saurait panser ses blessures... peut-être.

Je descendis dans le salon, Pitt et Grigore étaient tous deux installés sur les fauteuils, devant un feu de cheminée qui crépitait follement dans l'âtre.

— Où est Rufus ? demandai-je. Parti ?

— Il est sorti un moment, m'informa Pitt.

Pitt était le seul qui n'avait pas eu l'occasion de se détendre sous la douche, et bien que je ne désirais pas me retrouver face à face avec Grigore, je lui proposai d'utiliser l'une des salles de bains.

— Tu m'offres l'hospitalité ? s'étonna-t-il.

Techniquement, non, car je n'étais pas chez moi, mais je saisis parfaitement ce qu'il voulait dire, alors je lui répondis en toute honnêteté.

— Je te le dois.

Il secoua la tête.

— Tu ne me dois rien.

Nos regards se bravèrent quelques instants tandis que Grigore nous observait, muet.

— Tu m’as sauvé la vie. Deux fois. Pourquoi ?

Il jeta un œil à Grigore et haussa les épaules d’un air nonchalant.

— Pour lui.

Puis il quitta la pièce, laissant derrière lui un silence pesant.

Le téléphone de la maison retentit au même moment, me faisant sursauter tant j’étais tendue. Je courus décrocher et reconnus la voix de Pierrick. Hermance était avec lui.

— Vous êtes revenus ! s’écria-t-il. Il est là ? Hannah, il est là ?

Après ces douze interminables heures, Pierrick m’arracha mon premier sourire.

— Perceval est ici. Il va bien.

Les enfants émirent un hurlement de joie à m’en faire éclater les tympanes.

— Nous pouvons rentrer, alors ?

— Pas encore, nous avons deux ou trois choses à régler. Comment ça se passe avec Sissi ?

— Elle nous oblige à manger des fruits et des légumes à chaque repas depuis qu’on est arrivés et hier soir, on a dû se coucher à vingt et une heures, au plus tard ! Elle est plus folle que toi, dit-il en riant de bon cœur. On peut

parler à Perceval, s'il te plaît ?

— Passe-moi d'abord Sissi, j'irai le chercher ensuite. Mais il est très fatigué, Pierrick. Il n'est pas tout à fait comme d'habitude, le prévins-je. Ne soyez pas surpris s'il est distant.

— C'est notre frère, protesta-t-il, il sera content de nous parler !

— Bien sûr, murmurai-je en espérant que Darius ne les décevrait pas.

Il y eut un bruit de combiné qu'on déplace puis Sissi s'empara du téléphone.

— Alors, ma vieille, tout est bien qui finit bien, on dirait !

— Il est de retour parmi nous, oui.

— Il est ? répéta-t-elle en insistant sur le « il ». Où est Leith ?

Je ne répondis pas immédiatement, le souffle coupé comme à chaque fois que sa disparition était pointée du doigt.

— Je ne sais pas, avouai-je d'une voix atone. Pas encore...

— Comment ça, « pas encore » ? Tu disais qu'il avait été enlevé par les mêmes créatures qui ont kidnappé ton ami. Hannah, que se passe-t-il ?

— Leith n'était pas là-bas, et je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve.

— Seigneur ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? entendis-je la voix lointaine de la mère de Gwen.

Sissi lui répéta mot pour mot ce que je venais de dire, elle lui arracha immédiatement le combiné des mains.

— Hannah, c'est Rebecca. Qu'est-il arrivé à Leith, exactement ? Dois-je prévenir son père ? Il n'est toujours pas rentré chez lui, mais je pourrais lui envoyer un mess...

— Non ! m'écriai-je aussitôt. Pas encore, s'il vous plaît, madame Fisher. Nous devons d'abord essayer de comprendre. Il est inutile de l'inquiéter tant que nous ne savons pas de quoi il retourne, précisément.

— Très bien, je ferai ce que tu me dis. Est-ce que vous allez tous nous rejoindre ici ?

— Je ne pense pas, madame Fisher.

— Il faudra vraiment que tu perdes cette habitude de m'appeler par mon nom de famille, me morigéna-t-elle gentiment. Pourrais-tu me passer Gwen, s'il te plaît ?

— Bien sûr, ne quittez pas.

Elle était déjà en train de descendre l'escalier au bras de Darius, les yeux rougis par les nombreuses larmes qu'elle avait versées. Mais elle semblait en paix et j'en fus profondément soulagée.

Je m'installai sur un fauteuil, en face de Grigore, et attendis dans un parfait silence qu'ils eurent tous terminé leur conversation. Darius rassura ses frères du mieux qu'il le put, évitant de leur parler des passages les plus

sordides de sa détention. Pierrick et Hermance n'en sauraient jamais rien et c'était préférable.

Pitt et Rufus nous rejoignirent à ce moment-là, l'air grave et soucieux lorsqu'ils virent que Darius avait retrouvé ses esprits. Du plat de la main, ce dernier les invita à s'installer près de Grigore. Il suivit en détail les mouvements de Pitt et s'adressa à lui quand il fut assis.

— Je te dois la vie, lui dit-il simplement.

Pitt croisa les jambes et fit mine de se curer les ongles.

— Tu la dois aux autres. Nous, nous sommes quittes.

Darius le fixa un moment, mais ne releva pas la pointe d'agressivité présente dans la voix de Pitt. D'un regard poignant de sincérité, il nous remercia tous. Puis il commença à raconter son calvaire, provoquant en moi des spasmes d'angoisse étouffants.

— Je ne le voyais pas, quand le guerrier de l'ombre nous a attaqués, je ne le voyais pas. Il a tué devant moi le jeune serveur du *Red Lion* avec qui j'avais rendez-vous, je n'ai rien pu faire pour lui venir en aide. Son corps se déchiquetait sous mes yeux sans aucune raison, j'ai cru que je devenais fou. Puis la volonté de la créature s'est insinuée en moi, m'empêchant de fuir et de réagir, implantant la peur et le chaos dans mon esprit. Je n'avais jamais rien connu de tel, j'étais devenu plus impuissant qu'un enfant affaibli par la maladie. Il m'a manipulé comme un pantin dont on tire les ficelles.

— Ce sont les pouvoirs du Grand *Strigoï* qui passaient

par lui, nous expliqua Pitt. Il peut les contrôler à distance, comme il peut contrôler chacun d'entre nous, s'il le désire.

— Il n'a pas eu besoin de me blesser, continua Darius, je l'ai suivi, j'ai marché vers mes bourreaux sans résistance. Bien après qu'il m'eût abandonné entre les mains des gardes *strigoii*, même quand ils m'ont fait traverser la mer, j'étais toujours groggy. J'ai été longuement supplicié avant qu'on m'explique pourquoi, quelle avait été ma faute. Mais je le savais. Je m'en suis douté à la minute même où j'ai senti leur odeur.

Puis il se tourna vers moi pour me regarder.

— Hannah, Leith n'a jamais été dans ce château, pas plus qu'un autre garou, tout le temps où j'ai été torturé.

— Je l'ai compris, murmurai-je.

— Depuis quand a-t-il disparu ?

— Il n'a plus donné de nouvelles depuis lundi dernier et personne ne sait où il est. Pas même sa famille. Tout part de travers, je... je voudrais que tout cela cesse.

Je m'interrompis en posant les yeux sur Grigore. Les siens ne me lâchaient pas. Il semblait souffrir avec moi et ce fut presque insupportable à ressentir.

Je me ressaisis très vite et lui expliquai tout ce qui s'était passé en son absence, et le reste. Les meurtres, la division de la meute, la venue de Pitt, les révélations faites à Sissi, la réaction de ses frères, ma rencontre avec le détective, les guerriers de l'ombre, je lui racontai tout,

sauf ce lien qui voulait nous unir, Grigore et moi. Ça, je le garderais pour moi aussi longtemps que Grigore ferait de même.

— Tu as vu les guerriers ? s'étonna ce dernier puisque nous n'en avions encore pas parlé.

— Comme je te vois, alors qu'ils m'étaient totalement invisibles, répondit Pitt à ma place.

— À quoi ressemblent-ils ? demanda Gwen.

Nul besoin de chercher dans les tréfonds de ma mémoire pour les décrire, je me souvenais parfaitement leur apparence hideuse et agressive. Je leur détaillai tout.

— D'où sortent-ils ? nous questionna-t-elle encore.

Pitt se racla la gorge.

— Personne à part le Grand *Strigoï* ne le sait exactement, mais la légende raconte qu'ils ont été créés de la main des sorcières pour le servir. Il est leur unique maître, ce serait la raison pour laquelle personne d'autre que lui ne les voit.

— Mais Hannah, si, ajouta Grigore. Tu portais l'amulette. Serait-il possible que ce soit grâce à elle ?

J'écarquillai de grands yeux.

— Je n'y avais pas pensé.

— Ont-ils réussi à manipuler ton esprit comme ils l'ont fait avec Darius ? me demanda Grigore.

— Non.

— C'est qu'aucun n'en a reçu l'ordre, nous rappela Pitt.

— Ou alors c'est un effet du médaillon, suggéra Grigore.

Ça, je n'en croyais rien.

— Je me suis sentie attirée par lui, annonçai-je de but en blanc. Par le Grand *Strigoï*.

Mes mots restèrent suspendus dans l'air, entourés d'un silence perplexe.

— Sa puissance et son énergie coulaient sur moi. J'aurais pu me jeter à ses pieds, j'ai résisté.

Pitt secoua la tête de droite à gauche.

— S'il t'avait manipulée, tu n'aurais même pas pensé à résister. Sa force mentale est herculéenne, bien plus que sa force physique. Suffisamment pour soumettre des créatures aussi indomptables que les guerriers de l'ombre.

— Mais il nous a laissé partir...

Pitt acquiesça, conscient que pour moi, rien n'avait de sens.

— C'est vrai. Parce qu'il y a une faille dans la cuirasse. Il ne peut contrôler plusieurs esprits en même temps.

Je baissai les yeux et replongeai un instant dans le souvenir de cette interminable matinée.

— Ils ont pris ton esprit, dans la galerie. Il te fallait fuir et tu ne bougeais pas.

Il hocha la tête, il s'en souvenait parfaitement.

— Et bientôt, ils seront de nouveau là. Tous, gémit Gwen d'une voix chancelante. Vont-ils réellement mettre

trois nuits pour arriver jusqu'à nous ?

Personne ne savait répondre à ça.

— C'est ce que le Grand *Strigoï* a prétendu, répondit Pitt.

— Il a également dit qu'il baisserait les armes si nous réussissions à les tuer, nous interrompit Rufus. Le pensait-il vraiment ?

Pitt n'hésita pas une seconde avant de répondre.

— Oui, parce qu'il est convaincu que nous n'y parviendrons pas.

— Est-ce le cas ?

— Ils sont le diable, déclara brusquement Darius d'une voix méconnaissable. Ils sont le diable et l'enfer réunis. La Géhenne. Ils nous tueront tous.

Ses traits étaient déformés par la peur. Dans ses yeux défilaient les images d'une agonie dont il avait cru ne jamais sortir. Impuissants, nous retrouvâmes l'homme que nous avions découvert dans les couloirs de la mort : anéanti, brisé, meurtri dans sa chair, dans son âme.

Happée par sa douleur, par le mal qui le rongerait encore longtemps, j'aurais voulu souffrir à sa place pour le revoir en paix.

Gwen posa une main douce sur sa cuisse. Il s'empara aussitôt et l'écrasa entre ses doigts. Elle dut encercler son poignet avec force pour lui faire reprendre ses esprits.

Il réagit, sursauta et l'étudia, le regard vide. Puis il

appuya son pouce et son index sur ses yeux en expirant bruyamment, le souffle court.

— Est-il possible de les abattre ? demanda Rufus sans quitter Darius des yeux qui s'était de nouveau plongé dans un silence absolu.

La bouche de Pitt se tordit en un rictus amer.

— Si nous réussissons, c'est que nous aurons eu beaucoup de chance.

— Ils sont lents, intervins-je. Nous sommes rapides et leurs réflexes sont bien moins vifs que les nôtres.

— Ils se dématérialisent, me contredit Pitt.

— C'est vrai, mais sur de petites distances. J'ai vu la manière dont ils bougent quand ils sont proches de leur proie : lourdement, grossièrement. Ils n'ont que leur invisibilité comme véritable atout. Si nous les voyons, nous pourrons les éviter et nous battre.

— Jusqu'à présent, il n'y a que toi qui les vois.

— Si c'est vraiment grâce à l'amulette, nous pourrons être deux.

— Deux, ça ne suffit pas, insista-t-il.

— Ce sera bien assez pour éliminer celui qui rôde à St Andrews, affirmai-je.

— Tu ne doutes de rien ! s'esclaffa-t-il presque.

— Nous pouvons le prendre par surprise, m'entêtai-je. Et puis..., nous n'agissons pas seuls.

Les regards convergèrent vers moi, intrigués.

Grigore fronça les sourcils.

— À quoi penses-tu ?

— Keith Forbes, le détective dont je vous ai parlé. Informons-le de ce que nous savons à propos des guerriers de l'ombre.

— Pourquoi ?

— Car c'est un loup d'expérience et que conjuguer nos forces ne peut être que bénéfique, éludai-je.

Exagérément, il haussa un sourcil.

— T'entendre soumettre de telles idées me laissera toujours perplexe, gamine.

— Parce que c'est un garou ?

— Tout juste. Je doute que ton Forbes ait envie de se mêler aux membres de notre communauté.

— Pas si nous lui permettons de mener à bien son enquête.

Gwen se pencha en avant en posant les avant-bras sur ses cuisses.

— Qu'as-tu derrière la tête ?

Je fixai sur elle des yeux déterminés. J'étais prête à tout, même à marchander pour lui dire tout ce que je savais.

— C'est un loup, il peut m'aider à retrouver Leith.

— Et après ? creusa Grigore.

— J'irai le chercher.

Ils échangèrent tous un regard muet, puis Darius sortit du silence pour s'exprimer d'une voix forte :

— C'est ce que nous ferons tous.

Chapitre 16

Le détective m'attendait dans un pub du centre-ville où je n'étais encore jamais allée. C'était lui qui avait choisi l'endroit, un peu en retrait des rues principales, et qui, d'après lui, n'était fréquenté que par des humains. Il était à peine quatorze heures trente et comme le temps s'était fait clément, il n'y avait pas grand monde, les gens étaient dehors. Des yeux, je fis un tour rapide de la salle et le trouvai, installé à une table tout au fond. Je le rejoignis d'un pas lent, passant en revue tous les détails de son visage.

La quarantaine bien tassée, Keith Forbes avait un physique qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer. Ses traits étaient rudes et particulièrement virils. Il possédait le charme brut des hommes du nord. Grand, fort et solidement bâti, il avait la peau burinée et piquetée de rides profondes qu'un hâle léger venait appuyer. Son large front, dégagé sur des cheveux blonds coupés très courts, rendait plus expressifs encore ses yeux bleus entourés de longs cils et rehaussés de sourcils plus

foncés. Mais surtout, il portait une cicatrice qui lui barrait le nez, la moitié de la joue gauche et une partie du cou.

Il suivait mes pas d'un regard tranchant. Il n'avait toujours aucune idée de ce pour quoi je lui avais donné rendez-vous, mais il se doutait bien que la raison était importante. Il décroisa les mains de devant sa chope de bière et m'invita à prendre place en face de lui.

— Je vous en prie, mademoiselle Jorion, asseyez-vous.

Je tirai une chaise et obtempérai.

— Je ne pensais pas vous revoir de sitôt, dit-il sans l'ombre d'un sourire.

— Moi non plus, monsieur Forbes.

— Venons-en au fait, si vous voulez bien.

Je laissai tomber ma besace sur le sol et posai les coudes sur la table.

— Vous aviez raison, je suis impliquée dans l'affaire des meurtres de St Andrews.

Il recula contre le dossier de sa chaise et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tiens donc... Je suis tout ouïe, mademoiselle. Je vous écoute.

Forbes devait être le genre d'homme capable de se passer de formules diplomatiques et d'explications enrobées, j'allai droit au but.

— Connaissez-vous l'existence des *Strigoii* ?

Il secoua brièvement la tête.

— Il s'agit de la plus ancienne espèce de vampires. On dit qu'ils sont à l'origine de la naissance des anges noirs.

Il fronça les sourcils et crispa légèrement la mâchoire.

— Poursuivez.

— J'ai été un ange noir, monsieur Forbes.

Il fut tellement surpris, qu'il ouvrit promptement de grands yeux.

— Qu'êtes-vous en train de me raconter ?

— J'ai été mordue contre mon gré, il y a un an et demi.

Dans son regard, une lueur de totale incompréhension s'animait. Il déplaça les bras et les posa sur la table brusquement, poings fermés.

— Ce que vous dites n'a aucun sens, vous êtes un loup !

— Je suis devenue un loup, le corrigeai-je. Je suis restée dans la peau d'un ange noir pendant six mois.

Comme j'insistais, il secoua la tête pour me notifier que la plaisanterie ne prenait pas. Je ne pouvais pas lui en vouloir. De prime abord, une telle révélation ne pourrait convaincre personne.

— Vous divaguez !

— Non, monsieur, le père de mon petit ami m'a transformée.

— Jeremiah ? demanda-t-il aussitôt.

— Vous le connaissez ?

Il claqua la langue, agacé.

— Peu importe, je ne crois pas un mot de ce que vous dites !

Je poussai un long soupir et replaçai une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Vous souvenez-vous de Julia Giordano, la jeune fille lupus qui a été...

— Je me souviens parfaitement d'elle ! s'impacienta-t-il. Elle venait de décéder lorsqu'on m'a réaffecté à St Andrews. Quel est le lien avec vous ?

— Elle a été tuée lors d'un affrontement entre lupus et anges noirs. C'est même comme ça que tout a commencé pour moi.

Il plissa davantage le front, perplexe.

— Un affrontement ? Ce n'est pas ce que le rapport de police raconte. Elle a eu un accident de voiture.

Je ne pus m'empêcher d'évincer l'ironie de son explication par un rire sec.

— Un accident de voiture ? Un garou ?

— Je sais parfaitement de quoi je parle, *faol-ur* ! gronda-t-il, très irrité de voir que je remettais en cause sa connaissance en l'espèce garolle. Nous ne sommes pas invincibles, quelques débris profondément enfoncés dans le cœur et nous mourrons !

— Si c'est ce que dit le rapport, c'est entièrement faux, monsieur Forbes. Ce sont des serres d'ange noir qui l'ont tuée. J'étais là, et j'étais encore humaine.

Je dus lui paraître particulièrement certaine de ce que

j'avançais, parce qu'il soupira à son tour et croisa de nouveau les bras pour m'étudier attentivement.

— Très bien. Racontez-moi ça.

— J'ai habité quelques mois avec une jeune crinos sans avoir conscience de sa vraie nature. Elle cachait son identité à l'aide d'une amulette garolle, tout le monde n'y a vu que du feu. Il y a eu des frictions entre elle et l'un des membres du Cercle. C'est une sorte de confrérie de...

— Je sais qui ils sont ! m'interrompit-il. Continuez.

— Bien. Minah, l'ange noir avec qui elle ne s'entendait pas, a été retrouvée morte sur une plage. C'était ma colocataire, Tarja, qui l'avait tuée. Plusieurs anges noirs se sont regroupés pour le faire payer à la meute qu'ils considéraient comme coupable. Coupable d'avoir dissimulé la responsabilité de Tarja, alors que personne n'était au courant. Personne ne pouvait savoir. Ils nous ont attaqués à l'occasion du barbecue que nous avons organisé pour fêter la fin des examens. Julia est morte, ce jour-là, ainsi que beaucoup d'anges noirs, mais ceux qui ont survécu se sont enfuis, déterminés à se venger pour ceux qui avaient péri. J'ai été la cible principale, mordue juste après les funérailles de Julia. Nous avons été pris par surprise, tandis que nous étions encore au cimetière. Quelques mois plus tard, j'ai appris que je pouvais redevenir humaine. Je devais tuer mon créateur dans les neuf mois succédant ma mutation. Je l'ai fait. J'y suis parvenue, avec l'aide de mes amis

garous et anges noirs.

Sur cette dernière révélation, il cilla. À l'instar de tous les autres, il considérait comme impensable l'alliance entre les deux espèces.

Puisque rien ne pourrait le conduire à raisonner différemment, je m'interdis de lui faire remarquer qu'il se trompait, que Leith et Darius avaient appris à être amis. Aussi, allais-je continuer mon récit.

— Pourquoi vous a-t-il changée ? demanda-t-il, de plus en plus intrigué, en faisant allusion à Jeremiah.

— J'étais sur le point de mourir. Mon corps avait subi trop de chocs, trop de violences. Quand je suis redevenue humaine, il m'a tout simplement lâchée. Jeremiah a tenté le tout pour le tout et voilà...

— Vous êtes un phénomène de foire ! résuma-t-il, non sans ironie.

Je ne trouvai rien à répondre à ça. Oui, c'est ce que j'étais.

Puis il m'observa un long moment.

— Concluez, mademoiselle Jorion. Venons-en à ces fameux *Strigoii*. Parce que tout a un lien, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Mon créateur n'a pas été pris de court, lorsque je l'ai tué. Il était connecté à moi par l'esprit, il connaissait mes plans depuis des semaines. C'est pourquoi il a assuré ses arrières en demandant de l'aide.

— Les vampires fondateurs...

— C'est ça. Ils étaient deux. L'un d'entre eux est mort de la main d'un ange noir, l'autre a réussi à s'enfuir. C'était il y a à peine plus d'un an.

— Et les *Strigoii* sont du genre rancunier ? en déduisit-il.

— Oui. En début de semaine, l'ami qui a tué l'un des leurs a été kidnappé. Avec les siens, nous sommes allés le chercher en Roumanie et nous l'avons ramené.

Il haussa un sourcil dubitatif.

— C'était quand, ça ?

— Nous sommes revenus hier.

Il émit un sifflement strident qui fit se retourner les quelques clients présents.

— Quelle vie trépidante vous avez, mademoiselle Jorion. Si jeune et déjà si occupée...

— Croyez bien que je n'ai pas eu le choix et que je n'ai rien demandé à personne ! répliquai-je, piquée au vif. Il s'agit de mon meilleur ami, il est comme un frère pour moi, peut-être même davantage, mais ça, je ne suis pas sûre que vous puissiez le saisir.

Je le sentis se raidir devant moi. Son visage devint plus dur et plus froid qu'un bloc de glace.

— Un ange noir ?

— Parfaitement. Mais peu importe, monsieur Forbes, ce n'est pas le sujet.

— Quel est-il, dans ce cas ? J'aimerais comprendre.

Je le regardai. Je savais que je ferais mouche.

— Les *Strigoii* ont envoyé un de leurs plus puissants guerriers pour neutraliser mon ami et le leur amener vivant. Depuis, il est à St Andrews et... il a faim, terminai-je d'un ton clair et distinct.

Il blêmit.

— Quel genre de créature est-ce ?

— Invisible.

Il rejeta la tête en arrière, pris de surprise.

— Je vous demande pardon ?

— Les guerriers de l'ombre sont invisibles, redoutables et destructeurs.

Je lui racontai alors ce que j'avais vu. Leur apparence tout droit sortie des pires films d'horreur, l'odeur qu'ils dégageaient lorsqu'ils étaient en chasse, leur façon de se déplacer pour atteindre leur cible plus rapidement, les ordres qu'ils ne recevaient que du chef vampire, l'amulette qui m'aurait permis de les voir, leur incapacité à évoluer le jour. Je ne négligeai rien. Rien, sauf une chose : je ne lui parlai pas de la disparition de Leith qui m'avait poussée à errer dans les galeries souterraines du château. Je le ferais quand le guerrier de l'ombre serait mort et que je pourrais lui demander de me retourner le service.

— Ils seront donc plusieurs à venir ? finit-il par me faire répéter, abasourdi, après que je lui eusse révélé leur plan. Dans deux nuits ?

— Trois, avec un peu de chance.

Il se frotta le front dans un instant de réflexion, puis il leva les yeux sur moi.

— Puis-je vous croire sur parole, mademoiselle Jorion ?

— Sur parole, monsieur, lui certifiâi-je. Je dispose de deux amulettes, nous pourrons les arrêter.

Il me toisa, de plus en plus ahuri.

— Nous ?

Je plissai les paupières lentement. Je savais ce qu'il sous-entendait : que cette bataille n'était pas pour moi. Mais je n'étais plus une enfant et j'avais été suffisamment couvée comme ça. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis ma rencontre avec Leith. Il n'était plus question que je regarde les autres prendre des risques, que je subisse la violence, les affronts, sans rien faire. Oui, je participerais et nous en viendrions à bout. De ça, je ne voulais pas en douter.

— Vous et moi, lui répondis-je.

— Vous n'y pensez pas !

— Je suis très sérieuse. Vous avez besoin de moi.

Un grondement rauque sortit de sa gorge. Il ne fulminait pas, il était déstabilisé. Mais je présimai que Keith Forbes avait l'air d'être un homme intelligent. Il ne possédait aucune solution de repli, il lui faudrait ravalier sa fierté de mâle dominant. Ce qu'il fit sans attendre.

— Très bien. Nous allons donc... coopérer, *faol-ur*. Si nous réussissons, combien d'autres arriveront ensuite ?

Je repensai à ce qu'avait dit le Grand *Strigoï* à ce sujet, qu'il baisserait les armes si nous venions à bout de ses guerriers, mais je ne le mentionnai pas. La seule certitude que nous avons, dans cette histoire, c'était qu'il fallait nous battre. Tout le reste n'était que spéculation.

— Je ne pourrais pas vous le dire, monsieur.

— Savez-vous vous défendre, au moins ?

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi Keith, Forbes, ou détective, si ça vous chante, s'emporta-t-il brusquement, mais cessez de me donner du « monsieur » !

Je hochai la tête, presque amusée.

— Alors, appelez-moi Hannah.

Il me fixa dans le fond des yeux.

— Je n'y manquerai pas.

— Parfait. Comment procédons-nous ?

Il s'empara de sa chope de bière et but d'une traite tout ce qu'elle contenait. C'est-à-dire une bonne moitié. Puis il s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Nous allons lui tendre un piège.

Je fronçai les sourcils.

— Sauf votre respect, le plus dur sera justement de l'attirer jusqu'à nous. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où il se terre et il ne dégage une odeur infâme que lorsqu'il chasse.

Une lueur de vive intelligence brilla dans ses iris bleutés.

— Le plus dur serait de l'éloigner, au contraire...

J'attendis qu'il s'explique.

— Ces créatures ne reçoivent d'ordres que de leur chef. Soyez certaine que votre départ anticipé et l'enlèvement de son prisonnier auront plongé ce grand seigneur dans une rage folle. À peine levé, le guerrier n'aura qu'un seul but : vous chercher. M'est avis que si vous ne bougez pas de chez votre ami, il saura exactement où vous trouver.

J'acquiesçai silencieusement. Il avait probablement raison. Traian ferait tout pour récupérer Darius au plus vite et mieux valait que ce monstre vienne directement sur nous plutôt que d'arpenter la ville en tuant sur son passage.

— Donnez-moi son adresse.

Je fouillai dans mon sac et en sortis un stylo et un morceau de papier où la noter.

Il s'en empara et l'enfouit dans la poche arrière de son jean.

— Je vous retrouverai là-bas un peu avant la nuit.

Le soleil se coucherait dans à peine deux heures.

— Si tard ? Vous ne souhaitez pas élaborer un plan d'attaque ?

Il éclata de rire si brusquement que j'en sursautai.

— Vous regardez trop la télévision, jeune *faol* ! Tous les plans du monde seraient parfaitement inutiles face à une créature qui fonce plus qu'elle ne réfléchit.

— Très bien. Nous serons prêts.

— Il vaudrait mieux, Hannah, il vaudrait mieux.

Il se leva et décrocha la veste suspendue au dossier de sa chaise, je l'imitai.

Sans un mot de plus, il m'invita à le suivre pour sortir.

Lorsque nous nous retrouvâmes sur le trottoir, je penchai la tête pour l'observer.

Son regard était sombre et froid, il était déjà dans la bataille.

— Qu'est-ce qu'un *faol* ? voulus-je subitement savoir.

Ses yeux s'illuminèrent d'une lueur énigmatique.

— Mot pour mot : un loup.

Je haussai un sourcil, perplexe.

— La deuxième fois que nous nous sommes rencontrés, vous m'avez dit que je n'étais pas un *faol* quelque chose...

— Ne pas être un *faol-tùsail* signifie que vous n'êtes pas un garou de naissance.

Il sourit – un véritable et beau sourire qu'il me donna presque envie d'imiter.

— Et un *faol-ur*, c'est la traduction plus poétique de jeune blanc-bec ! Ce que vous êtes, Hannah Jorion, une jeune louve avec toute l'arrogance et le courage dus à votre âge.

Je baissai les paupières pour regarder la pointe de mes chaussures, un petit signe de satisfaction sur le coin des lèvres.

— Je prends ça comme un compliment.

— Vous pouvez, c'en était un.

Je le remerciai d'un battement de cils.

— J'ai aussi une question, lança-t-il.

Je penchai la tête de côté et étrécis les yeux.

— Je vous écoute.

— Pourquoi votre petit ami n'est-il pas directement venu me parler ?

Je sentis le sang accélérer sa course dans mes veines. Feignant d'être dérangée par le vent, je remontai le col de mon manteau et répliquai de façon détachée.

— Il est dans le nord des Highlands pour travailler sur son mémoire.

— Il n'a pas pensé une seule seconde à vous retrouver ici ? demanda-t-il, perplexe.

— Il est injoignable.

Je répondis un peu trop rapidement à sa question, mais soulagée, je le vis hocher la tête comme pour me faire comprendre qu'il n'insisterait pas.

— À ce soir, lass^{2}.

Depuis que je venais en Écosse, c'était bien la première fois qu'on m'appelait comme ça.

Je refoulai un sourire et le saluai.

— À ce soir, détective.

Je le suivis des yeux tandis qu'il longeait le trottoir.

Keith Forbes m'intriguait. J'aurais bien aimé apprendre la teneur de sa relation avec les Sutherland.

Quand il employait leur nom – deux fois depuis qu'on s'était rencontrés – il en ressortait des tonalités aigres, presque douloureuses. Il les connaissait bien, c'était certain.

Quand la silhouette eut disparu au coin de la rue, je me ressaisis et hâtai le pas jusqu'au parking afin de récupérer ma voiture. Il ne restait plus beaucoup de temps, le soleil se coucherait bientôt. Quelques minutes plus tard, j'allumai le contact et rentrai chez Darius.

Lorsque je racontai à tous ma conversation avec le détective Forbes et la manière dont je pensais m'y prendre pour neutraliser le guerrier de l'ombre – en étant plus rapide et plus précise que lui –, Grigore se mit dans une colère noire.

— Ton idée est complètement stupide, Hannah !

Je me plantai devant lui, les mains sur les hanches et le regard noir.

— Je ne te demande pas ton avis, Grigore !

— Laisse-nous faire.

— Vous, les mâles ? ironisai-je, mauvaise. Espèce de macho !

Il sursauta, comme sous le choc que je puisse lui parler sur ce ton.

— Si tu penses qu'en vous battant à ma place, vous me permettrez de me cacher dans la maison en attendant que ça passe, tu te mets le doigt dans l'œil, repris-je de

plus belle. Quand il viendra ici, il sera partout à la fois. Partout !

— Toi, Gwen et Darius, vous partirez et vous nous laisserez nous occuper de lui.

Nous savions tous que Darius n'aurait jamais la force mentale de l'affronter, mais en ce qui me concernait, il pouvait toujours rêver !

— Il est hors de question que je m'en aille, enfonce-toi bien ça dans le crâne !

Il me dévisagea d'un air furieux, puis il se retourna pour tous nous embrasser des yeux.

— Mais dites-lui quelque chose !

— Il n'a pas tort, Hannah, plaida Gwen. Donne tes amulettes à Rufus ou à Pitt, ils s'occuperont de ça avec Grigore.

Je lui fis des yeux mitrailleurs, irritée et tendue comme un arc.

— Et pourquoi donc ? Parce que ma vie vaut mieux que la leur, alors il faut que je la protège, c'est ça ? Arrêtons ces bêtises, vous voulez bien, et regardons les choses en face. Vous n'avez qu'une seule certitude : je les vois. Que se passera-t-il si les médaillons n'ont aucun effet sur vous ? Vous serez morts avant de vous en rendre compte !

Un silence profond se cristallisa autour de nous. Ce que j'avais dit était totalement vrai et ils le savaient.

— Dans ce cas, laisse-moi faire, tu aurais l'occasion

d'être débarrassée de moi plus facilement, finit par dire Pitt d'un ton badin.

— Et toi, de moi ! rétorquai-je. Profites-en, c'est peut-être ton unique chance ! C'est non, je ne vous les donnerai pas !

Grigore s'interposa une nouvelle fois, crépitant de colère.

— Il ne va faire qu'une bouchée de toi !

— Pour ta gouverne, ils étaient trois à me poursuivre et je suis encore là !

— Justement ! Tu ne les as pas assez vus à l'œuvre que tu veux te jeter dans la gueule du loup ?

— C'est *justement* parce que je sais de quoi les guerriers de l'ombre sont capables que je peux me battre ! Arrête de me couvrir comme si j'étais ton â...

Je m'interrompis, la langue aussi lourde qu'une barre de plomb, tandis qu'une lueur sauvage passait dans ses yeux. Grigore était effrayant de détermination.

— Tu l'es ! rugit-il. Et tu le sais ! Là, à l'intérieur.

Il leva l'index et imprima un geste brusque au-dessus de mon sein gauche.

— Non, je ne le suis pas !

Le mouvement de ses épaules était cadencé par sa respiration heurtée. Il ne parvenait pas à se calmer et je n'étais pas dans un meilleur état que lui.

Pendant un instant, nous nous affrontâmes du regard comme si nous étions complètement seuls, refusant de

concéder à l'autre la part de vérité qu'il détenait. J'étais l'âme sœur de Leith, pas la sienne. Or, j'étais également quelque chose d'important pour lui, mais quoi, je ne le savais pas encore.

Je sentis l'atmosphère s'épaissir au fur et à mesure que le silence se creusait autour de nous. Tout le monde s'était arrêté de bouger, de respirer, considérant nos visages à tour de rôle, totalement stupéfiés par ce qu'ils pensaient comprendre.

— Que se passe-t-il entre vous ? demanda Darius d'une voix forte, alors que jusque-là, il était resté parfaitement muet.

Je détachai mes yeux de ceux de Grigore et pivotai la tête vers mon ami en me mordant les lèvres. Il me sondait d'un air inquisiteur, paternel et sévère, qui finit de faire grossir l'énorme boule qui s'était sournoisement créée dans ma gorge.

— Rien. Rien du tout ! Je ferais ce que j'ai dit et si vous n'êtes pas d'accord, tant pis !

Complètement liquéfiée par le regard de Darius sur moi, je tournai les talons et quittai la pièce pour me préparer. Le détective Forbes arriverait d'un moment à l'autre.

En grandissant, j'avais appris à défendre mes idées tout en tenant compte de l'avis des autres. Mais aujourd'hui, il était hors de question que j'accepte ce qu'on me demandait, cela revenait à les envoyer

directement à la mort. Simon l'était déjà. Si personne n'en avait parlé et qu'ils faisaient tous comme si rien n'avait eu lieu, moi, je n'oubliais pas. Il s'était fait surprendre parce que les guerriers de l'ombre lui étaient parfaitement invisibles. Je les avais vus, c'était un fait. Le pouvoir de l'amulette protectrice n'était qu'une hypothèse, je continuerais peut-être à les distinguer sans. Et si je me trompais, personne ne pouvait prétendre que ça fonctionnerait sur eux. Le temps de se rendre compte que ce n'était pas le cas et ils seraient morts. Je refusais de courir de tels risques sur la foi d'une simple supposition.

De rage contre les événements qui ne cessaient de prendre de l'ampleur plus que contre mes amis qui faisaient preuve de courage, je gravis l'escalier et regagnai ma chambre pour me préparer. Je n'étais pas une de ces héroïnes de films d'action, je n'avais pas à accrocher mon holster en haut de la cuisse, ni à y insérer un neuf millimètres pour tuer le méchant. Non, j'avais pour seules armes : une amulette qui ne me servirait peut-être à rien, mais que je ne devrais pas quitter, ma rapidité et une force surnaturelle qui était loin d'égaliser celle de notre ennemi.

J'enfilai un pantalon souple, un débardeur, ma paire de bottes, puis je m'attachai les cheveux en banane pour éviter que la créature ne me les tire. J'ouvris la poche intérieure de mon manteau et m'emparai de l'un des

médailles que je passai autour de mon cou.

J'étais prête.

Je fermai les paupières et me frottai le visage.

Je n'en pouvais plus. Où était Leith ?

Son absence devenait douloureuse. C'était dans mes tripes, il me manquait. J'avais bien du mal à réaliser que j'étais en train de vivre tout ça sans lui, sans son soutien, son énergie, sa force. Mais il était quelque part, retenu dans un endroit que je ne soupçonnais pas, il avait peut-être plus besoin de moi, que moi de lui. De toutes les possibilités, penser que j'allais le retrouver dans le même état qu'était Darius était celle que je redoutais le plus et qui venait me hanter sans cesse. Sa mort ? Non. Plus le temps passait, plus je me refusais de l'imaginer. Il n'était pas mort. Je l'aurais senti. Je le saurais.

Rétrospectivement, je revis tout ce que nous avons vécu. En quelques secondes, toutes les images de notre vie commune s'abattirent sur moi pour m'écraser de leur doux souvenir.

Je voulais qu'il revienne !

Être entre la foi et la réalité. Il n'y a rien de pire.

Quelques coups portés à la porte vinrent me sortir brusquement de cet engourdissement infernal. Il s'agissait de Rufus.

Je me hâtai de lui ouvrir pour savoir ce qu'il désirait. Keith Forbes n'était pas encore là.

— Puis-je te parler ?

— Oui, bien sûr. Entre.

Il pénétra dans la chambre et resta debout, à me regarder sombrement.

— Simon était mon meilleur ami.

— Je sais...

— Je crois sincèrement que ton amulette te confère la possibilité de les voir.

Il ne sautait pas du coq à l'âne pour rien, j'attendis la suite.

— Je veux venger Simon. Personnellement.

Je baissai les yeux en retenant ma respiration. Je le comprenais, je le comprenais vraiment, mais je ne changerais pas d'avis.

— Rufus, le médaillon fonctionne peut-être sur moi, mais pas forcément sur vous. Ce n'est que devant le fait accompli que vous le saurez. Vous ne pouvez pas tenter votre chance comme ça. L'enjeu est trop lourd.

— Il nous appartient de décider de courir le risque.

— Rufus...

— Désolé, Hannah...

Je ne compris pas immédiatement de quoi il s'excusait, mais lorsque je vis ses iris prendre l'apparence de l'eau et ses canines jaillir de dessous ses lèvres, il était trop tard.

Ce fut le noir complet.

Lorsque je repris connaissance, j'étais allongée dans le

4x4 de Darius, sur la banquette arrière. Pitt conduisait et Gwen était installée sur le siège passager. Il faisait nuit, la lune était pleine et le ciel parfaitement dégagé.

— Mais que..., grommelai-je, la tête prise dans un étau.

Je me redressai d'un coup. Je n'avais plus mon amulette autour du cou, et j'étais presque certaine que celle dans mon manteau avait disparu aussi.

— Vous n'avez pas... Vous n'avez pas osé !

— Du calme, Hannah. Ils savent ce qu'ils font.

— Justement, non ! hurlai-je. Où est Darius ?

Gwen baissa les yeux sur ses chaussures.

— Par pitié ! Ne me dis pas qu'il y est allé aussi ?

— Il veut les affronter.

— Et tu l'as laissé partir ?

— Je n'ai pas pu l'en empêcher, murmura-t-elle d'un ton coupable.

— Il en est incapable, Gwen ! Conduis-moi à eux ou arrête cette voiture ! ordonnai-je à Pitt.

Il fit mine de ne pas avoir entendu.

— Arrête cette maudite bagnole !

J'étais prête à défoncer la portière s'il n'obéissait pas.

Je me mis à secouer le dossier de son siège avec tant de violence qu'il n'eut pas d'autre choix que d'obtempérer. Il immobilisa le 4x4 dans un crissement de pneus brutal.

La seconde d'après, j'étais dehors.

Je humai l'air tout aussi rapidement et compris que nous n'étions pas loin de la côte. Un ou deux miles, tout au plus. Plus vive que le vent, je m'élançai dans la nuit en direction du nord.

Mais alors que je courais, je fus vite rattrapée par Gwen et Pitt. La main de Pitt s'abattit sur moi, il me retourna et me cloua au sol en reposant de tout son poids sur mon corps.

— Lâche-moi ! Lâche-moi ! hurlai-je !

Non seulement il ne répondit rien, mais il m'écrasa un peu plus.

J'étais forte, hélas, il l'était bien plus que moi.

— Tu ne comprends rien à rien ! Lâche-moi !

— C'est toi qui ne comprends rien, la louve ! Il ne veut pas que tu y ailles !

J'arrêtai de me débattre pour le fixer.

— Grigore ?

Il hocha la tête.

— Et que penses-tu que ça me fasse ! m'emportai-je. Ce n'est pas ma mère ! Ils vont tous mourir ! Si les amulettes ne fonctionnent pas, ils mourront ! Tu piges ?

— Et toi aussi si tu te bats contre cette créature. Tu ne feras jamais le poids contre un guerrier, entre-toi bien ça dans le crâne !

— Depuis quand as-tu décidé de me sauver la vie à tout prix ? Depuis quand ? Bon sang ! Lâche-moi et laisse-moi partir !

— Non ! gronda-t-il.

Désespérée, je tournai la tête de côté et vis le visage défait de Gwen.

— Si tu meurs, tu ne retrouveras jamais Leith, tenta-t-elle de me convaincre.

— Je ne sais même pas où il est, tu entends ? Je ne sais pas où il est ! Il peut m'aider, j'en suis sûre. Forbes peut m'aider.

— Tu vas y arriver, m'assura Gwen. Tu n'as besoin de personne pour ça. Laisse faire l'Esprit.

— Non !

Comme Pitt avait relâché sa garde, j'imprimai un violent coup de reins dans son bassin qui l'obligea à me libérer. Je me relevai aussitôt et lui assenai un formidable revers du pied dans l'estomac pour l'empêcher de me suivre.

— Hannah ! s'écria Gwen.

Je fis dix mètres supplémentaires et Pitt m'arrêta une nouvelle fois en m'aplatissant face contre terre.

— Je t'ai dit de rester tranquille ! grinça-t-il.

Je n'essayai plus de me débattre, il concentrait toute sa force et son énergie à me maintenir.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ? Qu'en est-il de nous deux ? demandai-je, la respiration courte.

Puis nerveusement, je laissai un petit rire sortir de ma gorge.

— Tu ne veux plus que je meure, c'est ça ? Tu t'es

attaché à moi, toi aussi ?

Je me raidis lorsque je sentis qu'il enfouissait son visage dans mon cou pour me humer. Doucement, la pointe de ses canines vint se frotter contre ma peau.

— Je te voue une haine sans limites, susurra-t-il à mon oreille. Bien plus encore depuis que mon frère s'est imprégné de toi, car te tuer reviendrait à lui faire subir ce que j'ai subi moi-même. Et ça, je n'en suis pas capable.

Lorsqu'il se redressa, je n'essayai pas de fuir de nouveau.

— J'en ai marre, assez joué. Je ne suis pas ta babysitter. Remonte dans cette bagnole. Je t'emmène à eux puisque tu y tiens tant. Et si tu y passes, ce ne sera pas de ma faute.

Il tourna les talons sans un mot de plus, emportant avec lui l'anéantissement de tous ses espoirs de vengeance. Pitt ne chercherait plus jamais à me tuer. Mais ce soir, je n'arrivais pas à m'en réjouir.

Chapitre 17

Tout se passa comme dans un film et malheureusement, exactement comme je l'avais imaginé : personne ne voyait le guerrier de l'ombre. Personne... à part moi.

L'amulette n'y était pour rien.

Ils étaient tous aux quatre coins de la cour, Darius, Rufus, le détective Forbes et Grigore, tous totalement désarmés, tendant l'oreille dans l'espoir de déceler le moindre bruit qui aurait pu les aider à le repérer. Rien. Le guerrier était un prédateur, une machine programmée pour tuer, et afin de mieux surprendre ses proies, il savait se déplacer aussi silencieusement qu'un ange noir. Seule l'odeur pestilentielle qu'il dégageait trahissait sa présence.

— Par tous les démons de l'enfer..., murmura Gwen que la puanteur faisait reculer.

— Où est-il ? me demanda doucement Pitt. Tu le vois ?

J'acquiesçai sans répondre et montrai le monstre du

doigt.

Il était bien plus grand que les autres. Plus massif, plus musclé. Son corps explosait de puissance et, sous l'éclat de la lune, son pelage luisait d'une matière phosphorescente jaunâtre le rendant plus irréel encore. Immobile au milieu de tous, il observait, étudiait, examinait avec soin son environnement, bougeant la tête lentement pour ne rien rater, pour tout analyser. Les naseaux frémissants, la gueule entrouverte, il choisissait sa victime.

Il s'arrêta un instant sur Grigore et grogna. Je crus qu'il allait s'en prendre à lui, mais avant que je ne l'avertisse, il s'attaqua à Rufus qui se tenait juste sous le grand chêne, à sa gauche. Il fondit sur lui et, d'un seul coup de patte, il le fit voler dans les airs comme une poupée de chiffon. Rufus tomba lourdement sur le capot de ma voiture, immobile et ensanglanté.

Pitt se propulsa si vite en direction de lui que je le vis à peine bouger. Il le cala par-dessus son épaule et le déposa derrière le 4x4 de Darius pour contrôler ses blessures. Il était amoché à la poitrine, mais il guérirait. La bête l'ignora et se tourna vers le détective Forbes.

Cette fois, tout dans son attitude m'assura qu'elle le visait bel et bien et qu'elle ne changerait pas d'avis au dernier moment. Elle n'était qu'à quelques mètres de lui et reniflait son parfum comme pour s'en imprégner avant dégustation. La respiration chaotique et le regard perdu,

Keith Forbes était totalement inconscient d'être la prochaine cible. J'avais moins de deux secondes pour agir.

— Forbes ! Il fonce droit sur vous, disparaissez ! hurlai-je au moment où le monstre se dématérialisait. Maintenant !

Il obtempéra, s'élança et courut sur plusieurs mètres comme s'il avait le diable aux trousses, avant que la bête ne réapparaisse exactement là où il s'était trouvé un instant plus tôt. Déjoué, le guerrier cracha un rugissement de fureur que tout le monde entendit puis il se volatilisa une deuxième fois, et une troisième, sans jamais vraiment s'arrêter, dans le seul but d'être le moins détectable possible. Puis il stoppa tout net en plein milieu de la cour, rétractant et ressortant successivement les serres de ses longs pieds sans que j'en comprenne la raison.

Pendant ce temps-là, Grigore et Darius avaient changé de place. Grigore se trouvait tout proche du chemin s'enfonçant dans les sous-bois et Darius...

— Où est Darius ? criai-je. Je ne vois plus Darius !

— Là ! me répondit Gwen en levant l'index.

Il était accroupi sur le toit inférieur, les yeux rivés sur moi. Je compris qu'il attendait le bon moment pour agir, celui où je lui ferais signe. À travers son regard aussi dur et froid que l'acier, je devinais ses peurs les plus profondes exécuter une danse macabre, surnoisement, langoureusement. À cet instant, alors que je m'étais

farouchement opposée à son intervention, je pris conscience qu'il ne retrouverait jamais la paix autrement qu'en affrontant ses bourreaux. Il devrait peut-être même tous les tuer de ses propres mains. Tous. C'est pourquoi il était là.

L'abominable bête s'arrêta brusquement à deux pas de moi, l'échine courbée, les bras crispés et gonflés du désir de détruire. Ses yeux rouges s'étrécirent et me fixèrent. Je compris ses intentions, je lisais en elle comme dans un livre ouvert : me manipuler, m'immobiliser, faire que je ne fuie pas comme les autres. Alors, je ne bougeai pas et attendis le bon moment, celui où l'un d'entre nous interviendrait. Je devais la garder à portée de mains. Elle s'approcha. Le cœur au bord des lèvres, je sentis son haleine fétide sur mon visage, les gouttes de bave qu'elle rejetait sur mes joues en respirant bruyamment.

Pas un geste, je ne ferais pas un geste.

Puis je hochai imperceptiblement la tête en direction de Darius. Il comprit.

Aussi léger que le vent, silencieux comme un mouvement dans l'air, il sauta du toit pour atterrir doucement sur le sol. Sans un bruit, sans un son, il s'approcha. Grigore, l'imita et je retins mon souffle. Le monstre avança sa gueule vers moi, montrant les crocs, toutes ses effroyables rangées de dents. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent, alors que j'osais à peine respirer.

— Noon ! hurla Gwen qui ne distinguait pas la bête, mais uniquement l'expression de mon visage qui avait suffi à l'horrifier.

Comme dans une scène au ralenti, je vis la créature lever une patte. Synchronisée à lui sans le savoir, Gwen me tira en arrière. Les serres du guerrier, aussi longues que des lames de couteau, manquèrent ma tête de peu. Aussitôt, il feula sauvagement et se dématérialisa.

— Noooooon ! criai-je à mon tour.

Il attrapa Gwen par le cou et la secoua violemment. Pendue au bout du bras de ce monstre, elle ressemblait à un pantin désarticulé. De fureur, je sautai par-dessus le capot de la voiture et me jetai sur lui pour l'étrangler. C'était comme s'il ne sentait pas la force que je décuplais autour de sa nuque, il ne réagissait pas. Puis il la lâcha subitement en poussant un rugissement de douleur. Darius venait de lui déchiqueter les épaules d'un coup de serres, manquant mes bras de peu. Déchaîné, le monstre s'ébroua férocement et me fit tomber sur le sol. Sur les fesses, je reculai contre le 4x4 sans le quitter des yeux. Il se retourna d'un coup, rugit de plus belle et d'un revers la patte, éjecta Darius plusieurs mètres plus loin.

— Devant toi, devant toi, Grigore ! braillai-je.

Grigore prit le relais et infligea un second coup de serres dans le dos du guerrier. Furieux, il pivota pour lui faire face et c'est Pitt qui lui lamina la peau.

À cet instant, je savais que le combat ne durerait pas.

Nous étions déterminés, enragés, assoiffés de vengeance. Nous avions tous quelque chose à lui faire payer : la mort d'un ami, la torture d'un autre, la peur qu'il semait dans notre ville...

Alors qu'ils se resserraient autour de lui pour infliger l'ultime sentence à cet ennemi qu'ils ne voyaient pas, le guerrier de l'ombre émit un son strident se répercutant dans mes tympans, diffusant dans ma boîte crânienne une onde mécanique insoutenable et qui me mit à genoux. Des mains, je me bouchai les oreilles et me balançai d'avant en arrière, hurlant pour que ça cesse. Je n'étais pas la seule, mes cris se noyaient avec ceux du détective Forbes que j'entendais comme un lointain écho.

La pluie avait recommencé à tomber.

Brisée par le choc auditif, je levai des yeux implorants sur mes amis. Ils supportaient ces tonalités destructrices bien mieux que moi, mais surpris, ils baissèrent leur garde. En même temps qu'il cessait ses ultrasons, le guerrier fléchit les genoux et bondit. Il tendit les bras et empoigna d'une main, le cou de Grigore, alors que de l'autre, il enfonçait ses griffes meurtrières dans l'épaule de Pitt le faisant hurler de douleur. D'un mouvement sec, il les lança loin au-dessus de lui. Avant qu'il ne s'attaque à Darius, Rufus, qui s'était ressaisi, se leva, baissa la tête et chargea la bête à l'aveuglette. Le choc fut si brutal qu'elle fut déstabilisée. Il chancela et retomba lourdement sur le sol.

C'est là qu'une détonation retentit. Keith Forbes, un revolver à la main, venait de tirer. La balle avait atteint sa cible, le guerrier grondait de douleur, mais pas suffisamment pour être totalement hors jeu. Il se releva et sembla plus furieux encore. L'instant d'après, la gueule dégoulinante de bave, il se ruait sur le détective.

— Forbes ! Droit sur vous ! hurlai-je.

Je m'attendais à ce que l'impact fasse très mal, mais Forbes appuya sur la détente une seconde fois, puis une troisième et finalement, le monstre s'écroula. Il avait reçu une décharge en plein cœur, mais il respirait toujours. Je m'approchai de son corps, incertaine. Darius apparut derrière le rideau de pluie, le visage écorché et couvert de boue dans laquelle des mèches de cheveux étaient collées. L'œil brillant et déterminé, les doigts ouverts sur ses longues serres recourbées, il avançait avec une démarche lente. La bête était à l'agonie. Il prendrait tout son temps pour l'achever.

— Où ? me demanda-t-il simplement lorsqu'il fut devant moi.

Sans rien dire, je levai le bras droit et désignai notre ennemi de l'index.

Il marcha quelques pas et s'arrêta, surplombant de toute sa hauteur la créature dont la forme se dessinait vaguement sur la terre humide.

Ma respiration se fit courte. Je savais... je savais que c'était la fin. Le début de la fin. Darius en tuerait

d'autres. Il exorciserait ses démons. Un à un. De ça, je n'en doutais pas.

Il baissa les yeux sur la bête, la devina, et plongea profondément ses griffes dans sa poitrine. Sans un cri, sans un son, elle se raidit et rendit son dernier souffle. Darius rejeta la nuque en arrière et hurla sa victoire.

Pitt, Rufus, Gwen et le détective Forbes se retrouvèrent autour de la dépouille invisible, à fixer le sol sur lequel grossissait une flaque de sang qu'ils ne voyaient pas non plus.

Tandis qu'ils l'observaient, la substance phosphorescente s'éteignit d'un seul coup, me faisant cligner des yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda Grigore.

— La lueur s'est éteinte...

— Quelle lueur ?

— La matière dont il était enduit.

— De quoi s'agissait-il ?

— Je ne sais pas.

Je levai les paupières sur eux, incrédule, alors que la pluie redoublait d'intensité. Le détective me regardait en haussant un sourcil.

— *Arzi in iad!* lança Pitt en crachant par terre. Brûle en enfer !

— Il est mort ? murmura Gwen.

Je hochai doucement la tête.

— Tant mieux ! Tout le monde va bien ? s'assura-t-

elle alors qu'elle-même présentait toujours de vilaines marques rouges autour du cou.

Darius lui envoya un regard que la fierté et le soulagement illuminaient. Il s'approcha d'elle et mit son bras autour de ses épaules pour la serrer très fort contre lui.

— Tu as été grandiose pour ta première bagarre, la félicita-t-il.

Elle laissa filer un rire cristallin avant d'enfouir la tête contre sa poitrine, rassérénée.

Ils se régénéreraient tous très vite, mais la clavicule de Pitt saignait encore abondamment. Je fixai les yeux dessus et lui sourit faiblement lorsque nos regards s'accrochèrent.

— Ne vous réjouissez pas trop, nous avertit-il, tout ne fait que commencer. Ce soir, nous avons eu de la chance, il était seul. Quand ils seront plusieurs, nous ne ferons pas le poids.

Les visages se tournèrent vers lui, mais personne n'osa dire un mot à ce sujet. Nous étions encore tous sous l'influence de ce qui venait de se passer, peu désireux d'envisager l'avenir dans la minute.

— Que fait-on de lui ? demanda le détective Forbes.

— Nous ne voyons pas son corps, mais nous pouvons le toucher. Déplaçons-le et brûlons-le, proposa Darius.

— Il craint la lumière du jour. M'est avis que dès les premiers rayons du soleil, il grillera tout seul.

Nous nous dévisageâmes sans mot dire.

— Personne ne le voit. Laissons-le là jusqu'à demain et attendons de vérifier, proposa Darius. Rentrons. J'en ai ras le bol de cette foutue pluie !

— Mademoiselle Jorion et moi avons à parler, s'interposa Keith Forbes. Ça, ça ne peut pas attendre.

Décidée à ne pas polémiquer, je hochai la tête et acceptai de le suivre dans son véhicule qu'il désignait de la main : un vieux pick-up Nissan semblant avoir fait la guerre tant il était rouillé par endroits. Il m'ouvrit la portière côté passager et me fit entrer, puis il s'installa à son tour.

Juste avant qu'il ne démarre, je croisai le regard de Grigore. Il demeurait immobile sur le palier. Dans ses yeux étrécis, je lus tout ce qu'il attendait de moi : que je quitte cette voiture et que je parle avec lui. De mon âme. De la sienne.

Pas ce soir.

Et peut-être jamais.

Keith Forbes arrêta son pick-up à peine trois kilomètres plus loin, sur l'unique emplacement d'un belvédère surplombant la mer. Les vagues étaient déchaînées, s'écrasant en contrebas, explosant en un millier de gouttelettes glacées qui remontaient jusqu'à nous.

Il éteignit le contact et se tourna vers moi, l'air

inquisiteur.

— J'ai deux questions pour vous, mademoiselle Jorion.

Le retour à l'utilisation de mon nom de famille démontra qu'il n'était pas particulièrement content et m'était avis que ça n'avait rien à voir avec ma présence chez Darius, quelques minutes plus tôt.

— En premier lieu, quand alliez-vous vous décider à me dire que le fils de Jeremiah Sutherland avait disparu ? Deuxièmement, d'où sortez-vous réellement ?

Je haussai un sourcil de surprise.

— Vous le savez très bien, lui répondis-je, piquée au vif. Je vous ai déjà expliqué toute mon histoire.

Il leva l'index devant mon visage.

— Faux. Vous m'avez dit avoir été humaine, ange noir, de nouveau humaine, puis loup. Vous ne m'avez certainement pas mentionné votre appartenance à l'ordre des *bàl-taibhsear*.

J'écarquillai de grands yeux.

— À l'ordre des quoi ?

Il balaya l'air de la main, agacé.

— Les *bàl-taibhsear*.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi vous faites référence, monsieur Forbes.

— Certains garous sont capables de prévoir la mort de leurs semblables. Ce sont les *bàl-taibhsear*. Peu de temps après leur trépas, une lumière phosphorescente recouvre

le corps des condamnés que seuls les *bàl-taibhsear* peuvent distinguer.

Ma mâchoire s'ouvrit d'elle-même.

— Ok. Je ne prétends pas détenir tous les secrets de notre espèce, mais à moins d'être complètement idiote, il ne me semble pas avoir compris que les guerriers de l'ombre faisaient partie de la race garolle !

Il haussa un sourcil presque amusé.

— Non, en effet.

— Alors votre théorie tombe complètement à l'eau, détective ! Il est fort possible que les guerriers de l'ombre aient cette particularité pendant les nuits de pleine lune.

Parce qu'en y songeant, ceux que j'avais rencontrés en Roumanie ne reflétaient aucune lumière. Pas la moindre lueur ridicule.

— Peut-être, mais celui-ci est quand même mort, finit-il par déduire calmement.

Il marquait un point. Je ne savais quoi ajouter.

— Votre pouvoir s'étend probablement à autre chose.

Mon pouvoir ! Je crus que j'allais m'étrangler. Je n'avais aucune espèce de pouvoir, si ce n'était celui de me transformer en loup. Et ça, pour un garou, ça ne représentait pas une capacité exceptionnelle !

— Je ne suis pas ce que vous pensez que je suis, détective.

Il m'étudia quelques longues secondes, puis plissa les yeux.

— Nous verrons bien.

— Nous ne verrons rien du tout ! protestai-je. Je n'ai pas l'intention de regarder mourir qui que ce soit pour vous prouver que vous avez tort.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on choisit, mademoiselle !

Bla bla bla, c'est ce que j'avais envie de lui lancer à la figure, je m'abstins.

— Maintenant, répondez à ma deuxième question, exigea-t-il.

Je me contentai de hausser les épaules.

— Vos charmants amis se sont chargés de m'expliquer la situation.

J'arquais un sourcil réprobateur.

— Vous êtes comme tous les autres, vous ne les aimez pas, dis-je comme pour moi-même.

— Cela vous étonne ?

— Hélas, non.

— Nos deux espèces ne sont pas faites pour s'entendre.

— Vous vous basez sur une vieille légende ridicule !

Lors de notre première année à St Andrews, Leith m'avait raconté que les anges noirs, fatigués de voler, avaient pactisé avec les sorcières pour soumettre les loups-garous afin d'en faire leurs montures. Cette histoire était sans doute parfaitement infondée. Je ne comprenais même pas que les miens puissent lui donner autant de

crédit.

— Chaque légende a sa part de vérité, fit-il d'un ton blasé. Mais ce n'est pas ce pour quoi je les hais.

— Alors pour quelle raison ?

Il tourna la tête pour me regarder bien en face et alluma le plafonnier. De l'index, il partit de son crâne nu pour suivre la cicatrice qui lui barrait le visage.

— Est-ce une raison suffisante ? ironisa-t-il. J'avais à peine quinze ans et je n'avais pas encore subi ma première mutation.

— Vous vous êtes battu ? demandai-je, sur mes gardes.

— J'ai été attaqué !

Je baissai les yeux, sans savoir quoi dire de plus.

— Vous pensiez que j'étais un sang-mêlé et que cette blessure en était la punition ?

Je fis non de la tête. Je n'avais rien pensé du tout.

Il m'observa silencieusement un instant, comme s'il avait deviné que cet aparté me ramenait à Leith et à son profil mutilé.

— Votre petit ami, que croyez-vous qu'il lui soit arrivé ?

Je retins ma respiration un instant avant de lui répondre.

— Je ne sais pas. J'imaginai qu'il avait été enlevé par les *Strigoi*, ce n'était pas le cas.

— Vous ne m'avez pas parlé de ce détail, pourquoi ?

Je le fixai droit dans les yeux, je n'avais pas

l'intention de lui mentir.

— Je vous ai manipulé.

Il rejeta la nuque en arrière, surpris.

— Je vous demande pardon ?

— Je voulais vous aider à neutraliser le guerrier de l'ombre afin d'avoir une bonne raison de vous demander un service.

Il ouvrit la bouche, la referma, puis la rouvrit en secouant la tête.

— Un prêté pour un rendu ? C'était une idée brillante, mais parfaitement inutile. Il vous aurait suffi de m'en parler directement pour que je vous aide.

— Je n'en étais pas certaine.

Dans ses yeux, une lueur amusée scintilla.

— Et maintenant que vous venez de m'avouer que vous vous êtes servie de moi, en êtes-vous un peu plus sûre ?

Je secouai la tête, il éclata de rire.

— Vous avez encore beaucoup de choses à apprendre sur notre espèce, *faol-ur*. Un loup en laisse rarement tomber un autre.

— Vous auriez pu être cette exception.

— Non.

Il s'enfonça un peu plus contre le dossier du siège et se frotta l'arête du nez.

— Jeremiah Sutherland et moi étions à la fac ensemble.

Ce qui devait suffire comme explication, puisqu'il n'ajouta rien d'autre.

— Bien. Commencez par tout me raconter depuis le début. À votre connaissance, où il s'est rendu avant de se volatiliser ? Quel a été votre dernier contact, ainsi que toutes les situations étranges survenues depuis sa disparition, indépendamment de l'épisode *Strigoï* ?

Intérieurement, je poussai un profond soupir de soulagement. Keith Forbes n'était pas seulement un loup, c'était un professionnel, un professionnel qui allait m'aider.

Je respirai un grand coup et lui racontai tout, n'omettant pas le moindre détail.

Lorsque j'eus terminé mon récit, il fronçait les sourcils.

— Il serait très intéressant d'avoir une petite conversation avec John Slater.

— John ? répétai-je, en prenant la même expression que lui.

Forbes croisa les bras sur sa poitrine et soupira en me regardant de côté.

— Laissez-moi vous dire deux ou trois choses, Hannah. Vous comprendrez mieux.

D'un mouvement de tête, j'acquiesçai.

— Dageus Slater, le père du jeune John, Jeremiah Sutherland et moi-même faisons tous les trois partie de la meute. Jeremiah en était le chef et pour une raison

d'orgueil évident, Dageus ne l'a jamais accepté.

— L'histoire se répète ! lançai-je, pince-sans-rire.

— Dageus a une forte personnalité. Et comme il est issu d'une famille respectée de la communauté Lupus, il considérait que le rôle lui revenait de droit. Pour les gens comme lui, vous n'imaginez pas à quel point l'étiquette est importante.

— C'est un alpha ?

— C'est exact.

Je le regardai en baissant les paupières. Ce charisme, cette autorité naturelle, cette énergie toute masculine qu'il dégageait...

— Vous aussi ?

— Oui.

— Trois alphas dans la même meute...

L'expression de son visage resta implacable, comme s'il n'aimait pas s'en souvenir.

— C'était mouvementé.

— Qu'est-ce qui vous amène à penser que John y est pour quelque chose ? Il n'aurait quand même pas fait enlever Leith pour prendre sa place ? Il est opportuniste, mais je ne peux pas le croire capable d'une telle bassesse.

— Son père l'aurait fait, lui...

— Vous plaisantez !

Il secoua la tête.

— Dageus Slater est l'exception à laquelle vous faisiez référence, tout à l'heure. Il ne recule devant rien

pour asseoir son autorité. Mais il était encore jeune, à l'époque, il manquait de courage.

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Et maintenant, non ? C'est ce que vous sous-entendez ? Vous ne pensez tout de même pas qu'il...

— Écoutez, Hannah, dit-il d'un ton paternaliste. Il y a ce que je pense, les pistes que je vois, et il y a la réalité. Qu'est-ce que vous préférez ? Oublier ce que je viens de suggérer ou creuser un peu plus dans ce sens ? À vous de décider.

Pas un seul instant je n'avais envisagé la possibilité que John puisse être impliqué dans la disparition de Leith. J'avais bien du mal à m'en convaincre et restais persuadée qu'il existait une tout autre explication. John n'avait jamais défié l'autorité de Leith – encore que parler d'autorité n'était pas vraiment ce qui qualifiait le mieux l'attitude de Leith vis-à-vis des membres de la meute : il n'imposait rien, il proposait – et il n'avait même jamais fait preuve d'hostilité à son égard. J'avais beau fouiller minutieusement dans ma mémoire, je ne parvenais pas à me souvenir d'un clash entre eux, d'une seule prise de bec ou parole désobligeante. Jusqu'à ce que la meute ne se dissolve, il m'avait semblé qu'ils avaient toujours été de bons amis. Peut-être le resteraient-ils malgré tout ça ?

Le visage aux traits rudes du détective Forbes se fit grave.

— Hannah ?

Je gardai la tête baissée sur mes chaussures, indécise.

— Considérez-vous que vous ayez le choix ? insista-t-il.

Je secouai le menton de droite à gauche.

— Non... Mais si nous nous trompons, je perdrai un ami.

Parce qu'au fond de moi, je ne m'étais pas encore résolue à ce que cette belle équipe se soit définitivement déchirée. Nous nous étions battus tous ensemble, ils m'avaient défendue, aidée, secourue. Non, dans mon cœur, rien n'était terminé.

— Et si j'ai raison, vous récupérerez votre âme sœur.

Je levai les yeux et clignai des paupières, je ne lui avais rien précisé à ce sujet. Il sourit.

— Nul besoin de me l'avoir dit pour que je ne m'en sois pas rendu compte, *faol-ur*. Vous êtes quelqu'un de particulier. L'Esprit vous a choisie. Vous êtes à lui, et lui à vous.

À mon tour, je lui souris.

— Je ne suis pas différente des jeunes filles de mon âge, c'est ma vie qui l'est.

Il poussa un profond soupir résigné.

— On a la vie qu'on mérite, petite. La vôtre est pour le moment mouvementée, mais le calme, à l'issue du voyage, vaut toutes les batailles que vous gagnerez.

— Et je ne l'aurais pas volé ! m'exclamai-je en riant

sourdement. Merci pour votre aide, détective.

Une lueur d'une incroyable douceur passa dans ses yeux.

— Je n'en dois pas moins au fils de Rose.

Un silence presque religieux s'abattit pendant quelques secondes.

— La mère de Leith, l'avez-vous bien connue ?

— Pas autant que je l'aurais voulu, répondit-il d'une voix morte.

J'éprouvais une étrange impression, celle que Keith Forbes avait dû renoncer à toute une vie de bonheur, contre son gré. Je fus parcourue de frissons. La déchirure de son cœur était visible, palpable et écrasante. Il y avait au fond de lui des secrets qu'il lui était difficile de faire remonter à la surface. Mais lesquels ?

Ses yeux bleus me scrutèrent.

— Demain midi, je viendrai vous chercher à la fac et nous irons parler au jeune Slater.

Je hochai doucement la tête.

— Cours de l'horloge, ajouta-t-il.

Je faillis sourire. Des générations entières l'avaient connue. De tout temps, elle avait dû être le point de réunion de bien des étudiants. Demain, Keith Forbes reviendrait sur les lieux de son passé, là où il avait peut-être vécu les meilleures heures de sa jeunesse... et les pires.

— Très bien, acquiesçai-je. J'y serai.

— Je vous ramène.

Il ralluma le contact.

Jusqu'à ce que nous arrivions devant le chemin de terre qui menait chez Darius, le bruit des essuie-glaces occupa la pesanteur lourde de l'habitacle. Je lui demandai de m'arrêter là.

Lentement, je marchai sous la pluie battante, levant la tête au ciel, laissant les cordes d'eau fouetter mon visage offert. Le vent soufflait fort. Il avait emporté avec lui les odeurs fétides de la créature. Je m'immobilisai un moment et stoppai devant son corps sans vie. Je l'observai, les yeux dans le vide, le cœur étreint dans un étau qui semblait ne jamais vouloir se desserrer.

L'avenir me faisait peur. Il me tétanisait. Qu'y verrais-je ? Qu'apprendrais-je ? À quoi devrais-je renoncer, moi aussi ? On abandonne toujours quelque chose derrière soi, c'est inévitable. Étais-je seulement prête pour ça ? Tôt ou tard, la vie reprendrait son cours, j'en étais certaine, mais elle ne serait plus jamais la même, plus aussi normale qu'avant. Accepterais-je alors mon destin la tête haute, le torse bombé ? Je n'arrivais toujours pas à comprendre comment tout avait commencé, mais je savais une chose : je serais encore debout quand tout finirait.

Je m'en fis la promesse.

Chapitre 18

Le matin se leva sur un ciel encore étoilé. La pluie avait cessé de tomber depuis déjà plusieurs heures et le bruit cassant des vagues avait fait place à un paisible bercement.

Je me redressai, clignai des paupières, et m'assis. J'avais l'impression de n'avoir dormi que quelques minutes pendant lesquelles j'avais rêvé de Leith, mais je n'arrivais pas à me souvenir de quoi. Même mes songes m'échappaient... J'étais épuisée, vidée, une pointe de fer ancrée dans la poitrine. Un jour de plus... encore un jour de plus sans lui. J'allais finir par devenir folle.

Je pris mon téléphone portable sur la table de nuit et vérifiai l'heure : huit heures et demie.

Il me restait peu de temps pour me préparer et aller à la fac. Je bâillai, me frottai les yeux et sortis du lit sans tarder. Il me fallut moins de dix minutes pour prendre ma douche et m'habiller. Je m'installai devant le miroir, démêlai mes cheveux énergiquement et commençai à me coiffer. Mes mains tremblaient. J'avais l'estomac serré

dans un étau.

Le détective Forbes avait-il raison au sujet de John ?

Je n'étais pas prête pour découvrir une trahison d'une telle ampleur. Depuis le début, je n'étais prête pour rien. Pourquoi est-ce que... ?

Stop !

Je poussai un soupir de désespoir. Je refusais de me lancer une nouvelle fois dans de vastes réflexions. Je terminai de me tresser les cheveux et sortis de la chambre. En descendant, je croisai Gwen qui montait l'escalier.

— Oh, j'allais te réveiller, me dit-elle. Les garçons t'attendent pour le corps.

Le corps... évidemment. Quand vous êtes un garou poursuivi par une horde de créatures sanguinaires, votre petit-déjeuner consiste à faire brûler l'ennemi sur un bûcher et à vous délecter de l'odeur cramoisie qui s'en dégage... Je commençais sincèrement à détester ma vie.

À neuf heures, le jour serait suffisamment levé pour vérifier si oui ou non le guerrier de l'ombre était toujours là. En attendant, je décidai de me faire une tasse de thé, je ne pourrais rien avaler d'autre.

De mauvaise humeur, les poings serrés, je rejoignis tout le monde dans le salon.

— Que te voulait Forbes ? attaqua Darius d'entrée de jeu.

Sans rien dire, je me dirigeai vers la cuisine et remplis

une bouilloire d'eau que je mis sur le feu, Darius sur mes pas.

— Hannah ?

Je pris le temps de me laver les mains, de les essuyer et je me retournai pour le regarder.

— Me proposer son aide pour retrouver Leith.

Il hocha la tête sans rien dire.

— Il a une piste, précisai-je.

À ces mots, Grigore, Gwen, Pitt et Rufus nous rejoignirent.

J'eus soudain l'impression d'être sur le point de faire une crise d'agoraphobie. Tout ce monde autour de moi, en permanence... J'étouffais. Si j'avais pu m'exiler au fin fond de l'Écosse, je l'aurais fait. Me retrouver seule avec moi-même, réfléchir, reprendre des forces, tout ça me serait strictement interdit, jusqu'à ce que toute cette histoire soit terminée. Mais en ressortirais-je seulement plus apaisée ? J'en doutais. Plus les mois passaient et plus je devenais une créature que l'angoisse de l'avenir faisait trembler. Tout le temps.

— Il pense que la meute pourrait être impliquée dans sa disparition, expliquai-je.

Je n'aurais pas pu faire mieux pour leur arracher l'expression d'ahurissement qui tapissait leur visage à ce moment-là.

— La meute ? répéta Darius.

Grigore me fixait droit dans les yeux. Il avait compris

plus vite que tout le monde.

— John ?

Je hochai la tête.

Bien qu'il ne les aimât pas particulièrement, Darius était sceptique. Il s'assit à moitié sur le rebord de la table et croisa les bras sur sa poitrine.

— Et d'où lui est venue cette brillante idée ?

— Quelques souvenirs passés avec le père de John.

Je remplis ma tasse et fis infuser un sachet. Puis, plutôt que d'être assailli de questions, je leur racontai ce que nous nous étions dit la veille.

— Nous nous retrouverons à midi pour l'interroger, terminai-je.

— Tss, tss, fit Pitt, qu'une lueur de mépris animait. Et après, on nous dira qu'un loup est toujours fidèle à son clan. Balivernes !

Je dardai sur lui un regard noir intense, tandis que Darius se plantait devant la fenêtre donnant sur la falaise pour observer le ciel.

— Nous allons régler cette situation, et vite. Hannah, ne nous cache rien, ajouta-t-il comme s'il avait peur que je les laisse de côté.

Je secouai la tête alors qu'il ne me regardait même pas.

— Il fait suffisamment jour, allons voir si nous avons besoin de faire le ménage, décida-t-il.

Je lavai rapidement mon mug, le posai sur l'égouttoir

et les suivis. Grigore m'arrêta au moment où je passais la porte de la cuisine. Il abaissa les paupières sur moi et s'appliqua à rester de marbre tandis qu'il m'étudiait avec toute l'attention du monde, faisant soudain battre mon cœur à un rythme croissant.

— Rien d'autre ?

— Quoi, rien d'autre ?

— Ta conversation avec Forbes.

Je plissai les yeux tout en le considérant, médusée.

Je n'avais pourtant pas envie de dissimuler quoi que ce soit sur cette histoire de garous devins, mais je n'avais pas jugé bon d'en parler, c'était tout. Ce n'était pas important, infondé et totalement inutile pour la suite des événements.

— Tu ne dis pas tout, insista-t-il d'une voix douce et chaude. Je le vois.

Le sang dans mon crâne se mit à bouillir. Grigore lisait en moi comme dans un livre ouvert. Il était terrifiant. Ce qui se passait entre nous *me* terrifiait.

Je pris une respiration discrète et tâchai de cacher tant bien que mal mon état.

— Plus tard. Darius et Pitt nous attendent.

Je tournai les talons, il me retint une nouvelle fois par l'épaule, me forçant à le regarder bien en face. Là, je lus les mots qui flottaient dans le gris de ses yeux : « Tu peux fuir, mais je te certifie que tôt ou tard, nous parlerons. De nous. De tout. »

J'avalai ma salive et me dégageai d'un mouvement sec pour rejoindre les autres, tandis que je sentais le regard brûlant de Grigore sur ma nuque.

Ils se tenaient tous devant ce qui restait du guerrier de l'ombre, c'est-à-dire : rien. Rien de plus que quelques traces d'une poussière plus foncée et que le vent avait déjà emportée en grande partie. Pitt avait eu raison.

— Il s'est désintégré, les informai-je impassiblement.

Personne ne proféra un mot. Mais qu'auraient-ils eu à dire ?

La créature était morte, nous avions encore une ou deux nuits de répit.

Je consultai mon téléphone, neuf heures et quart. Les cours commençaient dans quarante-cinq minutes. Aussi froidement que si j'avais assisté à l'évaporation d'une flaque d'eau en plein été, je fis demi-tour et récupérai ma besace et mes clefs de voiture. La réparation du capot allait me coûter un bras, mais heureusement, ça ne l'empêcherait pas de rouler.

Sans desserrer les dents, je saluai tout le monde d'un hochement de tête, et partis.

À midi cinq, le détective Forbes m'attendait assis sur un banc de la cour de l'horloge.

Tout en avançant vers lui, mon regard glissa sur la pelouse. Le vent et le froid avaient cristallisé l'herbe qui ressusciterait au prochain printemps. Alors je réfléchis à

toutes ces étapes de la vie qui vous changent, vous font devenir quelqu'un de plus fort. Elles vous tuent et vous font renaître. Mon moral était au plus bas, mais il n'en serait pas toujours ainsi. Bientôt, les nuages laisseraient place aux éclaircies tant attendues. Aujourd'hui, l'Esprit était avec moi. Aujourd'hui, il ferait en sorte que je sache. J'en étais certaine.

J'avançai d'un pas vif et déterminé. Keith Forbes se leva et hocha la tête pour me saluer.

— Ils sont dans un pub du centre-ville, l'informai-je.

En arrivant ce matin, j'avais demandé à Anneas où je pourrais trouver John. Il serait à l'endroit habituel, celui-là même où il avait pris la décision de remplacer définitivement Leith. Anneas avait d'abord essayé de comprendre pourquoi, puis voyant qu'insister ne servirait à rien, il avait fini par me renseigner sans poser davantage de questions. Je ne voulais pas mettre les miens sur la touche, mais n'était-il pas préférable de savoir exactement de quoi il retournait avant de les avertir de la situation ? Aucun d'eux n'avait même conscience de ce que j'avais vécu ce week-end, que nous étions partis en Roumanie pour récupérer Darius, qu'un membre du Cercle était mort et que le guerrier de l'ombre opérant à St Andrews avait été neutralisé. Ils ne savaient rien. Le moment venu, je leur dirais tout. Parce qu'ils seraient là pour Leith, parce qu'ils lui étaient fidèles, parce que je comptais sur eux.

— Ils ? répéta le détective.

— Les cinq qui constituent la nouvelle meute.

Il acquiesça non sans montrer sa désapprobation. Je savais ce qu'il pensait : nous n'étions pas des animaux sauvages contrôlés par leur instinct primitif, une meute ne se divisait pas. Seul le membre gangréné par l'envie du pouvoir devait partir, les autres restaient attachés à leur clan, à leur chef. Mais la réalité était tout autre. La meute telle que je la connaissais n'avait jamais été un clan et Leith n'avait jamais été un chef. Il était un ami, un ami qui avait besoin des autres, un ami en qui ils avaient tous confiance.

Je réajustai le col de mon manteau et lui fis signe de me suivre.

Nous traversâmes les rues pavées et froides de St Andrews dans lesquelles le vent s'engouffrait en rafales. Les passants, bien qu'habitues aux bourrasques, avaient froid. Ils se réfugiaient derrière de longs manteaux et d'épaisses écharpes, cachant leur corps et la moitié de leur visage. Je les observai marcher, suivre le cours de leur vie, ignorant ce qui se jouait autour d'eux. Inconscients que des créatures plus fortes, plus anciennes, se battaient pour sauver leur tranquillité et leur existence.

— Arrêtez de faire cette grimace, me dit tout à coup le détective.

Tout en avançant, je pivotai vers lui pour le considérer avec étonnement.

— Vous n’avez pas vingt-cinq ans et vous avez l’air d’en avoir dix de plus. On dirait que le ciel vous est tombé sur la tête. Arrêtez de froncer les sourcils comme ça.

Je haussai les épaules et continuai à marcher.

— *Il* m’est tombé sur la tête, détective.

— Non, pas encore.

Cyniquement, je ris du nez.

— Vos encouragements me vont droit au cœur !

— Ne vous barricadez pas derrière des murs, gronda-t-il. Ne faites pas comme si rien n’était possible ! C’est l’espoir qui fait avancer, tout le reste n’est que mensonge. L’apitoiement, les jérémiades, les pleurs. Ça ne sert à rien.

Si je me retins de lui rétorquer que je n’étais pas particulièrement disposée à recevoir ses leçons de morale, c’était parce que je savais pertinemment qu’il avait raison. Il n’empêche que si j’avais envie de me créer des rides prématurément, c’était mon problème, pas le sien !

— Vous avez des enfants ? demandai-je subitement.

Je l’entendis marmonner dans sa barbe.

— Non.

— Vous devriez. Vous avez le profil de l’emploi, ironisai-je.

— On ne choisit pas !

Sa remarque fut si amère, qu’elle me mit la puce à l’oreille.

— Avez-vous aimé la mère de Leith ?

— Tout le monde l'aimait, répondit-il un peu trop rapidement.

— Mais vous, un peu plus que les autres...

Je sentis qu'il retenait son souffle. Ses traits étaient tendus par la colère et ses yeux brillaient d'une lueur enragée. Il s'immobilisa au milieu de la rue et m'envoya un regard aussi glacial que l'air ambiant.

— Mademoiselle Jorion. Si j'ai accepté de vous aider, ce n'est pas pour me donner l'occasion de vous dévoiler quelques bribes sordides de ma vie d'étudiant. Rose était une femme exceptionnelle, amoureuse d'un homme exceptionnel, et ensemble, ils ont donné naissance à un garçon suffisamment exceptionnel, lui aussi, pour que vous ayez envie de risquer votre peau à le sortir du pétrin dans lequel il est. Considérez que je vous suis redevable, puisque c'était le plan que vous vous étiez fixé. Je suis un homme d'honneur, alors concentrons-nous sur cette mission et foutez-moi la paix avec mon passé, compris ?

Médusée, je hochai la tête sans dire un mot de plus.

J'enfouis les mains dans mes poches et avançai droit devant moi.

Je perçus l'odeur de John bien avant que nous n'atteignions le pub. Ma peau crépitait d'impatience autant qu'elle redoutait ce que j'étais sur le point d'apprendre.

Lorsque nous poussâmes la porte, nous le repérâmes

immédiatement. En nous sentant, John, Tony, Jeff, Mario et Eddy se retournèrent pour nous étudier avec étonnement.

— Il est là, murmurai-je.

Les yeux de Keith Forbes se plissèrent jusqu'à ne former que d'étroites fentes.

— Je le vois. Il ressemble beaucoup à son père.

Les coudes sur la table, John m'envoya un regard qu'il voulait intimidant. La présence du loup à côté de moi n'était pas un pur hasard, tout comme notre présence ici, il le savait. C'est pourquoi il se leva lorsque nous fîmes un pas dans sa direction.

Nos regards s'affrontèrent un moment, puis il fit lentement glisser le sien vers le détective.

— Que se passe-t-il ?

— Détective Forbes, nous aimerions vous parler, monsieur Slater.

Ce dernier haussa un sourcil et prit un air hautain.

— C'est officiel ?

Forbes ne se laissa pas impressionner par le formalisme de sa question. Il plissa le front et pinça les lèvres.

— Ça peut le devenir.

Puis il se tourna vers le reste de la meute et en examina les membres un par un.

— Partez, leur dit-il simplement.

Tony eut un sursaut scandalisé tandis que les trois

autres comprenaient que ce n'était pas le moment de faire de la résistance.

— Je ne vous permets pas ! s'indigna John.

— Mais vous n'avez rien à me permettre, mon garçon. Il y a en réalité deux solutions qui s'imposent à vous : on discute ici, seuls, sans vos petits copains, ou vous me suivez au poste. Votre choix sera le mien.

Il termina sa tirade avec un petit mouvement de sourcils éloquent.

John observa ses amis et leur fit un signe de tête.

Mario, Tony, Jeff et Eddy se levèrent et repoussèrent leur chaise. Ils s'habillèrent, me lancèrent un regard à glacer un peu plus une congère et sortirent.

John attendit que le détective Forbes et moi ayons pris place avant de se rasseoir. Il s'empara de son verre de bière et en but une longue gorgée avant de le reposer brusquement.

— Que voulez-vous ?

Mon cœur battait à tout rompre, à tel point que j'étais presque persuadée qu'ils pouvaient s'en rendre compte tous les deux. Je me mordis les lèvres, calai mes mains entre mes cuisses et attendis.

— Je voudrais vous parler de la disparition de Leith Sutherland.

John pencha la tête de côté en fronçant les sourcils.

— Sa disparition ?

— Exactement.

Il me considéra, considéra le détective, revint à moi...

— Mais de quoi il parle ? Leith est chez lui, à Wick. Qu'est-ce que raconte ce type ?

Il avait l'air surpris et pour le coup, très sincère. Malgré le contentement que je ressentis de déduire que John n'avait pas trahi Leith, je fus assommée par une déception bien plus grande encore : mon dernier espoir venait de s'effondrer comme un château de cartes. Il n'avait sûrement aucune idée de l'endroit où se trouvait Leith.

— Je suis sans nouvelle de lui depuis une semaine, John. Il ne s'est jamais rendu chez son oncle et sa tante comme prévu. Personne ne sait où il est.

John semblait réellement dérouté.

Comme si je ne l'avais pas déjà fait moi-même, il prit son téléphone portable et composa le numéro de Leith. Évidemment, il tomba sur sa messagerie.

— Bon sang ! Que se passe-t-il ? demanda-t-il, le plus sérieusement du monde.

Le détective Forbes se cala tranquillement contre sa chaise et croisa les bras sur sa poitrine. Une de ses positions fétiches, manifestement.

— Je me demandais si vous n'y étiez pas pour quelque chose.

— Vous êtes complètement malade ! s'écria-t-il aussitôt d'une voix grondante.

— Sa disparition a particulièrement bien servi votre

prise de pouvoir, monsieur Slater, vous ne trouvez pas ?

John ne donnait pas seulement l'impression d'être fou de colère, il l'était vraiment. Toute la puissance de son énergie lupus irradiait et dégageait une aura menaçante. Je ne me souvenais pas l'avoir déjà vu dans un état pareil, pas même la fois où la meute était sur le point de se battre avec le Cercle, sur l'estuaire de l'Eden.

— Qu'osez-vous insinuer ? Que je lui ai tendu un piège pour prendre sa place ?

Il fit glisser sur moi un regard de dément.

— C'est ce que tu crois, toi aussi ? grinça-t-il entre ses dents pour ne pas se faire remarquer.

Je secouai la tête sans pouvoir dire un mot.

— Je n'insinue rien, je vous pose la question, monsieur Slater : lui avez-vous tendu un piège pour prendre sa place ?

John serra les doigts comme pour se retenir et mitrailla son interlocuteur des yeux.

— Je vais vous mettre mon poing dans la figure, le menaça-t-il.

Ses iris brûlaient de cette lueur qui précède la transformation, il était hors de lui.

— Leith Sutherland, en dépit de notre profond désaccord quant à la gérance de la meute, est un ami sincère. Jamais, jamais, par l'Esprit, je ne lui ferais le moindre mal, et encore moins pour servir ma soi-disant soif de pouvoir ! Il existe des valeurs qu'un loup ne

saurait bafouer, détective !

Lequel leva le menton pour le toiser de haut.

— Vraiment ? Pas même votre père ?

John blanchit d'un coup d'un seul.

— J'ai l'impression qu'on se comprend..., ajouta Keith Forbes avec un sourire mauvais.

L'air qui était chargé en particules électriques l'instant d'avant revint aussitôt à la normale.

— Maintenant, répondez à cette question, monsieur Slater. Votre père a-t-il insisté pour que vous preniez la place de Leith Sutherland ?

John ouvrit la bouche et la referma sans proférer un son.

— Très bien. Pensez-vous qu'il puisse lui-même être responsable de sa disparition ?

— Non ! s'écria-t-il comme douze voix réunies.

Un grand silence se forgea autour de nous, me conduisant à sourire bêtement comme pour m'excuser. Les regards des clients glissèrent sur nous un moment avant de retourner au fond de leur verre.

Je me concentrai de nouveau sur John et le détective Forbes, ils ne s'étaient pas lâchés des yeux un seul instant.

John avala sa salive difficilement, comme s'il venait d'ingurgiter une cuillère d'épingles. D'une main, il se frotta les yeux et se pressa l'arête du nez quelques secondes.

— Voilà des mois que mon père insiste pour que je revendique la place de chef de meute. Il trouvait les absences répétées de Leith intolérables, peu dignes de son rang, et je... Selon lui, je suis le plus qualifié pour ce rôle.

— Pourquoi ça ? demandai-je un peu sèchement.

— Parce que je suis un descendant d'Aonghas. Je viens d'une famille plus ancienne que la sienne.

Je fronçai les sourcils et tâchai de rassembler les pièces de ma mémoire.

Aonghas était le garou qui avait repris la gouvernance bien après Tyros, le père de toutes les espèces. Il avait souhaité créer une communauté soudée et avait instauré des règles strictes pour que cette dernière survive, comme marquer d'une blessure le visage de chaque enfant né d'un humain et d'un garou – reflet de la cicatrice de Leith –, afin de persuader les espèces de ne plus procréer qu'entre elles. C'était par elles que tout avait commencé. Car Angus, un autre chef, avait ensuite décidé de les resserrer davantage, en interdisant définitivement aux loups-garous de s'accoupler avec l'homme. L'humain concerné était exécuté, comme l'avait été la mère de Leith. C'est là qu'était intervenu Filan Sutherland, l'ancêtre de Leith. Il avait provoqué une rébellion qui avait fini par séparer la communauté en deux : la communauté du Sutherland et la communauté du monde libre. La première suivait toujours les règles imposées par

Aonghas et Angus, l'autre vivait comme elle l'entendait.

Puis quelque chose me chagrina.

— Aonghas était un crinos, lui rafraîchis-je la mémoire. Tu es un lupus. Comment est-il possible qu'Aonghas soit ton ancêtre ?

Les cinq espèces ne pouvaient pas procréer entre elles. C'était certain.

Keith Forbes éclata subitement de rire.

— *Faol-ur*, Aonghas, comme tous les hypocrites de son genre, était friand de belles femmes, humaines ou non ! Si vous croyez que donner des ordres l'empêchait de se priver, c'est que vous êtes encore plus naïve que vous en avez l'air ! Un crinos couche avec une humaine. De cette relation naît un enfant humain. Celui-ci rencontre à son tour un lupus et conçoit un lupus, etc, etc.

— Nos arbres généalogiques sont précis, ajouta John. Les hommes et les femmes de ma famille ont subi la répression, comme les autres. À plus forte raison parce qu'ils n'ont pas suivi les règles alors qu'ils auraient dû être les premiers à le faire.

La répression garolle... J'avais appris l'histoire des garous l'été où j'avais rencontré Leith, elle m'avait bouleversée, car j'avais compris alors, bien qu'un traité de paix ait été signé entre les deux communautés, qu'un jour peut-être, Leith et moi devrions payer pour avoir transgressé les règles. Nous les avons toutes bafouées. Nous étions des âmes sœurs, je savais donc que les

garous existaient, nous avons fait l'amour et Leith m'avait transformée.

— Mais votre père soutient la communauté du Sutherland, mon garçon.

John parut plus abattu que jamais. Je savais qu'il ne partageait pas ces idées-là. Il avait bien des défauts, mais celui-ci n'en faisait pas partie.

Puis je m'arrêtai subitement de respirer, le souffle court. Je levai les yeux sur John et sentis le feu s'emparer de mon visage. J'étais en train de comprendre. Tout s'éclairait. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

— Nous les avons toutes brisées. Les trois règles...

Leith m'avait dévoilé son monde, nous étions tombés amoureux et il m'avait transformée.

Keith Forbes plissa les paupières pour m'observer, puis il fixa John. Dès lors que je lui avais parlé de John, le détective avait compris. Dès le début.

— Votre père a-t-il des relations avec la communauté du Sutherland ? demanda-t-il alors qu'il était évident qu'il connaissait parfaitement la réponse.

— Non ! s'écria aussitôt John. Il n'aurait jamais pu faire ça !

— En a-t-il ?

John baissa la tête, plus accablé que jamais.

— Oui.

— Voilà. Vous venez de comprendre le nœud du problème. Votre père s'est servi de Leith Sutherland pour

vous élever.

Le détective se leva calmement et repoussa sa chaise.

— Nous allons lui parler.

— Il n'aurait jamais fait une chose pareille..., répéta John d'une voix éteinte en se prenant la tête entre les mains.

Tout dans son attitude dévastée montrait combien il était presque sûr du contraire. J'eus de la peine pour lui. Vraiment. L'homme qui l'avait vu grandir était un traître, un menteur, un opportuniste, un manipulateur.

— Vous seriez surpris de savoir ce qu'il a été capable de faire dans sa jeunesse. Désolé, mon garçon. Je crois que vous êtes de bonne foi, mais votre père ne pourra jamais en dire autant.

Il lui tapota gentiment l'épaule et m'invita à le suivre. Puis il fit demi-tour vers la sortie.

Je demeurai quelques instants à regarder John, seul avec lui-même, puis à mon tour, je posai doucement la main sur son bras.

— Je suis désolée...

Brusquement, il enferma mes doigts dans les siens et releva la tête pour me fixer intensément, les yeux brillant d'une lueur douloureuse qui aurait pu m'achever.

— Je ne voulais pas ça... Je ne voulais pas ça. Il faut que tu me croies.

— Je te crois, murmurai-je. Je te crois, John.

Il relâcha la pression de sa main et me libéra. Avec un

dernier regard pour lui, je rejoignis le détective Forbes, le cœur serré dans un étau.

Dageus Slater habitait une somptueuse maison à la sortie de la ville, en direction du sud. Elle était cachée dans un écrin de verdure, entourée de sous-bois et de champs, sans un seul voisin alentour. Keith Forbes était convaincu que nous le trouverions chez lui. M.Slater possédait plusieurs entreprises dans des domaines variés, si bien qu'il en gérait la plupart depuis son domicile. Le détective se gara dans la cour et coupa le moteur.

— Êtes-vous certain qu'il est coupable ? lui demandai-je.

Il détacha sa ceinture de sécurité et se tourna vers moi, l'œil déterminé.

— Je ne suis pas ici pour m'en assurer, *faol-ur*, il ne s'agit de personne d'autre que lui. En dépit de sa présence à St Andrews, Dageus Slater a toujours été un fervent défenseur des principes de la communauté du Sutherland.

— Dans ce cas, pourquoi perdre notre temps ici, si vous savez que c'est lui ? Vous voulez comprendre pourquoi il l'a fait, c'est ça ?

— Non, Hannah, pourquoi, je le sais déjà.

— Alors quoi ?

Il me scruta d'un air étonné.

— Avez-vous la moindre idée de l'étendue des adeptes

de la communauté du Sutherland ? De leur présence dans le monde ?

Je secouai la tête.

— Ils sont partout, ce qui fait que votre petit ami peut être dans n'importe quel endroit de la planète.

Je fronçai les sourcils.

— Vous exagérez.

Il haussa les épaules.

— Pas le moins du monde. Seul Slater sait où il se trouve, alors allons-y.

Il descendit du 4x4 et claqua la portière. Je le suivis d'un pas chancelant, craignant autant l'accueil qui nous serait réservé, que les révélations que Dageus Slater allait bien pouvoir nous faire. Qu'était-il advenu de Leith ? Que lui avait-on fait subir ? Je connaissais la tyrannie de nos semblables à l'égard des gens comme lui, comme nous... Mon cœur était puissamment comprimé par l'angoisse et la révolte. Je redoutais de savoir. Je dus faire preuve de toute la contenance dont mon esprit loup était capable pour ne pas me ruer chez ce monstre et tout casser. Forbes savait ce qu'il faisait, je devais lui faire confiance.

Nous avançâmes le long de l'allée de pierres plates et sonnâmes à la porte. Une dame d'une soixantaine d'années, une domestique définitivement humaine, nous ouvrit.

— Oui ?

— Bonjour, madame, commença Forbes tout en sortant un badge de police de sa veste, détective Keith Forbes. Nous aimerions parler à M. Dageus Slater, s'il vous plaît.

Notre interlocutrice fronça les sourcils et nous demanda de patienter.

Nous attendîmes tout juste deux minutes avant qu'un homme du même âge que Keith Forbes se présente à nous. Grand, les cheveux poivre et sel, avec une carrure impressionnante de judoka, Dageus Slater ne donnait pas envie d'oser le contrarier. Et pourtant, je lui aurais bien crevé les yeux sans sommation.

— Forbes..., lâcha ce dernier d'un ton sec et froid.

Puis son regard glissa sur moi et, l'espace d'un instant, je lus un sentiment de surprise sur son visage. Il ne m'avait encore jamais rencontrée, mais j'étais une *faoltùsail*, peut-être même le seul garou transformé qu'il n'ait jamais vu, ce qui lui suffisait largement pour savoir qui j'étais. Puisque je me tenais devant lui aujourd'hui, il prenait certainement conscience que ce n'était sûrement pas pour lui vendre des gâteaux, ou financer le voyage de fin d'année. Il savait. Il avait compris en quelques secondes que le pot aux roses avait été découvert. Mais ça ne le touchait pas. L'expression sournoise de son visage sentait l'arrogance et le mépris. Il se fichait royalement qu'on ait mis au jour sa ruse.

— Vous êtes ? fit-il mine de ne pas savoir.

— Hannah Jorion, monsieur. La compagne de Leith Sutherland.

Il resta implacable.

— Que puis-je faire pour vous ?

Keith Forbes attaqua fort.

— Tu as toujours été un enfoiré de la pire espèce, Dageus, ce que tu n'as pas réussi à entreprendre avec Jeremiah, tu l'as accompli avec son fils. Sauf que, heureusement pour nous, ton manque de finesse n'a d'égale que l'incroyable stupidité dont tu fais preuve depuis que tu es né. Le faire enlever par la communauté du Sutherland n'était pas ce qu'il y avait de plus difficile à découvrir. Maintenant, deux solutions s'offrent à toi : tu me dis précisément où il se trouve, comment tu t'y es pris et qui le détient – de cette façon, je te donne une chance de te racheter et de quitter cette ville pour sauver tes fesses –, ou tu m'affrontes ici, maintenant, et je te jure que je t'arracherai des aveux en même temps que je ferai des nœuds avec tes tripes.

Dageus Slater partit d'un éclat de rire à briser toutes les vitres de sa maison. J'eus la certitude à ce moment-là qu'il n'allait pas essayer de nier.

— Et toi, tu as toujours été profondément aveuglé quand il s'agissait de Rose, mon pauvre Keith. Ça t'a même coûté l'exil pendant des années ! Elle est morte et tu n'as toujours pas changé. Ce petit morveux de Sutherland ne vaut pas mieux que son père, tu devrais

t'en rendre compte ! C'est même pire ! Car lui, il est allé jusqu'à transformer une humaine pour s'assurer une descendance ! Il méritait de payer !

Je sentis mon sang bouillir dans mes veines, éclater en un milliard de bulles d'énergie meurtrière. L'agressivité qui était en train de s'emparer de moi allait exploser comme autant de particules destructrices. Les poings serrés, je fis un pas en avant, et le poussai de toutes mes forces du plat des mains. Il chancela à peine.

— Oh, oh ! Miniloup veut se froter à moi ?

— Non, gronda Keith, mais Maître loup, oui !

Sans crier gare, il lui envoya un crochet du droit si puissant que Dageus Slater alla s'écraser contre un miroir de l'entrée, faisant voler des centaines d'éclats de verre.

— Monsieur Slater ! Monsieur Slater ! s'écria la domestique en se jetant sur son employeur pour le relever.

— Dégagez ! lui hurla-t-il fou de rage.

Il la repoussa violemment, se releva d'un mouvement souple avant de s'élaner sur Forbes pour le plaquer sur le sol. Tous les deux roulèrent hors de la maison, ronflant et soufflant comme des bêtes.

— Je vais appeler la police ! brailla la gouvernante en poussant des cris stridents.

— Vous n'en ferez rien ! tonnai-je d'une voix menaçante tandis qu'elle s'élançait déjà vers le téléphone. Si vous touchez à ce téléphone, je vous écorche vive !

Elle s'arrêta tout net, tétanisée par ce qui n'était pourtant qu'une menace idiote, avant de partir se réfugier dans un coin du salon.

Un grognement féroce me fit me retourner.

— Espèce d'enfoiré ! hurla Forbes. Tu es responsable de la mort de Rose !

Du coup, il frappa sa mâchoire de toutes ses forces. Slater retomba sur le sol et, avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, le détective l'écrasa de tout son poids.

— Tu sais très bien que non !

Slater releva la nuque et lui assena un coup de tête qui fit craquer les parois nasales de Forbes. Ce dernier bascula en arrière, donnant suffisamment de liberté à son adversaire pour pouvoir se redresser et lui décrocher un revers du pied qui atteignit son estomac. Forbes siffla, toussa et se retrouva en boule sur le sol.

La force qu'ils décuplaient était farouche, ils déchaînaient une vigueur inouïe, une haine tellement palpable qu'elle en était étouffante. C'était comme s'ils réglait des comptes qu'ils avaient gardés en instance toute une vie. Ça n'avait plus rien à voir avec Leith.

Le visage tuméfié et le nez explosé, Forbes se remit sur ses pieds, le souffle court, pour se confronter une nouvelle fois à Slater. D'un mouvement souple et presque invisible, il fit pleuvoir une volée de coups sur le visage de Slater qui ne fut bientôt plus qu'un amas de chairs sanguinolentes. Forbes semblait ne plus pouvoir s'arrêter

de frapper, si bien que j'eus peur qu'il n'aille trop loin. Slater paraissait incapable de se défendre davantage.

— Arrêtez ! Maintenant, arrêtez ! hurlai-je en enroulant mes bras autour de Keith Forbes. Il doit parler, arrêtez !

Le détective lâcha Slater qui retomba sur le sol, immobile, puis il rejeta la tête en arrière et rugit sa colère et sa rage. Les crocs intégralement sortis, brillants de salive, il était effrayant de puissance. Et son visage... par l'Esprit ! Je ne me souvenais pas d'avoir déjà vu quelqu'un aussi abîmé de toute ma vie. Sa nature lupus le ferait guérir vite, mais c'en était pas moins monstrueux.

Je baissai les yeux sur Slater, il gémissait de douleur. Il réussit à basculer sur le côté et leva les yeux sur Keith.

— Va en enfer, Forbes, il est sûrement trop tard pour lui, à l'heure qu'il est !

— Où est-il ? hurlai-je en me jetant sur lui pour l'attraper par le col. Où est-il ?

La bouche gorgée de sang, il s'étrangla de rire pendant que je le secouais.

— Allez le chercher, si vous osez ! Allez le chercher dans les Entrailles de la Terre !

Interdite, je le laissai choir sur le sol.

Forbes passa devant moi et surplomba Slater de toute sa hauteur.

— Merci pour l'info, vieux frère !

Il lui décocha un dernier coup de pied dans les côtes et

tourna les talons.

Par l'Esprit, les Entrailles de la Terre...

Chapitre 19

Rien n'aurait pu être pire que ça.

Si Leith s'était trouvé enfermé chez quelque garou, il aurait été facile de l'en déloger, de le sortir d'affaire. Mais là, il s'agissait du cœur de la communauté du Sutherland. « Dans les Entrailles de la Terre » signifiait « au centre du territoire ennemi », là où aucun Sutherland n'était plus accepté depuis des siècles, là où étaient réunis les dirigeants suprêmes de l'Ancien Monde, la terre qui leur avait donné naissance. Les montagnes du comté étaient réputées pour leur côté brut et sauvage, et j'avais entendu dire que le noyau central de la communauté vivait dans des galeries troglodytes, à l'écart de la lumière du jour et de la civilisation. C'est avec une boule d'angoisse grossissante que je revoyais les cellules du château des *Strigoii* et le martyr de Darius, ne pouvant m'empêcher d'imaginer Leith dans un endroit similaire, subissant peut-être le même calvaire.

Il me fallut un certain temps pour me ressaisir et réfléchir à ce que je devais faire. J'allais d'abord devoir

parler aux miens, puis à la famille de Leith, mais pas au téléphone, je me rendrais à Wick. Keith Forbes, en me déposant, avait sous-entendu que son intervention ne s'arrêterait pas là. Il retrouverait Leith avec moi, et pour une raison tout à fait compréhensible, après l'avoir vu se battre avec autant de détermination, cela me rassura. Mes amis anges noirs m'aideraient aussi, j'en étais convaincue, mais évoluer en territoire ennemi sans passer inaperçu leur serait très difficile, ils pourraient risquer leur vie bien plus que moi, la mienne ou celle de la meute. Hélas, je n'en étais plus à vouloir tous les protéger coûte que coûte. Ce que je désirais ardemment, c'était récupérer mon âme sœur. Peu importaient les moyens.

L'horloge sonna quatorze heures, exactement au moment où il commençait à pleuvoir. Deux minutes plus tard, il y avait une véritable averse. Tout en évitant soigneusement de croiser le regard des étudiants abrités sous des parapluies et qui se demandaient pourquoi je restais ainsi à me faire tremper, je levai la tête et fermai les paupières. Le visage offert, je laissai la larme qui glissait le long de ma peau se mêler aux gouttes de pluie. Puis je me repris en m'essuyant rageusement. Je calai mes mains entre mes cuisses et fixai un point droit devant, tandis que mes cheveux me collaient aux joues. Je ne voulais pas me laisser aller, je ne voulais pas craquer maintenant. C'était dans mon ventre, dans mes tripes, je me battrais jusqu'au bout et même sans savoir

sur quoi je tomberais.

— Hannah...

Je fermai les yeux et arrêtai de respirer en entendant la voix de Grigore derrière moi. Il était arrivé si vite que je n'avais même pas eu le temps de percevoir son odeur. Il fit le tour du banc et se posta devant moi, la paume tendue.

— Viens... Ne reste pas ici.

Je retins un rire cynique.

— Tu as peur que je tombe malade ?

Comme je ne bougeai pas, il alla lui-même chercher ma main, y mêla ses doigts pour me forcer à me lever et me ramena presque contre lui. J'en eus le souffle coupé.

— Non...

Doucement, il repoussa mes cheveux en arrière et me sourit.

— Mais ton mascara est en train de couler, tu as l'air d'un clown.

Je souris à mon tour.

— Je n'en mets pas.

— Alors je l'ai imaginé.

— Imaginé ?

— Pour pouvoir te l'ôter.

Je levai les yeux sur lui en une question silencieuse.

Quoi ?

— Parce que j'avais juste envie de faire ça..., murmura-t-il.

Il pencha la tête de côté et essuya ma joue de son pouce, à l'endroit où mes larmes avaient coulé. Immobile et silencieuse, j'observai ses paupières baissées.

— Allez, viens ! décida-t-il soudain.

Il me prit par la main et m'entraîna avec lui vers le bâtiment d'histoire de l'art. Nous nous abritâmes dans l'allée centrale, complètement trempés.

— Alors ? Ton rendez-vous avec Forbes ?

Je me passai les mains dans les cheveux pour les frictionner et m'arrêtai afin de renifler l'air presque en même temps que Grigore.

Anneas et Dan arrivaient derrière moi.

— Hey, Hannah !

Grigore se crispa et étrécit les yeux. Je roulai les miens. C'était parfaitement ridicule, mais également plus fort que lui. De mon côté, j'avais cessé, depuis des lustres, de faire le gendarme. Et surtout, j'avais fini par comprendre que chaque membre de nos deux clans grognait plus qu'il ne mordait. Je ne m'en fis pas et haussai les épaules.

— Je te laisse, murmura Grigore entre ses dents. On se retrouve chez Darius quand tu auras terminé avec eux.

— Non. Chez moi. On se réunit chez moi au plus vite.

Il sembla surpris, mais ne posa pas plus de questions. Il acquiesça et partit en sens inverse d'Anneas et Dan.

— Où étais-tu passée ? m'interrogea Dan en se postant devant moi. Tu es montée à Wick, ce week-end ? Et

Leith ? Il est revenu avec toi plus tôt que prévu ?

Je secouai le menton, la mine grave.

— Où sont les autres ? demandai-je.

— Étienne et Georgia n'avaient pas cours, ils sont chez eux.

— Retrouvons-nous tous à la maison d'ici trente minutes, j'ai à vous parler.

Anneas plissa les yeux comme pour essayer de comprendre.

— Non. Pas ici.

Ils acquiescèrent et me regardèrent sortir sous la pluie battante.

Je quittai l'enceinte de l'université d'un pas lourd en direction du centre-ville.

Tous les lampadaires étaient déjà éclairés. Les journées de janvier étaient toujours très courtes et dès qu'il y avait des intempéries, c'était encore pire. J'accélérai le rythme et me retrouvai rapidement au début de ma rue. Je ralentis lorsque je vis la silhouette de John se dessiner devant l'allée de mon immeuble. J'avançai sans le quitter des yeux, un peu sur mes gardes. Puis il me fit un signe de la main comme pour me saluer. Instinctivement, je compris qu'il n'avait pas l'intention de me faire payer ce que le détective Forbes avait fait à son père. Une fois devant lui, John me sourit faiblement.

— Je suis profondément désolé, Hannah.

— Je sais, lui dis-je.

D'une part parce que je le croyais sincère, d'autre part, parce que je ne trouvais rien d'autre à lui répondre.

— Peut-on discuter, tous les deux ?

— De quoi ? demandai-je en cherchant mes clefs dans mon sac.

— Je souhaite t'aider.

Je haussai un sourcil et levai la tête vers lui.

— Vous aurez peut-être besoin de quelqu'un dont le nom veut dire quelque chose, là-bas, m'expliqua-t-il sans la moindre trace de prétention dans la voix.

Je le considérai avec toute l'attention dont j'étais capable.

— Et tu trahirais ton père ?

Il passa la main dans ses longues boucles blondes et prit une profonde inspiration avant de recracher bruyamment l'air contenu dans ses poumons.

— Non. Je tiens à réparer ce qu'il a fait.

Je dus me retenir de rire sèchement.

— Parce que tu penses que ça va le protéger de la colère des Sutherland quand ils l'apprendront ?

J'osais à peine imaginer la réaction de Jeremiah et Alistair.

Il secoua la tête, abattu.

— Non, mais ça sauvera Leith.

Une bourrasque se mêla à la pluie, apportant une vague de froid qui me fit frissonner. Je mis la clef dans la serrure et ouvris la porte.

— Entre. Nous en parlerons à l'intérieur.

Nous montâmes les trois étages par l'escalier et pénétrâmes dans l'appartement. J'avais beaucoup de mal à venir ici, depuis quelques jours. L'odeur de Leith n'y volait plus... Et puis, une quantité effroyable de souvenirs revenait par vagues m'empêchant de réfléchir correctement.

— Ils l'ont enlevé mardi dernier, m'informa John, tout près de Sinclair Castle.

— Que vont-ils ou que lui ont-ils déjà fait ? demandai-je froidement.

John retira sa parka mouillée et la pendit au portemanteau dans l'entrée.

— Ils ne le tueront pas, Hannah.

— Alors quoi ? Ils le gardent prisonnier pour l'exemple ? ironisai-je.

Il fronça les sourcils et me sonda littéralement.

— Écoute-moi... Mon père n'a pas suffisamment d'influence pour se faire entendre du *Mór-fear-faol*.

— Qu'est-ce que c'est supposé vouloir dire ? C'est qui le *Mór-fear-faol* ? Le grand chef ?

— Exactement. Le traité de paix est farouchement respecté, car les deux communautés ont souffert de la répression. Et même si les membres du Sutherland sont furieusement attachés aux règles, ils ne pourraient les imposer à quelqu'un d'autre que l'un des leurs. Simplement parce qu'elles ne concernent plus le monde

libre. Ils ne le tueront pas. Ils ne prendront pas ce risque.

— Je ne comprends pas. Leith a été enlevé pour cette raison, non ? m'énervai-je. La violation des règles, c'est le prétexte qu'a trouvé ton père pour qu'on vienne le chercher ! C'est un fiasco pour lui s'il n'y a pas de sentence, non ?

— Hannah... Comme partout, il existe au sein de la communauté du Sutherland des garous qui se moquent pas mal des décisions prises par leurs supérieurs. Ils ont probablement fait ça dans le dos du *Mór-fear-faol*. Mon père est loin de ne connaître que des gens bien.

Mon sang se concentra sur mes joues, alors qu'un froid glacial se diffusait dans ma colonne vertébrale.

— Il pourrait ne pas être là-bas ? C'est ce que ça signifie ? Mais ton père a dit qu'il était dans les Entrailles de la Terre !

John hocha la tête en pinçant les lèvres.

— Il l'est probablement, mais... les souterrains sont vastes, on n'aurait pu ne pas remarquer sa présence.

— Alors que faire ? On pète tout au bulldozer jusqu'à ce qu'on le retrouve, c'est ça ? persiflai-je.

— Nous irons à la rencontre du *Mór-fear-faol* et nous lui parlerons.

— Rien que ça !

— Je te le répète, il ne sait sûrement pas ce qui se déroule sous son nez. Hannah, bon sang ! Leith est un Sutherland ! Le *Mór-fear-faol*, en dépit de l'histoire des

garous, de la haine qu'Angus vouait à Filan Sutherland, ne ferait jamais kidnapper quelqu'un d'aussi important pour les deux communautés !

— On dirait que tu parles d'une divinité ! Je te rappelle qu'ils sont interdits de territoire ! Il y a belle lurette que la famille de Leith est passée aux oubliettes !

Il secoua énergiquement le menton.

— Détrompe-toi... Tu finiras par comprendre pourquoi.

Je l'examinai un instant, le front plissé.

— Y es-tu déjà allé toi-même, John ?

— Plusieurs fois, oui, lorsque j'étais petit. Mais ne me demande pas si je saurais y retourner, nous avons toujours les yeux bandés. La communauté du Sutherland est très protégée. Quand mon père veut contacter un des membres, il passe systématiquement par un intermédiaire infiltré dans le monde libre.

— Ne t'inquiète pas, je sais exactement comment trouver le cœur de leur territoire.

Il haussa les sourcils, surpris.

— De quelle manière ?

Je ne pus résister et souris d'un air satisfait.

— Bonnie, la tante de Leith, a grandi là-bas.

Il m'observa un long moment avant de se passer la main dans les cheveux.

— Écoute, Hannah, j'ai toujours su qu'il était en relation avec eux, mais jamais je n'aurais pu penser

que... Je n'ai aucune idée de ce qui le motive, ni pourquoi il est comme ça. J'ai l'impression que c'est de pire en pire depuis que ma mère est morte et...

Je l'interrompis d'un geste de la main.

— Ne t'excuse pas pour lui, John. Tu n'y es pour rien.

— Concernant la meute, enchaîna-t-il, j'ai conscience que mes excuses ne serviront à rien, mais... j'ai agi comme un idiot. Je n'ai jamais vraiment eu l'intention de prendre sa place.

— Mais pourtant tu l'as fait ! sifflai-je plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

Puis je me ressaisis et me mordis les lèvres.

— Souhaites-tu vraiment nous accompagner ?

Il plissa les yeux.

— Sans hésitation. C'est le minimum que je puisse faire.

— Très bien. Sache d'avance que Grigore, Darius et mon amie Gwen seront là aussi, ainsi que le détective Forbes.

— Aucun membre de la meute ? s'étonna-t-il.

— Ils vont arriver d'une minute à l'autre. Nous en parlerons.

Il acquiesça silencieusement alors que nous commençons à flairer l'odeur du musc. Presque simultanément, se mêla celle d'un ange noir. Grigore n'avait rien écouté, il était déjà dans l'allée. J'ouvris la porte, convaincue que les autres ne lui feraient pas bon

accueil. Je descendis l'escalier en vitesse et les rejoignis.

— Que fait-il là ? aboya Georgia qui, à bien des égards, était plus hargneuse que n'importe qui à l'égard des anges noirs quand elle en voyait un.

— Je suppose qu'il n'a pas su attendre son tour, répondis-je en jetant un regard de reproches au principal intéressé. Montons, j'ai à vous parler.

Nous nous retrouvâmes dans l'appartement quelques instants après.

— Et lui ? s'irrita davantage Georgia en remarquant John.

Je la fis taire d'un geste de la main et les invitai tous à entrer dans le salon.

Grigore se tint à l'écart, proche de la fenêtre, tandis que Dan, Anneas, Georgia et Étienne agirent en habitués en s'installant sur le canapé. Quant à John, il resta debout dans l'encadrement de la porte, plus tendu qu'un arc. Je l'invitai à s'asseoir aussi, il secoua lentement la tête. Résignée, je hochai les épaules et me laissai tomber sur le fauteuil en cuir placé devant Grigore, lequel avait les yeux posés sur ma nuque, si bien que je dus réprimer le réflexe de me frotter la peau. Crispée, je joignis mes mains sur mes cuisses. Je pris une respiration profonde et discrète, puis je les dévisageai tous.

— Leith est en ce moment même retenu prisonnier sur le territoire de la communauté du Sutherland, annonçai-je d'une voix tremblante.

Georgia poussa un cri si strident qu'elle réussit à me faire sursauter. Quant aux autres membres de la meute, pas un ne bougeait, pas un ne respirait.

Je leur racontai alors tout ce qui s'était passé ces trois derniers jours. Les *Strigoii*, la Roumanie, le guerrier de l'ombre, tout. John se chargea de leur expliquer lui-même ce qu'avait commis son père et ce qu'il comptait faire, lui : aller le chercher avec moi.

Tout le monde regardait John comme s'il venait de débarquer d'une autre planète.

— Tout ça pour que tu prennes sa place ? finit par demander Anneas.

— C'est mon père, répondit John avec fatalisme.

— Quand partons-nous ? trancha Georgia qui ne semblait pas avoir envie d'épiloguer sur les désirs psychotiques du père de John.

— Tu ne vas nulle part, trancha Anneas d'un ton froid qui ne laissait place à aucune réplique.

Mais il s'agissait de Georgia, et Georgia se fichait royalement qu'on lui donne le droit de faire quelque chose ou pas. C'était une femme forte. Elle écoutait ses instincts plutôt que la raison. Elle le fixa droit dans les yeux et parla avec un timbre étrangement calme et maîtrisé.

— Je ne me disputerai pas avec toi, Anneas, ni ici, ni ailleurs, mais mets-toi tout de suite dans le crâne que personne, *personne* ne m'empêchera d'aller plaider la

cause de Leith. Tu es content, c'est bien, tu ne l'es pas, c'est le même prix.

— C'est dangereux, insista-t-il.

— Et alors ? Être un garou m'oblige à vivre dangereusement, rien de nouveau sous les tropiques, chéri !

— Anneas a raison, Georgia, approuva Étienne qu'une voix rauque rendait particulièrement persuasif.

Elle embrassa chaque membre des yeux, les lèvres pincées, puis elle fixa Dan qui se trouvait juste en face d'elle.

— Oh là ! Je vous vois tous venir avec votre testostérone de macho bien sous tous rapports ! Alors, écoutez-moi attentivement parce que je ne vais pas me répéter ! Vous voulez partir sans moi ? Très bien, faites-le ! Mais je vous suivrai. Je poserai les pieds dans chacun de vos pas, à bonne distance. Comme je ne suis qu'une femme, ironisa-t-elle, et que vous avez de grands pieds et des empreintes profondes, je risquerais de trébucher dedans à n'importe quel moment, de hurler, donc de me faire remarquer et saboter la mission malgré moi. De fait, mes loulous, vous n'avez pas le choix, il faut m'emmener ! Sans compter que si vous m'écarterez vraiment, après la mort, je vous suivrai jusqu'en enfer pour vous pourrir l'existence ! Et croyez-moi sur parole, quiconque tentera de relever le défi pointera immédiatement sur ma liste noire. Des volontaires ?

— Georgia..., soupira Anneas.

— Tu ne m'empêcheras pas de sauver la vie de Leith Sutherland, Anneas. Ni toi, ni personne. S'il le faut, je tuerai de mes propres mains chaque intermédiaire de cette foutue communauté pour être capturée et le retrouver. Il a été mon amant, mais il est à présent mon ami. Je le ferai, n'en doute pas une seule seconde.

Ils s'affrontèrent du regard quelques secondes, puis Anneas capitula. Elle était loin d'avoir proféré des paroles en l'air. Toute proportion gardée, ce qu'elle avait dit, elle le mettrait à exécution dans la mesure de ses moyens.

— Donc, je me répète, quand partons-nous ? conclut-elle.

Et cette fois, elle s'adressait à moi.

— Sachez d'abord que vous ne serez pas les seuls à entreprendre ce sauvetage.

— Ce qui signifie ? siffla Étienne qui commençait à comprendre.

— Gwen et Darius seront de la partie.

Il fronça les sourcils, se demandant en quoi tout ceci pouvait bien concerner deux anges noirs, négligeant par là même que Gwen connaissait Leith depuis l'enfance et que Darius et lui avaient bâti une véritable amitié.

— Ne m'oublie pas, gamine, lâcha soudain Grigore qui s'était conduit en spectateur jusque-là.

Je tournai lentement la tête vers lui et le considérai

avec attention.

En avais-je réellement une seule fois douté ? Non. Au fond de moi, je savais déjà. Il me l'avait dit : « *Je ne te lâcherai plus d'un pouce. Plus jamais.* »

La douce chaleur qui se répandit en moi me cloua sur place. Elle m'envahit d'un tel sentiment de sécurité, de satisfaction et de confort, que j'eus envie de me laisser aller à pleurer toutes les larmes de mon corps. Ce corps qui me trahissait chaque jour un peu plus, qui me rendait totalement folle et démunie. Qu'était Grigore pour moi ? Que m'avait-il fait ? Depuis quand n'était-il plus l'ange noir arrogant qui m'évitait comme la peste à cause de mon odeur qui le fragilisait ? Je devais regarder les choses en face : c'était arrivé parce qu'il avait décidé de combattre ses démons, ses plus douloureux souvenirs, qu'il avait vu en moi autre chose qu'une menace qu'il fallait à tout prix éviter. Parce qu'il avait regardé plus loin que mon enveloppe de loup, qu'il était allé au-delà des apparences. Grigore avait tout chamboulé. J'aurais pu le détester pour ça. Mais ce n'était pas le cas.

Je demeurai immobile, incapable de prononcer un mot, ma fierté m'imposait de rester sereine devant lui. De quoi aurais-je eu l'air à lui montrer que l'absence de mon âme sœur me déchirait le cœur, et qu'une partie de moi voulait se consoler dans les bras rassurants d'un autre ? Les siens.

Par l'Esprit ! Je commençais à développer une

obsession, il fallait que ça cesse !

— Je te remercie, finis-je par dire de la manière la plus détachée possible. Le détective Forbes sera également avec nous. Pour ma part, je m'en vais dès ce soir pour Wick.

— Nous venons tous avec toi, décida Dan.

Je hochai la tête silencieusement, n'ayant pas la force de leur expliquer que la présence de tous n'était peut-être pas nécessaire, car en réalité, je n'en savais rien du tout. C'est Bonnie qui nous dirait ce qu'il conviendrait de faire ou pas. Je me fiais à elle.

— Je vous remercie, murmurai-je. Je pense que Jeremiah pourra tous vous loger, mais il faudra d'abord me laisser lui parler.

— Bien entendu, acquiesça Anneas. Nous attendrons avant de nous manifester.

Il ne se passa pas cinq minutes avant qu'ils n'échafaudent des pseudo-plans d'attaque n'ayant ni queue ni tête. Ils ne semblaient pas avoir conscience du danger que représenterait cette mission. Ils n'avaient pas encore compris qu'il existait quelque chose de bien plus redoutable que la plus puissante des machines de guerre. Ils ne voyaient rien, parce qu'ils étaient des loups, des prédateurs, et que rien ne les excitait davantage que de les mettre au défi de récupérer quelque chose qui leur appartenait : leur chef de meute.

— Les guerriers de l'ombre nous suivront, se chargea

de leur rappeler Grigore d'une voix forte. Si vous n'avez pas conscience de ce qu'ils sont, je vous conseille d'imaginer les créatures les plus effroyables que vous n'avez jamais affrontées. Vous les sentirez peut-être, mais vous ne les verrez pas. Or, eux vous surveilleront et guetteront l'instant où ils feront tomber leurs griffes comme un couperet sur votre nuque.

Je passai la main dans mes cheveux et fermai les paupières.

— Ils sont la pire chose à laquelle vous n'avez jamais songée, murmurai-je. Ils sont la mort et l'enfer réunis. Si vous ne les distinguez pas, vous n'avez aucune chance de survivre.

— Mais ils t'ont, toi, gamine. Tu es leur arme secrète.

La voix de Grigore était si proche de moi que je rouvris les yeux. Il s'était avancé de quelques centimètres. Je n'avais qu'à tendre à demi mon bras pour toucher la fermeté de ses cuisses.

— Pourquoi les vois-tu ? me demanda Georgia.

Je secouai la tête, incapable de lui donner une autre réponse que « je ne sais pas ». Puis j'ajoutai :

— Ils cherchent Darius pour le ramener et finir ce qu'ils ont commencé. C'est l'ordre qu'ils ont reçu. Pour le récupérer, ils n'hésiteront pas à détruire tout ce qui se trouve sur leur passage. Les hommes, les animaux, tout. Darius a l'intention de changer de visage et de porter une amulette garolle, mais cela ne sera pas suffisant. Ils

connaissent l'odeur de Grigore, de Rufus, de Gwen, de Pitt... Ils suivront les premiers qu'ils repèreront. La nuit, nous ne devons jamais nous quitter. Seul, pas un d'entre nous ne sera en sécurité.

— Elle sera nos yeux, ajouta Grigore.

— Bon. Si je comprends bien, dit Étienne d'une voix grave, face à eux, tu es notre unique chance de survie ?

Je détestais me donner autant d'importance, mais oui, c'était bel et bien ce que j'étais.

En levant la tête vers Grigore, je vis qu'il les considérait tous avec beaucoup d'attention. Il réalisait combien leur quasi-silence constituait la preuve irréfutable de leur inquiétude. Ils étaient jeunes. Aucun d'entre eux n'avait jamais été confronté à une telle situation. Ils ne manquaient pas de courage, mais le courage ne suffirait pas. Il leur faudrait ne pas s'éparpiller, ne pas faire cavalier seul, jamais. Grigore le savait et, pour la première fois depuis que je le connaissais, je lus de la compassion dans ses yeux à l'égard de mes semblables. J'en fus ébranlée malgré moi, parce que cela signifiait que tout était en train de changer.

— Vous quitterez St Andrews quelques heures avant nous, de façon à ce que les guerriers ne fassent pas le lien entre nous. Nous servirons d'appât, dit-il en haussant les épaules. Les anges noirs seront les derniers à partir. Hannah vient avec vous.

Mes cheveux se hérissèrent derrière mon cou.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Il plongea un regard plein de détermination dans mes yeux.

— Grigore ! Il n'a jamais été question que vous vous sacrifiez ! Ce n'est pas le plan, ça !

— Il n'y en a toujours eu qu'un, Hannah : retrouver ton âme sœur. Vrai ou faux ?

Je fronçai les sourcils.

— Bien sûr, mais...

— Donc peu importe la méthode, seul le résultat compte, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je...

— Tu ? insista-t-il en feignant d'être intéressé.

— Je... Leith n'aimerait pas savoir que vous preniez de tels risques pour lui et...

Subitement, devant les visages ahuris de la meute, il m'attrapa par le bras pour me tirer du fauteuil et m'entraîna avec lui dans la première pièce qu'il trouva : la chambre d'amis. Il referma brusquement la porte derrière nous et fit un pas vers moi. Sans le lâcher des yeux, je reculai. Il avança encore. Je reculai. Alors il stoppa.

— Hannah, tu...

Il prit une profonde inspiration, comme s'il se retenait d'exploser.

— Tu veux un scoop ? Je me fous royalement que tu le retrouves ou non ! Je me moque éperdument de ce

qu'il est devenu, ma bonne grâce envers tes semblables ne va pas jusque-là !

Je penchai la tête de côté, stupéfaite.

— En revanche, continua-t-il, pour une raison que j'ignore encore, tu es là !

Il tapa violemment sur sa poitrine.

— Et pour ça, je suis obligé de te suivre.

— Tu n'es obligé de rien, je ne t'ai rien demandé ! m'écriai-je en levant l'index. C'est toi qui as décidé de...

D'un geste rapide, il s'empara de mes deux poignets et m'attira d'un coup contre lui, enroulant ses bras autour de moi. Je me retrouvai solidement collée à sa poitrine, avec juste assez d'espace pour relever le menton, le souffle aussi heurté que si j'avais couru des heures durant. Je sentis mes genoux se dérober et ma tête tourner quand je croisai son regard. Je crus voir danser dans ses iris les vagues de la tempête qui faisait rage dans mon ventre à cet instant même. Jamais je n'avais vécu un tel moment de promiscuité avec lui. Son eau de toilette, l'odeur métallique de sa peau, ses paumes fraîches...

Qu'il me lâche ! Par l'Esprit qu'il me lâche, maintenant !

Sa respiration se fit longue et mesurée, il ne me quittait pas des yeux. Puis il se pencha vers mon visage, se dirigeant avec une lenteur étudiée vers mon cou, frôlant ma joue avec ses cheveux. Je ne bougeai plus, pétrifiée.

— Je te suivrai jusqu'en enfer, murmura-t-il à mon oreille. Même enchaîné, je te suivrai.

Mon cœur s'arrêta de battre. Un raz de marée venait de me submerger. C'était comme si je me noyais, incapable de remonter à la surface.

Il n'avait pas le droit de me dire ça ! Je n'étais rien pour lui et il n'était rien pour moi !

Un sanglot s'engouffra dans ma gorge et vint s'écraser à la lisière de mes lèvres entrouvertes. Je gémis.

Trop de pression, trop d'émotions, trop de tout... Je serrai les dents, les poings et, incapable de me retenir plus longtemps, je me laissai aller à pleurer devant lui. Mes larmes, ces traîtresses, semblaient ne plus vouloir s'arrêter de couler. J'étais ébranlée bien plus que je n'aurais dû par cette déclaration. Même dite à demi-mot, elle était parfaitement claire, intolérable. Il m'aimait. Il m'aimait comme un fou.

Grigore finit par sourire face à l'effondrement imprévu de mes barrières, secoua la tête et, du pouce, vint essuyer mes joues. C'était la deuxième fois que je pleurais devant lui.

— Il y a un mec prêt à affronter les légions de l'enfer pour toi, et toi, tu pleures ?

Je lâchai un petit rire angoissé, baissai les paupières et m'efforçai de lui sourire aussi.

— Tu es complètement dingue, Grigore.

Il me serra un peu plus contre lui, je ne trouvai rien à y

redire.

— Ça fait des années que je consulte un psy, depuis que la profession existe, en fait. Mon cas est désespéré. Oui, je suis fou, confirma-t-il en élargissant un peu plus les lèvres.

L'âme comprimée dans un étau, je tentai de reculer et de sortir de ses bras.

— Je n'ai pas terminé, chuchota-t-il en retrouvant son sérieux. Reste tranquille.

J'obéis, le cœur battant.

— Je disais donc que j'irais jusque dans les abîmes, jusqu'au bout, pour toi, et je n'ai pas l'intention de m'en excuser.

À essayer de puiser dans ses yeux l'explication de ce qui était en train d'arriver, de quand tout ça avait commencé exactement, j'eus la sensation que les miens bougeaient à toute vitesse.

— Pourquoi ? Pourquoi, Grigore ?

Il haussa les épaules.

— Parce que mon cœur me le dit.

— Tu es fou...

— Je le sais déjà, ne revenons pas là-dessus.

Je me raidis lorsque je sentis son souffle froid caresser mes lèvres, ses doigts remonter le long de ma colonne vertébrale et se caler sur ma nuque.

— Je suis désolée, ce... ce n'est pas ce que je voulais. J'aime Leith. De tout mon cœur, de toute mon âme.

Grigore, je ne suis rien sans lui...

— Je le sais, murmura-t-il. Je le sais...

Je secouai la tête, totalement déstabilisée.

— Par l'Esprit ! Qu'est-ce qu'il te prend, alors ?
Redeviens qui tu étais !

— Je ne peux pas, nos sangs s'appellent.

— Ils ne savent pas ce qu'ils racontent ! Ils déraillent !

— C'est ce que tu aimerais croire, mais tu as parfaitement conscience qu'il s'agit de tout le contraire.

Les mâchoires serrées, je fixai ses pupilles dilatées.

— Si tout ceci est bien réel, Grigore, comment l'expliques-tu ?

Il ferma furtivement les paupières.

— Tu as été un ange noir, Hannah. Il t'en reste quelque chose...

Évidemment... Quelle autre explication, sinon ?

— Écoute-moi bien. Même si tu devais avoir raison, ce lien-là n'est pas celui de... de... ce n'est pas celui de...

De l'amour...

Parce qu'il n'y avait que Leith. Personne d'autre que lui.

Je me tus, à court de mots.

— Peu importe ce qu'il est, Hannah. Il existe et tu ne peux pas le nier.

Grigore soupira longuement et plongea une énième fois dans mon regard, profondément. Inconsciemment, il

envoya des décharges électriques dans mes veines, des ondes de chaleur qui firent bouillir mon sang. J'étais privée d'air. Son contact, sa voix, son odeur, j'avais soudain besoin de tout ça pour me sentir vivante. Je réalisai brutalement qu'il était le chaînon manquant de ma vie, une partie de moi dont je découvrais seulement l'existence. Je sus alors que je ne pourrais plus jamais l'ignorer. Que nous échangions nos sangs ou non, nous étions liés. À jamais.

Horriée par mes propres pensées parce qu'elles me condamnaient aux pires tourments, je plaquai mes deux paumes sur sa poitrine et le repoussai violemment.

Il ne me retint pas. Pas cette fois.

Sans un regard en arrière, je sortis de la pièce et claquai la porte derrière moi.

Quant à la meute..., ils n'avaient pas intérêt à me poser une seule question.

Fin de la parenthèse.

Chapitre 20

Il faisait encore plus froid à Wick qu'à St Andrews. Cependant, ce n'était pas l'air glacial qui raidissait mon corps, ni même la nuit noire et silencieuse, mais simplement le fait que dans moins d'une minute, Jeremiah Sutherland ouvrirait la porte de sa maison pour me faire entrer et que je devrais tout lui expliquer.

— Allez-y, m'encouragea le détective Forbes en posant la main sur mon épaule.

Je levai des yeux accablés vers lui.

Par quoi devais-je commencer ? Comment justifier que j'avais attendu des jours avant de dire à Jeremiah que son fils avait disparu ? Que lorsque je pensais qu'il avait été capturé par les vampires de l'est, j'avais choisi de me taire ?

Je me trouvais aussi ridicule que lâche. Ridicule, parce que Jeremiah aurait mieux à faire qu'à me reprocher d'avoir voulu lui éviter de mettre sa vie en danger, et lâche, parce que s'il le faisait, je me devais d'être prête à assumer les conséquences de mes actes. Mais je ne l'étais

pas. Je ne souhaitais pas entendre que j'avais pris de mauvaises décisions, que j'avais perdu du temps, car tout ce que j'avais fait, c'était d'écouter mon cœur. Et mon cœur avait mal, en ce moment.

Keith Forbes s'impatienta et sonna à ma place.

Lorsque Jeremiah apparut devant moi, le sang battait violemment mes tempes. Son physique imposant n'était pas aussi impressionnant que la mine dure et froide qu'il s'était composée. Il en allait de même à chaque fois qu'il devait faire face à un imprévu désagréable. Ses magnifiques yeux verts et pénétrants brûlaient d'une flamme impétueuse et agressive. Il savait. Il avait compris que venir ici sans son fils signifiait quelque chose d'important. À plus forte raison que Keith Forbes ressurgissait de son passé pour m'accompagner. Je n'avais pas su lui avouer aussi directement la raison de sa présence, mais Jeremiah était un homme de sagesse, il avait conscience qu'à un moment ou à un autre, je lui donnerais une explication.

Les deux anciens amis échangèrent un regard appuyé dans lequel le prénom Rose se reflétait. C'était comme si leurs souvenirs enfouis, leurs vieilles rancœurs, tout ce pour quoi leurs routes s'étaient séparées refaisaient surface. Ils se dévisagèrent un instant, hochèrent la tête poliment, puis Jeremiah ouvrit la porte en grand.

— Entrez.

Al et Bonnie étaient déjà là, je les sentais, et à en

croire les manteaux trempés accrochés aux patères du hall d'entrée, ils étaient arrivés peu de temps auparavant.

Je m'avançai, les pieds comme emprisonnés dans des enclaves et refermai doucement le battant derrière nous. L'intérieur familial, l'odeur de lupus qui imprégnait chaque chose et le calme qui régnait dans la maison pesèrent sur moi plus lourd qu'une chape de plomb. Leith était le seul fils de Jeremiah, mais il était aussi l'enfant qu'Al et Bonnie n'auraient jamais. Leur annoncer cette terrible nouvelle me vrillait les intestins à tel point que j'en aurais gémi de douleur.

Lorsque nous pénétrâmes dans le salon principal, Al et Bonnie se levèrent aussitôt. Ils saluèrent brièvement Keith Forbes et se tournèrent vers moi.

— Que se passe-t-il, Hannah ?

Jeremiah se plaça à côté d'eux et attendit.

La boule qui se formait dans ma gorge m'empêcha de proférer le moindre son.

— Hannah, où est Leith ? insista Al.

Je baissai les yeux sur mes chaussures et murmurai d'une voix sourde :

— Il a été enlevé...

J'osai lever la tête pour les observer, ils se regardaient, complètement interdits, donnant l'impression de ne pas avoir compris ce que je venais de leur annoncer.

— Il est retenu prisonnier au cœur de la communauté du Sutherland, finis-je par avouer.

— Par l'Esprit ! s'écria Bonnie qui me sembla être sur le point de défaillir.

Le souffle de Jeremiah s'accéléra, si bien que je crus qu'il allait se transformer sur-le-champ et courir comme un damné jusqu'à son fils. Son visage était défiguré par la rage. On lui avait déjà pris sa femme, rien ne saurait lui retirer le fruit de leur amour.

— Jeremiah, je...

Il avala une grande bouffée d'air, se contrôla et s'assit lentement sur le fauteuil derrière lui. Il nous désigna le canapé et nous invita à faire de même, puis il fixa toute son attention sur moi.

— Tout, ordonna-t-il, les mâchoires serrées. Dis-nous tout !

Je hochai la tête et, les yeux plongés dans ceux de Jeremiah, je me lançai dans le pire récit de mon existence. Au fur et à mesure que je racontais ce qui s'était passé, je voyais leur visage rougir de fureur bien plus que d'angoisse. Leur esprit loup était déjà en train d'élaborer mille et un plans pour sortir Leith de là. À cet instant, j'eus l'envie de me persuader que non seulement nous y parviendrions, mais qu'en plus, ce serait beaucoup plus évident que je l'avais imaginé. Simplement parce que la rage, la détermination et l'amour qu'ils portaient à Leith formaient le meilleur combo pour gagner. Même dix contre cent, nous y arriverions.

— Combien sont-ils ? me demanda Al à propos des

guerriers de l'ombre.

Je secouai le menton de droite à gauche.

— Je ne sais pas. Je n'en ai vu que trois en Roumanie, mais je suppose qu'ils sont bien plus nombreux que ça.

— Ne perdons pas de temps, décida Bonnie. Si nous devons être pistés, tâchons d'avancer plus vite qu'eux et prévenir la communauté du danger que nous amenons avec nous. Quelques-uns détiennent peut-être Leith, mais nous ne pouvons pas laisser des innocents être massacrés.

— Si tu crois que ça nous importe ! vociféra Al.

Bonnie pivota vers lui d'un coup sec. Ses yeux verts flamboyaient de colère.

— Ce sont les miens, Alastair ! Je me fiche que tu les aimes ou pas. Il y a des familles, des femmes, des enfants, des anciens. Je refuse de les condamner, de les ignorer ! Si tu as pu m'aimer moi, l'hispo issu des Entrailles de la Terre, dis-toi que je ne suis sûrement pas la seule à mériter le respect d'un Sutherland ! siffla-t-elle non sans ironie.

Bonnie, des années plus tôt, avait quitté sa communauté parce qu'elle ne pouvait plus vivre selon leurs préceptes. Elle n'y croyait plus, elle s'était fait passer pour morte. Ensuite, elle avait bravé les interdits et, en se mariant avec un Sutherland, elle s'était interdit tout retour possible. Néanmoins, l'amour qu'elle ressentait pour les siens ne s'était jamais éteint. Ses parents, ses frères, ses sœurs..., ils comptaient encore et

ce serait toujours le cas.

Ils se lancèrent dans une joute silencieuse, mais Bonnie ne cilla pas.

Elle avait le tempérament d'un guerrier, elle aurait combattu jusqu'à la mort et sans jamais se plaindre pour protéger ceux qu'elle aimait. Pourtant, j'avais rarement vu quelqu'un faire preuve d'autant de douceur à l'égard de son prochain. Bonnie était une femme de valeur et Al en avait conscience. Elle saurait le ramener à de meilleurs sentiments.

Mes yeux s'égarèrent dans ceux de Jeremiah. Il fixait un point derrière mon dos, sans bouger, semblant ne pas respirer tant son souffle était contenu. Or, j'étais parfaitement lucide. Le calme qu'il affichait ne signifiait pas qu'il avait encaissé le coup et qu'il gérait la situation. C'était même tout le contraire. Jeremiah était plongé dans des pensées dont il valait mieux ne pas connaître la teneur... Mais malgré la rage qui le rongait tel de l'acide, Jeremiah était un loup expérimenté et sage. Il savait que ce qui se dirait ici était très important pour la suite et qu'il devait laisser de côté ses intentions impulsives. À plusieurs reprises il m'avait démontré qu'il avait une confiance aveugle en Bonnie. Ce soir encore, il remettrait tous ses espoirs entre ses mains.

— Une partie de la meute est venue aussi, les informai-je.

Bonnie plissa les yeux.

— Ça pose un problème ?

Elle soupira puis secoua la tête.

— Non. Je suppose que non. Nous ne pouvons pas les empêcher d'avoir envie d'aider leur ami. Cependant, nous resterons entre nous pendant le voyage : Jeremiah, Al, toi et moi. Lorsque nous nous présenterons au *Mór-fear-faol* également.

— Il y a aussi quelques anges noirs, avouai-je d'une voix moins assurée.

Mais pas un ne tiqua. Bonnie et Al se contentèrent de hocher la tête, tandis que Jeremiah était toujours sans réaction apparente. Ils avaient conscience que mon attachement pour cette espèce était suffisamment important pour que quelques-uns m'aient accompagnée jusque-là.

— Qui ? s'enquit simplement Al.

— Gwen, Darius, Grigore et Pitt.

Darius avait demandé à Rufus de rester à St Andrews pour s'occuper du Cercle. En vérité, c'était une façon détournée pour l'obliger à se tenir à distance. La mort de Simon l'avait affecté bien plus que n'importe lequel d'entre nous, il n'était pas au meilleur de sa forme et notre mission était bien trop périlleuse pour prendre le risque de le voir tomber à son tour.

— Pitt ? s'étonna Al, alors que je réalisais que je n'avais encore pas une seule fois fait allusion à lui. N'est-ce pas l'ange noir qui en avait après toi ?

J'acquiesçai et leur résumai la situation. Contrairement au sauvetage de Darius, Pitt n'avait aucune raison personnelle de venir en aide à Leith. Mais comme Grigore m'accompagnait, Pitt se sentait obligé de nous suivre. Son frère de sang risquerait sa vie, il lui était impossible de le laisser se débrouiller. Mais une part de moi-même ne se satisfaisait pas de cette explication. D'une part parce que Grigore était suffisamment solide et expérimenté pour affronter nos ennemis, d'autre part parce qu'il n'était pas seul et qu'il n'avait pas concrètement besoin de Pitt pour défendre sa peau. Je ne savais pas vraiment ce que Pitt voulait, ou alors, je n'avais pas encore conscience de l'intensité du lien qui l'unissait à Grigore.

— N'as-tu pas peur qu'il vous trahisse ? se méfia Al.

Je secouai le menton sans répondre.

En vérité, il s'agissait du dernier de mes soucis. Tout ce que je voyais, c'était qu'un ange noir chevronné nous prêterait main-forte. Nos adversaires étaient puissants, son aide ne serait pas inutile.

— Ils resteront à l'écart, exigea Bonnie.

— Uniquement la journée, la prévins-je. Je vous ai expliqué pourquoi.

Elle soupira.

Je savais ce qu'elle s'apprêtait à me dire. Elle allait me rappeler que des anges noirs, sur le territoire de la communauté du Sutherland, pourraient ne pas passer

vingt-quatre heures sans être repérés et que leur présence avec nous serait considérée comme une provocation ; qu'ils nous mettraient des bâtons dans les roues plus qu'ils nous aideraient. Peut-être, peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit, si les choses devaient tourner au vinaigre, nous serions tous ravis de les avoir à nos côtés.

— Ils sont fiables, intervint Keith qui était resté discret jusque-là.

Jeremiah leva la tête sur vers son ancien ami.

— Nous le savons déjà. En revanche, ce que je ne sais pas, c'est pourquoi tu es ici, Keith.

Les deux hommes se jaugèrent plusieurs secondes sans vraiment bouger.

— Pour la même raison que j'ai quitté St Andrews il y a vingt-trois ans, Jeremiah. Toujours la même raison.

Les yeux de Jeremiah s'étrécirent.

Pas besoin d'être bien avisé pour comprendre qu'il existait entre eux une dualité endormie qu'il valait sûrement mieux ne pas réveiller. Ce dont, a priori, Keith se fichait royalement. Il soutenait le regard hostile de Jeremiah avec une impassibilité toute britannique.

— Ce n'est pas ton affaire ! maugréa Jeremiah.

— Parce que tu penses être en position de refuser mon aide, peut-être ?

Les paupières abaissées cachant très mal l'irritation qui dansait dans ses yeux, les muscles du visage tendus, Jeremiah se retenait d'exploser parce qu'il savait que

Keith n'avait pas tort. Finalement, comme pour Pitt, peu importait la véritable raison de sa présence, il était un allié puissant dont personne ne pouvait se passer.

Jeremiah ne répondit rien et m'observa attentivement.

— J'ai besoin de parler à Hannah. Laissez-nous, s'il vous plaît.

— Bien sûr..., murmura Bonnie pendant que ma salive glissait difficilement vers le fond de ma gorge.

Elle, Keith et Al nous considérèrent à tour de rôle et sortirent de la pièce.

Jeremiah se leva de son fauteuil et marcha jusqu'à la cheminée dans laquelle quelques braises crépitaient. Il ajouta une bûche et raviva doucement les flammes.

— Je sais ce que tu penses, dit-il, le dos toujours tourné.

Il remua encore un peu l'âtre à l'aide du tisonnier, puis il me fit face.

Ses prunelles se dilatèrent au maximum, jusqu'à ne laisser visible que le fin contour vert de ses iris. La puissance de son regard me fit me sentir toute petite, assise dans le large fauteuil de cuir noir.

— Je ne te reproche rien. Ta bravoure dépasse celle de bien des guerriers de notre peuple. Mon fils est ton âme sœur, il n'y a rien que tu aurais fait pour lui nuire. Rien ne saurait émousser l'amour que tu lui portes, j'en suis parfaitement conscient. C'est pourquoi je veux que tu ravales tes craintes, Hannah. Tu as toute ma confiance.

Nous allons le sortir de là.

— Oh, Jeremiah, gémis-je. Que lui auront-ils fait ? Dans quel état le retrouverons-nous ?

Un muscle de sa mâchoire solide tressaillit. Et la rage de Jeremiah glaça aussitôt l'air ambiant.

— Dans leur propre intérêt, souhaitons qu'ils aient seulement retenu Leith contre son gré.

À cet instant, il donnait l'impression que même seul contre tous, il serait capable d'anéantir une armée par la simple puissance de sa volonté et de sa détermination.

— John Slater pense que le *Mór-fear-faol* n'est pas impliqué.

— C'est aussi ce que je crois.

— Dans ce cas, avons-nous la moindre certitude qu'il se trouve bien dans les « Entrailles de la Terre » ?

Il fixa un point derrière mon épaule et plissa les yeux.

Un long frisson me secoua les épaules. Si Leith n'y était pas, quelle autre piste aurions-nous ? Nous nous retrouverions sûrement dans la même situation que je l'avais été à mon retour de Roumanie. Nous reviendrions voir le père de John, tenterions d'obtenir quelques informations supplémentaires – qu'il n'aurait, du reste, certainement pas – et finirions par devenir totalement dingues. En tout cas, en ce qui me concernait. Plus les jours passaient et plus je plongeais dans un désespoir qui ne cessait de croître. Non, nous devons le récupérer coûte que coûte. Il n'y avait aucune autre issue possible.

— Il y sera, voulut-il me rassurer.

Je hochai la tête.

— Comment serons-nous accueillis ?

Jeremiah s'adossa contre le manteau de la cheminée. Il fronça les sourcils et ses lèvres laissèrent échapper un profond soupir, puis il secoua le menton.

— Sans doute très mal, Hannah. Les Sutherland ont été bannis depuis des siècles et n'ont jamais remis les pieds sur les terres sacrées.

Nous fonçons tout droit dans la gueule du loup. Jamais métaphore n'avait été aussi correcte.

— Je suppose que Bonnie entrera la première pour les avertir de notre arrivée, continua-t-il, et tâcher d'éviter qu'on nous règle notre compte sans avoir eu le temps de discuter.

— Pourraient-ils nous tuer sans même s'interroger sur la raison de notre présence ? demandai-je en tentant de masquer le trémolo dans ma voix.

— Le lieu est tenu secret depuis des millénaires, répondit-il simplement. La forteresse est bien gardée, alors je suppose que oui.

— Une forteresse ?

— Pas au sens architectural du terme, mais la montagne qui les abrite en a toutes les caractéristiques. Le cœur est inaccessible pour celui qui n'y est jamais allé.

— Que risque Bonnie ?

Jeremiah crispa la mâchoire.

— Son retour fera beaucoup de bruit, n'oublie pas qu'elle a dû se faire passer pour morte afin de pouvoir s'enfuir.

— L'écouteront-ils ?

— C'est une enfant de la Terre des loups. Ils l'écouteront.

Des extrémistes..., c'est ainsi que je les voyais tous. Mais ma perception était sans doute altérée par tout ce que j'avais entendu sur eux – leur idéologie, la cruauté de leurs décisions et leur incapacité à admettre qu'ils pourraient peut-être avoir tort –, de fait, c'est avec beaucoup de difficulté que je les imaginais réserver un accueil respectueux à Bonnie, ou tout simplement civilisé. Mais pour être tout à fait honnête, je ne connaissais rien d'eux. À quoi ressemblaient les Entrailles de la Terre ? Qui étaient les membres de la communauté, en réalité ? Vivaient-ils réellement comme à l'époque de nos ancêtres, au cœur de la société médiévale ? Je posai la question à Jeremiah.

— La rupture a eu lieu après la révolte menée par notre ancêtre. C'était au quatorzième siècle. Les idées de la communauté sont devenues de plus en plus extrêmes, ils sont allés jusqu'à refuser toute avancée technique qui pourrait les pervertir et les conduire à oublier leurs origines. Pas d'électricité, pas d'eau courante... Ils font du feu pour se chauffer, pour s'éclairer, ils forgent, ils

tissent, ils cultivent, ils chassent, ils cueillent... Mais tous leurs membres ne vivent pas ainsi. Seuls les habitants des Entrailles de la Terre ont choisi de se priver de la modernité. Ils se considèrent comme le noyau fort.

La juxtaposition de nos deux univers était étonnante, mais pas impossible. Les Amish vivaient déjà ainsi. Et à n'en point douter, la communauté du Sutherland avait une organisation sociale tout aussi élaborée.

— Bonnie m'a souvent conté les souvenirs de son enfance, continua-t-il, l'enseignement strict, les châtiments corporels pour ceux qui ne le respectaient pas. Elle en est partie dès qu'elle a pu.

— Leith m'a raconté que ce sont ses parents qui l'ont aidée à fuir, qu'est-ce que son retour implique, pour eux ?

— C'est bien là tout le problème, Hannah... En réapparaissant, elle les condamne probablement. Les lois ancestrales ne peuvent être violées par les membres qui les suivent. Ils seront considérés comme traîtres.

— Par l'esprit ! chuchotai-je en posant une main sur mes lèvres.

Il n'y avait rien que Bonnie ne ferait pas pour Leith, je le savais. Elle l'aimait comme s'il était son propre fils, elle irait jusqu'au bout pour lui. Je l'admirais tellement.

— La régence a changé depuis la dernière répression. Peut-être que... peut-être que le nouveau *Mór-fear-faol* sera plus indulgent, espérai-je. Il comprendra, il...

Il poussa un juron.

— Personne ne compte là-dessus, Hannah. Bonnie sait ce qu'elle fait.

— Elle risque sa vie.

C'était bien plus une certitude qu'une question.

— Autant que toi, la tienne, tu n'es pas une *faol-tùsail*. Les gens comme toi étaient tués, à une époque. Ils ne sont pas plus appréciés aujourd'hui, pas même du côté du monde libre. Si je ne connaissais pas ton tempérament impétueux et ta détermination, je te demanderais de ne pas nous accompagner.

Il me fit presque sourire. Personne ne m'empêcherait de retrouver Leith. Personne.

— Je pense que j'ai moins à craindre des membres de la communauté que des guerriers de l'ombre, Jeremiah.

— Ne sous-estime pas leur puissance, Hannah. Ce sont des combattants. Même la plus faible femme sait se battre aussi bien qu'un homme.

— Je suis la seule à les voir. Quand ils l'auront tous compris, je n'aurais plus rien à redouter d'eux, ils me devront sûrement quelque chose.

Jeremiah étrécit les yeux à leur maximum tout en me sondant du regard.

— Qu'es-tu en train de suggérer, Hannah ? Tu vas leur proposer une monnaie d'échange ?

Je m'interdis d'avoir un sourire ironique. Pourtant, Dieu sait que j'en avais envie. J'étais entrée dans une phase où la plus vile manipulation ne me faisait pas peur.

Je voulais réussir et je ne reculerais devant rien.

— Un service en échange d'un autre, oui. Ils me rendent celui que j'aime, je leur prête mes yeux. Si nous partons demain matin, il nous restera très peu de temps avant que les guerriers de l'ombre ne nous tombent dessus. La communauté du Sutherland aura peut-être même affaire à eux avant que nous ayons eu l'occasion de leur exposer le problème. Jeremiah, je ne négligerai aucune chance de retrouver Leith. Si le *Mór-fear-faol* n'est pas impliqué dans son enlèvement, alors je l'obligerai à nous aider.

Jeremiah m'observa comme s'il avait devant lui une personne qu'il ne connaissait pas. Il ne me reconnaissait pas, mais qui aurait pu l'en blâmer ? La jeune Hannah influençable et naïve avait bel et bien disparu. Et ce, depuis tellement longtemps que je me souvenais à peine d'elle. À sa place se tenait une femme que la haine et le désespoir rendaient chaque jour plus manipulatrice, résolue et déterminée à aller jusqu'au bout.

J'étais recrue de fatigue, davantage morale que physique bien que j'accumulais un manque de sommeil croissant, mais je n'abandonnerais pas. Tous les ennemis de la terre pouvaient bien se mettre sur mon chemin, pas un ne m'empêcherait de rejoindre mon âme sœur. Je garderais le contrôle, bravant mes peurs et mes doutes, j'irais aussi loin que mon corps me porterait. Loin..., très loin.

— Tu ne manques pas de cran, Hannah, murmura Jeremiah.

— On ne me laisse pas le choix.

Mais la bataille serait sans doute l'une des plus difficiles que je n'eusse jamais à affronter. Nous ne savions absolument pas combien de guerriers de l'ombre seraient à nos trousses, ni même quel combat il faudrait mener contre les nôtres pour être entendus. C'est vrai, je refusais de baisser les bras, mais je gardais à l'esprit que rien n'était gagné d'avance et que nous aurions tous du sang sur les mains. Peut-être beaucoup. Mais j'étais prête. Je ne l'avais jamais autant été de toute ma vie.

Il fit quelques pas pour s'approcher de moi et s'agenouilla de telle façon que son visage se retrouva à la hauteur du mien. Même comme ça, il me parut si grand. Il emprisonna mes mains dans les siennes et plongea son regard d'émeraude dans le mien.

— Tu es devenue un loup dont le courage ne fait pas défaut. Je ne doute pas un seul instant de tes capacités à abattre des montagnes. Nul n'est mieux placé que moi pour te comprendre. S'ils m'avaient donné le choix, s'ils ne me l'avaient pas arrachée brutalement, j'aurais fait la même chose que toi et rien n'aurait pu m'arrêter, dit-il d'une voix sourde que l'amertume faisait trembler, à propos de Rose. Je ne les laisserai pas me prendre mon fils.

Il resserra la pression de ses doigts tandis que mes

larmes affleuraient. Alors qu'un son étranglé traversa la barrière de ma bouche pincée, Jeremiah ouvrit les bras et m'attira contre lui de toutes ses forces. Je l'étreignis à mon tour, sanglotant tout mon soûl.

Un long moment plus tard, alors que la rivière de mes pleurs s'était enfin tarie, le toussotement de Bonnie nous fit nous détacher. Ses lèvres tremblaient.

— Je... je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le ramener, nous promit-elle.

Je me redressai lentement et lui offris un regard reconnaissant. Surprise, je vis Bonnie s'élaner vers moi pour me serrer à son tour contre elle. Pendant quelques instants, je fus littéralement engloutie par mes émotions. Mon cœur battait à une cadence lourde et oppressante, si bien que je faillis la repousser pour reprendre le contrôle. Mais Bonnie n'avait pas l'intention de me lâcher, comme si elle estimait que j'avais encore besoin de vider mon sac, de puiser en elle l'énergie que je n'avais plus. Et elle avait raison. Tout au fond de moi, malgré la rage qui me faisait tenir debout, j'étais désespérément creuse et sans force.

Qu'est-ce qui aurait pu m'empêcher de me laisser aller davantage à mon chagrin, à mes craintes ? Nous étions entre nous, les Sutherland étaient devenus ma famille, je n'étais pas obligée de me cacher derrière une cuirasse, de faire semblant. Je pouvais être moi. À ce moment-là, ils me comprenaient mieux que personne.

J'enroulai mes bras autour de Bonnie et appuyai mon front tout contre son épaule.

— Ça va aller, Hannah. Là, là..., chuchota-t-elle en me tapotant doucement le dos.

La chaleur de nos corps se mêla comme pour sceller un accord muet : tous ensemble, nous ne ferions qu'un pour le retrouver. Tous ensemble, nous y parviendrions.

Chapitre 21

Je me calai sur la banquette arrière du 4x4 de Jeremiah en me frottant les yeux. J'avais désespérément besoin de dormir. Or, ce maudit sommeil donnait l'impression de m'avoir définitivement abandonnée, j'avais passé une nuit entière à essayer de le chercher, en vain.

Étirant les jambes sous le siège conducteur, je tentai de trouver une position confortable. Hélas, mes muscles étaient si tendus que même enfouie dans un écrin de coton, je n'aurais jamais réussi à me décontracter.

Machinalement, j'avais enroulé une mèche de cheveux autour de mon doigt et en mordillai la pointe. Ne pas connaître ce que l'avenir nous réservait était pour moi une source de stress plus vaste qu'un puits sans fond. Nous avions contrôlé les préparatifs dans les moindres détails, décidé quand nous partirions, qui ferait quoi, mais le reste... Ce qui se passerait ensuite n'était pas entre nos mains et savoir que nous ne maîtrisions pas ce qui était finalement le plus important créait en moi un sentiment d'aigreur presque insoutenable.

Nous avons traversé le Caithness d'est en ouest, et il était tout juste huit heures lorsque le 4x4 s'engouffra dans la bourgade de Bettyhill, la seule ville moyennement fréquentée à des miles à la ronde. Elle marquait la limite du territoire de la communauté du Sutherland. Géographiquement, il occupait toute la zone de Kyle of Tongue, l'un des paysages les plus sauvages des Highlands du nord et sans doute aussi l'un des plus majestueux. N'importe qui se promenant dans le coin pouvait constater qu'il y avait plus de moutons au kilomètre carré que d'habitants. Nous y étions allés plusieurs fois avec mes parents lorsque j'étais plus jeune – Kyle of Tongue n'est qu'à une heure et demie de Wick –, bien avant que je ne connaisse l'existence du monde garou, mais je n'y étais jamais venue en hiver. L'été, la lande était toujours très verte, même lorsque la pluie se faisait exceptionnellement capricieuse. J'avais le souvenir des prairies qui longeaient les rares voies de circulation. Elles étaient bordées de fougères grasses et touffues, de forsythias en fleurs, de buissons épineux, et elles s'étendaient à perte de vue, ondulant sur les collines. Mais aujourd'hui, la nature qui nous entourait était presque lunaire, avec sa végétation rouge, brûlée par le froid glacial, s'accrochant aux roches grises et humides. Le soleil illuminait tout. Le contraste était saisissant.

— Faisons halte ici, nous dit Al qui conduisait.

Il s'arrêta sur le parking d'un bureau de poste, à

quelques dizaines de mètres de l'endroit où la meute serait supposée nous attendre pendant que nous nous rendrions dans les Entrailles de la Terre. Bonnie avait demandé à Dan, Étienne, John, Georgia, Anneas et Keith de partir une demi-heure plus tard, de telle façon qu'on ne puisse pas faire le rapprochement entre nous, en cas de problème. Quant à Darius, Gwen, Grigore et Pitt, ils avaient pris le même chemin, mais soixante minutes après. Car même si Bettyhill ne faisait pas partie du territoire garou, la zone était largement fréquentée par les loups. C'est pourquoi Bonnie avait exigé qu'ils fassent un arrêt cinquante kilomètres en amont et qu'ils se tiennent prêts à intervenir, si besoin. À vol d'oiseau, il ne leur faudrait pas plus de trente minutes pour être sur place. Bonnie avait bravé tous les interdits en leur donnant la position exacte du cœur de la cité garolle. Et j'avais vu, à son visage, combien il lui en avait coûté. Les anges noirs n'avaient jamais été les alliés des garous, bien au contraire, et même si elle n'en avait pas dit un mot, je savais ce qu'elle pensait être devenue : une traîtresse, une infidèle à son espèce, bien plus qu'à son clan.

— Nous sommes arrivés ? demandai-je en inspectant vaguement les lieux.

Combien de personnes vivaient ici à l'année, exactement ? Cent, cent cinquante ? Je n'en avais aucune idée. Le village de Bettyhill semblait avoir été construit sur la côte afin de constituer une halte avant l'immersion

au cœur de la lande désertique. On y trouvait un établissement faisant office de point d'information, un petit hôtel, une école, une épicerie pour se ravitailler... Les touristes et les randonneurs y étaient très fréquents, et en été, nul doute plus nombreux que les habitants eux-mêmes.

— Non, me répondit Bonnie depuis le siège passager à l'avant, pas tout à fait. À partir de là, le réseau mobile est aléatoire. Nous allons prendre le temps de téléphoner à tes amis pour savoir où ils en sont et nous assurer que tout va bien.

— Il n'y a pas de raison, ne pus-je m'empêcher d'ironiser sans trop comprendre pourquoi. Ils sont autonomes.

Mais Bonnie n'avait pas envie de plaisanter, elle prenait la situation très au sérieux et ne voulait courir aucun risque, ne rien laisser au hasard. Elle m'envoya un regard implacable.

— C'est vrai, mais nous allons quand même vérifier. Si tu veux manger quelque chose, aller aux toilettes ou que sais-je, c'est le moment. Nous ne nous arrêterons plus avant d'être arrivés aux roches de Ben Hope, dans deux heures.

J'écarquillai les yeux, stupéfaite.

— Je ne suis plus humaine, Bonnie, lui fis-je gentiment remarquer. J'ai toujours les mêmes besoins, mais pas la même résistance. Je saurai me retenir.

Elle me détailla une poignée de secondes comme si elle se souvenait seulement de ce fait. Finalement, elle acquiesça et s'empara du GSM qu'Al lui tendait.

Pendant qu'elle téléphonait, je pivotai vers Jeremiah qui se tenait immobile à côté de moi. Il n'avait pas desserré les lèvres de tout le trajet. Avec hésitation, je posai les doigts sur son avant-bras pour attirer son attention.

— Tout va bien ?

Il tourna la tête et m'observa avant de hocher imperceptiblement le menton.

Il ne parlerait pas. Je n'insisterais pas.

Al croisa le regard de son frère dans le rétroviseur, puis le mien. L'espace d'un instant, je vis le vert de ses iris entièrement englouti par le noir de ses pupilles. Depuis le début, il était calme, très calme, trop calme. Mais en réalité, il n'en était rien. Quand sa fureur éclaterait, elle ferait beaucoup de dégâts, j'en étais certaine. Je n'avais jamais vu Al exploser sous la colère, pas même lorsque Leith avait été blessé après l'attaque du galbro. Mais cela ne signifiait nullement qu'il était inoffensif. Je ne doutais pas un seul instant de sa force. C'est justement parce qu'il était réservé et discret qu'il devait être redoutable une fois mis à l'épreuve. Le moment venu, il déploierait toute sa puissance et son énergie et là, il vaudrait mieux ne pas être dans les parages.

— Attendez-nous au bar de l'hôtel, recommanda Bonnie à la meute qui se chargerait de faire passer le message à Darius et aux autres.

Bonnie était encore réticente, elle souhaitait s'adresser à eux un minimum. Toute sa vie, on lui avait appris que les garous et les anges noirs ne se mélangeaient pas, ne collaboraient jamais, alors qu'en un an, c'était la deuxième fois qu'elle se retrouvait à devoir leur faire confiance. Elle avait bientôt atteint ses limites. Du moins, le croyait-elle.

— Nous allons continuer sur l'A836 en direction de l'estuaire de Kyle of Tongue, reprit-elle. Nous abandonnerons notre véhicule à Kinloch Lodge et nous nous rendrons à pied aux roches de Ben Hope, en nous dépêchant, il nous faudra seulement une bonne heure.

Ce qui revenait à dire que nous n'évoluerions pas à une vitesse humaine. Et c'était préférable. Les basses terres de Kyle of Tongue étaient très vallonnées, courir à quatre pattes serait nettement plus efficace. D'ordinaire, me métamorphoser me mettait toujours dans un réel état d'excitation, mais pas cette fois, pas sans Leith.

Je poussai un long soupir et me laissai aller un peu plus contre la banquette.

— Attendez patiemment que nous vous fassions signe. Si nous ne sommes pas revenus d'ici la fin de l'après-midi, commencez à vous inquiéter.

— Avant la tombée du jour, la repris-je. Les guerriers

de l'ombre...

Je n'avais aucune affinité avec la communauté du Sutherland, cela allait de soi, mais des familles entières vivaient dans la cité garolle, comment pourrais-je courir le risque de tous les mettre en danger et me regarder en face, ensuite ? C'était vrai, j'avais dit que je ne reculerais devant rien pour récupérer Leith, mais je ferais également tout mon possible pour que le sang d'innocents ne soit pas versé.

— Oui, oui ! corrigea Bonnie. Avant la tombée du jour.

C'est-à-dire, plus ou moins dix-sept heures quarante-cinq.

Je poussai un long soupir et me frottai les yeux. Nous avions peu de temps. J'espérais secrètement que l'armée des *Strigoïi* ne viendrait pas encore, mais je savais, je le sentais, il se passerait quelque chose cette nuit. Le calme avait trop duré. S'ils pouvaient traverser l'Europe en trois jours, il leur faudrait à peine quelques heures pour nous débusquer. C'était des prédateurs naturels, des pisteurs efficaces, infaillibles et programmés pour chasser. Le Grand *Strigoï* nous l'avait dit : ils nous retrouveraient tous.

J'avalai ma salive et, les poings calés sur mes cuisses, j'essayai d'ignorer les battements de mon cœur qui avaient soudain doublé. De mes lèvres jaillit un léger souffle angoissé que Jeremiah perçut. Il étendit le bras et

posa une main réconfortante sur mon épaule.

— Nous viendrons à bout de cette situation, promit-il d'une voix en demi-teinte.

Mais le croyait-il seulement ?

Al redémarra le 4x4 dès que Bonnie eut terminé de dicter ses dernières instructions.

Elle avait les doigts crispés sur ses genoux. Depuis combien d'années n'avait-elle pas remis les pieds sur la terre de son enfance ? Vingt ans ? Vingt-cinq ans ? Elle prenait de gros risques. Elle le savait... Mais Bonnie était noble, solide et fière et c'était la raison pour laquelle elle se battait pour garder sa maîtrise et son sang-froid. Cependant, plus nous nous approchions du but, plus je sentais sa chaleur corporelle monter. Je percevais l'ébullition de son esprit d'hispo, les plus vives émotions de la bête qui sommeillaient en elle, le tiraillement entre la colère qu'elle aurait souhaité laisser éclater et le calme qu'elle s'obligeait à maintenir pour ne pas faire d'erreur. C'était cela qu'elle voulait. Tout maîtriser. Sa volonté était plus grande que ses états d'âme.

Le bip de mon téléphone retentit. Je sursautai et baissai les yeux pour fouiller dans la poche de ma veste. C'était Grigore.

J'espère avoir un peu de répit avant d'aller me faire griller les fesses en enfer pour te retrouver. Fais attention à toi.

Je secouai la tête et souris doucement.

Je pouvais bien me rebeller contre ça, depuis le début de cette sordide histoire, Grigore avait été mon unique rayon de soleil. Plus j'y songeais et plus j'en étais certaine : je ne sortirais pas indemne des révélations qu'il m'avait faites. Je ne pourrais jamais faire comme s'il ne m'avait rien dit, comme si cela m'avait laissée parfaitement indifférente. C'était évidemment tout le contraire. Grigore me touchait là où je pensais être totalement protégée par l'amour de Leith. Il n'y avait qu'une unique explication à cette faiblesse : j'étais effrayée à l'idée de me retrouver seule. J'avais peur de continuer sans Leith, s'il lui arrivait quelque chose. C'est pour cela que, inconsciemment, je laissais Grigore m'éblouir, me perturber, me bouleverser, bien plus qu'à cause de mon ancienne nature d'ange noir. Je n'arrivais d'ailleurs pas à m'y résoudre. Nos deux sangs qui s'appelaient pour nous unir comme des âmes sœurs, c'était tout bonnement incompréhensible, impossible. D'abord parce que j'étais un garou à part entière, et ensuite, parce que j'avais vécu le *mòr-aotrom*. Deux fois. Je ne l'avais pas rêvé. Je me souvenais parfaitement ce que j'avais ressenti. Un sentiment de plénitude et de total accomplissement, l'assurance d'avoir trouvé ce qu'il manquait à ma vie depuis toujours, la certitude de ne plus jamais être autre chose que l'*anima* de Leith, qu'il soit mort ou vivant.

Rien, rien ne pouvait dépasser ça, ni même le remplacer. Seule ma peur et les mensonges qu'elle portait en elle pouvaient me donner l'illusion du contraire. Je ne me laisserais pas convaincre facilement. Ça, non.

Je rangeai mon mobile tout au fond de la poche de mon manteau et me fixai sur la route.

Nous roulâmes en silence pendant un certain temps, chacun absorbé par ce qu'il redoutait le plus et par ce qu'il espérait davantage. Nous ne tarderions pas à arriver. Chaque mètre supplémentaire nous conduisait vers le destin de Leith et m'enserrait le cœur plus fort que dans un étau. Je ne voyais même plus la beauté du paysage qui changeait sous nos yeux. Les montagnes s'érigeant fièrement entre prairies, collines et lochs, m'apparaissaient comme floutées.

Je me frottai les paupières et fixai mon regard sur Ben Hope. Il était caché derrière un épais rideau de brouillard et de pluie. Il était à peine neuf heures du matin, alors que la nuit semblait sur le point de tomber. C'était comme si les éléments s'étaient mis d'accord entre eux pour rendre cet endroit plus impressionnant et intimidant encore, plus inhospitalier.

En moins de cinq minutes, alors que nous avançons sur une de ces routes à une voie qui font la réputation de l'Écosse, une pluie diluvienne et verglaçante s'abattit sur nous, suivie de rafales qui firent tanguer instantanément le 4x4.

— Il ne manquait plus que ça ! brailla Al.

Je faillis lui rétorquer que ça aussi c'était l'Écosse, quand Bonnie émit un hoquet strident en regardant droit devant elle.

— Mais il va se tuer !

Tout naturellement, je compris qu'elle parlait d'une voiture qui devait circuler devant nous. Je me penchai légèrement entre les deux sièges avant pour mieux voir. Quelques centaines de mètres plus loin, un pick-up roulait à vive allure et faisait des zigzags dangereux, alors que la route était particulièrement glissante.

— Il est complètement malade ! Rabats-toi ! ordonna Bonnie, tandis qu'Al s'insérait déjà dans le *passing place*^{3} à sa gauche pour l'éviter.

En quelques secondes à peine, le conducteur perdit le contrôle du véhicule et le pick-up fit un aquaplaning qui l'envoya tout droit hors de la chaussée, dans un pré. Horrifiés, nous le vîmes faire plusieurs tonneaux avant de s'immobiliser sur le toit, sévèrement amoché.

— Par l'Esprit ! s'écria Jeremiah.

Ni une ni deux, nous sortîmes tous du 4x4 sous la pluie battante pour aller secourir le malheureux automobiliste. Jeremiah l'atteignit en premier et fit furtivement le tour pour évaluer les dégâts. Les portières s'étaient affaissées sous le poids du véhicule et les vitres avaient volé en éclats.

— C'est une femme ! Elle est en vie ! nous hurla-t-il pour couvrir le bruit de l'averse.

Nous nous précipitâmes tous de son côté pour jeter un œil.

Elle portait sa ceinture de sécurité et son corps frêle se retrouvait plus ou moins plié en deux contre l'habitacle. Ses longs cheveux bruns étaient éparpillés autour de son visage qu'on n'arrivait pas à distinguer.

— Ahhhh..., gémit-elle faiblement.

— Il faut la sortir de là ! cria Al.

Jeremiah qui semblait avoir besoin d'extérioriser toute sa colère contenue depuis des heures, empoigna l'arceau métallique de la portière et tira d'un coup sec. Celle-ci se déchira comme s'il s'agissait d'une vulgaire feuille de papier. Il se mit à quatre pattes et enroula ses bras puissants autour de la taille de la conductrice pour la retenir.

— Passez de l'autre côté pour détacher sa ceinture, nous ordonna-t-il.

Bonnie fit le tour la première et obtempéra.

— C'est bon ! hurla-t-elle en déclipsant le lien.

Pendant que Jeremiah maintenait fermement l'accidentée en la tirant lentement vers l'extérieur, Bonnie soutint ses jambes et les déplia délicatement afin qu'elle ne souffre pas.

— J'ai mal..., souffla-t-elle.

— Doucement, murmura Bonnie. Nous allons vous

sortir de là.

Jeremiah la contorsionna une dernière fois avant de la faire reposer sur l'herbe mouillée.

Malgré son corps à peine plus épais que celui d'une jeune femme de quinze ans, la conductrice devait avoir passé la quarantaine. Elle était très petite, avait la peau mate et les cheveux bruns très foncés. Son visage constituait un ovale parfait surmonté de pommettes gracieuses, d'un petit nez retroussé et d'un grain de beauté juste dans le coin de l'œil gauche. Ses cils, délicatement posés sur ses joues, étaient noirs et épais et, pour une raison totalement inconnue, je me surpris à vouloir qu'elle ouvre les paupières pour vérifier la couleur de ses yeux. Elle était belle, très belle.

Al déploya une couverture de survie et l'en couvrit tandis que Jeremiah faisait un bouclier de son corps pour empêcher la pluie de s'abattre sur elle.

La conductrice grimaça en fronçant les sourcils.

— Est-ce que ça va ? demanda Bonnie d'une voix douce. Vous pouvez parler ? Où avez-vous mal ?

— Partout, grogna-t-elle.

— Pouvez-vous bouger les jambes ? Les pieds ?

Au lieu de répondre, cette dernière vérifia qu'elle était capable de le faire. Nous la vîmes plier faiblement le genou avant de le laisser tomber.

— Vous avez eu de la chance, dit Al avec un timbre que la sévérité faisait vibrer. Vous rouliez trop vite,

beaucoup trop vite.

— Je... sais.

Avec difficulté, elle sortit la main de dessous la couverture et la porta à ses tempes.

— Est-ce que je saigne ?

Puis subitement, elle éternua.

Une fois. Deux fois. Trois fois.

— Non, mais ça ne veut pas dire que vous n'êtes pas blessée, précisa Bonnie.

— Hémorragie interne..., grommela la femme. Je sais que ça peut arriver, je suis médecin.

Bonnie hocha la tête.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Jeremiah.

— Christy...

Jeremiah se redressa un peu et prit un air désapprobateur.

— Christy, vous êtes parfaitement irresponsable, vous...

Il s'interrompit quand elle ouvrit les yeux. Les plus beaux yeux que je n'eusse jamais vus. Violets et parsemés de pigments dorés tout autour des iris.

— Et vous, vous êtes des garous, rétorqua-t-elle faiblement.

Après quoi, elle éternua encore trois fois.

Notre étonnement fut complet.

Elle gémit un peu plus fort et essaya de se redresser.

— Ne bougez pas ! gronda Bonnie.

Mais Christy insista.

— Je vais bien. Des bleus partout, peut-être une ou deux égratignures, mais je vais bien.

Ce qui était surprenant vu l'état de sa voiture.

— Je récupérerai vite, continua-t-elle.

Jeremiah passa une main dans son dos et l'aida à s'asseoir.

— Qu'êtes-vous ?

Christy glissa les doigts dans ses cheveux mouillés et les plaqua en arrière.

— Une humaine qui est de bonne composition. Excusez-moi...

Elle renifla plusieurs fois et laissa échapper un étternement encore plus impressionnant que les précédents.

— Il faut vous mettre à l'abri, vous êtes déjà malade, dit Al.

Christy rit doucement du nez tout en levant la tête vers lui.

— C'est certain, je préférerais être au sec. Mais pour l'heure, je ne suis pas malade, je suis allergique.

— Allergique ? répéta Bonnie.

— Oui. Aux poils...

Si la situation n'avait pas été aussi dramatique, j'aurais ri. La tête que faisaient Jeremiah, Al et Bonnie était impayable. Dame Christy était allergique aux chiens !

— Pourrions-nous continuer cette conversation ailleurs ? proposa-t-elle.

Bonnie, encore perplexe, hocha le menton et se mit debout.

Jeremiah aida Christy à se relever. Quand il vit que celle-ci ne tenait pas sur ses jambes, il poussa un profond soupir et la souleva dans ses bras.

— Ce n'est pas la peine, je peux marcher !

Jeremiah fronça les sourcils et raffermi sa prise.

— Ce n'est pas l'impression que vous donnez.

Christy grommela.

— Attendez deux minutes ! Je dois récupérer mon sac et ma trousse de secours.

— Laissez tomber. Ils doivent être éparpillés dans la voiture.

— Je ferme toujours mes bagages, monsieur !

— Vous êtes une femme, ça m'étonnerait.

Et j'en restai comme deux ronds de flan. Je n'avais encore jamais entendu le père de Leith faire preuve d'un quelconque machisme.

— Ah, ah, ah, se força-t-elle à rire, piquée au vif. Comment vous appelez-vous, au juste ?

— Jeremiah.

— Bien. Jeremiah, posez-moi par terre, s'il vous plaît, je vais récupérer mes affaires.

— Sûrement pas.

Il commença à avancer d'un pas assuré sans tenir

compte des protestations de Christy.

— Je vous ai dit de me lâcher !

— J’y vais ! décidai-je avant que ça ne tourne au vinaigre.

Car visiblement, Jeremiah n’avait aucunement l’intention d’obtempérer.

Il ne m’adressa même pas un coup d’œil et continua à marcher jusqu’au 4x4 sous les regards stupéfaits d’Al et Bonnie.

Je me mis à quatre pattes et cherchai les effets de Christy. Je m’emparai de la besace en cuir rouge, ainsi que du sac à main en toile dont la sangle s’était enroulée autour des rails métalliques des sièges. J’essayai de la déloger pendant quelques secondes, puis je perdis patience et l’arrachai d’un coup sec. Je m’emparai aussi de sa parka molletonnée et de l’écharpe qui avait échoué sur le volant.

Lorsque je rejoignis le 4x4, Christy était installée à l’arrière avec Bonnie et Jeremiah avait pris la place du conducteur. Je déposai les sacs de Christy sur la plage arrière et m’assis à côté d’elle, juste derrière Al.

Bonnie se pencha vers elle, le regard inquiet.

— Je m’appelle Bonnie. Comment vous sentez-vous ?

Elle récupérait plutôt rapidement pour quelqu’un qui avait eu un accident aussi violent. Cette femme prétendait être humaine – d’ailleurs, elle en avait l’odeur –, mais quel être humain était-il capable de recouvrer ses forces

en si peu de temps ?

— Mieux, répondit-elle.

Jeremiah lui jeta un œil dans le rétroviseur et démarra brusquement.

— Parfait ! Parce que nous ne pourrons pas vous conduire chez un médecin, cingla-t-il d'une voix tranchante.

— Mais je n'en ai pas besoin ! répliqua-t-elle.

— Vous n'avez pas vraiment choisi le bon jour pour avoir un accident, persista Jeremiah. Nous n'avons pas de temps à perdre pour des broutilles. Où pouvons-nous vous déposer sans parcourir des dizaines de miles ?

— Sauf votre respect, si j'avais su que je serais secourue par quatre garous, je me serais sûrement abstenue ! répliqua-t-elle du tac au tac. Vous n'avez qu'à me laisser au bord de la route, je me débrouillerai !

Bonnie, Al et moi ne relevâmes pas, c'était de la pure provocation. Cela dit, nous la crûmes sur parole quand elle éternua pour la énième fois. Quant au fait de l'abandonner ici, il en était hors de question. D'ailleurs, Jeremiah ignora parfaitement sa requête.

— Vous auriez dû le prévoir ! Vous connaissez apparemment bien notre espèce, vous n'êtes donc pas sans savoir que vous vous trouvez au beau milieu de notre territoire, chère madame !

— Non, sans blague ? Bien sûr que je le sais ! Vous ne croyez tout de même pas que je voulais me dégouter un

petit coin tranquille pour pique-niquer sous la pluie verglaçante ? Non, monsieur Le Garou de Mauvais Poil, ce que je cherche, c'est ce foutu accès qui mène aux « Entrailles de la Terre » ! Et si cette route n'était pas aussi mauvaise, je serais peut-être parvenue à le trouver !

Là, elle nous cloua à tous le bec.

Pour un temps du moins.

— Expliquez-vous, exigea Al en se retournant pour l'observer. Pourquoi souhaitez-vous entrer en contact avec la communauté ?

Christy fronça les sourcils et pinça les lèvres.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous le dire, monsieur.

— Alastair. Je m'appelle Alastair.

— Ça ne change rien, Alastair. Je dois garder le silence. Contentez-vous de me conduire à votre chef. Il fera le choix de vous mettre ou non dans la confiance.

Comme ça, elle pensait que nous faisons partie de la communauté du Sutherland ? Mon regard croisa celui de Jeremiah. Pousseraient-ils leur chance à leur faire croire que oui ?

— Êtes-vous attendue ? l'interrogea Bonnie.

— Évidemment ! La cité des garous n'est pas le genre d'endroit où l'on se rend de son propre chef ! Seuls les fous le font !

Ce que nous étions, finalement... et je soupçonnais qu'elle aussi. Elle n'était pas plus attendue que nous.

— Allez-vous me conduire là-bas, oui ou non ?

Jeremiah roulait toujours. Bonnie et Al se consultèrent d'un simple regard et se mirent d'accord.

— Oui, lui assura Jeremiah. À condition que nous sachions pourquoi vous devez vous y rendre.

Christy claqua la langue.

— Je ne peux rien vous dire. S'il vous plaît, c'est d'une urgence capitale.

Jeremiah haussa les sourcils d'un air fataliste.

— Dans ce cas, parlez. C'est le seul moyen de nous garantir votre bonne foi.

Elle éclata d'un rire cynique.

— Ma bonne foi ? Mais qui pensez-vous que je sois, à la fin ? Une de ces terroristes qui font exploser les endroits stratégiques au nom d'une idéologie rétrograde ?

Et elle éternua.

— Justement, nous n'en avons aucune idée, madame. Vous pouvez être n'importe qui. *Sauf votre respect*, paraphrasa mielleusement Jeremiah.

— Je ne suis personne, s'exaspéra-t-elle ! Juste un messenger !

— Un médecin messenger ? se moqua Jeremiah.

Christy leva les yeux au ciel.

— L'un n'a rien à voir avec l'autre ! Médecin, je le suis tout le temps, alors que servir d'intermédiaire est très ponctuel, et bon sang, j'ai l'impression qu'aujourd'hui, il aurait mieux valu que je reste couchée ! Après tout, vous

n'aurez qu'à faire passer le message vous-même, j'en ai assez ! Ma communauté m'a envoyée pour mentionner à la vôtre qu'elle courait un grave danger.

— Quel danger ? demanda Bonnie en gardant un ton serein.

Immédiatement, je pensais à la présence d'anges noirs sur le territoire, mais il aurait été un peu exagéré de parler de danger alors qu'ils n'étaient que quatre.

— Une menace venue de l'est.

Mon sang se glaça.

— Quel genre de menace ? intervins-je.

Notre passagère leva la main qu'elle balaya devant ses yeux dans un signe d'irritation.

— Écoutez, vous me mettez dans une situation très délicate. Je ne pou...

— Les guerriers de l'ombre ? l'interrompis-je.

Christy blanchit instantanément.

— Vous connaissez leur nom ?

— Je les connais eux, précisai-je. Je les ai vus.

Elle sembla soudain manquer d'air.

— Non ! Personne ne les voit ! Personne à part le...

— Le Grand *Strigoï*, finis-je à sa place. Nous le savons. Mais croyez-moi sur parole, je les ai vus comme je vous vois.

Elle secoua la tête, tandis que je poussais un long soupir et la regardai droit dans les yeux.

— Christy, c'est vous qui allez nous écouter,

maintenant. Ces fameux guerriers sont à nos trousses car nous avons quelque chose qu'ils veulent, mais que nous ne leur remettons sous aucun prétexte. Et si nous sommes ici, au cœur du territoire de la communauté du Sutherland, c'est parce que nous devons nous aussi récupérer quelque chose. Quelqu'un.

— Quelqu'un ? demanda-t-elle, totalement perdue. Vous ne faites pas partie des leurs ?

— Non. Nous appartenons à la communauté du monde libre. Ils détiennent mon petit ami. Mon âme sœur. Le fils de Jeremiah, le neveu d'Al et Bonnie.

Ses magnifiques yeux violets se mirent à briller d'une intense façon.

— Et pour les *războinicii din umbra* ? Que veulent-ils ?

— Un ami. Nous l'avons libéré de la main des *Strigoii*. Ils souhaitent le récupérer. Dites-nous tout ce que vous savez sur eux, s'il vous plaît, Christy, murmurai-je d'une voix douce. Le temps nous est compté.

Cette dernière acquiesça d'un mouvement de tête et commença son récit.

— J'appartiens à la guilde ancestrale des Sorcières des Sortilèges, celle qui a donné naissance aux *războinicii din umbra*. Il y a de ça plusieurs siècles, mes semblables étaient poursuivies par les hommes. Elles brûlaient sur le bûcher par milliers. Des générations entières ont été

décimées de la main de ceux qui pensaient qu'elles pactisaient avec le diable. Bien sûr, toutes ne pratiquaient pas la magie rouge ou blanche, il y avait aussi des adeptes des sorts maléfiques et sataniques, mais la traque que nous avons subie était bien souvent injustifiée. Les sorcières des potions et des incantations, impuissantes devant un massacre d'une telle envergure, ont cherché de l'aide auprès de créatures immortelles. Ce sont les vampires de l'est qui leur ont apporté la protection dont elles avaient besoin, en chassant, effrayant et lavant la mémoire de leurs traqueurs. Mais le service qu'ils leur rendaient n'était pas gratuit. En échange, les sorcières devaient façonner pour eux une créature si puissante que même une armée entière d'humains ne parviendrait à anéantir. Les sorcières des potions et des sortilèges se sont liguées et ont donné naissance aux *războinicii din umbra*, mi-ange noir, mi-garou.

Rien ne m'étonna dans cette dernière révélation. Leurs serres, leurs poils... Ils étaient un imparfait mélange des deux espèces, mais un mélange efficace et redoutable.

— Quelle ingénieuse idée ! persifla Jeremiah.

— C'était ce que voulait le Grand *Strigoï*, continua Christy, qu'ils soient hybrides, et aussi qu'ils n'obéissent qu'à lui, qu'ils ne soient visibles que par lui. Mais mes ancêtres ont conservé une carte en main, une sortie de secours : nous pouvons les voir également. Nous et seulement nous, alors permettez-moi de douter quand

vous dites les avoir vus, ajouta-t-elle en m'examinant.

— Et pourtant...

— Pouvez-vous les rendre visibles aux autres ? demanda Bonnie avec espoir.

— Non.

— Êtes-vous en mesure de les arrêter ? l'interrogea Al.

— Non. Je regrette. Nous les sentons, nous savons quand ils approchent, mais nous ne pouvons pas leur nuire.

— Quel genre de relation votre communauté entretient-elle avec ceux du Sutherland ? demanda Al.

— La communauté du Sutherland a parfois besoin de l'aide des sorcières pour la concoction de potions guérisseuses, nous informa Bonnie.

Christy se regarda les ongles et se passa la langue sur les lèvres.

— Nous avons chez nous des wiccas très puissantes, ajouta Christy. Nous n'avons pas de lien particulier avec les vôtres, nous ne les avons pas côtoyés depuis des années, mais il était de notre devoir de les avertir. Nous l'aurions fait pour n'importe qui.

— Pas pour les citoyens de St Andrews, manifestement, fit amèrement remarquer Jeremiah.

Christy le fusilla du regard.

— Que sous-entendez-vous ? Que nous choisissons qui vaut la peine ou non de mourir ? Nous ne mangeons pas de ce pain-là, monsieur ! Nous les percevons depuis

déjà une semaine, mais leur présence s'est accrue au fil des jours, suffisamment pour que nous nous inquiétions vraiment. Ce que je veux dire par là, c'est qu'ils sont nombreux ! Très nombreux, vous comprenez ?

— Parfaitement, oui ! rétorqua Jeremiah.

— Écoutez, insista-t-elle. Avant que vous me parliez de cette histoire d'ami et d'âme sœur, nous n'avions aucune certitude quant au fait que les guerriers fonçaient tout droit sur la communauté garolle. Notre devoir était de les prévenir de la possible présence de ces créatures sur leur territoire.

— Vous croiront-ils ? demanda Bonnie. J'imagine que vous ne leur avez jamais parlé de l'existence des guerriers de l'ombre ?

— Non...

— Quel moyen avez-vous pour leur prouver ce que vous avancez ?

— Ma bonne foi.

Jeremiah éclata de rire.

— Si vous pensez que c'est suffisant !

— Vous êtes impossible ! éructa-t-elle. Si ça ne l'est pas, j'ai un moyen plus persuasif.

Jeremiah haussa un sourcil.

— Vraiment ?

Christy nous observa à tour de rôle, croisa le regard de Jeremiah dans le rétroviseur et étendit le bras pour récupérer son sac à main. Là, elle fouilla à l'intérieur et

en sortit une minuscule fiole contenant un liquide rouge foncé.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Du sang d'ange noir. Les gens de chez vous sont instables et colériques et... Oh, pas la peine de me regarder comme ça, vous le savez très bien ! S'ils ne me croient pas et qu'ils pensent que je viens leur chercher des poux, je transformerai un crinos sous leurs yeux, ajouta-t-elle en enfouissant le précieux liquide dans la poche de son jean.

— Par l'Esprit ! gronda Bonnie pendant qu'Al et Jeremiah se retenaient pour ne pas étrangler la sorcière.

— C'est ainsi qu'ils sont nés ? m'enquis-je calmement. Directement du corps d'un garou ?

Elle acquiesça.

— Plus précisément de celui d'un crinos. Mais avant que vous me posiez la question, sachez que le sortilège est irréversible.

— Cela signifie-t-il que vous continuez à en créer d'autres à la demande ? grinça Jeremiah qui semblait prêt à en découdre si la réponse donnée n'était pas la bonne.

— Non ! Bien sûr que non ! Notre dette envers les *Strigoii* a été payée il y a longtemps.

— Vous avez intérêt, grogna Jeremiah.

Christy lui tint tête, nullement impressionnée. Elle renifla, éternua pour la énième fois et leva l'index dans la direction de Jeremiah.

— Je vous déconseille fortement de me menacer, *monsieur*, l'avertit-elle.

— Là, c'est vous qui êtes en train de le faire, lui notifia Al en haussant un sourcil.

Le regard qu'elle lui envoya ressemblait à un blizzard sibérien.

— Eh bien, comme ça, considérez que nous sommes quittes !

Un silence pesant s'abattit dans l'habitacle, nous conduisant à tous réfléchir à ce qu'il convenait de faire. C'est Bonnie qui reprit la parole la première.

— Très bien. Je vous emmène dans les Entrailles de la Terre. Vous leur expliquerez ce que vous venez de nous raconter. Quant à l'issue de secours que vous prévoyez, oubliez-la !

Fin de la conversation.

Mais Christy ne promit rien.

Chapitre 22

Jeremiah gara son 4x4 sur Main Street, à la sortie de Kinloch. La pluie et le vent avaient cessé depuis environ trente minutes, laissant place à un ciel chargé et bas qui ne tarderait pas à éclater une nouvelle fois. Ici, la végétation régnait en maître, bien que rudement malmenée par le froid. Les habitations du lodge seraient les dernières que nous verrions avant plusieurs kilomètres et nous ne croiserions probablement aucun touriste. La lande de Kyle of Tongue était sauvage et particulièrement désertifiée en hiver. Au loin, on distinguait le sommet enneigé de Ben Hope, et sans doute que les quatre lochs dormant à ses pieds devaient être recouverts d'une épaisse couche de glace.

Bonnie regarda l'heure sur le tableau de bord et se racla la gorge.

— Il est déjà dix heures passées, nous devons faire vite. Nous y allons tous. Vous autres, vous nous attendrez à quelques centaines de mètres de Ben Hope.

Elle ouvrit la portière, sortit, et commença à retirer sa veste et déboucler sa ceinture. Al la rejoignit et l'imita aussitôt, suivi de Jeremiah qui s'attaqua à ses chaussures.

— Une minute ! s'écria Christy, complètement paniquée. Qu'est-ce qu'ils font, là ?

— Ils vont se transformer, lui expliquai-je.

— Ici ? Comme ça ? s'horrifia-t-elle.

Pour tout dire, je n'étais pas plus motivée qu'elle de voir le père de mon petit ami en tenue d'Adam.

— Vous devriez peut-être vous éloigner, leur suggérai-je, avec espoir.

Ils s'arrêtèrent aussi sec pour me regarder avec des yeux étonnés.

Comme tous les garous de pure souche, exposer leur nudité n'était pas vraiment un problème. Ils ne voyaient aucune différence entre montrer leur corps de bête et dévoiler leur chair humaine. C'était du pareil au même.

Jeremiah hocha la tête le premier et partit se cacher un peu plus loin, derrière un rocher. Quant à moi, je restai douloureusement plantée sur mon siège.

— Vous n'y allez pas ? s'étonna Christy en se frottant le nez avec énergie. Bon sang, ça va être encore pire, lorsque vous serez tous recouverts de poils !

— Eh bien, je... je ne l'ai jamais fait toute seule, avouai-je.

Elle fronça les sourcils. Ses narines se gonflèrent, une fois, deux fois... à la troisième, elle éternua si fort que le

son résonna dans l'habitacle.

— Désolée... Que voulez-vous dire ?

J'eus envie de me confier à elle, alors que je la connaissais depuis une heure à peine. Peut-être était-ce à cause de ses origines d'ensorceleuse, mais Christy dégageait une aura rassurante. Brièvement, je lui expliquai que je n'avais pas toujours été un garou et que le changement était bien trop récent pour que je maîtrise entièrement mon nouveau corps. Je n'étais pas sûre de moi.

— Je comprends, compatit-elle. Souhaitez-vous que je vous accompagne ou préférez-vous attendre les vôtres ?

Je lui souris gentiment.

— Vous ne pouvez pas assister à ma transformation, Christy. Vous vous évanouiriez dès les premières secondes.

— Vraiment ? dit-elle avec un petit haussement de sourcil.

Je penchai la tête, stupéfaite.

— Vous en êtes capable ?

— « Une humaine qui est de bonne composition », se paraphrasa-t-elle en m'adressant un clin d'œil amusé. Que décidez-vous ?

Je contemplai son regard mauve pendant quelques secondes et n'y lus qu'une immense sincérité, alors j'acceptai. Christy sourit, mit sa parka, son écharpe et sortit de son sac à main une paire de gants et un bonnet

qu'elle enfila, puis elle m'attendit à l'extérieur. Je me séparai de ma veste et de mes chaussures que je laissai dans la voiture, puis je retrouvai Christy qui s'était éloignée derrière le haut buisson décharné devant lequel le 4x4 était garé.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Rien. Je vais me déshabiller et... c'est tout.

Elle acquiesça en arborant une mine grave.

— Je suppose que vous avez déjà assisté à une métamorphose ? m'enquis-je.

— Non, jamais !

— Alors comment savez-vous que vous la supporterez ?

Elle bougea les épaules d'un air nonchalant.

— C'est le cas de mes semblables, alors sûrement que moi aussi.

— Vous êtes pourtant complètement humaine. Anatomiquement parlant, s'entend.

— C'est vrai. Disons que les bonnes fées se sont penchées sur notre berceau lorsque nous étions bébés. Nous avons des tas de capacités inattendues. Tenez, par exemple, nous avons autant de vies qu'un chat ! La preuve étant que j'aurais dû mourir, aujourd'hui !

— Quel âge avez-vous, Christy ? demandai-je tout en ôtant mes vêtements.

Elle laissa filer un petit rire aigu.

— Certainement pas celui que vous pensez que j'ai !

Ignorant le vent glacial qui s'était de nouveau levé, je plissai les yeux en l'observant. Elle avait le visage mûre, mais son état d'esprit semblait être celui d'une femme tout juste âgée de vingt-cinq ans. Pour tout dire, elle était loin d'être aussi austère et soupe au lait que Jeremiah, ce que je me gardai bien de lui avouer.

— Vous êtes encore jeune, me contentai-je de dire.

— Disons que j'ai largement passé l'âge d'être votre grand-mère, me révéla-t-elle en riant. Mais je mourrai quand même un jour ! Avez-vous terminé ?

Je hochai la tête, je n'étais plus qu'en sous-vêtements devant elle.

— Je vais commencer, la prévins-je.

— Allez-y, je reste là, chuchota-t-elle pour m'encourager tout en ramassant mes effets qu'elle s'empressa de ranger dans la voiture.

J'étais extrêmement pudique, mais je décidai de ne voir en elle que le médecin qu'elle était. Je me séparai de ma culotte et de mon soutien-gorge et respirai profondément. Je me concentraï et laissai la bête prendre le contrôle, exigeant qu'elle apparaisse par la seule force de ma volonté.

Je sentis ma température monter graduellement, jusqu'à ce que mon sang me donne la sensation de bouillir. Mon cœur cognait plus vite, plus puissamment, mes pupilles s'étrécirent. Il me sembla même pouvoir entendre les battements. J'inspirai, expirai lentement.

Instinctivement, je crispai les orteils sur le sol comme pour me cramponner et contractai les muscles de mes jambes, de mes bras qui pendaient contre mes cuisses. Ma respiration s'accéléra tandis que des picotements vifs grimpaient le long de ma colonne vertébrale, jusqu'à ma nuque qui se courbait. Je sentis sur mon visage la douceur du pelage qui commençait à couvrir mes joues. Ma peau tout entière était en train de se parer de ce chaud manteau.

Furtivement, je dardai sur Christy un regard inquiet. Puis je stoppai le processus.

Elle ne me quittait pas des yeux. Ses iris couleur lilas brillaient d'une lueur exceptionnelle. Elle ne faiblissait pas. Le souffle court, parfaitement immobile, j'eus presque l'impression qu'elle se nourrissait du spectacle, qu'elle admirait ce qu'elle voyait et, pour une raison qui m'échappait, cela m'apaisa. Je puisai en elle toute la force et l'assurance dont j'avais besoin.

Un grondement rauque remonta de ma gorge en même temps que quatre crocs épais et blancs perçaient mes gencives. Mes doigts se serrèrent les uns contre les autres, rapetissèrent, et mes genoux se plièrent un peu plus, me contraignant à poser les mains à plat sur le sol, tandis que mes os se modifiaient, raccourcissaient ou s'allongeaient. Le dos rond, le menton calé contre ma poitrine, les paupières baissées, je laissai l'animal prendre possession de moi. Encore quelques secondes, et tout serait terminé.

Lorsqu'enfin je rouvris les yeux, tout avait changé autour de moi. Le jour me semblait plus clair, la neige qui couvrait les monts plus lumineuse, les buissons se dessinaient davantage. Ma vision n'était plus la même, plus nette, plus pointue, perçante. Les bruits et les odeurs étaient décuplés. J'entendais l'insecte qui rampait, l'oiseau qui volait quelques mètres au-dessus de nos têtes. Et Christy sentait le jasmin citronné, les fraises des bois et les violettes au sucre. Je n'avais pas perçu son parfum délicat avec autant de précision lorsque j'étais encore dans mon corps de femme, ni même les effluves de musc qui me parvenaient par vagues. Ils venaient de loin, par-delà les plaines et les vastes étendues qui nous séparaient de la cité garolle. Je sus, à ce moment-là, que même sans en connaître le chemin, j'aurais tôt ou tard fini par la trouver. L'odeur de mes semblables. Leur chaleur. L'autre m'appelait.

— Tu es magnifique, murmura Christy en s'agenouillant devant moi. Magnifique...

Elle renifla pour retenir un éternuement et tendit la main en espérant que je lui permette de me toucher. J'avançai et me frottai contre sa paume. J'ignorais comment, mais elle m'avait aidée à prendre confiance en moi, elle m'avait soutenue.

Un grognement retentit derrière nous. Je relevai la tête, tandis que Christy sursautait en se retournant. Juste là se tenait le loup le plus grand que je n'avais jamais vu.

Plus haut que Jeremiah qui était déjà massif, celui-ci le dépassait bien de quinze centimètres. Sur sa musculature impressionnante, son poil noir, long et luisant semblait presque irréel et la largeur de ses pattes, plus intimidante que celles d'un grizzly. Ses iris jaunes et perçants étaient semblables à deux onyx éclatants. Bonnie était une hispo, et elle était stupéfiante.

Jeremiah et Al se placèrent à ses côtés. Ils se ressemblaient beaucoup sous leur forme lupine. Comme Jeremiah, le pelage d'Al était gris clair – mais parsemé de noir – et s'éclaircissait nettement sous le ventre. Ils avaient tous deux des yeux couleur émeraude, une prestance et un charisme que même un humain ne pouvait ignorer. Christy était bouche bée.

Je la contournai et m'approchai du clan Sutherland. Bonnie nous fit un signe de tête pour nous avertir que nous ne devions pas tarder. Elle fit demi-tour, accéléra le pas et moins de cinq secondes après, elle s'élançait à vive allure en direction de Ben Hope. Al la suivit du regard un instant avant de la rejoindre sans faire trop d'efforts pour la rattraper.

— Euh... Suis-je supposée courir aussi ? demanda Christy en m'examinant, comme si j'étais en mesure de lui répondre.

Jeremiah poussa un grognement sourd qui la fit sursauter. Il s'avança, elle recula de trois pas. Il stoppa net, la fixa bien droit dans les yeux et fonça sur elle.

Avant de lui donner l'occasion de réagir, il l'avait contournée et passait la tête entre ses jambes, arrachant à Christy un hoquet de surprise.

— Hey, mais... hey !

Le seul moyen que je trouvais pour lui faire comprendre qu'il fallait qu'elle s'accroche fut de glapir à plusieurs reprises. Ce que, ma foi, elle parut intégrer très clairement. Elle empoigna les poils de l'échine de Jeremiah, serra les cuisses et se laissa emporter en criant.

Les loups ne savent pas sourire, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est ce que je fis.

La première fois que j'avais chevauché avec Leith me revint en mémoire. Je fermai les paupières pour retrouver cet instant. C'était il y a deux ans. Nous étions à Clobber Argyll avec la meute. Pendant que les autres couraient, Leith m'avait emportée avec lui. Bien qu'excitée, j'étais tout aussi peu rassurée que Christy, mais ce que j'avais vécu était unique, l'un de mes plus beaux moments passés avec Leith. N'importe qui aurait pu nous voir, je m'en fichais complètement, il n'y avait que lui et moi.

Galvanisée par ce souvenir et le sentiment de plénitude que j'en avais tiré, je redressai le cou et hurlai au vent. Sans perdre une minute de plus, je m'élançai à mon tour pour retrouver mon âme sœur.

Nous devons contourner le col de Ben Loyal pour atteindre Ben Hope. L'escarpement était difficile, parsemé de roches qui nous obligeaient à ralentir. Mais la

lande était magnifique, peut-être encore plus belle en hiver. La végétation avait littéralement grillé avec le froid et des cristaux de glace recouvraient les buissons les plus résistants.

Le sol gelé créait une étrange sensation de brûlure sur mes coussinets, me poussant à courir plus vite, si bien que je suivis le rythme sans trop de mal et nous arrivâmes au pied de Ben Hope en très peu de temps, là où le paysage était plus aride, plus sauvage, plus nu qu'ailleurs.

Jeremiah se baissa pour faire descendre Christy de son dos et s'éloigna aussitôt sans lui adresser un regard, ne lui donnant pas l'occasion de le remercier. Elle parut contrariée.

— Eh bien ! siffla-t-elle ironiquement en se frottant les fesses. J'ai connu plus confortable. Et maintenant ? On fait quoi ?

Bonnie s'approcha et se coucha aux pieds de Christy.

— Encore ?

La tante de Leith montra les crocs. Des crocs monstrueux qu'il ne donnait pas envie de mettre à l'épreuve. Le temps pressait.

Christy n'ajouta pas un mot de plus et enjamba Bonnie. Lorsque celle-ci se redressa, Christy poussa un petit cri de surprise. Bonnie était réellement impressionnante, immense, large et massive. Elle nous concéda un coup d'œil appuyé dans lequel nous comprîmes que nous devions les attendre calmement et

ne rien tenter. Al acquiesça d'un mouvement de tête furtif et regarda partir sa moitié vers les Entrailles de la Terre, inquiet.

Jeremiah s'installa sur une roche glissante, la nuque bien haute, les yeux levés vers le ciel. Je m'assis sur mes pattes arrière, et me figeai aussi. Tout comme Al qui ne perdait pas de vue l'endroit où Bonnie et Christy avaient disparu.

Combien de temps nous restâmes ainsi, immobiles ? Impossible de compter les minutes qui s'étiraient à l'infini. L'idée de m'endormir, de sombrer dans l'inconscience et de me réveiller lorsque tout serait terminé me caressa l'esprit. Au lieu de ça, nous étions tous condamnés à errer dans nos pensées les plus sombres, à imaginer le pire et à espérer si peu le meilleur... Je n'oublierais jamais ce moment, tous trois suspendus à un fil, au-dessus du destin plus opaque qu'un ravin couvert d'un épais brouillard. Je fus soudain saisie de l'étrange impression que rien n'arrivait par hasard. Qu'à l'issue de cette épreuve, quelque chose d'important changerait. Quelque chose de capital pour nos cinq espèces. L'idée se frottait si fermement à mon esprit que le léger bruissement qui se fit entendre au loin attira à peine mon attention.

J'interrompis brutalement le cours de mes pensées lorsque Jeremiah et Al se mirent à grogner. Dos à eux, je me retournai d'un coup sec. Le souffle coupé, je fermai

les paupières, les rouvris, et manquai de trébucher en essayant de reculer. Six créatures arrivaient à toute vitesse dans notre direction, s'éloignant les unes des autres pour nous encercler. Inutile d'en avoir déjà vu pour comprendre qu'il s'agissait de crinos. Dénués de sentiments, ils tuaient, torturaient et massacraient dans le seul but de suivre les ordres ou d'obéir à leurs plus bas instincts, et ne se souvenaient de rien une fois redevenus humains.

Impossible de fuir. Jeremiah et Al le savaient, ils s'étaient contentés de faire quelques pas en arrière pour me rejoindre. Notre destinée serait scellée d'une seconde à l'autre : ils nous tueraient tous, maintenant, ou ils venaient nous chercher.

Mon cerveau ne me permit pas de réfléchir plus précisément à la question, j'étais bien trop obnubilée par ce que je voyais. Les crinos étaient gigantesques. Ils devaient largement dépasser les deux mètres cinquante et peser pas loin de deux cents kilos. Malgré tout, ils avançaient rapidement – beaucoup trop vite pour des mammifères bipèdes –, portés par une musculature puissante, aussi développée que celle des guerriers de l'ombre. Ils brassaient l'air de leurs grands bras repliés, foulaient le sol de leurs jambes immenses et presque imberbes, soulevant des mottes de terre sur leur passage... Par l'Esprit ! Ils étaient plus effrayants encore que je ne l'avais imaginé. Il ne leur restait plus grand-chose du

loup commun, si ce n'était leur tête velue, leurs oreilles pointues, leur longue queue touffue, leur gueule armée de crocs redoutables et leurs griffes au bout de chaque membre. En quelques secondes, ils furent autour de nous, les genoux fléchis, les doigts écartés, prêts à attaquer. Nous nous resserrâmes tous les trois, parfaitement conscients qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit les premiers. Ils étaient trop nombreux.

Nous attendîmes, immobiles, le souffle court.

Le plus grand d'entre eux s'avança, gronda sourdement et trois autres l'imitèrent, les bras en avant, sur le point de nous sauter dessus.

Al fut le premier à réagir. Nous le vîmes s'élaner sur l'un des crinos et faire un bond prodigieux au dernier moment pour atteindre sa gorge. Il le mordit sauvagement, mais son adversaire hurla et l'empoigna à deux mains pour se détacher. Il serra tellement fort qu'Al relâcha sa prise et poussa un glapissement strident. Le garou le secoua comme une poupée de chiffon et le lança violemment contre un rocher. Al s'effondra dans un bruit mat pour reprendre presque instantanément forme humaine, inconscient. Entraîné par la colère, Jeremiah voulut s'en prendre à son tour au crinos. Horrifiée à l'idée qu'il lui arrive la même chose, je m'interposai en montrant les crocs, bien décidée à lui faire comprendre que nous avons tout intérêt à abandonner sans nous défendre. Quelque chose au fond de moi me soufflait que

nous ne mourrions pas maintenant si nous capitulions.

Jeremiah s'arrêta net tandis que je me tournais vers nos adversaires. J'adoptai une position de soumission passive en m'allongeant sur le sol, de côté, la queue entre les jambes, les oreilles baissées. Le crinos le plus proche de moi pencha la tête comme pour mieux m'observer. Je crus avoir réussi à calmer leur rage, à leur démontrer que nous n'avions pas l'intention de nous battre, mais il fondit sur moi comme une ombre. Les yeux écarquillés par l'effroi, je vis sa main droite et griffue se lever et s'abattre brutalement sur ma nuque. Sonnée, mais pas entièrement évanouie, je n'amorçai pas le moindre mouvement lorsqu'il me jeta en travers de son épaule. Du coin de l'œil, pendant qu'il marchait d'un pas vif, je distinguai Al, nu, dans la même posture que moi, les bras ballottant dans le vide, les cheveux retombant devant lui. Puis un cri de douleur retentit et je compris qu'il s'agissait de Jeremiah. Le cœur au bord des lèvres, je me surpris à prier le dieu auquel je ne croyais pas pour qu'il ne lui soit rien arrivé de plus qu'à moi. J'eus beau tenter de bouger lentement pour l'apercevoir, je ne le vis pas, ne l'entendis plus, mais je le sentais. Son sang était encore chaud.

D'une seule voix, les six conquérants poussèrent un rugissement si retentissant que je ne pus m'empêcher de gémir de frayeur. La terreur qu'ils m'inspiraient à ce moment même était bien plus grande que celle que

j'avais ressentie face aux guerriers de l'ombre. J'eus envie de m'effondrer sur le sol et de pleurer comme un bébé pour qu'on me laisse tranquille. Espoir totalement vain. Nos assaillants accélérèrent le pas, et quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes devant une grotte partiellement obstruée par quelques roches.

Le plus imposant des crinos s'en approcha et les déplaça aussi facilement que s'il s'agissait d'un décor de plâtre. L'instant d'après, nous pénétrâmes sous le porche tandis que les autres refermaient immédiatement l'accès. Munis de torches, trois galbros sous leur forme humaine vinrent à notre rencontre. Je n'eus pas l'occasion de bien les détailler, la position dans laquelle j'étais ne me le permettait pas. D'un simple geste du menton, ils enjoignirent les six autres à les suivre. De nouveau, je ne voyais rien de plus que le crinos derrière nous.

Nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de la grotte humide et froide, dans laquelle des stalactites de glace s'étaient formées. Très vite, nous atteignîmes la grande salle. Je fus surprise de n'y voir personne. Nous n'étions manifestement pas dans l'ancre de la communauté garolle, mais dans une annexe en retrait. Une prison, peut-être. Elle était aménagée d'escaliers en métal qui conduisaient au cœur de la cavité, une bonne dizaine de mètres plus bas. Quelques torches au mur éclairaient faiblement l'espace, me forçant à me concentrer pour essayer de me repérer correctement.

Lorsque nos gardes amorcèrent la descente, je commençais à m'habituer peu à peu à l'obscurité et me rendis compte que je ne m'étais pas trompée. En contrebas, il y avait un alignement de cellules fermées par d'épais barreaux de fer – là où nous finirions certainement la journée –, un peu plus loin encore, un boyau étroit continuait, duquel se dégageait une étrange lueur bleutée. Au centre de la grande salle trônaient plusieurs tables et chaises qui semblaient ne pas avoir été utilisées depuis des années, tout comme les timbales et écuelles en métal couvertes de poussière disposées dessus. La communauté du Sutherland n'avait manifestement pas reçu d'invités ennemis depuis longtemps. Ce qui me plongea instantanément dans un malaise croissant. Si personne d'autre que nous était emprisonné ici, où se trouvait Leith ? Se pourrait-il qu'il ne soit pas du tout dans les Entrailles de la Terre ? Avait-il été conduit ailleurs ? Avait-il seulement séjourné dans cet endroit à un moment donné ? Désespérée, je revivais pour la seconde fois l'horreur des souterrains du château *Strigoï*. Il me sembla que je tombai dans un gouffre. Ne pas savoir, ne pas pouvoir deviner, ne rien comprendre, ne rien sentir... Je ne voulais plus qu'on m'impose ça ! Seulement, rien ne me permettait d'éviter que ça arrive. Je me sentis plus démunie, désemparée et découragée que jamais. Mais la perspective que son absence signifiait qu'il était peut-être mort était plus intolérable encore...

Ma volonté et ma détermination, tout le chemin parcouru, m'interdisaient d'y penser.

— Ici ! ordonna l'un des garous.

Je ne voyais rien, mais je perçus le cliquetis d'une clef que l'on tourne dans une serrure, le grincement d'une grille que l'on tire, puis le bruit sourd d'un paquet que l'on laisse tomber sur le sol. Un corps. Un gémissement se fit entendre, sans que je puisse définir s'il s'agissait de celui de Jeremiah ou d'Al, et lorsque le cachot devant moi fut accessible et qu'on me jeta à l'intérieur, je perdis toute chance de savoir dans quel état était le père de Leith.

Une dernière porte fut ouverte, puis refermée, avant que les pas de nos geôliers s'éloignent dans les escaliers. Quand le silence fut complet, et que je fus certaine que nous étions seuls, je me mis debout, m'approchai de ma barrière et poussai un petit cri pour alerter Al et Jeremiah. Aucun ne répondit. Je recommençai plusieurs fois, sans résultat. Je décidai de m'asseoir sur mon arrière-train et comptai jusqu'à trente avant chaque nouvel essai, un peu à la manière d'une alarme qui ne cesserait de sonner tant que vous ne vous êtes pas réveillé pour l'éteindre. Mais bien d'interminables minutes plus tard, après plusieurs vaines tentatives pour les extraire de l'inconscience, seule avec mes peurs, mes doutes et mes angoisses, je finis par m'allonger sur le sol, la tête reposant sur mes membres antérieurs pour réfléchir.

Je ne savais pas quoi faire. Reprendre forme humaine, essayer de forcer les barreaux à mains nues et nous sortir de là, ou attendre que Bonnie leur explique la situation et qu'on vienne nous libérer ? Mais quand ? Quand le feraient-ils – si c'était au moins dans leurs plans. Je n'avais aucune certitude sur la décision à prendre, mais j'étais pourtant sûre d'une chose : les heures qui s'écoulaient nous rapprochaient chaque minute un peu plus de l'armée *Strigoï*, et si nous étions enfermés dans ces cages quand ils nous trouveraient, nous mourrions tous. Sans exception. Ce n'était qu'une question de temps. Car si nous n'étions pas revenus avant la tombée du jour, la meute viendrait à notre rencontre, le Cercle aussi, alors que les guerriers traqueraient les anges noirs en priorité. Seuls Darius et Gwen portaient les amulettes garolles. Grigore et Pitt n'avaient aucun moyen de camoufler leur odeur, les créatures de la nuit n'auraient qu'à les suivre jusque-là.

Craignant bien moins de me retrouver nue devant Al et Jeremiah que de mourir ici, je me concentrai pour reprendre ma forme d'origine. Doucement, je me levai, m'immobilisai à quatre pattes et attendis que la magie opère. Il ne me fallut pas plus de cinq secondes. Les cheveux plus emmêlés qu'un nid d'oiseau, la nuque douloureuse et les membres engourdis, je me mis sur mes pieds et me précipitai sur les barreaux pour les écarter. Je savais que je disposais d'une force moins grande que

lorsque j'étais un ange noir, mais je devais pouvoir y arriver. Du moins, c'est ce que je croyais, car quand mes mains agrippèrent le fer forgé et tentèrent de le tordre, je ne parvins qu'à m'échauffer lamentablement les paumes. Le métal ne bougea pas d'un pouce, pas d'un seul millimètre.

D'abord confuse, je fronçai les sourcils et renouvelai l'opération. Rien ne se passa. Puis une boule de colère vint se loger dans mon estomac. Je voulais sortir d'ici ! Cette fois, je m'acharnai avec violence, usant de mes poings, de mes genoux, de mes bras, ne réussissant qu'à me faire mal.

— C'est inutile, retentit la voix de Jeremiah.

Je m'arrêtai aussitôt.

— Jeremiah ! m'écriai-je en collant mon visage à la grille. Est-ce que ça va ?

— J'ai connu des jours meilleurs. Les barreaux ont été façonnés par des forgerons lupi. Le sortilège vise à les rendre incassables, personne ne peut en venir à bout.

— Oh...

Je me souvenais effectivement de cette légende que m'avait racontée Leith à propos de l'ordre des forgerons lupi, c'était lors d'un soir de Noël, le premier que nous avions passé ensemble, chez Elaine. Filan Sutherland, son ancêtre, pour combattre l'opresseur, avait offert dix ans de sa vie aux dieux contre un savoir-faire unique : le don de fabriquer des armes indestructibles, inébranlables.

C'est grâce à elles que le chef de la communauté du Sutherland, effrayé par leur puissance, avait signé le premier traité de paix de l'existence des garous.

— Tu ne les briseras pas, insista Jeremiah.

— Où est Al ? demandai-je.

— Je ne le vois pas. Il est encore inconscient.

— Qu'allons-nous faire ?

Jeremiah ne répondit pas immédiatement, comme s'il cherchait l'explication la moins difficile à me donner. Mais je n'étais plus une enfant, je n'avais pas besoin qu'on enrobe la vérité dans une jolie illusion dorée.

— Attendre et mourir ? suggérai-je. Parce que personne ne peut affronter six crinos réunis ! C'est perdu d'avance !

— Si seulement ils n'étaient que six, Hannah... Sans armes lupo, nous ne parviendrons pas à les maîtriser. Pas même un seul.

— Vous l'avez pourtant déjà fait.

Je l'entendis grogner.

La mère de Leith avait été tuée par un crinos venu la punir de s'être accouplée avec un garou. Jeremiah était intervenu trop tard, il n'avait pas pu sauver la vie de sa femme, mais de rage, il avait mis fin à celle de son meurtrier. Sans arme. D'égal à égal. Juste avec la force de sa haine et de son anéantissement.

— Oui, je l'ai fait, dit-il simplement. Mais à présent, il ne nous reste qu'à prier pour que Bonnie et la sorcière

s'en sortent mieux que nous.

— C'est ainsi que vous voyez les choses ? Vous capitulez ? Vous n'essaierez même pas de vous battre ? vomis-je comme s'il était en face de moi. Vous tendrez le cou et accepterez la sentence ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit ! s'énerva-t-il. Mais ne t'imagines pas que la partie sera facile, jeune écervelée !

— Je n'ai jamais pensé une chose pareille !

— Alors tant mieux ! Car il faut te tenir prête à mourir sans avoir eu l'occasion de sauver mon fils ! Peut-être est-il même déjà mort !

— Non ! hurlai-je. Non ! Vous ne le croyez pas vous-même, sinon, jamais vous ne seriez venu jusqu'ici ! Jamais !

— Taisez-vous, vous me donnez mal au crâne ! grogna Al.

— Al ! m'écriai-je, soulagée de l'entendre.

Il toussota, cracha et se racla la gorge.

— Pas de doute, c'est bien moi.

— Est-ce que ça va ?

— Comme quelqu'un qui se retrouve sans poils dans une geôle à deux degrés.

— Vous êtes blessé ?

Car c'était l'unique raison pour laquelle un garou pouvait ressentir le froid si rapidement.

— Peut-être bien une ou deux côtes cassées, mais cette

vieille carcasse s'en remettra, voulut plaisanter Jeremiah.

Mais même en faisant tous les efforts du monde, je n'arrivais pas à sourire.

— Et toi, Hannah, comment vas-tu ? me demanda Al.

— Bien, je suppose. Je suis...

Mes mots furent avalés par le bruit sourd d'une porte métallique qui claque. Je retins ma respiration et, presque simultanément, je m'appliquai à humer l'air dans l'espoir de retrouver l'odeur de Bonnie ou de Christy. Elles n'étaient pas là. À leur place arrivaient trois hommes vêtus de la façon dont je m'imaginai les paysans de l'époque médiévale. Ils portaient tous trois des chaînes blancs dépassant de leur tunique verte en tissu écossais, des chausses « semelées » rouges et une cape courte à capuchon. Pour la jeune femme moderne que j'étais, c'était tout simplement irréel. L'un d'eux était de l'espèce des homidés, les deux autres appartenaient à celle des galbros. Aucun n'était armé, mais ils tenaient dans leurs mains un amoncellement de tissus rêches qu'ils firent passer à travers les barreaux.

— Habillez-vous ! nous somma le loup. Darren va vous recevoir.

Je n'avais aucune idée de qui était Darren et ne posai pas la question – pas plus qu'Al et Jeremiah. Je me contentai de me vêtir et me retrouvai à porter une camisole écriée à manches, une chemise bleue délavée arrivant jusqu'aux chevilles, ainsi qu'une paire de

chausses mi-longues et souples à peine plus épaisses que des chaussettes retenues par une jarrettière que je m'attelai à nouer. Affublée de cette manière, j'eus l'impression d'être sur le point de me costumer pour une pièce de théâtre. Sauf que tout ceci n'avait rien d'une comédie. Le fameux Darren que nous devions rencontrer saurait nous en convaincre.

Al et Jeremiah sortirent de leur cellule, plus ou moins vêtus comme les trois autres, se gardant d'émettre le moindre commentaire. L'homidé ouvrit la mienne et m'invita du plat de la main à suivre les deux galbros, Al et Jeremiah sur mes pas.

Nous nous engouffrâmes dans le boyau lumineux que j'avais aperçu un peu plus tôt, nous le longeâmes pendant une poignée de secondes. Au terme de la galerie, nous aboutîmes à l'emplacement d'une résurgence d'eau de toute beauté et largement illuminée par une série de lanternes bleues accrochées au mur.

Silencieusement, nous contournâmes le lac souterrain pour rejoindre un deuxième passage, plus étroit que le précédent, et éclairé d'aucune autre façon que par les torches que portaient nos geôliers. Nous avançâmes dans le goulot pendant un temps interminable. La galerie était humide et oppressante, j'aurais voulu hurler pour qu'on m'en sorte rapidement, mais je ne dis rien, ne proférai pas un son, pas un seul gémissement. Je marchai sans montrer qu'à l'intérieur, je brûlais de terreur et

d'appréhension.

Quand finalement nous atteignîmes l'embouchure, ce fut pour pénétrer dans la grande salle largement éclairée d'une grotte adjacente et tomber nez à nez avec la garde rapprochée de celui qu'on appelait Darren – des crinos et des hispos, hostiles, froids et implacables, probablement prêts à tuer au moindre battement de cils que nous ferions de travers. D'un niveau social sans doute supérieur à ceux qui nous avaient conduits jusqu'ici, ils étaient habillés avec plus de finesse et portaient autour du cou un médaillon par-dessus leurs côtes courtes et colorées. Le décor – on eut dit une salle d'armes, avec des haches, des hallebardes, des épées, des chaînes et des coutelas accrochés aux parois ; des tapisseries aux scènes de guerre sanglantes – et tous ces hommes me comprimaient les intestins plus que je ne l'aurais cru possible. Puisant dans le peu de force qu'il me restait, je fis face à ce comité d'accueil inhabituel, la tête haute et le dos bien droit.

— Entrez, jeune faol, s'éleva une voix masculine depuis le fond de la salle. Nous n'avons pas vu de spécimen tel que vous depuis si longtemps. Entrez et prouvez-nous que vous valez la peine qu'on épargne votre vie.

Chapitre 23

— Pas de doute là-dessus ! siffla Jeremiah en dardant sur le nouveau venu un regard haineux. Elle vaut même certainement dix hommes de votre genre !

— Des hommes ? ricana vertement son interlocuteur. Où vois-tu des hommes ici, pauvre fou ? Voilà l'une des raisons principales qui nous séparent de vous, rebuts de notre société. Vous vous êtes toujours mis sur un pied d'égalité avec les êtres inférieurs, au point de faire couler votre semence en eux pour leur offrir des bâtards !

Jeremiah gronda et fit un pas dans sa direction, prêt à en découdre. Il fut aussitôt arrêté par deux hommes de l'espèce hispo.

— Reste tranquille ! lui ordonna l'un d'eux en lui enserrant le bras. À moins que tu tiennes à mourir sans avoir eu l'occasion de plaider ta cause ?

— Parce que notre avis pourrait avoir une quelconque importance à vos yeux ? ironisa Al. Nous sommes des Sutherland et nous n'avons que faire de vos menaces !

L'homme, qui par la prestance et l'arrogance qu'il

dégageait semblait diriger tous les autres, s'approcha lentement d'Al.

— Lequel des deux frères es-tu ? l'interrogea-t-il. Le mari de l'hispo ? La traîtresse ?

Al ne répondit pas, les mâchoires serrées.

— Regarde-moi, lupus ! lui ordonna-t-il.

Al qui n'avait pourtant pas cessé de le faire une seule seconde, releva un peu plus la nuque et s'amusa à le détailler de la tête aux pieds, par pure provocation.

Ce garou était un jeune crinos d'à peine trente ans, les cheveux longs et blonds, au port de tête altier et aux yeux noirs comme la nuit. À en croire l'épaisse chaîne en or qui pendait à son cou et à la manière dont il était vêtu – il portait une cote bleue sur laquelle était superposée une tunique rouge évasée et courte brodée de dorures, ainsi que des chausses à semelles, très ajustées –, ce devait être quelqu'un de haut placé dans la hiérarchie garolle. Il gratifiait de mépris tous ceux qui se trouvaient dans son sillage et se donnait un air de haute importance. Darren : celui qui est grand, en gaélique écossais. De taille, assurément, puisqu'il devait mesurer presque deux mètres, mais son esprit était plus étriqué que celui d'une mouche trépanée. Je me focalisai sur cette certitude pour éviter de me laisser impressionner par lui.

— Je te mettrai à genoux, promit-il à Al avec un regard de dément.

Al plissa les paupières.

— Ni dans cette vie, ni sur cette terre.

Ils s'affrontèrent des yeux un instant, puis le crinos se tourna vers moi en souriant.

— On nous a raconté une histoire à dormir debout. Une histoire de lupus kidnappé par nos hommes et retenu prisonnier ici, dans les Entrailles. Un lupus qui serait un Sutherland, l'âme sœur d'une *faol-ur* qui aurait traversé l'Europe pour le retrouver et combattre des créatures invisibles à moitié crinos, à moitié ange noir.

Il avait à peine terminé sa petite explication que l'assemblée entière éclata de rire.

— Ceci n'a rien d'une plaisanterie, grinçai-je des dents.

Darren cessa de s'esclaffer et haussa un sourcil.

— Vraiment ?

— C'est certain.

Il avança de quelques pas et fit le tour de ma personne, lentement, méthodiquement, puis il s'arrêta juste derrière moi. Il s'empara d'une mèche de mes cheveux qu'il frotta entre ses doigts avant de la faire retomber sur mon épaule.

— Nous vivons là un moment exceptionnel, mes frères. Exceptionnel, car voilà des siècles que nous n'avons pas reçu la visite d'un Sutherland et deux nous rejoignent le même jour. Nous n'avons pas non plus croisé un seul *faol-cruthaich* en quarante ans et un spécimen unique, un lupus de toute beauté et

parfaitement sain d'esprit passe notre porte. La sœur cadette de notre plus important médecin est de retour parmi nous. Or, n'était-elle pas supposée avoir mis fin à ses jours il y a plus de vingt ans ? Et enfin, une *bana-bhuidseach* vient nous distraire avec un récit imaginaire, totalement étrangère au fait que nous n'avons pas eu affaire à ses semblables depuis près de dix ans et que le protocole veut que ce soit toujours nous qui les appelions, souvent en vain, car elles ont un caractère très capricieux. C'est notre jour de chance !

Il employa un ton tellement cynique que personne autour de lui n'osa rire une seconde fois.

— Savez-vous quel est le point commun entre toutes ces personnes, mes frères ? reprit-il. Non ? Alors demandez-vous pourquoi tout ce petit monde fait irruption, maintenant.

Je fronçai les sourcils, incapable de comprendre ce à quoi il faisait allusion.

Il me contourna de nouveau pour nous faire face à tous les trois, tandis que le reste des garous semblaient aussi perplexes que nous.

— Complot ! hurla-t-il soudain.

Complot ?

— Espérez-vous vraiment mettre la main sur la communauté du Sutherland, finir ce que votre ancêtre avait commencé ?

Interloquée, j'écarquillai de grands yeux.

— Que racontez-vous ? intervint Jeremiah.

Darren éclata de rire.

— Et vous prétendez être une espèce supérieure ? Votre plan était totalement ridicule. Comment avez-vous pu imaginer que nous ne comprendrions pas ?

— Comprendre quoi ? l'interrogea encore Jeremiah.

— L'investiture !

Al et Jeremiah échangèrent un regard incrédule.

— Vous êtes sur le point de changer de *Mór-fear-faol* ? demanda Al.

— Vous le savez très bien ! meugla-t-il.

— Non, nous n'en avons aucune idée, affirma Al.

— Vous êtes venus pour tuer le *Mór-fear-faol* et vous emparer de ses anneaux afin de prendre sa place !

— Absolument pas ! renchérit Jeremiah. Votre communauté ne nous intéresse pas. Bonnie vous a déjà tout expliqué.

— Balivernes !

Le crinos devint soudain complètement instable. Il se mit à faire les cent pas en traçant une diagonale de plusieurs mètres, ses chausses chuintant sur le sol humide de la grotte.

— Mais vous ne surprendrez pas Murdoch avant les affrontements singuliers ! Je ne le permettrai pas ! Je suis l'héritier ! hurla-t-il de plus belle. C'est à moi que revient le rôle de chef ! Je ne vous laisserai pas anéantir ce que j'ai préparé depuis des années.

Bon sang, mais de quoi parlait-il ? Qui était Murdoch ? Leur véritable leader ? Où était-il en ce moment ? Ce qu'il disait n'avait aucun sens. Cet idiot pensait-il vraiment que nous avions monté un raid pour faire un putsch, renverser le pouvoir en place en nous emparant de quelques stupides anneaux ?

— Nous nous mesurerons tous à Murdoch et je gagnerai ! Je deviendrai le prochain *Mór-fear-faol* ? s'exclama-t-il. Qu'on fasse venir les deux femmes !

Quelques garous s'éclipsèrent instantanément dans un des passages troglodytes.

— Lorsque nous serons tous au complet, nous informas Darren avec un sourire mauvais, nous pourrions procéder au vote solennel.

Quel vote ?

— Nous déciderons de votre sort, ajouta-t-il. Bien que l'issue de celui-ci ne fasse aucun doute. Votre présence ici parle d'elle-même.

— Où est votre chef ? Nous ne sommes pas venus pour voler votre place ! s'énerma Jeremiah Vous vous égarez complètement. À moins que vous ne cherchiez qu'une excuse bidon !

Mais le jeune crinos n'était pas en train de jouer une mascarade. Au contraire, il prenait notre petite visite très au sérieux. Je dois bien avouer que de tous les plans catastrophiques que j'avais imaginés, celui-ci n'avait jamais été au programme. J'étais sidérée.

— Je suis venue récupérer mon âme sœur, plaidai-je.

Darren m'entendit à peine, littéralement obsédé par sa stupide déduction.

Je jetai un regard désespéré à Al et Jeremiah.

Tout n'allait quand même pas se terminer comme ça ? Nous devions tenter quelque chose ! N'importe quoi qui nous sortirait de cette situation !

Jeremiah resta impassible et muet à mon appel de détresse. Quant à Al, il avait les yeux fixés sur la galerie où avaient disparu les garous et ne me prêtait aucune attention.

— Je suis venue récupérer mon âme sœur ! répétai-je plus fortement.

Darren finit par me regarder, j'articulai distinctement.

— Rendez-le-nous et nous partons sur-le-champ.

Il se planta devant moi, plissa les paupières.

— Êtes-vous en train de me menacer ?

— Nullement, monsieur. Je vous dis simplement ce que nous ferons si vous nous permettez de récupérer mon petit ami, le fils de Jeremiah Sutherland.

Il se baissa considérablement pour se mettre à ma hauteur.

— Et si nous ne voulons pas, que ferez-vous, *faol-ur* ?

J'eus envie de lui répondre que je lui arracherais les yeux, que je m'emparerais d'une de ces haches accrochées au mur et que je le découperais en morceaux pour donner ses restes aux rapaces, mais mon instinct de

survie m'en empêcha.

— Si vous ne voulez pas, c'est que vous avez foi en ce que nous disons.

Il haussa un sourcil d'incompréhension.

— Je vous demande pardon ?

— Si vous refusez officiellement, cela signifie qu'il est bel et bien ici, et s'il est ici, vous avez déjà compris que nous ne sommes pas venus pour que l'un de nous vole la place de votre stupide chef !

Nous prenait-il pour des imbéciles ?

Réflexion faite, en voyant la tête qu'il faisait en ce moment, c'était lui, l'idiot. Il ne semblait pas avoir saisi un traître mot de ce que je venais de lui expliquer.

— Lâchez-moi bande de singes attardés ! hurla une voix stridente. Lâchez-moi ou je vous transforme tous en fientes de pigeon !

— Avance au lieu de dire n'importe quoi ! Tu en es incapable, sorcière !

— Ne parie pas là-dessus, yéti sans cervelle !

Bonnie et Christy, solidement escortées par plusieurs garous, furent littéralement éjectées du boyau rocheux par lequel ils étaient passés. Sous les rires gras de l'assemblée, Christy trébucha et manqua de s'affaler sur le sol glissant, rattrapée in extremis par Bonnie. Celle-ci était plus ou moins habillée de la même manière que moi, et je constatais que si j'avais personnellement l'air d'être déguisée, Bonnie portait ces vêtements comme une

seconde peau, parfaitement fondue au peuple des Entrailles. Elle était ici chez elle, et par son port de tête haut et droit, elle entendait bien le revendiquer. Avait-elle vu quelques membres de sa famille ? Ses amis ? Est-ce que l'un d'entre eux oserait plaider sa cause ? Bonnie me semblait plus seule que jamais, parmi les siens. Mais elle nous avait nous. Elle pouvait en être sûre.

Christy et elle avancèrent jusqu'au centre de la salle, là où nous étions déjà tous les trois réunis. Comme pour provoquer davantage ses semblables, Bonnie se positionna à côté d'Al et cala ses doigts entre les siens, démontrant une fois de plus le choix de toute sa vie. Al fit couler sur elle un regard d'amour et de totale admiration. Pendant un instant, ils me donnèrent l'impression de ne plus être avec nous, de s'être déconnectés de la réalité, enfermés dans une bulle que personne ne saurait crever. Puis Darren toussota d'agacement.

— Bien. Maintenant que nous sommes tous réunis, votons, déclara solennellement Darren en imposant le calme d'un geste de la main.

Je voyais déjà le tableau. Qui aurait l'envie, la bêtise, ou simplement l'humour de vouloir nous laisser en vie ? Nous étions tous condamnés. Moi, parce que j'avais été transformée alors que les règles ancestrales l'interdisaient, Bonnie, parce qu'elle avait épousé un Sutherland et guidé des étrangers jusqu'ici, Al et Jeremiah parce qu'ils étaient les ennemis ultimes – du

moins, le croyaient-ils tous – et Christy, parce qu'elle avait eu la malchance de croiser notre route. Nous allions devoir nous battre. Comment, je n'en avais pas la moindre idée, car même réunis, nous ne serions jamais suffisamment puissants pour les écraser. Fuir, peut-être..., mais cela signifiait que ce serait sans Leith, et ça, il m'en coûtait. Pas aussi près du but.

Darren marcha jusqu'à un assemblage de mégalithes formant un trône rudimentaire placé au milieu de plusieurs bancs de pierre. Il s'y assit, repoussa ses longs cheveux blonds en arrière et croisa nonchalamment les jambes. Pendant ce temps, les garous se resserrèrent autour de nous en un demi-cercle, accentuant la sensation d'étouffement que nous ressentions depuis que nous étions arrivés dans cet endroit de malheur.

— Mes frères, vous avez devant vous les instigateurs d'une machination visant à réduire à néant notre communauté, fondée il y a des millénaires par notre vénérable ancêtre Tyros. L'Esprit est avec nous, et grâce à lui, nous avons pu déjouer les plans de l'ennemi du peuple avant qu'il nous soumette. Je dis, coupables ! Coupables de conspiration, de complot, de trahison. Coupables de s'être retirés du monde des justes pour servir une cause qui provoquera la perte de tous les nôtres. Celle-ci en est l'exemple ! glapit-il en me montrant du doigt. L'heure de la punition a sonné. Coupables !

— Coupables ! scanda aussitôt l'assemblée en battant le sol de leurs pieds. Coupables ! À mort !

Nous étions en plein cauchemar, acteurs d'un simulacre de procès populaire qui aurait pu exister des siècles en arrière. Ces gens étaient tous complètement fous.

— C'est une plaisanterie ! brailla Christy. Vous êtes en train de nous faire une blague, c'est ça ? Vous n'allez pas vraiment nous tuer ?

— À mort ! tonna plus fort un crinos que l'excitation rendait agressif.

— Emparez-vous d'eux ! ordonna Darren.

Nous ne pûmes amorcer aucun mouvement pour nous défendre. D'un même élan, plusieurs garous arrivèrent derrière nous afin de maintenir nos bras en arrière. Christy hurla à s'en époumoner.

— Nous commencerons par elle ! aboya de rire Darren.

Et pour une fois, il ne s'agissait pas de moi. Le crinos qui emprisonnait Bonnie rugit littéralement et, horrifiée, pendant qu'il la tenait fermement d'un seul bras, je le vis libérer l'animal en lui, ouvrir une gueule immense chargée de crocs assoiffés de sang et humides de bave. Bonnie ne bougeait pas, plus prudente que tétanisée. Pour une raison que j'ignorais encore, elle semblait complètement confiante en la situation. Puis tout s'accéléra. Le grondement qui s'éleva dans la grotte

couvrit tous les autres. Al se métamorphosait aussi. Bien moins puissant que n'importe quel crinos, il se reposait davantage sur sa rage que sur sa force. D'un seul coup de gueule, il arracha presque la main de l'hispo qui le maintenait prisonnier. Al se retourna et fonça sur l'estomac de l'homme à sa droite. Le cœur au bord des lèvres, je détournai la tête quand je compris qu'il l'avait purement et simplement éventré. À partir de là, je perdis le compte des transformations, rugissements, morsures et coups de griffes qui suivirent. J'avais les mains libres, Christy aussi.

Jeremiah, Al, Bonnie..., ils étaient tous en train de se battre. Les Sutherland profitant de leur agilité pour éviter leurs ennemis, bougeant et sautant sans cesse afin qu'on ne les touche pas. Ils s'en sortaient très bien, mais pour combien de temps ? Ils n'auraient pas le dessus, il nous fallait fuir au plus vite.

D'un bref regard, je vis que la galerie par laquelle nous étions arrivés n'était pas surveillée. Alors je voulus y conduire Christy qui s'était pétrifiée au milieu de cet enfer. Je l'attrapai par la main et la forçai à me suivre. Nous avançâmes quelques pas, jusqu'à ce que Darren empoigne mes cheveux et me tire brutalement en arrière avant de m'assener un violent coup de poing dans les reins. Je hurlai et me laissai tomber sur le sol. L'instant d'après, il se tenait face à moi, partiellement transformé, un long bras poilu et musclé prêt à s'abattre sur ma gorge

pour la déchirer.

— Immobile, en mon contrôle tu es ! hurla Christy.

Je tournai sensiblement la tête et la vis, les mains en avant, les doigts ouverts et dirigés vers Darren qui se retrouvait complètement figé au-dessus de mon visage.

— Va-t'en, m'enjoignit-elle. Le pouvoir des mots ne dure pas longtemps !

Je roulai sur le dos, me remis debout et voulus la tirer par l'épaule pour qu'elle me suive.

— Non !

Elle sortit de sa poche la fiole de sang, la déboucha et la jeta sur Darren. Aussitôt, elle proféra une incantation que je ne compris pas tant elle parlait vite, les mâchoires serrées, presque sans articuler, le visage déformé par la transe dans laquelle elle s'était plongée.

— Non ! hurlai-je, épouvantée à l'idée de voir s'élever devant moi un guerrier de l'ombre.

Mais il était trop tard. Darren retomba en boule sur le sol, se tenant la tête à deux mains, le corps tremblant comme sous l'emprise d'un courant électrique puissant. Je ne trouvais plus la force de bouger, totalement paralysée devant ce spectacle démoniaque. Au bout d'une poignée de secondes, Darren s'immobilisa pendant que ses poils s'épaississaient, que ses membres se distendaient et que de larges serres lui poussaient à la place des griffes. Ce dont j'étais témoin était aussi prodigieux que terrifiant.

— Obéis-moi ! lui cria Christy.

Médusée, je vis le guerrier de l'ombre se redresser. De Darren, le crinos, il n'avait conservé que l'expression meurtrière de son regard et le noir de ses iris. Cette créature était plus grande, plus puissante, plus infâme, plus monstrueuse encore que dans mon souvenir, mais totalement soumise à la volonté de Christy. Les yeux injectés de sang, les traits défigurés par le pouvoir qu'elle exerçait, la sorcière semblait intouchable et prête à s'enflammer, tant la température de son corps augmentait et irradiait d'énergie négative.

— Tue-les tous ! ordonna-t-elle d'une voix méconnaissable.

— Noonnn ! m'égosillai-je.

Elle n'était plus elle-même. Elle ne savait pas ce qu'elle venait de demander !

Le monstre se redressa, étira le cou et hurla à la lune.

C'était comme si le temps venait de s'arrêter. Plus un bruit, plus un mouvement. Tous s'étaient pétrifiés de terreur. Ils ne voyaient pas le danger, mais ils le sentaient. L'odeur de la mort, de la putréfaction. L'odeur de la chasse. Des murmures commencèrent à s'élever, plus personne ne songeait à se battre, convaincu qu'une menace bien plus importante qu'une bataille contre trois lupi et un hispo venait de surgir.

Je me figeai soudain lorsque la créature croisa mon regard. Le cœur battant, je m'attendis à ce qu'elle

m'attaque en premier, mais au lieu de ça, elle prit appui sur ses immenses pieds, fléchit les genoux, et d'un bond prodigieux, s'accrocha aux stalactites calcaires. Elle avança ainsi pendant quelques mètres, puis se laissa tomber au milieu de tous.

Stupéfaite et horrifiée, je vis alors des dizaines et des dizaines de garous s'entourer d'un halo phosphorescent. Ils allaient mourir. Tous ceux-là mourraient ! Keith Forbes avait raison, j'étais une *bàl-taibhsear*. Paniquée, je posai les yeux sur Al, Bonnie et Jeremiah, ils ne brillaient pas. Pas encore.

— Sortez ! leur hurlai-je.

Sans réfléchir, ils bousculèrent les garous autour d'eux pour obéir.

Et le pandémonium commença.

Pendant que les Sutherland se dirigeaient vers moi, la bête empoignait quantité de crinos, hispos et galbros qu'elle envoyait s'écraser contre les parois rocheuses. Des coups de serres, de crocs... Personne ne savait pas comment réagir, où frapper. Tous voyaient des corps se soulever de terre sans raison apparente, des têtes, des membres arrachés. Quelques-uns, déjà incapables de réfléchir précisément dans leur état animal, recevaient des coups et se jetaient sur leurs semblables pour les attaquer, aveuglés et perdus face à un tel carnage. C'en était trop. Bien qu'ils aient été sur le point de nous mettre à mort, je ne pouvais me résoudre à laisser faire ça. Ce massacre,

cette boucherie... Il y avait là des pères de famille, des frères, des oncles, des grands-pères, peut-être, des gens poussés par leur fureur animale, mais qui, lorsqu'ils étaient humains, avaient la même sensibilité et sûrement la même bonté que j'avais connues chez Tarja. Mue par la volonté de préserver les miens – les mêmes qui me rejetaient pourtant – plus que par celle de sauver ma propre peau, je me jetai sur Christy pour tenter de la raisonner et d'ordonner à la bête de rester calme. À peine avais-je posé les mains sur elle que je me vis être projetée comme si j'avais touché un bouclier énergétique. Je retombai lourdement sur la roche, me cognant la tête avec violence. Jeremiah se pencha au-dessus de mon visage et me donna quelques coups de museau dans les joues pour que je me relève. Comme je ne bougeais pas, immobilisée par l'offensive de Christy, il me bouscula plus vigoureusement, réussissant à me faire rouler sur le ventre. Là, avec l'aide d'Al, ils parvinrent à me hisser en travers du dos de Bonnie en me soulevant par mes vêtements. Puis, la tête tournée du bon côté, je vis Jeremiah se concentrer sur Christy. Je compris à sa façon de la regarder que l'idée de la laisser ici le rebutait. Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? S'il s'approchait d'elle, il serait éjecté de la même manière que je l'avais été. Alors il la fixa pendant encore quelques secondes, puis il fit demi-tour.

Bonnie, Al et Jeremiah se propulsèrent en direction de

la sortie, ignorant le guerrier de l'ombre qui n'avait pas prévu de désobéir aux ordres de Christy. Il nous tuerait tous, il n'en laisserait échapper aucun. Dans un déplacement invisible, il s'élança vers nous pour nous barrer le passage.

Même s'ils ne le voyaient pas, je savais que Jeremiah, Al et Bonnie pouvaient deviner sa présence, évaluer plus ou moins l'endroit où il se trouvait. Alors, au lieu de reculer, Al et Jeremiah se jetèrent sur lui au petit bonheur la chance. Jeremiah parvint à le mordre à la cuisse, tandis que son frère ne réussissait qu'à se prendre une gifle spectaculaire sur le museau. Il gémit et s'effondra par terre. Presque simultanément, un crinos déchaîné par la rage comprit que le guerrier invisible se tenait devant nous. Il fonça sur lui dans un cri terrifiant et le déstabilisa. Bonnie en profita pour se ruer au secours d'Al. Mais c'était sans compter sur la rapidité d'un second crinos qui entendait bien faire une ou deux victimes parmi les Sutherland. Il agrippa la queue de Bonnie et tira de toutes ses forces, me faisant basculer sur le sol dur et froid. Je restai là, immobile, face contre terre, toujours incapable de faire le moindre geste, mais parce que je ne bougeais pas, personne ne tint cas de moi. Et puis soudain, je sentis des mains anormalement chaudes se poser sur mes omoplates. Lorsque, subitement libérée de ma paralysie, je pus tourner la tête, je vis Christy. Elle me regardait avec des yeux embués de larmes.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle comme sortie d'une profonde léthargie.

— Ordonnez-lui de s'arrêter.

— Je ne peux pas, s'étrangla-t-elle, au bord de l'asphyxie. Je n'y arrive pas...

Lentement, je me mis à genoux et, d'un regard circulaire, je fis un état rapide de la situation. Il y avait beaucoup de morts, des corps partout, du sang partout... Des crinos s'étaient même entre-tués.

Jeremiah était penché sur Al, toujours inconscient dans sa forme lupine, alors que lui-même était sévèrement blessé, tout son flanc droit avait été comme lacéré. Bonnie était en train de venir à bout du crinos qui s'en était pris à elle. La voir se jeter à la gorge de son adversaire pour le déchiqueter me marquerait sans doute jusqu'à la fin de ma vie. Bonnie était une machine à tuer. Elle avait tenté de l'oublier, pendant toutes ces années, mais ici, dans les Entrailles de la Terre, elle redevenait ce qu'elle avait fui.

J'étais là, le cœur comprimé à l'observer, lorsque le guerrier de l'ombre passa dans mon champ de vision en même temps qu'une longue épée accrochée à la paroi, juste au-dessus de lui. Il me tournait le dos, immobile devant l'accès à une galerie de laquelle un halo lumineux s'intensifiait. Quelqu'un s'approchait et attirait totalement son attention. Puis tout le corps de la bête se mit à briller. J'avais la réponse que j'attendais : il

mourrait lui aussi. Parce qu'il était à moitié garou, je le voyais. Alors je ne réfléchis pas une minute de plus.

— Restez ici ! ordonnai-je à Christy.

Je me levai d'un bond, silencieuse comme un souffle.

Plusieurs garous encore sous leur forme humaine venaient d'arriver. Le guerrier de l'ombre pencha la tête en avant, rugit devant eux en crachant de la bave, prêt à les attaquer.

Saisissant ma chance sans perdre une minute, je concentrai toute l'agilité et la rapidité dont j'étais capable pour prendre appui sur un bloc de pierre en contrebas de la paroi. Là, je m'élançai dans les airs pour décrocher l'épée de son socle et, d'une contorsion souple et maîtrisée, j'abattis la lame sur Darren.

Sa tête fit un bruit mat, lorsqu'elle roula sur le sol. Puis son immense corps tomba.

C'était fini.

Je venais de tuer pour la première fois de ma vie.

Chapitre 24

Je regardai mes mains couvertes de sang, lâchai l'épée que je retenais dans mes poings et fermai les yeux en m'adossant contre la paroi, sans force. Quand je rouvris les paupières, je refoulai un éclat de rire nerveux en voyant la tête du géant qui se tenait devant moi pour me dévisager. Il avait l'air totalement abasourdi par ce qui venait de se produire.

Notons que la seule chose qu'il avait réellement vue était une furie qui, une lame à la main, venait de trancher la tête d'un ennemi imaginaire qu'il avait quand même entendu hurler.

Il me contourna pour observer la scène derrière moi et resta interdit quelques secondes encore en voyant ses hommes s'écorcher vif. Enfin, il hurla des mots en gaélique que je ne compris pas et, comme par enchantement, tous les garous calmèrent leur fureur et cessèrent de se battre. J'eus presque un moment de panique lorsque je réalisai que d'un instant à l'autre, je me retrouverais dans une grotte fréquentée par quatre-

vingt-dix pour cent d'hommes nus... Mais Murdoch leva une main pourvue de cinq anneaux d'argent et instantanément, tous les crinos se dissipèrent à travers les galeries, à mon plus grand soulagement. Quand ils reprendraient forme humaine, ils ne se souviendraient de rien de ce qu'ils venaient de vivre.

Mes yeux s'égarèrent sur le grand chef de la communauté. Murdoch était un hispo âgé d'environ soixante-dix ans, sûrement davantage, immense, les cheveux blancs coupés courts, des yeux profondément bleus et des rides marquant profondément son visage. Malgré son âge avancé, il dégageait un charisme, une énergie et une autorité naturelle qui faisaient de lui, et à n'en point douter, le chef légitime de la communauté du Sutherland.

— Que s'est-il passé, ici ? tonna-t-il, les narines frémissantes de colère.

Tous secouèrent la tête, incapable de répondre quoi que ce soit de valable. Alors, avec ce cran et ce flegme qui faisaient sa personnalité, du haut de son mètre cinquante, tout juste, Christy intervint. Elle approcha de quelques pas et se tint bien droite devant l'hispo qui la dépassait d'une bonne cinquantaine de centimètres.

— Il se passe qu'ils ne m'ont pas crue et que j'ai dû leur prouver qu'ils avaient tort. Sauf que... euh... Ahh ahhh atchoum ! Excusez-moi. Disons que je n'avais pas prévu de me laisser emporter à ce point, ajouta-t-elle en

reniflant.

Il la détailla de la tête aux pieds, les sourcils froncés.

— Qui êtes-vous donc ?

Elle s'approcha de lui, le nez rouge et la tête haute.

— J'appartiens à la communauté des Sorcières des Sortilèges et j'étais venue vous avertir d'un danger imminent. Mais voilà, non seulement vos hommes ne m'ont pas crue, mais en plus, ils m'ont emprisonnée ! Ensuite, non contents de m'avoir séquestrée dans une cellule puant le champignon de mille ans, ils ont décidé que mon sort en était jeté et qu'il fallait me renvoyer à Hadès. J'aurais dû être déchiquetée de la main d'un crinos ! Permettez-moi de vous dire, *Mór-fear-faol*, que votre hospitalité laisse sérieusement à désirer ! Peut-être que nos deux communautés n'ont pas fait affaire ensemble depuis des lustres, mais il me semblait que nous étions quand même restés en bons termes. Croyez-moi sur parole, je ne manquerai pas de faire un rapport détaillé à ma...

— Stop ! Taisez-vous ! l'interrompit brutalement Murdoch avec un regard assassin. Cessez de parler ou je vous tranche la tête !

Christy obéit sur-le-champ, ravalant par la même occasion un éternuement.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'attention Jeremiah et d'Al qui avait repris connaissance et qui se tenaient sur sa gauche.

— Jeremiah et Alastair Sutherland, répondis-je doucement à leur place.

Il les dévisagea un instant, puis son regard se figea soudain sur Bonnie qui s'était mise plus ou moins en retrait, à demi cachée par son mari et son beau-frère.

— Par l'Esprit !

Timidement, la magnifique louve avança de quelques pas pour mieux se montrer, les yeux braqués sur Murdoch qui paraissait ne pas en croire les siens. Son visage buriné s'était subitement adouci, alors qu'une grosse larme s'échappait de l'œil droit de Bonnie pour se perdre dans ses longs poils noirs et épais. Ébranlé, Murdoch se ressaisit aussitôt pour fixer froidement Al et Jeremiah.

— Êtes-vous responsables de tout ce carnage ? les questionna-t-il en désignant du bras la grande salle dans laquelle gisaient quantité de corps au milieu d'une mare de sang.

— Ils ne le sont pas, répondit Christy à leur place.

Il battit l'air de sa main droite.

— Il y a des vêtements de secours dans la première salle après la galerie derrière vous. Reprenez forme humaine et venez vous expliquer ! leur ordonna-t-il.

Il réajusta la cape qu'il portait et remit en place sa fibule en argent sur l'épaule droite.

— Quant à toi, ajouta-t-il non sans ironie à l'attention de Bonnie, je vais être obligé d'avertir ton frère aîné de ton retour. Lui et moi sommes juste de retour d'une

expédition. Sans doute sera-t-il très surpris d'apprendre que sa cadette morte après s'être suicidée est encore en vie ! Je vous attends tous dans la salle de communion, dépêchez-vous !

Il jeta un dernier coup d'œil circulaire à la salle, évalua les dégâts et secoua la tête. Enfin, son regard croisa de nouveau mon regard.

— Est-ce que je vous dois la vie ?

Totalement impressionnée par l'autorité de cet homme, j'osai à peine hocher la tête.

— Alors j'ai une dette envers vous, jeune *foal*.

Après quoi, il disparut par là où il était arrivé.

Cent quatre-vingts, c'était le nombre de candélabres qui brûlaient sur l'immense lustre en métal au-dessus de nous et que j'avais comptés scrupuleusement. Leur lueur dansait contre les parois nues et froides de la grotte, dessinant des silhouettes semblant incendier la salle. Il n'y avait aucune autre source de lumière. Quelle heure était-il, précisément ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais je n'aurais pas été surprise d'apprendre que la nuit s'apprêtait à tomber, je détestais cet endroit, les heures s'y écoulaient trop lentement. Il fallait faire vite.

— C'est tout à fait inattendu ! s'écria Murdoch en posant son verre de bière sur la grande table de monastère autour de laquelle nous étions installés.

Christy venait de lui raconter pourquoi elle s'était

rendue ici et ce qu'il s'était exactement produit dans la salle d'armes.

— C'est pourtant la stricte vérité, confirma-t-elle en se mouchant le nez dans un bout de tissu rouge. Vous ne les voyez pas parce que l'incantation originelle ne le permet pas, cependant, ce ne sont pas vos hommes qui remettront en cause leur existence.

— Je devrais vous faire emprisonner pour avoir tué Darren et provoqué un tel carnage au sein de notre communauté. Beaucoup d'hommes sont morts, *bana-bhuidseach* !

Christy plia soigneusement son mouchoir de fortune et le posa lentement sur la table, puis elle leva le menton et affronta Murdoch des yeux.

— Eh bien, que ceci vous serve de leçon.

Un froid sibérien occupa soudain la pièce dans laquelle nous étions.

— Monsieur, techniquement, Christy n'a tué personne, intervins-je. J'ai personnellement coupé la tête de votre bras droit, qui n'était, quoi qu'il en soit, pas digne de votre respect.

Il m'observa avec le plus grand sérieux et finit par sourire en coin, moqueur.

— Un arriviste, comme tous ces sous-fifres qui se donnent de l'importance en prenant des décisions dans le dos du conseil, dans mon dos. C'étaient des traîtres, et ce n'est finalement pas une grande perte... Votre petit

numéro m'a beaucoup impressionné, *foal-ur*. J'ai cependant une question à vous poser : pourquoi êtes-vous la seule à avoir vu la bête, parmi les nôtres ?

Je soutins son regard inquisiteur.

— Je n'en ai aucune idée, monsieur.

Mais c'est bien pratique, eus-je envie d'ajouter.

Christy coula sur moi un regard intense, comme si elle avait envie de dire quelque chose à ce propos. Mais elle se tut. Alors les mots de Grigore me revinrent en mémoire : « *Tu as été un ange noir, Hannah. Il t'en reste quelque chose...* » La réponse était forcément quelque part par là.

Murdoch m'observa encore un instant, puis il se tourna vers Bonnie.

— Pourquoi es-tu revenue d'entre les morts ? Que justifie que tu aies pris autant de risques ? Tu ne devais jamais revenir, *lass*. Jamais. J'ai dit que je t'avais retrouvée morte, engloutie par les eaux de Loch Eriboll. J'ai personnellement averti ton frère.

Je ne pus cacher ma surprise en écarquillant les yeux. Depuis toujours, j'avais cru que Bonnie avait organisé sa disparition avec les membres de sa famille, justement pour éviter d'être mise à mort par les autorités garolles, c'est-à-dire, par Murdoch lui-même. Et là, j'apprenais que non seulement il avait une immense affection pour Bonnie – au point de la surnommer *lass* bien qu'elle n'était plus une jeune fille –, mais qu'en plus, il avait

participé à sa fuite alors que manifestement, même le propre frère de Bonnie la croyait morte. Que représentait Murdoch pour elle pour avoir risqué autant ?

— L'amour, *uncail*, l'amour...

Son oncle...

— Tu es venue accompagnée de ton mari, de son frère et de cette jeune *faol-cruthaich*. Quel est cet amour qui vous unis, *lass* ? Pourquoi vous être donné autant de mal ?

— Cette « fausse louve » est une héritière des Sutherland ! l'interrompit Jeremiah d'une voix sèche. Je l'ai faite !

Murdoch eut un geste de recul tant il fut surpris de la réaction de Jeremiah, puis il gronda sourdement.

— Faite ? Vous avez décidément brisé toutes les règles !

— Aucune, en ce qui me concerne. Je n'appartiens pas à votre monde.

— Mais aujourd'hui, vous l'avez rejoint. Pourquoi ? redemanda-t-il.

— Pour sauver mon fils.

Murdoch posa un regard étonnamment doux sur lui.

— Mon âme sœur, monsieur, murmurai-je. Nous avons été liés par le *mór-atrom*.

« *J'ai une dette envers vous.* », avait-il dit.

Rien n'avait été facile, rien ne s'était passé comme je l'avais imaginé, mais le but était pourtant bel et bien

atteint. J'allais exiger de lui qu'il libère Leith. Il ne pouvait pas me le refuser.

— Qu'est-ce que la communauté du Sutherland peut faire pour vous ? Je ne comprends toujours pas la raison de votre présence ici.

Il se tourna vers Bonnie.

— *Lass* ?

— Il a été enlevé par les nôtres, *uncail*. Il y a déjà plus d'une semaine.

— Enlevé ?

— Dageus Slater a tout organisé, expliqua Jeremiah.

Les yeux de Murdoch s'étrécirent. Son nom ne lui était pas inconnu.

— En quel honneur ? Par l'intermédiaire de qui ? Personne ne s'aviserait à emmener un Sutherland de force dans les Entrailles sans que j'en sois avisé. Nos geôles sont vides depuis que je suis au pouvoir. Les règles ancestrales n'ont pas changé, mais la façon dont nous traitons le reste du monde, oui, tenta-t-il de se justifier. Je n'ai pas commandité l'enlèvement de votre fils, je n'ai aucune raison de l'avoir fait.

Je crois que c'est à cet instant précis que tout ce que j'avais imaginé au sujet de la communauté du Sutherland commença à s'effriter. Cet homme était loyal et droit, peut-être même à l'image de son peuple...

— Dageus Slater l'a fait pour de très mauvaises raisons, entreprit d'expliquer Bonnie.

— Racontez-moi tout.

Ce que je fis, dans le détail, passant cependant sur l'épisode détaillé de la Roumanie. Tout ceci faisait déjà beaucoup. Lorsque j'eus terminé mon récit, j'avais gagné l'aide de Murdoch sans même avoir à la lui demander.

— Chaque semaine, des nouveaux venus rejoignent la communauté de leur plein gré, nous révéla-t-il. Les contrôles sont stricts et approfondis, car il est capital que le secret de cet endroit soit gardé. Nous vérifions l'identité de chacun, le passé, le casier judiciaire, tout ce qui concerne les familles... Les arrivants sont formés à nos lois et nos coutumes, ici même, pendant une durée d'un mois avant de gagner le cœur des Entrailles.

— Nous n'y sommes pas déjà ? m'étonnai-je.

— Non, jeune *faol*. Vous êtes ici dans les quartiers défensifs de la communauté. Les habitants vivent un peu plus en retrait au nord-ouest de Ben Hope. Écoutez, dit-il gravement en regardant Jeremiah, si votre fils est ici, nous le retrouverons. Mais supposons qu'il ait été amené, nous n'aurions eu aucun moyen de savoir qui il était. Je ne connais pas son odeur, personne ici, à part vous, ne la connaît. Je vais me renseigner auprès du formateur. S'il ne sait rien, nous poursuivrons notre enquête.

— Merci, *uncail*, murmura Bonnie.

— *Lass*, revenir ici n'était pas une bonne idée. Je suis le chef suprême de la communauté, mais tu n'es pas sans savoir que toutes les décisions sont prises par le Conseil

des Anciens. J'ai le pouvoir de laisser partir ton mari, ton beau-frère et la jeune *faol*, parce qu'ils n'appartiennent pas à la communauté et qu'ils ne sont pas soumis à nos règles, mais toi... tu es née ici, tu étais un membre, une citoyenne à part entière, tu devras te plier à nos lois. Je ne peux pas aller contre ça. Ton frère sait maintenant que tu es là. Il demandera ton jugement.

— Je comprends, dit-elle tout bas en baissant la tête sur ses ongles. Je savais ce que je faisais en remettant les pieds ici. J'étais prête à courir le risque.

— Je ne les laisserai pas te faire du mal ! gronda Al en tapant du poing sur la table.

Bonnie posa une main sur son avant-bras pour qu'il se calme.

— Je ne dirai rien à ton sujet, *uncail*. Je ne dirai pas que c'est toi et *antaidh* qui m'avez aidée à fuir il y a vingt-cinq ans.

— Si ta tante était encore en vie, elle assumerait ses responsabilités, *lass*.

— *Antaidh...*

— **Elle nous a quittés il y a presque dix ans.**

— **J'aurais tellement aimé la revoir...**

— **Elle aussi, *lass*, elle aussi. Écoute-moi, mon enfant. Ne suis-je pas le père que tu n'as jamais eu ?**

Les yeux de Bonnie s'embruèrent de larmes.

— Tu l'es...

— Alors, laisse-moi assumer les miennes.

— Non ! s'écria-t-elle. Non...

— Je suis vieux et la fin de mon règne est proche. J'ai maintenu cette communauté en paix pendant plus de trente ans, je dois maintenant passer le relais. Je n'ai plus rien à craindre de personne, j'ai fait ce que je pensais être le mieux et je ne laisserai jamais qui que ce soit me persuader du contraire. J'ai pris les décisions que je croyais justes, je n'en regrette aucune.

— Dire la vérité ne me sauvera sûrement pas la vie...

— Peut-être pas, mais tous sauront à quel point tu es importante pour moi, mon enfant.

— *Uncaïl !* gémit-elle en se levant brusquement de sa chaise pour se jeter dans les bras de son oncle.

Le vieil homme la serra tout contre lui, les paupières fermées comme pour contenir ses larmes. Ils demeurèrent ainsi pendant plusieurs secondes et sans que personne n'ose les interrompre. Nous étions tous émus par l'intensité de leurs retrouvailles que nul n'aurait pu prévoir.

— Une attaque ! hurla soudain un garou en débarquant comme un fou dans la salle.

Bonnie et Murdoch se détachèrent, tandis que je me pétrifiais sur ma chaise.

— Des anges noirs ! Ils sont quatre, ils tiennent en otages plusieurs jeunes lupus. D'autres les rejoindront sûrement.

Mes poils se hérissèrent sur mes bras, tandis que

Murdoch bondissait de sa chaise pour se diriger à grands pas vers un couloir où il s'apprêtait à disparaître.

— Alerte maximum ! ordonna-t-il. N'en épargnez aucun !

— Non ! m'écriai-je en me levant aussi. Ils viennent pour nous, ils ne vous veulent aucun mal ! Ils viennent pour nous parce qu'il fait nuit !

Murdoch se figea avant de faire volte-face pour m'observer.

— Que dites-vous ?

Je m'approchai et lui fis face.

— Je ne vous ai pas tout raconté. Murdoch, je vous en prie, ce sont mes amis. Si nous n'étions pas rentrés avant la tombée de la nuit, ils devaient venir nous chercher ici. Par pitié, ils ne reculeront devant rien s'ils pensent que nous sommes en danger. Vous pouvez éviter ça.

Incrédule, il se tourna vers Bonnie pour avoir confirmation.

— Ce qu'elle dit est vrai.

— Très bien. Allons à leur rencontre. Alban, nous ne tentons rien !

— *Mór-fear-faol...*, j'ai bien peur que ce soit trop tard. Ils se battent.

— Par l'Esprit ! m'écriai-je.

— De quel côté ?

— Porte Ouest.

— Que le diable les emporte ! meugla Bonnie. C'est le

dernier endroit où ils devaient aller. L'armée les tuera tous, le cœur de la communauté est là-bas !

— Alors, dépêchons-nous ! nous enjoignit Jeremiah.

Nous nous engouffrâmes tous dans le boyau rocheux et courûmes à travers les galeries.

— Par ici ! nous ordonna Murdoch.

C'était un véritable labyrinthe. Impossible de se repérer, d'avoir une seule idée de la direction que nous prenions. Au fur et à mesure que nous avançons, le décor changeait, devenait plus civilisé, moins rustique, plus habitable. Je n'eus guère le temps d'admirer l'architecture troglodyte, mais je repérai quelques logements sur plusieurs étages qui donnaient sur la vaste cour dans laquelle nous étions en train de courir. L'endroit n'était pas désert, nous commençons à croiser quelques personnes ignorant encore ce qui se passait à l'extérieur. Nous contournâmes un petit lac naturel et longeâmes de nouveau un couloir étroit qui nous fit aboutir en bas d'un escalier immensément haut. Bousculant les quelques personnes que nous croisâmes, nous gravâmes plus d'une centaine de marches avant d'atteindre le premier palier où nous nous arrêtâmes, cependant, elles continuaient encore sur plusieurs niveaux. C'est à ce moment précis que des grognements sourds commencèrent à nous parvenir, me glaçant jusqu'aux os. Nous nous dirigeâmes vers une seconde place, plus petite que la précédente, mais nettement plus

fréquentée. J'aurais dit que nous venions de mettre les pieds dans une sorte d'agora. Quelques échoppes çà et là, un vendeur de viande séchée, un boulanger, un tisseur, un potier, diverses boutiques et une centaine de personnes qui allaient et venaient. Des hommes, des femmes, des enfants... Bien qu'on me l'eût dit, je n'en croyais pas mes yeux. Nous étions dans une véritable cité organisée.

— Que se passe-t-il ? nous hurla une mère qui portait en écharpe un bébé contre son ventre. On entend des cris !

Elle entendait, mais elle ne sentait rien. Pas encore. Les roches constituaient un épais bouclier qui empêchait de repérer la présence du moindre ange noir.

— Ne sortez sous aucun prétexte ! lui ordonna Murdoch. Alban ! Occupe-toi de réunir tout le monde au niveau inférieur. Sans exception ! Vite !

Nous courûmes de plus belle en direction de la sortie. Encore loin ? Toute proche ? J'étais incapable de savoir où nous étions. Nous traversions les galeries qui se faisaient de plus en plus larges, de plus en plus en froides et humides et vides au fur et à mesure que nous avançons vers l'extérieur. Et cette senteur de musc qui s'amplifiait, ces parfums d'épices et de bois de cèdre... Sans même m'en rendre compte, j'avais ralenti ma course. J'étais distancée d'une bonne quinzaine de mètres. On ne m'attendit pas.

— Hannah ! m'appela Christy, essoufflée, qui avait

bien du mal à suivre le rythme.

Elle était derrière moi.

Lentement, je me retournai.

— Tout va bien ? Que t'arrive-t-il ?

Je ne la voyais plus, je ne l'entendais plus. J'étais totalement envahie par les odeurs. Par son odeur. Il était là, quelque part. Tout proche. Je le sentais. Chaque fibre de ma peau le percevait. Tous mes sens étaient en alerte et s'unissaient pour le retrouver.

— Hannah ? cria Christy en se positionnant franchement devant moi.

Hors de contrôle, je la dégageai brutalement de mon passage pour revenir sur mes pas, la faisant tomber lourdement sur le sol caillouteux, sans m'arrêter pour l'aider à se relever. Atteindre mon but. Le débusquer. Il était là !

En démente, je m'élançai à l'aveuglette, ne sachant pas exactement où aller, examinant la foule, louvoyant entre les gens qui se hâtaient à descendre, pressés par les gardes supposés les mettre à l'abri. Puis je stoppai net, au milieu d'eux, obligeant ceux qui étaient derrière moi à me contourner. Ils râlaient, grondaient, me bousculaient, mais je ne bougeai pas d'un pouce.

Leith se tenait à quelques pas de moi. Les mains derrière le dos, la tête haute, le corps solide, la peau embaumant tout, dominant tout, évinçant tout ce qui n'était pas lui. Il était vêtu d'une tunique noire, mi-

longue, à manches courtes, et d'un tartan à dominantes verte, rouge et bleue que je n'aurais jamais cru le voir porter un jour, et ses pieds étaient chaussés de bottes basses en cuir souple et entourées de lanières. Ses cheveux avaient poussé. Il était magnifique. Viril. Sauvage. Il était à moi. Je l'avais retrouvé.

Les yeux inondés de larmes, le cœur sur le point d'exploser, je courus vers lui sans même prononcer son nom.

— Vous n'allez pas dans la bonne direction ! m'arrêta un homme de l'espèce galbro en me retenant par l'épaule.

Mon regard croisa furtivement le sien, je ne voulais pas perdre Leith de vue.

— Lâchez-moi.

— Nous avons des ordres, il vous faut descendre. Mais... mais vous êtes une *faol-cruthaich* !

— Lâchez-moi !

Exaltée, je m'emparai de son poignet, lui tordis le bras à le faire hurler et le projetai de toutes mes forces à plusieurs mètres, au beau milieu des gens qui risquaient sévèrement de s'échauffer. Je me détournai et me dirigeai de nouveau vers Leith. Il avait déjà bien avancé, perdu dans cette foule qui s'épaississait. Les gens commençaient à se bousculer à l'entrée de l'escalier qui les mènerait au niveau inférieur. Leith les suivait docilement le regard fixe.

Était-il enchaîné ? Qui le maintenait ?

Cela m'était impossible à voir.

Alors je forçai le passage. Je bousculai chaque homme, femme, enfant, qui m'empêchait d'avancer, violemment et sans une once de remords. Je me fichais complètement de ce qu'ils étaient, de qui ils étaient. J'avais un seul but à atteindre et plus aucune limite.

— Leith ! hurlai-je enfin.

Il ne m'entendit pas.

Le son de ma voix venait d'être couvert par le bruit d'un cor de chasse.

— Ne poussez pas ! s'égosilla ensuite un homme en tentant de faire de l'espace autour de lui. Vous passerez tous !

Je donnai une ultime poussée, écartai une dernière personne, avançai de trois pas, tendis le bras, étirai les doigts... et le touchai.

Enfin.

La chaleur de son corps, la douceur de sa peau...

— Leith..., Leith...

Sans même le regarder dans les yeux, je tombai à genoux devant lui, encerclai ses cuisses de mes bras et, la tête blottie contre son ventre, je pleurai. Toutes les larmes de mon corps semblaient vouloir me quitter, se libérer, partager ma joie d'avoir retrouvé l'amour de ma vie.

— Comme tu m'as manqué, comme tu m'as manqué..., gémis-je. J'ai cru ne jamais te revoir, j'ai cru... j'ai cru que tu étais mort !

Les joues inondées par mes pleurs, le nez rougi et la gorge douloureuse, je levai la tête pour le contempler. Il me dévisageait aussi, les sourcils froncés, ses magnifiques yeux verts scintillant de stupeur, comme s'il ne réalisait pas, comme s'il ne s'était plus attendu à moi.

— Je suis là... je suis là, murmurai-je en me frottant contre lui.

Ses mains vigoureuses se posèrent sur mes biceps et me forcèrent à me relever.

Je me redressai lentement, respirant l'odeur de son parfum, humant le sucre de sa peau.

Je lui fis complètement face et ne le quittai pas des yeux. Lui non plus ne semblait pas vouloir détourner le regard. Il me sondait, m'examinait, pénétrant mon âme autant que mon cœur et mon esprit, remettant dans l'ordre tout ce qui ne tournait pas rond chez moi, depuis des jours et des jours, me restituant tout ce qu'on m'avait volé. Qui j'étais, qui je deviendrais.

Comme je l'aimais.

— Mon amour...

Ses pupilles s'étrécirent. Il ouvrit la bouche, puis la referma.

C'est là que je l'aperçus, juste derrière, cette galbro mince et presque aussi grande que Leith. Elle m'observait par-dessus son épaule. Elle avait les yeux les plus étranges et hypnotiques que je n'avais jamais vus. Dorés et ourlés de cils interminables, épais et noirs, tout comme

ses longs cheveux. Elle était belle et elle me méprisait.

Doucement, elle posa une main sur l'épaule de Leith et lui susurra quelque chose à l'oreille que je ne compris pas. Puis, elle me gratifia d'un sourire sarcastique.

Leith ne réagissait pas à moi.

Pas un son.

Pas un geste.

Que se passait-il ?

— Leith...

Il plissa les paupières, pencha la tête de côté et recula d'un pas pour mieux m'observer.

— Qui êtes-vous ?

Et mon cœur s'arrêta.

Remerciements

À première vue, quand on discute avec un écrivain, et qu'on a aimé son œuvre, on a envie de le féliciter pour le travail accompli – souvent dans une schizophrénie de douleur et de plaisir mêlés, avouons-le – et on s'imagine à tort que les louanges lui reviennent de plein droit. Mais comme toujours, écrire une histoire n'est jamais le fait d'une seule personne. C'est la raison pour laquelle je tiens à remercier celles qui m'ont été d'un immense secours, d'un soutien plus grand encore, et qui ont fait que ce livre existe. Tout simplement.

Chapeau bas à Augustin Popescu, talentueux dessinateur de bd que je vous invite à découvrir, pour ses innombrables traductions et son avis éclairé sur ce magnifique pays qu'est la Roumanie. Il faut que tu le saches, sans toi, les descriptions contenues ici n'auraient pas eu la même saveur.

À ma petite Élodie Zappia, un concentré d'énergie et d'ondes positives, qui m'a portée tout au long de cette longue période de doutes qui précède l'écriture, quand il

est temps de se relire et de se faire relire, quand on est convaincu qu'on a été très mauvais et que la terre entière nous montrera du doigt. Merci ! Encore merci !

À Sissi. Tu as fait ton grand retour ici, mais tout le monde le sait, toi et moi, on ne s'est jamais vraiment quittées. Tu es fidèle et avisée. Les étoiles de Noss Head n'aurait pas la même portée sans ton regard extérieur.

À la famille Lafleur, cette exceptionnelle équipe d'éditeurs qui a décidé de poursuivre l'aventure avec un tome quatre et de me faire confiance. J'ai beaucoup de chance de pouvoir travailler avec vous.

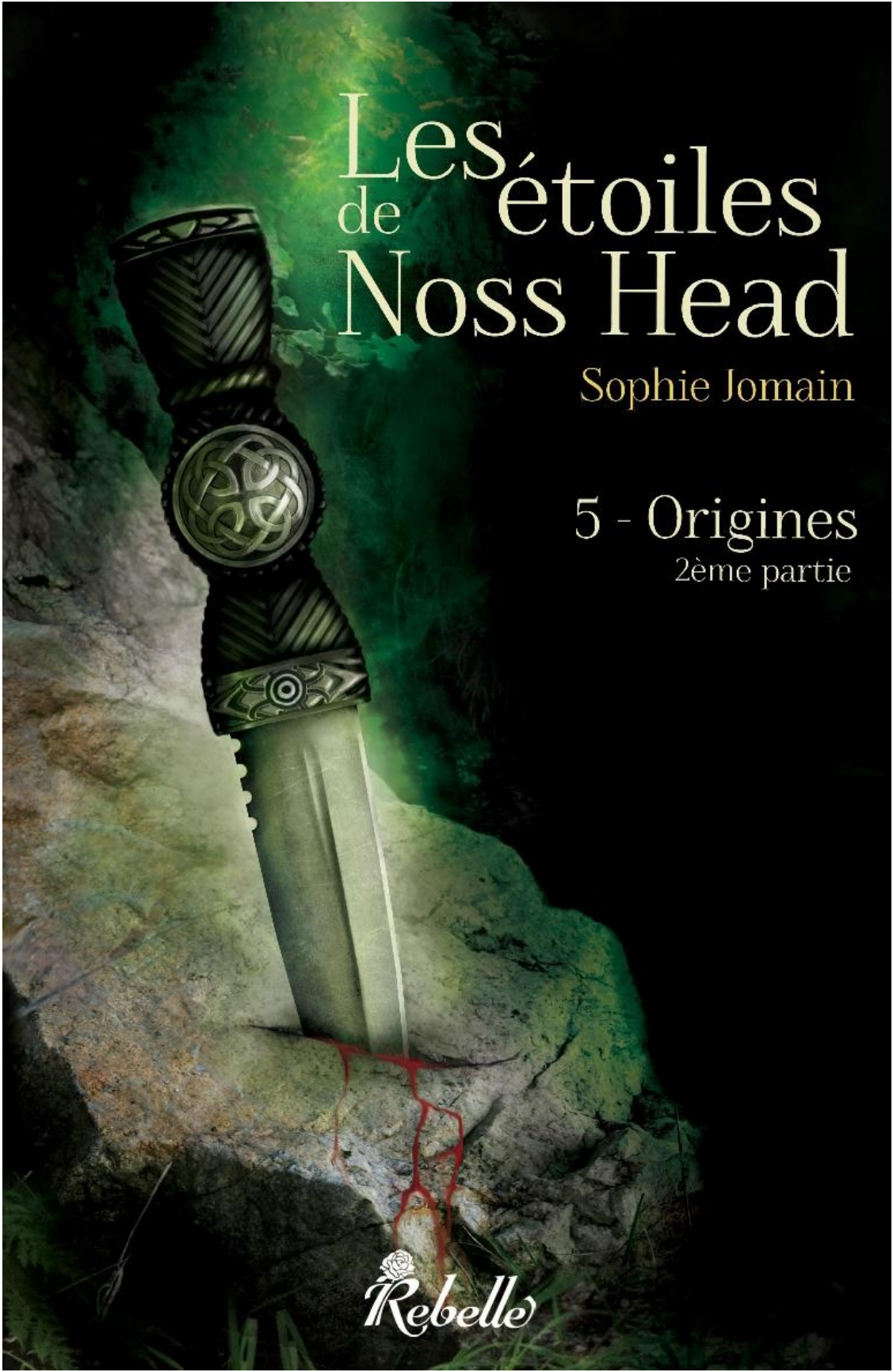
Et enfin, à mon mari, Christophe, et à ma fille, Lou. Quand finirez-vous par en avoir assez de me voir cloîtrée dans ce fichu bureau, des heures durant ? Par pitié, pas tout de suite, attendez au moins la fin du tome cinq si vous tenez à ma peau ! Je vous aime.

Ps : Ne croyez pas que je vous ai oubliés, vous qui me suivez depuis le début ou vous qui me découvrez. Merci d'être là ! Smouch, les Mordus !

[{1}](#) BlackBerry Messenger

[{2}](#) Jeune fille en gaélique écossais.

[{3}](#) Petit accotement semi-circulaire servant à se rabattre pour laisser passer le véhicule arrivant en face. En Écosse, ce type d'aménagement est présent sur toutes les routes à une voie.



Les
de étoiles
Noss Head

Sophie Jomain

5 - Origines
2ème partie


Rebelle

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou

reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. » Pour les publications destinées à la jeunesse, la Loi n°49-956 du 16 juillet 1949, est appliquée.

© Rebelle Éditions, 2014.

ISBN : 978-2-36538-252-6

ISSN : 2256-8301

Rebelle Éditions
29 avenue des Guineberts
03100 MONTLUÇON

www.rebelleeditions.com

LES ETOILES
DE NOSS HEAD

5 - ORIGINES

Deuxième partie

Sophie JOMAIN

Rebelle Éditions (2014)

*Vous n'existez pas,
Pourtant, j'ai l'impression de vous avoir toujours connus.
Vous êtes en moi,
Vous êtes moi,
Ce dernier tome, je vous le dédie.
À vous, mes héros de papier.
Leith et Hannah.*

Note de l'auteur :

Si la montagne de *Ben Hope* abrite un certain nombre de failles et de cavités, il n'est pas avéré que celles-ci soient occupées, et encore moins aménagées d'habitations troglodytes. La cité souterraine garolle a été imaginée par l'auteur pour les besoins de l'histoire. De la même manière, l'utilisation du gaélique ne signifie nullement que les membres de la Communauté du Sutherland ne parlent que cette langue, elle est utile pour désigner des termes issus de la tradition garolle. L'anglais est la langue qu'ils pratiquent quotidiennement.

D'autre part, afin de permettre aux lecteurs de mieux apprécier la lecture, les notes de bas de page ont été limitées. Pour plus de précision sur les termes gaéliques, ou propres à l'histoire, l'auteur propose un glossaire en fin d'ouvrage.

Note de l'édition :

Pour les besoins de l'eBook, tous les accents ont été retiré des mots étrangers (gaélique et roumain)

Prologue

À la fin du tome précédent...

Leith se tenait à quelques pas de moi. Les mains derrière le dos, la tête haute, le corps solide, il embaumait tout, dominait tout, évinçait tout.

Il était magnifique. Viril. Sauvage. Il était à moi. Je l'avais retrouvé.

Les yeux inondés de larmes, le cœur sur le point d'exploser, je courus vers lui sans même prononcer son nom.

— Vous n'allez pas dans la bonne direction ! m'interpella un garde galbro en me retenant par l'épaule.

Mon regard croisa furtivement le sien, je ne voulais pas perdre Leith de vue.

— Lâchez-moi.

— Nous avons des ordres, il vous faut descendre. Mais... mais vous êtes une *foal-creutair* !

— Lâchez-moi !

Exaltée, je m'emparai de son poignet, lui tordis le bras à le faire hurler, et le projetai de toutes mes forces à plusieurs mètres, au beau milieu des habitants qui

risquaient sévèrement de s'échauffer. Je me détournai et me dirigeai de nouveau vers Leith. Il avait déjà bien avancé, perdu dans cette foule qui s'épaississait. Les gens commençaient à se bousculer à l'entrée de l'escalier qui les mènerait au niveau inférieur. Leith les suivait docilement, le regard fixe.

Était-il enchaîné ? Qui le maintenait ?

Alors, je forçai le passage. Je bousculai chaque homme, femme et enfant qui m'empêchait d'avancer. violemment et sans une once de remords. Je me fichais complètement de ce qu'ils étaient, de qui ils étaient. J'avais un seul but à atteindre et plus aucune limite.

— Leith ! hurlai-je enfin.

Il ne m'entendit pas. Le son de ma voix venait d'être couvert par celui d'une corne de brume.

— Ne poussez pas ! s'égosilla un homme en tentant de faire de l'espace autour de lui. Vous passerez tous !

Je donnai une ultime poussée, écartai une dernière personne, avançai de trois pas, tendis le bras, étirai les doigts... et le touchai.

Enfin.

La chaleur de son corps, la douceur de sa peau...

— Leith..., Leith...

Sans même le regarder, je tombai à genoux devant lui, encerclai ses cuisses de mes bras et, la tête blottie contre son ventre, je pleurai.

Toutes les larmes de mon corps semblaient vouloir me

quitter, se libérer, partager ma joie d'avoir retrouvé l'amour de ma vie.

— Comme tu m'as manqué, comme tu m'as manqué..., gémis-je. J'ai cru ne jamais te revoir, j'ai cru... j'ai cru que tu étais mort !

Les joues inondées par mes pleurs, le nez rougi et la gorge douloureuse, je levai la tête pour le contempler. Il me dévisageait aussi, les sourcils froncés, ses magnifiques yeux verts scintillant de stupeur comme s'il ne réalisait pas, comme s'il ne s'était pas attendu à me voir.

— Je suis là... je suis là, murmurai-je en me frottant contre lui.

Ses mains vigoureuses se posèrent sur mes biceps, et me forcèrent à me relever.

Je me redressai lentement, respirant son parfum, humant le sucre de sa peau.

Je lui fis complètement face et ne le quittai pas des yeux. Lui non plus ne semblait pas vouloir détourner le regard. Il me sondait, m'examinait, pénétrant mon âme autant que mon cœur et mon esprit, remettant dans l'ordre tout ce qui ne tournait pas rond chez moi depuis des jours et des jours, me restituant tout ce qu'on m'avait volé.

Comme je l'aimais.

— Mon amour...

Ses pupilles s'étrécirent. Il ouvrit la bouche, puis la referma.

C'est là que je l'aperçus, juste derrière, cette femelle Galbro mince et presque aussi grande que lui. Elle m'observait par-dessus son épaule. Elle avait les yeux les plus étranges et hypnotiques que je n'avais jamais vus. Dorés et ourlés de cils interminables, épais et noirs tout comme ses longs cheveux. Elle était belle, et elle me méprisait.

Doucement, elle posa une main sur l'épaule de Leith et lui susurra quelque chose à l'oreille que je ne compris pas. Puis, elle me gratifia d'un sourire sarcastique.

Leith ne réagissait pas à moi.

Pas un son.

Pas un geste.

Que se passait-il ?

— Leith...

Il plissa les paupières, pencha la tête de côté et recula d'un pas pour mieux m'observer.

— Qui êtes-vous ?

Et mon cœur s'arrêta.

Chapitre 1

Je sentis mes jambes se dérober sous moi et mon cœur ralentir de stupeur.

Il ne me reconnaissait pas.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

— Leith..., gémis-je, en proie à une panique indomptable. C'est moi..., Hannah.

Son regard semblait si incertain, si dérouté que j'eus la sensation que mon corps se déchirait de toute part. Il ne me reconnaissait pas !

— Toi ! Viens par ici ! gronda quelqu'un derrière moi.

La voix était indéniablement menaçante. Je l'ignorai.

Leith... Je voulais comprendre. Ses beaux yeux verts ne brillaient plus du même éclat. Pourquoi ne se souvenait-il pas de moi ? Par l'Esprit, c'était une ruse ! Il faisait exprès de ne pas me reconnaître, ce n'était pas possible ?

La femme qui l'accompagnait se colla un peu plus à lui et ramena sa joue tout contre la sienne avant de lui parler à voix basse. Mon regard suivit la main de Leith qui, dans un geste rassurant, venait de s'emparer de celle de cette créature. Qui était cette fille ? Je cherchai une explication dans les yeux de Leith et n'en trouvai aucune.

Il agissait comme si je ne représentais rien pour lui. J'avais mal, tellement mal. Dans ma poitrine, mon cœur vrombissait de douleur.

Soudain, un guerrier crinos arriva de côté et m'agrippa le bras avant de me bloquer brutalement les mains dans le dos. J'étais tellement sous le choc que sur le moment, je ne fis aucun geste pour me défendre, refusant catégoriquement de perdre Leith de vue. Or, lorsque je sentis que le Crinos voulait que je me tourne face à lui, je me débattis comme une diablesse, remuant des épaules violemment pour qu'il me libère.

— Lâchez-moi !

Il me fit une clé de bras, si bien que je cessai de m'agiter et hurlai de douleur. Il m'obligea à plier les jambes et à me coucher face contre terre. Je m'entaillai profondément la joue contre la roche rugueuse et levai des yeux implorants sur Leith.

Indigné par la façon dont j'étais traitée, mais finalement peu concerné, il fronça simplement les sourcils.

— Tu te crois maligne, *faol-creutair* [Ⓜ] ? se moqua le Crinos en appuyant lourdement un genou entre mes omoplates. Tu penses pouvoir t'en prendre aux gens qui vivent ici ? Tu rigoleras moins une fois emprisonnée ! C'est la seule manière de contrôler les créatures comme toi. Vous ne devriez même pas exister !

Il était immense et pesait sur moi de tout son poids,

me coupant tous mes moyens. À bout de forces, plus psychologiques que physiques, je résistai faiblement.

— Leith...

— Merci, guerrier, minauda la Galbro en me considérant avec dégoût. Si ça se trouve, elle est de mèche avec ceux qui nous attaquent. On ne peut pas la laisser en liberté. Il y a tellement d'innocents ici. Des femmes, des vieillards, des enfants...

Elle énuméra une longue liste de toutes les raisons pour lesquelles je devais être tenue enfermée, mais je ne l'entendais plus. Je ne la voyais plus. Je n'avais d'intérêt que pour Leith qui ne semblait pas comprendre ce que je lui voulais. J'avais l'impression de perdre pied, que tout ce à quoi je m'étais désespérément accrochée ces derniers jours m'échappait. J'étais son âme sœur... Il ne pouvait pas ne pas se souvenir de moi... Si je n'étais plus rien pour lui, que me restait-il ? Je voulais mourir.

J'étais effondrée. Mes muscles se relâchèrent d'un coup et un gémissement de pure souffrance s'échappa de mes lèvres. Devant ma capitulation, le guerrier me remit sur mes pieds.

— Elle n'ennuiera plus personne. En attendant, descendez avec les autres, leur ordonna le Crinos.

Puis il me poussa brutalement en avant.

— Bouge !

Non !

Je résistai, freinai des quatre fers, et me braquai de

toutes mes forces.

— Leith ! C'est moi, Hannah ! Je suis ton âme sœur ! Je suis ton âme sœur ! Leith ! hurlai-je, tandis que le Crinos resserrait cruellement sa poigne et m'obligeait à avancer.

Je me débattis un peu plus, jusqu'à ce qu'une douleur épouvantable m'immobilise et que le Crinos me ramène contre sa poitrine nue. D'une simple torsion du poignet, il menaçait de me démantibuler le bras et l'épaule. Je ne pouvais plus bouger, ne parvenant qu'à laisser filer des sons inarticulés tant j'avais mal.

— Si tu ne te calmes pas, je t'arrache les membres, vermine ! Avance !

Les gens se pressaient autour de nous, se tassaient pour rejoindre l'étage inférieur. Je les distinguais à peine. J'étais si désorientée. Tout en titubant, je tournai la tête vers Leith, il continuait à m'observer. Des larmes roulèrent sur mes joues, silencieuses, douloureuses et plus suppliantes que ne pourrait jamais l'être le moindre mot, mais Leith semblait ne pas les voir, ne pas comprendre. Il plissa le front, secoua le menton d'un air navré, et se laissa entraîner par la belle Galbro. Mes forces m'abandonnèrent totalement. Si bien que je crus ne plus être capable de marcher, de faire fonctionner le moindre muscle.

— Leith..., murmurai-je dans un sanglot.

De sa main libre, le guerrier me força à regarder droit

devant moi.

— Tu auras bien le temps de prier ce Leith dans ta cellule, *faol-creutair* !

Il ricana et imprima une violente poussée entre mes épaules.

La vue plus trouble que si je m'étais trouvée au cœur d'un brouillard épais, je ne discernais plus rien. Ni où j'étais ni où j'allais. Le désespoir m'engloutissait aussi sûrement que la tristesse qui m'avait tendu les bras. J'étais plus anéantie que lorsque j'avais été transformée en Ange Noir et que je pensais avoir définitivement perdu mon humanité. Je ne voyais plus l'ombre d'un espoir. Je trébuchai sur l'aspérité du sol et manquai de tomber à genoux. Le Crinos me redressa sans ménagement et bifurqua en direction d'un passage étroit devant lequel se tenait un garde galbro. Il s'écarta pour nous laisser passer, mais juste avant que nous nous engouffrions dans le boyau, la voix de Leith retentit derrière nous.

— Attendez !

Le guerrier nous fit faire volte-face tandis que Leith s'avavançait d'une démarche déterminée pour franchir les quelques mètres qui nous séparaient. Mon cœur s'emballa et, l'espace d'un instant, l'espoir rejaillit.

— Que veux-tu ? demanda le Crinos qui s'impatientait.

Leith me désigna du menton.

— Lui parler.

— Tu crois que je n'ai que ça à faire, Lupus ? Je suis un guerrier, je devrais être occupé à autre chose qu'à faire régner l'ordre ! C'est à cause de vous que je perds mon temps ! Tu as vu que cette créature a consciemment agressé un membre de notre communauté. Ces vermines sont instables. Allez ! Il y a du grabuge dehors. Retire-toi au sous-sol comme tout le monde et laisse-moi la conduire dans les cachots !

— Juste une minute, s'il vous plaît, insista Leith en prenant le ton déterminé que je lui connaissais bien. C'est manifestement par ma faute que cette personne est devenue violente. J'aimerais savoir pourquoi. Ce ne sera pas long.

Contre toute attente, exaspéré et convaincu qu'on ne lui ficherait pas la paix, le Crinos hocha la tête avant de me fusiller d'un regard noir. Il raffermi sa prise autour de mes poignets et me ramena contre son torse pour approcher sa bouche de mon oreille.

— Tiens-toi tranquille, compris ?

J'acquiesçai silencieusement et abaissai les paupières dans l'attente douloureuse de ce que Leith allait me dire.

— Mademoiselle..., commença-t-il dans un murmure.

Je n'amorçai pas un geste, ne fis pas un mouvement pour affronter ce visage qui n'avait plus aucun souvenir du mien. Alors il insista.

— Mademoiselle, s'il vous plaît. Levez les yeux.

J'essayai de contrôler ma respiration et obtempérai. Il

ne me quittait pas du regard, et me dévisageait avec une expression toute nouvelle pour moi : de la commisération. Je distinguais à peine ses traits à travers le rideau de larmes qui entamaient ma résistance comme de l'acide. Je gonflai les narines, pris de l'air par à-coups, me mordis l'intérieur des lèvres jusqu'au sang et parvins à ne pas éclater en sanglots bruyamment. La réalité se heurtait à mon esprit meurtri, me répétant inlassablement que Leith ne se souvenait pas de moi, que je n'étais qu'une étrangère pour lui, qu'il fallait que je l'accepte. Mais personne, pas même mon inconscient ne venait me dire pourquoi. Pourquoi ne lui restait-il rien de mon odeur, de mon aura, de nos moments partagés, de notre amour ? Même le pendentif femme-Loup que je lui avais offert un jour, il ne le portait plus. Rien ne nous rattachait l'un à l'autre. C'était comme s'il avait balayé d'un revers de la main toute sa vie passée. Jamais, braver son regard n'avait été aussi douloureux. J'étais en train de mener le pire combat de mon existence, un combat contre moi-même. Ma résilience menaçait de rompre. Suicidaire, elle ne tenait qu'à un fil alors que je tentais de m'y agripper coûte que coûte pour m'en sortir. Une part de ma conscience m'y obligeait. Elle voulait que je survive. Y parviendrais-je seulement ?

— Je ne suis pas celui que vous croyez. Je ne vous connais pas. Vous m'avez pris pour quelqu'un d'autre, dit Leith de sa voix douce et profonde qui me fit l'effet de

mille balles tirées en pleine poitrine.

Et chacun de ses mots m'atteignit comme autant de couteaux plantés dans le cœur. Je manquais d'oxygène. Tandis que mes poumons se contractaient, mon corps se craquelait de l'intérieur. La souffrance m'assaillait si violemment que j'avais du mal à garder l'équilibre. Alors, malgré moi, je me laissai aller contre le guerrier pour ne pas m'effondrer.

— Je suis sincèrement désolé, termina Leith en me regardant droit dans les yeux. J'espère que vous retrouverez la personne que vous cherchez.

Dans son regard, j'essayai de puiser un quelconque message, n'importe quel signe qui m'aurait prouvé que tout ceci était une fable, que Leith savait parfaitement ce qu'il faisait, qu'il jouait la comédie, que j'étais toujours celle qu'il aimait, celle que l'Esprit avait unie à lui. Mais rien. Je n'y trouvai rien d'autre que de la pitié. J'étais brisée. Je n'étais que souffrance. Agonie.

Un gémissement de douleur s'échappa de mes lèvres quand il me tourna le dos pour rejoindre la femme aux yeux dorés qui l'attendait impatiemment. Alors je perdis tous mes moyens. L'agressivité déferla sur moi comme une lame de fond.

— Lâchez-moi, lâchez-moi ! hurlai-je en tentant de me dégager. Leith ! Leith ! Ne pars pas ! C'est moi, Hannah ! Leith ! Ne pars pas !

Le Crinos me tira violemment en arrière et me força à

avancer de nouveau.

— Reste tranquille, *faol-creutair*. Ne m'oblige pas à te briser le cou et à expliquer à mes supérieurs que c'était parce que tu devenais incontrôlable.

Les nerfs sous ma peau étaient à vif, ils crépitaient. Mes muscles étaient tendus et endoloris, mon souffle erratique. La bête en moi voulait surgir pour évacuer la souffrance qui s'était emparée de chaque fibre de mon être. Alors, pour la première fois depuis que j'étais devenue un Lupus, je ne maîtrisai plus mon corps. Tandis que nous rejoignons le couloir sombre sous les roches, je fermai les yeux et courbai la nuque. En une poignée de secondes, ma colonne vertébrale s'étira, s'arrondit, les os de mes membres se raccourcirent, se modifièrent, et ma peau se pigmenta avant de se recouvrir de poils gris. Les vêtements de lin et de coton qu'on m'avait prêtés volèrent en éclats. Délivrée de mon enveloppe humaine et de l'emprise du Crinos qui, stupéfait, peinait à savoir comment réagir, je me précipitai dans la foule. Surpris, les gens s'écartèrent pour me laisser passer.

Les sens libérés et décuplés, l'esprit plus clair, je reçus de plein fouet l'odeur des Anges Noirs qui provenait de l'extérieur. En une demi-seconde, je compris. Tandis que je cherchais désespérément à retenir Leith, mes amis étaient en train d'affronter la ligne de défense crinos pour nous retrouver, Bonnie, Al, Jeremiah et moi. Ils avaient sciemment plongé au cœur de la bataille avant que

Murdoch, le chef suprême de la Communauté du Sutherland, n'ait eu le temps d'intervenir.

Darius, Gwen, Grigore, Pitt... Ils risquaient davantage leur vie que les membres de la Meute qui les accompagnaient. Ils étaient les ennemis naturels des loups et ces derniers demeuraient bien plus nombreux qu'eux, assoiffés de sang, et d'une puissance inouïe.

J'étais sur le point de les rejoindre lorsque j'entendis quelqu'un hurler mon nom.

— Hannah ! Bon Dieu, Hannah ! Sors d'ici ! Vite ! Va-t'en !

Je vis Christy courir dans ma direction au moment où des cris de panique retentissaient dans la grotte. Le guerrier qui m'avait tenue en respect venait de prendre forme animale et fonçait droit sur nous. Les hommes, les femmes et les enfants s'éparpillaient comme une nuée de moineaux, semblant vouloir fuir au plus vite et tenter d'échapper à sa fureur. Le Crinos était des leurs, mais ces gens étaient effrayés. Le temps et la réalité n'existent pas pour un Crinos dans son corps de bête. Il suit son but, prêt à éliminer quiconque se mettrait en travers de son chemin. Il pourrait tuer père et mère sans discernement aucun. Et cette fois, l'objectif c'était moi. Avant qu'il ne nous atteigne, je me jetai sur Christy et glissai ma tête entre ses jambes. Elle enroula ses bras autour de mon cou, s'agrippant de toutes ses forces à mes longs poils, puis je me ruai vers l'extérieur, ne comptant que sur mes

sens pour trouver la sortie. Il y avait des tunnels partout, constituant, hélas, un labyrinthe que le Crinos avait l'avantage de connaître par cœur. Ma force à moi était d'être plus rapide, et même avec Christy sur le dos, je courrais plus vite que lui. Devinant que notre poursuivant n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres, je redoublai d'efforts et me propulsai dans un goulot rocheux à peine éclairé, priant l'Esprit de toutes mes forces pour que Christy se mette en boule, s'accroche solidement et ne tombe pas. Derrière nous, on entendait le guerrier renâcler. J'accélérai comme si j'avais le diable aux trousses, évitant soigneusement de trop me coller aux parois pour ne pas blesser Christy qui se tenait à moi avec l'énergie du désespoir. Pour me faciliter la tâche et éviter de se cogner, elle s'abaissa complètement contre mon échine et moula sa poitrine à ma colonne vertébrale, la tête légèrement relevée pour garder un œil sur notre direction.

— Par ici ! cria-t-elle en désignant une large embrasure cintrée et aménagée à même la roche. Droit devant nous !

Je la traversai et nous aboutîmes sous une immense voûte naturelle amplement éclairée par des torches murales et occupée par quelques gardes galbros cachés sous leur cape rouge. Ils nous suivirent des yeux avec stupéfaction, ne saisissant pas très bien ce qui était en train de se passer. Devant nous, à une dizaine de mètres,

se trouvait la sortie, masquée par de gros rochers, de telle façon que la grotte n'était pas repérable depuis l'extérieur. Au-delà, c'était la nuit absolue, le soleil était couché depuis longtemps. Le Crinos rugit. Je compris, à la réaction des Galbros, qu'il venait de donner l'alerte. La seconde d'après, une herse métallique sortie de nulle part commença à descendre pour nous barrer le passage. Sans m'arrêter, j'évaluai la distance et redoublai de vitesse, poussant mes muscles au-delà de leurs limites, déterminée à mettre Christy hors de danger. Il me restait moins de trois mètres à parcourir quand je fus violemment tirée par la queue, et je me retrouvai à piler tout net. Christy fit un vol plané en avant et retomba lourdement de l'autre côté de la grille.

Un glapissement de douleur s'échappa de ma gorge tandis que je me retournais pour mordre le Galbro qui refusait de me libérer. Il m'évita d'un bond de côté sans me lâcher, puis, réalisant qu'il ne parviendrait pas à me maîtriser seul, un de ses semblables se transforma, se jeta sur mon dos et m'entoura l'échine de ses longs bras maigres afin de me déstabiliser. Je me débattis tant et si bien que je parvins à le faire basculer, obligeant le premier à me libérer. Hélas, j'eus à peine le temps de souffler. Je me retournai et, avec effroi, je vis le Crinos fondre sur moi. Il était si grand, si massif, qu'il me fit l'effet d'un bulldozer prêt à tout écraser. La gueule béante et écumant de rage, il m'attrapa par le cou d'une main et

me souleva de terre comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume. J'eus beau essayer de me tortiller, il était trop fort. Beaucoup trop fort pour moi. Il me comprimait la trachée, les veines jugulaires, et déjà, l'oxygène me manquait. Il ne fallut pas longtemps pour que des taches noires apparaissent devant mes yeux et m'aveuglent. Irrémédiablement, je perdais peu à peu connaissance, ayant à peine conscience qu'un loup blanc venait de se jeter à la gorge de mon agresseur pour le mordre. La bête finit par me libérer et je m'écroulai sur le sol froid et humide, à bout de souffle et de forces. Puis, avant de sombrer totalement, mon corps reprit forme humaine.

— Hannah ? entendis-je tout proche de moi.

Lentement, j'ouvris les yeux et découvris le visage flou de Christy qui se dessinait devant moi. Doucement, elle passa une main apaisante sur mon front.

— C'est terminé. Murdoch est arrivé à temps. Seigneur, le Crinos aurait pu te tuer.

Je fermai les paupières pour me ressaisir et observai de nouveau la sorcière. Lorsque ma vue fut moins trouble, je levai la tête et détaillai le chef des loups. Le visage buriné encadré de cheveux blancs coupés courts, son regard vert fixé sur moi, il se tenait bien droit devant nous, l'air dur et implacable. Chaussé de bottes fourrées en cuir, Murdoch était torse nu, uniquement vêtu d'un kilt

aux couleurs de la communauté – vert, rouge et bleu –, et d'un tartan jeté en travers de ses larges épaules. Rien d'ostentatoire dans sa tenue, à part peut-être les cinq anneaux d'argent finement ouvragés qu'il portait à la main droite. Bien qu'il eût atteint les soixante-dix ans au moins, son corps était resté ferme et massif. Cet homme dégageait une aura irradiant de puissance et d'autorité que sa tenue rendait plus sauvage encore. Rares devaient être ceux qui avaient osé le défier. Je resongeai avec admiration qu'il détenait même le pouvoir d'arrêter la fureur des Crinos lorsqu'ils étaient sous leur forme animale. Je l'avais vu faire dans la salle d'armes, après que j'eus tué Darren.

J'essayai de me relever, instantanément arrêtée par un mal de crâne lancinant.

— Restez tranquille, *faol-ur*^[2], m'ordonna le Loup Suprême. Nous avons bien assez de blessés comme ça. Facilitez-nous la tâche, vous voulez bien ?

Je fermai les yeux avec force afin de recouvrer mes moyens. Je ne percevais aucune odeur, je ne voyais pas encore parfaitement et j'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles. Chacun de mes membres était suffisamment engourdi pour que je n'éprouve aucune sensation particulière. Je me laissai aller quelques secondes et rouvris les paupières. Christy m'observait toujours.

— Jeremiah, Al... Bonnie... les... autres ? réussis-je à

murmurer.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas, Hannah. Ils sont toujours dehors.

— Ils vont bien, m'assura Murdoch. Quant à vous, vous pouvez vous enorgueillir de l'avoir échappé belle.

Je parvins à me redresser complètement sur les coudes, et pris conscience de mon état. J'étais couchée à même la pierre, entièrement nue. Quant au guerrier Crinos qui m'avait poursuivie, il était sérieusement amoché. Il prenait appui contre la paroi rocheuse et se faisait soigner par une femelle Galbro. Il était couvert de sang, mais toujours en vie. Autour de nous, des femmes s'affairaient à porter des brocs d'eau et des linges propres à l'extérieur, tandis que Murdoch se tenait debout devant moi, la mine sévère, m'offrant le regard de quelqu'un qui était à bout de nerfs. Épuisée, je me laissai lourdement tomber sur le sol avant de me rendre compte que si je ne m'étais pas cogné la tête, c'était que quelqu'un la soutenait.

Et il ne s'agissait pas de Christy.

Je levai davantage le menton, mes yeux croisèrent ceux de Leith.

— Vous avez apparemment retrouvé celui que vous cherchiez, dit Murdoch, fataliste.

Incapable de proférer un mot, tant j'étais surprise, je me contentai de pincer les lèvres qui commençaient déjà à trembler.

— *Mor-fear-faol*^{3}, je ne connais pas cette jeune femme, l’informa poliment Leith en faisant délicatement reposer ma tête sur le sol.

Christy m’adressa un regard compatissant, tandis que Murdoch fronçait les sourcils.

— Toutefois, vous n’avez pas hésité à la sauver.

Leith ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt, comme s’il était lui-même déconcerté par cette réalité. Murdoch le considéra avec attention.

— Comment vous appelez vous ?

Leith se mit debout dans sa glorieuse nudité, totalement à l’aise comme l’étaient la plupart des garous dans pareille situation. Je connaissais son corps par cœur, pourtant je me sentis contrainte de détourner les yeux, comme si le fait qu’il ne se souvienne pas de moi m’interdisait de le contempler ainsi.

— Mon nom est Alan Kerr, *Mor-fear-faol*.

— Ton nom est Leith Sutherland, le contredis-je en me redressant alors qu’une femme nous tendait à chacun un drap de lin pour nous couvrir. Tu es le fils de Jeremiah et Rose Sutherland. Alan Kerr, ce n’est pas toi !

Leith secoua la tête et enroula le linge autour de ses hanches.

Il était toujours aussi magnifique, merveilleusement bien bâti, fort et ténébreux, mais il ne savait plus qui il était. Mon cœur recommença à me faire mal en se comprimant, je respirai par à-coups pour en contrôler la

douleur plus vive qu'une brûlure. Les sourcils froncés, je me levai et me drapai avec le lin avant d'en récupérer les pointes supérieures pour les nouer autour de mon cou, comme je l'aurais fait avec un paréo. En me voyant faire, la femme près de nous écarquilla de grands yeux comme si elle n'avait jamais vu personne s'accoutrer de cette façon.

— Hannah ? me demanda Leith d'une voix étrangement douce. C'est comme ça que vous vous appelez, n'est-ce pas ?

Je lui fis signe que oui.

— Je regrette, Hannah. Je ne suis pas celui que vous pensez. Je n'ai même aucune idée de qui est ce Leith Sutherland. Aurait-il un rapport avec Fillan Sutherland, celui qui a divisé la communauté il y a des siècles ?

Je l'observai sans dire un mot. Il avait l'air si sûr de lui. Si la situation n'avait pas été aussi tragique, j'aurais pu en rire. Leith et son père étaient tellement fiers que Fillan soit leur ancêtre ! Ils en parlaient souvent, adulaient son geste héroïque bien davantage que tous les membres de la Communauté du Monde Libre.

Murdoch croisa les mains sur sa poitrine pour considérer Leith avec suspicion.

— Et moi, Alan Kerr, je ne sais pas non plus qui vous êtes. Quand êtes-vous arrivé ici, mon garçon ?

— Il y a une dizaine de jours.

— C'est exactement la période où tu as disparu,

Leith ! grondai-je. Bon sang, mais que t'est-il arrivé ? Pourquoi ne te souviens-tu de rien ? Tu es Leith Sutherland, étudiant en quatrième année d'Histoire de l'art à St Andrews. Au demeurant, tu es mon âme sœur !

Il secoua la tête.

— Non.

— Oh, crois-moi sur parole, je n'invente rien, le *mor-aotrom*⁴³, je l'ai vécu avec toi ! Nous étions sur le phare de Noss Head, à Wick, la ville où tu es né. Nom d'un chien ! Tu ne peux pas avoir perdu la mémoire à ce point ! C'est un cauchemar, je vais me réveiller !

Il eut l'air sincèrement affligé, ce qui me rendit doublement folle de colère.

— Je suis désolé de devoir vous contredire, s'excusa-t-il pour la énième fois, mais si l'Esprit s'était posé sur moi, je le saurais. Vous n'êtes pas mon âme sœur, mademoiselle.

Mademoiselle ? J'aurais pu hurler tant ses mots me déchiraient la poitrine.

— Qui est cette fille avec qui tu étais tout à l'heure ? aboyai-je. Tu penses peut-être que c'est elle ton âme sœur ?

Il plissa les paupières, comme piqué au vif.

— C'est ma compagne. L'Esprit ne nous a pas encore révélé l'un à l'autre.

— Et pour cause ! ne pus-je m'empêcher de cracher.

Son regard se fit plus noir que les ténèbres et je m'en

moquais royalement.

— Tu penses que tu es venu ici de ton plein gré, Leith ? Eh bien, non, grinçai-je. On a dû te cogner un peu trop fort sur la tête ! Tu as été enlevé, Leith. Enlevé ! C'est le père de John Slater qui a tout manigancé. Par vengeance, par simple vengeance. Pour que son fils prenne ta place au sein de la Meute !

Il conserva un visage impassible. Mais il y avait quelque chose de différent dans son regard. Quelque chose que je n'arrivais pas à définir, que je ne lui avais jamais vu jusque-là et qui le rendait plus froid que la glace.

— Vous faites erreur et je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez. Shona et moi sommes venus jusqu'ici pour être enseignés par la Communauté. Nos deux familles en sont de fervents défenseurs.

Cette fois, je fus incapable de retenir un rire cynique.

— Par l'Esprit, Leith ! Qu'est-ce que tu racontes ? C'est tout le contraire. Tu es le descendant de Fillan Sutherland ! Tu es un membre de la Communauté du Monde Libre et tu as toujours rejeté les foutues lois de ces brutes !

— N'allez pas trop loin ! gronda Murdoch d'une voix puissante. Je comprends votre désarroi, mais n'oubliez pas que je vous ai offert l'hospitalité, mademoiselle. Soyez respectueuse.

Je fermai les yeux et retins mon souffle, au bord de la

crise de nerfs. Ce n'était pas possible, il fallait qu'il se réveille ! Qu'il réalise qui il était vraiment !

Christy, qui avait suivi toute la conversation, posa une main apaisante sur mon épaule. Je tournai la tête pour observer ses doigts et pris une profonde inspiration. Je me ressaisis et priai Murdoch de m'excuser. Cette situation allait finir par me rendre dingue. Le chef suprême fit preuve de compassion, acquiesça en m'étudiant calmement, et se concentra sur Leith pour le considérer d'un air grave.

— Alan, comprenez bien que, convaincue que son âme sœur serait ici, cette jeune femme a fait un long trajet pour la retrouver. Elle pénètre dans les Entrailles et y découvre un homme qui lui ressemble en tous points. Vous. Or, vous lui affirmez qu'elle fait erreur. Mon garçon, reconnaissez que cette situation est pour le moins singulière.

Alan ! C'était définitif, je trouvais ce prénom ridicule !

— Je l'admets, *Mor-fear-faol*, mais c'est pourtant la vérité.

— Ce *n'est* pas la vérité ! le contredis-je férocement.

— Vous me prenez pour un autre, insista-t-il en m'observant fixement d'un air si persuasif que me sentis sur le point de le gifler pour qu'il se ressaisisse.

— Vous portez la même cicatrice !

Au lieu de paraître surpris, il posa sur moi un regard inexpressif.

— Je vois.

Il n'en croyait pas un mot, sans doute persuadé que je cherchais à lui prouver par tous les moyens que j'avais raison. Je ravalai ma fureur. À quoi bon lui dire qu'un Crinos la lui avait infligée parce qu'il était un sang-mêlé ? Il aurait réponse à tout. Murdoch soupira.

— Bien. Qui est la jeune femme qui vous accompagne, Alan ?

Le visage de Leith s'adoucit instantanément. Je dus me faire violence pour l'ignorer et oublier toute l'affection qu'il semblait lui porter.

— Shona Aiken. Une Galbro, précisa-t-il.

Je ne pus m'empêcher de grimacer en me rappelant l'unique Galbro que j'avais rencontré avant elle : Philip. Cette deuxième expérience avec un membre de son espèce ne faisait qu'attiser ma révolte.

— Vous êtes novice. Que faisiez-vous dans le Cœur ?

Me revint alors en mémoire ce que nous avait expliqué Murdoch un peu plus tôt. Les nouveaux arrivants n'avaient pas la permission d'y pénétrer tant que leur formation n'était pas terminée. Ils ne pouvaient intégrer le centre de la cité qu'au bout d'un mois. En attendant, ils résidaient tous dans les quartiers défensifs, pas très loin de là où Darren, le Crinos mort de mes mains, nous avait reçus.

— *Mor-fear-faol*, expliqua respectueusement Leith. Shona et moi avons été promus pour l'excellence de nos

résultats. Nous avons été autorisés à gagner le Cœur plus tôt que les autres.

Murdoch opina brièvement.

— Très bien. Nous allons tâcher d'en apprendre davantage sur cette situation. Il serait judicieux que vous restiez disponibles, au cas où nous aurions quelques questions.

Leith acquiesça.

— Nous ferons ce que vous exigerez, *Mor-fear-faol*.

Se soumettre n'était pas dans la nature de Leith. Pour un peu, il serait même parvenu à me faire croire qu'il ne s'agissait pas de lui. Mais mon odorat était catégorique : cet homme était Leith Sutherland, et pas un autre.

— Vous pouvez disposer, l'informa finalement Murdoch.

— Mais..., protestai-je tandis que Leith s'éloignait déjà, et sans m'accorder un seul regard.

Le chef suprême m'intima le silence d'un geste de la main.

— Vous, Hannah, vous allez me suivre. Nous avons des choses plus urgentes à régler.

Mortifiée, je voyais l'amour de ma vie disparaître dans un couloir.

Plus urgentes que Leith ? Dans l'immédiat, j'en doutais sérieusement.

Comprenant mon trouble, et afin de retenir mon attention, Murdoch se pencha et se mit à ma hauteur. Là,

il plongea dans le vert de mes yeux, comme sur le point de me livrer une information capitale. Et pour cause...

— Bonnie va être condamnée à mort.

Chapitre 2

Nous vîmes entrer dans la salle du trône une horde de puissants guerriers de l'espèce Crinos marchant d'un pas lourd et militaire. Leurs avant-bras volumineux étaient protégés par des manches-bras en peau desquelles sortaient des bandelettes de tissu leur couvrant le dos des mains. Le torse et les jambes nus, ils arboraient tous un kilt à épaisses lanières de cuir sur lequel reposait une double ceinture d'arme supportant une claymore. La poignée en bronze était magnifiquement ouvragée, la fusée et la garde parsemées de feuillages dorés, tandis qu'au centre du pommeau figurait le symbole garous ; trois cercles concentriques. Je glissai les yeux sur leurs bottes souples et lacées autour des mollets. La tradition highlander voulait qu'un *skean-dhu*¹⁵¹ soit toujours caché dans celle de droite. Ici, cette habitude ne dérogeait pas à la règle, chaque guerrier en portait un, et leur tenue, indubitablement ostentatoire, les rendait encore plus impressionnants.

Ils paraissaient tous sortir d'un décor de cinéma. Or, leur présence n'avait, hélas, rien d'artificiel. Ils faisaient fermement avancer Bonnie, frêle silhouette au milieu

d'eux. Elle marchait calmement, les mains emprisonnées dans le dos, la nuque bien droite et le port altier. La robe qu'on lui avait prêtée un peu plus tôt était froissée et tachée de boue, mais n'entamait en rien la prestance naturelle de l'Hispo. Comme si rester digne était plus important pour elle qu'une toute autre chose. Elle semblait sereine et déterminée, prête à affronter sans ciller ce qui l'attendait.

Lorsque je vis l'éclat de ses yeux verts, mon cœur se comprima si fort que j'eus le réflexe de faire un pas dans sa direction. Murdoch m'en dissuada en me retenant par le coude.

— Pas un mot, pas un geste, *faol-ur*.

— Je vous en prie...

— Je ne peux rien faire pour empêcher ce jugement, murmura-t-il, sincèrement désolé.

— Vous êtes le chef !

Il secoua le menton.

— Les règles doivent être respectées. J'en suis le garant.

— Vos règles sont intolérables, cruelles et totalement ridicules ! m'emportai-je en essayant de le repousser. Même si vous avez l'air de l'avoir oublié, nous ne sommes plus au Moyen Âge ! Vous ne pouvez pas laisser faire ça !

D'une poigne ferme, il me comprima davantage le bras et m'obligea à demeurer tranquille.

— Vous avez assez fait de grabuge comme ça. Ne bougez plus !

J’obtempérai, de peur qu’il me brise les os d’une seule pression.

— Hannah, reste calme, plaïda Christy derrière moi.

Révoltée, je parvins à me tourner pour lui faire face.

— Que je reste calme ? Comment voulez-vous que je reste calme alors que Bonnie risque d’être conduite à la mort ? Et pour quelle raison ? Le savez-vous seulement, Christy ?

Elle plissa les yeux.

— Que lui reproche-t-on ? continuai-je. De quoi est-elle coupable ? D’être née au mauvais endroit ? D’avoir fui cette communauté ? De ne pas avoir souhaité suivre vos règles ?

— Les lois sont ce qu’elles sont, dit simplement le chef des loups.

— Par l’Esprit, Murdoch ! C’est votre nièce !

Je vis clairement un voile sombre passer sur son visage. Sa décision était en total désaccord avec ce que lui ordonnait son cœur. Il me fit pivoter dos à lui, se serra contre moi, et se pencha de façon à coller sa bouche contre mon oreille.

— Elle est la prunelle de mes yeux. Ne croyez pas que ça m’amuse. Par pitié, pour votre propre sécurité et celle de vos amis, tenez-vous tranquille !

Je croisai le regard de Bonnie quand elle passa devant

nous. Elle eut l'air de me supplier, elle aussi, de ne pas faire un geste. Mon souffle se saccada, j'avais envie de tout casser.

— Que vont-ils lui faire ? murmurai-je, la gorge plus douloureuse que si j'avalai une poignée d'aiguilles.

— Rien dans l'immédiat. Elle sera mise en isolement en attendant le jugement du Conseil.

J'avais de plus en plus de mal à respirer.

— Où ça ? Pas dans les geôles dans lesquelles on nous a enfermés lorsque nous sommes arrivés, n'est-ce pas ? Elle mérite davantage de considération !

— J'ai veillé à ce qu'elle soit conduite dans mes quartiers.

— Combien de temps ?

Je levai les yeux pour le regarder, il secoua la tête.

— Plusieurs jours. Tous les griefs présentés par Calum seront consciencieusement étudiés par les Anciens.

Je fronçai les sourcils.

— Calum ?

— Le frère aîné de Bonnie.

Je me souvins vaguement que Murdoch en avait fait mention lorsque nous nous étions tous retrouvés dans la salle de communion après que j'eus tué Darren. Bon sang ! Quel genre d'homme pouvait bien pousser sa sœur à la mort uniquement pour sauver les apparences ? J'étais ulcérée, désespérée et désespérée que nous en soyons arrivés là. Comment Alastair allait-il réagir ? Où était-il

d'ailleurs ? Et la Meute, où se trouvait-elle ? Le détective Forbes ? Jeremiah ?

Avant que je ne pose la question, un rugissement épouvantable retentit dans la grotte, me hérissant les cheveux derrière la nuque et me glaçant jusqu'aux os.

— Si vous la touchez, je vous tuerai tous ! Je vous tuerai tous !

L'estomac comme comprimé dans un étau, je vis arriver Al, fermement maintenu par deux gardes hommidés qui avaient bien du mal à le maîtriser. Enragé, il se débattait comme un diable, donnant des coups de reins et lançant ses jambes devant lui dans l'espoir d'atteindre une cible. N'importe laquelle, pourvu qu'il en touche une.

— Al..., murmurai-je en portant la main à mes lèvres.

À quelques mètres derrière lui, Jeremiah serrait les dents pour ne pas intervenir, sachant parfaitement qu'il aurait suffi d'un rien pour que tout éclate de nouveau et aggrave davantage la situation. Avant de tenter quoi que ce soit pour libérer Bonnie, il fallait laisser à son frère le temps de recouvrer son self-control afin de réfléchir à une issue valable. Parce que d'une manière ou d'une autre, personne parmi les nôtres ne permettrait que Bonnie meure entre ces murs.

Subitement, un Hispo sortit de nulle part et fonça sur Al. Il lui asséna un violent coup de coude dans le plexus solaire et un autre derrière la nuque. Le choc fut tel

qu'Alastair se plia en deux, le souffle coupé.

— Al ! hurla Bonnie avant qu'on ne la fasse disparaître dans un couloir.

Alastair se débattit encore. Alors, l'Hispo revint à la charge et lui abattit le poing en pleine mâchoire, lui faisant perdre connaissance.

— Laissez-le ! m'écriai-je avant de m'élancer pour lui porter secours.

L'Hispo m'accueillit d'une gifle qui m'envoya au sol.

Je me redressais sur les coudes au moment où Jeremiah et Christy se précipitaient sur moi pour m'aider à me relever.

— Calum ! tonna Murdoch.

Le frère de Bonnie me lança un regard dissimulant mal son écœurement.

— Tu deviens trop sensible, *uncail*^{6}. Ce n'est qu'une *faol-creutair*.

— Qui est sous ma protection. Ne t'avise pas de reporter la main sur elle, l'avertit-il.

Il avait pris un ton si peu engageant que Calum hocha la tête par principe.

— Hannah..., murmura Christy en me frôlant la joue.

— Est-ce que ça va ? s'assura Jeremiah avec une colère contenue.

— Oui..., répondis-je, en prenant appui sur lui pour me remettre debout.

J'essuyai le filet de sang qui s'échappait de mes lèvres

et grimaçai.

— Leith est ici. Je lui ai parlé.

Un éclat de soulagement brilla dans les yeux de Jeremiah, mais ce fut la seule émotion qu'il laissa paraître. Il fronça les sourcils et me prit par le bras.

— À présent, tiens-toi tranquille.

— Sage conseil ! se moqua Calum qui se postait devant nous.

Il m'étudia d'un regard méprisant que je m'efforçai d'affronter sans ciller.

Il était très grand, de composition robuste, et sa ressemblance avec Bonnie frappante. Il possédait les mêmes cheveux longs et blonds, les mêmes yeux profondément verts que sa sœur. Cependant, contrairement à elle, il n'était pas particulièrement beau – disons plutôt que j'avais bien des difficultés à lui trouver un quelconque attrait –, les traits burinés, il était défiguré par une balafre s'étirant du côté gauche de son front à sa joue droite, et sa bouche semblait naturellement tordue par un rictus mauvais. À l'instar des guerriers crinos, Calum portait un kilt de cuir, une ceinture d'arme, des manches-bras et des bottes, mais les nombreuses scarifications qui lui couvraient le torse, conjuguées à l'aura agressive qu'il dégageait, le rendaient plus terrifiant que les autres. Ses cicatrices formaient des entrelacs étudiés et finement appliqués. Il avait accepté d'être profondément marqué pour que sa peau ne se

régénère pas complètement. J'en restai un instant bouche bée. Puis mes yeux se posèrent sur la genouillère métallique qui ornait sa jambe gauche. Elle était délicatement ouvragée et étonnamment moulée à son genou comme si elle avait été façonnée à même la peau.

— Qu'est-ce que tu regardes ? me demanda-t-il avec agressivité.

Je relevai la tête et soutins le mépris qui brillait dans ses prunelles.

— Comment pouvez-vous faire une chose pareille à votre propre sœur ?

Il accueillit cette manifestation indignée par un haussement de sourcils.

— Tu ne peux effectivement pas comprendre, *faol-creutair*. Nos règles sont strictes et applicables à chaque membre de la communauté. Ma très chère sœur les a bafouées, elle doit payer.

Il afficha une expression si satisfaite – comme s'il avait attendu ce moment toute sa vie –, que je dus me retenir pour ne pas lui cracher à la figure. Il m'était impossible d'admettre qu'un homme aussi violent puisse être le frère d'une femme aussi douce et bienveillante que Bonnie

— C'est ridicule ! m'insurgeai-je. Elle n'a causé de tort à personne !

Agacé d'être contredit par quelqu'un d'aussi insignifiant que moi à ses yeux, ses traits se déformèrent

soudain pour laisser place à une gueule velue et menaçante. Il ronfla et fit claquer sa mâchoire à quelques centimètres de mon visage pour m'impressionner. Stupéfaite, j'amorçai un mouvement de recul et me cognai au torse puissant de Jeremiah.

— Elle a mené des Anges Noirs sur notre territoire ! gronda-t-il, alors qu'il avait déjà repris son apparence habituelle. Révélé l'accès des Entrailles à de parfaits étrangers ! Elle est doublement coupable ! La mort ! C'est tout ce qu'elle mérite pour nous avoir tous mis en danger.

— Mes amis ne feront aucun mal aux vôtres, aboyai-je, ils ne sont pas venus pour ça. Elle n'a mis personne en danger !

Calum était comme la majorité des garous. Il pensait que la présence d'un Ange Noir, même pacifiste, suffisait pour sortir l'artillerie lourde. Il m'avait fallu près de deux ans pour convaincre la Meute qu'il existait un autre aspect de la réalité, alors je n'allais sûrement pas parvenir à faire entendre raison à cet être buté, borné et dénué de toute bonté.

— Pourquoi sont-ils venus, *faol-creutair* ? Pour ramener votre petit ami qui s'est soi-disant caché ici ? C'est ce que vous prétendez ? Voyons... Darren avait l'air de penser tout autre chose.

— Que nous souhaitions renverser le pouvoir en place ? C'était un idiot ! rétorquai-je.

D'abord surpris, Calum finit par éclater de rire.

— Nous sommes au moins d'accord sur ce point.

— Je veux récupérer mon fils, intervint calmement Jeremiah, ainsi que mon frère et sa femme. Nous devrions pouvoir trouver un accord.

Calum posa un regard calculateur sur Jeremiah.

— J'en doute. Mais laissons les Anciens décider de ce qu'il convient de faire.

— Quand ils auront délibéré, il sera peut-être trop tard, le prévint Christy avec un détachement étonnant. Vous serez tous morts.

Calum, qui jusque-là avait parfaitement ignoré la présence de la sorcière, lui accorda une attention toute particulière.

— Vraiment ? Et qui serait suffisamment puissant pour décimer une communauté tout entière ? Cet ennemi imaginaire qui s'est, selon vous, emparé du corps de Darren ?

— Il n'est pas imaginaire, c'est votre pire cauchemar, répondis-je en plongeant les yeux dans les siens.

Il s'esclaffa pour la deuxième fois, semblant même ne plus pouvoir s'arrêter, son rire insupportable faisant écho contre les parois rocheuses.

— Calum ! le fit taire Murdoch.

— Allez, mon oncle, vous n'allez pas croire à cette histoire à dormir debout ? Ils espèrent nous effrayer avec leurs chimères. Pour que nous cédions.

Je décochai un regard en biais à Murdoch. S'il nous avait écoutés jusqu'au bout lorsque nous lui avons parlé des Guerriers de l'ombre, j'avais du mal à croire qu'il soit totalement convaincu par ce que nous avançons. Il m'avait vue fendre l'air pour tuer Darren, mais du Crinos transformé en monstre, il n'avait pas distingué le moindre millimètre.

— Les *Razboinici din umbra*^[7], existent, dit solennellement Christy. Les sorcières en ont créé cinq, et un seul est mort à ce jour.

Calum redressa un peu plus son grand corps, une lueur d'amusement dans les yeux.

— Eh bien, s'ils existent, nous les attendons de pied ferme !

— Vous n'avez vraiment aucune idée de ce qu'ils sont, murmura Christy aussi décontenancée que moi par le scepticisme de Calum.

— Évidemment ! se moqua-t-il. Personne ne les a vus ! Ce que tout le monde a compris, en revanche, *bana-bhuidseach*^[8], c'est que vous avez ensorcelé nos guerriers pour qu'ils s'entretuent. C'était, du reste, très efficace. Nous devrions faire appel à vous plus souvent pour supprimer les nuisibles.

Il avait raison, nous n'avions aucune preuve à fournir. Et à en croire l'expression gênée de Murdoch, il paraissait plutôt soutenir la thèse de son neveu.

Christy redressa son corps frêle.

— Pensez-vous réellement que ce soit ce qui s'est passé ? Que j'ai jeté un sort à tous ces Crinos ? Avez-vous seulement retrouvé la dépouille de Darren ? insista-t-elle comme si ce fait suffirait à démontrer à Calum qu'elle avait raison.

Mais il haussa hautainement un sourcil.

— Non, il est vrai. Mais qu'y aurait-il d'étonnant dans cette disparition ? Les Crinos sont incontrôlables sous leur forme animale. Ils tuent comme ils mangent, et vu la quantité de sang et lambeaux de chair que nous avons dû nettoyer dans cette salle, il ne fait aucun doute que Darren ait été avalé et digéré !

Puis il fit la grimace d'un air amusé.

— Soyons honnêtes, ils n'ont pas choisi le meilleur morceau !

Christy semblait ulcérée. Calum ne devait pas être le genre d'homme à admettre ses faiblesses, il préférait se convaincre de sa toute-puissance. Et si, dans le cas présent, sa stupidité aurait dû me réjouir, puisqu'elle allait le conduire à sa perte, les Entrailles étaient fréquentées par des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants innocents, ce qui était loin de me satisfaire. La situation était catastrophique. Les Guerriers de l'ombre étaient à la recherche de Darius, et quand ils l'auraient trouvé, ils nous trouveraient, nous. Ils pouvaient arriver à tout moment. Si ce n'était pas cette nuit, ce serait la suivante, ou la prochaine. Nous n'en savions rien, et nous

n'avions guère de temps pour nous préparer au carnage qui aurait lieu. Christy et moi étions les seules à les voir. Comment ferions-nous pour être partout à la fois ? Il y avait des accès soigneusement dissimulés sur chaque versant de la montagne. Mais *Ben Hope* s'étendait sur pas moins de cinq kilomètres, et les passages devaient être nombreux. Aussi étroits et discrets qu'ils puissent être, ils n'empêcheraient aucune de ces créatures d'entrer si elle le désirait. Ces monstres auraient été capables de fendre la roche d'un simple coup de poing. Que Murdoch et Calum ne nous croient pas me rendait malade.

Le cœur au bord des lèvres, je me tournai vers le chef des loups. Il n'avait pas exactement remis en doute ce que nous lui avions raconté, mais nous avions conscience de ne pouvoir compter sur son aide. Comment pourrait-il seulement nous croire aveuglément ? Il n'avait rien vu, si ce n'est ses guerriers se battant entre eux et une jeune louve semblant affronter un ennemi imaginaire. Christy était la seule à être capable de persuader cet idiot de Calum en transformant un Crinos devant ses yeux, mais plutôt mourir que lui demander de donner naissance une nouvelle fois à l'une ces abominables créatures.

— Si vous ne voulez pas que votre communauté subisse de lourdes pertes, laissez-nous tous partir en compagnie de mon fils et Bonnie, répéta Jeremiah qui restait étrangement en retrait. Les Guerriers de l'ombre nous suivront.

Calum, qui était bien plus grand que Jeremiah, se pencha pour se mettre à sa hauteur.

— S'il y a des pertes, elles n'auront lieu que chez les Sutherland, Lupus.

Jeremiah fronça les sourcils.

— Ce qui veut dire ?

Calum se composa une expression méprisante.

— Que les miens sont capables de se défendre, mais que personne ne lèvera le petit doigt pour vous aider.

Jeremiah se faisait violence pour ne pas exploser. S'il touchait un seul cheveu de Calum, il se retrouverait une nouvelle fois sous les verrous. Il fallait s'abstenir à tout prix de le provoquer. Car bien que je ne sache pas exactement lequel, j'étais persuadée que l'Hispo tenait un rôle important au sein de la communauté. Son influence pourrait nous desservir.

— *Mor-fear-faol*, plaidai-je en posant sur lui un regard suppliant. Vous avez une occasion d'éviter le pire. J'ai conscience que la parole des membres du Monde Libre n'a guère de valeur pour vous, et encore moins celle d'une *faol-creutair*, mais je jure sur l'Esprit que ce qui arrive vers vous est cent fois plus dévastateur qu'un fléau. Nous n'aurons aucune chance de nous en tirer sans qu'un grand nombre n'y laisse la vie. Par pitié. Protégez les vôtres. Rendez-nous Leith et Bonnie, et laissez-nous partir.

— Les règles doivent être respectées, n'est-ce pas,

uncail ? s'assura Calum en appuyant sur le dernier mot.

Murdoch le regardait fixement sans ouvrir la bouche. Calum savait que son oncle était coincé et que manifestement, même s'il donnait l'ordre qu'on libère Bonnie, il n'aurait pas gain de cause.

Le chef suprême me contempla ensuite un long moment sans rien dire, et sans que quiconque se permette de rompre le silence de sa méditation. Mon ventre se contracta. J'espérais au fond de moi qu'il prenne quand même des risques, qu'il nous laisse le bénéfice du doute, qu'il fasse éclater le fondement même de leur microcosme, qu'il balaye d'un revers de la main leurs idéaux les plus tenaces. Or, je savais que jamais il ne remettrait en cause ce que la Communauté du Sutherland avait construit durant des siècles. Mais avant qu'il ne me réponde, je lus dans son regard que c'était perdu. Nous allions devoir nous débrouiller seuls.

— Cette décision n'est pas de mon ressort, *faol-ur*. Nous nous en remettons aux Anciens, me confirma-t-il d'un ton sans réplique.

Satisfait, Calum sourit très largement, prêt à nous annoncer la couleur.

— Très bien ! Chers *invités*, en attendant la sentence, vous êtes bien entendu les... bienvenus entre nos murs. Nous désignerons pour vous des quartiers dont vous aurez la jouissance. Cependant, vous demeurerez sous haute surveillance. Vous ne devrez avoir aucun contact

avec mon adorable sœur, ne pas dépasser les premières limites extérieures sans autorisation, et surtout, en aucun cas, vous ne permettrez à vos amis Exploiteurs d'entrer dans le cœur même des Entrailles. Nous les tuerions sans hésitation. Et vous avec, ajouta-t-il avec un rictus entendu. Des questions ?

Jeremy, Christy et moi secouâmes la tête. Nous savions parfaitement ce que nous avions à faire et où nous mettions les pieds. À partir de maintenant, nous ne pourrions compter que sur nous-mêmes. Par l'Esprit... ces gens n'avaient aucune idée de ce qu'ils allaient devoir affronter.

Finalement, Calum se tourna vers Murdoch avec un sourire hypocrite, et désigna la salle du trône de la main.

— J'ai souhaité que nous soyons rassemblés ici afin que tous entendent que, puisque tu es de parti pris et que ton rôle dans l'évasion de ma sœur reste à définir, tu es provisoirement écarté du Conseil des Anciens. Tout cela n'est qu'une formalité, bien sûr, précisa-t-il avec condescendance. Tu garderas tes distances le temps que tout soit éclairci et que nos diacres délibèrent. Je te rappelle que tu nous as affirmé avoir vu Bonnie morte quand elle a disparu. D'autre part, j'ai pris la liberté de faire placer ma sœur ailleurs que dans tes appartements.

Il plissa les yeux et posa son regard sur Jeremiah.

— Elle sera conduite en zone d'isolement, mais bénéficiera de tout le confort nécessaire avant que le

jugement ne soit rendu. Je ne voudrais pas qu'on m'accuse d'être sans cœur, ou de ne pas traiter un membre de la famille Sutherland avec tous les égards qu'il mérite, ajouta-t-il avec un ton qui en disait long sur les privations auxquelles Bonnie allait devoir faire face.

Je serrai les dents. Cet homme était de loin le plus méprisant qu'il m'ait été donné de rencontrer. Parce qu'à la différence de Traian, le chef *strigoï*, qui agissait ouvertement pour sa propre gloire, Calum faisait croire qu'il était tout dévoué à l'intérêt de la communauté. Et rien n'était plus faux. J'attendais d'ailleurs, et sans me leurrer, le moment où il se montrerait sous son vrai jour, revendiquant la place de son oncle. Ce qui arriverait sans doute plus vite que je ne l'imaginais. Murdoch le savait aussi, et c'est pourquoi il ne sembla pas surpris par la requête de son neveu. Il hocha la tête pour lui signifier qu'il avait compris et qu'il n'irait pas non plus contre sa décision d'isoler totalement Bonnie.

Calum parut grandement se réjouir de cette capitulation. En quelque sorte, elle prouvait aux quelques membres de la communauté ici présents, et qui ne perdaient pas une miette de notre échange, qu'il avait la main mise sur le pouvoir et que l'officialisation de cette autorité n'était qu'une question de temps. Il frappa dans ses mains avant de se les frotter.

— Eh bien, puisque tout est en ordre, nous allons pouvoir faire un peu de ménage !

Il concéda un regard méprisant à Al, et reprit.

— En attendant qu'il se calme, conduisons ce...
Lupus dans un endroit plus approprié. Avec ton autorisation, *uncail*, précisa-t-il, patelin.

Murdoch s'était composé depuis un moment un visage qui ne dénotait aucune expression particulière. Il étudia quelques secondes son neveu sans rien dire, puis il annonça simplement, et d'un ton sans réplique, qu'il le cantonnait à la zone défensive.

— Excellente idée ! se força à rire Calum. Je présume qu'il va adorer la compagnie de nos autres visiteurs ! À présent, je vous laisse. Je voudrais m'assurer que ma très chère sœur est installée correctement.

Il nous gratifia d'un hochement de tête et d'un sourire en coin calculateur. Il fit signe aux gardes qui maintenaient toujours le corps inerte d'Al de prendre la direction des quartiers est, et disparut.

Jeremiah suivit du regard le corps inanimé d'Alastair, des étincelles meurtrières crépitant dans les yeux. Je le sentais bouillonner de l'intérieur, il retenait la rage qui le consumait.

— La zone défensive ? demanda-t-il avec dégoût. C'est là que votre second nous a séquestrés lorsque nous sommes arrivés dans les Entrailles. Comptez-vous refaire subir le même traitement à mon frère ? Le mettre derrière les verrous ?

Murdoch secoua la tête.

— Il sera bien traité et libre de circuler comme il l’entend.

Puis il se tourna vers moi.

— Il en va de même pour vos amis Anges Noirs. L’espace est spartiate et inoccupé depuis plusieurs dizaines d’années, mais c’est l’endroit le plus sûr pour eux, croyez-moi sur parole. Vous m’avez peut-être vanté leur bonne foi, cependant, ils sont ce qu’ils sont. Personne ici ne tolérera qu’ils se mêlent à notre peuple. Une *faol-creutair* est déjà plus que je ne peux leur demander.

Il avait utilisé un ton égal qui prouvait à quel point, en me prenant sous son aile pour m’éviter les ennuis, il avait fait un effort considérable. Je ne relevai pas. En réalité, je me fichais complètement d’être appréciée ou pas. Puis subitement, Christy émit un couinement strident qui nous surprit tous. Gênée, elle se frotta énergiquement le nez et ne put contenir la salve d’éternuements qui s’ensuivit. Elle semblait ne plus pouvoir s’arrêter.

Murdoch fronça les sourcils, soucieux.

— Vous allez bien ?

— Je suis désolée, réussit-elle à dire, ce sont mes allergies qui recommencent.

— Vos allergies ?

Elle dodelina de la tête.

— Oui, à... aux...

Jeremiah claqua impatiemment de la langue et lui jeta

un regard noir, ce qui eut l'effet immédiat de faire taire Christy.

— Parlez-nous du jugement de Bonnie, exigea Jeremiah. À quoi devons-nous nous attendre ?

Murdoch ferma momentanément les paupières.

— Au pire, j'en ai peur.

— Par l'Esprit ! gronda Jeremiah. Comment est administré ce foutu Conseil ? Qui décide de quoi ? Comment ? Quand ?

— Les diacres. Ils sont au nombre de quatre. Je suis le cinquième membre, celui qui tranche en cas d'indécision ou d'égalité.

— Calum vient de dire que vous avez été momentanément écarté du Conseil, lui rappelai-je. Si les diacres ne tombent pas d'accord, qui arrêtera le sort de Bonnie ?

Le visage de Murdoch se durcit plus vite qu'une goutte d'eau sous l'effet du gel.

— Le demandeur.

Jeremiah et moi pâlîmes en même temps.

— Calum ? murmurai-je.

Murdoch hocha la tête.

— Les diacres opposés à la condamnation plaident devant le demandeur qui dispose d'une nuit et d'une journée entière pour réfléchir et rendre sa décision.

— C'est scandaleux ! m'écriai-je.

— Absolument pas démocratique ! renchérit Christy.

— Ce sont nos lois ! gronda Murdoch. Sachez cependant qu'il en va rarement ainsi. C'est ma nièce. Les membres du Conseil veilleront à tous tomber d'accord pour ne pas impliquer Calum et me mettre davantage en porte à faux.

J'acquiesçai, pas plus rassurée, néanmoins.

— Combien de temps avant qu'ils ne délibèrent ? demanda Jeremiah.

— Aussi longtemps qu'ils en auront besoin.

— Personne ne laissera faire ça, Murdoch, le prévint Jeremiah. Aucun membre de ma famille ne mourra !

Le chef des loups soupira profondément.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'éviter, Jeremiah, vous avez ma parole.

Jeremiah se passa brutalement la main dans les cheveux.

— Très bien. Alors, commencez par nous parler de ce qui se passe ici.

— Je ne révélerai rien qui mettrait en danger mon peuple, le prévint calmement Murdoch.

Jeremiah émit un grondement qui fit sursauter Christy.

— Bon Dieu, Murdoch, je ne vous demande rien de tel ! Comment est gouvernée votre cité ?

Murdoch et lui s'affrontèrent du regard un instant, puis le *Mor-fear-faol* hocha la tête. Alors Christy se pinça le nez et se retint presque de respirer pour ne pas l'interrompre.

— Je suis le Loup Suprême, élu par le Conseil des Anciens qui veille à faire appliquer nos lois. J'ai une responsabilité morale et physique envers les miens. Je suis l'exemple, celui à qui l'on se réfère. Notre communauté est administrée de manière stricte. Nous possédons une garde, dirigée par Rory, mon nouveau bras droit, et qui est composée d'Hommidés et de Galbros que vous reconnaîtrez à leur tenue. Ils portent des capes rouges, et ont pour rôle la surveillance et le maintien de l'ordre au cœur même des Entrailles. Certains font office de sentinelles en écumant les limites de la communauté. Ils contrôlent les entrées et les sorties sur le territoire, détournent les intrus, des Humains quand ils s'approchent trop près des failles. Ils sont nombreux par ici, particulièrement l'été. Quant aux garous n'ayant pas été invités, ce sont les combattants crinos qui se chargent de les... escorter, dit-il en posant sur nous un regard entendu

— Ce sont tous des guerriers ? demanda Jeremiah en serrant les dents.

Il détestait les Crinos.

Murdoch hochla la tête.

— Oui. Ils font partie de l'Élite.

— Par qui est-elle dirigée ?

Question qui avait son utilité, car on ne pourrait compter que sur eux lorsque les créatures *strigoii* arriveraient.

— C'était Darren qui en avait la responsabilité.

Désormais, je suis leur seul référent.

Au moins, cette nouvelle était excellente.

— Quelle est la place de Calum dans votre communauté ? continua Jeremiah.

Le visage de Murdoch s'assombrit, comme s'il désapprouvait ce qu'il allait dire.

— C'est le chef de l'élite hispo.

— Les Hispos sont aussi des guerriers, n'est-ce pas ? demanda Christy.

— Oui. Nous sommes considérés comme la force stratégique de la communauté, car lorsque nous mutons, nous gardons le contrôle total de nos actes et de nos pensées.

— Ce qui n'est pas le cas des Crinos, murmura Christy qui avait encore bien du mal à se remettre de son expérience avec celui qui nous avait pourchassées un peu plus tôt.

— Non. Ce sont des traqueurs, des exterminateurs, expliqua simplement Murdoch. Ils ne cessent de se battre que lorsque leur objectif est atteint. Ils représentent la force brute.

— Ils ont tué ma femme ! gronda soudain Jeremiah. Ils ont défiguré mon fils !

Le chef des loups prit un air sincèrement affligé.

— Et j'en suis profondément désolé. Je n'étais pas encore nommé *Mor-fear-faol* à l'époque, je n'étais que second. Beaucoup de choses ont changé depuis.

Jeremiah soutint son regard et ne dit rien. Murdoch n'était pas son ennemi, il le savait.

— Vous n'avez pas parlé des Lupi, notai-je a posteriori. N'y en a-t-il aucun qui adhère à vos lois ?

Murdoch plissa les paupières et jeta un bref coup d'œil à Jeremiah.

— Ils sont rares, reconnut-il, et ils vivent en retrait. Nous ne les voyons que très occasionnellement. Ils habitent en dehors du territoire et servent d'intermédiaires entre nous et le Monde Libre lorsqu'une information importante doit nous être communiquée.

Je me souvins alors du Lupus qui avait enseigné à Leith le charme de l'égide. Il tenait une station-service à quelques kilomètres de la frontière de la Communauté du Sutherland.

— Dageus Slater, celui qui a programmé l'enlèvement de mon petit ami, en est-il un ?

Il ne prit pas une seule seconde pour réfléchir.

— Non.

— Vous le connaissez ?

— Oui. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises. Il affirme être un descendant d'Aonghas.

— Ce qu'il dit est vrai ?

— Nos ancêtres avaient une prédilection pour l'adultère. Beaucoup de garous revendiquent nos chefs dans leur arbre généalogique. C'est tout à fait possible.

Je soupirai d'épuisement.

Nous devons à tout prix remonter jusqu'à Dageus Slater pour connaître le mot de la fin. Sa dernière entrevue avec Keith Forbes n'avait vraisemblablement pas suffi à lui faire cracher tout le morceau. Il avait juste évoqué l'enlèvement de Leith, rien d'autre. Pourtant, on ne pouvait reprocher au détective de ne pas avoir mis tout son cœur pour le faire parler. Il était impératif de lui arracher une nouvelle fois les vers du nez. Cependant, il nous était impossible de fuir maintenant. Pas sans Leith. Et même si je restais, Jeremiah refuserait de partir en nous laissant ici. Quant à joindre Keith pour lui demander de retourner à St Andrews, nous ne le pouvions pas pour l'instant.

— Lorsque nous sommes arrivés ici, vous nous avez affirmé que chaque novice était passé à la loupe avant d'obtenir la permission de pénétrer les Entrailles, rappelai-je à Murdoch.

Il acquiesça.

— C'est vrai. Nous disposons de dossiers très complets.

Puis il soupira longuement quand il comprit où je voulais en venir.

— Écoutez, je vais faire vérifier qu'Alan Kerr et Shona Aiken sont bien qui ils prétendent être. Donnez deux ou trois jours à mes sentinelles pour contrôler tout ça. Mais je doute qu'il y ait une erreur.

Puis il s'interrompit dans un instant d'hésitation.

— Êtes-vous absolument certaine que ce jeune Lupus est bien celui que vous cherchez ?

— Évidemment ! m'insurgeai-je. C'est mon âme sœur ! Vous pensez franchement que je pourrais le confondre avec un autre ? Je lui ai parlé, je l'ai senti, je l'ai touché, je l'ai eu en moi ! Vous venez de me dire vous-même que les Lupi se faisaient rares par ici. Vous croyez sincèrement à un hasard ?

— Je peux savoir de quoi vous parlez ? intervint Jeremiah en fronçant les sourcils avec force. Qui sont ce Alan Kerr et cette Shona Aiken ? Qu'ont-ils à voir avec mon fils ? Que se passe-t-il ? À quel hasard fais-tu référence, Hannah ? À quel sujet aurais-tu éventuellement pu te tromper ? Bon Dieu, à quoi faites-vous allusion ?

Mon regard croisa celui de Christy. Elle semblait tout aussi affligée que moi. Je ne savais pas comment dire la vérité à Jeremiah parce qu'il n'existe aucune façon décente pour annoncer à un père que son fils ne se souviendra pas de lui quand il le verra.

— Expliquez-vous ! gronda-t-il soudain, à bout de nerfs.

Je fermai les paupières et me frottai les yeux. J'avais la gorge nouée, l'estomac douloureusement comprimé, et la sensation d'avoir du plomb à la place de la langue. Si bien que je fus incapable de dire un mot. Christy le comprit et me fit un sourire crispé.

— Jeremiah, commença-t-elle d'une voix douce en

posant une main sur son bras.

Les pupilles totalement dilatées, il glissa sur elle un regard d'une férocité effrayante.

— Votre fils a perdu la mémoire. C'est irréversible.

Chapitre 3

J'eus la très nette impression que la voûte sous laquelle nous étions venait de me tomber sur la tête, que tout le sang contenu dans mes veines s'était glacé d'un seul coup.

— Irréversible ? chuchotai-je, incertaine d'avoir bien entendu.

Christy ne me répondit pas. Elle avait les yeux fixés sur Jeremiah qui paraissait noyé dans une totale incompréhension. La vérité était que nous l'étions tous. Murdoch avait lui aussi entrouvert les lèvres, muet de stupéfaction.

— Mon fils est amnésique ? demanda Jeremiah en fronçant les sourcils.

Puis il se tourna vers moi.

— Hannah ? Ne m'as-tu pas dit que tu lui avais parlé ?
Le visage défait, je hochai la tête.

— Il ne se souvient pas de moi. De rien. Il pense être quelqu'un d'autre, avouai-je d'une voix atone.

Puis je me tournai vers Christy.

— Par l'Esprit, dites-moi que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas irréversible !

Jeremiah m'observa un court instant. Je tremblais, les

poumons comprimés dans un étau, et la gorge aussi sèche que si j'avais dormi la bouche ouverte. Je n'en pouvais plus. Quand tout cela allait-il cesser ? Quand allions-nous enfin nous en sortir ?

— Comment ça, « il se prend pour quelqu'un d'autre » ? répéta Jeremiah avec brusquerie, faisant mine d'ignorer que j'étais sur le point de défaillir.

Comme j'étais incapable de répondre, il planta son regard dans celui de Murdoch pour chercher une explication que le chef des loups ne possédait pas lui-même.

— Hannah, est-ce que ça va ? s'inquiéta Christy en me voyant pâlir à vue d'œil.

Je ne pus rien faire d'autre que secouer la tête de droite à gauche.

— Pourquoi est-ce irréversible ? murmurai-je d'une voix si tremblante que je la reconnus à peine.

Christy embrassa la grotte des yeux avant de se frotter énergiquement le nez pour éviter d'éternuer. Puis elle se tourna vers Murdoch.

— Pourrions-nous discuter de tout ça ailleurs ?

— Non ! tonna Jeremiah d'une voix caverneuse. Si c'est d'un canapé, d'une bonne tasse de thé et de biscuits dont vous avez besoin, vous allez devoir vous en passer ! Qu'est-il arrivé à mon fils ? Et pourquoi prétendez-vous que c'est irréversible ? Je veux une réponse. Maintenant !

À l'expression tendue de Christy, je sentis qu'elle était

sur le point de lui envoyer une réplique cinglante. Cependant, elle dut avoir de la compassion pour lui et comprendre que cette situation devait le rendre au moins aussi fou que moi, parce qu'elle s'en abstint et acquiesça. Jeremiah était à bout.

— Je n'ai, hélas, aucune explication à vous donner sur les raisons précises de cette amnésie, mais je peux vous dire comment c'est arrivé. Je pense que votre fils a subi un sort d'effacement qui consiste à vider la mémoire de la victime, et à profiter de la transe dans laquelle il se trouve pour lui implanter des souvenirs par récitation.

— Des souvenirs par récitation ? répéta Jeremiah, totalement perdu.

— Oui. Des éléments de base, son cerveau fait le reste. En gros, il brode. C'est un sortilège très puissant.

— On lui aurait volontairement fait perdre la mémoire ? s'étonna Murdoch. Mais pour quelle raison ?

— Sans doute à cause de celles dont Hannah vous a déjà fait part, lui rappela-t-elle.

Il fronça les sourcils dans une expression qui affichait un doute certain.

— Ça me semble tout de même très disproportionné. Il ne s'agissait que de prendre la place de chef de meute à l'université.

Christy soupira avec fatalisme.

— L'espèce humaine ne recule devant rien, Murdoch, vous le savez mieux que personne.

— Nous ne sommes justement pas tout à fait humains, rétorqua-t-il.

— Certes, lui accorda Christy, il n'empêche que ce Slater a trouvé un moyen efficace pour que ce garçon ne revienne jamais à la charge. Ce qui aurait pu très bien fonctionner s'il n'avait sous-estimé ses proches.

— Arrêtons tout ce bla-bla ! s'énerva Jeremiah. Dites-moi exactement ce qu'il en est.

Avec calme, Christy affronta son regard enflammé.

— Très peu de mes semblables sont capables d'un tel charme.

— Celles qui le sont dépendent-elles de votre guilde ? Elle opina.

— Cependant, je n'en connais aucune personnellement. Je ne saurais prétendre savoir de qui il s'agit. Tout ce que je peux affirmer avec certitude, c'est que le sort est irréversible.

Les poings serrés, Jeremiah donnait l'impression d'être à deux doigts de frapper sur quelqu'un, n'importe qui, pourvu que ça le défoule.

Personne ne sut quoi ajouter de plus, et surtout pas moi. Je ne réalisais encore pas les conséquences de ce qu'elle avançait. Alors, après un écrasant silence entre nous, mais qui paraissait plus assourdissant que le brouhaha des gardes au fond de la salle, Jeremiah reprit la parole.

— Ça ne vous est pas venu à l'idée qu'il pourrait tout

simplement faire comme s'il ne se souvenait de rien, que ce soit une pure comédie ?

J'y avais déjà songé moi aussi, mais Christy secoua tristement la tête.

— J'aimerais pouvoir vous dire oui, Jeremiah. Sincèrement.

La révolte qui bouillonnait dans les veines de Jeremiah transpirait par tous les pores de sa peau. Il avait envie de hurler et se donnait une contenance qui semblait presque le faire souffrir tant les muscles de son visage étaient tendus.

— Comment pouvez-vous prétendre que l'amnésie n'est pas juste passagère ? Qu'il n'a pas subi un simple choc ? Nous sommes forts, certes, mais pas invulnérables. C'est de l'ordre du possible.

Il cherchait avec acharnement une sortie de secours, s'accrochant à toutes les éventualités possibles. De toutes mes forces, je priai en moi-même pour que Christy admette qu'elle pouvait se tromper. Or, elle finit par faire s'écrouler tous nos espoirs, tous *mes* espoirs de retrouver le Leith que je connaissais. Mon amour. Mon âme. Ma vie.

— Ses yeux. Je m'en suis rendu compte en le regardant attentivement. Par moment, ses iris sont finement encerclés de noir. C'est le signe qu'il est sous l'influence d'un sortilège.

Je n'avais rien vu, pourtant, j'avais trouvé son regard

si différent de celui qui m'était familier, si vide, si froid...

Irréversible. Si ce que Christy avançait était vrai, Leith ne réaliserait jamais ce que je représentais pour lui. Je serais à jamais une inconnue illuminée qui le prenait pour un autre. Ça me faisait tellement mal que mon corps commençait à en ressentir physiquement les effets. Trop de choses à digérer, à assumer, à encaisser à la fois. Mes jambes m'abandonnaient, mes muscles étaient faibles et l'extrémité de mes membres fourmillante. Pour éviter de montrer ma détresse, je fermai les paupières et tentai de me ressaisir en contrôlant ma respiration pendant quelques secondes.

— Il doit bien exister un moyen ! gronda Jeremiah, désespéré. Un moyen que vous ne connaissez pas.

— Je regrette..., murmura Christy. Il n'y en a aucun.

— On lui a implanté d'autres souvenirs, expliquai-je à Jeremiah d'une voix chaotique. Il dit s'appeler Alan Kerr et faire partie d'une famille qui soutient la Communauté du Sutherland. Je ne sais pas s'il garde en mémoire le voyage qu'il a fait pour venir jusqu'ici, mais il affirme s'y être rendu de son propre chef pour suivre l'enseignement des Entrailles. Il est totalement persuadé que je me trompe. Je ne représente rien pour lui. Je n'ai pas vu d'étincelles briller dans ses yeux quand il me regardait.

Pourtant, il n'a pas hésité à te tirer des griffes du Crinos, me cria une petite voix intérieure. Pourquoi ?

*Pourquoi, si tu ne représentes rien ? Il se souvient de toi !
Une part de lui se souvient de toi !*

Jeremiah secoua la tête de droite à gauche.

— Tout ça en huit jours... Comment a-t-il pu trouver la cité tout seul, on lui a aussi greffé une borne GPS dans le crâne ? finit-il par ironiser avec une profonde amertume.

— Il est venu accompagné.

Ses yeux s'arrondirent.

— De qui ?

Je le regardai fixement. Il me sembla que les mots n'allaient pas sortir de ma gorge tant ils étaient douloureux. L'expression émerveillée de Leith quand il parlait de celle qu'il prenait pour sa compagne, la manière dont il avait prononcé son nom, avec tant de douceur et d'admiration. J'en avais encore le souffle coupé.

— De qui ? répéta Jeremiah avec autorité.

— Une Galbro. Sa petite amie, soufflai-je.

Jeremiah demeura imperturbable devant cette révélation, mais la lueur dans ses yeux me témoigna toute la sollicitude et la compassion dont il pouvait faire preuve.

— La fameuse Shona Aiken ? Qui est-elle ? À moins d'avoir été manipulée, elle aussi, elle devrait être en mesure de nous donner quelques explications, non ? Conduisez-moi à eux, Murdoch ! Sur-le-champ !

Il fit non de la tête.

— Je vous le déconseille. Si vous foncez tête baissée, et que cette jeune femme est impliquée, vous risqueriez de braquer votre fils et de leur faire prendre la fuite. Ils ne sont pas nés ici, ils sont venus pour se former à nos règles, ce qui veut dire qu'ils peuvent repartir quand bon leur semble. Ils n'ont besoin d'aucune autorisation, et personne ne les pourchassera à moins qu'ils divulguent nos secrets.

— Il a raison, Jeremiah, renchérit Christy d'une voix douce. J'imagine combien cette situation est douloureuse pour vous, mais dans les Entrailles, votre fils sera sous bonne garde, alors que s'il s'enfuit vous n'aurez aucun moyen de le retrouver. Il vaut mieux faire comme si vous ne saviez rien et tenter de récolter habilement des informations. Qui ? Quand ? Comment ? Ça ne refera sans doute pas recouvrer la mémoire à votre fils, mais les coupables seront punis, et Leith pourra se reconstruire.

Jeremiah observait Murdoch et Christy en serrant les mâchoires. Ils avaient raison. Jeremiah le savait autant que moi. Mais comment demander à un père de jouer la comédie alors que tout ce que nous vivions était très sérieux au contraire ? Comment le contraindre à feindre l'indifférence devant son fils, de ne laisser transparaître aucune émotion ? Il faudrait que je m'y plie moi aussi. Mentir. Donner l'illusion de m'être trompée. J'avais envie de vomir et me sentais dangereusement proche des

larmes. J'en avais pourtant déjà bien trop versé.

— Je ferai de mon mieux pour vous aider à en savoir plus. Je vous le promets, ajouta Christy d'une voix vibrante de sincérité avant d'étouffer un éternuement entre ses mains.

Sans mot dire, Jeremiah la scruta intensément. On aurait dit qu'il cherchait à comprendre pourquoi elle s'impliquait de cette manière alors que leur rencontre remontait à quelques heures à peine. Je me posais la même question. Toutefois, lorsque j'observais Christy, j'éprouvais un sentiment comparable à celui que j'avais ressenti lorsque j'avais fait la connaissance de Bonnie. Elle m'inspirait confiance. Pour une raison que je n'expliquais pas, j'étais certaine qu'elle jouerait un rôle important dans la famille Sutherland. Et l'espace d'un instant, en la voyant enrober Jeremiah d'un regard réconfortant, je me dis qu'elle serait parfaite pour lui.

Troublé, Jeremiah hocha la tête pour la remercier et s'adressa à Murdoch.

— Très bien. Mais l'ignorer alors qu'Hannah elle-même s'est manifestée paraîtra étrange. Demandez à ce qu'il vienne me rencontrer, de façon à ce que j'admette de vive voix et devant lui qu'il n'est pas... mon fils.

Les deux derniers mots se brisèrent au fond de sa gorge. Il ferma les paupières furtivement et attendit la réponse de Murdoch.

— C'est d'accord. Demain matin.

Jeremiah acquiesça.

— Maintenant, conduisez-moi à mon frère. Je ne veux pas qu'il soit seul quand il reprendra connaissance.

Murdoch lui fit signe que oui, s'éloigna de quelques pas, et récupéra une sacoche en cuir noir posée au pied du trône. Il la tendit à Christy.

— Si vous avez pris la peine de venir avec, c'est que vous jugiez en avoir besoin.

La sorcière le remercia, et ouvrit le sac pour vérifier rapidement qu'il ne manquait rien.

Alors que le parfum du musc régnait ici en maître, des odeurs familières se détachèrent soudain de toutes les autres. Je tournai la tête vers la galerie ouest, et vis apparaître un garde hispo qui escortait Étienne, Anneas et Georgia. Soulagée, je sentis le tout premier poids de la journée me quitter, et je marchai à leur rencontre.

Georgia se jeta sur moi pour me serrer contre elle.

— On a eu une de ces peurs en ne vous voyant pas arriver ! Tout va bien ?

Je m'écartai doucement, et dévisageai Étienne et Anneas.

— Oui, ça va. Où sont Dan, John et Keith Forbes ?

— Toujours à Bettyhill, répondit Anneas.

Puis il mit la main dans la poche de son jean pour en ressortir un téléphone portable.

— Je suppose que le réseau ne passe nulle part ici ?
Je secouai la tête.

— Soit... Si nous ne sommes pas revenus dans trois jours, ils nous rejoindront.

J'acquiesçai d'un hochement de menton.

Étienne et Georgia se raidirent brusquement. Murdoch approchait. Il était suivi d'un Hispo si grand et si mince – ce qui était plutôt rare pour un garou de son espèce – que je me demandais sincèrement comment il s'y prenait pour ne pas perdre l'équilibre. Jeremiah et Christy, eux, n'avaient pas bougé, ils attendaient.

— Nous n'avons jamais eu autant de Lupi réunis ici en une seule fois, lâcha le chef des loups comme pour lui-même. Je suis Murdoch, le *Mór-fear-faol*. Soyez les bienvenus dans les Entrailles.

Ils se présentèrent du bout des lèvres, incertains de la conduite à tenir.

Murdoch plissa les yeux d'un air amusé.

— Des logements vous ont été réservés. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons vous y escorter. Vous pouvez circuler et sortir librement, cependant, Rory vous expliquera les règles à tenir, ajouta-t-il en désignant l'Hispo qui patientait discrètement derrière lui.

Mes amis se regardèrent sans oser s'opposer à l'ordre non dissimulé de Murdoch. Je leur souris brièvement pour leur signifier qu'ils pouvaient lui faire confiance, puis le Loup Suprême les observa un court instant sans rien dire, et se tourna vers moi, le visage grave.

— Je suis sur le point d'accompagner Jeremiah auprès

de son frère. Souhaitez-vous vous joindre à nous ?

Georgia et les autres froncèrent les sourcils d'un air interrogateur.

— Je viens. Je vous retrouverai plus tard, annonçai-je à la Meute sans plus d'explication.

Et je tournai les talons.

— Hannah, attends ! s'écria Georgia en me prenant par l'épaule.

Je fermai les paupières. Je savais qu'elle était sur le point de me demander si j'avais retrouvé Leith.

— Plus tard, répliquai-je en me dégageant.

Elle ne chercha pas à me retenir, mais je sentais leurs yeux braqués sur moi. Sans un regard en arrière, je marchai sur les pas de Murdoch, Christy sur mes tâlons, et disparus dans un couloir.

Nous reprîmes le même chemin que nous avions emprunté un peu plus tôt. La tête haute et l'allure majestueuse, Murdoch nous fit longer une longue paroi humide et sombre tout juste éclairée par la torche qu'il tenait en main. La flamme vacillait à peine tant l'air manquait. L'odeur de moisissure était lourde, oppressante, insupportable. Christy était aussi incommodée que moi, elle ne cessait d'éternuer. Nous contournâmes le lac souterrain éclairé de lanternes bleues, empruntâmes un autre goulot, et, en quelques minutes, nous atteignîmes les quartiers défensifs dont la porte d'accès – en raison de la présence des Anges Noirs

– était gardée par un guerrier hispo. Ce dernier se décala pour nous laisser le passage tout en adressant un hochement de tête respectueux à Murdoch, mais lorsque Jeremiah, Christy et moi-même passâmes devant lui, il nous coula un regard méprisant. Aucun de nous ne se sentit touché par son hostilité. Nous en avons vu d'autres. Nous l'ignorâmes et pénétrâmes dans l'immense espace bordé de cellules qui nous avait accueillis à notre arrivée ici.

Pitt et Grigore attendaient debout au centre de la salle, parmi les tables et les chaises poussiéreuses, surpris de voir une Humaine en notre compagnie. Ils dévisagèrent Christy tandis que nous avançons sans un mot. Discrètement, j'avisai le visage crispé de Murdoch. Il retenait sa respiration pour ne pas sentir l'odeur âcre des Anges Noirs à laquelle je m'étais habituée depuis longtemps. Ils le dégoûtaient...

Mon regard passa de Pitt à Grigore. Ses cheveux, de cette teinte étrangement plus foncée que ses semblables, lui retombaient sur le front et soulignaient la dureté de son regard gris clair. Les paupières plissées et les mâchoires serrées sur une expression tendue, son regard ne me quittait pas. Comme hypnotisée, je fus moi-même incapable de me détacher de ses yeux. La vérité était que je n'en avais nulle envie. Un fluide invisible transportait sa crainte jusqu'à moi. Je la ressentis comme si elle avait été mienne. Il avait eu peur pour moi. Il était heureux de

me retrouver. Je me mordis les lèvres, au bord des larmes. J'aurais tant voulu qu'il soit Leith. Tellement...

Je fermai furtivement les paupières et déglutis avant de les rouvrir. J'avais avancé sans même m'en rendre compte, et lorsque je vis les vilaines balafres qui lui fendaient la joue gauche, le menton, le cou et la moitié du torse, mon souffle s'altéra davantage et je m'arrêtai à quelques pas de lui. Maculé de sang séché et de boue, il dégageait une énergie puissante et sauvage. Il était fort, je le savais, ses blessures disparaîtraient d'elles-mêmes, mais je ressentis un désir brut, impossible à réprimer, de passer mes mains sur sa peau pour les effacer. J'enfonçai mes ongles dans le creux de mes paumes et retins ma respiration. Je détestais qu'il soit blessé, je détestais savoir qu'il s'était battu pour me venir en aide et qu'il avait risqué sa vie. La lutte, aussi courte fût-elle, avait dû être d'une violence abjecte. Je connaissais l'agressivité des Hispos et des Crinos quand il était question de se défendre. Ils étaient prêts à tout, plus efficaces que des machines de guerre. Je grinçai des dents. Pitt et Grigore avaient de la chance d'être toujours vivants. Je me ressaisis pour de bon et expulsai tout l'air de mes poumons.

— Votre frère est ici, annonça Murdoch à l'intention de Jeremiah en désignant du menton une cellule sans grille.

Nous tournâmes tous la tête en même temps. Al était

allongé sur une paille en piteux état, les bras en croix et la bouche ouverte. Sans attendre, Jeremiah le rejoignit, suivi par Christy qui fouillait dans sa sacoche pour en sortir un flacon pas plus gros qu'un échantillon de parfum, probablement un remède pour le faire revenir à lui.

— Je vous laisse entre vous, nous dit Murdoch en glissant un regard vers le niveau supérieur.

Je levai les yeux. Au sommet de l'escalier en métal permettant d'accéder au flanc est de *Ben Hope*, trois Galbros armés jusqu'aux dents faisaient des allées et venues incessantes. J'eus envie de rire. Aucun poignard, aucune dague, hache ou épée ne leur suffirait pour venir à bout de deux Anges Noirs de presque cinq cents ans. Je saluai Murdoch d'un hochement de menton et me postai devant Pitt et Grigore.

— Est-ce que ça va ?

Puis je regardai autour de moi.

— Où sont Darius et Gwen ?

— Toi, d'abord, exigea Grigore en me détaillant de la tête aux pieds, s'arrêtant sur ma tenue et mes pieds nus. Tu n'as rien ?

— Non, répondis-je d'une voix minuscule pour qu'il ne devine pas à quel point j'étais heureuse de me retrouver en face de lui.

Je détournai mon attention sur Pitt, il semblait aller bien, même si son dos et ses côtes étaient plus ou moins

dans un état aussi pitoyable que le torse de Grigore. Les cheveux en bataille et les traits encore frémissants d'excitation, je ne pus m'empêcher de le trouver magnifique. Pitt aimait se battre. Il aimait ça, parce qu'il n'avait rien à perdre. Ce qui le rendait plus dangereux que n'importe lequel d'entre nous.

— Où sont Gwen et Darius ? demandai-je une nouvelle fois avec un peu plus de conviction.

— Ils ont pris la fuite, lâcha Pitt d'un ton égal en haussant les épaules.

Je fronçai les sourcils.

— Ils ont pris la fuite ?

— Ne dis pas n'importe quoi ! s'emporta Grigore en le fusillant du regard.

Bien qu'ayant le même créateur, et malgré le rapport particulièrement fusionnel qu'ils entretenaient, ils étaient souvent en opposition. Depuis la mort de Minah, Pitt ne voyait plus l'éternité avec autant de sérénité que Grigore, et c'était pourquoi il ne manquait pas une occasion de le provoquer, de lui démontrer à quel point il n'était plus l'homme qu'il avait connu.

Pitt haussa les épaules en souriant.

— Appelle ça comme tu veux.

Je claquai la langue.

— Ça suffit ! Expliquez-vous.

Grigore semblait tendu. Vraiment tendu.

— Quoi ? insistai-je.

— Joue franco, mon frère, je suis certain qu'Hannah n'est plus à ça près, se moqua Pitt.

— Que sous-entend-il ? demandai-je, le cœur battant.

Grigore baissa les paupières sur moi, les mâchoires crispées.

— Ils n'ont pas pu prendre la fuite parce qu'ils ne sont pas venus jusqu'ici.

— L'art et la manière d'éluder ce qu'il y a de plus essentiel, s'esclaffa Pitt en levant les yeux au ciel. Crache le morceau, c'est une grande fille !

Puis il se tourna vers moi en secouant la tête.

— Pauvre Hannah... Ce doit être agaçant d'être toujours considérée comme un bébé, allez, rebiffe-toi !

Je fronçai les sourcils. Pitt et moi n'étions plus vraiment en guerre depuis qu'il m'avait sauvé la vie et qu'il avait admis être incapable de me nuire à cause du lien qui nous unissait Grigore et moi. C'est pourquoi j'étais presque sûre qu'il ne me provoquait pas par pure méchanceté. Toutefois, je serrai les dents.

— Qu'en est-il, Grigore ? Est-ce qu'il y a un rapport avec les Guerriers de l'ombre ?

Grigore ne quittait pas Pitt des yeux. Il semblait franchement lui en vouloir de ne pas avoir tenu sa langue.

— Maintenant, ça suffit ! m'énervai-je pour de bon. Que se passe-t-il ?

— Darius a pris la décision de brouiller les pistes, finit par avouer Grigore la mine assombrie par une inquiétude

manifeste.

Lorsque je réalisai ce que ça voulait dire, je blanchis à vue d'œil.

— Mais pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? C'est *lui* qui est recherché, pas nous ! Ils vont foncer droit sur lui, ils vont...

Je m'étranglai, incapable de terminer ma phrase rien que d'imaginer ce qu'ils pourraient leur faire subir, à lui et Gwen.

— Quel crétin ! ne pus-je m'empêcher de jurer. Qu'est-ce qui lui a pris ?

Le visage de Grigore se fit plus froid que la glace.

— Ne sachant pas ce qui se passait ici, il a préféré ne courir aucun risque et disparaître.

— Et tu l'as laissé faire ? beuglai-je en lui jetant un regard enflammé par la colère. C'est lui qu'ils cherchent, ils suivront sa trace.

— Oui.

— Vous avez fait une terrible erreur..., m'entendis-je murmurer.

Dans la mesure où je ne comptais pas abandonner Leith et Bonnie ici, je n'aurais aucun moyen de venir en aide à Darius et Gwen quand ils se feraient attaquer. J'en avais la nausée.

— Non, Hannah. Nous avons fait ce qui nous semblait le mieux, rétorqua Grigore. Vous protéger tous en les éloignant de vous.

Ma colère s'embrasa comme une allumette.

— Ce qui vous semblait le mieux ? Est-ce que tu t'écoutes parler, Grigore ? Quelle chance ont-ils de s'en sortir, hein ? Y as-tu seulement réfléchi ? Non. Bien sûr que non ! C'est de la folie ! Vous êtes tous complètement inconscients ! Ils ne les voient pas ! Ils ne les voient pas, bordel !

— Pas inconscients, responsables, me contredit-il calmement. Et ne sois pas aussi vulgaire.

— Ils ne les verront pas, Grigore ! répétais-je pour la troisième fois.

Il haussa mollement les épaules

— Darius et Gwen se déplacent plus vite qu'eux. Et Darius porte ton amulette.

— La belle affaire ! Tu n'as pas la moindre idée de ce que tu racontes !

Par l'Esprit, tout se compliquait. Darius et Gwen risquaient leur vie, celle de Bonnie était déjà en jeu, et Alastair risquait fortement d'engager la sienne pour sauver sa femme. Il y aurait des morts. Oh, oui, il y en aurait, et je ne pourrais rien y faire. J'aurais voulu hurler de rage.

Grigore plissa les paupières, passablement irrité.

— Je suis un Ange Noir. Je sais parfaitement de quoi je parle, Hannah.

— Non ! insistais-je. Tu dis ce que tu sais, mais tu ne *sais* pas ce que tu dis ! Tout ça, c'est reculer pour mieux

sauter ! Quand ils les auront tués, c'est nous qu'ils viendront chercher, parce que nous sommes tous concernés, nous avons tous humilié Traian. Ils vont s'attaquer à la communauté.

Il eut un geste indolent de la main.

— Nous serons partis d'ici avant qu'ils n'arrivent, prétendit-il.

— Tu n'en sais rien ! Bon sang, Grigore, je comprends que la communauté t'importe peu, mais n'as-tu donc aucune considération pour Darius ? C'est la mort qui l'attend ! La mort !

— Ça suffit ! tonna-t-il, à bout de nerfs. Si c'est toi, ou lui, je préfère que ce soit lui.

— Comment oses-tu ? hurlai-je, hors de moi, prête à lui expédier mon poing à la figure.

Puis Pitt éclata subitement de rire.

En pleine fureur, je tournai la tête, aussitôt imitée par Grigore. Nos regards s'étaient faits plus menaçants que des missiles sur le point d'être lancés. Il s'esclaffa de plus belle.

— Bon sang ! Regardez-vous ! Vous avez l'air d'un vieux couple !

Nous l'observâmes un instant, bouche bée, avant qu'il fasse mine de sécher ses larmes.

— OK, Hannah, au lieu de nous voler dans les plumes, si tu commençais par nous dire ce qui s'est passé en notre absence ? Tu as retrouvé l'amour de ta vie ?

Il avait appuyé sur la dernière phrase avec tant d'ironie que ma bouche se tordit d'elle-même.

À côté de moi, sans même le regarder, je sentis toute la crispation de Grigore à la mention de Leith. Alors, avant d'entrer dans le vif du sujet et de leur parler du sortilège qu'on lui avait jeté, je commençai à leur raconter notre rencontre avec Christy, la raison de l'existence des Guerriers de l'ombre, la manière dont nous avons été accueillis ici, la mort de Darren, notre rencontre avec Murdoch et tout ce qui s'ensuivait.

— Bien ! se réjouit Pitt. Ton poilu est ici, on va pouvoir se tirer au plus vite. Tu vois, ce n'était pas la peine de nous en faire tout un fromage.

— Grigore et toi pouvez partir si vous le souhaitez.

Grigore se raidit et me fit face d'un mouvement sec.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je levai sur lui des yeux déterminés. Les siens avaient pris l'aspect de l'argent en fusion. Les iris gris clair, comme liquéfiés, il me donna l'impression d'être prêt à bondir pour me secouer comme un prunier. Je retins ma respiration quelques secondes, consciente qu'il n'aimerait pas entendre ce que j'allais lui annoncer.

— Je ne viens pas avec vous.

— J'avais parfaitement compris ! gronda-t-il aussitôt. Pourquoi ? Je veux savoir pourquoi, et aussi ce qui se passe dans ta petite tête, Hannah !

Il serrait les poings. Mais sa fureur et tous les

meilleurs arguments du monde ne me feraient pas changer d'avis. Je repartirais avec Leith ou je ne repartirais jamais.

— Parce que Leith a besoin de moi, annonçai-je d'une voix que je voulais claire et assurée. Et parce que sa tante risque d'être condamnée à mort pour nous avoir emmenés ici et que je refuse de l'abandonner.

Les narines frémissantes, Grigore éluda bien vite la dernière explication pour se concentrer sur la première.

— Pourquoi aurait-il davantage besoin de ton aide ?

Je sentis mes pupilles se dilater au souvenir de chaque mot que Leith avait prononcé et qui m'avait brisée de toute part. Je pris une inspiration mesurée et fermai furtivement les paupières avant de lui répondre.

— Il a perdu la mémoire.

Les yeux de Pitt et Grigore s'arrondirent de surprise en même temps.

— Tout du moins, quelqu'un la lui a volée, précisai-je avec une pointe de rage que je ne sus cacher.

Alors je leur racontai nos retrouvailles, ce que Christy nous avait révélé et ce que nous avions prévu de faire pour en savoir plus. Grigore demeurait immobile, le visage aussi inexpressif que celui d'une statue de pierre.

— Je ne peux pas partir d'ici, continuai-je. Pas tant que je n'aurais pas compris ce qui lui est arrivé, et pas sans Bonnie.

— Irréversible ? répéta Grigore d'une voix sans

timbre.

Je hochai la tête et croisai le regard lumineux de Pitt. Nous nous observâmes un moment sans que je sois capable de deviner ce qu'il était en train de penser. Mais pour la première fois, ses traits ne révélaient aucune trace d'amusement. Cependant, je ne pus m'empêcher d'être cinglante et amère avant de tourner les talons.

— Félicitations, Pitt. On dirait bien que tu as obtenu ta vengeance.

Chapitre 4

Ce sont les bruits matinaux et lointains qui me sortirent du sommeil. Je soulevai les paupières, accueillie par un plafond rocheux, humide, irrégulier et étrangement animé d'ombres dansantes. Je mis plusieurs secondes avant de me souvenir que je me trouvais au cœur de la cité garolle, et encore une poignée de plus pour réaliser que si les guerriers *strigoii* n'avaient pas montré le bout de leur nez, c'était parce que Darius avait pris des risques. Je soupirai, repoussai les draps dans lesquels je m'étais emmitouflée, et m'assis sur la paille posée à même le sol. Elle était couverte de tissus matelassés qui ne l'avaient pas rendue aussi inconfortable que je l'aurais cru au départ. Je plissai le front et, du bout des doigts, je me frottai les yeux en grimaçant de dégoût. Ici, les torches restaient allumées jour et nuit, l'air empestait le fer chaud, la cire brûlée et la graisse animale. Comment ces gens faisaient-ils pour être habitués à cette odeur âcre, à l'humidité et au manque de lumière ? Comment supportaient-ils d'évoluer dans des conditions si rudimentaires à longueur de temps ?

Je baissai la tête sur la chemise de nuit qu'on m'avait prêtée et en touchai le lin rêche. C'était si inattendu. La

société de consommation dans laquelle j'avais été élevée n'avait aucune emprise sur la Communauté du Sutherland. Ils vivaient de trois fois rien et ne semblaient pas particulièrement en souffrir. Un broc d'eau, un savon, un linge de bain, une table, deux chaises, une timbale, un pichet en métal, deux ou trois peaux de mouton jetées à même le sol, un rideau qui occultait l'ouverture de la pièce... C'était tout ce qu'il y avait autour de moi, et j'aurais parié qu'à quelques détails près, il en allait de même chez tous les habitants de *Ben Hope*. Ils étaient environ trois cents, et la majorité d'entre eux considérait la modernité comme le pire fléau de la planète. S'en tenir éloigné leur permettait de garder leurs racines et leurs traditions intactes. De rester vrais. Cependant, leur langue avait évolué comme partout ailleurs en Grande-Bretagne. Tous parlaient l'anglais courant, même s'il était parfois parsemé de quelques mots gaéliques que j'avais bien du mal à comprendre.

Je me grattai la tête et décidai de me lever pour faire ma toilette. J'avisai les ustensiles à ma disposition et grognai. Il n'allait pas falloir que je fasse ma difficile. Sans autre choix, je me déshabillai et me dirigeai vers la bassine. En quelques minutes, j'étais propre, regrettant néanmoins de ne pas avoir pu me laver les cheveux qui en avaient pourtant grand besoin.

Je m'apprêtais à remettre la chemise avec laquelle j'avais dormi, lorsqu'une jeune Hispo d'environ quinze

ans, à la tignasse blonde, plus bouclée que la mienne, et à la robe bleu roi, tira le rideau lie-de-vin qui fermait la pièce et apparut dans l'embrasure. Le corps raidit, elle soutenait plusieurs vêtements posés en travers de ses bras.

— Bonjour, me salua-t-elle d'une voix hésitante. Je suis Freya. On m'a demandé de vous apporter de quoi vous habiller.

— Bonjour. Entre, je t'en prie.

Nullement perturbée par ma nudité qu'elle ne sembla, du reste, pas noter, elle glissa vers moi dans un bruissement d'étoffes, et me tendit un tissu vert foncé.

— C'est... c'est un bliaud, bégaya-t-elle, visiblement intimidée. Une robe.

Je la lui pris doucement des mains et souris.

— Je te remercie, Freya, je m'appelle Hannah.

Elle hocha la tête, me donnant clairement l'impression que jamais elle n'utiliserait mon prénom. Elle disposa le reste des vêtements sur la table et se cala les bras derrière le dos tandis que j'inspectais avec attention la tenue que j'avais entre les doigts.

— Je vais vous aider à vous habiller. On dit que les gens comme vous ne savent pas se débrouiller seuls.

Je tournai la tête vers elle, interdite.

— Les gens comme moi ? Les *faol-creutair* ?

Elle secoua le menton.

— Non, les loups de la Communauté du Monde Libre.

Ils ont besoin qu'on fasse tout à leur place, c'est ce qu'on m'a raconté.

D'abord surprise, je me mis doucement à rire.

— Je t'assure que je pense pouvoir me dépatouiller, Freya.

Et pour mieux le lui prouver, je m'emparai d'un tissu fin et écru que j'identifiai comme étant une combinaison à manches longues. En théorie, elle devait me servir de dessous. Je l'enfilai assez facilement et, victorieuse, je portai la main sur la robe verte. Freya toussota discrètement, je levai les yeux vers elle.

— Vous avez oublié le bandeau.

Je fronçai les sourcils et regardai les étoffes restantes sur la table.

— Pour votre poitrine, précisa-t-elle.

Instinctivement, je baissai la tête sur mes seins, et souris. Ils n'étaient pas particulièrement gros, je pourrais m'en passer.

— Pas la peine, ça ne ferait que gêner mes mouvements.

La jeune Freya eut un air horrifié.

— Euh... Toutes les femmes en portent ? en déduisis-je.

Elle acquiesça.

— Et on le remarquera si je n'en mets pas ?

Elle dodelina de la tête si énergiquement que je compris que ça pourrait devenir problématique si je ne

m'y pliais pas.

— Bon, soupirai-je. D'accord. Tu pourrais peut-être m'aider à le nouer ?

Cette fois, son visage se vêtit d'une satisfaction toute conquérante.

Je laissai tomber la chemise sur mes hanches et levai les bras.

Freya pouffa de rire.

— Quoi ?

— Je dois le serrer par-dessus la camisole !

Camisole pour chemise. OK, OK...

Je me renfrognai et me recouvris, puis Freya enroula méthodiquement la bande de tissu autour de ma poitrine. Juste avant de mettre la cotte, elle me tendit une paire de bas épais et écrus à nouer sur mes cuisses par des jarrettières. Dans la mesure où je ne portais pas de culotte et que ce n'était manifestement pas l'usage ici, je rougis sous l'œil étonné de Freya.

Habilement, elle passa les mains dans les plis de la robe, et m'invita à l'enfiler. Le lourd tissu vert retomba sur moi souplement, et je dus reconnaître qu'une fois ajustée, cette tenue était très agréable à porter. Le décolleté était droit et suffisamment remonté pour ne pas dévoiler la chemise et le bandeau cachés dessous. La taille haute était agrémentée d'une large ceinture couleur rouille, les manches, longues et évasées, rehaussées d'un revers de teinte identique, et la jupe s'arrêtait

vaporeusement sur mes chevilles. L'espace d'un instant, même sans fioritures ni ornements, je me fis l'effet d'une princesse. Pour parfaire ma tenue, Freya me tendit une paire de bottines en cuir marron que j'enfilai, constatant avec surprise qu'elles étaient à ma pointure.

— Que souhaitez-vous faire pour vos cheveux ? demanda Freya.

— Les laver, avouai-je. Mais maintenant que je suis habillée et étant donné la complexité de ces vêtements, je préfère m'en passer. Nous verrons ça la prochaine fois.

Elle me sourit encore.

— Il y a une résurgence d'eau tiède à une trentaine de mètres de vos quartiers. C'est isolé. Elle est réservée aux femmes un jour sur deux, mais...

Elle se tut, visiblement très embarrassée.

— Mais ?

— Mais il ne faudra pas y aller seule. Je vous y accompagnerai. Le *Mor-fear-faol* a exigé que je m'occupe de vous. Parce que les autres...

— Les autres ne veulent pas avoir affaire avec une *faol-creutair*, c'est ça ?

Elle hocha doucement la tête.

— Je vois... Quel âge as-tu, Freya ?

— Dix-huit ans, répondit-elle en étirant le cou de fierté.

J'écarquillai les yeux. Nous n'avions même pas trois ans d'écart. Elle paraissait pourtant si jeune.

— Est-ce que tu vas encore à l'école ? demandai-je avec l'envie d'apprendre comment la communauté gérait l'enseignement de ses enfants.

— Non. Je suis au service du *Mor-fear-faol*.

Je posai sur elle un regard interrogateur.

Elle possédait de grands yeux verts, une peau laiteuse parsemée de tâches de rousseurs et des formes généreuses. C'était une superbe jeune fille. Mais savait-elle seulement lire et écrire ? L'avait-on obligée à travailler comme servante ? Elle ne semblait pas être brimée, certes, cependant il émanait d'elle une soumission presque naturelle qui me conduisit à me demander s'il en allait ainsi pour chaque femelle garou de la communauté. J'étais loin d'en avoir fait le tour, mais parmi les quelques guerriers, gardes ou plantons que j'avais rencontrés, je n'avais pas remarqué la moindre femme. Les seules que j'avais croisées après l'attaque du Crinos s'étaient contentées de panser les plaies. Cette société devait être plus patriarcale encore que la nôtre, ce qui expliquait sûrement pourquoi, de facto, on m'avait imposé des vêtements indubitablement féminins. Très jolis, cela dit. À tel point que je me demandais pourquoi j'avais droit à tant d'égards. Freya l'avait dit elle-même, je n'étais pas des leurs, j'étais une *faol-creutair*, ce qui signifiait qu'à une époque pas si lointaine, j'aurais pu être purement et simplement tuée pour ça.

J'étais sur le point de remercier Freya pour son aide

lorsque l'odeur de Jeremiah, d'Al et du frère de Bonnie me parvint. Instantanément, tous les petits cheveux derrière ma nuque se dressèrent et mes muscles se crispèrent. Sans me concéder un seul regard, Freya s'empara du broc d'eau sale et disparut comme si elle avait le diable aux trousses.

— Vous ne me l'interdirez pas ! gronda la voix d'Al.

Le ton était si menaçant que j'accourus dans la vaste salle commune qui nous avait été attribuée. J'eus la sensation que ma colonne vertébrale se glaçait d'effroi. L'énergie négative des trois garous remplissait tout l'espace et aurait donné envie à n'importe qui de faire demi-tour. Cependant, je n'amorçai par un geste, et Christy, qui venait d'ouvrir le rideau de sa chambre, ne sembla pas non plus avoir l'intention de disparaître. Elle observa la scène avec attention.

— Oh si, nous le ferons, lui garantit Calum avec un sourire mauvais.

Furieux, Al fit un pas en avant.

Jeremiah le retint de justesse en lui passant les bras sous les aisselles et le ramena contre lui. Le souffle court, Al cessa momentanément de bouger. Calum se redressa alors de toute sa hauteur et emprunta une posture dominatrice.

— Tiens-toi tranquille, Lupus !

— C'est ma femme !

Calum secoua vicieusement la tête.

— Ta femelle est des nôtres, votre mariage n'a pas été reconnu par la communauté. Elle n'est rien.

— Elle est tout ! Et je me fous de votre bénédiction ! C'est mon âme sœur, l'Esprit nous a choisis, et ça, aucune loi, aucun tribunal, aucune gouvernance ne pourra le nier ! Emmenez-moi à elle, je veux la voir !

Il se débattit, mais Jeremiah n'avait pas l'intention de le lâcher, quand bien même il paraissait lui aussi prêt à exploser d'une minute à l'autre.

Calum avança de deux pas et se baissa pour se mettre à la hauteur d'Alastair.

— J'espère que tu as bien profité d'elle ces vingt dernières années, Lupus, parce que je doute que tu la revoies vivante un jour.

Al montra les crocs, et avant même que nous réalisions ce qui se passait, son visage s'était couvert de poils. D'un coup de gueule inattendu, il harponna le cou de Calum et en déchira la peau. Maculé de sang, l'Hispo hurla en se tenant la gorge. Surpris, Jeremiah libéra son frère qui achevait de se transformer. Calum se ressaisit très rapidement et, d'une seule poussée, envoya Al contre le mur avant de prendre, lui aussi, l'apparence d'un loup. Son pelage noir était exactement de la même teinte que celui de Bonnie, ils se ressemblaient beaucoup, mais Calum était nettement plus gros, grand, impressionnant et mille fois plus dangereux. D'un bond, il se jeta sur Al et lui agrippa la nuque de ses puissantes mâchoires, le

faisant glapir de douleur.

Je serrai les dents et tremblai de tous mes membres. Malgré l'énergie négative qui émanait d'Alastair, il était bien trop fragilisé pour venir à bout du guerrier. Même au meilleur de sa forme, je n'étais pas sûre qu'il puisse y parvenir. Le frère de Bonnie était un garou terrifiant que la haine des Sutherland rendait encore plus redoutable. Revenu de sa stupéfaction, Jeremiah réagit et vint en aide à son frère. Il plongea sur eux à mains nues pour tenter de les séparer, mais la violence de leur affrontement était telle qu'il fut éjecté à mes pieds sans même être parvenu à attirer leur attention. Al et Calum roulèrent à travers la pièce, grondant, mordant, écumant de rage, et renversant tables et chaises sur leur passage. C'était comme si rien à part la mort ne pouvait les arrêter. Les muscles bandés, j'essayais de faire taire le frémissement sous ma peau. Je l'entendais me supplier de prendre forme animale. Je crevais d'envie de me libérer, de faire payer à Calum sa haine envers les miens. Ce désir était si puissant qu'il en devenait douloureux. Cependant, mon esprit loup s'opposa de toutes ses forces à mon corps pour m'en empêcher. Calum ne m'épargnerait pas. Il me briserait le cou avec délectation, d'un simple coup de dents.

Al poussa un cri étranglé qui me glaça le sang. Calum avait réussi à le mettre sur le dos. Amoindri, il arrivait à peine à bouger, l'Hispo l'écrasait de tout son poids et lui emprisonnait la gorge de sa gueule meurtrière. Jeremiah

se projeta une nouvelle fois en avant et abattit ses deux poings sur la nuque de Calum. Furieux, ce dernier se retourna d'un coup sec et planta ses crocs dans l'épaule de Jeremiah qui hurla de douleur, tandis qu'Alastair, affaibli et recroquevillé sur lui-même, semblait incapable de se relever.

— Ordure ! s'écria subitement Christy.

Sans réfléchir une seconde de plus, je laissai l'esprit de la bête ramper sous ma peau pour lui venir en aide. Mais en voyant la sorcière foncer droit sur Calum pour lui fracasser sur la tête une cruche miraculeusement épargnée, elle me coupa dans mon élan. Déstabilisé, Calum desserra les mâchoires et libéra Jeremiah, le faisant choir sur le sol comme une poupée de chiffon.

Stupéfaite, j'eus une seconde d'hésitation avant de réagir, mais lorsque, hors de lui, il fit volte-face pour s'en prendre à Christy, je me propulsai pour m'interposer entre elle et lui. Calum me chargea littéralement. Le sommet de son crâne vint s'écraser sur mon abdomen. Je perdis l'équilibre et tombai à genoux, le souffle coupé, pour finalement basculer sur le côté comme un culbuto. Je me retrouvai couchée en position fœtale, la douleur irradiant toute la partie supérieure de mon corps et m'immobilisant totalement.

Je lâchai un gémissement d'impuissance lorsque Calum prit appui sur ses pattes arrière pour bondir sur Christy. Mais juste avant qu'il ne l'atteigne, Jeremiah se

jeta sur lui. À l'aide de ses cuisses, il s'agrippa à son dos et lui encercla le cou de ses bras, refusant de lâcher prise. L'Hispo se démena comme un diable en poussant des grognements aussi menaçants qu'une promesse de mort. violemment, il réussit à éjecter Jeremiah contre le mur, l'assommant presque.

Calum recentra son attention sur sa proie, les oreilles baissées et les poils dressés le long de sa colonne vertébrale. Il était sur le point de bondir sur Christy.

— Calum, *sguir-e!* rugit alors la voix caverneuse de Murdoch.

Le ton que le *Mor-fear-faol* employa pour lui ordonner de cesser fut suffisamment intimidant pour que l'Hispo s'immobilise.

Rassurée par sa présence, je parvins à m'asseoir, mais si douloureusement que j'eus envie de pleurer. Calum avait dû me briser les côtes.

— Debout ! lui enjoint Murdoch.

Ce dernier recula et reprit forme humaine. Je levai les paupières vers lui, observai ses longs cheveux blonds, les muscles noueux de son dos couvert de sang, ses épaules, ses omoplates et ses reins barrés de profondes griffures. Comment pouvait-il ignorer ses blessures et faire comme s'il ne souffrait pas. Cet homme était un titan.

— Je peux savoir ce qui se passe ? gronda Murdoch en jetant un œil autour de lui.

— Il m'a attaqué, je me suis défendu, répondit

laconiquement Calum en désignant le corps presque immobile d'Alastair.

Affaibli, il était lui aussi revenu de sa transition.

Murdoch fronça les sourcils, dubitatif, et observa Jeremiah qui se remettait debout.

— Est-ce vrai ?

Jeremiah hocha la tête.

Calum ramassa ce qui restait de sa tunique pour se couvrir nonchalamment le bas-ventre.

— Bien sûr que c'est vrai, mon oncle, renchérit-il d'un air patelin. Ne fais-tu donc plus confiance à ton neveu préféré ?

— C'est parce que vous l'avez provoqué ! s'écria Christy hors d'elle.

Calum plissa les paupières et posa sur elle un regard d'avertissement.

— N'essayez pas de m'impressionner, le prévint-elle, les traits enflammés par la colère. Vous l'avez provoqué et vous le savez parfaitement !

Ses beaux yeux indigo lançaient des éclairs et le doré qui les pigmentait les rendait plus lumineux encore. Calum l'étudia avec curiosité. Ses longs cheveux bruns étaient tout ébouriffés et elle était la seule encore vêtue de vêtements modernes, ce qui lui conférait un air particulièrement étrange au milieu de ce décor. Elle était petite, frêle, avec un visage si fin qu'on lui aurait donné à peine trente ans alors qu'elle en avait au moins dix de

plus – même bien davantage d’après ce qu’elle avait laissé sous-entendre lorsque nous l’avions rencontrée. D’après elle, elle avait l’âge d’être ma grand-mère. J’avais quand même du mal à le croire. Malgré tout, aussi inoffensive qu’elle paraissait, Christy était plus féroce qu’un dragon.

— Ah ! s’amusa Calum. Me voilà démasqué !

Puis il se tourna vers son oncle avec une mine faussement innocente.

— Vais-je être condamné parce que ce Lupus ne sait pas faire preuve de sang-froid ?

— Vous êtes puant de malhonnêteté ! siffla Christy.

Les traits de Calum s’affaissèrent en une expression menaçante.

— Fais attention à ce que tu dis, femelle. Nos règles pourraient te punir d’avoir insulté un membre de la famille du *Mor-fear-faol*.

Christy releva bien haut le menton et le défia du regard du mieux qu’elle put.

— Vous n’arrivez pas à la cheville de votre oncle ! Et j’ai une révélation à vous faire, Calum. Je me contrefous de vos règles. Elles ne s’appliquent pas à moi.

L’Hispo sourit en coin.

— N’en sois pas si sûre, sorcière.

— Et vous, ne misez pas trop sur votre toute-puissance, pauvre fou ! Avisez-vous de tenter quelque chose contre moi et je vous jure que vous ne saurez plus

si vous êtes un homme ou une femme !

Puis elle termina sa tirade par une bonne dizaine d'éternuements, brisant légèrement l'assurance qu'elle avait essayé de se donner.

Cette fois, Calum se moqua d'elle en s'esclaffant exagérément.

— Assez ! tonna Murdoch. Ne crois pas qu'être exclu du Conseil des Anciens me retire mes pouvoirs, Calum. Je gouverne toujours cette communauté. Chef de l'élite hispo ou pas, que tu sois mon neveu ou non, je n'hésiterai pas à te faire enfermer si tu manques de respect à nos invités. Me suis-je bien fait comprendre ?

Les yeux de Calum se firent plus noirs que les ténèbres.

— Nos invités ? Les tiens, Murdoch. Ceux que tu protèges et qui te tueront d'un coup de poignard dans le dos. Mais oui, mon oncle, tu t'es parfaitement fait comprendre : pour mon propre intérêt, je ne les en empêcherai pas.

Il laissa tomber la guenille qui lui cachait le sexe et quitta la salle sans un mot de plus.

Les mâchoires serrées, Murdoch semblait peser le poids de chaque mot prononcé par Calum. Son neveu venait clairement de l'avertir qu'il n'attendait qu'une chose : prendre sa place. Désormais, Murdoch devrait garder un œil en arrière. Contrôler qui se tenait derrière lui. Toujours.

— Bonnie..., gémit Al en se relevant.

Le cœur comprimé, je fis abstraction de la douleur qui enflammait mes côtes et me levai pour le rejoindre. Je voulais le soutenir. L'aider.

— Asseyez-vous, murmurai-je en redressant une chaise.

Un silence sépulcral s'écrasa sur nous lorsque nous réalisâmes l'état dans lequel se trouvait Al. Ses longs cheveux noirs collaient à son visage lacéré de coups de griffes. Sa poitrine semblait avoir été dévorée par un animal, il manquait des morceaux de chair par endroit, et sa peau était couverte de sang. Il était bien amoché, mais il résistait. Pour Bonnie. L'objectif à atteindre était bien trop important pour qu'il faiblisse vraiment.

— Allez chercher Freya pour qu'elle le soigne ! ordonna soudain Murdoch aux deux gardes qui l'accompagnaient.

Ils hochèrent la tête et obéirent sans discuter.

Christy disparut quelques secondes et revint avec le drap de son lit et un broc d'eau.

— Redressez la table, s'il vous plaît, demanda-t-elle à Jeremiah.

Elle y posa la bassine et s'agenouilla devant Al pour le couvrir minutieusement du long tissu. Ses gestes étaient tellement bienfaisants, si empreints de douceur que j'en ressentis une onde de reconnaissance intense. Elle ne nous connaissait pas, ou trop peu, et pourtant, elle faisait

preuve d'une compassion extraordinaire, particulièrement pour Al qui souffrait dans son corps, son cœur et jusqu'au fond de son âme. Un discret coup d'œil à Jeremiah me permit de comprendre qu'il partageait mon avis. Il regardait Christy avec un mélange de curiosité et de gratitude. Cette femme était incroyable, elle n'était pas obligée de nous aider, elle aurait pu se contenter de disparaître, mais à la place, elle couvait Al d'une attention sincère et entière qui allait bien au-delà de ses prérogatives de médecin. Sans le rechercher vraiment, Christy était en train de gagner notre respect éternel et notre admiration.

Elle fit signe à Jeremiah de déchirer un bout de drap afin de le tremper dans l'eau, avant de l'essorer et de l'appliquer sur le cou de son frère qui saignait encore abondamment.

— Je veux voir ma femme ! s'écria-t-il avec désespoir.

— Est-ce la raison pour laquelle vous vous êtes mis en colère ? demanda Murdoch. Vous pensiez que nous vous l'interdirions ?

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de la voir ! s'étrangla-t-il. C'est ma femme !

Murdoch fronça les sourcils.

— Les Anciens vous en ont donné l'autorisation, Alastair. J'ai pensé que vous voudriez être avec elle le temps que le jugement soit rendu. Je venais vous en informer.

Les yeux d'Alastair s'éclairèrent, mais il ne dit rien.

— Il vaut mieux pour tout le monde que vous restiez avec elle. De par vos origines, vous ne rencontrerez personne ici qui vous facilitera la tâche.

— À part vous, le contredis-je. Vous et Freya.

Cette dernière apparut au même moment et s'immobilisa devant l'ouverture en entendant son prénom. Crispée, elle nous jeta un regard incertain avant de poser des yeux interrogatifs Murdoch.

— Entre, mon enfant, la rassura-t-il. Il ne te sera fait aucun mal.

Les muscles tendus, elle acquiesça.

Elle tenait entre ses mains plusieurs morceaux de tissu, ainsi qu'un mortier rempli de plantes. Les mêmes dont Bonnie s'était servie deux ans et demi plus tôt pour soigner Leith après l'attaque du Galbro. Freya s'approcha d'Alastair et s'agenouilla devant lui. Puis elle écrasa les feuilles au pilon afin d'en faire de la bouillie. Quand elle eut terminé, Christy se mit de côté pour lui laisser la place. La jeune fille utilisa l'eau contenue dans le broc pour finir de nettoyer les nombreuses plaies d'Alastair, puis elle commença à appliquer l'onguent sur ses blessures.

Pendant ce temps, Christy fit quelques pas hésitants vers Jeremiah dont l'épaule ensanglantée maculait sa chemise de rouge.

— Il faut vous soigner aussi, lui fit-elle remarquer

d'une voix douce.

Bourru, il secoua la tête.

— Je n'en ai pas besoin.

— Je suis médecin ! Je pense être mieux placée que vous pour savoir si vous en avez besoin ou pas !

Jeremiah la fusilla du regard.

— Si vous voulez vous rendre utile, allez chercher des vêtements à mon frère.

— Pardon, monsieur, hésita Freya. Ce... ce ne sera pas nécessaire. J'ai demandé à une lingère de lui en faire apporter. Et des chaussures aussi.

Sans dire un mot, Jeremiah opina.

— Ce qui signifie que maintenant, je vais panser vos plaies, et que vous me laisserez faire ! décida Christy.

Son regard violet brillait d'un éclat de détermination que Jeremiah n'osa plus défier. Il capitula et retira sa chemise, révélant un torse solide, légèrement halé, et une épaule gauche profondément entamée par la morsure de Calum. Christy demeura impassible et commença à la nettoyer avec des gestes méthodiques et consciencieux. Jeremiah ne la quittait pas des yeux, il donnait l'impression d'enregistrer chaque détail de son visage. Lorsque Christy s'en rendit compte, elle eut l'air troublée. Elle s'humecta les lèvres à plusieurs reprises, et tâcha de se concentrer sur ce qu'elle faisait.

— Je... je ne vous fais pas mal ?

— Non, répondit Jeremiah d'une voix grave et rauque.

Je m'immobilisai en les voyant faire.

Ils s'observèrent sans rien dire pendant un court instant, aussi perturbés l'un que l'autre.

La lingère mit court à ce dialogue muet quand elle entra dans la pièce avec une pile de vêtements propres. Elle veilla à contempler le sol pour éviter de nous regarder, les posa sur la table et disparut sans même avoir prononcé un mot.

Freya termina de bander le torse d'Alastair et lui tendit une paire de chaussettes hautes cousues entre elles, ainsi qu'une cote courte de la même couleur que ma robe. Il les enfila silencieusement, et mit sur ses épaules un genre de tartan à carreaux vert et bleu supposé maintenir son bras blessé en écharpe. Jeremiah passa aussi une chemise propre, laissa ouverts les lacets sur le col, et remercia Christy d'un hochement de tête, évitant de la regarder en face.

— Maintenant, je veux voir ma femme, exigea Al.

Murdoch acquiesça.

— Je vous y conduirai personnellement, mais auparavant, à la demande de Jeremiah, votre neveu va vous rejoindre ici.

Freya ramassa les morceaux de tissu ensanglantés qui traînaient un peu partout, nous salua d'un geste du menton et quitta la salle en vitesse.

Jeremiah plissa les paupières.

— Quand ?

— D'une minute à l'autre, je l'ai fait appeler. Peut-être vaudrait-il mieux rétablir un peu d'ordre dans cette pièce avant qu'il n'arrive ? suggéra-t-il en avisant l'état dans lequel nous l'avions mise.

— Je m'en occupe ! décida Christy. Ensuite, je vous laisserai entre vous.

— Non ! gronda Jeremiah.

Elle le considéra avec étonnement.

— Écoutez..., je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Vous avez tous besoin de lui parler en tête à tête et...

— Il ne nous connaît pas, l'interrompit sèchement Jeremiah. Tout ce que nous avons à faire, c'est lui certifier que nous nous sommes trompés et qu'il n'est pas celui qu'on croyait. Cependant, votre présence nous sera utile s'il fait mention de quoi que ce soit qui a un rapport à celle qui lui a jeté un sort.

Christy plissa les yeux.

— J'en doute, mais c'est d'accord. Puisque vous insistez, je reste.

Et tandis que Christy commençait à redresser les chaises et à ranger la pièce, mon cœur était en train d'accélérer. Leith n'était plus qu'à quelques pas.

La femelle galbro aussi.

Chapitre 5

Jeremiah se donnait une contenance toute relative. Il se maintenait droit, conservait un regard fixe et dressait la nuque avec assurance. Cependant, la tension dans ses muscles, et les poings qu'il gardait serrés contre ses cuisses démontraient à quel point il bouillonnait de l'intérieur.

Je fis face à l'entrée. Ils étaient là. Leith et Shona.

Tout mon corps sembla se ratatiner de l'intérieur. Je retins ma respiration.

Ils formaient un couple magnifique. Comme animé d'une vie propre, mon regard se posa sur leurs mains jointes, et la pulsation de mes veines s'emballa un peu plus. Je détestais les voir ensemble, je détestais qu'il la touche. Je haïssais cette femme parce qu'elle était à ma place. J'étais perdue sans lui. J'avais froid. J'avais froid jusqu'à l'âme.

Un sourire en coin s'épanouit discrètement sur les lèvres de Shona tandis qu'elle me détaillait de la tête aux pieds. Cette garce n'avait aucun mal à deviner le fond de mes pensées. Et ça lui plaisait. Elle irradiait de beauté et j'en éprouvais un agacement difficile à cacher. Parée d'une époustouflante robe rouge et d'un châle aux

couleurs du tartan de la communauté, elle paraissait encore plus grande, élancée et gracieuse. Elle possédait un visage ovale et délicatement dessiné, une peau hâlée rehaussée par de longs cheveux ébène et lisses retombant sur ses reins. Ses yeux étincelants de reflets dorés et ourlés de cils épais ajoutaient de l'exotisme à son physique hors du commun. Oui. C'était indéniablement une femme superbe, mais aussi, à n'en point douter, un être dont la beauté n'avait d'égal que sa perfidie. Je n'avais nulle confiance en cette créature, et alors que je n'avais aucune preuve contre elle, j'étais certaine qu'elle n'était pas étrangère à la situation de Leith.

Avec une expression de froideur qui n'inspirait rien d'autre que l'irritation de se trouver ici, Leith étudia rapidement la pièce. Il ne m'accorda pas plus d'une seconde d'attention et finit par dévisager son père avec étonnement. Ils se ressemblaient tellement... ça n'aurait pas pu lui échapper. Ils possédaient les mêmes cheveux souples et bruns, les mêmes yeux verts lumineux, des lèvres pleines, une mâchoire carrée, un regard profondément déstabilisant surmonté de sourcils épais qui leur conféraient cet air si autoritaire... Personne n'aurait pu nier qu'ils étaient de la même famille. Pourtant, il allait falloir faire comme si c'était le cas. Mentir, ravalier notre joie de l'avoir retrouvé et éviter de casser les murs devant son indifférence.

— *Mor-fear-faol...*, dit Leith dignement en faisant

face à Murdoch.

— Merci d’être venu, Alan.

Le chef suprême se tourna vers Jeremiah et le désigna du plat de la main.

— Je vous présente Jeremiah Sutherland, le père du jeune Lupus qui a disparu. Il tenait à vérifier lui-même que...

— Il lui ressemble, mais ce n’est pas mon fils, l’interrompit brusquement ce dernier d’une voix si résolue et tranchante que j’en sursautai.

Leith l’observa quelques secondes, toujours aussi intrigué par leur ressemblance.

— Il n’a pas son odeur, redoubla Alastair avec détachement.

Leith s’attarda sur moi. Il me scrutait d’un air presque aussi victorieux que celui de Shona à ce moment précis. Cependant, c’est avec beaucoup de douceur qu’il s’adressa à moi.

— Vas-tu continuer à nier, à présent ?

— Eh bien, je...

Je laissai échapper un sourire de résignation.

— Ta ressemblance avec mon âme sœur est si frappante que je...

Je m’interrompis, faisant mine de chercher mes mots.

— Dans mon empressement à le retrouver, je n’ai pas réalisé que ton odeur était différente de la sienne. Je suis confuse et profondément désolée, Alan.

Leith m’observa longuement. Je vis le trouble passer dans son regard implacable. Il n’en croyait pas un mot.

— J’aurais tellement voulu que tu sois lui..., ajoutai-je désespérément.

Shona se serra contre Leith, s’accrocha à son bras et cala nonchalamment la tête sur son épaule. Tout naturellement, il leva la main pour l’appliquer tendrement sa joue.

Je suivais leurs gestes avec un intérêt presque maladif. J’aurais dû leur tourner le dos, partir, mais je ne pouvais pas. Paradoxalement, leur couple m’intriguait autant qu’il me révoltait, me consumait. Si elle était responsable de son état, comment était-elle parvenue à vaincre l’Esprit ? Pourquoi lui ? Pourquoi nous ? Ces questions, je les ressassais depuis deux jours sans qu’aucune réponse ne me vienne.

Je la ressentis de nouveau. La haine. Intensément. Mais je me ressaisis, je ne voulais pas prendre le risque de tout gâcher. Alors, je fis un effort titanesque pour ne pas sauter au visage de cette femme, la défigurer et lui arracher les yeux. J’étais plus forte qu’elle, je le savais. Elle n’était rien. Elle n’était rien, mais elle avait tout. Elle l’avait, lui.

Je baissai les paupières, tandis que Leith relevait la tête pour nous regarder tous.

— Je vois combien cette situation vous affecte, dit-il calmement, et je vous crois sur parole quand vous dites

que je lui ressemble. J'espère sincèrement que vous le retrouverez.

Jeremiah se renferma un peu plus sur lui-même et crispa les mâchoires, se contentant d'acquiescer silencieusement. Il ruminait déjà sa peine. Jeremiah était un père. Il avait aidé sa femme à mettre Leith au monde, il l'avait élevé, regardé grandir, l'avait soutenu, encouragé, mais à présent, il n'était rien de plus qu'un étranger pour son fils. Nonobstant ma propre douleur, j'étais profondément triste pour lui. J'aurais préféré qu'il s'abstienne de m'accompagner dans les Entrailles afin de ne jamais avoir à vivre ça. Quant à Al... – je dissimulai très mal le soupir qui dépassa la barrière de mes lèvres lorsque mes yeux se posèrent sur lui –, il avait un air absent. Son esprit vagabondait déjà vers Bonnie qu'il avait hâte de retrouver, rien d'autre n'avait d'importance.

Murdoch fit un pas en avant pour se manifester.

— Merci, Alan. Je crois que désormais la situation est claire pour tout le monde. Vous ne serez plus dérangé, vous pouvez retourner à vos occupations.

Leith hocha la tête sans rien dire et me concéda un rapide coup d'œil. Je n'y lus rien. Pas la moindre trace d'émotion. Il repoussa gentiment Shona, prêt à partir. Sans plus attendre, il salua brièvement Murdoch et nous tourna le dos, Shona toujours accrochée à lui comme une sangsue. Mais une ou deux secondes avant qu'il ne quitte la salle, l'odeur familière de la Meute me parvint. Ils

arrivaient vers nous. Ils n'étaient au courant de rien, ils pourraient tout faire capoter. Prise d'un soudain sentiment d'angoisse, je m'élançai brusquement vers la sortie, bousculant violemment Leith sur mon passage, déstabilisant Shona qui se rattrapa de justesse à la paroi rocheuse.

— Hé ! tempêta Leith en me retenant durement par l'épaule. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Furieux et persuadé que je l'avais fait exprès, il me fusillait du regard. À travers le tissu de ma robe, je sentais la chaleur de ses doigts sur moi tandis qu'il exerçait une pression, et j'en perdis tous mes moyens.

— Désolée, je dois... je dois...

— Leith ! s'écria Georgia en l'apercevant.

Elle s'élança dans le couloir, aussi légère qu'une plume, et se jeta dans ses bras.

Ce dernier, légèrement déséquilibré, fut bien obligé de me lâcher.

— Bon sang, ce que tu nous as fait peur ! embraya-t-elle. Tu vas bien ? Personne ne t'a fait de mal ? Ces gens sont complètement à côté de la plaque ! Ils vivent comme des...

— Ce n'est pas lui ! l'interrompis-je brusquement.

Georgia ouvrit de grands yeux et s'écarta de Leith pour l'observer en fronçant les sourcils. Il se contenta d'étudier son visage sans prononcer un mot, me laissant le soin d'expliquer la situation. Son silence valait tout un

discours. Nul besoin qu'il s'exprime pour comprendre que la situation l'exaspérait au plus haut point.

— Qu'est-ce que tu racontes ? me demanda Georgia déconcertée.

Mal à l'aise, je jetai un œil derrière moi. Muets, Murdoch, Jeremiah, et Al observaient la scène, tout aussi désemparés que moi. Finalement, je me tournai vers Étienne et Anneas qui demeuraient sagement en retrait. Chacun des membres scrutait Leith avec une moue de stupéfaction mâtinée d'incertitude. Alors je captai le regard d'Étienne et m'adressai à lui en français.

— Prétends que ce n'est pas lui.

Il me fixa pendant quelques secondes sans montrer la moindre émotion. Pourtant, à travers son silence, je sentis toute l'intensité de son interrogation. Cependant, il se contenta de hocher la tête sans poser de questions.

— Hannah ? insista Georgia, je peux savoir ce qui se passe ?

— Il se passe que ce n'est pas Leith, répondit Étienne d'une voix troublée.

— Ce n'est pas lui ? répéta Georgia incrédule, en dévisageant Leith.

Ce dernier claqua la langue d'agacement.

— Non. Je ne suis pas lui !

Puis il se concentra sur moi.

— Je peux espérer avoir la paix un jour, ou il y en a encore beaucoup comme ça ? siffla-t-il en désignant la

Meute du menton.

Alors que les garçons semblaient garder le contrôle, Georgia ne savait plus où elle en était.

— Mais... je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que je ne suis pas celui que vous cherchez ! s'emporta Leith pour de bon. Je m'appelle Alan Kerr. Alan Kerr ! Et pas Leith Sutherland !

— C'est mon petit ami, renchérit Shona qui n'avait pas encore dit un mot.

Georgia resta bouche bée en l'étudiant.

— Ce n'est pas mon fils, finit par renchérir Jeremiah. Il lui ressemble, mais ce n'est pas lui. L'odeur de ce jeune homme n'est pas celle de Leith.

— Il a raison, redoubla Anneas en passant un bras autour des épaules de Georgia. On ne connaît pas ce type.

Georgia renifla minutieusement l'air et plissa les paupières.

— Par l'Esprit !

Elle était livide.

Quant à moi, j'avais bien du mal à comprendre ce qui se déroulait sous mes yeux. Tous donnaient réellement l'impression de ne pas reconnaître Leith. Effarée, j'en venais à me dire qu'Alastair et Jeremiah n'avaient sans doute pas vraiment joué la comédie. Pourtant, je la sentais, moi, l'odeur de Leith ! Et je la connaissais suffisamment pour ne pas me tromper. Que se passait-il ?

Affolée, je jetai un regard à Shona qui souriait de toutes ses dents. Elle était bien trop satisfaite par ce petit imprévu. Quelque chose clochait.

— Alan, chéri, nous pouvons partir maintenant ? lui roucoula-t-elle à l'oreille.

Shona possédait un prénom écossais, mais elle n'était pourtant pas d'ici. Son fort accent anglais en était la preuve. Je le remarquais vraiment pour la première fois.

Le visage durci et froid comme de la glace, Leith acquiesça avant de s'adresser à moi d'une voix forte.

— Tu es une femme de tête, une frondeuse, ça ne fait aucun doute. C'est pourquoi tu vas expliquer à tout ce petit monde quelle est la situation et veiller à ce que je n'ai plus à me justifier de mon identité. Je veux bien être conciliant, Hannah, mais pas au point de répéter la même scène à longueur de journée.

Le noir de ses pupilles inonda son regard, comme chaque fois que la colère grondait en lui. Elle était palpable. Elle me transperçait, m'était destinée. Pour une raison qui m'échappait, c'était à moi qu'il en voulait, et à personne d'autre. Je me redressai, bombai le torse fièrement et inspirai discrètement un maximum d'oxygène avant de soutenir sa fureur avec toute la dignité dont j'étais capable.

— Ce sera fait. Toi et ta petite amie pouvez être tranquilles, plus personne ne viendra vous ennuyer avec cette histoire.

Ma voix n'aurait pas pu être plus froide, et mes traits plus étudiés. Je le mettais au défi d'avoir à ajouter quelque chose.

Son expression implacable ne changea pas d'un iota, mais subitement, ses yeux se posèrent sur mes lèvres tandis qu'il sortait la pointe de sa langue pour lécher les siennes. Le sang dans mes veines se mit à bouillonner et mon cœur s'arrêta de battre pour la centième fois depuis que j'étais ici. Me refusant à lui montrer mon trouble, je fis un pas en arrière pour libérer le passage.

Leith m'adressa un dernier regard, glacial, et s'empara de la main de Shona afin de l'entraîner avec lui. Ils bifurquèrent au bout du couloir, et disparurent. Ce n'est qu'à ce moment-là que je relâchai tout l'air contenu dans mes poumons.

— Bon sang, mais où est Leith ? me demanda Anneas en fronçant les sourcils.

Je sentis mon pouls s'accélérer.

— Il était devant toi, Anneas.

— Non, affirma sèchement Jeremiah. Si ce garçon était mon fils, j'aurais reconnu son odeur. Il est inutile de rester dans le déni, Hannah.

Un silence de plomb s'abattit sur nous avant que je réagisse.

— Le déni ? Mais...

Je me repassai mentalement ces deux dernières journées pour essayer de déterminer si ce qu'il venait de

dire avait un sens. Mes bras retombèrent le long de mon corps. Le doute gagnait du terrain en moi. Et s'ils avaient raison ? Et si mon envie de retrouver Leith m'avait fait perdre la tête au point d'être persuadée de le sentir ? Je fermai les yeux une seconde, et respirai un grand coup. Non ! Tout ceci était parfaitement ridicule ! Ce qui leur apparaissait comme une évidence ne l'était pas pour moi. Ce garçon était Leith et personne d'autre. J'en étais sûre à deux mille pour cent. Mon corps l'avait reconnu, mon cœur, mon âme et ma tête aussi. C'était lui.

— Vous vous trompez, Jeremiah, murmurai-je. Il s'agit bien de lui.

— Hannah...

Il me couva d'un regard de pitié qui eut raison de mon self-control. Je l'accueillis comme s'il m'avait donné une gifle.

— Hannah quoi ? ripostai-je. C'est vous qui êtes dans le déni ! Son visage, son corps, ses yeux, sa cicatrice ! C'est lui ! Je sens son odeur, je ne l'imagine pas ! C'est la sienne. C'est celle de Leith ! Comment pouvez-vous ne pas la reconnaître ?

— Personne ne la reconnaît, dit doucement Georgia totalement affligée. Il lui ressemble trait pour trait, c'est vrai, mais...

— S'il s'agit bien de lui, que lui est-il arrivé ? demanda Étienne.

Il avait envie de me laisser le bénéfice du doute. Je le

lisais dans ses yeux.

— Il a subi un sort d'effacement. Son amnésie est totale, il ne se rappelle rien de son ancienne vie parce qu'on lui a implanté d'autres souvenirs. Il dit se nommer Alan Kerr, il pense être fiancé à cette fille, il croit que sa famille a toujours suivi les règles de la Communauté du Sutherland, et qu'il s'est rendu ici afin d'être enseigné. Il ne me reconnaît pas. Il est convaincu de ne jamais avoir vécu le *mor-aotrom*, mais l'Esprit œuvre entre nous. Je le sens. Il est là ! m'écriai-je en tapant violemment du poing sur ma poitrine.

J'avais l'impression de voguer seule sur mes certitudes. Alors, instinctivement, je me tournai vers Christy pour déceler quelque chose, n'importe quel signe dans son regard qui me prouverait que je n'étais pas en train de perdre la tête. Un pli barrait profondément le front de la sorcière tandis qu'elle se pressait fortement le nez pour éviter d'éternuer.

Murdoch suivit mon regard et observa Christy.

— Que pensez-vous de la situation ?

Les sourcils toujours froncés, Christy pinça les lèvres.

— Je pense qu'Hannah a raison.

— Ne la confortez pas dans son erreur sans savoir ! éructa Jeremiah. C'est la chair de ma chair, le sang de mon sang, je reconnaîtrais son odeur n'importe où !

Christy soupira de lassitude.

— En plus d'avoir le nez complètement bouché, vous

y voyez aussi clair qu'une taupe. Bien sûr que c'est lui ! Qu'est-ce qui, à part son odeur, ne vous fait pas penser à lui ? Rien, n'est-ce pas ? Sérieusement, Jeremiah, si j'en crois ce que dit Hannah, ils se ressemblent trait pour trait.

Jeremiah la fusilla du regard.

— Votre fils est sous l'emprise d'un sortilège extrêmement puissant. Tout a été organisé pour qu'il ne se souvienne de rien et se prenne pour quelqu'un d'autre. C'est pourquoi je pense qu'il diffuse une autre odeur que la sienne. L'illusion est totale.

— C'est une histoire à dormir debout ! On ne peut pas changer l'odeur de quelqu'un !

— Ce que vous êtes irritant ! siffla-t-elle. Dans cette situation, si vous ne voulez pas passer à côté de l'essentiel, il ne vous est pas permis de douter !

Il se renfrogna.

— Certaines *bana-bhuidsichean*¹⁹¹ sont capables de pouvoirs extraordinaires, Jeremiah, plaida Murdoch qui commençait à croire ce dont j'étais personnellement certaine, désormais.

— Alors pourquoi le sent-elle ? répliqua Jeremiah en me désignant de l'index.

Agacée, Christy leva les yeux au ciel.

— À votre avis ? C'est son âme sœur, l'Esprit agit encore entre eux.

Jeremiah m'observa quelques secondes sans rien dire. Pesant le pour et le contre. Toutefois, rien ne lui

permettait de remettre en cause l'explication de Christy. Personne ne le pouvait. Pas même les membres de la Meute qui assistaient, consternés, à cette conversation. Je sentais Leith, et si je le sentais, c'est que c'était bel et bien lui. Il n'y avait pas d'autre choix possible. Point.

— Es-tu sûre qu'il s'agit bien de lui, Hannah ? me demanda-t-il d'une voix chevrotante.

Je lui fis signe que oui. Cette question commençait à devenir lassante.

Jeremiah se massa les tempes.

— Par l'Esprit... Je ne reconnais pas mon fils.

— Oh, Jeremiah..., murmurai-je.

Son visage déformé par le chagrin me renvoyait ma propre douleur. Comment pourrions-nous nous habituer à un tel drame ? Comment nous résoudre à ce que plus rien ne soit jamais pareil, avoir chaque jour l'impression de vivre avec un étranger qu'il nous faudrait apprendre à connaître ?

— Mon enfant ne se souviendra jamais de moi, de ses premiers pas, de ses luttes, de ses victoires, de ce qui l'a construit... Je n'ai même plus son odeur pour me rappeler combien celle de sa mère en était proche.

Sa voix s'étrangla, et il se tut.

— Peu importe qui il pense être, dit subitement Al qui avait retrouvé un semblant d'énergie. Je crois ce que dit la sorcière, je crois Hannah. C'est le sang des Sutherland qui coule dans ses veines. Il est ton fils, rien ne pourra

jamais changer ça. Quand tout ceci sera terminé, qu'il saura qui il est véritablement, tu seras toujours là, à ses côtés pour le guider, le soutenir et forger de nouveaux souvenirs avec lui. La vie n'est pas finie, Jeremiah. Tu trouveras le courage de surmonter cette épreuve.

Jeremiah regarda son aîné avec attention, les yeux brillant d'un espoir infime. Puis Al se leva et s'adressa à Murdoch.

— Je voudrais voir ma femme, à présent.

Le chef des loups acquiesça et se tourna vers la Meute.

— Nous allons essayer de comprendre ce qui est arrivé à votre ami, et punir le coupable. Je connais l'impétuosité et la fidélité des Lupi, c'est pourquoi je vous demande de collaborer et de ne pas chercher à faire justice vous-même. Restez en retrait.

Tous approuvèrent, toujours sous le choc des révélations qui leur avaient été faites.

— Murdoch, m'imposai-je. Je dois vous informer de quelque chose. Deux Anges Noirs ont décidé de brouiller les pistes, d'induire en erreur les créatures *strigoii*.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'a priori, elles ne viendront pas jusqu'ici. En tout cas... pas immédiatement.

Murdoch fronça les sourcils.

— Je ne saisis pas. Pourquoi vos amis ont-ils fait ça ?

— Pour nous laisser le temps de repartir et veiller à ce qu'aucun innocent ne soit confronté aux *Strigoii*.

Il m'observa, stupéfait.

— J'ai peur de ne pas comprendre. Ils nous protégeraient de créatures que personne ne voit et dont l'existence est remise en cause ?

— Christy et moi les voyons, Murdoch.

Il balaya l'air de sa main, agacé.

— Soit, soit... Imaginons que vous ayez raison. Pourquoi diable des Exploiteurs voudraient-ils nous aider ?

À quoi bon insister ? Je saturais. Je saturais vraiment.

— Il existe des gens civilisés partout, Murdoch. Vous avez soumis vos exigences à la Meute, ils obéiront, moi y compris, mais j'ai une requête moi aussi.

Il arqua les sourcils.

— Je vous écoute.

— Si mes amis reviennent, merci de ne pas les égorger pour avoir osé mettre un pied sur votre territoire.

Il abaissa le menton tout en plissant les paupières.

— Faut-il encore qu'ils ne nous attaquent pas.

Mes narines frémirent.

— Ils n'attaqueront personne.

— Dans ce cas, je veillerai à faire passer le message.

Je me le tins pour dit.

N'en pouvant plus d'être coincée entre ces murs, je laissai la Meute réfléchir à la situation, Jeremiah et Christy se chicaner le museau, et Al et Murdoch rejoindre Bonnie. J'avais besoin d'air. Pour la forme, je m'emparai

du châle que m'avait remis Freya et me faufilai discrètement à travers les galeries humides et éclairées de torches suintantes d'une substance nauséabonde. Rapidement, je me retrouvai dans l'Agora qui rassemblait étals et ateliers. Ici, pas de guerriers de l'Élite qui faisaient la loi, mais de simples gardes, des civils, des pères de famille, des mères, des enfants, de jeunes adolescents de toutes races... J'avais vu les gens troquer, faire des dons, mais jamais aucune pièce de monnaie circuler. L'argent ne paraissait pas exister ici. La communauté tout entière vivait sur le principe simple du partage des ressources. Ces gens semblaient appartenir à un siècle auquel je ne connaissais finalement pas grand-chose et qui me correspondait si peu...

Dans une cordonnerie montée sur poteaux de bois et décorée de peaux de bêtes, un vieil Hispo était en train de déplier du cuir fraîchement tanné ; un peu plus loin, un Hommidé remettait en place son étal de viande séchée et de tubercules ; en face de lui, un couple de boulangers galbro distribuaient leur pain dans leur échoppe avec le sourire qu'ont les artisans fiers de leur travail ; pendant que leurs mères parlaient entre elles, un panier de provisions à la main, des enfants couraient, s'écorchaient les genoux en tombant sur la roche et repartaient en riant aux éclats.

Je n'avais jamais vu autant de garous de toute ma vie. Entourée de mes semblables, j'aurais dû me sentir à l'aise

plus que n'importe où ailleurs. Or, c'était tout le contraire. J'éprouvais une sensation d'oppression qui me comprimait la cage thoracique et me coupait le souffle. Je ne reconnaissais aucune odeur habituelle, aucun objet familier. Rien. Ce monde n'était pas le mien, et je n'y étais pas la bienvenue. Au fur et à mesure que j'avancais, les regards se braquaient sur moi. J'apercevais les visages interrogatifs de ces gens n'ayant probablement jamais vu de *faol-creutair* de toute leur vie. La boule au ventre, je traversai l'Agora en marchant droit devant, longeai une immense place surplombée de logements, ignorant les messes basses sur mon passage, et priant pour ne pas être interpellée, insultée ou bousculée. Je n'aurais jamais su garder mon calme.

Je quittai la grotte sans encombre, et sans qu'un garde ne me pose aucune question, ou ne me contrôle. La lumière du jour me frappa de plein fouet, m'obligeant à me cacher les yeux derrière mon avant-bras. Je m'immobilisai un instant pour m'habituer, et finalement, je respirai à pleins poumons l'air frais de la montagne. Que c'était bon ! J'expirai par le nez et balayai le paysage du regard. Il avait neigé. Beaucoup. Le sol rocailleux était maculé d'un blanc éclatant que seuls quelques arbustes décharnés venaient défier en exposant leurs branches sombres. C'était magnifique, la neige scintillait dans la lumière hivernale.

Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, mais

l'astre était déjà haut dans le ciel. Ici, en plein hiver, la nuit tombait très vite, un peu avant dix-sept heures. J'estimai donc que la matinée devait être bien avancée. Dans cette partie de l'Écosse, et sans doute bien davantage qu'ailleurs, le temps était capricieux – il pouvait pleuvoir d'une minute à l'autre –, je resserrai le châle autour de mes épaules et profitai de ces quelques instants de quiétude pour marcher un peu et tenter de faire le vide.

La neige fixait mes traces de pas et faisait chuintier mes chaussures. Elles n'étaient pas étanches, j'eus rapidement les pieds mouillés, mais je m'en moquais, je continuais à avancer dans le froid que je sentais à peine. J'avais déjà parcouru une bonne centaine de mètres, et personne ne m'avait encore interpellée, mais les premières limites des Entrailles ne devaient plus être très loin. Par précaution, je stoppai ma progression et regardai derrière moi. Je n'aperçus personne. Je poussai un peu plus ma chance et me remis en route, cette fois-ci dans un but bien précis. Je l'avais senti. Il n'était pas loin.

— Tu cherches les ennuis, se moqua une voix que je connaissais bien. Je crois que tu as fait vingt mètres de trop.

En souriant, je levai le visage. Grigore et Pitt se tenaient à une quinzaine de pieds au-dessus du sol. Quand ils volaient, les Anges Noirs étaient d'une beauté majestueuse, hypnotique et presque irréelle. Leurs

grandes plumes d'ébène chatoyaient effrontément dans le ciel lumineux de ce territoire hostile. Elles battaient l'air dans un silence absolu, et portée par le vent, l'odeur de Pitt et Grigore était presque imperceptible, les rendant quasiment inexistantes. Éblouie par le soleil, je plissai les paupières et les regardai se poser doucement sur la neige avant de faire disparaître leurs ailes comme par magie. Ils paraissaient aussi légers qu'une plume.

— Je ne risque rien d'autre qu'un écartèlement en règle, rétorquai-je en riant du nez, je gère. Comment allez-vous ?

— Fatigué ! Je ne me souvenais pas qu'il ronflait autant ! fit mine de grogner Pitt en passant la main dans ses cheveux blonds.

Grigore ramassa un peu de neige pour l'envoyer à la figure de Pitt qui l'évita sans mal.

— J'ai informé Murdoch que Darius et Gwen ont décidé de brouiller les pistes, annonçai-je. Il ne nous croit pas. Il ne pense pas une seule seconde que les Guerriers de l'ombre existent.

Avec un mouvement d'épaules, Grigore eut tout l'air de répliquer que c'était tant pis pour eux. Quant à Pitt, il ne montra pas plus d'intérêt à ce que je venais de dire, il se lissa nonchalamment les sourcils. Il aurait tout aussi bien pu siffloter.

— Je ne suis pas tranquille, ajoutai-je.

Grigore plissa le front.

— Pour cette communauté ?

— Pour Darius et Gwen, répondis-je spontanément.
D’abord pour eux.

— Darius n’est pas un débutant, dit Pitt avec ce ton cinglant dont il aimait user avec moi.

J’étrécis les yeux.

— Peut-être, mais ces créatures sont bien plus anciennes que lui, et je te rappelle qu’avoir sept cents ans ne lui a pas permis de se protéger quand elles l’ont capturé. Vous savez très bien que la peur court toujours dans ses veines. Il n’a pas oublié ce qu’elles lui ont fait. Comment pourra-t-il les affronter seul ?

— Il n’est pas seul, s’amusa Pitt. Sa dulcinée est avec lui.

— Oh, par l’Esprit ! m’énervai-je. Ce sont d’Ange Noirs comme vous dont il a besoin ! Rejoignez-les !

Pitt s’étrangla littéralement avant d’éclater de rire.

— Serais-tu en train de nous donner des ordres ?

— Prends-le comme tu veux.

— Elle est bien bonne celle-là, s’esclaffa-t-il de plus belle.

Les narines frémissantes, je me tournai vers Grigore qui serrait les mâchoires.

— Iras-tu ?

Les traits du visage indéchiffrables, il laissa passer quelques secondes avant de répondre.

— Non.

Mon sang se figea.

— Darius est ton ami !

— Tut, tut, tut..., fit Pitt en levant les yeux au ciel. Je sais bien que les garous ont toujours été lents à comprendre la plus simple des situations, mais alors là, tu surpasses tout ce que j'ai connu, Hannah.

Je le fusillai du regard, tandis qu'il tordait sa bouche en faisant mine de se curer les dents avec la langue.

— Garde tes réflexions pour toi, Pitt !

— Tu crois vraiment que ton âme sœur va laisser son âme sœur chez ces cinglés ? reprit-il en avisant rapidement Grigore, puis en désignant du menton *Ben Hope*.

— Je ne suis pas..., commençai-je.

Grigore leva un index pour m'interrompre, puis son expression se fit plus noire que la nuit.

— Hannah...

— Non. Toi, arrête ! m'emportai-je. Tu me contredis tout le temps, tu n'as que ça en tête, mais je ne veux pas être ton âme sœur. Je ne veux pas, et je ne peux pas. Bon sang, réveille-toi, Grigore ! Des choses bien plus importantes sont en train de se produire. Darius et Gwen pourraient y laisser la vie !

— Tant que tu seras sur ce territoire, je ne bougerai pas d'ici, Hannah.

— Et pourquoi ? Je suis parmi les miens, que veux-tu qu'il m'arrive ? lançai-je, de mauvaise foi. Tu as bien

plus à craindre que moi, ici !

Grigore fit quelques pas dans ma direction, le regard comme embrasé par un feu ardent.

— Tu peux protester, crier, cracher et feuler, je ne changerai pas d'avis.

Derrière nous, Pitt pouffa de rire.

— Pardonnez-moi de ne pas rester à vous observer jouer au chat et à la souris, mais s'il faut aller surveiller Darius et sa dulcinée, autant que je me dévoue pour filer d'ici au plus vite. Vous me fatiguez, tous les deux. Sans compter que je commence à avoir les crocs !

Les ailes de Pitt se déployèrent, et l'instant d'après il voltigeait au-dessus de nous.

— Si je les retrouve, je tâcherai de les convaincre de vous laisser vous débrouiller seuls. C'est l'enfer cet endroit. Quant à toi, mon frère, si tu ne la mets dans ton lit d'ici deux jours, rentre au bercail !

Grigore rugit littéralement de colère sous les éclats de rire de Pitt qui s'éloignait déjà.

Après son départ, un silence de plomb s'abattit entre nous. Grigore m'observait sans que je sois capable de proférer un seul mot. Il émanait de lui cette assurance virile qui me clouait sur place depuis quelque temps. J'aurais préféré qu'il disparaisse lui aussi. Le lien qui nous unissait, le même que j'essayais désespérément de nier, nous propulsait l'un vers l'autre et m'empêchait de respirer correctement. Toujours sans rien dire, Grigore

s'avança de façon à ce que nous nous retrouvions face à face. Il était si proche qu'il aurait suffi que je lève la main pour lui toucher le visage. Ce que je mourrais d'envie de faire, mais que je ne me permis pas. Subitement, il emprisonna mes mains et les ramena contre nous, entre nos deux poitrines. Là, il baissa la tête et posa ses lèvres sur mes doigts gelés. Je n'osai pas faire un geste. Je parvins même à ne pas frissonner.

— Il est chaque jour de plus en plus puissant. Il nous appelle. L'entends-tu, Hannah ? murmura-t-il. Entends-tu le lien qui nous unit ?

Je me perdis dans son regard argenté et, malgré moi, je hochai doucement le menton.

— Cesse de résister, murmura-t-il.

— Grigore...

Il posa l'index sur mes lèvres pour me faire taire.

J'entrouvris la bouche et mon haleine chaude alla s'enrouler autour de sa peau. Il ferma les paupières quelques secondes, puis il m'observa de nouveau.

— Pourquoi te battre contre moi ? Contre ce qui est plus fort que nous ? Je suis là, bien vivant, et mon âme te réclame. Je me nourris de toi. De ton odeur. De ta voix. De ton souffle. Que le diable m'emporte, je te veux !

Une chaleur brûlante se répandit dans mes veines. Un instant, je crus être sur le point de me liquéfier devant lui. Ces mots, je les avais rêvés, désirés de toutes mes forces. J'avais voulu m'en repaître, m'y noyer et les serrer fort

contre moi. Mais pas de sa bouche. C'est Leith qui aurait dû les prononcer, et j'en voulais à Grigore de l'avoir fait à sa place. Brusquement, je me dégageai.

— Tu n'as pas le droit..., soufflai-je.

L'exaspération brillait dans ses yeux.

— Je le prends ! Parce que contrairement à lui, je me souviens de tout. De chaque chose que j'ai vécue avec toi.

Je baissai la tête, au bord des larmes.

— Tu es injuste.

— Réaliste ! Réveille-toi, Hannah ! On te l'a dit, il ne retrouvera jamais la mémoire. Tu n'es plus rien pour lui. Rien de plus qu'une fille désespérée qui se trompe de personne.

Sans parvenir à contrôler la colère qu'il faisait surgir comme une lame de fond, je levai la main et le giflai à toute volée avant de tourner le dos pour m'enfuir.

Mais je n'avais pas fait trois foulées que Grigore me rattrapait et me retenait par l'épaule.

— Hannah...

— Lâche-moi !

Meurtrie parce qu'il n'avait fait que dire la vérité, je me débattis furieusement. C'est alors que nous entendîmes un rugissement provenant de derrière nous. La seconde d'après, Grigore était à terre, écrasé sous le poids d'un gigantesque loup blanc.

Leith était sur le point de l'égorger.

Chapitre 6

Totalement prise de court, les yeux écarquillés de stupeur, je ne réagis pas immédiatement.

Le grand corps lupin de Leith couvrait entièrement celui de Grigore. Il ne bougeait pas, il l'immobilisait sous lui et sur le coup, Grigore sembla trop sonné pour tenter le moindre mouvement. C'est là que je compris que Leith ne l'avait pas vraiment attaqué. Il l'avait juste éloigné de moi, ce qui me désorienta bien davantage. Puis Grigore se ressaisit et gesticula comme un ver.

— Maudit chacal, dégage de là ! hurla-t-il avant de donner un puissant coup de reins qui fit basculer Leith loin derrière lui.

Grigore imprima une impulsion à ses jambes et se releva brusquement avant de faire face à Leith. Ils se regardèrent en chiens de faïence, puis lentement, ils commencèrent à tourner ensemble, sans se lâcher des yeux. Leith montrait les crocs, tandis que la position de Grigore donnait vaguement l'impression qu'il était sur le point de dégainer un flingue.

— Prends forme humaine, toutou, qu'on s'affronte à mains nues. D'homme à homme.

Il provoquait Leith d'une voix beaucoup trop calme

pour être rassurante.

— Personne ne se battra avec personne ! m’interposai-je. Grigore, range ta testostérone et essaie de te souvenir où nous sommes. Touche un seul de ses poils et je ne pourrai rien faire pour les convaincre de te laisser la vie sauve.

Le corps de Leith muta sous nos yeux et, en une poignée de secondes, il se dressa devant nous dans sa sublime nudité. J’en perdis tous mes mots.

— Tu n’es pas un homme, Sang-mort, siffla-t-il.

Grigore le détailla de la tête aux pieds, puis il fixa le bas-ventre de Leith avec insistance.

— Certes, mais je suis en meilleure forme que toi.

Leith sembla s’en amuser.

— Tu parierais là-dessus ? J’ai entendu dire que chez les vampires le sang ne circule plus très bien.

Grigore éclata d’un rire moqueur dénotant une assurance plus que manifeste. J’en restai pétrifiée et battis des paupières, estomaquée.

— Besoin d’une preuve en image, peut-être ? dit-il en posant les doigts sur les boutons de son pantalon.

Cette fois, je manquai de m’étrangler.

— Non ! m’écriai-je.

Il y eut ensuite un silence si profond que j’eus la nette impression d’entendre les secondes défiler, puis les lèvres de Grigore dessinèrent un sourire en coin lorsqu’il se rendit compte que j’étais mortifiée.

— Comme tu voudras, chérie.

Chérie ?

— Je crois que ça ira comme ça, Grigore, cinglai-je.

Il haussa les épaules.

— Si tu le dis.

— Je l'affirme.

Agacée par Grigore, et perturbée de voir Leith dans le plus simple appareil, je détachai le châle que je portais et le lui tendis. Il s'en empara et le noua tranquillement autour de ses hanches.

— Pourquoi es-tu là, chien ? Tu as eu peur que je la vide de son précieux sang ?

Ça faisait des siècles que Grigore et la provocation formaient un couple efficace, alors évidemment, quand il évoqua une éventuelle morsure, un petit muscle tressaillit sur la joue de Leith. Nos deux espèces se détestaient depuis l'éternité, et il n'y avait rien de plus révoltant pour un garou qu'un Humain servant de repas à un vampire. Autant dire qu'un Lupus utilisé à des fins identiques était parfaitement intolérable. Leith serra les mâchoires et plissa les yeux.

— Tu n'es pas le bienvenu sur ce territoire, Sang-mort. Repars d'où tu viens.

Le visage de Grigore se fendit d'un large sourire.

— Désolé, mon vieux, jamais sans elle, lui assura-t-il en me désignant de l'index.

J'eus l'impression d'entendre Leith gronder

sourdement, mais je me convainquis rapidement du contraire, parce que dans l'état actuel des choses, il n'y avait aucune raison pour que cela le dérange vraiment.

— Tu couches avec lui ? demanda-t-il brusquement.

Je fus si surprise par sa question que sur le coup je ne sus que répondre. Puis Grigore s'aventura sur les pentes glissantes du mensonge, révélant un machisme qui lui seyait bien mal.

— Pourquoi perdrais-je mon temps, sinon ?

— Grigore ! m'insurgeai-je.

J'étais hors de moi. Comment osait-il m'embarquer dans cette mascarade ? Mais il fit mine de ne pas comprendre.

— Eh bien quoi ? Nous sommes proche toi et moi, n'est-ce pas ?

Cette conversation était totalement ridicule. Je ne cherchai pas à rétorquer, et me tournai vers Leith.

— Je peux savoir pourquoi tu es intervenu ?

Il gardait les yeux rivés à Grigore. Même énervée, j'aurais donné cher pour lire dans ses pensées.

— La jalousie, se moqua nonchalamment Grigore. La plus belle fille des environs qui retrouve le plus beau mec du coin. Tu ne l'as pas choisi et ça ne lui a pas plu.

Leith se contenta de plisser le front, tandis que je fronçai les sourcils, abasourdie.

Je voulais impérativement éviter de rabaisser Grigore devant Leith, mais il se comportait comme un gosse

boutonneux dans une cour de récré. Tout ceci ne lui ressemblait pas. Grigore était toujours tellement sûr de lui qu'il n'avait jamais besoin d'avoir recours à de tels enfantillages pour en imposer. Cette fois, c'était pourtant le cas et je me demandais bien pourquoi.

— Mais que t'arrive-t-il, Grigore ?

Son regard se fit plus froid que la glace qui nous entourait, puis la jalousie qu'il avait décrite quelques secondes plus tôt passa le temps d'un éclair sur son visage.

— Il m'arrive qu'il débarque comme s'il était en terrain conquis et que ça m'insupporte !

J'écarquillai les yeux.

— En terrain conquis ? Ne m'oblige pas à exprimer le fond de ma pensée ici, Grigore. Tu sais parfaitement qu'il n'y a rien à conquérir. Je ne suis pas un morceau de gâteau pour lequel on doit se battre.

Grigore afficha un sourire plus amer que railleur.

— Alors, cesse de te faire bouffer comme tu le fais par des espoirs totalement vains, Hannah, ou je peux t'assurer qu'il ne restera bientôt plus que des miettes de toi.

Je le détestais d'avoir dit ça, mais je tâchai de garder mon calme.

— C'est mon problème, Grigore.

Il se pencha pour m'observer de plus près, les pupilles luisant d'une fureur difficilement contenue.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, car le moment

venu, je ne serai peut-être plus là pour les ramasser.

Avant que je puisse rétorquer quoi que ce soit, il s'élança dans les airs.

— Grigore ! criai-je en faisant quelques pas.

Mais il ne se retourna pas, et à grands battements d'ailes, il disparut loin derrière *Ben Hope*. Abattue, je laissai retomber mes bras le long de mon corps. La situation allait devenir plus compliquée qu'elle ne l'était déjà. Même s'il m'avait ouvertement menacée de me laisser en plan, Grigore n'abandonnerait pas si facilement. À demi-mot, il avait provoqué Leith, le défiant de m'approcher d'un peu trop près tout en le mettant en garde : il se battrait pour moi. Il ferait tout son possible pour me gagner. Grigore était convaincu que nous avions un avenir commun, et je pouvais de moins en moins ignorer que je ressentais pour lui quelque chose d'inexplicable, de fort et peut-être d'inaltérable. Oui, il comptait. Il comptait terriblement. Tout ce qu'il disait, faisait, avait de l'importance à mes yeux, mais mon amour pour Leith était des milliers de fois plus puissant. J'allais sûrement être rejetée et souffrir, mais Grigore aussi, parce que je ne le choisirais jamais, et lui faire du mal m'était insupportable. Il ne le méritait pas. Mais qu'aurais-je bien pu lui promettre d'autre que mon amitié éternelle ?

— Qu'est-il pour toi ?

La manière dont Leith avait détaché chaque mot me

hérissa les poils des bras. Le mépris, l'incompréhension et l'intolérance y résonnaient. Un Ange Noir ami avec un garou. Il ne l'admettait pas. Nous avons pourtant passé cette étape des mois plus tôt, lui et moi.

Je soupirai, baissai la tête et me pinçai l'arête du nez.

— Quelqu'un qui m'est cher.

— Un Ange Noir ?

Je fis volte-face, les joues en feu.

— Oui ! Un Ange Noir ! Un être vivant doté de sentiments, capable d'amour, de haine et aussi d'honneur ! Un homme !

Le ton brusque que j'avais employé le laissa de marbre. Exaspérée, je fis quelques pas pour mettre un peu plus de distance entre nous.

— Maintenant, réponds-moi. Pourquoi m'as-tu secourue ?

Le front de Leith se barra d'un pli sévère.

— Quelle drôle de question ! Tu étais avec un Exploiteur.

— Ce qui signifie forcément que j'étais en danger, ironisai-je. Mais dis-moi, Alan, c'est la deuxième fois que tu me viens en aide depuis que je suis ici. Serais-tu atteint d'un quelconque syndrome de superhéros ? J'en perds mon latin.

Il m'observa et se tut un instant. Il était clairement perturbé. Peut-être ne comprenait-il pas lui-même pourquoi il était intervenu ? Quand il reprit la parole, sa

voix n'était plus qu'un murmure.

— Non. Je suis un loup alpha.

Il n'y avait pas une once d'arrogance dans ce qu'il avançait. C'était ce qu'il était. Un alpha. Il était né pour diriger. Protéger. Anticiper. Pour autant, j'étais bien décidée à ne pas le laisser s'en tirer par une explication aussi simpliste.

— Fais quand même attention, ça pourrait devenir une habitude. Pour quelqu'un qui veut que je lui fiche la paix et qui devrait m'éviter comme la peste, tu t'y prends très mal, tu ne trouves pas ?

Il sembla agacé par ma remarque et malgré moi, j'en ressentis un plaisir puéril.

— Donc, insistai-je, si je résume bien la situation, tu étais dans le coin par le plus grand des hasards, alors tu m'as secourue.

Il posa sur moi un regard si intense qu'un picotement prit naissance dans mes veines pour me redonner vie.

— Le hasard n'a rien à voir là-dedans, Hannah. Je t'ai suivie. Volontairement.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi franc, et un instant, j'en eus le souffle coupé. Je me repris assez vite, ne souhaitant pas lui laisser l'occasion de voir qu'il m'avait perturbée.

— Que me vaut cet honneur ?

— Plus tard. Parle-moi de lui.

Je relevai le menton et écarquillai les yeux.

— De Grigore ?

Il secoua la tête.

— Non. Du Lupus qui a disparu. Ton petit ami.

Parler de Leith à... Leith ? J'aurais pu me tordre de rire si la situation n'avait pas été si triste. J'ouvris la bouche, puis la refermai sans trouver quoi dire.

— Comment était-il ? insista-t-il.

Sans pouvoir me contrôler, je le fusillai du regard.

— Abstiens-toi de faire mention de lui comme s'il était mort. Il ne l'est pas !

Leith se tenait devant moi. Glorieux, unique, et... amnésique, mais il était là, tout entier. Toutefois, il était si différent de celui que je connaissais. Un goût amer se répandit dans ma bouche.

— Excuse-moi, murmura-t-il contre toute attente, ce n'était pas ce que j'insinuais.

— À quoi bon discuter ?

— Parce que tu en as besoin.

J'arquai les sourcils, incrédule. J'en avais besoin ? Avait-il seulement la moindre idée de ce dont j'avais besoin ? Je le voulais, lui. Désespérément. Douloureusement. Furieusement. Rien d'autre. Mais il n'était pas en mesure de me satisfaire et j'en crevais. Tout se résumait à ça.

— Tu te trompes, Alan, affirmai-je avec une désinvolture tout étudiée.

— Je suis sûr que non.

Ses yeux brillèrent. Je m'y perdis un instant. Puis, résignée, je soupirai et haussai les épaules.

— Qu'aimerais-tu savoir, précisément ?

L'intérêt que je lus dans son regard me fit un drôle d'effet. Ce n'était pas uniquement pour me soulager qu'il voulait me faire parler, mais parce qu'il souhaitait lui-même en apprendre davantage. Pourquoi ? Pourquoi cette subite curiosité, alors que jusqu'à présent, il avait affirmé sa volonté de ne pas être mêlé à cette affaire ?

— Qui est-il ? Que fait-il dans la vie ? Où l'as-tu rencontré ?

Je baissai les paupières sur la neige éclatante, me mordis les lèvres et me frottai le front pour m'éviter de hurler. J'étais en colère. Je lui en voulais de ne se souvenir de rien. Mais qu'aurais-je bien pu lui reprocher ? Ce n'était pas sa faute. Il ne retrouverait jamais la mémoire et je devais faire avec.

Je pris une lente inspiration avant d'affronter la profondeur de son regard.

— Je suis tombée sur lui à l'aéroport d'Inverness. Littéralement. Il nous a rattrapés, moi et le flacon de parfum que je transportais dans un sac.

Un léger sourire effleura le coin de ses lèvres.

— L'Esprit nous a choisis il y a presque trois ans, continuai-je.

— Avant que tu sois transformée, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Quand es-tu devenue un Lupus ?

Je me remémorai ce jour si particulier où Jeremiah m'avait mordue et fus incapable de retenir le frisson qui se répandit le long de ma colonne vertébrale.

— Il y a un an.

— Il l'a fait ? voulut-il que je lui précise.

— Non. Son père s'en est chargé, répondis-je platement.

Leith plissa les paupières.

— Pourquoi ?

— Pour me sauver la vie.

Un voile d'interrogation se posa sur son visage, mais je n'étais pas prête à lui en raconter davantage. Pas encore. Il le comprit à la manière dont je me crispai et n'insista pas.

— Où vit-il ?

— À St Andrews la plus grande partie de l'année. Il est étudiant. Le reste du temps, il habite à Wick.

Je me tus et me baissai pour arracher une brindille asséchée qui dépassait de la neige et la coinçai machinalement entre mes dents.

— Et toi ? demandai-je timidement.

Il m'observa avec attention, étudiant particulièrement la tige que je mâchouillais, s'attardant sur mes lèvres pour la deuxième fois de la journée.

— Durness, répondit-il sans lâcher ma bouche des yeux.

Je m'efforçais de ne pas laisser transparaître la moindre réaction, mais mon cœur était en train d'entamer une course folle. J'avais l'impression que ma peau crépitait sous l'intensité de son regard.

— Ce n'est pas très loin, fis-je remarquer en veillant à fixer un point loin derrière son épaule.

C'était une petite bourgade en bord de mer au nord-ouest de *Ben Hope*. Nous y étions déjà allés avec mes parents lorsque j'étais plus jeune. Elle ne devait pas compter plus de cinq cents habitants. C'était un endroit magnifique, très prisé par les touristes.

— À une cinquantaine de kilomètres d'ici, confirma-t-il d'une voix rauque qui m'électrisa.

Un silence éprouvant s'installa entre nous, je sentais des fourmillements dans mes bras et dans mes mains. J'avais envie de le toucher. Alors je tordis le brin d'herbe que je mâchonnais pour m'occuper les doigts.

— Quel âge as-tu, Hannah ?

— J'aurais vingt et un ans le vingt-cinq juillet.

Que pensait-il ? Je n'en avais aucune idée, mais de nouveau, il ne disait plus rien et me considérait avec attention. M'étudiait même. Du regard, je cherchai quelque chose sur quoi me concentrer, mais le sien était si lourd que j'eus la sensation d'être en train de m'enflammer devant lui.

— Depuis... depuis quand fréquentes-tu cette femelle Gal..., Shona ? me repris-je.

Il resta muet si longtemps que je me sentis obligée de lui jeter un œil et de froncer les sourcils.

— Pourquoi m’ observes-tu comme ça ?

— Parce que tu mens.

Je levai sur lui un visage interrogateur.

— Pour tout t’ avouer, continua-t-il, je n’ ai pas trouvé ton petit numéro très convaincant, tout à l’ heure.

Je fis mine d’ être étonnée.

— Je te demande pardon ?

— Contrairement au père de ce garçon, tu ne crois pas une seule seconde que je ne suis pas celui que tu cherches.

— Bien sûr que si ! rétorquai-je. Ton odeur est totalement différente de la sienne !

Comme pour me démontrer le contraire, Leith s’ approcha de moi de telle façon que nos corps se retrouvèrent à une poignée de centimètres l’ un de l’ autre. En alerte, je fis quelques pas en arrière.

— Vraiment ? Alors qu’ est-ce que je sens, Hannah ? Décris ce que tu perçois que je voie à quel point tu mens.

Je secouai la tête.

— Tu ne veux pas ? Pourquoi ?

Il avançait, je reculai encore.

— J’ ai passé l’ âge de jouer à ces jeux idiots. Je n’ ai pas besoin de te prouver que je pense que tu n’ es pas Leith, parce que tu n’ es *pas* Leith et que je le sais.

— Menteuse, répéta-t-il en employant un ton aussi

sévère qu'amusé.

Cette fois, je ne bronchai pas. Il avait raison et si je me défendais encore, il en serait définitivement convaincu.

— Allez, décris ce que tu perçois, insista-t-il.

Je redressai le menton et haussai le sourcil dans une attitude volontairement provocante.

— Très bien. Tu es arrogant, trop sûr de toi, autoritaire et définitivement à côté de la plaque !

De manière inattendue, il éclata d'un rire franc qui s'enroula autour de moi comme une caresse. J'adorais quand Leith riait, son visage était lumineux et ses yeux brillaient d'une lueur espiègle que je ne me lassais pas de contempler.

— Hannah... Hannah... Je mettrais ma main au feu que je ne suis pas à côté de la plaque, mais pour le reste, je te donne raison à cent pour cent. Maintenant, arrête de te défiler, qu'est-ce que je sens ?

L'amour... Il m'enivre. Il me fait perdre la tête. J'ai envie de toi. J'ai envie de mourir...

À en juger son expression, il attendait que je réponde au hasard et que je m'enfonce toute seule dans mon mensonge. Ce qui se passerait forcément comme ça puisque je n'avais aucune idée de ce que sentait Alan Kerr. Tout ce que je percevais, c'était l'odeur de Leith et rien d'autre. Bon sang ! Pourquoi n'avais-je pas eu l'idée de demander aux autres ce qu'ils avaient senti précisément ? Je m'étais plantée comme une débutante.

Un sourire en coin se dessina sur les lèvres de Leith, tandis que je réfléchissais à la meilleure façon de m'en sortir.

— Ton silence et tes yeux parlent d'eux-mêmes, Hannah. Je lis à travers eux comme dans un livre ouvert. Pour une raison que j'ignore, tu es persuadée que je suis lui et je n'aurai sans doute jamais aucun moyen de te prouver le contraire. Très bien. Qu'il en soit ainsi. Je ne peux pas t'empêcher de foncer droit dans le mur. Tu souffriras davantage, mais après tout, c'est ton problème. Ça restera entre toi et moi. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je préférerais laisser Shona en dehors de ça et ne pas lui faire de mal inutilement. Contrôle-toi devant elle, s'il te plaît.

Je hochai simplement la tête, ce qui valait tous les aveux du monde. À quoi bon continuer à faire semblant devant lui s'il était convaincu que j'essayais de le duper ? Quant à Shona, je n'avais aucune envie de larmoyer sur son sort ou de la protéger, mais dans le propre intérêt de Leith et le mien, il était souhaitable qu'elle ne sache rien.

— Puisqu'on en est à parler à cœur ouvert, lançai-je avec désinvolture, pourquoi ne me donnerais-tu pas la raison qui t'a poussé à me secourir, Alan Kerr ?

Il plissa les yeux.

— Tu le sais déjà.

— Ah oui, c'est vrai ! persiflai-je. Tu es venu me sortir des griffes du méchant Ange Noir. Ce que tu ne

m'as toujours pas dit, en revanche, c'est pourquoi tu m'as suivie.

Quelque chose étincela dans ses iris avant qu'il ne laisse son regard vagabonder sur moi, un peu comme si, en me détaillant, il pensait trouver la bonne réponse à me livrer.

— J'étais certain que tu jouais la comédie et je voulais que tu saches que je n'étais pas dupe.

— Suis-je bête, me moquai-je encore en riant du nez.

Ses sourcils se rejoignirent. Il n'avait pas envie de rire.

— Tu veux la vérité ?

Et comment ! Je hochai la tête.

— Tu m'intrigues, Hannah. Je ne comprends pas pourquoi tu t'attaches à moi à ce point, alors que je t'ai clairement rejetée.

— Et donc, c'est plutôt pour ça que tu m'as suivie ? lui tendis-je la perche. Parce que je t'intrigue ?

— Je n'en sais foutrement rien ! s'énerva-t-il. Il le fallait. C'était plus fort que moi, ça te va ?

J'avalai ma salive à grand-peine.

— Je ne comprends pas tout, mais ça me convient.

J'eus du mal à me retenir de sourire, et il parut encore plus agacé.

— Ne te fais aucun souci, je ne comprends pas plus que toi.

— OK. Mais ensuite, pourquoi es-tu intervenu ? Grigore ne me voulait aucun mal, tu as dû t'en

apercevoir, non ?

Il gonfla les narines et crispa les mâchoires.

— Oui.

— Alors, quoi ?

Avec le froid, la cicatrice sur la joue droite était plus violacée que d'habitude, ce qui lui donnait un côté brut et sauvage que son regard magnétique venait davantage accentuer. Je patientai. Puis mon cœur s'arrêta de battre un instant quand il me répondit, les yeux profondément rivés aux miens.

— Je n'ai pas supporté qu'il te touche.

C'était si inopiné que je ne sus comment réagir. Je dus me faire violence pour ne pas trembler devant lui. Cette confiance, c'était bien plus que ce que j'attendais. Je brûlais d'envie de lui demander pourquoi, mais au lieu de ça, je me mordis la langue et laissai le silence prendre toute la place. Leith fronçait les sourcils. Il ne comprenait pas comment il avait pu dire, penser, ressentir une chose pareille alors que pour lui, nous nous connaissions depuis seulement deux jours. Quelque chose de plus puissant que ses certitudes œuvrait entre nous. Il n'en avait pas conscience, mais l'Esprit vibrait. Je le percevais. Il rampait sous ma peau, et me faisait mal. Même si la mémoire ne lui revenait jamais, Leith finirait par s'en rendre compte et me croire. Du moins, je l'espérais.

Comme je sentais que j'allais me mettre à pleurer, je baissai les paupières et battis des cils avant de contempler

mes chaussures. Elles étaient trempées.

— Tes pieds sont tout bleus, murmurai-je en observant ceux de Leith.

Il se contenta d'acquiescer sans me quitter des yeux.

L'air était devenu pesant, et son regard sur moi plus lourd encore. Je retins ma respiration un court instant, et lui posai la question qui me brûlait les lèvres.

— Que se passerait-il si, pour une raison x ou y, tu te rendais compte que je n'ai pas tort et que tu es véritablement mon âme sœur ?

Il s'était sûrement préparé à cette question, mais il ne s'en sentit pas moins troublé. Pour la première fois, il m'observait avec l'attention de quelqu'un de réellement concerné, et il me répondit comme s'il avait déjà tourné le problème des dizaines de fois dans sa tête.

— Je ne vois pas comment ça pourrait être possible, Hannah, mais si tel était le cas, je me dirais que... j'ai très bon goût.

Bien qu'encore jeune, je n'étais plus assez innocente pour rougir comme une débutante, mais suffisamment amoureuse pour sentir une douce chaleur se répandre sur ma peau.

Je lui offris un sourire sincère auquel il répondit, puis il me tourna subitement le dos et commença à s'éloigner en direction de la cité.

— Tu pars ? demandai-je, déçue qu'il me plante comme ça après m'avoir avoué que j'étais tout à fait son

genre de fille.

Il s'arrêta pour jeter un œil par-dessus son épaule.

— Je vais faire en sorte de ne pas perdre un orteil, s'amusa-t-il avant de se diriger une vingtaine de mètres plus loin, derrière un rocher brillant comme de l'argent sous le soleil.

Quand il réapparut, il était de nouveau vêtu de sa tunique écrue, de son pantalon noir serré sur les cuisses et de sa paire de bottes fourrées, en cuir sombre. Avec ses cheveux bouclés qu'il portait plus longs que d'habitude, la mèche qui lui barrait l'œil gauche et sa cicatrice, il ressemblait à un pirate. Un magnifique pirate.

— Tiens, dit-il en me tendant le châle que je lui avais prêté.

En le prenant, nos doigts s'agrippèrent. Je ne les retirai pas, il ne le fit pas non plus, puis nos yeux se cherchèrent le temps d'un instant. C'était étrange. J'avais l'impression de revenir aux prémices de notre relation. Lorsque l'intérêt naissait entre nous. Ç'aurait pu être grisant s'il se souvenait au moins que j'étais son âme sœur, mais ce n'était pas le cas. Peut-être l'attirais-je, mais ce n'était rien de plus que physique. Je me raclai la gorge, m'écartai et replaçai le châle autour de mes épaules.

— Je te remercie d'avoir été honnête avec moi, murmurai-je.

Il me regardait sans ciller.

— Mentir ne nous apportera rien.

Je hochai la tête. Pourtant, c'est ce que j'allais devoir continuer à faire, jusqu'à ce que nous apprenions ce qui lui était exactement arrivé. Sous aucun prétexte il ne devait savoir que je soupçonnais Shona. Il fuirait avec elle et tout serait perdu. Mais maintenant, j'avais une raison de plus pour me motiver à faire semblant : même amnésique, je l'attirais. Et j'avais bien l'intention de tirer profit de cet avantage.

Subitement, le son puissant d'une corne de brume retentit. Je sursautai.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Leith. Une alerte ?

Instinctivement, je regardai le ciel pour voir si Darius et Gwen s'y trouvaient. Ce n'était pas le cas. Je baissai ensuite les yeux vers Leith. Les traits crispés sur une expression inquiétante, il me considérait comme s'il avait une très mauvaise nouvelle à m'annoncer.

— Quoi ? Par l'Esprit, dis-moi !

— Le Conseil des Anciens a délibéré.

Chapitre 7

Nous demeurâmes immobiles de stupéfaction en pénétrant dans la faille. À l'intérieur, les membres de la communauté se précipitaient en direction des Entrailles telles des mouches vers un pot de miel. Dehors, les femmes assises sur des roches plates, profitant de la lumière pour broder, avaient abandonné leur ouvrage séance tenante, tandis que quelques hommes s'étaient hâtés de déposer contre les parois de la montagne leurs armes et leur gibier fraîchement chassé. Estomaqués, nous les retrouvâmes tous entassés à l'entrée du goulot humide et étroit qui menait au Cœur. Personne ne voulait rater l'événement. Un guerrier crinos, manifestement pressé de connaître le sort réservé à Bonnie, nous bouscula pour passer devant tout le monde, écartant de ses grands bras ceux qui se trouvaient en travers de son chemin. Ça criait, grognait, râlait, j'avais du mal à en croire mes yeux. Plus un garde, plus une seule sentinelle ne surveillait les entrées. C'était comme si la corne de brume avait sonné l'heure de la distraction et qu'ils n'attendaient tous que ça. C'était écoeurant.

— Où est-ce que ça se déroule ? demandai-je à Leith

en serrant les dents.

— Dans la Cathédrale.

— La Cathédrale ?

Il hocha la tête.

— La grande salle contiguë à l’Agora. Elle fait office de lieu de rassemblement.

— Je vois. J’y suis passée tout à l’heure.

Déterminée, je fis mine d’avancer. Leith me retint par le coude et me força à m’arrêter au milieu des gens qui couraient.

— Il y aura beaucoup de monde. Retrouve les tiens et ne te mêle pas à la foule.

Je levai vers lui un regard interrogateur.

— Pourquoi ?

— Tu es une *faol-creutair*, qui plus est apparentée à celle qui vient d’être jugée. Je ne connais pas la décision du Conseil, mais si cette femme est condamnée à mort, vous serez tous montrés du doigt par ceux qui soutiennent Calum. Pour ne pas dire en danger. Ne donne pas l’occasion à ceux qui vous haïssent de te poignarder pour l’exemple. Personne ne jetterait la pierre au responsable. Les gens comme toi ne valent rien ici.

Je me sentis pâlir instantanément.

— Mais...

Ma voix s’éteignit avant d’avoir pu en dire davantage. Même si j’aimais être un Lupus, je détestais être différente à ce point.

Je me mordis l'intérieur de la joue. Et lui, qu'en pensait-il ? Je ne pus résister à l'envie de le lui demander.

— Et toi, Alan ? Tu crois également que je ne vauds rien ?

Le visage de Leith s'affaissa, comme sincèrement affecté que je puisse l'imaginer aussi obtus et, ma foi, sans cœur. Il posa sur moi un regard honnête.

— Non.

— Pourquoi ?

Intérieurement, j'espérais qu'il me réponde « parce que c'est toi », mais il n'y avait aucune raison pour qu'il le fasse.

— Tu es la première *faol-creutair* que je rencontre, avança-t-il comme si ça suffisait à tout expliquer.

— On dit que les gens comme moi sont instables. Tu penses que c'est aussi mon cas ? insistai-je avec l'envie presque malade qu'il me hurle le contraire.

Il haussa les épaules d'un air nonchalant.

— Je n'ai pas d'opinion, je ne te connais pas assez.

— Mais ici, tout le monde en a une, répliquai-je amèrement en enrobant les alentours d'un œil dépité. Pourtant, je suis certaine que rares sont ceux qui ont déjà vu des garous nés par morsure.

D'un pincement de lèvres, il me signifia qu'il était de mon avis.

— Nous sommes au cœur d'une contrée et d'une communauté sauvages, Hannah. Leurs règles ne sont pas

celles au milieu desquelles nous avons grandi, toi, moi, ou quiconque ayant côtoyé la modernité. Ils vivent par la tradition. Pour la tradition. Si certains esprits sont devenus plus ouverts et sont prêts à accepter les différences pour rester en paix, d'autres sont farouchement opposés à toute idée de changement. Ils sont nombreux. Alors, pendant ce rassemblement, tiens-toi sur tes gardes, compris ?

Oh oui ! J'avais parfaitement saisi le message. Tous des barbares !

Les mâchoires crispées et les narines dilatées, j'acquiesçai. Leith m'observa quelques secondes, l'expression aussi dure que pouvait l'être celle d'un homme contrarié, puis il désigna la grotte du menton.

— Allons-y.

Nous étions les derniers, c'est pourquoi nous avançâmes et restâmes prudemment derrière tout le monde, attendant calmement notre tour. La foule se pressait dans le couloir, nous nous retrouvâmes très vite dans le noir complet. Leith s'était collé à moi, je sentais sa chaleur dans mon dos et elle me rassurait. Je m'y accrochai mentalement pour ne pas reculer. J'avais l'impression d'avoir été ensevelie vivante. Dans les tunnels bondés, viciés par l'odeur de moisissure et de transpiration, l'air était irrespirable. Je fermai les paupières, inspirai et expirai par à-coups, tentant de réduire la sensation de nausée qui m'envahissait, couplée

à l'angoisse de ce qui allait venir. Plus nous approchions du Cœur, plus les brouhahas enflaient et plus mon estomac se tordait...

Lorsque nous sortîmes de l'étranglement rocheux, nous nous prîmes de plein fouet l'effervescence à peine voilée de la foule. Serrés les uns contre les autres, les membres de la communauté échangeaient dans une cacophonie assourdissante. Hommes, femmes, enfants..., tout le monde s'était réuni afin de ne pas rater l'événement. Un instant, je restai pétrifiée à les observer, tâchant de comprendre comment une probable mise à mort pouvait autant les échauffer, les exciter. Puis plusieurs regards se posèrent sur moi, hostiles et avides de vengeance. Exactement comme me l'avait prédit Leith.

— Viens par là, m'intima-t-il en me faisant raser les murs pour contourner le rassemblement.

Toujours derrière moi, il écartait du bras gauche les garous qui refusaient de se pousser, tandis que sa main droite se plaquait dans mon dos pour me guider. J'étais dans un état second, j'avancais sans savoir où j'allais vraiment, oppressée par la foule bourdonnant plus fort qu'un essaim d'abeilles, terrifiée par ce qu'il pourrait advenir de Bonnie. Des yeux, je cherchais Jeremiah et Christy sans parvenir à les distinguer, et j'en paniquais davantage. J'étais trop petite pour voir au-dessus des têtes et il y avait bien trop de monde.

— Est-ce que tu vois ton... est-ce que tu vois Jeremiah Sutherland et son frère ? demandai-je à Leith.

— Non. Continue à avancer. Tes amis sont tout près.

Nous longeâmes la paroi rocheuse un instant encore, puis j'aperçus la Meute qui attendait dans un recoin, sur la ligne virtuelle séparant l'Agora de la Cathédrale. Nous n'eûmes pas le temps de les rejoindre, trois coups de tambour retentirent et les voix se turent. Les Anciens faisaient leur entrée. C'est du moins ce que je compris lorsque la foule commença à se diviser en deux, nous empêchant d'aller plus loin.

— Reste devant moi, chuchota Leith.

Simultanément, il passa un bras autour de ma taille pour me coller si fermement à lui que j'en sursautai. Aussi déroutée que sécurisée, je levai la tête et essayai de croiser son regard.

Impassible, il continuait à fixer un point devant lui.

Nous attendîmes plusieurs secondes dans un silence presque sépulcral, puis un quatrième coup vibra, me faisant tressaillir une nouvelle fois. Machinalement, Leith resserra son étreinte. À peine rassurée, je décidai quand même de me laisser aller contre lui et fermai les paupières. Puis je sentis ses muscles se raidir derrière mon dos. Instinctivement, je tournai la tête sur la droite et vis Shona qui jouait du coude pour venir dans notre direction.

— Alan ! Je t'ai cherché partout ! chuchota-t-elle

avant de se lover contre l'épaule de Leith. Nous allons enfin savoir ce que le sort réserve à cette traîtresse !

Je me projetai en avant avec la sensation d'avoir reçu une décharge électrique. Leith me lâcha et posa sur Shona un regard sans expression.

— Tu es trop gentil avec cette fille, le réprimanda-t-elle d'un ton qu'elle voulut directif.

Je n'attendis pas que Leith réponde. Je n'avais pas envie de les voir ensemble, pas envie d'écouter ce qu'ils avaient à se dire, pas envie d'entendre cette créature manipulatrice prétendre que Bonnie méritait ce qui était sur le point de lui arriver. Alors, faisant fi des avertissements de Leith, je me faufilai entre l'homme et la femme qui se tenaient devant nous et commençai à me frayer un passage parmi l'assemblée. Je voulais rejoindre les miens.

— Hannah ! me héla Leith à voix basse.

Je ne m'arrêtai pas et m'enfonçai dans la masse, poussant ceux qui me barraient le chemin, ignorant les râles de mécontentement. J'avançai jusqu'à atteindre l'allée que les membres de la communauté avaient ouverte aux Anciens et m'immobilisai. Ils étaient quatre et progressaient en direction du colossal piédestal en pierre situé au fond de la Cathédrale, flanqué de deux escaliers et surmonté de cinq fauteuils. L'un des sièges était déjà occupé par Murdoch qui suivait la procession des diacres d'un œil austère. Ces derniers, tous habillés

de manière identique, étaient encapuchonnés sous une ample cape verte dont les manches se terminaient par un revers pourpre. Le vêtement était si long que leurs chaussures en dépassaient à peine lorsqu'ils marchaient. Ils étaient immenses. Leur tête, volontairement baissée, empêchait de voir leur visage, et leurs bras, repliés sur leur poitrine, rendaient leur démarche plus solennelle encore. Les Anciens... Le dos droit, les pas lourds et puissants, les épaules larges. Rien dans leur gestuelle ne permettait d'affirmer qu'ils étaient si vieux que ça. Et même à moitié cachés, il émanait d'eux un charisme qui aurait dissuadé n'importe qui de les provoquer. Pas un son, pas un mot ne furent prononcés à leur passage. Ils représentaient indéniablement les piliers de la communauté,

Ils avancèrent avec une attitude presque religieuse jusqu'au piédestal qu'ils gravirent pour se positionner de chaque côté de Murdoch, debout, les mains croisées devant eux, de façon à dominer toute l'assemblée. Ainsi exposés, personne ne perdrait une miette de ce qu'ils allaient annoncer. La foule semblait suspendue à leurs lèvres encore closes. Puis subitement, des chuchotements s'élevèrent et tous les visages se tournèrent. Vêtu d'une toge bleue fermée sur la clavicule par une attache en or, et serrée à la taille par une ceinture supportant une claymore, le chef de l'élite hispo fit son apparition à la tête de cinq guerriers. Ils conduisaient Bonnie qui

conservait le menton relevé et les épaules en arrière. Elle marchait avec la dignité d'une reine, décidée à ne rien laisser paraître de son trouble. Elle regardait droit devant elle, les yeux luisant d'une détermination presque effrayante, prête à subir le châtement de sa trahison. Prête à mourir pour être venue en aide à son unique neveu.

— Bonnie..., articulai-je sans proférer un son.

L'escorte avança jusqu'au pied de l'immense autel des Anciens et se positionna de telle façon que Bonnie se retrouva entre deux guerriers hispos. Calum n'affichait pas la moindre compassion pour sa sœur ni la plus petite expression de doute quant au verdict qui serait rendu. Il resplendissait de confiance, ne m'inspirant que haine et mépris. Bonnie était de sa chair et de son sang, et elle allait être sacrifiée comme un animal. Par l'Esprit ! Je détestais cet homme comme nul autre avant lui.

Mes yeux se plissèrent malgré moi, et mes muscles se contractèrent quand il pivota pour faire face à la communauté. Il jubilait.

Je fermai les paupières un instant pour me contenir, et lorsque je les rouvris, mon regard se porta quelques mètres devant moi, sur Al, Jeremiah et Christy. Ils fendaient la foule pour être aux premières loges. Mon cœur se serra violemment en observant Al. Le dos voûté, des cernes immenses lui mangeaient le visage. Il donnait l'impression d'avoir pris dix ans d'un coup. Mais il paraissait calme. Trop calme. Je soupçonnais qu'on lui

eut fait avaler quelque tranquillisant pour qu'il n'explode pas quand la sentence serait prononcée.

Subitement, Calum ouvrit les bras comme pour accueillir la communauté tout entière.

— Mes frères ! Nous voici réunis pour entendre la voix de nos Pairs. Qu'ils nous éclairent de leur lumière, nous élèvent et nous guident vers la sagesse ! Laissons-les nous libérer du poids de la trahison des impies. Écoutons-les !

Puis il souleva brusquement son épée, fit volte-face, et la planta dans le sol avant de poser un genou à terre.

— Anciens, qu'il soit fait selon votre volonté !

Instinctivement, je levai la tête en direction de Murdoch. Impassible, il se contenta d'acquiescer, alors que les diacres attendaient qu'on leur ordonne de prononcer la sentence. Sans retirer sa capuche, le plus grand fit un pas en avant et la foule sembla arrêter de respirer. Plus un son, plus un bruit ne se fit entendre. Mes yeux se posèrent sur Bonnie, elle observait une expression dénuée de sentiment. Je l'admirais.

— Bonnie Crenshaw, fille de Donnan Crenshaw, et de Aileen Kincaid, tu as été reconnue coupable de trahison envers la communauté. En conséquence de quoi, le Conseil des Anciens te condamne à la peine de mort par décapitation selon les préceptes ancestraux de notre peuple.

Murdoch ferma les paupières et serra les poings. Les

joues inondées de larmes, Bonnie tendit le bras en direction de son mari qui venait de tomber à genoux, le visage décomposé par la douleur et l'impuissance. Jeremiah refoula un juron tandis qu'il fusillait Calum du regard, le chargeant de mille promesses morbides. Mais le chef de l'élite hispo affichait un sourire satisfait que j'aurais aimé arracher de mes propres mains, si seulement mon corps ne s'était pas tétanisé avant d'être pris de violents tremblements que j'essayai de calmer en me mordant les lèvres jusqu'au sang.

Les préceptes ancestraux.

La mort.

La décapitation.

La réalité se troubla à ma vue, et la voix du diacre se transforma en un bourdonnement incompréhensible.

— Bonnie Crenshaw, conformément à... deux jours... préparer... l'au-delà. Les tiens... rendre visite et...

Pendant quelques secondes, je perdis totalement la notion du temps et sentis mes jambes flageoler. Je fis un pas en arrière pour tenter de conserver l'équilibre et fermai les paupières avant de respirer profondément. Je ne rouvris les yeux que lorsque les Anciens furent salués par un éclat de voix allègres. Je me pinçai l'arête du nez et regardai autour de moi, la tête lourde et la vision vacillante. C'est ainsi que, stupéfaite, je découvris qu'une bonne moitié de l'assemblée ne partageait pas la décision du Conseil. Les langues allaient bon train, exposant leur

mécontentement ou leur ravissement, et de petits groupes se formaient, comme pour se donner plus de poids. Alors qu'elle m'était apparue si soudée et déterminée à avancer dans une même direction, j'eus la très nette impression que la communauté se divisait en deux.

— Hannah..., chuchota Leith dans mon dos, posant fermement la main sur mon bras droit.

Je me retournai, surprise qu'il m'ait rejointe.

— La foule est plus tendue qu'un arc, il suffirait d'un rien pour qu'une bagarre explose.

Je hochai la tête et observai ses doigts qui me brûlaient soudain comme de l'acide.

— Je dois aller retrouver les miens.

— Attends, m'arrêta-t-il. Il se passe quelque chose.

Je fis volte-face et vis Al marcher d'un pas lent en direction du Conseil.

— Par l'Esprit, qu'est-ce qu'il fait ? m'horrifiai-je en jetant un œil à Jeremiah qui suivait son frère du regard en fronçant les sourcils.

Calum était déjà en train de redresser son grand corps, claymore à la main.

— Al ! Non ! cria Bonnie. Pas ça !

Naturellement, je fis un pas en avant, aussitôt stoppée par Leith. Sans un mot, il m'empoigna solidement par les épaules pour m'empêcher d'avancer.

— Quoi donc, Lupus ? siffla Calum. La décision du Conseil n'est pas révocable. Recule si tu ne veux pas

qu'on te tranche aussi la tête !

— Al..., non. Je t'en prie, gémit Bonnie, le visage blême.

Il l'ignora et se positionna au pied de l'autel, face aux Anciens, le menton relevé.

— Parlez ! exigea Murdoch en l'observant.

— *Còmhrag-dithis!*

La foule poussa des *oh* ! de stupéfaction. Murdoch, qui ne sembla pas surpris le moins du monde, leva la main pour faire taire l'assemblée.

— C'est ton droit, renchérit-il avec calme.

Les yeux écarquillés, je me tournai vers Leith.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il me répondit sans perdre de vue Murdoch.

— C'est une loi très ancienne. Elle permet à un condamné à mort d'être sauvé par un garou l'estimant digne de rester en vie. Il demande alors à affronter celui qui est à l'origine du jugement. S'il remporte la victoire, le condamné est libéré.

Puis subitement, l'éclat de rire de Calum résonna dans toute la grotte.

— Tu me provoques en duel, Lupus ?

— Non ! s'écria Bonnie que la panique défigurait totalement. Alastair, non !

Calum se tourna vers elle, un sourire vicieux lui fendait le visage.

— Je crois bien que si, sœurlette, s'esclaffait-il encore.

Ceart gu leòr!

« D'accord », c'est ce qu'il venait de dire, j'avais au moins compris ce mot, et j'en ressentis un froid glacial se répandre dans mes veines. Calum était très puissant. Al n'aurait aucune chance de le vaincre, ce qui semblait plaire à la moitié de la communauté. Elle acclamait la décision de Calum qui s'en félicita davantage. Puis un sourire en coin étira ses lèvres.

— Je dois admettre que tu ne manques pas de courage, Lupus, mais la bravoure ne te sauvera pas la vie.

— Ne sois pas aussi sûr de toi, répliqua Al en serrant les dents.

Calum rit de plus belle avant de plisser les yeux d'un air qui exprimait plus de la certitude que de la menace.

— Je te tuerai, Lupus, et je me servirai de ta peau comme couvre-lit.

À ces mots, Bonnie tomba à genoux. Elle qui s'était montrée digne jusque-là semblait prête à implorer son frère de refuser le défi lancé par Al.

— Que demandes-tu en cas de victoire ? demanda l'un des diacres.

Un éclat meurtrier brilla dans ses prunelles quand il posa les yeux sur Bonnie. Puis il la pointa du doigt.

— Sa mort.

— C'est une requête que tu as déjà formulée, Calum, fit rudement remarquer Murdoch.

Un voile calculeur passa devant le regard de son

neveu qui sourit avec assurance.

— Oh, tu as raison, *uncail*. Dans ce cas... Je veux que tu me remettes les anneaux du Pouvoir Suprême.

Des cris d'indignation s'élevèrent dans la foule, puis les quatre diacres laissèrent tomber leur capuche en même temps dans un signe de consternation, révélant de longs cheveux blancs et des visages burinés par le temps que des rides de mécontentement creusaient plus encore.

— Calum ! s'interposa le plus grand d'entre eux. Tu le sais aussi bien que n'importe qui, le successeur du Loup Suprême est choisi par le Conseil des Anciens. Il devra se montrer digne de cet honneur en affrontant le *mor-feal-faol* dans un combat singulier, sans mise à mort et à mains nues.

— Et à l'issue du combat, ce dernier lui remettra les anneaux du Pouvoir Suprême. Bla, bla, bla... Je connais tout ça, l'interrompt Calum d'un ton railleur.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de ces anneaux. Lorsque nous nous étions présentés à Darren, il les avait évoqués, convaincu que nous voulions les subtiliser pour renverser l'autorité en place. Ce que je ne savais pas, c'était ce qu'ils avaient de si exceptionnel, mais peut-être était-ce grâce à eux que les loups perdant leur conscience humaine sous leur forme animale obéissaient malgré tout à Murdoch ? Si tel était le cas, je comprenais mieux pourquoi Calum tenait tellement à les posséder. En les portant, il les soumettrait tous.

— Tu ne peux t'autoproclamer *Mor-fear-faol* ! éructa le grand diacre, hors de lui.

Calum fit mine de hausser les épaules avec désinvolture.

— Qui a parlé de s'autoproclamer ? Si je gagne, mon très cher oncle me remettra lui-même les anneaux et fera de moi le nouveau Loup Suprême. Je n'y mets aucune mauvaise volonté, je lui épargne même un combat. Telle est ma requête.

— C'est inadmissible ! gronda un second membre du Conseil, immédiatement appuyé par les protestations des deux autres. Nous ne le permettrons pas !

Calum claqua la langue d'agacement.

— Quelle bande d'hypocrites vous faites ! En tout état de cause, Murdoch s'est impliqué dans l'évasion de ma sœur il y a vingt ans, mais vous continuez à le vénérer comme s'il était l'incarnation de l'Esprit sur Terre ! C'est d'un chef loyal envers les siens dont le Sutherland a besoin ! Nous devrions vous remplacer aussi !

La moitié de la foule l'acclama, l'autre, le hua.

En pleine fureur, les quatre Anciens se mirent à rugir en même temps, provoquant un moment de stupéfaction parmi la communauté. Puis Murdoch leva la paume pour calmer les vieux garous qui obéirent instantanément, avant de couler sur Calum un regard sans expression. Les deux hommes se fixèrent silencieusement, ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir baisser les yeux.

— Qu'il en soit ainsi, finit par dire distinctement Murdoch.

La foule se manifesta encore une fois et les diacres blêmirent.

— Murdoch ! Tu ne peux pas !

Il secoua sa main garnie d'anneaux d'argent, et se composa un air autoritaire.

— Il est en mon pouvoir de prendre cette décision.

— Tu ne sais pas ce que tu fais ! gronda le plus trapu des Anciens, ses iris verts brillant de révolte. Change d'avis !

— Ce n'est pas discutable ! tonna le *Mor-fear-faol* d'une voix n'inspirant rien d'autre que l'autorité suprême et qui plongea instantanément les Anciens dans le silence.

Murdoch se tut et posa un regard confiant sur Al. Il leva soudain le bras droit, le son lourd d'une mailloche frappant une grosse caisse se fit entendre. Trois fois. Il résonna dans toute la grotte, ramenant un silence intégral. Puis l'un des diacres se pencha derrière le siège de Murdoch et s'empara d'un immense sablier qu'il retourna et mit largement en évidence.

— Alastair Sutherland, déclara Murdoch, vous avez réclamé un combat à mort. Si vous en ressortez vivant, votre femme sera libre de rester ici avec les siens, ou de repartir avec vous. Selon la tradition, aucun des deux adversaires n'aura la permission de muter en loup. Si tel était le cas, le combat serait instantanément interrompu,

et celui demeurant dans son corps d'homme proclamé vainqueur.

De l'index, il désigna solennellement le sablier.

— Demain, à la même heure, la communauté tout entière sera témoin de votre affrontement.

Al acquiesça sans lâcher Bonnie des yeux, faisant se cristalliser les secondes.

— Je demande l'autorisation de rester avec ma femme pendant tout ce temps.

— Accordé, répondit aussitôt Murdoch.

Les diacres ne s'y opposèrent pas, mais secouèrent le menton de droite à gauche, désœuvrés et incertains de la tournure que prendrait la suite des événements.

Calum l'Infect bombait le torse de fierté, se voyant déjà à la tête des siens, adulé, adoré par les plus vils d'entre eux.

— Que chacun retourne à ses occupations ! ordonna alors Murdoch.

Dans un bourdonnement assourdissant, la foule commença à se disperser pendant que les gardes accompagnaient Bonnie et Al dans leur cantonnement. Je les suivis du regard, le cœur lourd.

— Est-ce que ça va aller ? me demanda Leith.

J'avais repris le contrôle de moi-même, mais je levai les yeux sur lui sans parvenir à mettre un mot sur ce que je ressentais. Si j'avais été à la place d'Al, sans doute aurais-je pris la même décision. Mais par l'Esprit !

C'était une véritable boucherie qui l'attendait. Calum ne l'épargnerait pas. Il le détestait. En se mariant avec Bonnie, Al avait attiré la honte sur sa famille. Nul doute que l'Hispo s'était promis de le leur faire payer... L'occasion était toute trouvée. Cette pensée me dégoûtait tellement, que j'osais à peine imaginer ce qu'il allait leur imposer comme tortures.

Soudain, je vis Leith se raidir tandis qu'il regardait par-dessus mon épaule. Je me tournai lentement pour observer ce qu'il fixait. Calum était au centre de l'attention d'un groupe de garous venus lui transmettre son soutien.

— Ne vous inquiétez pas, mes frères, se vanta-t-il, cette fiente lupus sera facile à éliminer. Et lorsque je serai au pouvoir, je vous promets de mettre hors d'état de nuire tous ceux qui se seront élevés contre notre communauté !

— Entre ses mains, le traité de paix ne vaudra plus rien, il le réduira à néant, murmura Leith d'une voix sans timbre.

Un goût amer se répandit au fond de ma gorge.

— Pourquoi parler au futur ? C'est déjà le présent, parce que c'est gagné d'avance ! sifflai-je.

Leith planta ses yeux dans les miens avec une intensité étrange.

— Ne sous-estime pas le pouvoir de la force que l'Esprit donne à deux âmes sœurs.

Sur le coup, déconcertée par sa remarque, je demeurai

muette. Puis, j'eus envie de lui demander ce qu'il en savait exactement, mais c'est l'instant que choisit Shona pour nous rejoindre.

— Alan, chéri, tu en as déjà bien assez fait. Ne nous mêlons pas de cette histoire qui ne nous regarde pas. Nous risquerions d'avoir des ennuis. Viens. Partons et allons retrouver nos appartements.

Puis elle enroula son bras autour de lui pour l'intimer à avancer. Leith ne bougea pas d'un pouce et se concentra de nouveau sur moi, le regard plus persuasif que jamais.

— Ne reste jamais seule. Je serais très contrarié qu'il t'arrive quelque chose.

Les yeux plongés dans les siens, j'ouvris la bouche sans pouvoir dire un mot.

— Veillez sur elle, ajouta-t-il en jetant un œil derrière moi.

Je sursautai lorsque la main de Christy se posa sur mon épaule. Je pivotai de trois quarts pour la considérer, et quand je me tournai pour finalement répondre à Leith, il n'était plus là.

Chapitre 8

Jeremiah, Christy et moi rejoignîmes les quartiers est dans lesquels était désormais confinée Bonnie. Lorsque nous entrâmes dans l'espace principal, nous aperçûmes Grigore installé à une table tout au fond. Il avait revêtu une chemise écrue et ouverte sur le devant par des lacets, presque la même que celle portée par Leith un peu plus tôt, je ne pus m'empêcher de comparer leurs deux peaux. Grigore était si pâle. Dans cette tenue, avec ses cheveux mi-longs, il n'avait jamais autant collé au décor et au siècle qui l'avaient vu naître. Occupé à lire un parchemin, il nous fit un signe de tête, et nous indiqua quelle direction prendre pour trouver Al et Bonnie. Je le remerciai d'un bref hochement de tête et suivis Jeremiah et Christy.

Nous empruntâmes un long couloir au bout duquel se trouvait la cellule qui retenait Al et Bonnie. Nous nous approchâmes et découvrîmes un cachot humide, poisseux et sombre, tout juste meublé d'une couchette simple et d'une botte de paille empestant la moisissure. L'odeur de rance qui régnait dans le conduit me fit grimacer, tandis que Christy laissait échapper un chapelet de petits étouffements étouffés. Ignorant ce qui se passait autour

d'eux, le couple se tenait en retrait, face à face, oubliant même qu'ils étaient épiés par deux jeunes gardes hommidés grossièrement cachés dans un renforcement du couloir à peine éclairé par la lueur vacillante d'une petite lanterne rouillée. Ils se contemplaient comme s'ils étaient seuls au monde, les mains jointes, les yeux dans les yeux

— Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? murmura Bonnie d'une voix brisée par l'angoisse.

— Tu es ma femme, mon âme, la personne la plus importante de mon existence. Serais-je seulement la moitié d'un homme si je laissais quiconque te faire du mal ?

Les yeux de Bonnie se noyèrent de larmes.

— Oh, Al..., il va te tuer...

— Que m'importe de mourir ? Je ne suis rien sans toi, Bonnie. Je le tuerai avant qu'il te touche. Je suis prêt à me sacrifier. Tu dois vivre.

— Ne dis pas une chose pareille !

Elle se jeta dans ses bras et alla se blottir contre son épaule, tandis qu'il la cajolait doucement.

— Tu ne mourras pas, mon amour. Je ne le permettrai pas. Je ne le permettrai pas...

Les Hommidés les observaient avec un sourire carnassier que Jeremiah eut vite fait de leur faire ravalier en se positionnant devant eux.

— Je veux voir mon frère !

Assis sur leur tabouret, aucun ne prit la peine de se lever. Mais le plus grand des deux souleva les paupières pour toiser Jeremiah avec mépris.

— Personne n'entre, Lupus.

À bout de nerfs, Jeremiah étrécit les yeux, plus inquietant que jamais.

— Je te déconseille vraiment de me donner une occasion de me retrouver officiellement derrière ces barreaux. Ouvre la grille.

Le garde redressa courageusement la nuque pour affronter le regard noir de Jeremiah.

— C'est une menace ?

Jeremiah se pencha de façon à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres de celui de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que tu en penses, *Hommidé* ?

Dans mon for intérieur, j'espérais que ce type réalise qu'il ne ferait jamais le poids contre un Lupus, et parce qu'il valait mieux éviter tout grabuge. Tétanisée, Christy resserra instinctivement sa main autour de mon avant-bras tandis que le deuxième vigile, beaucoup plus sage, rendait les armes et sortait une épaisse clé de sa poche. Cinq secondes plus tard, la cellule était ouverte. Nous entrâmes avec autant de respect que nous l'aurions fait dans un endroit sacré, incertains de l'attitude à tenir devant Al et Bonnie. Face à cette dernière, je me sentis submergée par une vague de mélancolie en songeant à

tous ces incroyables moments partagés ensemble. Elle m'avait immédiatement plu. Sa douceur, sa bienveillance, sa gentillesse... Bonnie était une femme extraordinaire. Il était tellement injuste qu'elle se retrouve ici, sur le fil du rasoir. Je fermai les yeux un instant et pris une profonde inspiration.

— Hannah ! s'écria-t-elle avant de faire quelques pas vers moi pour me tenir dans ses bras. Oh, Hannah, mon petit !

D'abord surprise, je ne bougeai pas, puis je la serrai contre moi, plus fort qu'un naufragé une planche de bois. Que c'était bon ! La chaleur rassurante de Bonnie était le meilleur remède que je connaissais. Personne n'était capable d'autant d'apaisement qu'elle. Elle dégagait une telle aura de confiance et de tendresse. Comment Calum pouvait-il ne pas l'aimer ?

Elle plaqua ses mains sur mes joues pour les presser doucement avant de me relever la tête afin de me regarder droit dans les yeux.

— Je suis tellement désolée pour Leith. Mais tout va s'arranger, mon petit. Garde confiance. Vous vous aimez, et même s'il ne s'en souvient pas, l'Esprit, lui, le sait.

Ne sachant pas quoi dire, je me contentai de hocher la tête en souriant timidement. Devant les ennuis de Bonnie, les miens me paraissaient bien dérisoires.

— Et toi ! cria-t-elle soudain à Jeremiah. Tu aurais dû empêcher ton frère de prendre une telle décision ! Tu as

vu quel genre d'homme est Calum, il n'épargnera personne.

Jeremiah fronça les sourcils en observant sa belle-sœur, puis il secoua la tête.

— Je regrette, Bonnie, mais j'aurais fait la même chose à sa place.

— Il va mourir !

Jeremiah posa alors sur elle un regard contrit. Il aurait aimé lui dire le contraire, mais comme quiconque ici, il était loin d'en être sûr.

— Ça suffit ! les interrompit rudement Al. Ce qui est fait est fait, je ne changerai pas d'avis.

Bonnie passa une main tremblante dans ses cheveux.

— Tu pèses presque deux fois moins lourd que Calum, il est bien plus grand que toi, plus expérimenté, plus vicieux, plus...

— Plus stupide aussi s'il pense me vaincre ! la coupa Al. Je suis un homme amoureux depuis vingt-cinq ans, et mon cœur est plus enragé que celui d'un dragon en colère. Qu'a-t-il, lui, pour le motiver vraiment ? Rien. Il n'a rien. Ton frère n'est qu'une coquille vide, Bonnie. Et nous, nous avons l'Esprit pour nous rendre plus forts. Cessons ces bla-bla inutiles, je dispose de trop peu de temps. Parle-moi de lui. Tu as quitté les Entrailles depuis très longtemps, mais tu te souviens peut-être de détails qui pourraient m'être utiles ?

Avant que Bonnie n'ouvre la bouche, Jeremiah leva

brusquement la main pour lui signifier de se taire, puis il se tourna vers les deux Hommidés qui écoutaient sans avoir l'intention d'en perdre une miette.

— Laissez-nous.

D'abord, ils ne bougèrent pas d'un pouce, indécis. Puis nous vîmes arriver Grigore d'un pas lent, mais déterminé. Les gardes pâlirent et s'éloignèrent presque aussitôt sans prendre la peine de refermer les grilles derrière nous.

— Ils n'avaient jamais vu d'Ange Noir avant moi, je leur fais un effet bœuf ! commenta-t-il, pince-sans-rire. Vous pouvez parler tranquillement, je surveille l'accès aux cellules.

Jeremiah hochha simplement la tête pour le remercier. Le regard impénétrable, Grigore m'observa quelques secondes et fit demi-tour. J'avisai les deux tabourets laissés vides et m'en emparai. Christy et moi nous y assîmes, tandis qu'Al et Bonnie s'installaient sur la couchette, et Jeremiah sur botte de paille qui s'affaissa sous son poids.

— Ses faiblesses, demanda Al à sa femme, quelles sont-elles ?

Elle secoua la tête en se mordant la lèvre inférieure, puis elle soupira.

— En sont-elles vraiment ? Ce qui amoindrit Calum le rend fort. Il s'est toujours entraîné, battu deux fois plus que les autres pour que personne ne remarque son

infirmité, ou tout du moins... l'oublie.

— Son infirmité ? répéta Jeremiah.

Bonnie acquiesça.

— Il avait tout juste douze ans et il avait provoqué en duel un Hispo bien plus vieux que lui, celui qui l'a défiguré. Ils se trouvaient au sommet d'une falaise. Ils sont tombés, il y a eu un éboulement, et Calum s'est retrouvé coincé sous un rocher. L'une de ses jambes a été gravement atteinte. Calum ne s'était encore jamais transformé et son corps en a gardé les stigmates. Son genou gauche est donc sa principale faiblesse, avoua-t-elle d'une voix morne, comme si elle était en train de le trahir.

— Sa genouillère..., pensai-je à voix haute en me remémorant sa singularité et l'étonnante manière dont elle lui moulait le genou.

— Ce n'en est pas vraiment une, expliqua Bonnie. L'articulation a été entièrement reconstituée par un forgeron loup. Elle a été conçue pour ne pas se briser et s'adapter à sa morphologie quand il se transforme.

Le visage de Bonnie s'affaissa comme sous le coup d'un souvenir douloureux.

— Avant d'être opéré, Calum boitait et souffrait horriblement. Les jeunes de son âge se moquaient de lui, le provoquaient, et le chef suprême de l'époque détestait les faibles. Calum s'est battu pour qu'on le considère l'égal des autres. Il est devenu un guerrier redoutable, un

être impitoyable qu'aucun sentiment ne venait plus affecter. Le métal lupus le renforce dans sa chair, et rappelle à ceux qui l'ont raillé combien il est dangereux de sous-estimer la force intérieure de celui qui veut se venger.

— Pourquoi vous déteste-t-il autant, Bonnie ? demanda Christy.

— Parce qu'il pense que notre mère est morte à cause de moi, en me mettant au monde.

Je fronçai les sourcils.

— Calum est-il beaucoup plus vieux ?

Bonnie hocha la tête.

— De huit ans. Il a connu nos deux parents. Il ne s'est jamais vraiment remis de la mort brutale de notre père. Celle de notre mère a fini de noircir intégralement son cœur. Murdoch et ma tante nous ont élevés comme si nous étions leurs propres enfants, mais ils ne sont jamais parvenus à atténuer la haine de mon frère envers moi.

Les traits durcis par la colère, Al enroula un bras autour des épaules de sa femme pour la serrer contre lui dans un geste protecteur. Elle enfouit son visage au creux du cou d'Alastair et respira profondément.

— Son genou, lui rappela Jeremiah.

— Le métal ne se casse pas, mais les chocs violents se répercutent dans toute sa jambe et le déstabilisent.

— Et la douleur irradie, précisa spontanément Christy.

Bonnie acquiesça. Les deux femmes étaient médecins.

L'une chez les Hommes, l'autre chez les garous, mais elles se comprenaient parfaitement.

— Mais il est très rapide, Al, le prévint Bonnie. Il ne laisse à personne l'occasion de le toucher à cet endroit. Calum s'est entraîné toute sa vie, il est rompu aux combats les plus violents. Il viendrait à bout du Crinos le plus enragé. Il me déteste, c'est vrai, mais sa motivation de monter sur le trône est encore plus grande. Il ne te laissera pas gagner.

Son visage se crispa alors sur une expression de douleur.

— Par l'Esprit, Alastair, change d'avis ! Tu n'as même jamais tenu une claymore de toute ta vie !

Implacable, il l'observa sans même ciller, déterminé à aller jusqu'au bout. Rien n'aurait pu le dissuader, même pas elle.

— C'est vrai. Et je l'affronterai sans arme.

Bonnie émit un son étranglé.

— Tu es devenu fou ! Il te tuera avant que tu n'aies eu le temps de faire un geste !

— Je te promets qu'il mourra avant moi.

Le souffle de Bonnie se perdit dans un étranglement.

— Tu ne sais pas ce que tu racontes.

Elle se tourna vers Jeremiah avec un regard implorant.

— Par pitié, tu es son frère ! Dissuade-le.

Les avant-bras appuyés sur ses cuisses, le buste légèrement en avant, Jeremiah contracta les mâchoires et

les poings, soutenant la lueur désespérée qui brillait dans les yeux de sa belle-sœur.

— Non.

Bonnie se leva brusquement, les traits chargés de fureur.

— Que le diable vous emporte tous les deux ! Vous ne savez pas ce que vous faites ! Je refuse de te perdre, Al !

— Il en va de même pour moi, mon amour. Ne me force pas à me répéter.

— Je t'en supplie... Laisse le destin s'accomplir. *Mon destin.*

Al se mit sur ses pieds à son tour et se dressa devant elle de toute sa hauteur.

— Ton destin ? Ton destin ? gronda-t-il. Ton destin est de vivre sur notre île, dans la maison que nous avons construite, au milieu des landes, des chevaux et des embruns. Tu ne mourras pas !

Brusquement, Bonnie tomba à genoux, se prit le visage entre les mains et sanglota. Al jura et s'agenouilla près de sa femme, tandis que mon cœur se comprimait douloureusement.

— Rien ne me fera changer d'avis, Bonnie. Rien... Mais pleure, mon amour, vide ta colère et restons unis. À deux, nous sommes plus forts. J'ai tellement besoin de toi.

Je jetai un regard entendu à Jeremiah et Christy qui acquiescèrent sans que j'eusse besoin de dire quoi que ce

soit. Nous sortîmes en laissant la grille ouverte derrière nous, avec l'amère certitude que les gardes ne manqueraient pas de tout verrouiller dès que nous serions partis.

— Jeremiah, chuchota Christy lorsque nous atteignîmes les tables centrales où nous attendait Grigore. Puis-je vous parler un instant en privé ?

Jeremiah l'observa avec interrogation et lui fit signe que oui avant de se diriger vers les couloirs qui menaient au cœur des Entrailles. Je les suivis du regard, sentant celui de Grigore peser sur moi. J'étais incapable de prononcer un mot, ne sachant pas comment lui dire que j'étais désolée pour ce qui s'était passé un peu plus tôt avec Leith. Je n'aimais pas l'idée de l'avoir blessé.

Je me tournai vers lui le souffle court. Moins de deux mètres nous séparaient, mais je sentais l'étrange chaleur qui émanait de lui, alors qu'il était habituellement si froid. Il m'observait. Attendait. Le silence se fit si lourd et oppressant que je décidai de le briser.

— Je suis...

Il leva la main pour me faire taire. Il s'approcha lentement et posa la paume sur ma joue avant de caresser doucement ma pommette du pouce. Je fermai les yeux.

— Je ne peux pas aller contre vous deux, n'est-ce pas ? Nos cœurs et nos âmes s'appellent, mais il sera toujours là, toujours plus fort que nous. Que moi.

— Ce n'est pas un combat, Grigore, murmurai-je.

— C'en est un, Hannah. Un combat contre moi-même. Mes lèvres se mirent à trembler. J'étais incapable de les contrôler.

— Je l'aime...

— Et je t'aime, toi.

Même si je le savais, j'eus l'impression qu'il venait de me gifler.

— Grigore... Ne dis pas ça.

— Ne pas le dire et me contenter de le penser ?

Je ne répondis rien.

Puis il retira sa main.

— Tu me tues, Hannah ! À petit feu, mais aussi sûrement qu'un cancer rongeur un foie. Tu me mets à l'épreuve. Tu es loin de te douter à quel point.

Je secouai la tête de droite à gauche.

— Je ne veux pas...

Il fronça les sourcils.

— Tu ne veux pas quoi ?

Lentement, je relevai la tête et parvins à le regarder dans les yeux.

— Te mettre à l'épreuve. Te faire souffrir.

Sans que je l'aie vu bouger, il se positionna derrière moi et m'entoura de ses bras, descendant les lèvres tout contre mon oreille. Les muscles tendus, je cessai de respirer.

— Prouve-le. Prouve que tu ne veux pas me faire souffrir.

Tout mon corps fut pris d'un tremblement violent que je fus incapable de cacher. Grigore raffermis sauvagement son étreinte autour de moi, prit une profonde inspiration et laissa lourdement tomber ses bras le long de son corps. Involontairement, je me laissai aller contre lui pour retrouver son contact. J'avais froid soudain.

— Tu ne peux pas..., murmura-t-il contre la peau de mon cou. Tu ne peux pas t'empêcher de me faire souffrir, parce que tu ne sais pas ce que tu veux vraiment. Lui. Moi. Tu ne sais pas.

— Non ! C'est faux ! m'écriai-je en m'écartant, comme électrocutée.

Je me jetai en avant et fis volte-face.

— Je sais ce que je veux. Je le veux, lui. De toutes mes forces. De toute mon âme !

Grigore resta impassible.

— Mais ton âme te contredit, Hannah, car elle appelle aussi la mienne.

— Tu n'as que ces mots-là à la bouche !

Il gonfla les narines.

— Oui, Hannah ! Parce que je n'invente rien. Parce que même si je ne sais pas pourquoi les Esprits tout puissants nous font un coup pareil, c'est ainsi. Que quelqu'un te tue maintenant et je deviendrais fou. Fou à lier. Ose dire qu'il n'en irait pas de même pour toi !

Je me mordis les lèvres, désespérée. Il avait raison. Sur toute la ligne. Je ne supporterais pas qu'il meure. Pas

plus que je ne supporterais la disparition de Leith. J'éprouvais pourtant pour eux deux sentiments bien distincts. Leith faisait battre mon cœur, courir la vie dans mes veines. Il était l'impulsion de mon existence. Mon air. Mon oxygène. Grigore, c'était autre chose. Une sensation que je n'arrivais pas encore à définir.

Je soupirai profondément et fermai les yeux un court instant

— J'ai besoin de toi, avouai-je, de ton contact, de ta présence. Mais ne t'es-tu jamais dit que si je n'étais pas dans une autre situation que celle que je suis en train de vivre, si je ne me sentais pas aussi déstabilisée, amoindrie, ce ne serait peut-être pas le cas ? Ou pas de manière aussi intense ? Les âmes sœurs vampiriques ne se jettent pas nécessairement dessus, Grigore. Elles ne sont pas toujours amoureuses.

— Tu en sais quelque chose ? se moqua-t-il.

Je claquai la langue d'agacement.

— C'était le cas entre Minah et Pitt.

— Faux. Ils étaient fous l'un de l'autre, mais Minah refusait de le reconnaître. Elle le repoussait sans cesse. Jurait qu'elle ne le voulait que comme ami. Comme toi.

— Elle avait probablement ses raisons, et moi, j'ai les miennes.

Il plissa les paupières et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je serais curieux de t'entendre me les expliquer, Hannah, si tu les connais. Mais je suis certain que non.

Or, je sens que tu vas me sortir les stéréotypes habituels, que tu me vois comme un frère, un ami cher. J'exècre toute cette hypocrisie. Je suis fait de chair et de sang, et ma chair fait vibrer la tienne !

Je soupirai d'exaspération.

— Grigore... Je suis anéantie, fragilisée et sans vision de l'avenir. C'est vrai, je suis perdue. Je me sens seule alors que tu es là, si gentil, si attentif, si chaleureux, si fort et... beau. Il n'empêche que je sais parfaitement ce que je désire. Je le sais, mais je ne peux pas l'avoir. Tu comprends ça ?

Ses yeux s'étrécirent en même temps que l'aspect de l'argent liquide envahissait ses iris.

— Que trop bien, oui.

Je haussai les épaules.

— Et s'il ne voulait plus jamais de toi, Hannah ? T'obligerais-tu à vivre comme une nonne ?

À bout, je me pinçai l'arête du nez.

— Je n'en sais rien. Je n'en suis pas à évaluer les suppositions.

— Eh bien, moi, oui.

Plusieurs secondes de silence pesèrent avant qu'il ne les rompe avec violence.

— Je vais te dire ce que je vais faire, Hannah. Je vais te soutenir, t'encourager, et même te pousser dans ses bras. Et quand il t'aura rejetée une bonne fois pour toutes et qu'il ne te restera que des larmes, je ne penserai qu'à

moi et à ce désir qui me brûle, me consume douloureusement. Je ne vivrai que pour te convaincre de m'accepter enfin. Et là, seulement, tu comprendras, tu réaliseras que nous deux, c'était inéluctable.

J'écarquillai les yeux de révolte, mon cœur tambourinant furieusement dans ma poitrine.

— Ta petite démonstration ne changera jamais rien au fait que je l'aime ! glapis-je, hors de moi. Comment peux-tu seulement oser imaginer prendre sa place ? Venir après lui ?

Le regard de Grigore s'était enflammé.

— Je me moque d'être le deuxième, Hannah, du moment qu'il ne reste que moi à la fin.

Je plissai les paupières, et secouai la tête, au bord des larmes.

— Je ne peux pas croire que tu me dises une chose pareille. Je ne suis pas un objet, pas une poupée, pas un jouet. J'ai un cœur..., dis-je d'une voix étouffée qui l'ébranla complètement.

— Hannah...

Il tendit la main vers moi, je le repoussai.

— Pourquoi m'as-tu accompagnée ici ? Pour avoir une chance de recoller les morceaux si mon cœur était brisé, et obtenir ma reconnaissance éternelle ?

— Non.

— Alors, pourquoi ?

— Tu le sais, Hannah, murmura-t-il. Je n'ai rien

prémédité de ce qui nous arrive.

Je baissai la tête.

Il me ramena contre lui et cette fois je ne résistai pas. La bouche posée sur le sommet de mon crâne, il me serra fort, à m'en étouffer.

— Par l'enfer ! Je suis fou de jalousie. Je ne me reconnais plus.

— Mon cœur lui appartient, Grigore. Je ne suis pas capable de...

Les mots s'éteignirent d'eux-mêmes, ils étaient amers dans ma bouche. Doucement, de l'index, Grigore me souleva le menton.

— Que ressens-tu pour moi, Hannah ? Réellement ? Suis-je à côté de la plaque ? Quand je te regarde, je n'en ai pas l'impression. Dis-moi si je suis aveuglé par mes sentiments pour toi.

— Je suis attirée par toi, mais...

Grigore m'interrompit en riant sourdement.

Surprise par ce revirement, j'arquai les sourcils.

— Tu as dit l'essentiel. Tu es attirée par moi. La suite ne m'intéresse pas.

— Mais ça n'a rien de physique ! C'est... c'est spirituel !

Le coin des lèvres de Grigore s'étira légèrement.

— Non, bien sûr. Rien de physique pour moi non plus, je t'ai toujours trouvée affreuse. Et puis je n'ai jamais aimé les rousses.

— Tant mieux.

Content de sa petite tirade, il sourit de plus belle, alors j'insistai.

— J'aime Leith. C'est irrévocable.

— Je le sais, Hannah.

— Sois mon ami, Grigore, c'est tout ce que je demande.

— Je le suis déjà, gamine.

— Je tiens à toi, Grigore. Sincèrement. Ne gâchons pas tout.

Son visage se ferma et ses yeux brillèrent d'une intensité qui m'immobilisa.

— Unir mon sang au tien ne sera jamais un gâchis, Hannah.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu...

Un grondement remonta du fin fond de sa poitrine.

— Grigore...

— Tais-toi.

Sa voix avait pris une inflexion presque menaçante qui me contraignit à obéir.

— Tu es mon âme sœur vampirique, pas un caprice, pas un joli petit lot que je rêve de mettre dans mon lit et d'emballer vite fait bien fait. Mon âme sœur. Je veux que ton sang se mêle au mien, je veux qu'il coule dans mes veines tout comme l'oxygène circule dans le tien, je veux le goûter, m'en repaître, me noyer dedans.

Il ferma les paupières comme pour se contenir.

— Chaque minute à espérer que ce moment arrive est douloureuse, pénible, intolérable. Je peux supporter que tu en aimes un autre, que tu en touches un autre, que tu te donnes à un autre, mais jamais, jamais, je ne pourrai me priver de ton sang.

À ces mots, je sentis le mien bouillir, s'électriser presque, comme s'il répondait au besoin cuisant de Grigore, qu'il lui hurlait que c'était réciproque. Mon cœur battait plus fort, plus vite. Soudain dépossédée de toute réflexion cohérente, je me surpris à imaginer le faire. Le mordre. Le boire. L'apprécier. Ma peau me brûlait. J'avais même mal. Chacune de mes terminaisons nerveuses s'excitait. Malgré moi, je grimaçai.

Sereinement, Grigore s'approcha jusqu'à ce que mes seins touchent ton torse.

— C'est douloureux, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête sans pouvoir prononcer un mot.

— C'est ce que je vis depuis des jours, et crois-moi, je ne tiendrai pas longtemps.

Un son inarticulé sortit de ma gorge lorsque je perçus mes crocs poindre sans que j'en aie émis la volonté. Choquée, j'appliquai brutalement une main sur ma bouche.

Les yeux de Grigore avaient pris l'aspect d'une eau tourbillonnante. Je ne parvenais pas à le regarder en face sans avoir la sensation de chavirer. Il s'inclina et envoya son souffle frais à mon oreille, frôlant mon lobe de ses

lèvres.

— Ne nous fais pas souffrir davantage, Hannah. Prends ce que la vie te donne.

Pour seule réponse, je secouai la tête.

Il m’observa de longues secondes, puis son visage se fit plus froid que la glace.

— Sois maudite.

Il me tourna brusquement le dos et s’éloigna vers les escaliers métalliques d’où redescendaient les deux gardes hommidés. Avec l’impression qu’on m’avait arraché un membre, je me retins d’une main à la table et fermai les yeux pendant de longues secondes.

Par l’Esprit, il fallait que tout cela cesse !

Je rouvris les paupières, Grigore n’était déjà plus là. Ignorant le regard curieux que les gardes posaient sur moi, et rassemblant ce qu’il me restait de force, je m’élançai à sa poursuite. Il était déjà tout près de la faille, sa tunique à la main, prêt à sortir dans la lumière déclinante du jour.

— Grigore ! m’écriai-je.

Il m’ignora. Ne se retourna pas.

Il passa les rochers, et en deux battements d’ailes, il disparut.

Chapitre 9

— Hannah...

Je fronçai légèrement les sourcils, encore accrochée à la lisière de mes songes, luttant pour ne pas me laisser happer par la réalité et plonger une journée entière en enfer. Al affronterait Calum dans une poignée d'heures.

— Hannah, réveille-toi, insista la voix paisible de Christy.

Cette fois, j'ouvris les paupières et devinai le doux visage de la sorcière penchée sur moi, à peine éclairé par la lueur des torches. Groggy, je déglutis et me raclai la gorge.

— Quelle heure est-il ?

Christy secoua la tête.

— Je n'ai ni montre ni téléphone portable. Je ne sais pas précisément, mais le jour n'est pas près de se lever. Je dirais qu'il n'est pas loin de trois heures du matin.

Je me redressai lentement sur ma paillasse et me frottai les yeux. Christy éternua.

— Désolée... Je ne pense pas pouvoir m'habituer un jour.

Je lui souris brièvement et rejetai mes couvertures.

— Pourquoi m'avez-vous réveillée si tôt, tout le

monde est déjà debout ?

Cependant, j'avais beau tendre l'oreille, je ne percevais aucun bruit.

— Non, répondit-elle, juste toi et moi.

Je lui adressai un regard interrogatif.

— J'ai besoin de ton aide. Pour Al.

Mon cœur s'affola en moins de deux.

— Que se passe-t-il ?

— Chut ! On ne doit pas nous entendre. Habille-toi chaudement et sortons.

Elle fit mine de se relever, je la retins par le bras.

— Attendez, Christy ? Il est en danger ?

— Pas encore, Hannah. Nous allons même tâcher de lui éviter de l'être. Dépêche-toi et rejoins-moi dans la salle commune. Ne fais pas de bruit.

Intriguée et définitivement réveillée, je me hâtai de sauter dans mes vêtements que j'enfilai maladroitement. Que n'aurais-je pas donné pour avoir une paire de jean à portée de main...

Je retrouvai Christy quelques minutes plus tard. Elle s'était emmitouflée dans une cape deux fois trop grande pour elle, et dont elle soulevait les pans pour ne pas marcher dessus.

— Allons-y, murmura-t-elle en désignant la sortie.

Nous nous engouffrâmes dans le couloir en faisant le moins de bruit possible. Si grâce à avec Darius j'avais appris à me mouvoir aussi silencieusement qu'une ombre,

Christy, elle, donnait l'impression d'être plus légère qu'une plume, et son corps semblait flotter à quelques centimètres au-dessus du sol. Pas un seul de ses pas ne résonnait dans la cavité rocheuse. Elle m'effraya soudain, et je me demandai ce qu'elle pouvait bien cacher de plus mystérieux que les pouvoirs qu'elle possédait déjà. J'hésitai à l'interroger pour savoir où elle m'emmenait, nous aurions pu nous faire remarquer. Je patientai encore quelques secondes, jusqu'à ce que nous débouchions dans l'Agora intégralement vide. L'odeur même de la grotte me frappa et me fit ralentir. Alors que le musc, la transpiration et les parfums propres à chaque garou s'y mêlaient habituellement et formaient un mélange désagréable, nue, la grande cavité souterraine dégageait une étonnante fragrance de mousse, d'argile et d'eau ferrugineuse. Grisée, j'en respirai un instant les senteurs et me ressaisis lorsque Christy me prit par le bras pour me forcer à avancer.

— Christy, mais où m'emmenez-vous ?

— À l'extérieur. Je dois...

Percevant soudain un bruit léger, je l'attirai avec moi dans un renforcement. À quelques dizaines de mètres, un Galbro faisait sa ronde. Trop occupé à mâchonner un morceau de viande séchée, il ne nous remarqua pas et continua son chemin pour disparaître dans une des galeries qui longeaient l'Agora.

— Il doit y avoir un paquet de gardes, chuchota

Christy, tu me demanderas plus tard ce que je compte faire dehors. Je dois impérativement sortir d'ici.

Nos yeux se nouèrent quelques secondes, les siens brillaient de détermination.

Je hochai finalement la tête et lui tournai le dos.

— Je sais que vous êtes discrète, mais plus vite nous avancerons, mieux ce sera. Je vais vous porter. Grimpez.

— Il ne faudrait pas que ça devienne une habitude, plaisanta-t-elle avec un petit sourire.

Elle s'accrocha à mes épaules, poussa sur ses pieds, puis se hissa sur mon dos, verrouillant fermement ses jambes à mes hanches. Je vérifiai que le champ était libre, veillai à ne pas me prendre dans les pans ma robe, et m'élançai dans l'Agora que je traversai aussi rapidement et silencieusement que possible. Puis je m'engouffrai dans le boyau rocheux menant à l'accès ouest. Christy devait tout juste peser cinquante kilos, je la sentais à peine, mais quitter la grotte allait s'avérer bien plus difficile qu'en plein jour. Durant la nuit, l'accès était probablement surveillé avec la plus grande attention, je doutais fortement qu'on laisse sortir l'ennemi impunément, puisque nous étions considérées comme tel. Je stoppai avant d'entrer dans l'antichambre précédant la faille, et avisai la herse ouverte, puis les gardes. Ils étaient trois. Trois Hommidés en faction.

— Que faites-vous ici ? gronda soudain une voix derrière nous.

Christy et moi sursautâmes en même temps. Elle descendit de mon dos précipitamment et nous fîmes face au gigantesque Hispo qui se tenait devant nous. Comme la plupart de ses semblables, il devait bien mesurer deux mètres. Il était sorti de nulle part, si vite, que même son odeur ne m'était pas parvenue. Plutôt jeune, à peine trente ans, il possédait de longs cheveux bruns lui retombant presque à la taille, et ses yeux, immensément noirs, nous jugeaient avec la plus grande attention. Vêtu comme la plupart des guerriers de la communauté – torse nu, kilt à lanières de cuir et claymore –, il entretenait une autorité naturelle visant à impressionner les petites gens de notre espèce. Par chance, il semblait plus surpris qu'en colère, c'était un bon point pour nous.

— Que faites-vous ici au beau milieu de la nuit ? répéta-t-il plus calmement.

Les paupières mi-closes, il passa de l'une à l'autre.

— Je ne me sens pas très bien, mentit Christy en feignant être au bord du malaise, le timbre vacillant et les épaules affaissées.

Puis fait exprès, elle lâcha une série d'éternuements qui résonnèrent dans toute la salle.

— Elle est claustrophobe et allergique aux poils, tentai-je d'expliquer.

L'Hispo la détailla comme si elle venait d'une autre planète.

— Aux poils ?

— Aux loups-garous, souffla-t-elle. Par pitié, laissez-moi prendre l'air cinq minutes, je vais exploser !

Puis elle se pinça le nez avec force, comme pour se retenir de respirer.

— S'il vous plaît, plaidai-je d'une voix que je voulais convaincante, ne sachant toujours pas pourquoi Christy tenait autant à sortir précisément maintenant.

— Je ne suis pas votre prisonnière ! aboya la sorcière. Je suis libre de partir quand ça me chante !

L'Hispo lui adressa un regard pénétrant qu'elle pouvait à peine deviner dans la lueur des torches, mais que je discernais parfaitement bien.

— En effet, *bana-bhuidseach*, mais personne ne quitte la communauté la nuit sans autorisation. Pas même vous. Je vous donne quinze minutes, pas une de plus.

— Je m'en contenterai, lui répondit froidement Christy.

Elle releva le menton et tourna le dos pour se diriger tout droit vers la herse ouverte, sous les yeux méfiants des gardes galbro.

— *Faol-creutair*, me héla l'Hispo, alors que je m'apprêtais à suivre Christy. Personne n'est habitué à traiter avec les gens comme toi, et bien que tu paraisses plutôt stable, je ne suis pas certain que tu le sois vraiment. Ne me donne pas l'occasion de m'en prendre à toi.

C'était plus un avertissement qu'une réelle menace,

mais que je pris très au sérieux néanmoins. Je ne cillai pas, hochai la tête et rejoignis Christy aussi tranquillement que possible.

Elle était déjà dehors. Ignorant le sol couvert de neige sous ses courtes bottes en daim, elle avançait d'un pas rapide et déterminé, à peine éclairée par l'éclat de la lune partiellement cachée derrière d'épais nuages. Je la rattrapai en quelques foulées, et la retins par le bras.

— Maintenant, dites-moi ce que vous fabriquez.

— Vois-tu bien dans la nuit, Hannah ?

Surprise par sa question, je haussai les sourcils.

— Je suis un garou, Christy, donc oui. Allez-vous me répondre ? Que se passe-t-il ?

Au lieu d'éclairer ma lanterne, elle sortit brusquement un couteau suisse de la poche arrière de son jean. Je plissai le front.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'ai besoin de racines d'*ulex europaus*. Tu seras mes yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, tu en as sûrement déjà vu en Écosse, les Highlands en regorgent. Ce sont des ajoncs sauvages et il y en a beaucoup par ici.

J'acquiesçai. Il s'agissait d'un arbuste épineux donnant de belles fleurs jaunes un peu avant le printemps, et dégageant un étrange parfum de noix de coco. On en trouvait presque toujours au bord des sentiers

montagneux et dans les landes maritimes.

Christy me tourna le dos pour inspecter les environs, mais je doutais qu'elle y voie quoi que ce soit. Moi, en revanche, j'en étais capable, pour peu que je parvienne à les reconnaître parmi la multitude de buissons décharnés.

— Pourquoi en avez-vous besoin maintenant, en pleine nuit ? demandai-je.

Christy éternua et se frotta le dessous du nez.

— Est-ce que quelqu'un nous surveille ?

Je haussai les épaules. Je ne me faisais aucune illusion.

— C'est grandement possible.

— Dans ce cas... J'en ai assez de ces fichues allergies, dit-elle un peu fort. Je dois me préparer de quoi faire une inhalation efficace. Je n'arrive plus à dormir, et comme je ne sais pas combien de temps encore je vais rester coincée ici, je préfère prendre les devants. Bon sang, que je déteste cet endroit ! Guide-moi, Hannah, s'il te plaît.

Je n'en crus pas un mot, évidemment. Néanmoins, je lui fis signe de me suivre sans poser de questions. Nous avançâmes silencieusement pendant que je scrutais le paysage sauvage plongé dans la nuit noire. Je m'arrêtai devant un bouquet de buissons aux branches sèches et sombre, avant d'en casser une brindille épineuse que je tendis à Christy.

— Est-ce que c'en est un ?

Faute de lumière, Christy la tâta avec prudence et

hocha la tête. Elle s'agenouilla devant l'arbuste et, sans perdre de temps, elle commença à dégager la neige à mains nues pour en dénuder le pied. Je l'imitai, et en un instant, le tronc fut visible.

— Les racines sont peu profondes, expliqua-t-elle en donnant quelques petits coups de lame dans la terre, mais elles sont horriblement difficiles à couper.

Méthodiquement et à l'aveuglette, elle retira des mottes qu'elle prit soin de conserver à côté d'elle. Deux ou trois minutes plus tard, elle avait dégagé les premiers tubercules qu'elle palpa du bout des doigts.

— L'ulex se suffit à lui-même, il vit en symbiose avec les bactéries du sol qui le revigorent. Ses racines en sont étonnamment concentrées. Préparées correctement et couplées aux bonnes incantations, elles se révèlent particulièrement efficaces pour, disons, remettre les choses dans l'ordre. La légende populaire raconte que leur consommation permet de retrouver l'espoir dans une situation difficile, ajouta-t-elle. Mais en vérité, elles décuplent la force et les sens.

J'ouvris tout grand la bouche. Christy comptait composer une décoction pour aider Al à affronter Calum, et peut-être même à gagner.

Elle leva la tête dans ma direction et me tendit le couteau suisse.

— Je n'y vois rien. Peux-tu sortir la lame dentelée, s'il te plaît ?

J'obtempérai avant de lui remettre l'outil.

— Dommage que nous ne soyons pas à la bonne saison, ajouta-t-elle, songeuse, tout en sciant une épaisse racine, les graines rejetées par les fleurs sont extrêmement toxiques. J'en aurais bien fait avaler quelques-unes à certains... Ah ! Ça y est !

Victorieuse, Christy empoigna son trophée. Elle effrita les mottes qu'elle avait laissées de côté, mélangea la terre avec de la neige fondue pour la rendre plus argileuse, et en recouvrit le morceau d'ulex. Elle l'emballa dans un carré de lin qu'elle sortit de sa poche, puis elle le rangea dans la petite bourse en tissu qu'elle portait à la ceinture de son jean.

— Il est très important qu'elle reste dans son élément naturel pour conserver l'azote qu'elle contient, expliqua-t-elle. C'est l'azote qui fait tout.

— L'azote et la magie, murmurai-je.

— L'azote et la magie ! répéta-t-elle en souriant.

— Le temps s'est écoulé, nous avertit l'Hispo en venant vers nous.

Christy éternua plusieurs fois avant de lui adresser un regard glacial.

— Ne me dites pas que vous vous êtes amusé à compter les minutes ?

Il s'approcha un peu plus et jeta un œil à nos mains couvertes de terre.

— Non, répliqua-t-il sereinement. Ma montre s'en est

chargée.

Mécaniquement, mes yeux se posèrent sur son poignet nu. Puis je remarquai une chaîne argentée dépassant de la ceinture de son kilt : une montre à gousset. L'Hispo sourit en coin.

— Pas si arriérés que ça, hein, *faol-creutair* ?

— Ça dépend du point de vue ! ne put s'empêcher de rétorquer Christy en passant devant lui la tête haute et le dos droit.

Le guerrier n'en prit pas ombrage. Je crus même que ça l'amusait.

— Les racines d'ajonc ne sont pas comestibles, faites attention, lui lança-t-il, l'air de rien.

Christy stoppa tout net et fit volte-face, ulcérée.

— Je sais parfaitement ce que je fais, figurez-vous !

— J'espère bien, dit-il d'une voix étrangement douce, le regard fixe que les faibles reflets de la lune rendaient indéchiffrable. L'avenir de la communauté tout entière en dépend.

Christy entrouvrit les lèvres de surprise, alors que je m'efforçais à rester de marbre. Il était peut-être en train de lui tendre un piège. Je jetai un œil à Christy, heureusement, elle n'avait pas l'intention de mordre à l'hameçon. Elle se reprit bien vite et haussa les épaules nonchalamment.

— Ne vous inquiétez pas, guerrier, mes allergies n'ont jamais été contagieuses et encore moins mortelles. Les

vôtres ne risquent rien.

Les prunelles de l'Hispo s'étrécirent un peu plus.

— Pouvons-nous disposer à présent ? lui demanda-t-elle.

Sans rien dire, il hocha la tête et tendit le bras pour nous faire signe d'avancer. Il nous escorta jusqu'à l'Agora où nous nous rendîmes d'un bon pas sans prononcer un mot. Devant le boyau rocheux qui menait à nos quartiers, il fit barrage et nous regarda droit dans les yeux à tour de rôle avant de se concentrer sur Christy.

— Faites ce que vous avez à faire, *bana-bhuidseach*, mais n'oubliez pas que rien n'est plus utile que la discrétion quand on s'apprête à contourner les règles. Ne vous faites pas remarquer.

Et il nous planta là.

Médusées, Christy et moi nous observâmes sans trop savoir comment réagir. Puis elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

— Pas ici, lui intimai-je.

Nous longeâmes le couloir et pénétrâmes dans la salle commune. Il n'y avait pas un bruit, Jeremiah dormait profondément. J'invitai Christy à me suivre dans la pièce qui me servait de chambre. Je retirai vivement ma cape et la jetai sur la paille avant de verser de l'eau froide dans le broc pour me laver les mains.

— Il sait, chuchota-t-elle. Il a compris. Toi aussi, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Vous allez aider Al à combattre Calum.

— Je vais essayer, tout du moins, et faire ce que je peux. Bon sang, mais pourquoi l'Hispo souhaite-t-il que j'y parvienne ?

— La communauté est divisée depuis que Calum a annoncé qu'il voulait prendre la place du *Mor-fear-faol*, expliquai-je. Il semblerait que le guerrier ne le soutienne pas dans sa quête.

— Calum est son chef, ils sont de la même espèce..., souffla-t-elle, osant à peine y croire.

Je secouai la tête de droite à gauche.

— Non, Christy. C'est Murdoch son chef, le seul qui a de l'importance à ses yeux. Vous savez, tous les membres de la communauté ne sont pas fous. Certains ont compris où les mènerait Calum : vers une nouvelle guerre. Ils n'en veulent pas. Al doit remporter la victoire. Pour Bonnie. Pour les garous. Pour le traité de paix.

Ce qui était une lourde responsabilité à porter. Al n'avait jamais été préparé à ça. Christy approuva d'un clignement de paupières et soupira profondément.

— Je dois m'occuper des racines.

Elle observa la petite table, la timbale et le pot en étain posés dessus, le broc et le pichet, puis elle baissa la tête en se pinçant le nez pour éviter d'éternuer.

— J'ai besoin de faire du feu.

Machinalement, je me tournai vers l'une des trois

torches accrochées au mur. C'était tout ce dont nous disposions pour ne pas nous faire remarquer. Ici, il n'y avait pas moyen de faire une flambée sans que la fumée se répande dans les couloirs et attire l'attention. Sans compter que l'odorat des garous était extrêmement développé et qu'ils étaient trop familiarisés avec les parfums de la grotte pour ne rien percevoir d'inhabituel.

— Ça fera l'affaire, m'assura-t-elle.

Christy laissa tomber sa cape et détacha la bourse de sa ceinture pour en sortir son précieux trophée. Elle déplia le carré de tissu et entreprit de nettoyer la racine d'ulex en effritant soigneusement la terre entre ses doigts. Elle n'en garda qu'une mince pellicule qu'elle retirerait probablement au dernier moment.

— Peux-tu t'occuper de faire bouillir de l'eau, s'il te plaît ? me demanda-t-elle en désignant la timbale du menton.

Je la remplis, décrochai une torche du mur et me débrouillai pour la fixer verticalement dans un interstice rocheux naturellement creusé à même le sol. Une quinzaine de centimètres s'enfoncèrent, suffisamment pour qu'elle tienne bien droit. La flamme était vive, et le récipient de petite contenance, l'eau devrait entrer en ébullition en une dizaine de minutes. Pour éviter de me brûler, j'enroulai autour de ma main un morceau de lin déchiré que j'humidifiai, puis je positionnai la timbale juste au-dessus du feu. Il ne restait plus qu'à attendre.

Christy sortit son couteau suisse et entreprit de peler soigneusement la racine. Lorsqu'elle eut terminé, elle la détailla en lamelles qu'elle finit par presser fortement entre ses paumes tout en murmurant une série de mots totalement incompréhensibles. Je la dévisageai, stupéfaite. Les paupières closes, elle était presque en transe, et secouait sans cesse la tête de droite à gauche. Quand elle rouvrit les yeux, ses pupilles étaient anormalement dilatées, et ses joues aussi roses que si elle venait de piquer un fard.

L'eau commençait à frémir, de fines petites bulles remontaient à la surface pour éclater silencieusement. Christy s'accroupit près de moi et m'enjoignit de poser la timbale sur le sol. Ce que je fis bien volontiers, l'anse était devenue brûlante malgré le tissu qui me protégeait les mains. La sorcière ouvrit le poing et jeta les racines émincées à l'intérieur, elles changèrent immédiatement de couleur et passèrent du blanc jauni au brun profond, dégageant une odeur aigre. Christy utilisa la lame de son couteau pour remuer la décoction et recommença à psalmodier dans cette langue aux inflexions étranges, sans jamais cesser de brasser la mixture. Le rituel dura une bonne dizaine de minutes pendant lesquelles je restai parfaitement silencieuse, tendant l'oreille de temps à autre pour être sûre que personne ne nous surprendrait.

Lorsque Christy eut terminé, l'eau avait pris un aspect si foncé qu'on aurait pu croire à une tasse de café noir.

Elle sortit de sa bourse un petit flacon de verre bleuté fermé par un bouchon de liège. Elle l'ouvrit, déposa le carré de tissu sur le goulot, et l'utilisa comme filtre, tandis qu'elle versait la potion à l'intérieur.

— C'est de ça dont vous avez parlé avec Jeremiah tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Christy leva furtivement les yeux vers moi.

— Oui.

— Qu'en pense-t-il ?

Ses lèvres dessinèrent un léger sourire en coin.

— Que j'ai intérêt à ne pas empoisonner son frère.

Je ris doucement du nez.

— Encore faut-il qu'Alastair accepte de boire ce que je lui prépare, ajouta-t-elle.

Je fronçai les sourcils, certaine que ce serait le cas.

— Il le fera.

Christy remit en place le bouchon de liège, essuya rapidement le flacon et fit une drôle de grimace avec sa bouche.

— Jeremiah n'en est pas sûr.

— Pour quelle raison ? Al n'est pas fou, il sait très bien qu'il n'a aucune chance contre Calum. Il ne refusera pas un petit coup de pouce.

— Jeremiah pense qu'il voudra respecter les règles ancestrales.

Je manquai de m'étrangler.

— Al se moque bien de tout ça ! Il fait partie du

Monde Libre.

— Certes, mais pas sa femme. Elle appartient à ces terres, et pour cette raison, il pourrait rejeter toute idée de tricher.

— Ce n'est pas tricher que d'avaler un fortifiant ! protestai-je, de mauvaise foi.

— C'est bien plus que ça, Hannah. Il s'agit de magie.

Je haussai les épaules. Quelle différence ? Le résultat escompté était le même.

— Combien de temps durent les effets de la préparation ?

Christy enfouit la fiole dans sa bourse et posa sur moi un regard intense.

— Moins de trente minutes. J'en ai fait assez pour qu'il en prenne une dizaine de fois, mais je doute qu'il en ait l'occasion. Tout ira très vite...

C'était peu... mais mieux que rien.

— Merci pour ce que vous faites, murmurai-je en prenant conscience que je n'avais pas eu une seule fois l'occasion de le lui dire. Pour tout.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pour tout ?

— Eh bien..., votre soutien à notre famille, votre implication. Nous nous connaissons depuis si peu de temps. Vous pourriez tout simplement retourner chez vous.

Elle sourit.

— C'est vrai. Mais je n'en ai pas envie.

— Pas envie de partir d'ici ? Pourquoi ?

Elle ne répondit pas.

— Je ne rêve que de ça ! soupirai-je alors.

— Ça t'arrivera, Hannah, promit-elle d'une voix douce. Tout rentrera dans l'ordre.

Je baissai les yeux sur ma robe et en lissai le tissu, mal à l'aise.

— J'aimerais pouvoir en être sûre.

Christy posa sa main sur la mienne dans un geste réconfortant.

— Ne perds pas espoir. Les Sutherland n'ont pas l'air d'être le genre d'hommes à oublier leur âme sœur. Il te reviendra. Que nous réussissions ou pas à lui prouver qui il est vraiment.

— Il ne recouvrera jamais la mémoire, me lamentai-je en levant sur elle des yeux tristes.

— C'est la mémoire du cœur qui est la plus importante, Hannah. Le reste n'est rien. Aie foi en vous.

Elle semblait si sincère, si confiante, que je n'osai pas lui dire que j'avais bien du mal à croire que Leith et moi puissions réellement nous retrouver un jour. Je l'attirais. J'en étais plus que certaine, il suffisait de voir la manière dont il me regardait, de son intérêt presque immédiat pour moi, de cette envie irrépressible qu'il avait de me protéger, de veiller à ce qu'il ne m'arrive rien, alors qu'il était supposé à peine me connaître. L'Esprit dansait entre

nous. Il était tellement palpable que cela en devenait douloureux. Mais sans sa mémoire qui lui rappellerait que j'étais son âme sœur, comment pourrait-il seulement me voir en tant que telle un jour ?

— Jeremiah a dit à Murdoch que sa femme avait été assassinée par un Crinos. C'était il y a longtemps ? demanda subitement Christy.

Je hochai la tête.

— Leith avait tout juste huit ans quand sa famille a été attaquée. C'était pendant la dernière vague de répression garolle. Rose a été tuée parce qu'elle était humaine, et Leith marqué, coupable d'être de sang-mêlé.

— Des barbares, grinça-t-elle entre ses dents. Jeremiah ne s'est-il jamais remarié ?

— Non. Il aimait profondément Rose.

— Son âme sœur..., murmura-t-elle comme pour elle-même.

— Est-ce qu'un lien semblable existe chez vous ? Chez les sorcières, s'entend ?

— Les âmes sœurs ? Non. Mais si nous ne sommes pas aveuglées par des sentiments négatifs, nous sommes capables de savoir si une personne nous est destinée. Nous le percevons à l'intérieur de nous.

— Y a-t-il quelqu'un dans votre vie, Christy ?

Ma question sembla la surprendre.

— Moi ? Grand Dieu, non ! Je n'ai jamais eu l'intention de m'embarrasser d'un homme. Par nature, ils

sont tellement imbus d'eux-mêmes !

— Ils ne le sont pas tous, la contredis-je doucement.

— Cite-moi un exemple, pour voir, s'amusa-t-elle.

— Vous ne le connaissez pas, mais mon père est quelqu'un de très à l'écoute.

— Pas comme Jeremiah Sutherland ! lâcha-t-elle si spontanément que j'eus envie de sourire, et ne m'en privai pas.

Puis se rendant compte de ce qu'elle venait de dire, elle se renfroigna et regarda ailleurs.

— C'est un homme bon et généreux.

— Il est têtu comme une mule et désagréable.

— Honnête et droit, continuai-je, un brin amusée.

— Méprisant et intolérant.

Je la considérais en riant sous cape.

— Vous vous ressemblez beaucoup.

Christy arquait un sourcil.

— Tu me trouves méprisante et intolérante ?

Je secouai la tête.

— Non. Généreuse, honnête, droite et... têtue comme une mule.

Elle pouffa de rire.

— Je ne vais pas te contredire sur ce point.

Puis elle soupira profondément.

— Tu es quelqu'un de bien, Hannah. Déterminée et courageuse. D'où détiens-tu une telle force ?

Je fermai un instant les paupières.

— De mes parents, de ma grand-mère aveugle, de Leith, de mon passé d'Ange Noir.

Ses yeux s'arrondirent de surprise.

— Ton passé d'Ange Noir ?

Je hochai le menton.

— J'ai été un Ange Noir avant d'être un garou. Et je suis née humaine.

Elle plissa le front, intriguée, et s'assit en tailleur à côté de moi.

— Voudrais-tu me raconter ton histoire ?

J'avais confiance en elle, alors je le fis.

— Les Guerriers de l'ombre... C'est pour cette raison que tu les vois. Tu es désormais un garou, mais ton corps conserve une trace immuable de l'Ange Noir que tu as été, dit-elle alors.

J'acquiesçai. J'en étais moi aussi catégoriquement certaine. Ç'avait presque été le cas à la minute où Christy nous avait expliqué d'où ils provenaient, sans que j'ose pourtant en formuler l'éventualité. C'était même ce qui expliquait le lien qui m'unissait à Grigore. L'esprit vampirique n'était pas mort en moi. Il l'avait dit lui-même : « *Tu as été un Ange Noir, Hannah. Il t'en reste quelque chose...* »

Christy se frotta le nez pour se retenir d'éternuer.

— Heureusement pour toi, vous ne possédez pas la même odeur.

Je lui souris.

Elle se mit finalement debout et tapota sur ses cuisses pour les dépoussiérer.

— Tâchons de nous reposer un peu. Demain sera un jour pénible. Merci pour ton aide, Hannah. Et merci de m'avoir ouvert ton cœur.

— Non. C'est vous que je dois remercier, Christy. J'ai une dette envers vous.

Elle claqua la langue en levant les yeux au ciel.

— Rien du tout, jeune fille, rien du tout. Allez, au lit !

Elle me sourit une dernière fois, ramassa la torche qu'elle raccrocha au mur et disparut.

Sans bouger, je regardai un long moment le rideau qui reprenait sa place après le passage de Christy. Puis je soupirai profondément. Moralement épuisée, je me laissai tomber sur ma paillasse et fermai les paupières.

Oui. Le lendemain serait un jour pénible.

Chapitre 10

L'air était glacial, la roche humide et inhospitalière. Les torches flamboyantes diffusaient leur lumière orangée, projetant des ombres presque vivantes sur les parois. L'atmosphère était lourde, oppressante. Ce soir, la grotte tout entière verrait le sang couler.

D'après Christy, le soleil commençait tout juste à se coucher et l'Agora était étrangement calme. Alors qu'ordinairement à cette heure de la journée la place regorgeait de monde, elle était à présent à peine fréquentée par des artisans et quelques femmes sortant pour se fournir en miches de pain frais. Tous n'avaient qu'un mot à la bouche : combat. *Le* combat. Chacun attendait avec fébrilité et excitation le plus grand événement jamais vécu ici depuis plus de vingt ans, et je ne doutais pas que c'était la raison pour laquelle le centre de la cité était presque vide. Les habitants se préparaient. Al et Calum se battraient dans deux heures.

Mes yeux se perdirent plus en amont, au cœur de la Cathédrale, là où le sablier s'écoulait, nous rapprochant du moment fatidique, et là où des garous donnaient des coups de masse à des piquets fraîchement fichés dans le

sol. Ils délimitaient la zone où s'affronteraient Al et Calum. Christy et moi restâmes pétrifiées un instant. Tout était si bien organisé...

— Un coutelas et un bracelet d'argent sur Calum ! brailla un Galbro au centre d'un petit regroupement de jeunes gens.

— Tu ne prends pas trop de risques ! lui lança le plus grand de tous en s'esclaffant. Misons plutôt sur la manière, parce que le résultat on le connaît déjà !

L'impression de nausée que j'avais ressentie la veille avant l'annonce du jugement de Bonnie me reprit. Comment pouvait-on se réjouir à l'idée d'un duel qui avait toutes les chances de se terminer en boucherie ? Ça me rendait vraiment malade. Les traditions séculaires semblaient avoir plus d'importance que la morale. Des os brisés, du sang, des boyaux répandus au sol, c'était tout ce que la moitié de la communauté semblait attendre.

— Il va recevoir la raclée de sa vie ! s'amusa un Hommidé.

— Ah, c'est dommage, il n'aura jamais l'occasion de s'en souvenir, persifla un autre.

Et ils partirent tous dans un éclat de rire qui crissa violemment dans mes tympans. Ce qu'ils racontaient était insupportable. Malgré moi, un grondement sourd s'échappa de ma gorge, faisant se taire et se retourner les garous les plus proches.

Je dois ficher le camp d'ici. Vite.

Je baissai la tête pour éviter de soutenir les regards braqués sur nous et avançai d'un pas rapide, suivie de près par Christy, en direction des couloirs menant au sous-sol, vers les quartiers est.

— Hannah ! s'éleva soudain la voix familière et rassurante d'Étienne.

Je stoppai et fit volte-face. Il s'approchait, accompagné d'Anneas.

Du menton, ils saluèrent Christy avant de se reconcentrer sur moi.

— Est-ce que ça va ? me demanda Étienne.

Je me frottai les yeux et pinçai les lèvres. Je préférais éluder, ne pas répondre à cette question, car non, ça n'allait pas du tout.

— Nous partons rejoindre Al.

— Ça sent mauvais, n'est-ce pas ? murmura Étienne.

Je soupirai. Oui. Potion ou pas, ça sentait effectivement mauvais.

Anneas passa la main dans ses boucles châtaines.

— Il ne s'en sortira jamais...

— Ne vendez pas la peau du loup avant de l'avoir tué, leur conseilla Christy d'un ton railleur. Quand il s'agit d'âme sœur, l'Esprit se raffermi et décuple la force. Vous devriez savoir ça mieux que moi.

Ils l'ignoraient totalement justement. Anneas et Étienne n'avaient pas encore vécu le *mor-aotrom*.

Surpris, ils la détaillèrent de la tête aux pieds,

incertains de ce qu'elle connaissait précisément pour parler avec autant d'assurance.

— Christy Wanders, dit-elle en leur tendant la main qu'ils serrèrent avec hésitation. Nous nous sommes déjà vus, mais nous n'avons pas eu l'occasion d'être présentés. Je suis un membre de la Guilde des sorcières des sortilèges, une *bana-bhuidseach*, pour faire court. J'ai été secourue par Hannah et sa famille après avoir lamentablement glissé sur la route et anéanti mon 4x4.

Perdu, Étienne souleva un sourcil, ce qui amusa Christy.

— Ça ne vous dit rien et c'est bien normal. Je vous raconterai ça une autre fois, si vous en avez envie. Hannah, nous devons y aller.

Je hochai la tête.

— Il faudra qu'on parle, Hannah, exigea Étienne. Il se passe des choses inattendues, nous avons besoin de mettre ça au clair et savoir en quoi nous pourrions tous nous rendre utiles, et surtout, à quoi nous devons nous préparer.

— D'accord, murmurai-je. Mais pas maintenant.

— Non, pas maintenant, approuva-t-il d'une voix douce.

— Merci... Retrouvons-nous ici avant le combat, lorsque la corne de brume aura sonné. Jeremiah va avoir besoin de notre soutien à tous.

— Il l'aura, m'assura-t-il en me fixant intensément.

Nous les abandonnâmes et parcourûmes la distance qui nous séparait des quartiers est en quelques minutes. Prostrée silencieusement dans un coin de sa cellule entrouverte, Bonnie vibrait d'inquiétude, le teint blême et les muscles crispés par l'angoisse.

C'était pour bientôt. Trop tôt.

De l'autre côté de la grille, sous l'œil attentif de Grigore qui veillait à ce que personne ne les dérange, Al et Jeremiah s'entretenaient au sujet du combat. Je lui adressai un sourire gêné auquel il ne répondit pas, ce qui accrut davantage mon malaise. Il me regardait fixement, les yeux plus noirs que la nuit. Grigore m'en voulait. Il m'en voulait vraiment. Je tâchai d'oublier le différend qui nous séparait pour me concentrer sur la situation.

Al semblait calme et déterminé. Jeremiah, beaucoup moins. Je remarquai un tressaillement musculaire sur son visage à chaque fois que son frère prononçait le mot affrontement. Il était nerveux et au moins aussi inquiet que sa belle-sœur.

— Accepte de te battre avec des armes, lui conseilla-t-il une nouvelle fois.

— Non.

— Mais pour quelle raison, bon Dieu ? s'emporta Jeremiah. Qu'est-ce que tu as à prouver ? Que tu es un véritable loup ? L'honneur ? Si tu crois que ce type va t'épargner !

— Il ne s'agit pas de ça, répondit calmement Al.

Jeremiah fronça les sourcils et claqua la langue en même temps.

— Alors de quoi ?

Al baissa les paupières sur sa femme.

— Je suis un homme de la nature, Jeremiah. Un fermier, un éleveur de chevaux. Je n'ai jamais eu ta passion pour les armes blanches. Je ne sais tout simplement pas les utiliser.

— Vous pourriez le lui apprendre, suggéra Christy d'une voix claire.

Jeremiah se tourna d'un coup sec pour la fusiller du regard.

— Vous avez d'autres solutions aussi intelligentes que celle-ci à nous proposer, *bana-bhuidseach* ? Calum et mon frère se retrouveront face à face dans moins de deux heures ! Vous croyez aux miracles ? Moi pas !

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Lupus mal embouché ! le rabroua-t-elle. Contrairement à vous, j'évite de parler pour ne rien dire. Alastair...

Elle passa la grille et s'approcha d'Alastair.

— Je suis une sorcière des sortilèges. Je ne suis pas particulièrement rompue aux potions, mais il en est cependant une que je maîtrise très bien.

Sous l'œil interrogatif d'Al, elle fouilla dans sa bourse en tissu et en ressortit la fiole contenant la décoction préparée la nuit précédente.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une mixture à base d'*ulex europaus*.

— Ce sont les ajoncs qui poussent dans nos plaines, intervint Bonnie en se mettant debout. Il y en a beaucoup par ici. Couplée à votre magie, qu'est-elle supposée faire ?

Christy s'humidifia les lèvres et jeta un bref regard à Jeremiah qui n'avait pas décoléré.

— C'est un breuvage fortifiant. Al, si vous acceptez de le prendre, il vous rendra plus vif, décuplera votre force et développera vos sens toute la durée du combat.

— Et tu pourras apprendre à te servir d'une épée, lui souffla Bonnie.

Les yeux d'Al s'étrécirent.

— Nous n'avons pas suffisamment de temps.

— Vous n'aurez pas l'expérience et l'habilité de Calum, c'est certain, admit Christy, mais vous aurez acquis de la dextérité, au moins pendant le combat.

— Vous rêvez ! siffla Jeremiah. Je me suis laissé convaincre que votre mixture pourrait l'aider, mais ne poussez pas le bouchon trop loin, sorcière !

— Ne sous-estime pas la magie des plantes, Jeremiah, le corrigea doucement Bonnie. Ce sont les mêmes qui ont sauvé la vie de ton fils quand il était à l'article de la mort. Sans elle, il ne serait plus de ce monde.

Au souvenir de Leith alité dans la maison de son père, mon cœur se comprima vivement. Le Galbro qui m'avait traquée l'avait pris par surprise et si sévèrement amoché

sur la jetée de Wick que personne n'avait vraiment cru qu'il s'en sortirait. Et pourtant. Bonnie l'avait en partie soigné avec ces plantes, et il avait guéri, cicatrisé. Puis il avait tué Philip.

Jeremiah serra les mâchoires et gonfla les narines.

— Très bien. Mais je suis loin d'être un expert, Al. J'aime les armes, c'est vrai, pour autant, saurais-je affronter moi-même Calum si j'étais à ta place ? J'en doute.

— Moi, je peux l'enseigner.

Nous tournâmes tous la tête en même temps en direction de Grigore. Nonchalamment adossé contre la paroi rocheuse, il n'avait pas perdu une miette de la conversation.

— Je suis de cette époque où un homme n'était pas un homme s'il ne savait pas manier l'épée. Le délai est court, mais je peux vous enseigner l'essentiel. Trouvez-nous deux claymores et je vous aiderai.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. À cet instant, j'aurais pu lui sauter dans les bras pour le remercier si je n'avais pas couru le risque de me faire sévèrement rejeter. Je le fixai pour lui signifier toute ma gratitude, mais il ne sembla pas la désirer. Il m'ignora.

— Je vous en prie, Alastair, acceptez notre aide, le supplia Christy. Les effets du breuvage sont de courte durée, mais j'en ai préparé suffisamment pour que vous puissiez en prendre plusieurs fois, si besoin.

Et elle lui offrit le flacon.

Al ne bougea pas. Il l'observa au fond des yeux, sans doute incapable de comprendre pourquoi une étrangère était si bienveillante avec lui. Jeremiah non plus ne la quittait pas du regard. Derrière son masque de froideur, au-delà du mépris qu'il semblait vouloir exprimer à tout prix, je parvins à lire la même expression qu'il avait affichée lorsque Christy s'était chargé de le soigner, un jour plus tôt : il était admiratif. Admiratif, reconnaissant et troublé.

Le cœur battant, nous attendîmes qu'Al donne sa réponse. Le silence était si pesant, si épais, que nous entendions tomber les gouttes d'eau suintant de la roche. Au bout de plusieurs longues secondes, Al finit par tendre la main, puis il referma résolument ses doigts sur la fiole.

— Je le boirai.

Nous étions aux premières loges.

Al et Calum se tenaient debout, face à face, au centre de l'arène improvisée. La tradition exigeait que les deux combattants soient habillés de la même manière : kilt brun en peau retournée, bottes lacées dissimulant un *skean-dhu*, couvre-poignet, et ceinture d'arme en cuir dans laquelle reposait une claymore. Ainsi vêtu, Al

donnait une illusion de puissance naturelle. C'était un homme solide et bien bâti que le travail en extérieur avait façonné et musclé, mais l'image que renvoyait Calum était cent fois plus impressionnante. Il dépassait Al d'une bonne tête qu'il avait coiffée d'une multitude de tresses, son torse était largement plus développé et recouvert de peintures tribales noires lui conférant un air plus sauvage encore, et ses jambes fermes et épaisses étaient semblables à deux troncs noueux. Calum était effrayant. Il paraissait pouvoir envoyer un homme à cent kilomètres d'un simple revers de la main. Mais Al ne semblait pas impressionné pour autant. La potion que lui avait fait ingurgiter Christy le maintenait aussi placide et assuré que possible. Et à en croire ses poings qui s'ouvraient et se refermaient contre ses cuisses, j'aurais juré qu'il avait hâte d'en finir, qu'il n'attendait que ça. Je savais qu'il n'avait pourtant pas dormi plus de quatre heures la nuit précédente, cependant, il était plein d'énergie. Il avait développé une agressivité et une volonté de vaincre exceptionnelles.

Je jetai un œil au sablier placé au centre du piédestal, il restait cinq bonnes minutes. Cinq minutes perdues sur les effets du breuvage. Ça ne suffirait pas. Al aurait besoin de plus de temps pour venir à bout de Calum. Si tant est qu'il pût y parvenir...

L'angoisse m'envahissait sournoisement, doucement, au fil des secondes qui passaient. Mon cœur cognait fort

dans ma poitrine. Et mes sens percevaient celui de Jeremiah qui avait entamé une course bien plus folle encore. Les mâchoires serrées et le regard rivé à son frère, il priait. Quel dieu, je n'en avais aucune idée, mais j'en étais certaine. Il priait.

Grigore avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour enseigner Al en un temps record. Il lui avait appris l'essentiel de ce qu'il devait savoir sur le maniement d'une épée. Al s'était avéré un élève extrêmement doué. Il s'était battu contre Grigore avec ardeur, ne perdant pas de vue son objectif une seule seconde. Mais ce qu'avait appris Al était maîtrisé par Calum depuis des dizaines d'années. Il faudrait à Al bien plus que de l'habileté pour venir à bout de ce monstre.

Bon Dieu, je ne m'étais jamais sentie aussi impuissante de toute ma vie. Al n'avait que son énergie, son courage, sa détermination et sa foi pour les arracher, lui et sa femme, à leur funeste destin.

Mon regard se posa alors sur Bonnie. Elle semblait sur le point de défaillir. Flanquée entre deux Hispos au pied de la chaire sur laquelle étaient installés Murdoch et les Anciens, elle tenait à peine sur ses jambes et tremblait de tous ses membres.

Me sachant observée, je levai les yeux. Discret, imperceptible et presque invisible, Grigore allait assister au combat. Il s'était niché en hauteur, dans un renfoncement de la roche, juste au-dessus des quelques

logements qui donnaient sur la Cathédrale. Il dominait la grande place, et personne ne le voyait, personne ne le sentait, personne ne l'avait même vu entrer. Rien n'aurait pu déconcentrer les membres de la communauté fixés sur l'arène. Grigore ne me lâchait pas des yeux, surveillant la moindre de mes réactions, et pour une raison totalement insensée, alors qu'il aurait pu être tué s'il avait été découvert, j'étais rassurée qu'il soit là.

Un regard furtif au sablier.

Plus qu'une minute.

Je commençai à décompter. La pression montait dans la foule, suffocante et lourde. Calum ajusta sa position, fléchit les jambes et plaqua les mains sur ses cuisses en fixant Al d'un œil assassin, prometteur de toutes les horreurs qu'il souhaitait lui faire subir. Il était prêt au combat. Il jubilait. Al ne cillait pas, ne reculait pas, ne bougeait pas d'un millimètre.

Je fermai les paupières et respirai à fond.

Trente secondes.

Plus un bruit ne se fit entendre. Pas même un souffle. Tous étaient suspendus au temps.

Vingt secondes.

Dix secondes.

Cinq, quatre, trois, deux, un.

Les dés étaient jetés.

— Alastair Sutherland ! retentit alors la voix puissante de Murdoch. Vous avez choisi d'affronter l'accusateur de

votre femme dans un combat à mort. Désormais, plus rien ne saurait vous délier de votre décision. Messieurs...

Il concéda un regard dénué de toute affection à son neveu.

— Battez-vous dignement !

— Je vais te briser les os, Lupus, promit Calum. Ensuite, je t'arracherai le cœur et j'en boirai le sang.

Une clameur se souleva, puis une partie de la communauté se mit à scander le nom de Calum. Leurs voix résonnaient dans toute la grotte, faisant monter la pression en moi. Je sentais des picotements dans mes jambes et dans mes mains. J'avais envie de frapper quelqu'un. De les frapper tous.

— Reste calme, m'ordonna Jeremiah en posant les doigts sur mon biceps. La colère que tu dégages irradie, et ils sont quelques-uns autour de nous à n'attendre que ça pour répondre.

Je levai les yeux et mon regard croisa soudain celui de Leith. Il était juste en face de nous, à une dizaine de mètres, Shona à côté de lui. Il m'observait, et dans son expression, je pus lire presque mot pour mot ce que venait de dire son père. Al s'empara de son épée à deux mains. Les jambes écartées et les genoux légèrement fléchis, il n'avait jamais semblé plus sauvagement déterminé. Calum, d'un geste souple, étendit la main vers sa botte droite, et en retira le *skean-dhu* qu'il fit glisser entre ses doigts pour amuser la galerie, un sourire

calculateur au coin des lèvres.

Prêt au combat, Al attaqua le premier. Il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre, il s'avança dans une vive foulée. Calum bougea à peine, et quand Al voulut abattre la lame de l'épée sur lui, Calum n'eut qu'à faire un pas de côté et s'emparer de son bras pour le tordre et le contraindre à lâcher son arme. Le visage d'Al se crispa de douleur, mais il n'émit pas un son. En revanche, Bonnie cria, ce qui attisa davantage l'excitation de Calum. Tenant Al au bout du bras, il se tourna vers sa sœur, et plissa vicieusement les yeux.

— Reste calme, sœurette, ce n'est pas pour maintenant. J'ai envie de m'amuser un peu.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'Alastair se contorsionna en même temps qu'il prenait appui sur ses pieds, et donna un puissant coup de genou dans la rotule gauche de Calum. Déstabilisé, ce dernier le lâcha, alors que la foule poussait des *oh* ! de surprise.

Le visage grimaçant, Calum se ramassa sur lui-même. Al y vit l'occasion de mettre un terme au combat qui venait à peine de commencer. Il brandit sa claymore, prêt à l'abattre sur l'Hispo. Mais Calum n'avait pas laissé échapper sa dague en tombant. D'un mouvement leste, il la lança sur Al. La lame se logea dans son aisselle droite, l'obligeant à abandonner son épée à terre.

— Non ! hurla Bonnie, alors que j'avais le cœur au bord des lèvres.

Dans un rugissement primitif, Al retira le *skean-dhu* planté dans sa chair, et le jeta loin d'eux. La plaie ne tarderait pas à se refermer. Il le savait, c'est pourquoi il ne prêta pas attention au sang qui coulait abondamment. Il parvint à contenir la douleur et fit de nouveau face à Calum. L'Hispo écumait de rage. Son beau-frère avait touché son talon d'Achille. Calum ne lui permettrait pas de le remettre à terre. Il posa alors la main sur le pommeau de son épée et, vif comme l'éclair, il la souleva. Al récupéra la sienne, évitant de justesse la lame de Calum. Avec une puissance exceptionnelle, le guerrier l'abattit sur Al à plusieurs reprises. Ce dernier se défendait comme un diable. Il déjouait la claymore à chaque fois et brandissait la sienne avec autant de force et de détermination que Calum.

Leurs épées s'entrechoquaient dans un fracas métallique, le bruit se répercutant contre les parois rocheuses. Aucun des deux ne parvenait à atteindre l'autre. Calum était déchaîné, incapable de comprendre comment un garou si peu expérimenté qu'Al pouvait réussir à lui tenir tête. L'Hispo attaquait sans relâche, résolu à avoir la peau de son adversaire.

Al se mit soudain à reculer, simulant la peur et l'envie de fuir. Encouragé, le guerrier fondit sur lui avec un sourire satisfait. Surprenant Calum, Al esquiva au dernier moment et se déplaça avec tant de légèreté et de rapidité que ses mouvements étaient à peine distinguables. Calum

chargeait avec une force brute et sauvage, encore et encore. Il s'épuisait. Al se laissa finalement approcher, feinta un déplacement à gauche, et contourna l'Hispo pour lui frapper le flanc de sa claymore. Pris au dépourvu, Calum hurla et se retourna d'un coup sec. Le sang s'écoulait, maculant son ventre et ses cuisses, mais l'entaille n'était, hélas, pas suffisamment profonde pour l'affaiblir vraiment. Au lieu de riposter avec sa propre épée, le guerrier s'en délesta, perdit le contrôle et se para de griffes effrayantes.

— Calum ! l'avertit l'un des membres du Conseil.

Le guerrier les rétracta, et Al roula sur lui-même. Il se remit sur ses jambes et porta les doigts à son couvrepouin. D'un geste sûr, il en ressortit deux étoiles tranchantes qu'il lança sur Calum. L'Hispo les contra de son avant-bras pour se protéger. Les armes se fichèrent dans sa chair sans lui arracher l'ombre d'une grimace. Il les retira violemment et se précipita pour ramasser son épée et lancer une nouvelle offensive. Les deux garous repartirent dans un affrontement sonore, croisant le fer sans relâche pendant de longues minutes.

— Seigneur..., murmura Christy, les yeux rivés sur Al.

Les effets de la potion s'amointrissaient. Il haletait et commençait à s'affaiblir sérieusement. Il ne serait bientôt plus de taille à résister.

Je fermai les paupières, la mâchoire tremblante. Il ne

sortirait pas de cette issue fatale. J'en étais presque sûre, même si je me refusais à la réalité. Calum avait remarqué un changement, il frappait plus fort, plus vite, déséquilibrant de plus en plus souvent Al. Il finit par le désarmer et, d'un coup de pied violent, lui brisa le tibia dans un horrible craquement. La douleur explosa, Al hurla et s'effondra à terre.

— Al ! s'écria Bonnie que les deux guerriers hispos étaient obligés de maintenir pour qu'elle ne se rue pas vers son mari.

Calum le prit par le cou et le força à se relever. Al ne se débattit pas, à peine était-il capable de tenir sur sa jambe valide, tandis que l'autre saignait abondamment. L'Hispo approcha son visage du sien, un sourire de mauvais augure dessiné au coin des lèvres. D'un geste sûr et inflexible, il s'empara du *skean-dhu* d'Al toujours caché à l'intérieur de sa botte, et l'instant d'après il lui avait enfoncé la lame dans le ventre.

— Non ! invectiva Bonnie.

Bien qu'il fût déjà dans un état de semi-conscience, les yeux d'Al s'arrondirent de surprise. Calum éclata de rire, brandit sa claymore et vint la loger à côté de la dague avant de laisser choir le corps inerte de son ennemi.

— Al..., gémissait Bonnie en tombant à genoux, alors que j'étais moi-même incapable de la moindre réaction et que Jeremiah demeurait aussi pétrifié que moi.

Je secouai la tête, refusant de croire que c'était

terminé. C'était impossible. Al ne pouvait pas mourir ! Il n'en avait pas le droit ! Son cœur battait encore ! Il était toujours en vie, il le devait ! Mais couché sur le flanc, une mare de sang se répandant autour de lui, il ne bougeait pas. Ses épaules ne se soulevaient pas. Rien. Soudain, Calum ramassa la claymore d'Alastair et se dirigea d'un pas décidé vers Bonnie alors que deux guerriers crinos formaient un mur devant nous pour nous empêcher de réagir. Je levai un regard implorant vers Murdoch. Il semblait plus anéanti que pourrait l'être un homme qui allait perdre la prunelle de ses yeux. Il ne pouvait rien faire, ni reculer, ni revenir sur ce qui avait été décidé.

— Mon Dieu ! lâcha Christy en tremblant de tous ses membres.

— À ton tour ! rugit Calum en empoignant sa cadette par l'épaule.

Brisée et arrachée à son mari, Bonnie n'essaya pas de résister. Les joues baignées de larmes, elle ne quittait pas des yeux le corps immobile d'Alastair. Calum la traîna au milieu de l'arène, un silence pesant était tombé dans la foule. Personne ne prononçait un mot, comme si les plus virulents eux-mêmes n'osaient pas croire que la boucherie n'était pas terminée, que l'Hispo allait massacrer sa propre sœur.

Calum fit mettre Bonnie à genoux, front contre terre, l'écrasant au sol d'un pied sur la tête.

— Pour la communauté ! brailla-t-il en levant son

épée, prêt à frapper.

Jeremiah se crispa à côté de moi et ferma les paupières sans que je parvienne à l'imiter. Mais alors que Calum se préparait à trancher la tête de sa sœur, son corps se mit à briller d'une lueur phosphorescente que j'étais manifestement la seule à voir. La même qui avait enveloppé les deux Guerriers de l'ombre avant qu'on ne les tue, alors je sus que ce que m'avait dit Keith Forbes était vrai : j'étais une *bàs-taibhsear*, un garou capable de deviner la mort de mes semblables. Et Calum allait mourir.

Tout s'accéléra. Al se souleva, retira la lame du *skean-dhu* plantée son ventre et la lança sur Calum dans un dernier espoir. La dague alla se fichir entre les deux yeux du guerrier qui, les paupières grandes ouvertes, resta debout quelques secondes, immobile, le bras toujours en l'air. Puis sa main lâcha l'épée, et Calum, chef de l'élite hispo, s'écroula.

Alors que des exclamations de consternation s'élevaient de la foule, Bonnie releva la tête, incertaine de ce qui venait de se dérouler. Elle suivit du regard le corps d'Alastair qui s'effondrait à son tour et se précipita sur lui. Jeremiah gronda, poussa les deux Crinos qui nous barraient le passage, enjamba la corde et s'élança à son tour vers son frère. Nous en profitâmes pour nous approcher aussi avec Christy, et le médecin resurgit en elle. Elle s'agenouilla près de lui pour l'examiner. Bonnie

lui soutenait doucement la tête, les larmes inondant ses joues.

— Oh, Al..., mon amour...

Il souleva difficilement les paupières.

— En vie..., parvint-il à dire.

— Tu m'as sauvée...

Il sourit faiblement, toussa, et du sang envahit sa bouche.

— Faites quelque chose pour lui, gémit Bonnie en suppliant Christy.

Elle hocha le menton, éloigna fermement les mains que Jeremiah avait posées sur le ventre de son frère. La blessure était trop profonde. Beaucoup trop. Elle posa un regard désolé sur Jeremiah, sur moi, n'osant affronter la peine de Bonnie. Il n'y avait rien à faire.

Al toussa encore.

Non... oh non !

Une lumière morbide était en train de s'emparer de lui, enveloppant son corps, tandis qu'il glissait dans un inévitable trou noir.

— Mon frère..., murmura Jeremiah d'une voix brisée en serrant ses doigts entre les siens, ignorant tout de ce que je voyais.

Son aîné le fixa de ses yeux vitreux.

— Sois d'elle... Promets.

— Je te le promets.

Bonnie étouffa un sanglot.

— Ne dis pas ça, tu le feras toi-même. Tu le feras toi-même...

Je levai la tête en direction de Grigore, il observait la scène dans une immobilité totale. Puis mon regard glissa vers Leith. Comme tous ceux qui l'entouraient, il était blême. Alors, pour la première fois, je remerciai l'Esprit qu'il ait perdu la mémoire.

— Al ! s'étrangla Bonnie en pleurant. Al ! Al !

Elle le secouait, éperdue. Mais la lumière ne brillait plus. Il venait de s'éteindre, laissant derrière lui un amour infini.

Chapitre 11

Le cœur de la nuit était doux et muet. Pas un souffle de vent ne venait perturber le silence presque religieux dans lequel plus de la moitié de la Communauté du Sutherland s'était plongée. Selon la tradition, Alastair Sutherland serait incinéré dans quelques minutes, à peine quatre heures après sa mort.

Une centaine de garous, Crinos, Galbros, Hommidés et Hispos, se dressaient respectueusement autour de la dépouille de celui qui fut l'être le plus brave que j'eusse jamais connu. Parmi eux, Murdoch, Rory – qui venait de prendre la place de Calum en tant que chef de l'élite hispo – et Leith.

Les hommes du premier rang portaient des torches enflammées, formant un ruban lumineux dans la nuit étoilée qui éclairait faiblement le bûcher sur lequel reposait Al. Les mains croisées sur son torse nu, un bandeau de lin autour de son abdomen pour dissimuler sa blessure, il enserrait le pommeau de l'épée avec laquelle il s'était battu. Son visage paraissait si détendu, ses traits si apaisés qu'on aurait pu le croire simplement endormi.

Al s'était défendu comme un lion. Il méritait amplement l'hommage qui lui était rendu, car il n'avait

pas seulement sauvé la vie de son âme sœur, il s'était également dressé contre la tyrannie. Il l'avait vaincue et avait préservé l'avenir d'un peuple tout entier, bien que tous ne parurent pas le réaliser. Si Calum était monté au pouvoir, les deux communautés se seraient de nouveau affrontées, enrayant une paix de presque vingt ans et que personne ne voulait vraiment voir disparaître. Néanmoins, Murdoch devrait rasseoir son autorité, et l'affirmer d'une poigne de fer afin de conserver sa crédibilité furieusement ébranlée par les accusations de Calum. Une partie des siens n'avait plus confiance en lui, et pendant que nous faisons nos adieux à Al, au cœur de la cité, les discussions allaient bon train pour savoir ce qu'il convenait de faire : le destituer ou lui laisser une autre chance.

Le *Mór-fear-faol* brisa le silence en faisant doucement teinter une clochette. Les quatre membres du Conseil s'approchèrent solennellement et se positionnèrent autour du bûcher, aux quatre points cardinaux. Tête baissée, ils entamèrent une prière en gaélique qu'ils récitèrent comme une litanie. Quand ils se turent, les sanglots étouffés de Bonnie déchirèrent la nuit. Debout, à quelques mètres de Murdoch, elle était emmitouflée dans une cape sombre, le visage volontairement dissimulé sous une capuche. Elle tenait à peine sur ses jambes. Brisée. Anéantie. Amputée d'une moitié d'elle-même. Bravant son propre corps, elle s'approcha du bûcher et se pencha

sur le visage de son âme sœur pour l'embrasser une dernière fois.

— Tu es mort pour que je vive, et je vivrai, murmura-t-elle, le front contre celui d'Alastair. Mais désormais, je ne respirerai plus que dans l'attente de te rejoindre.

Sa voix s'étrangla, faisant s'ébranler le peu de force dont je disposais pour ne pas craquer. Je résistai sans parvenir à retenir mes larmes, et me mordis l'intérieur des joues pour ne pas sangloter bruyamment, par respect pour Jeremiah et Bonnie qui se battaient pour rester dignes. Bonnie posa les lèvres sur celles de son époux, trembla de tous ses membres et recula sans le quitter des yeux jusqu'à rejoindre Jeremiah, plus fébrile que jamais.

Ce dernier, fier et droit, soutint la femme de son frère, luttant lui-même pour ne pas s'effondrer. Il était pâle et vidé de tout éclat. Peu après le décès de Rose, Alastair et lui avaient gardé leurs distances durant de longues années. Ils étaient restés en désaccord au sujet de la bataille qu'aurait dû livrer Jeremiah contre la Communauté du Sutherland, au nom de l'amour. Les deux hommes s'étaient retrouvés lorsque Leith essayait de rester en vie après l'agression du Galbro. Cependant, Alastair et Jeremiah n'avaient jamais eu besoin de qui que ce soit pour se rendre compte de l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Ils s'aimaient sincèrement. Hélas, désormais, un gouffre éternel les séparait. Jeremiah était impuissant et malheureux. Il souffrait. Et

ça me brisait le cœur.

Les lèvres tremblotantes, je fermai les poings et abaissai les paupières. Christy passa une main réconfortante autour de mes épaules, et me serra contre elle. Elle était plus petite que moi, plus frêle, mais son geste me rassura tellement que je m'y accrochai de toutes mes forces pour ne pas vaciller sous le poids de l'émotion et de la douleur.

Les quatre membres du Conseil retirèrent leur capuche, et se baissèrent pour ramasser chacun une carafe en étain au pied du bûcher. Ils marmonnèrent des phrases incompréhensibles et déversèrent sur le corps sans vie d'Alastair un liquide clair, épais et parfumé au pin. Je cessai de respirer. L'odeur de la mort qu'il m'inspirait me resterait à jamais. Les Anciens se replacèrent au premier rang au moment où Murdoch s'avançait vers le bûcher. Il se tint debout derrière la tête d'Alastair, il leva les mains au ciel et offrit son visage à la voûte céleste.

— Alastair Sutherland, ton esprit a rejoint celui de tes ancêtres. Prends la place d'honneur qui t'est due et repose en paix. Ton courage et ton sacrifice demeureront gravés dans nos mémoires et, pour certains d'entre nous, au plus profond de nos cœurs. Va, frère des loups, et vit désormais dans l'au-delà.

Afin de mettre le feu au bûcher, Murdoch se retourna et s'empara d'un flambeau. Le sang pulsa dans mes veines. Dans quelques minutes tout serait terminé. Le

corps d'Alastair, Al, disparaîtrait à jamais. Sa gentillesse, son doux sourire, ses yeux rieurs, ses longs cheveux noirs... Submergée par le chagrin, je manquai de me jeter sur sa dépouille pour lui hurler combien le vide qu'il laissait derrière lui était immense, combien j'étais désolée que Leith n'ait pas eu l'occasion de lui dire au revoir, et combien j'aurais aimé qu'il se souvienne de lui au moins quelques secondes avant qu'il parte dans un sommeil éternel. Mais Leith était là, à quelques mètres, le visage n'exprimant rien d'autre qu'une profonde compassion pour cette famille qu'il ne reconnaissait pas comme la sienne. Immobilisée par une douleur plus vivante que les flammes embrasant le bûcher, je fus incapable de faire le moindre geste. Pendant un instant, je restai stupéfaite d'effroi et d'impuissance devant le feu qui grossissait à vue d'œil.

La combustion, l'odeur, Bonnie qui sanglotait... Je fus prise d'un haut-le-cœur si puissant que je me sentis tanguer. Je ne pourrais pas. Je n'y arriverais pas. Galvanisée par le refus catégorique de garder en moi la vision du corps calciné d'Alastair, je reculai de plusieurs pas, fis volte-face et courus dans la nuit noire. Ignorant le sol gelé, les roches sur lesquelles je trébuchais, et le froid, je parcourus bien deux cents mètres avant que Leith ne m'arrête en m'agrippant par les épaules.

— Hé..., murmura-t-il en me faisant doucement pivoter face à lui.

J'avais les joues inondées de larmes. Je me laissai tomber à genoux dans la neige et pleurai en me cachant le visage entre les mains.

Nous n'aurions jamais dû vivre ça, nous retrouver ici. Bonnie n'aurait jamais dû perdre son mari, et Jeremiah, son frère. Je haïssais Dageus Slater. Je le haïssais si profondément que je nourrissais un désir de plus en plus fort de lui faire payer ce qu'il nous avait fait.

Leith s'agenouilla et, affectueusement, passa une main derrière ma nuque pour caler mon front contre sa poitrine. Ses bras s'enroulèrent autour de moi, il m'attira à lui, et sa chaleur m'enveloppa. Son geste me fit presque mal tant j'en avais besoin, et je pleurai de plus belle. J'avais le cœur et les nerfs à vif. Alors, je me laissai cajoler, redoutant le moment où il allait me lâcher pour retrouver le corps chaud de Shona.

— Je suis désolé pour ce qui est arrivé, murmura-t-il après de longues secondes de silence, le menton posé sur le sommet de ma tête. Cet homme était brave.

Cet homme ? Cet homme ! Par l'Esprit ! J'avais envie de lui hurler que si on ne lui avait pas volé ses souvenirs, il serait en train de souffrir, lui aussi. Cet homme, Al, était l'une des personnes les plus importantes de sa vie, un second père, un modèle, un pilier, un roc ! Mais je me tus. Il n'aurait pas compris, il aurait même nié. Je ne l'aurais pas supporté.

Doucement, je me détachai de lui, et reniflai avant de

me servir de la manche de ma robe pour m'essuyer le nez. Je devais avoir l'air pitoyable, mais je m'en moquais.

— Il... il va terriblement me manquer.

— Je suis désolé, répéta-t-il.

— Il aimait sincèrement sa femme.

Il sourit brièvement en acquiesçant.

— Il était digne d'elle.

Je levai vers lui des yeux interrogatifs.

— Digne d'elle ?

Que savait-il de Bonnie et du genre d'épouse qu'elle était ?

— Digne de son amour, précisa-t-il. Il l'aimait autant qu'elle l'aimait.

— Qu'elle l'aime, le repris-je faiblement. Il n'est pas mort en elle, il ne le sera jamais. C'était son âme sœur. Son air. Sa vie. Elle l'aimera toujours.

— Elle l'aimera toujours, répéta-t-il dans un souffle.

Délicatement, il repoussa chaque mèche de mes cheveux collée à mon visage pour les remettre derrière mes oreilles.

— Shona n'est pas avec toi ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Nous ne sommes pas mariés, répondit-il d'une voix étrangement rauque. Et en ce moment même, elle n'a pas besoin qu'on prenne soin d'elle.

— Mais moi, oui ?

Les yeux profondément ancrés dans les miens, il acquiesça.

— De quiconque capable de t’apporter du réconfort.

Je secouai la tête.

— Non, pas quiconque. Toi.

Sans me contredire, et sans émettre la moindre hésitation, il tendit la main, engloba ma mâchoire dans sa paume et, du pouce, il décrivit une caresse sur ma joue. Fascinée, j’entrouvris les lèvres qu’il fixa ardemment, me contraignant à ne pas me lover contre sa peau.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il.

Je pris une courte inspiration avant de répondre sur le même ton.

— Quoi ?

— Trois jours. Je te connais depuis trois jours, Hannah. Je ne devrais pas me...

Il s’interrompit brusquement.

— Quel est ton nom de famille ?

— Jorion, dis-je d’une voix morne.

Il sourit.

— Jorion... C’est tellement français.

— C’est ce que je suis. Française.

— Et Britannique, ajouta-t-il pour me démontrer qu’il s’en souvenait.

Je soupirai. Il étudia mon visage.

— Tu me touches, Hannah. C’est injuste que tu souffres.

Je l'observai en clignant des paupières et pouffai cyniquement de rire. Je lui faisais pitié ? Eh bien, qu'il garde sa maudite compassion, je n'en voulais pas ! Je m'écartai et bondis sur mes pieds.

Dérouté, Leith se leva aussi et posa les deux mains sur mes épaules. Comme brûlée, je me dégageai vivement.

— Ta mansuétude m'honore, Alan Kerr, mais je doute qu'elle soit au goût de ta petite amie. Tu ferais bien d'aller la retrouver.

Il fronça les sourcils, déconcerté.

— J'ai raté quelque chose ?

Un bruissement de pas nous interrompit, puis l'odeur ferreuse d'un Ange Noir. Je tournai la tête, Grigore était là.

— Elle veut être seule, annonça-t-il d'une voix calme et profonde. Je crois que c'est suffisamment clair.

Leith fit un pas de côté pour l'avoir dans son champ de vision, le fusilla du regard, puis se reconcentra sur moi.

— Il a raison ?

Je fis mine de hausser les épaules avec désinvolture.

— Grigore a plus de cinq cents ans, il est plutôt perspicace quand il s'agit d'évaluer les sentiments des gens, et particulièrement les miens. Tu peux lui faire confiance.

Après ce soufflet, Leith pencha la tête de côté et m'observa intensément.

— Eh bien. Quel revirement...

— Comme on dirait chez moi, le railla Grigore, mieux vaut tard que jamais ! Je pense que tu peux nous laisser, Lupus. Elle est entre de bonnes mains.

Aux narines frémissantes de Leith, je vis combien il résistait pour ne rien répliquer. Entre un garou et un Ange Noir, les joutes verbales pouvaient aller très loin, bien au-delà des mots. Ce n'était ni l'endroit ni le moment pour un affrontement, c'est pourquoi je m'interposai.

— Je te remercie d'être venu à ma rencontre et de t'être assuré que j'allais bien.

Leith me détailla une dernière fois. Finalement, il hocha le menton et nous tourna le dos sans un regard en arrière.

Immobile, je le suivis des yeux tandis qu'il s'éloignait en direction des Entrailles, jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Quand je ne perçus plus la moindre bribe de son odeur, je fermai les paupières et baissai la tête, abattue. Je l'avais blessé. Volontairement. Et j'avais honte.

— Pourquoi est-ce que j'ai fait ça ? gémis-je.

Grigore s'approcha et se positionna derrière moi. Il s'immobilisa et veilla à ne pas me toucher. Il était pourtant tout proche.

— Pourquoi est-ce que je l'ai envoyé tout droit dans les bras de cette fille ? me lamentai-je.

— Parce que tu es blessée, répondit-il avec douceur. Amoureuse et blessée.

— C'est nul.

— Ce n'est pas nul, Hannah. C'est instinctif. Tu te défends. Tu veux lui rendre la monnaie de sa pièce, le faire souffrir autant que tu souffres.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas la bonne solution.

— Peut-être, mais c'est celle qui t'apaise. Même le temps d'un instant.

Je ne répondis rien. Il avait raison. Comme toujours. Alors je fis brusquement volte-face.

— Je te demande pardon...

Dans la nuit, je vis l'éclat chaleureux de son regard.

— Pourquoi ?

— J'ai mal agi avec toi. Tu es un ami sincère, et je...

— Ne dis rien, me coupa-t-il, ses beaux yeux gris prenant l'apparence de l'eau. Parce que moi, je ne compte pas te présenter d'excuses pour ce que je t'ai dit. Je pensais chaque mot.

Son regard me transperçait. Au bout de quelques secondes de silence, il soupira et fronça les sourcils, sur le point de dire quelque chose.

— Quoi ? demandai-je.

Il secoua la tête et sembla réfléchir avant de prendre la parole.

— Que s'est-il passé dans l'arène, juste avant que Calum ne meure ? Je t'observais. L'expression de ton visage a changé subitement.

Stupéfaite, j'écarquillai les yeux et entrouvris la bouche.

— Tu as remarqué ?

— Je remarque tout ce qui te concerne, gamine, dit-il sans la moindre trace d'ironie.

J'étais abasourdie, néanmoins, je répondis.

— Je l'ai vu briller. Comme c'était le cas pour le Guerrier de l'ombre devant chez Darius un peu avant qu'il ne meure, tu te souviens ?

À son tour d'être déconcerté.

— Oui, parfaitement.

— Et c'est encore arrivé lorsque j'ai tué le Crinos transformé par Christy. Pour Al aussi.

Il fronça durement les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je pinçai les lèvres. Keith Forbes m'avait mise sur la piste quand il avait compris que j'avais vu la créature briller chez Darius, mais je n'en avais parlé avec personne depuis. Nul ne savait que j'étais capable d'une telle prouesse, j'avais même tout nié en bloc devant le détective.

— Il semblerait que je sois une *bàs-taibhsear*. Un garou capable de deviner la mort de ses semblables quelques minutes avant qu'ils n'expirent. Les créatures *strigoii* sont à moitié crinos, c'est pourquoi je les ai vus briller aussi.

— Mais ceci n'explique pas pourquoi tu les vois tout

court, fit-il remarquer, presque contrarié.

— Ils sont à moitié garou, à moitié Ange Noir, Grigore. J'ai été l'un et je suis l'autre. Finalement, nous avons presque les mêmes gènes, dis-je comme si ça suffisait à tout dissiper.

Grigore me contemplait, comme subjugué.

— Tu es vraiment quelqu'un de peu banal, gamine.

Je souris timidement.

— Je voudrais que tout ceci reste entre nous, Grigore. Je ne sais pas comment cette communauté réagirait en apprenant ce que je sais faire. Certains sont si superstitieux, ils pourraient croire que je porte malheur au...

— Je ne dirai rien, m'interrompit-il. Tu possèdes une carte maîtresse qui pourrait changer considérablement la donne dans un combat.

J'acquiesçai sans un mot.

Grigore m'observa quelques secondes en silence, comme s'il n'en revenait pas que je sois si différente. Je pouvais deviner les dizaines de questions qui se bouscuaient dans son esprit, mais qu'il se garda de poser. Il jeta finalement un œil par-dessus mon épaule, et claqua la langue d'agacement.

— Tu devrais rejoindre les tiens. La sorcière regarde dans notre direction.

Je hochai le menton, repérai Christy et, crispée, ne parvins pas à ignorer les volutes de fumée épaisses qui

montaient avant de s'éparpiller dans le ciel. Le vent, bien que très léger, était favorable. De là où nous nous trouvions, nous ne sentions rien.

— Merci de ce que tu as fait pour Al.

— Ça n'a pas permis qu'il vive, alors ne me remercie pas.

— Tu as fait ce que tu as pu, Grigore.

— Et ce n'était pas assez, répliqua-t-il, les traits fermés. Va-t'en. Ils te cherchent.

Je pivotai la tête. Jeremiah avait rejoint Christy et nous observait. Lorsque je revins à Grigore pour lui dire que je lui étais tout de même reconnaissante, il avait disparu.

J'avais tellement pleuré, vautrée au fond de ma paillasse, qu'au petit matin, j'étais convaincue que je ne pourrais plus jamais être capable de verser une larme. Mes canaux lacrymaux étaient plus secs que le désert saharien. J'avais la tête lourde, les yeux gonflés, les muscles tendus, douloureux, et les traits plus tirés que lorsque j'étais humaine, après une nuit blanche. Je remis de l'ordre dans mes idées. La réalité m'assomma encore plus. J'aurais donné n'importe quoi pour oublier et rester au fond de mon lit de fortune. J'appréhendais cette

journee et les jours suivants. Je redoutais d'affronter le regard triste de Jeremiah et Bonnie. Quels mots prononcer pour les soulager ? Que faire pour apaiser leur peine ? Rien. Tout ce que je détenais, c'était l'impuissance. Inutile et sournoise. Je ne possédais rien d'autre. Ma grand-mère avait pour habitude de dire que la paix se trouve parfois dans les endroits les plus inattendus, mais je ne voyais pas où Jeremiah et Bonnie auraient pu l'atteindre. Claquemurée dans son chagrin, Bonnie ne vivrait plus que dans l'attente de rejoindre son âme sœur dans l'au-delà, et Jeremiah... pourrait-il seulement recouvrer l'idée d'une vie meilleure avec un fils qui ne se souviendrait jamais de lui, et un frère mort ? Je me sentais si démunie. Incapable de trouver la force de les soutenir. J'étais moi-même dévastée par cette succession d'événements aussi dramatiques les uns que les autres. Le ciel nous était tombé sur la tête en l'espace de trois jours, et l'avenir ne présageait aucune amélioration.

— Je vous somme de ne pas faire une chose pareille, Jeremiah ! gronda soudain la voix de Murdoch qui venait manifestement de pénétrer dans nos quartiers.

— Et qui m'en empêchera ? Vous ? Je suis plus tendu qu'un arc, Murdoch, alors je vous déconseille de m'interdire quoi que ce soit !

Bel et bien réveillée, je me levai d'un bond et, comme je m'étais endormie tout habillée, je tirai le lourd rideau

lie-de-vin pour rejoindre immédiatement la salle commune dans laquelle les deux hommes s'affrontaient du regard. Aucun ne semblait vouloir en démordre.

— Jeremiah, soyez raisonnable. Nos règles sont...

— Raisonnable ! tonna celui-ci. Que croyez-vous que je vais encore accepter de perdre pour me plier à vos conneries d'obligations archaïques ? Mon fils viendra avec moi, qu'il le veuille ou non !

Christy sortit de sa chambre, pieds nus. À peine couverte d'un plaid en laine et d'une chemise de lin lui arrivant en haut des cuisses, elle affichait une mine au moins aussi inquiète que la mienne.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix enrouée.

Jeremiah la fusilla des yeux sans qu'elle eût fait quoi que ce soit pour le mériter.

— Il se passe que je quitte cet endroit aujourd'hui, avec mon fils, dussé-je le droguer pour qu'il me suive ! Si vous avez de la poudre de perlimpinpin, c'est le moment de me la donner !

— Jeremiah, reprit calmement Murdoch. Je vous ai promis d'avoir des informations sur Shona Aiken et Alan Kerr, et vous en aurez.

— Et après quoi ? aboya-t-il.

— Après, vous aviserez en connaissance de cause.

— Mais bien sûr ! Avez-vous seulement songé à la possibilité que la nouvelle identité de mon fils, créée de

toutes pièces, ait justement été élaborée pour être indémontable ?

Murdoch soupira.

— Si c'est le cas, il est peu probable que nous ne nous en soyons pas rendu compte.

Même à demi-mot, il remettait encore en doute ma certitude quant au fait qu'il s'agisse bien de Leith. Jeremiah s'avança d'un pas déterminé vers le chef des loups.

— Ce qu'Hannah affirme a plus de valeur à mes yeux que les soi-disant preuves qu'on vous apportera. Je ne peux plus sentir son odeur, mais si ma belle-fille soutient qu'il s'agit de Leith, c'est que c'est le cas. Il ne peut en être autrement. Quant à vos règles, elles ne sont pas les miennes et ce que vous dites m'importe peu. Mon fils rentre chez lui ! Maintenant, écartez-vous !

Plus menaçant que jamais, il fit mine de vouloir passer. Murdoch s'interposa entre lui et la sortie, et croisa les bras sur sa poitrine. Il était bien plus grand que Jeremiah, et son torse massif semblait plus solide qu'un roc. Cependant, si Jeremiah s'arrêta net, il n'eut pas le moindre mouvement de recul qui aurait pu démontrer au *Mór-fear-faol* qu'il était impressionné.

— Ne vous avisez pas de bafouer mon autorité, Jeremiah Sutherland, le prévint-il. Je suis le Loup Suprême, ici. Que vous soyez de notre clan ou non ne vous dispense pas de respecter nos règles lorsque vous

êtes sous notre toit. Leith Sutherland est peut-être votre fils, mais Alan Kerr fait partie de la Communauté du Sutherland et je ne saurais vous permettre de l'y arracher contre sa volonté et sans preuve formelle justement !

— Écartez-vous ! répéta Jeremiah qui était à deux doigts de provoquer Murdoch en duel.

— Jeremiah ! intervient Christy en se jetant entre les deux hommes. Arrêtez et écoutez-moi. S'il vous plaît, écoutez-moi.

Son corps frêle ne faisait pas le poids et était loin d'impressionner Jeremiah, cependant, elle ne flancha pas et se dressa devant lui, tenant maladroitement la couverture supposée cacher sa chemise de nuit de fortune. J'en restai bouche bée.

— Si vous emmenez votre fils de force, non seulement vous ne saurez jamais ce qui lui est arrivé, mais lorsqu'il en aura l'occasion, il cherchera à fuir par tous les moyens, et vous aurez tout perdu.

Survolté, Jeremiah semblait concentrer toute la volonté du monde pour ne pas tordre le cou de la sorcière. Il abaissa les paupières pour l'étudier de la tête aux pieds et gonfla les narines.

— Écoutez-moi bien, *bana-bhuidseach*...

Christy éternua si fort, qu'elle lui coupa la chique.

— Non, vous, écoutez-moi ! reprit-elle en reniflant. Je ne doute pas qu'il s'agisse de votre enfant, de la chair de votre chair, du sang de votre sang, et c'est pourquoi je

suis encore ici, avec vous. Je veux vous aider. De toutes mes forces, je souhaite que vous retrouviez votre fils et qu'Hannah récupère la place qui est la sienne auprès de lui. Mais pas comme ça. Vous foncez droit dans le mur, Jeremiah. Si vous voulez convaincre ce garçon que vous êtes son père, il faudra lui apporter des preuves tangibles. Il est persuadé d'être quelqu'un d'autre. Il pense avoir d'autres parents, une autre enfance, une autre maison... Vous ne représentez rien pour lui. S'il vous plaît... Faites les choses dans l'ordre. Attendez que les sentinelles reviennent, et ensuite, allez parler à celui qui est à l'origine de l'enlèvement de votre fils pour en savoir plus. Enquêtez afin d'apporter à Leith tous les éléments nécessaires. À votre retour, si vous le souhaitez, nous partirons ensemble pour consulter la Grande Prêtresse de mon ordre. Nous essaierons de découvrir qui a jeté un sort à votre fils, et peut-être même obligerons-nous la coupable à venir témoigner devant lui. Devant Shona, si elle y est pour quelque chose. S'il vous plaît..., répéta-t-elle avec plus de conviction, ne gâchez pas tout.

Le souffle court, Jeremiah la contemplait comme s'il se tenait face à une créature étrange, ou comme s'il remarquait pour la première fois que Christy était une femme. Une femme magnifique et exceptionnellement intelligente. Elle percevait sa méfiance, son orgueil, et la violence dont il pourrait être capable, pourtant, rien ne l'empêchait d'aller jusqu'au bout de son raisonnement.

C'était pour cette raison que Christy le troublait. Quant à moi, j'étais si admirative de son sang-froid que je n'osais pas proférer un mot.

— Ses conseils sont sages, renchérit Murdoch toujours aussi sereinement.

Jeremiah ne quittait pas Christy des yeux. Elle commençait à perdre un peu de son assurance. Le regard qu'il posait sur elle était si intense, si agressif, qu'il aurait déstabilisé le plus vaillant des adversaires. Elle me jeta un coup d'œil à la dérobée et revint à Jeremiah en se passant la langue sur les lèvres.

— Très bien, décida-t-il enfin. Mais je n'attendrai pas le retour de vos sentinelles, Murdoch. Je pars maintenant, et n'espérez pas m'en dissuader, ma patience a dépassé ses limites depuis longtemps.

— Je ne le ferai pas, lui assura ce dernier. Dois-je vous faire escorter ?

— Sûrement pas ! objecta-t-il. À moins que vous ne teniez à perdre un de vos hommes. Je ne suis pas d'humeur à être materné !

Murdoch acquiesça d'un simple geste du menton et se tourna vers moi.

— Partirez-vous aussi, Hannah ?

— Non, répondis-je avant que Jeremiah ne s'y oppose. Je reste avec Leith.

Je m'adressai à lui, hésitante.

— Je suggère que Grigore vous accompagne. Il

pourrait s'avérer très persuasif avec Slater.

— Hors de question. Ça se passe entre loups. Aucun Ange Noir ne sera mêlé à ça.

Ils le sont déjà, eus-je envie d'ajouter. Mais je m'en abstins. Il en avait parfaitement conscience.

— Dans ce cas, demandez le concours de Keith Forbes, de Dan et... de John. Comme nous vous l'avons expliqué, Keith a interrogé Slater peu de temps avant que nous arrivions ici. Dan et John se trouvent avec lui. John saura joindre son père si celui-ci reste introuvable. Son aide vous sera précieuse. Et Dan, ma foi, il vous aidera aussi.

Cette fois, il approuva et j'en fus soulagée. John Slater était manifestement un homme plein de ressources, j'étais rassurée que Jeremiah n'y aille pas seul.

— Je serai de retour demain soir.

Sans faire durer l'entretien plus longtemps, il salua Christy d'un hochement de tête, Murdoch s'écarta sur son passage, et il sortit.

— Je vous remercie, dit Murdoch à Christy.

— J'ai plaidé ce que je pensais être juste.

Murdoch sourit.

— Vous n'êtes pas une *bana-bhuidseach* pour rien. Les vôtres ont toujours fait preuve de grande sagesse.

Christy haussa les épaules avec nonchalance.

— C'est surtout que vous ne nous avez pas laissé beaucoup d'autres choix. Autant que vous le sachiez : si

Jeremiah me l'avait demandé, j'aurais trouvé un moyen d'endormir son fils cent ans afin qu'il mène l'enquête tranquillement.

Murdoch parut surpris.

— J'aimerais connaître la raison pour laquelle vous leur venez en aide ? l'interrogea-t-il plus sérieusement. Quel est votre intérêt ?

Christy arqua un sourcil railleur.

— Et vous, Murdoch ? Pourquoi leur venez-vous en aide ? Quel est votre intérêt ?

— Aucun. C'est une question d'affection, répondit-il du tac au tac.

Elle remonta le plaid sur ses épaules et lui envoya un sourire exagérément étiré, agrémenté d'un clin d'œil qui laissa Murdoch comme deux ronds de flans.

— Alors nous nous comprenons.

Chapitre 12

Cette journée avait été plus fraîche que d'habitude. Le vent soufflait violemment et le ciel se chargeait de nuages. La prochaine pluie serait verglaçante. Je plissai les yeux vers l'horizon et frissonnai, le soleil commençait à décliner. Comment pouvait-on aimer vivre dans ces contrées en plein hiver ? Il n'y avait rien. Pas l'ombre d'un insecte, d'un arbre vigoureux ou d'un cours d'eau ruisselant. Tout semblait figé. La faune était comme éteinte. Je rabattis ma capuche et laissai échapper un profond soupir formant un filet de buée devant mon visage.

Au fur et à mesure que nous avançons avec la Meute dans la combe brûlée par le froid, la neige gelée craquait sous nos pas. Nous étions frigorifiés, mais c'était le prix à payer pour discuter en toute tranquillité. Nous avons d'ailleurs dû parcourir un bon kilomètre sans que personne ne tente de nous retenir. Calum mort, Murdoch avait fait supprimer l'obligation à laquelle nous étions soumis de ne pas dépasser les premières limites de la communauté. Cependant, on nous surveillait, nous l'avions senti. Même s'il faisait montre de discrétion, nous avons perçu le garde hommidé caché derrière les

rochers, plusieurs centaines de mètres derrière nous.

— Et maintenant ? me demanda Étienne en continuant à regarder droit devant lui. Il se passe quoi ?

— Nous n'avons toujours aucune nouvelle de Darius ou de Pitt, ajouta Georgia.

Je lui décochai un regard en biais. Darius avait été longuement torturé par les créatures *strigoi*. Il n'était plus vraiment le même depuis. J'avais conscience que ce qu'il était en train de faire était héroïque. Quant à Gwen, j'admirais son courage et sa détermination, mais elle n'avait jamais été capable de faire du mal à une mouche. Non. Personne n'était à la hauteur pour défier les monstres qui nous poursuivaient...

Je regardai droit devant moi en répondant à Georgia.

— Je sais..., murmurai-je.

Ce que je ne savais pas, c'était si je devais en être soulagée ou pas.

— Qu'en dit Grigore ? voulut savoir Étienne.

Je haussai les épaules.

— Rien. Il n'en sait pas plus que nous.

— Pourquoi reste-t-il ici ? lança Georgia. Il pourrait rentrer chez lui. Retrouver les siens. Ce n'est pas son combat.

Je hochai la tête à défaut de dire qu'il ne pouvait pas partir à cause de moi. Elle n'aurait pas compris. Personne, du reste.

— Darius et Gwen sont peut-être déjà morts, lâcha

soudain Anneas.

— S'ils étaient morts, nous le serions déjà aussi, Anneas ! répliquai-je spontanément. Ne t'imagines pas que les Guerriers de l'ombre vont nous envoyer une missive pour nous prévenir de leur arrivée.

— Mais es-tu seulement certaine qu'ils vont vouloir vous retrouver, Grigore et toi ? Vous êtes ici depuis trois jours et toujours pas l'ombre d'un guerrier *strigoï* !

— Ils nous chercheront pour nous punir. C'est plus que probable.

Cependant, l'affirmer revenait à admettre que Darius et Gwen étaient morts, ce à quoi je refusais de penser. Je me rebellais de toutes mes forces contre cette idée, mais paradoxalement, mon instinct me hurlait qu'on n'échapperait pas aux créatures de la nuit.

— Donc, en attendant, que va-t-il se passer ? répéta Étienne d'un ton égal.

— Jeremiah est parti hier soir pour interroger Dageus Slater avec Dan, John et Keith Forbes. Si demain ils apportent la preuve à Leith qu'il a été manipulé, nous quitterons cet endroit plus vite que prévu.

— Ce qui ne règle pas le problème des Guerriers de l'ombre, nota Étienne.

— En effet, confirmai-je. Un pas à la fois.

Anneas stoppa net, excédé.

— Hannah. Les choses n'arriveront pas forcément dans l'ordre qui nous arrange. Croire le contraire serait

une bêtise dangereuse. Tu refuses d'imaginer qu'il a pu arriver quelque chose à tes amis Anges Noirs, mais la vérité, c'est que les créatures *strigoii* peuvent décider d'attaquer n'importe quand. Ce soir, demain... Pendant cette stupide fête de la Nativité. On ne sait pas ce qui peut leur passer par la tête !

Je haussai un sourcil.

— Quelle fête ?

— Tout le monde en parle ! s'exclama Georgia. Tous les 3 février, les membres de la Communauté du Sutherland se rassemblent pour célébrer *an-diugh breith*, le jour de la naissance de Tyros, le père des loups. Et c'est dans deux jours.

Je clignai des paupières.

— Le 3 février ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Parce que nous ne la fêtons pas, expliqua Anneas. Personne ne connaît la date de naissance exacte de Tyros, ni même s'il a vraiment existé. Par chez nous, on s'en moque.

— Mais ici, on dirait que c'est un événement important, releva Georgia. Il y aura un grand banquet, les gens danseront, chanteront et se mettront sur leur trente et un.

— Où est-ce que ça va se dérouler ? demandai-je d'une voix morne. Dans la Cathédrale ?

Al s'y était battu, et il y était mort. L'endroit n'en devenait, certes, pas consacré pour autant, mais ils ne

pouvaient tout de même pas balayer ce qui s'était passé et fouler de leurs pieds, l'air de rien, le sang qui tachait encore le sol et la pierre ?

Soulagée, je vis Georgia secouer la tête.

— D'après ce que j'ai compris, ils feront un grand feu à l'extérieur, grilleront du gibier, et boiront jusqu'à plus soif. À condition qu'il fasse beau...

Et comme pour prouver ses dires, nous entendîmes presque aussitôt des rires rauques s'élever en amont, puis un groupe d'une vingtaine de chasseurs hommidés et galbros apparurent de derrière un amoncellement de roches brillantes de givre, à une bonne cinquantaine de mètres de nous. Au moins dix d'entre eux portaient chacun sur leur dos un gigantesque cerf aux bois immenses. Presque aussi grande et grasse qu'un poney, une seule de ces bêtes pourrait nourrir une trentaine de personnes. Certains hommes empoignaient des lièvres par les oreilles, tandis que d'autres transportaient des bouquets de saumons sauvages qui pendouillaient au bout de longs bâtons.

— Ils sont motivés, les gars ! se moqua Étienne. Les tourbières sont quasi sans vie. Ils ont dû parcourir des kilomètres pour trouver toute cette bouffe !

Puis il se tut, ils avançaient vers nous. Un Hispo fendit la troupe et je reconnus le guerrier qui nous avait aidées, Christy et moi, la nuit où elle avait récolté des racines d'ulex. Il avait tressé ses longs cheveux bruns derrière le

dos et avait troqué ses vêtements de combattant contre une tenue traditionnelle de chasse : un carquois et un arc logés sur l'épaule, une ample tunique noire et épaisse serrée par une ceinture d'arme, une veste sans manches à fourrure, un pantalon large et de courtes bottes en peau retournée. J'admirais son allure brute, lorsque je m'aperçus qu'il marchait droit sur moi. Quand il arriva à ma hauteur, il s'arrêta et laissa ses compagnons continuer. Il était si grand que je dus lever le menton pour le regarder dans les yeux.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, dit-il d'une voix tranquille.

Nous nous comprîmes. J'acquiesçai d'un hochement de tête. Et brusquement, il me tendit la main.

— Craig.

C'était inattendu. À part Murdoch et la jeune Freya, aucun membre de la Communauté du Sutherland ne s'était abaissé à me saluer. Déconcertée, je refermai mes doigts sur les siens.

— Hannah.

— Tout le monde sait qui vous êtes. Votre présence n'est pas passée inaperçue. Ici, ils n'avaient encore jamais rencontré de *faol-creutair* de toute leur vie.

J'arquai un sourcil.

— Mais vous, oui ?

— Je suis né à New York. On voit toutes sortes de gens, là-bas.

— New York ? s'étonna Anneas. Comment un gars de New York peut-il finir dans ce trou ?

Le guerrier le considéra avec une intensité désarmante.

— Quand la foi est plus grande que l'intérêt personnel.

— Vous n'avez pas d'accent, murmurai-je pour rompre le malaise qui s'était soudain installé.

Ses lèvres s'étirèrent très légèrement en coin.

— Si. Celui de mon père.

— Hé ! Craig ! hurla une voix masculine derrière lui. Tu compteras fleurette plus tard ! On a du pain sur la planche !

— Jenny ne va pas apprécier ! s'esclaffa un autre. Tu vas te faire botter l'arrière-train !

J'écarquillai les yeux de surprise.

Gêné, le guerrier se passa une main dans les cheveux.

— Veuillez les excuser.

Je lui souris mécaniquement.

— Ce n'est rien.

— Toutes mes condoléances à votre famille. Je suis désolé que le Lupus ne s'en soit pas sorti, dit-il soudain. Il était brave.

Je détournai les yeux, incapable de cacher ma tristesse.

— Il était bien davantage, murmurai-je d'une voix à peine audible. Il va beaucoup nous manquer.

Le guerrier hocha la tête, salua mes amis et rejoignit les siens.

— Qui est-ce ? m'interrogea Georgia.

— L'un des rares soutiens que nous ayons ici. C'est en quelque sorte grâce à lui qu'Alastair a vaincu Calum.

Alors, je commençai à leur expliquer ce que Christy avait fait pour aider Al. Ma voix se brisa avant que je ne finisse de leur raconter. Nous avions échoué. Al était mort, et Bonnie se retrouvait privée de la moitié de son cœur. Éternellement.

Touchée, Georgia me serra contre elle.

— Nous aurions tous voulu que ça se passe autrement. Je suis tellement désolée...

— Nous le sommes tous, renchérit Anneas avec douceur.

Je ravalai mes larmes et relevai la tête.

C'était ainsi. Désormais, il ne nous restait qu'à prier l'Esprit pour que la mort arrête là son œuvre macabre. Minah, Julia, Simon, Al... Ça commençait à faire beaucoup. Hélas, il suffirait que les Guerriers de l'ombre nous trouvent ici pour que nos prières restent vaines. Certes, si nous étions avertis à temps, tous ne mourraient pas, mais les pertes seraient considérables. Peut-être aussi parmi les miens. Un goût amer me tapissa la langue. La peur gonflait si puissamment en moi que je ne parvenais pas à imaginer une autre issue.

Qui était Shona ? Si elle avait eu un rôle à jouer – ce dont je ne doutais pas –, quel avantage tirait-elle de cette situation ? Dageus Slater l'avait-il payée pour manipuler Leith comme un pantin ? Et si Jeremiah échouait ? S'il

n'arrivait pas à temps pour nous permettre de partir vite et épargner tous ces gens ? Et si Christy ne découvrait jamais qui avait jeté un sort à Leith, et pourquoi ? Toute mon âme espérait que Jeremiah revienne avec des réponses. De toutes mes forces.

— Quoi encore ? s'écria Étienne lorsque la corne de brune retentit à plusieurs reprises.

Nous sursautâmes. Son bruit ne présageait jamais rien de bon, et cette fois, il sonnait comme un glas. Nous décidâmes de faire demi-tour pour comprendre de quoi il retournait, et atteignîmes les Entrailles en quelques minutes. À la différence de l'annonce du jugement de Bonnie, personne ne se précipitait à l'intérieur. Les chasseurs que nous avions croisés discutaient paisiblement devant la faille menant à la grotte, et les femmes brodaient à l'emplacement habituel, profitant des derniers rayons de soleil. Rien ne semblait perturber leurs activités. Intriguée, je m'approchai d'une Hommidé aux cheveux blancs se balançant librement dans son dos, et lui demandai ce que signifiait cette alerte. Elle leva les yeux et les écarquilla, surprise que je m'adresse à elle. Elle ne se décida à me répondre qu'après de longues secondes passées à m'observer.

— Sept jours de deuil et d'isolement. C'est ce que ça veut dire.

— Pour qui ? l'interrogea Georgia. La communauté tout entière ?

La vieille dame secoua la tête.

— Pour la veuve du Lupus.

— C'est ce qu'on lui impose ? m'indignai-je.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Elle n'est pas de ma famille.

Puis elle retourna à ses aiguilles avec la volonté de ne plus nous prêter la moindre attention.

— Je vais aller voir Murdoch, annonçai-je tandis que nous nous éloignons.

Georgia hocha la tête.

— Veux-tu que nous t'accompagnions ?

Déterminée, je lui fis signe que non.

— Très bien. Nous regagnons nos quartiers. Tiens-nous au courant.

J'acquiesçai et m'engouffrai dans la grotte. Je suivis les couloirs, traversai l'Agora noire de monde et atteignis la salle du trône où demeurait habituellement le Loup Suprême. Il y était assis, entouré de Rory et des quatre membres du Conseil. Murdoch semblait usé. Alors que je l'avais trouvé si solide, fier et alerte, il me paraissait avoir pris dix ans d'un coup.

— Hannah, m'accueillit-il d'une voix morne. J'allais vous faire appeler.

— Je suis au courant pour Bonnie, commençai-je avec hargne. Est-ce vous qui l'avez obligée à s'isoler ?

Murdoch sembla profondément choqué.

— Non, *faol-ur*. Ma nièce a choisi de respecter nos traditions. Elle en a fait la demande elle-même.

— Pourquoi ? aboyai-je. Vos traditions lui ont tout pris ! Pourquoi les honorerait-elle ?

À bout, j'enflais d'agressivité et de colère, mais Murdoch posa sur moi un regard bienveillant.

— Parce qu'elle est des nôtres, Hannah, qu'elle est ici chez elle et qu'elle a besoin de se retrouver seule avec son chagrin.

Devant la patience et la sincérité qu'il avait employées, je n'eus d'autre choix que de m'adoucir.

— Puis-je la voir avant qu'elle ne se retire ?

Il cligna des paupières.

— Justement. Elle t'attend.

Bonnie était installée non loin des appartements de son oncle, au fond d'un long couloir que seul Murdoch avait l'habitude d'emprunter. La pièce qu'elle occupait était vaste, spartiate et sombre, à peine éclairée par une torche et un chandelier dans une encoignure. Une pailleasse, une table, une chaise, un tapis en peau, une malle supportant un broc d'eau, une carafe et une tasse en étain. C'était tout ce que sa chambre contenait.

Bonnie me tournait le dos. Face au mur du fond, elle contemplait les flammes tranquilles des bougies. Elle ne portait pas de noir, comme l'auraient fait la plupart des

gens, mais une large robe blanche et une épaisse étole qu'elle avait disposée sur sa tête.

— Entre, Hannah, m'invita-t-elle sans se retourner.

Je pénétrai à pas de velours dans ce qui me faisait plus penser à un tombeau qu'à une chambre, et attendis. Bonnie pivota lentement et me fit finalement face.

En voyant son visage, j'eus l'impression de recevoir un coup de poing en pleine figure. Aucune émotion ne s'y reflétait. Ni peine, ni colère, ni lassitude. Rien de tout ça. Comme si Bonnie s'était totalement déconnectée de la réalité, que ce qui venait de se passer n'avait pas la moindre emprise sur elle. Il était pourtant indéniable que c'était tout le contraire. Bonnie souffrait. Mais elle souffrait dignement, en silence.

— Je t'attendais, dit-elle d'une voix maîtrisée. Assieds-toi.

Du plat de la main, elle désigna sa paillasse. Sans bruit, je m'y installai et patientai. Elle se servit de l'eau, but tranquillement à sa tasse et prit place près de moi. J'avais la gorge nouée, les intestins en compote et n'osai proférer un son de peur de ne pas trouver les mots justes.

Bonnie retira son foulard et j'étouffai un cri de stupeur. Elle n'avait plus un cheveu sur le crâne, elle s'était entièrement rasée. Ainsi, ses grands yeux verts lui mangeaient le visage, on ne voyait que ça.

— Ils repousseront, dit-elle simplement.

— Mais...

Elle posa une main fraîche sur ma joue pour la caresser doucement.

— J'ai perdu la personne qui m'était la plus chère, que sont des cheveux en comparaison ?

Je ne sus quoi dire. Je n'essayai même pas de comprendre pourquoi elle l'avait fait. Ce n'était pas important.

— La moitié de mon cœur vient de m'être arraché, Hannah. Ne laisse pas le tien être aussi malmené. Récupère l'homme que tu aimes. Bats-toi. Le temps sur cette Terre nous est compté. Chaque minute écoulée est perdue, ce que tu aurais pu choisir de faire pour la combler et que tu n'as pas réalisé, également.

— Il ne veut pas de moi, Bonnie.

— En es-tu vraiment sûre ?

Je ne répondis rien.

— Regarde au fond de toi. Qu'y vois-tu ?

— La peur, l'incertitude, avouai-je en me faisant violence pour ne pas pleurer.

Bonnie sourit doucement et enferma mes mains dans les siennes avant de les poser sur ses genoux.

— Cette nuit était la première que je passais seule depuis vingt-cinq ans. Seule avec moi-même, mes doutes et mes espoirs déçus. Il y a tant de choses que j'aurais voulu dire à Al avant qu'il rejoigne ses ancêtres. J'aurais aimé lui offrir un cœur en paix, qu'il sache que je lui pardonne ses erreurs et ses maladresses passées, que je

suis contrite pour les miennes, que je ne regrette rien et qu'il ne subsiste que le meilleur de nous.

Ses yeux brillèrent, alors que les miens étaient au bord des larmes.

— Je donnerais n'importe quoi pour gagner quelques heures, souffla-t-elle. Juste un peu plus de temps... Mais toi, tu en as, Hannah. Ne le laisse pas t'échapper, te surprendre, te voler une moitié de toi. Tout est possible, rien n'est encore perdu. Leith est l'enfant que je n'ai jamais eu. Je connais son cœur. C'est un être bon et sensible. Il ne se souvient de rien, c'est vrai, mais il retombera amoureux de toi, sois-en certaine. L'Esprit est plus fort que tout. Plus fort que nous. Plus fort que vous.

Mes doigts enserrèrent les siens. Ses mots étaient un baume bienfaiteur. Exactement ce que j'avais besoin d'entendre. Bonnie avait raison, je devais me battre. Leith et moi avions encore toutes les chances de nous retrouver, car nous étions toujours en vie. Leith était poussé vers moi par une force invisible qui le dépassait, mais moi, je la sentais bel et bien. Elle nous enveloppait de sa douce certitude. Les regards que Leith posait sur moi étaient intenses et profonds, son inquiétude à mon égard presque irrépressible. Il n'y pouvait rien. Toutes les Shona du monde n'y pourraient rien : oui, tôt ou tard, il me reviendrait.

— Murdoch m'a expliqué que Jeremiah était parti. C'est mieux ainsi, il va finir par devenir fou s'il reste là

sans rien faire.

— Je suis tellement désolée, Bonnie, éclatai-je soudain en sanglots. Je me sens si responsable.

— Non, non ! me contredit-elle en me serrant contre sa poitrine pour me caresser les cheveux. Non, mon petit... Tu n'y es pour rien. C'est la cupidité de l'Homme qui est en cause.

— Al ne méritait pas de mourir...

J'entendis au souffle de Bonnie qu'elle se retenait de pleurer. Elle me tapota le dos, se redressa et prit mes joues entre ses mains.

— Tu es un diamant de la plus belle eau, Hannah, ne l'oublie jamais. Notre vie est devenue plus douce lorsque nous t'avons rencontrée, parce que tu as réconcilié deux frères qui se déchiraient depuis des années. Al aurait donné dix ans de la sienne pour être à nouveau proche de Jeremiah, et tu l'as fait. Tu les as réunis. Il t'appréciait énormément. Tu n'imagines pas à quel point il t'était reconnaissant d'avoir provoqué leurs retrouvailles.

— Je voudrais tellement qu'il soit encore là...

— Moi aussi, Hannah, moi aussi... Il m'a sauvé la vie, mais il a également ouvert la Communauté du Sutherland sur une ère nouvelle. Il a fait prendre conscience à mon peuple que nous n'étions pas si différents les uns des autres, que nous étions capables de défendre jusqu'à la mort ce qu'on aime et ce à quoi on croit. Al s'est montré digne, il n'est pas mort pour rien.

— Non, sanglotai-je à mi-voix, il n'est pas mort pour rien...

Je quittai Bonnie le cœur lourd, et retrouvai Christy dans la salle commune où nous nous restaurâmes de manière frugale et discutâmes longtemps. Nous étions seules, et parce que nous n'avions pas vraiment eu l'occasion de nous laver correctement depuis notre arrivée, je lui proposai d'aller nous baigner. Je me souvenais que Freya m'avait parlé d'une source d'eau tiède au cœur même des Entrailles, et à deux pas de nos quartiers. Son accès était tantôt réservé aux hommes, tantôt aux femmes, mais il était déjà tard, et je doutais que nous puissions tomber sur qui que ce soit, c'est pourquoi Christy n'hésita pas à dire oui.

Nous rassemblâmes quelques affaires avant de pénétrer dans une cavité effectivement vide et creusée par une vaste résurgence d'eau claire dont la température plus élevée qu'à l'extérieur créait des volutes de vapeur. Il n'y avait pas âme qui vive, pas même un linge oublié, un savon ou la plus petite épingle à cheveux. Seules les sempiternelles torches murales ne faisaient pas défaut et pour une fois, éclairaient joliment l'endroit, le rendant plus accueillant que des bains turcs. Nous retirâmes nos vêtements et entrâmes avec délectation dans ce bassin que je trouvais personnellement plus frais que tiède, mais

ô combien providentiel. Mes muscles, bandés à l'extrême, se détendirent presque aussitôt. Je soupirai de bien-être et fermai les yeux un instant. Christy se pencha sur sa sacoche de médecin pour fouiller à l'intérieur. Je haussai un sourcil en la regardant faire.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Le paradis dans un flacon ! s'exclama-t-elle en agitant une toute petite bouteille de shampoing.

Malgré moi, je ne pus m'empêcher de glousser.

— Vous êtes une véritable Mary Poppins !

— Et tu n'as encore rien vu !

Et elle révéla plusieurs échantillons de gel douche et de parfum.

— Soit, grommela-t-elle, c'est pour homme, mais ça fera quand même bien l'affaire. Je ne m'imaginai pas me laver avec leur espèce d'huile savonneuse nauséabonde. Mais attends...

Elle s'étira un peu plus, enfonçant complètement la main dans son sac.

— Tadam ! La cerise sur le gâteau !

Elle brandit un rasoir jetable rose, un large sourire aux lèvres.

— Ma mère ne sortait jamais sans sa pince à épiler. Moi, j'ai toujours ça sur moi !

Nous nous lançâmes sur les cosmétiques et nous offrîmes un pur moment de détente. Je pus me laver les cheveux à deux reprises, ne pensant d'ailleurs pas y avoir

déjà trouvé autant de plaisir, je me rasai les jambes pour la première fois de ma vie. Je me tartinai de gel douche « bois de cèdre et minéraux », me massai les orteils avec un reste de « café et baie d'açaï » et finis par me sentir propre comme un sou neuf. Christy et moi observâmes les flacons vides en grimaçant, songeant que nous ne profiterions plus de ce luxe avant longtemps. Nous nous rhabillâmes en vitesse et quittâmes les bains au bout de deux bonnes heures au moins.

Le corps revigoré, j'eus l'impression d'être presque aussi légère qu'une plume et plus déterminée que je ne l'avais été depuis près de deux semaines.

— J'aimerais parler à Leith, annonçai-je à Christy sur le chemin du retour.

Tout en marchant, la sorcière me jeta un œil de côté sans rien dire.

— Je l'ai brutalement rejeté hier.

— Pourquoi ?

— J'ai été idiot. Il tentait une approche.

Elle arqua un sourcil.

— De quel ordre ?

— Du genre de quelqu'un qui a envie de prendre soin de moi et qui se demande pourquoi, mais qui ne résiste pas particulièrement. Je l'ai renvoyé tout droit dans les bras de Shona. Et Grigore est intervenu.

— Ah. Le bel Ange Noir, déterminait-elle l'air de rien. Tu lui plais beaucoup.

Je hochai la tête.

— Qu'aimerais-tu lui dire ?

— Je ne sais pas... Sûrement que... je suis désolée.

— Et qu'est-ce qui te retient ?

Je soupirai de lassitude.

— Cet endroit est un véritable labyrinthe. Il peut être n'importe où.

Christy rit doucement du nez.

— Ton flair te ferait-il défaut, Hannah la louve ?

Elle se moquait gentiment, mais elle avait parfaitement raison. Depuis que j'étais ici, mon odorat était complètement perdu. Je n'avais jamais été entourée d'autant de garous à la fois, et j'arrivais à ne plus rien sentir du tout.

— Par chance, ajouta-t-elle l'air de rien, je sais où se trouvent ses quartiers.

Nous nous arrê tâmes devant le couloir rocheux qui menait à nos appartements, Christy leva les yeux pour scruter mon regard interrogateur.

— Comment ?

— Comment, ce n'est pas important, jeune fille. Ce qui l'est, c'est que je sais.

— Il n'est probablement pas seul, lui fis-je remarquer. Il doit partager son logement avec Shona.

Christy sourit en coin et secoua la tête.

— Non. Ils n'en ont pas le droit.

J'ouvris la bouche pour demander pourquoi, Christy

répondit avant que je ne le fasse.

— Murdoch ne leur en a pas donné l'autorisation.

J'écarquillai de grands yeux.

— Sous quel prétexte ? Pas que ça me déplaît, loin de là, mais...

— Ils ne sont pas mariés. Que veux-tu, cette société est très à cheval sur les principes. Enfin... officiellement, car officieusement, tout le monde s'en moque.

— Il a fait ça pour moi ?

— En attendant d'éclaircir cette affaire, oui. Alors, que décides-tu ?

Christy clignait des paupières. Je n'étais finalement plus très sûre. Puis me revint à l'esprit toute ma conversation avec Bonnie. Se battre. Ne pas laisser échapper le temps. User de chaque minute pour retourner la situation.

— Conduisez-moi.

J'eus la surprise de voir que les quartiers où se trouvait Leith n'étaient pas aussi éloignés que je le pensais des nôtres. Ils se situaient à proximité de l'endroit où je l'avais découvert en arrivant ici, tout proche des commerces et du centre vivant des Entrailles. Pour y accéder, il suffisait de traverser l'Agora d'est en ouest, et de longer les arcades contiguës aménagées pour les potiers, les tanneurs, les bottiers et deux auberges. Je ne

m'étais encore jamais rendue de ce côté-là du Cœur et restai bouche bée d'admiration. Chaque voûte était supportée par deux immenses colonnes taillées à même la roche et finement ciselées d'entrelacs celtiques. Le sol avait été paré de larges dalles de calcaire, et les plafonds semblaient intouchables tant ils étaient hauts. C'était sans aucun doute l'endroit le plus majestueux et le plus impressionnant de cette cité souterraine.

Nous longeâmes les arcades encore foisonnantes de monde et aboutîmes dans un espace résidentiel fréquenté. C'est en passant dans un vaste couloir troué de part et d'autre de profondes niches occupées par des familles que je me rendis compte combien Christy, Jeremiah et moi étions hébergés dans un lieu privilégié, à l'écart des regards indiscrets et du bruit. Ici, les gens vivaient presque les uns sur les autres, et dans une cacophonie assourdissante. Les enfants criaient, les conversations se superposaient, la vaisselle s'entrechoquait... Nous étions loin du calme régnant dans la partie occidentale de la cité dans laquelle Murdoch et les Anciens étaient logés.

Nous avançâmes jusqu'au bout, à l'embranchement d'un goulot perpendiculaire.

— C'est par là, m'indiqua Christy en désignant le couloir.

Il était largement plus étriqué que celui où nous nous trouvions, cependant, il était éclairé de nombreuses torches et lanternes permettant de discerner sans mal les

ouvertures, tout juste fermées par des rideaux donnant sur chaque héberge.

— Dernière niche au fond à gauche, précisa Christy. Veux-tu que j'attende ici ?

Je secouai vigoureusement la tête. Christy éternua si violemment que plusieurs garous se retournèrent sur elle. Elle renifla et eut un sourire crispé.

— Je te remercie, car si je commence à m'habituer à toi, ce n'est pas le cas pour le reste de ces charmants bipèdes à poils courts. Allez, respire un bon coup, tout se passera bien.

Je me retins de lui exprimer le fond de ma pensée, lui remis mes affaires de bain, et avançai lentement sous les regards scrutateurs de la dizaine de femmes, d'hommes et d'enfants déambulant dans le couloir. Je m'arrêtai à moins de deux mètres de l'appartement de Leith, et sentis son odeur et les relents de celle de Shona. Elle n'avait peut-être pas la permission de vivre avec lui, mais hélas, elle n'était pas interdite de visite. Peu m'importait. Qu'elle soit là ou pas, j'étais déterminée à voir et à parler à Leith. Je pris une profonde inspiration, me composai une expression avenante et poussai doucement le rideau.

Mon sourire se figea.

Shona se tenait sur la table principale, assise à califourchon sur Leith, la tête rejetée en arrière, la poitrine dévoilée jusqu'à la taille et les jupes retroussées en haut des cuisses.

Immobile et incapable de proférer un son, je regardais ses longs cheveux noirs se balancer dans son dos pendant qu'elle bougeait le bassin pour l'exciter. L'homme que j'aimais était sur le point de faire l'amour à une femme. Et ce n'était pas moi. Mon cœur et ma détermination se déchirèrent en même temps. Mes espoirs et les belles paroles de Bonnie aussi.

Lorsque Leith me remarqua et qu'il jura, je pris mes jambes à mon cou et m'enfuis.

Chapitre 13

— Hannah ! hurla Leith derrière moi.

Je décampais comme si j'avais le diable aux trousses. Je courais aussi vite que me le permettait l'exiguïté des couloirs. L'instinct de possession presque animal qui grondait en moi menaçait d'exploser d'une seconde à l'autre. J'allais tout casser. Rien ne me semblait plus important que de fuir et oublier ce que je venais de voir. Si je restais, si j'affrontais le regard calculateur de Shona, si elle déliait sa langue empoisonnée devant moi, je la tuerais sans l'ombre d'un regret.

— Bon sang ! jura Leith. Hannah ! Reviens !

Je fonçais droit devant, me moquant de ses injonctions et des gens que je bousculais violemment sur mon passage. Je sortis des goulots étriqués et, redoublant de vitesse, je me précipitai le long des arcades en slalomant entre les habitants. *Fuir. Fuir. Fuir...*

— Hé ! tonna un Hommidé lorsque je lui fis perdre l'équilibre et qu'il s'étala de tout son long sur le sol.

Je tournai à peine la tête, sautai par-dessus un panier de tubercules posé à terre et continuai ma course, déterminée à m'isoler pour hurler ma souffrance et verser

toutes les larmes de mon corps.

— Arrête-toi ! brailla de nouveau Leith.

Rapide comme l'éclair, il me rattrapa en quelques foulées et agrippa mon poignet pour me forcer à stopper. Je manquai de trébucher, me redressai de justesse et retirai brusquement les doigts qu'il avait refermés sur moi, comme brûlée au fer chaud.

— Lâche-moi !

Pris au dépourvu, il obtempéra et me retint une seconde fois, alors que je tentais encore de filer.

— Ça suffit ! gronda-t-il.

Il m'empoigna fermement par les épaules, et me secoua violemment avant de m'immobiliser une bonne fois pour toutes.

— Tiens-toi tranquille. Tout le monde a les yeux fixés sur toi et tu n'es pas plus en sécurité maintenant qu'il y a deux jours !

Je portai le dos de ma main sur ma bouche. J'étais anéantie, mais plutôt mourir que pleurer devant lui. Je ravalai mes larmes et soutins son regard flamboyant et noir de colère. Ses iris verts s'étaient pigmentés de doré, de noir, et les muscles de son visage étaient tendus à l'extrême. Il avait les cheveux en bataille et sa tunique était entièrement délacée. Mon cœur se comprima. Elle l'avait touché. Elle l'avait touché partout, s'était frottée contre lui, l'avait déjà pris en elle... J'avais envie de vomir. De vomir et de mourir.

— Je me doute de ce que tu ressens et je suis désolé, mais je ne suis pas lui, Hannah. Je ne suis pas lui, tu comprends ?

Je me mordis les lèvres, assommée par la réalité de ses propos. Mon cœur hurlait de révolte. Il m'avait trahie. Menti. Trompée. La douleur qui m'étreignait était si forte que je manquais de défaillir. Elle me broyait les entrailles et la poitrine, piétinait tous mes espoirs. Mais il ne se souvenait pas de nous ni de ce que nous avions partagé, d'aucune promesse que nous nous étions faite, d'aucun engagement. J'étais devenue une étrangère. Je n'avais pas le droit de l'accuser. La souffrance me prenait de front, impitoyable et cruelle. Ce à quoi je venais d'assister était pire que ce que j'avais vu jusque-là, pire que ce que je pouvais supporter. Non. Leith était incapable de se douter de ce que je ressentais. Il n'avait même aucune idée de combien il me faisait mal.

— Non, tu n'es pas lui, murmurai-je.

L'homme que je connaissais était mort. Il ne ressemblait en rien à celui qui se tenait devant moi. Froid. Distant. Si amoureux d'une autre. Je m'étais trompée sur toute la ligne. Je ne le retrouverais jamais.

— Je dois partir, prétendis-je, d'une voix fébrile.

— Pourquoi es-tu venue ? Que voulais-tu me dire ?

Je fermai les paupières un instant et gonflai les narines.

— Rien. J'ai fait une erreur.

Il fronça les sourcils.

— Quelle erreur ?

La colère de l'Hommidé que j'avais bousculé m'épargna la peine de répondre. Il était furieux et marchait droit sur nous.

— Peu importe ! cinglai-je avant de tourner les talons. Tu étais bien parti, ne laisse pas la sève redescendre, ce serait dommage. Dépêche-toi de rejoindre Shona !

Stoïque, il n'essaya plus de me retenir. Je m'éloignai sans tarder et me fondis dans la foule, ne sachant pas trop où aller, quelle direction prendre pour me cacher de la honte qui me submergeait. La douleur m'oppressait, me comprimait les poumons au point de me faire regretter d'être encore capable de respirer, alors que j'aurais pu mourir des dizaines de fois déjà. Qu'avais-je imaginé ? Contre quoi avais-je cru pouvoir me battre ? Les certitudes d'un homme dont le cerveau avait été entièrement retourné, détraqué, lavé de tout ce qui était sa véritable vie ? Son estime pour moi ne dépassait pas celle d'un type pour une simple connaissance. Qu'aurait-il été en mesure de comprendre de mon charabia, de mes espoirs et de mes illusions ? Comment aurait-il seulement pu être touché par ce que je voulais lui dire, par ma détermination et la foi que j'avais en nous ? Shona était belle, parfaite à ses yeux. Qu'ajouter de plus ? Leith possédait déjà tout ce que son cœur désirait. Il croyait en Shona, il croyait en eux. Moi, je n'étais qu'un insecte

nuisible, collant et envahissant.

Blessée, écœurée et toujours plus anéantie, je laissai mes larmes couler sur mes joues sans pouvoir les retenir. Tête baissée, je m'appuyai un instant contre la roche et tentai de reprendre ma respiration, de me calmer.

— Hannah ?

Je levai les yeux et vis le visage déconfit de Christy.

— Que s'est-il passé ?

Incapable de lui répondre, et maudissant la Terre entière d'être aussi malheureuse, je la repoussai brutalement et courus dans la direction opposée. Mes pas me conduisirent vers l'escalier interminable menant dans les sous-sols de la cité. Je descendis les marches une à une, lentement, et avançai à l'aveuglette dans les brèches rocheuses. Je m'enfonçai toujours plus loin dans les profondeurs des Entrailles, résolue à tourner définitivement le dos à mon passé si j'en avais la force. Il fallait que ça cesse ! Je ne voulais plus souffrir. Je voulais qu'on m'empêche d'avoir mal. Alors, comme animés d'une vie propre, mes pieds et l'Esprit me guidèrent là où je trouverais de l'apaisement.

Après l'avoir tant rejeté, j'avais un besoin irrépressible de lui, instinctif et primaire. Grigore. Il était mon seul recours, ma seule échappatoire, l'unique personne avec qui je voulais être maintenant. Au fur et à mesure que j'avançais, mon cœur battait plus fort. Mes veines pulsaient dans mes tempes, derrière mes oreilles, mon

cou et mes poignets. La bête en moi laissait place à quelque chose d'indomptable, de plus ancien, d'immuable. L'Ange Noir que j'avais été refaisait surface dans ma mémoire, plus fort que ma volonté, que mes sens, plus fort que ma raison. Le besoin d'un alter ego crépitait dans mon ventre et sous ma peau, rayonnant autour de moi comme un halo. Je prenais feu, mes artères bouillonnaient, chaque cellule de mon corps me tirillait. J'avais mal. J'étais nerveuse. J'avais peur. Mais mon sang appelait le sien, et rien n'était plus important que de les unir.

Au bout du couloir, la lourde porte en bois s'ouvrit brusquement, et la silhouette de Grigore se dessina plusieurs mètres devant moi. Je m'immobilisai en voyant ses épaules se soulever au même rythme que les miennes. Nos respirations s'affolaient, nos poumons s'enflammaient. Ma gorge s'asséchait au point de devenir douloureuse. Nous nous observâmes silencieusement. Pendant un long moment. Il me sembla une éternité. Je n'entendais rien d'autre que les battements de mon cœur et le souffle irrégulier de Grigore. J'étais tétanisée, effarée et subjuguée par l'intensité des émotions qui me submergeaient.

— Hannah...

Grigore fit un pas dans ma direction et s'arrêta de nouveau.

— Ton sang...

— Il me brûle, murmurai-je.

Calmement, il me tendit la main.

— Viens...

Je ne bougeai pas. Mes pieds semblaient scellés dans la pierre, mes muscles alourdis et ma détermination vacillante. Je ne faisais pas un caprice, je n'étais pas sur le point d'assouvir une volonté mineure. Le pas que je m'apprêtais à franchir allait changer mon existence, exposer mon âme et la diviser en plusieurs morceaux. Que voulais-je vraiment ?

La réalité s'embrouillait. Leith, Grigore, leur âme, la mienne.

Qui étais-je vraiment ?

Mon cœur était écartelé, déchiré, martyrisé, supplicié...

Qui était ma moitié ?

Non. Je ne devais plus lutter, car même si la révolte grondait en moi depuis longtemps, j'étais tout à la fois, je l'avais toujours su, dès l'instant où ce lien s'était créé entre Grigore et moi. Au plus profond de mon être, je désirais l'amour de l'un et le sang de l'autre. Si puissamment... Par l'Esprit ! J'étais incapable de choisir. Ç'aurait été les trahir tous les deux.

— Hannah !

Je sursautai en entendant la voix de Leith loin derrière moi.

— Va-t'en, Lupus ! tonna Grigore.

Je fis volte-face. Pourquoi fallait-il qu'il me rejoigne ? Pourquoi n'était-il pas resté auprès d'elle ? Il ne me facilitait pas la tâche. J'étais sur le point d'exploser.

— Viens..., réitéra doucement Grigore. Viens à moi.

Leith finit par apparaître tout au bout de la galerie, son grand corps massif prêt à bondir au moindre mouvement hostile.

— Est-ce que tu as des ennuis ? chercha-t-il à savoir en marchant droit sur nous.

— Hannah, insista Grigore d'une voix gonflée de désespoir.

— Est-ce que tu as des ennuis ? répéta Leith avec force.

Le dos collé contre la roche, je les regardais à tour de rôle sans savoir quoi dire, quoi faire, quoi décider. Qu'est-ce que Leith attendait de moi ? Pourquoi venir me chercher si c'était pour mieux me rejeter ensuite ? Que ressentait-il ? De la culpabilité ? De l'intérêt ? De l'affection ? De la pitié ? Dès lors, la vision de Shona ondulant sur lui me revint de manière si distincte, si précise, que la douleur me transperça une fois de plus et mon cœur se serra violemment. Ça faisait si mal ! Tellement mal ! Comme je le détestais de me faire souffrir autant. L'instinct de défense prit le pas sur tout le reste. Je voulais qu'il souffre lui aussi. Et à défaut, je souhaitais de toutes mes forces éveiller en lui un sentiment de colère, de regret, et de dégoût. Qu'il soit à

ma place, qu'il devienne moi.

Alors, sans réfléchir aux conséquences de mes actes, j'avançai en direction de Grigore. Quand je ne fus plus qu'à quelques centimètres de lui, je tournai succinctement la tête vers Leith et articulai clairement :

— Laisse-nous.

Sans donner à Grigore l'occasion de réagir, j'empoignai le col de sa tunique, et le plaquai contre la paroi pour l'embrasser à pleine bouche. Stupéfait, il se raidit et n'amorça pas un geste. Ce fut très bref, je m'écartai presque aussitôt pour jeter un coup d'œil à Leith. Il semblait pétrifié, assommé, indiscutablement choqué. Et je l'étais aussi, horrifiée de m'être délibérément servi de Grigore. Leith demeura quelques secondes à m'observer, les mâchoires serrées, les yeux fixes et froids. Puis il fit volte-face et disparut dans la pénombre, sans même un regard en arrière. J'étais plus essoufflée que si j'avais couru un marathon, incertaine d'avoir vraiment fait ce que je venais de faire. Fébrile, je levai les paupières vers Grigore.

— Pardonne-moi...

Il haussa un sourcil, déconcerté.

— Pardonne-moi, Grigore, je n'aurais pas dû t'utiliser comme ça.

Lentement, il porta la main à ma joue pour me caresser doucement du revers.

— Tu ne m'as pas suffisamment utilisé pour t'excuser,

Hannah.

— Grigore...

— Je ne suis plus un enfant. Je sais apprécier une situation. Peser le pour et le contre. Il t'a blessée une fois de plus, n'est-ce pas ?

Je baissai les yeux.

— C'était de ma faute.

Il eut du mal à étouffer un rire cynique.

— De quelle bonté d'âme tu fais preuve !

— C'était de ma faute, répétais-je, je n'aurais pas dû...

Il posa un index sur mes lèvres.

— Chut. Je ne veux pas savoir, Hannah. Devant lui, même si tu as tort, tu as raison. Viens.

Il me prit par la main et me fit pénétrer dans les quartiers défensifs avant de refermer doucement la porte derrière lui.

— Allez, respire un grand coup.

Et il sourit.

L'atmosphère lourde et pesante s'en trouva presque instantanément déliée.

— Je te prie de m'excuser pour le désordre, continuait-il d'un ton léger, c'est toujours aussi sale et mal fréquenté ici, dit-il en avisant les tables poussiéreuses et les gardes galbros qui faisaient le guet en haut de l'escalier. J'ai été sage, tu penses que je devrais demander une promotion ? De prisonnier, je pourrais peut-être passer au grade de...

— Tu n'es pas prisonnier, Grigore, l'interrompis-je.
Il ricana.

— Je dors dans une cellule.

— Je peux en toucher un mot à Murdoch, je suis sûre qu'il te logera ailleurs.

Cette fois, il éclata carrément de rire.

— Ah oui, et où ça ? Entre les appartements d'un Crinos et d'un Hispo. Tu en as de bonnes, Hannah. Allez va, ne t'inquiète pas pour ce pauvre Grigore, il en a vu d'autres !

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi es-tu si sarcastique ?

— Je suis relégué ici comme un chien parce que je suis un Ange Noir ! C'est un comble quand on a conscience que moi, je n'ai même jamais marché sur quatre pattes. Sais-tu qu'il a fallu que je me gèle les fesses dans un loch et que je casse la glace pour me laver ? C'est pour le moins rustique et vivifiant.

— Il y a un lac souterrain, un peu plus en amont. Peut-être que tu pourrais...

Il arquait un sourcil.

— Tu te proposes pour me frotter le dos, gamine ?

— Je suis désolée...

— Tu n'arrêtes pas de t'excuser, dis-moi.

Je le fusillai du regard.

— Et toi, tu es agressif.

Il haussa les épaules d'un air nonchalant.

— Que veux-tu, c'est légitime. Ça fait des mois que j'espère te rouler une pelle et tu me donnes un baiser si bref que je n'ai même pas le temps de savoir si j'ai aimé ou pas. Je sais, je sais, ajouta-t-il en voyant ma mine médusée, je suis un incompris. Tu me le montres ce lac ?

Son regard s'était fait si espiègle que je ne pus m'empêcher de sourire.

— J'y ai repéré quelques renforcements dans la roche en y passant. C'est humide, mais propre. En attendant que je parle à Murdoch, tu pourras en profiter cette nuit. Les galeries ne seront pas fréquentées avant plusieurs heures et... tu sais te faire particulièrement discret.

Devant le compliment, ses lèvres s'étirèrent en coin.

— Moi, oui. Mon odeur, un peu moins.

Je grimaçai en songeant aux effluves désagréables de rance et de métal que percevait un garou lorsqu'il se trouvait à proximité d'un Ange Noir. J'y étais habituée depuis longtemps et ne les remarquais plus. J'avais été un vampire moi-même, ça aidait.

Nous réunîmes deux ou trois bricoles, comme un oreiller, une couverture, une peau de mouton, et nous rejoignîmes la résurgence d'eau au bout du couloir. Grigore siffla en voyant toutes les lanternes bleues éclairées, illuminant doucement la cavité.

— Tu ne m'avais pas dit que ce serait si romantique, me railla-t-il.

— C'est parce que je ne te savais pas aussi fleur bleue,

très cher !

Il s'en amusa, et chercha des yeux le meilleur endroit où passer la nuit.

— Là !

D'un bond, il se retrouva deux mètres plus haut et s'accrocha à la paroi. Il se glissa agilement dans une faille, regarda à l'intérieur et ressortit la tête avec un sourire satisfait.

— C'est assez profond, je doute qu'on vienne m'y déloger. Bon, c'est un peu rustique, mais si je me mets dedans, ça a tout de suite plus de classe. Je te fais visiter ?

Je souris et secouai le menton avant de lui lancer ses affaires qu'il attrapa d'un geste leste.

— Je vais regagner mes quartiers. Christy doit se demander ce que je fabrique. Jeremiah sera sûrement de retour demain matin. Je te tiens au courant.

Les yeux plissés et rivés sur moi, il ne répondit rien. Je tâchai de ne pas prêter attention à la manière dont il me fixait, et commençai à marcher en direction de la sortie.

Je n'entendis pas Grigore sauter, pas plus que je ne perçus ses pas lorsqu'il me rejoignit. Il posa la main sur mon épaule avant que je n'atteigne la galerie et me fit me retourner d'un coup sec.

— Nous n'avons pas fini de discuter.

Soudain plus apeurée qu'un petit animal, je détournai les yeux pour chercher à fuir.

— Ton sang appelait le mien, chuchota-t-il.

À ces mots, je sentis des picotements me parcourir les veines. Moi non plus, je n'avais pas oublié la brûlure. Grigore inclina la tête et approfondit l'intensité de son regard.

— Tu étais prête.

Je me tus, incertaine de la réplique à formuler.

— Oserais-tu prétendre le contraire, Hannah ?

J'en étais incapable, non.

— Quand t'es-tu nourri pour la dernière fois ? demandai-je, ne trouvant pas quoi dire d'autre.

Son regard n'avait pas quitté le fond de mes yeux quand il répondit d'un ton rauque.

— Trop longtemps.

Une expression fulgurante de convoitise passa sur sa figure, et je sus que c'était à moi qu'il aimerait s'abreuver. Je cessai de respirer. Alors, Grigore glissa une main derrière ma nuque et fit lever mon visage vers le sien. Ses iris avaient pris la couleur métal en fusion.

— Utilise-moi encore un peu, Hannah.

Je secouai frénétiquement la tête de droite à gauche et fermai les paupières.

— Non...

— Utilise-moi, gronda-t-il.

— Je ne t'embrasserai plus.

— Ce n'est pas ce que j'attends de toi. Regarde-moi.

— Non.

— Regarde-moi !

Cette fois, j'obéis. La pointe de ses canines dépassait de ses lèvres. Fascinée et effrayée à la fois, j'étais incapable de les quitter des yeux.

— Dis-moi ce que tu souhaites, exigea-t-il à voix basse.

J'étais en pleine confusion, ne sachant pas si je devais fuir ou accueillir l'inévitable. Je n'étais plus fichue de formuler le moindre mot ni de faire le moindre geste.

— Hannah...

Il fit un pas en avant, et m'accula contre la paroi.

— Eh bien, moi, je vais te dire ce que je veux, murmura-t-il à mon oreille. Je veux ta veine. La sentir palpiter sous ma langue, s'affoler. Je veux la lécher et m'y abreuver.

Désespérément, j'essayai de retrouver l'axe de raison qui me donnait la force de résister, mais il m'avait lâchement abandonnée à l'instant où ces mots avaient franchi ses lèvres. Moi aussi j'aspirais à lier son sang au mien. Oh oui ! J'avais besoin de m'unir à son âme de toutes mes forces. J'en avais besoin, parce que mon corps et mon cœur vibraient encore d'une colère et d'une souffrance que seul un alter ego pouvait apaiser. Ce baume ne me guérirait pas, il ne me ferait rien oublier de ce que j'avais perdu, mais il endormirait ma douleur le temps d'un instant. Cette promesse valait plus que n'importe quelle autre.

Je gémissais. La pression de ses doigts se referma autour

de ma nuque.

— Dis-le, chuchota-t-il.

Je détournai le regard.

— Dis-le !

Vaincue par ma propre soif de lui, je fermai les paupières, rejetai la tête en arrière et m'entendis prononcer ce que je n'aurais jamais cru dire un jour.

— Mords-moi...

Grigore émit un son proche du sifflement, tandis que mon corps tout entier se recouvrait de sueur. Ses doigts se crispèrent imperceptiblement contre mon cou, et ses lèvres fraîches et douces glissèrent paresseusement sur ma peau bouillonnante. Elles s'y promenèrent jusqu'à s'arrêter sur l'endroit le plus vulnérable, et sans même l'ombre d'une hésitation, il planta ses dents dans ma gorge. Le cri que la morsure m'arracha fut strident et court, faisant s'ouvrir tout grand mes yeux. Je gardai les yeux fixes, incapable de savoir si j'aimais ça ou non, et pendant qu'il buvait lentement, par petites aspirations, je ressentis le besoin impérieux de m'abreuver à mon tour, l'urgence de me noyer dans son sang. Je passai la langue sur mes lèvres et grognai en m'accrochant à ses épaules. Grigore fut secoué d'un long tremblement, il se redressa avec un soupir résigné et posa les yeux sur moi. Ils brillaient d'une lueur nouvelle, ils étaient colorés d'un bleu plus sombre, plus profond, les pupilles si étrécies qu'on ne les distinguait presque plus. Galvanisée par

l'éclat sauvage de son visage, j'entrouvris la bouche et laissai mes crocs s'allonger. Ils étaient immenses. Grigore leva la main pour me caresser la joue, mais mue par un instinct primitif, je m'emparai de son poignet et mordis à pleines dents dans la chair tendre de son avant-bras. Il rejeta la tête en arrière et rugit. De plaisir ? De douleur ? Je n'en savais rien. Son cri résonna autour de nous, rendant cet instant plus irréel encore. Mais bientôt, je n'entendis plus que les battements précipités de mon cœur. J'aspirai une première fois et accomplis la communion de nos âmes. La sensation étrange du sang se répandant à toute vitesse dans ma bouche et s'écoulant dans ma gorge me fit gémir, et je m'étouffai presque. Grigore m'écarta doucement, repoussa mes cheveux derrière mon épaule et me contempla, m'admira sans dire un mot. Je me perdis dans le gris de ses yeux et, l'espace d'un instant, totalement ivre de sang, je fus prise de vertige et mes genoux flanchèrent. Grigore me soutenait fermement. Il me souleva de terre, tandis que j'appuyais ma tête contre sa clavicule et fermai les paupières.

J'étais épuisée. Vidée. Remplie aussi.

Mais il était en moi. Et j'étais en lui.

Nous nous retrouvâmes nichés dans la faille, allongés sur la peau de bête et enveloppés d'une couverture, à peine éclairés par les lanternes extérieures. La joue calée contre la poitrine de Grigore, blottie au creux de ses bras rassurants, le souffle régulier et les membres détendus, je

ne bougeai plus.

Nous étions liés. Je flottais. Je glissais vers un univers inconnu, tranquille et serein. Tout me paraissait si différent. La tempête avait cessé, le calme était revenu, mon corps était repu, mon âme soulagée et l'Esprit apaisé. Pourtant, il régnait dans mon cœur un froid glacial qui me mettait à l'agonie.

J'avais trahi l'amour de ma vie.

Chapitre 14

J'attendais le retour de Jeremiah avec une fébrilité non dissimulée. Les informations qu'il ramènerait nous libéreraient de cet endroit. Je n'en pouvais plus d'être là. Je voulais rentrer chez moi, et l'absence de Darius et Gwen était en train de me rendre folle. L'inquiétude me rongait chaque jour un peu plus, et chaque nuit passée ici, sans nouvelles d'eux, me rapprochait de l'incertitude. Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Étaient-ils toujours en vie ?

Quelles que soient les réponses à ces questions, il était urgent que nous quittions cet endroit. À cause de notre présence ici, les trois cents garous abrités dans les Entrailles étaient en danger. Certes, ni Christy, ni moi, ni personne ne pouvait prétendre que les créatures *strigoii* viendraient vraiment – sans compter que cette théorie signifierait que Darius et Gwen étaient morts, et je ne pouvais me résoudre à l'envisager –, mais le risque encouru était suffisamment grand pour que nous ne tentions pas le diable. Nous devons partir au plus vite. L'Élite de la Terre des loups était composée de valeureux guerriers, mais serait-ce seulement suffisant ? Sans compter que Murdoch était si peu convaincu de

l'existence des Guerriers de l'ombre, que j'étais presque certaine qu'il ne prenait aucune disposition particulière pour protéger la cité. Non. La grande fête en l'honneur de la naissance de Tyros devait se dérouler le lendemain soir et, à ses yeux, et à ceux de la communauté tout entière, rien ne semblait plus important que sa préparation.

Dans le milieu de la matinée, je décidai d'aller à la rencontre du Loup Suprême pour lui exposer le cas de Grigore, lui parler une nouvelle fois de la menace *strigoï* et le convaincre de rester attentif, de se méfier de l'eau qui dort. Murdoch me reçut avec la simplicité qui le caractérisait et me fit asseoir à la grande table de la salle de communion. Je levai la tête, et contemplai le lustre aux cent quatre-vingts candélabres qui la surplombait.

— Je souhaiterais m'entretenir avec vous de plusieurs sujets, *Mor-fear-faol*, amorçai-je.

Il prit appui sur ses coudes et entrecroisa ses longs doigts.

— Je vous écoute, *faol-ur*.

— Nous n'avons toujours aucune nouvelle de la progression des Guerriers de l'ombre. Je voulais m'assurer que vous étiez sur vos gardes, et que vous serez prêts à vous défendre s'ils nous attaquent, commençai-je sans prendre de gants.

Il fronça les sourcils.

— « Si », c'est exactement le mot qu'il fallait utiliser, *faol-ur*, « si ».

Je secouai la tête.

— *Mor-fear-faol*... Murdoch. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se contentent de poursuivre celui qu'ils sont venus chercher, Darius. Mais nous avons déjà tué l'un d'entre eux, et d'après la Ligue des Sorcières des Sortilèges, ces créatures sont rares et peu nombreuses. Je doute que le grand *Strigoï* laisse notre crime impuni. Nous l'avons humilié. Si Jeremiah revient avec les renseignements que nous attendons, alors nous partirons avec Leith, et votre communauté n'aura plus rien à craindre. Si ce n'est pas le cas, que nous devons rester plus longtemps et que... et que mes amis sont morts, ces monstres nous rejoindront ici. Vous serez en danger.

Murdoch plissa les yeux et m'observa longuement.

— Ça fait décidément beaucoup de « si », *faol-ur*. J'ai entendu tout ce que vous m'avez déjà dit. Comme à leur habitude, nos meilleurs guerriers parcourent les plaines et les tourbières afin de nous avertir de nous mettre à l'abri en cas de danger.

— La situation n'est justement pas habituelle, insistai-je.

Il soupira profondément.

— Je doute que nous subissions une invasion.

Je croisai les doigts devant moi en me penchant un peu.

— Vous avez parfaitement raison, Murdoch, ce ne sera pas une invasion, mais une boucherie.

Il tapa brusquement du poing sur la table.

— Mais que voulez-vous qu'on fasse de plus ? Depuis le début, vous me parlez de créatures que personne ne voit et qui sont plus imaginaires que réelles !

Je m'arrimai fermement à son regard pour le fixer intensément.

— Elles ne sont pas imaginaires, Murdoch, je suis capable de les voir comme je vous vois.

Il recula contre le dos sur sa chaise, croisa les bras sur son torse et prit un air sévère.

— Je sais ce que vous essayez de faire, *faol-ur*. Insidieusement, vous me suggérez de vous donner l'autorisation d'emmener Alan Kerr contre sa volonté si votre beau-père revient bredouille, et ce, afin de nous éviter un hypothétique carnage. Ma réponse est non. Toujours non. Nul ne sera forcé à quitter cet endroit s'il ne le désire pas.

À mon tour de grincer des dents.

— Ce n'est absolument pas ce que je fais. Mais puisque vous abordez vous-même le sujet, seriez-vous prêt à prendre le risque de voir les vôtres massacrés pour un seul homme ?

— Il *est* des nôtres, affirma-t-il avec force. Et personne ne sera massacré.

Je sentis mes joues s'enflammer de colère.

— Non. Il ne l'est pas. Il est Leith Sutherland, de la Communauté du Monde Libre. Et massacrés, vous le

serez tous si vous n'ouvrez pas les yeux et que ces monstres arrivent !

Murdoch me considéra d'un regard impénétrable.

— Il sera Alan Kerr tant que nous n'aurons pas la preuve du contraire, *faol-ur*. Et pour le moment, il n'y a rien à voir, articula-t-il sur le ton de l'avertissement. Vous rendez-vous compte que chaque jour qui passe rend votre histoire un peu plus invraisemblable ?

Malgré moi, mes yeux s'étrécirent au maximum.

— Alors je souhaite de tout mon cœur que Jeremiah revienne aujourd'hui avec de bonnes nouvelles, car j'ai un très mauvais pressentiment. Ce ne sont pas que de sombres spéculations, Murdoch. Ça vous pend au nez !

Il se leva brusquement, gonflant son énorme torse.

— Je n'ai pas l'habitude de discuter des affaires défensives de mon clan avec une femme, *faol-ur*, à plus forte raison quand elle ne fait pas la moitié de mon âge. Demain sera le jour de la grande fête de la Nativité pour les loups. Tâchez de vous amuser et d'oublier un instant vos soucis. Vous en sortirez ragaillardie.

Je n'eus pas envie d'épiloguer sur ce point précis avec lui, mais pensait-il vraiment que cette fête ridicule allait me faire oublier mes ennuis ? Tout ceci n'était pas un caprice d'adolescente. Ce que je vivais avec Leith était le drame de ma vie, probablement le pire échec que je risquais d'essuyer. Rien ne saurait amoindrir ce que je ressentais.

— Est-ce tout, *faol-ur* ? s'impacienta-t-il.

— Non. Je souhaite que vous hébergiez mon ami Ange Noir ailleurs qu'avec les rats.

Le Loup Suprême en demeura bouche bée.

— Ailleurs qu'avec les rats ?

Je lui expliquai aussi succinctement que possible la situation et lui demandai de bien vouloir le déplacer dans un autre endroit.

— Lorsque les Guerriers de l'ombre arriveront, celui que vous traitez comme un pestiféré s'interposera pour protéger votre communauté. Il se battra pour sauver des vies. À la fin de cet épisode, ce n'est pas une chambre et des linges propres que vous lui devrez, mais votre trône !

— Ne poussez pas le bouchon trop loin, *faol-ur*, gronda-t-il d'une voix menaçante et sans appel. Il n'est qu'un Exploiteur !

— Un homme d'honneur, un allié ! le contredis-je avec détermination.

Murdoch fronça les sourcils avec tant d'incompréhension que je crus que ses rides ne s'en remettraient jamais.

— Mais que représente donc pour vous cette créature, pour que vous la défendiez avec autant de force et d'insolence ?

Sa question me pétrifia et me laissa aussi muette qu'une carpe.

J'étais encore sous l'influence de ce qui s'était passé

la veille, de l'appel de son sang et de la puissance du lien qui m'unissait à Grigore. Un mot de ma part pour plaider un peu plus en sa faveur et je risquais de me trahir. Je me tins tranquille et attendis que Murdoch évalue la situation par lui-même. Il m'observa longuement et finit par soupirer, résigné.

— Très bien. J'accède à votre requête. Il lui sera cependant interdit de pénétrer dans le Cœur et d'évoluer librement ailleurs que dans les endroits que je lui attribuerai.

— Merci, dis-je simplement.

— Et moi je ne vous remercie pas de tous les changements opérés depuis que vous êtes arrivée ici ! Maintenant, *faol-ur*, si vous voulez bien m'excuser, des affaires urgentes m'attendent. Sortez.

Du menton, il désigna la galerie menant aux quartiers ouest et tourna les talons pour se concentrer sur un rouleau de parchemin posé sur une console en bois. Sans un mot, je le laissai seul et quittai la salle, satisfaite d'avoir au moins obtenu gain de cause sur un point.

Jeremiah fut de retour avec Keith, Dan et John un peu avant la tombée de la nuit. Ils débarquèrent dans l'appartement avec toute la Meute. Quand Jeremiah déposa sur la table un énorme sac à dos rempli de sandwiches, de barres chocolatées et de biscuits, ainsi que

cinq grandes bouteilles de bière, Anneas et Étienne poussèrent un cri de satisfaction, le remercièrent et se jetèrent dessus comme des affamés. J'étais bien trop anxieuse pour avoir envie de manger, je n'avais même rien avalé depuis la veille. Georgia s'assit à côté de moi et s'empara de ma main qu'elle serra, tandis que Christy prenait place juste en face, lutant pour ne pas éternuer parmi tous ces loups.

— Qu'en est-il ? demandai-je.

John n'osait pas croiser mon regard. Il fixait ses baskets, l'expression mêlée de honte et de déception. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Je pâlis avant même que Jeremiah ne prononce un mot.

— Il ne sait rien, commença Keith.

Sa barbe blonde avait tellement poussé en quelques jours, qu'il était méconnaissable. De profonds cernes venaient foncer sa peau burinée jusqu'au sommet des joues. Il semblait ne pas avoir dormi depuis des lustres.

— Il ne sait rien ? répétai-je d'une voix blanche en dévisageant John.

— Mon père n'a jamais demandé à ce que Leith soit ensorcelé. Il s'est contenté d'informer un de ses contacts des erreurs commises par Leith. Il n'a rien exigé en particulier, mais il avait parfaitement conscience que ses crimes ne resteraient pas impunis. Il savait qu'on l'amènerait ici.

Je regardai tour à tour John, Keith et Jeremiah.

— Des crimes ? Quels crimes ?

— Les lois ancestrales, Hannah, dit Jeremiah d'une voix sombre. Vous les avez toutes brisées, et il a suffi que le père de John le mentionne pour échauffer les esprits. Leith est un Sutherland, la vengeance était trop tentante. Dageus le savait parfaitement. Ils ont attendu que Leith s'éloigne de St Andrews pour mettre leur plan à exécution. C'est du moins ce que leur a suggéré Dageus en les informant qu'il s'isolerait à Wick trois mois plus tard.

— Cet enfant de salaud a bien mené son affaire ! vociféra le détective.

Puis il se tourna vers John qui gardait la tête obstinément baissée.

— Je suis navré de parler de ton père en ces termes devant toi, mon garçon, mais ce n'est pas quelqu'un de bien.

John semblait si abattu que j'en eus mal au cœur pour lui.

— Il l'a pourtant été à une époque, murmura-t-il tristement.

— Hélas pour lui, les choses ne se sont pas exactement passées comme prévu, ajouta Keith. Il va devoir payer. La diaspora n'apprécie pas qu'on se moque d'eux. Quant à moi, je n'aime pas qu'on veuille attenter à la vie de mes concitoyens. Nous allons faire démanteler ce réseau et mettre sous les verrous les responsables. Ce

ne sera pas facile, mais nous y parviendrons.

— Mais enfin, de quoi parlez-vous ? m'interposai-je en fronçant les sourcils, tandis que John acquiesçait, la mort dans l'âme. Qu'est-ce que vous appelez la diaspora ?

Je jetai un œil à la Meute et à Christy. Ils demeuraient muets comme des carpes. Je n'étais manifestement pas la seule à ne rien comprendre.

— C'est un réseau sous-marin, m'expliqua le détective Forbes. Des organisations secrètes ultra-radicales et indépendantes qui se sont créées au sein de la Communauté du Sutherland un peu partout dans le monde. La plus importante se trouve à Londres, c'est celle que Slater a contactée.

— Donc l'objectif de ces gens était de kidnapper Leith pour lui faire perdre la mémoire ? récapitulai-je, déconcertée. Mais... pourquoi ? Dans quel but ?

Ça ne rimait à rien du tout.

— Oh. Ce n'était pas le plan initial, dit-il d'une voix chargée de sous-entendus. Leur projet était bien moins retors. Ils voulaient le sacrifier ici même, sur la terre de leurs ancêtres. Comme un symbole de victoire sur le passé.

Je me pinçai l'arête du nez.

— Je ne comprends plus rien. Pourquoi Leith est-il toujours vivant dans ce cas ? Ils n'ont pas encore décidé du moment de ce... sacrifice ?

Un long frisson d'effroi me parcourut.

— Murdoch nous a certifié qu'il n'avait rien à voir avec cette histoire, et je le crois, ajoutai-je.

— Hannah, dit gravement Jeremiah, le visage presque inexpressif. Leith a bien été enlevé, mais pas par la diaspora. Lorsqu'ils se sont mis en tête d'aller le chercher à Wick, il avait déjà disparu.

J'écarquillai tout grand les yeux.

— Déjà disparu ?

Je me tournai vers John.

— Lorsque nous nous sommes parlé avant de rejoindre les Entrailles, ne m'as-tu pas dit que Leith avait déjà été enlevé ? Si la diaspora ne l'a pas trouvé, comment est-ce possible ? Comment étais-tu au courant ?

— C'est ce qu'a prétendu mon père, c'est ce qui était prévu. Or, Leith avait déjà disparu depuis une semaine lorsque la diaspora a voulu lui mettre la main dessus.

— Et personne n'est venu s'en plaindre ? Personne n'a demandé des comptes à ton père ?

— Il faut croire que non. Qu'ils n'étaient pas pressés.

— Comme quoi, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, ironisa le détective.

— Mais... mais..., bégayai-je, perdue. Qui l'a fait enlevé, alors ? Shona Aiken ?

— Nous nous sommes rendus jusqu'à Wick pour tâcher de comprendre ce qui s'est passé et remonter les pistes, continua Jeremiah. En vain. Nous n'avons pas

trouvé la moindre trace de celui qui a fait le coup. Et pour le moment, nous n'avons toujours aucune preuve que Shona Aiken soit impliquée dans cette affaire. Mais si tel était le cas, je doute qu'elle y soit parvenue seule.

— Le diable si elle n'y est pour rien ! rugis-je.

Jeremiah se tourna lentement vers Christy.

— J'ai bien peur que nous ayons désormais besoin de votre aide, *bana-bhuidseach*.

Les grands yeux violets de Christy brillèrent d'une lueur exceptionnelle.

— Une promesse est une promesse, Lupus. Quand souhaitez-vous bénéficier de mes services ?

Jeremiah demeura impassible.

— Le plus tôt sera le mieux.

Elle hocha la tête et se leva de sa chaise.

— Très bien.

Jeremiah l'enveloppa d'un regard dur, glacial, sans que je ne sache exactement pourquoi. Christy l'affronta sans ciller.

— Tenez-vous prêts. Nous partons demain.

Il tombait des cordes, et avec la violence du vent, la pluie s'écrasant sur la carrosserie résonnait dans

l'habitacle dans un fracas à rendre sourd.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? s'impatienta Jeremiah en tapotant les doigts sur son volant. Ça fait plus d'une heure qu'elle est là-dedans !

Je regardai par la vitre depuis l'arrière de la voiture et levai les yeux pour observer l'immense bâtisse en pierre grise qui s'érigait au bord de la rivière Ness. Christy était entrée par une tour latérale formant un angle avec la rue où nous étions stationnés. Nous nous trouvions à Inverness, et à part de rares fois où nous l'avions juste traversée, je n'y avais pas mis les pieds depuis ma rencontre avec Leith à l'aéroport. C'était presque trois ans plus tôt. La Grande Prêtresse de la Guilde demeurait ici. Elle n'était consultable que sur rendez-vous et, surtout, ne recevait que l'après-midi. Nous avions parcouru plus de 120 km sans savoir si cette dernière accepterait de s'entretenir avec Christy qui, de par l'importance de la mission qu'on lui avait confiée quelques jours auparavant, comptait bien être accueillie hors du protocole habituel. Et étant donné l'urgence de la situation, elle était certaine d'avoir gain de cause.

Jeremiah, Keith, Grigore et moi attendions avec une inquiétude croissante qu'elle revienne. Il n'était que quatorze heures trente, mais il nous faudrait peut-être traverser toute l'Écosse pour trouver celle qui avait jeté un sort à Leith. Christy était convaincue que la Grande Prêtresse saurait de qui il avait été victime. Ce maléfice

relevait d'une incantation magique en langue ancienne que peu connaissaient. Sa supérieure ne pouvait pas ignorer les membres de sa caste capables d'une telle prouesse.

Je soupirai d'anxiété, me mordis les lèvres et me frottai machinalement le front. Naturellement, Grigore, qui se trouvait à côté de moi, tendit la main afin de serrer la mienne entre ses doigts. Je me laissai faire, tournai la tête, et lui offris un sourire crispé. Nul n'aurait pu être plus réconfortant que lui à ce moment-là, mais ça ne suffisait pas, je ne tenais pas en place. Nerveusement, je me grattai la cuisse et retirai une poussière imaginaire de mon jean – une petite bénédiction de la journée : j'avais récupéré mes vêtements dans le 4x4 de Jeremiah –, puis je serrai entre mes doigts mon pendentif femme/loup que j'avais retrouvé aussi. Un jour, peut-être, je le montrerais à Leith et il s'en souviendrait.

— Ça va aller, articula Grigore silencieusement lorsque je lui jetai un regard de côté.

Je l'espérais vraiment. Cette Prêtresse était notre unique chance de savoir ce qui s'était réellement passé sans avoir à prendre Shona de front, risquer de braquer Leith et de le faire fuir.

— Il faut que je sorte d'ici ! s'écria Jeremiah

Un froid glacial s'engouffra quand il mit un pied dehors, et il jura lorsqu'il prit une rafale de vent et d'eau en pleine figure. Puis il referma en claquant la porte

derrière lui.

— Avec les années, il y a des choses qui ne changent pas, persifla Keith. Il a toujours eu un caractère de chien.

Je perçus chez Grigore l'effort incommensurable qu'il faisait pour éviter le mauvais esprit.

— Comment vous êtes-vous connus ? demanda-t-il à la place.

Le détective croisa le regard de Grigore dans le rétroviseur, actionna la poignée et mit un pied dehors avant de lâcher avec une indifférence forcée :

— J'étais amoureux de sa femme.

Puis il partit.

Grigore plissa le front et ricana en dodelinant de la tête.

— Eh bien... Il ne manquerait plus qu'ils en pincent aussi pour la sorcière.

J'arquai un sourcil, faussement étonnée.

— Allez ! s'amusa-t-il. Jeremiah n'est pas insensible à cette nana, mais le flic a raison : il a vraiment un caractère de chien. Il faudrait peut-être lui donner deux ou trois conseils pour l'emballer mieux que ça. Il s'y prend comme un manche !

— Grigore ! m'exclamai-je en gloussant.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Quoi ? Tu remettrais en cause mon charme dévastateur ?

Je levai les mains devant moi en secouant la tête de

droite à gauche.

— Je ne courrai pas ce risque !

Il s'esclaffa avec moi, puis nos rires s'estompèrent doucement jusqu'à ce que nous nous fixions sans trop savoir quoi dire. Grigore m'observait avec une telle intensité, que je détournai le regard, gênée.

Depuis que nous nous étions liés, quelque chose de différent flottait entre nous. Le feu s'était indubitablement apaisé. Toutefois, la culpabilité me rongait.

— Tout va finir par s'arranger, murmura-t-il.

Je levai les cils. Il sourit, confiant.

Alors, je contemplai son doux visage, ses yeux gris, son nez droit, ses lèvres minces, ses cheveux plus foncés que ceux de la plupart des Anges Noirs, et je me dis qu'il était l'un des plus beaux garçons qu'il m'avait été donné de rencontrer. Et il était bien plus que cela. C'était un être exceptionnel dont le cœur, semblable à un diamant brut, se suffisait à lui-même pour briller. Bon, généreux, patient, bienveillant et altruiste, d'une certaine façon, Grigore représentait l'image que je m'étais toujours faite de l'homme parfait. Il était mon âme sœur vampirique et j'étais la sienne. C'était un honneur. J'en resterais transformée à jamais, forte et fière de posséder un tel ami.

— Me pardonneras-tu un jour, gamine ? murmura-t-il soudain.

— Qu'aurais-je donc à te pardonner, Grigore ?

L'éclat de son regard se révéla plus intense encore.

— De m'être laissé emporter.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'essayes-tu de me dire ?

— Tu es bien trop importante à mes yeux pour que je continue à semer le trouble dans ton esprit et dans ton cœur. Je ne serai probablement jamais ton amant, mais ton ami, ça, tu peux en être sûre.

Les larmes affleurèrent, et je ne résistai pas cinq secondes avant de me jeter dans ses bras.

— Oh, Grigore ! Tu es l'ami que tout le monde souhaiterait avoir, et toi aussi tu es très important pour moi. Je ne regrette rien. Nous nous sommes liés et je ne regrette rien.

— Tu ne l'as pas trahi, dit-il comme s'il avait cependant compris le mal-être qui me rongeaient. Il est toujours ta moitié, même si je suis une autre partie de toi.

Puis son expression se fit grave.

— As-tu confiance en moi, Hannah ?

— Incontestablement.

— Alors, crois-moi quand je te dis que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous vous retrouviez, Leith et toi. Je ne serai pas un obstacle.

Je savais ce qui lui en coûtait de dire cela, mais je lui fus profondément reconnaissante qu'il le fasse.

— Merci.

Nous fûmes interrompus par Christy qui tapait à la

vitre. Je me dépêchai d'ouvrir la portière et de sortir avec Grigore.

— Alors ? demandai-je, tandis que Keith et Jeremiah nous rejoignaient déjà.

Elle nous observa à tour de rôle puis planta son regard indigo dans celui de Jeremiah.

— Nous partons sur l'île de Skye.

Pendant une fraction de seconde, le visage de Jeremiah s'illumina et je crus qu'il allait se jeter sur Christy pour l'embrasser.

— Que l'Esprit soit loué !

Nous arrivâmes à Kyle of Localsh vers seize heures. Nous n'avions pas traîné, Jeremiah avait à peine respecté les limitations de vitesse, mais la route était bonne, directe depuis Inverness. La pluie avait cessé, faisant place à un ciel étonnamment dégagé. Le soleil serait couché dans cinquante minutes. À présent, les reliefs escarpés et verts de l'île se dressaient fièrement devant nous. Nous nous y étions déjà rendus plusieurs fois avec mes parents lorsque j'étais enfant, j'avais le souvenir d'une faune et d'une flore resplendissantes. Les péninsules, l'air pur, les paysages sauvages, les détestés midges^[10], et les chaînes montagneuses abruptes seulement accessibles par les alpinistes. Il y avait pourtant des gens qui vivaient ici. Pas loin de dix mille

insulaires authentiques et accueillants répartis sur mille six cents kilomètres carrés.

Il nous fallait à présent traverser le pont qui nous mènerait sur Skye. Nous en avons encore pour bien une heure et quart avant d'atteindre le nord-est de l'île. Celle que nous devions rencontrer habitait au pied de *Lealt Falls*. Aux dires de la Grande Prêtresse, notre sorcière devait avoisiner les quatre-vingts ans, n'avait plus toute sa tête et vivait comme un ermite dans une bicoque depuis qu'elle avait été chassée de la Guilde. Bon sang ! Je n'en pouvais plus des grottes, des cabanes, de la crasse, des toiles d'araignée et de tout ce qui s'ensuivait. J'aurais donné n'importe quoi pour me retrouver confortablement installée dans un canapé avec une bonne tasse de thé, les pieds au chaud, emmitouflée dans une couverture de laine.

Sur l'île, nous traversâmes une combe immense, sans aucun arbre, à peine vallonnée et presque rouge à cette saison, alors que l'été, l'herbe y était grasse et bien verte. Nous continuâmes plus au nord, jusqu'à atteindre le promontoire surplombant les gorges de *Lealt*. D'ici, le paysage était époustouflant. À l'est, nous avons une vue imprenable sur l'île de Rona, les côtes écossaises, et la mer dans laquelle se reflétaient les derniers rayons de soleil. À l'ouest, l'astre rouge glissait derrière la chaîne de Storr marquée de vallons irréguliers jaunis par le froid, et d'où s'érigait le *vieil homme*^{11} depuis son chaos

rocheux.

Jeremiah arrêta son 4x4 sur un parking sauvage au bord de la route. Nous en descendîmes et attendîmes les instructions de Christy qui consultait ses notes. Elle leva la tête et nous montra deux poteaux signalant un sentier serpentant le long d'une zone plus ou moins boisée.

— Si je ne fais pas d'erreur, il nous faut suivre le chemin et chercher un passage pour accéder aux chutes qui se trouvent juste en bas. Je vous préviens, je ne suis pas un cabri !

— Nous non plus, rétorqua Jeremiah sans que je parvienne à savoir s'il faisait de l'humour ou non.

Il semblait tendu comme un arc. Christy haussa les épaules, et Keith, passablement agacé par les sautes d'humeur de Jeremiah, prit la tête de la marche. L'Isle de Skye était fréquentée toute l'année et les derniers touristes commençaient à partir. Nous arrivions au bon moment. Nous parcourûmes à peine deux cents mètres avant que Keith bifurque brusquement et parcoure quelques mètres afin d'aller voir en contrebas.

— Je crois que c'est ici !

Nous avançâmes afin de jeter un œil. Les chutes d'eau se déversaient par palier, mais au plus profond des gorges, il devait bien y avoir dix mètres de hauteur. Tout en bas, nous aperçûmes un baraquement en bois dressé sur la rive, contre la roche. Il était en mauvais état et avait franchement l'air d'être abandonné. Pas un bruit, pas une

odeur, pas une lumière ne s'en échappaient.

— On dirait bien qu'il n'y a pas âme qui vive, fit remarquer Keith.

— Détrompez-vous, le reprit Christy, elle est bien là. Mais un sortilège de protection donne l'illusion du contraire. Elle ferait un feu de cheminée, que personne ne s'en rendrait compte, et je parie qu'elle s'est débrouillée pour qu'aucun touriste n'ait envie de s'approcher.

Grigore vérifia que personne n'était en vue et retira sa veste et son sweat-shirt.

— Je vais voir.

Il déploya ses immenses ailes et se jeta dans le vide.

— Bon Dieu ! s'écria Christy en reculant de deux pas, manquant de perdre l'équilibre. Je n'avais encore jamais vu une chose pareille !

— Et moi, trop souvent, grommela Keith en la retenant par le bras.

Je suivis Grigore des yeux. Il était déjà en bas et s'approchait prudemment de l'entrée de la cabane. Subitement, alors que ses pas étaient plus légers que ceux d'un insecte, Grigore se retrouva projeté en arrière avant de s'écraser contre la roche.

— Grigore ! m'étranglai-je, sur le point de descendre.

Je m'immobilisai lorsqu'une petite femme maigre, toute fripée, aux cheveux blancs et courts, habillée comme une malheureuse, mais chaussée de baskets Nike blanches et flambant neuves, sortit de la cabane, les bras

en l'air, prête à mener une offensive.

— *Rāsas-miě! Rāsas-miě!* hurla Christy dans une langue que personne ne connaissait. Arrêtez ! *Ai isrōmiā!*

Lentement, la vieille dame leva la tête dans notre direction et nous observa sans bouger. Je décochai un regard de côté à Grigore. Il semblait totalement immobilisé contre la pierre.

— Nous avons besoin de vous parler, lui cria Christy pour couvrir le bruit du vent.

La sorcière attendit quelques secondes et pointa un doigt sur moi. Christy se raidit.

— Elle exige que ce soit Hannah qui descende.

— Non ! s'interposa Jeremiah.

— Elle choisit ses invités, murmura Christy.

— Je m'en contrefous, on ne lui demande pas son avis ! Hors de question de laisser Hannah y aller seule.

— Elle l'a choisie, répéta-t-elle. Je doute qu'elle lui fasse le moindre mal.

— Et comment pouvez-vous l'affirmer ? Cette bonne femme n'a pas toute sa tête, vous l'avez dit vous-même !

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas d'autre solution, insista Christy. Elle ne permettra à personne de passer, à part Hannah. Vous pouvez en être sûr. Et en ce qui me concerne, je n'ai pas trop envie d'être imprimée dans la roche, vous voyez.

— C'est comme vous voulez, moi je...

Je n'attendis pas qu'il termine sa phrase pour me jeter

dans le vide. J'atterris sur le premier palier, glissai, et descendis sur les fesses jusqu'en bas où je finis ma course dans l'eau glaciale, trempée jusqu'à l'os.

— Hannah ! hurla Jeremiah.

— Tout va bien ! lui assurai-je en me relevant.

Je jetai un œil méfiant à la sorcière qui n'avait toujours pas bougé, et fis quelques pas en direction de Grigore. Il était comme pétrifié, les yeux grands ouverts sur... ma foi... rien.

— Il dort, dit l'ensorceleuse avec un drôle d'accent.

— Il dort ? Vous l'avez fracassé contre la roche !

Elle haussa les épaules avant de me tourner le dos.

— C'est un vampire, il s'en remettra. Venez, je n'ai pas que ça à faire !

Je concédai un dernier regard à Jeremiah et, frigorifiée, j'avançai en quête de l'ultime pièce du puzzle qu'il nous manquait.

Je pénétrai dans une pitoyable mansarde faite de bric et de broc, avant de me rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un avant-toit, le reste de l'abri se situait à l'intérieur même de la roche. Je suivis la vieille femme jusqu'à ce qui me parut être l'unique espace sombre, froid et humide de ce logement de fortune. La cavité n'était éclairée que par la lumière du crépuscule s'infiltrait faiblement. On n'y voyait presque rien, je dus plisser les yeux pour m'habituer à l'obscurité. La sorcière désigna une table et une chaise du plat de la main et

m'invita à m'y asseoir. J'obtempérai et posai les yeux partout à la fois tant cet endroit me semblait sorti tout droit d'un conte pour enfants. Chaque paroi était habillée d'étagères sur lesquelles étaient rangés des fioles et des bocaux contenant toutes sortes de choses. Des tubercules, des fleurs dans l'eau, des insectes morts... Dans un coin, je remarquai plusieurs peaux de bête empilées les unes sur les autres et qui devaient probablement faire office de lit. Sur une malle, de lourds chandeliers en fonte trônaient, et juste au-dessus de bougies éteintes se balançait un bouquet de feuilles séchées. Au centre de la pièce se trouvaient les restes d'un feu de bois mort depuis longtemps. Tout autour, de grands bâtons entrecroisés et noués entre eux supportaient un chaudron suspendu par des chaînettes que je ne voulais résolument pas imaginer comme servant à préparer des potions. C'était juste... irréel. Mais ce qui me frappa le plus était l'absence d'odeurs. Je ne sentais rien. Absolument rien. Pas plus que je ne percevais le parfum de mon hôte. Alors, je posai le regard sur l'ensorceleuse. Sa bouche formait une ligne horizontale mince et sèche, ses yeux, particulièrement clairs, rappelaient deux globes presque vitreux, ses pommettes et son menton étaient saillants. Tout dans son visage fin et marqué de rides profondes évoquait les longues années qu'elle avait traversées.

— Qui t'envoie, tête rouge ? m'interrogea-t-elle abruptement.

On ne m'avait pas appelée ainsi depuis si longtemps que j'en restai bouche bée.

— Eh bien, je...

— Cigarette ?

Et à ma grande surprise, elle sortit un paquet de Winston de la poche de son tablier en toile de jute, lequel, je l'aurais juré, avait été coupé dans un grand sac de pommes de terre.

— Non, merci, répondis-je enfin.

— Qui t'envoie ? répéta-t-elle.

— Personne. Mon petit ami a subi un sort d'effacement et...

— Je ne peux pas l'en débarrasser, m'interrompit-elle avec détachement. Si c'est ce que tu es venue demander, tu as fait du chemin pour rien. La sorcière qui t'accompagne aurait dû le savoir.

— Je suis parfaitement au courant.

Je laissai passer quelques secondes avant de reprendre.

— C'est un Lupus. Comme moi.

Elle s'empara d'une petite boîte d'allumettes posée sur la table, craqua la dernière pour allumer sa cigarette, et tira une longue bouffée avant de la recracher tout aussi lentement.

— Je le sais.

Un muscle tressaillit au coin de ma joue.

— C'est vous qui avez jeté ce sort, n'est-ce pas ? lui demandai-je pour obtenir confirmation, bien que ça me

parût évident.

Elle leva les yeux pour contempler le plafond en faisant mine de réfléchir.

— Hum... Je ne travaille pas sur des garous toutes les semaines, tous les mois, ou chaque année, alors... je dirais que oui, c'est possible.

Puis d'un coup, ses yeux s'illuminèrent comme si elle venait d'avoir une révélation.

— Je crois même que c'était la première fois !

Mes doigts me démangeaient. Pour la forme, parce qu'elle s'amusait avec moi et qu'elle avait bouleversé ma vie tout entière, j'aurais pu l'étrangler et lui arracher le visage. Mais je ne le fis pas, elle était trop précieuse. J'avais besoin d'elle.

— Pouvez-vous me révéler qui vous a sollicitée ?

Elle secoua la tête par à-coups.

— Vous ne voulez pas ou on ne vous a pas permis de le dévoiler ?

Ses sourcils se rejoignirent, marquant ses rides encore plus fortement.

— Je n'ai besoin de l'autorisation de personne pour parler, tête rouge ! Je ne sais pas qui est cette personne.

— Vous voulez dire qu'elle ne vous a pas révélé son nom ?

— Oh ! s'écria-t-elle soudain en jetant sa cigarette dans l'âtre, vous me fatiguez avec toutes vos questions !

Je me levai et avançai vers elle.

— C'est capital pour moi. L'avez-vous au moins vue ?
Pouvez-vous me la décrire ?

Elle me tourna le dos, alla ouvrir un bocal et s'empara d'une fleur séchée qu'elle fourra dans sa bouche et mâcha lentement.

— Elle n'est pas comme vous. Elle est belle, dit-elle le plus naturellement du monde. Mais sans un brin de cervelle, ajouta-t-elle. Elle a laissé des traces.

— Des traces ?

Agacée, la sorcière secoua la main devant elle. Elle ne répondrait pas.

— Était-elle brune ? Blonde ? Grande ? Petite ?

— Elle n'est pas comme vous, s'entêta-t-elle.

Je commençai à perdre patience.

— Mais ça veut dire quoi « pas comme moi » ?
Grosse ? Maigre ? Les cheveux courts ?

Brusquement, nonobstant son âge avancé, elle bondit et se tint devant moi pour m'observer de près. Ses yeux clairs me transpercèrent, puis elle approcha son visage du mien pour me renifler. Subitement, elle recula et s'installa sur la chaise où je m'étais assise cinq minutes plus tôt.

— Alors ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Elle haussa les épaules.

— Était-ce un garou ?

— Oui. Mais elle est plus belle que vous.

— Vous l'avez déjà dit, marmonnai-je. Sauriez-vous la reconnaître si vous la voyiez ?

À ce stade de la conversation, j'avais bien sûr compris qu'il s'agissait de Shona Aiken, mais il fallait à tout prix que je parvienne à convaincre l'ensorceleuse de venir avec nous pour la confondre.

— Il n'y a aucune chance que je la revoie.

— Et si c'était possible ?

— Ça ne l'est pas. Je ne reçois jamais personne deux fois. Si elle revient ici, je la tue.

Je plissai les yeux. Cette femme était impossible.

— Dans ce cas, accepteriez-vous de m'accompagner pour la désigner ? Je pense savoir de qui il s'agit, mais j'ai besoin de votre confirmation.

La sorcière écarquilla les yeux, battit des paupières à plusieurs reprises et éclata de rire si subitement que j'en sursautai.

— Notre entretien est terminé, tête rouge.

Malgré moi, mes épaules s'affaissèrent. Sans bouger, je la regardai se lever, se pencher sur un panier rempli de bois mort et se servir de son tablier pour transporter des brindilles et des fleurs séchées qu'elle jeta dans les cendres sous le chaudron. Elle récupérera la boîte d'allumettes sur la table et grogna quand elle s'aperçut qu'elle était vide.

— J'ai besoin de votre aide, madame..., la suppliai-je cette fois.

Elle leva les paupières et m'observa avec intérêt.

— Vous avez du feu ?

Je secouai la tête. Alors, elle me tourna le dos.

— Ne passez plus ma porte, tête rouge.

Elle se mit à siffloter un chant populaire écossais et je sus que la conversation était définitivement close. J'écoutai la raison et ne poussai pas ma chance trop loin. Je marchai en direction de la sortie. Toutefois, juste avant de quitter son antre, je lui posai une dernière question sans me retourner.

— Que vous a-t-elle proposé en échange de vos services ?

La sorcière se tut instantanément.

— Le nerf de la vie, tête rouge. De l'argent.

Parfait.

Et je sortis.

Grigore dégringola de la roche presque au même moment et s'étala la tête la première dans l'eau glacée.

— Saloperie ! vociféra-t-il en se redressant. Je vais me la faire !

— Je ne te le conseille pas.

Et malgré la situation plus que dramatique, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Tu trouves ça drôle ?

Si son regard avait pu tuer, je serais tombée raide morte sur-le-champ.

Sans dire un mot de plus, il me prit par la taille et s'éleva dans les airs.

Christy, qui s'était assise sur un rocher un peu plus

loin avec Jeremiah, accourut aussitôt.

— Alors ?

— Il s'agit bien de Shona.

— Va-t-elle nous aider à la confondre ?

Je secouai tristement la tête et leur racontai tout.

— Si elle croit que nous avons fait tout ce voyage pour rien, la vieille se fourre le doigt dans l'œil ! gronda Jeremiah.

— Je vous déconseille de la forcer, le prévint Christy.

— Bon sang, s'emporta-t-il féroce, mais de quel côté êtes-vous ?

Christy fronça les sourcils avec force.

— Calmez-vous, espèce de butor mal élevé ! Je suis du vôtre. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, c'est une sorcière très puissante, et si elle a été exclue de notre communauté, c'est parce qu'elle n'a aucun scrupule à faire ce qui lui chante ! Vous voulez vous y frotter ? Allez-y, mais ne venez pas vous plaindre ensuite lorsqu'elle aura fait de vous un invertébré !

Je fronçai les sourcils et remarquai soudain que Keith n'était plus là.

— Excusez-moi de vous interrompre, m'interposai-je, mi-agacée, mi-amusée, mais où est le détective Forbes ?

Jeremiah et Christy se tournèrent, stupéfaits. Nous reniflâmes l'air un moment sans rien détecter. Le vent soufflait trop fort, emportant tout avec lui.

— Il a peut-être décidé de piquer une tête, suggéra

Jeremiah. Au mieux, il s'est noyé.

Christy lui fit des yeux tout ronds.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

Puis, à une dizaine de mètres en amont, nous entendîmes un bruissement. Nous tournâmes tous la tête et vîmes Keith sortir de derrière des rochers.

— Désolé, mon vieux, dit-il à Jeremiah quand il arriva à notre hauteur, ce ne sera pas pour aujourd'hui. J'ai une information bien plus intéressante à te livrer.

Jeremiah fronça les sourcils.

— Accouche.

— Je pense avoir découvert le cadavre du véritable Alan Kerr.

Chapitre 15

— Depuis quand est-il mort à votre avis ?

Tout en balayant la lumière d'une lampe de poche, Christy se pencha davantage au-dessus de la faille dans laquelle avait été caché le corps. Désormais, la nuit était bien tombée. Une nouvelle fois, elle observa tant bien que mal la dépouille du Lupus, se redressa et se tourna vers Keith.

— Je dirais une dizaine de jours tout au plus. On lui a tranché la gorge.

— C'est-à-dire au moment où Leith a disparu, fis-je remarquer en observant le post-it froissé que le détective avait découvert sur la victime.

Alan, n'oublie pas notre rendez-vous.

S.

Alan, comme Alan Kerr. S, comme Shona. Ça ne faisait absolument aucun doute. Avant que Shona ne se débarrasse de lui, ils avaient probablement enlevé Leith ensemble et l'avaient transporté ici depuis Wick. Tout me semblait parfaitement clair. La Communauté du Sutherland enquêtait sur les membres souhaitant être

enseignés. Shona avait dû préparer son coup depuis longtemps, bien avant le kidnapping. Aller dans les Entrailles, demander à être instruite... Tout avait été prévu. Dès lors, en s'informant sur Alan Kerr, la Communauté n'avait rien trouvé d'anormal puisqu'il existait vraiment. Elle avait accueilli le couple sans ciller. J'étais prête à parier que Shona avait fait faire de faux papiers à Leith au cas où ils auraient été contrôlés au dernier moment. Mais qui allait penser à vérifier que Leith Sutherland avait bien le même visage qu'Alan Kerr ? Personne. Ils étaient tous les deux de l'espèce loup. J'étais plus que certaine de ne pas me tromper sur ce que j'avançais. La seule question qui restait en suspens était de savoir pourquoi Shona avait manigancé tout ça. Comment avait-elle pu se synchroniser à la diaspora londonienne ? Était-ce le fruit du hasard ? Je n'en croyais pas un mot. Shona était britannique, son accent le démontrait, et si le détective Forbes fouinait, j'étais certaine qu'il finirait par découvrir qu'elle faisait partie de ce regroupement secret, ou tout du moins, qu'elle le soutenait. L'espace d'un instant, je me demandai si la diaspora n'avait pas tout organisé pour faire porter la responsabilité d'un pseudo échec à Dageus Slater, et l'avoir ainsi à leur botte. Au bout du compte, je me fichais pas mal des conséquences le concernant, tout ce que je voyais, c'était que nous avions enfin la preuve que Murdoch attendait. Ce soir, ou demain au plus tard, Leith

saurait tout.

Christy se mit debout et appliqua la manche de son blouson sur son nez.

Quand elle n'était pas emportée par le vent, l'odeur de putréfaction était intenable. Elle aurait même dû être plus forte après dix jours, mais le froid et les embruns aidant, la décomposition avait été ralentie. Contrairement à tout le monde, je n'avais pas eu le cran de regarder.

— Les choses sont allées loin. Elle a tué ce pauvre garçon juste pour que Leith usurpe son identité. Qu'avez-vous prévu de faire ? Prévenir la police ? demanda-t-elle à Keith.

Le détective lui fit signe que non.

— Imaginez la tête des légistes quand ils auront déterminé que l'empreinte génétique de Kerr n'est pas humaine. Ne vous inquiétez pas, *bana-bhuidseach*, son corps sera traité avec respect et rendu à sa famille. Je dois passer deux ou trois coups de fil. On doit l'enlever de là avant que cet endroit regorge de monde demain matin. Personne n'a rien vu jusque-là, mais ça ne va sûrement pas durer.

— Je n'ai rien senti, grommela Jeremiah qui n'en revenait toujours pas de ne pas avoir perçu les relents de mort pourtant violents lorsqu'on était aussi près.

— Si tu n'étais pas tant occupé à te chicaner le museau avec ta sorcière, tu t'en serais aperçu avant moi ! jeta Keith par-dessus son épaule en s'éloignant d'un pas

vif.

S'il avait pu lui lancer des couteaux dans le dos, Jeremiah l'aurait fait.

— Bon sang, elle est là, chuchota soudain Christy d'une voix crispée en regardant en direction des gorges.

Stupéfaits, nous nous tournâmes tous en même temps. L'ensorceleuse se tenait debout dans le noir à une quinzaine de mètres, appuyée sur une canne improvisée. Immobile et parfaitement silencieuse, elle nous observait, la tête légèrement penchée de côté. Personne n'osa prononcer un mot.

— Vous avez du feu ? demanda-t-elle, comme si de rien n'était, et comme si nous ne venions pas de trouver un cadavre de dix jours caché au beau milieu de ce qui devait lui servir de jardin.

— Non, répondit Jeremiah avec un timbre étrangement maîtrisé, en plissant les paupières. Je ne pense pas qu'aucun de nous n'en ait. Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ?

Elle redressa la tête d'un coup sec, le visage dénué de toute expression

— Non.

Elle recula jusqu'au bord des gorges, nous sourit d'une drôle de manière, et se laissa purement et simplement tomber en arrière. Christy poussa un cri et accourut avec sa torche pour vérifier si elle s'était écrasée en bas. Oh, loin de là. Notre sorcière passait paisiblement la porte de

chez elle en sifflotant.

— Cette bonne femme est complètement cinglée ! gronda Grigore.

Puis il jeta un œil circulaire alentour.

— Forbes s'occupe du corps. Nous, que faisons-nous ?

— Elle est effrayante, murmura Christy qui n'en revenait toujours pas.

— Effrayante ou pas, nous devons la ramener avec nous ! décida Jeremiah qui perdait très largement patience.

— La convaincre pourrait s'avérer long, l'avertit Hannah, mais...

Il baissa les paupières pour me regarder tout au fond des yeux.

— Mais ?

— Peut-être qu'avec un peu d'argent...

Les prunelles de Jeremiah brillèrent d'une intense détermination calculatrice.

— Non, Hannah, je ne vais pas lui en proposer un peu, je vais lui en offrir beaucoup. Allons-y !

— Houla, houla ! le retint Christy. Si vous vous y rendez comme ça, vous savez parfaitement comment cela se terminera. Laissez-moi lui parler d'abord. Peut-être qu'en utilisant le langage de la Terre, je pourrais la convaincre de vous recevoir...

Il l'étudia un instant et, résigné, finit par hocher la tête.

— Grigore, Hannah. Forbes risque d'en avoir pour un moment, et nous aussi. Repartez dans les Entrailles et informez Murdoch de ce qui passe.

Puis il se concentra sur moi.

— Pas un mot à Leith avant que nous soyons revenus, d'accord ?

J'acquiesçai.

— Prenez la voiture. Nous nous débrouillerons pour rentrer.

Christy haussa un sourcil, peu convaincue.

— Nous n'en avons pas besoin, s'interposa Grigore.

Il se plaça derrière moi, déploya ses ailes et, enroulant ses bras autour de ma taille, il me serra contre lui avant de quitter le sol.

— On se retrouve là-bas.

Lorsque nous atterrîmes à proximité des Entrailles, une lueur inhabituelle s'élevait de derrière les collines, les festivités avaient commencé. J'étais frigorifiée. Il avait plu la majeure partie de notre voyage et nos vêtements étaient trempés. Nous nous précipitâmes sur le flanc est pour gagner la salle du trône où se trouvait encore sûrement le chef des loups. L'Hommidé en faction devant la faille nous avisa d'un air mauvais, fit un peu de zèle en nous détaillant longuement de la tête aux pieds, et finit par nous laisser passer. Au fur et à mesure que nous

avancions, je notai avec soulagement que les couloirs des Entrailles étaient presque déserts. Nous ne croisâmes que quelques gardes galbros qui n'osèrent pas se confronter à Grigore en lui demandant pourquoi il s'était permis d'aller au-delà de la zone qui lui était impartie. Nous atteignîmes la pièce de la gouvernance sans encombre, mais lorsque nous y pénétrâmes, nous fûmes presque aussitôt contrés par deux guerriers crinos. Ils se positionnèrent devant nous et nous plaquèrent face au mur comme deux intrus. Toutefois, à leurs yeux, c'était exactement ce que nous étions.

— Lâchez-les ! leur ordonna Murdoch. Et sortez.

Ils obtempérèrent bon gré mal gré, grognèrent et s'enfoncèrent dans le goulot rocheux duquel nous étions venus. Je respirai un grand coup et me tournai vers Murdoch. Assis sur son trône de pierre, il paraissait plus sauvage et charismatique que jamais dans la tenue qu'il avait revêtue à l'occasion de la fête de la Nativité garolle. Chaque centimètre de peau visible, le visage y compris, était bariolé de peintures tribales noires d'inspiration celtique. Le torse nu, il avait passé un tartan vert, rouge et bleu en travers de ses épaules, ainsi qu'un kilt aux couleurs de la communauté, surmonté d'un large crest de bronze représentant la marque universelle des garous : trois cercles concentriques. Ses avant-bras musculeux étaient ornés de couvre-poignet en argent repoussé, et son cou épais d'un torque massif. À ses doigts, les anneaux

du Pouvoir Suprême. De ses hautes bottes fourrées et lacées, dépassait le manche d'un *skean-dhu* finement ciselé et serti de pierres semi-précieuses. Je restai béate d'admiration.

Grigore, nettement moins impressionné, fit quelques pas dans sa direction et le salua d'un signe de tête respectueux.

— Revenez-vous avec les nouvelles que vous espériez ? nous demanda le *Mor-fear-faol* d'un air grave.

J'avançai lentement en hochant le menton.

— Alan Kerr est bel et bien Leith Sutherland, Murdoch. Et Shona Aiken est entièrement responsable de son amnésie. Elle a payé quelqu'un pour le faire.

L'expression indéchiffrable, il acquiesça brièvement.

— Quelles sont les preuves que vous rapportez ?

— Encore aucune, Jeremiah et Christy se chargent de faire venir l'ensorceleuse.

— S'ils réussissent à la persuader, ajouta Grigore.

— Ils y parviendront, assurai-je.

Pendant tout le trajet qui nous avait menés ici, j'avais essayé de m'en convaincre de toutes mes forces. Puis j'étais arrivée à la conclusion que la providence n'aurait jamais permis que nous la retrouvions si ce n'était pas pour qu'elle soit la solution de nos problèmes. Elle viendrait, dénoncerait Shona, cette dernière serait punie, et Leith serait libre de découvrir qui il était vraiment.

— Qu'elles étaient ses motivations ? voulut savoir

Murdoch à propos de la Galbro.

— Nous ne pouvons pas encore l'affirmer avec certitude, mais elle serait très probablement liée avec le groupement fondamentaliste londonien auquel a fait appel Dageus Slater. Le véritable Alan Kerr est mort, précisai-je. Shona Aiken l'a tué pour que Leith puisse prendre sa place.

Le regard de Murdoch brilla d'une lueur que je parvins presque à déchiffrer. Il se demandait comment tout ceci était possible, comment Leith Sutherland avait pu s'introduire ici sans que personne ne se doute qu'il n'était pas celui qu'il prétendait être ?

— Shona a eu des mois pour monter son plan. Lorsque vous avez fait des recherches sur le véritable Alan Kerr, il n'y avait sans doute rien à signaler, ne pus-je m'empêcher d'ajouter pour le rassurer.

Il hocha une nouvelle fois la tête, peu convaincu, et probablement très irrité de voir que la sécurité instaurée par sa communauté n'était pas infaillible.

— Très bien. Attendons le retour des vôtres, nous aviserons ensuite.

Puis il étudia nos tenues à tour de rôle.

— Participerez-vous à la fête ?

Grigore et moi nous regardâmes, incertains.

— Je vous le recommande, continua-t-il. Il serait judicieux de ne pas éveiller les soupçons de Mlle Aiken. Faites ce qui était prévu.

— J’avais justement prévu de ne pas y aller, l’informa Grigore avec suffisance. Ce n’est pas une célébration qui me concerne.

Murdoch se redressa pour le considérer avec hauteur. Dans la mesure où il était plus grand que Grigore, ce ne fut pas bien difficile.

— Je vous y convie, Ange Noir. Pas parce que j’en ai envie, mais parce que votre présence auprès d’Hannah pourrait s’avérer fort utile. Refuser serait m’insulter. Vous n’êtes pas en position pour me tenir tête, alors je vous conseille de faire autre chose que songer à me contrarier. Nous vous prêterons des vêtements.

Grigore haussa un sourcil. Il était presque amusé. Presque...

— Si Sa Majesté l’impose, ironisa-t-il en dessinant une courbette.

Nous nous retrouvâmes une heure plus tard sur le flanc est, soigneusement coiffés et habillés, prêts à entrer dans la fosse aux lions. C’était tout du moins l’effet que je me faisais aux côtés de Grigore. Pour la première fois de toute l’histoire de la communauté garolle, un Ange Noir allait participer à leur fête ancestrale. Toutefois, Grigore ne paraissait pas perturbé outre mesure. Il semblait même très heureux à l’idée de mettre en ébullition toute une horde de loups-garous enivrés par le

vin, la musique et la danse.

Je tournai la tête vers lui et soupirai. Lorsque Freya lui avait apporté, toute tremblotante, une pile de vêtements pour la soirée, elle était loin de se douter qu'il les porterait comme une seconde peau. Habillé tel un gentilhomme, il n'avait pas autant été dans son élément depuis des siècles ! Si Murdoch aimait se pavaner en kilt, Grigore était totalement détendu dans son pantalon marron en coton, sa tunique écrue, son surcot rouge à manches courtes, sa ceinture de cuir tombant sur ses hanches et ses hautes bottes.

— Il n'y a pas à dire, tu as fière allure ! me moquai-je avec espièglerie.

Les yeux de Grigore s'illuminèrent de malice.

— Je vous retourne le compliment, gente dame. Cette toilette vous va à ravir.

Son regard se posa sur moi, et il parcourut ma tenue avec une lenteur paresseuse. J'avais laissé mes cheveux libres sur mes épaules et passé une ample robe vert foncé à capuche, étroitement serrée à la taille, aux manches évasées, et largement ouverte sur un empiècement de coton blanc me retombant sur les pieds. Nouée à la poitrine par des lacets, elle soulignait mon buste et drapait joliment le tissu. Elle était aussi simple que pouvait l'être une robe médiévale, mais je devais bien l'avouer, terriblement confortable. Après avoir porté des vêtements mouillés pendant plus de deux heures, j'aurais

pu, de toute façon, apprécier n'importe quoi.

— Prête ? me demanda Grigore avec enthousiasme. Tu sais danser la gigue, j'espère ?

— Même pas en rêve !

Il ouvrit le bras pour m'indiquer le chemin et nous avançâmes en direction des berges de *loch na seilg* miraculeusement épargnées par la neige. Nous étions à environ un kilomètre des rires, des chants, du gibier rôti et de l'immense feu qui éclairait la lande, mais déjà, les notes rythmiques de la musique écossaise résonnaient dans la nuit avec puissance. Nous étions au beau milieu de nulle part, en pleine nature, mais le son de la cornemuse, du violon et de la harpe n'aurait pu être plus sublimé. Je fermai un instant les yeux et respirai profondément.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une cinquantaine de pas, la musique s'arrêta brusquement. Nous nous immobilisâmes presque en même temps et évaluâmes la tension montant crescendo et à une allure effrayante parmi les loups. Trois cents visages ou presque étaient braqués sur nous. Je déglutis bruyamment et frissonnai.

— Si tu meurs ce soir, sache que j'ai été ravie de te connaître, Grigore Vulpescu, tentai-je de plaisanter.

Il éclata d'un rire joyeux.

— Ne te réjouis pas si vite, gamine. Il se pourrait bien que ce soit toi qui passes l'arme à gauche. Ton poilu ne te lâche pas des yeux, et il n'a pas l'air content.

Je levai la tête pour le chercher du regard et le trouvai. Planté au milieu de la foule, il me scrutait. Près de lui, Shona se tenait bien droite, une main possessive posée sur son épaule. Une sensation de mal de mer me prit, j'avais envie de vomir. La culpabilité gonflait en moi comme un ballon. Je n'avais pas hâte de voir le résultat lorsqu'elle exploserait. Et tout en formulant cette remarque dans mon esprit, je me demandai de quelle manière réagirait Leith quand il apprendrait qu'il n'était pas celui qu'il pensait être. Comment parviendrait-il à digérer que Shona, sa vie tout entière et ses souvenirs n'étaient que des leurres ? L'impression de malaise s'intensifia. Leith pourrait ne jamais accepter d'avoir tout perdu, il pourrait m'en vouloir éternellement de l'avoir arraché au passé auquel il s'était ancré.

— Qu'est-ce qui t'arrive, gamine ? Tu flanches ? se moqua Grigore.

J'esquissai un geste évasif et le dispensai de toute explication.

— Allez, courage, me glissa-t-il à l'oreille en collant une main sur mes reins pour me faire avancer, il va y avoir du sport.

J'enfouis les doigts dans mes boucles encore mouillées et respirai un grand coup. Alors, Grigore croisa les bras derrière son dos, leva la tête, et s'arma d'un sourire à toute épreuve. Nous marchâmes droit devant nous, mais face à tous ces regards hostiles, ma volonté

commençait sérieusement à s'étioler. Je me demandai par quelle folie Grigore avait pu accepter l'invitation de Murdoch, et moi, de l'accompagner. C'était presque du suicide ! Nous passâmes près d'un couple de Crinos dont l'homme ne manqua pas de grogner avant de nous barrer littéralement le chemin. Encouragés, plusieurs garous ne tardèrent pas à l'imiter et en quelques secondes, nous fûmes confrontés à un véritable mur de muscles et d'agressivité manifeste.

Ça sent mauvais, pensai-je, le cœur tambourinant.

Je sentis Grigore se crispier à côté de moi et perçus presque son sang circuler plus vite dans ses veines.

— Nous... nous avons été conviés par Murdoch lui-même, bégayai-je en ne trouvant rien de mieux à dire pour justifier notre présence.

— Ça suffit ! Écartez-vous ! gronda la voix de ce dernier derrière eux.

Ils marquèrent un temps d'hésitation et finirent par obéir. Murdoch se révéla à nous avec toute la puissance, le charisme et l'autorité dus à son rang et nous fit signe de nous approcher.

— Ce sont mes invités, annonça-t-il à l'attention de la communauté, et j'entends à ce qu'ils soient considérés comme tels. Si ma décision gêne l'un d'entre vous, qu'il s'en aille et nous laisse profiter des festivités.

Sur le coup, je me dis qu'ils allaient bien tous finir par partir, mais pas un ne fit un geste dans ce sens. Murdoch

leva le bras, la musique reprit et la foule se dissipa pour continuer à boire, manger et parler.

— Soyez les bienvenus, nous salua ce dernier. Amusez-vous, il ne vous sera fait aucun mal.

Grigore hocha la tête et Murdoch s'éloigna.

— Qu'on m'arrache un membre s'il n'y a pas d'incident ce soir, marmonna Grigore. Je parie qu'ils sont tous en train de se demander à quel moment ils pourront me tomber dessus pour m'égorger.

— Ils ne tenteront rien, lui assurai-je. Murdoch les punirait sévèrement.

— Je préfère ne pas compter là-dessus, gamine.

Il ferma à moitié les paupières et examina attentivement ce qui se passait autour de lui. Je soupirai et laissai mon regard errer sur l'assemblée. Je croisai de nouveau celui de Leith qui semblait ne pas m'avoir lâchée des yeux un seul instant. À la lumière des flammes, sa tunique blanche immaculée et entrouverte rehaussait davantage son teint mat et le brun profond de ses cheveux. Il avait retroussé ses manches, dévoilant ses avant-bras qui n'avaient nul besoin d'ornementation pour évoquer leur puissance. Son pantalon de velours noir et ajusté mettait en valeur la musculature harmonieuse de ses jambes ainsi que l'étroitesse de ses hanches. Je fus parcourue d'un long frisson si peu discret que je m'en voulus. Il était magnifique.

— Bon sang, marmonna Grigore, il faut vraiment que

je tienne à toi pour subir un truc pareil.

— Je ne t'ai rien demandé, grinçai-je à voix basse. Tu n'avais qu'à dire non.

— Et rater l'occasion de danser avec toi ? Jamais de la vie !

Par surprise, il me prit par la main et m'emmena au centre de la fête pour me faire tourner autour du feu au rythme des percussions et des cornemuses dans un genre de gigue effrénée. Oubliant où je me trouvais et l'essentiel de mes soucis, je partis dans un éclat de rire qui semblait ne plus vouloir s'arrêter. Mes pieds s'emmêlaient, mes bras gesticulaient en tous sens, mais que c'était bon ! Trois cents garous abasourdis nous regardaient agir comme si le monde n'existait pas, que nous étions en terre conquise et, comble de surprise, la musique redoubla. Nous vîmes alors apparaître Anneas et Georgia, suivis de Dan, Étienne et John accompagnés de charmantes jeunes filles hispos. Ils nous rejoignirent et nous entreprîmes un quadrille auquel je ne compris rien du tout, mais qui m'arracha des petits cris de satisfaction. Je ne m'étais pas aussi follement amusée depuis très longtemps.

Lorsque les musiciens ralentirent le rythme, je m'écartai, essoufflée, et m'installai en retrait sur une pierre plate au bord du loch. Grigore me retrouva quelques minutes plus tard avec à la main un énorme morceau de viande de cerf enveloppé de feuilles séchées

baignées dans l'huile.

— Tiens. Tu n'as rien mangé de la journée.

Je le remerciai d'un sourire et pris le repas qu'il me proposait. J'y goûtai, c'était bon.

— Ils ne sont toujours pas revenus, dis-je pour moi-même. Et s'ils n'arrivaient pas à convaincre l'ensorceleuse ?

— Mais si, ils y parviendront, m'assura-t-il doucement. Je t'ai promis que tout rentrerait dans l'ordre. Je levai les yeux sur lui.

— Au fond de toi, qu'en sais-tu ?

Il tendit la main et me caressa tendrement la joue.

— Nous sommes unis, Hannah, ton avenir ne m'est plus aussi étranger. Je le ressens là.

Il prit ma paume et la dirigea contre son cœur. Puis il me contempla longuement, le visage tout près du mien. Le gris de son regard scintillait dans la lumière du feu, je m'y perdis et ne pensai plus à rien. Je renversai légèrement la tête en arrière et fermai les paupières. J'avais envie de croire en lui, en ce qu'il disait, en ce dont il était certain.

— As-tu confiance en moi ? murmura soudain Grigore.

Je rouvris les yeux.

Un léger bruissement se fit entendre, comme des pas dans l'herbe humide, en même temps que l'odeur de Leith m'atteignait. Il était seul et marchait droit sur nous.

Paniquée, j'eus un mouvement de recul. Grigore me retint en empoignant mes biceps.

— As-tu confiance en moi ? répéta-t-il avec plus de fermeté.

Surprise, je lâchai le morceau viande que je n'avais pas terminé et le regardai, les yeux écarquillés.

— Oui, répondis-je dans un murmure. Je t'ai déjà dit que oui.

Sans un mot de plus, il passa les doigts derrière ma nuque, inclina la tête et posa doucement ses lèvres sur les miennes. Pétrifiée, je n'osais faire un geste.

— Mets tes bras autour de mon cou, chuchota-t-il contre ma bouche.

Leith était tout proche, mon cœur se serra.

Grigore prit alors mes poignets de force et les cala sur ses épaules où ils demeurèrent, immobiles. Puis ses lèvres s'entrouvrirent et sa langue vint délicatement caresser mes dents.

Je gémis.

Non...

Le baiser de Grigore se raffermi, s'approfondit.

Non...

Sa main glissa dans mon dos pour me plaquer contre lui, tandis que l'autre fourrageait mes boucles rousses.

— Non !

Je m'écartai comme sous le coup d'une brûlure, le souffle court et la respiration heurtée.

— Aie confiance, répéta Grigore dont les iris avaient pris l'apparence tumultueuse d'une eau en pleine tempête.

Il l'avait fait exprès.

Horriifiée que Leith ait pu assister à ça, alors que cette fois je n'avais rien prémédité, je tremblais de tous mes membres. Je sautai sur mes pieds et m'enfuis en direction des Entrailles. J'atteignis le flanc ouest, noyée de larmes, oppressée par un sentiment de trahison insoutenable. Mon âme et mon corps hurlaient de révolte contre moi-même. J'étais l'infidèle ! Je m'étais liée avec un autre ! Je n'avais pas attendu que Leith me revienne, je l'avais trompé. Cette réalité était si dévastatrice qu'elle me secoua de longs sanglots. Je tombai à genoux au pied de la montagne et pleurai.

Ça faisait si mal !

En unissant mon âme à celle de Grigore, j'avais inconsciemment admis que Leith ne me serait pas rendu, que je l'avais perdu à jamais. J'avais abandonné, j'avais jeté l'éponge sans me battre vraiment, et maintenant, j'allais faire souffrir Grigore. C'était un être bon, rare, et doté d'un sens de l'honneur que je ne posséderais jamais. Je lui avais offert mon sang sans même accepter de lui appartenir vraiment et lui... lui, il m'était dévoué entièrement, prêt à sacrifier ses sentiments pour que je retrouve l'homme dont j'étais éperdument amoureuse. J'avais honte. Tellement honte.

— Je ne crois pas avoir déjà vu un garou se donner autant de mal pour se ridiculiser, s'éleva soudain la voix cruelle de Shona.

Surprise, je me redressai d'un bond pour lui faire face. Immobile et droite, explosant de beauté dans sa robe de brocart rouge profondément décolletée, ses cheveux noirs soulevés en chignon par des peignes dorés et émaillés, elle me scrutait d'un regard malveillant.

— Que veux-tu ? demandai-je en reniflant.

— Pauvre... pauvre Hannah. Quel triste destin que le tien, n'est-ce pas ?

Je la suivis des yeux tandis qu'elle avançait de quelques pas dans une démarche chaloupée avant de s'adosser nonchalamment contre la paroi rocheuse.

— Je n'ai jamais compris ce que mon frère te trouvait. Je fronçai les sourcils.

— Ton frère ?

Elle acquiesça et soupira.

— Han, han... Il avait décidé de faire de toi sa chose.

L'esprit confus, j'essayai de rassembler mes idées. De qui et de quoi parlait-elle ?

— Hélas, ça lui a coûté la vie, ajouta-t-elle.

La vie ? Tout était en train de s'embrouiller dans ma tête. Ewan... Ewan voulait faire de moi son esclave, il était mort de mes mains. Mais Ewan était un Ange Noir et...

Je poussai un petit cri horrifié en reculant d'un pas.

— Ça y est ? siffla-t-elle, une lueur maléfique dans les yeux. Tu le remets ? Tu n’as pas oublié son visage ? J’aurais aimé garder le secret un peu plus longtemps, mais c’était trop tentant.

Elle sourit en haussant les épaules.

— J’ai toujours été si... impatiente. Pourtant, voilà bientôt trois ans que je t’observe. J’ai finalement plus de qualités que je ne l’aurais cru.

— Philip..., murmurai-je, comme sous le coup d’un choc violent.

Shona était une Galbro et elle était britannique, comme lui. Par l’Esprit ! Elle tapa des mains dans un applaudissement lent et sinistre.

— Bravo, bravo... Il serait heureux de savoir que ton âme est désormais éternellement désunie de celle de son assassin. On finit toujours par payer, Hannah Jorion. Toujours. Ton alter ego est à moi, j’en ferai ce que bon me semble. Je le tuerai même certainement, et toi... toi..., il ne te restera plus rien !

J’étais tétanisée, refusant de croire ce que j’étais en train d’entendre, mais tout me revint en mémoire comme si c’était hier. Philip m’avait poursuivie de longues semaines après s’être transformé brutalement devant moi sur les îles Orcades. Irrésistiblement attiré par mon odeur, il m’avait traquée, manipulée... Tout ça à cause de quelques gouttes de parfum. *Envoûtement*... Le philtre que m’avait offert Gwen avait changé ma vie. J’avais

découvert que Leith était un garou, que sa famille tout entière l'était et que je serais désormais liée à lui par le plus puissant des amours. Mais Shona avait tout détruit. Elle m'avait tout pris. Par vengeance.

Devant son visage satisfait et victorieux, la haine qui bouillonnait en moi depuis des jours surgit plus vite que la lave d'un volcan. Nous étions seules, personne à plusieurs centaines de mètres à la ronde pour m'arrêter, m'empêcher de lui arracher la tête et de lui crever les yeux. Alors, quand, avec un petit sourire perfide, elle sortit d'entre ses seins un pendentif en bronze se balançant au bout d'une chaînette, je perdis toute contenance.

Une femme et un loup.

Celui de Leith.

Mon cadeau...

Je poussai un rugissement de rage et me jetai sur elle.

Elle cria lorsque mes crocs se plantèrent dans la chair de son cou, et hurla quand je resserrai les mâchoires, si fort que son sang jaillit comme un geyser. La violence de mon agression était telle qu'elle put à peine réagir. Je relevai la tête et recommençai. Son épaule, son bras, puis la peau tendre de son aisselle. Je voulais la saigner comme un porc !

Galvanisée par sa peur et enivrée par le sang comme je ne l'avais encore jamais été, je ne perçus pas l'odeur de Leith qui arrivait comme un fou sur nous.

— Alan... Alan, gémit Shona dans un gargouillis à peine audible.

Sa force lupus me percuta de plein fouet et j'allai violemment m'écraser contre les rochers. J'eus à peine le temps de me relever que le puissant loup me projetait sur le sol, appuyant ses lourdes pattes sur mes épaules pour me contraindre à rester immobile. Sortie de l'état second dans lequel je m'étais trouvée, je réalisai qu'il était sur le point de me mordre.

— Leith..., murmurai-je.

Il grogna si fort que son rugissement se répercuta dans mes os, sous ma peau et que j'en tremblai de tous mes membres. Je vis son pelage blanc hérissé, ses crocs longs et dégoulinants de bave plonger sur moi. Il allait me tuer. Mais le vigoureux coup de genou qu'il reçut dans le flanc l'empêcha de me déchirer la gorge. Il roula sur lui-même, se ramassa et se projeta sur Grigore avec une violence inouïe. Ce dernier bascula en arrière, et par la seule force de ses bras, réussit à soulever les cent cinquante kilos que devait peser Leith pour l'envoyer loin derrière lui. Alertés par le bruit et l'odeur du sang, deux guerriers hispos accoururent, s'interposèrent puissamment entre Leith et Grigore, et mirent un terme à leur affrontement.

Grigore était fermement maintenu au sol pour l'empêcher de bouger, et Leith, toujours sur ses pattes, écumait de rage, soufflait comme une bête sauvage, les yeux fixés sur mon visage. Je le savais, il attendait la

moindre faiblesse des Hispos pour en finir avec moi. Mais ceux-ci ne permirent pas que la lutte continue. L'un d'entre eux sortit une corne de brume de sa ceinture d'arme et donna l'alerte. La Meute fut la première à arriver. Georgia se précipita sur moi pour m'aider à me relever, tandis que Dan, John, Étienne et Anneas restèrent pétrifiés devant Leith en réalisant ce qui venait de se produire.

— Hannah, murmura Georgia en me caressant les cheveux, est-ce que ça va ?

Je hochai la tête.

— J'ai failli la tuer...

Elle pivota vers Shona qui n'était pas si mal en point à en croire sa posture bien plus plus digne que la mienne.

— Oui ! Elle a voulu me tuer ! brailla-t-elle.

Leith grogna et retrouva son apparence humaine.

— Oh, Alan, gémit-elle en se précipitant sur lui. Sans toi, je serais morte.

— Elle t'a manipulé, menti ! hurlai-je avec désespoir. Elle a fait de toi un autre, a assassiné celui que tu penses être pour que tu prennes sa place ! Leith...

Ma voix se brisa.

— Elle a tout organisé. Pour nous punir. Parce que... tu as tué son frère pour me protéger, terminai-je en laissant couler des larmes de rage sur mes joues.

— Elle raconte n'importe quoi ! se défendit Shona.

Le visage plus fermé que jamais, Leith posa sur moi

un regard si méprisant, si dénué de considération que mon cœur s'effrita un peu plus.

Murdoch apparut alors avec une horde de garous curieux derrière lui. Quand il nous vit, il n'eut pas besoin qu'on lui explique la situation pour comprendre.

— Libérez-le ! ordonna-t-il pour qu'on lâche Grigore.

Il se tourna vers les deux guerriers, l'air implacable, et désigna Shona.

— Mettez-la sous bonne garde jusqu'à nouvel ordre.

— Que faites-vous ? C'est elle qui l'a attaquée ! s'exclama Leith en me montrant du droit. Laissez-la ! Elle n'a rien fait !

Le Loup Suprême leva la main pour le faire taire, défit son tartan et le jeta à Leith pour qu'il se couvre.

— Mon garçon, il est temps de mettre cette situation au clair.

— Mais la situation l'est parfaitement ! gronda-t-il alors que les deux Hispos emmenaient Shona. La *faol-creutair* a voulu tuer ma petite amie. C'est elle, que vous devriez enfermer !

C'était la première fois qu'il utilisait ce nom-là pour me désigner directement, et il l'avait fait avec tant de haine, de mépris et de colère qu'à cet instant je fus persuadée que sa hargne ne le ferait jamais changer d'avis. Que j'étais devenue une ennemie pour toujours.

— Plus un mot ! tonna Murdoch. Habille-toi et retrouve-nous dans la salle de communion. C'est un

ordre. Désormais, Alan Kerr n'existe plus. Ce soir, tu seras obligé d'admettre que tu es Leith Sutherland, fils de Jeremiah Sutherland et descendant de Fillan, fondateur de la Communauté du Monde Libre.

— Conneries ! vociféra Leith.

Fou de rage, il noua le tartan autour de ses hanches et, sans prendre la peine de contourner la pointe de *Ben Hope*, il bondit soudainement sur la paroi à plusieurs reprises pour atteindre la faille ouest, et disparut derrière les rochers. Puis Murdoch se tourna vers moi pour m'observer, une lueur éclatante dans le regard.

— Ils sont rentrés.

Chapitre 16

La haine sur le visage de Leith lorsqu'il me regardait était plus douloureuse que cent coups de couteau dans la poitrine. Nous n'arriverions jamais à surmonter ça, cette colère, cette violence, cette révolte lui soulevant le thorax par saccades et l'empêchant de respirer normalement. Il semblait n'être capable de retrouver son calme que lorsqu'il m'aurait étranglée de ses propres mains. J'avais mal. Horriblement mal qu'il me déteste à ce point.

Assis en face de lui à la grande table rectangulaire, Jeremiah observait son fils silencieusement, ressentant avec la même intensité que moi les émotions faisant rage en lui. Ses traits étaient durs et son regard impénétrable. Maintenant, il irait jusqu'au bout. Car il fallait crever l'abcès. Il était temps que Leith sache, qu'il connaisse la vérité et qu'il l'accepte, aussi brutale fût-elle.

L'ensorceleuse faisait le tour de la pièce, détaillant avec intérêt chaque arme accrochée au mur, caressant des yeux les haches, les hallebardes, les tapisseries. À coup sûr, elle adorait voir les collections de la salle du trône. Bon sang, cette vieille bique ne parlerait pas tant qu'elle n'aurait pas tout étudié. À chaque objet devant lequel elle

s'arrêtait, la pression montait. Et elle prenait tout son temps. Assis en bout de table, dans un silence presque funeste, Murdoch observait le moindre de ses faits et gestes. Christy avait les nerfs à vif, attendant avec impatience que la vieille sorcière délie sa langue et nous libère de cette tension qu'elle exacerbait volontairement. Puis elle se tourna soudain vers nous et sortit calmement de la poche de son tablier son paquet de Winston.

— Vous avez du feu ?

Un souffle court s'échappa de mes lèvres. Je me jurai de lui offrir une montagne de boîtes d'allumettes si elle tenait parole et expliquait à Leith ce qu'elle avait fait et dans quelles circonstances. Ce dont je commençais sérieusement à douter. Comme personne ne bougeait ni ne pipait mot, consterné par l'attitude indolente de l'ensorceleuse, Jeremiah perdit patience et alla décrocher du mur une torche enflammée. Il la lui tendit sans cérémonie et attendit qu'elle tire goulûment sur sa cigarette. Elle ferma les paupières et lâcha un soupir de satisfaction.

— Ça suffit ! rugit soudain Leith en tapant du poing.

La vieille dame haussa un sourcil et retira l'excédent de cendre qui s'était déjà formé au bout de sa clope.

— Tu avais de meilleures manières la dernière fois qu'on s'est croisés, jeune homme.

— Arrêtez vos conneries, riposta-t-il, on ne se connaît pas.

Un petit sourire en coin étira la bouche ridée de la sorcière.

— C'est toujours plaisant de voir à quel point mes sortilèges fonctionnent. Il n'empêche que tu étais plus poli.

Puis elle fronça fortement les sourcils.

— Je te conseille de baisser d'un ton si tu ne veux pas que je me fâche.

Leith ouvrit les lèvres pour répliquer, Murdoch l'interrompit.

— Et si vous nous racontiez ce que nous aimerions savoir, vénérable *bana-bhuidseach* ?

Ces tièdes éloges ne semblèrent pas la toucher. Elle tira une longue bouffée sur sa cigarette, la jeta au sol et l'écrasa avant même de l'avoir terminée.

— Pas la peine de me passer la brosse à reluire, mon chou, je ne suis pas plus vénérable que vous.

Elle se tourna vers Leith et s'agrippa à son regard avec tant d'intensité que je la crus sur le point de l'hypnotiser. Leith ne cilla pas et croisa les bras sur sa poitrine.

— Quel est le souvenir le plus ancien de votre enfance, jeune Lupus ?

Pendant un instant, Leith parut surpris, puis l'hésitation se dessina sur son visage. Il chercha, fouina dans sa mémoire, et fut incapable de répondre. Cependant, il ne perdit pas la face.

— C'est avec ce genre de question que vous espérez

m'amadouer ? dit-il à mon intention et à celle de Jeremiah. Il va falloir trouver autre chose, j'ai une mémoire très sélective. Je ne me rappelle que l'essentiel.

Il fanfaronnait, mais à la façon dont ses épaules s'étaient affaissées, je perçus le trouble qu'il essayait vainement de cacher. L'ensorceleuse leva les mains d'un air faussement résigné.

— Comme vous voulez. On n'est pas obligés de faire dans la dentelle. Vous êtes arrivé dans ma bicoque aussi flasque qu'un pot de jelly. On vous avait assommé, drogué et roué de coups, parce qu'il paraît que vous avez donné du fil à retordre. Je vous ai attaché sur une chaise pour vous éviter de tomber, j'ai vidé votre cerveau, et la poulette aux gros seins s'est chargée de le remplir de nouveau. Vous avez eu du bol, vous savez ? Elle aurait pu vous donner la mémoire d'un Yorkshire.

Personne n'avait envie de rire.

Leith fronça les sourcils.

— Combien vous a-t-on payée pour venir me raconter ces conneries ?

Le visage de la vieille femme s'éclaira d'un sourire carnassier.

— Plus que je ne pouvais l'espérer, jeune Lupus ! Bien plus !

Et elle s'esclaffa joyeusement.

Lorsqu'il se tourna vers Jeremiah et moi, les paupières de Leith se plissèrent jusqu'à ne former plus que deux

petites fentes. Il poussa sa chaise et se leva.

— C'était bien essayé, mais c'est raté.

— Non, ça ne l'est pas, m'interposai-je en le rejoignant. Tu es Leith Sutherland et cette chienne de Shona t'a manipulé exactement comme...

— Je t'interdis de prononcer son nom ! rugit-il en faisant un pas menaçant vers moi. Je te ferai payer ce que tu lui as fait. Je te promets que tu vas verser l'équivalent de chaque goutte du sang que tu lui as pris.

Choquée, je reculai.

— Leith ! s'interposa Jeremiah. Tu fais erreur sur toute la ligne. Personne ne te ment. Le corps du véritable Alan Kerr a été retrouvé, et sur lui, un mot signé de la main de Shona Aiken.

Leith fusilla son père du regard.

— Jusqu'où êtes-vous prêts à aller dans le mensonge pour remplacer votre fils disparu ? lâcha-t-il avec brutalité. Je sais parfaitement qui je suis.

— Tu crois le savoir, le contredit calmement Jeremiah. Tu aimerais avoir raison, mais tu as tort, mon fils.

— Je ne suis pas votre fils, grinça-t-il. Et je vais vous le prouver autrement qu'avec les histoires à dormir debout d'une vieille folle !

La sorcière éclata une nouvelle fois de rire.

— Folle ? C'est ce que je suis, jeune Lupus. Et bien davantage ! Je peux être ton pire cauchemar, te donner des coliques jusqu'à la fin de ta vie, t'obliger à vomir des

excréments à chaque mot que tu prononceras, et te faire pisser de l'acide ! Manque-moi encore une seule fois de respect et tu n'auras plus jamais l'occasion de proférer un son.

Christy tremblait. Elle prenait tout à fait au sérieux ses propos, car elle connaissait exactement la raison du bannissement de la sorcière au sein de la Guilde. Leith, lui, était imperturbable, il ne déviait pas du déni dans lequel il s'était enfoncé. Il releva la tête fièrement et s'adressa à Murdoch.

— *Mor-fear-faol*, ma parole et mon passé ne sauraient être mis en doute. Permettez-moi de rendre visite à mes parents, de les ramener ici et de vous démontrer que je ne suis pas qui on s'obstine à croire que je suis.

— Mon garçon..., voulut l'arrêter Murdoch.

— Loup Suprême, j'ai l'impression d'être en plein cauchemar. Ces gens débarquent avec l'assurance que je suis des leurs, ils bousculent tout, accusent ma petite amie, intentent à sa vie et la font emprisonner. J'ai le droit de me défendre et celui de la protéger. Je sais que vous les croyez. Mais laissez-moi vous prouver qu'ils ont tort en rejoignant les miens.

Murdoch se tut et le considéra avec incertitude. Était-ce vraiment là la seule solution ? L'unique moyen de lui ouvrir les yeux ? Leith était buté, borné et si convaincu d'être quelqu'un d'autre qu'il fallait probablement un rejet brutal pour le réveiller, le confronter à la réalité. À

cette heure, les parents d'Alan Kerr savaient sûrement que leur fils avait été retrouvé mort sur l'île de Skye. Le détective Forbes avait déjà dû les avertir. J'aurais préféré éviter ça à Leith, mais c'était inéluctable. Personne n'aurait pu l'empêcher d'aller les voir. Je ne lâchai pas Murdoch des yeux et hochai doucement la tête quand son regard croisa le mien. Jeremiah aussi acquiesça silencieusement, et Murdoch soupira.

— Très bien. Fais comme bon te semble, et reviens nous dire ce qu'il en est.

Leith fit un signe du menton et quitta la pièce sans un mot de plus.

— Ma mission est terminée, je rentre chez moi, nous informa alors l'ensorceleuse.

— Pas avant demain, *bana-bhuidseach*, l'avertit Jeremiah. Cette nuit, vous la passerez parmi les loups.

À ces mots, Christy laissa filer un chapelet d'éternuements alors que ça ne lui était pas arrivé depuis des lustres.

— Lierre terrestre, prêle, romarin et sauge, cita mécaniquement la vieille sorcière. Et si ça ne fonctionne pas, fichez le camp d'ici ! Ce que je vais faire moi aussi, et n'essayez pas de m'en empêcher, Lupus.

— Mais..., murmurai-je malgré moi. Il fait froid, vous êtes loin et...

Comme elle l'avait fait dans sa cabane, elle entama un chant écossais pour mettre un terme à la conversation, et

disparut dans la galerie menant à la faille est. Personne n'amorça le moindre geste pour la retenir. À vrai dire, nous fûmes même soulagés qu'elle ne soit plus là.

— Ça n'a pas été très concluant, n'est-ce pas ? murmurai-je à regret.

— Si vous l'aviez tuée, j'aurais dû vous faire condamner, cingla brusquement Murdoch d'un ton sans réplique. Je vous avais dit de rester éloignée !

Prise en faute, je ne pus que baisser les yeux sur ma robe tachée de sang.

— Si elle ne m'avait pas tout avoué, je...

Christy s'approcha et posa une main apaisante sur mon épaule.

— Ce qui est fait est fait. À présent, je suis persuadée que tout va rentrer dans l'ordre.

— Ce n'est pas pour autant qu'il acceptera de nous suivre quand il découvrira la vérité par lui-même ! siffla Jeremiah, ne la préservant pas du ton sec qu'il employait à chaque fois qu'il s'adressait à elle.

Elle leva les yeux et lui offrit un sourire forcé.

— Une chose est sûre, c'est qu'avec le caractère que vous avez, il ne sera pas pressé de vous rejoindre. Mais toi, ma petite Hannah, dit-elle en posant sur moi un regard plein de douceur, je suis certaine que tu parviendras à le convaincre.

Alors, elle était bien la seule. Même s'il apprenait la vérité, je ne voyais pas très bien comment il allait me

pardonnez d'avoir manqué de tuer sa bien-aimée Shona. Écœurée et blessée, je secouai la tête.

— Je ne dispose plus de tels pouvoirs sur lui.

Pour la première fois depuis que nous étions arrivés ici, Jeremiah retira le masque rigide derrière lequel il s'était caché pour se protéger. Son expression s'adoucit. Il s'approcha de moi afin de prendre mes joues entre ses mains et là, il souleva mon visage et me regarda tout au fond des yeux.

— Tu es celle que son cœur a toujours attendue. Rien ne saura jamais l'évincer. Pas même lui. Pas même la mort.

Il posa affectueusement ses lèvres sur mon front et s'écarta. J'étais toute retournée.

— J'aimerais suggérer à ton ami Grigore de suivre discrètement Leith, demain. Penses-tu qu'il acceptera ?

En étant sûre de ne pas me tromper, je lui affirmai que oui.

— J'irai le voir moi-même, promis-je.

Jeremiah approuva.

— La soirée a été difficile, conclut Murdoch, je vous conseille à tous d'aller vous coucher sans tarder.

Nous acquiesçâmes et quittâmes la salle de communion. Je fis un détour par les quartiers où était logé Grigore et lui demandai une nouvelle fois son aide. C'était un ami fidèle, un allié, non seulement il accepta sans hésiter, mais il ne mentionna pas le baiser qu'il

m'avait donné un peu plus tôt, ce dont je lui fus extrêmement reconnaissante. Je ne voulais pas en parler, ni même évoquer la culpabilité qui me rongait. Je pense qu'il le savait trop bien. Je dus faire demi-tour pour rejoindre le centre de la cité, néanmoins accompagnée d'un sentiment d'échec de plus en plus puissant. J'étais fatiguée, lasse, désœuvrée... Quand tout cela prendrait-il fin ? Quand goûterais-je au repos et au calme auxquels j'aspirais ? Une année de tranquillité n'avait pas été suffisante pour me remettre du cataclysme qui avait bouleversé ma vie presque trois ans plus tôt. Il me sembla que ça ne se terminerait jamais, que j'étais prise dans un tourbillon infernal qui ne s'arrêterait que lorsque mes yeux seraient définitivement fermés et que mon cœur aurait cessé de battre. Oh, je voulais vivre. Mais pas seule. Pas sans lui. Leith était présent partout. Son odeur, sa voix, la douceur de sa peau. Il ne me quittait pas. Jamais. Même mes nuits étaient remplies des songes où nous étions ensemble, réunis, amoureux et plus forts que le reste du monde. Je le rêvais si fort que j'avais le sentiment profond d'être revenue à la réalité, et lorsque j'ouvrais les yeux au petit matin, tout mon univers s'effondrait. Encore. Invariablement. Inlassablement.

Plongée dans la douleur de mes déceptions, mes souvenirs et mes espoirs déçus, je ne me rendis pas compte que, tandis que je marchais sans torche dans l'obscurité de l'immense escalier qui menait à l'Agora, je

n'étais plus seule. Un bruissement léger se fit entendre, et l'instant d'après, une main s'écrasait sur ma bouche. J'étouffai un hurlement pendant qu'on me tirait puissamment en arrière. Désarçonnée, il me fallut quelques secondes pour comprendre que c'était Leith qui m'entraînait. Mon cœur battait à tout rompre.

Fulgurants, ses mots me revinrent à l'esprit : « Je te ferai payer ce que tu lui as fait. Tu vas verser l'équivalent de chaque goutte du sang que tu lui as pris. » Allait-il mettre sa menace à exécution ? Me ferait-il subir le même sort que j'avais réservé à Shona ? Dans un regain d'énergie, je me débattis farouchement dans l'espoir qu'il me lâche, mais il était bien plus fort que moi, sa poigne était solide. Je ne parvins qu'à me déséquilibrer davantage, à me coincer les pieds dans ma robe et à me tordre brutalement la cheville sur les marches. Tétanisée par la douleur, je ne fis plus un geste pour me libérer. Lorsque nous fûmes tout en bas, je priai de toutes mes forces pour que Grigore nous entende, qu'il intervienne, mais Leith prit la direction opposée aux quartiers où il se trouvait, et me fit avancer dans un goulot à peine éclairé, puant l'acidité du calcaire et la moisissure. Entre salles et galeries, il me sembla que nous avions parcouru des centaines de mètres et ça, pendant de longues minutes, alors que pas plus de cinq ne devaient s'être écoulées. Leith s'arrêta enfin et me poussa avec tant de violence devant lui que j'allai percuter la paroi qui me faisait face.

Il craqua une allumette, embrasa une torche murale et, tandis que je restais pétrifiée contre la roche, il avança. Nous étions dans une cavité étroite et irrégulière d'à peine vingt mètres carrés que les flammes éclairèrent en quelques secondes. Je distinguais très nettement le regard de prédateur que Leith posait sur moi. Il n'était plus lui-même et s'apparentait à un fauve sur le point de mettre à mort une proie. Paniquée, je fis plusieurs pas de côté dans l'espoir de trouver une issue, mais il fut si rapide que j'eus à peine le temps de le voir bouger. Les bras placés de part et d'autre de ma tête, le corps presque collé au mien, il m'empêchait de faire un geste. Il rayonnait d'une énergie négative si puissante que l'air vibrait autour de nous.

— Leith..., murmurai-je, en désespoir de cause.

— Comment as-tu osé ? articula-t-il d'une voix si basse qu'elle en était effrayante. Comment as-tu pu t'attaquer à elle et monter toute cette histoire ?

— Tu refuses de voir la réalité. Ouvre les yeux. Ouvre les yeux ! criai-je. C'est elle qui t'a manipulé, pas moi !

— Tais-toi ! gronda-t-il. Tais-toi où je t'égorge avant même que tu n'aies le temps de m'expliquer pourquoi tu es allée si loin.

Il contenait mal sa fureur, les muscles de ses mâchoires se crispaient toujours plus et ses iris se coloraient de pigments dorés.

— Elle l'a tué. Elle l'a tué pour que tu prennes sa

place.

— C'est toi que je vais massacrer sans un remords si tu continues à dire des choses pareilles. Comment as-tu pu convaincre le Loup Suprême de sa culpabilité ? Comment es-tu parvenue à lui faire admettre que j'étais celui que vous cherchiez ? Comment ? Comment ? hurla-t-il.

Ulcérée, je le repoussai si violemment qu'il recula.

— Parce que c'est toi ! C'est toi ! Parce que ce type est mort ! Parce qu'elle t'a jeté un sort ! Et parce qu'on lui en a apporté la preuve. Mais tu es trop buté pour le reconnaître. Tu es mon âme sœur. La mienne ! Shona ne sera jamais rien d'autre qu'un corps sur lequel tu ne fais que passer !

— La ferme ! Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu mens, tu mens comme tu respirez. Tu es prête à tout pour retrouver un ersatz de ce que tu as perdu. Et j'en viens à me dire que c'était tout ce que vous méritiez, toi et les tiens. Vous êtes tous complètement fous !

— Ton oncle est mort ! Il ne méritait pas de mourir, et sa femme de le perdre ! Ils sont venus ici pour te sauver et ils ont tout perdu. Comment peux-tu continuer à croire qu'une telle détermination n'a pas de sens ? Nous ne sommes pas fous, nous t'aimons !

Son regard s'enflamma.

— Je ne veux pas que vous m'aimiez, vous n'êtes rien. Vous ne représentez rien. Et j'irai cracher sur ses cendres

pour vous le prouver.

Je ne réfléchis pas un seul instant et le giflai à toute volée, si fort, que sa tête tourna violemment sur le côté. Quand il se reprit, il grogna et montra les crocs avant de me pousser une nouvelle fois contre la roche. Puis soudain, son visage et ses avant-bras se parsemèrent de poils blancs. Par l'Esprit ! L'instinct de survie enfla plus vite que ma peur. N'attendant pas qu'il me morde, je me parai de griffes, levai les mains et les plantai féroce dans ses épaules. Il rugit, recula et me laissa suffisamment d'espace pour prendre la fuite. J'en profitai pour m'élancer afin de sortir, mais il me retint par le tissu de ma robe, en arrachant l'intégralité de la jupe. Toutefois, il me restait mon bustier, ma camisole, mes bas et mes jarretières. J'avais plus de liberté de mouvement, je parvins à me dégager. Je me propulsai à grandes enjambées dans le boyau rocheux. Leith n'eut qu'à faire un saut pour me rattraper. Je me débattis avec tant de force qu'il finit par me lâcher, me laissant l'occasion de me retourner et de lui asséner un coup de poing prodigieux dans l'estomac, puis un autre en plein visage. Il fut un instant déséquilibré avant de se reprendre rapidement. Il empoigna aussitôt mes cheveux pour me tirer en arrière. Je hurlai de douleur. Il me traîna comme ça jusqu'à la salle d'où je m'étais échappée et me projeta sauvagement contre la paroi. Le souffle coupé sous la violence du choc, je ne bougeai plus. La pièce se mit à

tourner et je m'affalai par terre. Leith se tenait à deux mètres de moi. Il avança d'un pas déterminé, une lueur meurtrière au fond des yeux et, l'espace d'un instant, je me demandai si je reverrais un jour les miens. Il n'était plus l'homme que je connaissais, que j'aimais, j'étais une poupée de chiffon entre ses mains et il allait me tuer. C'était comme si sa conscience lupus n'existait plus, seule comptait la vengeance et le désir de me faire mal. Il me remit sur mes pieds par le col de ma robe qui se déchira aussi, m'empoigna la gorge et me souleva contre la paroi. La pierre me griffa profondément le dos, les épaules, les cuisses, alors je réagis et lançai mes pieds, mes poings sans réfléchir. Je me débattis avec tant de hargne que je finis par atteindre Leith au bas-ventre et il me lâcha. Mais je n'avais plus suffisamment d'énergie pour m'enfuir, je tombai à genoux, la tête en avant, je toussai, crachai, incapable de me relever. Leith ne me laissa pas le temps de me reprendre, il fonça sur moi et m'écrasa de tout son poids sur le sol. Ma joue ripa sur la roche tranchante et se mit à saigner abondamment. Rassemblant mes dernières forces, j'arrondis le dos et parvins à le faire violemment basculer sur le côté. Il se releva, comme possédé, et gronda avec la puissance d'un monstre. Il se jeta une nouvelle fois sur moi et, à califourchon sur mon ventre, il referma ses mains autour de mon cou. Désormais à bout de ressources, je cessai de me débattre, gardai les paupières ouvertes et affrontai la

tempête qui faisait rage dans ses yeux. Le souffle me manquait. Le sien était chaotique. Bientôt, je ne respirerais plus du tout. Il me tuerait. C'était son objectif. Se débarrasser de moi. Me faire payer. M'anéantir. Mais je l'aimais, de tout mon être.

— Leith..., réussis-je à murmurer.

Il ouvrit de grands yeux. Sa poigne se relâcha sensiblement et il s'immobilisa au-dessus de moi. Accrochée à son regard émeraude, j'entrouvris les lèvres et laissai passer un gémissement de pure souffrance.

— Souviens-toi de moi. Souviens-toi de moi... Juste une fois.

Incertaine d'avoir parlé à voix haute, je fermai furtivement les paupières, laissant rouler une grosse larme sur ma joue. Leith dénoua les doigts comme s'il s'était brûlé, et contempla mon visage durant de longues secondes. Il avait été sur le point de me tuer, et il le réalisait, tel un aveu insoutenable. Un voile trouble passa devant lui, déformant ses traits, et l'instant d'après, il écrasait impitoyablement sa bouche sur la mienne sans qu'il n'y trouve la moindre opposition. Ses dents me pincèrent légèrement et le goût du sang se déposa sur ma langue, alors je gémis. Dans un mouvement désordonné, il s'allongea sur moi de tout son long, se fraya un chemin entre mes cuisses nues, frotta son bassin contre le mien, et verrouilla complètement ses lèvres aux miennes. Mon cœur battait si violemment que je fus persuadée qu'il

allait lâcher. Mais Leith me redonnait vie, je sentais crépiter de minuscules bulles d'air sous ma peau. Tout mon corps frémissait, vibrait, l'appelait, l'exigeait. L'énergie et la vigueur ardente qui émanaient de lui me prenaient tout entière, ravageant tout sur son passage, mes pensées, mes espoirs, mes craintes. Il n'y avait plus que lui. Lui et le désir primitif qu'il faisait s'abattre sur moi. Je glissai les bras autour de sa nuque et, comme un signe de reddition qu'il aurait attendu, sa langue s'enfonça dans ma bouche avec une sauvagerie impitoyable. Mais que m'importait qu'il soit brutal ? Je le voulais. Intégralement.

Puis subitement, il se jeta en arrière comme si je l'avais brûlé. Effaré, il m'observa une poignée de secondes. Immobile et muette, je contemplais avec fascination la lueur éclatante de ses yeux élargis de stupéfaction : ce baiser l'avait marqué au fer rouge. Il me désirait. Désormais, il le savait. C'était inscrit en lui.

Il sauta sur ses pieds, passa une main dans ses cheveux, le souffle heurté, et ferma brièvement les paupières. Il me regarda une nouvelle fois, ouvrit la bouche pour dire quelque chose – des excuses ? –, mais se ravisa. L'instant d'après, il était parti.

Je restai les bras en croix, sans bouger, le corps engourdi d'une étrange sensation. Cette violence avait été plus vivante que tous les mots prononcés jusque-là. Elle signifiait quelque chose. Elle comptait.

Le goût que Leith avait laissé sur mes lèvres était puissant, douloureux, et son baiser vengeur, implacable, cruel. Mais qui de nous deux avait-il puni ? Lui, ou moi ?

Chapitre 17

Je soupirai, m'assis sur ma paillasse et me pinçai l'arête du nez. Le souvenir de mon altercation avec Leith, la veille, ne me quittait pas. Son regard et sa rage m'avaient marquée au fer rouge. Lorsque je fermais les yeux, ce n'était plus sa douceur et sa tendresse qui s'imposaient à moi, mais la bestialité avec laquelle il avait voulu me détruire. Cependant, alors qu'il aurait pu serrer ses mains plus fort autour de mon cou, aller jusqu'au bout de sa vengeance et me faire taire à jamais, il ne l'avait pas fait. La conscience s'était élevée en lui. La conscience ou autre chose. Mais quoi ? Il me détestait, il me détestait vraiment d'avoir chamboulé sa vie entière, mais une part de lui-même le poussait malgré tout vers moi et le conduisait à me voir différemment.

J'aurais donné beaucoup pour pouvoir lire au fond de son cœur et avoir l'assurance que tout n'était pas aussi noir que je le croyais. Or, lorsqu'il serait revenu de chez les Kerr, ce serait pire. La vérité lui exploserait en pleine figure et il n'aurait d'autre choix que d'admettre qu'aucun de nous n'avait menti, que Shona, sa déesse, sa reine, celle qu'il pensait être sa moitié, n'était rien de plus qu'une manipulatrice.

Mon cœur se serra. Il ne lui resterait rien, rien d'autre qu'un passé qui n'était pas le sien et un avenir incertain. Saurait-il prendre la main qu'on lui tendrait pour se reconstruire ? J'en doutais. J'en doutais sérieusement et ça me donnait la nausée.

— Hannah ?

Je levai les yeux sur Georgia qui se dessinait dans l'embrasement. Elle portait son jean et son sweat-shirt, refusant de déambuler en permanence avec des vêtements d'époque. Malgré quelques lavages dans les lacs souterrains, ils étaient tellement sales qu'ils avaient l'air d'avoir des siècles, mais Georgia, elle, resplendissait. L'ovale de son visage était encadré par une cascade de cheveux blonds et souples que je lui avais toujours enviés. Sans maquillage, elle était encore plus belle que d'habitude. L'amour la rendait étincelante. Anneas et elle s'étaient trouvés juste après la mort de Julia. Georgia s'était pourtant accrochée à Leith plus efficacement qu'une sangsue, et nous nous étions détestées, puis elle avait admis qu'Anneas et elle étaient faits l'un pour l'autre. Et c'était le cas. Souvent, je me demandais pourquoi le *mor-aotrom* ne les avait pas encore unis. Pour Leith et moi, il avait suffi de quatre rencontres. L'Esprit nous avait frappés sur le phare de Noss Head la première fois. Puis sur le sommet de *Clobber Argyll*, lorsque j'étais devenue un Lupus. Ces endroits resteraient gravés dans ma mémoire comme les plus magiques au monde. Et

Leith ne s'en souviendrait jamais... Je fermai les yeux.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Georgia en s'asseyant à côté de moi. Le soleil est déjà tombé et tu n'as rien mangé de la journée.

J'avais évité de partager avec la Meute ma triste aventure de la veille avec Leith, et même si ma peau s'était bien vite régénérée, mon corps était usé, fatigué. J'avais passé une bonne partie de l'après-midi confinée ici, allongée sur mon lit de fortune en mettant ça sur le compte de mon altercation avec Shona.

— Ça va, répondis-je avec un semblant de sourire. Je n'ai pas très faim.

Elle m'étudia de la tête aux pieds en haussant un sourcil.

— Tu as beaucoup maigri, Hannah et tes cheveux sont dans un piteux état. On dirait Merida^{12}.

Je baissai les yeux sur mon tee-shirt, il bâillait aux manches, et mon jean aurait eu besoin d'une ceinture. Quant à mes cheveux... je m'en moquais.

Elle s'approcha et sortit un élastique de sa poche.

— Je ne te promets pas un miracle, mais si tu me laisses faire, je peux peut-être arranger ça.

Alors je hochai la tête. Si ça lui faisait plaisir. Elle s'installa derrière moi et commença à démêler grossièrement mes boucles du bout des doigts. Ça me rappela les longues soirées pyjama entre filles que nous organisions avec Sissi lorsque je vivais encore à Paris

avec mes parents, et je fus prise d'une profonde mélancolie. Tout ça était si loin. Je ne lui avais pas donné signe de vie depuis que nous étions partis de Wick. Sissi devait se faire un sang d'encre, même si Pierrick et Hermance devaient occuper tout son esprit. J'avais hâte de les revoir. Darius et Gwen aussi. Pas un jour ne s'écoulait sans que je pense à eux et que je prie pour qu'ils aillent bien. Ma mère, mon père, Elaine... Ils me manquaient tous horriblement.

— Tout sera bientôt terminé, m'assura Georgia d'une voix douce tout en finissant de me tresser les cheveux, et nous reprendrons tous du poil de la bête.

Je haussai les épaules sans parvenir à sourire de son jeu de mots.

— C'est ce que tout le monde s'évertue à dire, mais c'est encore loin d'être le cas. Il voudra peut-être rester ici et personne ne pourra l'en empêcher.

Elle soupira.

— J'espère qu'Alan Kerr n'est pas aussi têtue que Leith Sutherland.

Ça, j'en doutais sévèrement.

— Vous devriez partir, murmurai-je.

Elle pencha la tête par-dessus mon épaule pour me regarder et écarquilla les yeux.

— Et vous laisser dans ce borbier ? Ta proposition est tentante, je ne serais pas contre un sauna et une bonne manucure, dit-elle en montrant ses ongles qui n'avaient

jamais été si mal en point, mais j'ai peur que ce ne soit pas possible. La tante de Leith est en deuil, ce dernier n'est pas près de reprendre ses esprits, Jeremiah et toi ne rentrerez pas sans lui, vous ne savez pas ce que devient Darius, et puis tu n'as pas une seule copine ici ! Avec qui tu vas parler chiffon ?

Je lui souris.

— Pas avec toi, on ne l'a jamais fait. Vous ne pourrez pas rester éternellement, Georgia.

Elle claqua la langue.

— La fac, tout ça, tout ça..., je sais. Mais on ne vous lâchera pas d'une semelle. Parce que quand ça chauffera, vous aurez besoin de nous.

Ma bouche prit un pli amer. Si les Guerriers de l'ombre devaient nous trouver, j'apprécierais que mes amis soient partout ailleurs plutôt qu'ici. Mais le clan n'avait pas de la Meute que le nom, c'était un groupe uni. Nul ne parviendrait à les mettre dehors, même en les payant, et quelque part, paradoxalement, ça me rassurait.

Soudain, Étienne apparut dans l'encadrement de la porte, le visage grave.

— Il est de retour.

Pas besoin de préciser qui. Je me levai d'un bond et accourus dans la salle commune où se tenait Jeremiah. Il m'envoya un regard d'une intensité et d'une tristesse extraordinaire.

— Il a demandé à parler à Shona.

Mon estomac se comprima si fort que je laissai échapper un petit gémissement.

— Murdoch est-il au courant ?

Il hocha la tête.

— Oui. C'est même lui que Leith est allé voir en premier. Les parents d'Alan Kerr sont là également.

— Et Grigore ?

— Il t'attend.

Je hochai la tête et m'élançai dans les couloirs pour le retrouver. Je traversai la cité et les souterrains aussi rapidement que possible et le trouvai assis au bord du lac éclairé de lanternes bleues. Seul. Il ne se tourna pas lorsque je pénétrai dans la cavité, il gardait les yeux fixés sur l'eau.

— J'ai vu beaucoup de choses dans ma longue vie. Les maladies, les guerres, la capitulation de Napoléon à Waterloo, la révolution industrielle, mais je n'avais encore jamais vu un homme perdre tout ce qui faisait sa vie avec autant de souffrance.

Son timbre était doux, presque compatissant.

— Grigore...

— On les avait déjà avertis de la mort de leur fils, ils lui ont claqué la porte au nez. Leith est resté immobile de longues minutes à essayer de comprendre ce qui venait de lui arriver, c'était comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Puis le frère d'Alan Kerr est sorti. Leith s'est fait bousculer, durement, il s'est laissé frapper sans être

capable de réagir. C'est Forbes qui l'a trouvé une heure plus tard en allant rencontrer les parents d'Alan Kerr pour leur donner plus d'éléments sur le drame. Leith était assis sous un arbre.

— Par l'Esprit...

Je m'approchai lentement et m'installai à côté de lui. Il tourna la tête et me considéra longuement de ses grands yeux gris froids et transparents.

— Ton poilu va avoir du mal à s'en remettre, Hannah.

— Je sais..., murmurai-je d'une voix éteinte.

— Il a demandé à voir la Galbro.

Je hochai le menton.

Il se mit brusquement sur ses pieds et alla décrocher une lanterne bleue.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Viens. Je veux te montrer quelque chose.

Je fronçai les sourcils et le suivis. Je fis le tour du lac avec lui, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant la paroi. Il leva la tête et m'indiqua un trou à deux mètres de hauteur, à peine moins grand que la taille d'un homme.

— Prends ça.

Il me tendit la lampe, fléchit légèrement les genoux et sauta pour s'accrocher au rebord avant de se faufiler à l'intérieur.

— Où est-ce que ça mène ? demandai-je, intriguée.

— Au-dessus des quartiers défensifs, précisément au niveau de la cellule la plus en retrait. Celle où se trouvait

Bonnie. Je pense que ce passage servait à épier les prisonniers et écouter leurs conversations. C'est là que Shona Aiken est gardée.

J'écarquillai les yeux en comprenant ce qu'il me proposait, levai le bras pour lui rendre la lanterne et le rejoignis sans l'ombre d'une hésitation.

Nous longeâmes la galerie pendant un bon moment, jusqu'à ce qu'elle se rétrécisse et que nous soyons obligés de continuer à quatre pattes. Nous aboutîmes dans un espace en forme de cloche où nous pûmes nous remettre debout. De là, nous perçûmes les voix faibles de Leith et Shona.

— Comment connais-tu cet endroit ? finis-je par demander à Grigore en chuchotant.

Il se tourna vers moi avec un petit sourire en coin entendu.

— Connaît ton ennemi comme tu te connais toi-même et tu vaincras.

Un rai de lumière jaunâtre s'échappait d'un interstice formé au pied de la paroi et partiellement comblé par un gros caillou. Grigore s'allongea par terre, poussa aussi silencieusement que possible la pierre, et m'invita à le rejoindre. Ce que je fis sans tarder. L'entaille était suffisamment grande pour distinguer un bon quart de la cellule. Je voyais Leith de dos, il faisait face à Shona dont le rire résonnait dans toute la pièce.

— Parce que tu penses que j'aurais pu coucher avec

l'assassin de mon frère ? cracha-t-elle avec dégoût. Tout était orchestré, programmé pour te briser, pauvre imbécile ! Tu n'es rien pour moi. Tu n'as jamais compté ! Je ne t'aurais jamais permis de me toucher !

Les épaules de Leith se soulevaient avec tant d'irrégularité que je compris qu'il était sur le point d'exploser. Je détestais cette femme, mais je détestais encore plus qu'il souffre.

— Tu m'as volé ma vie, ma famille, mes souvenirs, murmura-t-il. Pourquoi ne pas m'avoir tué comme tu l'as fait avec ton petit ami ?

Shona laissa filer un ricanement moqueur.

— Mon petit ami ? Non. Un idiot, mais un idiot très utile.

— Pourquoi ? hurla-t-il, si fort que j'en sursautai.

Shona apparut dans mon champ de vision quand elle s'approcha de Leith pour lui répondre. Elle était encore couverte de sang, ses cheveux étaient ébouriffés et ses vêtements en loques. Cependant, elle se tenait droite et fière devant lui, le regard brûlant de haine.

— Pourquoi ? Parce que la mort aurait été trop douce, Sutherland. J'aimais mon frère. Il était faible et refusait de suivre l'enseignement des Anciens, mais il représentait tout pour moi, et tu me l'as pris. Je voulais que tu souffres, que tu retrouves seul, que tu ne reconnaises plus ta propre famille et qu'elle t'abandonne. Je t'aurais jeté comme une guenille, puis égorgé à ton tour pour que

les tiens aient le cœur aussi brisé que le mien. Oh, les choses sont allées beaucoup trop vite, j'aurais aimé faire durer le plaisir plus longtemps, mais ce qui est fait est fait. Tu ne seras plus jamais le même, Leith Sutherland. Tu es devenu un étranger pour toi et les autres. Philip serait fier de moi. Il ne te reste plus rien !

Je me raidis. Elle avait tort. Nous étions là pour lui, et s'il voulait de moi, de nous, nous l'aiderions, le supporterions, le guiderions.

— Les parents de ce pauvre Lupus que tu as tué se battront pour que leur fils soit vengé. Tu seras jugée et condamnée, Shona, dit-il d'une voix dangereusement calme. La mort ne te fait-elle donc pas peur ?

— La mort ? siffla-t-elle. La mort sera mon amie et la tienne !

Subitement, elle se jeta sur lui et le sang jaillit. Leur position avait changé et je ne voyais plus rien. Alors, sans réfléchir, je m'élançai dans le goulot par lequel nous étions venus et avançai aussi vite que je le pouvais. La roche était coupante à travers mon jean, je me blessai sévèrement les genoux, mais continuai, ignorant la douleur et ma chair entaillée. Je sortis de la galerie, contournai le lac et me précipitai dans le couloir qui menait aux quartiers défensifs. Là, j'ouvris la porte à toute volée et courus pour rejoindre Leith. Je le trouvai accroupi devant la cellule fermée hâtivement par un garde galbro, le visage caché entre les mains. Dans la cellule,

Shona était allongée, inerte. Leith s'était défendu. En me percevant, il leva la tête. Il était couvert de sang. Shona l'avait sauvagement griffé.

— Leith...

Je m'approchai doucement et m'agenouillai devant lui.

Grigore apparut derrière nous, et quand il vit que tout allait bien, il s'en alla.

— Est-ce que ça va ?

Les yeux de Leith brillaient d'une telle tristesse que j'en eus le souffle coupé.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus... Je ne sais plus qui je suis...

— Tu es Leith Sutherland, murmurai-je, l'un des hommes les plus courageux que je connaisse. Tu es...

Puis il secoua la tête en fermant les yeux.

— Je ne sais pas, je ne sais plus... Je ne t'ai pas crue. Ils m'ont rejeté. Mes parents m'ont rejeté. J'étais un étranger pour eux.

Je ne pus empêcher mes larmes de couler. Mon cœur saignait en même temps que le sien. J'avais tellement envie de le prendre dans mes bras, de le serrer contre moi, mais il ne me l'aurait pas permis. Alors je me contentai de caler mes mains entre mes cuisses pour leur éviter de trembler.

— Je n'ai plus rien.

À quoi bon lui dire qu'il se trompait, que nous étions

là pour lui, qu'il avait une maison, une famille, des amis qui l'attendaient ? Il n'avait plus aucun repère. Il souffrait. C'était encore trop tôt.

— Je suis désolée...

Il se leva brusquement, manquant de me faire tomber en arrière, et se dirigea à grands pas vers la sortie.

— Leith ! criai-je en voulant le rattraper.

Lorsque je l'atteignis et le retins par le bras, il se dégagea avec force, gronda, et l'instant d'après, ses vêtements volaient en lambeaux. Il se transforma. Impuissante, je le vis gravir les escaliers et filer à toute allure.

— Leith !

Grigore s'interposa pour m'empêcher de le rejoindre.

— Laisse-le. Il lui faudra du temps pour digérer.

— Par l'Esprit ! Écarte-toi !

J'essayai de le pousser, mais il me tint fortement par les épaules.

— Gamine, je sais exactement ce qui fait rage en toi, mais fais-moi confiance, il a besoin d'être seul. Il ne va pas s'enfuir.

— Comment peux-tu en être sûr ? aboyai-je, des larmes plein les yeux.

— Parce que vous êtes tout ce qui lui reste, me répondit-il, le visage grave. Sois patiente. Il reviendra.

Il m'ouvrit les bras, je m'y blottis sans la moindre hésitation. Grigore me garda contre lui longtemps, à me

caresser les cheveux, me murmurer des paroles réconfortantes. J'avais de la chance, tellement de chance de l'avoir.

Lorsque je fus calmée, il brava les interdictions de Murdoch et m'accompagna jusqu'à mes appartements où il me remit entre les mains rassurantes de Christy. Personne ne chercha à l'en empêcher, car les règles du jeu étaient en train de changer. Tout du moins, je l'espérais. Il était le protecteur, l'ami d'un loup, et désormais, tout le monde le savait.

Le soleil se levait sur *Ben Hope*, chargeant avec lui une multitude de tons rouges et jaunes qui coloraient doucement le ciel. La lumière du jour naissant se jetait dans les lochs en contrebas de la montagne, les faisant scintiller comme des bijoux. Bien ancrée sur mes pattes au sommet d'un imposant rocher, j'étais seule, pas un habitant n'avait encore mis son nez dehors, et les quelques gardes hommidés que j'avais croisés dans l'entrée ouest ne se seraient pas risqués à affronter le vent de si bonne heure. Moi, oui. Je levai le museau et respirai profondément l'air frais du petit matin.

La communauté avait survécu à une nouvelle nuit dans

les Entrailles. Neuf, précisément. C'était long. Très long. À tel point que l'image de Darius et de Gwen entre les mains des guerriers *strigoii* m'assaillait chaque jour davantage. Ils m'étaient chers, et même si je souhaitais me convaincre du contraire et que les Guerriers n'étaient toujours pas là, je redoutais qu'il leur soit arrivé quelque chose. J'avais déjà affronté plusieurs de ces créatures, et même en les distinguant parfaitement, je n'avais pas été en mesure d'en vaincre un seul sans aide. Face à ces montres, comment mes amis auraient-ils pu se défendre alors qu'ils étaient plus démunis qu'un aveugle ? J'avais peur, mais je refusais de croire qu'il leur était arrivé quelque chose. Je me persuadais même d'être capable de le sentir si tel avait été le cas, tout comme je percevais, hélas, au plus profond de mon être, que les Guerriers de l'ombre seraient bientôt à nos portes.

En attendant ce moment tant redouté, il régnait au sein de la communauté une effervescence telle qu'on n'en avait pas connu avant la condamnation de Bonnie. Même si tous n'y avaient pas assisté, ce qui s'était passé entre Shona et moi s'était répandu comme une traînée de poudre et avait excité et échauffé les esprits. La plupart attendaient avec impatience de savoir de quoi il en retournait précisément, mais les ragots filaient déjà bon train. Ce dont on pouvait être certain, c'était que Shona avait roulé plus d'une personne dans la farine. Le détective Forbes était parvenu à lui soutirer des détails

que personne n'aurait pu deviner. Comme je l'avais imaginé, elle faisait bel et bien partie de la communauté intégriste londonienne et adhérait entièrement à leurs faits et gestes. À la différence que cette fois, ayant eu vent de leurs projets concernant Leith, elle avait décidé de leur couper l'herbe sous le pied. L'occasion de se venger était trop belle, cela faisait près de trois ans qu'elle l'attendait. Shona fréquentait déjà Alan Kerr depuis quelque temps, c'est pourquoi elle n'avait eu aucune difficulté à le convaincre de l'aider à mettre au point son plan. Ils devaient kidnapper Leith avant la diaspora – ce à quoi ils étaient parvenus –, le tuer dans un coin reculé et faire disparaître son corps. Shona avait persuadé Alan Kerr de le faire loin du Caithness, directement sur l'île de Skye, les pistes en seraient davantage brouillées. Or, c'est à son petit-ami qu'elle a tranché la gorge. À présent, il ne restait plus au Conseil qu'à prendre une décision. Les parents d'Alan Kerr avaient fait leur choix : la mort. Mais Shona n'était pas une habitante des Entrailles au moment des faits. Cela faisait-il une différence ? Je n'en avais aucune idée, mais si tel n'était pas le cas, elle serait condamnée à être décapitée, à moins que quelqu'un n'y fasse objection. J'aurais pu affirmer sans ciller que ça n'arriverait pas. Qui oserait s'opposer à la sentence et affronter Murdoch en personne dans un combat pour lui sauver la vie ? Car c'était bien le *Mor-fear-faol* l'accusateur, c'était lui qui avait choisi d'emprisonner

Shona. Non. Personne ne voudrait tenir tête au Loup Suprême. Pas même Leith.

Je restai un long moment immobile à méditer, puis je finis par descendre de mon piédestal pour emprunter le sentier naturel qui serpentait à travers les hauteurs orientales. À quelques centaines de mètres, à flanc de montagne, dormait un étang protégé du vent. Il paraissait plus chaud et vivant que le paysage qui l'accueillait, pas une once de glace ne le recouvrait. Je m'en approchai et rompis le calme de la surface du bout de la patte. La température me surprit, mais n'était pas assez vive pour me dissuader de m'immerger complètement. L'air extérieur était d'ailleurs si froid, qu'une fois dedans, l'eau me parut presque tiède. C'était si bon. Rapidement, je n'eus plus pied, alors je repris une apparence humaine et fis quelques brasses, revigorant mes muscles et ma peau encore meurtris par mon affrontement avec Leith. Finalement, je m'adosai au rebord du bassin et fermai les yeux. Ce n'est que lorsque j'eus le sentiment de n'être plus seule que je les rouvris.

À une bonne vingtaine de mètres devant moi se tenait un loup blanc.

Mon cœur battait à tout rompre. Leith était parti depuis trois jours. Trois jours pendant lesquels la boule dans mon ventre n'avait cessé d'enfler. J'avais eu si peur qu'il ne rentre pas. Qu'il s'éloigne à jamais. Mais il était là, surplombant l'étendue d'eau depuis un promontoire

rocheux. Il me regardait.

Je bougeai, mais avant de décider si je devais le rejoindre ou non, il s'élança de pierre en pierre et disparut sur l'autre versant.

Je sortis de l'eau, retrouvai mon apparence de bête et m'ébrouai. J'atteignis la faille ouest quelques minutes plus tard, coinçai dans ma gueule la robe bleu roi que j'avais laissée au creux d'un rocher et pénétrai dans les Entrailles sans prendre la peine de me transformer. Les gardes firent à peine attention à moi, trop occupés à organiser la prochaine relève, si bien que je rejoignis l'Agora dans ma peau loup, sous l'œil intrigué des habitants de la cité. Ils voyaient trop peu de loups de ma race.

Pour la première fois depuis plus d'une semaine, la faim me tenaillait le ventre, et lorsque je passai devant un étal de viande séchée, j'eus du mal à me retenir de saliver. À ma grande surprise, la jeune Hispo derrière la console le devina, elle remplit une petite poche de tissu et s'approcha pour la coincer entre mes dents. Saisie de stupéfaction, je hochai la tête pour la remercier et partis rejoindre mes appartements. Je posai mon festin et la robe sur la table, repris apparence humaine et allai enfiler mon jean déchiré, puis je revins pour me restaurer. En m'installant dans la salle commune, je ne perçus aucune odeur particulière, Christy et Jeremiah devaient être déjà sortis. J'engouffrai ma deuxième tranche de viande

lorsque Leith apparut dans l'encadrement de la porte, manquant de me faire avaler de travers. Il avait revêtu un pantalon de toile bleu marine et une tunique en lin crème. Je m'attardai sur l'espace de peau dépassant du col entrouvert... il était magnifique.

— Bonjour, dit-il poliment.

Je clignai des paupières, incrédule.

— Bonjour.

— Puis-je entrer ?

Je dodelinai de la tête sans prononcer un mot tant j'étais stupéfaite. Il s'avança, s'installa à l'autre bout de la table et observa avec curiosité ce que j'étais en train de manger.

— Tu... tu en veux ?

— Je préférerais un bon gros hamburger, je me souviens au moins que j'adore ça.

Je souris avec les yeux, et tortillai mes doigts.

— Je suis venu pour m'excuser, dit Leith en plissant les paupières. Pas parce que je ne t'ai pas crue, n'importe qui à ma place en aurait fait autant, mais surtout parce que... je t'ai sévèrement malmenée. J'aurais pu te tuer.

Gênée, car je n'avais pas particulièrement envie de revenir sur cet épisode, je me grattai machinalement la tête.

— Tu as failli.

— Je sais, murmura-t-il. Je suis désolé.

— Excuses acceptées.

Il laissa passer quelques secondes et soupira.

— J’aimerais que nous parlions. De nous, précisa-t-il.

Mon cœur accéléra la cadence.

— Que veux-tu savoir ?

— Tout.

Je ne pus m’empêcher de sourire.

— Nous en aurons pour des heures.

— J’ai tout mon temps. Je n’ai même plus que ça.

Je remis nerveusement les morceaux de viande dans leur poche et posai les yeux sur Leith.

— D’accord. Nous pourrions peut-être aller ailleurs ? suggèrai-je.

Il acquiesça et se leva, désignant la porte pour m’inviter à le suivre. Je pensais qu’il me conduirait à l’extérieur, mais à la place, il se dirigea vers les arcades, là où s’était établie l’une des deux tavernes de la cité. Elle était déjà ouverte et toutes les tables étaient disponibles. Nous nous installâmes à celle la plus en retrait, et commandâmes tous les deux un bol de lait d’avoine et d’amande que je n’étais pas certaine d’apprécier. L’aubergiste nous le servit avec de belles tranches de pain noir, du beurre, et une grande carafe d’eau.

— Je t’écoute, dit doucement Leith. Commence par le début. Par la fois où je t’ai évité de tomber à l’aéroport.

Je hochai la tête et lui racontai en détail ce que j’avais brièvement survolé lorsqu’il m’avait interrogée quelques jours plus tôt. Je n’oubliai rien. Je mentionnai tout ce que

nous avons vécu et qui était encore si vif dans ma mémoire. Il m'écouta attentivement, ne posa aucune question, jusqu'au moment où je lui avouai avoir été un Ange Noir pendant presque neuf mois.

— On t'a transformée ? répéta-t-il, incrédule.

J'acquiesçai.

— Et tu m'as quittée, finis-je par dire.

Il ne fit pas une seule remarque là-dessus, rien ne devait lui paraître plus normal qu'un garou refusant de rester aux côtés d'un Sang-mort.

— À quel moment es-tu devenue un Lupus ?

Je continuai mon récit et m'arrêtai au moment où Leith avait disparu.

— Tu connais la suite, murmurai-je.

Il secoua la tête.

— Non. Uniquement ma partie de l'histoire, pas la tienne. Comment m'as-tu retrouvé ?

Je retins ma respiration. Était-il prêt à apprendre l'existence des *Strigoii*, celle des Guerriers de l'ombre, de leur possible venue ici ? Je plongeai dans l'immensité de ses yeux verts et y lus une telle détermination, une telle soif de savoir, que je décidai de tout lui livrer, les moindres détails, jusqu'à ce que nous arrivions dans les Entrailles et que Darius et Gwen s'échappent pour éloigner les créatures de la nuit. Au fur et à mesure que je lui exposais la situation, Leith s'abîmait dans la réflexion. Il essayait d'analyser les conséquences que Murdoch lui-

même ne prenait pas au sérieux. Leith me croyait sans que j'aie besoin d'apporter des preuves, et tel que je le connaissais, il était déjà sûrement en train de chercher des solutions. Il n'en dit rien, toutefois, il avala une gorgée du lait que je n'avais moi-même pas pris la peine de goûter, s'essuya les lèvres et posa les coudes sur la table.

— Est-ce parce que tu as été un Ange Noir que l'Exploiteur et toi êtes proches ou... c'est autre chose ?

Sa question me fit l'effet d'une bombe. J'écarquillai les yeux et cessai de respirer. Pas ça. Je ne voulais pas. Qu'aurait-il pensé ? Qu'à peine un problème survenu, je m'étais jetée dans les bras d'un autre pour être consolée et que j'avais partagé mon sang avec lui ? Que j'avais bafoué l'Esprit par vengeance – même si c'était en réalité bien autre chose. Je ne pouvais pas. Il nous avait vus nous embrasser cependant, deux fois, mais je refusais de me justifier.

— Nous sommes proches, répondis-je avec précipitation.

Ses pupilles s'étrécirent en même temps qu'il penchait la tête de côté.

— La question est toujours : pourquoi, Hannah ?

L'espace d'un instant, je retrouvai l'autorité naturelle qu'avait toujours exercée Leith, et je m'y perdis. Je faillis tout lui avouer sans même m'en rendre compte. Puis je remarquai derrière nous un groupe de trois jeunes garçons d'entre six et dix ans qui s'approchaient de notre table

avec conviction.

— Dis, monsieur, commença le plus grand, c'est vrai que la fille et toi vous êtes des Lupi ?

Leith lui offrit un magnifique sourire comme je ne lui en avais pas vu depuis que j'étais arrivée ici. Bêtement, je me sentis pousser des ailes, alors qu'il ne m'était pas destiné.

— On dirait bien que oui, répondit-il, amusé.

— Waouh ! On n'en avait encore jamais vu, s'écria le moyen. Vous êtes forts ?

— Très forts ! prétendit Leith en prenant un faux air de méchant avant de simuler un grognement féroce.

Les trois enfants reculèrent, surpris, puis éclatèrent de rire.

— Vous allez vous marier ? demanda soudain le plus petit, le plus naturellement du monde.

Leith et moi nous regardâmes, gênés, et sans savoir quoi répondre.

— Dis pas de bêtise ! le reprit aussitôt le plus âgé. Ma mère m'a dit qu'elle ne pouvait pas se marier avec un garou, elle a pas le droit ! C'est pas une vraie Lupus !

Devant la violence de cette déclaration, je baissai les cils et me concentrai sur mon bol.

— Allez, oust ! les sermonna Leith.

La petite troupe déguerpit sans demander son reste, laissant derrière elle un silence pesant.

— Tu n'es pas instable, affirma Leith au bout d'un

moment.

Je remuai ma cuillère dans mon lait sans lever les yeux.

— Non...

— Murdoch sait-il que mon... que mon père t'a transformée ?

— Oui.

Il s'abîma un instant dans le silence avant de reprendre.

— En quelque sorte, tu es une Sutherland toi aussi.

Je haussai les épaules.

— Ce qui ne représente pas grand-chose, ici.

— Ça signifie beaucoup au contraire, me contredit-il d'une voix douce. Si la communauté savait qui t'a faite, elle verrait les choses différemment.

— Ça m'étonnerait.

Il parut surpris que j'y mette autant de mauvaise volonté.

— Tu ne sais donc pas ?

Je fronçai les sourcils.

— Que suis-je supposée savoir ?

Pour la deuxième fois de la matinée, un sourire éclatant éclaira son visage. Puis il se leva brusquement et me tendit la main.

— Viens, je vais te montrer quelque chose.

Chapitre 18

Leith nous fit traverser l'Agora à grands pas. Nous longeâmes la place de la Cathédrale, puis nous bifurquâmes dans une galerie étroite et parsemée de lanternes. Nous aboutîmes sur une vaste salle au plafond si haut que je n'en voyais pas l'extrémité. À l'intérieur, une centaine de chandelles venait éclairer une multitude de statues en calcaire. Il y en avait tellement que je parvins à peine à en faire le tour du regard.

— Nous sommes dans la Chapelle, m'expliqua Leith. Tu n'y es jamais entrée ?

Je secouai la tête.

— Tous les *Mor-fear-faol* qui se sont succédé y sont représentés.

Je m'approchai de l'une d'entre elles et touchai le grain lisse et grisâtre de la pierre.

— C'est fascinant...

Le travail de sculpture avait été réalisé avec tant de précision que j'en demeurai bouche bée. Chaque personnage paraissait avoir été reproduit à l'identique, dans des postures différentes, et pour certains, vêtus de draperies plus vraies que nature. En première position se tenait celle de Murdoch. La ressemblance était si

saisissante que c'en était stupéfiant.

— Par ici, m'intima Leith en avançant de quelques pas. Celle qui nous intéresse est par là.

Il me conduisit au pied de la statue d'un jeune homme mince, bien bâti, aux cheveux longs et ondulés. Il avait le port de tête fier et prenait appui sur le pommeau d'une épée fichée dans le socle.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Fillan Sutherland.

Je levai les yeux sur Leith, sceptique.

— Mais... il n'a jamais été Loup Suprême.

Leith sourit.

— Tout juste. Il est connu pour avoir divisé la communauté.

— Qu'est-ce que sa statue fait ici, dans ce cas ?

— Attends. Ne bouge pas.

Intriguée, je le suivis des yeux lorsqu'il alla décrocher une bougie avant de l'approcher du socle de son ancêtre.

— Regarde. C'est ce qu'il a crié aux dieux après avoir vaincu Angus.

Et il lut.

*J'ai séparé les loups, ma descendance bès-taibhsear
les réunira.*

Je demeurai pétrifiée devant ces quelques mots.

— Voilà, s'amusa Leith à qui je n'avais pas révélé que

j'étais moi-même une *bàs-taibhsear*, c'est pourquoi les Sutherland sont importants ici. L'un d'entre eux doit refaire ce que Fillan a défait. Une chose est sûre, ce ne sera pas moi ! Il était *bàs-taibhsear*, tu savais ça ?

Je secouai la tête, j'étais bouche bée.

— C'est aussi la raison pour laquelle annoncer ton origine serait peut-être judicieux, même si tu n'as rien à voir avec la prophétie. Trois quarts des membres du Sutherland souhaitent réunifier les deux communautés et vivre totalement en paix. C'est la raison pour laquelle le nom Sutherland a de l'importance ici.

Me revint alors en mémoire ce que John m'avait dit à propos des Sutherland avant que nous nous rendions dans les Entrailles. Que lorsque je viendrais dans la communauté, je finirais par comprendre pourquoi les membres de leur famille étaient respectés en dépit de l'ancienne loi leur interdisant de fouler le sol de la Terre des loups. Mais c'était impossible, ça ne pouvait pas être moi...

— Tu devrais en parler à Murdoch, insista-t-il.

Je ne suis pas vraiment une descendante des Sutherland...

Certes, mais les bàs-taibhsear ne courent pas les rues ! me souffla une petite voix.

— S'il a pu obliger les habitants des Entrailles à tolérer un Ange Noir à la fête de la Nativité, te faire admettre comme un garou à part entière ne lui sera pas

bien difficile, continua-t-il. Tu es une Sutherland !

Tu es liée aux Sutherland par les gènes que Jeremiah t'a transmis. Il s'agit de toi, continua la voix dans ma tête.

— Hannah, tu m'écoutes ?

Je levai les yeux vers lui.

— Je... oui.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La ferme, Hannah, tu gardes ça pour toi !

Je secouai la tête.

— Rien, rien... C'est juste que...

Je pris une courte inspiration et rassemblai mes idées. Elles se bousculaient, je me saisis de celle à ma portée immédiate.

— Il y a deux jours, tu étais sur le point de me tuer, tu étais Alan Kerr et tu ne voulais rien savoir sur moi, alors... je suis un peu perdue.

Le visage de Leith se referma instantanément.

— Tu te trompes, me contredit-il doucement. Je souhaitais déjà tout apprendre de toi. Je refusais simplement qu'on me dise que j'étais quelqu'un d'autre. Et j'ai encore du mal à l'accepter.

— Je le sais, murmurai-je. Pardonne-moi.

Il prit mes joues entre ses mains et me fit relever la tête. Ses yeux étincelaient dans la lumière des bougies. J'étais fascinée par son regard. Le doré gagnait du terrain

sur le vert de ses iris. Il était en proie aux émotions les plus violentes.

— C'est moi qui te demande pardon, Hannah.

J'entrouvris la bouche pour dire quelque chose et n'y parvins pas.

Puis du pouce, il se mit à dessiner de petits cercles sur ma joue. Je fermai à demi les paupières, la respiration lente et profonde.

— Regarde-moi, susurra-t-il.

J'obéis.

— Je ne peux pas redevenir celui que tu as connu, ni même te promettre de reprendre là où nous en étions, mais puisse l'avenir me révéler comment atténuer tout le mal que je t'ai fait.

Il glissa délicatement une main derrière ma nuque, imprima une légère pression à ses doigts et inclina son visage vers le mien. Son souffle chaud me caressa et mon cœur s'arrêta de battre. Aveugle au reste du monde, sourde à tout ce qui n'était pas nous, je fermai les paupières. Alors, ses lèvres frôlèrent les miennes, aussi aériennes que les ailes d'un papillon, douces comme le pétale d'une fleur. Je frissonnai et laissai échapper un petit gémissement de plaisir. Leith se crispa, haletant tout près de ma bouche. Puis il se redressa subitement et colla son front au mien.

— Par l'Esprit..., dit-il d'une voix rauque voilée par le désir.

Quand il se détacha et que je rouvris les yeux pour lui exprimer combien j'avais aimé son baiser, à quel point je voulais qu'il y en ait encore des centaines d'autres, les siens brûlaient d'un feu ardent qui m'ôta tous les mots.

— Hannah...

Et le bruit puissant et étiré de la corne de brume l'empêcha de continuer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je, la tenaille au ventre.

Il fronça les sourcils.

— C'est une alerte.

Je demeurai stupéfaite un instant.

— Viens, m'intima Leith. Nous devons nous regrouper dans l'Agora avant d'être conduits au niveau inférieur.

Il fit un geste pour partir, je le retins.

— Attends ! Nous devons d'abord savoir ce qui se passe. Peut-être que... peut-être...

J'en perdis mon souffle.

Il me considéra avec interrogation.

— Quoi ?

— Darius, Pitt et Gwen...

Mon cœur battait à tout rompre.

— Tes amis Anges Noirs ?

Je hochai la tête.

— Peut-on rester ici encore un peu ?

— Non. Les gardes vont contrôler l'étage et s'assurer

qu'il est vide.

— Sans être sûrs qu'il y a un danger ?

Il me regarda avec un air proche de la consternation.

— Ce sont des Anges Noirs, Hannah.

Je me gardai d'expliquer pourquoi cette remarque ne voulait rien dire du tout – lui et moi avions déjà eu cette conversation tellement souvent avant qu'il ne perde la mémoire –, et me dirigeai d'un pas décidé vers le Cœur. Leith me rejoignit en deux enjambées.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais m'interposer avant qu'on ne les égorge.

Cette fois, il me retint par l'épaule.

— Parce que tu crois qu'on va te laisser sortir de la cité ?

— Qu'on m'en empêche ! grondai-je en m'élançant suffisamment vite pour le surprendre.

Je l'entendis jurer comme un charretier dans mon dos, mais ne m'arrêtai pas. Il ne me fallut que quelques secondes pour rejoindre l'Agora. C'était la panique. Les habitants s'agglutinaient devant l'escalier menant aux souterrains, les femmes avec leurs enfants dans les bras, les hommes jouant du coude pour faire passer leur famille. On aurait presque dit qu'une bombe atomique était sur le point d'exploser. Je grinçai des dents.

— On ne pousse pas ! On ne pousse pas ! Chacun son tour ! braillait un garde hommidé en essayant de calmer la foule.

D'autres barraient déjà l'accès à l'extérieur, tandis que plusieurs guerriers crinos s'engouffraient dans les galeries. Mais l'une d'entre elles semblait ne pas être surveillée, je m'y précipitai.

— Bon sang ! Ne les prends pas de front, gronda Leith en s'interposant juste avant que je n'atteigne mon but. On va te cueillir au bout du couloir.

— Tu crois que j'ai le choix ? sifflai-je.

— Tu l'as. Suis-moi !

Je décidai de lui faire confiance et traversai avec lui la Cathédrale presque vide. Lorsque nous nous retrouvâmes au pied de la roche ouest, il me fit signe de regarder en l'air. Je levai la tête et avisai les logements surmontant la place. Simultanément, Leith fléchit les genoux et sauta sur le premier niveau de balcons. Je l'imitai et le suivis en courant le long des arcades bordant les habitations. Nous aboutîmes très vite à l'intérieur d'un passage sinueux totalement et immergé dans le noir. Nous le longeâmes à tâtons pendant une dizaine de mètres avant de bifurquer et d'apercevoir les faibles rais de lumière qui venaient de dehors.

— Tu n'es pas épaisse, tu devrais pouvoir y arriver, dit Leith en se plantant sous une étroite faille dans la roche, située à plusieurs mètres au-dessus de nos têtes.

— Où est-ce que ça donne ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas précisément. Je n'ai pas

suffisamment la ligne pour m'y glisser, poulette. Vas-y. Et tu me raconteras ce que tu as vu, se moqua-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Poulette ?

Si je n'avais pas été aussi pressée de filer d'ici, je lui aurais bien demandé de se cantonner aux *honey* que j'avais plutôt l'habitude d'entendre.

— Ça fait haut, fis-je remarquer en avisant les six mètres de paroi rocheuse qui me séparaient de la fissure.

— Ne fais pas ta chochette.

Leith nous prit subitement par la taille pour nous soulever, moi et mes soixante-deux kilos, si bien que je n'eus qu'à lever les bras pour m'accrocher à la paroi. Ensuite, il fléchit les jambes, cala mes pieds de part et d'autre de son cou tout en me maintenant par les mollets, et se redressa complètement.

— Voilà, tu viens de gagner presque deux mètres.

— Un mètre quatre-vingt-dix, *poulet*, rectifiai-je.

— Ouais, ouais, ouais... Bon, tu sautes ou il faut que je te lance ?

Il avait beau avoir des épaules larges et solides, je n'étais pas acrobate. Je n'avais déjà aucune idée de comment m'y prendre pour garder l'équilibre s'il se mettait à marcher, alors prendre appui sur lui pour m'éjecter ne me paraissait pas particulièrement judicieux.

— Contente-toi d'être là au cas où je tomberais, lui suggérai-je, je préfère grimper.

— Si tu y arrives..., me railla-t-il.

Nos regards se croisèrent et nous nous dévisageâmes un moment sans mot dire. L'ambiance s'était subitement détendue comme un vieux jean, alors que trois jours plus tôt, nous nous étripions. Je ne savais trop quoi penser. C'était parfaitement inattendu. Je m'empêchai de trop réfléchir et me ressaisis. Il y avait plus urgent dehors. Je pris appui sur mes avant-bras et me soulevai pour escalader la roche. Je n'avais jamais fait ça avant et comptai bien sur mes capacités lusus pour y arriver. Je tendis la main vers une pierre pour m'agripper et réussis à caler mon pied droit dans un renforcement. Puis je jetai un œil en bas, et m'aperçus que Leith ne perdait pas de vue un seul de mes mouvements, prêt à me rattraper en cas de chute. Je continuai ma progression, et grâce à l'aspérité de la roche qui me permettait d'avoir une meilleure prise, je ne mis pas très longtemps à arriver en haut.

— Êtes-vous liés par le sang, l'Ange Noir et toi ? me demanda Leith juste avant que je ne me glisse vers l'extérieur.

J'en fus tellement surprise que je dérapai et me rattrapai de justesse au rebord de la faille, et recalai mes pieds tant bien que mal.

— Qu... quoi ? bégayai-je en baissant la tête vers lui.

Même d'où j'étais, et malgré la pénombre, je voyais son regard flamboyer. J'avais vraiment espéré qu'il ne

m'interroge pas à propos de Grigore. Raté.

— Un problème d'audition, Hannah ? siffla-t-il.

Il m'avait prise au dépourvu, je ne savais vraiment pas quoi dire. Le silence était tel que j'eus la sensation que les battements lourds et précipités de mon cœur résonnaient autour de nous. Bon sang, pourquoi me posait-il cette question ? Ça se voyait tant que ça ? Étais-je si transparente ? Qu'est-ce qui lui avait mis la puce à l'oreille ? Il le sentait ? Il devinait la trahison ? Seconde hypothèse, il bluffait. Il savait que Grigore et moi étions proches, que j'avais été un Ange Noir, alors il essayait de creuser pour connaître le mot de la fin sans vraiment se douter de quoi que ce soit. Dans tous les cas, puisqu'il lançait le sujet sur le tapis, qu'il paraissait plutôt relax — enfin, c'est ce dont je voulais me convaincre —, et qu'il allait bien falloir que je lui dise tôt ou tard où j'en étais, devais-je vraiment lui cacher la vérité ? Surtout, qu'il me suffirait de deux secondes pour m'échapper sans qu'il ait la moindre chance de m'atteindre.

Malgré moi, alors qu'il restait fixé à mon regard, je détournai les yeux, incapable de le soutenir plus longtemps. Leith rayonnait d'énergie virile, charnelle, sensuelle, et quand il me regardait ainsi j'en perdais tous mes moyens. Je soupirai intérieurement. Rien de nouveau sous les tropiques, il m'avait toujours fait cet effet-là !

— L'Esprit est parfois très capricieux, lâchai-je avec un petit rire nerveux. Oui, j'ai deux âmes sœurs.

Je m'appuyai sur mes avant-bras et je m'élançai à l'extérieur.

J'étais sortie par la pointe nord. Je pivotai pour regarder autour de moi et aperçus, presque un kilomètre plus loin, trois Anges Noirs tourner dans les airs pour rester hors de portée d'une dizaine de combattants de la communauté, dont probablement cinq Crinos sous leur apparence animale, à en croire leur façon erratique de bouger. Je me précipitai dans leur direction sans perdre de temps, trébuchant à plusieurs reprises sur les rochers, et finis par glisser complètement le long de la pente raide et caillouteuse du flanc occidental. Je me relevai sans prêter attention aux écorchures qui me zébraient les reins, et courus dans la neige à en perdre haleine pour éviter le massacre. Lorsque je fus suffisamment près, je stoppai un instant et constatai avec effroi que quatre archers hispos bandaient leur arc afin d'atteindre Darius, Gwen, et aussi Grigore qui les avait rejoints. Pitt n'était pas avec eux, mais la situation était trop grave pour que je m'attarde sur son absence. Il était trop tard pour qu'ils se décident à voler plus haut dans le ciel. Le temps qu'ils s'élèvent, les guerriers auraient l'occasion de les toucher cent fois. Galvanisée par la peur, je m'élançai comme une furie, ignorant la bestialité crinos qui pourrait me coûter la vie.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurlai-je, alors qu'ils lançaient

des dagues.

Mes amis les esquivèrent, et aussitôt, ils firent face à une première grêle de flèches. Darius et Grigore les évitèrent de justesse, mais Gwen poussa un cri. Elle avait été touchée. Horrifiée, je me pétrifiai. Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que le trait n'avait fait que l'écorcher.

— Arrêtez ! vociférai-je de plus belle, alors qu'une nouvelle salve était sur le point d'être tirée.

Mais mes injonctions furent totalement ignorées et des flèches volèrent de nouveau en tous sens. Bon sang, il y en avait des dizaines dans chaque carquois !

— Par l'Esprit ! Vous ne savez pas ce que vous faites ! Murdoch ! Murdoch ! criai-je en regardant autour de moi.

Nom de Dieu ! Pourquoi n'était-il pas ici ? Je l'avais prévenu que les Anges Noirs pouvaient arriver d'un jour à l'autre !

— *Faol-creutair!* maugréa une voix dans mon dos avant qu'on me tire violemment par les épaules.

Je fis volte-face et levai le menton vers Craig, le guerrier hispo avec qui j'avais fait connaissance quelques jours plus tôt. Les yeux flamboyants de colère, je crus un instant qu'il allait m'assommer.

— Vous êtes tombée sur la tête ? Vous voulez vous faire écharper ?

Il désigna les cinq Crinos plus déchaînés qu'un ouragan, sautant, rugissant, et fendant aveuglément l'air

de leurs griffes dans l'espoir d'atteindre mes amis.

— Allez-vous-en ! brailla-t-il.

— Hors de question ! Dites-leur d'arrêter immédiatement !

— Nous n'avons aucune emprise sur les Crinos, *Faol-ur* ! Fichez le camp d'ici !

— Pas eux ! Vos semblables, les Hispos ! Bon Dieu ! jurai-je en voyant les Hispos amorcer une nouvelle offensive. Laissez-les tranquilles ! Ils viennent pour vous prévenir !

Il me considéra avec un air si surpris, qu'un instant, je me demandai si nous parlions bien la même langue.

— Ne soyez pas stupides ! continuai-je avec hargne en montrant Grigore du doigt. Vous le connaissez ! Vous voyez bien qu'il est avec nous !

— Aucun Ange Noir n'est avec nous, grinça-t-il entre ses dents.

— Par l'Esprit ! Ce n'est pas le moment de faire du zèle ! Ils sont là pour vous aider. Pas vous tuer ! Vous aider ! Nom de Dieu ! Murdoch a bien dû vous le dire ?

— Nous avons reçu l'ordre d'attaquer, *faol-ur*.

Murdoch n'avait pas tenu parole. Je n'eus pas le temps de m'insurger, les Hispos tirèrent encore, et Grigore fut touché à l'épaule. Je criai.

— Appelez-le ! Sonnez l'alerte ! Sonnez cette putain d'alerte !

Je ne me souvenais pas d'avoir été aussi vulgaire de

toute ma vie. Mais j'étais si enragée que j'aurais pu l'écorcher vif avant de lui arracher cette maudite corne de bovin. Il ne bougea pas d'un pouce.

— S'il vous plaît..., le suppliai-je alors, d'une voix cassée. Peu importe les ordres que vous avez reçus, la communauté est en danger. Vous lui avez déjà évité un avenir sanglant en nous aidant une fois, ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Je vous en prie...

Le regard de Craig me transperça. Puis subitement, il porta la main à sa ceinture d'arme, décrocha l'instrument, et souffla à l'intérieur. Le son grave et puissant se répandit dans la plaine, attirant immédiatement l'attention des guerriers qui se retournèrent, stupéfaits d'entendre l'alerte pour la deuxième fois. Darius, Grigore et Gwen ne perdirent pas de temps et en profitèrent pour voler si haut et si vite, qu'ils furent bientôt hors d'atteinte des flèches hispos, et en moins d'une minute, on ne les voyait plus du tout.

L'instant de surprise passé, les Crinos restés sur leur faim se tournèrent tous dans la même direction : la mienne.

— Wow, wow, wow ! tenta de les calmer Craig tandis qu'ils approchaient. Reculez !

Évidemment, autant parler à un mur. Babines retroussées et griffes en avant, ils avaient bien l'intention de me faire payer mon intervention. Tous mes muscles se bandèrent sans que je sois capable de faire le moindre

geste.

Tout naturellement, Craig se plaça devant moi pour s'interposer, claymore au poing.

— Je ne serais pas contre un coup de main ! hurla-t-il à ses congénères.

En quelques secondes, les guerriers hispos m'encerclèrent. À tour de rôle, ils agitaient leur épée pour repousser les Crinos et me garder en vie coûte que coûte. J'avais du mal à le croire. Il aurait été si facile de se débarrasser de moi, de faire supprimer l'unique *faol-creutair* ayant jamais osé s'imposer dans les Entrailles.

Les Crinos grognaient, rugissaient, revenaient à la charge, mais pas un ne parvint à passer le barrage hispo. Pétrifiée au milieu de tout ça, j'avais les yeux partout et me demandais combien de temps ils allaient tenir. Puis la silhouette massive de Murdoch apparut au loin. Il fonçait sur nous, entouré de son nouveau bras droit, Rory, et de plusieurs guerriers armés jusqu'aux dents.

— *Sguiribh!* cria-t-il.

J'assistai encore à l'incroyable faculté que conféraient les anneaux du Pouvoir Suprême à Murdoch. Les Crinos s'immobilisèrent instantanément, attendant le prochain ordre que leur chef leur donnerait. Mais cette prouesse ne suffit pas à altérer la colère en moi.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? commençai-je en écartant les Hispos pour me frayer un passage. Vous m'aviez promis de ne pas les attaquer !

— Silence ! tonna-t-il d'une voix si forte qu'elle résonna tout autour de nous.

— Ce sont mes amis !

— Pas les nôtres, dit-il sèchement.

— Grigore, vous l'avez invité à la célébration de la nativité !

— Uniquement pour que sa présence fasse réagir votre Lupus.

J'étais estomaquée.

— Vous et la sorcière nous avez raconté une histoire à dormir debout, poursuivit-il. Après dix nuits, il n'y a toujours pas la moindre trace des créatures que vous auriez affrontées.

— Ce n'est pas une supposition. Nous l'avons fait, Murdoch, j'ai tué Darren devant vous.

— C'est ce que vous avez prétendu, s'exaspéra-t-il avec un geste nonchalant de la main, mais je n'ai rien vu d'autre qu'une jeune femme brandissant une épée dans le vide. Mon neveu avait bien des défauts, mais il pouvait se vanter d'avoir un sens aigu de la déduction. Il avait raison : les guerriers crinos ont été ensorcelés, ils se sont entretués.

J'avais la gorge si sèche, soudain, qu'en déglutissant, il me parut avaler des épingles.

— Nous... nous vous aurions tous menti ? murmurai-je. Votre propre nièce vous aurait menti ?

Il prit une profonde inspiration et plissa les paupières.

— Je crois que vous avez été manipulées.

C'était ridicule !

— Par qui ? m'emportai-je férocement. Et quand ?
Personne ! Personne n'a manipulé personne, Murdoch !
Jamais ! Ce que j'ai vu en Roumanie était réel. Le
détective Forbes n'a pas non plus rêvé la mort d'une de
ces créatures lorsqu'il nous a aidés à lui transpercer le
cœur. Il n'a pas imaginé son odeur puante ni les cris
qu'elle poussait. Al, Jeremiah et Bonnie étaient là quand
Darren s'est transformé, et qu'il s'est déchaîné sur nous !
Par pitié, Murdoch, que vous arrive-t-il ? Dites-moi qu'il
s'agit d'une plaisanterie !

Je cherchai une explication dans ses yeux et n'en
trouvai aucune. Ses pupilles s'étrécirent et son expression
demeura implacable lorsqu'il me répondit.

— Nous ne tolérerons plus aucun Exploiteur ici.
Partons ! ordonna-t-il aux siens avant de tourner les
talons.

Les quatre Crinos se mirent aussitôt en branle, telle
une machine dont on aurait pressé le bouton « ON ». Les
guerriers hispos ramassèrent silencieusement les dagues
et les dizaines de flèches restées au sol, puis ils prirent la
direction des Entrailles. Juste avant de suivre ses
semblables, Craig m'étudia furtivement et l'intensité de
son regard parut m'affirmer que lui et moi aurions bientôt
une petite conversation.

Je demeurai seule, les bras ballants. Je ne savais pas ce

qui me dévastait le plus, que Murdoch conduise lui-même la communauté en enfer, ou d'être obligée d'assister à ce carnage parce que je n'étais pas parvenue à le convaincre. Glacée d'horreur à la perspective de ce qui pourrait arriver, je fis volte-face et m'élançai en direction du sud pour rejoindre Darius, Grigore et Gwen et en avoir le cœur net. Nous avons probablement trop peu de temps pour prendre les choses en mains, du moins, pour faire ce que nous pouvions pour limiter les dégâts.

Je parcourus plusieurs kilomètres en courant, jusqu'à Kinloch, avant de les trouver. Ils patientaient autour du 4x4 de Jeremiah.

— Hannah ! s'écria Gwen en me sautant dans les bras.

Je la serrai très fort contre moi et reculai pour la détailler. Elle paraissait extrêmement fatiguée. Elle avait les traits tirés et de profonds cernes lui mangeaient le visage. Avec ses cheveux blonds proches du blanc, sa peau devenue si laiteuse, elle avait presque l'air d'être malade. Je la lâchai et me tournai vers Darius. Nous restâmes face à face un instant, immobiles, à nous observer. Il semblait moins exténué que Gwen, mais la lueur farouche dans son regard parlait d'elle-même : il était à cran.

— Ah, gamine, commença-t-il en considérant ma tenue, moi qui pensais te trouver couverte de poils et habillée comme une sauvage.

Il se focalisa sur mon jean déchiré aux genoux et

fronça les sourcils, faussement choqué.

— En fait, c'est pire que ça, vous marchez à quatre pattes tout le temps !

Il me sourit et me tendit les bras.

Je m'y jetai avec autant d'entrain qu'un gosse sur le père Noël, et l'étreignis.

— Ce que c'est bon de te voir ! murmurai-je en enfouissant mon visage dans son cou.

Pendant des mois, Darius avait été mon seul repère, ma seule sécurité, mon roc, je ne l'oubliais pas. Il était l'une des personnes les plus importantes de ma vie.

— Toi aussi, tu m'as manqué, gamine, souffla-t-il en me repoussant doucement pour m'embrasser tendrement sur le front. Tu as une mine presque aussi épouvantable que la nôtre. Grigore nous a brièvement tout raconté. Leith, son amnésie, la mort de son oncle. C'est moche.

Je hochai la tête et pivotai vers Grigore. Son torse encore nu était couvert de sang, et la flèche qu'il avait arrachée de son épaule gisait à ses pieds.

— Hé..., murmurai-je en m'approchant, la gorge serrée, ça va aller ?

Le gris de ses yeux était aussi tumultueux qu'une tempête.

Je levai la main droite et frôlai sa blessure du bout des doigts, elle s'était déjà refermée.

— Je suis désolée, Grigore,... ils...

Je baissai les paupières, en proie à un haut-le-cœur.

Puis un nouveau flot de colère monta en moi. J'étais révoltée que Murdoch ait pu les traiter de la sorte.

— Chut, m'intima-t-il tout bas. Tu n'y es pour rien.

— Murdoch leur a donné l'ordre de vous attaquer. Il ne veut plus un seul Ange Noir sur son territoire.

— Quoi d'étonnant ? dit-il avec un sourire crispé. Ce qui relève du surnaturel, c'est qu'il nous ait permis d'y mettre un pied quelques jours sans nous faire égorger.

Nous...

— Où est Pitt ? demandai-je alors.

Grigore secoua la tête.

— Nous n'en savons rien, dit Gwen. Il ne nous a jamais rejoints.

Mes yeux se perdirent dans ceux de Grigore, il semblait plus affecté qu'il voulait bien le laisser paraître. Toutefois, il battit l'air de la main comme si ça n'avait finalement aucune importance.

— Parle-nous de Murdoch, m'enjoignit-il. Que s'est-il passé ?

Je soupirai longuement.

— J'ai toujours eu conscience qu'il avait du mal à croire toute cette histoire, mais je pensais qu'il nous avait au moins laissé le bénéfice du doute.

Et je leur racontai ma dernière altercation avec Murdoch.

— C'est bien dommage, siffla Darius, parce que les Guerriers de l'ombre foncent droit ici.

Même si je m'en doutais déjà, un filet glacial parcourut ma colonne vertébrale.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour les leurrer, Hannah, sembla s'excuser Gwen. Ils nous ont suivis pendant quatre nuits. Nous nous sommes fiés à leur odeur putride pour les détecter et nous les avons menés jusqu'au sud de l'Angleterre, puis ils ont subitement disparu.

— Disparu ? répétai-je, déconcertée.

— Plus aucune trace, rien, reprit Darius. Nous avons balayé le territoire sans relâche pendant six jours, nous sommes même remontés jusqu'ici. Et rien. Ils s'étaient volatilisés. Et puis, la nuit dernière, nous les avons de nouveau repérés.

— Où ça ? demandai-je, tremblotante.

— Au sud de Glasgow.

Par l'Esprit...

— Ce n'est plus seulement moi qu'ils cherchent, Hannah, mais tous ceux qui m'ont sorti du château *strigoï* et qui ont humilié Traian, nous rappela Darius. Nous avons eu beau passer au-dessus d'eux sans amulette pour les détourner, ils ont totalement ignoré notre présence. Ils savent précisément ce qu'ils font. Ils ont compris que s'ils foncent tout droit sur la communauté, nous interviendrons. Ce qu'ils ont décidé, c'est de tous nous réunir au même endroit.

C'était ce que j'avais redouté depuis le début, c'était

ce que j'avais toujours dit à Murdoch, toujours pensé. Par l'Esprit, ils nous avaient piégés...

— Sont-ils rapides ?

— Pas autant que nous, me répondit Gwen. Mais s'ils ne s'arrêtent pas, ils peuvent parcourir jusqu'à deux cent cinquante miles en une nuit, peut-être plus.

Alors ils arriveraient un peu avant le lever du jour. Suffisamment tôt pour s'introduire dans les Entrailles...

— Nous ne pouvons pas laisser tous ces gens mourir, murmurai-je pour moi-même.

Darius fronça les sourcils.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque, Hannah.

Je secouai la tête.

— Il y a des familles, des enfants, des vieillards. Ils ne sont pas responsables de la décision de leur chef. Ils sont innocents. Nous devons agir.

Grigore rit du nez ironiquement.

— Encore faudrait-il qu'ils nous en donnent l'occasion, gamine !

— Je vais trouver une solution.

Dubitatif, il haussa un sourcil.

— Vraiment ? Tu vas essayer de convaincre l'Élite que leur grand manitou est complètement cinglé et que la communauté court à la mort ? Je te souhaite bien du courage !

Oh, j'aurais besoin de bien moins de courage que de persuasion.

— Que veux-tu faire ? demanda Darius d'un ton grave. Qui penses-tu réussir à faire réagir ?

Que l'Esprit me vienne en aide !

Je n'en avais aucune idée.

Chapitre 19

Lorsque je regagnai les Entrailles deux bonnes heures plus tard, la vie de la communauté avait déjà repris son cours. L'Agora était pleine de monde, et les quelques conversations que je surpris en marchant au milieu de la foule ne tournaient qu'autour d'un seul sujet : les Anges Noirs vaillamment repoussés par l'Élite. S'ils savaient dans quel pétrin venait de les mettre leur chef, ils courraient plier leurs valises sans tarder. Je secouai la tête, désabusée, et me frayai un passage jusqu'aux quartiers où se terrait Bonnie. Peu m'importait que son isolement ne se termine que dans un jour, c'était à elle que je parlerais en premier. Et maintenant. Dans quelques heures, il serait trop tard. S'il y avait une personne capable de faire changer Murdoch d'avis, c'était bien elle. En tout cas, j'espérais ne pas présumer de ses capacités de persuasion. Bonnie était peut-être l'ultime chance d'éviter un massacre sur la Terre des loups. Je n'aurais pas mis ma main au feu qu'il n'y ait aucun mort après le passage des Guerriers de l'ombre, mais puisque nous étions les seules à les voir, avec mon aide et celle de Christy, l'Élite pourrait protéger au mieux les portes de la

cité. Mais pour ça, il fallait que Murdoch abandonne son orgueil mal placé d'Alpha, et accepte de s'être trompé.

Bien avant d'être un Lupus, j'avais déjà du mal à comprendre cette guerre ancestrale et ridicule qui opposait loups-garous et Anges Noirs. Aujourd'hui, plus encore. Si un garou était venu prévenir Murdoch d'un quelconque danger, non seulement il l'aurait écoulé, mais en plus, il l'aurait cru.

Je ne dig rais pas. J'avais imaginé le *Mor-fear-faol* moins obtus que tous les autres, et c'était exactement pourquoi il avait rapidement gagné une place dans mon estime. Je ne savais plus quoi penser. Irritée, je donnai un coup de pied dans une pierre et me faufilai dans la galerie menant à l'appartement de Bonnie, comptant sur sa sagesse et son influence pour trouver une solution. Je m'arrêtai quelques mètres avant d'y entrer et respirai un grand coup. Je craignais l'état dans lequel j'allais la découvrir. J'avais peur d'affronter sa souffrance une nouvelle fois. Qu'avait-elle fait pendant ces six jours de deuil ?   maintes reprises, je l'avais imaginée en train de pleurer toutes les larmes de son corps, refusant de manger et de boire, préparant sa longue descente aux enfers, perdue et seule, sans l'homme qu'elle avait aimé avec une passion dévorante. J'exhalai un profond soupir et avançai.

— Entre, Hannah, me dit-elle d'une voix douce avant même que je n'atteigne l'ouverture de sa chambre.

Le cœur battant, je poussai le rideau de velours rouge et m'exécutai.

L'unique lampe à huile de la pièce reposait sur une malle. Cachée sous une longue cape, Bonnie était agenouillée devant, à même le sol. Je l'avais manifestement dérangée en plein recueillement, ce qui ne fit qu'accroître mon malaise. Je croisai respectueusement les mains devant moi et lui présentai mes excuses.

— Je suis désolée, Bonnie, je... Ça ne fait pas sept jours.

Sans un mot, elle se redressa et se leva pour me faire face avant de retirer sa capuche.

Comme je le redoutais, elle s'était sûrement très peu alimentée et avait beaucoup maigri. L'ossature de ses pommettes saillait sur son visage creusé, et même dans la pénombre, je devinais à quel point sa peau était blême, privée du rose qui colorait habituellement ses joues. Avec ses cheveux rasés, je la reconnaissais à peine. Mais elle paraissait calme. Apaisée, si c'était possible.

— Approche, dit-elle doucement en me tendant les mains.

Ce que je fis, emprisonnant ses doigts entre les miens. Elle était si chaude.

— L'alerte, c'était pour tes amis Anges Noirs, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle tranquillement, loin de se douter de ce que j'allais lui annoncer.

Je hochai la tête.

— Donne-moi d’abord des nouvelles de Leith.

Je soupirai.

— Nous lui avons apporté la preuve qu’il n’était pas Alan Kerr. Le choc a été brutal, mais je crois qu’il commence à digérer. L’homme dont il a usurpé l’identité a été assassiné par Shona Aiken. Nous attendons désormais que le Conseil des Anciens délibère sur son cas.

— Raconte-moi tout, exigea-t-elle, les yeux si brillants d’émotions que je crus qu’elle allait se mettre à pleurer.

Je lui délivrai les événements des derniers jours sans omettre un seul détail et répondis à toutes ses questions. Leith ne se souviendrait jamais de rien, elle en avait conscience, c’est pourquoi elle ne fit rien d’autre que se réjouir d’apprendre que le voile était enfin levé sur la vérité. Elle n’essaya pas de savoir si nous nous étions rapprochés. Pour ça aussi elle réalisait qu’il était encore bien trop tôt.

— *Mo uncail?* Mon oncle ? m’interrogea-t-elle ensuite. Que s’est-il passé avec tes amis ?

— Il a demandé à l’Élite de les repousser. Il ne leur permet pas de rester dans les Entrailles. Mais ce n’est pas ce qui est important. Darius et Gwen sont revenus parce que...

Ma gorge était si sèche soudain que je dus avaler ma salive pour continuer.

— Les Guerriers de l’ombre se dirigent droit sur nous.

L'expression sereine qu'elle arborait quelques secondes plus tôt se changea en grimace d'effroi. Elle porta la main à ses lèvres et arrêta de respirer.

— Par l'Esprit...

— Murdoch ne veut rien entendre. Au début, je pensais qu'il ne souhaitait tout bonnement pas agir sur la base de simples suppositions, mais c'est pire que ça. Il ne nous croit pas. Il est persuadé que nous avons inventé toute cette histoire ou que nous avons été manipulées. Bon sang ! S'il refuse de nous écouter, la communauté tout entière en paiera le prix.

— Quand ? souffla-t-elle.

— Cette nuit, probablement un peu avant le lever du soleil d'après Gwen.

Bonnie était horrifiée.

— Sont-ils nombreux ?

— Christy dit qu'ils étaient cinq à l'origine. Nous en avons tué un, et c'est justement pourquoi Traian, le chef *strigoï*, les envoie droit sur nous. Pour nous faire payer. Comment, je ne sais pas, mais il a compris que nous défendrions la Communauté du Sutherland en cas d'attaque. Le meilleur moyen de nous piéger était de tous nous rassembler ici.

— Comment vois-tu les choses ? demanda-t-elle avec calme.

— Nous devons les empêcher d'entrer dans la cité. S'ils sont à l'abri de la lumière, ils disposeront de tout le

temps nécessaire pour nous tuer un par un. Toutefois, en arrivant peu avant le lever du jour, il est peu probable qu'ils se lancent dans un long affrontement au risque d'être surpris par les rayons du soleil. Malgré tout, Bonnie, je doute que nous puissions en venir à bout sans l'intervention des guerriers de la communauté.

Ces créatures étaient sans doute parmi les plus dangereuses de cette Terre. La force de celui que nous avons déjà tué – Darren mis à part – serait multipliée par quatre et nous n'étions que deux à être capables de les voir. Il était trop tard pour demander à Christy de partir en quête d'une autre *bana-bhuidseach* pour nous aider. Nous n'avions plus assez de temps, le soleil se coucherait dans moins de quatre heures. Tout ce qu'il nous restait à faire était de persuader Murdoch de mettre au point un plan de défense et de prier pour qu'il réussisse.

La bile me monta aux lèvres tandis que je regardais Bonnie. Si elle ne parvenait pas à le convaincre, tout était perdu. Même nous enfuir ne nous permettrait pas de diriger ces montres ailleurs, j'en avais l'intime certitude. Ils feraient une halte dans les Entrailles, et se nourriraient. Traian nous avait promis la mort, il ferait tout ce qu'il faut pour que nous ne la manquions pas. Les vies garolles n'avaient aucune espèce d'importance pour lui, seul le résultat comptait.

Je scrutai Bonnie avec attention. Le front barré d'une ride profonde, elle réfléchissait.

— Je ne le ferai pas changer d’avis, dit-elle enfin. Il ne m’écouterà pas plus que toi.

Je sentis tous mes espoirs s’effondrer plus vite qu’un château de cartes.

— Vous êtes sa nièce.

— Je serais la reine d’Angleterre qu’il n’admettrait pas davantage qu’il pourrait avoir tort. Personne n’a réussi à démontrer que Darren était devenu une de ces créatures. La disparition du Crinos lui échappe, il pourrait tout aussi bien avoir été dévoré par ses semblables.

— Il veut des preuves ? grinçai-je entre mes dents. Il en aura. Mais trop tard !

— Je le sais, Hannah, c’est pourquoi nous allons nous y prendre autrement.

Devant ma mine perplexe, elle détacha sa cape, se dirigea sur sa paillasse pour s’emparer d’un foulard bleu roi, et le drapa autour de sa tête.

— Mon deuil est terminé. Suis-moi.

Je ne m’attendais pas à ce que Bonnie me conduise tout droit vers Rory, le bras droit de Murdoch, et je m’attendais encore moins à ce qu’il nous écoute avec autant d’attention. Le numéro deux de la communauté du Sutherland accordait un intérêt tout particulier à ce que je racontais et, à la différence de Murdoch, ne semblait pas pressé de me dire d’aller voir ailleurs.

Rory était le cadet de Murdoch d'au moins vingt ans, il devait approximativement avoir le même âge que Bonnie. Très grand, mais de corpulence frêle, les cheveux longs, raides et sombres, il n'avait pas la prestance du Loup Suprême, toutefois, il se dégageait de lui une sérénité, une sagesse et une tempérance qui, sans nul doute possible, le mèneraient très loin. J'avais toujours vu l'Hispo rester en retrait et observer plutôt que de gesticuler en tous sens et parler pour ne rien dire. Là encore, il ne dérogea pas à la règle et n'ouvrit pas la bouche avant que j'eusse terminé de lui exposer la situation.

Le regard qu'il posait sur moi demeurait indéchiffrable. Je n'avais aucune idée de ce qu'il était en train de penser. J'évoquai les créatures *strigoii*, leur invisibilité et leur barbarie sans qu'il cille une seule fois, si bien que je commençais à craindre qu'il ne me croie pas ou qu'il refuse de me laisser au moins le bénéfice du doute. Cependant, une lueur d'espoir ressurgit en moi lorsqu'il me demanda de quelle manière se tuait un Guerrier de l'ombre.

— Mon ami a transpercé le cœur de l'un, j'ai coupé la tête de l'autre, Darren, précisai-je avec un détachement que je n'avais pas prémédité. Dans la mesure où personne ne les voit, le plus dur est de parvenir à les toucher.

— Mais vous et la *bana-bhuidseach* pouvez les voir, si

j'ai bien compris, nota-t-il sans ironie aucune.

Je lui fis signe que oui.

— C'est notre plus grand atout pour les vaincre, ajouta Bonnie en le regardant fixement, comme pour le convaincre qu'il ne fallait m'écarter sous aucun prétexte.

Il acquiesça et se tourna vers moi.

— Je sais pourquoi la sorcière parvient à les distinguer, mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous, vous les voyez.

Je ne pus m'empêcher de pincer les lèvres en remarquant la grimace de Bonnie tandis qu'elle se remémorait cette période où j'avais été un Ange Noir.

— Quelle en est la raison ? insista l'Hispo.

Je plongeai mes yeux dans ceux de Rory, et le regardai avec une intense certitude.

— Vous n'aimeriez pas le savoir.

Il ne me questionna pas davantage et s'absorba dans un long silence pendant lequel il se donna le temps de réfléchir à la situation. Après quoi, il s'accouda à la table, et me considéra avec attention.

— Il existe de nombreux accès aux Entrailles, mais seules les failles est et ouest permettent d'y pénétrer aisément lorsqu'on mesure plus d'un mètre trente. *Faol-ur*, vous vous positionnerez à l'est avec dix de nos guerriers hispos, à l'abri des regards indiscrets, sous le porche à une cinquantaine de mètres de l'accès aux quartiers défensifs. La sorcière restera à l'ouest avec un

renfort identique, en amont de l'entrée principale à la pointe sud de *Loch Hope*. Je ne peux, hélas, donner d'ordres à l'élite crinos, ils n'obéissent qu'à Murdoch. Toutefois, je peux lui suggérer d'affermir nos lignes de surveillance à cause de la présence d'Exploiteurs sur le territoire, il y affectera automatiquement quelques guerriers qui apprécient les rondes de nuit. Et afin que nous demeurions totalement discrets, je vous prierai de veiller à ce que vos amis Anges Noirs restent à distance. Nos combattants s'en prendraient à eux et seraient détournés du point essentiel.

— Vous me croyez ? murmurai-je, interdite.

Je n'en revenais pas. Aucune moquerie, aucune ironie, aucun orgueil. Rien. Rory semblait m'avoir considérée avec beaucoup de sérieux.

Il plissa les paupières.

— Je ne saurais le dire, *faol-ur*, mais la communauté est bien trop importante pour que j'accepte de courir le risque de la voir se faire décimer.

— Murdoch l'a pourtant pris, lui, marmonnai-je.

Je n'avais toujours pas digéré la manière dont il avait rejeté toute éventualité d'avoir tort, alors que nous étions supposés entretenir un climat de confiance, lui et moi.

— Ne comptez pas sur moi pour dénigrer notre chef, me prévint-il. Il est le Loup Suprême, et ses décisions sont mûrement réfléchies. Tout comme les miennes, et c'est pourquoi je vais faire ce qui me semble juste et

responsable.

Je hochai la tête sans discuter.

— Merci, Rory, se manifesta Bonnie.

— Ne me remerciez pas, l'arrêta-t-il d'une voix sans timbre. Si cette nuit prouve que vous avez raison, c'est la communauté tout entière qui vous sera redevable.

Je m'apprêtais à glisser que j'en doutais sincèrement, lorsque nous perçûmes l'odeur et les pas volontairement bruyants d'un Hispo dans le couloir.

— Entre, mon fils, dit alors Rory en soupirant. Entre, puisque tu as tout entendu.

Je tressaillis de surprise en voyant apparaître Craig. Le guerrier approcha et me considéra avec étonnement.

— Eh bien, *faol-creutair*, on peut dire que vous avez plus d'une corde à votre arc. Et cette histoire est pour le moins... inattendue.

— Murdoch n'a donc pas pris la peine de la partager avec vous, maugréai-je.

Sa bouche se tordit en un pli amer.

— Non.

— Mon oncle est un idiot, grommela Bonnie.

Un sourire en coin fleurit sur le visage de Craig. Il tira une chaise pour s'asseoir à table avec nous, et se tourna vers son père.

— Je rejoins ta décision, père. Si ce que l'étrangère dit est vrai, je me tiens prêt à protéger la communauté. Mais si elle nous mène en bateau, je me ferai une joie de lui

enfoncez plusieurs fois la tête dans le loch le plus glacial pour lui remettre les idées en place.

Je n'eus pas l'occasion de réagir, Bonnie se pencha en avant pour le fusiller du regard.

— Vous n'aurez pas à vous acquitter de cette tâche, jeune homme. Tenez-vous-en à votre première proposition, et tâchez de rester en vie.

— J'y compte bien, lui dit-il en serrant les dents.

— Tu seras avec la jeune louve sur le flanc est, lui ordonna Rory, et tu prendras avec toi les quatre guerriers en qui tu as le plus confiance. Ceux qui seront capables de tenir leur langue en attendant que Murdoch pèse le poids de la situation en toute connaissance de cause.

— Encore faut-il qu'il y ait quelque chose à peser, père, répliqua Craig sans me lâcher des yeux. Nous ne sommes sûrs de rien.

Je dardai sur lui un regard noir.

— Vous, non, mais moi, oui, guerrier. S'ils ne viennent pas cette nuit, ce sera la suivante. Seriez-vous prêt à prendre le pari que je me trompe ?

— Non. Et c'est pourquoi vous pouvez compter sur mon aide, *faol-creutair*.

— J'aimerais que vous cessiez de l'appeler ainsi ! cingla une nouvelle fois Bonnie alors que j'avais arrêté depuis longtemps de m'insurger lorsqu'on me donnait ce surnom. Elle porte en elle les gènes des Sutherland. Je vous demande de lui montrer le respect auquel elle a

droit !

Mouché, Craig écarquilla les yeux en me détaillant.

— Ça ne fait rien, ne pus-je m'empêcher de répliquer mielleusement. Moi au moins, j'ai la chance d'être un Lupus.

Bonnie ne m'en voulut pas pour cette réflexion qui ne visait qu'à remettre en place l'arrogance du guerrier. Personne ne trouva rien à redire, du reste. Nous quittâmes le père et le fils quelques minutes plus tard avec l'intention de rejoindre nos quartiers et de parler à Jeremiah, et les laissâmes organiser le rassemblement des combattants. Dès que nous franchîmes le dernier palier menant à l'Agora, nous aperçûmes Leith qui fendait la foule pressée devant les étals. Il nous avait déjà repérées.

Bonnie se figea. Je réalisai alors que c'était la première fois qu'elle le voyait depuis qu'elle était revenue dans les Entrailles. Elle paraissait bouleversée. Puis, jaillissant tout droit de son cœur, une larme coula sur sa joue tandis que Leith n'était plus qu'à quelques pas. Pris au dépourvu, il s'arrêta tout net. J'étais la seule avec qui il avait discuté depuis son retour de chez les Kerr, la seule devant qui il avait admis, impuissant, s'être trompé, et l'émotion sur le visage de Bonnie sembla le tétaniser. Lorsqu'il m'avait demandé de lui parler de sa vie, je lui avais dit combien il était important pour son oncle et sa tante. Il savait qu'il était le fils qu'ils n'avaient jamais eu. Mais était-il seulement prêt à recevoir tout cet

amour maintenant ? Probablement pas.

Je me tournai vers Bonnie.

— Est-ce que ça va ?

Elle tremblait de tous ses membres et retenait sa respiration, en proie à une bataille contre elle-même. C'était une femme intelligente, elle savait que Leith avait besoin de temps, c'est pourquoi elle s'abstint de courir vers lui pour lui sauter dans les bras, et se contenta d'expirer un grand coup.

— Ça va.

Elle me fit signe d'avancer et s'approcha de son neveu avec un sourire avenant.

— Bonjour, Leith, le salua-t-elle. Je suis heureuse de te voir.

Le hochement de tête de ce dernier fut presque imperceptible tant il ne savait pas comment se comporter.

— Je suis désolé pour votre..., pour Alastair, dit-il d'une voix trouble.

Bonnie se mordit le coin des lèvres.

— J'aimais énormément ton oncle, et il va beaucoup me manquer. Il t'aimait aussi tendrement, et il serait heureux d'apprendre que tu as retrouvé ton identité. Mais si tu le veux bien, nous reparlerons de tout ça plus tard.

Les yeux de Leith brillaient d'une intensité presque douloureuse. Ses proches seraient émus, transportés de joie qu'il leur revienne, mais sans sa mémoire, cela ne signifiait rien. Mon cœur se comprima devant son

impuissance. Quel que soit le chemin qu'il déciderait d'emprunter, il serait long et difficile. Il lui faudrait tout recommencer à zéro. Il n'avait d'autre choix que se laisser guider et reprendre là où il en était resté, ou s'inventer une autre vie, sans nous.

— Qu'en est-il ? finit-il par me demander. Tes amis ?

Je pris une profonde inspiration et relevai la tête.

— Les Guerriers de l'ombre seront probablement ici cette nuit.

Les yeux de Leith s'écarquillèrent.

— Cette nuit ?

J'acquiesçai et soupirai.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, allons rejoindre les autres afin que Bonnie et moi puissions tout vous expliquer.

Il eut un moment d'hésitation.

— Te sens-tu prêt à... affronter tout le monde ? m'enquis-je.

Il m'observa plusieurs secondes avant de me faire signe que oui, mais je le devinais dans son regard : il était loin d'en être sûr.

— Leith...

— Allons-y, décida-t-il.

Nous retrouvâmes Jeremiah, la Meute, Christy et le détective Forbes dans la salle commune de nos appartements. Quand Dan, John, Anneas, Étienne et Georgia aperçurent Leith derrière moi, la surprise les

réduisit au silence. Tous le dévisageaient avec un mélange d'interrogation et d'incertitude, et lorsque Bonnie pénétra dans la pièce, arborant un crâne blanc et rasé, plus personne n'osa amorcer un geste. Tandis que Jeremiah restait rivé aux yeux de son fils, bien plus ému qu'il ne voulait le paraître, j'avançai plus au centre et répétai mot pour mot la phrase que j'avais dite à Leith quelques minutes plus tôt. Christy se leva de sa chaise d'un bond, horrifiée. Elle n'était pas plus prête que moi à se confronter une nouvelle fois à ces créatures que nous étions seules à voir.

— Nom de Dieu ! jura-t-elle. Nom de Dieu !
Combien ? Combien sont-ils ?

— Tablons sur quatre.

Et je leur racontai tout ce que Darius et Gwen m'avaient dit, tout ce qu'ils avaient tenté de faire pendant plus d'une semaine pour les éloigner des Entrailles.

— Et cet idiot de Murdoch les a chassés ? maugréa Keith. Leur aide nous serait précieuse !

Il n'en avait que trop conscience. Il était là lorsque Darius avait planté ses serres dans le cœur du guerrier *strigoï*.

— Comment nous organisons-nous ? demanda Anneas.

— Si vous avez un brin de cervelle, tenez-vous à distance de ces créatures ! aboya durement le détective.

— Et vous laisser affronter seuls ces monstres ?

riposta Georgia dont le regard vert s'était enflammé. Jamais de la vie ! Nous allons demander à ce qu'on nous fournisse des armes.

— Murdoch ne sait pas que nous nous apprêtons à protéger la cité, murmurai-je.

Jeremiah fronça les sourcils.

— Il ne sait pas ?

— Il réfute l'idée même que les Guerriers de l'ombre existent.

— Nous devons agir à couvert, intervint Bonnie. Mais nous ne serons pas seuls. Le bras droit de mon oncle nous a écoutés. Plusieurs combattants de l'élite hispo seront en faction devant chaque entrée, et quelques Crinos à l'extérieur. Hannah se positionnera à l'est et Christy à l'ouest, elles seront nos yeux.

— Nos ? nota Jeremiah. Tu ne peux pas y aller, Bonnie.

— Et pourquoi ça ? Parce que je suis une femme ?

Il secoua la tête.

— Ça n'a rien à voir, tu le sais bien, dit-il d'une voix douce. Mais tu n'es pas encore remise de...

— Ne pense pas à ma place ! l'interrompit-elle sèchement. Cette cité m'a volé l'homme que j'aime. Je ne permettrai pas qu'elle prenne un seul d'entre vous.

Bonnie et Jeremiah s'affrontèrent du regard quelques instants. Puis Jeremiah capitula d'un bref signe du menton. Elle était déterminée, il ne la ferait pas changer

d'avis.

— Je vous préviens, nous non plus nous ne resterons pas à rien faire ! gronda Étienne.

— C'est pourtant ce qui va se passer, lui promit calmement Bonnie. Une erreur, une faiblesse et c'est toute la communauté qui volera en éclat. Ça non plus, je ne le permettrai pas. Vous ferez exactement ce qu'on vous dit et patienterez bien tranquillement ici, c'est compris ? Cela dit, jeune loup, soyez rassuré, nous savons que nous pouvons compter sur vous.

Les yeux d'Étienne lançaient des éclairs. La Meute n'avait pas l'habitude de se tourner les pouces en cas de problème, surtout s'il y avait une bonne bagarre à la clé. Mais cette fois, c'était différent. Cette nuit serait sans doute la plus dangereuse de toute notre vie, et il ne suffirait pas de montrer les crocs ou de brandir les poings pour s'en sortir.

Pendant ce temps, Leith ne prononçait pas un mot. Je connaissais bien l'expression impassible qu'il affichait. Adossé contre la paroi rocheuse, les bras croisés sur le torse, il enregistrait, analysait et disséquait chaque mot, chaque phrase, chaque ordre proférés. Son silence était on ne peut plus éloquent : il n'attendrait pas gentiment que les choses se passent. J'en étais absolument convaincue.

— Rory viendra nous trouver pour nous expliquer dans le détail quelle position nous aurons à tenir. Soyez prêts, finit par dire Bonnie. Je vais me changer.

Elle tourna les talons et disparut dans le couloir. Furieux, Étienne donna un coup de pied dans une chaise et sortit à son tour, presque aussitôt suivi par le reste de la Meute. Keith, Jeremiah, Christy, Leith et moi demeurâmes silencieux un bon bout de temps à nous regarder en chiens de faïence. Puis Leith se racla la gorge pour attirer notre attention.

— Bien. Je ne sais pas exactement ce qui nous attend, ni même comment se déroulera la fin des opérations, mais j’ose espérer que vous avez tous compris que si cette jeune femme avec qui j’ai été lié par l’Esprit risque sa vie, je ne me contenterai pas de souhaiter qu’elle rentre saine et sauve. Sans compter que si ma famille s’implique, j’ai une raison de plus de m’en mêler.

Malgré moi, je baissai la tête et pressai deux doigts sur ma bouche pour cacher le sourire qui s’y épanouissait. Fier, déterminé et courageux. C’est comme ça que je l’avais toujours connu.

Jeremiah ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis il se tut, comme saisi de stupeur.

Sa famille...

Leith ne se souviendrait jamais de sa vie passée, mais quelle importance ? Il venait de faire un premier pas.

Le plus important de tous.

Celui qui le rapprocherait de nous.

Chapitre 20

La nuit finissait de s'étirer sous la pluie battante et le vent. La neige ramollissait à vue d'œil, et dévoilait de larges plaques d'herbe jaunie par le froid. Je les contemplai en songeant que dans moins d'une heure, le soleil commencerait à percer les épais nuages pour libérer sa lumière salvatrice. J'attendais ce moment avec une telle impatience que mon cœur palpitait d'excitation et de crainte mêlées, car l'angoisse ne m'avait pas tout à fait abandonnée. Les Guerriers de l'ombre pouvaient encore venir. Même lorsque le crépuscule prendrait naissance, ils pourraient être là.

Pour la millième fois de la nuit, protégée sous une large capuche en peau, je sortis dans l'obscurité qui s'étendait à perte de vue. Je fermai les yeux et levai le nez pour renifler l'air avec attention. Mais depuis des heures et des heures, je ne percevais rien d'autre que l'odeur musquée de mes semblables, ainsi que les relents ferreux et lointains des Anges Noirs postés sur le plus haut sommet de *Ben Hope*. Silencieusement, ils guettaient l'arrivée des créatures de la nuit. Comme nous tous.

Sur ma droite, une bonne cinquantaine de mètres plus

loin, plusieurs combattants crinos faisaient la ronde sans savoir que d'une minute à l'autre, des monstres qu'ils ne verraient même pas pourraient leur arracher la gorge avant qu'ils ne réalisent quoi que ce soit.

Rien ne saurait m'apaiser davantage que la lumière du jour, mais après quelques heures de répit, il nous faudrait recommencer, anxieux et incertains, jusqu'à ce que le couperet laisse tomber sa lame tranchante et décide de notre sort.

Par l'Esprit, si les Guerriers de l'ombre n'apparaissaient pas avant le lever du jour, Rory nous soutiendrait-il encore la nuit suivante ?

Je me frottai les sourcils nerveusement et rejetai la tête en arrière. L'incertitude était certes en train de me bouffer, mais l'angoisse me dévorait bien davantage. La cité était sur le point de se réveiller. Je n'osais imaginer ce qui se passerait si les habitants se décidaient à mettre le nez dehors au moment où les guerriers *strigoii* approcheraient le cœur de la Terre des loups.

Je fis face au porche sous lequel nous étions abrités, et inspirai profondément. Nous étions huit à attendre que la nuit se termine. Leith, Craig, quatre guerriers hispos, Bonnie et moi, et pas un n'avait encore fermé l'œil, ne serait-ce que cinq minutes. Les combattants qui accompagnaient Craig étaient adossés au fond de la cavité dans un silence religieux. Craig était installé sur un rocher près de l'entrée et mâchonnait nonchalamment un

brin d'herbe séchée. Presque en face de lui, Leith, installé aux pieds de Bonnie, lui offrait toute son attention. Assise sur une motte de paille, elle lui racontait les souvenirs d'enfance qu'il avait perdus et qu'elle avait chaleureusement conservés tout au fond de son cœur. Il l'écoutait sans mot dire, ne l'interrompant que pour en savoir davantage. Je me laissai aller à sourire et retournai m'asseoir près de Craig. Accroupie contre la roche, je resserrai autour de mes épaules la fourrure qu'on m'avait prêtée pour me réchauffer. L'air était glacial, je portais mes vêtements modernes pour gagner en liberté de mouvement, mais mon jean était déchiré et mon sweat pas très épais. Malgré ma température corporelle plus élevée que la moyenne, j'étais frigorifiée. Je fermai les yeux, entourai mes genoux de mes bras et, les paupières closes, calai ma tête à l'intérieur.

— C'est comment la France ? me demanda soudain Craig.

Je rouvris les yeux et méditai quelques secondes sa question sans bouger, puis je me redressai pour le regarder.

— Différent d'ici. Moins sauvage. Plus fréquenté. Les terres sont fertiles, les rivières abondantes, les Alpes se perdent dans les nuages et la nourriture est merveilleuse.

Il rit doucement.

— C'est ce qu'on dit.

— Aimeriez-vous vous y rendre un jour ?

Il haussa les sourcils.

— Et manger des escargots ? Jamais de la vie !

Je ne pus m'empêcher d'être amusée.

— Quel goût ça a ? m'interrogea-t-il en faisant la grimace.

— Aucune idée, je n'en ai jamais mangé.

— La France vous manque ?

— Son climat, répondis-je sans hésiter. Mais j'aime vivre en Écosse. J'ai toujours considéré que c'était l'un des plus beaux pays du monde.

Craig baissa les yeux sur ses mains et caressa doucement l'anneau d'argent qu'il portait à l'index droit.

— New York me manque parfois, dit-il avec un soupir mélancolique.

Je tournai la tête pour étudier son profil au menton volontaire, aux lèvres charnues et au nez légèrement bossu.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

Il me jeta un œil furtif.

— Je suis né ici, vous savez.

— Ah oui ?

Il hocha la tête.

— Mes parents se sont séparés lorsque j'avais sept ans. J'ai suivi ma mère aux États-Unis.

J'écarquillai les yeux de surprise.

— C'était en pleine répression garolle, on vous a laissé partir ?

Il coula un regard bref à Bonnie qui n'avait pas eu cette chance et acquiesça.

— Ma mère ne réfutait pas les principes de la communauté, elle ne voulait simplement plus vivre auprès de mon père. J'ai reçu l'enseignement du Sutherland. Je suis même allé dans une école qui l'inculquait.

— Ça existe ? m'étonnai-je.

— Tout est possible chez l'oncle Sam, *faol-ur* !

— Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir ?

Il haussa les épaules.

— Bah, l'envie de connaître un peu mieux mes racines. De servir une cause juste.

Piquée au vif sans qu'il l'eût fait exprès, j'étais à deux doigts de lui demander ce qu'il pouvait bien trouver de juste dans les lois ancestrales du Sutherland. Je m'en abstins. Craig semblait content de discuter, il était amical et je n'avais pas vraiment envie de dresser un mur entre nous. J'étais même reconnaissante qu'il nous apporte son soutien, et j'aurais été prête à parier que même si son père avait été contre nous, il nous aurait quand même aidés.

— Moi, je suis Italien, se manifesta soudain un guerrier hispo en s'approchant. Je suis arrivé ici il y a dix ans. J'aime cet endroit, mais je dois bien avouer que si ma femme se démène pour me faire plaisir, je suis constamment en manque de pizzas !

— Je suis de pure souche, intervint un deuxième. Un

vrai highlander ! Donnez-moi du haggis et du whisky et vous ferez mon bonheur !

— Cormag est un menteur, s'esclaffa Craig. Rien que le mot brebis le fait couiner comme une pucelle !

Ce dernier gonfla la poitrine et fronça les sourcils comme pour se donner un air redoutable.

— Mais j'aime le whisky et les femmes !

— Pour sûr ! confirma l'un des deux combattants restés en retrait. C'est pourquoi les filles célibataires te fuient comme la peste !

Les trois guerriers éclatèrent de rire, faisant se retourner Leith et Bonnie, puis se regroupèrent tous les cinq pour discuter de leur vie respective. Je les écoutai un moment et, incapable de tenir en place plus longtemps, je me remis debout et retournai à l'entrée de la grotte. Là, j'étirai mes muscles engourdis par le froid et laissai échapper un bâillement malgré moi.

— La nuit n'est pas finie, murmura Leith dans mon dos. Ne t'endors pas.

— Ça ne risque pas, affirmai-je en me frottant les yeux.

Mais je ne rêvais que de ça. D'un lit douillet, d'une couverture chaude et d'un oreiller moelleux. Comme ce n'était pas près de m'arriver, je soupirai et bougeai la tête de droite à gauche plusieurs fois pour détendre mes cervicales.

— Tiens, dit Leith me proposant la gourde qu'il tenait

entre les doigts. Ça va te réchauffer.

Je la pris, ouvris le bouchon, la portai à mes lèvres. L'alcool était tellement fort que j'écarquillai les yeux de surprise en sentant ma gorge et mon œsophage s'enflammer.

— Penses-tu qu'ils viendront ? me demanda-t-il d'une voix calme.

— Je ne sais pas. Ils le feront s'ils ont la certitude de pouvoir se protéger de la lumière du jour suffisamment tôt. Y a-t-il des grottes à proximité ?

— Des tas. Les plus proches sont en amont de *Ben Hope*, à environ cinq kilomètres à l'est, vers *Loch an Dherue*.

— S'ils arrivent par l'est, c'est sûrement là qu'ils iront se protéger. Je ne sais pas s'ils vont se décider à attaquer avant le lever du jour, mais si ce n'est pas le cas, nous devons fouiller ces grottes et vérifier qu'ils ne s'y trouvent pas.

— Et s'ils y sont ? demanda-t-il, sceptique. Que faisons-nous ? Nous les empêchons de sortir ?

Je plissai les paupières.

— Non, Leith. Nous devons les tuer.

Il se frotta les yeux et passa une main dans ses cheveux.

— Aucune femme ne devrait avoir à assumer ce que tu assumes, Hannah. Trouve-moi rétrograde si tu veux, mais tu devrais être ailleurs à...

— Faire du crochet ? Confectionner des gâteaux ? plaisantai-je. Je t'ai déjà dit que tu as toujours détesté ma cuisine ?

Il fronça le nez.

— Non, mais je prends le pari que tu ferais une excellente...

— Ils arrivent ! s'éleva soudain la voix puissante de Grigore.

Mon cœur bondit si violemment dans ma poitrine que je le crus sur le point de sortir de ma cage thoracique. Prêt ou non à en découdre, tout le monde se leva pour sortir. Je m'élançai comme une torpille et rejoignis Grigore qui, trempé par la pluie, faisait du surplace, quelques mètres au-dessus du sol.

— Un quart d'heure, cria-t-il. Ils sont à sept miles, au sud de *Loch Meadie*.

Par l'Esprit ! Je m'étais préparée à cette confrontation toute la nuit pour finalement constater, le moment venu, que je n'étais pas prête du tout ! Le souvenir de la face putride des Guerriers de l'ombre s'imposa à moi, et la peur s'insinua par tous les pores de ma peau. J'aurais donné n'importe quoi pour disparaître, pour être n'importe où ailleurs qu'ici.

Soudain, à travers le rideau de pluie, la silhouette d'un Crinos me sortit de mes angoisses. Il s'était transformé et fonçait tout droit sur Grigore !

— Derrière toi ! hurlai-je.

Tout se passa très vite. En moins de deux secondes, la bête propulsa son corps massif dans les airs et agrippa Grigore par les épaules pour le forcer à toucher terre. Les griffes solidement arrimées, il l'entraîna avec lui. Accrochés l'un à l'autre, ils se ramassèrent sur eux-mêmes, roulèrent et ne s'immobilisèrent que lorsque qu'un second Crinos fondit sur eux pour former une mêlée qui me glaça le sang. Grigore n'allait pas en ressortir vivant ! Je m'élançai sans réfléchir et frappai de toutes mes forces la tête d'un des guerriers. L'animal était si déchaîné qu'il ne sembla rien sentir. J'essayai encore, joignant mes deux poings, et cette fois, il se redressa, rugissant de colère. Je n'attendis pas qu'il fonce sur moi, je reculai de deux bons mètres, attrapai à deux mains la première roche de taille respectable qui me tomba sous les mains, fixai mon adversaire entre les deux yeux et mis toute la puissance dont je disposais pour lancer mon arme de fortune. Le lourd projectile atteignit sa cible de plein fouet, exactement au bon endroit, et la bête, assommée, s'effondra.

Grigore se débattait comme un diable. Allongé sur le dos, il plia les genoux et parvint à repousser son adversaire d'une vigoureuse bourrade.

— Attention ! braillai-je en voyant un troisième guerrier surgir de nulle part.

Encore une fois, Grigore n'eut pas le temps de réagir, le Crinos bondit et fendit l'air de ses griffes. Grigore les

accueillit en pleine poitrine. Il hurla, puis son cri se perdit dans un gargouillis qui eut raison de mes dernières bribes de bon sens. Comme possédée par la rage, je m'élançai sans états d'âme sur son agresseur alors que celui qu'il avait écarté revenait à la charge. Crocs et griffes dehors, je fondis sur son dos, frappai, mordis, déchiquetai, avec la vague impression d'entendre l'alerte retentir derrière moi. Puis je me sentis soudain tirée en arrière par deux mains puissantes. Hors de contrôle, je gigotai frénétiquement les jambes pour que Leith me lâche.

— Grigore ! Grigore ! m'égosillai-je en voyant que les Crinos ne le laissaient pas tranquille.

La silhouette de Darius surgit alors du ciel. Les mains en avant, il lacéra les épaules d'un des guerriers qui lâcha prise pour se retourner en poussant un cri effroyable. Darius l'éloigna du mieux qu'il le put, le narguant, l'excitant, faisant mine de se laisser attraper pour bifurquer au dernier moment. Gwen intervint presque simultanément et dessina des cercles autour du dernier guerrier qui se redressa. Détourné de sa cible, il agita les bras et essaya de l'attraper. En quelques secondes, les deux Crinos avaient complètement oublié leur proie.

Grigore était en sang et ne bougeait presque plus. Immobilisée par les bras de Leith, j'étais incapable de faire le moindre geste pour lui venir en aide.

— Laisse-moi, sanglotai-je, impuissante, les joues noyées de larmes. Laisse-moi l'aider...

Au lieu de m'écouter, il me fit reculer avec lui.

— Pas maintenant, c'est trop dangereux.

— Ils vont le tuer ! Par l'Esprit, laisse-moi !

Il ne céda pas et resserra sa poigne pour m'empêcher de lui porter secours. Je le détestais pour ce qu'il était en train de faire, je le haïssais de m'éloigner de Grigore. Mon sang bouillonnait dans mes veines et appelait celui de mon alter ego vampirique. Tout mon être se révoltait contre Leith. Il n'avait pas le droit ! Chaque parcelle de ma peau en contact avec la sienne parut me brûler et je hurlai toute ma rage.

— Je te hais ! Je te hais !

Leith refusa de s'émouvoir. Il nous fit faire volte-face, et me poussa en direction des Entrailles d'où se dessinaient la silhouette de Murdoch et celles de plusieurs autres guerriers. Alors que j'amorçais une ultime tentative pour me libérer, Leith gronda, me souleva par la taille et parcourut les quelques mètres qui nous séparaient du flanc est avant de me coller contre la paroi rocheuse et de presser son grand corps contre le mien pour m'immobiliser.

— Que veux-tu, sombre idiot ? Que je te donne en pâture à ces monstres ? C'est ce qu'ils sont, Hannah, des monstres incontrôlables et incapables de dissocier le bien du mal !

— Il va mourir !

— La belle affaire, c'est un Ange Noir !

— C'est mon âme sœur, hurlai-je ! sans même me rendre compte de la portée de mes mots.

Je l'avais dit avec tant de certitude, de désespoir, que Leith parut comme frappé par la foudre. Dans un moment d'inattention, il desserra son étreinte et recula sensiblement. Je profitai de sa confusion pour passer sous son bras dans l'intention de rejoindre Grigore. Mais la vision des trois Guerriers de l'ombre fonçant droit sur nous m'arrêta dans mon élan. Ils avançaient vite, très vite, et n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. Quatre-vingts mètres. Cinquante mètres.

Ils progressaient sans se dématérialiser, marchant d'un pas lourd et lent, prenant tout leur temps comme pour mieux savourer l'effet de surprise, traînant avec eux l'odeur putride de leur corps vieux de plus d'un millier d'années.

Pétrifiée, j'étais incapable de contenir les tremblements qui me secouaient.

— Hannah, que se passe-t-il ? murmura Leith que ma réaction intrigua. Hannah ?

Je ne répondis pas, remarquant à peine les bruits de pas énergiques de Murdoch qui arrivait derrière moi.

— Comment avez-vous osé les faire venir ici ? tonna-t-il en me faisant violemment pivoter.

Une fraction de seconde, alors que la peur me rongeaient de l'intérieur et que mes os semblaient se craqueler d'eux-mêmes, je crus qu'il les voyait lui aussi.

— *Faol-creutair!* Je vous avais dit que je voulais que les Exploiteurs se tiennent éloignés de la Terre des loups ! Je ne laisserai pas votre insolence impu...

Murdoch s'arrêta tout net lorsqu'un hurlement effroyable déchira la nuit. Le guerrier crinos que Darius détournait venait d'être attaqué par une créature *strigoï*. Nous le regardâmes se tordre, se convulser, je vis son corps s'enflammer d'une lumière phosphorescente, le son macabre de la chair tailladée nous parvint, et quelques secondes plus tard, il gisait à terre, débité en morceaux.

— Par l'Esprit tout puissant ! souffla le Loup Suprême dont le visage se mêlait d'autant de stupéfaction que de terreur. Par l'Esprit...

Les trois Guerriers de l'ombre avaient pris pour cible le Crinos que j'avais assommé. Ils l'entourèrent, le soulevèrent de terre et jouèrent avec lui tel un chat avec une souris. Entre leurs mains, il ne semblait pas peser plus lourd qu'un maigre quartier de viande. Mus d'une sauvagerie inqualifiable, ils l'embrochaient, le jetaient en l'air, le rattrapaient pour mieux le transpercer de toutes parts alors que la lumière de la mort l'enveloppait déjà. Lassés de leur jeu macabre, alors que leur victime ne tenait plus debout, deux s'emparèrent de ses poignets, l'autre de son cou, puis ils tirèrent dessus jusqu'à ce que les os craquent, que les bras et la tête se déchirent et que le corps sans vie du garou s'effondre. Ils dévorèrent leur prise et se tournèrent sur le dernier combattant qui,

inconscient du danger, avait abandonné Gwen pour foncer droit sur eux.

Horriée, Bonnie se positionna devant son oncle.

— Fais quelque chose ! Maintenant ! *Uncail!* insista-t-elle en le secouant par les épaules.

En   tat de choc, Murdoch posa sur elle un regard si vide que je doutais qu’il e  t compris un traître mot de ce qu’avait dit sa nièce. Rory apparut, bien plus alerte que Murdoch. Il prit les choses en mains et se tint devant moi.

— Hannah, aidez-nous. Où sont-ils ?

Je tournai la tête vers le dernier Crinos. Il paraissait plus agile que les autres. Il tournait sur lui-même, bougeant les bras en tous sens dans un mouvement parfaitement maîtrisé, repoussant sans les voir les Guerriers de l’ombre qui l’encerclaient. Mais il ne survivrait pas. Il chatoyait déjà d’une lueur jaunâtre et funeste.

Mon corps se couvrit de sueurs froides, et les larmes roulèrent sur mes joues sans que je puisse les contenir. Les mains tremblantes, je m’essuyai le visage, le regard fixé sur Darius et Gwen qui soulevaient le corps inerte de Grigore pour l’emporter avec eux dans les airs.

Craig s’approcha, prit fermement mon visage entre ses mains, et plongea ses yeux noirs et tumultueux dans les miens.

— Ressaisis-toi et guide-moi.

Mes lèvres trembl  rent.

Il porta les doigts à sa ceinture d'arme et souleva sa claymore d'un geste assuré.

— Hannah..., le temps presse. Sois nos yeux.

Je m'essuyai le nez et regardai droit devant moi, prête à obtempérer.

— Pas sans moi, gronda Leith en me retenant par l'épaule.

Je soutins son regard, respirai profondément et hochai la tête. Personne n'aurait pu l'empêcher de me suivre. Il était poussé par l'Esprit qui vibrait en lui et que je ressentais de tout mon être.

— Allons-y ! ordonna Craig.

Accompagnés des deux combattants hispos avec qui nous avons ri dans la grotte, nous avançâmes aussi discrètement que possible. Les guerriers *strigoii* ne nous prêtaient pas attention. Leur bestialité les poussant à achever une proie avant de se concentrer sur une autre.

Le Crinos était à terre, assailli par les coups de serres incessants des créatures de la nuit. L'odeur du sang mêlée à celle du chou pourri et du goudron était telle, que mon estomac fut pris de spasmes violents. Surmontant la nausée, je me tournai vers les quatre Hispos, et leur fis signe de se tenir prêts. Épée au poing, ils l'étaient plus que jamais.

Les dévoreurs de chair étaient serrés les uns contre les autres, penchés sur leur victime. Si je ne savais pas notre chance de les éliminer tous les trois en même temps

totallement vaine, j'aurais dit aux protecteurs de la communauté de s'élaner sur eux pour leur enfoncer leur claymore dans le dos. Je l'aurais vraiment fait si je n'avais pas été la seule à les voir. Mais personne ne les distinguait. Pas une ombre, pas un contour. Rien. Pas même leurs traces de pas dans la neige. L'herbe rase avait totalement repris possession de la lande en l'espace d'une nuit.

Le cœur au bord des lèvres, je ramassai une pierre et la jetai à la tête d'une créature pour attirer son attention. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Elle se retourna sur moi, et feula sa colère. Les poils noirs et hirsutes dressés sur le sommet du crâne, elle s'apprêtait à me faire payer mon intrusion.

— Approche, l'invitai-je d'une voix mal assurée.

Ce qu'elle fit.

Lorsqu'elle fut à moins de deux mètres, sans un mot, je me contentai de pointer le doigt devant moi. Les guerriers hispos se consultèrent à peine d'un regard avant de bondir. Craig parvint à toucher la créature à l'épaule, les deux autres manquèrent leur cible de peu. Le monstre *strigoï* rugit et balaya l'air de ses longs bras velus, envoyant à plusieurs mètres l'amateur de whisky et de femmes, ainsi que le garou italien. Ils s'écrasèrent comme des pantins sur le sol gorgé de pluie. Le cœur au bord des lèvres, je vis la créature s'approcher. Vibrante d'excitation et d'impatience, sa poitrine imberbe et

puissante se soulevait avec force. Elle secoua son impressionnante tête afin de se débarrasser des longs poils collés à ses immenses yeux rouges, et ouvrit tout grand la gueule pour dévoiler les trois rangées de dents qui, à n'en point douter, ne tarderaient pas à se refermer sur l'un d'entre nous.

— Hannah ? cria Leith tandis que je restais immobile et terrifiée devant cette puissance maléfique. Où sont-ils ?

Je ne répondis rien. Je ne quittais pas des yeux la créature, comme hypnotisée.

— Hannah ! répéta Leith plus fort, tandis que, ébahie, je voyais un halo étincelant dessiner les contours du monstre.

— Elle va mourir..., murmurai-je. Je le vois. La lumière autour d'elle... La créature va mourir.

— Quoi ? dit Leith, abasourdi.

— Devant toi ! hurlai-je à Craig. Elle fonce sur toi !

Instinctivement, au dernier moment, il marqua un temps d'arrêt et s'accroupit en brandissant sa claymore. Déconcerté, le Guerrier de l'ombre vint buter sur la pointe de l'épée. Craig sentit une résistance. Il poussa un peu plus, prit le pommeau à deux mains et enfonça son arme de toutes ses forces dans l'abdomen de son adversaire. Celui-ci s'immobilisa, mais il vivait toujours et possédait probablement encore suffisamment de force pour envoyer Craig en enfer.

— Frappe encore ! éructai-je.

Mais c'est Leith qui intervint, alors que les deux autres Guerriers de l'ombre, attirés par l'odeur du sang de leur congénère, se tournaient vers nous. Il sortit une dague de sa botte et se jeta à l'aveuglette sur la créature qui perdit l'équilibre et bascula en arrière. Leith la chevaucha et lui poignarda le crâne à plusieurs reprises jusqu'à ce que, vif comme l'éclair, un Guerrier se dématérialise et apparaisse devant lui. Ce dernier l'empoigna par le cou et le souleva de terre.

Mon sang se glaça. Il lui suffirait d'une seule pression pour lui briser la nuque.

— Non ! hurlai-je en bondissant.

Mais avant de parvenir à l'atteindre, Cormag s'était relevé pour enfoncer son épée dans le dos du monstre, mais hélas, pas suffisamment profondément. Ce dernier gronda et abandonna Leith qui tomba à terre en toussant, le souffle court.

La lame toujours fichée entre ses omoplates, le Guerrier de l'ombre fit plusieurs tours sur lui-même sans parvenir à la retirer. Ce qui le mit dans une rage folle. Il rugit puissamment, et au lieu de s'en prendre à Cormag, il se fixa sur moi. Comme au ralenti, je le vis s'élancer dans ma direction. Il ne me laissa pas l'occasion d'esquisser le moindre geste. Il agrippa mes cheveux, me tira la tête en arrière et plongea sur ma gorge. Je hurlai sous la violence de la morsure. Il me dévorait, me déchiquetait littéralement la peau pour s'abreuver de mon sang et se

repaître de ma chair. Persuadée d'être à deux pas de la mort, je n'entendais plus que le grincement de ses dents sur ma clavicule, ignorant tout ce qui se passait autour de moi. Puis subitement, il retira ses crocs de mon cou et, d'un simple mouvement de poignet, il me propulsa dans les airs. Bras et jambes écartés, j'allai m'écraser contre un rocher, percevant le craquement sinistre de mes os. Mon corps glissa à terre dans l'humidité de l'herbe. Les yeux grands ouverts sur le ciel, le visage offert à la pluie, je restai là de longues minutes, immobile et sans force, la respiration faible et irrégulière. Je percevais les grognements, les cris et les gémissements de douleur qui s'élevaient à quelques mètres.

Qu'ils ne souffrent pas trop, pensai-je en oubliant ma propre douleur.

Il y eut un dernier rugissement, puis plus rien.

Le silence total.

Plusieurs secondes s'écoulèrent, peut-être des minutes, des heures...

Pas un bruit.

Vous êtes tous morts ?

Mais personne ne répondit. Alors je cessai de lutter.

Je n'ai pas peur. Je vous rejoins...

À demi consciente, avant que mes yeux ne se referment sur les ténèbres, j'eus le temps de voir naître les premières lueurs du soleil.

C'était fini.

Chapitre 21

On a l'habitude de dire que la Mort aime nous surprendre. Et c'est probablement parce que j'avais été certaine de mourir que j'étais toujours en vie. La Grande Faucheuse n'aime rien de mieux que vous couper l'herbe sous le pied, c'est pourquoi elle avait dû considérer que me prendre n'était pas suffisamment inattendu. J'avais cassé l'ambiance. En conséquence de quoi, au lieu de voguer dans les eaux tranquilles de l'au-delà, j'étais en train de me payer le plus gros mal de crâne de mon existence.

Ça faisait un moment que j'étais revenue à moi, mais je n'avais pas encore eu la force d'ouvrir les yeux. Je ne savais pas où j'étais ni combien de temps j'étais restée inconsciente, mais ce dont je pouvais être certaine, c'était que je me trouvais couchée sur le matelas le plus inconfortable du monde. Puis, réflexion faite, je réalisai que le lit n'y était pour pas grand-chose. En moins d'une nuit, j'avais presque réussi à me briser tous les os. Au moins, il faisait chaud. Mécaniquement, je passai la langue sur mes dents pour une petite vérification, il n'en manquait aucune. Puis j'ouvris la bouche et piaffai. J'avais soif. Très soif. Et ma gorge était en feu.

— Hé...

Je fronçai les sourcils, soulevai une paupière, puis l'autre, et pris doucement conscience que j'étais dans la chambre que j'occupais dans les Entrailles. Je la reconnus grâce à la petite aspérité en forme de banane juste au-dessus de moi. À défaut d'avoir suffisamment de force pour bouger la tête, je tournai les yeux et croisai le regard de Leith. Les lèvres sèches, j'essayai de les humidifier du bout de la langue avant de dire quelque chose, mais j'étais si épuisée que pas un mot ne sortit. Le visage de Grigore se dessina derrière celui de Leith, et je refermai les paupières.

Tous les deux dans une même pièce sans s'étriper relevait de l'exploit. Je souris intérieurement. Grigore allait bien.

Je sentis soudain un linge mouillé me rafraîchir le front, et une goutte d'eau rouler à toute vitesse sur ma joue. J'ouvris faiblement les lèvres et la recueillis.

— Elle a soif, murmura Grigore.

L'Esprit soit loué, j'allais boire !

J'entendis le bruit de l'eau versée dans un récipient, et l'instant d'après, Leith passait délicatement une main derrière ma nuque pour me soulever la tête. Je grimaçai, mais reçus avec reconnaissance le breuvage sucré qu'il fit couler dans ma bouche.

— C'est un remède que t'a préparé Christy. Elle a promis que tu irais mieux après ça. Bois-en le plus

possible.

Je pris quelques petites gorgées et fermai mollement les lèvres lorsque j'en eus assez. Leith se débarrassa de la timbale et posa une main sur mon front pour repousser mes cheveux.

— Tu l'as échappé belle, Hannah... Tout le monde te croyait morte.

J'avais vaguement eu cette impression, moi aussi. Et ça t'a rendu triste ? eus-je envie de demander. Mais le moulin à parole était toujours hors service. Je me contentai de soupirer.

— Ne me fais plus jamais ça, gronda sourdement Grigore.

Il se pencha au-dessus de moi pendant que Leith se décalait, et posa un doux baiser sur mon front.

— Je vais avertir les autres que tu es réveillée. Tiens-toi prête. La moitié de la communauté veut te rendre visite pour te remercier.

J'esquissai l'ombre d'un sourire pendant qu'il sortait, puis je sentis la main de Leith se glisser délicatement sur la couverture pour envelopper la mienne. Il était si chaud.

— Je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie, dit-il en me contemplant d'un regard pénétrant. On a failli te perdre. La sorcière et Bonnie t'ont soignée en un temps record, tu te remettras vite. Tu leur as flanqué une trouille bleue. Tous tes proches étaient terriblement inquiets. L'Ange Noir, Gwen, elle a juré me tuer puis me

ressusciter, et recommencer cela éternellement si tu mourais. Elle n'est pas très commode. Son mec non plus.

Comme j'étais trop fatiguée pour sourire franchement, je me contentai de plisser les yeux.

Puis Leith eut une mine songeuse.

— Je n'avais encore jamais vu un garou être ami avec autant d'Exploiteurs. Tout le monde t'aime énormément.

La volonté prenant le pas sur l'épuisement, je parvins à prononcer deux mots.

— Et toi ?

Il se terra dans le silence, et m'étudia longuement avant de répondre.

— L'Esprit doit être très puissant entre nous pour que j'éprouve un tel attachement. Je tiens énormément à toi, Hannah. Ma petite *bàs-taibhsear*.

De surprise, je clignai des paupières plusieurs fois.

— Oui, j'ai compris ça, admit-il. Tu es de loin l'être le plus exceptionnel qui m'ait été donné de rencontrer. Et même en possession de tous mes souvenirs, je suis certain que je ne prétendrais jamais le contraire.

Il tendit la main pour remonter la couverture sur ma poitrine et sourit.

— Je garderai ton secret, promit-il.

Le plus naturellement du monde, il s'inclina pour déposer un baiser sur mes lèvres.

Je gémis de plaisir en fermant les yeux, et me rendormis aussitôt.

Lorsque je me réveillai de nouveau, Bonnie et Christy étaient à mon chevet. J'avais tellement transpiré que la chemise de nuit que je portais était trempée, mais comme l'avait affirmé Christy à Leith, j'allais nettement mieux. Je pouvais bouger mes membres, et ma tête ne me faisait plus du tout souffrir.

— La belle au bois dormant est enfin réveillée ? s'amusa cette dernière.

— Quelle heure est-il ? demandai-je par réflexe.

— Quelque chose comme quinze heures, répondit Bonnie.

Seulement ? Avant de perdre connaissance, je me souvenais avoir fermé les paupières sur les rayons du soleil, et ici, il se levait vers huit heures et demie.

Je frottai mes yeux et bâillai.

— Je n'ai dormi que sept heures ?

— Sept heures ? s'esclaffa Bonnie. Près de soixante-douze, tu veux dire !

J'écarquillai les yeux.

— Je suis là depuis trois jours ?

— Il fallait au moins ça ! rit doucement Christy. Tu étais dans un sale état. Ne bouge pas.

Elle se pencha, passa les mains sous ma nuque et déroula minutieusement le bandage serré autour de mon cou.

— Ces plantes sont extraordinaires ! s'exclama-t-elle en étudiant ma peau.

— C'est surtout son patrimoine génétique qui l'est, s'amusa Bonnie.

Je tentai de porter les doigts à ma gorge, Christy m'en empêcha.

— Les plaies sont refermées maintenant, mais j'aimerais que tu évites de les toucher. Encore deux ou trois jours, et elles n'y paraîtront plus.

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Les Guerriers de l'ombre ? Trois jours que je suis ici ? N'ont-ils pas attaqué ? Où sont-ils ?

Christy sourit.

— Ils sont tous morts, Hannah.

— M... mort ? bégayai-je.

Elle acquiesça.

C'était irréel.

— Je suis intervenue au moment où tu t'es écrasée sur ce rocher. J'ai servi de guide à l'Hispo. Il était fou de rage, il les a tués tous les deux.

— L'Hispo ?

— Craig, répondit Bonnie.

— Et... et les autres ? Les deux autres guerriers ? Ses amis ?

Navrée, elle secoua la tête. Ils étaient tombés.

Je baissai les paupières, le cœur lourd. J'aurais aimé connaître un peu plus Cormag et l'Italien. Ils étaient morts en héros, et je songeai avec une émotion étrange, alors que nous nous n'étions pas parlé plus de cinq

minutes, que j'étais honorée d'avoir pu les rencontrer.

— Murdoch ? voulus-je savoir, et parce que les questions commençaient à affluer.

Le visage de Bonnie se referma presque aussitôt.

— Il est désolé.

Il y avait de quoi.

— Aujourd'hui, il reconnaît devoir beaucoup aux Anges Noirs. Il regrette de s'être laissé submerger par la haine ancestrale qui lie nos deux espèces. La communauté a perdu de très bons combattants. Il viendra te parler quand tu iras mieux.

La vision des créatures *strigoii* en train de déchiqueter les Crinos s'imposa à moi, chargeant ma gorge de bile.

— Ils sont vraiment morts ? insistai-je.

— Oui, Hannah, on ne peut plus mort, me confirma Christy.

D'un côté, j'étais ravie que ça se termine ainsi, d'un autre, j'étais encore plus inquiète. Et je pouvais en donner deux bonnes raisons. La première était que si quatre monstres avaient été tués, il en restait un. Il pouvait toujours faire le déplacement pour venger ses copains. La deuxième se réduisait à un point bien plus angoissant : le Grand *Strigoï* n'apprécierait pas qu'on ait fait le ménage parmi ses créatures millénaires chéries. En résumé, nous n'étions pas plus tranquilles que trois jours auparavant. Je gardai mes petites théories pour moi pour l'instant et me redressai sur ma couche. J'allais mieux, mais j'avais

toujours aussi soif.

Je réclamai un peu d'eau, mais à la place, Christy me fit boire le remède qu'elle avait préparé. Cette fois, je l'avalai d'une traite, puis j'essayai de me lever. Évidemment, la tête me tourna si subitement que je me rassis aussitôt.

— Ne va pas trop vite en besogne, jeune fille, me conseilla Bonnie. Tu as encore besoin de repos. Si tu veux soulager ta vessie, c'est par là.

Et du menton, elle désigna un pot de chambre en céramique posé sur une console.

Super...

Elle me força à allonger mes jambes et à me caler le dos contre un oreiller en plume, puis elle me considéra d'un air grave.

— L'Ange Noir, Grigore... Il est amoureux de toi.

Mon cœur accéléra le rythme.

— Je le sais, répondis-je plutôt que de mentir.

— Quand tu étais au plus mal, il hurlait à qui voulait bien l'entendre que tu étais son âme sœur vampirique.

— Je le suis...

Le visage de Bonnie s'affaissa.

— Je vois... Et... Leith ?

— Leith est l'homme que j'aime, celui que l'Esprit a choisi pour moi. Ça ne change rien.

— C'est quelqu'un de bien, intervint Bonnie.

Je fronçai les sourcils.

— Grigore ?

Elle hocha la tête.

— Il ne mérite pas de souffrir, murmurai-je comme pour moi-même.

— Non, il ne le mérite pas, dit Bonnie avec gentillesse. Reste son amie et sa tristesse passera peu à peu.

Je ne répondis rien. Je n'en étais pas sûre.

— Hannah ! s'éleva soudain la voix de Gwen qui faisait irruption dans la pièce. Bon sang, ce n'est pas possible de nous faire un truc pareil ! Tu m'as fait une de ces peurs, ma vieille !

Comme si j'y étais pour quelque chose... Je souris.

— Doucement, la prévint gentiment Bonnie quand elle fonça sur moi. Elle est encore faible.

Elle acquiesça et se pencha sur moi pour m'embrasser sur la joue lorsque Bonnie s'écarta.

— Content que tu ailles mieux, petite fille, dit sourdement Darius en entrant avec Grigore.

En entendant le surnom qu'il me donnait lorsque je vivais sous son toit, mon cœur se réchauffa. Il m'avait tellement manqué.

— Nous allons vous laisser, nous informa Bonnie qui s'apprêtait à sortir avec Christy. Si tu as besoin de quoi que ce soit, Hannah, nous sommes à côté.

Je la remerciai et suivis Grigore du regard. Il avançait avec un plateau chargé de nourriture. Il le posa sur une

table de chevet installée très récemment et me tendit un bol de soupe.

— Mange, gamine.

— Merci, murmurai-je.

Il tira deux chaises et s'assit avec Darius, déterminé à me voir avaler jusqu'à la dernière goutte le potage de lait, d'avoine et d'oignons bouillis. Ce que je fis sans mal tant j'avais faim. J'allai même jusqu'à saucer l'écuelle avec un morceau de pain noir. Finalement, je bus un grand verre d'eau et me sentis enfin rassasiée. Je me calai une nouvelle fois sur mon oreiller et levai les yeux sur mes amis.

— Ils peuvent venir jusqu'ici, annonçai-je sans le moindre doute qu'ils comprennent à qui je faisais allusion.

Et ce fut le cas. Les yeux couleur azur de Darius prirent l'aspect d'une eau tumultueuse. Il haïssait les *Strigoii*.

— Nous le savons, dit-il. Traian ne tiendra pas sa promesse.

Qui était de nous laisser tranquilles si nous parvenions à tuer tous ses guerriers. Or, nous ne l'avions pas vraiment fait, puisqu'il en restait un. Mes petites théories s'en retrouvaient davantage renforcées, ce qui n'était pas pour me rassurer.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Attendre, répondit Darius d'une voix sans timbre.

Attendre et aviser.

Inutile de chercher à savoir combien de temps, il n'en savait pas plus que moi. Personne ne pourrait deviner.

— Doit-on prévenir Murdoch ? m'enquis-je.

— À quoi cela servirait-il, à part affoler la communauté qui se remet à peine de l'attaque des Guerriers de l'ombre ? mit en évidence Grigore.

Il souffla par le nez, et secoua la tête de dépit.

— Je ne laisse pas une semaine à Traian avant d'intervenir. Sans doute est-il même en train de chercher la meilleure solution pour nous faire payer. Il ne possède plus qu'une seule créature, c'est pourquoi il ne courra pas le risque de la perdre, et qu'il se déplacera sûrement en personne. Attendons-nous à nous battre vraiment cette fois-ci.

— Et s'ils nous prennent par surprise ?

— Ils ne le feront pas, m'assura Darius. Traian aime trop jouer. Je pense qu'il viendra d'abord nous exposer ses intentions et semer la panique dans la cité.

— Je le hais, sifflai-je.

— Pas tant que moi, petite fille, pas tant que moi.

Un silence de plomb s'installa. S'ils en étaient au même point que moi, un millier de visions macabres devaient leur traverser l'esprit. Les *Strigoii* étaient bien plus forts que nous ne le serions jamais. En tout cas, leur élite. Ceux que nous avons affrontés à Wick ne devaient pas arriver à la cheville des plus puissants.

— J'ai parlé à Leith, m'informa soudain Gwen. Ça me fait drôle qu'il ne se souviennne pas de moi. Mais il a été très curieux, il voulait tout savoir.

— Il a envie de se reconstruire, affirmai-je douloureusement en songeant à tout ce que nous avons partagé et perdu à jamais dans les limbes de l'oubli.

— Et nous l'y aiderons, me promit-elle en serrant ma main droite dans les siennes. Jeremiah et lui sont ensemble à l'heure actuelle. C'est très dur pour son père.

— Presque plus que pour nous tous, admis-je tristement.

Grigore, Darius et Gwen s'en allèrent au moment où la Meute venait prendre de mes nouvelles. Nous passâmes un long moment à discuter de cette nuit où j'avais failli mourir. Chacun y alla de sa colère ou de son amertume de ne pas avoir été autorisé à nous aider. J'étais pourtant heureuse qu'ils ne l'aient pas fait. Je n'aurais pas voulu qu'un seul d'entre eux coure des risques. Je les aimais tous bien trop. Ils demeurèrent deux bonnes heures avec moi et ne me quittèrent qu'après m'avoir nourrie d'une tonne de gâteaux aux amandes et à la confiture. Je reçus aussi la visite de Freya qui m'apporta des vêtements propres. Elle était accompagnée d'un jeune Galbro qui déposa un large tub métallique au milieu de la pièce. La belle Hispo et lui firent plusieurs aller-retour pour le remplir d'eau bouillante, et m'offrir le bain chaud dont je rêvais depuis bien dix jours. Puis, vers la fin de la

journee, Murdoch en personne demanda à me voir. Assise au fond de mon lit, je le reçus en me faisant violence pour ne pas exploser lorsqu'il ferait son apparition. Mais la présence de Craig à ses côtés m'en dissuada.

— Bonjour, *faol-ur*, me salua le Loup Suprême d'une voix rauque.

Il ne me semblait pas l'avoir déjà vu si abattu, si bien que ma colère se dissipa peu à peu.

— Entrez, les invitai-je.

— Comment te sens-tu ? me demanda Craig.

— Beaucoup mieux. Si j'avais été Humaine, je serais morte depuis longtemps. Je suis sincèrement désolée pour Cormag et le guerrier italien.

Il hocha la tête.

— C'était de valeureux combattants. Ils manqueront à cette cité.

— Hannah, commença Murdoch d'une voix chargée de remords. Vous présenter des excuses ne changerait pas l'horreur de ce qui s'est passé, ni même l'effroi que les miens ont connu. Je tiens cependant à le faire. Parce que Rory a été plus sage que moi, et que grâce à vous et à votre amie *bana-bhuidseach*, nous avons limité le nombre de morts. Nous avons perdu huit de nos guerriers. Je ne saurai jamais exprimer à leurs familles à quel point je suis désolé d'avoir été un chef si médiocre. Je ne mérite plus le titre de Loup Suprême.

— *Mor-fear-foal*..., protesta Craig.

Murdoch leva la main pour le faire taire.

— Non, mon garçon, j’assume complètement mes erreurs. Je remettrai mes anneaux du Pouvoir Suprême au Conseil qui choisira lui-même le nouveau *mor-fear-faol*. Je l’affronterai comme le veut la tradition, et il deviendra le nouveau chef.

Que dire à un homme qui portait le lourd poids de ses échecs, et qui même en demandant pardon, ne pourrait jamais s’en délester ? Je n’avais plus envie de l’accabler. Il l’était déjà bien assez.

— Les anneaux, osai-je demander, ce sont eux qui vous confèrent le pouvoir de dompter les Crinos sous leur forme animale, n’est-ce pas ?

— C’est exact, *faol-ur*. C’est pourquoi, durant des siècles, ils ont été l’objet de bien des convoitises. Nos frères Crinos sont les plus redoutables de tous les garous. Il peut être si grisant de contrôler une telle puissance.

— Murdoch... Les Entrailles sont belles, dis-je du fond du cœur. Beaucoup de règles les séparent du Monde Libre, mais les gens y sont heureux. Rappelez-vous qu’ils ne l’étaient sans doute pas avant vous.

Le vieil homme me sourit et leva la main pour la porter à ma joue.

— *Faol-ur*, vous êtes un cadeau pour cette cité. Votre passage ici aura changé bien des choses. Vous et les vôtres serez toujours les bienvenus.

Murdoch et Craig sortirent lorsque d’autres visiteurs

se manifestèrent. Jeremiah et Keith. Ils s'étaient battus coude à coude pour défendre la communauté. Les deux ennemis n'en étaient plus réellement. L'ombre de Rose qui les unissait par un lien douloureux s'était dissipée au profit du courage, de l'honneur et du partage. Ils avaient enfin tiré un trait sur le passé, et à présent, le détective Forbes venait m'annoncer qu'il rentrait chez lui.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque je me retrouvai seule et épuisée. Blottie sous mes couvertures, je pensais m'endormir dès que j'aurais fermé les yeux. Mais l'odeur de Leith me parvint, et je me redressai d'un coup sec au moment où il entra.

— Bonsoir, dit-il d'une voix chaude.

— Bonsoir...

Il s'approcha et s'empara d'une chaise pour s'installer à côté de mon lit.

— Je suis resté avec toi les nuits précédentes. À moins que ça t'ennuie, j'aimerais bien veiller sur ton sommeil celle-ci encore.

Incapable de proférer un son devant cet aveu, je lui fis signe que j'acceptais.

— Pardonne-moi de ne pas être revenu plus tôt, mais tu as reçu beaucoup de visites aujourd'hui. D'ailleurs, tu sembles aller bien mieux. Je m'en réjouis.

Je hochai la tête et entrouvris les lèvres, subjuguée par son regard si vert qu'il en était presque irréel.

— Tu as froid ? me demanda-t-il en avisant la chair de

poule sur mes bras.

— Non, je... je suis contente que tu sois là.

Il sourit et me considéra avec intensité.

— Jeremiah...

Il soupira et se reprit.

— Mon père et moi avons eu une grande discussion aujourd'hui. Il m'a proposé de le suivre quand il rentrerait à Wick. Il voudrait me montrer la ville où je suis né, les endroits que je préfère, ma maison et... les photos de ma mère. Il m'a parlé de la manière dont elle a perdu la vie, de la raison pour laquelle je suis balaféré. Je suis presque heureux de n'en avoir aucun souvenir.

Naturellement, je tendis la main pour caresser son visage. Il la captura et appliqua ma paume sur sa bouche pour l'embrasser. Je frissonnai sans même le cacher.

— Grigore... Es-tu aussi amoureuse de lui ?

— Non, non..., répondis-je immédiatement. Mais je tiens sincèrement à lui.

Ses yeux brillèrent d'une lueur indéchiffrable.

— Comme je tiens à toi ?

Je baissai la tête.

— Je... je ne sais pas. C'est un ami cher et je ne pourrais jamais... faire l'amour avec lui, avouai-je pour être totalement claire sur mes sentiments et mes intentions vis-à-vis de Grigore.

Il me dévisagea intensément pendant de longues secondes silencieuses, puis il caressa lentement ma

bouche de son pouce.

— Moi je le pourrais..., faire l'amour avec toi.

Mon cœur s'emballa si vite, mon estomac se comprima si fort, que je laissai échapper un gémissement étouffé.

— Je ne tiens pas à toi comme tu tiens à lui, Hannah, murmura-t-il en me dévorant du regard.

— Sho... Shona, bégayai-je sans pouvoir finir ma phrase.

Son expression se fit de glace le temps d'un instant.

— Je suppose que j'ai cru l'aimer.

— Tu supposes ?

Il acquiesça.

— Elle me semble déjà tellement loin, et tu parais si proche.

— Je le suis...

— Le verdict sera rendu dans deux jours, dit-il d'un ton détaché. Ensuite, je ne regarderai plus jamais dans la direction de ce passé-là. L'avenir m'intéresse davantage, désormais.

Alors je souris.

Et bâillai.

J'étais si fatiguée.

— Couche-toi et tâche de dormir un peu, m'ordonna-t-il gentiment en réajustant mon oreiller. Je serai là demain à ton réveil.

Machinalement, je jetai un œil autour de moi.

— Sur la chaise ?

Il écarta les cuisses et tapota l'assise du plat de la main.

— Oh, ne t'en fais pas, elle est plus confortable qu'elle en a l'air.

— Le lit aussi..., osai-je suggérer à demi-mot.

— Et il est suffisamment grand, ajouta-t-il, mutin.

Sans dire un mot de plus, je me décalai jusqu'à sentir la paroi dans mon dos, et ouvris la couverture. Je ne pouvais pas être plus claire, et Leith plus empressé. Il retira ses chaussures, sortit sa tunique de son pantalon de coton noir, et me rejoignit sans se déshabiller. Il trouva sa place plus vite qu'un vieil habitué, et moi, la mienne. Je me blottis entre les bras qu'il me tendait, posai ma tête sur sa poitrine et soupirai de bien-être.

Lorsque je me réveillerais le lendemain matin et que je constaterais que tout ceci n'était pas un rêve, alors je serais la femme la plus heureuse du monde.

Puis je souris.

Non. Je l'étais déjà.

Je fermai les paupières et m'endormis.

— Cette fois, je vais vous étripper ! gronda soudain la

voix furieuse de Jeremiah.

Si bien que Leith et moi, nos jambes enchevêtrées les unes sur les autres, nous assîmes d'un seul coup sur la paille. J'avais, cela dit, connu des réveils bien pires.

— Pourquoi faut-il que vous ne possédiez pas plus de cervelle qu'une poule ! cracha encore Jeremiah.

Avec Leith, nous nous regardâmes en écarquillant les yeux. Vraisemblablement, à part nous, il n'y avait personne d'autre dans la pièce, ce n'était donc pas à nous que Jeremiah s'adressait.

— À qui parle-t-il ? chuchota-t-il à mon oreille.

Je soulevai les épaules, blasée.

— Christy, sans aucun doute...

Et ça allait chauffer.

— Une poule ? Vraiment ? siffla cette dernière. Et moi, à quoi devrais-je vous comparer à votre avis pour être au plus proche de la réalité ? À un teckel de combat ou un babouin surexcité ? Vous êtes ridicule !

— N'allez pas trop loin, *bana-bhuidseach*, l'avertit-il.

OK. Cette fois, nous nous levâmes pieds nus pour les rejoindre et tâcher de les calmer. Ils se trouvaient dans la chambre de Christy, et le rideau était entrouvert juste ce qu'il fallait pour deux curieux dans notre genre. Nous nous approchâmes et nous postâmes derrière, sans un bruit.

— Sérieusement, Jeremiah, soupira exagérément Christy. Arrêtez de monter sur vos grands chevaux en

permanence. C'est usant, vous savez. Je me suis trompée d'endroit, voilà tout. Cette cité est un véritable labyrinthe.

— Vous vous êtes trompée d'endroit ? répéta Jeremiah d'une voix sourde et consternée. Vous avez fait plus que ça, espèce de bonne femme inconsciente. Vous êtes entrée comme une fleur dans une salle bondée de mâles intégralement nus !

— Oh, c'est donc ça qui vous gêne ?

Leith et moi nous penchâmes aussi discrètement que possible de façon à apprécier la scène plus en détail. Jeremiah et Christy étaient pile dans notre champ de vision, et Jeremiah était rouge de colère.

— Oui, ça me dérange ! Vous avez fait intrusion à peine vêtue de... de...

Il s'interrompit, à court de mots, tout en désignant l'unique chemise blanche et courte que portait Christy. Cela dit, Jeremiah n'était guère plus couvert d'un drap de lin qu'il avait enroulé autour de ses hanches.

— Les bains étaient réservés aux hommes, nom de Dieu ! s'étrangla-t-il.

— Oh, je vous en prie ! Vous n'allez pas me faire un fromage parce que j'ai malencontreusement vu votre petit oiseau. Je suis médecin. Le vôtre ou celui d'un autre, croyez-moi, ça ne fait guère de différence.

— Ouch ! chuchota Leith en grimaçant. Ça, ça fait mal.

Je me retins de pouffer de rire. Le pauvre Jeremiah

avait sincèrement l'air de ne pas en revenir.

— Ça ne fait guère de différence ? répéta-t-il en écarquillant les yeux.

Christy glissa une mèche de cheveux derrière son oreille et se lissa un sourcil.

— Non, aucune, je peux vous l'affirmer.

Jeremiah la regarda plusieurs secondes sans trouver quoi répliquer, puis il se ressaisit et reprit de plus belle.

— Une majorité de Crinos ! Il y avait une majorité de Crinos ! Vous savez qu'elle est la particularité de cette race ? Ils ne se contrôlent pas ! Jamais !

— Vraiment ? rétorqua-t-elle en feignant l'innocence. Vous savez, Jeremiah, jusqu'à preuve du contraire, c'est vous, qui, comme une brute incontrôlable, m'avez sauté dessus pour me conduire ici. Pas eux.

Nous étions aux premières loges, c'est pourquoi nous distinguâmes sans mal les iris de Jeremiah qui prenaient l'apparence de l'or, ce qui n'était pas forcément bon signe. Il se mordit les lèvres, et se pencha vers Christy pour la regarder bien en face.

— Une brute incontrôlable ? articula-t-il.

Christy affronta la tempête qui faisait rage dans ses yeux en redressant la nuque.

— Oui. C'est exactement ce que vous êtes, Lupus.

Il fit un brusque pas dans sa direction, la conduisant à reculer aussi sec.

— Je vous conseille de ne pas me provoquer, *bana-*

bhuidseach, vous pourriez le regretter.

Elle haussa les sourcils et souffla du nez d'un air hautain.

— C'est supposé m'impressionner ?

Jeremiah plissa les paupières, plus menaçant que jamais.

— Ça devrait, oui.

Elle éclata de rire, aboya même. Puis subitement, alors que Jeremiah s'était carrément rapproché d'elle, l'hilarité de Christy se transforma en une série d'éternuements qui laissèrent le père de Leith pantois. J'étais à deux doigts de m'esclaffer bruyamment.

— Par l'Esprit, cessez ! lui ordonna-t-il en voyant que ça ne prenait pas fin.

Mais elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter.

— Cessez immédiatement ! répéta-t-il, encore plus échauffé.

Rien à faire.

À bout de nerfs, il la prit par les épaules, la plaqua contre son torse solide et la fit taire en écrasant ses lèvres sur les siennes. J'en restai bouche bée, mais pas moins surprise que Christy qui gardait les yeux grands ouverts, ne sachant pas quoi faire de ses bras. Nullement dérangé par sa réaction, Jeremiah glissa une main derrière sa nuque et approfondit leur baiser avec une fougue exceptionnelle. Elle gémit et finit par s'enrouler autour de son cou pour le coller un peu plus à elle. Jeremiah

grogna, fit reculer Christy contre la paroi, et glissa une main sous les fesses de la sorcière pour la soulever. Simultanément, celle-ci emprisonna ses hanches de ses jambes minces.

Gênés, nous rabattîmes la tenture, et retournèrent immédiatement dans ma chambre.

— Ben merde..., s'étouffa Leith.

— Ça leur pendait au nez.

— Vraiment ?

— Han, han.

Je me dirigeai vers la paillasse, m'y assis et attrapai ma robe pour la passer par-dessus ma chemise. Leith s'installa à côté de moi et m'aida à retirer le bandage que je portais toujours autour du cou.

— Tu n'as presque plus rien.

Je souris et finis de me vêtir. Leith me regardait d'un air étrange. Puis il vint s'installer à mes côtés.

— As-tu bien dormi ?

Je hochai le menton.

— Pas aussi bien depuis des semaines.

Il leva la main et éloigna une mèche tombée devant mes yeux.

— Je crois que moi non plus, murmura-t-il.

Je le dévisageai et frémis.

Très lentement, Leith inclina la tête et posa ses lèvres à la commissure des miennes. Puis il se redressa. Je soupirai.

— J'ai faim, dit-il avec une lumière d'envie déstabilisante dans le regard. Pas exactement d'un bol de porridge, mais je pense qu'il est plus sage de m'en contenter.

Il se leva, et moi, comme une idiote, je rougis.

— Tu viens ? me proposa-t-il en me tendant la main.

Nous quittâmes l'appartement sans croiser Jeremiah et Christy. Je n'eus nul besoin de faire beaucoup travailler mon imagination pour en trouver la raison. Main dans la main, nous traversâmes l'Agora étrangement vide. C'était le cœur de la cité et, quelle que soit l'heure de la journée, sauf événement particulier, elle était toujours très fréquentée. Nous fûmes si surpris que nous nous arrêtâmes pour regarder autour de nous.

— Où sont les gens ? demandai-je avec stupéfaction.

Leith fronça les sourcils.

— Je ne sais pas.

Nous suivîmes des yeux un couple d'Hommidés se précipitant vers la faille ouest, et nous décidâmes de les imiter pour en avoir le cœur net. Très vite, nous nous retrouvâmes coincés au milieu du dernier goulot où une cinquantaine de garous étaient entassés. Nous attendîmes patiemment que le bouchon se dissipe et sortîmes de la grotte. Dehors, nous fûmes étonnés de découvrir une foule importante. Agglomérés en cercle dans un silence presque complet, plusieurs membres de la communauté semblaient observer quelque chose. La surprise passée,

l'odeur âcre des Anges Noirs vint me frapper de plein fouet. Ni une ni deux, je jouai des coudes et me frayai un chemin parmi les habitants. J'arrivai au centre du rassemblement. Grigore s'y trouvait, debout, le visage décomposé.

À ses pieds gisait le corps inerte de Pitt.

Chapitre 22

RAZBOI.

Marqué au fer rouge sur le dos nu de Pitt.

C'était du roumain. Mon sang se glaça.

Les Strigoii.

Grigore s'agenouilla pour soulever la tête de son ami avant de le retourner doucement face au ciel.

— Par l'Enfer ! murmura Leith derrière moi tandis que je retenais un haut-le-cœur.

Ses lèvres avaient été cousues entre elles pour éviter qu'il crie. Son nez, ses doigts et ses poignets étaient cassés. Ses paupières et ses joues étaient gravement brûlées. Il lui manquait des morceaux de chair çà et là sur la taille, les côtes, les bras, la poitrine, le cou et les épaules. Sa peau était zébrée de profondes entailles fraîchement infligées.

Pitt avait été torturé, au moins aussi violemment que Darius. Il avait dû souffrir le martyr, et malgré tout ce qui nous séparait, lui et moi, j'étais horrifiée et détestais ce qu'il avait eu à subir. Je haïssais ses bourreaux, et j'étais prête à lui offrir mon sang pour qu'il se rétablisse au plus vite.

— Que se passe-t-il ? s'éleva alors la voix de Murdoch qui arrivait sur les lieux.

Grigore serra les dents.

— C'est un avertissement. *Razboi* signifie guerre.

Murdoch parut comme foudroyé.

— Une guerre ?

Grigore hocha la tête sans donner plus de précision, concentré sur son ami.

— Les *Strigoii*, murmura le Loup Suprême en évaluant parfaitement la situation.

À voir son visage décomposé, on sentait bien qu'il les redoutait presque davantage qu'une nouvelle visite d'un Guerrier de l'ombre.

La pluie se mit brusquement à tomber, déversant sur nous un flot glacial, et nettoyant les dernières traces de sang séché sur le corps de Pitt. L'Ange Noir fronça les sourcils et gémit.

— Ne le laissez pas ici, ordonna Murdoch. Emmenez-le à l'intérieur et soignez-le. Je prends des dispositions avec mes combattants. Rejoignez-moi ensuite dans la salle du trône.

Grigore hocha la tête et cala Pitt entre ses bras avant de le soulever. La foule s'écarta pour lui ouvrir le passage. Leith et moi nous empressâmes de le suivre, alors que Darius et Gwen faisaient leur apparition dans la faille. Depuis qu'ils avaient protégé la communauté des Guerriers de l'ombre, celle-ci tolérait leur présence sur la

Terre des loups et au sein de leur cité. Les Anges Noirs étaient entourés de regards incertains, de messes basses et de mépris, mais ils circulaient librement dans les Entrailles. Même les plus redoutables des Crinos les laissaient tranquilles.

— Pitt ! s'écria Gwen en se précipitant sur Grigore.

Ce dernier ne s'arrêta pas et traça tout droit en direction des souterrains où ils étaient tous logés. Il était inutile de demander de l'aide à Christy et à Bonnie, c'est pourquoi nous le suivîmes sans faire de détour. Si elles étaient parvenues à me soigner, je doutais qu'elles puissent en faire autant avec un Ange Noir, une créature dont le corps était presque mort pour revenir à la vie avec des capacités qui n'avaient plus rien d'humain. Grigore traversa la cité en quelques minutes et allongea délicatement Pitt sur une paille. Sans perdre de temps, Darius s'agenouilla près de lui et prit le couteau suisse que Gwen lui tendait avant d'en sortir la paire de ciseaux intégrée. Pitt avait plus ou moins repris connaissance. Dans un état second, il tournait la tête de droite à gauche, persuadé qu'on allait le torturer une nouvelle fois. Mon cœur se serra violemment dans ma poitrine et je verrouillai mes bras autour de moi pour me retenir de pleurer.

— Reste tranquille, mon frère, chuchota Grigore d'une voix éteinte. Nous allons te libérer.

Il maintint fermement la tête de Pitt entre ses mains, et

Darius commença à retirer minutieusement les fils qui lui fermaient les lèvres. Pitt souleva les paupières et dévisagea ses deux amis avec un regard si vide que j'eus envie de pleurer. Toute cette violence, cette sauvagerie bestiale et gratuite. J'étais un *Lupus*, mais c'était les *Strigoii* les animaux.

— Voilà, ça y est, murmura Darius.

Pitt entrouvrit la bouche et laissa échapper un son inarticulé. Il était faible. Très faible.

— Bon Dieu, mais que lui ont-ils fait ? grinça Leith.

— Tu n'aimerais pas le savoir, siffla Darius qui revivait son propre calvaire à travers Pitt.

— Il a besoin de sang, annonça Grigore.

Je sursautai, pourtant, j'avais déjà pris ma décision. J'approchai lentement, le cœur au bord des lèvres. Leith me retint. Le diable si je laissais Pitt dans cet état ! Je secouai la tête pour signifier à Leith qu'il était inutile de chercher à m'en empêcher. Je voulais aider Pitt, et personne n'aurait pu m'en dissuader. En m'agenouillant, je perçus l'odeur de la peur en lui. C'était éprouvant. Éprouvant et insupportable. Malgré tous nos différends, je détestais le voir ainsi. Je retroussai la manche de ma robe, et mordis sans hésiter et à pleines dents dans la chair de mon poignet. Le liquide rouge et épais s'écoula le long de ma peau, alors j'offris mon avant-bras à Pitt sans perdre de temps et fermai les yeux. L'Ange Noir réagit presque aussitôt à la senteur âcre et métallique de

mon sang. Il souleva la tête, s'empara de ce que je lui donnais comme si sa vie en dépendait, et porta mon poignet à ses lèvres avant de me harponner littéralement. Je fis la grimace sous le coup de la douleur, mais ne proférai pas un son, attendant qu'il ait suffisamment bu pour me retirer.

— Ça suffit..., me prévint doucement Grigore en forçant Pitt à lâcher prise.

Il lui mit les doigts dans la bouche et le contraignit à se rallonger complètement. Le visage pâle de Pitt avait déjà retrouvé quelques couleurs tandis que la magie du sang opérait. Lentement, nous vîmes ses membres brisés reprendre un axe normal, et certaines de ses blessures se refermer comme par enchantement. Puis Leith m'aida à me relever et fit quelque chose qui m'ébranla au plus profond de mon être. Il porta mon avant-bras à ses lèvres et lécha mes plaies jusqu'à ce que le sang s'arrête de couler et qu'elles cicatrisent d'elles-mêmes. Je tremblais si fort que je manquai de perdre l'équilibre.

— Hé..., murmura-t-il en me retenant. Ça va aller ?

Je hochai la tête sans pouvoir dire un mot.

— Ils arrivent..., marmonna Pitt d'une voix méconnaissable en s'agitant.

— Calme-toi, lui intima Darius en posant une main ferme sur son torse. Peux-tu nous raconter ce qui s'est passé ?

Pitt porta les doigts à ses yeux et les pressa.

— Parti depuis cinq jours... pas réussi à vous trouver... m'ont capturé... obligé de dire... vous ici.

Il déglutit avec difficulté et ouvrit tout grand les paupières.

— Traian... armée *strigoï*... ici... Je suis... désolé.

— Personne ne t'en veut, mon frère, lui assura Darius en comprenant la culpabilité qui faisait rage en Pitt. Je sais ce qu'ils sont capables de faire. Je sais exactement comment ils poussent un homme au-delà de ses limites.

Pitt fut pris de longs frissons. Il se recroquevilla sur lui-même et ne bougea plus.

Nous nous observâmes tous sans rien dire, les pensées tournées vers le ciel qui s'apprêtait à nous tomber sur la tête. Quand ? Nous n'en avons aucune idée précise, mais ce serait pour bientôt.

La salle du trône était encore noire de monde lorsque nous l'atteignîmes. Deux groupes s'y distinguaient : les guerriers de l'élite crinos, et ceux de l'élite hispos. Ils avaient en commun d'être tous armés jusqu'aux dents, prêts à défendre la communauté le moment venu. Chacun y allait de son avis, de ses suppositions, de ses intentions, imaginant comment venir à bout d'un vampire *strigoï* alors qu'aucun d'entre eux n'en avait jamais vu. Tandis qu'ils se livraient à leurs préparatifs, les yeux de jade de Murdoch brillaient d'un éclat tourmenté. Ses combattants

pouvaient toujours faire des plans sur la comète, personne n'était sûr de rien. Murdoch le savait aussi bien que nous. Soudain, il leva la main droite et intima le silence. Le calme revint graduellement, et lorsqu'on put entendre une mouche voler, il prit la parole.

— Anges Noirs, s'adressa-t-il à mes amis. Nous avons besoin de vos lumières. Parlez-nous des *Strigoii*.

Comme nous étions en retrait au fond de la pièce, la horde se tourna vers nous et s'écarta pour faire place à Darius qui s'avançait avec toute la grâce de ses huit siècles.

— *Mor-fear-faol*, commença-t-il respectueusement, les vampires *strigoii* sont si vieux que nous ne saurions leur donner d'âge. Certains d'entre eux, probablement ceux qui viendront jusqu'ici, sont très puissants. Traian, leur chef, possède des pouvoirs que nous ne savons pas évaluer. L'Ange Noir qui vient d'être torturé nous a un jour affirmé qu'il était capable d'influer sur l'esprit de chacun, même sur celui des créatures les plus indomptables. Il est d'ailleurs le seul à pouvoir contrôler les Guerriers de l'ombre.

— Quand sont-ils susceptibles d'attaquer ? demanda Craig en s'approchant.

— N'importe quand, lui répondit Darius. Ils ne craignent ni la lumière du jour ni de se battre la nuit, mais je doute que nous ayons à craindre l'intervention de leur dernière créature. Traian ne courra pas le risque de le

perdre alors que nous lui en avons déjà pris quatre en un temps record. Ces créatures avaient plus de mille ans.

— Mille cent vingt et un, précisa Christy, si j'en crois les Écritures.

Murdoch hocha le menton et se reconcentra sur Darius.

— Ils doivent pourtant bien avoir un point faible...

— Le même que n'importe quel vampire, répondit Darius d'une voix sans timbre. Leur tête.

— Leur trancher la tête ne devrait pas être bien compliqué ! aboya un guerrier hispo, aussitôt acclamé par le reste de l'Élite.

Darius leur fit signe que non en pinçant les lèvres.

— Détrompe-toi, Hispo. Ils se dématérialisent si vite qu'ils sont presque intouchables. Le nombre sera notre plus grand atout.

— Le nombre, ou les armes lupi...

Nous nous retournâmes tous sur Pitt qui faisait son entrée. Torse et pieds nus, il avançait d'un pas encore faible, la démarche incertaine. Mais il avait déjà repris du poil de la bête, les stigmates sur son corps avaient presque disparu.

— Ils m'ont brisé les os pour que je ne m'enfuie pas. Ils m'ont cousu la bouche pour que je ne crie pas. Ils m'ont brûlé les yeux et confondu dans la douleur, me faisant oublier jusqu'à mon nom. Mais ils ne m'ont pas rendu sourd. Les *Strigoii* craignent le fer lupus.

Cette révélation nous laissa tous stupéfaits.

— C'est la raison pour laquelle ils ont mis si longtemps à intervenir, ajouta Pitt. Ils voulaient savoir de combien d'armes vous disposiez.

— Trop peu, avoua Murdoch, affligé. Trop peu. À peine une dizaine.

Pitt pinça les lèvres et secoua la tête.

— Ça ne suffira pas. Vous devez en fabriquer d'autres. Et vite.

— C'est impossible, se lamenta le Loup Suprême. Nous ne détenons pas ce pouvoir. Les forgerons lupi qui possèdent ce talent sont répartis aux quatre coins du monde et se comptent sur les doigts de la main. Mais surtout, aucun ne rejoindrait notre cause.

Le visage de Pitt se referma.

— Alors vous êtes perdus.

— Au moins un acceptera de vous aider, lui garantit Jeremiah. Jeffrey Culloch.

Murdoch fronça les sourcils.

— À Wick ?

Jeremiah acquiesça.

— Laissez-moi aller le trouver. Je le ramènerai ce soir.

— J'espère que vous dites vrai, Jeremiah. Je l'espère...

Jeremiah ne perdit pas une minute. Il salua Murdoch d'un hochement de tête et quitta la pièce suivi de Christy qui, manifestement, l'accompagnerait.

Puis subitement, Georgia s'avança au milieu de la salle.

— *Mor-fear-faol*, je suis la fille d'un forgeron. Il ne possède pas la capacité de créer des armes indestructibles, mais il connaît un ferronnier d'art qui pourra vous aider. Avec votre permission, j'aimerais partir également et tâcher de faire venir cet homme.

Les yeux de Murdoch brillèrent d'une vive émotion.

— Vous êtes libre de vous en aller quand vous le souhaitez, *faol-ur*. Sachez que si votre père parvient à convaincre cet homme, la communauté du Sutherland aura une dette envers votre famille.

Une fois Georgia et Anneas partis, le rassemblement se dissipa. Leith et moi nous retrouvâmes seuls avec Murdoch. Je voulais lui parler. Je voulais qu'il comprenne que j'étais désolée pour tout ça. Parce que quelque part, même si ce n'était pas vraiment ma faute ni celle de Leith, je me sentais coupable. La communauté du Sutherland était en danger parce que nous étions là. Sans nous, les Guerriers de l'ombre et les Vampires de l'Est n'auraient jamais mis un pied ici. Murdoch accueillit mes paroles avec une immense bienveillance. Puis il se leva de son trône pour se poster devant moi.

— Il n'arrive jamais rien par hasard, *faol-ur*. Chaque événement, même le pire, finit par être bénéfique à l'avenir. Et l'avenir, eh bien... l'avenir nous le dira.

Murdoch ne croyait pas si bien dire. Le destin frappa à notre porte moins de deux heures plus tard. Oh, il était bien moins imprévisible qu'on aurait pu l'imaginer puisqu'il se présenta sous la forme d'une horde d'une centaine de vampires assoiffés de vengeance.

L'alerte avait été donnée sitôt les *Strigoii* repérés sur la Terre des loups. Épée au poing, l'élite garolle se tenait en face de l'ennemi, à quelque deux cents mètres des Entrailles.

— Je suis ravi d'être accueilli par un tel comité, s'amusa Traian. Dois-je en conclure que notre venue était... attendue ?

Puis il posa les yeux sur Pitt qui, soutenu par Grigore et Darius, avait insisté pour être là et affronter son bourreau.

— Je me réjouis que tu te sois remis aussi vite, Petre. J'aime quand ceux qui m'ont été d'une grande aide ne souffrent pas trop de leur sacrifice.

Puis il sourit à Darius.

— Darius, mon très cher ami. Que de bons souvenirs nous avons ensemble, et quelle chance j'ai de vous voir tous réunis ici. La fête sera exceptionnelle !

— *Vei muri*, Traian, siffla Pitt.

Le chef *Strigoï* éclata de rire. Enfin, il ouvrit les mains devant lui, écarta les doigts et les entrecroisa sur ses lèvres souriantes.

— Mourir ? Un jour ou l'autre, mon ami. Nul n'est

éternel. Mais pas aujourd'hui, ni demain, ni avant plusieurs siècles. J'ai encore tant de choses à accomplir.

Il fit mine d'admirer le paysage avant de se concentrer sur Murdoch.

— Tu vis sur une bien belle terre et je comprends que tu désires la défendre.

— Que veux-tu ? gronda Murdoch en redressant son imposante carrure.

Traian était petit et maigre, si bien qu'il donnait l'impression de risquer de s'envoler au moindre coup de vent. Mais il n'en était rien. Sa puissance maléfique transpirait par tous les pores de sa peau. Il dégageait une aura destructrice inouïe, un pouvoir de soumettre qui allait bien au-delà des capacités dont chaque Ange Noir et chaque garou était doté.

— Je ne viens pas pour négocier, Loup Suprême, mais pour t'avertir de ce que j'ai décidé.

Il lissa ses longs cheveux de jais tirés en queue de cheval. Les mains posées de chaque côté de sa nuque frêle, il ferma les yeux, visage au ciel, et s'immobilisa pour respirer profondément. Quand il rouvrit les paupières, ses iris avaient pris la couleur du sang.

— Tu as permis la mort de trois de mes guerriers, et c'est pourquoi ta communauté doit payer. Je réclame une vie pour une vie. Chaque créature avait mille ans. Vous devrez donc m'offrir trois mille ans de la vie des vôtres.

Et du doigt, il désigna un point vers l'est.

— Dans trois jours, sur la plaine de *Moine Mhor*. Les tiens mourront.

La promesse macabre fit serrer les dents à Murdoch. La main crispée autour du pommeau argenté de sa claymore, il brûlait d'envie de la brandir et de l'enfoncer profondément dans le cœur de Traian. Mais sans le savoir — et sans qu'aucun d'entre nous ne comprenne la motivation d'un tel sursis —, le Grand *Strigoï* venait de lui donner trois jours de répit. Trois jours pour se fournir en armes lupi. Si Murdoch déclenchait une guerre maintenant, il conduirait les siens à leur perte.

— Tenez-vous prêts, garous ! tonna Traian. Dans trois lunes, une aube nouvelle se lèvera sur la Terre des loups. Vous connaîtrez une grande épopée, un combat épique que vos survivants conteront à vos enfants comme le jour où les Vampires de l'Est ont affirmé leur supériorité sur votre peuple. Alors, ils nous craindront et se soumettront !

Cet homme était fou à lier ! Instinctivement, je fis un pas dans sa direction. Leith me retint si fermement par la taille, que son avant-bras s'enfonça dans mon ventre, m'arrachant un gémissement de douleur. Nous étions tous consternés.

Subitement, l'un des *Strigoï* se déplaça dans un nuage de fumée noire, et se posta devant un guerrier hispo qui ne put éviter le coup fatal porté par le vampire. Son grand corps s'effondra comme un fétu de paille, sa nuque avait

été brisée. L'Élite réagit aussitôt en grondant, crachant et se précipitant vers le *Strigoï* qui était déjà retourné dans les rangs ennemis.

— *Stadaibh!* leur ordonna Murdoch.

Et tous s'immobilisèrent.

Traian sourit.

— L'obéissance. Voilà la qualité digne du plus grand respect, et digne du chef qui doit m'affronter. À dans trois jours, Loup Suprême. Je me réjouis de ces festivités.

Confiant, il tourna simplement le dos, comme après une visite de courtoisie, et marcha lentement en direction de l'ouest, précédé de sa cohorte meurtrière. Dans un parfait silence, nous les regardâmes s'éloigner. Au moment où je m'y attendais le moins, j'entendis un sifflement dans l'air suivi d'une ombre qui passa si vite que je crus avoir rêvé. Je sus que je n'avais rien imaginé lorsqu'une dague atteignit un vampire en plein derrière le crâne. Les *Strigoïi* stoppèrent tout net sans se retourner tandis que le vampire s'écroulait au sol.

Nous cessâmes tous de respirer.

Il ne se relevait pas.

Puis le Grand *Strigoï* éclata de rire et continua sa route comme si de rien n'était.

— Oh oui, garous ! Je me réjouis !

Et ils se dématérialisèrent successivement, disparaissant dans la ligne d'horizon.

— Craig..., murmura Leith, bouche bée.

Le souffle court et les muscles tendus, l'Hispo ne quittait pas des yeux le corps qui gisait à une centaine de mètres devant nous.

— Une vie pour une vie, grinça-t-il.
Il serra les poings et rugit.

Avec son *skean-dhu*, Craig nous avait à tous démontré le pouvoir des armes lupi. Si bien que lorsque Jeffrey Culloch arriva avec Jeremiah en fin d'après-midi, il fut reçu comme un héros alors qu'il n'avait pas encore levé le petit doigt. Accompagné du forgeron principal de la cité, il s'enferma dans un atelier duquel il ne comptait pas sortir avant le lendemain matin. Cette nuit, le bruit du fer qu'on martèle et qu'on façonne s'élèverait dans les Entrailles comme une mélodie salutaire.

Georgia et Anneas n'étaient toujours pas rentrés, et malgré toute la bonne volonté dont ferait preuve M. McLachlan, le père de Georgia, pour convaincre le ferronnier de venir nous aider, personne n'était sûr qu'il y parviendrait. Culloch serait peut-être notre unique chance de sauver la Terre des loups.

Darius possédait lui aussi une épée garolle. L'imposant objet était exposé dans l'entrée de sa maison.

Chaque pièce ajoutée à celles dont nous disposerions pourrait faire la différence, c'est pourquoi il n'avait pas hésité à faire l'aller-retour dans la journée pour aller la

chercher. Cependant, nous étions en bien trop mauvaise posture pour présumer de nos chances de parvenir à éliminer les *Strigoii* avec une dizaine de claymores et de poignards. Car il s'agissait bien de cela : les tuer. Les éloigner ne suffirait pas. Leur défaite devrait être totale, et les projets de Traian anéantis afin que chaque membre de leur espèce sache que les loups possédaient le pouvoir de les faire reculer. Personne n'était capable de dire exactement à combien s'élevait le nombre de *Strigoii* dans le monde, mais Pitt et Grigore avaient un jour raconté que les Vampires de l'Est restaient à l'Est, et que seul leur chef s'octroyait le droit de transformer des Humains pour agrandir leur rang. C'était précisément la raison pour laquelle Traian ne devait pas survivre, ni même aucun d'entre eux, pas un seul qui pourrait prendre sa place. Car en cas de défaite, les *Strigoii* ne vivraient plus que pour se venger des loups, et aucune des deux communautés garolles ne serait plus jamais tranquille. L'objectif était limpide, mais même si j'adorerais avoir l'honneur de lui trancher moi-même la tête, j'avais parfaitement conscience de ne pas en être physiquement capable. Je ne voyais d'ailleurs pas qui le pourrait, à part la chance et le hasard combinés. Traian était le vampire originel, le père de tous les Anges Noirs, à en croire la légende, son âge était indéfinissable. Sans doute avait-il lui-même oublié quand il était né. Sa puissance, dont je n'avais qu'une maigre idée, devait être dévastatrice et

impitoyable, mais nous n'avions d'autre choix que de l'affronter. Il nous faudrait nous battre.

Nous battre. Et gagner.

— Hannah ?

Perdue dans mes réflexions, je sursautai et me tournai pour regarder Grigore. Il s'approcha, et posa une épaisse fourrure sur mes épaules. Au sommet de *Ben Hope*, le vent était glacial et, avec la tombée de la nuit, le froid s'était davantage accru.

— Que fais-tu seule ici ?

— Je réfléchissais à ce qui nous attend.

Il contourna le rocher sur lequel je m'étais assise en tailleur, et s'installa à côté de moi.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Comment va Pitt ?

— Mieux, bien mieux. Ton sang l'a rétabli et rendu plus fort.

Je ris doucement du nez.

— Parce que je suis une sang-mêlé. Humaine, vampire, garou...

— Il te reste beaucoup de l'être humain, mais rien du vampire, murmura-t-il en fixant l'horizon, une inflexion de regret dans la voix.

Je tournai la tête et observai son profil qui se dessinait à peine dans les dernières lueurs du crépuscule.

— Nous sommes liés, Grigore, tu es la part

vampirique qu'il me reste.

Il pivota pour me dévisager, et je sus, à son regard tourmenté, que je détesterais ce qu'il allait me dire.

— Quand tout ceci sera terminé, si je suis encore en vie, je partirai.

— Tu partiras ? Où ça ?

Mon cœur battait à tout rompre.

— Loin de toi, Hannah...

La sensation de tristesse qui m'envahit fut telle que je me sentis défaillir et dus me retenir à la roche pour ne pas basculer.

— Je ne t'ai jamais menti, gamine, tu comptes beaucoup. Et je compte également pour toi, je n'en doute pas un seul instant, hélas, pas au point d'être capable de retirer l'étai qui me broie le cœur. J'aimerais que tu le fasses pourtant.

Il fit une courte pause et reprit.

— Je ne souhaite que ton bonheur. Si je reste, ma présence l'entachera parce que je ne serai jamais heureux en vous voyant ensemble.

— Grigore...

Il posa un index sur mes lèvres pour me faire taire.

— Mais je serai toujours là pour toi... Toujours. Si tu m'appelles, je répondrai.

— Par l'Esprit...

— Tu l'aimes. Je t'aime. Et il t'aime aussi. Je n'ai jamais été très fort en maths, mais il me semble que

l'équation est assez simple à résoudre.

Une lourde larme coula sur ma joue. Il l'essuya du pouce, et sourit.

— Ne pleure pas... Tout ira bien.

Il m'ouvrit les bras, et alors que j'aurais dû tout faire pour éviter de m'y réfugier, je ne résistai pas et me laissai cajoler.

— Je t'aime aussi, Grigore. Pas comme lui, mais je t'aime.

— Je le sais, chuchota-t-il dans mes cheveux. Je le sais...

Il m'embrassa chaudement sur le front, longuement, se leva, et disparut dans la nuit.

Le visage offert au ciel, je pleurai longuement.

Grigore était la dernière personne à qui je voulais faire du mal. Pourtant, je l'avais meurtri alors qu'il m'inondait de sa confiance et de son affection. Je me haïssais pour ça. Le voir souffrir était aussi douloureux qu'un millier de coups de couteau.

Les mains tremblantes, je les portai à mes lèvres et fermai les paupières.

— Pardonne-moi...

Les mots s'envolèrent dans la nuit.

Alors, je regagnai les Entrailles le cœur gros et la démarche alourdie par la culpabilité. Tête baissée, les yeux probablement rougis par les nombreuses larmes que j'avais versées, je ne me rendis pas compte que Leith

m'observait. Ce n'est que lorsqu'il s'approcha de moi que je le remarquai. Je levai la tête et plongeai dans son regard émeraude. La chaleur que j'y lus balaya ma tristesse, allégea mes peines. J'aurais pu goûter indéfiniment à cet instant.

Sans un mot, il me tendit la main.

— Viens...

Chapitre 23

— Ferme les yeux..., chuchota Leith à mon oreille.

Amusée, je m'exécutai sans discuter et me laissai guider.

— Nous avons franchi l'Agora ? finis-je quand même par demander au bout de quelques secondes alors que les bruits autour de nous s'estompaient graduellement.

Il posa un index sur mes lèvres pour me faire taire.

Serrés l'un contre l'autre, nous entreprîmes de descendre le long et étroit escalier qui menait au sous-sol. Un bras fermement enroulé autour de ma taille, Leith veillait à ce que je ne trébuche pas, tandis que, confiante et intriguée, je suivais le rythme de ses pas, sans un mot. Tout en bas, il stoppa net et se coula derrière moi. Je sentis son souffle dans mes cheveux, et ses lèvres douces glisser sur ma tempe pour s'y arrêter. Je frissonnai.

— Ne les ouvre surtout pas...

Je lui fis signe que j'obtempérais et me mordis la bouche nerveusement. Soudain, il me fit lentement tourner sur moi-même à plusieurs reprises, si bien que quand il cessa, j'étais encore plus désorientée.

— Tu as confiance en moi ? demanda-t-il d'une voix rauque en percevant ma confusion.

— Oui, soufflai-je sans la moindre hésitation.

Alors, il glissa une main sur mes hanches, et me conduisit à travers les galeries.

À droite, à gauche, tout droit... Il me sembla marcher pendant une éternité sans aucun point de repère, n'entendant rien d'autre que le chuintement de nos pas sur la roche. Je tâchai de me concentrer sur mon odorat, mais dans les profondeurs des Entrailles, tous les couloirs avaient strictement la même odeur.

Leith s'arrêta enfin, alors qu'un parfum de bougie flottait dans l'air et qu'une douce chaleur venait nous envelopper.

— Prête ?

Je pris une lente inspiration et répondis par l'affirmative.

— Ouvre les yeux.

Je soulevai les paupières et entrouvris la bouche d'ébahissement. Nous nous trouvions à l'endroit dans lequel nous nous étions battus, Leith et moi, quelques jours plus tôt. Mais la cavité n'avait plus rien en commun avec ce que j'avais vu. Des centaines de chandelles étaient allumées. Au sol, contre les murs, dans les encoignures, les renforcements, partout où elles pouvaient tenir debout. Elles illuminaient l'espace d'un halo doré, et leurs ombres mouvantes rendaient les parois presque vivantes. Au centre, d'épaisses couvertures et coussins avaient été jetés. À côté, un plat rempli de

gâteaux secs, une carafe et deux coupes en argent. Au plafond, des éclats de verre poli suspendus au bout d'un fil maintenu par des boules de cire. La lumière des bougies s'y reflétait, faisant scintiller la voûte comme un millier d'étoiles. J'étais subjuguée. Mais la vision de ce qui s'était passé ici même, la violence de notre affrontement et la haine qui habitait Leith à ce moment-là furent si nettes, que je fus incapable de retenir le gémissement de détresse qui s'échappait de mes lèvres.

— Hannah..., murmura-t-il.

Je secouai la tête, les larmes me brûlaient les yeux.

Il me prit par les épaules et me ramena doucement contre lui, la joue contre son torse, tout en me caressant tendrement les cheveux.

— Je suis triste et honteux d'avoir si mal agi. Il ne se passe pas une minute sans que je ne songe à ce que je t'ai fait ici. Je le regrette. Je le regrette sincèrement et je voudrais...

Il s'interrompit et respira profondément.

— Je voudrais effacer de ta mémoire ce souvenir et le remplacer par un autre. J'aimerais que tu m'autorises à t'honorer pour me faire pardonner d'avoir été si cruel.

Des larmes de pur bonheur coulaient maintenant sur mes joues. Sa voix, sa douceur, sa chaleur. J'étais émerveillée. Mais le regard de Leith s'assombrit d'inquiétude.

— Me le permettras-tu ?

Un lourd silence tomba entre nous. Puis je laissai échapper un soupir de ravissement.

— Oui...

Il approcha ses doigts de mes pommettes pour ramasser mes larmes.

— Ne pleure plus... Ne pleure plus, magnifique créature aux cheveux de feu.

Je battis des paupières. Jamais, même en remontant dans mes plus lointains souvenirs, il ne m'avait appelée ainsi. Et ça me plaisait. Et alors que je souriais, Leith s'immobilisa et scruta mon visage.

— Si jolie...

Avec une attention troublante, il laissa son regard errer sur mon cou, mes épaules et ma poitrine. À travers ma robe, il étudia les formes de ma taille et de mes hanches. Enfin, ses yeux flamboyants de désir remontèrent lentement et se posèrent sur ma bouche où ils demeurèrent longtemps. Cette possession presque physique m'ébranla. L'Esprit était là, entre nous, il faisait ressurgir ce lien qui nous unirait éternellement, mais que Leith avait oublié. Le *Mor-àotrom* était puissant, indicible, insoumis. Il nous rappelait l'un à l'autre, et bien qu'il ne s'en souvienne pas, Leith ressentait son pouvoir. Chavirée, je posai les doigts sur sa joue, il ferma les paupières, frémit et entrouvrit les lèvres pour venir lécher le creux de ma main. Le désir qui jaillit en moi, me consuma tout entière. Contre ma paume, j'éprouvais

l'énergie que Leith dégageait. Elle irradiait, brute, sauvage et indomptable. Elle m'était toute dévouée. Le feu ardent qui brûlait en nous ne s'éteindrait jamais. Leith était mon âme sœur et j'étais la sienne.

Dans un geste lent et étudié, il s'inclina et s'arrêta à quelques millimètres de mon visage, le souffle saccadé.

— Par l'Esprit... Je veux te faire l'amour ici et maintenant.

Mon cœur cognait si fort dans ma poitrine. Tellement fort.

Il pressa doucement ses lèvres contre les miennes et les retira presque aussitôt. Révoltée et enflammée par une faim de lui presque douloureuse, je m'accrochai à ses épaules et le contraignis à ne pas se redresser.

— Encore, murmurai-je contre sa bouche. Encore... encore.

C'était une supplication, une prière, un vœu, et s'il l'avait fallu, je me serais mise à genoux pour l'obtenir, mais je n'en eus nul besoin. Leith m'entoura de ses bras puissants et me fit pivoter contre la paroi. Il glissa une main derrière ma nuque, l'autre dans mon dos et se plaqua férocement contre moi pour m'offrir le baiser volcanique dont je rêvais depuis des jours. Sa langue était de la lave en fusion, et ses lèvres conquérantes me soumettaient à leur volonté sans que j'émette la moindre résistance. Au contraire, je m'abandonnais et gémissais contre lui. Il quitta ma bouche pour se poser sur mon cou,

mes clavicules, tirant presque sauvagement sur le décolleté de ma robe afin d'atteindre mes épaules et y faire pleuvoir une pluie de baisers brûlants. Il me serra plus fort contre lui, remonta une cuisse entre les miennes et grogna quand il m'entendit lâcher un petit râle aigu de plaisir.

C'était si bon, tellement bon !

Leith frota érotiquement sa joue contre la mienne avant de titiller le lobe de mon oreille des dents et du bout de la langue. Le contact de sa barbe rousse me stimula davantage, et je m'enhardis à caresser ses reins, sa taille, puis fis férocement sortir sa tunique de son pantalon. Je glissai les doigts sur son ventre et me mordis les lèvres. Sa peau était si douce, si chaude, j'aurais pu en pleurer de plaisir. Je remontai le long de ses côtes, effleurai ses aisselles, touchai ses pectoraux saillants et m'accrochai sauvagement à ses épaules tandis qu'il retroussait brusquement les pans de ma robe pour passer les mains sous mes fesses et me hisser contre son bas-ventre. Je drapai mes jambes autour de lui et rejetai doucement la tête en arrière, les lèvres entrouvertes. Sous mes vêtements, je ne portais rien d'autre qu'une camisole et des bas maintenus par des jarretières, si bien que je crus Leith sur le point de devenir fou. D'une main, il dénoua les liens qui enserraient ma poitrine et embrassa voracement ma chair dénudée. J'étais en train de prendre feu.

— Bon Dieu, marmonna-t-il dans mon cou. Dis-moi d'arrêter... Par pitié, dis-moi de m'arrêter. Pas contre un mur, pas comme ça...

Les yeux mi-clos, je secouai la tête de droite à gauche, ne sachant pas si j'étais en train de lui donner raison ou tort. La vérité était que je me fichais bien que ça se passe dans un lit, par terre, sur une chaise ou contre un mur. Je voulais que ça se passe tout court !

— Pose-moi, haletai-je. Repose-moi...

Il s'écarta lentement, stupéfait que j'aie pu le prendre au mot. Pendant quelques secondes, il me transperça de ses yeux devenus dorés, et se décida à me faire glisser sur le sol. Mes jupes retombèrent souplement jusqu'à mes chevilles dans un bruit léger. Leith les observa, somme toute un peu perdu. Je me baissai, retirai calmement mes chaussures et me relevai en ondulant sciemment les hanches avant de plaquer les paumes contre son torse.

— Je te veux..., murmurai-je. Je te veux maintenant.

Il leva la tête et me parcourut du regard, les pupilles dilatées.

Je le fis reculer jusqu'au bord des couvertures disposées à même le sol et appuyai sur ses épaules pour le contraindre à s'asseoir. Là, je m'installai sur lui à califourchon et retirai purement et simplement ma robe déjà délacée et ma chemise en même temps. Je ne portai plus que mes bas, et je vis les yeux de Leith s'embraser de désir. Alors je bougeai le bassin, doucement, et rejetai

la tête en arrière, les paupières mi-closes. Tout à coup, Leith grogna et me saisit par les biceps pour me faire basculer sur le dos. Je poussai un cri de surprise tandis que, à moitié couché sur moi, il gigotait pour se délester tant bien que mal de son pantalon et de sa tunique.

— Vite..., gémis-je d'impatience. Vite...

Je voulais qu'il m'embrasse, qu'il me goûte, encore et encore. Il m'avait tellement manqué, j'avais tant besoin de lui. Quand il fut entièrement nu, magnifique dans ce que la Nature lui avait donné de plus glorieux, il entreprit de me caresser partout, n'omettant pas un centimètre carré de ma peau. Un incendie grondait en moi. J'aurais donné n'importe quoi pour qu'il ne s'éteigne jamais, que cette nuit dure éternellement. Leith releva la tête et me fixa avec une extraordinaire intensité alors que j'étais en train de voler en éclat sous l'agilité de ses doigts.

— Hannah..., murmura-t-il d'une voix altérée, appuyé sur les bras au-dessus de moi. Je ne peux plus... je ne peux plus.

— Viens..., l'appelai-je, prête à le recevoir, à l'aimer de toutes mes forces. Viens.

La chaleur monta de nouveau en lui, en moi... J'ouvris un peu plus les jambes et accueillis la puissance de son désir pleinement et de tout mon être.

Le passé, l'avenir... Plus rien n'avait d'importance. Seul le présent comptait. Cet instant magique et merveilleux que j'avais tant attendu. Cet amour si fort

qu'il était indestructible. Le mouvement de ses hanches. Son corps sur moi, en moi, pour moi. Il n'y avait plus que nous.

Je m'agrippai à ses épaules et ne le lâchai plus. Il m'appartenait.

Entièrement.

Irrévocablement.

Et j'étais à lui.

Je t'aime.

Les mots étaient là, sur le bord de mes lèvres, mais je ne les prononçai pas. Ils ne comptaient pas. Nos âmes n'en avaient nul besoin pour s'unir. Elles faisaient l'amour. Elles se retrouvaient. Elles se liaient de nouveau.

Leith rejeta la tête en arrière et cria. Je me cambrai et des millions d'étoiles explosèrent dans mes yeux. Leith s'effondra sur moi, le souffle court, je le serrai très fort. Il se redressa lentement, chercha ma bouche et la trouva. Puis il contempla mon visage, une lueur de promesse dans le regard. Lui. Moi. Une éternité à partager.

Les bougies brûlaient toujours lorsque je me réveillai. Il devait être très tard, ou très tôt. Je n'avais aucune idée de l'heure. Je tournai la tête vers l'homme que j'aimais et étudiâi ses traits.

Il était divin.

Il grommela pendant son sommeil, alors je ne pus

m'empêcher de me pencher et d'embrasser doucement le coin de ses lèvres. Au moment où j'allais me redresser, il emprisonna brusquement ma nuque de sa main droite et ouvrit les paupières.

— Finis ce que tu as commencé, femme !

Je secouai la tête en riant.

— Crétin !

— Certes, mais je suis un crétin qui a faim !

Il roula subitement sur moi et me dévora de baisers.

La suite de l'histoire fut à peu près la même que celle de la veille, mais le plus important à retenir, c'est que Leith en ressortit rassasié ! Lorsque nous reprîmes complètement nos esprits et réalisâmes que dehors, le temps ne s'était pas arrêté et qu'il nous était compté, nous décidâmes de nous lever. Nous nous habillâmes avec des gestes lents, à regret, tristes de ne pouvoir nous réfugier quelques heures de plus dans la bulle que nous nous étions créée l'espace d'une nuit. Leith m'aida à nouer le laçage de ma robe et enfila ses chaussures.

— M'aimes-tu un peu ? demandai-je subitement.

Il se redressa pour me regarder. Les yeux profondément verts plongés dans les miens, il ne répondit pas immédiatement. Pour autant, il ne sembla pas hésiter quand il prit la parole.

— J'aime ce que je vois. Et ce que je vois, j'aime apprendre à le découvrir.

Je lissai mes cheveux en arrière, les regroupai et les

entortillai d'une main pour les discipliner.

Leith fronça les sourcils tandis qu'il suivait attentivement chacun de mes gestes.

— Tu ne dis plus rien. À quoi penses-tu, Hannah ?

— À nous.

— Et ? insista-t-il, intrigué.

Nos regards se nouèrent.

— Et je me demandais ce que *toi*, tu pensais.

L'expression de Leith resta indéchiffrable alors que je l'étudiais avec intérêt.

— Ce que je pense est loin d'être limpide, Hannah Jorion, avoua-t-il en utilisant mon nom de famille pour la première fois. Mais ce que je crois savoir avec certitude, c'est qu'un gars comme moi n'aurait pas beaucoup de mal à devenir totalement fou d'une fille comme toi.

C'était l'une des plus jolies déclarations qu'il m'ait faites. Je plaçai le dos de ma main sur mes lèvres et souris. Il s'approcha et prit mon visage entre ses mains pour m'embrasser lentement.

— Ta bouche est plus grisante que le meilleur des champagnes.

Je haussai un sourcil.

— Vraiment ?

— Vraiment. Et c'est pourquoi je porte un toast à l'avenir.

Je pouffai de rire.

— Alors, soit, à l'avenir !

Il s'inclina une dernière fois et me donna un long, très long baiser.

Lorsque nous sortîmes du couloir pour rejoindre la salle du trône où devait sûrement se trouver Murdoch, nous tombâmes nez à nez avec Grigore qui revenait des quartiers est. Il eut un temps d'arrêt en nous voyant. Le cœur battant, je l'observais aviser notre tenue, nos cheveux emmêlés et mes joues encore roses. Puis il s'approcha d'un pas décidé. Il ne m'accorda pas une seule seconde d'attention quand il se posta devant Leith. Les paupières plissées sur le gris tourmenté de ses yeux, il le foudroya d'un regard meurtrier.

— Fais-lui le moindre mal, Lupus, et je te tue.

Il tourna les talons, et s'élança dans l'escalier qui menait aux niveaux supérieurs.

Mon cœur battait à tout rompre, mais Leith demeura impassible, les yeux fixés sur l'endroit où avait disparu Grigore.

— Je suis désolée, murmurai-je, ne sachant pas quoi dire d'autre.

Il posa sur moi un regard inexpressif.

— Ce n'est rien. Allons-y.

Il me prit par le bras, et m'enjoignit à le suivre. Ce que je fis sans discuter, la tenaille au ventre, néanmoins.

En quelques minutes, nous atteignîmes la salle du trône où se tenaient le Loup Suprême, le Conseil des Anciens, Rory, Jeffrey Culloch, Jeremiah, Georgia, son

père, et un homme que nous ne connaissions pas. Un Lupus grand et maigre d'une soixantaine d'années, aux yeux immensément bleus et aux cheveux blanc craie. M. McLachlan avait réussi à convaincre le ferronnier de venir nous aider, et je m'en réjouissais.

— Quinze dagues ont été fabriquées cette nuit, annonçait Murdoch aux diacres. Il nous en faudrait dix de plus. Le même nombre d'épées, et des flèches intégralement en métal.

Le deuxième forgeron plissa le front, tandis que le premier semblait épuisé. Le visage de Jeffrey Culloch, rondouillard et orné d'une épaisse moustache brune, était marqué de profonds cernes. Le sortilège – parce qu'il s'agissait bien de ça – était complexe et long à réaliser. Cependant, bien moins que celui utilisé pour les amulettes de protection. Ce qui n'empêchait pas leur concentration et leur esprit d'être extrêmement sollicités.

L'art de fabriquer des armes indestructibles relevait d'un savoir ancestral réservé à peu d'élus. Selon la légende, Filan Sutherland, pour vaincre Angus, aurait offert dix ans de sa vie aux dieux afin de permettre à quelques Lupi de façonner un arsenal inaltérable qui repousserait l'ennemi. Ce serait même la raison pour laquelle Angus aurait accepté de signer le traité qui séparait aujourd'hui le peuple des loups

— Je regrette, *Mor-fear-faol*, annonça le nouvel arrivant. En deux jours, je pourrai tout juste confectionner

cinq épées et une centaine de flèches.

Murdoch grimaça.

— Alors, il nous faut choisir.

— Les flèches nous seront d'un grand secours, indiqua Rory. Comme tu le sais, Murdoch, l'élite hispo comprend d'excellents archers. Pendant que les guerriers crinos détourneront l'attention des *Strigoii*, les Hispos pourront tirer. Les dagues peuvent également se lancer de loin, misons aussi sur elles. Culloch, pouvez-vous vous charger des *skean-dhu* ? Quinze de plus aujourd'hui, et soixante flèches cette nuit ou demain ?

Le forgeron porta les doigts à ses yeux pour les presser.

— Très bien. Vu le temps imparti, je ferai ce que je pourrai.

— *Mor-fear-faol*, intervint son confrère, je ne sais pas ce qu'il en est pour Jeffrey Culloch, mais il me semble opportun de préciser que si j'accepte d'aider votre communauté, en aucun cas je n'adhère à votre cause. Je fais partie du Monde Libre, et j'entends bien y rester.

Le Loup Suprême ne put cacher son agacement.

— Tout est parfaitement clair, McArthy. Ma communauté vous est néanmoins reconnaissante. Nous avons une dette envers vous.

McArthy se contenta de hocher la tête. Intérieurement, je ne pus m'empêcher de penser que ça lui faisait une belle jambe. C'est en tout cas l'impression qu'il donnait.

— De combien de combattants disposez-vous ? s'enquit Jeremiah.

Murdoch ne réfléchit pas quand il répondit.

— Dans l'Élite, nous dénombrons désormais trente et un Hispos et vingt-deux Crinos.

Je serrai les dents. C'était peu.

— En comptant les trois Anges Noirs, quatre si la femelle accepte de se battre, votre bras droit, vous et toute personne suffisamment solide qui se porterait volontaire, à combien estimez-vous vos troupes ? demanda le père de Georgia.

Assis dignement sur son siège de pierre, accablé, Murdoch se frotta le menton.

— Probablement moins d'une centaine.

— C'est à peu près le nombre des *Strigoii*, nota Rory avec des intonations de découragement dans la voix. Nous ne sommes pas assez nombreux.

Sans compter que tous ne pourraient pas être sur le terrain.

— Combien de guerriers resteront à surveiller les Entrailles pendant que nous serons sur le champ de bataille ? voulus-je savoir.

— Nous ? s'étrangla le *Mor-fear-faol* en ouvrant de grands yeux. Vous n'y songez pas vraiment, *faol-ur* ? La cité va être évacuée, vous partez avec eux.

Puis il se tourna vers son bras droit sans me prêter plus attention.

— Néanmoins, Rory, tu posteras cinq hommes de ton élite sur les premières limites extérieures pour vérifier qu'aucun *Strigoï* n'entre. Ton fils est un excellent combattant, j'aimerais qu'il nous accompagne à *Moine Mhor*.

L'Hispo lui fit signe qu'il était d'accord.

— *Mor-fear-faol*, s'interposa McArthy. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, un long travail m'attend et je souhaiterais commencer dès à présent.

Murdoch agréa sa requête et demanda qu'on mène le ferronnier aux forges de la cité. Jeffrey Culloch indiqua qu'il allait prendre quelques heures de repos, et sortit à son tour.

— À présent, laissez-nous, exigea Murdoch en nous considérant avec autorité, Jeremiah, Leith, M. McLachlan, Georgia et moi. Nous devons organiser au mieux notre défense.

Nous acquiesçâmes sans broncher et nous nous apprêtâmes à partir. Au dernier moment, Murdoch arrêta Leith.

— Jeune loup, étant donné les circonstances, le jugement de Shona Aiken est reporté. Elle évacuera les Entrailles en même temps que les habitants, mais vous avez ma parole qu'elle sera tenue sous bonne garde, et qu'à notre retour elle répondra de ses actes.

Leith hocha la tête sans dire un mot, et sortit.

Nous rejoignîmes l'Agora dans un parfait silence,

chacun méditant ce qui venait de se dire. L'inquiétude nous rendait moroses, mais la situation aurait pu être pire. Au moins, deux forgerons lupi avaient accepté de servir la cause de la Communauté du Sutherland. Toutefois, nous avions parfaitement conscience que nos chances de mettre une raclée magistrale aux Vampires de l'Est restaient maigres. Nous devrions les prendre par surprise, et maintenant qu'ils avaient compris que nous savions comment les éliminer, ils seraient cent fois plus vigilants. Les deux *Strigoii* sollicités par Ewan, et qui m'avaient attaquée un an et demi plus tôt, n'étaient certainement pas si puissants que ceux que nous affronterions dans deux jours. Il nous faudrait jouer de bien plus de finesse que de force brute pour en venir à bout. Intérieurement, je remerciai l'Esprit d'avoir façonné de si bons archers que les Hispos, ils seraient d'une efficacité redoutable. Un point cependant demeurait incertain. Le pouvoir mental de Traian était herculéen. Il était, disait-on, capable de soumettre n'importe quelle créature. J'avais moi-même déjà ressenti la force sombre et irrésistible émanant de lui. Une énergie négative comme je n'en avais jamais connue, et qui m'avait avalée tout entière. Personne n'était capable de repousser l'influence du Grand *Strigoï*. Ce jour-là, il s'était concentré sur moi, uniquement sur moi, alors je me demandais s'il serait capable de faire plier juste par la pensée toute une horde de garous. Si tel était le cas, nous étions vraiment perdus, et la bataille

qu'il avait souhaité organiser n'était pour lui qu'une immense mascarade distrayante.

— Que l'Esprit soit loué ! s'écria soudain un garde hommidé en sortant du goulot qui menait aux logements inoccupés du sous-sol.

Surpris, nous nous arrê tâmes pour le suivre du regard, il courait tout droit en direction de Murdoch.

— Un autre forgeron lupus est arrivé ! ajouta-t-il en riant presque.

Nous nous observâmes tous avec étonnement, seulement deux artisans avaient été alertés et nous savions que Murdoch, certain de ne pas être soutenu, n'avait envoyé aucune missive.

— Où se trouve-t-il ? lui cria Jeremiah avant qu'il ne disparaisse dans les galeries.

— À quelques pas, il arrive ! La fille qui l'accompagne a demandé à parler à la *faol-creutair* !

Stupéfaits – mais pas autant que moi –, ils se tournèrent dans ma direction. Puis nous vîmes apparaître un vieux monsieur à la barbe si longue qu'elle lui chatouillait la poitrine. Son dos était horriblement voûté, son visage fripé, et malgré l'angle étrange qui pliait son corps vers l'avant, il avançait vers nous à l'aide d'une canne, vif et décidé.

— *Vauhtia! Olen kiire!* s'écria-t-il dans une langue étrangère.

— *Saavun! Saavun!* répondit une voix féminine.

Espèce de vieux fou ! Je suis toujours aussi contente que tu ne parles pas l'anglais, je peux t'insulter sans que tu comprennes que dalle.

Mon sang se glaça. J'aurais reconnu ce timbre, ces notes aiguës et cet accent si particulier parmi mille autres. Je fis un bond de deux ans en arrière et frissonnai de la tête aux pieds. C'était impossible... Mais lorsqu'une petite brune aux longs cheveux et à la peau claire sortit du couloir d'un pas précipité, je sus que je ne m'étais pas trompée.

Par l'Esprit ! Tarja !

Chapitre 24

Quand elle me vit, la Crinos se pétrifia et laissa partir le vieillard loin devant elle.

— Ça alors..., murmura Georgia qui n'en revenait pas.

Les yeux arrondis de surprise, Tarja m'observait comme si elle se tenait devant une créature étrange. Du regard, elle me parcourait de la tête aux pieds, et des pieds à la tête, donnant sincèrement l'impression de faire la découverte du siècle. Puis je réalisai que deux ans plus tôt, à l'aéroport, c'était une jeune fille on ne peut plus humaine qu'elle avait laissée derrière la vitre de la porte d'embarquement. Tarja n'aurait pu être plus stupéfaite.

— Hannah ? C'est bien toi ?

Après les réactions en chaîne qui avaient suivi son départ, j'aurais dû lui sauter dessus pour lui arracher la tête – en tuant Minah, Tarja avait bouleversé ma vie entière –, mais au lieu de ça, je ne pus empêcher un bref sourire se dessiner sur le coin de mes lèvres.

— C'est bien moi.

Elle s'approcha comme si elle marchait sur des œufs, et porta la main à sa bouche.

— Tu es un Lupus...

— Il semblerait. Qui vous a mis au courant, toi et le forgeron, pour la Communauté du Sutherland ?

Encore sous le choc, elle fronça les sourcils, et un instant, elle donna clairement l'impression d'avoir oublié pourquoi elle se trouvait là. Elle se ressaisit en secouant brièvement la tête.

— Deux forgerons lupi ont été sollicités. Comme tu le sais, ils ne sont que quelques-uns à appartenir à cette caste et... les nouvelles vont vite. Celui qui a fabriqué l'amulette de ma mère est un ami proche de ma famille. Il a été mis au courant, il nous a avertis et...

— Et tu l'as convaincu et accompagné, finis-je à sa place, abasourdie par son audace. Tu savais que je me trouvais ici, n'est-ce pas ? Sinon, tu ne serais pas venue.

Elle regarda Leith du coin de l'œil, lequel ne réagissait pas, quand bien même le nom de Tarja ne lui était pas inconnu puisque je lui avais raconté toute l'histoire.

— J'ai une dette envers les Sutherland, expliqua-t-elle simplement, les yeux brasillant d'une lueur indéchiffrable.

Je plissai les paupières sans me laisser attendrir.

— Bien plus que tu ne le crois. Mais ce sont les Entrailles qui sont en danger, pas spécifiquement les Sutherland, et il me semble que tu détestes ses habitants.

Le visage de Tarja se fendit d'un sourire gêné.

— Je... je ne les déteste pas, je ne les comprends pas. Écoute, on nous a dit pourquoi les Vampires de l'Est

attaquaient la cité. Nous n'avons eu que les grandes lignes, mais je savais que Leith et toi vous trouviez ici et que les *Strigoii* en avaient après vous.

— C'est un peu plus compliqué de ça, Crinos, cingla Georgia. Est-ce vraiment toi qui as convaincu le forgeron de venir ?

Tarja hocha le menton sans me quitter des yeux.

— C'était le minimum que je pouvais faire.

— Le minimum pour quoi, Tarja ? ne pus-je me retenir de persifler, amère. Pour te faire pardonner ? Tu es très loin du compte, ma vieille. Rien ne ramènera Minah ou n'effacera tout ce que j'ai subi quand tu t'es laissé aller à lui arracher la tête !

— Je n'ai rien prémédité, dit-elle d'une voix éteinte. Je n'avais pas l'intention de la tuer.

Oh ça, je le savais. Comme tous ceux de son espèce, Tarja ne se contrôlait pas et n'avait aucun souvenir de ce qu'elle faisait sous sa forme animale. Il n'en restait pas moins que je lui en voulais terriblement de nous avoir abusés. Son mensonge avait bouleversé nos existences à tous.

— Je suis désolée, murmura-t-elle encore.

— Vous avez créé plus d'ennuis que vous ne l'imaginez, intervint M. McLachlan avec douceur. Vous ne savez pas à quel point.

Si le père de Georgia n'avait pas été le témoin direct des événements qui avaient secoué nos vies à St

Andrews, il nous avait aidés à découvrir qui était le meurtrier de Minah, l'âme sœur de Pitt. C'est pourquoi Tarja ne lui était pas étrangère.

— Nul ne peut vous reprocher d'être ce que vous êtes, continua-t-il alors que Tarja, accablée, baissait la tête. Pas plus qu'on a le droit de vous rendre responsable de la rage animale qui s'empare des vôtres, mais votre erreur a eu des conséquences graves. Des Anges Noirs sont morts, des garous aussi.

— Tu n'aurais jamais dû cacher ta vraie nature, renchérit Georgia, la meute aurait pu t'aider.

Elle l'aurait même fait sans l'ombre d'une hésitation, mais Tarja avait intégré l'université de St Andrews en étant persuadée qu'elle serait rejetée si elle avouait qu'elle était un Crinos. Cette race de loup-garou était crainte dans le monde entier. C'est pourquoi, chaque jour, pour ne pas être repérée de nos semblables, elle avait porté une amulette garolle, rendant son odeur aussi neutre que celle d'un être humain. Mais Minah l'avait percée à jour. Elles s'étaient battues, et Minah était morte. Cet événement avait constitué le point de départ de tous mes ennuis, et toute ma vie avait basculé. Julia avait été assassinée, je m'étais transformée peu de temps après en Ange Noir. En quête pour recouvrer mon humanité, j'avais rencontré les *Strigoii* pour la première fois et, pour me protéger, Darius avait tué l'un des leurs. Non. Tarja ne se doutait pas à quel point elle avait joué un rôle crucial

dans tout ce qui était en train de se passer.

— À quoi bon lui faire un procès maintenant ? intervint Leith sans quitter Tarja des yeux. Elle a ramené un forgeron loup avec elle, pour le moment, c'est tout ce qui compte. Je vous rappelle aussi qu'en venant ici elle risque sa vie comme n'importe lequel d'entre nous, et ça, elle n'y était pas obligée.

— Merci..., murmura cette dernière en baissant les yeux.

— Leith a raison, redoubla M. Mclachlan, l'heure est grave. Pour ma part, je vais apporter mon aide à Culloch et McArthy s'ils en ont besoin. Leith, mon garçon, quelles que soient les circonstances, je suis toujours très heureux de te revoir.

Il nous salua d'un hochement de tête et s'éloigna.

— *Tarja! Odotan!* cria en finnois le vieux Lupus.

Tarja nous regarda tous une dernière fois, soupira, et partit rejoindre le forgeron.

— Et maintenant ? demanda Georgia.

Je fermai les yeux et me pinçai l'arête du nez.

Nous n'étions pas sortis de l'auberge.

— Allons prévenir Pitt.

Georgia blanchit instantanément quand elle réalisa ce que cela signifiait.

— Par l'enfer...

Elle ne croyait pas si bien dire. Quand Pitt saurait qu'elle se trouve ici, c'est exactement là qu'il enverrait

Tarja.

Nous rejoignîmes les niveaux supérieurs pour retrouver Bonnie, Christy et tous les autres. Le Cœur, si vivant d'habitude, était totalement désert. Pas de femmes qui venaient chercher leur pain, pas d'enfants qui jouaient dans l'Agora, pas d'hommes à la taverne ni d'artisans derrière leurs étals. Nous ne trouvâmes que le silence angoissant du calme avant la tempête. Les habitants restaient chez eux, se préparant à partir, réunissant le maximum d'effets transportables à mains nues. Ils ne savaient pas quand ils reviendraient ni même s'ils reviendraient un jour.

Soudain, des coups de masse portés sur des enclumes et sur du fer encore rougeoyant résonnèrent dans la grotte tandis qu'une chaleur inhabituelle se répandait. Les foyers tournaient à plein régime pour faire fondre le métal, une épaisse fumée noire devait s'échapper des cheminées naturelles de *Ben Hope*. Nous avançons silencieusement sur la place, le bruit de nos pas couverts par celui de la forge, lorsque j'aperçus Grigore et Darius juchés sur le piédestal surplombant la Cathédrale. Assis, les jambes se balançant dans le vide, ils semblaient au cœur d'une discussion mouvementée.

— Rejoignez les autres, je vais leur parler, informai-je Leith et Georgia.

Leith me prit la main avant que je n'amorce un geste pour m'éloigner, et la porta à ses lèvres.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

Je secouai la tête.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Il me laissa partir à regret et disparut dans la trouée qui menait à nos appartements.

— Hé ! lançai-je en arrivant au pied de l'immense soubassement en pierre.

Vu les regards glacials que Grigore et Darius se jetaient et l'hostilité qu'ils se manifestaient, je n'étais pas sûre que ce soit le moment idéal, mais je m'imposai quand même. Je gravis la cinquantaine de marches qui nous séparaient, et je leur fis signe de se pousser afin que je puisse m'asseoir entre eux.

— Que se passe-t-il, petite ? amorça Darius, pince-sans-rire. La compagnie des loups commencerait-elle à te fatiguer ?

— Où est Pitt ?

Darius fit mine d'être surpris.

— Tu as eu la bonté d'âme de lui donner ton sang pour qu'il se remette, mais as-tu aussi noué avec lui une amitié particulière pour t'en inquiéter à ce point ? persifla-t-il en coulant un œil de travers à Grigore.

Et là, je compris la teneur de leur conversation. Grigore lui avait dit pour nous, et ça ne lui plaisait pas. Pourquoi ? Je ne voulais même pas le savoir. Je fronçai les sourcils et le fixai dans le blanc des yeux.

— Avec tout le respect que je te dois, Darius Legrand,

je ne répondrai pas à cette question parce que ça ne te regarde pas. Où est-il ?

— Dans nos quartiers, finit par dire Grigore entre ses dents.

Il était furieux, mais ce n'était pas contre moi, je l'avais bien compris.

— La situation se complique.

Darius afficha un rictus moqueur.

— Eh ben, moi qui pensais que nous étions seulement en train de jouer les funambules au-dessus de l'enfer... Que viens-tu nous annoncer, Hannah ? Belzebuth nous ouvre déjà les bras ?

Je n'avais pas franchement envie de rire.

— Tarja est ici, leur signifiai-je sans prendre de gants.

Grigore blêmit instantanément tandis qu'une ligne profonde barrait le front de Darius. Aucun d'eux n'avait oublié ce prénom. Grigore, parce que son « frère » avait été anéanti, et Darius parce qu'il avait créé Minah. Je me souvenais trop bien de la haine l'envahissant lorsque celle-ci était morte et qu'il avait appris que ma colocataire était responsable.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Grigore en donnant l'impression qu'un millier d'épingles était enfoncé dans sa gorge.

Alors, je commençai à leur raconter la raison de la présence de Tarja, mais je n'eus, hélas, pas le temps de terminer. Comme dans un mauvais film d'action où le

dénouement serait bien trop prévisible, nous vîmes Tarja venir de l'est et se diriger vers les forges en compagnie du vieux Lupus et de Murdoch, tandis qu'à l'ouest, Pitt sortait d'une galerie. Dans moins de vingt mètres, Pitt tomberait nez à nez avec elle, et il n'en ferait qu'une bouchée. Nous étions ici dans l'ancre des loups, si un Ange Noir s'avisait à poser la main sur l'un d'entre eux, c'était la mort assurée. Mes deux amis l'avaient parfaitement compris. Grigore réagit au quart de tour et se laissa littéralement glisser dix mètres plus bas, immédiatement suivi par Darius. Ils traversèrent la Cathédrale si vite que je les vis à peine bouger. Darius se planta devant Pitt, et Grigore, derrière. Plus vif que l'éclair, ce dernier lui coinça les bras dans le dos et se colla contre lui. Totalement pris au dépourvu, Pitt n'amorça pas un seul mouvement pour se défendre.

— Qu'est-ce que foutez ? Grigore, ça suffit ! Lâche-moi !

Il mit un coup d'épaule, mais Grigore le tenait bien trop fermement.

— Regarde-moi ! Regarde-moi ! exigea Darius.

Pitt obtempéra, totalement désorienté.

— Quoi qu'il arrive et peu importe qui tu vois, ne fais pas un geste.

Puis il remarqua Tarja. Et son corps se banda instantanément. Son visage se décomposa et, d'où j'étais, j'aurais juré que la mort elle-même se dessinait dans son

regard.

Tarja ne se doutait pas une seule seconde que Pitt en avait après elle. Elle n'avait jamais rien su du lien qui unissait Pitt et Minah. Elle avançait paisiblement aux côtés de Murdoch, loin d'imaginer que dans la sécurité des Entrailles se tenait son pire ennemi.

Grigore ne perdit pas une seconde, il marcha à reculons, entraînant Pitt avec lui avant de disparaître dans les galeries menant à l'extérieur. Un rugissement terrible y retentit, comme un cri d'agonie pure, prémices de la plus terrible des vengeances. Mon sang se glaça, et tandis que Darius les rejoignait, je descendis du piédestal et accourus vers Murdoch. Le vieux Lupus et Tarja s'étaient immobilisés de stupéfaction au milieu de l'Agora.

— Que se passe-t-il ? demanda Murdoch, les sourcils froncés et le regard rivé à l'endroit où avaient disparu mes amis.

Je fis mine de ne pas l'entendre.

— Tu dois partir, Tarja. Il en a après toi.

En dépit de ma colère contre elle, je ne souhaitais pas qu'elle meure.

Elle plissa le front, déconcertée.

— Moi ? Mais pour... pourquoi ?

— Qu'est-ce que ça signifie, *faol-ur* ? gronda Murdoch.

Je ne voulais pas m'expliquer devant lui. En aucun cas.

— Tarja, allons parler.

Sans comprendre, la jeune Crinos battit plusieurs fois les cils et m’observa de ses grands yeux noirs. Puis elle se tourna vers Murdoch qui s’impatiait, s’excusa et accepta de me suivre.

— *Faol-ur!* Dites à vos amis que je ne tolérerai pas qu’ils s’en prennent à l’un des nôtres. Qu’ils nous offrent leur aide ne justifie pas que cet endroit fasse l’objet de règlements de compte. Je veux qu’il soit calmé quand il reviendra, ou nous le jetterons derrière les barreaux, est-ce clair ?

Je hochai la tête sans mot dire et attrapai Tarja par le bras. Je la guidai en direction de nos appartements, et m’arrêtai à une dizaine de mètres avant d’y pénétrer.

— Minah était l’âme sœur de Pitt. Le vampire que vous avez entendu hurler.

Elle percuta en quelques secondes et, horrifiée, elle porta les mains à ses lèvres.

Elle me sembla si frêle, si fragile ainsi. Comment une si petite chose pouvait-elle devenir un monstre sanguinaire capable de tuer un vampire à mains nues ?

— Je... je ne savais pas, bégaya-t-elle.

— Ta présence le rendra fou. Pars. Je demanderai aux garçons de la Meute de t’accompagner, mais va-t’en au plus vite, Tarja. Grigore et Darius ne sauront pas retenir Pitt bien longtemps.

Elle me regardait comme si elle ne comprenait pas ce

que je disais, et baissa les yeux.

— Je ne peux pas...

— Pourquoi ?

— Si je pars, il ne restera pas.

— Le forgeron ?

Elle acquiesça.

— Pourquoi ?

— C'est un original. Une tête de mule. Il a décrété que je devais lui servir de guide.

Je fronçai les sourcils.

— Je croyais que c'était toi qui avais pris l'initiative de venir.

— Oui, bien entendu. Mais il a accepté à condition que je sois sa... sa...

Je plissai les yeux, intriguée.

— Oui ?

Elle claqua la langue d'agacement, et fit un geste évasif de la main.

— Ne cherche pas à comprendre, il lui a toujours manqué une case. Mais sois certaine qu'il ne restera pas si je pars.

J'expirai profondément. On n'avait vraiment pas besoin de ça.

— Tarja, ce qui est sur le point de se passer ici ne sera pas une partie de plaisir. Crois-moi, tu as tout intérêt à t'en aller, indépendamment de Pitt.

Elle releva fièrement la tête et me regarda intensément

sans cligner une seule fois des paupières.

— Prends-moi pour quelqu'un de stupide si tu veux, mais je dois expier ma faute. Je n'ai pas seulement fait une erreur de jugement en ne révélant pas à la Meute ce que j'étais, j'ai assassiné une femme. C'était peut-être un Ange Noir, mais une femme quand même. Je lui ai planté mes griffes dans le cœur et arraché la tête. Je n'en ai aucun souvenir, mais c'est ce que j'ai fait, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Je saurais tuer sans l'ombre d'une hésitation l'une de ces créatures qui menacent les Entrailles, mais jamais je ne pourrais vivre avec la mort d'un innocent sur la conscience. C'est ce qu'était Minah. Innocente. Sa seule faute a été de découvrir ce que je tentais de cacher depuis des mois. J'ai eu plus d'un an et demi pour réfléchir et me remettre en question. Je ne partirai pas Hannah, dussé-je affronter un Ange Noir mâle à mains nues.

— Tarja...

Ses pupilles étaient si dilatées qu'elles se confondaient avec le brun profond de ses yeux. Ces deux grandes billes sombres étaient fixées sur moi et ne semblaient pas refléter la moindre hésitation.

— Je regrette profondément ce que j'ai fait, Hannah. Et si je dois sacrifier ma vie pour ça, je le ferai.

Je hochai la tête, résignée.

— Très bien. Ces deux prochains jours, ne circule jamais seule. Fais-toi accompagner de la Meute, de

Murdoch si possible. Pitt ne sera jamais loin.

Elle acquiesça et sourit timidement.

— Accepteras-tu de me raconter tout ce qui s'est passé ces deux dernières années ?

Je soupirai longuement.

— Tellement de choses, Tarja...

— En tout cas, tu fais un magnifique Lupus.

Je souris à mon tour, et désignai le couloir du plat de la main.

— Allez. Viens.

Nous nous enfoncions un peu plus dans la galerie lorsque je fus brusquement projetée en avant par un coup spectaculaire dans le dos. J'essayai de me rattraper sur plusieurs pas, perdis l'équilibre et tombai violemment sur les genoux, désorientée. Derrière moi, Tarja poussa un cri de stupeur suivi de gémissements étouffés. Je me ressaisis et me retournai d'un coup sec. Une main appuyée sur la bouche de Tarja, Pitt venait de la plaquer contre la paroi. Les canines saillantes, il lui tira brutalement les cheveux en arrière et approcha ses lèvres de son oreille.

— Lorsque tout ceci sera terminé, chuchota-t-il avec des inflexions menaçantes dans la voix, je te retrouverai, t'écartèlerai et t'égorgerai.

— Pitt ! m'écriai-je.

Il m'ignora, regarda Tarja droit dans les yeux, se lécha les crocs comme par envie et répéta :

— Je te retrouverai, t'écartèlerai et t'égorgerai.

Quand il la lâcha subitement pour disparaître, Tarja tremblait de tous ses membres. Elle resta immobile un instant, puis se laissa glisser contre la paroi. Des larmes coulaient sur les joues alors qu'elle avait les yeux grands ouverts et fixait un point devant elle.

— Tarja..., murmurai-je en m'approchant doucement.

— « Je te retrouverai, t'écartèlerai et t'égorgerai. », cita-t-elle avec une voix méconnaissable.

— Viens, dis-je en lui tendant les bras pour la réconforter. Viens...

Elle s'y réfugia et pleura tout son souï.

Les forgerons lupi travaillèrent sans relâche toute la journée et en début de soirée, une belle quantité d'armes s'entassaient dans l'atelier. Mais il n'y avait pas encore le compte espéré par Murdoch. Il leur faudrait un jour supplémentaire pour y parvenir. Les fours avaient tellement tourné, que l'intérieur des Entrailles dégageait des relents de charbon carbonisé et de métal surchauffé. Tout ça additionné aux odeurs de cire et de graisse déjà présentes, l'atmosphère devenait irrespirable. Et dehors, lorsque nous nous y rendîmes avec Leith pour prendre un peu d'air pur, la pluie et le froid conjugués finirent d'annihiler mes dernières forces. Abrisée dans un renfoncement de la roche, je me laissai aller contre sa poitrine et soupirai. Dans moins de quarante-huit heures, nous mettrions les pieds en Enfer pour peut-être ne plus

jamais en ressortir. Chaque minute qui passait, le poids de cette probabilité pesait plus lourd qu'un sac de plomb dans mon estomac. Combattre et gagner. Nous n'avions aucune autre solution, et même si Murdoch pensait qu'un champ de bataille n'était pas la place d'une femme, j'y serais aussi. Je braverais le danger avec courage et détermination et tâcherais d'ignorer la peur qui me nouait les intestins. Et demain, pendant que la communauté serait évacuée vers le nord, je me préparerais à affronter le destin.

— Rentrons, souffla Leith à mon oreille.

Sous les premières lueurs du jour, le vent emportait avec lui les voix des habitants des Entrailles, tous rassemblés devant la faille est. Ils étaient sur le point de partir. Les bras et le dos chargés de sacs de toile, les quelques hommes qui ne participeraient pas au combat discutaient des dispositions à prendre tandis que les femmes pressaient contre elles les enfants effrayés. Murdoch et son bras droit venus saluer les membres de la communauté donnaient leurs dernières recommandations. Mon cœur se serra. Quitter les Entrailles de cette manière était une déchirure pour chacun d'entre eux. Il s'agissait

de leur maison, leur toit, leur havre de paix, et certains n'avaient même jamais mis un pied hors de ces murs de toute leur vie. Peut-être ne serait-ce que pour quelques jours ? Peut-être pas. Mais cela ne changeait rien au fait qu'ils devaient fuir. Sans que je m'en sois rendu compte, tous mes muscles s'étaient raidis. J'étais si triste pour ces gens. Ils ne méritaient pas de vivre ça. Encore une fois, je ne pus m'empêcher de me sentir coupable, alors que celle qui aurait dû en porter toute la responsabilité se tenait à quelques dizaines de mètres devant moi, escortée par plusieurs gardes galbros qui ne la quittaient pas du regard.

Je refusai de perdre mon temps à observer Shona. Je tournai la tête et me concentrai sur Bonnie. Le visage empreint d'une profonde tristesse, elle assistait, impuissante, à l'évacuation des siens. Sans doute n'avait-elle jamais cru vivre ça un jour ni imaginé voir la Communauté du Sutherland, qui avait terrorisé tant de familles et de gens innocents, prendre la fuite ainsi. D'aucuns auraient pu se dire que c'était un juste retour des choses, mais ça ne l'était pas. La communauté n'avait plus rien en commun avec la répression garolle qui avait sévi pendant des années. Elle ne méritait pas d'être persécutée à son tour. Tous ces hommes, ces femmes, ces enfants, même avec leurs idées archaïques et leur manque de considération pour ceux qui étaient différents, n'aspiraient qu'à une vie tranquille, façonnée dans les

règles qu'ils se plaisaient à suivre. Oui, la Communauté du Sutherland n'était pas le fléau que j'avais imaginé.

Une agitation soudaine me sortit de mes réflexions. Mon regard se porta sur les habitants. Les femmes et les enfants se serraient les uns contre les autres tandis que les hommes formaient comme un cercle protecteur autour d'eux. Au début, je ne parvins pas à comprendre ce qui pouvait bien les affoler, jusqu'à ce qu'un jeune Galbro pointe du doigt la ligne d'horizon à l'ouest. Glacée d'effroi, je vis se dessiner une bande de silhouettes noires et mouvantes. Elles étaient encore loin, mais seraient rapidement aux portes des Entrailles. Presque aussitôt, le son de la corne de brume retentit et ce fut la panique. Les gens couraient dans tous les sens, criaient, les enfants pleuraient. Acculée contre un monticule rocheux, déroutée, je regardai alentour et vis Leith qui se précipitait vers moi.

— Les *Strigoii* ! Ces chiens n'ont pas tenu parole !

— Par l'Esprit...

Plusieurs guerriers hispos et crinos canalisèrent la foule en quelques secondes de manière à replier tout le monde vers l'intérieur. Les enfants d'abord, les femmes ensuite, mais les gens se bousculaient pour atteindre la faille, le boyau était trop étroit.

— Dégagez l'entrée ! hurla la voix de Murdoch.

Trois Crinos poussèrent un rugissement effrayant, ils se transformèrent presque immédiatement et, stimulés par

l'ordre que leur chef leur avait donné, ils agrippèrent les rochers, protégeant l'ouverture des regards indiscrets, et les déplacèrent comme s'il s'était agi de morceaux de bois. Les habitants s'engouffrèrent aussitôt à l'intérieur tandis que d'autres contournaient la colline pour rejoindre l'accès ouest. Simultanément, le son métallique d'armes jetées à même le sol retentit. Une montagne d'armes lupo déposées par plusieurs guerriers.

— Il n'y en aura jamais assez ! brailla Rory en voyant que le monticule descendait à vue d'œil au fur et à mesure que les combattants se servaient.

Puis soudain, une ombre furtive passa devant nous, comme un nuage de fumée noire. Elle apparaissait et disparaissait sans commettre le moindre dégât, mais semant volontairement la panique autour d'elle.

— Viens ! m'intima brusquement Leith en me prenant par les épaules.

Mais sans savoir pourquoi, je résistai.

— Hannah ! cria Grigore en volant au-dessus de ma tête. Fais ce qu'il te dit, retourne à l'intérieur ! Maintenant !

Hélas, moins de cinq secondes plus tard, une immense nuée sombre nous encercla, tournant sur elle-même à toute vitesse pour empêcher les derniers habitants de se réfugier dans les Entrailles. Le cœur tambourinant plus fort que jamais, je m'immobilisai, les bras vigoureux de Leith fermement verrouillés autour de moi.

— Il arrive..., murmurai-je en percevant l'aura de puissance de Traian. Il est là...

Le barrage *strigoï* s'ouvrit, et le Vampire Suprême se matérialisa.

Chapitre 25

— Qu'avons-nous là ? Vous nous faites faux bond ? Ce n'est guère digne d'un chef de votre rang, lâcha Traian d'un air attristé. Me serais-je trompé sur votre compte, *Mor-fear-faol* ?

Murdoch imposa son immense carrure en se redressant, et fixa le *Strigoï* avec mépris.

— Vous aurez votre guerre, Traian, mais aucun innocent n'y participera.

Le Grand *Strigoï* soupira profondément.

— Personne n'est jamais vraiment innocent, cher ami. Même l'être le plus pur finit par être perverti un jour.

— Ils s'en vont, insista Murdoch d'un ton sans réplique.

Traian leva les yeux au ciel et pinça les lèvres.

— J'ai bien peur de ne pouvoir accéder à votre requête. Vous devez me dédommager de trois mille ans, mon ami, et...

Il sourit et désigna l'Élite du plat de la main.

— ... je doute que la poignée de guerriers dont vous disposez soit suffisante. Quelques âmes de plus ne

devraient pas faire la différence. Si vous y tenez vraiment, nous épargnerons les femmes et les enfants. Ils sont si touchants à trembler ainsi de peur.

Le Loup Suprême laissa échapper un grondement sourd. Nullement affolé, Traian haussa nonchalamment les épaules.

— Dois-je considérer que nous sommes en désaccord, *Mor-fear-faol* ?

Murdoch plissa les paupières en portant la main à sa claymore.

— C'est exactement ça.

Droit comme un i, les paumes collées l'une contre l'autre au niveau de sa poitrine, le Grand *Strigoï* se composa une mine désœuvrée.

— Quel dommage. Pour l'exemple, nous allons devoir tuer tout le monde.

La tension monta irrémédiablement d'un cran. Je jetai un œil rapide autour de moi pour évaluer la situation. La centaine de vampires nous encerclaient de toutes parts et, dans leur piège, se tenaient la moitié de la horde garolle, Murdoch, Rory, Bonnie, Jeremiah, Christy, Leith, Shona et ses trois gardes galbros, ainsi qu'une bonne trentaine d'habitants. Tout en haut, sur la montagne, les quatre Anges Noirs attendaient le moindre mouvement pour intervenir, tandis que plus à gauche, camouflés derrière les rochers, une dizaine d'archers hispos étaient prêts à tirer.

Discrètement, Leith se colla à mon dos.

— Ne bouge pas, chuchota-t-il à mon oreille.

Il s'agenouilla derrière moi et souleva mes jupes. Je sentis alors la lame froide d'une arme contre mon mollet. Leith venait de cacher un *skean-dhu* dans ma bottine, entre le cuir et la fourrure. Tandis qu'il se replaçait à mes côtés, je baissai la tête et, rassurée, je vis qu'il en portait un aussi. Puis soudain, Traian leva un bras au ciel, poing serré.

— Est-ce ton dernier mot, Hispo ? lança-t-il à Murdoch d'une voix désormais dénuée de tout amusement. C'est ton ultime chance de sauver cette communauté.

Quelle que soit la décision du Loup Suprême, Traian finirait par tuer chacun d'entre nous sans l'ombre d'un regret. Murdoch le savait, c'est pourquoi il souleva son épée, et affronta le regard de son ennemi avec fierté, détermination, prêt à se défendre et à perdre la vie pour sauver son peuple. Tendus à l'extrême et suspendus à ses lèvres, nous attendions tous avec crainte et fébrilité qu'il affirme son choix. Jamais mon cœur n'avait cogné aussi fort.

— Ma guerre est ta guerre, vampire. Bats-toi !

Il n'en fallut pas plus au *Strigoï* pour éveiller totalement sa soif de sang. Une lueur carnassière passa dans ses yeux noirs bordés de longs cils. Calmement, il ouvrit les doigts qu'il tenait fermés au-dessus de sa tête,

et donna le signal à ses hommes. Traian et Murdoch ne bougèrent pas d'un poil lorsque les *Strigoii* commencèrent à se mouvoir. Ils se bravèrent du regard d'interminables secondes. Puis, lentement, sans se quitter des yeux, les deux chefs s'éloignèrent du cœur de la bataille pour s'isoler et s'affronter seul à seul. Face à face.

Leur duel fut le réel point de départ des hostilités. Les *Strigoii* entreprirent d'attaquer vraiment. Je tremblai de tous mes membres quand une première grêle de flèches tomba. Les traits filèrent si vite que je les vis à peine passer. Les *Strigoii* qui en avaient réchappé s'immobilisèrent et regardèrent, médusés, leurs semblables s'écrouler comme de vulgaires poupées de chiffon. Il ne leur fallut qu'un instant pour réagir et éviter la deuxième salve. En se dématérialisant, ils fondirent sur les guerriers qu'ils encerclaient. Les bruits de succions et d'os écrasés qui s'ensuivirent me tétanisèrent, et je me retrouvai à ne plus pouvoir faire le moindre geste. Pétrifiée contre la roche froide et humide, j'assistais, horrifiée et impuissante, au pire carnage qu'il m'ait été donné de voir. Des membres étaient arrachés, les viscères gisaient au sol, et l'herbe jaunie prenait la couleur sombre du sang que la terre ne parvenait déjà plus à boire. Éperdus, les habitants les plus faibles couraient pour s'enfuir tandis que les plus valeureux prenaient les armes pour se défendre. Les vampires disparaissaient et ne

réapparaissant que pour enfoncer une dague, une épée, ou un trait récolté sur un cadavre, en plein dans le cœur de leur adversaire ou de leur victime. De leur victime, souvent.

Les *Strigoii* étaient impitoyables. Vicieux. Sans scrupules. Ils mutilaient la chair avec une délectation écœurante, laissant les civils à terre, sans bras ni jambes, débités comme de vulgaires morceaux de viande. Je ne comptais même plus le nombre d'hommes et de femmes que je voyais briller d'une lueur macabre. Incapable de réfréner la nausée qui me submergeait aussi violemment qu'une lame de fond, je me penchai en avant et vomis. Lorsque j'eus vidé tout le contenu de mon estomac, agenouillée, je relevai la tête, des larmes plein les yeux.

Soudain, j'aperçus Christy en train d'accourir vers moi. De son corps frêle et agile, elle parvenait à se faufiler entre les uns et les autres sans se faire toucher.

— Que faites-vous là ! Allez-vous-en ! hurlai-je quand elle arriva devant moi.

— C'est toi qui viens avec moi, jeune fille !

Elle essaya de me tirer par le bras, mais je m'y opposai.

— Je sais me battre, pas vous ! Partez !

— Jamais de la vie ! Tu vas m'écouter immédiatement. Viens !

Je fronçai les sourcils, elle n'avait pas choisi le meilleur moment pour faire une crise d'autorité. Un

guerrier crinos fonçait droit sur nous. Mû par je ne sais quelle idée fixe, c'était nous qu'il prenait pour cible. Il leva sa grande patte, prêt à nous taillader le visage. Christy l'évita en se projetant à terre alors qu'une dague se plantait dans l'épaule du Crinos. Il s'immobilisa un instant, rugit et se retourna pour se focaliser sur le responsable. Un *Strigoï* armé jusqu'aux dents. Je ne perdis pas de temps à suivre leur combat, je me précipitai vers Christy qui, dans sa chute, s'était méchamment cogné la tempe contre une pierre. Elle avait perdu connaissance. Je la tirai prudemment par les bras pour la mettre en sécurité dans un creux formé par deux rochers. Lorsque je me retournai, Leith était pris de front par un jeune vampire aux longs cheveux blonds. Muni d'une épée garolle, il bondissait et donnait des coups vigoureux que Leith parvenait chaque fois à éviter. Le *Strigoï* se dématérialisa et réapparut aussitôt à côté lui. Leith le contra de son avant-bras et fut sérieusement touché. J'eus à peine le temps de faire un geste pour l'aider, un vampire arriva par-derrière et passa un bras autour de mon cou. Je n'attendis pas qu'il serre pour réagir. Je me munis de griffes, levai les coudes pour l'atteindre et lui lacérai profondément le dos. Le *Strigoï* hurla. Déchaîné, il m'attrapa par les cheveux et me retourna violemment pour me mordre. Déséquilibrée, je me pris dans le tissu de ma robe, et tombai à genoux devant lui. Avec un sourire vicieux, il brandit une dague, prêt à me

poignarder. Bel et bien déterminée à rester en vie, je lui envoyai un puissant coup de poing dans les testicules et constatai, satisfaite, que cette partie-là de leur anatomie était aussi sensible que chez n'importe quel mammifère terrestre. Le vampire se plia en deux, et avant que j'amorce un geste pour me redresser, une lame lui trancha la nuque. On me tendit une main pour m'aider à me relever, je la pris et levai les yeux sur Darius. L'Ange Noir couvert de sang sourit, et s'élança de nouveau dans la bataille.

Horriée, je pris davantage conscience du combat qui faisait rage devant moi. Tous les membres de la Meute étaient là. Anneas, Dan, Étienne, John et Georgia, mais aussi Tarja. Les trois premiers se battaient courageusement, évitant en même temps la rage des Crinos qui ne faisaient plus la différence entre garous et vampires, tandis que les trois autres essayaient tant bien que mal d'éloigner les blessés agonisants pouvant encore être sauvés. Tarja faisait preuve d'un self-control incroyable. Le sang coulait à flots, mais elle parvenait à maîtriser l'animal qui grondait en elle, alors même qu'il devait lui ordonner de se transformer et de laisser exploser sa bestialité. Quant à Darius, Pitt, Grigore et Gwen, ils ne se contentaient pas de se battre. Savoir voler était un atout majeur, c'est pourquoi ils se servaient de ce don exceptionnel pour évacuer ceux qui en avaient le plus besoin. Entre deux voyages, ils se posaient à terre et

fendaient l'air de leurs serres pour trancher des têtes, crever des cœurs, quand ils ne brisaient pas des os. Leur puissance était extraordinaire. Jeremiah et Bonnie avaient également pris les armes. Le père de Leith était d'une agilité insoupçonnée. Il maniait l'épée aussi bien que n'importe quel guerrier, usant d'une stratégie d'une efficacité redoutable pour tromper l'ennemi et le surprendre avant de porter le coup fatal. Bonnie avait une technique bien plus primitive, mais tout aussi infaillible. Elle demeurait immobile, scrutant avec attention la moindre occasion qui s'offrait à elle pour sauter sur le dos d'un vampire et lui rompre les vertèbres cervicales. Là, dans la déroute – tout allait si vite –, elle s'emparait de la première arme qui lui passait sous la main, une épée, une dague, n'importe quoi, pour achever son adversaire. Et en retrait, plus à l'ouest, Murdoch et Traian se faisaient toujours face. Et aussi étrange que cela puisse paraître, le Grand *Strigoï* affrontait le chef des loups à l'épée. L'un, maigre, habillé tout de noir, les cheveux lui retombant jusqu'à la taille, s'apparentait à un ange déchu. Le deuxième, en kilt, le torse nu et les muscles puissamment développés, donnait l'impression de pouvoir abattre des montagnes à mains nues. Le fer croisait le fer, les lames s'entrechoquaient, tintaient, faisaient des étincelles, mais peu de coups étaient portés, aucun des deux ne parvenant à atteindre sa cible. Leur force n'avait pourtant d'égale que leur volonté farouche

de soumettre l'autre, de le faire s'agenouiller et de l'humilier. Oui. Il me sembla que l'abaissement de leur adversaire était plus important que sa mort elle-même. L'aura de puissance qui émanait d'eux paraissait former un écran magnétique que personne ici n'aurait pris le risque de franchir.

— Hannah ! s'écria Leith en me rejoignant. Tout va bien ?

Je hochai la tête, incertaine. Tout ce sang, toute cette violence. M'en remettrais-je jamais ?

— Dannnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnn ! hurla Georgia, si fort qu'elle couvrit le bruit de la bataille.

Leith et moi nous retournâmes d'un coup sec et, horrifiés, nous vîmes Dan s'effondrer à terre. Un *Strigoï* lui avait enfoncé une épée en pleine poitrine avant de la retirer, un sourire satisfait aux lèvres. Je restai un instant immobile, refusant de croire qu'il venait d'être tué. Agenouillée devant lui, Georgia pleurait toutes les larmes de son corps, les mains et les avant-bras colorés de rouge tandis qu'elle essayait de presser la blessure pour que le sang cesse de s'écouler, mais Dan s'était éteint, et avec lui, la lumière qui l'enveloppait. La fureur qui s'empara de moi fut telle que je devins plus incontrôlable qu'un Crinos sous sa forme animale. D'un coup d'œil, j'examinai le terrain et me propulsai sur une claymore fichée dans le cœur d'un vampire. Ignorant les appels de Leith qui me suppliait de revenir alors qu'il était déjà en

proie à un autre affrontement, je me saisis de l'arme, lourde et imposante, la brandis et fonçai aveuglément dans le tas.

Le premier *Strigoï* à qui je tranchai la tête venait de se matérialiser devant un citoyen galbro et s'apprêtait à le poignarder. Le deuxième, je lui coupai d'abord la main avec laquelle il enserrait la gorge d'une femme. Quand il se retourna, je séparai son corps en deux parties distinctes. Le troisième fut celui qui venait tout juste de briser la nuque de Shona d'une simple torsion. Tour à tour, plus sournoise qu'un chat sauvage, j'abattais mon arme comme un robot sur les ennemis qui avaient le malheur de me tourner le dos.

Avec puissance, rage et acharnement, garous et vampires s'affrontaient au milieu d'un vent glacial, entourés de cris de douleur, de hurlements et de gargouillis sinistres. Nous nous battions comme des lions, mais nous tombions en masse. La communauté fléchissait alors que les *Strigoï* se montraient toujours plus redoutables. La mort nous tendait les bras aussi tendrement qu'une mère à son nouveau-né. Puis, sans que je puisse l'expliquer, la situation parut se retourner à notre avantage. Les garous redoublèrent d'effort, et leur force parut soudain se décupler. Ils défendaient leur vie avec un courage exceptionnel, une détermination si grande qu'elle en devenait inébranlable, et que l'ennemi se mit à faiblir à vue d'œil. Les Crinos, les Hispos et

même les Galbros étaient plus déchaînés qu'une tempête. Rien n'aurait pu les arrêter. Grâce au métal lupo, plus efficace qu'un poison concentré, les vampires s'effondraient sous les coups d'épées, de griffes et de poignards. Les têtes tombaient plus vite que la pluie en train de s'abattre sur la lande. Prise, moi aussi, d'un étonnant regain d'énergie, je levai instinctivement les yeux en direction de la montagne avant de me fondre une nouvelle fois dans la bataille. Sur le plus haut promontoire rocheux, Christy se tenait debout à côté de Gwen, sa longue robe et ses cheveux bruns flottant au vent. Le visage offert à la pluie, les mains tendues vers le ciel, elle demeurait plus immobile qu'une statue, mais il me sembla voir ses lèvres bouger. Elle en appelait à la magie. C'était elle qui nous rendait plus forts.

Déstabilisés, les derniers *Strigoii* perdaient peu à peu de leur assurance. Puis soudain, le corps inanimé de Murdoch apparut de derrière un amoncellement de roche. Il flottait dans les airs, bras et jambes ballants. Comme sous le coup d'un sortilège puissant, tous les combattants se mirent en veille, garous comme vampires, suivant avec stupéfaction l'ascension extraordinaire du chef des loups. Je me ressaisis et cherchai Traian des yeux. Il n'était nulle part, et, alors que j'en étais à imaginer tout et n'importe quoi, Murdoch s'écrasa sur le sol, au milieu de tous.

— *Uncaïl!* hurla Bonnie en accourant pour

s'agenouiller devant lui.

La poitrine ensanglantée de Murdoch n'augurait rien de bon. Il semblait avoir reçu un coup fatal. Bonnie le palpa, un flot de larmes roulant sur ses joues. Puis soudain, un rire caverneux retentit juste au-dessus de nous. Prise d'une nausée épouvantable et d'un mal de crâne qui faillit me mettre à genoux, je me retins à un rocher pour ne pas tomber. Presque aussitôt, je sentis l'odeur familière de putréfaction, de chou pourri et de goudron. Décontenancée, je levai la tête et cherchai des yeux la présence d'un Guerrier de l'ombre, mais n'en repérai aucun. Pour cause, nous étions en plein jour. Un très mauvais pressentiment me paralysa, et mon estomac se tordit une fois de plus. *Traian...*

Autour de moi, personne n'avait encore amorcé le moindre geste. Puis le Grand *Strigoï* se matérialisa dans les airs. La moitié inférieure de son corps était identique à celle des monstres que nous avons tués. Des jambes massives couvertes de poils sombres et graisseux, les genoux fléchis, des pieds disproportionnés pourvus de doubles ergots et de griffes impressionnantes, ainsi qu'un arrière-train surmonté d'une longue queue au bout de laquelle se balançaient trois pointes noires. Seule la partie supérieure de son corps avait gardé son apparence humaine, à l'exception des deux immenses ailes ébène accrochées à son dos nu, et des serres semblables à celles que possédaient les Anges Noirs. Le cœur au bord des

lèvres, je réalisai que la cinquième et dernière créature de l'ombre se tenait devant nous, et que cette fois, tout le monde était capable de la voir. Traian ne cessait de rire, ravi de sa petite surprise.

La réaction des miens fut viscérale. Les Crinos se ressaisirent – leur soif de sang toujours aussi grondante –, et cherchèrent à empoigner une proie, n'importe laquelle, tandis que les archers hispos faisaient déjà pleuvoir un jet de traits pour l'atteindre. Mais le vampire se dématérialisa si vite qu'il les évita tous. Il était devenu totalement invisible, même pour moi, mais nous pouvions néanmoins le suivre à la trace. Les guerriers étaient balayés comme des mouches sur son passage. Leurs corps étaient éjectés contre la roche, à plusieurs mètres, ou envoyés dans les airs. Sa force était redoutable et cette fois, personne ne pouvait rien faire pour l'arrêter. Par l'Esprit ! Il se dirigeait tout droit vers la faille ! Une puissante vague d'énergie négative me submergea en même temps qu'il s'approchait des Entrailles. J'étais écrasée sous le poids du désespoir, si brusquement, que je compris que ce n'était pas normal, et je n'étais manifestement pas la seule dans ce cas. Plus aucun vampire ou garou ne se trouvait en mesure de réagir, en proie à un désœuvrement total. Ce monstre s'apprêtait à tuer des centaines d'innocents sans que personne n'oppose la moindre résistance. Il avait assez joué. Maintenant, il voulait gagner.

Alors, je priai l'Esprit de toutes mes forces, je suppliai Dieu, l'enfer, ou n'importe quelle entité capable de changer la donne et de sauver la vie de tous ces gens. Et le miracle se produisit.

Il y eut un sifflement, comme un tir de flèche, mais le projectile était Traian lui-même. Je m'en rendis compte, lorsqu'un bruit mat retentit contre un rocher, et que le corps désarticulé du *Strigoï* nous apparut. À son exact opposé se tenait Gwen, jambes écartées et mains en avant. Éberluée, je la vis avancer d'un pas décidé vers le vampire, et se saisir d'une épée fichée dans le sol. À quelques mètres derrière elle, descendue de son promontoire, Christy marmonnait des mots inintelligibles, le regard fixé sur l'Ange Noir. Elle semblait être dans un état second, et sa transe conférait à Gwen un pouvoir incroyable. Sans perdre une seconde, alors que Traian se relevait déjà, je m'emparai de la dague cachée dans ma botte, et la lançai sur le chef *Strigoï*. Toujours alerte, il leva la main et laissa la lame s'enfoncer dans sa paume. Sans cri et sans même une grimace de douleur, il retira le *skean-dhu*, et le retourna contre Gwen. L'arme l'atteignit en pleine poitrine et elle s'effondra. Tout alla très vite ensuite, il fondit comme une ombre sur Christy qui n'était plus vraiment elle-même et continuait à marmonner dans son dialecte sans se rendre compte que Gwen ne pouvait plus bouger. Les bras en avant, Traian s'était paré de griffes et s'apprêtait à la

déchiqueter, puis, au dernier moment il s'arrêta, comme s'il prenait conscience de quelque chose d'important. Ces quelques secondes de flottement faillirent lui coûter la vie. Armé d'une épée, Jeremiah la lui planta dans le flanc. Le vampire rugit, mais ne tomba pas. Il se retourna d'un coup sec, les iris rouge sang et brillants d'une férocité inégalable. En l'espace d'une seconde, il termina sa transformation, se rendit invisible et, l'instant d'après, Jeremiah gisait à terre, le torse lacéré de profondes entailles. Le père de Leith trouva la force de rouler sur lui-même, il s'empara d'une flèche abandonnée, et allongé sur le dos, il donna aveuglément de violents coups devant lui, mais la créature paraissait s'être volatilisée et Jeremiah n'atteignit que le vide. À bout de forces et profondément blessé, il finit par s'effondrer.

Je jetai un œil en direction de Gwen, elle était toujours en vie. Darius était en train de l'évacuer par les airs. Puis la voix de Traian retentit, aussi forte que celle de dix personnes réunies.

— *Retragerea!*

Des volutes de fumée noire apparurent, disparurent et réapparurent successivement en différents endroits. Les *Strigoii* semblaient battre en retraite, Traian venait de sonner la fin des hostilités. Simultanément, les Crinos sortirent de l'engourdissement dans lequel Traian nous avait tous plongés, cherchant l'ennemi qu'ils ne trouvèrent pas. Sans Murdoch pour les soumettre, ils

étaient incontrôlables et sans discernement, ils s'en prirent à leurs semblables, rugissant, gesticulant en tous sens, essayant de mordre et de déchiqueter la chair à tout prix. Armés de claymores, les guerriers hispos formèrent un barrage autour d'eux, tâchant de les tenir en respect sans les blesser, mais ils ne parvinrent pas à tous les retenir. Un Crinos prit appui sur ses immenses pattes arrière, fléchit les jambes et bondit au-dessus d'eux. Les bras en avant, il fonça droit devant. Leith se trouvait sur sa trajectoire. Agenouillé près de son père, il n'avait aucune idée de ce qui se passait derrière lui. La bile remonta le long de mon œsophage et je m'élançai dans sa direction.

— Attention ! hurla John.

Leith se retourna au moment où le guerrier sautait au cou du jeune Lupus. Il plongea ses crocs acérés dans sa gorge, et ce ne fut plus que jets de sang et gargouillis. Leith s'empara de la claymore abandonnée à côté de son père, il la prit à deux mains et l'enfonça de toutes ses forces entre les épaules du combattant. La bête releva la nuque, rugit, chancela, et finit par tomber, emportant avec elle le corps flasque de John.

— *Tha sin gu leòr!* tonna alors une voix stridente.

Je levai brusquement la tête, et aperçus Bonnie qui se tenait debout, au milieu des cadavres déchiquetés et des membres épars. Le regard flamboyant et les traits défigurés par la douleur, la tristesse, la fatigue et la rage,

elle venait d'ordonner aux Crinos d'arrêter. La horde déchaînée s'était instantanément calmée. Pendant un temps, les guerriers demeurèrent immobiles, puis ils reprirent apparence humaine dans une totale hébétude. Mes yeux se posèrent sur la main droite de Bonnie. Elle portait les anneaux du Pouvoir Suprême.

Leith tomba à genoux devant John et lui soutint la tête tandis que celui-ci essayait d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais le sang qui s'en écoulait l'en empêcha.

— Chut, ne dis rien, ça va aller, tenta de l'apaiser Leith en sachant très bien que non, ça n'irait plus jamais pour lui.

La lueur phosphorescente qui l'enveloppait ne fit que me le confirmer.

Les paupières mi-closes, John les souleva lentement afin de regarder Leith une ultime fois. Ses yeux étaient vitreux et vides, les miens, noyés de larmes.

— Pardonne-moi..., parvint à prononcer John dans un murmure.

Et il rendit son dernier souffle.

Leith ne se souvenait pas de John, mais il était sérieusement ébranlé. Les doigts agrippés aux joues de celui qui n'avait jamais cessé d'être son ami, il serra les mâchoires et pleura.

Je posai le dos de ma main rouge de sang à mes lèvres pour les empêcher de trembler, et baissai les cils.

Pourquoi fallait-il que ça se termine ainsi ? Pourquoi ? Lorsque je regardai de nouveau autour de moi, tout n'était que désolation. La nature empourprée commençait tout juste à s'apaiser, progressivement lavée par les trombes d'eau qui tombaient depuis de longues minutes déjà. Mon attention se porta sur la lumière éclatante qui couronnait le corps de Murdoch. Entouré de sa nièce et de son bras droit, le vieil Hispo ne tarderait pas à rendre l'âme. Bonnie s'évertuait à presser la profonde blessure qui barrait la poitrine de son oncle, plus déterminée que jamais à ne pas le perdre, et hurlant pour qu'on lui amène des bandages propres. Je soulevai alors mes jupes et déchirai un long morceau de lin de ma camisole miraculeusement épargnée par le sang et la boue, puis je m'approchai doucement de Bonnie et le lui tendis.

Les yeux froids comme la glace, elle me le prit des mains et l'appliqua sur la plaie de Murdoch. Sans un mot, je m'agenouillai à côté d'elle.

— Il m'en faut encore ! hurla-t-elle.

Plusieurs Hispos se précipitèrent pour lui remettre des bandes de cotons arrachées çà et là. Je la voyais s'acharner à tenter de sauver la vie son oncle alors qu'il était déjà trop tard. Le cœur serré dans un étau, je glissai la main sur son avant-bras. Elle s'immobilisa et me regarda droit dans les yeux. J'y lus toute l'impuissance du monde. Elle essayait de braver la mort, mais la mort ne pouvait être vaincue.

— Il brille..., murmurai-je.

Elle fronça les sourcils sans comprendre.

— *Bàs-taibhsear...*, dit Murdoch d'une voix éteinte tout en posant les yeux sur moi.

— Il... il va mourir ? balbutia Bonnie.

Tristement, je hochai la tête.

Le Loup Suprême toussa si fort que son corps se convulsa et qu'un filet de sang coula de sa bouche.

— *Uncail!*

Il se calma, leva la main et la tendit vers sa nièce qui la serra doucement entre les siennes, les joues inondées de larmes. Puis il me regarda encore. Intensément.

— Ensemble... réunissez... les... deux... communautés.

Je ne pouvais affirmer que j'en serais capable, alors je me contentai de hocher la tête.

Soulagé, Murdoch ferma lentement les paupières.

La lumière avait cessé de briller.

Chapitre 26

Panser les blessures, rassembler les morts et brûler les corps. La communauté le fit dans les larmes, les cris et les lamentations. Les pertes étaient lourdes, soixante-quinze personnes avaient péri, dont seize guerriers. Presque un tiers de la population des Entrailles. Des hommes, des femmes, des enfants. Les *vampires* avaient tué sans distinction, pris la vie et bu le sang jusqu'à ne plus être capables d'en avaler une goutte.

Pourquoi ?

Cruauté. Bestialité. Sauvagerie.

Tout s'était passé si vite. Un courant d'air. Un grain de poussière dans la frise du temps. Les *Strigoii* avaient toutefois marqué éternellement nos esprits, notre mémoire et notre âme du sceau de l'horreur. Nous n'avions été que des jouets entre leurs mains, des proies faciles à ferrer, et sans l'intervention de Christy et des forgerons lupi, la communauté tout entière aurait disparu.

Toute cette boucherie... Je fermai les yeux et revis avec effroi la scène. Le sang. Les chairs arrachées. Les os brisés. Les hurlements. L'agonie... La bile n'avait pas quitté ma gorge depuis que tout était terminé. Je ne parvenais même pas à me réjouir de la mort de Shona

alors que je l'avais tant détestée. Contre toute attente, je crois que si j'avais pu lui venir en aide, je l'aurais fait sans l'ombre d'une hésitation. Je lui aurais donné la possibilité de se défendre, de les affronter noblement. Mais les *Strigoii* étaient des monstres. Que leur importait la dignité ? Prendre des vies était tout ce qui les intéressait.

Y avait-il eu assez d'armes garolles ? Oh oui, même très largement au bout du compte. Des épées, des dagues, des flèches... Les *Strigoii* avaient été pris par surprise, ils avaient goûté au fer loup, mais cette artillerie n'avait pas suffi à sauver tout le monde, et deux de mes amis étaient morts. Tous les moments que nous avons partagés remontèrent à la surface, et ma poitrine se fit douleur. Oppressée. Tirillée. J'avais mal.

Vingt vampires sur une centaine avaient survécu. C'était encore trop. Combien se terraient toujours dans les profondeurs de leur château ? Quand reviendraient-ils à la charge ? Nul ne le savait. Ni même s'ils le feraient.

À bout de forces, je me laissai tomber sur ma paille. Accoudée à mes cuisses, je serrai ma tête entre mes mains. Tout oublier. Dormir. Mais je redoutais de fermer les yeux. Toutes ces rafales d'images qui m'assaillaient. Je me redressai, parcourue d'un frisson. Le sang. J'en sentais encore les effluves comme si j'étais au cœur du massacre. Il me faudrait du temps. Beaucoup de temps pour me remettre de toutes ces atrocités.

J'aurais... j'aurais toujours peur.

— Hannah ?

Je levai les yeux pour croiser le regard tumultueux de Leith.

— Comment va ton père ? lui demandai-je d'une voix que je ne reconnus pas tant elle était voilée.

— Bien. Christy le soigne.

Il s'approcha et vint s'asseoir à côté de moi.

— Je suis désolé pour tes amis.

C'était également les tiens...

— Ils sont morts bravement.

Ils étaient trop jeunes.

— Je réalise combien ils comptaient pour toi, continua-t-il avec douceur tout en me prenant la main pour caresser ma paume de son pouce.

Pour toi aussi, Leith...

Mais à quoi bon lui dire tout ça ? Il le savait déjà. Il ne se souvenait pas d'eux, certes, mais il avait été ébranlé plus qu'il ne le montrait. John lui avait sauvé la vie.

— La Meute...

Il s'interrompit, comme s'il s'était surpris lui-même à employer ce terme que seuls les membres ou le Cercle avaient l'habitude d'utiliser.

— La Meute et M. McLachlan vont partir d'un moment à l'autre, reprit-il.

— D'accord, murmurai-je en baissant la tête.

— Ils vont rendre les corps de Dan et John à leur

famille.

Une douleur aiguë me traversa la poitrine et j'étouffai un sanglot.

— Je suis désolé..., répéta-t-il en me prenant dans ses bras pour me consoler.

J'aimais sa chaleur. Son odeur. Elles me rassuraient.

Je pleurai longuement, silencieusement. Et par mes larmes, je fis sortir toute ma rage, toute ma colère. Toute la violence qui me rongeaient. Et serrée contre son torse, je le laissai me caresser les cheveux avec tendresse. Il m'embrassa sur le front, plusieurs fois, et me repoussa doucement.

— Rejoignons-les avant qu'ils s'en aillent, veux-tu ? Jeremiah... Mon père a déplacé son 4x4 sur les abords de *Loch Hope*. Il les accompagnera jusqu'à Kinloch et profitera de la discrétion de la nuit.

J'avalai ma salive et acquiesçai. Leith se leva, et me tendit la main. Je refermai mes doigts dans les siens, et le suivis jusqu'à l'Agora où tout le monde était réuni. Anges Noirs et garous. Quand elle me vit, Georgia se réfugia dans mes bras pour pleurer, rendant la séparation encore plus difficile. Notre vie ne serait plus pareille après ça. La Meute ne serait plus jamais la même. Julia, Dan, John... C'était trop.

Étienne s'avança et me pressa contre lui à son tour sans desserrer les lèvres. Les mots étaient de toute façon inutiles. Il n'y avait rien à dire. Le chagrin n'avait besoin

d'aucune parole pour s'exprimer. Anneas m'enlaça aussi et tous tournèrent les talons, la mort dans l'âme. Leith et Bonnie les accompagnèrent jusqu'à la voiture, je m'en abstins. J'aurais été incapable de voir les corps de Dan et John enveloppés dans leur linceul sans craquer.

— Hannah ?

Je levai les yeux sur Tarja, les siens brillaient d'une profonde tristesse.

— Nous allons partir, nous aussi, dit-elle en désignant le vieux Lupus avec qui elle était venue.

Et instinctivement, elle jeta un regard inquiet à Pitt. Il s'était mis en retrait, nonchalamment adossé à la roche, les bras croisés sur son torse. Tout dans son attitude reflétait celle du prédateur. Il semblait attendre le départ de Tarja avec une impatience à peine dissimulée.

Mon estomac se comprima. Quand elle ne serait plus sous la protection des Entrailles, il serait libre d'attaquer et d'assouvir sa vengeance. Tarja le savait.

— Qui vous accompagne ? demandai-je sans avoir besoin de préciser le fond de ma pensée.

— Deux guerriers crinos. Je ne risque rien tant qu'ils seront là.

— Et ensuite, Tarja ? Quand tu te retrouveras seule. Qu'as-tu prévu de faire ?

Son regard se noua au mien avec une intensité extraordinaire.

— L'affronter.

Je fermai les paupières. Ça n'en finirait donc jamais ?

— *Oletko valmis?* lui cria le forgeron.

Elle soupira profondément.

— Oui, j'ai terminé, vieux bougon... *Voin!*

Elle posa un bras sur mon épaule et pencha la tête de côté.

— Tu ne m'as toujours pas raconté ce qui t'est arrivé ces deux dernières années. Acceptes-tu que nous restions en contact, cette fois ?

J'acquiesçai.

— D'accord...

Elle sourit.

— Peu importe les circonstances, je suis heureuse de t'avoir revue, Hannah.

— Merci d'être venue nous aider.

Les grands yeux noirs brillèrent un peu plus.

— De rien.

Et elle partit.

Puis je sentis qu'on m'observait.

Grigore se trouvait à l'opposé de Pitt, à côté de Gwen et Darius qui, serrés l'un contre l'autre, paraissaient savourer le fait d'être encore en vie. Gwen l'avait échappé belle. La lame de Traian avait manqué son cœur de peu.

Grigore fit quelques pas dans ma direction. Alors mon envie de pleurer fut insurmontable et, incapable de me retenir, je courus vers lui pour me jeter dans ses bras. Il

me serra si fort que j'aurais pu étouffer, mais pour rien au monde je ne lui aurais demandé de me lâcher. Je me laissai aller contre lui et respirai son odeur ferreuse d'Ange Noir à pleins poumons, comme si c'était la dernière fois. J'avais peur que ce le soit. J'avais peur de ce que cette étreinte signifiait.

— Tu pars, toi aussi ? l'interrogeai-je d'une voix tremblotante.

— Oui, gamine.

Comme mus d'une vie propre, mes doigts s'agrippèrent à son dos nu.

Il émit un petit rire étouffé.

— Fais attention, rouquine, si ton poilu nous voit, je ne finirai pas l'année !

Je m'écartai et renversai la tête en arrière pour croiser son regard argenté. L'eau semblait jouer dans ses yeux.

— Grigore, je...

Une grosse larme roula sur ma joue, il la ramassa, la goûta, et ferma un instant les paupières.

— Ne t'inquiète pas, microbe, on se reverra. Moins souvent, mais on se reverra.

Je reniflai et pleurai de plus belle.

— Si tu penses que ça suffira pour me consoler.

Grigore se concentra furtivement sur Pitt. Alors je compris.

— Tu vas le suivre ?

— Oui.

— St Andrews, c'est fini ?

Il sourit.

— Après plus de deux cents ans de bons et loyaux services, cette ville devra apprendre à se passer de moi. La Finlande ne doit pas être si mal, après tout. Et qui sait ? Je craquerai peut-être sur la fille du père Noël ?

Je secouai la tête.

— Tu me manqueras, Grigore. Terriblement.

Il glissa de nouveau ses bras autour de moi pour me serrer contre sa poitrine, le menton calé sur le sommet de mon crâne.

— Pas autant que tu me manqueras, gamine...

Puis il me repoussa doucement, s'inclina et posa très légèrement ses lèvres sur les miennes. Je fermai les paupières, et quand il s'écarta, je le retins pour lui rendre son baiser. Il caressa ma joue une ultime fois, me sourit avec les yeux, et me lâcha pour rejoindre Pitt. Ce dernier me fit un clin d'œil avant de partir, et leva la main derrière lui pour me saluer.

Le cœur lourd, je les suivis du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans les galeries. Même taille, même carrure, même origine... Ensemble, les deux frères vampiriques feraient un autre bout de chemin, et de tout mon cœur, j'espérais que Grigore parvienne à raisonner Pitt, que celui-ci finisse par trouver la paix. Mais j'en doutais, j'en doutais vraiment.

— Hannah, tout va bien ? me demanda Gwen en

s'approchant.

Je me tournai vers elle et acquiesçai.

— Oui. Vous vous en allez, vous aussi ?

Elle me fit signe que non.

— Nous partirons lorsque vous déciderez tous de quitter les Entrailles.

Quitter les Entrailles. Oh, oui. Je voulais rentrer chez moi.

À la maison.

Là où se trouvaient mon père, ma mère, Elaine.

Ma famille.

Les revoir. Les sentir. Les toucher. Les serrer dans mes bras. La mort avait tenté cent fois de m'arracher à eux, et cent fois, elle avait échoué. Mais combien de chances me restait-il encore ? Combien de temps avant de faire le grand saut ? Ma volonté était de vivre. Vivre vraiment, me laisser porter par l'amour des miens. Partager leur existence. Pleinement.

Leith pénétra dans les Entrailles avec son père. Je croisai son regard.

Ma décision était prise.

Je ne rentrerais pas à St Andrews. Je ne retournerais pas à la fac.

Je recommencerais tout.

À Wick.

Avec lui.

— Hannah ? m'interpella Gwen en fronçant des

sourcils.

Il s'approchait.

Et toi ? M'aimes-tu ?

Il me sourit.

Est-ce que tu m'aimes ?

— Hannah ! insista Gwen. Tu es sûre que ça va ?

Je ne quittais pas Leith des yeux. Il se posta devant moi.

— M'aimes-tu ? lui demandai-je sans même me rendre compte que je parlais à voix haute.

Son sourire se figea et ses pupilles s'étrécirent.

— M'aimes-tu ? répétai-je alors, sciemment.

Les iris de jade brillèrent d'un éclat doré.

— Je ne peux pas répondre à ça, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

Gwen semblait comme pétrifiée.

Mon cœur battait à tout rompre. Je cessai de respirer. Puis un épais silence se forma entre nous. J'attendis. Nous étions seuls au monde.

— Parce que je ne sais pas.

Il n'avait pas dit non. Il n'avait pas dit oui non plus. Mais en dépit du bon sens, mes lèvres s'étirèrent. Bientôt, ce serait oui.

— Moi, je sais, soufflai-je.

Il haussa les sourcils, interrogateur.

— Tu sais ?

— Je vais rester à Wick.

Leith plissa le front en penchant la tête de côté.

— D'accord...

Il n'y comprenait rien du tout. Puis il regarda autour de lui, déconcerté, et revint à mes yeux. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma, puis finalement...

— Je tiens à toi, Hannah. Énormément. Même plus que ça. Je reste à Wick moi aussi.

Pour moi ?

— Pour nous, ajouta-t-il comme s'il avait perçu le fond de mes pensées. Je dois te connaître mieux. Je le veux.

Tu vas tomber amoureux.

Cette certitude me parut si douce, si évidente, que je souris de plus belle.

Puis Gwen se racla la gorge.

— Eh bien... C'est meilleur qu'un bon film ! Je m'installerais bien un peu plus confortablement pour regarder la suite, mais je crois qu'on vous appelle.

D'un geste du menton, elle désigna le fond de l'Agora. Nous nous retournâmes, Bonnie nous attendait, se dressant dans une belle robe bleu roi. Nous la rejoignîmes. Elle me fixait dans le blanc des yeux, une lueur étrangement déterminée brillant dans les siens.

— Vas-tu tenir ta promesse ?

Immédiatement, les mots de Murdoch me revinrent à l'esprit.

« Réunissez les deux communautés. »

J'étais intérieurement flattée qu'elle m'en croie capable, mais je doutais sincèrement de l'être.

— Bonnie...

Elle m'interrompt en levant la main.

— Tu dois révéler au Conseil que tu es une *bàs-taibhsear*. Acceptes-tu de me suivre, Hannah ?

Je sentis presque mes pupilles se dilater. C'était plus un ordre qu'une question, mais comme il venait de Bonnie, je ne refusai pas et hochai la tête.

Nous traversâmes l'immense place et gagnâmes les galeries du sous-sol par lesquelles nous rejoignîmes la salle du trône. Le large siège en pierre était vide, et la vision de Murdoch l'occupant quelques heures plus tôt me pinça le cœur. Je détournai les yeux et me concentrai sur l'assemblée. Installés en rang d'oignons au fond de la pièce, Rory, ainsi que les Anciens, vêtus de longues capes rouges à capuche, nous attendaient. Nous nous présentâmes devant eux silencieusement, et attendîmes que quelqu'un prenne la parole.

— Bonnie Crenshaw, commença cérémonieusement le plus maigre des quatre membres du Conseil, conformément à nos lois et aux vœux de Murdoch, ton oncle, tu es à présent le nouveau *Mor-fear-faol*. En portant les anneaux du Pouvoir Suprême, tu as accepté la tâche qui t'a été confiée. En ce jour funeste, nous souhaitons tous te di...

Bonnie leva la main pour les faire taire. Un instant, le diacre perdit ses moyens, regarda ses confrères pour s'assurer qu'il n'avait pas dit une bêtise, et reposa les yeux sur Bonnie.

— Diacres, malgré la profonde estime que j'ai pour chacun d'entre vous, et l'amour que je portais à mon oncle, je ne peux accepter cet honneur.

L'espace de quelques secondes, je perçus comme un soulagement sur le visage des Anciens. Il ne faisait aucun doute qu'ils n'auraient jamais choisi Bonnie si le protocole avait été respecté.

— J'ai cependant deux requêtes, ajouta-t-elle avec solennité, et je ne vous remettrai les anneaux du Pouvoir Suprême que si vous y accédez.

— Sois libre de t'exprimer, l'invita à continuer le plus vieux des quatre, intrigué.

Bonnie acquiesça et planta ses yeux dans ceux de Rory qui, immobile, n'avait pas encore proféré un mot.

— Je souhaite que Rory prenne ma place. Sa sagesse, son dévouement pour la communauté, et son désintéret personnel feront de lui un bon chef.

Rory ne parut pas surpris par le choix de Bonnie, mais son regard brilla d'une sincère émotion.

— Merci, souffla-t-il en baissant la tête avec respect.

Les diacres s'observèrent et, d'un commun accord, hochèrent le menton. Ils y avaient déjà songé. La rapidité avec laquelle ils se décidèrent le prouva, et Bonnie

sembla rassurée.

— Nous agréons cette demande, annonça le Conseil. Je suppose que tu ne souhaites pas l'affronter ?

Les lèvres de Bonnie s'étirèrent en coin.

— Vous supposez bien.

— Que sollicites-tu d'autre ? s'enquit le plus vieux.

Bonnie se tourna vers moi et finit par se concentrer sur Rory.

— Je ne te remettrai les anneaux que si l'ultime vœu de mon oncle est respecté.

Médusés, les membres du Conseil se consultèrent brièvement d'un regard. Ils n'avaient aucune idée de ce à quoi faisait allusion Bonnie. Mais Rory savait. Il était là lorsque Murdoch avait rendu son dernier souffle, quand j'avais silencieusement avoué être capable de voir la mort de mes semblables. Il connaissait la prophétie, comme n'importe quel habitant des Entrailles. Alors il me considéra avec intensité, redressa la nuque et fit un pas vers moi. Là, il me prit les mains et noua son regard au mien.

— *Bàs-taibhsear*, descendante de Fillan Sutherland.

Inquiète, je jetai un œil aux diacres qui ouvraient de grands yeux.

Rory porta mes doigts à ses lèvres, et les embrassa un par un. Décontenancée, je reculai d'un pas. Bonnie me retint par l'épaule. Finalement, il me lâcha et s'agenouilla devant Bonnie.

— *Mor-fear-faol*, déclara-t-il d'une voix altérée, si tu fais de moi le nouveau Loup Suprême, je promets solennellement de réunir les deux communautés.

Une brève agitation parcourut les diacres. Les préceptes ancestraux en seraient entièrement changés, balayés, anéantis au profit d'une volonté farouche d'unir le peuple des loups autour d'une même pensée, d'une même voix. Celles de Fillan Sutherland.

L'appui des Anciens était essentiel à Rory. S'il ne l'avait pas, il serait obligé de dissoudre le Conseil, et se mettrait probablement à dos la cité tout entière, c'est pourquoi son souffle semblait suspendu en attendant leur décision. Il n'avait pourtant pas bougé d'un millimètre.

Le plus vieux des membres prit le temps de lisser sa longue barbe blanche avant de répondre au nom de tous les autres.

— *Mor-fear-faol*... Murdoch caressait le rêve d'unir le peuple garou. De nombreuses fois, au cours de sa mission, il nous a parlé de ses ambitions de réunification, et plus tard, de ses regrets de ne pas avoir su le faire. Il a instauré la paix parmi nos deux communautés. Il a apporté à notre peuple un souffle nouveau, refermé les blessures de la dernière répression pour qu'aucun d'entre nous ne souhaite replonger dans cette sombre époque, c'est pourquoi il nous a enseigné à tous l'indulgence et la compassion. Nous avons fait de notre mieux pour grandir dans ce sens tout en honorant la mémoire de nos ancêtres.

Nous avons connu de nombreuses périodes de trouble, au sein même de la cité. Nous les avons toutes surmontées avec détermination.

Avec une lenteur étudiée, il se tourna vers moi pour me parcourir d'un regard attentif, puis revint à Bonnie.

— Les *bàs-taibhsearan*⁽¹³⁾ sont rares. Les loups n'en ont pas croisé un seul en sept cents ans, c'est pourquoi nous ne saurions remettre en doute votre rôle. Il semblerait que le destin des Entrailles était tout tracé. Rien n'arrive jamais par hasard. Aucun événement, aucune rencontre. Que la sagesse dont nous a gratifiés Murdoch soit louée, et que l'Esprit nous guide vers la lumière. Il en sera fait selon sa volonté. Nous nous battons pour que les deux communautés soient enfin réunies.

Sans dire un mot, Bonnie retira les cinq anneaux bien trop grands pour elle, en garda un dans le creux de sa paume, et distribua les autres à chacun des diacres. Un long moment, ils les contemplèrent comme s'il s'était agi de pierres précieuses, puis ils levèrent les yeux vers Bonnie. Celle-ci ouvrit les mains, observa la dernière bague en souriant, et la tendit à Rory.

Il l'accepta, ferma les paupières, et la glissa autour de son pouce, le visage empreint d'une reconnaissance éternelle. Tour à tour, les diacres vinrent lui remettre l'anneau du Pouvoir Suprême en leur possession et le passèrent à chacun de ses doigts, avant de déposer le

front sur le dos de sa main comme l'exigeait le rituel ancestral. Quand il fut entièrement paré, Rory fit face à Bonnie, baissa la tête en signe de respect et l'observa avec une lueur proche de la dévotion.

— Je te promets de toujours être digne de la confiance que tu m'as offerte, Bonnie Crenshaw, fille de Donnan Crenshaw, et de Aileen Kincaid.

Les yeux verts de Bonnie brillèrent intensément.

— Je crois en toi.

— Tu me fais un immense honneur. Resteras-tu avec nous, Enfant de la Terre des loups ?

Bonnie eut un sourire à la fois mélancolique et reconnaissant.

— C'est ici que j'ai perdu mon mari, et c'est dans ce ciel que son âme s'est envolée. Oui, *Mor-fear-faol*, si vous voulez bien de moi, je resterai.

— Tu es une grande dame, Bonnie, ta présence dans cette cité est une bénédiction. Sois la bienvenue chez toi.

— C'est à toi. C'est ce que nous avons toujours décidé avec ton oncle, affirma Bonnie à Leith, tandis qu'elle serrait fermement ses mains dans les siennes. Les

chevaux, le terrain, la maison et ce qui est à l'intérieur. Tout est à toi.

Totalement désemparé, Leith ne sut quoi dire.

Bonnie se dressa sur la pointe des pieds, et l'embrassa sur la joue.

— Prends le temps de tout découvrir, mon garçon. Tu ne t'en souviens pas, mais les Orcades sont belles, sauvages et chaleureuses pour qui les respecte. Elles t'accueilleront les bras ouverts. Toi et... Hannah.

Elle me glissa un regard entendu.

Leith haussa les sourcils et me parcourut des yeux avant regarder une nouvelle fois Bonnie.

— Bon, eh bien... merci.

Sa tante sourit et se tourna vers Jeremiah.

— M'ouvriras-tu ta porte lorsque l'appel de la civilisation me chatouillera ?

Jeremiah opina.

— Ma maison est ta maison, Bonnie Sutherland. N'importe quand, aussi longtemps que tu le souhaiteras, tu seras toujours la bienvenue.

— Vous allez beaucoup me manquer, dit-elle en observant les sacs contenant les effets que nous tenions absolument à ramener.

Nous étions prêts à partir.

Bonnie ouvrit les bras, s'approcha de son beau-frère et le serra contre elle.

En dépit des sourires sur nos lèvres, notre départ se

conjuguait avec la tristesse profonde qui nous rongeait. Quitter la Terre des loups, laisser Bonnie et les amis que nous avons perdus derrière nous, c'était comme tirer un trait sur l'un des épisodes les plus importants de notre existence. Pourtant, le souvenir de ce que nous avons vécu ici ces quinze derniers jours nous poursuivrait éternellement. Il serait gravé dans notre mémoire en lettres de feu. Le sang avait coulé dans la montagne, nul ne pourrait l'oublier.

Les Entrailles de la Terre avaient changé notre vie à jamais.

Chapitre 27

J'aimais rester de longues minutes devant la cheminée à regarder les flammes et le bois crépiter dans l'âtre. Le foyer m'enveloppait de sa douce chaleur, et l'odeur que dégageaient les pommes de pin en se consumant avait presque des vertus apaisantes. C'était bon d'être ici, de retour à la maison. Cette demeure qui m'avait vue grandir durant ces mois d'été où nous y passions des vacances en famille m'apportait paix et réconfort. Dieu que j'en avais besoin à cet instant ! Les funérailles de Dan et John avaient été, et de très loin, ce que j'avais vécu de plus éprouvant, émotionnellement, ces trois dernières semaines. Les quatre cents kilomètres qui séparaient St Andrews de Wick, et que nous avions parcourus le matin même, n'avaient pas suffi à apaiser le chagrin et l'immense sentiment d'injustice que je ressentais. La famille de Daniel était anéantie, brisée. Ils venaient d'enterrer leur deuxième enfant, et rien, jamais, ne pourrait guérir leur cœur meurtri. Quant à Dageus Slater, il avait donné l'impression d'être mort, lui aussi. C'était son fils unique qu'il avait mis en terre, celui pour qui il avait pris de gros risques, par amour et par fierté. Dageus Slater avait joué, et il avait perdu. Toutefois, s'il méritait

de souffrir pour ce qu'il avait fait à Leith, cette punition, aucun père, aucune mère, ne devrait jamais avoir à la subir. J'étais triste, profondément triste pour ces familles.

Je remontai le plaid sur mes épaules et fermai les paupières. Mes parents étaient loin de se douter des derniers événements qui avaient bouleversé nos existences à tous. Et ils n'en sauraient jamais rien. Pour eux, Dan et John étaient morts dans un accident de voiture, et Leith n'avait jamais perdu la mémoire. J'avais évité tant de questions jusque-là. La raison de ma présence ici en plein semestre universitaire, ma maigreur ou les cernes profonds sous mes yeux que même le garou que j'étais n'aurait su dissimuler. Paradoxalement, si j'éprouvais un besoin presque douloureux d'être à leurs côtés, de me ressourcer dans leur amour et leur affection, je redoutais la moindre de nos conversations. Ils étaient inquiets. J'en avais conscience et je me trouvais dans une ornière. Je n'avais rien à raconter pour les soulager.

Un léger toussotement attira mon attention. J'ouvris les yeux et me laissai emporter par la douce odeur rassurante de ma mère.

— Chérie ?

Je me tournai et la regardai s'approcher avec un mug fumant. Il sentait le chocolat chaud. J'adorais ça. Elle s'installa avec moi sur le tapis et me tendit la tasse.

— Tout va bien, Hannah ?

Je hochai imperceptiblement le menton.

— Comment était-ce ?

J'avalai un peu de ce si agréable breuvage. Il parvint à peine à adoucir l'amertume qui résidait au fond de ma gorge depuis que nous étions revenus du Sutherland, trois jours plus tôt. Je soufflai sur la vapeur qui s'en échappait, et soupirai.

— Triste.

Elle secoua la tête et porta les doigts à ma joue.

— Ma question était stupide. Bien sûr qu'un enterrement est triste. Ils étaient si jeunes... Je ne sais pas comment je ferais si je te perdais.

Je levai les yeux, ma mère était prise d'une vive émotion. Il était inévitable qu'un événement aussi tragique la renvoie à sa propre situation. Mon cœur se serra davantage. La réalité aurait pu ne pas être si différente. Je ne lui dirais jamais. Jamais. Je posai ma tasse par terre et calai ma joue sur son épaule.

— Je suis là. Et je vais bien.

Elle enroula un bras autour de moi, et me serra contre elle.

— Tu es affectée, je le vois bien.

Elle ne prononça plus un mot et me cajola doucement.

J'avais affronté tant de monstres, lutté contre tant de craintes. Qu'il était bon de s'abandonner ainsi. Comme j'aimais être là. Avec elle.

— Eh bien, en voilà un charmant tableau, dit mon père en arrivant derrière nous.

Elaine était accrochée à son bras. Ses yeux étaient fixes, morts, et pourtant si flamboyants de vie. Le bleu de ses iris brillait telle une magnifique aigue-marine. Elle battit ses cils épais et blancs, et se laissa guider vers son fauteuil préféré, devant la cheminée. Naturellement, maman se détacha de moi. Elle souriait. Elle me connaissait par cœur. Je reculai sur les fesses et allai me caler contre les jambes de ma grand-mère qui se mit aussitôt à me caresser les cheveux.

— Ils ont tellement poussé..., fit-elle remarquer. Lorsque j'étais plus jeune et que je les avais longs moi aussi, ton grand-père m'appelait la sauvageonne. Ma tignasse était indomptable.

Mon père s'installa en face d'Elaine. Il posa sa cheville droite sur son genou gauche, et déplia son journal.

— Je ne retourne pas à St Andrews, annonçai-je de but en blanc.

La main d'Elaine s'immobilisa sur ma tête, et pendant quelques secondes, il n'y eut pas un bruit, pas même le plus petit froissement de papier. Puis mon père me regarda par-dessus les pages de la gazette qu'il n'avait pas commencé à lire et, contre toute attente, ne proféra pas un mot.

— J'ai besoin d'une longue pause. D'être avec vous, ajoutai-je.

Ma mère m'observa avec une attention toute

maternelle.

— Ne te sens pas obligée de nous en parler si tu ne veux pas, Hannah, mais... cela a-t-il un quelconque rapport avec Leith ?

Oh, le rapport est tout sauf quelconque, maman.

— Nous avons décidé de rester à Wick quelque temps. Pour souffler.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas... Vous vous êtes disputés ?

Non, nous nous redécouvrons.

Je secouai la tête et souris.

Elle me considéra sans rien dire, ne sachant pas trop comment interpréter mon silence.

— Me permettez-vous de rester ici ? m'enquis-je.

— Hannah ! s'exclama ma grand-mère. Tu es chez toi ici, tu n'as nul besoin de permission, ma petite-fille !

— Qu'en sera-t-il de ton inscription ? demanda mon père, toujours aussi pragmatique.

— C'est une pause, papa. Je suis en troisième année, ça ne me portera pas préjudice.

— Mais ça coûtera cher, dit-il un peu sèchement.

Il n'avait pas tort. Seul le dernier trimestre serait suspendu si j'en faisais la requête suffisamment tôt, l'actuel était perdu. Je hochai la tête en baissant les yeux.

— Je sais...

— Paul..., plaida ma mère avec douceur. Nous avons fait la même chose, souviens-toi. Et nous n'avions aucune

raison valable à donner si ce n'est que nous désirions plus de temps pour nous. Pour être tous les deux.

Papa marmonna quelque chose dans sa barbe, et se cacha derrière son journal.

— Et si ma mémoire est bonne, personne ne t'a mis de bâtons dans les roues, lui rappela ma grand-mère d'un ton égal.

Ce qui m'arracha un petit rictus d'amusement.

Je soupirai et pris appui sur mes mains pour me lever. J'avançai jusqu'à mon père, m'assis sur l'accoudoir du fauteuil dans lequel il était installé et passai un bras autour de son cou.

— Est-ce si difficile d'être de nouveau envahi par ta fille chérie ?

Il posa les yeux sur moi et souffla fort avec son nez.

— Hum..., je suis un superhéros ou pas ? Ça devrait être dans mes cordes.

Je souris.

— Je suis contente que tu comprennes, papa.

Il fit la moue.

— Oh, détrompe-toi. Ça fait bien longtemps que j'ai arrêté d'essayer de comprendre les femmes !

Il fit une courte pause et noua son regard au mien.

— Jusqu'à la rentrée prochaine, Hannah. Ensuite. Tu reprendras les cours.

Autorité paternelle quand tu nous tiens !

Si bien que je n'osai pas le contredire. Mais en huit

mois, il pouvait se passer tellement de choses dans la vie d'un loup-garou. Je fis claquer un baiser sur sa joue, posai ma tête sur son épaule et soupirai de bien-être. Ma famille m'avait tellement manqué.

Sissi vint me chercher sur les coups de dix-huit heures pour aller chez les Sutherland. Jeremiah nous avait invitées à dîner. J'étais moralement épuisée, et même si je crevais d'envie d'être avec Leith, j'aurais presque préféré rester au fond de mon lit. Mais Sissi partait pour Édimbourg le lendemain, elle reprenait l'avion pour l'Australie cinq jours plus tard.

Je montai dans la Mini – celle que je lui avais prêtée après qu'elle eut accepté d'accompagner Pierrick et Hermance chez la mère de Gwen, trois semaines plus tôt – et bouclai ma ceinture.

— Toujours pas la grande forme, hein ? s'enquit-elle en attachant la sienne.

— Ça va passer.

Elle alluma le contact pour mettre le chauffage à fond et se tourna vers moi.

— Je voudrais pouvoir faire quelque chose.

Je souris péniblement.

— Il n'y a rien à faire, Sissi. Quand je te dis que ça va passer, c'est vraiment le cas. Je vais bien. Physiquement bien. Mais ma tête est envahie de souvenirs que je

préfèrerais oublier. Je dors peu. Je fais des cauchemars chaque nuit. Tous ces morts... Je perçois encore l'odeur du sang autour de moi.

— Oh, Hannah...

— Pardonne-moi. J'ai eu une journée difficile.

Doucement, elle posa sa main sur la mienne.

— Hé... j'ai l'impression que c'est toute ta vie qui a été difficile ces deux dernières années et demie. À présent, tu vas pouvoir goûter à un peu de repos.

Si seulement c'était une certitude. J'étais loin d'avoir la foi, alors, je ne répondis rien.

— Leith et toi... Je suis heureuse que tu l'aies retrouvé, tu sais. Même si... même s'il n'est plus vraiment lui-même. Enfin... est-il si différent du Leith que tu as connu ?

Je soupirai profondément et fixai un point devant moi.

— En le revoyant, c'est ce que j'ai cru. Mais son cœur est le même. Il a... il a juste besoin de s'habituer à moi.

— Il le fera, me promit-elle. Je vois bien la manière dont il te regarde.

Je haussai un sourcil, intriguée.

— Et comment me regarde-t-il ?

Elle enclencha la marche arrière et commença à manœuvrer pour sortir de la cour.

— Comme si tu étais le petit chaperon rouge, chérie !

Je souris et me concentraï sur la route.

— Comment te sens-tu vis-à-vis de Pitt ? demandai-je

alors.

Sissi crispa sensiblement les doigts autour du volant.

— Utilisée.

Je plissai les paupières. Je ne pouvais même pas protester pour la contredire, c'était exactement ce qu'avait fait Pitt. Il s'était servi d'elle pour m'atteindre. Son plan n'avait pas abouti au final, il n'empêche que Sissi se retrouvait aussi seule qu'une chaussette trouée.

— Il est venu me voir lorsque vous étiez dans les Entrailles.

Surprise, je tournai la tête pour la dévisager.

— Quand ça ?

Elle mit son clignotant et s'engagea sur Thurso Road.

— Il y a environ deux semaines.

— Que te voulait-il ?

Le muscle de sa joue gauche sauta nerveusement.

— S'excuser. Parce qu'il m'a donné l'illusion d'être amoureux et que ce n'était pas vrai.

— Je suis désolée, murmurai-je avec sincérité.

Elle me décocha un faible sourire.

— Ne le sois pas. Je ne l'étais pas non plus.

Je me penchai et scrutai son regard. Elle disait la vérité.

— Mais il m'a fait littéralement craquer. Tu vois, c'est le genre de mec qui... qui...

Elle toussota, gênée.

— Qui te laisse un excellent souvenir du mode...

horizontal ? suggérai-je.

— Et latéral !

Nous éclatâmes de rire.

— Tu restes combien de temps en Australie ?

Elle me répondit par un sourire radieux.

— Jusqu'à ce que j'aie rencontré le surfeur de mes rêves !

Nous arrivâmes dix minutes plus tard dans la rue des Sutherland. Sissi se gara juste en face de chez Gwen, et nous sortîmes de la voiture. Une odeur marquée d'Ange Noirs me parvint presque aussitôt. Je tournai la tête pour regarder derrière moi et vis les silhouettes de Pierrick et Hermance se dessiner à une trentaine de mètres sur le trottoir.

— Oh ! Mes choubidous ! s'exclama Sissi.

— Sissi ! Hannah ! s'écrièrent-ils lorsqu'ils nous aperçurent.

Nous avançâmes dans leur direction.

— D'où venez-vous comme ça ? demanda Sissi d'un air faussement autoritaire.

— On s'est baladés sur la jetée ! répondit Hermance, le visage lumineux.

— Et on a acheté plein de chocolat ! ajouta Pierrick en montrant ses poches remplies de papiers d'emballage.

Je souris. Pierrick et Hermance devaient être les deux seuls Anges Noirs au monde à apprécier la nourriture humaine, particulièrement sous son aspect sucré.

— Vous alliez chez Gwen ? demanda Pierrick.

Sissi secoua la tête.

— Non, nous avons été invitées par M. Suther...

Un crissement de pneus épouvantable l'interrompit et nous fit tous sursauter. Stupéfaits, nous nous tournâmes pour observer le fourgon gris métallisé immobilisé juste à côté de nous, tous feux éteints. Nous nous figeâmes, décontenancés. Il ne semblait pas vouloir bouger. Puis soudain, la porte latérale s'ouvrit. Je ne compris ce qui était en train de se passer que lorsque cinq vampires *strigoii* en sortirent, plus rapides et silencieux qu'une ombre. Ils se dématérialisèrent, une fois, deux fois, et s'abattirent sur nous. En l'espace d'un instant, nous nous retrouvâmes tous éjectés dans le véhicule avant même d'avoir pu réagir ou crier. Presque simultanément, tandis que je m'écrasais contre la tôle, une douleur me transperça le creux de l'épaule. Il me fallut moins de dix secondes pour me rendre compte qu'on venait de m'injecter un anesthésiant. Les muscles subitement engourdis, j'avais du mal à garder les yeux ouverts et tout ce que je voyais était si trouble qu'il m'était impossible d'identifier la moindre forme.

— Qu'est-ce que je fait avec l'Humaine et le garou ? demanda un homme en anglais.

— On les emmène ! Il les prendra sûrement.

À ces mots, Sissi émit un gémissement étouffé.

— Alors, assomme la blonde qu'elle se la ferme !

Il y eut un bruit mat suivi d'un court silence.

— Tu es certain que ça va faire effet sur les gosses ?

La voix me parvenait comme au ralenti, étirée, grave.

— Tu veux essayer toi-même pour vérifier ? Fais voir tes fesses !

Des éclats de rire.

Un bourdonnement incompréhensif.

Puis plus rien.

Je revins à moi plusieurs fois avant de reprendre totalement conscience.

Je ne pouvais toujours pas bouger. Bon Dieu, on m'avait administré une dose de cheval. J'étais même incapable d'ouvrir les paupières. Mais mon nez, lui, fonctionnait très bien. Je perçus l'odeur de l'humidité, du calcaire et du sel. Nous étions probablement dans une grotte tout près de la côte, ce que finit par me confirmer le bruit des vagues à proximité. Depuis combien de temps étions-nous ici ? Et où étions-nous exactement ?

Je me concentrai et captai des relents de terre, de fer, de mort : les *Strigoii*. Il y avait aussi des effluves de métal, de chocolat – Pierrick et Hermance –, d'épices et de lait – Sissi. Puis je me crispai lorsque je sentis la dernière, celle à laquelle je m'attendais le moins.

Les fleurs, le sucre.

Celle de Christy.

— Lâchez-moi immédiatement, bande de lémures puants ! jura cette dernière.

Un rire gras se répercuta tout autour de nous, aussitôt avalé par un rugissement puissant. Toute ma peau se parsema de chair de poule. Il y avait un Crinos ici. Peut-être deux. Je me débattis mentalement pour essayer de reprendre le contrôle de mon corps, mais je n'y parvins pas. Couchée en chien de fusil sur le sol dur et froid, j'étais aussi flasque qu'un ballon dégonflé, inapte à faire le moindre geste. Bon sang, ils nous avaient assommés de sédatifs !

Sissi émit un petit gémissement derrière moi. Je priai pour qu'elle ne se réveille pas maintenant et n'attire pas l'attention sur elle. Mais plus un bruit ne franchit ses lèvres, et son souffle redevint régulier.

— Avance ! gronda une voix masculine.

Aux pas désordonnés qui s'ensuivirent, je compris que Christy avait trébuché.

— Je ne ferai pas ce que vous me demandez, vous entendez ? Jamais !

— Je te promets que si, *bana-bhuidseach*. Il saura te convaincre de lui obéir. Assieds-toi !

Christy parut obtempérer.

Elle était si apeurée que je crus percevoir les battements précipités de son cœur. Et du pied, elle frappait nerveusement la cadence. Je rassemblai le peu de forces qu'il me restait, et réussis à entrouvrir les

paupières. La cavité était sombre, à peine éclairée par une grosse lampe électrique posée par terre, et juste en face de moi se trouvait Christy. Assise sur une roche, les mains ligotées devant elle, elle fixait avec un mélange d'effroi et de tristesse un point à ma gauche. J'eus beau faire tous les efforts possibles pour tourner la tête, je n'y parvins pas, mais j'étais sûre qu'elle regardait vers Pierrick et Hermance. Alors, le regard indigo de Christy se posa sur moi. Elle me dévisagea plusieurs secondes, puis détourna les yeux pour ne pas attirer l'attention lorsque des pas retentirent. Des pas lourds traînant avec eux une odeur de bête. Affolée, la sorcière s'accula davantage contre la paroi et trembla de tous ses membres. Or, ce n'était pas le musc des Crinos arrivant droit sur nous qui la tétanisait, mais un parfum plus âcre, plus incisif, plus dangereux.

Traian.

Tous mes muscles se bandèrent alors même qu'il me semblait ne plus pouvoir les contrôler. Ils s'étirèrent si vite que des crampes me transpercèrent de douleur. Je me battis comme une démente pour garder les lèvres pincées et ne pas gémir, et encore plus pour ne pas crier quand un éclair de lucidité me traversa l'esprit et que je compris pourquoi nous étions tous ici. Le visage émacié du Grand *Strigoï* et ses yeux rouge sang irradiaient d'avidité. Je fermai les miens et serrai les dents.

— Regardez-moi ça ! s'écria Traian. Quelle assemblée

extraordinaire ! Je me réjouis d'être l'instigateur d'une telle réunion.

Il s'avança et me bouscula d'un léger coup de pied.

— Mais... au juste, pourquoi un Lupus et une humaine ? demanda-t-il à ses acolytes.

— Elles étaient avec les gosses, reçut-il comme réponse. On s'est dit qu'elles vous seraient pt'être utiles.

— Et vous avez eu parfaitement raison, les félicita-t-il en tapant des mains comme un enfant à qui on aurait promis le cadeau de Noël du siècle. Elles serviront de nourriture à mes guerriers lorsque notre sorcière les aura... comment dites-vous ? Façonnés ?

Des grognements gutturaux s'élevèrent derrière lui. Des grognements et des bruits de chaînes. Les Crinos, provoqués au point de s'être transformés, étaient probablement maintenus par des entraves lupi. J'eus l'impression que mon sang se figeait dans mes veines au fur et à mesure que je réalisais pourquoi il n'avait pas tué Christy lorsqu'il s'était trouvé en face d'elle dans les Entrailles. Pour l'utiliser. Pour qu'elle lui rende ce qu'il avait perdu. Par l'Esprit ! Une sueur glaciale parcourut ma colonne vertébrale, et je frissonnai.

— Je ne ferai rien du tout ! glapit vaillamment Christy.

Le vampire laissa filer un rire aigu.

— J'ai bien peur que vous n'ayez pas trop le choix, ma chère. Regardez, nous avons tout prévu. Deux jeunes Anges Noirs, deux beaux Crinos. Allons, allons, mettez

un peu de bonne volonté et montrez-moi vos fabuleux talents.

— Jamais !

Traian claqua la langue d'agacement.

— Entre nous, vous m'avez plutôt l'air d'une personne intelligente, *bana-bhuidseach*. C'est pourquoi je pense qu'après vous avoir exposé tous les tenants et aboutissants de cette affaire, vous ne me refuserez pas cette petite faveur. Voyons, je vais tâcher d'être clair.

Il laissa filer quelques secondes comme s'il réfléchissait à la meilleure façon de lui expliquer.

— Transformez-les, et vous aurez la vie sauve. Entêtez-vous, et je vous torturerai si lentement, si longuement, que même mourir dépecée par mes camarades vous semblera plus doux que mes doigts sur votre corps frêle.

J'ouvris grand les paupières. Il me tournait le dos, faisant face à Christy. Il leva la main droite et fit apparaître une longue griffe au bout de son index. Il la glissa sur le visage de Christy et lui entailla profondément la peau. La sorcière eut un geste de recul, mais crispa les mâchoires pour ne pas crier.

— Brave sorcière, s'amusa Traian. Si courageuse. Si fière.

Il se pencha sur elle, et au bruit de lapement qui retentit, je compris qu'il venait de lui lécher la joue.

— Hum..., si doux.

Il se décala un peu, et je vis que Christy fermait les yeux. Puis il fouilla dans sa poche et en sortit deux étuis en papier contenant chacun une seringue. Il les tendit à l'un des cinq vampires se tenant dans la cavité, et eut un geste indolent de la main.

— Prélevez un peu de sang sur chacun d'eux, ordonna-t-il.

Il se mit de profil de telle manière à embrasser toute la grotte, puis il posa de nouveau son regard sur Christy.

— Nous allons tenter une nouvelle expérience, ma chère, si vous voulez bien. Mélanger l'hémoglobine de ces deux enfants exceptionnels, et voir quel effet cela produit sur mes créatures.

Christy secoua la tête, écœurée.

— Vous êtes fou !

Traian se composa un air profondément blessé.

— Fou ? Comme je suis triste que vous ne compreniez pas mon génie. La vigueur, la vitalité et la jeunesse de ces deux Anges Noirs dans le corps d'un Crinos en pleine force de l'âge. Imaginez la puissance de la créature qui en résultera ?

Puis tout à coup, il leva les mains devant lui.

— Non. N' imaginez pas, *bana-bhuidseach*. Exécutez-vous. Maintenant ! gronda-t-il.

Christy le regarda droit dans les yeux, plus déterminée que jamais.

— Je refuse de vous servir, Traian.

Le Grand *Strigoï* arqua un sourcil d'amusement.

— Vous êtes si prévisible... Vous n'êtes guère différente d'un Humain, finalement. C'est pourquoi il me sera très facile de vous convaincre.

Puis subitement, alors qu'il semblait ne m'avoir prêté aucune réelle attention jusque-là, il se tourna vers moi.

— Vous connaissez cette jeune femme, n'est-ce pas ? Elle combattait à vos côtés sur la Terre des loups. Voyons voir si... je peux vous faire changer d'avis.

Christy devint si blême que son teint finit par être presque cendreau.

Traian s'approcha de moi.

— Ne la touchez pas ! Laissez-la ! s'écria-t-elle aussitôt.

Le vampire fit mine de s'arrêter au dernier moment, la paume juste au-dessus de ma tête.

— Il n'en tient qu'à vous, très chère.

Comme Christy ne disait plus rien, il s'agenouilla devant moi.

— Je suis certain que vous préférez mourir de la main des *Razboinicii din umbra*^{14} plutôt que de la mienne. Ce qui arrivera certainement, Lupus. J'aime torturer mes victimes. Rien ne me plaît plus que de voir jaillir la souffrance de leurs yeux. Les vôtres sont très jolis, susurra-t-il en caressant ma mâchoire d'un long doigt maigre. Il me conviendrait de vous les arracher.

— Arrêtez ! hurla Christy en se mettant brusquement

debout.

Si bien que ses chevilles attachées lui firent perdre l'équilibre. Elle tomba en avant et, se protégeant le visage de ses avant-bras, elle se blessa méchamment. Traian ne sembla pas s'en émouvoir, et continua à tracer une ligne jusqu'à mes paupières closes. La peur s'insinuait par tous les pores de ma peau. Et subitement, il se para de longues serres à la place de chaque ongle. La pointe acérée me griffa, et je retins mon souffle.

— Non ! s'étrangla Christy en redressant la tête. Je ferai ce que vous voulez. Ôtez vos sales pattes de là !

Traian regarda en arrière, armé d'un sourire carnassier.

— Comme il est agréable de réussir sa négociation. Allons, *bana-bhuidseach*, relevez-vous. On ne fait jamais rien de bon en étant avachi.

Il sauta sur ses pieds et attrapa violemment Christy par le bras afin de la mettre debout. Il glissa une griffe entre les cordages qui la maintenaient prisonnière, et les déchira d'un simple geste. Christy se frotta les poignets, bougea les pieds, et posa sur moi un regard triste.

Les deux *Strigoii* qui s'étaient occupés de ponctionner Hermance et Pierrick remirent à Traian une fiole contenant le sang des deux Anges Noirs.

— Braves petits, dit-il à l'attention des enfants.

Par chance, ils n'étaient pas encore revenus à eux. Sissi non plus et, de toutes mes forces, je souhaitais que si nous devons finir sous les crocs des monstres *strigoii*,

elle ne se réveille jamais. Je ne pouvais toujours pas faire un geste, à peine parvenais-je à entrouvrir les lèvres. Je ne m'étais jamais sentie plus désespérée, impuissante, et convaincue d'être sur le point de non-retour.

— Amenez-les ! ordonna-t-il à ses acolytes à propos des deux garous.

Les vampires poussèrent les deux immenses Crinos tout au fond de la cavité. Ils demeurèrent bien trop calmes pour que ce fût normal. Ils avaient été drogués eux aussi, mais juste ce qu'il fallait pour qu'ils ne reprennent pas leur apparence humaine.

D'une main tremblante, Christy s'empara de la fiole que Traian lui tendait, et s'approcha fébrilement des deux bêtes. J'entendis quand elle fit sauter le bouchon de liège qui fermait le flacon de sang, et aussitôt, elle jeta l'intégralité du contenu sur les deux guerriers.

— Ces hommes-là ont peut-être une famille. Une femme, des enfants ! Vous les condamnez à une éternité de souffrance.

— Tes semblables n'avaient pas autant de scrupules, *bana-bhuidseach*, quand il a fallu que je les sorte des griffes des Humains qui les brûlaient. Voyons, voyons, ne sois pas sensible. Ce ne sont que des animaux, après tout.

— Vous êtes un être abject, Traian.

Il éclata de rire.

— Ce compliment me va droit au cœur. Maintenant, agis avant que je ne perde mon sang froid. Je les veux

pour moi ! Pour moi ! cria-t-il d'un ton assoiffé d'impatience.

La voix chancelante, la sorcière commença à psalmodier des mots qu'elle seule comprenait. Puis, prise dans une transe indomptable, elle se mit à parler si vite que l'incantation se fondit dans un chuintement qui n'avait plus rien d'humain.

Je ne voulais pas voir ce qui allait suivre, pourtant, mon corps ne m'écouta pas et choisit de braver l'engourdissement qui me tétanisait pour me faire tourner la tête. Les deux Crinos tombèrent à genoux, se recroquevillèrent et commencèrent à muter. Leurs poils devinrent plus denses, plus épais. Leur dos s'arrondit davantage et leurs pieds prirent deux fois leur taille. Leurs longs bras s'étendirent un peu plus tandis que leurs mains se paraient de serres redoutables.

— Oui ! Oui ! s'excitait Traian sans perdre de vue ses créatures. Oui ! Venez à moi, venez à moi !

— Mon Dieu..., murmura Sissi qui se réveillait. Mon Dieu...

Je savais ce qu'elle voyait : deux corps qui disparaissaient peu à peu au fur et à mesure qu'ils prenaient l'apparence de Guerriers de l'ombre. Ils se figèrent lorsque Christy se tut. Elle était essoufflée, la tête baissée, les doigts écartés et crispés contre ses cuisses, tandis que Traian paraissait en pleine jouissance, les yeux si rouges qu'il pleurait des larmes de sang. Il s'approcha

de ses sujets, et leva la main pour les toucher. Ils ne bougeaient pas, leurs épais poignets toujours entravés dans des chaînes. Traian sortit une clé de sa poche et ouvrit les deux cadenas. Il appliqua ses deux mains l'une contre l'autre et regarda ses deux nouvelles créatures avec adoration.

— Debout.

Dans un silence absolu, les deux monstres déplièrent leur immense corps et firent face à leur maître, la gueule béante. Ils étaient déjà assoiffés de chair et de sang.

— Je suis votre seigneur, dit-il solennellement. Le seul à qui vous obéirez. Je suis la main qui vous nourrira, le bras qui vous portera. Je suis l'Unique, le Suprême, l'Éternel.

Mon regard glissa vers les cinq *Strigoii*. Ils demeuraient plus immobiles que la pierre, totalement subjugués par ce qu'ils ne voyaient pas, mais qu'ils connaissaient pourtant par cœur.

Christy éclata brusquement de rire, si fort, que la caverne entière s'en fit l'écho.

— Tais-toi ! lui ordonna Traian qui n'appréciait pas d'être interrompu dans son moment de gloire.

Et Christy cessa.

Elle redressa la tête, affronta le regard du vampire, et sourit en considérant tour à tour ses deux créations.

— *Je suis le maître. Tuez-le.*

Comme dans un film au ralenti, Traian se retourna

d'un coup sec pour faire face aux Guerriers de l'ombre qui dégagèrent subitement une odeur qui m'était devenue si familière : celle de la chasse. Il recula instantanément, le visage figé sur une expression d'horreur.

— Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ? s'étrangla-t-il.

Le premier monstre rugit et mit un coup de patte qui lacéra le torse du vampire. Traian hurla de stupéfaction plus que de douleur.

— Non ! Non ! Noooooon !

Ne lui laissant pas le temps de réagir, le deuxième bondit, et plaqua ses deux grandes mains sur les joues maigres du Grand *Strigoï*. L'effroi se dessina sur le visage du plus vieux vampire que la Terre ait connu, et il y demeura lorsque le guerrier lui arracha la tête.

Sissi hurla derrière moi et se leva pour s'échapper. Mes muscles commençaient tout juste à me répondre. Je parvins à bouger une jambe et à l'étendre en travers de son chemin. Elle trébucha, tomba, et ne chercha pas à se relever, saisie de frayeur à la vue des cinq *Strigoïi* qui s'apprêtaient à sauter sur Christy pour lui faire payer la mort de leur chef. Instinctivement, elle me contourna et s'accula contre la paroi.

— Tuez-les ! Tuez-les tous ! hurla-t-elle en désignant les cinq vampires.

Le premier se fit dévorer la tête en un coup de mâchoire. Les autres, horrifiés, prirent aussitôt la fuite et coururent le long des galeries menant à la sortie.

— Hannah ! s'écria Christy en se précipitant vers moi.

Elle m'aida à me redresser et à m'asseoir contre le mur. Je me tournai vers Hermance et Pierrick, ils étaient toujours inconscients.

— Ils sont morts ? demanda Sissi d'une voix chevrotante.

Je fis non de la tête.

— Sous l'effet d'une drogue, parvins-je à articuler.

— Où sommes-nous ?

Je n'en savais rien.

— Il ne faut... faut pas... pas rester ici, bégaya Sissi, secouée de tremblements irrépressibles. Les choses invisibles vont... vont revenir. Nous de... devons fuir.

Christy posa une main sur son épaule.

— Ils n'obéissent qu'à moi. Nous ne risquons rien.

Sissi battit des paupières sur ses grands yeux bleus.

— Que... que sont-ils ?

Le visage de Christy s'affaissa sous le coup de la tristesse.

— Des innocents...

Un hurlement effroyable retentit dans la caverne, et Sissi éclata en sanglots.

— Ils les dévorent... ils sont...

Elle s'étrangla en embrassant la grotte du regard. Il y avait du sang partout.

— Je veux partir d'ici. Je veux partir d'ici ! s'écria-t-elle, au bord de l'hystérie.

— Calme-toi, tentai-je de l'apaiser. Avant, nous devons être sûrs que les *Strigoii* sont loin.

Sissi, prostrée sur elle-même, porta les doigts à sa bouche comme pour s'éviter de trembler.

Nous restâmes ainsi pendant de longues minutes, à l'affût du moindre bruit, mais pas un son ne se fit entendre. Je bougeai les jambes, les bras, et décidai de me mettre debout. Sissi me retint par le jean.

— Que... que... que fais-tu ?

— Je vais aller voir où nous sommes.

— Non ! s'étrangla-t-elle.

— Êtes-vous certaines qu'ils n'essaieront pas de m'attaquer ? m'assurai-je auprès de Christy.

— Ces créatures n'obéissent qu'à moi. Quand elles les auront tous tués, elles reviendront. Pas avant. À moins que je ne les appelle.

— Par télépathie ? demandai-je. Comme le faisait Traian ?

Elle acquiesça.

— Hannah, n'y va pas ! me supplia Sissi. Les vampires sont peut-être en embuscade, ils attendent qu'on sorte, ils...

— Chut... chut... On ne peut pas rester ici *ad vitam aeternam*. Je serai prudente.

— Oh, non, tu ne le seras jamais assez ! s'éleva la voix d'un *Strigoï* derrière nous.

Sissi hurla, et en moins d'une seconde, le vampire

était sur nous. Il assena un coup prodigieux sur la tempe de Christy qui perdit connaissance presque aussitôt, l'empêchant définitivement de faire appel aux Guerriers de l'ombre. Le *Strigoï* s'attaqua d'abord à moi, il agrippa mon cou alors que je n'avais pas recouvré suffisamment de force pour me défendre. Il serrait, serrait, si bien que mes genoux m'abandonnèrent. Je ne tenais plus debout, il m'étranglait et me secouait comme un pantin. Je refusais de croire que j'allais mourir comme ça. Mais bientôt l'oxygène me manqua, et mes yeux se révulsèrent. Puis subitement, il me lâcha. Je m'affalai par terre en reprenant un peu d'air, toussant et crachant. Ma gorge était en feu, mes narines bouchées, mes oreilles sifflaient. Je ne sentais même plus rien. Lorsque je relevai la tête, j'eus l'impression d'être au beau milieu d'un rêve. Un rêve inespéré. Leith était à califourchon sur le vampire et le frappait sauvagement avec ses poings. Il était déchaîné, enragé, incontrôlable. Il n'était que fureur et vengeance. Haine et colère. Il cognait si fort que le *Strigoï* en était défiguré. Ses os craquaient. Son visage n'était plus qu'un amas de chairs sanguinolentes. Quand il ne bougea plus du tout, Leith sortit de nulle part un poignard en métal loup et le planta dans le cœur du *Strigoï*. Pas un soubresaut, rien. Il était kaput depuis de longues secondes déjà. Les mains, les avant-bras et le tee-shirt couverts de sang, Leith se tourna vers moi, le souffle court, le regard fou. Il respirait si fort que ses narines frémissaient. Ses

yeux dorés étincelaient d'une sauvagerie effrayante. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il me reconnaissait, s'il n'allait pas me faire du mal à moi aussi. Il me fit peur, et instinctivement, j'eus un geste de recul.

— Non ! rugit-il sans que je sache vraiment pourquoi.

Mon cœur s'emballa et je m'immobilisai, tandis que Jeremiah, Darius et Gwen entraient dans la cavité. C'était grâce à Darius qu'ils nous avaient retrouvés. Le lien de création qui l'unissait à ses frères lui permettait de les repérer n'importe où dans le monde.

Leith gardait les yeux fixés sur moi, et ne vit ni Jeremiah qui serrait Christy contre lui et l'embrassait à perdre haleine, ni Darius et Gwen se penchant sur les enfants pour tenter de les réveiller. Il observait mon cou, les meurtrissures dont je devais être couverte. Les yeux plissés, il grogna.

Qu'éprouvait-il ? De la rage ? De la colère ? De l'envie ?

Quelque chose était en train de vibrer en lui, alors qu'une boule enflammée se formait en moi. Me brûlait. M'électrisait. Me fascinait. Je ne m'étais jamais sentie plus vivante. Il n'y avait plus que lui et moi. Nous. Juste nous.

— Leith..., murmurai-je.

Un grondement sourd sortit de sa gorge, et l'instant d'après, il était allongé sur moi. Contre moi. Les mains autour de mon visage, il posait des baisers partout, me

humait partout. Nous étions seuls au monde. Il n'y avait personne. Enfin, je crois. Je m'en moquais.

— Plus jamais, dit-il d'une voix rauque.

Il était à l'agonie. Il me voulait. Plus que tout.

Les lèvres tout contre les miennes, il me dévorait, m'avalait, aspirait mon âme.

— Je ne te laisserai plus jamais.

Il m'embrassa encore. Encore. Et encore.

— Jamais...

Épilogue

— Jamais plus d'une semaine sans nouvelles, c'est promis ?

— Promis, Sissi, lui assurai-je en la serrant fort contre moi.

Elle soupira profondément et s'agenouilla pour prendre Pierrick et Hermance dans ses bras. Les enfants faisaient bien pâle figure.

— Vous allez terriblement me manquer, vous savez ?

— Toi aussi, murmurèrent-ils chacun leur tour.

Elle les embrassa une dernière fois sur la joue et se tourna vers Darius et Gwen.

— Je sais que l'Australie n'est pas la porte à côté, mais vous êtes les bienvenus chez moi.

Le visage de Darius se fendit d'un sourire éclatant. Il n'y avait pas remis les pieds depuis qu'il y avait rencontré Minah et qu'il l'avait transformée.

— Ce sera avec grand plaisir, et sache que je te suis extrêmement reconnaissant d'être restée avec Pierrick et Hermance.

Elle baissa la tête sur eux et leur fit un clin d'œil.

— Ça n'a pas été la tâche la plus difficile de ma vie. Je vous aime énormément, les enfants. Mais par pitié,

apprenez à manger autre chose que toutes ces cochonneries !

Ils éclatèrent de rire et, par pure provocation, sortirent une dragée chocolatée de leur poche avant de la fourrer rapidement dans leur bouche.

Sissi leva les yeux au ciel, puis son regard se posa sur Leith.

— Même punition. Venez me voir quand vous le souhaitez avec Hannah.

Il enroula un bras autour de mes épaules pour me serrer contre lui et sourit.

— Nous viendrons.

Ma meilleure amie me considéra avec une intensité déroutante, si bien que sans avoir besoin qu'elle le dise, tout le monde comprit qu'elle désirait me parler seule à seule. Ses longs cheveux blonds volaient au vent, et il ne me semblait pas avoir déjà vu le bleu de ses yeux briller d'un tel éclat. Sans que je sache pourquoi, mon cœur se mit à battre la chamade.

Une larme, une seule, jaillit de ses yeux. Elle ferma les paupières et secoua doucement la tête.

— Ma vie ne sera plus jamais la même..., plus jamais, Hannah.

J'eus l'impression de recevoir une gifle, que la culpabilité s'abattait sur moi, plus lourde qu'une chape de plomb.

— Je... suis désolée.

Elle me sourit faiblement.

— Ne le sois pas. J'ai toujours considéré que tu étais mon alter ego. La seule personne à qui je peux dire ce que je vois vraiment quand je regarde mon reflet dans un miroir, la seule personne devant qui je peux faire surgir ce qu'il y a au plus profond en moi sans jamais avoir honte. Si je n'avais pas appris ce que je sais désormais, nos vies se seraient séparées, et j'aurais perdu un être exceptionnel.

À mon tour, je sentis les larmes me monter aux yeux.

— Oh, Sissi...

— Je suis heureuse de partager ton secret, et heureuse de faire partie de ta vie.

Et voilà. Cette fois, je pleurais bel et bien.

J'ouvris les bras et serrai mon amie de toujours contre mon cœur.

— Je serai toujours là pour toi, Hannah. Toujours.

— Moi aussi, mon amie, moi aussi...

Nous demeurâmes longtemps dans les bras l'une de l'autre, silencieusement. Puis un bruit de klaxon retentit. C'était Mme Fisher, la mère de Gwen. Elle lui servirait de taxi jusqu'à Édimbourg, profitant d'un déplacement professionnel pour l'emmener jusque-là.

— Désolée, les filles, il faut qu'on y aille. La météo a prévu qu'il tomberait des cordes à partir de quatorze heures. Je veux absolument éviter ça.

Sissi renifla, je l'imitai et nous nous sourîmes.

— Prends soin de toi, ma vieille, m'ordonna-t-elle.

— Je te le promets. Prends soin de toi aussi.

Elle hocha la tête, s'avança pour embrasser les garçons une dernière fois et monta dans la voiture. Nous suivîmes le véhicule du regard, sans un mot, jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue. Puis Darius toussota.

— Nous allons nous balader sur la plage de Thurso avec les enfants. Vous nous accompagnez ? proposa-t-il.

Je n'avais que de bons souvenirs à Thurso. C'était là-bas que Leith m'avait dit qu'il m'aimait pour la première fois et j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il se rappelle cet instant.

Je balayai d'un clignement de paupières la mélancolie qui commençait à me submerger, et offris un grand sourire à Darius.

J'allais lui dire oui, mais Leith intervint avant que je ne le fasse, il pencha la tête et me caressa tendrement la joue.

— Si personne n'y voit d'inconvénient, j'aimerais rester seul avec Hannah, dit-il d'une voix étrangement rauque sans me perdre un instant des yeux.

Le souffle coupé par l'intensité de son regard, je secouai faiblement le menton. Non, je n'en voyais absolument aucun. Comme si nous étions seuls, du pouce, il caressa ma lèvre inférieure, m'offrit un sourire plein de promesses, et se tourna vers mes amis. Darius et Gwen nous observaient avec un mélange de curiosité et

de soulagement.

— Allez-y, fit Darius avec un geste du menton. Retrouvons-nous lorsque le feu se sera éteint.

— Dans mille ans, répondit Leith en me prenant la main, emprisonnant mes doigts dans les siens pour ne faire qu'un. Dans mille ans il brûlera encore.

Darius éclata de rire et prit Gwen par les épaules

— Alors, à dans mille ans, mon ami ! Ma famille et moi, nous vous attendons.

Le visage radieux, il tourna les talons. Hermance prit la main de Gwen, Pierrick celle de Darius, et ils s'éloignèrent.

Sa famille...

Bêtement, je pleurai encore.

Leith pivota légèrement pour me regarder, puis il sortit une petite clé plate de sa poche qu'il agita devant mon nez.

— Noss Head...

Mes yeux s'arrondirent.

— Noss Head ?

Il s'inclina jusqu'à frôler mon oreille de sa bouche.

— Montre-moi.

Tout mon visage prit feu en entendant ces mots. Il en observa chaque détail. Pour ne rien manquer de ma stupéfaction, de ma joie, de l'immense émotion qui me submergeait.

Je lui souris, les yeux brillants d'amour.

— Allons-y.

Il nous fallut moins de trente minutes pour parcourir à pied les quatre kilomètres qui nous séparaient du phare de Noss Head. Nous avons couru tout le long, traversé les champs, longé la côte et les falaises, reçu le vent et les embruns en plein visage. Et maintenant, le souffle court, je regardais Leith ouvrir la porte. Mon cœur battait si vite, si fort.

Cet endroit.

Deux ans et demi plus tôt.

J'y étais.

Je fermai les yeux et revis toute la scène. Absolument tout. Elaine et son sourire, les soixante-seize marches, Leith en colère contre moi, et moi, contre lui. L'idiot ! Il pensait que j'avais fait exprès de le retrouver ici. Je l'avais détesté. Et désiré. Passionnément.

Nous gravâmes l'escalier. Il me sembla que Leith connaissait cet endroit par cœur, comme une réminiscence, une trace immuable de son passé. Il poussa la porte blindée et pénétra dans la salle des lumières, circulaire et entièrement vitrée. Ses gestes étaient scrupuleusement les mêmes que la première fois, et j'en ressentis une vive émotion. Il s'avança pour tirer la porte-fenêtre et attendit.

Je ne bougeai pas. Il fronça les sourcils.

— Tu veux voir le paysage ou tu préfères rester ici ?

Par l'Esprit ! Les mêmes mots...

Je le suivis sur le balcon et retins ma respiration lorsqu'une rafale de vent balaya mes cheveux. Leith passa derrière mon dos, enroula ses bras autour de moi et fit reposer son menton sur le sommet de mon crâne.

— C'est magnifique, murmurai-je subjuguée par le paysage qui s'offrait à nous.

Le phare surplombait la mer agitée, les vagues s'écrasaient sur les rochers, le sel parfumait délicatement l'air. Dieu que j'aimais être ici !

— Alors, c'était là..., dit-il d'une voix presque rocailleuse en resserrant son étreinte.

Je fermai les yeux et respirai profondément, lentement.

— C'était là.

Il me fit brusquement pivoter et me colla contre lui. Il posa doucement ses lèvres sur les miennes. Elles m'effleurèrent à peine, me firent gémir, m'enflammèrent. Puis il se redressa, plongeant ses yeux de jade au fond des miens.

— Tu as disparu, Hannah, et la peur m'a broyé les entrailles.

Je levai la main pour lui toucher le visage, il l'emprisonna aussitôt dans la sienne.

— Je refuse de te perdre.

— Tu ne me perdras pas, soufflai-je.

Je baissai les paupières. Il souleva mon menton pour me contraindre à le regarder.

— Je ne le permettrai pas ! gronda-t-il.

Il m'empoigna brusquement les cheveux, me renversa la tête en arrière et me dévora d'un baiser sauvage. Les yeux mi-clos, je me laissai embrasser, et à mesure qu'il me marquait de son désir, et que le mien s'embrasait, mes doutes étaient anéantis. Tout ce qui n'était pas nous disparut. Lorsque ses lèvres quittèrent les miennes, j'ouvris les paupières et m'aperçus qu'il m'observait. Son expression était indéchiffrable. Puis il s'écarta légèrement et plongea la main dans sa poche. Il me tendit son poing fermé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il ouvrit les doigts. Deux petites figurines argentées. Son pendentif femme/loup.

Je pris la cordelette, ouvris les premiers boutons de sa veste, et la lui passai autour du cou. Il abaissa le regard pour l'observer, et revint à mes yeux.

— Chaque chose est à sa place, dit-il simplement en tirant le lien qui supportait mon propre bijou pour le sortir de mon tee-shirt.

Sur mon épaisse veste en laine, ses mains glissèrent de mes épaules à mes poignets avant que ses doigts ne se referment sur les miens.

— Ensemble, murmura-t-il.

— Ensemble, répétais-je, le cœur chaviré.

Je le fixai intensément

— Je t'...

Il appliqua un index sur ma bouche.

— Ce ne sont que des mots.

Son regard se troubla. Le temps se suspendit. Ma respiration aussi. Il ferma les paupières, et lorsqu'il les rouvrit, des centaines d'étoiles en jaillirent, s'enroulèrent autour de nous, nous illuminèrent et nous lièrent.

Je souris.

Je venais de retrouver le chemin du paradis.

Ma moitié. Mon double. Mon âme.

L'éternité.

FIN

Glossaire

Amulette garolle : à l'époque où les lois ancestrales étaient appliquées, les amulettes permettaient aux familles de se cacher de la Répression. Grâce à un sortilège puissant, elles rendaient l'odeur des garous aussi neutre que celle d'un être humain, et leur permettaient de passer inaperçus.

Anneaux du Pouvoir Suprême : ils confèrent à celui qui les porte le pouvoir de maîtriser les garous incontrôlables sous leur forme animale, tels que les Hommidés, les Galbros et les Crinos. Les anneaux du Pouvoir Suprême sont détenus par les *Mor-fear-faol* qui se succèdent.

An-diugh breith : mot pour mot, « jour de la Nativité ». Chez le peuple garou, il s'agit de la célébration de la naissance de Tyros, le père de tous les loups, qui se fête chaque 3 février.

Ange Noir : selon la légende, les anges noirs sont issus de l'accouplement d'un vampire et d'une stryge. De la stryge, ils possèdent de grandes ailes noires, et du

vampire, presque tous les attributs.

Bana-bhuidseach : sorcière.

Bàs-taibhsear : mot pour mot, « qui devine la mort ». Dans l'histoire, les *bàs-taibhsearan* sont capables de deviner la mort de leurs semblables quelques minutes avant que celle-ci les frappe. Hannah fait partie des rares *bàs-taibhsearan* que la communauté garolle a connues. Le dernier était Fillan Sutherland.

Còmhrag-dithis : c'est un combat, un duel. Dans la Communauté du Sutherland, cette loi très ancienne permet à un condamné à mort d'être sauvé par un garou qui l'estime digne de conserver la vie. Le demandeur se bat alors à mort avec l'accusateur. S'il gagne, le condamné est amnistié.

Communauté du Monde Libre : ensemble des garous qui ne suivent pas les lois ancestrales garolles, et dont les membres sont répartis sans attaches à travers le monde.

Communauté du Sutherland : ensemble des garous qui suivent les lois ancestrales garolles, et dont la cité se trouve dans le Comté du Sutherland en Écosse.

Entrailles/Terre des loups : cité souterraine dans laquelle vivent les membres les plus radicaux de la Communauté du Sutherland. Géographiquement, les

Entrailles se situent au cœur de la montagne de *Ben Hope*.

Crinos : le Crinos est la plus terrifiante des cinq races garolles. Sous sa forme animale, il n'est pas rare qu'il dépasse les deux mètres cinquante. D'une force exceptionnelle, il évolue sur deux pattes, se pare de longues griffes, se couvre de poils, ses muscles se développent, son nez s'allonge et ses dents se changent en crocs redoutables. Le Crinos, à l'instar de l'Hommidé et du Galbro, a la particularité de ne pas contrôler sa transformation. La peur et la colère le conduisent souvent à muter. Alors, il ne réfléchit plus en Homme, et à l'issue de cette métamorphose, il ne se souvient de rien.

Faol-cruthaich : est le terme donné aux garous issus d'une transformation par morsure.

Faol-Tùsail : loups-garous de naissance.

Fillan Sutherland : c'est le Lupus qui s'est rebellé contre les lois ancestrales. Il a mené la révolte qui a conduit à la division de son peuple en deux communautés distinctes : celle du Monde Libre, et celle du Sutherland. *Bàs-taibhsear* de nature, il est aussi l'ancêtre d'Alastair, Jeremiah et de Leith Sutherland.

Faol-ur : jeune loup/louve.

Forgerons lupi : c'est une caste de forgerons garous

qui possèdent le pouvoir de fabriquer du métal indestructible. Lors de la Révolte qui a divisé son peuple, Fillan Sutherland a offert dix ans de sa vie aux dieux contre la capacité de fabriquer des armes qui repousseraient l'ennemi.

Le Galbro : garou. Pendant sa transition, il évolue sur ses jambes et son apparence est relativement proche de son enveloppe humaine. Il se recouvre de poils fins, ses mains, ses doigts et ses oreilles s'allongent, ses canines sont massives et son nez se change en museau. Ses forces se décuplent, il devient plus grand et ses sens sont plus affinés. Tout comme le Crinos, il est incontrôlable sous sa forme animale, mais bien moins puissant.

Guerriers de l'ombre : ce sont des créatures mi-Crinos, mi-Ange Noir. Elles ont été créées par les *bana-bhuidsichean* à la demande de Traian, le chef *strigoï*, pour le remercier de les avoir aidées à se protéger des Hommes pendant les chasses aux sorcières.

Hispo : garou. L'Hispo, après sa transformation, a quelques caractéristiques typiques du loup. Il marche à quatre pattes, mais il est plus grand, plus massif et sa puissance atteint presque celle du Crinos. À l'instar du Lupus, il garde sa conscience humaine pendant sa transition.

Hommidé : garou. Quand il se transforme,

l'Hommidé garde l'apparence générale de l'Homme. Ses traits physiques sont cependant sensiblement modifiés. Ses sourcils se rejoignent, ses lobes d'oreilles sont tombants, ses canines légèrement sortantes. Une fois transformé, ses sens sont plus développés que chez l'Humain.

L'Esprit : l'Esprit est très important chez les Garous. Il s'agit de l'élément immatériel qui incarne la puissance garolle dans toute sa quintessence. Il est vu comme une force bienveillante sans pour autant être assimilé à une divinité. Il est aussi le point de départ de bien des phénomènes surnaturels, comme le *Mor-aotrom*.

Les lois ancestrales : elles sont au nombre de trois. La première : ne pas changer d'Homme en loup-garou. La deuxième : l'Homme ne doit jamais connaître l'existence des loups-garous. La troisième : aucun Humain ne doit être fécondé par un loup-garou. Au fil des siècles, ces lois ont évolué, elles ont été renforcées, ce qui a conduit Fillan Sutherland à mener la Révolte.

Lupus : il s'agit de la race garolle la plus proche du loup. Le Lupus lui ressemble en tous points, mais il est plus gros, plus grand, plus fort aussi. Durant sa transition, il garde toute conscience humaine. Connue pour sa grande sagesse et sa totale osmose avec l'Esprit, il est considéré comme la forme la plus aboutie des cinq races.

Mor-aotrom : littéralement, « grande lumière ». Il s'agit d'un phénomène lumineux pendant lequel l'Esprit révèle son âme sœur à un loup-garou.

Mor-fear-faol : chef des loups de la Communauté du Sutherland.

Noss Head : il s'agit du nom donné au phare se situant sur la baie de Wick en Écosse. C'est aussi l'endroit où Leith et Hannah ont, pour la première fois, été frappés par le *Mor-aotrom*.

Strigoii : ou Vampires de l'Est. Leur communauté se situe en Roumanie. Cette espèce de vampires a la particularité d'être très puissante.

Traian : chef des *Strigoii*. Il est aussi, dit-on, le vampire originel. Père de tous les anges noirs. Des millénaires plus tôt, il se serait accouplé à une stryge qui aurait donné naissance au premier ange noir.

Tyros : père de tous les loups-garous. Selon la légende, puni pour sa barbarie à l'égard des Hommes, il aurait été condamné par les dieux à errer sous la forme d'une créature mi-homme mi-loup pendant trois cents ans, puis à mourir. Durant cette malédiction, Tyros s'est accouplé à une louve commune qui a donné naissance aux cinq races garolles connues.

Remerciements

Lorsque je regarde quatre ans et demi en arrière, le 28 août 2009 précisément, je me revois assise sur mon canapé, devant la table basse, ouvrir une page blanche de Word sur mon PC. Elle n'a pas de nom, ne contient même pas encore une toute petite lettre. Pourtant, tout est encre dans ma tête. Oui, encre, avec un « e ». Comme si chaque phrase, chaque mot, était déjà écrit. Noss Head. *Les étoiles de Noss Head*. Leith, Hannah. Ils sont là. Devant moi. Déjà tellement vivants. Je n'ai qu'à les suivre. Ils m'emmèneront loin, très loin...

Que d'émotions en tapant le mot fin, le 31 janvier 2014. J'ai même encore du mal à m'en remettre. Je n'avais pas envie qu'ils s'en aillent, et pourtant... songer au fait qu'ils prendront leur envol dans l'imagination des lecteurs me réchauffe abondamment le cœur et me permet de les laisser partir plus sereinement. J'espère qu'ils existeront encore longtemps. Que vont-ils devenir ? Où habiteront-ils ? Auront-ils des enfants ? J'aimerais tellement que quelqu'un me raconte ça un jour. Et je l'écouterai avec la plus grande attention.

Durant ces presque cinq années, j'ai fait tant de belles rencontres qui ont influencé mon écriture, fait vibrer mes doigts sur le clavier, que je ne saurais remercier tout le monde personnellement. Il est cependant quelques prénoms en « i » qui ont leur importance.

Sissi, Élodie, Christy.

Que vous dire, les filles, à part ce dont vous vous doutez déjà ? Je vous suis non seulement reconnaissante pour votre aide précieuse, vos réflexions avisées, le temps que vous m'avez accordé, vos encouragements et votre gentillesse, mais aussi pour votre amitié. Sissi, je t'ai déjà dit que tu aurais probablement ta série ?

Sylvie (tenez, encore un i !), tu as mis ta patte sur *Noss Head* en m'offrant une magnifique couverture. Je te remercie d'avoir su capter l'essence même de ce tome. Tout y est. Tu es une chef ! Miesis for ever!

Magali (je sais, je sais... je suis abonnée aux i), tu as rejoint l'aventure en cours de route, et qu'aurais-je fait sans ton aide ? Mon Dieu, tu es la plus efficace ôteuse d'épine du pied que je connaisse ! Ça n'existe pas ? Peu importe, le résultat est là !

Les Lafleur, vous avez repris le flambeau, porté *Les étoiles de Noss Head* à bras le corps et êtes allés jusqu'au bout. Ça vous a plu ? Alors, on continue ?

Ma famille... Que j'ai de la chance de vous avoir ! Un pour tous, et tous pour un ! Ç'aurait pu être notre devise, et ces derniers mois, le « un », c'était moi. Quelle

incroyable force vous êtes pour moi ! Mari, fille, père, mère... Bon sang ! Maintenant, je vous dois des siècles de câlins ! (Et plusieurs années de ménage, de repas et de repassage à la maison. Pff... je savais que j'allais devoir m'y coller.)

Et puis, et puis... les lecteurs. Vous rendez-vous bien compte de ce que vous avez fait ? Je suis sûre que non. Quand on prend un bouquin et qu'on l'apprécie, on n'a pas le sentiment d'avoir concrètement participé à son élaboration. Et pourtant. J'ai si souvent pensé à vous en l'écrivant. Je me suis si souvent demandé comment vous envisageriez les choses, ce que vous aimeriez y voir. Pour tout vous avouer, vous avez très rarement quitté mon esprit. Vous êtes l'une de mes plus grandes motivations, mais aussi la cause de mes plus gros maux de ventre. Le stress ! Qu'entends-je ? Vous n'y êtes pour rien ? Oh mais si ! Tout ça, c'est de votre faute ! Mais je vous suis si reconnaissante. Cette aventure n'aurait jamais eu la même saveur sans vous.

Bon, eh bien... on dirait qu'on arrive au mot de la fin.

Et c'est à mon mari et ma fille que je le dédie.

Merci ♥

{1}. Faol (loup), Creutair (créature). *Faol-creutair* est le terme utilisé pour qualifier les loups-garous issus d'une transformation après morsure. Selon les lois ancestrales, les *faol-creutair* valent moins qu'un loup-garou de naissance, notamment parce qu'ils sont instables et qu'ils pourraient révéler l'existence de l'espèce garolle. Ce qui n'est, toutefois, pas le cas d'Hannah.

{2}. Jeune loup/louve.

{3}. Grand chef des loups.

{4}. Littéralement, « grande lumière ». C'est le moment où l'Esprit unit deux âmes sœurs, dont au moins l'une d'elles est un garou, en faisant jaillir de leurs yeux une lueur étincelante.

{5}. Dague spécifiquement écossaise que les Highlanders portaient à l'intérieur de leur botte.

{6}. Oncle. Qu'on lira ici « mon oncle ».

{7}. Guerriers de l'ombre.

{8}. Sorcière.

{9}. Pluriel de *bana-bhuidseach* (sorcière)

{10}. Moustiques que l'on retrouve l'été, particulièrement virulents et attaquant en essaim.

{11}. Le nom original est *Old man of Storr*. Il s'agit du plus célèbre pinacle rocheux de l'archipel des Hébrides intérieures en Écosse. Le monolithe tient son nom au fait que vue de face, il évoquerait le visage d'un vieillard.

{12}. Personnage principal du long métrage de Disney, *Rebelle*.

{13}. Pluriel de *bàs-taibhsear* (sorcière).

{14}. Guerriers de l'ombre en roumain.